LA

BIBLIOTHEQUE

DES

PREDICATEURS,

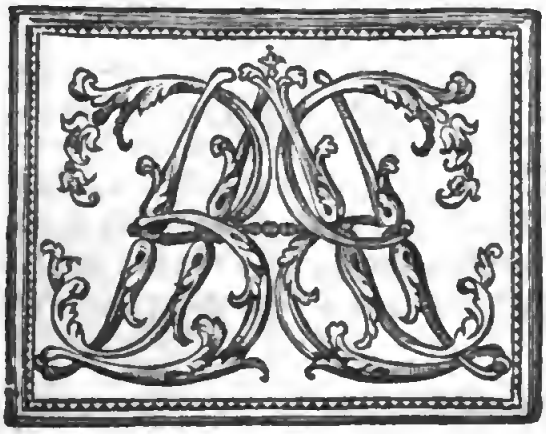
QUI CONTIENT LES PRINCIPAUX SUJETS

DE LA MORALE CHRÉTIENNE,

Mis par ordre alphabétique.

*Par le R. Pere *** de la Compagnie de JESUS.*

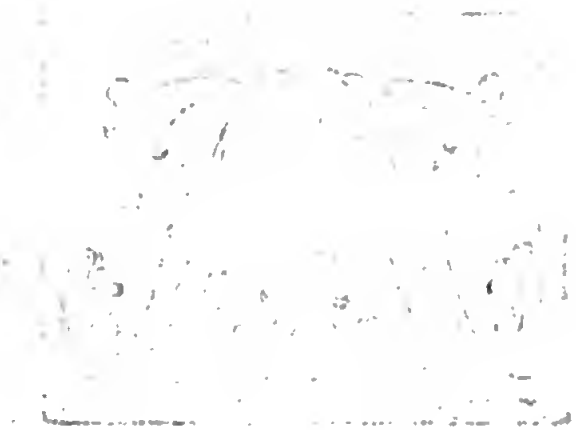
TOME PREMIER.



A LYON,
Chez ANTOINE BOUDET, ruë Merciere,
à la Croix d'or.

M. DCCXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



PREFACE.

COMME la Religion Chrétienne eſt redevable de ſon établiſſement à la Parole de Dieu, on ne peut douter que cette divine parole ne ſoit encore abſolument néceſſaire pour la conſerver, & pour l'étendre, puiſque c'eſt par ce moyen qu'on enſeigne aux peuples les véritez de la Foy, & les maximes de l'Evangile. On peut dire néanmoins qu'il y a cette différence entre les Apôtres, qui l'ont fait entendre les prémiers aux Infidéles, & les Miniſtres du Seigneur, qui la prêchent aujourd'hui à des Chrétiens ; que les Apôtres avoient reçû avec leur miſſion, toute la ſcience & les connoiſſances néceſſaires pour s'acquiter de cet employ ; au lieu que les Ouvriers Evangeliques ont beſoin de les acquerir par un long travail, de ſe diſpoſer à ce miniſtere, prémiérement par la priére ; mais enſuite par une étude aſſidue ; & même de méditer & de polir leurs diſcours, pour s'accommoder au génie du ſiécle. Auſſi eſt-ce ce qui rebute quantité de perſonnes, qui ont aſſez de zele, & qui ne manquent pas de talens, ni des avantages néceſſaires pour cette importante fonction. Car enfin, il faut avouer que la difficulté qui en a toûjours detourné un grand nombre, eſt encore accrue de beaucoup par la délicateſſe des Auditeurs ; de ſorte qu'il en coûte infiniment pour parvenir à la perfection de cet art, dans lequel il n'eſt pas moins difficile de réüſſir, que dans celui de l'éloquence prophane, où l'on comptoit autrefois par le nombre des ſiécles, le nombre des parfaits Orateurs. Or comme l'on a trouvé le moyen, non-ſeulement de perfectionner tous les arts, & toutes les ſciences, mais encore d'en abréger le chemin, en profitant du travail & de l'induſtrie de ceux qui l'ont ouvert & applani ; & par ce moyen épargné aux autres la peine de l'étude & la longueur du temps ; ne peut-on pas dire auſſi de ceux qui ſe ſont appliquez à faciliter l'employ de la prédication, employ ſi utile, ou plûtôt ſi néceſſaire dans le Chriſtianiſme, ce qu'on a dit de ceux qui ont facilité les autres arts : qu'ils méritent d'entrer en partage de la gloire de ceux qui en ont été les prémiers inventeurs?

C'eſt ce qu'on s'eſt éforcé de faire en ces derniers ſiécles ; & cela de différentes manieres. Les uns ont donné au public des Sermons tout faits, & tres-bien travaillez qui ſervent de modeles ; les autres ont fourni aux Commençans des matériaux, en recueillant les paſſages de l'Ecriture & des Peres ; ce qui n'eſt pas d'un moindre ſecours. Quelques-uns ont fait des eſſais & des ébauches de Ser-

mons, que chacun peut remplir à ſa maniére, en travaillant ſur un plan tout tracé : & d'autres enfin, ont compoſé de gros volumes de Lieux Communs, où ſur chaque ſujet, ils ont ramaſsé tout ce qu'ils ont lû & recueilli dans des Auteurs ſacrez & prophanes, & tout ce qu'ils ont jugé propre à être mis en œuvre dans un diſcours chrétien. Ce travail eſt ſans doute tres-louable, & tres-utile par rapport à la fin qu'ils ont eû en vûe, d'abréger le temps & la peine de la préparation. Mais comme la maniére de prêcher a été différente preſque dans tous les ſiécles; tous ces ſecours, dont nos peres ſe ſont ſi utilement ſervis en leur temps, ne ſont preſque plus d'uſage dans le nôtre, ſur tout en France où la méthode de compoſer des ſermons eſt changée, & tout autre qu'elle n'étoit il n'y a pas plus de cinquante ans. Pour venir donc au deſſein que j'ay entrepris, il eſt à propos d'en donner d'abord une juſte idée, & de faire voir le projet de tout l'Ouvrage; en ſuite l'uſage qu'on en peut faire, & l'utilité qu'on en peut tirer; & enfin ſatisfaire aux difficultez qu'on pourra former ſur chaque partie en particulier.

C'eſt un engagement que je me ſuis fait, après avoir donné au public des diſcours ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, de donner enſuite un ample Recueil des matiéres de Morale propres de la Chaire, & accommodé à la maniére que l'on prêche aujourd'huy. Cet Ouvrage doit être d'autant mieux reçû des Predicateurs, que juſqu'à préſent, il n'en a point paru, qui fût comme une ſource généralle où l'on pût puiſer dequoy remplir les Sermons, dont ſe doivent fournir ceux qui ſont appliquez à ce miniſtére, ou bien qui ſe diſpoſent à y entrer. En effet, parmi ceux qui s'engagent dans cette pénible carriére, il y en a qui ont du zele, mais qui n'étant pas ſoûtenu de la ſcience néceſſaire, ne peuvent aller bien loin. D'autres ont reçû de la nature les talens néceſſaires pour y réüſſir; ils ont de l'eſprit, du feu, de la voix; mais appliquez à d'autres fonctions, ils n'ont ni le temps, ni le loiſir de préparer leurs diſcours, de lire les livres originaux, d'entendre les Prédicateurs célebres, pour ſe former ſur les grands modeles. Hé! quel génie aſſez heureux pour tirer de ſon fonds tout ce qui eſt néceſſaire à remplir de longs & de ſolides diſcours ſur tant de differens ſujets? Il y en a qui ſe contentent d'un langage poli, & de termes étudiez, plus propres de l'Academie que de la Chaire; ſans ſe mettre en peine, pourvû qu'ils parlent bien, ſi leur diſcours eſt inſtructif, bien conduit, bien raiſonné, & en un mot, capable de perſuader & de toucher l'Auditeur. D'autres, ennemis de la peine & du tra-

vail, ne ſe font point un ſcrupule de prêcher les Sermons d'autruy; au péril de paſſer pour plagiaires, & pour des gens qui vivent d'induſtrie ; de ſorte que contens de la peine qu'ils ſe donnent d'apprendre & de reciter ce qu'ils ont acheté des Copiſtes , ou de ceux qui font un trafic des piéces qu'ils compoſent,ils s'en croyent bien payez , de voir qu'ils ſe font ſouvent , à peu de frais , une vogue & une ſuite , que des Prédicateurs d'un vrai merite ne peuvent avoir par des diſcours de leur façon. J'ay donc crû que je n'aurois pas perdu, ni ma peine , ni mon temps , ſi je donnois aux prémiers le moyen de ſuppléer à l'étude & à la capacité qui leur manque ; ſi j'épargnois aux ſeconds le temps & le loiſir dont ils ont beſoin pour d'autres emplois ; ſi je faiſois connoitre aux troiſiémes leur mauvais goût , & enfin ſi , en diminuant la peine & le travail , j'excitois la négligence des derniers. Je me ſuis flatté d'en pouvoir venir à bout, en fourniſſont des matériaux propres à faire de ſolides diſcours , ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne , ſans donner la peine d'en chercher ailleurs que dans ce recueil , que j'en ai fait , avec beaucoup de peine & un long travail , puiſqu'il contient huit gros volumes. Je ſuis dans le deſſein de travailler enſuite , avec le ſecours du Ciel, ſur les Myſteres, & ſur les principaux Panégyriques, ſi dans l'âge où je ſuis déja fort avancé , j'ay aſſez de vie & de ſanté pour voir la fin d'une ſi grande entrepriſe.

J'ay intitulé cet Ouvrage , *la Bibliotheque des Prédicateurs* : non, que j'aye affecté ce titre pompeux pour le diſtinguer des *lieux communs*,& des *Recueils*,qui ont été faits pour épargner la peine de chercher dans les ſources ; mais c'eſt qu'en effet , ce titre a pavû à bien des gens le plus propre pour marquer l'uſage qu'on en peut faire,& l'utilité qu'on en peut retirer , puiſqu'il peut tenir lieu de Biblioteque à un Prédicateur, qui , par le moyen de ce ſeul Livre, pourra ſe paſſer de tous les autres. Car 1° il contient un grand nombre de deſſeins ſur les ſujets qu'on aura à traiter : & il eſt bien difficile que dans cette multitude , on n'en trouve quelqu'un qui accommode ; outre qu'on ſe pourra ſervir des autres comme de preuves , de raiſons , & de diviſions , pour remplir celui qu'on aura choiſi , ou que ceux qu'on ſuggere auront fait naître. 2°. Comme l'Ecriture eſt le principal fondement ſur lequel un Prédicateur doit établir les véritez qu'il avance , on lui en fournit les paſſages les plus formels & les plus précis,les exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, les applications de quelques autres paſſages , pour ſervir d'orne-

ment ou d'amplification à un diſcours, qui doit être tout chrétien. 3°. Il y trouve les penſées & les paſſages des Peres, pour autoriſer ce qu'il aura avancé ; on lui indique même les autres livres, & les Autheurs qui ont traitté ce même ſujet, afin qu'il les puiſſe conſulter, s'il le juge à propos. 4°. On lui donne en abrégé le ſentiment des Théologiens; parce qu'un diſcours ne peut manquer d'être ſolide, quand il eſt ſoûtenu par un raiſonnement tiré de la Théologie, mais traité en Orateur. 5°. On lui propoſe enfin, à imiter les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes, dans une juſte étendüe. Voilà, ce me ſemble, tout le ſecours que peut ſouhaiter un Prédicateur, qui veut prêcher à la maniére de ce temps. Ainſi, je ne crois pas avoir donné un titre trop ſpécieux à cet ouvrage, en l'appellant *la Bibliotheque des Prédicateurs*. Je dois plûtôt craindre qu'on ne m'accuſe de l'avoir emprunté de pluſieurs autres qui s'en ſont ſervis avant moy, & même dans un pareil deſſein ; mais la route diférente que j'ay tenue dans l'éxécution, l'ordre & la méthode toute particuliere d'arranger les matériaux, me ſera toûjours propre, & paroîtra aſſez ſinguliere.

Pour ce qui regarde l'éxecution de l'ouvrage, j'ay ſuivi l'ordre Alphabétique, comme le plus naturel & le plus commode ; & parceque la multitude des ſujets que l'on traite dans la Chaire, m'auroit obligé de faire autant de titres, j'ay tâché de les reduire à une centaine, & tout au plus à ſix vingt ; ſoit en joignant enſemble les vertus & les vices contraires, par exemple *Humilité & Orgueil* ; ſoit en rangeant ſous le même titre ceux dont la différence n'eſt pas fort notable, comme *Envie & Jalouſie* ; ſoit enfin, en rapprochant ceux qui, quoyque tout-à-fait diférents, ont néanmoins quelque rapport ou quelque liaiſon, comme *Jurement & Blaſphême*. Par ce moyen il ſe trouve qu'il y a tres-peu de ſujets qui m'ayent échappé, & même, de quelque biais qu'on prenne un ſujet en particulier, on fournira aſſez de matiére pour le remplir. Mais parce qu'il pourroit y avoir de la confuſion en cet arrangement, & de la peine à démêler ces matiéres, on a mis à la tête de chaque titre un avertiſſement, où l'on marque préciſément à quoy l'on s'eſt fixé, & ce qu'on prétend traiter, en le ſéparant de tout autre ſujet, avec lequel il pourroit avoir quelque rapport. J'avoüe qu'une des choſes qui m'a donné le plus de peine, a été de faire le choix de ces titres généraux, ſous leſquels ſont rangez les autres : car, d'un côté, il m'a fallu choiſir les ſujets les plus naturels, & qui ſe préſentent d'abord à

l'eſprit, en ſuivant l'ordre de l'Alphabet ; & d'un autre côté, faire en ſorte, autant qu'il ſe pourroit, que tous les tomes fuſſent égaux. Or pour garder cette juſte proportion, on voit aſſez qu'il a fallu bien rêver pour arranger tellement tous ces titres, que chacun fût juſtement placé au lieu où il doit être. Que ſi l'on ne l'y trouve pas aſſez promptement, il faudra avoir recours à la table, qui renvoyera au titre principal, où ce que l'on cherche, ſera amplement traitté.

Voilà ce qui regarde le projet & l'ordre de cet Ouvrage. Mais autant qu'il eſt aiſé de concevoir l'uſage que les Prédicateurs en peuvent faire, & l'utilité qu'ils en pourront retirer ; autant eſt-il malaiſé de contenter les goûts de tout le monde, & de ſatisfaire aux difficultez, & même aux inconvéniens imaginaires qu'on m'a repréſenté pour me détourner de le rendre public. A quoy bon, m'ont dit quelques-uns, & même, fort ſérieuſement : à quoy bon rendre la prédication ſi commune, en la rendant plus facile ? Combien de jeunes gens, ſans ſcience, ſans acquis, ſans autres talents qu'un peu de mémoire & beaucoup de hardieſſe, avec ce ſecours monteront en Chaire, & s'ingereront dans un miniſtere qui demande tant de capacité, & qui coûte aux autres tant de préparation ? Ils diſputeront même aux plus habiles le titre de Prédicateurs : car le peuple, qui fait d'ordinaire le gros d'une Auditoire, peut-il juger ſi un Orateur de trois jours a tiré de ſon fond ce qu'il dit ? Avec un peu d'eſprit ne peut-on pas joindre ſi bien les morceaux détachez, qu'on impoſera même aux gens du métier, & aux autres, qui contens des bonnes choſes qu'ils entendent, ne s'inquiettent guére ſi ce ſont des pieces rapportées : on auroit même de la peine à le reconnoître quand elles ſont liées avec artifice. Aprés tout, n'eſt-ce pas fomenter la pareſſe de bien des gens, qui dans l'impatience de ſe produire, & de vouloir enſeigner les autres, avant que d'avoir appris, s'érigeront tout d'un coup en Docteurs, en Theologiens, & en Maîtres d'une ſcience où ils ne ſont qu'à peine Diſciples ? N'eſt-ce pas enfin donner le moyen à mille jeunes Eccleſiaſtiques de mener une vie oyſive, & avec cela ſe faire dans le monde la réputation de gens d'eſprit, & d'une capacité au-deſſus de leur âge ? Certes, ſi cette objection a quelque apparence de vérité, ou même de bon ſens, il faut faire le procez à ceux qui ont facilité l'uſage de tous les Arts, & leur reprocher, qu'au lieu d'avoir rendu un ſignalé ſervice au public, ils lui ont été pernicieux, d'avoir épargné aux autres, qui ont profité de leurs travaux & de leurs lumiéres, la peine & l'ennuy d'un long apprentiſſage. Il faudra conclurre, que de

commencer de bonne heure l'exercice d'un employ difficile, n'eſt pas un bon moyen de s'y perfectionner. Il faudra inférer, que c'eſt faire perdre le temps, que d'abréger celuy qu'on employe à chercher dans une infinité d'Autheurs, ſans y rien trouver ſouvent de ce qu'on y cherche. Il faudra enfin ſoûtenir qu'un des moyens d'étendre par tout, & de faire entendre la parole de Dieu, c'eſt de diminuer le nombre des Ouvriers Evangéliques ; puiſqu'on blâme & qu'on condanne ceux qui travaillent à les multiplier, & à leur faciliter les moyens d'y réuſſir. Sera-ce fomenter la négligence de tant de Paſteurs, de Miſſionnaires & de fervens Eccléſiaſtiques, accablez de Confeſſions, & occupez à d'autres bonnes œuvres, qui ne leur laiſſent pas le temps de préparer des Sermons, que de leur donner le moyen de joindre cet employ aux autres, d'annoncer la parole de Dieu, ſans tant de préparation ? Mais ce ſera rendre la parole de Dieu trop commune, & donner à bien des gens occaſion de s'ingerer dans ce Miniſtére ? Ne pourroit-on pas leur répondre, ce que Moïſe répondit autrefois à ceux qui le ſollicitoient d'empêcher que des perſonnes, ſur qui l'eſprit de Dieu étoit déeendu, ne ſe mélaſſent d'annoncer comme lui, les ordres du Seigneur : *Quis tribuat ut omnis populus prophetet, & det eis Dominus Spiritum ſuum* ? Hé ! ne ſeroit-il pas à ſouhaiter, pour le bien de l'Egliſe & de la Religion, que chacun eût aſſez de zele pour annoncer les véritez de l'Evangile ; & n'eſt-ce pas ſeconder le zele de ceux à qui Dieu l'inſpire, que de leur ſuggérer le moyen de ſuppléer à l'étude & à la capacité néceſſaire pour cela ? Ne cherchons que la gloire de Dieu dans un miniſtere ſi ſaint ; & nous ſouhaiterons, avec ce grand Légiſlateur, que tout le monde prophétiſe ; du moins ceux ſur qui deſcendra l'Eſprit de Dieu. Mais cette crainte eſt auſſi mal fondée qu'elle eſt injuſte ; car enfin les Prédicateurs habiles & conſommez dans cet exercice, s'y diſtinguent toûjours aſſez, & s'ils ſe ſervent de quelque trait, ou de quelques penſées qu'ils empruntent des ouvrages d'autrui, l'application qu'ils en font, le tour qu'ils leur donnent, & le lieu où ils les placent, marquent aſſez qu'un excellent Ouvrier donne toûjours de la perfection à la matiére ſur laquelle il travaille. Ajoûtez que, quoique ce Recueil puiſſe être utile à tous les Prédicateurs ; il eſt néanmoins particuliérement fait pour ceux qui n'ont pas aſſez d'étude, ni d'acquis pour ſe paſſer de ſecours.

Numer. 7.

Après cette objection qui regarde l'ouvrage en général, on m'en a fait de plus raiſonables ſur chaque partie ; je veux dire

ſur

ſur chaque Paragraphe en particulier. Sur le prémier, qui contient divers deſſeins & plans de Diſcours ſur un ſujet. N'auroit-il point été plus à propos de ſe contenter de trois ou quatre bien diviſez & ſouſdiviſez, que d'en donner un ſi grand nombre, où l'on ne peut éviter que les uns ne rentrent dans les autres, & ne ſoient ſouvent que de différens tours, pour étendre & mettre en ſon jour la même vérité. J'avouë que ces ſujets, ou ces deſſeins ſe voient plus digerez, & donneroient moins de peine à remplir; & ce party m'eſt venu d'abord en penſée, mais comme de pluſieurs Prédicateurs qui traitent le même ſujet, il eſt rare que deux concourent ſi parfaitement dans la même penſée, & dans la même diviſion; j'ay crû qu'après avoir un peu plus étendu un ou deux de ces deſſeins, de la maniére qu'on les demande, il valoit mieux en ſuggerer un plus grand nombre, avec une diviſion ſeulement générale & ſuccinte, parceque dans les Paragraphes ſuivans on trouveroit aſſez de matiére pour les remplir; outre que c'eſt donner lieu d'en inventer de nouveaux, à ceux qui aimeront mieux ſuivre leurs propres idées; ou bien d'en joindre deux ou trois en un, ſi l'on trouve un ſeul trop ſtérile.

Sur le ſecond Paragraphe, qui fournit une aſſez ample liſte des Autheurs qui ont traité le ſujet ſur lequel ou travaille; ſçavoir, les ſaints Peres, les Livres Spirituels, & autres; les Prédicateurs modernes, & ceux qui ont recueilly & ramaſſé ce que les autres ont dit ſur la même matiere: Quoique je puiſſe avoir manqué en bien des choſes, je prie cependant de ſe ſouvenir toûjours du projet que j'ay eû en vûe, quand j'ay entrepris un ſi vaſte Ouvrage, ſans en avoir aucun modele devant les yeux; & enſuite de la maniére dont je l'ay éxécuté, ſans avoir pû faire autrement; car cela ſervira de réponſe générale à pluſieurs objections, qu'il eſt bien aiſé de faire, quand on ne le conſidére qu'en idée, & dans la ſpéculation. La prémiére regarde les ſaints Peres, qu'il auroit ſans doute été plus juſte de citer, ſelon l'ordre des temps où ils ont vécu. Car enfin, mettre ſaint Auguſtin avant ſaint Cyprien, & ſaint Jerôme avant Origene & Tertullien; c'eſt du moins un défaut d'éxactitude, qui ſaute aux yeux, & qu'il eût été facile d'éviter & de corriger. Cela paroit évident: mais avant que de faire ſentir la difficulté qui ſe fût trouvée à l'exécuter, je prie de me dire, de quoy il importe aux Prédicateurs, en faveur & à l'uſage deſquels on donne cette liſte, qu'un tel Pere ſoit cité le prémier en cet ordre, ou le dernier? S'agit-il ici d'un point de Chronologie? Les Prédi-

cateurs obſervent-ils eux mêmes cet ordre, quand ils les citent ? & pourvû qu'ils trouvent un paſſage ou une autorité qui appuye leur ſentiment, n'eſt-ce pas uniquement ce qu'ils cherchent, ſans ſe mettre en peine ſi tel eſt antérieur, & cet autre poſtérieur ; ſi ce n'eſt qu'il s'agit d'un point de controverſe, & d'une tradition, où l'antiquité pourroit faire la déciſion d'une vérité conteſtée ? De plus, voyons-nous que ceux qui ont recueilli les penſées & les paſſages des mêmes ſaints Peres, ſur quelque ſujet que ce ſoit, comme Grenade, Buſée, Peraldus, Joannes Lopez, Dandinus, & tant d'autres, ayent eû cette delicateſſe ? Ils ont cité les Autheurs ſans avoir égard au temps, dequoy il n'eſt point queſtion, ni au rang qu'ils tiennent, ni à ceux dont l'autorité eſt de plus grand poids dans l'Egliſe. Ils ont cité, comme j'ay fait, les Autheurs, les paſſages, les faits, à meſure qu'ils ſe ſont préſentez, ou qu'ils les ont lûs dans leur ſource ; & ont borné toute leur éxactitude, à ne rien mettre ni citer dans leurs écrits, qui ne fût propre de leur ſujet. Je me ſuis abſtenu de faire connoitre les Autheurs par leur profeſſion, ſans les déſigner autrement que par leur nom & par leurs écrits, de peur qu'en répétant ſouvent de tel ordre, ou de telle profeſſion, on n'en fit comparaiſon, & qu'on ne s'imaginât que j'aurois voulu marquer par là qu'en matiére de Sermons, il y auroit eû plus d'habiles Ecrivains en un ordre, que dans les autres ; au lieu que ne les indiquant que par leur nom, ou par le titre de leurs Ouvrages, j'ay crû que j'éloignerois toute penſée de partialité, dont je n'ay jamais été capable. 2°. J'ay cité pluſieurs livres inconnus, & même quelques-uns qui n'ont pas été fort favorablement reçûs du public ; au lieu, dira-t'on que je ne devois raporter que ceux du prémier ordre dans leur genre, ou du moins ceux qui ſont les plus eſtimez. J'aurois ſans doute, par-là, beaucoup abbrégé mon Ouvrage ; mais je n'aurois pas fait un grand amas de matériaux, qui a été mon principal but : outre qu'il y a peu de livre de pieté, où l'on ne trouve quelque choſe de remarquable & utile pour mon deſſein. Pourquoy donc, ſans blâmer ce qu'on y trouve à reprendre, ne ſe pas ſervir de ce qu'ils ont de bon ? 3°. J'ay encore cité des livres anonymes & des manuſcrits, dont j'ignore les Autheurs, ou qui ne m'ont pas permis de les faire connoitre, par ce que je n'ay eû en vûe que de faciliter le miniſtére de la Prédication, ſans enviſager la gloire de ceux qui y ont contribué par les matériaux qu'ils m'ont fourni. Pour ceux qui n'ont pas jugé à propos de mettre leur nom à leurs écrits ; comme cependant ils ont eux-mêmes

jugé qu'ils pourroient être utiles au public, c'eſt aſſez pour me donner droit de m'en ſervir. 4°. J'avouë pourtant, que j'ay ſupprimé à deſſein, le nom de quelques-uns, dont les ouvrages étant décriez n'auroient ſervi qu'à décrier le mien. Que ſi l'on m'objecte par la même raiſon, que je ne devois pas en extraire des endroits, qui pourroient faire naître l'envie de les connoître & de les lire, avec danger de paſſer de l'eſtime des Autheurs à l'eſtime de leur doctrine. Qui peut trouver mauvais que j'aye tâché d'orner le Tabernacle des dépouilles de l'Egypte ? & pour précaution contre le danger d'être infecté de leurs erreurs, n'en eſt-ce pas une aſſez bonne, que de les laiſſer inconnus ? Si je n'ay pas uſé de la même reſerve à l'égard de quelques-uns ſuſpects d'erreur & de nouveauté, j'ay crû que n'étant ni cenſurez, ni défendus, & d'ailleurs étant entre les mains de preſque tous les Prédicateurs, ce ſeroit ôter l'occaſion de prendre ce qu'ils ont de mauvais, que d'épargner la peine de les lire, & donner la ſatisfaction à ceux qui liront ce recueil, de ne trouver rien que d'orthodoxe dans les extraits qu'on leur preſente. 5°. Ne peut-on-point, du moins m'accuſer d'injuſtice dans le choix que j'ay fait des livres ſpirituels, & de quelques autres, qui ont traité les ſujets dont je parle ; d'en avoir omis pluſieurs qui ne cedent peut-être point en mérite à ceux qui ſont citez avec éloge, & qui auroient fourni d'auſſi bonnes choſes pour remplir les Diſcours ? Que puis-je répondre à ce reproche ; ſinon, que le nombre de ces ſortes de livres, dont il paroit tous les jours quelqu'un de nouveau, étant infini, il m'a été impoſſible de les rapporter tous, & que je me ſuis borné à ceux que j'ay pû trouver, & qui ſont venus à ma connoiſſance ; & que je me ſuis particulierement attaché aux traittez ſinguliers ſur chaque matiére, parceque ce ſont ceux qui en ont parlé plus amplement & plus à fond, qui ont examiné & recueilli ce que d'autres n'ont dit qu'en paſſant & par occaſion. Je ne me ſuis guere ſervi que de ceux qui ont écrit en nôtre langue : comme c'eſt pour prêcher à nôtre maniere que cet ouvrage eſt compoſé, & comme j'y ay trouvé aſſez de matiere pour ſuffire à pluſieurs diſcours ? je n'ay pas eû beſoin d'emprunter des Autheurs qui ont écrit dans une langue étrangére. Mais peut-être, ne ſeroit-ce pas une idée à négliger, que quelque habile homme en la ſienne, voulût travailler ſur le même plan pour fournir aux Prédicateurs de ſa nation, de ſemblables matériaux, tirez de ceux qui ont écrit en leur propre langue. J'ay même appris que la maniére de prêcher de France ne déplait pas aux étrangers, & que pluſieurs commencent à s'en accom-

moder, & apprennent nôtre langue pour ce deſſein.

Sur ce que nous avons recueilli des ſaints Peres dans le quatriéme Paragraphe, ſi l'on trouve à redire que l'on n'ait pas rapporté plus au long, les endroits des Traitez, Sermons, & Homelies dont les paſſages qu'on cite ont été tirez, comme ont fait tant d'Autheurs, qui ont rempli les marges de leurs livres de longues citations, quelquefois même inſerées au milieu du texte, en différent caractere : cela ſeroit bon, s'il s'agiſſoit de quelque point de doctrine, ou de controverſe, où l'on juge de la penſée d'un Autheur, par ce qui précede & ce qui ſuit le paſſage qu'on allegue ; mais cela ſeroit inutile aux Prédicateurs, qui n'ont beſoin que de paſſages fort courts, qui ayent quelque choſe de vif & de ſingulier, dans le ſens & dans l'expreſſion, ſoit pour authoriſer ce qu'ils diſent, ſoit pour ſervir d'ornement à leurs diſcours. Outre que cela eût notablement groſſi les volumes d'un ouvrage aſſez ample, & rempli de matiéres plus néceſſaires. Il ſuffit donc d'avoir indiqué les endroits des ſaints Peres, & des autres Autheurs, pour ceux qui voudront voir les choſes dans leur ſource.

Pour ce qui eſt du cinquiéme Paragraphe, qui contient ce que l'on peut tirer de la Théologie par raport au ſujet que l'on traitte, & pour prévenir toutes les difficultez qui peuvent naître ſur cet article : il ne faut que faire réfléxion qu'on entend parler d'une Théologie propre de la Chaire, & non pas d'une Théologie abſtraite & contentieuſe, telle qu'on l'enſeigne dans les Ecoles. De maniére, que ſans embraſſer aucun party dans les opinions conteſtées, on donne des principes conſtans & généraux, reçus de tous les Docteurs, & qu'on tâche de faire entendre par des raiſons ſenſibles qui ſoient à la portée de tout le monde; & plûtôt en Prédicateur qu'en Théologien. Pour cela, je n'ay cité que ſaint Thomas, comme celui dont la Chaire s'accommode le mieux ; parceque la coûtume & la maniére de ce temps ne permet plus qu'on cite les autres : je me ſuis contenté de recueillir, & de rapporter leurs ſentimens ſans les nommer.

Il me reſte à ſatisfaire mes Lecteurs ſur le dernier Paragraphe, qui d'ordinaire eſt plus long & plus étendu que tous les autres enſemble. Il contient les endroits choiſis des Livres Spirituels & des Prédicateurs modernes ; c'eſt-à-dire, des extraits qui peuvent ſervir ou de modeles ou de matiére aux Prédicateurs. Sur quoy on doit faire réfléxion; 1°. que pour les accommoder au ſujet dont il s'agit, il faut néceſſairement les détacher de leur propre lieu, ce

qui ne s'eſt pû faire ſans y ajoûter quelque mot, ou quelques lignes, & ſans changer quelques expreſſions ; de même que dans toutes ſortes d'ouvrages, on ne peut mettre en œuvre la matiére, ſans la diſpoſer, la polir, l'ajuſter : ce qui ſans doute doit avoir lieu plus particulierement dans les Sermons, & dans les autres Diſcours, quand les deſſeins & les ſujets ſont tout différens. Par exemple, l'on rencontre dans un livre qui traite de toute autre choſe, quelque bel endroit qu'on peut appliquer au ſujet ſur lequel on travaille: cela ſe peut-il faire, ſans changer un peu les paroles ou le ſens: ainſi les Autheurs qui ſe trouveront citez de la ſorte, n'ont nul ſujet de s'en chocquer, ni de m'accuſer de falſification, pour avoir retranché quelques lignes, afin d'abréger, ou ajoûté quelques autres, pour donner plus de jour & d'étenduë à leur penſée; puiſqu'il ne s'agit pas de les reformer, ou de les critiquer, mais de les imiter, ou d'emprunter d'eux quelque bel endroit. Ils doivent plûtôt trouver bon qu'on ait pris à l'égard de leurs ouvrages, la même liberté qu'ils ont priſe peut-être eux-mêmes, à l'égard de ceux d'autruy. 2°. On ne doit pas auſſi trouver étrange que ces extraits, ou ces endroits choiſis ne ſoient pas tous également brillans : puiſqu'on doit être perſuadé que tout ce qui entre dans un Diſcours, ne doit pas être d'une égale force, ni d'une même beauté ; comme dans un tableau toutes les couleurs ne doivent pas avoir le même éclat. Il en faut de ſombres, qui ſervent d'ombres, afin de relever les autres : & chaque ſujet doit être traité d'une maniére toute différente, loin d'affecter le ſublime en toutes choſes. Je puis cependant répondre, que je n'ay fait nul extrait d'aucun Autheur qui n'eût quelque choſe de ſingulier, ſoit pour la penſée, ſoit pour l'expreſſion, ſoit pour quelque caractere bien touché. Que ſi tout n'eſt pas ſi élevé, auſſi n'y trouvera-t'on rien de trop bas, & de rampant, qui puiſſe gâter un Diſcours. On ne doit pas non plus être ſurpris de la diverſité du ſtyle, puiſque ces extraits ſont tirez de tant d'Autheurs, qui ont chacun leur maniére d'écrire & de penſer. Mais il y a une choſe, qu'il ne m'a pas été poſſible d'éviter: c'eſt que comme les Autheurs, dont on a tiré les endroits choiſis, concourent ſouvent dans la même penſée, & ne ſont différens que dans les termes dont ils s'y expriment, & dans le tour qu'ils lui donnent; il eſt arrivé que la même penſée ſe trouve en différentes pages, quoique différemment exprimée. N'eût-il pas été d'une plus grande exactitude, dira-t'on, de les placer de ſuite, ſans les tranſpoſer de la ſorte ; ou bien de ſe contenter de mettre cette penſée une

ſeule fois? Je veux croire que cela auroit été plus juſte, mais non pas ſi conforme à mon deſſein, qui eſt de ſuggérer, non-ſeulement pluſieurs penſées ſur un même ſujet, mais encor e pluſieurs maniéres de les tourner. Et d'ailleurs, quel dégoût pour le Lecteur, de voir la même choſe ſouvent repétée en différens termes, dans le même lieu!

Il n'y a plus qu'une choſe ſur quoi je ne puis me diſculper, autrement, qu'en avouant que je ne ſuis pas plus éclairé, ny mieux verſé en ce genre d'écrire, que les autres qui s'y ſont exercez avant moy, leſquels ſe ſont ſouvent mépris en citant, & les Autheurs, & les Ouvrages de ceux dont ils ont compilé les leurs. Les plus éxacts, & ceux méme qui ont paſſé pour les meilleurs Critiques, ſe ſont quelquefois trompez & ont trompé les autres qui les ont ſuivis, en prenant un Autheur pour un autre, ou citant un paſſage hors de ſon lieu. Je ne me juſtifie donc point d'un defaut qui paroitra inévitable dans un recueil de tant d'Autheurs, dans tant de citations, dans tant de différentes manieres dont les Autheurs ont partagé & diviſé leurs Ouvrages. Seroit-ce une choſe poſſible qu'il ne ſe fût gliſſé aucune mépriſe? voicy cependant la conduite que j'ay tenue ſur ce point. Pour ce qui regarde les paſſages de l'Ecriture, ils ſont auſſi éxactement citez, qu'ils ſont fidellement traduits; & ſi je les ay quelque fois abrégez, ç'a été pour retrancher tout ce qui ne faiſoit rien à mon ſujet; & ſi d'autres fois j'ay raproché ce qui étoit ſéparé de quelques lignes, ç'a été pour rendre le ſens plus complet, & plus intelligible. A l'égard des paſſages des ſaints Peres, quoique je me ſois diſpenſé d'une ſi ſcrupuleuſe éxactitude; je puis néanmoins aſſûrer que ceux que j'ay lû dans leur ſource, ſont raportez mot à mot; & que dans l'abbréviation que j'ay ſouvent été obligé d'en faire, j'ay tâché d'en conſerver le ſens, & la penſée dans toute ſa force. Mais comme je n'ay pas tout lû, ceux que j'ay citez ſur la foy des Autheurs qui les ont recueillis, ſont auſſi rapportez dans les termes, & de la maniére qu'ils les ont citez, & il ſe peut faire que la différence des impreſſions, & de l'ordre même que les Commentateurs & les Critiques ont donné aux ouvrages mêmes, comme à ceux de S. Auguſtin, de S. Ambroiſe & de quelque autres, ſoit cauſe qu'on ne les trouve pas dans le lieu qui eſt marqué: ſurquoy, cependant, le Lecteur doit être averti qu'en ce recueil ils ſont citez ſelon les prémiéres & anciennes éditions. Et pour ce qui eſt des Autheurs modernes, dont on a fait des extraits, on peut comter pour sûr qu'on les trouvera dans les livres & dans les lieux

où ils ſont citez, quoique ſouvent un peu changez pour les raiſons que j'ay dites. Mais on a crû de nulle importance, de marquer toûjours l'endroit, le chapitre ou l'article, où préciſément on les doit trouver.

Pour ne rien omettre de ce qui peut être utile à ceux qui annoncent la parole de Dieu; comme ils doivent non-ſeulement compoſer, mais encore reciter leurs Diſcours en public, on a auſſi eû ſoin que l'orthographe & les accents ſoient marquez de la maniére qu'on prononce ſans toucher cependant à la déclamation, ni à la maniére de dire, dont la Rhétorique donne des préceptes également néceſſaires aux Orateurs Sacrez & Prophanes, mais qu'un long exercice apprendra mieux que toutes les regles que l'art en pourroit donner.

TABLE
DES SUJETS CONTENUS
dans ce prémier Volume.

PREMIER DISCOURS PRELIMINAIRE, *Sur la maniére de prêcher de ce temps.* page j
SECOND DISCOURS PRELIMINAIRE, *Sur la maniére d'imiter les bons Prédicateurs.* p. xj

A.

AFFLICTION, *Souffrances, Croix, Tribulation, Patience Chrétienne, Adverſité, &c.* page 1
AMBITION. p. 68
AME; DE L'HOMME, *Son excellence, ſon prix, le ſoin que nous en devons prendre, &c.* p. 112
AMITIE', *Amitié Chrétienne, choix des amis, liaiſon avec les gens de bien, vrais & faux amis, &c.* p. 156
AMOUR DE DIEU. p. 198
AMOUR, CHARITE' *envers le prochain.* p. 260
AMOUR DES ENNEMIS, *& du pardon des injures.* p. 319
AMOUR PROPRE, *Amour déréglé de ſoy-même, Recherche de ſes interêts, précepte de nous haïr nous-mêmes, &c.* p. 381
ATHE'ES, ATHEISME, *Déiſtes, Impies, Infideles; preuves de l'exiſtence d'un Dieu, &c.* p. 421
AVARICE, *Attachement aux richeſſes, Uſure.* p. 482
AVEUGLEMENT DE L'AME, *Endurciſſement du cœur, Abandon de Dieu, &c.* p. 541
AUMÔNE, *Miſericorde & Charité envers les pauvres.* p. 590

B.

BAPTEME, *Obligations que nous avons contractées par le Baptême, nom de Chrétien que nous y recevons & les devoirs à quoi il nous engage.* p. 671
BEATITUDE. *Bonheur eternel, Paradis, Deſir du Ciel, Gloire des Bien-heureux.* p. 731

Fin de la Table des Sujets du prémier Volume.

PREMIER

PREMIER DISCOURS PRELIMINAIRE,

Sur la maniere de prêcher de ce temps.

POUR peu de réflexion que l'on faſſe ſur la maniére de prêcher d'aujourd'hui, on s'appercevra aiſément, qu'elle eſt différente preſque en toutes choſes, de celle qui étoit en uſage au commencement du ſiécle paſſé, & qui n'eſt plus reconnoiſſable depuis environ cinquante ans. Ce qui me fait dire que ſi la parole de Dieu a toûjours été la même, pour ce qui regarde les véritez qu'elle enſeigne, & pour la fin qu'elle ſe propoſe, qui eſt l'inſtruction des peuples, & la converſion des ames; elle eſt toute changée, quant à ſa forme, & à la maniere de le débiter, & qu'elle a paſſé par divers âges, avant que d'être venuë à la perfection que nous la voyons, & où nous devons tâcher de la maintenir. Comme j'ai vû, & même pratiqué, l'une & l'autre maniere, & que j'ai entendu les plus célebres Prédicateurs en ces différens temps, & de plus employé la meilleure partie de ma vie à lire, & à remarquer ce que j'ai jugé de plus propre à faire qu'on tire du fruit de cette divine parole. J'ai crû qu'en fourniſſant aux jeunes Prédicateurs la matiere dequoi compoſer leurs Diſcours, ils me ſçauroient quelque gré, de leur en marquer auſſi la forme, ou du moins l'idée que je me ſuis formée des Sermons de Morale, qu'on regarde communément comme les plus importans, & les plus fructueux, parce qu'ils vont plus directement à la converſion des mœurs, & à la pratique des bonnes œuvres. Car enfin, quoique ce ſoit Dieu qui opere ces grands éfets dans les ames, & que ſa grace faſſe des impreſſions que toutes les regles & tous les préceptes de l'art ne ſont pas capables de produire; le Prédicateur ne doit pas ſe diſpenſer pour cela de faire ſon poſſible, & de mettre en œuvre les moyens que l'art & la nature lui fourniſſent, pour perſuader les eſprits, & émouvoir les cœurs, qui eſt la fin de l'Orateur. Il a donc ſans doute beſoin de regles sûres, & d'une méthode réguliere pour ce grand éfet; puiſque l'expérience fait aſſez voir que Dieu n'attache pas toûjours la converſion des pécheurs à ceux qui ſe négligent, & qui n'obſervent ni regles ni méthode dans leurs Diſcours. Or, ſans parler des diſpoſitions, ni des qualitez qu'un Prédicateur doit apporter à ce ſaint Miniſtere, non plus que du génie, du talent, & des avantages de la nature, que l'on compte cependant pour les prémiers & les plus néceſſaires à cet emploi; je ne toucherai que ce qui dépend de l'art de faire un Diſcours de Morale & un Sermon chrétien, à la maniére de ce temps; après avoir fait remarquer les défauts, tant de ceux de l'ancienne que de la nouvelle méthode, ſans avoir la moindre viié de critiquer, ou d'improuver tant d'excellens Ouvrages qui ont paru en ce genre, & ſur leſquels j'ai formé moi-même ces obſervations, que je n'ai eu garde de donner au public, ſans les avoir communiquées à de plus habiles gens que moi, & dont je n'ai fait que ſuivre les ſentimens.

J'avouë donc d'abord, qu'on a eu grande raiſon de réformer bien des choſes dans l'ancienne maniere de prêcher; qu'on eſt aujourd'hui plus méthodique; qu'on parle plus juſte; qu'on va plus droit à ſon but, & à ſon point; qu'on établit ſon Diſcours ſur des principes plus ſolides; qu'on en déduit mieux les preuves, & qu'on fait mieux valoir celles qui intereſſent d'avantage l'Auditeur. Mais je ne puis diſſimuler, qu'on a changé ou retranché bien des choſes, qui donnoient un grand poids à la parole de Dieu. Certains traits de l'Ecriture, expliquez & tournez d'une maniere patétique, ne ſemblent plus aujourd'hui ſi fort en uſage, & l'on n'appuye pas tant ſur les ſens différens que les ſaints Peres y donnent; ce qui ouvroit un beau champ pour s'étendre, & pour inſtruire l'Auditeur. On ne peut diſconvenir qu'on ne tourne mieux maintenant une penſée, & qu'on ne mette une vérité dans un plus beau jour; mais ce grand air d'éloquence, qui enlevoit les eſprits, & ces puiſſans mouvemens qui altéroient le pécheur, & en quoi excelloient quelques Prédicateurs du temps paſſé, ne ſont plus préſentement ſi ordinaires, parce qu'on ne s'attache pas aux grandes véritez du Chriſtianiſme, & que pour vouloir donner de nouveaux tours, on prend auſſi de nouveaux ſujets, qui donnent occaſion de traiter des points de morale moins rebarbs, mais auſſi moins capables de toucher.

Je veux croire qu'on cherche encore aujourd'hui à faire du fruit dans les Prédications, & qu'en cela on ne cede point au zele des anciens; mais je ne puis me perſuader que ce ſoit

en prendre le meilleur moyen, de ſe contenter, aux jours les plus ſolemnels, qui rappellent le ſouvenir de nos plus grands Myſteres; de ſe contenter, dis-je, d'en dire quelque mot dans l'Exorde, & de tourner enſuite tout le reſte du diſcours ſur la Morale; comme font ceux qui le jour de Noël & de Pâques parlent de la Pénitence, & de la mort dans le péché. Ce qui ſeroit utile dans un autre occaſion, paroit choquant en celle-ci. Pluſieurs de même ſemblent aujourd'hui s'être mis en poſſeſſion d'une choſe dont on ſe faiſoit ſcrupule autrefois; c'eſt de faire venir toutes ſortes de ſujets à quelque Evangile que ce ſoit, & de les y amener par un long détour, ou à la faveur d'un paſſage de quelque ſaint Pere. J'ai ſouvent remarqué que l'Auditeur ne ſouffre qu'avec peine qu'on lui donne ainſi le change, & qu'il faut qu'il trouve quelque choſe de meilleur que ce qu'il attendoit, pour n'en être point choqué; encore ne peut-il s'empêcher de dire, que c'eſt une bonne piece, mais hors de ſa place. En éfet, quelque bon & édifiant que ſoit un diſcours, il paroît toûjours meilleur, quand il eſt en ſon lieu; & ce qui vient le plus naturellement au ſujet, eſt auſſi le mieux reçû.

Pour dire maintenant ce que je penſe de la conſtruction & de la forme que doit avoir un Sermon de Morale; la maniere la plus ancienne, & qui a duré le plus long-temps dans l'Egliſe, eſt l'Homelie, laquelle n'eſt qu'une explication de l'Evangile, ſans autre ordre, & ſans autre liaiſon que celle des faits ou des véritez qu'il contient. Cette méthode, qui eſt la plus ſimple, eſt celle dont ſe ſont ſervi preſque tous les Peres, & l'on ne peut douter qu'elle n'ait encore beaucoup d'onction, & ne ſoit propre à entretenir la pieté, quand elle eſt ſoutenuë d'un grand zele & d'un grand talent. On a aujourd'hui encheri ſur cette méthode, en y ajoûtant l'unité du deſſein, & les preuves qui tendent à un même but, avec les ornemens des Sermons ordinaires. Ceux qui peuvent lier ainſi leurs deſſeins à l'Evangile, & y trouver les preuves & les raiſons de ce qu'ils avancent, ſont communément les plus approuvez: mais comme ce n'eſt que par hazard que cela ſe rencontre, & qu'on ne peut en donner des regles, j'appelle ces ſujets & ces deſſeins, des ſujets & des deſſeins heureux. Car vouloir s'aſſujettir toûjours à cette excellente méthode, ce ſeroit forcer ou détourner les paroles de l'Evangile, pour les accommoder à ſon deſſein, & laiſſer les preuves les plus naturelles, qui font mieux ſentir une vérité.

Si de nôtre temps on ſe gêne moins ſur le choix d'un ſujet, qu'on ne faiſoit auparavant; je puis dire que d'un autre côté on s'eſt mis plus à l'étroit, & qu'on a retranché bien des choſes qui entroient dans la compoſition du Diſcours. Car il ne faut qu'ouvrir les Sermonaires du ſiécle paſſé, & du commencement de celui ci, pour y voir une multitude de traits d'Hiſtoires, de citations d'Auteurs prophanes, de Loix & de Coûtumes des peuples, d'obſervations & de remarques ſur les choſes naturelles, dont l'application faiſoit preſque toute la preuve & l'ornement de leurs Diſcours; & il a été un temps, où bien poſſeder Pline & Plutarque, c'étoit paſſer pour habile Prédicateur. Aujourd'hui, on a rendu la Chaire plus chrétienne; & ſi elle n'eſt pas ſi ſçavante, cette érudition qu'on y étaloit, ne ſervoit de rien pour l'inſtruction des mœurs. C'eſt donc avec raiſon qu'on en a banni tous ces ornemens ſuperflus, pourvû qu'on ne croye pas que ce ſoit la profaner, que d'en laiſſer comme échapper quelque trait en paſſant; car je n'y vois pas plus d'indécence, que d'y employer une comparaiſon bien juſte, ou une allégorie bien naturelle.

A cette vaine oſtentation de ſcience, a ſuccedé une autre maniére de prêcher, d'un auſſi mauvais caractere, qui n'a pas moins gâté & corrompu la Chaire: c'eſt lorſqu'on a ſubſtitué en la place de la parole de Dieu, ces penſées fauſſes, qui nous ſont venuës des païs étrangers, & qui ont eu cours en France aſſez long-temps. J'entends par ces fauſſes penſées, ces applications qu'on faiſoit des paroles du Saint Eſprit, ſans autorité; ces paſſages de l'Ecriture pris dans un ſens détourné, & ces expreſſions pleines d'emphaſe, tirées des Auteurs, que la barbarie de leur ſiécle a fait parler autrement que les autres: car on tâchoit de développer leurs penſées, & de trouver quelque fineſſe dans cette chute de mots myſtérieux, qui le plus ſouvent ne ſignifie rien. On s'eſt enfin apperçû de ce faux brillant depuis que le bon goût nous eſt venu; je veux dire depuis que l'on a cherché le ſolide dans les Sermons: on a même étendu cette maniére plus naturelle de s'exprimer juſqu'aux diviſions, qui ne ſont plus ſi compaſſées, ni ſi recherchées: mais elles donnent une idée plus nette de ce qu'on a à dire, & un préjugé plus favorable de la ſolidité du Diſcours.

Ce fut par ce partage naturel qu'on commença d'abord à reformer l'ancienne maniére de prêcher; mais il arriva que pour vouloir être trop méthodique, & mettre plus d'ordre & de

ſuite dans les Sermons, on y mit de la confuſion, en les coupant en tant de parties, & faiſant tant de diviſions & de ſubdiviſions, qu'il eût preſque autant valu qu'il n'y en eût point eu du tout. On a abandonné cette méthode priſe de l'Ecole, comme trop contrainte & trop embarraſſée, qui ne donne pas lieu à l'éloquence, ni à la juſte étenduë que doit avoir chaque preuve en particulier, à moins de faire un diſcours d'une exceſſive longueur. En général, il faut rendre cette juſtice aux bons Prédicateurs de nôtre temps, d'avoir mis la prédication ſur un pied qu'elle ne céde en rien au ſiécle paſſé, & le ſurpaſſe de beaucoup dans la juſteſſe, dans le choix des matiéres, & dans la diſpoſition des Diſcours. Je ne parle que de cette perfection que l'art y a pû donner. Car pour les talens de la nature, la devotion, l'air pathétique & touchant, on ne peut juger des anciens que ſur la foi de leur réputation, qui eſt venuë juſqu'à nous, & que les Sermons qu'ils nous ont laiſſez de leur façon, ne ſoutiendroient pas aujourd'hui; puiſque nous avons de la peine à les ſouffrir, du moins la plûpart de ceux même qui ont fait le plus de bruit.

Mais ſoit que les choſes dégénerent inſenſiblement, lorſqu'elles ſont parvenuës à leur derniére perfection; ſoit qu'il ſe trouve des perſonnes qui les gâtent à force de vouloir ſans ceſſe raffiner; je crois que l'éloquence de la Chaire commence déja à décliner, & qu'elle ſe perdra peu à peu, ſi l'on ne s'oppoſe au raffinement & à la délicateſſe de quelques-uns. Voici les réfléxions que j'ai faites ſur cela.

Prémiérement, en voulant rendre le Diſcours trop poli, on lui ôte beaucoup de ſa force & de ſa majeſté, & même ce qu'il y a de plus puiſſant pour perſuader l'eſprit & pour toucher le cœur. Car on commence à retrancher les autoritez des ſaints Peres, les paſſages latins de l'Ecriture, les exemples & les actions des Saints, & les raiſonnemens un peu pouſſez & étendus, pour ne laiſſer plus qu'une morale toute pure, qui n'étant appuyée & ſoutenuë que de la beauté du langage & de l'expreſſion, ne peut avoir d'autre éfet que de flater l'oreille, ou d'ébloüir l'eſprit des Auditeurs pour quelque temps: & tout ce qui en reſte, diſoit un grand Prélat depuis peu, eſt que l'on ſe récrie, comme aprés avoir entendu un inſtrument de muſique bien touché: cela eſt beau; mais on n'en retient rien, parce qu'il n'en demeure qu'une légére idée. De plus, par un raffinement outré, de peur de dire des choſes trop communes, on combat ſouvent des vices imaginaires; on va fouiller dans les replis du cœur humain, pour y trouver des déréglemens & des paſſions, dont les éfets ne paroiſſent point au dehors; & pour s'attirer la réputation de bien entendre la Morale, on en feint une qui n'eſt ſouvent de nul uſage, parce qu'on laiſſe les déſordres publics, pour s'attacher à des vices particuliers, dont on fait le caractere & la cenſure, où peu de perſonnes prennent part. Il y en a d'autres, qui pour ſe former ſur de grands modelles, diſent dans une aſſemblée de peuple tout ce qu'on pourroit dire à la Cour, comme ſi tout le monde étoit ſujet aux mêmes déſordres, & ſi l'un des prémiers devoirs du Prédicateur n'étoit pas de proportionner ſa morale à la qualité & à la portée de ſes Auditeurs. Si celle d'un livre n'eſt pas ſi ſujette à ce reproche, je crois pourtant qu'elle doit être commune à tout le monde, comme le livre peut tomber en toutes ſortes de mains.

Je ne veux pas dire par-là qu'on doive bannir de la Chaire ni la politeſſe du langage, lors qu'elle eſt ſans affectation, ny les peintures morales, qu'on appelle caracteres, ni les cenſures des vices: il n'y a dans tout cela que l'excés qui doit être rejetté.

On auroit auſſi grand tort de blâmer tous les portraits que l'on fait des mœurs; ils ſont trop néceſſaires: mais ils doivent être bien ménagez, & non pas employez à toute occaſion. Cette maniére de prêcher, a été tellement en vogue durant un aſſez long-temps, qu'on a vû des Sermons entiers, qui ne contenoient autre choſe. L'on commence un peu à revenir de cet entêtement, & on a reconnu qu'avant que d'avoir établi ſolidement une vérité, ces caracteres qui viennent à tout propos, & ces invectives que le peuple écoute ſi volontiers, ne ſervent ſouvent qu'à donner ſujet d'en faire des applications malignes aux préſens & aux abſens; ce qui attire quelque fois de fâcheuſes affaires au Prédicateur. Son Diſcours & ſon temps ſeroient ſans doute plus utilement employez, ſi aprés avoir découvert la ſource du mal, il en ſuggeroit le remede, & exhortoit à s'en ſervir. Ajoûtez que ces peintures des mœurs du ſiécle, étant bornées à un aſſez petit nombre de ſujets, on eſt bien tôt épuiſé; car que diront ceux qui ſe ſont mis ſur ce pied-là, aprés de ſi longues & de ſi fréquentes inductions de tous les états & de toutes les conditions, pour avoir occaſion d'invectiver contre tous les vices? ne pourroit-on pas faire le juſte caractere de ces Prédica-

teurs à ſon tour, en diſant qu'ils ont deux ou trois beaux Sermons, où ils font entrer toute la morale; mais que comme ils diſent toûjours la même choſe, ſans changer que les termes, c'eſt aſſez de les avoir entendus deux ou trois fois.

Il y en a d'autres qui pour éviter ce défaut, tombent dans un autre tout oppoſé: ils diſent ſi peu de choſe en tant de paroles, que l'eſprit de l'Auditeur demeure vuide, après avoir écouté un Diſcours ſuperficiel, qui ne fait qu'éfleurer une matiére. Et lorſqu'on ſort du Sermon ce n'eſt ny avec une haute idée de la capacité du Prédicateur, ny avec une forte réſolution de changer de vie, à moins que la force de la grace ne ſuppléé à la foibleſſe du Diſcours; ce qu'on a vû quelque fois en des Prédicateurs d'une grande réputation de ſainteté, mais on n'attend pas cet éfet extraordinaire de ceux, qui au lieu de traiter un ſujet à fonds, ou du moins de dire ce qu'il y a de plus fort & de plus grand, s'arrêtent à quelques petites circonſtances de moindre importance, ou partagent leurs Sermons en deux petites réfléxions, qui ne ſont pas pour faire une grande impreſſion.

Il y a donc ſans doute beſoin de regles ſures, & d'une méthode réguliere pour ce grand éfet; puiſque l'expérience fait aſſez voir que Dieu n'attache pas toûjours la converſion des pécheurs au zele de ceux qui ſe négligent ſur ce point, & qui n'obſervent, ni regles, ni méthodes dans leurs Diſcours. Or ſans parler des diſpoſitions, ni des qualitez qu'un Prédicateur doit apporter à ce ſaint Miniſtere; non plus que du génie, du talent, & des avantages de la nature, que l'on compte cependant pour les premiers & les plus néceſſaires à cet employ; je ne toucherai que ce qui dépend de l'art & de l'éloquence, pour faire un Diſcours de Morale, & un Sermon Chrétien.

Depuis qu'on a preſque entierement quitté l'Homelie, qui eſt la plus ancienne maniére de precher on a introduit ſucceſſivement dans les Chaires Chrétiennes, différentes méthodes dont je viens de parler: mais comme on a trouvé les unes peu ſolides, & les autres remplies d'une érudition inutile & ennuyeuſe; d'autres trop ſpeculatives, & d'autres enfin trop pompeuſes, & plus propres à contenter l'eſprit, qu'à toucher le cœur; nôtre ſiécle en eſt enfin revenu au goût des anciens Orateurs, & a reconnu que la véritable éloquence conſiſte à prouver ſolidement une vérité, & à la mettre dans ſon jour par des raiſons naturelles, ſolides, & priſes du ſujet qu'on traite. Et c'eſt en éfet inutilement que l'on tentera une autre voie, pour entrer dans le cœurs, & pour emporter ce que l'on prétend ſur l'eſprit des Auditeurs. D'ailleurs, comme les ſujets dont on parle dans les Chaires, ſont de la derniere importance, que tous ceux qui les écoutent, y trouvent leur interêt, & qu'ils donnent lieu aux plus grands traits de l'éloquence; on ne peut trouver à redire qu'on ſe ſerve de la méthode la plus ſûre, & la plus capable de perſuader les véritez Chrétiennes; comme on n'a pas trouvé mauvais qu'on ſe ſoit ſervi des Temples profanes des Anciens pour les conſacrer à nos uſages.

Mais quoiqu'on ſe ſoit enfin raproché des anciens Orateurs en ce point, & que pluſieurs piéces d'éloquence qu'a produit nôtre ſiécle, ne cedent en rien aux leurs: On ne peut néanmoins diſconvenir, qu'il y a encore une ſi grande différence, ſoit dans les ſujets que l'on traite, ſoit dans l'ordre & dans la diſpoſition qu'on y garde, ſoit dans la fin qu'on s'y propoſe; que l'on peut dire que ce genre de diſcours eſt tout nouveau, & qu'il a beſoin d'autres préceptes, que de ceux de Ciceron, & de Quintilien. Il eſt vrai que le pieux & ſçavant Loüis de Grenade, & quelques autres, ont réduit en art & en méthode l'Eloquence ſacrée, & nous ont laiſſé des régles qui peuvent être d'un grand uſage; mais ils ne ſont point décendus dans ce détail, pour lequel j'eſpere que ces remarques ne ſeront pas inutiles. Je les reduirs ici à trois choſes; ſçavoir, au choix & à la diſpoſition du ſujet que l'on doit traiter dans un Sermon moral; à la maniere de l'étendre, & de le prouver; & enfin, à l'expreſſion & au ſtile qui doit être employé dans ces ſortes de diſcours ſans parler de la maniere de les prononcer, ni de l'action, dont les regles ſont aſſez connues, & ſur quoi je n'ay rien de particulier.

Sous le choix du ſujet que le Prédicateur entreprend de traiter dans un Sermon de Morale, je comprend ce que la Rhétorique appelle la propoſition & la partition, ou la diviſion qui ſe doit faire du Diſcours dans ſes membres, afin d'y mettre l'ordre qu'on s'engage de ſuivre, pour venir à ſon but, & pour y conduire l'Auditeur: ce qui eſt non ſeulement commun, mais encore eſſentiel à toutes ſortes de Diſcours. Mais il y a des meſures & des précautions toutes particuliéres à obſerver dans un Sermon moral, ſans quoi il ne ſera jamais juſte, ni capable de faire grand fruit.

La prémiére eſt, que ſi l'on donne pour prémiére régle à un Orateur, de parler à propo ſur un ſujet, je crois qu'avant tout le reſte, il doit prendre garde que ſon ſujet ſoit lui même à propos : c'eſt à-dire, qu'il ne ſoit point tiré, & amené de loin à l'Evangile propr du jour, ou du temps, auquel l'Auditeur s'attend, d'entendre parler d'une telle matiére, ou d'une telle vérité. J'ay montré ailleurs combien ces diſcours faits à contre-temps, qui fruſtrent l'Auditeur de ſon attente, font naitre un préjugé peu favorable pour le Prédicateur ; & je puis bien répondre que je ne ſuis pas le ſeul qui eſt choqué d'un procedé ſi irregulier, & j'ay ſouvent été témoin qu'une partie de l'Auditoire s'en eſt retournée avec indignation, & qu'on n'a pû s'empêcher de dire : cela ſeroit bon, s'il étoit à propors ; c'eſt ſa piéce favorite, il n'avoit garde de manquer de la faire venir en cette occaſion. Et quelque bonne choſe qu'on puiſſe dire, elle auroit encore tout un autre agrément, ſi elle n'étoit point hors de ſa place.

Il ne s'enſuit pas pourtant qu'un ſujet, pour venir naturellement à l'Evangile, & être propre du temps, du lieu, & des perſonnes qui l'écoutent, (car on doit avoir égard à tout cela ;) il ne s'enſuit pas, dis-je, que ce ſujet ſoit juſte, & bien pris : il faut en ſecond lieu, qu'il ait de certaines conditions, qui ne ſe trouvent pas dans toutes les véritez morales. Et voicy ces conditions en trois mots. Il faut que cette vérité, qu'on veut prouver, & qu'on prend ſur un ſujet, ſoit ſimple, déterminée, & tende à l'inſtruction ou à l'édification de l'Auditeur. On entend par la prémiére condition, qu'elle comprenne quelque vertu particuliére dont on veut inſpirer la pratique, ou quelque vice dont on veut détourner les Auditeurs. Or ce ſujet s'appelle ſimple & unique ; non qu'il ne ſe puiſſe partager, puiſque devant faire le corps d'un Diſcours, il doit en fournir tous les membres & toutes les parties, par les différents raports & les différentes manieres ſous leſquelles on les peut enviſager. Comme en parlant de la Pénitence, on peut conſiderer le beſoin que nous en avons, les conditions qu'elle doit avoir, les avantages qu'on en retire. Voilà un ſimple ſujet, une vertu, dont on peut former une vétité de morale qui aura autant de parties ou de points, qu'il en faut pour faire la matiére d'un juſte Diſcours. Par la ſeconde condition, qui veut que ce ſoit un ſujet déterminé, on exclud les deſſeins vagues, qui n'ayant rien de fixe, ni de marqué diſtinctement, ne preſentent à l'eſprit qu'une idée confuſe de la vertu ou du vice : tels que ſeroit en général, de parler des devoirs du Chrétien, ſans ſpécifier, ni en quelle occaſion, ni en quel état ; ou bien des vices de la langue, dont chacun en particulier peut fournir la matiére d'un Diſcours entier ; des voyes du ſalut, & choſes ſemblables, qui ſont des ſujets plus propres d'un Livre, & d'un Traité, que d'un Sermon régulier, qui doit avoir une unité plus ſpécifique, & de moindre étenduc. On exclud encore par cette ſimplicité, tous les deſſeins qui peuvent s'appliquer à pluſieurs ſujets, ou qui comprenent tant de parties, qu'il n'y a pas plus de raiſon de parler de l'une que de l'autre, tels que ſont ces Diſcours qui portent pour titres : *Le Moyen de ſe préparer à telle Fête, ou à tel Myſtere* ; parceque ces moyens ſont tous les mêmes ; ce qui ne ſe peut pas dire de la préparation à la Communion, qui eſt une action particuliére, qui nous oblige à une diſpoſition propre, & de précepte pour s'en bien acquitter. On exclud enfin par la ſimplicité ou l'unité d'un ſujet, tes Sermons, qui en renferment autant d'autres, qu'ils ont de parties, faute de liaiſon & de raport de l'une avec l'autre. Comme je me ſouviens d'avoir entendu un Diſcours ſur la reſtitution, dont le prémier point parloit de la reſtitution des biens uſurpez, ou ravis injuſtement ; le ſecond, de la reſtitution de la réputation d'autrui, ternie par la médiſance ; & le troiſiéme, du tort qu'on a cauſé au prochain par le ſcandale qu'on lui a donné. Il faut n'avoir jamais compris les regles d'un juſte diſcours, pour tomber dans une faute qui choque ſi viſiblement le bon ſens.

Mais en évitant la multiplicité dans le choix d'un ſujet, il ne faut pas donner dans l'autre extrémité, qui eſt de ſe renfermer dans des bornes ſi étroites, qu'on ne puiſſe s'étendre ſans le ſecours d'autres ſujets, pour trouver de quoy dire. C'eſt ce que ſont obligez de faire ceux, qui ſe bornent, à quelques circonſtances d'une action, ou d'une parabole de l'Evangile. Il faut que le deſſein d'un Diſcours, pour être juſte, renferme ce qu'il y a de plus eſſentiel, & de plus capable de faire impreſſion ſur les eſprits. De même, il y a des deſſeins qui peuvent bien entrer dans un Sermon de Morale, pour en faire une partie ; mais non pour ſervir de ſujet principal : comme ſeroit de parcourir les occaſions les plus ordinaires d'exercer la charité envers le prochain, ou de ſuggerer les moyens d'acquerir quelque vertu ; au lieu de prendre pour ſujet cette vertu même, & de faire en ſuite entrer ces moyens, qui ne

ſont propres qu'à faire une induction, & à fournir dequoi remplir un ſujet plus diſtinct & plus marqué.

Enfin, la troiſiéme & la principale choſe à quoi l'on doit avoir égard dans le choix d'un ſujet moral, eſt ce qui lui en a donné le nom; ſçavoir, qu'il tende à l'inſtruction de l'Auditeur, & qu'il en puiſſe retirer du fruit pour ſa conduite, & pour l'avancement de ſon ſalut. C'eſt ce qui diſtingue un Sermon Chrétien d'un Diſcours d'Academie, qui traite quelque fois quelque queſtion de Morale; mais par raport à la politique, au bien de l'Etat, & au repos public, qu'on s'eſt propoſé pour fin. Que ſi l'on fait réflexion ſur ces conditions, il ſera difficile de ſe tromper dans le choix d'un ſujet, & du deſſein d'un Sermon, qui doit renfermer une morale de pratique, propre des perſonnes qui l'écoutent, engageante, & par raport au ſalut éternel. Que ſi dans la multitude des ſujets qui ſe peuvent préſenter ſur le même Evangile, on a de la peine à ſe déterminer, je conſeillerai toûjours de préférer les grandes & fondamentales véritez du Chriſtianiſme; tant pour l'interêt de l'Auditeur, qui en eſt plus touché, que pour celui du Prédicateur même, qui y trouve plus d'avantage pour le bien traiter: & il ne ſe doit pas mettre en peine ſi ces ſujets ſont communs & ſouvent rebatus, puiſqu'on ne peut jamais les rapeller trop ſouvent, ni les imprimer trop profondément dans l'eſprit.

Du ſujet & de la propoſition d'un Sermon chrétien & moral, je paſſe à la propoſition, qu'on appelle communément la diviſion, qui lui eſt commune avec tous les autres Diſcours; ce qui n'empéche pas que cette diviſion, qui trace le plan du Sermon, & qui fait voir où le Prédicateur veut aller, n'ait ſes regles particuliéres, & qui doivent être plus religieuſement obſervées que dans toutes les autres parties; parcequ'il eſt aiſé, pour ne pas dire, ordinaire, de s'égarer en ſortant des bornes de ſon ſujet, & en pouſſant trop loin un point de Morale; en quoi les Sermon de ce temps paroiſſent & plus juſtes, & beaucoup plus faciles à ſuivre & à retenir, que ceux des anciens. Car à peine cette partition, comme l'appellent les Maiſtres de l'Art, eſt-elle ſenſible dans les plus belles piéces d'éloquence, que nous ont laiſſé les Grecs & les Latins; quoique tous ceux qui ont parlé de la méthode de bien faire un Diſcours, ayent le plus expreſſément appuyé ſur ce point, comme ſur le plus néceſſaire pour la juſteſſe, & pour la netteté. Mais je ne ſçai à quel deſſein, ou par quel artifice, les plus fameux Orateurs, s'en ſont ſi peu mis en peine, que ſans une attention particuliére, il eſt difficile de découvrir ce plan & ce partage; & que l'on en trouve tres-peu où ils ſoient nettement & diſtinctement marquez. Car pour les Homelies des Saints Peres, les différentes parties de l'Evangile qu'elles expliquent, en ſont auſſi toute la partition. D'où vient que ce ne ſont pas tant des Diſcours ſuivis, que des commentaires, & des expoſitions du ſens & des paroles de l'Ecriture. Nous avons à la vérité, des Sermons réguliers parmi les ouvrages de S. Chryſoſtome, de ſaint Baſile, & de ſaint Gregoire de Nazianze; mais ils ſe ſont conformez à la maniere de leur temps; car les diviſions en ſont preſque imperceptibles: & ſouvent la différence des ſujets qu'ils y traitent, nous y en font mettre; ou croire qu'ils ont prétendu ſe preſcrire l'ordre qu'ils y ont ſuivi.

Or cette diviſion qui fait proprement la juſteſſe du diſcours, quand elle eſt exactement ſuivie, a auſſi ſes regles, qui ſont aſſez connues, & qu'il n'eſt pas néceſſaire de répéter ici. Je dis ſeulement, que par les membres ou les parties oppoſées qu'on y recherche, on n'entend roûjours une antitheſe étudiée, qui marque ſouvent trop d'affectation: mais qu'il ſuffit que ces membres ayent quelque raport entre eux, comme des éfets d'une même cauſe; ou que le ſujet ſe puiſſe conſidérer par différens endroits, dont l'un ne revient point à l'autre; & que cette diviſion ſoit nette, naturelle, & tellement propre du ſujet, qu'on juge d'abord que c'eſt ce qu'il y a de plus fort & de plus ſolide ſur cette matiére, ſans ſe mettre en peine ſi d'autres ſe ſont déja ſervis de la même diviſion. Les Prédicateurs, au ſentiment de ſaint Hilaire, cultivent le même champ de l'Egliſe; ils y jettent la même ſemence des vertus, & arachent celle des vices. Qu'importe donc, qu'ils s'y prennent de la même maniére? le tour que chacun donne à ſon diſcours, eſt toûjours aſſez différent, à moins qu'on ne le prenne d'un autre, & qu'on ne l'imite trop fidellement. Il eſt vrai qu'un diſcours dont la diviſion eſt heureuſe, trouve un grand avantage dans la compoſition; mais auſſi celles qui ſont trop brillantes, trop recherchées, ou tournées en tant de maniéres, & conſidérées ſous tant de raports, le rendent plus obſcur, & moins intelligible; promettent beaucoup, & forment une haute idée, à quoi la ſuite ne répond pas toûjours: le naturel en cela, comme en tout le reſte, plait davantage, & eſt toûjours mieux reçû.

Le deſſein & le ſujet d'un Sermon de morale, étant ainſi expoſé & partagé, il en faut venir à la preuve de la vérité que l'on a avancée, & à l'éxécution du projet que l'on s'eſt tracé; ce que la Rhétorique compte avec raiſon, pour la principale, & la plus eſſentielle partie du diſcours : bien déduire, bien prouver, bien établir une vérité, afin d'en tirer les conſéquences néceſſaires. Je ne prétends pas expliquer en detail ce que c'eſt que la narration, la confirmation, l'amplification; ni marquer en particulier les lieux, ou les ſources d'où l'on peut tirer les preuves d'un diſcours moral. Mais comme la maniére de prouver eſt toute différente de celle qu'on employe dans les diſcours prophanes,& qu'il s'agit de convaincre l'Auditeur, d'une vérité néceſſaire au ſalut, d'un point de morale important pour la conduite de ſa vie, de le porter à la pratique de quelque vertu, ou de quelque précepte ordonné par la Loy de Dieu : Je dis ſeulement que les preuves s'en doivent prendre des raiſons ſolides, de l'autorité de l'Ecriture, & des Saints Peres, de la coutume, & de la tradition conſtante de l'Egliſe, & quelquefois de l'exemple des Saints, dont les actions les plus éclatantes, & les plus propres de nôtre état,nous doivent ſervir de modelle. Il ne s'agit que de ſçavoir mettre en œuvre ces preuves, dont chacune a ſa force & ſon poids. Voici quelle eſt, à mon avis, la meilleure diſpoſition que l'on doit donner à un Sermon : c'eſt de partager chaque Point, ou chaque partie du Diſcours, en deux ou trois raiſons bien ſolides, & bien naturelles, & dont les derniéres ſoient toûjours plus fortes que les prémiéres. On prouvera, par exemple, qu'il ne faut pas différer ſa pénitence & ſa converſion; Prémiérement, parce qu'on ſe met en hazard de ne la faire jamais; Secondement, parce qu'on la rend plus difficile par ce retardement; Troiſiémement, parce qu'il y a danger de ne la pas bien faire, après qu'on a différé juſqu'à la fin de ſa vie, & par conſéquent grand ſujet de craindre qu'elle ne ſoit inutile. Ces trois raiſons bien expoſées, & bien pouſſées, feront un diſcours bien rempli, prouvé par des raiſons propres, naturelles, & dans le bon ſens: mais il faut que ces raiſons ſoient miſes en leur jour avec éloquence; & en Orateur, & non en Docteur, & en Théologien, c'eſt à dire, d'une maniére ſéche & trop preſſée. Elles doivent de plus être ſoûtenues de l'autorité de l'Ecriture,& du ſentiment des Peres, diverſifiées par quelques comparaiſons, ou des ſimilitudes, qui n'ayent rien de bas & de rampant; par des penſées ſolides & clairement expoſées, qui ſervent tout à la fois de preuves & d'ornement. Et après une juſte étendue, le Prédicateur doit paſſer d'une raiſon en une autre; non ſans y avoir diſpoſé l'Auditeur, & l'y avoir conduit inſenſiblement.

Cette maniére d'amplifier, & d'étendre un diſcours moral, me paroît la plus ſolide; car enfin, ſi tout Orateur doit avoir pour but, de perſuader; le Prédicateur peut-il prendre une voye plus sûre pour parvenir à cette fin, que le raiſonnement; puiſque l'homme ne ſe laiſſe convaincre que par les raiſons qu'on lui apporte? Mais afin de ne le point laſſer par un raiſonement trop continu, & trop appliquant, il faut entremêler la raiſon & l'autorité, & ſe ſouvenir qu'il y a bien de la différence entre raiſonner, & apporter des raiſons; car raiſonner en Orateur,c'eſt étendre une raiſon, la mettre en ſon jour, & en faire ſentir toute la force; au lieu qu'entaſſer raiſons ſur raiſons, ſans en étendre aucune, c'eſt vouloir marcher en foule par un chemin étroit; on s'embarraſſe plûtoſt qu'on n'avance, & l'on arriveroit plûtôt au terme en allant de file, & l'un après l'autre : C'eſt enfin accabler l'Auditeur,au lieu de l'inſtruire.Il faut donc lui intimer la vérité, & la faire entrer doucement dans ſon eſprit, lui donner le loiſir de la bien pénétrer, afin qu'elle y faſſe impreſſion.

Il y a des Prédicateurs qui diverſifient leurs preuves d'une autre maniére, qui eſt de prouver la prémiere partie de leur diſcours par l'autorité de l'Ecriture, dont ils raportent les paſſages, & les exemples les plus choiſis; la ſeconde, par le ſentiment des Peres, dont l'autorité eſt d'un plus grand poids dans l'Egliſe;& la troiſiéme enfin, par de bonnes raiſons. Ils ne traitent ainſi qu'une même vérité,& une même propoſition,qu'ils établiſſent par ces trois ſortes de preuves;perſuadez que c'eſt ramaſſer par ce moyen, ce qu'il y a de plus fort,de plus Chrétien, & de plus capable de faire impreſſion ſur l'eſprit. On ne peut douter que cette maniére ne ſoit tres-ſolide : je ne conſeillerois pas cependant à un Prédicateur de s'en faire une loy, parceque l'Auditeur ſe laſſe aiſément d'entendre un tiſſu de paſſages qui diſent tous la même choſe; & quelque ſoin qu'on apporte à les diſpoſer, en ſorte que l'un encheriſſe ſur l'autre,on s'ennuye enfin de ces citations, qu'il n'eſt pas facile de retenir comme on fait les raiſons, qui demeurent plus profondément dans l'eſprit, à proportion de l'impreſſion qu'elles y ont faites. Et pour ce qui eſt de l'Ecriture, qui eſt proprement la parole de Dieu, elle eſt

encore plus puiſſante, quand elle eſt expliquée, & dévelopée par un juſte raiſonement, qoi en fait ſeorir toute la force.

Il faut ſeulement prendre garde qoe les raiſons qui ſervent de preuves à la vérité qu'on a avancée, ſoieot naturelles, ſpécifiques, ou proptes du ſujet. J'appelle naturelles, eelles qui ſe préſeotent d'abord à une perſonne de bon ſens, & non pas eelles qui ſoot tirées de loin, & qu'il a fallo méditer pout les trouver; & j'appelle ſpécifiques & proptes du ſujet, eelles qui proovent directement, ſans qu'il ſoit beſoio de les inferer d'autres principes plus généraux, comme, ſi on vouloit apportet le motif de la gloire de Dieu, pour perſuader l'obligation du jeûne & de la mortification du eorps. Cette raiſon oe prouve, ni directement, ni immédiatement la concluſioo que l'oo en veut titer; puiſque la raiſon plus naturelle, eſt que le eorps doit être domté, & ſoûmis à l'eſprit, & que le jeûne eſt le moyen le plus propre. & le plus otdioaire pour le ſoûmettre. Par cette regle, oo évite les patalogiſmes & les faux raiſonnemens qui ſoot ſi déctiez; parce qo'en ſuite, tout le diſcoors porte à faux, & qu'on oe prouve rien, pour vouloir quelquefois prouvet trop. Ainſi, quelque ſpécieuſe que paroiſſe d'abord une raiſon, il faut toûjours examiner ſi elle eſt vétitable, & ſi elle n'eſt point plus propre à éblouïr qu'a perſoader; ſi elle conclut. Or s'il eſt difficile d'y tepliquer; car il faut convenir de ee principe ioeonteſtable, qo'un diſcours o'a de force & de ſolidité, qu'autaot que lui en donnent les preuves ſur leſquelles il eſt établi. Aquoi j'ajoûte, que ſous ee prétexte de ſolidité, il y a à etaindre que les raiſons oe ſoient trop ſpéculatives & trop abſtraites, & titées de la Théologie la plus ſublime & la plus profonde. C'eſt pourquoi, comme on traitte uoe matiére morale, il faut auſſi que la maniére de la traiter en ſoit morale, c'eſt à-dire, facile à comprendre, proportionnée à la capacité de l'Auditeur, prouvée par des raiſons ſenſibles, priſes de l'expérience, & de ee qui ſe paſſe parmi les hommes. Que ſi l'oo eſt obligé d'y mêler quelques raiſonnemeos Théologiques, il eſt de l'art du Prédieateut de les rendre ſi plauſibles, & d'eo éloigner tellement les termes de l'Ecole, qu'on ne demande point ce que cela veut dire.

Pout ce qui regarde l'autorité de l'Eetiture, & des ſaints Petes, & les exemples des Saiors, qui peuveot donner du jour & de la force à une vérité, j'ai déja averti, qu'oo ne doit pas tellement en charget un Sermon, qu'il paroiſſe plûtôt un amas de paſſages & d'autotitez, qu'un diſcours ſuivi & ſoûtenu. Mais auſſi, c'eſt one fauſſe délicateiſe de etaindre de rompre le fil d'un diſcours pat quelque parole de l'Eeriture, ou de quelque ſaint Pere; & il y a de l'affectation de s'écarter d'une eootume ſi univerſellemeot établie; outre qu'oo ſe prive par-là d'un des plus graods ſecours de l'éloquence Chrétienne, puiſqu'il eſt conſtant que les paroles du Saiot-Eſprit, ont une force, & noe énergie toute particuliere, & qu'on doit être perſuadé que les penſées des Peres feront plus d'impreſſion que tout ce que l'on peot dire de ſoi-même, & dirè de ſon propre fond, quoique conforme à l'Ecriture, & au ſentiment de ces ſaints Docteurs. Contentons-nous donc d'avoit banni de la Chaire, les citations des Auteurs ptophaoes, & les traits d'hiſtoires doot les Sermoos do ſiécle paſſé étoient tout temphs. Il eſt de ſa majeſté de la Chaire & du miniſtere d'un Orateut Chrétien, qui fait profeſſioo d'expliquet la doctrine des Peres de l'Egliſe, de citer du moins quelquefois leurs paroles; & pourvû qu'il le faſſe modérément, je ne crois pas qu'il s'en puiſſe diſpenſet, oon plus que d'alléguet quelque fois les exemples des Saints, quand ils ſont bien ehoiſis & proptes de l'état des perſoones à qoi on patle, puiſqoe les exemples ont ſouvent plus de force que les meilleures raiſons, pour auimer à la pratique de quelque vertu. L'expérienee du moins nous fait voir que c'eſt ſouvent ce qui eſt le plus favotablement écouté, ee que l'oo retient le plus aiſément, & ce qui fait peut-être le plus d'impteſſion.

Voilà ee qui regatde la maniére d'étendte & de pronver une vétité morale, qui doit d'ailleurs êrte éloignée de deux extrémitez également capables d'en empecher le fruit. Auſſi ſont-ee deux écueils que le Prédieatur doit s'efforeer d'éviter. L'un eſt de ceux qui pour ſe faire hooneur de prêcher une morale étroite, qui eſt aujourd'hui do goût de bien des geus, dooneot dans les maximes les plus outrées, & ſoûtiennent toutes les opinions douteuſes, pourvû qu'elles ſoient les plus ſéveres. C'eſt le génie du ſiécle: oo ſe plait d'entendre parlet des regles les plus auſteres de l'ancieooe diſcipline, ee qui porte quelques Prédieateurs à pouſſer les choſes à la derniere rigueur. Mais ee ne ſoot pas toûjours les plus zélez, oi les plus éclairez, qui adoptent ees opioioos ſéveres; non plus que ceux, qui ſe plaiſent à les entendre, ne ſont pas les plus ardeos à les pratiquer. Il faut prêcher les vétitez de l'Evaogile, telles qu'elles ſoot, & ſe ſouvenir que d'exiget de l'Auditeur plus qu'elles ne lui preſcrivent, c'eſt

plûtôt

plûtôt l'éloigner de ſes véritables devoirs,que de la porter à une plus haute perfection.L'autre écueil ſeroit encore plus dangereux, & ſeroit une manifeſte prévarication à ſon miniſtere, de porter à une morale trop relâchée, & de donner plus à la foibleſſe humaine, que l'Evangile, l'Egliſe, & le ſentiment commun des Docteurs ne lui accordent. Le prudent & judicieux Prédicateur doit également s'éloigner de ces lâches menagemens, & de cette ſévérité outrée; il doit repréſenter la vérité en toute ſa force, & exciter tout le monde à la ſuivre telle qu'elle puiſſe être.

Il ne me reſte plus qu'à dire quelque choſe du ſtile, & des ornemens d'un diſcours de morale.Surquoi je ne puis diſſimuler que la maniére de prêcher d'aujourd'hui, quoique préférable en toutes choſes à celle des derniers ſiécles,commence à dégenerer & de la methode des anciens Orateurs qu'on s'eſt éforcé de rappeller.On a purgé la Chaire de cette érudition profane, qu'on y étaloit auparavant; on a renoncé à ces fauſſes penſées, & à ce faux brillant, dont on a été entêté & ébloüi ſi long-temps; on en a banni la Scholaſtique trop abſtraite,& on a trouvé le moyen de rendre un diſcours juſte, ſolide, & poli tout à la fois. Mais la trop grande politeſſe en a beaucoup énervé l'éloquence & la force; & j'oſe dire que ce que l'on a ſubſtitué en la place de l'érudition inutile, du bel eſprit, & de la Théologie abſtraite, ne conduit pas plus ſûrement à la fin qu'on ſe doit propoſer dans la Prédication: car la plûpart font de beaux Diſcours, au lieu de faire des Sermons inſtructifs & touchans.On ne remarque dans ces Sermons, que des tours fins, des expreſſions ingénieuſes & délicates, un langage noble & fleuri, qui regne pas tout, depuis le commencement juſqu'à la fin. De maniere que quand on parle d'exactitude, de juſteſſe d'eſprit, de fineſſe de compoſition; c'eſt ordinairement de l'expreſſion que cela s'entend, & non de l'ordre, des preuves, des penſées, & des choſes que l'on traite. Pour moy, s'il m'eſt permis de dire mon ſentiment ſur cet article, je crains que pour vouloir trop bien faire,enfin l'on ne gâte tout; & que ceux qui viendront après nous, ne ſoient obligez,pour donner la derniere parfection à l'éloquence de la Chaire d'en retrancher nos defauts, comme nous avons corrigé ceux du ſiécle précédent. Voici donc ce que j'ai remarqué ſur ce chapitre, de contraire aux préceptes de l'art, & au ſentiment des meilleurs Connoiſſeurs.

J'avoue qu'on ne peut diſconvenir qu'on ne doive bien parler en Chaire; car enfin le langage & l'expreſſion fait une partie de l'éloquence; & c'eſt un avantage qu'on a enfin gagné, que la barbarie, l'incongruité, & la trop grande négligence en ce point, n'eſt plus ſupportable aujourd'hui. Mais comme on ne doit jamais oublier que ce doit être une éloquence chrétienne, & conforme à la fin qu'on s'y propoſe; elle doit être naturelle,majeſtueuſe,forte, & ſans nulle affectation; elle doit s'inſinuer dans le cœur,& y exciter les ſentimens dont l'Orateur lui-meme eſt penetré. D'où il faut inferer ces trois conſéquences, qui ſont autant de régles que nous donnent les Maîtres de cet art.

La prémiére, que l'on doit accommoder les paroles aux choſes que l'on veut exprimer.Les grandes choſes demandent une expreſſion élevée & ſublime qui y réponde; & ce qui ne ſert qu'à diſpoſer l'Auditeur à quelque choſe de plus grand, doit s'exprimer en termes communs & naturels: autrement, ſi tout eſt grand, rien ne frappe l'eſprit;& rien ne l'attache en particulier, pour vouloir faire tout remarquer. En éfet, ſi vous éxaminez bien les harangues de ces anciens Orateurs,il ſemble qu'ils jettent,& qu'ils négligent de certaines choſes,pour faire valoir les plus importantes, & qu'ils faſſent comme les Peintres qui mettent des ombres dans leurs tableaux, & qui n'employent pas par tout les mêmes couleurs. Ainſi nous remarquons dans les piéces mêmes les plus achevées de ces grands Maîtres, des endroits qui frappent davantage, & d'autres qui ne ſervent qu'à relever ceux qu'ils ont prétendu faire mieux ſentir: au lieu que dans la plûpart des diſcours qu'on entend rien, n'applique en particulier l'Auditeur, parceque l'Orateur veut qu'il s'attache à tout; on veut que tout ſoit fini, que tout brille; qu'il y aït de l'art & de l'eſprit juſques dans les moindres choſes, & que le ſtile ſublime regne également par tout. C'eſt par cette affectation d'un ſtile grand & uniforme,que l'éloquence ancienne a commencé à dégénérer de cette beauté naturelle que nous admirons dans les prémiers Orateurs, & qui commence aujourd'hui à ſe corrompre, pour vouloir ſemer, pour ainſi dire, des fleurs & des ornemens par tout.

La ſeconde conſéquence que je tire de ce même principe,eſt qu'on ſe forme une fauſſe idée d'un Sermon, quand on croit que pour y réuſſir, c'eſt aſſez de ſçavoir parler poliment, & que ce ſeul avantage tient lieu de ſcience,& de capacité,ſans ſe mettre en peine ſi un diſcours eſt bien rempli, ſi le ſujet en eſt bien pris, ſi les preuves en ſont fortes, & les raiſons cou-

cluantes ; pourvû qu'ils touroent bien leurs penſées , & qu'ils les expriment heureuſement ; ils appellent cela bien prêcher, D'où vient qu'on en voit quelquefois mooter en Chaire, ſans aucun food de ſcience, ſans poſſeder l'Ecriture, ni les Peres, ſans aucun principe de Théologie , & ſans entendre même l'art de raiſonner. Mais ils ont vû le moode, ils eo ſçavent le manége , ils en ont étudié les manieres , c'eſt pourquoi tous leurs Sermons abouriſſeot à peindre les mœurs , à faire des portraits , & des caracteres des déſordres qui s'y paſſent : &. c'eſt tout ce qu'on y appreod. Mais quoique ces portraits ſoient du nombre de ces traits & de ees ornemens que l'éloquence employe pour reodre l'Auditeur attentif , & qu'ils puiſſent trouver leur place dans un diſcours ; c'eſt un abus , & une fauſſe idée, de faire conſiſter en cela la bonté d'uo Sermon, qui n'eſt bon qu'autant qu'il perſuade , & qu'il émeut. Or ces peiotures & ces portraitres,quelque vifs qu'ils ſoient, peuvent bien reptéſenter les mœurs, les viees , & les déréglemens , mais ils ne les corrigent pas , & ne perſuadent pas d'y renoneer ; ils n'excitent pas à changer de vie, ils n'inſpurent pas de la craiote & de l'horreur du péché.. De là vient que l'oo retourne ſouveot du Sermon , tel qu'oo y étoit venu, & que tout le fruit qu'oo en retire , eſt une eſtiote aſſez mal fondée du Prédicareur , eo louaot ſa politeſſe, ſon eſprit , & la fineſſe de ſou expreſſion. Non , eneore one fois, ce o'eſt pas en cela que conſiſte l'artifice d'un diſcours, mais à bien faire eoteodre l'obligation de fuïr le vice & de pratiquer la vertu , & à bieo pouſſer un point de morale : & pour cela il faut autre choſe que des expreſſions choiſies , & que des mots vuides de choſes, comme les appelle uo Aneieo. Mais les perſonoes de bon goût & de bon ſens , ne déſapprouveront jamais qu'oo s'arrête à ſoo ſujet ; qu'on en tire toute l'inſtruction qu'il renferme, qu'on le preone par tous les endroits pour le faire entrer dans l'eſprit, & qu'on exeite puiſſamment à fuir le mal,& à faire le bien;puiſque c'eſt la fin d'un Sermon moral: & oon pas de faire connoître le monde,en ne parlant preſque d'autres choſes que de ſes intrigues , de ſes commerees , & de ſes eotretiens , que l'oo fait venir à tout propos pat des inductions qui ne fioüſſent poiot ; & dont on commenee à ſe laſſet & à tevenir.

La troiſiéme , & la derniéte conſéquenee, ſor laquelle ceux qui nous ont donoé des regles de l'éloquenee , oot le plus fortement appuyé , eſt , que l'expreſſion trop polie , & trop recherchée, eſt moins propre à perſuader , & à émouvoir , qu'un ſtile plus naturel , & moins étudié;parceque l'experience oous apprend que l'eſprit attentif à la maniére dont l'Orateur s'exprime , fait comme diverſion de l'application qu'il doit donner route entiére aux choſes qo'il traite. Et c'eſt une remarque que chacun peut faire dans les Saints Peres , & dans les aneiens Oraieurs , qui nous oot laiſſé des ouvrages de differente nature: que leurs Harangues, & les Diſcours publies qu'ils appellent des Oraiſoos, ſont moins polis,& d'un langage moins exact, que les Livres & les Traitez qu'ils ont faits ſur diverſes autres matieres;par la raiſon que devant reeirer ces Harangues & ees Diſcours , ils s'étudioient plus à perſuader qu'à plaire;& appréhendoieot que l'eſprit de leurs Anditeurs ne s'appliquât plus au langage, qu'aux choſes dont ils avoient plus d'inrerét d'être inſtruits. Ils n'en jugeoient pas de même de la leeture de leurs Livres , & de leurs Traitez , où l'oo a tout loiſir de réfléchir , & ſur les choſes qu'on enſeigne , & ſur les termes dans leſquells elles ſoot exprimées.

Cette regle n'eſt pas moins néeeſſaire pour émoovoir l'Auditeur , que pour le bien perſuade , car comme un Sermon de mo ale doit être touchant,& aller au cœur,l'Orateur n'a point de plus puiſſaot moyen d'émouvoir les autres , qoe d'être lui-même éniû, & vivement pénétré des ſenrimeos qu'il veut exeiter. Or, on ne ſe perſuadera jamais qu'il parle de eœur , s'il ne parle le langage,du cœur qui eſt ſans art & ſans étude Un homme roueké de compaſſion, ou péoétré d'une vive douleur , ou de quelque autre paſſion qu'il veur inſpiter aux autres , s'exprime naturellement ; c'eſt la nature qui parle : l'eſprit tout oeeupé à faire connoître ee que le cœur ſent , ne penſe point à des antitheſes , ni à des jeux de mors . ni à chercher ces tours ingénieux , qui ne ſe préſentent pas d'abord; il faut de l'étude, & de la méditation pour les troover , ce qui eſt incompatible avee la paſſion qu'oo ſent. Et c'eſt à mon avis , la cauſe pourquoi les Sermons ſont aujourd'hui ſi peu de fruit. On a plus d'égard aux paroles, & ao tour qu'on donne aux choſes, qu'à la force des preuves:ſans faire réflexion que la fin d'un Sermoo , eſt de convaincre par de ſolides raiſons , & d'émouvoir le cœur par une éloquenee vive , & oaturelle , & eependant noble , majeſtueuſe, & propre de la parole de Dieu ; telle qu'elle étoit autrefois dans la bouche des Prophetes,qui ſont les vetitables modéles des Prédicateurs.

SECOND DISCOURS PRELIMINAIRE

Sur la maniére d'imiter les bons Prédicateurs.

JE veux finir les remarques que j'ay faites dans le précédant diſcours ſur la maniére de prêcher de ce temps, par la choſe que les Maîtres dans l'art de bien dire & de bien écrire, ont jugée la plus importante, & la plus néceſſaire ; c'eſt l'imitation de ceux qui dans l'une & dans l'autre, paſſent pour des modeles achevez. Mon deſſein n'eſt pas d'encherir ſur les préceptes d'Ariſtote, de Ciceron, & de Quintilien ; mais d'en faire une application aux ſujets propres de la Chaire, en ce qui regarde la maniére de bien compoſer un diſcours ; ſans toucher à celle de le bien réciter, en quoi l'éloquence ſacrée n'a nul avantage ſur celle du Barreau, & des Academies. C'eſt pourquoi, ceux qui s'appliquent au ſaint miniſtere de la parole de Dieu, doivent pour y réüſſir, être prémiérement perſuadez qu'il faut imiter ; en ſecond lieu être inſtruits de ce qu'ils doivent imiter, en faiſant un bon choix des Prédicateurs ſur leſquels ils tâchent de ſe former ; & enfin ſçavoir la maniére dont il les faut imiter. C'eſt auſſi par rapport à ces trois choſes que j'ai fait ces obſervations, que bien des perſonnes de mérite m'ont preſſé d'ajoûter aux autres Remarques que j'ai données ſur chaque genre de Diſcours dans les Préfaces de mes Sermons.

1. Pour réüſſir dans l'Art de prêcher, auſſi bien que dans tous les autres Arts, il eſt abſolument néceſſaire d'imiter ceux qui s'y ſont rendus les plus célebres. C'eſt ce que je ne crois pas que l'on pút conteſter, ſi je n'avois connu bien des gens, qui ſe faiſant un mérite d'être originaux, & de tirer de leur propre fonds tout ce qu'ils produiſent en public, aſpirent à la gloire de l'invention, laiſſant aux autres celle d'imiter : juſques-là qu'ils croient tourner en leur faveur le jugement de tous les Sçavans, s'ils peuvent perſuader qu'ils ont fait quelque nouvelle découverte, & qu'ils ſont tel ement les Auteurs de leurs piéces, qu'ils n'en ſont redevables à perſonne ; ſemblables en ce point aux grands Peintres qui ne travaillent que d'après nature, & qui laiſſent les modéles aux Apprentifs. Imitez les autres, diſent-ils, c'eſt avouer qu'on ne trouve pas dans ſon propre fonds dequoi ſe ſoûtenir ; & enfin l'on n'emprunte ailleurs, que ce qu'on ne rencontre pas chez ſoi.

Si ceux qui tiennent ce langage, étoient de ces génies éminens, qui n'ont beſoin que de leurs propres lumieres pour ſe conduire, & que la nature ſemble avoir formez pour ſervir d'exemples aux autres ; je les féliciterois des grands avantages qu'ils ont reçûs du Ciel ; & je leur dirois ce qu'un grand Pape dit autrefois à un grand Prédicateur, qu'il avoit entendu parler avec une éloquence admirable ſur les plus hauts Myſteres de nôtre Religion : Puiſez à la bonne heure, de l'eau dans vôtre citerne, & bûvez dans les ruiſſeaux qui coulent de vôtre ſource : Souvenez-vous ſeulement d'en faire part aux autres, & de les faire couler pour l'utilité publique. Mais comme il y a peu de perſonnes de ce caractere, ou d'un eſprit ſi fécond, ſi riche, qu'ils n'aient jamais beſoin de rien emprunter ; ceux qui n'ont, ni un genie ſupérieur, ni aſſez d'acquis pour fournir à la Prédication, ont beſoin du ſecours d'autrui : ils ne peuvent rien faire qui ſoit du goût du temps, ſans avoir devant les yeux d'illuſtres modéles, afin de perfectionner ce que la nature n'a fait qu'ébaucher en eux.

Ce n'eſt pas une choſe qui ſoit ſinguliére à l'éloquence, ſoit prophane, ſoit ſacrée ; cela eſt commun à tous les arts, dont on ne peut même apprendre les prémiers principes, ſans qu'un autre enſeigne par où il faut commencer, & quelles regles il faut ſuivre pour conduire un Ouvrage à ſa perfection. Tous les Peintres ne ſe vantent-ils pas d'avoir été les Eleves des plus excellens Maîtres ? Les Sculpteurs & les Architectes ne ſuivent-ils pas, les uns les plans qu'on leur a tracez, & les autres les originaux qu'ils ont devant les yeux ? l'Art n'imite-t'il pas la nature : & l'Art, quel qu'il ſoit, peut-il aller à rien d'achevé, ſans être cultivé, & ſans s'éforcer de parvenir à ce qu'il y a dans ce genre même, de plus parfait ? Dans les Sciences, auſſi bien que dans les Arts, ne profite-t-on pas des lumieres des autres ? La Philoſophie, le Théologie, la Médecine, l'Aſtronomie, ſeroient-elles parvenues au point où nous les voions, ſi l'on n'en avoit reçû les leçons, des plus ſçavans Maîtres, & ſi leurs Diſciples, par une louable émulation, n'avoient ſuivi leurs traces ? car ſans cela toutes les ſciences ſeroient demeurées dans l'imperfection de leur prémiére origine. Ne ſe perfectionne-t'on pas enfin dans la vertu ? n'apprend-t'on pas à vivre ſur l'exemple des perſonnes polies & vertueuſes ? en un mot, tout le bien que fait le bon exemple dans le monde, ne ſe communique-t'il pas par l'imitation ?

Certes bien loin que l'éloquence, & particuliérement celle de la Chaire, ſe puiſſe diſpenſer de cette loy commune; on peut aſsûrer qu'elle n'eſt jamais plus néceſſaire que dans cet art, qui enſeigne la maniére d'entrer dans le cœur humain, de temüer les paſſions, & de ſçavoir les exciter, ou les calmer, ſelon nôtre gré: parceque pour y téüſſir, il faut du naturel & de l'induſtrie; du génie & de l'artifice; de l'expreſſion & du tour, pour s'inſinuër dans l'eſprit, pour perſuader, & pour émouvoir; ce qu'on ne peut apprendre plus sûrement qu'en remarquant avec ſoin ce qui a coûtume de produire tous ces éfets. C'eſt pourquoi, de tous les moyens, que la Rhétorique nous enſeigne pour cela, le prémier & le principal eſt l'imitation. L'expérience, me direz-vous, ne nous peut elle pas apprendre cet admirable ſecret? Elle peut, ſans doute, nous y aider beaucoup; mais toute la vie à peine pourra-t'elle ſuffire pour acquerir cette expérience. L'étude & les préceptes y ſont auſſi d'un grand ſecours: mais vous ſçavez que ce chemin n'eſt guere moins long que le prémier. La voie donc, & la methode abrégée eſt l'exemple; & ce n'eſt que par l'imitation qu'on met l'exemple en pratique. Il faut donc ſuppoſer que le fonds de l'éloquence eſt le naturel, que l'art enſuite perfectionne par l'exercice, & par l'imitation. L'exercice y fait beaucoup, on n'en peut diſconvenir, & l'on dit communément qu'un Apprentif devient maître avec le temps: mais ce qui y contribue le plus ſans contredit, c'eſt l'imitation; puiſque c'eſt ce qui rectifie nos idées ce qui éleve nôtre eſprit, réforme ce qu'il y a en nous de défectueux, ſupplée bientôt à tout ce qui nous manque; & enfin, ce qui nous fait faire de grands progrés en peu de temps. De maniére que je ſuis perſuadé qu'une perſonne avec un eſprit mediocre, & beaucoup de talent, ne laiſſeroit pas de devenir bon Orateur, s'il ne travailloit jamais que d'aprés d'excellens modéles.

C'eſt ce que je pourrois appuyer du témoignage de tous les grands Hommes, qui ſe ſont eux-mêmes ſignalez dans cet art. Je n'en choiſis qu'un ſeul, mais qui en vaut pluſieurs; c'eſt celui qui nous a donné de ſi beaux préceptes du ſublime & du merveilleux dans le diſ-
„ cours; ſelon l'excellente verſion qu'en a fait Monſieur Boileau. Certainement il s'en void
„ beaucoup que l'eſprit d'autrui ravit hors d'eux-mêmes; comme on dit qu'une ſainte vapeur
„ ſaiſit la Prêtreſſe d'Apollon ſur le ſacré Trépié. Car on tiét qu'il y a une ouverture en terre
„ d'où ſort un ſouffle, & une vapeur toute celeſte, qui la remplit ſur le champ d'une vertu di-
„ vine, & lui fait prononcer des Oracles. De même, ces grandes beautez, que nous remarquons
„ dans les ouvrages des Anciens, ſont comme autant de ſources ſacrées, d'où il s'éléve des
„ vapeurs heureuſes, qui ſe répandent dans l'âme des imitateurs, & animent les eſprits mê-
„ me naturellement les moins échauffez; ſi bien que dans ce moment, ils ſont comme ravis &
„ emportez par l'enthouſiaſme d'autrui.

Ainſi, dire que pour téüſſir dans l'art de prêcher, il faut imiter les grands Prédicateurs; c'eſt appliquer à l'éloquence de la Chaire, le précepte, que tous les Maîtres de l'art de bien dire nous ont laiſſé pour acquerir l'éloquence en général; c'eſt ſe rendre au témoignage de ceux qui ont paſſé pour les plus éloquens hommes de leur tems, leſquels ont été diſciples avant que de devenir Maîtres, & ont appris à parler en écoutant les autres; & à bien écrire, en liſant les écrits des excellens Auteurs qui les ont précédez. C'eſt pourquoi, je ne craindrai point de me ſervir ici de la comparaiſon d'un des plus celebres Prédicateurs de nôtre ſiécle, qui diſoit que ces perſonnes qui avec un eſprit aſſez commun, ne veulent rien avoir de commun avec les autres: que ces perſonnes, dis je, reſſemblent aux araignées, qui s'épuiſent pour tirer leur toiles de leur propre ſubſtance; mais qui ne prennent que des mouches; au lieu que les abeilles, qui volent de fleur en fleur, en recueillent la cire & le miel. Je ne m'étendrai pas davantage ſur une vérité ſi ſolidement établie; j'aime mieux indiquer à ceux qui entrent dans cette carriére, qui ſont les Prédicateurs, ſur leſquels ils doivent ſe former, & ce qu'il faut imiter dans ceux qu'ils ſe propoſent pour modéles: c'eſt ſur quoi il y a de plus importantes remarques à faire.

On convient d'abord que ce ſont toûjours les plus excellens dans ce genre d'éloquence, qu'il faut s'éforcer d'imiter; parce que comme naturellement chacun tâche d'être parfait dans ſon art, on doit auſſi ſuivre l'exemple des plus parfaits, & prendre à tâche de s'y rendre le plus ſemblable qu'il ſera poſſible. Or par les plus excellens Prédicateurs, j'entends ceux qui vont le plus droit au cœur, & dont les Sermons ſont ſuivis du changement des mœurs; & non pas toûjours ceux qu'une foule d'Auditeurs a coûtume de ſuivre, & dont tout le fruit aboutit à de vains applaudiſſemens, plûtôt qu'à la converſion des pécheurs, & à la conſolation des Juſtes. Je ne fais pas icy un Sermon, pour exciter les Miniſtres de la

divine Parole, à ſe rendre dignes d'un ſi ſaint employ. Je ſçay que la grace du Ciel, l'opinion que l'on a de la ſainteté du Prédicateur, la maniere animée dont il parle, & d'autres conditions qui ne dépendent pas toûjours de nous, contribuent plus à ces grands éfets, que l'art & l'étude de celui qui ne ſert que d'organe à l'eſprit de Dieu : mais je parle de ce que le Miniſtre de cette parole doit y contribuer de ſa part, qui eſt d'imiter ceux qui ont trouvé cet admirable ſecret de toucher les cœurs; de voir de quelle maniére ils s'y prennent pour faire entrer une vérité dans l'eſprit. C'eſt ce que ſaint Auguſtin enſeigne au chapitre 3. & 5. du livre de la Doctrine Chrétienne. J'ajoûte ſeulement que l'on ſe peut tromper dans le jugement qu'on fait des Prédicateurs. Pour ne point s'y méprendre, il faut s'en rapporter à la voix publique ; juger de la bonté de l'arbre par les fruits qu'il produit, par l'éfet que leurs diſcours font ſur nous, & enfin conſulter les ſentimens de ceux, qui ſont les plus capables d'en porter un jugement ſain & déſintereſſé.

Je prévois qu'on ne manquera pas de faire icy une queſtion, qu'il n'eſt peut-être pas ſi facile de réſoudre ; ſçavoir, s'il vaut mieux s'attacher à un ſeul, aprés avoir prudemment délibéré ſur le choix qu'on en a fait, ou bien en imiter pluſieurs, qui pour n'être pas tous dans le même degré de perfection,ne laiſſent pas d'avoir chacun quelque choſe d'excellent ; l'un l'expreſſion plus nette & plus noble ; l'autre, la force & le mouvement ; & celui-cy la diſpoſition & l'arrangement du diſcours. D'ailleurs, comme ç'a toûjours été une choſe ſi rare de trouver un Orateur accompli, & qui réponde à l'idée que nous pourrions nous-mêmes nous en former ; il ſemble qu'il eſt néceſſaire de prendre de pluſieurs ce qu'on ne peut rencontrer dans un ſeul. Voicy ce qu'en dit un grand Orateur ; c'eſt le glorieux Martyr Edmond Campien, dans un petit traitté qui ſe trouve parmi ſes ouvrages. Il eſt vrai qu'il ne parle que du ſtille & de l'expreſſion ; mais les mêmes raiſons concluent pour tout le reſte. Il eſt plus aiſé & plus sûr de s'arrêter à un ſeul, qui paſſera pour le plus accompli, quoi qu'il n'excelle pas également en tout, que d'en imiter pluſieurs, & de s'enrichir, pour ainſi dire, de leurs dépouilles. Bien des raiſons nous en doivent convaincre.

1°. Il y a différens caracteres d'éloquence, différens génies, différentes maniéres de diſpoſer & de traiter les ſujets : & par conſéquent,il paroît que c'eſt vouloir tenter l'impoſſible, que de prétendre les réünir dans une même perſonne ; puiſqu'une maniere détruit ſouvent, ou du moins exclud l'autre : une éloquence véhemente, rapide & figurée, ne peut s'accommoder de la douceur d'un ſtile coulant & uni. De ſorte que comme ces maniéres d'écrire & de s'exprimer ſont auſſi différentes dans les Orateurs, que le ton de leur voix, on ne peut les imiter tous, que l'un ne gâte ou n'affoibliſſe l'autre, ou que de ce mélange il ne naiſſe quelque choſe de monſtrueux ou d'irrégulier : d'où vient que quand on dit, que pour devenir bon Orateur, il faut imiter les plus excellens, cela ſe doit entendre par rapport au génie de celui qui imite. Si Ciceron eût voulu imiter le caractere de Demoſthene, toûjours ſerré & foudroyant, il n'eût jamais ſi bien reüſſi qu'en ſuivant ſon propre génie, & en le perfectionnant par l'imitation de Platon, d'Iſocrate & des autres, dont l'éloquence étoit moins emportée. De maniére, que c'eſt perdre ſon avantage, & gâter ſon talent, que de quitter ſon naturel pour en prendre un autre. J'en ai connu quelques-uns, à qui une imitation forcée a fait perdre entiérement ce qu'ils avoient de bon, & qui euſſent réüſſi s'ils l'euſſent cultivé; & d'autres qui, pour avoir voulu être pathétiques & tonnans en Chaire,ont fait comme la grenoüille de la fable, qui creve à force de s'enfler, pour imiter le mugiſſement du taureau ; & d'autres enfin, qui pour avoir voulu imiter quelques Prédicateurs qui avoient la vogue, ont dégénéré en une affectation ridicule, laquelle a tout gâté.

Ajoûtez qu'il y a peu de perſonnes d'un jugement aſſez ſolide,& d'un goût aſſez exquis,pour ſçavoir démêler le bon d'avec le mauvais, dans ceux qu'ils écoutent ; & qu'il en eſt des eſprits qui veulent tirer profit de tout, comme des corps nourris de différens alimens, ou qui en prennent plus qu'ils n'en peuvent digérer : ils étouffent leur chaleur naturelle, & au lieu de faire un bon ſuc de tant de mets qui ont des qualitez contraires, ils altérent en peu de temps leur ſanté. Il ſemble donc qu'on doit conclurre de là, avec le ſçavent Orateur que je viens de citer, qu'il y a infiniment moins de danger d'en prendre un ſeul pour modele, que de tenter de devenir la Pandore des Poëtes,en ſe parant de tous les ornemens que l'on remarque dans les autres.

Pour moy je voudrois un tempetament à ce conſeil, qui me ſemble tres-ſage, & tres-judicieux, c'eſt de faire choix du Prédicateur le plus accompli, pour s'y attacher, pour l'étudier, & pour faire ſon premier ſoin de l'imiter, & de le ſuivre, pour ainſi dire, pas à pas ;

mais comme il eſt difficile qu'il ſoit parfait & accompli dans le ſouverain degré, puiſque Ciceron, le plus grand Orateur de l'ancienne Rome, ſe plaignoit que Demoſthene même ne rempliſſoit pas toûjours ſes idées, & ne ſatisfaiſoit pas pleinement ſes oreilles; je ne vois pas quel danger il peut y avoir d'emprunter d'un autre ce qui manque à celui-cy. En éfet, tel eſt preſſé & fort dans ſes raiſonnemens: mais un peu de politeſſe ne gâteroit rien, & adoucitoit ce qui lui échappe quelque fois de trop rude, & qui choque les oreilles délicates. Celui-cy a de grands traits d'éloquence, qui enlevent quelquefois ſes Auditeurs; mais ſi avec cela, il avoit un peu plus d'onction, & quelque choſe de cet air devot qui ſied ſi bien à un homme qui parle de la part de Dieu, il feroit incomparablement plus de fruit. Cet autre eſt juſte dans ſes diſcours, il ne perd jamais de vûe ſon ſujet, il eſt méthodique; il plaît, il perſuade: s'il étoit un peu plus pathétique, je ne doute point qu'il ne remuât les conſciences. Hé bien, prenez ce qui lui manque, d'un autre qui aura ſon mérite & ſa vogue. Entre pluſieurs qui courent la même lice, il n'eſt pas extraordinaire que l'un ſurpaſſe l'autre en quelque point, & qu'il lui cede reciproquement en quelque autre choſe; & que des deux on en puiſſe faire un Orateur accompli: qui peut donc empêcher d'imiter ce que l'un & l'autre ont de meilleur? C'eſt ainſi qu'entre les Orateurs Payens, Ciceron eſt appellé Prince de l'Eloquence, pour avoir imité la douceur d'Iſocrate, la ſubtilité de Lyſias, la diction nombreuſe d'Æſchines, & en pluſieurs endroits la force de Demoſthene: tous Orateurs celebres & excellens dans leur genre. Le même ne fait-il pas dans ſes Ecrits le caractére de ceux qui l'ont précédé, & de ceux qu'il a connus, d'une maniere à faire entendre qu'il n'a pas perdu ſa peine ni ſon temps à les imiter? Qui pourroit donc empêcher de faire le même à l'égard des plus éloquents Prédicateurs de nôtre temps? car ſans parler de ceux qui vivent encore, & qui ne cedent en rien à ceux dont nous avons les Ouvrages; on ſe ſouvient avec quelle force & quelle vehemence prêchoit le Pere de Lingendes, quelle étoit la douceur inſinuante du Pere Caſtillon; la majeſté de Monſieur de Lingendes, Evêque de Sarlat, & depuis de Mâcon; la fluïdité éloquente de Monſieur le Boux, Evêque de Perigueux: les mouvemens pathétiques de Monſieur Joly, Evêque d'Agen; la ſolidité de Monſieur Biroat, & du Pere Girouſt: la politeſſe, & la devotion du Pere Cheminais, & les rares talens d'autres plus anciens ou contemporains de ceux cy. Je ſuis perſuadé que ceux qui ſe deſtinent à ce ſaint Miniſtere, trouveront dans les écrits de ces grands hommes, dequoy imiter chacun ſelon ſon goût, ſon genie, & ſon talent.

Ce n'eſt pas cependant des ſeuls Prédicateurs, que l'on peut apprendre à bien prêcher; l'Ecriture Sainte, la lecture des Peres, & même le commerce qu'on a avec les anciens Orateurs prophanes, ſont d'une utilité merveilleuſe. Il y a prémiérement dans l'Ecriture de grands ſentimens de Dieu, & de ſes divines perfections: il y a du ſublime dans le ſtile, nonobſtant la ſimplicité; il y a des peintures vives, & des images éclatantes des vertus & des vices, répandues preſque par tout, & particuliérement dans les Prophetes; & l'on ne peut donner un meilleur maître aux Prédicateurs qui veulent être éloquens que le Saint-Eſprit même, qui parle dans les Livres Sacrez. De ſorte que ces ſaints Livres ſont une ſource inépuiſable de richeſſes, pour tous les différens caracteres de diſcours. Iſaïe eſt propre à élever l'eſprit; Jérémie va d'abord au cœur, par un air touchant & animé; Ezéchiel jette la terreur dans les eſprits; Daniel inſpire la tendreſſe & la dévotion; & tous les Prophétes généralement ont de la force, de la grandeur, & une éloquence naturelle que les Orateurs prophanes n'ont point. Où trouverez vous de plus pieux ſentimens que dans les Pſeaumes de David? Une morale plus noble & plus dévelopée que dans Salomon? de plus ſolides raiſonnemens que dans les Epitres de ſaint Paul; ſans parler du teſte du Nouveau Teſtament, qui eſt le fondement de nôtre Religion, & qui contient tout ce que l'on doit prêcher aux peuples? En un mot, l'Ecriture doit être proprement le Livre d'un Prédicateur; c'eſt là où il doit prendre les armes pour combattre les vices, & tous les énemis de Dieu; c'eſt le livre qu'il doit méditer, afin de le poſſeder, plûtôt que de l'imiter. Plus il y puiſe, mieux il prêche; parceque c'eſt proprement la parole de Dieu qu'il doit annoncer à ſes Auditeurs: & il y a long temps que j'ay ouï dire que pour être un Prédicateur pathétique, & éloquent tout à la fois, il falloit avoir en main les Propheres, les Pſeaumes de David, & les Epitres de ſaint Paul, & ſçavoir les employer à propos.

Pour ce qui eſt des ſaints Peres, je ſçai avec quel reſpect on doit parler de ces grands Hommes, qui ont été les oracles de leur temps, qui ont ſoûtenu la Religion, & cultivé la vigne du Seigneur, par le moyen de la parole de Dieu. Il ſemble donc qu'on ne peut mieux

faire, que de les imiter & de marcher ſur leurs traces. A Dieu ne plaiſe que je prétende rien diminuer de leur gloire en ce genre, ou m'inſcrire en faux contre de ſi juſtes éloges. Mais auſſi il s'en faut bien que l'on doive faire le même jugement des Sermons qu'ils nous ont laiſſez, que de leur vie & de leurs mœurs : Non qu'on ne les doive imiter en bien des choſes; Car je ſuis de l'avis d'un des plus judicieux & des plus polis Ecrivains de ce temps * qui porte ce temoignage de leurs écrits: qu'on y voit plus de tour & de delicateſſe, plus de politeſſe & d'eſprit, plus de force & de raiſonnement, des traits plus vifs & des graces plus « naturelles, que l'on n'en remarque dans la plûpart des livres de ce temps, qui ſont lûs « avec goût, & qui donnent du nom & de la vanité à leurs Auteurs. Mais cependant, ſi « nous en jugeons par rapport à nos maniéres, on verra auſſi tôt qu'ils ne ſont pas tous à « imiter, ni en toutes choſes. Il y en a qui ont vecu en des ſiécles peu polis, & même fort groſſiers; & comme ils ſe ſont accommodez au génie de leur temps, ils ne ſoûtiendroient pas maintenant la réputation qu'ils avoient alors, s'ils ne changeoient de methode & de maniére de penſer. Il faut donc faire un choix exact de ceux qu'on veut imiter.

* *Monſieur de la Bruyere.*

Entre les Peres Grecs, ſaint Baſile, ſaint Grégoire de Nazianze, & ſaint Chryſoſtome ſont d'une éloquence admirable; en quoy l'on ne peut nier qu'ils n'ayent ſurpaſſé les Peres Latins. Leurs diſcours, à la vérité, ne ſont pas ſi methodiques, ni ſi juſtes que ceux que font nos meilleurs Prédicateurs aujourd'hui; mais à cela prés, ils ont de la force & de la politeſſe; les preuves en ſont naturelles, bien priſes, bien pouſſées, & tirées ordinairement de l'Ecriture: & ſur tout ceux de ſaint Chryſoſtome, dont non ſeulement on peut prendre & imiter les penſées; mais encore le tour qu'il leur donne; la maniere de traiter une vérité morale, & d'amplifier un ſujet. Car quoique dans les exhortations qu'il fait au peuple, apres avoir expliqué l'Evangile, il ne s'arrete pas toûjours à une même vérité, & qu'il n'obſerve pas ſi exactement l'unité d'un ſujet, comme l'on fait preſentement; & même qu'il en traite ſouvent deux ou trois, ſans aucune liaiſon ingénieuſe & recherchée; il prouve pourtant toûjours ce qu'il avance par de ſolides raiſons, les expoſe & les étend avec une admirable éloquence, qui peut encore ſervir de modéle aux Prédicateurs.

Les Peres Latins ont tous écrit dans un temps où l'eloquence étoit extrémement déchuë; c'eſt pourquoi il ne faut chercher dans leurs diſcours, qui ne ſont preſque que des Homelies, ni la juſteſſe, ni l'ordre, ni les ornemens, qui ſont du bel uſage aujourd'hui: il y a beaucoup moins d'art & de politeſſe que dans ceux des Péres Grecs; ce qu'il faut attribuer aux differens genies des ſiecles, aux mœurs & aux gouts des hommes, qui ne ſont pas toûjours les mêmes. Ce qui n'empéche pas qu'on ne les doive imiter en bien des choſes; dans leurs penſées, dont il y en a une infinité de tres-belles & de tres-ſolides dans ſaint Cyprien, dans ſaint Ambroiſe, & dans ſaint Auguſtin; dans les explications des paſſages de l'Ecriture, dont ils faiſoient une étude toute particuliere, & qu'ils entendoient auſſi bien mieux que nous; dans les Réfléxions Morales, en quoy ſaint Auguſtin & ſaint Bernard ont excellé; & même dans les peintures des malheurs, & des deſordres qui ſe commettoient de leur temps, comme Salvien, & ſaint Bernard en pluſieurs endroits: Quoy qu'on puiſſe dire en général que les Sermons des Saints Peres Latins ne ſont pas les meilleurs de leurs ouvrages, & où il y ait le plus à imiter.

Il nous reſte donc à examiner ce qu'on peut tirer des Orateurs propbanes, & des Prédicateurs qui ont eu vogue dans les deux derniers ſiécles. Pour ce qui eſt des prémiers, il eſt conſtant que puiſque l'eloquence de la Chaire a beaucoup de choſes communes avec celle du Barreau, & celle des Academies, on peut auſſi trouver dequoy imiter dans les Auteurs qui ont excellé dans l'une & dans l'autre; & que la différence des ſujets que l'on y traite, n'empêche point que la maniére d'écrire & de compoſer, auſſi-bien que de dire, ne puiſſe être ſemblable; ce qui ne ſe peut faire que par l'imitation. Or entre les Propbanes, comme ce ſont les plus anciens, qui non-ſeulement nous ont donné les préceptes de l'éloquence, mais encore qui en ont été les plus parfaits modéles, ainſi qu'il eſt aiſé de juger par les piéces achevées que nous avons de leur façon, l'on y trouve auſſi beaucoup à imiter; & l'on peut dire à cette occaſion, qu'il eſt permis, & même glorieux de dépouiller l'Egypte, pour faire part de ſes richeſſes au peuple de Dieu. J'ay connu un homme d'eſprit, & d'une capacité bien au deſſus de ſon âge, qui pour ſe diſpoſer au miniſtere de la Prédication, étudioit dans Ciceron, la maniére de bien prouver une vérité, & de la mettre en ſon jour: & lui ayant objecté, que les ſujets de la Chaire n'avoient rien de commun avec ceux que traite cet excellent Orateur: Il eſt vrai, me répondit-il, mais j'y remarque le bon ſens qui y regne

par tout ; comme il pourſuit ſa pointe, comme il trouve d'abord le point de la difficulté, comme il va au devant de tout ce qu'on lui pourroit objecter ; comme il étend & dévelope une raiſon, & la tourne en tant de maniéres differentes, qu'enfin il la fait entrer dans l'eſprit: & c'eſt ce que je veux imiter, & ce qui me ſera plus utile que le langage pompeux des autres, qui s'imaginent que toute l'éloquence conſiſte en cela.

Je revions enfin aux Prédicateurs tant anciens que modernes, pour ſçavoir ceux qu'il eſt le plus à propos d'imiter. Par ce nom d'Anciens, j'entends ceux qui ont fleuri depuis deux ou trois cents ans, juſques vers le milieu du ſiécle paſſé. Il eſt vray que dans tout le reſte, la prévention eſt toûjours en faveur de l'antiquité : mais en matiére d'éloquence, il en doit ſans doute aller tout autrement ; puiſque nous avons une infinité de vieux Sermonaires, gens meme qui ont eu la vogue, & fait du bruit en leur temps, qu'à peine daigneroit-on lire maintenant, & à qui toute la grace que nous pouvons faire, eſt de croire que s'ils avoient vécu en ce temps-cy, ils auroient changé de méthode, de langage, & de maniére de penſer; puiſque nous y voyons ſi peu d'art dans les diſcours qu'ils ont laiſſé, & même ſi peu de bon ſens dans la plupart, des choſes ſi triviales & ſi groſſiérement exprimées qu'on peut apporter leurs écrits pour exemple, combien les eſprits ſe ſont perfectionnez depuis ce temps-là. Et quand nous entendons parler des grands fruits qu'ils ont faits par le miniſtere de la Prédication, il faut croire que leur zele, & l'ardeur dont ils animoient leurs paroles, & ſur tout, l'opinion que l'on avoit de leur ſainteté, leur attiroit cette foule d'Auditeurs ; ou bien que l'eſprit de Dieu qui ſe ſert ſouvent des plus foibles inſtrumens, pour les éfets les plus merveilleux, donnoit de la force & de la vertu à leurs diſcours. En ſuite, à meſure que les eſprits ſe ſont polis, l'éloquence s'eſt auſſi perfectionée ; & nous voyons dans Grenade, dans Oſorius, & dans quelques autres du ſiécle paſſé, des tours, des raiſonnemens pouſſés, des véritez dévelopées, & en un mot, des diſcours d'un tres bon caractere Mais comme il y a encore bien des choſes à réformer pour être propoſez comme des modeles achevez, on a encore rafiné ſur eux, & on a enfin attrapé ces arts d'éloquence, que nous admirons encore maintenant dans ces grands Orateurs de l'antiquité. Mais à raiſon des ſujets qui ſont la matiére des Sermons, je ne craindrai point de dire que les excellens Prédicateurs de nôtre temps, ſont encore plus propres à en former d'autres que les anciens Orateurs, dont nous avons les écrits dans une langue ſi différente de la nôtre, & qui perdent la moitié de leur grace & de leur force, dans la traduction que nous en faiſons.

Ceux donc qui vont au Sermon, non ſeulement pour s'inſtruire de leurs devoirs, mais encore pour ſe rendre capables d'inſtruire les autres à leur tour, doivent remarquer ce qui les touche, étudier la maniere d'entrer dans les cœurs, voir comme les choſes ſont préparées & amenées, afin d'inſpirer aux Auditeurs ce qu'ils ſentent en eux mêmes. Ils ne doivent pas même ſe contenter d'écouter les Prédicateurs vivans, ils doivent encore former leur ſtile, leurs deſſeins, & le plan de leurs diſcours ſur ceux des morts, ou ſur ceux qui ne prêchent que par leurs écrits ; car quoiqu'ils ne faſſent pas une impreſſion ſi vive que ceux qui ſont prononcez ; en recompenſe on y fait des réflexions plus à loiſir ; on fait plus d'attention à la force des preuves, & des raiſons ; & on retient enfin avec plus de facilité ce qui agrée, pour s'en ſervir dans l'occaſion.

Que ſi vous me demandez ce qu'il faut plus particuliérement imiter, ſoit en liſant, ſoit en écoutant les plus excellens Prédicateurs : je ne vous dirai rien du geſte, ni de l'action, ni de tout l'exterieur d'un Prédicateur, quoique tout cela contribue infiniment à l'éloquence; parceque cette partie de l'Orateur, que Demoſthene autrefois a jugée la plus conſidérable, eſt un préſent de la nature, qui s'appelle talent, & que l'art a auſſi coûtume de perfectionner: outre que je n'ai rien à ajoûter aux préceptes que les Maîtres de Rhétorique nous preſcrivent ſur ce chapitre : puiſque l'éloquence de la Chaire n'a rien en cela de particulier. J'ai ſeulement à avertir ceux à qui la nature n'a pas donné en ce point, tout l'avantage qu'ils pourroient ſouhaiter, qu'ils peuvent le recompenſer d'ailleurs, ou du moins corriger leurs défauts par l'étude & par l'imitation, & ſuppléer par d'autres bonnes qualitez, ce qui leur manque de ce côté-là,

Or il y a particuliérement trois choſes ſur leſquelles doit réfléchir celui qui entend un Prédicateur, qu'il a pris deſſein d'imiter; ſçavoir, l'invention, la diſpoſition, & l'expreſſion. L'invention regarde les ſujets qu'il prend, les véritez qu'il traite, & les deſſeins qu'il choiſit ; tellement que pour l'imiter, il faut s'attacher aux grandes véritez, qui fourniſſent une ample matiére de dire des choſes touchantes, & capables de faire rentrer les Auditeurs dans

eux-

eux-mêmes ; prendre des deſſeins qui doooeot occaſion de pouſſet fortement quelque point important de morale, & qui intereſſent ceux à qui l'oo parle ; & préféret toûjours les ſujets les plus utiles, aox plus cutieox, & aux moios communs. La diſpoſitioo comprend le plan & l'ordre du diſcours, & rout ce qui s'appelle la maniére de traitet un ſujet. Celui donc qui s'eſt propoſé d'imiter uo Prédicateur ſolide & mérhodique, doit faire attention à toor cela, afin de faire l'arrangement des preuves, & des matieres qu'il voudra mertre en œuvre. Il doit enfin imirer le ſtile, les expreſſioos forres & naturelles, les figures, & les ornemens propres à convaincre & à émouvoir l'Auditeur ; mais en ſe ſouvenaot toûjours que le ſtile d'un Prédicateur doit être éloigné de roure affectation, & de cette politeſſe trop recherchée qui énerve la force d'un diſcours, & qui flatte plus l'oreille, qu'elle ne touche le cœur. De maniére qo'en écourant bien prêcher, oo doit apprendre à parler en Prédicateur, qui eſt un langage tout differenr de celui des Academies, de Cercles, & de l'Ecole : un langage qui joint la pureté avec la force & la netteté ; mais qui n'empêche point qoe l'Aoditeur ne donne ſon attention toute entiére aux choſes, ſans faire diverſion ſur la maniére doot on les dit. En éfet, ce n'eſt pas la derniére choſe, oi la moins néceſſaire què l'on doive imitet ; puis que c'étoit la prémiére que les anciens Orateurs avoient en vûe ; comme oous liſons de Demoſthene qui pour attrapper le ſtile ſerré & nerveux de Thucidide, avoit décrit les hiſtoires de cet Auteur juſqu'à ſept fois de ſa propre maio.

Voilà, ſelon mon avis, ce que l'on peut imiter dans les boos Prédicateurs. Mais comme avec tout cela, on peut imiter mal ce qui eo ſoi eſt tres-excelleot, & digne d'être propoſé pour modelle à ceux qui veulent s'appliquer à ce ſaior miniſtere ; Je dis en troiſiéme lieu, qu'il y a auſſi un art de bien imiter les Prédicateurs, & que cet art contieor bieo des regles & des obſervations, dont la prémiére eſt qu'il faut être perſuadé, que comme ſçavoir bien imiter, eſt un moyeo sûr de ſe rendre parfait, & tres-ſemblable à celui que l'on s'éforce d'exprimer, auſſi la maovaiſe imiration gâte ordinairement nn Orateur, & l'empêche d'arriver à la perfection où ſon propre géoie l'eût pû conduire ſans cet obſtacle. Ce qui fait dire communément, & l'expérieoce l'a fait voir, que les plus excellens Prédicateurs en font ſouvent de tres-mauvais, parce qu'on n'imite que leurs defauts ; oo bien parce qoe ce qui eſt naturel aux uos, eſt forcé dans ceux qui les imitent, par une affectatioo, qui a toûjours quelque choſe de ridicule ; & il n'y a rien contre quoy ceux qui nous ont laiſſé des préceptes d'éloquence, ſe récrieor plus ſouveot, que contre la mauvaiſe imiration, qu'ils appellent *Cacozélie*. Pour l'évitet, voici prémiéremeot les défauts dans leſquels on tombe aſſez ordinairement en cette matiére ; & puis nous marqoerons plus eo détail ce qu'il faut obſerver pour bieo imirer.

Le prémier defaut ſe commet par excès, c'eſt-à dire, en imitant ſi exactemeot le diſcours d'un autre, qu'on ſe l'approprie, en le prenant tout entier, ou la plus grande partie ; ce qui s'appelle plûtôt un larcin qu'une imitation. Il y a bien des gens qui ne foor nul ſcrupule de cette eſpece de larcin, lequel pour o'être défendu, ni poni par les loix de la juſtice, ne laiſſe pas d'être honteux, & coudamné par les gens habiles ; & c'eſt aſſez d'en avoir été convaincu, pour être tellement décrié, qu'on ait bieo de la peine à en revenir. C'eſt pour raot, à moo avis, une faute bien pardonnable à ceux qui oot charge d'ames, & qui ſont obligez de oourrir leur troupeau du pain de la parole de Dieu, mais qui étant accablez d'une moltitude d'autres occupations, n'oor pas le loiſir de compoſer des Sermoos ; & à ceux qui, faute d'étude & de capacité, ne pourroient s'acquitter de leurs obligations ſans le ſecours du travail d'autrui ; à ceux enfin, qui pouſſez d'un véritable zele, croyent, par ce moyen, le rendre otile au prochaio : car alors ils partagent le merite d'une ſainte action avec l'Auteur des diſcours, qui ne les doone ſouvent au public qu'à ce deſſeio.

Ce defaut ſaute aox yeux ; & il n'y a perſonne qui n'accuſe celui qui le commet d'être Plagiaire, plûtôt qu'imitateur. Mais eo voicy on autre, qui n'eſt pas moins blâmable, quoiqu'il ne ſoit apperçû que des plus éclairez ; C'eſt de prendre oo endroit d'on côté, & un endroit d'un autre, & faire uo ouvrage de pieces rapportées, cõmme ces Peiotres qui ne veulent pas paſſer tout-à-fait pour copiſtes, mais qui prenneot uo perſoonage de l'uo, & une poſture de l'aotre. Il n'y a que les ſçavaos Peintres qui recoonoiſſent de qui chaque piéce eſt priſe ; mais les moins habiles, voyeor qoe l'aſſemblage eſt d'on apprentif. Et la fable de la Corneille doit avertir ces raſſembleurs de piéces mal couſeus, & ſouvent mal aſſorties, que quand chacun aura tepris ce qui lui appartient, il ne leur reſtera que la hoote de ſe voir dépoüillez de tout.

Je dois pourtant faire ici juſtice aux perſonnes qu'on pourroit accuſer de larcin, au lieu qu'elles uſent ſeulement de leur droit. C'eſt en ce qui regarde le choix d'un deſſein, ſoit de Morale, ſoit de Myſteres, ou d'un Panégyrique. Car enfin, comme les mêmes ſujets reviennent toûjours dans les chaires, il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, parmi une ſi grande multitude de Prédicateurs, de ne ſe pas rencontrer avec quelqu'un dans le deſſein, dans le plan, & dans la diviſion d'un diſcours ſur le même ſujet, à moins que cette diviſion ne fût tellement marquée, qu'elle fût auſſi tôt reconnue pour être de quelque Prédicateur fameux, qui s'en ſeroit ſervi le prémier. A moins de cela, c'eſt un bien commun ſur lequel tout le monde a droit, ou une matiére ſur laquelle chacun peut travailler : il n'y a que la forme qu'on y met, qui faſſe la différence des ouvrages, & des ouvriers qui y ont mis la main.

Ce qui me fait ſouvenir d'une conteſtation aſſez plaiſante, qui arriva il y a quelques années entre deux Prédicateurs qui ont fait bruit en leur temps, & que leur mérite a élevé à l'Epiſcopat. L'un, qui n'étoit pas encore Evêque, prêchant à ſaint André des Arts, la Paſſion du Sauveur, prit pour texte ces paroles : *Manus omnium contra eum* : & ſon deſſein fut que trois mains avoient frappé le Fils de Dieu, & l'avoient fait ſouffrir ce que les Evangeliſtes rapportent de lui ; ſçavoir, la main de la juſtice de ſon Pere Eternel, qui avoit exigé de lui une telle ſatisfaction ; ſa main propre, parceque lui-même s'étoit offert à la mort, & avoit donné la liberté à toutes les paſſions les plus violentes de lui déchirer le cœur, & de l'affliger ; enfin, la main de ſes énemis & de ſes bourreaux, qui l'avoient mis dans le pitoyable état que nous dépeint Iſaïe. Ce deſſein ayant été écouté & reçû avec applaudiſſement, fut rapporté à l'autre Prédicateur, déja Evêque, qui venoit de prêcher au Louvre tout le même ſujet, & la même diviſion, ayant pris pour texte : *Propter ſcelera populi mei percuſſi eum.* Celui-cy ſe récria, en bonne compagnie, que ce deſſein lui avoit été pris, & qu'il y avoit aſſez de perſonnes, qui l'ayant entendu pluſieurs fois à la Cour & dans les principales Egliſes de Paris, en pouvoient rendre témoignage. L'autre, pour ſe juſtifier, allégua qu'il l'avoit trouvé dans la Meditation 114. du Reverend Pere Boutgoin, où il parle des ames du Purgatoire, & que le Pere Bourgoin le tenoit lui-même d'un autre Prédicateur, qu'il avoit autrefois entendu. Monſieur Biroat, qui prêchoit en même temps, l'a depuis imprimé dans ſon Carême, en changeant le texte, & déguiſant un peu ce plan. Ce qui montre qu'il eſt aſſez ordinaire, que pluſieurs ſe rencontrent dans le même deſſein, & que ceux qui accuſent les autres d'être Plagiaires, en ce point, pourroient eux-mêmes, être convaincus d'avoir pris d'un autre ce qu'ils veulent qu'on croye leur être plus particulier.

Il y a un troiſiéme défaut dans l'imitation, dont il eſt plus difficile de ſe garentir, parce qu'on eſt entraîné par le torrent de la coutume, & par la foule de ceux qui l'approuvent. C'eſt que ſi-tôt que quelque Prédicateur s'eſt diſtingué par quelque nouvelle maniere de compoſer, laquelle eſt bien reçûe ; quelque vitieuſe qu'elle ſoit, on veut auſſi-tôt l'imiter. Comme il n'y a pas long-temps que les Sermons partagez, & coupez en diviſions & ſubdiviſions étoient tellement à la mode, parce qu'un fameux Prédicateur en avoit amené la coutume, qu'on a été plus de vingt ans avant que de s'en défaire, quoique tout le monde reconnût aſſez qu'elle étoit contraire à la véritable éloquence, qui veut qu'on donne plus d'étendue aux preuves & aux raiſons pour les mettre en leur jour. On introduiſit enſuite un autre défaut ; qui penſa ruiner toute la force & la ſolidité de la prédication. Ce fut de remplir les Sermons de peintures, ou de caracteres de mœurs, où l'on employoit tout le temps à raconter ce qui ſe fait dans le monde ; les intrigues, les entretiens, les débauches ; au lieu d'en donner de l'horreur, & d'en détourner par de fortes raiſons, & par les menaces de la juſtice de Dieu. L'excés en étoit ſans doute blâmable ; mais tout le monde y donnoit aveuglément ; & d'un ornement du diſcours, quand un caractere de cette nature étoit bien placé, on en faiſoit un véritable défaut, en mettant ces peintures par tout, & en les faiſant venir à tout propos.

Il y en a d'autres qui, pour avoir lû ou entendu deux ou trois bons Sermons, les prennent pour regle de tous ceux qu'ils compoſent, par une imitation vitieuſe ; parce qu'ils ne font pas réflexion que ce qui eſt bon dans un ſujet, ou dans un genre de diſcours, n'eſt pas ſupportable dans un autre. Les perſonnes qui en uſent de la ſorte, marquent bien qu'elles ont peu de juſteſſe d'eſprit, & tout enſemble peu d'acquis, de faire venir à tout, ce qui leur a une fois frappé l'eſprit, & de le faire entrer dans tous leurs Sermons, à quelque prix que ce ſoit. Il s'en trouve même pluſieurs qui croyent avoir bien imité un Prédicateur, en

ſe ſervant de quelques expreſſions qui lui ſont familiéres ; mais ils marquent de l'affectation en les répetant preſque à chaque période. Ainſi j'ay connu un Prédicateur, lequel, parce qu'un plus habile que lui, diſoit quelque fois dans les choſes importantes: Remarquez cecy; appliquez-vous à cela ; écoutez-moy : le diſoit ſi ſouvent qu'il laiſſoit ſes Auditeurs ; & à force de dire, écoutez-moy, on ne l'ecoutoit plus. Si tout ce que vous dites eſt à remarquer, lui dit-on un jour après ſon ſermon; avertiſſez-en une bonne fois pour toutes : ou plûtôt dites de bonnes choſes, & l'on ſçaura bien les remarquer.

Je mets enfin pour dernier defaut de l'imitation, d'ajoûter tant de choſes aux penſées d'un autre pour les developper, & pour les faire entendre, qu'on les défigure, & qu'on ne les reconnoiſſe plus, ou bien de les renfermer en ſi peu de paroles, qu'on leur ôte toute leur grace & toute leur beauté. Il faut être bien habile pour bien garder les proportions dans un racourci, & bien expérimenté pour donner une grande étenduë aux choſes qui ont déja leur juſte meſure : C'eſt en quoy excelloit Ciceron, qui ſçavoit étendre les choſes qu'il imitoit des autres Orateurs, & les reſſerrer en telle ſorte, qu'il leur laiſſoit tout leur agrément. Mais aprés avoir rapporté les principaux defauts, où l'on tombe le plus ſouvent, en imitant les plus excellens Orateurs : voicy ce que j'ai pû remarquer pour les imiter ſi bien, & les ſuivre de ſi prés, que la copie ne cede guere au modelle ; ou qu'en cédant la gloire de l'invention à celui qui en eſt le prémier Auteur, celui qui marche ſur ſes pas, n'en mérite pas moins, par une heureuſe imitation ; ce qui arrivera infailliblement, ſi l'on ſçait bien mettre en uſage les obſervations ſuivantes.

La prémiére eſt, que comme l'on condamne avec juſte raiſon, l'imitation génante & ſervile, par laquelle on s'aſtreint tellement aux penſées, ou aux termes d'un autre, qu'on n'oſe y rien ajoûter, ni en rien retrancher. On doit au contraire, pour bien imiter, les accommoder à ſon génie, prendre ce qui convient au ſujet que l'on traite, & laiſſer le reſte, comme dans un feſtin, où l'on charge une table de toutes ſortes de mets, chacun n'en prend que ce qui eſt de ſon goût, & autant qu'il lui eſt néceſſaire. C'eſt de cette maniére que les Saints Peres ont imité ceux qui les ont précédés, prenans les penſées les uns des autres, & les exprimant en d'autres termes, ou en leur donnant un nouveau tour ; comme des ornemens qui ne perdent rien de leur prix & de leur beauté, pour être détachez de leur propre lieu, & placez dans un autre. Ainſi nous voyons que ſaint Bernard a emprunté pluſieurs choſes de ſaint Auguſtin ; ſaint Auguſtin, de ſaint Cyprien ; & ſaint Cyprien, de Tertullien, qu'il appeloit ſon maître, & dont il liſoit continuellement les écrits. Cette imitation s'appelle libre, parce qu'on ne s'aſtreint point aux paroles, & qu'on ſe contente d'entrer dans le ſens d'un Auteur, & de ſe le rendre propre, ſans qu'il ſoit neceſſaire d'avertir de qui on a emprunté : en quoy l'imitation eſt differente de la citation, qui ne ſe ſert du bien d'autrui, qu'après en avoir, pour ainſi dire, demandé la permiſſion.

Une autre maniére d'imiter, aſſez ſemblable à celle-cy, & qui n'eſt pas moins permiſe, ni moins louable ; c'eſt d'emprunter d'une langue étrangére quelques penſées, auſquelles on donne le tour de la nôtre. On voit bien des Prédicateurs qui étudient les langues dans cette vûe, qui uſent d'un droit d'aubaine, que leurs Auditeurs ne ſont pas en état de leur diſputer: ſi ce n'eſt qu'ils ne veuillent plûtôt uſer de repreſailles ; parce que les étrangers s'accommodent réciproquement tres bien de nos diſcours, & commencent à prêcher à nôtre maniére. J'y conſens, pourvû que ce ne ſoit point une ſimple traduction, mais qu'on accommode à nôtre génie, ce que l'on prend chez eux ; autrement je n'exeuſerois pas une perſonne de latein, quoiqu'un de nos meilleurs Auteurs, accuſé d'être plagiaire de la ſorte, ait répondu que dépouiller ainſi les étrangers, étoit plûtôt une conquête, qu'un vol. Je crois qu'il eût parlé plus juſte, s'il l'eût appelé un commerce, & s'il ſe fut ſouvenu que c'eſt aſſez ordinairement une marchandiſe de contrebande, ſi on ne la rend propre à nos uſages.

Je ne ſçai ſi je dois ajoûter ici une troiſiéme maniére d'imiter, que quelques-uns appellent plûtôt une compilation, ou un recueil de diverſes penſées, & d'expreſſions qu'on tire des Auteurs même les plus inconnus, & des livres qui n'ont pas grande réputation, mais qui ne laiſſent pas d'avoir quelque choſe de bon ; & que des Prédicateurs trouvent le moyen d'inſerer dans leurs diſcours, avec tant d'artifice, que l'on croiroit que cela coule de ſource ; comme nous liſons du celebre Virgile, qui en liſant les ouvrages d'Ennius, diſoit ingénieuſement qu'il cherchoit de l'or dans un fumier. Je crois qu'on ne peut blâmer ceux qui en font autant, à l'égard des vieux Sermonnaires ; car parmi une infinité de choſes

triviales, mal tournées, & encore plus mal exprimées, on y trouve quelque fois de belles naiſſances d'éloquence, des mouvemens pathétiques, & de riches penſées, dont on pourroit faire un tres-bon uſage. Ce ſeroit polir un diamant brut, ou le tirer de la boue pour le placer en un lieu, où il auroit tout ſon éclat : ce ſeroit enfin mettre en œuvre d'excellens morceaux, qui étant dérachez d'une mauvaiſe piéce, donneroient beaucoup d'ornement à une meilleure.

Pour ne rien laiſſer de conſéquence ſur cette matiére, dont les Prédicateurs puiſſent tirer quelque inſtruction : je dirai que la meilleure, ou plûtôt la véritable maniere d'imiter, eſt celle que les plus excellens Orateurs ont miſe en pratique, qui eſt de s'éforcer d'égaler, & même de ſurpaſſer ceux qu'on fait gloire d'imiter, du moins dans les endroits où cette imitation eſt plus viſible ; en metant la penſée d'un autre dans un plus beau jour, & lui donnant un nouveau degré de perfection qu'elle n'a pas dans l'ouvrage de celui qui en eſt le premier Auteur. C'eſt ainſi que pluſieurs ont remarqué que Ciceron a toûjours encheri ſur Demoſthene, dans tous les endroits où il paroît manifeſtement qu'il l'a imité. Et de plus de vingt exemples qu'on en apporte, il ſuffira à ceux qui ſeront curieux d'en faire le parallele, de comparer l'Exorde de la plus éloquente Oraiſon de celui-cy, qu'on appelle, *pro Corona*, avec le commencement de celle de Ciceron pour Murena, où l'on voit que l'Orateur Latin l'emporte ſur l'Orateur Grec, que le tour qu'il donne à la même penſée eſt plus fin, & les termes plus choiſis ; que tout cet Exorde eſt enfin plus délicatement tourné, & qu'ainſi la copie eſt plus belle que l'original. C'eſt de cette ſorte que je ſouhaiterois qu'on imitât les Prédicateurs ; car je ſuis sûr que les médiocres deviendroient bien tôt excellens, & que les meilleurs ſe rendroient encore plus parfaits. A quoi Longin, ce judicieux Auteur, dont nous avons déja parlé, ajoûte, qu'il ſeroit bon en travaillant ſur un ſujet, de penſer comment s'y prendroit celui que nous avons deſſein d'imiter ; comment exprimeroit-il cette penſée ; ou bien quel jugement il feroit de nous s'il liſoit nôtre ouvrage, ou s'il écoutoit nos diſcours. Si ce conſeil eſt utile pour parvenir au ſtile ſublime, dont parle cet Auteur, il eſt bon encore de choiſir quelque bel endroit à imiter, & de voir enſuite ſi l'Auteur ſe reconnoîtroit en cette copie de lui-même.

Sur ces endroits ſi éloquemment touchez par un Orateur, dont le nom & le mérite peut faire des exemples, je fais les réfléxions ſuivantes. La prémiére, qu'un Orateur, quelque éminent qu'il ſoit, ne doit point rougir d'imiter, ou d'adopter quelques penſées d'un autre, parce qu'enfin l'eſprit de l'homme étant borné, il ſe peut faire qu'un homme ait mieux rencontré en quelque choſe, qu'un autre ; & que pour faire un diſcours, où tout ſe ſoûtienne, il n'y a preſque point de moyen, que de faire comme ce Peintre, qui pour repréſenter une beauté achevée, aſſembla toutes les perſonnes les mieux faites de ſon temps, pour imiter ce que chacune avoit de plus brillant. Pour moi je ne doute point que dans les piéces les plus achevées de tous les plus grands Orateurs dont nous avons les ouvrages, ſi l'on vouloit rechercher ce qu'ils ont imité les uns des autres, on n'en fit des volumes entiers ; puiſque nous entendons tous les jours des morceaux pris ou imitez de Grenade, du Pere de Lingendes, & des autres, leſquels en rendant leurs ouvrages publics, en ont fait un bien commun, & ont donné droit à tout le monde de s'en ſervir.

La ſeconde réfléxion eſt, que l'imitation, en matiére de Sermons, & des autres diſcours eſt bien différente du larcin. Car le larcin ravit l'honneur avec le bien de celui dont on s'attribue l'ouvrage, ſans y rien mêler du nôtre ; comme le Poëte Virgile le reprocha agréablement à celui qui s'étoit attribué des vers, que cet admirable Poëte avoit compoſez ; au lieu que l'imitation fait honneur à celui qu'on imite, parce qu'enfin l'on ne peut marquer davantage l'eſtime que l'on fait de ſon ouvrage, que de le vouloir imiter : & quoique ce ne ſoit pas la coutume de citer en cette occaſion ; quand le prémier Auteur s'apperçoit, que c'eſt lui que l'on coppie de la ſorte, il doit en ſçavoir bongré.

Hos ego verſiculos feci, tulit alter honores : ſic vos non vobis, &c.

La troiſiéme eſt, qu'il faut toûjours ſe ſouvenir, que l'imitation eſt une reſſemblance, & non pas une uſurpation ; & qu'ainſi imiter n'eſt pas prendre impunément, où s'approprier une partie de l'ouvrage d'autrui ; mais c'eſt tâcher d'en faire un qui l'égale, ce qui s'appelle émulation, qu'on ne peut blâmer : ou ſi l'on adopte l'ouvrage entier, comme a fait Monſieur Ménage, en faiſant imprimer le livre d'un de ſes amis parmi les ſiens auquel il a donné le nom de *Liber adoptivus*, il faut, comme a fait ce ſçavant Auteur, déclarer qui en eſt le Pere.

Enfin la derniére réfléxion que je prie de faire, ceux qui écoutent les Prédicateurs, c'eſt de ne point trouver étrange, s'ils entendent dire à l'un, quelque choſe qu'ils ont déja entendu de la bouche de l'autre ; & de ſe ſouvenir que les mêmes ſujets ayant été rebattus tant de fois, il eſt dificile qu'on ne ſe rencontre en quelque choſe ; & que les mêmes penſées & les mêmes preuves, quand elles ſont propres & naturelles, ayant été miſes en œuvre par les prémiers qui en ont parlé, ceux qui viennent après, n'auroient ſouvent plus rien à dire, s'ils ne ſe ſervoient du même droit que ceux que l'on en croit être les prémiers inventeurs ; leſquels ont auſſi imité les autres, qui ont traité les mêmes ſujets avant eux.

CATALOGUE

DE QUELQUES LIVRES IMPRIMEZ

Chez Antoine Boudet, Libraire, ruë Merciére, à la Croix d'or.

Bibliothéque des Prédicateurs, contenant les principaux ſujets de la Morale Chrêtienne, par ordre alphabetique, *in quarto, huit Tomes.* 1712.

Exhortations en forme de ſermons ſur divers ſujets de la Morale Chrétienne, *in octavo, trois Tomes.*

Inſtitutiones Philoſophicæ ad faciliorem veterum ac recentiorum lectionem comparatæ. Opera & ſtudio V. Cl. Edmundi Purchotij. Editio tertia locupletior cum figuris. in douze, cinq Tomes. 1711.

Inſtructions ſur divers ſujets de Morale, pour l'Education Chrétienne des filles, *in douze.* 1710.

Morale Chrétienne pour l'inſtruction des Curez & des Prêtres par feu Meſſire Antoine Godeau, Evêque de Vence, *in douze, trois Tomes.* 1710.

La Morale de JESUS-CHRIST tirée de ſes Maximes & de ſes Exemples ſelon l'Explication des Peres de l'Egliſe, en forme d'Exhortations. *in octavo, trois Tomes.*

Œuvres Spirituelles de Louis de Grenade, traduites en François par Mr Girard, *in folio, deux Tomes.*

Les mêmes Œuvres *in octavo, dix Tomes. ſe vendent ſeparément, Sçavoir,*

——— Les Œuvres Spirituelles, *in folio.*

——— Le Carechiſme, *in folio.*

——— La Guide des pécheurs, *in octavo.*

——— Traité de l'Oraiſon & de la Méditation du Jeûne, & de l'Aumône, *in octavo, deux Tomes.*

——— Memorial de la vie Chrêtienne, *in octavo, deux Tomes.*

——— Addition au Memorial, où il eſt traité de l'amour de Dieu. *in octavo.*

——— Carechiſme, *in octavo, quatre Tomes.*

——— Méthode pour la Confeſſion & Communion. *in dix-huit.*

Œuvres poſthumes de feu Mr Fléchier, Evêque de Niſmes, contenant ſes Mandemens, Lettres Paſtorales, ſes Diſcours, Cnmplimens, Harangues, Poëſies Latines & Françoiſes, Rélation des Phanatiques, ſes Lettres Miſſives, &c. *in douze, quatre Tomes.*

Œuvres Médecinales de l'Herboriſte d'Artigna; contenant un grand nombre de Remedes tous éprouvez & faciles à preparer. *in douze, trois Tomes.*

Prieres & Inſtructions Chrétiennes pour bien Commencer, & bien finir la journée, pour entendre ſaintement la Meſſe Haute & Baſſe, & pour approcher avec fruit des Sacremens de Pénitence & d'Euchariſtie. Nouvelle Edition augmentée d'un Exercice pour la Meſſe de Communion & pour l'action de Graces, par le Pere Sanadon de la Compagnie de JESUS. *in douze.* 1712.

Le Parfait Procureur, par Pierre Néel du Val de la Liſſandrier, Avocat en Parlement. *in quarto, deux Tomes.*

Penſées & Réfléxions Chrétiennes pour tous les jours de l'année, par le P. François Nepveu. *in douze, quatre Tomes.*

Recueil de Factums & Memoires ſur pluſieurs queſtions importantes de Droit civil, de Coutume, & de Diſcipline Eccleſiaſtique. *in quarto, deux Tomes.* 1710.

Retraite de dix jours ſelon le véritable deſſein de S. Ignace, par le P. Bourguignet de la Compagnie de JESUS. *in douze.*

Sermons de Mr l'Abbé du Jarry, contenant les Myſteres de N. S. JESUS-CHRIST & de la ſainte Vierge avec les Panégyriques des Saints. *in douze, quatre Tomes.* 1710.

Les Souffrances de Nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, ouvrage écrit en Portugais par le Pere Thomas de JESUS, de l'Ordre des Hermites de S. Auguſtin, & tradnit en François par le Pere Alleaume de la Compagnie de JESUS. *in douze. deux Tomes.*

Traité dn bon chnix & du bon nſage des Médicamens, par Daniel Ludovicus, commenté par Michel Ettmuller, traduit en François. *in octavo, deux Tomes.* 1710.

Les titres du Droit civil & du Droit canonique raportez ſnus les noms François des matiéres, ſuivant l'ordre alphabétique, avec une brieve explication des titres dont la ſeule lecture ne donne pas une connoiſſance ſuffiſante. *in quarto.*

La vie de Jeſus-Chriſt tirée des quatre Evangiles, & reduite en un corps d'hiſtoire, avec les actes des Apôtres, ou l'Hiſtoire de l'Egliſe Naiſſante, par le P. Bernardin de Montreuil, revûe nouvellement par le Pere J. Brignon de la Compagnie de JESUS. *in douze, cinq Tomes.*

Les Perſonnes qui ſouhaiteront du Livre de la Bibliotheque des Prédicateurs, & de ceux contenus au préſent Catalogue, comme auſſi de divers autres livres d'aſſortimens, ſont invitez & particuliérement Meſſieurs les Libraires de s'adreſſer directement audit Boudet, duquel ils auront lieu d'être contens.

PERMISSIONS.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS, dans la Province de France, ſuivant le pouvoir que j'ay receu de Nôtre Rev. Pere General, permets au Pere * * * de la même Compagnie : de faire imprimer l'Ouvrage qu'il a compoſé, qui a pour titre *la Bibliothéque des Prédicateurs*, lequel a été reveu par trois Theologiens de nôtre Compagnie, en foy de quoy j'ai ſigné la preſente Permiſſion. A Paris le premier jour de l'an 1709.

MICHEL LE TELLIER.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS dans la Province de France, ſuivant le pouvoir que j'ay reçeu de nôtre Rev. Pere General permets au Pere * * * de la même Compagnie, de faire imprimer l'Ouvrage qu'il a compoſé, qui a pour titre, *la Bibliothéque des Prédicateurs*, lequel a été reveu par trois Theologiens de nôtre Compagnie, en foy de quoy j'ay ſigné la preſente Permiſſion, à Paris, le 12. de janvier 1710.

LOUIS FRANCOIS CLAVIER.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un manuſcrit qui a pour titre *la Bibliothéque des Prédicateurs*, par * * * Les perſonnes qui s'appliquent au ſacré Miniſtere de la parole, y trouveront ce tréſor du Pere de famille, dont il eſt parlé dans l'Evangile, d'où ils pourront tirer des richeſſes anciennes & nouvelles pour les répandre avec abondance & avec fruit ſur les Fidelles, en les inſtruiſant pleinement des véritez du Salut, & en les portant efficacement à la pratique des vertus néceſſaires pour acquerir les véritables biens de l'Eternité. A Paris le 28. janvier 1711.

REGERY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre ; à nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requeſtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra SALUT. Nôtre amé le Sieur * * * nous ayant fait remontrer qu'il deſireroit donner au Public *la Bibliothéque des Prédicateurs*, s'il nous plaiſoit luy accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires ; Nous luy avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer ledit livre en telle forme, marge, caractere, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon luy ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de ſeize années conſecutives, à compter du jour de la date des Preſentes, Faiſons défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere ; dans aucun lieu de nôtre obeïſſance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ny contrefaire ledit livre, en tout ny en partie, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Horel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion dudit livre ſera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelypeaux, Comte de Pont-chartrain, Commandeur de nos Ordes, le tout à peine de nullité des Preſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie des Preſentes qui ſera impremée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenu pour duëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'orginal : Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le huitiéme jour de Fevrier, l'an de grace mil ſept cent onze, & de nôtre regne le ſoixante huitiéme, Par le Roy en ſon Conſeil. DELAMET, & Scellé du grand Sceau de cire de jaune.

Regiſtré ſur le Regiſtre N° 3. *de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page* 140. *numero* 148. *conformément aux Reglemens. & notamment à l'Arreſt du* 13. *Aouſt* 1703. *A Paris le* 21. *Fevrier* 1711. DELAUNAY, Syndie.

Ledit Sieur * * * a cedé & tranſporté le preſent Privilege à Antoine Boudet, Libraire à Lyon, ſuivant les conventions faites entre eux.

Regiſtré ſur le Regiſtre numero 3. *de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page* 224. *conformément aux Reglemens. A Paris le* 18. *Aouſt.* 1711.

DELAUNAY, Syndie.

LA

LA BIBLIOTHEQUE DES PREDICATEURS,

Contenant les principaux Sujets de la Morale Chrétienne.

A.

AFFLICTION.

SOUFFRANCES, CROIX, TRIBULATION, Patience Chrétienne, Adverſité, &c.

AVERTISSEMENT.

SUr ce Sujet qui ſe préſente le prémier, il faut remarquer, que les Afflictions & les Croix peuvent être conſidérées par rapport aux différens motifs qu'on peut avoir en les ſouffrant. Car celles que l'on endure, ou qu'on ſe procure volontairement pour l'expiation de ſes péchez, s'apellent Penitence, *ſi c'eſt pour dompter ſon corps, de crainte qu'il ne nous entraîne dans le déſordre, c'eſt ce qu'on apelle* Mortification : *& enfin, quand c'eſt Dieu qui nous les envoye, ou qu'elles nous arrivent par la malice & l'injuſtice des hommes, & que nous les endurons avec ſoumiſſion, en les recevant de ſa main, c'eſt ce que nous nommons* Patience. *Or c'eſt en ce ſens que nous prenons ici les adverſitez, & les afflictions, de quelque côté qu'elles nous arrivent : & nous nous reſervons à parler de la Pénitence, & de la Mortification en leur propre lieu.*

Il n'eſt pas auſſi hors de propos d'avertir que ce Sujet, ainſi limité, & réduit à une eſpece de ſouffrances, eſt encore trop ample & trop vaſte, & que j'ai crû en devoir retrancher ce qui regarde les maladies, quoiqu'elles ſoient compriſes ſous les afflictions que Dieu nous envoye ; parce que cette matiére peut fournir dequoi remplir un Titre ſéparé. Du reſte, quoique ce ſujet des Afflictions ſoit commun, & qu'on en trouve des matériaux dans tous les Livres ſpirituels, & dans tous les Sermonaires, je n'ai pas crû devoir l'omettre : mais plûtôt j'ai tâché de faire un choix de ce que j'ai trouvé, & remarqué ſur cette matiére, de plus propre d'un diſcours Chrétien, & de plus capable d'exciter les Auditeurs à la patience, dont les occaſions ne peuvent leur manquer.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins & plans de Diſcours ſur cette Matiére.

I. NOus devons regarder les afflictions & les diſgraces de cette vie, comme de puiſſans moyens de nous ſanctifier, parce que comme la ſainteté conſiſte dans un détachement des choſes de la terre, & dans un attachement à Dieu, les adverſitez & les ſouffrances ont, à nôtre égard, l'un & l'autre effet, de la maniére la plus infaillible & la plus efficace : ce qui peut faire le ſujet & la diviſion d'un Diſcours.

La prémiére Partie fournit une belle matiére de Morale, en faiſant voir que l'affliction nous éclaire l'eſprit, comme dit l'Ecriture, & nous découvre la vanité, & l'inſtabilité des choſes de ce monde, auſquelles nous ſommes ſi indignement attachez ; nous déſabuſe de la fauſſe idée que nous nous étions formée de ſes grandeurs, & de ſes plaiſirs : ce qu'il eſt bien aiſé de juſtifier par des exemples tirez de l'Ecriture, & par l'expérience, qui nous apprend que c'eſt preſque par ce ſeul moyen que Dieu nous en inſpire du dégoût ; & enſuite qu'il détache nôtre cœur de l'affection que nous avons pour ces faux biens, puiſque Dieu ſe ſert de ce dégoût & de nos chagrins, pour nous en retirer.

En troiſiéme lieu, les ſouffrances & les adverſitez nous ôtent même les moyens de commettre les crimes, auſquels nous ſommes le plus portez : car la perte de nôtre ſanté nous empêche de joüir des plaiſirs criminels ; la perte de nos biens, & le renverſement de nôtre fortune, retranchent nôtre luxe, & nos folles dépenſes ; la perte de nôtre réputation, de nôtre crédit, & de nôtre autorité, rabat nôtre orgueil, &c. de maniére que ne trouvant plus d'appui dans les choſes de ce monde, nôtre cœur s'attache à Dieu, par une eſpece de néceſſité.

C'eſt le ſujet de la ſeconde Partie : & les ſouffrances ont cet effet de nous unir à Dieu, & de nous attacher à ſon ſervice, aprés avoir éprouvé l'infidélité de tous les autres Maîtres. 1°. Parce que Dieu joint ordinairement ſes graces les plus fortes aux afflictions ; & ainſi en nous détachant des choſes de ce monde, elles nous atachent à lui. 2°. Elles nous rapprochent de lui, autant que l'affection que nous avons pour les choſes de la terre nous en éloigne : car il s'eſt ſouvent déclaré dans le Texte Sacré, qu'il eſt avec les perſonnes affligées : c'eſt alors qu'il les appelle, & qu'il les reçoit plus favorablement. 3°. Elles nous y uniſſent plus étroitement ; car c'eſt dans la croix qu'on trouve le Sauveur, qu'il partage nos ſouffrances, qu'il nous conſole ; par là, enfin que nous aquerons plus de merites, & que nous nous élevons à une plus haute ſainteté.

II. Joan. 16. SUR l'Evangile du troiſiéme Dimanche aprés Pâque, *Modicum & videbitis me, &c. Mundus gaudebit, vos verò contriſtabimini.* Il ſemble que ces deux paſſages, pris du même Evangile, n'ayent aucune liaiſon, ni même aucun raport ; le Sauveur ayant voulu par là annoncer à ſes Apôtres deux choſes tout-à-fait différentes. L'accord cependant & l'union qu'on en peut faire, fait auſſi le plan

& le deſſein d'un juſte diſcours, en faiſant voir que tout ce que nous ſouffrons, ou que nous pouvons ſouffrir en cette vie, eſt toûjours bien peu de choſe, eu égard,

1°. A ce que nous mériterions de ſouffrir, pour expier les pechez que nous avons commis : nous avions mérité l'Enfer, & une peine éternelle, que Dieu en nous pardonnant nos péchez, a ſeulement changée en une peine temporelle : c'eſt une grace qu'il nous a faite, & une miſericorde dont il a uſé à nôtre égard. Or il eſt aiſé de faire voir que tout ce que nous pouvons ſouffrir en cette vie, pour ſatisfaire à la juſtice d'un Dieu ſi cruellement offenſé, ſera toûjours peu de choſe, comparé avec ce que nous avons mérité. *Modicum.*

2°. C'eſt peu par raport à ce qu'un Dieu a ſouffert pour nous, & à ce que nous devrions ſouhaiter de ſouffrir, pour nous rendre ſemblables à lui : d'où vient qu'un Chrêtien doit toûjours porter ſa croix, & ne ceſſer de ſouffrir qu'en ceſſant de vivre. Les ſaints Peres ont dit mille belles choſes ſur ce ſujet, & c'eſt une ample matiere que de s'étendre ſur la reſſemblance qu'un Chrêtien doit avoir en ce point, avec le Fils de Dieu.

3°. C'eſt encore peu, par raport à la gloire que nous attendons, & que nous pouvons mériter par nos ſouffrances. *Momentaneum & leve tribulationis noſtræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Il faut faire voir comme c'eſt un fond & une ſource de mérite pour nous, & enſuite une ſource de gloire ; & comme nous pouvons profiter de tant d'occaſions que nous avons d'acquerir le Ciel, &c. 2. ad Cor. 4.

III. Trois choſes nous doivent inſpirer des ſentimens de confiance dans nos afflictions, & peuvent faire autant de Parties d'un diſcours. 1°. Dieu eſt le témoin de nos ſouffrances. 2°. il en eſt l'auteur ; car c'eſt lui qui nous les envoye. 3°. il en eſt le rémunerateur.

Premierement, comme témoin, il connoît que c'eſt pour ſon amour que nous ſouffrons, & ſouvent pour ſes interêts ; il voit la diſpoſition de nôtre cœur ; il ſçait ce que nous endurons, & il nous tient compte de tout.

Secondement, comme auteur qui nous envoye ces ſouffrances, il les modere, il les proportionne à nôtre vertu, nous conſole, & nous fait connoître par là qu'il nous aime.

Troiſiémement, comme rémunerateur, pour une legere affliction, il nous promet & nous prépare un poids de gloire immenſe, &c.

IV. Les ſouffrances & les afflictions ont trois differens effets, par raport à trois differentes ſortes de perſonnes qui ſouffrent ; ce qui peut faire les trois Points d'un diſcours.

1°. Elles ſont un enfer anticipé pour les pécheurs qui n'en font pas un bon uſage : car ces ſouffrances ſont ſteriles, inutiles, & ne les acquittent point de ce qu'ils doivent à la juſtice de Dieu. Elles ſont ſans conſolation du côté de Dieu, qui ne châtie pas alors les pécheurs comme des enfans qu'il veut corriger, mais comme des ennemis rebelles qu'il punit dés cette vie : & au lieu de faire par ce moyen leur paix avec lui, ils l'irritent par de nouveaux crimes. Et enfin, ils ſouffrent comme les Réprouvez, avec impatience, avec rage, & avec un furieux deſeſpoir, &c.

2. Elles ſont un Purgatoire avancé pour les pécheurs penitens, qui expient par ce moyen les péchez qu'ils ont commis, & qui ſatisfont à peu de frais à la juſtice Divine. On peut s'étendre ſur ce que Dieu ſe contente de peu en cette

vie, au lieu qu'il fait payer en rigueur, & juſqu'au dernier denier dans l'autre.

3°. Elles ſont enfin un Paradis pour les Juſtes, qui ſouffrent pour Dieu, & qui ſont réſignez à ſa divine volonté ; par l'aſſûrance morale qu'elles leur donnent de leur ſalut ; par les conſolations interieures dont ils joüiſſent ; & par les
2. *ad Cor.7.* joyes & les douceurs qu'ils trouvent dans leurs afflictions. *Superabundo gaudio in omni tribulatione noſtrâ*, comme diſoit ſaint Paul.

V. Les avantages que nous recevons de nos ſouffrances peuvent auſſi faire la matiere & la diviſion d'un Sermon.

1°. Elles nous font penſer à nôtre ſalut, au lieu que dans la proſperité & dans les joyes, on y penſe rarement, & on eſt peu touché de cette penſée ; mais l'affliction nous fait rentrer dans nous-mêmes.

2°. Elles nous donnent le moyen de faire nôtre ſalut, en expiant par là nos péchez, & en acquerant des mérites pour le Ciel.

3°. Elles nous donnent enfin une aſſûrance morale de nôtre ſalut ; puiſque c'eſt une des plus grandes marques de prédeſtination que nous puiſſions avoir en cette vie. Les raiſons en ſont claires.

VI. Voicy d'autres avantages qui peuvent encore fournir de quoy remplir un Sermon. 1°. Elles ſont un puiſſant moyen de conſerver l'innocence, en éloignant les occaſions du péché, & en détachant nôtre cœur de l'affection qu'il a pour les choſes de la terre. 2°. Elles ſont encore d'un grand avantage pour la réparer, puiſqu'elles peuvent être acceptées par un eſprit de pénitence, &c.

VII. Sur le mauvais uſage que pluſieurs font de leurs ſouffrances.

1°. Ceux qui n'en font pas un bon uſage, enveniment leur croix, & la rendent plus rude & plus inſupportable, par leur impatience, leur chagrin, & par le dépit qu'ils en conçoivent.

2°. Ils ſouffrent ſeuls, ſans mérite, ſans conſolation, ſans adouciſſement ; au lieu que le Fils de Dieu aide aux Juſtes à porter leur croix, & répand deſſus l'onction de ſa grace ; ce qui fait qu'ils ne voudroient pas être délivrez de leurs ſouffrances.

3°. Ils deviennent plus méchans & plus endurcis par leurs ſouffrances ; comme ceux que les châtimens, bien loin de les corriger, ne font que rendre plus rebelles, & plus opiniâtres ; & prennent de là occaſion de blaſphemer le Nom du Seigneur, comme le mauvais Larron.

VIII. Les Souffrances ſont une des marques de prédeſtination les plus certaines qu'on en puiſſe avoir en cette vie. Pour diviſion, on peut prendre ces paroles de
Ad Rom. 8. S. Paul, *Quos præſcivit ; & prædeſtinavit conformes fieri imaginis filii ſui. Quos prædeſtinavit, hos & vocavit ; & quos vocavit, hos & juſtificavit ; quos autem juſtificavit, illos & glorificavit.* La premiere choſe que Dieu fait à l'égard de ceux qu'il a prédeſtinez, c'eſt de les appeller à ſon ſervice ; & c'eſt ce qu'il fait par le moyen des afflictions, qui nous rappellent de nos égaremens, & qui nous attachent au ſervice de Dieu. La ſeconde eſt de nous juſtifier, & de nous ſanctifier, ce qu'il fait d'une maniere toute particuliere, par le moyen des ſouffrances qui nous épurent, & qui contribuent à nôtre perfection. La troiſiéme, eſt de leur donner la gloire, laquelle ſera grande à proportion de leurs ſouffrances pour Dieu en cette vie.

IX. On peut prendre ces deux véritez, qui étant bien dévelopées peuvent faire un tres-bon & tres-utile diſcours. La premiere, que tous ceux qui veulent ſervir

Dieu, & comme parle l'Apôtre, qui veulent vivre dans la piété, doivent ſouffrir en cette vie des perſécutions, des croix, & des afflictions. Il eſt facile d'en trouver les raiſons. La ſeconde, les avantages que les Juſtes retirent de ces perſécutions & de ces ſouffrances.

X. 1°. C'est par les afflictions que Dieu nous inſtruit ; c'eſt-à-dire qu'il nous fait entendre & goûter les véritez céleſtes ; qu'il nous déſabuſe des fauſſes idées du monde, & des maximes du ſiecle.

2°. C'eſt par ce moyen qu'il nous éprouve, & qu'il nous rend parfaits, en nous faiſant pratiquer les plus excellentes vertus, la patience, l'humilité, la mortification, &c.

XI. Sur ces paroles de l'Evangile : *Nonne hæc oportuit pati Chriſtum, & ita intrare in gloriam ſuam.* *Luc. 24.*

Premiere Propoſition. La croix & les ſouffrances ſont la voye la plus ſûre pour arriver à la gloire, ſelon ces paroles du Fils de Dieu. *Beati qui perſecutionem patiuntur, quoniam ipſorum eſt regnum Cœlorum.* *Matth. 5.*

Seconde propoſition. C'eſt la voye la plus courte: parce que c'eſt le moyen d'acquerir en peu de temps de grands mérites, & une riche couronne ; puiſqu'on mérite plus en un jour de ſouffrances, qu'en des années entieres de paix & de repos.

Troiſiéme propoſition, ou plûtôt troiſiéme verité. C'eſt la voye la plus commune : parce que c'eſt celle qu'ont tenuë tous les Saints après le Fils de Dieu même ; & nous ne devons pas en chercher une autre.

XII. 1°. Jamais Dieu ne nous marque plus d'amour, que lors qu'il permet qu'on nous afflige : c'eſt alors qu'il nous traite comme ſes amis, ſes enfans, ſes favoris, & ſes prédeſtinez, & que nous ſommes plus ſemblables à ſon Fils qui fait l'objet de ſes plus douces complaiſances.

2°. Jamais nous ne témoignons réciproquement plus d'amour à Dieu, qu'en ſouffrant pour lui, & à ſon occaſion. *Monſieur l'Abbé de St. Martin, & l'Auteur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrêtienne ont traité ce deſſein, chacun à leur maniere.*

XIII. L'homme de bien eſt content dans l'adverſité, & dans les afflictions. 1°. La Foi le ſoûtient dans la vûë d'un Dieu ſouffrant & mourant. 2°. l'Eſperance le conſole dans ſes ſouffrances, en lui mettant devant les yeux un bonheur éternel, qu'il acquiert par ſes ſouffrances. 3°. la Charité l'anime ; parce que quand on aime quelqu'un, on ſouffre volontiers pour ſon ſervice. *Tiré du P. Nepveu, Tom. 4. de ſes Réflexions.*

XIV. Sur la même Patience Chrêtienne.

Premierement par raport au temps préſent, & à cette vie, elle adoucit infiniment les maux que nous ſouffrons.

Secondement par raport à l'autre vie, elle nous fait mériter un bonheur éternel.

XV. Si nous conſiderons avec les plus pures lumieres de la Foi, les afflictions de la vie, nous les regarderons,

1°. Comme d'efficaces préſervatifs contre le peché.

2°. Comme des épreuves infaillibles de nôtre vertu, laquelle ſans cela nous doit toûjours être ſuſpecte.

3°. Comme un gage aſſuré de la récompenſe que nous eſperons.

XVI. Il y a particulierement deux vertus, qui ſont preſque inconnuës aux gens

du monde ; ſçavoir, l'Humilité & la Pénitence : il n'y a gueres que l'affliction qui les leur faſſe pratiquer comme des moyens abſolument néceſſaires pour être ſauvez.

1°. Elle les met dans la néceſſité de s'humilier. Nous le voyons par expérience.

2°. Elle leur donne occaſion & le moyen de faire pénitence.

XVII. 1°. L'AFFLICTION nous retire de nos égaremens, & nous met dans une eſpece de neceſſité de retourner à Dieu, en nous ôtant le moyen de l'offenſer.

2°. Elle nous donne le moyen d'appaiſer ſa juſtice & ſa colere, en faiſant une victime de nôtre corps & de nôtre eſprit.

XVIII. 1°. UN Chrêtien doit regarder les diſgraces & les afflictions qui lui arrivent, comme la croix que Dieu lui envoye, & croire qu'alors le Fils de Dieu lui fait part de la ſienne.

2°. Quand un Chrêtien porte cette croix avec patience, il porte véritablement la Croix de JESUS-CHRIST. *Qui vult venire poſt me tollat crucem ſuam.*

XIX. 1°. L'AFFLICTION eſt un grand moyen de nous convertir à Dieu pour l'avenir.

2°. L'affliction eſt un moyen puiſſant & efficace de ſatisfaire à Dieu pour le paſſé. *Le P. Cheminais, 2. Tom. de ſes Sermons.*

XX. 1°. RIEN de plus conſolant que ce que la Foi & l'Evangile nous enſeignent touchant les ſouffrances.

2°. Rien de plus glorieux à Dieu que la Foi & l'Eſperance d'un Chrêtien qui ſouffre. *Le même dans le dernier Sermon.*

XXI. L'HOMME de bien ne doit pas trouver les afflictions peſantes & inſupportables.

Pſalm. 90. 1°. Parce que Dieu eſt avec lui. *Cum ipſo ſum in tribulatione.*

Ibidem. 2°. Il ne doit pas les trouver trop longues, parce que Dieu l'en délivrera bien-tôt. *Eripiam eum.*

Ibidem. 3°. Il doit encore moins s'en faire un ſujet de honte & de confuſion, parce que Dieu en fera le ſujet de ſa gloire : *Et glorificabo eum.*

XXII. VOICY trois Propoſitions qui renferment ce qu'il y a de plus particulier ſur les ſouffrances.

La premiere. Que perſonne ne doit craindre les Tribulations de quelque part qu'elles viennent.

La ſeconde. Que non ſeulement elles ne ſont point à craindre, mais qu'elles ſont aimables & ſouhaitables.

La troiſiéme. Qu'on les doit recevoir avec allegreſſe, & en faire un ſujet de joye & de triomphe. *Le P. de Lingende, Sermon pour le Dimanche des Rameaux.*

XXIII. 1°. Nous devons recevoir les Afflictions avec patience.

2°. Les ſouffrir avec courage.

3°. Nous y abandonner avec joye. *Mr. de Fromentieres, en ſon Carême. Tom. 1.*

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver de quoi remplir ces Sujets, & les Auteurs qui en traitent.

SAint Auguſtin l. 1. *de Civit.* c. 8. & 9. montre que comme Dieu, par les afflictions, invite les Pécheurs à la pénitence ; de même il inſtruit les Juſtes par la patience. Les SS. Peres.

Le même, *in Pſalm.* 8. *verſ.* 5. appelle les afflictions un ſouverain remede, par lequel Dieu guerit les playes de nos ames, & s'étend ſur cette même penſée, dans le Sermon dix-huitiéme *de verbis Domini*, & ſur le Pſeaume 98. verſ. 1. Dans l'expoſition du Pſeaume 21. il compare l'affliction à une fournaiſe, où Dieu purifie les Juſtes, & les éprouve comme on fait l'or. *In Pſalm.* 45. Il montre comme il faut recourir à Dieu dans la tribulation. Et *in Pſalm.* 90. Qu'il ne faut jamais ſe défier du ſecours du Ciel, quelque affliction qui nous arrive. *In Pſalm.* 49. Il fait voir combien de ſortes d'afflictions il y a à ſouffrir en cette vie. *In Pſalm.* 85. & 137. il montre que la vie d'un Chrêtien eſt une continuelle tribulation. *In Pſalm.* 144. expliquant ces paroles: *Per ſingulos dies benedicam te*, il montre qu'il faut benir Dieu dans toutes les afflictions qui nous arrivent.

Le même, *de agone Chriſtiano*, montre que les ſouffrances ſervent aux Juſtes pour perfectionner leur vertu, & qu'ils doivent les recevoir de bon cœur, & avec joye. Dans le Sermon 2. *de Litaniis*, il montre que l'affliction eſt utile & ſouhaitable. Dans le Sermon *de preſſuris hujus mundi*, il blâme ceux qui murmurent de ce que les Juſtes ſont ſouvent plus perſecutez & affligez que les méchans. Dans le Sermon 9. *de verbis Domini*, il montre que ce que Dieu demande que nous ſouffrions pour mériter le Ciel, eſt moins que ce que les mondains ſouffrent pour une felicité temporelle & paſſagere.

Le même, *l. de 50. Homil. homil.* 8. juſtifie cette parole de l'Ecriture: *Quia per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.* Et dans la 46. il montre que les afflictions ſervent à éprouver le Juſte, & à corriger le Pécheur. Dans la Lettre cent onziéme de la nouvelle édition, il conſole Victorien par tout ce qu'il y a de plus fort dans les ſaintes Ecritures. Et dans la Lettre à Proba, il lui marque les ſalutaires effets des afflictions. *Act.* 14.

Le même parle encore des afflictions en pluſieurs autres endroits, comme dans le Sermon 3. *de Tempore*, & dans le Livre *de Patientia*, &c.

Saint Jerôme, *in Epiſt. ad Marcellam*, exhorte cette Dame à ſouffrir patiemment les afflictions que Dieu lui envoye. Dans le Livre premier, ſur le premier ch. de Jéremie, il montre que Dieu uſe de miſericorde envers les pécheurs, quand il les punit en ce monde par des afflictions. Sur le ch. 9. du Prophete Daniel, expliquant ces paroles, *Stillavit ſuper nos maledictio*, il montre que Dieu ne les punit pas dans la rigueur de ſa colere, & de ſa juſtice, quand il les châtie par des peines temporelles.

Saint Gregoire, l. 3. Moral. ch. 5. parle des grands deſſeins que Dieu a ſur

les Juſtes, quand il les afflige. Et dans le ch. 7. il montre que les afflictions ſont des préſens que Dieu fait aux hommes. Au liv. 13. des mêmes Morales, il montre qu'il y en a qui s'endurciſſent ſous les fleaux de Dieu. Dans le liv. 23. il montre que la raiſon pourquoi Dieu permet que les Juſtes ſoient affligez en ce monde, c'eſt afin qu'ils ne s'y attachent point. Dans le liv. 34. il montre que le temps de cette vie eſt le temps de l'affliction ; & l'autre vie le temps de la joye.

Saint Chryſoſtome parle de cette matiere dans les 9. & 10. prémieres Homelies au Peuple d'Antioche ; dans l'Homélie 40. *in Geneſim*, & dans l'Homelie 63. dans l'Homel. 5. *de patientiâ Jobi.* dans l'Homel. 9. ſur le ch. 5. de l'Epître aux Romains ; dans l'Homel. 54. ſur S. Matthieu ; dans l'Homel. 16. ſur les Actes des Apôtres ; dans l'Homel. 5. ſur le ch. 2. de l'Epître 2. aux Corinthiens; dans l'Homel. 26. ſur la même Epître. dans l'Homel. 8. ſur l'Epître aux Ephéſiens ; dans l'Homel. 33. ſur l'Epître aux Hébreux ; & en pluſieurs autres endroits : & l'on peut dire que c'eſt particulierement ſur cette matiere qu'il a excellé.

Saint Cyprien dit de belles choſes ſur ce ſujet dans le livre de la Patience, dans ſon Exhortation aux Martyrs, & dans le Traité de la Mortalité.

Tertullien a auſſi fait un livre de la Patience, où il dit des merveilles du ſaint homme Job.

Origene. *Homil. 9. in c. 13. Jeremiæ.*

Saint Baſile. *Homil. 9. in Pſalm. 33.*

Saint Bernard. *Serm. 43. in Cant.* expliquant ces paroles *faſciculus myrrhæ dilectus meus, &c.* montre que quand on aime veritablement Dieu, toutes les afflictions qu'on ſouffre pour ſon ſervice, nous devienuent douces & faciles.

Comme il n'y a preſque point de ſaints Peres qui n'ayent parlé de ce ſujet, il faudroit des volumes entiers pour rapporter ce qu'ils en diſent.

Les Livres ſpirituels & autres.

Grenade dans la Guide des Pécheurs, ch. 21.

Recupitus *Tract. de ſignis Prædeſtinationis & Reprobationis.*

Le P. S. Jure, dans le livre de la connoiſſance & de l'amour de Nôtre Seigneur.

Le P. Cauſſin, dans la Cour Sainte, liv. 3. ſect. 33. 3e. Point.

Laneicius, dans l'Opuſcule 9.

La Morale Chrêtienne ſur le *Pater.* l. 19. art. 3. Point 3e.

La Morale de JESUS-CHRIST, par le Pere d'Ozennes, ſur *la Patience.*

Le P. du Sault dans le livre de la Confiance en Dieu, parle en pluſieurs endroits des afflictions.

Le P. Croiſet, dans ſes Reflexions, Tom. 1. traite des contradictions & des épreuves auſquelles doivent s'attendre les gens de bien en toutes ſortes d'états.

Drexellius *in Gymnaſio patientiæ.* Le même *in Roſis.*

Dandinus *in Ethicis Sacris, lib. 36. de Proſperis & Adverſis*, a fait pluſieurs Chapitres ſur ce Sujet.

Le P. Noüet, dans ſes Méditations de la Vie ſouffrante du Sauveur.

Le P. Nepveu, dans le Livre intitulé *l'Eſprit de Jeſus-Chriſt, Traité ſixiéme.*

Le même dans ſes Réflexions Chrêtiennes. Tom. 1. 2. 4.

Voilà ceux qui peuvent plus fournir de matiere à un Prédicateur : les autres ſont en ſi grand nombre qu'il ſeroit impoſſible de les rapporter tous.

Molinier,

Molinier, Myſtere de la croix, Sermon 7.

Le P. Delingendes, Sermon pour le Dimanche des Rameaux; où il montre combien il eſt glorieux de ſouffrir pour Dieu.

Matthias Faber, Serm. 5. ſur la fête de ſaint Jacques, où il refute toutes les excuſes qu'on allegue pour ſe diſpoſer de boire le calice du Fils de Dieu.

Le P. Reina, premier Sermon du Carême, *num.* 20. & dans le Sermon 10. *num.* 22. le même dans le Sermon ſur la ſeconde ferie de Pâque.

Areſi auteur Italien, a fait un Avent entier ſur les ſouffrances; il eſt traduit en latin.

Le Pere de la Colombiere, Tom. 4. de ſes Sermons, en a un ſur l'adverſité; c'eſt le ſoixante-ſeiziéme. Le même dans ſes Réflexions, parle encore des adverſitez.

Le P. Cheminais a fait deux Sermons ſur ce ſujet : l'un ſur les avantages que nous procurent les ſouffrances; qui ſont de nous convertir pour l'avenir, & de ſatisfaire à Dieu pour le paſſé : l'autre ſur la patience chrétienne.

L'Auteur des Diſcours chrétiens, Diſcours pour le troiſiéme Dimanche après Pâque, ſur l'utilité des ſouffrances.

Monſieur Flechier, Tom. 2. où il fait voir que les afflictions nous inſtruiſent, & nous éprouvent.

Monſieur de Fromentieres Evêque d'Aire, a un Sermon ſur ce ſujet.

Monſieur l'Abbé de St. Martin.

Monſieur de la Volpiliere.

Le P. de la Peſſe, Tom. 4. de ſes Sermons, en a fait deux de ſuite ſur ce ſujet.

Le P. Texier dans ſon Avent, fait voir l'impie malheureux dans ſon adverſité.

Dans le Dictionnaire Moral il y a deux Sermons ſur ce ſujet; & un autre du même Auteur, dans les Sermons Moraux.

L'Auteur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale chrétienne, en a deux dans ſa Dominicale, l'un pour le ſecond Dimanche de l'Avent, & l'autre pour le Dimanche des Rameaux.

Grenade dans ſes lieux communs.

Summa Prædicantium, *verbo Tribulatio.*

Buſée *in Panario.* V. *Impatientia.*

Le même *in Viridario.* V. *Patientia.*

Labatha *in Theſauro.*

Peraldus.

Lanuſa en pluſieurs de ſes Homelies.

Didacus de la Vega. *cap.* 7. *de virt. & vitiis.*

Euſebius Nierembergius, dans une Homelie ſur l'Exaltation de la Croix, a ramaſſé en quatre Paragraphes beaucoup de choſes ſur ce ſujet.

Les Prédicateurs.

Ceux qui ont fait des Recüeils ſur ce ſujet.

Seneque au neuviéme livre de ſes Epîtres à Lucilius, Epître 67. & 68. a de beaux ſentimens ſur la patience dans les adverſitez, dont un Prédicateur chrêtien ne doit point faire difficulté de ſe ſervir.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples, & applications de l'Ecriture ſur ce Sujet.

Cum ipſe ſum in tribulatione, eripiam eum, & glorificabo eum. Pſalm. 90.
Multæ tribulationes Juſtorum. Pſal. 33.

Juxta eſt Dominus iis qui tribulato ſunt corde. Pſalm. 33.

Sola vexatio dabit intellectum auditui. Iſaïæ 28.

Percuſſiſti eos, & non doluerunt, attriviſti eos, & renuerunt accipere diſciplinam; induraverunt facies ſuas ſupra Petram, & noluerunt reverti. Jerem. 5.

Fruſtrà percuſſi filios veſtros, diſciplinam non receperunt. Idem. c. 2.

Caſtigaſti me, & eruditus ſum. Idem. 32.

De excelſo miſit ignem in oſſibus meis, & erudivit me. Thren. 1.

Propter hoc ſepiam viam tuam ſpinis. Oſée. 2.

Erudire Jeruſalem (afflictionibus) *ne fortè recedat anima mea abs te, ne fortè ponam te deſertam, terram inhabitabilem.* Jerem. 6.

Corripe me Domine: verumtamen in judicio, & non in furore tuo; ne fortè ad nihilum redigas me. Idem. c. 20.

In paucis vexati, in multis bene diſpenentur, quoniam Deus tentavit eos, & invenit illos dignos ſe. Sap. 3.

In tribulatione ſuâ manè conſurgent ad me, venite, & revertamur ad Dominum. Oſée 6.

Cùm occideret eos, quærebant eum, & revertebantur, & diluculo veniebant ad eum. Pſalm. 77.

Imple facies eorum ignominiâ, & quærent nomen tuum Domine. Pſalm. 82.

Peccavi, & verè deliqui, & ut eram dignus non recepi. Job. 33.

Quia acceptus eras Deo, neceſſe fuit ut tentatio probaret te. Tob. 12.

Quem diligit Dominus corripit, & quaſi Pater in filio complacet ſibi. Prov. 3.

Tentati ſunt Patres noſtri, ut probarentur, ſi verè colerent Deum ſuum. Judith. c. 8.

JE ſuis avec lui dans le temps de l'affliction; je le ſauverai, & je le combleraï de gloire.

Les Juſtes ſont expoſez à beaucoup d'afflictions.

Le Seigneur eſt proche de ceux dont le cœur eſt affligé.

L'affliction ſeule vous donnera l'intelligence de ce qu'on vous dit.

Vous les avez frappez, Seigneur, & ils ne l'ont point ſenti; vous les avez briſé de coups, & ils n'ont point voulu ſe ſoûmettre au châtiment; ils ont rendu leur front plus dur que la pierre, & ils n'ont point voulu revenir à vous.

C'eſt en vain que j'ai frappé vos enfans, ils n'en ont pas été plus dociles.

Vous m'avez châtié, & j'ai été inſtruit par mes maux.

Il a envoyé d'enhaut un feu dans mes os, & j'ai été inſtruit.

Je fermerai ton chemin avec une haye d'épines.

Jeruſalem, que l'affliction vous faſſe rentrer dans vous-même, de peur que je ne me retire de vous, & que je ne vous réduiſe en un déſert, & en une terre inhabitée.

Châtiez moi, Seigneur: mais que ce ſoit dans vôtre Juſtice, & non pas dans vôtre fureur; de peur que vous ne me réduiſiez au neant.

Leur affliction a été légere, & leur récompenſe ſera grande; parce que Dieu les a éprouvez, & les a trouvez dignes de lui.

Dans l'excès de leur affliction, ils ſe hâteront d'avoir recours à moy; venez, (diront-ils) retournons au Seigneur.

Lors qu'il les faiſoit mourir, ils le recherchoient, & ils retournoient à lui, & ils ſe hâtoient de le venir trouver.

Couvrez leur viſage de confuſion, & ils chercheront vôtre nom, Seigneur.

J'ay peché, & j'ai vraiment offenſé Dieu, & je n'en ai point été puni comme je le meritois.

Parce que vous étiez agreable à Dieu, il a été neceſſaire que la tentation vous éprouvât.

Le Seigneur châtie celui qu'il aime, & il trouve en lui ſon plaiſir, comme un Pere dans ſon fils.

Nos Peres ont été tentez, pour éprouver s'ils ſervoient Dieu veritablement.

Vaſa figuli probat fornax, & homines juſtos tentatio tribulationis. Eccli. 27.

Si impius fuero, va mihi eſt; & ſi juſtus, non levabo caput, ſaturatus afflictione & miſeriâ. Job 10.

Memores eſſe debent quomodo Pater noſter Abraham tentatus eſt, & per multas tribulationes probatus, Dei amicus effectus eſt. Judith. 8.

Sic Iſaac, ſic Jacob, ſic Moyſes, & omnes qui placuerunt Deo, per multas tribulationes tranſierunt fideles. Judith. Ibid.

Et nos ergo non ulciſcamur pro his quæ patimur; ſed reputantes peccatis noſtris minora eſſe flagella Domini, quibus ſervi corripimur, ad emendationem, & non ad perditionem noſtram eveniſſe credamus. Ibidem. c. 8.

Obſecro eos qui hunc librum lecturi ſunt, ne abhorreſcant propter adverſos caſus; ſed repuſent ea quæ acciderunt, non ad interitum, ſed ad correptionem eſſe generis noſtri. 2. Machab. c. 6.

Ipſe caſtigavit nos propter iniquitates noſtras, & ipſe ſalvabit nos propter miſericordiam ſuam. Tob. 13.

Beati eſtis cùm maledixerint vobis, & perſecuti vos fuerint, & dixerint omne malum adverſum vos, mentientes, propter me. Matth. 5.

Qui non accipit crucem ſuam, & ſequitur me, non eſt me dignus. Idem. c. 10.

Beati qui perſecutionem patiuntur propter juſtitiam, quoniam ipſorum eſt regnum Cælorum. Idem. c. 5.

Nonne hæc oportuit pati Chriſtum, & ita intrare in gloriam ſuam? Luc. 24.

Nos quidem juſtè, nam digna factis recipimus, hic verò nihil mali geſſit. Idem. c. 23.

Rabbi, quis peccavit, hic aut parentes ejus, ut cæcus naſceretur? reſpondit Jeſus, neque hic peccavit, neque parentes ejus; ſed ut manifeſtentur opera Dei in illo. Joan. 9.

Non eſt ſervus major Domino ſuo: ſi me perſecuti ſunt, & vos perſequentur. Idem. c. 15.

Si mundus vos odit, ſcitote quia me priorem vobis odio habuit. Idem. Ibidem.

In mundo preſſuram habebitis, ſed confidite, ego vici mundum. Idem. c. 16.

Amen, amen dico vobis, quia plorabi-

La fournaiſe éprouve les vaſes du Potier, & l'épreuve de l'affliction, les hommes juſtes.

Si j'ai été méchant, malheur à moi: & ſi je ſuis juſte je ne leverai point la tête, étant accablé d'affliction & de miſere.

Ils doivent ſe ſouvenir qu'Abraham nôtre Pere a été tenté, & qu'ayant été éprouvé par beaucoup de peines & d'afflictions, il eſt devenu l'ami de Dieu.

C'eſt ainſi qu'Iſaac, que Jacob, que Moïſe, & que tous ceux qui ont plû à Dieu, ont paſſé par pluſieurs afflictions, & ſont toûjours demeurez fideles.

N'ayons point de ſentimens de vengeance dans les maux que nous ſouffrons; mais conſiderons que ces chatimens ſont encore beaucoup moindres que nos péchez: croyons que ces fleaux, dont Dieu nous châtie comme ſes ſerviteurs, nous ſont envoyez pour nous corriger, & non pour nous perdre.

Je conjure ceux qui liront ce livre, de ne ſe ſcandaliſer point de tant d'horribles malheurs; mais de conſiderer que tous ces maux ſont arrivez, non pour nous perdre, mais pour châtier nôtre nation.

C'eſt lui qui nous a châtiez à cauſe de nos iniquitez; & c'eſt lui qui nous ſauvera pour ſignaler ſa miſericorde.

Vous ſerez Bien-heureux, lorſque les hommes vous chargeront d'injures & de reproches, qu'ils vous perſecuteront, & qu'à cauſe de moy, ils diront fauſſement toute ſorte de mal contre vous.

Celui qui ne prend pas ſa croix, & ne me ſuit pas, n'eſt pas digne de moy.

Bienheureux ceux qui ſouffrent perſécution pour la juſtice, parce que le roïaume du Ciel eſt à eux.

Ne falloit-il pas que le Chriſt ſouffrît tout cela, & qu'il entrât ainſi dans ſa gloire?

Pour nous, c'eſt avec juſtice; puiſque nous ſouffrons la peine, que nos crimes ont méritée; mais celui-cy n'a fait aucun mal.

Maître, eſt ce le peché de cet homme, ou celui de ceux qui l'ont mis au monde, qui eſt cauſe qu'il eſt né aveugle? Jeſus leur répondit: ce n'eſt point qu'il ait peché, ni ceux qui l'ont mis au monde; mais c'eſt afin que les œuvres, & la puiſſance de Dieu éclatent en lui.

Le ſerviteur n'eſt pas plus grand que le maître; s'ils m'ont perſécuté, ils vous perſécuteront auſſi.

Si le monde vous hait, ſçachez qu'il m'a haï avant vous.

Vous aurez des afflictions dans le monde; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde.

En vérité, en vérité, je vous le dis; vous

tis & flebitis vos ; mundus autem gaudebit, vos autem contriſtabimini ; ſed triſtitia veſtra vertetur in gaudium. Iopm. Ibidem.

Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. Act. 14.

Ibant gaudentes à conſpectu Concilii, quoniam digni habiti ſunt pro nomine Jeſu contumeliam pati. Ibid. c. 5.

Tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem. Ad Romao. 5.

Exiſtimo quod non ſunt condigna paſſiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis. Ibid. c. 8.

Sicut abundant paſſiones Chriſti in nobis ; ita & per Chriſtum abundat conſolatio noſtra ; ut ſpes noſtra firma ſit pro vobis ; ſcientes quod ſicut ſocii paſſionum eſtis, ſic eritis & conſolationis. 2. ad Corinth. 1.

In omnibus tribulationem patimur, ſed non anguſtiamur ; aporiamur, ſed non deſtituimur ; dejicimur, ſed non perimus. Ibidem. c. 4.

In omnibus exhibeamus noſmetipſos ſicut Dei miniſtros ; in multâ patientiâ, in tribulationibus, in anguſtiis, in plagis, in carceribus, in laboribus, in vigiliis. 2. ad Corinth. 6.

Id quod in præſenti eſt momentaneum & leve tribulationis noſtræ, ſuprà modum in ſublimitate, æternum gloriæ pondus operatur in nobis ; non contemplantibus nobis quæ videntur, ſed quæ non videntur. Ibid. c. 4.

Repletus ſum conſolatione, ſuperabundo gaudio in omni tribulatione noſtrâ. Ibid. c. 7.

Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Chriſti. Ibid. c. 12.

A Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur. 1. ad Corinth. c. 4.

Benedictus Deus, qui conſolatur nos in omni tribulatione noſtrâ. 2. ad Corinth. c. 1.

Abſit mihi gloriari, niſi in cruce Domini noſtri Jeſu Chriſti. Ad Galat. 6.

Nemo moveatur in tribulationibus iſtis ; ipſi enim ſcitis quod in hoc poſiti ſumus. 1. ad Theſſal. c. 3.

Donatum eſt vobis pro Chriſto, non ſolùm ut in eum credatis, ſed ut & pro illo patiamini. Ad Philipp. 1.

Omnes qui piè volunt vivere in Chriſto Jeſu, perſecutionem patientur. 2. ad Timoth. 3.

Retogitate eum, qui talem ſuſtinuit à peccatoribus adverſùm ſemetipſum contradictionem. Ad Hebr. 12.

pleurerez, & vous gémirez vous autres, & le monde ſera dans la joye : vous ſerez dans la triſteſſe, mais vôtre triſteſſe ſe changera en joye.

C'eſt par beaucoup de traverſes & d'afflictions que nous devons entrer dans le roïaume de Dieu.

Les Apôtres ſortirent du Conſeil tout remplis de joye, de ce qu'ils avoient été jugez dignes de ſouffrir des opprobres, pour le nom de Jeſus.

L'affliction produit la patience, la patience produit l'épreuve, & l'épreuve, l'eſpérance.

Quand je conſidere les ſouffrances de la vie preſente, je trouve qu'elles n'ont point de proportion avec cette gloire, que Dieu doit un jour découvrir en nous.

A meſure que les ſouffrances de JESUS-CHRIST s'accroiſſent, & ſe multiplient en nous, nos conſolations s'accroiſſent & ſe multiplient; ce qui nous donne une ferme confiance pour vous; ſçachans que comme vous avez part aux ſouffrances, vous aurez part auſſi à la conſolation.

Nous ſommes preſſez par toutes ſortes d'afflictions, mais nous n'en ſommes point accablez ; nous ſommes perſécutez, mais non pas abandonnez ; nous ſommes abbatus, mais non pas entierement perdus.

Rendons-nous en toutes choſes de fideles miniſtres de Dieu, par une grande patience, dans les afflictions, dans les néceſſitez, dans les playes, dans les priſons, dans les travaux, dans les veilles.

Le moment ſi court & ſi léger des afflictions que nous ſouffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une ſouveraine & incomparable gloire ; ne conſiderant point les choſes viſibles, mais les inviſibles.

Je ſuis rempli de conſolation, je ſuis comblé de joye parmi toutes mes ſouffrances.

Je ne veux me glorifier que dans mes foibleſſes, & dans mes afflictions, afin que la vertu de JESUS-CHRIST demeure en moi.

C'eſt le Seigneur qui nous châtie, afin que nous ne ſoyons pas condamnez avec le monde.

Beni ſoit Dieu, qui nous conſole dans toutes nos afflictions.

A Dieu ne plaiſe que je me glorifie en autre choſe, qu'en la croix de nôtre Seigneur.

Que perſonne ne ſoit ébranlé par les perſécutions qui nous arrivent ; car vous ſçavez que c'eſt à quoy nous ſommes deſtinez.

C'eſt une grace qui vous a été faite, non ſeulement de ce que vous croyez en JESUS-CHRIST, mais encore de ce que vous ſouffrez pour lui.

Ceux qui veulent vivre avec pieté en JESUS-CHRIST, ſeront perſécutez.

Penſez en vous-mêmes à celui, qui a ſouffert une ſi grande contradiction des pécheurs, qui ſe ſont élevez contre lui.

Beatus homo qui ſuffert tentationem, quoniam cùm probatus fuerit, accipiet coronam vitæ, quam repromiſit Deus diligentibus ſe. Jacob. 1.

Heureux celui qui ſouffre patiemment les tentations, & les maux de cette vie; parce que lorſque ſa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie, que Dieu a promiſe à ceux qui l'aiment.

Omne gaudium exiſtimate, fratres, cum in tentationes varias incideritis, ſcientes quod probatio veſtræ fidei patientiam operatur. Ibidem.

Conſiderez, mes freres, comme le ſujet d'une extrême joye, les diverſes afflictions qui vous arrivent, ſçachant que l'épreuve de vôtre foy produit la patience.

Quem diligit Dominus, caſtigat, flagellat autem omnem filium, quem recipit. Ad Hebr. 12.

Le Seigneur châtie celui qu'il aime; & il frappe avec des verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ſes enfans.

Chriſtus paſſus eſt pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut ſequamini veſtigia ejus. 1. Petr. c. 2.

Jesus-Christ a ſouffert pour nous; vous laiſſant un exemple, afin que vous marchiez ſur ſes pas.

Hæc eſt gratia Dei, ſi propter Dei conſcientiam, ſuſtinet quis triſtitias, patiens injuſtè. Ibidem.

Ce qui eſt agréable à Dieu, c'eſt que dans la vûë de lui plaire, nous endurions les maux, & les peines qu'on nous fait ſouffrir injuſtement.

Deus omnis gratiæ modicùm paſſos ipſe perficiet, confirmabit, ſolidabitque. Idem. c. 5.

Le Dieu de toute grace, aprés que vous aurez ſouffert un peu de temps, vous perfectionnera, vous affermira, & vous fortifiera.

Communicantes Chriſti paſſionibus gaudete, ut & in revelatione ejus gaudeatis exultantes. Idem. c. 4.

Réjoüiſſez-vous de ce que vous participez aux ſouffrances de Jesus-Christ, afin que vous ſoyez auſſi comblez de joye, dans la manifeſtation de ſa gloire.

Si exprobramini in nomine Chriſti, beati eritis: quoniam quod eſt honoris, gloriæ, & virtutis Dei, & qui eſt ejus ſpiritus, ſuper vos requieſcit. Idem. Ibidem.

Vous êtes heureux, ſi vous ſouffrez des injures, & des diffamations pour le nom de Jesus-Christ; parce que l'honneur, la gloire, la vertu de Dieu, & ſon Eſprit repoſent en vous.

Nemo veſtrûm patiatur ut homicida, aut fur, aut maledicus, aut alienorum appetitor: ſi autem ut Chriſtianus, non erubeſcat, glorificet autem Deum in iſto nomine. Idem. Ibidem.

Nul de vous ne ſouffre comme homicide, ou comme larron, ou comme faiſant de mauvaiſes actions, ou comme déſirant le bien d'autrui; que s'il ſouffre comme Chrêtien, qu'il n'ait point de honte, mais qu'il en glorifie Dieu.

Modicùm nunc oportet contriſtari, in variis tentationibus, ut probatio veſtra fidei multò pretioſior auro, quod per ignem probatur, inveniatur in laudem & gloriam, & honorem, in revelatione Jeſu-Chriſti. 1. Petri. c. 1.

Il faut être affligé pour peu de temps en cette vie, afin que vôtre foy ainſi éprouvée, étant plus précieuſe que l'or, qui eſt éprouvé par le feu, ſe trouve digne de loüange, d'honneur, & de gloire au temps de l'avenement glorieux de Jesus-Christ.

Ego quos amo, arguo, & caſtigo. Apocalyp. 3.

Je reprens & châtie tous ceux que j'aime.

Exemples de l'Ancien Teſtament.

Le plus illuſtre exemple de patience eſt le ſaint homme Job, qui eſt aſſez connu, ſans qu'il ſoit néceſſaire de raporter en détail par quelles épreuves le démon, avec la permiſſion de Dieu l'exerça, & comme il benit Dieu dans le triſte état, où il ſe vit reduit, & ſans ſuccomber ſous l'accablement de tant de malheurs. Exemple de Job.

Le ſaint homme Tobie eſt encore célébre dans l'Ecriture, laquelle dit, en parlant de l'accident qui le priva de l'uſage de la vûe, que Dieu le permit ainſi, afin qu'il fût à la poſterité un exemple de patience, comme l'avoit été avant lui le ſaint homme Job. *lib. Tobiæ, c. 2.* Tobie.

La mere des Machabées. La mere des Machabées eſt auſſi un exemple de conſtance & de patience, dans la mort de ſes ſept Enfans, qu'elle vit maſſacrer devant ſes yeux, & tourmenter par des ſuplices inoüis. *Lib. 2. Machab. c. 7.*

La patience d'Eleazar. Eleazar fit auſſi voir une généreuſe patience dans le mépris qu'il fit de la mort, & dans les rigoureux ſuplices qu'il endura à l'âge de 90. ans. *Lib. 2. Machab. c. 6.*

Manaſsès eut recours à Dieu dans l'affliction, & ſe convertit. Manaſsès puni pour ſes impietez, & mené captif à Babilone, ayant eu recours à Dieu, dans l'extrême affliction où il étoit, & s'étant converti ſincerement, il fut exaucé, & puis rétabli dans ſon Royaume, où il rétablit lui-même le culte du vrai Dieu, qu'il avoit aboli. *lib. 2. Paralip. c. 33.*

Les freres de Joſeph reconnurent leur faute dans l'affliction. Les freres de Joſeph ſe voyant arrêtez dans l'Egypte, & reſſentant la vengeance du Ciel, ſe ſouvinrent du crime qu'ils avoient commis, en vendant leur frere dans l'Egypte, & reconnurent la main de Dieu qui les pourſuivoit: c'eſt avec juſtice, s'écrierent-ils, que nous ſouffrons, parce que nous avons peché contre nôtre frere, &c. *Geneſ. c. 42.*

On s'endurcit quelquefois ſous les fleaux de Dieu. L'impie Achaz fut puni de Dieu, & il ne pût ignorer que ce ne fût pour ſes crimes; mais au lieu de rentrer en ſoi-même, il en devint plus endurci, & perſévera dans ſon impieté. 2. *Paralipp. c. 28.*

On retourne quelquefois à Dieu, mais ce n'eſt que pour être délivré de l'affliction préſente. Le ſuperbe Antiochus fut frapé de Dieu, & reconnut même la main qui le frapoit; il s'humilia, & promit de réparer le tort qu'il avoit fait, d'embraſſer la loy du vrai Dieu, & de publier par tout ſes grandeurs; mais ce n'étoit que dans la vûë d'être délivré du mal préſent qu'il ſentoit; & Dieu, qui voyoit le fond de ſon cœur, rebuta ſes prieres, & ne lui fit point miſéricorde, quoi qu'il fit les plus belles promeſſes du monde. *lib. 2. Machab. c. 9.*

Dieu a toûjours ſecouru ceux qui ont eu recours à lui dans leur affliction. Dans la Geneſe nous voyons qu'il a enfin récompenſé la patience de Jacob dans ſes longs travaux. *Geneſ. 31.* qu'il a eu compaſſion de la triſteſſe & de l'affliction de Lia. *c. 29.* qu'il écouta les pleurs & les gémiſſemens d'Agar. Et dans l'Exode, Dieu dit qu'il a ouvert les yeux ſur l'affliction & ſur la miſere de ſon peuple; qu'il a écouté les plaintes & les cris qu'il faiſoit, pour la dureté avec laquelle Pharaon le traitoit; & il y a une infinité de ſemblables exemples dans l'Ecriture.

La patience de David, &c. *Pſalm. 37.* Le ſaint Roy David eſt encore un grand exemple de patience dans les perſécutions que lui fit Saül, dans la rebellion d'Abſalom, & dans les facheux accidens qui lui arriverent en punition de ſon adulrere, & de l'homicide qu'il avoit commis. Il fut toûjours ſoûmis aux ordres de Dieu, & toûjours prêt à recevoir les châtimens qu'il croyoit avoir méritez, *quoniam ego in flagella paratus ſum.* La patience des anciens Patriarches & des Prophetes eſt auſſi loüée par ſaint Paul, & par le Fils de Dieu même.

Exemples du nouveau Teſtament.

La patience & les perſécutions de ſaint Paul. SAns parler ni du Fils de Dieu, ni de ſa ſainte Mere, qui ont été les plus parfaits modeles de patience, & dont ce n'eſt pas ici le lieu de rien dire en particulier, non plus que de celle de tous les Martyrs: voicy ce qu'on peut recüeillir.

Saint Paul raporte lui-même ſes travaux, ſes voyages, ſes traverſes, & les

perſécutions qu'il a ſouffertes pour JESUS-CHRIST. C'eſt en la ſeconde *aux Corinth. c.* 4.

Le même témoigne la réſolution où il étoit, de ſouffrir tout ce qui lui étoit préparé dans la ville de Jéruſalem, pour la querelle du Sauveur. *Act.* 20.

La patience des prémiers Diſciples, après la mort du Fils de Dieu, eſt auſſi remarquable, lorſqu'ils étoient traînez devant les Juges, & dans les Tribunaux; & ils s'eſtimoient bien glorieux & triomphoient de joye de ſouffrir toutes ſortes d'affrons & de mauvais traitemens, pour avoir confeſſé & publié le Nom du Sauveur, comme il eſt raporté aux Actes des Apôtres. *ch.* 5.

Applications de quelques Paſſages de l'Ecriture.

SUr ces paroles de l'Exode, chap. 3. *Ibo, & videbo viſionem hanc magnam, quare non comburatur rubus.* C'eſt un grand ſpectacle de voir une perſonne en bute à toutes les ſouffrances, & à tous les accidens de la fortune, & accablé d'afflictions que l'Ecriture appelle un feu & une fournaiſe, ſans en être cependant conſumé, ſans concevoir aucun ſentiment de vengeance contre ceux qui en ſont les auteurs, ſans impatience, ſans ſe répandre en plaintes & en murmures : c'eſt même, au ſentiment d'un Payen, un ſpectacle digne des yeux de Dieu, *Spectaculum Deo dignum homo compoſitus cum fortunâ*, dit Senéque, de voir un homme ſouffrir patiemment les affrons & les injures : *ibo & videbo viſionem hanc magnam.* C'eſt l'application que quelques Interpretes font de ce Paſſage.

C'eſt un beau ſpectacle, de voir un homme ſouffrir patiemment pour Dieu.

Fons parvus crevit in flavium magnum, & in ſolem converſus eſt : voilà le ſonge de Mardochée. Le ſoleil ſort de l'eau, c'eſt-à-dire la joye de l'affliction, & la gloire de l'humiliation, qui ſont répréſentées par ces ſymboles. *Eſth. c.* 10. *Cette appli ation eſt de Cornelius à Lapide.*

La joïe naît de l'affliction.

In tribulatione dilataſti mihi. Pſalm. 5. L'affliction reſerre le cœur, & la joye le dilate : mais celui qui ſe réjoüit dans l'affliction, change ſa triſteſſe en joye, & l'affliction au lieu de lui reſſerrer le cœur, le dilate. *Bellarmin ſur ce paſſage.*

Le cœur au lieu de ſe reſſerrer dans l'affliction, ſe dilate de joye en ſouffrant pour Dieu.

Inundationem maris quaſi lac ſugent. Deuter. 33. le débordement & l'inondation de la mer, c'eſt une abondance de ſouffrances & d'afflictions, qui paroiſſent douces, & que l'on ſucce avec plaiſir, quand on ſouffre avec patience, & avec joye ; c'eſt le ſens allégorique que l'on donne à ces paroles.

Les ſouffrances pour Dieu ſont douces.

Dominus præcepit ei, ut malediceret David. 2. Reg. c. 16. Il faut imiter le ſaint Roy David, qui étant chargé d'injures par Semei, penſoit qu'il avoit mérité ce châtiment, c'eſt pourquoi il ſouffroit patiemment les outrages que lui faiſoit cet inſolent ; c'eſt la réflexion de ſaint Gregoire, *lib.* 31. *Moral.*

Il faut regarder les ſouffrances comme venant de Dieu.

Poteſtis bibere calicem quem ego bibiturus ſum ? Matth. 20. On ſçait aſſez que par ce calice, le Sauveur entendoit ſa mort & ſes ſouffrances ; & les ſaints Peres ajoûtent que tous les Prédeſtinez doivent avoir part à ce calice ; qu'il eſt proportionné aux forces, & à la capacité de chacun, comme une meſure plus grande & plus petite à l'égard des uns que des autres, mais que perſonne ne peut être diſpenſé d'y boire.

Il faut prendre part au calice du Sauveur.

Purgabit aream ſuam. Luc. 3. Quand on purge le bled dans un van, le bon

Dieu nous épure par les afflictions.

grain demeure, ou bien tombe à terre de ſon propre poids, aux pieds de celui qui manie, & qui agite le van; au lieu que le vent qui ſouffle pour le nettoyer, emporte la paille bien loin, & la diſperſe de tous côtés; c'eſt ce qui arrive dans l'affliction, par le moyen de laquelle Dieu épure les Juſtes: le vent des perſécutions emporte les perſonnes qui n'ont pas une ſolide vertu, au lieu que les Saints demeurent, & ne font que s'humilier ſous ceux qui les oppriment, ou qui les perſécutent. *Stella ſur ces paroles de l'Evangile.*

La patience nous rend fertiles en bonnes œuvres, comme une terre bien cultivée.

Tribulatio patientiam operatur. Ad Roman. 5. Saint Paul veut dire par là, que la patience eſt comme une terre fertile, que l'affliction cultive & laboure pour lui faire porter le fruit d'une infinité de mérites: c'eſt l'explication qu'en donne Cornelius à Lapide, qui cite pour cela Hugues Cardinal.

Le prix de la patience devant Dieu.

Ut probatio veſtræ fidei multò pretioſior auro &c. 1. Petr. c. 1 C'eſt avec raiſon que la patience des Saints eſt comparée au plus précieux de tous les métaux, parce que comme les hommes n'eſtiment rien davantage que l'or, il n'y a rien auſſi que Dieu eſtime plus que les ſouffrances, & que la patience dans les afflictions. *Bede expliquant ce paſſage de l'Epître de ſaint Pierre.*

Perſévérance dans la croix.

Deſcendat nunc de cruce, & credimus ei. Matth. 27. Si nul n'eſt ſauvé que celui qui perſévérera juſqu'à la fin, comment le Fils de Dieu porteroit-il le nom de Sauveur, & le ſeroit-il en effet, s'il n'eût perſevéré avec patience dans la Croix? *Saint Bonaventure, Serm. 1. Domin. infrà Octav. Nativ.*

C'eſt être grand devant Dieu, que de ſouffrir pour lui.

Cùm audiſſet Joannes in vinculis. Matth. 11. L'Ange qui annonça la naiſſance de ſaint Jean-Baptiſte, avoit prédit qu'il ſeroit grand devant Dieu; & cependant le voilà dans les fers, & dans une étroite priſon; pendant qu'Herode tout ſcelerat qu'il eſt, eſt dans les délices: mais c'eſt, dit ſaint Chryſoſtome, *homil. 8. in Matth.* que celui-là eſt véritablement grand devant Dieu, qui ſouffre pour ſon amour & pour ſa querelle de grandes perſécutions, ou de grands travaux; & ce fut là le haut point, & le comble de la grandeur du glorieux Précurſeur du Sauveur.

La croix eſt la plus courte voye pour arriver au Ciel.

Memento mei cùm veneris in regnum tuum: ce ſont les paroles que dit le bon Larron, étant ſur la Croix en compagnie du Fils de Dieu. Il arrive au même Royaume que le Sauveur, par la plus courte voye; *vis noſſe quàm compendioſa via*, demande ſaint Bernard, *eâ lem die meruit cum Domino eſſe in paradiſo, Serm. in Ramos Palmarum:* & c'eſt le langage de pluſieurs ſaints Peres, que la croix eſt le chemin le plus court pour arriver au Ciel.

Beati qui perſecutionem patiuntur propter juſtitiam, quoniam ipſorum eſt regnum cœlorum. Matth. 5. C'eſt une remarque qu'ont faite pluſieurs Interpretes, que dans les autres Béatitudes, dont parle le Fils de Dieu dans ſon prémier Sermon, la promeſſe qu'il fait de la récompenſe n'eſt que pour l'avenir; mais à l'égard de ceux qui ſouffriront pour la juſtice, la promeſſe qu'il fait du Royaume des Cieux, eſt pour le préſent; ce Royaume eſt à eux, & leur appartient dés maintenant: *ipſorum eſt regnum cœlorum.*

Comme l'affliction inſtruit, & nous éclaire l'eſprit.

Caſtigaſti me, & eruditus ſum. Jerem. 3. Depuis que vous m'avez châtié, Seigneur, j'ai ouvert les yeux à la lumiere: quand j'étois dans la proſpérité, les biens de l'autre vie, la félicité des Saints, & le bonheur de la vertu me touchoient peu; mais depuis que mes ſens ſont détrompez & rebutez par les afflictions, la foi revit dans mon cœur, & la vertu me paroît aimable. On

m'a

m'a dit tant de fois que vous étiez le meilleur de tous les maîtres, le plus plus juſte, le plus liberal ; langage que je n'entendois pas, quand le monde ne ſe preſentoit à moi que ſous des idées flateuſes ; mais depuis qu'il eſt devenu pour moi & perfide & ingrat, je conçois que vôtre ſervice eſt plein de douceur, qu'il n'y a que cela de ſolide ; que c'eſt le ſeul parti que je dois prendre ; & toute ma douleur eſt maintenant de ne vous avoir pas connu. *Caſtigaſti me, & eruditus ſum.* J'enviſageois comme des malheureux ceux que le monde rebute & abhorre ; mais depuis qu'éclairé de vos lumieres, j'ai decouvert le tréſor caché dans les ſouffrances, je vois que vous me châtiez, non pas en juge ſévere, mais en pere plein de bonté, &c.

Propè eſt Dominus iis qui tribulato ſunt corde. Pſalm. 33. Autant que les diſgraces doivent nous détacher des choſes du monde, autant ſervent-elles à nous attacher à Dieu : car dans le temps que nos amis nous abandonnent, *le Seigneur eſt proche de ceux qui ont l'affliction dans le cœur*, & avec ceux qui ſont dans la tribulation, *cum ipſo ſum in tribulatione.* Dans le temps que les hommes nous donnent mille marques de leur malignité, Dieu nous donne mille preuves de ſa bonté ; quand leur injuſtice nous dépoüille de nos biens, il nous remplit des ſiens ; quand le monde diſparoit comme une figure, qui n'a rien pour nous d'aſſuré, le Seigneur nous propoſe *le Royaume du Ciel, comme la récompenſe deſtinée à ceux qui ſouffrent perſécution pour la Juſtice.* Si nous faiſions ces ſolides réflexions, les maux, les adverſitez, les tribulations ne pourroient point nous ébranler, ni nous abatre, & ne ſerviroient qu'à redoubler nôtre amour, & a fortifier nôtre attachement pour Dieu.

Les afflictions nous attachent à Dieu. *Pſalm.* 7.

Bonum mihi quia humiliaſti me. Pſalm. 118. Je reconnois, Seigneur, que j'avois beſoin de cette diſgrace, pour corriger l'idolatrie de mon cœur, & cette affection déréglée pour les creatures qui m'éloignoient de vous. Daniel voulant détruire l'idolatrie des Babyloniens, renverſa l'idole qu'ils adoroient, & après l'avoir mis en pieces, il leur dit, voilà le Dieu que vous adoriez, voyez s'il eſt digne de vos adorations : *ecce quem colebatis.* La paſſion dominante de chaque Chrêtien lui tient lieu d'idole ; c'eſt ce qui oblige le Dieu jaloux de briſer par l'adverſité toutes ces idoles ſecretes du cœur humain, dont il veut être ſeul le maître. Il dit à cette femme devenuë méconnoiſſable par l'âge, ou par les maladies, voilà cette beauté fragile dont vous êtes idolâtre. Il dit à cet orgueilleux hypocrite chargé de honte & de confuſion, voilà cette réputation d'homme de bien, que tu avois voulu acquerir & conſerver par tant d'artifices, *bonum quia humiliaſti me :* il étoit à propos que Dieu vous envoyât cette diſgrace, pour vous déſabuſer, pour vous faire rentrer dans vous-même, pour vous apprendre à vous connoître, & vous faire ſentir le peu de ſujet que vous aviez de vous élever.

C'eſt par les diſgraces que Dieu nous fait connoître que les choſes dont nous faiſions nôtre idole, ne meritoient ni nôtre eſtime, ni nôtre amour.

Dicite Juſto quoniam benè. Iſaiæ 3. C'eſt à vous, Juſtes qui êtes dans l'affliction, que j'adreſſe ces paroles : à vous, dis-je, qui gémiſſez ſous le poids de vos miſeres, qui menez une vie mourante, qui manquez des choſes les plus néceſſaires, qui voyez autour de vous quelques reſtes d'une famille, que la miſere & la faim ont épargnez juſques ici, pour traîner une vie languiſſante plus dure que la mort même ; vous regardez peut-être les heureux du ſiécle,

Conſolation pour les Juſtes qui ſouffrent.

pour qui ſeuls tous les biens terreſtres ſemblent avoir été créés. Conſolez-vous, viendra le temps, où ces heureux prétendus envieront vôtre ſort. Maintenant, aveuglez qu'ils ſont par leur bonheur apparent, ils vous mépriſent, ils vous rebutent, ils ne daignent pas même vous regarder; mais le jour du Seigneur viendra, & expoſera aux yeux de l'Univers les richeſſes de patience que vous aurez acquiſes en cet état.

Conſolation dans les afflictions endurées pour Dieu avec réſignation, & le deſeſpoir dans celles qu'on ſouffre impatiemment pour le monde.

Virga tua & baculus tuus ipſa me conſolata ſunt. Pſalm. 22. Avec quelle reſignation, ou plûtôt avec quelle joye un Chrêtien convaincu des maximes de la Foi, ne reçoit-il pas les afflictions? Il les regarde comme des coups favorables d'une main bien-faiſante, qui le conſole en le frapant, ainſi que parle le Prophete; & cette conſolation eſt, qu'il ſera un jour bien récompenſé des peines qu'il endure. Oüi, Dieu me tiendra compte de ce mépris que je ſouffre, de cette raillerie que je diſſimule, de ce reſſentiment que j'étouffe, de ce rebut que j'eſſuye; c'eſt là l'expiation de mes offenſes, c'eſt le prix du Ciel, en faut-il davantage pour adoucir toutes les amertumes de la vie? Les conſolations humaines endorment la douleur pour un temps, mais celle-cy l'adoucit juſqu'à la ſource, & quoi qu'elle nous laiſſe quelque ſentiment de nos maux, elle remplit le fond de nôtre ame d'une joye interieure, qui nous fait dire avec le Prophete: ô mon Dieu, vous avez épanoüi & dilaté mon cœur dans la tribulation, *in tribulatione dilataſti mihi.* Il en eſt tout au contraire de ceux qui ſouffrent pour ſatisfaire des paſſions criminelles: car quel ſoulagement peuvent-ils avoir? S'ils étoient dans la grace de Dieu, ils ſe conſoleroient avec lui des mauvais traitemens qu'ils reçoivent de la part des hommes: s'ils étoient heureux ſelon le monde, ſes douceurs & ſes careſſes, toutes trompeuſes qu'elles ſont, leur donneroient du moins quelques plaiſirs paſſagers, qui leur tiendroient lieu de félicité: mais étant tout enſemble dans la diſgrace de Dieu, & dans celle des hommes, troublez au dedans par les remords d'une conſcience criminelle, affligez au dehors par les perſécutions qui leur arrivent, ne pouvant tourner leur cœur obſtiné vers Dieu, qui les invite à revenir à lui, & ſoûpirant malgré eux, pour un monde qui les fuït & qui les mépriſe, ſans conſolations ni humaines ni terreſtres, n'eſt-ce pas là un commencement d'Enfer?

Pſalm. 4.

Le mérite de la patience ne peut être ſuſpect.

Tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem. Ad Roman. 5. Nous avons ſujet de croire que Dieu accepte plus volontiers le mérite de la patience chrêtienne, parce qu'elle n'eſt point ordinairement expoſée à ces défauts qui nous rendent ſuſpectes les autres vertus; l'illuſion & l'amour propre ne la corrompent pas ſi aiſément. Un fidéle qui ſouffre ſans ſe plaindre, ne ſouffre pas ſans doute par vanité. Un fidéle qui ſonge à effacer ſes péchez par l'affliction & par la douleur, eſt bien éloigné de ſe chercher ſoi-même dans ſes malheurs: de ſorte que ſon mérite, eſt un mérite pur & déſintereſſé, qui ne peut manquer de plaire à Dieu.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & penſées des Saints Peres ſur ce Sujet.

SI ploras, piè plora, noli cum indignatione, noli cum typho ſuperbiæ, noli repellere flagellum, ſi non vis repelli ab hæreditate. Sanctus Auguſtin. in Pſalm. 99.

SI l'affliction vous fait verſer des larmes, que ce ſoit par un ſentiment de pieté, & non par un mouvement d'indignation, & d'orgueil; ne refuſez pas d'être châtié en fils, ſi vous ne voulez pas être exclus de l'heritage que Dieu vous deſtine.

Cogita medicinalem dolorem, futuram cogitans ſanitatem. Idem. in Pſal. 102.

Soyez bien perſuadé, que la douleur que vous reſſentez, eſt une douleur medicinale, qui vous rendra la ſanté.

Non te ſine flagello ſperes futurum, niſi forte cogites exheredari; flagellat omnem filium quem recipit. Ita ne omnem? ubi te volebas abſcondere? omnem, & nullus exceptus, nullus ſine flagello erit; quid eſt omnem? vis audire quem omnem? etiam unicus ſine peccato, non tamen ſine flagello. Idem in Pſalm. 32.

N'eſperez pas être ſans châtiment en ce monde, à moins que vous ne renonciez à l'heritage du Ciel. Dieu châtie tous ſes enfans qu'il cherit, quoy tous? & où voulez-vous vous cacher, pour éviter les coups dont il vous menace? tous y ſont ſoûmis, & nul n'en eſt exempt; & qu'entend-on par ce mot de tous? celuy la même qui étoit ſans peché, & ſon fils unique, n'a pas pour cela été exempt de ſoufrances, & on ſçait de quelle maniere il l'a traité.

Unde plangis? quod pateris medicina eſt, non pœna, caſtigatio non damnatio, noli repellere flagellum ſi non vis repelli ab hæreditate. Idem in Pſalm. 99.

De quoy vous plaignez-vous? Ce que vous endurez eſt un remede, qu'on vous applique, & non une pure punition du mal que vous avez fait; c'eſt pour vous corriger, & non pour vous reprouver. Ne refuſez pas de vous ſoûmettre au châtiment, ſi vous ne voulez pas être deshenité par ce Pere Celeſte.

Tu ſemper aderas miſericorditer ſæviens, & amariſſimis aſpergens offenſionibus omnes illicitas jucunditates meas. Idem lib. Conf. 2.

Vous me pourſuiviez ſans ceſſe, ô mon Dieu, & vous étiez miſericordieuſement ſevere à mon égard, en répandant de fâcheuſes amertumes ſur tous les plaiſirs que je cherchois contre vos ordres.

Intelligat homo medicum eſſe Deum, & tribulationem medicamentum eſſe ad ſalutem, non pœnam ad damnationem: ſub medicamento poſitus vreris, ſecaris, clamas; non audit medicus ad voluntatem, ſed audit ad ſanitatem. Idem in Pſalm. 21.

Il faut que l'homme ſe perſuade que Dieu eſt un charitable Medecin, & l'affliction qu'il nous envoye, un remede qu'il nous applique, pour nous guérir; lors qu'on vous applique un remede violent, le fer, & le feu, vous jettez de grands cris, le Medecin alors ne vous écoute pas, & n'a nul égard à ce que vous demandez, mais il vous écoute plus favorablement, n'ayant égard qu'à ce qui eſt neceſſaire pour vôtre ſanté.

Nullus ſervus Chriſti ſine tribulatione eſt; ſi putas te non habere perſecutiones, nondum cœpiſti eſſe Chriſtianus. Idem in Sermonib. & in Pſalm. 55.

Nul ſerviteur de JESUS-CHRIST n'eſt ſans quelque affliction; ſi vous n'en ſouffrez aucune, & ſi vous vivez ſans traverſe, & ſans perſecution, vous n'avez pas encore commencé à vivre en Chrêtien.

Gaudeat Chriſtianus in adverſis ; quia aut probatur ſi juſtus eſt , aut ſi peccator eſt , emendatur. Idem Serm. 20. in Append.

Que le Chrétien ſe réjoüiſſe dans l'adverſité ; parce que par là , s'il eſt juſte , il eſt éprouvé , ou s'il eſt pécheur , il eſt corrigé , & devient plus vertueux & plus ſaint.

Peccator filius dedignatur flagellari , cum ſine peccato videas unicum flagellatum. Idem in Pſalm. 88.

Quoy ! l'Enfant rebelle & coupable refuſe le châtiment & la correction , en voyant celuy qui eſt innocent , & ſans crime , ſi rudement traité par ſon Pere Eternel ?

Non invenit locum ſapientiæ , ubi non eſt patientia. Idem Serm. 4. de verb. Apoſt.

La veritable ſageſſe ne peut être là , où il n'y a point de patience Chrétienne.

Doctrina viri per patientiam noſcitur ; tanto ergò quiſque minus oſtenditur doctus , quantò convincitur minus patiens. Sanctus Greg. homil. 35. in Evang.

La veritable Science ſe reconnoit à la patience ; d'où l'on doit conclure , qu'une perſonne a d'autant plus de ſcience & de doctrine , qu'il a de patience.

Si mens forti intentione dirigitur , quidquid in hac vitâ amarum ſit , dulce æſtimat ; omne quod affligit requiem putat. Idem in Moralib.

Si l'eſprit eſt conduit par une droite intention, tout ce qu'il y a de rude & de fâcheux en cette vie luy paroîtra doux & agreable , & tout ce qui peut luy cauſer du trouble , luy paroîtra un ſujet de paix & de repos.

In hoc mens juſta ab injuſtâ diſcernitur , quod juſta omnipotentis Dei laudem inter adverſa confitetur ; quod non cum rebus frangitur , quod non cum caſu gloriæ exterioris cadit. Idem in Ezechiel.

Voila ce qui proprement diſtingue l'homme juſte , de celuy qui ne l'eſt pas ; que le juſte dans l'adverſité loüe & remercie Dieu , de ce que ſon courage n'eſt point renverſé avec ſa fortune ; & qu'il n'eſt point abatu par la perte de ſa gloire , & de ſa reputation.

Ego virtutem patientis , & ſignis & miraculis majorem credo. Idem in Dialog. l. 1.

Je préfére la vertu d'un homme patient à tous à les miracles , & à tous les prodiges.

Sine ferro & flammâ Martyres eſſe poſſumus ; ſi patientiam in animo veraciter conſervamus. Idem Ibidem.

Nous pouvons être véritablement Martyrs , ſans ſouffrir ni le fer , ni le tourment du feu , en conſervant la tranquilité d'eſprit dans nos afflictions.

Nihil fortius iis , qui ferre omnia parati ſunt. Idem lib. 2. Moral.

Il n'y a rien de plus fort , ni de plus courageux que celuy qui eſt preſt de tout ſouffrir pour Dieu.

Filii Iſraël premuntur à Pharaone , & à Moiſe invitantur , ut utroque modo velint exire , nempe ut dum amor provocat , cruciatus impellat. Idem lib. 26. Moral. c. 9.

Le Peuple de Dieu étoit d'un côté opprimé par Pharaon , & de l'autre , ſollicité par Moïſe , afin que de l'une & de l'autre maniere , il prît la reſolution de ſortir de l'Egypte , attiré par l'amour de ſa liberté & pouſſé par le mauvais traitement.

Ego fidenter dico , quia minus piè vivis , ſi minus perſecutionem pateris. Idem. lib. 6. Epiſt. 27.

Je le dis hardiment , & ſans héſiter , que moins vous êtes perſecuté , moins vous avez de pieté , & moins vous vivez chrétiennement.

Quis Sanctorum ſine certamine coronatus eſt ? Abel juſtus occiditur , Abraham uxorem periclitatur amittere ; quære , & invenies Sanctos omnes adverſa perpeſſos , ſolus Salomon in deliciis perpetuò fuit , & perſitan ideo corruit ; quem enim diligit Dominus , caſtigat. Hieronymus.

Qui eſt-ce parmi les Saints qui a été couronné ſans avoir combattu ? l'innocent Abel n'a-t'il pas été maſſacré par ſon frere ? Abraham n'a-t'il pas été en danger de voir enlever ſa femme ? Cherchez bien , & vous trouverez que tous les Saints ont ſouffert quelque ſenſible adverſité. Le ſeul Salomon a conſtamment été dans les délices : auſſi eſt-ce peut-être pour cela, qu'il s'eſt perdu ; parce que celui que Dieu aime , il le châtie paternellement.

Fundendo ſanguinem , & patiendo magis quàm faciendo contumelias , Dei fundata eſt Eccleſia. Idem Epiſt. 62. adverſ. Joan. Hieroſol.

C'eſt plûtôt en verſant ſon ſang, & en ſouffrant les injures & les autres affrons, qu'en les faiſant aux autres , que l'Egliſe de Dieu a été fondée & établie.

Triticum non rapit ventus, nec arborem ſolida radice fundatam procella ſubvertit; inanes palea tempeſtate jactantur, invalidæ arbores turbinis incurſione vertuntur. Cypr. de Simpl. Prælator.

Le vent n'emporte pas le bled, quand on le purge dans un van, ni la violence de l'orage ne renverſe pas facilement l'arbre qui a jetté de profondes racines : mais elle diſperſe les pailles inutiles, & abat les foibles arbres qui ne peuvent réſiſter aux ſecouſſes d'un furieux tourbillon.

Quantùm patientia licet, ut Deum habeas debitorem. Tertul. lib. de Patientiâ. c. 15.

C'eſt le privilege de la patience, que Dieu même lui ſoit en quelque maniere redevable.

Abſtulit virtus crucis omnes aculeos mortis, in Dominici capitis patientiâ obtundens. Idem de coronâ. c. 14.

La vertu de la croix a ôté à la mort ſon éguillon, & a émouſſé toutes ſes pointes ſur la tête adorable du Sauvent, par la patience avec laquelle il l'a ſoufferte.

Nihil corpus ſentit in nerve, cùm animus in Cœle eſt. Idem. lib. ad Martyr.

Le corps du Martyr ne ſent aucune douleur ſur le chevalet, lorſque ſon eſprit élevé dans le Ciel, s'occupe tout entier du bonheur qu'il y attend.

Non licet nobis unâ die ſine patientiâ manere. Idem. lib. de patientiâ.

Il ne nous eſt pas permis à nous autres Chrétiens de paſſer un ſeul jour, ſans ſouffrir quelque choſe avec patience.

In inſidiis, & calumniis injuriam non patimur, ſed illi qui faciunt. Chryſoſt. homil. 68. ad Pop. Antioch.

Dans les pieges qu'on nous tend, & dans les calomnies qu'on nous fait, ce n'eſt pas nous qui en ſouffrons quelque tort, c'eſt ceux-là mêmes qui nous procurent ces maux.

Quando Deus dat alicui ut mortuos ſuſcitet, minus dat, quàm cum dat donum patiendi; pro miraculis enim debitor ſum Deo, pro patientiâ debitorem habeo Chriſtum. O rem admirandam! & donat mihi, & ſuper hoc debet ipſe mihi. Idem in Epiſt. ad Philipp.

Lorſque Dieu donne à quelqu'un la puiſſance de reſſuſciter les morts, il lui fait une faveur moins conſiderable, que lorſqu'il lui accorde de ſouffrir pour ſon amour ; car enfin je ſuis uniquement redevable à Dieu pour le pouvoir qu'il me donne de faire des miracles ; mais quand je ſouffre, JESUS-CHRIST même eſt mon débiteur ; & ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'il me donne, & qu'il m'eſt redevable du préſent qu'il me fait.

Vinctum eſſe propter Chriſtum præclarius eſt quàm eſſe Apoſtolum. Si quis amore Dei uritur, novit vim vinculorum, maluerit eſſe vinctus propter Chriſtum, quàm habitare Cœles. Idem. homil. 8. in Epiſt. ad Epheſios.

Etre dans les fers pour JESUS-CHRIST, eſt quelque choſe de plus glorieux que d'être un Apôtre. Si quelqu'un a un ardent amour pour le Sauveur, celui-là connoît la vertu des liens, qui le font ſon captif ; & il préfereroit l'honneur d'être enchaîné pour ſa querelle, à celui d'être habitant du Ciel.

Si quis mihi daret totum Cœlum, aut Pauli catenam, ego illam præferrem. Idem. Ibidem.

Si quelqu'un m'offroit le bonheur des Bienheureux dans le Ciel, ou la chaîne dont ſaint Paul fut lié pour JESUS-CHRIST, je ne craindrois point de la lui préferer.

Etiamſi pati nullam aliam haberet mercedem ; hoc ſolùm eſt magna merces, & ſufficiens remuneratio, gravia pati propter Deum qui amatur. Idem. Ibidem.

Quand il n'y auroit point d'autre récompenſe des ſouffrances qu'on endure pour Dieu, que l'honneur ſeul de ſouffrir pour une ſi bonne cauſe ; c'eſt la plus grande & la plus juſte récompenſe que l'on puiſſe eſperer de ſouffrir pour un Dieu qu'on aime ardemment.

Gratia verè maxima, dignum cenſeri propter Chriſtum aliquid pati, & corona verè perfecta, & merces, futurâ retributione non minor. Idem homil. ſuper orat. Annæ.

C'eſt une inſigne faveur d'être jugé digne de ſouffrir pour JESUS-CHRIST ; c'eſt une couronne, & une récompenſe, qui n'eſt pas d'un moindre prix que celle que nous recevrons un jour dans le Ciel.

Magna dignitas & multa, regne, conſu-

C'eſt une grande & éminente dignité, que

lætu, univerſiſque major, pro Chriſto ligari Idem in illud D. Pauli, obſecro vos ego vinctus in Domino ubi agit fuſius de vinculis Pauli.

Nihil hac linguâ ſanctius, quæ in adverſis Deo gratias agit; certè non inferior eſt linguâ Martyrum, utraque pariter coronatur. Idem Homil. 8. in Epiſt. ad Coloſſ.

d'être lié & chargé de chaînes pour la cauſe de JESUS-CHRIST.

Il n'y a rien de plus ſaint que la langue qui benit Dieu, & qui lui rend d'humbles actions de graces dans l'adverſité; elle ne cede en rien à celle des Martyrs, qui l'ont confeſſé dans les tourmens, & l'une & l'autre merite une pareille couronne.

Job ille pugil pietatis, Athleta orbis, ſicut adamas quidam omnes impetus ferre potuit. Idem homil. 23. in Geneſ.

Job ce vaillant défenſeur de la pieté, cet Athlete qui a merité l'admiration de tout le monde, étoit comme un diamant à l'épreuve de toute la violence du demon.

Philoſophi omnem ſapientiæ oſtentationem de patientiâ præferunt. Tertull. lib. de Patientiâ.

Les Philoſophes font une vaine oſtentation de leur ſageſſe, par le moyen de la patience.

Job jacebat corpore in ſterquilinio, ſed animo habitabat in cœlo, conſumebatur vermibus; qui ſpiritus ſuperabat immundos. Caſſiod. in Pſalm. 37.

Le ſaint homme Job étoit de corps ſur un fumier, pendant qu'il étoit d'eſprit dans le Ciel; il étoit rongé des vers, pendant qu'il triomphoit des eſprits immondes, qui l'avoient reduit en cet état.

Tempora patiendi non poteſt prævenire felicitas regnandi. S. Leo. de Transfig. Domini.

Le temps de joüir du royaume, ne doit pas prévenir le temps deſtiné à ſouffrir dans cette vie.

Feliciter ſunt miſeri, quos conſtat non meruiſſe quæ perferunt. Hildebert. Epiſt. 39.

Ceux-là peuvent être appellez heureuſement miſerables, qu'on ſçait n'avoir point merité les maux qu'ils ſouffrent.

Vera patientia eſt pati vel agere contra quod libeat, ſed non contra quod liceat. Bernard. lib. 2. de Conſiderat.

La véritable patience conſiſte à ſouffrir, ou à agir contre ce qui nous plaît, mais non pas contre nôtre devoir.

Sunt alii mites, ſed quamdiu dicitur, vel agitur pro eorum arbitrio; ſed quàm longè ſunt à patientiâ apparet, ſi levis oriatur occaſio. Idem in quodam Serm.

Il y en a qui paſſent pour être doux & patiens, mais c'eſt tandis qu'on ne dit & qu'on ne fait rien que ce qui leur plaît; mais à la moindre occaſion qui les choque, on reconnoît combien ils ſont éloignez de la véritable patience.

Quomodo ſtellæ in nocte lucent, in die latent; ſic vera virtus quæ ſemper in proſperis non apparet, in adverſis eminet. Idem ſuper Cantic.

Comme les étoiles luiſent durant la nuit, & ſe cachent durant le jour, de même la vraye vertu, qui ne paroît pas toûjours dans la proſperité, éclate & brille dans l'adverſité.

Sanè Chriſtianus quodammodo eſſe deſinit, qui in hoc poſitus ut perferret, nihil perfert. Salvian. contra Gent.

Celui-là ſans doute ceſſe en quelque maniere d'être Chrétien, qui ne ſouffre rien en ce monde, où il n'eſt que pour ſouffrir.

Qui eſt magis patiens, magis eſt ſapiens. S. Thomas. lib. de Cond. Principum. c. 34.

Celui qui eſt le plus patient, eſt celui qui eſt le plus ſage.

Mirabilis res eſt patientia, quæ tanquam in tranquillo portu animum conſtituit, eumque & ab adverſis ventis, & fluctibus tempeſtatum liberum reddit. S. Chryſoſt. homil. 83. in Joan.

La patience eſt une choſe admirable, qui met l'eſprit dans une ſituation tranquille, & comme dans un port aſſuré, où il eſt à couvert de tous les vens contraires, des flots & des tempêtes de la mer orageuſe de ce monde.

Non eſt verus patiens qui non pati vult, niſi quamdiu ſibi viſum fuerit, & à quo ſibi placuerit. Lib. de Imitatione Chriſti. l. 3. c. 19.

Celui-là n'eſt pas veritablement patient, qui ne veut ſouffrir qu'autant qu'il lui plaît, & de qui il lui plaît.

Crux ſemper parata eſt, & ſemper te expectat, non potes effugere, quocumque cucurreris, quia quocumque ieris, teipſum te-

La croix vous eſt préparée, & vous attend par tout; vous ne l'éviterez pas en quelque lieu que vous fuïez; parce que vous la portez en

cum portas, & ſemper teipſum invenis, converte te ſupra, converte te infra, converte te extra, converte te intra, & in omnibus invenies crucem. Idem. l. 2. c. 12.

Si pati non vis, recuſas coronari: ſi autem coronari deſideras, certa viriliter, ſuſtine patienter; ſine labore non pervenitur ad regnum. Ibidem.

Parum eſt quod tu pateris in comparatione eorum, qui tam multa paſſi ſunt: oportet te igitur aliorum graviora ad mentem reducere, ut levius feras tua minima. Ibidem.

Meritò deberes libenter modicum pati pro Chriſto, cùm multi majora patiantur pro mundo. Idem. lib. 2. c. 12.

Crux Chriſti clavis eſt Paradiſi. Chryſoſt. homil. in Evang. Luc. de Divite.

Delicatus es miles, ſi vis gaudere cum ſecuro, & poſtea regnare cum Chriſto. Sanctus Hieronym. Epiſt. ad Heliod.

Tolle Martyrum certamina, tuliſti coronas: tolle cruciatus, tuliſti beatitudines. S. Ambroſ. l. 4. in Luc. c. 4.

Vis deſideriorum facit tolerantiam laborum & dolorum; & nemo, niſi pro eo quod delectat ſponte ſuſcipit ferre quod cruciat. Auguſt. in lib. de Patientiâ.

vous-mêmes : tournez vous de tous les côtez tant qu'il vous plaira, vous ne trouverez nul endroit qui ſoit exempt de croix.

Si vous refuſez de ſouffrir, vous refuſez la couronne qui eſt dûë aux ſouffrances, & ſi vous le ſouhaitez, reſolvez-vous donc à combatre avec courage, & à ſouffrir patiemment ; ſans travail on n'arrive point au royaume celeſte.

Les maux que vous ſouffrez ſont bien légers, ſi on les compare au grand nombre & à la violence des maux de tant d'autres : ſongez à cela, pour adoucir vos petites peines.

Vous auriez un juſte ſujet de ſouffrir un peu pour Dieu, pendant que vous voyez tant de perſonnes ſouffrir beaucoup pour le monde.

La croix du Fils de Dieu, eſt la clef qui ouvre le Paradis.

Vous êtes un ſoldat trop ami des délices, ſi vous prétendez gouter les joyes du ſiécle, & avoir enſuite place au royaume de JESUS-CHRIST.

Si vous ôtez aux Martyrs leurs combats, vous leur ôtez leurs couronnes ; ôtez leurs tourmens, vous les privez du bonheur qu'ils ont merité.

La grandeur du déſir qu'on a d'obtenir un bien, fait qu'on ſouffre pour l'obtenir ; & perſonne ne ſe réſout à ſouffrir ce qui l'afflige, ſi ce n'eſt pour poſſeder quelque autre choſe qui lui ſoit agreable.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce que l'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce ſujet de la Patience & des Afflictions.

Définition de la patience.

2. 2. *queſt.* 136.

LEs Docteurs donnent pluſieurs définitions de la patience ; les uns par rapport à ſa nature, les autres par rapport à ſes effets, & au beſoin que nous en avons. C'eſt, dit ſaint Thomas, une vertu qui ſoûtient l'ame, contre les mouvemens de la triſteſſe cauſée par le mal préſent, & qui les réprime, ou les modere, empêchant que l'ame ne s'y laiſſe accabler ; qu'elle ne s'en plaigne ſans modération, ou qu'elle faſſe rien qui ſoit contraire à la raiſon.

Les Philoſophes payens qui ne l'ont connuë que comme une vertu morale, en donnent une autre définition, qui eſt aſſez communement reçûë ; c'eſt, diſent-ils, une vertu qui nous fait ſouffrir volontairement, & long-temps, les choſes les plus difficiles, & les plus terribles, par un honnête motif, ou pour l'utilité qui nous en revient. *Patientia eſt honeſtatis aut utilitatis causâ rerum arduarum, aut terribilium voluntaria & diuturna perpeſſio.* 1°. Elle doit être volontaire, parce que ſans cela ce ne peut être une vertu. Ce qui fait dire au Prince des Apôtres, que nous ne devons pas ſouffrir comme les criminels, qu'on punit malgré qu'ils en ayent. 2°. Il faut ſouffrir pour un ſujet honnête, pour ſa patrie, pour le bien public, pour la foy, ou pour la juſtice. On ajoûte qu'elle doit être de longue durée ; parce que ſouffrir un mal paſſager, n'eſt pas proprement la vertu de patience.

Cicer. 2. Rhetor.

La patience eſt ſubordonnée à la force.

Ibid. art. 4.

Cette vertu eſt ſubordonnée à la force, comme une eſpece, ou aſſociée comme une aide ; ſelon le ſentiment de ſaint Thomas, les raiſons qu'il en aporte ſont, 1°. parce qu'elle rend l'homme victorieux de lui-même ; ce qui a fait dire à Salomon que l'homme patient eſt préferable à l'homme fort, & que celui qui eſt maître de ſes paſſions vaut mieux que celui aſſiege les villes, & qui les obligé à ſe rendre, 2°. parce que c'eſt un acte d'une grande force, & d'un courage non commun, d'emporter le Ciel par violence, comme parle le Sauveur dans ſaint Matthieu, ch. 4. 3°. parce que c'eſt ce qui dompte & qui réprime la colere, lorſqu'elle ſe ſouleve dans les maux qu'on nous fait ſouffrir.

D'où nous viennent les occaſions de ſouffrir.

La patience chrêtienne, dont il eſt icy queſtion, ſe peut conſiderer par rapport à trois ſortes de ſouffrances, ou de travaux qui ſont aſſez ordinaires dans le cours de la vie humaine. Les prémieres ſouffrances ſont celles que Dieu nous envoye pour éprouver nôtre vertu, ou pour augmenter nôtre mérite, & enſuite nôtre récompenſe : les ſecondes ſont celles que le démon nous procure par les perſécutions qu'il nous ſuſcite, pour nous décourager, & nous faire tomber dans l'impatience & dans le murmure : & les troiſiémes enfin nous viennent de la part des hommes, qui croient ſouvent rendre un grand ſervice à Dieu, de traverſer nos deſſeins, & de nous faire ſentir les effets de leur indignation & de leur colére.

On

On peut encore diſtinguer la patience en autant d'eſpeces, qu'il y a de differentes ſortes de maux qui nous arrivent, & qu'un Chrêtien doit ſouffrir patiemment, de quelque part qu'ils viennent. La premiere eſt dans les biens de fortune, dont la perte nous eſt ſenſible ; car alors au lieu des plaintes & des murmures, nous devons avoir en la bouche ces paroles du ſaint homme Job : *Dominus dedit, Dominus abſtulit, ſit nomen Domini benedictum.* La ſeconde eſt dans les maux du corps, ſçavoir dans les maladies, dans la ſoif, la faim, les douleurs, & les plus fâcheuſes incommodités, qui font perdre patience à ceux qui n'ont qu'une médiocre vertu. La troiſiéme, dans la perte de ſon crédit & de ſa réputation, dans les calomnies, les affronts, les outrages qu'on nous fait ; ou dans les humiliations qui nous arrivent. La quatriéme dans les maux de l'eſprit, dans les chagrins, les triſteſſes, les inquietudes les craintes, les troubles, &c. La cinquiéme enfin dans les maux qui arrivent aux perſonnes qui nous ſont cheres ; l'éloignement ou la perte de nos proches, de nos amis, & dans leurs infortunes auxquelles nous prenons part. Toutes ces adverſitez ſont l'objet & le ſujet de la patience, & c'eſt à quoi nous devons nous préparer, pour acquerir la vertu de patience.

Quels ſont les maux que nous avons à ſouffrir en ce monde. *Job.* 1.

Les actes de cette vertu, ſont 1°. ſe taire, & s'empêcher de murmurer dans les afflictions qui nous arrivent, quelque fâcheuſes & imprevûës qu'elles puiſſent être ; c'eſt ainſi qu'en uſoit le ſaint Roy David : *obmutui, & non aperui os meum, quoniam tu feciſti.* 2°. Attribuer à nos péchez ces accidens, & croire qu'ils en ſont la juſte punition, comme firent les freres du Patriarche Joſeph ; *meritò hæc patimur, quia peccavimus in fratrem noſtrum.* 3°. Ne ſe point diſculper en ces occaſions, ni rejetter la faute ſur un autre, ni même s'excuſer lorſqu'on nous accuſe d'en être la cauſe. 4°. Ne point ſouhaiter d'être délivré du mal que nous ſouffrons, que lorſqu'il plaira au Seigneur, ou ſi l'on demande que ce calice ſoit éloigné de nous, que ce ſoit avec une parfaite réſignation à ſa divine volonté, comme fit le Sauveur dans le jardin des Olives. 5°. Rendre graces à Dieu dans nos afflictions, comme d'un bienfait d'où nous pouvons tirer de grands avantages : ce qui a fait dire à ſaint Jerôme, que les Juifs & les Idolatres mêmes ont coûtume de rendre grace à Dieu ou aux hommes, pour les biens qu'ils en reçoivent ; mais qu'il n'y a que les Chrétiens qui remercient Dieu, pour les miſeres qu'ils ſouffrent, & pour les fâcheux accidens qui leur arrivent, *pro calamitatibus ac miſeriis, ſoli Chriſtiani.* 6°. prier Dieu pour ceux qui nous perſécutent, ou qui ſont la cauſe de nos ſouffrances, *orate pro perſequentibus vos.*

Les principaux Actes de patience. *Pſalm.* 38. *Geneſ.* 42. *In cap.* 5. *Epiſt. ad Epheſ.* *Matth.* 5.

Comme cette vertu eſt plus parfaite dans les uns que dans les autres ; on y diſtingue particulierement trois degrez, qui en font pratiquer les actes avec plus ou moins de perfection. Le premier eſt de ſouffrir les maux qui nous arrivent avec quelque égalité d'eſprit, ſans murmure & ſans plaintes, qui marquent la repugnance qu'on a à ſouffrir ; en ſorte qu'on ne voudroit pas être délivré du mal qu'on endure, par quelque moyen injuſte. Le ſecond eſt une entiere & parfaite ſoûmiſſion à la volonté de Dieu, dans tout ce qui nous arrive par ſes ordres, & le recevoir de ſa main. Et le troiſiéme conſiſte à ſouffrir ces maux, ces adverſitez, & ces accidens fâcheux, non ſeulement avec réſignation, mais encore avec joye ; en ne les conſiderant pas comme des maux, mais comme de véritables biens ; parce qu'en effet la patience les rend tels, c'eſt le

Les degrez de cette vertu.

c'eſt le conſeil que l'Apôtre ſaint Pierre donnoit aux prémiers Chrétiens, de ſe
1. Petr. c. 4. réjoüir dans leurs afflictions. *Communicantes Chriſti paſſionibus gaudete.*

Motifs de ſouffrir patiemment.

Les motifs que nous avons de ſouffrir pour Dieu, ſont auſſi en grand nombre; voicy les principaux, que l'on peut prendre même pour autant de ſujets ou de points de Diſcours. Le premier eſt la gloire & la récompenſe qui nous
Matth. 5. eſt preparée dans le Ciel. *Beati qui perſecutionem patiuntur.. quoniam ipſorum eſt regnum cœlorum.* Le ſecond eſt que par là, on ſe rend ſemblables à Dieu même, qui eſt patient, & qui fait du bien à ceux même qui l'offenſent.
Ibidem. *Orate pro perſequentibus & calumniantibus vos, ut ſitis filii patris veſtri, qui ſolem ſuum oriri facit ſuper bonos & malos.* Le troiſiéme eſt l'exemple de JESUS-CHRIST, qui a voulu, comme parle Tertullien, ſe raſſaſier du plaiſir de la patience, en ſouffrant les tourmens les plus atroces, & les ignominies les plus outrageantes. Le quatriéme la vûë de nos pechez, qui ont merité une plus ſevere punition: car enfin peut-on ſe plaindre d'un mal, quelque grand qu'il ſoit, quand on penſe qu'on a merité l'Enfer, & un malheur éternel? Le cinquiéme que nous nous ſanctifions par les ſouffrances, & que c'eſt une occaſion de témoigner au Seigneur nôtre amour; toutes les autres preuves étant ſuſpectes, ou équivoques.

Les ſouffrances ſont une marque de Predeſtination.

C'eſt le ſentiment des Saints Peres & des Docteurs, que les afflictions que Dieu nous envoye, & que l'on ſouffre patiemment, ſont une aſſûrance morale de nôtre ſalut, & même la plus grande que nous en puiſſions avoir en cette vie, à moins d'une révelation expreſſe. Les raiſons qu'ils en apportent, ſont 1°. la reſſemblance que nous avons en cet état avec JESUS-CHRIST, ſelon cette parole de ſaint Paul: *que tous ceux que Dieu a prédeſtinez doivent être ſemblables à Jeſus-Chriſt.* Or jamais nous n'avons des traits mieux marquez de cette reſſemblance qu'en ſouffrant comme lui; ce qui a fait dire à Tertullien,
L. De patientia. que nous nous égalons en quelque maniere à luy. *Coæquari paſſionibus Chriſti.* 2°. La ſeconde raiſon ſe prend de la conduite de la Providence à l'égard des Predeſtinez, Dieu ayant voulu qu'ils méritaſſent la gloire qu'il leur a deſtinée, particulierement par cette voye, d'où l'on peut former ce raiſonnement; nous nous tenons aſſurez d'arriver à un terme, quand nous prenons le chemin qui y conduit, & que tous les autres ont pris pour y parvenir: or ce chemin eſt la croix & l'affliction; car c'eſt celuy que le Sauveur a pris luy même, & enſuite tous les Saints aprés luy. La troiſiéme c'eſt que les ſouffrances ſont comme une condition,
2. ad Timoth. 2. ſous laquelle Dieu nous a promis la gloire. *Nemo coronabitur niſi qui legitimè certaverit. Si compatimur, ut & conglorificemur*: donc comme ſans accomplir cette
Ad Roman. 8. condition, c'eſt inutilement que nous prétendons à la gloire, auſſi aprés l'avoir accomplie, nous avons droit d'y prétendre.

Differentes ſortes de perſonnes qui ſouffrent.

Il y a particulierement quatre ſortes de perſonnes qui ſouffrent; mais qui néanmoins ne ſouffrent pas toutes avec le même courage. Les prémiers ſouffrent beaucoup, mais c'eſt par contrainte, & avec regret, & qui témoignent en cela plus de lâcheté que de force. Les ſeconds ſouffrent librement, mais par opiniâtreté, ou par imprudence, ou pour un mauvais ſujet; & c'eſt plûtôt un vice, ou un défaut de vertu, qu'une action de force. Les troiſiémes ſouffrent volontiers, pour un bon ſujet, & de grands travaux, avec patience; & ceux là, ont veritablement de la force & du courage. Enfin il y en a qui ſont prêts de ſouffrir tout ce qu'il y a de plus rude & de plus pénible, & qui cependant ſouffrent peu, ou preſque rien, dans les occaſions; ſoit que cela vienne de l'ardeur de leur cou-

rage, qui fait qu'ils ne ſentent preſque pas les diffieultez, qui accablent les autres, ou d'une abondance de graces & de conſolations, qui adouciſſent leurs peines; & ceux là ſont les plus Saints & les plus heureux; parceque c'eſt une plus grande habitude de vertu, & de patience.

Raiſonnement de S. Auguſtin ſur les ſouffrances.

Le raiſonnement de ſaint Auguſtin eſt ſolide & conſolant, pour adoucir nos ſouffrances : ou je pourrai dit-il ſurmonter les peines qui ſe rencontrent dans le ſervice de Dieu, ou je ne le pourrai pas. *Quod patimur aut vinci poteſt, aut vinci non poteſt.* Si je le puis ſurmonter, & que ce ne ſoient pas des peines inſoutenables, avec quelques efforts j'en viendrai à bout, & il ſeroit bien honteux pour moy qu'elles m'arrêtaſſent. *Si vinci poteſt, facile extinguitur.* Si je ne les puis pas ſurmonter, & que ce ſoient des peines qui m'accablent, j'y mourrai, mais cette mort précieuſe en m'ôtant une vie paſſagere & triſte, ne ſervira qu'à me faire vivre plûtôt d'une vie glorieuſe, & immortelle. *Si vinci non poteſt, vitam non adimit, ſed accelerat.*

L'acte principal de la force conſiſte à ſouffrir. 2. 2. *queſt.* 133. *art.* 6.

C'eſt le ſentiment de ſaint Thomas, & des Theologiens après lui, que le principal acte de la force eſt de ſouffrir, parce qu'il faut pour cela plus de courage & de vertu que pour agir; en effet, dit ce Saint Docteur, quand on agit, on montre qu'on ne craint point la peine, & qu'on ſe tient plus fort que l'ennemi qu'on attaque; on le prend à ſon avantage : mais quand on ſoûtient, qu'on reſiſte, qu'on ſouffre ſans ceder à la violence du mal, dont on ſeroit accablé, ſi l'on n'avoit une generenſe patience; on triomphe alors avec plus de gloire en combatant avec tout le déſavantage; c'eſt pourquoy un Apôtre nous aſſure que c'eſt la patience qui remporte le prix, & qui merite le triomphe.

Nous ne ſouffrons en ce monde, que par les ordres de la Providence, & tout ce que nous appellons accidens fâcheux n'arrive que par la volonté de Dieu. *Apocal.* 3.

C'eſt plûtôt un article de Foi, qu'une verité Theologique, que tout ce qui nous arrive de fâcheux & d'affligeant, de quelque part qu'il vienne, ne nous arrive que par la permiſſion de Dieu, & par conſequent, rien qu'il ne ſcache, & qu'il ne veüille, & cela pour les deſſeins qu'il a ſur nous, leſquels, quoy qu'ils nous ſoient le plus ſouvent inconnus, ſont toûjours tres-juſtes, quand ce ne ſeroit que pour éprouver, ou pour faire davantage éclater nôtre vertu, comme il fit à l'égard du Saint homme Job, ce qui a fait dire à ſaint Auguſtin, *quidquid in hac vitâ acciderit, noveris non eſſe niſi de voluntate ipſius, de ordine ipſius, de nutu ipſius.* Convaincus comme nous le devons être de cette verité, par le témoignage du ſaint Eſprit, en tant d'endroits de l'Ecriture, nous pouvons en tirer deux puiſſans motifs de conſolation. Le premier c'eſt d'être aſſurez, que Dieu ſçait & connoit nos peines, & par quel motif nous ſouffrons. *Scio tribulationem tuam*, dit-il dans l'Apocalypſe. C'eſt ce que les hommes ignorent le plus ſouvent, & dont ils ne s'inquiétent guere : mais Dieu, ſçachant mieux que nous-mêmes ce que nous ſouffrons pour lui, il ne peut manquer de nous en ſçavoir gré, & de nous en tenir compte. Le ſecond motif de conſolation, c'eſt de ſçavoir que les accidens qui nous arrivent de la part de Dieu, qui ſçait ce qu'il nous faut, & ce qui nous eſt le plus ſalutaire; non pas qu'il approuve le mal, & les outrages qu'on nous fait, mais parce qu'il les permet pour nôtre bien; de maniere que nous devons plûtôt enviſager la cauſe ſuperieure, qui les ordonne & qui les a permis, que la cauſe prochaine qui nous fait ſouffrir, & dont Dieu ſe ſert pour les juſtes deſſeins qu'il a ſur nous.

Dieu connoît nos forces & juſqu'où nôtre patience peut aller.

Une autre verité, dont nous ne devons pas être moins perſuadez; c'eſt que Dieu ſçait bien ce que nous pouvons, & ce que nous ſommes capables de

ſouffrir, il connoit nôtre foibleſſe, la portée de nôtre eſprit, l'étenduë de nos forces, il y porportionne la croix qu'il nous met ſur les épaules; s'il nous reconnoiſſoit plus forts, il nous en donneroit de plus peſantes, & comme il ſçait juſqu'où nôtre patience peut aller, s'il nous ſentoit plus foibles, il nous en donneroit de plus legeres. C'eſt pourquoy nous devons être aſſurez qu'il ne ſouffrira pas que nous ſoyons tentez, comme parle l'Apôtre, au deſſus de nos forces: c'eſt-à-dire que nous ſoyions accablez ſous le poids d'une affliction ou d'une douleur ſi ſenſible, que nous ne puiſſions la ſupporter: c'eſt ainſi à meſure que nos ſouffrances croiſſent & s'augmentent, que nous devrions redoubler nôtre confiance, & lui adreſſer cette priere d'un grand Saint. *Domine auge dolorem, ſed auge patientiam.*

Il n'y a point de vertu veritable & ſolide, qui n'ait paſſé par l'épreuve de l'affliction.

C'eſt une remarque aſſez commune, mais qui ne merite pas moins nos reflexions, qu'elle a merité celle des Saints Peres & des Docteurs, que les afflictions, les adverſitez, & tous ces fâcheux accidens, ſont appellez dans l'Ecriture du nom de Tentation. *Tentavit Deus Abraham... quia acceptus eras Deo, ideo neceſſe fuit ut tentatio probaret te*, &c. Ce qui ſignifie en ces endroits, une épreuve que Dieu a voulu faire de la vertu de ces grands hommes, Abraham, Job, & Tobie: Mais la conſequence qu'en tirent les maîtres de la vie ſpirituelle, c'eſt qu'il n'y a point de vertu ſolide, & ſur laquelle on puiſſe compter, qui n'ait paſſé par cette épreuve, car outre ce qu'on infere de ce que Dieu dit à Abraham après l'avoir éprouvé de la ſorte. *Nunc cognovi quod times Deum*, & de ce que le Demon diſoit à Dieu, en le ſollicitant d'éprouver la vertu du ſaint homme Job, par cette voye, nous pouvons dire, & l'experience ne le fait voir que trop ſouvent, que la pluſpart des chrétiens n'ont qu'une vertu feinte & apparente, & que l'affliction fait connoître ce qu'elle eſt en effet, comme on reconnoît & on éprouve l'or, dans la fournaiſe, c'eſt la comparaiſon dont ſe ſert le ſaint Eſprit. *Tanquam aurum in fornace probavit eos.*

Geneſ. 22. *Tob.* 12. *Geneſ.* 22. *Sapient.* 3.

C'eſt la tribulation qui fait les grands SS & les grandes vertus.

On peut encore aſſûrer avec les Theologiens myſtiques, que la tribulation met les derniers traits de perfection à la vertu, & à la ſainteté: de ſorte qu'elle eſt comme le dernier coup de pinceau que Dieu donne à l'image, & à la reſſemblance de ſon Fils, qu'il veut former en nous; c'eſt pourquoy quand il veut élever quelqu'un à un haut degré de ſainteté, c'eſt par là d'ordinaire qu'il acheve ſon ouvrage; d'abord il le traîte doucement, & enſuite il le met à de plus fâcheuſes épreuves, & enfin l'expoſe aux perſecutions les plus furieuſes. Ce procedé de Dieu doit déſabuſer le commun des hommes, qui s'imaginent que dés qu'ils commencent à ſervir Dieu, il les doit affranchir de toutes les miſeres, & de toutes les traverſes de cette vie. C'eſt pourquoy, ſuivant la remarque des Sages, Dieu n'envoye qu'aux parfaits les grandes afflictions, les grands travaux, les grandes perſecutions; parce que c'eſt dans la tribulation, que la vertu ſe perfectionne. *Nam virtus in infirmitate perficitur.*

2. *ad Cor.* 12.

L'affliction nous donne une aſſurance morale de nôtre ſalut, quand on la ſouffre patiemment.

Par le moyen des afflictions ſouffertes pour Dieu, nous avons une eſperance bien fondée, & une aſſurance moralement certaine de nôtre ſalut. 1°. à cauſe que l'affliction eſt la matiere de la patience, qui eſt le plus ſûr moyen de nous ſauver. 2°. à raiſon des graces & des faveurs particulieres que Dieu fait à ceux qui ſouffrent pour ſon amour, c'eſt le ſentiment de l'Egliſe, qui ne demande point d'autres preuves pour déclarer Saints les Martyrs, ceux qui ont enduré la mort pour la deffenſe de la foy, ou qui ſont morts des miſeres, & des perſecutions qu'ils ont ſouffertes pour Dieu.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels & des Predicateurs modernes, ſur les ſouffrances & ſur la Patience dans les afflictions.

LEs travaux & les miſeres de cette vie ne ſont pas de purs châtimens ; car le coupable en ſouffrant la peine qui lui eſt duë, ne merite par juſtice aucune récompenſe ; mais le fils de Dieu voulant faire de cet éxil auquel nous avons été condamnez, une carriere glorieuſe pour nous, lui a ôté le nom de ſupplice, & lui a donné le nom de combat ; & il la encore ennobli lui même, par ſon exemple, & par la dignité de ſa perſonne : deſorte que celui qui ſouffre le plus & le mieux, obtient la plus belle couronne. *Livre intitulé, Les ſouffrances de nôtre Seigneur ; Traduit par le P. Alleaume de la Compagnie de Jeſus.*

On peut rendre meritoires toutes les ſouffrances de cette vie.

Il y a deux choſes dans l'homme, dont toutes les créatures ſont indignes, & qui ne doivent être données qu'à Dieu ſeul : ſçavoir le cœur & le ſang, aimer & ſouffrir ; car JESUS-CHRIST a tellement relevé la valeur des ſouffrances, qu'elles ſont devenuës plus précieuſes, non ſeulement que tous les biens de la terre, mais que les faveurs mêmes les plus rares du Ciel. C'eſt donc un étrange aveuglement que de ſouffrir pour le monde, & d'employer une choſe ſi ſainte à des uſages ſi prophanes, qui nous en font perdre tout le fruit, & qui ne ſervent ſouvent qu'à nous rendre plus criminels. *Le même.*

On ne doit ſouffrir proprement que pour Dieu, & pour ſon amour.

Jamais les Saints n'ont été plus conſolez, que lors qu'ils ſe ſont plus abandonnez aux ſouffrances ; ſouffrir pour JESUS-CHRIST étoit le comble de leur joye, comme il le devoit être de leur gloire. Les Apôtres & les Martyrs ont vû le jour de leur mort comme le jour de leur triomphe ; les hontes & les ignominies qu'ils enduroient pour le nom de JESUS-CHRIST, étoient pour eux des marques & des caracteres d'honneur. *Ibant gaudentes à conſpectu Concilij, quoniam digni habiti ſunt pro nomine Jeſu contumeliam pati.* Les priſons où on les reſſerroit, n'étoient jamais trop noires, ni trop obſcures, ni les épées des bourreaux trop tranchantes, ni les chaines trop péſantes, & jamais les braſiers qu'on allumoit pour les réduire en cendres, n'étoient trop ardens. *L'abbé de la Trappe, dans l'explication de la regle de ſaint Benoit.*

Les conſolations dans les ſouffrances.

Act. 5.

Afflixi te, diſoit autrefois Dieu à ſon Peuple, par le Prophete Nahum, C'eſt ce qu'il peut dire aujourd'huy à tant de chrétiens qui ſont dans l'affliction. c'eſt moy qui t'ai affligé, c'eſt moy qui ai permis la mort de cet enfant que tu aimois trop, tu t'en prenois à ſa mauvaiſe conſtitution, & à l'ignorance du medecin ; mais c'eſt moy-même qui l'ay ravi d'entre tes bras, & j'ai retiré ma main ſi ſecretement que tu ne l'as pas vû ; *afflixi te*, Je t'ai affligé par la perte de tes maiſons & de tes biens ; tu t'en prenois à ce chicaneur, à cet homme de mauvaiſe foy, qui t'avoit ſuſcité de facheux procez, tu te trompois, c'étoit moy-même, & ce qu'il te faiſoit, n'étoit que par la permiſſion que je lui ai donnée. *Monſieur Joly, au Tome 2. de ſes Prônes.*

Les afflictions viennent de Dieu.

Nahum. 1.

Toutes nos afflictions & nos peines ſont peu de choſes.

Que ſont les miſeres de cette vie ? ſi je le demande à la nature & aux paſſions, elles me repondront qu'elles ſont longues, facheuſes, & inſupportables : mais ſi je le demande à Dieu même, qui ne ſcauroit ni nous tromper, ni être trompé, il nous dira qu'elles ne ſont preſque rien. *Ad punctum in modico dereliqui te, & in miſerationibus magnis congregabo te*, dit-il par Iſaïe. *Iſaïa c. 54.* *Ad punctum*, voilà la quantité ; c'eſt un point ſi petit, qu'on ne peut ni le voir, ni le diviſer. *In modico*, voilà la qualité ; c'eſt peu de choſe, une injure, un procez, une maladie, ce n'eſt rien à comparaiſon de l'éternité ; je t'ai abandonné en peu de choſe, & pour un moment ; mais ce court & leger abandon que produira-t'il ? une effuſion, & un débordement de ma miſericorde ſur toy ; il ſembloit que je te tournois le dos ; mais je t'ouvrois mon cœur. *Le même.*

L'affliction ou convertit ou endurcit le pécheur.

Lors que Dieu vous châtie, ou dans vôtre ſanté, ou dans vos biens, ou dans vos perſonnes, ou dans vos enfans, ou dans vôtre établiſſement, ou dans vôtre honneur, ſi vous ne reconnoiſſez pas que c'eſt là un des plus puiſſans moyens dont ſa miſericorde ſe ſert pour vous appeller à luy ; & ſi aulieu de le recevoir avec humilité, & avec réſignation, vous vous ſoûlevez inſolemment contre ſes ordres : ne faut-il pas conclurre que vous êtes endurci, ou que vous le ſerez bien-tôt ? Pourquoy ? parce qu'il faut, dit ſaint Gregoire, que l'affliction produiſe l'un de ces deux effets, ou qu'elle convertiſſe un pécheur, ou qu'elle l'endurciſſe ; qu'elle en faſſe un Saint, comme Job, ou un réprouvé comme Antiochus. Les maux préſens ne vous corrigent-ils point ? ils vous pervertiſſent, ne vous font-ils pas retourner à Dieu ? ils vous en détournent, ne vous amoliſſent-ils pas le cœur ? ils le rendent dur & inſenſible. *Le même.*

L'adverſité nous détache des biens de la terre, & nous en fait connoître le neant.

Tout convaincus que nous ſommes du neant des biens de la terre, il n'appartient qu'à l'adverſité de nous en faire une leçon fort efficace, qui deſabuſe nôtre eſprit, & qui dégage nôtre cœur. Nous ſommes tous perſuadez en general du neant & de la vanité du monde, & nous voyons ſouvent que les perſonnes qui y ſont le plus attachez, ſont les plus éloquens à expoſer la vanité de ces biens. A en juger de ce qu'ils en penſent par les portraits vifs & touchans qu'ils en font quelquefois, on les croiroit détrompez ; mais qu'il y en a peu dans la proſperité, dont les maximes gueriſſent l'eſprit ; & après que chacun a raiſonné ſur la fragilité des choſes humaines, la paſſion l'emporte toûjours ſur le raiſonnement : Or l'adverſité nous applique perſonnellement les principes generaux ; elle nous les rend propres, & par une experience évidente, qui ſeule a la force de détacher le cœur, elle nous fait ſentir ces veritez qui nous étoient comme étrangéres. On ne vous dit plus en général que la ſanté eſt un bien fragile, ſur lequel il y a peu de fond à faire ; que les temperamens les plus robuſtes ſont alterez par les plus legers accidens. Alors il eſt inutile en général de dire, qu'il ne faut pas tellement faire dépendre nôtre deſtinée des Grands, que nous mettions en eux nôtre confiance & tout nôtre appui. Dans la proſperité toutes ces leçons faiſoient peu d'impreſſion ſur nôtre eſprit ; la diſgrace des autres n'eſt pas pour nous une inſtruction, ou un avertiſſement ; il ſemble au contraire qu'elle nous donne un nouvel aſcendant ſur eux, en nous regardant comme des perſonnes privi-

légiées, mais la froideur d'un maître qui commence à retirer ſa confiance, la faveur d'un nouveau venu qui s'empare de l'eſprit du Prince, une diſgrace éclatante qui change la face des choſes, la perfidie d'un ami qui nous manque au beſoin; tout cela ne nous dit-il pas plus efficacement, que nous ne devons pas nous appuyer ſur les hommes? Ce n'eſt pas ſeulement l'Apôtre qui nous avertit de ne pas mettre tout nôtre eſpérance dans les richeſſes, que c'eſt un fond toûjours incertain: lorſque nos affaires vont bien, nous nous flattons que nous ne manquerons jamais; mais la perte d'un procez, la ſuppreſſion d'une charge, des années ſteriles; toutes ces choſes nous font connoître le peu de fond qu'il y a à faire ſur les proſpéritez temporelles, & une voix interieure nous fait entendre ces paroles du Prophete, ſoit que les richeſſes vous viennent en abondance, ſoit qu'elles vous échappent par leur fragilité, n'y attachez point vôtre cœur. *Tiré des eſſais de Sermons pour l'Avent, dans le ſecond Dimanche.*

Les réprouvez s'endurciſſent ſous les fleaux de la Juſtice divine, au lieu de ſe convertir.

Je vois dans l'Ecriture un malheureux Prince, qui marque par ſa diſpoſition celle des pécheurs endurcis, que Dieu afflige par mille diſgraces, pour les dégouter des choſes de ce monde, & les attirer à ſon ſervice: mais qui s'endurciſſent ſous les coups de la Juſtice divine. Ce Prince rebelle à la voix de Dieu étoit Pharaon, il voyoit toute la nature en fureur contre lui; les élemens armez, les foudres qui grondoient ſur ſa tête, Dieu le menaçoit de toutes parts, la mort dépeuploit les Etats de ce malheureux Roy. Cependant parmi ce déſordre univerſel des créatures; il tombe dans l'inſenſibilité, il endurcit ſon cœur, & devient ſourd à toutes ces ménaces: n'eſt-ce pas la diſpoſition malheureuſe de tant de pécheurs obſtinez, qui s'endurciſſent contre la voix de Dieu, qui les appelle par les afflictions, & par ſes fleaux, *Vocat per flagellum correctionis*, comme parle ſaint Auguſtin. Dieu a beau ſuſciter contre eux des orages & des tempêtes, & leur faire ſouffrir des pertes & des diſgraces. Que les maladies les attaquent, que la mort les ménace, que tout ſe déclare contre eux, ils reſſentiront ces maux, il eſt vrai, comme Pharaon entendoit le bruit des grêles & des tonnerres; mais ils n'entendront pas, non plus que lui, la voix de Dieu, qui ſe ſert de toutes ces choſes pour les appeller, & les convertir à lui. *Tiré du Recüeil des Sermons choiſis par le Pere Champigni.*

Auguſt. in Pſalm. 102.

Dieu nous conſole dans nos ſoufrances.

Si vous êtes perſuadez que c'eſt un bonheur de ſouffrir, la conviction de cette vérité vous ſervira de conſolation dans vos ſouffrances. Ecoutez le grand Apôtre ſi habile dans cette matiere, par l'expérience qu'il en faiſoit: A la vérité, diſoit-il aux Chrétiens de Corinthe, nous ſommes affligez par tout, mais nous ne ſommes pas accablez; nous ſommes troublez, mais nous ne ſommes pas ſans eſperance; nous ſommes perſécutez, mais nous ne ſommes pas abandonnez; nous ſommes abbatus, mais nous ne ſommes pas perdus. *In omnibus tribulationem patimur, ſed non anguſtiamur, perſecutionem patimur, ſed non derelinquimur; dejicimur, ſed non perimus.* Ce grand Apôtre marquant avec tant d'étenduë les circonſtances de ſes perſécutions, ne témoigne-t'il pas ſentir les douceurs ſenſibles des conſolations, que verſe dans ſon cœur celui pour lequel il ſouffre? *Sicut abundant paſſiones Chriſti in nobis, ita & per Chriſtum abundat conſolatio noſtra. Eſſais de Sermons pour la Domin. Tom.* 1.

2. *ad Cor.* 4.

2. *ad Cor.* c. 5.

Dieu en nous affligeant, témoigne qu'il nous aime.

Dieu témoigne ſon amour d'une maniere bien différente de celle des hommes; ceux-ci comblent leurs amis de biens & d'honneurs ; Dieu au contraire n'envoye aux ſiens que des diſgraces & des perſécutions : d'où vient cette différence? Eſt-ce que Dieu eſt moins liberal que les hommes ? Nous ſervons un Dieu, dit l'Apôtre, qui ne ſe laiſſe jamais vaincre en liberalité. Eſt-ce que Dieu ſe plaît à exercer d'une maniere cruelle les enfans des hommes ? Vous êtes, mon Dieu, dit le Prophete, & vous ne cherchez qu'à me faire du bien. Eſt-ce enfin, que Dieu ne ſçauroit récompenſer ceux qui le ſervent ? il le peut (Chrétiens) & il le fait ; mais ce n'eſt pas en nous élevant aux honneurs de la terre, ou en nous prodiguant des biens caduques & périſſables ; ces récompenſes ſont indignes de la liberalité de Dieu, & de la fidelité de ſes ſerviteurs ; il nous réſerve des biens éternels, il veut nous plonger dans des torrens de délices. Or comme la voye des ſouffrances eſt la voye la plus ſûre qui y conduit, Dieu en envoyant des tribulations à ſes Elûs, leur donne des moyens infaillibles pour mériter ces récompenſes, & c'eſt par là qu'il nous fait connoître combien il nous aime. *Tiré d'un Sermon manuſcrit.*

Les afflictions font avancer les Juſtes dans le chemin de la vertu.

Le Juſte, c'eſt-à-dire celui qui n'a jamais perdu ſon innocence, ou qui l'a recouvrée par une ſincere converſion, le Juſte, dis-je, à quelque degré de perfection qu'il ſoit arrivé, eſt toûjours fort éloigné de celui auquel la bonté de Dieu vouloit l'élever ; quelque vertu qu'il ait, elle le trouve toûjours beaucoup au deſſous de celle qu'il exige de lui ; il lui en manque toûjours beaucoup. Or quoi de plus propre que la tribulation pour faire avancer le Juſte dans le chemin du Ciel, pour le maintenir dans ſa Juſtice, pour empêcher ſa vertu de languir, & pour la fortifier ? l'humilité auroit-elle jetté de ſi profondes racines dans vôtre cœur, ſans cette diſgrace humiliante, que Dieu vous a envoyée ? A qui devez-vous ce détachement des biens terreſtres, ſinon à la perte que Dieu a permis que vous en fiſſiez ? A qui devez-vous cette patience inſurmontable, ſinon aux infirmitez, auxquelles Dieu a voulu que vous fuſſiez aſſujetis ? Ne ſont-ce pas ces infirmitez qui vous dégoûtent du monde ? Ne ſont-ce pas elles qui vous font recourir ſi ſouvent à Dieu, qui vous réſignent à ſa volonté, dans le temps même qu'il appeſantit ſon bras ſur vous ? *Juſtus exercetur ad perfectionem*, dit ſaint Auguſtin. *Le même.*

Les biens qui nous viennent des ſouffrances, marquent que Dieu aime ceux à qui il les envoye.

Il n'appartient qu'aux ſouffrances de nous ſoûtenir dans nos devoirs ; ce ſont-elles qui nourriſſent les vertus : ce ſont-elles qui les fortifient ; ce ſont-elles qui amortiſſent tous les déſirs mal réglez, qui conſervent l'innocence, & qui nous rendent agreables aux yeux de Dieu. En effet, Chrétiens, ſi nous conſultons les ſaintes Lettres, nous trouverons que ceux que Dieu a le plus cheris, ſont ceux qu'il a le moins épargnez. N'a-t'il pas aimé d'un amour ſpécial le Patriarche Joſeph, les Prophetes Elie & Daniel, ſon Précurſeur ſaint Jean-Baptiſte, ſon grand Apôtre ſaint Paul, ſon Diſciple bien-aimé ſaint Jean ; cependant il les a exercez par toutes les afflictions imaginables ? N'aimoit-il pas tant de Martyrs, qu'il a livrez à la fureur & à la rage des tyrans ? N'aimoit-il pas ſa ſainte Mere, la plus pure de toutes les creatures, & en même-temps ne l'a-t'il pas affligée ? Dieu enfin n'aimoit-ils pas ſon Fils unique, lorſqu'il l'abandonnoit aux calomnies, à l'animoſité, & à la haine des Juifs ? Pouvons-nous après cela douter de l'amour de Dieu à nôtre égard, quand il permet que nous ſoyons

perſécutez ?

perſécutez ? Dieu peut-il nous mieux marquer ſon amour, qu'en nous rendant ſemblables à ſon Fils crucifié, pour nous rendre un jour ſemblables à ſon Fils glorifié. *Le même Sermon manuſcrit.*

Les Afflictions ſont les moyens les plus forts par leſquels Dieu nous attire à ſon ſervice.

De quels moyens plus efficaces Dieu peut-il ſe ſervir pour attirer à lui le pécheur, & le convertir ? Lui inſpirera-t'il de ſaints déſirs ? combien le pécheur en a-t'il étouffé ? Fera-t'il briller de nouvelles lumiéres à ſon eſprit ? c'eſt un aveugle volontaire, qui ferme les yeux à la lumiére. Lui envoira-t'il quelques-uns de ſes Prophetes ? s'il ne les fait pas mourir comme ont fait quelques Rois d'Iſraël, il les traite au moins de cenſeurs & d'importuns. Operera-t'il quelque miracle à ſes yeux ? il s'endurcira contre les miracles. Enfin Dieu, pour lui toucher le cœur, ſe communiquera-t'il à lui dans les Sacremens ? plut au Seigneur, qu'il n'y eût jamais participé ! il a trouvé la mort, où les autres trouvent la vie ; les remedes les plus ſalutaires ont été un poiſon pour lui. Quelle voye Dieu prendra-t'il donc pour gagner le pécheur qu'il aime, & qu'il veut ſauver ? C'eſt ici, mon Sauveur, que je reconnois véritablement, que vous ne voulez pas la perte du pécheur, mais ſa converſion. Après avoir mis en uſage les plus doux ſtratagémes, pour toucher un pécheur endurci, vous l'obligez comme malgré lui à ſe convertir par l'affliction, qui eſt comme le dernier remede. *Le même.*

L'exemple du Fils de Dieu qui a ſouffert le prémier, nous doit conſoler, & animer dans nos afflictions.

Si nous ſouffrons en ce monde, ſouvenons-nous que JESUS-CHRIST a ſouffert le prémier ; d'où il s'enſuit 1°. qu'il a émouſſé la pointe des tribulations, qu'il en a ôté toute l'amertume ; il a eſſuyé tout ce qu'il y a de plus rude dans les miſeres & les ſouffrances de cette vie ; & par là il les a renduës ſupportables : depuis qu'il a mis ſes ſacrées lévres ſur le calice de ſa Paſſion, il a adouci tout ce qui étoit amer il a changé l'abſynte en douceur ; étant mort ſur une croix, il a ôté tout ce qu'il y avoit de honteux en ce ſupplice. C'eſt pourquoi, ſi l'on me conduit à la mort, je dois me ſouvenir que mon Sauveur y a été conduit le prémier ; on ne ſçauroit me rendre plus pauvre que lui, on ne ſçauroit me mettre en un état, où je ſois plus mépriſé, & plus maltraité que lui. Après l'exemple d'un Dieu, j'ay de quoi me conſoler, & ainſi, je recevrai de bon cœur ce calice, lorſqu'on me le préſentera ; *Calicem ſalutaris accipiam.* 2°. Si nous ſouffrons quelque choſe, ce n'eſt qu'après ce même Homme-Dieu, & par conſéquent moins que lui ; quoi qu'il nous arrive, nous ne marcherons jamais que ſur les pas qu'il nous a tracez. Pouvons-nous donc refuſer ce qu'il a accepté ? N'eſt-ce pas un honneur incomparable d'être traité comme lui, de l'accompagner dans ſes peines, & de boire dans ſon calice. *Le P. de Lingendes, Sermon pour le Dimanche des Rameaux.* *Pſalm.* 115.

Les Afflictions ſont une épreuve que Dieu veut faire de nous.

La tribulation eſt appellée une épreuve, *tentatio* ; parce qu'elle nous ſoûmet à l'expérience, & qu'elle nous fait connoître à Dieu, à nous-mêmes, & aux hommes. C'eſt ainſi qu'il tenta Abraham ; & cette épreuve fut la plus grande qui pouvoit arriver à ce ſaint Patriarche. Dieu lui ayant ordonné de ſacrifier ſon fils unique de ſes propres mains, cette vertu qui étoit pour ainſi dire d'or pur, ayant été miſe dans la fournaiſe, fut trouvée ſolide & véritable ; de ſorte qu'elle mérita que Dieu l'honorât de ce témoignage : *Nunc cognovi quod times Deum, & non pepercisti unigenito tuo propter me :* C'eſt maintenant que je connois ta vertu par experience, parce que je l'ai miſe à l'épreuve. Celle de Job *Geneſ.* 22.

ne confondit-elle pas la calomnie du demon, qui l'accuſoit de ſervir Dieu ſeulement à cauſe des avantages qu'il y trouvoit ? Il permit donc à ce malin eſprit de mettre ce ſaint homme à l'épreuve, & de le jetter, pour m'exprimer ainſi, dans cette fournaiſe de l'affliction, & ce fut alors qu'il montra, juſques où pouvoit aller la patience d'un homme ; ainſi qu'il témoigne lui-même. *Ipſe verò probavit me quaſi aurum quod per ignem tranſit.* Le même.

Job. 23.

L'Affliction nous fait connoître à nous-mêmes.

Si vous voulez vous connoître vous-mêmes, adreſſez vous à Dieu, comme David, *Proba me Domine, & tenta me :* & ſouvenez-vous, que ſi vous vous emportez à des mouvemens d'impatience, lorſque Dieu vous éprouve de la ſorte, vous ne ſçauriez répondre de vous, & compter ſur vôtre vertu. Apprenez auſſi que Dieu, pour nous éprouver par toutes les afflictions qui nous arrivent, ſe ſert pour cela de la malice, de l'imprudence, de l'humeur bruſque, fâcheuſe & impérieuſe des perſonnes avec qui vous vivez ; & c'eſt ordinairement de cette maniere qu'il vous fait paſſer par le feu de la tribulation. Cette épreuve découvre auſſi aux autres nos vertus, nos défauts, & nos vices. En effet on ne les connoit que par la patience, ou les emportemens que nous faiſons paroître dans les maux qui nous arrivent. Juſques-là, que le demon ſe ſervoit de ce prétexte, pour décrier la vertu de Job, en diſant à Dieu, *je ne m'étonne pas s'il vous craint, il eſt bien payé de ſes ſervices.* Quelle loüange mérite-t'il pour l'amour qu'il vous porte ? vous l'avez mis ſi bien à couvert, qu'on ne lui peut nuire : mais ſi vôtre main l'avoit vivement touché, il changeroit ſes loüanges en blaſphémes, & vous feroit bien voir, qu'il ne vous aime, que par le profit qu'il en retire. Il eſt donc conſtant que ſi nous ne ſommes éprouvez par les afflictions, nôtre vertu eſt fort équivoque, & qu'on ne peut bien juger de ce que nous ſommes. *Le même.*

Pſalm. 25.

L'amour que Dieu porte aux Juſtes, eſt ſemblable à celui des peres envers leurs enfans.

C'eſt un ſentiment commun, qu'il y a de la différence entre l'amour des peres, & celui des meres : car l'amour paternel eſt fort & ſévere ; celui des meres eſt tendre, & trop indulgent. Dieu aime les juſtes du prémier amour ; il faut donc qu'ils ſoient exercez par les travaux, par les douleurs, & par les pertes ; car s'il les traitoit plus doucement, ou s'il leur accordoit tout ce qu'ils lui demandent, ils tomberoient dans une malheureuſe langueur, & deviendroient incapables de toutes les actions de vertu, néceſſaires dans les occaſions plus importantes, qui ſe préſentent dans le cours de la vie ; puis qu'il eſt conſtant que la vertu prend de nouvelles forces dans l'adverſité, comme le corps s'endurcit, & ſe rend propre, par le travail, à ſoûtenir toutes ſortes de fatigues. De maniere que ſi Dieu ne vous envoye guere, ou point du tout d'affliction, c'eſt une marque qu'il n'a pas une haute idée de vôtre vertu ; qu'il ne vous deſtine pas à quelque choſe de grand & de bien conſiderable ; & qu'il n'a pas pour vous cette ſorte d'amour qu'il a pour ſes Enfans, dont il attend beaucoup, ainſi que l'aſſure ſaint Paul : *Omnem filium quem diligit Deus caſtigat.* *Le même P. de Lingendes.*

Ad Hebræos 12.

Souffrir patiemment les grandes diſgraces, marque une vertu héroïque.

Lorſque la vertu eſt dans un ſouverain degré, les Philoſophes l'appellent heroïque. Or pour une action héroïque, ils demandent ordinairement trois choſes ; ſçavoir un objet illuſtre & ſublime, c'eſt-à-dire que ce ſoit une entrepriſe difficile & généreuſe : enſuite qu'on reçoive pour cette fin un ſecours particulier du Ciel : & en troiſiéme lieu qu'on y applique toutes ſes forces

On peut dire que celui qui ſupporte courageuſement les grands travaux, poſſede ces trois avantages : car afin que la nature foible & fragile, qui cherche par tout ſes commoditez, ſurmonte tout ce qui lui eſt contraire ; afin qu'elle ſe plaiſe dans les afflictions & dans les peines, qu'elle aime la croix, & qu'elle ſe glorifie de la porter, elle a beſoin d'être fortifiée d'en haut, & d'une grace ſpéciale ; il faut qu'elle applique tout ſon eſprit, & employe toutes ſes forces pour pratiquer une choſe qui paroît ſi difficile. La vertu donc n'eſt jamais plus héroïque, que quand il s'agit de ſouffrir de grandes traverſes, & de grandes diſgraces. *Le même.*

Il eſt glorieux de ſouffrir pour Dieu.

La raiſon pour laquelle nous devons nous glorifier dans les ſouffrances, c'eſt qu'elles nous rendent ſemblables à JESUS-CHRIST, ainſi que l'Apôtre nous aſſûre par ces paroles : *Ad cognoſcendam ſocietatem paſſionum illius, configuratus morti ejus.* Il n'y a point de plus grande gloire pour une image, que de reſſembler parfaitement à ſon original ; & ainſi puiſque toute nôtre vie ne doit être qu'une imitation de celle de JESUS-CHRIST, ceux qui ſouffrent le plus, approchent le plus près de la perfection. *Inſpice, & fac ſecundùm exemplar quod tibi in monte monſtratum eſt...* De là vient le grand honneur, que vous voyez que l'on rend aux Martyrs ; car nous leur dédions des temples & des autels, nous leur conſacrons des jours & des fêtes ſolennelles : qu'on ne fait aucune perquiſition de leur vie ; c'eſt aſſez qu'ils ayent ſouffert pour le Nom de JESUS-CHRIST, afin de les mettre au nombre des Saints. C'eſt ce qui fait que ſaint Paul nous aſſûre, qu'il ne ſe glorifie d'autre choſe que de porter la croix de ſon Maître : *Abſit mihi gloriari, niſi in cruce Domini.* Certes, comme c'eſt une vanité criminelle de chercher la gloire, & de ſe vanter de ſes belles actions, quelque éclatantes qu'elles puiſſent être, il eſt ſurprenant que ſaint Paul, cet Apôtre ſi humble, & qui craignoit d'être réprouvé, après avoir enſeigné aux autres les voyes du ſalut, qui n'oſe publier les révélations & les faveurs ſingulieres qu'il a reçûës du Ciel, de crainte de s'attirer l'eſtime des hommes ; que cet Apôtre, dis-je, ſe vante de ſes travaux & de ſes ſouffrances, faſſe trophée de ſes chaînes, & ſe glorifie de ce qu'il a enduré pour le ſervice de Dieu. Mais c'eſt que toute autre gloire eſt défenduë, parce qu'elle eſt vaine, fragile & le plus ſouvent fauſſe ; mais qu'il eſt permis de ſe vanter d'avoir ſouffert pour Dieu, parce que c'eſt une gloire véritable & ſolide, qui nous rend effectivement grands & glorieux devant Dieu. On peut même ajoûter qu'il n'y en a point d'autre qui lui ſoit comparable : puiſque le Fils de Dieu, peu de temps avant ſa Paſſion, ayant demandé à ſon Pere éternel qu'il lui donnât la gloire qu'il avoit avant la naiſſance du monde, la gloire qu'il lui accorda fut de ſouffrir la mort, & les tourmens les plus effroyables ; parce que c'eſt par là qu'il s'eſt fait connoître, & qu'il a mérité les adorations des Anges & des hommes. *Tiré en partie du même.*

Exod. 25.

Ad Galat. 6.

Pour ſouffrir en chrétien, il faut accepter librement les maux, que l'on ne peut éviter.

Nous ne pouvons pas nous diſpenſer de ſouffrir les maux qui ſont attachez à la nature & à la condition de l'homme ; puiſqu'ils nous ſont inévitables. Mais il eſt de la grace & de la vertu du Chriſtianiſme, de les rendre volontaires par nôtre acceptation, comme doivent faire des Chrétiens, ſuivant l'exhortation de l'Apôtre ſaint Pierre : *Nemo veſtrûm patiatur ut homicida aut fur, &c.* Que perſonne de vous n'endure les maux qui lui arrivent, ou les perſécutions qu'on

Ad Philip. 3.

1. Petr. 4.

lui ſuſcite, comme les ſouffrent les voleurs, & les homicides; c'eſt-à-dire, avec les impatiences & les rages, qui accompagnent ordinairement les ſupplices de ces criminels; mais qu'il les ſouffre avec la patience, & la douceur digne de la qualité d'un Chrétien, qu'il porte. Mais comment eſt-ce que nous pouvons donner ce caractere à nos diſgraces & à nos maux, ſi nous n'avons préparé nos eſprits a les recevoir de la ſorte? *Mr. Biroat, dans ſon Avent, Diſcours quatriéme.*

Les ſouffrances ſont le chemin du Ciel. *Actor.* 14.

Les ſouffrances ſont le chemin du Ciel, que le Sauveur a tenu lui-même, qu'il a marqué de ſon propre Sang, & qu'il nous a tracé dans ſon Evangile; afin que nous diſions avec un de ſes Apôtres: *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.* Ne croyons pas que le chemin du Ciel ſoit parſemé de fleurs; il eſt tout couvert d'épines, entrecoupé de rochers & de précipices. Il faut néceſſairement que nous paſſions par pluſieurs tribulations pour arrivet au royaume de Dieu. C'eſt pourquoi, ſaint Gregoire de Nazianze appelle les ſouffrances, le chemin royal du Ciel, *Regia ad Cœlum via. Le même.*

Dieu connoît nos afflictions.

L'homme ne ſouffre rien que Dieu ne ſçache: il proteſte lui-même qu'il connoît vos afflictions, & vôtre pauvreté; quelque malheur qui vous arrive, quelque accident qui vous afflige, quelque miſere qui vous accable, il n'y en a pas une qui échappe à ſa connoiſſance, & qui ſe dérobe à ſes yeux. Les affligez ſouhaitent ordinairement qu'on ſçache leurs afflictions pour les plaindre; ils s'imaginent que la connoiſſance qu'on a de leurs maux les partage & les diminue, que les amis qu'ils cherchent, pour répandre leurs larmes dans leur ſein, ſoulagent leur douleur, en la leur faiſant connoître: mais voyez l'avantage des Chrétiens dans la leur; ſi les hommes l'ignorent, Dieu proteſte qu'il la ſçait, & cette ſeule réflexion ne doit-elle pas les conſoler? *Mr. Fromentieres, dans le Sermon des ſouffrances.*

L'affliction nous fait retourner à Dieu. *Iſaiæ* 26.

Quand je dis que l'affliction nous fait retourner à Dieu, *Domine in angustiâ requiſierunt te.* Je ne parle point de ces retours forcés, que le dépit fait naître, que le chagrin anime, que le deſeſpoir ſoûtient, & qui font que certaines perſonnes ne ſe donnent à Dieu que par une eſpece de vengeance, de ceux de qui elles ſe croyent maltraitées, & ne quittent leurs plaiſirs criminels, par un prétexte de converſion, que pour ſe faire un plaiſir ſecret d'abandonner les premiers, ceux de qui elles craignent d'être abandonnées. Je parle de ces dégouts ſinceres du monde & du péché, que cauſe l'affliction; je parle de ces retours de bonne foy, qui font qu'on pleure bien moins les maux que l'on ſouffre, que les péchez qui les ont attirez, & qui ne détachent le cœur des créatures, que pour l'attacher uniquement à Dieu. *Le même, Sermon pour le ſecond Dimanche de l'Avent.*

Il eſt aiſé de ſouffrir par néceſſité.

Ce que l'on ſouffre par vertu coûte beaucoup, ce que l'on ſouffre par raiſon eſt encore bien difficile; mais ce que l'on ſouffre par néceſſité eſt fort aiſé; ſoit que l'homme ſe faſſe alors une eſpece de juſtice, qui lui fait agréer la peine qu'il endure, & qui lui fait faire une vertu volontaire d'une néceſſité contrainte; ſoit que la nature accommode le cœur de l'homme à ſa fortune, & lui donne des inclinations conformes à l'état où il ſe trouve; ſoit enfin que Dieu donne alors les graces particulieres, qui ôtent aux ſouffrances cette horreur naturelle qu'elles renferment, & qui les font ſupporter avec douceur, & avec patience. *Le même.*

L'exemple du Fils de Dieu ſouffrant nous doit faire réſoudre à accepter les ſouffrances de grand cœur ; afin, dit ſaint Auguſtin, qu'étant inſtruits par un ſi bel exemple, nous diſions, ah ! s'il en a uſé de la ſorte, lui qui étoit la ſainteté même, que ne dois-je pas faire ? *Ut his rebus communiti dicamus, ſi ille, quid ego ?* Si lui qui étoit l'innocence même a tant ſouffert, moi qui ſuis le criminel que ne dois-je point endurer ? Qui eſt JESUS-CHRIST ? & qui ſuis-je ? Que ſouffre-t'il ? & qu'eſt-ce que je ſouffre ? *Si ille, quid ego ? Mr. de la Volpilliere, Sermon de la Patience.*

L'exemple du Fils de Dieu nous doit animer à ſouffrir.

Saint Auguſtin a dit en un mot tout ce que l'on peut dire à l'avantage des Chrétiens, quand il les a appellez les Enfans du Calvaire, *Filii Calvariæ.* Ce nom n'eſt pas ſeulement un éloge magnifique, c'eſt encore un abregé de leur généalogie, & la plus éclatante preuve de leur nobleſſe. Car enfin (Meſſieurs) il eſt vrai, le Calvaire eſt nôtre patrie, & le lieu de nôtre origine, nous y avons tous pris naiſſance, ç'a été dans les tranchées de ſa Paſſion que le Sauveur nous a enfantez, nous ſommes parvenus par ſes playes à la lumiere de la grace, & nous avons tous reçû la vie de ſa mort ; mais auſſi cette qualité d'Enfans du Calvaire, nous engage à être des perſonnes crucifiées, & nous impoſe une néceſſité de ſouffrir comme nôtre Pere, ſi nous ne voulons dégénérer, & renoncer à ſa glorieuſe ſucceſſion. *Qui non accipit crucem ſuam, & ſequitur me, non eſt me dignus.* *Matth.* 10. *Autheur Anonyme & Moderne.*

Nous ſommes obligez de ſouffrir en qualité d'Enfans du Calvaire.

Si je ne puis (mon Dieu) devenir un inſtrument propre à vôtre gloire que par les afflictions, affligez-moi donc, faites-moi paſſer de douleur en douleur, de tribulation en tribulation, comme par autant d'épreuves, pour me diſpoſer à ſanctifier vôtre Nom ; ôtez-moi l'amour de mon interêt, pour me rendre plus digne de travailler au vôtre ; faites-moi mourir à moi-même par la pénitence & par la mortification, pour vivre à vous ; vuidez mon cœur de l'amour de lui-même, pour le remplir du vôtre ; apprenez-moi à vous glorifier par les moyens dont vous vous êtes ſervi pour glorifier vôtre Pere. Souffrances, humiliations, douleurs, confuſions, peines interieures, peines exterieures, contradictions, abandons, délaiſſemens, déſolations, ſoyez mon partage, puiſque vous avez été le partage du Fils de Dieu : Je ne veux plus chercher de raiſons pour aimer l'affliction, après que JESUS-CHRIST la ſouveraine raiſon l'a tant aimée.. Afflictions, peines, ſouffrances ! que vous êtes ſouhaitables à un cœur parfaitement chrétien ; puiſque ce n'eſt proprement que par vous qu'on honore Dieu, & qu'on a part à ſa gloire ; & puiſque rien ne montre mieux la ſolidité de la vertu chrétienne que l'adverſité ! *P. Rapin, Livre de la Perfection du Chriſtianiſme.*

On glorifie Dieu en ſouffrant les afflictions.

Jamais un enfant ne s'attache plus fortement à ſa mere, que quand il ſent ſa foibleſſe, & qu'il ſe voit en peril de tomber ; jamais il ne s'enfonce plus fortement entre ſes bras, que quand il voit quelque choſe qui lui fait peur : quelquefois même la mere procure qu'on lui faſſe paroître quelque ſpectre pour l'obliger à ſe jetter dans ſon ſein ; elle eſt bien aiſe qu'il craigne tout au dehors d'elle, pour mettre toute ſon aſſûrance en elle. O Dieu d'amour & de bonté ! qui nous aimez mille fois plus qu'une mere n'aime ſon fils unique, combien de fois nous excitez-vous des tempêtes au dehors de vous, pour nous offrir un port aſſuré dans vous-même, & nous obliger de recourir à vous ? Nous

Les afflictions nous approchent de Dieu, & nous y attachent.

vous oublierions dans l'abondance, & dans la proſperité, & vous nous forcez doucement de penſer à vous, & de vous réclamer dans l'adverſité. *Livre intitulé : Les Exercices du Chrétien interieur.*

Combien l'amour que nous portons à Dieu, dans les ſouffrances, nous eſt glorieux.

Dans l'état des profonds anéantiſſemens, où le Fils de Dieu nous paroît ſur la Croix, & où nous ſommes aſſûrez qu'il eſt également Dieu comme dans le Ciel ; ceux qui l'approchent de plus près, ſont ceux qui portent les plus beaux caracteres de ſes ſouffrances, & de ſes humiliations ; s'ils ſupportent cet état par un eſprit chrétien, c'eſt-à-dire, afin d'imiter JESUS-CHRIST... Pour moy je les admire davantage que je ne fais les Seraphins, qui ſont dans la gloire ; car qu'ils ſoient attachez au trône de Dieu, pour s'y conſumer ſaintement dans les braſiers de ſon amour, cela n'eſt pas ſi admirable ; mais d'être fortement attaché au trône d'un Dieu anéanti, qui ne fait rien voir en cet état, dont la nature n'ait horreur, & malgré toutes ces répugnances, ſe réſoudre par une puiſſance toute miraculeuſe de l'amour ſacré, à mettre ſa felicité en ce que le ſentiment humain appelle miſere, ſa gloire en ce que le monde appelle un opprobre, ſes richeſſes dans le dépouillement univerſel de ce que la ſageſſe du ſiecle appelle des biens ; c'eſt le triomphe d'un amour, que j'admire plus que celui des plus hauts Seraphins : & c'eſt l'état ſublime, où la vraye imitation de JESUS-CHRIST éleve les ames. *Le même.*

Ce n'eſt pas aimer le Sauveur que de fuïr les ſouffrances.

Je m'étonne que nous puiſſions adorer le Sauveur comme nôtre Dieu dans les humiliations de ſa Croix, & néanmoins que nous ayons de l'horreur de lui reſſembler : nous l'eſtimons infiniment en apparence, quand nous l'adorons comme nôtre Dieu ; & neanmoins nous mépriſons en effet l'état où il eſt, quand nous faiſons tous nos efforts pour nous en tirer, nous l'aimons, diſons-nous, de tout nôtre cœur, quand nous l'appellons nôtre Dieu, & néanmoins nous haïſſons en effet ce qui le rend aimable, les humiliations, les douleurs, les croix qu'il a embraſſées par un excès de bonté pour l'amour de nous. *Le même.*

Les ſouffrances nous rendent une parfaite Image de Jeſus-Chriſt.

Il faut (dit ſaint Chryſoſtome) qu'un Chrétien ſe tienne ſous la main de Dieu à peu prés comme une pierre, ou comme un marbre, qui eſt ſous le cizeau du ſculpteur, qui en veut faire une ſtatuë de grand prix ; ce ſculpteur frappe ce marbre, il en enleve à force de coups, de grandes écailles, il y applique le cizeau à diverſes repriſes, comme pour rechercher la ſtatuë dont il a l'idée dans ſa tête ; & ce n'eſt qu'aprés que ce marbre a été taillé & poli, que la figure qu'on eût dit y être cachée, commence à paroître, qu'on en voit les proportions, & qu'on en reconnoît les traits... Or un Chrétien eſt un homme inviſible & caché (dit ſaint Pierre) & ſelon les termes dont l'Egliſe ſe ſert, c'eſt une pierre vivante entre les mains de Dieu, qui voulant en tirer l'image de ſon Fils, enleve tout ce qu'il y a de ſuperflu ; tantôt il en retranche les biens par un procez perdu, tantôt il en ôte le repos par une opiniâtre perſecution ; aujourd'hui il l'afflige par une maladie, demain il le frappera dans ſon honneur, par une lâche médiſance ; mais ce n'eſt que lors que l'homme ſe ſoumet à de ſi rudes coups, qu'il eſt taillé & poli, qu'on en voit comme ſortir la figure de JESUS-CHRIST. *Tiré des Diſcours Moraux.*

L'épreuve que Dieu

Dieu dit un jour au demon : As-tu vû mon ſerviteur Job, qui n'a pas ſon pareil ſur la terre, en innocence, & en droiture de cœur ? Comment vous déſobeïroit-il, lui répondit ce malin eſprit, eſt-ce envain qu'il vous ſert ? eſt-ce

ſans interêt qu'il vous aime ? étendez ſeulement ſur lui la main de vôtre juſtice, frappez le dans ſa perſonne, & dans ce qu'il poſſede, & vous verrez s'il ne vous réſiſte pas en face... On eût dit ſelon ſaint Gregoire, que Job étoit comme l'arbitre de la diſpute, la conteſtation étant toute entiere entre Dieu & ce malin eſprit ; & Job pouvoit faire pancher la victoire de tel côté qu'il eût voulu. Si dans le fort de ſes maux, il eût blaſphemé contre Dieu, ſi las de ſouffrir ces fréquentes & longues perſécutions, il ſe fût abandonné au murmure & au deſeſpoir, le demon auroit emporté la victoire : Ne l'avois-je pas bien dit, auroit-il objecté à Dieu, que ſi vous l'affligiez il perdroit l'obéiſſance & le reſpect que vous vous promettiez de lui ; mais Dieu le montra enſuite comme un homme qui l'aimoit. *Les mêmes.*

permir au demon de faire de la vertu de Job.

O l'étrange dureté du cœur humain ! on pleure ce qu'on ne devroit pas pleurer, & l'on eſt inſenſible à ce qui devroit faire le ſujet d'une juſte douleur. Vous pleurez quand un procez ou quelque perte conſiderable vous ôtent le moyen de fournir à vôtre ambition & à vôtre luxe, & vous ne pleurez pas de ce que cette ambition & vôtre luxe vous ont attiré l'inimitié de Dieu ? Cette femme pleure quand une maladie a confondu les traits de ſon viſage, & ne la rend plus agreable au monde à qui elle vouloit plaire, & elle ne pleure pas, quand le peché l'a défigurée, & renduë odieuſe à Dieu. *Les mêmes.*

On pleure & on s'afflige de ce dont on ne devroit pas s'attriſter.

Comme le Fils de Dieu n'a point quitté ſes playes après ſa réſurrection, il ne quite point auſſi ceux qui les portent pour l'amour de lui : *Cum ipſo ſum in tribulatione*, Je ſuis avec celui qui m'aime dans ſon affliction. Et d'où ſçavons-nous, demande ſaint Bernard, que Dieu eſt avec nous dans nôtre affliction ? Nous le ſçavons parceque nous ſommes dans l'affliction ; car qui pourroit ſans lui la ſoûtenir ? qui pourroit y durer & y ſubſiſter ? On éprouve les veritables amis dans la mauvaiſe fortune ; il n'y a que trop d'amis d'interêt, qui s'attachent à l'or comme le vif argent ; mais ſi on jette l'or dans le feu, ce mineral volage s'en ſépare & s'exhale en fumée ; ce ſont des amis de table, qui vous quittent au beſoin, lorſque vous êtes dans la miſere : *Socij menſæ, non permanentes in die neceſſitatis.* Il n'en eſt pas de même du Fils de Dieu ; c'eſt un fidele ami, qui n'eſt jamais plus près de nous, que lors qu'il nous voit affligez. *Le P. Noüet, au deuxiéme Tome de ſes Meditations.*

Dieu eſt avec nous dans nôtre affliction. *Pſalm. 9.*

Saint Paul avoit raiſon de dire, *propter quod placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in neceſſitatibus, in perſecutionibus, in anguſtiis pro Chriſto.* Dieu étant avec nous dans les afflictions, où penſez-vous que je me plaiſe ? dans mes infirmitez, & dans les maladies qui attaquent ma ſanté ; *In contumeliis*, dans les calomnies qu'on invente contre moy, & dans les faux bruits qu'on ſeme par tout, pour me rendre odieux ; *In neceſſitatibus*, dans l'indigence, lorſque je me vois mal logé, mal vétu, mal nourri, & que je ſuis obligé de travailler la nuit pour fournir à mes neceſſitez ; *In perſecutionibus, in anguſtiis pro Chriſto*, dans les perſécutions, dans mes peines interieures, dans l'importunité de mes tentations, dans les vives apprehenſions de mon ſalut, dans toutes les ſouffrances que j'endure pour JESUS-CHRIST : c'eſt là que je mets mon plaiſir, ma gloire, mon honneur ; pourquoy ? *Ut inhabitet in me virtus Chriſti*, afin que la vertu de JESUS-CHRIST habite en moy ; car plus je ſuis affligé, plus il eſt près de moy ; & s'il eſt avec moy dans mon

Nous devons mettre nôtre gloire dans les ſouffrances. *2. ad Corint. 12.*

Ibidem.

affliction, que dois-je craindre ? ne ſuis-je pas trop heureux ? *Le même.*

Le peché eſt la cauſe de nos ſouffrances.

Ce qui fait voir invinciblement que toutes les adverſitez viennent du péché, comme de leur ſource ; c'eſt que Dieu d'ordinaire fait ſervir à ſa juſtice ce qui a ſervi au péché. Ce corps que vous abandonnez à tous les plaiſirs ſera peut-être un jour tourmenté de douleurs cruelles ; cette beauté que vous entretenez avec tant de ſoin, & qui cauſe tant de déſordres, ne ſervira peut-être bien-tôt qu'à vous rendre auſſi miſerable dans l'eſprit des hommes, que vous l'étes déja en celui de Dieu ; cet enfant que vous aimez avec tant de paſſion, ſera vôtre croix ; vous perdrez le bien qui eſt le fruit de vos injuſtices ; vôtre médiſance & vôtre vangeance retourneront contre vous. *Veniet ſuper te malum, & neſcies ortum ejus* : Vous en chercherez l'origine, & vous ne la trouverez pas ; vous vous en prendrez à des cauſes qui n'y auront point de part, ou qui ne ſeront tout au plus que les inſtrumens de la juſtice de Dieu ; vous en accuſerez ou l'infidelité de vos amis, ou la haine des ennemis, la dureté, & l'iniquité du ſiécle, le méchant état de vos affaires, vôtre mauvaiſe fortune, mais vous ne remonterez jamais à la véritable ſource. *Monſieur l'Abbé de ſaint Martin.*

Iſaïe. 47.

L'affliction eſt une grace de Dieu, & en quel ſens.

Caſſien appelle l'adverſité la troiſiéme grace de Dieu, & le troiſiéme moyen dont il ſe ſert pour nous rappeller à luy. Il y en a trois en effet ; la grace interieure de l'inſpiration, la grace exterieure de la parole de Dieu, & de l'exemple, & la grace de l'adverſité, qui n'eſt pas à la verité la plus noble des trois, mais qui eſt tres-ſouvent la plus efficace, n'y ayant rien qui faſſe davantage rentrer un homme en luy-même, & qui le diſpoſe davantage à la vertu, que l'adverſité : ſi bien que cette grace fait trois choſes en nous ; elle nous ouvre les yeux pour penſer à Dieu, elle ôte nos mauvaiſes inclinations, & elle nous en donne de bonnes. C'eſt ce qui convertit Manaſsès, le plus impie, & le plus méchant de tous les Rois d'Iſraël : il étoit idolatre, magicien, meurtrier, abandonné à toutes ſortes d'abominations, & de cruautez ; cependant il n'eſt pas plûtôt dans la captivité, qu'il éleve ſon ame à Dieu ; l'adverſité va chercher cette ame abandonnée ſous cet amas confus de tant d'abominations & de cruautez, pour exprimer de bouche & de cœur ce ſentiment de Penitence : *Peccavi Domine, peccavi, & iniquitates meas agnoſco. Le même.*

L'adverſité eſt un remede à la plûpart des crimes.

La proſperité nourrit toutes les paſſions, qui ne peuvent par conſequent non plus vivre ſans elle, que les plantes hors de la terre ; c'eſt elle qui nourrit le luxe, l'ambition, la vanité ; c'eſt elle qui nourrit la ſenſualité & la volupté : de-là les feſtins, de-là la bonne chere, les divertiſſemens, les plaiſirs. Il faut donc neceſſairement que tout cela meure dans l'adverſité ; vous vous étonnez que cette femme qui étoit autrefois ſi fiere, & ſi vaine, ſoit devenuë ſi modeſte, cet homme ſi violent, devenu ſi doux, cet homme débauché, mener à preſent une vie reglée ; pour moy je ne m'en étonne point : car comment voulez-vous que tous ces gens-la continuent à vivre dans le péché, n'ayant plus les inſtrumens du peché ; comment voulez-vous que cette femme ruinée conſerve ſon luxe & ſa fierté, n'ayant plus de bien pour les ſoûtenir ? comment ce malade, cet homme accablé d'infirmitez, fera-t'il la débauche ? & s'il en conſerve le déſir & l'affection, elle ne durera pas long-

temps,

temps, de ſorte qu'il y a une eſpéce de néceſſité à l'homme de devenir homme de bien dans l'adverſité. Douleurs, maladies, adverſitez, venez toucher ce cœur ambitieux pour l'humilier, ce cœur impudique pour le rendre chaſte, ce cœur impitoyable pour l'ouvrir à la charité, ce cœur impénitent pour en faire couler les larmes; car c'eſt-là l'effet de l'affliction, d'effacer le péché & de ſubſtituer les vertus en ſa place. *Le même.*

Les Afflictions peuvent nous tenir lieu de pénitence.

Quelquefois on ignore, je ne dirai pas les rigueurs, mais juſqu'aux œuvres de la pénitence, même les plus faciles. Or je demande (Chrétiens) avec le peu de ſoin que vous avez de ſatisfaire à la juſtice divine, ne ſeroit-il pas naturel de prendre en cet état du moins de la main de Dieu les afflictions qu'il vous envoye, pour ſuppléer aux pénitences que vous ne faites pas? Ne ſeroit-il pas raiſonnable de vous dire à vous-mêmes, voila une diſgrace qui nous vient, recevons-la, nous l'avons bien meritée; nous ne faiſons rien dans le monde pour expier nos fautes, voilà la pénitence qui convient à nôtre état. Nous nous excuſons des jeûnes de l'Egliſe, par la délicateſſe de nôtre complexion; du ſoin de méditer, par le peu d'uſage que nous avons pour ce genre de prieres; qu'avons-nous à repliquer aux afflictions que le Ciel nous envoye? Quelle excuſe nous peut diſpenſer de les prendre en patience, & ſans murmurer? Ne ſommes nous pas trop heureux qu'un Dieu ſi griévement, & ſi ſouvent offenſé veüille ſe contenter de ces peines temporelles, & qu'il nous faſſe payer dans la vie préſente, ce qui nous coûteroit ſi cher dans l'autre, s'il differoit à nous punir. *Le P. Cheminais, premier Sermon ſur les ſouffrances.*

La patience dans les Afflictions eſt une pénitence agréable à Dieu.

Nous devons nous mettre en peine que la ſatisfaction de nos pechez ſoit agreable à Dieu; or je n'en puis avoir de marques plus certaines, que de me ſoûmettre, mon Dieu, à tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer. Ces afflictions ne ſont point de mon choix, ce ne ſont point de ces pénitences d'éclat, où il peut entrer de l'amour propre, de la vanité, de l'humeur: ce ſont des diſgraces humiliantes, qui ne font nul honneur dans le monde, & où la nature n'a point de part; elles ſont, pour ainſi dire, marquées de vôtre ſçeau: c'eſt par-là, Seigneur, qu'elles me doivent être cheres; trop heureux ſi je puis m'aſſûrer que je ſatisfais à cette juſtice inexorable, devant laquelle les plus juſtes doivent trembler. *Hic ure, hic ſeca, modò in æternum parcas.* Brûlez, mon Dieu, coupez, & ne ménagez pas un pécheur; trop heureux encore une fois, d'échapper à cette éternité de peines qu'il a meritée. *Le même.*

Les Afflictions nous rappellent la penſée d'un Dieu crucifié.

Les adverſitez nous font ſouvenir que nous ſervons un maître mort en croix; que les afflictions ſont pour ainſi dire, conſacrées en ſa perſonne. A ce triſte ſpectacle, la nature eſt obligée de ſe taire, nos peines nous deviennent cheres & venerables, nous reconnoiſſons ſenſiblement l'indecence monſtrueuſe que commet un Chrétien, qui veut être plus heureux ſur la terre, que le Dieu qu'il adore. *Le même, dans le Sermon de la patience chrétienne.*

Trouver du plaiſir dans les ſouffrances n'eſt pas une choſe humaine.

Saint Pierre étoit le chef des Apôtres, le premier témoin de la divinité du Sauveur, le plus courageux, & le plus fervent de ſes Diſciples, & toutefois il ne pouvoit goûter l'ignominie de la croix; ſon zele encore trop aveugle pour en connoître le merite, ſe rebuta la premiere fois qu'il en oüit parler: mais en voulant détourner le fils de Dieu d'un deſſein ſi glorieux, il offenſa ſon

Maître, & attira ſur lui ce reproche plein de ſeverité : allez, retirez-vous ; vous ne goûtez pas les choſes divines, & par-là vous êtes mon ennemi : *Non ſapis ea qua Dei ſunt.* Ce qui me fait dire que pour ſouffrir, il ſuffit d'être homme ; mais pour goûter le plaiſir de la ſouffrance, il faut être plus qu'homme, il faut avoir le cœur & l'eſprit de Dieu : l'exercice de la patience eſt humain, mais le goût en eſt divin : ſouffrir eſt une foibleſſe commune de la nature, mais ſouffrir avec plaiſir, c'eſt un miracle de force, dont toute la gloi- eſt duë à JESUS-CHRIST. *Le P. Nouet. Tome premier des Meditations ſur les Saints.*

Matth. 16.

Nous ſommesappellez au Chriſtianiſme pour ſouffrir.

In hoc vocati eſtis, quia & Chriſtus paſſus eſt pro nobis, vobis relinquens exemplum, &c. On ne fait d'ordinaire pas aſſez de reflexion ſur ces paroles de ſaint Pierre, qui marquent aux Chrétiens leur vocation dans toute ſon étenduë : on comprend bien qu'ils ſont appellez au Royaume de Dieu, & à en être les cohéritiers avec le fils de Dieu ; mais on ne comprend pas de même qu'ils ſont appellez à l'imitation de JESUS-CHRIST, & principalement à celle de ſes ſouffrances. Les hommes voudroient bien ſéparer ces deux choſes, jouir dans l'autre vie de la felicité du Ciel, ſans paſſer dans celle-cy par les maux de la terre : mais ſaint Pierre nous apprend que cette penſée eſt déraiſonnable ; nous ſommes à la verité appellez aux biens du Ciel, mais par les maux du monde ; ainſi nôtre vocation a deux parties eſſentielles, l'une d'être appellez à la participation de la récompenſe de JESUS-CHRIST, & l'autre d'être appellez à marcher ſur ſes pas. Le Ciel nous eſt à la vérité promis ; mais il ne l'eſt qu'à cette condition : *Si tamen compatimur, ut & conglorificemur :* qui renonce à la condition, renonce à la promeſſe, & ne doit pas s'étonner qu'on le prive du fruit de ſa vocation, puiſqu'il refuſe d'accomplir la condition. *Dans ſes eſſais de morale, Tome cinquiéme.*

ad Roman. 8.

Les adverſitez ne ſont pas un ſujet de triſteſſe, mais ſont plûtôt un ſujet de joye.

Nous ne devons pas regarder les maux que la Providence nous envoye preſque infailliblement, comme des objets d'averſion, mais plûtôt comme des ſujets de joye. Un Chrétien doit gemir dans les honneurs, dans les richeſſes, & dans les proſperitez du monde ; parce que tout cela le rend diſſemblable à JESUS-CHRIST : il doit croire dans l'affliction qu'il porte les livrées de JESUS-CHRIST, & remercier Dieu de le faire entrer dans les devoirs de ſa vocation : C'eſt dit-on, un homme perdu, & abîmé, jamais il ne s'en relevera ; voila ſa fortune arrêtée, & renverſée, qu'eſt-ce que cela veut dire ? cela veut dire que c'eſt un homme ſauvé, tiré du fond de la mer, & mis dans la voye de ſon ſalut : voilà quelle eſt la juſteſſe du langage du monde. *Le même.*

La patience ſe pratique dans les biens & dans les maux.

Il ne faut pas ſeulement ſouffrir les maux, il faut ſouffrir les hommes qui les cauſent, leurs humeurs, leurs caprices, leurs chagrins, leurs injuſtices ; & il faut ſouffrir tout cela avec amour : il ne faut pas ſeulement ſouffrir les autres hommes, il ſe faut ſouffrir ſoy-même, la mortalité de ſon corps, les foibleſſes, & les tenebres de ſon eſprit, & enfin ſes propres péchez, dont il faut ſouffrir l'humiliation, ſans s'abbatre, & ſans ſe décourager : il faut ſouffrir de plus la conduite qu'il plait à Dieu de tenir ; elle n'eſt pas toûjours conforme à nos inclinations ; Dieu a ſes temps, & ſes retardemens, qui ne s'accordent pas toûjours avec nos impatiences & nos deſirs... La patience même ne

ſe pratique pas ſeulement, ſelon l'Ecriture, à l'égard des maux, mais auſſi à l'égard des biens, & des bonnes actions, parce qu'il eſt difficile d'y perſeverer ; c'eſt pourquoy l'Ecriture nous recommande la patience dans les bonnes œuvres : *Patientiam boni operis* : car c'eſt une choſe penible d'y perſeverer lorſqu'on n'en voit pas le fruit, ny la recompenſe. *Le même.* *ad Rom. 2.*

Les Afflictions viennent de Dieu, & retournent à Dieu : c'eſt-à-dire que Dieu ne nous envoye des afflictions, que pour nous faire venir à luy. Lactance, un des premiers Auteurs Chrétiens, inſultoit aux Payens, en leur reprochant qu'ils ne ſe ſouvenoient de leurs Dieux que dans l'adverſité : *Si neceſſitas preſſerit : Deorum recordantur.* L'on peut dire la même choſe de beaucoup de Chrétiens, ils ne reconnoiſſent plus Dieu, dés qu'ils ſont dans la proſperité, & dans l'abondance ; & ils recourent à Dieu, dés qu'ils ſont dans l'affliction. Pharaon ſe faiſoit un honneur de ne pas connoître le vrai Dieu, lors qu'il étoit heureux : mais auſſi-tôt qu'il fut dans la douleur, il l'adora, il le reconnut, & conjura Moïſe de prier pour luy. *Tiré d'un Auteur moderne.*

C'eſt de Dieu que nous viennent les Afflictions, & c'eſt de ſa main que nous les devons recevoir.

Dieu, pour s'aſſurer de nôtre cœur, de nôtre amour, & de nôtre fidelité à ſon ſervice, commence par nous ôter, par une eſpece de rigueur, ce qu'il nous avoit donné avec tant de liberalité ; il permet que nous ſuccombions ſous les efforts de nos ennemis, que nous ſoyons en butte à leurs médiſances, à leurs calomnies, à leurs outrages ; & ſecondant pour ainſi dire la malice des hommes, il met le comble à nos miſeres, en nous envoyant les maladies les plus longues & les plus douloureuſes : tantôt il nous frappe lui-même, tantôt il emprunte une main étrangere, comme il ſe ſervit autrefois de Semei pour inſulter David, & de Nabuchodonozor pour châtier les Iſraëlites. Lors donc que Dieu trouve une ame fidele, dans le temps même qu'il l'afflige, lors qu'au lieu de murmurer contre la Providence, & de s'endurcir ſous les coups comme un Pharaon, elle benit le nom du Seigneur comme Daniel, qu'elle lui chante des Cantiques de loüanges, comme les trois enfans au milieu des flammes, Dieu peut-il douter qu'on ne l'aime veritablement ? Rien de plus aiſé que de dire à Dieu qu'on l'aime, quand il nous comble de ſes bien-faits, quand il fait tomber ſur nous cette roſée celeſte, qui nous tire des larmes plus douces, que tous les plaiſirs de la terre : mais quand nous nous humilions ſous le bras qui nous frappe, quand nous rendons à Dieu des actions de graces, dans le temps qu'il nous traite d'une maniere ſi dure en apparence, quand nous ſervons fidelement un Dieu, qui ne ſe montre à nous que ſous un viſage ſevere, c'eſt alors que nous pouvons dire avec ſaint Pierre, *Tu ſcis quia amo te :* Seigneur vous connoiſſez maintenant que je vous aime, non pour vos bien-faits & pour vos liberalitez, mais pour vous même. Quand vous avez répandu ſur moy vos faveurs ou ſpirituelles ou temporelles, & que dans les tranſports de joye & de reconnoiſſance, je vous diſois que je vous aime, vous pouviez douter de ma ſinceriré ; mais depuis tant de temps, que vous me frappez, que vous m'accablez, & que malgré tout cela, je me tiens étroitement uni à vous, pouvez-vous encore douter de mon amour ? *Tu ſcis quia amo te :* non, Chrétiens, Dieu n'en doute plus, il vous dit ce qu'il dit autrefois à Abraham, je connois maintenant quel eſt ton amour envers moy. *Tiré d'un Sermon manuſcrit.*

Dieu nous éprouve par les ſouffrances.

Joann. 21.

Modele de patience dans le ſaint homme Job.

Que Job dans l'abondance, riche en grains, en troupeaux, heureux en enfans, plein de ſanté, ſoit fidele au Seigneur : le demon croit qu'on ne peut pas compter ſur le cœur de Job. Vous avez, dit-il à Dieu, pris ſa maiſon ſous vôtre protection, vous êtes à ſon égard prodigue de vos biens ; faut-il s'étonner après cela, que Job s'attache à un maître ſi bien-faiſant ? *Numquid fruſtra Job timet Deum ? Nonne tu vallaſti eum, & domum ejus ?* Mais étendez un peu vôtre bras, frappez ſa perſonne & ſes biens, & nous verrons ſi Job benit vôtre Nom : *Sed extende paululum manum tuam, & cuncta quæ poſſidet, niſi in faciem benedixerit tibi.* Dieu donc pour éprouver ſon ſerviteur, le livre à la tentation, il le met à la diſcretion du démon. Auſſi-tôt un déluge inopiné de malheurs vient foudre ſur Job : le feu du Ciel conſume ſes maiſons, ſes enfans ſont enſevelis ſous les ruines, les Ennemis lui enlevent ſes troupeaux. Tous ces maux ſe ſuivent de ſi près, qu'on n'a pas même le temps de les lui rapporter ; les dernieres nouvelles ſont toûjours plus fâcheuſes que les prémieres ; de ſa nombreuſe famille, il ne lui reſte que ſa femme pour augmenter ſes douleurs par des railleries picquantes ; il eſt frappé lui-même d'une playe honteuſe, qui lui couvre tout le corps : enfin d'heureux qu'il étoit, il devient le plus malheureux de tous les hommes. Que Job, dans un ſi triſte état juſtifie la conduite du Seigneur ; qu'au lieu de murmures & de plaintes, la douleur ne lui arrache que des paroles, qui font connoître ſa ſoumiſſion aux ordres de la Providence ; flateux conſolateurs dans mes maux, retirez-vous de moi ; la volonté du Seigneur ſuffit pour me conſoler. *Le même.*

Job 1.

La marque d'un véritable amour de Dieu, eſt de l'aimer quand il nous afflige.

Quand nous ſommes dans l'élevation & dans la grandeur, ou du moins dans une fortune mediocre, où aucun concurrent ne traverſe nos deſſeins, nous nous attachons avec plaiſir à ſon ſervice ; nous lui faiſons aux pieds des Autels mille proteſtations d'une fidelité inviolable ; nous lui diſons que rien ne ſera capable de nous ſéparer de lui ; enfin nous croyons l'aimer préférablement à tout, & n'aimer que lui ſeul, *Dixi in abundantiâ meâ non movebor in æternum.* Mais helas ! que nous nous flatons aiſément ! qu'il eſt aiſé alors de prendre le change ! Nous nous imaginons que nous vous aimons, ô mon Dieu ; & nous n'aimons que vos faveurs & vos dons. Nous croyons que c'eſt un vrai amour qui nous fait agir ; & ce n'eſt que nos interêts propres. *Le même.*

Sur le même ſujet.

Continuez, Seigneur, continuez d'affliger ce pécheur, puiſque vous l'aimez encore ; abbaiſſez cet eſprit vain & rempli de lui-même, qui ne vous connoît pas : *Alleva manum tuam ſuper gentes, ut cognoſcant potentiam tuam.* Allumez contre lui le feu de vôtre colére, ou plûtôt faites-lui ſentir par des diſgraces, qu'il vous eſt encore cher ? Le ménager c'eſt le perdre, le rendre heureux c'eſt en faire un ingrat : ſi vous continuez a le combler de biens, il continuera à ſe ſervir de vos bienfaits contre vous-même ; ſi vous le ſoûtenez dans ſon état, il pouſſera les deſſeins ambitieux qu'il a déja formez : mais quand vous lui aurez rendu impoſſible l'uſage des plaiſirs par une infirmité habituelle, quand vous lui aurez retranché ce qui nourrit ſon luxe, par la perte de ſes biens ; quand vous aurez confondu, renverſé ſes deſſeins par quelque diſgrace ; quand par toutes ces voyes le monde ſera cruel & impitoyable pour lui, alors il invoquera vôtre nom. *Imple facies eorum ignominiâ & quærent nomen tuum.* *Le même Sermon manuſcrit.*

Pſalm. 82.

Le pécheur ſe trouve dans une néceſſité ſalutaire de recourir à Dieu, quand il voit que les hommes le fuient & l'abandonnent ; quand il voit que ceux-mêmes qui étoient ſes amis, ſont devenus ſes plus cruels perſécuteurs ; quand il ſe voit outragé, calomnié ; quand il ne lui reſte plus aucune conſolation de la part des hommes, il en cherche auprès de Dieu. Comme il eſt dégagé des objets qui nous enchantent, il retrace dans ſon eſprit les bontez de ce Pere celeſte. Et vous, Seigneur, qui ne rejettez jamais une ame, & qui ne dédaignez pas de recevoir un pécheur, qui ſouvent ne revient à vous, que parce que le monde ne veut plus de lui, vous le recherchez, quand tout l'abandonne, vous le conſolez, vous vous montrez à lui ſous un viſage plein de douceur, pour profiter de ces momens de ſalut que vous lui avez ménagé. Ah ! c'eſt dans ces momens, que ce cœur autrefois ſi dur eſt attendri : c'eſt alors que reflechiſſant ſur l'infidelité du monde, ſur l'attache indigne qu'il a eu pour ſes pompes, ſur la vanité des choſes de la terre, en la comparant avec la ſolidité des biens de l'autre vie, ſur la facilité qu'il y a à vous ſervir, il condamne ſa conduite paſſée, & vous fait mille proteſtations de fidelité. *Le même.* Le pécheur retourne à Dieu dans l'affliction.

Le pécheur a eu une attache criminelle pour l'argent ; de là ces uſures criantes, ou cachées, ces adreſſes pour palliier tant d'injuſtices, l'oppreſſion des malheureux, & la dureté pour les pauvres : & Dieu permet que ces biens, le fruit de tant de crimes ſoient enlevés à cet avare ; rien de plus propre pour expier ces mêmes crimes. Le pécheur s'eſt livré à tout ce que lui ſuggeroit une ambition démeſurée ; delà ces deſſeins de grandeurs outrez, ces jalouſies, ces ſoupçons, ces ſupercheries pour ſupplanter un concurrent, ces haines mortelles contre ceux qui s'oppoſoient à ſa fortune, ces mépris indignes pour les autres, ces ſentimens fiers & avantageux de lui-même. & Dieu envoye une diſgrace humiliante, Dieu ſuſcite des perſécuteurs à cet ambitieux, qui le font rentrer dans le neant d'où il eſt ſorti ; remede infaillible pour guerir tant de maux. Enfin le pécheur ne s'eſt ſervi de la ſanté que Dieu lui avoit donnée, que pour des plaiſirs défendus ; il tombe dans une infirmité qui lui fait traîner une vie triſte & ennuyeuſe, & qui diminuant peu à peu ſes forces, le conduit enfin à ſa derniere heure. Quelque pénitence que vous puiſſiez faire, voilà celle que Dieu demande de vous, & qui vous vient de ſa main, puiſqu'il eſt juſte de vous punir par l'endroit, par où vous avez péché. *Le même.* Les ſouffrances nous font expier nos péchez.

Souvenons-nous de combien nous ſommes redevables à la Juſtice divine, & nous verrons que les ſatisfactions qu'elle exige de nous en cette vie, ſont fort au deſſous de ce que méritent nos crimes ; que ce Dieu de bonté nous traite, non pas comme un Juge, qui veut nous perdre, mais comme un Pere qui veut nous ſauver. Souvenons-nous que Dieu a toûjours affligé ceux qu'il a aimez : s'ils ſont juſtes, ç'a été ou pour leur faire expier certains péchez cachez, ou pour les preſerver des péchez griefs, ou pour exercer leur vertu, ou pour les récompenſer plus liberalement. S'ils ſont pécheurs, Dieu les châtie maintenant, pour les convertir, & prévenir : une éternité de peines qu'ils méritent l'un & l'autre nous fait voir que les ſouffrances ſont les vrayes marques de l'amour de Dieu envers nous ; mais nôtre ſoumiſſion dans les ſouffrances eſt auſſi une Les ſouffrances que Dieu nous envoye ſont toûjours au deſſous de ce que nous avons mérité.

marque ſûre de nôtre amour pour ce Dieu miſericordieux. *Le même Sermon manuſcrit.*

La raiſon ſans la foy, ne peut nous conſoler dans nos afflictions.

Il y a long-temps que la raiſon orgueilleuſe, fiere, independante, fait des efforts inutiles, pour s'élever au deſſus des diſgraces de la vie ; elle retombe toûjours, par ſon propre poids, dans la triſteſſe, & dans la déſolation. Ah Chrétiens ! ne prenons pas le change, que peut la raiſon humaine ſans la Foy, qui doit être ſon appui ? C'eſt en vain qu'on employe les plus beaux raiſonnemens du monde, tandis qu'on ne voir rien qui remplace le bien que l'on perd, on a toûjours ſujet d'être inconſolable. *Le P. Cheminais, Sermon de la Patience Chrétienne.*

On n'eſt jamais plus vertueux que dans l'affliction.

C'eſt alors qu'on a de la foy : dans un état où tous les ſens ſont révoltez, on adore la main qui nous châtie, on approuve des ordres rigoureux en apparence, on étouffe la voix de la nature qui veut éclater en murmures, on fait taire la raiſon qui veut fournir des ſujets de plaintes, on l'oblige à ſacrifier tous ſes préjugez, à rendre hommage à Dieu, qu'elle n'entrevoit que dans les ténébres. *Le même.*

Rien ne nous peut conſoler que Dieu dans nos afflictions.

Quelle conſolation peut trouver un pécheur dans ſon affliction, à moins de recourir à Dieu ? Rentrera-t'il dans lui-même (dit ſaint Auguſtin) ? *Non eſt quâ intret, quia mala ſunt.* Comment en trouveroit-il, puiſqu'il n'y trouve que du mal ? *In conſcientiâ nullum ſolatium.* Cherchera-t'il quelque adouciſſement dans le témoignage de ſa conſcience ? Ah ! c'eſt-elle qui le tourmente plus cruellement. De quelque côté qu'il ſe tourne, il ne trouve que du déſordre, que de la confuſion, il n'entend que des reproches, il ne ſent que de cruels remords, il n'y voit que des crimes, dépoüillez de tous les agrémens & de tous les plaiſirs, qui les lui avoient rendus ſi charmans, pendant qu'il étoit dans la proſpérité, & dont il ne lui reſte plus rien qu'un ſouvenir douloureux, qu'une confuſion infructueuſe, qu'un repentir inefficace, & par là inutile, & un funeſte deſeſpoir. *Le Pere Nepveu, 4e. Tome de ſes Réflexions Chrétiennes.*

Les biens que nous trouvons dans l'affliction.

Les ſouffrances ſont le tréſor de l'Evangile ; mais c'eſt un tréſor caché, que peu de perſonnes trouvent, parce que peu de perſonnes en ſçavent profiter, à cauſe qu'ils n'en connoiſſent pas le prix. On trouve dans la Croix, dit un ſaint homme, le ſalut, la vie, la protection de Dieu, la force de l'ame, l'abregé des vertus, la perfection de la ſainteté. Que de richeſſes ! mais qui eſt-ce des Chrétiens qui en veut profiter, ou plutôt qui eſt-ce qui n'en abuſe pas ? La Croix eſt nôtre vie & nôtre ſalut, & par nôtre faute, nous y trouvons nôtre mort & nôtre perte : elle devroit être pour nous une ſource de conſolations, & elle nous devient une occaſion de chagrin, & de murmure ; elle devroit être nôtre force & nôtre joye, & elle nous jette dans l'abbatement. *Le même.*

De quelle maniere Dieu veut que nous ſouffrions.

Le Sauveur du monde ne dit pas ſeulement heureux ceux qui ſouffrent, mais ceux qui ſouffrent pour la juſtice : *Qui perſecutionem patiuntur propter juſtitiam.* Voilà le caractere univerſel des Saints. Ils ont tous ſouffert pour la juſtice, ou par la perſécution des Tyrans, ou par le glaive de la mortification chrétienne ; ils ont tous acheté le Ciel au même prix que leur Chef, qui s'en eſt ouvert l'entrée par les ſouffrances, ils ont tous été formez ſur le modéle de

JESUS-CHRIST ſouffrant & crucifié, avant que d'être des images de JESUS triomphant & glorifié... C'eſt pour cela que Dieu voulant nous attirer à lui, ſéme dans toutes les conditions de la vie des peines & des amertumes pour nous en détacher, afin que dégoutez des trompeuſes & criminelles douceurs de cette vie, nous cherchions les délices pures & innocentes de l'autre ; car ſans cela, dit ſaint Auguſtin, nous ſerions en danger de prendre le chemin pour le terme, & le voyageur s'arrêtant là où il ne doit que paſſer, ne manqueroit pas de préferer les conſolations paſſageres de l'exil, au bonheur éternel de la Patrie : *Huic vitæ malè dulci miſcet Deus amaritudines, ut alia, quæ ſalubriter dulcis eſt, requiratur, ne viator tendens in Patriam, ſtabulum ſumat pro Patria. Mr. l'Abbé du Jarri, Sermon de tous les Saints.*

Nous ſommes en ce monde comme dans un exil, nous ne pouvons retourner en nôtre Patrie, que par les ſouffrances.

Pour retourner dans nôtre véritable Patrie, après en avoir été exilez par le péché ; la voye qui nous y ramene eſt véritablement tout autre que celle qui nous en a éloigné ; nous en avons été bannis par la recherche du plaiſir, nous y revenons par le mérite des ſouffrances. Nôtre exil eſt la punition d'une volupté contraire à la loy de Dieu ; nôtre retour eſt la récompenſe d'une patience ſoumiſe à ſes ordres. Ah ! que cette voye large qui conduit à la mort eſt facile à diſtinguer de cette route étroite qui mene à la vie ? L'une eſt toute parſumée de fleurs, l'autre eſt toute ſemée d'épines. Dans celle-là, nous voyons la foule des impies heureux & floriſſans, qui tiennent à la main la coupe empoiſonnée des plaiſirs, que Babilone leur préſente ; dans celle-cy nous découvrons la troupe bien-heureuſe des Juſtes, qui trempent leur langue dans le calice de JESUS-CHRIST, par la participation à ſes ſouffrances. Vous trouvez les contradictions, les adverſitez, l'humiliation, & la pauvreté dans vôtre état : réjoüiſſez-vous, c'eſt le chemin du Ciel ; reconnoiſſez-le aux veſtiges ſanglans du Sauveur, & des Saints qui l'ont ſuivi. *Le même.*

L'affliction fait rentrer les pécheurs dans eux-mêmes.

On voit dans l'hiſtoire des freres de Joſeph la force de la conſcience qui ſe reproche toûjours ſes crimes, ſi-tôt qu'il ſurvient quelque choſe d'extraordinaire qui rappelle le pécheur à lui-même. Il y avoit plus de vingt-ans, que ces Freres avoient maltraité Joſeph, & une affliction qui leur arrive, leur rappelle tout d'un coup ce crime, & les yeux impitoyables avec leſquels ils avoient vû les larmes de cet innocent : ils confeſſent que c'eſt tres-juſtement qu'ils enduroient tous ces maux ; ils n'ont point d'autre accuſateur qu'eux-mêmes ; leur crime les avoit aveuglez, & la punition que Dieu en tire, leur ouvre tout d'un coup les yeux. Sur quoy on doit admirer davantage les afflictions. Car pendant que nous joüiſſons d'une longue proſperité, nous ne penſons point au mal que nous avons fait : mais quand il plaît à Dieu de troubler cette fauſſe paix, & de ſe ſervir d'une affliction ſalutaire, pour nous ôter le bandeau qui couvroit nos yeux, nous ſouffrons alors des tortures, nous avoüons que tout ce que nous endurons eſt tres-juſte, & nôtre conſcience ſeule nous punit plus que tous les Tribunaux du monde. *Livre intitulé, La vie des anciens Patriarches. Vie de Joſeph.*

La patience du ſaint homme jou

Le demon uſa contre ce ſaint homme du pouvoir que Dieu lui avoit donné avec toute ſa malignité ; il voulut le ſurprendre tout d'un coup par une ruine ſoudaine, afin qu'il n'eût pas le temps de reſpirer, ni de rentrer un peu en lui-même, pour rendre à Dieu, dans cette ſurpriſe, la déference qui lui étoit dûë ;

il crut que s'il ne l'abbatoit du prémier effort, & que ſi ſans lui laiſſer prendre haleine, il n'étoit maître de ſes prémiers mouvemens, pour le jetter d'abord dans le murmure, & dans l'impatience, ce ſeroit en vain qu'il eſperoit de rien gagner ſur lui dans la ſuite; ainſi il l'attaque d'une maniere ſi vive, que ſi ſa pieté n'eût été que feinte & apparente, comme le demon le vouloit perſuader à Dieu même, il ſe fût bien-tôt trahi lui-même. Il fit donc en même-temps piller ſes troupeaux par des voleurs, perir ſes brebis par le feu du Ciel, & emmener ſes chameaux par les ennemis. Ces nouvelles lui venant coup ſur coup, l'une ſur l'autre; cette fermeté héroïque, dans des malheurs ſi précipitez, demeure toûjours la même; il perdit ſes biens comme il les avoit poſſedez, il les rendit à Dieu comme il les avoit reçûs de Dieu, il fut par tout reconnoiſſant, il l'avoit beni en les recevant, il le benit encore en les perdant, & il regarda toûjours Dieu comme le principe, d'où découlent les biens & les maux. Il reçût donc ſi paiſiblement ces nouvelles, que ſa patience dans ſes prémieres afflictions, ſembloit encore mériter une nouvelle épreuve. *Le même. Vie de Job.*

Continuation du même Sujet.

Ce fut donc alors que l'on vit dans l'un des plus grands exemples, que l'on ait peut-être jamais vûs, ce que peut le demon contre un homme, & ce que peut Dieu dans un homme. Cette ame ſi puiſſamment ébranlée par tant de maux au dehors, rentra tout d'un coup en elle-même, pour y trouver Dieu, que le demon ne lui pouvoit enlever, & pour ſe tenir fortement attachée à lui; il lui rendit humblement tout ce qu'il n'avoit reçû de lui que par partie; il ſe proſterna en terre, il benit Dieu, & dit ces paroles qui ſont devenuës depuis l'admiration de tous les ſiécles: *Dominus dedit, Dominus abſtulit. Le même.*

Job. 1.

Continuation.

Les douleurs ne ſont pas ſi pénibles à ſupporter lorſqu'elles viennent ſucceſſivement & par parties, afin que les prémieres préparent en quelque ſorte le courage à celles qui les ſuivent: mais cet accablement qui ſurprend un homme tout d'un coup, & qui ne lui laiſſe aucune partie dans ſon corps qui ſoit ſaine, n'étoit-il pas au deſſus de ce qu'il ſemble qu'un homme peut endurer? Voilà (dit ſaint Auguſtin) quel devoit être un homme, que Dieu lui-même formoit, pour être non-ſeulement l'admiration, mais encore le modele de patience pour tous les ſiécles. Voilà l'état où devoit être réduit un homme, qui étoit la figure vivante d'un autre homme de douleurs, qui le devoit ſuivre, & qui n'eut non plus que Job aucune partie dans ſon corps, depuis la plante des pieds juſqu'à la tête, qui ne fût dans les douleurs. *Le même.*

Les afflictions que Dieu envoïe aux pécheurs pour les convertir.

L'Ecriture m'apprend que Dieu ſe ſert pour punir les pécheurs, des pertes de biens qui les appauvriſſent, des revers de fortune qui les dégradent, des mauvaiſes affaires qui les embaraſſent, des longs procés qui les conſument, des incendies qui brûlent leurs maiſons, des grêles qui déſolent leurs campagnes, des maladies qui uſent leurs corps, des mauvais bruits qui flétriſſent leur réputation, des morts imprevûës & ſouvent tragiques, qui mettent une triſte fin à leur vie... Mais les maux les plus cuiſans ne ſont pas ceux qui paroiſſent le plus; il eſt des déplaiſirs ſecrets, il eſt des contradictions cachées, il eſt des dépits qui n'oſent éclater, des paſſions que l'interêt ou la honte de les avoüer peuvent bien empêcher de paroître; mais qu'on ne peut s'empêcher de ſentir; & qu'on ſent d'autant plus vivement, que n'étant point diſſipez au dehors

dehors, par les plaintes & les confidences, qui peut-être les adouciroient, elles exercent toute leur activité immediatement ſur le cœur. *Le P. d'Orleans, Sermon des peines temporelles du peché.*

Les afflictions & les diſgraces nous apprenent qu'il ne faut point mettre ſa confiance dans les hommes.

C'eſt inutilement qu'on dit à une perſonne qui eſt dans la proſpérité, qu'il ne faut pas tellement faire dépendre ſa deſtinée des grands, qu'on y mette toute ſa confiance & tout ſon appui, ſans compter ſur la Providence. Tandis qu'un homme eſt dans la proſpérité, toutes ces leçons font fort peu d'impreſſion ſur vous. Quelle apparence de détromper un homme enyvré de ſa fortune, aimé de ſon Souverain, qui voit tout trembler ſous ſon autorité? Quoi qu'il arrive de fâcheux aux autres, leur diſgrace n'eſt point une inſtruction pour lui; au contraire, elle lui donne un nouvel aſcendant ſur eux; il ſe regarde dans l'abondance, comme un homme privilegié: *Dixi in abundantiâ meâ non movebor in æternum.* Mais la froideur d'un maître, qui commence à retirer ſa confiance, la faveur d'un nouveau venu, qui s'empare de l'eſprit du Prince, une diſgrace éclatante qui change la face des choſes, la perfidie de vos amis qui vous manquent au beſoin, tout cela vous dit efficacement que c'eſt vous, qui ne devez plus vous appuyer ſur les hommes; que c'eſt pour vous qu'ils ſont infideles, auſſi bien que pour les autres, & que maudit eſt celui qui met ſa confiance en un bras de chair. *Monſieur Tiberges en ſa Retraite, ſixiéme Jour.* *Pſalm. 29.*

Les diſgraces de la fortune nous détachent des biens de la terre.

Ce n'eſt pas ſeulement l'Apôtre qui vous avertit de ne pas mettre toute vôtre eſperance dans les richeſſes, que c'eſt un fond toûjours incertain: *Divitibus hujus ſæculi præcipe non altum ſapere, neque ſperare in incerto divitiarum.* Tandis que vos affaires vont bien, vous vous flattez que vous ne manquerez jamais; mais la perte d'un procès, la ſuppreſſion d'une charge, des années ſteriles, une banqueroute, tout cela vous fait connoître ſenſiblement le peu de fond qu'il y a à faire ſur les biens temporels. Une voix interieure vous fait ſouvent entendre ces paroles du Prophete Royal: *Divitiæ ſi affluant, nolite cor apponere*: Si les richeſſes vous viennent en abondance; bien davantage, ſi elles vous échappent, ſi elles vous ſont enlevées, n'y attachez point vôtre cœur. La grace ne trouvant plus alors d'obſtacle, agit plus fortement & plus efficacement, pour le détacher de l'affection des biens qu'il ne poſſede plus. *Le même.* 1. *ad Tim. 6.* *Pſalm. 61.*

Les ſentimens qu'on doit avoir quand Dieu nous afflige, & trouble nôtre repos & nos joyes.

Voilà, mon Dieu, dit ſaint Auguſtin, les reſſorts que vôtre Providence a fait agir, pour me détacher du monde: toûjours contraire à mes déſirs, par une conduite dure en apparence, mais en effet miſericordieuſe envers moy, vous avez pris plaiſir à jetter l'amertume ſur tout ce qui pouvoit m'engager: *Aderas Domine miſericorditer ſæviens.* Vous avez ſemé d'épines, toutes les voyes par où je pouvois m'écarter de vous; vous m'avez rendu odieux tout ce qui pouvoit me faire aimer les biens de la terre. J'adore cette conduite ſur moi; elle eſt d'un Pere également bon & ſage; je connois ma foibleſſe, & je l'ai trop éprouvée. Non, mon Dieu, je n'aurois jamais eu la force de rompre mes chaînes, ſi le monde m'avoit été cruel & impitoyable. Malheur à celui qui le trouve favorable à ſes déſirs, il en ſera toûjours eſclave. *Le même.*

Rien ne nous attache davantage à Dieu, que l'adverſité.

Rien n'eſt plus capable de nous attacher à Dieu que l'adverſité; pourquoy cela? C'eſt parce qu'alors nous ſommes réveillez par nos propres beſoins, & comme forcez de retourner à lui: car remarquez (Chrétiens) qu'en quelque état que l'homme ſe trouve, il veut être heureux, il ne perd jamais cette in-

clination naturelle ; s'il ne trouve pas ſa conſolation dans le monde, il la cherche dans Dieu. Or il n'appartient qu'à l'adverſité de mettre l'homme dans cette heureuſe ſituation d'eſprit, où les vûës de l'Eternité faſſent une forte impreſſion ſur lui. Dans la proſpérité les grandes véritez de la Foi, les objets qu'elle propoſe, les biens de l'autre vie, la douceur qu'il y a au ſervice de Dieu, toutes ces choſes nous touchent peu ; parce que les ſens épuiſent toute l'attention de l'homme, & le rendent peu capable de penſer à des biens inviſibles ; bien moins encore de les aimer. Mais quand une fois les ſens ſont détrompez, rebutez par les afflictions du corps & de l'eſprit, cette favorable diſpoſition fait revivre dans le cœur les maximes éternelles ; la foi rentre dans ſon droit ; tout ce que l'homme charnel n'avoit pû comprendre des tréſors ineſtimables de l'autre vie, lui paroît alors dans un jour qui l'éclaire, & le convainc ; la vertu qui ſembloit amere, devient aimable. *Le même Monſieur Tiberges.*

Les graces interieures ſont plus d'impreſſion ſur un cœur dans l'adverſité, que dans la proſperité.

La grace interieure qui ne manque jamais d'accompagner les réflexions qu'on fait dans l'adverſité, acheve ſouvent la converſion du pécheur : car au travers de ces diſgraces, Dieu eſt le ſeul qui nous tend encore la main ; il prend plaiſir à ſe montrer plus facile pour profiter de ces momens de ſalut, qu'il nous à lui-même ménagez avec tant de ſoin. Dans ces heures précieuſes, où l'homme ſe trouve obligé par ſon propre interêt, à n'avoir plus que de l'averſion pour le monde, le Pere céleſte ſe fait voir à lui, ſous un viſage plein de douceur ; il fait luire un rayon d'eſperance, il lui ouvre un azile dans ſon ſein, il le réveille, il le conſole, il le preſſe, il le ſollicite par des traits ſi inſinuans, que l'homme confus de ſe voir rechercher par un Maître qu'il avoit oublié, & dans un temps où tout l'abandonne, ne peut plus ſe défendre. *Le même.*

Dieu, par les afflictions qu'il nous envoie, nous empêche de tomber dans les déſordres.

Si Dieu, dites-vous, vous avoit donné autant de bien qu'à certaines gens qui en abuſent, vous en feriez un meilleur uſage, vous ne vous abandonneriez à aucun excès ; ce qu'ils donnent au jeu & à la débauche, vous le donneriez aux pauvres, ce qu'ils employent à ſe rendre coupables, vous l'emploiriez à ſervir Dieu. Vous le croyez de la ſorte (Meſſieurs) & moy je vous réponds, que vous en feriez peut-être encore un plus grand abus ; & Dieu, qui vous connoît mieux, que vous ne vous connoiſſez vous-mêmes, empêche par les afflictions qu'il vous envoye, de vous damner. S'il vous avoit mis dans un poſte éclatant, vous vous ſeriez perdus ; l'autorité vous eût rendus durs & fiers, la ſanté vous eût jetté dans la débauche, une fortune riante vous eût plongés dans l'oiſiveté. Si dans le peu de biens que vous avez, vous ne laiſſez pas d'être orgueilleux & intempérans, que ſeroit-ce ſi vous étiez dans l'abondance ? Si dans une ſanté chancelante vous aimez le plaiſir, que ſeroit-ce ſi vous n'y étiez pas troublé par les maladies : Si dans la condition baſſe où vous êtes, vous ne pouvez ſouffrir vos égaux, que ſeroit-ce ſi vous vous voyiez au deſſus de leur tête, & en état de leur dominer ? Ce ſont donc vos péchez que Dieu arrête quand il vous afflige ; & pour me ſervir des termes de ſaint Paulin, ce ſont des obſtacles, & des digues que ſa miſericorde oppoſe au torrent de vos paſſions: *Quoſdam obices opponit curſibus noſtris. Sermon des Souffrances imprimé ſans l'aveu de l'Autheur.*

Sans l'ad-

Que vous avez de graces à rendre à Dieu, quand par l'adverſité, il vous

empêche de tomber dans le déſordre. Car enfin lui ſeriez-vous plus fidéles qu'un Salomon, qui ne courba les genoux devant les idoles, que quand il ſe vit paiſible poſſeſſeur d'un grand Royaume, & qui n'oublia le Seigneur, qu'après qu'il l'eut fait Roy d'Iſraël ? De combien de faveurs la miſericorde divine l'avoit-elle prévenu ? Quel diſcernement dans les affaires les plus obſcures, & les plus épineuſes ? quelles diſpoſitions aux plus grandes vertus ? Mais comme Dieu n'avoit pas joint à toutes ces faveurs celle de l'adverſité, il ne faut pas s'étonner ſi la proſperité gâta ce beau naturel, ſi elle corrompit & empoiſonna ſon cœur, ſi elle obſcurcit ces vives lumieres. Il ne tomba dans cet aveuglement horrible, dont nous parle l'Ecriture, que parce qu'il n'avoit pas été jugé digne de ſouffrir quelque diſgrace, comme dit ſaint Jerôme. *Le même.*

verſité & l'affliction ou le corrompt bientôt, quelque heureux naturel qu'on ait pour la vertu.

L'Adverſité, dans le deſſein de Dieu, eſt encore une fidele épreuve de la vertu. Saint Cyprien conſolant ſon peuple, dans une affreuſe & generale mortalité ; Vous êtes ſurpris, leur diſoit-il, des rigueurs que la Providence tient à vôtre égard ; vous vous plaignez que Dieu vous confond avec les Payens, qu'il vous envelope dans un même gente de mort ; mais vous vous trompez bien fort ; puiſque c'eſt par cela même, qu'il vous diſtingue d'eux ; car ſçavez-vous bien que cette mortalité & cette déſolation publique eſt une épreuve pour connoître la vraye vertu, & la démêler d'avec la fauſſe : *Hæc mortalitas ſingulorum mentes examinat :* non pas que Dieu ait beſoin pour lui-même de cette recherche, mais afin que chaque fidele apprenne à ſe connoître, & qu'il ne faſſe pas ſur ſes vertus, plus de fond qu'il n'en doit faire, qu'il en remarque les imperfections & les défauts. Car helas ! il eſt aiſé de ſe croire vertueux, quand on ne ſe voit traverſé d'aucune diſgrace ; une perſonne qui n'eſt point attaquée ni dans ſes biens, ni dans ſa ſanté, ni dans ſon honneur, qui joüit d'une fortune commode, qui voit ſes affaires réüſſir, & ſa famille bien établie, croit avoir de vrayes vertus, parce qu'elle a quelques ſentimens de pieté & de religion ; un air de dévotion ſoûtenu d'un bon tempérament, la trompe elle-même, & trompe les autres. Il faut donc éprouver cette vertu, & c'eſt l'adverſité qui fait cette épreuve. *Le même.*

L'Adverſité eſt une épreuve de nôtre vertu.

Il ſemble que quand la vertu eſt accompagnée ici bas de proſperité, elle y trouve ſa récompenſe, au lieu que n'ayant que l'adverſité en partage, & la récompenſe lui étant dûë, elle lui eſt réſervée pour l'autre vie. De ce beau principe il s'enſuit que quoiqu'un homme ſoit juſte, il doit cependant tout craindre, quand il eſt heureux en ce monde ; & qu'au contraire plus il doit être aſſuré de ſon ſalut, plus il eſt perſécuté, affligé, & outragé. Quel ſujet un juſte heureux n'a-t'il pas de craindre ? il ſçait qu'il n'a été ſauvé que par le mérite de la mort & du ſang d'un Dieu, qui innocent en lui-même, mais caution des coupables, a dû paſſer par les plus humilians ſupplices, & les plus rigoureux ; qu'il n'a jamais parlé que de perſécutions & de croix, que c'eſt à cette condition & à ce prix, qu'il a promis à ſes Diſciples & à ſes vrais ſerviteurs ſon Paradis. Ainſi ne doit-il pas craindre, quand la proſperité & l'abondance éloignent de lui tous les maux qui pouvoient le ſanctifier ? *Le même.*

On a tout à craindre quand on eſt heureux en ce monde.

Ah ! mes chers Auditeurs, quel mérite ne perdez-vous pas ſi vous ſouffrez mal ? Mais ce n'eſt point aſſez de vous repréſenter la perte que vous coûtent vos plaiſirs, vos emportemens, & vos débauches, il faut vous mettre devant

De ceux qui ſouffrent, & qui s'impatientent dans leurs ſouffrances.

les yeux les châtimens que vous méritez par vôtre impatience. Vous offenſez Dieu en vous laiſſant aller à ces mouvemens violens qui ſuivent vôtre douleur : ne doit-il pas s'irriter contre vous, quand il vous voit révolter de la ſorte contre ſes ordres, & vous en prendre à lui, pour ainſi dire, de tous les malheurs de la vie ? il voudroit vous convertir, vous ſanctifier par l'affliction, & vous l'outragez. N'êtes-vous pas bien malheureux de devenir encore plus malheureux par le mauvais uſage de vos peines ? Vous ſouffrirez dans l'autre vie, parce que vous aurez ſouffert en celle-cy : d'une miſere paſſagere, vous tomberez peut-être dans une miſere éternelle. Il ne tiendroit qu'à vous de participer en quelque ſorte au merite des Martyrs, ſi vous ſçaviez endurer cette pauvreté par exemple ; car la pauvreté endurée comme il faut, fait ſes Martyrs, dit ſaint Chryſoſtome : *Habet paupertas martyrium ſuum, & egeſtas bene tolerata facit martyrem.* Vôtre chagrin peu raiſonnable, peu religieux, vous dérobe la palme de ce Martyre : un fidele que l'on traîneroit malgré lui au lieu du ſuplice, & qui ne penſeroit point à Dieu dans ſes tourmens, ſeroit-il Martyr ? Et s'il donnoit des marques de haine aux Executeurs de la juſtice, s'il les regardoit avec horreur, s'il les chargeoit d'injures & de maledictions, ne ſe rendroit-il pas coupable devant Dieu, bien loin de paroître à ſes yeux comme ſon Martyr. *Le P. la Peſſe, Sermon du Fidele qui ſouffre mal.*

S. Chryſoſt. Homil. de Devit.

Trois ſortes de croix, & trois manieres de ſouffrir. *S. Auguſtin. Epiſt* 48.

C'eſt une penſée de ſaint Auguſtin, que l'on a ſouvent rebaruë, que toutes les croix que l'on peut porter, & toutes les perſonnes qui peuvent porter la croix ſe ſont rencontrées ſur le Calvaire. On y a vû crucifier tout à la fois un ſcelerat, un pénitent, & un innocent. Le prémier devoit être condamné, le ſecond devoit être abſous, le troiſiéme devoit condamner & abſoudre. Quoy de plus ſemblable que ces trois croix ? quoy de moins reſſemblant que ces trois crucifiez ? Ces trois perſonnes attachées chacune ſur ſa croix, nous repréſentent tous les états qui renferment tout ce qu'il y a d'hommes ſur la terre ; l'état de peché, l'état de pénitence, l'érat d'innocence. Nul n'eſt diſpenſé de ſouffrir, il n'eſt queſtion qne de la maniere. Vous ne pouvez pas ſouffrir comme JESUS-CHRIST ; il étoit innocent, & vous avez perdu vôtre innocence. Vous ne voulez pas ſouffrir comme le mauvais Larron, car vous ne voulez pas mourir dans vôtre crime ; vous devez donc imiter le bon Larron qui profite de ſa croix pour mériter le Paradis. *Le même.*

Le deſſein de Dieu ſur nous, quand il nous afflige. *Ezech. 16.*

Dieu, nôtre ſouverain Seigneur, tout maître abſolu qu'il eſt, ſonge à vous donner des marques de ſa miſéricorde, lorſque vous vous plaignez de ſa rigueur ; il veut vous obliger à penſer à lui, à le craindre, à le ſervir. Voulez-vous qu'il vous traite en Seigneur, qui ne ſe ſoucie point de vous ? Il en uſera à vôtre égard, ſelon la ménace qu'il fit à ſon peuple, *auferetur zelus meus à te... nec irascar amplius :* non, je ne vous témoignerai plus mon indignation, je ne vous troublerai plus par les effets de ma colere. Hé, mes chers Auditeurs, la Bonté divine vous préſerve de ce terrible traitement ? Pauvre Enfant prodigue ; ſi vous ne ſouffrez la faim, retournerez-vous jamais à vôtre Pere ? Ne regarderiez-vous pas un malade comme déſeſperé, dit ſaint Jérôme, ſi le médecin ne lui ordonnoit plus de remedes ? s'il l'abandonnoit à ſon appetit déréglé : *Medicus, ſi ceſſaverit curare, deſperat.* Dieu connoît vos playes, dit ſaint Auguſtin, il ſçait que vôtre ame eſt ulcerée, devez-vous vous recrier contre

S. Auguſt. in Pſalm. 63.

lui, s'il fait ſur vous des inciſions facheuſes, s'il retranche tout ce qui pourroit corrompre vôtre cœur ? ſa ſévérité n'eſt-elle pas une marque inconteſtable de ſa clemence ? *Secaris quia non deſperaris.* Dites-lui dans ces triſtes momens, où vous avez un ſentiment ſi vif de vôtre chagrin, accablé des fatigues qu'il vous faut prendre pour faire rouler vôtre domeſtique, contraint par la pauvreté d'humilier cette vanité, & de mortifier cette molleſſe : dites-lui, mon Dieu, c'eſt à vous à diſpoſer de toutes choſes, ſelon vôtre ſainte volonté : je ſuis dans vos mains comme une créature indigne de vos graces ; mais quelle grace, mon Dieu, que vous penſiez à me ſauver, & que vous me forciez d'y penſer ? Je vous adore, & je vous benis dans mon affliction & dans ma douleur. *Le même P. de la Peſſe.*

La vûë du Crucifix, & la penſée d'un Dieu ſouffrant doit ſoulager toutes nos peines.

Vous l'avoüez ſans doute, qu'on endureroit plus chrétiennement les maux de cette vie, ſi l'on ſongeoit à un Dieu ſouffrant : mais on n'y ſonge pas, la triſteſſe, la miſere nous occupe, & nous n'attachons point nos yeux ſur le Crucifix. C'eſt cela même que j'ai à vous reprocher, Chrétiens, vous ne penſez qu'aux plaiſirs, qu'aux biens de la terre que vous perdez ; & vos impatiences éloignent de vous le ſoulagement que l'exemple d'un Dieu vous préſente. Souffrez donc ſans conſolation, vous le méritez, les meſures injuſtes & violentes que vous prenez pour relever vôtre maiſon, les emportemens où cette infirmité vous jette, la médiſance, la calomnie, la haine qui animent la pourſuite de ce procès, ne vous conſoleront pas. . Non je ne ſuis point ſurpris, que ſouffrant mal, vous ſouffriez beaucoup. *Le même.*

Nous ne devons pas toûjours conſiderer les Afflictions qui nous arrivent comme des ſuites & des effets de nos péchez.

Que nous ſerions heureux, ſi dans les frequens accidens qui nous ſurprennent, dans ces révolutions de fortune qui arrivent aux gens de bien, & qui nous font gémir devant Dieu par un prétendu zele de juſtice ; que nous ſerions heureux, ſi nous conſiderions les diſgraces de la vie, non-ſeulement comme les ſuites du péché, ou de vrayes punitions des coupables ; mais encore comme de ſecretes diſpoſitions de la volonté de Dieu, qui ſçait bien en tirer ſa gloire. En vain croyons-nous l'innocence & les afflictions incompatibles. *Tiré des Sermons nouveaux imprimez ſans l'aveu de l'Autheur. Sermon des Afflictions, pour le Mercredi de la quatriéme ſemaine de Carême.*

C'eſt par l'affliction & par l'adverſité que Dieu éprouve la vertu.

Il eſt aiſé de ſe croire vertueux, quand on ne ſe voit traverſé d'aucune diſgrace. Une perſonne qui n'eſt attaquée, ni dans ſes biens, ni dans ſa ſanté, ni dans ſa liberté, ni dans ſon honneur ; qui joüit des douceurs d'une fortune commode, qui voit ſes deſſeins réüſſir ; parce qu'elle a quelque ſentiment de religion & de pieté pour Dieu, un air de dévotion ſoûtenu d'un bon temperament, ſe trompe elle-même, & trompe les autres. Chacun, dit ſaint Auguſtin, ſe repoſe dans ſa maiſon, dans ſa famille, dans ſes petites acquiſitions, & ſe croit fort fidele à ſes devoirs : *Requieſcit in domo ſuâ, in prædiolo ſuo, in ædificio ſuo :* il ne fait mal à perſonne, il joüit ſeulement en repos de ce qu'il a : & là-deſſus il ſe flate d'avoir une vraye vertu ; cependant combien de fois arrive-t'il qu'il ſe trompe ? Il faut donc éprouver cette vertu, & c'eſt l'adverſité qui en fera l'épreuve. Oüi ce ſera cette maladie que Dieu vous envoyera, qui renverſera ce lit où vous prenez vôtre repos : *Univerſum ſtratum ejus verſaſti in infirmitate ejus.* Alors on verra ſi vous avez une vraye patience dans vos maux, une humble réſignation aux volontez de Dieu : une longue ſanté vous cachoit à vous-même ; cette infirmité vous fera voir ce que vous êtes. Oüi ce ſera ce *pſalm. 40.*

procès perdu, cet incendie, cette perſécution d'un violent uſurpateur, qui vous découvrira vous-même à vous-même. L'abondance & le repos vous avoit endormi, & enchanté, la pauvreté & la miſere vous tirera de ce ſommeil léthargique. *Le même.*

Différence des Afflictions des Juſtes, de celles des méchans.

La vie des ames fidéles n'eſt pas plus exempte des afflictions & des diſgraces, que celle des méchans, je l'avouë ; mais leurs afflictions ſont différentes par rapport à leur nature, à leurs effets, à leur durée. Elles ſont différentes dans leur nature ; les unes ſont des avertiſſemens de miſericorde que Dieu donne à ſes Enfans, comme un Pere tendre, & les autres ſont des jugemens de condamnation qu'il exerce comme un Juge irrité. Elles ſont différentes dans leurs effets : les Afflictions dans les méchans les abbattent, les endurciſſent, les deſeſperent ; au lieu que dans les gens de bien, elles fortifient leur foy, animent leur eſperance, perfectionnent leur charité. Ces peines & ces afflictions ſont différentes dans leur durée : car elles ſont à l'égard des uns des préludes de leur châtiment, & des commencemens de leur enfer, au lieu qu'elles ſont aux autres des ſources de leurs conſolations, & des ſemences de gloire. *L'Auteur des Actions Chrétiennes, Diſcours ſur le choix de l'état qu'on doit embraſſer.*

Dieu permet pour le bien des Juſtes, qu'ils ſoient perſécutez par les méchans.

Pour purifier la vertu, pour l'éprouver, pour l'affermir, pour la préſerver de la contagion du ſiécle, pour la conduire au port de ſalut, pour la rendre digne des couronnes immortelles, il faut, vous le ſçavez, des combats, des difficultez, des humiliations, des diſgraces, des croix, des perſécutions ; il faut donc des perſécuteurs, & pour cela des méchans, & des méchans autoriſez, revêtus de force & de puiſſance. Les gens de bien ſeroient mal propres à cet employ ; Dieu y employe donc les méchans ; il en fait, dit ſaint Auguſtin, les inſtrumens de ſon courroux, & les miniſtres de ſa Providence ; il les remplit de puiſſance & d'autorité ; ce ſont des fleaux dans ſa main, pour accabler d'autres plus grands pécheurs, ou des verges du moins, pour corriger ſes Enfans : *Aſſur virga furoris mei, & baculus ipſe eſt*, dit le Prophete Iſaie. L'Aſſyrien tout impie & tout infidéle qu'il eſt, c'eſt la verge & le bâton de ma fureur ; dites, Seigneur, dites qu'il l'eſt auſſi de vôtre miſericorde ; ſi vous vous ſervez des méchans pour frapper les bons, ce n'eſt pas par colére contre les bons, c'eſt pour étendre ſur eux vos miſericordes infinies, & les mieux diſpoſer à l'heureuſe éternité. *Sermon pour le Dimanche de la quatriéme ſemaine de Carême, imprimé ſans l'aveu de l'Autheur.*

Iſaïe. 10.

Dans toutes les conditions il y a à ſouffrir.

Il n'y a point de condition qui n'éprouve l'infidelité des créatures ; point d'état qui ſoit à l'abri de la triſteſſe, & de la douleur ; point de famille qu'un évenement imprévû ne rempliſſe de deüil tôt ou tard ; point de particulier, que le chagrin ne ſuive & ne rencontre. Enfin, la terre qui partage avec tant d'inégalité ce qu'elle peut avoir de bien, répand par tout ſes calamitez ; & pour rendre la plûpart des hommes malheureux, il ſuffiroit qu'elle mît ſi peu de proportion dans le bonheur, dont ils peuvent lui être redevables. Mais pourquoi nous recrier avec tant d'aigreur contre l'inconſtance, la pauvreté & la cruauté de ce monde ? pouvons-nous attendre à y être heureux ? Doit-ce être à nous un ſujet d'étonnement que nous ayons à y ſouffrir ? Nous devons le connoître, & ſi nous ne le connoiſſons pas, comment eſperer d'y goûter une tranquillité longue

& ſûre ? Quels que ſoient les maux qu'il renferme ; à quelques peines que nous y ſoyons aſſujetis, nous ne ſongerions pas à nous plaindre, ſi nous étions Chrétiens. Cette terre toute triſte qu'elle eſt, n'eſt-elle pas le lieu, où nous avons à nous préparer une félicité éternelle, où nous avons à acquerir & à pratiquer des vertus qui doivent nous valoir le Ciel ? *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

Ceux qui s'impatientent ou qui murmurent dans leurs peines, accuſent Dieu d'injuſtice.

Pour ſe plaindre de quelque mal, il faut croire qu'on l'endure injuſtement. L'on ſe ſoumet à une diſgrace qu'on a méritée, ou qui vient d'une autorité contre laquelle nous n'avons pas droit de nous recrier. Un Chrétien ne peut douter que les afflictions de la vie n'arrivent ou par la permiſſion, ou par les ordres de Dieu ; ſi elles lui paroiſſent peu équitables, il s'enſuit qu'il accuſe Dieu même, de peu d'équité. Pourquoi, dit-il, dans les ſaillies de ſon impatience, pourquoy ſuis-je contraint de tant ſouffrir ? pourquoy mon mal eſt-il ſi long ? pourquoy tant d'autres ſont-ils plus heureux que moi ? C'eſt, comme s'il diſoit, pourquoy Dieu me traite-t'il ſi injuſtement ? Dieu eſt incapable d'injuſtice : le Fidéle devroit donc avoir plus de patience : *Qui dicit injuſtè patior quod patior, illum iniquum facit, cujus judicio patitur. Le même.*

On ne doit pas trouver étrange que Dieu nous afflige pour nous éprouver.

N'eſt-il pas ſurprenant qu'un fidéle que Dieu éprouve pour le faire grand, n'ait de ſentiment que pour ſe plaindre de ce qu'il endure, ſans prévoir ce qu'il peut eſperer ? Un Prince ne ménage pas le Sujet qu'il veut élever, & l'engage en des négociations pénibles & délicates ; il l'expoſe aux hazards de la guerre, s'il lui confie des entrepriſes, où il ſera forcé de prodiguer ſon repos, ſon bien, ſa vie. Le Sujet qui entrevoit une récompenſe honorable, éclatante, obéit avec courage, avec reconnoiſſance. Ame lâche ! les fortunes conſiderables ſont-elles le prix d'une oiſive indifférence, d'une fidelité ſuſpecte, d'une peine médiocre ? Dieu compte ſur vôtre conſtance, il ne vous épargne pas, il veut faire éclater vôtre mérite, & s'aſſûrer de vous. Vous ſouffrez, & vous ſouffrez beaucoup & long-temps ; c'eſt ſon deſſein de vous diſtinguer, de vous élever ; il vous prépare un poſte, où vous bénirez éternellement ſa magnificence. *Le même.*

Motif qui nous doit ſoûmettre aux ordres de Dieu dans nos ſouffrances.

Rien ne peut nous ſoumettre aux ordres de Dieu, que la vertu qui nous inſpire les ſentimens que nous devons à ſa ſouveraineté, à ſa juſtice, & à ſa miſericorde. Souffrir en Philoſophes, c'eſt nous joüer de nous-mêmes, & inſulter à Dieu, qui préſide à nôtre ſalut, à tous les évenemens. Lorſque ſous ſes coups nous l'adorons, nous le béniſſons, ſa bonté le fait nôtre debiteur. En nous laiſſant dans l'adverſité, il avoit en vûë d'approuver nôtre ſoumiſſion, & nôtre amour : ſi nôtre fidelité n'eſt point ébranlée, l'épreuve fait éclater l'attachement que nous avons à ſes volontez ; dés là nous pouvons eſperer la récompenſe d'une obéiſſance qui intereſſe ſa gloire. Si Dieu ne devoit pas nous ſçavoir gré de nôtre tranquille conſtance, il ne ſe mettroit pas en peine de nous donner l'occaſion de la montrer. Une marque viſible des biens qu'il nous prépare, c'eſt qu'il veut que nous les méritions : s'il n'avoit rien à nous donner, il nous laiſſeroit vivre au gré de nôtre penchant, il n'attendroit rien de nous, & nous ne pourrions rien attendre de lui. *Le même.*

L'Affliction nous inter-

Une perſonne qui n'eſt pas affermie dans le bien, ou qui a des inclinations vicieuſes, ſe répand avec liberté & ſans choix à tout ce qui flate ſes inclinations,

dit de vains amuſemens, & nous fait penſer à Dieu.

lorſque les commoditez de la vie, & l'abondance favoriſe ſon penchant. Il lui ſera du moins plus aiſé de s'amuſer à des inutilitez qui l'éloignent toûjours davantage du ſoin de ſon ſalut : elle ſe diſſipera, elle n'aura dans l'eſprit que des objets frivoles ; ſon cœur ſe tournera avec legereté de tous côtez. Rien de ſolide dans ſon procedé ; peu d'œuvres de pieté, point de fruit de pénitence. L'affliction la ramene dans elle-même, lui interdit de vains amuſemens, donne de la vivacité à ſa réflexion, redreſſe, anime ſa volonté, pour l'attacher à ſes devoirs. Les idées, les mouvemens de cette perſonne ſont comme raſſemblez dans un petit eſpace, où elle ne voit plus que ſes véritables interêts, la grace ne trouve plus dans elle ces obſtacles étrangers, &c. *Le même.*

Différence des Afflictions des bons de celles des méchans.

Le ſaint Roy Prophete diſoit à Dieu, Jugez-moi, mon Dieu, & faites le diſcernement de ma cauſe, d'avec la nation qui n'eſt pas ſainte : pluſieurs gens de mauvaiſe vie ſont raillez & perſécutez dans le monde par les méchans mêmes ; mais non pas pour le même ſujet que les gens de bien ; un homme vertueux qu'on traduit en ridicule, peut s'adreſſer à Dieu, & lui dire comme David, Faites-moi juſtice, mon Dieu, & conſiderez que c'eſt pour vôtre ſujet que je ſuis perſécuté par les impies. Si je voulois me ranger de leur parti, ſi j'étois de leur intrigue, & de leur cabale, ſi j'épouſois leurs ſentimens, ſi j'étois compagnon de leurs débauches, je ſerois honoré & eſtimé de ceux qui me traitent ſi indignement, je paſſerois pour un homme de bon ſens, & pour un eſprit raiſonnable, on applaudiroit à tous mes deſſeins, & à toutes mes paroles ; mais parce que je fais profeſſion de vous ſervir, c'eſt pour cela qu'on me perſécute, qu'on me mépriſe, qu'on me taille, &c. Mais c'eſt trop de gloire, ô mon Dieu ! de ſouffrir pour vôtre gloire, & que je préfere l'opprobre de vôtre Croix à la vaine réputation du monde. *Le P. Craſſet, Tom. 1. de la Foy victorieuſe.*

Le deſſein de Dieu dans les Afflictions qu'il nous envoïe.

Dieu, qui châtie ceux qu'il reçoit au nombre de ſes Enfans, entremêle les biens & les maux dans la vie des hommes, particulierement dans celle de tous les Fidéles, & tempere les uns par les autres ; de peur que la proſperité ne les éleve, ſi elle étoit toûjours ſtable, ou que l'adverſité ne les accable, ſi elle n'avoit quelque relache ; car ſelon la remarque des Saints, il eſt plus difficile de ſoûtenir la proſperité que l'adverſité, & l'éclat de l'une eſt plus dangereux que le poids de l'autre. On a vû ſouvent par expérience, que ceux qui ont paru ſages dans l'affliction, ont ceſſé de l'être, quand Dieu les en a délivrez, & que la fin de leurs ſouffrances eſt devenuë le commencement de leur chûte. *Livre intitulé, La Vie des Prophetes.*

Les Afflictions ſont des moyens de nous connoître nous-mêmes.

Ces ſortes d'épreuves ſont de véritables pierres de touche, par leſquelles nous pouvons nous connoître nous-mêmes, & quand un homme de bien y a paſſé, il doit rendre graces à Dieu, de lui avoir d'un côté fourni une ſi belle occaſion de faire ſon devoir, & de l'autre, de l'avoir ſoûtenu dans le combat : il faut même adorer les voyes de la Sageſſe, & de la Providence divine à l'égard de ſes Enfans, d'employer ainſi ces puiſſantes attaques, pour ſceller de plus en plus dans leurs ames la vérité de leur élection. Les hommes ont leurs fins ; mais Dieu, en leur permettant d'agir conformément à leur intention, ſe ſert de leur miniſtere, pour faire réüſſir tout le contraire de ce qu'ils ont penſé. *Livre intitulé, L'Examen de ſoy-même.*

La

La plûpart des hommes dans leurs afflictions agiſſent d'ordinaire, ou ſelon leur temperament, ou ſelon leurs habitudes : ſi le temperament d'un homme eſt fier, & impetueux, l'affliction ne fait que l'irriter ; il s'emporte contre Dieu, il s'aigrit contre les hommes, il murmure contre la Providence, il couve des reſſentimens violens, il médite des vengeances : ſi ſon humeur eſt un peu plus modérée, il ſe tourne du côté des moyens humains, pour y chercher quelque remede à ſon mal, & il applique uniquement à cela toutes les lumieres de ſa prudence : s'il eſt timide il ſe laiſſe aller aux plaintes & aux regrets, & va chercher dans la douleur & dans les larmes ſa conſolation : ſi c'eſt un Stoïque, il ſe jette dans une certaine dureté farouche, & il tâche de ſe former dans lui-même une indifférence, & une inſenſibilité pour le bien & pour le mal : ſi les principes de la Religion Chrétienne ont fait en lui quelque impreſſion conſidérable, il ſe tourne du côté de la priere ; mais ce n'eſt que dans la vûë d'être délivré de l'affliction qui le preſſe, & non par aucune véritable douleur d'avoir offenſé Dieu, & de s'être attiré ces marques de ſa diſgrace : moins encore agit-il par une ſainte & forte réſolution de ſe corriger pour l'avenir. Ce ne ſont pas là les caracteres d'une véritable piété ; car un Fidéle, dans les afflictions, ſentant le mal qui le preſſe, le remarque d'abord comme une marque viſible de la colére Divine, qu'il a attirée ſur lui ; puis faiſant réflexion ſur ſes propres péchez, & ſur l'abus des faveurs du Ciel, pendant qu'il en a joüi, il ſe condamne lui-même, & avouë qu'il a juſtement mérité ce châtiment. *Le même.*

L'Adverſité a de différens effets ſur différentes perſonnes.

Une foy vive & ferme eſt néceſſaire à celui qui ſouffre avec patience : en effet, ſans un grand attachement pour les véritez de l'Evangile, pourrions-nous nous perſuader que ceux-là ſont heureux qui pleurent & qui ſont perſécutez ? Si nous ne portions nos vûës ſur les véritez éternelles, pourrions-nous trouver de la gloire & du plaiſir dans l'humiliation & dans la douleur ? Il paroît bien (Chrétiens) que vous n'étes pas pénétrez des maximes de JESUS-CHRIST, quand vous ſuccombez ſi lâchement ſous le poids de vos peines. Ayez plus de foy, vous aurez plus de patience. *Le P. de la Peſſe, Sermon ſur la perte de ceux qui ſouffrent mal.*

Il faut une vive foi pour ſouffrir avec patience.

Il en eſt, me direz-vous, qui bien loin de devenir plus vertueux par la voye des Afflictions, s'endurciſſent, & deviennent plus méchans ; ils blaſphement, comme le mauvais Larron ſur la Croix, & ils conſument leur réprobation. A cela comment puis-je répondre, ſinon en déplorant leur ſort, comme ſaint Auguſtin déploroit celui de ceux de Carthage ? Vous avez perdu tout l'avantage de vos calamitez, leur diſoit-il, après la déſolation de leurs Provinces ; vous étes devenus miſerables, & vous n'en étes pas devenus meilleurs ; Dieu vouloit vous rendre véritablement Chrétiens, en vous affligeant, & vous vous étes opiniâtrés dans le péché. *Le P. Cheminais, Sermon des ſouffrances.*

Quelques-uns abuſent des ſouffrances.

N'eſt-il pas étrange que l'amour que JESUS-CHRIST a eu pour nous lui ait fait embraſſer la croix, les ſouffrances & les humiliations, quoi qu'il n'en eût pas beſoin, quoi qu'elles ne lui convinſent point, & qu'il fallût un grand & continuel miracle pour l'en rendre capable : n'eſt-il pas étrange, dis-je, que l'amour que JESUS-CHRIST a eu pour nous, l'ait obligé à faire tout cela, & que l'amour que nous devons avoir pour JESUS-CHRIST, ne nous engage

L'exemple & l'amour que nous portons au Sauveur, nous obligent à ſouffrir pour lui.

pas, pour ſuivre ſon exemple, & pour nous rendre ſemblables à lui, d'embraſſer, ſinon avec joye, comme il a fait, au moins avec courage, la croix, les ſouffrances, & les humiliations, qui non-ſeulement nous ſont utiles, mais mêmes néceſſaires ? *Le P. Nepveu, Livre intitulé l'Eſprit du Chriſtianiſme.*

Continuation du même Sujet.

Il faut avoüer que quand nous enviſageons la Croix toute ſeule, la nature s'allarme, les ſens s'effrayent, la raiſon même ſe revolte ; mais quand nous venons à penſer que JESUS-CHRIST a porté la Croix devant nous, qu'Il l'a portée pour nous, que nous la portons après lui ; ſi nous ſommes un peu touchez de ſon amour, alors la nature, les ſens, & la raiſon ceſſent de s'allarmer, & commencent à trouver même des charmes dans les objets qui leur avoient paru ſi terribles. C'eſt cette penſée, qui a ſoûtenu & animé tous les Saints dans les plus grandes ſouffrances : & c'eſt ce qui faiſoit qu'un ſaint André ſoûpiroit après la Croix, avec les ardeurs d'un amant paſſionné, &c. *Le même.*

Reſignation aux ordres de Dieu dans les afflictions.

On ſe ſoûtient par la force de ſon eſprit dans l'adverſité, on adoucit par la patience l'amertume de ſes maux, les perſonnes généreuſes trouvent en elles-mêmes des reſſources pour réſiſter aux plus grands maux ; mais quand ces reſſources manquent, le remede infaillible eſt de ſe ſoumettre aux ordres de Dieu, & adorer la main qui nous châtie. *L'Abbé de Bellegarde dans la Verſion des Livres Sapientiaux.*

La juſtice de Dieu nous eſt plus favorable en cette vie, que ſa miſericorde.

Il faudroit icy dreſſer l'apologie de la juſtice de Dieu, & lui donner, contre ce que l'on dit d'ordinaire, des avantages bien grands ſur la Miſericorde. Je ſçai que ceux qui en ont fait le portrait, l'ont renduë toute épouventable ; ils lui ont mis les foudres en la main, les menaces en la bouche, les éclairs dans les yeux ; mais certes, à le bien prendre, elle nous eſt plus avantageuſe en cette vie, que la miſericorde ; puiſque tous ſes châtimens ſont des chaînes qui nous retirent du péché, & qui nous lient à Dieu. La miſericorde le plus ſouvent entretient les hommes dans le crime : c'eſt pourquoy ſaint Auguſtin a bien dit qu'il y avoit une douce juſtice, & une rigoureuſe miſericorde : *eſt miſericordia ſæviens, & juſtitia parcens.* Car il eſt vrai que toutes les peines qui paroiſſent ſi redoutables ſont autant de moyens que la Juſtice divine employe pour nôtre bien. Il n'y a rien de plus fâcheux que la maladie ; voyez neanmoins comme la juſtice de Dieu l'employe pour nôtre bien : cet homme ne penſoit point à Dieu en pleine ſanté, il ne penſoit qu'à ſes plaiſirs ; cette maladie le réveille. *Autheur anonyme & moderne.*

Les Afflictions ſont de peu de durée à ceux qui penſent au Ciel.

Momentaneum & leve tribulationis. C'eſt ainſi que ſaint Paul appelle les afflictions de cette vie : mais comment appellez-vous une choſe de peu de durée, qui continuë les mois & les années entieres ? comment appellez-vous léger, ce qui accable de ſon poids les plus robuſtes ? Appellerez-vous ce fleau d'un moment, lequel ſe fait reſſentir ſans relâche, qui frappe ſans miſericorde depuis ſi long-temps, quoy cette peine & cette affliction vous ſemble legere, laquelle vous preſſe, & vous opprime ſans meſure, comme dit ſaint Paul : *Supra modum gravati ſumus !* Cette tribulation eſt-elle d'un moment & de peu de durée, qui continuë tout le temps de la vie ? Et direz-vous que ces attaques & ces combats ſont légers, qui ont tiré la ſueur de tout le corps des plus braves Athletes, que l'Egliſe ait jamais eu ? Cependant, dit l'Apôtre, tout cela eſt peu de choſe, & de peu de durée : mais à qui ? *Contemplantibus nobis, non quæ*

2. ad Cor. 4.

2. ad Cor. 4.

videntur, ſed quæ non videntur; à ceux qui conſiderent l'éternité, & la récompenſe qui ſuit ces ſouffrances. *Reina.*

Pour guérir l'aveuglement qui eſt preſque inſéparable de la proſperité, il faut comme à celui de Tobie, du fiel & de l'amertume, je veux dire des afflictions & des diſgraces; alors vous ouvrirez les yeux à la vérité. Quand une fiévre violente vous devorera juſqu'aux os, & qu'accablé dans un lit de douleur & d'abatement, vous vous ſentirez défaillir; vous verrez que ce corps, auquel vous ſacrifiez ſi ſouvent vôtre ame, que vous couvrez avec tant de luxe, que vous nourriſſez avec tant de délicateſſe, n'eſt qu'un vaſe fragile, que le moindre accident peut briſer, & qui ſe briſe enfin lui-même. Quand une calomnie concertée, & de mauvais offices rendus ſourdement, vous feront tomber de ce rang, où vous étiez monté par vôtre ambition, où vous vous mainteniez par vos intrigues; vous ſerez enfin convaincu du neant, & de l'inſtabilité des grandeurs humaines. Quand l'âge, ou quelque accident imprevû effacera cette beauté, qui vous faiſoit tant d'admirateurs, & dont vous étiez dans vôtre cœur, la premiere idolatre; vous avoüerez que ce n'étoit que vanité. Lors qu'abandonné d'un maître capricieux, ou trahi d'un ami lâche & infidele, vous recevrez des chagrins mortels de ceux, de qui vous attendiez de la protection, & de l'aſſiſtance; vous connoîtrez qu'il ne faut pas ſe faire un bras de chair, & que pour n'étre jamais trompé, il faut mettre en Dieu ſeul vôtre confiance. *Mr. Flechier, Sermon des Afflictions.*

Les Afflictions remedient aux deſordres, que cauſe la proſpérité.

Les traverſes, & les diſgraces qui nous arrivent, peuvent être tout enſemble les moyens & les cauſes de nôtre converſion. Elles excitent à la Pénitence; elles nous font ſentir combien Dieu eſt juſte, & ſont les premieres victimes qui s'offrent pour l'appaiſer; elles nous émeuvent, quand nous les reſſentons avec une répugnance naturelle; elles nous ſanctifient avec une ſoumiſſion volontaire, maux & remedes tout enſemble, peines par leur nature, mérites par nôtre patience, ſujets de combats & de victoires, de ſouffrance & d'action, de connoiſſance & de pratique. C'eſt donc le moyen le plus propre à réduire le cœur humain; & quiconque reſiſte & demeure inſenſible aux châtimens que Dieu lui envoye pour l'inſtruire, & pour le convertir, je crains que ſon eſprit ne ſoit envelopé dans des ténébres invincibles, je tremble, & ſi je l'oſe dire, je deſeſpére de ſon ſalut. *Le même.*

Les Afflictions ſont d'un grand ſecours pour nous convertir.

La volonté de Dieu nous eſt inconnuë en une infinité de choſes: nous ſçavons bien que ſa puiſſance nous ſoûtient, que ſa providence nous nourrit, que ſa liberalité nous enrichit, que ſa juſtice nous châtie; mais nous ne ſçavons pas ſi c'eſt ſa volonté qui nous conduit dans nos voyes: il n'y a que dans l'affliction où nous puiſſions la découvrir. Saint Paul, ce prodige de graces, craint, lors même qu'il prêche l'Evangile, & qu'il convertit les Nations; les faveurs que Dieu lui fait, le rendent inquiet: les perſécutions qu'il endure, & les infirmitez qu'il ſouffre, ſont les ſeules qui le raſſurent, parce qu'il ſçait que c'eſt Dieu qui le veut en cet état. Quand nous prions, quand nous faiſons l'aumône, quand nous fréquentons les Sacremens, nous ne ſçavons pas ſi nous faiſons la volonté de Dieu; ſçavons-nous ſi Dieu n'attend pas de nôtre piété d'autres œuvres qui nous ſanctifieroient davantage? mais ces doutes, & ces perplexitez ceſſent, dès que nous ſouffrons. C'eſt un état de violence pour

Nous connoiſſons & nous faiſons la volonté de Dieu en ſouffrant patiemment.

la nature corrompuë, & pour l'amour propre ; tout ce qui eſt en nous y répugne; Dieu ſeul nous y veut. *Tiré du Dictionnaire Moral.*

On doit être perſuadé que les Afflictions nous viennent de Dieu.

Obmutui, & non aperui os meum, quoniam tu feciſti, dit le ſaint Roy David. Je me ſuis tû, ô mon Dieu ! & je n'ai pas ſeulement ouvert la bouche, pour me plaindre des maux que je ſouffrois, ſçachant bien qu'ils m'étoient arrivez par l'ordre de vôtre Providence. C'eſt vous qui m'avez ravi cet ami, cet enfant, ce parent ; c'eſt vous qui m'avez ôté les biens que vous m'avez donnez, c'eſt de vôtre main que je reçois cette maladie, c'eſt vous qui m'avez bleſſé le cœur de cette fléche, & tout ce qui me vient de vôtre part, m'eſt ſi agréable, que la joye de le recevoir de vôtre main, m'ôte le ſentiment de la douleur, & me fait oublier tout ce qu'il y a de rude & de fâcheux dans l'affliction, pour me ſoumettre entierement à vôtre adorable volonté, *Le P. du Saut, Livre 3e. de la Confiance en Dieu, ch. 1.*

Jamais la Foy n'eſt plus vive que dans les afflictions. 1. *ad Cor.* 7.

La Foy triomphe dans les afflictions. Tantôt elle rompt le charme & nous fait voir d'un coup d'œil la figure de ce monde qui paſſe : *Præterit figura hujus mundi* ; tantôt elle nous fait voir ces hommes enivrez de leur félicité, qui font une fin déplorable ; tantôt elle ouvre les Cieux, & nous fait voir les couronnes deſtinées à la piété ſouffrante ; tantôt elle nous met devant les yeux, un JESUS perſécuté, ſouffrant, & expirant ſous l'effort des tourmens, & nous fait ſentir l'indecence qu'il y auroit qu'un Chrétien voulût être plus heureux en ce monde, que le Dieu qu'il adore ; elle nous apprend même que ſi l'on ſouffre avec lui, on regnera éternellement avec lui, & qu'on aura part à ſa gloire auſſi-bien qu'à ſa honte. *Autheur moderne.*

Il faut remercier Dieu des afflictions qu'il nous envoie. *Tob.* 12.

Il faut entrer dans les ſentimens du ſaint homme Tobie : *Benedicо te Deus Iſraël, quia tu caſtigaſti me, & tu ſalvaſti me.* Beni ſoyez-vous, ô Dieu d'Iſraël, vous qui m'avez châtié & ſauvé tout enſemble, mon affliction & mon ſalut. Voila là les deux grandes graces que vous m'avez faites: ſans elles je ſerois tombé dans de grands péchez, & vous m'en avez préſervé ; ſans elles je n'aurois peut-être que de fauſſes vertus ; ſans elles je n'aurois peut-être jamais éré bien heureux : *benedico te, &c.* On ſe trompe donc, quand on regarde les adverſitez & les diſgraces de la vie, comme de vrais maux ; puiſque ce ſont de vrais biens. *Sermon des Afflictions, imprimé ſans l'aveu de l'Autheur.*

Ce que nous ſouffrons eſt peu de choſe, eu égard à ce que nous avons mérité. *Ad Rom.* 8.

Si vous vous conduiſez en cette matiere par les principes de la Foy, vous trouverez deux choſes ; la prémiere, que quelques grands que ſoient les maux de la vie, ils ne ſont rien en comparaiſon des fautes que vous avez commiſes, & que vous croyez legeres ; la ſeconde, que n'étant pas innocens, comme vous pourriez peut-être vous en flater, vous êtes redevables à la Juſtice divine des peines qu'elle vous ménage pour vôtre ſalut : *Non ſunt condigna paſſiones ad futuram gloriam* : ſurquoy, ſaint Bernard dit, *non ſunt condigna paſſiones ad præteritam culpam quæ remittitur, ad præſentem conſolationis gratiam quæ immittitur, ad futuram beatitudinis gloriam quæ promittitur. Le même.*

Continuation du même Sujet. *Geneſ.* 42.

Quand vous vous repréſentez la vie que vous avez menée autrefois, & que vous la comparez avec vos ſouffrances préſentes, tout ce que vous pouvez faire & dire, eſt d'entrer dans les ſentimens des freres de Joſeph : *Meritò hæc patimur, peccavimus enim in fratrem noſtrum* : C'eſt avec raiſon que nous ſouffrons ; nous avons péché contre notre Frere. Ils ne murmurent pas du

mauvais traitement qu'on leur faiſoit, ils ne ſçavent pas mauvais gré à Dieu de ce qu'il les afflige de la ſorte ; quelque innocens qu'ils fuſſent du mal dont on les accuſoit, ils ne ſe plaignent pas de l'injuſtice qu'on commettoit à leur égard : ils ſe ſouviennent qu'ils avoient offenſé Dieu en la perſonne de leur frere, qu'ils l'avoient inhumainement traité, qu'ils l'avoient jetté dans une citerne, & vendu aux Iſmaëlites ; & le ſouvenir de leur dureté précedente les oblige de s'écrier : *meritò hæc patimur, peccavimus enim in fratrem noſtrum :* c'eſt avec juſtice que nous ſouffrons ces perſécutions. *Le même.*

Dieu veut nous détacher du monde par les afflictions.

Dieu veut, par les afflictions, nous inſpirer du mépris pour le monde. On aime le monde, lors même qu'il nous hait & qu'il nous perſécute ; que feroit-on s'il n'avoit que des plaiſirs & des douceurs ? On ſçait aſſez que Dieu y a ſemé des croix, des ſoins, des craintes, & une miſére abondante ; cependant on ne ceſſe point de l'aimer, & on n'en veut point ſortir : que ſeroit-ce ſi on y trouvoit une exemption de tous maux, & le comble de tous les biens ? Il faut quelque choſe de plus ſenſible que la connoiſſance ſpéculative des maux qu'il renferme, pour rompre les liens qui nous y attachent, & faire tomber ce charme trompeur qui nous ſéduit. On a beau nous prêcher la vanité de ce monde ; nous en ferions nous-mêmes des diſcours éloquens : mais malgré nos diſcours on aime le monde, & on y tient par des liens qu'on ne peut rompre : une affliction perſonnelle fait plus d'impreſſion que tous les diſcours & les raiſonnemens. Une maladie fait ſentir à tous momens par ſes atteintes douloureuſes, que le monde n'eſt plus rien pour nous, quelque agréable qu'il ſoit pour les autres ; la froideur d'un grand qui étoit nôtre appui, la perfidie d'un ami qui nous manque au beſoin, la perte d'un bien conſidérable, la privation d'une charge, nous détachent de la terre, & nous prouvent bien plus efficacement, qu'il n'y a que vanité & illuſion. *Auteur moderne.*

On revient à Dieu par l'affliction.

La conſcience s'endort durant la proſperité, mais elle ſe reveille dans l'affliction, & cherche des remedes à ſon mal : d'où vient que c'eſt ſouvent par là que commence la pénitence. Saint Auguſtin attribuë la ſienne à ce principe : *aderas Domine miſericorditer ſæviens.* Parlez à un homme engagé dans le monde, & dans le péché de ſéchereſſe d'ame, & de privation de la grace de Dieu, il n'en fera pas beaucoup d'état, & n'en ſera nullement émû ; peut-être même traitera-t'il de chimeres toutes ces douceurs & ces conſolations du Saint Eſprit ; mais lorſque Dieu fait parler les afflictions, le coupable ſe tait, s'humilie, pleure, & a recours à Dieu. Ainſi au lieu que le nouvel homme n'eſt ſenſible qu'aux maux ſpirituels, le vieil homme ne ſe laiſſe toucher que par des afflictions temporelles ; & c'eſt ſouvent ce qui commence ſa converſion ; c'eſt par là du moins que l'on ſe déſabuſe de toutes ces vaines idées de grandeur, qui nous ont ſi long-temps enchanté. *Le même.*

Il faut bien examiner avec quelle diſpoſition d'eſprit nous recevons les croix que Dieu nous envoye.

Dans les afflictions, nous devons faire une attention particuliere ſur nous-mêmes, pour connoître quelles ſont nos diſpoſitions, & la ſoumiſſion que nous avons à Dieu, quand il lui plaît de nous conduire avec une verge de fer ; voir ſi nous aimons les croix qu'il nous envoye, ſi nous les eſtimons autant qu'elles ſont eſtimables, & qu'elles ſont précieuſes ; ſi nous les acceptons avec ſoumiſſion & avec actions de graces, ſans choix, ſans bornes, ſans murmure, & avec joye, dans la vûë du bon plaiſir de Dieu ; & ſi nous nous eſtimons

heureux qu'il accompliſſe ſur nous ſes deſſeins, quoiqu'il nous en coûte ; ſi nous ſouhaitons que ſa volonté fût de nous ſoulager ; ſi nous ne croyons pas que cet état ſoit le meilleur pour nous, & le plus avantageux ; ſi nous nous plaignons de ſes rigueurs ; & enfin ſi nous travaillons avec application à en retirer tout le fruit que Dieu en attend. *Autheur moderne.*

Raiſons pour leſquelles Dieu afflige les Juſtes. *Hymnus de Dedicat. Eccleſ.*

L'Affliction, dit ſaint Iſidore, eſt une eſpece de conſecration, qui nous rend des temples vivans de JESUS-CHRIST ; il faut que les pierres vivantes de cet édifice ſoient taillées, cizelées & polies, pour être placées en leur lieu : *Tunſionibus & preſſuris expoliti lapides*, comme chante l'Égliſe. L'Affliction ſeule acceptée dans un eſprit de Chriſtianiſme, opére ce prodige ; & le Ciel regarde la conſtance du Juſte dans l'adverſité, comme la preuve la plus ſenſible de ſa ſoumiſſion, de ſa fidelité, & de ſon obéiſſance. Dieu ſe plaît à faire verſer des larmes à ceux qu'il aime ; il écoute avec plaiſir leurs ſoupirs & leurs gémiſſemens ; & s'il les afflige, c'eſt, dit un Prophete, parce qu'il eſt un Dieu jaloux. Il veut poſſeder le cœur de l'homme dans toute ſon étenduë, il n'en aime pas le partage ; & comme il eſt impoſſible d'être dans la proſpérité ſans avoir quelque attachement aux créatures, que fait Dieu ? il ſe ſert des adverſitez, comme il fit autrefois des flammes de la fournaiſe de Babylone, qui brûlerent les cordes qui lioient ces trois Enfans qui y étoient condamnez ; mais qui ne s'en prirent point à leurs corps. Voilà ce que font les afflictions : il y a dans le cœur de l'homme quelque ſecret attachement aux créatures ; il faut le jetter dans le feu de la tribulation, il faut que ces liens ſoient brûlez, pour le remettre dans une entiere liberté. *Eſſais de Sermons pour la Domin. Tom. 2. ſur le Dimanche d'après l'Octave de l'Aſcenſion.*

Les ſouffrances des gens de bien ſont ſouvent des occaſions de murmure contre la Providence.

C'eſt un ſujet ordinaire de ſcandale aux hommes contre la Providence, de voir comment elle ſouffre que les gens de bien ſoient perſécutez par les méchans. Combien y a-t'il de perſonnes vertueuſes qui ſont en bute à toutes les miſéres ? *Poſuit me quaſi ſignum ad ſagittam.* Voyez-vous cette pauvre famille ruïnée par l'injuſtice de ce méchant homme ? elle vit cependant ſaintement. Voyez-vous ce pauvre malheureux qu'on traîne de Tribunal en Tribunal pour le conſumer en frais ? Voyez-vous cette pauvre femme chargée d'enfans, & qui n'a pas le néceſſaire ? D'où vient que Dieu ne leur ſuſcite pas des patrons & des protecteurs ? La providence de Dieu ſemble être aſſoupie ; cependant le Prophete m'apprend que celui qui gouverne Iſraël ne dort jamais. D'où vient donc ce ſommeil, cet abandon apparent du Juſte dans l'adverſité ? C'eſt pour le purifier & le ſéparer entierement des créatures. *Les mêmes.*

Tous les maux qui nous arrivent en ce monde, ſont des châtimens de nos péchez le plus ordinairement.

Tous les maux de cette vie, de quelque maniere que ce ſoit qu'ils arrivent, ne ſont communément que des châtimens de nos péchez ; de ſorte qu'on peut dire, qu'il n'y a eu que le péché, qui les ait introduit dans le monde. C'eſt encore une autre vérité, qu'il n'y a que le péché qui les entretienne, & que ſi l'on pouvoit bannir le péché du monde, on en banniroit la plus grande partie des miſeres & des maux que nous y ſouffrons. Il eſt vrai que l'on attribuë communément les traverſes & les infortunes de la vie à d'autres cauſes, & que dans celles qui nous arrivent, on s'en prend d'ordinaire au Ciel & à la terre, à la malignité des ſaiſons, à la bizarerie de la fortune, à la malice, & à l'infidelité des hommes. Ou dit, cette perte eſt arrivée par nôtre imprudence, ou

par nôtre mauvaiſe conduite ; que cette maladie eſt un effet de l'excès du travail, ou des mouvemens qu'on s'eſt donné pour telle affaire : mais apprenez de ſaint Chryſoſtome, que le péché eſt le bourreau de la ſanté & de la vie pour l'ordinaire ; & que toutes les afflictions de corps & d'eſprit, qui rendent la vie ſi amére, ne ſont guére que des châtimens de nos péchez. De maniere que toutes ces occaſions, que nous accuſons d'être les cauſes de nos infortunes, ne ſont pour ainſi dire, que les mains dont Dieu ſe ſert pour nous envoyer ces afflictions, qu'il ordonne pour la punition de nos péchez, & de ceux mêmes qui nous ont été pardonnez, mais dont on a négligé de faire péuitence. Dieu ſouffre tous les jours des pécheurs opiniâtres & endurcis dans le vice, ſans en faire punition, parce, dit Tertullien, qu'il a une éternité toute entiere pour châtier les déſordres de ces impies : *patiens eſt Deus, quia æternus eſt :* mais à l'égard des Juſtes qui ont obtenu la remiſſion de leurs péchez par les larmes de la pénitence, Dieu a coûtume de les châtier en cette vie, pour achever de les expier. *Le P. Jegou, livre intitulé, L'uſage du Sacrement de Pénitence.*

Suite du même Sujet.

Les miſéres déſolent tout le monde, les afflictions & les malheurs rempliſſent les familles ; on gemit & on ſe plaint, on accuſe celui-cy & celui-là, on cherche parmi les créatures quelque ſoulagement, & quelque remede à ſes peines ; & on ne voit pas que nous ſommes nous-mêmes les artiſans de nos malheurs ; que la cauſe qui les produit eſt dans nous-mêmes, à ſçavoir le péché. Oüi, ſçachez encore une fois que cette maladie, où vous avez langui ſi long-temps, avec tant de douleurs & de chagrins, n'eſt peut-être qu'un châtiment des ſenſualitez, dont vous avez négligé de faire pénitence ; que cette perte, qui vous a été ſi ſenſible, que cette mauvaiſe affaire qui a ruïné vôtre maiſon, n'a été qu'une punition de cette injuſtice que vous avez commiſe, & de cette paſſion déréglée que vous avez pour les biens de la terre ; que la mort de cet enfant, de ce mary, de cette femme, qui vous perce le cœur de douleur, n'a été que le châtiment d'une affection démeſurée, qui vous y attachoit plus qu'à Dieu. Dieu s'eſt ſatisfait par ſes mains, dont les coups ſont plus ſenſibles, que la pénitence que vous auriez faite pour expier ces déſordres. *Le même.*

Tout le monde ne peut pas faire de grandes choſes pour Dieu, mais tout le monde le peut ſouffrir.

Vous ne pouvez pas, dites-vous, faire de grandes choſes pour Dieu ; mais ne pouvez-vous pas ſouffrir du moins pour l'amour de lui, tout ce qui ſe préſente ? Au lieu de ces ſaillies d'impatience & de mauvaiſe humeur, au lieu de ces murmures offenſans, qui ne diminuent rien de la peine ; qui vous empêche, ſelon le conſeil du Prophete, de répandre amoureuſement vôtre cœur devant lui, & ſans interrompre vôtre travail, de le prier ſans ceſſe, & de paſſer ainſi vos jours en ſa préſence en rempliſſant les devoirs de vôtre état. *Le P. Croiſet dans ſes Réflexions Chrétiennes.*

Il y a des croix à porter, & des afflictions à ſouffrir dans les familles.

Que n'a-t'on pas à ſouffrir dans les familles ? L'humeur bizarre, violente, & dure d'un mari débauché ; le génie hautain, indocile, capricieux d'une femme vaine ; des enfans mal nez ; la malice d'un envieux ou d'un concurrent, la perte d'un procez, un méchant ſuccez dans les affaires, ſont des croix bien peſantes, il eſt vrai ; mais ce ſont des croix, & pourquoy vous les rendre inutiles, en ne les regardant pas comme telles ? C'eſt à ce rude exercice de patience, que Dieu a attaché vôtre perfection, & peut-être vôtre ſalut. Pour-

quoy vous révolter ? Toute autre pratique de mortification, & de pieté, ſeroit de vôtre goût, mais elle vous ſeroit peu ſalutaire ; celle qui vous peſe ſi fort à préſent, & que vous voudriez ſecoüer, c'eſt celle-là même que Dieu vous a deſtinée. *Le même.*

Malheur de ceux qui uſent mal des afflictions que Dieu leur envoye.

Nous voyons des perſonnes dans un ſi effroyable aveuglement, que bien loin, lors qu'ils ſe ſentent frappez de quelque diſgrace, & de quelque affliction, de lever les yeux pour conſiderer la main miſericordieuſe qui les châtie, ils s'irritent, & ſe retournent contre ceux dont elle ſe ſert comme d'un inſtrument pour les punir ; ils maudiſſent leur deſtinée, & ils s'emportent dans l'excès de la fureur dont ils ſont remplis, en des paroles de murmure & de blaſpheme. Ainſi, au lieu que cette correction paternelle leur faſſe concevoir des ſentimens de repentir & de componction ; la maniere dont ils la reçoivent, ne leur inſpire que des mouvemens de rage & de deſeſpoir : ce qui peut les rendre innocens, les rend encore plus coupables ; ce qui leur doit meriter la miſéricorde de Dieu, ne ſert qu'à irriter encore ſa juſtice ; & ce qui enfin devroit être un moyen favorable, & comme une clef ſacrée, pour leur ouvrir le Ciel, devient comme le funeſte apprentiſſage de leur enfer. *Livre intitulé, Les Entretiens de l'Abbé Jean & du Prêtre Euſebe.*

Lorſque le pécheur ſe convertit à Dieu tout de bon, Dieu a coutume de l'éprouver par les afflictions les plus ſenſibles. *Pſalm. 41.*

Lorſque Dieu veut opérer dans une ame le divin changement de ſa vieille forme en une nouvelle, il employe les afflictions les plus cuiſantes, & qui pénétrent juſqu'à la ſource de la vie, pour purifier cette ame, & la faire ainſi paſſer dans cette bienheureuſe transformation. C'eſt pourquoy le Pere celeſte n'a pas accoûtumé de laver légerement l'ame qu'il veut enrichir de ſes dons les plus précieux, & dans laquelle il a réſolu de produire un changement ſi noble: mais il la baigne, pour dire ainſi, il la plonge, & la précipite dans un ocean d'amertume, comme il fit autrefois jetter dans la mer Jonas ſon Prophéte, & comme David dit lui-même : *Tous vos orages & tous vos flots ſont venus fondre ſur moy.* Je vous dis donc que Dieu permettroit plûtôt que cent mille perſonnes fuſſent expoſées à quelque danger à l'occaſion de cette ame, qu'il a élevée ſi haut, & qu'il a choiſie par une grace toute particuliere de ſon amour, que de ne la pas préparer à cette gloire, par les ſouffrances ; & qu'il jetteroit pour un temps dans les ténébres & l'aveuglement quelques ſaints Perſonnages, afin qu'ils préparaſſent ce vaſe d'élection par les jugemens téméraires & déſavantageux qu'ils en feroient, dans cet état d'ignorance. *Traduit de Taulere, dans l'onziéme Chapitre de ſes Inſtitutions.*

L'eſpérance de la récompenſe adoucit tout ce que l'on ſouffre pour Dieu.

Superabundo gaudio, in omni tribulatione noſtrâ. 2. *ad Corinth. ch.* 7. Je ne ſuis point ſurpris, dit ſaint Auguſtin, que Paul au milieu de ſes ſouffrances goûtât de ſi ſenſibles conſolations : Il ſçavoit pour qui, & pourquoi il ſouffroit, *ſciebat pro quo pateretur.* Venez donc, pourſuit le même Pere, rempli d'une force nouvelle, & ſentant tout ſon courage renaître : Venez, couvrez-nous de confuſion & d'opprobre, tourmentez-nous, déchirez nos corps, & les foulez aux pieds, brûlez-les, & réduiſez-les en cendres, *increpate, torquete, concremate.* Tout ce que vous nous ferez endurer de maux, n'égalera jamais le bien qui nous eſt réſervé. Je mets dans la balance, ajoûte ce ſaint Docteur, d'une part ce que j'eſpere, & d'autre part ce qui m'en doit coûter pour l'avoir: *appendo quod expecto, contra id quod patior.* Je peſe, & je compare enſemble, d'une

d'une part ce que je crois, & d'autre part ce que je ſens, & je trouve que ce que la Foy me propoſe, & ce que je dois recevoir, paſſe infiniment tout ce que j'ai à faire, ou à ſupporter. A cette penſée tout s'applanit devant moy, tout me devient aiſé. *Le P. Giroust, Tom. 2. de ſon Carême, Sermon ſur la Sainteté Chrétienne.*

S'il eſt vrai, comme l'on n'en peut douter, que le bonheur éternel ne ſoit promis qu'à cette condition de ſouffrir, & que ce ſoit là, comme dit ſaint Auguſtin, la clauſe que le Fils de Dieu a fait entrer dans ce contrat fameux qu'il fit en nôtre faveur, avant que d'expirer ſur la Croix; ſur quoy peut être fondée l'eſpérance des gens du monde, qui n'ayant rien plus en horreur que les travaux & les ſouffrances, peuvent être juſtement appellez, *Ennemis de la Croix de* JESUS-CHRIST? Mais ſurquoi eſt établie la prétenſion d'une infinité de perſonnes, qui font une profeſſion ſolemnelle de piété & de vertu, & qui employent cependant tous les moyens imaginables pour ſe diſpenſer de ſouffrir? *Livre intitulé, Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Euſebe.*

Le Fils de Dieu n'a promis le bonheur éternel qu'à ceux qui ſouffrent pour ſon amour.

Comment ces Chrétiens lâches, & ces Diſciples d'un Maître crucifié emporteront-ils le Ciel? ſi pour le gagner, il faut faire une guerre éternelle à ſes ſens; bénir le Seigneur dans les diſgraces les plus terribles de la vie; ſouffrir la perſécution, la pauvreté, la mort, plûtôt que de perdre l'innocence; s'expoſer aux plus cuiſantes douleurs, & aux tourmens les plus cruels pour conſerver la foy & la grace? Ils n'ont pas la force de ſupporter une petite incommodité, & ils mériteront la gloire par la patience & la mortification? La patience que le Chriſtianiſme exige de vous, Chrétiens Auditeurs, doit vous rendre victorieux de la maladie, de la douleur, du mépris, des outrages, de la pauvreté, de la perte de vos biens, de toutes les calamités de cette vie; & vous ne ſçauriez endurer un petit mal, & une douleur d'un moment? Deviendrez-vous jamais Saints, ſerez-vous jamais Bienheureux? Avez-vous jamais bien penſé à ces paroles: *Per multas tribulationes oportet vos intrare in regnum Dei. Le Pere de la Peſſe, Sermon ſur le danger de ceux qui ne ſouffrent pas.*

Ceux qui ne veulent rien ſouffrir, à quel droit peuvent-ils prétendre au Ciel?

Act. 14.

Croix! ô Croix de mon divin Maître, ne vous connoîtra-t'on jamais? & vous fuira-t'on, vous haïra-t'on toûjours? Vous étes pourtant le plus ferme appui de nos eſpérances: & nous vous devons toutes nos lumieres, & toutes nos forces: *Nulla pœna, quanta pœna?* diſoit le grand ſaint Auguſtin: N'avoir point de peine en cette vie, ô ciel! quelle peine! quelle ſouffrance que de ne rien ſouffrir! Je ne ſçai ſi vous pénétrez le ſens de ces paroles: *Nulla pœna, quanta pœna!* Quel ſupplice que de n'avoir rien à ſouffrir! Vous vint-il jamais rien de ſemblable dans l'eſprit? & goûtez-vous un ſentiment ſi contraire à vos inclinations? C'eſt un étrange tourment pour un véritable Chrétien, que de vivre ſans tribulation. Les ames qui ſont pénétrées de la crainte des jugemens de Dieu, & qui aiment véritablement Dieu, le penſent de la maniére: ce ſont-là les ſentimens des Saints; mais ſont-ce les vôtres? Si Dieu ne vous réveille point par la tribulation, il vous mépriſe ſans doute, il vous juge indignes des graces qu'il fait à ſes favoris. Vous avez horreur des ſouffrances, & vous n'oubliez rien pour les éviter: vous n'avez donc qu'une vertu fauſſe &

C'eſt un grand malheur de ne rien ſouffrir en cette vie.

ſuſpecte ; vous ignorez vôtre Religion, vôtre Chef, vôtre récompenſe ; vous étes donc indifférent ſur l'affaire de vôtre ſalut, & il vous importe peu de romber en de grands déreglemens. *Le même.*

Les ſouffrances du Fils de Dieu doivent adoucir les nôtres.

Je ſouffre, doit dire un Chrétien, mais un Dieu m'a appris lui-même à ſoufrir ; c'eſt après un Dieu que je ſouffre : l'exemple & la compagnie d'un Dieu ſouffrant, ne ſuffiront-ils pas pour ſécher nos larmes, & pour arrêter nos ſoûpirs ? Je ſuis pauvre ; mon Sauveur l'a été : je ſuis mépriſé, abandonné, perſécuté ; mon Sauveur & mon Dieu l'a été plus que moy. Je languis dans une infirmité ; mon Sauveur a verſé ſon ſang ſous les foüets, & ſous les épines : j'en ſuis réduit à paſſer mes jours dans une obſcurité indigne de mon nom, & de ma qualité ; & JESUS-CHRIST n'a-t'il pas paſſé la plus plus grande partie de ſa vie dans la boutique d'un artiſan ? Si les ſouffrances indignes & cruelles de mon Sauveur n'adouciſſent point mes peines, je ſuis indigne de toute conſolation. *Le même.*

L'affliction eſt le plus efficace moyen dont Dieu ſe ſerve pour convertir les pécheurs.

L'affliction eſt un mal ſenſible, perſonnel, & préſent, & par conſequent plus efficace que tous les autres moyens dont Dieu ſe ſert pour toucher le cœur des pécheurs ; elle abat & humilie l'eſprit par la chair, & la chair par l'eſprit : comme un glaive tranchant, elle rompt les principaux liens qui nous attachent au monde, qui ſont le plaiſir & la vanité ; elle combat dans nôtre cœur & dans nos ſens nos inclinations les plus naturelles. Je dis perſonnel, car quelle vie trouverez-vous, quelque heureuſe qu'elle vous paroiſſe, qui manque de certains endroits affligeans, qui la rendant moins agréable, peuvent la rendre plus chrétienne. Chacun a ſon eſpece de croix à porter, plus péſante à ſon gré que celle des autres ; le nombre des malheureux n'adoucit pas les peines qu'on reſſent en particulier, & chacun trouve aſſez de ſujets de ſouffrir des autres ou de ſoy-même, pour pouvoir ſe ſanctifier & ſe déſabuſer du monde. De ſorte que les traverſes & les diſgraces qui nous arrivent, peuvent être tout enſemble & les cauſes & les effets de nôtre converſion : elles excitent à la pénitence, & ſervent même de matiére de pénitence ; elles nous font ſentir combien Dieu eſt juſte, & ſont les premieres victimes pour l'appaiſer ; elles nous émeuvent quand nous les reſſentons avec une répugnance naturelle, elles nous ſanctifient, quand nous les acceptons avec une ſoumiſſion volontaire. C'eſt donc le moyen le plus propre à réduire le cœur humain. *Monſieur Flechier, Sermon des Afflictions.*

Jamais nôtre amour envers Dieu n'eſt plus pur que dans l'affliction.

Il n'y a rien de ſi pur que d'aimer Dieu, pour ainſi parler à ſes dépens ; c'eſt-à-dire, quand il nous afflige, quand il nous humilie, quand il nous laiſſe dans les ténébres, quand il nous prive de ſes conſolations divines, quand il nous remplit d'amertume, quand il nous cache ſa lumiére, quand il permet que nous ſoyons attaquez, preſque ſans relache de tentations violentes, qui nous agitent & troublent quaſi toute la ſérénité de nôtre ame, ſans qu'il paroiſſe pour appaiſer la tempête ; quoique nous lui diſions comme les Apôtres : *Sauvez-nous, Seigneur, ou nous allons être ſubmergez.* Quoy de plus épuré qu'une ame qui eſt toûjours en état de ſacrifice, & qui ne ſouhaite pas même qu'on la ſoulage dans les maux qu'elle endure ? *Autheur moderne.*

Matth. 8.

Nous devons accepter les af-

Comme nôtre lâcheté nous empêche le plus ſouvent de rechercher les peines & les mortifications, le Seigneur par ſa miſericorde infinie, nous en envoye :

Nous ne pouvons nous réſoudre à porter ſa Croix ; il nous en charge lui-même: On nous contraint de la porter comme Simon Cyrenéen ; Faiſons-nous-en comme lui un ſujet de mérite, en l'acceptant volontairement, & en la portant ſans murmure : & ſi nous n'avons pas le courage d'aller au devant des Tribulations, aimons au moins celles qui nous viennent de la part de Dieu ; puiſque c'eſt par elles, dit ſaint Bernard, que le Seigneur juge & punit en ce monde ceux qu'il ne veut juger ni punir en l'autre. Faiſons nôtre profit des afflictions & des perſécutions qui nous arrivent, & au lieu de nous en plaindre, tâchons de nous convaincre de cette importante vérité, que la ſage Judith vouloit inſinuer au peuple de Betulie : Que les maux que Dieu nous envoye, ne doivent pas être regardez comme les châtimens d'un Juge qui nous veut perdre ; mais d'un Pere qui cherche à nous corriger. *L'Abbé de Mommorel, Diſcours ſur le premier Dimanche de l'Avent.*

Afflictions que Dieu nous envoye par un motif de mortification & de pénitence.

N'eſt-ce pas un étrange aveuglement de regarder comme un grand malheur les afflictions ou les diſgraces temporelles de cette vie, les perſécutions & les outrages que nous ſouffrons pour Dieu & pour les interêts de la Juſtice, puiſque ce ſont les moyens établis de Dieu pour nous conduire au vrai bonheur ? Ne faut-il pas les regarder plûtôt comme des effets d'une ſinguliére miſéricorde, comme les témoignages les plus illuſtres qu'il donne aux ſiens en ce monde, de ſon amour, comme la marque la plus certaine de nôtre prédeſtination à la gloire, puiſqu'elles nous font entrer dans la voye qui y conduit avec plus de ſûreté. *Monſieur de la Fons, Entretien pour le ſecond Dimanche de l'Avent.*

On devroit regarder les Afflictions qui nous arrivent comme des bienfaits de Dieu.

AMBITION.

AVERTISSEMENT.

J'Auxois joint ce Sujet de l'Ambition à celuy de l'Orgueil, ou de la Vaine Gloire, comme étant un vice pareillement opposé à l'humilité Chrétienne ; mais j'ai fait réflexion, qu'outre qu'un Sermon qui embrasseroit tout cela, seroit trop vague & trop ample ; l'Ambition considerée dans sa propre différence, pourroit fournir abondamment de quoy remplir plusieurs Discours. Cette raison a prévalu sur mon esprit, quoique mon dessein soit de ne multiplier les Titres ou les Matieres que le moins qu'il me sera possible. Je n'ay pû néanmoins me dispenser de confondre quelquefois l'Ambition avec la Vanité, & l'inconstance des honneurs du monde, des Charges, & des Dignitez, qui sont l'objet de cette Ambition ; parce que ces Sujets sont liez trop étroitement pour pouvoir les séparer entierement : de maniere que l'on peut attaquer le vice de l'Ambition, ou bien en faisant voir le neant & l'instabilité du bien que l'on poursuit avec passion ; ou bien en montrant le déréglement de cette même passion, qu'on nomme Ambition, ses causes, ses effets, ses suites, les voyes injustes qu'elle prend pour venir à ses fins ; en un mot, tout ce qui la rend criminelle, & qui nous oblige à la fuïr.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins, ou plans de Diſcours ſur l'Ambition.

IL n'y a point de perſonnes plus malheureuſes même dans cette vie que les Ambitieux, pour trois raiſons, qui peuvent faire le partage d'un Diſcours.

La prémiere pour les gênes, la ſervitude, & l'eſclavage volontaire, à quoi ils ſe reduiſent pour venir à bout de leurs deſſeins; c'eſt-à-dire, pour parvenir aux dignitez, & aux rangs qu'ils prétendent: car qui peut ignorer les baſſes & honteuſes complaiſances qu'ils employent pour s'inſinüer dans la faveur des grands? les aſſiduitez ſerviles qu'ils leur rendent? comme ils ſe contrefont pour s'accommoder à leur humeur & à leurs caprices? Ce qui a fait dire à S. Bernard, que l'ambition eſt la croix, & le ſuplice des Ambitieux: ô *Ambitio, ambientium crux*! Ce ſujet donne lieu de faire la peinture & le caractere d'un Ambitieux; & de faire voir comme il s'abbaiſſe & rampe, afin de s'élever enſuite; comme il eſt long-temps eſclave avant que de devenir maître: il y a bien des choſes à dire là-deſſus. Dans quelle crainte & quelle inquiétude ne vit-il point ſur le ſuccès de ſes projets & des deſſeins qu'il forme? Quels chagrins quand il les voit traverſez, dans quelles alarmes vit-il lorſqu'il ſe voit déchû de ſes eſperances? &c.

La ſeconde raiſon, parce que les Ambitieux ſe rendent odieux à Dieu & aux hommes. C'eſt ce que la Vérité même a prononcé en parlant de l'orgüeil, qui eſt inſéparable de l'ambition: & c'eſt proprement dans leurs ambitieux deſſeins que Dieu leur reſiſte ſelon l'oracle du S. Eſprit. Il ſemble même que Dieu prenne plaiſir de s'oppoſer à leurs entrepriſes, & de renverſer leurs projets; parce que l'orgueil, la préſomption, & l'audace accompagnent toûjours l'ambition. Les exemples tirez de l'Ecriture font voir clairement cette vérité. Ils ne ſont pas moins odieux aux hommes, qui par un orgueil ſecret, ne peuvent ſouffrir qu'on s'éleve au-deſſus d'eux; d'où vient qu'ils les traverſent ſourdement, s'ils n'oſent ſe déclarer ouvertement par les brigues qu'ils font contre eux, & ils reſſentent dans leur cœur une ſecrette joye, quand ils voyent arrêter les deſſeins de ces ambitieux.

La troiſiéme enfin, pour les dangers auſquels ils ſont toûjours expoſez, ſoit de la part de leurs compétiteurs & de leurs concurrens, ſoit par la nature des honneurs, & des dignitez qu'ils briguent; parce que tout cela étant fragile, mille retours & mille cataſtrophes fâcheuſes troublent tout le repos de leur vie, &c.

L'HONNEUR étant un bien hors de nous-mêmes, & qui dépend entierement de l'opinion d'autrui, quand on le recherche, & qu'on le brigue par ambition, on juſtifie ordinairement trois choſes, que S. Bernard a compriſes en ces trois mots, qui peuvent ſervir de matiere & de diviſion d'un juſte diſcours: *Indebitè venit, præproperè affectatur, periculosè captatur.*

1°. *Indebitè venit*; On fait voir qu'on ne mrite pas le rang, & l'honneur auquel on aſpire. Nôtre ambition en eſt une preuve évidente; puiſque nous

voulons ſuppléer au mérite qui eſt néceſſaire pour cela, par des intrigues, des brigues, & d'autres moyens, qui montrent aſſez que nous ne pouvons y parvenir par des voyes plus juſtes & plus légitimes; ou que nous n'avons pas aſſez de modeſtie, de modération, & d'humilité, pour attendre qu'on nous y éleve.

2°. *Præproperè affectatur.* On ſe preſſe trop, on porte ſon ambition trop haut, & l'on prend un fardeau au-deſſus de ſes forces. Ce qui fait que nôtre peu de mérite paroît davantage, que ſi l'on ſe fût borné à ſa prémiere condition; car une grande charge, & une dignité éclatante, où l'on s'eſt élevé par ambition, ne ſert ſouvent qu'à faire voir dans un plus grand jour, nôtre peu de génie & de capacité. De ſorte qu'on s'expoſe au mépris des hommes, au lieu d'en être plus conſideré.

3°. *Periculosè captatur.* Ce n'eſt pas ſans danger, & ſans courir bien des hazards, qu'on entre en poſſeſſion des charges & des dignitez qu'on a ſouhaitées avec tant de paſſion: car on uſe ordinairement mal de l'authorité qu'on a acquiſe par cette voye; on eſt en danger de la perdre avec honte & avec confuſion; & ce qui eſt le plus à craindre, & ſur quoi on fait le moins de réflexion, on eſt dans un évident danger de ſon ſalut.

III. L'AMBITION détruit tous les principes de nôtre ſalut. Il faut trois choſes pour ſe ſauver. Il faut avoir l'innocence; Il faut ſe ſoumettre à toutes les loix de la Religion; Il faut faire un bon uſage des graces que Dieu nous donne. Voilà tout l'eſprit du Chriſtianiſme: & c'eſt ce que l'ambition détruit entiérement.

1°. Elle détruit la ſainteté & l'innocence par les crimes qu'elle fait commettre.

2°. Elle détruit la piété & la Religion, par l'indépendance qu'elle inſpire; & le reſpect qu'on doit à Dieu, en s'elevant contre lui.

3°. Elle abuſe des graces de Dieu, qui nous portent ſans ceſſe à mépriſer la gloire du monde. *tiré des Eſſais de Sermons, pour le Mardy de la ſeconde ſemaine de Carême.*

IV. ON peut prendre pour deſſein & pour diviſion, ces paroles du premier des *Iſaïe 14.* ſuperbes & des ambitieux: *Aſcendam ſuper altitudinem nubium, & ſimilis ero Altiſſimo.*

1°. Elle enflâme les déſirs de l'Ambitieux, qui n'eſt jamais content, & qui ne dit jamais c'eſt aſſez, *aſcendam.* C'eſt le génie de l'ambition de vouloir toûjours monter, & de ne s'arrêter jamais dans le poſte préſent qu'elle occupe: elle pouſſe toûjours ſes prétentions plus loin, & ne leur fixe jamais de terme.

2°. Elle affecte l'authorité, la puiſſance, la juriſdiction ſur les autres; parce qu'un Ambitieux veut être maître, & dominer par tout: *ſuper altitudinem.* Mais comment uſe-t'il de ce pouvoir? Comment traite-t'il les autres? de quel œil regarde-t'il ceux qui ſont audeſſous de lui?

3°. Il brigue des emplois qui ſont audeſſus de ſa naiſſance & de ſon mérite, il s'oublie lui-même, & s'égale aux plus grands hommes, *ſimilis ero Altiſſimo.*

V. L'AMBITION premierement eſt aveugle dans ſes recherches & dans ſes pourſuites: *Neſcitis quid petatis.* C'eſt ce que répondit le Fils de Dieu aux Enfans de Zebedée.

2°. Elle eſt préſomptueuſe dans ſes ſentimens ; ces deux Diſciples répondirent: *Poſſumus* ; quand le Sauveur leur demanda s'ils pouvoient boire ſon calice.

3°. Dangereuſe, & odieuſe dans ſes effets : *& decem indignati ſunt. Ce deſſein eſt du P. Bourdaloue dans les ſermons qui courent ſous ſon nom.*

VI. L'AMBITIEUX travaille lui-même à ſon abaiſſement en deux manieres. La premiere, en quittant une véritable gloire, qui eſt celle qui naît de la vertu & de la ſainteté, laquelle nous rend grands devant Dieu, pour une fauſſe, inconſtante, & fragile comme eſt l'honneur mondain. La ſeconde, en prenant un chemin qui aboutit à une perte irréparable, & à une confuſion extrême ; ſelon cette parole de l'Evangile : *qui ſe exaltat, humiliabitur.*

VII. L'AMBITION eſt criminelle. 1°. Dans ſes prétentions ; 2°. dans les moyens qu'elle employe pour y parvenir, *Mr. de Fomentiere & le Dictionaire Moral.*

VIII. L'AMBITION, 1°. trouble tout le repos de nôtre vie, par les inquiétudes, les craintes & les chagrins qu'elle nous cauſe. 2°. Elle trouble le repos de nôtre conſcience par les moyens injuſtes, qu'elle employe pour venir à bout de ſes deſſeins, & par les crimes qu'elle fait commettre. *L'Auteur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne dans la Dominicale.*

IX. Deux choſes rendent les Ambitieux tres-coupables devant Dieu.

La premiere : Leur aveugle & audacieuſe précipitation à s'élever, qui leur fait par conſéquent employer toutes ſortes de moyens injuſtes, & commettre une infinité de crimes.

La ſeconde : Leur dédaigneuſe & inſupportable fierté, quand ils ſont élevez. *Tiré du Dictionnaire Moral.*

X. 1°. L'AMBITION conſiderée dans ſa nature, eſt un empreſſement de s'élever ; ce qui rend cette paſſion infiniment dangereuſe.

2°. Dans les moyens qu'elle employe, elle eſt injuſte, en faiſant d'un merite prétendu, un ſupplément de ſon indignité.

3°. Elle eſt funeſte dans ſa fin, ſoit pour le temps, ſoit pour l'éternité.

XI. ON peut prendre pour partage & pour diviſion d'un diſcours, ces paroles du Prophete Royal : *Exaltatus autem humiliatus ſum, & conturbatus.* 1°. On s'éleve preſque toûjours par mille injuſtices : *exaltatus.* 2°. On achete cette élevation par la perte de ſon repos : *Conturbatus.* 3°. On eſt toûjours humilié, par une particuliere punition de Dieu. *Humiliatus ſum. L'Autheur des Diſcours Chrétiens.*

XII. L'HONNEUR où l'Ambitieux aſpire, 1°. Eſt vain, à raiſon du fondement ſur lequel il s'appuie, qui eſt une choſe baſſe, fragile, & indigne d'un Chrétien ; enſuite dans le jugement des hommes qui ſe trompent eux-mêmes ; & enfin ſujet à de fâcheux retours.

2°. Il eſt injuſte, parce qu'il ſouhaite, & s'uſurpe un bien qui ne lui appartient point.

3°. Fatal & pernicieux à ſon bonheur éternel. *P. Texier dans ſa Dominicale.*

XIII. L'AMBITION, 1°. de tous les crimes eſt celui qui porte le plus ſûrement ſon châtiment avec ſoy, par le trouble & l'inquiétude qui l'accompagnent.

2°. C'eſt le plus aveugle & le plus imprudent, qui ſe précipite en voulant s'élever.

3°. Le moins ſûr d'obtenir ce qu'il prétend, & qui court plus de riſque de le perdre, quand il l'a obtenu.

XIV. Trois choſes doivent détourner tout homme de l'ambition.

La premiere eſt que l'honneur qu'on pourſuit avec tant d'ardeur eſt frivole, faux, & de peu de durée.

La ſeconde : La difficulté de s'y maintenir, parce qu'on eſt en bute à l'envie, à la calomnie, & aux mauvais jugemens qu'on fait de nôtre conduite.

La troiſiéme : Le danger continuel de ſe perdre, & pour le temps & pour l'éternité.

XV. L'ambition 1°. aveugle l'eſprit, en nous faiſant entreprendre audeſſus de nos forces, & de nôtre mérite, & en nous faiſant méconnoître nous-mêmes.

2°. Elle déregle le cœur, en nous inſpirant de l'orgueil, de la fierté, & un déſir déréglé de paroître.

XVI. Les honneurs du ſiécle, que nôtre ambition nous fait rechercher avec tant d'ardeur, peuvent être conſidérez en trois manieres, ou ſelon trois raports qui leur conviennent, 1°. Par rapport à Dieu, qui en eſt le diſtributeur; 2°. Par rapport au Prochain, audeſſus de qui ils nous élevent; & par rapport à nous-mêmes, qui les poſſédons, ou qui nous les procurons.

Sous le premier rapport, les honneurs du ſiecle ſont dans l'ordre de la prédeſtination éternelle, autant de vocations de Dieu; & nôtre ambition les prophane, en les recherchant comme des avantages purement temporels. Ce ſera la premiere partie.

Sous le ſecond Rapport, les honneurs du ſiecle ſont de vrais aſſujetiſſemens à ſervir le prochain; & nôtre ambition en abuſe, en les recherchant, pour exercer un vain empire, & une fiere domination. Ce ſera la ſeconde partie.

Sous le troiſiéme rapport, les honneurs du ſiécle ſont des engagemens indiſpenſables à travailler & à ſouffrir; & nôtre ambition les corrompt, en les recherchant dans la vuë d'y trouver une vie tranquille & agréable. Ce ſera la concluſion. *Pris des véritables Sermons du P. Bourdaloüe. Sermon pour le Mécredy de la ſeconde ſemaine de Carême.*

XVII. On peut montrer dans les deux parties d'un diſcours : En premier lieu, que rien n'eſt plus inſenſé que la conduite de l'Ambitieux dans ſes projets : En ſecond lieu, que rien n'eſt plus malheureux que l'Ambitieux dans ſes ſuccès.

Pour ce qui regarde la premiere partie, on la peut prouver par deux raiſons. 1°. C'eſt que les entrepriſes de l'Ambitieux ſe font contre la volonté de celui ſeul qui la peut faire réüſſir : c'eſt donc une témérité qui va juſqu'à la folie. 2°. C'eſt qu'on employe pour y réüſſir, les moyens les plus capables de la faire échoüer.

Les raiſons qui prouvent la ſeconde partie ſont, 1°. Que pour cette vie même, Dieu pour venger l'outrage qu'on fait à ſa providence, permet d'ordinaire que ces projets ambitieux tournent enfin à la confuſion de celui qui ſe veut ſouſtraire à ſes ordres. 2°. Par rapport à l'Eternité, ſi un Ambitieux réüſſit dans ſes entrepriſes, il en eſt plus attaché aux choſes du monde, & par conſéquent plus incapable de penſer aux biens de l'autre vie, & plus éloigné de faire ſon ſalut.

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où trouver dequoi remplir ces deſſeins, ou les Autheurs qui ont traité ce Sujet.

SAint Chryſoſtome 71. ſur ſaint Matthieu ch. 22. dans l'exhortation, où il montre combien ce vice eſt dangereux, & comme il ſe gliſſe dans les ames par cent differentes voyes. Il y parle auſſi des mauvais effets, que la vanité & le deſir de la gloire produiſent en nous. Les Saints Peres.

Le même, dans l'Homelie trentiéme ſur la Geneſe, où il explique ces paroles: *Venite, faciamus nobis civitatem, & turrim, cujus caput erit uſque in cœlum, &c.* Là il dépeint le génie, & les vains projets de l'ambition, que Dieu ſe plaît à confondre. *Geneſ.* 11.

Le même ſur le chapitre 23e. de ſaint Matthieu, ſur ces paroles du Fils de Dieu, qui taxe l'ambition des Phariſiens, *Amant primos accubitus in menſis, ſalutationes in foro, & vocari ab hominibus Rabbi*, déplore les malheurs qu'a cauſé dans l'Egliſe l'ambition des Eccléſiaſtiques; & s'étend aſſez au long ſur l'injuſtice & l'indignité de cette paſſion. *Matth.* 23.

Le même, dans l'Homelie 68e. ſur ſaint Jean, où il explique ces paroles: *Dilexerunt gloriam hominum, magis quàm gloriam Dei.* Là ce ſaint Docteur montre la nature de l'ambition, ſes pernicieux effets, & la ſervitude où elle réduit ceux qui ſont dominez par cette paſſion. *Joan.* 12.

Le même dans l'Homelie ſeconde ſur l'Epître de ſaint Paul à Tite. Il décrit les malheurs que cette dangereuſe paſſion cauſe par tout, & particuliérement à ceux qui en ſont poſſedez. Il fait le même dans l'Homelie 43e. au peuple d'Antioche, où il compare cette violente paſſion aux vens furieux qui agitent & bouleverſent la mer, & qui ſont cauſe des naufrages qui arrivent ſouvent; & cet endroit eſt fort éloquemment touché.

Origene au ſecond Traité ſur le livre de Job, repréſente ce ſaint Homme ſur ſon fumier, comme un divin maître qui inſtruit tous les hommes, & leur apprend, par ſon exemple, à quoy ſe réduit la gloire du monde, qui fait l'objet de leur ambition. Il fait le même dans l'Homelie 3e. ſur le Pſeaume 36. & dans l'Homelie 2e. ſur le Pſeaume 38.

Saint Gregoire Pape, au liv. 2e. de ſes Morales, expliquant ces paroles de Job, *Memoria veſtra comparabitur cineri*; dépeint par quels artifices & par quels moyens les Ambitieux tâchent de s'élever, & d'acquerir de la gloire. *Job.* 13.

Le même, lib. 1. Epiſt. parlant de la charge paſtorale, montre le bonheur d'une perſonne ſans ambition, & qui mene une vie tranquille; & tout au contraire le trouble & l'agitation d'eſprit d'un ambitieux qui ſe donne mille mouvemens inutiles.

Saint Bernard au Sermon ſixiéme ſur le Pſeaume, *Qui habitat*, comprend en peu de mots tout ce qui ſe peut dire ſur l'Ambition.

Le même, au Livre troiſiéme & cinquiéme de la Conſidération, exprime vivement comme ce vice regnoit de ſon temps dans l'Egliſe, & les déſordres qu'il y cauſoit.

Livres ſpirituels, & autres.

Le Cardinal Bona, dans ſes Principes de la Vie Chrétienne, chap. 26. & 27. fait un portrait des Ambitieux, dont il décrit le génie, les intrigues, & les pernicieux deſſeins.

La Morale Chrétienne ſur le *Pater*, liv. 5e. ſur *fiat voluntas tua*, art. 4e. parle fortement contre ceux qui entrent dans les charges, & dans les dignitez Eccléſiaſtiques par ambition.

Euſebius Nierembergius, *lib. 6. De arte voluntatis, cap.* 4. traite du peu de fond qu'il y a à faire ſur la gloire du monde que les Ambitieux s'éforcent d'acquerir.

Le Pere Cauſſin, liv. 2. de la Cour Sainte, douziéme obſtacle, montre quel empêchement l'ambition met à la vertu & à la ſainteté.

Le Pere Nepveu, dans ſes Réflexions Chrétiennes pour tous les jours de l'année, Réflexion pour le ſeptiéme jour de Mars, parle de la nature & du génie de l'ambition, des moyens injuſtes par leſquels un ambitieux veut s'élever, & combien ce vice eſt oppoſé aux maximes de la Religion.

Le Pere Croiſet dans ſes Réfléxions Chrétiennes, Tom. 2. fait pluſieurs belles réflexions ſur ce ſujet, dans un titre particulier.

Le Pere Baëza, dans ſes Commentaires allegoriques & moraux, montre en différens endroits, que l'ambition aveugle les hommes, qu'elle les porte aux plus grands crimes, qu'elle les éloigne des plus grandes vertus, & que le remede en eſt tres-difficile, pag. 174. 208. 515. 682. 374. & 377.

Dandinus, lib. 35. a traité amplement cette matiére en cinq Chapitres.

Drexellius, *in Paleſtra Chriſtiana, part.* 2. *cap.* 3.

La Vega, en a fait deux chapitres entiers.

Reina, Sermon 13e. du Carême, montre combien l'honneur mondain eſt vain & pernicieux; & au nombre douziéme du même Sermon, il parle de l'ambition.

Les Prédicateurs modernes.

Le P. Oliva fait ſur ce ſujet de belles réflexions dans ſes Sermons 14e. 16e. 31e. & principalement dans un diſcours ſur la fête de ſaint Nicolas.

Le Pere Matthias Faber, Tom. 3e. de ſes Sermons, traite auſſi cette matiére.

Le P. de Lingendes, dans le ſecond Sermon du quatriéme Dimanche du Carême, à l'occaſion de la fuite du Fils de Dieu, lorſqu'on le voulut faire Roy, parle de la vanité & de l'inſtabilité des honneurs du monde, & de tout ce qui fait l'objet de l'ambition de la plupart des hommes.

Monſieur Maimbourg, Sermon pour le troiſiéme Mercredi du Carême, traite des pernicieux effets de l'ambition.

Monſieur de Fromentiere, dans un Sermon ſur ce ſujet, montre que l'ambition eſt toûjours criminelle.

L'Auteur des Diſcours Chrétiens, Sermon pour le dixiéme Dimanche après la Pentecôte, s'étend ſur la miſérable condition des Ambitieux.

Le Pere Duneau, Sermon ſur l'Evangile du troiſiéme Mercredi de Carême.

Le même, Sermon pour le quinziéme Dimanche après la Pentecôte, parle de la vanité des honneurs du monde, & de l'ambition de ceux qui les recherchent.

Monſieur de la Volpilliere a auſſi traité ce ſujet dans un de ſes Sermons.

Le Pere Bourdaloüe, dans les Sermons imprimez ſous ſon nom, Sermon pour le troiſiéme Mercredi de Carême.

Le même, dans ſes véritables Sermons ſur le même Evangile, parle auſſi de l'ambition, mais prend un autre deſſein, & donne toute une autre forme à ce Sermon.

Parmi les Diſcours Moraux, il y en a un ſur l'ambition.

Dans le Dictionnaire Moral, ou la Science de la Chaire, Tom. 1. il y a deux Sermons de ſuite ſur ce ſujet.

Dans les Eſſais de Sermons pour le Carême, Tom. 1. Pour le Mardi de la ſeconde ſemaine de Carême, quatriéme deſſein.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujers de la Morale Chrétienne, Sermon pour le ſeiziéme Dimanche après la Pentecôte.

Grenade, dans ſes Lieux Communs.
Peraldus, Tom. 2. ch. 6.
Buſée, *in Panario.* V. *Ambitio.*
Labatha, *in Theſauro Morali.* V. *Ambitio.*
Lohner, V. *Ambitio.*
Berchorius, *in Dictionario Morali.*

Ceux qui ont fait des Recüeils ſur ce Sujet.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, Exemples, & Applications de l'Ecriture ſur ce Sujet.

VEnite, faciamus nobis civitatem & turrim, cujus culmen pertingat ad Cœlum, & celebremus nomen noſtrum, antequam dividamur in univerſas terras. Geneſ. 11.

VEnez, faiſons-nous une ville & une tour, qui ſoit élevée juſqu'au Ciel, & rendons nôtre nom célebre, avant que nous nous diſperſions dans toute la terre.

Non dominabor veſtri, nec dominabitur in vos filius meus; ſed dominabitur vobis Dominus. (aiebat Gedeon.) Judic. 8.

Je ne ſerai point vôtre Prince, & je ne vous commanderai point, ni moi, ni mon fils: mais ce ſera le Seigneur qui vous commandera.

Sublevavit te cor tuum; contentus eſto gloriâ, & ſede in domo tuâ. 4. Reg. c. 14.

Vôtre cœur s'eſt élevé d'orgueil; ſoyez content de vôtre gloire, & demeurez en repos dans vôtre maiſon.

Inimici Domini mox ut honorificati fuerint & exaltati, deficientes quemadmodum fumus deficient. Pſalm. 36.

Les ennemis du Seigneur n'auront pas plûtôt été honorez & élevez dans le monde, qu'ils tomberont, & s'évanouïront comme la fumée.

Qui altam facit domum ſuam, quærit ruinam. Proverb. 17.

Celui qui éleve ſa maiſon bien haut, en chetche la ruïne.

Elevaſti me, & quaſi ſuper ventum ponens, eliſiſti me validè. Jobi 30.

Vous m'avez élevé, & me tenant comme ſuſpendu en l'air, vous m'avez laiſſé tomber, & briſé entierement.

Noli quærere à Domino ducatum, neque à Rege cathedram honoris. Eccli. 7.

Ne demandez point au Seigneur la charge de conduire les autres, ni au Roy une chaire d'honneur.

Noli quærere fieri judex, niſi valeas virtute irrumpere iniquitates. Eccli. 7.

Ne cherchez point de devenir juge, ſi vous n'avez aſſez de force pour rompre tous les efforts de l'iniquité.

Non adjicies exaltari ampliùs in Monte ſancto meo. Sophon. 3.

Vous ne vous éleverez plus à l'avenir de ce que vous poſſédez ma Montagne ſainte.

Quicumque voluerit inter vos major fieri, ſit veſter miniſter. Matth. 20.

Que celui qui voudra être grand parmi vous, ſoit vôtre ſerviteur.

Neſcitis quid petatis: poteſtis bibere calicem quem ego bibiturus ſum? dicunt ei poſſumus. Ibidem.

Vous ne ſçavez ce que vous demandez: pouvez-vous boire le calice que je dois boire? Et ils lui répondirent, nous le pouvons.

Scitis quia Principes gentium dominantur eorum, & qui majores ſunt, poteſtatem exercent in eos. Ibidem.

Vous ſçavez que ceux qui ſont Princes parmi les nations, les dominent, & que les Grands les traitent avec empire.

Quod altum eſt hominibus, abominatio eſt ante Deum. Luc. 10.

Ce qui eſt grand aux yeux des hommes, eſt en abomination devant Dieu.

Charitas non eſt ambitioſa. 1. ad Corinth. c. 13.

La charité n'eſt point ambitieuſe.

Nec quiſquam ſibi ſumit honorem, ſed qui vocatur à Deo tanquam Aaron. Ad Hebr. 5.

Nul ne s'attribuë à ſoi-même l'honneur; mais il faut y être appellé de Dieu comme Aaron.

Qui poteſtatem ſibi aſſumit injuſtè, odietur. Eccli. 20.

Celui qui s'attribuë un pouvoir injuſte ſe fera haïr.

Dilexerunt gloriam hominum magis quàm gloriam Dei. Joan. 12.

Ils ont plus aimé la gloire des hommes que la gloire de Dieu.

Exemples tirez de l'Ancien Teſtament.

ON peut dire que ce deſir déreglé d'élévation, rendit nos prémiers Peres coupables avant qu'ils euſſent violé la Loi de Dieu : car le demon leur ayant fait entendre, que s'ils mangeoient du fruit défendu, ils deviendroient comme des Dieux, ayant la connoiſſance du bien & du mal ; l'eſpérance de cette fauſſe élevation, & de cette divinité imaginaire que l'eſprit tentateur leur propoſa, fut la cauſe de leur rebellion, & les précipita avec leur poſterité dans cet abîme de malheurs, qui ne finiront qu'avec le monde : Or quoi qu'il ſemble que l'ambition, qui étoit plus excuſable dans l'homme lorſqu'il étoit encore enrichi des glorieux privileges de l'état d'innocence, ne dût pas ſubſiſter après ſon crime, qui lui a attiré tant de miſeres humiliantes : cependant ce vice s'eſt accru & fortifié par les mêmes choſes qui doivent le détruire. L'homme en ſe rendant criminel eſt devenu plus miſerable, & en même-temps plus ambitieux ; cet amour de nôtre propre excellence, étant ſorti des limites que la ſageſſe de Dieu lui avoit marquées, confondant ſon veritable objet avec mille phantômes de grandeur & d'élevation, remplit nôtre ame d'une ſoif inſatiable de vaine gloire.

L'Ambition de nos prémiers Peres.

Coré, Dathan & Abiron furent enſévelis tout vivans dans la terre, pour s'être élevez par une ambition déréglée, contre Moïſe & Aaron, & avoir voulu gouverner le peuple de Dieu en leur place ; ou pour n'avoir pû ſouffrir de leur être ſoûmis, parceque leur ambition ne pouvoit ſouffrir de maitre. *Sufficiat vobis*, diſoient-ils, *quia omnis multitudo ſanctorum eſt, & in ipſis eſt Dominus.* Qu'avons-nous affaire de maîtres & de conducteurs ; Dieu n'eſt-il pas avec tout ce peuple ? Pourquoi ceux-ci (en parlant de Moiſe & d'Aaron) veulent-ils s'élever au-deſſus des autres, & s'en rendre les chefs ? Ces paroles marquent aſsès l'eſprit d'ambition qui les pouſſoit à ſe ſouſtraire au légitime pouvoir que Dieu avoit donné à ces deux grands Hommes qu'il avoit appellez à ce miniſtere.

La punition de Coré, Dathan & Abiron, pour s'être élevez contre Moïſe & Aaron. *Numer.16.*

Quel artifice Abſalom ne mettoit-il point en uſage, pour gagner l'eſprit, & s'inſinüer dans l'affection du peuple, afin de parvenir par-là à la royauté, où ſon ambition le portoit ? Conſidérez comme par de feintes careſſes, il embraſſoit tous ceux qui venoient au Palais pour des affaires ; comme il ſe faiſoit inſtruire du ſujet qui les amenoit ; comme il feignoit d'entrer dans leurs interêts, & d'appuyer leur bon droit, en les aſſûrant de ſon crédit & de ſa faveur, afin de les attirer dans ſon parti, dans la revolte qu'il méditoit contre ſon Pere ; ſon ambition lui faiſant employer l'artifice avant que d'en venir à la violence, & à une rebellion ouverte, pour monter ſur le trône.

Les lâches flateries dont uſoit l'ambitieux Abſalom pour s'élever ſur le trône.

Le ſaint Eſprit ſemble avoir pris plaiſir de nous repréſenter en la perſonne de l'infortuné Aman, le caractere de l'ambition, & les déplaiſirs & les chagrins, qui font qu'on ne trouve jamais le repos, que l'on cherche dans les grandeurs. Aman étant parvenu au comble des honneurs, où un homme pouvoit monter, comptoit pour rien ſes charges, la faveur de ſon Prince, le rang qu'il tenoit à la Cour, & tous les bienfaits du Roy Aſſuerus, avec lequel il ſembloit partager le trône, & la puiſſance royale, pendant qu'un inconnu, qu'il regardoit com-

L'inquiétude & les chagrins que cauſe l'ambition repréſentez en la perſonne d'Aman.

me un homme de néant, ne daignoit pas le salüer quand il passoit, ni se lever par honneur devant lui. N'avoüa-t'il pas que ce mépris lui causoit plus de trouble & de chagrin, que tout ce qu'il possedoit de biens & d'honneurs, ne lui donnoit de joye & de satisfaction ? Ne perdit-il pas tout avec la vie pour s'en venger ?

L'Ecriture montre en la personne d'Alexandre le Grand, qu'un ambitieux n'est jamais content, mais toûjours malheureux.

Le saint Esprit au premier livre des Machabées, semble insulter à tous les ambitieux en la personne d'Alexandre le grand. Cet homme étoit né Roy ; c'étoit de quoy le rendre assez heureux, s'il n'eût pas voulu l'être trop. Il n'est pas content de cette fortune, il veut encore posseder toute la Grece. Il s'en rend enfin le maître ; mais il n'est pas plus content. Il étend ses desirs inquiets dans la monarchie des Perses & des Medes ; il s'en rend le Souverain, après avoir défait cent effroyables armées : en est-il plus content après cela ? Non : les Indes toutes vastes qu'elles sont, entrent toutes dans son cœur ; il les soumet à son Empire, & il n'est pas encor satisfait. Il ne connoît plus de Royaume à desirer ; il s'en figure du moins de nouveaux : mais son cœur ne trouvant rien de réel qui rassasie ses desirs, il meurt avec le chagrin de ne pouvoir contenter son ambition : *Et post hæc decidit in lectum, & cognovit quia moreretur.* Terrible spectacle à toute la nature, du désordre que l'ambition cause dans le cœur de l'homme.

1. Machab. cap. 1.

Autres exemples, qui font voir à quoi l'ambition porte les hommes.

3. Regum c. 16.

Nous avons plusieurs autres exemples dans l'Ecriture, des desseins, soit furieux, soit extravagans, ausquels l'ambition porte les hommes, & des punitions éclatantes que Dieu a coutume d'en tirer. Les plus célebres sont : la cruelle ambition de Zambri, qui ayant ôté la vie à son Souverain, pour se mettre en sa place, ne regna que sept jours ; car poursuivi par ses ennemis, & ne pouvant échaper à leur vengeance, il s'enferma dans son Palais, y mit le feu, & fut consumé par les flâmes, avec toute la maison royale : Celle de Nabuchodonosor, qui ne se promettoit pas moins, que de soûmettre toute la terre à son Empire, comme il est rapporté au deuxiéme chapitre du livre de Judith : *Vocavit duces & bellatores suos, dixitque sibi cogitationem esse, ut omnem terram suo subjugaret imperio :* Celle d'Atalia, mere du Roy Ochosias, laquelle voyant son fils mort, eut une si furieuse passion de regner, qu'elle fit massacrer inhumainement tous ceux qui restoient du sang royal, à la reserve de Joas, qui fut soustrait à la fureur de cette ambitieuse, comme il est rapporté au quatriéme livre des Roys chapitre onziéme.

Exemples tirez du Nouveau Testament.

L'exemple des deux Enfans de Zebedée.

IL est rapporté au chapitre vingtiéme de l'Evangile de saint Mathieu, que la mere des Enfans de Zebedée s'approcha du Fils de Dieu, & lui dit en l'adorant : *Ordonnez que mes deux fils que voicy, soient assis dans vôtre Royaume, l'un à vôtre droite, l'autre à vôtre gauche.* Ces deux Disciples n'ayant pas apparemment osé prendre la liberté de faire eux-mêmes cette demande à leur maître, la firent par l'entremise de leur mere. Comme ils ne connoissoient pas encore ce Royaume spirituel, dont le Sauveur leur avoit souvent parlé, & qu'ils ne l'envisageoient que comme un Royaume temporel, il est évident que l'ambition seule, & le desir de s'élever au-dessus des autres, les porta à lui faire

faire cette demande. On ſçait aſſez comment ils furent reçûs, & ce qui ſe paſſa dans une occaſion ſi remarquable. Le Sauveur du monde (diſent les Peres,) en nous inſtruiſant des deſordres de l'ambition de ces deux Diſciples, voulut nous faire comprendre la grandeur de la nôtre, afin que leur faiſant des leçons ſur une matiére auſſi importante que celle-là, elles nous ſerviſſent de regle, pour nous réduire à cette ſainte humilité, ſans laquelle il n'y a point de ſalut.

L'Ambition étoit l'un des vices des Phariſiens & des Docteurs de la Loy.

L'ambition eſt l'un des vices, qui a davantage animé le zele du Fils de Dieu contre les Phariſiens, comme celui qui étoit le plus oppoſé au deſſein qu'il avoit, de guérir nôtre orgueil & nôtre préſomption, en nous donnant des exemples continuels d'humilité. Auſſi en toutes les rencontres il cenſuroit leur ambition, la faiſoit remarquer juſques dans leurs actions les plus pieuſes en apparence, & ne ſe laſſoit point d'invectiver contre un vice, qui eſt un des plus grands obſtacles au ſalut des hommes. C'eſt pourquoi, dans ſaint Luc, chapitre vingtiéme, il avertit ceux qu'il inſtruiſoit de ſe donner de garde d'imiter ces ſuperbes & ambitieux Docteurs de la Loi, qui ſe plaiſent à ſe promener avec de grandes robes, & à être ſaluez dans les places publiques ; qui aiment les prémieres Chaires dans les Synagogues, & les prémieres places dans les feſtins.

Les Apôtres mêmes n'étoient pas exempts de cette paſſion durant la vie du Fils de Dieu ſur la terre. *Luc. 9.*

C'eſt une choſe aſſez ſurprenante, & qui fait bien voir combien ce vice eſt naturel, & combien il eſt difficile de s'en défaire ; de voir que les Diſciples du Sauveur même, élevez dans l'école de l'humilité, qui avoient devant les yeux tant d'exemples de cette vertu, & qui n'entendoient preſque autre choſe de la bouche de leur divin Maître ; que ces Diſciples, dis-je, ayent été ſuſceptibles d'ambition, juſqu'à conteſter & diſputer entre eux, lequel étoit le plus conſidérable, & qui meritoit la préférence ſur les autres : *Quis eorum major eſſet.*

Application de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

L'Ambition eſt le prémier peché du monde, & la ſource de tous les autres.

Eritis ſicut dii. Geneſ. c. 3. Le Demon voyant que l'Homme avoit été créé à l'image de Dieu même, & par conſéquent pour une noble fin, jugea qu'il ne pouvoit avoir que de hautes penſées, & des deſſeins qui répondoient à l'excellence de ſa nature. C'eſt pourquoi, ſaint Ambroiſe remarque, que ce fut par cet endroit qu'il le tenta, eſperant qu'il pourroit le perdre, & le faire déchoir de l'heureux état où il le voyoit, par la même voïe pour laquelle cet ennemi de Dieu & des Hommes étoit déchû lui-même du ſien ; ſçavoir, par l'ambition ; en lui perſuadant qu'il ſeroit ſemblable à Dieu, & qu'il s'éleveroit à une plus haute dignité, que celle où Dieu l'avoit placé. De-là ſaint Ambroiſe conclut, que l'ambition eſt le prémier peché du monde, & la ſource de tous les autres ; comme étant un orgueil préſomptueux qui aſpire à une élevation qui ne lui eſt point dûë : *Non Evam cibus inflexit, non mandatorum oblivio deſtituit, ſed promiſſi honoris ambitio illecebroſa decepit.* *Ambroſ. l. 4. in Evang. Luca.*

Comme l'ambition regne univerſellement dans le monde.

Venit Princeps hujus mundi, & in me non habet quidquam. Joann. 14. Saint Auguſtin *l. de Agone Chriſtiano*, demande pourquoi le Fils de Dieu appelle le Demon, *le Prince du monde*, & il répond, que c'eſt parcequ'il y regne avec un pouvoir preſque abſolu, par le moyen des trois concupiſcences dont parle

ſaint Jean, & que la plus étenduë, la plus violente, & la plus tyrannique de toutes, eſt l'ambition, exprimée en ces paroles : *Superbia vitæ* : L'orgueil de la vie. Les autres en effet n'y regnent pas ſi univerſellement, ni ſi abſolument. Il y a bien des perſonnes qui ſe mettent au-deſſus de l'avarice, & d'autres qui ont crucifié leur chair avec ſes concupiſcences, comme parle ſaint Paul ; mais il n'y a preſque perſonne qui ſoit exempt d'ambition, & inſenſible aux honneurs du monde.

L'Ambition fait faire tout ce que fait la plus ardente charité.

Charitas patiens eſt, benigna eſt, &c. Non eſt ambitioſa. 1. *ad Corinth.* 13. Quoique l'ambition ſoit oppoſée à la charité dans toutes les qualitez que demande l'Apôtre ; elle l'imite cependant en toutes ſes maniéres d'agir ; ce qui fait qu'un ſçavant Interpréte l'appelle une charité feinte & contrefaite : Car elle eſt patiente comme la charité, puiſqu'elle endure mille rebuts & mille mépris, pour venir à bout de ſes prétentions. Si la charité fait du bien à tout le monde, un ambitieux ne tâche-t'il pas de ſe rendre affable & complaiſant pour s'attirer la bienveillance des hommes ? La charité ſouffre tout, croit tout, endure le froid & le chaud ; l'ambition endure tout cela pour parvenir à ſes fins.

L'Ambition fait qu'on n'eſt jamais content, & qu'on ne joüit jamais de la paix.

Ignis nunquam dicit, ſufficit. Prov. 30. Le feu eſt le ſymbole de l'ambition. Voilà, hommes du ſiécle, ce qui vous empêche de joüir de la paix, & d'être jamais contens. Vous aſpirez à ce bonheur, & vous n'y parvenez jamais ; mais ne vous en prenez qu'à vous mêmes, à cette ambition qui vous poſſede, & à laquelle vous vous êtes comme livrez : à cette ambition, qui malgré tant de biens, dont Dieu vous a comblez dans la vie, vous empêche de vous contenter de ce que vous êtes, & vous porte toûjours à vouloir être ce que vous n'êtes pas : à cette ambition, qui par la plus monſtrueuſe ingratitude envers la Providence, vous fait compter pour rien ce que vous avez, & toûjours aſpirer à ce que vous n'avez pas, juſqu'à vous fatiguer pour cela ſans relâche : à cette ambition qui fait naître dans vôtre cœur tant de baſſes & de honteuſes jalouſies ; qui des proſperitez d'autrui vous fait de ſi amers ſujets de douleur, qui vous jette en de ſi violens tranſports, quand on s'oppoſe à vos deſſeins ; qui vous inſpire de ſi mortelles averſions, quand on traverſe vos entrepriſes ... Mais quand vous aurez une bonne fois renoncé à cette paſſion, qui trouble tout le repos de vôtre vie ; quand par une modération chrétienne & ſage, vous ſçaurez vous tenir dans le rang où Dieu vous a placez : dés-là ſoûmis à Dieu vous ne penſerez plus qu'à vous ſanctifier dans vôtre état ; ſans courir éternellement après un phantôme, que vous vous figurez comme un bonheur parfait, mais dont la chymerique eſpérance ne ſert qu'à vous tourmenter.

L'Ambition n'éleve une perſonne à la gloire qu'après l'avoir bien fait ſouffrir.

Elevans alliſiſti me. Pſalm. 101. En m'élevant Seigneur vous m'avez briſé. Que l'ambition fait de peine à ceux qui ſe picquent des honneurs du monde ; qu'elle fait ſouffrir ! Elle nous briſe en nous élevant. Le Fils de Dieu dit qu'il avoit dû endurer pour entrer en ſa gloire : Il ſemble que l'ambition veuille imiter le procedé de Dieu en ce point, & que les loix du Ciel ſoient celles du monde ; car s'il y a quelque gloire, il ne la donne qu'après de fort longues ſouffrances ; & l'humilité de la croix, qui eſt le chemin du Ciel, l'eſt encore des dignitez où aſpirent les ames ambitieuſes. Les autres paſſions tourmentent ſecrétement ceux qui en ſont poſſédez ; la ſeule ambition ſe plait à rendre nos

peines

peines publiques ; elle nous éleve afin qu'elles ſoient mieux connuës, & fait toûjours un ſpectacle de ſa cruauté ... O ambition ! comment nous peux-tu plaire en nous crucifiant ? Il n'eſt point de douleurs au monde qui égalent les tiennes, & néanmoins nous courons après toi. Cet homme dont la condition eſt un objet d'envie & d'admiration à ceux qui le regardent, & qui croit que rien n'égale ſa felicité, n'en a pû venir là, que par des actions baſſes & honteuſes : Combien de temps a-t'il fallu qu'il ait ſouffert de la mauvaiſe humeur, & des mépris d'un Grand, dont il ſe promettoit ſon avancement ? Combien de fois l'a-t'on vû lui rendre les ſervices, que l'interêt & la flaterie ont coûtume de rendre à ceux qui ſe laiſſent gagner par ces déferences ?

Celui qui ne s'eſt point élevé par ambition, conſerve l'humilité dans l'élevation & dan

Domine non eſt exaltatum cor meum, neque elati ſunt oculi mei. Pſalm. 130. Seigneur, je ne me ſuis point laiſſé éblouïr par l'éclat du monde qui m'environne, & jamais l'ambition ne m'a porté à des entrepriſes au-deſſus de mes forces, de mon état, & de ma naiſſance. C'eſt ce que peut dire une perſonne qui, pour élevée qu'elle ſoit, ſe tient dans les termes de la modeſtie, & de l'humilité chrétienne. Un veritable Chrétien, quelque grand qu'il ſoit aux yeux du monde, eſt toûjours petit à ſes yeux ; & aù lieu de vouloir monter plus haut, d'aſpirer à de plus hautes charges, ne voit qu'à regret le rang qu'il occupe. Il n'eſt pas comme ceux à qui la tête tourne quand ils ſont dans un lieu bien élevé, & qu'ils regardent ce qui eſt au-deſſous d'eux. Un Chrétien humble de cœur, quoiqu'il ſe voïë au faſte de l'honneur, comme il n'y eſt point monté par ambition, il eſt prêt d'en deſcendre par humilité, & pour avoir changé de fortune, il ne change point de ſentiment, & peut ajoûter avec le Roy Prophete : *Non eſt exaltatum cor meum, neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus ſuper me.*

Dieu ne peut ſouffrir que nôtre ambition nous faſſe ſortir de l'état où ſa Providence nous a mis.

Arrogantia tua decepit te, & ſuperbia cordis tui. Jerem. 49. C'eſt le reproche que Dieu fit autrefois aux Idumeens, peuple fier & ambitieux. Je ne ſuis point inſenſible aux outrages que vôtre ambition a fait à ma Providence. J'ai examiné avec ſoin toutes vos démarches : toutes les idées d'élevation qui aveugloient vôtre eſprit, vous ont fait voir les choſes ſous un faux jour, & vous ont empêché d'en juger ſainement. Etoit-ce donc ſans deſſein que je vous avois fait naître dans une condition médiocre, & vous verrai-je ſans indignation, ſortir de l'état où je vous avois mis pour vôtre ſalut ? Vous verrai-je impunément faire jouër toutes ſortes de reſſorts pour venir à bout de vos deſſeins ? *Qui habitas in cavernis petræ, & apprehendere nueris altitudinem collis.* Allez, livrez-vous aux deſirs déreglez de vôtre ambition, ſatisfaites-la, ſi vous le pouvez dans toute ſon étenduë ; vôtre élevation ne ſervira qu'à vous couvrir d'un éternel opprobre, & à vous faire ſentir plus vivement l'humiliation dans laquelle je ſçaurai vous replonger. A peine aurez-vous goûté les prémiers fruits de vôtre paſſion criminelle, que ma colere éclattera ſur vous : & afin de rendre ma punition plus illuſtre, j'attendrai le moment auquel vous entrerez dans cet emploi que vous ſouhaitez avec tant d'ardeur. Fuſſiez-vous ſur le trône, j'irai vous renverſer : *Cum exaltaveris, quaſi aquila nidum tuum, inde detrahàm te, dicit Dominus.* Vôtre chûte étonnera tous ceux qui avoient été frappez de l'éclat de vôtre fortune. Vous verrez bien-tôt diſparoître cette foule d'adorateurs, & vous refuſer un indigne encens, qu'ils vous prodiguent maintenant

par interêt plûtôt que par eſtime. Bien loin de vous porter compaſſion, chacun vous inſultera dans vôtre malheur : *Et erit Idumæa deſerta : omnis qui tranſibit per eam ſtupebit, & ſibilabit ſuper omnes plagas ejus.* Chacun dans cet étonnement univerſel, demandera, qui donc a pû renverſer une fortune ſi bien établie : & moy, dit le Seigneur, je leur répondray, que vôtre ambition ſeule a été la cauſe de vôtre chûte : que j'ay voulu faire ceſſer les plaintes de tant de malheureux que vous aviez opprimez ; que j'ay voulu me faire juſtice à moy-même, & venger ma Providence outragée par vos projets ambitieux.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages, Penſées, & Sentimens des Saints Peres ſur ce Sujet.

NOn ferè quiſquam eſt qui careat amore dominandi, & humanam non appetat gloriam. S. Auguſt. ſuper Pſalm. 1.

Quoties hominibus præeſſe deſidero. Toties Deo meo præeſſe contendo. Idem. Ibidem. & Bernard. ſerm. 1. ſuper miſſus eſt.

Locus ſuperior, ſine quo populus regi non poteſt, etſi adminiſtretur ut decet, tamen indecenter appetitur. Idem. lib. 19. de Civitate Dei, cap. 19.

Cùm iis, qui naturaliter ſibi pares ſunt, dominari quis affectat, intolerabilis omnino ſuperbia eſt. Idem. lib. 1. de Doctrinâ Chriſtianâ.

Honor quærere te debet, non ipſum tu. Idem. l. 50. homil. homil. 13.

Etiam in ſinu Sacerdotum ambitio dormit ; ibi ſub umbrâ recubat, in ſecreto thalami ſe fraudulenter occultat. Cyprian. ſerm. de Jejunio & tentat.

Mirentur alii ſigna quæ fecit, mirentur incredibilem abſtinentiam, ego nihil ita ſtupeo, quàm gloriam illum & honorem calcare potuiſſe. S. Hieron. Epiſt. 51. Quæ eſt de vita B. Hilarionis.

Ut ſævi quidam venti in tranquillum mare delati totum ab imo ſubruunt, ut & arena cum undis miſceatur ; ſic & ambitio, & turpis quæſtus animam ſubeuntes omnia ſubvertunt. S. Chryſoſt. homil. 43. ad Populum Antioch.

Excæcat mentis intuitum præſertim gloriæ furor. Idem. Ibidem.

Omnibus ſervis magis eſt ſervus, gloriæ cupidus. Idem. Hom. 49. ad Popul. Ant.

Primatus, fugientem ſe deſiderat, deſi-

IL n'y a preſque perſonne qui ſoit exempt de cette paſſion de dominer, & qui ne ſouhaite ardemment la gloire mondaine.

Toutes les fois que je veux m'élever au-deſſus des hommes, & leur commander, autant de fois je m'éleve au deſſus de mon Dieu.

Quoiqu'on rempliſſe dignement la place, où il faut être élevé, afin de gouverner tout un peuple, on ne peut toutefois la ſouhaiter, ni la briguer, ſans ſe deshonorer.

Affecter de commander à ceux que la nature a fait nos égaux, c'eſt l'effet & la marque d'un orgueil inſupportable.

L'honneur vous doit venir chercher, mais vous ne devez pas rechercher l'honneur.

L'ambition trouve place dans le cœur de ceux mêmes qui ſont conſacrez aux Autels ; c'eſt-là, où elle repoſe à l'ombre, elle y trouve un lit ſecret & retiré, où elle dort tout à ſon aiſe.

Que les autres admirent les miracles que ce grand Saint a faits par la vertu divine ; qu'ils ſoient ſurpris de ſon incroyable abſtinence : pour moy, je n'admire rien tant, que de voir qu'il ait pû fouler aux pieds l'ambition, l'honneur, & le faſte du monde.

Comme des vents impétueux qui s'élevent ſur la mer, l'agitent juſqu'au fond, & la bouleverſent, enſorte que le ſable qu'ils découvrent ſe mêle avec les flots ; de même l'ambition, & l'avarice entrant dans une ame, la troublent, & mettent tout en déſordre.

La furieuſe paſſion d'acquerir de la gloire aveugle l'eſprit.

Celuy qui eſt eſclave de la gloire, eſt le plus miſerable de tous les eſclaves.

La premiere place, qui donne droit de com-

derantem fugit. Idem. in imperfec. opere. Homil. 35.

Hoc eſt quod humanum genus potiſſimum perdit, quia non vult naturæ ſuæ menſuram agnoſcere, ſed majora ſemper deſiderat, & quæ ſupra ſuam ſunt dignitatem, votis concipit. Idem. Homil. 30. in Geneſim.

Blandum nomen honos, mala ſervitus, exitus ager. Epiſt. 36. S. Paulini ad S. Auguſtinum.

Sæpe quos vitia nulla delectant, quos nulla potuit movere luxuria, nulla avaritia ſubvertere, facit ambitio criminoſos. S. Ambroſ. ſuper Luc. lib. 3.

Reſipiſcat unuſquiſque à furore ſæcularium dignitatum, quæ mentem, animumque perturbant, ut compos ſui eſſe non poſſit. Idem. Ibidem.

Ambitioſus, ut dominetur aliis, priùs ſervit, curvatur obſequio ut honore donetur, & dum vult eſſe ſublimior, fit remiſſior. Idem. Ibidem.

Ambitio eſt quædam ſimia charitatis, charitas enim patiens eſt pro æternis, ambitio patitur omnia pro caducis; charitas benigna eſt pauperibus, ambitio divitibus. Charitas omnia ſuffert pro veritate, ambitio pro vanitate: utraque omnia credit, omnia ſperat; ſed longè diſſimili modo. Salvianus in Serm.

Locus regiminis deſiderantibus negandus eſt, fugientibus offerendus, virtutibus ergo pollens, coactus ad regimen veniat. S. Gregorius in Paſtorali.

Ordinatè ad ordines accedendum eſt. Nam caſum appetit qui ad ſumma loci faſtigia poſtpoſitis gradibus, per abrupta aſcenſum quærit. Idem. Ibidem.

Qui primatum quærunt, ſibi ipſis dedecori ſunt, ignorantes hoc ſe pacto in infima detrudere. Chryſoſt. Homil. 66. in Matth.

Principatus, quem aut ſeditio extorſit, aut ambitus occupavit, etiamſi moribus aut actibus non offendit, ipſe tamen initii ſui eſt perniciоſus exemplo; & difficile eſt ut bono peragantur exitu, quæ malo ſunt inchoata principio. S. Leo. Epiſt. 85. *Ambitio furoris cauſa.* Bernard. Epiſt. 126.

mander aux autres, recherche celui qui la fuit, & fuit celui qui la recherche.

Voilà ce qui trouble & ce qui perd tout le genre humain : Perſonne ne ſe meſure ſur les talens qu'il a reçû de la nature ; mais aſpire toûjours à quelque choſe de plus grand, & porte ſes vœux & ſes deſirs à un plus haut rang que celui qu'il occupe.

L'honneur eſt un nom qui nous flatte, mais il eſt une rude ſervitude, dont la fin & les iſſuës ſont funeſtes.

Souvent l'ambition a rendu criminels ceux mêmes qui ne trouvent aucun plaiſir dans les autres vices, que ni l'impureté n'a point tenté, ni l'avarice pû corrompre & renverſer.

Que chacun revienne de cette furieuſe paſſion qu'on a pour les grandeurs du monde, laquelle trouble & renverſe tellement l'eſprit, qu'on n'eſt plus maître de ſoi-même.

L'ambitieux ſe rend eſclave avant que de commander aux autres ; il plie ſous le joug, afin d'être enſuite dans l'honneur, & en voulant s'élever, il s'abbaiſſe.

L'ambition eſt, pour ainſi dire, le ſinge de la charité; car la charité eſt patiente en vûe des biens éternels, & l'ambition ſouffre tout pour des biens fragiles & périſſables ; la charité eſt douce & bienfaiſante aux pauvres, & l'ambition l'eſt aux perſonnes riches & puiſſantes ; la charité endure tout pour la vérité, l'ambition fait le même pour la vanité ; l'une & l'autre croit tout, eſpere tout, mais d'une maniere bien différente.

Le gouvernement doit être refuſé à ceux qui le ſouhaitent, & préſenté à ceux qui le fuyent. Il faut qu'une perſonne ſoit forcée pour ſe charger du gouvernement des autres.

Il faut aller par ordre aux Ordres ſacrez ; car enfin celui-là ſouhaite ſa chûte, & ſe creuſe des précipices, lequel pour s'élever juſqu'au plus haut faite, laiſſe les degrez qui y conduiſent, pour y monter par des lieux eſcarpez.

Ceux qui recherchent la prémiere place, ou la prémiere dignité, s'attirent du mépris & de l'opprobre, ne ſachant pas que c'eſt par cette voïe, qu'on s'abbaiſſe juſqu'aux plus bas rangs.

Lorſqu'une magiſtrature, ou une dignité a été obtenuë par force, & par une cabale ſéditieuſe, ou bien quand l'ambition, la brigue, prenant les devans s'en eſt emparée par des voyes plus artificieuſes, quoique celui qui la poſſede ne donne enſuite aucun ſujet de ſe plaindre, par ſes mœurs & par ſa conduite ; ce commencement néanmoins eſt d'un pernicieux exemple; & il eſt difficile qu'une entrepriſe, laquelle a eu de ſi méchans commencemens ait jamais une bonne iſſuë.

Ambitio ſubtile malum, ſecretum virus, peſtis occulta, doli artifex, mater hypocriſis, livoris parens, vitiorum origo, criminum fomes, virtutum aruga, tinea ſanctitatis, excacatrix cordium, ex remedio morbos creans, generans ex medicina languorem. Idem. in Pſalm. 90.

L'Ambition eſt un mal qui s'inſinuë adroitement ; un poiſon ſecret ; une peſte cachée, qui éclate lorſqu'on y penſe le moins ; elle n'invente que des ruſes & des fourberies ; c'eſt la mere de l'hypocriſie & de l'envie ; la ſource de tous les vices, & qui fomente enſuite tous les crimes. C'eſt la rouille des vertus, la tigne qui conſume peu-à-peu tout ce qu'il y a de Saint ; elle aveugle les cœurs, & fait des maladies des remedes mêmes.

O ambitio ! ambientium crux. Quomodo omnes torquens omnibus places ! Nihil acerbiùs cruciat, nihil moleſtiùs inquietat. Idem. l. 3. de Conſid.

Ambition ! la croix & le ſuplice des ambitieux ! Comment étant ſi fâcheuſe & ſi inſupportable, peux-tu plaire à tout le monde ? Rien ne tourmente plus cruellement ; rien ne cauſe plus d'inquiétude & de chagrin.

Nullum tibi venenum, nullum gladium plus formido, quàm libidinem dominandi. Idem. Ibidem.

Je ne crains rien davantage pour vous, que la paſſion de dominer ; il n'y a point de poiſon plus à craindre, ni d'épée qui puiſſe vous bleſſer plus dangereuſement.

Ambitioſi cum honorem adipiſci deſiderant, cateros ſibi priùs per amorem acquirunt, cum verò adepti fuerint, elati poteſtate, eos ipſos per tumorem ſibi poſtmodùm ſubjiciunt, quibus priùs privati non terrorem, ſed amorem exhibebant. Idem. Serm. 3. ex parvis.

Lorſque les ambitieux veulent acquerir de l'honneur, ils tâchent prémierement de s'inſinüer dans l'amitié des autres ; mais quand ils ſont parvenus à leur but, enflez de leur puiſſance, ils s'aſſujetiſſent ceux-là mêmes à qui ils marquoient le plus d'affection.

Propter ambitionem, paratos ambitioſos videas univerſa pericula ſubire, ſcandala ſuſcitare, ſuſtinere odia, opprobria diſſimulare, negligere maledicta. Idem, de Converſ. ad Cler. c. 32.

Nous voyons les ambitieux pouſſez par la paſſion qu'ils ont pour la gloire, s'expoſer à tous les hazards, cauſer mille ſcandales, ſouffrir la haine des hommes, diſſimuler les affrons, & mépriſer les mauvais diſcours qu'on fait d'eux.

Sicut peremptoria eſt altitudo quæſita, ita periculoſiſſima eſt oblata. Cyprian. lib. de Jejunio, & tentatione Chriſti.

Comme c'eſt ſe perdre que de rechercher les grandes charges ; c'eſt ſe mettre en danger de ſe perdre que de les accepter.

Dic, quaſo te, omnibus iſtis laboribus noſtris quò ambimus pervenire ? Majorne eſſe poterit ſpes noſtra in palatio, quàm ut amici Imperatoris ſimus ? Et ibi quid non fragile, plenumque periculis ? & per quot pericula pervenitur ad grandius periculum ? Auguſt. l. 8. Conf.

Dites-moi, je vous prie, où pretendons-nous attiver par tous nos travaux ? pouvons-nous porter nôtre eſperance plus haut dans la Cour que d'être favoris de l'Empereur ? Et en cela-même, qu'y a-t'il qui ne ſoit ſujet à l'inconſtance, & à de grands dangers ? Eh ! par combien de perils parvient-on au plus grand de tous les perils ?

Relinque ambitum : tumida res eſt, vana, ventoſa ; nullum habet terminum ; tàm ſollicita eſt ne quem ante ſe videat, quàm ne alium poſt ſe ... confragoſa in faſtigium dignitatis eſt via. Seneca, Epiſt. 852.

Ne vous laiſſez point aller à l'ambition ; c'eſt une paſſion vaine, & enflée d'orgueil ; elle eſt auſſi mécontente de voir quelqu'un au-deſſus-d'elle, qu'elle l'eſt de n'avoir pas quelqu'un au-deſſous à qui elle puiſſe commander ; la voye par laquelle on veut monter au faîte des dignitez eſt toute botdée de précipices.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet de l'Ambition.

L'Ambition eſt une paſſion déréglée, qui nous porte à nous élever; ou bien un deſir immodéré de l'honneur, des charges, & des dignitez, qui nous attirent le reſpect & la conſideration des hommes. C'eſt la notion que ſaint Thomas en donne en ſa 2. 2. queſt. 13. art. 1. Ce qu'on peut étendre & expliquer, en l'appellant une paſſion déréglée de s'élever au deſſus de ſa naiſſance, de ſon état, & de ſa condition préſente; & par conſéquent un deſir aveugle & ardent de ſurpaſſer ſes égaux, de s'égaler aux plus grands, & même de s'élever audeſſus d'eux, ſans meſurer ſes forces, ſa capacité, & ſon mérite. De là vient qu'elle eſt toûjours accompagnée d'orgueil, & de préſomption dont elle eſt une eſpece, ou une partie. La nature de l'Ambition.

D'où il s'enſuit prémierement que l'ambition eſt mauvaiſe, & un péché; parce qu'elle nous fait deſirer & pourſuivre les grandeurs déſordonnément, c'eſt-à-dire contre l'ordre de Dieu, qui veut qu'on ne les ſouhaite qu'autant qu'elles ſont utiles pour ſon ſervice, & pour nous acquitter de l'employ qu'il nous a confié; enſuite qu'on ne les obtienne que par des moyens légitimes. C'eſt ce que ſaint Thomas a bien voulu confirmer par le témoignage d'un payen, qui a reconnu cette vérité par les lumiéres de la raiſon, lorſqu'il a dit, que les bons & les méchans cherchoient à s'avancer, & à ſe pouſſer dans le monde; mais avec cette différence, que les perſonnes vertueuſes y alloient par des voyes droites, & prenoient des moyens juſtes pour y parvenir; au lieu que les autres y arrivoient par des chemins détournez, c'eſt-à-dire, par des crimes, par des ruſes, des fourberies, des injuſtices, & des violences. Qu'elle eſt un péché. *Saluſtius in Catilina.*

Dela on infere en ſecond lieu, que l'ambition eſt déréglée, quand on ſouhaite, ou qu'on pourſuit les honneurs qu'on ne mérite point: comme ſi quelqu'un, par exemple, vouloit être conſidéré ſur le pied d'un homme ſçavant, ou vertueux, n'ayant ni ſcience, ni vertu; ou bien, ſi ayant en effet quelque ſcience, ou quelque vertu, il exigeoit qu'on lui rendit plus d'honneur, de reſpect, ou de loüange qu'il n'en mérite. Enfin, l'ambition eſt déréglée, lorſqu'on ne rapporte pas à Dieu l'honneur qu'on nous rend, & que l'on croit mériter: mais qu'on y met ſa derniere fin, & qu'on en fait ſon principal objet. Ce qui eſt aſſez rare, & aſſez difficile dans un Chrétien, parce qu'alors il ceſſeroit d'être Chrétien, étant dans un ſentiment ſi oppoſé aux principes de ſa religion. Mais la plûpart des ambitieux vivent comme s'ils étoient dans cette erreur. En combien de maniéres l'ambition eſt déréglée.

On infere en troiſiéme lieu, qu'il eſt permis de chercher & de prendre les moyens de s'avancer dans ſa condition; c'eſt-à-dire, d'acheter, ou d'accepter les charges & les emplois que l'on croit pouvoir remplir, & qui ne ſont point audeſſus de nôtre capacité; pourvû qu'on ne les recherche, & qu'on Quand il eſt permis de ſouhaiter l'honneur & les dignitez.

ne les accepte que dans l'ordre de Dieu, & non pas par quelque paſſion déréglée qui nous y pouſſe : parce que, comme dit ſaint Auguſtin, il eſt néceſſaire que les prémieres places ſoient remplies dans le monde politique, auſſi-bien que les derniéres. Mais quoy qu'une perſonne ſoit capable de remplir dignement ce haut rang, elle s'en rend indigne, quand elle fait voir qu'elle s'en croit digne, &qu'elle découvre par-là, ſon ambition.

On ne doit accepter les charges & les dignitez que pour ſe rendre utile auprochain: autrement c'eſt ambition.

On doit inférer en quatriéme lieu, que le deſir de l'honneur, & des dignitez eſt encore déréglé, quand au lieu de rapporter cet honneur à l'utilité du prochain, (comme c'eſt l'ordre que Dieu a établi, que les grands protegent & ſecourent les petits) on s'en ſert pour l'opprimer ; ou quand on le mépriſe. De maniére qu'étant élevez audeſſus des autres par quelque voye, même juſte & légitime, ſi l'on ne daigne pas enſuite les regarder, ou ſi on les traite avec fierté, c'eſt une marque qu'on n'a ſouhaité cette charge ou ce rang, que par ambition. C'eſt ce que j'ai recueilli de différens Théologiens, dont j'ay abrégé la doctrine, ou d'autheurs à qui j'ay donné ce nom, parce qu'ils raiſonnent en Théologiens, ſur la nature & ſur les effets de l'ambition.

Ce que c'eſt que l'honneur, & comment on le peut ſouhaiter.

Pour avoir une plus parfaite intelligence de ce vice, & en connoître mieux le déréglement, il faut ſçavoir que l'honneur n'eſt autre choſe qu'un témoignage extérieur qu'on rend à quelqu'un de l'opinion avantageuſe qu'on a de ſon mérite : *Honor teſtificationem quamdam importat de excellentia alicujus*, dit ſaint Thomas. 2. 2. *queſt.* 103. *art.* 1. C'eſt pour cela que les ambitieux marquent des deſirs ſi empreſſez, & ſe donnent tant de mouvemens pour être dans quelque poſte avantageux. Or quoy qu'à proprement parler, il n'y ait que la vertu qui mérite d'être eſtimée & honorée ; nous honorons toutefois non-ſeulement ceux qui la poſſedent ; mais encore ceux qui en portent quelque marque ; parce qu'ils ſont dans un état qui oblige d'être vertueux. C'eſt par cette raiſon que nous devons honorer les Princes, les Prélats, les Magiſtrats, quoiqu'ils ſoient vicieux ; parce que Dieu leur ayant communiqué un rayon de ſa puiſſance, il les a élevez à un rang, qui ſuppoſe en leurs perſonnes du mérite & de la vertu : d'où l'on doit conclure que ce n'eſt pas toûjours un vice de ſouhaiter d'être honoré, puiſque l'honneur eſt la récompenſe de la vertu ; mais ſeulement lorſque ce deſir eſt deſordonné dans l'une des manieres que nous avons rapportées. De ſorte que ſi l'on s'éforce de ſe rendre digne de cet honneur, & ſi on le rapporte à une honnête fin, ce n'eſt plus ambition, qui ſe prend toûjours en mauvaiſe part, mais une vertu, de laquelle parle le Philoſophe au quatriéme livre de ſes Morales.

Quel peché c'eſt que l'Ambition.

L'ambition qu'on a de s'agrandir, eſt un plus grand mal qu'on ne penſe ; & l'on peut juger de la griéveté de ce péché par ſa nature, par les moyens injuſtes qu'elle employe pour venir à ſes fins, & par les châtimens que Dieu a coutume d'en tirer. De ſa nature c'eſt un déſir deſordonné de s'élever, & qui vient de l'orgueil, comme parle le Prophete: *ſuperbia eorum qui te oderunt aſcendit ſemper.* Les moyens qu'elle employe ſont d'ordinaire criminels : car pour cela, on employe l'artifice au defaut du mérite ; ou bien on s'éleve ſur les ruines de la réputation d'autrui. Pour les châtimens que Dieu exerce ſur les ambitieux, nous voyons dans l'Ecriture peu de perſonnes de ce caractere, que Dieu n'ait puni par une mort funeſte & tragique ; nous en avons rapporté les principaux exemples.

Pſalm. 73.

Saint Auguſtin au liv. 5e. de la Cité de Dieu, ch. 19. met cette différence entre le deſir de la gloire, & la paſſion de dominer, ou de commander aux autres, (qui ſont les deux choſes que l'ambition enviſage comme ſon but & ſa fin) que ceux qui ſont poſſédez d'un déſir déréglé d'acquerir de la gloire uſent de précaution dans leurs entrepriſes, & ſe donnent de garde de rien faire, qui puiſſe leur faire perdre ou diminuer la bonne opinion qu'on a conçuë de leur mérite : Mais celui qui a une ardente paſſion de dominer, n'enviſage pas préciſement la gloire, mais l'élevation & l'empire qu'il exercera ſur les autres ; & enſuite employe toutes ſortes de moyens juſtes & injuſtes pour arriver à ſon but, ſans ſe mettre en peine de l'eſtime & de la réputation des hommes.

Différence entre le deſir de la gloire & le deſir de dominer

L'ambition, qui eſt toûjours inſéparable de l'orgueil, eſt un vice qu'on peut nommer en quelque maniére général & univerſel ; ſoit parce qu'il entre dans tous les autres, qui peuvent ſervir à acquerir la fin que l'on prétend, ce qui fait que ſaint Bernard l'appelle : *Doli artifex, mater hypocriſis, livoris parens, vitiorum origo, criminum fomes.*

L'ambition eſt un vice univerſel.

L'ambition eſt oppoſée à la magnanimité ; parce que l'une eſt un deſir déréglé de l'honneur, & d'une diſtinction conſidérable, au lieu que l'autre eſt un deſir juſte & raiſonnable du même honneur : ce qui fait que l'un eſt un vice, & l'autre une vertu morale, qui peut devenir chrétienne, ſi elle eſt élevée par un ſaint motif. On peut voir les raiſons & la maniére de cette oppoſition dans la Panthéologie de Reynerius, & la queſtion qu'il traite, ſçavoir quel péché eſt le plus grand, de la Puſillanimité, de la Préſomption, & de l'Ambition.

A quelle vertu elle eſt oppoſée.

Ces grands changemens & ces révolutions ſubites, qui renverſent les projets & la fortune des ambitieux, viennent de ce que les choſes périſſables ne ſubſiſtent pas par elles-mêmes ; & de ce que n'ayant l'être que par dépendance, il faut qu'elles ſouffrent ou leur affoibliſſement, ou leur ruïne, quand il plaît à la prémiere cauſe dont elles relevent.

La cauſe du renverſement de la fortune des ambitieux.

Il faut remarquer avec les Théologiens, que l'ambition a deux principes, ou naît de deux vices, qui en ſont les cauſes, & qui la compoſent, pour ainſi dire ; ſçavoir de l'orgueil & de la cupidité. On eſt ambitieux, parce qu'on eſt ſuperbe, & que l'on deſire des biens pour ſe mettre audeſſus de tous les autres. Voilà les deux principes de la corruption des ames : l'orgueil corrompt l'eſprit, & la cupidité corrompt le cœur ; & voilà ce qui forme l'ambition, laquelle eſt un compoſé de ces deux vices, qui ſont la ſource de tous les péchez, & de tous les maux du monde.

D'où naît l'ambition, & quels en ſont les principes.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur l'Ambition.

Châtiment de Nabuchodonoſor.

VOICY un exemple des châtimens de Dieu ſur les ambitieux ; c'eſt ſur Nabuchodonoſor, exemple tel que toute la varieté des métamorphoſes n'a jamais rien eu de ſemblable. Ce Prince ceſſa pour un temps d'être Prince, & homme tout enſemble, & perdit en même-temps la raiſon & la couronne : il n'eût plus l'uſage de la parole ; il fut réduit à mugir comme les beufs, auſſi-bien qu'à vivre de leur nourriture ; & s'étant voulu élever au-deſſus des hommes, il devint moins que le dernier de tous les hommes. Il fut chaſſé de ce palais dont il étoit idolâtre, & où ſe paſſa alors la ſcene la plus tragique qui ſoit jamais arrivée dans aucun palais des Princes. Ces édifices ſuperbes, qui avoient été la malheureuſe ſource de ſon orgueil, ne lui pûrent ſervir de retraite pendant l'humiliation de ſa pénitence ; cette majeſté, qui d'un clin d'œil faiſoit trembler tout le monde, fut dépoüillée tout d'un coup de toutes les marques d'honneur. On cherchoit Nabuchodonoſor dans Nabuchodonoſor même ; ſes Enfans n'y reconnoiſſoient plus leur Pere, & ſes Sujets n'y reconnoiſſoient plus leur Roy. *L'Autheur des Vies des Prophétes, dans la Vie de Daniël.*

Moyens injuſtes qu'employe l'ambition.

Faut-il pour parvenir à ſes fins, calomnier un innocent, opprimer un homme de bien, trahir juſqu'à ſes propres amis ? Ambition tu n'as qu'à parler ; ſi c'eſt par là qu'on réüſſir, on n'en cherche que les moyens. Faut-il achetter une charge, paſſer par ces emplois dangereux, qui donnent occaſion de s'enrichir des dépoüilles des villes & des provinces ? Faut-il, pour entrer dans un benefice, uſer de certains traitez ſuſpects, ou ſuppléer par le crédit, par l'intrigue, & par la faveur, à la ſcience & à la pieté, auſquelles ſeules il appartient d'ouvrir l'entrée du ſanctuaire ? Faut-il pour ſe rendre néceſſaire aux grands, trouver mille moyens injuſtes de leur faire avoir le bien des pauvres ? Faut-il, pour gagner leur amitié épouſer toutes leurs paſſions, ſe rendre miniſtre de leurs voluptez, & complice de tous leurs crimes ? Faut-il pour conſerver leur faveur, trahir ſon devoir, avilir ſa naiſſance, deshonorer ſon caractere ? Ambition, tu n'as qu'à preſcrire de quel moyen tu veux qu'on s'éleve ; on veut parvenir : par quel moyen ? c'eſt à toy à en décider. *Le Pere d'Orleans dans un de ſes Sermons.*

La maniére dont agit un ambitieux après être parvenu où il prétend.

De combien de maux ne ſont point cauſe parmi les hommes ces injuſtes & honteuſes voyes de parvenir aux grands emplois ? Que peut-on attendre de ceux qui doivent leur grandeur à leurs crimes ? Quelle juſtice ſe peut-on promettre d'un homme inſtalé par l'injuſtice ? Quel droit d'un Magiſtrat élevé contre toutes ſortes de droits ? Quelle fermeté d'un Paſteur devenu Paſteur après avoir été Courtiſan ? On ſe ſert toûjours plus d'une fois d'un inſtrument dont on ſçait l'uſage, & avec lequel on a réüſſi. Ainſi rarement on eſt fourbe

&

& injuſte pour une fois, quand établi par la fourberie, & élevé par l'injuſtice, on a beſoin d'avoir recours à l'une & à l'autre pour ſe maintenir. *Le même.*

L'ambition eſt inſatiable.

Tel a raſſemblé ſur ſa tête tout ce que la Cour & la guerre peuvent donner de dignitez, qui ne ſe trouvant pas aſſez grand, s'abbaiſſe à tout pour monter plus haut : à cela, on ſçait employer tous les talens de la nature ; pour cela, on ſçait ménager tous les avantages de la fortune ; en cela, on ſçait profiter de toutes les conjonctures des temps ; naiſſance, adreſſe, faveur, crédit, ſcience, eſprit, vrai & faux mérite, on uſe de tout pour réüſſir ; fallut-il employer le crime. *Le même.*

Les malheurs de ceux qui s'élevent au-deſſus de leur condition.

Voilà à quoy ſe termine l'élevation de la terre. On doit comparer les Ambitieux à des vents qui font du bruit, & à des orages qui font des ruïnes. Voilà ce qui réüſſit de l'empreſſement de ceux qui cherchent des habitudes hors de leur rang, & audeſſus de leur qualité : la diviſion & le déſordre des familles, le déshonneur & la rupture des mariages. Ne vaudroit-il pas mieux demeurer dans les termes de la modeſtie, ſe renfermer dans les bornes de ſa condition, & ſe tenir aux regles ordinaires de la nature, qui n'a pû encore conſentir aux alliances inégales ? Mais quelle eſt la miſere de ceux qui ne peuvent demeurer dans les bornes de leur condition ? qui ſe remuent, qui ſe donnent des mouvemens, qui ſe hauſſent, & s'évaporent pour s'élever à une région ſuperieure, qui veulent choiſir dans le monde un rang à leur fantaiſie, qui ſe veulent montrer de plus haut, & avoir plus de ſpectateurs que n'a voulu la Providence, & que ne demande le perſonnage qu'ils joüent ? *Le P. le Moine dans le Traité de la Modeſtie.*

La préſomption d'un Ambitieux.

Toutes les regles de la nature, de la prudence, & de la politique ſont renverſées par l'ambition. La préſomption ne l'a pas plûtôt formée dans le cœur d'un homme, qu'il commence à ſe méconnoître, & qu'il ſe croit tout d'un coup capable des plus conſidérables emplois, ſoit de l'Etat, ſoit de l'Egliſe : *Poſſumus* ; comme diſoient les enfans de Zebedée. D'où penſez-vous que tant de gens s'engagent à conduire les autres, qui ſeroient empêchez de ſe gouverner eux-mêmes ? Ces projets téméraires ne viennent que de leur ambition : *poſſumus.* Ce qu'il y a de certain, eſt qu'elle produit de tres-grands déſordres dans toutes les conditions où elle ſe trouve, & que ſouvent elle eſt punie par elle-même. *Monſieur de Fromentiere, dans un Sermon ſur l'Ambition.*

Imprudence & lâcheté des Ambitieux.

Il y a de l'éclat dans les dignitez, mais il y a auſſi d'étranges fardeaux : on y eſt admiré, mais on y eſt ſurchargé ; il y a d'éclatantes marques d'honneur, mais ſous ces glorieuſes marques, il y a de peſantes croix : & ſéparer ces deux choſes, c'eſt ſe perdre ; & c'eſt en quoy les prétentions des ambitieux les damnent. Les Apôtres ſur la propoſition que le Sauveur leur fit de boire ſon calice, répondirent d'abord qu'ils le pouvoient, & c'étoit une marque de leur préſomption : mais j'ajoûte que c'en eſt auſſi une de la baſſeſſe & de la lâcheté de leur cœur : *poſſumus.* Pour arriver aux grandeurs nous ſommes prêts de tout faire, & de tout ſouffrir. Faut-il faire le flatteur & le complaiſant ? nous le pouvons : *poſſumus.* Faut-il s'expoſer aux rebuts, & eſſuyer de grands affrons, pour parvenir à cette charge ? Nous le pouvons encore. *Le même dans le même Sermon.*

L'ambition qui regne dans l'Egliſe.

L'ambition ne regne pas moins dans l'Egliſe que dans les autres conditions & nous devons l'avoüer avec confuſion, que les choſes ſont horriblement changées. On ſe cachoit autrefois pour éviter les dignitez Eccléſiaſtiques; il falloit ſouvent faire violence pour obliger à les accepter; c'étoit même pendant pluſieurs ſiécles une excluſion formelle que de s'y préſenter. Tous les Canons ne nous diſent autre choſe: & aujourd'hui, non-ſeulement on ſe produit, mais on brigue, & on employe le crédit & la faveur de tous ſes amis pour ſe pouſſer dans l'Egliſe. Ce que nous pouvons faire eſt de gémir ſur cet abus, & ſouhaiter que ceux qui nomment aux dignitez de l'Egliſe, entrent dans les ſentimens que ſaint Bernard inſpiroit au Pape Eugene: *Pro quo rogaris ſit ſuſpectus; qui pro ſe rogat jam judicatus eſt. Le même dans le même Sermon.*

L'horreur que les premiers Chrétiens avoient de l'ambition.

Cette ſeule conſidération faiſoit autrefois tant d'impreſſion ſur l'eſprit des prémiers Chrétiens, que la fuite des honneurs faiſoit un de leurs plus grands ſoins. Sçavez-vous, dit Tertullien, ce que c'eſt qu'un Chrétien? en voicy la définition en deux mots: *Homo ab omni gloriæ & dignitatis ardore frigeſcens:* C'eſt un homme froid pour la gloire & inſenſible aux honneurs du ſiécle. Empereurs! c'eſt en vain que par vos édits, vous nous fermez l'entrée aux charges; vous nous les offririez que nous les mépriſerions? C'eſt en vain que vous menacez de nous dépoüiller des dignitez, & des emplois que nos peres nous ont laiſſez; nous vous les abandonnons volontiers: une ſeule qualité fait nôtre ambition; c'eſt celle de Chrétiens, c'eſt-à-dire, de gens qui ſont tout de glace pour vos honneurs. *Le même, dans le même Sermon.*

Combien l'ambition eſt oppoſée à la doctrine de l'Evangile.

Il n'y a point de vice que l'Evangile reprouve, & que le monde autoriſe plus que l'ambition; toute la morale de l'Evangile eſt directement oppoſée à cette paſſion ardente qu'on a pour la gloire du monde; & le Fils de Dieu la condamne, non-ſeulement par ſa doctrine, mais encore par ſon exemple. Il a foulé aux pieds tout le faſte du monde, & par une ſageſſe qui doit confondre la prudence humaine, il a préféré les humiliations a tous les honneurs mondains: cependant les hommes ne penſent qu'à s'agrandir & qu'à s'élever: l'ambition exerce tant d'empire ſur leur cœur, qu'ils ne ſe gouvernent que par le mouvement de cette paſſion; & bien loin de condamner ce vice, ils le canonizent comme une grande vertu. Ils diſent que c'eſt la vertu de tous les hommes illuſtres; que c'eſt-elle qui anime les grands cœurs à ſe ſignaler par de mémorables actions, & les beaux eſprits à s'immortaliſer par de rares ouvrages. *Mr. de la Volpilliere, dans le Sermon de l'Ambition.*

Servitude de l'ambition.

Si c'eſt un homme du monde qui veüille acquerir de la gloire par des emplois éclatans, que ne fait-il point pour obéïr à ſa paſſion? Par combien de baſſeſſes ne s'éleve-t'il point aux grandeurs? Par combien de ſoumiſſions ne monte-t'il pas aux charges? Par combien d'indignitez n'arrive-t'il point aux dignitez? Par quelles voyes injurieuſes & violentes, ne cherche-t'il pas les prééminences? *Le même, dans le même Sermon.*

Inquiétudes d'un Ambitieux.

L'Ambitieux eſt toûjours dans l'action, dans l'empreſſement & dans la peine; ſoit pour ſe défendre d'une confuſion, ſoit pour ſe venger d'un mépris, ſoit pour ſe purger d'une calomnie, ſoit pour attirer à lui l'honneur qu'on rend à un autre, ſoit pour ſe défaire d'un autre qui donne de l'ombrage à ſa vanité, ſoit pour être préféré aux autres dans la diſtribution des emplois, ſoit pour

emporter un prix dans la concurrence de pluſieurs autres qui le lui diſputent, ſoit enfin pour monter à quelque dignité, à laquelle il ne peut parvenir que par mille ſoins, par mille brigues, & par mille flateuſes aſſiduitez, parmille adreſſes étudiées, par mille ſecrets efforts, par mille différens artifices. *Le même dans le Sermon de l'Humilité.*

L'Ambitieux eſt diſpoſé à commettre toutes ſortes de crimes.

Un homme paſſionné pour la gloire du monde eſt dans une ſecrette diſpoſition de commettre tous les crimes qu'il jugera à propos pour contracter ce deſir inſatiable qui le poſſede. Faut-il acquerir du bien injuſtement pour entretenir un équipage ſuperbe, ou pour exécuter un deſſein ambitieux ? Faut-il ſupplanter un voiſin dans la pourſuite d'une charge ? Faut-il attenter à la vie d'un parent, pour lui ſucceder dans une dignité ? Faut-il s'élever ſur la ruïne d'un ami ? Faut-il obtenir un rang conſidérable dans le monde par l'oppreſſion de mille pauvres ? Faut-il mériter le nom de brave par la témérité, par le duel, & par le meurtre ? il fera tout cela, ſans aucun remords de conſcience, & ſans rougir même du ſang qu'il aura répandu. *Le même dans le même Sermon.*

Cette paſſion a quelque caractere de grandeur.

L'ambition quoique coupable en elle-même porte je ne ſçay quel état de grandeur, qui la fait paroître non-ſeulement légitime, mais en quelque façon glorieuſe. Elle affecte quelque imitation de la grandeur de Dieu ; c'eſt le péché des Anges, & on l'appelle le vice des grands : ce qui fait qu'elle ſe produit avec pompe à la cour, & que comme toutes choſes y ſervent à la faire paroître, elles concourent auſſi à la perſuader. O Dieu ! qui pourra garentir un cœur Chrétien, de ces tentations éclatantes ! de ce grand jour que craignoit le Prophete, quand il diſoit : *Ab altitudine diei timebo ?* Je ne craindrai pas la puiſſance de mes ennemis, ni la force de leurs armes ; mais le ſujet de mon apprehenſion, eſt le grand jour qui m'environne ; c'eſt celui de ma dignité & de ma fortune, dont les rayons, qui paroiſſent à mes yeux, pourroient allumer dans mon ame des paſſions contraires à mon devoir. *Dans une oraiſon funébre de Mr. de Meaux.* *Pſalm.* 55.

Combien le deſir de la gloire eſt violent.

La gloire a tant d'empire ſur les cœurs, & tant de partiſans qui l'adorent, que l'on ne ſçauroit perſuader aux hommes qu'elle eſt la ſource de tous les malheurs ; puiſqu'il n'y a rien de ſi ſacré, que les hommes ne prophanent, point d'intérêt de conſcience qu'ils ne mépriſent, pour contenter leur ambition & acquerir de la gloire, ſans que l'Enfer avec ſes flâmes, & le Ciel avec ſes couronnes ayent aſſez de force pour les retenir. *Un Autheur anonyme.*

Dieu prend plaiſir d'abbaiſſer les Ambitieux.

Dejeciſti eos dum allevarentur : Vous les avez renverſez, Seigneur, ces ſuperbes & ces ambitieux, au moment que leur ambition faiſoit ſes plus grands effots pour les élever. Que ſignifient ces paroles du même Prophete : *A facie indignationis tuæ, elevans alliſiſti me :* Ah ! je vois bien, Seigneur, que vous m'avez élevé dans vôtre colére ; car vous m'avez humilié & briſé au même-temps que vôtre juſtice a bien voulu accorder à mon ambition la grandeur qu'elle a ſouhaitée. Et c'eſt encore ce que le même Prophete nous enſeigne par une belle comparaiſon, quand il nous dit que les Ambitieux ſe diſſipent comme la fumée : *deficientes quemadmodum fumus deficient.* La fumée monte & s'éleve en haut ; mais à meſure qu'elle monte, nous voyons qu'elle ſe diſſipe, & elle n'eſt jamais plus près de ſa fin, que quand elle eſt plus *Pſalm.* 72. *Pſalm.* 111. *Pſalm.* 36.

élevée, & plus éloignée de la terre. Il en eſt ſouvent de même de l'ambition, & des ambitieux : *deficientes quemadmodum fumus deficient.* Toutes leurs élevations ne ſont que des diſſipations ; & les plus grandes faveurs qu'ils reçoivent de la fortune, des chûtes & des ruïnes encore plus profondes, que leur condition ne nous paroît élevée. *Monſieur de St. Martin dans un Sermon ſur l'Ambition.*

Combien ce vice eſt-il naturel à l'homme.

Combien ce vice eſt-il naturel à l'homme ? Nous le pouvons apprendre de l'exemple des Apôtres, qui diſputoient qui étoit le plus grand. Ce n'étoient que de pauvres peſcheurs, leur maître ne leur prêchoit que l'humilité, leur condition étoit vile, leur naiſſance baſſe, leur eſprit groſſier. Jugez s'ils étoient faits pour porter des couronnes, & pour remplir les prémieres places d'un Royaume. Cependant cet ambitieux deſſein leur monte à la tête, & les fait diſputer entre-eux du rang & de la préſéance. *Le P. Noüet dans ſes Méditations.*

Le déſordre & la confuſion que l'ambition cauſe dans le monde.

Qui conſidérera bien l'état du monde, trouvera facilement que toute la confuſion & tout le déſordre qui y regnent, ne viennent que du mépris de l'avis de l'Apôtre : perſonne preſque n'y borne ſes prétenſions ; on ſe croit capable de tout, & l'on n'y ſonge point à ſe renfermer dans ce qu'on a reçû de Dieu : perſonne ne craint de ſe charger de la conduite des autres ; chaque ſimple Prêtre voudroit être Paſteur ; chaque Paſteur voudroit être Evêque, & s'élever même s'il pouvoit audeſſus de cette dignité ſuprême. Il en eſt de même dans l'ordre du monde, & dans les charges ſéculieres ; elles demandent ſouvent de fort grands talens pour être bien exercées ; mais perſonne n'eſt empêché pour cela de s'y élever, s'il le pouvoit ; on ne conſulte que ſon ambition ou ſon interêt, & ce n'eſt que l'impuiſſance d'aller plus haut qui retient les hommes dans un certain état. *Dans les Eſſais de Morale, Tom. 5e.*

On ne peut ſouffrir les Ambitieux.

Comme ceux qui ſont poſſédez d'une paſſion brutale, en ſe rendant eſclaves & idolâtres des femmes, n'attirent ſouvent que leurs inſultes & leurs mépris, il arrive auſſi la même choſe aux Ambitieux : plus ils veulent s'élever, plus on les abaiſſe, & la gloire les fuit d'autant plus qu'ils la recherchent avec plus d'ardeur. Car les hommes ſont ſuperbes & jaloux naturellement, & lorſqu'ils voyent un eſprit glorieux qui veut s'élever audeſſus des autres, ils prennent plaiſir à le combatre, & à rabaiſſer ſa préſomption & ſon inſolence. De là vient que ces perſonnes voulant conſerver, à quelque prix que ce ſoit, cette fauſſe apparence de gloire, s'abandonnent à toutes ſortes de lâchetés, de complaiſances, & de flatteries. *Saint Chryſoſtome ſur ſaint Matthieu, de la traduction de Mr. de Marſilli.*

Caractere de l'ambition.

L'ambition plus hardie & plus inſolente que tous les autres péchez, ne garde aucune meſure ; intereſſée dans ſes priéres, hypocrite dans ſes ſoumiſſions, impétueuſe dans ſes mouvemens, inſatiable dans ſes déſirs, téméraire dans ſes projets, lâche & importune dans ſes demandes ; elle employe toutes ſortes de moyens, ſoit permis, ſoit défendus, ſoit honnêtes, ſoit vicieux, ſoit à temps, ſoit à contre-temps, pour ſe ſatisfaire. *Dans les Diſcours Moraux, Sermon de l'Ambition.*

Tout ambitieux eſt préſomptueux.

Par quel principe les ambitieux veulent-ils s'élever, ſi ce n'eſt par un principe de préſomption ; par une aveugle confiance en leurs propres forces, & une

ſi favorable prévention pour eux-mêmes, qu'ils oſent ſe promettre beaucoup, quoique ſouvent ils ne puiſſent effectivement rien? De-là ces baſſeſſes, ces importunitez, ces ſoûmiſſions, ces intrigues, ces ſecours mandiez de parens, d'amis, de cabaliſtes. L'ambition toute fiére qu'elle eſt, dit ſaint Cyprien, n'achette cependant l'honneur qu'aux dépens de l'honneur même. De là ces avantageuſes idées qu'un ambitieux conçoit de lui-même, ſe flattant témérairement, & mépriſant les autres, détournant les yeux de deſſus ſes véritables defauts, pour les appliquer à des mérites imaginaires, & au lieu d'une perfection acquiſe qui lui eſt abſolument néceſſaire pour ſervir ſon prochain, il compte ſur celle qu'il acquerera un jour. *Les mêmes.*

Combien l'ambition eſt injuſte & cruelle.

A quoy travaille l'ambitieux? à ſupplanter les autres, & à les humilier, pour s'élever audeſſus d'eux; à chercher aux dépens de ſa conſcience & de ſon repos, les moyens propres pour s'agrandir. C'eſt ce qui nous fait connoître l'injuſtice de l'ambition, & de quelle maniere les ambitieux rapportent tout à leur interêt; ils deviennent les ennemis de tout le monde, & d'eux-mêmes. On ſçait que l'ambition eſt injuſte & criminelle. On fait valoir ſa naiſſance, on remuë les cendres de ſes ancêtres, & on croit avoir acquis par elles le droit de ſupplanter & d'humilier les autres. Dès qu'un homme ſe laiſſe dominer par ſon ambition, il n'y a point d'injuſtice ni de cruauté dont il ne ſoit capable, point de loy qu'il ne viole, de ſociété qu'il ne rompe, d'amis qu'il ne trahiſſe, d'ennemis qu'il ne ſacrifie, de fidelité, d'équité, de religion, à laquelle il ne renonce. C'eſt un feu qui dévore tout ce qui ſe rencontre, ſoit ſaint, ſoit profane, ſoit conſacré au culte de Dieu, ſoit deſtiné aux beſoins des hommes, dit ſaint Chryſoſtome. *Les mêmes.*

Les croix & les chagrins des ambitieux.

Comme les biens & les honneurs ſont difficiles à acquerir, ou à conſerver, que de projets ne faut-il pas qu'un ambitieux faſſe? Que d'intrigues ne faut-il pas qu'il démêle? Que de difficultez ne faut-il pas qu'il vainque pour ſupplanter un ennemi, pour avancer, ou pour maintenir ſa fortune? Combien de dépits & de chagrins ne faut-il pas qu'il devore, quand il eſt humilié, quand un puiſſant adverſaire, venant à la traverſe, rompt les meſures qu'il avoit priſes? Cette rage de ſe voir mépriſé; cette crainte d'être ſupplanté & humilié à ſon tour, ne ſont-ce pas d'inſupportables croix à un ambitieux? Ce ne ſont pas toûjours les vertus qui font les martyrs, dit Pierre Damien, ce ſont les paſſions & les vices; on ne ſouffre pas ſeulement pour Dieu, on ſouffre encore pour le monde, & l'ambition auſſi-bien que la charité a ſes victimes. *Les mêmes.*

Tout paroît juſte à un ambitieux quand c'eſt un moyen pour s'élever.

L'Ambitieux n'examine point les moyens par leſquels il veut s'élever; tout lui paroît légitime, quelque injuſte qu'il ſoit, dés-là qu'il favoriſe ſon ambition; toutes les démarches qui l'aident à monter, lui paroiſſent droites; il ne regarde que le terme où il va; peu attentif au chemin par où il va; qu'il ſoit difficile, qu'il ſoit mauvais, tout lui eſt égal, pourvû qu'il l'y conduiſe: ſon ambition eſt une idole, à laquelle il ſacrifie tout, le droit, les loix; ou plûtôt il n'en connoît point pour lui d'autres que celles que lui dicte ſa paſſion, quand on a beaucoup d'ambition, on n'a gueres de religion. *Le P. Nepveu, dans ſes Réflexions Chrétiennes, Tom. 1. pag. 282.*

L'ambition

La mort même qui humilie tous les hommes, en leur faiſant ſubir la loy

des hommes s'étend au-delà de la mort.

commune des enfans d'Adam, peut à peine détruire les reſtes de la vanité des ambitieux. Ils paroiſſent ces reſtes dans les magnifiques tombeaux qu'on leur dreſſe, & qu'on prendroit pour des arcs de triomphes, ſi l'on ne ſçavoit que c'eſt là qu'eſt renfermé un cadavre plein de pourriture, & d'infection, dont la mort a triomphé. Ils paroiſſent ces reſtes dans ces ſtatuës de marbre & de bronze, qui pleurent leur mort, tandis que les vivans s'en conſolent; ils paroiſſent dans ces épitaphes gravez en lettres d'or, où l'on marque le jour de leur decès, & les années qu'ils ont vécu; comme s'il étoit fort important à la poſtérité de ſçavoir quand eſt mort un homme qui ne valloit pas plus qu'un autre, & qui dépenſoit autant que mille; un homme peut-être qui n'a jamais mérité qu'on marquât le jour qu'il eſt mort, qu'à cauſe qu'il n'a rien fait de meilleur que de mourir. *Le Dictionnaire Moral, dans les Réflexions ſur l'Ambition.*

A quoy aboutiſſent toutes les grandeurs du monde.

Le tourbillon qui nous emporte, entraîne avec nous les biens du monde, ce néant pompeux, & ces magnifiques vanités, que nous voyons en paſſant, pour ne les revoir jamais, & roule vers le tombeau, & grandeur & magnificence, & ſceptres & couronnes. Le temps qui nous mine peu à peu, qui détruit & qui conſume les choſes qui paroiſſent les plus durables, eſt comme un grand fleuve de feu, ſur lequel nous voguons comme ſur une mer paiſible & tranquille, enfermez dans un vaiſſeau de bois que la flâme pénétre de tous côtez, & qu'elle va bien-tôt réduire en cendres. Tout paſſe, ou a déja paſſé; & comment ſerions-nous heureux par nous-mêmes, puiſque nous ne pouvons pas même ſubſiſter? Stoïciens ſuperbes, qui n'avez pas duré davantage que les ſonges de vôtre vanité; imbecilles vers de terre, qui êtes maintenant perdus dans vôtre néant; terre autrefois animée de tant d'orgueil; terre, cendre, pouſſiére, ſi toutefois le temps vous a laiſſé ces triſtes noms, ceſſez du moins d'être ambitieux dans vos tombeaux: *quid ſuperbit terra & cinis?* apprenez-nous dans quelle partie de vous-mêmes, nous devons chercher vôtre excellence, & tous ces avantages dont vous vous êtes tant glorifiez. *Dans le livre intitulé, Les Caracteres du Chrétien.*

Eccli. 10.

Vanité des grandeurs du monde, qui ſont l'objet de nôtre ambition.

Où eſt maintenant cette ancienne Rome, le théatre de toutes les grandeurs, cette ville, la patrie de toutes nations du monde! celle qui a vû l'Europe, l'Affrique, & l'Aſie, comme enchaînées & attachées au char de ſes triomphes! celle qui ſous les aîles de ſes aigles victorieuſes, a porté ſes foudres ſi loin, que dans le monde cette nation & cette contrée paſſoit pour inconnuë, qui n'avoit point été vaincuë & ſurmontée par les Romains! Cette Rome s'étoit accruë des ruïnes de cent royaumes: par ſa ruine cent royaumes ſe ſont enrichis de ſes dépoüilles; & maintenant qu'en reſte-t'il? un reſte d'amphithéatre, qui après avoir été une ſeule fois un ſpectacle de merveille par les actions qu'on y a repréſentées, eſt maintenant un ſpectacle continuel de compaſſion: il a une fois ramaſſé dans ſon enceinte un peuple preſque innombrable; & perſonne n'y paſſe maintenant qu'avec crainte & effroy, parce que les pierres ſéparées, & qui tombent en ruïne menacent de nous accabler. *Bartoli*, livre intitulé *Pauvertà Contenta.*

Combien l'ambition

Prétendre que la prudence tant vantée des enfans du ſiécle combat la droite raiſon, & que rien n'eſt plus inſenſé que les deſſeins les mieux concertés, les

intrigues les mieux ménagées, les démarches les plus étudiées des ambitieux, c'eſt pour la plûpart des hommes un paradoxe qui les révolte. L'eſprit plein des préjugez de l'éducation, le cœur ſéduit par les attraits de la volupté qui ſuit l'opulence, ils regardent le deſir de s'élever comme une ſorte de mérite : c'eſt la belle paſſion des grandes ames ; elle forme les Heros. Langage ſéduiſant du monde, ennemi de la vérité. Que ſignifient ces titres ſi pompeux ? & pourquoy nous repréſenter le vice ſous l'idée de la vertu ? Ne prenons point le change, & donnons à l'ambition ſes couleurs naturelles : qu'y trouverons-nous de conforme au bon ſens ? Ce n'eſt point aſſez de dire, que c'eſt un orgueil ſecret, & inſupportable à quiconque s'en apperçoit ; une cupidité demeſurée, une ſoif inſatiable. Ciel ! quelle agitation dans un cœur que cette paſſion domine ! à quels travaux n'engage-t'elle point ? Combien de traverſes ne faut-il point eſſuyer avant que d'arriver à ſes fins ? & ce long tourment, (le pourra-t'on bien comprendre ?) on l'endure pour des biens frivoles & paſſagers, qu'on n'acquiert preſque jamais, & dont la poſſeſſion même n'empêche point de ſoûpirer après des avantages également imaginaires, d'autant plus inſatiables, qu'on fait plus d'éforts pour ſe raſſaſier. L'on eſt toûjours en proïe à ſes deſirs, toûjours renaiſſans, & l'on pourſuit ſans relâche un phantôme de bonheur qui nous échappe ſans ceſſe. Il ſuffiroit de voir ainſi l'ambition dans ſon principe, dans ſes effets, & dans ſes motifs, pour reconnoître l'illuſion où elle jette ceux qui en ſont les eſclaves. *Tiré d'un Sermon manuſcrit.*

est contraire à la raiſon & au bon ſens.

Dieu par un ſecret admirable de ſa ſageſſe, a voulu qu'il y eût de la ſubordination parmi les hommes. Pour maintenir cet ordre, il a établi cette diverſité d'états & de conditions, qui font une ſi belle œconomie dans l'univers, & qui prouvent ſi bien la ſageſſe de celui qui en eſt l'autheur. Il a fait naître les uns dans la grandeur & dans l'opulence, les autres dans l'indigence & dans la pouſſiére ; il a diſtribué aux uns les charges, & les honneurs, il s'eſt contenté de fournir aux autres les choſes néceſſaires à la vie ; les uns ſont nez pour commander, les autres pour obéïr ; & par-là ſi les petits ont beſoin des grands, les grands ont beſoin des petits ; en ſorte que les uns ne peuvent ſe ſoûtenir ſans les autres. Ordre admirable que l'ambitieux veut renverſer ! Toûjours mécontent de ſon ſort, il aſpire à le rendre meilleur ; plein d'eſtime de ſa propre excellence, il croit qu'on ne le conſidere jamais autant qu'il le mérite, qu'on n'a jamais pour lui aſſez d'égards. Qu'un autre s'éleve, c'eſt toûjours à ſon préjudice, & ſa jalouſie en eſt piquée : mais quand il s'agit de lui, les honneurs qu'on lui rend ne ſont que la juſte récompenſe de ſon mérite ; la naiſſance, les patrons, la cabale, n'y concoururent jamais. Ainſi penſent, ainſi raiſonnent les mondains ; vous le ſçavez mieux que moy : combien en voit-on dans le monde qui ſont entêtez de leur mérite ? Et combien en eſt-il de ce nombre à qui cette idée flateuſe ne faſſe trouver indignes d'eux les poſtes où la Providence les a placez ? Je vous le demande à vous, qui êtes les diſpenſateurs des graces ; à vous à qui on a confié le ſoin de récompenſer les ſervices, & de diſtinguer le mérite ; de quels empreſſemens, & de quelles ardentes pourſuites n'êtes-vous pas tous les jours les temoins ? Combien de fois avez-vous vû ces eſclaves de leur ambition, par la plus monſtrueuſe ingratitude envers la Providence, compter pour rien tout ce qu'ils ont reçû d'elle, & ſacrifier à leur

L'Ambitieux prétend s'élever contre la volonté de Dieu ; quelle merveille s'il eſt fruſtré de ſes eſpérances ?

fortune juſqu'à leurs devoirs les plus ſacrez ? Que ſi par une juſte punition de Dieu, ils ſont fruſtrez de leurs eſperances, en quelles plaintes n'éclattent-ils point ? Quel emportements, & quel déſeſpoir ne produit pas l'élevation d'un autre, qu'ils regardent comme un affront & une injuſtice qu'on leur fait ? Quelle merveille donc ſi Dieu renverſe ces deſſeins entrepris contre ſa volonté, & contre les ordres de ſa Providence. *Le même.*

Suite du même ſujet.

Voilà juſqu'où nous porte l'aveuglement de nôtre ambition. Y avons-nous jamais fait réfléxion ? Quiconque cherche à s'élever renverſe les deſſeins de la Providence divine. Penſée effrayante pour un homme, à qui il reſte encore un peu de foy ! Oüi, ſe doit-il dire à lui-même ; quel outrage ne font pas à la Providence les projets que je forme ? Dieu n'a pas voulu que je tentaſſe ce rang que je brigue avec tant d'empreſſement, & néanmoins que ne fais-je pas pour y parvenir ? Il n'en a déja que trop fait pour moy, en me faiſant ce que je ſuis : & moy plein d'ingratitude pour ſes bienfaits, j'agis comme ſi je n'en avois pas reçû aſſez, & par ma conduite je parois condamner ſa ſageſſe, de n'avoir pas proportionné ſes bienfaits à mon mérite, ou plûtot à mon avidité. Puis-je eſperer après un outrage ſi ſanglant, qu'il favoriſera mes démarches ? Non, non, pécheur, ne vous en flattez-pas ? Dieu ſçaura venger ſa Providence des injures que vous lui aurez faites. Ainſi la vengea-t'il autrefois, en puniſſant un Aman, & les autres ambitieux. *Le même.*

L'ambitieux ſe ſert de tous les moyens, juſtes, & injuſtes pour arriver à ſes fins.

Depuis le péché du prémier homme, les paſſions de l'homme ſont d'une part ſi vives, & ſur tout celle qu'il a pour l'élevation lui eſt devenuë ſi naturelle, que ſans un grand effort de ſa raiſon, ſans un grand ſecours de la grace, il ne peut reſiſter au penchant qui l'entraine. D'un autre côté, ſes vûës ſont ſi foibles, ſes lumiéres ſont ſi bornées, ſon mérite ſi inférieur aux emplois où il aſpire, que deſeſperant de ſe pouſſer dans le monde par des voyes juſtes & permiſes, il prend bien-tôt la réſolution de ſuivre les maximes que lui dicte la ſageſſe mondaine. Eh ! quelles leçons lui fait cette ſageſſe reprouvée de Dieu, & frappée dans l'Ecriture de tant d'anathemes ! Il eſt beau de tenir le prémier rang, lui dit-elle ; pour y parvenir, il n'eſt rien qu'un grand cœur ne doive entreprendre ; il n'eſt rien qu'il ne doive ſacrifier. Cherchez, inventez, employez-tout, écartez tout ce qui peut donner de l'ombrage ; moyens juſtes ou injuſtes ; qu'importe ? Il faut tout mettre en uſage pour arracher à la fortune ce que la naiſſance nous a refuſé. Telles ſont les dangereuſes maximes, qui ont maintenant le plus de cours : car avec quelle fidelité ne les ſuit-on pas ? Rendez témoignage à la verité, partiſans du monde ? Quels crimes n'employe-t'on pas tous les jours pour éteindre la ſoif inſatiable des richeſſes & des honneurs ? A-t'on un concurrent d'un mérite ſuperieur ? que ne fait-on pas pour le ſupplanter ? A quelles extrémitez n'en vient-on point ? On ſe fait un point d'honneur de le perdre. On croiroit même qu'il y va de ſa reputation de le faire avec éclat. On viole toutes les loix de l'humanité, de la bienſéance ; les liens du ſang, les neuds de l'amitié ſont trop foibles pour reprimer les effets d'une paſſion ſi vive ; la religion même n'oppoſe rien d'aſſez fort pour en arrêter les ſaillies : enfin pour appaiſer une fureur ſi violente, il ne faut rien moins que la mort du rival, ou du moins une humiliation éternelle, qui ne lui laiſſe plus de reſſource. *Le même Sermon manuſcrit.*

Le

Le déſordre des ambitieux n'eſt-il point paſſé du monde dans le Sanctuaire même ? Oüi, Chrétiens, il faut l'avoüer à la honte de la Religion ; on voit juſque dans le Sacerdoce de ces hommes dévouez à l'ambition, qui pour s'élever à des dignitez dont le miniſtere eſt ſi redoutable, font jouër toutes ſortes de reſſorts, & changent à toute heure d'air & de langage ; qui pour s'acquerir la conſidération & la bien-veillance des Grands, vont au-devant de tout ce qui peut leur plaire, préviennent leurs déſirs, condeſcendent à leurs volontez. N'en eſt-il point qui pour ſurprendre les diſpenſateurs des graces dont ils connoiſſent la droiture, & l'attention à ne recompenſer que la probité, & à ne diſtinguer que le mérite, font profeſſion de la vertu la plus exemplaire, qui etalent avec oſtentation les beaux dehors d'une piété phariſaique ? Mais en vain paroiſſent-ils ce qu'ils ne ſont pas, & ce qu'ils devroient être ; on perce à travers ces voiles, & on découvre bien-tôt les honteux artifices de leur hypocriſie ; on s'apperçoit que leur averſion s'attache à ceux qui prétendent des graces, leur envie à ceux qui les obtiennent, & leur animoſité aux perſonnes qui les diſtribuent. Mais qu'arrive-t'il d'ordinaire ? il arrive que quoique Dieu condamne la malignité de ceux qui découvrent les lâches détours d'une politique ſi criminelle, il le permet néanmoins qu'ils la découvrent, pour punir ces ambitieux, d'une paſſion qui tient du ſacrilege, & pour confondre la fauſſe prudence de ceux qui veulent s'élever contre ſes deſſeins. *Le même.*

Les baſſeſſes & les autres artifices de l'ambition ſe trouvent dans les perſonnes qui aſpirent aux dignitez de l'Egliſe.

Telle fut autrefois, ambitieux Abſalom, telle fut vôtre inſenſibilité ; ainſi fermâtes-vous l'oreille à la voix de la nature, pour n'écouter que celle de vôtre paſſion, bien different en cela du ſaint Roy à qui vous deviez le jour, & à qui vôtre mort prochaine devoit coûter tant de larmes & de ſoupirs ; vous voulûtes en faire la victime de vôtre paſſion, bien loin de penſer à ſa conſervation, comme il penſa peu de tems après à la vôtre. Aveuglé du deſir de regner, vous vous rendîtes avec complaiſance aux lâches conſeils de l'impie Achitophel. Une ingratitude ſi monſtrueuſe, vous irrite ſans doute, Chrétiens auditeurs : mais ſuſpendez vos murmures ; vous allez bien-tôt voir ce fils dénaturé puni de ſon ambition ; vous allez voir rompre les meſures criminelles qu'on tache de lui faire prendre. A peine aura-t'il écouté ce flatteur intereſſé, que Dieu ſçaura ſuſciter un fidele Iſraëlite, dont le ſage conſeil prévalant à celui du perfide, diſſipera ces conſeils ſi bien concertez : *Domini autem nutu diſſipatum eſt conſilium Achitophel.* *Le même.*

Les deſſeins cruels & barbares de l'ambitieux Abſalom.

L'Ecriture ſainte rapporte une malheureuſe entrepriſe du peuple d'Iſraël contre la Tribu de Benjamin, dont le prétexte étoit quelque querele particuliere, ſelon la maxime du monde. Après mille alternatives, la victoire panchant tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, enfin le ſignal de la victoire entiére & déciſive fut une colomne de fumée : *Cum cernerent filii Iſrael in ipſo certamine conſtituti quaſi columnam fumi de civitate conſurgere.* Voilà donc le ſymbole des trophées du monde : Une vapeur de vanité, qui s'élevant comme cette colomne de fumée, ſe groſſit d'abord ; mais auſſi-tôt l'inſtabilité de nos projets ſe va diſſipant, & ne produit rien autre choſe dans nos élevations imaginaires, que de la fumée. *Un Autheur moderne & anonyme.*

Symbole de l'ambition.

Judic. 20.

Qu'eſt-ce à vôtre avis qu'un homme préoccupé de cette maudite paſſion ?

La témérité & la préſom-

ption d'un ambitieux.

C'eſt un homme, répond ſaint Ambroiſe, qui croit pouvoir ſoûtenir tout le fardeau de l'emploi, & de la dignité qu'il pourſuit ; c'eſt un homme, qui ſelon les différens états, auſquels il ſe voit engagé, croit avoir aſſez de forces, aſſez de lumieres, aſſez d'integrité, aſſez de zele pour remplir les prémieres places de l'Egliſe, s'aſſeoir ſur les fleurs de lis, & entrer dans le conſeil des Roys. Il ne reçoit jamais de recompenſe qui ne lui ſoit dûë, ni de faveur qu'il ne croïë avoir méritée. Demandez-lui ſi dans cette charge, il pourra s'acquiter dignement de ſon devoir, s'il a toutes les diſpoſitions néceſſaires pour y entrer, s'il a aſſez d'aſſiduité, d'application, de diligence, de fermeté, d'eſprit pour rendre juſtice à chacun, pour ne pas opprimer l'innocent, & pour condamner le coupable ; aſſez de generoſité d'ame pour s'élever au-deſſus des cenſures, & des murmures des autres : incontinent il vous répondra comme les deux enfans de Zebedée : *Poſſumus* : ouï, je le puis. *Le P. Bourdaloüe dans les Sermons imprimez ſous ſon nom. Serm. ſur ce ſujet.*

Différentes ſortes d'ambition.

Je ne parle pas ici de cette ambition groſſiére, qui uſurpe les dignitez par violence, qui s'y introduit par adreſſe, qui les achette par des baſſeſſes, qui les obtient par des ſurpriſes, qui les gagne par des ſervices, qui prévient les uns par des recommandations mandiées, qui ſuplante les autres par de mauvais offices, & par des calomnies ; qui n'appaiſe pas ſes déſirs par l'acquiſition, qui s'éleve aux dépens d'autrui, & qui fonde ſa fortune comme elle peut, ſur les débris de la vertu même. Je parle d'une ambition délicate & cachée, qui convient mieux à des ames, qui ſous un déſintereſſement apparent, ne laiſſent pas d'avoir des déſirs ardens, & des eſpérances mondaines. Car il y a un art de s'approcher des honneurs, en faiſant ſemblant de s'en éloigner, de couvrir l'eſprit du ſiécle ſous les dehors trompeurs de la piété, & ſous un air exterieur de réforme, afin d'arriver plus facilement au but qu'on s'eſt propoſé ; & de ſurprendre l'approbation des hommes, en leur faiſant accroire qu'on a déja celle de Dieu. *Monſieur Flechier dans le Panegyrique de ſaint Sulpice.*

L'ambitieux n'eſt jamais ſatisfait.

Que le ſeul exemple d'Aman ſuffiſe pour nous convaincre de cette vérité. Aman le ſujet le plus fortuné qui fut jamais, devant lequel, par ordre même du Roy, chacun fléchiſſoit le genou, ſe croit malheureux, parcequ'un homme qui devoit paroître miſérable à ſes yeux, ne lui a pas rendu ce devoir ; la haine & la colere s'emparent tellement de ſon cœur, qu'il projette le deſſein d'exterminer tous les Juifs répandus dans l'Empire d'Aſſuerus, pour en pouvoir envelopper un ſeul dans ce maſſacre général. Comprenons s'il eſt poſſible combien ſes paſſions le déchirent & le tourmentent, puiſqu'après avoir expoſé à ſa femme & à ſes enfans qu'il eſt parvenu au comble de la felicité mondaine, il leur avouë ingenûment qu'en poſſédant toutes ces choſes, il compte tout ce qu'il a pour rien, & qu'il ne peut être heureux, tant qu'il verra Mardochée Juif, aſſis à la porte du Palais : *Et cum hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quamdiu videro Mardochæum Judæum ſedentem ante fores Regias. L'Abbé de Monmorel. Diſcours ſur le quatriéme Dimanche d'après les Roys.*

Esther. 5.

C'eſt maintenant preſque toûjours l'ambition qui fait re-

Les charges & les dignitez ſont bonnes en elles-mêmes ; leur établiſſement & l'autorité qui y eſt attachée viennent de Dieu, dit l'Apôtre ; & ſi l'on avoit aſſez de merite pour les bien déſirer, aſſez de modération pour n'y entrer que quand on y eſt appellé de Dieu, il n'y en auroit pas une, ſoit dans le monde ſoit dans

l'Egliſe, dont on ne pût dire ce que ſaint Paul dit de l'Epiſcopat, que celui qui le déſire, déſire une bonne bonne œuvre. Mais la corruption du cœur humain, eſt devenuë ſi grande, que ce qui étoit autrefois l'objet de la vertu, ne l'eſt plus que de la temérité, que ce qu'on attendoit de la vocation, n'eſt plus occupé que par ambition; que ce qu'on n'eût pas oſé recevoir, ſans trouver en ſoi un fond de mérite bien établi, ne vient jamais aſſez tôt, quoiqu'on le cherche par mille moyens illégitimes. Le plus ſouvent ce n'eſt point Dieu qui y éleve, c'eſt l'injuſtice, l'orgueil, l'amour propre, le déſir de l'indépendance; c'eſt le même Eſprit d'enfer qui voulut y élever JESUS-CHRIST, lorſque l'ayant tranſporté ſur une haute montagne, il lui montra tous les Royaumes du monde. *L'Autheur des Diſcours chrétiens ſur tous les Evangiles de l'année. Le dixiéme Dimanche après la Pentecôte.* chercher les charges.

Que font les ambitieux pour contenter l'ardente paſſion qu'ils ont de ſe voir au terme de leurs deſirs? N'ayant ni vertu ni mérite pour cela, ils imitent les Architectes qui ſe ſervent de machines & de reſſorts, pour élever au faîte de leurs bâtimens, ces maſſes peſantes de bois & de pierre, qui font tout l'ornement de leur deſſein, & qui ſans ces machines, demeureroient peut-être avec mépris, ou ſur la pouſſiere, ou dans les entrailles de la terre. Il n'y a point d'intrigues qu'ils ne mettent en uſage, point de voyages qu'ils ne faſſent, point d'intelligence qu'ils n'entretiennent, point d'avis qu'ils ne donnent, point de flaterie dont ils n'uſent auprès des Grands, point d'hypocriſie dont ils ne ſe revétent pour faire paroître de fauſſes vertus, qui leur tiennent lieu de véritables. Ils ſont humbles au dehors, parcequ'ils ſont ſuperbes au-dedans; ils s'occupent des biens du Ciel en apparence, pour ravir les biens de la terre en effet; déſobligeants par inclination, ils ſe font officieux par artifice, & ajoutans petit ſervice à petit ſervice, ils forment inſenſiblement de pluſieurs petits ruiſſeaux un gros fleuve, qui les conduit où ils veulent arriver; tout intereſſez qu'ils ſont dans la vérité, ils n'épargnent pas leur bien, quand on ne ſe contente pas de leurs offices & de leurs paroles; ils ſéduiſent la ſimplicité des uns par des promeſſes, & ils corrompent la probité des autres, par leurs préſens. *Le même dans le même diſcours.* La maniére dont s'élevent les ambitieux.

C'eſt aſſez la coûtume des ambitieux que de faire ſolliciter par les autres, pour feindre, en ſe taiſant eux-mêmes de la modeſtie & de l'humilité; mais leur ſilence ne marque pas moins leur ambition, que les paroles des miniſtres de leurs paſſions. Elle eſt même d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt plus fine; qu'elle ſe déguiſe pour mieux ſurprendre, qu'elle ſe tait pour perſuader, par la bonne opinion qu'elle donne de leur vertu: & ſaint Bernard l'avoit bien remarqué, lorſqu'il avertit le Pape Eugene de ne point accorder légérement les dignitez, ni à ceux qui ſollicitent par autrui, ni à ceux qui ſollicitent par eux-mêmes: ceux qui parlent par autrui étant toûjours ſuſpects, & ceux qui prient eux-mêmes étant déja condamnez. *Le même dans le même diſcours.* L'ambitieux ſollicite par les autres.

Dès que cette paſſion s'eſt emparée d'un cœur, il n'y a plus ni loy, ni religion, ni crainte, ni honte, ni reſpect qui l'arrêtent; tout lui eſt permis, tout lui eſt bon, tout lui eſt juſte, pourvu qu'il monte où il aſpire. Pour regner il faut violer le droit, diſoit un ancien ambitieux; & ce que celui-là diſoit, ſes diſciples & ſes imitateurs le pratiquent tous les jours, foulant aux pieds tous L'ambition agit par violence.

les droits, le divin & l'humain, pour ſe faire, de la juſtice violée, une planche à leur ambition. *Le même dans le même endroit.*

L'ambitieux eſt eſclave.

L'élevation eſt toûjours auprès du trouble & du péril. Leurs chaînes peuvent devenir plus belles, & non pas plus légeres; ils ont autant de maîtres, que d'engagemens par leurs charges, autant de liens que de déſirs de s'y maintenir, & autant de ſervitudes que de prétentions. Ils ſont eſclaves de ce qu'ils poſſedent, & n'ont que cet avantage ſur les malheureux, de boire les amertumes dans des vaſes plus précieux. *Le même dans le même diſcours.*

Caractere de l'ambition, & de l'ambitieux.

L'ambition eſt une paſſion qui porte l'homme à s'élever plus qu'il ne doit: elle eſt donc toûjours injuſte; l'inſatiabilité fait en partie ſon caractere. Quelle paſſion plus ennemie de nôtre repos? Dédaigneuſe, chagrine, elle mépriſe le vulgaire, & elle ne peut ſouffrir d'égal: nulle paſſion plus odieuſe. L'ambitieux ne regarde jamais que le terme où il va, peu attentif au chemin par où il marche; qu'il ſoit difficile, qu'il ſoit mauvais, tout lui eſt égal pourveu qu'il l'y conduiſe. Toutes les démarches qui l'aident à monter, lui paroiſſent droites; ſon ambition eſt ſon idole, à laquelle devoirs, amitié, reconnoiſſance, loix divines, & humaines, tout eſt ſacrifié: nulle paſſion plus dure, ni plus irreligieuſe. Que de reſſorts ne fait-elle pas remuer pour venir à ſes fins? Intrigues, cabales, interceſſions, baſſeſſes mêmes, tout eſt mis en uſage. L'ambitieux jouë toute ſorte de perſonnages, d'ami, de ſupliant, d'adorateur, rarement celui d'honnête homme, & encore moins celui de chrétien. La conſcience n'eſt jamais écoutée, la religion encore moins conſultée; la paſſion regne ſeule dans un cœur ambitieux. De-là cette confuſion dans les emplois, ces déréglemens dans les mœurs, les ſacrés miſteres prophanez, preſque toutes les conditions avilies. *Le P. Croiſet, 2. tom. de ſes Réflexions Chrétiennes*

L'ambitieux ſe ſouſtrait aux ordres de la Providence, & aſpire aux charges & aux honneurs ſans mérite.

L'ambition fait qu'on n'enviſage plus les honneurs du monde comme des rangs marquez par la Providence, mais comme des objets de nos paſſions, comme des fruits de nôtre habileté, ou comme des dons de la fortune, expoſez aux entrepriſes des plus hardis. Les uns regardent les prémieres places comme dûës au mérite & aux ſervices de leurs ancêtres; les autres pourſuivent les honneurs mêmes les plus ſaints comme dûs à leur naiſſance; c'eſt aſſez d'être né d'un pere opulent, pour ſe pouſſer aux plus grandes charges. Avec cela, quelle que ſoit ſon indignité, & ſon incapacité perſonnelle, il n'y aura rien qu'il n'ambitionne & qu'il n'entreprenne; il poſſedera des benefices, il commandera, il gouvernera, il décidera du ſort & de la vie des hommes. On ſeroit bien reçû à dire qu'il faut conſulter le Seigneur, qu'il faut avoir la vocation de Dieu. On ne l'a pas; mais l'ambition la donne; l'ambition ſupplée à tout. Quel crime n'eſt pas du goût de l'ambitieux, dès qu'il peut ſervir à ſes fins, & qu'il eſt regardé comme utile? Et l'on s'étonne des malheurs qui arrivent dans les familles & dans les états? Que l'ambition s'éteigne, & l'on verra bien-tôt tarir la ſource de tous les maux. *Le même.*

L'ambition renverſe l'ordre de la Providence.

L'ambition dérange, pour ainſi dire, l'économie de la Providence, elle s'oppoſe à ſes deſſeins, elle ne ſuit que ſes propres vûës, & ſes projets. Elle ſeule ſe choiſit les emplois, ſe procure les dignitez, ſaiſit les prémieres places. Chacun veut s'élever ſur ſes égaux, chacun veut monter plus haut que ſa place. De-là les uns dans l'élevation, où ſouvent la tête leur tourne; les autres dans

les magiſtratures, où le poids de leurs obligations les accable ; ceux-ci dans de grandes affaires où ils ſe noyent ; ceux-là dans de vaſtes entrepriſes, où ils ſe perdent, dans des travaux immenſes où ils s'épuiſent, dans ces mers orageuſes, où ils ſont les jouëts des vents & des flots : *Deus meus, pone illos ut rotam, & ſicut ſtipulam ante faciem venti.* C'eſt-là la priere que le Prophete jaloux de la gloire de ſon Dieu, & indigné du mépris que l'ambitieux fait de la divine Providence, adreſſe au Seigneur, le ſuppliant de confondre tous les ambitieux : faites-les, mon Dieu, tourner comme une rouë, & diſſipez-les comme le vent diſſipe la paille ; c'eſt-à-dire, humiliez-les, détruiſez-les, anéantiſſez-les ces ames fieres & ambitieuſes, qui ne ſçauroient vouloir s'élever au-deſſus du reſte des hommes, qu'elles ne s'élevent en même-tems contre vous. Et voilà quelle eſt cette ambition qui regne ſi univerſellement, & ſi tranquillement dans le monde. *Le même.* *Pſalm. 82.*

L'ambition eſt artificieuſe.

L'ambition ne paroît pas toûjours cette paſſion turbulente, qui bouleverſe tout : elle ſçait céder au tems, aux perſonnes ; ſans rien céder de ſes prétenſions : douce, obligeante, honnête, artificieuſe ; elle fait tout ſervir à ſes fins. Une ambition dedaigneuſe, chagrine, arrogante, revolte, & ne ſert qu'à faire naître des obſtacles à ſes deſſeins ; une ambition plus diſſimulée, plus ſouple, eſt toûjours plus efficace : & comme on ne juge pour l'ordinaire que par les dehors, on eſt ambitieux ſans avoir la réputation de l'être ; & ce qui eſt plus étrange, c'eſt qu'on s'étudie à ſe tromper ſoi-même, par le même artifice, par lequel on trompe les autres. Une modération apparente nous tranquiliſe, tandis que l'eſprit ne ſe repaît que de vains projets, & le cœur d'inſatiables deſirs. *Le même.*

Les vains projets de l'ambition.

Toute la vie ſe paſſe à ſoûpirer après une fortune imaginaire, un phantôme de gloire. La place qu'on occupe déplait, tant qu'on en voit une plus élevée dont on ſe flatte ; & pour cela, que de meſures ne prend-t'on pas ? Que de baſſeſſes ne fait-on point ? On pourroit dire que la plûpart des hommes ſemblent imiter ces téméraires enfans de Noé, qui ne s'occupoient que du deſſein qu'ils avoient d'élever juſqu'aux cieux leur édifice. Ambitieux projets, hardies entrepriſes, fortune bien cimentée, & que Dieu prend plaiſir de confondre, que ne coûtez-vous pas ? Et quelle eſt vôtre durée ! Une diſgrace, un accident fâcheux, une mort précipitée, met en un moment la confuſion dans ces ouvrages de l'ambition. Tous ces coloſſes orgueilleux ne portent que ſur des pieds d'argile. On triomphoit d'avoir gagné quelques degrez ſur ſes égaux ; le tombeau nous met bien-tôt ſous les pieds des inférieurs mêmes. Ainſi l'ambition ſe jouë de tous ceux dont elle eſt le ſupplice : nulle paſſion qui tourmente avec plus de cruauté ; nulle qui nous laiſſe moins de repos, & nulle qui raſſaſie moins le cœur de l'homme. Mon Dieu ! Que cette inſatiabilité prouve ſenſiblement que nous ſommes faits pour une gloire plus ſolide, & plus capable de contenter nos deſirs ! La vertu chrétienne eſt ſeule un digne objet d'ambition. Dieu ſeul peut remplir nôtre cœur, Dieu ſeul le raſſaſie, nôtre cœur n'eſt fait que pour Dieu. *Le même Pere Croiſet.*

Dans les Sociétez religieuſes, il y a ſouvent

Ce qui eſt plus ſurprenant, c'eſt que cette impérieuſe paſſion trouve des ſujets juſques dans les états les plus ſaints, & au milieu même des aſyles de l'humilité chrétienne. Ces ſociétez ſi religieuſes, formées ſur l'eſprit & ſur l'exemple même

de l'ambition. de JESUS-CHRIST, ſont-elles toûjours exemptes de cette contagion ? L'eſprit d'ambition n'y fait-il jamais de progrès ? L'intrigue n'y prévaut-elle jamais au mérite ? Quelle indignité ! que des perſonnes qui ne doivent avoir d'autre modele que les anéantiſſemens d'un Homme-Dieu, & qui n'ont d'autres loix que ce qu'il y a de plus parfait dans l'Evangile, aiment à être aſſis aux prémiers rangs ; & mettent tout en uſage pour avoir les prémieres places ! Quel déreglement pitoyable ! pauvres par religion, humbles par état, ſe donner bien des mouvemens pour primer juſque dans la pouſſiére, & ambitionner dans l'obſcurité même de la retraite, la diſtinction & l'éclat. Que le Prophéte a bien raiſon d'appeller ces vains honneurs, ces frivoles objets d'une ambition ſi irreligieuſe, vanitez & folies pleines d'une ridicule & ſotte erreur : *Vanitates & inſanias falſas. Le même.*

Pſalm. 39.

L'ambition d'Aman & ſon malheur. Aman fait la plus éclatante fortune, & eſt élevé par la faveur du Prince au plus haut point de gloire, où puiſſe jamais arriver un ſujet. Tout cede à ſes volontez : nul Seigneur de la Cour qui ne fléchiſſe le genou devant lui, nul qui ne recherche ſes bonnes graces. Quel homme plus heureux ? Nul ſans doute, s'il eût ſçû dompter une paſſion dont on eſt toûjours la victime, quand on en eſt l'eſclave. De ce haut faîte des honneurs & de la proſpérité, Aman s'apperçoit qu'un homme vil & ſans nom, ne lui rend pas le même honneur que le reſte du peuple. L'incivilité de cet inconnu méritoit-elle l'attention de ce favori ? Son orgueil en eſt picqué juſqu'au vif. Il compte pour rien la faveur du Prince, l'adoration du peuple, les hommages mêmes des grands, tant que Mardochée ſe tient de bout en ſa préſence. La colere de ce favori irrité ne lui laiſſe plus de repos ; la mélancolie le ſaiſit, la haine l'enflâme : tant il eſt vrai que les paſſions ſe ſoutiennent ; à la revolte d'une ſeule, elles ſe ſoulevent toutes, & s'aident mutuellement. Biens immenſes, honneurs extraordinaires, diſtinctions éclatantes, rien ne peut empêcher Aman de ſe croire le plus malheureux des hommes, parce que Mardochée ne le ſaluë pas. On auroit de la peine à croire qu'une ſeule paſſion pût rendre un homme capable d'une telle folie, ſi l'Ecriture ne l'eût dit expreſſement. Mais que produira le reſſentiment de cet ambitieux irrité ? La tête de Mardochée auroit bien dû ſuffire pour appaiſer ce favori offenſé : mais ſa haine va auſſi loin que ſon ambition. Mardochée eſt Juif : il faut que toute ſa nation ſoit envelopée dans ſon malheur ; le jour eſt fixé pour cette horrible exécution. Etrange fureur, qui ne peut être aſſouvie que par le ſang de tout un peuple ! & cela, parce qu'un étranger a refuſé de ſaluer un ambitieux qui a du crédit. A la vérité, la Providence en ordonna autrement : l'orage fut bien-tôt conjuré, & Aman pendu au même gibet qu'il avoit fait dreſſer pour Mardochée. Tel eſt d'ordinaire le dénoüement de toutes ces intrigues que l'ambition fait naître, & de tous ces reſſorts dont elle eſt le mobile ; tel eſt le fruit de ces flateuſes eſpérances... Intrigues, cabales, baſſeſſes, interceſſions, tout ſert, & l'on ſe ſert de tout pour venir à ſes fins. Que d'artifices captieux, que de brigues ſecretes, & tout cela pour avoir des ſuffrages, qui en nous donnant plus de droit à quelque dignité, ne nous en rendent pas moins indignes. *Le même.*

On cherche & on brigue Les honneurs du monde ſont, dans les principes de la prédeſtination éternelle, autant de vocations de Dieu : mais le ſcandale du Chriſtianiſme, eſt de

ſes voir aujourd'huy traitez, comme les choſes les plus prophanes : car, au mépris de ſaint Paul, & de ſa regle, on y entre ſans vocation, on les obtient par brigue & par artifice, de quelque nature qu'ils ſoient, on les regarde comme dûs à ſa naiſſance ; on les pourſuit comme des recompenſes de ſes ſervices ; on en fait des établiſſemens de famille & de maiſon ; on les méſure par le plus & le moins de profit qui en revient ; on en fait enfin l'objet de ſon ambition ; & tout cela ſans remords, ſans inquiétudes ; parce qu'on s'autoriſe d'une preſcription imaginaire, & d'un faux uſage : comme ſi le déréglement de nôtre conduite pouvoit être un titre contre les droits de Dieu. Sur quoi gémirons-nous, ſi ce n'eſt pas ſur de ſemblables abus ? *Le P. Bourdaloüe dans ſes véritables Sermons, Sermon pour le Mercredy de la ſeconde ſemaine de Carême.*

les honneurs par ambition, au lieu d'attendre que Dieu nous y appelle.

Voilà ce que prétend l'ambition de la plûpart des hommes. On veut voir ſa famille honorablement établie ; je dis honorablement ſelon les maximes du monde. On veut voir ſes enfans pourvûs, & pourvûs avantageuſement, ſelon les idées du monde : c'eſt-à-dire, les uns dans l'Egliſe avec tout le faſte du monde, les autres dans le monde, avec tout le faſte du paganiſme ; les uns riches des dépoüilles des peuples, les autres du patrimoine de l'autel ; les uns ſur le pinacle du temple, où ſouvent la tête leur tourne ; les autres dans les magiſtratures, où le poids de leurs obligations les accable ; & parce que la corruption des mœurs ſuit preſque infailliblement, delà, les uns & les autres ſont deréglez & ſcandaleux dans leur état. *Le même.*

L'ambition tend principalement à établir honorablement & avantageuſement ſa famille.

Quand on eſt poſſédé de cet eſprit d'empire & d'ambition, d'une pure jalouſie, on ſe fait une juſtice & une vertu. Jalouſie d'autorité ; Ah ! tentation funeſte, à quelles extrêmitez & à quels excès ne portes-tu pas tous les jours les hommes ? Combien de ſcandales as-tu cauſez ? Combien de reſſentimens & de vengeances as-tu autoriſées. De quels maux n'as-tu pas été le principe, & quels biens n'as-tu pas mille-fois arrêtez ? Si l'humilité, telle que l'Evangile la propoſe ſervoit à cette paſſion de correctif, & de remede, Dieu en tireroit ſa gloire ; & ces droits qui nous touchent ſi ſenſiblement, n'en ſeroient que mieux maintenus : mais parce qu'on ne ſçait rien ménager, & que pour venir à bout de ſes entrepriſes, on ſuit le génie altier & indépendant de l'ambition, il faut que pour un droit ſouvent tres-frivole, ſouvent douteux, ſouvent chimérique, la paix ſoit troublée, l'union & la concorde ruïnée, l'innocence opprimée, la patience outrée ; que le dépit & la haine s'emparent des cœurs, & qu'un phantôme mette par tout le déſordre & la confuſion. *Le même.*

L'ambition fait que les hommes ſont jaloux de leur autorité.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que les plus impérieux, ce ſont communément ceux à qui l'empire qu'ils affectent, doit moins convenir. Des gens qui de leur fond ne ſont rien ; des gens ſortis de l'obſcurité & du néant, mais devenus grands par machines & par reſſorts ; ce ſont-là ceux qui parlent avec plus d'oſtentation, qui agiſſent avec plus d'autorité, & qui pour relever leur fauſſe grandeur, ſe font une gloire d'abaiſſer même & de dominer les vrais grands. Ce n'eſt pas aſſez : des gens dévots par état & par profeſſion, des gens plus obligez par-là même, à dépoüiller, du moins à mépriſer toute ſuperiorité humaine, ce ſont quelquefois les plus jaloux de leurs prétentions, les plus obſtinez dans leurs ſentimens, les plus abſolus dans leurs ordres. Qui voudroit

Les gens de néant ſont les plus impérieux, quand ils ſont parvenus à quelque dignité par leur ambition.

leur réſiſter, qui voudroit les contredire, & conteſter avec eux, à quels retours ne s'expoſeroit-il pas ? & quels ſcandales n'en a-t'on pas vûs ? *Le même P. Bourdaloüe.*

L'ambition regne dans l'Egliſe, auſſi bien que dans les cours des Princes. 1. *Petr.* 5.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les cours des Souverains, ni dans le monde prophane, qu'on trouve de l'ambition, & qu'on aime à exercer ſon pouvoir, & à le faire ſentir. Rien de plus commun ; ô opprobre de nôtre ſiécle ; diſons mieux, ô opprobre de tous les ſiécles ! Non, rien de plus commun dans l'Egliſe même, dans cette Egliſe fondée néanmoins ſur l'humilité de JESUS-CHRIST ; contre l'avis que nous donne l'Apôtre, de ne chercher point à dominer dans le Clergé : *Neque ut dominantes in Cleris.* On enviſage les plus ſaintes dignitez par les reſpects, par les hommages qu'elles attirent, & non point par le travail, qui en eſt inſéparable. On oublie qu'on eſt pere, qu'on eſt paſteur, & l'on ſe ſouvient ſeulement qu'on eſt maître. *Le même.*

Comme l'ambition aveugle ceux qui en ſont poſſédez.

Quoy qu'il n'y ait point de paſſion qui n'aveugle l'homme, & qui ne lui laiſſe voir les choſes que dans un faux jour, en lui cachant ce qu'elles ſont, & lui faiſant paroître ce qu'elles ne ſont pas ; on peut cependant dire avec toute ſorte de vérité, que ce caractere convient particuliérement à l'ambition : ce qui eſt ſi véritable, qu'au rapport de ſaint Auguſtin les Payens mêmes l'ont reconnu. Oüi, quelque ambitieux, qu'ayent été ces ſages de l'antiquité, & à quelque degré de faſte & de gloire que leur préſomption les ait élevez, ils ont avoüé qu'en cela ils étoient aveugles ; car quel aveuglement, ont-ils dit, que de déſirer toûjours d'être ce que l'on ne peut jamais être, d'être toûjours dans l'inquiétude & dans le trouble, de prendre plaiſir à s'accabler d'ennuis, & de ſe faire une gloire de cet accablement ? N'eſt-ce pas être aveugle que de bâtir ſur le penchant d'un profond abîme, de mener une vie d'eſclave, de gêne & de ſervitude ; de n'être ni à Dieu ni à ſoy, mais dépendre malheureuſement d'autant de gens, qu'on a de ſupérieurs, ou de compétiteurs ? Voilà cependant le funeſte ſort de l'ambition, qui toute fiére qu'elle eſt, achette l'honneur aux dépens du bonheur & de la liberté. Car combien de complaiſances ſerviles, combien de mortifications ſecrettes, combien d'aſſujettiſſemens honteux, combien de rebuffades injurieuſes ne faut-il pas ſouffrir pour venir à bout de ſes deſſeins ? Et après cela, combien d'eſpérances fruſtrées, combien de prétentions échoüées, qui ne laiſſent que le blaſphéme dans la bouche, & la rage dans le cœur ? peut-on concevoir un aveuglement pareil ? Voilà, dit ſaint Auguſtin, comme ont raiſonné ces ſages du Paganiſme ; & ſi, avec tout cela, ils n'ont pas laiſſé d'être ambitieux, ç'a été, ou parce qu'ils ſe ſont contentez de ces belles ſpéculations, ſans les mettre en pratique, ou parce que cette paſſion ne devoit être guérie, que par la grace du divin Réparateur. *Le même dans les prémiers Sermons imprimez ſous ſon nom, Sermon ſur le même Evangile.*

Tout ambitieux eſt ou injuſte ou préſomptueux.

La réflexion de ſaint Ambroiſe eſt tres-conſidérable & pleine d'un grand ſens, quand il a dit, qu'un homme poſſédé de l'ambition, doit être ou exceſſivement injuſte, ou furieuſement préſomptueux : injuſte, s'il recherche des honneurs dont il ſe croit indigne : préſomptueux, s'il ſe perſuade en être digne ; & comme il arrive tres-rarement qu'on ſe rende cette juſtice à ſoi-même, de ſe croire indigne des choſes que l'on ſouhaite, ce Pere conclut, que le principe

principe le plus ordinaire qui fait agir l'ambitieux eſt la préſomption de ſa ſuffiſance. En effet, un ambitieux prétend à tout : par conſéquent il ſe croit capable de tout. Un ambitieux ne met pas de bornes à ſes déſirs ; par conſéquent, il n'en met pas non plus à l'eſtime qu'il a de ſa ſuffiſance. Il brigue les prémiers rangs dans l'Egliſe, & dans l'Etat ; par conſéquent il ſe rend ce témoignage qu'il eſt plus parfait que les autres : car s'il ſe croyoit inférieur à eux en mérite, il ne voudroit pas commettre cette injuſtice, que de s'élever au-deſſus d'eux. *Le même Pere Bourdaloüe.*

Un ambitieux eſt un préſomptueux, & entêté de ſon mérite.

Dans quelque employ que ce ſoit, on ne s'acquitte jamais bien de ſon devoir, dit ſaint Auguſtin, que lorſque l'on ſe défie de ſes forces. Or cette défiance eſt formellement oppoſée à la penſée d'un ambitieux, qui eſt infatué, & entêté de ſon mérite. Ajoutez à cela, que preſque toûjours ceux qui ſont les plus incapables, ſont ceux qui ſont les plus ardens à ſe pouſſer. A peine entendrez-vous un homme bien ſenſé ſe rendre ce témoignage à lui-même de ſa capacité, & dire, j'ai toutes les qualitez, & les diſpoſitions requiſes pour occuper cette place. Cette témérité n'appartient qu'à un eſprit léger, & vuide de vertu. D'où vient que ſelon le Philoſophe, la modeſtie a de tout temps été la vertu des parfaits, & la préſomption, le vice des ignorans & des foibles. *Le même.*

Pourquoy ſouvent les prémieres dignitez ſont occupées par les plus indignes.

Comme les honneurs du monde dépendent aſſez ordinairement des brigues & des demandes qu'en font les ambitieux pour s'établir, il arrive que les prémieres places ſont preſque toûjours remplies par les plus indignes ; pendant que les plus ſages & les plus vertueux demeurent ſans employ. Pourquoy ? parce qu'il n'y a rien de plus hardi, ni de plus inſolent qu'un ambitieux. Il s'ingere par tout, il ſe loüe, il ſe flatte de tout ; & s'efforce de prendre, quelque indigne qu'il ſoit, un aſcendant, & un empire abſolu ſur les autres. *Le même.*

La chûte des Ambitieux qui veulent s'élever.

Le demon, qui avoit élevé en l'air Simon le Magicien, le laiſſa tomber, & caſſa les jambes à celui qui avoit voulu prendre des aîles pour voler. Ainſi le demon ne fait monter que pour deſcendre, & l'ambition n'éleve que pour précipiter : *aſcendunt uſque ad cœlos, deſcendunt uſque ad abyſſos.* Ou bien diſons qu'à meſure que les hommes, qui ne ſont que pouſſiére & cendre, s'élevent par leur ambition, Dieu les diſſipe par ſa puiſſance ; il en fait comme de la fumée, dit le Prophete, laquelle trouve ſa deſtruction dans ſon élevation : *deficientes quemadmodum fumus deficient. L'Abbé de Monmorel, Sermon ſur le 4e. Dimanche d'après Pâque.* *Pſalm. 106.* *Pſalm. 36.*

Autre caractere d'un ambitieux.

L'Ambitieux affecte de paroître humble ; mais ſon cœur plein de diſſimulation, n'eſt occupé qu'à chercher les moyens de s'élever à quelque prix que ce puiſſe être. Il paroît honnête & affable ; mais ne vous y fiez pas : ſon ame eſt toute rongée par l'envie ; car le deſir de l'honneur en eſt la ſource, ſelon la parole de l'Apôtre : pendant qu'il cherche, il honore, il embraſſe, il ſalüe tout le monde ; mais eſt-il venu à bout de ſes deſſeins, l'on voit que tout cela n'étoit qu'hypocriſie ; car il n'a plus ni reſpect, ni tendreſſe, ni affection pour perſonne, n'aimant plus que ſoy-même. Il ſe pique ſouvent d'une obſervation exacte de tous les devoirs extérieurs de la religion ; mais tirez le rideau, & vous le verrez un cenſeur éternel des actions d'autruy ; tout prévenu d'amour

propre, s'applaudir, & répandre par tout les marques de ſon ambition : ſenſible juſqu'a la délicateſſe ſur ce qui bleſſe ſa vanité, implacable, plein d'orgueil, & d'une dévotion fiére, qui voudroit intéreſſer le ciel & la terre dans ſes reſſentimens. *Le même. Homelie pour le quatriéme Dimanche de Carême.*

Que l'élevation eſt un précipice pour l'ambitieux.

Voyez (mes Freres) dit ſaint Auguſtin : ce qui s'appelle, au langage des hommes trompez, élevation, agrandiſſement, gloire, cela s'appelle au ſtile du Roy Prophete, ou pour mieux dire, de Dieu même, qui eſt la prémiere vérité, une foſſe, & un abîme : *Donec fodiatur peccatori fovea.* Qu'eſt-ce donc que Dieu fait, quand il permet que cet ambitieux réüſſiſſe dans ſes deſſeins, & qu'il proſpere dans ſes vices ? Il lui permet de creuſer ſa foſſe ; & plus il lui donne de temps pour exécuter ſes entrepriſes orgueilleuſes, plus il lui laiſſe aggrandir & approfondir l'abîme, dans lequel il veut l'enſevelir. Voilà un homme bien trompé : il penſe s'élever, & néanmoins il s'abbaiſſe ; il croit fixer & établir ſes charges, ſes dignitez, ſa grandeur humaine, & Dieu dit qu'il ne fait autre choſe en même-temps que ſe diſpoſer à une chûte plus honteuſe, & à un précipice plus profond. *Hoc ſe ille putat ſublimiter ire, & hoc Deus foveam vocat. Le Pere Texier dans ſa Dominicale, Sermon dixiéme après la Pentecôte.*

Pſalm. 93.

L'état d'un ambitieux dans l'autre vie.

Helas ! que ſervira-t'il à tous ces ambitieux du monde, d'avoir rempli les hiſtoires & les annales de leurs belles actions, ſi leur nom eſt effacé du livre de Vie ? Que leur ſervira-t'il d'avoir été le ſujet des loüanges de toute une Province, ou de tout un Royaume, ſi Dieu les mépriſe pour jamais ? Quelle ſatisfaction d'avoir vécu dans l'approbation de tous les hommes, ſi l'on meurt dans la réprobation de Dieu, d'avoir été connus des Grands, & des Princes de la terre, ſi à l'heure de la mort, Dieu leur fait cet affront de leur dire qu'il ne les connoît point ? *Neſcio vos :* Je ne ſçai qui vous êtes. Quelle fatale gloire d'avoir poſſédé des charges honorables dans le temps, ſi pour l'éternité Dieu vous flétrit d'opprobre, & grave ſur vôtre front un caractere ineffaçable d'ignominie, comme il dit par un Prophete ? *dabo vos in opprobrium, & in ignominiam æternam, quæ nunquam oblivione delebitur.* Orgueilleux réprouvez, parlez pour l'inſtruction de mes Auditeurs : *Quid vobis profuit ſuperbia ; aut divitiarum jactantia quid contulit vobis ?* Hé bien quel ſoulagement recevez-vous maintenant, vous voyant rejettez pour jamais de devant la face de Dieu, de vous ſouvenir des charges illuſtres, & de toute cette gloire trompeuſe que vous avez poſſédée dans le monde ? Ce vain & inutile ſouvenir ne ſert qu'à augmenter vôtre ſupplice, lorſque vous êtes contraint d'avoüer que vous avez renoncé à la gloire ſolide & éternelle que Dieu vous propoſoit, pour une ombre funeſte, qui ne fait que paſſer : *Tranſierunt omnia ſicut umbra. Le même, dans le même Sermon.*

Matth. 25.

Jerem. 23.

Sapient. 5.

Ibidem.

Peines des Ambitieux inutiles, pour acquerir des ſciences.

Quelles peines ſe donnent les perſonnes avides de gloire pour immortaliſer leur réputation ? mais que ces peines ſont inutiles ! Leurs noms avec le ſouvenir de leurs actions, s'enſeveliſſent ſous les marbres qui couvrent leurs tombeaux. La grandeur & les ſciences inſpirent naturellement des penſées d'orgueil, & de mépris pour le reſte du genre humain ; on ſe voit audeſſus des autres, par ſa fortune, & par ſon eſprit : mais il faut lever ces voiles, pour ſe contempler ſoy-même, tel qu'on eſt. Nous reconnoitrons que les ſciences humaines ne ſont pas d'une grande reſſource ; qu'elles ont plus d'enflure que

de ſolidité, qu'elles ſont mélées d'erreurs, qu'elles ne valent pas la peine qu'on ſe donne pour les acquerir. *Monſieur l'Abbé de Bellegarde dans ſa Verſion des livres Sapientiaux.*

L'ambition excite les autres paſſions.

Quand on eſt poſſédé de cette paſſion, il eſt preſque impoſſible de ne ſe pas laiſſer entrainer dans des précipices, dont il eſt difficile de ſortir. L'envie, la colere, l'orgueil, ſéduiſent nos ames; on ne peut voir d'autres perſonnes chercher la gloire, & y parvenir par un chemin plus court & plus aiſé, ſans ſe laiſſer emporter aux mouvemens de la jalouſie; leur félicité & leur bonheur attire nôtre haine & nôtre colere. Il n'y a point de loix aſſez fortes pour nous retenir; la nature & le devoir ſont effacez par la violence de nos emportemens; il n'y a rien enfin de ſi ſacré & de ſi religieux, qu'on ne viole aiſément, quand il eſt queſtion de ſe venger de ceux qui ſemblent mettre quelque obſtacle au deſſein que l'on a formé de s'avancer, & de ſe pouſſer dans le monde. Ce ſont les prémieres paſſions, qui tourmentent l'eſprit des ambitieux qui aſpirent à la gloire. Mais de combien d'autres n'eſt-on point combatu, quand on y eſt parvenu? C'eſt alors que l'ou voit éclater un orgueil inſupportable: On croit tout audeſſous de ſoy; l'amitié la plus ſincere, les liens du ſang les plus forts ſont oubliez; & dans l'aveuglement où nous jette cette paſſion, nous nous méconnoiſſons nous-mêmes; nous ne nous ſouvenons plus de ce que nous étions, & que nous pouvons retomber un jour dans le même état. *Dans le Recueil des Piéces d'Eloquence préſentées à l'Academie Françoiſe en l'année 1675. 4e. Diſcours.*

L'ambition fait qu'on aſpire toûjours à une plus haute dignité.

Comme on ne regarde dans les charges que la gloire, & qu'on ferme les yeux aux ſoins qu'elles envelopent, auſſi-bien qu'aux obligations qu'elles impoſent; on y court avec ardeur, on s'y ingere avec artifice, on s'y inſinuë avec adreſſe, on s'y maintient avec fierté, on s'y gouverne avec empire, & l'on n'en ſort jamais qu'avec violence. Une dignité ne ſert ordinairement que d'une démarche pour monter à une autre plus éminente; & comme l'ambition eſt toûjours inſatiable, il n'eſt pas même juſqu'à la ſouveraine, où quelquefois elle ne prétende: le ſuccès nourrit ſon eſpérance; & comme elle a réüſſi dans quelques entrepriſes, elle ſe promet encore de réüſſir dans une plus hardie. Ce déréglement ne doit s'attribuer qu'à l'amour paſſionné de la gloire, & qu'à l'injuſte diſtribution qui s'en fait en faveur de ceux qui la recherchent, plûtôt qu'en faveur de ceux qui la rejettent. *Monſieur de la Volpilliere, Diſcours de la Gloire.*

Artifices qu'employe l'ambition pour s'élever aux dignitez.

Quand le mérite manque pour parvenir où l'on prétend; on voit, comme il n'arrive que trop ſouvent, remuer tous les reſſorts de l'intrigue, de la cabale, de l'interceſſion & de la faveur; le crédit & l'amitié s'en mélent, & ils y ont ordinairement la meilleure part: on y employe la ruſe & la fraude; on y joint l'importunité; on joüe toute ſorte de perſonnages, de ſuppliant, de négociant, d'adorateur & de client: *adorans & petens*, comme la mere des deux Diſciples du Fils de Dieu. On ne ſe cache pas même d'uſer de tels moyens, on s'en déclare, on s'explique ouvertement de ſes prétenſions, on ſe fait une politique d'en venir à bout; & après n'y avoir épargné ni ſoupleſſe ni baſſeſſe, on ſe glorifie encore du ſuccès, comme d'un trait d'habileté; le dirai-je, on s'introduit aux honneurs par la porte de l'infamie; & pour s'en ouvrir le *Matth.20.*

chemin, on corrompt celui-ci par promeſſes, celui-là par préſens, cet autre par menaces: enfin, pour y réüſſir ſurement, on s'appuye du vice même & de l'iniquité, dont on recherche la protection. Et tout cela, à force d'être commun, paſſe même pour innocent, pour légitime, pour honnête. Quel renverſement, non-ſeulement du Chriſtianiſme, mais encore de probité & d'honnêteté morale! Eſt-ce agir en homme qui a quelque ſentiment d'honneur? *Le P. Bourdaloüe dans ſes veritables Sermons. Pour le Mécredy de la deuxieme ſemaine de Carême.*

L'ambition fait qu'on s'entête de certains droits qu'on veut ſoûtenir.

L'ambition fait qu'on s'entête de certains droits qu'on veut ſoûtenir; & parcequ'on ne conſulte point l'humilité chrétienne, il faut les ſoûtenir ces droits, ſoit réels, ſoit prétendus, à quelque prix que ce puiſſe être. Il faut, quelque playe qu'en reçoive la charité, & quoiqu'il en doive coûter au prochain, les faire valoir dans toute leur étenduë; les pourſuivre dans toute leur rigueur; n'en rien ceder, n'en rien rabatre; n'entendre à nul accommodement, à nulle compoſition: pourquoi? parcequ'on eſt poſſedé de cet eſprit d'empire & de domination, qui ſouvent même, d'une pure ambition, & d'une pure jalouſie d'authorité, ſe fait une vertu & une juſtice. *Le même.*

La conſcience, la religion, le ſalut ſont en danger dans l'ambition.

Quand on a une grande ambition, & qu'on court une grande carriére, on peut faire bien de mauvais pas. La religion a-t'elle beaucoup de part à tous ces ambitieux projets? L'Evangile eſt-il alors la regle de toutes les meſures qu'on prend, & de toutes les démarches qu'on fait? Les biens, la ſanté, la vie même n'eſt pas ce que l'on riſque le plus. Quand on veut faire une grande fortune, le ſalut court toûjours le plus grand danger. Que de détours, que d'artifices, que de ruſes pour avoir toute la faveur! Mais les voïës qu'on prend pour réüſſir ſont-elles toûjours droites? Que de ſecrets ſentiers, que de chemins tortus, & peu ſûrs! La multitude des concurrens, la malice des envieux, la cupidité, l'interêt mettent bien des fois à l'épreuve la bonne foi, & la droiture, & par conſéquent la conſcience; & il faut avoir un grand déſir de ſon ſalut, bien ſupérieur à celui qu'on a de faire fortune, pour ne rien faire contre ſa conſcience, quand l'occaſion flatte la paſſion. *Le P. Croiſet 2. Tom. de ſes Réflexions Chrétiennes.*

Sur le même ſujet.

Une grande ambition expoſe à beaucoup d'accidens; & le ſalut, à combien de dangers? Il en coûte pour s'avancer, pour s'élever; on ne monte jamais ſans peine, ſur tout s'il y a des rochers à grimper. Que d'obſtacles à vaincre! Que de mauvais pas à franchir! Que de ſueurs! Que de veilles! Et parmi ce nombre de difficultez, la conſcience n'a t'elle jamais rien à ſe reprocher? Ce n'eſt pas cependant ce que l'on craint le plus. Un projet de fortune occupe tout entier, abſorbe tout le loiſir, allarme continuellement toutes les paſſions qu'il excite. C'eſt-là l'idole à laquelle ſe font tous les vœux: le cœur s'épuiſe en déſirs, & l'eſprit en induſtries; on ne craint que de ne pas réüſſir, que de ne pas bien prendre ſes meſures. *Le même.*

On n'eſt jamais content de ſa fortune, on veut toûjours monter

Il y a peu de gens qui naiſſent contents de leur ſort. Quelque élevé qu'on ſoit, on veut toûjours monter plus haut. Nulle condition dans le monde qui tôt ou tard ne dégoute. La mediocrité déplaît, l'abondance altere; nos déſirs croiſſent avec nous; plus on les nourrit, plus on les rend inſatiables. Nôtre vie n'eſt qu'une ſuite de folles inquiétudes, & l'on peut dire que nôtre cœur eſt

ſouvent le plus grand ennemi de nôtre repos. Les biens créés n'ont de charmes que quand ils ſont abſens, le dégoût ſuit de près la joüiſſance. Quelque fortune qu'on ait faite dans le monde, on ne s'occupe que de celle qui reſte à faire. Les mauvais ſuccès irritent nos déſirs, la proſpérité les allume. Nous naiſſons avec un fond d'ambition qui ne s'éteint qu'avec la vie, & on croit être toûjours trop bas, tant qu'on ſe flatte de pouvoir monter plus haut. *Le même.*

ter plus haut.

L'ambition eſt une paſſion dure & auſtere. On peut dire qu'elle flatte beaucoup l'amour propre; mais qu'elle le ménage peu. Gêne, contrainte, aſſiduité, mortification même, tout eſt mis en uſage, quand tout peut ſervir à ſes fins. Que de ſoupleſſes, quelle docilité! Quelle déference pour gagner l'eſtime & les bonnes graces d'un homme qui peut être nôtre bienfacteur! Dans le monde on prend des commiſſions, on entre dans des Societez, on travaille jour & nuit pour faire fortune: ſi c'eſt pour s'avancer dans l'Egliſe, on étudie l'humeur & l'inclination de ceux qui peuvent faire nôtre fortune. Sont-ils d'un caractere réformé; on le copie, on ne parle que de ſévérité & de réforme: ont-ils de la piété? On prend un air devot, on adopte même leurs defaurs, on embraſſe leurs interêts; on eſt preſque toûjours comédien quand on eſt ambitieux. *Le même.*

L'ambitieux met tout en uſage pour parvenir à ſes fins.

Je demande à ces ambitieux qui paſſent leur vie à former des imaginations, à rouler des deſſeins dans leur tête, à faire des plans d'une grandeur chymérique, à entaſſer entrepriſes ſur entrepriſes, fortunes ſur fortunes; qui diſent, comme ces inſenſez, dont parle l'Ecriture: *Allons, élevons des tours, dont le ſommet touche le Ciel:* Je demande, dis-je, à ces ambitieux, à quoi leur ſert ce déſir immodéré de s'accroître. Dieu diſſipe ces projets comme de la fumée; il les réduit en pouſſiere, & il ne leur reſte que la confuſion, la honte, & le deſeſpoir de s'être laiſſé follement abuſer par la vanité de leurs penſées. Qu'il s'en preſente à nos yeux, au moment que je parle, dont nous déplorons la deſtinée, & auſquels nous ne pouvons penſer ſans douleur! J'ai été témoin de leur ſommeil, dit le Prophete; je les ai vûs dans cet aſſoupiſſement de mort, pendant qu'ils regardoient leur vie comme une carriére éclatante & remplie de gloire, & avec autant de plaiſir & de complaiſance, que ſi elle n'eût point dû avoir de bornes & de limites. Vous les avez frappez, Seigneur, lorſqu'ils y penſoient le moins, & il ſe peut dire que leur perſonne, leur nom, leur mémoire eſt éteinte, qu'ils ſont du nombre de ceux, dont parle encore le Prophete: *Sicut vulnerati dormientes in ſepulchris, quorum non es memor amplius:* Semblables à des hommes, qui ayant été bleſſez à mort, ſont renfermez dans les ſepulchres, & dont vous avez perdu le ſouvenir pour jamais. *L'Abbé de la Trappe, dans ſes Réflexions morales ſur l'Evangile de ſaint Mathieu.*

Dieu renverſe & détruit les deſſeins & les projets des ambitieux. *Geneſ.11.*

Pſalm.35.

Pſalm.87.

Hommes du ſiécle, vous êtes incapables de goûter jamais la paix du cœur, vous ſerez éternellement dans l'agitation & dans le trouble. Vous la déſirez cette paix préférablement à tout, puiſque vous ne déſirez tout le reſte que pour y parvenir. Cependant vous n'y parvenez jamais: ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, à cette ambirion qui vous poſſede, & à laquelle vous êtes comme livrez; à cette ambition, qui malgré tant de biens dont Dieu vous a comblez dans la vie, vous empêche d'être jamais contents de ce que vous êtes, & vous porte toûjours à vouloir être ce que vous n'êtes pas; à cette ambition, qui par

Un ambitieux ne peut jamais joüir de la paix du cœur.

la plus monſtrueuſe ingratitude envers la Providence, vous fait compter pour rien tout ce que vous avez, & toûjours aſpirer à ce que vous n'avez pas, juſqu'à vous fatiguer pour cela ſans relâche, juſqu'à vous crucifier vous-mêmes; à cette ambition, qui fait naître dans vôtre cœur tant de baſſes & de honteuſes jalouſies, qui des proſpéritez d'autrui vous fait de ſi amers ſujets de douleur, qui vous jette en de ſi violens tranſports quand on s'oppoſe à vos deſſeins, qui vous inſpire de ſi mortelles averſions quand on traverſe vos entrepriſes. Quand vous aurez une bonne fois renoncé à cette paſſion; quand par une modération chrétienne & ſage, vous ſçaurez vous tenir dans le rang où Dieu vous a placez; quand par une juſtice que vous ne vous rendez pas, & qu'il faudroit vous rendre, vous reconnoîtrez que Dieu n'a que trop fait pour vous; dès-là vous poſſéderez ce tréſor de la paix: c'eſt-à-dire, dès-là vous bénirez Dieu dans vôtre condition, ſans envier celle des autres. Dès-là ſoumis à Dieu vous, ne penſerez plus qu'à vous ſanctifier dans vôtre état, ſans courir après un phantôme que vous vous figurez comme un bonheur parfait; mais dont la chymérique eſperance ne ſert qu'à vous tourmenter. Dès-là contents de vôtre fortune, vous en joüirez paiſiblement, & vous ne craindrez rien autre choſe que d'en faire un criminel abus. *Le P. Bourdaloüe, 1. ſermon de la Nativité de* JESUS-CHRIST.

Les chûtes & les diſgraces, à quoi l'ambition nous expoſe. *Pſalm.101. Pſalm.67.*

Qui ne voit que rien n'eſt plus fréquent que ces ſortes de diſgraces? Car enfin, que veulent dire ces paroles du Prophete Roi: *Dejeciſti eos dum allevarentur*: Seigneur vous les avez abatus lorſqu'ils vouloient s'élever? Et que veulent dire ces autres paroles du même Prophete: *Elevans alliſiſti me*: Seigneur, vous m'avez abatu en m'élevant? Et que veut-il dire encore: *Sicut deficit fumus, deficiant*: Que ces gens qui ſont grands par leurs paſſions, & par leur ambition, ſe perdent comme la fumée & ſe diſſipent comme le vent? La fumée monte en haut, vous le ſçavez; mais en même-tems elle ſe perd, elle ſe diſſipe. Il en eſt de même de ces Grands du monde: il ſemble qu'ils montent bien haut, mais ils deſcendent en même-tems: leur élevation ne leur cauſe que des chûtes plus profondes, parceque, comme parle Tertulien, plus la dignité eſt grande, plus auſſi eſt grande la peine qu'on exigera: *Quantò amplior erit dignitas, tantò major exigetur cenſura pœnarum. Le P. De la Rüe, ſermon du Choix d'un état.*

L'ambition eſt la cauſe des plus grands déſordres qui ſont arrivez dans le monde.

L'ambition a cent fois changé la face du monde, & le déluge n'a pas fait tant de dégats dans l'univers, que l'orgüeil & la vanité des conquerans. La plûpart des marques de leur grandeur, ſont funeſtes; ils bâtiſſent des villes ſur les ruïnes de celles qu'ils ont abatuës. Souvent la violence & l'injuſtice ont donné commencement à leurs conquêtes. La victoire n'a preſque jamais été le prix de leur vertu; celui qui a été le plus temeraire a ſouvent été le plus heureux. Le monde entier a redouté l'ambition d'Alexandre, & un ſeul homme a fait du mal ou donné de la crainte à tous les peuples de la terre. Le déſir d'acquerir de la gloire l'a fait nager dans le ſang de ſes ennemis: cette paſſion s'agrandiſſoit par les bons ſuccès; les victoires l'engageoient dans de nouveaux combats; plus il étoit heureux, plus il étoit inſolent; ſi la mort n'eût arrêté le cours de ſes conquêtes, il eût fait gémir toute la nature. Le monde paroiſſoit trop petit à ſon ambition; l'uſurpation ſembloit juſte à ſa vanité, & la paſſion

qui l'aveugloit ne lui permettoit pas de penſer que le raviſſement d'un état fût un larcin, ni que la défaite d'une armée fût un meurtre. *Le P. Senault, dans l'Homme criminel. Traité quatrième, quatrieme Diſcours.*

A combien de travaux l'ambition ne contraint-elle pas ceux qu'elle agite ! C'eſt elle qui tire, preſque dès l'enfance, la jeune nobleſſe, du ſein du repos pour exercer leur corps à la fatigue, pour le former au métier des armes ; plus avancée, elle s'expoſe au péril, elle court acheter des dignitez par la gloire, au prix de ſon ſang. Lorſqu'elle nous amuſe, cette ambition en des prétentions plus pacifiques, & qu'elle nous emploïe en des exercices plus paiſibles, répand-t'elle moins d'amertume dans tous les cœurs qu'elle poſſede ? Pour arriver au comble des honneurs que la judicature promet, combien de péniblēs études ne faut-il pas dévorer dans ſa jeuneſſe ? Quelle violence ne faut-il pas faire aux paſſions les plus vives, pour paroître modéré & ſans vice ? Quelle précaution n'eſt-on pas obligé de prendre pour couvrir, pour déguiſer des déréglemens qu'il ſeroit dangereux de laiſſer éclater lorſqu'on eſt dans une profeſſion ſérieuſe ? Examinez tous les états, & vous conviendrez que la vie d'un ambitieux eſt une vie rude, &c. *Serm. manuſcrit du P. François Catrou.*

Les peines que cauſe l'ambition.

AME DE L'HOMME,

SON EXCELLENCE, SON PRIX, le Soin que nous en devons prendre, &c.

AVERTISSEMENT.

PArler de la Nature, de l'excellence, & des Perfections de nôtre Ame, de ſon prix, & de tout ce qui la diſtingue de celle des Bêtes, c'eſt un ſujet qui d'abord pourroit paroître trop ſpéculatif, trop vague, ou trop général, & plus propre d'un Philoſophe ou d'un Théologien, que d'un Prédicateur. Mais ſi l'on réfléchit ſur la maniére dont il peut être traité, ſur les véritez qu'il comprend, & ſur les concluſions naturelles qu'on en peut tirer; je ne ſçai ſi l'on en trouvera de plus moral, de plus utile, & de plus capable de porter les hommes à une ſainte vie, que de leur bien faire concevoir qu'ils ont une ame créée de la main de Dieu, faite pour le connoître, l'aimer, & le ſervir ſur la terre, & pour le poſſéder un jour dans le Ciel. Car par-là, on peut exciter cette ame même à ne point ſe dégrader par un attachement indigne aux choſes du monde; à penſer à la fin pour laquelle elle eſt créée, & à travailler tout de bon à acquerir le Ciel.

Comme ces véritez ſont les maximes fondamentales de la morale chrétienne; on peut juger que le ſujet eſt non-ſeulement utile & important, mais encore qu'on le peut tourner en pluſieurs maniéres, qui toutes peuvent faire impreſſion ſur l'eſprit & ſur le cœur. Nous en ſuggérerons les principales. Il faut ſeulement, pour en faire un diſcours particulier, ſe donner de garde de le confondre avec d'autres qui y ont beaucoup de rapport; tels que ſont, l'importance de l'affaire de nôtre ſalut, le ſoin que nous devons prendre de mettre nôtre bonheur éternel en aſſûrance, la dignité de l'emploi Apoſtolique qui eſt de travailler au ſalut des Ames, & d'autres ſemblables: ce qu'il ſera facile d'éviter, en ſe bornant à la dignité, au prix, à la fin de cette ame, à la perte irréparable, que l'on fait en la perdant, & à l'eſtime que nous en devons faire, en conſéquence de l'eſtime que Dieu même en fait. Et il faut conſulter enſuite les autres ſujets approchants de cette matiére, que nous traiterons en leur lieu. Sur quoi il eſt bon de remarquer que l'Ecriture employe ſouvent le mot d'Ame, pour ſignifier l'homme; & que toutes les prérogatives qu'on donne à l'homme, ne lui conviennent qu'à raiſon de l'Ame qui en eſt la plus noble partie.

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE PREMIER.

Deſſeins différens, ou plans de Diſcours ſur ce ſujet.

EN prenant pour texte ces paroles, *Cujus eſt imago hæc & ſuperſcriptio?* On peut faire trois queſtions, ou bien donner à ces mêmes paroles trois ſens, qui peuvent faire le juſte partage d'un diſcours. I. *Matth.* 22.

Prémier ſens ou prémiere demande : *Cujus eſt imago hæc?* De qui eſt cette image, ou que repréſente-t'elle, & ſur quel original a-t'elle été formée ? C'eſt ſur Dieu qu'elle fut formée, c'eſt lui qu'elle repréſente, & dont elle eſt une parfaite image : & là-deſſus montrer qu'étant tirée ſur un ſi excellent modelle, elle ne peut rien repréſenter que de grand. Il faut enſuite montrer en quoi elle le repréſente ; en ſa nature, en ſes opérations, dans ſa liberté, dans ſa durée : ou bien faire voir comme ſes trois puiſſances ſont véritablement une image de cet Etre infini, intelligent, tout-puiſſant, &c. & conclure de-là, que comme elle eſt une image parfaite, de ſa nature, elle doit lui reſſembler par ſes mœurs, & par ſa ſainteté, qui ſont les derniers traits qu'elle doit y ajoûter ; & que c'eſt pour cela que Dieu l'a créée.

Seconde demande : *Cujus eſt imago hæc?* De qui eſt-elle ? C'eſt-à-dire, qui en eſt l'auteur ? Comme quand on voit une peinture exquiſe, & un excellent tableau, on a coûtume de demander de quelle main elle eſt, & quel eſt l'ouvrier qui a fait un ſi excellent chef-d'œuvre ? Et alors on nous répondra, que c'eſt Dieu qui a créé cette ame, & qui l'a faite à ſon image & à ſa reſſemblance : d'où l'on peut juger de ſon excellence, par la maniere ſinguliére dont il l'a créée, & qui eſt raportée dans l'Ecriture : *Inſpiravit in faciem ejus ſpiraculum vitæ.* De-là on fait voir qu'elle eſt ſpirituelle, infiniment plus noble que celle des autres animaux ; qu'enſuite le même Dieu l'a réformée par la grace, qui lui donne tout un autre dégré de beauté, que celui que lui donnent toutes les perfections de la nature. D'où l'on doit conclure, qu'il faut bien ſe donner de garde de la ſouiller une ſeconde fois par le péché, &c. *Geneſ.* 2.

Troiſiéme demande : *Cujus eſt imago hæc?* A qui appartient-elle ? Et qui en eſt le maître, qui a droit d'en diſpoſer ? Il eſt aiſé de répondre que c'eſt celui-même qui l'a créée, & qui l'a créée pour lui, pour ſa gloire, pour ſon ſervice : comme un ouvrier qui fait & qui polit un ouvrage pour ſes uſages, & pour les deſſeins qu'il a. De-là, il s'enſuit que nous ne pouvons nous donner à un autre ; que nôtre ame étant faite pour Dieu, rien n'eſt capable de la contenter que Dieu ſeul ; qu'il nous demandera compte de nôtre ame comme de ſon propre bien, &c.

SUR le peu d'eſtime que la plûpart des hommes font de leur Ame, ce qu'ils témoignent par trois ſortes d'abus que nous remarquons dans leur conduite. II.

1°. Elle eſt noble & précieuſe, puiſqu'elle eſt faite à l'image & à la reſſemblance de Dieu ; & que Dieu même la préfere à toutes les autres creatures : cependant qui ne voit le peu de ſoin qu'on en prend ? La negligence qu'on ap-

porte à acquerir les vertus qui en ſont l'ornement & les richeſſes ; à éviter les péchez qui la ſoüillent, & qui la deshonorent ? &c.

2°. Elle eſt libre, maîtreſſe de ſes actions, & même faite pour dominer à toutes les choſes de la terre : & neanmoins elle mene une vie d'eſclave, ſe laiſſe dominer par ſes paſſions, s'aſſujetit à ſon corps ; & comme parle ſaint Paul, elle fait la volonté de la chair, & eſt ſous la captivité du demon, qui s'en rend le maître, par le moyen du péché.

3°. Elle eſt immortelle ; c'eſt un apanage de ſa nature : & par conſéquent elle eſt faite pour des biens éternels. Cependant la plus grande partie des hommes vivent comme ſi leur Ame devoit mourir avec leur corps, & comme s'il n'y avoit point d'autre vie à eſperer.

III. On peut tourner ce même deſſein d'une autre maniere, en faiſant voir, 1° que l'Ame étant ſpirituelle dans ſa ſubſtance, nous l'aviliſſons, & nous la dégradons, en ne penſant qu'aux choſes de la terre. 2°. Elle eſt faite pour gouverner le corps, & pour s'en ſervir dans les actions qui peuvent lui faire acquerir ſa fin, ſçavoir un bonheur éternel : & elle ſe rend l'eſclave de ce même corps, qu'elle doit toûjours tenir ſoûmis, & empêcher qu'il ne ſe revolte contre l'eſprit. 3°. Elle eſt faite pour être éternellement heureuſe dans le ciel, & elle voudroit éternellement demeurer ſur la terre, par l'atachement indigne qu'elle a aux choſes de ce monde.

IV. Sur l'eſtime que nous devons faire de nôtre Ame ; & les motifs qui nous obligent de la préférer à tout ce qui n'eſt point Dieu.

1°. Une choſe doit paſſer pour exquiſe, & pour être de grand prix, quand elle eſt conſidérée ſur ce pied-là, par ceux qui la connoiſſent le mieux, & qui ſont des juges compétens de ſon excellence & de ſon mérite.

2°. Quand elle fait des envieux à celui qui la poſſede, & qu'on tâche de la lui enlever par toutes ſortes de moyens.

3°. Quand elle rend de grands ſervices à celui, à qui elle appartient. Or nôtre Ame eſt eſtimable par ces trois endroits. Elle eſt l'objet de l'eſtime de Dieu, qui l'a rachetée de ſon ſang, & qui l'eſtime plus que toutes les choſes du monde. Elle attire l'envie des demons, qui n'oublient rien pour la perdre. Elle nous produit des biens infinis, ſçavoir, le Ciel, & la poſſeſſion de Dieu même.

V. 1°. Nôtre Ame eſt la conquête & la poſſeſſion du Fils de Dieu, qui l'a acquiſe & achetée au prix de ſon ſang ; nous devons donc la lui conſerver entiére, la défendre contre ſes ennemis qui veulent l'envahir, & la lui enlever.

2°. Elle eſt ſon Epouſe, qui doit lui être fidele ; car il ne peut ſouffrir qu'elle s'attache d'affection à quelque bien créé, ni qu'elle partage ſon cœur, &c.

1. ad Cor. 3. & 2 ad Corint. 6. 3°. Elle eſt ſon temple, dit ſaint Paul. Il faut donc ſe donner de garde de le prophaner, en ſacrifiant à l'idole de l'ambition, de l'avarice, ou du plaiſir, &c.

VI. 1°. C'est le plus grand bien que nous ayons reçû de Dieu, puiſque c'eſt la ſource & le fondement de tous les autres biens. Il faut donc l'eſtimer comme Dieu l'eſtime lui-même, pour reconnoître la grandeur de ce bienfait, & en prendre le ſoin qu'il en prend lui-même.

2°. C'eſt le plus grand préſent que nous puiſſions faire reciproquement à Dieu. Il faut donc tâcher de le lui rendre le plus agréable que nous pourrons, en ornant & parant cette Ame de vertus & de mérites.

1°. La haute idée que nous devons avoir de nôtre Ame, de ſa nobleſſe, de ſon excellence, & de ſon prix : non pour nous élever & nous enfler d'orgueil en cette vûë ; mais pour ne pas nous avilir, en nous abaiſſant à des choſes indignes de nous. VII.

2°. Il faut marquer l'eſtime que nous en faiſons, & l'idée que nous en avons conçûë, par le ſoin que nous devons prendre de cultiver cette Ame par les vertus qui la peuvent faire davantage eſtimer de Dieu.

L'Ame eſt l'image de Dieu, & faite à ſa reſſemblance : car elle le repréſente en ſa ſpiritualité ; rien de matériel n'entre dans ſa nature, & ne concourt à ſa production : elle l'imite en ſa liberté, qui la rend maîtreſſe de ſes actions, & lui donne le pouvoir de faire le bien ou le mal : elle repréſente enfin ſon immortalité, puiſque ſa durée va au-delà de tous les ſiécles, & n'aura jamais de fin. Elle doit donc 1° acquerir les biens ſpirituels, & les préférer à tout ce qui eſt matériel. 2° Elle doit uſer de ſa liberté à faire le bien, à avoir horreur du péché, qui eſt l'unique mal qui ſoit au monde. 3° Elle ne doit donc s'occuper que des choſes éternelles, ſans s'attacher à celles qui paſſent avec le tems. VIII.

1°. Le bonheur de nôtre Ame en cette vie eſt de poſſéder Dieu par la grace ; de le connoître, de l'aimer, & de le ſervir. IX.

2°. Le malheur de cette Ame eſt d'offenſer ſon Créateur, & de ſe mettre en danger de le perdre, & d'en être éternellement privée dans l'autre vie.

La nature, la grace & la gloire, doivent nous rendre nôtre Ame extrêmement précieuſe, & nous obliger d'en prendre tout le ſoin imaginable. X.

1°. La nature, qui nous fait connoître ſon excellence dans ſa production, & dans ſa fin ; puiſque Dieu a tout créé pour elle, & qu'elle eſt elle-même faite pour Dieu.

2°. La grace, qui l'embellit, & qui la rend digne de l'amour & des ſoins de Dieu.

3°. La gloire ; puiſqu'elle eſt faite pour être éternellement heureuſe. C'eſt un bien qu'elle ſe doit procurer aux dépens de tout le reſte. *Ce deſſein eſt de Monſieur Biroat dans ſon Carême.*

Dieu a créé l'Ame de l'homme capable de le connoître & de l'aimer. C'eſt ce qu'elle a de commun avec les Anges, & en quoi conſiſte principalement ſon excellence, & ſa grandeur : mais par ſon union avec le corps, en contractant le péché, elle trouve trois obſtacles à cette fin : obſtacles qu'elle doit s'efforcer de vaincre. Le prémier eſt une profonde ignorance des choſes de ſon ſalut ; le deuxiéme, une pente & une inclination incroyable vers les biens ſenſuels ; le troiſiéme, un amour déréglé qu'elle a pour ſon corps. Elle doit donc s'occuper en cette vie à connoître Dieu ; elle doit ſe détacher de toutes les choſes de la terre ; elle doit régler l'amour qu'elle a pour ſa chair, en la domptant, & la ſoûmettant à l'eſprit. XI.

L'Ame peut être conſidérée : 1° Par raport à Dieu qui lui a donné l'être ; & elle lui doit être ſoûmiſe, comme à ſon Créateur, & à ſon Souverain, & avoir une entiére dépendance de lui : 2° Par raport à ſon corps, auquel elle eſt unie ; & elle le doit gouverner, & non pas en être l'eſclave. 3° Par raport au monde, où elle eſt entrée, & dont elle fait la plus conſidérable partie ; & elle doit s'élever au-deſſus de lui, & ne s'y point attacher ; puiſque ce n'eſt pas ſa demeure, & qu'elle n'y doit pas être toûjours. XII.

XIII. Puisque nôtre Ame eſt faite à l'image & à la reſſemblance de Dieu ; nous pouvons conſidérer en Dieu trois choſes : Son être ſpirituel & néceſſaire : Ses operations qui ſont des actions d'intelligence & de liberté ! Sa durée qui eſt l'éternité. Or l'on peut faire voir comme il communique à l'Ame ces trois caracteres ; & en tirer de juſtes conſequences. On peut voir ; 1° ſon être dans la ſpiritualité de l'Ame : 2° Ses opérations dans l'intelligence des actions de l'Ame : 3° Son éternité dans l'immortalité de l'Ame.

XIV. Il faut juger du prix de nôtre Ame, par la grandeur de la perte que nous faiſons en la perdant.

1. C'eſt une perte univerſelle : parcequ'étant la fin de toutes les choſes créées qui ne ſont faites que pour elle, en la perdant nous perdons néceſſairement tout le reſte, qui n'a été fait qu'en ſa conſidération.

2. C'eſt une perte irréparable, & ſans reſſource ; car nous n'avons qu'une
Matth 16. ſeule Ame : *Quid prodeſt homini ſi mundum univerſum lucretur, anima verò ſuæ detrimentum patiatur ?* Au lieu que toutes les autres choſes ſe peuvent réparer, ou dans elles-mêmes, ou dans leur équivalent.

3. C'eſt une perte infinie ; puiſque en la perdant on perd Dieu même, un bonheur éternel, & toutes les richeſſes du Ciel : ou bien, qu'en elle-même elle eſt d'un prix infini, ayant été rachetée du ſang d'un Dieu. *Ce deſſein eſt tiré de l'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, dans la Dominicale, Tom. 3, & le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.*

XV. La plûpart des hommes ſont du nombre de ceux dont parle le Prophete, leſquels ont reçû leur Ame en vain.

1°. Les uns la rendent inutile, en ne ſongeant point à la ſauver, ni à lui procurer un bonheur éternel, qui eſt ſa fin, & par conſéquent ſont au monde, comme s'ils n'y étoient point, parceque tout le reſte doit être compté pour
Eccleſ. 12. rien : *Hoc eſt enim omnis homo*, dit le Sage.

2°. Les autres en abuſent, en l'appliquent à des choſes qui ſont contraires à
Eccleſ. 4. ſa fin, & indignes d'elle : *Cui laboro & fraudo animam meam bonis ?* Comme dit le même Sage.

3°. Les autres enfin ſont prodigues de ce tréſor, & le diſſipent, en donnant leur Ame pour un bien temporel, pour un miſérable plaiſir, & pour des choſes de nulle valeur. *Tiré du même, & dans le même Sermon.*

XVI. 1°. L'Ame étant faite à l'image de Dieu, & la plus noble partie de l'homme ; nous devons préférer mille fois la beauté ſpirituelle, à la beauté du corps, dont les hommes font leur idole dans eux-mêmes & dans les autres.

2°. L'Ame étant faite pour jouïr de Dieu, & pour le poſſéder éternellement, nôtre unique & nôtre plus grand ſoin doit être de lui procurer ce bonheur.

XVII. 1°. Montrer que l'Ame eſt noble en ſa création ; puiſque Dieu l'a formée de ſes propres mains, & par les autres circonſtances qui ſont marquées dans l'Ecriture.

2°. Que l'Ame eſt précieuſe dans ſa rédemption ; puiſque Dieu l'a rachetée de ſon propre ſang, & qu'il n'a rien épargné pour l'acquerir.

3°. Que l'Ame eſt heureuſe dans ſa glorification ; puiſque Dieu la couronne de ſon propre bonheur. *Ce deſſein a du rapport avec celui de Monſieur Boſſuet, & il eſt pris du P. Simon de la Vierge, Religieux Carme au Diſcours de la Dignité de l'Ame.*

1°. L'Ame eſt l'Image de Dieu ; n'en défigurons point les traits par nos vices, & par nos péchez. XVIII.

2°. L'Ame eſt la conquête d'un Dieu, elle lui a beaucoup coûté ; ne la donnons pas à vil prix ; nous ne pouvons la livrer à un autre, qui nous en offre autant que Dieu, qui s'eſt voulu donner lui-même pour la poſſéder.

3°. L'Ame eſt l'Epouſe de Dieu ; n'en mépriſons pas les alliances. *Tiré du même endroit.*

1°. Nous devons prendre tout le ſoin poſſible du ſalut de nôtre Ame ; c'eſt l'unique affaire que nous avons au monde : tout le reſte nous importe de peu, ſi l'Ame eſt ſauvée. XIX.

2°. Nous devons contribuer autant qu'il nous eſt poſſible au ſalut de l'Ame des autres ; parce que Dieu nous a chargez de ce ſoin, & que Dieu nous en demandera compte, ſi elles viennent à ſe perdre par nôtre faute.

PARAGRAPHE SECOND.

Les ſources où l'on peut trouver dequoi remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

SAint Gregoire de Nice a fait un beau diſcours ſur l'immortalité de l'Ame. Les Saints Peres.

Saint Ambroiſe en a compoſé un livre, qu'il intitule : *Du bien de la mort.*

Saint Auguſtin en a fait un entier, qui a pour titre : *De l'immortalité de l'Ame.*

Saint Gregoire le Grand dans ſes Morales, par la conſidération de l'immortalité de nôtre Ame, éleve le mérite de celui qui contribuë à la ſauver, par deſſus celui qui n'eſt libérateur que du corps.

Saint Bernard ſur ce même fondement repréſente trois érats des ames ſaintes. Le prémier eſt dans le corps corruptible. Le ſecond ſans le corps. Le troiſiéme dans la gloire, & dans la béatitude conſommée.

Le même a fait des Méditations ſur l'Ame.

Saint Baſile en parle amplement dans l'Oraiſon vingt-deuxiéme.

Saint Gregoire de Nazianze en a fait une Oraiſon.

Tertullien, livre du Témoignage de l'Ame.

Saint Chryſoſtome a fait une Oraiſon ſur l'Ame, elle ſe trouve au Tom. 5.

Le même dans le même Tome, Epître 5. parle de la beauté de l'Ame ; & montre qu'elle eſt préférable à celle du corps.

Le même dans l'Homelie 8. au peuple d'Antioche, exhorte à préférer le ſoin de nôtre Ame, à celui de toutes les choſes de la terre.

Le même dans l'Homelie 42. au même peuple, blâme le peu de ſoin que l'on prend de ſon Ame.

Le même dans l'Homelie 12. ſur la Geneſe, montre la dignité de l'Ame ; & combien elle eſt élevée audeſſus du corps.

Le même ſur ſaint Matthieu, Homel. 60. invective contre le peu de ſoin que la plûpart prennent de leur ame.

Le même ſur la prémiere Epître aux Corinthiens, a un beau diſcours ſur le zele des ames ; & un autre ſur le même ſujet, au Serm. 10. ſur le 22. chap. de la Geneſe.

Saint Gregoire le Grand ſur Ezéchiel, ch. 40. fait voir, comme par la connoiſſance de nôtre ame, on peut s'élever à la connoiſſance de Dieu.

Saint Auguſtin, ou quelque autre Autheur, *Serm.* 48. *ad Fratres in Eremo*, parle du ſoin que nous devons avoir de nôtre ame.

Saint Bernardin de Sienne, *in Serm. de Diverſis*, parle des affections de l'ame, & des noms différens qu'on lui donne.

Le même, au Tom. 1. Serm. 51. parle de ſa dignité & de ſon excellence.

Saint Laurent Juſtinien, *lib.* 1. *&* 2. parle de ſa mort par le péché, & de ſa réſurrection ſpirituelle.

Saint Jerôme, Epître 46. parle de l'origine de l'ame.

Livres ſpirituels, & autres.

Gerſon, Part. 3e. Traité de la vie ſpirituelle de l'ame.

Henricus Harphius, *in Theolog. Myſt. l.* 1. *part.* 2. parle des playes qu'elle a reçûës par le péché originel.

Guillelmus Pariſienſis a compoſé un livre de l'ame.

Denys le Chartreux, *in oper. min. tom.* 1.

Joannes Franciſcus Picus, a traité de l'immortalité de l'ame.

Leſſius en a auſſi compoſé un Traité ; ſans parler des Théologiens Scholaſtiques, qui ont traité ce ſujet d'une maniére plus propre de l'Ecole que de la Chaire.

Monſieur Sillhon en a fait un autre en François, où il fait voir cette vérité, par l'exiſtence d'un Dieu, & par toutes les autres raiſons.

Monſieur de Richelieu dans le livre de la Perfection du Chrétien, a un chapitre ſur l'immortalité de l'ame ; & un autre, par où il commence cet excellent livre, du ſoin que les Chrétiens doivent avoir de leur ſalut, par la conſidération de la dignité de leur ame.

Le P. Senault, Prêtre de l'Oratoire, livre de la corruption de la nature par péché, Traité 2.

Le Pere Cauſſin, traité 2. de la Cour Sainte, maxime 16e. établit pour fondement de la religion, la vérité de l'immortalité de l'ame.

Le P. Antoine de St. Martin de la Porte, dans le livre de la Conduite de la Grace, quatriéme partie, prouve la même vérité.

Le P. Guilleminot, Livre intitulé, La ſageſſe Chrétienne.

Le P. De Lingendes, a fait un Sermon ſur l'ame ſéparée du corps, Serm. 4. pour le Vendredy de la quatriéme ſemaine du Carême.

Monſieur Biroat, ſecond Sermon pour le prémier Jeudy de Carême, a un diſcours ſur l'excellence de l'ame.

Euſebe Nieremberg, dans l'Homel. 8. du tome de ſes Homelies, a de beaux paſſages & de belles réflexions ſur ce même ſujet.

Matthias Faber, ſur la fête de la Dédicace, Serm. 6. nomb. 4. & au Serm. 8. nomb. 3. & dans le Sermon 10e. tout entier.

Monſieur Joli, tom. 1. des Oeuvres mêlées, dans le dernier Sermon, fait un diſcours de la dignité de l'ame, & du ſoin qu'on doit prendre de ſon ſalut.

Le P. Simon de la Vierge, Carme Réformé, au tom. 2. de ſes Actions Chrétiennes, en a un ſur le même ſujet.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, n'a pas omis celui-là. Il l'a traité dans le tom. 3e. de la Dominicale. Sermon pour le troiſiéme Dimanche après la Pentecôte.

Le même, tom. 1. de ſes ſujets particuliers, Serm. 2. ſur la Dédicace d'une Egliſe, parle de l'Ame comme d'un temple conſacré à Dieu.

Le même, Tom. 2. de la Dominicale. Sermon pour le ſecond Dimanche après la Pâque, parle du zele qu'on doit avoir pour le ſalut des Ames.

Grenade, dans ſes Lieux Communs. *Verbo Anima.*
Summa Prædicantium. V. *Anima.*
Bercorius. V. *Anima.*
Labatha. V. *Anima.*
Drexelius, *in Triſmeg. l. 3. c. 1.*
Theatrum vitæ humanæ. V. *Anima.*
Panthologia Raynerii de Piſis. V. *Anima.*
Lhoner, Bibliotheca manualis. V. *Anima.*

Ceux qui ont fait des Recüeils ſur ce Sujet.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, Exemples, & Applications de l'Ecriture Sainte ſur ce Sujet.

Faciamus hominem ad imaginem & ſimilitudinem noſtram. Geneſ. 1.

FAiſons l'homme à nôtre image & reſſemblance.

Senſus, & cogitatio humani cordis in malum prona ſunt ab adoleſcentiâ ſuâ. Geneſ. 8.

L'eſprit de l'homme, & toutes les penſées de ſon cœur ſont portées au mal dès ſa jeuneſſe.

Educ de cuſtodia animam meam; me expectant juſti, donec retribuas mihi. Pſalm. 141.

Tirez, Seigneur, mon ame de la priſon où elle eſt. Les Juſtes ſont dans l'attente de la juſtice que vous me tendrez.

Juſtorum anima in manu Dei ſunt, & non tanget illos tormentum mortis; viſi ſunt oculis inſipientium mori; illi autem ſunt in pace. Sapient. 3.

Les ames des Juſtes ſont dans la main de Dieu; & le tourment de la mort ne les touchera point. Ils ont paru morts aux yeux des inſenſez; mais cependant ils ſont en paix.

Eſt vir ſapiens anima ſua ſapiens. Eccli. 37.

Un homme ſage eſt véritablement ſage pour lui-même.

Fili, in vitâ tuâ tenta animam tuam, & ſi fuerit nequam, non des illi poteſtatem. Idem. Ibidem.

Mon fils, éprouvez vôtre ame pendant vôtre vie; & ſi vous trouvez que quelque choſe lui ſoit mauvaiſe, ne la lui accordez pas.

Peccantem in animam ſuam quis juſtificabit? & quis honorificabit exhonorantem animam ſuam? Idem. c. 10.

Qui juſtifiera celui qui péche contre ſon ame? & qui honorera celui qui la déshonore?

Recupera proximum tuum, ſecundùm virtutem tuam. Idem. c. 29.

Retirez vôtre prochain du malheur où il eſt, ſelon le pouvoir que vous en aurez.

Fulgebunt...qui ad juſtitiam erudiunt multos, quaſi ſtellæ in perpetuas æternitates. Daniel. 12.

Ceux qui auront inſtruit pluſieurs dans les voyes de la juſtice, brilleront comme des étoiles dans toute l'éternité.

Corpus quod corrumpitur aggravat animam, & terrena inhabitatio deprimit ſenſum multa cogitantem. Sapient. 9.

Le corps qui ſe corrompt appeſantit l'ame, & cette demeure terreſtre lui abat l'eſprit, dans la multipleité des ſoins qu'elle prend.

Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non poſſunt occidere; ſed

Ne craignez point ceux qui tüent le corps, & qui ne peuvent tüer l'ame; mais craignez

potiùs timete eum, qui poteſt & animam & corpus perdere in gehennam. Matth. 10.

Quid prodeſt homini ſi mundum univerſum lucretur, animæ verò ſuæ detrimentum patiatur? aut quam dabit homo commutationem pro animâ ſuâ? Idem. 16.

Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat. Luc. 15.

Lucratus eris fratrem tuum, Matth. 18.

Factus eſt homo in animam viventem; noviſſimus Adam in ſpiritum vivificantem. 1. ad Corinth. c. 15.

Ego libentiſſimè impendam, & ſuperimpendar pro animabus veſtris. 2. ad Corinth. c. 12.

Scientes quod non corruptibilibus, auro vel argento redempti eſtis: ſed pretioſo ſanguine quaſi agni immaculati. 1. Petri. 1.

Empti eſtis pretio magno. 1. ad Corinth. 6.

Qui converti fecerit peccatorem ab erroro viæ ſuæ, ſalvabit animam ejus à morte, & operiet multitudinem peccatorum. Jacob. c. 5.

Miſerere animæ tuæ placens Deo. Eccl. 30.

plûtôt celuy, qui peut perdre dans l'Enfer, & le corps & l'ame.

Que ſert à un homme de gagner tout le monde, & ſe perdre ſoy-même? & par quel échange pourra-t'il racheter ſon ame?

Réjoüiſſez-vous avec moy, parce que j'ay retrouvé la brebis qui étoit perduë.

Vous aurez gagné vôtre frere.

Adam le premier homme a été créé avec une ame vivante; & le ſecond Adam a été rempli d'un eſprit vivifiant.

Je donnerai volontiers tout ce que j'ai, & je me donnerai encore moy-même pour le ſalut de vos ames.

Sçachant que ce n'a point été par des choſes corruptibles, comme de l'or & de l'argent que vous avez été rachetez; mais par le précieux ſang de JESUS-CHRIST, comme de l'Agneau ſans tâche.

Vous avez été achetez d'un grand prix.

Celui qui convertira un pécheur, & le retirera de ſon égarement, ſauvera une ame de la mort, & couvrira la multitude de ſes péchez.

Ayez compaſſion de vôtre ame, en vous rendant agréable à Dieu.

Exemples & témoignages de l'Ecriture ſur l'immortalité de l'Ame.

La maniére dont l'homme a été formé, montre la dignité de nôtre ame.

LA ſeule maniére dont l'homme a été formé des mains de Dieu, nous apprend, ſelon Tertullien, la nobleſſe, l'excellence, & l'immortalité de nos ames. Car nous voyons dans la Geneſe, que quand les autres animaux furent créez, leurs corps & leurs ames furent produits par une même action, qui les fit être ce qu'ils ſont: *producat terra animam viventem in genere ſuo, jumenta, & reptilia, & beſtias terræ, ſecundùm ſpecies ſuas; factumque eſt ita.* Mais quand Dieu voulut former l'homme, il eſt fait mention de deux actions toutes différentes: l'une, par laquelle ſon corps fut formé du limon de la terre; & l'autre, par laquelle le Créateur inſpira dans ce corps une ame vivante, qui lui donna la vie: *Formavit Deus hominem de limo terræ.* Voilà la prémiere action; mais voici la ſeconde: *inſpiravit in faciem ejus ſpiraculum vitæ; & factus eſt homo in animam viventem.* Ainſi l'ame de l'homme n'a pas été formée de la terre, ni tirée d'aucune choſe matérielle, mais elle a été créée de Dieu ſeul. Et l'Ecriture ſe ſert du mot d'inſpiration, pour marquer qu'elle vient de dehors, & que par un ſouffle divin, elle fut infuſe dans ce corps diſpoſé & organizé. De maniére que rien de corporel, ni de matériel n'entrant dans ſa formation, elle eſt toute ſpirituelle, & par conſéquent immortelle, & d'une nature toute différente de celle de tous les autres animaux.

Geneſ. 1.

Geneſ. 2.

La nobleſſe & la dignité de nôtre ame, eſt d'avoir été créée à l'image de Dieu.

Ce n'eſt pas une moindre preuve de la dignité, & de la ſpiritualité de nôtre ame, de voir dans le Texte ſacré, que Dieu a fait l'homme à ſon image, & à ſa reſſemblance: ce qui ne peut convenir à cet homme à raiſon de ſon corps; puiſqu'il n'y a rien de matériel en Dieu, qui eſt un pur Eſprit: il faut donc

dire

dire que c'eſt à raiſon de ſon ame, qui porte l'image de ſon Créateur dans toutes ſes puiſſances ; par l'étenduë de ſon intelligence & de ſa pénétration, par la liberté de ſa volonté, qui eſt maîtreſſe de ſes actions ; & en un mot, par la reſſemblance qu'elle a avec Dieu dans ſa nature ; étant comme lui, un pur eſprit. D'où il s'enſuit que nulle créature ne lui peut ôter l'être que Dieu ſeul lui a donné ; & par conſéquent ne peut la détruire ou l'anéantir.

De l'apparition de l'ame de Samuël à Saül.

Que l'ame ſubſiſte après la deſtruction du corps, nous en avons un exemple formel dans l'Ecriture, en l'apparition de l'ame de Samüel à Saül : & il ne faut que voir les termes avec quoi l'Ecriture parle de cette apparition, pour être convaincu, que ce ne fut point un phantôme qui apparut à ce Prince ; puiſque l'eſprit de Samüel parut ſoudainement, & avant que la Pythoniſſe, que Saül déguiſé étoit allé conſulter, eût employé ſes enchantemens ordinaires ; montrant par-là, qu'il venoit par le commandement du Seigneur, & non par les charmes de la Magicienne. Auſſi fut-elle ſurpriſe elle-même, de voir que ce mort étoit venu contre l'ordre des autres, & s'écria toute effrayée : *Vous m'avez trompée, vous êtes Saül.* Outre que la maniére dont Samuël parla : *quare me inquietaſti ut ſuſcitarer ?* la réponſe de Saül, la prédiction que ce Prophete lui fit, que le lendemain il ſeroit, comme lui, au nombre des morts ; toutes ces circonſtances ne laiſſent pas lieu de douter que ce ne fût l'ame de Samüel, qui ſubſiſtoit après la mort de ſon corps.

1. *Reg.* c. 28.

Ibid.

Les principaux endroits qui ſuppoſent l'immortalité de nos ames dans l'Ancien Teſtament.

Il y a une infinité d'endroits dans l'Ancien Teſtament qui prouvent, & qui ſuppoſent l'immortalité de nos Ames : voicy les principaux. Le prémier eſt pris de ces paroles : *Ego ſum Deus Abraham, Deus Iſaac, & Deus Jacob* ; d'où le Fils de Dieu conclud lui-même dans ſaint Luc : *non eſt Deus mortuorum, ſed vivorum :* Dieu n'eſt pas le Dieu des morts, mais des vivans. Si leurs ames avoient eu le même ſort que leurs corps, le Sauveur auroit-il parlé de la ſorte ? On peut inférer la même vérité, de l'expreſſion dont l'Ecriture ſe ſert ſouvent, en parlant des Rois de Juda, dont la mort eſt appellée un ſommeil : *Dormivit cum patribus ſuis.* L'Eſprit Saint nous ayant voulu apprendre par-là, qu'ils repoſent juſqu'à la fin des ſiécles, & qu'ils reſſuſciteront au jour du jugement dernier.

Les paſſages plus formels ſur cette même vérité.

Voicy des paſſages encore plus formels ſur cette vérité, qu'on peut appeller le fondement de toute religion. 1° Les paroles du ſaint homme Tobie : *filii ſanctorum ſumus, & vitam illam expectamus, quam Deus daturus eſt his qui fidem ſuam nunquam mutant ab eo :* Nous ſommes les enfans des Saints, & nous attendons cette vie bienheureuſe, qu'il a promiſe à ceux qui lui ſont fideles, & qui ne s'éloignent point de la créance de leurs Peres. 2°. Les diſcours que tiennent les impies & les reprouvez dans l'autre vie, à la vûë des Saints, dont ils comparent l'heureux état avec le leur. Ces diſcours ſont raportez dans la Sageſſe, chap. 5. *nos i inſani vitam illorum putabamus inſaniam, &c.* Ces paroles ne ſuppoſent-elles pas qu'il y a une vie bienheureuſe pour les juſtes, & une autre malheureuſe pour les impies après la mort ? 3°. Ces autres paroles priſes du même Livre de la Sageſſe, ne ſont-elles pas déciſives : les ames des juſtes ſont en la main de Dieu, le tourment de la mort ne les touche point : ils ſont morts au jugement des inſenſez mondains ; mais en effet, ils repoſent en paix. 4°. Ce généreux Martyr dont il eſt parlé au ſecond Livre des Machabées, eût-

Tobe. 2.

il parlé comme il fit au Tyran qui le faiſoit mourir, s'il eût cru que nos ames périſſoient avec nos corps ? Quand je pourrois, dit-il, me délivrer du ſuplice des hommes, je ſçai que ni vif ni mort, je ne pourrois échapper à la main du Tout-Puiſſant. 5°. La réponſe du ſaint vieillard Eléazar tourmenté par le même Tyran, & ſollicité d'uſer de feinte, pour ſe délivrer des ſuplices effroyables qu'on lui faiſoit ſouffrir, ne ſuppoſe-t'elle pas la même vérité, qui a toûjours paſſé pour inconteſtable dans l'ancienne Loy, auſſi-bien que dans la nouvelle ?

Exemples & témoignages pris du Nouveau Teſtament.

Toutes les autres véritez de la Religion Chrétienne ſuppoſent celle-cy.

Toute la Loy du Fils de Dieu, toutes les maximes de la Religion qu'il a établie, ne ſont, pour ainſi dire, que des conſéquences de cette vérité : qu'il y a une autre vie, & que nos ames ſont immortelles. La réſurrection ſi éclatante & ſi avérée du Sauveur, ſes apparitions fréquentes à ſes Diſciples, ſes diſcours ſur le royaume du Ciel, les promeſſes d'un bonheur éternel, les menaces d'une éternité de ſuplices, les vertus dont il nous a donné l'exemple, les morts qu'il a reſſuſcitez, les préceptes qu'il a donnez aux hommes, le motif & la cauſe de ſa venuë au monde, & de la mort qu'il a ſoufferte pour nous, ne ſont-ce pas autant de preuves de cette vérité, dont nul Chrétien ne peut douter ?

Les Paraboles de l'Evangile.

L'Hiſtoire ou la Parabole du mauvais Riche nous inſtruit en particulier du bonheur des Juſtes dans l'autre vie, & du malheur des réprouvez : ce qui ſeroit une pure fable, ſi l'ame ne ſurvivoit au corps, & ſi elle n'étoit pas immortelle. La parabole du Fermier, qui avoit diſſipé le bien de ſon maître, & qui fit des amis des biens qu'il avoit volez, ne donne-t'elle pas ſujet au Fils de Dieu de dire qu'il faut faire des amis du tréſor d'iniquité ; c'eſt-à-dire, des richeſſes acquiſes par des voyes injuſtes, afin qu'après la mort ils nous reçoivent dans les tabernacles éternels ? Que ſignifieroit cela, ſi l'ame & le corps étoient enſevelis dans le même tombeau ?

Le ſentiment des Apôtres ſur ce ſujet.

Les Apôtres & les Diſciples du Fils de Dieu étoient bien perſuadez de cette même vérité ; puiſque c'eſt pour procurer le ſalut des ames, qu'ils ont porté l'Evangile à toutes les nations : & ſaint Paul en particulier, ne témoigne-t'il pas le déſir ardent qu'il avoit d'être délivré des liens de ſon corps, pour vivre avec JESUS-CHRIST ? & ne le demande-il pas avec inſtance ? *quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* marquant par-là qu'il vivra d'une vie bienheureuſe, & exempte des miſeres de ce monde.

ad Roman. 7.

Applications de quelques paſſages de l'Ecriture à ce Sujet.

Travailler à ſauver les ames des autres, c'eſt travailler au ſalut de la ſienne.

Lucratus eris fratrem tuum. Déſirer le ſalut de ſon ame, & de celle de ſon prochain, ſont deux choſes, qui ont entre-elles une telle liaiſon, qu'elles ſemblent inſéparables : & procurer le ſalut d'autruy eſt un moyen preſqu'infaillible d'aſſûrer le ſien. Car ſi Jonathas autrefois condamné à mourir par ſentence du Roy ſon pere, pour avoir touché du bout d'une baguette un rayon de miel, en pourſuivant la victoire contre les Philiſtins, fut délivré par les in-

ſtances du Peuple, qui ayant été ſauvé par la valeur de ce jeune Prince, obligea le Roy à revoquer un ſi rigoureux arrêt : il eſt certain que quelque faute que puiſſe avoir commiſe un pécheur, quelque arrêt que Dieu veüille prononcer contre lui ; s'il eſt aſſez heureux pour avoir contribué au ſalut des ames, elles ſe préſenteront au tribunal du Tout-puiſſant, pour implorer ſa miſéricorde ; il eſt certain qu'elles crieront à haute voix, comme le Peuple ſauvé par Jonathas, qu'il n'eſt pas juſte de faire mourir celui qui en a ſauvé tant d'autres.

Dieu nous demandera compte de l'ame de nôtre prochain.

Reddet animam pro anima. Deuter. 19. Dans l'ancienne Loy, on demandoit l'ame d'un homme pour celle de ſon frere ; c'eſt-à-dire, qu'on ôtoit la vie à celui qui l'avoit ravie à ſon prochain ; ce qui ſe pratique encore aujourd'huy dans la juſtice humaine : mais on peut dire en un ſens d'application, que la juſtice de Dieu demandera encor plus véritablement ame pour ame ; c'eſt-à-dire, que ſi l'on vient à cauſer la perte de l'ame de ſon frere, par le ſcandale qu'on lui donne, par ſa négligence, faute de le ſecourir dans le beſoin, & quand on le peut, ſelon le précepte de la charité : *Unicuique mandavit Deus de proximo ſuo* ; on ne peut douter que nous ne répondions de ſon ame, ſur la nôtre propre ; & que cette ame perduë par nôtre faute, ou par nôtre mauvais exemple, n'attire nôtre damnation éternelle : *Reddet animam pro anima.* *Eccli.* 17.

Dieu & le Demon ne demandent que les ames en ce monde.

Da mihi animas, cætera tolle tibi. Geneſ. 14. C'eſt ce que diſoit le Roy de Sodome à Abraham. Il ne demandoit que les hommes, & ne ſe mettoit nullement en peine du reſte. Mais on peut mettre ces paroles, tantôt en la bouche du Fils de Dieu, qui de tous les biens de ce monde, n'eſt venu chercher que les ames, & qui a mépriſé tout le reſte ; & tantôt en la bouche du demon même, qui cherche tous les moyens de perdre les ames. Et l'on peut ſe repréſenter que ce malin eſprit s'adreſſe aux Eccléſiaſtiques, que Dieu a chargé du ſoin des ames, & qu'il leur dit : *Da mihi animas, cætera tolle tibi.* Il leur abandonne volontiers les gros revenus de leurs bénéfices, les dignitez, les honneurs ; il les laiſſe joüir paiſiblement de tout cela, pourvû qu'ils lui abandonnent les ames, qu'il demande uniquement : *Da mihi animas, cætera tolle tibi.*

Nous n'avons qu'une ame à ſauver.

Erue à framea Deus animam meam, & de manu canis unicam meam. Pſalm. 21. C'eſt cette ame qui eſt nôtre unique, c'eſt-à-dire, nôtre unique bien, que nous devons conſerver : ou bien nôtre unique, & nôtre prémier né, que nous devons chérir & regarder comme l'unique choſe que nous avons à ménager en ce monde. Mais il arrive tout le contraire : la choſe du monde qu'on néglige le plus, qu'on abandonne au hazard, qu'on expoſe à tous les dangers, c'eſt nôtre ame, ſans faire réflexion qu'on n'en a pas une autre pour mettre en ſa place, quand on l'a une fois perduë. C'eſt la réponſe que fit autrefois un Souverain Pontife à l'Ambaſſadeur d'un grand Roy, qui le ſollicitoit de lui accorder quelque choſe, que ce Pape jugeoit être contre ſa conſcience : Si j'avois deux ames, lui dit-il, j'en expoſerois une volontiers pour le ſervice de vôtre maître ; mais n'en ayant qu'une ſeule, il ne doit pas trouver mauvais, que je tâche de ne la pas perdre.

Nôtre ame eſt un tréſor renfermé dans un vaſe d'argile.

Habemus theſaurum iſtum in vaſis fictilibus. 2. ad Corinth. c. 4. Les uns appliquent ce paſſage à la grace de Dieu, qui eſt fragile, & expoſée à de continuels dangers, pendant que nous ſommes en cette vie ; & les autres aux vertus les plus délicates, & les plus faciles à perdre. Mais je ne crois pas qu'on

en puiſſe faire une application plus juſte qu'à nôtre ame, qui étant en effet dans un corps de bouë, en reſſent toutes les foibleſſes ; & pendant qu'elle y demeure, elle eſt comme un tréſor renfermé dans un vaſe d'argile : de maniére qu'il la faut conſerver avec tout le ſoin poſſible, comme une choſe précieuſe & fragile tout à la fois.

En quel ſens il faut entendre ce que dit le Prophete, que nôtre ame doit être entre nos mains.

Anima mea in manibus meis ſemper. Pſalm. 118. *& animam meam porro in manibus meis. Job.* 13. Saint Thomas ſur ces paroles du Prophete Royal, dit que c'eſt pour faire voir combien nôtre ame nous doit être chere, & la crainte que nous devons avoir de la perdre. Comme une choſe de grand prix, que nous apprehendons qu'on ne nous raviſſe, ou qui ne nous échappe, nous la tenons toujours entre nos mains, & nous croyons alors qu'elle eſt en ſeureté : c'eſt la maniére dont nous devons garder nôtre ame ; l'avoir toûjours entre nos mains, de peur de la laiſſer aller au gré de ſes paſſions, ou que le commerce du monde ne la ſouille & ne la corrompe : *Anima mea in manibus meis ſemper.*

Dieu aime une ſeule ame autant que toutes enſemble.

Quis ex vobis homo qui habet centum oves, & ſi perdiderit unam ex illis, nonne dimittit nonaginta novem in deſerto, & vadit ad illam quæ perierat, donec inveniat eam? Luc. 15. ſur ces paroles Tertullien dit, que tout le troupeau n'eſt pas plus cher à ce Paſteur, qu'une ſeule de ſes brebis : *Grex unâ ovículâ carior non erat.* Il la cherche, & croit dans ſa perte avoir perdu toutes les autres. Et ſaint Chryſoſtome, ſur l'Epître aux Galates, fait cette conſolante réflexion : que Dieu chérit l'ame de chacun en particulier, comme s'il n'y avoit qu'elle ſeule au monde : enſorte qu'un ſeul homme lui eſt auſſi cher, que l'univers tout entier. D'où vient qu'à ſon exemple, ajoûte ce Pere, nous devons avoir le même ſoin de nôtre ame, comme ſi le ſalut de tout le genre humain étoit attaché au ſien, & comme ſi de nôtre avancement dans la vertu, dépendoit la perfection & la ſainteté de tous les hommes. Ce que ſaint Ambroiſe confirme par ces belles paroles : *Chriſtus pro omnibus quidem mortuus eſt, hoc eſt, quantum in ipſo eſt, ejus momenti eſt, unius, cujus momenti eſt omnium perditio :* Le Fils de Dieu étant mort pour tous les hommes, la perte d'un ſeul lui eſt auſſi conſidérable, que le ſeroit la perte de tous.

La grandeur du prix de nôtre ame, & ce que nous en devons conclure.

Empti eſtis pretio magno. 1. *ad Corinth.* 6. Sur quoy, dit ſaint Auguſtin, Dieu nous a appris par la grandeur du prix dont il a rachetté nôtre ame, combien l'homme lui eſt cher. Mais c'eſt auſſi afin que nous concevions combien grands étoient les crimes qu'il lui a fallu expier pour cela : puiſqu'il n'a pas envoyé un Ange, ni un Archange, pour exécuter ce grand deſſein ; mais ſon propre Fils, qui a verſé juſqu'à la derniére goute de ſon ſang. D'où vient qu'ayant coûté ſi cher à Dieu, & luy étant ſi précieux, nous devrions rougir, & être confus, de nous être ſi ſouvent livrez pour des choſes de néant, & d'avoir vendu nôtre ame, qui eſt d'un ſi grand prix devant Dieu, pour des biens auſſi peu conſidérables, que ſont toutes les choſes de ce monde. C'eſt le langage de ce Pere.

Il faut ſauver ſon ame aux dépens de tout le reſte.

Verumtamen animam ejus ſerva. Job. 2. C'eſt ce que Dieu dit au Demon, quand il lui permit d'éprouver la vertu du ſaint homme Job. Il lui donna tout pouvoir ſur ſes biens, ſur ſes enfans, ſur ſes troupeaux ; mais non pas d'attenter ſur ſa vie. C'eſt ce que ſignifie l'ame en cet endroit : *Verumtamen animam ejus ſerva.* Mais il n'eſt rien de plus naturel que de faire l'application de ces

paroles à nôtre ame, en diſant que le corps n'eſt rien, les biens de cette vie peu conſidérables, nôtre vie même eſt tres-peu de choſe ; mais pour nôtre ame, il la faut conſerver, & ſauver, aux dépens même de tout le reſte : *omnis homo in anima eſt*, comme dit ſaint Ambroiſe ; c'eſt en quoi conſiſte l'homme tout entier : ſi elle eſt perduë, tout le reſte eſt entierement perdu ; & par conſéquent il la faut conſerver : *Verumtamen animam illius ſerva.*

Deum time, & mandata ejus obſerva, hoc eſt enim omnis homo. Eccleſ. 12. Tout l'homme conſiſte à craindre Dieu, à garder ſa loi, & à s'aſſûrer de la ſorte le ſalut de ſon ame. Ainſi, qui que vous ſoyez, reprend ſaint Ambroiſe, ſongez à vous ; *attende tibi :* à vous, dis-je, pourſuit ce Pere, & non point à vos revenus, ni à vos terres, ni à tous vos autres héritages ; *tibi inquam, non poſſeſſionibus tuis :* à vous, & non point aux aiſes, ni à la ſanté de vôtre corps ; *tibi inquam non viribus corporis :* à vous, dis-je ; Ah ! Chrétiens, la grande parole ! ne l'oubliez jamais ; à vous, à vôtre ame, à ce précieux talent que Dieu vous a confié ; à cette partie de vous-même, la plus noble, & par conſéquent la plus digne de vôtre application : *tibi inquam hoc eſt anima tua in qua te potiorem eſſe noſti.* Vous rendrez compte de ce tréſor à Dieu, qui vous l'a mis entre les mains pour le conſerver. N'y épargnez rien ; c'eſt une affaire perſonnelle pour vous, & dont Dieu même vous a tellement impoſé le ſoin, qu'il n'y a que vous qui la puiſſiez faire réüſſir.

Soin de ſon ame qu'il faut préferer à tous les autres ſoins.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Penſées & paſſages des Saints Peres ſur ce ſujet.

IN vanum accipit animam, qui ſola præſentia cogitat, & quæ ſequuntur in perpetuum, non attendit, & qui ejus vitam negligit, & ei carnis curam anteponit : non autem accipiunt eam in vanum, qui ad ejus utilitatem, intentione continuâ, referunt, quæcunque corporaliter operantur. S.Gregor. Moral. 7. c. 19.

Si magna mercedis eſt, à morte eripere carnem, quamquam morituram ; quanti eſt meriti à morte liberare animam in cæleſti patria ſine fine victuram ? Idem. Homil. 26. Moral.

Sic conditi mirabiliter ſumus, ut ratio animam, & anima poſſideat corpus. Idem.

Totum hominem animus circumfert, & quò vult transfert. Tertull. l. ad Martyres.

Quod majus lucrum poteſt eſſe, aut quod pretioſius, quàm ſi humanam animam quis lucretur ? S.Hieronym. in Epiſt. ad Titum.

Pretium unuſquiſque anima ſuæ conſequi-

CElui-là reçoit ſon ame en vain, qui ne penſe qu'aux choſes préſentes, ſans ſe mettre en peine de celles qui doivent durer éternellement ; qui néglige la vie de cette ame, qui lui préfere le ſoin de ſon corps : mais ceux-là ſçavent en faire l'uſage qu'ils doivent, leſquels rapportent tout ce qu'ils font par le moyen du corps, au ſalut de leur ame.

Si ſauver une perſonne de la mort corporelle, mérite une ample recompenſe ; quoique cette perſonne doive néceſſairement mourir un jour ; quel eſt le mérite & la recompenſe de celui, qui ſauve une ame, qui doit vivre éternellement dans le Ciel.

Dieu a créé l'homme de telle ſorte, que la raiſon doit regler & conduire l'ame ; & l'ame être maîtreſſe du corps.

Tout l'homme eſt dans ſon eſprit ; ſon eſprit le fait voir & connoître en tous lieux.

Quel plus grand gain peut-on faire, que de gagner une ame à Dieu, laquelle eſt d'un prix infini ?

Après que chacun a ſatisfait à ſa convoitiſe,

tur, cum concupiſcentia ſatisfecerit. Cyprian. in Symbol. Apoſtol.

Animus Author culpæ, caro autem miniſtra. S. Ambroſ. offic. 1.

Deus operis ſui idoneus æſtimator. Idem. l. 7. in Luc.

Anima hominis aut à Deo aut à Diabolo regitur. S. Auguſt.

Animas mortuas multi in corpore vivo habent. Idem.

Anima mortua ſepulchrum eſt corpus. Idem.

Vis ut anima tua caro tua ſerviat? Deo ſerviat anima tua; debes regi, ut poſſis regere. Idem.

Va anima audaci, quæ ſperavit, ſi à te receſſiſſet, ſe aliquid melius habituram. Verſa & reverſa, in tergum & in latus; & dura ſunt omnia, & tu ſolus requies. Idem. lib. 6. Confeſſ.

Sicut Deus omnem creaturam, ſic anima omnem creaturam naturæ dignitate præcellit. Idem. de Geneſ. ad litteram.

Omnis anima aut Chriſti ſponſa, aut Diaboli adultera eſt. Idem, Ibidem.

Quemadmodum fatendum eſt animam non eſſe quod Deus eſt; ita præſumendum, nihil intra omnia quæ creavit, ipſi Deo eſſe propinquius. Idem. l. 10. Confeſſ.

Cum te Deum quæro, vitam beatam quæro. Quæram te, ut vivat anima mea; vivit enim corpus meum de animâ meâ; & vivit anima mea de te. Idem, Ibidem.

Ut vita carnis anima eſt, ita vita beata hominis Deus eſt. Idem. Epiſt. 56. ad Dioſcorum.

Anima habet mortem ſuam, cum vitâ beatâ caret, quæ vera anima vita dicenda eſt. Idem. lib. 14. de Trinit. c. 4.

Mors animæ fit cum eam Deus deſerit: ſicut corporis mors eum eam deſerit anima. Ergo totius hominis mors eſt, cum anima à Deo deſerta, deſerit corpus. Idem. l. 3. de Civit. c. 2.

Immortalis eſt anima tua, & vivificat il reconnoît qu'il a vendu & reçû le prix de ſon ame.

C'eſt l'ame qui commet le crime; le corps n'en eſt que l'organe & le miniſtre.

Il n'y a que Dieu qui ſçache le prix de l'ame dont il eſt l'auteur; c'eſt l'ouvrier qui ſçait ce que vaut ſon ouvrage.

L'ame eſt néceſſairement ſoûmiſe ou à Dieu qui la conduit, ou au demon, qui en devient le maître: c'eſt à elle de voir quel maître elle veut.

Qu'il y a de perſonnes qui portent des ames mortes dans un corps vivant!

Le corps eſt le tombeau d'une ame morte à la grace.

Voulez-vous que vôtre corps ſoit ſoûmis à vôtre ame? faites que vôtre ame ſoit la prémiere ſoumiſe à Dieu: vous devez être gouverné & conduit, ſi vous voulez conduire & gouverner.

Malheur à l'ame qui eſt aſſez préſomptueuſe, pour eſpérer qu'en vous quittant (Seigneur) elle trouvera mieux ailleurs, & ſera plus heureuſe qu'avec vous. Tournez-vous de tous côtez, & en toutes maniéres; tout vous ſera dur, & vous ne pourrez trouver le repos, qui ne ſe peut trouver qu'en Dieu ſeul.

Comme Dieu par la ſupériorité de ſon être, eſt audeſſus de toutes les créatures, l'ame de même les ſurpaſſe par la dignité de ſa nature.

Toute ame ou eſt légitime épouſe de JESUS-CHRIST, ou l'infame adultére du Demon.

Comme on eſt obligé d'avoüer que l'ame n'eſt pas Dieu; il faut auſſi être perſuadé qu'entre tout ce que Dieu a créé, rien n'approche de plus près de Dieu, que l'ame qui eſt ſon principal ouvrage.

Lorſque je vous cherche, ô mon Dieu! je cherche une vie bien-heureuſe: je vous chercherai donc, afin que mon ame puiſſe trouver cette vie; car enfin, comme c'eſt par l'ame que le corps vit, l'ame de même ne vit que de vous, & par vous.

Comme l'ame eſt la vie du corps, ainſi la vie bien-heureuſe de l'homme, c'eſt Dieu même.

L'ame toute immortelle qu'elle eſt, meurt d'une mort qui lui eſt propre, lorſqu'elle eſt privée de la vie bienheureuſe, qu'on doit appeller la véritable vie de cette ame.

La mort de l'ame arrive lorſque Dieu ſe retire d'elle; de même qu'elle cauſe la mort du corps, quand elle le quitte. Par conſéquent la mort de l'homme tout entier arrive, lorſque l'ame délaiſſée de Dieu, quitte ſon corps.

Vôtre ame eſt immortelle, & c'eſt elle qui

mortalem carnem tuam : immortalem dico animam tuam ad utrumque ; ſi credit, immortalis eſt ad vitam ; ſi non credit, immortalis eſt ad pœnam. Idem. l. 3. de Symb.

donne la vie à vôtre corps mortel ; je dis immortelle de l'une des deux maniéres ; immortelle pour la vie, ſi elle eſt fidele ; ou ſi elle eſt infidele, immortelle pour les ſuplices qu'elle aura méritez.

Quando me intellexi Chriſti ſanguine empeum, nolui amplius me exhibere venalem. Idem.

Lorſque j'ai bien compris que j'ai été racheté du ſang de JESUS-CHRIST, je n'ai plus voulu me vendre à ſi vil prix, comme ſont les biens & les plaiſirs de cette vie.

Chriſtus pependit in ligno vitæ : vide quantò emit, & videbis quid emit. Idem. in Pſalm. 43.

Le Fils de Dieu a été attaché à la croix, qui eſt l'Arbre de Vie : faites réflexion ſur le prix qu'il a donné, & vous connoîtrez pourquoy il l'a donné.

Imago Dei, Dei capax & particeps ; capax per cognitionem, particeps per amorem. Idem. l. de Trinitate.

L'ame eſt l'image de Dieu, capable de poſſéder Dieu, & de participer au bonheur de Dieu ; par la connoiſſance & par l'amour.

Magna res eſt anima, quæ Chriſti ſanguine redempta : gravis animæ caſus, quæ non niſi Chriſti Crucis potuit reparari. S. Bernard. Epiſt. 54.

L'Ame eſt quelque choſe de grand, puiſqu'elle eſt rachetée du ſang de JESUS-CHRIST : c'eſt une perte bien conſidérable que la ſienne, puiſqu'elle n'a pû être reparée que par la Croix & la mort d'un Dieu.

O anima ! inſignita Dei imagine, decorata ſimilitudine, deſponſata fide, redempta ſanguine, deputata cum Angelis, capax beatitudinis, rationis particeps, quid tibi cum carne, quâ haud aliud vilius ſurquilinium inveniſti ? Idem. in Meditat.

Ame Chrétienne ! qui as l'avantage d'être créée à l'image de ton Dieu, honorée de ſa reſſemblance, qui lui eſt engagée par la foy, rachetée de ſon ſang, deſtinée pour être avec les Anges, capable d'un bonheur éternel, &. qui as la raiſon pour apanage ; pourquoy t'avilir par le ſoin exceſſif de ton corps, qui n'eſt qu'ordure & qu'un fumier ?

Ad imaginem Dei facta eſt anima rationalis ; cæteris omnibus occupari poteſt, repleri omninò non poteſt ; capacem enim Dei, quidquid Deo minus eſt, non implebit. Idem, Serm. de Dedicat.

L'ame raiſonnnable qui eſt créée à l'image de Dieu, & qui en porte la reſſemblance, peut bien s'occuper des choſes créées, &. non pas en être pleinement ſatisfaite ; étant capable de poſſéder Dieu, tout ce qui eſt moins que Dieu, ne la remplira jamais.

Totus quidem iſte mundus, ad unius animæ pretium, æſtimari non poteſt. Idem. in meditat.

Tout le monde entier ne peut entrer en comparaiſon avec le prix d'une ſeule ame.

Sublimius eſt animæ pretium, quæ non niſi ſanguine Chriſti redimi potuit. Idem, Ibidem.

L'ame eſt d'une telle valeur, & à un ſi haut prix, qu'elle n'a pû être achetée que par le ſang de JESUS-CHRIST.

Quid majus his tibi facere potuit, quàm ut ad ſimilitudinem ſuam conderet factor tuus ? attende igitur diligenter primæ conditionis tuæ excellentiam. Idem. Serm. 67. De inter. domo.

Qu'eſt-ce que Dieu vôtre Créateur pouvoit faire davantage en vôtre faveur, que de vous créer à ſa reſſemblance ? faites donc une particuliére attention ſur l'excellence de vôtre prémiére condition.

Digniſſima compenſatio effuſi ſanguinis Chriſti. Idem. (ſic animam vocat.)

L'ame eſt le prix & la digne recompenſe du ſang de JESUS-CHRIST, qui a été répandu pour elle.

Mira res anima, quæ Chriſti ſanguine redempta eſt. Idem. Epiſt. 54.

Il faut que l'ame ſoit bien précieuſe & bien admirable, pour avoir été rachetée du ſang de JESUS-CHRIST.

Damna animæ tetum penitus ſecum auferunt ; nec quicquam homo omnino habere poteſt, qui ſe ipſum damno animæ pereuntis amittit. Salvian. l. 3. ad Eccleſ. Cath.

La perte de l'ame entraîne avec elle celle de l'homme tout entier ; & celui-là eſt incapable de poſſéder aucun bien, lequel ſe perd entiérement en perdant ſon ame.

Quis furor, vilis à vobis animas haberi,

Quelle folie & quelle fureur de faire ſi peu

quas etiam Diabolus putat eſſe pretioſas? Idem, Ibidem.

O anima! quid miraris ſyderum altitudines, & profunditatem maris? Animi tui abyſſum intra, ac mirare ſi potes. Iſidor. l. 2. de ſummo bono.

Salus creaturæ lucrum eſt Creatoris. S. Hyeronym.

Anima cara & amica poſſeſſio Dei, cujus cauſa formatum eſt Cœlum, & extenſum eſt mare, fundata eſt terra propter quam Sol oritur & occumbit. Aug. Serm. 223. de tempor.

Anima Civitas Dei eſt, de quâ tam gloriosa dicta ſunt, quòd ad imaginem Dei facta eſt. Idem. l. de Spirit. & anima.

Unuſquiſque animam ſuam Diabolo vendit acceptâ, tanquam pretio, dulcedine temporalis voluptatis. Idem. in Epiſt. ad Rom.

O anima! erige te; tanti vales! Idem. in Pſalm. 102.

Si animam negligamus, nec corpus ſalvare poterimus; non enim anima pro corpore, ſed corpus pro animâ factum eſt. S. Chryſoſt. l. de recuperat. lapſi.

Vis ſcire quantum ſit pretium animarum? redempturus eas Unigenitus, non mundum dedit, non hominem, non terram, non mare, ſed ſuum pretioſum Sanguinem: vidiſti magnitudinem pretii. Quando ergo tuam tanti emptam perdideris, quomodo poteris eam deinceps emere? Idem. in Pſalm. 48.

Nihil eſt quod anima poſſit æquiparari, ne univerſus quidem mundus. Itaque ſi immenſas pecunias eroges pauperibus, plus tamen effeceris, ſi unam converteris animam. Idem. Homil. 3. in 1. ad Corinth.

Pecuniam qui amiſit, aliam pro amiſſâ poteſt afferre; ſimiliter qui ædes, qui ſervos, qui cætera hujuſmodi amiſit: animam verò ſi perdas, aliam pro eâ dare nunquam poteris. Idem. homil. 56. in Matth.

Pretioſum depoſitum, quod ſibi Chriſtus Sanguine proprio pretioſius judicavit. Bernard. Serm. 3. de Ttipl. Advent.

In hac anima totus es ô homo; quia ſine hac nihil es, ſed es terra, & in terram reſolveris. Ambroſ. l. 6. exam.

Nobilem vult eſſe vitam tuam, qui tibi commiſit imaginem ſuam. Euſeb. Emiſſen. in homil. 2. de ſymbol.

de cas de vôtre ame, dont le demon lui-même fait tant d'état.

Ame, qui portes la reſſemblance de ton Dieu, pourquoy admirer la hauteur des aſtres, & les abîmes de la mer? Admire plûtôt la capacité de ton eſprit, & la profondeur de ton cœur: ſi tu es capable d'admirer quelque choſe, ce doit être là l'objet de ton admiration.

Le ſalut de la créature eſt le gain du Créateur, qui la regarde comme ſa conquête.

L'ame eſt la plus chere poſſeſſion de Dieu, en faveur de laquelle il a créé le Ciel, étendu la mer, & pour laquelle le Soleil fait ſa courſe journaliére.

L'ame eſt cette Cité de Dieu, dont on a dit tant de merveilles, ainſi que parle le Prophete; parce qu'elle eſt faite à l'image de Dieu.

Par un péché mortel, on vend ſon ame au Demon; & on la lui livre pour être le prix d'un petit plaiſir de peu de durée.

Ame Chrétienne! prends de nobles ſentimens de toy-même; tu vaux plus que tu ne penſes!

Si nous négligeons & abandonnons nôtre ame, nous ne pouvons enſuite ſauver nôtre corps: car l'ame n'eſt point faite pour le corps, mais le corps eſt fait pour l'ame.

Voulez-vous ſçavoir ce que valent nos ames? Le Fils unique de Dieu voulant les racheter, a donné pour cela, non un monde entier, ni la terre, ni la mer avec tous les tréſors qu'elles renferment, mais ſon précieux Sang: d'où vous pouvez juger de la grandeur du prix qu'il a donné. Si donc vous venez à perdre la vôtre apres qu'elle a tant coûté, de quel prix la pouvez vous racheter?

Rien ne peut être comparé à nôtre ame, non pas même le monde entier. C'eſt pourquoy vous ferez davantage pour Dieu, en convertiſſant une ame, qu'en donnant par aumône une groſſe ſomme d'argent.

Celui qui a perdu ſon argent, ſa maiſon, ſes héritages, en peut recouvrer d'autres; & quand il auroit perdu tout ce qu'il poſſede, il peut encore acquerir d'autres biens de même nature. Mais ſi vous venez à perdre vôtre ame, vous ne pouvez pas en rendre une autre.

L'ame eſt un précieux dépôt que Dieu nous a confié, & qu'il a plus eſtimé que ſon propre Sang.

C'eſt vôtre ame, qui fait proprement que vous êtes homme; car ſans cela, vous n'etes que terre, & vous retournerez en terre.

Dieu vous ayant donné une reſſemblance de nature avec lui, veut que vous en acquerriez une autre de mœurs, & que vôtre vie ſoit noble & toute ſainte.

Quam

Quàm pretioſus ſis, ſi factori fortè non credis, interroga redemptorem. Idem. Ibidem.

Pour ſçavoir combien vôtre ame eſt chere & précieuſe à Dieu, ſi vous n'en croyez pas celui qui l'a créée, interrogez celui qui l'a rachetée.

Tam copioſo munere redemptio agitur, ut homo Deum valere videatur. Idem. homil. 6.

Le rachat de nos ames s'eſt fait à ſi grands frais, qu'on diroit que l'homme ait valu Dieu; puiſqu'ils ont été mis à même prix.

Tranſiiſſe ipſum vides in pretium meum. Idem. homil. 6. de Paſch.

Dieu même a été employé pour racheter nôtre ame.

In trutinâ Crucis, non aurum, vel argentum, ſed ſemetipſum paſſus eſt author ſalutis appendi; ut homini, natura ſua dignitatem, vel ipſa oſtenderet pretii magnitudo. Idem. de Symbol.

Dieu s'eſt ſervi de la balance de la Croix pour peſer le prix de nôtre ame: il n'a pas mis d'un côté de l'or ni de l'argent; mais il s'y eſt mis lui-même, pour donner à l'homme une haute idée de ce qu'il vaut, par la grandeur du prix dont il l'a payée.

Ergone majus erit ſuſcitare carnem iterum morituram, quàm animam æternùm victuram? Ergo ne majus erit carnem revocare ad gaudia mundi, quam anima reſtituere gaudia Cœli! O qualis dos! quanta dignitas! talem gratiam à Deo accipere! Richard. à Sancto Vict. l. Benjam. min. c. 44.

Eſt-ce donc quelque choſe de plus ſurprenant de rendre la vie à une chair qui doit mourir une ſeconde fois, que de reſſuſciter une ame qui doit vivre éternellement? Eſt il plus étonnant de rappeler une chair morte aux joyes de ce monde, que de rendre à une ame les joyes du Ciel qu'elle avoit perduës? Quel droit, quelle prérogative d'avoir reçû de Dieu un tel bienfait!

Opinio immortalitatis anima fundamentum religionis & honeſtatis; quam quis non credit, tollit ſpem alterius vitæ, & nihil reſtat niſi proſtitutio virtutum. Guill. Pariſ. l. de immort. anim.

La créance de l'immortalité de l'Ame eſt le fondement de toute nôtre Religion, de toute l'honnêteté, de toute la probité; & celui qui ne croit pas cette vérité, ôte toute eſpérance d'une autre vie; & il ne reſte plus rien qu'une corruption générale de mœurs, & un renoncement à toutes les vertus.

Cum optimus quiſque poſteritati ſerviat; eſſe aliquid veriſimile eſt, cujus is poſt mortem ſenſum ſit habiturus. Cicero. Tuſcul. quæſt. l. 1.

Comme tout homme de bien agit en vûë de l'avenir & de la poſtérité, il eſt plus que vraiſemblable qu'il reſte quelque choſe après la mort, dont celui qui meurt ſera l'expérience.

Præſtantes viri nunquam tanta conati eſſent, quæ ad poſteritatis memoriam pertinerent, ni animo vidiſſent, poſteritatem ad ſe pertinere poſſe. Idem. in Cat. maj.

Les grands hommes n'euſſent jamais entrepris de ſi grandes choſes, pour laiſſer leur nom à la poſterité, s'ils n'euſſent prévû que le ſentiment que la poſtérité auroit d'eux, les regardoit comme un bien qui leur étoit propre.

Animorum nulla in terris origo inveniri poteſt; nihil enim mixtum atque concretum; aut quod ex terra natum, atque fictum eſſe videatur: nec invenietur unquam unde venire poſſint niſi à Deo. Idem. l. 1. Tuſcul. quæſt.

Il ne faut point chercher ſur la terre l'origine de nos ames; car il n'y a rien de terreſtre qui entre dans leur compoſition, & on ne peut s'imaginer qu'elles viennent d'ailleurs que de Dieu ſeul.

Mihi quidem nunquam perſuaderi potuit, animos, dum in corporibus eſſent, vivere; cum exiiſſent emori. Idem. l. de Senect.

Jamais je n'ai pû être perſuadé que nos eſprits, étant vivans tandis qu'ils demeurent dans leurs corps, ceſſaſſent d'être après qu'ils en ſont ſéparez.

Hoc habet argumentum divinitatis ſuæ, quod eam divina delectant. Senec. l. 1. natural. quæſt.

Preuve évidente que nôtre ame a quelque choſe de divin; c'eſt qu'elle ſe plaît aux choſes divines, à y penſer, & à en entendre parler.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce que l'on peut tirer de la Théologie par raport à ce ſujet.

Définition de l'ame & ſa fin.

SAint Auguſtin définit l'Ame, une ſubſtance créée, inviſible, ſpirituelle, & immortelle, qui porte en ſoi l'image de ſon Créateur. D'où il conclut, qu'après avoir vécu dans le tems qui a des bornes preſcrites, elle doit enfin, par le privilege de ſa nature même, vivre dans l'éternité qui n'en a point. Car puiſque Dieu eſt l'Autheur de nos ames, & qu'il les a créées à ſon image, il eſt raiſonnable qu'elles retournent enfin à lui; de maniére qu'étant la cauſe efficiente de l'homme, nul autre que lui ne peut être l'objet de ſon bonheur : d'où il s'enſuit, ſelon le même Saint, qu'elles ne ſçauroient avoir de repos qu'elles ne ſoient retournées à lui.

Sa dignité, & ſon excellence.

Sa dignité doit être conſidérée, par rapport ou à ſon origine, ou à ſa nature, ou à ſa fin, ou enfin au prix, qui a été payé pour la racheter. Ce ſont les quatre choſes qui l'élevent non-ſeulement au-deſſus de celles de tous les autres animaux; mais encore au-deſſus de toutes les pures créatures; & qui font que Dieu la conſidere lui-même comme le plus noble de ſes ouvrages. Car c'eſt pour elle qu'il a créé le ciel & la terre, & ſur laquelle il a imprimé les plus nobles caracteres de ſa reſſemblance. De ſorte que cette ame s'étant perduë par le peché, il eſt venu lui-même au monde, a donné ſa vie, & verſé tout ſon ſang pour la racheter. Ce qui nous oblige à l'eſtimer nous-mêmes, & à ne la pas avilir, & dégrader par le péché, qui en efface les plus beaux traits, & la précipite enſuite dans un ſouverain malheur.

Sa ſpiritualité.

Le prémier caractere de la Divinité que nous portons en nôtre ame, & qui eſt le fondement & le principe de ſon intelligence, & de ſon immortalité, c'eſt qu'elle eſt ſpirituelle; c'eſt-à-dire, indépendante de la matiére à laquelle elle eſt unie, & qui n'a rien contribué à ſa production; cette ame étant infiniment élevée au-deſſus du corps & d'un ordre ſuperieur à toutes les choſes ſenſibles. J'avouë qu'il eſt difficile de reconnoître en nous-mêmes cette élevation de nôtre eſprit, parceque nôtre ame eſt attachée au corps, & ne connoît ordinairement que par ſes organes; & parcequ'elle fait ſes opérations au dehors, & a par-là quelque choſe de commun avec les bêtes. C'eſt ce qui fait douter les eſprits groſſiers, & les libertins, de la dignité de nôtre ame : mais ils peuvent être facilement convaincus, & par l'excellence des opérations de l'eſprit, qui nous la découvrent entiérement, & par les inſtincts ſecrets & les ſentimens intérieurs que nous expérimentons au-dedans de nous-mêmes, qui nous en font non-ſeulement connoître, mais encore ſentir la ſpiritualité.

De plus, s'il eſt vrai que nôtre entendement ait des actions indépendantes du corps, il eſt vrai auſſi de dire qu'il en a de ſpirituelles, & conſéquemment, que lui-même doit être ſpirituel : puiſque toute action eſt proportionnée à ſon principe, & ne peut s'élever au-deſſus de ſa nature; ſelon la maxime de tous les Philoſophes, que l'operation ſuit l'être. Or il eſt certain que nôtre entendement a des actions indépendantes du corps, & ſpirituelles; puiſqu'il connoît

un Dieu, & la nature des Anges, qui ſont des objets tout-à-fait ſpirituels, & qui ne peuvent être conçûs que par une action ſpirituelle.

Le deuxiéme caractere de l'image de Dieu, que ſa main toute-puiſſante a gravée dans nôtre ame, eſt la liberté. Et c'eſt par ce moyen que nous pouvons concilier deux opinions différentes des Théologiens, touchant l'image de Dieu dans notre ame. Les uns diſent qu'elle conſiſte dans le domaine & dans l'empire que nous avons ſur tout le monde : les autres la mettent dans l'intelligence, & dans la raiſon dont cette même ame eſt douée. Mais rien n'empêche d'accorder l'une & l'autre opinion, en diſant, que c'eſt par la raiſon & par la liberté, que l'homme participe au domaine de Dieu, & qu'il a reçû une eſpece d'empire & de ſouveraineté ſur tous les objets du monde : car, par exemple, quand nous ſentons des mouvemens, & des inclinations pour les choſes ſenſuelles, qui nous incitent à les ſuivre, nous pouvons conſentir à la paſſion, ou réſiſter à ſa violence. Or je demande d'où vient cette indifférence ? Nous pouvons répondre avec aſſûrance, qu'elle vient de la liberté que l'ame a reçûë de Dieu, & de cette indépendance & cette noble élevation, qui la diſtingue de la matiére laquelle de ſa nature eſt déterminée.

De la liberté de nôtre ame.

Le troiſieme, & le dernier caractere de l'image de Dieu dans l'ame, eſt l'immortalité, qui, comme dit ſaint Chryſoſtome, eſt le fondement de toute nôtre Religion ; parceque toutes les promeſſes, les Propheties, & toutes les menaces de l'Evangile, regardent cette éternité, ſans laquelle nôtre créance eſt vaine ; puiſque ſi notre ame n'étoit pas immortelle, tout cela ſeroit ſans effet, & de pures illuſions. C'eſt pourquoi, Dieu a allumé tant de flambeaux au-dedans & au-dehors de nous-mêmes, pour nous convaincre de cette vérité : toutes les lumiéres de la foi & de la raiſon conſpirent à l'établir. On en peut voir les preuves plus étendues dans les Théologiens, & dans les Autheurs que nous avons citez qui en ont fait des livres & des traitez exprès : en voici quelques-unes des moins abſtraites & des plus morales.

Son immortalité.

Tous ceux qui combattent l'immortalité de l'ame, fondent leur erreur là-deſſus, ſur une autre erreur qui leur fait croire que l'ame eſt matérielle. Mais comme on prouve invinciblement par ſes opérations, qu'elle eſt ſpirituelle, on prouve conſéquemment qu'elle eſt immortelle. Tous les Philoſophes demeurent d'accord de cette conſéquence, qu'on ne peut nier, vû que tout ce qui périt perd ſon être, ou par ſon contraire, ou par le defaut de la cauſe qui le conſerve, ou par la corruption de ſon ſujet. Or une ſubſtance ſpirituelle ne peut périr par aucune de ces trois façons. Elle ne peut périr par la prémiere ; car une ſubſtance ſpirituelle, ne peut avoir de contraire qui la détruiſe : toutes les qualitez qui ſont reconnuës pour contraires, étant matérielles : l'ame donc qui eſt toute ſpirituelle, n'a rien en ſa nature qui redoute leur action. Elle ne peut périr non plus par la ſeconde maniére ; parceque Dieu étant le Créateur des eſprits, en eſt auſſi le conſervateur, qui ne peut leur manquer que par ſa volonté abſoluë ; auquel cas toutes choſes créées peuvent être aneanties. Elle ne peut enfin être détruite par la troiſiéme façon, parcequ'il s'agit encore une fois d'une ſubſtance ſpirituelle, & qu'il n'y a que les accidens attachez à des ſujets périſſables, qui ceſſent d'être, par la deſtruction de leur ſujet.

La plus forte preuve de l'immortalité de nos ames, eſt priſe de leur ſpiritualité.

S. Thomas, l. 1. contra Gent. c. 76.

Il n'y a perſonne qui ne ſçache que les facultez matérielles ne connoiſſent

Preuve de la

Spiritualité de l'ame, dont l'immortalité eſt une conſéquence.

que les objets ſinguliers. Par exemple, la vûë ne voit que la couleur particuliére qui eſt dans un ſujet, le goût ne ſent que la ſaveur qui eſt en telle & telle viande, l'oreille n'entend qu'un certain ſon qui lui eſt porté. Ce qui ſe trouve auſſi en toutes les autres puiſſances matérielles, qui n'agiſſent jamais ſur des objets univerſels. Or l'entendement conçoit les choſes univerſelles, & définit en général ce que les ſens ne connoiſſent qu'en particulier; ce qui paroit par les ſciences, qui n'ont point d'autre objet que ce qui eſt univerſel. Ainſi la force de la raiſon nous oblige de conclure que l'entendement n'eſt pas une puiſſance materielle. Outre qu'il connoît non-ſeulement l'objet de ſa connoiſſance, mais ſa connoiſſance même, ſur laquelle il réfléchit à l'infini; au lieu qu'une puiſſance matérielle ne peut connoître ſon action: par exemple, l'œil ne voit pas l'actionpar laquelle il voit, mais ſeulement l'objet.

Preuves morales, mais fortes de cette immortalité.

Les choſes qui ont été tenuës pour véritables & pour conſtantes dans tous les ſiécles, & par les eſprits les plus ſages & les plus ſenſez, doivent paſſer pour des véritez inconteſtables. C'eſt ce qu'enſeigne le Philoſophe en termes exprès, au commencement de ſes Morales: car l'erreur, qui ne procede que de l'ignorance de quelques-uns, ne ſe trouve jamais en ce qui eſt univerſellement cru par les plus ſages & les plus ſolides eſprits. Or pour raiſonner ſur ce principe, l'immortalité de l'ame doit paſſer pour conſtante; puiſqu'elle a été reconnuë dans tous les ſiécles, & par toutes les nations de la terre, quoiqu'éloignées de climats, ſéparées de commerce, ſi différentes de religion, d'opinions, de ſentimens, & de coûtumes ſi contraires. Hé! d'où viendroit ce ſentiment ſi ancien, ſi uniforme & ſi univerſel, ſinon de l'Auteur de la nature, qui l'a imprimée dans le fond de nôtre être? Que s'il s'eſt trouvé quelques perſonnes qui ayent combattu cette opinion; outre qu'ils ont été en petit nombre, de peu de réputation, & réfutez par tous les autres, même dans les ténébres du paganiſme; on a remarqué que le déſordre & le déréglement de leur vie leur inſpiroit ce ſentiment, pour divertir la penſée & l'appréhenſion des châtimens dûs à leurs crimes: *Malunt enim penitus extingui, quàm ad ſupplicia reſervari.* Comme a dit Minutius Felix.

Les conſéquences & les ſuites de l'opinion contraire.

Si l'homme n'avoit point d'autre vie que celle qu'il paſſe en ce monde, les méchans qui ſe plongent dans les voluptez criminelles auroient un grand avantage ſur les bons; & tous ſeroient bien fondez à établir leur ſouveraine félicité en la jouiſſance des douceurs du ſiécle, & à faire paſſer les vices pour vertus; puiſque cette vie étant leur derniére fin, tout ce qui pourroit la prolonger, devroit avec raiſon leur tenir lieu de vertu. Cette raiſon morale a tant de force, qu'elle donne lieu à ſaint Chryſoſtome de dire, que nier l'immortalité de l'ame, & nier l'exiſtence d'un Dieu, c'eſt la même choſe; parceque ce ſeroit mettre de l'injuſtice en Dieu, qui laiſſeroit les bons ſans recompenſe, pour s'être privez des plaiſirs de cette vie, & les méchans ſans punition, pour s'être ſoüillez de toutes ſortes de crimes. Or mettre de l'injuſtice dans la Divinité, c'eſt la détruire.

Preuve de l'immortalité de l'ame, priſe de l'étenduë de ſes

S'il eſt vrai qu'il n'y a rien au monde qui n'aſpire & qui ne tende à une derniére fin, qui eſt ſon bien & ſon repos, & qui ne la puiſſe acquerir, comme l'exemple du feu, qui tend en haut, & de la pierre qui deſcend en bas, le juſtifient; l'ame ne doit-elle pas auſſi aſpirer à un bien, qui ſoit capable de la

contenter, & de la rendre heureuſe ? Or la lumiere naturelle nous apprend, qu'un bien pour produire cet effet, doit avoir deux conditions. La prémiere, qu'il contienne tous les biens que l'ame peut déſirer ; & la ſeconde, qu'il les poſſede ſûrement ſans être ſujet à les perdre. Or entre tous les biens créés, il n'y en a point qui ait ces deux conditions, puiſqu'aucun ne poſſede la perfection des autres, ni même éternellement celles qui lui ſont propres & particuliéres, & par conſéquent le repos & la félicité de l'ame ne peut dépendre de la poſſeſſion d'aucun bien créé. Il faut donc avoir recours à un bien incréé, qui eſt Dieu ſeul. Mais parcequ'on ne le peut pas poſſéder en cette vie, de la maniére qu'il faut pour être heureux, il faut de néceſſité que l'ame trouve ce bonheur dans une autre vie, où elle poſſede Dieu parfaitement, qui eſt ſon ſouverain bien ; & qu'elle le poſſede éternellement ; ce qui ne peut être, ſi nôtre ame n'eſt immortelle.

déſirs, & de ſa fin, qui ne peut être que Dieu.

De plus, nous voyons que la nature a inſpiré à tous les hommes un déſir de l'immortalité : d'où vient qu'il n'y a point d'homme qui naturellement n'appréhende la mort, & qui ne ſouhaite toûjours vivre. L'ame ſent ce déſir violent, & ne pouvant toûjours demeurer ſur la terre, tâche du moins de vivre dans la mémoire des hommes, & de s'éterniſer ſi elle peut : les uns prétendent le faire par leurs belles actions, les autres par leur ſcience, & par des ouvrages d'eſprit. De là vient que l'ambitieux veut toûjours s'élever plus haut, l'avare amaſſer des tréſors pour l'avenir. Peu de perſonnes s'apperçoivent de la cauſe de ces mouvemens, qui n'eſt autre que ce déſir violent qui porte nôtre ame à vouloir être par tout, & en tout tems ; & qui marque par cette activité & ces recherches inquiettes, qu'elle ne doit point finir avec le tems, & qu'elle tend à une fin qui n'ait point de fin, comme parle ſaint Auguſtin. Ce déſir, donc ſi violent & ſi univerſel, ne peut être en vain, non plus que l'inſtinct que l'Auteur de la nature a donné à tous les animaux, & l'inclination qu'il a imprimée à tous les êtres de tendre à leur fin.

L'ame a un déſir naturel de l'immortalité.

Il y a bien d'autres raiſons & d'autres preuves de l'immortalité de nôtre ame, ſoit phyſiques, ſoit morales, que les Théologiens traitent plus au long, comme ils répondent aux inſtances que les libertins peuvent faire & aux raiſonnemens qu'ils peuvent oppoſer. Et quoique chacune n'ait pas toute l'évidence de la Métaphyſique, ou des démonſtrations de la Mathematique, toutes enſemble ſont ſi fortes, qu'elles ont été capables de convaincre les Payens mémes, & d'obliger à ſe rendre, tout eſprit qui ne ſera point obſcurci par une ignorance groſſiére, ou par une aveugle opiniâtreté. Et pour ce qui regarde les Chrétiens, outre les paſſages de l'Ecriture que nous avons rapportez, il n'y en a point qui ne doive ſçavoir que c'eſt un article de foi, & de nôtre ſymbole ; & que cette vérité a été définie par l'Egliſe univerſelle, au ſixiéme Concile général, & confirmée depuis par le Concile de Latran : de maniére que d'en douter, c'eſt renoncer en même-tems à la qualité d'homme raiſonnable & à celle de Chrétien.

L'immortalité de l'ame eſt un article de nôtre foi.

Il faut ſçavoir que dans la doctrine de ſaint Paul, il y a en chacun de nous comme deux hommes, l'homme intérieur, & l'homme extérieur ; & ce ſont le corps & l'ame. Ainſi, comme ils cauſent en nous deux ſortes de vie, nous ſommes ſujets à deux ſortes de morts. Nous avons la vie corporelle, qui nous

De l'ame conſidérée dans ſon être ſurnatu-rel.

eſt commune avec les bêtes : nous avons la vie de l'ame qui nous rend ſemblables aux Anges. Celle-cy eſt une vie ſpirituelle, pure, ſainte, dégagée de tout ce qui eſt terreſtre, & charnel. Le principe de la vie du corps, c'eſt l'ame; le principe de la vie de l'ame, c'eſt Dieu, qui habitant dans l'ame par la grace, la fait vivre d'une vie ſurnaturelle & divine, comme l'ame fait vivre le corps d'une vie naturelle. Et de même que le corps eſt mort depuis que l'ame en eſt ſéparée; ainſi l'ame meurt du moment que Dieu l'abandonne & ſe ſépare d'elle. Or comme l'ame eſt incomparablement plus noble que le corps, & Dieu infiniment élevé au-deſſus de l'ame; lorſque Dieu abandonne une ame & s'en ſépare, cette mort de l'ame cauſée par l'eloignement de Dieu, eſt ſans doute plus funeſte & plus déplorable que celle du corps, qui arrive lorſque l'ame s'en ſépare.

Le péché ôte la vie de l'ame.

S'il y a quelque choſe au monde qui nous doive faire déteſter le péché, comme le plus grand de tous les maux, c'eſt particulierement qu'il donne la mort à nôtre ame, en nous ôtant la vie de la grace, & qu'il nous fait perdre Dieu, qui eſt le ſouverain bien, & le ſeul capable de nous rendre a jamais heureux; qu'enſuite il nous dépouille de tous les mérites que nous pouvions avoir acquis durant nôtre vie, par l'exercice des vertus : ce qu'il a de commun avec la mort corporelle, qui prive l'homme de tous ſes biens, & de toutes ſes richeſſes.

L'ame eſt immortelle, ſelon ſon être naturel, & non pas ſelon l'être ſurnaturel, qui eſt la grace.

Il faut remarquer que dans les principes de la Religion Chrétienne, nôtre ame a deux êtres, l'un naturel & l'autre ſurnaturel; & que ſelon ſon être ſurnaturel elle n'eſt pas immortelle, comme dit ſaint Jerôme, parcequ'elle peut perdre la grace, qui eſt ſa vie ſurnaturelle : mais elle eſt immortelle ſelon ſon être naturel, par l'état de ſa nature, & par l'incorruption de ſa ſubſtance. Il n'y a aucun principe en elle & hors d'elle qui ſoit capable de la détruire; il n'y a que Dieu qui puiſſe l'anéantir. Elle n'a point en elle de principe de corruption; ſon eſſence eſt une forme ſimple; & il n'y a point de cauſe extérieure qui la puiſſe détruire, parcequ'elle eſt ſpirituelle, & que les choſes matérielles ne peuvent agir contre les ſpirituelles : & comme ſes proprietez ſont d'être ſimple, indiviſible & incorruptible, on ne peut douter qu'elle ne ſoit immortelle.

L'ame a naturellement un déſir de l'immortalité.

Ce qui fait voir que l'ame n'eſt point ſujette aux loix de la nature, c'eſt qu'elle a naturellement un déſir de l'immortalité. D'où vient que les hommes bâtiſſent de magnifiques Palais, font des actions héroïques dans les armées, laiſſent à la poſterité tant de livres excellens, font mettre de pompeux épitaphes ſur leurs tombeaux, pour ſe rendre immortels dans l'eſtime des hommes. Or ce déſir naturel ne peut être en vain : les hommes ne peuvent porter leurs eſprits dans l'éternité, ils n'en peuvent former la penſée, ſi leurs ames ne ſont capables de la poſſéder. Elles ſont donc immortelles, & Dieu l'a voulu pour faire éternellement éclater ſa magnificence & ſa juſtice; ſa magnificence, dans les recompenſes de ſa gloire; & les rigueurs de ſa juſtice, dans la punition des crimes.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres Spirituels, & des Prédicateurs modernes.

SAint Gregoire de Nyſſe dit, que comme les yeux qui voient tous les autres objets, ne peuvent ſe voir eux-mêmes, que dans la glace d'un miroir; ainſi l'ame qui connoît tout, ne ſe connoît jamais elle-même que dans le miroir des Ecritures, qui parlent de ſa création. C'eſt-là où elle apprend qu'elle a été faite de la main de Dieu, qui a animé le corps humain de ſon ſouffle; c'eſt-là, où elle voit que Dieu, qui dans la création des autres ouvrages de l'univers uſe de commandement, fait l'homme par voïe de délibération & de conſeil: mais c'eſt auſſi par ce moyen, qu'elle voit l'image de Dieu gravée dans ſoi-même, & qu'elle reconnoît qu'elle eſt conſacrée par les caracteres de ſa grandeur: *Faciamus hominem ad imaginem noſtram. Monſieur Biroat.*

De l'excellence de l'ame, & comme elle ne ſçauroit connoître elle-même ſa propre grandeur.

Geneſ. 1.

Eſt-il poſſible, dit ſaint Bernard, qu'une ame, qui a tant de connoiſſance des choſes du monde, puiſſe ignorer comment, & pourquoi elle a été faite? Ou ſi elle en a la connoiſſance, ſçachant qu'elle eſt faite à l'image de ſon Dieu, & deſtinée pour le poſſéder éternellement, pourra-t'elle ſe priver d'un tel avantage, pour ſuivre la corruption de la chair? De-plus, ſi le ſang d'un Dieu eſt le prix de nôtre rédemption, & ſi la raiſon veut, que nous eſtimions la choſe qui eſt rachetée par la valeur de ſon ſang, pouvons-nous mépriſer le ſalut de nos ames, ſans mépriſer le propre Sang du Fils de Dieu, ſçachant qu'il a voulu mourir pour la faire vivre? Serions-nous aſſez barbares nous-mêmes, pour ne pas conduire nos ames, enſorte qu'elles puiſſent conſerver la vie, qui leur a été acquiſe par une ſi précieuſe mort? *Monſieur de Richelieu, l. de la Perfection du Chrétien, chapitre prémier.*

L'eſtime & le ſoin que nous devons avoir de nos ames.

S'il eſt vrai que comme l'ame eſt la vie du corps, ainſi Dieu eſt celle de nos ames, pourra-t'elle vouloir ſe ſéparer de celui qui eſt non-ſeulement ſa vie, mais le bonheur de ſa vie? Principalement ſi elle conſidere qu'elle ne ſçauroit ſe laiſſer aller au péché, ſans commettre un meurtre plus cruel, que celui qui ſépare les ames de leurs corps; meurtre qui donne lieu à ſaint Bernard de s'écrier: pouvez-vous bien vous vanter d'avoir quelque ſentiment de charité chrétienne, ſi pleurant, & vous attendriſſant ſur un corps dont l'ame s'eſt retirée, vous ne pleurez pas une ame qui s'eſt ſéparée de Dieu. Si nous ne pouvons voir ſans larmes la mort d'un de nos amis, auquel nos pleurs ſont inutiles; pourrons-nous ſouffrir d'un œil ſec, celle de nôtre ame? Pleurons-nous les morts que nous ne pouvons reſſuſciter, ſans pleurer la mort de nos ames, à qui nous pouvons rendre la vie, par les larmes de la pénitence? *Le même.*

De la mort de l'ame par le péché.

Quelle doit être la dignité de nos ames, puiſqu'elles portent l'image de Dieu, de ſa ſpiritualité, de ſon intelligence, de ſon immortalité? L'eſtime que nous en devons faire ne doit pas être ſimplement de ſpéculation; mais encore de pratique, qui nous oblige à traiter nôtre ame conformément à ſa

La dignité de nos ames nous oblige à bien vivre.

dignité, & de nous dire à nous-mêmes ce que le Fils de Dieu disoit aux Juifs: *Cujus est imago hæc ?* Ah mon ame ! dit-moi, quelle est cette image que tu portes ? Puisqu'elle est de Dieu, rend lui la gloire que tu lui dois : *Nobilem vult esse vitam tuam qui tibi commisit imaginem suam :* Il veut que tu menes une vie noble, divine, digne de Dieu, puisqu'il t'a donné cette image, pour en prendre soin, pour la lui conserver. *Monsieur Bireat, 2. Sermon pour le prémier Jeudy de Carême.*

L'estime que Dieu en a fait.

Il faut bien que Dieu ait jugé cette ame bien précieuse en elle-même, ou bien importante pour sa gloire ; puisqu'il a pris tant de peine pour la laver de ses péchez. Comme si je voyois un peintre donner tout son bien pour avoir un tableau qu'il auroit fait, quoiqu'il fût couvert de bouë, & à demi effacé ; je conclurois de ce qu'il feroit, qu'il juge cet ouvrage bien excellent, & qu'il découvre quelque chose de grand à travers ces ombres, puisqu'il l'achette si cher. Ainsi quand je vois ce grand Dieu, qui va retirer une ame, jusques dans la bouë, & dans l'ordure du péché qui a défiguré cette image, & qu'il la cherche avec tant de soin, qu'il souffre tant de peines, tant de travaux, qu'il donne sa vie pour la racheter ; ah ! je dis en moi-même : il faut bien qu'elle soit excellente & précieuse, puisqu'étant à demi effacée, elle mérite tant de soins, & qu'elle est rachetée avec tant de peine ? Je conclus avec saint Bernard : *Mira dignatio Dei quærentis, sed mira dignitas hominis quæsiti !* O que la bonté de Dieu est grande, de rechercher l'homme avec tant de charité ; mais que la dignité des ames est grande, d'être ainsi recherchées ? *Le même.*

Du zele qu'on doit avoir de contribuër au salut des ames.

C'est par ce motif, que les Apôtres ont eu un zele si ardent pour le salut des ames, & qu'ils ont pû dire avec saint Paul : *Ego autem libentissimè impendam, & superimpendar pro animabus vestris.* Je m'emploïe & je me suremploie pour vos ames. Allez Apôtres, allez traverser les mers, allez parcourir les Provinces, sous l'espérance que vous avez que vous sauverez quelque ame. Vous êtes bien recompensez, puisqu'elle porte l'image de Dieu, comme Créateur ; qu'elle participe à ses avantages, comme Redempteur ; & que par cette redemption, il la destine à être éternellement glorieuse dans le Ciel, comme Glorificateur. *Le même.*

2. *ad Cor.* 6. 12.

Quelle est la dignité d'une ame, & l'importance de son salut.

Sçachez de quelle importance est le salut, & connoissez quelle est la dignité d'une ame. Si vous considérez son origine, elle est sortie de la main de Dieu : elle a reçû de lui tout ce qu'elle est : il l'a faite, non pas pour être une foible trace de son pouvoir, comme sont les créatures sans raison ; mais pour être une vive représentation de sa connoissance & de sa sagesse. Si vous considérez sa nature, c'est une substance invisible, spirituelle, immortelle, qui porte en soi l'image de son Créateur, & qui, par le privilege même de son état, après avoir vécu dans le tems qui a des bornes prescrites, doit vivre dans l'éternité qui n'en a point. Si vous regardez sa fin, elle est destinée à glorifier, & à adorer Dieu éternellement. Aussi tout ce qui n'est pas Dieu, peut l'amuser ; mais Dieu seul est capable de la remplir ; & quelque tranquille qu'elle paroisse, elle n'aura jamais de véritable repos qu'elle ne soit rejointe à son principe. Si vous considérez enfin le prix qui a été donné pour sa rançon, vous trouverez qu'elle est le fruit des souffrances de JESUS-CHRIST, le prix de son sang, & comme une créature nouvelle du monde nouveau, dont il est le Créateur & le Rédempteur.

Rédempteur. *Monſieur Flechier, dans la prémiere Exhortation, pour la Bourſe Clericale.*

Nôtre ame eſt l'ouvrage de Dieu ; jugez de l'effet par ſa cauſe. Elle eſt l'image de Dieu ; jugez de ce qu'elle eſt par ce qu'elle repréſente. Elle eſt faite pour aimer Dieu ; jugez de ſa dignité par ſon emploi. Elle eſt le prix du ſang, & de la mort d'un Dieu ; jugez de ce qu'elle vaut par ce qu'elle coute. Rien n'eſt plus noble, & rien pourtant n'eſt plus négligé que les devoirs à l'égard des ames. On les ſéduit par les erreurs, on les empoiſonne par la flaterie, on les bleſſe par les ſcandales ; on les tuë, tantôt par de mauvais conſeils, tantôt par de mauvais exemples ; on les livre à leurs fantaiſies, on les entretient dans leur malice, on les abandonne à leur ignorance : on croit être bien charitable, quand on a pleuré ſur les corps dont l'ame s'eſt retirée ; & on ne pleure pas ſur une ame qui s'eſt ſéparée de Dieu. *Le même.*

Combien peu d'eſtime on fait des ames : on contribuë à leur perte, au lieu de travailler à leur ſalut.

Combien d'ames faméliques & languiſſantes dans la diſette de la parole de Dieu, demandent du pain, & il ne ſe trouve perſonne qui leur en coupe ? Combien d'aveugles, qui ſur les pas d'un conducteur éclairé, auroient marché ſûrement dans les voïës de Dieu, tombent dans le précipice, avec un aveugle qui les conduit ? Combien de brebis errantes & diſperſées, qu'un paſteur ſoigneux & vigilant avec une douceur ſalutaire, ou une diſcrete ſévérité auroit ramenées dans le bercail, loin de tout ſecours, ſont enfin malheureuſement dévorées ? Combien de paralytiques languiſſants, & mourants ſur les bords de la piſcine, faute d'un homme qui les y jette, lorſque l'Ange du Seigneur remuë les conſciences. Une ame racheptée du ſang de JESUS-CHRIST eſt plus précieuſe que mille mondes : quel compte rendrez-vous donc de tant d'ames, qui périſſent, peut-être par vôtre faute ? *Le même.*

Combien elles ſont négligées.

Cherchez tant qu'il vous plaira des raiſons de l'Incarnation du Verbe, elles ſe téduiſent toutes à celle du ſalut de vos ames. Il eſt venu au monde ; pourquoi ? Pour retirer vos ames du péché, & de l'eſclavage du Démon, pour leur découvrir les vrais moyens de leur ſanctification, pour les mettre dans un état où elles perſeverent dans la grace qu'il leur a méritée. O que vous auriez de gloire ſi vous pouviez contribuër quelque choſe au ſalut des ames qu'il eſt venu ſauver ; ſi par vos ſecours ſpirituels & temporels vous les pouviez retirer du peché ! Tous les ſecrets de nôtre Religion ſont grands & admirables, mais je le dirai hardiment, qu'il n'y en a point de plus utile & de plus divin, que de contribuer au ſalut des ames : *Divinorum omnium diviniſſimum*, comme l'appelle ſaint Denis. *Monſieur Joly, dans ſes œuvres mêlées, Sermon de la Dignité de l'Ame.*

Le Verbe éternel s'eſt incarné pour ſauver les ames.

C'eſt une pieuſe réfléxion de ſaint Auguſtin, qui s'étonne comme l'ame, qui connoît tout ce qu'elle n'eſt pas, ne ſçait pas ſouvent ni ce qu'elle eſt, ni ce qu'elle vaut ; & que même elle ſe ſoucie très-peu de le ſçavoir : *Qualis eſt iſta, quæ tam multa cognoſcit ſeipſam neſciens ?* Cette ame voit tout ce qui eſt au dehors d'elle, & elle ne voit pas ce qui eſt en elle ! Il n'y a rien ni dans le Ciel, ni dans la terre, ni au haut de l'empirée, ni au fond des abîmes qu'elle ne veuille découvrir ; & l'aveugle qu'elle eſt, ſe répandant ſur toutes ſortes d'objets, elle s'oublie, & ſe méconnoit elle-même ! *Qualis eſt iſta . . .* Mais quand elle ne connoîtra pas ſa nature, ſçait-elle bien ce qu'elle vaut, & combien grands ſont les avantages de ſa création ? *Le même.*

L'Ame qui connoit tout le reſte, ne ſe connoit pas elle même.

En quoy l'Ame eſt l'image de Dieu ; & ſa dignité.

Qu'eſt-ce que l'ame de l'homme, demande Tertullien ; c'eſt répond-t'il, un ſouffle émané & ſorti du ſein de Dieu, qui ſe termine à la production d'un être ſpirituel, libre & immortel. Dieu eſt ſpirituel dans ſa nature ; mon ame l'eſt de même par privilege, & par l'infuſion de ſon eſprit. Dieu eſt libre dans ſes opérations ; mon ame a de même été créée libre dans les ſiennes. Dieu eſt immortel dans ſa durée, mon ame de même eſt immortelle ; & quoy qu'elle ait commencé dans le temps, à la différence de Dieu qui eſt de toute éternité, elle ſubſiſtera neanmoins, comme Dieu, pendant toute l'éternité. O ſouffle de Dieu que vous êtes puiſſant ! ô ame vivifiée par ce ſouffle Divin, que tu es grande ! *Le même.*

Pourquoy Dieu ſe ſervit de ſon ſouffle, & non pas de ſa voix pour créer l'ame de l'homme.

Pourquoy penſez-vous que Dieu ſe ſervit d'un ſoûpir, & non pas de ſa voix pour former l'homme ? Ce fut, dit ſaint Gregoire, pour marquer l'amour qu'il lui portoit, & l'eſtime qu'il en faiſoit. Il ne la traita pas comme un ouvrage commun ou de rebut : il la regarda comme ſon chef d'œuvre. Il ne la tira pas du néant, comme les autres créatures, par une voix d'empire, mais par un amoureux ſoûpir : *non per vocem juſſionis factus, ſed reſpiratione creatus.* Il s'étoit contenté de porter ſes yeux ſur tout ce qu'il avoit fait, & de leur donner ſon approbation : *vidit cuncta quæ fecerat, & erant valdè bona :* mais il a d'autres égards pour l'ame de l'homme, c'eſt ſon ſouffle, c'eſt ſon ſoûpir, c'eſt l'épanchement de ſes tendreſſes. *Le même.*

Les hommes en un ſens s'eſtiment trop peu, au lieu que Dieu les eſtime tant.

Permettez-moy de m'écrier icy avec ſaint Chryſologue : *Quare tibi tam vilis es, qui tam pretioſus es Deo ?* O homme ! pourquoy t'eſtimes-tu ſi peu, ou plûtôt pourquoy parois-tu à tes yeux ſi vil, & ſi mépriſable, toy qui es ſi cher & ſi précieux à ton Dieu ? *Quare ſic honoratus à Deo, teipſum taliter inhonoras ?* Pourquoy ayant tant reçû d'honneur & d'avantages de Dieu, te déshonores-tu toy-même avec tant d'infamie & d'outrage ? *Quare quæris unde factus ſis, & ad quid factus ſis, non requiris ?* Pourquoy te mets-tu quelquefois tant en peine de ſçavoir de quoy tu as été créé, & que tu te ſoucies ſi peu, pour qui, & à quelle fin tu l'as été ? *Le même Mr. Joli.*

Du prix & de la valeur de nôtre ame.

Que vaut une ame ? Je ne le demande point à cet ambitieux, qui a vendu la ſienne pour une fumée d'honneur ; il ne ſçait pas ce qu'elle vaut ; & il peut bien dire, quand il l'a renduë eſclave d'un maudit point d'honneur, dont il étoit entêté, ce que diſoit ſaint Paul : *ignorans feci :* je ne ſçavois ce que je faiſois. Je ne le demande point non plus à cet avare qui a donné la ſienne pour une piéce d'argent : il a bien montré qu'il étoit aveugle, de donner une choſe d'un prix infini, pour une valeur ſi modique. Pour juger de ſon mérite & de ſon excellence, je ne m'adreſſe pas non plus à ce voluptueux : il y a long-temps que j'ai appris du S. Eſprit, que l'homme animal ne connoît pas ce qui eſt de Dieu, ce qui vient de Dieu, ce qui doit retourner à Dieu : *animalis homo non percipit ea quæ Dei ſunt.* A qui donc m'adreſſerai-je, pour ſçavoir ce que vaut une ame : C'eſt à à vous Sageſſe Incréée, qui nous avez fait connoître ſon prix par vôtre Apôtre : *non corruptibilibus auro vel argento, redempti eſtis, ſed pretioſo ſanguine quaſi agni immaculati.* Oubliez donc ce que vous êtes par les droits de vôtre naiſſance dans le monde ; ce ſouvenir n'eſt capable que de nourrir vôtre orgueil, & d'entretenir vôtre vanité : oubliez ce que vous êtes par vôtre eſprit, & par vôtre induſtrie ; cette penſée ne produit ſouvent qu'une vaine & criminelle

1. ad Cor. 2.

2. Petr. c. 5.

complaiſance pour vous-mêmes : oubliez tous vos talens, ou naturels, ou acquis ; mais ſçachez une ſeule choſe, qui ne doit jamais ſortir de vôtre mémoire, qui eſt que vos ames ont été rachetées, non par des matiéres auſſi viles, & auſſi mépriſables qu'eſt l'or ou l'argent ; mais par un prix auſſi grand, auſſi exceſſif, auſſi ineſtimable, qu'eſt le Sang de JESUS-CHRIST. Apprenez que vos ames au jugement même de ce Sauveur, lui ont paru auſſi cheres que ſon propre Sang ; puiſque c'eſt ce Sang adorable qu'il a répandu pour les racheter. *Le même.*

Du même ſujet.

Un ſeul de vos regards, ô mon Dieu ! un ſeul de vos ſoûpirs, un ſeul de vos pas, un ſeul de vos mouvemens, une ſeule parole de vôtre bouche, pouvoit opérer la rédemption de tous les hommes : cependant vous avez conçu une ſi haute idée de la dignité de nos ames, que vous avez crû ne pas trop donner, en verſant pour leur rachât, juſqu'à la derniére goute de vôtre Sang ; & n'y eût-il qu'une ſeule ame à racheter dans tout le monde, vous n'auriez pas balancé de donner ce prix ſans prix pour la ſauver. *Le même.*

Tous les dons & les graces ſurnaturelles regardent proprement l'Ame.

Ce ſont nos ames, qui ſont proprement capables de la gloire, & créées pour elle. La prédeſtination, la vocation, la juſtification, la glorification ſont directement pour nos ames. Ce ſont-elles que Dieu prédeſtine pour être conformes à l'image de JESUS-CHRIST ſon Fils ; c'eſt dans elles que ſont reçûës les graces actuelles & habituelles ; ce ſont elles qui connoîtront Dieu, qui le verront, qui l'aimeront ; ce ſont elles qui ſoûpirent après lui, qui le cherchent, & qui ne ſeront jamais ſatisfaites, que par leur intime union à cet objet de leur béatitude ; c'eſt à elles, comme à ſes amies que Dieu annonce qu'il doit être leur poſſeſſion, & qu'elles peuvent s'élever juſqu'à lui. *Le même.*

Comme l'Ame s'avilit en devenant l'eſclave de ſon corps, & en s'attachant aux choſes de la terre.

Il en eſt des connoiſſances de l'ame en cette vie, comme du feu ſacré des Iſraëlites durant leur voyage de Babilone. Ces Iſraëlites avant leur départ le cacherent dans un puits, & à leur retour, ils ne trouverent que de la bouë. Dieu a mis en nous la raiſon, comme un feu ſacré, pour nous ſervir à des uſages propres à ſa gloire, & avantageux à nôtre ſalut ; il recherche ce feu, & il ne trouve que de la fange, c'eſt-à-dire des ſentimens terreſtres.. Quelle honte pour cette ame d'être la maîtreſſe abſoluë de tous les corps qui ſont hors d'elle, & d'être l'eſclave du corps particulier auquel elle eſt attachée ! il n'y a point de corps, dont l'ame de l'homme ne devienne la maîtreſſe par la raiſon : elle arrête les corps fluides, elle ſoûleve les plus péſans, elle ſépare les plus ſolides, elle ramollit les plus durs, elle dompte les plus rebelles : mais maîtreſſe de ce qui eſt éloigné d'elle, elle devient l'eſclave malheureuſe de ce qui l'approche de plus près ; elle eſt ſujette à la loy du péché. *Le P. Simon de la Vierge Religieux Carme, ſermon ſur ce ſujet.*

Soin qu'on doit prendre de ſon Ame.

Vous voyez, quand on eſt malade, combien on prend de ſoins, combien on ſe donne de peines ; combien fait-on de dépenſes pour tâcher de guérir le corps : on ne refuſe rien à l'eſpérance qu'on a de recouvrer la ſanté. Pourquoy donc nôtre ame ſera-t'elle négligée ? Ne mérite-t'elle point qu'on lui applique de remede, & qu'on travaille à ſa guériſon ? Et ſi l'on donne tant de ſecours au corps, il n'eſt pas juſte que l'ame demeure comme oubliée & abandonnée, qu'elle vieilliſſe dans ſes maladies, par la négligence qu'on a à ſon égard. Il

n'y a nulle égalité, & nulle proportion entre ces deux parties ; puiſque la chair eſt encline à toutes ſortes de vices, & qu'elle nous rappelle toûjours à la terre comme à ſa prémiere origine : au lieu que l'ame venant du Pere des lumiéres, doit tendre au Ciel par ſa nature. C'eſt cette ame qui met en nous l'image de Dieu, elle eſt le plus précieux don, que nous ayons reçû de ſa puiſſance & de ſa bonté ; c'eſt par elle principalement que nous ſommes un objet de ſon amour, & un ſujet capable de recevoir tous ſes bienfaits & toutes ſes graces. C'eſt conſerver le dépôt que Dieu nous a mis entre les mains, & dont il nous demandera compte, que de conſerver cette ame, & de la tenir dans les bornes & dans les regles qu'elle doit garder. *Tiré de la ſeconde lettre de ſaint Ewcher, traduite en françois.*

Rien ne nous peut dédommager de la perte de nôtre Ame.

Que ſert à l'homme d'acquerir tout le monde, s'il ſouffre la perte de ſon ame ? Il n'y a donc certainement nulle conſidération d'interêt & d'utilité, qui puiſſe jamais ſubſiſter, lorſqu'il s'agit infailliblement de la perte de ſon ame ; tous les gains & tous les avantages du monde ſont moins que rien, quand on ſouffre un dommage qui regarde le ſalut : car comment pourra-t'on recevoir un profit & un gain de quelque maniere que ce ſoit, lorſque l'ame ne ſera plus en état de le ſentir ? La vie préſente ne nous doit point faire oublier la vie de l'éternité ; puiſqu'elle ne nous eſt donnée qu'afin de nous y faire penſer inceſſamment, qu'afin de nous y préparer dans tous les momens de ſon cours, qu'afin de nous la faire mériter, & de nous la faire acquerir. Il ne faut donc pas ſouffrir que cette vie, qui finit d'inſtant en inſtant, s'oppoſe à la vie qui ne finira jamais, & que nous étant un paſſage, elle nous devienne un fâcheux obſtacle. *Dans la même Lettre.*

De l'union étroite qui eſt entre l'Ame & le corps.

Quand la priſon du corps s'uſe, l'ame la répare ; quand elle menace ruïne ; elle l'appuye ; quand le temps, & les maux l'attaquent, elle la défend opiniâtrément ; elle s'y retranche, & n'en ſort jamais, tandis qu'elle y trouve un point habitable. De-là ces agonies violentes, & ces agitations inquiétes, quand elle ſe voit forcée d'en ſortir. Et la raiſon de cela, eſt que le corps & l'ame étant deux parties faites l'une pour l'autre, & pour compoſer l'une avec l'autre un même tout, elles n'ont leur perfection, & n'atteignent leur fin, que quand elles ſont unies. *Le P. d'Orleans, Sermon de l'Aſſomption de Nôtre-Dame.*

Contre les Athées, qui ne croyent point l'immortalité de l'Ame.

Détruire mal à propos la créance de l'immortalité de l'ame, & éteindre par un faux raiſonnement, ou par quelque maligne paſſion, une lumiere ſi générale, & ſi néceſſaire ; il vaudroit mieux jeter ſur la face du ſoleil des ténebres éternelles, il vaudroit mieux empoiſonner toutes les ſources publiques, il vaudroit mieux ſe crever les yeux, en marchant ſur le bord d'un précipice. Introduire cette erreur dans le monde, c'eſt ſapper les fondemens de toute religion, c'eſt couper la racine des vertus, c'eſt arracher un des principes de la ſociété humaine. *Monſieur Silhon, Traité de l'immortalité de l'Ame.*

De la dépendance que l'Ame a du corps.

En voyant cette étroite & inévitable dépendance que l'ame a du corps, & des organes, & la contagion qui monte même juſqu'a la plus haute région, & aux opérations de l'eſprit ; qu'elle s'éveille & ſe dénoüe à meſure que le corps croît, & que le tempérament ſe fortifie ; que le ſommeil aſſoupiſſant les ſens, lie ſa raiſon, & enchaîne en quelque façon cette faculté que nous appellons Divine ; que les fumées du vin, que les vapeurs de l'hypocondre, que l'ar-

deur de la fiévre, qu'une bleſſure à la tête confondent ſon diſcours, & déreglent ſa conduite ; qu'il ſemble que l'âge l'uſe & la mine avec les organes, & qu'elle tombe avec la décadence du corps, & avec la ruine du tempérament : voyant, dis-je, ce ravage, & ayant continuellement ce ſpectacle préſent à ſa vûë, cela fait pencher quelques-uns vers cette créance, que l'ame eſt de la condition des autres formes. Mais d'un autre côté, quand on vient à conſidérer l'empire que la raiſon a ſur le tempérament, & la transformation qu'elle fait des mœurs nonobſtant ſa réſiſtance ; ces hautes & divines penſées, qui élevent l'homme audeſſus des objets des ſens, & au-delà de toute l'étenduë de la nature ; ce déſir d'être heureux qui le tranſporte naturellement, & qui lui fait chercher par tout la félicité, ſans même qu'il penſe en elle ; ce déſir dis-je, que toute la terre ne ſçauroit remplir, ni tout ce qu'il y a au-deſſous du Ciel : il faut néceſſairement préſumer, qu'il y a quelque choſe de divin, & d'immortel, qui eſt d'un ordre ſuperieur au corps & à la matiére. *Le même.*

Des preuves morales de l'immortalité de l'Ame.

La démonſtration morale ſe forme d'un amas de divers motifs, & raiſonnemens, dont chacun conclut bien ce qu'elle prétend, mais non pas avec évidence.. L'entendement prend & aſſemble de tous côtez tout ce qui le peut aider à éclaircir le ſujet qu'il veut connoître ; il appelle à ſon ſecours toutes ſortes de forces, il combat avec toutes ſortes d'armes, & fait joüer pluſieurs machines différentes, pour parvenir à la victoire, & obtenir l'effet qu'il s'eſt propoſé ; il joint une raiſon à l'autre, & fait ſoûtenir la raiſon à l'autorité ; il conſidére l'opinion qu'il veut établir, il peſe les inconveniens de la contraire. Le fort donc & le vray de la démonſtration morale touchant l'immortalité de l'ame, ne conſiſte pas au prémier examen que l'entendement fait des raiſons & des motifs qui concluent cette vérité, ni au prémier eſſai qu'il fait ſéparément de leur force : mais en une réfléxion particuliére qu'il fait ſur toutes ces preuves ramaſſées en un corps, & en un raiſonnement poſtérieur qu'il tire de tout ce gros. En cette ſorte, il n'y a point d'apparence que tant de motifs & d'argumens ſi différens, conſpiraſſent à établir une opinion qui fût fauſſe &c. *Le même Mr. Sillhon.*

Différence de l'Ame de l'Homme, & de celle des bêtes.

Si la ſubſtance des Anges ne tient rien du corps & de la matiére, ni de leur condition, & de leur maniére d'être, qui doutera que la ſubſtance de nôtre ame, & ſa conſtitution intérieure n'en ſoient auſſi bien exemptes, & qu'elles ne ſoient des choſes ſpirituelles, & d'un ordre ſupérieur au corps & à la matiére ? Pour ce qui eſt de la ſubſtance de l'ame des bêtes, comme nous ne voyons pas qu'elle s'éleve en ſes opérations audeſſus de la matiére, qu'il n'y a que les objets des ſens qui la touchent, & qu'elle n'en connoît point d'autres que ceux-là, qui la remuent & qui l'agitent néceſſairement, qu'elle eſt eſclave du tempéramcnt & des organes, & qu'elle va toûjours où ils la pouſſent, & ſuit la pente où ils l'inclinent ; nous préſumons avec juſte raiſon, qu'elle n'eſt que corporelle, & qu'elle ne ſubſiſte pas toute ſeule, & ſéparée de la matiére. *Le même.*

Comme nôtre Ame eſt conſacrée à Dieu, & comme on la prophane.

Les choſes ſacrées n'ont point de prix ; comme on ne les peut prophaner ſans impieté, on ne les peut auſſi vendre ni acheter ſans ſimonie, à moins que d'en donner un prix auſſi conſidérable que Dieu même. Or qu'y a-t'il qui ſoit conſacré à Dieu par autant de titres que nôtre ame ? C'eſt ſon trône, ſon

temple, ſon héritage, & ſon tréſor, où il a mis ſon cœur & ſes délices. Que vaut donc une ame ? Si vous en voulez ſçavoir le juſte prix, voyez ce qu'elle a coûté au Sauveur. Certes il faut bien dire qu'une ame eſt un grand tréſor, & un riche dépôt ; puiſque la Sageſſe éternelle, qui ne ſe peut tromper, l'a jugé plus précieux que ſon propre Sang, dit ſaint Bernard : *pretioſum depoſitum, quod ſibi Chriſtus proprio ſanguine dedicavit. Le P. Noüet, partie 5e. de ſes Méditations.*

L'aveuglement de ceux qui préferent les biens de la terre au ſoin de leur Ame.

Matth. 18.

Adorable Sauveur ! ne permettez pas que nous tombions dans un aveuglement auſſi déplorable qu'eſt celui de préférer les biens du monde à nôtre ame, les fauſſes richeſſes du temps aux véritables tréſors de l'éternité. Ah ! que n'avez-vous pas fait pour ſauver nôtre ame, cette ame qui vous a tant coûté, cette ame pour laquelle vous avez répandu tout vôtre Sang ? quel malheur donc, ou plûtôt quelle fureur ſi nous la perdons, pour ſi peu de choſe ? Car helas ! qu'y a-t'il dans le monde qui la vale, ou qui puiſſe être donné pour elle en échange ? *Quam dabit homo commutationem pro anima ſuâ ?* dit le Fils de Dieu lui-même. Eſtimons-la par conſéquent plus que toute autre choſe, abandonnons tout le reſte pour la ſauver, & pour lui procurer les véritables & ſolides richeſſes. *Pris des Eſſais de ſermons de l'Abbé de Breteville.*

L'alliance admirable de l'Ame avec le corps.

Vous trouvez étrange que l'Ame ſurvive après le corps : ſoyez ſurpris plûtôt de la voir liée avec un ſujet ſi différent de ſon excellence. C'eſt l'union de l'ame avec le corps, & non pas ſa ſéparation que vous devez admirer. Comprenez ſi vous pouvez cette alliance d'une choſe étenduë, qui occupe un lieu, qui a des bornes qui la contiennent, qui n'agit que dans le préſent ſur les autres ſujets, & ſur ce qui eſt proche ; cette alliance, dis-je, avec une choſe qui n'a ni figure, ni étenduë, ni couleur, ni fluidité, ni ſolidité, qui eſt par tout en quelque ſens, ſans avoir de parties qui occupent de lieu, qui agit ſur le paſſé, l'avenir, ſur ſoi-même, & ſur ſa maniére d'agir, par une merveille qui nous perſuadera malgré nous, ſa ſpiritualité. *Tiré d'un Traité de la Religion.*

Nous n'eſtimons pas nôtre Ame, autant que Dieu & le Demon l'eſtiment.

Matth. 26.

Oſerois-je vous demander (mon cher Auditeur) ſi vous entrez dans les ſentimens d'un Dieu ſur le prix de vôtre ame ? l'eſtimez-vous autant qu'il l'eſtime ? Si cela étoit, vous hazarderiez-vous tous les jours à la perdre pour ſi peu de choſe ? diriez-vous au Demon comme Judas : *quid vultis mihi dare, & ego vobis eam tradam ?* que me voulez-vous donner, & je vous la livrerai ? ce plaiſir, cet honneur, cet interêt, donnez-le moy ; & mon ame eſt à vous. Si vous n'eſtimez pas vôtre ame autant que Dieu l'eſtime, eſtimez-la du moins autant que l'eſtime le Demon. Pourquoy la conſidérez-vous ſi peu, pendant qu'il la regarde comme quelque choſe de précieux ? Il fait tout, il donne tout, il promet tout, & n'épargne rien pour l'avoir : & vous, vous ne voulez rien faire, rien ſouffrir, rien donner pour la ſauver ! Avez-vous moins d'interêt au ſalut de vôtre ame, que le Demon n'en a à ſa perte ? *Le P. Nepveu, Tom.* 4. *de ſes Réflexions.*

Nous défigurons l'image de Dieu par le péché.

Geneſ. 1. *Pſalm.* 48.

On ſçait aſſez que l'ame eſt l'image de Dieu, qu'elle en porte les traits, & que lui-même lui a imprimé les caracteres de ſa Divinité : *creavit Deus hominem ad imaginem ſuam.* Mais le malheur eſt, que l'homme a tellement défiguré cette image par le péché, qu'elle ne reſſemble preſque plus à Dieu, mais plûtôt aux bêtes brutes : *comparatus eſt jumentis inſipientibus, & ſimilis factus*

eſt illis. Ah ! mes Freres, quelle différence de l'ame ſortie des mains de ſon Créateur, & de cette même ame renfermée dans le corps, comme dans une maiſon de bouë ! Dans le prémier état elle étoit toute pure, toute céleſte, toute éclatante de lumiére ; mais dans le ſecond, elle eſt toute terreſtre : quelle différence ! Dieu en fait une image excellente de ſa Divinité ; & l'homme en fait lui-même un portrait affreux. Qu'elle eſt brillante, & qu'elle a d'éclat, lorſque Dieu la forme pour lui ! mais dans ſon corps, toute ſpirituelle qu'elle eſt, qu'elle a d'obſcurité ; qu'elle eſt foible, qu'elle eſt languiſſante ! Elle s'y trouve aſſujetie à mille paſſions différentes qui la troublent, & qui la défigurent. *Sermon manuſcrit.*

Dieu préfere nos Ames, non-ſeulement à toutes les créatures corporelles, mais aux Anges mêmes. *Matth.* 4. *Ad Hebr.* 1.

Vous voyez combien Dieu eſtime l'ame, puiſqu'il la préfere à toutes les choſes qu'il a créées, & qu'il a jugées lui-même tres-bonnes, & tres-parfaites, chacune en leur genre. Le demon l'avoit bien compris, quand il vouloit donner tous les Royaumes de la terre, pour recevoir la ſoumiſſion & l'adoration de la plus excellente de toutes les Ames : *hæc omnia tibi dabo, ſi cadens adoraveris me.* Mais que fais-je ? de mettre cette ame en paralelle avec les choſes corruptibles de ce monde ? Diſons que Dieu l'eſtime plus en quelque maniére, que ces intelligences ſi nobles & dégagées des ſens, & de la matiére ; puiſqu'elles ſont deſtinées pour être les gardiens de cette ame : *omnes ſunt adminiſtratorii ſpiritus.* Car comme les Gouverneurs des Princes ne ſont pas d'un même rang qu'eux, de même les Anges deſtinez à être gardiens & gouverneurs des ames, leur ſont en ce point inférieurs. Quelle eſt donc la dignité de cette ame, d'avoir un Prince de la Cour céleſte à ſes côtez, pour la conduire & pour la gouverner ? *Le même.*

Dieu ſemble l'avoir préférée à la vie de ſon propre Fils.

Quelques ſaints Peres pouſſent cette penſée plus loin : puiſqu'ils n'ont point crû en dire trop, que d'égaler le prix de cette ame, en quelque maniére à Dieu même : *tam copioſo munere redemptio agitur, ut anima Deum valere videatur*, dit Euſebe d'Emeſe. On ſçait bien qu'il n'y a point de proportion entre Dieu & la créature, le Souverain & l'eſclave ; mais à en juger par le prix dont Dieu a voulu la racheter, nous trouverons qu'on en peut faire quelque comparaiſon. Car quand je me repréſente les douleurs, & l'agonie d'un Dieu, & tout ce qu'il a ſouffert pour ſauver l'homme de la ſervitude du Démon ; que chacun ſe faſſe juſtice, & que dans cette vûë, il tombe d'accord, qu'il faut que ſon ame vale beaucoup ; puiſque Dieu l'eſtime juſqu'à ce point, que de l'avoir voulu racheter du ſang de ſon propre Fils. Mais quel aveuglement, & quelle honte de la plûpart des hommes d'eſtimer ſi peu leurs ames, qui ont tant coûté à Dieu, & qui lui ſont ſi cheres, qu'il ſe tient bien recompenſé de ſes ſueurs & de ſes travaux par la poſſeſſion d'une ſeule ? Mais en vendant, pour ainſi dire, nôtre ame pour des choſes de néant, que ne demandons-nous du moins des choſes qui la valent ? Pourquoy ſommes-nous ſi prodigues d'un bien ſi précieux, & ſi mauvais marchands que de la vendre pour des choſes ſi viles, & de ſi peu de valeur ? *Le même.*

Ce qu'il a fait pour l'avoir. *Pſalm.* 9.

Arrêtons-nous à ce que Dieu a fait pour nous dans le temps ; nous y trouverons aſſez de matiére pour apprendre l'eſtime qu'il a fait de nos ames. Venez tous, dit le Prophete, & je vous apprendrai les prodiges que Dieu a fait en faveur de mon ame : *venite, & videte, & narrabo mirabilia quæ fecit Deus*

anima mea. Si le Verbe éternel eſt deſcendu du Ciel, & s'eſt incarné, c'eſt pour l'interêt de mon ame ; s'il a bien voulu naître dans une étable, & parmi de vils animaux, c'eſt le poids de l'amour qu'il a eu pour mon ame, qui l'a obligé à abaiſſer de la ſorte toutes ſes grandeurs. Sa prémiere penſée en venant au monde, a été de ſauver nôtre ame. Sans doute on aime beaucoup l'objet auquel on donne ſa prémiere penſée : avoüez-le, vous qui prophanez vôtre cœur, par l'amour d'une malheureuſe créature. Mais cette prémiere penſée qu'a euë le Fils de Dieu de ſauver nos ames, il ne l'a jamais quittée, il l'a portée par tout, & ne l'a point abandonnée. Or dans cette vûë, permettez-moy de vous adreſſer ces paroles du grand Apôtre : *hoc ergo ſentite in vobis, quod & in Chriſto Jeſu :* raportez au ſalut de vôtre ame toutes vos actions, conſacrez vos prémieres penſées à cet unique & important objet. Eſt-ce là vôtre conduite ? le ſalut de vôtre ame eſt-il la prémiere penſée de vôtre cœur ? *Le même P. Nepveu.*

Ad Philip. 2.

Les regrets qu'il témoigne de la perdre.

Fili ſerva animam tuam, & da illi honorem ſecundùm debitum tuum : ah mon fils ! conſidérez la dignité de vôtre ame, que Dieu a tant eſtimée. Plus nous avons d'eſtime pour une perſonne, plus nous avons de regret de la perdre. Dieu ſe plaint de la perte d'une ame d'une maniére à faire fendre le cœur le plus endurci : *dedit dilectam meam in manu inimicorum ejus*, dit-il par un Prophete : vous m'enlevez mon héritage ; on m'a obligé de l'abandonner. *Ergo in vanum laboravi :* c'eſt donc en vain que j'ai travaillé pour la poſſéder ; je vois tous mes travaux inutilement employez, je vois mes forces inutilement épuiſées, & toutes les tendreſſes de mon amour fruſtrées. Ah ! laiſſez-vous toucher (Chrétiens) aux plaintes qu'un Dieu fait à vôtre occaſion, & pour vôtre propre interêt ! *Miſerere anima tua placens Deo. Le même.*

Eccli. 3.

La nobleſſe & la beauté de nôtre Ame vient de la grace.

Il eſt certain que cette ame eſt ſi excellente, qu'elle ſurpaſſe toutes les créatures, puiſqu'elle a été créée à l'image de Dieu, & qu'elle eſt ſortie de ſon ſein, avec tant de perfections, que dans l'ordre du monde elle tient le prémier rang ; & il ſemble que toutes les autres n'ont été faites que pour elle, & comme des ombrages, pour relever l'éclat de ſa beauté. Mais ce qui fait ſa plus grande perfection, c'eſt la grace. C'eſt ce qui la fait vivre, c'eſt ce qui lui donne une beauté capable d'attirer les regards & de gagner le cœur de Dieu ; juſques-là que ſainte Catherine de Sienne, à qui Dieu en avoit découvert la beauté, avoit coutume de dire, qu'elle ne s'étonnoit plus qu'il ſe fût fait homme pour la racheter, & qu'il eût voulu verſer tout ſon ſang pour la laver. *Le même.*

Son excellence conſiſte à être l'Image de la Divinité.

Cette ame étant une participation de la Divinité, n'eſt pas ſeulement, comme dit Tertullien, une ombre de la Divinité, *velut umbra Divinitatis :* mais elle en eſt l'image, elle repréſente l'unité de la nature Divine par l'unité de ſa ſubſtance ; elle exprime les trois perſonnes par ſes trois facultez, par ſa mémoire, par ſon entendement, & par ſa volonté. Après cela, ne vous étonnez point, ſi l'on vous dit que les Anges s'empreſſent pour lui rendre ſervice, s'ils font gloire de la protéger, & de la défendre contre ſes ennemis. D'où vient cela ? C'eſt parce qu'elle porte ſur ſon front l'image de la Divinité : c'eſt cet illuſtre caractere qui la rend conſidérable à Dieu même ; c'eſt cette belle copie qui attire les regards de ſa miſéricorde. *Le même.*

Elle a la li-

Dieu en créant l'homme lui donne la liberté, qui lui eſt eſſentielle, & le prémier

prémier apanage de ſa nature, qui le diſtingue des bêtes brutes : *Deus ab initio conſtituit hominem, & reliquit illum in manu conſilii ſui.* Auſſi-tôt qu'il fut creé, Dieu lui donna, dit Tertullien, une ſouveraine puiſſance, & le rendit maître abſolu de ſes volontez : *adſcripta eſt illi poteſtas, & libertas arbitrii.* C'eſt un privilége dont les hommes ſont le plus jaloux : & cependant il s'eſt trouvé des hommes aſſez ennemis de leurs propres avantages, pour diſputer à l'ame cette prérogative ſur les autres animaux ; car quelques anciens Philoſophes ont crû, qu'il y avoit une fatalité qu'on ne pouvoit ſurmonter, & qu'il n'y avoit perſonne qui pût rien faire contre les loix de cette impérieuſe néceſſité : On ſçait encore qu'il y a des Héretiques, qui ne peuvent accorder la liberté de l'homme avec la force & la puiſſance de la grace. Mais il eſt conſtant que rien ne ſe fait mieux ſentir que cette liberté ; & je douterois auſſi-tôt ſi j'ai deux yeux ou un cœur, que de douter ſi je ſuis libre de faire les choſes qui dépendent uniquement de moy, comme de parler, ou de me taire. Cette liberté qu'a l'ame ſur les actes de ſa volonté, eſt ſi abſoluë, qu'il n'y a rien dans le monde, qui la puiſſe forcer. Les tyrans peuvent bien charger le corps de chaînes, ils le peuvent mettre dans les cachots, & le peuvent retenir dans la captivité ; mais ils ne peuvent étendre leur puiſſance & leur cruauté juſques ſur les ames ; on ne les peut forcer, on ne les peut avoir par contrainte ; de quelques tourmens qu'on afflige leurs corps, elles conſervent leur liberté. C'eſt ce que les Martyrs ont fait voir au milieu de leurs tourmens, *Le même P. Nepveu.*

berté, comme un apanage de ſa nature. *Eccli.* 15.

Quelques ſaints Peres ont eu raiſon de dire que la vérité de l'immortalité de l'ame eſt le prémier fondement de nôtre foy : *anima immortalis eſt primarium fidei fundamentum.* Et d'autres ne font point de difficulté de croire, qu'elle eſt la cauſe de toute religion : *cauſa omnis religionis.* En effet, pourquoy fuit-on le péché ? pourquoy a-t'on en horreur les vices ? C'eſt pour éviter les peines éternelles, dont Dieu menace les criminels. Pourquoy pratique-t'on la vertu ? pourquoy les véritables Chrétiens menent-ils une vie ſainte, & les Pénitens une vie ſi auſtere & ſi mortifiante ? pourquoy tant de travaux, de veilles & de ſouffrances ? pourquoy les Martyrs ont-ils donné juſqu'à la derniere goute de leur ſang ? pourquoy ont-ils ſouffert tant d'horribles tourmens ? C'étoit pour mériter une vie éternelle, fondez ſur cette croyance inébranlable, que leurs ames étoient capables de cette éternité. *Le même.*

La créance de l'Immortalité de l'Ame eſt le fondement de la Religion.

Il faut remarquer que dans les principes de la Religion Chrétienne, nôtre ame a deux êtres, l'un naturel, & l'autre ſurnaturel ; & que ſelon ſon être ſurnaturel elle n'eſt pas immortelle, comme dit ſaint Jérôme, parce qu'elle peut perdre la grace, qui eſt la vie ſurnaturelle : mais elle eſt immortelle, ſelon ſon être naturel, par l'état de ſa nature, par l'incorruption de ſa ſubſtance & de ſon être. Il n'y a aucun principe en elle qui ſoit capable de la détruire ; il n'y a que Dieu qui puiſſe l'anéantir ; elle n'a point en elle de principe de corruption ; ſon eſſence eſt une forme ſimple ; il n'y a point de cauſes exterieures qui la puiſſent détruire, parce qu'elle eſt ſpirituelle, & que les choſes materielles ne peuvent agir contre elle : & comme ſes propriétez ſont d'être ſimple, indiviſible & incorruptible, on ne peut douter qu'elle ne ſoit immortelle. *Le même.*

L'Ame peut mourir moralement ; mais par ſa nature elle eſt immortelle.

Il n'eſt rien dans cet univers, où l'ame ne porte la pointe de ſes lumiéres.

L'étenduë

des connoiſſances de l'Ame, auſſi-bien que ſa maniere d'agir montre qu'elle eſt ſpirituelle.

Tantôt elle deſcend dans le fond des abîmes, tantôt elle s'éleve audeſſus des Cieux ; elle veut avoir la connoiſſance de toutes choſes ; elle conſidere les aſtres, elle en meſure les mouvemens, elle en ſçait les influences ; elle ne ſe contente pas de ces connoiſſances, elle s'éleve juſques dans le ſein de la Divinité, dont elle contemple la nature & les perfections. Cependant le plus juſte & le plus grand ſujet de l'étonnement de ſaint Auguſtin, c'eſt de voir que l'ame connoiſſe ce qu'elle n'eſt pas, & ne connoiſſe pas ce qu'elle eſt. Quelle eſt (dit ce grand Docteur) cette ſçavante ignorante, qui connoît toute choſe, & ne ſe connoît pas ſoy-même ? *Le même P. Nepveu.*

Comme l'Ame devient eſclave de ſes vices & de ſes paſſions.

Il eſt rapporté dans le livre des Juges, que Samſon s'étant endormi dans le ſein de Dalila, à qui il avoit déclaré que ſa force conſiſtoit dans ſes cheveux ; cette perfide les lui coupa, & enſuite le livra à ſes ennemis, qui lui creverent les yeux, le chargerent de chaînes, & enſuite le firent mourir. C'eſt une figure qui nous repreſente que lorſque l'ame s'endort dans le ſein de la volupté, & dans les plaiſirs de la chair ; cette infidele luy ôte toutes les penſées qu'elle avoit de Dieu, & de ſon ſalut, des jugemens de Dieu, & de la gloire éternelle : car c'eſt ce que les Peres nous aſſûrent être repréſenté par les cheveux. Enſuite elle le livre à ſes ennemis, c'eſt-à-dire, à ſes paſſions, qui l'enchaînent, & qui la mettent en captivité, & enfin la font mourir de la mort du péché, qui eſt la plus honteuſe & la plus funeſte. *Le même.*

Indignité qu'il y a d'aſſujetir l'Ame au corps & aux ſens.

Seneque.

Ah Chrétien ! créé pour être éternellement heureux dans le Ciel, prenez du moins ce ſentiment d'un Payen : *major ſum, & ad majora natus, quàm ut mancipium corporis mei fiam :* ah ! mon ame a été créée pour Dieu ; pour commander à mon corps, & non pour en être l'eſclave ; elle eſt faite pour le Ciel, & non pour la terre ; elle eſt faite pour Dieu, & non pour les créatures. Cette ame eſt immortelle par ſa nature : il faut qu'elle ſoit encore immortelle par la grace ; parce que ſi elle ne l'eſt que par ſon être naturel, cette immortalité lui ſera déſavantageuſe & funeſte ; elle ne ſera immortelle, que pour ſouffrir des tourmens éternels ; elle ne ſera immortelle que pour ſe voir ronger & déchirer par des regrets éternels qu'elle aura d'être privée de ſon Dieu. Et ainſi ayez pitié de vôtre ame, ne l'abandonnez pas à vos paſſions : *miſerere animæ tuæ placens Deo.* Si vous avez été aſſez malheureux que d'être tombez dans le péché, ah ! délivrez vôtre ame de cet horrible eſclavage. Cette belle image de Dieu a été défigurée, elle a été effacée ; mais voulez-vous la réformer ? voulez-vous luy rendre ſa beauté ? Ayez recours à la pénitence. *Le même.*

Eccli. 30.

Des avantages & des prérogatives de l'Ame.

Il y a des différences ſenſibles, qui diſtinguent l'ame de l'homme avec celle des bêtes. Je n'en touche qu'une, qui eſt la liberté, & cette indifference qui regne dans toutes ſes actions qui ſe font avec jugement : au lieu que les bêtes ſont déterminées a tout ce qu'elles font, par un inſtinct prédominant qui les entraîne. Delà viennent les loix deſtinées à maintenir la ſûreté des particuliers, & la tranquillité publique. Elles ſont fondées ſur la liberté des hommes, & elles n'auroient point de lieu dans une nature qui ſeroit déterminée à une même choſe. De là naiſſent encore les vertus, qui ſont le bon uſage de la liberté, & l'accompliſſement des loix : les vices mêmes qui ſont l'abus de l'une, & le violement des autres, ſervent à diſtinguer l'homme. Delà enfin viennent les

punitions, & les récompenſes, qui ſont le juſte payement des vices & des vertus. Tout cela eſt une ſuite évidente de la liberté, & l'on peut dire en général, que toutes les actions de l'homme le diſtinguent ſi nettement, par un certain caractere de raiſon qui en eſt inſéparable, que celui qui ne le voit pas, eſt entierement ſans raiſon. *Le P. Mauduit Prêtre de l'Oratoire, Traité de la Religion contre les Athées.*

Préjugez forts en faveur de l'immortalité de l'Ame.

Si on conſidere la raiſon, qui eſt comme le caractere de l'ame, on voit qu'elle eſt audeſſus de tous les temps, & qu'elle les embraſſe tous par la mémoire, par la vûë, & par la prévoyance. Elle remonte par le ſouvenir dans les temps paſſez, elle les rappelle, tout écoulez qu'ils ſont, elle les fixe en quelque ſorte, & par le moyen de l'hiſtoire, elle les rend toûjours préſens. Outre qu'il n'y a point d'homme qui ne deſire joüir d'une vie, & d'une félicité éternelle; il n'y en a point qui ne craigne l'infamie après ſa mort, & qui ne veüille laiſſer ſa mémoire & ſon nom en honneur dans le monde: il n'eſt pas juſqu'à ceux qui nient l'immortalité de leur ame, qui ne ſouhaitent de vivre immortels dans l'eſprit des hommes. Or d'où peut venir cette inclination ſi forte, ſi ce n'eſt qu'on ſent bien qu'on ſera, après ſa mort, en état de ſçavoir les ſentimens honorables qu'on aura pour nous, & d'en recevoir de la joye? Quel avantage trouveroit-on à laiſſer quelque idée de ſoy dans l'eſprit de ſes amis, en un temps où l'on ne ſeroit plus rien en ſoy-même? Que m'importe qu'on m'oublie, ou qu'on ſe ſouvienne de moy, puiſque rien de tout cela ne peut toucher un néant, où l'on ſuppoſeroit que je ſerois reduit? D'ailleurs eſt-il étonnant que l'ame ſoit immortelle, puiſque la terre & la poudre qu'elle anime l'eſt bien auſſi; c'eſt-à-dire que cette poudre & cette terre ne ſera jamais anéantie. De ſorte que comme la mort n'eſt pas l'anéantiſſement des corps, mais leur ſéparation d'avec l'ame, & leur diſſolution dans les élemens; auſſi la mort n'eſt pas l'anéantiſſement de l'ame, mais ſa ſéparation d'avec le corps, & ſa réünion avec Dieu, comme avec ſon origine: *Ut revertatur pulvis in terram ſuam unde erat, & ſpiritus redeat ad Deum, qui dedit illum.* *Eccleſ.12.* *Le même.*

Continuation du même ſujet.

Ce ſont des préjugez pour l'immortalité de l'ame, capables de perſuader des gens raiſonnables. Nous en avons une idée claire & diſtincte; l'eſprit la prévoit, & la volonté ſe la ſouhaite heureuſe, & tout homme travaille pour l'acquerir. Tout cela ſuppoſe du moins qu'elle eſt du nombre des choſes poſſibles; & l'on ne pourroit être perſuadé du contraire, que par une auſſi grande évidence, que ſeroit celle d'en avoir vû anéantir quelqu'une devant ſes yeux; ce qui n'eſt jamais arrivé, & ce qui n'arrivera jamais. Cependant s'il manque quelque choſe à la force de ces raiſons, la Religion la ſuplée par une nouvelle certitude, en nous enſeignant formellement & diſtinctement que l'ame eſt immortelle. Qu'on joigne maintenant la clarté de ces preuves avec la force de cette autorité. On voit déja mille différences avantageuſes qui relevent l'homme audeſſus des animaux; on ne peut ſe les diſſimuler: peut-on donc avec le moindre prétexte refuſer d'en croire encore une, qu'on ne voit pas ſi clairement, qui eſt celle de l'immortalité, lorſque toutes les autres y ont un raport viſible & naturel, & qu'elle eſt appuyée ſur une auſſi grande autorité qu'eſt celle de la Religion, dont toutes les preuves qui l'établiſſent, montrent

auſſi la vérité de l'immortalité de nos ames, qui en eſt le fondement. *Le même.*

L'Exiſtence d'un Dieu, & l'immortalité de nos Ames, ſont deux vérités étroitement liées enſemble.

Il n'y a rien de plus étroitement lié que ces deux véritez importantes : qu'il y a un Dieu, & que nôtre ame ne périt point. Vous ne ſçauriez établir l'immortalité de l'ame, ſans lui donner pour principe un Dieu immortel ; & vous ne pouvez reconnoître l'exiſtence d'un Dieu qui a tout fait par ſa ſageſſe, & qui ſubſiſte éternellement, ſans regarder nôtre ame comme un rayon éternel de cette Divinité, lequel ne ſçauroit périr que par la volonté de ſon Créateur ; parce qu'il ne ſubſiſte que par ſa volonté. C'eſt pourquoy je me ſuis mille fois étonné qu'il y ait un ſi grand nombre d'incrédules, qui reconnoiſſant l'exiſtence de Dieu, ne laiſſent pas de nier l'immortalité de l'ame ; puiſqu'il n'y a rien de ſi inſéparable que ces deux principes. *Tiré d'un Traité de la Religion.*

Sentimens naturels que l'Ame a de ſon immortalité.

Il eſt aiſé de faire voir qu'il y a dans nôtre ame des ſentimens naturels qui l'inſtruiſent de ſa durée éternelle, auſſi-bien que de ſon origine céleſte. On peut montrer qu'elle n'a point de déſirs inutiles, & qu'elle déſire naturellement une vie éternelle ; on peut montrer que les remords de nôtre conſcience ne peuvent nous tromper, parce que ce ſont des ſentimens naturels qui ne ſont ſujets à aucune illuſion ; & on peut enfin faire voir que ces remords nous aſſûrent de nôtre immortalité, & nous font craindre la mort au-delà de la mort même. *Le même.*

Grandeur de l'homme conſidéré en tant qu'il eſt l'image de Dieu par les perfections de ſon Ame. *Pſalm.* 8. *Ibidem.*

Adorable bonté d'un Dieu ! eſt-il donc poſſible que vous faſſiez tant d'état de l'homme que de l'avoir élevé à un ſi haut degré de gloire ? *Domine quid eſt homo quod memor es ejus, aut filius hominis quoniam viſitas eum ?* qu'eſt-ce que cet homme, dont vous daignez ainſi vous ſouvenir, pour le combler de tant de faveurs ? Non il ne faut plus dire : *minuiſti eum paulò minus ab Angelis :* vous ne l'avez abaiſſé que d'un ſeul degré au-deſſous des Anges ; puiſqu'il n'eſt point dit que les Anges portent vôtre image, ni qu'ils ſoient de fideles copies, ou de vives expreſſions de vôtre Eſſence divine. Diſons plûtôt, ſelon une autre verſion : *minuiſti eum paulò minùs ab eo :* vous l'avez, Sêigneur, tellement élevé cet homme, qu'il eſt ſeulement un peu au-deſſous de celui qui eſt l'Homme par excellence, le Redempteur & le modéle de tous les hommes ; qui en tant que Dieu, eſt l'Image de vôtre Subſtance, comme dit ſaint Paul, & entant qu'Homme ne differe en rien des autres hommes. Mais voicy ce qui en fait la différence, & en même-temps le juſte parallelle. Vôtre Fils eſt l'expreſſion de vôtre eſſence par nature, & l'homme par grace ; vôtre Fils eſt la prémiere copie, & nous en ſommes les extraits. Vous produiſez une perſonne égale en tout à vous-même par la génération éternelle de vôtre Fils, & vous faites vos ſemblables en exprimant en nous les traits de vos divines perfections. Ainſi comme vous n'êtes que pour vôtre Fils, & vôtre Fils que pour vous, & que toute l'éternité ſera employée dans ces adorables réciprocations d'amour : de même avec quelque proportion l'homme, à qui vous vous êtes donné tout entier, l'homme en qui vous avez imprimé tous les caracteres de vôtre reſſemblance ; l'homme, dis-je, ſe doit rendre tout entier, & dans toute l'étenduë de ſon être, à vous qui en êtes l'autheur ; & loin de s'élever, & de s'enorgueillir comme fit le prémier Ange, dans la vûë des perfections qu'il a reçuës de vous, il doit, comme un fleuve ſorti de l'ocean de vos grandeurs,

y retourner par amour, & s'y perdre heureuſement. *Autheur moderne.*

Ce que nous devons à Dieu, en qualité de ſes images.

La raiſon nous apprend que l'image eſt toute entiére pour la perſonne dont elle eſt la figure. Si elle a un être, ce n'eſt que par dépendance du ſien; ſi elle a quelque perfection, n'eſt-ce pas à cauſe que ſon modele & ſon prototype les poſſede? ſi elle eſt précieuſe, n'eſt-ce pas à cauſe que ſon original vaut beaucoup? ſi on la regarde avec curioſité, & avec admiration, n'eſt-ce pas à cauſe des perfections de l'objet qu'elle repréſente au naturel? Enfin ſi on la reſpecte, ſi on l'honore, ſi on la couronne de fleurs, ſi on l'enrichit de pierreries, eſt-ce à cauſe d'elle-même, ou de celui dont elle n'eſt que la figure & la repréſentation? De maniére que ſi elle étoit capable de ſentiment, elle feroit une offrande & un hommage de tout cela, aux pieds de celui, dont elle l'a reçû: elle lui feroit une proteſtation ſolemnelle, que tout ſon prix, ſa beauté, ſon mérite, tout ce qu'elle a de perfection, tout l'honneur qu'on lui rend, & la vénération qu'on a pour elle, doivent retourner à luy, & qu'elle ne poſſede tous ſes avantages, que par raport à lui. D'ailleurs connoiſſant qu'elle ſeroit d'autant plus parfaite, & de plus grand prix, qu'elle auroit plus de conformité avec ſon objet, elle s'efforceroit d'imirer juſqu'aux petits traits qui s'y rencontrent, & voudroit ſe transformer en lui-même, pour y prendre un nouvel être, & ſe faire, par un heureux prodige, le prototype de ſoy-même. Hé quoy! ſerons-nous moins ſenſibles, que ne le ſeroit un marbre, s'il étoit animé? Nous ſommes l'image de Dieu; mais une image vivante: & vous ne lui réferez pas toutes les perfections, les talens, les avantages, que vous poſſédez en cette qualité! N'imitez pas les Anges rébelles, par une vaine complaiſance, comme ſi vous teniez tout cela de vous-mêmes; rendez-en la gloire, & faites-en hommage au Créateur, qui vous a fait à ſa reſſemblance, & qui ne vous a fait ſon image qu'afin d'être glorifié en vous, & par vous. *Le même.*

L'uſage que l'Ame doit faire de ſa liberté, qui eſt de ſe donner librement à Dieu.

Dire que les hommes ſont à Dieu, c'eſt dire en d'autres termes que les hommes ſont des hommes; puiſqu'il eſt certain que les hommes ne ſont pas plus néceſſairement hommes, qu'ils ſont à Dieu, qui leur a donné une ame raiſonnable, là elle ne peut ignorer qu'ayant reçû de ſon Créateur l'être & la vie, elle ne peut être indépendante de ſon empire, ni ſe ſouſtraire à ſon ſouverain domaine. Mais ce que nous devrions ſans ceſſe méditer, c'eſt que Dieu nous ayant comme donné à nous-mêmes, par la poſſeſſion de nôtre franc arbitre; c'eſt à condition que nous nous rendrons à lui par choix & par amour. Nous ſommes donc obligez de le faire, à moins de paſſer pour uſurpateurs du bien d'autrui. En effet, puiſqu'au ſentiment de ſaint Auguſtin nous ſommes la monnoye de Dieu, frappée à ſon coin, & qui porte ſon image; il eſt vrai de dire auſſi que nous avons été comme tirez de ſes tréſors, par la communication qu'il nous a faite de ſes biens, & par l'uſage de nôtre liberté? N'eſt-ce pas une obligation indiſpenſable de nous rendre à luy, & de luy payer, comme l'on fait aux Princes, le tribut qui leur eſt dû, en remetant dans leurs tréſors la monnoye, à laquelle ils ont donné le prix, & dont ils permettent de ſe ſervir dans le commerce. *Le même.*

Comme le péché efface l'image de

Non-ſeulement le péché nous prive de tous les biens ſurnaturels, qui ornent & qui parent nôtre ame, & qui la rendent agreable aux yeux de Dieu; mais

de Dieu dans une ame, la ſouille, & la rend méconnoiſſable à Dieu même.

e'eſt encore une tache qui ſouille cette ame, & qui défigure l'image que Dieu y avoit imprimée. Les uns croyent que cette tache eſt une qualité qui s'attache à ſa propre ſubſtance & qui la rend affreuſe, comme ſeroit une noirceur répanduë ſur un viſage; & les autres aſſûrent que les péchez impriment quelques traces, & quelques caracteres qui ſe font connoître par leur propre difformité, & que ſaint Ambroiſe compare à des bleſſûres, & à d'horribles cicatrices. Mais quoique ce puiſſe être, il eſt certain qu'ils laiſſent des taches, qu'un ſaint Pere n'a pû mieux exprimer, qu'en les appellant des traits de la laideur du démon: de ſorte qu'on peut dire enſuite d'une ame ſouillée, & défigurée par cette tache, ces paroles d'un Prophete: *Quomodo cecidiſti de cælo Lucifer, qui mane oriebaris? Tu ſignaculum ſimilitudinis, perfectus decore; omnis lapis pretioſus operimentum tuum?* Ame chrétienne! lavée du ſang d'un Dieu, plus brillante que l'étoile du matin, qui portois les traits les plus vifs & les plus éclatans de la reſſemblance de ton Créateur, & devant qui la lumiére des aſtres s'éclipſoit, qu'eſt devenu cet éclat incomparable qui raviſſoit le cœur de Dieu? Bel aſtre du jour, comment es-tu devenu plus noir que les tenebres de l'abime? Qui a pû faire un changement ſi étrange? Le voici: *Donec inventa eſt iniquitas in te.* C'eſt qu'il s'eſt trouvé en toi un peché, qui a effacé tout cet éclat. Elle n'eſt plus qu'un objet de rebut & de mépris aux yeux de Dieu, il en fait moins d'état que de la fange & de la bouë que l'on foule aux pieds: *In terram projecit te, & dabo te in cinerem, nihili factus es.* *L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale chrétienne.*

Iſaiæ 1.

Ibidem.

Ibidem.

Dégradation d'une ame qui eſt en état de péché.

Dieu qui ne peut renoncer au domaine qu'il a ſur toutes ſes créatures, ſemble en quelque façon s'en dépouiller, pour céder au démon le droit & la poſſeſſion d'une ame, qui lui appartenoit avant ſon péché: *Voca nomen ejus, non populus meus*, diſoit-il autrefois de ſon peuple qui l'avoit offenſé: c'eſt un peuple qui ne m'appartient plus, & que j'ai abandonné à ſa propre conduite; il n'eſt plus à moi; mon ennemi s'en eſt emparé, & je lui en laiſſe la poſſeſſion toute entiére. Oüi, cette ame, que je chériſſois comme faite à ma reſſemblance, ne porte plus mes livrées, qui diſtinguent ceux qui m'appartiennent, elle ne m'a point voulu reconnoître pour ſon maître, elle a préféré l'eſclavage du démon. Quelle humiliation, quel ſujet de honte & de confuſion? Ah! *Uſque quo peccatores gloriabuntur?* Juſqu'à quand les pécheurs aimeront-ils la gloire, ayant au milieu d'eux-mêmes un ſi juſte ſujet de ſe confondre? Car quoique cette ſervitude, & cette poſſeſſion du démon ſoit inviſible, & que ceux qui en ſont le plus dominez par leurs paſſions, ſe croyent les plus libres, & les maîtres des autres; c'eſt ſouvent en cela, qu'ils ſont eſclaves, & qu'ils ſouffrent une plus cruëlle ſervitude, dont ils ne peuvent ſortir, que par un miracle de la main de Dieu, qui rompe les chaînes de leurs habitudes invétérées. *Le même.*

Pſalm. 93.

Il faut bien ſe donner de garde d'être la cauſe de la perte des ames.

Helas! qui peut ſe promettre de n'avoir jamais été la cauſe de la perte de quelque ame? Qui vous aſſurera que ſur l'exemple de vôtre relachement dans la piété, quelqu'une ne s'eſt point prémiérement relachée dans l'exercice de la vertu, & enſuite engagée dans un libertinage ſecret, où elle s'eſt enfin malheureuſement perduë? Ah quelle perte! quel malheur! *O damnum! ô jacturam!* s'écrie un ſaint Pere ſur ce ſujet. Mais ce qui rend ce malheur plus dé-

plorable, c'eſt qu'il eſt ſans reſſource ; car enfin pourrez-vous retirer cette ame de l'enfer où vous l'avez précipitée ? Vous avez beau prier pour elle, vous attendrir ſur cette perte, & verſer des larmes : c'eſt en vain que vous ſollicitez la divine Miſericorde en ſa faveur, après que l'arrêt de ſa condamnation eſt porté. Quel reproche ne devez-vous point attendre de la part d'un Dieu, à qui vous avez ravi ce qu'il avoit au monde de plus cher & de plus précieux ? Vous l'avez fruſtré du fruit de ſon Sang qui avoit été verſé pour elle, vous avez rendu ſa mort & tous ſes travaux inutiles, vous l'avez par conſéquent outragé en ce qui lui tenoit le plus au cœur. Mais que faire après cela, pour l'appaiſer ? Y aura-t'il pour vous quelque eſpérance de miſéricorde ? Et la perte de cette ame dont vous avez été la cauſe, n'attirera-t'elle point réciproquement celle de la vôtre ? Ah ! qu'il y a à craindre ? Il ne faut pas cependant ſe deſeſperer pour cela ; puiſque le mal n'eſt pas ſans quelque ſorte de remede. Quel eſt-il ? C'eſt de dédommager le Sauveur de cette perte qui lui eſt infiniment ſenſible, en s'efforçant de lui gagner d'autres ames, qui ſont d'une égale valeur ; d'en attirer autant a ſon ſervice par vos ſoins, par vôtre exemple, par le ſecours que vous leur donnerez pour cet effet, que vous en avez détourné ou retiré par le ſcandale de vôtre vie, ou par vos ſollicitations. *Le même.*

Il y a d'étranges loix dans le commerce des hommes du monde : mais diſons qu'il s'en trouve de plus funeſtes dans le commerce des Chrétiens. Nôtre ame, helas ! entre dans nos marchez, elle fait une partie de nos pactes. S'il faut avoir une charge, s'il faut acquerir un benefice, que fait-on ? Si nous ne les pouvons pas avoir par d'autres voyes, on donne ſon ame. S'il faut jouir d'un plaiſir, & qu'il n'y ait point d'autre moyen d'en venir à bout, on donne ſon ame au démon : qu'il la prenne, pourveu que nous en jouiſſions ; c'eſt le langage, que les mondains tiennent de cœur, s'ils ne le tiennent de bouche. Mais malheureux ! ſi vous aviez envie de quelque choſe, & qu'on vous demandât pour cela, tout vôtre bien, voudriez-vous le donner ? Et pour ce plaiſir d'un moment vous donnez vôtre ame, qui eſt tout vôtre tréſor ? Vous avez donné, ô mon Dieu ! tout vôtre ſang pour l'amour d'une ſeule ame ; & ce malheureux la vend pour un rien, ſans conſidérer qu'il la perd pour toute une éternité, qu'il la livre pour être éternellement malheureuſe ! *Monſieur Biroat Serm. de l'Ame, pour le prémier Jeudy de Carême.*

Comme on donne ſon ame pour peu de choſe.

Saint Paul faiſoit ce ſanglant reproche aux Corinthiens : *Nonne carnales eſtis, & ſecundùm hominem ambulatis ?* N'êtes-vous pas des gens purement charnels ? Et vôtre façon d'agir ne fait-elle pas bien connoître qu'il n'y a rien de ſpirituel en vous, que tout y eſt humain, que vous n'avez que des vûës & des conſidérations humaines ? Et ne pourroit-on pas auſſi vous faire le même reproche ? *Nonne carnales eſtis ?* Rentrez en vous-mêmes, examinez vôtre ame, interrogez-en les penſées & les déſirs : les élevez-vous au Ciel ? les appliquez-vous à Dieu ? penſez-vous à ce qui eſt de vôtre ſalut ? Que ſi au lieu de vous élever du côté du Ciel, vous vous abaiſſez ſans ceſſe du côté de la terre ; ſi au lieu de vous occuper de Dieu, vous ne vous rempliſſez que du ſouvenir des créatures ; ſi au lieu de penſer à vôtre ſalut, vous ne penſez qu'à ſatisfaire vos ſens, qu'à contenter vos paſſions : *Nonne carnales eſtis ?* N'êtes-vous pas des perſonnes tout-à-fait charnelles ? Y a-t'il rien de ſpirituel en vous ? Y a-t'il rien de divin ?

La plûpart des hommes vivent comme s'ils étoient tout charnels, & qu'il n'y eût rien en eux de ſpirituel. 1. *ad Cor.* 3.

Et n'effacez-vous pas les traits les plus éclatans, & les caracteres les plus glorieux de la reſſemblance que vous avez avec Dieu ? Et après avoir effacé ces caracteres, que vous reſte-t'il, ſinon la reſſemblance d'un homme qui boit, qui mange, & qui vit ſans ſçavoir pourquoi, & comment ? *Autheur moderne.*

On rend l'ame l'eſclave du corps.

Le corps, dit Tertulien, a été donné à l'ame comme un inſtrument, dont elle doit ſe ſervir dans les différentes fonctions de la vie : *Caro addita anima, ut ſupellex, ut inſtrumentum in officina vitæ.* Mais par un étrange renverſement, on fait que l'ame devienne la ſervante, & qu'elle ſerve à tout ce que déſire le corps. Si les yeux font de mauvais regards, l'ame eſt obligée de les éclairer ; ſi les mains font quelque rapine, ou quelque meurtre, l'ame eſt obligée de concourir à leurs activitez ; ſi la langue fait quelque médiſance, ou ſi les oreilles l'entendent, l'ame eſt obligée de les animer ; ſi la bouche commet des excès dans le manger, il faut que l'ame y contribuë : enſorte comme dit Philon, que tous les ſens deviennent les ſatellites de l'ame, qui l'entraînent à toutes ſortes de déréglemens & qui par ſon moyen, la rendent eſclave du vice : *Satellites ſunt animæ, viſus, auditus, guſtus, & tota ſenſuum cohors. Le même.*

Le ſalut de nôtre ame eſt nôtre unique affaire.

Que vous ſerviront tous les biens de cette vie, s'ils vous font perdre vôtre ame ? *Quid inane quærimus lucrum pretioſæ animæ detrimentum?* Emporterez-vous vôtre or, & vôtre argent ? Vos maiſons & vos terres vous ſuivront-elles ? Toutes les creatures auſquelles vous avez été ſi indignement attaché, vous tiendront-elles compagnie ? Vôtre ame paroîtra toute ſeule au tribunal de Dieu après vôtre mort. C'eſt donc elle ſeule, dont il faut prendre ſoin, durant vôtre vie ; elle ſeule doit faire tout vôtre attachement : j'entens que vous devez vous occuper uniquement de l'affaire de ſon ſalut, pour prendre tous les moyens de la faire réüſſir. Car enfin tout le reſte ſans cela eſt inutile ; rien ne peut être comparé à vôtre ame : *Porro unum eſt neceſſarium. Le même.*

Luc.10.

Tout le reſte eſt de peu de conſéquence.

Aimons donc véritablement nôtre ame, & témoignons l'amour que nous avons pour elle, en lui procurant le plus grand bien dont elle eſt capable, qui eſt ſon ſalut : *Salva animam tuam :* Sauvez vôtre ame à quelque prix que ce ſoit, & quoiqu'il vous en puiſſe coûter. Qu'il arrive ce qu'il pourra de tout le reſte ; il n'importe, que vos biens ſe perdent, que vos richeſſes ſe diſſipent, pourvû que vous ſauviez vôtre ame. Que les autres choſes ayent un bon ou un mauvais ſuccès, que la fortune vous ſoit ou contraire ou favorable ; que vous ayez des biens, ou que vous n'en ayez pas, ce ſont des choſes dont vous ne devez pas vous mettre beaucoup en peine : mais celle qui vous doit être unique, & à laquelle vous devez travailler avec toute l'application de vôtre eſprit, c'eſt de ſauver vôtre ame : *Salva animam tuam. Cinquiéme Tome des Sermons ſur les plus importantes matiéres de la Morale chrétienne, de l'amour & de l'eſtime de ſon ame.*

Geneſ.19.

Exhortation à ne point laiſſer périr ſon ame, & à travailler à la ſauver.

Il s'agit ici de ſauver vôtre ame, de cette ame unique, de cette ame immortelle, créée pour être éternellement bienheureuſe : *Miſerere animæ tuæ placens Deo.* Ayez donc pitié de vôtre ame, qui eſt l'image de Dieu, & qui a été faite pour l'aimer & le poſſéder éternellement : ayez pitié de cette ame, pour laquelle JESUS-CHRIST en a eu : de cette ame qui fait compaſſion à tous ceux qui connoiſſent bien les périls où nôtre négligence l'expoſe : *Miſerere animæ tuæ.* Encore une fois ayez pitié de cette ame, qui ne peut être malheureuſe qu'elle

Ezech.3.

ne

ne le ſoit pour toûjours. C'eſt, dit l'éloquent Salvien, Dieu même qui vous fait pour elle cette priére, lui qui en connoît le prix, lui qui ſçait ce que vous perdez en la perdant. Il vous la demande cette ame qu'il a créée, & qui lui a couté la vie, qu'il a lavée en ſon ſang; cette ame qu'il aime avec des tendreſſes, avec des tranſports incroyables. Je ſçai que vous en faites peu d'état: mais c'eſt pour cela même que vous ne devez pas la refuſer à ſon Redempteur. Il vous prie d'avoir compaſſion de vous-même, & il vous trouve inſenſible: il plaide vôtre cauſe auprès de vous, & vous êtes inexorable. *Le Pere de la Colombiere, ſur la fin du Sermon quarante-ſixiéme.*

Dieu eſt en quelque maniére jaloux de nôtre ame pour laquelle il a tout fait.

Saint Auguſtin dit une parole bien capable de nous donner une haute eſtime de nôtre ame: *Intelligamus*, dit-il, *totam ſpem ſalutis noſtræ eſſe zelum Dei*: Il veut que nous fondions toutes nos eſpérances ſur le zele que Dieu a pour nôtre ame. C'eſt-à-dire, ſuivant ce Pere, que Dieu en eſt tellement jaloux, qu'il n'y a rien qu'il n'ait fait pour la gagner & pour l'attirer à ſon ſervice. Quel avantage pour nous, de voir que Dieu, pour ainſi dire, en ſoit jaloux, & que ſon zele ſe termine à elle ſeule, comme s'il n'aimoit qu'une ſeule choſe au dehors de lui, & qu'il ne pût ſouffrir qu'aucune créature lui en diſputât ſa poſſeſſion, ou la partageât avec lui. Il la regarde comme le centre de ſes faveurs, & la fin de tous ſes ouvrages au-dehors: ce qui a fait dire à ſaint Thomas, qu'il ſemble que l'homme ſoit le Dieu de Dieu. Car il n'a rien fait au-dehors de lui, que pour ſon ſervice; juſques-là qu'il s'eſt voulu mettre lui-même entre ſes ouvrages en ſe faiſant homme, pour être tout ſacrifié pour elle. Son cœur eſt pour elle, puiſqu'elle eſt la ſeule créature de ce bas monde, à laquelle il impoſe ce grand précepte de l'amour qui lui demande tout ſon cœur, & à laquelle il veut auſſi donner tout le ſien. Qu'heureuſe donc ſeroit l'ame, ſi elle ſçavoit connoître ſon bonheur! Cette ſeule conſidération ne ſeroit-elle pas capable d'enlever les cœurs de tous les hommes? *Le P. D'Argentan Capucin, dans les Conférences ſur les Grandeurs de Dieu. Conférence vingt-ſeptiéme, du Zele que Dieu a pour nos Ames.*

La joïë qu'une ame doit reſſentir de ce que Dieu l'aime juſqu'à être jaloux d'elle.

O Ciel! quelle joïë a une ame, de ſçavoir qu'elle mérite d'être aimée de Dieu, & que c'eſt Dieu même qui lui donne ce mérite exprès pour l'aimer! Mais quelle gloire pour elle, de voir que Dieu l'aime juſqu'à la jalouſie, ne voulant pas ſouffrir qu'aucun autre que lui la poſſede; comme ne jugeant pas qu'aucun amant ſoit digne d'elle ſi ce n'eſt Dieu ſeul! Eſt-il donc vrai, mon ame, que vous poſſédiez ce bonheur? Eſt-il vrai que vous ayez le bonheur d'être aimée de Dieu avec tant de paſſion, qu'il ne peut ſouffrir qu'un autre que lui ſeul vous poſſede? Le comprenez-vous ce grand bonheur? Goutez-vous cette grande verité? O ſi elle étoit une fois entrée bien avant dans nôtre eſprit, ſi nous en étions bien pénétrez! pourrions-nous avoir des yeux, ou la moindre affection pour quelque autre choſe que pour cette Majeſté infinie, ſi jalouſe de la beauté de nôtre ame? Ne devrions-nous pas dire à toutes les créatures qui tâcheroient de la gagner & de l'attirer par leurs charmes, & par leurs promeſſes, ce que ſainte Agnès diſoit à ceux qui ſe montroient paſſionnez de ſa beauté: *Diſcede à me pabulum mortis, quia jam ab alio amatore præventa ſum*: Retirez-vous d'ici; un amant immortel me poſſéde il y a long-tems, & me poſſédera lui ſeul éternellement. *Le même.*

Quels nobles ſentimens l'ame doit avoir d'elle même, de ſe voir traitée de Dieu avec tant de diſtinction.

De quelle nature eſt donc cette ame, ô mon Dieu! que vous daignez la traiter de la ſorte ? N'eſt-elle pas ſortie du même néant, dont vous avez tiré le reſte des êtres ? N'eſt-elle pas toûjours dans une diſtance infiniment éloignée de vous, encore qu'elle ſoit la plus noble des êtres créés ? N'eſt-il pas toûjours vrai qu'étant venuë de rien, elle n'eſt capable de rien par elle-même ? Quel privilege étonnant eſt-ce donc ceci, que de rien qu'elle étoit, vous l'ayez faite ſi noble & ſi excellente, que toute vôtre puiſſance ne peut rien produire capable de la remplir ! Elle ſe ſent capable, & elle eſt avide de la poſſeſſion d'un bien infini. Oui vous-même, mon Dieu, vous-même vous voulez bien vous donner à elle, pour être ſon bien & ſa poſſeſſion durant une éternité. O ame ſéduite par les enchantemens du monde! juſques où t'abaiſſes-tu, quand tu recherches quelque choſe moindre que Dieu ? Ne devrois-tu pas encore être plus jalouſe de Dieu, ſi tu le pouvois être, que Dieu ne l'eſt de toi ? *Le même.*

Dieu demande nôtre ame, qui eſt faite à ſon image.

Comme Céſar redemande ſon image, Dieu vous redemande auſſi la ſienne, dit ſaint Auguſtin ; & en vous redemandant ſon image, il vous redemande vôtre ame qui porte les traits de ſa reſſemblance ; & en redemandant vôtre ame, il vous redemande tout entier, parceque tout l'homme eſt l'image de Dieu. Et JESUS-CHRIST nous redemande cette image par uue double obligation : prémierement, parceque nous ayant créez à ſon image, il a droit de nous redemander ce qu'il nous a donné : ſecondement, parcequ'ayant perdu cette prémiere dignité par le péché du prémier homme, & les autres péchez que nous y avons ajoûtez de nous-mêmes ; il a retracé dans nous, par ſon ſang & par ſon eſprit, cette prémiere image, que le péché avoit entierement effacée... Mais on voit des perſonnes dans le monde, qui ſemblent rendre à Dieu ce qui eſt à Dieu, & porter ſon image dans leur ame ; ils font beaucoup d'actions de piété, ils aiment le culte exterieur de la Religion : mais qu'on voïe le dedans, qu'on pénetre le fond de leur ame ; on y trouvera des attachemens prodigieux au monde, une ambition étrange de s'avancer, nul ſoin de leur ſalut, & de grands deſſeins de ſacrifier tout à leur vanité. *Livre intitulé, Inſtructions Chrétiennes, &c... Pour le vingt-deuxiéme Dimanche après la Pentecôte.*

De la nobleſſe & de l'excellence de l'ame.

Il eſt certain que nôtre ame eſt ſi excellente, qu'elle ſurpaſſe toutes les autres créatures : Dieu l'a élevée au-deſſus de toutes ; elle a été créée a l'image de Dieu, dit ſaint Auguſtin, elle eſt ſortie du ſein de Dieu avec tant de perfections, que dans l'ordre du monde elle tient le prémier rang, & il ſemble que toutes les autres créatures n'ont été formées que pour elle, & comme des ombrages pour relever ſa beauté. Mais ce qui fait ſa plus grande perfection, c'eſt la grace ; c'eſt ce qui la fait vivre, c'eſt ce qui lui donne une beauté capable d'attirer les regards & le cœur de Dieu. Voilà ce qui fait ſa gloire ; mais ce qui fait ſa honte & ſa confuſion, c'eſt ſon péché. *Le P. Girouſt.*

Que l'ame de l'homme eſt ſpirituelle.

Pour faire voir que l'ame eſt ſpirituelle, il ne faudroit que faire remarquer la différence qui eſt entre la production du corps de l'homme & celle de l'ame. Quand Dieu forma le corps de l'homme, il prit un peu de limon & de terre pour faire cet ouvrage ; de-là vient que le corps eſt matériel : mais quand il forma l'ame, *Inſpiravit in faciem ejus ſpiraculum vitæ* ; Il ſouffla ſur cette maſſe de terre, & lui communiqua ſon eſprit. Ainſi l'ame étant une communication & un écoulement de l'Eſprit de Dieu, & par conſéquent un eſprit admirable

en ſes lumieres, fécond en ſes productions, univerſel dans ſes actions : c'eſt un eſprit dont la nature & les qualitez ont été formées à la reſſemblance de Dieu. Cette ame étant donc une participation de Dieu, elle n'eſt pas ſeulement, comme dit Tertulien, une ombre de la Divinité : *Velut umbra divinitatis :* Mais elle en eſt l'image : elle répréſente l'unité de ſa ſubſtance ; elle exprime les trois Perſonnes par ſes trois facultez ; par ſa memoire, par ſon entendement, par ſa volonté. Après cela ne vous étonnez point ſi l'on vous dit que les Anges s'empreſſent pour lui rendre ſervice, s'ils font gloire de la protéger & de la deffendre contre ſes ennemis. D'où vient cela ? C'eſt parcequ'elle porte ſur ſon front l'image de la Divinité : c'eſt cet illuſtre caractere qui la rend aimable à Dieu même ; c'eſt cette belle copie de la Divinité qui attire les regards de ſa miſéricorde. *Le même.*

L'ame par le péché & par ſes vices eſt dégradée, & l'homme réduit à la condition des bêtes, comme dit le Prophete royal : *Homo cum in honore eſſet, non intellexit : comparatus eſt jumentis inſipientibus :* L'homme qui avoit l'honneur d'être ſemblable aux Anges & à Dieu même, n'a pas conſidéré la nobleſſe & l'excellence de ſon être, il s'eſt abandonné à ſes vices ; & alors il eſt devenu ſemblable aux bêtes. *Erubeſce animamea*, dit ſaint Bernard : Ah ! mon ame tu dois rougir de honte, tu dois être accablée de confuſion. Pourquoi cela ? *Divinam in pecorinam mutaſſe naturam :* Pour avoir changé l'image de Dieu en la figure d'une bête. Quand cette ame étoit animée & revétuë de la grace, elle avoit le caractere de la beauté de Dieu ; mais pour s'être abandonnée à ſes paſſions, elle a pris le caractere du démon & la forme de la bête. *Le même.*

L'ame eſt dégradée par ſes vices.

AMITIÉ.

AMITIE' CHRE'TIENNE, CHOIX Des Amis; liaiſon avec les gens de bien; vrais & faux Amis, &c.

AVERTISSEMENT.

IL n'y a pas long-temps qu'on parle dans les Chaires de l'Amitié Chrétienne : les anciens Prédicateurs, ou n'en ont rien dit, ou ils l'ont confonduë avec la charité du prochain; comme en effet elle en fait une partie, quoique ce ne ſoit pas tout-à-fait la même choſe. Les Philoſophes anciens l'ont enviſagée comme un des principaux ſujets de leur Morale, & les Prédicateurs l'ont enfin adoptée comme l'une des plus utiles matiéres pour régler la vie & les mœurs des Chrétiens: parce que comme tout eſt commun entre les amis, & qu'ils ſe communiquent réciproquement leurs vertus & leurs vices; l'expérience fait voir que la bonne & la mauvaiſe vie des Chrétiens, eſt comme attachée au bon ou au mauvais choix des amis : & c'eſt ſur ce pied-là qu'on en juge aſſez communément.

Il faut pourtant avoüer que ce ſujet paroît un peu ſtérile; car quoi qu'il n'y en ait point ſur lequel les Auteurs prophanes ayent donné tant & de ſi beaux préceptes; & qu'ils en ayent fait, pour ainſi dire, leur vertu favorite; il eſt ici queſtion d'en faire une vertu Chrétienne, dont tres-peu d'Autheurs ont parlé. Il s'en trouve un livre parmi les Ouvrages de ſaint Auguſtin; mais qu'on ne croit pas être de ſa façon; & il n'en a parlé qu'en paſſant dans les Livres qui ſont conſtamment de luy. Saint Chryſoſtome en a fait une exhortation aſſez conciſe, encore la confond-t'il avec la charité; & ſaint Ambroiſe, qui en a le plus dit de choſes dans ſes Offices, ne la regarde preſque que comme une vertu purement morale.

Ce qu'il y a plus particuliérement à obſerver en traitant ce Sujet, c'eſt de n'emprunter de la charité du prochain, qui eſt un autre ſujet aſſez ample & aſſez abondant, que ce qui peut ſervir à élever l'amitié à la qualité de vertu Chrétienne : & je ſuis perſuadé que l'on peut faire un tres-utile Sermon ſur l'Amitié, en y faiſant entrer le bon choix qu'on doit faire des amis; les devoirs réciproques qu'exige l'amitié ſans bleſſer la conſcience; les motifs qui nous doivent engager à lier avec telles perſonnes; les défauts qui peuvent ſe gliſſer dans cette amitié, & les avantages que l'on en peut tirer pour le ſalut.

PARAGRAPHE PREMIER.

Plans & deſſeins de Sermons ſur l'Amitié Chrétienne.

LEs trois ſortes de biens, dont on peut joüir en cette vie, ſont renfermez dans l'amitié Chrétienne, auſſi bien que dans l'amitié civile ; ſçavoir, le bien utile, le bien honnête, & le bien délectable. 1°. Rien de plus utile par rapport au ſalut, à quoy toutes les choſes de ce monde doivent ſe rapporter ; & c'eſt à quoy nous devons meſurer toute leur utilité. 2°. Rien de plus conforme aux regles de l'honnêteté, & de la raiſon, qu'une ſainte & vertueuſe amitié. 3°. Rien de plus doux, ni point de plaiſir plus agréable que celui que goûtent les amis dans leur converſation mutuelle, quand elle tend à s'animer réciproquement à la vertu. Ce peut être le partage d'un juſte Diſcours. I.

Prémierement, elle eſt d'un merveilleux ſecours pour aſſûrer ſon ſalut ; parce qu'en ſe liant d'amitié avec des perſonnes ſaintes & vertueuſes, on évite celle des méchans, qui eſt un des prémiers & des plus dangereux écueils qui ſe rencontrent dans la vie. On eſt à couvert du mauvais exemple, qui entraîne les autres dans le déréglement : & l'on ſçait tous les malheurs où l'amitié que l'on contracte avec des perſonnes vicieuſes, a coûtume de nous précipiter. Au contraire, quels moyens de nous ſanctifier ne nous fournit point une amitié ſainte avec une perſonne de vertu ? Les bons diſcours, les bons exemples, les réprimandes qu'elle nous fait ſur nos defauts, les conſeils ſalutaires, & les bons avis qu'elle nous donne pour régler nôtre conduite, ne ſont-ce pas autant de ſecours pour faire nôtre ſalut avec avantage ? Et l'on peut dire ſans crainte, qu'une des marques les plus viſibles de nôtre prédeſtination, & l'un des grands bienfaits dont nous ſerons éternellement redevables à la divine Providence, eſt le choix que nous ferons d'un ami fidele & vertueux.

Secondement, le bien honnête & honorable ſe trouve dans une ſainte amitié. Après avoir établi ce principe, qui a été reconnu des Payens mêmes, leſquels nous ont donné des préceptes ſur la morale : que rien n'eſt digne d'honneur, & ne mérite nôtre eſtime, que la vertu qui eſt proprement le bien honnête : ce qui n'eſt pas moins conſtant dans la Morale Chrétienne, qui a pour objet une vertu ſurnaturelle. Or l'amitié Chrétienne eſt non ſeulement une vertu, auſſi-bien que l'amitié civile, fondée ſur quelque motif naturel, honnête ; mais une vertu plus noble, qui fait une partie de la charité du prochain ; & outre cela, elle eſt un moyen d'acquerir les autres vertus, de les conſerver, & de s'y animer mutuellement par une ſainte émulation ; puiſque tous les biens devenant communs entre les amis, les vertus qui ſont les plus excellens de tous les biens, le deviennent auſſi par une conſéquence infaillible. Delà vient que l'amitié Chrérienne peut être appellée un ſaint commerce de vertus : ce qui nous eſt infiniment honorable devant les hommes, & encore plus devant Dieu ; & qui fait de cette amitié un moyen de gagner celle de Dieu même, & d'y faire tous les jours de nouveaux progrès.

Troiſiémement, pour ce qui eſt du bien délectable, nôtre propre expérience nous apprend que l'amitié eſt le plus doux & le plus ſolide plaiſir de la vie. On ſçait les ſenſibles conſolations que nous recevons de nos amis dans nos afflictions; la joye que nous reſſentons dans nos bons ſuccès, en voyant qu'ils y prennent part: il ne faut que voir ce que ſaint Auguſtin dit de la douceur & de la joye qu'il recevoit de ſon cher ami Alipius; & le plaiſir tout céleſte que goûtoient ſaint Baſile & ſaint Gregoire de Nazianze, dans leur ſainte & mutuelle amitié? Et tant s'en faut que la Religion Chrétienne, qui déclare la guerre à tous les plaiſirs, blâme celui-cy, qu'elle l'approuve, le louë, & en fait une partie de la récompenſe de la vertu, quand cette amitié eſt ſpirituelle; quoiqu'elle reprouve les amitiez ſenſuelles, qui ne ſont fondées que ſur les plaiſirs des ſens. C'eſt donc à nous d'élever nos amitiez, & de les rendre chrétiennes & ſaintes, de morales qu'elles ſont ordinairement; afin d'en faire un moyen de nôtre ſalut, & de nôtre bonheur éternel.

II. L'AMITIE' que nous contractons avec les perſonnes vicieuſes nous eſt plus préjudiciable & plus pernicieuſe, que ne nous peut être la haine la plus envenimée de nos ennemis les plus déclarez. C'eſt le ſujet d'un Diſcours ſur la mauvaiſe amitié; c'eſt-à-dire, ſur celle qu'on place ſi mal. La preuve de cette vérité ſe peut prendre des trois ſortes de biens dont un ennemi tâche de priver celui, contre lequel il a conçu une haine implacable. 1°. Il tâche de le ruïner en le dépouillant des biens de fortune; tantôt par des voyes ſourdes, en lui ſuſcitant des procès; tantôt par des violences ouvertes, & des injuſtices criantes, & par tous les moyens que la haine lui peut ſuggérer. Mais dans ces amitiez criminelles, on y riſque l'innocence, la grace, la vertu, qui ſont les véritables biens que nous perdons bien-tôt. 2°. Cette amitié ruïne d'honneur. Un ennemi ne ſonge qu'à vous décrier; & on ne l'en croit pas toûjours: mais le commerce des méchans fait ſûrement perdre à ceux qui ſe lient avec eux, toute la bonne réputation qu'ils pouvoient avoir; parce qu'on eſt perſuadé qu'on eſt tel que ſont ceux avec qui on a contracté amitié; & ſi l'on n'eſt pas vicieux d'abord, on le devient bien-tôt, & l'on perd toute l'eſtime qu'on avoit. 3°. Un ennemi ne peut pouſſer ſa haine plus loin que d'attenter à la vie de celui qu'il hait; mais cette criminelle amitié nous conduit à une mort éternelle.

III. IL y a trois ſortes d'amitiez qui ſe trouvent parmi les hommes, que l'on peut, & qu'il faut tâcher d'élever à la qualité d'amitiés Chrétiennes, ce qui peut faire le ſujet & le partage d'un Sermon. Les prémiéres ſont les amitiez naturelles, qui ſe trouvent entre les peres & les enfans, & enſuite entre les freres, comme étant fondées ſur la communication d'un même ſang. Ces amitiez ſont juſtes, honnêtes & légitimes: mais elles ne ſont pas toûjours bien réglées; parce que l'amour des parens envers leurs enfans eſt ſouvent contraire à celui qu'ils doivent à Dieu; & les enfans ne s'acquittent pas toûjours de tous les devoirs qu'ils ſont obligez de rendre à leurs parens. Le moyen d'élever & de ſanctifier cette amitié naturelle, c'eſt de s'entre-aimer pour Dieu, de conſidérer Dieu en la perſonne des uns, & de former & d'élever les autres dans la crainte & dans le ſervice de Dieu. Les ſecondes ſont les amitiez humaines & raiſonnables, fondées ſur la reſſemblance d'emplois, d'humeurs, de profeſſion

d'études, d'inclinations. Or quoique ces amitiez puiſſent être honnêtes & loüables, elles ne ſont pas toutefois toûjours Chrétiennes ; à moins que cette union n'ait une fin ſurnaturelle, & que ceux qui ſont unis de la ſorte, ne ſe portent mutuellement, & ne s'excitent à devenir plus vertueux & plus ſaints ; ce que l'amitié facilite beaucoup, & dont fournit de puiſſans moyens. Les troiſiémes ſont les amitiez civiles, telles qu'elles ſont entre les citoyens d'une même ville, les aſſociez en mêmes emplois, entre les voiſins, &c. Et l'on peut ſanctifier cette amitié par la charité Chrétienne, en entretenant l'union, & en ſe rendant réciproquement tous les ſervices que demande la charité.

IV. Du bon choix que nous faiſons de nos amis dépend le bonheur de cette vie ; puiſqu'il eſt conſtant que c'eſt l'amitié qui en fait le plus grand bien. Mais un ami fidelle, agréable, qui ait toutes les qualitez néceſſaires pour lier une véritable amitié, eſt rare ; il le faut choiſir entre mille ; & le Saint Eſprit même appelle heureux celui qui l'a enfin rencontré. Il faut montrer dans le prémier Point combien il eſt important de faire ce bon choix, le moyen de le faire, où il faut chercher un ami de ce caractere, & comment il le faut cultiver. Dans le ſecond Point, comme de ce même choix dépend encore aſſez ordinairement nôtre bonheur éternel, il faut faire voir de quel motif on doit être porté pour le faire, & les vûës que l'on doit avoir en contractant cette amitié. Enſuite comment on doit continuer de faire de cette amitié, qu'on diroit d'abord qui n'eſt qu'une vertu morale, une vertu vraiment chrétienne ; c'eſt-à-dire comment il faut agir toûjours par charité, dans tous les devoirs que nous rendons à nos amis, & non pas par la ſeule inclination, ou par eſpérance de retour, ou par quelqu'autre motif purement humain.

V. Tout ce qui regarde l'amitié, & tout ce qui nous fait lier les uns avec les autres, ſe rapporte à l'un de ces trois chefs : Le prémier, la conformité de ſentimens & d'inclinations, qui eſt le principe de l'amitié : Le ſecond, la confidence mutuelle des plus ſecretes penſées, qui en eſt comme l'eſſence : Le troiſiéme, le dévoüement réciproque qu'on a l'un pour l'autre, dans les occaſions de ſe rendre ſervice, qui en eſt comme la conſommation. Or il faut montrer que dès-là qu'on lie commerce avec des perſonnes qui n'ont ni vertu, ni conſcience, on court riſque d'entrer, par ces trois chemins, dans les voyes d'iniquité, & de ſe perdre ſans reſſource. *C'eſt ce que fait voir le P. Cheminais dans un Sermon qu'il a fait ſur le choix des Amis.*

VI. Trois choſes nous peuvent porter à converſer, & lier amitié avec les perſonnes qui ſont dans le déſordre, & que nous ſçavons mener une vie déréglée. 1°. L'inclination, ou le plaiſir que nous y cherchons. 2°. La néceſſité qui nous y engage indiſpenſablement, parce qu'on ne peut ſouvent ſe ſéparer de ſes proches, de ſes freres, de ſes parens ; ni une femme de ſon mary ; quoique ces perſonnes ſouvent ne ſoient pas fort gens de bien. 3°. La charité enfin nous y oblige aſſez ſouvent. Or voicy trois devoirs à quoy cette liaiſon, & cette ſocieté nous engage. Prémierement, ſi c'eſt nôtre inclination qui nous y porte, ou nôtre plaiſir que nous y recherchons ; il faut fuïr ces ſortes de perſonnes, au lieu de former avec eux aucune liaiſon ; & la rompre auſſi-tôt qu'on s'y eſt engagé, ſans les bien connoître. Secondement, ſi c'eſt la néceſſité qui nous oblige de vivre avec ces ſortes de gens, & qui ne nous permet pas de nous

en ſéparer ; alors il faut les ſouffrir, ſe contentant d'en être ſéparez de mœurs, & de maniéres de vie ; & tâcher d'en tirer du profit, par la patience qu'ils nous donnent ſujet d'exercer. Si c'eſt enfin le zele, & la charité qui nous fait lier commerce avec eux, il faut s'efforcer de les rendre meilleurs, & de les retirer de leurs déſordres, ſans s'expoſer à être pervertis par leur mauvais exemple. *L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne. Dans la Dominicale, Tom.* 1.

VII. PRE'MIER Point d'un Sermon. Les avantages que nous retirons pour le ſalut, de l'amitié que nous contractons avec les perſonnes vertueuſes : nous devenons bien-tôt ſemblables à eux ; nous évitons les dangers de tomber dans le crime ; nous faiſons de grands progrès dans la vertu, animez par leurs exemples, &c.

Second Point. Les dangers preſque inévitables auſquels nous expoſe l'amitié, & l'étroite liaiſon avec les méchans.

VIII. 1°. L'AMITIE', qu'on lie avec les gens de bien, eſt un moyen ſûr d'acquerir & de conſerver l'amitié de Dieu ; parce qu'on ne peut pas donner une marque plus certaine du déſir qu'on a de ſervir Dieu, & d'être entiérement à lui, que de ſe joindre avec ſes amis qui ſont fidelles à ſon ſervice : on témoigne par-là qu'on veut les imiter, ſuivre leurs conſeils & leurs exemples, &c. 2°. Contracter amitié avec les méchans, c'eſt ſe mettre en péril évident de perdre l'amitié de Dieu, qui eſt la choſe du monde la plus précieuſe ; & même en danger de ne la recouvrer jamais ; parce qu'on ne peut lui déclarer une guerre plus ouverte, que de ſe ranger du côté de ſes ennemis, & de conſpirer avec eux pour l'offenſer ; parce que l'amitié avec les méchans, ne peut manquer de nous porter au crime, & de nous entretenir dans nos déſordres.

IX. ON peut encore prendre pour ſujet d'un Diſcours ſur l'amitié : Prémierement, de faire voir de quelle importance il eſt de faire un bon choix de ceux avec qui l'on veut contracter une étroite amitié. Secondement, de montrer juſqu'où doit aller cet engagement, pour ne renoncer pas à l'amitié de Dieu ; & quels ſont les véritables devoirs des amis.

L'importance de ce choix eſt grande ; puiſque nous devenons ordinairement ſemblables à ceux que nous fréquentons, & avec qui nous avons un commerce plus particulier : c'eſt une vérité qui eſt connuë, & reçûë de tout le monde Il eſt important pour toute la ſuite de nôtre vie : car ſi l'on choiſit mal, on s'autoriſe dans ſes déſordres, ſous prétexte de l'amitié même, parce que pour changer de vie, il faudroit rompre avec ſes meilleurs amis : & enfin il y va évidemment de nôtre ſalut, &c.

Pour les devoirs de l'amitié, ils ſe réduiſent à ces trois : A la fidelité, qui ne peut être trop généreuſe, ni trop conſtante ; mais qui doit avoir ſes bornes, & être réglée par la Religion, & par la conſcience ! Au zele, & à la charité, pour reprendre un ami de ſes defauts, & pour l'aider à s'en corriger : A la complaiſance qui doit être éloignée de la flatterie, & de la ſervitude. *L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne. Pris & développé ce deſſein dans ſon Carême, le Mardy de la troiſiéme ſemaine.*

X. ON peut faire un diſcours ſur l'amitié ſeule avec les méchans ; & montrer dans le prémier Point, de quels biens elle nous prive ; ſçavoir, de l'amitié de Dieu, de ſa protection ſpéciale, de ſes faveurs particuliéres.

Dans

Dans le ſecond, quels malheurs elle nous attire en cette vie & en l'autre.

1°. Il faut en expliquant la nature de l'amitié, empêcher qu'on n'y ſoit trompé. XI.

2°. Il faut, en montrant les avantages qu'on retire d'une ſainte amitié, engager à la rechercher.

3°. Il faut en propoſant ſes devoirs, exciter à les remplir.

On peut réduire les devoirs de l'amitié à ces deux principaux : Le prémier, de s'oppoſer aux paſſions de ſon ami, quand il eſt dans la proſpérité : Le ſecond ; d'aider & ſécourir ſon ami dans tous ſes beſoins, quand il eſt dans l'adverſité. C'eſt par ces deux importans ſervices qu'on lui rend, qu'on contribuë à ſon ſalut. XII.

Sur l'uſage de l'amitié. 1°. Il faut converſer avec ſes amis, ſans abuſer de leur familiarité. Et expliquer en quoy peut être cet abus. XIII.

2°. Il faut conſerver ſes amis, ſans avoir une lâche complaiſance pour leurs vices, ou pour leurs defauts.

3°. Il faut défendre, ou protéger ſes amis, ſans favoriſer leurs crimes.

Voicy trois marques d'une véritable amitié, qui peuvent ſervir à la rendre toute ſainte. XIV.

Prémiere. Etre reconnoiſſant des bienfaits qu'on reçoit de ſes amis.

Seconde. Etre ſincere dans les conſeils que l'on demande, & que l'on donne à ſes amis.

Troiſiéme. Etre fidele dans les ſecrets qu'on nous confie, & ne jamais abuſer de la confidence qu'on nous fait.

1°. Combien l'amitié eſt avantageuſe aux amis, quand leurs affections mutuelles ſont ſaintes. XV.

2°. Combien elle eſt pernicieuſe, quand un oblige l'autre, à violer les loix de la juſtice & de la piété.

Sur l'Amitié que les méchans lient entr'eux, pour le crime, ou portez à cela par la ſeule conformité d'humeur ; on peut faire voir, 1°. Que de lier ainſi, c'eſt vouloir achever de ſe pervertir, par la contagion réciproque qu'un ami vicieux communique plus aiſément à ſon ſemblable. XVI.

2°. Que c'eſt s'attirer double châtiment & double péril ; le fardeau croiſſant à meſure qu'outre ſes déſordres particuliers & perſonnels on coopere encor à ceux d'autrui. Rien ne rend plus hardi à faire le mal, que de ſe ſentir ainſi ſoûtenu : & tout crime à quoi vous prêtez le moindre ſecours, la moindre faveur, vous le faites. Prenez une vraye réſolution de changer de mœurs ; & alors les bons pourront vous ſouffrir, & comme leur ſociété, ſeul remede qui puiſſe vous ſervir de frein, ne ſçauroit vous expoſer à tant de malheurs, que celle de ces hommes à qui leur propre infamie, leur propre perte ne coûte rien ; elle vous paroitra bien-tôt mille fois plus douce.

PARAGRAPHE SECOND.

Les Sources d'où l'on peut tirer de quoy remplir ces deſſeins, & les Auteurs qui en traittent.

Les Saints Peres

SAint Jerôme en l'Epître 2. à Népotien, parle des marques & des dangers de la trop grande familiarité.

Le même, liv. 4e. ſur le ſeptiéme d'Iſaïe, montre combien il y a peu d'Amitié dans le monde, même entre les proches.

Le même, liv. 2. ſur le neuviéme chapitre de Jérémie, montre combien il y a peu de véritables Amis.

Le même, liv. 2. ſur le chapitre 7e. du Prophete Michée, fait un aſſez long diſcours pour montrer combien la véritable amitié eſt rare.

Le même, en l'Epître 32e. adreſſée à Abigaüs Prêtre, montre comme il faut lier amitié avec les perſonnes de lettres.

Le même, dans l'expoſition du chapitre 4e. de l'Eccleſiaſte, parle de l'Amitié.

Saint Ambroiſe, liv. 1. des Offices, chap. 32. parle des devoirs de l'Amitié.

Le même, au liv. 3. chap. 15. montre juſques où doit aller cette amitié.

Saint Auguſtin a un livre entier ſur l'Amitié, qui ſe trouve au quatriéme Tome, où il inſtruit des qualitez des véritables amis, & des conditions de l'amitié. On ne croit pas cependant qu'il ſoit l'Auteur de ce livre. Au chap. 3. il parle des différentes ſortes d'amitiez. Au chap. 12. il traite des degrez de l'amitié. Au chap. 18. des qualitez que doivent avoir les amis.

Le même, au livre des 50. Homelies, en l'Homel. 38. rapporte encore les différentes eſpeces des amitiez humaines.

Le même, au liv. 4. de ſes Confeſſions, chap. 8. & 9. traitte des moyens d'entretenir l'amitié.

Le même, en l'Epître 121. *ad Probam*, montre que ſans un fidele ami, rien en ce monde ne nous peut être agréable.

Le même, au liv. 19. de la Cité de Dieu, prouve que dans les amitiez humaines, il y a plus d'amertume que de douceur. Et au chap. 18. du même livre, il fait voir quelle inquiétude l'amitié a coûtume de produire.

Le même au liv. des 83. Queſtions, queſt. 71. & au Sermon 21. *De verbis Apoſtol.* montre comment il faut éprouver les amitiez.

Saint Chryſoſtome, au liv. 2. du Sacerdoce, rapporte l'exemple de ſaint Baſile, pour montrer le choix qu'il faut faire d'un ami.

Le même, ſur le 18. Chapitre de ſaint Matthieu, a une exhortation ſur les amitiez Chrétiennes, & montre combien elles ſont rares, & combien elles doivent être déſintereſſées.

Le même, en l'Homel. 2. ſur la prémiere Epître aux Theſſaloniciens, vers la fin, dit beaucoup de choſes ſur l'amitié.

Saint Laurent Juſtinien, au liv. de la Diſcipline & de la Perfection de la

converſation Monaſtique, ch. 12. parle fortement contre les amitiez dangereuſes.

Saint François de Sales dans l'Introduction à la Vie Dévote, p. 3. chap. 17. traitte cette matiére à fond.

Rodriguès, prémiére partie, traité 4e. ch. 13. rapporte toutes les eſpeces d'amitiez vicieuſes. — Livres ſpirituels.

Le P. Cauſſin dans la Cour Sainte au Traité des Paſſions, a deux ou trois chapitres ſur ce ſujet.

Le Pere Croiſet, tom. 1. de ſes Réfléxions Chrétiennes, parle des amitiez particuliéres.

Roſſignolus, *de Diſciplinâ Chriſtiana perfectionis*, l. 4. c. 27.

Le P. Cheminais, Sermon ſur le choix qu'un Chrétien doit faire de ſes amis. — Les Prédicateurs.

Le P. d'Orleans, Sermon ſur les liaiſons.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, en a un ſur l'amitié Chrétienne, pour le Mardy de la troiſiéme ſemaine du Carême.

Le même dit beaucoup de choſes ſur l'amitié, dans le Sermon de ſaint Jean l'Evangeliſte.

Le même a un Sermon ſur la converſation avec les méchans, & ſur l'amitié qu'on lie avec eux; dans la Domin. tom. 1.

Ceux qui ont fait des Panégyriques ſur ſaint Jean l'Evangeliſte.

L'Abbé de Monmorel a fait un traité particulier de l'Amitié.

Ariſtote, en ſes Morales. — Auteurs anciens & modernes qui ont parlé de l'amitié en Philoſophes.

Ciceron, au livre de l'Amitié, intitulé *Lælius*.

Plutarque, a fait un livre ſur l'Amitié, & ſur la différence d'un Ami & d'un Flatteur.

Themiſtius a une Oraiſon ſur ce ſujet.

Petrarque, *l.* 1. *Dialogo.* 50. *& ſeqq.*

Eraſme a auſſi fait un Traité du Flatteur & de l'Ami.

Le P. Theophile Renaud, l. 4. des vertus & des vices : ſect. 2. chap. 1.

Janus Nycius Erithræus, dans ſes Dialogues.

Ribadeneira, l. 2. c. 30. du Prince Chrétien.

Le P. Senault dans le livre de l'Uſage des Paſſions.

Monſieur de la Mothe le Vayer en a un long Traité.

Monſieur de Sacy a fait un beau Traité de l'Amitié diviſé en trois livres.

Le P. Louis de Grenade dans ſes Lieux Communs. — Les Compilateurs.

Buſée *in viridario Tit. Amicitia.*

Le même *in Panario, titul. familiaritas, & ſocietas.*

Labata, *in Theſauro Morali.*
Lohner, *in Bibliotheca Manuali.* } Verb. Amicitia.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, exemples, & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

CAve ne cum habitatoribus terræ illius jungas amicitias, quæ ſint tibi in ruinam. Exod.34.

Diliges amicum tuum ſicut te ipſum. Levit.19.

Impie prabes auxilium, & his qui oderunt Dominum amicitiâ jungeris; & idcirco iram Domini merebaris. 2.Paralipom. c.19.

Qui cum ſapientibus graditur, ſapiens erit; amicus ſtultorum ſimilis efficitur. Prov.13.

Cum viro ſancto aſſiduus eſto, quemcumque cognoveris obſervantem timorem Dei. Eccli.37.

Noli amicus eſſe homini iracundo neque habitaveris cum viro furioſo; ne forte diſcas vias ejus. Prov.22.

Omni tempore diligit, qui amicus eſt. Prov.17.

Fidem poſſide cum amico in paupertate illius, ut & in bonis illius lateris. Eccli.22.

In tempore tribulationis illius permane illi fidelis; ut & in hæreditate illius cohæres ſis. Ibidem.

Amicus fidelis protectio fortis; qui autem invenit illum, invenit theſaurum. Idem. c.6.

Amico fideli nulla eſt comparatio; & non eſt ponderatio digna auri & argenti contra bonitatem fidei illius. Ibidem.

Amicus fidelis medicamentum vitæ & immortalitatis. Ibidem.

Bonis amici conſiliis anima dulcoratur. Proverb.27.

Beatus qui invenit amicum verum. Eccli.25.

Eſt amicus ſecundùm tempus, & non permanebit in die tribulationis. Eccli.6.

Eſt autem amicus ſocius menſæ, & non permanebit in die neceſſitatis. Ibidem.

Qui timet Deum, æquè habebit amicitiam bonam; quoniam ſecundùm illum, erit amicus illius. Ibidem.

Non agnoſcitur in bonis amicus, & non abſconditur in malis inimicus. Eccli.12.

Non derelinquas amicum antiquum; novus enim non erit ſimilis illi. Idem, c.9.

PRenez garde de faire jamais amitié avec les gens de cette terre; ce qui ne ſerviroit qu'à attirer vôtre ruïne.

Vous aimerez vôtre ami comme vous-même.

Vous donnez du ſecours à un impie, & vous faites alliance avec ceux qui haïſſent le Seigneur: vous vous étiez rendu digne pour ce ſujet, de la colere de Dieu.

Celui qui marche avec les ſages deviendra ſage; l'ami des inſenſez leur reſſemblera.

Tenez-vous ſans ceſſe auprès d'un homme ſaint, lorſque vous en aurez connu quelqu'un qui craigne veritablement Dieu.

Ne ſoyez point ami d'un homme colere, & ne vivez point avec un homme furieux, de peur qu'il ne vous apprenne à vivre comme lui.

Celui qui eſt ami, aime en tout tems.

Gardez la fidelité à vôtre ami pendant qu'il eſt pauvre; afin que vous vous réjoüiſſiez avec lui dans ſon bonheur.

Demeurez-lui toûjours fidele, pendant le tems de ſon affliction; afin que vous ayez part avec lui dans ſon héritage.

L'ami fidelle eſt une forte protection; celui qui l'a trouvé, a trouvé un tréſor.

Rien n'eſt comparable à l'ami fidelle; & l'or & l'argent ne méritent pas d'être mis en balance avec la ſincerité de ſa foi.

L'ami fidelle eſt un remede qui donne la vie, & l'immortalité.

Les bons conſeils d'un ami ſont les délices d'une ame.

Heureux celui qui trouve un véritable ami!

Il y a un ami qui ne l'eſt que tant qu'il y trouve ſon avantage; & il ceſſera de l'être au jour de l'affliction.

Il y a un ami qui l'eſt pour la table, & qui ne le ſera plus au jour de l'affliction.

Autant que l'homme craint le Seigneur, autant il ſera heureux en amis; parceque ſon ami lui ſera ſemblable.

L'ami ne ſe connoît point pendant la proſpérité, & l'ennemi ne ſe peut cacher dans l'adverſité.

Ne quittez point vôtre ancien ami; car le nouveau ne lui ſera point ſemblable.

Corripe amicum, ne fortè non intelligat te, & dicat non feci; aut ſi fecerit, ne iterùm addat facere. Idem, c.19.

Reprenez vôtre ami; de peur qu'il n'ait point ſçû ce qu'on diſoit de lui, de ſorte qu'il vous diſe; je ne l'ai point fait; ou s'il l'a fait, afin qu'il ne le faſſe plus à l'avenir.

Amici divitum multi. Prov.14.

Les riches ont beaucoup d'amis.

Divitiæ addunt amicos plurimos; pauper verò ab inimicis deſeritur. Idem, c.19.

Les richeſſes donnent beaucoup de nouveaux amis; mais ceux-mêmes qu'avoit le pauvre ſe ſéparent de lui.

Vir iniquus lactat amicum ſuum, & ducit eum per viam non bonam. Prov.16.

L'homme injuſte attire ſon ami par ſes flateries, & il le conduit par une voïe qui n'eſt pas bonne.

Ei qui revelat myſteria, & ambulat fraudulenter, & dilatat labia ſua, ne commiſcearis. Prov.20.

Ne vous mêlez point avec un homme qui découvre les ſecrets, qui uſe de déguiſement, & dont la bouche eſt toûjours ouverte.

Quomodo dicis quod amas me, cum animus tuus non ſit mecum. Judic.16.

Comment dites-vous que vous m'aimez, puiſque vous ne témoignez que de l'éloignement de moi?

Si inimicus meus maledixiſſet mihi ſuſtinuiſſem utique: tu verò homo unanimis, dux meus, & notus meus &c. Pſal.54.

Si celui qui étoit mon ennemi, m'avoit chargé de malédictions; je l'aurois ſouffert: mais c'eſt vous qui viviez dans un même eſprit avec moi, & qui étiez dans mon étroite confidence.

Non eſt auxilium mihi in me; neceſſarii quoque mei receſſerunt à me. Jobi, c.6.

Je ne trouve en moi aucun ſecours; & mes propres amis m'ont abandonné.

Multi colunt perſonam potentis, & amici ſunt dona tribuentis. Prov.19.

Pluſieurs honorent la perſonne d'un homme puiſſant, & ſont amis de celui qui donne.

Fili, ſi te lactaverint peccatores, ne acquieſcas eis, ne ambules cum eis, prohibe pedem tuum à ſemitis eorum. Prov.1.

Mon Fils, ſi les pécheurs vous attirent par leurs careſſes; ne vous laiſſez pas aller à eux, n'allez point avec eux, empêchez que vôtre pied ne marche dans leurs ſentiers.

Qui communicaverit ſuperbo, induet ſuperbiam. Eccli.6.

Celui qui ſe joint au ſuperbe, deviendra ſuperbe.

Amicum tuum, & amicum patris tui ne dimiſeris. Prov. c.27.

N'abandonnez point vôtre ami, ni l'ami de vôtre Pere.

Vir amicabilis ad ſocietatem, magis amicus erit quàm frater. Prov. c.18.

L'homme dont la ſociété eſt agréable, ſera plus aimé que le frere.

Noli fieri, pro amico, inimicus Proximo tuo. Eccli.6.

Ne devenez pas, d'ami, ennemi de vôtre prochain.

Cauſam tuam tracta cum amico tuo; & ſecretum extraneo ne reveles. Prov.25.

Traitez de vôtre affaire avec vôtre ami, & ne découvrez point vôtre ſecret à un étranger.

Ne obliviſcaris amici tui in animo tuo; & non immemor ſis illius in operibus tuis. Eccli.37.

Conſervez dans vôtre cœur le ſouvenir de vôtre ami; & ne l'oubliez pas lorſque vous ſerez devenu riche.

Qui conviciatur amico, diſſolvit amicitiam. Idem, c.22.

Celui qui dit des injures à ſon ami, rompra l'amitié.

Denudare amici myſteria deſperatio eſt animæ infelicis. Idem, c.27.

Celui qui eſt ſi malheureux que de découvrir les ſecrets de ſon ami, il ne lui reſte aucune eſpérance de retour.

Amicus ſi permanſerit fixus, erit tibi quaſi coæqualis, & in domeſticis tuis fiducialiter aget. Eccli.6.

Si vôtre ami demeure ferme & conſtant, il vivra avec vous comme égal; & il agira avec liberté avec ceux de vôtre maiſon.

Melius eſt eſſe duos ſimul quàm unum; habent enim emolumentum ſocietatis ſuæ. Si unus ceciderit, ab altero ſuſcietur. Eccl.4.

Il vaut mieux que deux ſoient enſemble, qu'un homme ſoit ſeul: car ils tirent de l'avantage de leur compagnie.

Qui ambulat fraudulenter revelat arcana; qui autem fidelis eſt amici celat commiſſum. Prov.11.

Le trompeur révelera les ſecrets; mais celui qui a la fidélité dans le cœur, garde avec ſoin ce qui lui a été confié.

Eſt amicus ſolo nomine amicus. Eccli.37.

Il y a un ami qui n'eſt ami que de nom.

Occaſiones quarit qui vult recedere ab amico : omni tempore erit exprobrabilis. Proverb. 18.

Celui qui veut quitter un ami en cherche les occaſions ; & il ſera toûjours expoſé aux reproches.

Multi pacifici ſint tibi, & conſiliarius ſit tibi unus de mille. Eccli.6.

Ayez beaucoup d'amis qui vivent en paix avec vous ; mais choiſiſſez pour conſeil un homme entre mille.

Pondus ſuper ſe tollet, qui honeſtiori ſe communicat. Idem, c.13.

Celui qui ſe lie avec un plus grand que lui, ſe charge d'un poids.

Qui denudat arcana fidei amici, fidem perdit, & non invenict amicum ad animum ſuum. Idem, c.17.

Celui qui découvre les ſecrets de ſon ami, perd toute créance ; & il ne trouvera point d'ami ſelon ſon cœur.

Diligo proximum, & conjungere fido cum illo. Ibidem.

Aimez vôtre prochain ; & ſoyez lui fidelle dans l'union que vous avez avec lui.

Qui negligit damnum propter amicum, juſtus eſt. Prov.12.

Celui qui pour ſon ami néglige une perte, eſt juſte.

Sodalis amicus conjucundatur in oblectationibus, & in tempore tribulationis adverſarius erit. Eccli.37.

L'ami ſe divertit avec ſon ami dans la proſpérité ; & il deviendra ennemi au tems de l'affliction.

Ubi duo vel tres fuerint congregati in nomine meo, ibi ſum in medio eorum. Matth.18.

Là où deux ou trois perſonnes ſe trouvent aſſemblez en mon nom, je m'y trouve au milieu d'eux.

Vos dixi amicos, quia omnia quæcumque audivi à Patre meo, nota feci vobis. Joan.81.

Je vous ai appelé mes amis, parceque je vous ai fait ſçavoir tout ce que j'ai appris de mon Pere.

Vos eſtis qui permanſiſtis mecum in tentationibus meis. Luc. 22.

C'eſt vous qui êtes demeurez fermes dans mes tentations.

Amicitia hujus mundi inimica eſt Dei : quicumque ergo voluerit eſſe amicus hujus ſæculi, inimicus Dei conſtituitur. Jacob.4.

L'amour de ce monde eſt une inimitié contre Dieu : quiconque voudra être ami de ce monde, ſe rend ennemi de Dieu.

Exemples de l'Ancien Teſtament.

L'exemple de David & de Jonathas.

Le plus celebre, & le plus illuſtre exemple d'une conſtante amitié que nous voyions dans l'Ancien Teſtament, eſt celui de David & de Jonathas : modelle ſans doute de deux parfaits amis, & préférable à tout ce que l'antiquité payenne nous vante ſur ce ſujet. Jonathas fils de Saül, dit l'Ecriture, aima David, enſorte que ſon ame étoit comme colée à celle de David, tant elles étoient étroitement unies : *Jonathas dilexit David quaſi animam ſuam, quia anima illius erat conglutinata anime David.* Il lui donna ſes propres habits & ſes armes ; il n'avoit rien qui ne lui fût commun avec ce parfait ami. Ainſi autant que David étoit haï du pere, qui ne cherchoit qu'à le perdre, autant étoit-il chéri du fils, qui employoit tout ſon credit, & faiſoit tous ſes efforts pour lui ſauver la vie : & l'on peut dire, que jamais il n'y eut d'amitié plus forte, plus fidele & plus conſtante. Jonathas ne ſe contenta pas de paroles, de promeſſes, & de proteſtations de ſervices, qui ne ſont que trop ſouvent ſtériles : il lui en donna des témoignages eſſentiels, par les bons ſervices qu'il lui rendit auprès du Roi ſon pere. Car Saüil érant animé d'une ſecrette jalouſie contre David, & ayant réſolu ſa mort, le jeune Prince entra dans l'eſprit de ſon pere, & le gagna par ſes aſſiduitez ; & quand il ſe vit maître de ſon eſprit, il fit entendre à Saül que la victoire que David avoit remportée ſur Goliath qui avoit jetté la terreur dans

1. *Reg.*18.

toute l'armée d'Iſraël, étoit uniquement à l'avantage de ſa couronne; que du reſte, il n'avoit point de ſerviteur ni plus fidelle, ni plus attaché à ſon ſervice que David; que ce ſeroit une cruauté qui le pourroit rendre odieux à ſon peuple, que de tremper ſes mains dans le ſang d'un ſi brave, d'un ſi bon, & d'un ſi fidelle ſujet. De maniére que Saül perſuadé & touché par ſes paroles, s'engagea par ſerment, à conſerver la vie à David : *Quæ cum audiſſet Saül, placatus voce Jonathæ, juravit : vivit Dominus, quia non occidetur.* David de ſon côté, quelle douleur ne témoigna-t'il point de la mort de ſon cher Jonathas, dont il aima & conſidéra le fils après la mort du pere ? Ainſi l'amitié de ces deux Princes peut paſſer pour l'exemple de la plus fidelle amitié qui fut jamais. 1. Reg. 19.

La fidélité de Cuſaï envers David eſt encore mémorable, par le ſignalé ſervice qu'il lui rendit dans l'extrémité de ſes affaires. Ce fidele ami le voyant dans le danger évident de perdre le Royaume & la vie, par la révolte d'Abſalom; il s'aviſa d'un ſtratagême inouï : car prévoyant qu'Abſalom viendroit facilement à bout de ſon deſſein, s'il ſe conduiſoit par les conſeils d'Architophel, qui avoit abandonné David, & s'étoit jeté par une étrange perfidie, dans le parti de ce fils rebelle; ce ſage & fidele ſujet, fit ſemblant de quitter le Roi comme avoient fait preſque tous ſes autres amis, afin de renverſer les pernicieux conſeils que donneroit Achitophel, & qui iroient ſans doute à la ruïne de David. Ce ſtratagême reüſſit, & Cuſaï, donna par-là, une double preuve de ſa fidélité : la prémiere, qu'il demeura conſtant au ſervice de ſon Prince que ſes autres amis avoient abandonné; & la ſeconde, qu'il détruiſit les pernicieux conſeils d'Achitophel, qui euſſent tourné à la perte infallible de David. Fidélité de Cuſaï envers David.

L'amitié de Salomon & du Roi Hiram, eſt encore marquée dans l'Ecriture; & comme ils s'aſſiſterent mutuellement dans leurs beſoins. Il falloit qu'un Roi auſſi ſage que l'étoit Salomon, eût remarqué de grandes qualitez en ce Prince ſon voiſin, pour entretenir avec lui non-ſeulement une ſi longue paix, mais encore une ſi conſtante amitié. L'amitié de Salomon & du Roi Hiram.

Si l'amitié s'éprouve, & ſe fait connoître dans l'adverſité & dans l'affliction, le ſaint Homme Job, qui avoit eu tant d'amis dans ſa proſpérité, ſe vit abandonné de la plus grande partie, dans le pitoyable état où il fut reduit. Mais cet abandon ne fut pas général; il s'en trouva quelques-uns qui vinrent le viſiter, & le conſoler dans ſa miſere; & même qui furent ſi touchez de compaſſion, en comparant l'état, où ils le voyoient avec celui où ils l'avoient vû, qu'ils furent ſept jours ſans lui pouvoir parler que des yeux; marque certaine de leur extrême douleur. Les fideles amis de Job.

Exemples du Nouveau Teſtament.

Dans le Nouveau Teſtament; l'amitié la plus ſainte & la plus tendre qui ait jamais été, eſt celle que le Fils de Dieu eut pour ſon Diſciple ſaint Jean, qui eſt appelé dans l'Evangile, le bien-aimé de Jesus : *Diſcipulus quem diligebat* Jesus. La familiarité, la confidence, la communication des biens, c'eſt-à-dire, des dons, des faveurs, & des prérogatives qu'il lui accorda, en ſont des preuves certaines. Saint Jean de ſa part y a apporté toute la correſpondance & toute la ſenſibilité d'un cœur bien fait : auſſi n'y a-t'il point de plus excellent modelle d'une ſainte amitié ? L'amitié que le Sauveur du monde eut pour ſaint Jean. *Joan. 21.*

Le même Sauveur du monde aima encore tendrement Lazare, frere de Marthe & de Madelaine. Il l'appele lui-même ſon ami : *Lazarus amicus noſter dormit.* Il pleura ſur ſon tombeau ; ce qui donna ſujet de dire à ceux qui étoient preſens : *Ecce quomodo amabat eum :* Voyez avec quelle tendreſſe il l'aimoit. Auſſi uſa-t'il de ſon pouvoir ſouverain pour lui rendre la vie. On peut croire que Lazare prévenu de tant de bienfaits, & connoiſſant la dignité de celui qui l'honoroit de ſon amitié, ne manqua pas de ſon côté, d'avoir pour ſon Sauveur & ſon Dieu un ardent amour, qui dura toute ſa vie.

Joan. 11.

Ibidem.

Les amis de ſaint Paul.

Les larmes que verſerent les amis de ſaint Paul en le conduiſant au vaiſſeau, & lui diſant adieu, lorſqu'il retourna d'Epheſe à Jéruſalem, ſont des témoignages d'une grande amitié : auſſi ſaint Paul leur avoit-il rendu les plus importans ſervices, en les inſtruiſant dans la foi, & en les metant dans la voïe de ſalut.

Applications de quelques paſſages de l'Ecriture au ſujet de l'Amitié.

Nous vivons dans le ſouvenir de nos amis après nôtre mort.

Amicus fidelis, medicamentum vitæ & immortalitatis. Eccli.6. L'amitié eſt un médicament de vie & d'immortalité ; elle fait dans la vie civile, ce que l'Arbre de vie dans le Paradis-terreſtre eût fait pour la vie naturelle: car elle ne ſe contente pas de faire paſſer doucement le peu d'années que nous avons à vivre, par les commoditez que nous en recevons ; elle nous immortaliſe encore après la mort dans le ſouvenir de ce que nous avons de plus cher au monde. C'eſt la réfléxion que fait un ſçavant Auteur ſur ces paroles.

Le peu de fond que nous devons faire dans le monde ſur nos amis.

Ecce confidis ſuper baculum arundineum confractum iſtum..., cui ſi innixus fuerit homo, intrabit in manum ejus, & perforabit eam. Iſaiæ 36. Ces paroles donnent lieu à quelques interpretes de faire voir le peu de fond qu'un Chrétien doit faire ſur ſes amis ; mais qu'il doit mettre toute ſa confiance en Dieu. Voyez ſur quoi cet homme imprudent & aveugle s'appuye ; ſur un roſeau, qui eſt le ſymbole de la foibleſſe, & de la fragilité humaine. Encore ce roſeau eſt-il rompu & briſé ; pour exprimer que celui ſur lequel on fonde ſes eſperances, a beſoin lui-même d'être ſoutenu. D'où il arrivera que ce roſeau aura aſſez de force pour bleſſer, & pour percer la main de celui qui s'appuye deſſus ; mais non pas pour lui ſervir d'appui. Voilà ce que font d'ordinaire les amis, en qui l'on met ſa confiance ; ils ſont capables de nous entraîner dans leur malheur ; mais non de nous défendre, & de nous garentir des inſultes de nos ennemis.

L'inconſtance & l'inſtabilité des amitiez humaines.

Neceſſarii quoque mei receſſerunt à me... Fratres mei prætergreſſi ſunt me, ſicut torrens qui raptim tranſit in convallibus. Job.c.6. Voici encore une image aſſez naturelle de l'inſtabilité de l'amitié humaine, que le ſaint homme Job compare à un torrent qui paſſe, & puis qui ſe deſſéche entiérement. Car on peut connoître que cette amitié eſt non-ſeulement de peu de durée ; mais encore ſouvent inutile, & dont on ne tire aucun fruit : puiſqu'il y a cette différence entre un torrent & un fleuve ; qu'un fleuve a ſon cours continuel & réglé, qu'il a preſque toûjours la même abondance d'eau, & coule avec la même rapidité : au lieu que le torrent ne fait que paſſer, & demeure le reſte du tems à ſec. Les torrens ſont remplis, & inondent les campagnes, lorſqu'on n'a nul beſoin de leurs eaux ; parceque les pluyes du Ciel ſuffiſent alors pour arroſer les plantes ; & ils n'en donnent point lorſqu'elles ſeroient les plus néceſſaires. *Pineda, & alii in hunc locum.*

Saint

Peinture des faux amis.

Saint Jean dans ſon Apocalypſe, vit des Sauterelles qui ſortoient de la fumée du puy de l'abîme, qui avoient des viſages d'hommes, & des queuës de ſcorpions. C'eſt, diſent quelques Interpretes, une naïve figure des faux amis: car ces vilains inſectes s'attachent aux épis de bled, & aux herbes, ſeulement pour les brouter, & pour les ronger; & quand ils ont tout dévoré ils cherchent ailleurs leur pâture. C'eſt ce que font ces amis de table, comme les appelle l'Ecriture, qui n'aiment que ceux qui les engraiſſent; & qui ont des queuës de ſcorpions, parcequ'ils ſont les prémiers à picquer ceux qui les reçoivent, & à leur inſulter, quand ils n'en eſperent plus rien.

L'épreuve qu'on doit faire des véritables amis.

*Tanquam aurum in fornace probavit eos. Sap.*3. L'Ecriture dit que Dieu éprouve ſes amis dans le feu des tribulations, & des afflictions: mais elle nous apprend auſſi, que c'eſt là en général que les amis éprouvent la fidelité de leurs amis: & de ſçavans Interpretes remarquent que les amis faux, & intereſſez reſſemblent au vif argent, qui s'attache à l'or & qui ne peut s'en ſéparer; mais ſi l'on met l'or dans le creuſet, alors le vif argent le quitte auſſi-tôt, & s'evapore en fumée.

Un ami doit prendre la liberté de corriger ſon ami.

*Corripiet me juſtus in miſericordia. Pſalm.*140. Nous devons compter comme un des grands bienfaits de la miſericorde de Dieu à nôtre égard, d'avoir trouvé un fidelle ami, qui nous reprenne de nos fautes, & qui nous corrige de nos defauts: mais nous ſommes indignes de ce bienfait, ſi nous ne les écoutons pas, & ſi nous ne profitons de leurs charitables avis. *Bellarmin ſur ce Paſſage.*

Jesus-Christ prend la qualité d'Ami à nôtre égard.

Nous n'oſerions pas donner à Jesus-Christ, la qualité d'ami des hommes, puiſque les Rois-mêmes de la terre la croyent au-deſſous d'eux, s'il ne ſe l'étoit donnée lui-même, en appellant les hommes ſes amis. Et c'eſt pour cela qu'en parlant à ſes Apôtres, il leur déclare, qu'il ne les regarde plus comme des eſclaves, ou comme des ſerviteurs; mais comme ſes véritables amis, auſquels il ouvre tout ſon cœur, pour ne leur cacher aucun des ſecrets que ſon Pere lui a communiquez. Il appelle ſaint Jean l'Ami de l'Epoux; & pour nous donner à entendre qu'il n'honore pas ſeulement ſon Precurſeur, ou ſes Apôtres, d'un titre auſſi avantageux, il déclare qu'il compte parmi ſes amis tous ceux qui gardent ſes Commandemens: *Vos amici mei eſtis, ſi feceritis ea quæ ego præcipio vobis.* Que doit-on admirer davantage, ou de voir la condeſcendance d'un Dieu, qui veut bien s'abaiſſer juſqu'à vouloir honorer les hommes de ſon amitié, ou de voir l'ingratitude de l'homme qui n'eſt pas ſenſible à un ſi grand honneur? Je mérite bien, mon Sauveur! que vous me traitiez comme vôtre ennemi, ſi je ne me rends pas digne par ma correſpondance, de l'honneur que vous me faites, en voulant que je ſois vôtre ami. *Joann.*4.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Penſées, & Paſſages des Saints Peres ſur l'Amitié.

NOlite amare vitia amicorum veſtrorum, ſi amatis amicos veſtros. Sanctus Auguſtinus, in quodam Sermone.

SI vous aimez vos amis, donnez-vous bien de garde d'aimer leurs vices.

Non omnis qui parcit, amicus eſt, nec omnis qui verberat, inimicus. Melius eſt cum ſeveritate diligere, quàm cum lenitate decipere. Idem, 9. Confeſſ.

Ce n'eſt pas à dire, que quiconque uſe d'indulgence, doive être tenu pour ami; ni pour ennemi, celui qui châtie ou qui frappe. Il vaut mieux aimer avec un peu de ſévérité, que de tromper en uſant de trop de douceur.

Amicitia in malo eſſe non poteſt. Idem, Epiſt. ad Cenſorin.

Il ne peut y avoir d'amitié à s'unir pour faire le mal.

Amicitia pauperum certior quàm divitum. Idem, l. de Amicit. ſeu alius quis incertus author.

L'amitié des pauvres eſt plus ſûre & plus conſtante que celle des riches.

Solus eſt qui ſine amico eſt. Idem, l. 6. de Civit. Dei.

On peut dire que celui-là eſt ſeul, lequel n'a point d'ami.

Amicitia vera non eſt, niſi cum eam Deus agglutinat inter cohærentes eum illo. Lib. 4. Conf. c 4.

Il ne peut y avoir de véritable amitié, que celle que Dieu lie entre les perſonnes qui ſont fortement attachées à ſon ſervice.

Providendum eſt non ſolum ut ſimus juſti, ſed ne cum peccatoribus moremur; quia hoc in peccati ac miſeriæ parte ducit Propheta. S. Hieron. Epiſt. 142.

Il faut prendre garde non-ſeulement de ne pas vivre mal; mais encore de ne pas lier amitié avec ceux qui ſont de mauvaiſe vie; car cela même, au ſentiment du Prophéte, eſt compté entre les péchez.

Vera illa amicitia eſt quam non utilitas rei familiaris, non præſentia corporum tantùm, non ſubdola & palpans adulatio, ſed Dei timor, & divinarum ſcripturarum conciliant ſtudia. Idem, in Epiſt. ad Paulinum

La véritable amitié eſt celle, non que l'intérêt de famille, ou la ſeule préſence des perſonnes, l'aſſiduité, & la flatterie ont coûtume d'entretenir; mais que la crainte de Dieu, & l'étude des ſaintes Lettres ont liée plus étroitement.

Amicitia parem aut facit aut accipit; ubi inæqualitas, & alterius eminentia, alterius ſubjectio, ibi non tam amicitia quàm adulatio eſt. Idem, ſuper Mich.

L'amitié, ou ſe lie entre des égaux, ou rend égaux ceux qu'elle lie: là où il y a de l'inegalité, de la ſuperiorité d'un côté, & de l'autre de la ſoumiſſion, ce n'eſt pas tant un commerce d'amitié, qu'une continuelle flaterie.

Eadem velle, & eadem nolle, firma amicitia eſt. Idem, Epiſt. ad Demetr.

L'union des mêmes volontez qui conſpirent à rechercher, & à fuir les mêmes objets, c'eſt ce qui affermit l'amitié.

De amicitia omnis tollenda eſt ſuſpicio, & ſic cum amico quaſi cum altero ſeipſo eſt loquendum. Idem, in Epiſt.

Il faut que la défiance ſoit entiérement bannie de l'amitié; & converſer avec ſon ami comme avec un autre ſoi-même.

Amicus diu quæritur, vix invenitur, difficilè ſervatur. Idem in cap. 7. Mich.

On cherche long-tems un véritable ami; on le rencontre rarement; & on a encore de la peine à le conſerver après l'avoir trouvé.

Amicitia quæ deſinere potuit, nunquam fuit vera. S. Ambroſ. l. de Offic.

L'amitié qui a pû finir & ſe rompre, n'a jamais été une véritable amitié.

Non poteſt homo hominis eſſe amicus, qui Deo fuerit inimicus. Idem, c. 16.

Celui-là ne peut avoir un homme pour ami, lequel eſt ennemi de Dieu.

Quid eſt amicus niſi conſors amoris, ad

Qu'eſt-ce qu'un ami, ſinon celui à qui l'on

quem animum adjungas atque applices, & ita miſceas, ut unus fiat ex duobus; cui te tanquam alteri tibi committas? Idem, l. offic. 5. c. ultimo.

Non vectigalis amicitia; non quæſtus: quia non pecuniâ quæritur ſed gratiâ; non licitatione præmiorum, ſed benevolentiâ. Ibidem.

Objurget amicus amicum, non jactantiâ ſtudio, ſed affectu charitatis. Idem, de offic. l. 3.

Ea amicitia probabilis quæ honeſtatem tuetur; præferenda eſt opibus, honoribus, poteſtatibus. Idem, l. 3. c. 13.

Pietatis cuſtos amicitia eſt. Ibidem.

Solatium hujus vitæ eſt, ut habeas cui pectus aperias, cui arcana communices, cui ſecreta pectoris tui committas. Idem, l. 3. de officiis.

Facilis vox & communis, totus tuus ſum, ſed paucioris eſt effectûs. Ibidem.

Amicitia, & proſperas res dulciores facit, & adverſas communione temperat, & leviores reddit. Idem, l. 3. de ſummo bono.

Cùm incautè malorum amicitiis jungimur, eorum culpis ligamur. Greg. in Paſtor.

Amicus anima cuſtos dicitur. Idem, in moral.

In proſperitate incerta eſt amicitia; neſcitur enim utrùm perſona an felicitas diligatur. Idem.

Neceſſitas amicum probat. Caſſiod. in quadam Epiſt.

Amicitia tantò certior eſt quantò vetuſtior. Idem.

Sine amicis cogitatio eſt tædium, omnis operatio labor, omnis terra peregrinatio, omnis vita tormentum; ſine quorum ſolatio vivere eſſet mori. Idem.

Vera amicitia tantùm inter bonos oritur, inter bonos proficit, inter optimos conſummatur. Idem, in Pſalm.

Fidis amicis nil puta præſtantius. S. Greg. Naz. in carminibus.

Illa eſt vera amicitia, quæ nihil in rebus amici quærit, niſi ſolam benevolentiam; ſcilicet ut gratis amet amantem ſe. S. Bernard.

fait part de ſon amour; celui auquel on ſe joint, & on ſe lie par une union ſi étroite, que des deux il ne s'en fait qu'un, à qui enfin on ſe donne comme à un autre ſoi-même.

L'amitié n'eſt pas un tribut qu'on puiſſe lever; ce n'eſt pas une matiére d'interêt ni de trafic, parce-qu'elle ne s'acquiert point par argent; mais par des bienfaits: elle ne ſe met point à prix, ni en vente; mais ſe donne par une volonté libre.

Il faut qu'un ami reprenne quelquefois ſon ami, & lui faſſe des reproches, non par eſprit d'orgueil, mais par charité.

L'amitié honnête, & qui a pour fin de maintenir la probité, eſt préférable aux honneurs, aux richeſſes, & au pouvoir de commander.

L'amitié eſt gardienne de la piété.

C'eſt une conſolation dans les malheurs de cette vie, d'avoir à qui ouvrir ſon cœur, & confier ce qu'on a de plus ſecret.

C'eſt un compliment aſſez ordinaire dans le monde; je ſuis tout à vous: mais que l'effet en eſt rare!

L'amitié rend la proſpérité plus agréable, & l'adverſité plus douce & plus aiſée à ſupporter.

Lorſqu'imprudemment nous lions amitié avec les méchans, nous participons à leurs crimes.

Un ami eſt établi comme le gardien de l'ame de ſon ami.

On ne peut être aſſuré ſi on aime véritablement une perſonne dans la proſpérité; car on ne ſçait ſi c'eſt la perſonne ou le bonheur que l'on aime.

C'eſt dans le beſoin & dans la néceſſité, que l'on reconnoît le véritable ami.

L'amitié eſt d'autant plus ſûre & plus véritable, qu'elle dure depuis long-tems.

Quand on eſt ſans amis, l'ennui & le chagrin s'empare de nôtre eſprit; tout ce que nous faiſons nous fatigue; dans tous les lieux où l'on ſe trouve, il ſemble que nous ſoyons pelerins; & la vie même nous paroît un ſupplice, quand on eſt privé de la conſolation de voir un ami & de l'entretenir.

La véritable amitié trouve ſa naiſſance & ſon accroiſſement entre les gens de bien; mais elle n'eſt parfaite qu'entre les perſonnes d'une vertu conſommée.

Il n'y a rien au monde de plus admirable & de plus excellent que des amis fidelles.

La véritable amitié eſt celle, qui de tout ce qui eſt dans ſon ami, ou lui appartient, ne demande que ſa bienveillance; c'eſt-à-dire, qu'il aime réciproquement celui qui l'aime, ſans rien prétendre autre choſe.

Habet vera amicitia nonnunquam objurgationem ; adulationem, nunquam. Idem in Epiſt.

La véritable amitié ſouffre quelquefois les reproches que fait un ami ; mais elle ne peut ſouffrir la flatterie.

Paupertas verum demonſtrat amicum : quod divitiis non potes ſcirt, paupertate ſcies. S. Laurent. Juſtin. de Paupert. c. 2.

La pauvreté fait connoître ſi l'ami eſt véritable : ce que vous ne ſçauriez connoître au vrai étant dans l'opulence, vous le connoîtrez étant réduit à la pauvreté.

Nullum tam certum eſſe amicitiæ indicium, atque non connivere delinquentibus fratribus. S. Chriſoſt. ſerm. 18. in Epiſt. ad Epheſ.

Il n'y a point de marque plus certaine d'une véritable amitié, que de ne jamais connivet aux fautes de nos freres qui manquent à leur devoir.

Eſt nobis ſolem hunc extingui jucundius, quàm amici conſuetudine privari ; jucundius in tenebris agere, quàm amicis privari. Idem, Homil. 2, in Epiſt. ad Theſſal.

Il nous eſt moins fâcheux de voir le Soleil perdre ſa lumiere, que d'être privé de la converſation d'un ami : il eſt plus ſupportable de demeurer dans les ténébres, que de ſe paſſer de voir ſes amis.

Paſſages des quelques Auteurs prophanes.

Si amicum aliquem exiſtimas, cui non tantùm credis quantùm tibi, vehementer erras, & non ſatis noſti vim veræ amicitiæ. Senec. Epiſt. 3.

Si vous croyez avoir un ami, en la perſonne de celui à qui vous n'avez pas autant de confiance qu'à vous-même, vous êtes dans l'erreur; & vous n'avez jamais bien conçû le pouvoir de la vraye amitié.

Diu cogita an tibi in amicitia aliquis recipiendus ſit : cum placuerit tibi, toto eum pectore admitte ; cum eo omnia delibera ; ſed do ipſe, priùs. Idem.

Délibérez long-tems avant que de recevoir quelqu'un pour ami ; mais après que vous l'aurez agréé, recevez-le de tout vôtre cœur : délibérez avec lui de tout le reſte ; mais qu'il ſoit le prémier ſujet de vôtre délibération.

Utilitatis cauſa acceptus amicus, tandiu placebit, quamdiu utilis fuerit. Ibid.

L'ami, que vous aurez choiſi par interêt vous ſera agreable tandis qu'il vous ſera utile.

Nullus eligeret vivere ſine amicis, habens alia omnia bona. Ariſt. l. 8. Ethic.

Perſonne ne voudroit vivre ſans amis, quoique rien ne lui manquât d'ailleurs.

Non facile fit ut quis ſit multis amicus valde, Idem, lib. 9.

Ce n'eſt pas une choſe ordinaire, ni aiſée à trouver, qu'un homme aime fortement pluſieurs amis tout à la fois.

Nulla ſunt occultiores inſidiæ quàm quæ latent in ſimulatione officii, aut alicujus neceſſitudinis nomine. Cicero l. de Amic.

Il n'y a point de piéges plus difficiles à découvrir, que ceux qu'on cache ſous l'apparence de quelque bon office qu'on fait ſemblant de rendre, ou ſous le voile d'une feinte amitié.

Eſt is amicus quidem, qui eſt tanquam alter idem ; alterum enim acquirit, cujus animum ita cum ſuo commiſcet, ut efficiat pene unum ex duobus. Idem.

Celui-là eſt véritablement nôtre ami, qui eſt comme un autre nous-mêmes : car il s'acquiert & il s'attache ſi parfaitement nôtre eſprit, il l'unit tellement avec le ſien, que des deux diroit-on preſque abſolument, il ne s'en fait qu'un.

In hoc præſtat amicitia propinquitati, quòd ex propinquitate benevolentia tolli poteſt; ex amicitia, non poteſt. Idem.

L'amitié eſt préférable en ce point à la proximité du ſang, que l'amour & la bienveillance peuvent bien être ſéparez de la proximité, mais non pas de l'amitié.

Nulla eſt excuſatio peccati, ſi amici cauſâ peccaveris ; nam cum conciliatrix amicitia virtutis opinio fuerit, difficile eſt amicitiam manere, ſi à virtute deſeceris. Idem.

On ne peut trouver d'excuſe pour juſtifier un ami qui commet un crime, afin d'obliger ſon ami ; car comme c'eſt le titre & le renom de la vertu qui a lié entre-eux cette amitié, l'amitié ne peut ſubſiſter en eux quand la vertu en eſt bannie.

Solem è mundo tollere videntur, qui amicitiam à vitâ tollunt. Idem.

Ceux qui banniſſent l'amitié, de la vie humaine, ſemblent vouloir ôter le Soleil du monde.

Omnibus rebus humanis, anteponenda eſt amicitia. Idem.

L'amitié eſt préférable à toutes les choſes de ce monde.

Adverſa difficile eſſet ferre ſine eo, qui etiam illa graviùs quàm tu ferret. Idem.

Sans avoir quelqu'un qui partage nôtre affliction, & qui la reſſente plus que nous-mêmes; il ſeroit bien difficile de ſupporter les adverſitez qui arrivent en ce monde.

Amicitiâ abſentes adſunt, egentes abundant, imbecilli valent; & quod difficilius dictu eſt, mortui vivunt. Idem.

Par le moyen de l'amitié, les abſens deviennent préſens, les pauvres ſont dans l'abondance, les malades ſont ſains, & ce qu'on auroit de la peine à dire & à croire, les morts mêmes ſemblent revivre.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie, & de la Philoſophie Morale par rapport à ce ſujet.

L'Amitié, ſelon ſaint Thomas, eſt un amour de bienveillance mutuelle, reconnu & déclaré, & qui eſt fondé ſur la communication de quelque bien. Cette notion qui eſt la plus commune, & la mieux reçûë, ſe peut exprimer en moins de termes, en diſant, que c'eſt une bienveillance mutuelle qui ſe fait connoître par ſes effets : *Amicitia eſt benevolentia mutua non latens.* Ce qu'on a coûtume auſſi d'expliquer plus au long, en diſant, que c'eſt une chaîne ſacrée, & mutuelle, qui lie les ames & les cœurs de deux perſonnes, & qui les porte à ſe vouloir & à ſe faire du bien par des ſecours réciproques. Delà l'on conclut, que nos cœurs ne ſe laiſſent point toucher d'amitié pour les choſes qui ne ſont pas animées, ou qui ne ſont pas raiſonnables : au contraire, nous les regardons plûtôt comme des objets de nos beſoins, & des ſervices que nous en pouvons tirer. Car un homme ſeroit ridicule & inſenſé, qui diroit qu'il a de l'amitié pour ſon chien, ou pour ſon cheval; parce qu'en matiére de bienveillance, ces animaux ne peuvent pas répondre à ſes careſſes, & payer ſes faveurs par un juſte retour; & qu'au reſte, s'il les flate, & s'il les conſerve, ce n'eſt que pour le plaiſir qu'il en reçoit, & pour l'utilité qu'il en retire. Le principe & le fond de cette vérité, eſt que l'Amitié, au ſentiment de tous les Théologiens Moraux, eſt une vertu de Juſtice, qui nous oblige de ſatisfaire à nos dettes en matiére de bienveillance, & de répondre à l'amour d'une autre perſonne, avec égalité de cœur, & avec proportion de bienfaits, & de graces.

Définition de l'Amitié.

Il y a de la différence entre l'Affection, la Bienveillance, l'Amour, & l'Amitié. L'Affection eſt un commencement de l'amour, qui n'eſt pas encore bien formé, ni affermi. La Bienveillance, eſt une bonne volonté, & une inclination qu'on a pour une perſonne, quoy qu'on ne la connoiſſe pas beaucoup; & qu'on ne ſent pas pour une autre : comme il arrive quelquefois qu'entre deux combattans, on ſouhaite plûtôt que l'un ſoit victorieux que l'autre, quoy

Différence entre l'Affection, la Bienveillance, l'Amour, & l'Amitié.

qu'on n'ait pas plus d'habitude avec celui auquel on ſouhaite la victoire. L'Amour eſt une affection toute formée, qui tend à s'unir étroitement à l'objet que l'on chérit. L'amitié eſt un amour mutuel de bienveillance, fondé ſur la communication de quelque bien : d'où il s'enſuit, que tous ceux qui aiment ne ſont pas amis pour cela ; mais tous ceux qui ſont vrais amis, aiment néceſſairement.

Les différentes ſortes d'Amitiez.

Il faut auſſi remarquer qu'il y a des Amitiez de différentes eſpeces. La prémiére qui s'appelle Naturelle, nous eſt commune avec les bêtes. Ainſi une mere aime ſon enfant, & les enfans ceux qui leur ont donné la vie ; & cette affection étant fondée ſur la communication d'un même ſang, s'appelle Amour Naturel ; & Amitié Naturelle, quand cet amour eſt réciproque, comme il l'eſt ordinairement. Quoique cette amitié ne ſoit pas la plus parfaite, elle eſt cependant la plus néceſſaire, puiſque ſans cela, le monde ne pourroit ſubſiſter. La ſeconde eſpece d'Amitié, s'appelle Humaine, parce que c'eſt la raiſon qui la fait. Elle eſt établie ſur les trois biens dont l'homme eſt capable ; ſçavoir, ſur le bien utile, le bien délectable, le bien honnête. Le bien utile, fonde une ſociété parmi les hommes, qu'elle fait entrer en commerce les uns avec les autres, & par là elle entretient les Villes & les Etats, & les met en voye de pourvoir à tous leurs beſoins. Le bien délectable eſt le principe des amitiez, qui ſe forment entre les perſonnes qui cultivent les beaux arts, & les ſciences ; comme l'Eloquence, la Poëſie, la Philoſophie & d'autres ſemblables : car on ne compte point comme vertus, les amitiez de plaiſirs, de bonne chére, & de débauches, ni celles qui lient enſemble les perſonnes vicieuſes. La véritable amitié humaine, celle qui eſt loüable, & qui, au ſentiment de tous les Philoſophes, eſt une vraye vertu morale, eſt celle qui eſt fondée ſur la vertu même, laquelle eſt proprement le bien qu'on appelle honnête ; lorſque deux perſonnes s'entraiment, par exemple pour leur prudence, pour leur courage, leur fidélité, & les autres belles qualitez qu'ils reconnoiſſent l'un dans l'autre ; & qu'ils contractent même exprès cette étroite union, afin de ſe perfectionner mutuellement. La troiſiéme ſorte d'Amitié, dont on doit parler dans les Chaires, eſt non-ſeulement honnête ; mais de plus, ſainte, & un excellent moyen de ſe perfectionner dans la ſainteté : c'eſt une amitié qu'on peut appeller Chrétienne, pour la diſtinguer des amitiez honnêtes, mais purement morales, telles qu'il s'en eſt trouvé parmi les Payens mêmes. Auſſi cette amitié eſt-elle fondée ſur les vertus Chrétiennes & ſurnaturelles ; ſur les dons & les graces du Ciel, que l'on remarque dans ceux que l'on choiſit pour amis, & avec leſquels on a une liaiſon toute ſainte, qui leur eſt à eux-mêmes d'un merveilleux ſecours, pour s'avancer dans la vertu.

Différence entre l'Amitié Chrétienne, & la Charité envers le prochain.

Quoique l'Amitié Chrétienne ſoit toûjours jointe, & même aſſez ordinairement confonduë avec la Charité qu'on doit au prochain ; on ne peut pas dire néanmoins que ce ſoit abſolument la même choſe : puiſqu'elles ſont différentes dans leur objet, dans leur motif, & dans la notion même que l'on doit ſe former de ces deux vertus. La Charité embraſſe univerſellement tout le monde ; au lieu que l'Amitié ne doit être qu'entre un aſſez petit nombre de perſonnes : la Charité, pour être parfaite, n'a égard ni à la qualité, ni au rang, ni aux autres avantages ; au lieu que l'Amitié demande du choix, & donne

beaucoup à l'humeur, & à l'inclination : la Charité ne ſe doit jamais perdre, pour quelque ſujet que ce puiſſe être ; mais dans l'Amitié, comme il y a des meſures à prendre pour faire une étroite liaiſon, il y a auſſi des occaſions qui nous obligent à la rompre, & à n'avoir plus pour les mêmes gens qu'une charité commune. De maniére que l'Amitié ajoûte quelque choſe à la Charité; ſçavoir, un amour réciproque, & quelques conſidérations particuliéres qui l'entretiennent. D'où vous voyez que le Chriſtianiſme, qui fait un commandement ſi exprès de la Charité, ne détruit pas l'Amitié qui nous eſt commune avec les infidelles, mais la perfectionne, & en fait une Amitié ſainte, qui nous peut être d'un grand ſecours pour acquerir celle de Dieu.

L'Amitié ne peut être qu'entre les gens de bien & vertueux.

La prémiére loi, ou la prémiére condition de la véritable amitié, eſt de n'être proprement qu'entre les perſonnes vertueuſes : ce que les Payens mêmes, qui ont écrit ſur cette matiére, ont unanimement avoüé. Voici ce qu'en dit Ciceron, dans le livre qu'il en a fait : *Hoc primùm ſentio, niſi in bonis amicitiam eſſe non poſſe.* Et quand il explique quelles ſont ces perſonnes vertueuſes, il dit, que ce ſont celles qui vivent, & qui ſe comportent de telle maniére, que leur bonne foy, leur probité, l'amour qu'ils ont pour la juſtice, & leur généreuſe franchiſe eſt connuë & approuvée de tout le monde; qu'on ne les ſoupçonne ni d'avarice, ni de débauche, ni de témérité, ni de libertinage. Surquoy cet Autheur publie hautement que l'amitié qui n'eſt point fondée ſur la vertu, ne peut ſubſiſter : & en cela il s'accorde non-ſeulement avec tous les autres Ecrivains ſemblables qui en ont donné des regles & des préceptes ; mais encore avec tous les Saints Peres qui en ont parlé. C'eſt pourquoy ni la ſociété des voleurs, ni celle des gens de débauche, ou de tous ceux qui s'uniſſent pour de mauvais deſſeins, quelque étroite liaiſon qu'ils ayent entre-eux, ne peut être une véritable amitié ; quoiqu'ils ſe ſoûtiennent, s'entraident, & ſe défendent les uns les autres.

Des Amitiez particuliéres.

L'Amitié d'un côté ne pouvant être qu'entre tres-peu de perſonnes, & d'un autre coté étant ſi néceſſaire à la vie, que quelques-uns n'ont point craint de dire, que c'eſt vouloir ôter le ſoleil du monde, que d'en bannir l'amitié; d'où vient donc que quelques Saints Peres ſemblent ſe déchaîner contre les Amitiez particuliéres, qui ſe trouvent entre des perſonnes qui font une profeſſion publique de vertu ; & que d'autres les conſeillent au contraire comme un moyen de s'animer aux exercices de piété ? C'eſt un point que les maîtres de la vie ſpirituelle décident, par raport aux différens états que les perſonnes ont embraſſé. Car à l'égard des Religieux qui vivent en communauté, on ſuppoſe qu'ils ſont tous ſi bien unis, & d'une ſi parfaite charité, que ce ſeroit violer la charité même, que de vouloir ſe ſéparer des uns, pour ſe lier avec les autres : ce qui ne peut avoir nul bon motif, ni aucun bon effet ; & ce que ſaint Baſile & les autres qui ont fondé ou gouverné des Communautez, regardent non comme une union, mais comme une diviſion plûtôt entre les freres, comme une ſource de cabales, & d'infractions de regles. Mais pour ceux qui vivent dans le monde, & dans l'état ſéculier, où il y a une infinité de perſonnes, qui ſont dans le déſordre, & qui y entraînent les autres, ou du moins qui les détournent de la vertu, & des exercices de piété; le plus facile moyen de s'éloigner de ceux qui apportent quelque obſtacle à la vie ſainte & réglée, que doivent mener dans le monde-même, tous ceux qui veulent ſe ſauver;

c'eſt de ſe lier d'amitié avec les perſonnes qui conſpirent avec eux dans les mêmes deſſeins : & c'eſt ce qu'enſeigne ſaint François de Sales, dans l'Introduction à la Vie Dévote. Que s'il y avoit quelque relâchement dans une Communauté de perſonnes obligées de vivre enſemble, & que toutes ne fuſſent pas également ferventes, alors les mêmes Peres ſpirituels ne trouvent rien à redire, que quelques-uns plus zélez, ſe lient d'une amitié plus particuliére, pour donner exemple aux autres ; pourvû que cela ſe pratique avec diſcrétion, ſans rien diminuer de la charité commune qu'ils doivent aux autres ; & qu'ils ne leur donnent aucun ſujet raiſonnable de s'en formaliſer.

Les qualitez néceſſaires pour choiſir, & conſerver un Ami.

Avant que de lier amitié avec une perſonne, il faut apporter un jugement ſain, & bien raiſonner ſur les bonnes qualitez du ſujet dont nous devons faire le choix ; puiſqu'il n'y a rien de plus important que de ne ſe point tromper en cette matiére, où il y va du bonheur de cette vie, & de l'autre. Ce choix deſigné, il faut ſe ſonder ſoi-même, & voir ſi on a pour cet ami qu'on ſe prépare un vrai fond d'inclination, ſans quoi l'attache ne peut durer ; une conformité de naturel, qui aime les mêmes exercices ; un eſprit déſintereſſé, pour réſiſter aux lâchetez, & à la foibleſſe de l'interêt particulier ; un cœur ouvert & ſans réſerve, pour communiquer à cet autre vous-même, tous vos ſecrets, & lui donner toute vôtre confiance ; & enfin, une grande ſageſſe, pour contenir les témoignages de l'amitié dans la bienſéance, & pour manier adroitement les interêts de vôtre ami, ſans lui être ni trop indulgent ni à charge. Sans ces qualitez un homme n'eſt pas capable d'amitié, & ne trouvera jamais perſonne avec qui il puiſſe lier, ou qui s'attache fortement à lui.

Les qualitez qu'on doit conſidérer en celui que l'on veut choiſir pour amy.

Les qualitez donc d'un bon ami, ſont ; la Probité, ſans laquelle l'amitié ne ſera plus une vertu, & ne pourra même long-temps ſubſiſter : une Humeur obligeante, parce que l'amitié s'entretient par les bienfaits, ou par les ſervices, qu'un ami rend à ſon ami dans l'occaſion : la Conſtance ; car comment lier avec un eſprit volage & changeant, qui fera tous les jours de nouveaux amis, & qui n'en aura jamais un ſeul véritable : la Diſcretion, que l'on doit éprouver avant que de s'attacher à qui que ce ſoit ; car ce ſeroit en manquer ſoy-même, que de donner ſa confidence à une perſonne indiſcrette, & ſur laquelle on ne pourroit compter : un Naturel complaiſant & agréable ; car c'eſt ce qui fait la douceur de la converſation. Delà vient, qu'on ne peut contracter une ferme & ſolide amitié avec une perſonne d'une humeur fiére, hautaine, emportée, ambitieuſe, phantaſque, ou orgueilleuſe, qui veut dominer par tout, & qui ne veut jamais céder, ni démordre de ſes ſentimens, ni rien relâcher de ſes droits, ou de ſes prétentions.

Les choſes qui peuvent eteindre ou refroidir l'Amitié.

Les perfections qui ſont néceſſaires pour conſerver l'amitié, ſont les mêmes qui l'ont fait naître ; comme nous voyons dans tout le reſte des choſes, que chacune ſe conſerve par les mêmes principes qui lui ont donné l'être. Mais voicy ce qui la peut rallentir, & ce qui l'éteint enfin tout-à-fait : l'Oubli, la Négligence, le Mépris, la Défiance, l'Inégalité, l'Impatience, & l'Infidélité. L'Oubli, quand on manque de ſe voir, de ſe fréquenter, ou de ſe rendre viſite : de maniére qu'au bout de quelque-temps, on ne ſe ſouvient plus des proteſtations que l'on s'eſt faites, d'un mutuel attachement ; & comme on s'eſt paſſé l'un de l'autre durant ce temps-là, on s'accoûtume à s'en paſſer toûjours. La Négligence, n'eſt pas moins préjudiciable à l'amitié ; puiſque c'eſt une marque

marque qu'on n'a pas les interêts d'un ami fort à cœur, quand on néglige de lui rendre ſervice ; ou qu'on eſt d'un naturel lâche & indifférent, qui ne ſe donne pas la peine de chercher l'occaſion de ſervir ſon ami ; ou qu'on ne fait pas ſeulement réfléxion ſur celles qui ſe préſentent. Le mépris, qui eſt inſupportable à un homme de cœur, eſt tellement oppoſé à l'Amitié, que comme l'amour naît de l'eſtime qui le précede, le mépris eſt toûjours ſuivi de l'éloignement & de l'averſion de celui qu'on juge indigne de ſon affection. De maniére que lorſque celui qu'on avoit choiſi pour ami s'en apperçoit, il ne manque guére à changer réciproquement en mépris toute ſon eſtime, & ſon affection en froideur & en indifférence, dont il ne tardera pas à donner des marques dans les occaſions qui ſe préſenteront. La défiance & les ombrages qu'un ami commence à prendre de ſon ami marquent que l'amitié eſt déja bien affoiblie ; puiſqu'elle manque dans l'une de ſes parties les plus eſſentielles, qui eſt la confiance : ce qui fait que la trop grande crédulité aux faux rapports qu'on nous fait contre la fidélité d'un ami, eſt une diſpoſition à une prompte rupture, & à une averſion qui éclatera bien-tôt. Enfin l'inégalité & l'impatience d'un homme qui ne ſe conduit que par ſon caprice, produira bien-tôt la diſcorde & la diſſenſion : car l'amitié deviendroit une étrange ſervitude, ſi on étoit obligé d'eſſuyer toutes les inégalitez, & tous les travers d'eſprit d'une humeur bizarre. Mais l'Infidélité & la Perfidie, eſt tout-à-fait incompatible avec l'amitié : car on ne l'a pas plûtôt reconnuë, qu'on n'a plus ni confiance, ni tendreſſe ; que l'on rompt d'abord tout commerce : & c'eſt tout ce que le Chriſtianiſme peut gagner, que de conſerver la charité envers un infidelle & un traître, qui a violé à nôtre égard les plus ſaintes loix de l'amitié.

Les effets & les marques d'une véritable amitié.

Les effets, & en même-temps les marques certaines d'une ſincere amitié, ſe réduiſent à ces quatre choſes. La prémiere, c'eſt la Bienveillance, ou l'affection qu'on porte à une perſonne pour ſon mérite, & non pour les avantages qu'on en peut retirer, ou qu'on en eſpere ; parce que, comme dit ſaint Ambroiſe, l'amitié n'eſt point mercenaire : *Virtus eſt amicitia, non quæſtus ; non pecuniâ paratur ſed gratiâ.* La ſeconde, l'Accord dans les mêmes Sentimens, ſelon ſaint Jerôme, qui a pris cette maxime des anciens Philoſophes : *Eadem velle, eadem nolle, ea demùm perfecta amicitia eſt.* La troiſiéme, la Communication des biens qui ſont communs entre les amis ; ce que les maîtres de la Morale ont exprimé par le nom de Bienfait mutuel. La quatriéme enfin, la Conſtance & la fidélité dans l'adverſité ; puiſque c'eſt particuliérement par-là, que l'on éprouve, & que l'on reconnoît les véritables amis ; parce que les faux ſuivent les changemens de fortune, & nous abandonnent, quand ils n'attendent plus rien de nous.

Des devoirs de l'Amitié.

Les devoirs de l'amitié ſont aſſez connus par les qualitez qu'on demande dans les amis. Ce qu'on en peut dire en général, eſt que l'amitié nous engage à ſervir un ami en tout ce qui eſt en nôtre pouvoir, pourvû qu'il ne ſoit point contre Dieu, & qu'il ne bleſſe point la conſcience ; car c'eſt uniquement ce que les Payens mêmes ont excepté dans l'amitié, conſidérée comme une vertu morale ; à plus forte raiſon doit-on l'excepter, ſi on regarde cette vertu comme vertu chrétienne, qui nous doit être d'un puiſſant ſecours pour devenir plus ſaints & plus parfaits.

De l'Ami-

Pour ne rien laiſſer qui regarde cette matiére ; on ne peut bien parler de

tié qu'on lie avec les méchans.

l'amitié ſainte, & loüable, ſi l'on ne connoît celle qui eſt pernicieuſe & mauvaiſe. On appelle de ce nom celle qu'on contracte avec des perſonnes vicieuſes, de gayeté de cœur, ou ſi abſoluë, qu'elle ne peut manquer de nous rendre complices de leurs déſordres, & de nous envelopper enſuite dans leur malheur. Cette amitié eſt blâmable & criminelle, & l'on ne peut apporter trop de précaution pour s'en défendre. Elle devient criminelle, parce que ou on commet les mêmes péchez par complaiſance, ou l'on eſt entraîné dans le déréglement par le mauvais exemple de ceux avec qui on eſt lié d'amitié : on eſt confident de tous leurs mauvais deſſeins, & par conſéquent participant de tout le mal qu'ils commettent. Ce qui fait que l'Ecriture & les Peres regardent cette amitié comme le plus dangereux écueil qui ſe rencontre dans la vie.

S'il vaut mieux avoir pluſieurs amis qu'un ſeul.

Je voudrois que ceux qui bornent l'amitié entre deux ſeules perſonnes, nous fiſſent grace en faveur de l'infirmité humaine. Je voudrois que regardant l'amitié comme le bien le plus doux dont nous joüiſſons, ils n'en bornaſſent pas ſi fort l'uſage, qu'ils nous le rendiſſent preſque inutile. Il y a tant d'accidens qui nous ſéparent de nos amis, ou qui nous les enlevent, il faut tant de temps pour les faire ; que de nous réduire à un ſeul, c'eſt le plus ſouvent nous expoſer à n'en avoir point. L'unité d'Ami eſt un degré de perfection plus merveilleux, plus pur, plus beau à propoſer dans les livres ; la pluralité d'Amis eſt plus praticable, plus utile, plus commode dans le commerce. Si nos amis doivent rectifier nos vûës, redreſſer nos démarches, favoriſer nos entrepriſes, adoucir nos maux, multiplier nos plaiſirs, nous modérer dans la bonne fortune, nous ſoûtenir dans la mauvaiſe ; n'eſt-il pas évident que nous recevrons ces différens offices, avec plus de plénitude & d'efficace, de pluſieurs, que d'un ſeul ?

Ce qui conſtituë la véritable & chrétienne amitié.

Ce qui conſtituë eſſentiellement l'amitié, ce qui la diſtingue de toutes les autres liaiſons que les hommes peuvent former, c'eſt la connoiſſance du ſujet, & le déſintereſſement du motif qui nous y attache. En vain on donne de grands biens à un homme, ſi on ne connoît ni le beſoin, ni le mérite de celui qui le reçoit. Pour mériter le nom de libéral, il faut donner à un homme digne, à qui on ne doive point ce qu'on donne, ou de qui l'on n'eſpere point retirer plus qu'il n'a reçû : de quelque autre maniére que vous donniez, vous donnez ſans être libéral. Il en eſt de même de l'amitié : pour mériter le nom d'ami, il faut aimer avec diſcernement, & ſans interêt ; de quelqu'autre maniére que vous aimiez, vous aimez ſans être ami. Mais pour élever cette amitié, & la rendre chrétienne, il faut que Dieu y entre, & que le motif en ſoit ſurnaturel.

De quelques devoirs plus particuliers de l'Amitié.

Il eſt du devoir d'un honnête homme de ſe déclarer pour ſes amis, de s'attacher à leur fortune, & de faire pour eux tout ce que l'honneur & la conſcience ne défendent pas. Ce n'eſt pas même aſſez de ſervir ſes amis : il faut encore le faire de bonne grace & avec zele. C'eſt être parvenu au plus haut point de l'amitié, quand on a le même attachement pour ſes amis, lorſque tout le monde les abandonne, que dans leur plus grande proſpérité. Je crois qu'un des plaiſirs de la vie les plus délicats eſt de pouvoir rendre quelque ſervice conſidérable à un ami, & d'être en état de lui procurer fortune, & de le ſecourir dans une preſſante neceſſité. C'eſt ce qu'enſeigne la Philoſophie morale, qui eſt commune aux Payens & aux Chrétiens.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels & des Prédicateurs modernes.

HEureux (Chrétiens) celui qui a fait un choix ſage & judicieux ; & qui ne s'eſt pas engagé mal à propos dans un commerce particulier, avec des gens ſans vertu, & ſans probité : *Beatus qui non abiit in conſilio impiorum.* En effet, comme l'homme paſſe la meilleure partie de ſa vie avec les amis à qui il s'eſt attaché, on peut dire que les liaiſons qu'il prend dans le monde, décident en quelque maniére de ſa bonne, ou de ſa mauvaiſe conduite : & chacun de nous en eſt ſi perſuadé, que quand nous voulons nous informer des mœurs de quelqu'un, nous n'avons point de regle plus infaillible, que la conduite des perſonnes qu'il fréquente. *Le P. Cheminais, Sermon ſur le choix des Amis.*

Le bonheur de ceux qui ont fait un bon choix d'amis. *Pſalm.* 1.

Nous voyons que quand les perſonnes, qui menoient auparavant une vie déréglée, viennent à être touchez de Dieu, & que leur eſprit éclairé par les lumiéres de la grace, n'a plus ce bandeau fatal, que la préoccupation leur mettoit devant les yeux, ils commencent par enviſager ce commerce qu'ils ont depuis long-temps, & dont ils faiſoient ſi peu de ſcrupule, comme un obſtacle eſſentiel à leur converſion ; ils avoüent devant Dieu, que c'eſt la ſource de tous leurs déſordres, & ils y renoncent pour l'avenir. Que ſi au contraire ceux que nous fréquentons, laſſez d'une vie peu chrétienne & peu réglée retournent à Dieu, & nous laiſſent dans nos déſordres : ils nous deviennent odieux & inſupportables. Nous les regardons comme des cenſeurs importuns, dont la vie exemplaire nous reproche inceſſamment la nôtre. En vain nous ménagent-ils par une conduite diſcrette & judicieuſe, & par un ſilence modeſte ſur les defauts qui bleſſent la délicateſſe de leur conſcience ; leur vûë ſeule nous chagrine, & nous diſons avec les Libertins chez le Sage : *Grævis eſt nobis etiam ad videndum :* c'eſt un homme avec qui il faut rompre abſolument ; il ne me faut point de gens de ce caractere : ſa ſeule vûë m'importune. *Le même.*

Les gens de bien ne peuvent ſouffrir de liaiſon avec les méchans, & réciproquement les méchans, avec les bons. *Sapient.* 2.

Comme il n'eſt point de ſi méchant homme, qui ne ſoit quelquefois capable d'un bon ſentiment, il n'eſt point au contraire d'homme ſi vertueux, qui ne ſoit quelquefois ſuſceptible d'une mauvaiſe impreſſion... C'eſt ainſi qu'une conſcience timide auparavant, & tremblante à la vûë du crime, eſt raſſûrée par un ami corrompu, qui vous ſert de guide ; qu'un homme offenſé, qui balance entre la vengeance, & l'oubli de l'injure qu'il a reçûë, ſe laiſſe aller au reſſentiment, & aux tranſports violens, que lui inſpire un ami emporté. C'eſt par là qu'un jeune homme, qui entre dans le monde avec des principes de religion, & qui ne voudroit pas donner la moindre atteinte aux véritez de la Foi, s'accoûtume inſenſiblement par des doutes concertez, & par des railleries étudiées à ſe faire aux diſcours

Un ami entraine ſouvent un ami dans le crime.

d'un impie. C'eſt par là qu'un homme intégre, & fidelle à ſon devoir, qui n'avance pas ſa fortune, parce qu'il ne veut pas la devoir à ſes crimes, eſt tenté par un ami ſans probité, d'entrer dans la voye des méchans, pour aller plus vite à ſes fins. C'eſt par-là enfin qu'une fille vertueuſe, à qui une ſainte éducation a inſpiré de l'horreur pour les fautes les plus légéres, devient la dupe d'une confidente peu réglée, qui lui ôte peu à peu tout ce qu'elle a de principes d'honneur & de vertu, &c. *Le même P. Cheminais.*

Ce que peuvent les conſeils d'un bon ami.

Lorſque vous déchargez vos ſoins & vos peines dans le ſein d'un ami fidelle; que vôtre cœur, par exemple, ſe découvre à luy ſur un projet de vengeance que la paſſion vous juſtifie; alors ce conſeil fidelle verſe l'huile ſur la playe, adoucit inſenſiblement un eſprit irrité, rappelle au bon ſens une raiſon égarée, ſe fait partie contre vous-même, pour entrer dans vos véritables interêts, trouve accès dans vôtre cœur par ſa franchiſe, & en manie tous les reſſorts à ſon gré. Vous ſuivez ſans reſiſtance ce guide aſſuré, qui vous remet dans le bon chemin; il exerce ſur vous un empire, dont vous ne pouvez vous défendre: & ſi dans la chaleur de la paſſion, vous faites encore quelque réſiſtance au dehors, il vous laiſſe l'aiguillon dans le cœur, & vous donne lieu, en ſe retirant, de faire réflexion aux raiſons, dont il a combatu vôtre paſſion. *Le même.*

On ſe fait ordinairement complice de tous les vices d'un ami.

Par les regles ordinaires de l'amitié, ou plûtôt du dévoüement entre ceux qui ſe picquent de fidélité, il faut être dans la diſpoſition de tout faire & de tout entreprendre; c'eſt-à-dire qu'il faut être complice des projets ambitieux, des querelles & des diſſentions, des excès & des débauches, des violences, & des injuſtices, des emportemens & des vengeances, où le caprice d'un ami ſans principes & ſans vertu, vous peut engager. C'eſt par cette fatale néceſſité qu'on ſe rend eſclave de toutes les paſſions de ſes amis, & que mille gens, qui n'ont point d'autres defauts perſonnels, ſont tâchez de tous les vices de ceux qu'ils fréquentent. Vous êtes maître de vous-même, & vous avez aſſez d'empire ſur vous, pour ne vous point faire d'affaire; un ami vain & emporté vous engage dans ſa querelle. *Le même.*

Amitiez entre perſonnes de différente condition.

Quand le commerce d'amitié ſe trouve entre des perſonnes d'une condition inégale, la diſporpotion de leur état ſoûmet l'inférieur aux plus lâches complaiſances; on ſe fait un ridicule honneur de ſuivre tous les caprices d'un grand; & tel, dont l'eſprit raiſonnable & judicieux voit clairement la droiture & l'équité de la loi de Dieu, & l'horrible avenglement du maître dont il eſt le confident, marche néanmoins ſous la conduite de ce guide furieux, obéit en tremblant, & fait quelquefois des actions dont il a horreur. En vain penſe-t'il reculer; ſa fortune dépend de cet homme, elle eſt attachée à l'execution de ſes ordres; & tous les avantages qu'il en eſpere, doivent être ſouvent le prix du crime. *Le même.*

Il y a des gens avec qui on ne peut lier amitié.

Le moyen d'aimer de cet amour, que demande la vie ſociable, certains caracteres de gens, qui bizarres dans leur humeur, déſobligeans dans leur procédé, déſagreables dans leurs maniéres, rebutans mêmes par leur figure, ne préſentent rien à nos yeux que de juſtes ſujets d'averſion, & des raiſons de les haïr? Comment aimer un eſprit fourbe, un méchant naturel, un mauvais cœur, des gens aigres, contrarians, ſans complaiſance, ſans égards,

& pleins de mille autres defauts, que tout le monde voit en eux, & qu'eux ſeuls, aveugles pour eux-mémes, ne veulent ni voir, ni corriger ? On ne dit pas que vous ſoyez obligez de lier une amitié étroite avec ces ſortes de gens ; c'eſt aſſez d'avoir pour eux une charité commune, que vous ne devez refuſer à perſonne. *Le P. d'Orleans, Sermon ſur la Charité du Prochain.*

Les faux amis.

Nous ſommes dans un ſiécle d'artifice & de fourberie, où la Prophétie de Jérémie trouve ſon accompliſſement dans toute ſon étenduë : *Omnis frater ſupplantans ſupplantabit, & omnis amicus fraudulenter incede.* Le frere n'obſerve ſon frere que pour le ſupplanter, il ne le tâte que pour le bleſſer, il ne l'embraſſe que pour l'étouffer plus à ſon aiſe : s'il éxamine ſes paroles, c'eſt pour lui en dreſſer un procès ; s'il releve ſes ſervices, c'eſt pour le faire tomber dans la confuſion : & après tout, celui que nous croyons être nôtre confident, devient nôtre eſpion, & nôtre ennemi couvert ; & de défenſeur en apparence, il devient en effet nôtre aſſaſſin. C'eſt auſſi le regne des fourbes ; la fortune leur rit ; pendant qu'elle tourne le dos aux perſonnes ſinceres, comme ſi leur franchiſe étoit un crime qui doit traîner après ſoy la pauvreté, la diſgrace, & l'infamie, comme les trois inſtrumens de ſon malheur. La fauſſe amitié eſt une monnoye, qui a bien du cours aujourd'hui. Quelque fauſſe & quelque décriée qu'elle ſoit, elle paſſe ſans réſiſtance de main en main, & ſans qu'on en faſſe beaucoup de recherche. Son alloy & ſa marque ne diſtinguent pas entre l'impoſteur & le vrai ami ; non ſeulement parmi les Citoyens d'une même Ville, & les membres d'une même Communauté, mais même dans les familles, où ceux qui les compoſent ne craignent point de mettre de la diviſion, quand ils y trouvent leurs propres interêts. *Sermon manuſcrit.* *Jerem. 9.*

Les amis intereſſez.

Il eſt conſtant que les perſonnes qui ne nous approchent qu'avec des affections vénales, & des cœurs intereſſez, ne peuvent être comptez parmi nos véritables amis ; parce que ce ne ſont pas gens à nous rendre le réciproque, & du retour à nôtre amitié. Aimons-les tant qu'il nous plaira : ils s'attachent uniquement à nôtre fortune, & ne cherchent qu'à faire la leur ; & s'ils proteſtent qu'ils ſont à nous de tout leur cœur, & de toute leur ame, ce ſont des impoſteurs, qui démentent leurs ſentimens, & qui trahiſſent la vérité. Ils ont, dans la vérité, la main toûjours ouverte pour recevoir nos bienfaits, & toûjours le cœur fermé pour nous conſoler dans nos diſgraces. Un Ancien appelloit ces gens-là, des amis du tems, & non pas des amis de la perſonne ou de la vertu. Ce ſont de faux amis en un mot, & du nombre de ceux dont parle le Fils de Dieu, qui nous abandonnent au temps de la tentation : *& in tempore tentationis recedunt. Le même.*

La véritable amitié eſt ſtable & conſtante.

Salomon a tres-bien dit, ou plûtôt le Saint Eſprit par ſa bouche, que le véritable ami ne change jamais de ſentiment, & d'inclination. Quelque viſage que la fortune montre à ſon ami, il l'aime toûjours également, en toutes rencontres, & en toutes ſaiſons ; & il eſt certain qu'un état de proſpérité, & un jour de joye n'ont pas plus d'attraits pour gagner ſon cœur, qu'un nüage d'adverſité, & qu'un jour de deuil : *Omni tempore diligit amicus.* Le même aſſure que la vraye amitié attache & lie les ames avec des liens ſi forts & ſi fermes, que le temps qui rouille l'acier, & uſe le bronze, ne les peut rompre ; & que la mort même qui ſépare les couples les mieux unis, ne ſçauroit diſjoindre leurs ames & leurs cœurs, quoi-qu'elle ait pû réduire en cendres leurs corps. *Le même.*

Raiſons pour l'opinion de ceux qui tiennent qu'on ne peut guére avoir plus d'un véritable ami.

Une des propriétez de l'amitié eſt, que d'ordinaire elle ne fait choix que d'un véritable ami, qu'elle fait l'unique dépoſitaire de ſes penſées, & de tout le tréſor de ſon cœur. Tous les Anciens qui ont parlé de l'amitié s'accordent dans ce ſentiment, que nous ne pouvons avoir qu'un ſeul & véritable ami. En effet, quelles meſures pourrions-nous prendre, quel temperament pourrions-nous obſerver, ſi nous avions un cœur partagé à pluſieurs amis de ſentimens différens, & d'interêts contraires ? Faudroit-il trahir l'un, & être fidelle à l'autre ? Ce ne ſeroit pas être ami de tous les deux. Faudroit-il leur cacher nos ſentimens, ou les diſſimuler ? Ce ſeroit violer les loix de l'amitié, qui abhorre les voiles du myſtere, & les replis du déguiſement. Après tout, comme la nature ne nous a donné qu'un cœur, le choix raiſonnable ne ſçauroit tomber que ſur un ami ; & quand une fois nous nous ſommes entiérement donnez à lui, il y a de l'injuſtice à nous partager, ou à reprendre nôtre préſent. C'eſt pourquoy quand les Anciens nous font valoir les amis qui ont fait la gloire de leurs ſiécles, & l'admiration du nôtre, ils ne les comptent que par couples, & deux à deux. *Le même Sermon manuſcrit.*

La vétitable amitié ne peut être qu'entre les perſonnes vertueuſes.

La véritable amitié eſt une vertu, qui met deux perſonnes en communauté de belles connoiſſances, & de ſaintes affections ; qui lie tellement leurs volontez, que leurs conſciences ne laiſſent pas de joüir d'une pleine liberté ; & qui ne forme point de chaines, que Dieu même n'en fabrique la matiére, & n'en diſpoſe les anneaux : *Amicitia vera non eſt, niſi cùm eam Deus agglutinat.* Nos amitiez ſur la terre, dit ſaint François de Sales, doivent être priſes ſur le modelle de celle des Bienheureux dans le Ciel : elles ſont toûjours injuſtes quand elles combattent l'amour de Dieu, & qu'elles s'oppoſent à l'exercice des vertus : & comme l'Arche du Teſtament étoit entre deux Cherubins, il faut de même que Dieu ſe trouve entre deux cœurs, qui s'entraiment, & que ſa grace ſoit le neud ſacré de leurs liens, & le ciment inviolable de leurs amitiez. *Le même.*

La flatterie eſt le poiſon de l'Amitié.

La flatterie eſt une fauſſe amitié, puiſque ſaint Thomas & tous les Théologiens Moraux aſſurent que c'eſt une extrêmité vicieuſe qui ruïne la ſincere amitié ; & que de ſa nature c'eſt un art qui n'a point d'autre occupation, que de ſédnire & de tromper, ſous le vain appas de fauſſes loüanges, & de quelques complimens, qui nous font paſſer l'apparence pour une vérité & le defaut pour une perfection : *adulatio eſt fallax verborum ſub ſpecie amicitiæ deceptio.* Or cette flatterie entretient celui qui la ſouffre, dans ſon crime, & dans ſes déſordres ; & même lui donne occaſion par ſes faux éloges d'ajoûter de nouveaux péchez aux anciens : ce qui eſt combattre la charité du prochain. *Le même.*

Souvent en changeant de fortune, ou oublie ſes amis.

Il arrive ordinairement parmi les hommes, que ceux qui ſortent d'un état pauvre & malheureux, & qui ſont élevez à quelque degré de gloire & de fortune éminente, oublient & mépriſent leurs amis, qui ont été les compagnons & les témoins de leurs miſeres paſſées. Ils éloignent de leurs yeux & de leur mémoire tout ce qui peut leur retracer l'image & le ſouvenir de leur malheur. Occupez de leur propre grandeur, & de la complaiſance qu'ils ont pour eux-mêmes, ils croyent faire tort à leur dignité de s'abbaiſſer à des amitiez qui ſont devenuës diſproportionnées ; & ſoit qu'il y ait plus de peine

à porter la bonne fortune que la mauvaiſe ; ſoit que l'égalité ſoit de l'eſſence des foibles amitiez humaines ; ils quittent leurs amis en quittant leur condition ; & croyent que ce n'eſt pas tant une infidélité, & une marque de leur inconſtance, qu'une ſuite de leur fortune, & une bienſéance de leur état ; tant l'orgueil & l'interêt l'emportent ſur toutes les loix de la raiſon, & de l'amitié. *Monſieur Fléchier, Sermon pour le jour de la Pentecôte.*

On doit connoître le mérite, & particuliérement la ſincérité d'un ami.

Quand on s'aveugle par trop d'amitié, & que l'on ſe figure dans un ami ce qui n'y eſt pas, ce n'eſt point lui qu'on aime, mais un autre ſous ſon nom ; car ce n'eſt pas aimer ce qu'il eſt, mais ce qu'il n'eſt pas. L'amitié n'eſt point contraire à la vérité : comme elle aime la juſtice & la droiture, elle hait le déguiſement & la flatterie. Une fauſſe loüange, au lieu de plaire à un homme ſage, le fait rougir : il ne fait pas même conſiſter ſon honneur à en recevoir de véritables ; il ſe contente de les mériter. Vos amis doivent conſidérer vôtre mérite, & vous devez connoître celui de vos confidens. Quand l'interêt, plus que l'eſtime, fait l'amitié, & quand la paſſion, plus que la ſageſſe, fait la confidence, l'infidelité ne manque guére de s'y rencontrer. C'eſt pourquoy la ſincérité eſt l'une des choſes à quoy l'on doit avoir le plus d'égard dans le choix d'un ami. *Le P. Dozenne, liv. de la Morale de* JESUS-CHRIST.

Les conſeils que l'on donne à ſes amis.

Un ami ſage & modeſte, quand il donne un conſeil, ne doit pas trouver mauvais qu'on ne le ſuive pas ; mais il doit croire que l'on en ſuit un meilleur. Il devroit même en être bien aiſe ; parce qu'il ſe trouve déchargé de l'événement des choſes, dont il ſeroit en quelque maniére reſponſable, ſi on embraſſoit ſon ſentiment. Saint Bernard avouë que la crainte de l'iſſuë de ce qu'il avoit conſeillé, luy étoit un peſant fardeau : Et puis, ſi nous devons, ſelon la prudence, nous défier nous-mêmes de nos lumiéres, pourquoy prétendons-nous que les autres s'y attachent ? *Le même.*

Dans l'amitié il faut éviter l'excès de la civilité & de la familiarité.

L'amitié doit toûjours être officieuſe & obligeante, auſſi bien dans les maniéres extérieures, que dans les ſentimens intérieurs : mais comme elle évite l'excès d'une civilité incommode, elle fuit auſſi la trop grande familiarité. Elle prend ſeulement garde à ne point rendre un bon office de mauvaiſe grace ; ſçachant bien qu'il y a quelquefois des refus plus honnêtes que des préſens. Elle ne refuſe pourtant rien de ce qu'elle peut donner ; mais quand elle s'y voit contrainte, elle montre bien que c'eſt par impuiſſance ou par devoir ; & alors elle ſupplée en donnant une bonne parole, en faiſant paroître un bon viſage, & en témoignant un bon déſir. *Le même.*

L'éloignement des amis, & la converſation trop fréquente préjudicie également à l'amitié.

Qu'il eſt bon, dit le ſaint Roy Prophete, *& qu'il eſt doux que des freres demeurent enſemble !* Mais il ne ſert de rien de demeurer dans un même lieu, ſi l'on eſt éloigné par la contrarieté des mœurs ; comme il ne nuit point d'être ſéparé de lieu, ſi l'on eſt uni dans la pratique des vertus. L'expérience nous fait voir que la longue abſence, ou l'éloignement des perſonnes, refroidit les amitiez les plus ardentes, & ſouvent même les éteint tout-à-fait. Ce n'eſt pas que la trop fréquente converſation, & la longue demeure dans le même lieu, n'altere quelquefois l'amitié, par les querelles, & les conteſtations qui peuvent naître entre les amis : mais alors l'amitié doit être également entretenuë des deux côtez ; car ſi étant affoiblie par l'indifférence de l'un, elle n'eſt ſoutenuë que par la force de l'autre, quelque patience que l'on ait pour

le foible, le foible ſuccombe d'ordinaire ſous le poids de ſa propre foibleſſe, & la patience qu'on a à le ſupporter, lui devient à lui-même inſupportable. *Le même.*

Il ne faut lier amitié qu'avec ceux qui nous peuvent aider pour le ſalut.

Ne liez jamais d'amitié qu'avec ceux dont le commerce vous peut être utile pour le ſalut ; & plus vous rendrez ce commerce parfait, plus vôtre amitié ſera parfaite. Si c'eſt un commerce de ſcience, l'amitié en ſera honnête & loüable ; ſi c'eſt un commerce de vertu, de dévotion, & de déſir de perfection, l'amitié en ſera d'un mérite & d'un prix infini ; parce qu'elle viendra de Dieu, qu'elle vous conduira à Dieu. O qu'une amitié de la ſorte eſt ſainte ! ſe communiquer ſes bons déſirs, ſes ſaintes réſolutions de ſervir Dieu, les deſſeins que l'on a pour ſa gloire, & n'avoir qu'un cœur & qu'une ame, dans ces vûës ! C'eſt alors qu'il ſe fait un flux & reflux de ſaints mouvemens ; c'eſt alors qu'on s'anime à la vertu ; c'eſt alors qu'on diſpute par une noble émulation, à qui deviendra plus vertueux, & à qui en donnera des marques plus édifiantes. *Tiré du Dictionnaire Moral, ſur l'Amour du Prochain.*

Différence de l'amitié Chrétienne, & de l'amitié mondaine.

L'amitié mondaine & l'amitié chrétienne ont pluſieurs différens caracteres qui les diſtinguent. L'amitié mondaine a pour fondement la beauté, la belle humeur, l'enjoüement, l'adreſſe, & de ſemblables vains avantages : au lieu que la charité chrétienne eſt fondée ſur la vertu. L'amitié mondaine aveugle l'eſprit & corrompt le cœur : de-là la tendreſſe ſi préjudiciable à l'innocence, les regards trop curieux, les ſoûpirs déréglez, les plaintes d'un defaut de correſpondance, les contenances étudiées, les maniéres douces & inſinuantes, les demandes de pluſieurs marques d'amitié, préſages certains de la ruïne prochaine de l'honnêteté & de la pudeur. L'amitié chrétienne au contraire n'a que des yeux innocens, & des déſirs encore plus purs. L'amitié mondaine ſe termine à des dégouts, à des ennuis, à des défiances, à des jalouſies mortelles, à des reproches, & à des injures, quelquefois même à des emportemens de fureur ; au lieu que l'amitié chrétienne ſemblable en tout temps à elle-même, eſt toûjours également honnête, civile, douce, & incapable d'aucun changement. Loin de nous ces amitiez ſenſuelles & criminelles, ces amitiez où l'on aime juſqu'aux defauts & aux vices de ſon prochain, comme on les aime dans ſoy ; ces amitiez où l'on s'unit & l'on s'entraide dans ſes débauches, ou dans ſes mauvais commerces ; ce n'eſt pas-là s'entr'aimer pour Dieu & en Dieu ; c'eſt s'entr'aimer pour ſa damnation éternelle, comme dit ſaint Chryſoſtome. *Le même.*

Il faut ſanctifier les amitiez naturelles & raiſonnables.

Il eſt naturel à l'homme d'aimer l'homme : mais il y a de la vertu à l'aimer, parce qu'il eſt vertueux. Car l'amitié qui eſt fondée ſur la probité, ſur la ſageſſe, ſur le bon naturel, ſur la fidelité, ou ſur quelqu'autre vrai mérite, eſt une vertu ; & il eſt loüable d'aimer ces qualitez qui ſont elles-mêmes dignes de loüanges. Mais après tout c'eſt une amitié de Payen, que d'aimer ainſi : car les Payens aiment ceux qui les aiment, & ceux qui ont des qualitez dignes d'être aimées. Qu'eſt-ce donc qu'aimer en Chrétien, & cultiver une amitié chrétienne ? C'eſt donner pour fin & pour motif à cet amour mutuel, de s'aider réciproquement à devenir plus ſaint, plus fervent en l'amour de Dieu, & de s'entr'animer à ſe rendre plus parfait. *Le P. Rapin, liv. de l'Eſprit du Chriſtianiſme, c. 2.*

S'il

S'il faut reprendre ou avertir un ami, il faut ſçavoir le ſecret d'adoucir les avertiſſemens, & d'ôter aux réprimandes ce qu'elles ont de rude & de fâcheux; y mêler ces tours inſinuans, dont il faut ſe ſervir pour gagner celui, qu'on ſe doit donner de garde de perdre; il faut ſçavoir l'art de ménager ſon eſprit, prendre le temps & l'occaſion favorable, excuſer ce que l'on peut, pour ne pas l'aigrir ou le rebuter par des maniéres aigres; & imiter enfin les médecins qui pour guérir un malade, dont la ſanté leur eſt précieuſe, ont ſoin que tous les adouciſſemens qu'ils donnent, n'ôtent rien de la force de leur remede. *Autheur anonyme & moderne.*

Il faut ſçavoir aſſaiſonner les réprimandes qu'on fait à ſes amis.

Comme la charité chrétienne doit néceſſairement entrer dans l'amitié, elles ont toutes deux les mêmes devoirs & les mêmes obligations; avec cette différence, que l'amitié engage à ſe les rendre mutuellement, & que la charité priſe préciſément, y oblige, quand même il n'y auroit aucun retour de la part du prochain. Ainſi les amis ne doivent pas ſeulement s'entr'aider, & ſe ſecourir mutuellement dans leurs beſoins: mais l'un doit réciproquement prévenir, tant qu'il eſt en ſon pouvoir, les maux qui menacent l'autre, empêcher qu'il ne lui en arrive; le ſoulager, s'il ne peut tout-à-fait l'en délivrer; le conſoler, s'il ne peut pas le ſoulager; compatir au moins à ſes maux, s'il ne peut le conſoler; être ſenſible à ſes peines, les diminuer en y prenant part, ſupporter ſes defauts avec patience, tâcher de les corriger ſans l'aigrir; les diſſimuler, s'il ne peut les corriger, &c. *Le même.*

L'Amitié & la Charité ont des devoirs communs.

Après que le hazard, ou nôtre bonheur nous aura préſenté un ſujet digne de nôtre amitié, il faut l'éprouver, non par un eſprit de défiance, mais par un acte de prudence, qui nous enſeigne qu'il ne faut pas aimer pour connoître, mais qu'il faut connoître pour aimer. Car ſi nous conſidérons exactement une maiſon dans laquelle nous voulons demeurer; pourquoy non, un cœur, dans lequel nous voulons verſer le nôtre, avec nos joyes & nos douleurs? Mais la raiſon qui nous apprend qu'il ne faut pas chercher un ami à la Cour, nous apprend auſſi qu'il ne le faut pas choiſir à la table, ni l'éprouver durant nôtre proſpérité: car ſi nous n'avons point d'autres amis que ceux que la table & la proſpérité nous donnent, nous nous verrons bien-tôt abandonnez; & quiconque ne s'attache qu'à la fortune, ſe détachera facilement de ſes amis. Il n'y a que l'adverſité qui ſoit capable d'éprouver un ami; & c'eſt de cette occaſion qu'il ſe faut ſervir pour le connoître. On verra alors ſi c'eſt l'interêt particulier de nôtre ami, ou la généroſité; ſi c'eſt la lâcheté, ou l'amitié qui l'attachoit à nous; on connoîtra ſi c'eſt le riche ou les richeſſes qu'il cherchoit, ſi c'eſt le bonheur ou la fortune, &c. *Livre intitulé, La Conduite du Sage.*

Il faut éprouver un ami avant que de lier étroitement avec lui.

L'Amitié eſt ſans doute le plus innocent plaiſir que les hommes puiſſent goûter dans la ſociété. Les barbares réverent ſon nom: ceux qui mépriſent les loix de la civilité, eſtiment celles de l'amitié: & ne peuvent vivre dans leurs forêts, qu'ils n'ayent quelque confident, qui ſçache leurs penſées, qui ſe réjoüiſſe de leur bonne fortune, & qui s'afflige de leurs diſgraces. Les voleurs qui entreprennent ſur la liberté publique, qui font la guerre durant la paix, & qui ſemblent vouloir étouffer cet amour que la nature a mis entre les hommes, ne laiſſent pas d'avoir du reſpect pour l'amitié; ils ont entre eux quelque ombre de ſociété; ils ſe gardent la foy, quoy qu'elle ſoit préjudiciable à l'Etat.

Combien l'amitié eſt naturelle à l'homme.

Enfin les peuples ne ſubſiſtent que par la force de cette vertu ; & qui l'auroit bannie de la terre, il faudroit raſer les villes, & renvoyer les hommes dans les déſerts : elle eſt plus puiſſante que les loix ; & qui l'auroit bien établie dans les Royaumes, il ne faudroit plus de tourmens ni de ſupplices pour contenir les méchans dans leur devoir. *Le P. Senault, Traité de l'Uſage des Paſſions. 2. p. 3e. Diſcours.*

Regles de la véritable amitié.

L'amitié doit avoir ſes bornes pour être juſte. Il faut que pour être véritable, elle ſoit fondée ſur la piété ; il faut que ceux qui ſe veulent faire aimer, ſoient en la foy, & qu'ils ayent les mêmes ſentimens de la Religion ; il faut que leur amitié ſoit une étude de vertu, & que par leur communication mutuelle, ils travaillent à ſe rendre meilleurs : leurs ames doivent être plûtôt confuſes qu'unies ; il faut que de cette union il naiſſe une parfaite communauté de toutes choſes ; que les biens ne ſoient plus partagez, & que ces mots de tien & de mien, qui cauſent toute la diviſion du monde, en ſoient entiérement bannis. Quand ces conditions s'y rencontrent, on ne la ſçauroit blâmer, puiſqu'elle eſt plus divine qu'humaine, plus fondée ſur la grace que ſur la nature. *Le même.*

L'Amitié fait la plus grande douceur de la vie.

L'Amitié eſt la douceur de la vie, & le contentement le plus raiſonnable qui ſe puiſſe goûter dans le monde ; & de tous les plaiſirs, je n'en trouve point de plus innocent ni de plus véritable : mais il porte ſes peines avec lui, & qui commence à aimer, doit ſe préparer à ſouffrir. Les abſences ſont de courtes morts, & la mort eſt une abſence éternelle, qui nous laiſſe autant de regrets, que la préſence nous donnoit de ſatisfaction. Un homme qui perd ſon ami, perd la moitié de ſoy-même ; il eſt mort & vivant tout enſemble, & la mort ne s'accorde avec la vie, que pour la rendre plus miſérable. Mais quand leur deſtin ſeroit aſſez heureux pour les emporter en un même jour, ils ne ſçauroient éviter les miſéres qui accompagnent la vie : il ſemble que s'étant liez d'affection, ils ont donné plus de priſe ſur eux à la fortune, & que leur ame n'eſt paſſée en deux corps, que pour être plus ſuſceptible de douleur. Il eſt vrai que ces peines ſont agréables, & que par une juſte diſpenſation de l'amour, elles ſont toûjours mélées de quelque contentement : les larmes ſont douces, quand l'amitié nous les fait répandre, & elles font trouver à deux amis un véritable plaiſir dans une miſere commune. Ainſi leur mal porte leur remede avec lui ; puiſque celui qui le ſouffre, & celui qui le pleure, ſont également aſſurez de leur mutuelle fidélité. *Le même.*

De l'amitié entre les perſonnes de différent ſexe.

Il eſt mal aiſé de régler l'amitié des hommes avec les femmes, & de donner des bornes à une paſſion, qui ne prend conſeil que de ſoy-même ; & qui ne croit pas être véritable, ſi elle n'eſt extrême. Auſſi la plus grande partie de nos Théologiens la condamnent, & quoi qu'elle ne ſoit criminelle que parce qu'elle eſt dangereuſe, ils en défendent juſtement l'uſage, pour en éviter le péril. En effet, cette vertu n'eſt jamais ſi pure, qu'elle n'ait quelques nüages, elle deſcend aiſément de l'eſprit au corps, & quand elle pourroit être ſans danger, elle ne ſeroit jamais ſans ſcandale. Le ſiécle eſt trop corrompu pour juger ſincérement de ces communications ; ſi le public leur donnoit ſon approbation, elles ſerviroient de voile aux affections déréglées, & ſous prétexte d'amitié, chacun prendroit la liberté de faire l'amour. Je ſçai bien

qu'il s'en eſt trouvé de ſaintes dans les ſiécles paſſez ; mais elles n'ont pas été exemptes de calomnie. *Le même P. Senault.*

Continuation du même ſujet.

Les complaiſances qui ſe trouvent entre des perſonnes qui ne ſont pas de même ſexe, ſont rarement innocentes. Les mêmes diſcours qui entretiennent leurs eſprits, attachent leurs volontez, & l'amour ſe gliſſe dans le cœur ſous le nom d'agrément & de civilité. La maladie ſe forme avant qu'elle ſoit reconnuë, & le poiſon a déja ſaiſi le cœur, qu'on ne penſe pas même l'avoir pris. Le peril même eſt égal de tous côtez : la liberté de la converſation rend les hommes plus inſolens, & ſa douceur rend les femmes moins courageuſes. C'eſt pourquoy je n'approuverai jamais des amitiez qui peuvent apporter plus de dommage que de profit, & qui pour une vaine ſatisfaction des ſens, mettent en hazard le ſalut des ames. Nous vivons dans une Religion, & nous ſommes inſtruits par un Maître qui commande à ſes Diſciples de s'arracher plûtôt les yeux, & de ſe couper les mains, que de ſouffrir qu'ils nous ſcandaliſent : & ſous prétexte de quelque mauvaiſe coûtume, nous voulons qu'il nous ſoit permis de cultiver des affections trop tendres, & des amitiez, qui commencent ordinairement par des inclinations déréglées, qui s'entretiennent par des diſcours inutiles, & qui ſe terminent à des plaiſirs criminels. La pudeur court aſſez de hazards, ſans lui dreſſer de nouveaux piéges, le luxe des habits, la liberté de la converſation, & ce que l'on appelle civilité font une guerre aſſez ouverte à la continence, ſans y ajoûter les ruſes & les artifices pour la ſurprendre. *Le même.*

Des amitiez ſpirituelles.

Je veux que l'état & la profeſſion de certaines perſonnes les oblige de voir ſouvent des perſonnes d'un autre ſexe ; que les perſonnes de piété doivent avoir une parfaite confiance en ceux qui ſe ſont chargez de leur conſcience, & dont elles ont elles-mêmes fait le choix ; & que le ſoin que l'un prend de ſon côté ; & de l'autre, que la parfaite confiance témoignée, ſoient les marques d'une véritable amitié, hors de tout ſoupçon & de toute cenſure. Il y a cependant des meſures à garder ; car l'attachement, qui iroit juſqu'à faire parler le monde, ne peut être approuvé ; & pour ſe tenir dans les termes d'une amitié ſainte & ſpirituelle, il faut ſe défier, & ſe donner de garde de part & d'autre, de ces inclinations trop ſenſibles, de ces tendreſſes & de ces correſpondances trop paſſionnées, de ces ennuis d'abſences trop inquiétans, de ces ſoupçons, de ces jalouſies, de ces regrets, de ces vains offres de ſervices, de ces complimens, de ces flatteries, de ces proteſtations inutiles de bonne volonté, de ces plaintes, & de ces reproches de n'être pas aſſez aimez, de ces préſens importuns qui engagent à des reconnoiſſances, & qui ôtent ſouvent la liberté ; & de tout le reſte, qu'on regarde comme dangereux, & trop engageant dans les perſonnes du monde. *Tiré en partie du P. Haineufve, ſur la fin du troiſiéme Tome de l'Ordre.*

L'Amitié doit être entre peu de perſonnes.

Une des raiſons qui fait que les gens, qui ſont tombez après s'être vûs dans une grande élévation, trouvent ſi peu de véritables amis, c'eſt qu'ils en ont trop voulu avoir, & qu'on ne peut pas avoir un rapport ſi intime avec tant de gens. En effet le grand nombre d'amis ſont plûtôt des admirateurs, que de véritables amis ; & à proprement parler, l'amitié commune, n'eſt qu'un honnête commerce pour la commodité de la vie. Et il ne faut pas ſe figurer que le

plus ſenſible plaiſir de l'amitié ſoit dans la multitude, quoiqu'elle ſoit agréable, qu'elle ſerve à donner de la réputation, & qu'elle ſoit même utile en certaines occaſions : car ce plaiſir eſt dans le choix d'un ami de diſtinction, en qui on puiſſe avoir la derniére confiance, de qui on puiſſe recevoir des conſeils, & à qui on puiſſe en donner ; qui ſoit ſenſible à tous nos interêts, comme nous à tous les ſiens ; à qui on puiſſe montrer ſon cœur à découvert, & confier tous ſes ſecrets, & même ſes propres foibleſſes, ſi on en a ; en un mot, un autre ſoi-même. Mais où trouver cet ami là ? *Liv. intitulé les Converſations. Conv. ſur l'Amitié.*

La confiance doit être mutuelle entre les amis : & les qualitez néceſſaires à l'amitié.

Entre les véritables amis, la confiance doit être égale de tous les deux côtez. La confiance eſt une échange continuelle de ſecrets ; les ſecours dont on a beſoin ſe demandent tour à tour ſelon les occaſions ; on ſe fait part de toutes ſes joiés, & de toutes ſes douleurs ; en un mot, dans l'amitié héroique de deux perſonnes deux cœurs n'en font qu'un. Pour former une amitié conſtante & parfaite, il faut que les deux perſonnes qui s'aiment ayent de la ſympathie enſemble, qu'elles ayent de l'eſtime, & même de l'admiration l'une pour l'autre ; qu'elles ayent le cœur noble, tendre, & bienfait, pour ſentir les bons offices, & pour les rendre : il faut même avoir du courage pour bien aimer ; car il faut être capable d'affronter tous les périls pour le ſervice de ceux qu'on aime ; il faut les ſervir en toutes ſortes de malheurs ; il faut aimer la gloire qui ſe trouve à aimer fidellement : & qu'en un mot, la vertu ſolide ſoit le lien de cette amitié, & non pas les plaiſirs frivoles, ni les interêts utiles. *Le même.*

Des avantages de l'amitié.

L'amitié n'a rien des defauts de l'amour ; & ſi ce n'eſt pas une vertu ſi noble que l'amour chrétien & ſpirituel, c'eſt toûjours une vertu que le Chriſtianiſme ne condamne pas, & qu'il regarde même comme une diſpoſition à l'amour le plus pur & le plus ſpirituel. Qui pourroit exprimer la douceur qui ſe rencontre dans l'amitié ? Car certainement ſans cette vertu, on ne ſçauroit eſperer de véritable bonheur en cette vie. C'eſt la ſatisfaction la plus raiſonnable que l'on puiſſe goûter dans le monde ; & il ne s'y trouve point de plaiſir plus innocent, plus délicat, plus véritable. C'eſt ce qui fait dire au Sage, que trop heureux eſt celui qui a trouvé un véritable ami : *Beatus qui invenit amicum verum . . . .* *Eccli. 25.* L'amitié a toutes les douceurs de l'amour, ſans en avoir les foibleſſes ni le déréglement : comme elle eſt fondée ſur l'eſtime & ſur la vertu ; l'inconſtance, la bizarrerie, le caprice, le dégoût, la jalouſie, la méfiance, l'incertitude, ne troublent jamais la tranquilité des veritables amis. *L'Abbé de Bretteville dans le Traité de l'Eloquence de la Chaire & du Barreau. Livre quatriéme.*

L'amitié ne doit point finir avec la vie : & comme on doit ſe ſouvenir de ſes amis après leur mort.

Saint Ambroiſe, dans un diſcours funebre qu'il prononça quarante jours après la mort de Theodoſe le grand, *Dilexi*, dit-il, *& proſequar eum uſque ad Regionem vivorum, donec fletu & precibus inducam virum, quo ſua merita vocant :* Je l'ai aimé ce grand Prince, & je l'aime encore, & je ne ceſſerai jamais de lui donner des marques de mon amitié, pour reconnoître celle dont il m'a honoré pendant ſa vie, juſques à ce que par mes larmes & par mes prières, je lui ouvre la porte du Ciel, où ſes merites l'appellent. Suivez, Chrétiens, ce grand exemple de l'amitié chrétienne ; & puiſque vous tirez tant de gloire d'être bon & véritable ami, & que vous l'avez ſi ſouvent proteſté à cette perſonne durant ſa vie, faites lui ſentir heureuſement dans ſa plus grande néceſſité, la vérité

de vos paroles, & la ſincerité de vôtre cœur. C'eſt au beſoin & dans la néceſſité qu'on connoît les véritables amis : *Miſeremini mei ſaltem vos amici mei.* Elle ne s'adreſſe point à ſes proches ni à ſes héritiers ; parcequ'elle ſçait bien que les proches & les héritiers ne ſont pas toûjours les meilleurs amis ; mais un véritable ami eſt toûjours ami ; il aime en tout tems, & ſur tout en celui de la néceſſité & de la miſere : *Omni tempore ailigit qui amicus eſt. Auteur moderne.*

Les conditions qu'on recherche dans celui qu'on choiſit pour ami.

Ce n'eſt pas aſſez pour devenir ami de quelqu'un, que d'être rempli d'eſtime pour lui : quand cette eſtime iroit juſqu'a l'admiration, ſi vous n'êtes encore prévenu en ſa faveur, par ce charme ſecret, qui nait de l'air, des maniéres, & de tout le caractere, par ce je ne ſçai quoi plus facile à ſentir qu'à exprimer ; vous l'admirerez toute votre vie, ſans en faire jamais vôtre ami. Les mœurs & l'eſprit donnent bonne opinion d'un homme ; les maniéres & l'humeur donnent envie de s'attacher à lui : en un mot, l'amitié ne peut être ſans l'eſtime, l'eſtime peut être ſans l'amitié. L'eſtime eſt un jugement, que l'eſprit fait du merite qu'il a connu : l'amitié eſt une inclination du cœur vers l'objet que l'eſprit lui préſente comme digne d'eſtime, & que le cœur même trouve aimable. *Monſieur de Sacy, l. 1. du Traité de l'Amitié.*

L'amitié ne peut être conſtante ſi elle n'eſt fondée ſur la vertu.

L'amitié doit être conſtante & inviolable : auſſi a-t'elle des principes, qui ne varient pas plus que la vertu dont ils dépendent. Comment ſe promettre cette conſtance dans l'union des ſcélerats ? Qu'y a-t'il de plus ſujet au changement que l'interêt, qui ſert de principe à cette union ? Les tems, les conjonctures, la diſpoſition des eſprits ou des affaires, changent quelquefois ſubitement : de là vient que cet homme, auquel ils paroiſſoient ſi attachez, qu'ils ont défendu au péril de leur vie, ils le ſacrifient le jour ſuivant au plus leger avantage. Fideles ou perfides, ſinceres ou fourbes ; auſſi prêts à vous blâmer qu'à vous louër, à vous attaquer qu'à vous défendre, à vous pouſſer dans le précipice qu'à vous tendre la main ; ils ne ſont agir leur cœur qu'au gré de leur beſoin, ils ne meſurent rien qu'à leur utilité particuliere. Ainſi on ne peut donner à la liaiſon des ſcélerats d'autre nom, que le nom de conjuration, de ſociété infame & funeſte, qui ne doit inſpirer que de l'horreur. *Le même.*

Des qualitez de celui qu'on veut choiſir pour ami.

Je crois fort inutile de deſcendre dans le détail des qualitez ſur leſquelles on peut régler le choix de ſes amis. C'eſt avoir tout dit, que d'avoir remarqué, qu'on ne pouvoit trop les connoître avant que de s'unir à eux, & que les gens vertueux étoient ſeuls des ſujets propres pour l'amitié : le reſte dépend de la conformité des mœurs, d'un goût, d'un charme ſecret, dont il n'eſt pas aiſé de rendre raiſon, des facilitez qu'on a de lier commerce. *Le même.*

La joïe que cauſe l'amitié.

La joïe que goûtent les amis dans cet épanchement de cœur, eſt peut-être de toutes les joies la plus ſenſible. C'eſt-là que la part qu'un ami prend à nôtre chagrin, en diminuë le poids ; c'eſt là que nos plaiſirs s'étendent, lorſqu'ils ſe reproduiſent encore une fois dans le cœur d'une perſonne qui nous aime. *Le même.*

Il ne faut pas donner ſecours à un ami, dans les choſes qui ſont contre la probité.

Toutes les fois que l'interêt de nôtre ami nous appellera, il ne faut pas courir ; il faut voler : mais ſi nous venons à découvrir, qu'il nous employe à des choſes, que l'honneur & la probité ne nous permettroient pas à nous-mêmes, nous devons avoir le courage de nous retirer. C'eſt bien aſſez que d'aimer ſes amis autant que ſoi : il faut ſe défier de nous, quand nous jurons que nous les

aimons davantage : ce ſentiment eſt un déſordre dans la nature ; & la prudence ne ſouffre pas que l'on compte ſur un déſordre. Si nous apprenons, par exemple, qu'un procès qu'il a entrepris eſt une vexation, & que nous en ſoyons convaincus à n'en pouvoir douter ; il faut l'avertir avec douceur, le ramener s'il eſt poſſible avec force, n'épargner rien pour le remettre dans les voïes de la juſtice ; & ſi nos efforts ſont inutiles, tout ce qui nous reſte à faire, c'eſt de le plaindre. Nous ne pourrions plus le ſervir, ſans nous rendre complices d'une action que nous condamnons. *Le même Monſieur de Sacy.*

Il ne faut pas abandonner un ami dans l'adverſité.

Il s'en faut bien que l'amitié puiſſe s'accommoder d'une telle conduite. Jamais plus brillante, jamais plus vive, que quand vous êtes dans l'adverſité ; elle ne ſçait point plier ſous le joug d'une baſſe politique. Comme elle eſt ſage, elle n'ira point inutilement ſe perdre avec vous, en inſultant aux puiſſances : mais comme elle eſt intrépide, elle ſçaura s'il le faut, vous defendre. L'ami veritable ſe hazardera plûtôt à tomber avec vous, que de ne pas eſſayer à vous ſoûtenir ; & il méritera par ſon courage, & par ſa fidélité, une approbation, & une eſtime que l'ambitieux s'efforce de ſurprendre par une lâche & ſuſpecte complaiſance. *Le même.*

Il ne faut pas rompre avec un ami pour une faute.

Abandonner un ami dès que la foibleſſe le fait chanceler, ou tomber, c'eſt manquer à la plus eſſentielle obligation de l'amitié. Il n'y a rien à quoi elle engage tant les amis, qu'à ſe ſoûtenir l'un l'autre, dans le pénible chemin de la vertu ; & à ſe relever l'un l'autre quand on eſt tombé. Voilà ſon prémier office, ſa principale vûë. C'eſt être homme que de tomber ; c'eſt être ami, que de tendre la main à quelqu'un après ſa chûte ; c'eſt être inhumain, que de fouler aux pieds celui qui tombe. *Le même.*

La proximité fait l'amitié & un attachement particulier.

C'eſt une penſée dans laquelle il eſt aiſé de ſe confirmer, que non-ſeulement la proximité eſt une ſource d'amitié, mais encore que nos affections varient, ſelon le degré de la proximité que nous avons avec les perſonnes, qui en ſont l'objet. La qualité d'hommes, que nous portons tous, fait cette bienveillance générale que nous appellons humanité. Il eſt certain que s'il n'y avoit que deux perſonnes dans le monde, elles s'aimeroient avec tendreſſe : mais cette proximité générale ſe confondant avec le nombre infini de rélations différentes que nous avons les uns avec les autres ; il arrive auſſi que cette affection naturelle, qu'elle avoit fait naître, ſe perd dans la foule des paſſions, que tant d'objets produiſent dans nôtre cœur. Nous ne voyons point en notre prochain la qualité d'homme pendant que nous voyons en lui un envieux, un ennemi de nôtre proſpérité, comme nous le ſommes de la ſienne. La proximité de la nation inſpire ordinairement aux hommes une bienveillance qui ne ſe fait point ſentir à ceux qui habitent dans leurs pays, parceque cette proximité s'affoiblit par le nombre de ceux qui la partagent ; mais qui devient ſenſible, quand deux ou trois perſonnes originaires d'un même pays ſe rencontrent dans un climat étranger. Alors l'amour de nous-mêmes qui a beſoin d'appuis & de conſolations, & qui en trouve en la perſonne de ceux, qu'un pareil interêt & une ſemblable proximité doit mettre dans la même diſpoſition, ne manque jamais de faire une attention perpetuelle à cette proximité, ſi un plus fort motif ne l'en empêche. C'eſt ce qu'on peut dire de ceux qui ſont d'une même famille ; de la proximité du ſang ; & à plus forte raiſon dans les amitiez chré-

tiennes entre ceux qui profeſſent la même Religion, &c. *Livre intitulé l'Art de ſe connoître ſoi-même.*

Les amis reſſentent mutuellement les afflictions les uns des autres.

Si l'amitié a le pouvoir de réünir des ames que la nature avoit diviſées, il s'enſuit que nos amis ne peuvent rien ſouffrir que nous n'endurions nous-mêmes. En effet leurs malheurs nous traverſent, leurs chagrins nous inquiettent, leurs larmes nous affligent, leurs playes nous bleſſent; & une ſeule ame ſe trouvant en pluſieurs corps, reſſent néceſſairement en tous, le coup qu'elle ne reçoit qu'en un ſeul. *Monſieur de Fromentieres, dans le Panegyrique de ſaint Jean.*

Des faux amis, & qu'il ne faut contracter amitié qu'avec des gens de bien.

Vous me direz: je ſuis étroitement lié avec cette perſonne, par le nœud de l'amitié; c'eſt le fidele dépoſitaire de mes penſées, c'eſt ſur lui que je me décharge de tout ce qui me peſe, & c'eſt dans ſon entretien que je trouve ma conſolation, ſur tout ce qui m'afflige. Ah! que vous vous connoiſſez mal en amis? Que vous ſçavez peu les loix fondamentales de la véritable amitié, qui préſuppoſe toûjours dans la perſonne avec laquelle on la contracte, la probité, l'intégrité, & la fidélité! D'où les Sages tirent cette conſequence, qu'on ne doit jamais établir une ſolide amitié avec un homme vicieux, & qu'on ne doit jamais former avec lui une étroite liaiſon, ni une particuliére habitude: parceque s'il eſt traître à ſon Dieu & à ſa propre conſcience, vous ne pouvez pas raiſonnablement eſpérer qu'il vous ſoit plus fidelle. Mais cet homme eſt de ſi belle humeur, il eſt ſi enjoué, & ſa converſation eſt ſi charmante, je trouve tant de plaiſir dans ſon entretien; il y a je ne ſçai quelle ſympathie qui nous lie; & de toutes les perſonnes que je connois, je n'en vois point qui me revienne davantage: mais vous ne conſidérez-pas, que c'eſt par ces appas que le démon vous attire dans ſes filets. *Monſieur de la Volpilliere. Sermon du bon Exemple.*

Dans l'amitié il faut plus avoir égard à la vertu qu'à l'inclination.

L'inclination qui dans les autres eſt un épanchement aveugle de la nature, & un tranſport ſans raiſonnement d'une ſympathie ſecrette, étoit en ce Prince une déliberation de ſa prudence: il falloit toûjours, à ſon gré, ſuppoſer le vertueux avant l'aimable, & croire ſa raiſon & ſa tête avant que d'en croire ſon cœur; & bien loin de régler par foibleſſe ſon jugement ſur ſon inclination, il régloit par prudence & par courage ſon inclination ſur ſon jugement. Il étoit donc bien glorieux à ceux qui avoient l'honneur d'approcher d'un ſi judicieux Prince, d'en être aimez au point qu'il les aimoit; puiſque cette amitié étoit une preuve évidente de leur rare mérite, comme elle l'étoit toûjours d'un eſprit très-éclairé & très-délicat. *Un Auteur Anonyme.*

Les perſonnes dont l'amitié eſt la plus dangereuſe.

Ce ne ſont pas toûjours les plus vicieux, & ceux qui ſollicitent le plus ouvertement au crime, qui ſont les plus dangereux amis; le ſiécle eſt maintenant plus raffiné, & en matiére de vice, on garde des meſures; la bien-ſeance s'il faut ainſi parler, eſt gardée juſques dans le vice. Ainſi un homme ſeroit rebutté comme un imprudent & un brutal, lequel d'abord propoſeroit la derniére action du crime à une perſonne d'un autre ſexe; mais quand il s'inſinuë d'abord dans ſon amitié, quand par des aſſiduitez & des ſervices, il couve le poiſon qu'il prépare, quand il lui parle du péché en termes honnêtes, qu'il le couvre du nom d'affection, de dévouëment, & d'un attachement inviolable; ô! alors ces ſortes de perſonnes ſont d'autant plus dangereuſes, que l'on s'en défie le moins, & qu'ils ſçavent mieux couvrir leur malice, & leurs mauvais deſ-

ſeins. Or c'eſt particuliérement l'amitié de ces ſortes de perſonnes qui eſt à craindre, comme la plus pernicieuſe à l'innocence. *Le Pere Bourdaloüe, dans les Sermons qui courent ſous ſon nom.*

L'idée, & le caractere d'un parfait ami.

C'étoit un parfait ami, ſervez m'en ici de témoins, vous qui en avez fait l'expérience : en avez-vous connu un plus fidelle, un plus exact obſervateur des droits ſacrez de l'amitié ? Vous qui êtes aſſez heureux pour avoir été honorez de celle de ce grand Prince, rappellez-en le ſouvenir ; & dites-moi, vous a-t'il jamais manqué ? A-t'il eu de l'indifférence pour vos interêts ? S'eſt-il montré inſenſible à vos malheurs ? Lui eſt-il échappé un ſecret que vous lui ayez confié ? Avez-vous découvert en lui ces foibles, auſquels l'amitié des grands eſt ſi ſujette, ou plûtôt qui font que les Grands connoiſſent ſi peu l'amitié ? Ses défiances & ſes froideurs vous ont-elles coûté de l'inquiétude ? Avez-vous eu à eſſuyer ſes inégalitez, a-t'il exigé de vous des dépendences ſerviles ? Quand il a pû vous obliger, vous a-t'il fait valoir ſes graces ? .... Auſſi jamais perſonne n'a-t'il eu tant d'amis choiſis, tant d'amis deſintereſſez, tant d'amis attachez à lui pour lui-même, tant d'amis de toutes profeſſions, & de tous états, &c. *Le même, en l'Oraiſon funebre de Monſieur le Prince Louis de Condé.*

L'amitié & l'union des méchans.

Les méchans s'uniſſent par la ſociété des mêmes déréglemens, parcequ'étant également criminels, ils n'ont rien à ſe reprocher l'un à l'autre : enſuite ils ſe fortifient, ſe ſoûtiennent & s'aident mutuellement dans leurs paſſions, par l'approbation qu'ils s'entredonnent. L'homme eſt toûjours flottant & chancelant dans le mal, quand il ſe trouve ſeul de ſon parti ; il a beſoin de ſoûtien & de l'authorité des autres afin de s'affermir dans le vice, il faut qu'il s'y voïe approuvé ; & c'eſt à quoi il aſpire. Car les paſſions n'ont pas ſeulement pour but de jouïr de leur objet, mais auſſi d'en jouïr ſeûrement, d'en jouïr ſans reproche, ſans honte, ſans remords : & c'eſt ce que l'on cherche par l'union avec les perſonnes, en qui l'on voit les mêmes déréglemens. Les perſonnes relachées cherchent naturellement les compagnons de leur relâchement, afin d'étouffer les reproches que la conſcience leur feroit : ils ſont bien aiſes de ſe couvrir en quelque point de la conſcience des autres. *Dans les Eſſays de Morale. Tome cinquiéme.*

Le pouvoir qu'a ſur nous le bon exemple d'un ami.

Que ne firent point ces paroles que ſaint Auguſtin rapporte de ce Gentilhomme qui ſe convertit en liſant la vie de ſaint Antoine : *Amicus Dei ſi eſſe voluero, ecce nunc fio ?* Ces paroles eurent tout l'effet que la tendreſſe d'une amitié réciproque leur pouvoit donner. On avoit fait cent fois la même réfléxion ſans en être touché ; mais l'entendre de la bouche d'un ami, la voir authoriſée par ſon exemple, animée par l'affection mutuelle qu'on a l'un pour l'autre ; c'eſt la ſentir dans des circonſtances ſi engageantes, qu'à peine eſt-il poſſible de s'en défendre. *Le Pere Cheminais.*

Des amitiez fondées ſur des avantages humains.

Lorſque l'amitié n'eſt fondée que ſur des avantages humains, elle ne peut être ardente ni perpetuelle ; elle s'evanouit au moindre mépris, au moindre interêt, à la moindre jalouſie ; parcequ'elle n'eſt point attachée à l'ame par cette racine celeſte qui ſoûtient les véritables amitiez, & qui les rends fermes, & inébranlables. Rien d'humain & de terreſtre ne peut rompre un lien, qui eſt tout ſpirituel. L'amitié chrétienne & fondée

fondée ſur la vertu eſt ſolide ; elle eſt conſtante, elle eſt invincible, elle ne s'altere ni par les ſoupçons, ni par les calomnies, ni par les dangers, ni par la mort même. Celui qui n'aime que parcequ'on l'aime, ceſſe d'aimer auſſi-tôt qu'il reçoit quelque mécontentement de ſon ami : mais dans les amitiez ſaintes cela n'arrive jamais. *Auteur moderne & anonime.*

Combien l'amitié eſt néceſſaire en cette vie.

L'amitié doit paſſer pour un bien néceſſaire dans nos afflictions ; & dans le ſentiment commun des hommes, nous ſerions miſerables, ſi nous n'avions la conſolation de nos amis, laquelle eſt la plus honnête, la plus douce, & la plus raiſonnable de toutes les conſolations. Nous pouvons ajoûter qu'elle ne nous eſt pas moins néceſſaire dans les proſpéritez : car le riche ne ſçauroit être heureux, à moins qu'il n'ait un ami auquel il puiſſe faire part de ſon abondance ; le ſçavant ne peut être ſatisfait des belles productions de ſon eſprit, ſi vous ne lui donnez un ami capable de recevoir ſes lumiéres, & de les augmenter par les ſiennes ; celui qui eſt dans l'honneur ne ſera pas content, s'il n'a avec lui un ami qui ſoit participant de ſa joïe ; & la Providence ne nous oblige pas tant en nous communiquant ſes faveurs, qu'elle nous oblige en nous donnant un ami, avec lequel nous puiſſions les partager. *Livre intitulé : la Conduite du Sage.*

Difference des vrais & des faux amis.

Le Sage nous dit, que celui qui aime, aime en tout tems ; & que le frere ſe connoît dans l'affliction ; c'eſt-à-dire, que celui qui eſt véritablement ami dans la proſpérité, devient comme un frere dans l'adverſité. Le plus ſouvent nos amitiez ne ſont établies que ſur des interêts bas, & ne s'entretiennent que par le commerce de la néceſſité de la vie : nous aimons celui dont l'amitié nous fait honneur, nous procure du plaiſir, ou de l'utilité. Ainſi tombe-t'il dans la diſgrace, & prévoyons-nous qu'il va nous devenir autant à charge qu'il nous étoit utile ; ne diſons pas qu'on reprend un cœur qu'on n'avoir jamais donné : mais on ſe retire de lui par les mêmes motifs qui nous avoient attaché à lui. Au contraire, dit ſaint Chryſoſtome, tout ce qui ruïne les amitiez humaines, redouble & fortifie les chrétiennes. En effet plus un ami tombe dans l'adverſité, plus la véritable amitié nous doit unir à lui, parcequ'il a plus beſoin de nous ; ſa vertu purifiée dans le feu de la tribulation nous doit donner pour lui une nouvelle eſtime ; & ces marques que nous lui voyons de prédeſtination, nous le doivent faire reſpecter dans ſa miſere. Que les autres donc le blâment & l'abandonnent lâchement ; pour nous, nous loüerons publiquement celui qui a l'eſtime de Dieu, & nous ferons voir que la charité, qui entre dans la véritable amitié, ne périt point, & que rien n'eſt capable d'éteindre ſa flâme : *Charitas nunquam excidit.* Ainſi ſoit qu'il faille parler pour lui, ou repouſſer ce qu'on dit contre lui ; le conſoler, ou l'aſſiſter ; partager ſes malheurs, ou lui faire part de nôtre fortune ; ayons également pour lui une amitié tendre, ferme, généreuſe, invincible. Ce que la vertu a joint ne doit être ſéparé que par le crime : ce qui eſt fondé ſur un ſolide mérite ne peut être ébranlé par la perte des biens temporels. C'eſt ainſi que nous en uſerons dans la diſgrace de nos amis, ſi nos amitiez ſont chrétiennes. *Monſieur l'Abbé de Monmorel, Diſcours ſur le deuxiéme Evangile de l'Avent.*

Homil. 61. in Matth.

1. ad Cor. 13.

La plûpart des amitiez des hommes

Quand le Fils de Dieu dit à ſes Apôtres : ſi vous m'aimiez, vous vous réjoüiriez de ce que je m'en vais à mon Pere ; il ne veut pas dire qu'ils ne l'aimoient

ſont intereſſées.

point ; mais il prétend leur marquer, que l'amour qu'ils avoient pour lui étoit trop naturel ; & que s'ils l'aimoient d'un amour plus ſpirituel, & plus épuré, bien loin de s'affliger de ſon départ, ils s'en réjouiroient. Quand on aime véritablement quelqu'un, on doit l'aimer pour l'amour de lui même, & l'avantage qui lui arrive, doit faire tout le ſujet de nôtre joïë : autrement c'eſt s'aimer dans ſes amis, & ne les pas aimer pour eux-mêmes. Tel eſt le defaut le plus ordinaire de l'amitié des hommes ; & c'étoit celui que les Apôtres avoient dans leur attachement pour le Fils de Dieu. Ils l'aimoient pour le plaiſir qu'ils prenoient en ſa compagnie, pour les charmes de ſa converſation, pour la douceur avec laquelle il ſupportoit leurs foibleſſes, pour le bien qu'ils en recevoient à tous momens : ainſi ils ne pûrent ſe défendre d'être triſtes, quand il leur dit qu'il étoit prêt de les quitter. Car quoiqu'il leur fit entendre que s'il ne s'éloignoit d'eux, l'Eſprit Saint ne deſcendroit point ſur eux; ils auroient mieux aimé, ſuivant leur goût, ne recevoir point le Saint Eſprit, que de renoncer à la préſence du Sauveur. *Le même. Tome 3. dans l'Homelie du Dimanche de la Pentecôte.*

Il y a peu de véritables amitiez chrétiennes.

Si l'on conſidere aujourd'hui les amitiez des Chrétiens, on verra que preſque toutes les amitiez ne ſont établies que ſur des interêts bas, & ne s'entretiennent que par le commerce des néceſſitez de la vie. Si vous voulez reconnoître ceci, il ne faut qu'examiner les ſujets différens qui cauſent des diviſions parmi vous, & qui vous rendent ennemis les uns des autres. Car lorſque l'amitié n'eſt fondée que ſur des avantages humains & paſſagers, elle ne peut être ardente & perpetuelle : elle s'évanouit au moindre mépris, au moindre interêt, à la moindre jalouſie, parcequ'elle n'eſt point attachée a l'ame, par cette racine celeſte qui ſeule ſoûtient nos amitiez, & qui les rend fermes & inébranlables. L'amitié qui eſt entre des perſonnes unies en JESUS-CHRIST, eſt ſolide, elle eſt conſtante, elle eſt invincible, elle ne s'altere ni par les ſoupçons, ni par les calomnies, ni par les dangers, ni par la mort même. Celui qui n'aime que parcequ'on l'aime, ceſſe d'aimer auſſi-tôt qu'il reçoit quelque mécontentement de ſon ami. *Saint Chryſoſtome, dans l'Exhortation ſur le chapitre dix-huitiéme de ſaint Mathieu. De la Verſion de Monſieur de Marſilly.*

Il ſe trouve encore de véritables amis dans le monde.

La véritable amitié eſt rare ; mais quelque bannie qu'elle paroiſſe du monde aujourd'hui, on ne laiſſe pas d'en voir des exemples. La corruption n'eſt pas ſi générale, que quelques-uns ne s'en ſoient préſervés : la bonne foi, le deſintereſſement ne ſont pas ſeulement des noms ; ce ſont des choſes qui nous frappent tous les jours les yeux. Avoir ces qualitez, connoître un autre qui les ait, c'eſt avoir tout ce qu'il faut pour l'amitié. Le point eſt de ſçavoir élever cette vertu à la qualité d'amitié chrétienne. *Monſieur l'Abbé de Monmorel, Auteur d'un Traité particulier de l'Amitié.*

Différence entre l'amour & l'amitié.

Telle eſt la nature de l'Amour de naitre ſans connoiſſance, & ſouvent par hazard, & d'être, tant qu'il dure, un feu qui brûle, mais qui brule ſans aucune lumiére. Il n'en eſt pas ainſi de l'Amitié : le mérite & la raiſon lui donnent naiſſance ; l'eſtime & la confiance l'entretiennent : ſi c'eſt un feu, c'eſt un feu qui éclaire l'eſprit ; qui peut bien échauffer le cœur, mais incapable de le brûler. Cette vertu au reſte n'eſt rare que parcequ'elle eſt noble. En effet l'amitié requiert eſſentiellement la probité, la diſcrétion, la généroſité : ou pour

tout dire en peu de mots ; pour être parfait ami , il faut être parfaitement honnête homme. Ainſi la même raiſon pour laquelle il y en a ſi peu dans le monde, fait que chacun s'en picque par amour propre ; puiſqu'en voulant perſuader aux autres qu'on eſt bon ami ; on ne cherche qu'à leur inſinuër finement, qu'on eſt par conſéquent, ſincere, fidelle, diſcret, généreux. *Le même.*

Les avantages que l'on retire de l'amitié.

Quels ſont les avantages que l'amitié nous procure ? On peut s'aſſûrer qu'elle eſt dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune, l'agrément & le charme de la vie ; l'aſſaiſonnement de tous les biens , & comme un remede à tous les maux. Car eſt-il proſpérité qui ne devînt inſipide à celui qui en joüiroit ſans témoins ; ou d'adverſité, qui ne fût accompagnée de quelque douceur , avec un ami ſenſible & généreux ? Il n'y a que trois ſortes de biens , l'honnête , l'utile , & l'agréable ; le bien honnête nous procure de l'honneur ; l'utile , du profit ; l'agréable, du plaiſir : l'amitié ſeule peut nous donner tous ces biens. *Le même Auteur d'un Traité particulier ſur l'Amitié.*

L'utilité & le plaiſir qui ſe trouve dans l'amitié.

Quoi de plus utile que le commerce de deux parfaits amis , qui ſe parlent, pour ainſi dire, eſprit à eſprit ou plûtôt cœur à cœur ? C'eſt dans ces entretiens libres & ſinceres , qu'il ſe fait un échange réciproque de penſées & de connoiſſances , où de part & d'autre on ſe communique ſes lumiéres ſans diminution de la part de celui qui les communique, & où l'on enrichit autrui ſans s'appauvrir ſoi-même. Mais le plaiſir que l'amitié nous cauſe ſe fait bien mieux ſentir qu'il ne ſe peut exprimer. Voir à fond le cœur d'un ami , pouvoir lui découvrir le ſien avec autant de confiance que de ſincérité , le prévenir dans les ſervices qu'on lui rend , en être prévenu dans ceux que l'on reçoit , avoir la même joïë de l'obliger , ou d'en être obligé ; éprouver que nôtre chagrin diminuë par la part qu'il y prend , & que nôtre joïë augmente par celle qu'il en reſſent ; lui procurer un prompt ſecours dans ſes beſoins les plus preſſans , & faire même ſa fortune & ſon bonheur ; ne trouvant point de plus grande douceur dans la proſperité, que d'en faire part à un ami : peut-on concevoir un plaiſir plus ſenſible & plus grand ? *Le même.*

L'amitié ne peut être qu'entre peu de perſonnes.

Il eſt certain que l'amitié ne peut être qu'entre deux , difficilement entre trois. Le cœur n'eſt point fait pour être diviſé : le donner à demi , c'eſt ne le donner point du tout ; le donner à pluſieurs , c'eſt ne le donner à perſonne : le plaiſir de la confiance ſe diminuë beaucoup par le partage ; & d'ailleurs le ſecret eſt bien moins en ſûreté quand il eſt dans les mains de pluſieurs. Ce n'eſt pas à dire pour cela que la bienveillance ne puiſſe être qu'entre deux , & que le reſte des hommes vous doive être indifférent. Le cœur ne peut être que pour un ſeul ; mais pluſieurs peuvent être dignes de vôtre eſtime , de vôtre affection , & mériter que vous leur rendiez vos ſervices. L'amitié n'eſt point jalouſe ; elle dilate les cœurs , & ne les reſſerre pas : & elle conſent que vous ſoyez un bien univerſel ; pourvû que vôtre ami ſoit toûjours à vôtre égard dans un rang de diſtinction & de préférence. *Le même.*

Les regrets que l'on témoigne de la perte d'un ami.

Rien n'approche de l'état où l'on ſe trouve après la perte d'un fidelle ami. Toute la nature paroît avoir changé de face ; les jours les plus ſereins ſont obſcurs pour vous ; vos réflexions ſont triſtes , vos ſonges ſont funeſtes ; tout ce qui vous environne vous déplaît , ou vous paroît étranger. Sans ceſſe occupé de ce que vous avez perdu , on diroit que vous comptiez pour rien tout ce qui

reſte. En vain l'on s'empreſſe de faire diverſion de vôtre douleur : les ſoins les plus tendres vous importunent ; en quelques lieux qu'on vous entraîne, vôtre douleur vous ſuit ; de quelque penſée qu'on cherche à vous occuper, vous en revenez toûjours à vous dire, que pour jamais vous êtes ſéparé de vôtre ami. Dans vos réveries, vous le cherchez comme s'il vivoit encore, une douce habitude conduit vos pas dans les lieux que vous aviez aimé le plus ; mais à peine y êtes-vous arrivé, qu'ils vous attriſtent. La ſolitude eſt pour vous la plus charmante compagnie ; & ſi vous en pouvez ſouffrir une autre, c'eſt celle de celui, qui loin de combattre vôtre douleur, la nourrit, la flatte, & la partage avec vous. Ceux qui ont le cœur ſenſible, & qui ont fait de telles pertes, entendent ce langage. *Monſieur de Sacy. Traité de l'Amitié.*

Pourquoi il y a ſi peu de véritables amis dans le monde.

Ce qui fait qu'il n'y a preſque plus de véritables amis dans le monde, c'eſt que chacun ramene tout à ſoi ; on ne ménage les gens qu'autant qu'ils nous peuvent être utiles. Cependant le déſintereſſement eſt comme l'ame de l'amitié ; mais il ſe trouve peu d'amis déſintereſſez : celui qui donne groſſit le bienfait, celui qui le reçoit le diminuë : on met dans la balance le plus léger déplaiſir pour contrepeſer le ſervice du plus grand poids. Ceux qui n'accordent pas de bon cœur les bons offices qu'on leur demande, feroient peut-être mieux de les refuſer tout-à-fait : la gêne qui paroit ſur leur viſage embarraſſe les gens à qui ils croïent faire plaiſir. *L'Abbé Girard de Ville-Thierry. Traité de la Flatterie.*

Les amis doivent s'entravertir de leurs vices & de leurs défauts.

L'un des plus importans devoirs des amis, c'eſt de ſe reprendre, de ſe corriger réciproquement, & de recevoir l'un de l'autre des avertiſſemens, & des répréhenſions. Loin d'ici ces amis aveugles, qui approuvent ſans diſcernement, tout ce que font les amis, ces amis flateurs qui accuſent & qui juſtifient les défauts de leurs amis, & qui par une compaſſion mal entenduë craignent, en les corrigeant, de les attriſter. Loin d'ici ces amis délicats, qui ne peuvent ſans ſe chagriner, recevoir de leurs amis les avis les plus ſalutaires. Ces amitiez aveugles, flatteuſes, & délicates ſont le caractere des amitiez mondaines : mais les gens de bien, en uſent de toute une autre maniére. Comme ils ne cherchent en s'entraimant, qu'à avancer dans la vertu ; d'un côté on ne peut leur faire un plus grand plaiſir que de leur remettre devant les yeux leurs fautes, afin qu'ils s'en corrigent ; & de l'autre, ils ſont perſuadez, que d'avertir leurs amis, quand ces amis s'égarent, c'eſt leur rendre un ſervice eſſentiel. Reprenez, dit Salomon, vôtre ami, de crainte que s'il a péché ſans y penſer, il ne ſe croïe innocent ; ou que s'il connoît ſon péché, il n'y retombe, & n'y perſévere, faute d'en avoir été repris. Et ſaint Ambroiſe ajoûte, que quand nos amis ſeroient un peu ſenſibles aux répréhenſions, nous ne devons point pour cela ceſſer de les reprendre. Et quand bien même nos amis nous reprendroient à tort, il faut, au lieu de s'en formaliſer, loüer leur zele, & leur en ſçavoir bon gré ; car s'ils ne nous aimoient beaucoup, ils ſe mettroient peu en peine de veiller ſur nous, & de nous reprendre. *Autheur moderne & anonyme.*

Les Princes & les Souverains ne ſçavent gueres ce que c'eſt que l'amitié.

Les Princes connoiſſent peu d'ordinaire le plaiſir de l'amitié. Leur élevation, ou les rend trop inacceſſibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop mépriſables. Ils confondent le reſpect qu'on doit au rang, avec l'amitié qui n'eſt dûe qu'à la perſonne. Ils ſont plus jaloux de s'attirer des hommages que de gagner des cœurs : ou s'ils ſçavent ſe faire aimer, ils n'ai-

ment jamais beaucoup eux-mêmes. *Le Pere Maſſillon, Panegyrique du Prince de Conty.*

Un ami doit reprendre & corriger ſon ami.

Pour garder dans nôtre amitié cette liberté généreuſe, que ſaint Auguſtin témoignoit tant eſtimer : *Ubi eſt libertas amicitiæ ?* quand nous voyons nôtre ami dans l'erreur, nous devons auſſi tôt tâcher de l'éclairer. S'il fait quelque faute ſans la connoître, nous devons la lui réprésenter avec douceur, & l'en avertir. Nous ne devons point lui complaire, lorſque ce qu'il déſire eſt contre Dieu, & que ce qu'il fait le pourroit perdre. C'eſt être vrai ami, que de réſiſter alors à ſon ami ; & ce ſeroit le trahir que de le ſuivre. Quoique nos répréhenſions puiſſent être un peu pénibles d'abord à celui que nous reprenons, dit ſaint Auguſtin, il s'en tiendra néanmoins tres-obligé dans la ſuite, & il reconnoîtra que ſi nous ne l'avions contredit, nous l'aurions fait tomber, & nous ſerions nous-mêmes tombez avec lui. Ceux qui tiennent une autre conduite, & qui meſurent leurs paroles ſelon qu'elles plaiſent, ou qu'elles déplaiſent à ceux à qui ils déſirent de ſe rendre agréables, à cauſe que leur authorité eſt grande & que leur amitié n'eſt pas inutile, ſont proprement ceux qui ſcándaliſent, & qui font tomber les ames ; parcequ'ils les excuſent en tout, & qu'ils juſtifient l'injuſtice même afin de flatter l'injuſte. Ces perſonnes peuvent paroître ſages de la ſageſſe du monde, & être louez par des perſonnes, qui n'auront comme eux, pour conduite que leur paſſion, & pour fin que leur interêt ; mais ils ſeront en horreur à tous ceux qui aiment la vérité, & ils ſeront déteſtez un jour de ceux-là même qu'ils perdent par leurs lâches complaiſances. *Livre intitulé, Inſtructions Chrétiennes, Sur l'Evangile du deuxiéme Dimanche de l'Avent.*

AMOUR DE DIEU.

AVERTISSEMENT.

Voicy un de ces Sujets, où la multitude & la variété des choſes qui peuvent y entrer, eſt plus capable d'accabler & de confondre un Prédicateur, que de luy fournir dequoy remplir ſon Diſcours. Comme ce Sujet eſt grand, rien n'y doit être mis en œuvre, s'il n'eſt exquis. Il eſt vrai qu'il ſeroit difficile de trouver quelque choſe de nouveau ſur cette matiére, après que preſque tous les ſaints Peres, tous les Livres ſpirituels, & tous les Sermonaires ſe ſont épuiſez, & ont mis par écrit tout ce que leur eſprit a pû inventer, & ce que leur cœur a reſſenti. Pour mettre donc quelque ordre dans ce Sujet; La prémiére choſe qu'il faut ſuppoſer, c'eſt qu'on ne parle icy que de l'Amour que nous devons avoir pour Dieu, & non de celui que Dieu a pour les hommes; car ce ſont deux ſujets différens, quoique le ſecond puiſſe entrer dans le prémier, comme un des principaux motifs, qui nous doit exciter à aimer Dieu: & ainſi c'eſt retrancher une partie des choſes qui groſſiſſent les Recueils des autres. La ſeconde eſt qu'on ſe borne icy à la Charité envers Dieu, ſans parler de celle que l'on doit au Prochain, que nous traiterons ſéparément; quoique ces deux vertus ſoient inſéparables. Il faut ſuppoſer en troiſiéme lieu, que tout ce qui doit trouver place dans un Diſcours de l'Amour de Dieu, ſe rapporte à l'un de ces chefs; A l'Excellence de cette divine Charité, au Précepte que Dieu nous en a donné, à la Maniére dont nous devons l'accomplir, aux Motifs qui peuvent l'exciter & l'enflamer davantage, aux grands Effets qu'elle produit en nous, aux Moyens d'entretenir & de conſerver ce feu ſacré, & enfin à l'Acte & à l'exercice actuel de cette vertu, ou à l'Habitude, que l'on confond aſſez ordinairement avec la grace ſanctifiante. C'eſt par rapport à tous ces chefs, que nous avons recueilli ce que nous avons mis icy ſur cette Matiére.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers deſſeins ou Plans de diſcours ſur ce Sujet.

ON peut prendre pour deſſein d'un Diſcours ces paroles de ſaint Bernard : I.
Duplicem ob cauſam diligendus eſt Deus ; quia nihil juſtiùs, & quia nihil diligi fructuoſiùs poteſt ; ſuo ſcilicet merito, & noſtro commodo.

Prémier Point. Il n'y a rien de plus juſte. 1°. parceque c'eſt une action de juſtice de donner nôtre affection à tout ce qui la mérite, à tout ce qui eſt bon & parfait. Or c'eſt un grand champ qu'on a pour s'étendre ſur les perfections de Dieu, qui ſont l'objet le plus digne de nos affections : d'où l'on peut conclure que c'eſt la derniére & la plus criante de toutes les injuſtices de lui refuſer nôtre amour. 2°. Parce que Dieu a droit ſur les affections de nôtre cœur, en qualité de Créateur qui nous a donné l'être, qui nous le conſerve, & ſans lequel nous ne pourrions ſubſiſter un ſeul moment : ſur quoi on peut rapporter les principaux bienfaits que nous avons reçûs de ſa bonté infinie, & dont il n'y en a aucun qui ne mérite tout nôtre amour. 3°. Parce qu'il nous a aimez le prémier : car il n'y a rien de plus juſte que d'aimer ceux qui nous aiment ; & c'eſt même le meilleur moyen de ſe faire aimer, que de prévenir un autre. Or quel a été l'amour de Dieu envers les hommes, & envers nous en particulier ?

Second Point. On peut conſidérer les avantages que nous recevons de nôtre amour envers Dieu. Quoi-que ce motif ſemble intereſſé, cela même fait qu'il eſt l'un des plus puiſſans pour nous porter à l'aimer. Le prémier avantage donc que nous en recevons, eſt que la charité fait tout nôtre mérite, & nôtre grandeur devant Dieu ; c'eſt par la encore, la meſure de l'eſtime qu'il fait de nous, de l'amour qu'il a pour nous ; & enſuite, c'eſt la ſource de tout nôtre bonheur ſur la terre & dans le Ciel : ce qui a fait dire à ſaint Bernard que la charité eſt la quantité de l'ame, qui devint plus ou moins grande à proportion de cette charité. 2°. C'eſt en cela que conſiſte nôtre perfection, & nôtre ſainteté ; de ſorte que quelque talent & quelque avantage que nous ayions d'ailleurs, ſi nous n'avons plus de charité, nous n'en ſommes pas plus ſaints. 3°. La meſure de nôtre charité ſur la terre, ſera la meſure de notre gloire dans le Ciel. Les preuves de toutes ces véritez ſont aiſées à trouver & à étendre ; & la morale naturelle qu'on en doit tirer, doit être affectueuſe & preſſante. La concluſion ſera que l'amour de Dieu doit faire nôtre prémiére & principale occupation en cette vie, pour continuer cet heureux exercice durant toute l'éternité.

UN autre plan de Sermon, c'eſt de prendre : 1° les plus puiſſans motifs que II.
nous avons d'aimer Dieu : 2°. la maniére dont nous devons l'aimer. Ce qui peut faire les deux Parties d'un juſte diſcours.

Prémiére Partie. Les motifs que nous avons d'aimer Dieu, ſont renfermez dans ces trois paroles de l'Evangile : *Diliges Dominum Deum tuum :* Vous aimerez le Seigneur vôtre Dieu. Le bien qui eſt l'objet de l'amour ſe

peut conſidérer en trois maniéres, qui fondent auſſi trois ſortes d'amours : car ſi on l'enviſage en lui-même, il s'appelle Perfection, & exige de nous un amour de juſtice, que nous devons à tout ce qui eſt bon & parfait en ſoy. Si ce bien éclate & ſe produit au dehors, en ſorte qu'il plaiſe, qu'il charme, & qu'il attire, alors il ſe nomme Beauté, qui n'eſt autre choſe qu'un bien qui plaît, qui invite, & qui force en quelque maniére à ſe faire aimer. Si enfin ce bien ſe communique, & ſe répand au dehors, il s'appelle Libéralité, qui vient d'une inclination bienfaiſante, & qui demande un amour de reconnoiſſance de nôtre part. Or comme Dieu eſt non-ſeulement Bon, mais le ſeul Bon, comme dit l'Evangile ; non-ſeulement le Bien, mais encore tout le Bien ; comme il dit lui-même à Moïſe, il eſt auſſi l'objet de ces trois ſortes d'amours, de Juſtice, d'Inclination, de Reconnoiſſance. Son être ſouverainement parfait mérite toutes nos affections ; c'eſt la notion que nous nous formons de Dieu, *Diliges Deum.* Sa beauté eſt capable de s'aſſujetir tous les cœurs ; car c'eſt par-là qu'il y établit ſon empire, comme dit le Prophéte : *ſpecie tua & pulchritudine tuâ &c.* c'eſt ce que nous pouvons entendre par ces paroles : *Diliges Dominum.* Enfin ſes bienfaits infinis méritent toutes nos reconnoiſſances, puiſque c'eſt par ce moyen qu'il eſt tout à nous : *Deum tuum.* Ces trois motifs bien développez ne peuvent manquer de nous exciter à l'amour de Dieu.

Pſalm. 44.

Seconde Partie. La maniére dont nous devons aimer Dieu eſt compriſe dans le commandement même que Dieu en a fait, & dans ces paroles de l'Evangile : *diliges ex toto corde tuo, ex tota anima tua, ex omni mente tua,* nous devons l'aimer de tout nôtre cœur : Expliquer comment cela ſe doit entendre : de même, ce que c'eſt que de l'aimer de tout nôtre eſprit ; & en apporter les raiſons, qui ſe trouvent dans tous ceux qui ont traité ce ſujet : & enfin ce que c'eſt que de l'aimer de toute nôtre ame, & de toutes nos forces : ce qui revient à cette penſée de ſaint Bernard, que la véritable meſure de nôtre amour envers Dieu, eſt de l'aimer ſans meſure.

III. Voicy un troiſiéme Plan, qui eſt de régler nôtre amour envers Dieu ſur celui que lui-même a eu pour nous, & de donner par proportion les mêmes dimenſions à nôtre charité, que S. Paul donne à celle de Dieu, en ces termes : *Ut poſſitis comprehendere cum omnibus Sanctis, quæ ſit latitudo, & longitudo, & ſublimitas & profundum.* Prémier Point. Dieu nous a aimez de toute l'étenduë de ſon cœur, puiſqu'il nous a aimez du même amour, dont il s'aime lui-même ; & il demande toute la capacité du nôtre : *diliges ex toto corde.* C'eſt-à-dire qu'il ne veut point de partage, ni de réſerve : il demande nôtre cœur tout entier ; en ſorte qu'on n'aime rien que pour lui, & par rapport à lui, &c. Second Point. La longueur de ſon amour comprend toute l'Eternité : *in charitate perpetuâ dilexi te.* Il nous a aimez dans toute l'éternité qui a précédé, & il continuera durant toute l'éternité qui ſuit : & il exige que nôtre ame qui eſt immortelle, capable de le connoître & de l'aimer, l'aime toujours ; que ſon amour ſoit conſtant & éternel ; parce que rien ne nous peut ravir la charité, ſi nous ne le voulons : *Diliges ex tota anima tua.* Troiſiéme Point. La hauteur & la profondeur de ſon amour ſe prend de ce qu'étant ce qu'il eſt, il a daigné jetter les yeux ſur nous, & nous aimer ſans aucun mérite de nôtre côté : & il veut que nôtre amour s'éleve audeſſus de tout ce qui eſt créé pour l'aimer, préférablement

Ad Epheſ. 3.

Matth. 22. & Luc. 10.

Jerem. 31.

ment à tout. C'eſt ce qu'il faut entendre par ces paroles : *ex omni mente tuâ* : un amour d'eſtime & de préférence.

DIEU eſt nôtre prémier Principe, & il eſt nôtre derniére Fin : *Principium & Finis.* C'eſt en ces deux qualitez que nous devons aimer Dieu de tout nôtre cœur, de toute nôtre ame, de tout nôtre eſprit, & de toutes nos forces. IV.

Prémier Point. Dieu eſt le prémier principe de nôtre être, & en cette qualité nous lui appartenons. Il a droit ſur toutes les affections de nôtre cœur, qui ne peut même rendre à Dieu tout ce qu'il lui doit. C'eſt ce que la nature même nous enſeigne, ce que toutes les loix divines & humaines nous preſcrivent : & comme dans l'ordre de la charité, ceux qui nous ont donné l'être & la vie doivent être préférez, il eſt évident que Dieu doit tenir le prémier rang dans nôtre cœur, &c.

Second Point. Il eſt nôtre derniére fin : nous y devons tendre par un amour néceſſaire ; mais ce n'eſt que par un amour libre que nous y devons parvenir. Ainſi jamais nous ne ſerons heureux qu'en aimant Dieu. Il faut enſuite s'étendre ſur ce que Dieu a créé nôtre cœur pour lui, & qu'il eſt ſa fin, & que ce cœur eſt toûjours dans le trouble, s'il ne ſe repoſe en Dieu ſeul.

SAINT Chryſoſtome ſur le Pſeaume 41. dit qu'il y a trois choſes qui ont coûtume de gagner l'affection des hommes; ſçavoir les perfections d'une perſonne, ſes bienfaits, & l'amour qu'elle a pour nous. Or nous pouvons montrer, dans quel degré d'éminence ces trois choſes ſe trouvent en Dieu: 1°. Quelle force ſes divines perfections doivent avoir ſur nôtre cœur pour exciter nôtre amour. 2°. Par combien de bienfaits comme par autant de liens, il doit nous attacher à luy: 3°. De quel amour il nous a prévenus, pour mériter le nôtre. V.

MONTRER comme on doit obſerver le précepte que Dieu nous a fait de l'aimer. VI.

Prémiérement. Nous devons l'aimer d'un Amour de Plénitude, en obſervant toute ſa loy : *plenitudo legis dilectio* ; parceque quiconque manque à un ſeul point, détruit la charité. S'étendre à ce ſujet ſur les paroles du Sauveur, que celui qui l'aime eſt celui qui obſerve ſes commandemens. *Ad Rom.* c. 13.

Secondement. Il faut l'aimer d'un Amour unique. Et quel eſt cet amour qui n'eſt dû qu'à lui ſeul: C'eſt que comme il y a un culte qui lui eſt dû uniquement, il y a auſſi comme un amour d'adoration & de déſir, de recherche continuelle, que l'Etre infini peut ſeul terminer. Expliquer quel eſt cet amour, qui n'eſt autre choſe que ce tribut continuel de déſir & d'attention que nous devons à nôtre fin derniére, & comme quoi toutes nos vûës, & nos actions doivent tendre de ce côté.

Troiſiémement, nous devons l'aimer d'un amour de préférence ; en ſorte que la fidélité que nous lui devons, l'emporte ſur les autres conſidérations, telles qu'elles puiſſent être. *Le P. Bourdaloüe, dans les Sermons qui lui ſont attribuez.*

DEUX raiſons pourquoy nous n'aimons pas Dieu, quoique la nature & la grace nous y portent. La prémiére eſt nôtre aveuglement : nous ne connoiſſons pas combien Dieu eſt aimable, ni la nature de l'amour que nous lui devons. Or il faut porter la lumiére à ces yeux aveugles, en leur faiſant voir combien Dieu eſt aimable, & comment nous devons l'aimer... La ſeconde, eſt la dureté & l'ingratitude de nôtre cœur, qui préfere les choſes de ce monde à Dieu. VII.

Il faut tâcher d'amollir la dureté de ces cœurs, par la penſée des bienfaits de Dieu, & de l'amour qu'il nous a porté le prémier.

VIII. 1°. Le tort & l'injure que nous faiſons à Dieu, de lui refuſer nôtre cœur qui lui eſt dû par tous les titres imaginables, en tant qu'il eſt nôtre Créateur, nôtre Souverain, nôtre Rédempteur, & celui qui par la poſſeſſion de ſoy-même, doit faire nôtre ſouverain bonheur. Nous violons tous ces droits tout à la fois.

2°. Le tort que nous nous faiſons à nous-mêmes. Nous nous perdons ſans reſſource; nous ne pouvons être contens même en cette vie, &c.

IX. Le Précepte d'aimer Dieu renferme deux principales obligations, qui peuvent faire le partage d'un Diſcours: La prémiére, eſt d'aimer Dieu ſouverainement, & par-deſſus toutes choſes, par un amour de préférence à tout le reſte. La ſeconde, d'aimer Dieu uniquement, c'eſt-à-dire, de n'aimer aucune autre choſe avec lui, qu'on n'aime point pour l'amour de luy. *Mr. la Font.*

X. Premie'rement. Ce que c'eſt qu'aimer Dieu comme l'on doit, & en quoy conſiſte la charité que Dieu demande de nous, & qu'il nous ordonne: *Diliges ex toto corde, &c.* Secondement, conſidérer l'équité & la juſtice de ce commandement, en rendant les raiſons de cette obligation. *Le P. Texier dans la Dominicale. Dimanche 12. après la Pentecôte.*

XI. Comme tout amour ſe produit en nous, ou par la connoiſſance du mérite de la perſonne que nous aimons, ou pour la reconnoiſſance des bienfaits que nous en avons reçûs; nous aimons ce qui eſt aimable, & nous aimons ce qui nous aime. C'eſt pourquoy, pour nous exciter à aimer Dieu, nous verrons dans le prémier Point, que celui qui demande nôtre amour eſt infiniment aimable; & dans le ſecond, qu'il nous aime infiniment. *Le P. de la Colombiére.*

XII. Sur le commandement d'aimer Dieu. 1°. Ce commandement eſt grand dans ſon étenduë; il oblige généralement tous les hommes, & nul prétexte n'en peut diſpenſer. 2°. Il eſt grand par rapport à ſa durée; il embraſſe tous les temps. 3°. Grand par rapport aux avantages que nous en retirons. *Tiré du Dictionnaire Moral.*

XIII. Pour aimer d'un amour parfait; 1°. il faut un objet qui ramaſſe toutes les perfections imaginables; & cet objet ne peut être autre que Dieu. 2°. il faut un modelle qui nous montre la perfection de l'amour où nous devons tendre; & ce modelle eſt le même Dieu dans l'amour qu'il nous a porté. 3°. il faut un ſçavant maître qui nous dirige & qui nous conduiſe; & c'eſt le Fils de Dieu, qui nous dit: *Diliges ex toto corde &c. Autheur moderne & anonyme.*

XIV. Rien n'égale la force de l'amour de Dieu, comme nous voyons dans les Martyrs, & dans tous ceux qui ont véritablement aimé Dieu. 2°. Rien n'égale la douceur que cet amour fait reſſentir à ceux qui aiment Dieu véritablement. *Sermon manuſcrit du P. Etienne Chamillart.*

XV. Ce que doit faire en nous l'amour de Dieu. 1°. il doit l'emporter ſur toutes choſes; biens, parens, amis, &c. 2°. il doit influer en tout; car ſans la charité nous ne ſommes rien, & avec la charité nous avons tout; & tout eſt bien reçû de Dieu. 3°. il regle tout, & tout doit être reglé par l'amour de Dieu, &c. *Le P. Nepveu, Tom. 4. de ſes Réflexions Chrétiennes.*

PARAGRAPHE SECOND.

Les Sources où trouver de quoy remplir ces deſſeins, & les Auteurs qui ont traitté ce Sujet.

SAint Auguſtin eſt celui entre les Peres, qui en a le plus ſouvent parlé, dans une infinité d'endroits de ſes ouvrages. Il y a un livre entier, qui ſe trouve au quatriéme Tome de ſes Oeuvres; *de ſubſt. dilectionis*: & quoi qu'on ne croye pas que ce livre ſoit de lui, il contient pluſieurs choſes remarquables. C'eſt la entre autres qu'on peut voir la diviſion de l'Amour pris en général, en Amour déréglé, que l'Autheur appelle Cupidité, & en Amour qui eſt dans l'ordre, qu'il appelle Charité. Dans le livre *de Conflictu Vitiorum & Virtutum*, qu'on ne croit pas non plus être de luy, & qui eſt au tome 9. il eſt parlé du combat des deux amours: de l'amour de Dieu, & de l'amour du ſiécle. Le même au Sermon 54. *de Verbis Domini*, dans le Tome 10. parle des effets de l'amour de Dieu, & de l'amour du monde. Au Tome 1. dans le livre *de Moribus Eccleſiæ*, chap. 15. il explique au long comme la charité ſeule contient & renferme toutes les vertus. Au Tom. 3. dans ſon *Enchiridion*, il montre comme la foy & l'eſpérance ſont vaines ſans la charité, & comme tous les préceptes ſe réduiſent à celui d'aimer Dieu. Il a fait un Traité *de Laudibus Charitatis*, où l'on trouvera tout ce qu'on peut dire à l'avantage de cette vertu. Dans le liv. *de 50. Homil. homil.* 37. il traite de l'ordre que doit avoir la charité; comme elle croît, & comme elle ſe perfectionne. Au Tom. 4. *lib. de Catechizandis Rudibus, c.* 4. il montre comme nous devons aimer celui qui nous a aimé le prémier. Au tom. 9. liv. appellé *Manuale*, qui eſt d'un Autheur inconnu, ch. 24. il y a des ſentimens tres-pieux pour nous exciter à l'amour de Dieu. Il en parle encore en pluſieurs endroits: au liv. 15. *De Trinitate, cap.* 18. Sur les Pſeaumes 34. 39. 53. 55. 66. Dans ſon Traité 123. ſur ſaint Jean. Dans le chap. 4. du 10. liv. de la Cité de Dieu, & dans le liv. 4. ch. 28. Dans le liv. *de Agone Chriſtiano*. Dans le Sermon 72. *de Tempore*, & dans pluſieurs autres endroits. Les Saints Peres.

Saint Baſile, *homil.* 16. *in Pſalm.* 114. parle de la force de la charité, & s'étend ſur ces paroles de l'Apôtre: *Quis nos ſeparabit à charitate Chriſti, &c.* Le même au liv. *de Regulis fuſius diſput.* Et au liv. *de verâ Virginitate.* *Ad Rom. 8.*

Saint Gregoire, *lib.* 25. *Moral.* montre combien nous devons être enflâmez en l'amour de Dieu. Le même, *lib.* 28. en expliquant ces paroles de Job: *Quis concluſit oſtiis mare?* *Job.* 38.

Saint Jerôme, *in Epiſt.* 22. *quæ eſt ad Euſtochium*, montre que la charité adoucit tous nos travaux & toutes nos peines.

Theodoret a une Oraiſon ſur la Charité, où il dit de tres-belles choſes.

Saint Ambroiſe, *Orat. de fide Reſurrectionis.*

Origene, *Homil.* 2. *Expoſ.* 1. *in Cant.* nous enſeigne l'ordre qui doit être dans l'amour de Dieu. Le même *Homil.* 3. *expoſ.* 2. Le même, ſur l'Epître aux Romains, montre comme l'amour de Dieu rend le joug du Seigneur plus doux & plus léger.

Saint Chryſoſtome. *Homil.* 52. *in acta Apoſt.* s'étend ſur ce qu'il eſt glorieux de ſouffrir pour l'amour de JESUS-CHRIST. Le même, *homil. in Epiſt. ad Roman.* prouve que rien ne peut nuire, ni être contraire, à un homme qui aime Dieu.

Saint Bernard a fait un tres-beau Traité, *De diligendo Deo*; où il traite cette matiére à fond; mais entre autres choſes il s'étend ſur la multitude des bienfaits de Dieu pour nous exciter à l'aimer. Le même traite différentes choſes qui regardent ce ſujet. Sermon 1. 10. 28. 43. 52. 74. 79. ſur les Cantiques.

Denys le Chartreux, ſeconde Partie de ſes Opuſcules liv. 4. qui eſt tout entier ſur ce ſujet.

Si l'on veut ſçavoir les effets différens que l'amour opére dans les Ames, il faut lire les Ouvrages qu'on attribuë à ſaint Denys l'Aréopagite, les Oeuvres de ſainte Thereſe & les Autheurs Myſtiques, qui ont ſur cette matiére un langage particulier, qu'un Prédicateur ne doit employer qu'avec modération.

Les Livres Spirituels.

Didacus Stella, *lib. integro de Amore Dei.*

Bernardinus Roſſignolus, *de Diſciplina Religioſa lib.* 3. *c.* 6.

Petrus Sanchez, *lib. de Regno Dei.*

Jacobus Alvares, *Tom.* 2. *lib.* 3. *pag.* 2. *cap.* 5.

Saint François de Sales en a fait un gros Volume plein d'onction, & dans lequel il n'a rien laiſſé à dire ſur ce ſujet.

Loüis de Grenade, en a auſſi fait deux amples Traitez, où il parle des excellences, & des avantages de la Charité; des vertus & des exercices par où on l'acquiert, & des motifs qui doivent l'exciter.

Le Pere ſaint Jure a auſſi fait un livre de la Connoiſſance & de l'Amour de Nôtre Seigneur, où il parle dans la prémiere & dans la ſeconde Partie des exercices de cet Amour & de ſes Effets.

Monſieur Boudon, au livre troiſiéme du Chrétien Inconnu.

Le Pere Croiſet dans le ſecond Tome de ſes Retraites pour un jour de chaque mois.

Il y a encore une infinité de livres Spirituels ſur ce ſujet: il ſeroit bien difficile de les rapporter tous.

Les Prédicateurs.

Monſieur Biroat dans ſon Avent a un Sermon ſur l'Inſenſibilité du monde, condamnée par l'Incarnation qu'il appelle un Myſtere d'Amour, où il montre combien les hommes ſont obligez d'aimer Dieu.

Le même dans le Sermon du troiſiéme Dimanche du Carême, parle du partage de nôtre cœur, à l'égard de l'amour que nous devons à Dieu; & montre, prémierement, qu'il eſt impoſſible de diviſer l'Empire de Dieu ſans le détruire & ſans le déſoler: ſecondement qu'il eſt injuſte de faire ce partage, puiſqu'on ôte à Dieu ce qui lui appartient & qui lui eſt dû.

Parmi les Sermons de Grenade, il y en a un pour le dix-ſeptiéme Dimanche après la Pentecôte, dans lequel il parle de la dignité & de l'excellence de l'Amour de Dieu; en expliquant comme le Commandement que Dieu nous fait de l'aimer eſt le plus grand & le prémier Commandement de la Loy; & enſuite, comme nous devons aſpirer à la perfection de ce divin Amour.

Parmi le peu de Sermons que nous avons du Pere Coton ſi fameux Prédicateur, il y en a un ſur ce ſujet, qui approche fort de la maniére de prêcher de ce temps.

Il y en a auſſi un tres-beau & tres-ſolide, parmi ceux qui ſont imprimez ſous le nom du Pere Bourdaloüe; un dans les Sermons Moraux, dont nous avons déja rapporté le plan & le deſſein.

Le Pere de la Colombiére; l'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrêtienne. Monſieur Lambert dans l'Homelie ſur le douziéme Dimanche d'après la Pentecôte, le Pere Duneau, le Pere Texier, Monſieur de la Volpilliere, & une infinité d'autres en ont fait des Diſcours; il n'y a preſque point de Sermonaire qui n'ait un Diſcours ſur ce ſujet.

Ceux qui ont fait des Recuëils ſur cette matiére.

On trouvera auſſi grand nombre d'Autheurs qui ont recueilli les paſſages de l'Ecriture & des Peres ſur l'Amour de Dieu. Voicy ceux qui m'ont ſemblé en avoir ramaſſé de plus choiſis. Les Lieux Communs de Grenade. Le *Viridarium* de Buſée. Lhôner, Autheur Alleman. Outre les paſſages des Peres on a recüilli une infinité de choſes ſur cette matiére, il ny a qu'à en faire le choix.

La Vega dans le livre *de Virtutibus & Vitiis*. Dandinus dans le livre qui a pour titre *Ethica Sacra*. Comme cet Autheur eſt fort judicieux, il n'a rien que de bon ſur cette matiére.

Le Pere Nepveu dans ſes Réfléxions Chrétiennes, Tom. 1. pag. 120. fait pluſieurs réfléxions ſur le commandement d'aimer Dieu : & dans le même Tome, page 236. Dans le ſecond Tome page 72. il parle de la multitude des bienfaits de Dieu, & de l'amour de reconnoiſſance que nous lui devons rendre. Dans le même Tome page 347. il parle de l'étenduë du commandement de l'Amour de Dieu. Dans le quatriéme Tome page 142. il parle de ce que fait en nous cet amour : & dans la page 375. du même, il parle du partage de nôtre

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, Exemples, & Applications de l'Ecriture ſur ce Sujet.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, & ex tota anima tua, & ex totâ fortitudine tuâ. Deutet. 6.

Hoc tantùm diligentiſſimè præcavete, ut diligatis Dominum Deum veſtrum. Joſue. c. 23.

Diligam te Domine, fortitudo mea: Dominus firmamentum meum, & refugium meum. Pſalm. 17.

Cuſtodit Dominus omnes diligentes ſe. Pſalm. 144.

Oculi Dei in diligentes ſe. Eccli. 34.

Ego diligentes me diligo. Prov. 8.

Si dederit homo omnem ſubſtantiam domûs ſuæ pro dilectione, quaſi nihil deſpiciet eam. Cant. 8.

Fortis eſt ut mors dilectio; dura ſicut infernus æmulatio... Aquæ multæ non poterunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam. Ibidem.

Præbe fili mi cor tuum mihi, & oculi tui vias meas cuſtodiant. Proverb. 23.

Ordinavit in me charitatem. Cant. 2.

Qui diligunt Deum conſervabunt viam illius. Eccli. 2.

Qui diligunt Deum, replebuntur lege ipſius. Ibidem.

In omni virtute tua dilige eum, qui te fecit. Eccli. 7.

Omni vitâ tuâ dilige Deum, & invoca illum in ſalute tuâ. Eccli. 13.

Univerſa delicta operit charitas. Prov. 10.

In charitate perpetuâ dilexi te. Jerem. 31.

Trahem eos in vinculis charitatis. Oſée. 11.

Si diligitis me, mandata mea ſervate. Joan. 14.

Qui habet mandata mea, & ſervat ea, ille eſt qui diligit me; qui autem diligit me, diligetur à Patre meo, & ego diligam eum, & manifeſtabo ei meipſum. Idem, Ibidem.

Si quis diligit me, ſermonem meum ſervabit, & Pater meus diliget eum, & ad eum veniemus, & manſionem apud eum faciemus. Idem, Ibidem.

Ignem veni mittere in terram, & quid volo niſi ut accendatur? Luc. 12.

Finis præcepti eſt charitas. 1. ad Timoth. c. 2.

VOus aimerez le Seigneur vôtre Dieu de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame, & de toutes vos forces.

Prenez garde ſeulement, & ayez ſoin ſur toutes choſes, d'aimer le Seigneur vôtre Dieu.

Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma force: le Seigneur eſt mon ferme appui, mon refuge, & mon libérateur.

Le Seigneur garde tous ceux qui l'aiment, & il perdra tous les pécheurs.

Les yeux de Dieu ſont ſur ceux qui l'aiment.

J'aime tous ceux qui m'aiment.

Quand un homme auroit donné toutes les richeſſes de ſa maiſon pour le ſaint amour, il les mépriſeroit comme s'il n'avoit rien donné.

L'amour eſt fort comme la mort, & le zele de l'amour eſt inflexible comme l'Enfer... Les grandes eaux n'ont pû éteindre la charité, & les fleuves n'auront point la force de l'étouffer.

Mon fils donnez-moy vôtre cœur, & que vos yeux s'attachent à mes voyes.

Il a réglé en moy mon amour.

Ceux qui aiment Dieu demeureront fermes dans ſes voyes.

Ceux qui l'aiment ſeront remplis de ſa loy.

Aimez de toutes vos forces celui qui vous a créez.

Aimez Dieu toute vôtre vie, & invoquez-le pour être vôtre ſalut.

La chatité couvre toutes les fautes.

Je vous ai aimé d'un amour éternel.

Je les attirerai à moy par les liens de la charité.

Si vous m'aimez, obſervez mes commandemens.

Celui qui a reçû mes commandemens, & qui les garde, c'eſt celui-là qui m'aime; celui qui m'aime ſera aimé de mon Pere, & je l'aimerai auſſi, & je me découvrirai à luy.

Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandemens, & mon Pere l'aimera, & nous viendrons à lui, & nous ferons en lui nôtre demeure.

Je ſuis venu pour jetter le feu dans la terre, & que déſiré-je, ſinon qu'il s'allume?

La fin des commandemens eſt la charité.

Plenitudo legis eſt dilectio. Ad Rom. c. 13.

Si linguis hominum loquar, & Angelorum, charitatem autem non habeam, factus ſum velut æs ſonans, aut cymbalum tinniens. 1. ad Corinth. c. 13.

L'amour eſt l'accompliſſement de la loy.

Quand je parlerois le langage de tous les hommes, & des Anges mêmes, ſi je n'avois point la charité, je ne ſerois que comme un airain ſonnant, & une cymbale retentiſſante.

Charitas nunquam excidit, Idem, Ibidem.

La charité ne finira jamais.

Sectamini charitatem. 1. ad Corinth. c. 14.

Recherchez avec ardeur la charité.

Quis nos ſeparabit à charitate Chriſti? Tribulatio, an anguſtia, an fames, an nuditas, an periculum, an perſecutio, an gladius? Ad Rom. c. 8.

Qui nous ſépareta de l'amour de JESUS-CHRIST? Sera-ce l'affliction, ou les déplaiſirs, ou la perſécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer & la violence?

Certus ſum quia neque mors, neque vita, neque Angeli, neque Principatus, neque Virtutes, neque inſtantia, neque futura, neque creatura alia, poterit nos ſeparare à charitate Dei, quæ eſt in Chriſto Jeſu. Idem, Ibidem.

Je ſuis aſſûré que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautez, ni les Puiſſances, ni les choſes préſentes, ni les futures, ni toute autre créature ne pourra jamais nous ſéparer de l'amour de Dieu, en JESUS-CHRIST nôtre Seigneur.

Nos ergo diligamus Deum, quoniam ipſe prior dilexit nos. 1. Joan. 4.

Aimons donc Dieu, puiſqu'il nous a aimez le prémier.

Videte qualem charitatem dedit nobis Deus, ut filii Dei nominemur & ſimus. Ibidem, c. 3.

Conſidérez quel amour le Pere nous a témoigné de vouloir que nous ſoyons en effet enfans de Dieu.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, & in tota animâ tuâ: hoc eſt maximum, & primum mandatum. Matth. 22.

Vous aimerez le Seigneur vôtre Dieu, de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame, & de tout vôtre eſprit: c'eſt le prémier & le grand commandement.

Si quis non amat Dominum noſtrum Jeſum Chriſtum, ſit anathema. 1. ad Corinth. 16.

Si quelqu'un n'aime point Nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, qu'il ſoit anatheme.

Scimus quoniam diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum. Ad Roman. 8.

Nous ſçavons que tout contribuë au bien de ceux qui aiment Dieu.

Exemples de l'Ancien Teſtament.

L'Exemple d'un amour généreux & conſtant, & à l'épreuve de tout, fut ſans doute celui du ſaint Patriarche Abraham. Jamais amour ne fut mis à une plus rude épreuve, & jamais la préférence qu'on doit donner à Dieu en ce point, n'a davantage éclaté, que lorſque Dieu lui commanda de lui offrir en ſacrifice ſon propre Fils. Les ſaints Peres ſont éloquens ſur ce chapitre. Dieu, dit ſaint Ambroiſe, ne ſe contente pas de lui commander de ſacrifier ſon Fils; il l'appelle ſon cher fils, ſon unique, le bien-aimé de ſon cœur: *Tolle unigenitum tuum quem diligis Iſaac:* & cela pour donner plus d'atteinte à l'amour paternel, pour lui attendrir le cœur, ſur la triſte deſtinée d'un fils qui lui étoit ſi cher, & pour lui inſpirer plus de compaſſion. Il veut même, qu'il le lui aille offrir ſur une montagne éloignée, afin que durant tout le chemin il ait le loiſir d'y réfléchir, de donner lieu d'agir à la paſſion, & d'exciter par ce moyen des ſentimens toûjours plus vifs de compaſſion & de tendreſſe. Il permet de plus que ce fils l'entretienne pendant le voyage, du ſacrifice qu'il va faire, & qu'il lui demande, où eſt la victime; & tout cela à deſſein de voir ſi la tendreſſe ſe réveillant ſans ceſſe dans ſon cœur, ne l'emporteroit point ſur le commandement que Dieu lui avoit fait; & d'éprouver la fidélité de ſon amour, partant d'attaques, & en tant de maniéres différentes. Faut-t'il s'étonner, ſi après une telle preuve qu'Abraham donne de l'amour qu'il avoit pour Dieu, Dieu

Dieu voulut éprouver l'amour qu'Abraham lui portoit, en lui commandant de lui ſacrifier ſon fils unique. *Geneſ.* 22.

lui rendit ce glorieux témoignage ; qu'il étoit sûr de son amour, & qu'il reconnoissoit à cette épreuve que cet amour n'étoit pas moins grand qu'il étoit sincere : *nunc cognovi quod timeas Deum.* Ce n'est pas que Dieu ne le connût parfaitement auparavant : mais c'est qu'il le connoissoit, comme désormais d'une autre maniére ; sçavoir après l'avoir éprouvé, c'est pourquoy il appelle ensuite ce Patriarche son ami ; il eut reciproquement pour lui un amour tout particulier, & lui en fit ressentir les effets en le comblant de bénédictions, dans la suite des temps.

Avec quelle instance Moïse pressoit le peuple d'Israël, d'observer ce commandement d'aimer Dieu de tout son cœur.

Il est rapporté au dixiéme chapitre du Deuteronome, que Moyse ne se contenta pas d'avoir mis à la tête des dix Commandemens qu'il intima de la part de Dieu, celui d'aimer Dieu de tout son cœur, & de toutes ses forces ; mais que ce grand Législateur, qui avoit cet amour fortement gravé dans le cœur, voulant l'imprimer aussi dans le cœur de ce peuple dont il connoissoit la dureté, ajoûta aux termes de la Loi, les plus puissans motifs, qui pouvoient obliger les Israëlites à l'observer : sçavoir les perfections divines, les bienfaits qu'ils avoient reçûs de lui ; & qu'il leur expliqua encore la maniére dont ils devoient observer ce grand Précepte : *Et nunc Israël, quid dominus Deus tuus petit à te, nisi ut timeas Dominum Deum tuum, & ambules in viis ejus, & diligas eum, & servias Domino tuo in toto corde tuo, & in tota anima tua ; custodiasque mandata Domini? &c.* Et ensuite il représente à ce peuple les avantages qu'il recevra de l'observation de ce même précepte ; sçavoir la protection de ce Maître souverain de l'Univers, les bénédictions qu'il en doit attendre ; & tout ce qu'on peut alléguer pour obliger les cœurs les plus insensibles à aimer un Dieu, qui les a tant aimez le prémier.

Josué recommanda la même chose avant que de mourir.

Josué successeur de Moïse dans la charge de conducteur du peuple d'Israël, pressentant que sa fin s'approchoit, rassembla, à l'imitation de son Prédecesseur, tout ce qu'il avoit de courage & de force, pour lire la loi de Dieu à tout le peuple, pour l'exhorter à la garder, & pour lui faire renouveler l'alliance qu'il avoit faite avec Dieu. Mais voici ce qu'il lui recommanda particulierement : *hoc tantum præcavete diligentissimè, ut diligatis Dominum Deum vestrum.* Ce grand homme pouvoit-il davantage marquer son amour envers Dieu, qu'en usant du pouvoir & de l'authorité qu'il avoit sur ce peuple, pour lui recommander sur toutes choses d'aimer Dieu ?

Josue 23.

L'exemple de David.

David est celui, dans l'ancienne loi, qui a témoigné le plus d'amour à Dieu ; car c'est le témoignage que lui rend l'Ecclesiastique : *De omni corde suo laudavit Dominum & dilexit Deum qui fecit illum.* Et lui-même disoit à Dieu : *Diligam te Domine fortitudo mea.* Et en cent autres endroits, il exprime les sentimens de son cœur, le désir de voir & de posséder Dieu : *Quando veniam & apparebo ante faciem Dei ?* Tantôt il l'appelle le Dieu de son cœur, & proteste qu'il ne veut, qu'il ne cherche que lui, & qu'il veut garder fidellement sa loi : *Quid enim mihi est in cœlo, & à te quid volui super terram ! Defecit caro mea & cor meum, Deus cordis mei, & pars mea Deus in æternum.... Mihi autem adhærere Deo bonum est, ponere in Domino meo spem meam.* Il parle enfin de Dieu en des termes si tendres, & si affectueux, qu'ils inspirent le même amour à ceux qui les lisent & qui les entendent.

Eccli. c. 47.

Psalm. 17.

Psalm. 72.

Exemples

Exemples du Nouveau Teſtament.

Saint Pierre s'eſt particuliérement diſtingué dans l'amour du Sauveur, par la ferveur qu'il a témoignée en toutes les rencontres : mais il le marqua d'une maniére ſpéciale, lorſqu'interrogé trois fois par le Fils de Dieu même, s'il l'aimoit & s'il l'aimoit plus que tous les autres, il s'affligea de cette demande, comme s'il eût cru que le Sauveur eût douté de ſon attachement à lui : & la réponſe qu'il fit marque aſſez les ſentimens de ſon cœur : *Domine tu omnia noſti ; tu ſcis quia amo te.* Mais comme ce n'eſt pas aſſez, de proteſter de paroles qu'on aime Dieu, & que Dieu même qui ſonde les cœurs, en veut des preuves plus ſûres, qui ſont les actions ; qui en a donné des marques plus certaines que ce grand Apôtre, qui a conſervé toute ſa vie la douleur & le regret d'avoir deſavoué ſon cher Maître, au tems de ſa Paſſion ; qui s'eſt enſuite conſumé de fatigues & de travaux pour le faire aimer ; & enfin qui a ſouffert la mort de la croix, pour ſe rendre ſemblable à celui qui avoit ſouffert le même ſupplice pour le ſalut de tous les hommes ?

L'amour que ſaint Pierre a témoigné au Sauveur du monde.

Joan. 21.

Qui pourroit douter de l'amour que le bien-aimé Diſciple ſaint Jean a eu pour celui qui l'a ſi tendrement aimé le prémier ? S'il a été le Diſciple le plus aimé, ne faut-il pas conclure qu'il a été par conſéquent le plus aimant ; puiſque l'amitié n'eſt autre choſe qu'un amour mutuel de deux perſonnes qui n'ont qu'un cœur, & que l'amour dans ce Diſciple ayant à répondre à toute l'affection d'un Fils de Dieu, ne pouvoit être que la plus tendre & la plus ardente charité ; laquelle le rendoit toûjours plus agréable à ce doux Sauveur, qui ne l'avoit prévenu & ne lui en avoit fait le don, qu'exprès pour ſe le rendre aimable. Ce qui fait que c'eſt avec raiſon qu'on l'appelle le Diſciple de la Charité ; puiſque ſon cœur en étoit tout rempli, qu'il ne parloit d'autre choſe ; & qu'il nous a enſeigné dans une de ſes Epitres, que cet amour ne conſiſte pas en paroles, mais qu'il le faut témoigner par ſes actions.

L'amour de ſaint Jean envers le même Sauveur.

Il n'eſt pas néceſſaire de rapporter ici l'exemple de Madelaine, dont l'Evangile même fait l'éloge ; & qui mérita d'entendre de la propre bouche du Sauveur, que pluſieurs péchez lui étoient remis, parcequ'elle avoit beaucoup aimé : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* Nous devons ſeulement admirer la force de la grace, qui a pû changer l'amour prophane dont le cœur de cette Péchereſſe étoit ſouillé, en un amour ſaint & tout divin ; & d'une mondaine, faire un modelle de pénitence.

Le changement de l'Amour Prophane en un Amour Saint & Divin, en la perſonne de Madelaine.

Luc 7.

Il ne faut que lire les Epitres de ſaint Paul, pour juger combien ſon cœur étoit embraſé de l'amour du Sauveur, dont il avoit été l'ennemi, & le perſécuteur le plus animé. Car tantôt il défie toutes les créatures, & tous les accidens de cette vie, de le ſéparer de JESUS-CHRIST, auquel il étoit uni ſi étroitement par les liens de la charité : *Quis nos ſeparabit à charitate Chriſti, &c.* tantôt il prononce anathême à celui qui n'aime pas ce divin Sauveur : tantôt il déclare qu'il ne vit que par lui, & que pour lui : *Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Chriſtus.* Il fait une profeſſion publique de ne ſçavoir autre choſe que JESUS-CHRIST crucifié : il ne prend point d'autre qualité dans ſes lettres que celle de

L'amour & l'attachement que ſaint Paul avoit pour JESUS-CHRIST.

Ad Rom. 8. 1. ad Cor. 16. Ad Galat. 2.

Serviteur de JESUS-CHRIST : enfin il proteſte que ce Sauveur eſt tout ſon bien, ſes richeſſes, & ſon bonheur ; mépriſant tout le reſte, & n'en faiſant pas plus de cas que de la bouë, pour gagner, poſſéder, & s'attacher JESUS-CHRIST par une ardente charité, qui attire en effet réciproquement l'amour de ce Maître adorable. Pouvoit-il exprimer en des termes plus forts, l'amour & l'attachement qu'il avoit pour celui qui avoit uſé d'une ſi grande miſéricorde à ſon égard ?

Application de quelques Paſſages de l'Ecriture à ce Sujet.

Ce que c'eſt qu'aimer Dieu d'un Amour d'eſtime, & de preférence.

Diliges Dominum Deum tuum . . . in tota mente tuâ. Matth. 22. Aimer Dieu de *tout ſon eſprit*, c'eſt l'aimer d'un amour d'eſtime & de préférence à tout le reſte. Mais qu'eſt-ce qu'aimer Dieu d'un amour d'eſtime ? C'eſt s'attacher à lui préférablement à tous les êtres créez ; c'eſt lui donner ſon cœur comme un tribut, qui eſt dû au plus parfait de tous les êtres, & à qui on ne peut le refuſer ſans injuſtice. Une ame qui médite, qui pénetre les perfections divines, ſe ſent tellement ravie de leur beauté, qu'elle conçoit du mépris pour tout ce qui n'eſt pas Dieu : connoiſſant que toutes les créatures ne ſont de leur fond qu'un pur néant, qu'elles ont reçû de Dieu tout ce qu'elles poſſedent, & que ce qu'elles ont reçû de plus glorieux, n'eſt qu'un foible rayon émané de cet éclat, dont toutes les perfections divines ſont couronnées. Elle regarde comme une folie de quitter Dieu pour s'attacher à ces créatures : perſuadée de la grandeur de Dieu cet Etre ſouverain, charmée de ſes perfections adorables, elle s'en forme les plus excellentes idées ; elle n'en parle qu'avec éloge, avec reſpect, avec admiration, avec tranſport ; elle ſe ſoumet avec plaiſir à ſes ordres ; elle lui ſacrifie tout ce qu'elle a de plus précieux ; elle révere généralement tout ce qui le regarde. Et comme toutes les plus brillantes étoiles diſparoiſſent au prémier raion du Soleil, auſſi tout ce qu'il y a au monde de plus beau, de plus grand, de plus magnifique, de plus pompeux, comparé à l'idée qu'elle s'eſt formée de Dieu, lui paroit ſi petit, ſi foible, ſi vil, ſi miſérable, qu'elle ne peut aſſez s'étonner que les hommes en faſſent tant d'eſtime.

La force invincible de la Charité.

Fortis eſt ut mors dilectio. Cantic. 8. Saint Auguſtin ſur les Pſeaumes 47. & 121. expliquant ces paroles, dit que la charité eſt forte comme la mort : ou parceque, comme perſonne ne réſiſte, & ne peut réſiſter à la mort par quelque artifice, par quelque remede qu'on s'efforce, ſoit de l'éloigner, ſoit de l'éviter ; de même le monde ne peut rien contre la violence de la charité : ou bien en prenant la choſe d'un autre ſens, parceque comme la mort eſt forte pour nous ôter la vie du corps, la charité l'eſt au contraire pour nous garantir de la mort éternelle : ou enfin parceque la charité nous donne une eſpece de mort, en nous faiſant fermer les yeux à toutes les choſes de ce monde, pour ne vivre plus qu'à Dieu, & pour Dieu.

La Charité eſt comparée à ce feu qu'enfouïrent les Iſraëlites,

Lorſque le Peuple de Dieu fut mené captif en Perſe, il cacha, par ordre du Prophete Jéremie, le Feu Sacré dans un lieu ſecret, & qui n'étoit connu que de peu de perſonnes. Après pluſieurs années, lorſqu'il fut retourné à Jeruſalem, on chercha avec ſoin ce feu, qu'on avoit enfoui dans un lieu profond, & dans une eſpece de puits ; & on ne trouva plus qu'une eau boueuſe,

froide, & épaiſſe. Mais Néhémias voulant offrir à Dieu les Sacrifices ordonnez par la loi, fit mettre cette même eau boueuſe ſur l'Autel, & du bois deſſus; & auſſi-tôt elle devint un grand feu, avec l'admiration de tous les aſſiſtans. C'eſt ce qui eſt rapporté dans l'hiſtoire des Machabées. Mais voici l'application qu'en font quelques Interpretes. La même choſe, diſent-ils, arrive au cœur de l'homme, qui eſt un lieu profond, où Dieu a mis & répandu le feu de ſon divin amour, comme parle ſaint Paul: *Charitas Dei diffuſa eſt in cordibus noſtris per Spiritum Sanctum, qui datus eſt nobis.* Or il arrive ſouvent que faute de connoître & de méditer les véritez celeſtes, ce feu ſe rallentit, & s'éteint tout-à-fait, & ſe change en bouë par l'effet contagieux des plaiſirs du monde, auſquels le cœur ſe livre entiérement. Mais quand le Soleil de juſtice qui eſt Dieu, daigne jeter deſſus quelque rayon de ſa miſéricorde, ou quelque lumiére de ſes graces, dans quelque fervente méditation; auſſi-tôt la flâme de la charité, toute froide & éteinte qu'elle étoit, ſe rallume; & par ce moyen on recommence à aimer Dieu, & nos ſacrifices lui deviennent agreables.

quand ils furent menez captifs en Perſe.

Ad Rom. 5.

Apparuit Dominus in flamma ignis, de medio rubi. Exod. 3. Comme l'amour de Dieu eſt appellé dans les ſaintes Lettres, un feu, dont brûlent les Bienheureux dans le Ciel, & les ſaintes Ames ſur la terre; on peut dire que dans le Ciel il eſt ſemblable à ce Buiſſon ardent, qui apparut autrefois à Moiſe, & brûloit ſans ſe conſumer: parcequ'enfin il n'y a rien à purifier ou à conſumer dans un lieu, où rien de ſouillé ne peut avoir d'accès. Mais la charité dans les Saints ſur la terre eſt un feu conſumant... *Deus tuus ignis conſumens eſt.* Il ne ſe contente pas de conſumer tous les reſtes de nos pechez par une ſainte componction: il conſume juſqu'aux corps par la pénitence, & par une mortification continuelle; il conſume la vie des Martyrs par les tourmens les plus affreux; il conſume les forces & la ſanté des Apôtres par de continuels travaux qu'il leur fait endurer: il fait ſacrifier aux uns tous les avantages de la naiſſance, de l'eſprit & de la fortune; & employer aux autres leurs biens & leurs richeſſes en aumones, & en bonnes œuvres, renoncer à leur liberté; & enfin il conſume tout ce qu'il y a d'humain & de terreſtre dans un cœur.

Le feu de l'amour de Dieu ſur la terre différent de celui dont brûlent les Bienheureux dans le Ciel.

Deuteron. 4.

Dixit Dominus, cujus ignis eſt in Sion, & caminus ejus in Jeruſalem. Iſaiæ, c. 31. Le ſens que S. Gregoire donne à ces paroles eſt remarquable; ſçavoir que comme une fournaiſe dit quelque choſe de plus que du feu ſimplement; parcequ'un feu peut être en aſſez petite quantité; au lieu qu'une fournaiſe embraſée eſt quelque choſe de plus étendu & de plus ardent: ainſi, dit ce Pere, le feu de la Charité commence ici bas, allumé petit à petit par la méditation, ou par la contemplation des choſes divines, ce que ſemble ſignifier le mot de *Sion*; Au lieu que dans le Ciel qui eſt la Jéruſalem, ou la viſion de paix, il ſera dans ſa perfection, & comme une vaſte fournaiſe, où tous les cœurs des Bienheureux ſeront embraſez, & qui ne s'éteindra jamais. *Saint Gregoire, Homel. 21. ſur Ezechiel.*

Autre différence entre la Charité des Bienheureux dans le Ciel, & celle qu'on a en cette vie.

Ordinavit in me charitatem, ſeu, *Vexillum ejus ſuper me charitas. Cant. 2.* La Charité, dit ſaint François de Sales, eſt comme l'Etendart de la Milice chrétienne; elle eſt à la tête de toutes les vertus qui doivent combatre les vices: c'eſt elle que toutes les vertus doivent ſuivre, & c'eſt ſous cet Etendart qu'elles doivent ſe ranger; c'eſt en un mot ſous cette banniére, que le Fils de Dieu, qui eſt nôtre Chef, veut que nous combattions.

La Charité eſt l'Etendart de la Milice chrétienne.

L'Or eſt le ſymbole de la Charité. *Apocal.* 3.

Nihil erat in templo, quod non auro tegeretur. 3. *Reg.* c. 6. D'où vient que Dieu veut que ſon Temple ſoit tout couvert & orné de lames d'or ? Perſonne n'ignore que l'or eſt le ſymbole de la charité, & il ne faut qu'entendre cette parole de l'Apocalypſe, pour en être convaincu : *Suadeo tibi emere à me aurum ignitum.* Or le Saint Eſprit nous exprime par-là, qu'il veut que nôtre ame, qui eſt ſon temple, ſoit revêtuë & ornée de l'or le plus pur de la charité, & qu'il n'y ait rien en elle, qui n'en ſoit tout éclatant.

Dieu a voulu gagner vôtre cœur par ſes bienfaits.

In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis. Oſee 11. Dieu attire les hommes par les liens d'Adam, lorſqu'il uſe de menaces, & qu'il emploïe les fleaux de ſa colere, pour nous faire retourner à lui, après nous en être éloignez. Mais quand il emploïe ſes bienfaits, ſes promeſſes & les récompenſes, il emploïe alors les liens de la Charité pour attirer les hommes à ſon ſervice ; parcequ'il n'y a rien de plus capable, de gagner leur cœur, que les bienfaits, qui ſont un témoignage de l'affection que l'on a pour nous, & pour ainſi dire, le langage du cœur.

Dieu veut nôtre cœur tout entier, au lieu que le Démon en ſouffre volontiers le partage.

Nec mihi nec tibi ſit, ſed dividatur. 3. *Regum*, c. 3. Dans l'exemple de ces deux Femmes qui conteſtoient devant Salomon à qui appartenoit un Enfant, celle qui ne pût ſouffrir qu'on partageât cet Enfant, & qu'on le coupât en deux, donna des marques évidentes qu'elle étoit la véritable mere ; au lieu que celle qui conſentit à ce partage fit voir qu'elle étoit une mere ſuppoſée : *Nec mihi nec tibi ſit, ſed dividatur.* Ainſi parle le démon, cet uſurpateur du cœur de l'homme. Semblable à cette fauſſe mere, il verra aux pieds du trône de Salomon partager cet enfant, ſans en être ému de compaſſion ; il hâtera même cette exécution, par ſes preſſantes ſollicitations ; convaincu qu'il ne lui appartient pas de droit, il voudroit qu'il fût partagé : *dividatur.* Parceque nous ne ſommes point à lui, il permet volontiers ce partage, plûtôt que de nous perdre tout-à-fait : il ſouffre facilement que nous le quittions pour un tems, pourvû qu'un abandon total ne nous ſépare pas entierement de lui. Il n'en eſt pas de même de vous, ô mon Dieu ! Souverain & unique Maître de nôtre cœur, vous n'y voulez point de partage : Pere tendre & affectionné pour nous, vous aimeriez mieux nous perdre tout-à-fait, que de nous voir partager nôtre cœur & ne vous en offrir qu'une partie, abandonnant l'autre au monde & au démon vos ennemis déclarez.

La Charité eſt préférable à la Science, & aux plus hautes connoiſſances de Dieu.

Supereminentem ſcientiæ charitatem. Ad Epheſ. 3. Nous voyons par ces paroles que l'Apôtre S. Paul préfere incomparablement la Charité à la Science ; car c'eſt comme qui diroit : *Charitatem quæ ſupereminet Scientiæ.* Ou bien il veut dire, au ſentiment de quelques-uns, que la Charité eſt elle-même une ſcience ſuréminente ; comme qui diroit : *Supereminentem ſcientiam charitatis :* Parceque quiconque la poſſede, parvient bien-tôt à la plus ſublime connoiſſance de Dieu. Auſſi y a-t'il cette différence, dit ſaint Auguſtin, entre les connoiſſances des choſes divines, & les connoiſſances des choſes naturelles, que celles-ci précedent néceſſairement l'amour qu'on leur porte ; parcequ'elles en ſont la cauſe : au lieu que la Charité précede d'ordinaire les grandes lumiéres que nous avons de Dieu ; parceque c'eſt lui-même qui ſe communique à ceux qui l'aiment. *Joann.* 15. Comme le Sauveur diſoit à ſes Apôtres : *Vos dixi amicos, quia omnia quæcumque audivi à Patre meo, nota feci vobis.* De-là vient que nous voyons quelquefois des

perſonnes ſimples, ſans étude, & ſans pénétration, avoir de plus nobles ſentimens de Dieu, que les plus grands génies, parcequ'elles l'aiment d'un plus ardent amour, & que dans la charité, la connoiſſance ſuit l'amour plûtôt qu'elle ne le précede; & que Dieu remplit leur eſprit de lumiéres à meſure que leur cœur eſt rempli d'ardeur.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Penſées, Paſſages, & Sentimens des Saints Peres ſur ce Sujet.

Ponderibus ſuis aguntur omnia, & locum ſuum petunt: Amor meus pondus meum; illo feror quòcumque feror. S. Auguſt. l.13. Confeſſ.

TOutes les choſes ſont entraînées par leur propre poids, & tendent par ce moyen à leur centre. Or le poids qui m'entraîne, c'eſt l'amour de mon Dieu: c'eſt lui qui me porte par tout où je veux aller.

Minùs, Domine, te amat, qui aliquid tecum amat, quod propter te non amat. Idem, l.10. Confeſſ. cap.29.

Celui-là, Seigneur, a moins d'amour pour vous, qu'il ne doit, qui aime avec vous quelque autre choſe, qui ne ſe rapporte point à vous comme à ſa fin.

Qui amat aliud, Deum amare non poteſt: occupatam habet animam. Idem, alio in loco.

Celui-là ne peut véritablement aimer Dieu, qui aime quelque autre choſe: la place eſt priſe, & la capacité de ſon ame eſt remplie.

O Ignis qui ſemper ardes, & nunquàm extingueris! ô amor qui ſemper uris, & nunquam tepeſcis! Accende me, & accendar: accende inquam, ut totus te diligam ſolum. Idem, in Medit.

Feu divin qui brûlez ſans ceſſe, & qui ne vous éteignez jamais! Flâme de la charité, qui brûlez, ſans que jamais vôtre ardeur ſe rallentiſſe, embraſez-moi! embraſez-moi, dis-je, afin que je vous aime de toute mon ame, & que je n'aime que vous!

Quiſquis cognoſcit te, diligit te, ſe obliviſcitur; amat te pluſquam ſe, relinquit ſe, ut veniat ad te. Idem, in Solil. c.6.

Quiconque a le bien de vous connoître, ne peut manquer de vous aimer; il s'oublie ſoi-même pour ne penſer qu'à vous, il vous aime plus que lui-même, il ſe quitte pour aller à vous.

Quid tibi ſum ipſe, ut amari te jubeas à me, & niſi faciam, iraſcaris mihi, & mineris ingentes miſerias? Hei mihi! parumne eſt ipſa miſeria, ſi non amem te? Idem, l.1. Confeſſ. c.5.

Qui ſuis-je, mon Dieu! pour me commander de vous aimer, & pour vous mettre en colere ſi je ne vous obéïs? pour me menacer même des derniers malheurs? Helas! eſt-ce un malheur ſi peu conſidérable, que de ne vous pas aimer?

Verus amor non ſentit amaritudinem, ſed dulcedinem; quia ſoror amoris dulcedo eſt, ſicut ſoror odii eſt amaritudo. Idem, l.13. Confeſſ.

Le véritable amour ne ſent nul dégoût & nulle amertume: il n'a que de la douceur; parceque la douceur & la tranquillité eſt comme la ſœur de l'amour: au lieu que l'amertume & le chagrin ſont inſéparables de la haine.

In te delectatur juſtus, quia amor tui ſuavis & quietus; nam pectora quæ poſſides, dulcedine & ſuavitate reples: à contra, amor ſæculi & carnis, anxius eſt & perturbatus. Animas certè quas ingreditur, quietas eſſe non patitur. Idem, in Medit. c.35.

Le Juſte trouve en vous ſes délices; parceque l'amour eſt doux & tranquille: car vous rempliſſez de ſuavité & de douceur les cœurs que vous poſſédez. L'amour du ſiécle au contraire & l'amour charnel ſont inquiets, & toûjours dans le trouble; du moins ils ne laiſſent jamais en repos les cœurs où ils ont trouvé accès.

Qui amat non laborat; & omnis labor non amantibus gravis eſt; ſolus amor eſt

Celui qui aime ne ſent nulle peine; & toute peine au contraire eſt inſupportable à ceux qui

qui nomen difficultatis erubeſcit. Idem, l.13. Confeſſ.

Quomodo grave eſt mandatum Dei? Aut enim quiſque non diligit: & idee grave eſt: aut diligit; & grave eſſe non poteſt. Idem, lib. de Naturâ & Gratia, c.9.

Va anima, audaci, qua ſperavit ſi à te receſſiſſet, ſe aliquid melius habituram! Verſa & reverſa, in tergum & in latera: & dura ſunt omnia, & tu ſolus requies. Idem, lib.6. Confeſſ. c.16.

Cœlum & terra, & omnia qua in eis ſunt, ecce undique mihi dicunt, ut te amem; nec ceſſant dicere omnibus, ita ut ſint inexcuſabiles. Idem, l.10. Confeſ. c.6.

Ipſum Deum ſi amare pigebat, ſaltem nunc redamare non pigeat. Idem, lib. de Catechiſ. Rudibus.

Nihil tam durum atque ferreum, quod non amoris igne vincatur. Idem, lib. de Moribus Eccleſ.

Charitas in omnibus Dei donis ita excellit, ut etiam Deus dicta ſit; Deus enim eſt Charitas. Idem, Epiſt.143. ad Julian.

Nulla major eſt ad amorem invitatio, quàm prævenire amantem: & nimis durus eſt animus, qui, ſi dilectionem nolebat impendere, nolit rependere. Idem lib. de Catechiz. Rudibus.

Neſcio utrùm magnificentiùs Charitas commendari poſſit, quam ubi dicitur Deus Charitas eſt: brevis laus, ſed magna laus; brevis in ſermone, magna in intellectu. Idem, tract.9. in Epiſt. Joan.

Nihil proſunt cætera dona ſine Charitate: adde Charitatem, & proſunt omnia: detrahe Charitatem & nihil ſunt cætera. Idem, Serm.50. de Verbis Domini.

Ubi Charitas non habitat, non ibi habitat Deus; ſi autem Charitas ibi habitat, Deus ibi habitat. Idem, in Pſal.149.

In omnibus Scripturis, ſupereminentiſſimam viam, ſupereminentiſſimum locum Charitas obtinet Idem, in Pſalm.103.

Quidquid habeas, ſi Charitatem ſolam non habeas, nihil prodeſt tibi: alia ſi non habeat, hanc habe, & impleſti legem. Idem, Tract. in Epiſt. Joannis.

Ubi Charitas eſt, quid eſt quod poſſit deeſſe? Ubi autem non eſt, quid eſt quod poſſit prodeſſe? Tract.80. in Joannem.

Quæ una Charitas ſi adſit, omnia recte ſiunt; ſi autem deſit illa, omnia

n'aiment point : il n'y a que l'amour qui ne peut ſouffrir le nom même de peine ou de difficulté.

Comment les commandemens de Dieu ſeroient-ils rudes & difficiles par eux-mêmes? Car ou bien l'on n'aime pas Dieu, & c'eſt ce qui les rend rudes; ou l'on l'aime, & alors ils ne peuvent être fâcheux.

Malheur à l'ame téméraire & audacieuſe, qui a cru trouver mieux en vous quittant! Tournez-vous de tous côtez, vous ne vous trouverez nulle autre part à vôtre aiſe. Il n'y a qu'en vous, ô mon Dieu! que l'on trouve du repos.

Le Ciel & la Terre, & tout ce qui eſt renfermé dans leur enceinte, me diſent ſans ceſſe qu'il vous faut aimer, ils le publient à tous les hommes, de maniére qu'ils ſont inexcuſables, s'ils ne vous aiment.

Si vous aviez de la peine à aimer Dieu; du moins n'en ayez point à préſent à aimer celui qui vous a aimez le prémier.

Il n'y a cœur ſi dur & ſi inſenſible, qui ne s'amolliſſe par le feu de la charité.

La Charité eſt tellement au-deſſus de tous les dons de Dieu, qu'elle porte le nom de Dieu même.

Rien n'a plus de force pour ſe faire aimer, que d'aimer tout le prémier: & il faut qu'un cœur ſoit bien dur & bien inſenſible, ſi ne voulant pas commencer à aimer le prémier, il refuſe au moins de rendre amour pour amour.

Je ne ſçai ſi l'on peut faire un plus magnifique éloge de la charité, que de dire que Dieu même eſt tout Charité. Voilà un éloge bien court & bien ample tout à la fois; court en paroles, mais ample dans le ſens qu'il contient.

Les autres dons, & préſens du Ciel, ne ſervent de rien ſans la Charité: ajoûtez la Charité, ils ſont d'un grand uſage; ôtez la Charité tout le reſte eſt compté pour rien.

Là où la Charité ne ſe trouve point, Dieu n'y peut demeurer; que ſi la Charité y demeure, Dieu s'y trouve immanquablement.

Dans toutes les Ecritures, la Charité tient toûjours le rang le plus éminent, & la prémiere place, pour parler ainſi.

Quelque belles qualitez que vous poſſédiez, ſi vous n'avez pas la Charité, elles ne vous ſont d'aucune utilité; mais ayez la Charité; quand elle ſeroit toute ſeule, vous avez accompli toute la Loi.

Si vous avez la Charité, qu'eſt-ce qui vous peut manquer? Et ſi vous ne l'ayez pas, de quoi tout le reſte vous peut-il ſervir?

Si la Charité ſeule ſe rencontre, tout le reſte va bien; mais ſi elle vient à man-

fruſtra fiunt. Idem, lib. 2. contra Creſc. c. 12.

Sicut corpus ſine anima mortuum eſt, ſic anima ſine charitate mortua reputabitur. Idem, Tract. 9. in Joann.

Charitas eſt animæ pulchritudo : quantùm in te creſcit amor, tantùm creſcit pulchritudo. Idem, Tract. 9. in Epiſt. Joan.

Charitas ſine gaudio eſſe non poteſt. Idem, in Pſalm. 76.

Breve præceptum tibi præcipitur : dilige & fac quod vis. Idem, Tract. 7. in Epiſt. Joan.

Nos ipſos tantò magis diligimus, quantò diligimus Deum. Idem, lib. 8. de Trinit. c. 8.

Qui plenus eſt charitate, plenus eſt Deo ; quia apertè ſcriptum eſt : Deus charitas eſt. Idem, in Pſalm. 98.

Firmamentum eſt ſalutis, habere radicem charitatis. Idem, Tract. 2. in Epiſt. Joan.

Charitas eſt columna & firmamentum diligentibus Deum. Idem in communibus. Serm. 6.

Animus velut pondere fertur, quòcunque fertur : jubemur itaque detrahere de pondere cupiditatis, quod accedit ad pondus charitatis. Idem, Epiſt. 89. ad Hilar.

Si mundi amor habitet, non eſt quâ Dei amor intret : recedat amor mundi, ut inhabitet amor Dei ; melior accipiat locum. Ideo cum exhauſeris cor tuum amore terreno, hauries amorem divinum. Idem, Tract. 2. in Epiſt. Joann.

Non eſt amandum quod amanti & fruenti amatori auferri poteſt. Cujus ergo rei amor amandus eſt, niſi qui non poteſt deeſſe dum amatur ? Idem, lib. 83. Quæſt. quæſt. 35.

Diligamus id, quo nihil melius eſt, hoc eſt Deus : tui ſi aliquid, diligendo, vel præponimus, vel æquamus, nosmetipſos diligere neſcimus. Idem, de 50. Homil. homil. 35

Diſce amare in creaturâ Creatorem ; & in factura factorem ; nec teneat te quod ab illo factum eſt, ut amittas eum, à quo & ipſe factus es. Idem, in Pſalm. 39.

Quid eſt amandum ? Quod nobiſcum poteſt eſſe æternum. Idem, Homil. 37.

Cum dicit ſcriptura, toto corde, totâ mente, Deum eſſe diligendum, nullam vitæ

quer, tout ce que vous ferez de bien ſera inutile.

Comme le corps ſans l'ame eſt mort, & n'eſt qu'un cadavre ; ainſi l'ame ſans la charité doit être renuë pour morte.

La Charité fait toute la beauté de l'ame : autant que l'amour de Dieu croît en vous, autant la beauté de vôtre ame reçoit-elle de nouveaux accroiſſemens.

La joye & la paix accompagnent toûjours la charité.

Voilà un commandement compris en peu de paroles : aimez Dieu, & faites ce qu'il vous plaira.

Autant que nous aimons Dieu, autant avons-nous de véritable amour pour nous-mêmes.

Celui qui a le cœur rempli de charité, l'a rempli de Dieu même ; parce qu'il eſt conſtamment écrit que Dieu eſt Charité.

Le plus ferme appui & la plus certaine eſpérance de nôtre ſalut, c'eſt d'avoir en nous la racine de la charité.

La charité eſt comme une ferme colonne, & le ſoûtien de ceux qui aiment Dieu.

L'eſprit a ſon poids comme le corps, qui l'entraîne : or on nous ordonne d'ôter quelque choſe du poids de la cupidité, pour l'ajoûter au poids de la charité.

Si l'amour du monde habite en nous, l'amour de Dieu ne trouve pas par où entrer. Il faut donc que l'amour du monde ſe retire, pour faire place à l'amour de Dieu ; il faut que le plus noble ſoit préferé. C'eſt pourquoi lorſque vous aurez vuidé vôtre cœur de tout amour terreſtre, vous attirerez l'amour de Dieu.

Il ne faut point mettre ſon affection en des choſes qui peuvent être ravies à ceux qui les aiment, & qui en joüiſſent. quelles choſes faut-il donc aimer, ſinon celles qu'on ne peut perdre en les aimant ?

Aimons un objet qui n'a rien au-deſſus de lui, ni rien qui l'égale ; cet objet eſt Dieu. Si en aimant nous lui préferons quelque choſe, ou ſi nous prétendons lui rien égaler, nous ne ſçavons pas comment nous devons nous aimer nous-mêmes.

Apprenez à aimer le Créateur dans la créature, & l'ouvrier dans ſon ouvrage. Que ce qu'il a créé ne vous attache point en telle ſorte, que vous perdiez celui, qui vous a créé vous-mêmes.

Que faut-il aimer ? Sans doute, ce qui peut éternellement ſubſiſter avec nous.

Lorſque l'Ecriture dit qu'il faut aimer Dieu de tout ſon cœur, de toute ſon ame, & de tout

noſtra partem relinquit, qua vacare debeat, & quaſi locum dare, ut alia re frui velit; ſed quidquid aliud diligendum occurrit, illuc rapiatur, quo totius dilectionis impetus currit. Idem, lib. de Doctrina Chriſti, cap. 22.

son eſprit, elle prétend ne laiſſer aucune partie de nôtre vie vuide, pour faire place à quelqu'autre bien, dont l'ame puiſſe être occupée. Que s'il ſe préſente quelque autre objet digne de nôtre affection; il faut qu'il ſoit entraîné par le cours impétueux de l'amour de Dieu, qui doit emporter tout le reſte avec lui.

Serò te amavi bonitas tam antiqua, & tam nova! ſerò te cognovi! Idem, lib. 10. Confeſſ.

Je vous ai aimé trop tard, ô bonté ſi ancienne & ſi nouvelle! je vous ai connu trop tard!

Facile qualibet bona poſſunt perire, qua non poſſunt ſine charitate prodeſſe. S. Ambroſius, lib. 2. de Vocat. Gent. c. 3.

Que les autres biens périſſent, à la bonne heure, puiſque ſans la charité, ils ne peuvent nous être utiles.

Nihil amantibus durum, nullus labor difficilis; amemus & nos Deum, & facilè videbitur. S. Hieronymus quodam in Serm.

Il n'y a rien qui ſoit rude & difficile à ceux qui aiment: aimons Dieu, & tout nous deviendra facile.

Præcipis mihi Domine Deus, ut diligam te: hoc & poſſum & debeo. S. Cyprian. Serm. de Chriſti Bapt.

Vous me commandez, mon Dieu, de vous aimer: c'eſt ce que je puis, & ce que je dois faire par mille autres raiſons.

Theſaurus indeficiens eſt amor divinus, quem qui habet, dives eſt; quo quicunque caret, pauper eſt. S. Baſil. in Hexam.

L'amour divin eſt un tréſor inépuiſable; celui qui le poſſede eſt riche, & celui qui en eſt privé, eſt véritablement pauvre.

Quò magis in rebus Divinis verſatus quis fuerit, eò magis accendit flammam dilectionis. Theodoret. in orat. de Charit.

Plus une perſonne eſt verſée dans les choſes de Dieu, plus elle s'embraſe, elle & les autres, des flâmes de l'amour Divin.

Altare Dei eſt cor noſtrum, in quo jubetur ignis ſemper ardere; quia neceſſe eſt ex illo ad Deum, flammam charitatis indeſinenter aſcendere. Greg. l. 15. Moral. c. 7.

Nôtre cœur eſt comme un autel conſacré à Dieu, où le feu ſacré de la charité doit toûjours brûler; parcequ'il qu'il faut que la flâme de l'amour monte ſans ceſſe vers Dieu.

Divinus Sermo cum Deum diligi præcepit, non ſolùm narrat ex quo, ſed etiam informat ex quanto, cùm ſubjungit ex toto corde; ut videlicet qui perfectè Deo ſervire deſiderat, ſibi de ſe nihil relinquat. Idem. lib. 10. Moral.

Lorſque la divine parole nous commande d'aimer Dieu, & qu'elle ajoûte que ce doit être de tout nôtre cœur; non-ſeulement elle nous apprend de quelle faculté de nôtre ame cet amour doit partir; mais encore de quelle étenduë d'affection, & juſqu'à quel point nous devons nous acquitter de ce devoir. C'eſt-à-dire qu'il faut que celui qui veut parfaitement ſervir Dieu, ne ſe réſerve rien pour ſoy-même, de tout ce qu'il eſt.

Nunquam eſt amor Dei otioſus; operatur enim magna, ſi eſt; ſi autem operari renuerit, amor non eſt. Idem, Homil. ſuper Ezechiel.

Jamais l'amour de Dieu n'eſt oiſif: car s'il eſt véritable, il opere de grandes choſes; & s'il refuſe d'agir, ce n'eſt plus un véritable amour.

Charitas omnium virtutum apex ac veluti arx. Joan. Damaſc. Orat. de Domini Transfigurat.

La charité eſt la défenſe, auſſi-bien que la perfection, & le ſouverain degré de toutes les vertus.

Nullum habere terminum debet charitas, quia nullo poteſt claudi fine Divinitas. S. Leo. Serm. 10. de Quadrag.

La charité ne doit point avoir de bornes; parceque la Divinité, qui eſt infinie, n'en peut avoir.

Ne mihi dicas; diligo Deum, etiam pluſquam meipſum. Verba ſunt iſtâ: oſtende hoc ipſis operibus. Si diligis eum pluſquàm teipſum, dilige pluſquàm argentum; & tunc credam, quod & pluſquam te ipſum illum diligas. Cum verò pecunias propter Deum non contemnas, quomodo te ipſum contemnes? S. Chryſoſt. Hom. 5. in poſteriorem, Ep. ad Theſſ.

Ne me dites point j'aime Dieu, & je l'aime plus que moi-même; car ce ſont-là des paroles: faites voir cet amour par vos actions. Si vous l'aimez plus que vous-même, montrez que vous l'aimez plus que vôtre argent; & alors je croirai que vous l'aimez effectivement plus que vous-même. Mais comme vous ne renoncez pas à vos plus petits interêts pour l'amour

Rationalis

Rationalis animus, qui ſine dilectione eſſe non poteſt, aut Dei amator eſt, aut mundi. In dilectione Dei, nulla nimia; in dilectione mundi, cuncta ſunt noxia. S. Leo. Serm. 5. de Jejunio ſeptimi menſis.

Machina mentis eſt vis amoris, quæ hanc dum à mundo extrahit, in alta ſuſtollit. S. Gregor. l. 6. in 5. c. Job.

Cùm amas Deus, non aliud vult quàm amari: quippe non aliud amat niſi ut ametur, ſciens ipſe amor beatos qui ſe amaverint. S. Bernardus Serm. 83. in Cant.

Non ſine præmio diligitur, qui ſine præmio eſt diligendus. Idem alicubi.

Quantitas cujuſque animæ æſtimatur de menſura charitatis quam habet. Serm. 27. in Cant.

Amor dignitatis neſcius, dignatione dives, affectu potens, ſuaſu efficax. Quid violentius? Triumphat de Deo amor. Quid tam non violentum? Amor eſt. Idem. Serm. 64. in Cant.

Verè dulcis & ſuavis cibus charitas, quæ feſſos alleviat, debiles reborat, jugum veritatis facit ſuave. Idem, Tract. de Gradibus humil.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? Urget me ratio & juſtitia naturalis totum me tradere illi, à quo me totum habere ſentio: & ex me toto diligere. Idem, in Tract. de amando Deo.

Cauſa diligendi Deum Deus eſt. Idem, Ibidem.

Dignus planè qui redametur: quia ipſe prior dilexit nos. Ibidem.

Modus diligendi Deum eſt diligere ſine modo. Idem, Ibidem.

Dulcis Tyrannus amor. Gregor. Nazianz. orat. 28.

Martyrium cordis. Bernard. Serm. in Signum magnum.

Sic in te charitas, & erit plenitudo ſcientiæ: quid enim neſcit qui ſcit Deum diligere, qui charitas eſt? S. Auguſt. in Pſalm. 79.

Non præcipit ſcriptura niſi charitatem? Quid culpat niſi cupiditatem? Idem, lib. 3. de Doctr. Chriſti. c. 10.

Non tam virtus potens, quàm virtutum potentia dicenda eſt charitas, omnium intima vis ac medulla. Richard. à Sancto Victore.

Solus amor eſt quem à nobis Deus exigit,

de vôtre Dieu; comment puis-je croire que vous êtes prêt de renoncer à vous-même?

L'ame raiſonnable qui ne peut être ſans aimer, aime néceſſairement ou Dieu ou le monde. Dans l'amour de Dieu, il n'y peut avoir d'excès; dans l'amour du monde, tout eſt préjudiciable au ſalut.

L'amour eſt à l'égard de l'eſprit, comme une machine, qui le retire du monde, & qui l'éleve vers le Ciel.

Lorſque Dieu nous aime, il ne prétend autre choſe par là, que de ſe faire aimer de nous; dans la connoiſſance qu'il a que cet amour rendra heureux ceux qui l'aiment.

On n'aime point ſans recompenſe celui qu'on doit aimer ſans aucune vûë d'en être recompenſé.

La juſte regle de la grandeur d'une ame, ſe doit prendre de la meſure de la charité qu'elle poſſede.

La charité n'a nul égard à la dignité des perſonnes, elle eſt riche dés-là que Dieu a daigné nous en enrichir; elle eſt puiſſante par la force de ſon affection, & efficace par la vertu qu'elle a de perſuader. Quoy de plus fort, puiſqu'elle triomphe de Dieu même? Et quoy de moins forcé, puiſqu'elle eſt amour?

La charité eſt un mets doux & délicieux; qui ſoulage ceux qui ſont fatiguez, qui donne de la force aux foibles, & qui rend léger le joug de la vérité.

Que rendrai-je à Dieu pour tous les biens que j'ay reçûs de luy? La raiſon & l'équité naturelle m'oblige de me livrer entiérement à celui de qui j'ay tout reçû, & de l'aimer de tout moy-même.

La raiſon qui nous oblige d'aimer Dieu c'eſt Dieu même.

Dieu mérite un retour de nôtre amour, parce qu'il nous a aimé le prémier.

La meſure de nôtre amour envers Dieu, c'eſt de l'aimer ſans meſure.

L'amour eſt le doux Tyran de nos cœurs.

C'eſt le Martyre du cœur.

Ayez la charité, & vous aurez la plénitude de la ſcience; car que peut ignorer celui, qui ſçait aimer Dieu, lequel eſt tout charité?

Qu'eſt-ce que l'Ecriture nous preſcrit autre choſe que la charité? Et que blâme-t'elle que la cupidité.

La charité ne doit pas tant être appellée une vertu puiſſante, que la force & la puiſſance de toutes les vertus.

L'amour eſt la ſeule choſe que Dieu exige de

aut cùm beneficiis obruit, aut cùm flagellis corripit : denique quidquid divinâ lege indicitur, ad ſolum amorem reducitur. Solve tributum amoris, & Domino noveris eſſe ſatisfactum. Idem.

nous, ſoit lorſqu'il nous accable de bienfaits, ou lorſqu'il nous corrige par les fleaux qu'il nous envoye. Enfin tout ce qui nous eſt ordonné par la loi divine, ſe réduit au ſeul amour ; payez à Dieu le tribut de la charité que vous lui devez, & vous l'aurez ſatisfait.

Charitas virtus eſt in quâ nec minimum opus reſpuitur, & ſine quâ nec maximum acceptatur : non prædicatio, etiam ſi fiat linguis Angelorum : non fides, etiam ſi montes tranſferat ; non eleemoſyna, etiam ſi facultates exhauriat. Idem.

La charité eſt une vertu, où rien n'eſt rebuté ni cenſé être petit, quand il eſt fait par ce motif; & hors de laquelle rien, pour grand qu'il puiſſe être, ne peut être bien reçû ; ni la prédication, quand elle ſe feroit par la langue des Anges ; ni la foy, quand elle tranſporteroit les montagnes; ni l'aumône, quand on s'épuiſeroit en donnant tous ſes biens.

Charitas ſponte poteſt deſeri, non violenter auferri : offertur omni, aufertur nulli ; ita ut nullus, niſi ſuo vitio, illâ careat. Idem.

On peut laiſſer perdre la charité, mais elle ne peut nous être ôtée par force : on la préſente à tout le monde, & on ne la ravit à perſonne ; de ſorte que c'eſt uniquement nôtre faute, ſi nous en manquons.

O inſuperabilis virtus charitas ! quæ ipſum quoque inſuperabilem ſuperaſti, dum victus amore Deus humiliavit ſemetipſum, formam ſervi accipiens ? Hinc illa fidelium intrepida conſtantia, quâ ſupplicia & mortem calcantes læti per medias mortis fauces ad patriam reverſuntur. Idem.

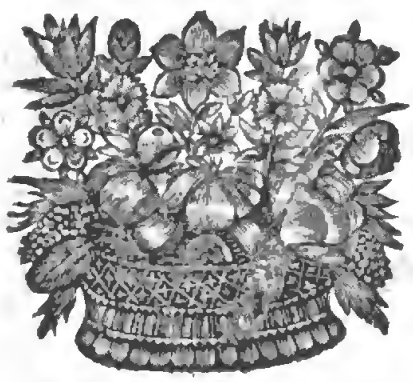
La charité eſt une vertu inſurmontable, qui a triomphé de celui-même qui eſt invincible, lorſque vaincu par l'amour, il s'eſt abaiſſé juſqu'à prendre la forme d'un ſerviteur. De-là vient cette conſtance inébranlable du cœur, par laquelle les Saints, mépriſant les ſupplices, s'en retournent dans leur patrie tout joyeux & triomphans, à travers toutes les horreurs de la mort.

Verè magnus eſt qui magnam habet charitatem. Lib. 1. de Imitatione Chriſti.

Celui-là eſt véritablement grand, qui a une grande charité.

Non colitur Deus, niſi amando. Auguſtin. in Pſalm 77.

Dieu n'eſt adoré que par l'amour.



PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce que l'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

LA Charité envers Dieu, ſelon la notion qu'en donne le Maître des ſentences, eſt un amour ou une dilection, par laquelle on aime Dieu pour lui-même : ou ſelon ſaint Auguſtin, c'eſt un mouvement de l'ame, qui porte à jouïr de Dieu pour lui-même. Mais il ſemble qu'il vaut mieux la définir ici par l'habitude que par l'acte, en diſant que c'eſt une vertu infuſe, par laquelle l'homme aime Dieu pour lui-même, & le prochain & tout le reſte, pour l'amour de Dieu : ce qui eſt plus conforme au ſentiment de l'Apôtre : *Charitas Dei diffuſa eſt in cordibus noſtris, per Spiritum ſanctum qui datus eſt nobis.* Sur quoi ſaint Auguſtin dit ces paroles : *Charitas Dei dicta eſt diffundi in cordibus noſtris, non quâ nos ipſe diligit, ſed quâ nos facit amatores ſuos :* quand l'Apôtre dit que la charité eſt répanduë dans nos cœurs, l'on entend par là, non la charité par laquelle Dieu nous aime, mais celle par laquelle il fait que nous l'aimons. Or l'amour actuel par lequel nous aimons Dieu n'eſt pas répandu dans nos cœurs, mais plûtôt s'épanche de nos cœurs vers Dieu : il faut donc entendre ces paroles, de l'habitude ; ce qu'il eſt neceſſaire de remarquer, pour ne rien confondre ſur ce ſujet.

Définition de la Charité envers Dieu.

In 3. diſt. 27. l. de Doctr. Chriſt.

Ad Rom. ch. 5.

Lib. de ſpiritu & littera.

La charité eſt ſans contredit, la plus noble & la plus excellente de toutes les vertus, parce qu'elle regarde Dieu immédiatement, & qu'elle nous y porte d'elle-même. Auſſi tient-elle le prémier rang entre les Vertus qu'on appelle Théologales, ce qui fait que les Theologiens l'appellent la forme, l'ame, & la vie de toutes les autres vertus, le principe & la ſource de tous nos mérites. Elle s'appelle la forme de toutes les vertus ſurnaturelles ; parce qu'elle en eſt la perfection ; qu'elle leur donne l'être, la force, & l'action ; puiſque ſans la charité elles ſont de nul prix, & de nulle valeur devant Dieu. Elle en eſt auſſi la vie ; parceque ſans la charité, les autres vertus ſont mortes : ainſi la foy eſt morte quand elle n'opere pas par la Charité, comme parle ſaint Paul : & lors que le même Apôtre aſſûre que la foy nous juſtifie, cela s'entend toujours de la foy qui eſt vivifiée par la Charité. Elle s'appelle enfin le principe, la racine, ou la ſource de tous nos mérites ; ſoit parce que ſans elle, nos bonnes actions ne méritent aucune recompenſe dans l'éternité ; ſoit parce que les moindres actions, & les plus indifférentes d'elles-mêmes, ſont d'un prix incomparable, quand elles ſont faites par le motif de la Charité. Ce qui fait que l'Apôtre nous avertit de faire toutes nos actions dans cet eſprit : *Omnia veſtra in charitate fiant.*

L'excellence de cette vertu.

1. ad Corint. c. 16.

Toute la loi eſt compriſe dans ce double précepte de la Charité, d'aimer Dieu ſur toutes choſes, & d'aimer le Prochain comme ſoi-même. Le Verbe Incarné, qui s'appelle une Parole abrégée, a lui-même abrégé, & renferme toute ſa Doctrine dans ces deux points, ſur leſquels roule tout le reſte : *In his duobus univerſa lex pendet & Prophetæ.* C'eſt la fin de toute la loi : comme l'amas des matériaux, des pierres, des bois, & de tout le reſte, a pour fin un

Le précepte de la charité renferme toute la loy.

Matth. 22.

édifice, à la conſtruction duquel tout le reſte eſt deſtiné. C'eſt pourquoy, encore que ce commandement ſoit unique, il embraſſe néanmoins en puiſſance tous les autres, & il n'y en a aucun qu'il n'accompliſſe ; parce que, comme dit JESUS-CHRIST luy-même, en ſaint Jean ch. 14. Celui qui m'aime gardera mes Commandemens.

Pourquoy ce Précepte s'appelle le plus grand & le prémier.

Ce Précepte d'aimer Dieu de tout ſon cœur &c. s'appelle le plus grand & le prémier de tous. C'eſt le plus grand : 1°. pour ſa neceſſité ; parce que ſans l'accomplir on ne peut être ſauvé : d'où vient que ſaint Auguſtin dit qu'il ſuffit tout ſeul : *Sola charitas ſufficit ſi adſit ; cætera omnia nihil proſunt ſi charitas ſola deſit :* 2°. à cauſe de l'excellence de la Charité, que ſaint Paul appelle la plus noble & la plus excellente de toutes les Vertus : *Major autem horum eſt Charitas :* 3°. pour ſon utilité, parceque l'obſervation de ce précepte emporte avec ſoy & renferme l'obſervation de tous les autres : 4°. pour ſa facilité & ſa douceur ; puiſqu'il eſt conforme à la nature raiſonnable, & que d'ailleurs il n'y a rien de plus doux & de plus agréable que d'aimer le Souverain bien.

1. *ad Cor.* 13.

L'amour de Dieu eſt de précepte, & non de ſimple conſeil.

Saint Thomas 2. 2. *quæſt.* 184. *art.* 3. nous enſeigne, aprés l'avoir appris de ſaint Auguſtin, que l'amour de Dieu ſur toutes choſes n'eſt pas matiére de conſeil ſimplement, mais qu'il eſt commandé dans toute l'étenduë des termes de la loi, quoique ce grand commandement ne ſe puiſſe accomplir ſur la terre, dans toute la perfection qu'il s'obſerve dans le Ciel. C'eſt-à-dire, que nous devons aimer Dieu autant qu'il eſt en nôtre pouvoir, & que ce commandement n'eſt point comme les autres, renfermé dans de certaines bornes, au-delà deſquelles il ne ſoit plus qu'un conſeil : mais que nous ſommes obligez d'aimer Dieu de toutes nos forces, & de nous efforcer de procurer en nous l'accroiſſement de ces forces même, en croiſſant en grace, afin d'avancer de plus en plus en cet amour, comme dit ſaint Paul.

De quelle maniére nous pouvons l'accomplir en cette vie.

Le même ſaint Thomas, 2. 2. *queſt.* 24. *art.* 8. conſidérant que la perfection de l'homme conſiſte dans l'amour de Dieu, & que le Sauveur dans l'Evangile nous ordonne de nous rendre parfaits, demande ſi en cette vie, on peut avoir un parfait amour de Dieu. Pour réſoudre cette queſtion, il ſuppoſe que nous pouvons enviſager la perfection de cet amour, ou par rapport à l'objet aimé, qui eſt Dieu ; ou par rapport à la perſonne qui aime, qui eſt l'homme en cette vie ; ou enfin par rapport aux circonſtances, & aux conditions du véritable amour. Par rapport à Dieu, la véritable regle, & la meſure que nous devons garder en aimant, c'eſt de l'aimer ſans meſure, comme dit ſaint Bernard. Or pour l'aimer de la ſorte, il faudroit ce ſemble l'aimer d'un amour infini, ce qui n'eſt pas poſſible à une pure créature, & il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe s'aimer autant qu'il mérite d'être aimé : ce qu'il y a donc à faire, eſt de ne nous pas donner nous-mêmes des bornes en cette matiére, mais d'aller toûjours en avant, tant que nous pouvons. Par rapport à la perſonne qui aime ; la charité ſe peut nommer parfaite, ou quant à la ferveur actuelle & continuelle de l'amour, ou quant à l'accompliſſement de ces conditions mêmes que nous avons dit qu'il devoit avoir, & qui ſont le ſujet du troiſiéme rapport. Pour ce qui eſt de la ferveur actuelle & continuelle, la charité ne peut être parfaite en ce monde, mais ſeulement dans le Ciel ; car les beſoins & les occupations de cette vie ne permettent pas d'avoir toûjours,

& ſans interruption, l'eſprit & le cœur attaché à ce divin objet. Mais ſi nous avons égard aux conditions, & aux circonſtances de la véritable charité, qui ſont d'aimer Dieu de tout ſon cœur, & de toutes les puiſſances de ſon ame, ſans partage, & ſans reſerve; non ſeulement nôtre charité peut, mais encore elle doit être parfaite en cette vie : & c'eſt une des erreurs de Calvin, d'avoir ſoûtenu que ce précepte pris en ce ſens, & de cette maniére, étoit impoſſible à l'homme en cette vie.

C'eſt un précepte naturel d'aimer Dieu ſur toutes choſes.

La nature même nous enſeigne que nous devons aimer Dieu ſur toute choſe, pour deux raiſons. Prémierement, parceque nous aimons naturellement tout ce qui eſt bon, beau, & parfait en ſoi. Or la raiſon ne ſe forme point une autre idée de Dieu, que celle d'un être ſouverainement parfait, & qui poſſede tout ce qui peut attirer nôtre amour. En ſecond lieu nous aimons par un inſtinct naturel, tout ce qui nous fait du bien; puiſque nous voyons que les bêtes mêmes ſont ſenſibles aux bienfairs, & ont de l'amour pour ceux qui les nourriſſent. D'où ſaint Bernard, après ſaint Baſile, & ſaint Chryſoſtome, ſoûtient que c'eſt un précepte naturel aux Infideles mêmes d'aimer Dieu ſur toutes choſes; parceque la voix de la nature ſe fait aſſez entendre au fond de leur cœur, & que par une juſtice naturelle (dit ce Pere) la ſeule raiſon leur découvre qu'ils doivent aimer de tout leur cœur, celui auquel ils ne peuvent ignorer qu'ils ne ſe doivent tout entiers. Ce qui ſe doit entendre d'un amour naturel : car pour ce qui eſt du ſurnaturel, cela ne ſe peut ſans avoir la charité habituelle, que Dieu doit produire dans nos cœurs, & ſans une grace actuelle qui nous y excite.

A quoi nous ſommes préciſément obligez en vertu du précepte que Dieu a fait de l'aimer.

Si l'on ne peut pas toûjours aimer Dieu d'un amour actuel & continuel en cette vie, on peut demander à quoy nous ſommes donc préciſément obligez en vertu de ce précepte ſi indiſpenſable, dans l'ancienne & dans la nouvelle loi. Les Théologiens répondent que nous ſommes obligez, premiérement de ne rien faire qui ſoit contraire a l'amour que nous devons à Dieu; ou ce qui eſt la même choſe, de ne jamais préférer à cet amour, quelque bien créé que ce puiſſe être; c'eſt pourquoy ſi l'occaſion ſe préſentoit de perdre nos biens, nos amis, & nôtre vie même, plûtôt que d'aller contre ce précepte; l'amour que nous devons à Dieu, doit l'emporter ſur tout cela, & nous oblige de renoncer plûtôt à tout. Mais de plus, nous ſommes obligez d'exercer de temps en temps, des actes de cet amour; parceque ce que le commandement qui nous y oblige, n'eſt pas ſeulement un précepte négatif qui oblige toûjours, & en tout temps, mais encore affirmatif, qui doit être mis quelquefois en pratique; qui quelques fois n'oblige pas, & ſouvent oblige.

De quelle maniére nous devons l'aimer.

Saint Thomas ajoûte que par cette loi & par ce précepte, Dieu ne nous commande point un amour de tendreſſe & ſenſible; parce qu'il n'eſt pas toûjours en nôtre pouvoir : c'eſt pourquoy, dit-il, il ne faut point s'inquiéter, ſi nous ſentons plus d'amour pour les Creatures, que nous n'en ſentons pour Dieu; il ſuffit que nous l'aimions préférablement à tout le reſte, & que dans la concurrence, nous renoncions plûtôt à tout, qu'à l'attachement que nous lui devons. Il dit de plus que par cette totalité de cœur & d'ame, qui eſt exprimée dans ce précepte, Dieu ne prétend point nous défendre d'aimer d'un amour bien réglé les Créatures. Cela eſt évident, puiſque par la ſeconde loi, il nous

commande d'aimer nôtre prochain comme nous mêmes: ce qui ſuppoſe que nous pouvons légitimement nous aimer nous mêmes après lui, comme les prémiers; puiſqu'il veut que ce ſage amour que nous conſervons pour nous ſerve de modelle à celui qu'il veut que nous ayons pour les autres. Ce ſaint Docteur déclare enfin comment nous devons aimer Dieu de tout nôtre cœur, & de toute nôtre ame, & que cela ſe doit entendre en deux maniéres: comme nôtre fin, & apprétiativement; c'eſt-à-dire, que nous devons aimer Dieu, comme la derniére fin de tous nos amours, & le centre de toutes nos affections; enſorte que ſi nous aimons quelque autre choſe, que ce ſoit en Dieu, & pour Dieu: pour ce qui eſt de l'amour apprétiatif, nous avons déja dit, que c'eſt préférer l'amour de Dieu, à tout le reſte, qu'on doit être prêt de lui ſacrifier.

Ce qui eſt contraire à la charité.

Delà nous pouvons inférer avec le même ſaint Thomas. 2. 2. *queſt.* 24. *art.* 12. qu'il n'y a point de péché, quel qu'il ſoit, qui ne ſoit oppoſé à ce ſaint amour, comme une de ſes extrémités. Il regarde le péché mortel comme ſon ennemi capital, avec lequel il ne peut demeurer un ſeul moment; & le veniel, comme un acte contraire aux ſiens; quoy qu'il ne ſoit pas incompatible avec ſon habitude: & entre tous les péchez véniels, ceux qu'il a le plus en averſion ſont les affections déréglées pour quelque créature que ce puiſſe être, & les réfroidiſſemens de dévotion pour Dieu. Que ſi après cela, il eſt permis de donner une extrémité d'excès à l'amour de Dieu, contre lequel on ne peche jamais à parler véritablement, que par defaut; c'eſt comme donner dans l'excès, quand on veut marquer a Dieu qu'on l'aime, par des actions qu'il ne ſouhaite point; ou qu'on veut faire plus que nôtre état, la raiſon, & la grace ne demandent de nous.

Le motif de la charité eſt indiviſible, comme l'eſt celui de la Foy.

Il en eſt de la Charité comme de la Foi: ſon eſſence eſt indiviſible. Si je doute volontairement d'un ſeul article propoſé par l'Egliſe, je n'en crois aucun de foi divine: ainſi quand je néglige, ou que je tranſgreſſe quelque Commandement de la loi, je n'ay point de charité. Car quoy que, comme dit ſaint Thomas, il y ait une petite & une grande charité, la petite auſſi bien que la grande ſe doit étendre à l'obſervation de tous les préceptes: c'eſt pourquoy elle eſt appellée la plénitude de la loi, non ſeulement à cauſe que ce Commandement ſurpaſſe tous les autres; mais encore particuliérement, parceque dans ſon unité, il les renferme tous, & n'en exclut aucun. De maniére que l'amour de Dieu met dans l'ame de celui qui aime véritablement, une diſpoſition générale à faire tout ce qui eſt commandé, & à ne rien faire de ce qui eſt défendu. C'eſt de la ſorte qu'il faut expliquer ce paſſage de ſaint Jacques: *quicunque totam legem ſervaverit, offendat autem in uno, factus eſt omnium reus.*

Jacobi 2.

Comme toutes les vertus ſe réduiſent à la charité.

A quoy l'on peut ajoûter ce qu'enſeigne ſaint Auguſtin, que comme tous les Préceptes ſe réduiſent au commandement d'aimer Dieu; de même auſſi toutes les vertus, en un ſens, ne ſont qu'une ſeule, & une même charité, qui ſe diverſifie en pluſieurs maniéres, & prend divers noms ſelon les differens objets auxquels elle s'attache. D'où il s'enſuit encore que toutes les actions que font les vrais fidelles, ne ſont qu'un même acte d'amour de Dieu, qui prend diverſes formes: *omnia bona opera unum opus ſunt charitatis*: ce ſont les

paroles de S. Auguſtin ſur le Pſeaume 89. Ce qui ne ſe doit pas entendre en telle ſorte, qu'il n'y ait point d'autre vertu que la charité ; ou que les actions faites par le motif propre des autres vertus, ne ſoient ni méritoires, ni agréables à Dieu ; mais c'eſt qu'elles doivent être, ou commandées, ou réglées par la charité, ou du moins en être accompagnées, c'eſt-à-dire, faites par une perſonne qui a la charité.

Explications des paroles dans leſquelles le précepte d'aimer Dieu eſt compris.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, & ex tota anima tua, & ex tota mente tua, & ex tota virtute tua. Marc. 12. 30. Voici l'explication que la plûpart des Docteurs donnent à ces paroles. Nous l'aimons de tout nôtre cœur, *ex toto corde* ; quand nous allons, & que nous nous uniſſons à lui, par tous les mouvemens de nôtre cœur, & que nous y attachons toutes nos affections. Nous l'aimons de tout nôtre eſprit, *ex tota mente* ; quand nôtre eſprit s'occupe de luy, qu'il eſt le principal objet de nos penſées, & que le plus grand de nos ſoins eſt de conſidérer ſes divines perfections, & de médirer les verités éternelles. Nous l'aimons de toute nôtre ame, *ex totâ anima* ; quand nous le regardons dans l'uſage que nous faiſons de toutes les facultés de notre ame, & que nous nous employons entiérement à le ſervir. Nous l'aimons de toutes nos forces, *ex tota virtute* ; lors qu'en lui rendant une obéiſſance exacte dans toutes les choſes qu'il nous a preſcrites, nous l'avons devant les yeux ; & qu'obſervant juſqu'aux moindres de ſes commandemens, nous nous le propoſons comme l'unique but de toute nôtre conduite. Ce qui n'empêche point qu'on ne puiſſe donner à ces paroles d'autres explications auſſi naturelles, comme ont fait pluſieurs Prédicateurs.

De quel amour Dieu veut être aimé.

Saint François de Sales dans ſon Traité de l'Amour de Dieu, remarque que le Concile de Trente explique ce divin commandement d'aimer Dieu, par le mot de Dilection, plûtot que par celui d'Amour ; parce qu'encore que la dilection ſoit un amour, elle n'eſt pas cependant un ſimple amour, mais un amour accompagné de choix & d'élection ; comme les termes le ſignifient, & comme le marque ſaint Thomas lui-même. C'eſt-à-dire, que Dieu demande un amour de choix, un amour qui doit prévaloir ſur tous nos amours, & regner ſur toutes nos paſſions ; qu'entre tous nos amours, le ſien ſoit le plus cordial, le plus ardent, le plus général ; qu'il domine ſur tout nôtre cœur, qu'il occupe toutes nos puiſſances ; qu'il ſoit le plus relevé, & le plus ferme ; qu'il rempliſſe tout nôtre eſprit, exerce toute nôtre force, & toute nôtre vigueur, &c.

Ce que c'eſt qu'aimer Dieu d'un amour de préférence.

Les autres expliquent tout cecy en un mot, en diſant qu'aimer Dieu de la maniére que la loi le commande, c'eſt l'aimer ſeul d'un amour de préférence ; c'eſt-a-dire, ne l'aimer pas ſeulement par interêt, ou par quelque ſympathie : mais lui conſerver le prémier rang, qui lui eſt dû par une infinité de titres, ſans que jamais rien entre en comparaiſon avec lui ; être toûjours fortement réſolu de conſerver ſon amitié, & de lui plaire en toutes choſes, aux dépens de quoyque ce ſoit ; tellement que rempli des idées, des grandeurs, & des perfections de Dieu, nous diſions avec l'Archange ſaint Michel : *Quis ut Deus ?* Que peut-il y avoir de comparable à Dieu ?

L'amour des juſtes ſur la terre a quelque avanta-

Quoyque l'amour, que les Saints ont pour Dieu en cette vie, ſoit incomparablement moins parfait, que celui des Bienheureux dans le Ciel ; il ſemble neanmoins avoir cet avantage, que c'eſt quelque choſe de plus, d'aimer

ge ſur celui des Bienheureux dans le Ciel.

un Dieu caché ſous le voile de la Foi, & l'aimer lors même qu'il nous afflige & qu'il nous châtie. Au moins eſt-il conſtant que l'amour des Bienheureux eſt un amour de néceſſité, & de recompenſe; un amour qui ne croît plus, & qui ne fait plus croître la ſainteté; au lieu que celui des Saints ſur la Terre eſt un amour de choix & de mérite; un amour qui peut recevoir & donner toûjours à la vertu de nouveaux accroiſſemens.

Marques par leſquelles on peut connoître ſi on aime véritablement Dieu.

Il eſt vray qu'en cette vie, nous ne pouvons ſçavoir d'une certitude entiére, ſi nous avons la charité, comme dit le Sage: *neſcit homo utrùm amore an odio dignus ſit.* Ce qui ne ſe doit pas ſeulement entendre de l'amour que Dieu nous porte, mais de celui que nous avons pour Dieu; parce qu'étant aſſûrez de l'un, on le ſeroit conſéquemment de l'autre. Il y a cependant des marques par leſquelles nous pouvons en avoir une certitude morale: en voicy les principales. La prémiere eſt de voir ſi nous gardons les Commandemens de Dieu: c'eſt la marque qu'en donne lui-même le Fils de Dieu: *Qui habet mandata mea, & ſervat ea, ille eſt qui diligit me.* La ſeconde, ſi nous ſommes diſpoſez, non ſeulement de mourir plûtôt que de rien faire qui lui puiſſe déplaire; mais encore de faire avec joye ce qu'on connoît lui être le plus agréable, & d'accepter de bon cœur les afflictions, les croix, les perſécutions par où il lui plaît de nous éprouver. La troiſiéme enfin, ſi nous penſons ſouvent à Dieu, ſi nous lui offrons nôtre cœur, & ſi nous cherchons les occaſions, & les moyens de lui témoigner que nous l'aimons, en lui diſant avec ſaint Pierre: *Domine tu ſcis quia amo te.*

Joan. 14.

La cauſe de nôtre amour envers Dieu eſt l'amour que Dieu nous porte.

Saint Auguſtin propoſe une queſtion: il demande ſi Dieu nous aime parceque nous l'aimons, ou plûtôt ſi nous l'aimons parce qu'il nous aime. Nous l'aimons dit l'Apôtre ſaint Jean, parce qu'il nous a aimez le prémier. D'où ce Pere conclut, que c'eſt un don de Dieu, d'aimer Dieu; que c'eſt lui qui nous donne dequoy l'aimer; puiſque celui qui n'en eſt pas aimé, ne l'aime pas. Que ce raiſonnement ne ſerve pas néanmoins à favoriſer nôtre lacheté, en nous perſuadant que ſi nous ſommes froids & indifférens pour Dieu, c'eſt que nous n'en ſommes points aimez; car Dieu ne nous a-t-il pas donné aſſez de marques de ſon amour en nous donnant ſon Fils, & par combien de graces & de bienfaits particuliers ne nous l'a-t'il point témoigné cet amour?

L'amour de Dieu fait nôtre ſouverain bonheur en cette vie.

Les Théologiens ſont partagez dans leurs opinions ſur la Béatitude de l'autre vie. Les uns croyent qu'elle conſiſte dans la claire vûë de Dieu; les autres, dans l'amour que les Bienheureux lui portent, & les autres la font conſiſter dans ces deux choſes enſemble: mais on ne peut douter que le ſouverain bonheur de l'homme en ce monde, ne ſoit d'aimer Dieu: 1°. Parce que c'eſt l'unique & l'indiſpenſable moyen d'acquerir le bonheur de l'autre vie, qui ſera grand & parfait à proportion de nôtre amour ſur la terre: 2°. Parce que nôtre derniére fin, qui doit faire nôtre ſouverain bien, ne doit point être au deſſus des forces de ceux qui y aſpirent; autrement l'inclination que la nature nous a donnée de tendre à nôtre ſouverain bien, & à nôtre derniere fin, ſeroit vaine & inutile. Or il n'y a perſonne qui, avec le ſecours de la grace, laquelle ne nous manque point, ne puiſſe aimer Dieu, de la maniére qu'il l'exige de ſes Créatures raiſonnables; au lieu qu'il y en a tres-peu qui le puiſſent connoître, & même que perſonne ne le connoît, parfaitement en cette vie.

Pour

Pour la maniére dont Dieu nous a ordonné de l'aimer ; il a voulu exiger de la Créature raiſonnable tout ce qu'elle a de plus précieux. Il a voulu lui demander toutes ſes penſées, en lui commandant de l'aimer de tout ſon eſprit; il a voulu lui demander toutes ſes affections, en lui demandant ſon cœur ; il a voulu lui demander toutes ſes actions, & tous ſes mouvemens, en lui demandant ſon ame, qui en eſt le principe. Enſorte que par ce précepte étendu au point qu'il l'eſt, il n'a voulu laiſſer à l'homme aucune partie vuide de lui ; il a voulu le tout remplir, afin qu'il ne deſirât point ſe remplir d'aucune autre choſe : *nullam partem vacuam in ipſo reliquit, ut nullâ re aliâ velit frui*, dit un ſaint Pere.

De la maniére dont Dieu veut être aimé.

S'il eſt vrai que l'amour aſpire à la perfection, l'on doit aimer ſur toutes choſes celui qui rend parfaits ceux qui l'aiment. C'eſt ce que les créatures ne ſçauroient faire, quelque parfaites qu'elles ſoient : mais en aimant Dieu qui eſt la ſouveraine perfection, nous devenons ſemblables à lui, & nous ſommes changez en lui, en quelque maniére ; ſelon l'oracle du Diſciple bien-aimé : *Celui qui aime Dieu, demeure en Dieu, & Dieu demeure en lui.* C'eſt la Doctrine de ſaint Auguſtin : ſouvenez-vous, dit-il, que vous devenez une même choſe avec l'objet que vous aimez ; ſi vous aimez la terre, vous êtes terreſtres; ſi vous aimez le Ciel, vous êtes celeſtes ; & ſi vous aimez Dieu, vous êtes en quelque maniére changez en Dieu ; ce qui ſe doit toûjours entendre moralement : *Talis quiſque eſt, qualis eſt ejus dilectio : terram diligis, terra eris : cœlum diligis, cœlum eris : Deum diligis, Deus eris. Auguſt. tract. 2. in Epiſt. 1. Joannis.*

L'amour de Dieu rend parfait celui qui l'aime.

Joan. 4.

L'Amour de Dieu eſt tellement eſſentiel à la Religion Chrétienne, que c'eſt proprement en cela qu'elle eſt différente de la Synagogue, que celle-cy n'a reçû qu'une loi de crainte, qui fait des eſclaves ; au lieu que celle-là a reçû une loi d'amour, qui fait les Enfans. C'eſt pourquoy la prémiére loi a été gravée ſur des pierres, pour marquer la dureté du peuple Juif : la ſeconde au contraire a été gravée dans le cœur même des hommes, ſelon la promeſſe que Dieu en avoit faite par ſes Prophetes. Il a repandu dans nos cœurs ſon amour par le ſaint Eſprit, qui nous a été donné, comme dit ſaint Paul. C'eſt ce qui a fait dire au Sauveur, qu'il n'étoit venu au monde que pour répandre ce feu d'amour : *Ignem veni mittere in terram, & quid volo, niſi ut accendatur ?*

L'amour de Dieu eſt eſſentiel à la Religion Chrétienne.

Luc. 12.

On pourroit dire : ne faut-il donc aimer que Dieu ſeul, & ne peut-on aimer aucune créature, ſans faire tort à ce ſouverain amour qui eſt dû au Créateur ? On peut, & on doit aimer quelques créatures ; cela eſt ſans doute : mais on les doit aimer, pour Dieu, non pour elles-mêmes. Ainſi l'on ne partage pas avec elles, l'amour qui n'eſt dû qu'à Dieu ſeul, parceque c'eſt Dieu qu'on aime dans elles : car, comme remarque ſaint Auguſtin, puiſqu'il faut aimer Dieu de tout ſon cœur, il faut que tout ce qu'on aime hors de Dieu, ſe rapporte à Dieu : *ut quidquid aliud diligendum venerit, illuc rapiatur, quò totius dilectionis impetus fluit.* De cette maniére en expliquant le commandement d'aimer Dieu, on explique en même temps celui d'aimer le prochain, & la maniére en laquelle on le doit aimer.

Comment on peut aimer les créatures ſans préjudice de l'amour de Dieu.

S. Auguſt. in Pſal. 123.

Nous ne devons aimer que Dieu de cette ſorte d'amour, dans lequel nôtre volonté ſe repoſe, & que ſaint Auguſtin appelle, *dilectionem manſoriam* ; qui

La maniére d'aimer qui n'eſt dûë qu'à Dieu ſeul.

eſt un amour dans lequel nous nous arrêtons ſans aller plus loin, & ſans le rapporter à une autre fin, & à un autre objet d'amour, ſupérieur à ce que nous aimons. Il n'y a que Dieu, encore une fois, qui doive être aimé de la ſorte; puiſqu'il n'y a que lui qui ſoit nôtre fin derniére, & nôtre ſouverain bien, auquel par un ordre inviolable de la loi éternelle, nous ſommes obligez de rapporter généralement toutes nos actions, & tous les mouvemens de nôtre cœur. Mais nous pouvons aimer les créatures d'une autre ſorte d'amour inférieur, dans lequel notre volonté ne s'arrête pas, & que le même ſaint Auguſtin appelle, *dilectionem tranſitoriam*; parceque nous rapportons cette affection à une affection ſupérieure, qui regne dans nôtre cœur, & qui donne le branle à tous les mouvemens de nôtre ame. C'eſt pourquoi ce grand Saint ayant dit en un endroit, que nous ne pouvons aimer que deux choſes, Dieu, ou les créatures; que le prémier amour eſt Charité, qui eſt le principe de tous les biens, & l'autre, Cupidité, qui eſt la racine de tous les maux: il ajoûte pour bien faire entendre la vérité de cette maxime: Non, qu'on ne puiſſe aimer les créatures; mais lorſque cet amour ſe rapporte à Dieu, ce n'eſt plus, dit-il, Cupidité, mais Charité: *Non quod non ſit amanda Creatura; ſed ſi ad Creatorem refertur ille amor, non jam Cupiditas, ſed Charitas erit.*

Auguſt. de Diſciplinâ Chriſtian. c. 2.

L'amour que nous portons à Dieu, doit paroître dans nos actions. 1. *Joan. c. 3.*

Quand l'Ecriture nous dit, que nous devons aimer Dieu de toutes nos forces, cela nous apprend qu'il ne faut pas ſeulement renfermer l'amour que nous avons pour Dieu, au dedans de nous; mais que nous devons le produire au dehors par nos actions, & agir ſelon toute l'étenduë de nos forces; pour montrer que l'amour que nous avons pour Dieu, n'eſt pas ſeulement un amour ſpéculatif, qui ſe paſſe en des idées ſublimes, en des penſées vaines, & en des réſolutions ſans effet; mais un amour qui ſe paſſe dans l'action, & qui n'agit pas avec tiédeur & avec lâcheté, mais avec toute la force de nôtre ame & de nôtre corps. C'eſt ce que ſaint Jean demande de nous, lorſqu'il dit: Mes chers enfans, n'aimons pas Dieu ſeulement de bouche & par parole, mais en effet & en vérité. Il ne s'agit pas des ſeuls bons déſirs: il s'agit de l'exécution; & en vain nous nous perſuaderons, que nous aimons Dieu de tout nôtre cœur, & de toutes nos forces, lorſqu'il n'en paroîtra rien dans nos actions, & que nôtre vie ſera contraire à nos paroles.

Dieu ſeul poſſede tous les biens qui peuvent mériter nôtre amour.

Dès-lors que nous ſommes capables d'amour, pouvons-nous connoître le ſouverain bien, la ſource de tous les biens, le ſeul bien véritable, & ne le pas aimer? Qu'y a-t'il dans tout l'Univers qui puiſſe toucher nôtre cœur, que Dieu ne poſſede éminemment? Grandeur, beauté, puiſſance, bonté, vous n'êtes dans tous les objets créez que des ombres tres-imparfaites: Dieu ſeul eſt grand, ſage, puiſſant, & bon. Dans les créatures, les qualitez aimables ſont partagées en différens ſujets, & elles ſont accompagnées de tant de défauts, qu'elles ne plaiſent ſouvent que de loin. Dieu ſeul a toutes les perfections ſans aucun mélange qui déplaiſe: plus on le voit de près, plus on l'admire; rien qui ne nous porte à l'aimer. La majeſté parmi les hommes inſpire du reſpect; mais elle ne gagne pas toûjours les cœurs: Dieu au contraire, ſon infinie grandeur le rend encore plus aimable. L'eſprit ſe perd dans cet Ocean de perfections infinies, mais le cœur y trouve ſa véritable félicité.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres Spirituels & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet.

COmme entre tous les préceptes divins, celui d'aimer Dieu eſt le prémier & le plus indiſpenſable ; il n'y en a point auſſi dont l'obligation ſoit plus claire & plus évidente. Il ſemble qu'elle ne puiſſe être ignorée que de ceux qui ſeroient aſſez aveugles, & aſſez malheureux pour ne pas connoître qu'il y a un Souverain Etre ; & l'on peut dire que ſi les Cieux, & tout ce que l'Univers enferme, nous parlent inceſſamment de ſa magnificence & de ſa gloire, ils nous diſent en même-temps l'obligation que nous avons de l'aimer. Car ſeroit-il poſſible que l'on ſçût qu'il eſt l'autheur de tous ces ouvrages, que toutes ces merveilles ſont les effets de ſa bonté & de ſa puiſſance, qu'elles ont pris dans cette ſource infinie de toutes ſortes de richeſſes, ce qui éclate en elles de bon & de beau, & que l'on ne crût pas qu'on eſt obligé de l'aimer ? *L'Abbé de la Trape, dans le livre de la Sainteté & des Devoirs de la Vie Monaſtique, chap. 7.* L'obligation d'aimer Dieu eſt évidente.

Il en eſt de l'amour à l'égard de Dieu, comme de l'adoration, ſi toutefois l'aimer & l'adorer ſont des actions diſtinctes. Sa Majeſté Souveraine eſt l'objet de l'adoration qu'on lui rend ; & ſa bonté infinie eſt le motif de l'amour que les hommes lui doivent : & comme le commandement d'adorer Dieu n'eſt qu'une confirmation de ce devoir ſi eſſentiel que contractent toutes les créatures raiſonnables en commençant d'être ; de même le précepte de l'aimer ne fait rien que confirmer cette loi immuable, avec laquelle nous naiſſons : & quand Dieu n'auroit pas prononcés ces paroles : *diliges Dominum Deum tuum*, nous ne laiſſerions pas d'être dans l'obligation de l'aimer. Mais ſans nous arrêter à toutes ces conſidérations générales, regardez-vous vous-mêmes, & vous trouverez cette vérité dans le ſentiment de vôtre cœur, beaucoup mieux que vous ne pouvez l'apprendre dans les réfléxions & les raiſonnemens des hommes. Moïſe diſoit au peuple de Dieu, parce que ſa dureté lui étoit connuë : Adreſſez-vous à vos peres & à vos ancêtres : *interroga patrem tuum & annuntiabit tibi ; majores tuos, & dicent tibi :* & pour moy, je vous renvoye à vous-mêmes ; interrogez vôtre propre conſcience ; conſidérez avec attention toutes les choſes que Dieu a faites en vôtre faveur, dans l'ordre de la grace, comme dans celui de la nature... pour lors vos entrailles ſeront émuës, & vous ne connoîtrez plus, ni de devoir, ni de précepte, que celui de l'aimer. *Le même.* C'eſt la même obligation de l'aimer & de l'adorer. *Deut. c. 32.*

Depuis que Dieu nous a dit qu'il avoit aimé les hommes juſqu'au point d'envoyer ſon Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périſſe point, mais qu'il ait la vie éternelle ; nous ne ſçaurions plus douter de quel amour nous ſommes obligez de l'aimer, puiſque nous ne pouvons ignorer qu'une grace infinie ne mérite, & n'exige une reconnoiſſance infinie. La reconnoiſſance eſt une diſpoſition de juſtice & de charité tout enſemble ; c'eſt un ſentiment du Nous ſommes obligez d'aimer Dieu d'un amour de reconnoiſſance.

cœur qui ſe regle, & qui ſe meſure par la nature du bienfait, par la qualité du motif & de la perſonne qui le confere : & comme il n'y a rien en cecy qui ne ſoit infini, il faudroit que la reconnoiſſance, pour être proportionnée, fût infinie. Mais ſi cela n'eſt pas poſſible, parceque comme l'homme étant borné dans ſa nature, l'eſt auſſi dans tous ſes ſentimens, & ſes diſpoſitions ; au moins on ne ſçauroit diſconvenir qu'il ne doive à ſon Bienfaicteur & à ſon Dieu toute la reconnoiſſance, dont il peut être capable, & qu'il ne ſoit obligé de l'aimer de tout ſon cœur, de toutes ſes forces, & de toutes ſes puiſſances. *Le même.*

Nous le devons aimer par inclination.

On doit croire avec beaucoup de fondement, que l'amour de Dieu ne s'acquiert point par une inſtruction étrangere ; mais que dès le moment que l'homme a été créé, nôtre inclination naturelle nous a donné une faculté raiſonnable, qui nous a fait trouver en nous-mêmes cette inclination à aimer Dieu... Nous n'avons pas beſoin d'inſtruction, ajoûte ſaint Baſile, pour aimer avec ardeur, ce qui nous touche par des conſidérations domeſtiques, par les engagemens de la nature ; & nous ſommes portez par nôtre propre inclination à vouloir du bien à ceux auſquels nous avons de l'obligation. Qu'y a-t'il de plus admirable que la beauté de Dieu ? Pouvons-nous nous former une idée plus agréable dans nôtre eſprit, que celle de ſa magnificence ? Que peut-on concevoir de plus impétueux, que le déſir que Dieu fait naître dans une ame bleſſée de la divine charité. *Le même.*

Toutes les vertus ſe peuvent réduire à la charité.

Saint Auguſtin réduit toutes les vertus à la Charité ſeule : il dit qu'elle prend des noms différens, ſelon ſes mouvemens, ſes exercices, & ſes applications différentes ; qu'elle s'appelle tantôt Temperance, lorſqu'elle empêche que la volupté ne corrompe l'amour que nous portons à Dieu ; tantôt Force, lorſqu'elle fait que nulle adverſité ne nous en ſépare ; tantôt Juſtice, quand elle ne ſouffre pas que l'on ſerve un autre que lui ; & tantôt Prudence, quand elle s'applique à diſcerner les choſes, de peur qu'on ne ſe laiſſe ſurprendre par l'artifice, & par le déguiſement. *Le même.*

Marque pour connoître ſi l'on a l'amour de préférence.

Voyons un peu, dit ſaint Auguſtin, ſur le Pſeaume 85. voyons un peu ſi vous êtes diſpoſez comme il faut à aimer Dieu de tout vôtre cœur, c'eſt-à-dire, à aimer Dieu d'un amour de préférence à toutes choſes. C'eſt vôtre cœur, dit-il, que j'interroge, & non vôtre bouche : *reſpondeat cor veſtrum, Fratres :* dites moi, ſi Dieu vous laiſſoit ſur la terre dans la poſſeſſion de tous les biens, dans la joüiſſance de tous les honneurs & de tous les plaiſirs, dans une ſanté parfaite & qu'il vous dît : je te donne tout cela ; tu le poſſéderas toûjours, & tu ne ſeras jamais ſujet à la mort ; mais auſſi je te déclare que tu n'entreras jamais dans ma gloire, & que tu ne me verras jamais : répondez moi, vôtre cœur ſe rejoüiroit-il ? & la poſſeſſion éternelle de tous les biens créés l'emporteroit-elle dans vôtre eſprit ? *An gauderes ?* Si cela eſt, je vous déclare, dit ſaint Auguſtin, que vous n'avez pas encore commencé à aimer Dieu, & que vôtre cœur n'eſt pas dans la diſpoſition qu'il faut pour garder ſa loi ; puiſqu'il y a quelque choſe qu'il eſt prêt de préférer à Dieu : *Si gauderes, nondum cœpiſti eſſe amator Dei.* Cette joye montre que l'amour temporel prédomine ſur l'amour de Dieu, & il n'en faut pas davantage pour violer l'ordre de la charité. *Le Pere Texier dans le 12. Dimanche après la Pentecôte.*

Du partage du cœur entre Dieu & le monde.

Le Monde ſeroit bien aiſe de partager avec Dieu le cœur de l'homme ; & l'homme même ne ſeroit pas fâché de trouver une voye d'accommodement entre l'amour de Dieu, & l'amour du Monde ; mais Dieu défend cette diviſion par le prémier de tous ſes commandemens : Vous aimerez, dir-il, vôtre Dieu, de tout vôtre cœur, de tout vôtre eſprit, de toutes vos forces ; par une entiere conformité de vôtre volonté à la ſienne, par une ſoumiſſion reſpectueuſe de vôtre jugement à ſes ordres, par un fidelle emploi de toutes vos puiſſances à ſon ſervice. On ne peut ſervir deux maîtres en même temps, dir JESUS-CHRIST : ſi vous aimez l'un, il faut que vous haïſſiez l'autre. Et puis ſeroit-il juſte que le Créateur de l'homme entier ne poſſedât qu'une partie de ſon cœur, pour laiſſer l'autre à ſon ennemi ? Quel ſujet même aurions-nous de vouloir faire ce partage ? & quel avantage y trouverions-nous, ſi ceux dont le cœur eſt diviſé periſſent incontinent ? *Diviſum eſt cor eorum, nunc interibunt. Tiré de la morale de* JESUS-CHRIST, *par le Pere Dozenne.*

Nous devons aimer Dieu qui nous a aimez le prémier.

De plus, ô mon ame ! quand ton Dieu ne ſeroit pas autant aimable qu'il l'eſt, ne devrois-tu pas l'aimer par la raiſon ſeule qu'il a eu de l'amour pour toy, lors même que tu n'en avois point pour lui ? Le Pere Eternel t'a aimé de tout ſon eſprit, en te donnant ſon Fils, qui eſt ſa ſageſſe, & le terme de ſa connoiſſance ; de tout ſon cœur, en te donnant ſon Saint Eſprit, l'amour perſonnel, & le prineipe de tous les dons ; de toute ſa force & de toute ſa puiſſance, en ſe donnant inſéparablement lui-même, après avoir épuiſé toute ſa fécondité. Pourrois-tu te défendre d'aimer le dernier des hommes qui t'aimeroit infiniment moins ? *Le même.*

Nôtre amour pour Dieu doit être déſintereſſé.

L'Amour que nous concevons pour Dieu doit être ſemblable à celui que Dieu a pour nous ; & quand même il n'en auroit pas pour nous, nous ſerions obligez d'en avoir pour lui, ſans y rien prétendre que de l'aimer. La vraye charité eſt contente d'elle-même, & le fruit du pur amour eſt le ſeul amour. J'aime parce que j'aime, diſoit ſaint Bernard, & je n'aime que pour aimer. Un ſentiment ſi déſintereſſé n'eſt pas cependant infructueux & ſans réeompenſe ; mais il eſt vrai qu'un amour moins pur, pourvû qu'il ſoit ſaint ne laiſſe pas d'être toûjours néceſſaire & fort utile. *Le même.*

L'amour divin eſt inſatiable.

Ce feu divin eſt eomme le feu élémentaire, qui ne dit jamais c'eſt aſſez ; plus l'ame qui en eſt épriſe, aime ſon Dieu, plus elle déſire de l'aimer ; parce qu'elle le connoit plus aimable. Les effets ne répondent jamais à ſes déſirs ; elle croit toûjours n'avoir rien fait, après tout ce qu'elle a pû faire ; & elle reconnoît en cela, qu'elle a plus reçû de Dieu, qu'elle ne lui a pû donner. Parceque l'amour du cœur humain ne peut égaler un objet infiniment aimable, il s'enflamme toûjours de plus en plus ; & ce cœur ainſi embraſé voudroit que toutes les créatures brulaſſent du même feu. Dans l'ardeur néanmoins qui fait conecvoir à une ame de ſi ardens déſirs, elle demeure contente de ne les effectuer, qu'autant qu'il plait à Dieu de le lui permettre. *Le même.*

Les avantages qu'on tire de la charité.

O qu'une ame eſt heureuſe, quand elle eſt ſi fortement établie dans la charité ! Elle tire de grands avantages des choſes du monde les plus deſavantageuſes : *diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* N'eſt-ce pas la charité qui combat, & qui défait tous les vices ; au lieu que chacune des autres vertus ne détruit que ſon contraire ? n'eſt-ce pas elle qui ſanctifie les actions indiffé-

rentes en les animant de ſon eſprit ? Ne releve-t-elle pas les vertus-mêmes au deſſus de leur rang, en rehauſſant leur mérite ? & la parfaite charité ne fait-elle pas la plus ſublime perfection Mais elle eſt auſſi rare cette charité parfaite, que l'amour propre eſt commun ; & l'on pourroit bien donner ce ſens à ce que nous liſons au quatriéme livre d'Eſdras : *dabit terram multam unde fiat fictile, parvum autem pulverem unde aurum fiat* : que l'on trouve dans la terre beaucoup d'argile, mais que l'on trouve peu d'or. *Le même.*

Conſidération pour s'exciter à l'amour de Dieu.

Vôtre amour, ô mon Dieu ! ne s'eſt pas contenté d'avoir fait à l'homme tant de biens : il a fallu, pour vous ſatisfaire, que vous fiſſiez ſouffrir à un Homme-Dieu des douleurs & des ſupplices inconcevables. Pere Eternel ! en me donnant vôtre Fils, vous m'avez donné ce que vous aimiez autant que vous-même ; & il ſemble que vous m'ayez aimé plus que lui, en l'immolant pour l'amour de moi. O amour, qui êtes ſi bon envers un ſi miſerable pécheur, comment avez vous pû être ſi ſévere à l'égard du Saint des Saints ? O mon ame ! ſi tu dois aimer ceux qui te haïſſent, combien es-tu obligée d'aimer celui qui t'a tant aimée ? Mais ſi tu ne peux lui rendre ſang pour ſang, qui t'empêche de lui rendre amour pour amour ? Ah Seigneur ! ſi je ne puis vous aimer autant que vous métitez d'être aimé, que ne puis-je au moins vous aimer autant que tous les Eſprits celeſtes ? *Le même.*

Le Sauveur du monde demande tout nôtre amour.

Jesus-Christ veut tout ſeul poſſéder ce qu'il a acquis par ſon Sang ; il a achepté nôtre cœur & nôtre amour à ſi grand prix, pour en joüir tout ſeul ; c'eſt une gloire qu'il ſe réſerve, & laquelle il ne veut point partager avec un autre : & tu veux, Chrétien, que le Démon, auquel tu te vends indignement par ton péché, ait part à cette gloire ! Malheur, dit le Saint Eſprit, à celui qui a un cœur double. Mais de là qu'arrive-t-il ? c'eſt que Dieu juſtement irrité de ce mépris, & de cette injure, qui lui eſt faite par cet infame partage, ſe retire de cette ame, & la laiſſe toute dans la poſſeſſion du Démon. *Traduit de ſaint Auguſtin, Traité 7. ſur ſaint Jean.*

Dieu eſt jaloux de nôtre cœur.

Comme Dieu nous a aimé de toute éternité, il veut que nous l'aimions dès que nous en ſommes capables. Nous lui appartenons par tant de titres, qu'il y auroit lieu de s'étonner, s'il n'étoit jaloux des plus tendres mouvemens de nos cœurs. Il a commencé le prémier à nous aimer, & à nous aimer du même amour dont il s'aime, d'un amour éternel, d'un amour infiniment libéral & magnifique. Si ſa providence prend tant de ſoin de nous, ſi ſa miſéricorde nous releve après tant de chûtes ; nous en avons l'obligation à ſon amour. *Livre intitulé, La Science de la Croix, ou le Dictionnaire Moral.*

En combien de maniéres nous pouvons aimer Dieu.

Il y a un amour naturel : par cet amour les Peres aiment leurs Enfans, & les Enfans leurs Peres. Il y a un amour de ſympathie ; par cet amour, nous aimons ceux qui ont les mêmes inclinations que nous. Il y a un amour réciproque ; par lequel nous aimons ceux qui nous aiment. Il y a un amour de réflexion & d'approbation : nous aimons ceux que nous jugeons aimables. Il y a un amour de complaiſance : nous aimons ceux qui nous plaiſent. Nous pouvons aimer Dieu de tous ces amours, & la charité que le ſaint Eſprit répand dans nos cœurs, les éleve tous quand nous agiſſons chrétiennement. *Le même.*

Pourquoy le

Le commandement qui nous eſt fait d'aimer Dieu eſt appellé grand par

excellence. 1°. Il eſt grand dans ſon étenduë, car il oblige généralement tous les hommes. Un malade eſt diſpenſé de jeûner, & de faire de longues prieres; mais jamais il n'eſt diſpenſé d'aimer Dieu. Un Pauvre eſt diſpenſé de faire l'aumône; mais d'aimer ſon Dieu, c'eſt pour lui un devoir indiſpenſable. Et c'eſt, ſelon ſaint Auguſtin, la raiſon pour laquelle David appelle ce commandement, un commandement large & étendu : *latum mandatum tuum nimis.* *Pſalm.* 118. 2°. Ce commandement eſt grand par rapport à ſa diguité; c'eſt pourquoi il eſt ordinairement comparé à l'or & au feu, dont l'un eſt le plus noble entre les métaux, & l'autre, entre les élémens. 3°. Ce commandement eſt grand par rapport à ſa durée; car il embraſſe tous les temps, & il ſubſiſtera pendant toute l'éternité. Dans le ciel, plus de foi; puiſqu'on y verra Dieu à découvert; plus d'eſperauce, puiſqu'on le poſſedera; plus de miſericorde ni ſpirituelle ni corporelle, puiſqu'il n'y aura plus de miſérables; Propheties, vertus chrétiennes, tout cela ceſſera, dit l'Apôtre : la charité ſeule ne ceſſera pas. *Le même.*

Le précepte de la charité eſt appellé grand.

Que la charité a de grands avantages ſur toutes les autres vertus, puiſque c'eſt par elle que nous devenons une même choſe avec Dieu ! La nature humaine peut-elle prétendre à quelque choſe de plus ſublime ? Vous nous aviez donné, Seigneur, vôtre divine reſſemblance dans la création; mais nous vous pouvons dire, que vous en retracez tous les traits d'une maniére plus noble par le moyen de la charité que vous répandez dans nos cœurs, au milieu de nôtre corruption. Vous formâtes la prémiere, de vos mains; vous retracez la ſeconde par vôtre eſprit. Dans ce prémier état vous ne fites que des hommes; mais par vôtre amour, dans le ſecond, vous nous faites vos enfans, vos épouſes, vos favoris, vos copies, vos héritiers. Par le moyen de vôtre amour, nous commençons à vous poſſéder dès cette vie à peu près comme les Saints vous poſſedent dans le ciel; & vous commencez à nous poſſéder, comme vous nous remplirez un jour. Il faut donc que nous imitions ces bienheureux Eſprits, que nous ne nous occupions que de vous, que nous ne penſions qu'à vous, que nous mettions toute nôtre joye en vous; que nous nous détachions de toutes les créatures, comme ils ſont ſéparez de tout ce qu'il y a de créé pour s'occuper uniquement de vous. Nous devons vivre dans ces diſpoſitions pour vous témoigner que nous vous aimons véritablement, & travailler avec une extrême aſſiduité à vous donner des preuves de l'amour que nous vous portons, & du déſir que nous avons de vous plaire. *Autheur moderne.*

Les avantages que nous poſſédons par le moyen de la charité, & comme nous devons nous en ſervir.

L'amour ſe produit en mille maniéres : l'eſprit ne s'occupe que de l'objet aimé, on ne ſe laſſe jamais d'en parler, on ne trouve du goût qu'en ce qui lui plaît; avec quel ſoin & quel empreſſement s'acquite-t-on de tout ce qui lui fait plaiſir ? avec quelle ardeur prend-on à cœur ſes interêts ? Or reconnoit-on à ces marques qu'on aime Dieu ! Car ſans parler de ce grand nombre d'infidelles, qui ne le connoiſſent point, combien peu parmi les fidelles mêmes, qui l'aiment veritablement ? Ces libertins, qui n'ont preſque point de religion, & qui vivent dans une licence effrénée, aiment-ils Dieu ? Ces perſonnes mondaines, ou eſclaves de leurs paſſions, ou idolatres d'elles-mêmes, aiment-elles Dieu ? Eſt-il aimé de tant de gens, qui le ſacrifient tous les jours à un plaiſir,

Combien Dieu eſt peu aimé des hommes.

à un vil interêt, qui vivent dans un éternel mépris de ſa loi, & de ſes maximes, qui font ſi peu de cas de ſon amitié? Et parmi ce nombre de vrais Iſraëlites, qui ne fléchiſſent pas le genou devant l'idole, combien qui aiment véritablement Dieu?.. Helas un Dieu ſi bon, ſi bien-faiſant, & ſi aimable, n'eſt pas aimé! Il a beau nous demander nôtre cœur! Il pourroit nous l'enlever de force: il veut que nous l'aimions ſans contrainte: & tandis que nous le donnons, ce cœur, que nous le livrons au prémier venu, nous le lui refuſons? *Le Pere Croiſet, ſecond volume de ſa Retraite pour un jour de chaque mois.*

C'eſt une grande ingratitude, que de refuſer ſon cœur à Dieu.

Ingrats que nous ſommes! Dieu n'en a-t-il pas encore aſſez fait pour mériter nôtre cœur! diſoit Moïſe à tout le peuple d'Iſraël, faut-il de nouveaux bienfaits, faut-il de nouveaux miracles? Avez-vous oublié ces flots ſuſpendus pour vous délivrer des mains de vos ennemis, cette manne venuë du ciel pour vous nourrir, cent autres merveilles que Dieu a opérées? *Populo ſtulte*: inſenſez que vous étes! comblez de tant de bienfaits, témoins de toutes ſes merveilles, vous aimez tout autre que lui! Qu'un Dieu aime les hommes c'eſt une bonté bien ſurprenante, à la verité; mais enfin ce ſont ſes créatures: mais que ces hommes n'aiment pas Dieu, quelle apparence de raiſon peuvent-ils avoir, pour excuſer une ſi noire & ſi impie ingratitude? Quand on penſe un peu ſérieuſement à une conduite ſi déraiſonnable, l'eſprit ſe révolte, & s'indigne contre ſon propre cœur. Qu'il ait fallu un commandement exprès d'aimer Dieu: ô que cela eſt humiliant à l'homme! A une créature raiſonnable, falloit-il autre choſe qu'une permiſſion de vous aimer; & avec ce commandement vous n'étes pas aimé des hommes. *Le même.*

Nous ne ſçavons pas ſi nous aimons véritablement Dieu, non plus que ſi nous ſommes dignes de ſon amour.

Depuis quand puis-je me flater que j'aime Dieu de tout mon cœur, & de toutes mes forces? ma conſcience me rend-elle ce doux témoignage que je vous ai aimé de la ſorte un ſeul jour? Que de retours ſur nous mêmes dans nos plus grandes ferveurs! Que de déguiſemens d'amour propre dans nos plus ardens deſirs! Que de vuës humaines dans le zele qui paroit le plus épuré! Que de mélange impur dans nos dévotions les plus tendres! Certes ſi l'homme ne peut ſçavoir s'il eſt digne de l'amour ou de la haine de ſon Dieu; il n'eſt pas moins vrai que l'homme ne peut ſçavoir d'une ſcience certaine, s'il aime ſon Dieu de la maniére qu'il eſt obligé de l'aimer. *Le même.*

Les ſentimens de l'amour de Dieu ſont différens des actes de cet amour.

Il s'éleve quelquefois dans les ames des plus grands Pécheurs, des ſentimens ſi tendres vers Dieu, par des ſaillies ſi fortes, que toute l'impiéte ne peut les arrêter. Tertullien les appelle, *Eruptiones animæ*, des ſaillies, & des élevations d'une ame qui raiſonne, & qui ſentant ſa miſere, voudroit aller à Dieu, pour s'unir à lui, *Eruptiones animæ*. On l'entend même cette ame ſous le poids des paſſions qui l'accablent, ſoupirer pour ſon Dieu, gémir, & ſouhaiter quelquefois d'être avec lui: on voit même les plus libertins, au milieu de leurs paſſions, dans le fort même de leurs plaiſirs, pouſſer quelques ſoupirs vers le ciel pour implorer le ſecours de ce Dieu de bonté; on les voit dans leurs maladies, aidez de quelques graces, réclamer le ſouverain médecin. Or qu'eſt-ce que tout cela? Eſt-ce là remplir le commandement d'aimer Dieu! Non: ce ſont bien là des ſentimens, mais ce ne ſont pas des actes d'amour. Il faut que ces actes paſſent le ſentiment. Ce ne ſont pas des converſions;

converſions ; mais ce ſont , dit ſaint Bernard , des inquiétudes d'une ame troublée & tourmentée par ſes paſſions , & qui voudroit bien s'échapper de leur tyrannie ; ce ſont des efforts , des élancemens d'une ame qui pouſſe en haut les flâmes de ſes déſirs , & qui voudroit aimer Dieu : *Eruptiones animæ :* voilà ce qui ſe trouve dans nos ames , & ce que la nature & la grace y ont gravé. *Tiré d'un ſermon attribué au Pere Maſſillon ſur l'amour de Dieu.*

Explication des paroles du précepte d'aimer Dieu.

Quand Dieu nous ordonna de l'aimer de tout nôtre eſprit , eſt-ce à dire que nous ne puiſſions avoir d'autres penſées ? Non , ce n'eſt point qu'il nous défende de ſonger à autre choſe qu'à lui ; mais voici ce que ſignifient ces paroles du précepte ; c'eſt que nos penſées doivent être tellement réglées par l'amour de Dieu , qu'elles ſe rapportent toutes à lui : & c'eſt ce qu'il faut bien remarquer. Ainſi quand il nous ordonne de l'aimer de tout notre cœur , & de lui donner par conſéquent toutes nos affections , eſt-ce à dire qu'il nous deffende tout ſentiment d'amitié , qu'il faille étouffer toute affection de tendreſſe , & de bienveillance pour nos freres ? Non , il n'a pas voulu éteindre ces ſentimens d'amitié , de tendreſſe , & de bienveillance pour nos freres , & réduire les hommes à une indifférence qu'il condamne lui-même ; mais ſeulement que ces amitiez ſoient tellement épurées de toute affection au péché , qu'elles puiſſent être réünies à ce centre de toute dilection , qui eſt Dieu. Quand il commande que nous l'aimions de toute nôtre ame , eſt-ce à dire que nous ne puiſſions jamais agir que pour lui , ni faire aucun mouvement que vers lui ? Non , ce n'eſt pas la volonté de Dieu , que nous ne nous appliquions jamais à aucune choſe du monde ; il y a certaines choſes même qu'il nous ordonne de faire : mais ce qu'il exige par là , c'eſt que toutes nos actions & tous nos mouvemens ſoient tellement conduits & gouvernez , qu'ils puiſſent être dirigez par ce ſeul motif de l'amour de Dieu & rapportez à lui. *Le même.*

Il ne faut point partager nôtre cœur entre Dieu & les créatures.

Ce qui empêche que toutes ſortes d'amours ne ſoient compatibles avec celui de Dieu ; c'eſt que dès qu'il y a dans le cœur quelque tendreſſe pour un objet , il n'y a qu'inſenſibilité pour tout autre : car enfin ce cœur n'eſt pas infini ; il ne peut tant contenir d'objets à la fois ; il retranche d'un côté ce qu'il donne de l'autre. Or comment voulez-vous aimer vôtre Dieu , qui veut vôtre cœur tout entier , & contenter ces richeſſes , ces plaiſirs , cette vanité , dons vous êtes les malheureux eſclaves ? Croyez vous que ce Dieu , qui s'appelle jaloux , ne ſoit pas offenſé de l'amour que peut lui rendre un cœur partagé ? Voilà donc ce qu'il exige de nous , quand il veut que nous l'aimions de tout nôtre cœur , & de toutes nos affections , c'eſt-à-dire , ſans aucun partage. *Le même.*

Sur le même ſujet.

Dans le temps de priéres & d'oraiſon , il y a dans l'eſprit de l'homme quelques penſées pour Dieu ; mais hors de là , tout eſt pour le monde. Dans les pratiques de dévotions , il y a quelque choſe pour Dieu ; mais hors de là , tout eſt pour le plaiſir & les divertiſſemens. Dans les exercices de la piété chrétienne , il y a quelque choſe pour le culte de Dieu ; & hors de là , tout eſt pour les creatures. Voicy donc ce royaume diviſé que le Sauveur a dit qui tomberoit dans la déſolation ; voici ces deux parts , qui ſont condamnées dans l'Evangile. Mais ce qu'il y a encore de plus déplorable & de plus monſtrueux ;

c'eſt que la part de Dieu eſt pire que celle du monde, & qu'on lui donne moins qu'aux créatures. *Le même.*

La plûpart de ceux qui diſent qu'ils aiment Dieu, ne le diſent que de bouche.

C'eſt à vous, ames mondaines, que je parle : interrogez vôtre cœur propre ; pouvez-vous dire à Dieu : oui mon Dieu, je vous aime, comme vous me le commandez. Vous le dites peut-être : mais comment l'entendez-vous ? Ce ne ſont que des termes, qui n'ont nulle force, dans vôtre bouche. Pour moy, quand d'un côté je vois tant d'attachemens ſenſibles, terreſtres, ardens pour le monde, & pour vôtre perſonne ; & que de l'autre je conſidere l'étenduë de ce commandement qui vous oblige d'aimer Dieu, de tout vôtre eſprit, de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame : je conclus, que vous ne pouvez pas dire avec juſtice : je vous aime Seigneur, comme vous le commandez ; & vous ne pouvez le prononcer, ſans être démenti, par vous-mêmes. Si vous dites : je vous aime de tout mon eſprit ; que vous diront toutes ces penſées de fortune, d'interêt, de plaiſir ? &c. *Le même.*

Combien peu on aime Dieu.

Que nous ſerions heureux, ſi nous pouvions dire avec vérité que nous aimons Dieu ! C'eſt le devoir du Chrétien, c'eſt l'occupation des Saints, c'eſt la vie éternelle, de le connoître & de l'aimer. Mais eſt-ce aimer Dieu, que de croire foiblement ſa vérité ! que d'entendre indifféremment ſa parole ? que de ſuivre négligemment ſes volontez ? Eſt-ce aimer Dieu, que de partager ſon cœur entre lui & le monde, & mener une vie demy-chrétienne & demi-payenne ? Eſt-ce aimer Dieu que de remplir ſon cœur & ſon eſprit de vaines idées d'ambition & de fortune, & de s'arrêter aux biens paſſagers qu'on poſſede, & oublier les éternels qu'on eſpere ? Eſt-ce aimer Dieu, que de murmurer des afflictions qu'il nous envoye, comme ſi nôtre vie ne devoit être qu'une longue ſuite d'évenemens heureux, & comme s'il y avoit pour nous une diſpenſe d'être conformes à l'image de JESUS-CHRIST, & de participer à ſes ſouffrances ? *Monſieur Fléchier, Paneg. de ſaint Auguſtin.*

Sur le commandement d'aimer Dieu.

Le Fils de Dieu n'a fait que donner un nouveau poids à un commandement qui obligeoit les hommes avant le temps de ſon heureuſe naiſſance ſur la terre. Il eſt écrit : vous aimerez vôtre Dieu. Où cette loi eſt-elle écrite ? Elle eſt gravée au milieu de nos cœurs : l'obligation d'aimer Dieu eſt auſſi ancienne que l'homme même. L'homme pouvoit-il lire ces paroles de la Geneſe : *faiſons l'homme à nôtre image & reſſemblance ; qu'il commande aux poiſſons de la mer, & aux oiſeaux du ciel ; qu'il ſoit maître de toute la terre* ; & ne ſe pas croire obligé d'aimer un Dieu, qui lui a donné une forme ſi noble, & un pouvoir ſi étendu ? Les cieux, comme dit le Prophete, publient la gloire de Dieu : les cieux & tout ce que l'univers enferme, nous font entendre en même temps l'obligation que nous avons d'aimer Dieu de tout nôtre cœur. Peut-on ſçavoir qu'il eſt l'autheur de tous ces ouvrages, que toutes ces merveilles ſont les effets de ſa bonté, & de ſa puiſſance, qu'en lui ſeul eſt la ſource de vie, que toutes les créatures tirent de Dieu tout ce qui éclate en elles, qu'il n'y a rien ſur la terre & dans les Cieux qui ne lui rende hommage, comme à ſon principe, & à ſon maître Souverain ; & ne ſe pas croire obligé de l'aimer ? *Monſieur Lambert Homelie ſur l'Evangile* 12. *après la Pentecôte.*

Ce que c'eſt qu'aimer Dieu de tout ſon cœur.

Vous aimerez Dieu de tout vôtre cœur : C'eſt-à-dire, vous aimerez Dieu plus que tout autre objet, & vous ne ſerez pas aſſez injuſte pour donner une pla-

ce égale dans vôtre cœur, au Créateur, & à la créature. *Vous aimerez Dieu de tout vôtre cœur*; c'eſt-à-dire, tout ce que vous aimerez ſur la terre, parens, amis, vous l'aimerez par rapport à Dieu; parceque Dieu vous l'ordonne, & de la maniére dont Dieu vous le commande. *Vous aimerez Dieu de tout vôtre cœur*: c'eſt-à-dire, vous étudierez ſa volonté, afin de vous porter avec ardeur aux choſes qui lui plaiſent, & d'éviter avec ſoin, tout ce qui l'offenſe, & ce qui eſt contraire à ſes commandemens. Voila ce que porte la loy, voila ce que vous y lirez, voila les juſtes conſéquences que vous en tirerez, ſi vous en voulez pénétrer le ſens. Faſſe le ciel que ces ſaintes véritez ne ſoient pas un jour l'arrêt de vôtre condamnation, & que le Dieu, qui aſſûre qu'il eſt jaloux de nôtre cœur, ne ſoit pas inéxorable, parceque nous l'avons laiſſé, pour la créature. *Le même.*

Par quelles marques on montre qu'on aime Dieu.

C'eſt par l'action, & non par les paroles qu'on prouve ſon amour; & quiconque refuſe d'agir pour le ſervice de celui à qui il témoigne de l'affection, fait voir clairement qu'il ne l'aime pas. Jacob aimoit Rachel, & pour l'obtenir de Laban, il le ſervit quatorze-ans. Tel eſt l'exemple que tout chrétien doit ſuivre, pour prouver à ſon Dieu qu'il l'aime: il faut le ſervir, non pendant un temps; mais pendant toute cette vie, pour mériter de le poſſéder dans l'autre; puiſque cet attachement au ſervice de Dieu, cette fidélité à garder ſa parole, & à obſerver ſes commandemens, cette perſéverance dans la participation de ſa patience & de ſes ſouffrances juſqu'à la mort, eſt la preuve infaillible que nous l'aimons: *ſi quis diligit me, ſermonem meum ſervabit.* Voila donc la pierre de touche à laquelle on peut s'éprouver ſoy-même, & connoître ſi l'on aime véritablement Dieu; ſçavoir l'obéiſſance à ſa loy. *Monſieur l'Abbé de Monmorel dans une Homelie pour le Dimanche de la Pentecôté.* 1. *Joan.* 3.

Réflexions ſur ce commandement.

Le Fils de Dieu répondit au Docteur qui lui demanda quel étoit le grand Commandement de la loy: *diliges*: vous aimerez. Il ne dit pas: vous craindrez; parce qu'aimer dit beaucoup plus que craindre: la crainte eſt le commencement de la ſageſſe; mais l'amour en eſt la perfection, & le parfait amour chaſſe toute crainte. Dieu donc ne veut pas ſeulement que les hommes le craignent comme un maître, mais qu'ils l'aiment comme un Pere. *Diliges Dominum*: vous aimerez le Seigneur; celui qui étant le ſouverain de toutes choſes, eſt en droit de ſe faire obéir, & qui préférant nôtre cœur à tous les biens de la terre, ſe contente de nous commander de l'aimer. *Diliges Deum*: vous aimerez Dieu; c'eſt-à-dire, le Prémier Etre, & le Souverain; & par conſequent infiniment aimable: *Deum tuum*; Vôtre Dieu, le Dieu que vous ſervez, qui vous a choiſis pour ſon peuple, qui vous a préférez à toutes les nations de la terre, & qui vous a comblez de bienfaits. Tels ſont les motifs d'aimer Dieu: où en trouver de plus forts & de plus puiſſans? *Le même, ſur le 17e. Dimanche après la Pentecôte.*

Combien ce précepte eſt négligé de la plûpart des hommes.

Quel eſt nôtre aveuglement! Ce prémier précepte n'eſt plus regardé que comme le dernier; ce grand précepte n'eſt traité que comme le plus petit, & le moins important. Les uns diſputent de ſa poſſibilité; ils le croyent ſi élevé au deſſus des forces de l'homme, qu'ils s'imaginent qu'on ne le peut accomplir que dans l'autre vie: les autres, de ſa néceſſité; ils le reſtreignent ſi fort, qu'ils n'exigent des Chrétiens que quelques actes d'amour de Dieu, dans certaines occaſions qui n'arrivent que rarement. Comprenons bien que ce précepte

n'eſt point impoſſible, puiſque le Seigneur nous le fait. Le commandement que je vous fais aujourd'hui, dit-il par Moïſe, n'eſt point au deſſus de vous, n'eſt point éloigné de vous... Mais pour en venir à l'aimer auſſi parfaitement que nous le pouvons; au lieu de n'en produire des actes que dans la neceſſité, de diſputer ſi nous y ſommes obligez ou non, nous devons nous élever à cet amour parfait par des actes auſſi fréquens que fervens, nous efforcer de le faire croître en nous de plus en plus, & d'en acquerir la perfection par nos priéres, & par nos bonnes œuvres. *Le même, dans la même Homelie.*

De quelle maniére il faut aimer Dieu.

Vous vous acquitterez de ce devoir, en aimant Dieu de la maniére, dont ſaint Bernard dit qu'il faut l'aimer; c'eſt-à-dire ſans regle & ſans meſure: *Modus diligendi Deum eſt diligere ſine modo.* Comme il n'y a rien que nous ne tenions de ſa bonté ſouveraine, qui veille ſans ceſſe à la conſervation de l'être qu'il nous a donné; & qu'il n'y a point de moment dans lequel nous ne recevions des marques de cette tendreſſe infinie, qu'il a pour tous les hommes; il en exige auſſi des reconnoiſſances continuelles; & nous devons comme épuiſer ce que nous avons de force, de vertu, & de puiſſance, pour répondre, par le ſentiment de nôtre cœur, & par la fidélité de nos œuvres & de nos actions, à ſes largeſſes, & à ſes libéralitez immenſes; & nôtre amour ne doit avoir ni limites, ni bornes, que celles que lui peut preſcrire nôtre impuiſſance. C'eſt ainſi que nous accomplirons le commandement qu'il nous a fait de l'aimer de tout nôtre cœur, de toute nôtre ame, & de tout notre eſprit. *Mr. l'Abbé de la Trappe, dans les Conférences ou Inſtructions ſur tous les Dimanches de l'année. Dim. 12. après la Pentecôte.*

Les actions ſont les preuves de nôtre amour.

Si vous m'aimez, dit JESUS-CHRIST, obſervez mes loix: celui qui a reçû mes commandemens, & qui les garde; c'eſt celui-là qui m'aime. Ainſi la marque de vôtre amour, c'eſt l'obſervation des préceptes. Car c'eſt inutilement que l'on ſe perſuade que l'on aime, ſi l'on n'agit: l'amour véritable ne peut demeurer oiſif; & vous ne me ſçauriez trouver d'amour, qui n'agiſſe pas: *Dilectio*, dit ſaint Auguſtin, *vacare non poteſt: da mihi amorem vacantem, & nihil operantem.* L'amour quand il eſt réel & ſincere s'exprime par les œuvres; je ne dis pas, par celles qui dépendent de l'uſage des ſens, des mains, & de la langue; mais j'entends les actions intérieures, les mouvemens du cœur, dont les autres ne ſont que des productions & les effets. C'eſt-à-dire qu'il faut que la charité ſoit formée dans le fond des ames, qu'elle y naiſſe, & que dans les occaſions elle en ſorte, comme de ſa ſource & de ſon principe. *Le même. Conférence ſur le 19. Dimanche après la Pentecôte.*

Il eſt étonnant que Dieu nous commande de l'aimer.

Diliges Dominum Deum tuum, &c. Je ne réfléchis jamais ſur ces paroles de JESUS-CHRIST, que je ne m'étonne avec ſaint Chryſoſtome, de ce que les hommes, qui ne ſont faits que pour Dieu, qui ne ſubſiſtent que des bienfaits de Dieu, qui ne ſont riches que des dons de Dieu, qui n'attendent de récompenſes que de la miſericorde de Dieu, ſoient cependant ſi aveuglez, ſi ingrats, ſi durs, qu'il faille les obliger, par un commandement exprès, d'aimer Dieu. Il ne vous faut pas dire (Meſſieurs) d'aimer vos amis, vos protecteurs, vos proches: c'eſt-à eux que vous donnez toute vôtre affection, & tous vos ſoins; c'eſt à eux que vous offrez vos ſervices, & que vous témoignez vos reconnoiſſances. Il ne vous faut pas dire d'aimer les créatures: combien y en a-t'il qui

les aiment juſqu'à la folie ? Faut-il, ô mon Dieu ! faut-il que vous ſoyez le ſeul, pour qui nous n'ayons pas les mêmes ſentimens ? Faut-il que tout charitable, tout puiſſant, tout bon, & tout magnifique que vous êtes, nous ſoyons ſi peu ſenſibles à vos bienfaits, qu'il ſoit néceſſaire de nous avertir de vous aimer. ? *Monſieur Joly, Sermon pour le douziéme Dimanche d'après la Pentecôte.*

Diliges Dominum Deum tuum. Que cette parole eſt agréable ! Je connois par-là, que mon cœur vaut mieux que je ne penſois, puiſque Dieu le déſire, & que je lui fais un grand tort quand je l'occupe à de plus baſſes recherches. Objets terreſtres que j'ay autrefois ſi malheureuſement aimez ! vous ne m'êtes plus rien : je ſuis convaincu que Dieu mérite la préférence de mon cœur, & que tout ce qui eſt au-deſſous de lui, ne mérite point mes affections. Il eſt l'Etre par excellence, & je ne ſuis qu'un néant ; il eſt le Créateur, & je ne ſuis que la créature ; il eſt le Souverain, & je ne ſuis que l'eſclave. Mais, n'importe : je connois qu'il fait état de moy, & qu'il eſt jaloux de mon amour ; il me proteſte que ſi j'aime autre choſe que lui, il en tirera vengeance, & qu'il entrera dans ces fureurs, où ſe jete un amour irrité, quand on le mépriſe. *L'Autheur des Diſcours Chrétiens, ſur le 17. Dimanche d'après la Pentecôte.*

Dieu eſt jaloux de nôtre amour.

Ecoute Iſraël, dit Dieu dans le Deuteronome, ſouvien-toy que le Seigneur ton Dieu eſt Unique. Et quelle conſéquence tirez-vous de-là, Seigneur ? C'eſt que vous l'aimerez de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame, & de toutes vos forces. Car quelle alliance entre l'unité de Dieu, & le grand précepte de l'aimer de toute l'étenduë de nôtre cœur ; ſi ce n'eſt pour nous apprendre que l'un eſt la conſéquence de l'autre ; & que Dieu ; étant unique, il ne nous eſt pas permis de diviſer nôtre amour, pour en donner une partie à la créature ? ... Nôtre cœur eſt tout à Dieu ; il ne nous en demande pas le tribut comme une rente, mais comme un dépôt qui lui appartient entiérement, & dans le fond, & dans les fruits. *Le même Autheur moderne.*

Puiſque Dieu eſt unique, il ne faut point partaget nôtre cœur.

Dieu avoit ordonné dans la Loy ancienne que le feu ſacré brûlât toûjours ſur l'Autel ; & aux Prêtres, d'en entretenir continuellement les flâmes, en lui fourniſſant de nouvelle matiére, la nuit auſſi-bien que le jour. Ce feu étoit le ſymboſe de la charité, qui doit toûjours brûler, dans le cœur des Chrétiens, qui en eſt l'autel. C'eſt un feu qu'il faut entretenir jour & nuit par les bonnes œuvres, par un ſaint uſage de tous les momens de ſa vie, par une application continuelle à Dieu, autant que nôtre foibleſſe le peut permettre, par une grande fidélité à répondre à ſes graces. Ceux qui laiſſent éteindre ce feu, ou qui le rejettent de leurs cœurs, pour les embraſer d'un feu prophane, ne ſont pas moins coupables que Nadab & Abiu, qui contre les ordres qui leur avoient été donnez, ſe ſervirent dans leurs encenſoirs, d'un feu commun & ordinaire, pour offrir à Dieu de l'encens. Ils ne ſont pas menacez d'une mort moins funeſte, que celle de ces deux Enfans d'Aaron, qu'un feu dévorant conſuma & réduiſit en cendres, pour punition de leur crime. *Le même.*

Comme nôtre amour envers Dieu doit être conſtant.

Il eſt naturel d'aimer ce qui eſt bon : il eſt donc encore plus naturel d'aimer ce qui eſt ſouverainement bon ; il eſt encore plus naturel d'aimer un Dieu qui nous aime. Quand nous nous détournons de cet objet ſouverainement aimable, nous étouffons les lumiéres de nôtre raiſon, nous faiſons violence à nôtre cœur,

Il faut ſe faire violence pour ne pas aimer Dieu.

& nous l'empêchons de ſuivre ſa pente naturelle. Se forcer pour ne point aimer Dieu, ſe contraindre pour fuir ce qui ſeul peut nous rendre ſouverainement heureux, n'eſt-ce pas ſe vouloir du mal à ſoy-même ? n'eſt-ce pas être l'ennemi de ſon bonheur ? Ecoutons nôtre raiſon, laiſſons aller nôtre cœur, ne lui faiſons pas une violence qui nous eſt ſi funeſte ; puiſqu'il eſt fait pour Dieu, permettons-lui de le chercher, & de ſe repoſer en lui. Nôtre cœur eſt fait pour aimer Dieu, & pour n'aimer que lui : jamais nous ne ſerons tranquilles, jamais nous ne jouïrons de la paix ; pendant que les objets créés rempliront nôtre cœur, & que nous ſerons aſſez malheureux, pour ſubſtituer la créature à la place du Créateur. *Mr. Lambert dans les Diſcours ſur la Vie Eccleſiaſtique. Sixième Diſcours de l'Amour de Dieu.*

Les bienfaits que nous avons reçûs de Dieu.

Ramaſſez toutes les graces que Dieu vous a faites, tous les tîtres dont il vous a honorez, toutes ſes promeſſes, tous les biens dont vous êtes en poſſeſſion, tous ceux que vous eſpérez ; dites avec le Prophete, que le Seigneur a multiplié ſes miſéricordes ; écriez-vous, avec le même Prophete : qui pourra comprendre les miſéricordes du Seigneur ? Mais quel effet, produira ſur vous la vûë de ces miſéricordes ? Je ſçai ce que vous feutiriez à l'égard d'un homme qui vous auroit obligé en mille rencontres : je connois vôtre cœur ; vous vous picquez de généroſité ; quand on fait le recit de ces ingratitudes, de ces oublis qui déshonorent parmi les hommes, vous frémiſſez, & vous vous ſentez incapables de tomber dans de ſemblables fautes. Or oublier les bienfaits de Dieu, être inſenſibles à ſes graces, lui refuſer un cœur qui eſt la ſeule reconnoiſſance, qu'il demande de nous, n'eſt-ce pas la plus monſtrueuſe de toutes les ingratitudes ? *Le même.*

Nous n'avons nulle raiſon de refuſer nôtre cœur à Dieu.

Mais encore, quelle raiſon pouvez-vous avoir de refuſer vôtre cœur à Dieu ? A qui le donnez-vous, ce cœur que vous lui enlevez ? Vous en ſerez vous-même dans la derniére confuſion, quand vous mettrez dans la balance, d'un côté Dieu, & d'un autre côté ce que vous lui préférez. Car quelque adreſſe que vous ayez pour vous déguiſer vôtre injuſtice, il n'eſt que trop vrai que vous en faites la comparaiſon. Dieu s'offre à vous ; vous le ſçavez, vous n'en pouvez douter ; il s'en eſt trop ſouvent expliqué : le monde s'offre à vous, & vous préſente ſes biens : vous avez à delibérer entre Dieu & le Monde. Il eſt donc certain que quand vous aurez prononcé, celui du côté duquel vous vous rangerez, aura la préférence, & remportera la victoire dans vôtre cœur. Parlez maintenant : eſt-ce Dieu que vous voulez, eſt-ce le Monde, ſon ennemi ? Mais c'eſt à tort que je vous demande que vous vous expliquiez : vous l'avez deja fait ; ce jugement honteux eſt déja prononcé ; déja vous avez dit dans vôtre cœur, que le monde eſt plus aimable que Dieu. *Le même Mr. Lambert.*

Penſer à Dieu eſt une marque qu'on l'aime.

Quand nous ne penſons point à un objet, c'eſt une marque que nôtre cœur n'en eſt point touché. Cette maxime eſt d'autant plus véritable à l'égard de Dieu, que tout ce que nous voyons nous avertit de nous ſouvenir de lui : ſi donc nous l'oublions, il faut qu'il y ait dans nôtre cœur un grand fond d'indifférence. Car pour peu que nôtre cœur ſoit touché des bontez de Dieu, comment ſe peut-il faire que nous ne penſions pas tres-ſouvent à lui ; au milieu de tous les objets, qui nous rappellent le ſouvenir de ſes grandeurs, & de ſes perfections ? Tous les êtres créez ont leur langage, & il n'y en a aucun

qui ne nous parle de Dieu. Si je veux entendre (dit ſaint Auguſtin) la voix des créatures que Dieu a faites, ſi je les conſuite, je n'en trouve aucune qui ne me parle, & qui ne me publie enſuite qu'il faut l'aimer. Il faut avoir peu de zele & d'amour, pour oublier Dieu, lorſque tout ce qui nous environne nous invite à nous ſouvenir de lui. *Le même.*

L'amour de Dieu fait tout entreprendre.

Quoy donc ? l'Amour divin n'aura-t'il pas plus de force que l'amour du ſiécle, qui n'eſt que corruption ? Voyez ce que l'amour du ſiécle fait entreprendre à ceux qui en ſont les eſclaves : à quels ennuis, à quels rebuts, à quelles fatigues, à quels périls ne s'expoſent-ils point ? Celui-là paſſeroit pour un grand Saint, qui feroit pour Dieu ce que les amateurs du ſiécle entreprennent tous les jours pour de vaines idoles. Non, l'amour de Dieu ne cédera en rien à l'amour prophane : ceux qui en ſeront véritablement remplis, feront voir quelle en eſt la force. C'eſt un feu, dit ſaint Auguſtin, qui ne s'éteindra point, quand bien même les tentations nous attaqueroient avec toute la violence que l'on remarque dans les fleuves les plus rapides. *Le même.*

L'amour de Dieu doit faire ceſſer toutes les autres paſſions.

Il n'y a qu'une paſſion que nous puiſſions légitimement cultiver ; c'eſt l'amour de Dieu : amour qui doit ſoûmettre tous les autres amours ; amour qui doit mettre tous les autres amours dans les fers ; amour qui doit s'étendre à tous les lieux, à tous les temps, à toutes les penſées, à tous les déſirs, à toutes les actions, ne laiſſant aucun vuide, ne permettant pas qu'une autre affection étrangére trouve en vous la moindre place. Si ce ſont-là nos ſentimens, le monde n'aura plus de charmes qui nous attirent & qui nous captivent, ni de triſteſſes qui nous abbattent: nous ignorerons tout ce qui s'y paſſe; les révolutions & les évenemens ne viendront point juſqu'à nous; & nous n'y penſerons, que lors qu'aux pieds des autels nous gémirons ſur ſes malheurs. Saintement impatiens de la longueur de nôtre exil, nous déſirerons, comme ſaint Paul, d'être dépouillez de ce corps mortel, qui nous retient ſur la terre ; nôtre amour ſera ſi ardent, qu'à peine en pourrons-nous ſoûtenir les ardeurs ; il ſera ſi continu, que rien ne ſera capable de l'interrompre ; nous le porterons ſur tout dans les converſations, dans le travail, dans les emplois &c. *L'Autheur des Panegyriques appellez, Actions Chrétiennes. Diſcours ſur les Obligations de la Vie Religieuſe.*

Combien Dieu mérite d'être aimé.

Il eſt étrange que nous ayons beſoin qu'on nous prouve que nous devons aimer Dieu. Dès-lors que nous ſommes capables de l'aimer, pouvons-nous connoître le ſouverain bien, la ſource de tous les biens, le ſeul bien véritable, & ne le pas aimer ? Il faut ô mon Dieu ! que vous ſoyez bien peu connu, puiſque vous êtes ſi peu aimé. Si Dieu ne nous avoit pas fait un précepte de la charité, on pourroit dire que c'eſt par reſpect qu'on s'en défend ; mais puiſqu'il nous permet, qu'il nous commande même de l'aimer, qui peut s'en défendre ! Qu'y a-t'il dans tout l'univers qui puiſſe toucher nôtre cœur, que Dieu ne poſſede éminemment ? Grandeur, beauté, puiſſance, bonté, vous n'êtes dans tous les objets créez que des ombres très imparfaites : Dieu ſeul eſt grand, ſage, puiſſant & bon. Dans les créatures les qualités aimables ſont partagées en différens ſujets ; elles ſont accompagnées de tant de defauts, qu'elles ne plaiſent ſouvent que de loin : Dieu ſeul a toutes les perfections ſans aucun mélange qui déplaiſe ; il n'y a rien qui ne nous porte à l'aimer. La majeſté parmi les

hommes inſpire du reſpect, mais elle ne gagne pas toûjours les cœurs; dans Dieu, ſon infinie grandeur le rend encore plus aimable; l'eſprit ſe perd dans cet océan infini de perfections, mais le cœur y trouve ſa véritable félicité. *Le Pere Croiſet dans ſa Retraite pour un jour de chaque mois, Tome ſecond.*

Il n'y a que Dieu ſeul qui nous puiſſe rendre heureux en l'aimant.

Nous avons beau faire : quelque accompli, quelque aimable que ſoit l'objet, où nôtre cœur s'attache ſur la terre, il ne ſçauroit nous rendre heureux un ſeul moment. Que d'accidens fâcheux, que de changemens imprévûs, que de traverſes troublent nôtre repos! La crainte qu'il ne ſe rebute, l'aſſûrance de le perdre, allarment & inquietent; l'amour des créatures eſt inſéparable de l'inquiétude & de la douleur. Vous ſeul, ô mon Dieu! qui faites ma félicité; vous ſeul pouvez être à moy autant de temps que je le voudrai; nulles avantures, nul accident, nulle puiſſance, ne peut vous enlever à mon ame; & je n'ay point à craindre, en un objet ſi aimable, ni dégout, ni changement. Et ce Dieu ſi aimable non ſeulement ne dédaigne pas nôtre cœur; mais il s'y plait, & en fait pour ainſi dire ſes délices. *Le même.*

Nous devons aimer Dieu, parce qu'il nous aime.

Quels ſentimens de reconnoiſſance & d'amour ne s'allumeroient point dans nôtre cœur, ſi nous apprenions que le plus grand Roy de l'univers nous honore de ſa bienveillance? Vous m'aimez, ô mon Dieu; tout me le prouve: & je ne vous aimerai pas? Oui, Dieu n'eſt pas ſeulement infiniment aimable, mais il nous aime encore infiniment: car ſi les bienfaits ſont la plus ſenſible preuve de l'amour, ne nous en comble-t'il pas à tout moment, lors même que nous les employons contre luy? Tout nous dit que Dieu nous aime: quand pourrons-nous dire nous-mêmes que nous aimons Dieu? *Le même.*

Les bienfaits de Dieu nous obligent à l'aimer.

Si un étranger, un inconnu, m'avoit rendu le moindre de tous les ſervices, ou fait le moindre des bienfaits que je reçois à tout moment de Dieu, j'aurois pour lui une tendreſſe extrême; quoique je ne l'euſſe jamais vû, quoique je n'en dûſſe rien attendre davantage. N'y a-t'il donc que vous, ô mon Dieu, qui à force de têtres & de bienfaits, ne puiſſiez pas gagner un cœur, que nous donnons, que nous prodiguons envers tout autre! n'y aura-t'il que vous à qui nous refuſions notre amour? Ces bienfaits ſont communs à tous; mais pour cela, y doit-on être moins ſenſible? Mais manquons-nous de raiſons particuliéres qui nous engagent à aimer Dieu? avons-nous oublié les ſoins aimables de ſa providence dans tous les âges de nôtre vie? Que de ſecours ſi néceſſaires & ſi peu attendus! que de graces dans le temps même que nous en étions les plus indignes!... Il n'eſt perſonne qui n'ait éprouvé cent merveilles de la Providence en ſa faveur, nul qui n'attende de la même bonté encore de plus grandes graces: & quel eſt nôtre retour envers elle; & quelle eſt nôtre tendreſſe pour un Dieu ſi bon & ſi libéral? *Le même.*

Nôtre propre interêt nous engage à aimer Dieu.

Quoi! mon Dieu, non ſeulement il eſt juſte que je vous aime, mais je ne trouve même mon propre interêt que dans vôtre amour. Nulle joye pure, nulle paix, nulle félicité ſur la terre que dans le cœur de ceux qui vous aiment. J'avoüe que je leur porte envie. Et à qui tient-il que je n'aye le même bonheur, & pourquoi ne vous aimé-je pas? Helas! je ſerois au déſeſpoir de mourir ſans vous avoir aimé. Quel horrible malheur de ne vous pas aimer en mourant! Et d'où vient que je ne veux pas vous aimer durant la vie? *Le même.*

Vous

Vous m'avez commandé, Seigneur, de vous aimer, & vous me menacez des derniers malheurs, ſi je ne vous aime. Y a-t'il un malheur égal à celui de ne vous point aimer ? Et c'eſt pourtant le malheur, où je me ſuis ſi volontiers, & ſi ſouvent engagé, par le plus déplorable de tous les aveuglemens. Qu'y avoit-il donc dans un Dieu ſi grand & ſi bon, qui fût digne de mépris, ou plûtôt qui ne fût infiniment aimable ? Mais comme ſi vous vous fuſſiez défié, ô mon Dieu ! ou des attraits de vôtre beauté, ou de l'inſenſibilité de mon cœur, que n'avez vous pas encore fait pour m'engager à vous aimer ! Vous m'en avez preſſé par vos bienfaits, ſollicité par vos graces, vous m'y avez animé par vos promeſſes, obligé par vos commandemens ; enfin vous y avez attaché ma perfection, mon repos, ma gloire, mon bonheur, pour le temps, & pour l'éternité. Tout puiſſant que vous êtes, Seigneur, pouviez-vous faire davantage pour me porter à vous aimer ? Mais ai-je pû faire davantage pour m'en défendre ? Car helas ! je ſuis contraint de l'avoüer à ma confuſion, juſqu'icy je ne vous ai point aimé, ou je vous ai trop peu ou trop tard aimé : *ſerò te amavi pulchritudo tam antiqua, & tam nova ! ſero te amavi* ! Faites, Seigneur, que déſormais je n'aime que vous ; & que ſi j'ay été aſſez malheureux pour vivre tant d'années ſans vous aimer, il n'y ait pas un moment qui me reſte à vivre, qui ne ſoit tout occupé en cet amour ; faites que je repare par la ferveur de mon amour, ce qui manque à ſa durée ; faites, ô mon Dieu, que je vous aime autant que je vous ai offenſé ; faites que la grandeur de mes péchez ſoit tout enſemble le motif, & la meſure de mon amour. *Le Pere Nepveu, livre intitulé la maniére de ſe Préparer à la Mort.*

Regrets d'avoir ſi tard aimé Dieu.

Si je ne vous aime, mon Dieu ! vous me menacez des plus grands malheurs ; comme s'il y en avoit un plus grand, que celui de ne vous point aimer. Non, Seigneur, ſi vous voulez m'épouventer, ne me menacez point des feux de l'Enfer, mais menacez moi, que je ne brûlerai point des feux de vôtre amour ; & cette menace ſera pour moy plus terrible que celle d'un Enfer. Car, comme dit ſaint François de Sales, l'Enfer avec vôtre amour, s'il s'y pouvoit trouver, ſeroit un véritable Paradis, & j'aurois la conſolation de voir qu'au moins il n'y auroit point de lieu, où vous ne fuſſiez aimé : & le Paradis ſans vôtre amour, s'il en pouvoit être banni, deviendroit un véritable enfer. *Le même dans ſes Réflexions Chrétiennes. Tom.* 1.

C'eſt le plus grand de tous les malheurs de ne pas aimer Dieu.

Si nous étions animez de cette ſainte charité, & embraſez de ce feu céleſte ; enlevez pour ainſi dire à nous mêmes, attachez uniquement à Dieu, tout remplis de ſon amour, tout poſſedez du zele de ſa gloire, nous mépriſerions également ce qu'il y a de plus terrible & de plus agréable en ce monde ; & preſque inſenſibles aux peines & aux récompenſes de l'autre, nous dirions avec ſaint Paul, je ſuis aſſuré que ni la vie ni la mort, ni les Anges ni les Principautez, ni les Puiſſances, ni les choſes préſentes, ni les futures, ni tout ce qu'il y a de plus haut dans les Cieux, & de ce qu'il y a au plus profond des Enfers, ni toute autre créature ne nous pourra jamais ſéparer de l'amour de Dieu, *dans le Recueil des piéces préſentées à l'Academie Françoiſe en l'année 1689.*

Le courage qui nous inſpire la charité.

La Charité eſt à l'ame ce que le cœur eſt au corps ; la partie la plus cachée, & la plus précieuſe : parce qu'elle donne le prix à toutes les vertus ; & au lieu de tirer de l'éclat des ornemens qui l'environnent, elle les rend elle-

Excellence de la Charité.

même précieux. Sans la Charité, la Foy n'a point de vie, ni l'Eſpérance de mouvement, ni la Prudence de lumiére, ni la Force de vigueur, ni la Juſtice, de poids, ni la Temperence de mérite, ni le mérite de recompenſe : & l'on peut dire que celui qui a perdu l'amour de Dieu, a tout perdu ; parceque tout le reſte n'eſt rien, & lui ſeul tient lieu de toutes choſes. Aimez Dieu, d'un ſeul acte de charité, vous reparez toutes vos pertes, vous faites revivre toutes vos bonnes œuvres, vous rentrez dans tous vos droits, & vous acquittez toutes vos dettes. *Le Pere Noüet, Tome 2. des Meditations ſur les Saints.*

Nous devons du moins aimer Dieu comme nôtre bienfacteur.

Comment pouvons-nous ne pas aimer un Dieu qui nous fait de ſi grands biens, & en ſi grand nombre ? Nous pouvons bien les recevoir & en joüir, mais nous ne pouvons ni les comprendre ni les nombrer. Il faut les compter par le nombre des créatures dont il n'y a pas une qui ne ſoit faite pour nous, & qui ne ſoit par conſéquent un bien-fait pour nous, & un motif d'amour. Le ciel, la terre, & toutes les créatures qui y ſont, me crient inceſſamment, dit ſaint Auguſtin, que je vous dois aimer : mais helas ! je ſuis ſourd à toutes ces voix. Il faudra compter ces biens par tous les momens de nôtre vie, dont il n'y a pas un qui ne ſoit marqué par pluſieurs grands bienfaits. Il faudroit les marquer par tous les momens de la vie du Sauveur, par tous les mouvemens de ſon Eſprit & de ſon cœur, dont il n'y a pas un qui ne nous ait été conſacré. *Pere Nepveu Tome 2. de ſes Réfléxions chrétiennes.*

La force de l'amour de Dieu.

Il me ſemble que l'amour de Dieu a une force invincible, qui triomphe de tous les obſtacles. Quand un homme eſt épris d'un violent amour pour une beauté terreſtre, combien cette paſſion lui fait-elle faire de choſes ſurprenantes ? Il devient perſéverant malgré de véritables rebuts : il eſt patient dans les maux, ſans ſçavoir ſi on lui en riendra compte ; il eſt inſenſible à tous autres objets, quoiqu'il s'en rencontre de plus beaux que celui qu'il aime ; il fait des préſens avec profuſion ; il néglige ſes plus importantes affaires, toûjours prêt à expoſer ſa vie pour écarter ce qui s'oppoſe à ſon prétendu bonheur. Non, mon Dieu, nous ne vous aimons point comme nous devrions vous aimer, ô beauté infinie, qui êtes le bonheur certain de ceux qui perſéverent dans vôtre recherche ! Que les Payens ayent inventé des prodiges pour relever les forces de l'amour prophane ; l'amour ſaint en ſçait faire de plus grands. C'eſt lui qui a fait triompher de joye les Apôtres & les Diſciples du Sauveur dans les perſécutions de la Sinagogue ; c'eſt lui qui a fait trouver des délices à un ſaint Laurent ſur les charbons ardens ; c'eſt lui qui a rendu tant de jeunes Vierges victorieuſes de tous les attraits du monde ; c'eſt lui qui a porté une infinité de Saints à exercer ſur un corps innocent des mortifications plus affreuſes que la mort. Donnez-nous, Seigneur, cet amour fort & généreux ; afin que nous élevant au deſſus des ſens, nous renoncions à tous les charmes du monde ; rompez pour cela toutes les attaches qui vous retiennent à la terre ; renverſez tous nos deſſeins, quand ils ne vous ſont pas agréables, & forcez nos volontez rebelles à vous demeurer ſoumiſes. *Autheur moderne.*

Difference de l'amour de Dieu en cette vie, de

Si nous étions dans cet heureux ſéjour où Dieu découvre ſes perfections infinies aux yeux de tous ſes Elus, il ne ſeroit pas néceſſaire d'employer des raiſonnemens pour nous convaincre des obligations que nous avons de l'aimer. Le moindre rayon qui ſortiroit de ſa Divinité, ſeroit capable d'allumer des incen-

dies dans nos cœurs, & de nous le faire aimer avec des ardeurs éternelles. Nous l'aimerions néceſſairement, parceque nous ne verrions rien en lui, qui ne ſoit parfaitement aimable. Mais parce qu'il n'y auroit point de liberté dans nôtre amour, il n'y auroit point auſſi de mérite; nous ne ſerions plus dans la voye, mais dans la poſſeſſion du ſouverain bien: & comme la béatitude de l'ame conſiſte dans la viſion de Dieu; en voyant cet Etre infiniment parfait, nous ſerions ſouverainement bienheureux. *Monſieur de la Volpiliere. Sermon de l'Amour de Dieu.*

celui qu'ont les Bienheureux dans l'autre.

Aimer véritablement Dieu, ce n'eſt pas dire à Dieu qu'on l'aime, ce n'eſt pas dire à Dieu qu'on le déſire; de même qu'aimer Dieu & déſirer Dieu parfaitement, ce n'eſt pas dire à Dieu qu'on l'aime & qu'on le déſire parfaitement. Ces déclarations, ces expreſſions, ces penſées ſe paſſent dans l'eſprit, & réſident dans l'eſprit: mais il s'en faut bien que tout ce qui eſt dans l'eſprit ne ſoit dans le cœur. Qu'il ſeroit facile d'être parfaitement vertueux, ſi toutes ces penſées & tous ces diſcours étoient de véritables ſentimens, & de véritables mouvemens du cœur! Comme il eſt certain que pour être juſtifié, il ne faut qu'aimer Dieu plus que toutes choſes, & que pour l'être parfaitement, il ne faut qu'aimer Dieu parfaitement; il n'y a rien de ſi aiſé que d'être à toute heure parfaitement juſtifié; puiſqu'il n'y a point d'heure où l'on ne puiſſe dire ſans peine que l'on aime Dieu ſouverainement, & uniquement. Ce n'eſt ni par la langue ni par l'eſprit qu'on aime véritablement; mais par le cœur. *Livre intitulé Traité de l'Oraiſon.*

Ce que c'eſt qu'aimer Dieu.

Encore que tout amour de Dieu ſoit ſaint, il n'eſt pas vrai néanmoins que tout amour de Dieu ſoit capable de nous ſanctifier, & de nous juſtifier de nos péchez. Cela n'appartient qu'à l'amour de Dieu, qui détache réellement le cœur de tous les engagemens criminels; qui lui fait préférer Dieu à toutes choſes, non par des déſirs ſtériles, mais par des réſolutions fermes & effectives. Voilà quel eſt l'amour de Dieu qui ſuffit pour nous obtenir la remiſſion de nos péchez. Mais cet amour eſt ſouvent long-temps précédé par de foibles déſirs, par de légéres complaiſances, qui ſe joignent à nos bonnes penſées: & ces mouvemens foibles, ne rendant point encore Dieu maître de nôtre cœur, ne produiſant point un retour à Dieu ſolide & effectif, & ne donnant point lieu de dire que nous aimons véritablement Dieu, ne ſuffiſent nullement pour nous réconcilier à Dieu. *Le même.*

Continuation du même ſujet.

Je n'examine point icy, ſi l'amour qui doit opérer nôtre réconciliation avec Dieu, doit être de pure bienveillance ou de concupiſcence: je m'en tiens à ce que l'Ecriture & les Peres m'apprennent, qui eſt que pour un vrai amour de Dieu, il faut faire une préférence générale & abſoluë de tout ce qui eſt de Dieu, à tout ce qui n'en eſt pas, & à tout ce qui peut nous empêcher de nous élever à Dieu, & d'être uniquement pour lui. Sans allier l'amour d'aucune créature avec l'amour de Dieu, ſans examiner ſi cet amour part d'une charité libérale ou intereſſée; il faut le préférer à tout. C'eſt donc en l'aimant pardeſſus tous les biens, en le craignant par deſſus tous les maux, que l'on aime Dieu de l'amour qui nous eſt demandé. Etouffons donc dans nôtre cœur, tout autre amour que celui de nôtre Dieu; c'eſt-à-dire que rien n'empêche plus cette crainte & cet amour que nous lui devons: ne conſervons plus en nous,

L'amour de Dieu demande une préférence à tout ce qui n'eſt point Dieu.

ni l'amour de nos enfans, & la crainte de leur déplaire ; ni l'amour de nôtre liberté, & la crainte de l'affoiblir ; ni l'amour de nôtre réputation, & la crainte de la ternir ; ni l'amour de nôtre ſanté, & la crainte de la ruiner ; ni l'amour des biens, & la crainte de les perdre : nul amour enfin, & nulle crainte, qui ne ſoient réglez ſur l'amour, & ſur la crainte de nôtre Dieu. Là-deſſus conſultez vôtre cœur. L'Apôtre ſaint Paul avoit conſulté le ſien, lorſque le promenant dans tous les biens & les maux de la vie préſente, la concluſion qu'il en tiroit, c'étoit qu'il ſentoit par la grace de Dieu, que ni la mort ni la vie, ni l'affliction ni la maladie, ni la proſpérité ni l'adverſité, ni les Anges ni les hommes, ni les biens, ni les maux, ni aucune créature ne ſeroit jamais capable de le ſéparer de ſon Dieu. *Sermon de la Madeleine, imprimé ſans aveu de l'Auteur.*

Ad Rom. 8.

Suite du même ſujet.

Oüi, je ſoutiens que Dieu n'eſt point l'objet de vôtre amour, ſi vous ne lui préférez tout ce qui peut s'y oppoſer, & vous empêcher de l'aimer ; ſi vous ne renoncez point, ou du moins, ſi vous n'êtes pas prêt de renoncer à tous les biens de la terre, à vôtre corps, & à vôtre propre vie. Vous ne préférez point Dieu à toutes choſes, ſi vous n'êtes prêt de dire à toutes les demandes, qu'on vous peut faire en particulier ſur tous les maux de la vie : non, cela ne me ſéparera point de l'amour que je dois à mon Dieu : *certus ſum, quia neque mors neque vita, &c. Le même.*

L'adoration de Dieu ne peut être ſans l'amour.

Il n'y a point d'adoration ſans amour, comme il n'y peut avoir d'amour par-deſſus toutes choſes ſans adoration. L'amour ſouverain eſt l'eſſence de l'adoration ; & l'adoration eſt la proteſtation intérieure ou extérieure de cet amour. Tous les reſpects qu'on peut rendre aux Anges & aux hommes, quelque ſinceres & profonds qu'ils ſoient, ne ſont point de véritables adorations ; parce qu'il y a quelque choſe au-deſſus d'eux, que nous aimons mieux qu'eux, qui eſt Dieu. Les enfans du ſiécle qui ſont touchez d'une violente paſſion pour une perſonne qu'ils aiment juſqu'à l'oubli de Dieu, diſent qu'ils l'adorent : leur diſcours peut être véritable ; mais c'eſt une véritable impiété, & une eſpece d'idolâtrie, parce qu'ils transferent à la créature l'amour & l'honneur qui n'eſt dû qu'au Créateur ; ſçavoir l'amour par-deſſus toute choſe. *Livre intitulé, L'Idée véritable de l'Oraiſon, ch. 3.*

Comme il faut aimer Dieu par-deſſus toutes choſes, & le témoigner.

Seroit-il poſſible, ô Beauté éternelle & Bonté infinie ! que lorſque vous favoriſez une ame d'une union parfaite avec vous, elle vous aimât moins parfaitement que nous n'aimons nos amis ; & ne ſe montrât pas auſſi ardente à chercher vôtre gloire, que nous nous montrons vifs à procurer l'honneur de ceux que nous aimons ? Il n'eſt rien que nous ne faſſions pour témoigner à nos amis les ſentimens avantageux de nôtre cœur. Non ſeulement nous nous plaiſons en leur compagnie ; mais quand ils ſont abſens nous ne ceſſons point de les aimer. Nous prenons leur parti contre ceux qui les attaquent, ou qui n'en parlent pas avec aſſez d'eſtime ; leurs interêts nous ſont auſſi chers que les nôtres. N'y aura-t'il donc que vous, ô mon Dieu ! qu'il ſera permis d'aimer foiblement ? il n'y aura que vous, pour qui on pourra avoir de l'amour, & négliger vôtre gloire ? Le zele de vôtre ſainte Maiſon ne nous anime plus : l'avenement de vôtre royaume nous eſt indifférent ; on vous déshonore, & nous le ſouffrons ; on viole en nôtre préſence la ſainteté de vôtre Nom, & nous n'en

paroiſſons point touchez. Où en ſerions-nous Seigneur, ſi vous nous aviez aimé comme nous vous aimons. *Le même. Seconde part. ch.* 14.

L'amour que Dieu nous a porté nous oblige à l'aimer réciproquement.

Ne parlons pas des attraits de Dieu; il eſt la ſource de toute beauté & de toute bonté: ſouvenons-nous ſeulement de ſa tendreſſe à nôtre égard. Il nous a aimez de ſon plein gré, ſans y être engagé par nôtre mérite, ſans y être obligé par nos ſervices, ſans aucun motif d'interêt: il nous a aimé le prémier de toute éternité, & dans le temps: il nous a aimez avec ardeur, avec empreſſement, & ſi je l'oſe dire, ſans ménagement & ſans meſure: il nous a aimez aux dépens de ſon repos, de ſa gloire, de ſa vie: il nous a choiſis parmi tant de nations, pour verſer ſur nous ſes faveurs les plus ſinguliéres, pour nous faire ſes diſciples, ſes amis, ſes enfans, ſes héritiers. Quoy! les fidelles ne ſeroient pas touchez d'une amitié ſi ſincere, ſi tendre, ſi exceſſive? auroient-ils une ame & un cœur? Si pour aimer Dieu, il ne leur ſuffit pas de ſe ſouvenir que Dieu les a aimez juſqu'à ce point; qu'ils renoncent aux ſentimens humains, avant que de perdre les ſentimens Chrétiens. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale. Tom.* 3.

Les motifs que nous avons d'aimer Dieu.

La Fin & la perfection de la Loi conſiſtent dans l'amour de Dieu. Les Peres Spirituels, les Prédicateurs, les Théologiens nous propoſent tous les motifs imaginables, propres à allumer cet amour dans nôtre cœur; ils n'oublient rien de ce qui peut réveiller nôtre indifférence ſur ce ſujet; la grandeur de Dieu, ſes attraits infinis, les bienfaits, les excès de ſa miſéricorde, les myſteres incompréhenſibles de nôtre juſtification, de nôtre rédemption, les démarches aimables de ſa grace: ils s'efforcent de nous toucher par nôtre interêt; ils picquent nôtre généroſité, nôtre reconnoiſſance, par tout ce qui peut faire impreſſion ſur une ame raiſonnable & immortelle. L'un nous avertit, l'un nous exhorte, l'un nous ſollicite ſans ceſſe pour nous engager à aimer Dieu. Nous ne ſçaurions manquer à une obligation ſi indiſpenſable, ſans eſſuyer les reproches de nos conſciences, & de toutes les créatures, qui font retentir de toutes parts à nos oreilles, les bontez de nôtre ſouverain Créateur. Qu'eſt-ce que prouve tout cela, ſinon nôtre inſenſibilité? Quoy! nous avons beſoin de préceptes, de diſcours, de ſollicitations, pour aimer Dieu; & nous aimons nos proches, nos bienfaicteurs, nos amis, ſans le ſecours de l'art! Qu'en devons-nous penſer? comment ſommes-nous faits? Etranges ſujets de nous confondre! *Le même.*

Continuation du même ſujet.

Que l'homme du monde le plus libertin, mais toutefois Chrétien réponde à cette queſtion: n'eſt-il pas véritable que tous les attraits qui peuvent toucher un cœur raiſonnable, ſont dans Dieu? que de Dieu découlent comme de leur ſource toutes les perfections qui peuvent nous plaire; qu'à Dieu ſeul ſe rapportent comme à leur centre tous les charmes qui ſont répandus hors de Dieu? Il n'héſitera pas à en convenir: Dieu ne peut manquer d'aucune perfection. Néanmoins Dieu infini en toutes ſortes de perfections, aime l'homme; & l'homme infiniment imparfait, s'il eſt comparé à Dieu, n'aime pas Dieu!.. Quel renverſement, dans une ame qui raiſonne, & qui ne ſe porte point à la ſouveraine beauté, & à la ſouveraine bonté; qui eſt éclairée de la Foy, & qui ne s'unit point à ſon prémier principe, & à ſa derniére fin! Cette ame peut-elle ignorer ſon inclination, ſon devoir, ſon bonheur? Comment ſe peut-il faire, qu'avec ſon

raiſonnement, elle s'égare aſſez pour ne pas tendre au but, où elle va, pour ainſi dire, d'elle-même ; qu'avec ſa croyance elle ſoit aſſez aveugle, aſſez corrompuë, pour s'éloigner de l'objet unique qui peut faire ſa tranquillité, ſon repos, ſa joye, ſa félicité ? *Le même.*

Dieu nous ordonne de l'aimer, nonobſtant ſa grandeur, & nôtre baſſeſſe.

Tout ce qui pourroit en quelque maniére excuſer nôtre froideur envers Dieu, c'eſt la juſte prévention, où nous devons être ; que s'il a égard à ſa grandeur, & à nôtre néant, il ne daigne pas ſe mettre en peine que nous l'aimions. Mais il nous a déſabuſez ſur ce faux prétexte de nôtre criminelle indifférence : il nous permet de l'aimer ; il nous l'ordonne, il nous ménace des derniéres peines ſi nous lui refuſons nôtre amour, il ne s'irrite contre nous, que quand nous ne l'aimons pas. Au reſte il eſtime tant nôtre amour, que pour ſe l'aſſûrer, il s'eſt donné lui-même à nous. Pouvons-nous déshonorer Dieu d'une maniére plus injurieuſe, qu'en ne l'aimant pas ? Il a mis en comparaiſon, ſi je l'oſe dire, ſa majeſté avec nôtre amour, & ne l'aimant pas, nous préférons un néant à ſa majeſté. Il s'eſt donné à nous comme un gage de ſon eſtime : donnons-nous à lui comme un gage de nôtre reconnoiſſance. Nous lui devons & tout ce que nous ſommes, & tout ce que nous avons de mérite pour l'aimer ; & il nous a tout donné, afin que nous l'aimaſſions. *Le même.*

Comme il faut aimer les créatures dans le Créateur.

Celui qui a fait toutes les beautez, eſt bien plus beau que toutes les beautez qu'il a faites, s'écrie admirablement ſaint Auguſtin. Quelque choſe que vous aimiez, vous la trouverez en Dieu, ſi vous la perdez pour le trouver. Apprenez à aimer les créatures dans le créateur ; craignez, en vous attachant aux beautez périſſables, de perdre la beauté éternelle ; rendez-les en quelque ſorte immortelles, toutes fragiles & paſſagéres qu'elles ſont ; en ne les aimant plus que dans le principe d'où elles ſortent, & où elles ſe conſervent, après que le temps les a effacées : & que ces foibles images de la beauté de Dieu, qui s'eſt peint dans ſes ouvrages, ne vous raviſſent pas la beauté originale, dont elles ne ſont que de légéres participations : *qui pulchra fecit, pulchrior eſt omnibus quæ fecit.* C'eſt ce que diſoit cet amant paſſionné de la beauté ſouveraine & inaltérable de Dieu. Il eût voulu faire dans tous les cœurs, le changement admirable que la grace avoit opéré dans le ſien ; répandre par toute la terre les étincelles de la charité dont il brûloit ; & faire pour ainſi-dire, un incendie général, du feu ſacré que Jesus-Christ eſt venu apporter au monde. *Monſieur l'Abbé du Jarri. Panegirique de St. Auguſtin.*

Quelques ſentimens de l'amour de Dieu tirez de ſaint Auguſtin.

O Beauté éternelle, principe de toutes les beautez divines & humaines ! Beauté ſi nouvelle & ſi ancienne, que j'ai commencé tard à vous connoître & à vous aimer ! O Seigneur ! dans quelles épaiſſes tenebres étois-je malheureuſement enſeveli, pendant qu'aveugle adorateur des beautez temporelles, je ne rendois point mes hommages à la vôtre, dont elles ne ſont que de foibles images ! Helas ! mon Dieu, je vous cherchois ſans y penſer, en m'éloignant de vous ; j'embraſſois l'ombre au lieu du corps ; je prenois des plaiſirs paſſagers pour l'objet de ma véritable félicité : & les couleurs trompeuſes, dont le menſonge ſe pare, ſéduiſoient également & mon eſprit & mon cœur. Helas ! puis-je m'en ſouvenir ſans horreur ? Je vous déſirois juſques dans le centre du crime ; j'aimois la douceur funeſte du péché qui me ſéparoit de vous, & me tenoit lieu de vous-même. Cependant, ô Seigneur ! au milieu de cette nuit profonde, je

tournois de temps en temps mes yeux vers vous, & quelques rayons paſſagers qui ſe diſſipoient auſſi-tôt, me découvroient mon égarement. Combien de temps ai-je gémi dans la ſervitude du péché ? Combien de fois ai-je fléchi les genoux devant les idoles de chair & de boüe. *Le même.*

Le cœur eſt infini dans ſes déſirs, & tout ce qui n'eſt pas Dieu ne ſçauroit remplir l'immenſe capacité de ce cœur inſatiable : il dévore toutes les grandeurs de l'ambition, toutes les richeſſes de l'avarice, tous les plaiſirs de la volupté. En vain, ſéduit par l'éclat trompeur des beautez humaines, il ſe livre tout entier à l'amour prophane, qu'elles lui inſpirent. Le parfait bonheur qu'il ſe promet après l'accompliſſement de ſes déſirs, marque bien, dans ſon égarement, une recherche de cette paix profonde, que goûte une ame bienheureuſe dans la joüiſſance de la beauté éternelle de Dieu : mais le dégoût attaché à la poſſeſſion de la créature, leve bien-tôt le charme que la violence de la paſſion, & l'illuſion des ſens avoit formé. Ces peintures agréables que les eſclaves de la volupté tracent ſi ſouvent dans un langage menteur, de l'entiére félicité de deux cœurs ſatisfaits l'un de l'autre, ne ſont que de fauſſes & brillantes idées d'une choſe qui ne ſe trouve point ſur la terre. C'eſt inutilement qu'on les voit errer d'illuſions en illuſions, ſacrifier tantôt à une idole, & tantôt à une autre. Ces fauſſes divinitez qu'ils encenſent, deviennent leur ſupplice véritable ; l'amertume ſe trouve dans le cours, & à la fin de ces attaches qui ont commencé par les douceurs ; & le cœur fait pour Dieu, eſt toûjours avide & inquiet juſqu'à ce qu'il ſe repoſe, & ſe raſſaſie en Dieu *Le même.*

Le cœur n'eſt jamais ſatisfait, que dans l'amour de ſon Créateur.

Adorer Dieu, c'eſt l'aimer ſouverainement : car il ne peut être honoré ni glorifié que par un amour ſouverain : ne ſervir que lui ſeul, c'eſt n'aimer que lui ſeul : c'eſt n'aimer que lui, ou du moins n'aimer rien que par rapport à lui. Adorer Dieu, aimer Dieu, c'eſt le préférer à toutes les choſes de la terre, c'eſt le faire triompher de tous les autres amours ; c'eſt aimer mieux être privé des biens, des honneurs, de la vie, que de faire rien contre ſa volonté : puiſque la meſure d'aimer Dieu eſt de l'aimer ſans meſure, & que l'amour qu'il exige de nous, doit être le plus tendre, dominant ſur tout nôtre cœur ; le plus affectionné, occupant toute nôtre ame ; le plus général, s'étendant ſur toutes nos puiſſances ; le plus relevé, rempliſſant tout nôtre eſprit. C'eſt ainſi que nous devons adorer, & aimer le Seigneur nôtre Dieu, pour accomplir le précepte qu'il nous fait de l'aimer de tout nôtre cœur, de toute nôtre ame, de tout nôtre eſprit, & de toutes nos forces. N'aimer que lui ſeul, c'eſt l'aimer ſans diviſion, & ſans partage : car vouloir aimer le Créateur & la créature, c'eſt vouloir ſervir deux maitres oppoſez. *Autheur moderne, dans une Homelie ſur l'Evangile du* 1. *Dimanche de Carême.*

Ce que c'eſt qu'aimer Dieu, & de quelle maniére on le doit aimer.

Donnez à un homme l'empire de l'univers, avec l'authorité la plus abſoluë qui puiſſe être ; qu'il poſſede toutes les richeſſes, tous les honneurs, tous les plaiſirs qu'on peut déſirer : donnez-lui la ſageſſe la plus accomplie, que vous pourrez imaginer ; qu'il ſoit un autre Salomon, & qu'il n'ignore rien de tout ce qu'un eſprit peut ſçavoir : ajoûtez-y le pouvoir de faire des miracles ; qu'il arrête, ſi vous voulez le ſoleil, qu'il diviſe les mers, qu'il reſſuſcite les morts, qu'il participe à la puiſſance de Dieu, dans un degré auſſi éminent que vous

Combien la charité habituelle nous rend grands devant Dieu.

voudrez; qu'il ait encore le don de Prophétie, le discernement des esprits, la connoissance du secret des cœurs: je dis que le moindre degré de sainteté que cet homme aura, la moindre action de charité qu'il fera, vaut mieux que tout cela; qu'elle l'approche plus du souverain bien, & lui donne un être plus excellent, que ne lui donneroient tous les autres avantages, s'il les avoit. *Autre Autheur moderne, Anonyme.*

Comme en aimant Dieu, nous sommes sûrs qu'il nous aime.

Ce qui nous rend dignes de l'affection de Dieu, c'est que nous sommes l'ouvrage de ses mains, & que nous avons un cœur capable de l'aimer: le reste est inutile, & de nulle considération. L'esprit, la politesse, la naissance, les biens, l'élevation, sont des qualitez qui éblouissent nos yeux; mais qui ne donnent pas un cœur mieux formé, & plus disposé à aimer nôtre Createur. Ainsi le dernier de tous les hommes ne peut ignorer qu'un Roy, qu'un Conquerant, n'ont pas plus de droit que lui de prétendre à la tendresse, & à l'amour d'un Dieu. Que cette pensée est consolante! & qu'elle prouve bien la sainteté de nôtre Religion! D'un autre côté, sûrs que Dieu juste & saint doit aimer ceux qui l'aiment, comment ne compterions-nous pas sur un retour sincere & véritable de la part de ce prémier Etre, si nous nous rendons ce témoignage qu'il est l'unique objet de nos vœux: nous qui nous glorifions d'adorer un Dieu, qui est le témoin de nos plus secrettes pensées, & qui fouille dans les replis les plus cachez de nos cœurs; nous qui expérimentons si souvent que ce Dieu nous console intérieurement quand nous semblons appréhender de n'en être pas aimez, & qui nous reproche le moindre accablement d'esprit qui marque de la défiance? *Sermon manuscrit du P. Estienne Chamillard.*

Combien Dieu est aimable.

L'Idée que tous les entendemens se forment de Dieu, c'est d'être un Etre souverainement parfait, & souverainement aimable, parce qu'il possede toutes les perfections possibles, & qu'il ne seroit plus Dieu s'il lui pouvoit manquer quelque chose qu'il pût acquerir. De-là (Chrétiens) quelle source d'amabilitez, pour emporter la préférence de nôtre amour sur tout le reste; puisque, comme l'Ecriture dit de la Sagesse increée, qui n'est autre que Dieu même: les perfections de toutes les créatures doivent être comptées pour rien, & ne peuvent seulement entrer en comparaison avec les siennes: *Omnia quæ desiderantur, huic non valent comparari.* Tout ce que nous voyons en ce monde, tout cet éclat qui nous ebloüit, toute cette puissance qui nous étonne, toute cette grandeur, & cette majesté que nous y admirons, n'étant qu'un petit écoulement de cet Etre souverain, & parconsequent qui ne peut souffrir de comparaison: *huic non valent comparari.* Sur lesquelles paroles, il faut remarquer avec saint Thomas, que l'Ecriture ne dit pas que Dieu est plus grand que tous les biens qui sont au monde; mais encore que tous les biens possibles, que les hommes peuvent imaginer ou souhaiter: *omnia quæ desiderantur:* ni, qu'il les laisse tous bien loin au dessous de lui; mais que tous les autres ensemble ne peuvent pas même raisonnablement entrer en concurrence avec lui. Entre un grand bien & un plus petit, il y a quelque comparaison, & la proportion de l'excès fait qu'on en mesure la distance; mais Dieu est si parfait, qu'on ne peut dire, à proprement parler, qu'il soit plus grand que ses créatures, parceque toutes ensemble ne sont rien en sa presence; selon cette parole du Prophete: *omnes gentes*

Proverb. 3.

rentes quaſi non ſint ſic ſunt coram eo. L'unité ſe peut comparer avec le nombre de mille, ou de cent mille, ſi vous voulez, parce qu'à force de la multiplier, vous l'égalerez enfin; une goûte d'eau peut être comparée à tout l'océan, parce qu'on en peut aſſembler une telle quantité, qu'elle fera une mer, d'une auſſi grande étenduë que celle qui entoure toute la terre: mais les perfections de toutes les créatures ne peuvent faire de rang avec celles de Dieu; parce qu'à quelque comble qu'elles puiſſent arriver, il y aura toûjours une diſtance infinie, & parconſéquent jamais de proportion. Auſſi dit-il luy-même un jour à Moïſe, qu'il étoit Celui qui Eſt: *Ego ſum qui Sum*: c'eſt-à-dire, ſi parfait, que rien ne paroiſſoit devant lui. Vous diriez que ſa puiſſance, qui a donné l'être à toutes choſes, le leur raviroit, quand elles paroiſſent en ſa préſence; que ſa bonté, qui a tiré tout l'univers du néant, l'anéantiroit une ſeconde fois, quand il ſe montre devant lui; & que s'il a vû ſortir toutes les créatures de ſon ſein, il les verroit ſe fondre, & s'éclipſer, parce qu'elles ne ſont plus rien, quand elles ſont comparées à celui, qui ſeul mérite le nom de Grand & de Parfait. Donc (mon cher Auditeur) quand vous donnez la préférence de vôtre amour à tout autre qu'à Dieu, ſçavez vous bien, que non ſeulement vous courez après l'ombre, en laiſſant le bien véritable; mais encore que ce que vous aimez, & ce que vous pourſuivez avec tant d'ardeur, comparé à Dieu, n'eſt pas une goûte d'eau, comparée à la vaſte étenduë de la mer? *Autheur moderne Anonyme.*

Dieu renferme toutes les perfections des créatures.

... Outre que tout ce que vous pouvez aimer dans ce monde, s'il y a quelque choſe digne de vos affections, ſe trouve dans Dieu, qui le contient de ſon fond, & encore infiniment davantage. Comme ſi l'on ramaſſoit tout ce qu'il y a de grand, d'exquis & d'admirable dans ce monde, pour le réünir dans un ſeul objet; vous y renfermeriez auſſi toutes les amabilitez différentes des autres êtres, & ce qui partageroit vôtre eſprit & vôtre cœur, étant ſéparé, réüniroit dans lui ſeul toutes vos admirations, & tous vos déſirs. Dites mieux: s'il y avoit une infinité de créatnres, dont chacune fût infiniment parfaite, & puis, qu'on ramaſſât toutes ces perfections dans une ſeule; celle-là, non ſeulement les ſurpaſſeroit toutes, mais deplus auroit tout ce que les autres peuvent avoir. C'eſt tout ce qu'il faut dire de Dieu; & c'eſt auſſi tout ce que nôtre eſprit peut concevoir de cette grandeur ſouveraine, qui dans la ſimplicité de ſon Etre renferme une infinité de perfections toutes infinies, puiſqu'il n'y a rien dans Dieu qui ne ſoit Dieu même. Et ainſi (s'écrie ſaint Anſelme) *quid per multa vagaris homuncio, quærens bona animæ & corporis? Ama unum bonum, quod eſt omne bonum, & ſatis eſt*: cœur humain, pourquoi tant chercher de tous côtez, & te donner en proye a tous les objets; au lieu de t'attacher à ce prémier & à ce ſouverain bien, qui renferme tous les biens, qui en contient toutes les amabilitez, qui en poſſede toutes les perfections? *Quid per multa vagaris?* Tu cherches ici un bien, la un autre; là ſont tes richeſſes, ici ton honneur, en un autre endroit tes plaiſirs: he! tu es partagé, & chaque objet t'attire de ſon côté. Mais en aimant Dieu, tu réünis toutes ces lignes dans leur centre, tous ces ruiſſeaux dans leur ſource, tous ces rayons épars, dans leur ſoleil: *ama unum bonum quod eſt omne bonum*: aime Dieu, qui eſt toutes choſes, & tout à la fois. Regarde, conſidere, examine, tout ce qui te peut plaire, & enflâmer tes déſirs; honneurs, richeſſes, délices; donne leur l'infinité dans leur étenduë, & dans

leur durée : c'eſt ce que tu trouveras dans Dieu, & encore plus parfaitement : *Ama bonum, quod eſt omne bonum, & ſufficit. Le même Autheur moderne.*

Quelque idée de la beauté de Dieu.

Pour concevoir quels ſont les charmes de la beauté de Dieu, il faudroit que Dieu nous découvrît la majeſté de ſon viſage, & qu'il répandît dans nos ames un ſeul rayon de cette gloire qu'il étale ſur l'empirée ; alors nôtre cœur, à qui il faut tant de motifs pour l'échauffer maintenant, & tant de conſidérations pour l'exciter à aimer ce divin objet, s'y porteroit néceſſairement, de tout le poids de ſes inclinations, & de toute l'étenduë de ſes déſirs ; il s'y attacheroit ſans réſerve, ſans réfléxion ſur lui-même, & ſans que rien l'en pût diſtraire ni divertir un ſeul moment. Or je vous demande, combien faut-il que cet objet ſoit raviſſant, pour tenir attachez, côlez, & abîmez tous les entendemens des Anges & des hommes, durant une éternité toute entiére, ſans jamais ſe laſſer ? Quels attraits ne doit point avoir cette ſouveraine beauté, pour éteindre dans les Bienheureux, l'amour de toute autre choſe, en allumant toûjours de nouveaux déſirs, ſans ennui, ſans dégoût, mais toûjours, au contraire, avec une nouvelle admiration, un nouveau plaiſir, un nouvel amour ? Mais dans l'impoſſibilité où je me vois de vous l'exprimer, je vous permets de donner l'eſſor à vos eſprits, & de ramaſſer tout ce qu'il y a de beau dans les créatures, tout ce qui vous charme, & qui vous ravit, & peut-être qui débauche vôtre cœur du ſervice Dieu ; & après avoir parcouru tout ce qui peut charmer les yeux, de donner la liberté à vôtre imagination, de ſe figurer tout ce que les graces de l'art peuvent ajoûter à celles de la nature : pourvû que vous faſſiez cette réfléxion : helas ! tout cela n'eſt qu'un petit crayon de cette beauté divine, des traces, & des veſtiges bien légers & bien groſſiers que Dieu a épars dans ſes créatures, pour m'attirer à l'amour de cette prémiere beauté ! Celui qui en a tant répandu ſur les fleurs, & ſur les Aſtres, ſur tout le reſte, que n'en poſſede t'il point lui-même ? s'il en a tant donné que n'a-t'il point retenu ? ſi chacune ſéparément nous ravit, que ne doit point faire celle qui les poſſede & les ramaſſe toutes ! Elle eſt telle en effet, cette divine beauté, qu'elle ſuffit à Dieu même ; la contemplation de ſa propre beauté l'ayant occupé pendant toute l'éternité, & le rendant infiniment bienheureux : *amat Deus*, dit ſaint Bernard, *nec aliunde hoc habet, ſed eſt ipſe unde amat*. Juſque-là que la ſeule vûë de cette beauté ſouveraine ſeroit capable de changer tous les tourmens de l'Enfer en un Paradis de délices : juſques-là, qu'une perſonne qui ſouffriroit ſeule tous les ſupplices des damnez, ſi au milieu des flâmes dont elle ſeroit inveſtie, ſi parmi les ardeurs brûlantes, qui la dévoreroient ſans la conſumer : ſi dis-je, parmi toutes les horreurs de ce lieu infortuné, un ſeul rayon de cette divine beauté perçoit l'épaiſſeur de ces ténebres, pour ſe faire voir à découvert ; dans le même inſtant, ſa rage, & ſon deſeſpoir ſe changeroient en une joye inexplicable ; cette vûë charmeroit toutes ſes peines, & la feroit nager dans un océan de plaiſirs. Concevez donc ſi vous pouvez, quelle doit être cette beauté, dont la vûë fait proprement le Paradis ; & la privation, l'enfer de l'Enfer même : & après vous en être formé la plus noble idée que vous pourrez, étonnez-vous de vous-même, de l'avoir ſi peu aimée juſqu'à préſent : *Pulchritudo tàm antiqua & tam nova ! Serò*

te amavi ! Ah beauté éternelle ! ſi ancienne & ſi nouvelle tout à la fois, que j'ay tardé à vous conſacrer mes affections ! *Le même.*

Du partage de nôtre cœur entre Dieu & les créatures.

Dieu demande nôtre cœur tout entier, & ne peut ſouffrir de partage. Ce fut l'artifice dont ſe ſervit Salomon dans ce fameux jugement de ces deux femmes qui conteſtoient à qui appartenoit un Enfant, pour faire ceder un mere à à l'autre. Car ce Prince n'eut pas plûtôt commandé qu'on le partageât en deux, que celle qui conſentit de le voir couper & diviſer, fit connoître qu'elle n'étoit qu'une mere ſuppoſée, au lieu que celle qui ne pût ſouffrir ce partage, ni voir répandre ce ſang, donna un témoignage évident que ce ſang la touchoit. Or le Démon fait comme cette mere ſuppoſée : *dividatur :* il ne demande pas tout nôtre cœur d'abord ; il lui ſuffit qu'il en ait quelque choſe, ſçachant bien que s'il obtient de nous une fois, d'entrer en partage avec Dieu, Dieu lui cédera tout. Mais ce Dieu à qui tout eſt dû, garde ſon droit, il n'en relâche rien : nôtre cœur lui appartient tout entier ; il le veut donc avoir tout entier. Et certes ſi les hommes pouvoient connoître combien eſt grand ce que nous devons à Dieu, ils verroient bien qu'il n'y a rien à partager, là où la dette eſt immenſe, & où tout ce que nous lui pouvons rendre eſt ſi peu de choſe. Le manteau eſt trop étroit, dit le Prophete Iſaïe, il ne peut couvrir deux perſonnes ; & nôtre cœur eſt de trop petite étenduë pour ſe partager à tant d'objets. *Le même.*

Exorde pour un diſcours de l'amour de Dieu.

Je me ſouviens (Meſſieurs) dès l'entrée de ce diſcours de ce qui eſt rapporté dans les Vies des Peres du Déſert, de cet ancien Anachorete, qui avoit blanchi dans les grottes & dans les ſolitudes, & qui ſur ſes vieux jours, eut envie de devenir ſçavant, lorſque la ſcience n'a plus d'autre uſage que d'aider à bien mourir. Il ſe tranſporta pour cet effet dans une célébre Académie, où les arts & les ſciences étoient en vogue, plus qu'en aucun autre lieu du monde ; & là, de maître qu'il étoit dans la haute & véritable ſcience du Ciel, il ſe fait écolier, pour apprendre celle des hommes. Il ne fut pas plûtôt aſſis ſur les bancs, pour écouter, qu'un Docteur monte chaire, la tête chargée de ſpéculations, pour les débiter à ſes Auditeurs ; lequel débuta juſtement par la queſtion que nous traitons : *Utrùm Deus ſit ex toto corde diligendus :* Si Dieu doit être aimé de tout nôtre cœur, & de toutes nos forces. Le ſaint Solitaire bien ſurpris de voir mettre en avant cette propoſition, pour ſervir de ſujet d'une conteſtation indéciſe, ſe leve bruſquement, & prenant congé de la compagnie, retourne s'enfoncer dans ſa grotte, tout ſcandaliſé de voir qu'on faiſoit un point de controverſe d'un prémier principe, qui, à ſon avis, étoit ſi évident, qu'il ne falloit pas être homme pour en douter ; & puis donnant la liberté à ſes larmes pour déplorer l'aveuglement des hommes, & ſa vaine cutioſité : Ah ! je vois bien, s'écria-t'il, que je ſuis plus ſçavant que je ne penſois, puiſqu'il y a plus de trente ans que je tiens pour infaillible, ce qui eſt encore en queſtion parmi les plus grands Docteurs de ce ſiécle. Plût-à-Dieu (Meſſieurs), & je le dis de bon cœur, que cette noble aſſemblée me fît aujourd'hui le même affront ; je l'eſtimerois bien glorieux, & je préférerois volontiers la ſatisfaction que je recevrois de vous voir ſi parfaits, à mon petit intetêt. Mais je vois bien, que ni vous, ni moy, n'en ſommes pas encore en ces termes, & que je ne dois point craindre de vous faire un entretien d'un des prémiers élémens de nôtre Foy, pour

vous convaincre qu'il faut aimer Dieu &c. *Exorde d'un Sermon manuſcrit du P. Càtillon.*

Toutes les créatures nous invitent à aimer Dieu. *Auguſt in Pſalm.* 102.

Il y a une langue dans chaque créature, & une puiſſante voix qui nous appelle à Dieu, & qui nous invite à l'aimer. Elles ſont toutes éloquentes, dit ſaint Auguſtin, & dans quelque état qu'on les conſidere, leurs imperfections, ou leurs defauts, ſont autant de différentes voix que Dieu employe pour nous appeler : *Vocat undique : clamat Cœlum, clamat Terra : non me diligas, ſed Deum.* Ainſi (mon cher Auditeur) ces richeſſes que tu vois, cet or qui brille à tes yeux, tous ces tréſors que tu poſſedes, te diſent que ce n'eſt pas pour eux que ton cœur doit concevoir de l'amour, mais pour celui qui les donne, & qui eſt la ſource de toute abondance. Il n'eſt pas juſte que les préſens faſſent tort à celui qui les a fait ; il n'eſt pas juſte non plus, voluptueux que la copie, qui ne peut être qu'imparfaite, l'emporte ſur l'original ; que les traits d'une beauté mortelle enlevent ton cœur à une beauté ſouveraine & immortelle. Tous ces différens objets, quelque charmans qu'ils paroiſſent, nous diſent qu'il y a quelque choſe d'infiniment plus raviſſant, qui doit attirer nos complaiſances & nôtre amour. *Le P. Champigni dans le Recueil de Sermons Choiſis. Tom. 2. prémier Sermon.*

On ne doit point preſcrire de meſures dans l'amour de Dieu.

On peut demander s'il y a quelque meſure à garder dans l'amour de Dieu, que l'on ſuppoſe d'une obligation abſoluë, indiſpenſable & eſſentielle : mais il ne faut point d'autre déciſion, que ce mot ſi commun de ſaint Bernard : toute la meſure que l'on doit garder dans l'amour de Dieu, c'eſt de n'en point garder du tout. On ne ſçauroit aimer Dieu, ni autant qu'il mérite d'être aimé, ni autant que l'on ſeroit obligé de l'aimer : qu'on l'aime donc tout autant qu'on le peut, ſi l'on ne peut pas l'aimer autant qu'on le doit. Ce ſeroit même une erreur groſſiére, de croire que l'on peut aller trop loin de ce côté-là, Dieu étant infiniment parfait, & d'ailleurs nôtre fin derniére, il eſt évident qu'il faut l'aimer ſans meſure, & à l'infini, ſi cela ſe pouvoit. Il y a des meſures à garder dans l'uſage des moyens, parceque leur congruité qui peut être plus ou moins grande, & a ſes limites, doit être la regle, par rapport à la fin : au contraire l'amour de la fin, n'a point de bornes, parce qu'il n'y a rien au-delà. Ce qui a donné lieu à ſaint Auguſtin de s'addreſſer à Jesus-Christ, avec ces paroles : Enſeignez-moy, Seigneur, quelle meſure je dois garder dans l'amour de Dieu ; car je crains de m'enflamer trop, ou trop peu de cet amour. Il faut aimer de tout ſon cœur, dit Jesus-Christ : ce n'eſt pas aſſez ; de toute ſon ame : ce n'eſt pas encore aſſez ; de tout ſon eſprit. Que voulez-vous davantage ? Peut-être voudrois-je quelque choſe de plus, ſi je voyois ce qu'il pourroit y avoir de plus. *Auguſtin. l. de moribus Eccleſia.* *Autheur anonyme.*

Explication du précepte de l'amour de Dieu ſelon ſaint Auguſtin.

Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, & de toutes tes forces ; en ſorte que l'on rapporte à Dieu toutes ſes penſées, & toute ſon intelligence, comme on tient de lui toutes ces choſes. Car en diſant qu'il falloit l'aimer de tout ſon cœur, de tout ſon ame, & de toutes ſes forces, il n'a pas laiſſé la moindre partie, où il nous ſoit permis de ne le pas aimer, & pour ainſi dire, de faire place à quelque autre choſe que ce ſoit. Mais il faut que toute l'impétuoſité de nôtre amour, allant à Dieu, comme un torrent rapide, ou un grand fleuve, entraîne avec ſoy & porte là, tous les autres objets qui ſe préſenteront

pour ſe faire aimer. Il ne ſert de rien de dire que le précepte de l'amour de Dieu étant affirmatif, ne peut pas obliger pour tous les temps, & pour tous les momens de la vie : parceque cette regle ne peut avoir lieu dans le premier précepte, qui marque l'obligation de s'attacher à Dieu par amour, comme à ſa fin derniére. Comme il n'y a rien qui ne doive ſe rapporter à cette fin, l'obligation de l'aimer s'étend généralement à toutes les actions de la vie. Ce n'eſt pas qu'on ſoit obligé de faire à tous momens des actes de l'amour de Dieu, mais on eſt obligé dans toutes ſes actions de n'avoir point d'autre fin que lui. *Le même.*

La perfection d'un Chrétien eſt compriſe dans l'amour de Dieu.

Toute la perfection du Chrétien étant compriſe dans le commandement d'aimer Dieu, de tout ſon cœur, de toute ſon ame & de toutes ſes forces, comme on ne peut pas douter qu'elle n'y ſoit compriſe ; il eſt évident que tous les Chrétiens ſont indiſpenſablement obligez de tendre à la perfection, & qu'ils péchent contre le prémier commandement, autant qu'ils y manquent. Ainſi tendre à la perfection n'eſt autre choſe que s'établir & s'avancer toûjours de plus en plus dans l'amour de Dieu : ce qu'on acquiert en n'agiſſant jamais que par le principe, ou par le mouvement de la charité. Il n'y a pas d'autre maniére de s'y avancer, & de s'y établir. *Le même.*

Noo-ſeulement on aime peu Dieu, mais encore peu de perſonnes connoiſſent comment il le faut aimer.

Faiſons je vous prie réfléxion ſur les paroles du Fils de Dieu, à l'égard du plus grand des Commandemens : vous aimerez Dieu, dit-il, de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame, de tout vôtre eſprit, de toutes vos forces. Or eſt-ce aimer Dieu de tout ſon eſprit, en faiſant ſi peu d'eſtime, étant ſi peu pénétré de la grandeur infinie de ſa Majeſté adorable ? Certainement ce divin Maître l'a bien dit, que le monde né le connoiſſoit point. Si on en avoit une juſte idée, on verroit que tout l'univers en ſa préſence, que toutes les créatures ne ſont rien. Comment avec cette connoiſſance, pourroit-on encore avoir tant d'eſtime des biens, des plaiſirs, des honneurs de la terre ? comment telle eſtime peut-elle compatir avec l'amour de Dieu, formé par l'effort de tout nôtre entendement ? Mais enſuite il faut aimer Dieu de tout ſon cœur & de toutes ſes forces. O mon Dieu ! combien en eſt-on éloigné ! Il eſt vrai que l'avare aime l'argent & les biens temporels de tout ſon cœur ; le voluptueux, l'objet de ſes plaiſirs ; l'ambitieux, les grandeurs & les honneurs du monde : auſſi ne penſent-ils à autre choſe, ils en parlent à toutes ſortes d'occaſions, ils en ſont tout occupez ; ils aiment la terre & les choſes de la terre, & ils le font aſſez paroître par leurs paroles & par leurs actions : mais quelle marque donne-t'on dans le monde qu'on aime Dieu ? y a-t'il rien qui y ſoit plus oublié ? Si l'on pouvoit voir ce qui ſe paſſe dans l'eſprit des hommes, qu'on les verroit peu occupez de Dieu, tout remplis qu'ils ſont des créatures ! Si l'on pouvoit entendre ce qui ſe dit parmi eux, dans toute la terre, qu'on en trouveroit peu qui parlent de Dieu ! Les cours des grands ſont pleines de courtiſans ; le palais de la juſtice, de gens qui plaident ; les boutiques des villes, de marchands & d'artiſans ; les campagnes, de laboureurs : mais qui s'applique à chercher Dieu dans tous ces emplois ? qui en parle dans les converſations ? Cependant c'eſt une vérité : on penſe aux choſes que l'on aime, on en parle, on s'y applique ; mais tout le monde ne fait pas le ſujet de ſes occupations & de ſes entretiens, de la maniére dont il faut aimer Dieu, parcequ'il ne le connoît, ni ne l'aime pas. *Livre intitulé, Le Chrétien Inconnu.*

Nous devons aimer Dieu de tout nôtre cœur, & de toutes nos forces, & ſans partage.

Conſidérons cette loy, par laquelle Dieu nous commande de l'aimer : *Vous aimerez le Seigneur vôtre Dieu, de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame, de toutes vos forces, & de tout vôtre eſprit.* Ces paroles marquent clairement, que Dieu exige pour ſon ſervice toute l'application de nos puiſſances, & de nos forces, dans toute leur étenduë. En demandant tout, il n'exclut rien ; & par conſéquent, ſi nous donnons à Dieu, tout ce qu'il doit avoir, il ne nous reſteta rien, ni pour nous, ni pour les créatures, ſinon par rapport à Dieu. Que ſi nous leur donnons quelque choſe de nôtre application, ſans rapport à Dieu, nous en diminuerons d'autant nos forces ; nous ne ſervirons pas Dieu dans cette plénitude de cœur, avec laquelle Dieu veut être aimé & ſervi. Ce que Jesus-Christ enſeigne dans l'Evangile, que nul ne peut ſervir deux maîtres, ne ſignifie autre choſe, que ce que Dieu nous a commandé par cette prémiére loi. Dieu ne ſouffre point que nous partagions nôtre amour entre lui & les créatures : Jesus-Christ ne peut ſouffrir que nous partagions nôtre ſervice entre deux maîtres. Il nous ordonne de n'avoir en vûë que le ſervice de Dieu, nous occupant uniquement du ſoin de lui plaire, & du reſte nous abandonnant uniquement à ſa prudence. *Tiré du prémier Tome des Lettres Spirituelles du P. Surain.*

Toutes les créatures, qui nous doivent porter à l'amour de Dieu, ſont ſouvent des obſtacles qui nous en éloignent.

Cette grande loi de l'amour de Dieu : *Tu aimeras le Seigneur de tout ton cœur, &c.* pour être accomplie ſelon le deſſein de Dieu même, oblige à de grands devoirs ; & il n'eſt pas concevable juſqu'à quel point Dieu veut que nous l'obſervions : mais nôtre vie eſt pleine de mille rencontres, qui nous empêchent de remplir les devoirs de ce grand précepte. Il ne ſe préſente à nos yeux aucun objet, qui ne débauche nôtre cœur, ſi la prudence ne nous engage à nous tenir ſur nos gardes. Toutes les créatures ſont autant de piéges a l'égard de ceux qui ſont peu aviſez, dont le nombre eſt infini : car il n'y en a pas une qui ne puiſſe, ou par ſes attraits, ou par ſon oppoſition empêcher le cœur humain de ſe donnet tout à Dieu, comme il y eſt obligé. Helas ! les grandes choſes que Dieu nous a révélées de lui, les œuvres merveilleuſes qu'il a faites pour nous, les charmans objets qu'il nous a mis devant les yeux, pour gagner nôtre amour ; tout cela ne mérite-t'il pas bien que nous nous attachions entiérement à lui, & que nous lui conſacrions toutes nos affections ? *Le même.*

Dieu demande nôtre amour tout entier & ſans partage.

Dieu demande un amour entier, & une application totale de nôtre cœur, & de toutes nos puiſſances à cet incomparable objet. Il demande tout nôtre cœur, parce qu'il a fait tout nôtre cœur : *Totum me feciſti, ut totum me haberes.* Il mérite tout nôtre cœur, parce qu'il a des attraits infinis, capables d'attirer toutes nos inclinations : il mérite tout nôtre cœur, parce qu'il peut contenter tous nos déſirs. Mais comment pouvons-nous lui rendre cet amour que nous lui devons, & qu'il veut de nous, ſi nous le partageons avec les créatures ? Nous devrions l'aimer infiniment, ſi nous en étions capables, & quand nous aurions des cœurs infinis, nous devrions les lui donner tous : mais n'en ayant qu'un en nôtre pouvoir, il faut le lui donner tout entier ; & ſi nous en ôtons une partie, nous ne lui donnons pas ce qu'il mérite. Il n'en eſt pas ainſi des autres objets ; nous pouvons en aimer pluſieurs à la fois, parce qu'étant finis dans leurs mérites, ils peuvent être limitez dans les recherches que nous en pouvons faire : mais il n'y a que Dieu ſeul qui peut mériter nôtre cœur, parce

qu'il n'y a que lui ſeul qui ſoit infini ; & ſi nous donnons à quelque autre créature ce privilege, c'eſt plûtôt un effet de nôtre paſſion, que de ſon mérite. Mais je ne puis aimer Dieu d'un amour de préférence, c'eſt-à-dire d'un amour digne de lui ; ſi je ne l'aime entiérement, & ſi l'amour que je lui porte, n'eſt indiviſible : *Amor Dei in corde eſſe non poteſt, ubi non eſt ſolus* : ſi l'amour de Dieu ne regne ſeul dans nôtre cœur, il n'y peut demeurer. La raiſon vient de la nature de cet amour, qui eſt un amour d'appréciation, & un amour de préférence, qui eſtime Dieu plus que toutes les créatures. Deplus, du côté du cœur, qui n'eſt pas capable d'avoir deux amours prédéterminans ; c'eſt une contradiction dans la volonté, de vouloir préférer Dieu à tout, & de lui préférer quelque choſe : *aut ſolus eſt, aut ſummus non eſt.* Cet amour étant de préférence, il doit être ſeul ; & quoiqu'il nous ſoit permis, d'aimer les autres créatures, ces autres amours étrangers étant ſubordonnez à ce prémier, comme légitime, & les autres objets n'étant aimez qu'à cauſe de Dieu ; nous pouvons dire que cet amour eſt ſeul, puiſqu'il eſt le ſeul mobile des autres. Cet amour eſt encore le maître, parce qu'il ne ſouffre rien de contraire. Nous pouvons bien ſentir des mouvemens oppoſez à l'amour de Dieu ; ce ſont des naiſſances de ſédition, & des commencemens de révolte, que l'amour de Dieu peut étouffer, avant que la liberté les ait approuvez : mais ſi nous partageons nôtre cœur avec les vanitez, les plaiſirs, & les interets ; ſi nous les aimons au préjudice de Dieu, & ſans cette ſubordination que j'ai dit ; il eſt évident que nous détruiſons cet empire dominant, & que nous le banniſſons de nôtre cœur. Pourquoy ? il ne peut être dans un cœur, s'il n'y eſt par cette puiſſance impériceuſe. Las ! vous lui ôtez cette puiſſance, quand vous partagez vôtre cœur avec une créature, & vous lui en ôtez la qualité de maître abſolu, quand vous lui ôtez quelque partie. *Mr. Biroat, dans le 3e. Sermon pour le 3e. Dimanche de Carême.*

Dieu veut avoir tout nôtre cœur, au lieu que le Démon ſe contente d'une partie.

La différence qu'il y a entre Dieu & le Demon par rapport à la poſſeſſion de nôtre cœur, eſt la même qui ſe trouve entre un Tyran, & un Roy légitime qui eſt aſſûré de ſes droits, qui a un pouvoir abſolu, une authorité ſouveraine : il demande tout l'empire, comme un bien qui eſt à lui, il veut regner tout ſeul ; mais un Tyran qui n'a pas de droit, ſe contente d'une partie, & il lui ſuffit de le partager. Ainſi Dieu, qui a des droits abſolus ſur nos cœurs, les demande tout entiers, il veut être le maître abſolu ; mais le Demon, comme il n'y a pas de droit, n'a garde de demander un cœur tout entier, il ſe contente ſeulement d'en dérober une partie ; diſant comme cette malheureuſe femme, dont il eſt fait mention au troiſiéme livre des Roys : *nec mihi nec tibi ſit, ſed dividatur.* Elle avoit étouffé ſon fils en dormant ; elle va prendre celui d'une autre femme, qui étoit couchée daus une même chambre, & met le ſien à la place. Le procès eſt porté devant Salomon : chacune de ces meres dit que l'enfant qui reſte vivant, lui appartient ; mais avec cette différence que la mere légitime ne veut point qu'on diviſe l'enfant ; elle aime mieux s'en priver, que de le voir ainſi partagé ; & cette fauſſe mere conſent à ce partage. C'eſt ainſi que le Démon, encore plus cruel, parle du cœur de l'homme : *Nec mihi nec tibi ſit, ſed dividatur* : qu'il ne ſoit ni à Dieu, ni à moy, mais qu'il ſoit partagé : que Dieu en prenne ce qu'il voudra, pour-

vû que j'en aye une partie. Mais ce qu'il ne peut faire par ſes mains, il le fait tous les jours par les nôtres. *Le même.*

C'eſt une choſe indigne de partager nôtre amour entre Dieu & une créature.

Ce partage devient encore plus criminel, & cette diviſion plus injuſte, ſi nous conſidérons à qui nous nous donnons, ou avec qui nous partageons nôtre cœur, au préjudice du Seigneur auquel il appartient uniquement. Car à qui le donnons-nous ? Au monde, à l'interêt, à la vanité; en un mot, à des créatures qui ne le méritent pas, qui en ſont poſitivement indignes, qui n'y peuvent prétendre ſans injuſtice, & ſans faire tort à la gloire de Dieu; puiſqu'elles n'ont rien en elles-mêmes, qui puiſſe mériter quelque droit ſur nôtre cœur. De plus elles n'ont rien à nous donner, qui puiſſe recompenſer cette prodigue obéiſſance, & ce parfait devoüement dont nous faiſons profeſſion à leur égard. Je veux que l'or & l'argent à quoi nous attachons nôtre cœur, ſoient innocens en eux-mêmes; je veux qu'entant-qu'ils ſont des moyens pour pourvoir aux néceſſitez de la vie, ils méritent quelque ſoin, & quelque affection même : mais helas ! ſi ce ſont des objets d'eux-mêmes innocens, ils deviennent aſſez coupables dès qu'ils tentent l'avarice des hommes, & qu'ils dérobent un cœur qui eſt dû à Dieu : ce ſont des inſtrumens dont le Demon ſe ſert pour vous perdre. *Le même.*

Celui qui aime Dieu parfaitement n'a que de l'indifférence pour toutes les choſes du monde.

La ſainte indifférence pour tout ce qui n'eſt pas Dieu, & qui ne concerne pas ſa gloire, eſt la preuve manifeſte, d'une parfaite reſignation à la volonté de Dieu, & d'une parfaite charité. En effet nous voyons tous les jours que dès qu'un homme a en tête un important deſſein, ou qu'il eſt dominé par quelque violente paſſion, il devient comme inſenſible à tout ce qui n'a nul rapport, ni à ſon deſſein, ni à ſa paſſion. En vain vous eſſayez de l'en détourner, de le diſtraire par quelque ſpectacle agréable, que vous lui répréſentez; il a des yeux, & ne voit rien, il a des oreilles, & n'entend point. Tel eſt l'état d'une ame qui ne veut que ce que Dieu veut : ſon attention à Dieu & à ſa gloire, occupe tellement ſon eſprit; ſon amour pour l'un & pour l'autre épuiſe ſi abſolument les forces de ſon cœur, qu'elle n'a pour tout le reſte que de l'inſenſibilité & de l'indifférence. Mais moins elle eſt ſenſible aux objets, ſi chéris du commun des chrétiens, plus elle a de vivacité pour les interêts de Dieu; & ſes forces réünies font de merveilleux efforts, ſoit pour s'aſſûrer la poſſeſſion de Dieu, ſoit pour le glorifier. *Tiré d'un livre manuſcrit.*

Les éloges que les SS. Peres ont donné à la charité.

Perſonne n'ignore le mérite de la charité, & il n'eſt pas poſſible de rien ajoûter aux admirables éloges que les Peres en ont faits. Saint Clement d'Alexandrie l'appelle le principal Emploi du Chrétien; ſaint Chryſoſtome, le plus excellent des Dons de Dieu, ſaint Gregoire de Nazianze, le grand Article de la Science des Saints; S. Jerôme, la Mere de toutes les Vertus; ſaint Proſper, l'Abrégé de toutes les bonnes Oeuvres. Enfin il n'y a aucun des ſaints Docteurs, qui parlant de cette incomparable vertu, ne lui donne toûjours, ſans héſiter, le prémier rang, parmi tout ce qu'il y a de plus ſublime dans l'ordre de la grace. Ces titres au reſte ſont d'autant plus glorieux à la charité, qu'ils ne ſont qu'une interprétation fidelle de ce que les Apôtres, & JESUS-CHRIST lui-même nous en ont enſeigné. *Du même endroit.*

Dieu veut

Dieu ſouhaite de toute éternité de contracter amitié avec nous; il daigne faire

faire les prémieres démarches, & nous demander nôtre cœur, non ſeulement en termes formels, mais encore par autant d'organes, que nous pouvons compter de ſignalez bienfaits, dont il nous a prévenus. Que dis-je, il nous commande de l'aimer ? c'eſt l'unique commandement qu'il nous faſſe ; car tous les autres n'ont pour fin que celui-ci, & ne contiennent que des moyens de le pratiquer. Enfin il nous menace des plus rigoureux ſupplices, ſi nous tournons ailleurs que vers lui, le penchant de nôtre cœur. Eh Seigneur ! qu'eſt-ce que l'homme, faut-il ici s'écrier avec le ſaint homme Job? d'où vient que vous en faites tant d'eſtime, & que vous y attachez ainſi vôtre cœur! Souffrez, ô Dieu d'amour & de miſericorde ! que je vous demande avec le plus profond reſpect, l'éclairciſſement de cette ſurprenante conduite, que vous gardez à l'égard de l'homme. S'il vaut quelque choſe, cet homme, s'il a un peu d'eſprit, de juſtice, & de ſageſſe, manquera-t'il de vous aimer ? pourquoi donc le lui ordonnez-vous ? Et s'il eſt aſſez dépourvû de raiſon pour attendre un commandement, quand il s'agit de vous aimer, eſt-il digne d'un ſi grand bonheur ? O abîme incomprehenſible de bonté ! non, l'homme n'eſt pas digne d'être aimé de Dieu. Mais c'eſt juſtement la raiſon pourquoi Dieu lui fait une ſi grande grace : il veut ce Dieu d'amour, manifeſter par-là, non ſa juſtice, mais ſa miſericorde; & ſa miſéricorde n'éclate jamais davantage que lorſqu'il comble de biens ceux qui le méritent le moins. *Auteur anonyme & moderne.*

que nous l'aimions, & que nous lui donnions nôtre cœur.

Que cette vérité eſt conſolante ! S'il falloit, ô mon Dieu ! pour vous marquer nôtre amour vous faire de riches préſens, entreprendre des choſes difficiles, ſupporter de grands travaux ; helas ! Seigneur, que deviendroient le pauvre, le foible, & l'infirme ? mais puiſque vous vous contentez d'un bon cœur, d'une volonté pleine & entiére ; c'eſt bien nôtre faute ſi nous manquons à vous donner des témoignages éclatans de nôtre amour. Car enfin quoi de plus aiſé que de vouloir du bien à celui de qui nous avons reçû des graces ſi conſidérables, en ſi grand nombre ; & avec qui nous avons des liaiſons ſi étroites ? C'eſt, Chrétiens, ce qu'il faut ſouvent conſidérer, pour exciter dans nos cœurs, ce déſir de faire à Dieu l'unique bien que nous pouvons lui faire, qui eſt de procurer ſa gloire, autant qu'il eſt en nôtre pouvoir. Car enfin aimer quelqu'un c'eſt lui vouloir du bien : or dire qu'on lui ſouhaite ce bien, ſans tâcher ni ſe mettre en peine de le lui prouver effectivement, quand l'occaſion s'en préſente & ſans la rechercher ; c'eſt ſe moquer, ou tout au plus le payer de vains complimens. *Le même.*

Il eſt facile de témoigner à Dieu l'amour qu'on lui porte.

La facilité de l'amour de Dieu eſt fondée ſur la nature, & ſur le penchant du cœur même ; de ſorte qu'il faut que le cœur ſe faſſe violence pour ne pas aimer Dieu : violence également cruelle & funeſte, qui le prive du plus grand de tous les biens. Dans toutes les autres choſes, dit ſaint Auguſtin, les hommes peuvent apporter quelque excuſe, quelque prétexte ; mais à l'égard de l'amour de Dieu, il leur eſt impoſſible de ſe défendre par aucune excuſe. Vous pourrez me dire je ne ſçaurois jeûner ; mais pouvez-vous me dire, je ne puis aimer ? L'amour eſt le mouvement le plus naturel & le plus aiſé du cœur de l'homme ; ce ſeroit même une violence pour lui, de ne pas aimer, tant il eſt né pour l'amour : & s'il eſt né pour aimer, peut-il ne pas aimer celui qui eſt uniquement aimable !.. N'eſt-ce pas une monſtrueuſe ingratitude, s'écrie

Il n'y a ni excuſe, ni prétexte qui nous puiſſe diſpenſer d'aimer Dieu.

saint Chrysostome, de ne pas aimer Dieu : Dieu qui ne laisse pas de nous aimer quoiqu'il n'ait nul besoin de nous ? Et nous au contraire ne nous pouvons résoudre à l'aimer, quelque besoin que nous ayons sans cesse de lui ! Nous préférons & les bien de fortune, & l'amitié des hommes, & le repos & les aises de notre corps, & la gloire de ce monde, à celui qui n'a rien voulu préferer a nous, & qui n'ayant qu'un seul Fils l'a livré à la mort pour nôtre salut. *L'Abbé de Bretteville, livre intitulé l'Eloquence de la Chaire & du Barreau livre second.*

Celui qui aime Dieu est assuré d'en estre aimé.

Si le plaisir est le charme & l'amorce de l'amour, il faut aimer par dessus toutes choses, celui qui nous rassasie de vrais plaisirs. Cet amour n'est point traversé par l'absence, on n'y pousse point de soûpirs perdus, on n'y entend point de plaintes qui ne soient pas écoutées ; Dieu est toûjours auprès de ceux qui soupirent pour lui, il les accompagne en leurs voyages, il demeure toûjours avec eux, & même dans eux, il adoucit leurs amertumes, il répond non seulement à leurs paroles, mais même à leurs pensées ; & si quelquefois l'on souffre pour lui, il rend pour une douleur passagere, mille plaisirs solides & éternels : outre que quiconque aime Dieu est assuré que Dieu l'aime, & même que Dieu l'a aimé avant qu'il aimat Dieu, & que l'amour qu'il a pour Dieu n'est qu'un effet de l'amour que Dieu a pour lui. N'est-ce pas un grand motif pour aimer Dieu, que d'être assuré qu'on en est aimé ? *Tiré du Recueil des piéces présentées a l'Academie Françoise en l'année* 1703.

Quel doit être l'amour que nous devons avoir pour Dieu, & comme nous pouvons observer le précepte qui nous en est fait.

Nous aimons Dieu de tout nôtre cœur, *ex toto corde* ; quand nous allons, & que nous nous unissons à lui par tous les mouvemens de nôtre cœur, & que nous y attachons toutes ses affections. Nous l'aimons de tout nôtre esprit, *ex tota mente* ; quand nôtre esprit s'occupe de lui, qui est le principal objet de nos pensées, que le plus grand de nos soins est de méditer ses véritez éternelles. Nous l'aimons de toute nôtre ame, *ex tota animâ* ; quand nous le regardons, dans l'usage que nous faisons de toutes les facultez de nôtre ame, & que nous nous employons tout entiers à le servir. Nous l'aimons de toutes nos forces, *ex tota virtute* ; lorsqu'en lui rendant une obéissance exacte dans toutes les choses qu'il nous a prescrites, nous l'avons devant les yeux ; & qu'observant jusqu'au moindre de ses commandemens, nous nous le proposons comme l'unique fin de nôtre conduite, selon cette parole de l'Apôtre : quoique vous fassiez, faites-le au nom de JESUS-CHRIST, *omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini* JESU CHRISTI. *ad Colloss.* 3. *L'Abbé de la Trape Tome* 1. *des Devoirs de la Vie Monastique. De l'Amour de Dieu ch.* 7.

On fait assez voir qu'on n'a point d'amour pour Dieu, quand on ne pense point à lui.

L'affection surnaturelle du Chrétien, c'est l'amour de Dieu ; un amour de préférence, un amour sans partage, un amour ardent & constant. Mais le chrétien aime-t'il vravement Dieu ? l'aime-t'il plus que toutes les choses du monde ? l'aime-t'il uniquement, ardemment, constamment ? S'il aimoit Dieu ne penseroit-il pas à Dieu ? s'il aimoit Dieu par préférence à toutes les choses du monde, n'oublieroit-il pas toutes les choses du monde pour penser à Dieu ? s'il aimoit Dieu uniquement, ardemment, constamment, ne penseroit-il pas à toute heure, & toûjours à Dieu ? *Le Pere le Valois. Tome* 4e. *de ses Oeuvres Spirituelles. Exhortation de la Présence de Dieu.*

Digitized by Google

S'il arrive que Dieu retire toutes ſes graces ſenſibles, & qu'une ame qui le voit plein d'amour pour elle, ne ſe ſente plus d'amour pour lui ; cette ame alors entre dans une extrême confuſion, elle conçoit des déſirs de l'aimer ſi vifs, ſi ardens qu'ils vont au-delà de tout ce qu'on en peut dire : Dieu m'aime, & je ne l'aime pas ! il eſt tout feu, pour moi, & je ſuis tout de glace pour lui ! Ah ! mon Dieu ! pourquoi m'aimez-vous, ſi vous ne voulez pas que je vous aime ? & comment vous aimerai-je, ſi vous ne me donnez vous-même vôtre amour ? Otez-moy tout le reſte, Seigneur, & accordez-moi ſeulement la grace que je vous demande par deſſus tout : que je vous aime. *Le même.*

Il faut demander à Dieu cet amour qui eſt le plus précieux de tous les dons.

AMOUR,

ET CHARITE' ENVERS LE PROCHAIN.

AVERTISSEMENT.

LA prémiére choſe qu'il faut remarquer ſur cette Matiére, eſt que l'Amour du Prochain, la Charité que nous ſommes obligez d'avoir pour lui, comprend pluſieurs devoirs, qu'on ne peut renfermer dans un ſeul Sermon; chacun d'eux étant capable de fournir de quoy remplir un Diſcours entier. On ne parle donc ici que de la Charité envers le prochain, priſe en général: autrement comme l'Apôtre nous aſſûre que tous les autres Préceptes qui regardent la conduite que nous devons garder enſemble, ſe réduiſent à celui-cy; le vouloir embraſſer en toutes ſes parties, & le ſuivre dans le détail, ce ſeroit entreprendre le plus vaſte & le plus vague de tous les ſujets. Nous nous réſervons à donner des amas de matériaux ſur l'amour des ennemis, ſur la correction fraternelle, & ſur les autres devoirs de la charité envers le prochain, chacun en ſon lieu, ſans les confondre en un ſeul; & nous nous bornons au ſeul commandement d'aimer nos freres, ou à cette ſeule affection ſincere que nous devons avoir pour eux, & à l'obligation étroite & indiſpenſable de les regarder toûjours de la ſorte.

La ſeconde choſe qu'il eſt à propos de remarquer, eſt que cette vertu ne peut être ſéparée, ni des motifs que nous devons avoir en la pratiquant, ni des moyens de l'acquerir, ni des ſervices que nous devons rendre au Prochain; de même qu'on ne peut en parler, ſans faire voir les vices qui lui ſont oppoſez: on ne peut donc ſe diſpenſer de toucher tout cela icy, quoique toûjours en général & comme en paſſant, ſans approfondir aucune eſpece particuliére; pour ne pas tracer un Sermon, tantôt de l'Aumône, tantôt du Pardon des injures, ou de la Médiſance, ou du Jugement téméraire; quoique tout cela regarde la Charité.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers plans & deſſeins de Diſcours ſur la Charité envers le Prochain.

ON peut prendre pour texte, pour deſſein, & pour diviſion d'un Diſcours ces deux paroles de l'Apôtre : *Charitas patiens eſt, benigna eſt :* & montrer dans la prémiére Partie, que la Charité conſiſte à ſouffrir du Prochain tout ce qui ſeroit capable de nous éloigner de lui, ſi l'on agiſſoit par les ſeuls ſentimens de la nature, ou de la raiſon ; & dans la ſeconde, que la même vertu conſiſte à ne lui donner de nôtre part aucun ſujet de ſouffrir de nous. On peut dans les exordes expliquer les avantages de la charité, ſur les autres vertus, & les éloges que les Saints Peres, aprés l'Ecriture, lui donnent ; comme lorſqu'ils diſent qu'elle eſt le Fondement de toute la perfection Chrétienne, & le Lien qui tient tout en état ; que le Fils de Dieu l'a laiſſée par Teſtament à ſes Apôtres, dans le dernier Diſcours qu'il leur fit, & qu'il a voulu que ce fut le Caractere, par lequel ſes Diſciples ſe diſtinguaſſent des autres hommes. Mais comme l'amour ne doit pas ſeulement demeurer renfermé dans le cœur, & qu'il doit paroitre au dehors par nos actions, en voici deux marques (celles que nous venons de dire) qui ne peuvent être équivoques. I. 1. *ad Cor.* 13.

La prémiére, qui fait la matiére du prémier Point, c'eſt de ſouffrir 1°. Les defauts perſonnels du Prochain, ſes inégalitez, ſes caprices, ſes groſſiéretez, ſa mauvaiſe humeur. 2°. Les injures, ou les injuſtices qu'il nous fait, & que nous ne pouvons empêcher par les voyes qui ſont permiſes. L'on peut s'étendre ſur la délicateſſe des hommes, qui ne peuvent ſouffrir les uns des autres, la moindre choſe qui les choque ; & montrer que la charité doit excuſer, tant qu'elle peut, les actions du prochain ; tantôt ſur l'intention qu'il a euë, tantôt ſur la ſurpriſe ; & croire qu'il y a eu plus d'erreur, que de mauvaiſe volonté. 3°. Nous devons ſouffrir ſes ingratitudes, ſes infidélitez, & les injuſtices les plus criantes & les moins excuſables, tous les mauvais ſervices qu'il nous nous rend ; & pour cela, étouffer les reſſentimens de nôtre cœur, & l'aimer nonobſtant la haine qu'il a conçûë contre nous : de maniére qu'au lieu que dans les amitiez naturelles, l'amour attire l'amour ; dans la charité chrétienne, la haine que le Prochain a contre nous, nous doit être un motif de nous attendrir ſur lui, par la compaſſion que nous avons de le voir ſujet à un defaut ſi déraiſonnable.

La ſeconde marque qui fait le ſujet de la ſeconde Partie, eſt de ne donner ni ſujet, ni occaſion à perſonne de ſouffrir : *charitas benigna eſt :* à quoi on parviendra : 1°. en s'abſtenant de tout ce qui pourroit le choquer. Ne point s'imaginer que c'eſt peu de choſe, mais en juger par nous-mêmes ; car ſouvent ce que nous appellons rien, bleſſe ſenſiblement les autres : 2°. en cherchant toutes les occaſions de lui rendre ſervice, & de vaincre le mal par le bien : 3°. en reparant les injures que nous pourrions lui avoir faites. N'oublier jamais

ce grand principe de la charité ; de ne faire à perſonne, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous-mêmes.

II. Un autre deſſein de Diſcours ſur la charité, lequel ramaſſe ce qui s'en peut dire de plus juſte, & de plus fort ; eſt de montrer, 1°. L'obligation que nous avons d'aimer nôtre Prochain, en général ; 2°. Les devoirs à quoy nous oblige cet amour.

Prémiére Partie. L'obligation d'aimer nôtre Prochain eſt fondée, 1°. Sur le commandement exprès & formel que Dieu nous en a fait ; dont on peut faire voir l'équité, la néceſſité & l'utilité. Faire comprendre que c'eſt en particulier le commandement de Jesus-Christ un commandement nouveau ; & pourquoy. 2°. Elle eſt fondée ſur les raiſons, & les motifs qui nous doivent rendre le Prochain aimable, quoiqu'il n'ait aucune bonne qualité naturelle, qui puiſſe attirer nôtre affection. Il eſt fait à l'image de Dieu, & porte ſa reſſemblance ; il eſt racheté du Sang du Fils de Dieu, & Dieu-même l'a aimé, juſqu'à donner ſa vie pour lui ; outre la reſſemblance qu'il a avec nous dans la nature, il en a une autre dans la grace, que nous devons eſtimer infiniment davantage ; il eſt deſtiné à la même fin que nous, il nous eſt uni par les liens d'une même foi, d'une même religion, & par la participation des mêmes Sacremens.

Seconde Partie. Pour les devoirs de la charité, ils ſe rapportent en général aux deux ſuivans. Le prémier, de ne lui faire jamais de mal ; ce qui eſt compris dans les qualitez que ſaint Paul explique en détail, dans la premiere aux Corinthiens chap. 13. Le ſecond, de lui ſouhaiter, & de lui procurer tout le bien que nous pouvons ; embraſſer ſes interêts, & les ménager, prendre part au bonheur qui lui arrive, le conſoler ou le ſecourir dans ſes afflictions ; lui faire, en un mot, tout le bien, & temporel & ſpirituel, qui ſera en nôtre pouvoir. Les œuvres de miſéricorde de l'une & de l'autre eſpece, ſont aſſez connuës, ſi l'on en veut venir à quelque détail léger & concis.

III. On peut prendre pour ſujet, & pour partage d'un Sermon ſur la charité fraternelle, ces deux véritez, dont les preuves ſont claires & faciles.

La prémiére ; que quiconque n'aime pas ſon frere, n'aime pas véritablement Dieu ; quelque prétexte qu'il allégue, ou quelque excuſe qu'il apporte, pour juſtifier ſa froideur, ſon indifférence, ou l'averſion qu'il a conçuë contre celui qui l'a offenſé ; & quelque raiſon qu'il croye avoir de ne le pas aimer : parce que ces deux amours envers Dieu & envers le Prochain, ſe reglent & ſe meſurent l'un par l'autre, & que la parole de Dieu eſt expreſſe ſur ce ſujet, &c.

La ſeconde, que Dieu ne peut réciproquement aimer celui qui hait ſon frere, ou qui n'a pas d'amour pour lui ; parce qu'outre que ces deux véritez ſuivent l'une de l'autre, & ſont étroitement liées enſemble ; c'eſt toûjours ſous cette condition, que Dieu nous offre ſa grace, qui eſt inſéparable de ſon amitié, &c.

IV. Developer, & expliquer à quoy la charité Chrétienne nous oblige à l'égard du Prochain, en vertu du commandement que nous en avons.

1°. A l'aimer en Jesus-Christ ; c'eſt-à-dire, d'un amour ſaint & véritable, qui ait pour fin, de rendre nôtre frere plus vertueux & plus parfait, & de lui procurer, autant qu'il eſt en nôtre pouvoir le bonheur éternel, en lui donnant les moyens de ſe ſanctifier ; car c'eſt ainſi que tous les Peres l'expliquent.

Digitized by Google

2°. A l'aimer pour JESUS-CHRIST ; c'eſt-à-dire, pour l'amour que l'on porte au Sauveur, en conſidérant ſa perſonne dans nos freres, & leur faiſant tout le bien qu'on peut en cette vûë, comme ſi on le faiſoit au Sauveur lui-même. Ce motif ouvre un beau champ pour s'étendre : *quod uni ex minimis meis feciſtis, mihi feciſtis.* *Matth.25.*

3°. Enfin à l'aimer, comme l'a aimé JESUS-CHRIST lui-même, qui a tout fait, tout ſouffert, tout entrepris pour ſon amour. C'eſt porter la charité juſqu'à ſa derniére perfection ; en obſervant non-ſeulement ce qui eſt de précepte, mais encor ce qui n'eſt que de conſeil.

V. LE Fils de Dieu qui nous a ſi étroitement commandé, & recommandé ſi ſouvent l'amour du Prochain, nous a auſſi enſeigné la maniére dont il veut que nous l'aimions : & nous en pouvons faire le ſujet d'un Diſcours. Cette maniére en général peut être priſe ſur trois modelles, qui marquent pour nous trois obligations.

La prémiére, eſt d'aimer nôtre prochain comme nous nous aimons nous-mêmes : *Diliges proximum tuum ſicut teipſum.* Ce qui dit bien des choſes ; mais particuliérement, que comme l'amour que nous avons pour nous-mêmes eſt le plus grand, le plus fort, & le plus puiſſant ; telles ſont auſſi les qualitez de l'amour que nous devons avoir pour le Prochain. *Matth.22.*

La ſeconde, eſt de l'aimer, comme nous ſouhaitons qu'il nous aime nous-mêmes : *Omnia quæcunque vultis ut faciant vobis homines, & vos facite illis.* *Luc. 6.*

La troiſiéme, de les aimer comme JESUS-CHRIST nous a aimez : *Mandatum novum do vobis, ut ailigatis invicem, ſicut dilexi vos.* Or vous ſçavez juſqu'où il a porté l'amour qu'il a pour nous, &c. *Tiré du P. Nepveu, dans ſes Réflexions Chrétiennes.* *Joann.15.*

VI. PRENDRE pour deſſein & pour diviſion, trois qualitez les plus eſſentielles à la charité envers le Prochain.

La prémiére ; elle doit être Surnaturelle dans ſon Motif : c'eſt-à-dire que tous les ſervices que nous lui rendons, doivent être faits en vûë de ſon ſalut.

La ſeconde ; elle doit être Univerſelle dans ſon Etenduë ; c'eſt-à-dire que nous devons aimer d'une charité chrétienne tous les hommes de quelque qualité qu'ils ſoient, ſans diſtinction de pays, de fortune, & de rang, &c.

La troiſiéme ; elle doit être Conſtante en ſa Durée : nous ne devons jamais ceſſer de l'aimer, quelque ſujet qu'il nous puiſſe donner, de dégoût, de haine.

VII. LA Charité nous porte a faire à l'égard du Prochain, ce que l'Amour propre nous fait faire a l'égard de nous-mêmes. Nous avons une grande délicateſſe pour tout ce qui nous regarde ; tout ce qui regarde nos commoditez, nôtre interêt, nôtre honneur, tous nos avantages ; une grande attention à les rechercher, une extrême vivacité contre tout ce qui les attaque, une triſteſſe inconſolable quand nous nous voyons opprimez. A l'égard du prochain, tout le contraire : une grande indifférence, ſoit pour les biens, ſoit pour les maux qui lui peuvent arriver ; un fond de dureté, de jalouſie & de malignité même. Or la charité prend, comme nous avons dit, le contre-pied : grande indifférence, & grande dureté pour nous-mêmes : grand empreſſement, grande indulgence pour les autres. Prendre part à tous leurs chagrins, nous

réjoüir de leurs bons & heureux ſuccès, ménager juſqu'à leurs moindres interêts, nous relâcher ſouvent en leur faveur, de nos propres droits ; ce ſont-là les traits ordinaires de la charité : & en même-temps nous pouvons conſidérer en cette conduite deux grands avantages, pour ceux qui ſont aſſez maîtres de leur cœur, pour pouvoir le tourner ainſi. Nous en ferons les deux Points d'un Diſcours.

Prémier Point. En nous comportant de la ſorte, il eſt peu à craindre que nous donnions dans des excès, & que nos œuvres aillent facilement au-delà des juſtes limites, comme lorſqu'il s'agit de nous ; parce que, 1°. les bornes qui nous ſont préſcrites, ſont, quand nous agiſſons pour nous-mêmes, beaucoup plus étroites, qu'elles ne le ſont, quand il faut ſervir le prochain : & l'on n'a jamais blâmé nul des Saints, de ce qu'ils faiſoient en faveur d'autrui, ce qu'ils n'auroient pas crû pouvoir faire pour eux-mêmes, ſans ſe trop flatter. 2°. Cette facilité & cette bonté générale & commune envers tous nos freres, ne peut venir de la paſſion : or ce n'eſt que la paſſion & qui nous fait ſi facilement aller au delà des juſtes meſures, quand il s'agit de nos propres avantages, ou de ceux des perſonnes, que nous n'aimons que pour des liaiſons, ou par des vûës naturelles & particuliéres, qui ne ſont elles-mêmes qu'une ſuite de l'amour propre.

Second Point. Il y a peu lieu d'appréhender, que nos œuvres alors ſoient inutiles pour le Ciel, ou peu méritoires, comme il arrive pour l'ordinaire, que l'eſt tout au moins, ce que nous faiſons par une recherche trop naturelle de nous-mêmes. Chercher ſon repos, ſon établiſſement, ſon plaiſir, ſa gloire, quand on ne donneroit parmi tout cela, dans nulle extrémité qui parût vicieuſe de ſoi ; qu'y a-t'il là de fort ſurnaturel ? Mais avoir pour ſes freres, & ſur ces choſes mêmes, une complaiſance & des empreſſemens qu'on ne ſe permettroit pas pour ſoi ; mortifié en tout ce qui nous touche, n'avoir que douceur pour les autres ; aller au devant de tout ce qui leur peut plaire, pourvû que d'ailleurs il ne ſoit pas mauvais ; cela ne peut venir que d'un principe ſurnaturel, & de cet amour généreux que le Fils de Dieu a voulu qui fût le caractere & la marque propre du Chriſtianiſme.

VIII. Ce que c'eſt qu'aimer en Chrétien, & par une Charité ſurnaturelle.

1°. C'eſt aimer ce qui de ſoy n'a rien d'aimable, & par conſéquent aimer le Prochain, avec ſes defauts & ſes imperfections, ſes ingratitudes, ſes infidélitez, ſes trahiſons : comme dans la Foy, on croit ce que la raiſon ne peut comprendre ; & la Foy n'eſt jamais plus vive, que lorſqu'il y a plus d'obſcurité, & d'obſtacles à ſurmonter. Avoir de la tendreſſe, & de la douceur pour ceux qui n'ont pour nous que de l'aigreur, & de la dureté ; vouloir, & faire du bien à ceux, qui nous veulent, & qui nous font le plus de mal ; c'eſt aimer en vrais diſciples de celui, qui lorſque nous étions encore pécheurs, s'eſt livré pour nous : *cùm adhuc peccatores eſſemus.*

2°. C'eſt malgré tous ces ſujets de rebuts, ſçavoir trouver dans ce qu'on veut bien aimer ainſi, toûjours quelque choſe d'aimable : excuſer les fautes, découvrir des endroits moins défectueux, faire comme les meres font à l'égard de leurs enfans, avoir des yeux ingénieux ou indulgens comme les leurs ; regarder ſurtout au motif ſurnaturel & véritable qui nous dirige en tout ceci, contempler en nôtre Prochain l'image de Dieu ; la part qu'il a à la même

rançon

rançon ; ſa vocation à la même fin, ſa prédeſtination peut être arrêtée, quoiqu'il ſoit encore dans l'égarement, &c.

LA Charité pour le Prochain nous doit faire aimer nos freres, dans l'eſprit du Chriſtianiſme, ou de JESUS-CHRIST. IX.

Premier Point. Expliquer, ſous un autre tour, quel eſt cet eſprit, qui demande un amour deſintereſſé ; un amour de bienveillance, & non de cupidité ; un amour de cœur ; un amour pur & ſaint : *De corde puro, & de conſcientia bona*, comme parle ſaint Paul. 1. ad Timoth. 1.

Second Point. Faire voir combien il y a peu de gens qui aiment le Prochain, par une charité Chrétienne & véritable; & rapporter pour cet effet toutes les maniéres dont la plûpart des hommes s'entraiment les uns les autres. Il y en a de vicieuſes & de mauvaiſes, d'indifférentes, & de purement morales, par leſquelles on ne mérite rien : *Quam mercedem habebitis ?* dit le Fils de Dieu lui-même : *Nonne & Ethnici hoc faciunt ?* Il faut donc montrer, comme par-là, on ne ſatisfait point aux devoirs de la charité. *Matth.* 5. *Ibidem.*

MONTRER comme Dieu doit être le motif, & le modelle de nôtre charité. X.

1°. Il en doit être le motif ; nous devons aimer le Prochain pour Dieu. Développer ce que c'eſt, & ce que l'on doit entendre par aimer le Prochain pour Dieu; quelle eſt la fin que nous devons avoir en vûë, dans l'amour que nous lui porrons ; & quelles ſont les marques, par leſquelles nous pouvons connoître ſi nous l'aimons véritablement pour Dieu.

2°. Il en doit être le modelle. Aimons le Prochain comme Dieu même nous a aimez. Il l'a fait : 1°. en nous prévenant & en nous recherchant le prémier : 2°. en nous aimant ſans interêt, ſans qu'il eût beſoin de nous, étant bienheureux de lui-même : 3°. en nous aimant d'un amour immenſe ; il n'a rien épargné pour nous témoigner cet ardent amour. *Ce deſſein a été traité par l'Auteur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, dans ſon Avent.*

LES conditions que doit avoir la Charité Chrétienne. XI.

La prémiere. Ce doit être un amour ſincere & véritable, qui part du fond du cœur, & qui ne conſiſte pas en de ſeules paroles, ni en complimens; dans de ſeules démonſtrations extérieures, ſur leſquelles on ne doit point compter.

La ſeconde. Ce doit être un amour univerſel, qui n'exclud perſonne ; mais qui eſt dans la diſpoſition d'obliger tout le monde, pauvres & riches, ſans avoir ces égards & ces ménagemens qui rétréciſſent le cœur, & nôtre charité : quoiqu'il doive y avoir de l'ordre dans cette charité, & que, dans la concurrence des ſervices que nous avons à rendre à nos freres, nous puiſſions, & même que nous devions, préférer les uns aux autres ; par exemple, nos proches aux étrangers, &c.

La troiſiéme. Ce doit être un amour effectif, ou efficace, qui nous porte à exercer les œuvres de charité envers le Prochain, & à en rechercher les occaſions. *Ce deſſein eſt du Dictionnaire Moral.*

NOUS pouvons conſidérer dans la charité envers le Prochain. XII.

Prémierement ; la Nature du précepte qui nous oblige de l'aimer ſincére-

ment, ſans jamais lui faire de mal; & de lui faire tout le bien que nous pouvons.

Secondement; l'ordre que preſcrit le précepte, ou la maniére dont il faut l'aimer.

Troiſiémement; l'eſprit du précepte, qui nous marque les motifs, pour leſquels nous devons l'aimer. *Ce deſſein eſt tiré du même endroit que le précédent.*

XIII. Les biens & les avantages, que nous retirons de la charité; & qui me ſemblent renfermez dans ces paroles de la Sageſſe: *Eſt in illâ Spiritus intelligentiæ, Sanctus, Unicus, Multiplex.* *Sapient. c. 7.*

Prémierement; l'eſprit d'union & de charité que le Fils de Dieu a donné à ſes Diſciples, pour les diſtinguer du reſte des hommes, eſt un eſprit de ſainteté: *Sanctus*; & on ne peut douter qu'il ne nous ſanctifie, puiſque c'eſt par ſon moyen que nous obſervons les autres préceptes de l'Evangile, comme dit ſaint Paul; & puiſque nous pratiquons toutes les vertus & toutes les maximes du Chriſtianiſme en pratiquant la charité.

Secondement; *Spiritus unicus.* La charité réüniſſant les cœurs & les volontez des Chrétiens, n'en fait qu'un cœur & qu'une volonté: *Cor unum, & anima una*; comme il eſt dit des prémiers Chrétiens; & par ce moyen chacun joüit du bien & des avantages de tous les autres: il eſt fort, il eſt riche, il eſt puiſſant, de la force, & par les richeſſes, & le pouvoir de tous ceux qu'il chérit, & dont il eſt chéri réciproquement? Quelle felicité, & quels avantages! *Act. 4.*

Troiſiémement; l'eſprit de charité en nous uniſſant de la ſorte, nous multiplie en même-temps, en nous faiſant agir en autant de perſonnes, qu'il y en a qui nous ſont unis par ce lien doux & prétieux; chacun ayant part aux vertus, aux bonnes actions, & aux mérites des autres: *Spiritus multiplex.*

XIV. 1°. Un Chrétien doit aimer ſon prochain pour Dieu, & d'un amour ſurnaturel.

2°. Il le doit aimer d'un amour univerſel, qui n'exclut, qui n'excepte perſonne de ſa charité, pour quelque raiſon que ce ſoit. Voilà les caracteres de la charité chrétienne, qui peuvent faire le partage d'un diſcours; elle doit être Surnaturelle & Univerſelle.

XV. Nous devons aimer nos freres; 1°. Parceque Dieu les aime: il les a créé comme nous à ſon image, & pour la même fin que nous, &c. 2°. Parceque Jesus-Christ les aime: nous ſommes rachetez par le même prix; il eſt mort pour eux comme pour nous; nous ſuivons la même loi; nous avons les mêmes Sacremens; nous ſervons le mêmemaître, &c. Autant de liens qui nous doivent unir. 3°. Parce que Dieu & Jesus-Christ nous a ordonné de les aimer. Ainſi, un Dieu Créateur, un Dieu Rédempteur, un Dieu Légiſlateur, nous engage à aimer nôtre Prochain.

Digitized by Google

PARAGRAPHE SECOND.

Les Sources où l'on trouvera dequoy remplir ces ſujets, & les Autheurs qui en traitent.

Entre les ſaints Peres.

SAint Gregoire le Grand, *l.* 3. *Moral. c.* 4. explique le précepte de la Charité, & s'étend aſſez au long, ſur les qualitez que ſaint Paul donne à cette vertu.

Le même, dans l'Homel. 8e. ſur Ezéchiel, parle de la force qu'elle nous donne contre le Démon.

Le même, au liv. 10. de ſes Morales, explique, & fait voir l'union des deux préceptes de la Charité; ce qu'il faut faire, & ce qu'il faut éviter par rapport au Prochain, pour obéir à la Loi de Dieu.

Le même, en l'Homelie 38. ſur les Evangiles, explique en quoi conſiſte cette Charité, & ce que c'eſt que d'aimer le Prochain pour Dieu.

Saint Auguſtin en parle en divers endroits, ſur les Pſeaumes 21.47.65.67.98.

Le même, dans le livre *de Unitate Eccleſiæ contra Epiſt. Petil.* dans le livre, *de Naturâ & Gratiâ*; dans le livre, *de Spiritu & Litterâ.*

Le même, dans le Traité 65. ſur ſaint Jean; dans le Traité 7e. ſur la prémiere Epître Canonique du même Apôtre; dans le Sermon 21. *de Verbis Apoſt.*

Le même, dans l'Epître 59. *ad Paulinum*; dans l'Epître 62. *ad Cœleſtinum*: mais particuliérement dans l'Epître 137. *ad Voluſianum*, où il fait voir que toutes les regles de la politique, & tout le bonheur & la perfection des états, & de toutes les ſociétez, ne s'appuyent que ſur l'union & la charité; & ne ſe maintiennent que par-là. Il parle enfin de cette vertu, en pluſieurs autres endroits.

Saint Ambroiſe, Sermon 9. *de Unitate Charitatis*, montre que l'alliance & la proximité que les Chrétiens ont en JESUS-CHRIST, eſt plus grande que celle du ſang.

Le même, ſur l'Epître aux Romains, explique les paroles de l'Apôtre: *Quis nos ſeparabit à Charitate Dei?* *Ad Romam.* 8.

Le même, ſur la prémiére Epître aux Corinthiens, explique ces paroles: *Scientia inflat, Charitas ædificat.* 1. *ad Corint.* 8.

Saint Jerôme, *in Regul. Monach. ad Paulam, & Euſtochium*, s'étend ſur le mérite de la charité, ſans laquelle tout le reſte n'eſt rien.

Saint Chryſoſtome, *Homil.* 32 *in Epiſt.* 1. *D. Pauli ad Corinth.* Dans cette Homelie il parle de l'excellence de la Charité, de la maniére dont il faut aimer le Prochain, du commandement que Dieu nous a fait de l'aimer, & des devoirs de cette charité.

Le même, Homelie 33. explique en détail les qualitez que l'Apôtre donne à la Charité: *Charitas patiens eſt, benigna eſt, &c.* & en apporte des exemples tirez de l'Ecriture. Il en parle encore en pluſieurs endroits.

Saint Bernard, ou celui qui eſt l'Auteur du Traité, *de Diligendo Deo*, dans

les quatre derniers Chapitres, parle auſſi de la Charité pour le Prochain.

Saint Bonaventure a quelques Sermons ſur cette matiére.

Saint Leon en a un, ſur les loüanges de la Charité, où il parle de toutes ſes eſpeces.

Hugo *à ſancto Victore, in Erudit. Theol. de Sacram.*

Ce ſeroit une choſe infinie de rapporter tous les endroits des ſaints Peres, où il eſt parlé de ce ſujet; combien plus de faire la liſte des autres Autheurs? Voici ceux qui après les Peres peuvent le plus fournir de matiére ſur cette vertu aux Prédicateurs.

Les Livres ſpirituels.

Grenade, dans ſon Mémorial, montre que c'eſt une même vertu, d'aimer Dieu & le Prochain; & enſuite développe les motifs qui nous portent à la charité: ce qu'il traite encore plus au long dans ſa Guide des Pécheurs, où il montre les devoirs de cette vertu.

Alphonſe Rodriguez, en a fait un ample Traité; où il parle de cette même vertu, & de l'union fraternelle: il en montre les avantages, la néceſſité, les moyens de l'entretenir; & n'obmet rien de ce qui regarde cette matiére.

Louis du Pont, en parle auſſi fort au long. Tom. 2. Traité 3. dans le Tom. 3. Traité 1. c. 5. & ailleurs.

Petrus Caniſius, *Tract. 1. c. 3.*

Petrus Sanchez, *in Regno Dei.* p. 6.

Le Pere Rapin en a fait un livre, qui a pour titre, *l'Eſprit du Chriſtianiſme*; où il a ramaſſé en huit chapitres, ce qu'il y a de plus conſidérable ſur ce ſujet.

Le Pere Nepveu, dans un livre qui porte le même titre, a fait un Traité de la Charité envers le Prochain, où dans le prémier chapitre, il parle de ſa Nature & de ſes Effets; dans le ſecond, des Regles de la charité, que JESUS-CHRIST nous a lui-même marquées; dans le troiſiéme, de la Doctrine de JESUS-CHRIST ſur cette vertu; dans le quatriéme, des Exemples de JESUS-CHRIST; dans le cinquiéme, des autres Motifs qui nous doivent animer à la Charité envers le Prochain; & dans le ſixiéme, des moyens d'acquerir, & de conſerver cette vertu.

Le P. Senaut, dans le livre de l'Homme Chrétien, ch. 5. & 6.

Le P. Saint Jure, dans le livre 3e. de la Connoiſſance & de l'Amour de Nôtre-Seigneur, fait voir quel eſt nôtre Prochain, & quel ordre nous devons garder dans la Charité.

Le P. Haineufve, dans ſon livre de l'Ordre. 3e. Partie, Diſcours 20e.

Les PP. Arias, Pinelli, Lancicius, & quantité d'autres ont encore traité ce ſujet; & il y a peu de Livres ſpirituels qui n'en parlent.

Entre les Prédicateurs.

Le P. Faber. *Domin. 12. poſt Penteceſten.*

Le P. Texier, Sermon pour le troiſiéme Dimanche de Carême, où il traitte de l'Union des Fidelles par la charité.

Le P. d'Orleans.

Monſieur de la Font. Prône pour le 12e. Dimanche après la Pentecôte.

Monſieur Lambert. Seiziéme Diſcours ſur la Vie Eccleſiaſtique.

Monſieur l'Abbé de Montmorel. Homelie ſur le 17e. Dimanche après la Pentecôte.

Digitized by Google

L'Auteur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne. 2. tom. de l'Avent.

Le même, a fait un Diſcours ſur l'Union & la Charité qui doit être dans les Maiſons Religieuſes. 4e. *tom. des Sermons particuliers.*

Le P. de la Colombiere. *Tom.* 4e. *Sermon* 71. Ce Sermon eſt ſur la Charité Chrétienne.

Eſſais de Sermons pour la Dominciale. *Sermon ſur le* 17e. *Dimanche après la Pentecôte.*

Les mêmes. Dimanche 5e. après la Pentecôte, ſur la douceur Chrétienne; qui conſiſte, 1°. à n'avoir aucun ſentiment de haine & d'aigreur contre le Prochain; 2°. à ne faire éclater au dehors aucune de ces paſſions malignes.

Les mêmes, *Sermon pour le Mercredy de la quatriéme Semaine de Carême.*

Le P. Bourdalouë dans les Sermons imprimez ſous ſon nom. *Sermon pour le Lundi de la cinquiéme ſemaine de Carême.*

Ceux qui ont fait des Recueils ſur la Charité.

Grenade, dans ſes Lieux Communs.
Buſée, *in Viridario.* (*verbo*), *Charitas Dei & Proximi.*
Drexellius, *in roſis. p.* 1. *c.* 3.
Stella, dans ſon Expoſition ſur le ch. 10. de ſaint Luc.
Labata, *in apparatu.* (*verb.*) *Dilectio Proximi.*
Didacus de la Vega. *cap.* 5. *de Charitate.*
Peraldus. *Tom.* 1. *de Charitate, cap.* 8.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, Exemples, & Applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

Diliges... proximum tuum ſicut teipſum. Luc. 10.

Quod ab alio oderis fieri tibi, vide ne tu aliquando alteri feceris. Tob. 4.

Numquid non Pater unus omnium noſtrùm? numquid non Deus unus creavit nos? Quare ergo deſpicit unus quiſque noſtrùm fratrem ſuum? Malach. c. 2.

Diligetis advenam quaſi vosmetipſos. Levit. 19.

Dilige proximum, & conjungere fide cum illo. Eccli. 27.

Univerſa delicta operit charitas. Prov. 10.

Qui deſpicit proximum peccat. Ibidem, c. 14.

Ordinavit in me charitatem. Cant. 2.

Aqua multæ non potuerunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam. Ibidem, c. 8.

Ne avertas faciem tuam à proximo tuo. Eccli. 4.

In his duobus Mandatis univerſa Lex pendet & Prophetæ. Math. 22.

Quoniam abundavit iniquitas, refrigeſcet charitas multorum. Idem, c. 24.

Diligere proximum tanquam ſe, majus eſt omnibus holocauſtomatibus, & ſacrificiis. Marci. 12.

Omnia quæcumque vultis ut faciant vobis homines, & vos facite illis. Luc. 6.

In hoc cognoſcent omnes, quia Diſcipuli mei eſtis, ſi dilectionem habueritis ad invicem. Joan. 13.

Majorem hâc dilectionem nemo habet, ut animam ſuam ponat quis pro amicis ſuis. Idem, 15.

Hoc eſt præceptum meum, ut diligatis invicem, ſicut dilexi vos. Ibidem.

Hæc mando vobis, ut diligatis invicem. Ibidem.

Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, ſicut dilexi vos. Idem, c. 13.

Charitate fraternitatis invicem diligentes. Ad Roman. 12.

Neceſſitatibus Sanctorum communicantes, hoſpitalitatem ſectantes. Ibidem.

VOus aimerez vôtre prochain comme vous-même.

Prenez garde de ne faire jamais à un autre, ce que vous ſeriez fâché qu'on vous fit.

N'avons-nous pas tous un même Pere & un même Dieu? ne nous a-t'il pas tous créés? Pourquoy donc chacun de nous traite-t'il ſon frere avec mépris?

Vous aimerez un étranger comme vous-même.

Aimez vôtre prochain, & ſoyez-lui fidelle dans l'union que vous aurez avec lui.

La charité couvre toutes les fautes.

Celui qui méprife ſon prochain, peche.

Il a réglé, ou ordonné dans moy, la charité.

Les grandes eaux n'ont pû éteindre la charité; & les fleuves n'auront point la force de l'étouffer.

Ne détournez pas le viſage, pour ne point voir vôtre prochain.

Toute la Loy & les Propheres ſont renfermez dans ces deux Commandemens.

Parceque l'iniquité ſera accruë, la charité de pluſieurs ſe refroidira.

Aimer ſon prochain comme ſoy-même, eſt plus que tous les holocauſtes, & que tous les ſacrifices.

Traitez les hommes de la même maniére, que vous voudriez qu'ils vous traitaſſent.

C'eſt en cela que tous connoîtront que vous êtes mes Diſciples; ſi vous avez de l'amour les uns pour les autres.

Perſonne ne peut avoir un plus grand amour, que de donner ſa vie pour ſes amis.

Le commandement que je vous donne, eſt de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimez.

Ce que je vous commande, eſt de vous aimer les uns les autres.

Je vous fais un commandement nouveau, de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimez.

Que chacun ait pour ſon prochain une affection vraiment fraternelle.

Soyez charitables pour ſoulager les néceſſitez des Saints, prompts à exercer l'hoſpitalité.

Qui diligit proximum, Legem implevit. Ibid. c. 13.

Plenitudo ergo Legis eſt Dilectio. Ibidem.

Dilectio proximi malum non operatur. Ibidem.

Dilectio ſine ſimulatione. Idem, c. 12.

Unuſquiſque veſtrùm proximo ſuo placeat in bonum, ad ædificationem. Idem, c. 15.

Multi unum corpus ſumus in Chriſto; ſinguli autem, alter alterius membra. Idem, c. 12.

Nemini quidquam debeatis, niſi ut invicem diligatis. Ibid. 13.

Charitas patiens eſt, benigna eſt; non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, &c. 1. ad Corinth. 13.

Si linguis hominum loquar & Angelorum, Charitatem autem non habeam, factus ſum velut æs ſonans. Ibidem.

Si habuero omnem fidem, ita ut montes transferam; charitatem autem non habuero, nihil ſum.... Et ſi eradidero corpus meum, ita ut ardeam, nihil mihi prodeſt. Ibidem.

Et ſi diſtribuero in cibos pauperum omnes facultates meas....charitatem autem non habuero, nihil mihi prodeſt. Ibidem.

Alter alterius onera portate; & ſic adimplebitis Legem Chriſti. Ad Galat. 6.

Patientes eſtote ad omnes. 1. ad Theſſ. c 5.

In charitate radicati, & fundati. Ad Epheſ. 3.

Ambulate in dilectione, ſicut & Chriſtus dilexit nos. Ibid. c. 5.

Super omnia autem hæc Charitatem habete, quod eſt vinculum perfectionis. Ad Coloſſ. 3.

Finis autem Præcepti eſt charitas, in corde puro, & conſcientiâ bonâ, & fide non fictâ. 1. ad Timoth. 1.

Ante omnia, mutuam in vobiſmetipſis charitatem continuam habentes; quia charitas operit multitudinem peccatorum. 1. Petri. c. 4.

Omnis Lex in uno ſermone impletur: Diliges proximum tuum ſicut teipſum. Ad Gal. 5.

Charitas fraternitatis maneat in vobis. Ad Hebr. 13.

Implete gaudium meum; ut idem ſapiatis, eandem charitatem habentes, unanimes,

Celui qui aime ſon prochain, a accompli la Loy.

L'amour du prochain eſt l'accompliſſement de la Loy.

L'amour qu'on a pour le prochain, ne ſouffre point qu'on lui faſſe de mal.

Que vôtre charité ſoit ſincere & ſans déguiſement.

Que chacun de vous tâche de ſatisfaire ſon prochain, dans ce qui eſt bon, & qui le peut édifier.

Quoique nous ſoyons pluſieurs, nous ne ſommes tous néanmoins qu'un ſeul corps en JESUS-CHRIST; & nous ſommes tous réciproquement les membres les uns des autres.

Ne ſoyez redevables à perſonne, que de l'amour qu'on ſe doit toûjours les uns aux autres.

La charité eſt patiente, elle eſt douce; la charité n'eſt point envieuſe, elle n'eſt point téméraire, & précipitée, &c.

Quand je parlerois toutes les langues que parlent les hommes, & que les Anges pourroient parler; ſi je n'avois point la charité, je ne ſerois que comme de l'airain qui réſonne, & une cymbale qui ne fait que du bruit.

Quand j'aurois toute la foy imaginable, & autant qu'il en faut pour faire changer de place aux montagnes, ſi je n'ay point la charité, je ne ſuis rien... Et quand j'aurois livré mon corps pour être brûlé, ſi je n'ai point la charité, tout cela ne me ſerviroit de rien.

Quand j'aurois diſtribué tout mon bien pour nourrir les pauvres,... ſi je n'ai point la charité, tout cela ne me ſervira de rien.

Portez-les fardeaux les uns des autres, & vous accomplirez ainſi la Loi de JESUS-CHRIST.

Soyez patiens envers tous.

Etant enracinez, & fondez dans la charité.

Marchez dans un eſprit d'amour & de charité, comme JESUS-CHRIST nous a aimez.

Par deſſus tout ce que j'ay dit, ayez la charité, qui eſt le lien de la Perfection.

La fin des Commandemens eſt la charité, qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conſcience, & d'une foi ſincere.

Avant toutes choſes, ayez une charité conſtante les uns pour les autres; car la charité couvre le grand nombre des péchez.

Toute la Loi eſt renfermée dans ce ſeul précepte: Vous aimerez vôtre prochain comme vous-même.

Conſervez toûjours la charité envers vos freres.

Rendez ma joye complete, étant toûjours unis enſemble; n'ayant tous qu'un même

idipſum ſentientes. Ad Philipp. 2.

De charitate fraternitatis non neceſſe habemus ſcribere vobis ; ipſi enim vos à Deo didiciſtis, ut diligatis invicem. Ad Theſſal. 4.

Scimus quoniam tranſlati ſumus de morte ad vitam, quoniam diligimus fratres. Qui non diligit, manet in morte. 1. Joan. c. 3.

Si diligamus invicem, Deus in nobis manet, & charitas in nobis perfecta eſt. Ibid.

Qui diligit fratrem ſuum, in lumine manet. Ibid. c. 2.

Hæc eſt annunciatio quam audiſtis ab initio, ut diligatis alterutrum. Ibidem, c. 3.

Si quis dixerit quoniam diligo Deum, & fratrem ſuum oderit, mendax eſt. Ibid. c. 4.

Qui non diligit fratrem ſuum quem videt : Deum, quem non videt, quomodo poteſt diligere? Ibidem.

Si ſic Deus dilexit nos, & nos debemus alterutrum diligere Ibidem.

Hoc mandatum habemus à Deo, ut qui diligit Deum, diligat & fratrem ſuum. Ibid. c. 4.

Diligamus nos invicem, quia charitas ex Dei eſt. Ibid.

In hoc apparuit charitas Dei in nobis, quoniam ille pro nobis animam ſuam poſuit : & nos debemus pro fratribus animas ponere. Ibidem, c. 3.

amour, une même ame, & les mêmes ſentimens.

Quant à ce qui regarde la charité fraternelle, vous n'avez pas beſoin que je vous en écrive ; puiſque Dieu vous a appris lui même à vous aimer les uns les autres.

Nous reconnoiſſons que nous ſommes paſſez de la mort à la vie ; pareeque nous aimons nos freres. Celui qui n'aime point, demeure dans la mort.

Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous ; & ſon amour eſt parfait en nous.

Celui qui aime ſon frere, demeure dans la lumiére.

Ce qui vous a été annoncé, & que vous avez oüi dés le commencement, eſt que vous vous aimez les uns les autres.

Si quelqu'un dit : J'aime Dieu ; & qu'il haiſſe ſon frere : c'eſt un menteur.

Comment celui qui n'aime pas ſon frere qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ?

Si Dieu nous a aimez de cette ſorte, nous devons auſſi nous aimer les uns les autres.

Nous avons reçû ce commandement de Dieu, que celui qui aime Dieu, aime auſſi ſon frere.

Aimons-nous les uns les autres ; car l'amour & la charité vient de Dieu.

Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné ſa vie pour nous : & nous devons donner auſſi nôtre vie pour nos freres.

Exemples de l'Ecriture ſur ce ſujet.

L'exemple d'Abraham.

Comme Abraham, dans l'Ancien Teſtament, a été le Pere des Fideles, pour ſa vive foy, il peut auſſi paſſer pour un modelle de charité envers le Prochain ; puiſqu'il ſe tenoit à la porte de ſa maiſon, pour trouver l'occaſion de rompre ſon pain avec les étrangers. De ſi loin qu'il les découvroit, il n'alloit pas ſeulement au-devant d'eux, il y couroit, dit ſaint Chryſoſtome, de peur qu'un autre ne le prévint dans ces actions de charité. Il les prioit de permettre qu'il leur préparât à manger ; & il croyoit honorer Sara ſon épouſe, de lui donner lieu d'employer & de conſacrer ſes mains à cette œuvre de charité, comme il y mettoit lui-même ſa plus grande gloire. Sa charité envers ſon frere Loth n'eſt pas moins célebre dans l'Ecriture ; car pour le retirer d'entre les mains de ceux qui l'avoient enlevé avec ſa famille, & tous ſes biens, il aſſembla les plus reſolus d'entre ſes ſerviteurs, dont il compoſa une petite armée, & pourſuivit ceux qui emmenoient ſon frere, qui lui eût été cher encore ſous ce titre, n'eût-il pas été ſon proche parent ; & leur enleva leur proye. Il employa même ſon crédit auprès de Dieu pour ſauver les habitans de Sodome, & empêcher que leur

leur ville ne fût reduite en cendres par le feu du Ciel ; & quoi qu'en ce point il n'ait pas été exacte, il ne laiſſa pas, encore en cela, d'avoir tout le mérite de la charité. *Geneſ.* 14.

Le ſaint homme Job pourroit être auſſi un modelle de la charité, ſi la patience, qui a été ſa vertu dominante, ne l'avoit encore rendu plus célebre, & n'étoit l'endroit, par où plus ordinairement on le conſidere. Ce qui n'empêche pas qu'il ne ſoit redevable de ſa ſainteté, & de la conſidération que Dieu avoit pour lui, & de la haute reputation qu'il s'étoit faite auprès des hommes, aux exercices mêmes de la charité ; puiſque lui-même avouë que la miſéricorde, qui eſt une inclination bienfaiſante, & qui nous porte à ſoulager les miſeres d'autrui, étoit née avec lui, & s'etoit accrûë avec le nombre de ſes années. Il prend même Dieu a temoin des actions de charité qu'il exerçoit ; comme il étoit l'œil de l'aveugle, & le pied du boiteux, & enfin l'aſile de tous les miſérables. La charité de Job.

Cette vertu a rendu Moiſe recommandable au peuple d'Iſraël, non-ſeulement pour l'avoir retiré de la ſervitude de l'Egypte, & délivré de l'oppreſſion de Pharaon ; mais encore pour avoir employé ſes priéres auprès de Dieu, pour arrêter le bras de ſa juſtice, après que ce Peuple fut tombé dans l'idolâtrie, en adorant un Veau d'or. Ce grand Légiſlateur, qui porte même le nom de Médiateur, dans les divins Livres, s'eſt offert, comme une victime, pour appaiſer la colere du Seigneur ; & ſa charité l'a porté juſqu'à demander d'être plûtôt éfacé du Livre de Vie, que d'être témoin de la juſte vengeance, que Dieu vouloit tirer de ce peuple rebelle : *Obſecro Domine, peccavit populus iſte peccatum maximum, fecerunique Deos aureos : aut dimitte eis hanc noxam ; aut, ſi non facis, dele me de libro tuo, quem ſcripſiſti.* Celle de Moïſe. *Exod.* 32.

Telle fut la charité de Néhémias, laquelle éclata par les ſoins qu'il prit de procurer la liberté au peuple de Dieu, qui étoit reſté de la tranſmigration, & par tout ce qu'il fit en faveur de ce peuple, après ſon retour à Jéruſalem ; comme il eſt rapporté dans le ſecond livre d'Eſdras. L'exemple de Néhémias.

Tobie s'eſt auſſi ſignalé, & même diſtingué par cette vertu ; comme il paroît par les œuvres de charité qu'il exerçoit envers ſes concaptifs : ce qui lui attira la perſecution de Sennacherib, qui avoit réſolu de le faire mourir, & ce qui obligea ce ſaint homme de s'enfuir, & de ſe cacher avec toute ſa famille. Charité de Tobie.

Je laiſſe les autres exemples, qui peuvent être rapportez à d'autres vertus, & que nous rapporterons auſſi dans leur lieu. Le Nouveau Teſtament nous en fournit encore un plus grand nombre, dont voici les principaux, qui regardent ſeulement la charité en général.

Le prémier, & le plus grand modelle de cette vertu eſt le Verbe Incarné, qui entant que Dieu eſt la Charité même, & entant qu'Homme-Dieu nous en a donné les plus beaux exemples dans toutes les parties de ſa vie : car ſans parler de ſa naiſſance & de ſa mort, qui en ſont les marques & les preuves les plus inconteſtables ; il l'a fait paroître, 1°. En ſupportant les defauts de ſes Diſciples, des Peuples & des Phariſiens ; la groſſiéreté des uns, l'importunité & l'ingratitude des autres, la malice & la haine des troiſiémes : tous lui en donnant tous les jours mille occaſions. 2°. Par la compaſſion qu'il ne ceſſa d'avoir JESUS-CHRIST, le grand modelle de la charité pour le Prochain.

des miſeres, ſoit corporelles, ſoit ſpirituelles de toutes ſortes de perſonnes.

Ad Titum 3. 3°. Par ſon application & ſon affection à faire du bien à tout le monde: *Apparuit benignitas & humanitas Salvatoris noſtri*; comme parle l'Apotre.

Saint Paul. La charité de ſaint Paul a été admirable, & ne pouvoit être plus grande, que de ſouhaiter d'être anathême à l'égard de JESUS-CHRIST, pour ſes freres: car quoique le véritable ſens de ces paroles ſoit tout autre que celui qu'on lui donne communément, il ne laiſſe pas de marquer le zele, & la charité qu'il avoit pour ſes freres: *Optabam ego ipſe anathema eſſe à Chriſto pro fratribus meis, qui ſunt cognati mei ſecundùm carnem.*

Ad Rom. 9.

Le Centurion de l'Evangile. Si la foy du Centurion de l'Evangile attira l'admiration du Fils de Dieu même, & mérita ſes éloges; la charité de cet Officier de guerre, mérite ſans doute & notre admiration & nos louanges, de ce qu'étant encore Payen, il prit lui-même le ſoin de la ſanté de ſon ſerviteur, & de ce qu'il voulut bien venir en perſonne prier le Sauveur de le guérir.

Matth. 8.

L'union & la charité des premiers Chrétiens. On ſçait quelle étoit l'union des prémiers Chrétiens, & la grande charité qui etoit entre eux, juſques-là qu'au rapport du Texte Sacré, ils n'avoient qu'un cœur, & qu'une ame: *Multitudinis credentium erat cor unum & anima una.*

Act. 4.

Applications de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

L'union & la bonne intelligence des Fidelles, eſt formidables aux Démons nos ennemis. *Terribilis ut caſtrorum acies ordinata. Cantic.* 6. Saint Gregoire expliquant ces paroles, dit que cette expreſſion renferme un grand ſens; & veut dire, que comme une armée rangée en bataille, ſe rend formidable aux ennemis, quand elle eſt bien ſerrée, unie & preſſée, ſans laiſſer de vuide ou d'intervalle, qui donne entrée à ceux qui l'attaquent; nous donnons de même de l'effroi & de la terreur aux ennemis de nôtre ſalut, quand nous ſommes bien unis par les liens de la charité. *Homil.* 8. *in Ezechielem.*

L'étenduë & l'univerſalité de la charité. *Latum mandatum tuum nimis*, dit le Prophete Royal, *Pſalm.* 118. Ce que ſaint Auguſtin applique à la charité, en diſant que nous ne devons point donner d'autres bornes à nôtre charité, que celles de toute la terre, ſi nous aimons véritablement JESUS CHRIST; parce que ſes membres ſont répandus par tout. Si vous n'aimez qu'une partie de ceux qui lui appartiennent, dit-il, vous êtes diviſé & partagé; & ſi vous êtes ſéparé de la ſorte, vous n'êtes plus membre de ſon corps; & ſi vous n'êtes plus un des membres de ce corps, vous n'êtes plus ſous ce Chef. *Tract.* 1. *in Epiſt.* 1. *Joannis.*

Comme tous les Chrétiens doivent être bien unis enſemble. L'Egliſe dans l'Ecriture eſt appellée un édifice, dont tous les Chrétiens ſont autant de pierres vivantes, qui doivent ſe ſoutenir les unes les autres: car comme dans un édifice, ſi chaque pierre ſe ſéparoit des autres, tout l'édifice tomberoit par terre; le même arrivera dans l'Egliſe, & dans la ſociété des Fidelles, ſi ceux qui la compoſent ſont diviſez. S'ils ne ſont étroitement unis par la charité, qui doit être le ciment de cet édifice; le moyen que cet édifice puiſſe ſubſiſter? C'eſt l'application que font ſaint Auguſtin, & ſaint Chryſoſtome de cet endroit de l'Ecriture.

Autre compariſon ſur ce ſujet. *Ezechiel* 13. Dans le même ſens, le Prophete Ezéchiel dit de la part de Dieu, à ceux qui enduiſent la muraille, ſans rien mettre avec la terre; qu'elle tombera: *Dic ad eos qui liniunt abſque temperaturâ, quod caſurus ſit.* Que veut dire cecy? de-

Digitized by Google

mande un ſçavant Interprete, ſinon que la charité eſt le ciment deſtiné à lier les pierres, qui doivent entrer dans la ſtructure de l'édifice ſpirituel ? Autrement ce ſera un ouvrage qui tombera au prémier vent, parce que toutes ſes parties ne ſeront point liées enſemble.

De quel amour nous devons aimer nôtre prochain.

Diliges proximum tuum ſicut te ipſum. Luc. 10. c'eſt-à-dire, que nous devons aimer nôtre prochain d'un amour véritable, & non pas ſeulement comme nous aimons les choſes néceſſaires, ou utiles, comme le pain, une maiſon, un oiſeau, & les autres choſes qui ne ſont que pour nôtre commodité, ou pour nôtre divertiſſement ; & que nous n'aimons pas auſſi comme nous-mêmes, mais ſeulement pour nous-mêmes : Or nous devons aimer nôtre prochain comme nous nous aimons nous-mêmes, d'un amour déſintereſſé, & non pas l'aimer pour nous. C'eſt la remarque de ſaint Bernardin de Sienne. *Tome* 2. *Sermon* 7.

Pourquoy le commandement de la charité eſt appelé un commandement nouveau.

Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem. Joan. 13. Il y a pluſieurs raiſons pourquoy le Fils de Dieu appelle ce commandement, un commandement nouveau : en voicy une qui nous regarde ; c'eſt que l'on fait obſerver à la rigueur les loix qui ſont nouvellement intimées ; au lieu qu'a l'égard des autres, on ſe relâche avec le temps de cette prémiére rigueur ; juſques-là, que par l'inobſervation, on vient ſouvent à preſcrire contre les plus juſtes, & les plus ſalutaires : Or le Fils de Dieu veut que le commandement qu'il nous fait de nous entr'aimer, ſoit un commandement nouveau ; c'eſt-à-dire, qu'il veut qu'il ait toûjours la même force, & ſoit obſervé dans tous les temps, ſans qu'aucune autre loy, & aucune coûtume contraire puiſſe jamais preſcrire contre celle-cy. *Gilbert. Serm.* 19. *in Cantic.*

Le Fils de Dieu a porté cette loy de la charité conformément à l'inclination de ſon cœur.

Hoc eſt præceptum meum ut diligatis invicem. Joan. 13. Les Rois & les Souverains font aſſez ordinairement des loix conformes à leur humeur, & à leur naturel ; c'eſt pourquoy le Fils de Dieu qui étoit porté à faire du bien à tout le monde, & qui a aimé les hommes d'un ſi ardent amour, a porté une loy conforme à cette inclination bien-faiſante, qui l'a fait deſcendre du ciel ſur la terre. De maniére que l'arbre qui ſort de terre ne fait pas mieux connoître, quelle étoit la nature de la ſemence que le Jardinier y a enfoüi, que cette loy fait voir ce qui étoit renfermé dans le cœur du Sauveur. *Lanuza, dans l'un des Traitez ſur l'Amour des Ennemis.*

In charitate radicati & fundati. Ad Epheſ. 3. L'Apôtre ne ſe ſert de cette double métaphore d'un arbre, & d'une maiſon, que parce que, dit S. Thomas, afin que l'un & l'autre ſoit ſolidement affermi ; ils ont beſoin, l'un de racines, & l'autre de bonnes fondations. Or un Chrétien éleve durant ſa vie un édifice par ſes bonnes œuvres ; c'eſt le langage du Saint Eſprit dans l'Ecriture : il faut donc que cet édifice ait pour fondement la charité, qui ſoûtient toutes nos bonnes actions, leſquelles ſans cela ne ſont d'aucun mérite. De-plus, le Chrétien, dit le Fils de Dieu, eſt un arbre qui doit produire des fruits pour la vie éternelle; ſi cet arbre n'a pour racine la charité, il ſera bien-tôt renverſé : ou bien, ce ſera un arbre mort, qui deſſéchera bien-tôt. *Idem, Lanuza, tract.* 4.

Nous ſommes tous freres, n'aiant qu'un même

Pater noſter qui es in cœlis. Matth. 6. Le Fils de Dieu n'a pas voulu que celui qui recite cette priére qu'il nous a lui-même appriſe, dît : *mon Pere*, mais *nôtre Pere* : afin, dit ſaint Chryſoſtome, que faiſant réflexion que nous avons

Pere dans le Ciel, & nous devons nous aimer tous en cette qualité.

tous un Pere commun dans le Ciel, nous nous considérions en effet comme freres; & qu'en cette qualité nous nous entr'aimions tendrement, & d'un amour d'autant plus fort, qu'il doit l'être plus dans la grace, qu'il ne l'eſt pas dans la nature; les liens d'une même vocation à la vie ſurnaturelle, & l'eſpérance du même héritage celeſte, devant l'emporter ſans contredit ſur les liens d'un même ſang, s'il n'y avoit que ceux-ci qui nous unîſſent. *S. Chryſoſt. Orat. de reſtituenda ſecundùm Deum vita.*

Nous ne pouvons jamais être quittes de l'amour que nous devons à nôtre prochain.

Nemini quidquam debeatis, niſi ut invicem diligatis. Ad Romam. c. 12. Dieu eſt nôtre ſouverain Seigneur, auquel à raiſon de ſon ſouverain domaine, & par mille autres droits qu'il a ſur nous, nous devons tout l'amour dont tout nôtre cœur eſt capable. C'eſt pour cela qu'il l'exige de nous, & qu'il nous en a fait un commandement exprès; de maniére que ſi nôtre cœur étoit capable d'un amour infini, nous le devrions tout entier à ce Dieu ſuprême: *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, &c.* Or de cette dette immenſe & infinie, par laquelle nous lui ſommes engagez au-delà de tout ce que nous lui pourrons jamais rendre, & qui fera par conſéquent que nous lui ſerons toûjours redevables, il en cede une partie à nos freres; & cette partie étant de la même nature que l'autre, puiſque c'eſt un droit fondé ſur le même motif; nous ne pourrons jamais y ſatisfaire juſqu'à l'éteindre entiérement, ni en être quittes envers nôtre prochain, non plus qu'envers Dieu même.

Autre raiſon pourquoi ce commandement eſt appelé nouveau.

C'eſt choſe étonnante que JESUS-CHRIST en parlant du commandement de la charité, l'ait appellé un précepte nouveau: *Mandatum novum do vobis.* Hé, quoy donc? qu'y avoit-il de nouveau dans une loi, qui paroît auſſi ancienne que l'humanité même? Dès qu'on eſt homme, & par cela ſeul, obligé de vivre en ſociété, n'a-t-on pas dans la nature même de la ſociété, dont on devient membre, une obligation eſſentielle de pratiquer tous les devoirs de cette charité, que le Seigneur regarde comme nouvelle? Avant JESUS CHRIST, n'étoit-il pas defendu de faire à ſon frere un plus mauvais traitement, que celui que nous ſouhaiterions qu'on nous fît à nous-mêmes? N'a-t'on pas été obligé dans tous les temps, & depuis l'origine du monde, de fournir aux beſoins extrêmes d'un frere indigent, de ne pas noircir ſa réputation par des médiſances cruelles; de ne troubler point la paix domeſtique ou civile par des haines, par des froideurs, & par de plus criminels emportemens? Sans doute, ces devoirs ſont de tous les temps, de toutes les religions, de toutes les loix du monde. Pourquoy donc JESUS-CHRIST appelle-t'il ſon précepte, un précepte nouveau: *Mandatum novum?* C'eſt que le précepte de la charité Chrétienne eſt tout à la fois, & ancien & nouveau: il eſt ancien quant à la ſubſtance, & à la matiére du précepte; mais il eſt nouveau, eu égard au motif qui nous porte à aimer nos freres, ſçavoir à les aimer pour Dieu; non plus ſimplement comme pour un Légiſlateur & pour un Maître qui nous l'ordonne, ou pour un Pere qui nous l'indique, mais comme pour un Pere qui nous en preſſe, un Rédempteur qui nous en conjure, juſqu'à ſe mettre même en la place de ceux que nous obligerons, & recevoir comme fait ſoi tout ce que nous leur pourrons faire.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Penſées & paſſages des Saints Peres ſur ce ſujet.

NOn diligis proximum tuum, ſi non ad bonum, ad quod ipſe tendit adducis. S. Auguſt. de Moribus Eccleſ.

Nihil aquè amicum probat, quàm oneris portatio. Tantum quiſque portat, quantùm amat. Idem in Apocal.

Ut ſciat homo diligere proximum tanquam ſeipſum, priùs debet, diligendo Deum, diligere ſeipſum. Idem, in Pſalm. 118.

Redeat unuſquiſque ad ſeipſum, & ſi ibi invenerit charitatem fratris, ſecurus ſit, quia tranſiit de morte ad vitam. Idem, Tract. 5. in Epiſt Joan.

Nihil nocet corporis ſeparatio, ubi eſt animorum vera & ſincera compunctio. Idem, Serm. 42 de Tempore.

Aut cupiditate amatur, aut charitate; non quod, non ſit amanda creatura: ſed ſi ad Creatorem referatur ille amor, jam non cupiditas, ſed charitas erit: tunc enim eſt cupiditas, cùm propter ſe amatur creatura. Idem, l. 9. de Trinit.

Dilectio proximi certus gradus eſt ad dilectionem Dei. Idem, l. contra Adimant. c. 6.

Omnibus pari dilectione vita æterna optanda eſt, ſi non omnibus eadem poſſunt exhiberi dilectionis officia. Idem, in expoſ. Epiſt. ad Galat. c. 6

Charitas quantò plus impenditur, tantò plus debetur, & nos tantò magis eam debemus, quantò amplius impenderimus; cujus nos perpetuos debitores oſtendit Apoſtolus. Idem, Epiſt. 35. ad Severum.

Semper debeo charitatem, quæ ſola, etiam reddita, ſemper detinet debitorem: redditur enim cùm impenditur: debetur autem etiam ſi reddita fuerit; quia nullum eſt tempus quando impendenda non ſit, nec cùm redditur, amittitur, ſed potius reddendo multiplicatur. Idem, Epiſt. 62. ad Cæleſtin.

Proximus, non ſanguinis propinquitate, ſed rationis ſocietate penſandus eſt. Idem, Epiſt. 52.

Omnis homo homini proximus. Non eſt co-

VOus n'aimez pas véritablement vôtre prochain, ſi vous ne tâchez de lui procurer le bonheur, où vous même vous aſpirez.

Il n'y a point de marque plus certaine d'une véritable amitié, que de ſupporter les défauts de ſon ami. Autant qu'on a d'amour pour lui, autant le ſupporte-t'on.

Afin que l'homme apprenne à aimer ſon prochain comme ſoy-même, il doit auparavant s'aimer véritablement ſoy-même, en aimant Dieu comme il le doit.

Que chacun rentre dans ſoy-même, & s'il remarque qu'il a de la charité pour ſon frere, qu'il ſoit aſſûré qu'il a paſſé de la mort à la vie.

L'éloignement & la ſéparation des corps, ne préjudicie point à la charité, quand il y a une vraye & ſincere union des cœurs & des eſprits.

On aime, ou par cupidité ou par charité: non qu'on ne puiſſe aimer la créature; mais ſi cet amour ſe rapporte au Créateur, ce n'eſt plus cupidité, c'eſt charité: c'eſt cupidité, quand on aime la créature pour elle-même.

L'amour du prochain eſt un degré pour s'élever ſûrement à l'amour de Dieu.

On doit ſouhaiter par une charité commune, la vie éternelle à tout le monde, ſi l'on ne peut rendre à tout le monde les mêmes devoirs de charité.

Plus on exerce la charité envers le prochain, plus on eſt obligé de l'exercer: & lorſque nous lui rendons tous les devoirs que nous pouvons, nous ſommes encore obligez de lui rendre davantage; puiſque l'Apôtre nous dit que nous lui ſommes toûjours redevables.

La charité me tient toûjours redevable envers le prochain, lors même que je m'acquitte de ce que je lui dois; parce qu'il n'y a point de temps qu'on ne doive exercer la charité; & lorſqu'on l'exerce, elle ne perd pas le droit qu'elle a d'exiger qu'on l'exerce encore davantage. Elle ne s'éteint point par-là; elle renaît plûtôt en quelque façon, & ſe multiplie.

La qualité de prochain ne ſe prend pas de la proximité du ſang, mais de la ſocieté d'une même nature raiſonnable.

Tout homme eſt cenſé le frere & le prochain

gitanda lenginquitas generis, ubi eſt natura communis. Idem, l. de Doctr. Chriſt.

Charitas eſt glutinum animarum, ſocietas fidelium, otio non frigida, actione non fracta, non fugax, non audax, non præceps. Idem, l. de Doctr. Chriſtiana.

Charitas aliis blanda, aliis ſevera, nulli inimica, omnibus mater. Idem, l. de Catech. rudibus.

Per amorem Dei, omnes ei adhæremus; per amorem proximi omnes ad invicem unus ſumus: ut bonum commune omnium, fiat ſingulorum, & quod quiſque in ſe non habet, in altero poſſideat. Idem, lib. de Spiritu & Littera.

Talis eſt natura ſancti amoris, & vera charitatis, ut erogando creſcat, & quantum in aliis plus expenditur, tantùm in ſe abundantiùs cumuletur. Idem, Serm. 206. de tempore.

Charitas & cupiditas ſimul eſſe non poſſunt: niſi una radicitus evulſa fuerit, alia plantari non poterit. Sine cauſa aliquis conatur ramos incidere, ſi radicem contemnit evellere; radix enim malorum omnium eſt cupiditas. Idem, lib. 50. Homil. homil. 8.

Per amorem Dei amor proximi gignitur; & per amorem proximi amor Dei nutritur. Gregor. l. 7. Moral. c. 10.

Qui diligit Deum, non eum contemnere poteſt, præcipientem diligere proximum: & qui ſanctè ac ſpiritualiter diligit proximum, quid in eo diligit niſi Deum? Auguſt. Tract. 65. in Joan.

Nemo cæteris virtutum exercitationibus magnum quid ſe conſecuti putet, niſi rectè fratres diligat. Cyrill. Alexand. l. 9. cap. 24. in Joan.

Proximum diligere purè non poteſt, qui Deum non diligit. Oportet ergo diligi Deum priùs, ut in Deo diligatur & proximus. Bernard. lib. de dilig. Deo.

Non recipio conſolationem, ubi video fratris deſolationem. Idem, Epiſt. 70

Mandatum charitatis proximi ſimile eſt mandato charitatis divinæ: quoniam hoc illud inducit, ab illo rurſus munitur. Chryſoſt. homil. in Matth.

d'un autre homme. On ne doit point ſe figurer un degré de parenté trop éloigné, lorſque la nature nous eſt commune.

La charité eſt le ciment des ames, & fait une ſociété entre tous les fideles; l'oiſiveté ne la refroidit point, ni l'action ne la rend point lâche & fatiguée; elle ne fuit point quand il faut rendre ſervice: mais elle n'eſt point auſſi téméraire, ni précipitée pour s'ingérer à contretemps.

La charité ſe montre affable aux uns, & ſévere aux autres; mais elle n'eſt ennemie de perſonne; elle fait plûtot l'office de mere envers tous.

Par l'amour que nous portons à Dieu, nous lui ſommes étroitement unis; & par l'amour que nous avons pour le prochain, nous ne ſommes qu'un avec lui. De cette maniére le bien qui eſt commun, devient propre & particulier de chacun; & ce que chacun ne poſſede pas dans ſoi-même, il le poſſede dans un autre.

Telle eſt la nature du ſaint amour, & d'une véritable charité, qu'elle croit en ſe communiquant; & plus elle ſe répand au dehors, plus elle devient abondante en elle-même.

La charité & la cupidité ne peuvent demeurer enſemble; ſi l'une n'eſt entiérement arrachée du cœur, l'autre n'y peut prendre racine. C'eſt en vain que quelqu'un prétend couper les branches, s'il néglige d'ôter entiérement la racine: car la cupidité, ſelon l'Ecriture, eſt la racine de tous les maux.

C'eſt l'amour de Dieu qui fait naître l'amour du prochain; & c'eſt l'amour du prochain qui nourrit l'amour de Dieu, & qui lui ſert d'aliment.

Celui qui aime Dieu ne peut pas dédaigner de lui obéir, lorſqu'il lui ordonne d'aimer le prochain; & celui qui aime ſaintement, & en eſprit le prochain, qu'aime-t'il, en l'aimant, que Dieu même.

Que perſonne ne s'imagine faire beaucoup par l'exercice de toutes les autres vertus, s'il n'aime ſes freres d'une véritable charité.

Celui qui n'aime pas Dieu, ne peut aimer ſon prochain d'un amour pur: il faut donc que Dieu ſoit aimé le prémier, afin de pouvoir enſuite aimer le prochain, en Dieu, & pour Dieu.

Je ne puis me conſoler, quand je vois mon frere dans la déſolation.

Le commandement de la charité du prochain eſt tout ſemblable au commandement de la charité divine; parceque le premier conduit à l'autre, il eſt en conſequence ſoûtenu & fortifié du ſecond.

Digitized by Google

Hoc in primis habet charitas, quod cum utilitate, sit facillima, atque jucundissima. Idem, homil.2. in Job.

C'eſt le grand avantage de la charité, qu'avec le fruit & l'utilité qu'elle apporte, elle eſt encore tres aiſée, tres-commode & tres-agréable.

Quemadmodum multi Religiosi per charitatem sunt unus, ita per eandem charitatis unionem, singuli sunt multi. Idem, homil.77. in Joan.

Comme par le moyen de la charité pluſieurs Religieux ne ſont qu'un; pareillement par l'union de la même charité, chacun eſt multiplié, comme ſi un ſeul étoit pluſieurs.

Charitatis debitum, etiamsi semper solvatur, semper debetur. Idem, Epist. 22.

La charité qu'on doit au prochain eſt une dette, dont on lui eſt toûjours redevable.

Tanta charitatis vis est, ut cœlo latiorem facias animam: unde Paulus dicebat: dilatamini. Idem, Homil. 44 in Act. Apoſt.

Telle eſt le pouvoir de la charité, de donner à l'ame une étenduë plus vaſte que le ciel; ce qui faiſoit dire à ſaint Paul: *étendez-vous*.

Alius amat quia redamatur, alius quia honore afficitur, alius quia utilitati sibi esse aut fore hominem putat; Christi verò causâ difficilè quemquam invenies, qui amicum, ut oportet, diligat: omnes ferè sæcularium vinculorum nexu vinciuntur. Idem, homil. 61. in Matth.

L'un aime, parce qu'il eſt réciproquement aimé, un autre parce qu'on l'honore, un autre enfin, parce qu'il croit qu'un homme lui ſera utile; mais difficilement trouverez-vous une perſonne, qui aime comme il faut ſon frere pour Jesus-Christ: preſque tous les amis ſont liez par les nœuds de quelque affection qui tient du ſiecle.

O inimiam Dei clementiam! ô ineffabilem charitatem! Præmium nobis pollicetur, si nos mutuò diligamus, & ea nobis præstemus, quibus nos invicem indigemus: & nos ingrato animo resistimus ei, cujus imperium beneficium est. S. Laurent. Juſtinian.

O bonté admirable de nôtre Dieu! ô ineffable charité! On nous promet recompenſe, ſi nous nous aimons mutuellement, & ſi nous nous rendons les ſervices dont nous avons réciproquement beſoin: & par une ingratitude incroyable, nous réſiſtons à celui, dont le commandement eſt un véritable bienfait.

Tale est bonum pacis quod ex mutua charitate oritur, ut in rebus creatis nihil delectabilius concupisci, & nihil utilius possideri possit. Idem.

Tel eſt le bonheur de la paix, & de la tranquillité qui nait d'une charité mutuelle, que de tout ce qui eſt créé, on ne peut rien ſouhaiter de plus agréable, ni poſſeder rien de plus utile.

Par est latitudo charitatis & mundi; unam Rempublicam, cœlum fecit & terram. Hildebertus, Epiſcopus Turonenſis.

La charité eſt d'une étenduë égale à celle de tout le monde; elle ne fait de la terre & du ciel qu'une même ſociété, & une ſeule République.

Bonum & jucundum est sola charitas. Hoc privilegium soli charitati servatum est, ut cum sit, non solum bonum, sed omnium bonorum maximum, sit quoque jucundissimum. Omnis quoque alia virtus pœnam habet annexam. S. Thomas Villanova, in Conc.

La charité poſſede tout à la fois, le bien utile, & le bien agréable; c'eſt un avantage qui n'appartient qu'à elle ſeule, qu'étant le plus grand de tous les biens, elle eſt encore le plus agréable: car dans l'exercice des autres vertus, il y a de la peine & du travail.

Charitas in adversis non deficit, quia patiens est: inimicis non rependit, quia benigna est; felicitas eam alienа non cruciat, quia non æmulatur; conscientia mala non pungit, quia non agit perperàm, &c. Bernard. Tract. de Charit.

Elle ne ſuccombe point ſous le poids des afflictions, parce qu'elle eſt patiente; elle ne rend point injure pour injure, parce qu'elle eſt douce; le bonheur d'autrui ne l'afflige point, parce qu'elle eſt ſans envie; ſa conſcience ne la ronge point, parce qu'elle n'a rien qu'elle ait ſujet de ſe reprocher.

Charitas, quæ Christi causâ fundatur, firma, stabilis, atque invicta est: nec ulla re conquassatur: non obtrectatione, non periculis, non morte, &c. Chryſoſt. homil. 61. in Matth.

La charité qui a Jesus-Christ pour fondement, eſt une charité ſolide, conſtante, invincible, qui ne s'altere point, ni par les ſoupçons, ni par les calomnies, ni par les dangers, ni par la mort même.

Quicumque proximum suum, ut seipsum diligit, quidquid boni sibimet cupit, & illi

Quiconque aime ſon prochain comme ſoi-même, lui ſouhaitera ſans doute les mêmes

tne vraye charité, parceque ce ne ſeroit pas une vertu Théologale, & que nous ne reconnoiſſons pour charité proprement dite, que celle qui fait l'une des trois vertus Théologales. Il n'y a pas, pour l'une & pour l'autre, deux principes entr'eux différens. D'où vient qu'on a raiſon de dire que ces deux ſortes de Charité, quand, par rapport à leurs diverſes opérations, on les regarde comme deux vertus différentes, ſont deux ruiſſeaux qui coulent de la même ſource; deux lignes tirées du même centre, & qui par conſéquent doivent s'y réünir; deux anneaux d'une même chaîne; deux branches d'un même arbre; & en un mot, deux actes, ou deux ſuites d'actes provenans d'une même vertu habituelle.

Comme l'amour de Dieu, & l'amour du prochain ſont inſéparables.

Dela on infere que l'un de ces deux amours ne ſçauroit ſubſiſter ſans l'autre: parceque la même charité qui nous fait aimer Dieu, nous porte à aimer le Prochain, comme ſon ouvrage le plus accompli & le plus cher, ſon image, & l'objet de ſes affections; & que celle qui nous fait aimer le Prochain, nous fait aimer Dieu dans le même tems, & comme on dit par l'acte même; puiſque nous n'aimons le Prochain que pour l'amour de Dieu, & pour le bien que Dieu a mis en lui, principalement celui de le deſtiner à la béatitude, dont le fond n'eſt pas autre que lui-même. Ainſi l'amour de Dieu produit néceſſairement l'amour du Prochain, ſurtout ſi on ajoûte ce commandement exprés, qui nous a été fait d'unir l'un à l'autre, n'étant pas poſſible qu'on aime Dieu ſincérement en mépriſant, ſoit cette loi qu'il nous impoſe, ſoit ce grand exemple qu'il nous donne d'aimer nos freres: & l'amour du Prochain nourrit, entretient & fortifie l'amour de Dieu; puiſque nous n'aimerions pas comme il faut nos freres, ſi nous ne rapportions cet amour à Dieu, & ſi nous ne les aimions en lui & pour lui. C'eſt ce qu'enſeigne ſaint Grégoire: *Per amorem Dei, amor proximi gignitur, & per amorem proximi amor Dei nutritur.* *Lib. 7. moral. c. 10.*

Il eſt aiſé de connoître que nous n'aimons pas Dieu, en n'aimant pas le Prochain.

Quoique par la liaiſon néceſſaire qui eſt entre ces deux amours, l'un faſſe une conſéquence pour l'autre; il y a cependant entre eux cette différence, qu'a remarqué ſaint Auguſtin ſur l'Epître aux Galates, qu'il eſt facile aux hommes de ſe perſuader fauſſement qu'ils aiment Dieu; parcequ'il ne ſe rencontre pas tant d'occaſions de donner des preuves de cet amour: mais quant à l'amour du Prochain, les injuſtices & les duretez que nous avons tous les jours occaſion, & ſi ſouvent le malheur de lui faire eſſuyer, ne ſont que de trop fortes marques du peu d'amour que nous avons pour ſa perſonne: & comme on ne peut aimer Dieu, en haiſſant le Prochain, dès lors que nous nous ſurprenons dans une diſpoſition de haine envers nôtre frere, nous devons ſûrement conclure, que nous n'aimons point celui qui nous a créez les uns & les autres.

Sous le nom de Prochain les creatures irraiſonnables ne ſont point comprises.

La Charité ne peut s'étendre ſur les Creatures irraiſonnables; parceque de ſa nature, c'eſt une amitié qui conſiſte dans un mutuel amour, par lequel on ſe ſouhaite reciproquement, & l'on ſe procure, ſelon ſon pouvoir, & dans l'occaſion, un véritable bien; car il eſt ici queſtion d'une charité chrétienne, dont les hommes ſeuls ſont capables. Nous pouvons bien aimer les créatures irraiſonnables, pour le ſervice que nous en tirons, pour le beſoin que nous en avons, pour le plaiſir honnête & permis, que nous y prenons, encore devons nous rapporter tout cela à une fin plus haute qui eſt le ſervice de Dieu, & nôtre ſalut; il faut même les aimer de telle ſorte, qu'on ne s'y attache point avec ardeur. Ce qui rendroit nôtre affection déreglée, & criminelle:

outre que quand nous les aimons, d'un amour même bien reglé, c'eſt pour nous, & non pas pour elles, que nous les aimons. Ainſi de tout ce qui eſt autour de nous, il n'y a que l'homme que nous devons regarder comme nôtre prochain, & par conſequent qui puiſſe être l'objet d'une veritable charité.

Les Anges ne ſont pas non plus comptis ſous le nom de nôtre Prochain.

Il eſt vrai que les Anges non ſeulement communiquent avec nous, & ont part à la même béatitude, qui eſt le fondement de l'amitié chrétienne, & de plus, qu'ils ont ſur nous cet avantage, d'être arrivez à cet heureux terme, auquel nous aſpirons tous, comme à nôtre fin, auſſi eſt-ce pour cette raiſon, comme remarque ſaint Thomas, qu'ils ont avec nous toute la proximité néceſſaire, pour avoir part à l'amour que nous devons à nôtre prochain. Neanmoins les Saints Peres, ſous ce nom de prochain, ſe contentent d'y comprendre l'homme; parce qu'en éfet les plus grandes difficultez qu'il y a a vaincre, & pour leſquelles il a été neceſſaire de faire ce commandement, & les occaſions frequentes & ordinaires que nous avons de l'obſerver, ne regardent proprement que l'homme.

Ce qu'il faut entendre proprement par la proximité, qui oblige tout homme de conſiderer un autre, & de l'aimer comme ſon prochain.

Ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir ce qu'on doit entendre par le nom de prochain, ſi l'on n'eſt encore inſtruit de ce qui fait cette proximité, & d'où elle ſe doit prendre proprement, afin d'être le motif de l'amour que nous devons à nos freres. Cette proximité, comme dit S. Thomas, ne ſe prend pas proprement de la nature; mais par raport à la grace. Non de ce que nous tirons nôtre origine de ceux qui nous ont donné la vie; ce qu'on apelle proximité du Sang: mais de ce que nous ſommes tous marquez au caractere de Dieu, tous créez à ſa reſſemblance, & pour la même fin, tous rachetez du même Sang, tous appellez à obeïr au même Pere, & à ſervir le même Maître, tous capables de poſſeder un jour le même bien, qui eſt le bonheur éternel. Ce qui fait que la chatité embraſſe tout le monde en général, & regarde chacun en particulier comme ſon prochain, ſans en excepter perſonne, quelque imperfection qu'il puiſſe avoir, au lieu que l'amitié humaine n'étant fondée que ſur quelque qualité naturelle, ſe reſſent toûjours de la petiteſſe de ſon objet: outre qu'on ſe peut tromper en aimant ce qui ne le merite pas, ou même en s'imaginant dans une perſonne des qualitez qui n'y furent jamais: mais en aimant ſon prochain pour Dieu; quel qu'il ſoit en lui-même, il eſt toûjours digne de nôtre affection, & nous le devons toûjours conſiderer comme nôtre prochain, que Dieu nous a commandé d'aimer, fût-il le plus mépriſable & le plus imparfait de tous les hommes.

Nous pouvons aimer les pécheurs d'un amour de chatité, mais non pas leurs péchez.

Delà il s'enſuit que le nom & le terme de Prochain, comprend tous les hommes indifféremment, ſelon ſaint Auguſtin; & par conſéquent les pécheurs, puiſque non-ſeulement ils ſont hommes comme nous, & nous ſont unis par les liens de la nature, qui eſt l'ouvrage de Dieu, mais qu'ils ſont, comme nous encore appellez à la participation de la beatitude: participation, qui, encore une fois, eſt le fondement de toute charité. Il faut pourtant bien remarquer que nous ne devons pas les aimer par rapport à leur péché, parce que le péché eſt un empêchement à la béatitude, & que ce ſeroit participer à leur crime, que d'y avoir de la complaiſance. C'eſt pourquoi, nous pouvons diſtinguer deux choſes dans le pécheur: la prémiere, eſt ſa nature & ſa perſonne: & la ſeconde, eſt ſon peché: on doit aimer l'une, & hair l'autre, de cette haine parfaite, dont parle le Prophete: *Perfecto odio oderam illos*, c'eſt-à-dire en faiſant préciſion de la nature & de la perſonne, qui vient de Dieu, & qui doit aller à Dieu. Il y a cependant encore

une diſtinction conſidérable à faire, entre ces deux termes, Nature, & Perſonne. La nature ne peut jamais être l'objet de nôtre haine ; & ſous ce rapport, il n'eſt pas permis de haïr le Démon même, puiſqu'en ce ſens-là, il ne nous préſente qu'une créature de Dieu, & que Dieu a trouvé toutes ſes créatnres, non-ſeulement bonnes, mais tres-bonnes, & qu'à parler dans cette préciſion, il ne hait rien de ce qu'il a fait. Mais dans le pécheur, pour parler après ſaint Auguſtin, il y a deux choſes : la nature, ou ce qu'il eſt homme ; c'eſt ce que Dieu a fait : & l'état, la qualité de pécheur ; c'eſt uniquement l'ouvrage de l'homme. Or la qualité de pécheur tombe abſolument ſur la perſonne, avec laquelle elle s'incorpore en quelque ſorte : la perſonne reçoit toutes les dénominations morales, & forme avec elles comme un être tout différent. Et en effet, Dieu hait la perſonne du Démon, quoi qu'il n'en puiſſe pas haïr la nature ; & nous-mêmes nous devenons le ſujet véritable de ſon averſion, dès que nous péchons griévement : ce qui ne tombe pas ſur le péché ſeul, mais ſur la perſonne même du pécheur. Malgré tout cela il eſt aſſuré, que tandis qu'un homme eſt encore dans la voye pour le ſalut, & n'eſt pas comme le Démon qui ne peut plus y arriver, dont la ſentence eſt prononcée, & dont la perſonne n'eſt auſſi dès-là pour nous, non plus que pour Dieu même, qu'un objet d'horreur & d'averſion : que tandis qu'un homme eſt encore dans la voye, nous devons l'aimer au ſens abſolu : c'eſt nôtre Prochain ; puiſqu'il a encore, & dans ſa perſonne, ce qui fonde entre lui & nous, cette proximité, qui nous le doit faire regarder favorablement tandis qu'elle dure, & qui conſiſte dans le pouvoir d'arriver à la béatitude. Sceuſſions-nous qu'il eſt reprouvé, il a cependant encore le pouvoir de ſe convertir ; & hors d'une révélation, nous ne ſçavons pas, s'il n'eſt pas encore plus en paſſe, que pluſieurs qui ſe croyent ſi juſtes, d'arriver par ſa converſion, à l'heureuſe immortalité.

Comme le motif qui nous oblige d'aimer le Prochain, eſt Dieu même, il s'enſuit delà que ni toute ſorte d'amour que nous pouvons avoir pour lui, ni toute amitié qui peut être entre les hommes, quelque étroite & forte, quelque honnête même & éclairée qu'elle puiſſe être, n'eſt pas toûjours une vraie charité chrétienne, ou celle que le Fils de Dieu a tant exigé des Chrétiens. Il y a un amour, qui a pour principe une inclination purement naturelle ; une amitié qui n'eſt fondée que ſur une reſſemblance d'humeur, & une conformité d'inclinations, & par laquelle on ſe ſouhaite, ou l'on ſe procure mutuellement des biens temporels, la ſanté, la paix, les richeſſes. Cette amitié, ſi elle eſt honnête d'ailleurs, n'eſt pas blamable de ſoi, puiſque c'eſt une vertu morale, que les Payens ont ſouvent pratiquée, dans un plus haut degré de perfection que les Chrétiens mêmes : & ſi nous y ajoûtons quelque motif provenant de la Foi, qui la rende ſurnaturelle, ce pourra être une amitié ſalutaire & ſainte. Mais ſi ce motif emprunté de la Foi, pour relevé qu'il ſoit d'ailleurs, n'eſt pas celui que nous avons expliqué, ce ne ſera point, encor un coup, une charité chrétienne au moins priſe en ſon ſens plus propre & plus véritable. Que ſi la Foi n'y entre point, nous perdons nôtre recompenſe, comme dit le Fils de Dieu, & en général nous perdons d'autant plus du mérite de nôtre charité, que nous y metons plus de ces motifs humains, qui la corrompent, ou qui l'affoiblifſent.

Différence de la charité, & de l'amitié humaine.

Le motif de la charité eſt indiviſible, comme l'eſt celui de la Foi.

Saint Jean dit dans ſon Epitre prémiére, chap. 4e. que celui qui oſera publier qu'il aime Dieu, pendant qu'il hait ſon frere, eſt un menteur, qui avance une fauſſeté manifeſte. La raiſon de cette vérité, outre ce que nous en avons déja dit, eſt priſe de ce beau principe de la Théologie, que les motifs des vertus chrériennes ſont indiviſibles, & doivent agir également, par tout où ils ſe trouvent. Ainſi la Foy eſt indiviſible dans ſon motif, qui eſt l'autorité d'un Dieu, lequel nous a révelé ſes véritez ſaintes. Si nous en croyons véritablement un article par la conſidération de ce motif, & par la ſoumiſſion que nôtre entendement doit rendre aux divins Oracles, nous nous ſoumettrons à tous les autres articles qui nous ſont révelez de même. De ſorte que de vouloir partager ſa foy, croire un article, & non pas les autres, c'eſt la détruire, & n'en avoir point du tout. Il faut dire le même du motif de la charité, qui eſt Dieu, que nous devons ſouverainement aimer. Ce motif s'étend indiviſiblement ſur Dieu & ſur nôtre Prochain: & par conſéquent, vouloir ſéparer l'amour que nous devons à nôtre Prochain, de celui que nous devons à Dieu, c'eſt détruire l'un & l'autre, & n'avoir point du tout de charité.

Pourquoy il a fallu faire deux commandemens différens d'aimer Dieu, & le Prochain.

Comme l'amour, que nous devons avoir pour le Prochain, eſt renfermé dans l'amour que nous devons à Dieu; il ſemble qu'il eût été à propos de ne faire qu'un ſeul précepte pour tous les deux: c'eſt une queſtion que propoſe ſaint Thomas, en ſa 2. 2. queſt. 42. art. 2. Mais quoique la charité qui embraſſe Dieu & le Prochain, ſoit une ſeule & une même vertu; il a néanmoins été néceſſaire d'en faire deux commandemens différens; parce que cette vertu a deux objets différens, dont l'un eſt ſubordonné à l'autre: ſçavoir, Dieu & le Prochain; & qu'elle a enſuite en général auſſi, deux différens actes, dont l'un regarde l'autre, comme ſa fin. A quoy nous pouvons ajoûter, que tout le monde n'eſt pas capable de voir, que l'un eſt contenu & renfermé dans l'autre: comme dans les ſciences ſpéculatives, tous ceux qui connoiſſent quelque principe, ne connoiſſent pas pour cela, toutes les concluſions qui y ſont virtuellement renfermées. C'eſt pour cette raiſon qu'il eſt néceſſaire de les propoſer dans le détail & chacune en particulier, tout comme les principes mêmes dans leſquels elles ſont renfermées; parce qu'on ne paſſe pas ſi-tôt de la connoiſſance d'une de ces choſes, à la connoiſſance de l'autre: il faut faire pour cela des raiſonnemens, que tout le monde n'eſt pas capable de faire.

En quel ſens on peut dire que ce n'eſt qu'un même précepte.

Il eſt bon pourtant de remarquer, que l'Evangile appelle ce ſecond commandement d'aimer le Prochain, tout ſemblable au prémier qui nous ordonne d'aimer Dieu. Il lui eſt tout ſemblable, parce que, comme dit ſaint Chryſoſtome, il en eſt comme l'effet & la ſuite. Et c'eſt à quoi regardent ceux qui confondent ces deux préceptes, & qui n'en font qu'un ſeul: ils les enviſagent du côté du motif qui eſt Dieu, & de la fin à laquelle ils tendent. En ce ſens ils diſent, que comme il n'y a qu'une foy, & qu'une eſperance, il n'y a de même qu'une charité, & par conſéquent un ſeul commandement pour elle. C'eſt pourquoy ils la répreſentent, non plus ſimplement par rapport à l'habitude, ainſi que nous avons déja fait, mais par rapport à l'exercice même, comme étant toûjours la même vertu, mais ayant comme deux bras: de l'un deſquels elle embraſſe Dieu, & de l'autre, le Prochain. Le Seigneur, dit ſaint Auguſtin, a tellement ordonné ces deux commandemens, que celui qui eſt pour Dieu, eſt

Digitized by Google

comme la fin ; & celui qui eſt pour le Prochain, comme le moyen qui nous doit mener à cette fin. Auſſi ſont-ils tellement unis, qu'ils ſont renfermez l'un dans l'autre, & qu'on n'en peut obſerver l'un, qu'on n'obſerve l'autre en même-temps.

Pourquoy le Fils de Dieu l'appele ſon Commandement. *Joann.* 15.

On peut demander pourquoy le Fils de Dieu appelle ce précepte d'aimer nôtre Prochain, ſon Commandement : *Hoc eſt præceptum meum, ut diligatis invicem* : & à cette queſtion on peut répondre, 1°. Que c'eſt le commandement qu'il a eu le plus à cœur, qu'il a le plus recommandé, qu'il a voulu qu'on obſervât le plus inviolablement ; c'eſt ſa loi favorite, & qu'il a jugée la plus importante : 2°. Que c'eſt parce qu'il a employé toute la plénitude de l'autorité qu'il a reçûë de ſon Pere, & tout le droit que ſon Sang lui a acquis ſur nous, pour nous obliger à l'obſerver inviolablement. Ce qui fait qu'il employe encore les promeſſes & les menaces, & qu'il veut à quelque prix que ce ſoit, que les hommes ſe ſoumettent à cette loi. 3°. Qu'il l'appele ainſi, parce qu'il a voulu que la pratique de cette même loi fût la marque, & le propre caractere, par lequel on diſtinguât ſes Diſciples, des autres hommes. 4°. Qu'il veut que nous regardions ce commandement plus particuliérement comme Sien, parce qu'il en a fait la loi fondamentale de ſon Evangile, & a pris ſoin même, que tous les autres commandemens qu'il nous a faits, & qui ſont en aſſez grand nombre, fuſſent compris dans celui-là.

Pourquoy ce Commandement s'appele nouveau.

Si vous demandez de plus, en quel ſens il l'appele un Commandement nouveau : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem* ; je répons, 1°. Que ce commandement eſt nouveau dans ſa Cauſe, parce qu'il ne vient point, dit ſaint Thomas, de l'eſprit de l'Ancien Teſtament ; mais de l'eſprit du Nouveau Teſtament, qui eſt un eſprit d'amour & de douceur. 2°. Qu'il eſt nouveau, ſuivant ſaint Auguſtin, dans ſon Effet, qui eſt de renouveler les hommes : *Novum, quia innovat homines* : car, comme ajoûte ce ſaint Docteur, cet amour du Prochain, renouvelé par JESUS-CHRIST, a fait un peuple nouveau de toutes les nations idolâtres, & de tout le genre-humain, partagé en tant de ſectes, d'opinions, & de ſuperſtitions extravagantes & monſtrueuſes : *Hac dilectio proximi gentes, de univerſo genere humano, fecit novum populum.* *D. Auguſt. Tract. 65. in Joan.* 3°. Qu'il eſt nouveau, parcequ'il fait de ceux qui l'obſervent, comme de nouveles Créatures : *Nova Creatura* ; c'eſt-à-dire, des hommes d'une vie & d'une ſainteté toute extraordinaire : ſainteté qui donna autrefois tant d'admiration aux Payens. 4°. Que ce commandement eſt nouveau dans ſon Idée, comme diſent ſaint Chryſoſtome & ſaint Cyrille ; qu'on lui a donné comme une autre forme, & voulu qu'il fût obſervé d'une maniére nouvele & incomparablement plus parfaite, que celle dont on exigeoit qu'il fût obſervé dans l'ancienne Loi : *Mandatum novum, quia novo modo ſervandum.* On nous avoit autrefois donné pour modelle de l'amour que nous devions porter à nôtre Prochain, l'amour que nous nous portons à nous-mêmes : *Sicut teipſum.* Mais le Sauveur a vû que ce modelle étoit encore trop imparfait, & que nous ne ſçavions pas nous aimer nous-mêmes comme il faut : c'eſt pourquoy il a renouvelé la loy, en nous donnant un modelle plus aſſûré, plus parfait, & plus accompli, qui eſt l'amour qu'il nous a porté lui-même : *Sicut dilexi vos.* (*ut & vos diligatis invicem*;) & en nous propoſant même l'amitié qui eſt entre lui & ſon Pere : *Ut ſint unum ſicut* *Joan.* 16.

& nos unum ſumus.... ut dilectio qua dilexiſti me, in ipſis ſit, & ego in ipſis.

5°. Qu'ainſi il eſt encore nouveau dans le Motif, par lequel on nous oblige d'aimer nôtre Prochain ; ſçavoir, pour l'amour de JESUS-CHRIST, qui prend comme fait à lui-même, ce qu'on fait au moindre des ſiens : *mihi feciſtis*: & pour l'amour de Dieu encore en ce ſens plus particulier, que la loi de l'Evangile allocie en tant de façons ces deux amours l'un avec l'autre ; ce qui n'eſt point exprimé de la ſorte, dans la loy portée par Moïſe. Nous avons donné au Paragraphe ſecond encore une autre explication de cette expreſſion, par laquelle le Sauveur appele Nouveau le précepte d'aimer nos freres. C'eſt donc à juſte tître que ce commandement s'appele nouveau.

Ce qu'il faut entendre par aimer nôtre Prochain comme nous-mêmes.

Les paroles que JESUS-CHRIST ajoûte, comme pour expliquer, ce commandement qu'il nous fait d'aimer nôtre Prochain, ſouffrent quelque difficulté : *Diliges proximum ſicut teipſum* : Vous aimerez vôtre Prochain comme vous-même. Ces paroles, dit ſaint Thomas, ne ſignifient pas une égalité, mais une reſſemblance qu'il faut qu'il y ait entre ces deux attaches : *Non Æqualiter, ſed Similiter ſignificat.* Dieu, par-là ne nous oblige pas d'aimer nôtre Prochain autant que nous, parce que la charité bien ordonnée commençant par ſoi-même ; le cœur, comme il eſt raiſonnable, preud pour ſoi la meilleure part : mais cette reſſemblance veut dire, comme ajoûte ce ſaint Docteur, que, comme je me dois aimer d'un amour juſte, ſaint & véritable, l'amour que je dois avoir pour mon Prochain, doit avoir les mêmes conditions. Saint Gregoire dit, que ce commandement doit être expliqué par ces deux grands Principes naturels ; qui ſont, de ne point faire à un autre, ce que juſtement & raiſonnablement nous ne voudrions pas qui nous fût fait ; mais au contraire, de lui faire ce que dans l'ordre de la ſageſſe & de la juſtice, nous voudrions qu'on nous fit. Cette explication eſt appuyée de l'autorité du Sage, qui dit que nous devons connoître & apprendre ce que nous devons à nôtre Prochain, parceque nous croyons qu'il nous eſt dû ; nous croyons qu'on nous doit de la compaſſion dans nos maux, & du ſecours dans nos beſoins, & qu'on doit ſe réjoüir de nos avantages; perſuadons-nous donc que nous devons la même choſe à nôtre Prochain. Mais nous ne croyons pas que dans la concurrence d'un droit égal de part & d'autre, nôtre Prochain nous dût préférer à ſoi : nous ne lui devons donc pas non plus néceſſairement cette préférence.

lib. 10. moral.

Eccleſ. c. 31.

Sur quel amour de nous mêmes nous devons régler celui que nous devons au Prochain.

Les Théologiens inferent de ces mêmes paroles, *Diliges proximum tuum ſicut teipſum*, que nous pouvons, & nous devons nous aimer nous-mêmes par charité. Car enfin, Dieu ne nous obligeroit pas d'aimer nôtre Prochain comme nous-mêmes, s'il ne nous obligeoit en même-temps, de nous aimer du même amour : la charité que nous devons avoir pour nôtre Prochain, doit être réglée ſur celle que nous devons avoir pour nous-mêmes. Il eſt vrai que cet amour qui nous regarde, n'eſt pas proprement une amitié, parce que l'amitié ſuppoſe deux perſonnes différentes, dont elle unit les cœurs ; mais c'eſt quelque choſe de plus grand & de plus parfait, toutes choſes d'ailleurs égales, que l'amitié même ; puiſqu'il eſt fondé ſur l'unité, qui eſt le principe dont toute union tâche de ſe r'approcher. Mais comme l'amour réglé de nous-mêmes, n'eſt pas ſeulement le principe, qu'il eſt encore la regle de l'amour que nous devons avoir pour autrui ; ſaint Thomas, pour nous expliquer ce que

2.2. quæſt. 25 art. 7.

Digitized by Google

c'eſt que cet amour véritable, remarque qu'il y a en nous deux ſortes d'amours, dont nous nous aimons nous-mêmes; l'un qu'on appele communément l'amour propre, par lequel nous rapportons tout à nous; ou bien par lequel nous n'aimons que l'homme extérieur, c'eſt-à-dire, nôtre corps, auquel nous procurons tous les plaiſirs, & toutes les commoditez de la vie; celui-là eſt mauvais & déréglé: l'autre par lequel nous aimons l'homme intérieur, & par lequel nous réglons la conduite de nôtre vie, ſelon la loi de la raiſon; c'eſt celui-là que ce ſaint Docteur appele Amour bien reglé, bon, & juſte. C'eſt donc ſelon ce ſecond amour que nous devons régler celui que nous devons au Prochain. Cette ſage réfléxion n'eſt pas ſeulement de ce ſaint Docteur: elle paroît priſe de ſaint Auguſtin, qui dit: *Prius vide ſi noſti diligere teipſum; & tunc tibi commendo proximum, quem diliges ſicut teipſum:* à quoy ſaint Proſper ajoûte: *Tunc diligimus proximum, quando ad bonos mores, & ad vitam æternam ſequendam, ſicuti nobis, eorum ſaluti conſulimus.* Il s'enſuit de tout cela, que ce n'eſt pas nous acquitter du précepte de l'amour du Prochain, que de l'aimer comme ſouvent nous nous aimons nous-mêmes, en lui procurant des plaiſirs criminels, & en lui prêtant la main pour réüſſir dans les projets de ſes paſſions honteuſes: car l'amour qu'on doit au Prochain, ne ſouffre point qu'on lui faſſe du mal, comme nous ne devrions pas non plus nous en faire: & peut-on faire à un homme un plus grand mal, que de le favoriſer en ſes crimes?

l. 5. de Vit. Conſ. c. 14.

Ce que c'eſt que d'aimer véritablement le Prochain comme ſoi-même.

Quant à la maniére dont nous devons aimer nôtre Prochain, afin qu'on puiſſe dire avec vérité que nous l'aimons comme nous-mêmes; il eſt ſans difficulté, qu'il faut l'aimer de cœur & d'action: de cœur, en lui ſouhaitant tout le bien qu'il peut licitement ſe déſirer à lui-même: d'action, en faiſant tout ce qui eſt en nous pour le lui procurer. Quiconque, dit ſaint Auguſtin, aime ſon Prochain comme ſoi-même, lui ſouhaite les mêmes biens qu'il ſouhaite à ſoi-même; & il lui procurera dans l'occaſion les mêmes avantages, qu'il ſe procureroit s'il le pouvoit. Mais comme il y a un bien unique & ſouverain, qui doit être le but de tous nos déſirs; ſçavoir, le bonheur d'aimer Dieu en cette vie, & d'en joüir en l'autre: aimer notre Prochain comme nous-mêmes, c'eſt faire pour lui, ce que nous devons faire pour nous; c'eſt-à-dire, le porter autant qu'il eſt en nous, à aimer Dieu d'un amour parfait, pour le faire arriver au même but, où nous aſpirons. L'aimer autrement, ſi c'eſt que du moins, on ne faſſe rien qui le détourne, ou qui l'expoſe trop à ſe détourner de cette principale fin; mais qu'on ſe contente de lui faire éviter des maux temporels, ou de lui procurer des ſatisfactions innocentes; ce peut être une amitié d'une eſpece, comme nous avons dit, fort inférieure: l'aider par une fauſſe compaſſion, ou par une affection encore plus fauſſe, à dés-honorer & à perdre ſon ame, c'eſt ne le point aimer du tout.

Les effets de la charité dûë au Prochain.

Entre les effets de la charité envers le Prochain, les uns ſont Négatifs, & les autres Poſitifs. Les Négatifs conſiſtent à bannir les defauts contraires à la charité, deſquels ſaint Paul fait mention dans ſa prémiére Epître aux Corinthiens; ſçavoir, la colere, l'aigreur, les animoſitez, les reſſentimens, les actions offenſantes, les paroles déſobligeantes, l'envie, l'orgueil, l'ambition, les ſoupçons déſavantageux, les jugemens téméraires, les interpretations malignes des intentions de nôtre Prochain, une ſecrette & maligne joye ſur la

peine, & ſur l'humiliation d'autrui ; & enfin un attachement exceſſif à nos interêts. Les effets Poſitifs ont pour objet le mal & le bien du Prochain ; le mal de quelque nature qu'il puiſſe être, pour l'endélivrer ; le bien, pour le lui procurer. Si la charité ne peut le délivrer du mal, elle le conſole ; & ſi elle ne peut le ſoulager, elle lui compatit ; elle ſupporte ſes defauts, lorſqu'elle ne peut y remédier ; elle lui fait tout le bien, ſoit ſpirituel, ſoit temporel, qu'elle peut ; & ſi elle ne peut le lui procurer, elle le lui ſouhaite.

Les raiſons principales qui nous engagent à aimer le Prochain.

Les raiſons & les motifs qui nous doivent porter à aimer nôtre Prochain, de la maniére que Dieu le demande, & que nous l'avons expliqué, ſont 1°. Parce qu'il eſt l'image de Dieu ; ébauchée dans la création, deſtinée dès-là à être relevée infiniment plus par les traits de la grace ; d'où il s'enſuit, que ſi nous aimons Dieu, nous devons auſſi aimer cette vive image, qu'il a formée de ſes propres mains, qu'il a deſtinée à l'aimer & à le connoître : 2°. Parceque nôtre Prochain a été racheté du Sang du Fils de Dieu : car c'eſt pour lui que le Sauveur eſt mort, auſſi-bien que pour nous. Si donc le Fils de Dieu l'a aimé juſqu'a cet excès, que de donner ſa vie, & verſer tout ſon ſang pour lui, de quel amour ne devons-nous point l'aimer : puiſque ce divin Rédempteur nous ordonne de nous aimer les uns les autres, de la maniére dont il nous a aimé lui-même ? 3°. Parce qu'il eſt membre du corps myſtique du Sauveur ; ſçavoir, de ſon Egliſe. C'eſt la raiſon dont ſe ſert particuliérement l'Apôtre : *Multi unum corpus ſumus in Chriſto, ſinguli autem alter alterius membra:* & dans un autre endroit : *Pro ſe invicem ſollicita ſunt membra. Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra.*

Ad Rom. 12.

Ad Cor. 12.

Quelle doit être la perfection de l'amour que nous devons au Prochain.

Non-ſeulement la nature & la qualité de l'amour que nous devons avoir pour nôtre Prochain, eſt compriſe & exprimée, comme nous avons dit déja, dans ces paroles du Précepte : *Diliges proximum tuum ſicut teipſum* ; mais encore le degré de force, la grandeur, & la perfection, où ce même amour doit être porté, dans la notion que nous en avons donnée. Car puiſque le Fils de Dieu veut que l'amour que nous devons avoir pour nous-mêmes, ſoit par ſes conditions générales, & par le motif qui fait ſon eſſence, la regle, la meſure, & le modelle de celui que nous devons à nos freres, il veut bien encore qu'il le ſoit à proportion, par ſa vive ardeur, & par ſa conſtance. Or il eſt conſtant en général, que l'Amour que nous avons pour nous-mêmes, eſt de tous les autres amours qui nous peuvent lier à quelque perſonne ici bas, le plus grand, le plus fort, le plus puiſſant, le plus agiſſant, & en quelque maniére le plus indiſſoluble. Tel doit être, comme j'ai dit, à proportion, l'amour que Dieu exige de nous, à l'égard de nôtre Prochain. C'eſt pourquoy, il ne dit pas que nous l'aimerons comme un ami aime ſon ami ; parceque cette amitié eſt ſujette à ſe rompre : ni comme un frere aime ſon frere ; parce que l'amour fraternel ſe change aſſez ſouvent en une haine mortelle : ni enfin comme un pere aime ſon fils, & un fils ſon Pere ; on ne voit que trop d'exemples de la haine & de l'inimitié, qui éteint tous les ſentimens de l'amour le plus naturel : mais il veut que nous l'aimions comme nous nous aimons nous-mêmes ; parce que tous les autres amours naturels cedent à celui-cy, qui eſt grand, durable, fort & étendu, profond & vaſte tout à la fois.

Combien

Que ſi nous voulons ſçavoir combien, ſans entrer dans tout ce détail, cette vertu

vertu eſt parfaite en elle-même, nous en devons juger par l'eſtime qu'en a marqué avoir le Fils de Dieu, en en faiſant le fondement de ſa loy, & comme le ſigne & le caractere par lequel on reconnût ſes vrais Diſciples. Nous n'avons encore qu'à conſiderer avec ſaint Paul, qu'elle eſt le Lien de la perfection : *Super omnia autem hæc charitatem habete, quod eſt vinculum perfectionis.* Eh ! c'eſt qu'en éfet elle lie enſemble, contient & réünit une infinité de vertus, qu'on n'exerceroit pas ſans elle; la patience & l'humilité dans les injures, la miſéricorde, &c. En ſorte que non-ſeulement, faute d'avoir en nôtre cœur la charité habituelle, dequoi nous ſommes aſſûrez dès que nous haïſſons quelqu'un de nos freres, toutes nos autres vertus, quand nous paroîtrions encore en avoir d'éclatantes, perdent leur mérite, ſe diſſipent, s'évanoüiſſent : *Nihil mihi prodeſt* : mais encore que faute d'être attachez aux exercices, que cette même charité nous inſpire pour le Prochain, nous manquons en mille occaſions, à ce que Dieu attend de nous. La charité fraternelle eſt d'une ſi grande étenduë dans ſes obligations & dans ſes éfets, qu'elle a dequoi occuper elle ſeule une infinité de vertus particuliéres. Toutes les loix de la ſeconde Table ſont de ſon reſſort : & c'eſt pourquoi le même Apôtre, après en avoir fait le dénombrement, nous aſſûre que toute la foule des préceptes eſt renfermée dans celui d'aimer le Prochain : *Et ſi quod eſt aliud mandatum, in hoc verbo inſtauratur : Diliges proximum tuum ſicut teipſum. Dilectio proximi malum non operatur. Plenitudo ergo legis eſt Dilectio.* Rien n'empêche même de dire, que la charité envers le Prochain eſt abſolument le lien de toute perfection ; puiſqu'elle n'eſt pas ſeulement amour du Prochain, mais que, par l'éfet du grand motif qui lui ſert d'ame, elle eſt encore un véritable amour de Dieu ; & qu'ainſi elle ne peut manquer de tout réünir : ces deux amours étant comme le centre, où toutes les loix tendent, & où toutes les vertus aboutiſſent.

cette vertu eſt parfaite en elle-même.

ad Coloſ. 13.

Comme toute la perfection du Chriſtianiſme ne conſiſte preſque que dans la charité, & qu'elle eſt la regle de tous nos devoirs ; cette vertu par conſéquent doit être la plus réglée de toutes les vertus Chrétiennes: ainſi il n'y a rien qui lui ſoit ſi eſſentiel que l'ordre. Voicy ce que les Théologiens ont unanimement décidé ſur ce chapitre. 1°. Cet ordre ſe doit meſurer ſelon la proximité, ou l'éloignement, qu'ont les objets différens à l'égard du Principe Souverain, qui doit être aimé ſur toutes choſes. Ainſi là où il s'agit des interêts de Dieu & de ceux du Prochain, il eſt évident que nous devons préférer Dieu au Prochain ; puiſque nous devons aimer Dieu plus que nous-mêmes, & par conſéquent plus que tout le reſte. Cependant comme Dieu même eſt intereſſé dans les bons offices que nous pouvons rendre au Prochain, & qu'il y a des occaſions, où il faut quitter Dieu pour ſervir ſes freres ; voicy le temperament qu'y apporte ſaint Auguſtin : *L'obligation*, dit-il, *d'aimer Dieu, dans l'ordre du précepte, doit précéder l'obligation d'aimer le Prochain ; mais Dieu, veut ſouvent que dans l'exécution, on lui préfere le Prochain.* C'eſt donc là le prémier commandement d'aimer Dieu préférablement à tout ; & vers quoi d'abord doit ſe porter nôtre intention, & ce qu'elle ne doit point ceſſer d'enviſager. Et ſi Dieu veut cependant qu'on quitte ſon culte, ou plûtôt qu'on le differe, pour nous acquitter entre nous, des devoirs de la charité ; ce n'eſt pas que l'on abandonne cet amour qu'on lui doit toûjours préférablement à tout autre objet ; mais c'eſt que

L'ordre qui doit être dans la charité du Prochain.

Tract. 17. in Joannem.

l'exercice des devoirs attachez à la charité fraternelle, & qui lui ſervent de matiére, ſe trouvent alors preſſer davantage, & ſont par là plus agréables, dans les circonſtances, à ce Dieu puiſſant, le meilleur des Maîtres, que ceux qui le regardent plus directement. 2°. Après Dieu, nous nous devons plus aimer nous-mêmes, ſelon l'ame, que nous ne devons aimer le Prochain, ſur quoi que ce ſoit ; mais on peut & on doit préférer le bien ſpirituel du Prochain, à ſon propre bien temporel, & quelque fois même riſquer juſques à ſa propre vie, pour le ſalut de l'ame de ſon frere. Il faut conſulter les Caſuiſtes pour voir les occaſions, & les circonſtances où cela ſe peut, où cela ſe doit, & ce qu'il faut faire. Il faudroit pour décider ici ces matiéres, les examiner plus à loiſir. Quant aux occaſions où il ne s'agit, entre nous & nos freres, que de ſimples interêts temporels qui ne regardent qu'eux & nous ; la charité eſt généreuſe ; elle n'aime point les diſputes ; elle prend beaucoup ſur ſoi ; dure pour nous, commode aux autres, quoique toûjours prudente, elle n'uſe pas en nôtre faveur de tout ce droit de preférence, à quoi nous pourrions vouloir regarder : mais c'eſt en cela même qu'elle fait mieux voir ſa prudence, puiſqu'elle choiſit pour nous, & nous fait préférer à de petits gains, le parti qui renferme une plus grande utilité ſpirituëlle. 3°. Dans la concurrence des beſoins de différentes perſonnes, ſi tout le reſte d'ailleurs ſe trouve pareil, la charité doit régler ſes ſecours, ſelon la proximité du ſang, ou de l'alliance, ſelon l'amitié, la patrie, & les diverſes liaiſons plus ou moins étroites, communes ou particuliéres, qu'on peut avoir avec les perſonnes. Je dis ſi tout le reſte eſt pareil ; car plus communément on doit avoir égard aux plus grands beſoins ; aux plus gens de bien, aux perſonnes à qui nous avons le plus d'obligation, & à l'occaſion deſquelles nous voyons que Dieu ſera plus glorifié par nôtre action.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes.

L'étenduë du commandement de la Charité.

LA Charité eſt un commandement ſi univerſel, que perſonne, ſous quelque prétexte que ce ſoit, ne peut jamais en être diſpenſé. C'eſt la plénitude de la Loi, l'eſſence de nôtre Morale, le précis de l'Evangile, & pour m'expliquer avec Tertullien, l'abrégé de toute la Morale Chrétienne : de ſorte qu'on peut dire avec le Prophete, que ce commandement a une étrange capacité, & une admirable étenduë. C'eſt un arbre qui ſe diviſe en pluſieurs branches ; c'eſt toûjours la même charité qui agit ; c'eſt elle qui s'intereſſe pour les uns, qui compatit aux autres ; qui s'abbaiſſe pour ceux-ci, qui s'éleve pour ceux-là ; c'eſt elle qui eſt douce à pluſieurs, ſans ſe relâcher de ſes droits, ſévere à quelques-uns, ſans les regarder comme ſes ennemis ; bien-faiſante à tous, comme une bonne & commune mere. *Monſieur Fromentières, dans le Sermon ſur le Sacre d'un Evêque.*

Qui aime Dieu, aime néceſſairement le Prochain.

Ce ſont deux choſes inſéparables : ſi j'aime Dieu, il faut que j'aime mes freres ; ſoit parce que Dieu a fait pour eux une extenſion de ſes droits, comme dit ſaint Chryſoſtome ; ſoit parce que mon amour doit être une imitation de celui du Fils de Dieu, qui aimant ſon Pere nous a auſſi aimez, comme dit ſaint Auguſtin. C'eſt un même flambeau, qui éclaire deux perſonnes dans une chambre ; ſi je veux éteindre ce flambeau pour l'une, il faut que je l'éteigne auſſi pour l'autre ; parce qu'il les éclaire également tous les deux : *Hoc mandatum habemus, ut qui diligit Deum, diligat & fratrem ſuum.* C'eſt un même commandement, c'eſt un même amour ; ſi j'aime Dieu, j'aime mon Prochain ; ſi je n'aime pas mon Prochain, je n'aime pas Dieu, & je n'ai pas en moy cette divine charité, dont je dois être animé. *Mr. Joly.*

Il eſt ſouvent difficile d'aimer Dieu dans ſes créatures.

D'où vient que l'Apôtre ſaint Jean dit, que celui qui n'aime pas ſon frere, qu'il voit, ne ſçauroit aimer Dieu qu'il ne voit pas : *Qui non diligit fratrem ſuum quem videt, Deum, quem non videt, quomodo poteſt diligere ?* comme s'il étoit plus difficile d'aimer Dieu que ſon Prochain, & comme ſi la charité ſurnaturelle n'étoit pas, ou le principe, ou le modelle de la charité fraternelle ? Il ſemble que ce ne ſoit pas un grand éfort à une ame éclairée d'enhaut, d'aimer Dieu, quoiqu'elle ne le voye pas. Les charmes infinis qu'il y a dans cet objet inviſible, les adorables perfections, qui ſont dans cet Etre ſouverainement bon & ſouverainement aimable, cette beauté toûjours ancienne, & toûjours nouvelle, cette majeſté couronnée des rayons de ſa propre eſſence, engagent, enlevent, & ſurprennent une ame par tant d'endroits, que bien que ce ſoit une merveille de ce qu'elle brûle de ce feu Divin, ce ſeroit un monſtrueux prodige, dans la nature, & dans la grace, dit ſaint Bernard, de voir qu'elle n'en brûlât pas. Il n'en eſt pas ainſi, quand on eſt obligé d'aimer Dieu dans ſes créatures : elles ont ſi peu de perfections, & ces perfections ſi rares, ſont accompagnées de

tant de defauts, que ces defauts donnent plus de mépris ou d'indifférence à un cœur, que les perfections ne lui inſpirent d'attachement & d'amour. L'aimer dans les pauvres ou dans les malades, où nos yeux ne voyent que de pitoyables objets, où nos oreilles ne ſont frappées que de cris & de plaintes, quoy de plus difficile ? mais néanmoins quoy de plus néceſſaire ? *Monſieur Fromentieres. Sermon de Nôtre-Dame des Anges.*

Il faut aimer le Prochain pour Dieu, & avec Dieu.

Si un homme qui n'auroit jamais vû le Louvre, voyant ce magnifique palais, demandoit à qui eſt cette maiſon, on lui diroit : Ne ſçavez-vous pas que c'eſt la maiſon du Roy ? Veut-on dire par-là, qu'il n'y a que le Roy qui y demeure ? Point du tout ; qu'y feroit-il tout ſeul ? On veut dire que tous ceux qui y logent, ont un rapport tout particulier à la perſonne du Roy, comme ſes Domeſtiques & ſes Officiers. Ainſi vous demandez à qui appartient vôtre cœur ? On vous répond : liſez ſur le frontiſpice de ce petit palais, cette inſcription en caracteres viſibles : *Domini ego ſum :* J'appartiens à Dieu, je ſuis tout à lui. Et n'y a-t'il que Dieu qui demeure, qui loge dans ce cœur ? Les amis, les proches, les enfans n'y entrent-ils pas ? Oui ; mais rien n'y entre, & n'y loge ; ou plûtôt, rien n'a droit d'y demeurer, qui n'ait du rapport à Dieu. C'eſt la comparaiſon de ſaint François de Sales. *Le P. Texier dans ſa Dominicale.*

Il faut regarder Jesus-Christ dans le Prochain pour le trouver aimable.

Demandez à ſainte Eliſabeth Ducheſſe de Turinge, & fille d'un Roy d'Hongrie, ce qu'elle trouve d'aimable dans une vieille lépreuſe, dont elle veut prendre elle-même le ſoin ? quel charme elle apperçoit dans un pauvre enfant, qu'il n'y a qu'elle qui puiſſe ſupporter ? Ne me parlez pas de la ſorte, me répondra-t'elle : ne voyez-vous pas Jesus-Christ au travers de toutes ces plaies, & de ce pitoyable appareil ? Cette lépreuſe me paroit toute éclatante d'une beauté divine ; cet enfant eſt lavé dans le ſang de mon Maître. Demandez encore à toutes ces perſonnes charitables, quels motifs d'amour, quels attraits elles trouvent dans ces pauvres inconnus, & dans ces miſerables couverts d'ulceres ? Elles vous répondront que vous ne les connoiſſez pas, & qu'étant éclairées des lumiéres de la Foy, elles les voyent dignes du même amour, qu'elles doivent à Jesus-Christ. *Le même.*

Sur quoy eſt fondée la charité que nous devons au Prochain. 1. *Jean. c.* 3.

Ille animam ſuam pro nobis poſuit ; & nos debemus pro fratribus animas ponere. O devoir du Chriſtianiſme, que tu es mal entendu ! Ceux-là en vérité n'ont pas compris ce devoir, qui, lorſqu'on les conjure de vouloir céder quelque choſe de leur interêt, de ſupporter la mauvaiſe humeur d'une perſonne avec qui nous ſommes obligez de vivre, d'uſer de quelque condécendance envers quelqu'un, répondent d'un air fier & colere : Qui eſt cet homme, & pourquoi lui céderai-je ? pourquoy lui accorderai-je ce que vous me demandez ? Je veux qu'il ſçache que je ne lui dois rien. Helas ! ſi cela eſt vrai, la parole de ſaint Jean eſt donc fauſſe, quand il dit : *Debemus :* nous devons. Vous avez raiſon de demander qui eſt cet homme ; car je vois bien que vous ne le connoiſſez pas. Demandez prémiérement à la Foy Chrétienne que vous profeſſez, qui il eſt. Elle vous dira que c'eſt un homme, tout odieux qu'il vous paroiſſe, que vous êtes obligez d'aimer, ſous peine de vôtre damnation éternelle. Vous ne lui devez rien, dites-vous : & cette Foy dit, que ſi vous êtes Chrétien, vous lui devez amour pour haine, & bienfait pour ingratitude : *Ex-*

Digitized by Google

bene facite iis qui oderunt vos. Demandez à JESUS-CHRIST, qui il eſt : il vous dira que c'eſt un homme, qu'il a voulu rendre conſidérable, en lui cédant toutes les obligations immenſes que vous lui avez. Si donc vous ne lui devez rien, comme vous dites, vous n'avez jamais rien du ; & vous ne devez rien encore à JESUS-CHRIST. *Le même.* *Matth.* 5.

Commandement d'aimer Dieu comme nous-mêmes.

Rien ne nous marque mieux nos obligations à l'égard du Prochain, que le commandement de l'aimer comme nous-mêmes : cette regle retranche tout prétexte, toute diſſimulation. Car dites-moy, eſt-il rien au monde qu'on aime de meilleure foy que ſoi-même ? L'amour propre nous perſuade que nous ſommes beaucoup meilleurs que nous ne ſommes, il nous aveugle, il nous cache nos propres defauts, il nous fait trouver grands les moindres maux que nous ſouffrons, nous rend tendres envers nous-mêmes, il demande juſqu'aux délices, &c. Voilà ce que nous ſommes obligez de faire envers nôtre Prochain. *Le Pere de la Colombiére, dans ſes Réflexions Chrétiennes.*

Combien ce commandement eſt raiſonnable.

Que ce commandement d'un Dieu me paroit doux ! qu'il me paroît humain ! qu'il me paroît digne de la bonté & de la ſageſſe de Dieu ! Qu'il eſt raiſonnable, que des hommes qui ont une même nature, une même Religion, un même Pere, qui ſont obligés de vivre en ſociété, qui ſont tous comme compagnons de voyage, qui tendent au même terme par la même voye, qui doivent être éternellement enſemble dans le Ciel : qu'il eſt raiſonnable, dis-je, qu'ils commencent à s'aimer dès ici-bas, & à ſe rendre mutuellement tous les offices, que chacun ſeroit bien-aiſe qu'on lui rendît à lui-même ! *Le même.*

L'ordre qui doit être gardé dans la charité.

Il faut que tout le monde convienne que Dieu a établi un ordre conſtant & immuable dans ce qui regarde la charité ; & quoiqu'il ſoit l'objet unique de nôtre amour, & qu'il doive en être la fin, comme il en eſt le principe ; cela n'empêche pas, qu'il n'y en ait de plus proches & de plus éloignez, qu'il nous eſt permis d'aimer, & par leſquels il faut que nos affections & nos déſirs paſſent, comme par un milieu, pour remonter juſqu'à lui, en qualité de fin derniére. Car ſi nous aimions quelque choſe hors de lui, que nous n'aimaſſions pas pour lui, nous l'aimerions avec déréglement, comme dit ſaint Auguſtin. Ainſi c'eſt par rapport à ces divers objets, qu'il y a un ordre certain qui ne change point, ſelon lequel ils occupent dans nos cœurs des places différentes ; & que les uns ſont préférables aux autres : ce qui fait la diſtinction, & l'inégalité de nos devoirs. Dieu eſt donc ce principal objet, & tient ce prémier rang dans la charité. On ne parle point de ce que nous nous devons à nous-mêmes. Nos peres viennent enſuite, puis nos freres, nos proches, & le reſte. Ces obligations ſont univerſelles ; rien ne les change, & ne les détruit ; & jamais l'une ne préjudicie à l'autre. Cependant il arrive ſouvent que les exercices de ces devoirs, & les maniéres de les accomplir, ſont contraires & incompatibles : en ſorte que l'aſſiſtance que nous voudrions rendre à nos freres, & à nos peres, ſont empêchez par le ſervice que nous devons à Dieu, qui nous retire de toutes les autres obligations. *L'Abbé de la Trape, au ſecond Tome des Devoirs Monaſtiques.*

Les principaux devoirs de la charité.

La charité ne s'occupe pas ſeulement à empêcher le mal du Prochain ; mais encore à lui faire tout le bien poſſible. Car la charité, dit ſaint Paul, eſt bien-faiſante ; elle nous engage à eſtimer, à honorer, & à aimer ſincérement

nôtre Prochain ; à lui témoigner nôtre eſtime, en parlant obligeamment, & avantageuſement de lui ; nôtre reſpect, en le traitant, d'une maniére civile, & prévenante ; nôtre amour, en lui ſouhaitant toutes ſortes de biens, en ſe réjoüiſſant de ceux qu'il poſſede, en lui procurant ceux dont il a beſoin, en lui rendant tous les bons offices qu'il peut ſouhaiter de nous. *Le Pere Nepveu, dans ſes Réfléxions Chrétiennes.*

Il faut aimer le Prochain comme nous voudrions qu'il nous aimât.

Une autre regle que JESUS-CHRIST nous donne, c'eſt d'aimer nôtre Prochain, comme nous voudrions qu'il nous aimât ; de le traiter de la même maniére que nous voudrions qu'il nous traitât. O la divine regle ! Elle parut ſi admirable & ſi raiſonnable à un Prince payen, qu'il la crut une preuve convainquante de la ſainteté, & de la vérité, de nôtre Religion qui l'enſeignoit. Gardons cette regle, & nous ſerons juſtes, & ſaints. Nous n'avons qu'à prendre ſur ce point la loy de nôtre amour propre : tout déréglé qu'il paroît, nous n'avons qu'à ſuivre ſes mouvemens là-deſſus pour nous régler ; tout injuſte qu'il eſt, il nous fera rendre juſtice aux autres. Conſultons donc nôtre propre cœur, & les mouvemens qu'il nous inſpire pour nous-mêmes : demandons-nous ſouvent à nous-mêmes, quand nous avons à traiter avec le Prochain : voudrois-je qu'on en uſât de cette maniére avec moy ? qu'on me traitât avec dureté, qu'on me parlât avec mépris, qu'on médît, ou qu'on raillât de moy avec malignité, qu'on me tournât en ridicule, qu'on relevât, ou qu'on exagerât mes fautes les plus légéres, qu'on empoiſonnât malicieuſement mes intentions les plus droites, qu'on jugeât mal de ma conduite ſur les plus légéres apparences, qu'on ne ſupportât point mes defauts, qu'on n'eût nulle condécendance pour mes foibleſſes, qu'on ne me ménageât ſur rien ? Ne voudrois-je pas qu'on eût avec moy une conduite toute contraire ? Pourquoy ne la pas avoir avec les autres ? *Le P. Nepveu, dans le Livre intitulé, L'Eſprit du Chriſtianiſme.*

Nous devons conſidérer Dieu dans nôtre Prochain.

Tertullien dit que la charité eſt le grand Sacrement de la Foy. Ce Pere veut dire par-là, que comme dans les Sacremens, nous honorons Dieu ſous des figures viles d'elles-mêmes & mépriſables ; ainſi à peu-près dans la charité, nous devons l'aimer en des perſonnes rebutantes d'elles-mêmes, & haïſſables . . . Si vous me demandez donc pourquoy j'éxige de vous de l'amour pour une perſonne, où vous ne voyez que des ſujets d'averſion ; je vous réponds, qu'en cette perſonne eſt contenu le grand Sacrement de nôtre Morale, dont cette perſonne n'eſt que l'écorce, ſous laquelle la foy nous apprend que Dieu a voulu ſe cacher. *Pere d'Orleans. Sermon de l'Amour du Prochain.*

Cet homme, dites-vous, qu'on veut que j'aime, eſt un homme qui n'a rien d'aimable. Quand cela ſeroit, n'eſt-ce pas aſſez que Dieu vous déclare qu'il l'aime, pour vous obliger à l'aimer ? Mais comment pouvez-vous penſer qu'une perſonne n'ait rien d'aimable, que Dieu aime ſi tendrement ? Peut-il aimer ſans raiſon ? Dieu peut-il aimer autrement qu'avec une raiſon infinie ? O la grande raiſon d'aimer ceux qui ne vous paroiſſent pas aimables, même contre toute raiſon ! *Le même.*

C'eſt dans la charité du Prochain que conſiſte la perfection.

La charité du Prochain eſt le haut point de la perfection. Car puiſque la perfection conſiſte dans l'amour de Dieu, & que l'amour de Dieu n'eſt parfait que quand il s'étend au Prochain ; il eſt évident que la perfection renferme

l'amour du prochain, & que, ſans cet amour du prochain, il n'eſt point de perfection. Ainſi Dieu voulant nous donner un modelle de perfection dans les fidelles de l'Egliſe naiſſante, ne fait preſque mention d'aucune autre de leurs vertus, que cette mutuëlle union, qui les faiſoit vivre en ſi grande concorde, qu'on pouvoit dire qu'ils n'avoient qu'un cœur & qu'une ame : *Cor unum, & anima una.* Il ne parle que de cette charité ardente qui rendoit tous leurs biens communs, qui obligeoit les riches à vendre leurs biens, afin qu'il n'y eût point de pauvres. *Le même.* *Actor. 4.*

Le vrai Chriſtianiſme ne peut ſubſiſter avec aucune de ces choſes qui détruiſent l'amour du Prochain ; ni avec les averſions, ni avec les duretez, ni avec les mépris des autres ; non pas même avec les froideurs, ni avec les indifférences. En vain vous avez quitté le monde avec ſes commerces & ſes aſſemblées, ſi dans le reduit que vous vous faites, vous ne laiſſez pas d'y entretenir & des averſions qui paroiſſent, & des jalouſies qui éclatent, & des partis qui ſcandalizent. En vain vous aurez renoncé aux plaiſirs, ſi attaché à vos interêts, vous êtes du nombre de ceux qui n'ont nul égard aux interêts d'autrui. En vain vous pleurerez de devotion, dans la ferveur de vos priéres, ſi vous êtes de ceux, dont l'impatience, la bizarrerie, la mauvaiſe humeur, ne laiſſent jamais un moment de vraye joye à leurs domeſtiques. *Le même.* Le Chriſtianiſme ne peut ſubſiſter ſans la charité.

Si nous étions animez de cet eſprit de charité, nous ne ſerions point ſi médiſans dans nos entretiens, ſi piquants dans nos railleries, ſi mépriſans dans nos maniéres, ſi critiques dans nos jugemens, ſi aigres dans nos paroles ; nous ne nous ferions point un plaiſir malin de trouver le ridicule de l'un, d'irriter la colere de l'autre, de bruſquer ceux qui nous déplaiſent .... compatiſſant aux foibleſſes d'autrui, & ſupportant, comme l'ordonne ſaint Paul, les defauts les uns des autres, pour accomplir la loy de Dieu, nous ſçaurions éviter ce qui déplait, nous ménagerions les humeurs, nous aurions égard aux délicateſſes, nous choiſirions les endroits ſenſibles ; bien loin de vouloir apprendre ce que nous ne ſçavons pas, nous tâcherions d'onblier ce que nous ſçavons ; bien loin de deviner ce qui n'eſt point, nous fermerions les yeux à ce qui eſt ; loin d'empoiſonner ce qui eſt innocent, nous adoucirions ce qui eſt envenimé ; & au lieu de rendre incurable, par les plaintes & par les éclats, ce qui ſe pourroit guérir par la patience & par la diſſimulation, nous ferions de nôtre patience, & de nôtre diſſimulation, un préſervatif contre la haine, & contre les maux qui la ſuivent. *Le même, dans le Sermon des Inimitiez.* Les defauts qui ſont contraires à la charité.

La Charité doit être ſenſible & compatiſſante, pour être véritable. Job ſe glorifioit que la compaſſion étoit née avec lui, & croiſſoit avec lui dès ſon enfance. Soit que ce fût la bonté de ſon naturel ; ſoit que ce fût un preſſentiment de ſes miſeres à venir ; plus il voyoit de malheureux, & plus ſon cœur s'attendriſſoit ſur les malheurs. Dieu nous commande par ſon Prophete, la miſéricorde, & les compaſſions. Il ſuppoſe que nous avons pluſieurs eſpeces de tendreſſes, & pluſieurs cœurs pour le prochain ; ſoit pour aſſiſter les néceſſiteux, ſoit pour ſoûtenir ceux qui pourroient le devenir ; ſoit pour conſoler les affligez, ſoit pour ſecourir les infirmes. Car la charité, dit ſaint Auguſtin, eſt ſuſceptible de toutes ſortes de paſſions : pour les diſgraces, & les ſouffrances d'autrui, elle a ſes troubles & ſes inquiétudes ; pour les dangers qu'elle La charité doit compatir aux miſeres d'autrui.

prévoir, elle a ſes appréhenſions & ſes craintes ; pour les miſeres qu'elle connoit, elle a ſes chagrins & ſes triſteſſes ; & comme la grace de Dieu a pluſieurs formes pour guérir nos foibleſſes, & nos infirmitez ſpirituelles, la charité de Dieu a différentes miſéricordes pour compatir à toutes les peines, & à toutes les afflictions temporelles. *Mr. Fléchier, dans le Sermon pour l'Ouverture des Etats de Languedoc.*

Eloge de la charité envers le Prochain.

Cette Charité tient le ſecond rang dans les loix divines, & même, eſt proprement un ſecond amour de Dieu, hors de Dieu ; & bien qu'elle ne ſemble pas ſi noble que l'autre, on peut dire en quelque façon, qu'elle a quelque choſe de plus ſurprenant, & de plus merveilleux. Car quoy que l'Apôtre ſaint Jean nous diſe que celui qui n'aime pas ſon frere qu'il voit devant ſes yeux, à peine pourroit-il aimer Dieu qu'il ne voit point ; ce n'eſt pas ce me ſemble un grand effort d'aimer & d'honorer Dieu, quand on le conſidere en lui-même. De cette ſorte on y trouve toutes les beautez ſans aucun defaut, on n'y voit que ſplendeur & que majeſté ; & tant s'en faut que ce ſoit une merveille de brûler alors de ce feu divin, qu'un cœur ſans amour à la vûë de cet objet, ſeroit un plus grand prodige qu'un homme ſans cœur. Mais d'aimer Dieu en ſes créatures, qui ſont ſi peu aimables, & où le peu de beauté qui s'y rencontre eſt accompagné de tant de defauts ; de l'aimer en ceux, qui d'eux-mêmes, ne ſont dignes que de haine & de mépris ; de l'aimer & de le ſervir dans les pauvres ou dans les malades, où nos yeux ne voyent que miſeres, & que corruption : mais de l'aimer dans les pécheurs, où ſes beautez divines ſe trouvent ſinon ſouillées, au moins accompagnées de ce qu'il y a de plus horrible dans l'enfer ; c'eſt ſans doute le miracle & le chef-d'œuvre de l'amour. Or c'eſt là que nôtre volonté, s'attachant malgré toutes ſes repugnances à des objets ſi déſagréables & ſi difformes, ſemble pratiquer ſouverainement le précepte qui nous commande d'aimer nôtre Prochain, & même nos ennemis. Cependant c'eſt ce que fait cette vertu qu'on appelle charité ; au même temps qu'elle prête des ailes à l'homme pour voler juſques dans le ſein de Dieu, afin de s'unir à lui, au même temps elle le charge d'un poids qui l'abbaiſſe, & le fait retomber vers la terre. Cette Reine des vertus, qui venant dans le cœur humain, l'anoblit, & lui donne droit à des couronnes immortelles, l'aſſujetit, & l'aſſervit au moindre des hommes, & en le faiſant ami du Créateur, elle le rend ſerviteur des créatures. *Monſieur Abert, Abbé de Ceriſi, dans la Vie du Cardinal de Berule. l. 3. c. 9.*

Les extrémitez qui ſont à éviter dans l'amour du Prochain.

Quand c'eſt la paſſion, l'inclination, ou l'interêt plûtôt que la raiſon & que la grace, qui nous portent à aimer les perſonnes, & quand on leur fait plus de bien, que le devoir & nos forces ne le permettent ; il eſt aiſé de voir que c'eſt une extrémité où ne va jamais la véritable charité, qui ne ſçauroit aimer que ſelon Dieu. Mais auſſi quand on ferme ſon cœur à tout le monde, qu'on fait le Philoſophe indifférent, qui n'aime que ſoy-même ; ou bien que, ſi l'on veut affectionner quelque perſonne, c'eſt en dédaignant les autres, comme indignes de nôtre affection : quand on ne veut point ſe laiſſer toucher à un ſentiment ſi raiſonnable & ſi néceſſaire, qu'on querelle tous ceux dont on ſe ſent tant ſoit peu importuné, ou incommodé ; qu'on veut que tous les autres endurent de nous, ſans être obligez de les ſouffrir ; qu'on fait profeſſion d'être déſobligeant,

geant, qu'on eſt regardé ſur le pied d'un homme, qui ne ſçait ce que c'eſt que de faire plaiſir; qu'on flatte plûtôt ſes amis, qu'on ne leur témoigne de franchiſe, qu'on envie ceux qui ſont heureux, qu'on mépriſe les miſerables, qu'on conçoit trop légérement de l'averſion des perſonnes: il n'eſt pas difficile de juger que l'amour du Prochain ne produit point ces actes. *Pere Haineuve dans le livre de l'Ordre, Diſcours 20e.*

L'exemple de S Jean le Diſciple bien aimé.

Le bien-aimé Diſciple qui ne reſpiroit que l'amour Divin, & qui ne parloit d'autre choſe: aimez-vous, mes chers enfans, diſoit-il en mourant à ſes Diſciples, après le leur avoir tant dit de fois durant ſa vie; entraimez vous, parceque c'eſt le commandemant de nôtre cher Maître. En effet c'eſt ce commandement d'amour, que JESUS-CHRIST appeloit particuliérement ſon commandement, quand il aſſûroit qu'il étoit venu ſur la terre tout exprès, pour apporter ce nouveau commandement. *Le même.*

La Charité ne nous oblige point d'étouffer les ſentimens de la nature.

Quand on dit qu'il ne faut aimer ſon Prochain que par des motifs ſurnaturels, ce n'eſt pas à dire qu'il faille étouffer les ſentimens de la nature, pour ſe laiſſer conduire aux inclinations de la grace; & que pour devenir ſpirituel, il faille ſe rendre inſenſible. La raiſon veut bien que nous ayons de la tendreſſe pour nos freres, & pour nos proches; de la reconnoiſſance pour nos bienfaicteurs, & de l'inclination pour nos amis; la grace ne s'y oppoſe point: mais on entend que ces tendreſſes & ces inclinations naturelles ſoient toûjours aſſujeties aux maximes de la raiſon, & aux mouvemens de la grace; qu'on ſoit plus attaché, dans l'affection de ſes proches, à la loi de Dieu, qui a fait les degrez de parenté, qu'à la chair & au ſang; & que dans les amitiez de nos intimes, nous penſions plûtôt à nôtre devoir, qu'à nôtre inclination.... C'eſt en ce ſens que parloit le Fils de Dieu, quand il diſoit qu'il faloit haïr ſon pere, ſa mere, ſes freres, & ſes ſœurs, & toutes les perſonnes qui nous doivent être agréables. Car il n'entend pas que nous renoncions à de ſi juſtes ſentimens de la nature: mais ſeulement que nous ne leur accordions rien contre la loy de Dieu, & que nous en retranchions l'excès. *Le même.*

Le Fils de Dieu veut que nous donnions au Prochain l'amour que nous luy devons à lui-même.

Si le Fils de Dieu s'eſt fait homme, dit ſaint Bernard, c'eſt afin que nous puiſſions aimer Dieu & le Prochain tout enſemble, en aimant ſa Perſonne incarnée; & afin que nous étant accoutumez à aimer cet Homme, que nous devons adorer, nous n'euſſions point de peine d'aimer, en ſa conſidération, tous les autres hommes. Et ne ſçavez-vous pas bien l'amour que vous lui devez, & tous les biens dont vous lui êtes obligez? Quelque méconnoiſſant que vous puiſſiez être, vous ne ſçauriez nier une dette ſi juſte. Eh bien, il a cédé ſon droit à tous ceux qui demandent de vous quelque témoignage d'amour, & quelque faveur; car pour lui il n'en a que faire. Il vous a fait ſignifier qu'il vous tiendroit quitte de l'obligation que vous lui avez, pourvû que vous ſecouruſſiez ce néceſſiteux qu'il vous a envoyé: il vous a témoigné que vous étiez auſſi aſſûré de mettre l'argent que vous lui devez entre les mains de ce pauvre, qu'entre les ſiennes; que toutes les aſſiſtances, & tous les traitemens que vous feriez à cet affligé, ce ſeroit tout de même que ſi vous les aviez fait à ſa propre perſonne, & qu'il demeureroit même vôtre obligé, ſi vous vous acquittiez de cette obligation; qu'il deviendroit vôtre débiteur, au lieu qu'il eſt vôtre créancier; ſi vous lui payez cette dette; qu'il vous la tendroit

même en cette vie, avec une uſure ſi exceſſive, qu'elle iroit à cent pour un; qu'il vous en recompenſeroit dans l'autre, par des recompenſes éternelles. *Le même.*

Le commandement d'aimer le Prochain a eu ſa perfection dans la loi de grace. *D. Chryſoſt homil. 24 in 1. ad Cor.*

On diroit que ce commandement qui nous a été fait d'aimer nôtre Prochain, a comme ſuivi l'ordre des temps, qu'il a eu ſon commencement, ſon progrès, & ſa plénitude : ſon commencement, dans la loi naturelle; ſon progrès, dans la loi écrite; ſa plénitude, dans la loi de grace. Dieu y a de tout temps engagé les hommes; mais il ne les y a pas toûjours engagé par les mêmes motifs, ni porté à un même degré de perfection. Il en a jeté les fondemens dans la loi de nature : car pouvant nous faire naître de pluſieurs hommes, il nous a fait ſortir d'un ſeul, pour nous obliger à garder l'union entre nous, en nous rappelant à l'unité.... Dans la loi écrite, ces devoirs d'une charité réciproque ont encore eu plus d'étenduë.... Mais qu'eſt-ce que JESUS-CHRIST dans la loi de grace, n'a pas fait, pour donner à cet amour toute l'etenduë, & toute la perfection qu'il pouvoit avoir? Car non-ſeulement il a confirmé ce qu'il avoit déja trouvé établi; il y a ajoûté de nouveaux motifs, & de puiſſantes conſidérations, en nous ordonnant d'aimer nôtre Prochain, comme cet Homme-Dieu nous a lui-même aimez. *Tiré du Dictionnaire Moral, au prémier Diſcours ſur l'Amour du Prochain.*

L'utilité de ce précepte, & de cette morale toute céleſte.

Trouvez moy une Morale mieux méditée, conduite avec plus de ſageſſe, & plus avantageuſe que celle-là, au bien de la ſocieté. Car quand on oblige mon Prochain à m'aimer, à me ſecourir, & à me donner ſon cœur; on m'oblige en même-temps à m'acquitter envers lui des mêmes devoirs : les engagemens ſont réciproques; & il n'en faut pas davantage pour lier une ſociété douce & éternelle. Ce commandement eſt le boulevard des états, le principe de la tranquillité, & du repos public : & ſi le précepte de l'amour du Prochain étoit obſervé dans toutes ſes circonſtances, il n'y auroit ni vol, ni meurtre, ni adultere; la paix & la concorde regneroient par tout; mon Prochain reſpecteroit mes interêts, comme ſes interêts propres, & s'attacheroit à me ſervir, comme je m'attacherois à l'obliger. Par-là, je ne me mettrois nullement en peine des diſgraces de la fortune, & ne craindrois point d'inſultes; la même charité me metant à couvert de tous ces malheurs, je trouverois dans les autres le même cœur de frere que j'aurois pour eux. Mais, o tyrannie & injuſtice du cœur humain! pleins de l'amour du nous-mêmes, nous voudrions que tout le monde nous aimât, nous honorât, nous ſervit; & nous refuſons à nos freres ces mêmes offices de charité! Nous voulons bien prendre dans le commandement de l'amour, tout ce qui nous eſt avantageux, & nous refuſons le même privilege à nôtre prochain! Quoy de plus injuſte? *Le même. Second Diſcours.*

En quoy nous devons préférer les interêts du Prochain aux nôtres.

Quand il s'agit d'interêt temporel, la loy qui me commande d'aimer mon Prochain, ne me commande pas de lui céder abſolument mes droits; je puis raiſonnablement les pourſuivre, & quelquefois même, ce ſeroit un péché de ne le pas faire. Mais ſi par mes pourſuites, qui ne me ſerviroient qu'à le ruiner, je connois qu'il ſera reduit a la mendicité; en ce cas, il eſt de la charité chrétienne, que je ſois dur en quelque maniére à moy-même, afin de pouvoir lui être utile : & la juſtice veut qu'en de ſi fâcheuſes extrémitez, je ſacrifie mon droit, à l'amour que je dois avoir pour lui. Ce n'eſt pas aſſez : je

dis qu'il eſt de l'ordre de la charité chrétienne de préférer en de certains cas, les interêts ſpirituels de nôtre Prochain à nos interêts temporels. .. Comme nôtre interêt ſpirituel, & l'affaire de nôtre ſalut doivent être préférez à tout autre interêt,& a toute autre affaire ; ſans quoy, bien loin de nous aimer, nous nous hairions. Ce grand & ce juſte amour de nous-mêmes, doit être le modelle de celui que nous devons à nôtre Prochain ; puiſque nous ſommes obligez de l'aimer comme nous-mêmes : & par conſéquent s'il arrive que nous ne puiſſions ménager ſes interêts ſpirituels, qu'en abandonnant nos interêts temporels ; comme ce qui eſt temporel, eſt d'un ordre inférieur à ce qui eſt ſpirituel, la charité veut que nous cédions l'un pour l'autre. Tel eſt, adorable Sauveur, l'exemple que vous nous en avez donné, & telle la conſéquence que vôtre Diſciple bien-aimé veut que nous tirions de cet exemple. *Le même.*

On aime ſouvent le Prochain avec déréglement.

Il eſt vrai qu'il y en a que nous aimons comme nous-mêmes : mais nôtre amour pour eux, eſt ſouvent pire que nôtre haine ; parceque nous les aimons avec déréglement. Tel eſt l'amour qu'un Pere a pour un fils, qu'il place dans un poſte, dont ſon incapacité devoit l'exclure, ou bien dans une condition à laquelle il n'étoit point appelé. C'eſt cet amour, que la plûpart des hommes ont les uns pour les autres ; ouvrage de la cupidité, lien formé par la chair & le ſang, & par les interêts réciproques de l'avarice, du plaiſir, ou de la débauche ! Or ce qui fait que nous ne nous appercevons pas du tort que nous faiſons à nôtre Prochain, en l'aimant de cette maniére ; c'eſt que nous nous aimons ainſi, & que nous voulons être aimez de même. Pour remédier à ce déſordre, il faut remonter au principe, & apprendre comment nous devons l'aimer : c'eſt-à-dire, qu'il faut préférer ſon ſalut à toutes choſes, comme nous devons ſacrifier pour le nôtre, tout ce que nous avons de plus cher. *L'Abbé de Monmorel. Homelie pour le 17e. Dimanche d'après la Pentecôte.*

Il faut bien examiner le motif qui nous porte à rendre ſervice au prochain.

Qui de nous peut ſe vanter d'obſerver comme il faut, le précepte de la charité ? Tout ce qu'on fait (dit ſaint Auguſtin) a pour principe la charité, ou la cupidité : or ſi nous conſidérions toutes nos actions dans leur principe, nous verrions que la cupidité en eſt preſque toûjours le mobile ; & qu'ainſi tant de bonnes œuvres, qui nous rendent témoignage que nous aimons le Prochain, aumônes diſtribuées, malades aſſiſtez, priſonniers viſitez, ſervices importans rendus, en ſont ſouvent des marques bien équivoques ; parce qu'elles peuvent avoir pour motif, l'hypocriſie, l'amour propre, la vanité. Ne conſidérons donc pas tant nos actions en elles-mêmes, que le principe qui nous les fait faire ; & nous trouverons ſans doute, que l'on s'abuſe le plus ſouvent. *Le même.*

Ce qu'il faut obſerver, en rendant ſervice au Prochain.

Il faut ſans doute prendre garde à la maniére dont on pratique la charité (envers ſon frere) ; de peur de l'offenſer ou de lui nuire en voulant l'obliger. Car tirer une perſonne d'une mauvaiſe affaire en le querelant, ou le tançant trop aigrement de ſa conduite ; c'eſt mêler trop d'amertume dans un plaiſir, pour le rendre agréable : remédier aux beſoins ſecrets d'un égal, en prenant enſuite trop d'autorité ſur lui ; c'eſt le ſervir mal, que d'en vouloir faire ſon inférieur : ſoulager un pauvre en inſultant a ſa miſere ; c'eſt empoiſonner ſon cœur, en même-temps que l'on nourrit ſon corps : aller trop doucement à des maux qui demandent de la force & de la vigueur ; c'eſt manier trop mollement une

plaie qui demande le fer & le feu : aller trop rudement à des maux qui demandent de la douceur ; c'eſt couper au lieu de ſaigner. Toutes ces circonſtances montrent, que s'il y en a beaucoup qui ont de la charité pour le Prochain, & qui s'appliquent à luy tendre ſervice, il y en a peu qui s'en puiſſent bien acquitter. *Pris d'un Autheur anonyme.*

L'amour du Prochain doit s'étendre à tous les hommes.

C'étoit une erreur fort commune parmi les Juifs, de borner l'amour du Prochain, au ſeul amour de leurs proches, ou des ſeules perſonnes de leur nation, & d'en exclure tous les autres. Ils convenoient à la vérité que la loi Divine leur impoſoit l'obligation d'aimer leurs freres, comme eux-mêmes ; mais, par corruption, ou par une fauſſe interprétation de la loi, ils reſſerroient ce Prochain en d'étroites bornes. Ils ôtoient cette qualité à tous ceux qu'ils croyoient avoir quelque ſujet de ne pas aimer ; & par une rupture viſible de la charité, l'union qu'ils avoient avec les gens de leur pays, leur étoit un ſujet de diviſion avec tous les autres peuples du monde. C'eſt pour cela, que le Fils de Dieu, voulant détromper un Docteur de la loy, d'une prévention ſi injuſte, lui fait entendre que tous les hommes, ſans exception, & ſans reſerve, ſont ce Prochain qu'il faut aimer ; qu'il ne faut point faire de différence de l'ami & de l'ennemi, du compatriote & de l'étranger, du fidelle & de l'infidelle, du pauvre & du riche ; mais que la vraie charité ne peut être reſſerrée dans aucunes bornes ; & que ſans avoir égard, ni à la diſtance des lieux, ni à la différence de la Religion, ni à la contrarieté des humeurs, elle doit embraſſer généralement tous les hommes : *Nullum hominem excipit, qui præcipit ut diligas proximum : omnis homo omni homini proximus eſt ; nec eſt cogitanda longinquitas generis, ubi eſt natura communis. Monſieur de la Font, dans les Entretiens Eccl. pour le douziéme Dimanche après la Pentecôte.*

L'amour que nous devons au Prochain doit être efectif.

Vous êtes obligez en qualité de Chrétien, d'aimer vôtre Prochain comme vous-même ; vous n'en doutez pas : mais ce que vous devez bien comprendre, c'eſt que quand le Fils de Dieu nous commande d'aimer nos freres, il ne ſe contente pas d'un amour ſtérile, qu'on ſe flatte vainement de tenir renfermé dans le cœur ; mais il veut que ce ſoit un amour éfectif, qui paroiſſe au dehors, & qui produiſe du fruit. Celui qui croit n'être au monde que pour lui, qui n'a ſoin que de lui-même, qui ne rend point ſervice au Prochain, quand il le peut, n accomplit point le précepte qui nous oblige d'aimer nos freres... Ceux qui ſont inutiles au Prochain, ou qui ne s'appliquent point à le ſecourir, ſont ſemblables au Prêtre, & au Lévite, dont il eſt parlé dans l'Evangile : ils paſſerent ſans ſe mettre en peine de ſécourir cet homme, lequel étant tombé entre les mains des voleurs, avoit été dépouillé, couvert de playes, & laiſſé à demi-mort. Mais les hommes charitables, qui toûjours émûs d'une ſainte compaſſion pour leurs freres, ſe font une joie d'être utiles au Prochain, ſont ſemblables au Samaritain.. Jesus-Christ nous propoſe lui-même cet excellent modelle, en diſant, que ſi nous voulons témoigner que nous aimons nos freres, nous devons faire comme ce Samaritain : *Vade, & tu fac ſimiliter.* C'eſt-à-dire, ſi, quand vôtre frere eſt dans la miſere, vous paſſez ſans le ſoulager, comme le Prêtre, & le Lévite, vous n'accompliſſez point le précepte de l'amour du Prochain. Pour ſatisfaire à cette loi, il faut ſecourir nôtre Prochain dans ſes beſoins, il faut que nôtre amour ſoit éfectif ; & nous devons être convaincus,

Luc. 10.

que nous ne vivons en ce monde, que pour nous rendre ſervice les uns aux autres. *Monſieur Lambert, dans les Diſcours ſur la Vie Eccléſiaſtique. Sixiéme Diſcours.*

Sur le même ſujet.

Il en eſt de l'amour du Prochain, comme de l'amour que nous devons à Dieu. *Tout homme qui dit, Seigneur, Seigneur*; c'eſt-à-dire, tout homme qui dit qu'il aime Dieu, n'entrera pas dans le Royaume du Ciel; il faut des œuvres, & des preuves de cet amour: celui-là entrera ſeulement dans le Royaume du Ciel, qui fait la volonté de mon Pere. J'en dis de même de la charité du Prochain. Il ne ſuffit pas de dire qu'on aime ſon Prochain; il faut des œuvres, & des preuves de cet amour: & comme en qualité de Chrétien, vous êtes indiſpenſablement obligez d'aimer vôtre Prochain, il eſt conſtant que vous ne l'aimez, que quand vous êtes dans une ſincere diſpoſition de lui rendre tous les ſervices dont vous êtes capables. *Le même.*

La Charité eſt une dette dont on ne s'acquitte jamais.

L'amour du Prochain, ſelon ſaint Paul, eſt une dette, dont on ne s'acquitte pas comme des autres, qu'on ne doit plus, lorſqu'on les a une fois payées. Quoy que vous faſſiez pour vos freres, vous leur devez toûjours: & voilà pourquoy ſaint Paul prononce, que nous demeurons toûjours redevables de l'amour, que nous ſommes obligez d'avoir les uns pour les autres. Plus nous rendons d'amour & de charité, plus nous en devons, dit ſaint Auguſtin. Celui, dit ſaint Fulgence, qui ne croit pas toûjours devoir la charité à ſon Prochain, ne doit pas ſe réjoüir, comme s'il étoit quitte de cette dette, mais ſe pleurer ſoy-même, comme étant ſans charité. Ne croyons donc pas faire grace à nos freres, lorſque nous leur donnons des preuves de nôtre amour: ſouvenons-nous que c'eſt une dette, que nous ne pouvons nous diſpenſer de payer. Nous ſommes redevables à nos freres, à cauſe de la liaiſon qui eſt entre eux & nous: nous ſommes membres d'un même corps; ſi la charité n'eſt point dans nôtre cœur, nous renonçons à cette union; & n'étant plus unis avec nos freres, nous n'avons plus JESUS-CHRIST pour Chef. *Le même.*

Motif d'aimer le Prochain, pris de l'amour que Dieu a eu pour tous

Il n'eſt pas beſoin de vous repréſenter icy ce que le Sauveur a fait & ſouffert, pour marquer l'amour qu'il portoit aux hommes; à quel état injurieux à ſa grandeur & à ſa gloire, il s'eſt abaiſſé; combien il a eſſuyé de fatigues pendant ſa vie, combien enduré d'opprobres & de tourmens en ſa mort, pour les affranchir de l'eſclavage du Démon. De ſi illuſtres témoignages de ſon amour envers les hommes, ne ſont-ce pas des motifs aſſez puiſſans, pour nous porter à les aimer, ſans nous rebuter de tous leurs defaurs? & ſaint Jean n'a-t'il pas eu raiſon de tirer cette conſéquence; que ſi Dieu a aimé les hommes avec tant d'excès, nous devons nous aimer de même les uns les autres? *Si ſic Deus dilexit nos, & nos debemus alterutrum diligere....* Craindrez-vous donc déſormais de ſouffrir quelque légére incommodité pour rendre ſervice à vos freres, dans leurs beſoins, après avoir vû ce que le Fils de Dieu a fait pour eux. *Monſieur de la Font, Prône pour le douziéme Dimanche d'après la Pentecôte.* 1. *Joan. c.* 3.

Le peu de Charité qu'il y a aujourd'hui parmi les Chrétiens.

Si l'eſprit du Chriſtianiſme conſiſte dans la charité, avoüons que dans le ſein même de l'Egliſe, on voit fort peu de cet Eſprit, fort peu de cette Charité qui ſoit univerſelle. A-t'on jamais vû tant de haines, d'animoſitez, d'envie, de jalouſies, de diviſions, d'inimitiez immortelles dans les familles; tant de froi-

deur & d'indifférence parmi les proches, ſi peu d'union parmi les Citoyens d'une même ville, ou les Membres d'une même communauté ? Diroit-on que les Chrétiens de ce temps, ſoient les ſucceſſeurs de ces prémiers Fidelles, qui, ſelon ſaint Luc, n'avoient qu'un cœur & qu'une ame ; dont la charité, au rapport de Tertullien, étoit ſi viſible & ſi éclatante, que les Payens les reconnoiſſoient, & les diſcernoient des autres, par cette marque, en ſe diſant les uns aux autres : voyez comme ils s'entr'aiment, ſe ſecourent, & ſe rendent tous les devoirs d'une parfaite charité ! *Videte quomodo ſe diligant* ! Mais n'auroit-on pas plûtôt ſujet de dire que les fidelles ne ſe regardent plus entre-eux comme freres, & que nous ſommes arrivez a ces derniers & malheureux temps, prédits par le Sauveur du monde, où les hommes devoient ſe hair les uns les autres, & vivre en des guerres, des diviſions, & des aigreurs continuelles, par une extinction entiére de l'eſprit primitif du Chriſtianiſme. *Le même.*

La véritable charité doit être déſintereſſée. 1. *ad Corinth.* 13.

La vraye charité, eſt, ſelon ſaint Paul, pure & deſintereſſée ; elle n'a point, dans l'amour qu'elle porte au Prochain, de vuë, ni de prétention de ce qui peut lui être utile, ou avantageux : *Non quærit quæ ſua ſunt.* Elle n'eſt point telle que Dieu demande, ſi elle n'eſt dégagée de tout motif de propre interêt ; ſi elle prétend, dans le bien qu'elle ſouhaite, ou qu'elle procure au Prochain, d'autre recompenſe, que le plaiſir de l'avoir fait. Quand vous vous aimez, dit ſaint Auguſtin, vous aimez-vous pour l'amour d'autrui ? n'eſt-ce pas pour vous ? C'eſt ainſi que vous devez aimer le Prochain ; il ne faut point l'aimer par un principe d'interêt, pour les ſervices qu'il vous rend, pour le bien que vous eſpérez en recevoir. Si vous l'aimez pour ſon bien, vous ne l'aimez point comme il faut : vous n'aimez que vous-mêmes ; c'eſt à vous uniquement que vous rapportez l'amour que vous témoignez au Prochain. Selon cette regle, (ne diſſimulons point ce qu'on ne voit que trop) que ſont-ce de bonne-foi, que toutes les amitiez du monde, qu'un commerce ou d'interêt, ou de politique ; qu'un trafic ſordide de ſervices que l'on ſe rend, dans l'eſpérance d'en recevoir de ſemblables, ou de plus grands ? Le cœur n'entre point en tout ce commerce. Un tel amour qui réfere tout à ſa propre utilité, ou à ſon plaiſir, a-t'il quelque caractere, le moindre trait de cette charité ſinguliere, deſintereſſée, que le Fils de Dieu eſt venu établir en terre parmi les hommes ? L'amour même que la plûpart ont pour leurs proches, n'eſt qu'un amour fondé ſur la chair, & ſur le ſang, & ne tient rien de cet amour de charité, que Dieu nous commande. *Le même.*

Matth. 25. Dieu cede a nôtre Prochain une partie des droits qu'il a ſur nous.

Quandiu feciſtis uni ex his fratribus meis minimis, mihi feciſtis. Comme le Fils de Dieu a tranſporté à nôtre Prochain les droits qu'il a à nôtre amour, & à nos ſervices ; ſaint Jean infere de l'amour qu'il a eu pour nous, l'obligation que nous avons d'aimer nôtre Prochain, comme étant ceſſionnaire des droits de Dieu. Lorſqu'un créancier cede a un autre la ſomme que vous lui devez, il vous met dans l'obligation de la payer, à celui auquel il a fait cette ceſſion, comme à lui-même. Comment cela ? C'eſt que ce ceſſionnaire repréſente la perſonne de vôtre prémier créancier ; il eſt entré en tous ſes droits, il eſt ſubrogé à ſa place. Vous ſçavez les droits infinis, que le Fils de Dieu a ſur vous ; que vous lui êtes redevables de tout ce que vous avez, de tout ce que vous

Digitized by Google

êtes, pour vous avoir créés par sa puissance, & rachetez par son amour. Mais comme il ne peut recevoir les éfets de nôtre reconnoissance, il en a fait transport à nos freres ; il veut que nous acquittions en leurs personnes, les dettes dont nous lui sommes redevables. *Le même.*

On peut poursuivre son droit en Justice, & faire la guerre, sans violer la Charité.

La charité n'empêche point qu'on ne soûtienne son droit dans un procès, & que l'on ne puisse combattre pour l'Etat, dans une guerre légitime : car la charité n'est point contraire à la justice ; l'on peut même haïr les vices, en aimant les personnes vicieuses ; & il se peut faire, que les éfets extérieurs soient des marques d'une haine apparente, tandis que le vrai amour regne dans le cœur. C'est cette haine parfaite, que David avoit conçûë, quand il disoit : *Perfecto odio oderam illos* ; & c'est celle que JESUS-CHRIST nous ordonne. Si vous n'aimiez le Prochain, dit saint Augustin, vous haïriez vôtre ame ; & si vous haïssiez le pécheur, vôtre haine retomberoit sur vous même. *Le P. Dozennes, dans le livre de la Morale de* JESUS-CHRIST. *Psalm.* 138.

La Charité des prémiers Chrétiens.

On voit éclater les prémices de cet Esprit dans les Actes des Apôtres, qui est l'histoire de l'établissement du Christianisme. Car, comme dit l'Historien, les Chrétiens vivoient alors dans une union, comme s'ils n'eussent tous eu, *qu'un même cœur, & qu'une même ame.* La proprieté des biens, qui partage d'ordinaire les esprits, n'étoit pas un obstacle à cette union ; parce que leurs biens étoient en commun. On apportoit aux pieds des Apôtres les revenus, les possessions, les contracts, & toutes les richesses qu'on possédoit en particulier. Ce détachement de toutes choses, ne servoit qu'à affermir davantage leur union : ils n'avoient qu'un même esprit ; parce qu'ils n'avoient qu'un même interêt. *Le P. Ranin, dans le livre intitulé l'Esprit du Christianisme.*

Continuation du même sujet.

Les Payens disoient, en parlant des Fidelles, ils sont officieux, ils sont charitables, ils sont bienfaisans : ils sont donc Chrétiens ; car leur créance, leur morale, leur évangile, est d'aimer son Prochain, & de faire du bien à tout le monde. On crut cette nouvelle Religion véritable, parcequ'elle enseignoit d'aimer son Prochain ; on se faisoit Chrétien, en voyant l'union, dans laquelle vivoient les chrétiens. Leur douceur, leur bonté, leur affabilité, leur modération, leur inclination a faire plaisir, persuadoit bien mieux que tous les miracles, la doctrine, qui faisoit profession d'une vertu si bienfaisante : & la foy fit de plus grands progrès, par l'opinion que conçûrent les peuples de la sainteté de celui, qui étoit l'autheur d'une loi si pure ; selon la priére que le Sauveur fit à son Pere, parlant des fidelles : Afin, disoit-il, qu'ils soient unis en nous, & que le monde touché de cette union, croye que c'est vous, mon Pere, qui m'avez envoyé. *Le même.*

Occasion remarquable qu'eurent autrefois les Chrétiens d'exercer la Charité.

Cet esprit d'union & de charité éclatta dans une terrible peste, qui suivit une grande guerre civile, qui pensa ruiner la ville d'Alexandrie, sous l'Empereur Gallienus, & dont Eusebe de Césarée parle dans son histoire. Cette peste désola cette grande ville, auparavant si florissante. On y voyoit, dit Eusebe, les Chrétiens s'attacher auprès de ceux qui mouroient, & s'exposer courageusement à la mort, en les exhortant à faire le sacrifice de leur vie, dans la soûmission de leur cœur ; & après avoir recueilli avec plaisir les derniers soûpirs des mourans, on les voyoit laver, baiser, ensevelir leurs corps ; pendant que parmi, les payens, le voisin devenoit suspect à son voisin, l'ami se défioit de

ſon ami, le proches étoient délaiſſez dans l'extrémité, par leurs proches; le pere abandonnoit le fils, & les meres les plus tendres, faiſoient jeter par les feneſtres les corps de leurs propres enfans. Les chrétiens qui moururent dans les devoirs d'une ſi fervente charité, attirerent tellement la vénération des peuples, que l'Egliſe d'Alexandrie les mit au nombre des Martyrs. *Le même.*

Combien l'amour envers le Prochain doit être ſincere.

La Charité eſt ſincere. Aimons, dit ſaint Jean, mais témoignons nôtre amour par des éfets, & non pas par des paroles. Le caractere de l'amour humain ne conſiſte qu'en complimens, en civilitez, en offres de ſervices, en proteſtations d'amitié, en fauſſes confidences, en complaiſances forcées, en vaines paroles, en promeſſes trompeuſes, & en tous ces autres déguiſemens, qui ſont le commerce le plus ordinaire de la vie du monde. Mais la Charité Chrétienne ne ſe contrefait point, elle ne dit que ce qu'elle penſe, elle ne penſe que ce qu'elle ſent, & elle ne ſent que ce qu'elle veut exécuter. Ses paroles ne démentent jamais ſes actions, & ſes actions ſont toûjours conformes à ſes ſentimens; parce qu'elle eſt eſſentiellement ſincere, & qu'elle n'a pas d'autres voyes pour s'expliquer, que les œuvres: *Charitas de corde puro . . . & fide non ficta. Le même P. Rapin.*

1. *ad Timoth.* c. 1.

La vraye charité ne regarde que Dieu dans le bien qu'elle fait au Prochain.

La vraye charité ne regarde que Dieu, & ne penſe purement qu'à luy plaire. Ainſi elle n'agit jamais par ces vûës baſſes & terreſtres, d'interêt & de vanité, qui font agir les hommes. . Toute ſon application en faiſant le bien, eſt de ſe couvrir, pour ne pas paroître. Si elle fait l'aumône elle la cache dans le ſein du pauvre, comme dit l'Ecriture; elle tire le voile ſur ſon bienfait, pour en dérober la connoiſſance; & elle ſe la déroberoit volontiers à elle-même, s'il lui étoit poſſible, pour ne la confier qu'à ſon ſilence, & à ſa modeſtie. Le plaiſir qu'elle a de faire du bien lui tient lieu d'une plus grande recompenſe, que tous les applaudiſſemens des hommes. Comme elle n'agit que pour Dieu, elle ne veut que lui pour témoin; il eſt le ſeul motif des bonnes œuvres qu'elle fait: & c'eſt aſſez qu'il le ſçache, pour en être la recompenſe. *Le même.*

La charité doit être juſte & équitable.

L'Eſprit d'équité eſt le principal caractere d'un Chrétien charitable; & de toutes les vertus, la Juſtice eſt celle qui lui eſt d'un plus grand uſage; parce qu'elle lui ſert à tenir toûjours la balance égale, entre lui & ſon Prochain. Son emploi ordinaire, eſt de ſecourir, de défendre, & de ſervir ſes freres: mais il le fait avec tant d'affection, de zele, qu'il n'y a point d'homme qui s'aime tant lui même, en un ſens, que le vrai Chrétien aime ſon Prochain. Car l'interêt de ſon Prochain lui eſt plus cher que ſon interêt, & ſa propre gloire le touche moins que la gloire de ſes freres. Il compte leur avantage, parmi les ſiens; il fait ſa joye de leurs plaiſirs; & par une complaiſance ſans egale, il ſe transforme en leur humeur, & il prend quelquefois juſqu'à leur eſprit. Il eſt cet homme univerſel, qui, comme ſaint Paul, eſt tout à tous. Il eſt la conſolation de l'affligé, l'appui du foible, le ſecours du néceſſiteux, l'aſile des perſécutez, le conſeil de tous ceux qui en ſont dépourvûs; enfin il n'y a point de foibleſſe, à laquelle il ne compatiſſe, ni de miſeres, dont ſes entrailles ne ſoient émûës. *Le même.*

La Charité du Prochain

Il n'y a point de vertu dans le Chriſtianiſme, d'un uſage plus univerſel que la

la charité : on trouve par tout occaſion de la pratiquer ; parce qu'on trouve par tout des miſerables ; & l'excès des miſeres, auxquelles l'homme eſt ſujet, eſt d'une ſi vaſte étenduë, qu'on peut dire, qu'il eſt de toutes les conditions. Ainſi l'on peut exercer la charité envers les riches & les pauvres, envers les heureux & les malheureux, envers les ſçavans & les ignorans, envers ſuperbes & les humbles, envers les vivans & les morts. On peut pratiquer cette vertu, en public & en particulier ; dans le domeſtique & au dehors, à la cour & au déſert : & de toutes les conditions, la plus ſouhaitable au chrétien, eſt celle où il a le moyen d'exercer la charité ; comme le plus avantageux de tous les talens, eſt celui qui eſt le plus utile au Prochain. *Le même.*

eſt la vertu la plus néceſſaire, & de plus d'uſage.

La charité ne doit pas être indiſcrette ; car l'indiſcretion renverſe l'ordre dans lequel la charité doit être pratiquée. C'eſt par l'indiſcrétion, que ſe font tous ces contretemps qui déreglent cette vertu. C'eſt ce qui fait ſouvent, qu'après des médiſances publiques, on fait des réparations d'honneur plus à craindre que les médiſances mêmes, & qui ne ſervent le plus ſouvent, qu'à rouvrir la plaie qu'on prétend fermer. C'eſt par là qu'on veut ſecourir les autres, lors qu'on n'eſt plus en état d'être ſecourable ; comme le mauvais riche, qui fait le charitable, après ſa mort, pour le ſalut de ſes freres, qu'il voudroit avertir de leurs déſordres, lui qui n'avoit jamais pratiqué la charité pendant ſa vie. C'eſt par ce renverſement de raiſon, qu'on fait des aumônes, & qu'on ne paye pas ſes dettes ; qu'on viſite les priſons, & qu'on abandonne ſon domeſtique ; qu'on fait dans ſon teſtament des legs les plus Chrétiens du monde en mourant, & qu'on ôte la paix & l'union à ſa famille ; qu'on refuſe à un véritable pauvre, dequoy le tirer de la miſere ; & qu'on donne ſans diſcrétion à un vagabond ; dequoy l'entretenir dans ſa faineantiſe, &c. *Le même Pere Rapin.*

La Charité doit être diſcrette.

Il faut éviter un eſprit d'empire & de domination, qui ſe gliſſe aſſez ordinairement dans les exercices de charité. On eſt volontiers de toutes les bonnes œuvres, pourvû qu'on en ait la conduite, & la direction ; on entre dans tous les deſſeins & dans toutes les entrepriſes de charité, par la douceur qu'on y trouve à régler les choſes, avec quelque autorité ; & par le plaiſir qu'il y a d'exercer ce petit empire, qui s'exerce dans la connoiſſance des beſoins du Prochain, & dans la diſtribution des ſecours qu'on y apporte : on ſe trouve réguliérement aux aſſemblées, comme à des occaſions favorables de ſe produire ; & l'on donne ſon bien à de nouveaux établiſſemens, pour y regner. C'eſt par ce même eſprit qu'on entre avec chaleur dans toutes ſortes d'affaires ; qu'on a de l'empreſſement pour s'y rendre néceſſaire ; qu'on aime la négociation, pour chercher des temperamens dans les accommodemens & dans les arbitrages ; qu'on ſe mêle charitablement de tout ; qu'on a l'eſprit aſſez fertile en expédiens, pour être du conſeil de tout le monde ; & qu'on donne ſes avis ſi libéralement ſur la conduite de tout le genre-humain. C'eſt le caractere de la charité de ce temps : elle veut être la maîtreſſe, & ordonner de tout. C'eſt par ce même eſprit qu'on n'a du zele, que pour les bonnes œuvres dont on eſt l'autheur ; qu'on ne veut ſoûtenir que le bien qu'on fait ; & qu'il ſe trouve des gens qui ne peuvent ſouffrir qu'on protege la vertu, que par leurs vûës, par leurs lumiéres, & par leur méthode. On condamne

La Charité, ſelon l'Apôtre, n'eſt point Ambitieuſe.

le reſte, quelque bon qu'il ſoit, on n'y prend pas même d'interêt, parce qu'on n'y a point de part. *Le même.*

Obſtacles de la Charité.

Le plus grand de tous les obſtacles de la charité, eſt cet eſprit du monde, ſi oppoſé à l'Eſprit de JESUS-CHRIST; cette prudence de la chair, & cette ſageſſe mondaine qui enſeigne tant de maximes abominables; de détruire par des moyens pleins d'artifices, la réputation de ſon Prochain, & le décréditer dans l'opinion de ceux qui l'eſtiment; de violer les droits les plus ſaints, & de tout renverſer pour parvenir à ce qu'on prétend. C'eſt par ce même eſprit qu'on apprend aux enfans de qualité que la vengeance eſt la vertu de la nobleſſe, & que c'eſt une lâcheté que de pardonner. Les haines, les envies, les jalouſies, les intrigues de débauches & d'ambition, les grands interêts, les grandes paſſions, qui ſont les effets ordinaires de cet eſprit, regnent ſi fort dans le grand monde, qu'il ne peut y avoir aucune étincelle de charité. Car celui, dit l'Apôtre, qui veut devenir ami du monde, devient ennemi de Dieu. *Le même P. Rapin.*

Le moyen d'acquerir la Charité.

La voye ſûre & même infaillible, pour acquerir cette vertu, c'eſt de s'accoûtumer peu à peu à en pratiquer les œuvres: car en viſitant le priſonnier, en conſolant l'affligé, en ſecourant le néceſſiteux, en inſtruiſant l'ignorant; qui ſont des actions qu'on peut faire tous les jours, & qu'on doit même faire dès qu'on eſt Chrétien; on devient inſenſiblement charitable, & l'on acquiert cette ſageſſe céleſte, qui eſt le partage des humbles, & qui, ſans étude, & ſans raiſonnement, répand dans le cœur cette onction intérieure de l'eſprit de Dieu, qui apprend à aimer ſon Prochain. *Le même.*

Combien la Charité eſt refroidie parmi les Chrétiens.

Si l'eſprit du Chriſtianiſme n'eſt autre choſe que l'eſprit de la Charité, comme il paroît par ce que nous avons dit; voyons ſi nous ſommes charitables, pour juger ſi nous ſommes Chrétiens: car la loi de la charité, eſt la loi du Teſtament Nouveau, écrite au fond de nos cœurs, par l'impreſſion du Saint-Eſprit. De ſorte qu'il ſeroit étrange que des Chrétiens, inſtruits dans une école d'union, formez ſur les mêmes maximes, rachetez d'un même ſang, nourris du même pain, qui ont une même foi, une même eſpérance, & qui doivent un jour être réünis dans la même gloire, n'euſſent pas le même eſprit, & ne s'aimaſſent point! Mais apres tout, qu'en eſt-il? A-t'on de la charité les uns pour les autres? l'interêt, l'ambition, le déréglement général des mœurs du ſiécle, n'ont-ils pas répandu par tout, l'eſprit de diviſion? Et quel jugement doit-on faire du Chriſtianiſme dans ces derniers temps, où les animoſitez, les jalouſies, les procès, les querelles, les envies, les médiſances, les murmures, les injuſtices, les vengeances, regnent avec tant de chaleur? A-t'on jamais vû tant de diviſions dans les familles, tant de ſéparations dans les mariages, tant de froideur & d'indifférence parmi les proches? On n'a pas de charité pour ceux qu'on connoît: comment en auroit-on pour ceux qu'on ne connoît pas? On n'aime pas ſes proches: comment aimer ceux qui ne le ſont pas? On a de la dureté pour ſes domeſtiques; peut-on avoir de la tendreſſe pour les étrangers? Sommes-nous Chrétiens avec des mœurs ſi languiſſantes? Ces derniers temps, où les hommes ſe doivent haïr les uns les autres, où la charité des Fideles doit ſi fort ſe refroidir; ces temps, dis-je, prophétiſez par Nôtre-Seigneur, ſont-ils déja venus? *Le même.*

Si les Prédicateurs pouvoient perſuader aux Chrétiens cette loi de la charité, ils renouvelleroient toutes les villes, ils en banniroient tous les vices, ils rétabliroient toutes les vertus. Dieu! qu'ils auroient de joie d'avoir ſi heureuſement rempli leur miſſion ! Il n'y auroit plus d'avarice, plus de dureté de cœur pour les miſeres des pauvres, plus de véxation, ni d'oppreſſion ; plus de ſcandale, ni d'envie ; plus de haine, ni de vengeance. Ces villes renouvellées & reformées ſeroient une image de la céleſte Jéruſalem, où regnent la paix & l'union, parce qu'il y a une charité parfaite entre ſes habitans. *Le P. Texier. Sermon pour le troiſiéme Dimanche du Carême.*

Le bonheur des villes, où regneroit la Charité.

Le Diſciple bien-aimé nous déclare, que s'il y a un ſeul interêt qui ne ſoit pas ſacrifié pour l'amour du Prochain, la charité qu'on a pour lui n'eſt pas une véritable charité. Quel eſt le plus grand interêt que l'on puiſſe avoir dans le monde ? C'eſt la vie. Or nous ne pouvons pas témoigner une plus grande charité à nôtre Prochain, que de donner pour lui nôtre vie, comme nous dit le même Diſciple : *Majorem hac charitatem nemo habet, ut animam ſuam ponat quis pro amicis ſuis.* Et c'eſt en cela, dit cet Apôtre, que la charité, que le Fils de Dieu a eu pour les hommes, a été grande ; puiſqu'il a donné ſa vie pour eux : *In hoc cognoſcimus charitatem Dei, quoniam ille animam ſuam pro nobis poſuit.* Cela étant, dit encore ce même Apôtre, nous ne devons pas faire de difficulté, à l'exemple du Sauveur du monde, de donner nôtre vie pour l'amour de nos freres : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* Peut-on parler plus nettement ? *Le P. Bourdaloüe, dans les Sermons imprimez ſous ſon nom.*

Nous devons ſacrifier nos plus grands interêts à la Charité du Prochain. *Joan.* 15.

1. *Joan.* 3.

Ibidem.

Il y a certaines occaſions, où l'on eſt obligé d'expoſer ſa vie pour le ſalut du Prochain ; comme dit ſaint Cyprien, dans le Traité qu'il a fait, de la Mortalité, qui de ſon temps moiſſonnoit tous les hommes dans la ville de Carthage. Que fait, dit-il, cette maladie ? Elle examine la charité des hommes : *Peſtis illa explorat animas & voluntates ſingulorum.* Elle fait voir ce que les freres doivent à leurs freres, ce que les Peres doivent à leurs enfans, ce que les enfans doivent à leurs peres, en un mot ce que les hommes ſe doivent les uns aux autres ; c'eſt-à-dire, des ſecours & des aſſiſtances réciproques de charité. Et pareeque nos freres ſont dans le danger, parce qu'il s'agit de les aſſiſter dans leur extrême néceſſité ; quoiqu'il y ait du danger pour nous, nous ſommes obligez de nous y expoſer. *Le même.*

On doit témoigner la Charité qu'on a pour le Prochain, dans les occaſions qui ſe préſentent de le ſecourir.

Eſt-il permis de pourſuivre mon droit en juſtice ; & cet amour de mon Prochain m'oblige-t'il de lui ſacrifier mes interêts en cette occaſion ? Inſtruiſez-vous (Meſſieurs) de vos devoirs. Voicy une des plus importantes queſtions que l'on puiſſe traiter. Oui, il vous eſt permis, quand cette juſtice s'accorde avec la charité. Car quand cette charité ſera altérée, ce ſera une choſe injuſte ; parce qu'en vous procurant un bien temporel, elle vous fera perdre le ſouverain bien. Or cela arrive dans mille circonſtances, où la conſervation de ſon droit & celle de la charité ſont incompatibles ; comme quand dans nos procès, nous n'avons d'autre deſſein, que de conſumer nôtre partie en frais, ce qui arrive tous les jours : car alors quelque bon droit que nous ayons, cette juſtice devient non-ſeulement injuſte, mais barbare & cruelle. Ces deux vertus ſont en ſecond lieu incompatibles, du côté de nous-mêmes, ſi après l'expérience

Si c'eſt contre la Charité de plaider & d'entreprendre des procès.

de nôtre naturel, nous ſçavons que nous ne pouvons pourſuivre un procès, ſans que la paſſion s'y mêle, ſans que le mépris, l'animoſité, la haine, & les calomnies y entrent ; car alors la charité nous doit être plus précieuſe que tous les biens de la terre. Ainſi condamner tous les procès, c'eſt être ignorant ; comme les approuver tous, c'eſt être prévaricateur : mais toûjours il eſt conſtant que l'uſage en eſt tres-dangereux pour la charité. *Le même.*

La Charité doit être deſintereſſée, à l'exemple de celle des prémiers Chrétiens.

La prémiére choſe que fit le Saint-Eſprit, pour établir entre les Fidelles une parfaite union de cœurs & d'affections, fut de les dépouiller de tout interêt propre, & de leur ôter l'amour vicieux des biens temporels. Ce deſintereſſement fut comme les prémices de cet Eſprit de Charité, qui regna depuis entre eux. Nous liſons que dès qu'ils eurent reçû la Foy, & qu'ils eurent été divinement regénérez par le Batême, ils furent tellement renouvelez, ſelon l'Eſprit, qu'ils n'étoient plus les mêmes ; ils ſe trouverent ſi fort unis d'affection, qu'ils ſe regardoient tous comme freres, en ſe nommant ainſi, vivant véritablement en freres, & n'ayant rien de propre. Leurs maiſons, leurs terres, leurs héritages, leurs revenus, leur étoient communs ; afin, dit ſaint Auguſtin, que ceux qui n'avoient entre-eux qu'un même eſprit de religion, n'euſſent auſſi qu'une même maniére de vivre ; & que toutes choſes fuſſent communes à ceux qui n'avoient qu'une même foy, & à qui JESUS-CHRIST étoit toutes choſes. Ils s'aſſiſtoient les uns les autres ; parce que l'alliance qui eſt fondée en l'amour de JESUS-CHRIST, eſt plus forte que celle du ſang, & unit plus étroitement les cœurs & les eſprits. *Eſſais de Sermons pour le Mercredy de la quatriéme ſemaine de Careme.*

Quelques défauts qu'ait nôtre Prochain, Dieu l'aime, & nous commande de l'aimer.

Faites un portrait de vôtre Prochain, auſſi deſavantageux qu'il vous plaira, employez à peindre ſon eſprit, toutes les plus noires couleurs : dites ſi vous voulez, que c'eſt une ame lâche, perfide, ambitieuſe, intereſſée ; qu'il eſt violent & brutal ; qu'il n'a ni eſprit, ni conduite, ni honneur, ni religion. Tel qu'il eſt, Dieu le ſouffre, il lui fait du bien, il l'aime, & il vous ordonne de l'aimer. Mais il me perſecute, direz-vous, il me maltraite, il me hait à mort ! Nonobſtant tout cela, Dieu l'aime ; & tout ce que Dieu aime, mérite infiniment d'être aimé. D'autant plus que cet homme en uſe avec Dieu, comme il fait avec vous ; qu'il l'offenſe, qu'il le déshonore, qu'il le trahit ; & que pour tout cela, il ne laiſſe pas d'en être aimé. Quel ſeroit nôtre cœur, & nôtre délicateſſe, ſi nous trouvions indigne de nôtre amour, ce que nôtre Dieu trouve aimable ? *Le P. de la Colombiere. Tom. 4e. Sermon de la Charité Chrétienne.*

Le motif de la Charité du prochain eſt univerſel : & comment.

Le motif de la charité Chrétienne que nous devons au Prochain, eſt univerſel ; c'eſt-à-dire qu'il s'étend ſur tous les hommes, comme le motif de la Foy s'étend également à tous les articles de nôtre créance : & comme pour perdre la Foy, il ſuffit de douter d'un ſeul point de la Religion ; auſſi, pour perdre la charité, il ſuffit qu'un homme ſoit banni de nôtre cœur. Si vous aimiez toute la terre, à la réſerve d'une ſeule perſonne, il faut que vous ayez une raiſon d'aimer les autres, que vous ne trouvez pas en celui-cy. Cette raiſon eſt une raiſon naturelle ; car ſi elle étoit ſurnaturelle & divine, elle s'étendroit encore à celui que vous n'aimez pas ; & par conſéquent Dieu n'étant pas le motif qui vous fait aimer, ce n'eſt rien moins qu'une charité Chrétienne. *Le même.*

Dans les prémiers ſiécles de l'Egliſe, quoique les Fidelles donnaſſent des exemples de toutes ſortes de vertus, ils ſe ſignaloient néanmoins particuliérement, par l'union qui étoit entre-eux. En effet, Tertullien rapporte, que c'étoit ce que les Payens remarquoient davantage en eux, & ce qu'ils admiroient auſſi davantage : *Videte*, diſoient-ils, *videte, ut ſe invicem diligant, & alter pro altero mori ſint parati !* Voyez, je vous prie, comme ces Chrétiens s'entr'aiment, comme ils ſont prompts à ſe rendre toutes ſortes de ſervices, & à s'entre-pardonner les petits déplaiſirs qu'ils peuvent s'être cauſez mutuellement! *Videte ut ſe invicem diligant !* N'admirez-vous point cette douce facilité à ſe relâcher de leurs interêts, à s'entre-céder les honneurs qu'ils pourroient éxiger avec juſtice ! Ne diroit-on pas que ce n'eſt qu'une famille, qu'ils n'ont tous qu'un cœur & qu'une ame ? Qu'il y a d'apparence, qu'une Religion, qui unit ſi parfaitement des hommes ſi différens d'âge, de qualité, de profeſſion, eſt une Religion ſainte !. Mais helas ! ne pourroit-on point dire, des Chrétiens d'aujourd'hui, dans un ſens tout oppoſé : *Videte ut ſe invicem diligant* ! Voyez quelle charité regne parmi ces Chretiens, & comment ils ont conſervé l'Eſprit de JESUS-CHRIST ! Quelles traces en reſte-t'il maintenant ? *Videte ut ſe invicem diligant* ! Voyez comme ils ſe déchirent par leurs médiſances, comme ils travaillent à ſe détruire, à ſe ruiner mutuellement ! voyez comme ils tâchent de ſe ſurprendre, de ſe décrier les uns les autres ; comme ils ſe chicannent, comme ils s'entre-ravillent & le bien & l'honneur ! Voilà comme ils ſont aujourd'hui le ſcandale des infidelles, dont ils faiſoient autrefois l'admiration. *Le même.*

Comme les prémiers Chrétiens étoient unis enſemble par les liens d'une étroite Charité.

La charité oblige quelquefois d'être ſévere envers le Prochain. Telle doit être celle d'un Superieur, à l'égard de ceux qui lui ſont ſoûmis, quand cela eſt néceſſaire pour les corriger de leurs defauts, & pour procurer leur ſalut. Mais comme les hommes renverſent ordinairement l'ordre des choſes ; il arrive que nous réſervons toute la ſévérité pour nos freres, & toute l'indulgence pour nous. Nous ne voulons leur faire grace en rien, & nous voulons nous pardonner tout. Au lieu que l'ordre de la charité Chrétienne veut que nous pratiquions la rigueur & la ſéverité envers nous-mêmes, par la pénitence & la mortification la plus auſtere ; (car ſelon la maxime de l'Evangile, c'eſt alors que nous nous aimons d'un véritable amour) : tout au contraire la charité étant bénigne, comme parle l'Apôtre ; elle ordonne que nous ayons toute l'indulgence poſſible pour le Prochain, pourvû qu'elle ne dégénere point en une lâche condéeendance, qui fomente ſes déſordres. Or voicy l'abus que l'on fait de cette maxime. Nous ne manquons jamais de trouver quelque adouciſſement aux loix ſéveres de l'Evangile, quand elles combattent nos interêts : & nous rejetons toutes ces explications favorables, dans ce qui regarde l'interêt du Prochain. Nous avons pour les autres, la rigueur que Dieu veut que nous ayons pour nous ; & nous avons pour nous, la douceur que Dieu nous ordonne pour autrui. *Eſſais de Sermons, pour le dix-ſeptiéme Dimanche après la Pentecôte.*

La Charité demande de la ſéverité envers nous-mêmes, & que nous uſions d'indulgence envers les autres.

Le Fils de Dieu déclare que c'eſt principalement par la fidélité que nous aurons à obſerver le commandement de la charité, qu'on reconnoîtra que nous ayons ſon eſprit, & que nous ſommes ſes Diſciples ; c'eſt-à-dire de véritables

La Charité eſt la marque qui diſtingue les

Diſciples de de Jesus-Christ.

Chrétiens. Comme s'il vouloit dire, ainſi que remarque ſaint Auguſtin, que ce ne ſeroit, ni au pouvoir de chaſſer les Démons, de reſſuſciter les morts, & de faire toutes ſortes de miracles, ni au don des langues, ni au don de Prophetie, qu'on reconnoîtroit ſes Diſciples; parce que d'autres qui ne ſeroient pas ſes véritables Diſciples, auroient les mêmes avantages: mais bien à la charité qu'ils auroient les uns pour les autres. Et en éfet, le Sauveur déclare lui-même qu'au jour du Jugement, pluſieurs lui diront: Seigneur, n'avons-nous pas prophétiſé, chaſſé les démons, & fait pluſieurs miracles en vôtre Nom? auſquels il dira qu'il ne les connoît point pour être des ſiens. Et pourquoy ne les connoîtra-t'il point? Parce qu'ils ne ſeront point marquez au caractere qui diſtingue les ſiens, ſçavoir la Charité. *P. Nepveu. Liv. intitulé l'Eſprit du Chriſtianiſme. Traité de la Charité.*

L'affection naturelle n'eſt pas l'amour que Dieu demande de nous, & qui fait la Charité chrétienne.

L'Affection naturelle eſt la prémiere, & tout enſemble la plus ordinaire des illuſions qui ſe gliſſent dans l'eſprit de charité. On aime ſon Prochain, il eſt vrai; mais on ne l'aime que pour les qualitez qui le rendent aimable; on ne le regarde que par l'endroit le plus agréable, & par où il plaît le plus. C'eſt l'eſprit, c'eſt la qualité, c'eſt l'humeur, c'eſt le naturel, qu'on y conſidere; & plus on eſt tendre à toutes ces conſidérations de la chair & du ſang, plus on eſt inſenſible à toutes celles de la vertu & de la grace. On croit que c'eſt aimer ſon Prochain comme il faut, & que c'eſt vivre charitablement avec tout le monde, que de ne rien dire de fâcheux à perſonne, d'avoir de grands égards, & de grands ménagemens pour les interêts de chacun en particulier; de faire à tout le monde des honnêtetez fort générales, par des démonſtrations extérieures d'amitié, qui dans le fond ne ſignifient rien. C'eſt prophaner le nom de la charité, que de le donner à des actions, qui ne ſont que les mouvemens d'une inclination ſouvent corrompuë, & les effets d'une habitude toute pure de ſuivre ſon humeur. *Le Pere Rapin, dans le livre de l'Eſprit du Chriſtianiſme.*

Le Fils de Dieu veut que tous les Chrétiens ſe regardent comme freres, & enfans du même Pere.

Nous devons regarder tous les chrétiens, de quelque païs & de quelque condition qu'ils ſoient, comme nos égaux & comme nos freres; ſçachant qu'ils viennent tous d'une même tige; qu'ils ſont divinement régénerez par le ſang de Jesus-Christ, dans le Batême; qu'ils ont avec nous un même Pere, qui eſt Dieu; qu'ils attendent un même héritage. Voilà quelle a été l'intention du Fils de Dieu quand il nous a appelez au Chriſtianiſme, afin de faire, regner dans nos cœurs la charité & la dilection mutuelle: il a rendus les hommes tous égaux entre eux, en voulant que tous diſent également à Dieu: *Nôtre Pere.* Auſſi eſt-ce le ſentiment commun de tous les Peres de l'Egliſe, que Dieu a voulu par là étouffer les inimitié, reprimer l'orgueil, exterminer l'envie, & introduire la charité dans les cœurs. Or cette égalité, que le Fils de Dieu a voulu établir entre les fidelles, eſt fondée ſur l'union, qu'ils doivent avoir entre-eux, en ce qu'ils compoſent tous enſemble le Corps de Jesus-Christ. C'eſt ce que l'Apôtre nous apprend par ces paroles: *Vous êtes tous Enfans de Dieu, par la Foy en* Jesus-Christ. *Il n'y a plus maintenant ni de Juif, ni de Gentils, ni d'eſclaves, ni de libres: vous n'êtes tous qu'un en* Jesus-Christ. C'eſt-à-dire: de quelque condition que nous ſoyons ſelon le monde, nous, qui avons été batiſez en Jesus-Christ, pauvres ou riches, grands ou petits, nobles ou roturiers, eſclaves ou libres, maîtres ou ſerviteurs, nous ſommes

Digitized by Google

tous égaux en qualité d'enfans de Dieu, & nous devons tous nous aimer, comme freres. *Dom Barthelemi Carranza. Traité de l'Oraiſon Dominicale.*

La Charité doit ſupporter les défauts du Prochain.

Pour avoir cette charité patiente à ſouffrir les défauts du Prochain, combien de victoires ne faut-il pas remporter ſur ſon naturel, ſur ſon humeur, ſur ſes paſſions! que ne faut-il pas endurer? A combien de bizarreries & de caprices, de la part de ceux avec qui l'on vit; à combien de manières importunes, fâcheuſes, choquantes, ne faut-il pas s'accommoder? Quelles averſions & quelles antipathies naturelles ne faut-il pas ſurmonter? Pour avoir cette charité, en combien de choſes ne faut-il pas ſe contraindre? Par exemple, en combien de rencontres ne faut-il pas par charité ſe taire, quand on voudroit parler; acquieſcer, quand on ſeroit tenté de réſiſter: excuſer, quand on auroit envie de contrôller; aimer mieux paroître dans l'entretien, moins agréable & moins ſpirituel, que d'offenſer & de railler? De combien de prétentions juſtes ne faut-il point ſe relâcher? En combien de ſujets & de conjonctures, où il ſeroit aiſé de l'emporter, ne faut-il pas, pour le bien de la paix, plier & céder? *Le Pere Bourdaloue dans ſes véritables Sermons. Second Avent Sermon ſur la Séverité Evangelique.*

Il y a grande différence entre l'amitié humaine, & la Charité Chrétienne.

Aimer ſon prochain, c'eſt (Meſſieurs) une loi néceſſaire que l'humanité ſeule a gravée au fond de nos ames, & que le Créateur n'a fait qu'extraire, pour parler ainſi, du centre, de nos cœurs, pour en faire aux hommes un précepte extérieur & ſenſible: *Diliges proximum tuum* dit Dieu, vous aimerez vôtre Prochain. C'eſt un principe que perſonne ne contredit: le Scyte, le Barbare, le Juif, le Gentil, ſont ſur cela d'accord avec le Chrétien. L'obligation donc de s'aimer, de s'aider mutuellement, quand on vit en ſociété, eſt une obligation de raiſon, & d'inſtinct, où la Religion n'a point de part. Cependant il eſt inconteſtable que le Chriſtianiſme a perfectionné la nature, au ſujet de la charité, dit ſaint Auguſtin: car, ne nous y trompons pas, il doit y avoir de la différence entre l'amitié, que les Payens ont les uns pour les autres, & la charité qui doit regner parmi les Fidelles. S'en tenir préciſément aux termes, que la nature a preſcrits en général à tous les hommes, au ſujet de l'amitié, c'eſt trop peu pour des Diſciples de Jesus-Christ: aimer par inclination naturelle, réſerver ſon amitié, & ſes ſervices à ceux que la ſympathie, ou que le hazard de la naiſſance nous ont aſſortis, ce n'eſt pas aſſez pour des Chrétiens: *Nonne & ethnici hoc faciunt?* des Payens n'en font-ils pas autant! Si donc je n'avois aujourd'hui à parler qu'à la raiſon ſeule, je me contenterois de réveiller les ſentimens d'humanité dans vos cœurs: aimez, dirois-je, celui que le ſang vous a uni, que le ſort a renfermé dans une même ville; c'eſt un parent, c'eſt un allié, c'eſt un concitoyen; tous ces motifs humains ſuffiroient ſans doute à la raiſon. Mais aujourd'hui je prends bien une autre route; c'eſt à la foi que je veux parler, au ſujet de l'union mutuelle qui doit être entre nous: ce n'eſt plus la loi de l'humanité que j'examine; c'eſt le précepte de la charité chrétienne. *Sermon manuſcrit du P. Catrou.* *Matth. 5.*

Nôtre Charité envers les hommes doit être univerſelle.

Ma charité, pour imiter celle de Dieu, qui doit être ſon modelle, doit être univerſelle & s'étendre ſur tous les hommes; comme le ſoin & la providence de Dieu, s'étend ſur tout ce qu'il a créé. En effet, Dieu comme Créateur manque-t'il aux beſoins d'aucune de ſes créatures? Le champ du mécréant, n'eſt-

il pas arrosé, comme celui du fidelle attaché à son service ? Le Conservateur de l'Univers ne répand-t'il pas les dons de la nature, sur les justes comme sur les injustes ? *Qui pluit super justos, & super injustos.* Telle doit être la charité Chrétienne : justes, injustes, elle doit embrasser tout. Justes, *super justos :* Je ne répandrai plus sur eux le venin de la censure ; la vertu sera mon plus ordinaire attrait, pour fixer toutes mes liaisons, & pour former tous mes attachemens. *Super injustos :* Les moins parfaits ne seront pas exclus de ma charité ; je ne refuserai pas mon amitié même aux plus vicieux ; j'épargnerai les plus coupables, je ne me déchaînerai point contre eux ; je ne chercherai point le soulagement de mon cœur, dans l'injuste comparaison que je ferai de mes vertus avec leurs vices. Que si je suis obligé de fuir la compagnie des moins vertueux, je me souviendrai en même-temps, que je suis obligé de les aimer, de ne leur refuser pas les secours de la charité Chrétienne. Ce sont deux préceptes qui ne se contrarient point. Si je ne suis point chargé par mon employ de la conversion des pécheurs, j'éviterai le commerce des moins réglez, par précaution pour mon salut ; mais je ne conserverai point contre eux un zele amer, qui les désespere ; mais je les aiderai de mes priéres & de mes exemples, je les soulagerai de mon crédit, & de mes vœux auprès de Dieu. *Le même.*

Matth. 5.

Nous devons aimer nos freres, parceque Jesus-Christ les aime, & est mort pour eux.

L'Apôtre nous fournit un puissant motif pour aimer nos freres : voicy comme il parle au nom de Jesus-Christ : *Commendat charitatem suam Deus in nobis : quoniam cùm adhuc peccatores essemus... Christus pro nobis mortuus est.* Le Seigneur nous recommande la charité envers nos freres ; mais par quel motif veut-il que nous les aimions ? C'est parceque Jesus-Christ est mort pour eux : *Quoniam Christus pro nobis mortuus est.* Or vous concevez assez à quoi nous engage ce motif si interessant ; si nous devons aimer nos freres, parce que Jesus-Christ est mort pour eux ; nous devons les aimer tous, parceque Jesus-Christ est mort pour tous. Je le vois ce frere tout couvert du sang de son Dieu : contre ce motif, quelle désunion, quelle inimitié pourra tenir ? Mais c'est un malheureux, dont j'ai reçû cent mauvais traitemens ; c'est mon ennemi déclaré, qui me calomnie, qui me ruine par des procès injustes, qui me rend odieux par mille crimes qu'il m'impute faussement ; ses emportemens, & ses brusqueries ne m'épargnent pas même en ma présence ! Mais après tout, il est l'objet de la complaisance de mon Sauveur ; c'est pour lui, c'est pour moy, que ce Sauveur a répandu son Sang : pourquoy ne sera-t'il pas le lien d'une amitié mutuelle ? Vous m'aimez, mon Dieu : vous l'aimez aussi cette personne que j'abhorre. Un ami commun rapproche les plus éloignez, & calme les plus furieuses aigreurs. Il en sera désormais ainsi : je n'aurai plus d'ennemi, parceque je n'en puis avoir qui ne soit ami de mon Sauveur & de mon Dieu. *Le même.*

Ad Rom. 5.

La Charité est le caractere distinctif du Christianisme.

Ne nous y trompons pas : la charité seule est le distinctif d'un Christianisme sans fard, sans déguisement. C'est une marque certaine de piété : tout le reste est équivoque : *In hoc cognoscent omnes quia Discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem : In hoc.* Ce n'est point ou à une contenance modeste, ou à un extérieur mortifié, que je jugerai de la solidité d'une dévotion véritable : *In hoc.* Ce n'est point aux sentimens tendres & affectueux d'une oraison douce & tranquillle, que je mesurerai la sainteté d'un contemplatif : *In hoc :* Ce n'est point à la

Joann. 13.

rigueur

rigueur d'une pénitence auſtere ; ce n'eſt point à la ſublimité d'une dévotion qui ſubtilize & qui raffine, &c. C'eſt à la charité, épurée par un motif ſurnaturel, qui s'étend à tous, & qui leur rend tous les bons offices qu'elle peut. *Le même.*

Les liaiſons ſpirituëlles que tous les Chrétiens ont enſemble les obligent à s'entraimer.

Par la grace du Batême & de la régénération, nous ſommes devenus enfans du même Pere ; par nôtre conſecration, & nôtre adoption, nous ſommes tous devenus des pierres du même édifice, tous membres du même corps. Nous ne ſommes que pluſieurs en un, dit l'Apôtre ; nous n'avons tous qu'un même Sauveur, qu'un même Créateur, qu'un même Dieu. Soûtenus du même bras, nous ſommes tous réünis dans ce même JESUS-CHRIST, qui nous a rachetez de ſon Sang, nous a tous élevez à la même dignité. Nous ſommes tous prétendans au même bonheur, deſtinez au même terme. C'eſt ce Sauveur, qui rompant le mur de ſéparation qui étoit entre nous, a mis dans tous les différens peuples, une même langue ; n'a fait de toutes les Tribus, de toutes les nations, qu'un même corps. Enfin tous les Chrétiens ſont réünis en lui & par lui : la charité en eſt le lien. Le même culte qu'il exige de nous, les mêmes Sacremens auxquels il nous appelle, la même doctrine dont il veut que nous ſoyons nourris, la même diſcipline qui nous regle ; tout conduit à réünir tous les hommes & à les lier enſemble par une étroite charité. *Sermon attribué au Pere Maſſillon. Pour le premier vendredy du Carême.*

Le moyen d'obſerver la Charité eſt la patience à ſouffrir les defauts du Prochain.

Le prémier moyen d'obſerver la charité, & que l'Apôtre met à la tête de tous les autres préceptes comme le plus important, & d'un plus grand uſage, c'eſt la patience : *Charitas patiens eſt.* Prétendre vivre en paix dans quelque ſociété que ce ſoit, ſans ſouffrir quelque choſe, tantôt de l'un, tantôt de l'autre, c'eſt peu connoître la miſere & la foibleſſe humaine. Il n'eſt pas poſſible moralement parlant, qu'un homme parle & agiſſe continuëllement avec tant de circonſpection, que jamais il ne lui échappe, ou par inadvertance, ou par humeur, quelque parole ou quelque action qui nous offenſe. Je mets une ſociété qui ne ſoit compoſée que de Saints, & je dis, que bien que chacun d'eux s'étudie à ne choquer perſonne, ils auront encore tous à ſouffrir les uns des autres. Jamais les eſprits & les jugemens ne quadrent ſi juſte, que ce qui paroit raiſonnable à l'un, le paroiſſe infailliblement à l'autre. Les plus grandes lumiéres de l'Egliſe, & même les Apôtres n'ont-ils pas eu leurs différends & leurs conteſtations ? Si donc dans ces occaſions, on manquoit de patience, bientôt on verroit la charité altérée. *Auteur anonyme.*

Continuation de ce ſujet.

Que dirai-je du commun des Chrétiens, & des occaſions qu'ils ſe donnent mutuëllement de rompre les liens de la charité ? Combien de paroles bruſques & choquantes, combien de coleres, d'emportemens, combien de railleries & de mépris ; combien de procès & de chicanes, de fourberies, de rapports, ou malins, ou indiſcrets ? Or la charité, dit ſaint Paul, ne s'aigrit pas de tout cela, elle s'arme d'une patience invincible pour ſupporter tout : *Non irritatur. Omnia ſuſtinet.* Remarquez, je vous prie, que lorſque le grand Apôtre nous fait le caractere de la charité, il commence, & finit par dire qu'elle eſt patiente. Pourquoy cela ? C'eſt, dit ſaint Cyprien, que la patience en eſt le fondement, l'appui, & la racine ; & que la charité ſans la patience ne peut ni ſub-

1. *ad Corint.* c. 13.

ſiſter, ni remplir ſes devoirs : *Tolle charitati patientiam, & deſolata non durat; tolle ſuſtinendi tolerandique ſubſtantiam, & nullis radicibus ac viribus perſeverat. Le même.*

Chaque Chrétien par l'union de la charité doit compatir à l'affliction des autres.

Tous les Chrétiens ſont unis par l'eſprit de la grace, en un ſeul Corps myſtique, dont JESUS-CHRIST eſt le Chef. Cette maxime eſt de ſaint Paul. Or comme dans un corps naturel tous les membres compatiſſent à la douleur de celui qui ſouffre ; il faut auſſi que dans ce Corps myſtique de l'Egliſe, chacun des fidelles prenne des ſentimens de compaſſion pour ceux qui ſont affligez. Et voicy ce qu'ajoûte ſaint Auguſtin. Si le pied, dit-il, qui de toutes les parties du corps, eſt le plus éloigné du chef, eſt bleſſé ; la langue s'en plaint auſſitôt, & crie qu'on lui fait mal ; l'oreille ne ſe ferme pas, les yeux regardent la playe, la main s'étend, la tête s'abbaiſſe, & tous les membres conſpirent au ſoulagement de la partie malade. La bleſſure n'eſt pas commune à tous les membres ; mais ils travaillent tous, par une charitable compaſſion, pour celui qui ſouffre. Or cela ne ſe fait point, ſi les membres ne ſont attachez au corps: car ſi quelqu'un en eſt ſéparé,&que les autres ſoient bleſſez,déchirez, & douloureuſement affligez ; il n'y compatit plus, parce qu'il a perdu l'eſprit de vie, & la ſociété naturelle, qui le rendoit ſenſible à leurs maux. C'eſt ainſi, dit ce ſaint Docteur, qu'il faut raiſonner des Chrétiens. Tandis qu'ils ſont unis en un même corps, ſous le Fils de Dieu leur Chef inviſible, & animez de ſon Eſprit de Charité qui leur donne la vie, ils ſont tous ſenſibles aux infortunes les uns des autres ; & cet Eſprit d'Amour leur communique une ſainte compaſſion, comme ſi la calamité de la moindre partie de ce Corps ſacré leur étoit commun. Et quand un Chrétien ſe trouve incapable de cette compaſſion, & qu'il n'eſt point touché du malheur des autres membres de l'Egliſe ; c'eſt qu'il en eſt ſéparé, & qu'il a perdu la charité qui l'animoit : l'Eſprit du Fils de Dieu, qui lui donnoit la vie, s'eſt retiré ; c'eſt un membre mort, & inviſiblement retranché du corps des fidelles : ſéparation d'autant plus funeſte, qu'elle eſt ſecretement fulminée au tribunal de Dieu. *L'Abbé d'Aubignac, Inſtruction de l'Aumône.*

Sur le même ſujet.

Epiſt. 68.

Conſidérons, mes Freres (dit ſaint Baſile) l'amour que les membres du même corps ont les uns pour les autres : ils ſe défendent, ils s'aident, ils ſe protegent, & ſi quelqu'un a de la douleur, tous les autres en ſont touchez. Telle doit être l'union des Chrétiens, que JESUS-CHRIST a réünis en lui, comme autant de membres d'un même corps. C'eſt cette union ſpirituëlle que Tertullien appelle une eſpece de ſeconde nature, qui lie & qui réünit tous les hommes : *Naturificata jam ſpiritualis conditionis germanitatem.* C'eſt le commandement de JESUS-CHRIST, qui nous ordonne par deſſus toutes choſes, d'aimer nôtre prochain comme nous-mêmes. C'eſt ce commandement que S. Bernard appelle l'abbrégé & comme l'eſprit de tout l'Evangile : *Hoc præceptum totius Evangelii breviarium. Le même.*

De l'union & de la charité des prémiers Chrétiens.

Multitudinis credentium erat cor unum & anima una. Les fidelles n'avoient qu'une ame & qu'un cœur : ils croyoient les mêmes choſes, ils n'en aimoient qu'une ſeule ; ce n'étoient pour ainſi dire qu'un entendement & qu'une volonté. Mais comment pouvoient-ils être unis de la ſorte entre eux, ſinon parce qu'ils étoient

Digitized by Google

unis en Dieu ? La charité fraternelle étoit produite par la charité divine : ils croyoient les mêmes choſes parce qu'ils n'avoient qu'une même foi ; ils n'en aimoient qu'une, parce qu'ils n'étoient touchez que de l'amour de Dieu. Ainſi ils s'attachoient aux mêmes vérités, ils aſpiroient aux mêmes biens : & c'eſt ce qui les uniſſoit. Dans le monde, vouloir les mêmes choſes, c'eſt ſouvent un principe de deſunion. Il y a entre les mondains une malheureuſe conformité de penſées & de déſirs ; & parce qu'ils ne peuvent poſſéder enſemble les mêmes biens qu'ils ſouhaitent, & auxquels ils aſpirent, c'eſt ce qui les diviſe. Ils ont les mêmes principes, ils cherchent la même fin : mais c'eſt en rivaux ; ils ne peuvent ſe ſatisfaire ſans ſe détruire. Dans la Religion au contraire, l'union des penſées & des déſirs fait l'union des volontez. Comme le même Dieu ſuffit pour tous, ils s'attachent au même objet ſans jalouſie ; & par conſéquent ſans diviſion. Ils travaillent de concert, & avec une parfaite intelligence, pour acquerir les biens de l'éternité ; ils courent dans la même carriere, & s'encouragent pour arriver au même but. *Dans le Recueil des piéces de l'Academie Françoiſe, de l'année 1673.*

De la charité intereſſée.

Combien y en a t'il qui ne rendent ſervice à leurs freres que par des vûës purement humaines ? On affecte de paroître bien intentionné, plein d'ardeur & de bienveillance envers ſon Prochain, afin d'en obtenir par cette douceur apparente ce qu'on ne ſçauroit emporter par une demande trop libre & trop imperieuſe. Tout entre en commerce ; aſſiduitez, paroles obligeantes, offre de ſervices, ſoins, travaux, préſens, careſſes : ſi on oblige quelqu'un, c'eſt par un principe d'interêt. Voila juſqu'où va le déguiſement & l'artifice de l'amour propre. Il n'eſt point de vertu qu'il n'imite en apparence : c'eſt lui qui arrache de la main des avares, quelques largeſſes en faveur des miſerables ; c'eſt lui qui fait deſcendre les perſonnes les plus élevées, dans l'obſcurité des priſons & des cachots, & qui leur donne l'extérieur de l'humilité & de la miſéricorde. Qu'on parcoure tous les états de la vie : on y trouvera des perſonnes, qui dans le bien qu'elles font au Prochain, ne conſiderent qu'elles mêmes. *Les mêmes.*

Caractere de la véritable charité.

Jamais l'indignité, ni l'ingratitude des hommes n'arrête le cours de ſes bienfaits : elle prend trop d'interêt à la gloire de l'ouvrier, pour abbandonner le ſoin de l'ouvrage ; & l'amour qu'elle porte au Créateur ne ceſſe point de ſe répandre ſur les créatures, quelque impafaites qu'elles puiſſent être. Elle imite en quelque maniére la charité de Dieu, qui ne ſuppoſe pas le mérite dans ceux qu'il aime ; mais qui l'y met, & qui les rend aimables, par ſon amour même. Les Pauvres pleins d'infirmitez & de miſeres, que chacun rebute, avec une eſpece d'horreur ; une perſonne charitable les regarde avec compaſſion & avec tendreſſe. Sa foi lui découvre en eux des caracteres dignes de reſpect ; le Sang du Sauveur, dont ils ſont teints, les embellit, & les rend agréables à ſes yeux ; & plus la nature ſouffre de s'approcher de ces objets, ſi peu aimables par eux-mêmes, plus il ſe plait à les conſidérer & à les ſervir. *Les mêmes.*

Il ne faut ceſſer d'aimer le Prochain, pour

On témoigne ſouvent avoir de la charité pour des perſonnes, ſans avoir égard à leur qualité ; & de leur vouloir faire du bien, ſans attendre qu'elles nous préviennent, & qu'elles nous obligent les prémiéres ; mais on ſe

ſes defauts & ſes imperfections.

plaint qu'elles ſont fâcheuſes, qu'elles ſont difficiles. Ecoutons ce que dit l'Apôtre : *Supportantes invicem in charitate* : Vous ſupportant les uns les autres dans la charité. Il ne faut donc pas ſe refroidir, pour les defauts que nous remarquons dans les autres, ni ceſſer de faire le bien que nous pouvons faire à une perſonne, parce qu'elle eſt foible & imparfaite, ou fâcheuſe ; puiſque c'eſt en ſupportant ces choſes, que ſe doit exercer la charité. Car la fermeté de la vertu paroit à ſupporter les foibles, ſelon cette parole de ſaint Paul : *Nous devons, nous autres qui paroiſſons plus forts, ſupporter l'infirmité des foibles.* Comme la force du corps paroît à ſupporter ce qui eſt peſant au corps, la fermeté de l'eſprit, & de la vertu de la charité, doit paroître à ſupporter ce qui eſt fâcheux & difficile à l'eſprit. Si vous ne voulez être charitable qu'envers les perſonnes douces, aimables pour leurs bonnes qualitez, & reconnoiſſantes, il n'eſt pas beſoin de charité pour cela : la ſeule concupiſcence le peut faire, & le fait tous les jours ; il n'eſt pas beſoin d'être Chrétien, il ne faut qu'être homme. Les Payens ſe ſont ainſi ſervis & aimez les uns les autres. *Livre intitulé, Inſtructions Chrétiennes. Inſtruction pour le ſeiziéme Dimanche après la Pentecôte.*

Ad Ephes. 4.

Ad Roman. c. 14.

La charité que nous avons pour le Prochain, doit être ferme & conſtante.

Saint Paul prie Dieu que les Fidelles ſoient enracinez dans la charité : *in charitate radicati & fundati* ; c'eſt-à-dire que leur charité ſoit ferme & conſtante. On peut avoir la charité ſans y être enraciné. L'Evangile le marque clairement, lorſqu'il dit de quelques perſonnes : Et ceux-là n'ont point de racines : *Et hi radicem non habent.* On peut avoir de même toute l'apparence de la pieté, ſans qu'elle ait de fondement ſolide, comme le témoigne une autre Parabole de l'Evangile. C'eſt donc une des principales circonſtances, & une des prémiéres conditions de la charité Chrétienne envers le Prochain, qu'elle ſoit à l'épreuve de tout, & que rien ne ſoit capable de l'ébranler : *In charitate radicati & fundati.* Helas ! ſi l'on juge par cette regle, de la charité de la plûpart des Chrétiens d'aujourd'hui, peut-on croire qu'elle ſoit véritable, étant ſi foible, & ſi inconſtante, qu'on la viole, & qu'on en rompe les liens les plus ſacrés, pour la moindre choſe qui nous choque, ou qui nous déplaît ? *Le même en partie.*

Ad Epheſ. 3.

Luc. 8.

Vaînes excuſes pour ſe diſpenſer d'aimer le Prochain.

On ſçait ce que l'on a coûtume de dire d'ordinaire pour s'excuſer d'aimer le Prochain. Cette perſonne, dit-on, eſt ſi imparfaite, & elle a tant de defaus ; on ne ſe ſent point porté à l'aimer. Mais eſt-ce nôtre inclination que nous recherchons, dans cet amour que nous portons à nos freres, pour ſupporter leurs foibleſſes ; ou bien le commandement que Jesus-Christ nous en a fait ? Eſt-ce nous-mêmes que nous voulons aimer en eux, ou Dieu ? Il ne faut point être Chrétien pour aimer de la ſorte ; il ſuffit d'être payen. L'amour que Jesus-Christ nous ordonne, eſt que quelques defauts que nos freres ayent, nous les aimions toûjours autant que nous-mêmes, & comme Jesus-Christ nous a aimez : *Sicut dilexi vos.* N'avions-nous point de defauts quand Jesus-Christ nous a aimez ? Avions-nous même quelque choſe qui fût aimable ? Si le corps adorable du Sauveur dans l'Euchariſtie, ſe trouvoit dans quelque lieu ſale & peu convenable à ſa ſainteté, ceſſerions-nous pour cela de l'honorer ? Cependant Jesus-Christ eſt dans nôtre Prochain, tout defectueux que celui-ci eſt : & nous le rebutons ? Qu'on

ne s'arrête donc plus à conſidérer les defauts du Prochain : la charité couvre tout cela ; le reſpect que nous devons à JESUS-CHRIST, nous fait paſſer par deſſus tout. Quand nous aurons remédié à ce peché, nous pourrons dire que nous aurons retranché une des fautes, où l'on tombe le plus ſouvent, & que l'on reconnoît le moins. De plus, on peche viſiblement contre la charité : car nous devons aimer le Prochain comme nous-mêmes ; nous le devons donc ſupporter comme nous nous ſupportons nous-mêmes. Et il eſt remarquable que l'Apôtre, ayant rapporté toute la loi au ſeul amour du Prochain, reduit enſuite tout l'amour du Prochain à le ſupporter dans ſes defauts. Celui, dit-il, qui aime ſon Prochain, accomplit la loi ; & ailleurs : Supportez-vous l'un l'autre, & ainſi vous accomplirez toute la loi de JESUS-CHRIST. *Le même.*

De la charité des prémiers Chrétiens à s'entraſſiſter de leurs biens.

Le prémier mouvement que nous donne la charité, quand nous aimons nos freres, c'eſt de les aſſiſter, & de leur faire part des biens que nous avons. L'amour ne peut être avare ; & même il eſt tellement deſintereſſé, qu'il ne peut rien poſſéder qu'en commun. C'eſt pourquoy ſaint Jean nous aſſure qu'il eſt impoſſible, que la charité que Dieu donne, demeure en nous, ſi ayant les biens de ce monde, & voyant nôtre frere en néceſſité, nous lui fermons nôtre cœur, en les lui refuſant. En éfet, nous voyons que dans le commencement de l'Egliſe, quand cette charité étoit pleine & entiére, les Chrétiens donnoient tout leur bien ſans reſerve, comme ils donnoient tout leur cœur. C'eſt pourquoy nous liſons dans les Actes des Apôtres ; que toute la multitude des Fidelles, n'étant qu'un cœur & qu'une ame, nul ne conſidéroit ce qu'il poſſédoit, comme étant à lui en particulier ; mais toutes choſes étoient communes entre-eux. D'où vient que dans ce commencement de l'Egliſe, il n'y avoit point de perſonnes riches parmi les Chrétiens, parce que ceux qui l'étoient, vendoient tous leurs fonds de terre, & leurs maiſons, & en apportoient le prix aux pieds des Apôtres. Il n'y avoit point non plus de pauvres parmi eux, puiſqu'on ſe ſervoit des biens qui étoient devenus communs, pour les diſtribuër à chacun, ſelon qu'il en avoit beſoin. Cette affection mutuëlle, que les Chrétiens ſe portoient les uns aux autres, étoit ſi viſible, & marquée par tant d'effets, que les Payens mêmes ne la pouvoient ignorer : Voyez, diſoient-ils entre-eux, comme ils s'entraiment ! *Monſieur de Sainte-Marthe. Tom. 2. de ſes Traitez de Piété. Traité de l'obligation de donner l'Aumône.*

Charité refroidie parmi les Chrétiens.

Nous ne voyons preſque plus aucune trace de la charité, qui regnoit dans les prémiers Fidelles : tout le monde cherche ſes interêts, & nul ne cherche ceux de ſes freres. Nous ſommes arrivez à ces derniers temps, où, à cauſe de la multitude de nos péchez, la charité étant refroidie, il ne nous reſte pas une ſeule étincelle du feu, que JESUS-CHRIST a apporté ſur la terre. Nous n'avons aucune affection pour nos freres ; nous ſommes tous remplis de l'amour de nous-mêmes ; & il ſemble que les Chrétiens, ne le ſoient plus que de nom, puiſqu'ils n'ont pas ce qui eſt eſſentiel au Chriſtianiſme. On ne voit quaſi plus aucune marque de leur profeſſion, dans leurs mœurs. Ils ſe font la guerre les uns aux autres comme les Payens : ils tâchent d'opprimer leurs freres par des

calomnies & par des procès ; ils trouvent mille moyens de faire des injuſtices, & ils ne craignent point de les commettre, quand elles peuvent ſervir à leur fortune. De ſorte, que ſi les Payens conſidéroient maintenant nos mœurs, ils ne diroient plus : Voyez comme ils s'entraiment ! mais : Voyez comme ils s'entre-haïſſent ! Ils ne diroient plus : voyez comme ils ſont prêts de mourir les uns pour les autres ! mais : voyez comme ils ſe pourſuivent à mort ! ils ne remarqueroient plus qu'ils ſe traittent en freres ; mais ils leur reprocheroient qu'ils ſont devenus ennemis les uns des autres ; & enfin qu'ils ont abandonné JESUS-CHRIST, en renonçant à ſon amour, pour ſuivre le parti de celui, qui a haï ſes freres depuis le commencement du monde. *Le même.*

Digitized by Google

DE L'AMOUR
DES ENNEMIS, ET DU PARDON des injures.

AVERTISSEMENT.

Quoique le Commandement que Dieu a fait aux hommes d'aimer leurs Ennemis, ſoit compris ſous le précepte général de la Charité, qui oblige d'aimer le Prochain; cependant l'étenduë de la Matiére engage ordinairement les Prédicateurs à traiter ſéparement ces deux Sujets, dont l'un ſuppoſe l'autre, ou plûtôt encherit ſur l'autre, & le porte juſqu'à ſa plus haute perfection. En quoy ils ſuivent le deſſein du Fils de Dieu même, qui pour ôter aux Chrétiens tout prétexte de ſe diſpenſer d'aimer leur Prochain, a ſpecifié en particulier leurs ennemis: Ego autem dico vobis diligite inimicos veſtros. *Matth. 5.*

Ce commandement toutefois, que nous conſidérons ſéparément, en tant qu'il fait une partie de celui de la Charité, a encore deux principaux membres, que nous confondrons icy, à cauſe de l'étroite liaiſon qu'ils ont enſemble; ſçavoir, en prémier lieu, la partie préciſément priſe de ce même Commandement, par laquelle Dieu nous ordonne de pardonner les injures; & en ſecond lieu, l'ordre poſitif qu'il ajoûte d'aimer même nos ennemis: car nous ne tenons pour ennemis que ceux qui nous ont offenſé, & de qui nous avons reçu quelque injure, & quand nous nous accorderions plus facilement à leur pardonner, toûjours croirions-nous être en droit de trouver nouvelle peine à les aimer d'une maniére plus poſitive. Or il faut néceſſairement pour traiter ce ſujet, quelque deſſein que l'on ſe trace embraſſer ces deux choſes enſemble; comme on ne peut en général ſe diſpenſer de parler d'un éfet, quand on doit traiter de ſa cauſe, ni réciproquement, ſans dire la cauſe, ſur tout par rapport à ces choſes qui ſont morales, bien expliquer la nature de l'effet: ce qui n'empêche pas qu'on ne puiſſe toûjours faire quelque préciſion entre l'un & l'autre. Mais comme dans ces deux parties d'un même précepte, il y a encore differens degrez d'étenduë à conſiderer, qu'il s'agit de ſçavoir ce qu'elles comprennent, & juſqu'où va l'obligation qu'elles nous impoſent; quand eſt-ce que cette obligation eſt plus rigoureuſe, & quand eſt-ce qu'elle l'eſt moins; & quels ſont les devoirs plus hauts concernant les mêmes objets, qui ne ſont que de perfection, ou que de conſeil: je rapporterai ſur tout cela, ce que j'ai pû ramaſſer de plus fort, & de plus précis, afin de donner une bonne forme à l'une des plus importantes matiéres de toute la Morale Chrétienne, & qu'on ne peut aſſez rebattre, ni inculquer dans les Chaires.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Deſſeins, ou Plans de Diſcours, ſur le Pardon des injures, & l'Amour des Ennemis.

1. PRENDRE pour ſujet, & pour diviſion, deux choſes qui ſont néceſſaires pour faire une parfaite & véritable réconciliation. La prémiére, eſt de pardonner les injures qu'on a reçûës, & aimer de cœur ceux qui nous ont fait quelque ſenſible déplaiſir, ou qui ſont diſpoſez à nous en faire, par la haine qu'ils ont conçûë contre nous, & qui ſont proprement nos ennemis. La ſeconde, de nous réconcilier extérieurement avec ceux avec leſquels nous avons rompu, & que nous ne voulons plus voir. L'une nous fera remarquer comme Dieu défend la haine du cœur au dedans; & l'autre, comme il nous ordonne de donner des marques de nôtre affection au dehors. De ceux qui font mine de vouloir pardonner, les uns ſe perſuadent que c'eſt aſſez de ne point témoigner de haine à leurs freres, pendant qu'ils conſervent une inimitié mortelle dans le cœur; les autres, que c'eſt aſſez de pardonner intérieurement, ſans ſe mettre en peine de ſe réconcilier extérieurement, après une rupture éclatante, qui a cauſé du ſcandale: Double erreur qu'il faudra combattre dans les deux Parties de ce Diſcours.

Prémiérement; il faut montrer qu'il n'y a rien de plus ordinaire que de cacher une haine ſecrette ſous de belles apparences, & ſous des démonſtrations extérieures de bienveillance. Car ce n'eſt pas ſeulement à la Cour où l'on uſe de diſſimulation, & où l'on fait bon viſage à ceux que l'on voudroit détruire; c'eſt dans toutes ſortes de conditions, où l'on porte une haine mortelle, les uns à leurs voiſins, les autres à leurs proches; ceux-ci à leurs compétiteurs, & à leurs concurrens: ceux-là à des gens avec qui ils n'ont point d'autre ſujet de diviſion que l'antipathie. N'en avons-nous point quelqu'une ſemblable? Il faut abſolument l'arracher de ſon cœur, pour faire une véritable réconciliation. Apporter les raiſons qui prouvent cette néceſſité: expoſer le commandement formel & précis du Sauveur, qui ne nous ordonne pas ſeulement de ne point haïr, mais d'aimer nos ennemis: *Diligite inimicos veſtros*: faire voir enſuite combien ce commandement eſt parfait, & va plus loin que la modération des Philoſophes, que les regles de la politique, & celles de la bienſéance. La charité va juſqu'à la ſource, & coupe juſqu'à la racine du mal. Il faut nous réconcilier avec le Prochain, comme Dieu ſe réconcilie avec nous: il oublie les injures; il n'en conſerve aucun reſſentiment, & nous fait le même accueil, que ſi nous ne lui avions fait aucun outrage. Faire voir que ſans cela, on en viendroit à la vengeance, à la prémiére occaſion: comme ce précepte eſt juſte, & que ſans cela, nous ſerions ſans ceſſe troublez par la haine, & l'envie que nous porterions à nôtre Prochain, &c.

Matth. 5.

Secondement. Il n'eſt pas moins inconteſtable qu'il faut ſe réconcilier entiérement; quoique ce ne ſoit pas une choſe moins conteſtée. Il faut détruire les prétextes qu'on apporte pour s'en diſpenſer; qu'on n'eſt pas l'aggreſſeur, que

ce

ce n'eſt pas à nous à faire les prémiéres démarches ; que nôtre ennemi s'en prévaudra ; qu'on le recevra bien, s'il vient nous trouver : & tous les autres qui ſont connûs, & qu'on a coûtume de tant relever.

En ſacrifiant à Dieu nos reſſentimens, & en renonçant à la vengeance, on fait à Dieu, l'un des plus grands & des plus agréables ſacrifices, que l'on puiſſe faire, & qui a du rapport aux ſacrifices qui étoient en uſage dans l'ancienne Loi. II.

Le prémier étoit l'Holocauſte, où toute la victime devoit être entiérement conſumée. C'eſt ſe qui ce fait dans le ſacrifice que l'on offre à Dieu, de ſa vengeance. Qu'on nous ait ravi l'honneur, les biens, nôtre réputation, & qu'on nous ait mis en état de perdre bien-tôt la vie même ; dès-lors que nous ſommes dans la diſpoſition de cœur, de tout pardonner, & de n'en tirer jamais aucune vengeance, il ne nous reſte plus rien à offrir à Dieu ; c'eſt un ſacrifice entier ; il ne reſte plus rien de la victime.

Le ſecond, étoit un ſacrifice de Propitiation, appellé communément, Sacrifice pour le Péché : *Sacrificium pro peccato*. Celui qu'on fait de ſa vengeance, peut juſtement être appellé de ce nom ; puiſque, ſans accorder à nos ennemis le pardon des injures que nous en avons reçûës, nous n'obtiendrons jamais nous-mêmes de Dieu, le pardon de nos crimes ; & que tout au contraire, en pardonnant de cœur, il n'y en a point de ſi grands, & en ſi grand nombre, dont nous ne devions eſpérer la remiſſion. Cela ſans doute ouvre un beau champ à l'Orateur.

Le troiſiéme, étoit un ſacrifice, qu'on appelle un Sacrifice d'Honneur : *Sacrificium in Honorem* ; non pas que tout vrai ſacrifice n'ait toûjours été eſſentiellement deſtiné à honorer Dieu, mais parce qu'on veut bien diſtinguer par là, du ſacrifice de propitiation, tout le reſte des ſacrifices différens de l'Holocauſte, dans leſquels une partie de la victime étoit reſervée pour l'uſage, ſoit des Miniſtres du ſacrifice, ſoit des perſonnes aux noms deſquelles il étoit offert. Or quoiqu'il ſoit vrai qu'en pardonnant les injures, & en aimant ceux dont on les a reçûës, on faſſe au Seigneur le ſacrifice le plus entier qu'on lui puiſſe faire, ſinguliérement de ce qui fait le plus de peine en cette matiére, qui eſt, comme on ſçait, ce qui s'appelle le point d'honneur ; cela n'empêche pas néanmoins que le fidelle qui fait comme les frais de cette offrande généreuſe, n'ait ſa part, que Dieu lui reſerve, de cet honneur même qu'il immole avec une affection ſi pleine ; ou plûtôt qu'il ne recueille de ſon action, un autre honneur infiniment plus doux & plus noble, qui lui nait comme des cendres du prémier. Ainſi ce pardon, cet amour, eſt infiniment honorable à Dieu, & à l'homme : à Dieu par les raiſons qu'on a pû aſſez voir déja dans la prémiere Partie ; puiſqu'on ne reconnoit jamais mieux ſa ſuprême grandeur, & ſa ſouveraine autorité, qu'en lui obéiſſant dans un point ſi difficile : à l'homme ; puiſque jamais nous ne pouvons rien faire ni de plus grand, ni de plus héroïque ; & par conſéquent acquerir nous-mêmes plus d'honneur, & devant Dieu, & au jugement même des plus ſages : & qu'ainſi nous pouvons encore bien dire à tout vrai fidelle qui ſe ſurmonte de la façon, & cela par rapport à la paix céleſte, & à la noble ſatisfaction qui coule de ce Sacrifice, ce que l'Eſprit Saint dit dans l'Ecriture, des obſervateurs exacts de la loi, qui venoient dans ces temps réglez, préſenter par les

mains des Prêtres, leurs sacrifices dans le Temple : *Et epulaberis in omnibus quæ Dominus Deus tuus dederit tibi.*

III. Dans le précepte du pardon des injures, & de l'amour de nos ennemis, Dieu nous demande & éxige de nous, des choſes grandes & difficiles : mais en nous y ſoumetant, il nous en accorde d'autres infiniment plus grandes, & qui nous ſont plus avantageuſes. Ce peut être le partage d'un Diſcours, qui renfermera ce qu'il y a de plus conſidérable ſur cette matiére.

Prémiére Partie. 1°. Il nous demande un pardon ſincere de toutes les injures qu'on nous a faites, & il n'eſt pas difficile de faire voir la répugnance naturelle que nous y avons, & la peine que nous reſſentons à nous vaincre en ce point. 2°. Un amour ſincere envers nos ennemis. Toutes nos paſſions ſe révoltent contre ce commandement. 3°. De faire du bien à ceux qui nous veulent, & qui nous font du mal. Voilà qui eſt grand : grandes victoires ; grandes actions.

Seconde Partie. Ce qu'il nous promet & ce qu'il nous accorde en échange. 1°. Le pardon de toutes nos offenſes : 2°. Son amitié avec l'adoption divine : 3°. Des recompenſes & des couronnes éternelles.

IV. Quelque difficile que ſoit la loy portée par le Fils de Dieu, de pardonner les injures, & d'aimer nos ennemis ; les motifs qui nous engagent à l'obſerver ſont puiſſans, & doivent l'emporter ſur toutes les conſidérations que la nature, la coûtume, & les loix du monde contraires à celles de l'Evangile y peuvent oppoſer.

Le prémier & le plus puiſſant de ces motifs, c'eſt l'autorité ſouveraine de celui qui nous impoſe cette loy, le droit qu'il a de nous l'impoſer, ce que nous lui devons, le pouvoir qu'il a de ſe faire obéir ; les menaces dont il uſe, ſi nous lui déſobeiſſons, &c.

Le ſecond eſt l'interêt qu'il prend dans nos inimitiez ; c'eſt-à-dire, que comme le bien & le mal que nous faiſons à nôtre Prochain, il le tient fait à lui-même ; nos haines, nos vengeances, & tous les outrages que nous faiſons à nos ennemis s'addreſſent auſſi à lui ; & c'eſt lui-même que nous perſécutons, & que nous traittons d'ennemi. Il faut bien étendre & développer ce principe, qui eſt fondé ſur les paroles de celui qui eſt la verité même.

Le troiſiéme, le tort que nous nous faiſons à nous-mêmes, en refuſant de remettre une petite dette à nôtre Prochain ; perſuadez comme nous devons être, que Dieu ſans cela n'uſera point de miſéricorde à nôtre égard, & ne nous remettra jamais les dettes immenſes, que nous avons contractées ; c'eſt-à-dire, les péchez que nous avons commis.

V. Dans le commandement que le Fils de Dieu nous fait de pardonner les injures ; nous devons conſidérer cet adorable Légiſlateur, comme nôtre ſouverain, comme nôtre pere, & comme nôtre modelle : car ce ſont les qualitez qu'il prend lui-même, en nous intimant ce précepte.

Premiérement, Comme Souverain, il demande nôtre ſoumiſſion dans une choſe juſte, où il y va de l'interêt public, & du nôtre en particulier, & qui eſt même néceſſaire pour le bon ordre des Etats.

Secondement, Comme Pere, il veut que nous lui reſſemblions dans la ſeule choſe en quoy nous pouvons avoir quelque reſſemblance avec lui ; ſçavoir,

dans ſa miſéricorde : *Ut ſitis filii Patris veſtri :* & comme porte un autre endroit de l'Evangile : *Ut ſitis ſimiles.* *Matth.* 5.

Troiſiémement, comme Modelle, il nous donne de grands exemples de pardonner, & nous engage à les ſuivre.

VI. Pour obſerver ce précepte de la maniére que le Fils de Dieu nous l'ordonne, on a à vaincre deux ſortes de choſes, dont on peut faire le partage d'un Diſcours.

La prémiére, les Paſſions les plus fortes & les plus difficiles à dompter : la colere, qui ſemble quelquefois la plus juſte ; la haine, avec ſes reſſentimens ; le déſir de la vengeance, qui nous eſt naturelle.

La ſeconde, les prétextes les plus ſpécieux, & qui nous paroiſſent les plus raiſonnables. On ſçait aſſez quels ils ſont.

VII. Trois ſortes de perſonnes refuſent de ſe ſoumettre à cette loy portée par le Fils de Dieu, qui a voulu que l'obſervation en fût indiſpenſable.

Les prémiers diſent : nous ne le pouvons pas. A ceux-là, il faut montrer que ce commandement n'eſt point impoſſible, comme l'ont crû quelques Payens, & quelques Hérétiques ; & que, quelque difficile qu'il ſoit, Dieu nous donne la force de l'obſerver.

Les ſeconds, diſent : nous ne le devons pas ; & oppoſent la raiſon, la coûtume, les maximes du monde, leur honneur, la bienſéance de leur état, & les loix de leur condition : & à ceux-là, il leur faut faire voir, combien cette obligation eſt étroite dans le Chriſtianiſme ; combien cette loy eſt juſte, &c.

Les troiſiémes diſent : nous le voulons pas. Ce ſont des perſonnes endurcies, & vendüës à l'iniquité, dont il faut s'éforcer de vaincre l'obſtination, par l'exemple, les promeſſes, & les menaces du Fils de Dieu.

VIII. Dieu fait éclater ſa Miſéricorde & ſa Juſtice, dans le commandement qu'il fait aux hommes, d'aimer leurs ennemis, & de pardonner les injures.

1°. Sa miſéricorde, & ſa bonté y paroiſſent, en ce que pouvant nous obliger par ſa ſeule autorité, à accomplir cette loi ſainte ; il nous y invite par l'aſſûrance d'obtenir nous-mêmes le pardon de nos crimes, de rentrer dans ſon amitié, par la promeſſe qu'il nous fait de nous regarder comme ſes enfans, & de nous reſerver l'héritage du Ciel. Et ainſi, au lieu qu'on regarde communément cette loi, comme la plus rigoureuſe qui ſoit dans le Chriſtianiſme, il faut au contraire, lorſqu'on l'examine, loüer, & admirer la miſéricorde de celui, qui nous fait acquerir, & mériter de ſi grands avantages, à ſi peu de frais.

2°. Sa juſtice n'éclate pas moins dans cette même loi ; puiſqu'il éxerce dès cette vie une ſi terrible vengeance ſur ceux qui refuſeront d'obéir. Car il punit les vindicatifs des mêmes peines, dont uſe l'Egliſe envers ſes enfans rebelles, qu'elle retranche de ſon ſein, & qu'elle excommunie : il les exclut du ſacrifice de l'autel, de la participation des priéres, & ne les met plus au nombre de ſes enfans ; il leur ôte toute eſpérance du pardon, s'ils ne commencent par pardonner eux-mêmes à leurs ennemis.

IX. On peut s'arrêter dans le ſeul enclos du précepte qui nous oblige d'aimer nos ennemis, & de leur pardonner ; & faire voir,

Prémiérement, combien eſt grande & indiſpenſable l'Obligation d'aimer nos

ennemis, & de leur pardonner ; ſurquoy elle eſt fondée, &c.

Secondement, la Maniére dont Dieu veut que nous les aimions, & que nous leur pardonnions, priſe ſur le modelle de la douceur avec laquelle il nous reçoit, & nous donne des marques de ſon amitié, quand nous implorons ſa miſéricorde.

X. Ces deux propoſitions peuvent ſervir de ſujet d'un Diſcours.

Prémiére Propoſition, Dieu eſt un ſévere vengeur à l'égard de ceux qui ſe vengent.

Seconde. C'eſt un Dieu de miſéricorde à l'égard de ceux qui pardonnent. Et ainſi, il ſe montre tel envers nous, que nous nous montrons envers nos freres, qui nous ont offenſez.

XI. Voicy deux autres propoſitions qui ont du rapport aux précédentes.

La prémiére, Que pour pardonner à nos ennemis, nous devons nous régler ſur le pardon que Dieu nous a accordé, pour les crimes que nous avons commis contre ſa divine Majeſté. Il nous a pardonné de grands péchez ; il nous a pardonné une infinité de fois ; ce qui eſt figuré par les dix mille talens, que le Pere de Famille remit à ce mauvais ſerviteur : enfin il nous a pardonné, quelque indignes que nous fuſſions de ſa miſéricorde. Voilà la regle, & le modelle que nous devons ſuivre.

La ſeconde, Que pour les péchez que nous pourrons commettre à l'avenir, Dieu ſe réglera lui-même, ſur le pardon que nous aurons accordé, ou refuſé, à ceux qui nous auront offenſez.

XII. Sur ces paroles de l'Ecriture : *Mihi vindicta, & ego retribuam* ; On peut demander ce que Dieu rendra, & ce qu'il promet de rendre ; & enſuite répondre & déclarer de ſa part,

Prémiérement, à ceux qui ſe vengent, ou qui ont formé le deſſein de ſe venger, qu'il leur rendra vengeance pour vengeance ; mais une vengeance infiniment plus terrible. Il faut expliquer quelle ſera cette vengeance.

Secondement, à ceux qui nous auront offenſez, qu'il s'engage de nous rendre juſtice ; pourvû ſeulement que nous le laiſſions faire, & que nous n'entreprenions point ſur ſes droits, en nous faiſant juſtice nous-mêmes.

Troiſiémement, à ceux qui pardonneront, & qui étoufferont tous les ſentimens de vengeance, qu'il leur fera miſéricorde, & qu'il leur donnera une recompenſe éternelle.

XIII. Les deux loix particuliéres qui ſont renfermées dans le même précepte ; ſçavoir, celle de pardonner les injures, & celle d'aimer nos ennemis, donnent lieu à développer deux belles véritez.

La prémiére, Que de remettre les injures, & pardonner à ceux qui nous ont offenſé, c'eſt rendre à Dieu la plus grande marque de ſoumiſſion, & le plus grand hommage qu'on puiſſe lui rendre.

La ſeconde, Que d'aimer ſincérement ſes ennemis, nonobſtant les outrages qu'on en a reçûs, & les raiſons naturelles qu'on auroit de les haïr, c'eſt s'élever à la plus haute perfection, où un Chrétien puiſſe atteindre.

XIV. Pour montrer la grandeur du crime que l'on commet dans la vengeance, on peut prouver ſolidement ces deux propoſitions, qui donneront lieu de dire ſur cette matiére, ce qu'il y a de plus capable de faire impreſſion.

Digitized by Google

La prémiére, Que celui qui ſe venge commet un plus grand peché, que celui qui a offenſé le prémier ſon frere. Il n'y aura qu'à en rapporter les raiſons, que le Pere de Lingendes a touchées au quatriéme Sermon ſur l'Amour des Ennemis.

La ſeconde, Que ſon peché eſt plus difficile à pardonner, & plus griévement puni.

XV. Les Conditions que doit avoir le pardon qu'on accorde à ſes ennemis. On les peut rapporter particuliérement à trois.

La prémiére. Ce pardon doit être ſincere, comme le doit être l'amour que nous devons à nôtre Prochain. Sur quoy l'on peut rapporter les illuſions où ſont la plûpart des Chrétiens, qui croyent pardonner, & qui ne pardonnent pas. *Monſieur Joly les a recueillies dans le Prône pour le 22e. Dimanche après la Pentecôte.*

La ſeconde. Ce pardon doit être univerſel, à l'égard de tout le monde, dans toutes les occaſions, & pour toutes ſortes d'injures.

La troiſiéme. Il doit être prompt, & non pas différé long-temps; car ſi vous devez l'accorder un jour, pourquoy non pas maintenant? *Le P. de Lingendes, au prémier Sermon de l'Amour des Ennemis.*

XVI. Il y a deux Loix portées par deux différens Légiſlateurs, touchant la vengeance, & la maniére dont il en faut uſer envers ſes ennemis.

La prémiére eſt celle du monde: Qu'il ne faut ſupporter aucune injure; mais ſe venger de tous ceux qui nous offenſent. Montrer combien cette maxime eſt injurieuſe à Dieu, pernicieuſe à la ſociété humaine, & injuſte à l'égard de chaque particulier.

La ſeconde eſt celle du Fils de Dieu, qui nous ordonne de pardonner les injures, & d'aimer nos ennemis. Faire voir la néceſſité & la juſtice de cette loi; que ſans cela, les Villes & les Etats ne pourroient ſe maintenir, & tout le le Chriſtianiſme ſeroit renverſé. *Le même. Serm. 4.*

XVII. Le Fils de Dieu eſt nôtre Maître, nôtre Modelle, & nôtre Juge.

Prémiérement, comme nôtre Maître, il s'eſt ſervi de toute ſon autorité, pour nous commander une choſe auſſi difficile, que l'eſt le pardon des injures.

Secondement, comme nôtre Modelle, il nous en a donné les plus beaux & les plus héroiques exemples.

Troiſiémement, comme nôtre Juge, il nous promet les plus grandes recompenſes, ſi nous obſervons cette loy, & nous fait les plus terribles menaces, ſi nous refuſons de lui obéir. *Monſieur Joly, ſur le 20e. Dimanche après la Pentecôte.*

XVIII. 1°. Il n'y a rien de plus Difficile en un ſens que d'aimer ſes ennemis.

2°. Il n'y a rien de plus Doux, de plus conſolant, & à quoy nous devions nous ſoûmettre de plus grand cœur.

XIX. Dieu, pour nous obliger à aimer nos ennemis, employe trois Voix qui ſe font entendre à tous les hommes.

La prémiére eſt une voix d'Autorité, par laquelle il nous commande de pardonner.

La ſeconde, une voix d'Amour, en nous apportant, pour motif de ce par-

don, l'amour qu'il a eu pour nous, & qui mérite bien qu'on lui accorde cette demande.

La troiſiéme, une voix de Menace, & de Promeſſe; en nous promettant le pardon de nos offenſes, ſi nous pardonnons nous-mêmes, & nous menaçant des plus grands châtimens, ſi nous refuſons ce pardon. *Monſieur Biroat en ſon Carême.*

XX. Opposer les Loix de l'Evangile à celles du Monde ſur le ſujet de la vengeance.

Prémiérement. Le monde conçoit le déſir de la vengeance avec facilité, pour la moindre injure, & preſque pour un rien. Il l'execute avec violence, en s'expoſant à tout, & ne ménageant rien. Il le nourrit & le conſerve avec obſtination.

Secondement. Le Fils de Dieu dans l'Evangile nous fait trois préceptes tout contraires. Il ne veut pas qu'on ſe reſſente des injures, mais qu'on ſupprime auſſi-tôt, ſon reſſentiment. Il defend abſolument qu'on ſe venge des injures qu'on a reçûës. Il ne veut pas qu'on en conſerve-même le ſouvenir. *Le même, dans ſon Avent.*

XXI. On ſe diſpenſe de pardonner, ou ſur ce que la loi eſt injuſte; ou ſur ce qu'elle eſt trop difficile; ou ſur ce qu'on en reſtraint l'obligation à certains devoirs, dont on ſe contente: Or on peut faire voir

1°. La juſtiee de cette loi; qu'elle eſt juſte, autant que la vengeance eſt injuſte: & cela à l'égard de Dieu, à l'égard du Prochain, à l'égard du Magiſtrat, & à l'égard de celui-là même qui ſe venge.

2°. La facilité dans le fond, quand on peſe bien toutes choſes, de l'obſervation de cette loi: qu'il n'en eſt pas de plus commode. Montrer les peines & les dangers, qu'il y a de tirer vengeance; & les autres motifs, capables d'adoucir la rigueur d'un précepte, de ſoi ſi favorable à tous, mais qui ne préſente d'abord, lorſqu'on l'enviſage, rien qui ne ſoit dur pour un eſprit vindicatif.

3°. L'étenduë de cette loi, qui n'exeepte aucune injure que nous ne devions pardonner, &c. *Le Pere Cheminais. Troiſiéme Tome de ſes Sermons.*

XXII. Les Conditions d'une véritable réconciliation.

Prémiére. Il faut ſe réconcilier le plûtôt que l'on peut; c'eſt un devoir preſſant.

Seconde. Il faut ſe réconcilier de bonne foi; c'eſt un devoir indiſpenſable. *Tiré du Dictionnaire Moral.*

XXIII. Les Avantages que nous nous procurons à nous-mêmes.

Prémiérement, en pardonnant à nos ennemis, nous accompliſſons la loi que Dieu nous impoſe.

Secondement, nous faiſons nôtre réconciliation avec Dieu, par la grace qui nous ſanctifie.

Troiſiémement, nous nous rendons dignes de la gloire qu'il nous a promiſe. *Tiré du même.*

XXIV. Montrer la grandeur & l'excellence de cette action, par ces deux propoſitions.

La prémiére: Qu'il n'y a rien de plus Digne d'un véritable Chrétien, que d'aimer ſes ennemis: parce que ſi un Chrétien eſt enfant de Dieu, il eſt obligé

de l'imiter : s'il eſt digne de l'amitié de Dieu, il eſt obligé de ſe maintenir dans cette amitié, par le moyen de ce pardon qu'il accorde : s'il eſt comblé des faveurs du Ciel, il eſt obligé, par reconnoiſſance, à procurer la gloire de Dieu ; ce qu'il ne peut faire plus avantageuſement, que par cette action héroique.

La ſeconde, qu'il n'y a rien de plus Digne d'un homme Raiſonnable, que de pardonner à ſes ennemis. *Sermon manuſcrit du P. Etienne Chamillard.*

XXV. MONTRER la néceſſité d'obéir au précepte de pardonner à ſes ennemis : néceſſité que l'on peut prendre

1°. Dans l'étroite obligation que le Fils de Dieu nous en impoſe : *Niſi remiſeritis unuſquiſque fratri ſuo de cordibus veſtris.* *Matth.* 18.

2°. Dans le fond de nôtre Religion, où tout nous oblige à ce devoir indiſpenſable.

3°. Dans nôtre propre interêt, confondu avec la loy. *Tiré d'un Sermon attribué au P. Meſſillon.*

XXVI. 1°. ON peut faire voir l'Equité de cette loy, contre les faux prétextes qui ſemblent autoriſer la vengeance.

2°. En montrer enſuite la Néceſſité & l'étenduë contre ceux qui la combattent, ou qui l'entendent mal. C'eſt-à-dire, qu'il faut juſtifier dans le prémier Point la loy qui nous oblige de pardonner les offenſes ; & dans le ſecond, en preſcrire les régles.

XXVII. L'EXEMPLE du Fils de Dieu nous apprend deux choſes.

1°. A pardonner, comme il nous pardonne.

2°. A pardonner, parce qu'il nous pardonne. Dans l'un, l'exemple de Dieu nous tient lieu de modelle ; dans l'autre, l'exemple de Dieu nous tient lieu de motif. *Le P. Girouſt, dans ſon Carême.*

Digitized by Google

PARAGRAPHE SECOND.

Les Sources où l'on peut trouver dequoy remplir ces Deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

Entre les Saints Peres.

ORigene, en l'Homel. 9. ſur le liv. des Nombres.
Le même, en l'Homel. 2. ſur le Pſeaume 37.
En l'Homel. 1. ſur le Pſeaume 38.
En l'Homel. 16. ſur ſaint Matthieu, ch. 20. de ſon Evangile.
Saint Baſile, dans l'Oraiſon 9^e. ſur la Colere.
Le même, en l'Oraiſon ſur les Inimitiez.
Dans l'Homel. 10. des 29. ſur divers ſujets.
Dans l'Homel. 24. qu'il adreſſe aux jeunes gens, pour leur apprendres, comme ils doivent profiter de la lecture des livres des Gentils.
Saint Chryſoſtome, en l'Homel. 9. & 52. ſur la Geneſe.
Le même, dans l'Oraiſon qu'il a faite, pour montrer que perſonne ne peut ſouffrir d'injure que de ſoy-même.
Dans l'Homel. *De ſimultate*, où il montre, comme perſonne ne peut être diſpenſé de pardonner, comme on le peut être du jeûne, de la priére, & des autres devoirs, pour des raiſons légitimes.
Dans les Homel. 30. & 78. au Peuple d'Antioche.
Dans les Homel. 16. & 22. *De diverſis.*
Dans les trois Homelies ſur David, & ſur Saül, où il explique en termes éloquens la victoire que David remporta ſur lui-même, en pardonnant à Saül qu'il pouvoit tuër.
Dans les Homel. 2. 80. & 88. ſur ſaint Matthieu.
Dans l'Homel. 38. ſur ſaint Jean.
Dans l'Homel. 2. *De Cruce, & Latrone.*
Dans l'Homel. 1. ſur l'Epître à Philemon.
Saint Cyprien, au liv. *De bono Patientia*, s'étend particuliérement ſur le pardon des injures.
Saint Ambroiſe. Liv. 5. ſur ſaint Luc: en expliquant ces paroles du chap. 6. *Diligite inimicos veſtros.*
Le même. Liv. *de Officiis*, dans les ſix prémiers chapitres.
Saint Gregoire. Liv. 10. de ſes Morales, ch. 11. & au liv. 22. ch. 6.
Le même, dans l'Homel. 27. ſur les Evangiles.
Saint Jérôme, dans l'Epître à Demetriade.
Dans le Commentaire, ſur le ch. 5e. de ſaint Matth.
Au liv. 2. ſur le ch. 3. des Lamentat. de Jérémie.
Le même, ſur le Pſeaume 119.
Saint Auguſtin, dans l'Epître 5e. qui eſt écrite à Marcellin.
Le même, dans le liv. *Contra Adamant.*
Au Serm. 59. *De Tempore*; où il montre que ce précepte n'eſt pas impoſſible.

Et

Et dans le Sermon 59e. il parle fort au long du pardon des injures.

Le même, dans le ſecond Sermon *De Sanctis*, & dans le cinquiéme Sermon ſur ſaint Etienne.

Dans le Sermon 68. *De Tempore*, il parle de l'amour qu'on doit avoir pour ſes ennemis.

Sur le Pſeaume 7e. il explique ces paroles : *Domine Deus meus feci iſtud... ſi reddidi retribuentibus mihi mala.*

Le même, ſur les Pſeaumes 54. & 61.

Dans le Traité prémier, ſur la prémiére Epître Canonique de ſaint Jean.

Dans le ſixiéme Sermon, ſur les Paroles de Nôtre-Seigneur.

Saint Pierre Chryſologue. Serm. 139. où il exhorte à pardonner, afin que Dieu nous pardonne à nous-mêmes.

Caſſianus. *Collat.* 16. *cap.* 29, & *Collat.* 9. *cap.* 21.

Bellarmin, dans le liv. des ſept Paroles du Fils de Dieu ſur la Croix ; dans l'explication de la prémiére Parole. Entre les Livres Spirituels.

Recupitus in 6. *Prædeſtinationis ſigno.*

Le P. Louis du Pont. Tom. 1. de la Perfect. Trait. 1. c. 6.

Le P. Cauſſin. Traité 2e. de la Cour-Sainte. Maxime 12e. de la Vengeance.

Le P. Saint-Jure. liv. 3. de la Connoiſſance & de l'Amour de Nôtre-Seigneur, ch. 12. ſect. 2. 3. & 4.

Cornelius à Lapide, ſur le chap. 12e. de l'Epître aux Romains.

Didacus-Stella, ſur le chap. 6. de l'Evangile de ſaint Luc ; où il montre que c'eſt un acte d'un plus grand mérite devant Dieu, d'aimer nos ennemis, que nos amis.

Dom Barthelemi Carranza. Traité ſur l'Oraiſon Dominicale.

Molinier. Sermon ſur le prémier Vendredy du Carême. Entre les Prédicateurs.

Oſorius. 1. Prémier Sermon ſur les ſept Paroles que proféra Nôtre-Seigneur à la Croix.

Le même. Sermon ſur le prémier Vendredy de Carême.

Le P. de Lingendes a huit Sermons ſur tout ce qui regarde cette matiére, dans le prémier Tome de ſon Carême.

Monſieur Joly en a deux ; l'un pour le 21. & l'autre pour le 22e. Dimanches après la Pentecôte.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, a un Sermon pour l'Avent, & un autre pour le Carême ſur ce ſujet.

Le P. Faber, en la troiſiéme Partie de ſes Ouvrages. Serm. 2e. ſur le 21. Dimanche après la Pentecôte.

Engelgrave, *in Luce Evangelicâ.* Tom. 2. Embl. 49.

Le P. Texier. Sermon pour le 21. Dimanche après la Pentecôte.

Le même, dans ſon Carême. Sermon pour le prémier Vendredy.

Monſieur Maimbourg. Sermon pour le même jour.

Monſieur de Fromentieres, dans ſon Caréme.

Monſieur Lambert. Homelie 52e. pour le 21. Dimanche après la Pentecôte.

Monſieur de la Font, ſur l'Evangile du même Dimanche.

Le P. Duneau, ſur le même Evangile.

Le même, pour le prémier vendredy de Carême.

Le Pere Girouſt, dans ſon Carême. Sermon pour le prémier Vendredy de Carême.

Sermon attribué au Pere Maſſillon, dans ſon Carême : pour le même jour.

Le Pere de la Colombiére, & le Perre d'Orleans ont chacun un ſermon ſur ce ſujet.

Le Pere Cheminais, au 3e. Tome de ſes Sermons.

Le Pere Reina, dans le Sermon ſur le Vendredy d'après les Cendres, rapporte les principales raiſons qui nous obligent à pardonner les injures.

Preſque tous ceux qui ont imprimé des Sermons de Morale, en ont un ſur cette matiére.

D'autres Autheurs en ont auſſi parlé; comme Pétrarque au Dialogue de la vengeance; Seneque en pluſieurs endroits de ſes Lettres, & dans les livres de la Colere.

Ceux qui ont fait des Recueils ſur ce ſujet.

Loüis de Grenade, dans ſes Lieux Communs.

Buſée, dans ſon *Panarion. (Verb.) Vindicta.*

Dandinus, lib. 6. c. 3. apporte les raiſons & les authoritez de Saints Peres ſur ce ſujet.

Peraldus, *Summa Prædicantium.*

Labatha. Lohner. &c.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, Exemples, & Applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

MEa eſt ultio, & ego retribuam. Deuteron. c. 32.

Non oderis fratrem tuum in corde tuo,.. ne habeas ſuper illo peccatum. Levit 19.

Non quæras ultionem, nec memor eris injuriæ civium tuorum. Ibidem.

Si reddidi retribuentibus mihi mala, decidam meritò ab inimicis meis inanis. Pſalm. 7.

Non extendam manus meas ad eum; quia Chriſtus Domini eſt. 1. Reg. c. 24.

Qui in ruinâ lætatur alterius, non erit impunitus. Proverb. 7.

Qui diſſimulat, injuriam callidus eſt, (id eſt prudens.) Proverb. 12.

Cùm ceciderit, inimicus tuus, ne gaudeas, & in ruina ejus ne exultet cor tuum. Ibidem, c. 24.

Omnes injuriæ proximi ne memineris; & nihil agas in operibus injuriæ. Eccli. 10.

Relinque proximo nocenti te, & tunc deprecanti tibi peccata ſolventur. Ibidem, c. 28.

Homo homini reſervat iram, & à Domino quærit medelam! Eccli. 28.

Memento noviſſimorum, & deſine inimicari. Ibidem.

Qui vindicari vult, à Domino inveniet vindictam; & peccata illius ſervans ſervabit. Ibidem.

Altiſſimus impiis & peccatoribus reddet vindictam, cuſtodiens eos in die vindictæ. Eccl. 12.

Si offers munus tuum ad altare, & ibi recordatus fueris, quia frater tuus habet aliquid adverſum te; relinque ibi munus tuum ante altare, & vade priùs reconciliari fratri tuo; & tunc veniens offeres munus tuum. Matth. 5.

Ego autem dico vobis: Diligite inimicos veſtros, benefacite his qui oderunt vos; & orate pro perſequentibus, & calumniantibus vos; ut ſitis filii Patris veſtri, qui eſt in cœlis. Ibidem.

Si diligitis eos qui vos diligunt, quam mercedem habebitis? nonne & Publicani hoc faciunt? Ibidem.

LA vengeance eſt à moy, & je punirai quand il ſera temps.

Vous ne haïrez point vôtre frere en vôtre cœur; de peur que vous ne péchiez à ſon occaſion.

Ne cherchez point à vous venger, & ne conſervez point le ſouvenir de l'injure de vos concitoyens.

Si j'ai rendu le mal à ceux qui m'en avoient fait; je conſens de ſuccomber ſous mes ennemis.

Je ne porterai point ma main ſur lui, parce que c'eſt l'Oint du Seigneur.

Celui qui ſe réjouït de la ruïne des autres, ne demeurera pas impuni.

Celui qui diſſimule l'injure qu'il a reçûë, eſt un homme habile, & prudent.

Ne vous réjouïſſez point quand vôtre ennemi ſera tombé, & que vôtre cœur ne treſſaille point de joye dans ſa ruïne.

Perdez le ſouvenir de toutes les injures que vous avez reçûës de vôtre Prochain, & ne faites rien par la voye de la violence.

Pardonnez à vôtre Prochain le mal qu'il vous a fait; & vos péchez vous ſeront remis, quand vous en demanderez pardon.

L'homme garde ſa colere contre un homme, & il oſe demander à Dieu qu'il le guériſſe!

Souvenez-vous de vôtre derniere fin, & ceſſez d'entretenir vôtre inimitié.

Celui qui veut ſe venger, tombera dans la vengeance du Seigneur, & Dieu lui reſervera ſes péchez pour jamais.

Le Tres-Haut rendra aux méchans & aux pécheurs ce qu'ils méritent.

Si faiſant vôtre offrande à l'autel, vous vous y ſouvenez que vôtre frere a quelque choſe contre vous; laiſſez-là vôtre offrande devant l'autel, & allez vous réconcilier auparavant avec vôtre frere; & enſuite vous viendrez faire vôtre offrande.

Mais moy je vous dis: Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïſſent; priez pour ceux qui vous perſécutent, & pour ceux qui vous calomnient; afin que vous ſoyez les enfans de vôtre Pere céleſte.

Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle recompenſe méritez-vous? Les Publicains même ne le font-ils pas?

Dimitte nobis debita noſtra, ſicut & nos dimittimus debitoribus noſtris. Idem, c. 6.

Remetez-nous nos dettes, comme nous le faiſons nous-mêmes à nos débiteurs.

Si dimiſeritis hominibus peccata eorum; dimittet & vobis Pater veſter cœleſtis delicta veſtra. Ibidem.

Si vous remetez aux hommes leurs offenſes, vôtre Pere céleſte vous remetra auſſi vos péchez.

Si autem, non dimiſeritis hominibus: nec Pater veſter dimittet vobis peccata veſtra. Ibidem.

Que ſi vous ne remetez point aux hommes leurs offenſes, vôtre Pere céleſte ne vous remetra point non plus vos péchez.

In qua menſura menſi fueritis, remetietur vobis. Luc. 6.

De la même meſure dont vous vous ſerez ſervis, on s'en ſervira pour vous.

Si diligitis eos qui vos diligunt, qua vobis eſt gratia? nam, & peccatores diligentes ſe diligunt. Et ſi beneſeceritis his qui vobis bene faciunt, qua vobis eſt gratia? ſiquidem & peccatores hoc faciunt. Ibidem.

Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel mérite avez-vous? car les pécheurs aiment ceux qui les aiment. Et ſi vous faites du bien à ceux qui vous en font, quel mérite y avez-vous? puiſque les pécheurs même le font auſſi?

Diligite inimicos veſtros, & erit merces veſtra multa, & eritis filii Altiſſimi, quia ipſe benignus eſt ſuper ingratos & malos. Ibidem.

Aimez vos ennemis, .. & vôtre recompenſe ſera grande, & vous ſerez les enfans du Tres-Haut: car il eſt plein de bonté envers les ingrats & les méchans.

Dimittite, & dimittemini. Ibidem.

Pardonnez, & l'on vous pardonnera.

Pater dimitte illis, non enim ſciunt quid faciunt? Idem, c. 3.

Mon Pere pardonnez-leur; car ils ne ſçavent ce qu'ils font.

Beneſacite perſequentibus vos. Ad Roman. 12.

Faites du bien à vos perſécutents.

Si eſurierit inimicus tuus ciba illum... hoc enim faciens carbones ignis congeres ſuper caput ipſius. Ibidem.

Si vôtre ennemi eſt preſſé de la faim, donnez-lui à manger... En faiſant cela, vous lui entaſſerez des charbons ardens ſur la tête.

Mihi vindicta; ego retribuam, dicit Dominus. Idem. Ibidem.

C'eſt à moy qu'appartient la vengeance; j'aurai mon retour, dit le Seigneur..

Noli vinci à malo, ſed vince in bono malum. Idem. Ibidem.

Gardez-vous bien d'être vaincus par le mal; mais tâchez de vaincre le mal par le bien.

Nulli malum pro malo reddentes. Idem. Ibidem.

Ne rendez à perſonne le mal pour le mal.

Videte, ne quis malum pro malo alicui reddat. 1. Ad Theſſalon. 5.

Prenez garde que perſonne ne rende à un autre mal pour mal.

Eſtote invicem benigni, & miſericordes, donantes invicem, ſicut & Deus in Chriſto donavit vobis. Ad Epheſ. 4.

Ayez les uns pour les autres de la bonté, & de la compaſſion; vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu vous a pardonné auſſi à vous-mêmes en JESUS-CHRIST.

Supportantes invicem, & donantes vobiſmetipſis, ſi quis adverſus aliquem habet querelam: ſicut & Dominus donavit vobis, ita & vos. Ad Coloſſ. 3.

Vous ſupportant mutuëllement, & vous pardonnant les uns aux autres; ſi l'un a ſujet de ſe plaindre de l'autre, comme le Seigneur vous a pardonnez, uſez en auſſi de même.

Commendat charitatem ſuam Deus in nobis, quoniam cùm adhuc peccatores eſſemus, ſecundùm tempus, Chriſtus pro nobis mortuus eſt. Ad Roman. 5.

Dieu ſignale ſon amour à nôtre égard, en ce que quand nous étions encore dans le peché, JESUS-CHRIST eſt mort pour nous au temps preſcrit.

Judicium ſine miſericordiâ, illi qui non facit miſericordiam. Jacobi. 2.

La juſtice s'exerce ſans miſéricorde, envers celui qui n'a point uſé de miſéricorde.

Poſitis autem genibus; clamavit voce magnâ (Stephanus), *dicens: Domine ne ſtatuas illis hoc peccatum: & cùm hoc dixiſſet, obdormivit in Domino* Act. 7.

Etienne s'étant mis enſuite à genou, il s'écria à haute voix: *Seigneur, ne leur imputez point ce péché*; & apres avoir prononcé ces paroles, il paſſa au repos du Seigneur.

Qui dicit ſe in luce eſſe, & fratrem ſuum odit, in tenebris eſt uſque adhuc. 1. Joan. 2.

Celui qui dit, qu'il eſt dans la lumiére, & qui haït ſon frere, eſt encore dans les ténebres.

Qui non diligit manet in morte; omnis

Celui qui n'aime point, demeure dans un.

qui fratrem ſuum odit, homicida eſt. Idem, cap. 3.

état de mort : quiconque haït ſon frere eſt un homicide.

Ne dicas, quomodo fecit mihi, ſic faciam illi ; reddam unicuique ſecundùm opus ſuum. Prov. 24.

Ne dites point : Je traiterai cet homme comme il m'a traité ; je rendrai à chacun ſelon ſes œuvres.

Ne dicas, reddam malum : expecta Dominum, & liberabit te. Prov. 20.

Ne dites point : Je rendrai le mal : attendez le Seigneur, & il vous délivrera.

Exemples de l'Ecriture.

DEUX Rois des Madianites ayant fait mourir quelques Juïfs qui leur demandoient quartier, Gédeon les prit enfin eux-mêmes, & les ayant fait venir, leur dit : Quels étoient les hommes que vous avez tuez ſur le Thabor ? C'étoient des gens faits comme vous, lui répondirent-ils : *Similes tui* ; & l'un d'eux paroiſſoit comme s'il eût été fils de Roy. Vous avez raiſon ; c'étoient mes freres, leur dit Gédeon : *Fratres mei erant.* Je vous jure par le Seigneur, que ſi vous leur aviez fait quartier, je ne vous ferois pas mourir : mais puiſque vous avez été ſi cruëls à leur égard, vous mourrez ſans reſſource ; & éfectivement s'étant levé, il les tua.

Dieu permet qu'on nous traitte, comme nous avons traitté les autres. *Lib. Jud. c. 8.*

David favoriſa de ſa protection & de ſes bienfaits après la mort de Saül tous ceux qui lui appartenoient ; quelque mauvais traitement qu'il eût reçû de ce Prince durant ſa vie : *Nunquid ſupereſt aliquis de domo Saül, ut faciam cum illo miſericordiam Dei ?* dit-il : N'y a-t'il plus perſonne de la Maiſon de Saül, afin que j'aye pour lui la miſéricorde de Dieu ? Il diſoit bien : La Miſéricorde de Dieu ; car ſi c'eût été celle d'un homme, elle eût été bien-tôt épuiſée.

La clémence dont uſa David envers la maiſon de Saül. *2. Regum. c. 9.*

Le même reprima tous les ſentimens de vengeance contre Sémeï qui le chargeoit d'injures, & qui le pourſuivoit à coups de pierres ; ce qui devoit être ce ſemble inſupportable à un ſi grand Roy, dans l'affliction où il étoit : ſe voir inſulté par un miſérable ! Ce Prince ne voulut pas néanmoins que ceux qui l'accompagnoient, en tiraſſent une prompte & juſte vengeance : *Quid mihi & vobis filii Sarviæ ? cur efficimini mihi hodie in Satan ?* Laiſſez-le en paix. On peut voir par ces paroles, juſques où alloit le reſpect & la religion de David. Il appelle la malédiction que lui donnoit ce ſcélerat un commandement de Dieu, auquel il ne falloit pas s'oppoſer. Il regardoit plûtôt ſon humiliation, que Dieu vouloit qu'il ſouffrît par cette voye, que la faute de Sémeï.

Sa conduite envers Sémei. *2. Reg. c. 16.*

Lib. 2. Reg. c. 16.

Le regret que ce même ſaint Roy conçût de la mort d'Abſalom, fait voir ſon bon cœur ; puiſque la rebellion de ce fils dénaturé, ne fut pas capable d'y étouffer, ou d'y éteindre l'amour paternel. Il témoigna bien qu'il aimoit encore ce perfide & cet ingrat, qui lui vouloit ravir la vie & la couronne : car lors même que celui-ci le pourſuivoit avec plus de fureur, & l'obligeoit de s'enfuïr, David conſervoit pour lui toutes les tendreſſes d'un pere, & donnoit des ordres pour lui ſauver la vie, en cas qu'il fût vaincu : *Servate mihi puerum Abſalom.* Et quel ſentiment de douleur ne fit-il point éclater après ſa mort.

L'amour qu'il témoigna envers Abſalom, nonobſtant ſa rebellion. *Lib. 2. Reg. ch. 18.*

Mais le grand exemple de la modération de ce même Roy, eſt d'avoir étouffé tous les ſentimens de vengeance envers Saül, ſon plus cruel ennemi, & le plus déclaré contre lui. Après tant d'outrages qu'il en avoit reçûs, David le trouva un jour à ſon avantage, dans une caverne, où il le pouvoit tuër impu-

La maniére dont le même en uſa envers Saül.

nément, & par ſa mort, s'aſſûrer la couronne, & vivre en paix, ſans avoir plus rien à craindre. Il ſe contenta de lui couper un morceau de ſa robe, pour marquer qu'il avoit été en ſon pouvoir de lui faire plus de mal. Cet exemple de modération fut ſi puiſſant, qu'il toucha le cœur de l'implacable Saül, qui ſe réconcilia avec David pour un temps; mais ſa haine, que la jalouſie y avoit d'abord excitée, ſe ralluma dans la ſuite: au lieu que l'amour, que David conſerva toûjours pour l'Oint du Seigneur, alla juſqu'à le pleurer après ſa mort, & à recompenſer ceux qui l'avoient honoré de la ſepulture. Saint Chryſoſtome étale toute ſon éloquence à loüer la généroſité de David. Le Pere de Lingendes a employé un Sermon entier à la mettre en ſon jour; & Reina l'a bien fait valoir de même, dans le Sermon de l'amour des ennemis.

Lib. 1. Reg.

L'exemple du ſaint homme Job.

Le ſaint homme Job, avoit déja pratiqué avant David cette héroïque leçon d'aimer ſes ennemis, & de ne leur point rendre le mal pour le mal; puiſqu'il prend Dieu à témoin, qu'il ne leur a jamais ſouhaité de mal, & qu'il ne s'eſt jamais réjoüi de celui qui leur arrivoit: *Si lætatus ſum ad ruinam ejus qui me oderat, & gaviſus ſum quod inveniſſet eos malum: non enim dedi ad peccandum guttur meum, ut expeterem maledicens animam ejus.*

Job. 31.

Le pardon que le Patriarche Joſeph accorda à ſes freres.

Il n'y a rien dans tout l'Ancien Teſtament, de plus tendre & de plus touchant, que le pardon que le Patriarche Joſeph accorda à ſes freres, & l'accueil qu'il leur fit, après en avoir été ſi inhumainement traité. On ne le peut lire dans la Geneſe, ſans en être attendri. Car non-ſeulement il leur pardonna l'outrage qu'ils luy avoient fait, de l'avoir vendu comme un eſclave; mais de plus, il les combla de bienfaits. Et ce qui eſt à remarquer, c'eſt que ſes freres craignant qu'après la mort de leur Pere Jacob, il ne ſe vengeât des injures qu'ils lui avoient faites; ils vinrent auſſi-tot le trouver, pour lui dire, qu'une des derniéres paroles que leur Pere leur avoit dites avant que de mourir, étoit de le venir prier de ſa part, d'oublier le crime qu'ils avoient commis, en le vendant aux Iſmaëlites. A quoi le débonnaire Joſeph répondit: *Nolite timere, vos cogitaſtis de me malum, ſed Deus vertit illud in bonum: ego paſcam vos, & parvulos veſtros. Conſolatuſque eſt eos, & blandè, ac leniter eſt locutus:* Ne craignez rien de ce côté-là, Dieu a tourné à mon avantage & au vôtre, le mal que vous penſiez me faire. Du reſte, raſſûrez vous: j'aurai ſoin de vous, & de vos enfans. Et il les conſola par des paroles obligeantes, & pleines de tendreſſe.

Geneſ. cap. ultimo.

Dieu défendit à Laban de ſe venger de Jacob.

Nous liſons auſſi dans la Geneſe, que le Patriarche Jacob s'en étant fui ſecrettement de la maiſon de ſon beau-Pere Laban, & ayant emmené ſes filles & ſes Dieux, Laban le pourſuivit à main armée, & l'ayant atteint ſur la montagne de Galaad: Tu vois bien, Jacob, lui dit-il, que tu es entre mes mains, & que j'ay le pouvoir de me venger de l'affront que tu m'as fait: mais le Dieu de ton Pere s'eſt apparu à moy, & m'a dit. Prens bien garde à ce que tu vas faire: je te défends de dire à Jacob la moindre parole qui le puiſſe offenſer; il eſt ſous ma protection: *Deus patris veſtri heri dixit mihi: Cave ne loquaris contra Jacob quicquam durius.* Er incontinent après il contracta avec lui une nouvelle amitié, & confirma les nœuds de leur prémiére alliance.

Geneſ. 32.

La haine qu'Eſaü portoit à ſon frere Jacob.

Nous avons auſſi un exemple d'une haine irréconciliable, en la perſonne d'Eſaü à l'égard de ſon frere Jacob: *Oderat ſemper Eſaü Jacob, pro benedictione, quâ benedixerat ei Pater.* Eſaü haïſſoit toûjours Jacob, à cauſe de la béné-

diction que ſon Pere lui avoit donnée, à ſon préjudice. C'étoit une haine invétérée, & enracinée dans le fond de ſon ame : *O ferat* ; & il diſoit en ſoi-même : Viendra le temps que mon Pere mourra ; & alors ne craignant plus rien, je ferai eclater ma Vengeance : *Dixit in corde ſuo : Veniet dies luctus Patris mei, & occidam Jacob fratrem meum.* Geneſ. 27.

La haine que Saül avoit conçûë contre David, étoit ſi grande & ſi implacable, qu'elle s'étendoit ſur tous ceux qui lui rendoient quelque ſervice : Car Achimelech lui ayant donné quelques pains ſanctifiez, dans la faim extrême qui le preſſoit ; non-ſeulement Saül le fit mourir avec quatre-vingt-quatre Prêtres qui étoient dans Nobé ; mais par une fureur ſans exemple, fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans de cette ville Sacerdotale, ſans épargner, ni les animaux, ni les enfans qui étoient à la mamelle : tant étoient grandes la haine & la vengeance qui animoient ce Prince. Juſques où l'on porte ſouvent la vengeance. 1. Reg. c. 22.

Dans la Nouvelle loy, le Fils de Dieu eſt le prémier & le plus illuſtre modelle du pardon des injures, & de l'amour des ennemis : de maniére qu'on peut dire, que comme il en a fait un précepte qu'il a appellé tout nouveau, il en a auſſi donné un nouvel exemple, durant toute ſa vie ; mais plus particuliérement à la mort puiſqu'étant attaché à la croix, couvert de playes, & ſouffrant des douleurs inconcevables, la prémiere parole qu'il proféra, fut de demander pardon pour ſes bourreaux mêmes : *Pater dimitte illis, non enim ſciunt quid faciunt.* L'exemple du Fils de Dieu. Luc. c. 23.

Le prémier, qui a imité le Sauveur dans une action ſi héroïque, eſt ſaint Etienne, qui pria pour ceux qui le lapidoient, & qui ſe mit à genoux pour obtenir plus facilement leur pardon : *Poſitis genibus oravit, dicens, Domine, ne ſtatuas illis hoc peccatum.* Et comme a remarqué ſaint Auguſtin, il ſe tint debout quand il pria pour ſoy-même ; & il fléchit les genoux, quand il pria pour ſes plus cruëls ennemis, pour témoigner le déſir extrême qu'il avoit d'obtenir leur pardon. L'exemple de ſaint Etienne. Act. 7.

Saint Paul marque bien combien il avoit à cœur que les prémiers Chrétiens obſervaſſent ce commandement du Sauveur, de pardonner les injures ; puiſqu'il s'entremet auprès de Philemon en faveur d'Oneſime, qui avoit été eſclave de ce prémier & qui avoit volé ſon maître. Voicy les termes dont il écrit à Philemon ſur ce ſujet : *Si habes me ſocium, ſuſcipe illum ſicut me ; ſi autem aliquid nocuit tibi, aut debet, hoc mihi imputa. Ego Paulus ſcripſi mea manu ; ego reddam : ut non dicam tibi, quod te ipſum mihi debes :* Si vous me conſidérez comme vôtre ami, & étroitement uni à vous, recevez-le comme moy-même : que s'il vous a fait tort, ou s'il vous eſt redevable de quelque choſe, je m'offre de vous ſatisfaire pour lui. C'eſt moy Paul, qui vous écris de ma main ; c'eſt moy qui vous le rendrai : pour ne pas vous dire que vous me devez tout ce que vous êtes. Saint Paul s'entremet auprès de Philemon pour un Eſclave. Epiſt. ad Philem.

La Parabole que le Sauveur fait dans l'Evangile, du mauvais traitement, dont le Pere de famille uſa envers un ſerviteur, qui ne voulut pas remettre une petite dette à l'un de ſes compagnons, aprés qu'on lui eut remis à lui-même une dette infiniment plus conſidérable : cette parabole, dis-je, tient lieu de tous les exemples, pour montrer que Dieu n'uſera point de miſéricorde envers celui, qui refuſe de la faire à ſon Prochain ; & avec quelle ſévérité il traitera La Parabole du Serviteur à qui on avoit remis dix mille Talents.

ceux qui ne veulent rien pardonner. Cette Parabole eſt aſſez connuë, & rapportée dans ſaint Matthieu, chap. 18. Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'eſt ces paroles, dont uſe le Pere de Famille envers cet impitoyable créancier: *Serve nequam, nonne debitum dimiſi tibi, quoniam rogaſti me? nonne ergo oportuit & te miſereri conſervi tui?* Méchant ſerviteur? je t'avois quitté toute la dette, à ta ſimple priére: ne devois-tu pas uſer d'une ſemblable miſéricorde envers ton compagnon à mon exemple? Je revoque la grace que je t'ai faite. C'eſt ainſi, conclut le Sauveur, que mon Pere Céleſte ſe comportera envers vous: *Sic & Pater meus Cœleſtis faciet vobis, &c.*

Matth. 18.

Applications de quelques paroles de l'Ecriture.

Sentiment que nous devons prendre, lorſque nous ſommes ſollicitez de tirer vengeance de quelqu'un.

Non extendam manum meam in Dominum meum, quia Chriſtus Domini eſt. Ce ſont les paroles que dit le ſaint Roy David en lui-même, lorſqu'il pouvoit tuër Saül qu'il rencontra ſeul dans une caverne, & qui en conſidération de ſa dignité, ne lui fit aucun mal. C'eſt le Chriſt; c'eſt l'Oint du Seigneur: à Dieu ne plaiſe que je mette la main ſur lui. C'eſt la penſée que nous devrions avoir, & la réflexion que nous devrions faire, quand il s'agit de tirer vengeance des injures que nous avons reçûës d'un ennemi. *Chriſtus Domini eſt:* C'eſt un Chrétien; c'eſt mon frere, il porte l'image de mon Dieu, il eſt comme conſacré par le Sang de JESUS-CHRIST, dont il porte le nom, il eſt couvert de ſa protection; je me donnerai bien garde de l'attaquer, ou de lui faire aucun mal.

Geneſ. c. ult.

Obſecro ut obliviſcaris ſceleris fratrum tuorum. Ce furent les paroles que Jacob en mourant, envoya dire à ſon fils Joſeph, & que les freres mêmes de celui-cy, lui porterent, craignant qu'il ne ſe reſſentît de l'injure qu'ils lui avoient faite. Mais nous devons nous imaginer que JESUS-CHRIST Nôtre Pere, en mourant ſur la Croix, nous a fait dire les mêmes paroles; lorſque nous penſons à tirer vengeance d'un affront, ou de quelque injure que nos freres nous ont faite: *Obſecro ut obliviſcaris ſceleris fratrum tuorum.*

Sur la défenſe que Dieu a faite de ſe venger.

Nous pouvons encore nous appliquer dans le même ſens, ce que Laban dit à Jacob, qu'il pourſuivoit pour ſe venger de l'injure qu'il prétendoit, que ce ſaint Patriarche lui avoit faite: *Deus Patris veſtri heri dixit mihi: Cave ne loquaris contra Jacob quicquam durius:* Prend garde de ne rien dire à Jacob, qui le puiſſe bleſſer le moins du monde.

Exod. 25.

Nous devons ſuivre en ce point l'exemple du Fils de Dieu.

Inſpice & fac ſecundùm exemplar quod tibi in monte monſtratum eſt. C'eſt ce qu'on peut dire à un vindicatif, après l'exemple que le Fils de Dieu nous a donné ſur le Calvaire, de pardonner à nos ennemis. Qu'eſt-ce que ce Sauveur n'a point ſouffert de ſes bourreaux, & de ceux qui ont conſpiré contre ſa vie? On ne vous a pas encore condamné à la mort comme lui; on ne vous a pas attaché comme lui à une croix; vous n'avez été ni vendu, ni flagellé comme lui: mais imitez pourtant ce divin Modelle: pardonnez; & vous ferez ce qu'il a fait.

En quel ſens celui qui hait ſon frere eſt un homicide.

Qui odit fratrem ſuum homicida eſt: Celui qui hait ſon frere eſt homicide. Et de qui eſt-il homicide? demande ſaint Auguſtin, en expliquant ces paroles de l'Evangeliſte ſaint Jean? Ce n'eſt pas de la perſonne qu'il hait, parce

parce que la haine ne porte pas toûjours un vindicatif à ôter la vie à ſon ennemi: mais, répond ce Pere, c'eſt qu'il eſt homicide de ſoi-même, & de ſon ame, à qui il donne le coup de la mort, par un énorme péché. C'eſt en ce ſens, qu'il faut entendre ce que dit un des amis de Job : *Verè ſtultum interficit iracundia :* & cet autre paſſage de ſaint Jean : *Qui non diligit (fratres) manet in morte.* Lanuſa, in tract. de dilect. inimicorum.

Commendat charitatem ſuam Deus in nobis (dit S. Paul) *quoniam cùm adhuc peccatores eſſemus, ſecundum tempus Chriſtus pro nobis mortuus eſt.* Il faut bien péſer, dit S. Thomas, ce mot, *Commendat*, qui marque la charité immenſe que Dieu a eu pour nous, d'avoir voulu mourir pour des ingrats, & pour ſes ennemis: car alors la charité eſt recommandable, quand elle eſt gratuïte, & ſans eſperance de retour. Comment donc mieux faire connoître la charité infinie de Dieu envers nous, qu'en faiſant voir, par les obſtacles qui ſembloient de voir l'empêcher, & par les excès inouïs de miſéricorde & de faveur, qui n'ont pas laiſſé de la ſuivre, combien elle étoit gratuïte ? Entre nous & les autres hommes, il eſt encore plus vrai de dire, que rendre amour pour amour, n'eſt pas une choſe fort extraordinaire : mais il n'y a rien qui paroiſſe plus gratuït, & par conſéquent qui devienne dès-là plus recommandable, que d'aimer ſes ennemis mêmes. *Le même Lanuſa.* *Ad Rom. 5.*

C'eſt du précepte d'aimer ſes ennemis que les Interpretes entendent ces paroles du Prophete Royal: *Latum mandatum tuum nimis.* C'eſt à quoi il ſemble que ſaint Auguſtin ait fait alluſion, quand il parle du précepte d'aimer ſes ennemis : *Si coarctantur vaſa carnis, dilatentur ſpatia charitatis :* Si le cœur d'un homme charnel eſt trop étroit, pour embraſſer en même-temps ſes amis & ſes ennemis, il faut que la grace donne de l'étenduë à nôtre charité, pour aimer ce qui paroît à nos ſens, & à la raiſon même, n'avoir rien d'aimable. Les ſens, la raiſon, la nature ſemblent s'oppoſer à ce précepte; mais la charité chrétienne, plus étenduë & plus éclairée, ne diſtingue point l'ami d'avec l'ennemi ; elle embraſſe également tous les deux : *Si coarctantur vaſa carnis, dilatentur ſpatia charitatis.* La charité embraſſe les amis & les ennemis.

Vox ſanguinis fratris tui clamat ad me de terra. La voix du ſang d'Abel monta juſqu'au ciel, pour demander vengeance du fratricide commis en ſa perſonne. Il n'en eſt pas de même du Sang du Sauveur, qui a été répandu pour nos crimes, & par nos crimes : car ce Sang ; au lieu de demander juſtice de ſes ennemis, il demande miſéricorde pour eux : *Clamat in nobis verba pacifica*, comme parle ſaint Cyprien. Mais on peut ajoûter qu'il ne pouſſera pas une voix de miſéricorde pour ces vindicatifs impitoyables, qui ne veulent point pardonner, & qui ne reſpirent que la vengeance. *Pris de Monſieur Biroat.* *Geneſ. 4.* Le Sang du Sauveur au lieu de demander miſéricorde, demande vengeance contre les vindicatifs.

Domine retribue pro me. Diſoit à Dieu le ſaint Roy David. Voicy le ſens que ſaint Auguſtin donne à ces paroles : Seigneur, je n'ay pas voulu tirer vengeance de mes ennemis, qui m'ont indignement perſécuté & outragé ; je vous l'ay laiſſé faire, & je vous ai entiérement remis le ſoin de me faire juſtice. Vous ſçavez mieux que moi la punition qu'ils méritent, & comme c'eſt un droit que vous vous êtes réſervé, je n'ay eû garde de l'uſurper : *Domine retribue pro me: ego non retribuo ; tu retribues pro me. Sciant inimici quantùmlibet, tu retribues quod ego non poſſum.* *Pſalm. 137.* Il faut remettre à Dieu le ſoin de nous venger. *Auguſt. in Pſalm. 137.*

Miſerere mei Deus ſecundùm magnam miſericordiam tuam. Cette grande Pardonner les injures

c'eſt la plus grande miſéricorde qu'on puiſſe éxercer.

miſéricorde que David demande à Dieu, c'eſt, dit ſaint Auguſtin, le pardon de ſes péchez. C'eſt la plus grande miſéricorde, parceque l'état du péché eſt la plus grande miſere : c'eſt pour l'obtenir que nous prions... Or cette grande miſéricorde de Dieu n'eſt promiſe, qu'à ceux qui feront eux-mêmes la plus grande de toutes les miſéricordes, qui eſt de pardonner les offenſes qu'on leur a faites : parce que, comme aſſûre le même ſaint Auguſtin, c'eſt l'action de la plus grande & de la plus magnifique bonté, que puiſſe exercer un Chrétien. *Pris d'un Autheur moderne.*

Pourquoi Dieu fait luire ſon ſoleil ſur les bons & ſur les mauvais, & ce que nous devons conclure de cet exemple.

Ut ſitis filii Patris veſtri qui in cælis eſt, qui ſolem ſuum oriri facit ſuper bonos & malos, & pluit ſuper juſtos & injuſtos. On pourroit demander pourquoy le Fils de Dieu fait plûtôt mention de ces bienfaits qu'il fait indifferemment aux bons & aux méchants, de faire luire ſon ſoleil ſur eux, & de faire pleuvoir ſur leurs terres. Mais l'on peut répondre, 1°. Qu'il ne refuſe à perſonne ces ſortes de bienfaits ; pour nous marquer que nous ne devons exclure perſonne des nôtres, quelque mauvaiſe volonté qu'ils ayent pour nous : 2°. Parceque ce ſont les principaux, afin que nous ne refuſions pas d'obliger nos ennemis mêmes, dans les plus importantes occaſions : 3°. Parceque c'eſt par leur moyen qu'il nous accorde tous les autres biens néceſſaires à la vie ; pour nous faire entendre qu'il ne faut rien refuſer à perſonne de ce qui eſt en nôtre pouvoir. 4°. Parceque ce ſont des bienfaits communs ; pour nous dire, que ſi nous ne ſommes pas obligez de faire des graces particuliéres, nous ne pouvons du moins nous diſpenſer à leur égard des devoirs que nous devons à tout le monde. 5°. Parceque Dieu donne ces ſortes de biens avec abondance ; pour nous enſeigner la maniére dont nous devons nous comporter envers le Prochain. *Pris du Pere De Lingendes. Au 3e. Sermon, du pardon des injures.*

Matth. 5. Nous ne devons pas nous faire juſtice nous-mêmes.

Eſto conſentiens adverſario tuo citò, dum es in via cum eo, ne forte tradat te adverſarius judici &c. Ces paroles, au ſentiment de quelques Interpretes, nous doivent faire ſouvenir, que nous ne ſommes pas les juges de nos ennemis, & par conſéquent que ce n'eſt point à nous, à nous faire juſtice : mais que nous avons un juge commun qui les jugera, & nous avec eux, & qui nous condamnera infailliblement, ſi nous refuſons de leur pardonner, & même au plûtôt. *Pris du même, au premier Sermon ſur ce ſujet.*

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Penſées & paſſages des Saints Peres ſur ce ſujet.

Chriſtus addidit legem, certâ nos ſponſione conſtringens, ut ſic nobis peccata dimitti poſtulemus, ſicut nos debitoribus noſtris dimittimus. S. Cyprian. de orar. Domin.

JESUS-CHRIST par une loy particuliére a fait avec nous une eſpece d'accord & d'engagement mutuël, qui eſt que nous demanderons, qu'on nous remette nos offenſes, de la maniére que nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſez.

Quale crimen eſt nolle dimittere? quod martyrio non poteſt exorari! Idem. Ibidem.

Quel énorme crime eſt-ce de refuſer de pardonner; puiſque le martyre même ne peut pas nous en obtenir la remiſſion?

Patienter expectemus ultionis diem; nec ad vindictam doloris noſtri, querula feſtinatione properemus. Idem, de bono Patientiæ.

Attendons avec patience le jour de la vengeance du Seigneur; & ne prévenons point nous-mêmes ce temps, par un reſſentiment précipité, ou par nos plaintes & par nos murmures.

Omnis injuria, cùm patientiam oſtenderit, eodem exitu diſpungitur, quo telum aliquod conſtantiſſimæ duritiæ libratum & obtuſum: concidit enim ibidem irritâ operâ, & infructuoſâ: & nonnunquàm repercuſſum, in eum, qui emiſit reciproquo ictu ſaviet. Tertull. lib. de Patientia.

Toute injure qui trouve une patience à l'épreuve, eſt comme un trait lancé contre une choſe d'une dureté impénétrable, lequel s'émouſſe, & tombe à terre ſans éfet, & ſans entamer ce qu'il a frappé. Il arrive même quelquefois qu'il retourne contre celui qui l'a lancé, & le frappe à ſon tour.

Quid refert inter provocantem & provocatum, niſi quod ille prior in maleficio deprehenditur, at ille poſtremò? Idem. Ibidem. c. 10.

Quelle différence mettez-vous entre celui qui attaque, & celui qui étant attaqué rend injure pour injure; ſinon que celui-là eſt le prémier à faire le mal, & celui-cy le dernier?

Chriſtianus, nullius eſt hoſtis. Idem, l. ad Scapul. c. 2.

Un Chrétien n'eſt ennemi de perſonne, & ne regarde perſonne pour ennemi.

Ad rationem obſequii prior eſt Majeſtas imperantis. Idem.

Celui qui a fait la loy du pardon des injures, quoi qu'il fût le ſouverain Légiſlateur, a bien voulu s'y ſoûmettre tout le prémier.

Amicos diligere omnium eſt, inimicos autem, ſolorum Chriſtianorum. Idem, ad Scap. c. 1.

Aimer un ami, c'eſt un devoir qui regarde tout le monde; mais il n'appartient qu'aux ſeuls Chrétiens d'aimer leurs ennemis.

Quid eſt ad pacem Dei accedere ſine pace; ad remiſſionem debitorum, cum retentione? Quomodo placabit Patrem, iratus in fratrem? Idem, l. de Orat. c. 5.

Qu'appelle-t'on faire ſa paix ſans réconciliation, & demander pardon ſans l'obtenir; ſinon refuſer de pardonner à ſon Prochain? Comment celui qui eſt en colere contre ſon frere, appaiſera-t'il l'eſprit de ſon pere juſtement irrité.

Qui citò movetur injuriâ facit ſe dignum videri contumeliâ, dum vult indignus videri. Ambr. l. 1. Offic. c. 6.

Celui qui eſt ſenſible à la moindre injure, & qui ſe rend implacable quand il l'a reçûë, montre par-là qu'il mérite d'en recevoir, plus il veut faire croire, qu'on lui en fait injuſtement.

Beneficium ſe putabat accepiſſe auguſtæ memoriæ Theodoſius, cum rogaretur ignoſcere; & tunc proprior erat veniæ, cùm fuiſſet commotio major iracundiæ, & optabatur in eo, quod timebatur in aliis. Idem, de obitu Theodoſ.

L'Empereur Theodoſe d'auguſte mémoire, croyoit avoir reçu un inſigne bienfait, lorſqu'on le prioit de pardonner une injure qu'il avoit reçûë; & jamais il n'étoit plus diſpoſé à pardonner, que quand il s'étoit ſenti plus émû, & animé contre quelqu'un. Ainſi l'on ſouhaitoit de voir en lui, ce que l'on craint dans les autres.

Si te non læſit frater, obſequium meretur ut diligas ; ſi læſit, magis obſequium meretur ut vincas : hæc enim noſtra Chriſtianitatis ſumma eſt, ne amantibus viciſſitudinem ; lædentibus patientiam, rependamus. Idem, Serm. 10.

Si vôtre frere ne vous a point offenſé, il mérite que vous l'aimiez ; mais s'il vous a fait injure, il mérite que vous l'obligiez, afin que vous ayez la gloire de vaincre le mal par le bien : car c'eſt la perfection de la loy Chrétienne, de rendre amour pour amour à ceux qui nous aiment, & de pratiquer la patience, quand on nous a offenſé.

Chriſtus cùm poſſet ulciſci, maluit immolari. Idem.

Jesus-Christ pouvant ſe venger de ſes ennemis, a mieux aimé mourir pour eux.

Qui referre injuriam nititur, eum ipſum à quo læſus eſt, geſtit imitari. Lactant. lib. 6. inſtitut. c. 18.

Celui qui s'éforce de rendre injure pour injure ſe fait un plaiſir d'imiter celui qui l'a offenſé.

Magnificentiſſima bonitatis eſt ſignum, ut tuum quoque inimicum diligas, & ei, qui tibi malum vult & facit, tu bona ſemper velis, faciaſque, dum poſſis. Auguſtin. in Enchirid. c. 73.

C'eſt le caractere d'une bonté bien-faiſante, & qui eſt arrivée au plus haut point de ſa perfection, d'aimer juſqu'à vôtre ennemi, & de vouloir toûjours du bien, & en faire, à celui qui vous veut & qui vous fait tout le mal qu'il peut.

Si non dimiſeritis, non dimittet Deus. Ad tam magnum ſonitum qui non expergiſcitur, non dormit ; ſed mortuus eſt. Idem. Ibidem, c. 74.

Si vous ne pardonnez, Dieu ne vous pardonnera pas. Celui qui ne ſe réveille point au bruit de cette tonnante menace, n'eſt pas ſeulement dans l'aſſoupiſſement, mais entiérement mort.

Nihil mirabilius in rebus humanis, quàm diligere inimicos. Idem, in Confeſſ.

Rien n'eſt plus digne d'admiration dans les choſes de ce monde, que d'aimer ſes ennemis.

Quem vis contemnere pretium ejus attende, & cum morte Chriſti totum mundum appende. Idem, de verbis Domini.

Conſiderez ce que mérite celui que vous mépriſez, & la grandeur du prix par lequel il a été racheté ; mettez tout le monde avec la mort de Jesus-Christ dans la même balance.

Quisquis pacem differt, occaſionem quærit nunquàm ignoſcendi. Idem.

Celui qui differe de ſe réconcilier avec ſon frere, cherche l'occaſion de ne le faire jamais.

Recole in omnibus juſtificationibus Domini ; nihil mirabilius & difficilius eſt, quàm ut ſuos quiſque diligat inimicos. Idem, Serm. 7. in Pſalm. 113.

Repaſſez dans vôtre eſprit tous les moyens d'opérer nôtre juſtification, que le Fils de Dieu nous a laiſſez ; vous ne trouverez rien de plus admirable, ni de plus difficile, que ce qu'il a ordonné, d'aimer ſes ennemis.

Sciendum eſt Chriſtum impoſſibilia non jubere, ſed perfecta, qua David fecit in Saül & in Abſalom. Idem, Serm. 58. de Temp.

Il faut être perſuadé que le Sauveur ne nous commande point des choſes impoſſibles, mais des choſes parfaites & ſublimes ; vû que dans l'ancienne loi, David les a pratiquées, à l'égard de Saül & d'Abſalom.

Per amorem hominis inimici efficeris amicus Dei, imò non ſolùm amicus, ſed etiam filius. Idem. Serm. 5. de Sanctis.

En aimant vôtre ennemi, vous devenez ami de Dieu, & même ſon fils adoptif.

Sacrificium Chriſtianorum. Idem, lib. de 50. homil. Homil. 29.

Le pardon des injures eſt le ſacrifice des Chrétiens.

Libet hominem vindicari, & nondum eſt Chriſtus vindicatus. Ibidem, homil. 42.

Vous voulez qu'un homme ſoit vengé, & Jesus-Christ ne l'eſt pas encore.

Non eſt aliud majus ſacrificium, quod Deo debeamus. Ibid. hom. 6.

Il n'y a point de ſacrifice que nous puiſſions faire à Dieu, comparable à celui de pardonner les injures.

Si ego prior dimiſi, dimitte vel poſtea : invenis Patrem ; imitare Patrem : ſi enim

Si j'ai pardonné le prémier (dit Jesus-Christ) pardonnez du moins à mon exem-

imitari non vis, exheredari diſponis. Idem.

Non putes te fortem, quia percutis pugno, victus convicio: non eſt iſta fortitudo ſi conviciatus percuties, quoniam ab ira victus es; & valde ſtultum eſt hominem victum, fortem dicere. Idem, in Pſalm. 92.

Hoc eſt imaginarium, Deum credere eſſe propitium iis, qui iram portant in corde. S. Gregorius.

Charitas vera eſt eum & in Deo diligitur amicus, & propter Deum diligitur inimicus. Idem. Homil. 38. in Evang.

Illud imperium beneficium eſt. (loquitur de mandato diligendi inimicos.) Hieronym.

Dum negas fratri miſericordiam, tibi claudis Patris indulgentiam. S. Auguſtin. Serm. 182. de Tempore.

Quâ fronte dices Domino, remitte mihi multa mea peccata, ſi tu pauca conſervo tuo non remiſeris? Cyrill. Hieroſol. Catech. 2.

Si quando animus tuus acceptæ injuriæ dolere exarſerit, fac tibi Chriſtus, Chriſtique vulnera in memoriam veniant; quantulaque pars hæc ſint eorum, quæ Dominus tuus perpeſſus eſt: hac ratione animi dolorem, velut aſperſâ aquâ extinxeris. Gregor. Nazianz. in Sentent. tetraſtich.

Imitatione Dei glorioſius eſt injuriam tacendo fugere, quàm reſpondendo ſuperare. Idem.

Vindicta cœleſtis, inimicum diligere. S. Paulinus.

Magna & ineffabilis miſericordia! cùm in ſe quidem peccatum eſt, ad nudas tantùm preces ſervo remittit; cùm autem in conſervum videt crudelem, ſuam revocat liberalitatem. (alludit ad ſervum cui Dominus remiſerat decem millia talenta.) Chryſoſt. homil. 27. in Geneſ.

Nihil Deus ita odit & averſatur ut hominem ultionis avidum, & in animo ſuo perpetuas inimicitias ſervantem. Tantum ejus peccati damnum eſt, ut miſericordiam Dei revocet, nec lectum habere ſinat. Idem. Ibidem.

Si tantummodo non ladis eum qui te læſit, avertas te tamen ab eo, nec libenter eum videas; manet ſine dubio vulnus in pectore.

ple. Vous trouvez en moy un Pere miſéricordieux: imitez-le; car ſi vous refuſez de le faire, vous renoncez à ſon héritage.

Ne croyez pas être fort & courageux, parceque vous frappez de la main celui qui vous a offenſé de paroles. Ce n'eſt pas une action de force, de frapper celui qui vous a ainſi outragé; parceque vous êtes deja vaincu par vôtre paſſion; & c'eſt folie d'appeler fort & victorieux, celui qui ſuccombe & qui eſt vaincu.

C'eſt une choſe imaginaire, de croire qu'un homme qui conſerve ſa haine contre ſon frere, obtiendra miſéricorde de Dieu.

Alors la charité eſt véritable quand on aime ſon ami en Dieu, & ſon ennemi pour l'amour de Dieu.

Le commandement que Dieu nous a fait d'aimer nos ennemis, eſt un bienfait dont nous lui ſommes redevables.

Lorſque vous refuſez à vôtre frere le pardon qu'il vous demande, vous vous fermez vous-mêmes l'entrée à la miſéricorde que Dieu vous offre.

Avec quel front pouvez-vous dire à Dieu: remettez-moy mes péchez qui ſont grands, & en grand nombre; ſi vous ne voulez pas remettre à vôtre frere de légéres offenſes.

S'il arrive qu'au ſouvenir de quelque injure que vous avez reçûë, vous vous ſentiez émû de colere, rappelez dans vôtre eſprit la mémoire de ce que le Fils de Dieu a ſouffert pour vous, & combien peu c'eſt que vous ſouffrez au prix. Par ce moyen vous jetterez de l'eau ſur le feu qui commence à s'allumer; & vous étoufferez vôtre reſſentiment contre celui qui vous a offenſé.

Il eſt plus glorieux de diſſimuler une injure ſur le modelle de Dieu même, que de la repouſſer par une réponſe vive & piquante.

C'eſt une vengeance toute céleſte, que d'aimer ſes ennemis.

Grande & inéfable miſéricorde du Seigneur! lorſque le péché l'attaque en ſa propre perſonne, il le remet & le pardonne, à la ſeule priére d'un ſerviteur qui l'en conjure; mais lorſque ce ſerviteur ingrat ſe rend inéxorable envers ſon conſerviteur, il revoque le pardon qu'il avoit ſi libéralement accordé.

Dieu n'a rien plus en horreur qu'un vindicatif, qui conſerve & qui fomente de l'inimitié dans ſon cœur. Le dommage que cauſe ce péché eſt tel, qu'il revoque le pardon que Dieu avoit accordé, & ne laiſſe plus de retour à ſa miſéricorde.

Si vous contentant de ne point offenſer celui dont vous avez été offenſé, vous conſervez encore de l'averſion pour lui, & ne le regardez

& dolor augeſcit in corde. Idem, de Compunct.

pas de bon œil ; il n'y a point de doute que la playe de vôtre cœur n'eſt pas refermée, & que la douleur qui demeure, s'accroît plûtôt que de décroître.

Nihil facit homines ita Deo ſimiles, ſicut immicis parcere. Idem, homil. 27. in Geneſ.

Rien ne rend les hommes plus ſemblables à Dieu, que de pardonner à ſes ennemis.

Qui vindictam adornat, ſeipſum tormento afficit, iram ſibi uti carnificem apponens, ſua ipſius viſcera dilanians. Idem, homil. De Simulrate.

Celui qui ſe prépare à tirer vengeance, ſe met lui-même à la torture, en ſe faiſant de ſa colere, un bourreau qui lui déchire les entrailles.

Non exaſtor ſit vindicta qui petitor eſt venia. S. Leo. Serm. 5. de Quadr.

Que celui qui demande à Dieu le pardon de ſes péchez, ne penſe pas à tirer vengeance des injures qu'on lui a faites.

Imitatio Dei, dilectio eſt inimici. Cogita te non inimico, ſed tibi ipſi benefacere ; non inimicum diligere, ſed Dee obaudire. Chryſoſt. homil. 7, in Epiſt. ad Epheſ.

La choſe en quoy nous devons le plus imiter Dieu, c'eſt dans l'amour de nôtre ennemi. Faites réfléxion que c'eſt vous-mêmes que vous obligez, & que ce n'eſt pas tant aimer vôtre ennemi, qu'une ſoûmiſſion que vous rendez à un maître, qu'il vous eſt important de ménager.

Qui inimico infenſus eſt, ſemper habet peccatum, vivitque in peccato. Joann. Damaſc.

Celui qui a de la haine contre ſon ennemi, vit & demeure toûjours en état de péché.

Libera conſcientia ante tribunal Chriſti dicere poterit : Dimitte Domine, quia dimiſi. Cæſarius, in Admonit. 2.

Une conſcience qui n'a rien à ſe reprocher ſur l'article de la charité, paroiſſant devant le tribunal du Sauveur, pourra lui dire : J'ai droit d'éxiger que vous me pardonniez, parceque j'ay pardonné.

Quantumvis dimitti tibi cupis, dimitte ; imo, homo, intellige, quòd remittendo aliis, veniam tibi tu ipſe dediſti. Petr. Chryſol. in Sermonib.

Pardonnez autant que vous ſouhaitez qu'on vous pardonne à vous-même ; ou plûtôt, ſoyez aſſûré qu'en remetant aux autres les injures, vous vous êtes procuré à vous-même le pardon.

Se peccatorem & peccaturum homo cogitet, & tunc incipiet amare veniam, non amare vindictam. Idem. Serm. 139.

Qu'un homme penſe ſérieuſement qu'il eſt pécheur, & qu'il ne ſe garentira jamais entiérement de peché ; & alors il s'affectionnera à pardonner & à haïr la vengeance.

Remitte peccanti, remitte pœnitenti, ut cùm peccaveris, repenſetur in veniam. Idem. Ibidem.

Pardonnez à celui qui peche, & à celui qui ſe repent d'avoir péché ; afin qu'on vous en tienne compte, quand vous demanderez pardon vous-même.

Vicit pœnam, judicem pravenit, evaſit judicium, qui remittendo, ante, ſibi veniam, quàm delinqueret, jam providit. Idem. Ibidem.

Celui-là s'eſt mis à couvert du châtiment, a prévenu ſon juge, & a échappé à la rigueur du jugement, lequel en accordant aux autres le pardon, a pourvû qu'on lui pardonnât ſes crimes, avant qu'il les eût commis.

Homo, penes te eſt poteſtas venia, in te eſt indulgentia jus, tu tibi remiſſionis author es conſtitutus. Idem. Serm. 71.

Homme pécheur ! il eſt en vôtre pouvoir d'obtenir le pardon de vos péchez ; vous avez droit de demander miſéricorde, & en quelque maniére, de vous abſoudre vous-même en pardonnant à vôtre prochain.

Mihi, adversùs eos qui intulerunt injuriam, ſatis gravis pœna eſt referenda pœna poteſtas. Gregor. Nazianz. in Orat. ad 150. Epiſcop.

C'eſt pour moy une peine aſſez grande, d'être en pouvoir de punir ceux qui m'ont offenſé.

Malum inferre, peccare eſt ; reddere malum, gravius eſt. Origenes.

C'eſt un péché que de procurer quelque mal à ſon prochain ; mais c'eſt encore un péché plus grief, de s'en venger, & de rendre mal pour mal.

Quâ fronte volo ut Deus mihi dignetur

Avec quel front puis-je prétendre que Dieu

dimittere multum, cum ego non acquieſcam dimittere parum ? S. Leo.

daigne me remettre de grandes offenſes, moy qui ne puis me réſoudre à en pardonner de petites ?

Mira res ! Judæi clamabant Crucifige, *& Jeſus clamabat* Ignoſce. [S. Bernard.]

Merveille ſurprenante ! les Juifs crient à haute voix : Qu'on les mette en croix ; JESUS crie du haut de cette Croix : Mon Pere pardonnez-leur.

Vincar injuriis, vincam obſequiis, invitis præſtabo, ingratis adjiciam : honorabo & contemnentes me. Idem, Epiſt. 253.

Que je ſois accablé d'injures, je tâcherai de vaincre par les bons offices que je rendrai ; je ſervirai mes ennemis malgré eux ; je combleraí de bienfaits des ingrats, & d'honneurs, ceux qui me mépriſent.

Diligere inimicos magis divinum eſt quàm humanum. Idem, Tract. de Paſſione.

Aimer ſes ennemis eſt quelque choſe de plus divin qu'humain.

Flagellis cæſus, ſpinis coronatus, clavis confeſſus, affixus patibulo, omnium tamen injuriarum immemor, Ignoſce, ait illis, quia neſciunt quid faciunt. Idem. Serm. 4. de Paſſ.

Le Sauveur déchiré de fouëts, couronné d'Epines, percé de clouds, & attaché à la croix, oubliant cependant toutes les injures, s'écrie : *mon Pere pardonnez leur, parce qu'ils ne ſçavent ce qu'ils font.*

Magna virtus eſt ſi non ladas à quo læſus es ; ſi cui nocere poteſti, parcas ; nobile vindicta genus eſt ignoſcere victo. Hugo. victor. l. 7. de anima.

C'eſt un grand acte de vertu, de ne point faire de mal à celui qui nous a offenſé ; de pardonner à celui auquel on eſt en pouvoir de donner des marques de nôtre reſſentiment ; c'eſt enfin une maniére bien noble de ſe venger, de pardonner à celui qu'on a vaincu.

Nulli Chriſtiano, quemcunque odiſſe permittitur. S. Leo.

Il n'eſt pas permis à un Chrétien de haïr perſonne.

Amare amicos humanitas eſt, inimicos Chriſtianitas. S. Hieronym.

Il ne faut qu'être homme pour aimer ſes amis ; mais pour aimer ſes ennemis, il faut être Chrétien.

Non dedignetur, quod fecit Chriſtus, facere Chriſtianus. S. Auguſt.

Il ne faut pas qu'un Chrétien ait honte de faire, ce que JESUS-CHRIST a fait.

Multa deliquimus, in multis offendimus, & dominus ex ſuâ humanitate dedit hanc viam reconciliationis. S. Chryſoſt. hom. De Simultate.

Nous avons péché en bien des maniéres, & nous offenſons en bien des choſes, la divine Majeſté ; mais le Seigneur par un excès de bonté, nous a donné ce moyen de faire avec lui nôtre réconciliation.

Dominus juſſit : dura juſſit, ſed magna promiſit. S. Auguſt. Serm. 254. de Tempore.

Le Seigneur l'a commandé, & en cela il nous a fait un commandement rude & difficile ; mais il promet de grandes recompenſes.

In eo quòd malus eſt quis eorum, utrùm uſque in finem perſeveraturus ſit ignoramus : & plerumque cùm tibi videris odiſſe inimicum, fratrem odiſti, & neſcis. Idem, in Pſalm. 54.

Nous ne ſçavons pas ſi cet homme injuſte l'un des méchans qui nous exercent, perſévera dans ſa malice juſqu'à la fin ; & bien ſouvent lorſque vous ne penſez haïr que vôtre ennemi, vous haïſſez vôtre frere, & vous n'y faites pas réfléxion.

Grave præceptum, ſed grande præmium. Auguſt. Serm. de ſancto Stephano.

Ce précepte de pardonner les injures, eſt fâcheux ; mais la recompenſe en eſt grande.

Diligere inimicos, culmen eſt bonitatis, pietatis faſtigium, divinæ Philoſophiæ documentum. S. Chryſolog.

Aimer ſes ennemis, c'eſt le haut point de la clémence, le ſouverain degré de la piété, une leçon d'une Philoſophie toute divine.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie, ſur le ſujet de l'Amour des Ennemis, & du pardon des injures.

Nos ennemis ſont compris ſous le nom du Prochain que nous devons aimer.

COmme la charité du Prochain en général renferme tout ce qui eſt compris ſous ce nom ; par la même authorité, & pour les mêmes raiſons que nous ſommes obligez d'aimer le prochain, nous ſommes auſſi obligez d'aimer nos ennemis, quelque tort qu'ils nous ayent fait, ou quelqu'outrage que nous en ayons reçû : d'où il faut conclure, que nous ne pouvons, ſans violer la loy, exclure perſonne de l'amour que nous devons à tous, ni du pardon que nous leur devons accorder. C'eſt l'erreur où étoient les Phariſiens de ne comprendre ſous ce nom du Prochain, que leurs amis : *Audiſtis quia dictum eſt antiquis : diliges proximum tuum, & odio habebis inimicum tuum.*

A quoi nous oblige préciſément le précepte d'aimer nos ennemis.

Il eſt de néceſſité, pour accomplir le précepte de la charité, d'être de nôtre part dans une telle diſpoſition intérieure de cœur envers nôtre ennemi, que nous ſoyons en la réſolution de le ſervir & de le ſecourir dans les occaſions d'une urgente néceſſité : autrement on pourroit dire que nous n'aurions aucune charité pour lui : ce qui choqueroit évidemment le précepte de l'Evangile. Hors les rencontres d'une néceſſité preſſante, s'il n'y a du ſcandale d'ailleurs & une marque trop évidente de rupture, il eſt ſeulement de la perfection de la charité, & non pas de néceſſité de ſalut, de le ſervir, pour l'amour de Dieu.

Sous quel égard nous pouvons aimer nos ennemis.

4. Stromat.

La charité nous ordonne donc d'aimer nos ennemis, non pas comme ennemis, ou entant qu'ennemis ; car ce ſeroit participer à leur péché, & vouloir leur damnation ; mais nous les devons aimer entant que nos prochains, appelez à la joüiſſance de la même béatitude que nous : c'eſt la diſtinction qu'apportent les Théologiens, après ſaint Clément d'Alexandrie. Mais on ne peut conclure de-là, qu'on les puiſſe haïr, conſidérez comme ennemis ; parce que c'eſt leurs perſonnes que nous ſommes obligez d'aimer, quelques defauts & quelques vices qui s'y rencontrent. Seconde diſtinction : nous ſommes obligez de les aimer chrétiennement, c'eſt-à-dire, en vûë de Dieu, & non pas pour les bonnes qualitez qu'ils pourroient avoir d'ailleurs ; & de leur pardonner de même uniquement pour l'amour de Dieu. Car de les aimer par une inclination naturelle, & de reſſentir pour eux la même tendreſſe que nous aurions pour nos amis ; c'eſt ce qui ſouvent ne nous ſeroit pas poſſible ; & par conſéquent à quoy le précepte du Fils de Dieu ne s'étend point.

On ne peut cependant revoquer en doute, qu'un Chrétien ne doive donner à l'extérieur des marques de cet amour envers ſes ennemis ; du moins celles qui ſont communes, & qu'il doit à tout le monde : comme de témoigner qu'on eſt marri du mal qui lui arrive ; qu'on ſe réjoüit de ſa proſperité, qu'on eſt diſpoſé à le ſervir, quand il aura beſoin de nous, & autres ſemblables. Mais il faut bien être perſuadé que l'amour que nous leur devons, ne doit pas être tel qu'on

ſe

ſe contente de paroles, & qu'il eſt néceſſaire d'en venir aux éfets dans l'occaſion. Pour ce qui eſt des marques d'une affection particuliére, & des démonſtrations de bienveillance, dont nous uſons envers nos amis, ce n'eſt qu'un conſeil d'en uſer envers nos ennemis.

Marques qu'on n'eſt pas réconcilié de bonne foy.

Voici les marques par leſquelles on peut juger, qu'on ne pardonne pas ſincérement les injures, & qu'on n'a pas une véritable charité pour ceux qui nous les ont faites : Ne vouloir point voir ceux contre leſquels on a du reſſentiment, qu'après les ſoumiſſions, & les ſatisfactions qu'ils nous auront renduës ; n'avoir avec eux que des liaiſons apparentes, & des réconciliations où il ne paroit que contrainte ; ne rien faire dans l'occaſion, pour leur faire connoître que nous n'avons contre eux aucune aigreur ; n'en parler qu'avec quelque mépris ; ne leur point parler, ou quand on ne s'en peut diſpenſer, ne le faire qu'avec dédain, avec une froideur, & avec un ton & une contenance, qui marque l'altération de nôtre eſprit ; fuir ordinairement leur rencontre, & leur abord, & ne vouloir point avoir affaire à eux.

De quelle maniére nous devons pardonner.

Pardonner de cœur à ceux qui nous ont offenſé, c'eſt oublier tellement les injures, qu'on nous a faites, que nous ſoyons à l'égard de ceux de qui nous les avons reçûës, comme s'ils ne nous les avoient point faites: c'eſt déſirer qu'on n'en tire aucune vengeance ; & non-ſeulement ne pas déſirer en tirer ainſi raiſon par nous-mêmes, ni par d'autres, mais ne pas même ſouhaiter que la vengeance vienne de la part de Dieu ; & avoir dans nôtre cœur la même affection pour nôtre ennemi, que s'il avoit toûjours été nôtre ami. C'eſt ainſi que nous devons pardonner ; parceque c'eſt ainſi que nous déſirons que Dieu nous pardonne, & la maniére dont il nous pardonne en éfet, lorſqu'il ſe réconcilie avec nous, touché par nôtre Pénitence. C'eſt ainſi encore que le Fils de Dieu nous aſsûre, que nous ſerons meſurez, ſur la même meſurez que nous aurons meſuré les autres.

Il faut pardonner, avant même qu'on nous demande pardon.

Il eſt encore à propos de remarquer ici, que quand nous diſons à Dieu que nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſé, cela ne ſe doit pas prendre en ce ſens, que ce ſoit aſſez d'être prêts de pardonner, lorſque nos ennemis nous en prieront, comme nous prions Dieu qu'il nous pardonne ; car nous devons leur pardonner, avant même qu'ils nous en prient. Le Fils de Dieu nous le fait aſſez entendre, quand il dit dans ſaint Marc : *Lorſque vous vous préſenterez pour prier, pardonnez d'abord, ſi vous avez quelque choſe contre quelqu'un, afin que vôtre Pere vous pardonne auſſi vos pechez.* Ce que ſaint Auguſtin confirme par ces paroles ; *Quand il eſt ordonné*, dit-il, *de prier pour nos ennemis, ce commandement ne nous eſt pas ſeulement fait, pour quand ils nous demandent pardon ; car alors ils ne ſont plus nos ennemis : & il n'y a perſonne qui pût dire avec vérité, qu'il prie pour celui auquel il n'auroit point pardonné.*

Marc. 11.

Lib. 2. *de Serm. Do.* c. 8.

Comme Dieu revoque en quelque maniére, le pardon qu'il avoit accordé à ceux qui ne veulent point pardonner.

Quoique quelques Théologiens enſeignent que Dieu revoque le pardon, qu'il avoit accordé à ceux qui ne veulent pas pardonner, & que leur ſentiment ſemble appuyé ſur la Parabole du méchant Serviteur, qui ne voulut pas remettre peu de choſe à ſon compagnon, après que lui-même eut reçû de ſon maître un acquit entier d'une groſſe ſomme. Cependant comme Dieu ne ſe répent jamais d'avoir fait grace aux Pécheurs, & que ſes bienfaits, comme dit l'Apôtre, ſont immuables ; ce qu'on peut dire de plus certain ſur ce point, c'eſt, que ce

refus qu'un homme fait de pardonner à ſon frere, eſt un péché ſi énorme, qu'il égale à certains égards tous les autres qui lui ont été pardonnez, & que ſi Dieu ne revoque pas la miſéricorde qu'il a déja faite au pécheur, qui n'en veut point faire aux autres; il le juge pourtant digne pour ce ſeul péché d'un châtiment auſſi rigoureux, que s'il ne lui avoit point voulu pardonner devant : & en éfet il ne le veut plus ici ; marque que ce peché donne même plus d'indignation, & répugne plus au pardon que les autres. Ce qui revient à ce que dit l'Apôtre S. Jacques: *Judicium ſine miſericórdia, illi qui non fecit miſericordiam.* C'eſt pourquoi le Fils de Dieu conclut cette Parabole par ces paroles terribles : *Sic & Pater meus cæleſtis faciet vobis ſi non remiſeritis, unuſquiſque fratri ſuo, de cordibus veſtris.*

Jacobi. 2.

Matth. 18.

Ce précepte n'eſt point impoſſible comme s'imaginent quelques-uns.

Ce précepte au reſte, quoique difficile, n'eſt point impoſſible, non plus que tous les autres que Dieu nous a intimez : & le dire, ce ſeroit accuſer Dieu d'injuſtice ; puiſqu'il y en auroit à commander aux hommes des choſes, qu'il ne ſeroit pas en leur pouvoir d'accomplir. C'eſt pourquoy, il faut toûjours ſuppoſer que Dieu nous donne les graces pour lui obéir en un point qu'il a tellement a cœur. Et quoy qu'en ayent dit quelques Payens, & quelques vindicatifs aveuglez par leur paſſion, il ne paſſe pas même les forces de la nature de pardonner par des conſidérations humaines, puiſque des Infidelles ſe ſont réconciliez, & ont pardonné de bonne foy, des injures atroces.

Combien ce commandement eſt juſte.

Ce commandement d'aimer ſes ennemis, & de pardonner les injures, quelque rude & difficile qu'il nous paroiſſe, eſt juſte, & conforme à l'équité naturelle. 1°. Quand il n'y auroit que la ſeule autorité de celui qui l'a établi ; car pour juſtifier une choſe, c'eſt aſſez de ſçavoir que Dieu le veut, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'en apporter d'autre raiſon. Il a eu droit de nous impoſer cette loy ; elle eſt donc juſte. 2°. Il a eu de plus une juſte raiſon de nous faire ce commandement, qui eſt d'empêcher que perſonne ne s'uſurpât une autorité qui n'appartient qu'à lui ſeul, ſçavoir, celle d'être juge en ſa propre cauſe ; ce qui eſt défendu par toute ſorte de droit, divin & humain : autrement tout le monde ſeroit rempli de meurtres & de maſſacres, qui ſuivroient infailliblement s'il étoit permis à chacun de ſe venger. 3°. Parce qu'il n'y a que Dieu qui connoiſſe la grandeur de l'offenſe, & la peine qui lui eſt dûë ; & ſi chacun s'en faiſoit juge, la paſſion le porteroit facilement à l'excès, & les vengeances deviendroient éternelles. Ainſi, c'eſt pour le bien commun, & pour celui de chaque particulier, que Dieu a établi cette loy : parce que celuy qui nous commande de pardonner à nôtre Prochain, lui commande auſſi de nous pardonner réciproquement ; & par ce moyen, il a pourvû à la ſûreté publique.

Par quelles voyes il eſt permis de tirer raiſon des injures reçûës.

Comme le commandement de Dieu n'eſt pas ſouvent aſſez puiſſant pour arrêter la vengeance, & que d'ailleurs les hommes qui ſeroient en réſolution de pardonner tous les outrages qu'on leur feroit, ſeroient expoſez aux inſultes de ceux qui ont perdu la crainte de Dieu ; Dieu a communiqué un rayon de ſon autorité aux Juges & aux Magiſtrats, afin de punir les crimes, & empêcher que les gens de bien ne ſoient opprimez par les méchans : & delà, il s'enſuit qu'on peut, & même qu'on eſt quelquefois obligé de demander ſatisfaction d'une injure conſidérable, qu'on aura reçûë ; & qu'il faut qu'il y ait pour cet éfet des voies de juſtice qui ſoient permiſes. C'eſt pour cela que dans l'Ancien Teſtament il y avoit des moyens de juſtification que Dieu avoit établi ; &

maintenant il y a des Juges & des Tribunaux, auſquels il eſt permis d'avoir recours, ſoit pour ſe défendre, ſoit pour repouſſer une injure; car on n'eſt pas toûjours obligé de diſſimuler, ou de garder le ſilence en toutes ſortes d'occaſions, & pourvû qu'on garde la modération néceſſaire, & qu'on conſerve la charité, il eſt permis de pourſuivre ſon droit, & de tirer raiſon par ces voyes là, d'une injure qu'on aura reçûë.

En quelles occaſions on n'eſt pas obligé de prévenir ſon ennemi.

Pour ne rien dire d'outré en cette matiére, il faut encore convenir, que par rapport à de certaines perſonnes conſidérables, qui ont reçû quelque injure atroce, il n'y a point d'obligation de prévenir ſon ennemi; ce ſeroit peut-être avilir par-là, la dignité du caractere que l'on porte, & donner ſujet, par ſa facilité, à des eſprits malfaits, de tirer de cruels avantages de l'humilité d'autrui, ou par de certaines raiſons de familles, laiſſer une tâche d'infamie dans ſa maiſon. Mais il ne faut pas faire une regle générale de cette maxime, dont pluſieurs pourroient abuſer.

Comment en faiſant du bien à nôtre Prochain, nous devenons enfans de Dieu.

Comme ce précepte de pardonner, & de faire même du bien à ſes ennemis, eſt difficile, & que la nature y ſent de grandes répugnances, le Sauveur l'a voulu adoucir par la grandeur des recompenſes qui y ſont attachées, dont une des plus conſidérables eſt, que par ce moyen nous devenons enfans de Dieu, & ſemblables à lui. Car quoique par la grace du Batême nous ſoyons enfans de Dieu, & que nous entrions dans ſa famille; cependant cette filiation qui nous eſt commune avec tous les Chrétiens, ne nous ſera d'aucun avantage, ſi nous ne la ſoûtenons par l'amour que nous aurons pour nos ennemis. Aimez-les, dit le Sauveur, afin que vous ſoyez les enfans de vôtre Pere céleſte: vous ne le ſeriez donc pas, ſi vous ne les aimiez pas, conclut delà ſaint Chryſoſtome.

Sans le pardon des injures, nous ne pouvons obtenir le pardon de nos péchez.

Le Fils de Dieu pour nous obliger à pardonner les injures en a fait une condition indiſpenſable pour obtenir nous-mêmes le pardon de nos offenſes; de maniére qu'il eſt impoſſible que nous obtenions la remiſſion de nos péchez, ſi nous ne pardonnons. Nous tirons cette conſéquence, de pluſieurs principes. 1°. Dieu comme arbitre ſouverain de ſes graces, peut appoſer à ſes faveurs telle condition qu'il lui plaît: or il a accordé le pardon de nos péchez au pardon des injures, comme il ſe voit en pluſieurs endroits de l'Evangile. 2°. Parcequ'il eſt impoſſible que nous ayons une véritable douleur de nos péchez, tandis que nous conſerverons cette haine contre nos ennemis, qui eſt l'un des plus grands péchez, & qu'elle ſubſiſtera dans nos cœurs. 3°. Parce que ce péché a en ſoy une ſpéciale oppoſition à la miſéricorde de Dieu, qui pardonne ſans ceſſe. Ainſi comme Dieu veut que nous lui ſoyons ſemblables, c'eſt particuliérement en ce point; parceque nous ne pouvons lui reſſembler en ſa puiſſance, en ſa majeſté, ni en ſes autres perfections, mais uniquement en ſa miſéricorde. Pour nous y engager par un motif tiré du ſujet même ſurquoy il nous preſſe, il nous promet ſi nous voulons pardonner, de nous faire miſéricorde à nous-mêmes, qui eſt la choſe dont nous avons le plus de beſoin, que nous n'obtiendrons jamais ſans cela, & que nous ne pouvons même lui demander, ſans prononcer nous-mêmes nôtre arrêt.

Ce qui fait la griéveté du peché de vengeance.

Le ſouvenir & le reſſentiment des injures, a cela de particulier, & de plus criminel, que n'ont pas les autres péchez, qu'il eſt de plus longue durée, qu'il continuë preſque ſans interruption, & qu'on ne rappelle l'injure, que pour le commettre de nouveau. Saint Jean de Damas en rend la raiſon: c'eſt, dit-il,

que les actes des autres péchez durent peu ; un homme qui commet un homicide, un larcin, a bien-tôt accompli ce qu'il deſtinoit : ce ſont des péchez qui s'achevent en peu de temps, après quoi on ne continuë plus. Dans ces mêmes péchez pour la plûpart, il y a du temps & de l'intervalle, où l'homme peut ſe repentir ; & quoique l'idée lui revienne encore de ſes crimes, il ne les approuve pas pour cela ſi vîte, il n'en ſouhaite pas de nouvelles occaſions, & par conſéquent ne les commet pas : mais le vindicatif peche à toutes les heures de ſa perſéverance à ne pas pardonner encore. Il ne penſe jamais aux injures qu'il a reçûës, qu'il ne fomente & qu'il n'aigriſſe le mouvement de ſa vengeance, & qu'il ne faſſe encore d'autres actes de ſon péché. D'où il faut conclure, que demeurant en cet état, il ne fait jamais aucune bonne action ; mais plûtôt ajoûte iniquité ſur iniquité : *Qui inimico inferſus eſt, ſemper habet peccatum, vivitque in peccato*, dit ce Pere.

Combien la vengeance eſt injuſte.

La vengeance eſt injuſte, conſidérée en ſes effets : car prémiérement, on ne garde preſque jamais l'égalité entre le châtiment & l'offenſe ; pour une injure, on en rend cent ; pour une petite médiſance qu'une perſonne aura fait de nous, on le déchire à tout propos, & dans toutes les rencontres. Secondement, parce qu'on court à la vengeance par toutes ſortes de voyes ; tout paroît légitime contre un ennemi, & on veut que tout le monde entre dans les ſentimens de nôtre paſſion. Troiſiémement, le vindicatif eſt injuſte à l'égard du Magiſtrat revétu de l'autorité publique ; l'ordre de la juſtice demandant que nul ne ſoit juge en ſa propre cauſe. En quatriéme lieu, il eſt injuſte à l'égard de lui-même ; quoy qu'à parler dans la rigueur de l'Ecole, la juſtice & l'injuſtice ſoient toûjours à l'égard d'un autre : mais cela n'empêche pas qu'il ne ſe faſſe un tort conſidérable, en s'attirant la vengeance de Dieu.

C'eſt agir contre la raiſon, que de ſe venger.

Celui qui ſe venge agit contre tous les principes de la raiſon. Il eſt contre la raiſon de ſe faire à ſoy-même une bleſſure profonde, pour en faire une légére à un homme qui nous a offenſé. Il eſt contre la raiſon de ne pas vouloir donner peu pour obtenir beaucoup. Il eſt contre la raiſon de déſobeïr à Dieu pour contenter ſa paſſion. Il eſt contre la raiſon de ſe livrer à un ennemi cruël, qui nous veut perdre dans l'éternité, pour faire une injure à un ennemi qui ne nous peut nuïre dans l'affaire de nôtre ſalut. Si le vindicatif eſt encore capable de quelque réfléxion, qu'il écoute du moins une fois ce que la raiſon lui inſpire.

En quel ſens il eſt permis de repouſſer la force par la force.

Quand on dit que les loix permettent de repouſſer la force par la force, cela ne veut pas dire, qu'il ſoit permis de rendre injure pour injure, à celui qui nous a le prémier offenſé, & comme on dit, de lui rendre la pareille : mais, c'eſt-à-dire, que lorſqu'on vous fait injure, vous pouvez vous y oppoſer, empêcher, s'il ſe peut, qu'on n'éxecute ce qu'on attente ; mais ce n'eſt pas à dire auſſi, que quand elle eſt faite, il vous ſoit libre de la venger. Autrement il vous ſeroit permis d'aller vous-même piller les maiſons de ceux qui pillent vôtre bien injuſtement. Eh ! quels déſordres ne s'enſuivroient point delà ? C'eſt pourquoy, la loy qui permet de repouſſer la force par la force, ne regarde point l'injure qu'on nous a fait, mais ſeulement celle qu'on s'efforce de nous faire.

Comme la guerre & les procès ſont permis.

Cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe ſoûtenir ſon droit dans un procès, & redemander en juſtice les biens que l'on nous a injuſtement ravis ; & enfin que l'on ne puiſſe combattre pour l'Etat dans une guerre légitime : car la char-

rité n'eſt point contraire à la juſtice ; & il ſe peut faire que les éfets extérieurs en ces rencontres, ſoient des marques d'une haine apparente, tandis que le vrai amour regne dans le cœur. Mais comme cela eſt difficile, c'eſt avec raiſon que les Peres & les Théologiens aſſûrent qu'il eſt dangereux de s'engager dans un procès, & de déclarer la guerre, & qu'on n'en doit venir là, qu'après avoir tenté toutes les voyes d'accommodement, & tâché de terminer à l'amiable nos différends.

La vengeance n'eſt point une action de force & de courage.

C'eſt le point d'honneur, & l'interêt de nôtre réputation, qui ſert le plus ordinairement de prétexte à la vengeance ; parce qu'on appréhende de paſſer pour lâche, ſi l'on ne tire raiſon d'un affront, même aux dépens de ſa vie. Voicy quelques vérités qui demanderoient de plus longs raiſonnemens. On les trouvera plus développées dans les trois derniers Sermons, que le Pere de Lingendes a faits ſur l'Amour des Ennemis. La prémiére, que c'eſt un acte de généroſité, non-ſeulement chrétienne, mais même morale, de ſouffrir les injures, & de les pardonner : Ariſtote le prouve au quatriéme livre de ſes Morales, & en apporte la raiſon. La ſeconde, qu'il n'y a nul caractere de force ; nulle marque de courage à pourſuivre la vengeance d'une injure ; parce que le ſeul naturel impétueux, & la colere qui eſt propre des perſonnes les plus lâches, nous y pouſſe. La troiſiéme, que le véritable honneur ſe doit meſurer par l'eſtime, & par le jugement que les ſages font de nous : d'où il faut conclure que le duël eſt plûtôt une action de furieux, qu'un acte de généroſité & de courage.

Comme il n'y a point de précepte plus important que celui-cy, il n'y en a point auſſi dont l'obſervation ſoit plus recommandée, & l'infraction punie de peines plus rigoureuſes. C'eſt delà que dépend particullérement la ſociété des hommes, & le bon ordre du monde ; il a donc fallu que le Fils de Dieu ait employé toutes ſortes de moyens, pour porter les hommes à le mettre en pratique. Mais le plus puiſſant dont il s'eſt ſervi, c'eſt ſon propre exemple, lorſque ſes ennemis lui ont fait ſouffrir la mort, de toutes les morts la plus cruëlle, & que dans ſes plus cruëls tourmens, il a prié pour ceux qui le faiſoient ſouffrir.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les Endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce Sujet.

On ne peut s'excuſer, ou ſe diſpenſer de pardonner les injures.

PLuſieurs prétendent encore aujourd'hui que ce commandement d'aimer ſes ennemis eſt impoſſible ; comme quelques Payens l'ont prétendu autrefois. Non, Chrétiens, cette impuiſſance prétenduë que vous allegués, ne vient point de la choſe même ; elle vient de la malignité de vôtre fond. Vous ne pouvez pas ici vous excuſer comme du jeûne, ſur la maladie, ou ſur la foibleſſe de vôtre complexion ; la ſanté n'y contribuë rien. Il ne s'agit point d'aumônes ; vous pourriez vous en excuſer ſur vos beſoins. On ne vous demande point un exercice pénible, des méditations profondes ; vous pourriez apporter ſur cela, vôtre peu de ſuffiſance : on vous demande ſeulement de pardonner à la perſonne qui vous a offenſé. Le tort qu'elle vous a fait eſt perſonnel : vous pouvez le relâcher ; il ne vous en coûtera qu'un peu de violence que vous vous ferez pour le Ciel ; & cette violence ſera même payée dans le temps, par le repos d'eſprit, où vous vous mettrez en pardonnant. *Le P. Cheminais, dans le Sermon du Pardon des injures. Tome 3e.*

La peine & l'inquiétude que nous attire le déſir de ſe venger.

Ce ſeroit icy le lieu de vous tracer l'image d'un cœur poſſédé du déſir de la vengeance ; mais qui le peut mieux que vous qui en avez ſenti les traits les plus vifs ? N'eſt-ce pas un enfer anticipé, que de brûler jour & nuit d'un feu cuiſant, qui ſans ceſſe vous retrace le ſouvenir de la perſonne que vous pourſuivez, comme d'un monſtre odieux ; qui groſſit l'injure qui vous enflâme d'indignation, qui vous ſoûleve à la vûë de vôtre ennemi ? Quelle rage s'il eſt heureux, & s'il réüſſit dans ſes entrepriſes ! quel dépit, s'il eſt honoré ! quel déſeſpoir, s'il eſt puiſſant ! quel envie, ſi on en parle bien ! quelle appréhenſion, s'il a le deſſus ! quels ſoupçons, s'il a de l'adreſſe & de l'habileté ! quelle inquiétude pour ſuivre les menées qu'il trame peut-être contre vous ! quel orage de paſſions qui ſe ſuceedent ſans ceſſe ! Ah combien de fois a-t'on ſouhaité dans le ſecret du cœur de n'avoir jamais formé cet orage, ni remué l'affaire où l'on s'eſt engagé ! Cependant eſclave du reſpect humain, on n'en veut pas avoir le démenti ; on redouble ſes ſoins ; on met tout en œuvre, argent, amis, erédit, pouvoir, artifices ; & après des fatigues incroyables, qu'on a eſſuyées dans le cours d'une vengeance ; Je ne puis, dit-on, pardonner, cela eſt trop difficile. Helas ! Seigneur ! ſi vous aviez ordonné par une loi, toutes les peines que ſe donne un vindicatif ; qui l'obſerveroit ? qui ne s'excuſeroit ſur une impuiſſance abſoluë ? qui ne condamneroit vôtre loy de tyrannie ? *Le même.*

Il faut pardonner à l'exemple du Fils de Dieu.

Si quelqu'un eut jamais droit à la vengeance, ç'a été Jesus-Christ. Il avoit reçû tous les outrages imaginables ; vous le voyez ſans honneur, attaché à une croix, entre deux criminels, nud, abbreué de fiel, chargé de malédictions, & traité comme le dernier des hommes. Si l'injure croît à proportion

de la perſonne, je veux bien n'oublier pas icy vôtre mérite & vôtre rang : mais n'oubliez pas le ſien. Enfin, il n'ignoroit pas en quoy conſiſte le véritable honneur, & il ne pouvoit ſe tromper dans le jugement qu'il en faiſoit : *Vidiſti pendentem*, dit ſaint Auguſtin, *audi clamantem.* Vous ſentez toute la grandeur de l'outrage ; il revolve vôtre eſprit, juſqu'à ébranler vôtre foi : *Audi clamantem :* Ecoutez. Ce qu'il va dire en cet état, non pas long-temps après l'outrage, mais dans le fort de l'action, dans l'inſulte même, dans les approches de la mort la plus honteuſe, confondra ſans doute vôtre délicateſſe : *Pater dimitte illis*. Il ne dit pas : Juge des vivans & des morts, vangeur de l'innocence opprimée ; ce ne ſont point ces titres odieux dont il a beſoin : *Pater* : c'eſt le nom de Pere qu'il employe, pour exciter, réveiller ſa tendreſſe, & pour obtenir plus aiſément ce qu'il demande. *Dimitte illis* : Pardonnez-leur la trahiſon, le parjure, les calomnies, la violence, l'envie ; enfin le déïcide infame qu'ils commettent ; *Pater dimitte* : oubliez tous ces crimes, dont l'idée ſeule redouble votre colere, & penſez ſeulement que vous êtes mon Pere, & que c'eſt un Fils mourant qui vous prie. *Illis* : A eux ; mais encore à qui ? A ce peuple ingrat, que j'ay préféré à toutes les nations du monde ; à Judas qui m'a trahi ; aux Phariſiens qui m'ont livré ; à Pilate qui m'a condamné ; à Hérode qui m'a traité d'inſenſé ; aux faux témoins, qui ont dépoſé contre moy ; aux bourreaux qui m'ont attaché à cette croix : pardonnez-leur mon Pere : *Neſciunt enim quid faciunt :* Ils ne connoiſſent point l'énormité de leur crime. Voilà, Chrétiens, de quelle maniére vôtre Dieu a vengé ſa mort, en priant pour ſes ennemis. *Le même.*

Il faut ſe réconcilier au plûtôt.

Quand pardonnerez-vous ? pourquoy pas à préſent, au ſortir de cette Egliſe ? Attendez-vous que la mort mette fin à vôtre reſſentiment ; qu'elle vous ſurprenne la haine dans le cœur ? Pourquoi différer ? Cela ne ſert qu'à envenimer la playe : *Quiſquis pacem differt, occaſionem quærit nunquam ignoſcendi*, dit S. Auguſtin. Il en eſt de ceci, dit S. Chryſoſtome, comme d'un os diſloqué, qui ſe remet plus aiſément ſur l'heure, & plus difficilement après un long-tems. Mais il y a du tems que nous ne nous voyons plus. Hé ! quoy ! Meſſieurs, prétendez-vous qu'il y ait preſcription pour la haine, & qu'à force de conſerver des inimitiez, on les rende légitimes ? Quelle excuſe devant Dieu ! Mais au contraire quelle édification pour le Prochain, quand les perſonnes, dont la méſintelligence étoit ſi ſcandaleuſe dans une ville, rentrent dans leur devoir, & ſe réconcilient. *Le même.*

Le vindicatif ne peut réciter l'Oraiſon Dominicale, ſans prononcer ſon propre arrêt.

Le Fils de Dieu a mis dans la priére que nous faiſons tous les jours à Dieu de nous pardonner : *Pardonnez-nous, Seigneur, nos offenſes, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſé :* de ſorte qu'un Chrêtien qui a reçû quelque injure, & qui en recherche la vengeance, ne voulant point pardonner à ſon ennemi ; en prononçant cette Oraiſon, demande à Dieu qu'il ne lui pardonne point. Cette priére eſt ſon propre arrêt, qu'il prononce lui-même ; & Dieu lui dit ſecrettement : Je te juge, malheureux, par ta propre bouche : *Ex ore tuo te judico.* Tu me pries de te pardonner, comme tu pardonnes à ceux qui t'ont offenſé : tu ne veux pas leur pardonner : tu me pries donc de ne te point pardonner à toy-même. Hé bien ! je le veux ; j'exauce ta priére. Ainſi lorſque le vindicatif prononce cette priére, ayant toûjours la haine vivante contre ſon ennemi, Dieu prononce l'arrêt de ſa condamnation. C'eſt ainſi,

dit ſaint Chryſoſtome, que Dieu fait dépendre de nous le pardon qu'il nous doit accorder ou refuſer, & nous rend maîtres de l'arrêt qu'il doit prononcer un jour. *Autheur moderne.*

L'amour des ennemis eſt proprement la Morale de JESUS-CHRIST. *Matth.* 5.

Ni la morale de Socrate, ni celle de Moïſe, ni la Philoſophie, ni l'ancienne Loy, n'ont point connu cette vertu. Le Précepte d'aimer ſon ennemi eſt du Nouveau Teſtament : cette maxime ſi ſainte ne peut ſortir que de l'Ecole d'un Dieu, tant elle eſt élevée audeſſus de l'homme. C'eſt auſſi JESUS-CHRIST qui en eſt l'autheur, & c'eſt lui en perſonne qui nous l'enſeigne : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos veſtros, &c.* Ce ſont les paroles du Sauveur du monde : Voilà nôtre créance, nôtre Evangile, nôtre Morale, & le caractere véritable de nôtre Religion. Les autres marques du Chrétien, comme la dévotion, la pénitence, l'eſpérance en Dieu, l'humilité, le martyre même, peuvent être des marques équivoques ; le ſeul amour des ennemis ne l'eſt point : le Chrétien ne peut parfaitement ſe diſtinguer que par là : & embraſſer la Foy, c'eſt embraſſer l'obligation d'aimer le perſécuteur en aimant la perſécution. *Le P. Rapin, dans le livre de l'Eſprit du Chriſtianiſme. ch.* 2.

Continuation de la même vérité.

Comme le monde met ſa morale à ne pardonner point, en faiſant une vertu de la vengeance ; & que le plus haut point de la perfection Chrétienne, eſt d'aimer ſon ennemi ; c'eſt en cela que le Chrétien doit ſe ſignaler davantage. La Philoſophie n'a pû encore en venir-là ; & c'eſt ce qu'il y a de plus difficile dans le Chriſtianiſme. Mais après que JESUS-CHRIST nous a appris ſes intentions ſur ce point, par ſon exemple, & par ſa doctrine, le Chrétien doit ſe dépouiller de ſes reſſentimens & de ſes foibleſſes, pour pardonner l'injure qu'on lui fait, s'il veut agir en Chrétien. Il eſt vrai que les Payens ont reconnu au travers des ténebres de leur morale, quelque ombre de cette vertu ; & il en paroît des traits groſſiers dans leurs actions les plus éclatantes: mais après tout, ce n'eſt que par un eſprit de vanité qu'ils pardonnent : leur clémence n'eſt qu'un orgueil ſecret, qui recherche l'éclat & la réputation. La clémence chrétienne au contraire ne recherche que l'interêt & l'avantage de celui à qui elle pardonne, & ne fuït rien tant que la vanité. *Le même, ch.* 3.

Les haines, & les averſions que les gens du monde fomentent dans leur cœur.

Que dirai-je de ces haines éternelles, & de ces averſions invéterées, qu'on entretient ſi ſcandaleuſement ? On ne peut parler à celui de qui on a reçû un affront, on ne peut même le voir ; on croit ſon reſſentiment juſte, parce qu'on en a été offenſé. Qu'y a-t'il de plus oppoſé à l'eſprit du Chriſtianiſme, qui ne peut pas même ſouffrir de froideur ni d'indifférence ? On ſe flatte auſſi dans la maniére, dont on ſe forme la conſcience, dans ſes haines, & dans ſes averſions ; on croit qu'on ne veut pas de mal à celui dont on a reçû l'offenſe : & lorſqu'il arrive quelque diſgrace à cette perſonne, on en triomphe de joie ; & quand on a dit : Je ne lui veux point de mal, mais je ne puis le voir, ni avoir de commerce avec lui ; on appelle cela l'aimer chrétiennement. *Le même, ch.* 6.

JESUS-CHRIST nous a donné l'exemple de l'amour de nos ennemis.

L'amour que le Fils de Dieu a eu pour les hommes, n'a jamais paru davantage, que dans ſa Paſſion : car en cette même nuit que les hommes conſpiroient contre ſa vie, ce Dieu de bonté ne penſoit qu'à donner aux hommes des marques de ſa tendreſſe : & il leur donna ſon ſacré Corps, pour la nourriture de leurs ames, au même-temps qu'un de ſes Diſciples, par une noire trahiſon, le livroit à ſes ennemis pour lui donner la mort. Il meurt en éfet,

chargé

chargé d'opprobres & d'ignominies, après avoir été traîné de tribunal en tribunal, délaiſſé des ſiens, abandonné de tout le monde ; il meurt dans l'infamie publique, attaché à une croix, parmi les blaſphêmes de ceux qui le font mourir : mais il meurt dans un ſilence, dans une douceur, dans une tranquillité, dans une patience, & dans une paix, qui donnent de l'étonnement à ſes bourreaux... & parmi les horreurs d'une mort ſi dure, & ſi cruelle, tout plongé qu'il eſt dans la douleur & dans l'amertume, il n'ouvre ſes yeux mourans, & ne les tourne vers le Ciel, qu'afin d'implorer la miſéricorde de ſon Pere, pour ceux-mêmes qui le font mourir : il donne ſon Sang, & il meurt pour le ſalut des bourreaux qui le crucifient. Quel excès d'amour ! qu'il eſt incompréhenſible à nôtre eſprit ! Saint Chryſoſtome avoit raiſon de dire, que la plus grande preuve de la Divinité de Jesus-Christ, eſt d'avoir aimé juſqu'à ceux qui le faiſoient mourir : car il faut être Dieu, pour aimer d'une maniére ſi élevée audeſſus de l'homme. *Le même, ch.* 1.

On peut excuſer ſes ennemis, même dans les perſécutions qu'ils nous font.

Un grand Saint diſoit, que quoique ſes ennemis le condamnaſſent ſans raiſon, ils en avoient peut-être quelqu'une ſecrette à laquelle il n'auroit peut-être rien à répondre, s'ils lui faiſoient la grace de la lui découvrir. C'eſt pouſſer la choſe à un point de délicateſſe, que les ſiécles précédens n'ont jamais vû. Le mot de patience eſt trop foible pour exprimer une ſi excellente diſpoſition d'une douceur qui n'a point d'exemple. O vous ! que la moindre choſe irrite, & qui pour des riens, concevez des haines immortelles ; vous que nulle ſatisfaction ne peut jamais appaiſer, laiſſez-vous toucher & confondre à ce grand exemple. *Tiré d'un Autheur Anonyme & Moderne.*

Il faut aimer ſincérement, & du fond du cœur, ſes ennemis.

Il faut aimer ſes ennemis du fond du cœur, & ne pas imiter ceux qui ſe forcent en quelque maniére, afin de prier Dieu pour leurs ennemis, & qui ne le font que par réfléxion, & non par une inclination véritable, & par une plénitude de volonté, comme demande le Fils de Dieu : *Niſi remiſeritis fratri ſuo de cordibus veſtris.* Ils aiment plus leurs ennemis, de la langue que du cœur. Dieu ne veut point que nous les aimions par grimace, & que nous ajoûtions au péché de la haine, la fauſſe gloire d'une charité imaginaire. Il pénetre, il ſonde le fond de nos cœurs : & comme il a dit par ſon Apôtre, que celui qui hait ſon frere, eſt un homicide ; il voit dans le monde, parmi les Chrétiens, un grand nombre d'homicides, qui ont à la vérité, les mains innocentes, mais qui ont le cœur envenimé par la haine. *Livre intitulé, La Vie des Saints de l'Ancien Teſtament. Dans la Vie du Patriarche Joſeph.*

Les déſordres qui arriveroient, ſi la vengeance étoit permiſe.

Pour vous faire voir combien cette loy de la Religion eſt d'accord avec l'équité naturelle, faites cette réfléxion avec moy : S'il étoit permis à tout homme de ſe venger, quel déſordre ne verroit-on pas regner dans les Etats, & dans les Républiques ? Les Juges ſeroient ſans ordonnances, les Magiſtrats ſans autorité ; leurs ſociétés ſans diſcipline, leurs villes ſans police. Comme la vengeance excéderoit toûjours l'offenſe reçûë ; tout ſeroit plein d'injuſtice : comme dans la réparation qu'on éxigeroit, on ſe croiroit toûjours le plus bleſſé ; on verroit toûjours de la barbarie parmi les hommes. D'ailleurs, comme l'aggreſſeur ſe croiroit en droit de ſe plaindre contre l'offenſé, & qu'il ſeroit ſon juge dans ſa propre cauſe ; il ne feroit jamais de réparation, il ne voudroit jamais ſe donnet le tort : & delà les haines irréconciliables dans les fa-

milles, les divorces dans les mariages. De plus, ſi la vengeance étoit permiſe au particulier ſur ſon égal ou inférieur, elle devroit l'être auſſi ſur le ſupérieur. Or quel renverſement ! quel Juge aſſis ſur ſon Tribunal oſeroit rendre la juſtice ? Car qui ſe croiroit jamais juſtement condamné ? Quel Magiſtrat oſeroit, &c. & ainſi quel renverſement ! Les vengeances ſe multiplieroient ; le monde ne ſeroit plus qu'un amas de furieux, toûjours armez les uns contre les autres, méditant ſans ceſſe la perte l'un de l'autre, & toûjours attentifs à chercher les moyens de s'exterminer les uns les autres. *Attribué au P. Maſſillon. Sermon du pardon des injures.*

Le pardon des injures n'introduit point la violence, ni l'inſolence dans la ſociété humaine.

Eſt-ce autoriſer l'inſolence, introduire la violence, & les outrages, que d'établir une loi qui arrête tant de déſordres, qui prépare tant de repos aux familles, de paix aux Républiques, & qui met le bon ordre & l'union par tout ? Pieux & ſaints Fidelles des prémiers temps ! voyoit-on parmi vous des troubles & des inimitiez ? La charité ne faiſoit de tous qu'un ame & qu'un cœur : mêmes penſées, mêmes volontez, mêmes ſentimens. Cette loy d'amour les égaloit tous en biens, en vertus, en ſatisfactions ; & ſans toucher à l'inégalité de la condition, elle metoit en eux l'égalité de juſtice & de miſéricorde. Point d'ennemis, point de vengeance, point de reſſentiment des injures. Voilà ce que produiroit cette loy du pardon, ſi elle étoit exactement obſervée. *Le même.*

Nous devons conſidérer la main de Dieu qui nous frappe, dans les injures que nous recevons.

Quand un ennemi s'éleve ſur vos ruïnes, qu'il vous ſupplante dans vos emplois ; quand un autre par ſes importunitez, vous décrie dans le monde, vous fait perdre vôtre crédit, & vôtre honneur, & qu'il détruit peut-être par ſes médiſances, la fortune qui ne ſubſiſtoit que ſur la bonne odeur de vôtre réputation : ſi vous vous en prenez à lui, vous êtes dans l'erreur. Ce n'eſt point à lui, que vous devez vous en prendre de ces mauvais offices qu'il vous rend ; c'eſt Dieu qui s'en ſert pour vous châtier, & pour vous éprouver. Vous cherchez ſur la terre la cauſe de ces infortunes, de ces décadences, de ces revers ; & l'Autheur en eſt dans le Ciel ; c'eſt-là, d'où ſort cette main inviſible qui vous frappe. Levez les yeux juſques-là, & vous verrez que c'eſt Dieu qui fait ſervir les paſſions de vos ennemis à vous purifier, en vous outrageant. *Le même.*

L'exemple du Fils de Dieu, & des prémiers Chrétiens.

Jesus-Christ regarde-t'il ſa mort comme l'ouvrage de l'injuſtice de ſes ennemis ? leur en attribuë-t'il toute la faute ? au contraire, n'excuſe-t'il pas ſes bourreaux, comme ne ſçachant ce qu'ils font ? Il n'enviſage cette mort cruelle que comme un calice amer, que le Pere Eternel lui avoit préparé dès le commencement des ſiécles. Tels ont été les ſentimens de tous les Juſtes à l'égard de ceux qui les ont perſécutez : ils reſpectoient les fleaux dont Dieu ſe ſervoit pour les châtier. Les prémiers Fidelles reſpectoient la main qui les frappoit, & révéroient la puiſſance des Céſars, ſi fatale à la Religion ; ils regardoient les glaives teints du ſang de leurs freres, comme l'inſtrument de leur gloire, & comme les marques de la miſéricorde de Dieu ſur eux. Enfin, les prémiers Chrétiens n'étoient ennemis de perſonne, dir Tertullien, & ils aimoient tout le monde ſans diſtinction. Vous leur aviez appris, ô mon Dieu ! que les hommes, ſi grands ennemis qu'ils puiſſent être, ne peuvent rien ſur vos ſerviteurs, ſi la puiſſance ne leur en eſt donnée d'enhaut. Donc un Chrétien perſécuté ſur la terre, ne doit enviſager dans l'injuſtice qu'on lui rend, &

dans l'injure qu'on lui fait, qu'une main favorable, qui veut le frapper, & l'humilier, pour le rendre plus pur & plus glorieux. *Le même P. Maſſillon.*

Nous ne devons point rougir d'imiter le Sauveur en ce point.

Pourquoy refuſer d'imiter l'exemple du Sauveur ſur la Croix, lorſqu'il demanda pardon pour ſes bourreaux ? Ah ! les ruiſſeaux de ſang qui coulent de ſon Corps, ne feront-ils point capables d'éteindre la vengeance de ces hommes miſérables, qu'il eſt venu racheter ? Ce cœur ouvert d'une lance, & percé de plaies mortelles, ne peut-il pas ouvrir le cœur des Chrétiens pour leurs freres? Cette langue mourante, qui fait un dernier éfort pour demander au Pere Eternel le ſalut de ſesbourreaux, n'excitera-t'elle point les Diſciples de ce même JESUS à pardonner de légéres offenſes ? *Le même.*

Nous devons avoir les mêmes ſentimens pour nôtre frere qui nous a offenſé, que Dieu a pour nous quand nous l'avons outragé.

Pour calmer le déſir qu'un fidelle peut avoir de ſe venger, il ſuffiroit, ce me ſemble, de lui dire : Souvenez-vous des ſentimens que vous avez à l'égard de Dieu, après l'avoir offenſé ; & vous concevrez les ſentimens que vous devez à vôtre frere, qui vous a fait tort. Vous avez fait injure à Dieu en péchant ; vous êtes devenu auſſi, l'objet de ſa vengeance ; vous êtes à la merci de ſa juſtice, & il peut vous punir quand il lui plaira. N'eſt-il pas vrai que vous ſouhaitez ſincérement que Dieu vous pardonne ? que c'eſt à vous un grand ſujet d'inquiétude d'être obligé de douter de ſa clémence à vôtre égard ? que vous ne ſçauriez être tranquille tant que vous l'avez pour ennemi ? Vôtre frere vous a irrité par une injuſtice, par une violence, par un affront ; vous ne pouvez vous réſoudre à lui pardonner : j'ai peine à comprendre comme vous pouvez déſirer de ſi bonne foy le pardon, dont vous avez beſoin auprès de Dieu, & en même-temps vous obſtiner avec tant d'opiniâtreté, dans le refus que vous faites à vôtre frere du pardon que vous lui devez. Dieu a-t'il ſujet d'être plus indulgent que vous ? l'injure dont vous voulez tirer raiſon, eſt-elle plus énorme que l'injure dont vous craignez la vengeance ? Vouloir qu'un Dieu oublie vôtre péché, & ne vouloir pas onblier la faute d'un homme ! il y a une confuſion de ſentimens qui doit vous faire ſentir l'indignité de vôtre procédé. Je pourrois vous dire que c'eſt une contradiction viſible, ſelon les principes du Chriſtianiſme, de prétendre obtenir miſéricorde devant Dieu, ſans avoir de miſéricorde pour vos ſemblables ; & qu'il ne vous importe pas en éfet que Dieu ſe venge, ſi vous êtes déterminé à vous venger. Mais je me contente de vous demander, comment vous pouvez allier l'idée du pardon que vous ſouhaitez, avec l'idée du pardon que vous refuſez. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale. Tome 3.*

On ne peut ceſſer d'aimer ſon frere, ſans ceſſer d'aimer Dieu.

Le Fils de Dieu eſt le Seigneur, & de celui qui offenſe, & de celui qui eſt offenſé : il a répandu ſon Sang, il eſt mort pour tous les deux ; & par ce témoignage de ſa miſéricorde, il les a tellement unis l'un avec l'autre, qu'ils ne peuvent ceſſer de s'aimer mutuëllement, ſans ceſſer de l'aimer lui-même. Ils lui appartiennent également, & ils ne ſçauroient ſe hair, & ſe nuire réciproquement, ſans faire tort au Maître dont ils ſont la conquête, & auquel ils doivent la même ſoumiſſion. Le Fils de Dieu ne s'eſt pas contenté de les lier enſemble, en les rachetant au même prix ; il s'eſt lié lui-même à eux par des neuds qu'ils ne peuvent rompre, ſans mépriſer ſon alliance, & ſans outrager ſa perſonne. En ſe faiſant homme, il les a faits enfans de Dieu, & il eſt devenu leur frere : de ſorte que par cette affinité, les coups qui ſont portez

à l'un ou à l'autre, retombent ſur lui. Il n'eſt pas de fidelle aſſez méchant, pour ne pas tenir à grand honneur la liaiſon que ſon Sauveur a daigné contracter avec lui : il y a neanmoins des fidelles aſſez méchans pour déshonorer cette liaiſon dans ſon Prochain. Cette perſonne que vous perſécutez, que vous voudriez perdre, eſt comme vous, frere de JESUS-CHRIST : de quel front, pour tirer raiſon d'une offenſe, oſez-vous vous en prendre à JESUS-CHRIST même ? *Le même.*

Il faut imiter l'exemple de tant de Saints, qui ont aimé leurs ennemis, & qui leur ont pardonné.

Tâchons de marcher ſur les traces de ces glorieux Patriarches, & de ces prémiers Martyrs, dont l'Ecriture Sainte fait des éloges ſi magnifiques. Imitons un Joſeph, qui paya par des bienfaits les outrages qu'il avoit reçû de ſes freres ; un Moïſe, qui pria pour ce peuple rebelle, qui lui faiſoit continuellement la guerre ; un David, qui rendit toûjours au Roy Saül le bien pour le mal ; un ſaint Etienne, qui lors même qu'on le lapidoit, demandoit au Ciel miſéricorde pour ſes bourreaux ; un ſaint Paul, qui après avoir été perſécuté cruëllement par les Juifs, travailloit ſans ceſſe à leur converſion. Ces grands exemples ne doivent-ils pas nous porter à obliger, dans la vûë de Dieu, ceux-mêmes qui ſont nos plus grands ennemis ? *Autheur anonyme & moderne.*

Nous ne devons jamais nous laſſer de pardonner.

Saint Pierre croyoit que c'eſt beaucoup prendre ſur ſoy-même, que de ſe réſoudre de pardonner juſqu'à ſept fois. Foibles lumiéres de la raiſon humaine, que vous êtes bornées ! malheureuſe cupidité que vous avez de peine à vous contraindre ! Non, ce n'eſt rien fait que de pardonner juſqu'à ſept fois. JESUS lui répondit: *Je ne vous dis pas juſqu'à ſept fois; mais juſqu'à ſeptante fois ſept fois.* Cela veut dire, ſelon l'expoſition de ſaint Chryſoſtome, qu'un Chrétien ne doit point ſe laſſer de pardonner, & qu'il doit être dans la diſpoſition de pardonner à ſon frere toutes les fois qu'il en eſt offenſé, ſans jamais ſe rebuter, quelque grande que ſoit l'injure qu'il ait reçûë, & quelque implacable que ſoit la malignité d'un ennemi, qui ne ceſſe point de le perſécuter. Pour nous faire entendre cette vérité, le Fils de Dieu nous propoſe la miſéricorde avec laquelle il nous remet ce que nous lui devons, dans l'exemple d'un ſerviteur qui étoit redevable à ſon maître de dix mille talens.. *Monſieur Lambert. Homel.* 51.

Nous obtiendrons le pardon des offenſes commiſes envers Dieu, ſi nous pardonnons de bon cœur celles qu'on nous a faites.

Faiſons une ſérieuſe attention à la condition que le Sauveur a miſe à la demande, qu'il nous fait faire à nôtre Pere Céleſte, en lui diſant : *Remettez-nous nos offenſes, comme nous les remettons à ceux qui nous ont offenſez.* Nous ſerons convaincus de la facilité avec laquelle nous pouvons obtenir le pardon de nos péchez, en ce qu'il le fait, pour ainſi dire, dépendre de nous-mêmes : car nous ſommes en droit de demander au Seigneur qu'il nous accorde le pardon de nos offenſes, ſi nous avons pardonné à nôtre Prochain celles qu'il nous a faites. On ne ſçauroit aſſez admirer icy la conduite du Fils de Dieu. Son deſſein ayant toûjours été d'établir la charité entre les hommes, il s'eſt ſervi pour cela, du beſoin que nous avons, par le ſentiment de nôtre miſere, de recourir à ſa grande miſéricorde ; c'eſt-à-dire, de nous accorder la plus grande de ſes graces, qui eſt le pardon des péchez, puiſque l'état du péché eſt la plus grande miſere : & pour nous l'accorder, il a voulu nous obliger à faire pareillement à nôtre Prochain la plus grande grace qui dépende de nous, qui eſt de pardonner de cœur les offenſes qu'on nous a faites. De ſorte, que c'eſt comme une convention tacite qu'il a faite avec nous : Voulez-vous que je vous faſſe

la plus grande de mes miſéricordes, qui eſt de vous accorder le pardon de vos péchez ? Je le veux, mais à condition que vous ferez auſſi de vôtre part à vos freres, la plus grande miſéricorde que vous puiſſiez leur faire, qui eſt de pardonner à chacun les injures qu'il vous a faites, & de les oublier entiérement. *Dom Barthelemi de Caranza. Traité de l'Oraiſon Dominicale.*

Sentiment de S. Chryſoſtome, ſur le pardon des injures. *Homil. 19. in Matth.*

C'eſt ainſi, ſelon ſaint Chryſoſtome, que Dieu fait dépendre de nous le pardon qu'il nous doit accorder ou refuſer ; c'eſt ainſi, qu'il nous rend maîtres de l'arrêt qu'il doit prononcer un jour : Comme vous aurez jugé vôtre frere, dit-il, je vous jugerai vous-mêmes. Cela étant, de quelle excuſe couvrirez-vous le refus que vous aurez fait de pardonner à vôtre frere ? Direz-vous qu'il vous a maltraité ſans ſujet ? Mais c'eſt ce qu'on ſuppoſe, puiſqu'on vous ordonne de lui pardonner. S'il y avoit de la juſtice dans le traitement qu'il vous a fait, il n'y auroit point de péché : c'eſt donc ſon injuſtice, c'eſt donc ſon péché qu'on demande que vous pardonniez ; comme c'eſt pour des péchés ſemblables, & pour beaucoup d'autres, peut-être encore plus grands, que vous demandez à Dieu qu'il vous pardonne. Mais avant même qu'il vous accorde le pardon, il vous fait grace, en vous le faiſant demander de la ſorte, & vous apprenant à être doux & charitable envers vos freres. De quels ſupplices donc ne ſerons-nous pas dignes, ſi aprés que Dieu a mis ainſi nôtre ſalut en nôtre pouvoir, nous nous perdons volontairement, en nous trahiſſant nous-mêmes ? Comment oſons-nous demander à Dieu, qu'il ait de la douceur & de l'indulgence pour nous, ſi dans une même choſe qui dépend de nous, nous ſommes cruels & inhumains envers nous-mêmes ? Pour pardonner véritablement à ceux qui nous ont offenſez, il faut effacer de nôtre mémoire les injures, comme ſi jamais elles ne nous avoient été faites, & avoir dans le cœur la même affection pour ceux de qui nous les avons reçûës, comme s'ils avoient toûjours été nos amis. *Le même.*

Quel eſt le ſens de cette parole: *Pardônez-nous, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſez.*

Ce mot, *Comme*, ſe peut entendre en deux maniéres : car ou il a la force d'un terme de comparaiſon & de ſimilitude ; & c'eſt en ce ſens que nous demandons à Dieu, que comme nous remetons les injures & les offenſes qu'on nous a faites, il nous pardonne auſſi nos péchez : ou ce mot eſt conditionnel; & c'eſt en ce ſens que le Fils de Dieu lui-même le prend, lorſqu'il dit : *Si vous pardonnez aux hommes les fautes qu'ils font contre vous, vôtre Pere céleſte, vous pardonnera auſſi les vôtres.* Mais ſoit que l'on prenne ce mot dans l'un ou l'autre de ces ſens, il nous marque également l'obligation que nous avons de pardonner ; & que ſi nous voulons que Dieu nous pardonne nos péchez, il faut néceſſairement que nous pardonnions à ceux qui nous ont offenſez. Car Dieu veut que l'affection que nous nous devons les uns aux autres ſoit mutuëlle ; puiſqu'il mépriſe & rejete même les ſacrifices & les offrandes de ceux, qui ne ſont pas réconciliez avec leurs freres. Et c'eſt même une loy indiſpenſable de la nature, qui nous ordonne de nous comporter à l'égard des autres, de la même maniére que nous voulons qu'on ſe comporte envers nous. *Tiré du Catéchiſme du Concile de Trente, ſur l'Oraiſon Dominicale.*

Dieu ne défend pas ſeulement les actions extér

Dès le temps de l'ancienne Loi, le Seigneur ne s'étoit pas contenté de voir les mains de ſon peuple nettes & pures du ſang de leurs freres ; il vouloit encore que leur cœur fût exempt de haine. Car voicy comme il s'en explique, au

rieures de vengeance, mais encore la haine du cœur.

chapitre dix-neuviéme du Lévitique : *Non oderis fratrem tuum in corde tuo :* Vous ne haïtez point vôtre frere au fond de vôtre cœur ; c'eſt-à-dire, comme l'explique S. Auguſtin : ce n'eſt point aſſez de ne troubler point la ſociété des hommes par des actions violentes ; ce n'eſt point aſſez de ne tremper point vos mains dans le ſang de vos freres ; il faut encore que le cœur ſoit calme, ſans fiel & ſans amertume : & de même que dans l'amour que j'éxige de vous, ce ſont moins les démonſtrations du dehors que j'attends, qu'un véritable attachement de cœur pour moy ; de même à l'égard de vos freres, c'eſt du cœur que j'attend le prémier ſacrifice de vôtre haine, & de vôtre aigreur : *Non oderis fratrem tuum in corde tuo. Sermon manuſcrit.*

Pourquoy c'eſt une action ſi agréable à Dieu, d'aimer nos ennemis.

Un des plus grands témoignages que nous pouvons rendre à Dieu de nôtre amour, c'eſt d'aimer nôtre ennemi, pour l'amour de celui qui nous l'ordonne. La raiſon ſe prend de la difficulté qu'il y a d'aimer cette perſonne qui nous a offenſé. Il n'eſt pas mal-aiſé d'aimer, la nature nous y porte ; il n'eſt pas difficile d'aimer les autres hommes, la raiſon nous le perſuade : mais d'aimer nôtre ennemi ; ô Dieu ! quelle peine ! c'eſt une action qui ſemble contraire à la nature, oppoſée à la raiſon, & à toutes les maximes du monde. Or comme en matiére de foy, plus les vérités que nous connoiſſons ſont difficiles en elles-mêmes, plus auſſi nous témoignons avoir de reſpect à la parole, & aux lumiéres de Dieu, qui ſont élevées audeſſus de nôtre eſprit : nous devons dire le même des motifs de nôtre charité ; plus les objets que nous aimons nous paroiſſent haïſſables, plus auſſi nous témoignons avoir un amour plus grand, & plus fort envers Dieu, qui eſt le motif de nôtre amour. Ah ! il faut que cet amour ſoit bien fort, pour vaincre toutes les difficultez qui s'y oppoſent ! O Dieu ! dit ſaint Auguſtin, quel éfroïable objet qu'un ennemi qui nous fait quelque injure : *Ubi nil oculus videt, niſi quod diſplicere videtur !* Où nos yeux ne voyent rien qui ne nous déplaiſe ; où rien ne paroît pour attirer nôtre amour ; où tout entretient nos reſſentimens & nôtre haine ; où toutes les qualités de la nature qui nous le rendoient aimable, ſont comme éfacées & abſorbées par les injures que nous en avons reçûës ! *Monſieur Biroat. Sermon pour le prémier Vendredy du Carême.*

Pardonner les offenſes, eſt un moïen ſûr d'obtenir de Dieu le pardon de nos péchez.

Admirable diſpoſition, dit ſaint Gregoire de Nyſſe, qui nous rend en quelque façon participans du pouvoir de Dieu, à qui ſeul il appartient de pardonner les péchez ! Je pardonne les péchez, & je les pardonne à moy-même, quand je pardonne à mon ennemi cette injure qu'il m'a faite. Par tout ailleurs, je dois imiter Dieu comme mon exemple ; mais dans cette occaſion, dans le pardon de mes ennemis, je ſomme la miſéricorde de Dieu de m'imiter moi-même, en lui diſant avec ce ſaint Docteur : *Fac quod feci, imitare ſervum tuum : peccata dimiſi ; & tu dimitte.* J'ay fait ce que vous m'avez commandé ; imitez mon pardon par le vôtre : j'ay pardonné mes injures, pardonnez-moy mes péchez : je vous ſomme de vôtre parole, & j'attends l'éfet de vôtre promeſſe. *Le même.*

Si nous ne pardonnons, il n'y aura point de miſericorde pour nous.

C'eſt trop preſſer un homme, dira un vindicatif obſtiné ; nous ne voulons pas pardonner, & nous avons des raiſons pour ne le pas faire. Vous ne le voulez pas. Ah funeſte parole ! & qui ſemble plûtôt ſortir de la bouche d'un démon, que de celle d'un Chrétien ! Mais avant que de paſſer outre, ſçavez-vous bien ce que vous dites ? Vous ne voulez pas pardonner à vôtre ennemi !

vous ne voulez donc pas que Dieu vous pardonne ; puiſqu'il eſt impoſſible de recevoir autrement le pardon de vos péchez, ſi vous ne pardonnez les injures qu'on vous a faites. Ne dites point que vous ne pouvez gagner cela ſur vous ; c'eſt vôtre mauvais cœur qu'il faut vaincre d'abord ; vous le devez par charité & par obéiſſance : & ſi vous me dites que vous ne voulez pas, il faut que vous ſçachiez que vôtre reprobation eſt aſſûrée, par le refus que vous faites. Hé ! que deviendrez-vous, malheureux, après avoir vécu dans le péché ? Si vous mourez ſans recevoir le pardon de vos péchez ; n'êtes-vous pas perdu ſans reſſource ? Et ſi vous perſiſtez dans vôtre obſtination, quelle miſéricorde y a-t'il à eſpérer pour vous en la refuſant ſi opiniâtrément à vôtre frere ? *Le même.*

Comme Dieu a pourvû à la ſûreté publique, par le commandement de pardonner les injures.

Dieu, comme ſouverain gouverneur du monde, a voulu pourvoir éficacement à la ſociété publique ; & pour cela, il s'eſt rendu comme le protecteur de la vie, des biens, & de l'honneur des hommes : & parceque le plus grand ennemi de cette ſociété eſt la vengeance ; il a voulu employer ſon autorité, afin d'empêcher de nous nuire. C'eſt pour nous mettre à l'abry de l'injuſtice les uns des autres, qu'il a fait ce commandement. Si d'un côté il nous commande d'aimer nos ennemis, il commande de l'autre, à nos ennemis de nous aimer ; s'il met nos ennemis ſous ſa protection, pour les défendre de nôtre colere, il nous met ſous ſa ſauve-garde, pour nous défendre de leur fureur : & de cette mutuëlle défenſe, & de cette réciproque protection, réſulte la ſûreté publique, que Dieu prétend dans la conſervation de l'Univers. C'eſt par les avantages mêmes que nous trouvons dans ce commandement, que ſaint Jerôme nous exhorte de le garder : *Ingrati animi ſumus, ſi reſiſtimus ei cujus imperium beneficium eſt. Le même.*

Nous devons regarder Jesus-Christ en la perſonne de nôtre ennemi.

Lorſque nous avons le pouvoir & l'occaſion de nous venger de nôtre ennemi, nous devons dire ce que David diſoit à ſes ſoldats, quand ils lui diſoient qu'il devoit ſe venger de Saül : *Non extendam manus meas ad eum, quia Chriſtus Domini eſt :* je ne porterai pas mes mains ſur ce Prince, c'eſt l'Oint du Seigneur : à travers ſon crime, je vois un Dieu qui me le défend ; voilà le motif qui me porte à lui pardonner. Ah ! ſi on nous reproche nôtre lâcheté, & ſi on nous demande pourquoy nous pardonnons à nôtre ennemi, diſons à ces perſonnes, en leur montrant le Crucifix : Voilà le motif du pardon que j'accorde ; c'eſt Jesus-Christ attaché à la croix, que je conſidére au dedans, & au dehors de cet homme ; voilà le maître qui me commande de pardonner. *Le même Monſieur Biroat.*

Dieu eſt intereſſé dans la vengeance que nous meditons contre un ennemi.

Je ſçay bien que nous voudrions pouvoir ſéparer le Sang du Sauveur de celui de nôtre ennemi, que nous ſouhaiterions qu'il nous fût permis de diviſer les interêts de l'un, de ceux de l'autre ; que nous tâchons du moins dans nos penſées, de démêler les droits de Dieu, de ceux de l'homme, afin de pouvoir haïr l'homme plus librement, le conſiderant à part, comme ſéparé de Dieu, & avec ce qu'il a par lui-même. Mais l'Evangile nous apprend que ces ſéparations ſont impoſſibles ; que Jesus-Christ eſt attaché à nôtre prochain ; & qu'ainſi nous ne pouvons haïr l'un, ſans envelopper l'autre dans nôtre crime : à peu près comme il eſt impoſſible de prophaner les eſpeces du Sacrement de l'Autel, ſans offenſer en même temps le Corps du Sauveur, qui

y eſt renfermé, & qu'elles couvrent ſous leurs voiles. Vous voulez haïr vôtre ennemi: vôtre haine & vôtre vengeance ne s'arrête pas à vôtre frere; vous ne pouvez ignorer que le Fils Dieu s'intereſſe en ce qui le touche, & qu'ainſi la haine que vous avez contre cet homme, paſſe juſqu'à vôtre Dieu; vous le haïſſez en ſa perſonne. *Le même, dans ſon Avent.*

Combien la vengeance eſt violente & dangereuſe.

La vengeance eſt la plus dangereuſe, & la plus criminelle de toutes les paſſions; l'Ecriture la compare à deux choſes, les plus violentes qui ſoient dans la nature; aux tempêtes de la mer, & au feu; pour exprimer par ces deux comparaiſons, les deux états de la vengeance. Quand elle eſt encore dans le cœur de celui qui la conçoit, elle reſſemble à une furieuſe tempête, qui trouble, & qui bouleverſe toute la mer où elle s'eſt formée: voilà l'image d'un cœur vindicatif; il eſt agité de mille déſirs, troublé de mille inquiétudes, déchiré par mille remords de ſa conſcience; & pour ſe venger de ſon ennemi, il ſe tourmente cruellement lui-même: *Cor impii quaſi mare fervens.* Mais quand la vengeance ſort au dehors, elle ſe jette avec la violence & l'impétuoſité du feu, qui ruïne, & qui conſume tout ce qui ſe préſente. Tantôt elle ſort par les yeux, & menace, de ſes regards ceux qui ſont les objets de ſa rage; tantôt elle ſe jette ſur la langue, & ternit par ſes médiſances l'éclat de leur reputation: mais pour le comble de ſa fureur, elle arme les mains de ceux qu'elle anime, pour attenter à la vie même de leurs ennemis. C'eſt cette paſſion qui prépare les poiſons, qui aiguiſe le fer, qui fait les meurtres, les duëls, les parricides. Pauvre France! qui as été ſi ſouvent le témoin & le théatre des éfets de cette paſſion, tu portes dans ton ſein les funeſtes monumens de ſa violence, marquez avec le ſang de tes enfans égorgez dans ces combats, & avec les larmes de ceux qui reſtent pour les plaindre, & pour les condamner. *Le même dans le même Sermon.*

Comme ce mal eſt preſque irremédiable.

On dit qu'il y a de la lâcheté de ſouffrir & de pardonner une injure; que lorſqu'on endure un affront, on en attire un autre, & qu'il y a de gloire à ſe venger. Ainſi la raiſon étant corrompuë par ces maximes, & l'interêt de la gloire venant à ſe méler avec les reſſentimens de la vengeance; ce mal devient preſque incurable dans les cœurs mêmes des Chrêtiens; & fait que le monde porte quelque image de l'enfer, où les vengeances durent toûjours, & où les haines ſont éternelles. *Le même.*

Le malheur auquel nous nous expoſons, en différant de pardonner.

De deux choſes l'une: ou vous êtes réſolus de pardonner un jour à vos ennemis, ou vous êtes réſolus de ne leur jamais pardonner. Ne leur pardonner jamais, quelle reſolution! quelle fureur! Verſaſſiez-vous autant de larmes qu'il y a de goutes d'eau dans la mer, miſſiez-vous tout vôtre corps en ſang, enduraſſiez-vous tous les plus rigoureux ſupplices; ſi vous n'êtes réſolus de pardonner à vos ennemis, jamais Dieu ne vous pardonnera: article de foi. Mais ſi vous êtes réſolus de leur pardonner un jour, pourquoi pas aujourd'hui? Différant à vous réconcilier avec eux, vous différez à les avoir pour amis, vous qui voulez bien qu'ils le ſoient un jour. Vous vous expoſez de plus juſques au temps que vous leur pardonnerez, à un évident péril de damnation: car ſi vous êtes ſurpris de la mort; qui vous a dit que Dieu vous tiendra compte du projet d'une réconciliation future, lui qui vous jugera ſur l'état préſent auquel il vous trouvera? *Le Dictionnaire Moral. Second Diſcours de l'amour des Ennemis.*

Ega

Ego autem dico vobis, diligite inimicos veſtros. Quelle loi ! Loi cependant indiſpenſable. Si vous ne jeûnez pas, vous pouvez apporter pour excuſe, la foibleſſe d'un eſtomach ruiné, & l'épuiſement de vos forces ; mais ſi vous ne pardonnez pas à vôtre ennemi, nul prétexte de foibleſſe ne vous empêche de vous réconcilier avec lui. Loi tres-juſte, & à l'accompliſſement de laquelle une infinité de motifs nous engagent. 1°. L'authorité de celui qui nous l'impoſe ; c'eſt Dieu même : he ! où eſt l'homme qui lui ait jamais déſobéi impunément ? 2°. L'interêt que Dieu prend dans les prétenduës cauſes de nos inimitiés. Nous nous déchaînons impitoyablement contre un ennemi qui nous perſécute : mais portons plus loin les yeux de nôtre foi ; nous trouverons que c'eſt Dieu, qui permet ces perſécutions, & qui les ménage. 3°. L'injuſtice que nous faiſons à Dieu, en nous attribuant un droit qui n'appartient qu'à lui. 4°. Le tort que nous nous faiſons à nous-mêmes, en ne voulant pas remettre à nos ennemis une petite dette, dont la remiſe nous acquitteroit envers Dieu de toutes celles, qu'il a droit de répéter contre nous. *Le même dans les Réfléxions ſur ce ſujet.*

Cette loi eſt juſte & indiſpenſable.

Un homme qui ne veut point pardonner les injures, doit déſeſpérer du pardon de ſes péchez, & par conſéquent de ſon ſalut, parce qu'il en rend inutiles tous les moyens, mêmes les plus éficaces. Il s'excommunie lui-même ; plus de prieres, plus de Sacremens, plus de ſacrifices pour lui ; les remedes les plus ſalutaires lui deviennent funeſtes ; il ne peut prier, ſans ſe condamner lui-même ; ſa priére devient une horrible imprécation ; il n'ouvre la bouche que pour demander à Dieu ſa damnation : quelle priere !.. Son ennemi, le démon même peut-il lui faire, ou lui ſouhaiter plus de mal qu'il s'en fait, & qu'il s'en ſouhaite à lui-même ? Ne faut-il pas que le déſir de la vengeance aveugle bien un homme, pour le reduire à cette extrémité ? Ce n'eſt plus paſſion : c'eſt folie, c'eſt fureur. *Pere Nepveu, dans ſes Réfléxions pour tous les jours de l'année. Tome. 2.*

Le ſalut d'un vindicatif qui ne veut point pardonner, eſt déſeſpéré.

Rien n'eſt plus naturel à l'homme que de vouloir ſe venger, quand on l'a offenſé ; & c'eſt pour cela, que rien n'eſt plus difficile, que de pardonner une injure, que d'aimer un ennemi, & rien n'eſt plus néceſſaire. Il n'y a qu'un Dieu, qui nous puiſſe faire ce commandement ; & il n'y a qu'un véritable Chrêtien, qui puiſſe l'executer. Auſſi voyons-nous que le Sauveur parle en Dieu, quand il dit : *Ego autem dico vobis diligite inimicos veſtros :* C'eſt moy qui le dis, & qui l'ordonne. Ce *Moy* renferme de grandes raiſons, & nous fournit de puiſſans motif : car c'eſt nous dire par-là : C'eſt moi qui ſuis vôtre Dieu, qui puis tout vous commander, & à qui vous devez obéir en tout ; moy, qui me ſuis réſervé la vengeance, que vous ne pouvez vous attribuër, ſans uſurper mes droits ; moi, qui vous ferai juſtice, ſi vous ne vous la faites pas, & qui ne vous ferai point de miſéricorde, ſi vous ne la faites à vos freres ; moy, qui vous ai pardonné des offenſes ſi griéves, & qui n'éxige de vous, ſinon que vous en pardonniez de ſi légéres. Redevables de dix mille talens que je vous ai remis, devez-vous trouver de la difficulté à remettre cent deniers à vôtre frere, quand je vous le demande ; moy, qui en même-temps que par mon commandement, je vous oblige à pardonner, vous y anime par mon exemple, & vous y aide par ma grace ? moy qui vous promets un bonheur éternel, ſi vous y manquez ? Y

L'authorité d'un Dieu qui nous commande de pardonner. *Matth. 5.*

a-t'il cœur aſſez dur, pour n'être pas touché de tous ces motifs ? quelque froid qu'il ſoit, peut-il n'être pas embrazé de tous ces charbons ? *Le même, dans le Tome* 1.

Pardonner les injures, eſt le plus grand hommage que l'on puiſſe rendre à Dieu.

Rien ne fait mieux ſentir l'authorité de Dieu, comme prémiere vérité, ſur l'eſprit de l'homme, que de l'obliger par la foy, de juger contre tous ſes préjugez, de croire des véritez qui lui paroiſſent inconcevables : rien auſſi ne fait tant voir l'empire de Dieu, comme prémiere loi, que d'obliger l'homme d'agir contre toutes ſes inclinations, d'aimer ce qui n'eſt pas aimable, ce qui paroit même haïſſable ; c'eſt-à-dire, la perſonne d'un ennemi. Dieu l'a dit ; vos ſens & vôtre raiſon diſent le contraire : cependant il faut le croire. Dieu le commande ; vôtre cœur, toutes vos paſſions s'y oppoſent : cependant il faut le faire. La captivité de la raiſon eſt l'hommage le plus parfait, le ſacrifice le plus agréable, que l'homme puiſſe offrir à Dieu, comme prémiere loi. Tout autre ſacrifice lui déplait, ſans celui-là, il le rebute . . Si ce ſacrifice vous coûte, penſez que vous le faites à Dieu ; mais à un Dieu qui s'eſt ſacrifié pour vous : & que ne lui en a-t'il point coûté ? *Le même.*

L'exemple que le Fils de Dieu nous a donné de pardonner les injures.

L'exemple de JESUS-CHRIST, Dieu-Homme, mourant ſur la Croix, nous doit plus toucher que tout le reſte ; parce qu'il eſt plus ſenſible. C'eſt-là que ſa clémence paroît avec éclat ; puiſque non-ſeulement il pardonne à ſes ennemis, & aux bourreaux qui le crucifient ; mais encore il ſacrifie ſa vie pour ceux qui la lui arrachent avec tant de cruauté, & pouſſe ſa charité pour eux, plus loin qu'ils n'avoient porté leur rage contre lui : *Vide pendentem*, dit ſaint Auguſtin ; *audi precantem :* Voyez vôtre Sauveur ſur la croix ; voyez ſa patience, voyez ſa charité pour ſes ennemis : mais profitez de cet exemple. Il vous prie, ou plûtôt il vous commande de l'imiter : *Audi precantem, & tanquam de tribunali precipientem.* C'eſt cet exemple qui a animé ſaint Eſtienne à pardonner ſi courageuſement à ſes ennemis : l'exemple qu'un homme nous donne là-deſſus, nous fait croire que celui d'un Dieu n'eſt pas inimitable. *Le même. Tome quatriéme.*

A quoi la Religion nous oblige à l'égard de nos ennemis.

Quand la loi qui nous oblige à aimer nos ennemis, & à pardonner les injures, ne ſeroit point ſi juſte, & ſi néceſſaire, la ſeule Réligion doit vous en faire un devoir indiſpenſable. Car elle vous repréſente dans tous les hommes amis ou ennemis, un certain caractere de divinité, que tous portent gravé ſur le front ; & comme rien ne peut effacer ce caractere dans aucun de vos freres, vous ne ſçauriez auſſi effacer de vôtre cœur le reſpect & l'amour que vous devez avoir pour eux. Pécheurs & juſtes, grands & petits ; tous ſont marquez au ſceau de la divinité : tous portent les marques de l'ouvrier, qui les a tirez du néant : ce ſont les ſtatuës animées de ce grand Roy qui les a faites, & que vous ne ſçauriez outrager ſans lui faire injure, & vous rendre dignes de ſa colere. Quelque mal que vous ait fait vôtre ennemi, quelque injure qu'il vous ait dit ; malgré tout cela, il porte encore les traits de la divinité, & vous ne ſçauriez le haïr, ſans haïr ce que Dieu a mis en lui de plus digne. Quelque méchant & cruël qu'il ſoit, il eſt encore revêtu de cette divine reſſemblance, que ſon Créateur & le vôtre lui a donnée ; & ſi vous ne le connoiſſez pas, vous ignorez le devoir le plus eſſentiel de vôtre Religion. *Pere Maſſillon, Sermon du pardon des injures.*

Haïr un ennemi eſt une vengeance tout-à-fait inutile, & qui ne fait du mal qu'à vous. Si une perſonne que vous haïſſez n'eſt pas moins puiſſante; une aigreur, un reſſentiment ne change rien à ſa ſituation; c'eſt vous ſeul qui portez tout le poids d'une haine: outre que cette haine eſt une vengeance qui vous eſt dommageable. Vôtre frere vous avoit offenſé, & vous n'étiez pas moins agréable devant Dieu. Si vous euſſiez reçû cette injure avec patience; il auroit porté lui ſeul la peine de ſon offenſe, vous auriez conſacré en vous l'injure qu'il vous avoit faite, & par là, vôtre condition auroit été mille fois préférable à la ſienne. Mais dès l'heure que vous avez formé le deſſein de vous venger, & que vous le haïſſez, c'eſt vous qui portez toute la peine d'une injure, qui vous étoit avantageuſe, & pénible à vôtre frere. La haine enfin que vous portez à vôtre frere, eſt un arrêt que vous portez contre vous même: car on ne vous pardonnera qu'autant que vous aurez pardonné. C'eſt la ſentence que JESUS-CHRIST a prononcé contre vous; & vous la ratifiez, par le déſir de vous venger. *Le même.*

La haine qu'on porte à ſon ennemi eſt inutile.

Vous ſçavez l'hiſtoire de Saul: fut-il jamais Prince plus agiré; & cependant qui eſt le Prince, qui eut jamais plus de ſujet de paſſer des jours agréables & tranquilles? Elevé ſur le trône de Juda, aimé de ſes ſujets, craint des Rois ſes voiſins, favoriſé du Seigneur, aidé des ſages conſeils de Samuël, que pouvoit-il lui manquer? & que lui falloit-il davantage pour le rendre tranquille? Il veut ſe venger de David, & ce ſeul déſir de vengeance le rend, de tous les hommes le plus malheureux. Delà cette haine qui le déchire, les agitations qui le troublent; Delà les vengeances d'éclat qui le rendirent odieux dans tout Iſraël; delà ces triſtes inquiétudes, & ces pénibles courſes. Il ſe défie de tout, juſqu'à ſe defier de lui-même; il roule mille penſées odieuſes; ſa vie lui devient à charge: en ſorte que la haine ne lui laiſſe pas un ſeul moment à goûter le plaiſir d'une glorieuſe Royauté. Il auroit pû vivre heureux s'il eût vécu ſans haine, & la vengeance l'a rendu malheureux. *Le même Pere Maſſillon.*

Combien le déſir de ſe venger cauſe d'inquiétude & de trouble à un vindicatif.

J'en appelle à vôtre propre conſcience: lorſque vous haïſſez un ennemi, que vous vous propoſez de vous en venger; cette haine n'eſt-elle pas un poids accablant ſur vôtre cœur, qui l'embaraſſe, qui l'agite, qui lui cauſe mille inquiétudes? Ce projet de vengeance n'eſt-il pas un levain ſecret de vôtre ame, qui empoiſonne tous vos plaiſirs, qui vous rend diſtrait dans vos entretiens, triſte, morne, inquiet, importun à vos amis, & à charge à vous-mêmes; & qui vous fait trouver par tout préſent, l'objet de vôtre paſſion? Si vous avez deſſein de vous venger, que de meſures ne faut-il pas garder? quels troubles avant que de les éxécuter? que de précautions pour en chercher les momens favorables? que d'artifices pour cacher vos injuſtices, que de détours pour dérober aux yeux de vôtre ennemi, & de ceux de ſon parti, les ruſes & les piéges que vous voulez lui tendre? Mon Dieu! quand vous ne nous auriez pas fait une loy de l'amour de nos ennemis, n'aurions-nous pas dû nous en faire une à nous-mêmes? *Le même.*

Sur le même ſujet.

David étoit un Prince, dont la valeur & le courage s'étoient ſignalez entre tous les Rois d'Iſraël: des lions écraſez, des Géans vaincus, des Rois déſarmez & ſoûmis, étoient la moindre portion de ſes conquêtes; tout contribuoit

La douceur & la clémence de David, préférables à ſa force.

à le rendre glorieux ; & ſi jamais Conquerant eût dû braver un ennemi, & ſe venger de ſes affrons, c'eût été ſans doute celui-là. Quand Saül tomba entre ſes mains, ce n'eſt plus le conquerant de la Paleſtine, redoutable à toutes les Nations ; c'eſt un agneau qui ſçait charmer ſon ennemi par ſa douceur : & David doux & patient eſt un objet qui s'attire bien plus de bénédictions & de loüanges, que David terrible & redoutable ; & le Prince qui ſouffre charitablement les injures que ſon ennemi lui a faites, eſt plus glorieux, qu'au milieu des acclamations & des triomphes des Filles d'Iſraël. *Le même.*

On groſſit ſouvent dans ſon imagination, l'injure qu'on a reçûë.

Souvent celui dont vous vous croyez offenſé, ne le ſçait pas même, & n'en a pas eu la penſée. Vous vous faites juge de ce qui ſe paſſe dans ſon cœur ; vous enflez, vous groſſiſſez, vous interpretez, vous empoiſonnez les paroles les plus innocentes, les actions les plus ſimples ; vôtre délicateſſe leur donne des couleurs ſi noires, des intentions ſi malignes, que cet homme à vous entendre parler, ne penſe qu'à vous nuire. *Le P. Cheminais. Sermon du pardon des injures.*

Nous ne pouvons demander à Dieu qu'il nous remette de groſſes dettes, en refuſant d'en remettre à nos freres de tres-petites.

Tout péché mortel eſt une dette de dix mille talens, pour m'expliquer en termes de l'Evangile, à laquelle ne pouvant ſatisfaire, nous pouvions être condamnez à des tourmens éternels. Dieu tout miſéricordieux & indulgent a éfacé toutes ces obligations, autant de fois que nous l'en avions ſupplié. Dites-moy, eſt-il raiſonnable que nous ſoyons plus rigoureux envers nos freres, que Dieu ne l'a été envers nous ? Cent deniers que nous doit un de nos freres, ſont-ils comparables à des millions, dont nous ſommes redevables à ce puiſſant créancier ? Les offenſes de nôtre frere contre nous, égalent-elles les nôtres contre Dieu ? ſes ingratitudes ont-elles rien de pareil aux nôtres ? Il nous a fait tort ; je le veux : il nous a mépriſé, je l'accorde : il nous étoit obligé par les bons offices que nous lui avions rendus ; il les a oubliez : il a reçû des bienfaits de nôtre libéralité ; il en eſt ingrat : il nous doit le bien qu'il a, l'honneur & la vie ; c'eſt beaucoup : mais qu'eſt-ce en comparaiſon des grands biens que nous avons reçûs de la main libérale du Créateur ? Comment donc, cruëls & ingrats que nous ſommes, avons-nous le courage de refuſer à nôtre conſerviteur, ce que nous voulons obtenir de nôtre maître ? Comment oſons-nous condamner nôtre frere, en voulant être abſous par ſon juge ? Comment nourriſſons-nous dans nôtre cœur de la haine contre l'image vivante de celui, dont nous recherchons l'amitié ? Nous demandons à Dieu, qu'il nous remette les ſommes immenſes que nous lui devons ; & nous ſommes de rigides éxacteurs de peu de choſe ? *Le P. Duneau. Sermon pour le 21. Dimanche après la Pentecôte.*

Peu s'attribuét la cauſe du mauvais traitement qu'ils reçoivent.

Il faut éviter le procédé de quelques-uns, qui ſe plaignent d'un outrage ; mais qui ne ſe plaignent jamais de l'inconſidération par laquelle ils s'y ſont expoſez : qui accuſent la malice de celui qui leur nuit ; mais qui n'accuſent jamais la conduite, par laquelle ils ſe la ſont attirée : qui s'aigriſſent contre le déplaiſir qu'on leur rend ; mais qui ne s'aigriſſent jamais contre le peu de ſoin qu'ils ont eu d'aller au devant, & de le détourner. Il ne faut pas croire pour cela, que les perſonnes vertueuſes ſoient inſenſibles, comme ces anciens Stoïques ; tant que la vertu ne nous rendra pas invulnerables, elle ne nous empêchera pas de témoigner quelque douleur : mais autre choſe eſt de ſou-

lager ſon cœur par un gémiſſement ſecret, & autre choſe de former des deſſeins de tirer vengeance du tort qu'on nous a fait. *Livre intitulé, la Conduite du Sage.*

Le commandement que fait le Sauveur de pardonner, a été ſoûtenu de ſon exemple.

C'eſt en vain que l'on fait des commandemens aux autres, ſi on néglige ſoi-même de les accomplir ; & il arrive preſque toûjours dans la Morale Chrétienne, auſſi-bien que dans la politique, que les commandemens qui ne ſont pas ſoûtenus par le bon exemple de ceux qui les ont faits, ne ſervent qu'à exciter parmi le peuple, des plaintes, des murmures, & des revoltes. Mais lorſqu'un commandement eſt ſoûtenu par l'exemple, & par la recompenſe, tout conſpire à le rendre facile, & l'on ne peut ſe diſpenſer de s'y ſoûmettre. C'eſt ce qu'a fait le Fils de Dieu, quand il a voulu nous engager à aimer nos ennemis ; il en a fait un commandement : *Diligite inimicos veſtros* ; & ce commandement eſt ſi abſolu, & ſi univerſel, que l'amour propre ne peut trouver aucun prétexte, pour ſe diſpenſer de l'accomplir : mais il nous en a donné le prémier l'exemple, en mourant pour les plus grands pécheurs, en priant pour ceux qui l'ont crucifié, & en demandant pardon pour ſes propres bourreaux. *L'Autheur des Diſcours Chrétiens. Diſcours pour le 21. Dimanche après la Pentecôte.*

Matth. 5.

Le précepte d'aimer ſes ennemis, eſt de l'Ancienne & de la Nouvelle Loy.

Le précepte de ne point faire de mal à ſes ennemis, & même de leur faire du bien, avoit déja été porté dans l'ancienne Loy ; car Dieu défend par Zacharie, de penſer en ſon cœur à l'offenſe que l'on a reçûë de ſon frere : *Malum vir fratri ſuo non cogitet in ſuo corde.* Dans le Lévitique, il défend à ſon peuple de chercher vengeance des injures que l'on a reçûës de ſes concitoyens, de s'en reſſouvenir même, & de haïr ſon Prochain : *Non oderis fratrem tuum in corde tuo ; non quæras ultionem, nec memoreris injuriæ civium tuorum.* Par la bouche du Sage, il défend qu'on ſe réjoüiſſe de la mort ou de la ruïne de ſon ennemi : *Cum occiderit inimicus tuus, ne gaudeas, & in ruïna ejus non exaltetur cor tuum* ; & dans un autre endroit, il veut, que ſi l'on voit ſon ennemi preſſé de la faim ou de la ſoif, on lui donne à manger : *Si eſurierit inimicus tuus ciba illum, & ſi ſitierit, da ei aquam bibere...* Mais il a donné de l'étenduë à ce précepte dans la nouvelle Loy, & a voulu qu'il fût obſervé avec plus de perfection. Car afin qu'il n'y ait aucun homme ſur la terre qui n'ait quelque part à cet amour, il veut que les hommes s'entr'aiment, ſous quelque qualité qu'ils ſe puiſſent conſidérer ; ſans que celle des amis puiſſe prévaloir audeſſus de celle des ennemis ; parce qu'il eſt mort pour les uns & pour les autres. *Le même.*

Le ſacrifice le plus agréable que l'on puiſſe offrir à Dieu, eſt celui de la vengeance.

Les Juifs immoloient à Dieu des animaux, qui ſignifioient la colere & la vengeance, pendant qu'ils la conſervoient dans leur cœur : aujourd'hui il ne veut plus de ces figures, ni de ces victimes ; mais il nous commande d'étouffer dans nos cœurs les paſſions qu'elles ſignifioient. Aimez vos ennemis. L'accompliſſement de ce précepte eſt ſi néceſſaire pour le ſalut, que Dieu, par un excès de bonté, veut que l'on interrompe le culte que nous avons commencé de lui rendre à l'autel, pour aller nous réconcilier avec nos ennemis. Il veut dire, ſans doute par-là, que la plus agréable victime que nous puiſſions lui offrir ſur l'autel, eſt la paſſion de la vengeance. *Le même.*

Il faut bien

On pourroit dire que la nature nous apprend à ne nous pas laiſſer opprimer &

distinguer la juſte défenſe, de la vengeance injuſte.

fouler aux aux pieds, à ne pas ſouffrir qu'on nous offenſe, de quelque maniére que ce ſoit, ſans en témoigner du reſſentiment. C'eſt un droit avec lequel nous naiſſons, & auquel nous ne pouvons renoncer : les animaux mêmes, par le ſeul inſtinct naturel, n'en ſçauroient voir d'autres, contre leſquels ils ont de l'antipathie, qu'ils ne ſe jettent deſſus, & ne les déchirent avec leurs griffes, & avec leurs dents. Il nous arrive quelque choſe de pareil, quand nous rencontrons nôtre ennemi : car dès qu'il paroît, nous nous ſentons tout émûs ; la bile s'échauffe, le ſang bouillonne ; nous ne reſpirons que la vengeance. Ce mauvais raiſonnement ne peut venir que d'un eſprit aveuglé par la paſſion, qui confond une juſte défenſe avec une vengeance injuſte. Il n'y a rien à blâmer dans une juſte défenſe ; on peut repouſſer la force ; & c'eſt ce que la nature nous enſeigne : mais on ne doit pas ſe faire raiſon à ſoy-même d'une injure qu'on a reçûë. Il vous eſt permis d'empêcher qu'on vous maltraite ; mais la loy de Dieu vous défend de vous venger, quand on vous a maltraité. C'eſt aux Juges, & aux Magiſtrats établis de Dieu, qu'il appartient de faire juſtice à ceux qu'on a offenſez. *Le Cardinal Bellarmin, en l'Opuſcule des ſept Paroles de* JESUS-CHRIST *ſur la Croix, de la verſion du P. Brignon.*

L'exemple du Fils de Dieu à ſouffrir les injures.

L'exemple du Fils de Dieu ſur cette matiére, eſt plus puiſſant que toutes les raiſons, & que tous les motifs qu'on puiſſe nous ſuggérer. Le Prophete dit, qu'il n'ouvroit pas même la bouche pour ſe plaindre, non plus qu'un Agneau qui demeure muët devant celui qui le tond : & ſaint Pierre ajoûte, qu'il ne répondoit point aux injures, dont on le chargeoit ; qu'il ne faiſoit point de menaces à ceux qui le maltraitoient ; mais qu'il s'abandonnoit au pouvoir, & ſe ſoumetoit à la ſentence du Juge, qui le condamnoit ſi injuſtement. Mais il mit le comble à ſa patience, lors qu'étant ſur la Croix, foible, & épuiſé de forces qu'il étoit, par la perte de tout ſon ſang, il trouva dans l'ardeur de ſa charité, une reſſource contre ſa foibleſſe, pour s'écrier à haute voix ; non, pour demander juſtice de ſes ennemis, & de la cruauté de ſes bourreaux ; mais pour demander pardon pour eux, & pour excuſer même un crime qui paroiſſoit ſi inexcuſable. *Le P. Nepveu, livre de l'Eſprit du Chriſtianiſme, Traité 5e. chap. 3e.*

Le pouvoir, que le commandement de Dieu doit avoir ſur nous, pour nous obliger à pardonner.

C'eſt moy, dit le Fils de Dieu, qui vous parle : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos veſtros :* c'eſt moy qui vous le commande : aimez vos ennemis. Si un homme vous le diſoit, vous pourriez lui objecter la grandeur de l'offenſe, & la juſtice de vôtre reſſentiment. Si une perſonne que vous conſidéreriez, vous le diſoit, vous pourriez lui répondre, que vous lui obéïriez en d'autres choſes, mais qu'en celle-là, vous avez été trop vivement aigri. Si un Prince, ou un Roy vous le diſoit, vous pourriez ſuſpendre vôtre vengeance, & donner quelques marques d'une réconciliation extérieure, pendant que vous garderiez dans le cœur une inimitié cachée, qui éclateroit tôt ou tard. Mais c'eſt Dieu qui vous parle ; c'eſt Dieu qui vous le commmande : Aimez vos ennemis, & faites du bien à ceux qui vous haïſſent. A des ordres ſi précis, qu'avez-vous à répondre ? *Ad rationem obſequii prior eſt majeſtas imperantis*, dit Tertullien : De tous les motifs qu'on a d'obéir, le prémier eſt la majeſté, & l'infinie dignité de celui qui vous commande. Paſſions taiſez-vous, bien-ſéances humaines, plaiſir de ſe venger, atrocité de l'injure, indignité de l'ennemi, raiſon humaine,

taiſez-vous : c'eſt Dieu qui parle ; il lui faut obéïr. *Monſieur Joly. Prône pour le 21. Dimanche après la Pentecôte.*

Ne me dites pas : Ce commandement d'aimer mon ennemi eſt difficile. L'étoit-il moins à David ? l'étoit-il moins à ſaint Etienne ? Il eſt difficile, mais c'eſt Dieu qui vous le fait ; il eſt difficile ; ſa ſeule volonté doit vous faire ſurmonter toutes ces difficultez. Si dans une violente perſécution, il vous demandoit vôtre vie, comme à tant de Martyrs, vous devriez la lui donner ; s'il vous demandoit juſqu'à la derniere goute de vôtre ſang, vous devriez le répandre, & le lui offrir avec joie : il vous demande d'aimer vos ennemis, & de leur pardonner ; c'en eſt aſſez pour vous engager à l'accompliſſement de ce précepte. *Le même.*

La difficulté de ce précepte n'eſt pas une juſte raiſon pour nous diſpenſer d'y obéïr.

Il faut ſe déſabuſer d'une erreur pernicieuſe, & qui eſt aſſez ordinaire, qui eſt, qu'on peut conſerver ſa haine contre un ennemi, juſqu'à ce qu'il nous ait ſatisfait, ou de lui faire connoître l'averſion que nous avons de le voir, & de lui parler juſqu'à ce qu'il nous ait rendu juſtice. Le commandement que Jesus-Christ nous fait d'aimer nos ennemis, & de leur pardonner, eſt un commandement qu'il appelle nouveau, & qu'il a fait lui-même : *Mandatum novum. Mandatum meum.* Or s'il ſuppoſoit une ſatisfaction précédente, de la part de nôtre ennemi, ce ne ſeroit plus ni un Commandement nouveau, ni un commandement que le Sauveur eût fait le prémier : c'eſt une loy que la nature nous fait, que l'humanité nous preſcrit, & à laquelle les Payens ſe ſont volontairement aſſujetis. Il faut donc que le commandement du Fils de Dieu, pour avoir cette grace de la nouveauté, ait quelques circonſtances particuliéres, qui n'ont jamais été dans les autres : & cette circonſtance particuliére eſt d'aimer ceux qui nous haïſſent ; qui bien loin de chercher les moyens de reparer les injures, qu'ils nous ont faites s'opiniâtrent à nous perſécuter. *Le même.*

On doit pardonner à ſon ennemi, avant même qu'il nous ait fait ſatisfaction.

Nous ne l'éprouvons que trop, que ce n'eſt qu'hypocriſie & diſſimulation dans la plûpart des réconciliations que l'on fait. On differe à faire éclater ſon reſſentiment, on attend le temps propre pour ſe venger, on diſſimule ſon inimitié & ſa haine, on donne au dehors quelques marques d'affection & de confidence ; mais au dedans, on eſt bourrelé par ſa paſſion, déchiré par ſon envie ; & ſouvent on prend ſujet de venger la querele de Dieu, pour tirer raiſon d'une injure qu'on aura reçûë. Toute l'Ecriture eſt pleine de ces fauſſes amitiez, & de ces réconciliations politiques. *Le même.*

La plûpart des réconciliations ſont feintes.

Ouï, la foy, qui nous fait trouver Jesus-Christ dans tous les Chrétiens, nous le doit faire appercevoir juſques dans nos ennemis ; effaçant tout ce qu'ils ont d'odieux, diviniſant tout ce qu'ils ont d'humain, & pénétrant tellement toutes leurs perſonnes, que nous ne puiſſions les attaquer par aucun endroit, que nous ne trouvions un Dieu qui nous arrête, & qui nous crie : *Diligite inimicos veſtros. Monſieur de Fromentiere. Sermon du prémier Vendredy de Carême.*

Il faut conſidérer Dieu, même dans nos ennemis.

De toutes les choſes que l'Evangile nous commande, il n'y en a point de plus ſainte ni de plus élevée, que celle qui regarde l'amour des ennemis, & le pardon des injures. C'eſt ce que nous n'avons point appris de la nature, ni de la raiſon, ni de l'uſage, ni de la ſageſſe du monde ; mais de la ſeule Religion Chrétienne. C'eſt une morale toute divine ; une loy qui ne peut partir que de l'authorité ſouveraine de Dieu, & qui ne peut être obſervée, que par le ſecours

Aimer ſes ennemis, c'eſt la morale de l'Evangile, & le commandement d'un Dieu.

ſurnaturel de la grace. *Diligite inimicos veſtros.* Voilà la morale de nôtre Evangile. Ce n'eſt pas ſeulement un conſeil, mais un commandement que nôtre Maître nous fait de ſa propre bouche : commandement digne de celui, qui eſt appellé dans l'Ecriture, le Prince de la Paix ; commandement proportionné à la ſainteté de la Religion que nous profeſſons ; commandement indiſpenſable, puiſqu'il ne conſiſte que dans l'amour, & qu'il n'y a point de cœur qui ne ſoit capable d'aimer ; commandement difficile à la nature, mais aiſé à la puiſſance de la grace. *Monſieur de la Volpilliere. Sermon ſur l'amour des Ennemis.*

La ſageſſe de Dieu éclate dans ce commandement.

Admirable ſageſſe de Dieu, qui dans le gouvernement de l'univers, & dans la conduite de ſon Egliſe, a trouvé l'invention d'unir tous les cœurs, & de les mettre tous à l'abri les uns des autres, parmi les inimitiez qui naiſſent entre eux, & parmi les injures qu'ils ſe font les uns les autres, dans la ſociété qu'ils ont enſemble ! favorable Providence ! qui par cette loi de charité, tient tous les fideles ſi bien unis, qu'elle les rend invincibles à tous les éforts de l'Enfer, & victorieux de toutes les puiſſances de la terre ! *Le même.*

L'amour de nos ennemis ne peut venir que de Dieu.

Quand nous aimons nos amis, nous trouvons en eux de grands attraits, qui excitent nôtre amour ; ils ont de l'amitié pour nous, ils nous ont rendu de bons offices, ils ont des qualitez attrayantes, qui ſont comme des ſecrets aimans qui nous attirent, & comme d'inſenſibles nends qui nous lient : mais quand nous aimons nos ennemis, nous ne voyons rien dans leurs perſonnes qui ſollicite nôtre charité ; ils ont des défauts qui attirent nôtre mépris, ils nourriſſent des inimitiez qui excitent nôtre haine, ils nous font des outrages qui allument nôtre colere ; tellement que c'eſt malgré toute la répugnance de nôtre nature que nous commandons à nôtre cœur de les aimer. Il ne faut donc pas douter que nôtre amour ne ſoit ſurnaturel & divin. *Le même.*

Raiſons pourquoy le Fils de Dieu l'appelle ſon Commandement.

Le Fils de Dieu l'appelle ſon Commandement : *Hoc eſt præceptum meum* ; ſoit parce qu'il n'y a que lui, qui puiſſe juridiquement nous preſcrire cette loy, par l'empire qu'il a ſur nôtre cœur, & par le pouvoir qu'il a d'y allumer l'amour, & d'y éteindre la haine ; ſoit parce qu'étant venu pacifier, & réconcilier les hommes avec Dieu, c'eſt à lui ſeul de pacifier, & de reconcilier les hommes avec les hommes ; ſoit enfin parce que c'eſt l'unique loi, qu'il a publiée dans le monde. Car il ne paroît pas dans l'Evangile, qu'il ait fait d'autre commandement : par tout ailleurs il ne donne que des conſeils & des avis ; mais en cet endroit, il fait un précepte, il établit une loy, il parle en Souverain ; il s'explique en Légiſlateur. *Le même Sieur de la Volpilliere.*

A quoy le Fils de Dieu nous oblige par ce précepte.

Pour faciliter davantage cette loy de la charité : Quand Dieu vous commande d'aimer vos ennemis, & de prier pour ceux qui vous perſécutent, il ne vous oblige pas d'avoir pour eux les mêmes tendreſſes que vous avez pour vos amis, ni de leur rendre les mêmes devoirs, que vous rendez à vos bienfaicteurs ; il ne vous oblige pas, en abandonnant vos reſſentimens & vos haines, d'abandonner auſſi vos droits & vos plaintes : il vous permet de pourſuivre par des voyes legitimes, la réparation de vôtre honneur flétri, & la reſtitution de vos biens injuſtement uſurpez ; mais il ne veut pas que ce ſoit par un eſprit d'inimitié,

mitié, & par un mouvement de vengeance. Il ſoufre que pour vous défendre de l'oppreſſion, vous recouriez aux juges, qui ſont les miniſtres de ſon authorité; mais il vous défend d'entreprendre de vous mêmes, aucun acte d'hoſtilité ou de vengeance; de crainte que la paſſion, qui va toûjours à l'excès, ne vous faſſe paſſer les bornes de la raiſon, & toutes les loix de l'équité. *Le même.*

Difficulté de pardonner à ſes ennemis, comme l'Evangile nous y oblige.

La réconciliation chrétienne renferme bien d'autres difficultez que le ſimple pardon des ennemis. L'on ne pardonne pas en Chrétien, comme l'on pardonne en Payen. Quand on ne pardonne qu'en Payen, on ne pardonne ni en tout temps, ni en toutes conjonctures: on pardonne quand un ennemi n'eſt pas aſſez conſidérable pour mériter nôtre colere; on pardonne, quand la fortune a pris elle-même ſoin de nous venger, & qu'elle nous a ôté l'envie de faire du mal à qui elle n'en a déja que trop fait; on pardonne quand on ſe trouve dans un certain point d'élévation, d'où il eſt honteux de décendre, pour chercher une vengeance obſcure, où l'on ne peut que ſouiller ſes mains dans un ſang vil & mépriſable; on pardonne, quand un ennemi ſoûmis & implorant nôtre ſecours, ou nôtre clémence, n'a plus ni pouvoir, ni envie de nous nuire: mais on ne pardonne pas de même à un ennemi puiſſant & heureux, à un ennemi fier & armé. Le Chrêtien n'en uſe pas ainſi: le Chrétien doit pardonner en tout temps, le Chrêtien doit pardonner en toutes rencontres, le Chrétien doit pardonner également à toutes ſortes de perſonnes, ſans diſtinction du grand & du petit, de l'inférieur & de l'égal, du rebelle & du ſoûmis; parce que Dieu lui ordonne de pardonner également à tout le monde. Il y a quelque choſe de plus. Quand on ne pardonne qu'en payen, on ne peut pardonner qu'à demy; on peut pardonner en oubliant, on peut pardonner en mépriſant, on peut pardonner en conſervant de l'indifférence & de la froideur: le Chrétien ne pardonne pas ainſi; le précepte de la réconciliation ne permet, ni le mépris, ni l'indifférence, ni la froideur. Il faut aimer comme auparavant; il faut ſecourir dans le beſoin, & dans la néceſſité, comme auparavant; il faut ſe voir & ſe parler comme auparavant. *Le P. d'Orleans, Sermon des Inimitiez, & de la Réconciliation.*

Ce qu'on demande pour une parfaite réconciliation

Il y a long-temps qu'on prêche, que c'eſt une erreur de ſe perſuader, qu'on ne peche pas contre le précepte de la réconciliation, lorſqu'en gardant pour le bon exemple les dehors de la ſociété, on retient au dedans un fond de rancune, qui éclate en mille occaſions: ou quand pour garder le précepte de la charité, étouffant au dedans les déſirs de la vengeance, on ne peut ſe réſoudre à rendre les devoirs de la ſociété. Erreur, dis-je: on ne garde point le précepte de la réconciliation, ſi on ne pardonne du fond du cœur; ſi on n'en revient aux termes du précepte de la charité: & on n'en revient point aux termes du précepte de la charité, qu'en aimant ſincérément, qu'en aimant cordialement, qu'en aimant, en un mot, comme on s'aime ſoy-même. *Le même.*

Il n'y a perſonne qui ne doive ſe ſoûmettre au commandement que Dieu a fait de pardoner, *Eccleſ. c. 8.*

L'autorité ſouveraine de ce Légiſlateur, & le domaine abſolu d'un Dieu, à qui nous devons l'être & la vie, nous obligent à écouter ſon commandement avec reſpect: car que pouvons-nous répondre, que ce que dit l'Eccleſiaſte: *Sermo illius poteſtate plenus eſt, nec dicere quiſquam poteſt quare ita facis?* Sa parole eſt pleine d'autorité, & de pouvoir; & qui eſt l'inſolent qui oſera lui demander raiſon de ſon commandement? Taiſez-vous ſentimens injuſtes;

Sophon. 1. dépits, coleres, vengeances ; c'eſt un Dieu qui parle : *Silete à facie Domini.* Quoy ? ſa parole arrête les tempêtes, & reprime l'inſolence des flots, & elle ne pourra pas reprimer les mouvemens de vos haines, & les emportemens de vôtre colére ? *Le P. Texier. Sermon pour le prémier Vendredy de Carême.*

L'impreſſion que doit faire l'exemple du Fils Dieu ſur nous.

A la vûë des exemples du Fils de Dieu, un ſaint Etienne fléchit les génoux, afin de prier pour ceux qui le lapidoient ; un ſaint Sabin Evêque de Spolete, leve vers le Ciel ſes deux bras encore tout ſanglans, afin de demander pardon pour le bourreau, qui vient de lui couper les mains ; en un mot tous les Martyrs ont ouvert autant de bouches, qu'ils avoient de plaies, pour obtenir le ſalut de leurs perſécuteurs. Pourrions-nous, étant diſciples du même Maître, & adorant le Crucifix auſſi-bien qu'eux, conſerver, après cela, des haines éternelles, & faire paſſer nos inimitiez au-delà du tombeau ? Seroit-il poſſible, que JESUS-CHRIST mourant auroit pû fléchir la juſtice de ſon Pere, & l'obliger à pardonner à des Déicides, en lui criant : *Pater ignoſce illis* ; & que nous adreſſant les mêmes paroles du haut de ſa Croix ; *Fili ignoſce illis :* Mon Fils pardonnez-leur, il ne pourroit pas vaincre l'endurciſſement de vos cœurs, & obtenir ce qu'il déſire. C'a, Chrétiens, ſi par un miracle le Crucifix parloit maintenant, & s'il diſoit à tous ceux qui ont des ſentimens de haine dans leur cœur ! je vous conjure, par l'amour de celui dont je ſuis la figure, de quitter ces haines, & de pardonner ; qui eſt l'homme ſi endurci qui ne ſeroit point touché de ce miracle, & qui ne pardonneroit pas de bon cœur ? Ah ! Chrétiens, la figure vous toucheroit ; & vous êtes inſenſibles à la voix de JESUS-CHRIST lui-même ! *Le même.*

L'excellence de cet acte de charité, & de cette vertu.

L'oubli des injures, & l'amour des ennemis eſt une vertu ſi noble, qu'elle ne pouvoit être enſeignée aux hommes, que par la bouche d'un Dieu : il falloit qu'elle fût autoriſée par ſon exemple, & qu'il mourût en la pratiquant pour en inſpirer l'amour & l'eſtime. Elle eſt ſi noble, & ſi difficile, que les Payens, qui ont eu de l'admiration pour ſa beauté, ont eu de l'horreur pour ſa difficulté, & n'ont pû comprendre que la loi divine, la dût éxiger de la foibleſſe humaine. Auſſi eſt-ce le dernier éfort de la charité ; c'eſt le comble de la perfection, & c'eſt la plus haute vérité de la Philoſophie Chrétienne : *Culmen eſt bonitatis, pietatis faſtigium, & divinæ Philoſophiæ documentum*, dit ſaint Chryſologue. *Le P. Senault. Panégyrique de ſaint André.*

Le penchant que les hommes ont à la vengeance.

Nous avons un éfroyable penchant à la vengeance, la nature nous y emporte avec tant de rapidité, qu'elle nous ôte ſouvent la liberté de ſuivre, & même de conſulter la raiſon. Delà vient, que non-ſeulement on oublie Dieu en ces rencontres ; mais qu'on s'oublie encore ſoi-même ; on court à la vengeance ſans crainte, ſans armes, ſans précaution ; on mépriſe les plus grands périls, ou plûtôt on ne les apperçoit pas. Quelle violence ne ſe faut-il pas faire à ſoi-même, pour réſiſter à cette violence de la nature ?.. De plus, on a tant de peine à diſſimuler ſon reſſentiment, lorſque l'interêt ou l'ambition, ou la crainte d'un plus grand mal ſemble le demander : il faut faire de ſi grands éforts, pour empêcher que la paſſion n'éclate, ou par les actions, ou par les paroles. Quelque ſoin qu'on ait pris pour calmer ſon cœur, quelque eſpace de temps qui ſe ſoit écoulé depuis l'injure ; la ſeule vûë de la perſonne qui nous a offenſé, ou même le ſimple ſouvenir de l'offenſe, détruit quelquefois

en un moment l'ouvrage du temps & de la raiſon, il réveille la nature qu'on croyoit éteinte. On ſent que tout le ſang s'enflâme malgré nous ; les yeux ſe troublent, le viſage change de couleur, tout le corps tremble, l'eſprit même ſe confond, & ne ſe poſſede plus. *Le P. de la Colombiére, dans ſes Méditations ſur la Paſſion.*

Les déſordres que la vengeance cauſe dans l'eſprit, &c.

Dans le temps qu'on eſt outragé, ou lorſque la mémoire de l'injure eſt encore récente, on ne ſçauroit exprimer les mouvemens que la nature excite, ſoit en l'ame, ſoit au corps. Pour moy, je me repréſente une mer, ſur laquelle les vents ſont déchaînez, & qu'une horrible tempête agite, & bouleverſe en mille maniéres : tantôt, elle s'éleve juſqu'au Ciel, puis elle s'ouvre juſqu'aux abîmes ; tantôt, elle eſt pouſſée vers le bord avec tant d'impétuoſité, qu'on diroit qu'elle veut couvrir tout le contînent d'un ſeul flot ; puis elle ſe retire avec tant de vîteſſe, qu'on croiroit qu'elle change de lit, ou qu'elle s'engouffre dans les enfers : vous ne voyez que montagnes d'eau qui s'élancent juſqu'aux nuës, qui s'entre-chocquent, & qui ſe briſent avec un bruit épouventable. *Le même.*

Tres-peu pardonnent ſincérement, & de cœur.

Les dévots tâchent bien de couvrir leur reſſentiment, de quelque prétexte ſpécieux de zele ou de juſtice ; mais il en eſt bien peu qui tâchent de les étouffer : les vicieux déclarez ſe vengent avec éclat ; les dévots de profeſſion ſe vengent quelquefois ſourdement, ſans qu'ils s'en apperçoivent eux-mêmes ; les autres employent les armes & la violence pour ſe ſatisfaire ; ceux-cy le font quelquefois par le ſilence, & par la modération. Enfin ceux qui ſont bien éloignez de ſe venger eux-mêmes, ſont quelquefois bien aiſes d'être vengez par d'autres ; on a de la complaiſance à voir que celui qui nous vouloit nuire, eſt tombé lui-même dans le piége qu'il nous tendoit ; on apprend avec plaiſir que ſon procédé eſt condamné des honnêtes gens ; on ſe réjouït des diſgraces qui lui arrivent : tout cela eſt exercer une véritable vengeance. *Le même.*

La charité embraſſe les amis & les ennemis.

Le grand ſaint Auguſtin a eu un juſte ſujet de dire que ce nouvel amour, que le Fils de Dieu a apporté ſur la terre, a donné une nouvelle étenduë au cœur de l'homme : *Latitudinem Charitas fecit.* Ce cœur étoit auparavant fort reſſerré, & les bornes en étoient fort étroites : Dieu y avoit un peu de place, le prochain n'y en avoit preſque point, & les ennemis n'y en avoient point du tout, ou s'il y avoit quelque place pour eux, elle étoit occupée par la haine & par la vengeance : mais enfin ce feu ſacré, que le Sauveur eſt venu apporter ſur la terre, a tiré le cœur de ſa petiteſſe, & lui a donné aſſez d'étenduë, pour y recevoir & ſes amis & ſes ennemis. *Dans le Recueil de l'Abbé de Bréteville.*

C'eſt en cela particuliérement que nous devons imiter le Fils de Dieu.

La raiſon nous porte à la vengeance ; mais le Fils de Dieu réforme cette raiſon, en oppoſant ſon exemple à l'exemple du monde. S'il y a exemple à ſuivre, il eſt viſible que l'on doit plûtôt ſuivre l'exemple d'un Dieu, que l'exemple des hommes. JESUS-CHRIST a pardonné à ſes plus cruëls ennemis & il a pardonné les plus cruëlles injures : il a aimé ſes plus mortels ennemis. Raiſon humaine ! je ne vous écoute plus ; je n'ai point d'autre exemple à ſuivre que celui d'un Dieu. Le monde dit qu'il faut ſe venger, mais Dieu dit le contraire ; les Mondains prattiquent cette maxime, mais JESUS-CHRIST la condamne : qui doit l'emporter dans nôtre raiſon, ou de l'e-

xemple du Fils de Dieu, ou de l'exemple du Monde ? *Le même.*

Combien il eſt difficile de pardonner.

Entre tous les Commandemens de Dieu, je n'en trouve point qui ſoit à beaucoup près ſi difficile que celui d'aimer un ennemi, & de pardonner une injure. Il n'y a rien, ni dans la nature, ni dans la raiſon humaine, ni dans la prudence du monde, qui ſoit capable de nous convaincre qu'il faut aimer comme nous-mêmes, un ennemi qui nous veut un mal de mort, & beaucoup moins de nous en faciliter la pratique. La nature nous apprend à repouſſer une injure, mais non pas à l'oublier : expérience, raiſonnement, prudence, politique, interêts, & reſpects humains, vous n'avez point de bouclier impénétrable aux traits d'une colere irritée ; vous n'avez point de raiſon aſſez puiſſante, pour fortifier & ſoûtenir un eſprit contre les aſſauts de la colere & de la vengeance. La prudence du ſiécle nous apprend qu'il faut diſſimuler une injure, quand on n'a pas les moyens de s'en venger ; mais non pas à pardonner. L'interêt nous apprend qu'il faut ſe commander, quand il eſt utile à nos affaires, ou avantageux à nôtre réputation ; mais il ne ſçait ce que c'eſt que ſouffrir un affront, pour faire un acte de vertu. Enfin, la raiſon nous dicte qu'il ne faut pas être ombrageux, ni s'offenſer de peu de choſe ; mais d'étouffer ſon reſſentiment, & de chérir celui qui nous outrage, & lui rendre le bien pour le mal ; c'eſt ce qui ſurpaſſe toutes les forces, & toutes les lumiéres naturelles : car pour ſe vaincre en ces rencontres, il faut paſſer par-deſſus tout ce qui eſt le plus difficile, & le plus odieux dans la nature. *Le P. Noüet, dans ſes Méditations.*

Le Sauveur nous conjure par ſes plaies de pardonner.

Si toutes les raiſons que nous ayons apportées ne ſont pas encore aſſez puiſſantes pour vous toucher, montez ſur le Calvaire, & contemplez vôtre Sauveur agonizant, qui jette des cris ſi puiſſans, pour demander à ſon Pere le pardon de vos offenſes, & qui demeure ſur la Croix, pour vous conjurer vous-mêmes de pardonner à vôtre frere. Ecoutez cette voix pitoyable : *Pater dimitte illis !* Mon Pere pardonnez-leur ; je vous demande cette grace, moy qui ſuis l'offenſé. O excès de charité d'un Dieu ! & de cruauté des hommes ! Un Dieu pardonne, & un homme ſe veut venger ! Un Dieu demande miſéricorde, & un homme la refuſe ! O cœur plus durs que les rochers ! n'entends-tu point cette voix qui ſort du milieu de ſes plaies ? C'eſt à toy qu'elle s'adreſſe, & qu'elle demande miſéricorde ; Pardon, dit ce Sauveur mourant, pardon pour ton frere, donne-moy cette injure ; ou ſi tu es réſolu de te venger, venge-toy ſur moy, frappe ſur ces mains percées pour ton amour, enfonce ces clouds, élargi ces ouvertures, &c. *Le même.*

On ſe venge quelquefois ſous couleur d'un faux zele.

Vous me direz que c'eſt le zele de la juſtice, & de la part que vous prenez à la gloire de Dieu, qui vous empêche de pardonner : & moy je vous dis que vôtre zele eſt faux, qu'il n'eſt point ſelon la ſcience ; mais que vôtre préſomption eſt véritable, que vôtre charité n'eſt qu'apparente & colorée, que l'aigreur & l'amertume de vôtre cœur eſt réelle, qu'il ſuit le mouvement de ſon indignation, & non point celui de l'équité, que vous enfoncez la paille dans l'œil de vôtre frere, au lieu de l'en tirer. Dieu ne vous a point donné de miſſion pour prendre ſa cauſe en main, & pour venger ſa querelle ; & il ne veut rien de vous, ſinon que vous employiez des maniéres pleines de compaſſion & de tendreſſe, pour ramener dans ſon devoir celui qui a le malheur de s'en écarter. *Dans les Conférences de l'Abbé de la Trappe.*

Peſons toutes les paroles que le Sauveur attaché à la Croix proféra en faveur de ſes ennemis. *Pater.* Il l'appelle ſon Pere, non ſon Dieu, ni ſon Seigneur, parce que dans cette occaſion, il a beſoin de la bonté d'un Pere, & non de la ſéverité d'un juge. *Ignoſce:* Pardonnez; comme s'il diſoit: Moy qui ſuis vôtre Fils, je pardonne, quoique je ſouffre dans toutes les parties de mon Corps; pardonnez auſſi: *Illis:* A ceux qui m'ont traité ſi cruëllement, & ſi injuſtement; à Pilate, qui m'a condamné contre ſes propres lumiéres, aux Princes des Prêtres qui m'ont livré entre ſes mains, par haine & par envie, aux bourreaux qui m'ont attaché à la croix, à tout ce peuple qui a demandé ma mort, à tous les hommes qui en ſont la cauſe. *Non enim ſciunt quid faciunt.* Il peut juſtifier leur crime; il l'excuſe ſur leur ignorance: Car ils ne ſçavent ce qu'ils font. O charité de JESUS! qui ſurpaſſe toute connoiſſance, dit l'Apôtre, s'occuper à procurer du bien à ceux dont on a reçû toutes ſortes de mauvais traitemens, & s'en occuper dans le temps même qu'on en eſt accablé; c'eſt avoir une charité forte comme la mort, une charité qui ſouffre tout, & que toutes les eaux de la tribulation ne peuvent éteindre. *Autheur Moderne. Dans des Homelies ſur la Paſſion.*

Il faut peſer toutes les paroles que le Sauveur proféra à la Croix, en faveur de ſes ennemis.

C'eſt un Dieu qui commande; mais c'eſt un Dieu dont nous ſommes les débiteurs. L'Evangile dit qu'un ſerviteur devoit dix mille talens à ſon Roy, & que le compagnon de ce ſerviteur ne lui devoit que cent deniers. Qu'eſt-ce que cent deniers en comparaiſon de dix mille talens? Le Fils de Dieu ſe ſert de cette expreſſion; pour nous faire entendre, que ce que nous doivent nos freres, n'eſt rien en comparaiſon de ce que nous devons à Dieu. Pourveu que nous remettions cent deniers, Dieu nous remet dix mille talens; & nous ne le voulons pas! Dieu nous pardonne nos péchez, pourvû que nous pardonnions à nos freres, & nous ne voulons pas accepter la condition! Elle nous paroît trop dure; nous aimons mieux que Dieu ne nous pardonne point, & tomber entre ſes mains! Voilà l'injuſtice du ſerviteur de l'Evangile & de ceux qui n'ont que de la dureté dans le cœur, clairement découverte. *Mr. Lambert. Homel. ſur le 21. Dimanche après la Pentecôte.*

L'explication de la Parabole du Serviteur à qui ſon maître avoit remis dix mille talens.

Ceux-là ne pardonnent point, à qui il faut faire violence, pour les obliger à voir leurs ennemis; ou qui, quand ils pardonnent apportent des reſtrictions, qui marquent que leur cœur eſt toûjours aigri. Mais mon ennemi, me dira quelqu'un, ſe mocquera de moi: mais les gens de bien feront édifiez ſi vous pardonnez; & ſi vous ne le faites pas, le Fils de Dieu vous fera des reproches mille fois plus difficiles à eſſuyer, que les inſultes capricieuſes d'un libertin, & d'un homme ſans Religion. Mais cet homme m'a fait une injure ſenſible; mais vous, n'en avez vous pas fait une plus cruëlle au Sauveur, qui vous commande de lui pardonner? Mais j'ay déja pardonné pluſieurs fois: avez vous oublié la réponſe de JESUS-CHRIST à ſaint Pierre: *Je ne vous dis pas juſqu'à ſept fois, mais juſqu'à ſeptante fois ſept fois?* Mais c'eſt moi qui ſuis l'offenſé: il n'y a homme mortel qui n'ait la même prétention, vôtre ennemi tient le même langage; & puis ne ſe flatte-t'on pas en ſa propre cauſe! Pourquoy n'irez-vous pas trouver vôtre ennemi pour le gagner à JESUS-CHRIST; pour arrêter les ſcandales, ſuite funeſte & inſéparable de la diviſion; pour expier tant de péchez que vôtre conſcience vous reproche? Craignez vous d'en trop faire pour JESUS-CHRIST,

Vaines excuſes qu'on alegue pour ſe diſpenſer de pardonner.

qui a tant fait pour vous ? Si vous êtes Chrétien, prévenez vôtre ennemi, n'attendez pas qu'il vienne, allez vous même le trouver & l'embraſſer. *Le même.*

Réflexion ſur le pardon que le Sauveur accorde ſur la Croix à ſes ennemis.

Si vous euſſiez été témoins du ſpectacle qui ſe paſſa ſur le Calvaire, voyant le Fils de Dieu attaché à la Croix, le chef couronné d'épines, les pieds & les mains percés de clouds, le corps tout déchiré de coups, & couvert de plaies, verſant ſon Sang à gros bouillons, en préſence de ſes bourreaux, qui ajoûtent la moquerie à ſes douleurs & à ſes outrages ; ſi vous lui euſſiez entendu élever la voix, ſans diſcerner ce qu'il diſoit, qu'euſſiez-vous cru qu'il demandât à ſon Pere en cet état ? Vous auriez cru qu'il lui demandoit de le délivrer des maux horribles qu'il ſouffroit, ou de faire ſentir les éfets de ſa vengeance à ſes ennemis, qui le traitoient avec tant d'indignité : mais que vous auriez été éloignez de ſes ſentimens ! *Audi clamantem : Ignoſce illis* . . . tout ce que je vous demande mon Pere, eſt de pardonner à mes ennemis, & de m'accorder grace pour eux, ſans les punir de tant d'attentats, & de tant d'outrages. *Monſieur de la Font, dans ſes Entretiens Eccleſiaſtiques. Pour le 21. Dimanche après la Pentecôte.*

Continuation.

Le Sauveur diſoit le jour de la Cene à ſes Apôtres, après leur avoir lavé les pieds : Si je me ſuis abbaiſſé à vos pieds, moi qui ſuis vôtre Seigneur & vôtre maître, ne devez-vous pas dans le beſoin, vous rendre de ſemblables offices les uns aux autres ? Il me ſemble qu'il tient ſur la Croix le même langage : Si j'ay pardonné ma mort aux Juifs, au milieu de leurs outrages & de leurs inſultes, ne devez-vous pas pardonner de même à vos freres, quelques injures beaucoup moindres qu'il vous ont faites ? ſi vous ne voulez pas le faire pour l'amour d'eux, ne devez-vous pas du moins le faire par déférence a ma voix, à mon commandement, & à mon exemple ? Quelle différence prodigieuſe n'y a-t'il pas entre vôtre condition & la mienne ; entre les outrages que vous avez reçûs de vos ennemis, & ceux que j'ay reçûs des miens ? Je les pouvois perdre, & exterminer par une ſeule parole ; & vous êtes des eſclaves, & des néans, que j'ay animez de mon ſouffle. Si je n'ay pas laiſſé de pardonner de ſi indignes traitemens à mes ennemis, comment pouvez-vous conſerver un ſi vif & un ſi long reſſentiment d'un affront qui n'eſt ſouvent qu'imaginaire ? quelle comparaiſon y-a-t'il entre les outrages que j'ay ſoufferts, & ceux que vous avez reçûs ? quel rapport de ces affronts & de ces opprobres avec les légéres offenſes, dont vous vous plaignez avec tant d'aigreur ? Faut-il conſerver un ſi long reſſentiment pour ſi peu de choſe ? pourquoy différer ſi long temps vôtre réconciliation avec ce voiſin, pour un mot picquant, ou pour un geſte de mépris. *Le même.*

En quelle occaſion on n'eſt pas obligé de demander pardon.

J'avouë pourtant qu'ordinairement il n'y a pas une étroite obligation de prévenir & de faire les avances pour ſe réconcilier avec celui, dont on a réçu quelque injure ; ce ſeroit, dit ſaint Auguſtin, flatter ſon orgueil, & l'entretenir dans ſon injuſtice, en l'empêchant de reconnoître le tort qu'il a. Remarquez, dit ſaint Auguſtin, que le Fils de Dieu ne vous ordonne d'interrompre le ſacrifice commencé, que lors que nôtre frere a quelque choſe contre nous ; c'eſt-à-dire, lorſque nous l'avons offenſé : car lorſque vous êtes l'offenſé, il n'y a point d'obligation de le prévenir, & d'aller demander pardon à celui dont

vous avez reçû injure. Tout ce que Dieu alors éxige de vous, eſt de ne retenir aucun ſentiment de haine, & de vengeance dans le cœur, & d'être prêt à lui pardonner. *Le même.*

Nous devons obéïr à Dieu en ce point, quand même nôtre honneur y ſeroit intereſſé.

Quand Dieu n'auroit eu aucune raiſon d'impoſer aux hommes un précepte ſi difficile, penſeriez-vous avoir un légitime prétexte pour n'y point déférer, & pour vous vanger d'un affront reçû ou d'une injure qu'on vous aura faite ? Dieu n'a t'il pas le pouvoir de vous faire un commandement, & de vous obliger à l'obſerver ſous peine même de la vie ? & pourquoi non aux depens de vôtre honneur, quand même il y ſeroit intereſſé ? Dieu n'en eſt-il pas le maître auſſi bien que de vôtre vie ? Ainſi, dans ce pardon qu'on me preſſe d'accorder, il s'agit, dites-vous, de mon honneur, & il y va de ma réputation ; je le veux, quoy que cela ſoit tres-faux : mais il y va de ſon honneur qu'il ſoit obéï ; ſon honneur lui eſt-il moins conſidérable, que ne vous eſt le vôtre ? eſt-il juſte que vous conſerviez le vôtre, & que Dieu perde le ſien ? Mais raiſonnons plus juſte, eſt-ce perdre ſon honneur, que de le riſquer pour une cauſe ſi légitime, comme eſt celle d'obéïr aux loix de ce maître ſouverain ? Mais enfin, penſez-vous le pouvoir conſerver cet honneur, contre ſa volonté, & les ordres de ſa providence ? ne peut-il pas trouver mille autres moyens de vous en priver, pour vous punir de la préférence injuſte que vous faites du vôtre au ſien ? *Qui contemnunt me, erunt ignobiles:* il peut rendre la vie, & la rend avec uſure à ceux qui l'ont prodiguée pour ſon ſervice, & pour ſa querelle: pourquoy ne pourra-t'il pas rendre de même au centuple l'honneur qu'on aura mépriſé pour ſon amour ? *Le P. de Lingendes, dans l'un de ſes Sermons ſur l'amour des ennemis.*

Nous ſommes obligez à Dieu, de nous avoir donné une loi ſi utile.

A conſidérer la choſe par les lumiéres mêmes de la raiſon, c'eſt une des grandes obligations que nous ayons à Dieu, de nous avoir donné une loi de pardonner les injures. En éfet, imaginons-nous que Dieu a porté une loi toute contraire ; & qu'il y a une obligation de ſe venger, qui n'eſt pas moins étroite, que l'eſt celle de pardonner à ſes ennemis : à quelle extrémité ne ſerions-nous pas ſouvent reduits ? Si c'eſt un plus puiſſant que vous qui vous a offenſé, ſi vous avez reçû quelque ſanglant outrage d'un égal, ſi pluſieurs ont conſpiré enſemble de vous perdre : quel moyen d'en tirer vengeance ? Et comme l'a remarqué ſaint Iſidore de Damiette, les inimitiez iront à l'infini ; parce qu'une injure attirera une vengeance, & cette vengeance ne pourra ſe faire ſans une nouvelle injure, à laquelle ſuccédera une autre vengeance, ſans qu'on trouve de fin à cet enchaînement, & à cette viciſſitude d'injures & de vengeances, qui s'entreſuivront néceſſairement; au lieu que celui qui ſouffre avec patience, étouffe à l'inſtant cette inimitié, &c. *Le même.*

Quel renverſement de la juſtice, ſi la vengeance étoit permiſe.

Si la vengeance eſt permiſe, les Loix n'ont plus qu'à ſe taire ; leur miniſtere eſt inutile, tous les Tribunaux doivent être fermez : chacun s'érige un tribunal particulier, y prononce ſouverainement dans ſa propre cauſe, & éxécute de ſon authorité, les jugemens qu'il a prononcez. Je ne prétends point montrer les ſuites d'un tel déſordre : on les comprend aſſez, dés qu'on les entrevoit, chacun devenant l'eſtimateur de l'injure qu'il a reçûë, en étend la compenſation juſqu'où il lui plait ; la balance, & le glaive que la juſtice avoit remis entre les mains du magiſtrat, paſſent entre les mains des plus forts, ou des plus audacieux. Tous les hommes armez les uns contre les autres rejettent la ſo-

ciété civile dans la prémiere confuſion, dont les Légiſlateurs avoient eu tant de peine à la tirer. *Mr. de Saci. Liv. 3. du Traité de l'amitié.*

Il n'y aura point de pardon pour nous, ſi nous ne pardonnons à nos ennemis.

Sur cela, voyez (Chrêtiens) ce que vous avez à faire, & quel parti il vous reſte à prendre. Ne voulez-vous pas vous ſoumettre à Dieu? ne craignez-vous point, en vous revoltant, d'attirer ſes foudres & ſes anathêmes ſur vous? Renoncez vous à vôtre ſalut, êtes-vous enfin réſolu à vous damner? Ah! mon cher Frere, quel déſeſpoir, quelle horreur! Mais ſi cela eſt, allez, & vous vengez. Si la Religion, la colere du ciel, l'interêt de vôtre ame, une éternelle damnation; ſi tout cela n'eſt pas capable de vous retenir, je ne vois plus rien qui le puiſſe, & je vous abandonne à vous même. Mais n'en êtes-vous pas encore venu là? n'avez-vous pas encore perdu tous les ſentimens du Chriſtianiſme? Etes-vous touché des menaces d'un Dieu, & voulez-vous vous mettre à couvert de ſes châtimens? en un mot, penſez-vous à vous ſauver, & y penſez-vous bien? Heureuſes diſpoſitions! ſuivez les, & courez donc à vôtre frere, & vous réconciliez avec lui: Laiſſez même pour cela, l'autel & le ſacrifice que vous aviez commencé; le plus grand, le plus agréable ſacrifice que vous ferez à Dieu, ce ſera celui de vôtre cœur: & comment? en arrêtant ce procès qu'une certaine averſion a fait naître, & qu'elle entretient plûtôt que le bon droit: en coupant cours à cette querelle, à cette diviſion, que vous n'avez déja portée que trop loin, & qui fait tous les jours de nouveaux progrès; à cette intrigue criminelle, à ces menées couvertes; en embraſſant celui-là même dont vous avez tant cherché la ruïne, en le recevant, en le prévenant. Prenez là-deſſus vôtre réſolution, déliberez: il n'y a point de milieu. *Le P. Giroust, dans ſon Carême. Sermon pour le prémier Vendredy.*

Dieu tire vengeance des vindicatifs, & ils ont Dieu pour ennemi, quand ils pourſuivent leur prochain.

Je ne ſçaurois me réſoudre à pardonner (dites-vous): allez, déchargez donc tout vôtre fiel ſur un ennemi qui vous bleſſe la vûë, & dont la préſence vous importune. Mais quel ſera le retour? C'eſt que le contre-coup retombera au même temps ſur vous: vous le haïrez, & Dieu vous haïra; vous le frapperez, & Dieu vous frappera; vous le perdrez, & Dieu vous perdra. Y faites-vous, (Chrétiens) toute l'attention qu'il faut! le comprenez-vous? Je ne puis pourſuivre une vengeance, que je n'aye tout-à-la fois deux ennemis: l'ennemi que je pourſuis, & Dieu qui me pourſuit. Celui que je veux détruire peut me réſiſter; mais je ne puis réſiſter à Dieu: l'un peut échapper de mes mains; mais je ne puis échapper des mains de Dieu. J'attire contre moi toute ſa puiſſance, toute ſa juſtice: ce ſera donc moi qui porterai la peine de toutes mes violences, plus que l'ennemi à qui j'en veux faire ſentir les effets. O! que ne ſommes-nous bien remplis de cette terrible, de cette affreuſe idée! un Dieu ennemi, un Dieu vengeur! Autant que je ſuis, ou que je reprime les mouvemens de ma colere; autant il laiſſe agir contre moy, ou il ſuſpend ſon couroux redoutable; ſi je prends le glaive pour percer, il prend la foudre pour m'accabler. Or à mettre dans une juſte balance le bien & le mal, & à peſer l'un & l'autre; eſt-ce un avantage tellement à déſirer, que le vain plaiſir de contenter ma paſſion par la ruïne d'un homme comme moy, quand je m'expoſe aux plus ſéveres arrêts d'un Dieu infiniment au deſſus de moi? *Le même.*

C'eſt une vaine excuſe

Quand Dieu a porté une loi, & que vous manquez à l'obſerver, ne dites jamais (mon cher Auditeur:) C'eſt que je ne puis; mais dites: C'eſt que je ne veux

veux pas. Dès que Dieu le commande, vous le pouvez, puiſqu'il ne commande rien d'impoſſible. Il eſt difficile; j'en conviens : mais difficile tant qu'il vous plaira; Dieu l'ordonne, c'eſt aſſez. Vous pouvez même, & vous devez vous ſervir de cette difficulté, pour relever le mérite de vôtre ſoûmiſſion. Vous le voulez, mon Dieu, & j'y conſens : vous voyez ce qu'il en coûte à mon cœur. Il en faut étouffer tous les ſentimens, & les ſentimens les plus naturels; il faut que je m'arrache en quelque ſorte moy-même à moy-même, pour faire cette avance, pour prononcer cette parole, pour donner ce nouveau témoignage d'une amitié que je ſuis prêt à renoüer pour vous, & qui paroiſſoit ſi juſtement rompuë : mais plus la répugnance eſt vive, plus vous me tiendrez comte de l'éfort que je fais pour la vaincre. Je veux vous montrer combien je vous aime, en aimant ce qu'il y a, ce qui me ſemble, pour moy, de moins aimable. S'il y avoit moins à combattre, moins à prendre ſur moy, vous y ſeriez moins glorifié, Seigneur, & j'aurois moins de quoy vous marquer ma fidélité. C'eſt bien peu ce que je fais : mais après tout, témoin que vous étes de ma foibleſſe, vous voyez que je ne puis rien faire de plus grand. *Le même.*

de dire: Je ne puis pardonner cette injure.

Que m'importe ce que dira le monde, ſi vous étes, mon Dieu, content de moy ? On me raillera, on me traduira : mais que le public tourne contre moy toute ſa cenſure, je vous rendrai (Seigneur) l'obéiſſance que je vous dois; il y va de mon ſalut, & qu'ai-je de plus cher ? Ne voyons-nous pas les plus obſtinez ſe réconcilier au lit de la mort ? Pourquoy vivrai-je dans un état où je ne voudrois pas mourir ? pourquoy n'aurai-je pas maintenant le même courage que j'aurois alors ? Un mourant n'eſt touché que de la juſte terreur des châtimens de Dieu, qui ſçait punir durant toute l'éternité, la tranſgreſſion de ſon commandement : mais dès cette heure eſt-il moins terrible pour moy, ce même Dieu ? ſes ordres ſont-ils moins formels & moins ſéveres ? Vous me les avez fait annoncer; vous avez parlé, Seigneur, vous parlez encore : je ne les puis ignorer, & il ne me reſte que de les accomplir. *Le même Pere Girouſt.*

Il faut ſe roidir contre le reſpect humain pour pardonner une injure.

A ce caractere tout divin, Dieu vous reconnoîtra pour ſes enfans : *Ut ſitis filii Patris veſtri :* ce n'eſt pas à dire que vous deviendrez préciſément par là les enfans de Dieu; mais que vous paroîtrez enfans de Dieu. On ne paroît pas toûjours ce que l'on eſt, parce qu'on ne ſoûtient pas toûjours par ſa conduite, & par ſes actions, la dignité dont on eſt revétu : mais en pardonnant, vous ferez voir que vous appartenez ſpécialement à Dieu; parceque vous porterez l'image de Dieu, & que vous en aurez le trait le plus marqué : *Ut ſitis filii patris veſtri.* Car que fait ce Pere commun ? Il fait lever ſon ſoleil ſur les bons & ſur les méchans; il fait tomber la roſée du Ciel ſur les juſtes & ſur les pécheurs : diſons quelque choſe de plus particulier, il nous ſupporte, tout rebelles que nous ſommes; il ne ſe contente pas de nous ſupporter, il nous prévient; ce n'eſt point encore aſſez pour lui, de nous prévenir, il nous attend, lors même qu'il ſe voit rebuté avec plus de mépris : enfin, après nous avoir long-temps attendus, il nous reçoit au moment que nous voulons rentrer en grace avec lui. Belles leçons ! leçons perſonnelles, puiſque tout cela ſe paſſe à l'égard de nous-mêmes; leçons pour ainſi dire, journaliéres & toûjours pré-

C'eſt par le pardon des injures, que nous ſommes déclarez enfans du Pere céleſte.

ſentes ! Etudions-les, non-ſeulement pour les connoître, mais pour les pratiquer. *Le même.*

Les difficultez que l'on fait naître quand il faut faire une réconciliation.

On eſt ſi délicat dans le monde, quand il s'agit des moindres avances ! ſi l'on conſent à un accommodement, du reſte on ne veut point entendre parler de faire les prémiéres démarches ; chacun ſe retranche ſur ſes droits, & fait valoir ſes prétentions. Quels ménagemens ne prend-t'on point pour venir à une entrevûë ? Il faut pour cela trouver un lieu indifférent & neutre ; il faut que tous les pas qui ſe font de part & d'autre, ſoient meſurez, que tous les termes dont on doit ſe ſervir, ſoient mis dans la balance, & peſez : on ne marche que par artifice & par machine. Mais nôtre Dieu, tout grand qu'il eſt, n'eſt-il pas au contraire le prémier à nous inviter, à nous rappeler, à nous rechercher ? *Le même.*

Reproche que le Fils de Dieu fera un jour à ceux qui refuſent de pardonner.

Ah ! Chrétiens, qu'aurez-vous à répondre, quand Dieu vous faiſant comparoître devant ſon Tribunal, vous dira comme ce maître de l'Evangile : *Serve nequam, omne debitum dimiſi tibi :* Méchant ſerviteur, je me ſuis relâché pour vous de toute ma ſéverité : *Nonne ergò oportuit, & te miſereri conſervi tui ?* Ne deviez-vous donc pas avoir la même indulgence pour vôtre frere ? Parlez : quelle excuſe peut vous juſtifier ? Eſt-ce la dignité, le rang ? Mais qui ſuis-je moy ! & qui êtes-vous ? cependant tout Dieu que je ſuis, je vous ai pardonné. Eſt-ce la griéveté de l'offenſe ? Mais fûtes-vous jamais auſſi indignement traité, auſſi injuſtement mépriſé, que je l'ai été par vous-même ? cependant je vous ai tout pardonné. Mais qu'avez-vous fait ? Vous vous êtes livré à vos reſſentimens ; rien n'en a pû modérer l'excès ; mais vous avez cherché par-là à vous faire craindre, & vous ne vous êtes en éfet rendu que trop redoutable : point d'interceſſions, de ſollicitations aſſez puiſſantes pour vous gagner. Or voilà déſormais la regle que je garderai dans la déciſion que j'ai à faire de vôtre ſort : je prendrai la même meſure ; je laiſſerai celle que j'avois ſuivie, & j'agirai ſelon la vôtre. Vous me l'avez dit tant de fois : Pardonnez comme nous pardonnons ; vous ſerez exaucé : vous n'avez pas pardonnez comme moy ; je ne pardonnerai pas plus que vous ; même froid, même indifférence de ma part, même rigueur à vous faire rendre compte de tout, à vous redemander tout ; plus de pardon, pour qui n'a rien voulu pardonner : *Sic Pater cæleſtis faciet vobis.* Profitons, Chrétiens, de ces menaces ; car ce ne ſont encore que des menaces pour nous : prévenons-en les éfets ; ayons la conſolation de pouvoir dire un jour à Dieu avec une ſainte aſſûrance : Faites, Seigneur, ce que j'ai fait : j'ai tout remis, remetez-moy tout. *Le même.*

Les mauvaiſes ſuites & les éfets qui naiſſent de la haine, qu'on conçoit ſouvent pour de légers ſujets.

Conſidérez combien les ſujets qui font naître la haine ſont ſouvent vains, pueriles, & frivoles : un mot, un refus, un manque d'égard, peut-être moins que tout cela ; & ſi l'on raprochoit deux perſonnes diviſées ; ſi on les contraignoit d'expliquer les cauſes de leur diviſion, ſouvent elles auroient bien de la peine à en rapporter une qui fût ſenſible. Cependant de là, que de médiſances, que de calomnies, que de faux rapports mutuëls ? que de procès intentez ? que de mauvais offices rendus ? Quelle inondation a produit une ſi petite ſource, & où ne va-t'elle pas vous entraîner ? Ah ! Meſſieurs, il eſt encore temps de l'arrêter : ſacrifiez vôtre haine au fond du cœur ; ne ſortez point de ce ſaint lieu, que vous ne l'ayiez laiſſé expirer ; remportez ſur vous une victoire, que vous ne partagerez

avec perſonne, & d'autant moins ſuſpecte de vanité, qu'elle n'aura que Dieu pour témoin. *Sermon manuſcrit du P. François Cairou.*

Il y a obligation de ſe réconcilier au dehors.

L'obligation de ſe réconcilier au dehors n'eſt pas moins expreſſe que l'obligation de pardonner au fond du cœur ; mais j'oſe le dire, elle eſt ſujette à être conteſtée : parmi les perſonnes qui conſervent des inimitiez ſcandaleuſes, on tient plus à la difficulté de ſe réconcilier, qu'à la difficulté de pardonner. Tel eſt le langage de tous ceux qui s'obſtinent dans leurs haines : Pour moy, dit-on, je ne ſens point d'averſion ſecrette au fond du cœur, ſi les dehors paroiſſent condamnables, du moins le principe eſt ſain : j'ai fait à mon Dieu le ſacrifice de mon reſſentiment, je le renouvelle au pied des ſaints Autels. Mais lorſqu'on exhorte ces perſonnes, lorſqu'on les preſſe de rendre la réconciliation auſſi publique, que les démélez ont été ſcandaleux ; c'eſt alors qu'on rappelle toute ſa fierté naturelle, & qu'on cherche des excuſes à ſon péché. *Le même.*

Continuation du même ſujet.

Voyons ſi le Fils de Dieu a borné le précepte de la réconciliation aux ſeuls ſentimens du cœur, ou s'il l'a pouſſé juſqu'aux demonſtrations du dehors. Voicy comme il s'exprime : *Vade, reconciliare fratri tuo.* Allez : ce n'eſt donc plus un changement qui ſe termine au cœur, il faut faire des démarches. Il y a plus : il décend juſqu'aux particularitez, juſqu'aux circonſtances du temps & du lieu : du temps ; c'eſt lors qu'un frere ſuſceptible d'aigreur a reçû de nous un ſujet légitime d'entretenir une froideur ſecrette au fond du cœur : du lieu ; c'eſt l'autel qu'il faut quitter, c'eſt le ſacrifice qu'il faut abandonner ; c'eſt un eſprit irrité qu'il faut aller addoucir : *Relinque munus tuum ante altare.* Comme ſi le Seigneur eût voulu dire : Quoy que le Sanctuaire où vous préſentez vôtre offrande, ſoit un lieu conſacré à la ſainteté de mon culte ; quoyque ce ſoit au pied de mes Autels, qu'il faille faire le ſacrifice de ſa haine ; cependant le ſacrifice du cœur ne me ſuffit pas. Partez, abandonnez, & l'offrande, & le lieu ſaint ; allez porter le baiſer de paix à vôtre frere, avant que de préſenter une bouche téméraire à ma table : ne vous rapprochez point de moi, que vous ne vous ſoyez rapproché de vôtre frere : *Relinque munus tuum.* Le précepte eſt donc conſtant ; mais il n'eſt pas moins juſte. *Le même.*

La perfection de la loi de Jesus-Christ demande une réconciliation extérieure.

Oüi (Meſſieurs) la loi de Jesus-Christ auroit été imparfaite ſi elle ne nous avoit ordonné une réconciliation extérieure, & publique. Voicy pourquoy : c'eſt que dans les préceptes, dont le Seigneur eſt l'objet immediat, le cœur ſuffit, & les démonſtrations du dehors ſont inutiles. Vous m'ordonnez de vous aimer, Seigneur ; vous appercevez mon amour au fond de mon cœur ; il ſuffit, cet amour, pour me rendre digne, & de la juſtification, & de vos complaiſances. Mais au regard des préceptes qui regardent le prochain, le cœur ne ſuffit pas ; la main doit y avoir part : Dieu qui nous a formez pour la ſociété, a fait les préceptes de la charité par rapport au bon ordre de la ſociété même. Hé ! que m'importe à moy, que le cœur de mon frere ſoit ſans aigreur ; s'il me refuſe les agrémens du commerce, les aſſiſtances, les ſoulagemens de la vie civile ? Quel monſtre dans la république de voir le fils ſéparé du pere, l'épouſe de ſon époux, le frere de ſon frere, & le citoyen de ſon concitoyen ? Il falloit donc leur ordonner de ſe rapprocher de la même maniére, qu'ils s'étoient diviſez. *Le même.*

Combien rendre le bien pour le mal, eſt capable d'appaiſer la colere de l'ennemi le plus déclaré.

Y a-t'il rien qui puiſſe contribuër davantage au bonheur du monde, que l'obſervation d'une loi ſi ſainte qu'eſt celle de pardonner les injures & d'aimer ſes ennemis ? Si celui qui eſt l'objet de la haine, que l'on perſécute par des injuſtices & par des calomnies, aime ceux qui le maltraittent ; s'il dit du bien d'eux, s'il leur en fait ; y a-t'il rien de plus capable d'empêcher qu'il ne ſoit bleſſé par les coups que ſes ennemis lui portent, d'arrêter les reſſentimens, les déſirs de vengeance, & les troubles que la nature pourroit exciter dans ſon cœur, & d'y conſerver la paix, que cette bienheureuſe inſenſibilité ? Pour l'ennemi, que peut-on imaginer de plus propre & de plus puiſſant pour guérir les bleſſûres de ſon ame, pour calmer la paſſion violente dont elle eſt agitée, pour tranquiliſer ſa fureur, au cas que ſon animoſité en ſoit venuë juſqu'a ces excès ; que la douceur qu'on lui témoigne, que la charité qu'on lui rend, pour les outrages qu'on en a reçûs ? C'eſt répandre de l'eau ſur une matiére embraſée, c'eſt jetter des charbons ardens ſur la tête de ſon ennemi. Ainſi cet homme ennemi, vaincu par la bonté qu'on lui témoigne diſſipe toute l'aigreur dont il eſt rempli. *L'Abbé de la Trappe, dans ſes Réflexions Morales ſur l'Evangile de ſaint Mathieu.*

AMOUR PROPRE,

AMOUR DEREGLE' DE SOY-MÊME, Recherche de ſes Interêts, Précepte de nous Haïr nous-mêmes, &c.

AVERTISSEMENT.

Quelque vaſte & indéterminé que paroiſſe d'abord ce Sujet; on peut cependant en faire la matiére d'un Diſcours particulier, en conſidérant l'Amour propre en lui-même, ſans s'étendre ſur tous ſes éfets, qui ſont ſans nombre, & dont pluſieurs peuvent être le ſujet de Sermons différens. Il faut ſeulement remarquer,

Prémiérement, Que l'Amour Propre n'eſt diſtingué de la Concupiſcence, ou de la Convoitiſe, que de nom, ou tout au plus par la différente maniére d'agir contre la Loy de Dieu. Car la Convoitiſe, qui eſt une ſuite & un éfet du péché originel, eſt cette pente & ce penchant qui nous porte vers les biens ſenſibles, pour y trouver nôtre ſatisfaction: & l'Amour Propre nous fait rapporter toutes choſes à nous-mêmes, comme à leur fin, & nous chercher nous-mêmes en tous les objets qui ſe préſentent à nous.

Secondement, Que l'Amour Propre, dont nous traitons icy, n'eſt pas tout-à-fait la même choſe que l'Amour de ſoy-même: car le prémier ſe prend en mauvaiſe part, & eſt toûjours un vice, parceque c'eſt un amour de ſoy-même déréglé; au lieu que le ſecond eſt une vertu, quand il eſt bien réglé; puiſque dans l'ordre de la charité, nous devons tenir auprès de nous-mêmes, le prémier rang après Dieu.

Troïſiémement. Quoique travailler à détruire & à déraciner l'Amour Propre, ſoit la même choſe que pratiquer la mortification, domter ſes paſſions, ſe vaincre ſoy-même, & réſiſter aux inclinations de la nature corrompuë; cependant ce nom d'Amour Propre, qui eſt plus général, donne lieu d'attaquer plus directement comme tous les vices, reduits à un ſeul; & fournit aſſez de matiére, ſans entrer dans un détail trop vague, de la mortification des ſens, des paſſions, de la propre volonté, & de tout ce qui pourroit avoir rapport à ce ſujet.

PARAGRAPHE PREMIER.

Différens Deſſeins, & Plans de Diſcours ſur ce ſujet.

1. ON peut prendre pour deſſein d'un diſcours, Que l'Amour propre eſt nôtre plus grand ennemi, puiſqu'il met le plus grand obſtacle, 1°. à nôtre Salut; 2°. à la Perfection chrétienne, & particuliérement dans l'Etat Religieux: d'où il faut conclure, que nous devons travailler toute nôtre vie à la détruire, autant qu'il nous eſt poſſible, & à lui faire une guerre irréconciliable.

Prémiére Partie. Ce que doit faire un Chrétien en général, pour faire ſon ſalut, eſt de fuïr le mal, & de faire le bien. Or en prémier lieu, l'amour déréglé de nous-mêmes, que nous appelons Amour Propre, (qui à proprement parler, n'eſt autre choſe que cette concupiſcence, & cette inclination vers les biens ſenſibles, que nous apportons avec nous en naiſſant, & qui demeure toûjours en nous, après que le peché originel a été effacé par le Baptême:) l'amour propre, dis-je, eſt ce qui nous porte le plus au mal: & de ce côté-là c'eſt aſſurément nôtre plus grand & nôtre plus dangereux ennemi; 1°. parce qu'il eſt lui-même le principe de tous les maux, c'eſt-à-dire, de tous les vices & de tous les péchez, qui ſont le grand & unique obſtacle à nôtre ſalut: c'eſt donc le prémier de nos ennemis, & qui met enſuite tous les autres en mouvement. 2°. C'eſt un ennemi domeſtique, qui eſt au milieu de nous, que nous portons par tout, qui eſt enté dans le fond de nôtre nature, & par conſéquent qui ne meurt qu'avec nous: 3°. L'ennemi le plus ruſé & le plus artificieux, auſſi-bien que le plus opiniâtre. 4°. L'ennemi le plus difficile à vaincre; qu'on peut bien affoiblir & dompter, mais non pas détruire entiérement. D'où il faut conclure, qu'il eſt un plus grand obſtacle au ſalut, que la mauvaiſe éducation, que le mauvais naturel, le mauvais exemple; parceque tout cela n'a de force pour nous entraîner au mal, & pour nous perdre, qu'autant qu'il nourrit, qu'il fomente, & entretient l'amour propre.

La ſeconde choſe qui eſt abſolument néceſſaire pour le ſalut, c'eſt de faire le
Pſalm. 36. bien: *Declina à malo & fac bonum.* Nul Chrétien n'en peut douter; quoique dans la prattique la plûpart ſe contentent de ne commettre point de ces péchez crians, d'injuſtices, de débauches outrées, de déſordres, qui déshonorent dans le monde; & négligent la ſeconde partie des devoirs du Chrétien, qui eſt de prattiquer les bonnes œuvres, dont l'obligation n'eſt pas moins étroite, moins indiſpenſable aux adultes: ce qui a fondé cette diſtinction ſi commune, & ſi connuë, des préceptes négatifs, qui obligent toûjours, & en tout temps; & des préceptes poſitifs qui n'obligent qu'en certaines occaſions, & en certaines circonſtances. Cela étant préſuppoſé; qui peut douter que nôtre amour propre ne ſoit le plus grand obſtacle à la prattique de toutes les vertus Chrétiennes? 1°. Il nous en détourne par les difficultez réelles, ou imaginaires qui s'y rencontrent, & qu'il appréhende ſi vivement; car la même inclination qui nous fait rechercher nos aiſes & nos commoditez, nous fait fuïr la peine, le travail,

& la difficulté. 2°. Il corrompt toutes les bonnes œuvres, qu'on ne peut ſe diſpenſer de prattiquer, en n'y cherchant que ſa propre gloire ; l'approbation des hommes, le déſir de leur plaire, ou quelque autre interêt humain, au lieu de les faire pour Dieu, & pour quelque bon motif. 3°. Des meilleures actions conſidérées en elles-mêmes, il en fait les plus grandes injuſtices, qu'il couvre du nom de zele, & de l'interêt qu'on prend à la gloire de Dieu, &c.

Seconde Partie. L'amour propre eſt le plus grand obſtacle à la perfection, à laquelle nous ſommes obligez d'aſpirer, & que Dieu demande de nous dans l'état où ſa Providence nous a appelez. Pour en être convaincus, il faut remarquer que la perfection que nous devons nous éforcer d'acquerir, conſiſte en ces trois choſes ; ſçavoir, en la mortification de toutes les paſſions ; dans l'obſervation éxacte & réguliere des devoirs de ſon état ; & enfin, dans une ferveur de charité, qui nous fait marcher avec joie, avec une ſainte allegreſſe, & avec une égale activité dans le ſervice de Dieu, & dans la voie de la ſainteté. Or il n'eſt pas difficile de montrer combien l'amour propre eſt oppoſé à ces trois choſes. 1°. Pour la mortification des paſſions : on ne peut douter que celui-là ne ſoit le plus parfait Chrétien, & le plus parfait Religieux, qui en eſt plus le maître, qui les a domptées, & entiérement ſoûmiſes par une conſtante & continuëlle mortification. Mais qu'eſt-ce que l'amour propre, & à quoy ſe fait-il connoître ? en quoi conſiſte-t'il, ſinon à ſuivre ſes paſſions, à contenter tous ſes déſirs, à n'uſer de nulle modération, de nulle retenuë dans ſes appetits déréglez ? 2°. Si la perfection conſiſte à s'acquitter ponctuëllement, & dans la derniére éxactitude des devoirs de ſon état ; n'eſt-ce pas l'amour propre, ennemi de toute gêne, & de toute contrainte, & qui ne trouve pas ſon compte dans une ſi grande régularité, qui s'y oppoſe & nous arrête ? 3°. Pour ce qui eſt de la ferveur néceſſaire pour arriver à la perfection, & qui fait qu'un cœur ne ſe laſſe point, mais pourſuit conſtamment ſa courſe ; qui ne ſçait que c'eſt l'amour propre, qui nous rend lâches, & inconſtans, par l'attachement à nos plaiſirs, à nos interêts, à nos commoditez ? &c.

1°. L'Amour propre eſt contraire à l'Amour que nous devons à Dieu, au Prochain, & à nous-mêmes, par la deſtruction totale de toute la charité. II.

2°. Il eſt oppoſé à la grace, ſoit habituëlle, par la préférence criminelle que nous nous donnons à nous-mêmes, de nos propres interêts à ceux de Dieu ; ſoit actuëlle, lorſqu'on rejette les lumiéres du Ciel, ou qu'on y réſiſte, pour ſuivre le penchant naturel qui nous porte aux biens ſenſibles.

3°. Il eſt oppoſé à toutes les vertus, à toutes les bonnes œuvres, & à toutes les actions de piété, par la crainte qu'on a de ſe contraindre, & de ſe faire la violence qui eſt neceſſaire, pour vaincre la peine & le travail qui accompagnent la pratique du bien.

L'Amour propre & l'amour de nous-mêmes ne ſont pas toûjours une même choſe ; quoiqu'on les confonde aſſez ſouvent : car, comme nous avons dit dans l'Avertiſſement, l'amour de nous-mêmes quand il eſt reglé, eſt une vertu & une charité que nous nous devons, & par l'amour propre on entend toûjours le déréglement de la concupiſcence, qui nous porte à la recherche de nôtre plaiſir & de nôtre interêt : Or après avoir expliqué cette différence, on peut pour l'inſtruction & pour la direction ſpirituëlle des Auditeurs, faire voir ; III.

1°. Ce que l'amour propre a de commun avec la charité que nous nous devons à nous-mêmes ; pour découvrir les ruſes & les artifices de cet amour déreglé, qui nous trompe & nous ſéduit, & nous tenir ſans ceſſe ſur nos gardes, de crainte qu'il ne nous enleve le fruit & le mérite de nos bonnes œuvres. Il ſemble d'abord ne demander auſſi lui-même, rien qui ne ſoit juſte & permis; mais ne s'en tient pas à ce qu'il propoſe ; inſenſiblement il étend les bornes qu'il s'étoit preſcrites, ouvre des chemins dangereux, &c.

2°. Il ne tarde pas d'avancer des maximes, & de marquer des prétentions ouvertement mauvaiſes. Expliquer encore cela; & achever par ce ſecond detail de faire voir la différence de ces deux amours, dont l'un eſt juſte & commandé de Dieu, & l'autre injuſte & défendu par la Loi de l'Evangile ; & de montrer quelles ſont les vraies marques qui les diſcernent, pour nous porter à détruire l'un, & établir l'autre.

IV. On dépeint d'ordinaire l'amour avec un bandeau ſur les yeux, pour faire entendre, qu'il eſt aveugle ; mais ce que les Payens ont dit de l'amour en général, on le voit manifeſtement dans l'amour propre, qui rend preſque tous les hommes aveugles, d'un aveuglement d'autant plus funeſte & plus dangereux que moins on le connoît, & moins on s'en apperçoit. Pour le faire connoître, & remédier à un mal qui paroît incurable, il faut remarquer avec Tertullien, qu'il y a deux ſortes d'aveuglemens, qui conviennent à l'amour propre ; ſçavoir : *Non videre quod eſt, & videre quod non eſt.* Ne voir pas ce qui eſt, & voir ce qui n'eſt pas.

1°. *Non videre quod eſt.* L'amour propre fait que nous ne voyons pas nos defauts, quoiqu'ils ſautent aux yeux de tout le monde : c'eſt pourquoy, pour s'en défaire, il faut s'en rapporter aux yeux des autres, aux avis charitables de nos amis, & aux répréhenſions de ceux, qui ont autorité ſur nous.

2°. *Videre quod non eſt.* Il groſſit nos vertus, nos talens, nos perfections, & nous repréſente à nous-mêmes tout autres que nous ne ſommes. De ce double aveuglement naît l'orgueil & la préſomption, qui nous empêche de nous connoître nous-mêmes : en ſorte, qu'on ſe glorifie de ce qu'on n'a pas, ou bien de ce qui ne le mérite pas ; & qu'on ne ſe confond pas de ce qui devroit nous humilier, & nous inſpirer un bas ſentiment de nous-mêmes.

V. 1°. L'Amour propre eſt la ſource, la cauſe, & le principe de tous les vices ; comme la véritable charité, au ſentiment de ſaint Auguſtin, eſt la cauſe & le principe de toutes les vertus, les contient, ſe transforme en elles, les anime & les vivifie toutes : ce qui ſe peut voir par une induction que l'on trouvera dans la ſuite de ce Traité.

2°. Mais ce qui eſt déplorable ; & qui fait que ce même amour propre eſt auſſi ſouvent la cauſe & le principe de nôtre perte & de nôtre reprobation, c'eſt que pendant que nous ſuivons les mouvemens de cet amour déréglé de nous-mêmes, jamais nous ne nous défaiſons de nos vices, ni ne nous corrigeons de nos defauts. Il en eſt encore comme la garde & le ſoûtien, & non-ſeulement le principe.

VI. On peut faire les deux parties d'un diſcours de ces deux maximes de l'Evangile, ſur leſquelles il ſemble que roule toute la Loy du Fils de Dieu.

La prémiére, Que l'amour propre, eſt une véritable haine de ſoy-même; parce

parce qu'en s'aimant de cet amour déréglé, l'on va contre la Loy de Dieu, & l'on s'attire la haine, la colere, & la vengeance du Seigneur, & par conſéquent une damnation éternelle, qui eſt le comble de tous les malheurs : *Qui amat animam ſuam perdet eam.*

La ſeconde, Que la haine de ſoy-même, telle que l'ordonne l'Evangile, eſt un véritable amour que nous avons pour nôtre ame & pour nôtre corps; parceque c'eſt leur procurer un bonheur éternel, qui eſt le comble de tous les biens : *Qui odit animam ſuam in hoc mundo, in vitam æternam cuſtodit eam.*

VII. 1°. L'Amour propre eſt l'ennemi declaré de Dieu, parce qu'il renverſe le deſſein qui l'a fait venir ſur la terre, en metant obſtacle à nôtre ſalut, qui eſt la fin de ſes travaux, de ſes ſouffrances, & de ſa mort.

2°. C'eſt le plus grand ennemi de nous-mêmes; puiſque non-ſeulement il eſt la ſource de tous nos maux, par la part qu'il a eûë au péché originel que nous apportons avec nous en naiſſant; mais encore de tous les péchez actuels, que nous commetons; puiſque c'eſt pour nos interêts, & pour nous ſatisfaire, que nous violons la Loi de Dieu.

VIII. Pour porter l'Auditeur à agir par des vûës chrétiennes, & même par des vûës plus dignes d'un homme qui a quelque ſentiment d'honneur & de généroſité, on peut avancer ces deux véritez.

La premiére : Que rien n'aveugle davantage l'eſprit que l'amour propre, qui agit par des vûës intereſſées, en rapportant tout à ſoy-même; & par conſéquent, que le prendre pour regle de ſa conduite, c'eſt la rendre incertaine, injuſte, malheureuſe. Nous le verrons dans le prémier Point.

La ſeconde : Qu'il n'y a rien qui corrompe davantage le cœur, que ce même amour propre, qui préfere ſes propres interêts à ceux de Dieu & de la Religion, & à ceux du Prochain, dans les occaſions où nous ſommes obligez d'y avoir tous les égards imaginables. Ainſi, l'aveuglement de l'eſprit, & la corruption du cœur étant les deux éfets, qui rendent les amateurs d'eux-mêmes, criminels devant Dieu, & odieux à tous les hommes, ils feront auſſi le partage de ce diſcours.

IX. On demande pourquoy la concupiſcence & l'amour propre qu'on ſçait être une ſuite, un éfet, & même une peine du péché originel, demeure encore dans tous les hommes, après que ce péché eſt effacé; & on répond communément, que c'eſt pour ſervir d'éxercice à nôtre vertu, qui ſans cela n'auroit point d'ennemi à combattre, point de difficulté à vaincre, & par conſéquent point d'occaſion de ſe faire violence, pour mérirer le Ciel, & le bonheur éternel; puiſque depuis le peché du prémier homme, le Ciel ne nous eſt promis & donné qu'à titre de mérite & de recompenſe. Mais d'ailleurs, comme cet amour déréglé de nous-mêmes, nous met ſans ceſſe en danger de nôtre ſalut; j'ai deſſein de vous faire voir dans ce Diſcours ces deux choſes mêmes. 1°. Le juſte ſujet que nous avons de craindre cet ennemi domeſtique, de nous défier de ſes ſurpriſes, & les moyens de nous garentir du mal qu'il nous peut faire. 2°. Les avantages que nous en pouvons tirer.

1°. Pour juger des motifs que nous avons de craindre un ennemi ſi dangereux, & des juſtes ſujets que nous avons de nous en défier; il ne faut qu'examiner les qualitez de cet ennemi. Il eſt intérieur, domeſtique; il eſt en quel-

que maniére maître de la place qu'il attaque; il a à ſes gages toutes les créatures, & tous les objets extérieurs ; il a une infinité de ruſes & d'artifices pour ſurprendre la plus éxacte vigilance ; il entretient une ſecrette intelligence avec les puiſſances mêmes de nôtre ame qui ſeules peuvent le reprimer, & enfin il nous attaque de tous côtez.

2°. Les avantages que nous en pouvons tirer, ſe prouvent parce qu'il nous fournit à tous momens, des occaſions de témoigner à Dieu nôtre fidélité, de croître continuëllement en vertu & en mérite, d'acquerir la paix & le repos de conſcience par les victoires que nous remportons; & enfin le moyen d'accumuler tous les jours couronnes ſur couronnes, pour le Ciel.

PARAGRAPHE SECOND.

Les Sources où l'on peut trouver dequoy remplir ces Deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

Les Saints Peres.

SAint Auguſtin, *lib. de ſubſtantia amoris*, montre que l'amour eſt comme un fleuve qui ſe partage en deux ruiſſeaux, dont l'un fait la charité, & l'autre la cupidité, ou l'amour propre.

Le même, *lib.* 14. *de Civit. c.* 28. montre par une belle alégorie, que Jéruſalem & Babylone font paroître deux eſpeces d'amours, l'un bon, qui eſt l'amour de Dieu, l'autre mauvais qui eſt l'amour déréglé de nous-mêmes.

Le même, *tract.* 123. *in Joan.* expliquant ces paroles de ſaint Paul, *Erunt homines ſe ipſos amantes*, montre que tous les vices, dont parle l'Apôtre en cet endroit, naiſſent de cette ſource de l'amour de ſoy-même.

2. *ad Timoth.* 3.

Le même, ſur le Pſeaume 122. qui commence par *Ad te levavi oculos meos*, montre que le véritable moyen de plaire à Dieu, eſt de ſe déplaire à ſoy-même.

Le même, ou quelque autre Autheur du livre *de Spiritu & Anima*, montre que de l'amour de nous-mêmes, bien ou mal réglé, naiſſent toutes les vertus, ou tous les vices.

Saint Bernard, *Serm.* 3. *de Reſurrect. Dom.* invective fortement contre la propre volonté, qui eſt la même choſe que l'amour propre, ou du moins qui en eſt un éfet.

Les Livres Spirituëls, & autres.

Grenade, parle de l'amour propre en divers endroits; dans la Guide des Pécheurs, l. 2. c. 6. où il montre que tous les péchez tirent leur origine de l'amour propre, ſelon ſaint Thomas; dans le Memorial, liv. 7e. ch. 5. où il montre que l'amour propre eſt un des principaux obſtacles à l'amour de Dieu; & dans le Traité de l'Amour de Dieu, ch. 3e. où il montre que le prémier moyen d'acquerir l'amour de Dieu, eſt la victoire ſur l'amour propre.

Alvarès de Paz, tom. 2. a fait un beau & long Traité de la Mortification de l'Amour propre.

Thaulere, *Conc.* 2. *de Sanctiſſim. Sacram.* montre qu'il eſt impoſſible de s'unir à Dieu, ſi le cœur n'eſt vuide de l'amour propre.

Julius Fatius. *De Mortif. Conſiderat. 5.*
Drexellius, *in rectâ Intent. lib. 2. c. 6.*
Nicolaus Lancicius. *Opuſc. 10. c. 13.*
Bernardinus Roſignolius, *de Diſcipl. Chriſt. Perfectione.*
Thomas Stapletonus. *Conc. 10. in domin. 1. Quadrag.*
Raynerius de Piſis. *Titulo, Amor Generalis.*

Le P. Senault, dans *l'Uſages des Paſſions*, ſeconde partie, ſecond Diſcours, où il parle du mauvais uſage de l'amour; & dans le 5e. Diſcours, où il traite de l'uſage de la Haine.

Le même, dans *l'Homme Criminel*, 5e. Diſcours, où il parle de la nature de la Concupiſcence, fait voir les maux que cauſe l'amour propre; & dans le 7e. Diſcours, il fait voir que l'amour propre n'eſt autre choſe que la concupiſcence.

Le Pere Saint Jure, dans le liv. intitulé *l'Homme Religieux*, ch. 8. où il traite de l'anéantiſſement de ſoy-même, parle amplement de l'amour propre.

Le Pere Camaret, *livre intitulé, le Pur & Parfait Chriſtianiſme.* 4e. obſtacle à l'Imitation de Nôtre Seigneur, a traité cette matiére à fond.

Dans les Eſſais de Morale, Tom. 3. le ſecond Traité eſt ſur la Charité & l'Amour propre.

Le Pere Guilloré, liv. ſecond où il traite des voyes d'aller à Dieu, maxime 4e. parle de la deſtruction de ſoy-même; ce qui ſe doit entendre de la deſtruction de l'amour propre.

Le Pere du Sault, dans le ſecond Tome de ſes Oeuvres Spirituëlles, Traité intitulé, *Inſtitution Spirituëlle*, Conſiderat. 11. & 12. parle de l'amour intereſſé & de l'amour de ſoy-même.

Monſieur Péau, 3e. Tom. de ſes Entretiens Spirituels, en a un ſur la Mortification de l'Amour propre, & un autre ſur la Mortification de la propre volonté.

Le Livre intitulé, l'art de ſe connoître ſoy-même, traite en particulier de l'amour propre, qui empêche de ſe bien connoître.

Entre les Prédicateurs, je n'ay trouvé que l'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrêttienne qui ait fait un Diſcours exprès ſur cette matiére, ſous le titre *de l'Eſprit d'Interêt.* C'eſt au ſecond Tome des Sujets Particuliers.

Grenade, *in locis Communibus.*
Labata, *in Theſauro.*
Lohner.
Spaner. *Poliantbea Sacra.*
Buſæus, *in Panario.*
} *Titulo* { *Amor Proprius.*

Ceux qui ont fait des Recueils ſur ce ſujet.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, Exemples, & Applications de l'Ecriture ſur ce Sujet.

Senſus & cogitatio hominis, ad malum prona ſunt ab adoleſcentiâ ſuâ. Geneſ. 8.

L'Eſprit de l'homme, & toutes les penſées de ſon cœur, ſont portez au mal dés ſa jeuneſſe.

Non nobis Domine, non nobis, ſed nomini tuo da gloriam. Pſalm. 113.

Ne nous donnez point, Seigneur, ne nous donnez point la gloire; donnez-la à vôtre Nom.

Univerſa propter ſemetipſum operatus eſt Dominus. Proverb. 16.

Le Seigneur a tout fait pour lui.

Qui diligit iniquitatem, odit animam ſuam. Pſalm. 10.

Celui qui aime l'iniquité, haït ſon ame.

Si quis vult poſt me venire, abneget ſemetipſum. Matth. 16.

Si quelqu'un veut venir aprés moy, qu'il renouce à ſoy-même.

Si quis venit ad me, & non odit... animam ſuam, non poteſt meus eſſe Diſcipulus. Luc. 14.

Si quelqu'un vient à moy, & ne hait pas ſon ame, ou ſa propre vie, il ne peut être mon Diſciple.

Nemo quod ſuum eſt quærat, ſed quod alterius. 1. ad Corinth. 10.

Que perſonne ne cherche ſa propre ſatisfaction, mais le bien des autres.

Ego per omnia omnibus placeo, non quærens quod mihi utile eſt, ſed quod multis. Ibidem.

Je tâche moy-même de plaire à tous, en toutes choſes, ne cherchant point ce qui m'eſt avantageux, mais ce qui eſt avantageux à pluſieurs.

Charitas non quærit quæ ſua ſunt. 1. ad Corinth. 13.

La charité ne cherche point ſes propres interêts.

Non quæro quæ veſtra ſunt, ſed vos. 2. ad Corinth. 12.

C'eſt vous que je cherche, & non vôtre bien.

Omnes quæ ſua ſunt quærunt. Ad Philipp. 2.

Tous cherchent leurs interêts.

Ego non quæro gloriam meam: eſt qui quærat & judicet. Joan. 8.

Pour moy je ne cherche point ma propre gloire: un autre la recherchera, & me fera juſtice.

Qui amat animam ſuam perdet eam, & qui odit animam ſuam in hoc mundo, in vitam æternam cuſtodit eam. Joan. 12.

Celui qui aime ſa vie, la perdra; mais celui qui hait ſon ame en ce monde, la conſerve pour la vie éternelle.

In noviſſimis diebus erunt homines ſeipſos amantes, cupidi, elati, ſuperbi, &c. 2. ad Timoth. 3.

Dans les derniers jours, il y aura des hommes amateurs d'eux-mêmes, avares, glorieux, ſuperbes, &c.

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament ſur ce ſujet.

Ce fut par amour propre, que le prémier homme offenſa ſon Créateur.

C'EST une vérité de Foy que le péché originel eſt la ſource & le principe de tous nos maux; mais ſi nous éxaminons bien de quelle nature fut ce prémier péché, dont tous les hommes portent la peine, nous trouverons que ce fut un amour propre du prémier homme, qui préféra ſon plaiſir au Commandement exprès de Dieu, & qui aima mieux ſatisfaire ſa ſotte paſſion d'être ſemblable à Dieu, par la ſcience du bien & du mal, & contenter ſon appetit, en ſuivant l'inclination de ſa femme, que de rendre à Dieu, par la ſoumiſſion de ſon eſprit & de ſon cœur, l'hommage & l'obéiſſance qu'il lui devoit.

Pour rapporter tous les exemples de l'amour propre, qui eſt par rapport aux enfans d'Adam, le prémier éfet du péché originel, il faudroit rapporter tous les crimes qui ont été commis dans le monde depuis le péché de ce prémier homme ; puiſqu'ils en ſont les ſuites & les éfets. Je me contente de celui de Caïn, qui eſt le prémier, & l'un des plus grands dont l'Ecriture faſſe mention : Caïn & Abel offroient à Dieu des ſacrifices, pour lui rendre le culte & l'hommage qui étoit dû au Créateur : mais l'aîné des deux fit voir dès la naiſſance du monde, que l'amour propre avoit plus de part à l'offrande qu'il faiſoit, que l'amour & la reconnoiſſance qu'il devoit au ſouverain Seigneur. Car pendant qu'Abel offroit ce qu'il avoit de meilleur & de plus cher dans ſon troupeau ; Caïn au contraire, ne pouvant ſe diſpenſer de donner des marques de ſa dépendance, reſervoit pour ſoy ce qu'il avoit de meilleur, & n'offroit à Dieu que le rebut ; marquant dèſlors le naturel & le géuie de l'amour propre, en ceux qui ſacrifient au monde, à leur vanité, & à leurs plaiſirs, ce qu'ils ont de plus cher, dans leurs biens, dans leurs enfans, & dans tout ce qui leur appartient, & n'offrent à Dieu que ce qu'ils ont de défectueux, & ce qu'ils ne ſe ſoucient pas de perdre : ce qui oblige Dieu à les traiter comme il fit Caïn, n'ayant aucun égard à leurs préſens, pendant qu'il agrée ceux qu'on lui fait par un amour ſincere & véritable, & où l'on n'a en vûë que ſa gloire & ſon ſervice. Mais quels ſont d'ordinaire les éfets de cet amour déréglé ? L'envie, la jalouſie, la colere qui porte ſouvent à une vengeance cruëlle ; comme il arriva au malheureux Caïn, le prémier des reprouvez.

Ce que fit l'amour propre dans le malheureux Caïn.

Il ſemble que l'Ecriture nous ait voulu marquer dans l'affection que le Patriache Iſaac, & Rebecca portoient, l'un à Eſaü, & l'autre à Jacob leurs enfans, la différence de l'amour propre, & de l'amour deſintereſſé. Voicy comme le Texte Sacré s'en explique : *Iſaac amabat Eſaü, eò quòd de venationibus illius veſceretur* ; & enſuite : *Rebecca diligebat Jacob*, ſans rapport à ſoy-même, ni à la conſolation qu'elle recevoit de ce fils, d'un naturel doux & complaiſant. L'inclination d'Iſaac ſe portoit vers Eſaü ; mais l'interêt y avoit beaucoup de part ; il ſe nourriſſoit de ſa chaſſe, & le profit qu'il en retiroit, lui faiſoit paſſer pardeſſus bien des defauts, qui pouvoient rallentir l'affection naturelle envers cet aîné qu'il vouloit déclarer chef de ſa famille. Rebecca au contraire avoit une tendreſſe particuliére pour Jacob ; mais l'amour propre, ſelon la remarque d'un ſçavant Interprete, n'avoit point de part à cette affection, qui ſembloit plus myſtérieuſe que naturelle, étant inſpirée par l'Autheur de la nature même, pour ſervir au deſſein qu'il avoit ſur Jacob.

Différence de l'amour intereſſé, & de l'amour ſincere, dans l'affection qu'Iſaac & Rebecca portoient à Eſaü, & à Jacob leurs communs enfans. *Geneſ.* 25.

Nous avons dans l'Ecriture des exemples encore plus marquez de la violence & de l'injuſtice, & de l'amour propre comme des ſoupleſſes intereſſées dans Saül, & dans Abſalon. Saül ayant appris de la bouche de Samuël, que Dieu l'avoit rebuté pour ſa déſobéiſſance ; au lieu que s'il eût été fidele à exécuter l'ordre qu'il avoit reçû, la dignité royale auroit été conſervée dans ſa famille : Saül, dis-je, témoigna bien quelque regret de ſon peché ; mais ce ne fut pas un repentir ſincere : ce qui le toucha ſerieuſement fut ſon amour propre. Voyez quel ſoin il prend d'abord, au lieu qu'il ne devoit, en tout ce tems-là, être occupé que de ſa faute, de prier Samuël, de lui rendre du moins l'honneur & le reſpect qu'il avoit coûtume de lui rendre, pour ne pas perdre ſon crédit après du peuple, & les autres avantages de la royauté durant ſa vie.

Exemples de l'amour propre, dans Saül, & dans Abſalom.

Un autre exemple, qui fait voir, comme l'amour propre imite ou plûtôt contrefait la véritable charité, eſt celui d'Abſalon, qui faiſoit mille careſſes au peuple, & à tous ceux qui avoient des affaires en Cour, en les aſſûrant de ſa protection, & leur promettant de les aſſiſter de ſon crédit, prétendant par là ſolliciter les peuples à la revolte, & les attirer à ſon parti, dans le deſſein qu'il avoit formé d'envahir la couronne, & de regner en la place de ſon Pere. L'amour propre qui lui inſpira cette cruëlle ambition, n'uſa jamais de plus d'adreſſe ni de plus d'artifice pour ſe ſatisfaire. Il n'en avoit pas eu grand beſoin pour ſéduire un ſi mauvais cœur: il lui prête tous ſes raffinemens pour ſéduire les cœurs du peuple.

Exemple d'un amour deſintereſſé, en la perſonne de David.

Comme l'amour de Dieu & du Prochain eſt entiérement oppoſé à l'amour propre, l'Ecriture ne manque point d'illuſtres exemples de gens, qui dans le bien qu'ils ont fait ou ſouhaité aux autres, bien loin de chercher leurs propres interêts, n'ont eu en vûë que ceux de Dieu, ou des perſonnes à qui ils ont rendu ſervice. C'eſt ainſi qu'en uſa David: car ayant vû un Ange exterminateur qui metoit à mort pluſieurs milliers d'hommes, & déſoloit ſes villes & ſes provinces, pour punir la vanité que lui-même avoit eûë de vouloir ſçavoir le nombre des combattants qu'il pouvoit lever, & les forces qu'il pourroit oppoſer à ſes ennemis, en cas de guerre; il ne peut ſouffrir que d'autres que lui, portaſſent la peine de ſon péché. C'eſt pourquoy s'addreſſant à Dieu, il s'écria: Eh Seigneur! c'eſt moy qui ſuis le coupable; moi uniquement qui ai attiré vôtre juſte colere; en quoy ceux-cy, qui ſont des brebis innocentes, vous ont-ils offenſé, pour appeſantir vôtre main ſur eux, & éxercer une ſi ſévere vengeance? Tournez donc plûtot ſur moy vôtre colere & cette peſante main, qui fait de mon peuple, un maſſacre ſans diſtinction d'âge ni de ſexe, non plus que de coupables & d'innocens: *Ego ſum qui peccavi, ego iniquè egi: iſti qui oves ſunt, quid fecerunt? Vertatur obſecro manus tua contra me, & contra domum patris mei.* Ainſi la Reine Eſther & Mardochée s'expoſerent au danger de la mort, pour ſauver le peuple Juif; & dans le Nouveau Teſtament, ſaint Paul n'allegue rien plus ſouvent que les travaux qu'il a ſouffert, ſans autre interêt que le ſervice de Dieu & le ſalut de ceux pour leſquels il s'eſt ſi genereuſement employé. Les autres Apotres, les Martyrs, & une de infinité de Saints, ſe ſont ſacrifiez pour le ſalut du prochain, par une charité entiérement deſintereſſée.

2 *Regum.* c. 24.

Jesus-Christ eſt venu au monde pour detruire l'amour propre.

Dans la nouvelle Loy, le Fils de Dieu qui en eſt l'autheur, & qui pour l'établir a mis la charité pour fondement: le Fils de Dieu, dis-je, ſemble n'être venu en ce monde, que pour y détruire l'amour propre, qui y exerce depuis tant de ſiecles, un empire abſolu. C'eſt pour cela qu'il a déclaré hautement, que quiconque voudroit être de ſa ſuite, & du nombre de ſes Diſciples, il falloit qu'il renonçât à ſoy-même, c'eſt-à-dire, à l'amour déréglé qu'il a pour lui-même; & qu'il le changeât en une ſainte haine. En éfet, que n'a-t'il point dit, que n'a-t'il point fait, pour chaſſer ce tyran du monde? Il a lui-même aimé les hommes, du plus grand & du plus parfait amour qui puiſſe être; cet amour l'a porté à tout faire, & à tout ſouffrir pour le ſalut des hommes, dont il a fait l'objet de ſes ſoins, le but de ſes travaux, le fruit de ſa mort: de ſorte qu'un Dieu s'étant ainſi donné pour exemple d'un amour ſi deſintereſſé, ne devons nous pas faire tous nos éforts pour détruire en nous cet amour propre, qui eſt l'ennemi de l'amour que nous devons avoir pour lui?

L'Amour propre ſe mele quelquefois dans les déſirs & dans les entrepriſes des plus grands ſaints : nous le voyons dans le Prince des Apôtres, le plus fervent des Diſciples du Sauveur. Car dans le Myſtere de la Transfiguration, dont ſon maître voulut qu'il fût témoin, ravi qu'il étoit de voir un petit écoulement de la gloire, qui réjailliſſoit de l'ame bien-heureuſe de ce Sauveur ſur ſon corps encore mortel; cet Apôtre ne penſoit qu'au bonheur dont il jouïſſoit, ſans ſonger aux travaux, par leſquels lui & les autres devoient en acquerir la poſſeſſion ſtable & le mériter. Et c'eſt à juſte titre que l'Evangile ajoûte, qu'il ne ſçavoit ce qu'il diſoit; l'amour de lui-même, & le bonheur préſent dont il jouïſſoit, lui ayant fait oublier, à quelle condition le Fils de Dieu l'avoit appelé à ſon ſervice.

Le ſouhait de S. Pierre ne fut pas exempt d'amour propre dans la Transfiguration du Sauveur.

Les proches Parens du Sauveur ne furent pas, non plus que les Apôtres, exempts de ce venin de l'amour d'eux-mêmes; puiſqu'il eſt rapporté dans l'Evangile, que voyant les miracles ſurprenans qu'il opéroit, & indignez que des actions ſi éclatantes demeuraſſent ſecrettes, & inconnuës, ils le ſollicitoient & le preſſoient inſtamment de ſe produire dans un plus grand jour, & de ſe faire connoître. Etoit-ce la gloire de cet homme-Dieu qu'ils ſouhaitoient, & qu'ils avoient en vûë? Non, dit ſaint Chryſoſtome; mais c'étoit l'amour propre qui les preſſoit eux-mêmes de lui faire cette eſpece de reproche; ne doutant pas qu'un rayon de la gloire qu'il acquereroit par-là, ne dût retourner ſur eux, & que la haute reputation qu'il ſe feroit dans le monde, ne le mît en quelque conſidération.

C'étoit par un amour propre que les proches Parens du Sauveur le preſſoient de ſe produire & de ſe faire connoître.

C'eſt ainſi que les Scribes & les Phariſiens dans leurs entrepriſes & dans toute leur conduite ne conſultoient que leur amour propre, & ne cherchoient que leurs interêts, aux dépens de ceux de Dieu & de leur conſcience. Ils le firent bien paroître dans ce fameux conſeil qu'ils tinrent ſur ce qu'ils auroient à faire pour étouffer le bruit des miracles de JESUS-CHRIST, & empêcher le concours du peuple, qui le regardoit comme un grand Prophete. L'unique ſujet de la haine qu'ils lui portoient étoit l'amour qu'ils avoient pour eux-mêmes, & la crainte de perdre leur crédit, & leur réputation, qu'ils voyoient diminuër à meſure que croiſſoit la réputation de ce nouveau Prophete: & le prétexte dont ils ſe ſervirent pour couvrir leur haine, fut la crainte imaginaire que les Romains ne vinſſent détruire leur nation.

Les Scribes & les Phariſiens ne prenoient conſeil que de leur amour propre.

Application de quelques Paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

Ejice ancillam & filium ejus; non enim hæres erit filius ancillæ cum filio liberæ. Geneſ. 21. Les Saints Peres & les Maîtres de la Vie ſpirituëlle nous découvrent deux amours différents, exprimez en figure dans les deux enfans d'Abraham, Iſmaël & Iſaac. Iſmaël étoit fils de la ſervante Agar; Iſaac étoit fils de la maîtreſſe Sara; Iſmaël étoit le prémier né, Iſaac, le ſecond: ceci eſt une alégorie, dit S. Paul. Or ce qu'il explique en général des deux Teſtaments; de la Loy, Ecrite ou Naturelle, & de la Loy de Grace & de charité; c'eſt ce que les Saints Peres appliquent en particulier à nôtre ſujet. Ces deux enfans ſont nos deux amours, l'amour propre, & l'amour réglé de nous-mêmes, qui n'eſt pas différent de l'amour de Dieu & du prochain. L'amour propre vient de la concupiſcence ori-

Alluſion à un Traité de l'hiſtoire Sainte; comparaiſon d'Iſmaël avec l'amour propre.

Ad Galat. 4. ginelle : *Secundum carnem natus fuerat* ; il eſt né ſelon la nature corrompuë par le peché, c'eſt l'enfant de l'eſclave. L'amour de nous-mêmes bien reglé & conforme *Ibidem.* à l'amour de Dieu, vient de la charité bien réglée : *Secundum repromiſſionem :* C'eſt l'enfant de la grace, affranchi de la ſervitude du péché, & le puîné. Mais, ajoûte ſaint Paul, comme alors, celui qui étoit né ſelon l'eſprit, cet Iſaac, enfant de grace & de promeſſe, étoit perſécuté par Iſmaël, fils de la ſervante ; il en arrive de même aujourd'hui : cet amour propre né de la concupiſcence, enfant de péché, perſécute l'enfant de la grace, né de la charité divine, qui eſt l'amour réglé de nous-mêmes, né ſelon Dieu, & non pas ſelon la chair & le ſang. Mais *Ibidem.* auſſi que dit l'Ecriture ? & qu'eſt-ce qui fut dit à Abraham ? *Ejice ancillam & filium ejus &c.* Il lui fut dit qu'il chaſsât la ſervante & ſon fils ; car le fils de la ſervante ne ſera point heritier avec l'enfant de la femme libre. Or il faut accomplir ce myſtere en nous : c'eſt la concluſion de ſaint Paul ; il faut chaſſer, loin de nous cet amour propre, avec la concupiſcence originelle, qui nous reſte, après la grace que nous avons reçûë au Batême : grace en vertu de quoy nous ne ſommes plus enfans de la nature corrompuë, ni eſclaves du péché.

L'amour propre repréſenté par Iſmaël ; ſeconde alluſion.

Manus ejus contra omnes, & manus omnium contra eum. Geneſ. 16. C'eſt ce que l'Ecriture dit d'Iſmaël, figure de l'amour propre. Cet Iſmaël, ſelon la prédiction de l'Ange, devint grand & puiſſant dans le monde, & ne ceſſa de perſécuter ſes freres. C'eſt une figure, comme nous avons dit de l'amour propre, duquel on peut dire, comme d'Iſmaël, qu'il s'éleve contre tous ſes freres, qu'il ne ceſſe jamais de les perſécuter ; car il eſt vrai que cet amour propre, fils de nôtre libre arbitre & de nôtre concupiſcence, eſt toûjours oppoſé à l'amour divin, à l'amour du prochain, & à la charité que nous nous devons à nous-mêmes, à toutes les autres vertus acquiſes, & à toutes les bonnes œuvres, qui ſont auſſi comme les productions & les enfans de la grace, & de nôtre libre arbitre : mais il faut que le véritable amour réſiſte à l'amour propre ; & qu'il le *Geneſ.* 21. combatte continuëllement. *Duxè accepit hoc Abraham :* le ſentiment naturel qu'eut Abraham pour Iſmaël ſon fils, lui fit d'abord paroître bien rude, cet ordre que Dieu lui donna de le chaſſer ; mais il ne laiſſa pas pour cela de l'éxécuter. Ainſi le cœur humain a de la peine à détruire l'amour propre ; il faut ſe faire *Ibidem.* violence pour s'y réſoudre : la grace néanmoins le preſſe : *Non tibi videatur aſperum : omnia quæ dixerit tibi Sara, audi vocem ejus.* Il faut que la grace, la charité divine, ſoit la maîtreſſe, & non pas la concupiſcence, & la nature gâtée par le péché, duquel elle s'eſt renduë eſclave.

Le Fils de Dieu eſt venu déclarer la guerre à l'amour propre.

Non veni pacem mittere ſed gladium. Matth. 10. Je ne ſuis pas venu porter au monde la paix, mais porter la guerre l'épée à la main. Ce glaive, dit ſaint Paul, va juſqu'à la diviſion de l'ame : *Pertingens uſque ad diviſionem animæ* ; à la ſéparation, au retranchement de toutes les choſes à quoy nôtre ame peut être attachée ; il ôte à l'amour propre tout ce qui peut le ſatisfaire, & le combat *ad Hebr. 4.* comme l'ennemi de tout bien : *Inimici hominis domeſtici ejus.* De quelle maniére *Matth.* 10. en uſe-t'on envers un ennemi ? Comment le traite-t'on ! On ne lui accorde rien de ce qu'il veut, ou le moins que l'on peut. Ainſi en doit-on uſer envers ſoy-même. Il faut retrancher à l'amour propre tout ce que l'on peut : c'eſt nôtre grand Ennemi ; ne lui donnons rien ; ôtons-lui tout ce que nous pourrons ; remportons

remportons à toute heure & à tout moment, s'il eſt poſſible, quelque nouvel avantage ſur lui, enlevons lui quelques depouilles.

Si quis vult poſt me venire, abneget ſemetipſum, & tollat crucem ſuam, &c. Matth. 16. Pour vaincre l'amour propre, il faut lui oppoſer ſon contraire, c'eſt-à-dire, l'amour de Dieu. He quoy! ce malheureux amour propre ſe chargera volontiers des croix du monde, & du démon, il en fera même gloire, elles ne lui peſeront rien; & cela, au prix de nôtre ame, & de nôtre ſalut; & encore pour un gain ſordide, pour un lâche interêt, pour un point d'honneur imaginaire: & on fera difficulté de le charger de la Croix de JESUS-CHRIST, & on écoutera ſes murmures, ſes plaintes déraiſonnables; on aura compaſſion de lui, & par une molle complaiſance, on l'épargnera?

Il faut porter la croix du Sauveur, pour vaincre l'amour propre par ſon contraire.

Quorum Deus venter eſt. Ad Philipp. 3. Si nous nous tournons vers nous-mêmes, & vers nôtre amour propre, nous ne douterons point du nombre infini des faux adorateurs qu'il y a dans le monde; puiſque ce *Nous-mêmes* eſt un objet trompeur que nous aimons tous; qu'il eſt l'idole que tout le monde adore, & qu'on croit devoir adorer. C'eſt ce que nous apprend ſaint Auguſtin, quand il ſe mocque de ceux qui ne vouloient rien adorer, & qui croyoient même qu'il n'y avoit rien d'adorable. *Ceux-là*, dit-il, *ſont idolâtres d'eux-mêmes, & des choſes qu'ils aiment, parce que perſonne ne peut vouloir abſolument faire conſiſter ſon bonheur en la poſſeſſion d'une choſe, ſans en être néceſſairement l'eſclave & l'adorateur.* Ce que veut dire ce ſaint Docteur, eſt que nous avons au dedans de nous-mêmes nôtre propre idole, qui eſt ce *Nous-mêmes* que nous aimons; & de plus que toute créature que nous aimons, hors de nous-mêmes, eſt encore une idole. Si cela eſt, ne voilà pas tout le monde plein d'idoles? Mais ſi tous, au moins ceux qui ont l'eſprit du monde, ſoûtiennent qu'ils ſe peuvent aimer eux-mêmes, & que ce ſeroit une cruauté de ne ſe pas aimer; ne voilà pas une conſpiration comme univerſelle à maintenir l'idolâtrie, & même à vouloir que toute créature, à quoi nous nous attachons d'affection, ſoit une véritable idole; puiſque comme l'on prétend avoir droit de s'aimer ſoy-même, on croit auſſi avoir droit d'aimer les créatures, que nous ne pouvons aimer que pour nous-mêmes, & ſans les changer en idoles?

L'amour propre eſt une idole que tout le monde adore.

His rebus quibus quiſque beatus vult eſſi, ſervias neceſſe eſt, velit nolit. l. de vera religione c. 69.

Diſperdam habitatorem de campo idoli. Amos 1. J'exterminerai tous ceux qui demeurent dans le champ de l'idole. Ce champ, c'eſt le monde; l'idole, ce ſont toutes les créatures que l'on y aime. Or le Fils de Dieu en établiſſant la loy, de nous renoncer nous-mêmes, n'a plus laiſſé d'idole dans le monde, parcequ'on ne peut ruïner l'idole de l'amour de nous-mêmes, qu'on n'abbatte toute l'idole de l'amour du monde; & qu'il eſt impoſſible, ſi *ce Nous-mêmes*, qui eſt la prémiére idole eſt détruit, qu'il en reſte aucune autre; cette prémiére eſtant la ſource de toutes les autres: c'eſt-à-dire, qu'il eſt impoſſible que nous aimions nulle créature du monde, ſi nous ne nous aimons pas nous-mêmes; l'amour de nous-mêmes étant la cauſe de tout l'amour que nous avons pour le monde, & pour toutes les créatures.

En détruiſant l'amour propre, on détruit toutes les idoles du monde.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & Penſées des Saints Peres ſur ce ſujet.

Duo amores, alter bonus, alter malus, alter dulcis, alter amarus, non ſe ſimul in uno capiunt peccatore; & ideò ſi quis prater te aliud diligit, non eſt charitas tua, Deus, in eo. S. Auguſtinus in meditationibus.

DEux amours, dont l'un eſt bon, l'autre mauvais; l'un doux & bienfaiſant, & l'autre plein d'aigreur & d'amertume, ne peuvent s'accorder & demeurer enſemble dans le cœur d'un pécheur: c'eſt pourquoy, ſi quelqu'un aime quelque autre choſe que vous, ô mon Dieu! celui-là ne vous aime pas de la charité, que vous attendez de lui.

Sic condita eſt mens humana, ut nunquam ſui non meminerit, nunquam ſe non intelligat, nunquam ſe non diligat. Idem, de Trinit. c. 14.

L'eſprit de l'homme eſt tellement fait, qu'il ne s'oublie jamais, en ce qui le touche; il a égard en toutes choſes à ſes interêts, & ne peut s'empêcher de s'aimer, & de rapporter tout à ſoy.

Magna ſanè ac mira ſententia quemadmodum ſit hominis in vitam ſuam amor, ut pereat, odium ne pereat! Si malè amaveris tunc odiſti, ſi bene oderis, tunc amaſti. Noli amare in hac vitâ, ne perdas in aternâ vitâ. Idem, tract. 51. in Joan.

C'eſt ſans doute, une grande & admirable doctrine, de ſçavoir quel eſt cet amour de lui-même, capable de le perdre, dont un homme doit ſe garder; & de quelle haine il ſe doit haïr, pour ne pas ſe perdre éternellement. Vous vous aimez d'un amour déréglé; vous vous haïſſez alors véritablement: ſi vous vous portez une juſte haine, alors vous avez un véritable amour pour vous. Ne vous aimez donc pas en cette vie, de peur que vous ne vous perdiez en l'autre ſans reſſource.

Diſce amare te, non amando te. Idem.

Apprenez à vous aimer comme vous devez, en ne vous aimant pas.

Prima hominis perditio fuit amor ſui. Idem, Serm. 47. in cap. 7. Matth.

La prémiére cauſe de la perte de l'homme, a été l'amour aveugle de ſoy-même.

Si totum hominis bonum eſt amare Deum, totum hominis malum erit amare ſeipſum. Idem, cap. 26. Manual.

Si tout le bien & le bonheur de l'homme conſiſte à aimer ſon Dieu, il faut conclure que tout ſon mal & ſon malheur, eſt de s'aimer ſoy-même.

Fecerunt civitates duas amores duo; terrenam ſcilicet, amor ſui uſque ad contemptum Dei; cœleſtem verò, amor Dei uſque ad contemptum ſui: illa in ſeipſa, hac in Domino gloriatur. Idem, lib. 14. de Civit. c. 28.

Deux amours différens, ont bâti deux différentes villes: l'une toute terreſtre; c'eſt l'amour de ſoy-même, qui va juſques au mépris de Dieu: l'autre toute céleſte; ſçavoir, l'amour de Dieu, qui va juſqu'au mépris de ſoy-même. Celle-là ſe glorifie en elle-même, & celle-cy rapporte toute ſa gloire à Dieu.

Neſcio quo inexplicabili modo, quiſquis ſeipſum, non Deum amat, non ſe amat: & quiſquis Deum, non ſeipſum amat, ipſe ſe amat. Idem, tract. 123. in Joannem.

Il arrive de je ne ſçai quelle maniére, qui ne ſe peut exprimer, que quiconque s'aime, & n'aime pas Dieu, ne s'aime pas véritablement; & au contraire, que quiconque aime Dieu, & ne s'aime pas ſoy-même, s'aime véritablement.

Vitium illud (amor ſui) *maximè cavendum, à quo tanta mala procedunt.* Idem, Ibidem.

Il faut bien ſe donner de garde de l'amour propre, qui eſt la ſource & le principe de tant de maux.

Fieri non poteſt, ut ſeipſum, qui Deum

Il ne ſe peut faire que celui qui aime Dieu,

diligit non diligat: imò verò ſolus ſe novit diligere, qui Deum diligit : ſiquidem ille ſatis ſe diligit, qui ſedulò agit, ut ſummo & vero perfruatur bono. Idem, l. de moribus Eccl. c. 26.

Anima, per odium mundi & ſui, proficit in amorem Dei & proximi. Idem, ſive quis alius Author. lib. de Spiritu & anima.

Majus eſt contemnere ſeipſum, quàm mundum, quem multi propter vanitatem contempſerunt. Idem, Ibidem.

Tibi Deus placere non poterit, niſi tu tibi diſplicueris. Idem, in Pſalm. 122.

Cum rectè diligimus, nihil in rebus conditis, animâ noſtrâ carius amamus. Gregor. l. 3. Moral. in Jobi. 11.

Scimus quia vehementer claudit oculum cordis, amor privatus. Idem, homil. 4. in Ezechiel.

Fortaſſe laboriòſum non eſt homini relinquere ſua, ſed valde laborioſum eſt relinquere ſemetipſum : minus quippe eſt abnegare quod habet, valde autem multum eſt abnegare quod eſt. Idem, homil. 32. in Evang.

Tantò ampliùs ſe quiſque amat, quantò ampliùs ſe pro Dei amore non amat. S. Leo.

Quàm difficilè reperiuntur qui ordinato amore velint diligere ſe! Nemo certè diligit ſe, qui Dei mandata negligit, qui ipſius voluntatem implere non ſatagit. Laurent. Juſtinian. de Diſcipl. Monaſt. c. 22.

Ille profectò ſanctus eſt, qui voluntati propriæ renunciavit. Joannes Climacus.

Fuge ſanguiſugam hanc, & omnia reliquiſti; hæc enim omnia trahit ad ſe : pone hanc, & jugum quàmmultiplex abjecti. S. Bernard. Serm. 71. in Cant.

Stipendium amoris proprii mors eſt: initium omnis mali. S. Baſilius.

Scito quòd amor tui ipſius magis nocet tibi, quàm aliqua res mundi. Ex lib. de Imitat. Chriſti, l. 3. c. 27.

Ex hoc vitio, quòd homo ſeipſum nimis inordinatè diligit pene totum pendet, quidquid radicaliter vincendum eſt; quo devicto & ſubacto, pax magna & tranquillitas erit continuò. Idem, l. 3. c. 53.

Melior & ſanctior noſtri amor locum in nobis accipiat : nec enim fuerit quo intret ad te amor Dei, niſi exulet amor tui. Idem, l. 3. c. 5.

ne s'aime pas auſſi ſoy-même : on peut même dire, que celui-là ſeul ſçait comment il ſe faut aimer, lequel aime ſincérement Dieu; parceque celui-là s'aime aſſez, qui fait ce qu'il peut pour ſe procurer le ſouverain bien.

C'eſt par la haioe que l'ame porte au moode, & à ſoy-même, qu'elle avance & croît en l'amour de Dieu, & du Prochain.

C'eſt une choſe plus parfaite & plus chrétienne, de ſe mépriſer ſoy-même, que d'avoir du mépris pour le monde, lequel pluſieurs ont mépriſé par un ſentiment de vanité.

Dieu, & le ſervice de Dieu, ne pourra jamais vous plaire, ſi vous ne renoocez à la complaiſance que vous avez pour vous-même.

Lorſque nous ſçavons nous aimer comme il faut rien ne oous eſt plus cher que nous-mêmes.

Nous ſçavons par expérience, & par un ſentiment uoiverſel, que l'amour propre aveugle entiérement le cœur.

Ce n'eſt pas peut-être une choſe difficile, d'abandonner pour Dieu tous ſes biens; mais il eſt tres-difficile de ſe quitter ſoy-même : car c'eſt bien peu de choſe, de quitter ce qu'on a; mais c'eſt beaucoup de quitter ce qu'on eſt.

Chacun s'aime d'autant plus parfaitement, que moios il s'aime, pour l'amour de Dieu qu'il doit aimer audeſſus de tout.

Qu'il eſt difficile de trouver des perſonnes qui veuilleot s'aimer d'un amour bien réglé! Car perſonoe ne s'aime véritablement, qui néglige d'obſerver les Commandemens de Dieu, & qui ne ſe met pas en peine d'accomplir ſa volonté.

Celui-là eſt véritablement ſaiut & parfait, qui a renoocé à ſa propre volouté.

Fuyez cette ſangſuë de l'amour propre, & vous aurez véritablement tout quitté pour Dieu; elle attire tout à ſoy : defaites-vous-eo, & vous aurez ſecoüé une multitude de peſans jougs.

La mort eſt le ſalaire de l'amour propre; car il eſt le principe de tous les maux du moode.

Tenez pour conſtant, que vôtre ſeul amour propre, vous eſt plus préjudiciable, que tout ce qu'il y au monde, capable de vous nuire.

Du vice enraciné de l'amour propre, dépend tout le reſte que nous avons à vaincre; & cet amour déréglé étant une fois ſoûmis & dompté, nous jouirons d'une paix & d'une tranquillité contiuuëlle.

Il faut qu'un autre amour plus ſaiot & plus parfait prenne la place de nôtre amour propre; car l'amour de Dieu ne pourra avoir d'accès dans vôtre cœur, ſi vous n'en avez banni l'amour déréglé de vous-même.

Non ſe diligendo magis diligit, qui propterea non ſe diligit, ut eum diligat, de quo vivit. S. Auguſtin. Serm. de ſancto Laurentio.

Celui-là s'aime davantage en ne s'aimant point, qui renonce à l'amour de ſoi-même, pour n'aimer que celui, par lequel, & pour lequel il vit.

Habent parvuli originale peccatum, non per animam, ſed per carnem utique contractum, animæque refuſum: carni namque ita unitur anima, ut cum carne ſit una perſona. Idem, l. 6. contra Julianum.

Les enfans naiſſant avec le péché originel, qu'ils ont contracté; non à raiſon de l'ame, qui eſt créée immédiatement de Dieu; mais à raiſon du corps, lequel le communique à l'ame: parceque ces deux parties ſont tellement unies enſemble, qu'elles ne ſont qu'une même perſonne.

Concupiſcentia ſeu libido, nihil eſt aliud quàm rei creatæ deſiderium, cujus impetus mortiferos anima ante gratiam patitur, invita compellitur pati poſt gratiam. Idem.

La concupiſcence ou la convoitiſe, n'eſt autre choſe que le déſir déréglé de quelque bien créé, dont l'ame reſſent les mouvemens impétueux, avant l'infuſion de la grace par le Baréme: mouvemens qu'elle ne laiſſe pas de ſouffrir encore après, malgré elle.

Concupiſcentia nato quidem ineſt, & obeſt; renato autem ineſt quidem: ſed obeſſe non poteſt. Idem, l. 2. de Gratiâ & Peccato. c. 38.

La concupiſcence eſt bien dans celui qui naît avec le péché; & après la nouvelle naiſſance, elle demeure bien: mais elle ne lui peut plus nuire, s'il ne le veut.

Peccatum vocatur (ſcil. concupiſcentia) *quòd & peccato facta eſt, & quòd peccatum, ſi vicerit, facit.* Idem, l. 1. ad Bonif. c. 23.

La concupiſcence, qui eſt la même choſe que l'amour propre, eſt appelée du nom de peché, parce qu'elle eſt contractée par le péché, & qu'elle fait le péché, ſi elle a le deſſus, & nous domine.

Admodum legitimè factum eſt, ut homo, qui noluit obedire Domino ſuo, non ei ſerviret caro ejus. Supra te Dominus tuus, infra te caro tua; ſervi melioris, ut ſerviat tibi inferior: contempſiſti ſuperiorem; torqueris ab inferiore. Beda in Ep. ad Rom. c. 8.

C'eſt par une juſte punition, que l'homme n'ayant pas voulu obéïr à ſon Seigneur, ſa chair ſe revolte contre lui, & ne lui ſoit pas parfaitement ſoumiſe. Vous avez le Seigneur audeſſus de vous, & vôtre chair doit être audeſſous: obéiſſez au Superieur, qui eſt Dieu, afin que vôtre inférieur, qui eſt vôtre chair, vous obéiſſe. Vous avez mépriſé celui qui eſt au-deſſus de vous: c'eſt avec juſtice que cet inférieur vous maltraite.

Hoc peccati nomine appellas, unde oriuntur cuncta peccata; id eſt ex carnali concupiſcentia: quidquid enim eſt peccatorum, in dictis & cogitationibus, in factis, non exoritur niſi ex mala cupiditate. Idem. Ibidem.

Vous donnez le nom de péché à ce qui eſt la ſource de tous les péchez; j'entends la concupiſcence, qui tire ſon origine de la chair: car tout ce qui eſt péché en paroles, en penſées, & en actions, ne vient que de la mauvaiſe convoitiſe.

Lex peccati dicitur concupiſcentia, quia ſuadet peccata, atque ut ita dixerim, jubet. Auguſtin. l. 1. Operis imperfecti.

La concupiſcence s'appelle loy du péché, parce qu'elle porte au péché, & qu'elle le commande pour ainſi parler.

Nonne hinc apparet, in quod velut pondere ſuo, proclivis & prona ſit vitioſa natura? Auguſtin. l. 22. de Civit. c. 22.

Ne paroît-il pas par-là, & ne voit-on pas, à quoy nôtre nature corrompuë ſe porte de ſon propre poids?

Voluntatem dico propriam, quando quod volumus, non ad honorem Dei, non ad utilitatem fratrum, ſed propter noſmetipſos facimus. Bernardus. Serm. 3. de Reſurrect.

J'appelle propre volonté, quand ce que nous voulons, & ce que nous entreprenons, n'eſt pas pour le bien & l'utilité de nos freres, mais pour nous-mêmes.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

L'Amour propre, à parler en général, n'eſt autre choſe que l'inclination naturelle de la volonté qui nous porte à la recherche de ce que nous jugeons nous être utile & commode; ce qui fait qu'on l'appelle amour de concupiſcence, pour le diſtinguer de l'amour d'amitié, par lequel nous ſouhaitons un bien, non pour nous, entant qu'il nous eſt utile, mais entant qu'il eſt utile à un autre pour qui nous avons de l'affection.

Notion & définition de l'amour propre.

Pour ne rien confondre en cette matiére, il faut bien diſtinguer deux ſortes d'amour propre; l'un eſt conforme à la raiſon, juſte, & réglé; qui eſt la charité que nous nous devons à nous-mêmes: l'autre mauvais, lorſque nous nous aimons d'une maniére déréglée, & que nous n'avons en vûë, que de ſatisfaire nos paſſions contre la Loi de Dieu. Et c'eſt en ce ſens que l'on prend ordinairement l'amour de ſoi-même; quoy qu'en général, il puiſſe ſe prendre en bonne & en mauvaiſe part. L'amour de ſoy-même bien réglé, & conforme à la Loi de Dieu, nous eſt commandé par un précepte naturel, que le Fils de Dieu ſemble avoir ſuppoſé, en nous ordonnant d'aimer nôtre prochain comme nous nous aimons nous-mêmes: car il s'enſuit de-là, que nous pouvons, & que nous devons donc nous aimer d'un amour raiſonnable, puiſqu'il donne pour regle & pour meſure de l'amour que nous devons porter au prochain, l'amour que nous devons avoir pour nous. Or il ne faut pas s'étonner, que Dieu n'ait point fait de précepte poſitif de cet amour réglé & raiſonnable, que nous nous devons à nous-mêmes, ni dans l'ancienne ni dans la nouvelle Loy; parce que la loi naturelle nous l'enſeigne aſſez; mais il a été néceſſaire d'en défendre le déréglement: car pour ce qui eſt du principe, il eſt né avec nous, & comme enté dans le fond de nôtre nature.

Il y a deux ſortes d'amour propre, dont l'un eſt bon, & l'autre mauvais.

Delà il s'enſuit, ce que la Foy, la Théologie, & l'expérience même nous apprend, que cet amour propre, entant qu'il nous porte au mal, & vers les biens ſenſibles, eſt dans tous les hommes généralement, ſans qu'il y ait perſonne en cette vie, à la reſerve de la Mere de Dieu, pour ſaint & pour élevé qu'il ſoit en grace, en qui il ne ſe ſoit trouvé & ne ſe trouve encore; parce que c'eſt un éfet du péché originel qui a corrompu & déréglé toute la nature humaine: (*In quo omnes peccaverunt*: tous ont péché en Adam, dit ſaint Paul,) & que l'éfet de ce péche démeure encore en nous après le Batême. D'où il faut conclure, que chaque homme eſt corrompu en tout ce qu'il eſt; que ſon ame avec toutes ſes facultez, que ſon corps avec tous ſes ſens, ſont déréglez, & que l'homme tout entier a perdu cette droiture qu'il avoit par la juſtice originelle, cette facilité d'aller à Dieu en toutes ſes actions, ſes déſirs, & ſes penſées. De ſorte que l'amour qu'il a pour ſoi-même, non-ſeulement demeure toûjours; mais qu'il eſt enraciné en lui, & répandu comme un poiſon, par toute ſon ame, & tout ſon corps, & a pénétré juſqu'au fond de ſon être, n'y ayant point d'action de l'ame ni du corps, intérieure, ni extérieure, envers Dieu, envers nous, envers nôtre pro-

Cet amour propre, au ſens que nous le prenons, eſt généralement dans tous les hommes.

chain, ni envers aucune créature, où cet amour propre n'entre ſouvent & où il ne répande ſon venin.

L'amour propre n'eſt autre choſe que la concupiſcence.

Bien que les Théologiens ayent donné autant de noms à la concupiſcence qu'elle fait commettre de péchez, & que chacun la dépeigne comme il la reconnoît dans les autres, ou comme il l'éprouve en ſoi-même; ils tombent d'accord néanmoins, que le plus célebre de ces noms, qui exprime le mieux ſa nature, eſt celui d'amour propre. Car comme la charité comprend toutes les vertus, l'amour propre comprend tous les vices; comme la charité nous unit à Dieu, & nous détache de nous-mêmes, l'amour propre, ſon ennemi, nous ſépare de Dieu, & nous attache à nous-mêmes; comme enfin la charité n'a point de plus grande paſſion que d'aimer Dieu, & de le faire aimer à tous les autres, l'amour propre ne produit point de plus violent déſir en l'homme, que de s'aimer ſoi-même, & d'obliger tout le monde à nous aimer, & à contribuer à nôtre ſatisfaction.

La propre volonté & l'amour propre ſont ſouvent pris l'un pour l'autre, à cauſe de la conformité de leurs éfets.

Nôtre volonté, par la liberté & le pouvoir que Dieu lui a donné de commander, étant comme le prémier reſſort de toutes nos facultez; & tout ce qui eſt en nous dépendant d'elle & de ſes ordres; ſon déréglement eſt ſouvent pris pour celui de l'amour propre: en éfet, tout ce qu'on attribuë à l'amour propre, ſe peut réciproquement attribuer à la propre volonté; l'un & l'autre, cauſe les mêmes deſordres, & produit les mêmes éfets; c'eſt pourquoy les Saints Peres, & les Théologiens les confondent ſouvent ainſi que j'ay dit, de maniére que ou c'eſt une même choſe, ou l'un agit en conſéquence de l'autre, & l'on doit apporter le même ſoin à les régler tous deux.

L'amour propre eſt ſi ſubtil, & ſe cache avec tant d'artifice, qu'on a de la peine à le découvrir.

Ce qui rend l'amour propre, nôtre plus dangereux ennemi, c'eſt que quoiqu'il ſoit en nous, & que nous en ſoyons pour ainſi dire, tout pénétrez; il eſt néanmoins ſi couvert & ſi caché, il ſe déguiſe avec tant d'adreſſe & d'artifice; qu'il ſe dérobe à nos yeux, & qu'on a toutes les peines du monde à le découvrir; parce que le prémier mal qu'il fait à l'ame, c'eſt de l'aveugler afin qu'elle ne s'apperçoive point des reſſorts qu'il fait jouër pour parvenir à ſon but. De ſorte que ſans une grace particuliére de Dieu, & une lumiére ſpéciale, l'ame ne le peut découvrir, lors même qu'elle n'agit que par ſon impreſſion, & qu'elle en ſuit tous les mouvemens. C'eſt pourquoi, comme elle ne le connoît pas, elle n'a garde de s'éforcer de le détruire; & ſouvent même, le prenant pour une vertu, elle l'entretient & le nourrit.

L'amour propre eſt oppoſé à la charité, & néanmoins elle lui eſt ſemblable dans ſes éfets.

Quoique l'amour propre ſoit entiérement oppoſé à la charité, ou plûtôt quoiqu'il ſoit ſon ennemi déclaré, il n'y a rien néanmoins de ſi ſemblable aux éfets de la charité que ceux de l'amour propre; car il marche tellement par les-mêmes voies, qu'on ne ſçauroit preſque mieux marquer celles où la charité nous doit porter, qu'en découvrant celles que prend un amour propre adroit & ſubtil, qui connoît ſes interêts, & qui tend par raiſon à la fin qu'il ſe propoſe. Il veut le bien, il haït le mal; il cherche & prend les moyens de joüir de l'un, & d'éviter l'autre; il témoigne ſon empreſſement, & ſon zele pour arriver à ſon but; il eſt même attentif à ne prendre pas le change, & aſſez éclairé pour diſtinguer le bien d'avec le mal; & le choix qu'il fait des moyens qu'il met en œuvre, marque aſſez qu'il a de la prudence & du diſcernement. Il n'y a donc que le motif & la fin qui en fait toute la différence, & qui dans deux actions

qui paroiſſent toutes les mêmes, de l'un fait un vice, & de l'autre une vertu : par exemple ; la charité ſoulage les néceſſitez des autres, dans la vûë de Dieu, qui veut que nous reconnoiſſions ſes biensfaits en ſervant le prochain ; de même, l'amour propre les ſoulage dans la vûë de ſon propre interêt : quelle conformité d'action ? Certes l'on peut dire qu'il n'y a point de bonnes œuvres, où nous ſoyons portez par la charité qui veut plaire à Dieu, à quoi l'amour propre ne puiſſe nous engager pour plaire aux hommes. Auſſi n'y a-t'il que l'œil éclairé & pénétrant d'un Dieu, qui ne s'arrête pas aux dehors, mais qui juge de l'intention ; qui démele le bien d'avec le mal, & la vertu d'avec le vice déguiſé.

D'où vient le déréglement de l'amour propre, & en quoy il conſiſte. *Proverb.* 16.

Dieu qui ſeul créa l'univers, ayant donné l'être à toutes choſes, il les a produites hors de ſoi, comme leur principe, & pour ſoy, comme leur derniere fin : *univerſa propter ſemetipſum operatus eſt Dominus.* De ſorte que l'homme, en l'état d'innocence & de droiture dans lequel Dieu l'avoit créé, comme il venoit de Dieu, il alloit auſſi droit à Dieu, & ſe rapportoit lui-même avec toutes ſes facultez, à ſa gloire : ſa volonté aimoit Dieu par deſſus tout, & lui réferoit toutes ſes actions & tous ſes deſirs. S'il eût pris ſon repas, ou pris ſon repos, ou fait quelque autre choſe, il étoit tellement diſpoſé, que ſuivant l'inclination de ſa nature créée dans cette rectitude, il ſe fût en toutes choſes propoſé Dieu pour ſa fin, & ne s'y fût point recherché ſoi-même. Or le péché a renverſé ce bel ordre, & dérégle cette admirable harmonie : de maniére qu'au lieu que l'homme en ce prémier état étoit droit, avoit pour ſon Dieu un amour, ſur tout autre amour, aimoit & rapportoit, & ſoi-même & toutes choſes à la gloire de ce Souverain Etre ; maintenant il eſt courbé vers ſoy-même ; il s'aime plus que Dieu, & que tout le reſte, & par la force de cet amour propre, il s'applique uniquement à ſoi, s'occupe de ſoi, ne penſe qu'à ſoi, & ſe cherche en toutes choſes.

L'amour propre eſt le principe de tout péché ſelon ſaint Thomas. 2. *Queſt.* 76. *Serm.* 4.

La cauſe véritable & immédiate du péché, ſe doit prendre de l'attachement déréglé de nôtre cœur à la créature, ou à quelque bien périſſable & paſſager. Ce qui fait que toute action qui eſt péché, procede de l'amour déréglé de quelque bien de cette nature, tel qu'eſt le plaiſir, & que ſont les richeſſes, & les honneurs. Voicy ce qu'en dit ſaint Thomas en propres termes. L'amour propre, « c'eſt-à-dire, l'amour déréglé de ſoi-même, eſt en nous la cauſe de tout pé- « ché, entant que toute affection déréglée, par laquelle nous courons après les « bien temporels, prend ſa ſource & ſa naiſſance de l'amour propre & déré- « glé de nous-mêmes. Car comme l'amour que nous avons pour nous-mêmes, « eſt cauſe que nous nous procurons toute ſorte de bien ; ſi cet amour eſt déré- « glé, tel qu'eſt celui que nous appellons amour propre, ou amour de nous- « mêmes, il ne manque jamais de produire des affections déréglées, qui nous « attachent aux biens temporels : & cette attache eſt proprement en quoi con- « ſiſte la cauſe propre & par elle-même, du péché. Donc comme cette atta- « che procede de l'amour propre ; de là vient que l'amour propre eſt la cauſe & « le principe du péché. «

L'amour propre eſt toute paſſion, tout vice, & tout péché.

L'amour propre eſt en un ſens, toute paſſion, tout vice, & tout péché. Il eſt toute paſſion ; puiſque c'eſt une affection déréglée de toutes ſortes de biens qui flattent les ſens, l'imagination, l'appetit, l'eſprit, le cœur ; & cela contre conſcience quelque défenſe qu'il y ait, quelque danger qu'on apperçoive

péché; & en quel ſens cela ſe doit entendre.

que Dieu & le Prochain ne ſoient offencez : & au contraire une haine de tout ce qui eſt oppoſé à ſes ſens, à ſes commoditez, à ſon plaiſir. C'eſt un déſir du bien qu'on n'a pas, & qu'on voudroit avoir ; & enſuite une fuite de tout ce qui peut nous faire peine en l'obſervation de la Loi de Dieu. C'eſt une crainte du mal qu'on prévoit, & qui paroît proche, qu'il faudroit ſouffrir de bon cœur, ſelon Dieu : & par conſéquent, c'eſt auſſi une hardieſſe qui paſſe ſur toutes ces difficultez, & ſur toutes les peines qu'il lui en coûte pour ſe contenter ſoy-même. C'eſt une colere qui s'emporte contre tout ce qui l'empêche, ou qui lui diſpute la poſſeſſion du bien qu'il pourſuit. C'eſt une joie & une complaiſance qu'on a dans la poſſeſſion d'un bien défendu, ou dont l'uſage ne nous eſt permis que par rapport à Dieu ; & par la même raiſon, c'eſt une triſteſſe ou un déplaiſir d'un mal, qu'on ſouffre avec chagrin ou à regret. C'eſt une eſperance d'un bien qu'on ſe promet d'acquerir quelque difficulté qui l'environne, en ſe fiant à ſes propres forces. On peut même ajoûter que c'eſt ſouvent un deſeſpoir ; mais qu'on n'en vient à cette extrêmité de mal, que par un excès & par un tranſport d'amour pour un bien qu'on pourſuit & qu'on ne peut obtenir. On peut faire voir par une ſemblable induction, que l'amour propre eſt auſſi tout vice & tout péché : car n'eſt-il pas vrai que l'Orgueil, le prémier de tous, n'eſt qu'un amour de ſa propre excellence : *Appetitus excellentiæ inordinatus* ; l'Avarice, un amour propre de ſon interêt : *Inordinata appetitio divitiarum* ; la Luxure, un amour de ſes plaiſirs : *Delectationis carnalis appetitus* : l'Envie & la Jalouſie, un amour propre, qui fait ſon mal du bien d'autrui : *Triſtitia de bono proximi* ; la Gourmandiſe, un amour propre du goût & du plaiſir de ſa bouche : *Cibi & potûs inordinatus appetitus* ; la Colere, un amour propre qui cherche à ſe venger : *Appetitus vindictæ* ; la Pareſſe, un amour propre de ſon repos : *Triſtitia & tædium actionum laudabilium ?* &c.

L'amour propre eſt contraire à toutes les vertus.

Si chaque vice eſt un amour propre, chaque vertu eſt par conſéquent un renoncement à l'amour propre : car enfin un contraire ne ſe connoît jamais mieux, que par la comparaiſon qu'on en fait avec ſon contraire, en les oppoſant l'un à l'autre. Si donc on connoît le mal que fait l'amour propre, ce vice univerſel, par la privation du bien de toutes les vertus qu'il nous enleve, chaque vertu doit être regardée auſſi comme une deſtruction de l'amour propre, qui s'affoiblit & perd comme une partie de lui-même, par la deſtruction de chaque vice en particulier. Et comme celui-ci ſe gliſſe par tout, qu'il ſe mêle dans toutes nos bonnes œuvres, & qu'il en eſt peu qu'il ne gâte, & qu'il ne corrompe par une impureté d'intention qu'il inſpire, ſoit au commencement de l'action, ſoit au milieu, s'il a manqué ſon coup d'abord, ou bien à la fin, il faut auſſi que l'habitude de chaque vertu redreſſe, corrige, & rectifie toutes nos diverſes actions ; en ſorte que tout vice ſoit déraciné, comme l'amour propre tache de détruire toute juſtice.

L'abnégation de ſoy-même eſt l'unique remede contre l'amour propre.

Les Maîtres de la vie ſpirituëlle expriment la victoire entiére qu'une ame remporte ſur l'amour propre, par l'abnégation de ſoy-même. La raiſon qu'ils en ont, c'eſt que l'amour déréglé étant tellement répandu, & ſi profondément enraciné dans nôtre ame, & dans nôtre corps, nous ne pouvons le combattre que par la mortification de toutes les facultez de nôtre ame, & de tous les ſens

diſtribuez

diſtribuez dans nôtre corps ; ni en être victorieux qu'après avoir ſoumis les uns & les autres à la raiſon, & à la loi de Dieu. Or pour cela, il faut leur retrancher tout uſage de ce qui eſt contraire à la Loy de Dieu, les priver de toute la ſatisfaction qu'ils peuvent trouver dans les objets créés : ce que l'Ecriture appelle renoncement à ſoy-même, abnégation, & mortification ; & qui eſt en éfet une eſpece de mort ; puiſque par ce moyen, & par cette violence qu'on ſe fait, on meurt à la vie ſenſuëlle, pour mener une vie toute ſpirituëlle. C'eſt ainſi que l'Evangile & ſaint Paul en parlent : *Si quis vult poſt me venire, abneget ſemetipſum... Si facta carnis mortificaveritis, vivetis.* C'eſt nous déſocuper de nous-mêmes, n'être plus nous-mêmes, & nous anéantir en quelque maniére, en renonçant à l'amour propre, & aux inclinations de la nature corrompuë. *Matth. 16. Ad Rom. 8.*

Ce qui nous engage à la mortification de cet amour propre, eſt que nous n'avons point d'autre moyen d'acquerir la paix intérieure, ſans laquelle nous ne pouvons poſſéder Dieu. L'homme dans l'état d'innocence vivoit dans une tres-grande tranquillité, la partie inférieure de ſon ame étant abſolument ſoûmiſe a la raiſon ; juſqu'à ce que cet infortuné ayant contrevenu aux ordres de Dieu, ſe vit tout à coup privé de cet avantage : & alors ſon ame au lieu de joüir de ce doux repos, fut remplie de trouble & de confuſion. Certes, il etoit bien juſte que celui qui avoit été rebelle à ſon Souverain, reſſentît la revolte de ſa concupiſcence, ſur laquelle il avoit auparavant un empire abſolu ; & qu'ayant rompu la paix qu'il avoit avec Dieu, il fût toûjours dans cette agitation que lui cauſe ſon amour propre. Mais le moyen de faire revivre cette douce tranquillité, & de recouvrer cet heureux état, c'eſt de mortifier tellement nôtre amour propre, qu'il ne puiſſe plus troubler la paix de nôtre ame ; parce que quand nous ne le reprimons pas, il nous rend ſes eſclaves : au contraire, lorſque nous l'aſſujetiſſons par la mortification à la Loi de Dieu, nous devenons maîtres de nous-mêmes, & comme autant de Rois ; puiſque c'eſt le nom que l'Ecriture donne à ceux qui domtent leurs convoitiſes & leurs paſſions.

Il n'y a point d'autre moyen d'acquerir la paix intérieure, que vaincre, ou combattre ſans ceſſe l'amour propre.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les Endroits choiſis des Livres Spirituëls, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet.

L'amour propre, qui naît du péché originel, eſt la ſource de tous nos déſordres.

DU péché originel naît l'empire tyrannique de l'amour propre, qui ſe retourne ſur ſoy-même par une affection déréglée, s'aimant plus que toutes les autres choſes, & même plus que Dieu. Saint Thomas dit, que ce faux amour entre dans tous les péchez, qui ſe commettent au monde, & qu'il en eſt la ſource & la cauſe malheureuſe : ce qui eſt tres-véritable, puiſque perſonne ne peche que pour jouïr de quelque bien qu'il aime, & qu'il préfere à Dieu, & à l'obſervation de ſes Commandemens. Tous les déréglemens que nous voyons dans le monde ſont de mauvais fruits, qui naiſſent de ce mauvais arbre. Delà vient cet empreſſement ſi grand qu'ont tous les hommes pour leurs propres affaires, & la négligence étrange pour ce qui regarde celles de Dieu ; delà cette délicateſſe qu'ils ont ſur le moindre point d'honneur, & ſur tout ce qui les touche, pendant qu'ils ſe ſoucient ſi peu de l'honneur de Dieu. C'eſt ce qui fait qu'ils ſont ſi ardens dans les choſes où il y va de leur interêt, & ſi lâches pour celles qui ſont du ſervice de Dieu ; qu'il n'y a point de travaux qui leur ſemblent difficiles, quand il s'agit de leurs avantages, & que pour Dieu ils ne voudroient pas faire un pas ; que la plus petite perte des choſes temporelles, les met hors d'eux-mêmes, & qu'ils ne ſe ſoucient point de perdre les biens de l'ame, qui menent à l'immortalité ; qu'ils ont tant d'amour & de paſſion pour les plaiſirs & les divertiſſemens, & tant d'averſion pour le travail & pour les vertus ; en un mot, qu'ils travaillent ſans ceſſe pour les commoditez de la vie préſente, & qu'ils ne penſent point à la vie future. *Grenade, liv. 6e. du Mémorial, dans le diſcours de la Connoiſſance de ſoy-même.* §. 2.

Peinture & caractere de l'amour propre.

L'Amour propre eſt l'amour de ſoy-même, & de toutes choſes pour ſoy ; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, il ne repoſe jamais hors de ſoy, & ne s'arrête dans les ſujets étrangers, que comme les abeilles ſur les fleurs, pour en tirer ce qui lui eſt propre. Rien n'eſt ſi impétueux que ſes déſirs, rien de ſi habile que ſes conduites ; ſes ſoupleſſes ne ſe peuvent repréſenter, ſes transformations & ſes métamorphoſes ne ſe peuvent concevoir, & ſes rafinemens reſſemblent à ceux de la chymie ; on ne peut ſonder ſa profondeur, ni percer les ténebres de ſes abîmes ; il eſt à couvert des yeux les plus pénétrans ; inviſible à ſoy-même, il y conçoit, il y nourrit, il y éleve, ſans le ſçavoir, un grand nombre d'affections & de haines ; il en forme quelquefois de ſi monſtrueuſes, que lorſqu'il les a miſes au jour, il les méconnoît, ou il ne ſe peut réſoudre à les avouër. De cette nuit qui les couvre, naiſſent les ridicules perſuaſions qu'il a de lui-même : delà viennent ſes erreurs, ſes ignorances, & ſes niaiſeries ſur ce ſujet. Mais cette obſcurité épaiſſe qui le cache à lui-même, n'empêche pas qu'il ne voye clairement ce qui eſt hors de lui ; en quoy il

reſſemble à nos yeux qui découvrent tout, & ſont aveugles ſeulement pour eux-mêmes. En éfet, dans ſes plus grands interêts, & dans ſes plus importantes affaires, où la violence de ſes ſouhaits appelle toute ſon intention, il voit, il ſent, il entend, il imagine & ſoupçonne ; il pénetre & devine tout. Ses déſirs ſont allumez plûtôt par lui-même, que par la beauté, & par les mérites des objets ; ſon goût eſt le prix qui les releve, & le fard qui les embélit : enfin, c'eſt après lui-même qu'il court, & il ſuit ſon gré lorſqu'il ſuit les choſes qui ſont à ſon gré. Il eſt impérieux & obéiſſant ; ſincere & diſſimulé ; miſéricordieux & cruël ; il a différentes inclinations, ſelon la diverſité de ſes temperamens. Il eſt inconſtant, & outre les changemens qui lui viennent des cauſes étrangeres, il y en a une infinité qui naiſſent de lui, & de ſon propre fond. Il eſt dans tous les états de la vie, & dans toutes les conditions ; il vit par tout, & vit de tout ; & il vit de rien ; & lorſqu'il eſt vaincu, & qu'on en croit être défait, on le trouve dans le triomphe de ſa défaite. *Mr. le Duc de la Rochefoucault.*

Comme l'amour propre nous aveugle & nous empêche de nous bien connoître.

Conſidérez combien il eſt difficile de ſe bien connoître ſoi-même, & combien au contraire, il eſt facile de s'y tromper, & de faire un trop favorable jugement de ſoy. Qui ne ſçait que l'amour propre nous déguiſe les choſes, & que l'inclination naturelle que nous avons à nous eſtimer, fait que nous ne voyons preſque pas nos defauts, & que nous ne voyons que trop, pour ainſi dire, nos vertus ? Nous avons deux poids & deux balances ; l'une pour nos péchez que nous diminuons autant qu'il nous eſt poſſible, en les exténüant, les excuſant, les réduiſant preſque à rien ; & l'autre, pour nos bonnes qualitez, que nous exaggerons dans la joye de nôtre cœur, en les rehauſſant à nos yeux de mille couleurs empruntées, & en les groſſiſſant infiniment au-delà de leur idée naturelle. Il nous importe donc extrêmement de faire un ſérieux examen de nous-mêmes, pour ne pas tomber dans ces illuſions. *Livre intitulé, l'Examen de ſoy-même.*

Comme l'amour propre nous aveugle.

Quelques lumiéres qu'un homme puiſſe avoir, dès qu'il n'en ſuit point d'autres, il court riſque de s'égarer, ou de tomber. L'amour propre qui nous accompagne par tout, répand par tout de faux jours ; & ces faux jours nous font broncher à chaque pas. Tantôt une ſecrette vanité nous éblouït, & nous conduit au ridicule, pendant que nous croyons marcher vers la grandeur ; tantôt nôtre interêt nous montrant une choſe ſous la forme qu'il nous plaît de la voir, nous faiſons une injuſtice, lorſque nous nous imaginons la ſouffrir. Quelquefois la vivacité nous entraîne, & nous jette dans le précipice, qu'un peu de ſens froid auroit évité. Quelquefois l'ambition, qui veut prendre un chemin plus court, en nous faiſant agir avant que d'avoir délibéré, nous mene où nous ne voulions pas aller. *Monſieur de Sacy. Liv. 2. du Traité de l'Amitié.*

Le prémier penchant de l'homme eſt l'amour propre.

Tous les ſages, après avoir étudié l'homme, ont reconnu que ſon prémier, & peut-être ſon unique mobile, étoit l'amour propre. Quelque deſſein qu'il ſe forme, quoi qu'il diſe, quoi qu'il faſſe, il ſe propoſe à lui-même comme ſon objet & ſon centre, où tout ſe doit rapporter & terminer. Cet amour propre ſe déguiſe véritablement en mille maniéres differentes. Entre les maſques dont il ſe couvre, il y en a de plus & de moins hideux ; mais ſous ces differens

masques, il conserve toûjours le même pouvoir. Tant qu'on ne le mettra pas de la partie, on ne prendra que de fausses mesures pour gouverner les hommes ; c'est du côté de son interêt qu'il faut tourner le cœur humain, si on veut que ses mouvemens soient vifs & durables. *Le même.*

Illusions de l'amour propre.

L'amour propre, qui conduit ces personnes abusées dans toutes leurs démarches, les séduit, jusqu'a leur persuader qu'ils agissent par de bons principes, & que leurs œuvres sont justes. Le secret plaisir qu'ils prennent aux louanges, cette attache qu'ils ont pour les commoditez de la vie, ce chagrin qui les dévore aux moindres approches de la pauvreté, le désir déréglé de dominer par tout, & de reduire tout a leurs sentimens ; enfin, ces retours de complaisances qu'ils font de temps en temps sur leurs actions, ne leur semblent pas condamnables. A les entendre parler, rien n'est de plus raisonnable que leur conduite. Quand on les louë, c'est Dieu qu'on louë en eux ; quand on les flatte, c'est une bonne opinion que la charité donne à leur mérite ; quand ils fuyent l'embarras & la peine, ce n'est que pour se donner à Dieu sans reserve, & sans distraction ; quand ils paroissent affecter la prééminence & la supériorité, c'est l'utilité du prochain qui les fait agir. *Dans le Recueil des Piéces présentées à l'Académie Françoise, en l'année 1685.*

La charité n'est plus maintenant qu'un amour propre.

On ne voit pas moins de fausses vertus que de véritables vices ; & la charité sur tout qui est la plus nécessaire & la plus étenduë dans la prattique, est aussi sujette à plus d'illusions. Ce n'est plus aujourd'hui dans la plûpart des Chrétiens, cette vertu céleste, qui rapporte tout à Dieu, & qui n'agit que pour sa gloire ; c'est un pur trafic d'amour propre : on ne fait du bien aux hommes, que parce qu'on en attend d'eux ; si on rend de bons offices, on en éxige, & l'on a mis en commerce les services & les amitiez. Quelquefois le seul penchant du cœur nous détermine : l'on est touché des miseres des autres, & l'on cherche à les soulager, ou par une secrette inclination, ou par une compassion naturelle. *Dans le même Recueil. Discours 6e.*

Amour propre & immortification dans un Religieux lâche & imparfait.

On voit des gens immortifiez jusques dans les leçons de mortification qu'ils font aux autres, & qui ne sont attentifs qu'à leurs propres commoditez. Il est difficile d'imaginer jusques où va le raffinement de l'amour propre dans un Religieux imparfait, qui veut soûtenir la réputation d'homme vertueux. Quel étude pour écarter adroitement ce qu'il y a de pénible dans son état ? que de précautions secrettes ? que d'artifice pour faire en tout sa propre volonté ? que de tours de soupleſſe pour arriver à ses fins ? que de soins déguisez & imperceptibles pour avoir toutes ses aises ? L'abondance & les délices se trouvent jusques dans la pauvreté. En faisant finesse de tout, il rend sa conduite respectable par ses miseres ; & ce qu'il y a de plus étrange, est que la gloire de Dieu, toûjours subordonnée à la sienne propre, sert éternellement de prétexte pour autoriser jusqu'à ses defauts. Delà cette habitude de rechercher avec soin les besoins de la vie, & de se plaindre modestement de tout ce qui n'est pas de son goût : delà cette aversion tacite, cette jalousie secrette contre ceux, qui dans le même état, & dans les mêmes fonctions de zele, ont un mérite plus éclatant & moins douteux : dela cette grande démangeaison d'exaggerer sans cesse ses travaux, & de louër à tout propos ses bonnes œuvres. A entendre cet homme, c'est merveille, comme il ne succombe pas sous le poids ; comme

il n'eſt pas conſumé par les ardeurs de ſon zele : & à le voir de près c'eſt un homme aſſez inutile, qui ne travaille au ſalut du Prochain, qu'autant que ſes interêts propres s'y trouvent, & qui regle toûjours ſon zele ſur des raiſons de bienſéance, & de ſanté. *Le P. Croiſet, dans ſes Entretiens ſpirituels.*

L'amour propre eſt la ſource de tous les vices & de toutes les paſſions. &c.

Conſidérez bien tous les vices & toutes les paſſions de l'ame : vous trouverez au bout l'amour propre. C'eſt lui qui leur donne la naiſſance, puiſque tous les motifs des vices ſont pris de ce que nous cherchons ce qui nous flatte, & ſe rapportent à ce *Moy*, qui tient le prémier rang entre les objets de nos connoiſſances & de nos affections : c'eſt lui qui les fait vivre, & qui les fait mourir. Car lorſque deux paſſions combatent avec violence, la crainte, par exemple, d'un côté, & la vengeance de l'autre ; l'ame ſe retire en elle-même, & elle ne conſulte que l'amour propre, pour ſçavoir à laquelle des deux elle doit s'abandonner ; & alors ſelon que l'amour propre juge, ou ne juge pas que la vengeance eſt néceſſaire, il prononce en faveur du reſſentiment, ou de la modération. On peut dire même que l'amour propre entre ſi eſſentiellement dans la définition des vices & des vertus, que ſans lui on ne ſçauroit bien concevoir ni les uns ni les autres. Car en général le vice eſt une préférence de ſoi-même aux autres, & la vertu ſemble une préférence des autres à ſoi-même : je dis qu'elle ſemble l'être, parce qu'en éfet il eſt certain que la vertu n'eſt qu'une maniére de s'aimer ſoi-même beaucoup plus noble & plus ſenſée que toutes les autres. Que peut-on dire d'une paſſion, à laquelle toutes nos inclinations déréglées ſe rapportent, où ſe terminent tous les vices, qui les fait tous naître, qui les fait tous mourir, qui les arrête & qui les ſuſpend tous ; ſi ce n'eſt que ce doit être la ſans difficulté, ce déréglement général, qui eſt la ſource des œuvres, & qui eſt la prémiére racine de nôtre malice & de nôtre corruption ? *Livre intitulé, l'Art de ſe connoître ſoy-même. Seconde Partie.*

L'amour propre fait que nous nous cherchons, & que nous nous trouvons par tout.

Nous n'avons des yeux que pour nous ; nous nous voyons, & nous nous portons par tout : nous recherchons nos interêts ; nous ne regardons en toutes ſortes d'affaires, que ſur nous & ſur ce qui nous touche. L'interêt, c'eſt l'aiman de nôtre cœur, & de nôtre vie, & ce qui donne le mouvement à nos actions : de ſorte que dans le bien même le plus pur, & le plus ſpirituël, nous trouvons ſouvent que nous n'aimons que nous-mêmes. *Le même.*

L'amour propre nous rend ſenſibles à nos interêts.

L'endroit où le cœur de l'homme eſt le plus ſenſible, c'eſt l'interêt : les autres conſidérations qui viennent de dehors, peuvent l'ébranler ; mais elles n'ont la force de le déterminer, qu'autant qu'elles ſont unies à cette paſſion ſouveraine de l'amour de ſoi-même ; parce que depuis que l'homme en péchant, s'eſt priſ pour ſa derniére fin, il n'aime plus que ſoy, & s'il aime quelque choſe hors de ſoi, ce n'eſt plus que pour ſoy, & pour l'utilité qu'il en eſpere. Les raiſons de reconnoiſſance, d'amitié, & même de juſtice, ont des bornes ; il y a un temps où elles nous remuënt, dans un autre, elles ne nous touchent pas ſeulement ; ſelon que nôtre interêt s'y mele, ou en eſt ſéparé : mais le motif du plus grand interêt nous emporte preſque toûjours ; dans l'égalité des autres vûës, il fait d'ordinaire pencher la balance de ſon côté, & l'on ne peut engager plus fortement un homme à quelque parti que ce ſoit, que par la conſidération de ſon avantage. *Tiré d'un Traité de la Religion contre les Athées.*

L'amour propre imite particuliérement l'humilité.

L'amour propre qui jouë tant de perſonnages ; qui tantôt contrefait le charitable & le zélé, tantôt le mortifié & le pénitent, s'attache principalement à imiter le vrai humble ; & par cette funeſte addreſſe, nous renfermons nôtre orgueil dans nous-mêmes, recherchant la gloire ſous prétexte de la mépriſer. C'eſt ainſi que ce péché délicat & ſubtil nous empoiſonne, nous imaginant être encore plus grands, que nous ne paroiſſons aux yeux des autres ; & nous ne nous ſentons troublez, qu'à cauſe que nous croyons mériter par de certains endroits, plus d'applaudiſſemens & d'éloges qu'on ne nous en donne. *Tiré des Diſcours Moraux.*

Déréglement de l'amour propre.

Comme Dieu eſt le principe de toutes choſes, il en eſt auſſi la fin ; & comme elles viennent toutes de lui, elles doivent toutes retourner à lui. Cependant nous rappelons tout à nous, & par un perpétuel retour ſur nous-mêmes, nous faiſons tout réfléchir ſur nous. Etrange déréglement de l'amour propre, qui n'enviſage rien audeſſus de ſoy, & qui ſemble ne reconnoître d'autre principe, ni d'autre fin que ſoy-même ! *Mr. de la Volpilliére.*

Suite du même ſujet. *Geneſ.* 3.

Depuis le moment fatal que le prémier homme prit plaiſir d'entendre cette trompeuſe parole, qui lui fut ſuggerée par le Démon : *Eritis ſicut Dii* ; il ſe rendit en quelque façon le Dieu de ſoy-même : ſon amour propre prit la place de l'amour de Dieu, & fut comme le poids, qui de tous côtez le rapporte à ſon centre, qui eſt ſoy-même ; au lieu qu'il ne tendoit auparavant qu'à Dieu, qu'il ne cherchoit que Dieu en toutes ſes œuvres. Depuis cet inſtant malheureux, il ne tend plus qu'à ſoy-même, & ne cherche naturellement que ſoy-même en toutes ſes actions ; & comme auparavant il n'eût pû ſe détourner de la vûë de Dieu que par violence, il ne ſçauroit plus à préſent s'élever à Dieu que par violence. *Livre intitulé, Exercices du Chrétien intérieur.*

L'amour propre prévient nôtre volonté.

Eſt-il donc vrai, mon Dieu ! que mon amour propre qui eſt ſi prompt dans ſon opération, prévient ma volonté, qui eſt beaucoup plus lente, & qu'avant que j'aye delibéré de dreſſer mon action à vôtre gloire, il en a déja cueilli les prémices ? & il eſt beſoin que je l'arrache de ſes mains par violence, comme d'un voleur, ſi je veux vous le préſenter ? Ah ! quelle humiliation pour moy ! de dire que toutes les fois que je ſuis ma pente naturelle, ſans me faire cette violence qui ravit le royaume des Cieux ; je ne fais rien que pour moy-même & par amour propre ! que d'actions perduës dans le cours de ma vie, quand je ne ſuis pas attentif ſur ma conduite ! *Le même.*

L'amour propre rend la plus grande partie des vertus fauſſes & intereſſées.

La fauſſeté de la plûpart des vertus humaines, n'eſt plus une choſe conteſtée. On ſçait que le déſintereſſement n'eſt ordinairement qu'un interêt délicat : la libéralité qu'un trafic de nôtre orgueil, qui préfere la gloire de donner, à tout ce qu'il donne ; la modeſtie, qu'un art de cacher ſa vanité ; la civilité, qu'une préférence affectée que nous faiſons des autres, pour cacher la préférence véritable que nous faiſons de nous-mêmes, à tout le monde ; la pudeur, qu'une affectation de ne point parler des mêmes choſes auſquelles la luxure nous fait penſer avec plaiſir ; le déſir d'obliger les autres, qu'un ſecret déſir de s'obliger ſoy-même en ſe les acquerant : toutes les vertus en général ſont autant de gardes, dont l'amour propre ſe ſert, pour empêcher que les vices qui ſont au dedans, ne paroiſſent au dehors... Conſultez l'expérience ; elle vous apprendra, que ſi vous combattez éficacement un vice, vous en confirmerez un autre;

ſi vous voulez détruire l'avarice, il faudra l'attaquer par des raiſons qui flattent l'orgueil ; ſi vous voulez combattre l'orgueil, il faut l'attaquer par des motifs d'avarice. Qu'on dépouille l'amour propre, qu'on lui ôte ſes biens & ſes attachemens, il tachera de ſe dédommager par le mépris des biens de la fortune, ou par ſa modération à ſouffrir ſes diſgraces. L'amour propre ſur le trône, fait les Tyrans ; & dans l'indigence, il fait des Philoſophes, qui mépriſent ce qu'ils ne peuvent obtenir. Il changera d'objet, ſans changer de diſpoſition ; ſon orgueil ſurvit à ſa perte, & ne pouvant s'empêcher de périr, il fait bonne mine, & triomphe en périſſant. Qui eſt-ce qui donnera véritablement la mort à cette hydre, qui renaît de ſa défaite ? Il n'y a que la Morale Chrétienne. *Tiré d'un Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne.*

Le naturel & le génie de l'amour propre.

Il ne faut qu'une connoiſſance fort médiocre du cœur de l'homme, pour ſçavoir que l'amour propre rapporte tout à ſoy, & nous met à la place de Dieu, auquel toutes choſes doivent tendre. Il ſe ſacrifie tout, il déſire tout, & trompé par ſes propres affections, il veut tout ce qui lui eſt contraire. Tous ſes mouvemens ne ſont que des maniéres particuliéres de tendre à ce but, des déſirs de ce qui ne lui appartient pas, des élans vers la gloire, ou vers le plaiſir qui ſont ſes deux grands objets ; des démarches myſtérieuſes pour y parvenir, ou des déſintereſſemens hypocrites, qui ont pour but de ſurprendre ce qu'ils refuſent. Qu'importe que le corps ſe plonge dans la volupté, ou que l'orgueil enyvre l'ame de plaiſir, que l'interêt uſurpe, ou que l'hypocriſie ſurprenne, ou que l'ambition attente ſur ce qui ne lui appartient pas ? Qu'on donne aux choſes tel nom que l'on voudra : & vices & vertus dans le cœur des hommes du monde, ne ſont qu'un pur trafic d'amour propre. Que peut-on faire pour corriger ce déſordre, & pour établir un principe de vertu auſſi légitime & auſſi véritable, que l'amour propre en eſt une ſource impure & illégitime ? *Le même.*

Il faut être toûjours en garde contre l'amour propre.

Nous ne devons pas avoir d'autre bnt dans nos actions que de plaire à Dieu, & que de l'y chercher : mais ſi nous n'avons une attention continuëlle à nous-mêmes, & à tous nos mouvemens, ſi nous ne ſommes toûjours en garde contre nôtre propre cœur ; nous ſommes ſi près de nous-mêmes, que nous ne pouvons nous perdre de vûë, que nous ne pouvons nous quitter. Nôtre amour propre eſt ſi ingénieux à nous donner le change, & nous ſommes ſi faciles à le prendre, que lorſqu'il paroît ſortir de lui-même, il ſçait y rentrer par des voïes cachées ; & qu'il n'eſt jamais ſi proche que lorſqu'il paroît plus éloigné. Pour nous garentir de ce défaut, demandons-nous ſouvent, mais de bonne foy, quand nous agiſſons : Eſt-ce Dieu que je cherche uniquement dans cette action, dans ce deſſein ? *Le P. Nepveu. 3e. Tome de ſes Réflexions.*

Quel eſt le véritable, & légitime amour de ſoi-même.

Nous devons régler toutes nos affections & toutes nos attaches, par l'amour réglé de nous-mêmes : Il n'eſt rien de ſi naturel, de ſi raiſonnable, de ſi néceſſaire que de s'aimer ſoy-même, pourvû que ce ſoit de la maniére que Dieu le veut. Car il y a, dit ſaint Auguſtin, un mauvais amour de nous-mêmes, qui, à proprement parler, eſt une véritable haine ; & il y a une ſainte haine de nous-mêmes, qui eſt un véritable amour. Celui qui accorde tout à ſes paſſions, ſemble bien s'aimer davantage, que celui qui leur refuſe tout : cependant il eſt viſible, que celui qui leur refuſe tout pour faire ſon ſalut, s'aime

bien plus que celui qui leur accorde tout pour ſe damner ; comme celui qui donne à un malade tout ce qui lui eſt nuiſible, parce qu'il lui eſt agréable, l'aime beaucoup moins que celui qui lui refuſe tout ce qui lui eſt agréable, parce qu'il lui eſt nuiſible. Car enfin le vrai amour de ſoi-même conſiſte à ſe procurer les vrais biens, & à fuir les vrais maux : or nous ne pouvons juger des vrais maux ni des vrais biens, que par la fin où ils nous conduiſent ; de ſorte que des biens qui nous conduiſent au ſouverain mal, ſont des maux ; & des maux qui nous mettent au ſouverain bien, ſont des biens. D'où il eſt aiſé de conclure, que nous ne devons aimer que les choſes qui peuvent ſervir à nôtre ſalut : de telle ſorte que ſelon qu'elles nous éloignent ou nous approchent davantage de cette derniére fin, elles doivent paroître plus ou moins aimables. Ah ! Chrétiens, ſi nous étions bien convaincus de ce grand principe de la Morale Chrétienne, nous ſerions plus prudens & plus réglez dans nos affections ; nous n'aurions pas tant d'attaches inutiles, vaines, & dangereuſes ; quand nous ſentirions naître dans nôtre cœur quelqu'une de ces affections, nous examinerions ſérieuſement devant Dieu, ſi nous en pourrions tirer quelque avantage pour nôtre ſanctification ; nous penſerions à ménager ou à rompre dès leur naiſſance, des liens, dont il eſt difficile de ſe défaire quand on leur a donné le temps de ſe fortifier. *Eſſais de Sermons. Pour le Dimanche de la Sexageſime.*

L'amour propre eſt plus dangereux dans la dévotion, que dans toute autre choſe.

L'Amour propre eſt un habile enchanteur, qui farde tous les objets qu'il nous préſente, & qui nous les fait voir tout autres qu'ils ne ſont en eux-mêmes, mais il faut avoüer qu'il n'eſt jamais plus dangereux qu'en matiére de dévotion. Car comme la grace s'accommode quelquefois à nos inclinations avec tant de douceur, qu'il ſemble que c'eſt la nature ſeule qui agit ; ainſi cet amour propre imite ſi adroitement les opérations de la grace, qu'il ſemble que c'eſt la grace qui nous conduit, lorſque c'eſt l'amour propre qui nous guide. Entrez donc dans le fond de vôtre cœur, & fermez la porte à tout ce qui pourroit vous troubler dans l'examen ſévere de vôtre conſcience. Eſt-ce l'amour du prochain qui me fait conſumer ma vie en des veilles & des études continuëlles pour ſon inſtruction ? Eſt-ce un détachement véritable du monde qui me fait paſſer ma vie dans la retraite ? Eſt-ce une douleur ſincere d'avoir offenſé Dieu, qui cauſe les remords de ma conſcience ? *Les mêmes. Sermon pour le Dimanche de la Paſſion.*

Ce que c'eſt que l'amour propre, ſa nature & ſes éfets.

Le nom d'amour propre ne ſuffit pas pour nous faire connoître ſes éfets & ſa nature ; puiſqu'on ſe peut aimer en bien des maniéres : il faut y joindre d'autres qualitez pour s'en former une véritable idée. Ces qualitez ſont que l'homme corrompu non-ſeulement s'aime ſoi-même, mais qu'il s'aime ſans bornes & ſans meſures ; qu'il n'aime que ſoi, qu'il rapporte tout à ſoy ; il ſe déſire toutes ſortes de biens, d'honneurs, de plaiſirs ; il n'en deſire qu'à ſoi-même, ou par rapport à ſoy-même ; il ſe fait le centre de tout, & voudroit dominer ſur tout, & que toutes les créatures ne fuſſent occupées qu'à le contenter, à le loüer, à l'admirer. Cette diſpoſition tyrannique étant empreinte dans le fond du cœur de tous les hommes, les rend violens, injuſtes, cruëls ambitieux, flatteurs, envieux, inſolens, quereleux ; en un mot, elle renferme les ſemences de tous les crimes, & de tous les déréglemens des hommes, depuis les plus légers juſqu'aux plus déteſtables. Voilà le monſtre que nous renfermons

fermons dans nôtre ſein. Il vit & il regne abſolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit ſon empire, en verſant un autre amour dans nôtre cœur: il eſt le principe de toutes les actions, qui n'en ont point d'autre que la nature corrompuë: & bien loin qu'il nous faſſe de l'horreur, nous n'aimons & ne haïſſons toutes les choſes qui ſont hors de nous, que ſelon qu'elles ſont conformes ou contraires à ſes inclinations. *Les Eſſais de Morale. Tom. 3e. Traité ſecond.*

L'amour propre rend les hommes ambitieux.

Chacun ſonge d'abord à occuper les premiéres places dans la ſociété où il eſt; & ſi l'on s'en voit exclus, on penſe à celles qui ſuivent: en un mot, on s'éleve le plus qu'on peut, & on ne ſe rabaiſſe que par contrainte. Dans tout état, & dans toute condition, on tâche toûjours de s'acquerir quelque ſorte de prééminence, d'authorité, d'intendance, de conſidération, de juriſdiction; & d'étendre ſon pouvoir autant que l'on peut; on tâche de ſe rabaiſſer & de ſe ſupplanter l'un l'autre dans tous les emplois, & dans tous les miniſteres; & ſi les guerres que l'on s'y fait, ne ſont pas ſi ſanglantes que celles que ſe font les Princes, ce n'eſt pas que les paſſions n'y ſoient auſſi vives & auſſi aigres; mais c'eſt pour l'ordinaire que l'on craint les peines dont les loix menacent ceux qui ont recours à des moyens violens. Ainſi c'eſt l'amour propre qui pouſſe les uns à des entrepriſes hardies, & qui retient les autres. *Les mêmes.*

L'addreſſe & l'artifice de l'amour propre dans la recherche de l'honneur.

L'on diſtingue ſouvent aſſez aiſément ce que l'on fait, ou par une crainte humaine, ou par un interêt groſſier, de ce que l'on fait par un mouvement de charité: mais il n'en eſt pas de même de la recherche de l'amour & de l'eſtime des hommes. Cette inclination eſt ſi fine & ſi ſubtile, & en même temps ſi étenduë, qu'il n'y a rien où elle ne ſe puiſſe gliſſer: & elle ſçait ſi bien ſe revétir des apparences de la charité, qu'il eſt preſque impoſſible de connoître nettement ce qui l'en diſtingue. Car marchant par les mêmes voyes, & produiſant les mêmes éfets, elle éface avec une addreſſe merveilleuſe, toutes les traces & tous les caracteres de l'amour propre dont elle naît; parce qu'elle voit bien qu'elle n'obtiendroit rien de ce qu'elle prétend, s'ils étoient remarquez. La raiſon eſt, que rien n'attire tant l'averſion que l'amour propre, & qu'il n'oſeroit ſe montrer ſans l'exciter. Nous l'éprouvons nous-mêmes à l'égard de l'amour propre des autres; nous ne le ſçaurions ſouffrir ſi-tôt que nous le découvrons; & nous pouvons juger par-là qu'ils ne ſont pas plus favorables au nôtre, quand ils le découvrent. *Les mêmes.*

L'amour propre ſe trouve preſque en toutes les vertus morales.

On peut dire, ſelon le ſentiment de ſaint Auguſtin, que les vertus morales ſont preſque toutes accompagnées d'un amour propre, ou d'un orgueil ſecret, qui, en quelque lieu qu'il ſe rencontre, ne manque jamais d'y produire & d'y laiſſer des marques & des éfets de ſon déréglement. On voit quantité de gens dans le monde, d'une probité conſtante & ſignalée, qui s'attirent une eſtime & une conſidération qui les diſtingue du reſte des hommes; on les approuve; on admire en eux cette intégrité, qui les rend ſi recommandables: mais quand on vient à examiner de près ce qui fait leur diſtinction; quand on met leur conduite auprès des véritables regles, on reconnoît qu'il n'y a que de l'illuſion de tous côtez; qu'ils ſont trompez, & qu'on ſe trompe comme eux, & qu'on donne le nom de vertu, à ce qui n'eſt que l'éfet de leur temperament

& de leurs paſſions. *L'Abbé de la Trappe. Conférence pour le Jour de tous les Saints.*

L'amour propre eſt une véritable haine de de nous-mêmes.

Comme la ſainte & raiſonnable haine de ſoy-même, que nous enſeigne JESUS-CHRIST, eſt la ſource de tous nos biens, & la mere de toutes les vertus; au contraire, l'amour propre eſt la ſource de tous nos maux, & le principe de tous les vices. Pouvons-nous mieux témoigner que nous ſommes ennemis de nous-mêmes, qu'en nous précipitant dans un abîme de déſordres, & de malheurs, où l'amour propre nous conduit néceſſairement? N'eſt-ce pas ſe haïr ſoy-même, que de perdre ſon ame pour l'éternité, & de s'engager à jamais dans des ſupplices infinis en leur durée, pour des voluptez honteuſes, & pour des plaiſirs d'un moment? Saint Paul diſoit que naturellement perſonne n'a en haine ſa chair: *Nemo carnem ſuam odio habuit.* Comment ſe peuvent vérifier ces paroles de la plus grande partie des Chrétiens, qui procurent à leurs corps des feux & des flâmes éternelles? Ne diroit-on pas qu'une femme ſeroit inſenſée, & que ſa vanité la rendroit l'ennemie de ſoy-même, ſi pour rehauſſer l'éclat de ſa beauté, & pour ſe faire admirer pendant deux heures dans un bal, elle ſe ſervoit d'un fard qui lui devroit pourrir les yeux, & engendrer un chancre qui lui rongeroit tout le viſage? Hé dieu! qu'eſt-ce que cette vie préſente? Encore moins, que deux heures, étant comparée à l'éternité. Et néanmoins nous voulons, pour des plaiſirs & des ſatisfactions ſi courtes, engager nos corps & nos ames dans des ſupplices éternels! Diſons donc avec S. Auguſtin, que tous les Juſtes, en ne s'aimant pas, s'aiment davantage, par cela même qu'ils ne veulent pas s'aimer, pour aimer Dieu qui eſt le principe de leur vie; & qu'au contraire, tous les pécheurs, en s'aimant en apparence, ne s'aiment pas en vérité; parcequ'en s'aimant eux-mêmes d'un amour propre, ils aiment le principe de leur mort, & la cauſe de leur malheur. Déteſtons cette haine véritable, qui ſe couvre ſous l'apparence de l'amour; pour prattiquer & embraſſer cet amour ſolide, qui ſe trouve dans les rigueurs d'une haine apparente. *Le P. Texier, dans le Panégyrique de ſaint Laurent.*

Ad Epheſ. 5.

L'amour propre eſt un obſtacle à la connoiſſance de nous-mêmes, & des autres.

Il y a deux choſes qui peuvent nous ôter la vûë & la connoiſſance de la vérité; ou la trop grande proximité, ou le trop grand éloignement des objets: quand les objets touchent nos yeux, nous ne les voyons point; quand ils en ſont trop éloignez, nous ne les voyons point tout de même, ſi ce n'eſt en confuſion. Or le caractere de l'amour propre, c'eſt de nous approcher de nous-mêmes, & de nous éloigner de toute autre choſe; d'où il arrive, que n'ayant point d'eſpace libre entre nous & nous, pour juger de nôtre conduite, & qu'en ayant trop entre nous & les autres, pour juger pareillement de leurs actions, & ſur tout de leur cœur, qui eſt ſi caché; nous ne voulons point connoître nos propres defauts, & nous en voulons connoître dans les autres; nous ne voyons pas ce qui eſt, & nous croyons voir ce qui n'eſt pas. *Tiré des Sermons intitulez, Diſcours Chrétiens ſur les Dimanches. Diſcours ſur la Malignité de l'eſprit humain.*

L'amour propre fait préférer ſa ſatisfaction à tout le reſte.

L'homme s'aime ſi naturellement ſoy-même, que Dieu, loin de lui ordonner cet amour, a rempli l'Ecriture de préceptes, pour nous le défendre, ou pour en modérer les excès. Celui qui s'aime avec cet excès, viole ſans peine ce qu'il y a de plus ſacré dans la Religion, pour ſe ſatisfaire. La cupidité qui regne

dans ſon cœur, eſt la racine de tous les maux ; c'eſt un feu qui convertit tout en ſoy-même : c'eſt aſſez que d'avoir un peu de complaiſance pour ſoy, pour perdre en même-temps tous les ſentimens de l'humanité, que l'ordre de la charité Chrétienne demande que nous ayions pour nos freres ; & pour tout ſacrifier à nos interêts, à nôtre ambition, & à nos plaiſirs. Il n'y a qu'à conſidérer le portrait que ſaint Paul fait de la charité, pour démeurer d'accord de ces maximes. La charité, ſelon cet Apôtre, n'eſt faite que pour le ſoulagement d'autrui : elle ne s'aigrit point, elle ne ſe picque de rien, elle eſt patiente, elle ſouffre tout, elle rend le bien pour le mal ; elle n'eſt ni ambitieuſe, ni intereſſée, & elle eſt toute à tous. Or comment peut-on remplir tous ces devoirs, ſi l'on eſt rempli d'amour pour ſoy-même ? *Les mêmes.*

Injuſtice & trahiſon de l'amour propre.

C'eſt un grand creve-cœur à un homme d'avoir bâti une maiſon à ſes uſages, avec beaucoup de peine & de dépenſes, & puis y trouver ſon ennemi logé, qui en ferme la porte, & qui lui en défend l'entrée : c'eſt la maniére dont l'amour propre en uſe à l'égard de Dieu. Dieu a créé nos cœurs pour y faire ſa demeure, & y prendre, pour ainſi dire, ſes délices ; l'amour propre ſon ennemi s'en empare : il les a rachetez au prix de ſon ſang & de ſa vie ; & après, quand il s'y préſente pour être reçû, ce malheureux amour propre lui en ferme l'entrée ; comme il ſemble, ce grand Dieu, lui-même s'en plaindre avec des termes pathétiques & d'amers reſſentimens. Qui eſt-ce qui plante une vigne, & qui n'en goûte pas les fruits ? qui cultive une terre, ſans en retirer du profit ? n'eſt-ce pas là l'outrage & l'affront que l'amour propre fait recevoir à Dieu ? Car c'eſt Dieu qui a donné à nos cœurs toutes leurs bonnes inclinations, qui y a jeté toutes les bonnes ſémences des vertus ; qui les cultive, & qui les arroſe de ſes graces : & cependant l'amour propre en recueille tous les fruits. *Le P. du Sault. Tom. 2. de ſes Oeuvres ſpirituelles.* 1. *ad Cor.* 3.

L'amour propre ne ſort hors de ſoi-même que pour y rentrer. *Pſalm.* 4.

L'amour propre eſt toûjours reſſerré dans ſoy-même : que s'il ſemble en ſortir par quelque action vertueuſe, comme par quelque acte d'humilité ; c'eſt pour y rentrer auſſi-tôt par la louange qu'il en attend. C'eſt ce qui fait dire au Roy Prophete, que les Impies marchent en faiſant des cercles : *Impii in circuitu ambulant*; parce qu'ils ne ſortent pas plûtôt hors d'eux-mêmes, qu'ils y rentrent auſſi-tôt, rapportant tout ce qu'ils font à leur propre gloire & à leur ſatisfaction: au lieu que l'amour Divin ſort toûjours hors de ſoy, réferant tout ce qu'il penſe, ce qu'il dit, ce qu'il fait, à la gloire de Dieu. C'eſt-à-dire, que l'amour propre n'eſt que pour ſoy, ne regarde que ſes interêts, & ne fait rien qu'afin qu'il lui en revienne quelque avantage : l'amour Divin n'eſt nullement attaché à ſes interêts, ſe donne à tous, ne regarde que la gloire de Dieu, & le ſalut de ſon prochain, & eſt prêt de procurer l'un & l'autre, par la perte de tout ce qu'il poſſede. *Mr. Pean. Tom. 3e. de ſes Entretiens Spirituels. Sixiéme Entretien.*

Il faut commencer à reprimer nôtre amour propre par la mortification de nôtre corps.

Pour reprimer & dompter cet amour propre, nous devons commencer par la mortification de nôtre corps ; car c'eſt particuliérement pour lui, & pour lui procurer ſes ſatisfactions, que nous travaillons : on met tout en œuvre pour le mettre à ſon aiſe, & afin qu'il ne lui manque rien. Il y a en éfet, des perſonnes qui aiment tellement, & qui recherchent avec tant d'empreſſement & de ſoin, les aiſes & les commoditez de leur corps, qu'il ſemble qu'elles ne ſoient au monde que pour ſe délicater, pour conſerver leur ſanté ; & en un

mor, qui ſont ſi occupées du ſoin de leur corps, qu'elles ignorent juſqu'au nom de mortification & de pénitence : ce qui fait qu'elles ſe diſpenſent ſi facilement des jeûnes de l'Egliſe, & de toutes les autres auſtéritez de la Religion Chrétienne. Ce qu'il faut faire donc, pour commencer à vivre en Chrétien, c'eſt de bannir cet amour déréglé, que nous avons pour nôtre corps qui fait une partie de nous-mêmes, quoique la plus vile & la plus mépriſable ; mais qui eſt ordinairement le prémier objet de nos ſoins. *Le même.*

L'amour propre vient du déréglement que le péché a cauſé dans nôtre nature.

Le péché a déréglé nôtre nature, & converti l'amour naturel pour le bien, en amour propre, faiſant de la ſource de tous nos biens, l'origine de tous nos maux. Car dans l'état d'innocence, l'homme ne s'aimoit que pour Dieu, & la nature étoit ſi bien d'accord avec la grace, que toutes ſes inclinations étoient ſaintes ; en cette heureuſe condition, la charité étoit confonduë avec l'amour propre, & l'homme ne craignoit point qu'en s'aimant ſoy-même, il fît tort à ſon prochain : mais depuis ſa déſobéiſſance, ſon amour changea de nature ; celui qui regardoit de même œil les avantages des autres & les ſiens, commença à les ſéparer, & oubliant ce qu'il devoit à Dieu, il fit un Dieu de lui-même ; il confondit toutes les loix d'innocence, comme s'il eût été ſeul dans le monde ; il renonça aux douceurs de la ſociété ; il forma une réſolution de régler ſes affections par ſes interêts, & de n'aimer plus que ce qui lui étoit utile ou agréable. Ce déréglement ſe répandit comme un poiſon dans toute la nature ; & ſans le ſecours de la grace, la raiſon ne s'en peut encore défendre. *Le P. Senault, dans l'Uſage des Paſſions. Traité de l'Amour & de la Haine. Second Diſcours.*

Le Fils de Dieu n'eſt venu au monde, que pour ruïner l'amour propre.

La venuë du Fils de Dieu ſur la terre, n'a point eu d'autre motif, ni ſa doctrine d'autre but, que la ruïne de l'amour propre. Il l'attaque par toutes ſes maximes, & il ne ſort preſque point de parole de ſa bouche divine, qui ne lui donne une atteinte mortelle ; il proteſte qu'il ne veut point de Diſciples qui n'ayent changé l'amour propre en une ſainte averſion de ſoy-même, & qu'il ne peut ſouffrir dans ſon état, des ſujets qui ne ſont pas diſpoſez à perdre la vie, pour la gloire de leur ſouverain. Il ne condamne l'excès des richeſſes, & le déſir des honneurs, que parce qu'il entretient cette paſſion déréglée, & il ne nous oblige à aimer nos ennemis, que pour nous apprendre à nous haïr nous-mêmes. La mortification & l'humilité, qui ſont les fondemens de ſa doctrine, ne tendent qu'à détruire cette affection déſordonnée, que nous avons pour nôtre eſprit, ou pour nôtre corps. Enfin, il nous a donné la charité pour ruïner l'amour propre, & il n'eſt mort ſur la Croix que pour faire mourir cet ennemi, qui eſt la cauſe de nos querelles, & de nos diviſions. Auſſi doit-on confeſſer que ce mal enferme tous les autres, & qu'il n'y a point de déſordre dans le monde, qui ne reconnoiſſe celui-cy pour ſon principe. *Le même.*

L'amour propre eſt tout-à-fait oppoſé à la juſtice.

Non-ſeulement je crois qu'on ne peut faire un bon Chrétien, d'un homme qui s'aime avec excès ; mais je ſoûtiens que ſelon les loix de la politique & de la morale, on n'en ſçauroit faire un homme de bien, ni un bon citoyen : car la juſtice eſt abſolument néceſſaire en toutes ces conditions, & cette vertu ne peut ſubſiſter avec l'amour propre. La juſtice veut qu'un homme raiſonnable préfere les inclinations de l'eſprit à celles du corps, & qu'il conſerve à ce

Souverain, tous les droits de ſon authorité ; l'amour propre qui panche toûjours du côté de la chair, veut que l'eſclave gouverne ſon maître, & que le corps ait l'empire ſur l'eſprit. La juſtice veut qu'un homme de bien ne forme point de ſouhaits qui excedent ſon mérite ou ſa naiſſance ; & elle lui apprend que pour être heureux & innocent, il faut qu'il preſcrive des bornes à ſes deſſeins : l'amour propre au contraire, nous commande de ſuivre nos inclinations, & de ne régler nos déſirs que par nôtre vanité ; il flatte nôtre ambition, & pour s'inſinuër dans nôtre eſprit, il nous permet tout ce que nous voulons. La juſtice veut qu'un bon citoyen préfere l'interêt public à celui de ſa maiſon, qu'il ſoit diſpoſé de perdre ſes biens, & de ſacrifier ſa perſonne, pour la conſervation de l'Etat : mais l'amour propre ne fait travailler un homme que pour ſon plaiſir, ou pour ſa gloire ; il le conſtituë la fin de toutes ſes actions, & le renferme ſi bien dans lui-même, qu'il ne lui permet pas de conſidérer le public ; & s'il lui rend quelque ſervice, c'eſt pour ſon utilité particuliére. *Le même P. Senaut.*

Trois amours déréglez qui naiſſent de l'amour propre.

De l'amour propre, comme d'une ſource de malheurs, il ſort trois ruiſſeaux qui inondent tout l'univers, & qui cauſent un déluge, dont il eſt bien malaiſé de ſe ſauver : car de cet amour déréglé, naiſſent trois autres amours, qui empoiſonnent toutes les ames, & qui banniſſent toutes les vertus de la terre. Le prémier, eſt l'amour de la beauté, qu'on appelle Incontinence ; le ſecond, eſt l'amour des richeſſes, qu'on appelle Avarice ; le troiſiéme, eſt l'amour de la gloire, qu'on appelle Ambition. Ces trois capitaux ennemis du ſalut, & du repos de l'homme, corrompent tout ce qui eſt à lui, & le rendent criminel en ſon eſprit, en ſon corps, & en ſes biens. Il eſt même aſſez mal-aiſé de dire lequel de ces monſtres eſt le plus difficile à vaincre ; parce qu'outre leurs forces naturelles, ils en ont encore d'étrangéres, qu'ils tirent de nos inclinations, ou de nos habitudes, & qui les rendent ſi redoutables, que ſans un miracle, on ne les ſçauroit plus dompter. *Le même.*

Il y a une ſainte haine dont un Chrétien ſe doit haïr.

Le Fils de Dieu veut que la haine de nous-mêmes, ſoit le fondement de ſa doctrine. Il ne reçoit point de Diſciples en ſon école, qu'il ne leur enſeigne cette maxime ; il ſemble qu'il ait deſſein de bannir l'amour propre de la terre, & de convertir cette affection déréglée en une ſainte averſion ; il nous apprend que nous ſommes criminels, & qu'entrant dans le zele de la juſtice Divine, nous devons haïr ce qu'elle déteſte, & punir ce qu'elle châtie : enfin, la haine & l'amour, l'averſion & l'inclination, ſont les deux vertus qu'on apprend en ſon école ; mais il veut que nous les ménagions en telle ſorte, que donnant tout l'amour à nôtre prochain, nous ne reſervions pour nous que la haine. Il eſt vrai que ce commandement eſt plus rigoureux en apparence, qu'en éfet ; car quelque ſéverité qu'il témoigne, il ne reſpire que douceur ; ſous le nom de haine, il cache celui d'amour ; & en nous obligeant à nous haïr, il nous ordonne de nous bien aimer. *Le même. Sixiéme Diſcours, du bon Uſage de la Haine.*

Peinture des malheurs que cauſent la concupiſcence & l'amour propre.

C'eſt un tyran, qui étant né du péché veut étendre ſon empire, & lui donner tous les hommes pour eſclaves : il établit ſon trône dans nôtre ame, il porte ſes ténebres dans nôtre eſprit, il répand ſa malice dans nôtre volonté, & il remplit la mémoire du ſouvenir de toutes ſes injuſtices ; il abuſe de toutes

les parties de nôtre corps, il employe tous nos ſens pour éxécuter ſes deſſeins; il ſe mêle avec tant d'adreſſe avec tous nos déſirs, que penſant ſatisfaire à nos beſoins, nous obéiſſons à ſa tyrannie, & croyant faire une action raiſonnable, nous en faiſons une criminelle. Si nous mangeons, c'eſt avec trop d'excès & de plaiſir; ſi nous dormons, c'eſt plûtôt par délicateſſe, que par néceſſité; ſi nous parlons, c'eſt plûtôt pour médire, que pour édifier; & ce que nous penſons faire pour nôtre conſervation, nous le faiſons le plus ſouvent pour nôtre ſatisfaction. *Le même, dans l'Homme Criminel. Diſcours de la Corruption de la Nature par le péché.*

On ne peut entiérement détruire l'amour propre durant cette vie.

La grace peut bien diminuër en cette vie la force de la concupiſcence & de l'amour propre; mais elle ne la ſçauroit entiérement éteindre. Les Saints gémiſſent ſous la rigueur de ſes loix, ils invoquent le ſecours de la mort contre un ſi puiſſant ennemi; & ſçachant bien que l'ame n'en peut être délivrée pendant qu'elle eſt enfermée dans ſon corps, ils en demandent la ſortie, comme une faveur. Enfin, pour comble des malheureux éfets que nous cauſe cette méchante habitude; comme les branches & les racines, les fleurs & les fruits d'un arbre, ſont cachez dans le pepin; ainſi les meurtres & les parricides, les médiſances & les blaſphêmes; les adulteres & les inceſtes, ſont renfermez dans la concupiſcence, & dans cet amour propre. Quiconque porte ce monſtre dans ſon ſein, porte avec lui tous les péchez; quoiqu'ils ne ſoient pas éclos, ils ſont, comme parlent les Philoſophes, en puiſſance, & en quelque façon commencez; & bien qu'ils ne nous rendent pas coupables, ils nous rendent toûjours malheureux. Le démon peut tout entreprendre avec ce fidele Miniſtre de ſes impiétez, & il ſçait bien qu'en quelque part qu'il ſe retire, il eſt toûjours d'intelligence avec lui. Perſonne n'eſt aſſûré de ſon ſalut, pendant qu'il loge cet ennemi domeſtique; & nôtre eſpérance doit être toûjours mélée de crainte, juſqu'à ce que la grace ait pleinement étouffé cet amour malheureux de nous-mêmes. *Le même P. Senaut.*

L'amour propre prend un chemin tout contraire, & entiérement oppoſé à la charité.

Le plus grand deſſein, & le plus grand éfet de la charité, eſt d'unir l'homme à Dieu ſi étroitement, que rien ne l'en puiſſe ſéparer, & d'allumer tant d'amour en ſon ame, qu'elle y éteigne l'amour propre, ou qu'elle le convertiſſe en une ſainte haine de lui-même. Cette divine vertu, ne ſçauroit monter plus haut; une ſi glorieuſe métamorphoſe, eſt le dernier éfort de ſa puiſſance, & Dieu ne peut rien demander davantage à ceux qui l'aiment, quand pour l'aimer plus parfaitement, ils arrivent juſqu'au point de ſe haïr eux-mêmes. L'amour propre prend un chemin oppoſé à celui de la charité, & par des toutes toutes contraires, il eſſaye d'éloigner l'homme de Dieu, & de l'attacher à ſoy-même, ou aux créatures; il éface autant qu'il peut cette inclination qu'a ſon ame pour le ſouverain Seigneur; s'il ne peut l'étouffer, il la détourne; & voyant bien que le cœur de l'homme ne peut être ſans occupation, il lui repréſente les beautez des créatures pour le divertir de celles du Créateur. *Le même.*

Oppoſition de l'amour propre à la charité, en ce que la charité cherche

C'eſt encore une oppoſition de l'amour propre, & de la charité, que celle-cy n'a point de plus violent déſir que de faire aimer Dieu de tout le monde, & de répandre dans tous les cœurs les ſaintes flâmes de ce divin amour. Car une ame qui brûle de ce feu ſacré, ſçachant bien qu'elle ne ſçauroit aimer Dieu autant qu'il eſt aimable, ſouhaite que toutes les parties de ſon corps ſe

changent en cœurs & en langues, pour loüer & pour aimer l'unique objet de ſon amour ; mais comme elle voit que ſes ſouhaits ſont inutiles, elle ſouhaite, pour ſuppléer à ſon impuiſſance, que tous les hommes aiment de toutes leurs forces celui qu'elle ne peut aſſez aimer de toutes les ſiennes. L'amour propre, au contraire, qui oblige l'homme à faire un Dieu de ſoy-même, lui inſpire le déſir de ſe faire aimer de tout le monde ; c'eſt pourquoy, il ſe propoſe comme une idole pour être adoré, & il croit que la plus véritable & la plus légitime felicité de la terre, eſt de ſe voir aimé, loué, eſtimé & honoré de tout le monde. *Le même.*

à faire aimer Dieu de tout le monde, & l'amour propre à ſe faire aimer ſoy-même.

L'amour propre exerçant un tel empire ſur nous, gâtant tout, & corrompant nos meilleures actions, nous devons ſans doute faire nos éforts pour le détruire & rompre tous les liens & les attaches pernicieuſes, avec leſquelles il nous lie à nous-mêmes ; ce qu'avec la grace de Dieu nous pouvons faire, ſinon entiérement, du moins autant qu'il faut pour l'affoiblir, & l'empêcher de nous faire perdre le fruit & le mérite de toutes nos bonnes actions ; avec cet avertiſſement toutefois, qu'il ne faut pas ſe décourager, ſi après tous nos éforts, & tous les combats que nous livrons à cet ennemi domeſtique, nous ſuccombons quelquefois ; & s'il nous ſurprend ſouvent. Il eſt tellement lié à nous-mêmes, & pour mieux dire, il eſt ſi avant enraciné dans nous, que quelque éfort que l'on faſſe, on ne ſçauroit l'arracher entiérement en cette vie. C'eſt pourquoy quelque temperament qu'on puiſſe apporter, & quelque remede dont nôtre nature ſoit capable, elle eſt toûjours une nature gâtée en ſon fond ; elle eſt ſemblable à la terre, laquelle quelque ſoin qu'on prenne d'en ôter les mauvaiſes herbes, de les arracher, & d'empêcher qu'elle n'en produiſe de nouvelles, eſt toûjours diſpoſée d'elle-même d'en reproduire d'autres. De ſorte que ce ne ſera que dans l'autre vie, que Dieu accomplira cette riche promeſſe qu'il fait par Iſaïe : *Ecce ego creo cœlos novos, & terram novam :* Voicy que je crée des Cieux nouveaux, & une terre nouvelle, en donnant à l'homme un corps formé originairement de la terre, mais délivré de la ſervitude du péché, & de l'inclination qui le porte naturellement au mal. Tout ce que nous pouvons & ce que nous devons faire en ce monde, eſt de ſarcler cette terre, d'en arracher les mauvaiſes herbes ; ſans prétendre lui ôter entiérement la diſpoſition qu'elle a au péché, & faire mourir abſolument l'amour propre. C'eſt avec ce temperament qu'il faut entendre tout ce qui ſe dit de l'abnégation ou renoncement de ſoy-même, & de la mortification chrétienne, &c. *Le P. Saint-Jure, dans le livre prémier de l'Homme Religieux.*

Nous devons toûjours nous éforcer de détruire en nous l'amour propre, autant qu'il nous eſt poſſible avec la grace.

Iſaïa 65.

On peut dire de l'amour propre, ce que ſaint Bernard dit de la propre volonté : qu'il n'y auroit point d'enfer, s'il n'y avoit point d'amour propre, parce qu'il n'y auroit point de péché, n'y ayant rien d'oppoſé à l'amour, & à la volonté de Dieu. Tout péché eſt amour propre, comme cet amour propre eſt en puiſſance tout péché, étant en tout oppoſé à l'amour de Dieu. En éfet, c'eſt un amour de ſon propre interêt contre l'interêt, &, pour ainſi dire, aux dépens de tous les interêts de Dieu ; c'eſt un amour de ſon honneur, au deshonneur même de Dieu ; c'eſt un amour de ſon plaiſir avec le déplaiſir de Dieu. J'en dis le même pour ce qui regarde le Prochain, à quoy l'amour propre n'a nul égard. Que le Prochain ſoit intereſſé dans une choſe ; qu'il y aille de ſon hon-

Quel péché c'eſt, que de ſe laiſſer dominer par l'amour propre.

neur, ou qu'il en reçoive du déplaiſir ; l'amour propre paſſe pardeſſus toutes ces conſidérations, & on ne garde point de meſures, pourvû qu'il ait ſon compte, & qu'il y trouve ſon avantage. D'où l'on peut juger quel mal c'eſt que l'amour propre ; une propre volonté de ſon bien, ſans égard ni à Dieu, ni au prochain : de ſorte qu'il peut dire de lui-même, ce qu'un mauvais juge dit de ſoy dans l'Evangile : *Deum non timeo, & hominem non revereor* : Je n'ai ni crainte de Dieu, ni reſpect pour qui que ce ſoit. *Le P. Camaret. Livre intitulé, le Pur & le Parfait Chriſtianiſme. Tom. 2. 4e. Obſtacle.*

Luc. 18.

L'amour propre eſt oppoſé au prémier commandement ; c'eſt pourquoi il eſt une eſpece d'idolâtrie.

Le prémier Commandement de la Loy, c'eſt d'adorer un ſeul Dieu, comme nôtre prémier principe, & nôtre fin derniére, l'Etre ſouverain & indépendant, & de qui tous les êtres ont une dépendance eſſentielle ; ce qui les oblige à reconnoître ce prémier Etre, par un hommage & une adoration qui n'eſt dû, & qui ne doit être renduë qu'à lui ſeul. Contre ce prémier Commandement s'éleve nôtre amour propre : car au lieu de rapporter à Dieu comme à nôtre fin, cet hommage de tout ce que nous avons, & de tout ce que nous ſommes, comme n'ayant rien que par une dépendance eſſentielle de ce principe, il rapporte à ſoy ce Culte ſouverain, nous metant en la place de Dieu même. Ainſi nous ſommes bien trompez, ſi nous nous imaginons qu'il n'y ait point d'autre ſorte d'idolâtrie, que celle qui ſe fait avec quelques grains d'encens, jetez dans le feu devant une ſtatuë. Qu'elle eſt matérielle cette ſorte d'idolâtrie ; que cette eſpece d'hommage eſt groſſiére, s'il n'y a que cela ! Penſez-vous que ce ne ſoit pas un ſacrifice plus important, celui de l'eſprit & du cœur de l'homme, que non pas celui de quelques grains d'encens ; & que l'hommage intérieur qu'on rend par une préférence d'eſtime & d'affection, ne ſoit pas plus honorable qu'une inclination de tête, ou même un proſternement de corps, ou quelque autre ſorte d'hommage extérieur ? C'eſt un culte ſpirituël, que Dieu qui eſt un pur Eſprit, éxige de l'homme. Et n'eſt-ce pas ce même culte que l'amour propre refuſe à Dieu, pour le rendre à l'homme, à ſon interêt, à ſon honneur, à ſon plaiſir ; rapportant à ſoy-même, comme à la derniere fin où il s'arrête, tous les biens du monde, & ſe faiſant ainſi l'idole des créatures ? *Le même.*

Il n'y a que l'amour propre qui nous peut faire perdre la grace & les biens ſpirituëls.

Qui eſt-ce de tous les fideles, qui avec la grace de Dieu ne puiſſe dire : Je donne le défi à tous mes ennemis, de m'ôter le moindre degré de grace, de vertu, de gloire, ou de me faire le moindre mal, ſi je ne veux ? Il n'y a que le ſeul amour propre, capable de nous faire perdre ces ſortes de biens. Quand tout l'Enfer ſeroit déchaîné, & que tout le monde, conjuré avec lui, feroient tous leurs éforts, & emploiroient tous les artifices poſſibles, ils ne peuvent rien ſur moy, ſi mon amour propre ne ſe range de leur parti, gagné par l'attrait de quelque bien apparent & trompeur. Le démon peut nous tenter, le monde peut nous faire violence, la chair peut nous ſolliciter ; mais ſi je ne veux pas conſentir à mon amour propre, que ſera-ce ? Autant de nouveaux dégrez de grace, & de gloire que j'aurai gagné ; bien loin d'avoir rien perdu. Il n'y a donc que l'amour propre, qui ſe rendant lâchement à quelque attrait d'un bien ſenſible, ou cédant à la violence d'un mal, dont il eſt menacé ou aſſailli, me peut faire perdre ce bien ſpirituël, le plus grand de tous les biens. *Le même P. Camaret.*

Si

Si nous faiſons une induction des choſes que nous eſtimons les plus contraires à nôtre ſalut, nous trouverons que c'eſt par tout nôtre amour propre. La mauvaiſe éducation eſt ſans doute un grand mal, & l'un des plus grands qu'il y ait dans le Chriſtianiſme; mais en quoy conſiſte tout ſon venin, ſinon à faire naître, à entretenir, à fortifier cet amour propre, par les plaiſirs, les aiſes du corps, les commoditez; & par le moyen des richeſſes, par l'éclat & par l'attrait de l'honneur; à quoy la mauvaiſe éducation nous éleve, contre la promeſſe que nous avons faite au Batême. Direz-vous, que le mauvais naturel eſt plus à craindre? car on a beau le mortifier; il revient toûjours, & nous porte de notables préjudices. Quand cela ſeroit, qu'eſt-ce qui donne force à ce mauvais naturel? ou comment eſt-ce qu'il déploye ſa force, que par l'amour propre? tout bien conſidéré, vous trouverez que le bon ou le mauvais naturel n'eſt autre choſe, que le bon ou le mauvais amour. Nous avons déja dit, que l'amour propre eſt toute paſſion, tout vice, tout péché. En faut-il davantage pour être convaincu que nous n'avons pas de plus grand ennemi, ni de plus grand obſtacle à nôtre ſalut? *Le même.*

L'amour propre eſt la choſe la plus contraire à nôtre ſalut.

Nous devons concevoir contre cet ennemi mortel, une haine qui dure toute nôtre vie. Rappellez ſeulement dans vôtre ſouvenir une partie des maux qu'il vous a faits, & qu'il eſt capable de vous faire; & vous ſerez contraint d'avouër que vous avez plus de ſujet de haïr vôtre amour propre, que tous les maux du monde, que les plus cruëls ennemis qui ayent jamais été. Car enfin, quelle haine mérite un perfide qui vous flatte, & vous porte un coup mortel dans le ſein; un traître qui vous embraſſe, & vous étouffe entre ſes bras; un ennemi caché & ſecret, qui vous baiſe, & qui vous empoiſonne? L'amour propre fait tout cela; mais d'une façon, qui eſt d'autant plus dangereuſe, qu'elle vous eſt plus cachée, & moins ſuſpecte: car il eſt toûjours avec vous; il marche, il s'aſſied, il veille, il dort à vos côtez; il prend ſon repas & ſa nourriture à vôtre table, & ſon repos, non-ſeulement à vos côtez, mais dans vous-même. Rien n'eſt plus exécrable qu'un traître: & y en a-t'il au monde qui le ſoit comme l'eſt l'amour propre, qui nous a ſi ſouvent trahi? On ſe défie toûjours d'un fourbe; hé qui vous trompe plus ſouvent que vôtre amour propre, dont vous êtes peut-être encore la duppe, au moment que je vous parle? Déteſtez, en un mot, toute la malice de cet ennemi, toutes les ruſes & tous les artifices de ce ſéducteur, & toutes les perfidies de ce traître. *Le même.*

Nous devons haïr nôtre amour propre, comme nôtre plus grand ennemi.

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir de la haine, & une haine implacable pour vôtre amour propre: il y a des maux qui ſont néceſſaires, & qu'on doit ſouffrir, quelque haine qu'on ait conçûë de ces maux; mais il n'en faut pas uſer ainſi, à l'égard de l'amour propre. Au contraire, je dis qu'il faut vous réſoudre à vous en défaire, parce qu'autrement il vous défera vous-mêmes. Voyez à quel ennemi vous avez à faire: ſi vous ne le perdez il vous perdra; l'une des deux choſes eſt néceſſaire, ou vôtre perte, ou la ſienne; ou ſa défaite, ou la vôtre. Faut-il bien du temps pour délibérer là-deſſus; pour ſçavoir à quoy vous réſoudre? N'êtes-vous pas perſuadé que cet ennemi vous fait tout le mal qu'il peut? & il ne peut rien cependant qu'autant que vous le voulez, & que vous y conſentez. N'eſt-ce pas lui qui vous fait perdre la plus grande, & la meilleure partie des graces de Dieu? N'a-t'il pas corrompu la plûpart

Il faut faire tout le poſſible pour donner la mort à cet amour propre, qui médite ſans ceſſe la nôtre.

de vos vertus, & de vos meilleures actions, par quelque recherche de vous-même, par quelque retour ſur vous. Quand il n'a pû vous empêcher de coopérer à la grace, n'a t'il pas mêlé quelque interêt de vaine gloire, & quelque propre ſatisfaction ? combien de fois avez-vous commencé pour Dieu, & vous avez achevé pour vous ? Voilà comment peut être la plûpart de vos bonnes œuvres ſeront perduës. *Seminaſtis multum, inuliſtis parum* : Vous avez beaucoup travaillé, & vous n'avez rien fait : & à la mort, vous vous trouverez les mains vuides ; vôtre amour propre vous aura tout enlevé : n'eſt-ce donc pas une néceſſité abſoluë de vous en défaire ? C'eſt encore bien autre choſe, ſi vous ſentez en vous-même qu'il excite vos paſſions, s'il vous porte aux vices & aux péchez les plus énormes, & que vous ne tâchiez pas de le perdre & de le détruire : il ſe fortifiera toûjours davantage, & vous ſerez toûjours plus foible, & la grace deviendra toûjours moins forte & moins éficace. *Le même.*

Aggai 1.

Le moyen de diſtinguer les mouvemens de l'amour propre d'avec ceux de la véritable charité, ſoit envers Dieu, ſoit envers le Prochain.

La différence de l'amour propre, & de la charité, ſe découvre par la diverſité des opérations, & des mouvemens de l'un & de l'autre. 1°. L'amour propre fait que celui qui ſe laiſſe aller à ſes mouvemens, ne regarde que ſoi-même, dans le bien qu'il fait, pour s'applaudir en ſecret, ou ſe faire admirer en public ; & n'entend les loüanges des autres qu'à regret & avec chagrin : au contraire, la charité nous fait loüer & admirer la vertu des autres, comme quelque choſe de ſingulier ; & ſi elle ſe replie ſur ſoy-même, elle ſe regarde comme un objet digne des vengeances du Ciel. 2°. L'amour propre eſt violent, impétueux, bizarre, & impérieux ; il veut que ce qu'il commande & ce qu'il déſire s'accompliſſe ſur l'heure : au lieu que la charité, ſelon l'Apôtre, eſt douce, tranquille, cede facilement aux autres, & attend avec patience le ſuccès de ſes entrepriſes, de la bonté de Dieu ; & lorſqu'on la traverſe, elle benit ceux dont elle ſouffre perſécution. 3°. L'amour propre eſt toûjours reſſerré dans ſoy, & s'il en ſort par quelque action vertueuſe, c'eſt pour y rentrer auſſi-tôt par la louange qu'il en reçoit, ou qu'il en eſpere. 4°. L'amour propre n'eſt que pour ſoy, ne regarde que ſes interêts, ne fait rien qu'afin qu'il lui en revienne quelque avantage ; au lieu que la charité n'eſt point attachée à ſes interêts : *Non quærit quæ ſua ſunt* : elle ne regarde & n'a en vûë que les interêts de Dieu. 5°. L'amour propre eſt ſingulier ; il ne veut que des penſées éloignées du commun, des dévotions particuliéres ; il aime & cherche la diſtinction en toutes choſes : au lieu que la charité fait toute ſorte de ſingularité, & ne veut rien qui lui ſoit particulier. 6°. L'amour propre, dans les exercices de dévotion, ne cherche que la douceur & le repos ; & quand cela manque, il ſe décourage, & abandonne tout : mais la charité, dans les pratiques de piété, ne cherche que la volonté de Dieu ; ce qui fait qu'elle eſt auſſi fidele & auſſi conſtante dans les ſéchereſſes & les déſolations, que dans les conſolations ſpirituelles. 7°. Enfin, l'amour propre ne peut ſouffrir d'autre conduite que ſon caprice, & ſa propre volonté ; au lieu que la charité eſt toûjours ſoûmiſe aux ordres de Dieu, & de ceux de qui elle dépend, & qui ſont commis pour la conduire. *Pris d'un Auteur anonyme.*

Il faut toûjours veiller contre les ruſes de l'amour propre.

Il faut veiller continuëllement ſur ſoy, & ſur tous les mouvemens de ſon cœur, pour reprimer une infinité de vûës humaines, de retours ſur ſoy-même, preſque imperceptibles, mais preſque continuëls ; tant de recherches ſecrettes

de ſes interêts, tant de détours fins & ruſez de l'amour propre, qui échappent aux plus vertueux, s'ils ne ſont toûjours en garde; enfin, tant de motifs moins purs, qui ſe mélant dans les actions les plus ſaintes, en diminuënt le mérite, & font que bien des gens ſe donnent de grands mouvemens, & avancent tres-peu ! On ſe flatte de ne chercher que Dieu, & l'on ſe recherche éternellement ſoy-même : aiſes, réputation, orgueil ſecret, amour propre; voilà de grands reſſorts, qui font agir la plûpart des gens. *Le même.*

On s'aime ſoy-même, & l'on cherche ſon propre interêt.

Il n'eſt rien de plus conſtamment vrai que ce dit ſaint Paul, que *Tous cherchent leurs propres interêts, & non ceux de* JESUS-CHRIST. L'on n'aime éfectivement que ſoy-même, & l'on n'aime rien que par rapport à ſoy-même: l'on eſt comme le centre, où l'on fait revenir toute choſe. Eſt-il rien cependant de plus oppoſé à l'Evangile que cet amour, que ce rapport & que ce centre ? Y a-t'il rien de plus clair & de plus formel, que ces grands principes : *Si quelqu'un veut venir après moy, qu'il ſe renonce ſoy-même.. Celui qui aime ſa vie la perdra; mais celui qui hait ſa vie en ce monde, la conſervera pour la vie éternelle* ? Toute la nature & toute la grace, toute la raiſon & toute la foy, nous font concevoir, qu'étant, comme dit l'Apôtre, tout ce que nous ſommes par la bonté toute pure de Dieu, nous ſommes obligez d'être tout à Dieu; & que tenant tout de lui, nous devons par un juſte retour, rapporter tout à lui; imiter en cela les fleuves, qui font rouler leurs eaux ſans aucun repos, pour les conduire dans le ſein de la mer qui les leur a données. *Livre intitulé, Entretiens de l'Abbé Jean, & du Prêtre Euſebe.* *Matth. 16.*

L'amour propre ſe rencontre dans tous les âges.

L'amour propre ne vieillit jamais; ſon autorité croît avec les années de ſon regne : il commande dans les jeunes gens avec impétuoſité; dans les vieillards, c'eſt toûjours avec une eſpece de tyrannie. Delà vient cette opiniârreté chagrine, à ſoûtenir leurs ſentimens, & à ne vouloir pas changer d'idée. L'eſprit alors ne raiſonne gueres ſeul; la paſſion, le naturel, l'habitude en fourniſſent toûjours les prémiers principes : le cœur y a plus de part que l'eſprit; & delà vient qu'on ne contredit gueres les vieillards ſans les aigrir, & les offenſer. Les préventions du cœur ſont toûjours les plus fortes & les plus opiniâtres; les inclinations qui croiſſent & qui ſe nourriſſent avec nous, ſont la ſource de tous les préjugez. *Le P. Croiſet. Second Tome de ſes Réflexions Chrétiennes.*

Nous devons travailler à détruire en nous l'amour propre; & comment.

L'amour propre eſt le principe de tout le mal qui eſt en nous; il renferme les ſemences de nos déréglemens; & nous n'aimons & ne haïſſons les autres hommes, que ſelon que nous trouvons que les maniéres qu'ils ont pour nous, flattent ou combattent l'amour de nous-mêmes : c'eſt donc cet amour déréglé qu'il faut combattre. Mais nous ne devons pas nous contenter de le combattre dans ſes éfets, c'eſt-à-dire, de nous corriger de tous les defauts qu'il nous fait contracter; il faut que nous le combattions, & que nous l'affoibliſſions autant que nous pouvons dans lui-même, c'eſt-à-dire juſques dans ſon principe. L'amour propre non-ſeulement produit en nous l'attachement que nous avons à nos plaiſirs; mais il ſe reproduit lui-même en quelque ſorte dans nôtre cœur, par un ſentiment, par lequel, lorſqu'il ſemble que nous ſommes morts à tout ce qu'il nous faiſoit aimer, nous ne pouvons nous réſoudre de mourir à nous-mêmes. *Livre intitulé, de l'Education des Enfans. Par J. Pic.*

L'amour propre eſt la ſource de tout le mal que nous faiſons.

C'eſt l'amour propre qui non-ſeulement produit tout le mal qui vient de nous, mais gâte encore tout le bien que nous faiſons ; c'eſt cette ſource impure qui eſt en nous, qui corrompt généralement ce qui en ſort ; c'eſt l'ame de toutes nos paſſions ; c'eſt cet amour dominant & univerſel qui ſe trouve toûjours par tout, & qui regne par tout où il ſe trouve. Les autres paſſions n'ont de force & de mouvement que ce qu'elles en reçoivent de lui : l'averſion de tout ce qui nous eſt bon, & l'amour de tout ce qui nous eſt contraire, ſont les deux éfets de cet amour propre. Pour tâcher de l'affoiblir en nous, il faut le combattre dans l'un & dans l'autre de ces deux éfets ; il faut ſurmonter l'averſion que nous avons pour le bien, & le penchant que nous avons au mal, à meſure que l'occaſion s'en préſente. *Le même.*

ATHÉES,

ATHEISME, DEISTES, IMPIES, Infideles ; Preuves de l'Exiſtence d'un Dieu, &c.

AVERTISSEMENT.

CE ſont proprement les libertins de Religion que l'on combat, & que l'on réfute ſous le nom d'Athées ; quoiqu'ils ayent différens noms, & qu'ils ſoient de différente eſpece. Les uns ne reconnoiſſent ni Dieu, ni Providence, & ſont abſolument ſans Religion ; ceux-là ſont rares, & l'on a ſujet de douter s'il y en a au monde de ce caractere. Les autres reconnoiſſent un Dieu, qui eſt l'Autheur de toutes choſes : mais ils le font ſans Providence & ſans Juſtice ; ne croyant point d'autre vie que celle-cy, & s'imaginant que l'ame périt avec le corps. Les autres qu'on pourroit appeller Pyrrhoniens en fait de Religion, ne nient ni ne croyent les véritez du Chriſtianiſme ; mais demeurent tranquilles, & indifférens ſur ce point, & attendent que l'évenement en décide après leur mort, en jouiſſant cependant de tous les plaiſirs de la vie. Mais tous ont cela de commun, qu'ils vivent en éfet en véritables Athées, ſe ſouillant de toutes ſortes de crimes, & n'ayant nul ſentiment de Religion.

Or il faut remarquer que ces ſortes de gens, aveuglez par leur orgueil, & par leurs paſſions, traitent le reſte des hommes, qui ſont élevez dans la crainte de Dieu, & dans la créance de nos Myſteres, d'Eſprits foibles ; en quoy ils ne ſont pas moins ridicules, qu'impies ; & prennent pour eux le nom d'eſprits forts, qui ſe ſont défaits des préjugez de l'éducation, en ſe metant audeſſus des ſentimens qu'on leur a inſpirez dès leur enfance, pour ne croire que ce qui tombe ſous leurs ſens, ou ce qu'ils peuvent concevoir par la force de leur raiſon. C'eſt pourquoi comme ils n'admettent ni Evangile, ni parole de Dieu, & n'ont rien de commun avec les Fideles, on ne peut les combattre par d'autres armes, que par la raiſon : & c'eſt ce qui reſte auſſi aux Prédicateurs pour les convaincre.

Il faut de plus remarquer, que les Saints Peres ont peu parlé des Athées, tels que nous les connoiſſons aujourd'hui, & les ont confondus avec les Idolâtres : c'eſt pourquoi nous avons peu de Paſſages de ces ſaints Docteurs, qui combattent leur impiété ; parce que depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme, il ſe trouve peu de perſonnes qui ayent embraſſé ces opinions, & que ceux qui ne croyoient aucune Divinité étoient mépriſez, & décreditez parmi les Payens mêmes. Mais le nombre des libertins, & des gens qui ſont ſans Religion, eſt néanmoins aſſez grand en ce ſiécle, pour que les Prédicateurs éxercent leur zele, à les confondre, & à en donner de l'horreur.

PARAGRAPHE PREMIER.

Différens Deſſeins, ou Plans de Diſcours ſur ce ſujet.

1. MONTRER que les Athées & les Libertins qui en ſont venus juſqu'à cet excès d'impiété, que d'étouffer entiérement la créance d'un Dieu, & tous les ſentimens de Religion, ſont condamnez: 1°. Au tribunal de la Nature, dont ils ne veulent pas écouter la voix, & où toutes les créatures publient qu'il y a un Dieu, quoique ceux-cy tâchent de ſe mettre à part, & de refuſer leur ſuffrage. 2°. Au tribunal de leur Conſcience, qui leur fait connoître intérieurement qu'il y a un ſouverain Juge, & vengeur de leurs crimes. 3°. Au tribunal de Dieu lui-même, qui pour leurs difficultez prétenduës, n'en eſt pas moins leur maître, n'en obſerve pas moins toute leur conduite, n'en travaille pas moins à leur jugement; & après avoir fait voir qu'ils ſont inexcuſables, ſe fera connoître, en leur faiſant ſentir les longs éfets de ſon pouvoir & de ſa juſtice.

Prémier Point. Il faut donc les citer au Tribunal de la nature, & montrer que la ſtructure, l'ordre de l'univers, la multitude & la variété des parties qui le compoſent, a convaincu les plus aveuglez & les plus opiniâtres, qu'il y a une ſouveraine Puiſſance, qui a tiré tout cela du néant; une Sageſſe infiniment éclairée, qui conduit chaque choſe à ſa fin. Que ſi la lumiére naturelle nous fait connoître qu'il y a un prémier Etre, infiniment élevé audeſſus de nous, elle nous apprend auſſi qu'il doit y avoir une Religion qui conſiſte à lui rendre nôtre culte & nos hommages.

Second Point. L'impie & le libertin eſt accuſé, jugé, & condamné au Tribunal de ſa conſcience, laquelle priſe en général, n'eſt autre choſe que cette lumiére que Dieu a gravée au fond de nôtre ame, comme parle le Prophete: *Signatum eſt ſuper nos lumen vultus tui.* Or cette lumiére intérieure, qu'on appelle ſyndereſe en ce même ſens, nous inſtruit enſuite en particulier de tous nos devoirs, avant chaque action; nous reprend, nous juge, & nous condamne par de ſecrets reproches, quand nous avons violé la loy de ce ſouverain Légiſlateur: & c'eſt en quoi s'exerce plus particuliérement le jugement de la conſcience. Mais qu'eſt-ce que cela, ſinon nous faire reconnoître l'autorité de Dieu, ſon pouvoir ſouverain, & par conſéquent ſon être? & le pécheur peut-il manquer de le faire, malgré qu'il en ait, par tout cela même; puiſque ces actes ſont de lui, & que, ce que ſa conſcience lui dit, c'eſt lui qui ſe le dit au fond de ſon cœur? Comme donc le prémier de nos devoirs, eſt d'honorer Dieu, de le confeſſer publiquement, & de lui être ſoûmis; pour condamner un libertin qui le déſavouë, & qui oſe refuſer de lui obéir, il ne faudroit point d'autre accuſateur ni d'autre juge que la conſcience de ce libertin même.

Pſalm. 4.

Troiſiéme Point. Enfin les Impies & les Athées, qui ont étouffé la créance d'un Dieu, pour n'être point inquiétez dans la jouïſſance de leurs plaiſirs cri-

mininels, ſeront un jour les prémiers, & les plus juſtement condamnez au Tribunal du ſouverain Juge, comme les plus inexcuſables de tous les pécheurs; parce que ne pouvant ignorer la fin pour laquelle ils étoient au monde, ils n'ont pas voulu prendre les moyens pour y arriver, ni la voie qui y conduit, qui eſt la Religion; ayant voulu ſe rendre maîtres de leur conduite, & s'établir une autre fin, ſçavoir, la jouïſſance des biens & des plaiſirs de cette vie: & en attendant, s'ils ne ſe corrigent, leur jugement qui n'eſt pas prononcé encore, ne laiſſe pas d'être tout minuté déja, & comme conclu: *Qui non credit jam judicatus eſt.*

On peut prendre pour ſujet & pour diviſion d'un Diſcours les deux points qui ſuivent. II.

Prémier. Que la corruption du cœur, & le libertinage des mœurs produit le libertinage d'eſprit, & étouffe dans l'ame les ſentimens de Religion, qu'on a reçûs de la nature, de l'éducation, & de la Foy; en ſorte que c'eſt la mauvaiſe vie, les débauches, & les paſſions criminelles qui ſont cauſe de l'incrédulité, & de cet aveuglement d'eſprit, où en viennent les Athées.

Second. Que réciproquement, l'incrédulité, l'athéïſme, & le manquement de foy, conduit les hommes juſqu'aux derniers déſordres, & les porte aux plus grands crimes; leur cœur n'étant plus retenu, par la crainte des jugemens de Dieu, ni par l'infamie qui accompagne le péché.

1°. Les Athées, & les perſonnes ſans Religion, ſont dans l'état le plus éloigné du ſalut, le plus déſeſpéré, & où il y a le moins d'apparence de retour, & de converſion; parce qu'ils ont renoncé aux lumiéres de la foy, de la raiſon, & de la prudence, & qu'ils rejettent juſqu'à ces graces intérieures & extérieures, qui les inſtruiſent & qui les éclairent encore dans leur aveuglement. III.

2°. Comment & par quelles voïes en vient-on dans un état ſi déplorable? Par des débauches outrées, par une curioſité préſomptueuſe, qui veut voir & pénétrer des myſteres d'une Religion toute vénérable, qu'il faut croire avec humilité; & enfin, par la compagnie & la fréquentation des libertins, qui par leurs diſcours & leurs exemples, nous inſpirent leurs ſentimens impies.

Il y a trois ſortes d'Athéïſmes, qu'a remarquez Guillaume de Paris, & dont on peut faire les trois points d'un Diſcours. IV.

Le prémier, eſt un Athéïſme d'Eſprit & d'entendement; ſçavoir celui de ceux qui ne connoiſſent point de Dieu; ce qui ne peut venir que d'une ſtupidité éfroyable, lorſque les débauches & les vices ont abruti l'eſprit, & éteint les plus éclatantes lumiéres de la raiſon. Cet Athéïſme eſt rare, & comme dit ſaint Auguſtin, il y en a peu qui en viennent juſqu'à cet excès de folie: *Hæc inſania paucorum eſt.*

Le ſecond eſt un Athéïſme de Volonté; ſçavoir, celui de ceux qui s'aveuglent; & qui pour pécher impunément, & jouïr des plaiſirs de cette vie, ſe trompent eux-mêmes, & ne veulent point croire qu'il y ait un Juge, vengeur de leurs crimes.

Le troiſiéme, eſt celui qu'on peut appeller un Athéïſme de Mémoire, & qui eſt propre de ceux qui vivent dans un oubli continuël de Dieu, & de ſes loix; qui vivent parconſéquent comme s'il n'y avoit point de Dieu.

V. On peut encore diſtinguer trois ſortes d'Impies, d'incrédules ou d'infideles, qui vivent aujourd'hui dans le monde, quoiqu'ils n'oſent ſe déclarer ouvertement.

Les prémiers, ſont les Athées qui ne croyent pas qu'ils y ait un Dieu, & qui le détruiſent tant qu'ils peuvent dans leur eſprit : & ceux-là ſont tombez dans le dernier abîme de l'impiété, vendus à l'iniquité, comme parle l'Ecriture, & entiérement abandonnez de Dieu.

Les Seconds, ſont les Déiſtes, qui forcez par la lumiére de leur raiſon, de reconnoître qu'il y a un Dieu & un Souverain Etre, le font ſans providence, ſans juſtice ; & lui raviſſant toutes ſes perfections ; en font une idole, & ne ſont pas moins criminels, que s'ils ne le reconnoiſſoient point du tout.

Les troiſiémes, ſont les Indifférents, qui ne croyent ni ne combattent les Myſteres de nôtre Religion, qu'ils regardent comme un problême, qui a ſa probabilité ; mais qu'ils ne ſuivent point dans la pratique, à cauſe de la gêne & de la contrainte qu'ils y trouvent : ceux-là ſont proprement les Chrétiens du temps. Il faut faire voir l'aveuglement des prémiers, l'extravagance des ſeconds, & le danger où ſont les troiſiémes.

VI. Trois choſes doivent détourner tout homme raiſonnable & de bon ſens de l'impiéte, & le porter plûtôt à ſe ſoumettre aux ſentimens de la Religion, qu'à ſuivre ceux des Libertins & des Athées.

Premiére raiſon : parceque du côté de l'eſprit il y a plus de difficultez, & plus de choſes incompréhenſibles dans les ſentimens de ceux qui nient une Divinité, que dans les ſentimens de ceux qui la croyent : car, ſi la plûpart de nos miſteres ſont audeſſus de la raiſon, du moins n'y ſont-il pas contraires ; au lieu que rien ne ſe ſoûtient, tout ſe dément, & ſe contredit dans l'opinion des Athées : un monde qui ſe trouve fait de toute éternité, ſans autheur, & par hazard, &c.

Seconde raiſon. Le ſentiment des Athées eſt extraordinaire, ceux qui l'ont embraſſé & ſuivi, ſont décriez, & ont été de tout tems dans le mépris, & regardez de tous les ſages ſur le pied de gens inſenſez, vicieux, & d'un jugement perverti, & dépravé ; au lieu que l'opinion des autres, eſt appuyée ſur le conſentement univerſel, de tous les ſages, de tous les peuples, de tous les ſiécles.

Troiſiéme raiſon. Il n'y a nul danger, de ſe ranger du parti de la Religion ; il y va au contraire de nôtre interét, en cette vie & dans l'autre ; au lieu que tout eſt à craindre dans l'irreligion. Ainſi quand les raiſons ſeroient égales de part & d'autre, ce qui ne ſe peut dire ; la prudence demande, que dans une affaire de cette importance, nous prenions le parti le plus ſûr.

VII. Trois choſes prouvent invinciblement l'Exiſtence d'un Dieu contre les Athées & les Impies.

La premiére. La Nature, qui eſt l'aſſemblage de toutes les créatures viſibles. Portez les yeux vers le ciel, ſur la terre : l'ordre, la variéte, la proportion, les uſages de tout ce que vous découvrez ; tout publie, & montre qu'il y a un Créateur tout-puiſſant, qui a formé, & tiré du néant tout cela ; & une Sageſſe ſouveraine qui le gouverne, & qui le conduit à ſa fin.

La

La ſeconde. La Société, qui eſt la multitude des hommes réünis ſous la forme d'un gouvernement, qui ne ſe peut maintenir ſans Religion.

La troiſiéme. Le Cœur de l'homme, & ſa propre conſcience, qui en ſecret ne peut démentir cette vérité. *Le Sieur Abadie a traité ſéparément ces trois choſes, en ſon livre de la vérité de la Religion Chrétienne.*

VIII. 1°. Comme les Athées ſe flattent d'une prétenduë force d'eſprit, & veulent paſſer pour des eſprits forts, qui ne ſe laiſſent point entraîner par le torrent des opinions vulgaires, il faut leur faire voir, Que l'Athéïſme & l'irreligion eſt la marque d'une foibleſſe, & d'une ſtupidité d'eſprit, dont on a peine à croire qu'un homme raiſonnable ſoit capable.

2°. Comme ils ont pris ce parti, pour vivre heureux en cette vie, & joüir en repos de tous les plaiſirs des ſens, il faut leur montrer, Qu'ils ſont les plus imprudens de tous les hommes, de s'expoſer à un malheur éternel, pour un auſſi petit avantage qu'eſt la joüiſſance paſſagére des plaiſirs de cette vie. *Ce deſſein eſt de l'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, dans la Dominicale. Sermon pour le Dimanche de la Trinité.*

IX. Il faut montrer que l'incrédulité & l'infidélité des Libertins impies vient ordinairement de ces deux ſources.

1°. De l'orgueil & de la préſomption de leur eſprit, qui veut pénétrer & comprendre ce qu'il faut croire avec une foy ſoûmiſe : c'eſt pourquoi, ils ne croyent que ce qui tombe ſous leurs ſens, ou ce qu'ils peuvent concevoir par la force de leur raiſon ; ce qui eſt détruire la nature de la foy.

2°. De la corruption de leur cœur, qui ne peut goûter des véritez, qui ſont incompatibles avec le déréglement de leur vie. *Le même dans la Dominicale. Tom. 4. Sermon pour le troiſiéme Dimanche, qui eſt reſté après l'Epiphanie.*

X. 1°. L'Etat déplorable où ſont reduits les Athées & les Libertins, abandonnez de Dieu dont ils ont étouffé la crainte & la croyance dans leur cœur ; l'objet de l'horreur & de l'éxécration de tous les hommes, comme gens ſans foy, ſans conſcience, ſans Religion ; gens indignes de vivre dans le monde, puiſqu'ils ne ſçavent pas même pourquoy ils y ſont ; ſçavoir, pour acquerir un bonheur éternel.

2°. Les Cauſes principales qui précipitent les libertins & les impies dans ce malheur : qui ſont les paſſions honteuſes qu'ils ont réſolu de ſatisfaire ; une curioſité aveugle & téméraire, qui veut pénétrer ce que Dieu a voulu qu'on crût ; le defaut de réfléxion ſur la fin pour laquelle ils ſont au monde.

3°. Les Remedes de ce malheur, & les moyens de ſortir de cet état : qui ſont, de s'abſtenir du péché, de réfléchir ſérieuſement ſur les véritez que la Foy leur enſeigne, & ſur les motifs de crédibilité de nôtre Religion.

XI. Premier Point. Les Libertins & les Athées prétendent ſuivre la ſeule lumiére de la raiſon : & il faut leur montrer que leur rebellion eſt le parti le plus déraiſonnable, le plus dangereux, & le plus déſeſpéré qu'on puiſſe prendre, dans l'affaire de la plus grande conſéquence qu'il y ait au monde.

Second Point. Ils croyent par ce moyen vivre ſans crainte dans leurs crimes, & goûter ſans inquiétude tous les plaiſirs de cette vie : & il faut leur faire voir, que bien loin d'en venir-là, c'eſt le moyen d'être toûjours agitez, d'être malheureux en cette vie, & en l'autre.

XII. Il y a deux ſortes de Libertins & d'Incrédules, qu'on peut combattre dans les deux Parties d'un diſcours.

Les prémiers ſont ceux qui ne croyent rien du tout, qui ſont ſans Dieu, ſans Loy, ſans Religion; ou qui n'ont point d'autre Dieu que leur plaiſir; point d'autre loy que leur volonté, point d'autre eſpérance que les biens de cette vie. Ce qu'il faut croire & penſer de ces ſortes de gens.

Les ſeconds ne croyent que ce qu'il leur plaît; ingénieux à accommoder leur foy à leurs paſſions, & à leurs inclinations; ou qui prétendent pouvoir ſatisfaire aux devoirs de leur Religion, ſans s'abſtenir de rien de ce qu'elle défend. Il faut faire voir à ceux-là qu'ils ſont dans un état qui n'eſt guere moins dangereux que celui des prémiers.

XIII. 1°. Sans la Religion il ne peut y avoir de véritable Probité dans le monde; toutes les vertus en ſeront bannies.

2°. Sans la Probité, & la ſainteté de vie, la Religion ne ſervira que de ſujet d'une plus juſte condamnation. *Le P. Bourdaloüe.*

XIV. Comme les Athées & les Libertins ſe picquent de force d'eſprit, & en appellent à la raiſon.

Montrons en prémier lieu, à ceux qui ne croyent point, que leur indocilité à croire eſt le plus grand Egarement d'Eſprit, que l'on puiſſe imaginer.

Montrons en ſecond lieu, à ceux qui tâchent de s'aveugler eux-mêmes, par leur revolte contre des véritez qu'ils ne peuvent ignorer, & que leur cœur avouë en ſecret que cette revolte eſt une pure Corruption de Cœur. *Pris du P. d'Orleans. Sermon de la Religion.*

XV. Ne pas reconnoître qu'il y a un Dieu, & avoir étouffé cette créance, c'eſt,

1°. L'erreur la plus inexcuſable, & l'ignorance la plus criminelle; puiſqu'elle ne peut être que volontaire & affectée, après tant de preuves, & de témoignages que Dieu même nous a donnez de la vérité de ſon Etre: *Non ſine teſtimonio ſeipſum reliquit.* On peut donner un précis de ces preuves. *Act. 13.*

2°. C'eſt la malice la plus noire, & le péché le plus énorme; parceque c'eſt ôter du monde toutes les vertus; la bonne foy, & toute la juſtice.

XVI. Que l'Impiété & le Libertinage de créance, eſt le crime le plus oppoſé à l'honneur de Dieu, & l'ennemi le plus déclaré de la Religion qu'il détruit tant qu'il peut. Faire voir cela par cette induction.

1°. Dieu veut être connu des hommes: Et l'Impiété fuit ou éface la connoiſſance de ſon Etre, & des véritez qu'il a enſeignées, & qu'il nous a révelées.

2°. Dieu veut être adoré des hommes, comme leur ſouverain Seigneur: & l'Impiété le déshonore, refuſe de lui rendre hommage, perd la crainte de ſa juſtice, & de ſa puiſſance.

3°. Dieu demande d'être obéï, & veut de la ſoumiſſion de la part des hommes: & l'Impiété refuſe de le reconnoître pour violer impunément ſes loix, & ſe ſouſtraire à ſa juſtice.

XVII. Contre les Impies & les Libertins qui ſe picquent tant de Force d'eſprit, on peut faire voir qu'ils n'en ont aucune marque.

1°. La force de l'eſprit conſiſte dans la vivacité à comprendre les choſes élevées audeſſus des ſens.

2°. Dans un courage généreux à vaincre toutes les difficultez qui s'oppoſent à nos deſſeins, grands & juſtes.

3°. Elle conſiſte à faire un bon choix des choſes qui nous ſont utiles. Or il eſt aiſé de faire voir que nos libertins impies n'ont rien de tout cela.

XVIII. PREMIER Point. Les malheurs où l'impiété des libertins les conduit ; un entier aveuglement d'eſprit ; un endurciſſement éfroyable de cœur, que nulle conſidération n'eſt capable de fléchir ; & enfin l'impénitence finale, & une reprobation éternelle.

Second Point. En quoy conſiſte cette impiété des libertins, & quelles ſont les marques par où ils ſe font connoître. 1°. Ne rien croire des vérítez de nôtre Religion, & les combattre en toutes les rencoutres. 2°. Railler des choſes ſaintes, & de nos plus redoutables myſteres. 3°. Prophaner les Sacremens & les choſes les plus ſacrées. C'eſt en quoi conſiſte leur impiété, & par où on les peut connoître.

XIX. L'IMPIE fait l'eſprit fort ; mais ſa foibleſſe & ſon aveuglement paroît, en ce que,

1°. Le Fidele s'appuye ſur des principes certains & inconteſtables ; & le libertin, ſur une raiſon ſujette à l'erreur.

2°. Le Fidele eſt ſoutenu, par des autoritez preſſantes, & des témoignages irréprochables : au contraire, l'impie s'attache à des opinions particuliéres, qui ne ſont autoriſées que des libertins ſes ſemblables.

3°. Le Fidele demeure ferme dans ſes connoiſſances, par l'innocence de ſes mœurs, & par l'intégrité de ſa vie : l'impie eſt toûjours dans le doute, étant troublé par le déſordre de ſes paſſions, & abandonné de Dieu. *Pris du P. Texier, dans ſon Avent de l'Impie Malheureux.*

PARAGRAPHE SECOND.

Les Sources où l'on peut trouver dequoy remplir ces Deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

Les ſaints Peres.

SAint Cyprien, *de Idolorum vanit. & in Proleg. de operibus Cardin.* montre que la connoiſſance d'un Dieu eſt naturelle.

Tertullien, dans ſon Apologetique, c. 17. prouve le même.

Origene. *Lib.* 1. *Peri-archon.*

Saint Irenée. *Lib.* 4. *c.* 14.

Author libri de Divinis Nominibus c. 7.

Lactance. *Lib. de Falſa Religione.*

Euſebe. *Lib.* 7. *de Præparat. Evangel.*

Saint Athanaſe. *In Orat. contra Idola.*

Arnobe. *Lib.* 8. *contra Gentes.*

Saint Gregoire de Nazianze. *Orat. de Theolog.*

Saint Gregoire de Nyſſe. *Lib. de Vita Moſis.*

Le même. *Hom.* 11. *in Cantic.*

Saint Cyrille. *Lib.* 2. *&* 3. *contra Julianum.*

Saint Baſile. *Homil. Quod Deus non ſit author malorum.*

Saint Auguſtin. *Liv.* 2. *de Civit. Dei, c.* 4.

Saint Jerôme. *In Pſalm.* 95.

Saint Chryſoſtome. *In Pſalm.* 13. *&* 143.

Le même. *Homil.* 4. *in Geneſin.*

Le même. *Homil.* 9. *&* 49. *ad Popul. Antioch.*

Philon le Juïf. *Lib. de Opific. mundi, & lib. de Monarch.*

Salvien. *Lib.* 2. *ad Eccleſ. Cathol.* parle du peu de Foy, & du peu de Religion que l'on voit dans la plûpart des Chrétiens.

Le même, au livre 3e. Invective contre les Libertins de ſon temps, en matiére de Religion.

Saint Bernard. *Sermon* 32. *in Cantic.*

Les Livres Spirituëls, & Dogmatiques.

Le Catéchiſme de Grenade.

Leſſius. *de Divinis Perfectionibus.*

Monſieur Silhon. Traité de l'immortalité de l'ame, dont la plus grande partie eſt employée à prouver l'exiſtence d'un Dieu, contre les Athées.

Le Pere Mauduit Prêtre de l'Oratoire a fait un Traité de la Religion contre les Athées & les Déiſtes.

Le Pere Antoine Girard de la Compagnie de Jesus, a extrait des Oeuvres du Pere Leonard Leſſius, deux Maximes Fondamentales du Salut : l'une de la vérité d'un Dieu ; l'autre de la vérité de la Religion contre les Hérétiques.

Le Dialogue imprimé ſur l'exiſtence de Dieu avec trois autres, ſur l'immortalité de l'ame, ſur la Providence, & ſur la Religion, ſans le nom de l'Autheur.

Le Marquis de Pianeſſe, traduit par le Pere Bouhours, a fait un beau

Traité de la Religion, où dans un Chapitre entier, il parle de la ſtupidité des Athées.

De Cambolas, Prêtre Toloſain, dans le Livre qui a pour titre, Modele de la Vie Chrétienne, chapitre 1. parle des eſprits forts & des Libertins en matiére de Religion.

Le Pere Antoine de Saint Martin de la Porte Carme reformé, dans un livre intitulé les conduites de la grace, Traité 4e. parle fort au long des Eſprits forts, & en montre la foibleſſe.

Monſieur de la Bruyére, dans les Caracteres des mœurs de ce ſiécle, finit ſon Ouvrage par le caractere des Eſprits forts, & des Athées, & démontre l'exiſtence d'un Dieu.

Le P. Cauſſin dans la Cour Sainte, liv. 2. prémier obſtacle du ſalut, a un long Diſcours ſur l'Athéïſme & ſur l'Impiété.

Le Pere de la Colombiére, dans ſes Réfléxions Chrétiennes, en a une ſur l'Athéïſme, & ſur le Libertinage.

Le Livre intitulé, la Sageſſe Chrétienne, par le Pere Guilleminot de la compagnie de Jesus en parle auſſi fort au long.

Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de morale. Tome 2.

Les Eſſais de Morale Tome 2.

Le Pere d'Orleans, Tome 1. de ſes Sermons, en a un ſur la Religion, où il combat les Athées & les Libertins. Predicateurs.

Les Eſſais de Sermons de l'Abbé de Breteville. Tome 4e. Sermon pour le Dimanche de l'Octave de Noël.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, dans la Dominicale, Sermon pour le Dimanche de la Trinité, prouve l'exiſtence d'un Dieu contre les Athées.

Le même, Tome 2. des Sermons particuliers, en a un ſur l'Incrédulité contre les Libertins.

Entre ceux qui ont fait des Livres de recueils, je n'ay trouvé que Dandinus, qui en ait fait ſur ce ſujet, & qui ait ramaſſé ce qu'il en a pû lui-même trouver. C'eſt dans le 3e. livre, où il traite des pechez oppoſez à la Foy.

Entre les Payens.

Cicero *Liv. 2. de natura Deorum.*
Seneca. *Lib. de Providentia.*
Stoici apud Plutarchum. *Lib. 2. De Placitis Phil. c. 6.*

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, Exemples, & Applications de l'Ecriture ſur ce Sujet.

EGo ſum qui Sum. Exod. 3.

Videte quod ego ſim ſolus, & non ſit alius Deus præter me. Deuter. 32.

Signatum eſt ſuper nos lumen vultus tui, Domine. Pſalm. 4.

Dixit inſipiens in corde ſuo : Non eſt Deus. Pſalm. 13.

Cœli enarrant gloriam Dei, & opera manuum ejus annuntiat Firmamentum. Dies diei eructat verbum, & nox nocti indicat ſcientiam, &c. Pſalm. 18.

Quomodo ſcit Deus, & ſi eſt ſcientia in Excelſo ? Pſalm. 72. (ſic loquuntur impii.)

Viduam & advenam interfecerunt, & pupillos occiderunt, & dixerunt : Non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob. Pſalm. 39.

Ipſe dixit & facta ſunt, ipſe mandavit & creata ſunt. Pſalm. 32.

Priuſquam montes fierent, aut formaretur terra & orbis, à ſæculo uſque in ſæculum tu es Deus. Pſalm. 89.

Interroga jumenta, & docebunt te ; & volatilia Cœli, & indicabunt tibi ; & narrabunt piſces maris : quis ignorat quod manus Domini hæc omnia fecerit ? Job, c. 12.

Deus, cujus iræ nemo poteſt reſiſtere, & ſub quo curvantur qui portant orbem. Idem, c. 9.

A magnitudine ſpeciei & creatura cognoſcibiliter poterat Creator horum videri. Sapient. 13.

Tu es Domine, qui vitæ & mortis habet poteſtatem. Ibidem, c. 16.

Non eſt alius Deus, quàm tu, cui cura eſt de omnibus. Ibidem, c. 12.

Spiritus Domini replevit orbem terrarum, & hoc quod continet omnia, ſcientiam habet vocis. Ibidem, c. 1.

De his quæ videntur bona, non potuerunt intelligere eum qui eſt ; neque operibus attendentes agnoverunt quis eſſet artifex. Ibidem, c. 13.

Ego primus & noviſſimus, & abſque me

JE ſuis celui qui Eſt.

Conſidérez que je ſuis ſeul Dieu, & qu'il n'y en a point d'autre.

La lumiére de vôtre viſage eſt gravée ſur nous.

L'impie inſenſé a dit en ſon cœur : Il n'y a point de Dieu.

Les Cieux raccontent la gloire de Dieu ; & le Firmament publie les ouvrages de ſes mains. Un jour annonce cette vérité à un autre jour, & une nuit en donne la connoiſſance à un autre nuit.

Comment eſt-il poſſible que Dieu connoiſſe ce qui ſe paſſe ; & le Tres-Haut a-t'il la connoiſſance de toutes choſes ?

Ils ont mis à mort la veuve & l'étranger ; ils ont tué les orphelins ; & ils ont dit : Le Seigneur ne le verra point, & le Dieu de Jacob n'en ſçaura rien.

Il a parlé, & toutes choſes ont été faites ; il a commandé, & toutes choſes ont été créées.

Avant que les montagnes euſſent été faites, ou que la terre eût été formée, & tout l'univers ; vous êtes Dieu de toute éternité, & dans tous les ſiécles.

Interrogez les animaux, & ils vous enſeigneront ; conſultez les oiſeaux du Ciel, & ils ſeront vos maîtres ; & les poiſſons de la mer vous inſtruiront : car qui ignore que c'eſt la puiſſance de Dieu qui a fait toutes ces choſes ?

Nul ne peut réſiſter à ſa colere, parce qu'il eſt Dieu ; & ceux mêmes qui gouvernent le monde fléchiſſent ſous lui.

La beauté de la créature pouvoit faire connoître & rendre viſible le Créateur.

C'eſt vous, Seigneur, qui avez la puiſſance de la vie & de la mort.

Après vous, qui avez ſoin généralement de tous les hommes, il n'y a point d'autre Dieu.

L'eſprit du Seigneur remplit l'univers, & comme il contient tout, il connoît tout ce qui ſe dit.

Ils n'ont pû comprendre par les biens viſibles celui qui eſt ſouverainement, & ils n'ont point reconnu le Créateur par la conſidération de ſes ouvrages.

Je ſuis le prémier & je ſuis le dernier ; il

non eſt Deus. Iſaïæ, c. 44.

Plena eſt omnis terra gloria ejus. Idem, c. 6.

Ante me non eſt formatus Deus, & poſt me non erit. Idem, c. 43.

Quemodo ignoras quæ ſit via ſpiritûs, & quâ ratione compingantur oſſa in ventre prægnantis, ſic neſcis opera Dei, qui fabricator eſt omnium. Eccle. 4.

Numquid non cœlum & terram ego impleo? dicit Dominus. Jerem. 23.

Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. Joan. 1.

Non ſine teſtimonio Deus ſeipſum reliquit, benefaciens de cœlo: Act. 14.

Deus, qui fecit mundum, & omnia quæ in eo ſunt, hic cœli & terræ cum ſit Dominus, non in manu factis templis habitat... indigens aliquo cùm ipſe det omnibus vitam, & inſpirationem, & omnia. Act. 17.

In ipſo vivimus, movemur, & ſumus. Ibidem.

Inviſibilia ipſius à creatura mundi per ea quæ facta ſunt intellecta conſpiciuntur. Ad Rom. 1.

Ex ipſo, & per ipſum, & in ipſo ſunt omnia. Ad Rom. 7.

Cum cognoviſſent Deum, non ſicut Deum glorificaverunt; ſed evanuerunt in cogitationibus ſuis, & obſcuratum eſt inſipiens cor eorum. Ad Roman. c. 1...

n'y a point d'autre Dieu que moy.

La terre eſt toute remplie de ſa gloire.

Avant moy il n'y a point eu de Dieu formé, & il n'y en aura point après moy.

Comme vous ignorez par où l'ame vient, & de quelle maniére les os ſe lient dans les entrailles d'une femme; ainſi vous ne connoiſſez point les œuvres de Dieu, qui eſt le Créateur de toutes choſes.

N'eſt-ce pas moy qui remplis le ciel & la terre?

Celui-là étoit la vraie lumiére, qui illumine tout homme venant dans le monde.

Dieu n'a point ceſſé de rendre témoignage de ce qu'il eſt, en faiſant du bien aux hommes.

Dieu qui a fait le monde, & tout ce qui eſt dans le monde, étant le Seigneur du ciel & de la terre, n'attend pas pour ſon logement des temples bâtis par les mains des hommes, comme s'il avoit beſoin de ſes créatures, lui qui donne à tous la vie, la reſpiration, & toutes choſes.

C'eſt en lui que nous avons la vie, le mouvement & l'être.

Les grandeurs inviſibles de Dieu, deviennent comme viſibles, en ſe faiſant connoître par ſes ouvrages.

Tout eſt de lui, tout eſt par lui, & tout eſt en lui.

Ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu; mais ils ſe ſont égarez dans leurs vains raiſonnemens, & leur cœur deſtitué d'intelligence, a été rempli de ténebres.

Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament ſur ce ſujet.

Avant le déluge, il n'eſt pas probable qu'il y ait eu de véritables Athées.

AVANT le déluge, quoique le monde en fût venu juſqu'aux derniers excès de l'impiété, nous ne voyons pas cependant que dans cette corruption générale, il ait perdu entiérement la créance d'un Dieu. La création du monde, & le ſouvenir du prémier homme, que pluſieurs avoient vû & dont les autres avoient appris la deſtinée, ne leur permetoit pas de douter qu'il n'y eût un prémier Etre, l'autheur & le maître ſouverain de cet univers; quoique le vice & la corruption des mœurs en eût entiérement étouffé la crainte, & aboli le culte & la Religion. Auſſi y a-t'il une telle liaiſon entre la création du monde, & l'Exiſtence d'un Dieu Créateur, qui ſeul l'a pû tirer du néant, que l'une fait une conſéquence néceſſaire pour l'autre; & un Athée, qui a étouffé dans ſon cœur la créance d'un Dieu, doit nier conſéquemment la création du monde, & dire qu'il a été de toute éternité en l'état qu'il eſt, ou du moins que l'aſſemblage de toutes les parties qui le compoſent s'eſt fait par hazard, & par la rencontre des Atômes, qu'un mouvement fortuit a réünis pour former tous

ces beaux ouvrages. Si l'un eſt plus difficile à croire que l'autre, c'eſt au bon ſens à en décider : ce qui donne ſujet de dire, que pour être véritablement Athée, il faut avoir perdu la raiſon. Mais c'eſt aſſez qu'elle ſoit corrompuë, ou par le vice, ou par quelque violente paſſion, pour dire qu'il y a toûjours eu des demi-Athées, c'eſt-à-dire, des gens ſans crainte de Dieu, ſans conſcience, & ſans aucun ſentiment de Religion.

L'exemple de Caïn.

Le premier exemple que nous ayons dans l'Ecriture, d'un homme ſans Religion, & ſans crainte de Dieu, eſt celui du prémier des reprouvez, le malheureux Caïn, qui ne pouvoit douter qu'il n'y eût un Dieu Créateur du monde, & qui étant fils d'un pere qui étoit le premier homme, & ne pouvoit avoir été formé que des mains de ce même Dieu, fit cependant paroître une ame impie, chancelante en la foy de la Providence de celui qu'il ſçavoit avoir tout créé. Ce qui fait que quelques Saints Peres l'appellent pour ce ſujet, le prémier, & le Patriarche des Athées ; & ſaint Bernard n'a point craint de dire, qu'il avoit fait mourir ſa foy avant que de donner la mort à ſon frere. Le châtiment que la juſtice divine tira de ſon impiété, devroit épouvanter tous ceux qui ſuivent ſon exemple, puiſqu'ils doivent attendre le même ſort.

Autres exemples de perſonnes qui ont été ou Athées ou ſans Religion.

On peut dire qu'autant d'impies & de ſcélerats dont parle l'Ecriture, ont été du moins tout autant de demi-Athées ; comme Eſaü, qui renonça à ſon droit d'aîneſſe pour contenter ſa ſenſualité ; Saül qui dans le déſeſpoir de ſes affaires conſulte une Pythoniſſe, tant de Rois impies, qui ont porté le Peuple de Dieu à l'idolâtrie ; & d'autres qui ont quitté le Dieu de leurs Peres, pour offrir des ſacrifices aux Idoles. En éfet, la différence qu'il y a entre un idolâtre & un Athée, eſt que l'un ne reconnoît point du tout de Dieu, & que l'autre en reconnoît de faux, ou bien fait un Dieu d'une créature. L'impiété eſt égale ; & l'on peut dire que l'idolâtrie fraye le chemin à l'Athéiſme, comme l'Athéiſme aujourd'hui fait des idolâtres de leurs plaiſirs, & de leurs interêts.

L'exemple de Pharaon.

Exod. 5.

Celui, dont non ſeulement le procédé a fait voir qu'il ne croyoit pas qu'il y eût un Dieu, & un Souverain audeſſus de lui, mais encore qui a hautement déclaré qu'il ne vouloit ni le reconnoître, ni lui obéir, c'eſt Pharaon, l'exemple d'un cœur aveuglé & endurci : *Neſcio Dominum, & Iſraël non dimittam.* Les prodiges ſurprenans que Moïſe fit en ſa préſence, devoient le convaincre qu'il y avoit un Dieu, qui étoit le Maître Souverain de toute la nature : cependant avec quelle opiniâtreté proteſta-t'il qu'il ne connoiſſoit point ce Dieu, de la part de qui Moïſe lui parloit ; & qu'il ne permetroit point que le peuple d'Iſraël, qu'il retenoit dans un dur eſclavage, allât dans le deſert pour le reconnoître par un ſacrifice ſolemnel ? C'eſt la figure, ou plûtôt le modele de la rebellion des Athées, que ni la raiſon, ni les miracles, ni les menaces & les fleaux de la juſtice divine, ne ſont pas capables de convaincre qu'il y a un Dieu vengeur de leurs crimes.

L'exemple de Nabuchodonoſor.

Nabuchodonoſor eſt un autre exemple de cette impie rebellion, quoique puni de ſon orgueil, il reconnut enfin la grandeur & le ſouverain pouvoir de celui dont il mépriſoit le nom. Ce Prince aveuglé de l'éclat de ſa grandeur, avoit agi contre toutes les lumiéres de la raiſon, en s'élevant audeſſus de Dieu,

en

en la place duquel il voulut faire adorer ſa ſtatuë : mais la punition que Dieu en tira, fut proportionnée à ſon crime, & à ſon impiété ; car il le priva de l'uſage de la raiſon, & reduiſit à la condition des bêtes, celui qui vouloit s'élever audeſſus de tous les hommes. C'eſt le même état où les Athées ſont reduits en quelque maniére. Ils ont étouffé toutes les lumiéres de leur raiſon, pour ne pas reconnoître un Dieu, que les créatures mêmes inſenſibles & irraiſonnables publient hautement ; & ils s'abrutiſſent eux-mêmes, pour mener une vie de bêtes, en ne penſant qu'à la terre, & aux plaiſirs des ſens : ce que ſaint Paul appelle, une digne punition de leur impiété : *Mercedem quam oportuit, erroris ſui in ſemetipſis recipientes.* *Ad Rom. 1.*

L'exemple d'Herode.

Dans le Nouveau Teſtament, nous voyons en la perſonne d'Herode l'Aſcalonite, une eſpece d'Athéiſme ; puiſque non-ſeulement il fit voir dans toute la conduite de ſa vie, qu'il ne croyoit point d'autre Divinité que ſa fortune, & ceux qui pouvoient le maintenir ſur le trône qu'il avoit uſurpé ; mais qu'ayant appris qu'un Dieu étoit né ſur la terre, & dans le royaume qui lui étoit ſoûmis (c'étoit le Meſſie que les Prophetes avoient prédit, & que les Juifs attendoient de ſon temps) ; quoiqu'il n'ajoûtât pas beaucoup de foy à une nouvelle ſi ſurprenante, il ne laiſſa pas d'en être troublé, & n'oublia rien enſuite pour perdre ce Meſſie nouveau né, quel qu'il pût être ; juſqu'à faire mourir tous les enfans qui ſe trouverent dans la Contrée de Bethlehem, & qu'il crût être à peu près du même âge. Les Athées ſont quelque choſe de ſemblable ; ils tâchent, à force de crimes, d'étouffer la penſée & la crainte d'un Dieu dans leur cœur, & d'ôter Dieu du monde s'ils pouvoient ; parceque, comme dit ſaint Auguſtin, ils ont grand interêt, qu'il n'y ait point de vengeur de leurs déſordres, & de leurs impietés.

Le Dieu inconnu qu'adoroient les Athéniens.

Quand ſaint Paul parut dans l'Aréopage pour y porter les lumiéres de la Foy, & enſeigner ce Dieu inconnu que les Athéniens adoroient ; avant que de leur parler de la loy de l'Evangile, il eut grand ſoin de leur donner une idée du vrai Dieu Créateur du ciel & de la terre, tout autre que celle qu'ils en avoient ; parce qu'ils n'étoient pas moins éloignez de la vérité, en reconnoiſſant de faux Dieux, que s'ils n'en avoient point du tout reconnu ; & qu'être idolâtre ou athée, eſt la même choſe à l'égard de la Religion Chrétienne ; qu'enfin, comme dit Tertullien, ou il n'y a point de Dieu, ou il n'y en a qu'un ; à la reſerve qu'il eſt plus facile de déſabuſer un Idolâtre qu'un Athée, à cauſe que le vice, & la prémiére paſſion déréglée jette plus de ténebres dans l'eſprit de celui-cy, & que l'Athéiſme & l'impiété venant d'un libertinage de mœurs, met plus d'obſtacle à ſa converſion.

Diſcours ordinaire des Athées.

Comme le diſcours ordinaire des athées & des libertins, eſt que perſonne n'eſt revenu de l'autre monde, pour les informer de ce qui s'y paſſe, ainſi que diſent en éfet les impies dans la Sageſſe ; on leur doit répondre, ce que le ſaint Patriache Abraham répondit au mauvais Riche, lequel du milieu de ſes flâmes, le ſupplioit d'envoyer quelqu'un d'entre les morts, pour inſtruire ſes freres qui vivoient en Athées : qu'ils avoient Moïſe & les Prophetes, que cela leur devoit ſuffire ; & que s'ils ne ſe rendoient pas aux témoignages de la vérité, que Dieu leur a donnez, ils n'ajoûteroient pas plus de foy à celui des morts reſſuſcitez, ni à tous les autres prodiges ; qu'ils prendroient pour des illuſions.

APPLICATIONS.

Les Athées prennent les véritez de l'Evangile pour des viſions.

At illi, ut viderunt eum ambulantem ſupra mare, putaverunt phantaſma eſſe. Marc. 6. Il ſe paſſe dans l'eſprit des Athées & des Libertins quelque choſe de ſemblable à ce que nous liſons des Apôtres, lorſque JESUS-CHRIST leur apparut marchant ſur les eaux; ils s'imaginerent que c'étoit un Phantôme. Les Impies diſent le même de toutes les véritez de nôtre Religion; mais avec cette différence, qu'ils le diſent, non par ſurpriſe, comme les Apôtres, mais par un aveuglement volontaire, cauſé par leurs paſſions. Car quoique les veritez Chrétiennes frappent leurs yeux, & qu'ils les voyent ſolidement appuyées; ils ſont réſolus de n'en rien croire, de crainte d'être obligez de les ſuivre. Ou bien ils font comme ces mêmes Apôtres chancelans dans la foy de la Réſurrection du Sauveur, après que les femmes pieuſes qui étoient allées à ſon Sépulcre pour embaumer le Corps, leur eurent rapporté ce qu'elles avoient vû, & entendu: *Viſa ſunt ante illos ſicut deliramentum verba iſta*, dit l'Evangeliſte ſaint Luc, *& non crediderunt eis*: Ce rapport qu'elles firent, ſembla aux Apôtres tenir de la foibleſſe d'eſprit & de la folie; c'eſt pourquoy ils n'y ajoûterent point de foy. Voila juſqu'où va l'aveuglement des Libertins; juſqu'à prendre des véritez importantes pour des fables!

Luc. 24.

Différence de la connoiſſance que les fideles ont de Dieu ſur la terre, de celle qu'ont les reprouvez dans les Enfers.

Le Prophete Royal dit que le jour annonce la vérité au jour, & que la nuit enſeigne la vérité à la nuit: *Dies diei eructat verbum, & nox nocti indicat ſcientiam. Pſ.* 18. Un Sçavant Interprete fait l'application de la prémiere partie de ce paſſage, aux fideles qui ſont éclairez des lumiéres de la foy; & de la ſeconde partie, aux malheureux impies, qui ſont enſevelis dans les ténebres de l'Enfer. C'eſt aux prémiers comme aux enfans de lumiére, que l'on doit dire, que le grand jour de l'Evangile luit dans leurs ames, pour y annoncer la vérité; parce qu'ils croyent ce que la parole de Dieu leur a révelé: au lieu que c'eſt dans les ténebres de l'Enfer, que la nuit éternelle leur enſeigne les mêmes véritez qu'ils n'ont pas voulu croire, par cette ſcience expérimentale qu'elle leur imprime, qui le leur fait ſentir malgré qu'ils en ayent, qu'il y a un Dieu, une autre vie, & des ſupplices éternels.

Les Libertins ſont cõme endormis en cette vie, & ne s'éveillent dans l'autre que lorſque leur malheur eſt ſans remede.

Le Prophete Jonas dormoit d'un profond ſommeil, dans le vaiſſeau, où il s'étoit embarqué pour éviter d'éxécuter les ordres de Dieu; lorſqu'une furieuſe tempête étoit prête de l'enſevelir dans les eaux, avec tous ceux qui étoient dans le navire. Alors le Pilote éfrayé par la préſence du danger l'éveilla, & lui dit: Quoy! vous dormez, & nous voilà perdus! Eveillez-vous promptement, & invoquez vôtre Dieu, qui peut-être ſe ſouviendra de nous, & nous délivrera. Cependant la tempête étant devenuë plus violente, on jette le Prophete dans la mer, preſque encore enſeveli dans le ſommeil, où il s'étoit laiſſé aller. C'eſt ce qui ſe paſſe, mais avec une iſſuë bien différente, dans la conduite des Libertins, qui ſont enſevelis dans le profond ſommeil d'une vie oiſive, plongée dans les débauches, & dans les voluptés. Ils ſont ſur la mer de ce monde, dans un vaiſſeau fragile, toûjours en danger d'une mort éternelle, ne penſant jamais à invoquer le vrai Dieu, qu'ils ne connoiſſent point, ou qu'ils fuyent, pour ne pas être obligez d'éxécuter ſes ordres. Mais enfin le

ſort malheureux d'une reprobation éternel le tombe ſur eux, & ils ſont enſevelis dans un abîme de malheurs.

Dixit impius in corde ſuo : Non eſt Deus. Pſ. 10. C'eſt une belle remarque que celle d'un ſçavant Autheur, que le Demon jaloux de la gloire de Dieu, avoit durant les ténebres du paganiſme, rempli le monde d'une multitude d'Idoles, & de fauſſes Divinitez, auſquelles il faiſoit rendre hommage, ſûr que c'étoit là le moyen d'abolir le culte qui étoit dû au vrai Dieu. Mais aujourd'hui que les hommes ſont trop éclairez pour donner dans ce piége, & pour adorer les ouvrages de leurs mains, comme faiſoient ces anciens Idolâtres; cet ennemi de Dieu & des hommes a changé de batterie; il perſuade aux Libertins, non plus d'imiter des Dieux, qui authoriſent leurs paſſions & leurs crimes; mais qu'il n'y a point de Dieu, qui en puiſſe être un jour le juſte vengeur. Il ne fait que changer d'artifice, en les jetant dans une erreur toute oppoſée; mais qui n'eſt pas moins fatale à l'innocence, & capable de perdre les hommes ſans reſſource.

Le Démon abuſe les Libertins d'une maniére différente de celle dont il abuſoit autrefois les Idolâtres.

Noluit intelligere ut bene ageret. Pſalm. 35. *In circuitu, impii ambulant. Pſal.* 11. C'eſt l'infame cercle dans lequel marchent les impies, & d'où ils ne ſortent point. Ils veulent douter des véritez de la foy, parce qu'ils ſont débauchez, & que ces véritez les inquiettent dans leurs débauches; & ils s'abandonnent enſuite brutalement à leurs débauches, parce qu'ils ne croyent point les véritez de la foy. Lorſqu'on les preſſe de quitter leurs mauvaiſes habitudes, ils répondent qu'ils feroient éfort pour les rompre, s'ils étoient aſſurez de ce que nôtre Religion enſeigne; & quand on les a convaincus de tout ce qu'enſeigne nôtre Religion, ils en reviennent à dire, qu'ils ne peuvent rompre leurs mauvaiſes habitudes : *In circuitu impii ambulant.*

Le cercle infame que font les Impies & les Libertins.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & Penſées des Saints Peres ſur ce ſujet.

HÆc eſt ſumma delicti nolentium agnoſcere, quem ignorare non poſſunt. Tertull. in Apol.

Totus mundus inſcriptus eſt, & ab omni conſcientiâ legitur. Idem, Ibidem.

C'Eſt le comble de tous les crimes, de ne pas vouloir reconnoître celui qu'on ne peut ignorer.

Cette vérité, qu'il y a un Dieu, eſt gravée dans toutes les parties qui compoſent le monde, en caracteres ſi bien marquez, que toute conſcience l'y lit.

Ubi Deus non timetur, niſi ubi non eſt? Idem, de Præſcript. c. 41.

D'où la crainte de Dieu eſt-elle bannie, ſinon des lieux où il n'eſt point?

Nihil adhuc de Deo diſcens, Deum nominat; nihil aliud de judicio ejus admittens, Deo commendare ſe dicit. Idem, l. de Carne Chriſti.

Celui qui n'a pas encore une notion aſſez diſtincte de Dieu, ne laiſſe pas d'en prononcer le nom; & n'ayant nulle connoiſſance de ſes jugemens, il ne laiſſe pas de ſe recommander à lui par un inſtinct naturel.

Quidquid de Deo cogitatum fuerit, minus ipſo erit; quidquid omnino de illo retuleris, rem aliquam ipſius magis & virtutem, quàm ipſum explicaveris. Idem, de Trinit.

Tout ce que vous pouvez penſer de Dieu, eſt toûjours au deſſous de ce qu'il eſt, & tout ce que vous en pouvez dire, expliquera plûtôt quelqu'un de ſes éfets, ou quelque choſe qu'il peut faire, que ce qu'il eſt en éfet.

Anima, à primordio conſcientia Dei, dos eſt. Idem, l. 1. de Contr. Marc.

La connoiſſance d'un Dieu, eſt comme la dot & le partage de l'ame, dés-lors qu'elle a reçû l'être.

Patent oculi (Atheorum) *nec vident; hiant aures, nec audiunt, cor ſtupet, & ſaliens animus neſcit quod agnoſcit.* l. 2. ad Nat.

Les Athées ont les yeux ouverts, & cependant ils ne voyent point; ils ont des oreilles, & ils n'entendent point la voix de toutes les créatures; leur cœur eſt ſtupide, & leur eſprit égaré, ignore ce qu'il ne peut méconnoître.

Deus in aperto conſtitutus eſt. Idem, l. de Pœnit.

Dieu eſt expoſé aux yeux de tout le monde, & paroit dans tous ſes ouvrages.

Tantis operibus Deus notitiam ſui armavit! Idem.

Dieu par la connoiſſance des ouvrages qui ne peuvent être que de lui, a comme armé & défendu la connoiſſance de ſon être.

Tunc aliquid de Deo cognoſcimus, cum illum cognoſci non poſſe ſentimus. Auguſtin.

Nous commençons à connoître quelque choſe de Dieu, lorſque nous reconnoiſſons qu'on ne le peut connoître parfaitement.

Errat quiſquis putat veritatem ſe poſſe cognoſcere, cùm adhuc nequiter vivat. Idem, de Agon. Chriſt.

Celui-là ſe trompe, qui menant une vie criminelle, s'imagine pouvoir parvenir à la connoiſſance de la vérité.

Pauci inveniuntur tantæ impietatis, ut impleatur in eis quod ſcriptum eſt: Dixit inſipiens in corde ſuo, non eſt Deus. Idem, in Pſalm. 13.

Il y a peu de gens qui en ſoient venus juſqu'à ce point d'impiété, que de vérifier en leurs perſonnes ce que dit le Prophete: L'impie inſenſé a dit dans ſon cœur: Il n'y a point de Dieu.

Videre velle, ut animum purges, cùm ideo purgetur ut videas, perverſum certè, atque præpoſterum eſt. Idem, lib. de Utilit. Credendi.

Il faut commencer par purger l'ame de ſes vices, afin de concevoir les véritez Chrétiennes; car vouloir les pénétrer & les voir, afin de quitter le péché, c'eſt vouloir renverſer l'ordre établi de Dieu.

Si hæc pulchra ſunt quæ videmus in mun-

Si Dieu a mis tant de beauté dans les choſes

dò, quid eſt ipſe? ſi hæc magna ſunt, quantus eſt ipſe. Idem, in Pſalm. 26.

Deus eſt illud ipſum, *de quo Pſalmiſta: cætera ſi eum ipſe conferantur, nec ipſa ſunt, nec illa, ſed merum nihil.* Idem, in Pſalm. 90.

Si me ipſum neſcio, ſi animæ meæ ſubſtantiam & naturam ignoro, ſi eorum quæ intra me ſunt rationem non intelligo; quâ audaciâ ſupra me erigam oculos, ut videam principium ſine principio, & finem ſine fine attingam? Cyprian. in præf. de Cardin. Operib.

Deus nec videri poteſt; viſu clarior eſt: nec comprehendi; actu purior eſt: nec æſtimari; ſenſu major eſt: & ideo ſic eum dignè æſtimamus, dum inæſtimabilem dicimus. Idem, lib. de Idol. Vanit.

In paginis elementorum ac voluminibus temporum, communis & publica inſtitutionis doctrina legitur. S. Proſper, l. 2. de Vocat. Gent. c. 4.

Humana infirmatis religioſa profeſſio eſt, hoc ſolum noſſe quòd Deus eſt. Zeno Veronenſ. Serm. 1. in Pſalm. 128.

Negat quodammodo Deum, quiſquis rationibus humanis Deum metiri conatur; defenſio enim non niſi imbecilli præſtatur. Idem. Serm. de Fide.

Parentem omnium, & omnium Dominum non minoris ſceleris eſt ignorare, quàm lædere. Idem. Ibidem.

Abſque notitia Dei quæ poteſt eſſe felicitas? Idem. Ibidem.

Neme Deum negat, niſi cui expedit Deum non eſſe. Auguſtin.

Nihil eſt ordine perfectum, quod poſſit ſine moderatore conſiſtere. Lactant. l. 3. c. 10.

Eſſe omnium eſt ipſa Divinitas. Sanct. Dionyſ. de Divin. Nominib.

Non eſt gens neque lingua, quæ hanc vocem Cælorum, & creaturarum intelligere non poſſit, quâ Deum omnes clamant. Chryſoſt. Homil. 9. ad Popul. Antioch. explicans illud Davidis: *Cæli enarrant gloriam Dei, &c.*

de ce monde, combien en poſſede-t'il donc lui-même? ſi elles nous paroiſſent ſi grandes, combien lui-même eſt-il grand?

Dieu eſt ce *Cela même*, dont le Prophete nous parle: que ſi l'on met tout le reſte des créatures en parallele avec lui, ce ne ſera plus ni ceci ni cela, mais de purs néans, en ſa préſence.

Si j'ignore moi-même ce que je ſuis, ſi je ne connois ni la nature ni la ſubſtance de mon ame, ſi je ne puis rendre raiſon de ce qu'il y a dans moy, & de ce qui s'y paſſe; avec quelle hardieſſe oſerai-je élever les yeux, pour comprendre celui qui eſt le principe & la fin de toutes choſes, & qui eſt lui-même ſans principe & ſans fin?

Dieu ne peut être vû; il eſt hors de la portée de nos yeux: ni compris, il eſt plus élevé que nôtre intelligence: ni aſſez eſtimé, parce qu'il eſt hors d'atteinte à tous nos ſens. C'eſt pourquoi nous jugeons équitablement de la perfection de ſon être, lorſque nous diſons qu'on n'en ſçauroit avoir une aſſez haute idée.

Nous liſons dans tous les élemens, & dans toutes les révolutions des temps, comme dans autant de livres ouverts, la doctrine commune & publique dans laquelle nous avons été élevez.

C'eſt un aveu ſincere & religieux de la foibleſſe humaine, de ne concevoir autre choſe, ſinon qu'il y a un Dieu.

C'eſt nier Dieu en quelque ſorte, que de croire en pouvoir donner une pleine idée par les lumiéres de la raiſon, comme ſi cela étoit néceſſaire pour défendre la verité de ſon Etre. On ne court offrir ainſi ſon ſecours, qu'à ce qu'on croit foible.

Ce n'eſt pas un moindre crime d'ignorer le Créateur & le ſouverain Maître de toutes choſes, que de l'offenſer.

Sans la connoiſſance d'un Dieu, & d'un Souverain Etre, peut-on jamais être heureux?

Perſonne ne nie qu'il y ait un Dieu, ſinon celui à qui il ſeroit expédient qu'il n'y en eût point.

Rien de bien réglé ne peut ſubſiſter longtemps, ni ſe conſerver dans cette ſituation, ſans gouverneur, & ſans quelqu'un qui l'y maintienne.

La Divinité eſt l'Etre de toutes choſes.

Il n'y a ni langue ni nation, qui ne puiſſe entendre la voix des Cieux & de toutes les créatures, qui publient qu'il y a un Dieu.

Nihil agis, ingratiſſime mortalium, qui te negat Deo debere, ſed naturæ; quia nihil natura ſine Deo eſt; ſed idem eſt uterque, nec diſtat officio. Seneca, lib. de Benef.

C'eſt en vain, ô le plus ingrat de tous les hommes, que tu ne veux point t'avouër redevable à Dieu de tout ce que tu es; mais à la nature: car la nature & Dieu ne ſont qu'une même choſe; le nom eſt différent, mais c'eſt le même office dans le gouvernement du monde.

Si Deum è mundo ſuſtuleris, fidem & ſocietatem de genere humano, & unâ excellentiſſimam virtutem juſtitiam, auferre neceſſe eſt. Cicero, de naturâ Deorum.

Otez Dieu du monde; vous en ôtez en même temps la bonne foy, la vie civile, & ſur tout la juſtice, qui eſt la vertu la plus néceſſaire, & la plus excellente.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet, contre les Athées, &c.

Les Impies & les Libertins ſont diviſez en Athées, en Déiſtes, & en Pyrrhoniens ou indifférens.

SOus le nom d'impies, de libertins, & de ceux qui ſont les eſprits forts, ſont compris, comme nous avons déja dit, trois ſortes de perſonnes qu'on peut dire n'avoir point de Religion; ſçavoir, les Athées, les Déiſtes, les Pyrrhoniens. Ils ont chacun leurs argumens à part, ſelon les Articles qu'ils combattent. Les Déiſtes qui reconnoiſſent un Dieu, font contre la Religion des objections qui ne leur ſont pas communes avec les Athées qui le nient, ni avec les Pyrrhoniens qui en doutent. Les Athées croyent avoir plûtôt fait de détruire la Divinité avec laquelle ils anéantiſſent en même-temps tout ce qui eſt appuyé ſur la certitude de ſon être, comme la Religion, & toutes les ſuites par rapport ſoit à cette vie ſoit à l'autre. Les Pyrrhoniens, qu'on peut appeller Indifférens ſur le chapitre de la Religion, n'affirment rien poſitivement; mais auſſi ils n'empêchent point que les raiſons contraires n'ayent chacune leur probabilité. Le *Oui* & le *Non* leur ſont indifférens, pourvû qu'entre l'un & l'autre leur eſprit demeure toûjours en ſuſpens. Les uns & les autres ſe donnent le nom & s'arrogent la gloire d'eſprits forts, comme s'ils étoient élevez audeſſus des foibleſſes humaines, ne donnant point dans les opinions du vulgaire, qui engagent imprudemment dans la ſervitude d'une Religion, laquelle ne peut ſouffrir aucune licence.

Il y a peu, ou point du tout, de véritables Athées.

Les raiſons qui prouvent l'exiſtence d'un Dieu ſont ſi claires & ſi évidentes, & comme diſent les Autheurs, toutes les créatures en ſont des preuves ſi inconteſtables, qu'il y a lieu de douter s'il y a de véritables Athées, ou qui le ſoient de bonne foi, à moins d'une ſtupidité éfroyable, qui étouffe preſque toutes les lumiéres de la raiſon: mais il y a une infinité d'Athées de cœur, qui s'éforcent de ſe perſuader qu'il n'y a point de Divinité, pour étouffer par là les remords de leur conſcience, pour joüir en repos des plaiſirs de cette vie, & commettre leurs crimes avec impunité. Auſſi Dieu n'a-t'il jamais fait exprès de miracles pour prouver la Divinité, parce que toutes les créatures la prêchent. Il n'y a que ceux à qui il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'y eût point de Dieu, qui la nient: leur imagination remplie d'extravagance les jette dans l'égarement: ils ſont tous

leurs éforts pour ſe perſuader ce qu'ils ſouhaitent, & pour attirer les autres dans leurs ſentimens ; parce qu'ils voudroient ce qu'ils ne pourront pourtant jamais faire, s'en convaincre eux-mêmes.

Le nombre eſt grand de ceux qui vivent & qui parlent en Athées.

Il ſe trouve cependant une infinité de libertins, qui non-ſeulement vivent en Athées ; mais encore qui parlent comme s'ils l'étoient éfectivement ; qui ne peuvent s'empêcher de dogmatizer dans les compagnies, & qui dans le fond ſont perſuadez du contraire. Quelquefois c'eſt ſimplement pour donner carriére à leur bel eſprit, pour avoir le plaiſir malin d'embarraſſer un ignorant, & de lui renverſer l'eſprit, parce qu'il n'a pas aſſez de lumiéres, pour découvrir la foibleſſe & la fauſſeté des raiſonnemens qu'on lui fait ; & ainſi il arrive que des gens, qui ne doutent point de la Divinité, peuvent faire de véritables Athées. Rien n'eſt donc plus juſte que de précautionner les Fideles, contre leurs fauſſes raiſons, & leurs pernicieux ſophiſmes.

Les cauſes & les ſources les plus ordinaires de l'Athéiſme.

Il y a particuliérement trois cauſes de l'Athéiſme, ſoit d'eſprit, ſoit de cœur: peu importe comment les Athées s'égarent, puiſqu'ils commettent les mêmes déſordres, & tombent enfin dans le même malheur. La prémiére, eſt une conſcience criminelle, qui s'eſt endurcie par une longue habitude dans des péchez honteux. La foy s'affoiblit peu à peu, & enfin elle s'éteint tout-à-fait ; on prend même ſoin que cela arrive pour ſe délivrer des reproches, & des remords ſecrets que l'ame reſſent en cet état : de maniére que pour n'être plus arrêtée par la crainte des jugemens, de Dieu, & des ſupplices qui lui ſont préparez dans l'autre vie, c'eſt l'ame elle-même qui en éteint, tant qu'elle peut, en ſoi la créance ; ou du moins elle fait tant qu'elle en perd le ſouvenir, en éloignant ces objets éfrayans de devant ſes yeux. La ſeconde cauſe de cet Athéiſme ſecret ou déclaré, eſt l'amour ſenſuël, les débauches outrées, l'amour des plaiſirs, qui abrutiſſent une ame, en ſorte qu'elle n'a plus de ſentimens de Dieu, ni de religion : juſques-là que n'eſperant rien dans l'autre vie, elle borne tout ſon bonheur en celle-cy, & bannit de ſon eſprit toutes les penſées, qui pourroient troubler la jouïſſance de ſes plaiſirs. La troiſiéme ſource de ce malheur, eſt une curioſité inquiette, & un orgueil ſecret, qui veut pénétrer les plus hauts Myſteres de la Religion : & comme un libertin ne peut y atteindre par les foibles lumiéres de la raiſon, il croit ou faux ou impoſſible ce qui eſt audeſſus de la portée de ſon eſprit. C'eſt cet orgueil, qui a rebuté les anciens Philoſophes de nos Myſteres, & les a ſi ſouvent aveuglez, juſqu'à ne vouloir croire, que ce qu'ils ont pû comprendre.

Fauſſe maxime des Impies, que la Religion eſt l'ouvrage de la politique.

Ceux des Impies qui parlent ſérieuſement, s'y prennent d'une autre maniére pour détruire la Religion. Comme ils voyent qu'elle regle nos actions les plus ſecrettes, & juſqu'à nos déſirs, ils en attribuent l'établiſſement au deſſein politique de tenir les peuples dans la ſoumiſſion qu'ils doivent aux Puiſſances. Mais s'ils agiſſoient de bonne foy, ils concluroient au contraire, qu'il n'y a qu'une véritable Religion, qui ait ſçû pourvoir à la ſûreté du public, en maintenant l'ordre, la dépendance & la paix, en réglant les devoirs de la ſociété des hommes : car le menſonge, & les fauſſes ſuppoſitions n'auroient jamais pû cauſer un ſi grand bien ; outre que l'impoſture & la fauſſeté ne peuvent pas toûjours être cachées. Mais la crainte de la juſtice d'un Dieu vengeur, & les ſupplices de l'autre vie, auſſi-bien que les recompenſes des bonnes actions,

ayant eu le pouvoir de produire un auſſi grand bien qu'eſt l'union univerſelle de la ſociété humaine, il faut dire que c'eſt la Religion qui a mis l'ordre & la paix dans le monde civil; & non pas la politique, c'eſt-à-dire, le deſſein purement humain d'amener cet ordre, qui ait établi, ou introduit la Religion.

La raiſon ſeule, ſans la Religion, n'eſt pas capable de contenir les hommes dans le devoir.

Quand on repréſente aux Athées les crimes & les déſordres qui regneroient dans le monde, s'il n'y avoit ni Dieu ni Religion, ils ne peuvent pas répondre, qu'alors la raiſon gouverneroit les hommes, & que le vice, qui eſt ſi contraire à la raiſon, ne leur ſeroit pas moins en horreur, pour n'être plus défendu par la Religion. Car qu'eſt-ce que la raiſon toute ſeule pour s'oppoſer au torrent des paſſions qui ſe débordent? & qui n'en voit pas tous les jours la foibleſſe, & l'inutilité dans la conduite de tant de gens paſſionnez, qui n'écoutent ni la raiſon, ni la conſcience, quand il s'agit de ſe ſatisfaire? Ils ne voyent pas que la conſidération de la raiſon & de la vertu, à qui on ne ſçauroit trop déferer d'ailleurs, eſt fondée ſur ce que la Religion nous apprend de l'Exiſtence de Dieu, & des ordres qu'il nous intime; & que ſi on ſuppoſe que Dieu n'eſt qu'un nom, & qu'une vaine idée, il n'y a plus ni vertu ni vice; & que la vertu & le vice ne ſont plus de leur côté, que des mots qui ne ſignifient rien.

Nous connoiſſons par la lumiére naturelle une partie des véritez que les Libertins veulent conteſter.

La lumiére naturelle nous fait voir encore qu'il y a un Autheur de toutes choſes. Nous naiſſons avec des inſtincts & des paſſions; nous naiſſons avec des lumiéres & des connoiſſances: comme il y a des objets que nous déſirons naturellement, il y en a auſſi que nous connoiſſons ſans inſtruction & ſans étude: Dieu, l'immortalité de l'ame, la recompenſe des bonnes actions, & le châtiment qui eſt dû aux mauvaiſes, ſont de ces véritez, qu'il n'eſt pas beſoin d'apprendre; de maniére qu'il n'y auroit point d'Infideles ſur ces articles, ſi pour être fideles, il ſuffiſoit de connoître ce que là-deſſus nôtre Foi nous prêche, & que la raiſon ſans la volonté fût ſuffiſante. Ces véritez en éfet ne viennent point de l'éducation. La ſucceſſion des temps, la révolution des affaires, les divers interêts des Peuples, le mélange des Nations, les différentes inclinations des hommes changent l'éducation, donnent cours à d'autres maximes, & établiſſent d'autres regles d'honneur & de bien-ſéance: mais le ſentiment qu'il y a un Dieu, une autre vie, des recompenſes pour la vertu, & des châtimens pour les crimes; ce ſentiment, dis-je, s'eſt conſervé parmi tous les changemens de la ſociété; & qu'en pouvons-nous conclure autre choſe, ſinon que ce ſentiment, encore une fois, ne vient pas de la ſimple éducation; mais qu'il eſt fondé ſur quelque proportion naturelle, qui eſt entre ces véritez & nôtre entendement?

Les ſuites & les conſéquences éfroyables de l'Atheïſme.

Si le ſentiment des Athées avoit lieu, la vertu ne ſeroit plus qu'une chymere, & qu'un nom en l'air; la probité, qu'un vain ſcrupule; la bonne foy, que ſimplicité, ou hypocriſie; toute confiance ceſſeroit entre les hommes: car qui ſe fieroit à des gens qui ne connoiſſant point de Dieu, ne reconnoiſſent point auſſi de loy plus ſacrée que celle de leur interêt? Si ce ſentiment a lieu la conſcience n'eſt qu'un préjugé; la loy naturelle, qu'une illuſion; le droit, qu'une erreur; la bienveillance que les hommes ont les uns pour les autres, n'a plus de fondement; les liens de la ſociété ſont levez; l'ami eſt tout prêt à

trahir

trahir ſon ami ; le citoyen, à livrer ſa patrie ; & le fils, à aſſaſſiner ſon pere, pour jouir de ſa ſucceſſion, dès qu'il en trouvera l'occaſion, & que l'autorité ou le ſilence qui peuvent donner jour au crime, le mettront à couvert des loix : enfin, les droits les plus inviolables, & les ordres les plus ſacrez, ne doivent plus être regardés que comme des ſonges & des viſions. La raiſon de tout cecy eſt, que chaque homme alors ſe faiſant ſa fin, n'auroit plus d'autre loy que ſa volonté ; ni de regle que ſes déſirs, & que la force d'éxecuter ce qu'il voudroit, ou de ſe ſaiſir de ce qui l'accomunoderoit, comme il arrive parmi les bêtes.

Extravagances inſoûtenables qui naîtroient de cette erreur.

J'avouë que je ne conçois rien de ſi ridicule, ni de ſi extravagant, que de s'imaginer que toutes les vertus, la bonne foy, la probité, la juſtice, l'humilité, la temperance, la fidélité, tous les liens de la ſociété, les loix les plus juſtes, les réglemens les plus équitables, les Tribunaux les mieux établis, le bon uſage de ſa raiſon, l'empire ſur ſes paſſions, la ſageſſe, la conſcience, la loi naturelle ; enfin tout ce qui éleve l'homme, & le diſtingue des autres animaux ; que toutes ces choſes, dis-je, viennent de l'erreur ; ſçavoir, du ſentiment que nous avons de l'Exiſtence de Dieu : & qu'au contraire le crime, la licence, l'injuſtice, la mauvaiſe foi, le trouble de la ſociété, qui traine après ſoi le renverſement de l'Etat, comme celui des familles ; le mauvaiſuſage de ſa raiſon, les déréglemens, les paſſions, & les vices les plus inconteſtables, les plus grands déſordres tirent leur naiſſance d'une vérité, qui ſe trouveroit n'être autre choſe que le ſentiment des Athées, ſi leur ſuppoſition inſenſée pouvoit avoir lieu.

Difficultez inſurmontables qui ſe trouvent dans l'Athéïſme.

Il eſt encore évident que dès qu'on a renoncé à la vérité de l'exiſtence de Dieu, on eſt arrêté, non-ſeulement par les difficultez qui ſont communes dans les dogmes, mais par une infinité d'autres, qui naiſſent immédiatement de l'Atheiſme. Le monde qui ſe trouve fait ſans Autheur de toute éternité ; ou par une rencontre, fortuite d'atômes, la ſucceſſion éternelle des hommes, & des animaux ſans qu'il y en ait eu de prémier, qui ait donné la vie au ſecond : une multitude infinie d'hommes qui auroient été ſur la terre ſans qu'on pût jamais remonter juſqu'à la ſource & au principe ! Tout devient énigme, tout eſt paradoxe, ou plûtôt tout eſt renverſé dans nos idées : la plus grande lumiére eſt pour nous la plus éfroyable des obſcuritez ; la ſageſſe qui paroît, & frappe les yeux mille fois plus que ne feroit le déſordre ; ce que nous trouvons fait avec plus de marques d'une raiſon infiniment éclairée, nous fait perdre par maniére de dire, nôtre raiſon propre, dès que nous ne reconnoiſſons plus de Dieu ; parceque nous ne trouvons plus de principe, auquel nous puiſſions rapporter toutes ces merveilles.

Quels ſont les principes & les raiſons ſur leſquelles s'appuyent les Athées.

Les Athées & les libertins ne veulent croire que ce qu'ils voyent par les ſens, & ce qu'ils peuvent concevoir par la force de leur raiſon ; c'eſt-à-dire, qu'ils ſubſtituent aux lumieres de la Foy, la raiſon ſeule, & même leurs ſens qu'ils conſultent uniquement, comme S. Auguſtin remarque : *In homine carnali tota ratio intelligendi, eſt conſuetudo cernendi.* Or je demande, y a-t'il rien de plus foible & de plus ſujet à l'erreur, que nôtre ſeule raiſon appuyée de la ſorte, & ſe bornant même à n'avoir pas un autre appui ? Pour grand que ſoit l'eſprit humain, & quelque bonne vûë qu'on lui donne, il a naturellement de grandes

foibleſſes, à cauſe de la liaiſon même qu'il a avec les ſens & la matiére, & parce qu'il ne peut agir que par le moyen des organes du corps. N'eſt-il pas vrai qu'une infinité de choſes, même les plus communes, arrêtent ſes éforts, & le contraignent d'avouër ſon ignorance ? Depuis tant de temps, on n'a pû trouver la véritable cauſe du flux & reflux de la mer, ni des intervalles reglés d'une fiévre, & après bien des méditations, on ne peut rien décider nettement de la compoſition du continu. Que ſera-ce donc, dit le Sage, ſi nous voulons nous élever à la connoiſſance des choſes purement ſpirituelles ? *Difficilè æſtimamus quæ in terra ſunt, & quæ in proſpectu ſunt invenimus cum labore; quæ autem in Cœlis ſunt quis inveſtigabit ?* Sap. 9.

Quelques raiſons qu'apportent les Athées, refutées.

Les Athées s'attachent à la qualité d'incompréhenſible que l'on donne à Dieu ; & comme ſi elle lui étoit contraire, ils en concluent que Dieu n'eſt pas; c'eſt-à-dire, que par la plus grande de toutes les abſurditez, ils employent la propriété d'une choſe, pour détruire cette choſe même. D'ailleurs, comme l'incompréhenſibilité dit un rapport à l'eſprit humain, dont les bornes ſont trop étroites pour comprendre Dieu, qui ne voit que de ne vouloir pas croire qu'il y a un Dieu, parce qu'on ne peut comprendre ſa nature, c'eſt ſe faire une raiſon de ſon ignorance, & contre Dieu, & contre ſa Religion ; ce qui eſt une abſurdité pareille à celle d'un homme, qui refuſeroit de croire que le Soleil luit en plein midy, parce qu'il auroit la vûë trop foible pour le regarder fixément ? Outre que tandis qu'on ſera contraint d'avouër ſon ignorance dans les choſes de la nature, qui nous frappent les yeux, & qui ſont continuëllement entre nos mains, on ne peut prétendre ſans folie, devoir pénétrer les ſecrets de la Divinité, au défaut dequoi on ſoit en droit d'en rejetter la créance ; comme ſi c'étoit une raiſon de nier l'exiſtence d'un Dieu, que de dire qu'il n'a pû entrer dans nôtre eſprit, lui qui auroit ſeulement beſoin pour cela, non pas d'être infini, mais d'être un peu plus grand que nous; ce qui n'eſt en tout ſens choſe ſi facile.

L'incompréhenſibilité de Dieu eſt même une preuve de ſon exiſtence.

Cette impuiſſance de pénétrer les ouvrages de Dieu, bien loin d'être une preuve contre lui, elle en eſt au contraire la plus claire marque : car enfin, nôtre eſprit eſt plus grand que les objets qu'il comprend en eux-mêmes : & comme nous ſommes convaincus qu'il eſt tres-étroit, par la difficulté que nous avons développer les choſes les plus aiſées ; il faut qu'un Dieu ne ſoit pas bien grand, pour être compris par un eſprit auſſi borné qu'eſt le nôtre : ſi l'objet n'étoit que de cette ſorte, ſeroit-il propre à nous rendre ſouverainement heureux ? Ainſi nous ne ſçaurions nous repréſenter une idée digne de Dieu, qui ne nous le repréſente incompréhenſible, & s'il y avoit une religion qui ſe mêlât de nous faire comprendre Dieu, ce ſeroit dès-lors une fauſſe Religion, & le Dieu qu'elle nous propoſeroit ne ſeroit qu'un Dieu, d'imagination; puiſque l'incompréhenſibilité n'eſt pas moins eſſentielle au vrai Dieu que la puiſſance, que la bonté, que la ſageſſe ; par la raiſon que s'il y a un Dieu, il eſt eſſentiellement infini ; & s'il eſt infini, il eſt impoſſible qu'il ſoit compris par des eſprits bornez & finis comme les nôtres.

La création du monde n'eſt pas plus difficile à croire que ſon éternité.

Les Athées pour éviter la création du monde qu'ils ne peuvent comprendre, croyent mieux trouver leur compte dans l'éternité du monde, laquelle ſuppoſe qu'il n'eſt point créé. Mais en vérité, l'éternité du monde eſt-elle plus

niſée à comprendre que ſa création ? Eſt-il plus difficile de s'imaginer que Dieu par une puiſſance infinie, ait tiré les êtres du néant, que de concevoir comment ils ont pû, quant aux principes qui les compoſent, & à leurs genres, à leurs eſpeces, ſe trouver tout faits dans l'éternité, ſans autheur & ſans dépendance : & quant à ce qui vient par ordre & par ſucceſſion, que tout ait pû ſe ſuivre ainſi, ſans que la ſucceſſion, la ſuite elle-même, ait eu ni commencement, ni cauſe ? Y a-t'il aſſez de lumiére dans l'opinion, qui défend l'éternité du monde, pour la préférer à celle de la création, au péril d'une damnation éternelle.

Les Déiſtes ne ſont gueres moins impies que les Athées.

Les Déiſtes reconnoiſſent un Dieu, mais ils croyent que l'ame eſt anéantie au moment de la mort ; & par cette deſtruction, ils s'imaginent ôter tout lieu à la vengeance Divine. Ainſi il leur eſt peu important, pour le réglement de leurs mœurs, qu'il y ait un Dieu, ou qu'il n'y en ait point : car pour dire la choſe en un mot, s'il n'y en a point, ils n'ont rien à craindre, & s'il y en a un, la mort qui les anéantit, les met à couvert de ſa colere. Ils n'auroient donc plus à craindre que les loix humaines : mais que cette digue eſt foible pour arrêter une mer orageuſe ! Ils ne manqueroient pas d'en appeler, ſi-tôt qu'ils pourroient, à la loy de la force, qui donne le droit à quiconque ſçait uſurper la victoire. Celui qui ne voit pas ces conſéquences eſt aveuglé.

L'ignorance de ces Athées dans les choſes de la nature les plus communes.

On peut permettre à ces incrédules, d'ignorer les ſecrets de la nature, que les plus grands génies n'ont pû pénétrer : je ne veux que leur propoſer les queſtions les plus familiéres : Qu'ils nous faſſent voir comme une plante, ou un arbre ſont enfermez dans un petit pepin, & quelle diſpoſition il y a dans chaque ſemence pour produire une telle plante, ou un tel arbre plûtôt qu'un autre. Je jette confuſément dans un jardin, une poignée de graines toutes différentes : toutes les plantes qui germeront, ſeront formées du même ſuc de la terre, arroſées de la même pluye, échauffées des mêmes rayons du ſoleil ; ainſi toute la différence qui ſera entre elles, ne viendra pas de ces élemens qui ſeront les mêmes; mais, ou de la différente diſpoſition de leurs parties ou de leur doſe différente. Cela ſe ſent : mais ce qui ne ſe voit pas, c'eſt la cauſe prochaine qui partage ainſi ces élemens. Qui eſt-ce qui a donné cette vertu à ces graines, & par quel artifice a-t'il menagé ces diſpoſitions ? Si ce n'eſt pas l'autheur de la nature ; qu'il nous diſe quel autre l'a pû faire, & comment ?

Quelques preuves de l'exiſtence d'un ſouverain Etre.

Il y a des preuves ſi fortes & ſi évidentes en faveur de l'Exiſtence de Dieu, qu'il faudroit n'être pas homme pour ne les pas voir ; mais il faut être entiérement perdu de conſcience, & avoir le cœur corrompu par le vice, pour ne pas s'y rendre : auſſi dit-on communément, qu'il faut avoir perdu la raiſon, ou en être venu juſqu'à la derniére impiété, pour s'élever contre une Vérité, que la ſeule lumiére naturelle enſeigne à tous les hommes, & à toutes les Nations. Parmi ces preuves, il y en a de métaphyſiques, d'autres phyſiques, & d'autres qui ſont priſes de la Morale, toutes concluantes & invincibles : mais toutes ne ſont pas à la portée de tous les eſprits. Quelques Autheurs les ont miſes en François, du moins les principales, comme Monſieur Silhon, dans le Traité de l'Immortalité de l'Ame ; Monſieur le Marquis de Pianeſſe, dans le Traité de la Religion Chrétienne ; le P. Mauduit, Prêtre de l'Oratoire,

dans ſon Traité de la Religion contre les Athées. Je renvoye le Lecteur à ces Autheurs, & à ces Traitez, pour les voir, ces preuves. Voicy quelques-unes de celles dont ſe ſont ſervis les Saints Peres, qui me ſemblent plus ſenſibles, & plus propres des Prédicateurs.

La vûë de cet Univers nous apprend qu'il y a un Dieu.

L'homme pour être convaincu qu'il y a un Dieu, n'a qu'à ouvrir les yeux pour contempler l'univers. Tout ce qu'il y voit, lui prêche qu'il y a un ſouverain Etre. Ces Globes immenſes, que nous voyons rouler ſur nos têtes, avec une harmonie ſi charmante, & des révolutions ſi réglées; les Aſtres qui ſont placez dans ces Globes, & qui ſont ſi admirables pour leur grandeur, pour leur beauté, pour leur lumiére; ſi rapides dans leur mouvement; ſi réglez dans leurs périodes; ſi conſtans dans leurs vicifſitudes; ſi merveilleux dans leurs éfets, n'annoncent-ils pas, Seigneur, vôtre gloire, comme parle vôtre Prophete? *Cœli enarrant gloriam Dei.* Tant de plantes qu'on voit ſur la terre, qui ont chacune leurs propriétez; tant d'animaux qui ont chacun leur inſtinct; tant d'Agens, qui avec des inclinations ſi différentes, & ſouvent oppoſées, agiſſent pourtant de concert, & vont à la même fin; tous ces différens ouvrages ne crient-ils pas à ceux qui ne veulent point boucher leurs oreilles, de peur de les entendre; que c'eſt le Seigneur qui les a faits?

Pſalm. 18.

Le monde ne peut avoir été fait par hazard.

Qui s'aviſa jamais de penſer qu'un Palais magnifiquement bâti, dans toutes les regles de l'art, enrichi des meubles les plus ſuperbes, orné des plus admirables peintures, avec des appartemens également grands & commodes, fût un éfet du hazard, & du concours fortuit de quelques atômes? Quel palais approche de la beauté, de la magnificence, de la proportion, & de la régularité qui paroît dans la ſtructure du monde? Qui peut donc en être l'Atchitecte, ſinon Dieu? & l'attribuer à un aveugle hazard, n'eſt-ce pas encore être plus aveugle?... Or ce monde, qui pendant une éternité a demeuré dans le néant, qui pour en ſortir a eu beſoin d'une main Toute-puiſſante; ce monde ſi admirable dans toutes ſes parties, pourra-t'il ſubſiſter par ſa propre vertu; & n'ayant pû ſe créer, pourra-t'il ſe conſerver? eſt-il concevable que le hazard conduiſe l'Univers d'une maniére ſi ſûre & ſi inaltérable? Tout cela ne nous montre-t'il pas clairement, qu'il y a quelque Eſprit excellent, quelque génie infiniment puiſſant, qui a compaſſé toutes ces choſes, & qui les conduit par ſa providence?

La ſtructure du corps humain, nous convain que c'eſt l'ouvrage d'un Dieu.

L'homme pour connoître Dieu, n'a qu'à ouvrir les yeux, & à ſe regarder lui-même. Quoy de plus admirable, que cette multitude, cette délicateſſe, cet arrangement, cette proportion, ce rapport qu'ont entre-eux tant d'organes, ſi différens dans leur matiére, dans leur figure, dans leur ſituation, dans leurs mouvemens, dans leurs fonctions; qui concourent pourtant avec un concert ſi merveilleux, & ſi infaillible à une même fin? Mais ſi je rentre dans moy-même pour y conſidérer mon ame, quelles traces, & quelles preuves encore plus convainquantes de la vérité d'un Dieu, n'y trouverai-je pas? Ce panchant univerſel, & par conſéquent naturel pour le bien; cette averſion univerſelle pour le mal, n'eſt-ce pas une preuve qu'il y a un prémier & univerſel Moteur, qui imprime ce mouvement à tous les hommes? Ce reproche de la conſcience, qui fait que nous nous condamnons en ſecret dans de certaines actions, quoique perſonne ne nous accuſe, ne fait-il pas ſentir que nous reconnoiſſons un Juge ſouverain, dont il n'y a point d'appel? Ces regards ſi prompts, jetez vers

le Ciel, choſe qui échappe à tout miſerable, ſans même qu'il y penſe, lorſqu'il eſt en peine, ne marquent-ils pas qu'on ſent qu'il y a un Dieu dans le Ciel, qui nous peut ſecourir ? Ce mouvement continuel du cœur qui le porte à chercher toûjours ſon bonheur, ſans que pourtant tous les biens que nous poſſédons ſur la terre, le contentent, ne prouve-t'il pas ſenſiblement que ce cœur a une capacité infinie ; qu'il n'y a qu'un bien infini, qu'un ſouverain bien, qui le puiſſe remplir ?

Le conſentement univerſel de tous les peuples, eſt une démonſtration de cette vérité.

Il y a un Dieu : le conſentement de tous les peuples dans tous les lieux, & dans tous les temps, quoiqu'ils ſoient ſi différens en toute autre choſe, en eſt une démonſtration ſenſible ; c'eſt une voix de la nature, qui ne peut mentir. Ce ne peut être l'éfet d'un faux préjugé : il n'y en a point d'univerſel ; les ſens, l'imagination, & les paſſions, qui ſont les ſources des faux préjugez, ne nous iroient pas ſuggerer gratuitement l'idée d'un Dieu, parce que cette idée les combat, bien loin de les favoriſer. L'oppoſition d'un ſeul homme, au ſentiment de tout le Genre-humain, eſt quelque choſe de ſi extraordinaire, que ce ne peut être que l'éfet d'un aveuglement, & d'un châtiment extraordinaire. Au reſte, y a-t'il quelque apparence que le ſentiment de tous les Peuples, qui eſt comme la voix de la Nature, ſoit fondé ſur rien ? Si cet inſtinct ſi raiſonnable, ſi ce ſentiment naturel eſt faux ; il s'enſuit que la lumiére qui nous doit conduire, ne ſert qu'à nous égarer ; il s'enſuit que la raiſon nous fait tomber d'elle-même dans l'erreur la plus énorme du monde, & qui en attireroit un plus grand nombre d'autres. De-plus, en cas que l'opinion univerſelle des hommes touchant la Divinité ne fût pas vraie, ce ſeroit la prémiére de toutes les ſciences, de ſçavoir qu'il n'y a point de Dieu. Comment l'Athéiſme ſeroit-il une vérité ſi conſidérable, étant comme il eſt, la ſource de tous les déréglemens & de tous les crimes ? comment ſe pourroit-il faire que la créance d'un Dieu fût une erreur, puiſqu'elle eſt le Principe de toutes les vertus Morales, le fondement des Etats, & le lien de la Société humaine ?

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les Endroits choiſis des Livres Spirituëls, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet.

La ſeule lumiére naturelle nous apprend qu'il y a un Dieu.

IL n'eſt point d'homme au monde ſi ſtupide, ou ſi méchant, qui ne reconnoiſſe une Divinité par les ſeules lumiéres de la nature : & ceux-mêmes qui par une folie affectée, oſent dire qu'il n'y a point de Dieu, ne le diſent pas dans leur eſprit, mais dans leur cœur ; parcequ'il eſt de leur interêt qu'il n'y en ait point, & qu'ils ſouhaitent ne point avoir un Témoin ſi éclairé, ni un Juge ſi ſévere. Car puiſque ce qui eſt dans le néant n'en peut ſortir par ſoy-même, quel eſprit raiſonnable pourroit nier, qu'il n'y ait un Etre éternel, qui ait toûjours été néceſſairement, & qui n'ait jamais pû n'être pas ? *Dans la Préface d'un livre intitulé, Le Monde condamné par lui-même.*

Les libertins ne peuvent aléguer contre la croiance d'un Dieu, que des doutes mal fondez.

Tout ce que le libertinage a inventé pour défendre une cauſe déſeſpérée depuis ſi long-temps, peut-il abſolument produire autre choſe dans les eſprits gârez, que quelques doutes ſuperficiels, qui leur laiſſent toûjours une grande crainte de ſe tromper ? & cet empreſſement qu'ils ont de s'attirer des Approbateurs, ne montre-t'il pas aſſez qu'ils tâchent par-là d'étouffer une voix intérieure, qui veut les déſabuſer ? Eſt-il donc raiſonnable que l'orgueil d'un eſprit préſomptueux, & l'impiété d'un cœur corrompu l'emportent ſur le conſentement univerſel de tous les peuples & de tous les ſiécles ? Les Athées, s'il y en peut avoir de véritables, ont beau dire qu'ils cherchent Dieu, & qu'ils ne le ſçauroient trouver : ils le trouveroient aiſément, s'ils le cherchoient de bonne foy, dans la ſimplicité du cœur, & ſi de peur de le voir, ils ne fermoient pas les yeux ; leurs doutes mêmes, leurs inquiétudes, & toutes les armes dont ils combattent la Divinité, ſont autant de voix qui leur en parlent, & qui peuvent ſuffire pour les en convaincre. *Là même.*

La connoiſſance qu'il y a une Divinité, eſt eſt une impreſſion commune à toutes les nations.

Cette vérité n'eſt point un de ces myſteres, où la raiſon ne peut pénétrer; c'eſt une impreſſion d'une lumiére commune à toutes les Nations du monde. Mais quand tout ce que nous découvrons ne perſuaderoit pas entiérement un eſprit revolté contre les ſentimens de tous les autres, auroit-il lui même à nous oppoſer quelque choſe de plus convainquant ? Je ſuis ſûr, que s'il en veut parler ſincerement, & s'en rapporter à ſa propre conſcience, il ſe verra contraint d'avouër qu'elle lui dit ſur cela, ce que la Foy Chrétienne nous enſeigne. *Là même.*

Le ſentiment de quelque libertin, eſt-il preferable à ce qu'ont crû les plus grands génies.

Si quelque libertin pour ſe livrer à ſes paſſions brutales, & pour ſecouër le joug des ſaintes Loix que la Religion nous impoſe, oſoit ſe déclarer contre le ſentiment de tous les Sages ; ſeroit-il croyable que la vérité ſe trouvât du côté du vice, plûtôt que du côté de la vertu ? C'eſt ainſi qu'en a jugé S. Auguſtin, un de ces Eſprits, les plus forts qui ayent jamais paru ſur la terre. Peut-on dire qu'en devenant Saint, il ſoit devenu un eſprit foible, & qu'il fût plus capable de juger de la vérité, lorſqu'il étoit dominé par une paſſion déréglée. *Là même.*

A bien éxaminer en quoy conſiſte cette force d'eſprit, dont ſont gloire les libertins, vous trouverez qu'elle aboutit à faire valoir une raillerie, à plaiſanter ſur les choſes les plus ſaintes, à avoir un eſprit écarté, à quitter les routes ordinaires, à cenſurer toutes les loix & toutes les regles de la police de l'Egliſe, à ne ſe vouloir jamais rendre au ſentiment unanime & univerſel de tous les ſages, ce qui eſt une obſtination, & une pure rebellion d'eſprit, & qui, au lieu d'eſprits forts, en fait des cœurs livrez à toutes leurs paſſions, & abandonnez à tous les vices. Ainſi quand ces libertins, & ces prétendus eſprits forts s'élevent contre les véritez de la Religion, combattent l'exiſtence de Dieu, ou l'immortalité de l'ame, ou quelque article de nôtre Foy, parcequ'ils ne le peuvent comprendre; c'eſt comme ſi vous diſiez, qu'il n'y a point de ſoleil, parceque les aveugles jurent qu'ils ne l'ont jamais vû. Eſt-ce aux aveugles qu'il s'en faut rapporter? devons-nous croire à ces eſprits contrediſans, qui n'ont pas les yeux de l'eſprit aſſez forts, pour ſoûtenir l'éclat des véritez céleſtes, qui nous ont été révelées par un Homme-Dieu, & reçûës des eſprits les plus éclairez qu'il y ait eu au monde? Diſons plûtôt, que ces prétendus eſprits forts ſont aſſez aheurtés à leurs propres ſentimens, pour demeurer dans leur ignorance; & dans leurs ténebres, pour ne vouloir jamais en ſortir. *Pris d'un Autheur anonyme & moderne.*

En quoy conſiſte la force d'eſprit, dont ſe picquent les libertins.

Les abſurditez où tombent les Athées & les Libertins, en niant la Religion, deviennent plus inſoûtenables, que les véritez, dont la hauteur les étonne; & pour ne vouloir pas croire des myſteres incompréhenſibles, ils ſuivent, l'une après l'autre, d'incompréhenſibles erreurs. Qu'eſt-ce donc que leur monſtrueuſe incrédulité, ſinon une erreur ſans fin, une témerité, qui hazarde tout, un étourdiſſement volontaire; & en un mot, un orgueil qui ne peut ſouffrir ſon remede, c'eſt-à-dire, une autorité légitime, à laquelle tout eſprit raiſonnable ſe doit ſoumettre? Ce ſuperbe croit s'élever audeſſus de tous les hommes, & audeſſus de lui-même, quand il s'éleve, ce lui ſemble, audeſſus de la Religion qu'il a ſi long-temps révérée; il ſe met au rang des déſabuſez; il inſulte en ſon cœur aux foibles eſprits, qui ne font que ſuivre les autres ſans rien trouver par eux-mêmes... *Monſieur Boſſuët, dans le Panégyrique d'Anne de Cleves, &c.*

Abſurditez des Libertins & des Athées.

Il n'eſt point de vérité dans la Religion qui n'ait trouvé des adverſaires, qui ont eu durant quelques ſiécles un aſſez grand nombre de Diſciples, & de Patrons; l'article de l'exiſtence de Dieu, eſt le ſeul dont l'erreur contraire n'a pû faire de ſecte réglée. Si quelque monſtre d'impiété y a de temps en temps tâché, les hommes les moins religieux l'ont regardé comme l'horreur du Genre-humain. Pourquoi en eſt-il arrivé ainſi, ſinon, parce que cette vérité eſt gravée dans l'eſprit de l'homme, d'une maniére à n'y pouvoir être éfacée, que par la deſtruction totale de la raiſon & de l'humanité? Ponrquoi l'ignorance, l'orgueil, la dépravation des mœurs, le déſir de l'impunité ont-ils ôté à tant de ſectes, la vraie idée des perfections de Dieu, & ne leur ont pas ôté tout-à-fait l'idée de ſon exiſtence, ſinon parcequ'ils ne l'ont pû? Pourquoy malgré la crainte, à laquelle un Poëte impie attribuoit la croiance de la Divinité, n'auroit-on pas auſſi-tôt m'éconnu l'exiſtence de Dieu, que ſa Providence & ſa Juſtice; ſinon, parceque quelque corrompus, & quelque groſſiers que ſoient les hommes, ils n'ont pû être aveuglez ſur ce point? Pourquoi enfin de toutes les

Pourquoi il n'y a jamais eu de ſecte qui ait nié l'exiſtence de Dieu.

erreurs, eſt-ce la ſeule qui n'ait pû élever une ſecte, ſinon parce qu'il n'y a pas aſſez de monſtres parmi les hommes, pour lier enſemble pluſieurs hommes par un ſentiment ſi monſtrueux. *Le P. d'Orleans, Sermon de la Religion.*

Les doutes des impies ſur la Religion.

De tous les doutes, il n'en eſt point qui doive plus tourmenter l'eſprit, que celui de la Religion. Douter ſi l'ame eſt immortelle, ſi elle ne finira point avec moy; douter ſi Dieu réſerve des peines éternelles à mes péchez, douter ſi ma Religion eſt la voie qu'on doit tenir pour arriver au bonheur & au ſalut; ô cruël & terrible doute! ô fatigante incertitude! Suppoſons faux tout ce qu'apprend la Religion ſur ces grands ſujets: ſi par tous vos raiſonnemens, vous ne pouvez faire autre choſe que d'aller juſqu'a en douter, vôtre erreur vous ſeroit encore plus avantageuſe que vôtre doute; car vôtre erreur vous feroit eſpérer, & vôtre doute ne peut vous fournir que des raiſons de déſeſpoir. *Le même.*

Tout le monde eſt rempli de marques & de preuves de l'exiſtence de Dieu.

La vérité de l'exiſtence d'un Dieu eſt gravée dans toutes les parties qui entrent dans la compoſition du monde, en caracteres ſi éclatans, que, comme parle Tertullien, toute conſcience l'y lit: *Totus mundus inſcriptus eſt, & ab omni conſcientiâ legitur.* Aveugle, qui ne les voit pas, aveugle qui ne reconnoît pas que tant d'ordre, tant de rapport, tant de concert, tant de ſymmetrie, ne peut être l'ouvrage du hazard; aveugle qui peut attribuër une telle diverſité de qualitez, de vertus, d'uſages; tant de fins, tant de moyens, tant de proportion entre ces moyens & ces fins; tant de cauſes produiſant leurs éfets par des régles ſûres, infaillibles, durables, ne ſe démentant jamais: Aveugle, dis je, qui attribuë ces choſes a un autre principe qu'a une ſuprême intelligence, qui peut tout, qui contient en ſoi tout ce qui peut recevoir l'être, qui penſe à tout, à qui rien n'échappe; aveugle, qui a imaginé le ridicule ſyſtême de cet aſſemblage fait fortuitement, & par hazard! *Le même.*

Il eſt incompréhenſible que le monde ait été formé par hazard.

Le hazard qui auroit produit cette merveille ſeroit plus incompréhenſible que Dieu; & les Athées, qui aiment mieux attribuër au hazard qu'a Dieu la formation de ce grand ouvrage, font voir par-là, que ſi, croyant en Dieu, ils pouvoient ſe perſuader qu'ils n'ont rien à craindre, ils y croiroient plûtôt qu'au hazard. Ainſi leur bizarre croiance eſt plûtôt un deſir de leur cœur, qu'une opinion de leur eſprit. Ils ſeroient en vérité eux-mêmes incompréhenſibles, ſi ſans corruption de cœur, il leur étoit entré dans l'eſprit un ſentiment ſi étranger à l'homme. *Le même.*

Comme on tombe dans l'Atheïſme.

Ce n'eſt d'ordinaire qu'après des incertitudes long-temps fomentées des, défiances entretenuës, des doutes autoriſez, des indifférences affectées ſur tous les devoirs les plus eſſentiels de la Religion; après des déréglemens ſecrets dans la conduite de la vie, après des plaies profondes dans l'ame, par l'habitude au peché; après des froideurs dans la volonté pour tout ce qui regarde l'exercice de la Religion: ce n'eſt, dis-je, qu'aprés tout cela qu'on commence à balancer entre le préſent & l'avenir. De cet abandon à la vie ſenſuëlle, on tombe dans l'endurciſſement de cœur, & de l'endurciſſement dans les ténebres d'un aveuglement profond, d'autant plus incurable, qu'il devient volontaire. C'eſt par cet aveuglement funeſte qu'on perd entiérement la Foy, & enſuite la crainte, & la croiance d'un Dieu. *Le P. Rapin, dans le Traité de la Foy.*

Les

Les Athées & les Libertins doivent-ils être écoutez, quand ils alleguent, que Dieu eſt incompréhenſible, & qu'ils ne peuvent croire que ce qu'ils peuvent concevoir par leur raiſon ; comme ſi telle n'étoit pas la nature des choſes dont la grandeur eſt immenſe, qui ne ſe laiſſent conſidérer qu'à condition de ne ſe laiſſer point concevoir ; qui ſe montrent, pour ainſi dire, & qui ſe cachent en même-temps ; qui éblouïſſent la plus forte intelligence par l'éclat de leur gloire, & qui l'accablent par le poids de leur majeſté. Telle eſt la grandeur de l'Etre ſouverainement parfait, qui ne peut être pleinement compris que par lui-même, & qui joint à nôtre égard les clartez du jour avec les ténebres de la nuit. C'eſt ce que ſaint Pierre éprouva ſur le Thabor, & ſaint Paul juſques dans le Ciel, lorſqu'ils s'eſſayerent en vain de s'expliquer ſur des myſteres qui leur avoient été découverts. C'eſt ainſi que Dieu veut être glorifié ici bas, par un extrême déſir de le faire bien connoître, & par une impuiſſance abſoluë d'y réüſſir dignement, & je ne ſçai ſi l'humble ſilence ne lui eſt point un éloge plus convenable que toutes les louanges qu'on lui peut donner. *Le P. Dozenne. Livre de la Divinité de* JESUS.

De l'incompréhenſibilité de Dieu.

Un homme ſans Religion, eſt un homme ſans probité, ſans modération, ſans vertu, ſans équité, ſans parole, ſans pitié ; un homme qui n'a point d'autres loix que ſes injuſtes penſées, point d'autres regles que ſes déſirs emportez, point d'autre culte que l'amour de ſes paſſions, d'autre divinité que lui-même ; enfant denaturé, époux infidele, maître cruël, parce qu'il penſe que n'y ayant point de châtimens à craindre, ni de recompenſe à eſpérer après la mort, il ne doit ſuivre que ſa paſſion ; ami perfide, parce qu'il croit que toute amitié lui ſera inutile après la mort. Hé ! qui pourra ſe fier à vous, hommes impies, qui ne connoiſſant point de Dieu ici-bas, ne croyez point le trouver pour juge après la mort ? de quoy n'êtes-vous point capables, vous qui n'attendez plus rien après cette vie, qui metez au même ſort la vie & la mort ? Tout eſt égal ſelon vous ; & le bien & le mal, & le bon & le méchant ; puiſque l'anéantiſſement univerſel va bien-tôt confondre l'impie & le fidele dans l'horreur du tombeau. *Le P. Maſſillon. Sermon de la Religion.*

Les mœurs d'un homme ſans Religion.

Il y a des Philoſophes qui ont découvert que nous avons tous une certaine prévention, c'eſt-à-dire, une perſuaſion qui vient du fond de la nature même, par laquelle indépendamment de tout raiſonnement & antérieurement à toutes nos connoiſſances, nous ſommes emportez par une lumiére qui naît avec nous, & comme forcez d'avouër qu'il y a une Divinité, de laquelle nous dépendons. Outre ce préjugé & cette lumiére anticipée qui nous eſt donnée avec l'être, le raiſonnement nous conduit par des conſéquences tres-juſtes à connoître qu'il y a un Dieu, & il ſe faudroit faire une étrange violence pour conclurre qu'il n'y en a point. *Livre intitulé, Mémoires de la Religion, compoſé par Monſieur de Tournai.*

Nous avons une connoiſſance d'un Dieu, imprimée dans le fond de nôtre nature.

La forme, la figure, la diſtinction, la viciſſitude, & la ſubordination de ce que nous voyons dans la vaſte étenduë du monde, montre qu'il y a de l'intelligence ; car l'ordre eſt l'ouvrage de la raiſon. Ce qui ſe fait par artifice parmi nous, en eſt une preuve aſſez viſible. Nous ne voyons point que le hazard ou la nature ſeule faſſe des palais, des ſtatuës, des habits, des peintures, & mille autres choſes que nous eſtimons ; l'art conduit & réglé par l'eſprit

La conſtruction & la forme de cet univers, montre évidemment qu'il y a un Dieu.

humain, fait tout cela : pourquoi n'avouërons-nous pas que ce que nous voyons dans la nature, qui eſt ſans comparaiſon plus grand & plus parfait, a été fait par une intelligence ſupérieure à la nôtre ? *Le même.*

Ce qui fait douter quelques-uns, des Myſteres de nôtre Religion.

La plus ingénieuſe impiété peut-elle oppoſer quelque choſe à cet enchaînement de véritez, qui viennent au ſecours les unes des autres ? & peut-on douter de la Divinité de celui, en qui les miracles prouvent l'accompliſſement des Prophéties, comme les Prophetes prouvent la vérité de ſes miracles... Reconnoiſſons-le de bonne foy : ce n'eſt pas tant la créance des myſteres, qui nous éloigne de la Religion Chrétienne, que la pratique des vertus, & de la morale qu'elle ordonne : c'eſt ce qui nous incommode ; & le monde ſeroit bien plus rempli de Fideles & de Chrétiens, qu'il ne l'eſt, s'il ne faloit que croire, & qu'on ne fût pas obligé de tant faire. *Le même.*

Il n'y a point de véritables Athées, & s'il y en a, c'eſt de cœur & non d'eſprit. *Pſalm.* 13.

Le Prophete ne croit pas qu'il y ait dans le monde de véritables Athées : La beauté & l'ordre de l'univers, dit-il, perſuade à tous les hommes qu'il y a un ſouverain Etre, qui le gouverne toûjours par ſa providence, après l'avoir créé par ſon pouvoir ; & delà il conclut, que s'il s'en trouve quelqu'un, ce doit être un Athée de cœur, & non pas d'eſprit : *Dixit inſipiens in corde ſuo : Non eſt Deus.* C'eſt-à-dire, que dans le deſſein qu'a l'impie de ne point obſerver la Loi de Dieu, & de ne conſidérer que ſes ſens, & au plus ſa raiſon, il veut croire pour ſon repos, ou du moins il ſouhaitte qu'il n'y ait point de Dieu. La plûpart des Chrétiens de ce ſiécle ſont dans une fatale diſpoſition, qui approche de cet Athéiſme. Les véritez ſpéculatives ne les choquent point ; ils en ſont aſſez perſuadez ; mais pour les véritez de pratique, que d'incrédulité ! que de doute ! que d'incertitude ! *Noluit intelligere, ut bene ageret. Monſieur de Fromentiéres. Sermon de l'Aſcenſion.*

Pſalm. 35.

Par quels degrez on devient impie & Athée.

On commence par degrez à ſecouër le joug ; on raiſonne ſur les véritez de la Religion : Cette éternité de peines dont on nous menace, eſt-elle bien établie ? y a-t'il un Enfer, comme on nous le dit ? qui en eſt revenu ? Le doute ne ſuffit pas pour vous calmer, il faut étouffer tout-à-fait la penſée de ces véritez importantes : *Examinate uſque ad fundamentum in ea.* On cherche les libertins, on lit avec curioſité les livres impies, & tous les blaſphêmes des Athées ; on demande compte de tout, on ſe mocque des plus ſaints Myſteres, & l'on fait plus de fond ſur la raillerie d'un ignorant, que ſur l'autorité des Docteurs les plus conſommez. *Le P. Cheminais. Tome 3e.*

Pſalm. 136.

Réflexion capable de convertir les gens ſans Religion.

De quelque force d'eſprit que les impies & les libertins ſe flattent, ils n'ont pas plus de lumiéres qu'en avoit ſaint Auguſtin, ils n'ont pas plus étudié la Religion, ils ne ſe ſont pas plus égarez : & ce ſont cependant ces réfléxions qui le convertirent. Je voyois, dit-il, ô mon Dieu ! qu'on ne pouvoit compter ſur cette vie ; & ſi j'ai le malheur, diſois-je, d'être ſurpris, où pourrai-je m'inſtruire de la vérité que je ne ſçai pas ? en quel état faudra-t'il que je parte de ce monde, ſans avoir appris ce qu'on n'apprend qu'à ſes dépens ? S'il eſt un Dieu vengeur de l'impiété, comme il eſt impoſſible d'en douter, comment éviterai-je les peines qui ſont dûës à une negligence auſſi criminelle que la mienne, dans une affaire auſſi importante que celle-là ? *Le même.*

Aveuglement des Athées.

Dieu n'eſt point caché, dit Tertullien, il ſe montre à tous ceux qui de la connoiſſance de ſes ouvrages viſibles, veulent s'élever à celle de ſes grandeurs

inviſibles : *Deus in aperto conſtitutus eſt.* Quiconque voudra diſputer la vérité de ſon être, aura ſur les bras toutes les créatures, dont Dieu a fait comme un eſcadron, pour forcer l'homme à connoître ſon Créateur : *Tanis operibus notitiam ſuam armavit.* Il faut que cet Athée, qui veut paſſer pour un eſprit plus éclairé que le commun, ſoit bien aveugle, puiſqu'il n'a que cette lumiére qui éclaire les peuples les plus ſauvages dans l'épaiſſeur de leurs forêts ; & qu'il a perdu cette connoiſſance d'un Dieu, d'un prémier principe : connoiſſance qui a été donnée à l'ame, comme un apanage de ſa création ; en ſorte qu'elle a beau fermer les yeux, & s'aveugler par ſa malice, Dieu ſe préſente toûjours à elle, & l'oblige à craindre ſa juſtice. *Le P. Texier, dans ſon Avent, de l'impie malheureux.*

Maximes impies des Déiſtes.

Ciel ! l'auriez-vous crû, que dans le ſein d'une Egliſe arroſée d'un ſang Divin, cimentée par les ſueurs d'un Dieu fait homme ; qu'au millieu des ſources fécondes de la grace ; qu'au ſortir des eaux ſalutaires du Barême, il dût y avoir des ames aſſez perfides, pour mettre le Chriſtianiſme en parallele avec le Mahometiſme & le Paganiſme ? Moins zélez pour JESUS-CHRIST, qu'un Mahometan ne l'eſt pour Mahomet, ou un Japonnois pour ſes Camis & ſes Fotoques, ils oſent inventer des maximes & des raiſonnemens que des barbares ne voudroient pas admettre. Dieu eſt un grand Maître, diſent-ils ; il eſt de ſa gloire d'être honoré des hommes en mille & mille maniéres ; il eſt un bon Maître, & il eſt de ſa miſericorde d'attirer à lui ſes créatures, par des voyes qu'aucune d'elles ne puiſſe ignorer ; Dieu eſt un Maître puiſſant, & il eſt de ſon indépendance de ſe mettre peu en peine de ce que nous faiſons icy-bas. Peut-il en être offenſé, étant ce qu'il eſt ? Il veut ſeulement qu'on ſçache ce qu'il eſt, & qu'on l'adore, laiſſant enſuite à chacun la liberté de le reconnoître, ſelon ſon penchant & ſelon ſes vûës : la diverſité de Religions n'eſt donc que ces routes différentes que les hommes ſe ſont tracées, mais qui abboutiſſent toutes à la même fin. Diſpenſez-moy d'aller plus avant dans ces myſteres d'iniquité, non que je craigne d'outrer cette matiére : je n'ai fait qu'une peinture imparfaite de ce qui ſe paſſe tous les jours dans les converſations des libertins. *Sermon manuſcrit du P. Etienne Chamillart, ſur le Myſtere de la Réſurrection.*

Conſéquences pernicieuſes qui ſuivent du Socinianiſme.

Je n'ai pas entrepris de réfuter pas à pas les faux raiſonnemens de ces impies ; mon deſſein eſt ſeulement de les reduire à m'avouër que cette déteſtable Secte ne leur plaît, que parce qu'en embraſſant cette religion, ils ont droit d'être impies, impudiques, ſcélerats, pourvû qu'ils ſauvent les apparences, & qu'ils ſoient honnêtes gens à l'extérieur. Car que je raiſonne comme eux, & que j'admette leurs dogmes & leurs maximes ; je leur dirai : N'eſt-il pas vrai que cette femme, dont la réputation eſt entiére, & fort bien établie, peut demeurer les années entiéres dans cet adultere caché ? N'eſt-il pas vrai, que ce Juge, qui eſt la terreur de toute la Province, par ſon zele à faire obſerver la juſtice, peut s'emparer du bien d'autrui, autant de fois que certaines occaſions ſe préſentent à lui de commettre des injuſtices ſecrettes ? N'eſt-il pas vrai que cet homme d'épée, qui a un ennemi, peut tremper ſes mains dans le ſang de ſon frere, pourvû qu'il ait un moment favorable, où l'on puiſſe ignorer l'autheur de ce meurtre ? Il faudra néceſſairement qu'ils tombent

d'accord de toutes ces pernicieuſes conſéquences ; car alors je leur mettrois devant leurs yeux leurs propres principes : Dieu n'eſt-il pas infiniment au-deſſus de nous, & ſeroit-il Dieu, ſi nos péchez pouvoient lui cauſer quelque mal ? ces déſordres empêchent-ils qu'on ne l'adore, & qu'on ne s'acquitte des exercices de Religion indépendemment de cela ? D'un autre côté, auront-ils le front de convenir de ces conſéquences infames ? Ce n'eſt point un jugement téméraire de croire que ce n'eſt point tant le principe qu'ils cherchent, que les concluſions. *Le même.*

Les impies & les libertins n'ayant rien de ſolide ſurquoy s'appuyer, ſont toûjours incertains, & chancelans.

En fait de Religion, plus qu'en toute autre choſe, l'homme naturellement n'aime point à marcher en aveugle, & à travailler au hazard. Comme il ne doute point qu'après la mort il n'entre dans une éternité, qui peut être ou bienheureuſe ou malheureuſe, ſelon qu'il aura vécu ici-bas ; il eſt bien-aiſe d'être certain, qu'il a pris le chemin qui conduit à l'éternité bienheureuſe, & que ſon eſpérance n'eſt point mal fondée. Delà ces troubles, ces inquiétudes, ces doutes, ces demandes, ces éclairciſſemens qui lui ſont ſi ordinaires, quelque docte & éclairé qu'il ſoit : de ſorte que je ne le crois jamais plus heureux, que lorſqu'il a ſur cela une conviction auſſi forte qu'il en peut avoir en cette vie, & qu'il a un ſujet raiſonnable d'être tranquille. C'eſt l'avantage dont vous & moy jouiſſons en tout temps dans le Chriſtianiſme, pendant que ceux qui ſont hors de l'Égliſe, par l'héréſie, le ſchiſme, ou l'infidélité, ſont expoſez à des perpléxitez cruëlles ; dès que le libertinage, l'entêtement, & les préjugez de l'enfance ne les retiennent point dans leur fauſſe religion, & qu'ils leur laiſſent un moment, pour faire quelques réfléxions ſur les raiſons, qu'ils ont d'être perſuadez qu'ils vivent dans l'erreur. Ils ont beau faire : ils s'apperçoivent malgré eux, qu'ils n'ont rien de ſolide pour s'appuyer comme nous. *Le même.*

Les gens ſans Religion vivent ſans honneur, & ſont mépriſez dans le monde.

Quel eſt l'homme ſans Religion, fût-il ſur le trône, & gouvernât-il un monde entier, qui vive avec réputation, & avec honneur ? Non-ſeulement ceux qui lui ſont indifférens le mépriſent & le fuyent ; mais ſes amis mêmes, ſes flatteurs, ſes compagnons de plaiſirs & de débauches, n'ont pour lui que des ſentimens bas & injurieux. Peut-être lui donnent-ils quelques louanges en ſa préſence, peut-être répandent-ils auprès de lui autant de grains d'encens qu'il peut en payer ; mais dans le fond, ils n'en ont que du mépris, & ils ne le croyent nullement digne de leur eſtime : c'eſt un homme, diſent-ils, ſans Religion ; c'eſt un homme ſans foy & ſans loy. Si c'eſt un Magiſtrat, tout le monde le craint pour ſon Juge, & appréhende de tomber entre ſes mains : ſi c'eſt un Marchand, on ſe défie de ſa mauvaiſe foy, on a peur d'en être trompé ; car dès qu'un homme eſt ſans Religion, il eſt capable de toutes ſortes de fripponneries & de parjures : ſi c'eſt un voiſin, on évite ſa rencontre, on le regarde comme un excommunié, & comme un payen. *Le P. de la Ruë, dans un Sermon manuſcrit, ſur la vérité de la Religion.*

Tous les Athées ſont vicieux.

Il eſt peu d'Athées, s'il en eſt de bonne foy, qui ne ſoient vicieux, car perſonne, dit ſaint Auguſtin, ne nie un Dieu, que celui qui a interêt qu'il n'y en ait point. La corruption du corps fait celle du cœur, & celle du cœur fait celle de l'eſprit. Ce fut l'incontinence de Salomon qui fit ſon idolâtrie, & il n'adora des Idoles de pierre & de métail, que parce

qu'il avoit adoré les Idoles de chair. *Le P. Nepveu. Second Tome de ſes Réfléxions Chrétiennes.*

Différentes ſortes d'Impies & d'Infidelles.

Ne voit-on pas maintenant que les Chrétiens ſe replongent dans les ténebres d'une infidelité volontaire ? Car quel autre nom donnerai-je, à la ſtupide indifférence de tant de gens, qui ſemblent n'être Chrétiens que par hazard, & qui ne font nulle réfléxion ſur le bonheur & la dignité de leur naiſſance ; à la maligne pénétration de ces demi-ſçavans qui doutent de tout, & qui ſe font honneur de leurs doutes ; aux irrévérences de tant de Prophanes, qui approchent des Autels avec ſi peu de reſpect ; au ſcandale de tant de Libertins, qui démentent leur foy par leurs débauches ; à l'Athéiſme ſecret de tant d'impies, qui donnent les dehors à la Religion publique, & ſe font au dedans un ſyſtême tout particulier d'une autre qui n'a rien de Chrétien ? *Tiré d'un ſermon manuſcrit du P. de la Ruë, ſur la Religion.*

L'imprudence ſurprenante des Libertins.

Quand tout le ſyſtême de la Religion de Jesus-Christ ne ſeroit qu'une opinion probable, qu'il y auroit autant de raiſons pour le détruire, qu'il y en a pour l'établir, que le Oui & le Non mis en balance paroîtroient d'un égal poids; ce qui n'eſt pas : quelle prudence, ou plûtôt quel ſens y a-t'il à prendre ſur vous tout le péril de ce doute ; c'eſt-à-dire, d'abandonner l'affirmative, où l'on peut errer impunément, & de prendre la négative, où l'on ne peut errer ſans ſe rendre éternellement malheureux ? Car il n'en va pas ainſi comme des autres opinions, qui partagent l'eſprit des hommes ; quelle que ſoit la cauſe du flux & reflux de la mer, que m'importe à moy d'en ſçavoir la vérité ? mais qu'il y ait un Paradis, ou qu'il n'y en ait point ; que mon ame ſoit immortelle, ou qu'elle ne le ſoit pas ; je ne puis errer ſur ce point, qu'il ne m'en coûte mon ame. Je dis bien plus : ſi je crois, & ſi je ſuis tout ce qui m'eſt propoſé par la Religion Chrétienne, & qu'il ſe trouve à la mort que ce que j'ay cru ſoit vray ; je n'aurai rien perdu dans la vie ; au contraire, je me ſerai attiré la réputation d'honnête-homme, la louange & l'honneur que mérite la vertu : ſi je me ſuis privé des plaiſirs, je me ſuis délivré du trouble & de l'embarras qu'ils entraînent ; j'aurai maintenu ma conſcience dans une douce tranquillité &c. *Le même.*

Les Libertins & les Eſprits forts ſont des eſpeces d'Athées.

Oui, Chrétiens, il n'y a encore aujourd'hui que trop d'Athées ; j'appelle ainſi ces prétendus eſprits forts, qui pour ſe diſtinguer des autres par des opinions extraordinaires, & par de monſtrueuſes nouveautez, ſe raillent des principales véritez de nôtre Religion, cherchant dans leurs eſprits, de fauſſes & impertinentes raiſons, pour détruire ce qu'ils ſentent ſouvent eux-mêmes; pour éluder par des ſubtilitez, ces grandes maximes du Chriſtianiſme, que Tertullien appelle ſi bien les témoignages d'une ame naturellement Chrétienne. &c. *Tiré des Diſcours Moraux.*

La plûpart des Chrétiens imitent les Athées, & n'ont guere plus de Religion qu'eux.

Qu'ont fait ces Athées pour tomber dans un ſi déplorable aveuglement, que ne faſſent encore une infinité de Chrétiens, & que vous ne faſſiez peut-être encore vous-mêmes ? Ils ont retenu la vérité de Dieu dans l'injuſtice : ne retenez-vous pas cette même vérité dans l'eſclavage, lorſqu'elle ne produit point en vous les éfets qu'elle devroit produire ; tels que ſont la réformation de vôtre vie, la mortification de vos paſſions déréglées, l'éloignement du péché, & des occaſions qui vous y portent. Ces anciens, dit ſaint Paul, ayant connu Dieu,

ne lui ont pas rendu la gloire qu'il méritoit : la lui rendez-vous cette gloire, par vôtre obéïſſance, par vôtre culte, par vôtre reconnoiſſance, par vôtre amour; *Les mêmes.*

Du même déſordre des Chrétiens.

Quoique la nature & la raiſon ne ſouffrent point d'Athées, quoique les plus grands pécheurs haïſſent ce nom, & que pour peu qu'ils ayent de Religion, ils ſe faſſent un point d'honneur & de conſcience de reconnoître qu'il y a un Dieu ; il n'eſt cependant que trop vray de dire, que s'il n'y a point d'Athées d'eſprit, il y en a beaucoup de cœur, & que s'il ſe trouve rarement des gens aſſez malheureux pour nier l'exiſtence d'un Dieu, il y en a d'aſſez aveugles & d'aſſez inſenſez, pour vivre & agir comme s'il n'y en avoit point. J'appelle ainſi ceux que les plaiſirs de la chair ont tellement abbrutis, que l'enchaînement de leurs paſſions, & l'aſſoupiſſement de leur raiſon les a reduits comme en un état de létargie ; qui ne pouvant pas ne pas convenir qu'il y a un Paradis & un Enfer, n'y font pas plus de réfléxion que ceux qui n'ont pas été inſtruits de ces grandes véritez de nôtre foy. *Monſieur Joly. 2. Tome de ſes Prônes.*

Les ſuites affreuſes de l'Athéïſme.

N'eſt-il pas vray, que s'il n'y a point de Dieu dans la nature, toutes les vertus en ſeront bannies ; tous les crimes ſeront permis, pourvû qu'ils ſoient cachez ; toutes les actions dés-honnêtes ſeront indifférentes, pourvû qu'elles puiſſent éviter les peines de la juſtice des hommes. Certes, tout crime eſt permis s'il n'eſt point défendu, quelque abominable qu'il ſoit ; & s'il n'eſt point de puiſſance ſouveraine pour le punir : or s'il n'y a point de Dieu en ce monde, il n'eſt aucun ſouverain qui ait porté des loix contre le crime, & qui puiſſe ordonner les peines qui lui ſont dûës : donc par une ſuite néceſſaire, tous les crimes ſont permis s'il n'y a point de Dieu ; ſi la Divinité eſt un ſonge, il n'eſt point de ſouverain Légiſlateur, il n'y a point de loix ; & s'il n'y a point de loix, il n'y a point de déſobéïſſance ni de rebellion. *Livre intitulé, la Divinité défenduë contre les Athées, par d'Abillon.*

L'Athéïſme eſt une ſuite des débauches, & des plaiſirs des ſens.

De l'abîme de la volupté l'on tombe dans celui de l'Athéïſme ; on tourne en dériſion les plus Saints Myſteres de la foy ; on répand dans tous les lieux où l'on ſe trouve, les maximes de l'impieté, & après avoir marché dans les voyes des Pécheurs, on s'aſſied dans la chaire de peſtilence, où l'on enſeigne publiquement le vice, autant par les diſcours, que par les exemples. Si les Impies avoient une aſſûrance invincible qu'il ne reſte rien de l'homme après la mort, ils auroient peut-être raiſon de ſe livrer aux plaiſirs, n'ayant rien de meilleur à eſperer : mais ils ont au moins lieu d'en douter ; & c'eſt une extravagance impardonnable de riſquer ſur un doute & ſur un peut-être, une affaire de cette importance. Ils aiment mieux en croire les mauvaiſes plaiſanteries des Libertins, qui ont paru de ſiécle en ſiécle, que les oracles des Prophetes ; ils aiment mieux ſuivre les égaremens d'un cœur corrompu, que la lumiére de la droite raiſon. *Autheur Anonyme.*

Un voluptueux & un Libertin de mœurs devient bientôt Libertin de créance.

Il eſt rare qu'un pécheur aſſez déterminé pour ne rien craindre, demeure encore fidele aux véritez de la Religion : elles ſont trop terribles ces véritez, pour être long-temps crûës par une ame voluptueuſe. Un libertin qui veut ſe calmer ſur ſes déſordres, & ſe faire une impiété tranquille, a trop d'interêt de rejetter ces éfrayantes idées qui lui repréſentent ſans ceſſe un Dieu vengeur, & des feux allumez pour punir ſes crimes. Dût-il renoncer aux lumiéres de la

raiſon, il renonce à celles de la Foy ; dût-il paroître extravagant, inſenſé, il fera taire ſa conſcience, & n'écoûtera que ſon cœur, qui ſeul dans toute la nature lui dit qu'il n'y a point de Dieu. Et quoy qu'une ſi monſtrueuſe erreur ſoit auſſi incompréhenſible, que tous nos myſteres, elle eſt commode, elle eſt favorable à ſes paſſions : elle ſera préferée. *Autre Auteur anonyme.*

Un homme ſans Religion ne peut avoir de véritable probité.

Vous admirez peut-être cet eſprit fort, ce beau génie, qui par ſon incrédulité, s'imagine s'être mis au rang des hommes déſabuſez ; audeſſus des autres par ſon orgueil, audeſſus de la Religion par ſon impieté ; & qui affecte encore d'être audeſſus des foibleſſes de la nature par ſa vertu : mais percez le mur, creuſez dans l'abîme de ſon cœur ; & vous trouverez que cet honnête homme ſans Religion, n'eſt véritablement qu'un faux ſage qui ſe contrefait, qu'un hypocrite qui ſe déguiſe, qu'un fourbe qui nous impoſe ; qu'un phantôme compoſé d'apparence, qui n'a rien de réel que ſon impoſture, & qui après avoir trompé le monde, ne laiſſe après lui que l'horreur d'avoir paru. *Le même.*

S'il n'y avoit un premier Etre, tous les autres êtres ceſſeroient.

Sans ce prémier Moteur qui ſert d'ame & d'intelligence à la machine du monde, qui en remuë tous les reſſorts ; les petits & les grands mouvemens de la nature ceſſeroient, les inclinations & les averſions, les approches & les fuïtes de tant d'êtres différens ſeroient ſuſpenduës : de tant d'êtres, dis-je, qui enchaînez tous enſemble, comme autant de roues attachées les unes aux autres, s'attirent & s'uniſſent par ſympathie, ou ſe repouſſent & ſe chocquent par antipathie ; de tant d'êtres qui ennemis en apparence, & d'accord en éfet, conſpirent par leur diſcorde harmonieuſe, au ſoûtien & à la perfection de l'Univers. *Tiré du livre intitulé, La Vérité de la Religion Chrétienne ; du Marquis de Pianeſſe.*

La connoiſſance d'un Dieu eſt imprimée dans le fond de nôtre nature.

La connoiſſance de ce prémier principe eſt ſi naturelle, & ſi claire d'elle-même, qu'il n'y a jamais eu de ſiécle, ni de peuple où elle n'ait été commune : c'eſt une lumiére qui a brillé de tout temps, non-ſeulement aux yeux des doctes & des ſages, mais des plus ignorans & des plus groſſiers. Ces hommes qui nient abſolument la Divinité, ſont des monſtres qui ſe rencontrent rarement ; ou plûtôt il n'y a point à proprement parler de vrais Athées ; ceux qui ſe picquent de l'être ne l'étant qu'en apparence, & pour avoir un prétexte de ſe permettre tous les déſordres que la créeance d'un Dieu défend. Encore ces ennemis déclarez de la Divinité la confeſſent-ils ſouvent ſans y penſer, & malgré eux, dans des beſoins preſſans, dans des accidens, où ils ne peuvent s'empêcher d'implorer l'aſſiſtance de celui qu'ils font profeſſion de ne pas connoître. *Le même.*

Malheur à l'eſprit des hommes aveuglez par leur malice ! malheur à ces cœurs endurcis, & enſevelis dans les ténebres de leurs péchez ! Helas ! grand Dieu ! vous rempliſſez le Ciel & la Terre, & cependant la plus grande partie des hommes ne vous connoît point : vous créez tout, vous nourriſſez tout, vous gouvernez tout ; & cependant les hommes ne vous connoiſſent point pour la ſource, & pour l'autheur de tant de biens : vous donnez l'être à tout ; & il ſe trouve des perſonnes qui ne croyent pas, ou qui ne veulent pas croire, que vous même vous ayez l'être : vous faites éclater en une infinité de maniéres vôtre ſageſſe, vôtre bonté, vôtre miſéricorde, & vôtre juſtice ; vous

les metez devant les yeux à tous les hommes ; & aveugles qu'ils ſont, ils ne les conçoivent point ; toute la nature publie vos louanges ; & ils ſont ſourds à un concert ſi harmonieux & univerſel. Tous les êtres vous avouënt pour leur Autheur : *Ipſe fecit nos, & non ipſi nos* : C'eſt lui qui nous a tirez de l'abîme du néant par ſa puiſſance, lui qui nous a formé par ſa ſageſſe, lui qui nous a imprimé cette beauté, & ces traits éclatans de ſes perfections ; c'eſt lui qui gouverne tout par ſa Providence, & qui conduit chaque choſe à ſa fin ; la voix de toutes ces créatures retentit par tout, enſorte que perſonne ne la peut ignorer ou ne la pas entendre. *Leſſius, à la fin du livre de l'Immortalité de l'Ame.*

Pſal. 99.

La témerité de ceux qui veulent paſſer pour eſprits forts.

Rien n'eſt plus injuſte ni plus criant que la liberté que ſe donnent de certains audacieux, qui oſent rejetter les principes de la Religion, pour faire triompher leur foible raiſon, & ſe placer, par leurs foibles lumiéres, audeſſus des plus ſaintes Loix, & des Myſteres les plus adorables du Chriſtianiſme. Rien de plus orgueilleux que ces prétendus eſprits forts, qui oſent jetter une vûë téméraire ſur des véritez, que les Apôtres mêmes ont avoüé ne pouvoir comprendre, & ſur quoy ils ont humblement baiſſé les yeux ; ces Chrétiens de nom, qui par une infidélité monſtrueuſe, revoquent le ſerment ſolemnel qu'ils ont fait dans le Batême, & en deviennent les Apoſtats. Cependant, quoi de plus commun dans le monde, que cette liberté qu'on ſe donne, de contredire la Religion Chrétienne, parce qu'on ne peut l'accorder avec ſes paſſions ; & ſur tout, quoy de plus ordinaire à ceux qui vivent dans la grandeur, & dans la molleſſe ; parce que dans cette Religion ils ne trouvent rien qui ne condamne leur lâche conduite ! *Sermon manuſcrit.*

Caractere des Impies & des Libertins.

Remarquez, je vous prie, avec moy, quel eſt le caractere de ces rebelles audacieux, qui oſent attaquer nôtre Religion, & quel eſt le temps qu'ils prennent pour raiſonner ſur ſes miracles & ſur ſes maximes. Ce ſont d'ordinaire des Libertins, qui pour s'épargner le triſte ſouvenir de la mort, ne croyent point que les ames ſoient immortelles ; qui de crainte de troubler les plaiſirs qui les charment, ſe font une félicité de ce monde ; & qui pour flatter les paſſions qui les endorment, ne croyent ni Paradis, ni Enfer, ni Ciel, ni éternité ; perſuadez que tout périt à la mort. Je ne m'arrêterai pas à vous montrer l'injuſtice des vains raiſonnemens de ces Impies ſur le fait de la Religion : car dès qu'ils ſont dans ces ſentimens, vous concevez aſſez que toutes leurs raiſons doivent être rejettées. Ce ſont quelquefois des hommes ſenſuels, qui ne rejettent la Morale de Jesus-Christ, que parce qu'elle eſt contraire à leur luxe & à leur vanité ; & qui ne combattent les maximes ſaintes de la Religion, que parce qu'ils ne veulent pas les prattiquer : ce ſont enfin, des Chrétiens endurcis & impénitens, qui ne veulent pas croire que Jesus-Christ ait ſouffert, & ſoit mort pour eux, par ce qu'ils ſçavent bien que c'eſt ſur ſes ſouffrances, dont ils ſe ſont mocquez, qu'ils ſeront condamnez. Voilà ce qui doit confondre ces Libertins dans leurs téméraires viſions : mais ce qui les doit encore rendre plus mépriſables, c'eſt le temps qu'ils prennent pour contredire ces vérirez ; Car quand eſt-ce qu'ils s'aviſent de raiſonner ſur nos Myſteres ? C'eſt quelquefois dans une compagnie de Libertins & de ſcélerats ; c'eſt tantôt dans la chaleur de la débauche & tantôt dans le feu d'une brutale impudicité ; c'eſt enfin,

enfin, dans le temps qu'ils ſont enyvrez des noires vapeurs de l'intemperance, ou enflammez des plus dévorantes flâmes de l'impureté, qu'ils ſe mêlent d'oppoſer leurs ténébreuſes raiſons aux véritez de la Religion Chrêtienne : c'eſt toûjours dans la fougue des paſſions, que cette foule de Libertins veut, ou diſputer entre eux de ce qu'ils devroient humblement prattiquer, & qu'ils prattiqueroient s'il n'étoit pas contraire à leurs déréglemens, ou ſoutenir parlà la ridicule réputation d'eſprits forts. *Le même.*

Les impies & les libertins ne jouïſſent jamais du repos & de la tranquillité d'eſprit qu'ils prétendent.

Il n'eſt rien de ſi ordinaire que de voir des Chrêtiens qui combattent leur foy; mais je ſoûtiens qu'il n'eſt peut-être rien de ſi rare, que d'en trouver qui l'éteignent entiérement dans leur cœur. Il eſt difficile de voir à découvert & en détail tous les myſteres de nôtre Religion ; il l'eſt encore davantage de couvrir la fauſſeté des vains raiſonnemens qu'on employe pour en détruire le ſouvenir & la penſée ; enſorte que la témerité, la corruption, l'audace, l'injuſtice, peuvent bien nous faire douter, & contredire tous les articles de la Foy ; mais elles ne ſçauroient avec tout cela, nous donner une paix & une tranquillité de ſentimens, qui les raſsûre. Non, dit le Seigneur, par un Prophete, il n'eſt point de véritable repos pour les impies : *Non eſt pax impiis.* *Iſaïæ* 48. Ils ont beau, pour entretenir ſans remords la corruption & l'impiété de leur cœur, en éloigner tous les ſentimens de Religion ; Dieu les rappelle toûjours à leur eſprit. C'eſt en vain qu'ils s'éforcent d'étouffer la force des véritez Evangeliques, le Seigneur leur en fait ſentir tout le poids ; & ſi, pour les punir, il ne leur fait pas voir dès ce moment qu'ils ſe trompent, il leur fait voir qu'au moins ils pourroient bien ſe tromper. Ils ont beau, pour mettre leur conſcience en repos, vouloir éfacer de leur imagination troublée, ces triſtes idées de la mort, & du jugement, de la ſéverité d'un Dieu vengeur, & d'une éternité malheureuſe, dont les pécheurs ſont juſtement menacez ; l'enyvrement où ils ſe plongent eux-mêmes, ne dure pas toûjours ; il eſt encore des intervalles de raiſon, pendant leſquels Dieu permet qu'ils penſent à ces terribles véritez, afin de les punir dès icy bas de leur revolte, & de leur impiété. *Le même.*

Aveu ſincere de l'éxiſtence d'un Dieu.

Puiſſante main, qui avez étendu & arrondi ces vaſtes Cieux qui nous enviironnent, & qui avez diſpoſé cette machine avec tant d'art ; qui en avez ſi bien réglé les mouvemens, que depuis ſix mille ans, rien ne s'eſt encore démenti ! Bras tout-puiſſant, qui ſoûtenez cette lourde maſſe au milieu des airs, qui l'avez renduë féconde par la révolution ſi juſte & ſi néceſſaire des ſaiſons ! Grand ouvrier, qui avez formé de rien cet homme, dont la ſtructure admirable ſe trouve propre à tant d'actions, & de mouvemens différens ; qui lui avez donné une ame & des facultez capables de mille fonctions, dont chacune eſt capable de confondre les eſprits les plus éclairez & les plus pénétrans ; eſt-il poſſible qu'il y ait des hommes qui demandent ſi vous êtes ? Je vous trouve dans les plus petites fleurs, dans les inſectes les plus vils, & en un mot, dans les moindres choſes ; & il y a des hommes qui demandent des preuves de vôtre exiſtence, qui ne croyent pas que vous gouvernez le monde ! N'ai-je pas ſujet de croire que ces ſortes de gens ſont aveugles, que leur préſomption leur a ôté l'uſage du ſens commun ; que vôtre Majeſté qu'ils ont voulu enviſager, les a accablez du poids de ſa gloire? *Le P. de la Colombiére, dans ſes Réfléxions Chrétiennes.*

Ce n'eſt pas par le raiſonnement qu'on convertit les Athées, mais en les retirant de leurs déſordres.

A quoi vous amuſez-vous, Prédicateurs? Vous avez beau raiſonner, & multiplier vos démonſtrations pour prouver qu'il y a un Dieu; vous ne gagnez rien ſur ces eſprits. Je ſçai bien qu'ils diſent eux-mêmes qu'il ne croyent pas, que c'eſt à faire aux petits eſprits à donner dans les piéges qu'on leur tend, pour les rendre eſclaves d'une créance également incommode & chymerique; que pour eux, ils ont ſecoüé le joug, & qu'ils vivent ſans contrainte & ſans ſouci: mais en vain tâchent-ils de nous le perſuader. S'ils ne croyoient pas, & ſi leur croiance ne traverſoit pas ſans ceſſe leurs plus agréables plaiſirs, s'ils en avoient étouffé tous les ſentimens; on ne les entendroit pas remettre ſans ceſſe en queſtion l'exiſtence de Dieu, & l'immortalité de leurs ames; propoſer leurs doutes, dont ils ont reçû cent fois la réſolution; frémir dans la penſée de la mort, tomber dans d'affreuſes réveries, dès qu'ils ſont dans la ſolitude. Tout leur parle de la Divinité; & s'ils ſont aſſez ſourds à tant de voix qui les prêchent ſans ceſſe ſur ce ſujet, c'eſt en vain que vous eſpérez qu'ils ſoient ſenſibles à la vôtre. Il faut leur perſuader de ſe défaire de cette paſſion, & que tant qu'ils y ſeront aſſujetis, ils auront aſſez de lumiére pour mériter la condamnation, mais jamais aſſez pour diſſiper leurs doutes. *Le même P. de la Colombiére.*

Preuve priſe de l'ordre qui paroît dans le monde.

La diſpoſition ſi juſte des principales parties du monde, le rapport & la dépendance mutuëlle qui paroît entre-elles, la variété infinie des êtres particuliers, dont chacun a ſon uſage & ſon employ; la ſtructure merveilleuſe de tous les corps vivans, la difference de leurs eſpeces, la diverſité de leurs propriétez, & de leurs éfets, la ſucceſſion perpétuëlle des générations, qui répare les pertes du monde, & qui le fait ſubſiſter toujours dans le même état, en le renouvelant de temps en temps: tout cela fait voir que la conduite du monde n'eſt pas un éfet du hazard; mais établit une Providence infiniment ſage & puiſſante, & par conſéquent l'exiſtence d'un Dieu. Car enfin, a-t'on jamais vû un Etat ſans Roy, une République ſans Magiſtrat, une famille ſans chef? Comment donc eſt-ce que le monde compoſé de parties ſi differentes, entre leſquelles regne un ordre plus admirable & plus conſtant, que dans toutes les ſociétez, n'auroit ni Roy, ni Conſeil pour ſe gouverner? comment le pourroit-il faire que toutes les choſes allaſſent au hazard, & que ce hazard fît tout ce que pourroit faire une intelligence infiniment ſage? Mais je vois ce qui les perd; l'amour de la vie ſenſuelle, & indépendante, ſoûtenu de la lecture des livres impies, & de la fréquentation des gens déja corrompus, dans leurs ſentimens, les a engagez dans ce malheur: ils ont éprouvé ce que dit le Prophete: *L'impie a dit dans ſon cœur: Il n'y a point de Dieu*; & auſſi-tôt *Ils ſe ſont corrompus, & ont fait des actions abominables. Le Pere Mauduit, Prêtre de l'Oratoire.*

Remede dont ſe doivent ſervir les impies.

On n'a pas affaire icy à des impies de naiſſance & de profeſſion, qui ne ſe trouvent peut-être en aucun lieu du monde; puiſque tous les hommes ſont élevez dès leur enfance, en quelque religion; mais je parle à des Chrétiens déchûs, à ces Apoſtats ſecrets, qui ayant été inſtruits autrefois des véritez du Chriſtianiſme, ſont tombez dans l'impiété; comme il arrive ordinairement, ou par l'amour du libertinage, ou par le ſcandale des mauvaiſes compagnies, ou par la lecture des livres impies. Ces perſonnes ne manquent pas de lumiéres; il leur eſt aiſé de ſe ſouvenir de ce qu'on leur a appris autrefois, & de croire

encore aujourd'hui ce qu'ils ont toûjours crû juſqu'au temps de leur déréglement : ils n'ont qu'à rallumer le flambeau de la foy qu'ils ont éteint, & à renouveler dans leur eſprit les anciennes idées de la Religion qu'ils ont éfacées. *Le même.*

Ce qu'il faut penſer des railleries des impies.

Les railleries ſont une caution trop peu ſûre pour mettre un libertin à couvert de la juſtice de Dieu, & de ſes vengeances : il rit, il badine : Peut-être, ajoûte-t'il, Dieu n'eſt pas ſi ſévere. Je mets d'un côté de la balance le conſentement des Nations ſoumiſes au ſouverain Etre, l'arrangement admirable des parties de l'Univers, le mouvement réglé des Cieux, l'économie des organes des animaux, & cent autres choſes, dont il eſt inutile de parler, parce qu'elles parlent d'elles-mêmes : *Cœli enarrant gloriam Dei.* De l'autre côté de la balance, le libertin met en riant, ces ſeules paroles ; *Peut-être cela n'eſt pas.* Nous lui diſons auſſi de nôtre côté ; *Peut-être cela eſt véritable.* Que ce *Peut-être* eſt terrible ! & que ce *Peut-être* eſt appuyé ſur de grandes raiſons ! Il répond comme auparavant par quelque plaiſanterie ; un bon mot fait ſon aſsûrance prétenduë. *Tiré d'un Traité ſur le reſpect humain. Par le P. l'Anglois.*

Combien nôtre Religion eſt certaine.

Pour être convaincu de la vérité de nôtre Religion, il ne faut qu'ouvrir les yeux, & réfléchir ſur ce qui frappe d'abord l'eſprit de tout homme raiſonnable : Quelle majeſté ! quel éclat dans ſes myſteres ! quelle ſuite & quelle enchaînement de toute ſa doctrine ! quelle raiſon éminenre ! quelle candeur, quelle innocence de mœurs ! quelle force invincible & accablante de témoignages rendus ſucceſſivement pendant trois ſiécles entiers, par des millions de perſonnes, les plus ſages, les plus modérez qui fuſſent alors ſur la terre, & que le ſentiment d'une même vérité a ſoûtenu dans l'éxil, dans les fers, contre la vûë de la mort, & du dernier ſupplice ! Prenez l'hiſtoire, ouvrez, remontez juſqu'au commencement du monde, juſqu'à la veille de ſa naiſſance : y a-t'il rien de ſemblable dans tous les temps ? où aller, où me jeter ; je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque choſe qui en approche ? Dieu même pouvoit-il mieux rencontrer, s'il avoit eu deſſein de me ſéduire ? *Mr. de la Bruyere, dans le Caractere des Eſprits Forts.*

Le riſque que courent les libertins, ſi nôtre Religion eſt vraye : comme l'on ne peut doutee qu'elle ne le ſoit.

La Religion eſt vraye, ou elle eſt fauſſe. Si elle n'eſt qu'une vaine fiction, voilà, ſi l'on veut, ſoixante années perduës pour un homme de bien, pour le Religieux, ou le Solitaire ; ils ne courent pas un autre riſque : mais ſi elle eſt fondée ſur la vérité même, c'eſt alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux. L'idée ſeule des maux qu'il ſe prépare, me trouble l'imagination ; la penſée eſt trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer : en ſuppoſant même dans le monde moins de certitude, qu'il ne s'en trouve en éfet ſur la vérité de la Religion ; il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu. *Le même.*

La ſtupidité des Athées, & des Indifférens ſur les choſes de la Religion.

Je ne ſçai ſi ceux qui oſent nier qu'il y ait un Dieu, mérirent qu'on s'éforce de le leur prouver ; l'ignorance qui eſt leur caractere, les rend incapables des principes les plus clairs, & des raiſonnemens les mieux ſuivis.... Pour ceux qui ne veulent point prendre de parti dans cette affaire, leur indolence va juſqu'à les rendre froids & indifférens ſur cet article capital, comme ſur la nature de leur ame, & ſur les conſéquences d'une vraye Religion. Ils ne nient ces choſes, ni ne les accordent : ils n'y penſent point ; par un aſſoupiſſement

d'eſprit qui nous paroîtroit incroyable, ſi nous ne le voyïons tous les jours. *Le même.*

Combien les Athées ſont mal fondez.

Nos raiſons ſont priſes de tout ce que nous comprenons ; & les raiſons des Athées, de tout ce qu'ils ne comprennent point. Nous avons autant de preuves de la vérité de nôtre ſentiment, qu'il y a de choſes qui nous montrent quelque caractere de ſageſſe: Les Athées au contraire, n'ont point de raiſons qui ne ſe reduiſent à ces principales : Je ne vois point, je ne comprends point Dieu? Comme ſi cette diſproportion néceſſaire, qui eſt entre leur eſprit & l'Etre ſuprême, pouvoit former un légitime préjugé en leur faveur ; ou comme ſi ce n'étoit pas le caractere le plus eſſentiel d'une Divinité ſouverainement élevée. *Tiré d'un Traité de la Vérité de la Religion.*

Par quelles perſonnes l'exiſtence d'un Dieu eſt conteſtée.

Il eſt certainement glorieux à la vérité de ce grand Principe, Qu'il y a un prémier Etre, qu'il n'y ait que de petits eſprits corrompus par la vanité d'imiter les grands, & de faire une vaine oſtentation d'une force qu'ils n'ont pas, ou des gens perdus de débauches, & eſclaves de leurs paſſions, qui faſſent profeſſion de douter à cet égard. Cela nous fait voir, que c'eſt ſous le regne des paſſions, fécondes en illuſions & en égaremens, & non pas ſous l'empire de la raiſon ſaine & droite, que ce monſtre a coûtume de naître. *Le même.*

Le bien qu'on ne feroit point ſans la ferme croyance qu'il y a un Dieu.

Si un homme n'eſt fortement perſuadé, de cette vérité, Qu'il y a un Dieu, on ne verra point cet homme dans les prattiques de vertu, réglant ſes déſirs par la tempérance, renonçant à ſes paſſions pour s'addonner aux devoirs de piété, conſacrant le préſent à ſes devoirs, & s'aſſûrant de l'avenir pour le bon uſage du préſent ; ſacrifiant à Dieu ſes mauvais déſirs, renonçant à ſoy-même pour l'amour de celui qui lui a donné toutes choſes ; s'élevant audeſſus du temps & du monde, par le mouvement ſublime d'une eſpérance qui tend à des objets plus ſolides que le monde & le temps ; & rapportant toutes choſes à la gloire de Dieu, comme à la plus noble fin de ſes penſées & de ſes actions. *Le même.*

Raiſon pourquoi les libertins nient l'exiſtence d'un Dieu.

Si vous me demandez la raiſon eſſentielle pourquoy les Libertins ferment les yeux à tant de lumiéres, je vous repondray que ces gens-là ne pouvant accorder leur libertinage, avec la créance d'un Dieu ; ils aiment mieux nier ſon exiſtence, que d'admettre une Divinité aſſez éclairée pour connoître leurs déſordres, & aſſez juſte pour les punir : & voilà proprement ce qui a fait que Salomon qui ſçavoit toutes choſes, perdit la connoiſſance de Dieu, en ſacrifiant aux Idoles de ſes femmes. Il conſentit à adorer des Idoles de pierre & de bois, parce qu'auparavant il avoit adoré des Idoles de chair, & il mérita de perdre les plus belles connoiſſances & les plus pures, qu'il avoit reçûës du Ciel, parce qu'il s'étoit rendu eſclave & idolâtre des créatures. *P. Bourdaloüe. Sermon de l'Impureté.*

Pourquoy les Payens adoroient volontiers des Dieux vicieux.

Saint Auguſtin recherchant en quoy particuliérement conſiſtoit l'aveuglement des Payens, à l'égard de leurs Dieux, dit que c'eſt en ce qu'ayant eux-mêmes fait leurs Dieux, ils les firent tels qu'ils voulurent ; & cela, en conſultant leurs déréglemens & leurs paſſions. Car de peur que ces Dieu n'éxigeaſſent trop de retenuë & de modeſtie, de peur qu'ils ne fuſſent des cenſeurs trop incommodes, & des juges trop ſéveres de leurs crimes ; ils s'aviſerent de faire des Dieux corrompus & vicieux ; afin que commetant des crimes ils cruſſent les

honorer en les imitant, & que les péchez mêmes, ſelon la forte expreſſion de S. Cyprien paſſaſſent pour des actes de Religion : *Fiebant miſeris religioſa delicta.* Les Athées & les Libertins, croiroient un Dieu, s'ils pouvoient l'accommoder, & le rendre favorable à leurs vices & à leurs paſſions ; mais ils ne peuvent en ſouffrir un, qui ſoit leur juge, & le cenſeur de leurs déſordres. *Le même.*

Punition des Athées par la connoiſſance qu'ils auront un jour de Dieu, qu'ils ont refuſé de reconnoître en cette vie.

Parce qu'il y a eu des Libertins qui ont nié qu'il y eût un Dieu, quoique la connoiſſance de Dieu ſoit le prémier apanage de l'ame raiſonnable, ſelon l'expreſſion de Tertullien, Dieu établira en eux cette connoiſſance ; non par des lumiéres naturelles, mais par l'exercice de ſes vengeances. Malheureux que tu es, dira Dieu, au fond du cœur de cet Athée : le ciel & la terre ne t'ont pas convaincu de mon Etre ; mais je te ferai reſſentir qui je ſuis ; ſinon ton Dieu pour te faire du bien, au moins ton juge pour te punir. Ma puiſſance, ma ſageſſe, ma miſéricorde ne m'ont pas fait connoître à toy, pendant ta vie ; mais je ferai en ſorte que dans toute l'éternité, tu me connoitras par le moyen de ma juſtice : *Et ſcietis quia ego Dominus :* les jugemens & les vengeances que j'exercerai ſur toi pendant toute l'éternité, te feront connoître à ton malheur, qui je ſuis. *Le même Pere Bourdaloüe.* *Iſaïe.* 49.

C'eſt un aveuglement volontaire de ne pas connoître qu'il y a un Dieu.

Tertullien dans ſon Apologétique dit, que le propre de Dieu eſt d'être le plus connu, & le moins connu de tous les êtres : & il ajoûte, que c'eſt le grand mal des eſprits ſuperbes de détourner la vûë de ce qu'ils ne peuvent ignorer : *Hæc eſt ſumma delicti, nolle agnoſcere eum, quem non poſſunt ignorare.* Cet aveuglement eſt le péché ordinaire des Libertins & des Athées, leſquels ayant des lumiéres plus que ſuffiſantes, & pour ainſi dire, infinies, pour connoître Dieu, veulent néanmoins de propos déliberé, s'aveugler pour ne le pas connoître. C'eſt encore de la ſorte que les Hérétiques de mauvaiſe foi ont agi de tout temps ; car il y en a, quoiqu'il arrive, qui ſont déterminez à ne jamais ſe rendre : & c'eſt le reproche que S. Auguſtin faiſoit aux Manichéens. *Le même. Sermon de l'Aveuglement.*

Les Athées & les Libertins ſont toûjours incertains ſur ce qu'ils ſe ſont imaginez de l'autre vie.

Quoique faſſent les Athées, pour croire qu'il n'y a point de Dieu, que l'ame raiſonnable eſt mortelle, & que par conſéquent il n'y a point d'autre vie à attendre après celle-cy ; leur eſprit dément leur cœur : ils voyent que ce qu'ils en diſent ne ſe regle que ſur leurs ſouhaits ; qu'ils voudroient bien que les choſes fuſſent de la ſorte ; mais que dans le fond, ils en ſont tres-incertains. C'eſt pourquoi, malgré leur préſomption, ils craignent la mort, &c. *Le même. Sermon de la mort.*

Ils ſont les plus miſerables de tous les hommes.

Helas ! il n'y a rien que les impies doivent tant craindre que ce qui leur arrivera après la mort ; & s'il y a des afflictions au monde qui les doivent tourmenter, c'eſt de voir qu'en cette vie, ayant eu toutes les ſatisfactions que leurs paſſions pouvoient ſouhaiter, ils ne peuvent rien prétendre du côté de Dieu qui les puiſſe conſoler ; & ne pouvent s'aſſûrer du néant, dans lequel ils penſent qu'ils rentreront après leur mort. Car toute l'aſsûrance qu'ils en ont, conſiſte dans une légére & foible opinion de leur eſprit : ils ſont combattus par leurs doutes, & vivent entre le *Oui* & le *Non.* Cela fait, que courant riſque de tomber dans une éternité éfroyable de malheurs, & craignant ce qu'ils ne veulent pas croire, ils ſont les plus miſerables de tous les hommes. *Le même*

Sur quoy eſt appuyé le ſentiment des Athées.

Vous êtes aſſûrez, dites-vous, qu'après cette vie, il n'y en a point d'autre; vous croyez, que comme il n'y a point de Dieu rémunerateur des bonnes actions; il n'y a point auſſi de vengeur des mauvaiſes: mais ſurquoy eſt fondée cette aſſûrance? Sur la foibleſſe de vôtre opinion, ſur l'extravagance de vôtre préſomption, qui eſt combattuë par tous les Sages qui ayent jamais été au monde. Si donc en ces choſes que vous dites ſçavoir, vous vous trompez; ſi la mort vous conduit à une extrémité malheureuſe, & telle que vous la méritez, & ſi tout ce que les plus ſages, même parmi les Payens, ont crû touchant les choſes de l'autre monde, ſe trouve véritable; helas! où en ſerez-vous? ſi les paſſions préſentes vous avenglent, dans quel trouble, & dans quelle confuſion de penſées ne ſerez-vous pas alors? *Le même P. Bourdaloue.*

La ſurpriſe d'un Impie, qui connoit à la mort qu'il y a une autre vie.

Si après cette vie il y a un état de félicité éternelle, dont l'ame d'un impie ſera privée éternellement, & un lieu d'éternelle miſere, qui ſera ſa derniére demeure; qui peut déja concevoir l'horrible ſurpriſe de cette ame infortunée, qui étant ſortie de ſon corps, commence à voir que tous ces raiſonnemens étoient de pures illuſions; qui trouve contre ſon attente un monde nouveau, & qui ſe trouve elle-même, malgré qu'elle en ait, vivante d'une vie immortelle, que tous les éforts qu'elle fera pour mourir ne pourront détruire? qui peut pénétrer l'énormité de la faute qu'elle a commiſe, en s'engageant dans un parti où le danger étoit ſi évident? Quelle étrange témerité d'aller tenter un auſſi grand hazard que celui-là, où il s'agiſſoit de ſon tout, & de ſon état éternel; & cela pour avoir le plaiſir de ſuivre ſes idées en matiére de Religion, ſans y vouloir reconnoître aucune autorité que celle de ſa propre raiſon! Quoi! avoir acheté une ſatisfaction ſi vaine, & les autres divertiſſemens de cette vie, par le renoncement à une heureuſe immortalité! s'être vendu pour ſi peu de choſe, & avec ſoi, Dieu même & toutes les richeſſes de Dieu, qu'on a compriſes dans ce malheureux échange! ſe voir obligé à payer par des tourmens éternels, la jouïſſance ſi courte de ces délices fugitives, & s'être enfin précipité dans ce gouffre de malheurs, par un entêtement opiniâtre à ne vouloir rien croire que ce qu'on a pû comprendre! De quelle rage, de quel déſeſpoir cette ame doit-elle être tranſportée à la vûë d'une ſi grande extravagance? Il n'y a point de peinture capable de repréſenter la douleur qu'elle doit ſentir. *Pris du Traité de Religion contre les Athées, & Déiſtes. Par le P. Maunoir, Prêtre de l'Oratoire.*

Le procédé des Impies & Athées, eſt contre toutes les regles de la Prudence.

Toutes les voies de la prudence humaine ſont étrangement renverſées dans le commerce de l'impiété: le profit eſt infiniment mince & petit, puiſqu'on n'y gagne que les biens de la préſente, qui ſe perdent & s'uſent à meſure qu'ils s'acquiérent. Il n'y a que les biens de cette vie, qu'ils acquiérent; il n'y a nulle eſpérance pour l'avenir, & tout l'avantage qu'on tire du préſent, eſt de le paſſer doucement. Mais il n'en eſt pas ainſi du péril qu'ils courent; il ne peut être plus éfroyable: ils s'expoſent en ſuivant ce parti, à perdre le Ciel, & à être précipitez dans des flâmes, qui ne s'éteindront jamais. Ainſi ils hazardent tout, & ils n'eſperent rien; ils y vont d'un bonheur éternel, & infini, & ils n'eſperent pour toute recompenſe que le néant; celle qu'ils ont déja reçûë des délices de cette vie, étant paſſée, & hors d'état de revenir jamais. *Le même.*

Le témoignage des Martyrs ; & des prémiers Chrétiens contre les Athées, & les Impies.

Tant de preuves inconteſtables de la vérité de nôtre Religion, & ſur tout, le témoignage de tant de perſonnes qui ont répandu leur ſang pour la défendre, ne font-ils point de peur aux Athées & aux Déiſtes ? n'y a-t'il rien là qui ſoit capable de les ébranler ? En vérité, ils ont bien ſujet de l'être, s'ils ſont tant ſoit peu hommes ! Car enfin, eſt-ce donc que tous ces gens-là, qui par tout ailleurs étoient ſi ſages & ſi modeſtes, devenoient tout d'un coup inſenſez, & furieux dans le ſeul point de la Religion, & ſur tout, en ce qui regarde la félicité qu'elle promet : je dis inſenſez, pour ſe laiſſer éblouir de l'eſpérance d'un bonheur imaginaire : je dis des furieux, pour ſacrifier à cette chymere tout ce qu'ils avoient de plus cher au monde ? Les Athées, & les Déiſtes laiſſeront peut-être à chacun la liberté d'en croire tout ce qui lui plaira ; mais ils n'en ſont pas quites pour le dire ; car en ſont-ils perſuadez eux-mêmes, que cela eſt libre, tout partiſans qu'ils ſont de l'impiété ? n'y a-t'il pour ſe défaire de cette foule de témoins, qui les condamne dans tous les ſiécles, & par toute la terre, qu'a condamner de folie tout le Genre-humain, & à ſe produire eux-mêmes pour les ſeuls ſages du monde ? *Le même.*

Le conſentement de tous les peuples ſur l'exiſtence de quelque Divinité.

Il n'y a jamais eu de peuple qui n'adorât quelque Divinité, & qui ne connut quelque ſorte de juſtice après cette vie, ſur les bons & ſur les méchans. N'eſt-il pas viſible que ce conſentement général de tous les peuples, dans la croiance de quelque Divinité, & dans certains moyens de participer à ſon bonheur, a toûjours la même force, pour établir l'une & l'autre contre les impies, quelque différence qu'il y ait entre-eux ſur d'autres points ?.. En vain, diroient-ils, que tous ces peuples ſont oppoſez entre-eux, touchant l'objet de leur religion, & qu'ils ne s'accordent pas même dans les moyens d'y arriver ; en vain ils allégueroient que les uns tiennent pluſieurs Dieux, les autres un ſeul : c'eſt un différent à démêler entre-eux, qui ne favoriſe nullement les impies ; chaque Société prétend avoir de ſon côté la véritable Religion, quoiqu'elle ne ſe puiſſe trouver que dans une ſeule. Les Athées, ni les autres Impies ne peuvent tirer aucun avantage de ces ſentimens ; parceque ces peuples ſont tous d'accord dans le point qui ſépare les Athées d'avec nous. *Le même.*

Le petit nombre des Athées marque la fauſſeté de leurs ſentimens.

On reproche avec juſtice aux Athées, qu'ils n'ont pas eu pour eux, un ſeul peuple, une ſeule ville, ni peut-être une ſeule maiſon toute entiére : ce qui marque dans leur parti un fond ſi prodigieux d'abſurdité, qu'elle n'eſt jamais tombée dans le ſens commun des hommes. On leur repréſente qu'ils ne paroiſſent que de loin à loin dans le monde, & qu'ils n'y marchent jamais en compagnie ; comme ces animaux mélez de diverſes eſpeces, qui ne peuvent ſe multiplier. Ce manque d'étenduë eſt un préjugé tres-violent contre-eux. Car quoi qu'en conferant enſemble, les autres Religions, différentes de la Religion Chrétienne, on ne doive pas juger abſolument de leur vérité par leur étenduë ; c'eſt une marque infaillible de fauſſeté, de n'en avoir point du tout. *Le même P. Mauduit.*

Quelles ſont les perſonnes qui donnent dans ces ſentimens impies.

Le Déiſme & l'Athéiſme ne ſont pas la Religion de ceux qui ſouffrent, qui gagnent leur vie à la ſueur de leur front, ou qui n'ont aucun plaiſir en ce monde. Pour embraſſer ces impiétez, il faut de jeunes gens riches, heureux, d'une ſanté robuſte, & pourvûs abondamment de toutes les commoditez de la vie. Toute autre condition n'y vaut rien : encore faut-il qu'ils demeurent

dans la débauche, & l'habitude s'en eſt tellement fortifiée, qu'elle s'eſt changée pour eux en nature. *Le même P. Mauduit.*

Eſt-ce une raiſon contre Dieu & contre la Religion, que la vie licentieuſe, à laquelle les Libertins & les Athées ſe ſont abandonnez ? l'Evangile en eſt-il moins une hiſtoire véritable, parce qu'ils ſe ſont rendus eſclaves de toutes les paſſions qu'il oblige de reprimer ? Tout ce qu'il y a d'Athées, de Déïſtes, & de Pyrrhoniens pourroient le devenir juſqu'à ſe ranger tout-à-fait en l'état des bêtes, que la vérité n'en ſeroit pas moins immuable. Avant qu'ils ſe fuſſent plongez dans le vice, & lorſqu'ils menoient encore une vie honnête & chrétienne, il y avoit un Dieu qui avoit créé le Ciel & la Terre, & un JESUS-CHRIST qui nous avoit rachetez par ſon Sang ; l'Ame étoit immortelle ; & s'il leur eût plû de perſéverer dans ces louables commencemens, c'étoit un coup ſûr pour faire ſubſiſter la Foy & la Religion dans leur eſprit & dans leur cœur. Par malheur ils ſe ſont déréglez, & tout l'Univers a changé de face pour eux : il n'y a plus ni Dieu, ni JESUS-CHRIST, ni Anges, ni Démons, ni Ames ; il n'y a plus de Paradis à eſpérer, ni d'Enfer à craindre : tout cela eſt évanoüi tout d'un coup, ou s'eſt tellement obſcurci, qu'il n'en reſte plus rien ; & ce qui eſt plus merveilleux, ils n'ont commencé à voir clair dans ces choſes, que depuis qu'ils ſe ſont abandonnez à l'amour des créatures. Comment, ne ſentent-ils point l'abſurdité de toutes ces prétentions. *Le même.*

La Religion n'en eſt pas moins vraie en elle même, quelque idée que s'en forment les Athées

Comment un Athée ou un Déïſte, qui a ſujet de douter s'il ne s'eſt point fait un ennemi d'un Dieu tout puiſſant, & s'il n'a pas fait à ſon Créateur le plus ſanglant outrage qui fut jamais, qui eſt de faire un mépris de ſes loix, de ſe mocquer de ſes menaces, de le traiter lui-même de vain phantôme, qui ne ſubſiſte que dans une imagination bleſſée, & de s'établir malgré lui, dans une indépendance abſoluë : comment, dis-je, peut-il ſonger ſeulement à la poſſibilité d'un ſi grand malheur, ſans être ſaiſi de crainte, & ſans s'éclaircir d'un doute ſi éfroyable ? Que ſi dans cette incertitude, il ne laiſſoit pas de vivre content, y auroit-il jamais eu une inſenſibilité pareille à celle de cet homme ! & lui faudroit-il d'autres raiſons pour lui prouver que l'irreligion, qui lui inſpiroit des ſentimens ſi téméraires, eſt un parti d'erreur & d'extravagance ? une ſi folle conduite ne porte-t'elle pas ſa condamnation avec ſoy ? *Le même.*

Juſte ſujet de crainte qu'ont les Athées & les Déïſtes.

Hé bien ! dira un Libertin, je ne choiſis ni l'immortalité ni le néant ; je ne prétens être ni Chrétien, ni impie : je veux demeurer dans la neutralité. Cela ne ſe peut pas, lui dirai-je : il faut néceſſairement choiſir entre deux partis contraires ; & de vouloir même ſuſpendre vôtre choix, c'eſt vous déclarer hautement. Des-là que vous ne vous attachez pas à la Religion de JESUS-CHRIST, vous vous déclarez contre lui, & le ſeul defaut de croire vous rend infidele. Qui n'eſt pas pour moy, dit-il, eſt contre moy : parce qu'il importe peu de quelle maniére, on lui refuſe le culte qu'il demande ; ſi c'eſt par une ſuſpenſion de jugement, ou par un attachement formel à une ſecte contraire ; puiſque dans l'un & dans l'autre, on lui refuſe toûjours ce qui lui eſt légitimement dû par tous les hommes, & puiſqu'il n'y a point de milieu entre ces deux extrémitez. *Le même P. Mauduit.*

Il ne peut y avoir de neutralité en matiére de Religion.

Les Libertins & les Athées, ſans avoir égard à toutes les raiſons qui leur rendent l'impiété probable, doivent renoncer inceſſamment, & ſans balancer à un

Ce qui oblige les Athées & les

impies de renoncer au ſyſteme qu'ils ſe ſont formez.

ſyſteme ſi hazardeux, où ils ne peuvent rien gagner, & où ils courent riſque de tout perdre. Il n'y a pas moyen de demeurer un moment dans une ſi épouventable incertitude, & contre laquelle ils n'ont nulle reſſource : il faut être furieux, & ennemi de ſoy-même, pour s'expoſer au hazard d'être éternellement malheureux. L'impiété eſt incertaine dans les principes, ſur quoy elle eſt fondée; elle peut donc être fauſſe. Elle eſt au contraire tres-certaine dans les périls horribles qu'elle court : & ſi elle ſe trouve fauſſe, on tombera dans une miſere infinie ; il faut donc ſortir ſans délai d'une ſi éfroyable ſituation. *Le même.*

Le même ſujet.

Tout ce que vous pouvez faire en faveur de l'irreligion, c'eſt de douter : dites tant qu'il vous plaira que le monde eſt éternel, que la ſucceſſion des générations n'a point eu de commencement, & ne finira jamais ; que l'ame raiſonnable eſt mortelle : portez ces ſentimens au plus haut point d'évidence que vous pourrez ; vous ne pourrez jamais les démonſtrer, ni les mettre hors de doute ; & ils demeureront toûjours malgré vous, dans les termes de ſimples opinions. Or ſi vous en doutez le moins du monde, vous devez abſolument les abandonner ; parce que ce ſeroit une extrême folie de hazarder vôtre état éternel, ſur une opinion incertaine. Dès-là que ce n'eſt qu'une opinion, elle peut être fauſſe ; & de ce qu'elle peut être fauſſe, vous vous expoſez en la ſuivant à être l'homme du monde le plus miſerable. *Le même Pere Mauduit.*

Fauſſes & pitoyables raiſons ſur leſquelles ſe fondent les Athées.

Les Athées rejettent l'exiſtence de Dieu, parce qu'ils ne le voyent pas ; ils rejettent ſes myſteres, parce qu'ils ne peuvent pas les comprendre : mais en vérité, eſt-ce là une cauſe raiſonnable ? N'ont-ils pas eux-mêmes ſuppléé cent fois au defaut des raiſons, par leur paſſions, ou par l'authorité de leurs maîtres, pour croire les dogmes de l'irreligion ? n'ont-ils pas fait, pour le dire ainſi, autant d'actes de foy, qu'il y a de ſuites incomprehenſibles dans l'éternité du monde, & dans l'indépendance des créatures ? Pourquoy n'en feront-ils pas auſſi ſur une authorité établie par une infinité de merveilles audeſſus de la nature ? Ils ne feront au moins en cela, pour la religion ; que ce qu'ils font tous les jours en matiére de ſcience, & dans le commerce de la vie civile. *Le même.*

Comment les Libertins comprendroient-ils la nature divine, ne pouvant concevoir ce qui tombe ſous leurs ſens ?

Demandons aux Impies & aux Libertins qui ne veulent croire que ce qu'ils comprennent, ou ce qu'ils voyent, eux qui ne peuvent concevoir les moindres choſes qui tombent ſous leurs ſens ; s'ils peuvent expliquer la cauſe du mouvement perpétuël du cœur, & de tous les autres qui ſe font dans nos corps ; par quels degrez, & par quels moyen la nourriture que nous prenons eſt dépoüillée de ſa nature, & ſe change de telle ſorte en nôtre ſubſtance, que ce qui étoit du pain dans nôtre bouche, devient en peu de temps de la chair humaine, par le moyen de la chaleur naturelle, quoique la chaleur du feu détruiſe les ſujets ſur leſquels elle agit ; s'ils peuvent expliquer comment ſe fait la vûë avec les autres perceptions des ſens ; s'ils comprennent l'artifice de la ſtructure du corps humain ? car s'imaginer avoir ſuffiſamment éclairci toutes ces choſes, en les attribuant en l'air, à la nature, c'eſt ſe payer de mots, & prendre les termes pour des choſes. Il ne faut même que leur propoſer ce qu'il y a de plus ſimple dans la nature, comment ſe fait une feüille d'arbre ou de plante, d'une

telle couleur, d'une telle figure ; avec une telle propriété d'échaufer, ou de rafraîchir; de tuër, ou de nourrir; de profiter, ou d'incommoder ? Toutes ces choſes ſont inéxplicables, non-ſeulement aux impies, mais encore à tous les hommes. Avec quelle hardieſſe donc des gens qui ne comprennent pas ce qu'ils voyent de leurs yeux, & ce qu'ils touchent de leurs mains, prétendent-ils comprendre des myſteres tout ſpirituëls, & qui ne tombent pas ſous la portée des ſens? avec quel front refuſent-ils de croire les plus grands chefs-d'œuvres de la Divinité, à moins de les voir clairement, eux qui ſont aveugles pour les moindres ouvrages de la nature ? *Le même.*

Les ſuites & les conſéquences de l'Athéiſme.

Les Athées & les Impies ne reconnoiſſent ni la Providence de Dieu, ni l'Immortalité de l'Ame : que s'enſuit-il de cette doctrine ? La prémiere conſéquence eſt qu'ils doivent ſe plonger dans toutes les voluptez, dont les ſens ſont capables. C'eſt la conſéquence qu'en tire le Sage, qui les fait parler de la ſorte: *Couronnons-nous de roſes avant qu'elles ſe flétriſſent ; laiſſons par tout des marques de nos débauches : auſſi-bien c'eſt-là nôtre partage, & tout ce que nous pouvons eſpérer.* Ces concluſions ne ſemblent encore faire tort à perſonne ; mais ils ne demeurent gueres en ces bornes : les grands divertiſſemens demandent de grandes dépenſes, & les dépenſes épuiſent bien-tôt les fonds les plus riches ; il faut donc une autre reſſource pour continuër la débauche. C'eſt la ſeconde conſéquence de l'Athéiſme & de l'impiété : *Exterminons le pauvre*, diſent-ils enſuite, *ne pardonnons point à la veuve, que nôtre force nous tienne lieu de ſouveraine loi.* Voilà les deux ſuites naturelles de l'impiété ; la débauche, & l'oppreſſion. S'il eſt vrai qu'il n'y a point d'autre divinité que la nature, & que l'ame périſſe avec le corps, il n'y aura plus d'autre droit parmi les hommes que celui qui a lieu parmi les animaux, qui eſt celui de la force. *Le même.*

A quels déſordres ne s'emporteroit-on point, après avoir entiérement perdu la crainte des jugemens de Dieu.

Quoy ? les terreurs du Jugement dernier & de l'Enfer n'empêchent pas maintenant que tant de Chrétiens charnels qui les croyent, ne ſe portent à mille déſordres ; & lorſque cette barriére aura été rompuë & foulée aux pieds, on s'imaginera qu'ils ne s'abandonneront point à toute ſorte de licence ? la violence de la paſſion l'emporte dans leur ame ſur la crainte d'un malheur abſent, & à venir ; & l'on croira qu'elle ne regnera pas, quand elle n'aura ni crainte, ni malheur à combattre ? Il faudroit pour cela, bien peu connoître le génie des hommes, qui eſt de ne s'abſtenir des choſes agréables, qu'autant qu'ils craignent ; & de ne ſe porter aux choſes difficiles, qu'autant qu'ils eſperent. *Le même.*

Combien les Athées ſont déraiſonnables, lors même qu'ils ſe piquent d'avoir plus de raiſon que les autres.

Vous, qui pour penſer avoir trop de raiſon, n'avez ni Foy, ni Religion ; qui ne voulez croire que ce qui tombe dans vôtre imagination, qui prétendez renfermer Dieu même, tout infini qu'il eſt, dans les bornes de vôtre eſprit ; & qui ne voulez rien croire qui ſoit audeſſus de vos lumiéres, ce ſera un jour vôtre propre raiſon qui confondra vôtre athéiſme & vôtre irreligion. Elle vous reprochera que ſous prétexte de raiſon, vous avez été les gens du monde les plus déraiſonnables ; que dans les affaires du monde vous n'avez pas crû bleſſer la force de vôtre eſprit, dont vous faiſiez vanité, en ajoûtant foy à une infinité de choſes aſſez indifférentes, & incertaines ; & qu'à l'égard des choſes du Ciel, vous euſſiez crû vous faire un affront, de donner créance à quelque choſe ; que vous avez craint de manquer à l'honnêteté civile, en ne croyant pas les

hommes ſur leur parole, & que ce n'a été qu'à l'égard de Dieu que vous vous êtes fait un point d'honneur d'être incrédule. Vous avez fait violence à vôtre eſprit, pour ſe faire de faux principes d'irreligion, & pour vivre dans un libertinage étudié. *Pris des Eſſais des Sermons de l'Abbé de Bretteville.*

La conſtruction de nos corps prouve qu'il y a une ſouveraine intelligence, qui en a arrangé toutes les parties.

Que le corps humain porte de traits d'une puiſſance, d'une ſageſſe, & d'une providence prodigieuſe ! Qui peut diſpoſer dans les flancs d'une mere un millier de veines, deux cens os, plus de deux cens cartilages, plus de quatre cens muſcles, tant de membres, tant d'arteres, ſans confuſion & ſans déſordre ? Qui rend les yeux des enfans ſi ſemblables l'un à l'autre ? qui les diſpoſe en figure ovale, & qui creuſe ſi induſtrieuſement le nerf optique ? qui fait qu'un bras & qu'un pied n'excede pas la meſure de l'autre ? Qui diſtribuë la matiére uniforme dont nous ſommes engendez, partie en cœur, partie en foye, partie en poûmons, partie en cerveau, partie en chair, en os, en ſang, & en veines ? qui fait les canaux par où le ſang & les eſprits puiſſent être communiquez à tous les membres ? Sans mentir, on ne peut diſputer toutes ces merveilles à une ſouveraine intelligence : car il n'eſt point d'homme raiſonnable, qui puiſſe croire qu'un ſi beau chef-d'œuvre, ſoit l'efet d'une cauſe privée de connoiſſance & de conduite. Il faut donc en attribuer la cauſe, ou à nos peres, ou à une intelligence incomparablement plus puiſſante & plus ſage. *Monſieur Silhon. Traité de l'Immortalité de l'Ame.*

La prudence demande qu'on ſuive le parti le plus ſûr, en fait de religion.

Quand ces propoſitions : Qu'il y a un Dieu, qu'il n'y en a point ; Que nôtre ame eſt immortelle, qu'elle ne l'eſt pas, ſeroient également ambiguës ; quand l'entendement ne trouveroit pas plus de jour aux unes qu'aux autres : ſi eſt-ce que la raiſon & la prudence le conſeille, qu'en l'action on ſuive le parti le plus ſûr ; qu'on ait de la religion & de la piété, qu'on ſe prépare pour une autre vie, puiſqu'en un tel choix il n'y a point de riſque à courir ; ni rien à craindre, s'il n'y a point de Dieu, & ſi l'ame humaine eſt mortelle. Au lieu qu'on hazarde beaucoup dans le parti contraire, & qu'on s'expoſe à un dernier malheur, & à une juſte punition, s'il eſt vrai qu'il y ait un Dieu, & que l'ame ſoit immortelle. *Le même.*

Nôtre conſcience nous dit ſecrettement qu'il y a un Dieu.

C'eſt une voix bien haute que celle de la conſcience ; c'eſt un reproche auſſi inévitable qu'il eſt caché ; c'eſt un témoin auſſi irréprochable qu'il eſt domeſtique. La nature a ſi profondément gravé l'appréhenſion d'un Dieu dans nôtre ame, dit l'éloquent Salvien, qu'il eſt impoſſible de l'éfacer ; & il n'eſt quaſi point d'homme, quelque impie & rebelle qu'il ſoit, qui étant en quelque danger imprévû, ne porte ſes yeux & ſes mains vers le Ciel, pour implorer le ſecours d'un Etre tout-puiſſant, qui a choiſi les Cieux, pour y découvrir les richeſſes de ſa gloire. *Livre de la Vérité défenduë contre les Athées. Par d'Abillon.*

Etat deplorable d'un Athée, & d'un libertin ſans religion.

En matiére de Religion, quelque éclairez que nous ſoyons, il eſt impoſſible que nous trouvions le repos d'eſprit, que dans la ſoumiſſion à la Foy. Voilà une grande maxime avancée par ſaint Auguſtin, & que je ſoûtiens avec lui. Car un homme déterminé à ne rien croire, & à n'avoir aucune déférence pour la Foy, ſur quoy peut-il s'appuyer pour trouver le repos de ſon eſprit ? Il faut qu'il vive ſans religion, comme les Athées, ou qu'il ſe faſſe une religion particuliére comme les Philoſophes. S'il vit comme les impies

& les libertins ; c'eſt-à-dire, ſans ſe mettre en peine s'il y a un Dieu, s'il y a une Béatitude ; comment y pourra-t'il arriver ? Vous ſçavez quelle eſt la miſere de cet état : il ne faut que la lumiére naturelle pour vous le faire comprendre. Quoy de plus horrible que de voir un homme reduit à une inſenſibilité de cœur pour les choſes les plus eſſentielles ? un homme qui ne ſçait ce qu'il eſt, ni pourquoy il eſt, & qui ne croyant rien, eſt incapable de rien eſpérer ? *Tré d'un Sermon du P. Bourdaloüe.*

Le riſque que courent les Athées, & les gens ſans religion.

Je dirois volontiers à un libertin ; dans cette oppoſition de ſentimens, qui de nous d'eux s'expoſe davantage ; ou vous qui ne croyez rien de ce que la Religion vous dit ; ou moy, qui m'y aſſujetis ? ou vous qui ne voulez rien croire, pour vivre dans le libertinage, ou moy qui veux bien croire pour conformer ma vie à ma croiance ? Au pis aller, en croyant ce que je crois, je paſſerai pour un ſimple qui ajoûte foy à tout ; & en me conformant à ma croiance, je me priverai de quelque plaiſir défendu par la raiſon : voilà le riſque que je cours. Mais vous, ſi ce que vous ne croyez pas ne laiſſe pas d'être vrai, vous vous metez dans un danger infaillible de damnation ; vôtre reprobation eſt inévitable. Vous, vivant d'une façon, & moy d'une autre, qui eſt le plus en repos, qui vit le plus en aſsûrance ? *Le même.*

Le mal des Athées & des libertins eſt dans le cœur.

Il n'en faudroit pas davantage pour charger de confuſion les Athées : mais helas ! il y a bien peu d'eſperance ! Si l'aveuglement n'étoit que dans leurs eſprits ; la raiſon pourroit le diſſiper ; mais comme il eſt particuliérement répandu ſur leur cœur, la paſſion le rend incurable. Ils ne veulent pas croire de peur d'être obligez de prattiquer ce qu'ils croyent. Ce ſont des Athées de cœur & de volonté : ils ne veulent pas croire, de peur d'être obligés de bien faire. Si vous pouvez croire, & vivre ſi peu conformément à ce que vous croyez, je dirai avec ſaint Jerôme, que vous êtes des monſtres compoſez de deux natures différentes. *Monſieur de Fromentiéres.*

Des Déiſtes, & des Libertins qui ſont les beaux eſprits.

Eſt-il poſſible, Chrétiens, que l'eſprit qui n'a été donné à l'homme que pour le conduire & pour le ſauver, ne lui ſerve qu'à s'égarer, & à ſe perdre ? Oui, il y a aujourd'hui une infinité de gens, qui n'ont de l'eſprit que pour ſe damner, qui n'ont des lumiéres que pour s'aveugler, & qui n'ont de la ſcience que pour vivre dans une plus groſſiére ignorance de leur ſalut. Voicy à peu près le plan du cœur de ces ſortes de perſonnes. Ce ſeroit être trop groſſier en ce temps-cy, de ne pas reconnoître un Dieu, & ce ſeroit être brutalement ſtupide, que de nier un prémier Etre, qui eſt néceſſairement le principe de tous les autres : & d'ailleurs la créance d'un Dieu, & d'un prémier Etre en général, étant une choſe de pure ſpéculation, qui n'engage à rien dans la prattique, ces perſonnes dont je parle, croyent ſans peine qu'il y a un Dieu ; & ils ſe font même un mérite de bel eſprit d'en donner la démonſtration par des raiſons convaincantes : c'eſt pourquoy, ils font gloire de s'appeller Déiſtes. Mais quand il s'agir de croire que ce Dieu s'eſt fait homme, & qu'il eſt mort pour leur ſalut, & pour leur apprendre à faire pénitence ; cette créance eſt une foy de prattique qui les rebute : un Dieu ſouffrant, un Dieu Crucifié, n'accommode pas leur délicateſſe ; un Dieu de plaiſir ſeroit plus de leur goût. Ainſi ils prennent le parti de nier un Dieu fait homme, & ils diſent tranquillement que toutes les Religions ſont des inventions politiques pour

contenir les peuples dans leur devoir. *Tiré des Eſſais de Morale, ſur l'Evangile du Dimanche, dans l'Octave de Noël.*

Il y a des Athées ou du moins des Incrédules parmi les Chrétiens.

La face de la Chrétienté paroît toûjours la même ; parce que tous ceux qui portent le nom de Chrétien ſont réünis enſemble dans les mêmes temples, dans l'uſage des mêmes Sacremens, & dans les autres marques ſenſibles d'une même Religion : mais il y a lieu de gémir devant Dieu, de la diverſité horrible des ſentimens, qui eſt cachée ſous cette uniformité apparente. Il y en a qui n'ont rien de Chrétien que le nom, & qui ſous un front batizé, portent un cœur impie, & une créance pire que payenne : & ce mal qui croit toûjours, eſt devenu d'autant plus à craindre, qu'il eſt plus caché, & qu'il ſe dérobe à la lumiére du public, pour n'être jamais combatu ; c'eſt une gangreine, qui à la faveur d'une ſanté extérieure, fait des progrès continuëls, auſquels on ne s'oppoſe point. On ne peut avoir quelque zele pour le ſalut des ames, ſans être touché d'un ſi grand malheur, & ſans eſſayer d'y apporter quelque remede, tâchant de ramener dans le ſein de la vérité, ceux que l'amour d'une vie licencieuſe en a déja fait ſortir ; ou du moins de raffermir certains eſprits flottans, que les diſcours des impies, & leurs propres ténebres ſont ſur le point de précipiter dans cet abîme. *Pris du Traité de Religion contre les Athées & les Impies. Par le P. Mauduit.*

En quoy les Athées ſemblent avoir quelque avantage ſur les Fideles.

Voicy où triomphe l'irreligion, & où la condition des Athées paroit avoir quelque avantage ſur la nôtre ; parce qu'un Chrétien, pour obſerver religieuſement ſa loy, doit renoncer cent fois le jour à ce qu'il a de plus cher au monde ; il faut qu'il ſe faſſe une violence continuëlle, pour n'aimer pas ce qui lui paroît aimable, & pour ne déſirer pas ce qu'il aime ; il faut qu'il donne la gêne à ſon cœur, pour le contraindre à ſe haïr, & à aimer ſes ennemis ; & qu'il renferme toutes ſes paſſions dans les bornes étroites d'une loi ſévere, qui regle tout, & qui ne pardonne rien : au lieu qu'un Athée, qui donne toute liberté à ſes ſens & à ſon cœur, qui ne leur refuſe rien de tout ce qu'ils demandent, jouït d'une félicité, qui n'eſt troublée ni par les remords préſens, ni par les terreurs de l'avenir. *Le même.*

La foibleſſe des raiſonnemens des Athées & des Impies.

Il n'y a rien de ſi frivole ni de plus léger que les raiſonnemens de ces impies ; ils ſe reduiſent tous à des jugemens témeraires, fondés ſur des eſpérances fauſſes ou équivoques, à de foibles conjectures, à des diſcours en l'air de gens qui devinent, à des refus opiniâtres de croire rien autre choſe que ce qu'ils voyent de leurs yeux, & ce qu'ils peuvent comprendre ; enfin à un tour de raillerie, & à un air de politique qu'ils donnent à la Religion : & là-deſſus, ils bâtiſſent leur ſort éternel. D'un autre côté ils ſe défont à peu de frais de l'embaras où les jettent les preuves claires & évidentes de la vérité de nôtre Religion ; ils croyent en être quittes pour s'inſcrire en faux contre tous les faits hiſtoriques qui favoriſent cette Religion ; ils rejettent en cette matiére, le témoignage des Autheurs qu'ils ſeroient prêts de recevoir en toute autre, & ils les traittent de fauſſaires, ou de gens imbécilles & crédules. *Le même P. Mauduit.*

Il eſt injuſte de ne pas croire une choſe vraye

Il n'y a point d'homme raiſonnable qui ne croye mille choſes qu'il n'a jamais vûës ; les impies mêmes ſont de ce nombre, quand il ne s'agit que des choſes humaines ou naturelles. Qui eſt l'Athée qui fait difficulté de croire des Anti-

podes, où il n'a jamais été ? qui eſt le Déiſte, ou le Pyrrhonien qui refuſe d'ajoûter foy aux hiſtoires des ſiécles paſſez, rapportées par des Autheurs non ſuſpects ; & qui le refuſe ſur cette ſeule raiſon, qu'il n'amais vû arriver rien de ſemblable ? Cependant, parce qu'ils n'ont jamais été témoins d'aucun miracle, ou parce qu'il s'en eſt debité quelques-uns qui ſe ſont trouvez faux, ils en concluent généralement que tous les autres ſont des contes faits à plaiſir, ſans exempter ceux que rapportent l'Ecriture & les ſaints Peres : comme ſi ce qu'ils conçoivent étoit la regle de tout ce qui eſt poſſible, & de ce qu'on doit croire. Le defaut de lumiére n'eſt pas une raiſon contre l'exiſtence des choſes, qui peuvent être ſans qu'ils les voyent. Il en eſt de même de la poſſibilité. Je ne comprens pas, dites-vous, comment cela ſeroit ſeulement poſſible. Qu'eſt-ce que cela prouve, ſinon que vous avez l'eſprit trop petit ? Mais ce defaut de pénétration n'eſt pas une preuve contre la poſſibilité des choſes. *Le même.*

ou poſſible ſous prétexte qu'on ne l'a pas vûe, ou qu'on ne conçoit pas comment elle peut être.

S'il y a dans les ſciences humaines des myſteres à quoi nous ne ſçaurions arriver, il y en a qui ſont encore plus inacceſſibles en matiére de Religion. Si les incredules & les Libertins venoient à ſe récrier contre ſemblables propoſitions, ils marqueroient un fond d'ignorance, qui les rendroit non ſeulement tres-incapables de parler juſte ſur quoique ce ſoit ; mais encore tres-indignes du ſoin qu'on prendroit de les détromper, & de l'honneur qu'on leur fait en diſputant avec eux. Ils ſe donnent cependant la liberté de porter leur jugement ſur les ſecrets de la Divinité ; ils ont même la témerité de les aſſujetir à leurs déciſions : eux que l'on peut défier de deméler la nature d'une fourmi, & de la ſuivre dans ſes mouvemens. Si leur ignorance ne déſabuſe pas leur incrédulité, il eſt inutile de les inſtruire : comment croiront-ils, ſi autant ignorans qu'ils le ſont, ils veulent ſçavoir ce qu'ils doivent croire ? *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

Il y dans les ſciences naturelles, des choſes que la raiſon ne peut découvrir, & que les plus incrédules ſont obligez d'avoüer.

La connoiſſance plus ou moins parfaite que nous pouvons avoir de Dieu durant cette vie, dépend plus en quelque maniére de nôtre cœur que de nôtre eſprit. Ce ſont les ſens, c'eſt l'imagination, c'eſt l'entendement qui forment l'idée que nous avons des créatures : l'on peut dire que c'eſt par la volonté que Dieu trace en nous l'idée que nous ſommes capables de concevoir de ſes infinies perfections. Tous les hommes ont le bonheur de s'en faire quelque image par les ſeules lumiéres de la raiſon. Où eſt l'homme aſſez ſauvage, aſſez brutal, pour ne pas appercevoir la Divinité, du moins dans ſes ouvrages, dans les éfets admirables de ſa ſageſſe & de ſa puiſſance ! Il ſuffit d'avoir des yeux pour voir les traits de ſon intelligence & de ſa main, marquez ſur les objets qui nous environnent. Il n'eſt pas vray-ſemblable, il n'eſt pas poſſible qu'un homme qui peut raiſonner, puiſſe ignorer Dieu. Mais pour pénétrer dans les grandeurs & dans les beautez de cet Etre ſuprême, les principes naturels qui nous le découvrent, ne ſçauroient nous y aider que foiblement. La connoiſſance que nous avons de Dieu ne ſe perfectionne point par les éforts, & par le travail d'une vaine curioſité : outre que Dieu ne daigne pas ſe montrer aux eſprits qui ne travaillent à le connoître, que par le déſir orgueilleux d'approfondir ſon eſſence ; & ſouvent, pour punir la témerité de leur recherche, il les livre à l'égarement de leurs penſées. Mais ceux en qui il verſe des lumiéres plus abondan-

On parvient mieux à la connoiſſance de Dieu, par le cœur que par l'eſprit.

tes, plus ſenſibles, plus juſtes pour le connoître, ce ſont ceux qui ont le cœur plus ſimple, & plus pur. Il ſe communique à nous, ſelon le degré de l'amour que nous avons pour lui; autant que nous ſommes détachez des créatures, autant il nous éleve juſqu'à lui, autant il s'approche de nous. Quelle que ſoit l'ignorace des perſonnes ſaintes à l'égard des ſciences humaines, il leur donnent un ſentiment de lui même ſi agréable & ſi ſûr, qu'elles en penſent plus noblement, & plus exactement que tous les Sçavans. *Le même Tom. 1. Titre prémier.*

Combien extravagant ſeroit celui qui ne voudroit croire que ce qu'il voit.

Si je demandois à un Athée comment je puis me convaincre qu'il eſt en vie; car enfin je ne vois pas l'ame qui l'anime: il me répondroit, qu'il agit, qu'il parle, qu'il marche; que parconſéquent il eſt vivant. Mais on peut marcher, parler, agir par machine; & je n'apperçois rien qui me perſuade qu'il a en lui-même un principe, qui de ſa nature, peut & prendre & imprimer du mouvement. Du moins je puis m'obſtiner à éxiger de lui la preuve de ce principe intérieur qui le meut. L'intelligence, la réfléxion, la liberté qui accompagne ces ſignes extérieurs de vie, ne me laiſſe pas douter, repliqueroit-il, de l'ame qui en eſt la ſource. J'en conviens, & je ſuis forcé d'en convenir. Pourquoy donc en admetant les créatures, n'adore-t'il pas le Créateur? Les créatures ſont toûjours dans l'action; d'elles-mêmes elles ne ſçauroient ſe maintenir dans ce concert qui regne entre-elles. Il ne dira pas qu'elles penſent, pour choiſir avec tant d'éxactitude, ce qui leur eſt propre & convenable; pour prendre des figures, des ſituations à quoy elles ſont indifférentes, & qui dans leur durée ne ſçauroient être toûjours l'éfet du hazard. Qu'il reconnoiſſe; l'inſenſé! cet Etre ſouverain, dont la ſageſſe & la puiſſance éclatent ſi viſiblement dans l'univers. *Ce raiſonnement eſt de ſaint Auguſtin, ſur le Pſeaume 73.*

Différence d'un Athée & d'un Inſenſé.

L'Ecriture ne diſtingue pas l'Athée de l'Inſenſé: ils ſe conduiſent pourtant d'une maniére bien différente. L'inſenſé penſe ce qu'il dit, & dit ce qu'il penſe: les penſées & les paroles de l'Athée ne s'accordent point; ſes ſentimens démentent ſes diſcours, & ſes diſcours démentent ſes ſentimens. Il nie la Divinité dans ſon cœur: je me trompe, il voudroit la nier; mais il n'en peut venir à bout: il n'oſe publier ce ſentiment, parce qu'il n'oſe le concevoir. Tous les éforts qu'il fait pour ſe ſouſtraire à la crainte d'un Dieu témoin de ſes actions, aboutiſſent à une idée vague, confuſe, & obſcure, d'une croiance qui l'éfarouche malgré lui. O l'inſenſé, de vouloir forcer ſa raiſon à perdre le raiſonnement! *Le même.*

L'éxiſtence d'un prémier Etre eſt une vérité qu'on ne peut combattre.

Il faut être ſans raiſon, pour combattre une vérité que la raiſon a embraſſée dans tous les temps & dans tous les lieux. Il y a une Divinité, c'eſt de quoy tous les peuples ont convenu; ils ont tous reconnu un Dieu qu'ils avoient à adorer. Cette connoiſſance n'eſt point l'éfet de l'éducation; l'éducation eſt différente, ſelon les climats. Ce n'eſt point le commerce qui l'a répanduë d'une nation à une autre; toutes les nations ſe ſont accordées ſur ce point ſans le ſecours de leurs lumiéres. Des principes de politique ne l'ont point pû produire; les Gouvernemens ſi oppoſez, ſi éloignez par leurs maniéres les uns des autres, ne s'en ſeroient pas accommodez; les Princes & les Sujets auroient pû réſiſter à l'impreſſion naturelle qu'elle faiſoit dans toutes ſortes d'eſprits. Eſt-ce l'étude qui l'a enfantée? Nullement; l'ignorance la plus groſſiére ne

cede

cede pas en ce point à la politeſſe & au ſçavoir. Je ne demande point, diſoit Tertullien, je ne demande point en faveur de la Divinité, le témoignage d'une ame que les Ecoles ont formée, que les Bibliotheques ont nourrie, que les Academies ont élevée ; j'atteſte une ame ſimple & barbare, j'atteſte l'ame ſeule, telle qu'elle ſort des mains de ſon Créateur. Si quelque homme particulier a le prémier découvert & annoncé l'exiſtence de cet Etre ſouverain & dominant ; qu'on me diſe la terre qui l'a vû naître, & la nation qui l'a donné au monde ; qu'on me diſe le temps & le ſiécle qui l'ont entendu : la naiſſance d'une vérité ſi éclatante, ſi importante n'a pû manquer d'être remarquée avec éxactitude. L'idolâtrie a regné, m'oppoſera-t'on peut-être ; les Empires & les Royaumes ont adoré divers Dieux : je le ſçais ; & je ne prétens établir qu'une connoiſſance univerſelle de la Divinité. S'il y a un Athée ſous le Ciel, il avouëra que l'idolâtrie ſe détruit par elle-même, & que ſon ridicule égale ſon égarement. Mais la raiſon ſeule ne ſçauroit atteindre toutes les perfections de la Divinité, dont elle eſt frappée, & qu'elle ne peut ignorer : comme tous les hommes tendent à une félicité qu'ils aiment naturellement ; mais ſans le ſecours de la Foy, peuvent-ils s'accorder ſur ſes qualitez, & ſur ſon eſſence ? Quelle violence un eſprit ne ſeroit-il pas forcé de ſe faire, pour aller contre un ſentiment univerſel ſans exception ? & cette violence ne ſeroit-elle pas une preuve convaincante de la vérité même qu'il voudroit nier ? *Le même ſaint Auguſtin.*

L'Athéiſme produit les derniers excès du vice.

On ne ſçauroit guere être plus vicieux, qu'en ſe déterminant de ſang-froid, & après une déliberation tranquille & volontaire, à ſe livrer aux excès les plus abominables du vice. Un homme qui s'étudie à nier la Divinité, qui en fait profeſſion, qui s'en picque, en eſt là. Ce n'eſt ni le hazard, ni l'aveuglement, ni la réfléxion, ni le ſçavoir, ni même le libertinage qui l'a porté à cet horrible égarement : c'eſt ſa ſeule volonté. Nous naiſſons ignorans, foibles, inconſtans, portez au mal : mais nous naiſſons avec tous les préjugez qui combattent l'Athéiſme ; s'il eſt poſſible d'être Athée, on le peut, parce qu'on le veut. Il eſt vrai que telle volonté prend naiſſance dans le débordement ; mais telle volonté eſt elle-même le débordement le plus déteſtable, & le plus incroyable. On ne ſe plonge point peu à peu, & comme par degrez dans l'abîme le plus profond du vice : dès qu'on vient à dire qu'il n'y a point de Dieu : l'on s'y jette tout à coup. *Le même.*

L'idolâtre cherche la Divinité, qui eſt audeſſus de lui ; mais ne la pouvant trouver, il adore l'ouvrage de ſes mains.

Les égaremens d'une raiſon corrompuë & aveuglée ſont inconcevables. L'idolâtre cherche cet Etre qu'il ſent qui eſt audeſſus de lui, & audeſſus de tout ce qui eſt naturel & humain ; il ne peut éteindre cette lumiére qui lui montre une Divinité dans les ouvrages qui compoſent ce monde viſible ; il ne peut étouffer ce témoignage que rend ſa propre conſcience à cette Divinité, qu'il ne découvre point aſſez clairement : il la cherche, mais d'une maniére qui combat la prévention même, qui la lui fait chercher. Il n'eſpere pas de la trouver dans le métail, dans le bois, & dans l'argille ; & il eſt contraint de confeſſer que telles créatures ne méritent pas qu'il ſe proſterne devant elles : que fait-il pour les pouvoir adorer avec quelque bienſéance, & ſans ſe rabbaiſſer lui-même ? il rend ces créatures encore plus mépriſables à ſon égard ; incapable de leur donner leur forme naturelle, il leur donne une forme étran-

gere, qui ne peut que les rendre plus indignes de ſon reſpect. L'Idole lui paroît ridicule, quand il la conſidere dans un état où toutes ſes forces & toute ſon habileté ne ſçauroient la mettre ; car pourroit-il jamais faire un morceau de métail, de bois, & d'argille ? & cette même idole lui paroît un Dieu, après que ſes doigts l'ont revêtuë, ſelon la bizarrerie de ſon idée : de ſorte que ce n'eſt à proprement parler, que ſon ouvrage, dont il eſt adorateur. La perverſité de l'eſprit ne peut aller plus loin. L'idolâtre s'éforce de rencontrer cet Etre Souverain, de qui il connoît qu'il dépend néceſſairement ; & il rend cet Etre ſouverain dépendant de ſa volonté & de ſon art ! *Le même.*

Il y a peu d'Athées & d'Infideles d'eſprit : mais beaucoup le ſont de cœur.

Il faut avouër que parmi les Chrétiens il ſe trouve peu d'Infidelles ; on croit: la corruption du cœur ne gagne pas ſi aiſément l'eſprit ; du moins reſte-t'il toûjours aſſez de raiſon, & de bon ſens pour n'être pas Athée. Mais on eſt méchant, & on connoît qu'on l'eſt ; & malgré le déréglement des mœurs, dès qu'on raiſonne, on ſe ſçait mauvais gré de l'être : cependant on ne veut pas ceſſer de l'être. Que la corruption du cœur ſoit l'éfet ou la cauſe de l'aveuglement de l'eſprit ; il reſte toûjours au fond de l'ame aſſez de lumiére ſurnaturelle pour faire ſentir au libertin les véritez terribles qu'il voudroit ne pas croire ; & aſſez de frayeur & de trouble pour lui prouver qu'il les croit. Qu'un homme eſt à plaindre, quand il eſt reduit à chercher à s'aveugler, pour s'épargner les cruëlles frayeurs que lui cauſe la vûë des malheurs dans leſquels il ſe précipite ! Mais l'eſprit ne ſçauroit jouër long-temps le perſonnage du cœur : on a beau faire, l'ame eſt naturellement Chrétienne ; & à moins que la raiſon ne ſoit tout-à-fait éteinte, on n'étouffe jamais tous les ſentimens de Religion. *Le P. Croiſet, dans ſes Réfléxions ſpirituëlles.*

Les véritables cauſes de l'infidelité des hommes.

Ce qui metra un jour le comble à nôtre confuſion, c'eſt lorſque Dieu remontant à la ſource, & nous y faiſant remonter avec lui, il nous forcera à reconnoître les deux vraies cauſes de nôtre infidélité ; ſçavoir le libertinage de nôtre eſprit, & le libertinage de nôtre cœur. Libertinage de nôtre eſprit, qui ſe ſera fait juge de tout, pour ne s'aſſujetir à rien ; qui ſe ſera détaché de la Foy, non pas pour ſuivre le meilleur parti, mais pour ne ſçavoir plus lui-même ni ce qu'il ſuivoit, ni ce qu'il ne ſuivoit pas ; pour abandonner toutes choſes au hazard, pour ſe reduire à une malheureuſe indifférence en matiére de Religion; diſons mieux, pour n'avoir plus abſolument de Religion. Libertinage de nôtre cœur, qui ſe trouvant gêné par la Foy, nous aura peu à peu ſollicitez, & enfin déterminez à ſortir de cette contrainte, & à nous affranchir de la ſervitude : ce que Dieu n'aura pas de peine à juſtifier, en nous montrant que tandis que nos mœurs ont été réglées, nôtre foi a été ſaine ; & que nôtre foi n'a commencé à ſe démentir, que quand nos mœurs ont commencé à ſe corrompre. *Le P. Bourdaloüe, dans ſes véritables Sermons. 1. Avent. Sermon du Jugement dernier.*

La ſeule raiſon nous perſuade qu'il y a un Dieu.

La raiſon n'a qu'à ſuivre ſon inſtinct naturel, pour ſe perſuader qu'il y a un Dieu, Créateur de tout ce que nous voyons ; lorſqu'elle jette les yeux ſur les mouvemens ſi réglez de ces grands corps qui roulent ſur nos têtes, ſur cet ordre de la nature qui ne ſe dément jamais, ſur l'enchaînement admirable de ſes diverſes parties, qui ſe ſoutiennent les unes les autres, & qui ne ſubſiſtent toutes que par l'aide mutuëlle qu'elles s'entreprêtent ; ſur cette diverſité de pierres, de métaux, de plantes ; ſur cette ſtructure admirable des corps

animez, ſur leur production, leur naiſſance, leur accroiſſement, leur mort. Il eſt impoſſible qu'en contemplant toutes ces merveilles, l'eſprit n'entende cette voix ſecrette : Que tout cela n'eſt pas l'éfet du hazard, mais de quelque cauſe qui poſſede en ſoy toutes les perfections que nous remarquons dans ce grand ouvrage. En vain s'éforceroit-on d'expliquer les reſſorts de cette étonnante machine, en diſant qu'il n'y a qu'une matiére vaſte dans ſon étenduë, & un grand mouvement qui la diſpoſe, & qui l'arrange ; puiſqu'il faut toûjours qu'on nous diſe quelle eſt la cauſe de cette matiére, & de ce grand mouvement : & c'eſt ce qu'on ne ſçauroit faire raiſonnablement, ſans remonter à un principe immatériel & intelligent, qui ait produit l'un & l'autre. *Eſſais de Morale. Tom.* 2.

Plusieurs ſe font un Dieu conforme à leurs inclinations.

Sommes-nous moins aveugles que les Payens ? on n'a peut-être jamais fait plus d'idoles qu'en ce temps-cy, & je puis dire avec Tertullien, que ſi les Payens ſe ſont fait des idoles de leurs mains, les mauvais Chrétiens ſe ſervent de leur eſprit pour s'en former : *Mente fabricantur idola.* Chacun ſe fait un Dieu conforme à ſa paſſion, qui ne voit & qui ne punit que ce que l'on veut ; chacun lui donne tel caractere qu'il lui plaît : on le fait ſervir à ſes caprices à ſes interêts, & tres ſouvent à ſes crimes. Eſt-ce là connoître Dieu ? & ne diroit-on pas avec juſtice : *Mente fabricantur idola ? Eſſais de Panegyrique. Tom.* 1.

Il n'y a point de véritables Athées; & qui ſont ceux qu'on peut appeler de ce nom.

Si on n'appelle Athées que ceux qui ne croyent point de Dieu, je ſoutiens qu'il n'y en a point de tels dans le monde. Il eſt vrai que pluſieurs tâchent de l'être, & font tout ce qu'ils peuvent pour y parvenir : mais ils ont beau faire, ils n'y parviendront jamais : ils ont beau s'éforcer contre leur propre conſcience, pour en arracher ce ſentiment de la Divinité, que la nature y a ſi profondément gravé ; ils n'en viendront jamais à bout. Il y aura toûjours des temps où Dieu ſe fera ſentir dans leur cœur, malgré tous les blaſphêmes & toutes les impiétez de leur bouche ; jamais ils ne ſe trouveront dans un grand & inopiné péril, qu'ils ne faſſent abjuration de leur erreur, & qu'ils ne lâchent quelque parole, qui démentira l'inſolence de leur prétendu Athéiſme ; jamais le tonnerre crevant la nuë avec cet horrible bruit qui fait trembler toute la nature, ne viendra tomber à leurs pieds, qu'ils ne levent les mains au Ciel, pour faire amande honorable au Souverain qui y préſide. Il y a mille occaſions & mille momens, où le plus méchant de tous les hommes eſt contraint de prendre le parti de Dieu contre ſoi-même, & de craindre, par un mouvement ſecret & inévitable, celui qu'il fait ſemblant de méconnoître. Mais il faut appeler Athées ceux qui malgré les reproches & les remords de leur conſcience, qu'ils tâchent d'étouffer de tout leur pouvoir, ont l'impudence & l'audace de nier un Dieu, d'agir & de parler comme s'ils n'en croyoient point du tout, d'outrager ſa Providence, & de combattre même l'immortalité de leur ame; quoique cette ame même les convainque de ſon immortalité, par les raiſons mêmes dont ils ſe ſervent pour la conteſter. *Autheur anonyme.*

Combien peu on compte d'Athées dans l'Antiquité. Ceux qui ſont le

Que diriez-vous d'un Fidelle, qui en viendroit juſqu'à nier la Divinité même, parce que ſix ou ſept ſcélerats n'ont pas appréhendé, du moins en apparence, de la combattre ? Car après toutes les recherches qu'on a faites, il ne s'en eſt pas trouvé un plus grand nombre dans l'Antiquité, qui ayent oſé, qui ayent pû ſe déclarer Athées. Je vous les nommerois, Meſſieurs, ſi je ne

partage qu'ils veulent des véritez de la Religion, ne ſont pas plus raiſonnables.

craignois de les trop honorer, & de vous manquer de reſpect. Que diriez-vous donc d'un Fidelle qui nieroit toute Divinité, parceque ces abominables perſonnages n'ont pas eu horreur de la nier, nonobſtant la voix de toute la nature, de toutes les créatures les plus inſenſibles; nonobſtant le témoignage de leur propre raiſon? Pourriez-vous lui témoigner un mépris & une indignation dignes de ſon affreuſe extravagance? En quoy ces faux Fideles, dont je vous fais ici le caractere, vous paroiſſent-ils moins déraiſonnables?... Pour partager, pour choiſir, comme ils font, les véritez de la Religion, ne ſuivent-ils pas les impreſſions, ou d'une politique mondaine, ou d'un orgueil impie, ou d'une volupté débordée? *Le Pere la Peſſe, tom. 3e. de ſes Sermons. Sermon ſur la Foi.*

Libertins & Deiſtes également opiniâtres & crédules.

Méchans liſeurs de quelques méchans livres, conçus, enfantez, nourris dans les ténebres, ſurquoy formez-vous ordinairement une idée ſi pitoyable de la Foy? Sur les doutes malins & mal fondez, ſur les fades railleries, ſur les contes impertinens, ſur les hiſtoires burleſques d'un étourdi, d'un impie? Une expreſſion d'un Lucrece, un ſophiſme d'Epicure, un bon mot d'un Autheur hardi, témeraire, qui fait l'eſprit fort, qui n'a point de religion rendra un eſprit inacceſſible aux rayons de la vérité: & le conſentement de tous les ſiécles, de tous les Docteurs, de toutes les Academies... une infinité de miracles, & toutes les preuves les plus inconteſtables de la Religion ne pourront pas donner atteinte à cet eſprit! *Le même.*

Deux ſources de leur audace à juger, à parler en matiére de Religion: l'ignorance & le Vice.

D'où vient cette préſomption qui les porte à ſe diſtinguer dans le monde par une inerédulité affectée? Il n'eſt pas néceſſaire d'y penſer long-temps pour le deviner. Elle vient en prémier lieu de leur ignorance; elle vient en ſecond lieu de leurs vices. La vanité ou le libertinage les revolte contre la Foy: il faut humilier leur vanité par le ſentiment de leur ignorance; il faut décréditer leur libertinage par la honte de leurs déréglemens. *Le même. Tom. 2. Sermon ſur le reſpect qu'on doit aux véritez de la Religion.*

Deux ſortes d'ignorans parmi eux. Leur erreur commune eſt de prétendre que les myſteres ne ſoient pas des myſteres.

Parmi les libertins qui ſont les ſçavans en matiére de Religion, il en eſt qui ne ſont pas même profeſſion de ſcience & de lecture. A ce mot vous devriez m'interrompre: à quoy bon prouver l'ignorance de gens qui conviennent eux-mêmes qu'ils ſont ignorans? Mais ſouffrez que je pourſuive mon diſcours.... Soit qu'ils mettent en œuvre leurs propres lumiéres, ſoit qu'ils ſe ſoient aſſervis aux ſentimens de leurs ſemblables, ils prétendent bien raiſonner quand ils accordent leurs raiſonnemens avec leur panchant: un air cavalier, des maniéres enjoüées ſuppléent à l'étude qu'ils n'ont pas faite. Il en eſt d'autres auſſi qui ſe picquent de lire... Les uns & les autres ont ſoin de s'armer par des préjugez étudiez contre cette foibleſſe qui croit ſi aiſément des choſes ſi incroyables.... Mépriſables oiſeaux de nuit, c'eſt bien à vous à juger de la beauté du ſoleil. Ecoutez-moi. Prémiérement les véritez de la Religion ne ſont myſteres que parce qu'elles ſont inacceſſibles à nôtre raiſon, &c. *Le même.*

Leur peu d'étude & leur peu d'application pour bien juger de ces ma-

Entrons dans les preuves plus particuliéres de leur ignorance. Ces Juges audacieux de nos myſteres, ont-ils lû les Livres Saints, les Prophetes, les Apôtres, pour apprendre la conduite de Dieu ſur ſon Peuple, & ſur toutes les Nations, l'accompliſſement des prédictions, tous les évenemens qui font éclater ſon Domaine ſouverain, ſes jugemens, ſes vengeances & ſes bontez? Ont-ils lû les Docteurs Catholiques pour diſtinguer le fond d'avec l'écorce de

nos myſteres, l'eſſence d'avec l'apparence des vertus Chrétiennes ?... Je veux qu'ils ayent fait cette étude longue & immenſe ; ont-ils compris tout ce qu'ils ont lû, ont-ils changé l'eſſence des véritez inconcevables pour les renfermer dans leur eſprit, & pour en décider en maîtres ? Il faut donc qu'ils ſoient allez au-delà des Peres & des Docteurs de l'Egliſe... Je penſe qu'après tout, peut-être nos libertins n'en viendront pas à ſe comparer aux Athanaſes, aux Gregoires, aux Baſiles, aux Chryſoſtomes, aux Jérômes, aux Ambroiſes, & aux Auguſtins : & ces hommes incomparables ont veillé, pâli ſur les livres, ils ont jeûné, prié, maceré leur corps pour mériter quelque connoiſſance de la Religion; que ces eſprits témeraires ſe flattent d'avoir connuë dans l'oiſiveté & dans la licence ! *Le même.*

tiéres, au prix des Peres & des Docteurs de l'Egliſe.

La Foy eſt un témoin irréprochable qui dépoſe ſans ceſſe contre le méchant fidelle : on accommode ſa religion à ſes mœurs, quand on ne veut pas accommoder ſes mœurs à ſa religion. Il en coûteroit trop de ſoûtenir les remords du crime à la face, pour ainſi dire, des véritez de l'Evangile : la conſcience revoltée, cherche à ſoulaget ſa peine, en étouffant, ou en obſcurciſſant les lumiéres qui l'éclairent. Des Chrétiens parlent en infideles ſur certains points de la Foy, ils les enveloppent de doutes artificieux, il les tournent même en raillerie : ils n'ont pas d'autre deſſein que de perdre la honte de mal faire, en perdant la honte de croire mal. *Le même.*

On aime mieux accommoder ſa Religion à ſes mœurs, que ſes mœurs à ſa Religion.

Dites vous-mêmes ce que vous en penſez : ſi vous n'étes point touchez d'un déſir ſincere de vous ſanctifier, vous écouterez peut-être ces gens-là, vous nouërez amitié avec eux, vous les honorerez à cauſe de leurs bonnes qualitez naturelles, vous trouverez quelque plaiſir dans leur commerce ; mais pourtant, vous ſentirez pour eux une ſecrette défiance, qui malgré vous, vous fera appréhender leur caractere. Toute vôtre eſtime, toute vôtre ſympathie, toutes les douceurs de vôtre liaiſon ne ſçauroient vous raſsûrer contre la liberté qu'ils prennent de dogmatiſer en matiére de foi, & de combattre des principes communs à tous les fidelles. Je veux qu'ils ſe défendent les excès des gens perdus de débauche : modération pourtant aſſez rare parmi eux ; qu'ils ſoient audeſſus de cet interêt qui vole où il peut, qu'ils ayent une droiture aſſez ferme pour louër & pour blâmer ſelon les regles de l'honneur... Au travers de leurs apparences les plus réguliéres vous découvrirez les ſentimens d'une ame dont il faut tout craindre. *Le même.*

Quelque affectionqu'on prenne pour les libertins, on ſe défie toûjours d'eux dans le commerce de la vie.

Je m'amuſe à vous prouver par la raiſon qu'un Chrétien qui rejette témerairement les articles de ſa croiance, leſquels ne l'accommodent pas, ne peut être qu'un vicieux & un impie : nous n'avons qu'à l'écouter, qu'à le voir, qu'à faire ſur ſon procedé, les réfléxions qui ſe préſentent naturellement à l'eſprit. Quel interêt pourroit-il avoir à altérer les principes de ſa Religion, ſinon de donner une carriére plus libre à ſon panchant ? L'un a un orgueil démeſuré... Il ſonge à gagner les applaudiſſemens par une pénétration ſinguliére dans les matiéres de la Foi... L'autre fait ſa divinité de ſa fortune... Il regardera la Religion comme un vain phantôme, qu'une raiſon d'interêt peut, ou élever, ou abbaiſſer, ſelon les circonſtances des affaires ; la Providence de Dieu ne ſera à ſon égard qu'un ſpectateur oiſif des évenemens de la vie, & pourvû qu'il ſe défende de l'incertitude du hazard & de la néceſſité du deſtin, il ſe metra

On ne ſonge à altérer les principes de ſa Religion que pour favoriſer ſon panchant.

peu en peine des principes de l'Evangile. Cet homme ne connoît de félicité que celle qu'il peut trouver dans la débauche : par quels blaſphemes ne s'éforcera-t'il pas de donner atteinte à la plus ſévere pudeur ? &c. *Le même.*

Troubles qui ne peuvent manquer d'agiter un impie, & ſur tout à la mort.

Quelle tranquillité des Chrétiens de ce caractere peuvent-ils goûter durant leur vie ? & quelle ſera leur frayeur à la mort ? Peut-être leur reſte-t'il aſſez de raiſon, pour voir qu'ils ne combattent leur Foi que pour favoriſer leurs vices : dans cette ſituation, ne doivent-ils pas être ſans ceſſe aux allarmes ? Je ne veux pas me ſoûmettre à la vérité qui gêne mon panchant ; mais elle n'en eſt pas moins vérité : je me cache les ſujets que j'ai de craindre ; mais je ne les détruis pas, ils ſubſiſtent malgré mes raiſonnemens : j'impute à foibleſſe d'eſprit la crédulité de tant d'illuſtres fidelles ; mais ils marchent avec ſûreté tandis que je riſque tout. Je ſerois plus docile, je le ſens, ſi j'étois moins méchant : mais que gagne-je en détournant la vûë du malheur où je tomberai infailliblement ? Les triſtes jours que l'on paſſe dans une ſi cruelle incertitude, dans des combats éternels avec ſa propre conſcience ! Après avoir eſſuyé toutes les agitations d'une ame qui s'éforce de ſe tromper, il faudra enfin quitter la terre : *Quis finis eorum*, dit ſaint Pierre, *qui non credunt Dei Evangelio ?* Quelle ſera la fin de ceux qui n'auront pas de foi pour l'Evangile de Dieu ? l'horrible ſpectacle que de voir mourir de tels fidelles ! Ils ſortent de cette vie ſans s'être fait une idée raiſonnable de ce qui ſe paſſe dans l'autre ; ils vont ſubir ce jugement redoutable qui a été la matiére de leurs railleries ; ils ne peuvent attendre que les peines mêmes qu'ils ont mépriſées : leurs yeux qui ſe ferment aux choſes humaines, s'ouvrent à la Foi pour les déſeſpérer, en leur découvrant les terreurs de cette éternité, dont ils ſe ſont joüez. *Quis finis !* Ah Dieu, quelle fin ! l'affreuſe mort ! *Le même.*

Pour être aſſuré dans la Religion, il n'eſt pas beſoin de pouvoir répondre en particulier à toutes les difficultez.

Permetez-moy de vous témoigner ici que la nature de vos objections, & le tour que vous leur donnez ne marquent point un eſprit agité de doutes. Je veux bien par un principe de charité, vous en croire.... s'enſuit-il fort juſtement, que parceque je ne pourrai répondre à toutes les ſubtilitez d'un Sceptique, il n'y a rien de certain au monde ? Jugez par là de l'injuſtice de vos prétentions, de vouloir qu'avant que d'examiner les preuves les plus eſſentielles de la Foy Chrétienne, nous répondions par le menu à un nombre preſque infini de difficultez particuliéres que vous formez ?... Si les difficultez ne ſont pas aſſez importantes pour étouffer la force des preuves ; vous devez être content de la Religion Chrétienne, quand même on ne ſatisferoit pas à toutes les objections qui peuvent être faites contre les choſes contenuës dans les Livres ſacrez. Faites-y réfléxion, je vous prie. Un homme ne ſçauroit-il avoir cette Foi, par laquelle nous ſommes ſauvez, à moins qu'il ne ſoit capable d'éclaircir pluſieurs endroits de Chronologie qui ſe trouvent dans la Bible ; à moins qu'il ne puiſſe rendre compte de chaque Loi & de chaque Coûtume particuliére des Juifs ; à moins qu'il ne perce l'obſcurité des Propheties, ou qu'il ne diſe le nombre de la Bête ? Que ſi un homme peut croire & être ſauvé ſans ſçavoir ces circonſtances, pourquoi les allégue-t'on contre les principes du Chriſtianiſme ? Souffrirez-vous que l'on nie qu'il y ait une matiére étenduë ; parcequ'il eſt comme impoſſible de reſoudre pluſieurs difficultez qui regardent l'extenſion & la diviſibilité de cette matiére ? N'avons-

nous pas aſſez de raiſon de croire l'exiſtence de nôtre ame, encore que nous ignorions par quel moyen une ſubſtance matérielle, & une ſubſtance immatérielle, telles que ſont le corps & l'ame, peuvent être unies, comme elles le ſont ?... Enfin rien ne peut-il être conſtant à moins que nous ne marquions les caracteres diſtinctifs & inconteſtables de vérité ou de fauſſeté qui ſe rencontrent en toutes choſes ? Vous voyez donc que les choſes les plus conſtantes ne laiſſent pas d'avoir des difficultez ; & que cependant, pour être aſsûrez de la vérité de ces choſes, on ne ſe croit pas obligé de répondre à toutes ces difficultez... Mais vos objections ne ſont pas auſſi ſolides, que vous vous les imaginez, &c. *Lettre traduite, intitulée, Défenſe de la Religion Chrétienne & de l'Ecriture Sainte, contre les Déiſtes.*

AVARICE,

ATTACHEMENT AUX RICHESSES, Uſure, &c.

AVERTISSEMENT.

ENcore qu'il y ait aſſez de liaiſon entre l'Avarice, & l'Abus qu'on fait ordinairement des Richeſſes, pour joindre ces deux Sujets enſemble ; j'y trouve cependant aſſez de différence, pour les traiter ſéparement ; puiſqu'on peut être riche ſans être avare, & qu'on peut être avare ſans être riche ; ſçavoir, par le ſeul déſir immodéré d'acquerir des richeſſes, ou par l'attachement trop grand que l'on a au peu de bien que l'on poſſede. C'eſt particuliérement en nous arrêtant à ce ſens, que nous prenons ici l'Avarice, pour un attachement déréglé aux richeſſes, pour la ſordide épargne qu'on en fait, & pour cette avidité qui fait qu'on conſent aux moyens injuſtes de les acquerir, ou de les augmenter : & comme le plus odieux & le plus décrié de tous ces moyens eſt l'Uſure, & que l'affection qu'on y a, eſt auſſi l'eſpece d'Avarice la plus criminelle, j'ay crû que je la pouvois comprendre ſous ce genre ; ce qui n'empêche pas qu'on n'en puiſſe faire un diſcours ſéparé, & qu'on ne trouve dans ce Recueil aſſez de matiére pour le remplir.

Je reſerve à parler ſous un autre titre, des Richeſſes, & du bon ou du mauvais Uſage qu'on en peut faire ; quoiqu'on ne puiſſe guere en parler en Prédicateur, ſans invectiver contre l'attachement exceſſif qu'on a pour elles, & contre tous ces mouvemens ſi paſſionnez qu'on ſe donne pour les multiplier. L'adreſſe du Prédicateur, s'il prend l'Avarice pour ſon ſujet principal, ſera de conſidérer les richeſſes, comme l'objet & la matiére de l'avarice ; & ſi au contraire ſon diſcours ne doit rouler directement que ſur les Richeſſes, de n'y faire entrer l'Avarice, que comme un vice qui les accompagne, ou comme un moyen d'en amaſſer, afin d'avoir dequoy fournir au luxe, & aux autres uſages criminels, communs à ceux qui les poſſedent. C'eſt ce que nous obſerverons dans les matériaux que nous fournirons ſéparement pour l'un & l'autre ſujet : ce qui n'empêchera pas que ceux qui auront à parler ſur l'un ou ſur l'autre, ne puiſſent conſulter tous les deux ; parce qu'il ſe peut faire que dans le deſſein ou dans le partage de leur Sermon, ces deux ſujets ſoient ou confondus, ou tellement mélez, que ce qui eſt propre de l'un ſerve de preuve à l'autre. Mais à quelque deſſein qu'ils ſe déterminent, ils trouveront icy dequoy le remplir.

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Plans & Deſſeins de diſcours ſur l'Avarice.

L'AVARICE ou l'attachement aux richeſſes, même juſtement acquiſes, eſt toûjours une Injuſtice criante, dont l'Avare eſt coupable, 1°. envers Dieu, 2°. envers le Prochain, 3°. envers Lui-même; ce qui peut faire le partage d'un diſcours. I.

Prémier Point. L'Avare eſt injuſte envers Dieu, de qui il a reçû tous les biens qu'il poſſede. 1°. Parceque tout occupé & poſſédé par cette malheureuſe paſſion, il n'employe aucune partie de ces mêmes biens pour le ſervice de ſon bienfacteur, & ne lui donne aucune marque de ſa reconnoiſſance. 2°. Parce qu'il ſe fait une idole de ſon argent, qu'il regarde comme ſon Dieu, en qui il met toute ſa confiance, & à qui il rend les devoirs qui ne ſont dûs qu'à Dieu, en en faiſant ſa fin, & lui conſacrant tous ſes ſoins. 3°. En préférant le ſoin d'acquerir, de conſerver, & d'accroître ſes biens, au ſervice de Dieu, & aux devoirs de la Religion.

Second Point. Il eſt injuſte envers le Prochain; ſoit 1°. en le dépouillant par des moyens violens, ou en le ruïnant ſous couleur de juſtice par des uſures, ou par des chicanes; ſoit 2°. en refuſant de le ſecourir dans ſes beſoins, par une dureté & une inſenſibilité pour les miſeres d'autrui, qui eſt un des plus ordinaires éfets de l'Avarice.

Troiſiéme Point. L'Avare eſt injuſte envers Lui-même. 1°. en ſe refuſant ou en ſe retranchant ſouvent, par une ſordide épargne, les choſes les plus néceſſaires. 2°. en s'expoſant à mille dangers, & à mille hazards, pour ſatisfaire ſa cupidité, & ne ſe donnant aucun repos. 3°. particuliérement en négligeant le ſalut de ſon ame, qui eſt la plus grande de toutes les injuſtices.

On peut tourner ce deſſein autrement, en faiſant voir 1°. Que l'Avare eſt ingrat envers Dieu. 2°. Injuſte envers le Prochain, qu'il dépouille par mille moyens illicites, pour s'enrichir; ou bien qu'il refuſe d'aſſiſter. 3°. Cruël envers lui même, en ſe privant par avarice des commoditez les plus légitimes; en ſe rongeant de ſoins & d'inquiétudes, & en ſe procurant un malheur éternel.

UN Avare ſacrifie tout à ſon Avarice, comme à ſa divinité. II.

1°. Il lui ſacrifie ſon repos, par les ſoins, les inquiétudes, les chagrins, & tous les mouvemens qu'il ſe donne, pour amaſſer, pour conſerver, & pour augmenter ſes richeſſes, qui ſont le ſujet & la cauſe de mille déplaiſirs, & de tous les travaux de ſa vie.

2°. Il lui ſacrifie ſon Honneur, & ſa réputation; parceque cette tache gâte & corrompt toutes les louables qualitez qu'un homme peut avoir, le rend odieux & mépriſable à tout le monde.

3°. Il lui ſacrifie ſa Conſcience, ſon ame, ſon ſalut éternel, par la multitude des crimes que cette paſſion lui fait commettre.

III. Les Désordres & les déréglemens que cause l'Avarice dans ceux qui en sont possédez.

1°. L'Aveuglement qu'elle jette dans leur esprit. Ils ne distinguent point ce qui est permis d'avec ce qui est illicite, quand il y va de leur interêt; quand il s'agit de faire quelque perte, ou quelque gain considérable.

2°. La Corruption dont elle remplit leur cœur. Ils n'aiment, ne cherchent, & n'estiment que l'argent; & pour en acquerir, ils sont disposez à commettre toutes sortes de crimes.

3°. L'Insensibilité qu'elle inspire pour toutes les choses de Dieu, & du salut, par l'attachement aux biens périssables de ce monde.

IV. Deux considérations font connoître, qu'il n'y a rien de plus détestable qu'un avare, ni rien de plus mauvais que d'aimer l'argent, comme parle l'Ecriture.

1°. L'Avarice rend un Avare le plus malheureux des hommes, durant cette Vie, par les chagrins continuels, que cette passion violente & inquiette lui attire.

2°. Elle le rend encore plus Malheureux à la Mort, & après la mort, par la vengeance de Dieu, qu'il ne pourra éviter. *Tiré du Dictionnaire Moral.*

V. Trois choses doivent rendre l'Avarice odieuse à tous les hommes, & leur en inspirer une extrême horreur; sçavoir, ce qu'elle leur fait Perdre; ce qu'elle leur fait Faire; ce qu'elle leur fait Souffrir.

1°. Elle leur fait perdre le repos de l'esprit, la paix du cœur, l'amitié de de Dieu & des hommes.

2°. Elle leur fait commettre une infinité d'injustices; elle les porte à retrancher les gages de leurs domestiques, à frustrer des artisans de leur salaire, à épargner ce qui est le plus nécessaire pour l'instruction & l'éducation de leurs enfans, &c.

3°. Elle leur fait souffrir mille affrons, dévorer mille chagrins, essuyer mille fatigues, & entreprendre mille travaux lassans, & insupportables. *Tiré du même.*

VI. L'Avarice est injurieuse à Dieu, pernicieuse à la Société humaine, & funeste à son Sujet même; à l'homme qui se laisse dominer par cette passion.

1°. Elle est injurieuse à Dieu; puisque, selon l'Apôtre, c'est une espece d'idolatrie, qui lui ravit son culte, & qui rend l'avare comme indépendant de la Providence, & méconnoissant des bienfaits de son Créateur.

2°. Elle est infiniment pernicieuse à l'Etat, ou à la Société civile, par les usures, les extorsions, les oppressions qu'elle fait commettre, pour amasser de l'argent.

3°. Elle est encore plus funeste à l'Avare même, qu'elle engage, comme l'on voit, à une infinité de péchez, dont elle est la racine; & ensuite à sa damnation certaine.

VII. Premierement, l'Avare est un homme sans conscience, qui commet, ou qui est disposé à commettre toutes sortes de crimes pour s'enrichir: puisque, selon l'Apôtre, la cupidité & l'avarice est la source & la racine de tous les crimes: *Radix omnium malorum est cupiditas.*

1. ad Tim. 6.

Secondement, l'Avare est un homme sans Religion, qui ne reconnoît point

d'autre Divinité que l'argent, auquel il ſacrifie tout le reſte : *Quod eſt idolorum ſervitus.* L'on peut joindre ainſi ces deux choſes que dit l'Apôtre de l'avarice, dans un corps de diſcours. Marquer particuliérement dans le ſecond Point combien l'Avare eſt inſenſible à tous les moyens de ſalut. *Ad Epheſ.* 5.

VIII. L'AVARICE eſt le plus cruël & le plus ünhumain de tous les vices ; ou qui rend l'Avare,

1°. L'homme du monde le plus Cruël envers le Prochain, tant pour n'avoir nulle compaſſion de ſes miſeres, que pour les violences, les extorſions, les uſures qu'il a coûtume d'exercer.

2°. L'homme du monde le plus Cruël envers Lui-même, ſoit en ſe refuſant les ſoulagemens les plus néceſſaires ; ſoit en ſe conſumant de ſoins, d'inquiétudes & de chagrins ; ſoit enfin en ſe livrant à un malheur éternel, pour contenter ſon avarice.

IX. TROIS choſes ſont inſéparablement attachées à ce vice, qui le rendent odieux à Dieu & aux hommes.

1°. La Honte & l'infamie, qui fait que perſonne ne s'avouë en être coupable, & ne peut même ſouffrir qu'on l'en accuſe, ou qu'on l'en ſoupçonne ; marque évidente combien ce vice eſt honteux & indigne d'un homme d'honneur.

2°. L'Impieté & l'irreligion ; juſques-là que l'Apôtre l'appelle une ſervitude d'idoles. On en apporte pluſieurs raiſons ; mais la principale eſt, qu'on néglige tous les devoirs de la Religion, pour ne s'occuper que du ſoin d'acquerir & d'amaſſer des richeſſes, & ne penſer à autre choſe.

3°. La Cruauté, envers les miſerables qu'on opprime, & envers ſoy-même.

X. LES trois ſortes de maux, que les hommes appréhendent davantage en cette vie, & qu'ils s'éforcent le plus d'éviter par tous les moyens poſſibles, ſont ceux-là même que l'Avare s'attire, par la paſſion déréglée dont il eſt poſſédé.

La prémiére eſt la Honte & le déshonneur ; parce qu'il n'y a rien qui décrie davantage une perſonne, que la réputation d'être avare.

La ſeconde eſt l'Eſclavage & la ſervitude. Que ne fait-on point quand on eſt dans les fers, pour rompre ſes chaînes, & pour ſe mettre en liberté ? Et quelle ſervitude plus cruëlle & plus honteuſe que celle de l'avarice ? Mais ceux qui ſont poſſédez de l'amour des richeſſes, la ſouffrent & s'y ſoumettent volontiers.

La troiſiéme eſt la Douleur, l'inquiétude, & le chagrin, qui nous rend la vie odieuſe. Cependant, il n'y a perſonne qui ait plus de ces peines ſi dures & ſi fatigantes que les Avares, & qui les ſouffre plus patiemment.

XI. IL n'y a point de péché qui mette une ame en plus grand danger de ſe perdre éternellement que l'Avarice. Pourquoy ? Pour trois raiſons.

Prémiérement, parce que de toutes les paſſions, il n'y en a point qui s'augmente & qui ſe fortifie davantage par la longueur du temps.

Secondement, parcequ'il n'y en a point, qui en croiſſant & en ſe fortifiant, devienne plus inſatiable.

Troiſiémement, qui devienne moins ſuſceptible des remedes qui peuvent la guérir. Et ainſi, point par conſéquent qui apporte plus d'obſtacles au ſalut,

& à la converſion d'un Chrétien. *Tiré de Monſieur Joly. Prône pour le 16e. Dimanche d'après la Pentecôte.*

XII. MONTRER en prémier lieu, Que l'avarice & l'attachement aux biens de la terre eſt un des plus grands obſtacles au ſalut.

En ſecond lieu, Qu'il y a tres-peu de Chrétiens qui n'ayent cet attachement: ce que l'expérience fait voir preſque dans tous les états, & dans toutes les conditions de vie. *C'eſt le deſſein général du même Prône de Monſieur Joly.*

XIII. L'AVARICE eſt une ſource de maux pour ce monde; c'eſt ce qui peut faire un Point de diſcours.

L'avarice eſt une ſource de maux pour l'autre vie, on en peut faire un autre Point. *C'eſt le deſſein de ſaint Chryſoſtome, dans l'Exhortation 63. ſur ſaint Matthieu. Tome 3e. de la traduction de Monſieur de Marſilly.*

XIV. SUR l'Uſure, qui eſt une des eſpeces d'avarice les plus criminelles. On peut combattre les principaux Prétextes, dont l'uſure a coûtume de ſe couvrir.

Le Prémier: Qu'on ne fait nulle injuſtice à ſon Prochain, parce qu'on ne l'oblige qu'à ce qu'il veut bien.

Le ſecond: Qu'on lui fait plaiſir, parce qu'on le tire de la miſere, ou de la néceſſité préſente où il eſt.

Le troiſiéme: On en vient juſqu'à dire, qu'on n'agit en cela, que par le motif d'une charité Chrétienne.

XV. SUR le même ſujet, on peut

Prémiérement, Faire voir en général que l'uſure eſt l'injuſtice la plus criante & la plus odieuſe.

Secondement, Faire voir en particulier ſa cruauté, en ce qu'elle ruïne & opprime le Prochain, ſous prétexte de le ſoulager: eſpece d'inſulte qui augmente au double l'indignité de l'oppreſſion, & rend le mal de moitié plus inſupportable. *Tiré des Diſcours Moraux.*

XVI. PUISQUE le Sage nous aſſûre, qu'il n'y a rien de plus injuſte que d'aimer l'argent, à cauſe que cet amour déréglé nous porte à toutes ſortes d'injuſtices: nous en pouvons remarquer de trois ſortes dans l'avarice, c'eſt-à-dire, dans cet amour déréglé qu'on a pour les richeſſes.

La prémiére eſt une Injuſtice d'Eclat qui paroît publiquement dans les grandes affaires du ſiécle; les concuſſions, les violences, les oppreſſions.

La ſeconde eſt une injuſtice de Prétexte, qui fait le mal aſſez ouvertement, mais avec quelque apparence de conſcience.

La troiſiéme eſt une injuſtice d'Invention, qui s'exerce ſecrettement par les tours d'adreſſe, dont une grande partie des gens du monde ſe ſervent pour s'enrichir.

PARAGRAPHE SECOND.

Les Sources où trouver dequoy remplir ces Deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

SAint Ambroiſe, au liv. 2. de ſes Offices, parle du péché de l'avarice, & des déſordres qu'il cauſe dans le monde. Les ſaints Peres.

Le même, *lib. de Nabuthe. c.* 7. expliquant ces paroles de ſaint Luc: *Anima, habes multa bona &c.* Et aux chapitres 12. & 15. il parle amplement de cette paſſion qu'on a d'acquerir des richeſſes.

Le même, ſur l'Epître aux Ephéſiens, où il explique ces paroles: *Avarus; quod eſt idolorum ſervitus.* Item ſur l'Epître aux Coloſſiens, & ſur la prémiére à Timothée. *Ad Epheſ.* 5.

Le même, liv. 1. *de Abel & Caïn*, fait une belle peinture de l'Avarice.

Le même ou plûtôt l'Autheur des Sermons imprimez ſous ſon nom, *Serm.* 59. *de Avaritiâ, & de Ananiâ*, montre combien cette paſſion eſt aveugle; & cependant combien elle eſt éclairée ſur les moyens qu'elle prend pour s'enrichir: & il s'étend particuliérement ſur l'uſure.

Saint Jerôme, liv. 1. ſur le Prophete Habacuc, Tom. 5. ſur les paroles de ce Prophete: *Væ ei qui multiplicat non ſua; uſquequo aggerat contra ſe denſum lutum?* invective fortement contre l'avarice. *Abacuc.* 2.

Le même, ſur le 30e. chapitre des Proverbes, & ſur ces paroles du Sage, *Sanguiſugæ duæ ſunt filiæ, dicentes, affer, affer*, les applique à la luxure & à l'avarice. *Proverb.* 30.

Saint Gregoire le Grand, l. 8. de ſes Morales, ch. 32. ſur ces paroles de Job. ch. 8. *Tabernaculum impiorum non ſubſiſtet*, montre qu'il n'y a que les Avares qui établiſſent leur demeure ſur la terre, & combien cette demeure eſt mal aſſûrée.

Le même, au liv. 15. des mêmes Morales, ch. 14. ſur ces paroles du Saint homme Job. c. 20. *Fugiet arma ferrea, & irruet in arcum æreum*, parle des différens moyens dont ſe ſert l'avarice, pour accumuler de l'argent.

Le même, dans le même livre, ch. 34. s'étend ſur les maux, & ſur les déſordres de l'avarice.

Le même, au liv. 18e. chapitre 12. ſur ces paroles du même Job, *Dives cùm dormierit, nihil ſecum auferet, cùm dormierit aperiet oculos, & nihil inveniet*, compare l'avare à l'inſtant de ſa mort, à un homme qui s'eſt imaginé pendant ſont ſommeil, être bien riche, & qui ne trouve rien à ſon réveil. *Job.* 27.

Le même, au liv. 20. chap. 16. expliquant ces paroles, *Et eſſe ſub ſentibus divitias putant*, fait un long détail des ſoins, & des inquiétudes que ſe donnent les Avares. *Job.* 30.

Le même, au liv. 27. ch. 7. fait une belle Morale ſur ce que les enfans de Ruben & de Gad, ſe contentant des biens qu'ils poſſédoient en deça du Jourdain, ne ſe mirent pas en peine d'entrer en la Terre-Promiſe, qui étoit au-delà de ce fleuve.

Saint Auguſtin, liv. *de Salutaribus Documentis*, montre par pluſieurs exemples de l'Ecriture, qu'un Avare a l'ame vénale, & qu'il la livre pour de l'argent.

Le même, au liv. 4e. de la Cité de Dieu, ch. 25. rend raiſon pourquoy l'Apôtre appelle l'Avarice, une ſervitude des Idoles.

Le même, ſermon 25. *de Verbis Domini*, fait voir combien l'avarice eſt inſatiable.

Le même, Serm. 22. *de Verbis Apoſt.* exaggere les peines de corps & d'eſprit que cauſe l'avarice.

Le même, ſur le Pſeaume 51. & ſur ces paroles, *Ecce homo, qui non poſuit Deum adjutorem ſuum, ſed ſperavit in multitudine divitiarum ſuarum*, montre l'impoſſibilité du ſalut d'un avare.

Le même, Sermon 50. *de Sanctis*, dit de l'Avarice, ce que Saint Paul dit de la charité : *Quis nos ſeparabit à ſtudio conquirendi divitias, & ab illarum amore? an perſecutio, an gladius &c* : & il pourſuit cette penſée fort éloquemment.

Le même, ou quelque autre Autheur, Sermon 48. *ad fratres in Eremo*, fait un détail de tous les crimes que fait commettre l'avarice.

Le même, ſur le Pſeaume 128. montre que l'avarice eſt l'ennemie de Dieu.

Le même, Sermon 43. *De diverſis*, compare la ſervitude de la luxure avec celle de l'avarice.

Le même, dans le même Sermon, rapporte les ſoins, ſouvent inutiles, des Avares ; & montre que les vieillards ſont plus ſujets à ce vice que les autres.

Le même, liv. des 50. Homelies, Homel. 48. montre combien la confiance des Avares eſt trompeuſe, & mal fondée.

Le même, Serm. 25. *de Verbis Domini*, montre que l'avarice eſt un vice auquel les bêtes ne ſont pas ſujettes, & qui dégrade infiniment l'homme.

Le même, liv. *de Diſciplina Chriſti*, par le fort au long de l'aveuglement des Avares.

Le même, ou plûtôt l'Aureur incertain du livre *de Conflictu Vit. & Virtut.* montre combien l'avarice eſt inſatiable.

Le même, liv. des 50. homel. Homel. 30. explique, & donne la raiſon, pourquoy le Sauveur appelle les richeſſes un tréſor d'iniquité : *Mammona iniquitatis.* *Luc. 16.*

Saint Cyprien, dans le Traité contre *Demetrianus*, montre que les Avares ſont plus impudens, & plus éfrontez que les voleurs, qui cherchent les ténebres, & les lieux éeartez pour voler. Il en parle encore dans la lettre à Donat.

Saint Chryſologue, au Sermon 162. dépeint au naturel les éfets de l'avarice.

Saint Bernard, au prémier Sermon de l'Avent, compare les Avares à ceux qui ſe noyent, leſquels embraſſent & ſerrent étroitement tout ce qu'ils rencontrent.

Le même, Sermon 80. ſur les Cantiques, repréſente un avare comme une ame baſſe, & courbée vers la terre.

Le même, 3e. Sermon ſur le Pſeaume *Qui habitat in adjutorio altiſſimi*, applique à l'avarice, ces paroles du Pſalmiſte, *Liberavit me de laqueo venantium & à verbo aſpero.*

Parmi les Sermons imprimez ſous le nom de ſaint Zenon de Verone, il y en a deux ou trois de ſuite ſur ce ſujet, où l'Autheur dit de trés-bonnes choſes.

Caſſien, *Lib. 7. de Inſtitutionibus Monaſticis*, parle amplement de ce vice.

Saint Baſile, *Homil. 2. ex variis*, parle des malheurs que cauſe par tout l'Avarice.

Le même, en l'Homel. 11e. *Ex variis, contra Divites Avaros*, qui eſt toute entiére ſur ce ſujet, rapporte & réfute toutes les excuſes des Avares, & traite à fond cette matiére. Il en parle encore dans la 14e. & dans la 15e. de ſes Oraiſons.

Saint Aſtere, dont les ouvrages ſe trouvent avec ceux de ſaint Maxime, a fait trois Oraiſons ſur ce même ſujet, dans leſquelles il marque les différentes eſpeces d'avarice, leurs ſuites, & les malheurs que ce vice attire.

Saint Chyſoſtome, eſt celui de tous les Peres qui a le plus invectivé contre l'avarice: à peine a-t'il un Sermon, & une exhortation où il n'en parle. Voicy les principaux endroits.

Sermon ou Exhortation 3e. ſur l'Epître aux Romains, où il montre que l'avarice eſt tout enſemble une yvreſſe d'eſprit, & une idolâtrie de cœur. Item Serm. 2. & 7. ſur la même Epitre.

Le même a fait une homelie entiére ſur l'avarice, elle ſe trouve dans le 5e. Tome.

Le même, dans l'Homelie 64. ſur ſaint Matthieu, compare cette paſſion à une fiévre brûlante.

Le même, dans l'Homelie 18. ſur l'Epître aux Epheſiens, rend raiſon de ce qu'a dit l'Apôtre, que l'avarice eſt un culte que l'on rend aux Idoles.

Le même, dans l'Homélie 9e. ſur ſaint Matthieu, fait une peinture de ce vice, capable de nous en donner de l'horreur.

Le même, dans l'Homelie 82. ſur le même ſaint Matthieu, fait la comparaiſon d'un Avare avec un Energumene; ſur ce qu'il eſt dit dans ſaint Jean, que Satan entra dans le cœur de Judas, déja poſſédé par ſont Avarice.

Le même, dans le ſecond Sermon au Peuple d'Antioche, montre l'uſage que les riches doivent faire de leurs biens, pour ſe garentir de l'avarice.

Le même, dans l'éxhortation ſur le ſecond chapitre de ſaint Matthieu, montre avec quel ſoin on doit combattre ce vice.

Le même, dans l'exhortation ſur le chapitre 20. du même Evangile, montre qu'il faut vaincre cette paſſion par la foy; Et dans l'exhortation ſur le chap. 28. il fait le portrait d'un Avare.

Le même, dans l'exhortation ſur le chap. 28. du même Evangile. Il y déclame contre l'Uſure.

Le même, dans l'exhortation ſur le chap. 19. montre que l'avarice eſt la ſource de tous les maux, dans ce monde & dans l'autre.

Le même, dans le liv. *de Compunctione cordis*, qui ſe trouve dans le 5e. Tome, montre que celui qui eſt attaché aux choſes de la terre, ne peut penſer à celles du Ciel.

Le même enfin, dans les Exhortations 58. 80. 83. & dans la derniére, ſur l'Evangile de ſaint Matthieu ; Dans l'Homelie 7e. ſur la ſeconde Epître aux Corinthiens ; Dans la 17e. ſur la prémiere Epître à Timothée, &c.

Les Livres Spirituëls.

Grenade, dans la Guide des Peeheurs. liv. 2.

Canifius. *Part.* 3. *de* 7. *Vitiis Capitalibus.* §. 4.

Jacobus Alvares. *Tom.* 2. *lib.* 1. *part.* 2. *cap.* 7. *&* 8.

Bernardinus Roſignolius. *lib.* 2. *de Diſcip. c.* 16.

Marchantius. *Tract.* 2. *de Tuba Sacerdotali.*

Le P. Lobbetius, de la Compagnie de Jesus, a fait un Traité ſur ce ſujet.

Le P. Dandinus, de la même Compagnie, en a auſſi parlé fort au long.

Le P. Croiſet, Tom. ſecond de ſes Réfléxions, a un titre particulier ſur l'avarice, & un autre ſur le déſir de faire fortune.

Tous les Théologiens qui ont traité des viees & des vertus.

Les Prédicateurs.

Matthias Faber. *Conc.* 1. *in Dominic.* 8. *poſt. Pentecoſten. & Conc.* 4. *in Domin.* 16.

Monſieur Biroat, dans ſon Avent de la condamnation du monde. Diſcours 13e.

Le P. le Jeune, Prêtre de l'Oratoire.

Monſieur Joly. Prône pour le 16e. Dimanche après la Penteeôte.

L'Autheur des Diſeours Moraux, en a un ſur l'Avariee, & un particulier ſur l'Uſure.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, dans le ſeeond Tome des Sermons particuliers, en a un ſur l'Eſprit d'Interêt, & un autre ſur l'Uſure.

Tous eeux qui ont fait des Diſeours ſur les Richeſſes, y ont auſſi mélé beaucoup de choſes qui regardent l'Avariee.

Ceux qui ont fait des Lieux communs.

Ceux qui ont fait des Recueils & des Lieux communs, en ont fait amplement ſur cette matiére, comme l'une des plus abondantes & des plus importantes.

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, Exemples, & Applications de l'Ecriture ſur ce Sujet.

Divitiæ ſi affluant, nolite cor apponere. Pſalm. 61.

Injuſtitias manus veſtræ concinnant. Pſalm. 57.

Infernus & perditio nunquam implentur: ſimiliter & oculi hominum inſatiabiles. Proverb. c. 27.

Conturbat domum ſuam, qui ſectatur avaritiam. Ibidem, c. 15.

Qui feſtinat ditari, & aliis invidet, ignorat quod egeſtas ſuperveniet ei. Ibidem, c. 28.

Sic ſemita omnis avari, animas poſſidentium rapiunt. Ibid. 1.

Qui odit avaritiam, longi fient dies ejus. Ibid. c. 28.

Qui feſtinat ditari, non erit innocens. Ibid. c. 20.

Avaro nihil eſt ſceleſtius. Eccli. 10.

Viro tenaci & cupido, ſine ratione eſt ſubſtantia; & homini livido, ad quid aurum? Id. c. 14.

Nihil eſt iniquius quàm amare pecuniam; hic enim animam ſuam venalem habet. Idem, c. 10.

O mors, quàm amara eſt memoria tua homini pacem habenti in ſubſtantiis ſuis! Idem, c. 41.

Avarus non replebitur pecuniâ, & qui amat divitias fructum non capiet ex eis. Eccleſ. 5.

Divitiæ conſervatæ in malum Domini ſui. Ibid.

Qui aurum diligit non juſtificabitur. Eccli. 31.

Non erigas oculos tuos ad opes quas non potes habere. Prov. 23.

Inſatiabilis oculus cupidi; non ſatiabitur donec conſumat arefaciens animam ſuam. Ibidem, c. 14.

Non fœneraberis fratri tuo ad uſuram, pecuniam, nec quamlibet aliam rem. Deuteron. 23.

Omnes in viam ſuam declinaverunt; unuſquiſque ad avaritiam, à ſummo uſque ad noviſſimum. Iſaiæ 56.

A minore uſque ad majorem, omnes avaritiæ ſtudent. Jerem. 6.

SI vous avez beaucoup de richeſſes, gardez-vous bien d'y attacher vôtre cœur.

Vos mains ne s'employent qu'à commettre des injuſtices avec adreſſe.

L'enfer & l'abîme de perdition ne ſont jamais raſſaſiez: ainſi les yeux des hommes ſont inſatiables.

L'avare met le trouble dans ſa maiſon.

Un homme qui ſe hâte de s'enrichir, & qui porte envie aux autres, ne ſçait pas qu'il ſe trouvera ſurpris tout d'un coup par la pauvreté.

Telles ſont les voies de tous les avares, elles ſurprennent les ames de ceux qui ſont engagez dans cette paſſion.

Celui qui hait l'avarice, prolongera les jours de ſa vie.

Un homme qui ſe hâte de s'enrichir ne ſera pas innocent.

Rien n'eſt plus déteſtable que l'avarice.

Le bien eſt inutile à l'homme avare, & attaché à l'argent; & que ſert l'or à un envieux?

Il n'y a rien de plus injuſte que d'aimer l'argent; parce qu'un tel homme vend ſon ame.

O mort! que ton ſouvenir eſt amer à un homme qui vit en paix au milieu de ſes biens!

L'avare n'aura jamais aſſez d'argent; & celui qui aime les richeſſes n'en recueillera aucun fruit.

Des richeſſes conſervées avec ſoin, pour le tourment de celui qui les poſſede.

Celui qui aime l'or ne paſſera point pour innocent.

Ne levez point vos yeux vers les richeſſes que vous ne pouvez avoir.

L'œil de l'avare eſt inſatiable; il ne ſera point ſatisfait qu'il ne deſſeche ſon ame.

Vous ne prêterez point à uſure à vôtre frere, ni de l'argent, ni quelque autre choſe que ce ſoit.

Tous ſe ſont détournez pour ſuivre leur voie; chacun a ſuivi ſes interêts, depuis le plus grand juſqu'au plus petit.

Depuis le plus petit juſqu'au plus grand, tous s'étudient à ſatisfaire leur avarice.

Ecce complosi manus meas ſuper avaritiam tuam, quam feciſti. Ezech. 22.

Ubi ſunt... qui argentum theauriſant & aurum, in quo confidunt homines? Ad inferos deſcenderunt, & alii loco eorum ſurrexerunt. Baruch. 3.

Ve ei qui multiplicat non ſua! uſquequo & aggerat contra ſe denſum lutum? Numquid non repentè conſurgent qui mordeant te, & ſuſcitabuntur lacerantes te, & eris in rapinam eis? Habacuc, 2.

Si genuerit filium.... egenum & pauperem contriſtantem, rapientem rapinas, pignus non reddentem,... ad uſuram dantem, & amplius accipientem; nunquid vivet? Non vivet.... morte morietur. Ezech. 18.

Quid prodeſt homini ſi mundum univerſum lucretur, anima vero ſua detrimentum patiatur? Matth. 16.

Ubi eſt theſaurus tuus, ibi & cor tuum erit. Idem, c. 6.

Quid vultis mihi dare, & ego vobis eum tradam? Idem, c. 26.

Non poteſtis Deo ſervire & mammonæ. Idem, c. 6.

Nolite theſaurizare vobis theſauros in terra, ubi aruge & tinea demolitur, & ubi fures effodiunt & furantur. Matth. 6.

Videte & cavete ab omni avaritia; quia non in abundantiâ cujuſquam vita ejus eſt, ex his quæ poſſidet. Luc. 12.

Avari regnum Dei non poſſidebunt. 1. ad Corinth. 6.

Hoc ſcitote intelligentes, quod omnis... avarus, quod eſt idolorum ſervitus, non habet hæreditatem in regno Chriſti & Dei. Ad Epheſios 5.

Avaritia, quæ eſt ſimulacrorum ſervitus. Ad Coloſſ. 3.

Avaritia nec nominetur in vobis, ſicut decet ſanctos. Ad Epheſ. 5.

Sint mores ſine avaritiâ contenti præſentibus. Ad Hebr. 13.

Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem, & in laqueum diaboli, & deſideria multa inutilia, & nociva, quæ mergunt homines in interitum, & perditionem. 1. ad Timoth. 6.

Omne quod eſt in mundo, concupiſcentia carnis eſt, & concupiſcentia oculorum, & ſuperbia vitæ. 1. Joann. c. 2.

J'ay frappé mes mains, en me déclarant contre vôtre avarice.

Où ſont ceux qui amaſſoient dans leurs tréſors l'argent & l'or, auquel les hommes mettent toute leur confiance? Ils ſont décendus dans les enfers, & d'autres ont pris leur place.

Malheur à celui qui ravit ſans ceſſe ce qui ne lui appartient pas: juſqu'à quand amaſſera-t-il contre lui-même des richeſſes qui ne ſont qu'une bouë peſante, où il ſe prend, & qui ſouille ſon innocence? Ne verrez-vous pas s'élever contre vous des gens qui vous mordront, & qui vous déchireront; dont vous deviendrez vous-même la proie?

Celui qui afflige le pauvre, qui lui ravit ſon bien, qui ne lui rend pas les gages qu'il lui a confiez, qui prête à uſure, & qui éxige au-delà de ce qu'il a prêté; fût-il le fils d'un homme juſte, eſt-ce qu'il vivra? Non celui-là ne vivra pas; il mourra & ſera reprouvé.

Que ſerviroit à un homme de gagner tout le monde, & ſe perdre ſoy-même!

Là où eſt vôtre tréſor, là auſſi eſt vôtre cœur.

Que voulez-vous me donner, & je vous le mettai entre les mains?

Vous ne pouvez ſervir tout enſemble, Dieu & l'argent.

Ne vous faites point de tréſors ſur la terre, où les vers & la roüille les mangent, & où les voleurs les déterrent.

Ayez ſoin de vous bien garder de toute avarice; car en quelque abondance qu'un homme ſoit, ſa vie ne dépend point des biens qu'il poſſede.

Les avares ne ſeront point héritiers du royaume de Dieu.

Sçachez que quiconque eſt poſſédé de l'avarice, qui eſt une eſpece d'idolatrie, ne ſera point héritier du royaume de JESUS-CHRIST, & de Dieu.

L'avarice qui eſt une idolâtrie, & un culte des Idoles.

On ne doit point ouïr parler d'avarice parmi les Saints.

Que vôtre vie ſoit éxempte d'avarice; ſoyez contens de ce que vous avez.

Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation, & dans le piége du démon, & en divers déſirs inutiles, & pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition & de la damnation.

Tout ce qui eſt dans le monde n'eſt que concupiſcence de la chair, concupiſcence des yeux, & orgueil de la vie.

Agite nunc divites, plorate ululantes in miſeriis veſtris, quæ advenient vobis. Divitiæ veſtræ putrefactæ ſunt, & veſtimenta veſtra à tineâ comeſta ſunt; aurum & argentum veſtrum æruginavit, & ærugo eorum in teſtimonium vobis erit: theſauriſaſtis vobis iram in noviſſimis diebus. Jacobi, c. 5.

Riches, pleurez maintenant; pouſſez des ſoupirs & des cris, dans la vûë des miſéres qui doivent fondre ſur vous. La pourriture conſume les richeſſes que vous gardez; les vers mangent les vétemens que vous avez en reſerve; la rouille gâte l'or & l'argent que vous cachez, & cette rouille s'élevera en témoignage contre vous: c'eſt-là le tréſor de colere que vous amaſſez pour les derniers jours.

Si pecuniam dederis populo meo pauperi, qui habitat tecum, non urgebis eum, quaſi exactor, nec uſuris opprimes. Exod. 22.

Si vous prêtez de l'argent à mon peuple, aux pauvres qui habitent avec vous, vous ne les preſſerez point comme un exacteur impitoyable, & vous ne l'accablerez point d'uſures.

Domine quis habitabit in tabernaculo tuo, aut quis requieſcet in monte ſancto tuo?... qui pecuniam non dedit ad uſuram, & munera ſuper innocentem non accepit. Pſalm. 14.

Seigneur qui demeurera dans vôtre tabernacle, ou qui repoſera ſur vôtre ſainte montagne?... celui qui n'a point donné ſon argent à uſure, & n'a point reçu de préſent pour opprimer l'innocent.

Si mutuum dederitis his à quibus ſperatis recipere, quæ gratia eſt vobis? nam & peccatores peccatoribus fœnerantur, ut recipiant æqualia. Luc. c. 6.

Si vous prêtez à ceux de qui vous eſpérez de recevoir, quel gré vous en ſçaura-t'on; puiſque les pécheurs s'entre-prêtent de la ſorte, pour recevoir le même avantage?

Exemples de l'Ancien Teſtament.

L'exemple de Caïn.

CAïn, au ſentiment de ſaint Chryſoſtome, a été le prémier Avare du monde: car ne pouvant refuſer d'offrir à Dieu des ſacrifices, pour reconnoître le ſouverain Domaine de celui, à qui il étoit redevable de tout, il retenoit pour lui ce qu'il y avoit de meilleur dans ſes troupeaux, & n'offroit à Dieu que le rebut, & tout ce qu'il ne vouloit point pour lui-même. Auſſi Dieu rebuta-t'il ſes préſens, & ne daigna pas les regarder. Delà vint la furieuſe jalouſie qu'il conçût contre ſon frere, & qui le porta à le maſſacrer inhumainement. Il fit voir dès-lors, juſqu'à quelle extrémité ce vice porteroit les hommes dans la ſuite des ſiécles. *Geneſ. c. 4.*

L'exemple d'Achan.

L'Exemple d'Achan ne fait pas moins voir l'empire que cette paſſion exerce ſur le cœur de ceux qu'elle poſſede. Car, comme remarque ſaint Ambroiſe, Joſué eut le pouvoir d'arrêter le Soleil, & de l'empêcher d'avancer dans ſa courſe; mais le commandement exprès, & les défenſes que ce Général des Armées du Seigneur avoit faites, de ne rien prendre des dépouilles des ennemis, ne furent pas capables d'arrêter l'avarice du ſoldat qui portoit ce nom, ni l'empêcher de prendre une regle d'or, & un manteau d'écarlatte: ce qui attira la colere de Dieu ſur ſon Peuple, laquelle ne ceſſa qu'après que ce voleur eut été lapidé. *Joſué c. 7.*

L'exemple de Saül.

L'avarice de Saül ne fut pas moins la cauſe de ſa perte, que ſa déſobéiſſance aux ordres de Dieu; puiſque Dieu lui avoit également défendu de livrer le combat aux Amalécites, avant que Samuël eût offert le ſacrifice, & de ſe rien reſerver des dépouilles des ennemis qu'il auroit défaits. Mais il ne ſe contenta pas de donner la bataille, ennuyé d'attendre Samuël: ſon avarice le porta encore, contre le commandement exprès de Dieu, à ſe reſerver ce qu'il y avoit de meilleur & de plus prétieux dans les troupeaux, & les autres dépouilles *1. Reg. c. 13.*

des ennemis : & l'on ſçait que ce fut pour cette avarice, qui le fit contrevenir aux ordres de Dieu, qu'il fut rebuté, & privé de ſa couronne.

L'avarice de Giéſi punie de lepre. *4. Reg. c. 5.*

Giéſi voyant que ſon maître Eliſée avoit refuſé l'argent & les préſens que Naaman lui offroit, preſſé par ſa cupidité, pour avoir part aux libéralitez de ce Seigneur opulent & magnifique, il courut après lui. Il eut part aux libéralitez en éfet : & ce Général lui donna ce qu'il voulut. Mais après que ce ſerviteur eut ſatisfait ſon avarice, comment fut-il reçû d'Eliſée ? La lépre dont Naaman avoit été guéri, s'attacha à cet Avare, & à toute ſa poſtérité, par la malédiction que ce Prophete lança ſur lui.

L'exemple d'Achab. *Lib 3. Reg. c. 21.*

La fureur de cette paſſion paroît particuliérement dans la perſonne d'Achab. Il ne ſe contente pas des richeſſes, qu'il pouvoit poſſéder légitimement ; mais comme ſi le bien d'autrui avoit quelque attrait particulier pour contenter ſon avarice, il n'a point de patience qu'il n'ait ravi la vigne du pauvre Naboth, pour étendre ſon jardin. Sur quoy, remarque ſaint Ambroiſe, il ne faut pas croire qu'il n'y ait eu qu'un ſeul Achab dans le monde. On voit naître tous les jours des Achabs, qui ſont les imitateurs de l'injuſtice de ce Prince, qui ne ſont jamais contens de leurs biens, & qui bâtiſſent leur fortune ſur la ruine de celle des autres.

Exemples du Nouveau Teſtament.

Ananias & Saphira. *Act. 5.*

L'exemple d'Ananias & de Saphira rapporté aux Actes des Apôtres, montre juſqu'à quel excès d'impiété même, à quel menſonge ſacrilege, à quelle lâche hypocriſie l'avarice put porter des gens, qui avoient devant les yeux de ſi beaux modeles d'une conduite toute oppoſée, & qui étoient environnez des éfets les plus ſurprenans de la préſence de l'Eſprit-Saint. Et on voit bien encore par-là combien Dieu jugea néceſſaire, d'empêcher qu'une ſi dangereuſe paſſion ne s'introduiſit dans l'Egliſe naiſſante, & combien il l'a en horreur, puiſqu'il punit de mort, & d'une mort ſi prompte & ſi propre à répandre la conſternation, ces deux avares, qui avoient retenu une partie du prix de leur héritage, qu'ils avoient promis de donner à Dieu, par les mains des Apôtres.

Les Phariſiens de la Loy. *Luc. 19.*

L'avarice eſt le vice que le Fils de Dieu a le plus ſouvent reproché aux Phariſiens ; & leur exemple fait voir combien cette paſſion eſt oppoſée aux graces du Ciel, dans ceux dont la profeſſion paroîtroit d'ailleurs être plus à portée des faveurs céleſtes. Mais quoique ce mal ſoit difficile à guérir ; cependant l'exemple de Zachée nous apprend qu'il n'eſt pas ſans remede ; & la généreuſe réſolution que celui-ci prit, montre comme il faut faire pour empêcher que cette paſſion dont un Publicain ſceut ſe préſerver, ne nous précipite dans le dernier malheur où les Scribes & les Phariſiens tomberent.

La Parabole de cet Avare qui vouloit faire accroître ſes gréniers pour reſſerrer une abondante moiſſon.

„ La Parabole que le Sauveur fait ſur ce ſujet dans ſaint Luc, ch. 12. ne doit „ pas être omiſe. Il y a avoit, dit-il, un homme riche, dont les terres avoient „ extraordinairement rapporté, & il s'entretenoit en lui-même de ces penſées : „ Que ferai-je ? car je n'ai point de lieu où je puiſſe reſſerrer tout ce que j'ai „ recueilli. Voicy, dit-il, ce que je ferai. J'abbatrai mes gréniers, & j'en „ bâtirai de plus grands, & j'y amaſſerai toute ma récolte, & tous mes biens ; „ & je dirai à mon ame : Mon ame, tu as beaucoup de biens en reſerve pour „ beaucoup d'années : repoſe-toy, mange, boi, fai bonne chere. Mais Dieu

en même-temps dit à cet homme : Inſenſé que tu es ! on s'en va te redemander ton ame cette nuit même ; & ce que tu as amaſſé pour qui ſera-ce ? " C'eſt l'état de celui qui amaſſe des tréſors pour ſoy-même, & qui n'eſt pas riche en Dieu.

Ce qu'il faut conclurre de ce qui arriva à ce jeune homme, qui vouloit ſuivre Nôtre-Seigneur, & ſe ſauver. *Matth.* 19.

Nous avons dans l'Hiſtoire Evangelique une preuve bien naïvement exprimée, de la difficulté qu'un homme qui a de l'attachement aux biens de la terre, trouve comme néceſſairement à ſe donner à Dieu, c'eſt l'embaras & l'abbatement de cœur, où la repartie du Fils de Dieu, quoi que ſalutaire, jeta ce jeune homme, qui lui demandoit ce qu'il devoit faire pour poſſéder la vie éternelle. Car le Sauveur lui ayant dit : Gardez les Commandemens ; & celui-cy ayant répondu hardiment : Je les ai tous gardez ; & inſiſtant à demander ce qu'il lui reſtoit donc à faire, le Fils de Dieu qui voyoit dans le cœur de ce jeune homme, une cupidité ſecrette, une puiſſante attache à ſes propres biens, quoiqu'ils fuſſent légitimement acquis, lui conſeille de les diſtribuër aux pauvres, & de le ſuivre ; ce que ce jeune homme n'eut pas plûtôt entendu, qu'il s'en alla tout triſte : & vérifia par cette triſteſſe, qui étoit l'éfet & la marque évidente de ſon avarice, ce que nous diſons de ce vice. Et c'eſt cela même qui obligea le Sauveur de dire auſſi-tôt après à ſes vrais Diſciples, que les riches, c'eſt-à-dire, comme il s'explique dans la ſuite, ceux qui ont confiance en leurs richeſſes, & qui y mettent leur cœur, entreront difficilement dans le Royaume du Ciel : *Quàm difficilè !* diſent deux autres Evangeliſtes. Et c'eſt même en cette occaſion que le Sauveur pour marquer cette difficulté, ſe ſervit de la comparaiſon la plus forte : *Facilius eſt camelum per foramen acûs tranſire.* *Marc.* 10. *Ibidem*, & *Luc.* 18.

L'exemple de Judas. *Matth.* 26.

Voicy le dernier excès où l'avarice peut porter un homme. Si nous recherchons le principe de ce malheur de Judas ; il n'y en a point d'autre que cette malheureuſe paſſion de poſſéder des richeſſes, qui le porta à une action auſſi noire que celle de vendre ſon Maître. Mais à peine l'eut-il vendu, qu'il ſe déſeſpere, rapporte l'argent, & ſe pend ; confus de voir que cet argent coûte la vie à un juſte, à un innocent, tel que celui qu'il vient de vendre. Importante leçon pour les Avares, qui n'examinent point comment ils gagnent l'argent qu'ils ont, ni pour combien de temps, ils jouïront de ce gain ! Ils amaſſent du bien avec beaucoup d'inquiétude, & à peine l'ont-ils poſſédé, que la mort ſans qu'il ſoit beſoin qu'ils ſe la procurent, vient à le leur ôter avec la vie.

Application de quelques Paſſages à ce ſujet.

Pourquoy l'avarice eſt une eſpece d'idolatrie.

... *Avarus quod eſt idolorum ſervitus. Ad Epheſ.* 5. Saint Paul renferme dans un mot tous les déréglemens de l'avarice, quand il l'appelle une eſpece d'idolâtrie. Pourquoi cela ? eſt-ce peut-être parce que les Avares renferment leur or ſous mille clefs, comme les Payens arrêtoient leurs Dieux avec mille chaines ? Diſons plûtôt que la raiſon de ce nom ſi odieux, eſt que les Avares font de leurs richeſſes, leurs Dieux. Il importe fort peu qu'on adore de l'or ſous la forme d'une ſtatuë, ou ſous la forme d'une piéce d'argent ; ſi ce n'eſt pas une idolatrie de créance, c'eſt toûjours une idolatrie d'action. *Mr. Biroat dans le treiziéme diſcours de l'Avent.*

Pourquoi elle eſt appelée une ſervitude des Idoles.

Avarus ; quod eſt idolorum ſervitus. Ibid. Saint Paul appelle cette cruëlle paſſion, l'Eſclavage des Idoles. Il ne dit pas qu'elle ſeule ſoit une idole, mais qu'elle en ſert pluſieurs autres. Oui, hommes avares ! ce ſont autant d'idoles pour vous, que toutes les perſonnes, que toutes les choſes à quoi vos richeſſes vous lient, ou vous donnent occaſion de vous attacher ; parceque c'eſt à ces objets que vous rendez dès-là tous vos ſoins & tous vos hommages. Vous n'épargnez ni vos peines, ni vos veilles, pour plaire à cette perſonne qui promet de vous avancer ; vous adorez l'idole de l'ambition, parce que vôtre argent vous donne le moyen de vous pouſſer dans le monde, & d'y poſſéder de grandes charges ; vous ſacrifiez par la même raiſon à l'idole de la volupté, de la grandeur, de la gloire, &c. C'eſt une véritable ſervitude de toutes les idoles.

Comment les Avares ſont idolâtres.

Avarus ; quod eſt idolorum ſervitus. Tandis que vous ſerez poſſédé de cette paſſion inſatiable des biens de la terre, vous n'aurez point de Religion, ſi ce n'eſt en apparence ; car vous êtes dans le même aveuglement qu'étoient certains Chrétiens des prémiers ſiécles, que Tertullien reprend aigrement ; & à qui il diſoit : Vous déteſtez les ſtatuës des Dieux, que les idolâtres adorent, & vous avez dans le cœur l'or & l'argent que vous idolatrez : *Argentum & aurum in Deos converſum execraris, & ipſum argentum & aurum in corde tanquam Deum colis* Vous vous étonnez de voir que les Payens ont des Statuës d'or & d'argent, qu'ils adorent comme un Dieu ; mais vous devez plûtôt vous étonner de voir que vous commetez dans vos cœurs une ſemblable idolatrie.

Comment la cupidité eſt la racine de tous les maux, & pourquoy.

Radix omnium malorum eſt cupiditas. 1. ad Timoth. 6. Cette comparaiſon marque deux choſes, ſçavoir le génie & la méchanceté de l'avarice. Que fait la racine d'un arbre ? Elle attire à ſoy l'humidité, & les parties imperceptibles de la terre qui l'environnent, pour produire & pour augmenter ſon fruit ; elle tourne à ſon profit & à l'achevement de ſon ouvrage, tout ce qu'elle peut recevoir des travaux de la nature. Voilà le génie de la cupidité d'avoir ; elle attire de tous côtez ce qu'elle peut, pour augmenter ſes richeſſes ; elle s'enrichit des dépouilles des pauvres ; les larmes des orphelins ſont comme les pluyes qui arroſent cette malheureuſe plante. Mais cette même comparaiſon exprime pareillement la malice criminelle de cette paſſion : car comme la racine d'un arbre pouſſe inceſſamment, & fait couler ſa fécondité dans toutes ſes branches, pour y produire des fleurs & des fruits ; ainſi le déſir d'avoir du bien fait agir toutes les puiſſances du corps & de l'ame de l'homme, & eſt la ſource de toutes les actions d'un avare. *Mr. Biroat, dans le même Diſcours 13e. de l'Avent.*

Les riches avares ſont appelez les hommes des richeſſes.

Viri divitiarum : Les hommes des richeſſes. Les avares ſont ſemblables à cette ſtatuë, que Nabuchodonoſor vit en ſonge, qui avoit une tête d'or, une poitrine & des bras d'argent, des cuiſſes d'airain, des jambes de fer, & des pieds d'argile ; car ces hommes de richeſſes ſont un monſtre compoſé moralement de ces différentes matiéres ; dont la tête, c'eſt-à-dire, les penſées & les maximes ; dont la poitrine, c'eſt-à-dire, les Affections ; dont les cuiſſes & les jambes, c'eſt-à-dire, les Eſpérances qui le ſoûtiennent, n'emploïent leur ſolidité prétenduë qu'à faire un appui à l'or & à l'argent, mais qui dégénerent enſuite, & qui ſe changent en argille & en bouë. *Le même.*

Radix malorum omnium cupiditas. La convoitiſe eſt la racine de tous les maux : pourquoy ? C'eſt, dit ſaint Thomas, parce que tout de même que la racine d'un arbre le ſoûtient, & le nourrit, de même auſſi l'amour de l'argent ſoûtient & nourrit tous les autres péchez. L'ambition ne ſubſiſte-telle pas aux dépens de cette paſſion ? N'eſt-ce pas à ſes frais que le Dieu de la mode eſt ſervi ? Ne fournit-elle pas dequoy bâtir le temple de la volupté ; ne pare-telle ſes autels, & n'entretient-elle pas ſes idoles ? Et enfin n'eſt-ce pas le Dieu de l'argent qui nourrit cette molleſſe & cette intempérance ? Sans lui verroit-on ces tables ſi délicieuſes & ſi ſplendidement ſervies ? Autre raiſon pourquoy la cupidité eſt la racine de tous les maux.

Supercecidit ignis, & non viderunt ſolem. Pſalm. 57. Comme c'eſt le propre de la cupidité d'aveugler ceux qu'elle poſſede, l'oracle, du Prophete Royal ſe vérifie en eux : Le feu eſt tombé, & ils n'ont point vû le ſoleil. La cupidité eſt entrée dans leur cœur ; leur eſprit a été aveuglé : préoccupez du déſir d'amaſſer, ils ne voyent plus rien dans le maniement des affaires publiques, que leur propre interêt ; ils ne voyent plus la vérité, ils ne voyent que l'or qu'ils aiment ; ils le trouvent par tout, & changent en lui-même, non, comme ce Midas fabuleux, tout ce qu'ils touchent, mais tout ce qu'ils voyent : *Supercedit ignis, & non viderunt ſolem.* Comme l'avarice aveugle ceux qui en ſont poſſédez.

Repleta eſt terra argento & auro, & non eſt finis theſaurorum ejus... Et repleta eſt terra ejus idolis. Iſaias. c. 2. C'eſt une choſe aſſez remarquable, que ce Prophete, après avoir dit que la terre avoit été remplie d'or & d'argent, & d'une infinité de tréſors, ajoûte auſſi-tôt, comme une conſéquence néceſſaire, qu'en même-temps, elle avoit été remplie d'idoles. C'eſt parce que les hommes avoient fait leurs divinitez de cet or & de cet argent : & comme il y a une infinité de tréſors, il y a auſſi une infinité de cultes ſacrileges. *Reina. Sermon* 3e. L'avarice fait des idolâtres.

Ova aſpidum ruperunt, & telas aranea texuerunt. Iſaia 59. Ils ont fait éclorre des œufs d'aſpics, & ils ont formé des toiles d'araignées. Que veut dire ce Prophete par cette comparaiſon ; ſinon, que comme celui qui fait couver des œufs d'aſpic, s'expoſe à perdre la vie, par les morſures des aſpics qui en ſortiront ; de même celui qui s'applique avec paſſion à groſſir ſon revenu, & à accumuler biens ſur biens, éleve dans ſon ſein une vipere, qui lui donnera mille fois la mort ? Car quel déſeſpoir peut être comparé à celui d'un homme, qui, par un renverſement de fortune, ſe voit dépouiller entiérement, ou en partie, des biens qu'il a amaſſez avec tant de peines ? Cependant il ne faut qu'un moment pour les lui arracher des mains, comme des toiles d'araignées, qu'on fait tomber du prémier coup : *Telas aranea texuerunt. Monſieur l'Abbé de Mommorel, Diſcours ſur l'Evangile du* 14. *Dimanche après la Pentecôte.* Éfets pernicieux de l'avarice contre ſes eſclaves.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages & Penſées des Saints Peres ſur l'Avarice.

AVarus non ſolùm eſt qui rapit aliena, ſed etiam qui cupidè ſervat ſua. S. Auguſtinus. Serm. 196. de Tempore.

NOn-ſeulement celui-là eſt cenſé être avare qui ravit le bien d'autruy ; mais encore celuy qui garde le ſien propre avec trop d'attachement, & un déſir immodéré de le faire fructifier.

Avari frui volunt nummo, uti autem Deo ; quoniam nummum, non propter Deum intendunt, ſed Deum propter nummum colunt. Idem, l. 7. de Civit. Dei.

Les Avares regardent leur argent comme leur fin, pour en jouïr ; & ils regardent Dieu comme un moyen utile pour en obtenir : parce qu'ils ne ſouhaitent pas des biens pour ſervir Dieu ; mais il ſervent Dieu pour obtenir de lui des biens de fortune.

Inſatiabilis eſt ſola avaritia divitum ; ſemper rapit, nunquam ſatiatur : nec Deum timet, nec hominem reveretur. Idem, de Verbis Domini.

L'avarice des riches eſt inſatiable ; elle prend de tous côtez, & ne croit jamais en avoir aſſez ; elle n'a ni crainte pour Dieu, ni reſpect pour les hommes.

Dura jubet avaritia, laboret, pericula, triſtitias, & doloret. Idem, tract. 10. in Epiſt. Joannis.

L'avarice commande des choſes rudes & fâcheuſes ; travaux, dangers, chagrins, &c.

Pereat avaritia, & dives eſt natura. Idem.

Otez l'Avarice, & la nature ſera riche de toutes ſortes de biens.

Avaritia quæ captivavit Diſcipulum comitem Chriſti. Idem, in Pſalm. 63.

Ce fut l'Avarice qui rendit eſclave Judas l'un des Diſciples de JESUS-CHRIST.

Quiſquis, quod ſe deterius eſt, ſequitur, fit & ipſe deterior. Idem, de Moribus Eccleſ. c. 3.

Celuy qui s'attache à quelque choſe au deſſous de ſoy, s'avilit & ſe dégrade.

Si terram amas, terra es. Idem.

Si vous aimez la terre, vous devenez terre.

Contradicit Deus avaritiæ, & vult nihil ab avaritiâ poſſideri. Idem, in Pſalm. 118.

Dieu s'oppoſe aux projets de l'avarice, & ne veut pas qu'elle poſſede rien, mais qu'elle déſire toûjours.

Eſt inimica Chriſti avaritia. Idem, in Pſalm. 96.

L'avarice eſt ennemie de JESUS-CHRIST qui a été pauvre.

Divitiæ amatoribus ſuis quantò fuerint ampliores, non afferunt ſatietatem, ſed plus habendi cupiditatem. Idem. Lib. 50. homil. Homil. 30.

Les richeſſes ne ſatisfont point ceux qui les aiment ; & plus elles ſont abondantes, au lieu de les raſſaüer, elles ne font qu'augmenter le déſir d'en avoir davantage.

Quid tibi prodeſt quod egeſ facultate, ſi ardes cupiditate. Idem, in Pſalm. 51.

De quel mérite devant Dieu vous peut être l'indigence que vous ſouffrez, ſi vous ſouhaitez avec paſſion de poſſeder ces biens fragiles qui vous manquent.

Non eſt in carendo difficultas, niſi cùm eſt in habendo cupiditas. Idem, l. 3. de Doctr. Chriſti. c. 18.

On n'a pas de peine de ſe voir privé des biens de fortune, quand on n'y eſt point attaché ; mais ſeulement quand on a un grand déſir de les poſſeder.

Ille poſſidet quæcumque habet, qui Dominus eſt rerum ſuarum : Dominus autem eſt, qui non eſt irretitus cupiditate ; qui autem cupiditate tenetur, poſſeſſus eſt, non poſſeſſor. Idem, in Pſalm. 48.

Celui-là poſſede ſes biens quels qu'ils ſoient, qui en eſt maître : or celui-là en eſt maître qui n'eſt point dominé par ſa cupidité : car celui qui eſt eſclave de ſa convoitiſe, eſt plûtôt poſſedé, qu'il ne poſſede.

Videſ viventem (divitem) *; quid hic habeat attendis : quid ſecum tollat, attende.*

Vous voyez cet homme riche durant ſa vie : vous prenez garde à ce qu'il a en ſon pouvoir ;

Quid

Quid ſecum tollit ? Multum auri habet, multum argenti habet, multum prædiorum; moritur : venerunt illa neſcio quibus. Idem, in Pſalm. 48.

Avarus, antequam lucretur perdit ſeipſum, & antequam aliquid capiat, capitur. Idem, in Serm.

Neque enim auri vitium eſt avaritia, ſed hominis perversè amantis aurum, juſtitiâ derelictâ, quæ, incomparabiliter, auro debuit anteponi. Idem, l. 12. de Civit.

mais conſiderez ce qu'il emporte avec lui. Qu'emporte-t'il ? Il poſſede beaucoup d'or & d'argent, & de grands héritages ; il meurt : & tout cela tombe entre les mains de je ne ſçai qui.

Un avare ſe perd lui-même avant que de gagner quelque choſe : il eſt pris par ſa cupidité, avant que de pouvoir rien prendre injuſtement.

L'avarice n'eſt pas un defaut qui vienne à l'homme, de dehors ; ſi quelqu'un eſt avare, l'or n'en eſt pas la cauſe, ce n'eſt pas ſa faute. Ce vice part de l'homme ſeul, qui par un fond de corruption, ſe porte à l'or avec déréglement, en abandonnant la juſtice, laquelle devoit lui être incomparablement plus précieuſe que toutes les richeſſes.

Non eſſent homines amatores pecuniæ, niſi eò ſe putarent excellentiores, quò ditiores. Lib. 4. de Geneſi ad litteram.

Les hommes n'aimeroient point tant l'argent, s'ils ne croyoient que plus ils en ont, plus ils ont de mérite, & dequoy ſe rendre recommandables.

Cupidus ſimilis eſt inferno : infernus quantumcunque plus devorat tantòmagis cupit & deſiderat : ſic & avarus nunquam ſatiabitur. Idem, ſeu potiùs alius quis author Sermonum ad Fratres in Erem. Serm. 62.

L'Avare reſſemble en ce point à l'enfer, que comme l'enfer ne dit jamais c'eſt aſſez, quelque multitude de perſonnes qu'il engloutiſſe ; ainſi l'avare n'eſt jamais content.

Cùm cætera vitia ſeneſcente homine ſeneſcant, ſola avaritia juveneſcit. Hieron. in Serm.

Quoi qu'à meſure qu'un homme vieillit, tous les autres vices vieilliſſent & s'affoibliſſent avec lui ; l'avarice ſeule ſemble rajeunir & devenir tous les jours plus ardente.

Inflammatur lucro avaritia & non extinguitur. Quaſi gradus quoſdam cupiditatis habet : quò plures aſcenderit, eò ad altiora feſtinat : unde fit gravior ruina lapſuro. S. Ambroſ. in Nabute.

L'avarice s'enflame toûjours davantage, au lieu de s'éteindre par le gain qu'on fait ; elle s'augmente comme par degrez, & plus elle monte, plus elle s'éforce de pouſſer encore plus haut. D'où il arrive que ſa chûte en eſt plus dangereuſe.

Perfidiæ, idololatriæ, & ſacrilegiorum materia eſt auri cupiditas. Idem, in Apolog. Davidis. c. 4.

Le déſir déréglé d'amaſſer, eſt la matiére de toutes les perfidies, de l'idolatrie, & des ſacrileges qui ſe commettent.

Rapiendi nullus modus eſt, ubi nulla menſura cupiendi. Idem, lib. de Abel.

On ne met point de bornes à ſes rapines, & à ſes brigandages, quand on n'en donne point à ſa cupidité.

Avaritia non expletur opibus, & quantò amplius habuerit, plus requirit, & neque copiâ, neque inopiâ minuitur. S. Hieron. ad Euſtoch. c. 10.

L'avarice n'eſt jamais taſſaſiée de biens, & plus elle en a, plus elle en cherche, & ſouhaite d'en avoir ; & ce déſir ne diminuë, ne ſe ralentit, ni par l'abondance, ni par la diſette.

Avaro tam deeſt quod habet, quàm quod non habet : quia, aut non habita concupiſcit, aut habita metuit ne amittat. Lib. 2. Epiſt. Epiſt. 2.

L'Avare manque également de ce qu'il a, & de ce qu'il n'a pas ; parceque, ou il ſouhaite ce qu'il n'a point, ou bien il craint de perdre ce qu'il a.

Apud barbaros quoſdam, quia vernaculum eſt aurum & copioſum, auro vinctos in ergaſtulis habent, & divitiis malos onerant, tanto locupletiores quantò nocentiores. Tertull. de Habitu Mulierum.

Il y a des nations barbares, où parceque l'or eſt commun & en abondance, on ſe ſert de chaînes d'or pour lier les criminels dans les priſons, & on les charge ainſi de richeſſes ; enſorte qu'on peut dire que plus ils ſont coupables, plus ils ſont riches.

O deteſtabilis cæcitas mentium, & cupiditatis inſana profunda caligo ! Cyprian. 1. Epiſt. ad Donatum.

O le déteſtable aveuglement d'eſprit ! ô profondes ténebres d'un avarice inſenſée !

Venit avaritia, & dicit: Argentum & aurum quod habes ſervitutis tuæ pretium eſt; poſſeſſio quam tenes, juris tui empcio eſt. S. Ambroſ. in Pſalm. 18.

L'avarice ſe préſente & nous dit: L'or & l'argent eſt le prix de l'eſclavage auquel vous vous êtes engagé, & la poſſeſſion de vos biens, eſt comme l'achat du droit que vous aviez, de diſpoſer de vous-même.

Pauperiorem ſe judicat omnis abundans, quia ſibi deeſſe arbitratur, quidquid ab aliis poſſidetur. Idem, de Nab.

Celui qui poſſede le plus de richeſſes, s'eſtime d'ordinaire le plus pauvre, parcequ'il ſe perſuade qu'il lui manque tout ce que les autres poſſedent.

De avaritiâ proditio, fraus, fallacia, perjuria, inquietudo, & violentia oriuntur. S. Gregorius, l. 31. Moral. c. 32.

De l'avarice naiſſent les trahiſons, les fourberies, les parjures, les chagrins, les inquiétudes, les violences.

Peccatum avaritia, mentem quam infecerit, ita gravem reddit, ut ad appetenda ſublimia aſſolli non poſſit. Idem, lib. 14.

L'avarice appeſantit tellement l'eſprit qu'elle poſſede, qu'il ne peut s'élever, & porter ſes déſirs vers des biens plus nobles & plus précieux.

Magna eſt ſecuritas cordis, nihil habere concupiſcentiæ ſæcularis; nam ſi ad terrena adipiſcenda cor inhiat, tranquillum ſecurumque eſſe nullatenus poteſt. Idem, lib. 22.

C'eſt une grande ſécurité pour un cœur, de n'être point infecté de la convoitiſe des biens du ſiécle: car ſi le cœur ſoûpire après les biens de la terre, il ne peut être, ni tranquille, ni en ſûreté.

Longa noſtra deſideria increpat vita brevis: incaſſum multa portantur, cùm juxta iſt quò pergitur. Idem, in homil.

La briéveté de la vie eſt une accuſation tacite de la vaſte étenduë de nos déſirs; car c'eſt en vain que nous nous chargeons de beaucoup de choſes, pour un voyage dont le terme eſt proche.

Non eſt cenſus in crimine, ſed affectus. Idem, lib. 10. Job. c. 17.

Les revenus & les grandes richeſſes ne ſont pas un crime; mais l'affection qu'on y a.

Si cuncta mundi relinquere non potes, ſic tene quæ hujus mundi ſunt, ut per ea non tenearis; ut terrena res poſſideatur, non poſſideat. Idem, homil. 16. in Evang.

Si vous ne pouvez pas entiérement renoncer à toutes les choſes du monde, poſſédez-les en telle ſorte que vous n'en ſoyez pas poſſedé.

Nullum eſt juſtitiæ in illo corde veſtigium, in quo avaritia fecit ſibi habitaculum. S. Leo, in Serm.

Il n'y a pas la moindre trace d'équité & de juſtice, là où l'avarice regne.

Morbus inſanabilis, fornax quæ nunquam extinguitur, tyrannis per totum orbem terrarum diffuſa. Chryſoſt. Homil. de Avaritia.

L'avarice eſt une maladie incurable; une fournaiſe toûjours ardente, qu'on ne peut jamais éteindre; une tyrannie, qui étend par tout ſon injuſte domination.

Qui pecuniæ ſervit, & præſentibus compedibus conſtringitur, & futuris paratur. Idem, ſuper. Matth. 28.

Celui qui eſt eſclave de l'argent, eſt arrêté en cette vie par des chaînes peſantes, & deſtiné dans l'autre à en porter de plus rudes.

Avaritia inſatiabilis ebrietas. Idem. Ibid.

L'avarice eſt une ivreſſe toûjours altérée.

Avarus communis omnium hoſtis. Idem.

L'avare eſt l'ennemi commun de tous les hommes.

Qui relinquenda ſervat, alienorum cuſtos eſt, non Dominus ſuorum. Idem, homil. 6. in Matth.

Celui qui met en reſerve ce qu'il lui faudra quitter un jour, ſe fait le gardien du bien d'autrui, & non pas le maître du ſien propre.

Periculoſa cura velle diteſcere, & grave onus innocentiæ ſubit incrementis opum occupata. S. Hilarius, c. 19. in Matth.

C'eſt une dangereuſe occupation que celle de s'enrichir, & l'innocence a beaucoup à ſouffrir par le ſoin d'augmenter ſes richeſſes.

Didici terram calcare, non adorare. Clement. Alex. Admonit. ad Gentes.

J'ay appris, comme Chrétien, à fouler aux pieds les richeſſes, & non pas à les adorer.

Arx vitii inventa eſt pecunia cupiditas. Idem.

La cupidité eſt comme un fort, où le vice ſe retranche & ſe défend.

Sicut nulli alii præterquàm Deo ſoli cultum tribuere par eſt; ſic etiam neque ullâ in aliâ re ſpem noſtram conſtituere debemus quàm in Deo. S. Baſilius, Orat. 2. de Princ.

Comme il n'eſt pas permis de rendre un culte ſouverain à d'autre qu'à Dieu ſeul, nous ne devons de même mettre nôtre eſpérance qu'en Dieu ſeul.

Quod eſt cæteris vitiis remedium, hoc eſt

Ce qui eſt le remede des autres vices, eſt ce

avaritia irritamentum. Idem, homil. in Avaros.

Fœnus ſuper fœnus, malorum parentum mala ſoboles. Idem.

Quod velis ei nomen imponas, uſura eſt (loquitur de variis modis pecuniam cum fenore locandi.) S. Ambr. l. de Tobia, c. 14.

Ne fias humanarum calamitatum cauponator : (loquitur de iis, qui ex damnis publicis lucrum faciunt.) S. Baſil. homil. 6.

Beatus ille, qui poſt illa non abiit, qua poſſeſſa onerant, amaſta inquinant, amiſſa cruciant. Bernard. Epiſt. 103.

Divitiarum amor inſatiabilis; quarum acquiſitio quidem, laboris; poſſeſſio, timoris; amiſſio plena doloris invenitur. S. Bernard. de Converſione ad Cleric.

Non es pecunia tua Dominus, ſed ſervus. Idem. Serm. in Cantic.

Cupiditatis lex ſive genius eſt, non habita pra habitis eſurire, & pra non habitis habita faſtidire. Idem, de Diligendo Deo.

Avarus largus in alieno, ſed parcus in proprio; gulam evacuat ut arcam repleat; corpus extenuat, ut lucrum extendat. Innocentius, de Vilit. Conditionis humanæ.

Cunctos pene homines agitat avaritia, nullum de his quietum eſſe permittit. S. Maximus Taurinenſis.

Non facilè de avaritiâ triumphat, de quo ſemel ipſa triumphavit. Petrus Bleſenſis.

O peſtis maligna avaritia, ſemper bonis animis deteſtanda! Quid illaſum, quid inconcuſſum dimittit? S. Chryſolog. ſuper Mar.

Avaritia quàm facilè arguitur ab omnibus, utinam poſſit tam facilè non amari. Zeno Veron. Serm. 2. de Avaritiâ.

Non habentibus divitias, habendi injicit cupiditatem; habentibus, adimit ſatietatem; ita omnes in rabiem una tempeſtate precipitat, ut ubinam ſit major ignores. Idem. Ibidem.

Aurum argentumque, Chriſtiane, ſi vera dicenda ſunt, execraris in ſimulacris ſolis, non in penetralibus tuis. Nam & illic, aureis, argenteiſque innumerabilibus veluti exemplis, tereti moneta percuſſis, ineſſe ſimiliter regum vultus, ſignaque cognoſcis: nihilque aliud diſtat, niſi qui irrite & augmente l'avarice; ſçavoir, la poſſeſſion de ce que l'on ſouhaite.

L'uſure eſt une maudite fille de la cupidité, & de l'attachement aux biens.

Donnez quel nom il vous plaira à ces prêts illicites; c'eſt Uſure.

Ne devenez pas par vos uſures déguiſées, l'auteur de la miſere publique, en égorgeant ceux qui s'addreſſent à vous, trompez par l'amorce d'un faux ſoulagement que vous leur offrez.

Heureux celui qui n'a point couru après les biens, dont la poſſeſſion eſt un fardeau, dont l'affection & l'attachement nous ſouille, & dont la perte nous cauſe un cruel tourment.

L'amour des richeſſes eſt inſatiable : Richeſſes cependant, dont l'acquiſition nous coûte bien de la peine; la poſſeſſion, de la crainte; & la perte, de la douleur.

Vous n'êtes pas le maître, mais l'eſclave de vôtre argent.

C'eſt le génie de la cupidité de déſirer plus ardemment les choſes qu'on n'a pas, que celles qu'on a déja; & de ſe dégoûter plus facilement des choſes que nous poſſédons, que de celles que nous n'avons pas encore.

Un avare eſt prodigue du bien d'autrui, & épargne le ſien; il ſe prive de ce qui eſt néceſſaire à la vie, afin d'avoir dequoy remplir ſes coffres; il extenuë ſon corps de jeûnes, pour étendre ſes revenus.

L'avarice inquiette & fatigue tout le monde, & ne laiſſe perſonne en repos.

Il eſt difficile que celui qui a été une fois vaincu par l'avarice, puiſſe triompher de ſes violences.

Que l'avarice eſt une peſte maligne, déteſtable à tout eſprit bienfait! A qui pardonne-t'elle? & dequoy ne tiche-t'elle pas de tirer quelque profit?

Plût à Dieu qu'autant que l'avarice eſt blâmée de tout le monde, autant fût-il facile de n'y être pas addonné!

L'avarice inſpire le déſir des richeſſes à ceux qui n'en ont point, & empêche que ceux qui en ont, croyent en avoir aſſez: & ainſi elle porte tout le monde à en amaſſer avec une eſpece de fureur ſi violente, que vous ne ſçauriez dire en quels des deux elle eſt plus grande.

S'il faut dire ce qui en eſt, Chrétien, vous ne haïſſez l'or & l'argent que dans les Idoles; & vous n'avez pas la même religion à ne pas livrer paſſionnément vôtre cœur à ces deux métaux, tels qu'ils ſont dans vos cabinets, & au fond de vos coffres. Car vous ſçavez bien quelle quantité il y a d'eſpeces de l'une & de

quòd in domo tua minuta ſunt, in templo majora; quæ ſi erogaveris, pecunia eſt; ſi ſervaveris, ſimulacra. Idem, ibid. alludens ad illa verba : Idola gentium argentum & aurum.

l'autre ſorte, frappées avec art, où brille l'image des Céſars, avec les marques de leur autorité & de leur puiſſance : Et il n'y a point en tout cela d'autre différence ; ſinon que ces piéces que vous gardez dans vôtre maiſon, ſont petites ; & celles qui ſont dans les temples ſont plus grandes. C'eſt de la monnoie, quand vous employez ou diſtribuez cet or, cet argent ; & c'eſt une Idole, quand vous le mettez en reſerve.

Inde eſt... quòd omne genus humanum, ſuo interitu, ſuiſque calamitatibus delectatur; viliorem habens animam quàm pecuniam. Ibid.

Delà vient que tout le monde prend plaiſir à ſa propre perte ; tenant moins de compte du ſalut de ſon ame que de ſon argent.

Vultis ſcire quale calamitatis ſit genus? ſanè plus in eum qui eam dilexerit ſavit. Idem, de Avarit. Serm. 3.

Voulez-vous ſçavoir quelle furieuſe maladie c'eſt ? elle eſt plus cruelle à ceux qui lui ſont devouez, qu'aux autres.

Quid tibi tua tollis infœlix? Quid extranco facias qui in te avarus es? Idem de eadem. Serm. 1.

Malheureux ! pourquoi vous ravir à vous-mêmes vos propres biens ? quelle affection vraiment liberale pourrez-vous montrer à un étranger, vous qui êtes avare pour vous-même ?

Miſero eſt miſerior, qui miſeriis ditatur alienis. Idem, Serm. de Juſtit.

Celui-là eſt le plus miſerable de tous les hommes, lequel s'enrichit des miſeres d'autrui.

Receptaculum omnium vitiorum, & inextricabilis nequitiæ fomes. Caſſianus.

L'avarice eſt comme le réceptacle de tous les vices, & qui entretient mille injuſtices, qu'on ne peut démêler.

Nemo ſe avarum intelligit, nemo cupidum ſentit. S. Gregor. Magnus.

Perſonne ne croit être avare, & ne s'apperçoit qu'il déſire immodérement des richeſſes.

Hoc ab homine colitur quod præ cæteris diligitur. S. Auguſt. ſuper Epiſt. ad Philipp.

L'homme eſt ceoſé idolâtre, de ce qu'il aime avec plus de paſſion.

Avarus ipſe miſeriæ ſuæ cauſa eſt. Seneca, in Proverb.

L'Avare eſt la cauſe & l'autheur de ſa propre miſere.

Inopia pauca deſunt; avaritia, omnia. Idem.

La pauvreté manque de peu de choſe, mais l'avarice manque de tout.

In nullum avarus bonus eſt, in ſe peſſimus. Idem, Epiſt. 208.

L'avare n'eſt ni bon ni utile à perſonne ; & tres-mauvais & pernicieux à ſoy-même.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce que l'on peut tirer de la Théologie ſur ce ſujet.

LA paſſion des richeſſes qu'on appelle Avarice, a deux noms dans les ſaintes Ecritures; tantôt elle s'appelle amour de l'argent, & tantôt cupidité; c'eſt-à-dire, déſir d'avoir plus que ce qui eſt néceſſaire & raiſonnable. Or quoiqu'il ſemble que l'idée renfermée ſous ce dernier nom, ſoit plus générale que celle que le prémier fait naître, toutes deux néanmoins viennent à une même choſe, expliquent la nature de cette paſſion, & nous repréſentent en tout ſon entier, ce déſir inſatiable qu'on appelle Avarice; puiſque l'argent dont les avares ſont ſi paſſionnez, ſert à acquerir tout ce qui peut être l'objet de cette convoitiſe. Mais proprement le nom de cupidité, où l'étenduë eſt mieux marquée, ſemble être celui des deux qui convient mieux à l'avarice; parce que cette paſſion eſt univerſelle, & embraſſe ſans exception toutes les choſes de ce monde, à la joüiſſance deſquelles le cœur humain ſe porte, pour ainſi dire, avec fureur, ſans ſe preſcrire, ni ordre, ni bornes dans ſes déſirs, à l'égard de tout ce qui peut paſſer pour utile: & qu'eſt-ce qu'il y a dans le monde que l'avare ne tourne pas à des vûës de profit, s'il ſuit ſon panchant? Definition de l'Avarice.

L'avarice enferme deux choſes; Prémiérement, une forte attache à ce que l'on poſſede, dont on ne veut point ſe défaire, ſous prétexte de le tenir en reſerve pour ſon propre beſoin; Secondement, un déſir d'avoir & d'acquerir davantage que ce que l'on poſſede, ſous prétexte d'en ménager les utilitez, & de le faire profiter par des moyens juſtes & légitimes. Il faut néanmoins confeſſer, que cette paſſion n'eſt pas toûjours criminelle, dans les perſonnes qui n'ont que mediocrement du bien pour le ſoûtien de leur vie, & pour l'entretien de leur famille; quoiqu'ils ne laiſſent pas de pécher contre la loy de la charité, ſi ſous ce prétexte, ils manquent d'aſſiſter, ſelon leur pouvoir, ceux qu'ils voyent en néceſſité. Mais c'eſt un grand crime dans ceux qui ont de grands biens, de ne croire jamais en avoir trop, de tout retenir pour eux-mêmes, & de n'avoir que de la dureté pour les pauvres. En quoy proprement conſiſte l'avarice, & ce que ce nom renferme.

Le déſir ou l'amour des choſes extérieures eſt naturel à l'homme, en tant que ces choſes ſont utiles & néceſſaires pour la fin à laquelle elles ſont ordonnées; & ce déſir eſt innocent, tant qu'il ſe tient dans les regles & dans les proportions de cette fin: mais ſi-tôt qu'il excede cette regle, c'eſt un péché, grand ou petit à proportion de l'excès avec quoi le cœur s'y attache. Ce qui eſt péché & défendu en cette matiére.

Il y a deux ſortes d'avarice, dont l'une eſt oppoſée à la juſtice; & celle-cy eſt toûjours coupable de vol ou de larcin; l'autre, eſt oppoſée à la libéralité, & celle-là ne dit autre choſe qu'une affection intérieure, mais déréglée vers les richeſſes. Or cet amour déréglé des choſes temporelles, eſt péché mortel, lorſqu'on préfere cet amour à celui qu'on doit à Dieu, ou au Prochain: mais quand il ne détruit ni l'un ni l'autre, (ce qui eſt aſſez difficile, ſur tout s'il eſt bien violent; car alors il ne ſe peut guére, qu'il ne faſſe oublier quelque devoir important); il n'eſt que véniel. Deux ſortes d'avarice.

Différence entre le ménagement de ſes biens, & l'avarice.

Quoiqu'il ſoit difficile de fixer le juſte point du milieu, entre un ſage ménagement des biens temporels, & l'avarice; à cauſe que l'on prend ſouvent l'un pour l'autre: on peut pourtant en général marquer aſſez clairement la différence de ces deux choſes; en ce que c'eſt un devoir & une obligation de conſerver ſon bien, & de le ménager avec ſageſſe; mais c'eſt avarice que d'y être attaché d'affection, juſqu'à violer quelque précepte, pour retenir ce bien, ou pour en acquerir.

Dieu ne condamne pas les richeſſes; mais l'attachement qu'on y a.

Ce n'eſt pas un crime d'avoir du bien; mais c'eſt un crime d'y avoir trop d'attache. JESUS-CHRIST, qui ſemble reprouver les riches, ne les reprouve pas parce qu'ils ſont riches; mais parce qu'ils ſont ordinairement avares. Ce n'eſt pas la poſſeſſion des biens que l'Ecriture condamne; mais la cupidité qui fait qu'on les augmente avec trop de ſoin, ou qu'on veut avec trop d'empreſſement en amaſſer: ce qui, comme dit S. Paul, eſt la ſource de toutes ſortes de péchez.

En quel ſens l'avarice eſt un mal ſans remede.

Quand on dit que l'avarice eſt un mal incurable ou ſans remede, cela ne s'entend pas, de ſorte qu'on prétende que le defaut de remede vient de la part de Dieu qui refuſe ſes graces, ſes ſecours capables de nous convertir, ou de nous appeler à la pénitence: mais cela vient des defauts, auſquels nous ſommes ſujets, à meſure que nous avançons en âge: foibleſſe de reſolution, crainte de manquer, d'être moins conſiderez, tous les jours plus grandes, &c. Ces defauts font que l'avarice peut bien être le péché le plus dangereux, mais non pas le plus grief; car le péché qui eſt incurable, à cauſe du mépris de la miſéricorde, ou de la juſtice de Dieu, mépris qui eſt propre du péché contre le Saint-Eſprit, eſt conſtamment le plus grief de tous les péchez.

L'avarice eſt un des vices capitaux.

L'avarice eſt un vice capital, ſelon ſaint Gregoire; parce que l'objet de l'avarice, lequel n'eſt autre que l'argent en général, nous promet par ſoi-même une ſuffiſance, & une abondance de toutes ſortes de biens, que nous obtenons facilement par ſon moyen. Or comme la ſuffiſance ou l'abondance des biens eſt l'une des conditions de la béatitude, ou de la félicité; & que tout vice, dont l'objet participe beaucoup à la nature de cette felicité, eſt capital, en tant qu'il porte à beaucoup d'autres vices, qui tendent à la même fin qu'il ſe propoſe; delà vient que l'avarice eſt un de ces vices. C'eſt la raiſon de ſaint Thomas.

De quelle manière l'avare fait un Dieu de ſon argent.

On peut demander comment les avares font leur Dieu de leur argent; car c'eſt ce que l'on dit communément, & pluſieurs Saints Peres ſe ſervent de cette expreſſion, fondez ſur les paroles de ſaint Paul. Nous en venons de toucher la raiſon, qui eſt la même ou peu s'en faut que celle pour laquelle l'avarice eſt un des vices capitaux. C'eſt que Dieu étant un être ſouverain que nous regardons comme nôtre derniére fin, & comme nôtre ſouverain bonheur; auquel nous ſacrifions; & dans lequel nous devons mettre toute nôtre eſpérance: les Avares ſemblent avoir tous ces mêmes ſentimens, en faveur de leur argent. Ils le regardent comme leur fin derniére, au lieu d'en faire un moyen pour arriver à leur fin; l'ordre naturel des choſes demandant qu'on n'uſe de l'argent comme de tout le reſte, que pour jouïr de Dieu. Or un avare renverſe cet ordre: *Non utitur ſed fruitur*, comme parle ſaint Auguſtin; il jouït de ſon argent, il s'y plaît; il s'y arrête comme à ſa fin, au lieu de s'en ſervir comme d'un moyen. Que s'il aime Dieu, c'eſt à cauſe de l'argent qu'il en eſpere, ou qu'il lui demande: *Non Deum amat, ſed argentum; & ſi Deum colit, propter argentum colit.* Et ce qu'il y a dans ſa conduite, qui peut lui attirer plus qu'à d'autres pécheurs, le blame de ce faire un Dieu de ce qu'il recherche,

eſt cette attache qu'il y a, plus abſolue, plus obſtinée & plus uniforme : outre que, comme nous avons encore vû, la matiere de ſa paſſion eſt la même dont ſe font les idoles.

En quel ſens l'avarice eſt appelée une ſervitude, ou un culte d'Idole.

C'eſt pour cela que l'expreſſion de l'Apôtre a eu tant de cours, & que l'avarice eſt ſi communément appellée un culte ou une ſervitude d'idole : non qu'il faille néanmoins prendre ces termes à la lettre, & ſuivant toute leur rigueur ; non plus que ce que nous avons dit de ce caractere de divinité que l'Avare ſemble reconnoître dans ſon argent, dont il fait ſon bonheur unique. On veut marquer par là ſeulement quelque reſſemblance ; qui conſiſte en ce que l'Idolâtre ſe ſoûmet aux pieds de la créature ; & l'Avare pareillement ſoûmet ſon cœur aux richeſſes : l'Idolâtre attend tout du Dieu qu'il adore ; l'Avare, tout de ſes moyens : mais cela pourtant d'une différente maniére ; parceque l'Idolâtre rend à la créature un culte divin & ſouverain ; l'Avare au contraire, ſacrifie bien ſon cœur à l'argent, par un déſir inſatiable de l'accumuler, mais il ne fait pas cela pour l'adorer : d'où vient que l'Avarice n'eſt pas un péché auſſi grief que l'Idolâtrie.

Les vices qui naiſſent de l'avarice.

La trahiſon, la fraude, la fauſſeté, le parjure, l'inquiétude, la violence, ſont ce que S. Gregoire le Grand appelle les filles de l'avarice, parce qu'elles naiſſent d'elle, & qu'elles tendent à la même fin. Car ſi le déréglement de cet amour qu'on a pour les richeſſes, conſiſte préciſément à les retenir & à les conſerver, ſans en faire part à perſonne, de là naît la dureté de cœur, oppoſée à la miſéricorde : ſi l'excès conſiſte dans les mouvemens qu'on ſe donne pour les défendre & pour les acquerir ; alors naît l'inquiétude d'eſprit. Que ſi ce trouble d'eſprit roule ſur l'acquiſition des choſes qui appartiennent à autrui : alors l'avare employe la fraude & la fourberie ; & c'eſt fauſſeté, tromperie, menſonge, trahiſon.

Diverſes eſpeces d'avarice.

Voicy la maniére dont on exprime les différentes eſpeces de ce vice. Un homme eſt avare : cela peut ſignifier ſimplement qu'il ne donne pas ; ſi c'eſt qu'il donne peu, on l'appelle épargnant ; s'il ne donne rien, on dit qu'il eſt tenant ; s'il donne quelque choſe, mais que ce peu encore, il le donne avec peine, & avec regret, c'eſt ce qu'on appelle vulgairement être chiche : & plus on épargne, juſqu'a ſe refuſer à ſoi-même le néceſſaire, plus cela eſt ſordide. Que ſi l'Avare peche en acquerant, ſoit par un gain honteux & infame, ſoit en rendant des ſervices bas & abjets ; c'eſt encore une autre eſpece d'avarice ſordide : s'il profite des choſes dont il ne devroit tirer aucun fruit, comme l'uſurier ; s'il uſe de monopoles ou de concuſſions, s'il ravit, s'il vole ſous différens noms, en tout cela il eſt injuſte ; ſi par de grands travaux, il ſe mine pour acquerir des choſes de peu de valeur, c'eſt une avarice inſenſée ; c'eſt où ſe produit plus viſiblement la folie de l'avarice.

Différence de cette paſſion & des autres.

Nous aimons naturellement les biens de la terre, & cela avec d'autant plus d'ardeur, que nous nous perſuadons, qu'ils nous ſont néceſſaires. Ainſi, il eſt aiſé de ſe flatter ſoi-même, d'aller trop loin ſous ce prétexte, & être avares ſans nous imaginer l'être. Il n'en eſt pas ainſi des autres paſſions, comme de l'ambition, & de l'amour du plaiſir ; elles ſont ardentes pour des choſes ſuperfluës : mais quoique dans ce qui ſert de matiere à l'avarice, il y ait beaucoup de ſuperflu, il eſt tellement mélé avec ce qu'il y a de néceſſaire, que nous pouvons couvrir l'ardeur illégitime que nous avons pour l'un, par le

déſir déraiſonnable que nous pouvons avoir pour l'autre. Mais ce qui augmente la facilité de ce mal, c'eſt que toutes les autres paſſions ſont intereſſées à l'entretenir dans ſa violence ; parce que les richeſſes, qu'elle pourſuit, ſont de puiſſans moyens pour contenter toutes les affections déréglées.

Différence entre le Riche & l'Avare.

Ce n'eſt point un paradoxe, c'eſt une vérité, dont la Théologie & la Morale, l'Ecriture & les Peres tombent d'accord : Qu'il n'y a que ceux qui poſſedent leurs biens, qui ſoient riches, & que pour les poſſéder, il en faut jouïr ſans attache, & ſans amour déréglé : & par conſéquent que ce n'eſt pas être riche, mais c'eſt être avare que d'avoir un attachement exceſſif à ces biens ; parceque ce n'eſt pas les poſſéder, c'eſt en être poſſedé ; c'eſt être eſclave de cette tyrannique paſſion, qui met en ſervitude, l'eſprit, le cœur, & le corps, tout à la fois.

Ce qu'il faut faire, & à quoi il faut prendre garde, pour ne point être avare.

Pour éviter le péché d'avarice, il faut prendre quatre précautions à l'égard des biens de la terre. La prémiére eſt de ne point déſirer d'en poſſeder beaucoup ; car ce ſeul déſir marque qu'on les aime trop, & que cette paſſion eſt déja toute formée dans le cœur. La ſeconde, de n'en avoir, & de n'en prétendre avoir que par des voies raiſonnables ; car c'eſt un des éfets de ce vice, de porter à acquerir du bien par quelque voie que ce ſoit. La troiſiéme, de ne point répandre ſon cœur ſur ceux que l'on a juſtement acquis, en s'y attachant avec trop d'application. La quatriéme enfin, de ne les point conſerver, ni augmenter, par des moyens qui nous engagent inſenſiblement dans des injuſtices, dans des violences, dans l'uſure, les fourberies, &c.

Avis touchant l'Uſure.

Pour ce qui regarde l'Uſure, qui eſt l'eſpece d'avarice la plus criante ; il n'eſt point à propos de décider en chaire, ſi tel & tel contrat eſt uſuraire : il y a ſur cette matiére des opinions différentes, & des Docteurs qu'il eſt également dangereux d'approuver & de refuter. Il n'eſt pas même queſtion de décider, s'il y a toûjours de l'injuſtice dans l'uſure ; mais ſeulement de diſtinguer ce qui eſt véritablement uſure, d'avec ce qui ne l'eſt pas dans le ſentiment unanimes des Docteurs : puiſque tous les Peres & les Théologiens demeurent d'accord, que dès qu'un prêt, ou un contrat eſt uſuraire, il eſt vicieux de lui-même, & incapable d'être permis & juſtifié par aucune loy.

Les actes qui marquent de l'avarice, & qu'on eſt attaché aux biens de la terre.

Les actes propres de l'avarice, & qui marquent qu'on eſt poſſédé de cette paſſion, ſont : 1°. De concevoir & d'entretenir au fond de ſon ame une haute eſtime des richeſſes ; comme nous voyons des perſonnes qui ne font état que de ceux qui ont tant de mille livres de revenu, & qui jugent ſur ce pied-là de leur mérite, comme s'ils en avoient plus d'eſprit & plus de vertu, & comme ſi leur opulence leur tenoit lieu de toutes les autres qualitez. 2°. De fomenter un déſir continuël d'en acquerir, d'où naiſſent les ſoins, les inquiétudes, & les mouvemens fâcheux qu'on ſe donne. 3°. Etre ſans ceſſe à l'examen & aux enquêtes, pour trouver ou pour inventer tous les moyens d'en acquerir, & mettre tout en œuvre pour cela. 4°. Refuſer ou différer de payer ſes dettes, ou le ſalaire des ouvriers, dont on a tiré ſervice. 5°. Etre dur envers les pauvres, & n'être point touché de leur miſere ; ou s'imaginer qu'on n'eſt pas obligé de les ſoulager. 6°. Enfin être cruël envers ſoi-même, & ſe refuſer la nourriture & les autres beſoins, ſans autre raiſon que la peine qu'on a de ſe réſoudre à ſe défaire de cette partie de ſon bien, qui doit s'en aller par l'uſage.

Les

Les Saints Peres, & entre autres ſaint Chryſoſtome, nous ſuggerent pluſieurs moyens de domter cette paſſion, & de nous défaire de ce vice. En voici les principaux. Le prémier, eſt de ſe bien perſuader que les biens de la terre, quoique légitimement acquis, ſont toûjours tres-dangereux, & qu'ils cauſent la damnation, non-ſeulement de tous ceux qui en font manifeſtement un mauvais uſage; mais encore de ceux qui les poſſedent avec un attachement paſſionné. Le ſecond, eſt de reprimer le déſir que nous avons d'amaſſer des richeſſes, parceque cette inclination rend les perſonnes eſclaves de leur argent. Le troiſiéme, eſt d'employer les biens que nous avons reçûs de la main de Dieu, ſelon ſes intentions, qui ſont de pourvoir à nos beſoins continuels; & du ſuperflu, d'en ſecourir ceux qui ſont en néceſſité. Le quatriéme, de faire ſouvent réfléxion ſur le malheur où ſont tombez tant de riches avares, qui ſe ſont perdus pour des biens périſſables, dont ils pouvoient ſe ſervir pour acquerir un bonheur éternel. Le cinquiéme enfin, eſt de ſe contenter des biens que Dieu nous a donnez, en nous ſoumetant aux ordres de ſa Providence, & de les employer comme nous voudrions avoir fait à l'article de la mort.

Les moyens de ſe défaire de ce vice.

La peine, l'inquiétude, & les ſoins, ſont comme attachez à la poſſeſſion des richeſſes, & à la paſſion d'en acquerir; ce qui rend le ſort des Avares malheureux: *Sollicitudo divitiarum:* L'inquiétude des richeſſes: c'eſt ainſi que s'exprime le Fils de Dieu, en parlant des richeſſes. Il ne dit pas ſimplement, *Divitiæ*, mais, *Sollicitudo divitiarum:* L'inquiétude des richeſſes; pour marquer le trouble où elles jettent naturellement. Il les compare ailleurs à des épines qui picquent & qui cauſent de la douleur. C'eſt ce que la Morale enſeigne, & ce que l'expérience nous apprend. Quelle douleur en éfet eſt comparable à la douleur que reſſent un Avare, & par quelles inquiétudes ſon cœur n'eſt-il point déchiré, dans l'appréhenſion de perdre ce qu'il a, dans l'empreſſement où il eſt, d'acquerir ce qu'il n'a pas? Quel eſt ſon déſeſpoir, quand quelque revers de fortune, quelque accident imprévû, ou pour parler plus chrétiennement, quand un ordre ſecret de la Providence lui enleve ces biens, qui lui ont tant coûté de peines à acquerir?

L'inquiétude & ſes ſéparations des richeſſes.

Saint Thomas met une différence notable entre la Concupiſcence & la Cupidité, que l'on confond aſſez ſouvent; celle-là ayant ſon ſiége dans l'appetit ſenſitif, a ſes bornes; au lieu que celle-cy réſidant en l'eſprit, n'en a point. Par exemple: la concupiſcence porte à boire & à manger; mais après s'être raſſaſié, on ceſſe enfin de manger: la cupidité n'eſt pas faite de même; elle n'a point de bornes dans ſes déſirs, la poſſeſſion de quoi que ce ſoit ne la contente jamais, ſes déſirs ſont comme infinis. Delà il arrive qu'encore qu'on puiſſe contenter la concupiſcence, l'on ne ſçauroit jamais contenter la cupidité: ce qui a fait dire au Sage, que les déſirs de l'avare ſont inſatiables: *Inſatiabilis eſt oculus cupidi.* Ce qu'il a ne le contente pas; ce qu'il poſſéde ne fait qu'irriter ſes déſirs, & lui faire déſirer ce qu'il n'a pas encore; & quelque abondance qu'il ait, diroit-on, de toutes choſes, il lui en manque toûjours quelqu'une, qu'il ne déſire pas avec moins d'ardeur, que s'il n'avoit rien; & après laquelle continuellement il ſoûpire.

Différence entre la Concupiſcence & la Cupidité.

Eccl. 14.

Comme c'eſt l'attachement à l'argent & aux richeſſes, qui fait l'avarice, Marque

pour connoître ſi on aime l'argent, & ſi l'on y eſt attaché.

ce que l'on fait, & ce que l'on ſouffre, pour en acquerir, ou pour les conſerver, marque l'amour & l'affection qu'on leur porte : & l'on peut dire qu'il n'y a point de regle plus certaine pour juger de l'attachement qu'on y a. Ainſi en parlant communément, il eſt vrai de dire qu'il n'y a rien au monde que l'on aime tant que les richeſſes ; puiſqu'il n'y a rien pourquoy on prenne tant de peine : & ſi l'on faiſoit pour Dieu, la moitié de ce que l'on fait, & qu'on ſouffrît pour lui la moitié de ce que l'on ſouffre pour l'argent, l'on ſeroit de grands Saints dans le Ciel.

Le juſte châtiment d'un riche avare.

On peut dire d'un riche avare, que la pauvreté qu'il s'éforce d'éviter en amaſſant de grands biens, eſt le juſte châtiment de ſa paſſion ; que la Providence le condamne à n'avoir rien, parce qu'il veut tout avoir ; qu'il eſt plus pauvre que le pauvre même, parceque ſi pluſieurs choſes manquent à la pauvreté, toutes choſes manquent à l'avarice ; enfin, qu'il eſt comme un monſtre, qui joint en ſa perſonne la fortune d'un riche, & la condition d'un gueux. Mais on ne doit pas pour cela déſeſpérer auſſi-tôt de ſa converſion, & conclurre au châtiment éternel des riches du monde ; on doit ſe contenter de dire, que la conquête du Ciel leur eſt tres-difficile : au lieu que les pauvres volontaires, y ont déja par avance un droit acquis.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les Endroits choiſis des Livres Spirituëls, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet.

LEs hommes diſent ſans ceſſe qu'ils n'ont pas dequoy ſubvenir à leurs néceſſitez préſentes, ni prévenir les futures ; qu'il leur manque beaucoup de choſes pour leur propre uſage, & pour l'établiſſement de ceux qui leur appartiennent ; qu'ils ne ſont pas aſſez accommodez pour ſe maintenir dans leur rang, ni pour parvenir aux dignitez, qu'ils s'imaginent être dûës à leur mérite. C'eſt pour cela qu'ils ne ceſſent point d'amaſſer, qu'ils entaſſent revenu ſur revenu, & que par une cupidité qui les aveugle, ils confondent le bien d'autrui avec le leur ; ils s'approprient tout ce qui les accommode, & ſe perſuadent qu'ils poſſedent avec juſtice, ce qu'ils peuvent acquerir avec addreſſe. *Monſieur de la Volpilliére. Sermon de la Reſtitution.* Prétextes de l'Avarice.

Comme l'avarice a beaucoup de beſoins, elle a auſſi une infinité de déſirs: & comme ces beſoins & ces déſirs ne peuvent être remplis & ſatisfaits par ce qu'elle trouve en ſoy, elle ſe répand au dehors. Il n'y a rien qu'elle n'entreprenne au préjudice des droits du Prochain ; il n'y a point d'artifice dont elle ne ſe ſerve pour couvrir ſes injuſtices ; point d'intrigue qu'elle n'employe, point d'adreſſe dont elle n'uſe, pour parvenir à ſes fins. Delà viennent les ſimonies, les faux témoignages, les faux contrats, les chicanes, les tours, les détours dans les procès, &c. *L'Abbé de Bretteville. Eſſais de Sermons. Pour le* 22e. *Dimanche après la Pentecôte.* Le génie de l'Avarice.

De quoy l'avarice n'eſt-elle pas capable, & à quoi ne ſe réſout-on pas, quand on veut ſatisfaire cette paſſion ? Y a-t'il amitié qu'on ne viole, ſociété qu'on ne rompe, intrigue qu'on ne lie, perfidie qu'on ne faſſe ? Avarice, ſeras-tu encore aujourd'hui l'idole de tant de Chrétiens ? Poiſon funeſte au ſalut, perdras-tu encore anjourd'hui tant de Fideles ? Si je m'en rapporte au Saint-Eſprit, tout le monde preſque s'accorde à cette paſſion : & le pauvre & le riche : *Omnes avaritiæ ſtudent.* Quelle injuſtice un juge avare ne commet-il pas ? avec quelle fureur dépouille-t'il la veuve & l'orphelin, quand il ſe laiſſe corrompre par argent ? A quelles proſtitutions cette fille & cette femme ne s'abandonnent-elles pas, quand elles veulent s'enrichir, ou ſe tirer de la miſere? Quelle frippomerie ne fait-on pas dans le commerce ? à combien de parjures & de menſonges ne ſonge-t-on pas ? *Monſieur de Fromentiéres.* Elle porte à une infinité de crimes. *Jerem. 6.*

Que voit-on dans le monde, qu'une avarice inſatiable, & une paſſion enragée d'avoir du bien, qui fait qu'il n'y a ni conſcience qu'on écoute, ni loi de Dieu qu'on ne viole, ni ami qu'on ne trahiſſe, ni parent qu'on n'abandonne, & qu'on ne vende pour avoir de l'argent ? Avarice ſi emportée, que quand l'interêt & le profit paroiſſent, il n'y a plus de Dieu, ni de Religion. *Le Pere Texier, dans ſon Carême.* Avarice outrée.

Que ſert-il à un Chrétien, dit ſaint Zenon de Verone, dans ce raviſſant Comme l'ar-

gent devient nôtre idole.

Traité qu'il a fait ſur l'Avarice, d'avoir en horreur & en abomination l'or & l'argent, dans les Idoles que les Payens adorent; s'il adore cet or & cet argent dans ſes coffres ? *Aurum & argentum execrans in ſimulacris, colis in penetralibus tuis* ! Toute la différence qu'il y a entre ces Idoles, & celles des Gentils, c'eſt que celles-ci ſont grandes dans leurs temples, & celles-là plus petites dans vos coffres : *In domo tua minuta ſunt, in templis majora.* Ne nous trompons point, dit ce grand Homme : ſi nous employons nôtre argent en des choſes juſtes & raiſonnables; c'eſt de l'argent : ſi nous le gardons avec des ſoins ſuperflus, & des affections déſordonnées; au jugement de Dieu, c'eſt une idole : *Quæ ſi erogaveris pecunia eſt, ſi ſervaveris, ſimulachra. Le même.*

La cupidité fait ce que la charité devroit faire.

Quelle charité ſeroit-ce de bâtir une maiſon toute entiére pour un autre; de la meubler, de la lui rendre, la clef à la main? Or la cupidité le fera gayement. Quelle charité d'aller querir des remedes aux Indes, de s'abbaiſſer aux plus vils miniſtéres, & de rendre aux autres les ſervices les plus bas ? La cupidité fait tout cela, ſans s'en plaindre. Il n'y a donc rien dont on tire de plus grands ſervices que de la cupidité même des hommes. Mais afin qu'elle ſoit diſpoſée à les rendre, il faut qu'il y ait quelque choſe qui la retienne; car ſi on la laiſſe à elle-même, elle n'a ni bornes, ni meſures; & au lieu de ſervir à la ſociété humaine, elle la détruit : il n'y a point d'excès dont elle ne ſoit capable, lorſqu'elle n'a point de liens; ſon inclination & ſa pente allant droit au vol, aux meurtres, aux injuſtices, & aux plus grands déréglemens. Il a donc fallu trouver un art pour régler la cupidité; & cet art conſiſte dans l'ordre politique qui la retient, & qui l'applique aux choſes qui ſont utiles à la ſociété. On admireroit un homme qui auroit trouvé l'art d'apprivoiſer les lions, les tigres, & les autres bêtes ſauvages, & de les faire ſervir aux uſages de la vie. L'ordre politique fait cette merveille : car les hommes pleins de cupidité ſont pires que les tigres & que les lions; & cependant on en tire tous les ſervices humains que l'on pourroit tirer de la plus pure charité. *Livre intitulé, l'Education d'un Prince.*

Les déordres que produit l'avarice.

Qui pourroit décrire les différens déſordres que produit l'avarice dans ceux qui en ſont eſclaves; les ténebres qu'elle répand dans leurs eſprits, le fond de corruption qu'elle laiſſe dans leurs cœurs, l'oubli de Dieu, & de leurs devoirs, qu'elle leur inſpire; les troubles & les embaras, où elle les jette; le dur & inſupportable joug qu'elle leur impoſe, l'impénitence & le déſeſpoir, où pour l'ordinaire elle les précipite : ce ſeroit vous faire un portrait aſſez naturel de ce péché, & juſtifier la vérité de cet oracle : *Non poteſtis Deo ſervire & mammonæ. Tiré des Sermons Moraux.*

Matth. 6. 6.

Le déréglement de cette paſſion.

Cruëlle paſſion d'avoir du bien par quelque voye que ce puiſſe être! paſſion, qui regne dans les conditions médiocres, comme dans les plus éclatantes! paſſion qui pour ne pas produire autant de déſordres, dans les petites fortunes que dans les grandes, ne laiſſe pas moins de corruption dans le fond d'une ame! paſſion tumultueuſe, ardente, inquiette, qui ne ſe ſatisfait preſque jamais de ſon état, & ne ſe renferme que rarement dans les bornes où elle devroit être! *Les mêmes.*

C'eſt un vice commun à toutes les conditions.

L'avarice regne depuis le plus grand juſqu'au plus petit, dit Jérémie. Chacun tâche de s'avancer, & comme les biens de ce monde ſont extrêmement bornez & partagez entre pluſieurs, il n'y a perſonne qui ne tâche de s'avancer

aux dépens d'autrui. L'Artiſan trompe, le Marchand vend à faux poids & à fauſſes meſures; le Seigneur prend les terres de ſon Vaſſal, le Vaſſal ôte au Seigneur la meilleure partie de ſes droits; le Serviteur vole le Maître, le Maître retient les gages du Serviteur. *Les mêmes.*

La même néceſſité qui fait le voleur dans un bois, ou dans un grand chemin, fait dans les villes, le Bourgeois injuſte, le Courtiſan uſurpateur, l'homme d'Egliſe avare & intereſſé. Cette fatale conjoncture fait faire des éforts, & rend l'eſprit fertile en expédiens. Delà ces induſtries ſans nombre de s'approprier le bien d'autrui, ces tours de ſoupleſſe ſi connus des gens du métier; ces fripponneries ſecretes: on emprunte, ſûr de ne rendre jamais, on vit aux dépens de l'Artiſan; on ignore le précepte de l'aumône, puiſque loin de reconnoître du ſuperflu, on ne trouve jamais le néceſſaire pour fournir à ſon luxe, & à ſa dépenſe; on confond le patrimoine de JESUS-CHRIST avec le ſien; on intereſſe encore celui de ſes amis & de ſes proches, avec les terres dont on paroît avoir le domaine, quoiqu'il ſoit abſorbé par des dettes qui paſſent le fond. *Le P. Cheminais, 3e. Tome.*

La néceſſité feinte ou véritable eſt la cauſe la plus ordinaire de l'avarice.

Il n'y a rien de plus cruël ni de plus infame que cette uſure ordinaire des hommes. L'uſurier traficque du malheur des autres, il s'enrichit de leur pauvreté; & il redemande enſuite ſes interêts, comme s'ils étoient dûs à ſa charité. Il eſt impitoyable, & il a peur de paroître tel: il ſemble qu'il veuille obliger le pauvre, & il l'accable davantage, & le reduit dans la derniére extrémité; il lui tend une main, & il le pouſſe, de l'autre, dans le précipice. Il offre de ſecourir celui qui périt, & au lieu de le mener dans le port, il le pouſſe dans les écueils & dans les rochers. *Tiré d'une homelie de ſaint Chryſoſtome ſur ſaint Matthieu, traduite par Monſieur de Marſilli.*

De l'Uſure.

Là où eſt vôtre tréſor, là eſt vôtre cœur, dit le Fils de Dieu. Quand vous éviteriez tous les autres malheurs de l'avarice, vous ne laiſſeriez pas de recevoir un grand déſavantage de cette attache honteuſe, que vous avez aux biens d'ici-bas; puiſque vous deviendriez eſclave, de libre que vous étiez; que vous tomberiez par une chûte déplorable, du haut du Ciel juſqu'au fond de la terre, où vous avez caché vôtre or; que vous ne pourriez plus avoir aucune penſée des choſes ſpirituëlles, & que vous auriez toûjours l'eſprit occupé d'argent, de gain, d'uſure, & d'un commerce honteux. Qu'y a-t'il de plus miſérable que cet état? Il n'y a point de plus triſte ſervitude, que celle d'un homme, qui s'aſſujetit lui-même à ce tyran furieux, & qui trahit ce qu'il y a de plus grand en lui, qui eſt la nobleſſe de ſon ame. Tant que vous aurez ainſi l'eſprit baſſement attaché à vos richeſſes, quelques véritez qu'on vous annonce, & quelque avis qu'on vous donne pour vôtre ſalut, tout vous ſera inutile. *De la même.*

Les ſuites de l'attachement aux choſes de la terre.

O déteſtable enchantement de l'avarice! L'argent aujourd'hui tient lieu de tout: delà vient cette corruption, & cette confuſion générale, qui eſt dans le monde. Si on dit qu'un homme eſt heureux, on parle auſſi-tôt de ſon bien; ſi on en plaint un autre comme malheureux, on le plaint d'abord de ce qu'il eſt pauvre: toutes nos converſations ſe paſſent à dire de quelle maniére un tel s'eſt enrichi, & qu'un autre s'eſt appauvri. Si un homme penſe à prendre l'épée, ou a s'engager dans un emploi; on y conſidére d'abord ſi on y trouvera ſon interêt. *Tiré d'un Autheur Anonyme.*

L'argent aujourd'hui tient lieu de tout; ce qui fait qu'on s'y attache.

L'avarice eſt ingénieuſe, & artificieuſe.

Il eſt certain que l'avarice eſt la plus ingénieuſe de toutes les paſſions. Delà viennent ces tours ſpécieux, dont on ſe ſert pour amaſſer du bien; delà vient qu'on appelle les grandes violences, ſageſſe, dans les affaires; prudence, dans le commerce; conduite, à la Cour; delà vient enfin que l'on paſſe pour habile homme dans le monde, dès-là que l'on ſçait l'art de devenir riche, &c. *Dans les Eſſais de Sermons de l'Abbé de Breteville.*

L'attachement aux biens de la terre fait oublier les biens éternels, & fait commettre toutes ſortes de vices.

Une perſonne plongée dans l'amour des biens de la terre, en vient peu à peu juſqu'à oublier les choſes ſpirituëlles & éternelles: toûjours attentive à ſes interêts, elle perd inſenſiblement l'eſtime de toute autre choſe, & ſon déſir ne tend qu'à l'objet de ſon eſtime. Prévenuë ſur la néceſſité, & ſur le plaiſir d'amaſſer, elle commettra l'injuſtice ſans répugnance & ſans repentir; elle étouffera de ſang-froid la charité qu'elle doit à ſon prochain: elle éteindra tout le zele qu'elle eſt obligée d'avoir pour l'honneur de Dieu & de la Religion. Pourriez-vous croire qu'attachée autant qu'elle l'eſt, aux richeſſes qu'elle eſt réſoluë d'accumuler, elle ſoit capable de veiller à ſon intérieur; d'entrer dans ce détail de réfléxions qu'elle auroit à faire, pour nourrir dans ſon cœur la crainte de Dieu; de développer ſes ſentimens avec cette vigilance que demanderoit ſa ſanctification; de méditer, de goûter les maximes de l'Evangile? La voilà comme enivrée, & ſi je l'oſe dire, comme abbrutie, par la baſſe inclination qui la domine; & ſon plus grand danger conſiſte en ce qu'elle ne s'en apperçoit pas. Sa paſſion, quelque tumultüeuſe qu'elle ſoit, l'aſſoupit, l'endort toûjours davantage, bien loin de la réveiller: elle a cela de particulier, qu'elle l'aveugle, & qu'elle l'enchaîne, & qu'en même-temps elle lui ôte la connoiſſance de ſes ténebres, & le ſentiment de ſes chaînes. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale. Tom. 2.*

L'avarice peut poſſéder un cœur ſans faire de ſcandale, & ſans faire éclater de grandes injuſtices.

Il y a des vices crians, qui ſcandalizent, qui éfrayent; & ce ne ſont pas toûjours les plus difficiles à corriger: leurs mouvemens éclatans ſervent aſſez ſouvent à réveiller l'horreur que l'on en doit concevoir; ils portent en quelque maniére, leur remede avec eux. Il y a d'autres vices plus ſourds, plus ſecrets, qui agitent l'ame avec moins de bruit, & dont l'habitude ne ſe rompt que rarement. Telle eſt l'avarice: elle regne dans toute la conduite d'une perſonne; elle occupe, elle poſſede ſon cœur; on apperçoit ſon attachement au gain, on découvre ſa baſſeſſe, on démêle ſes vûes & ſes artifices, l'on craint ſes détours, l'on mépriſe ſes ménagemens: mais enfin, l'on voit des Avares qui ne montrent pas d'ailleurs un grand éloignement de la vertu; aſſez modeſtes, aſſez réguliers, aſſez éxacts dans les devoirs qui n'embaraſſent pas leur attachement principal. Leur cupidité les gouverne ſans les fatiguer par ces impreſſions violentes, qui forcent d'autres pécheurs à revenir de leur égarement; ils ſont ſes eſclaves, ſans preſque ſentir leur ſervitude; ils ſont accablez de ſon joug, ſans ſe plaindre de ſon poids: de ſorte que leur danger ne leur donne point de peur. *Le même.*

La converſion d'un Avare eſt rare & difficile.

Parlez à un Avare des tourmens horribles de l'Enfer: il n'a pas même l'idée des raiſons qui devroient les lui faire appréhender; ſon interêt l'aveugle, & ne lui permet pas de voir le péril où il ſe jette. Repréſentez-lui les biens immenſes du Paradis: c'eſt un bonheur qui lui eſt preſque inconnu, & qu'il ſe ſoucie peu de connoître. Cette ignorance & ce mépris ſont les éfets naturels

de l'amour exceſſif qu'il a pour des biens temporels. Comment s'y prendre pour le convertir ? Il arrive rarement qu'un Avare renonce à ſes attaches avant ſa mort : qui peut dire qu'il a jamais vû ce miracle de la grace ? L'on admire ſa force dans la converſion des pécheurs les plus endurcis ; l'on bénit la miſéricorde de Dieu, qui change avec tant d'éficace & de douceur les cœurs les plus corrompus : l'Avare réſiſte avec opiniâtreté à ſes attraits les plus touchans, & d'ordinaire il porte juſqu'au tombeau le déſir criminel d'amaſſer uniquement pour ce monde. Cette inſenſibilité de l'avare à l'égard de ſon ſalut, eſt d'autant plus funeſte, qu'il eſt moins en état d'y faire réfléxion, & qu'il en eſt moins éfrayé. *Le même.*

Les Avares cherchent leur contentement en cette vie, & ne l'y trouvent pas ; non plus que dans l'autre, à quoi ils ne ſongent pas.

Quand on pénetre dans les ſentimens de ces perſonnes, qui s'attachent avec tant d'ardeur aux biens de la terre, l'on eſt forcé d'avoüer qu'ils oublient étrangement les véritez de la Foi, & qu'ils n'en uſeroient pas autrement, s'ils ne les croyoient point du tout. Ils cherchent leur repos, leur contentement, & leur félicité dans ces amas de choſes, qu'ils accumulent à l'entour d'eux, & dans leur maiſon : mais ils ne l'y trouvent pas ; car à meſure que cet amas groſſit, ils conçoivent le déſir & l'eſpérance de le groſſir toûjours davantage, & leur inquiétude croit avec leur ſuccès; jamais plus embaraſſez des peines de leur projet, que lorſqu'ils ont dans les mains plus de moyens pour y réüſſir. *Le même.*

Le déſir des richeſſes a corrompu la ſainteté des prémiers ſiécles de l'Egliſe.

Nous ne pouvons aſſez regreter les heureux ſiécles de la primitive Egliſe. Les Fidelles alors ne poſſédoient rien en propre : mais dès qu'on a voulu diſtinguer le mien & le tien ; dès qu'on a entendu ces froides paroles, ſelon l'expreſſion de ſaint Chryſoſtome, mais qui dans leur froideur, & par leur froideur même, excitent tant de chaleur dans les eſprits ; toute la ſainteté chrétienne s'eſt démentie, & l'on eſt tombé dans une entiére corruption de mœurs. En cherchant le ſien, on a appris à trouver celui d'autrui ; & en trouvant celui d'autrui, on en a fait le ſien. Delà ſont venuës tant de diviſions, de chicanes, de fourberies, de concuſſions, d'oppreſſions, d'uſurpations ; delà tant d'abus ſe ſont gliſſez juſques dans le Sanctuaire. *Le P. Bourdaloüe, dans ſes véritables Sermons. Sermon de la Sévérité Evangelique.*

L'avarice eſt la principale ſource des inquiétudes, & des chagrins de la plûpart des hommes.

Hommes du monde, quelle eſt la ſource de vos inquiétudes & de vos chagrins qui vous déchirent ſi cruëllement ? Convenez-en avec moy : c'eſt la cupidité, l'envie d'avoir, un malheureux & damnable attachement aux biens de la terre. Vous y cherchez les douceurs de la vie ; & l'ardeur extrême qui vous brûle, en fait le tourment de vôtre vie. En éfet, quels ſoins empreſſez pour les acquerir ! quelles peines pour les conſerver ! quelles frayeurs au moindre danger de les perdre ! quels déſirs inſatiables de les augmenter ! Quels chagrins de n'en avoir pas aſſez pour ſatisfaire, ou à vos prétendus beſoins, ou à vos dépenſes ſuperfluës ! quelle douleur, quel accablement, quelle conſternation, quand malgré vous, ils vous échappent des mains, & qu'une mauvaiſe affaire, qu'un accident imprévu vous les enleve ! Quelle honte de tomber par là, non-ſeulement dans la diſette, mais dans l'humiliation ! quels regrets du paſſé ! quelles allarmes ſur le préſent ! quelles inquiétudes ſur l'avenir, au milieu de tant de riſques inévitables dans le commerce du monde ; au milieu de tant de révolutions & de revers dont vous êtes témoins, & à qui tous les jours vous vous trouvez vous-mêmes expoſez ! Le remede c'eſt le détachement évangélique.

Donnez-moi un pauvre de cœur ; rien ne ſera capable de l'altérer : c'eſt-à-dire, donnez-moy un homme vraiment détaché des biens ſenſibles ; à quelque épreuve qu'il plaiſe à Dieu de le mettre, dans l'adverſité comme dans la proſpérité, dans l'indigence comme dans l'abondance, il jouïra d'une paix profonde. *Le même Pere Bourdaloüe, dans ſes véritables Sermons. Prémier Sermon ſur la Nativité de* JESUS-CHRIST.

On vient à bout de tout en promettant de l'argent.

Le démon, par un éfet de ce pouvoir que les eſprits ont ſur les corps, tranſporta JESUS-CHRIST ſur une haute montagne ; & là lui fit voir tous les royaumes du monde, ſoit en approchant de ſes yeux tous les objets, ſoit en faiſant une image véritable de tous les royaumes ; ou plûtôt en lui en faiſant voir de faux : & alors il lui dit : *Hæc omnia tibi dabo, ſi cadens adoraveris me.* Quel attrait plus commun & plus puiſſant que le déſir d'avoir plus qu'on n'a ? Je te donnerai tout cela ! *Hæc omnia tibi dabo !* de quoi ne vient-on pas à bout avec ces puiſſantes paroles ? N'eſt-ce pas par-là que tous les jours la juſtice eſt venduë, la pudicité corrompuë, les Etats renverſez, & les meilleurs amis trahis ? *Le P. de la Rue, Sermon de l'Amour de Dieu.*

Les richeſſes ne ſont pas mauvaiſes, mais ſeulement le déſir trop ardent de les poſſéder.

Les richeſſes ne ſont pas un mal, dit l'Apôtre ſaint Paul, qui en jugeoit bien plus ſainement que quelques faux ſages de l'Antiquité ; mais le déſir déréglé des richeſſes, eſt la ſource de tous les maux. C'eſt donc ce déſir qu'il faut condamner, & non pas les richeſſes mêmes. Ce ne ſont pas les richeſſes qui font le mal, mais ceux qui en abuſent, les déſirant avec une cupidité déſordonnée, les acquerant par des moyens injuſtes, les employant à des actions criminelles, les poſſédant avec attachement, les conſervant avec inquiétude, & les perdant avec chagrin & déſeſpoir. *Sermon manuſcrit.*

C'eſt avec l'argent que l'on fait commettre tous les crimes.

C'eſt avec l'argent que l'on fait commettre tous les crimes : *Tibi dabo*, dit le Tentateur à JESUS-CHRIST : Je vous donnerai. O ciel ! que ces paroles répandent encore aujourd'hui de ſéduction dans le ſiécle ! que de gens ſe laiſſent vaincre par des promeſſes mercenaires ! Le ſubalterne corrompt ſon Patron, en lui faiſant part des rapines qu'il a faites par ſon crédit, & ſous ſes auſpices : *Tibi dabo.* Le coupable corrompt ſon juge, en partageant avec lui le fruit de ſon iniquité : *Tibi dabo.* Un débauché ſéduit une innocente, ſous l'eſperance d'un établiſſement avantageux ; une femme dans l'intrigue attache un domeſtique à ſon ſervice, & à ſa confidence, par des offres intereſſées : *Tibi dabo. Le même.*

L'attachement aux biens de la terre empêche qu'on ne penſe à ceux du ciel.

Saint Auguſtin dit, que cet attachement eſt comme la glu, qui arrête les aîles de nos cœurs, & qui les empêche de voler librement vers le Ciel. C'eſt un poiſon ſecret qui s'écoule dans nôtre ame, & qui lui ôte la force de travailler à ſon ſalut. C'eſt un charme funeſte, qui enchante nos eſprits, par des apparences trompeuſes, & qui les éblouït par le faux éclat de la vanité. Quand on ſe trouve en cet état malheureux, qu'on eſt attaché aux richeſſes ; l'eſprit s'obſcurcit, le cœur ſe déregle ; on quitte la vérité pour en chercher l'ombre : je veux dire qu'on n'a de l'affection que pour les biens périſſables de cette vie, ſans penſer à ceux de l'autre ; on ne s'occupe que des affaires temporelles, ſans ſe mettre en peine de celle du ſalut ; & ces ſoins inquiets & empreſſez qui nous dérobent le temps qui nous eſt donné pour gagner le Ciel, ſont pourtant honorez du faux titre d'affaires ſérieuſes, & d'occupations importantes.

importantes ! *Tiré des Diſcours préſentez à l'Academie Françoiſe en l'année 1675.*

La cupidité eſt la principale cauſe de toutes nos injuſtices. C'eſt cette cupidité, qui ne dit jamais, C'eſt aſſez, qui ſe faiſant une multitude de beſoins, eſt toûjours inſatiable ; c'eſt elle qui fait que nous ſuons, que nous travaillons, que nous nous empreſſons juſqu'à la défaillance ; c'eſt elle qui, comme dit un ſçavant homme, préſide à toutes les actions de nôtre vie, & nous met dans une agitation perpetuëlle. Comme elle a beaucoup de beſoins, elle a auſſi une infinité de déſirs ; & comme ces beſoins & ces déſirs ne peuvent être ſatisfaits par les choſes qu'elle trouve en ſoy ; elle ſe répand néceſſairement au dehors. Il n'y a rien qu'elle n'entreprenne, au préjudice du Prochain ; il n'y a point de titres qu'elle n'invente ; point d'artifice dont elle ne ſe ſerve pour couvrir ſes uſures ; point d'intrigue qu'elle n'employe, point d'adreſſe dont elle n'uſe pour parvenir à ſes fins. Delà viennent ces ſimonies, ces faux témoignages, ces faux contrats, ces antidates, ces chicanes, ces tours & ces détours dans les procès. C'eſt cette déteſtable paſſion qu'on peut véritablement appeler avec ſaint Jacques, une Univerſalité de péchez ; puiſque c'eſt d'elle que procedent tous les déſordres de la vie civile ; c'eſt elle, qui, par de ſubtils artifices, fait paſſer l'uſure pour une invention d'eſprit ; qui invente les moyens de s'enrichir. Oui, Chrétiens, dit ſaint Zenon de Verone, il n'y a que cette malheureuſe cupidité, qui dans une Religion toute ſainte, a cherché les moyens d'augmenter ſes richeſſes, par des voyes monſtrueuſes. On ſçait que l'argent n'eſt qu'un peu de bouë ; cependant on n'en n'a jamais aſſez : *Pecunia tantùm lutum ; & nunquàm tali luto plenus eſt avarus.* Faut-il expoſer ſa vie ſur des mers orageuſes ? faut-il aller de Province en Province, de Royaume en Royaume ? on travaille jour & nuit, on veille, on s'inquiette, on ſe donne mille mouvemens, & on fait même tout cela avec une eſpece de ſatisfaction. *Le P. Bourdaloüe. Sermon de la Reſtitution.*

L'avarice eſt la ſource de toutes les injuſtices, &c.

Encore ſi cette miſérable paſſion n'employoit que des moyens légitimes ! mais elle ſe ſert de toutes ſortes de voyes, permiſes, & non permiſes ; défenduës & non défenduës. N'eſt-ce pas par cet amour déréglé, qu'on n'épargne pas même les choſes les plus ſaintes que l'on traficque impunément dans le Sanctuaire, que l'on expoſe en vente ce qu'il y a de plus divin ? N'eſt-ce pas par cet amour déréglé qu'on a inventé le ſecret de tirer des penſions des Bénéfices, d'en traficquer, d'en faire commerce, de s'en accommoder ? Car c'eſt ainſi qu'on volé le patrimoine de JESUS-CHRIST, & qu'on eſt homicide de la vie des pauvres ; c'eſt ainſi qu'on compte parmi ſes biens, celui des Fideles, comme ſi on y avoit droit ; c'eſt par-là qu'un Vaſſal ne ſe met guere en peine, s'il peut tromper ſon Seigneur, & qu'un Seigneur ſe ſoucie peu d'opprimer & de ruïner ſon Vaſſal ; c'eſt par-là qu'on vole à toutes mains ; qu'on prend le bien des pupils, qu'on dépouille la veuve & l'orphelin, & qu'on ruïne les Villes & les Provinces. *Le même.*

Elle emploie toutes ſortes de voies pour amaſſer de l'argent.

Qui eſt-ce qui oblige ce Marchand à ſurfaire ſa marchandiſe, pour ſurprendre les ſimples, & la leur vendre plus qu'elle ne vaut ? Qu'eſt-ce qui l'oblige de vendre à faux poids, & à fauſſe meſure ; de commettre ce larcin, que l'Ecriture appelle abomination devant Dieu : *Pondus & pondus abominatio coram Deo ?* C'eſt le déſir qu'il a de s'enrichir ; c'eſt cette paſſion qui le porte

L'avarice ſe trouve dans toutes les conditions, & dans tous les âges. *Proverb.* 20.

à amaſſer de l'argent, pour aggrandir ſa maiſon, & mettre ſes enfans dans l'abondance. Qui eſt-ce qui oblige cet homme riche à prêter de l'argent à uſure ? C'eſt une avarice inſatiable, qui n'eſt jamais contente : il a beaucoup de richeſſes, la Providence l'a fait naître de parens riches, il a fait une alliance qui a augmenté ſes biens, il en a beaucoup acquis par ſon induſtrie & par ſon adreſſe ; cependant, il n'eſt pas content, & quoiqu'il ſoit dans la vieilleſſe, ſon avarice ne vieillit point ; au contraire, elle ſe fortifie tous les jours. C'eſt la différence que ſaint Jérôme remarque entre ce vice & les autres, qui vieilliſſent, & qui diminuent leurs forces à meſure que le pecheur vieillit. Un impudique accablé de douleurs & d'infirmitez, qui ſont les ſuites de ſes déréglemens, n'eſt plus capable de commettre de déſordres, & déteſte la paſſion qui lui fait ſouffrir tant de maux ; cet ambitieux, ce ſuperbe ſentant les infirmitez de la vieilleſſe, ne fait plus paroître de luxe & de vanité ; cette Dame, qui ſe faiſoit idolatrer dans ſa jeuneſſe, voyant ſa beauté détruite par la vieilleſſe, penſe à la retraite, & à s'appliquer à la dévotion. Ainſi tous les vices vieilliſſent, & perdent leur force, à meſure que les perſonnes vieilliſſent. Il n'y a que l'avarice qui ne vieillit point ; & même bien loin de vieillir & de s'affoiblir, elle devient plus jeune & plus forte, à meſure que l'homme vieillit & s'affoiblit. *Pris d'un Sermon manuſcrit.*

La laideur de l'avarice ne choque pas tant que celle des autres vices.

La plûpart des autres vices ont une laideur, qui à ſa prémiere vûë choque la raiſon, & fait de la peine à la conſcience & à la vertu. L'impureté ne ſçauroit cacher ſon déréglement ; l'intemperance traîne des ſuites, qui humilient, qui fatiguent, qui ne laiſſent pas douter de ſes excès : la vengeance éclate par des mouvemens violens. L'avarice eſt vive & tumultueuſe ; mais on ne remarque point ſi aiſément l'agitation qu'elle cauſe : le bruit qu'elle fait eſt un bruit ſourd, que l'on n'entend preſque pas ; elle accoutume l'eſprit à ſes idées ; elle va ſon chemin, ſans penſer ſeulement qu'elle aille mal. L'attachement qui fait ſon caractere ne paroit point aſſez criminel pour éfrayer une perſonne ; peu à peu cette perſonne plongée dans l'amour des biens de la terre, en vient juſqu'à oublier les biens éternels. *Autheur anonyme & moderne.*

Différence de l'avarice & des autres paſſions.

Les autres paſſions s'affoibliſſent avec l'âge ; mais celle-cy ſe fortifie : les autres ſe calment par la poſſeſſion des objets qu'ils ont ſouhaité ; celle-cy s'irrite : c'eſt un feu devorant ; plus on lui fournit de matiére, plus il s'embraſe. Les autres paſſions ont une ſphére de leur activité, il en eſt peu qui s'étendent à toutes ſortes de crimes ; celle-cy les embraſſe preſque tous. Quand on eſt avare, on eſt injuſte, violent, dur, ſoupçonneux, fourbe ; on eſt ſans foy, ſans loy, ſans affection, ſans religion. On ignore, ou l'on oublie les loix de la nature, de la reconnoiſſance, & de la pieté ; on ne connoît plus ni parens, ni amis, ni Dieu : l'interêt eſt le ſeul Dieu qu'on connoît & qu'on adore, & auquel on ſacrifie tout ; honneur conſcience, ſalut : & cette paſſion, qui cauſe tous ces déſordres, en nous aveuglant nous les cache. *Le Pere Nepveu. 2. Tome des Penſées Chrétiennes.*

L'ardeur qu'on a pour les biens de la terre, cau

Qui a trop d'ardeur pour le bien, aura bien-tôt beaucoup d'indifférence pour Dieu : on oublie bien-tôt ſon ſalut, quand on penſe avec trop d'empreſſement à ſa fortune ; on n'eſt guere touché du déſir & de l'eſpérance des biens éternels, quand on eſt ſi fort occupé du ſoin d'amaſſer des biens tem-

porels : & qu'il eſt à craindre qu'on ne ceſſe d'être Chrétien, quand on a trop de paſſion de devenir riche ! Pluſieurs, dit ſaint Paul, pour s'être laiſſé aller à cette paſſion, en ſont venus juſqu'à perdre la ſource de toutes les richeſſes ſpirituëlles ; c'eſt-à-dire, la Foy : ils ſont devenus idolâtres en devenant avares ; & la plûpart peuvent dire avec cet homme de l'Ecriture : *Dives effectus ſum, inveni idolum mihi :* j'ai fait de mon argent mon idole ; il eſt l'objet de mon attachement, & de mes adorations, j'y mets toute ma confiance. Oſeriez-vous le dire de bouche ? Mais ſi vous avez trop d'attache au bien, vôtre cœur ne le dit-il pas ? ne le dites-vous pas par vôtre conduite ? *Le même.*

Ce un dégoût de ceux du Ciel.

Oſée 12.

Les Avares ne ſont pas ſeulement des énemis publics, dans tout ce qu'ils font pour s'enrichir ; mais ils le ſont encore en manquant de conſerver la juſtice & la charité : car quels ſont les gens qu'on appelle avares, & par quelles actions méritent-ils de porter un nom ſi odieux ? Ce ſont des gens qui ne payent leurs dettes que le plus mal & le plus tard qu'ils peuvent, & qui employent toutes les chicanes imaginables pour fruſtrer leurs créanciers ; qui par un ménage ſordide & inhumain, retranchent tout ce qu'ils peuvent du ſalaire, ou des gages des ouvriers, ou des domeſtiques, dont ils ont tiré ſervice ; qui prêtent volontiers à uſure, & jamais ne font plaiſir à perſonne ; nulle aumône, nulle charité ; quoiqu'ils le puiſſent ſans s'incommoder, & qui enfin font de continuëlles acquiſitions de maiſons, de terre, de rentes, comme s'ils vouloient tout avoir, & ne rien laiſſer à perſonne. Ils n'ont le cœur & les yeux qu'à l'avarice : *Cor eorum, & oculi ad avaritiam. Tiré du Livre intitulé, La Guerre aux Vices.*

Les actions qui font connoître un Avare.

Jerem. 22.

Y a-t'il rien de plus odieux dans l'Egliſe, qu'un Eccléſiaſtique qui poſſédé d'un eſprit d'avarice, amaſſe des revenus, qui doivent être employez à nourrir les membres de Jesus-Christ ? On voit tous les jours, au grand ſcandale de l'Egliſe, des Eccléſiaſtiques, qui n'ayant aucun bien de leur famille, & avec des Bénéfices d'un mediocre revenu, amaſſent de grands biens : on voit des Prêtres, qui n'ont pas le plus ſouvent ce qui eſt néceſſaire pour l'entretien honnête d'un Eccleſiaſtique ; & neanmoins ils ménagent avec tant d'œconomie, le peu de bien qu'ils poſſedent, qu'on trouve dans leurs coffres après leur mort, des ſommes conſidérables. Mais pour amaſſer ce bien, qu'il leur en coûte de peine ! Ils ſe laiſſent mourir de faim, ils portent des habits déchirez, ils éxigent leurs droits avec une dureté, qui les rend l'objet de la haine publique : ils ne remetroient pas ce qui leur eſt dû à un pauvre qui meurt de faim ; l'eſpérance du gain leur fera faire toute ſorte de baſſeſſe. *Mr. Lambert. Diſcours ſur la Vie Eccléſiaſtique.*

L'avarice eſt plus odieuſe dans les Eccléſiaſtiques.

Je ſçai bien que toutes les paſſions ſont des tyrans, qui captivent impérieuſement la liberté du cœur, & même la raiſon des hommes ; mais il faut avouër que l'Ecriture & les Peres donnent particuliérement à la paſſion de l'interêt, des chaînes & des liens, pour exprimer ce genre de tyrannie qu'elle exerce d'une façon particuliére. Saint Auguſtin, dit que l'amour des biens de la terre eſt comme la glu, qui arrête les aîles de nos cœurs, & les empêche de voler librement vers le Ciel : *Amor rerum terrenarum eſt ſpiritualium viſcum pennarum :* il ajoûte ailleurs, que Judas fut captif de cette paſſion, & qu'il perdit la liberté de Chrétien & d'Apôtre, ſous les fers de ſa tyrannie. Mais

Comme l'avarice captive le cœur de ceux qu'elle poſſede.

ſaint Paul exagere cecy plus fortement, quand dans le dénombrement qu'il fait des autres paſſions, il marque ſinguliérement l'avarice comme une ſervitude ſacrilege : *Quod eſt idolorum ſervitus.* Mais pourquoy ces expreſſions ? C'eſt pour marquer les deux caracteres de ſa tyrannie, ou les deux qualitez de ſes chaînes : l'on s'y engage avec une extrême facilité, & elles ſont tres-difficiles à rompre, à cauſe des violentes inclinations que nous avons pour les biens du monde. *Monſieur Biroat, dans ſon Avent, de la Condamnation du Monde.*

L'avarice eſt la paſſion de plus longue durée.

C'eſt le ſentiment des Peres, que de toutes les paſſions, c'eſt celle qui dure plus long-temps, & qui ſouffre moins les remedes : on peut appliquer aux paſſions, ou des remedes qui combattent leurs déſirs, ou des remedes qui les contentent ; mais les uns & les autres ſont inutiles pour celle-cy. Si JESUS-CHRIST employe la voix de ſon Evangile & de ſes graces, qui ſont les remedes qui combattent les paſſions ; l'attachement qu'un cœur intereſſé a à la terre, l'empêchera d'entendre ces voix du Ciel. Choſe étrange ! dit ſaint Ambroiſe ; Joſué eut le pouvoir d'arrêter le Soleil, & de l'empêcher d'aller plus avant dans ſa courſe ; & il ne put arrêter l'avarice d'un ſoldat, ni l'empêcher de prendre quelque choſe des dépouilles des énemis : *Ad vocem ipſius ſtetit Sol, avaritia non ſtetit. Le même.*

Lib. 1. Offic. c. 26.

Pourquoi l'avarice eſt appelée la racine de tous les maux.

Cette paſſion introduit dans le cœur du Chrétien une diſpoſition conſtante & habituelle, qui le prépare à commettre toutes ſortes de péchez, qu'il trouvera néceſſaires pour contenter le déſir inſatiable qui le poſſede. C'eſt la penſée de ſaint Ambroiſe, quand il rend cette raiſon, pourquoy l'Apôtre l'a appelée la Racine de tous les maux. C'eſt, dit-il, parce qu'elle peut commettre tous les genres de péchez, & que pour contenter ſes déſirs, elle porte à toutes ſortes de crimes, qui en peuvent être les moyens. Un homme qui s'eſt mis en tête d'acquerir des biens, & d'établir une grande fortune, a une préparation d'eſprit à commettre toutes ſortes de crimes, qui ſeront néceſſaires pour ſon deſſein : Faut-il ſigner une injuſtice ? il la ſignera : Eſt-il beſoin de faire une ſimonie pour avoir ce benefice ? il la fera. Il n'eſt point de péché qu'il n'accepte, pourvû qu'il puiſſe ſervir à l'établiſſement, ou à l'aggrandiſſement de ſa fortune. *Le même.*

Combien l'affection aux biens de la terre eſt oppoſée à l'amour de Dieu.

L'affection des biens de ce monde, comme dit le Sauveur, eſt incompatible avec ſon amour : *Non poteſtis Deo ſervire & mammonæ.* Il exprime ſinguliérement cette paſſion, pour marquer l'antipathie irréconciliable qu'il a avec elle. Certes, dit ſaint Auguſtin, il n'a pas mérité cela de nous, que nous veuillions aimer l'avarice avec lui, & joindre dans nôtre cœur ces deux amours ſi ennemis ! *Non eſt Chriſtus dignus, cum quo diligas avaritiam.* Vous aimez, dites-vous, le Sauveur ; vous devez haïr ce qu'il juge digne de ſa haine. Cette paſſion eſt énemie du Sauveur ; pourquoy obéïſſez-vous à ſes loix, tandis que vous mépriſez celles de vôtre maître ? *Le même.*

L'Avare met ſon eſpérance dans les biens de la terre.

Le prémier déréglement de l'avarice eſt de mettre ſon eſpérance dans les biens de la terre, comme dit le Sage : *Speravit in pecunia theſauris.* Sur quoy ſaint Baſile fait cet excélent raiſonnement : Comme nous ne devons rendre à aucune créature le culte ſouverain qui n'eſt dû qu'à Dieu ſeul, il ne faut pas auſſi mettre nôtre eſpérance dans aucune choſe qu'en lui : *Sicut nulli alii nec*

præterquàm Deo ſoli, cultum tribuere par eſt ; ſic etiam neque ullâ in aliâ re ſpem noſtram conſtituere debemus, quàm in Deo. D'où il conclud, qu'un Avare, qui met ſa confiance dans ſon or, ou dans ſon argent, ne peut pas dire véritablement à Dieu : Seigneur, j'ai mis en vous mon eſpérance. Malheureux ! tu ne peux pas avoir deux objets qui ſoient ton ſouverain bien : tu le mets dans les richeſſes ; tu ne peux donc plus le placer en Dieu : il ne ſera plus ta poſſeſſion, puiſqu'il n'eſt pas le ſujet de ton eſpérance, ni enſuite de ton amour. *Le même Monſieur Boſuet.*

Qualitez ou propriétez de l'Avarice.

L'avarice a deux qualitez qui tiennent de celles du feu ; elle eſt inſatiable dans le déſir d'avoir, & elle eſt rapide dans ſes mouvemens ; & comme la vie de l'homme eſt courte, elle ſe hâte d'acquerir promtement les richeſſes qu'elle ſouhaite. Or il eſt impoſſible qu'un Chrétien puiſſe ſuivre & contenter ces deux déréglemens de cette paſſion, ſans commettre beaucoup d'injuſtice. L'ardeur qu'il a pour le bien n'eſt jamais entiérement ſatisfaite ; il joint deux choſes enſemble, qui ſemblent incompatibles entre elles : l'abondance & la pauvreté, faiſant que le riche augmente toûjours la grandeur de ſes eſpérances, & que cependant il ne quitte jamais les ſentimens de ſa mendicité, & de ſon indigence : *Ita duo intolerabilia ſimul jungit, ut ſpem divitiis augeat, & non deponat mendicitatis affectum.* Que peut-on attendre d'un homme de la ſorte ? Il ne ſe contentera pas des gains permis ; mais comme ſa cupidité eſt inſatiable, il ſe portera indifféremment ſur les gains qui ſont permis, & ſur ceux qui ſont illicites ; il en prendra de tous côtez, & il n'épargnera aucune ſorte de moyens, pourvû qu'il les faſſe ſervir à ſa fortune : *Rapiendi nullus modus, ubi nulla menſura cupiendi. Le même.* *Ambroſ. l. 1. de Nabu c. 2.* *Idem, lib. de Abel.*

L'avarice déguiſe les injuſtices.

L'avarice non-ſeulement ſe cache ; mais encore elle change les noms des injuſtices qu'elle commet ; elle appelle le prix ſacrilege d'une ſimonie, une honnête recompenſe ; elle dira qu'un contrat uſuraire n'eſt autre choſe que de ſçavoir faire profiter ſon argent : mais, comme dit ſaint Ambroiſe, de quelque nom que vous couvriez vos pactes, ils ne laiſſent pas d'être uſuraires & criminels : *Quod velis ei nomen imponas, uſura eſt.* Ou le gain que vous faites par ces moyens, eſt permis, ou il eſt illicite : s'il eſt permis, pourquoi en voulez-vous éviter le nom, pourquoi le cachez-vous ſous ces voiles ? & s'il eſt illicite, pourquoi le voulez-vous acquerir aux dépens de vôtre conſcience ? *Le même.*

Les Avares tâchent d'accommoder leurs injuſtices à leur conſcience.

Il y a des crimes que fait commettre cette paſſion, avec quelque prétexte de conſcience. Telles ſont les tromperies qui ſe font dans le commerce, les ſimonies qui ſe commettent dans les Bénéfices, les uſures dont l'uſage eſt ſi commun. Que font aujourd'hui les Chrétiens, qui ont encore quelque ſentiment de Religion ? Ils tâchent, comme dit le Prophete, d'ajuſter & d'accommoder leurs injuſtices, pour leur ôter ce que le péché a d'horrible, & pour ſe perſuader qu'il eſt permis : *Injuſtitias manus veſtræ concinnant.* Ils s'éforcent d'accommoder la Morale à leur paſſion ; ils conſultent les Caſuiſtes, pour en trouver quelqu'un aſſez relâché, qui leur diſe qu'il n'y a point de mal ; ils veulent que leur interêt ſoit la regle de leur conſcience. *Le même.* *Pſalm. 57.*

L'avarice eſt ingenieuſe.

Toutes les paſſions ſont ingénieuſes, & lorſqu'elles ſe rendent maîtreſſes de la raiſon, elles ſe ſervent de ſes lumiéres pour contenter ce qu'elles ont de plus

brutal, & de plus terreſtre. Quoique l'avarice ſoit toute enſevelie dans la terre, elle ne laiſſe pas d'avoir de l'eſprit, & de trouver mille inventions pour acquerir des richeſſes. C'eſt ce qu'on appelle le tour du bâton, dans les affaires ; ſçavoir, faire ſon métier, dans le commerce ; entendre l'intrigue, dans la Cour ; être habile homme, dans le monde : mais c'eſt ce que Dieu appelle abomination. *Le même.*

Prétexte d'amaſſer du bien pour des enfans.

C'eſt le prétexte de la plûpart des Peres de familles, qui s'imaginent qu'ils peuvent être avares pour eux-mêmes, afin de laiſſer des enfans ſucceſſeurs des grands biens qu'ils auront amaſſez ; ſans ſe mettre en peine s'ils en uſeront bien ou mal : mais il eſt certain, que cette avidité d'amaſſer, n'eſt pas tant une marque de leur tendreſſe, qu'une preuve de leur avarice. Ce n'eſt pas tant le plaiſir de laiſſer du bien, que le plaiſir d'en joüir qui les touche : s'ils pouvoient l'emporter avec eux après leur mort, ils en fruſtreroient l'eſpérance de leurs héritiers. *Mr. Fléchier, Sermon de l'Aumône.*

L'avarice eſt inſatiable.

Proverb. 23.

Dès qu'un homme eſt avare, avide, & empreſſé à faire fortune, donnez-lui tant de bien qu'il vous plaira ; tout cela ne ſervira de rien : plus vous lui en donnerez, moins vous le raſſaſierez : *Inſatiabilis oculus cupidi ; non ſatiabitur donec conſumat arefaciens animam ſuam.* Son œil eſt inſatiable ; il voudroit avoir tout ce qu'il voit. Un emploi qu'il envie, & auquel il parvient, n'eſt qu'un degré pour monter à un autre ; l'héritage après lequel il ſoûpire, & qu'il poſſede enſuite, n'eſt qu'une diſpoſition à uſurper ceux qui lui ſont contigus. Metez or ſur or, charges ſur charges ; jamais il ne ſe reſſaſiera : *Non ſatiabitur.* Que ſon corps ſoit exténüé par ſes veilles ou par ſes jeûnes ; que ſa chair ſoit toute deſſéchée par de continuëlles langueurs ; ces paſſions d'amaſſer & de théſaurizer ſeront toûjours vivantes : & fût-il prêt à rendre l'ame, jamais il n'aura ni treve ni repos. *Monſieur Joli. Prône ſur l'Avarice.*

La conduite & l'addreſſe des uſuriers.

Quand un uſurier donne ſon argent, il parle de contrats, d'engagemens de terre, & de reſtitution de deniers dans un certain temps, de l'interêt de ſon argent au-delà du principal, du grand profit qu'il en eût retiré s'il l'eût mis ailleurs. Tout ſe termine à une ſtipulation expreſſe, ou du moins à l'eſpérance d'un gain conſidérable qu'il veut recueillir de ce qu'il a prêté. A quoy ſe termine-t'il encore ? A engager le bien des perſonnes de qualité, ou des enfans de famille ; à les embaraſſer ſi adroitement par de nouveaux prêts, qu'ils ne puiſſent ſe tirer de ſes mains ; à répeter durement ce qu'il a prêté avec honnêteté, à leur faire de faux frais, à ſaiſir leurs revenus, à mettre leur terre en decret, ou à les contraindre à lui donner ce qu'il demande, par des uſures multipliées : car voilà quel eſt le génie de la fauſſe adreſſe d'un uſurier. *L'Auteur des Diſcours Moraux. Sermon ſur l'Uſure.*

La cruauté de l'avarice.

N'avez-vous jamais conſidéré avec horreur cet infame tiran Adoniſedec, lequel après avoir volé la couronne & le ſceptre, à ſeptante Rois, & leur avoir fait couper les extrémitez des mains & des pieds, les faiſoit venir dans ſa ſale, lorſqu'il dînoit ; afin qu'ils ramaſſaſſent ce qui tomboit ſous ſa table, & que comme des chiens ils rongeaſſent les os qu'il leur jetoit ? O Dieu ! quel pitoyable ſpectacle, de voir ces pauvres Rois dépoüillez, preſſez par la faim, ſe traîner le ventre à terre ſous cette table, & ſe diſputer entre-eux un morceau de pain ou de viande, que ce Tiran leur jetoit ! Il me ſemble que nous avons dans

cette hiſtoire une image de la tirannie qu'exerce l'avarice ſur ſes malheureux Eſclaves, après que cette cruëlle paſſion leur a ravi la liberté, & leur a enlevé la couronne du Ciel. Elle leur coupe les pieds & les mains ; ils n'ont plus de pieds pour marcher dans le chemin du Ciel ; plus de mains pour faire de bonnes actions ; toute leur occupation eſt de ſe traîner ſur la terre, de s'entre-battre, & de s'entre-mordre les uns les autres pour une piece d'argent, pour un peu de bien, qui peut irriter leurs déſirs, mais qui ne les raſſaſie pas. *Le P. Texier, dans ſon Carême.*

On ne peut être à Dieu, & à l'argent.

Vous l'avez dit, ô mon Dieu ! & vous êtes la vérité même ; il eſt impoſſible de ſervir deux Maîtres ; Dieu & l'argent. En vain les hommes croyent-ils autoriſer une prétenduë neutralité ; en vain ſe flattent-ils d'une imaginaire & prétenduë ſéparation de cœur : plus on a de bien, plus on s'attache ; plus on fournit d'alimens à l'avarice, plus elle s'enflâme ; juſques-là qu'il eſt plus difficile à un riche de mépriſer ce qu'il poſſede, qu'il ne l'eſt à un pauvre, de ne pas ſouhaiter d'avoir ce qu'il faudroit qu'il méprisât... Eſt-ce que Dieu, qui loüe la pauvreté chrétienne en tant d'endroits, approuveroit la paſſion déréglée qu'on a d'amaſſer du bien ? eſt-ce que l'Evangile, qui déclare bienheureux les pauvres d'eſprit, & de cœur, juſtifieroit l'inſatiable avidité d'un avare ? eſt-ce que la Providence, qui veut que l'homme vive dans une humble & entiére réſignation à ſes ordres, ſe rendroit eſclave de ſa cupidité ? *Dans les Diſcours Moraux. Sermon de l'Uſure.*

Pourquoy l'Apôtre appelle l'avarice, une idolâtrie.

L'Apôtre appelle l'avarice une idolâtrie, parce que l'Avare met toute ſon eſpérance en ſes richeſſes. Car l'eſpérance eſt un hommage que nous rendons à Dieu, comme à la ſource de tous les biens ; c'eſt une reconnoiſſance d'une Providence qui veille ſur tous nos beſoins : l'Avare n'attend rien de Dieu, il ne compte que ſur ſes tréſors, c'eſt là tout ſon appui & ſon eſperance ; & c'eſt pour cela qu'il eſt idolâtre. Riche avare ! ne vous abuſez pas : ſi vous employez vôtre or & vôtre argent à nourrir les pauvres, c'eſt de l'argent ; mais ſi vous le gardez dans vos coffres, c'eſt une idole. Le Payen l'adore dans les temples, & l'Avare en eſpece. *Le Pere Craſſet. Tom. 1. de la Foy Victorieuſe.*

Comme l'avarice étouffe les lumiéres de la Foi.

O Avarice ! juſqu'à quand faſcineras-tu l'eſprit des Chrétiens, pour les empêcher de voir que la Foy, qui les porte à ſacrifier tous les biens de la terre, vaut mille fois mieux que la fortune & l'iniquité qui les enrichit ! Juſqu'à quand les empêcheras-tu de connoître qu'il ne leur ſervira de rien de gagner tout le monde, ſi avec cela, ils perdent leur ame ; & que tous leurs tréſors, non plus que la gloire des riches, ne décendront point avec eux dans le tombeau ? Cependant, ô étrange aveuglement ! on aime moins ſon ſalut que ſa fortune, on chérit moins la juſtice que ſes biens, on triomphe du fruit de ſes injuſtices, on s'applaudit du progrès de ſa cupidité, & jamais l'on ne veut rien faire pour le progrès de ſa charité & de ſa foy. Qu'on eſt donc peu inſtruit de ſes propres avantages ? On s'empreſſe de gagner des biens qu'on n'eſt pas ſûr de poſſéder plus d'un moment : on amaſſe des richeſſes qu'on abandonne à la mort, qu'une main étrangere peut nous enlever dans une nuit, que des héritiers diſſiperont en peu d'années ; & pour cela on ſe réſout à perdre les biens éternels, qu'on ne peut aſſez eſtimer ! *Tiré d'un Sermon manuſcrit.*

Les crimes que fait commettre l'avarice.

C'eſt cette avidité inſatiable pour les richeſſes, & pour les biens de la terre qui fait commettre toutes ces injuſtices criantes, toutes ces duplicitez dans le le commerce, ces infidélitez aux promeſſes, cette ardeur qui devore tout; & qui ſans compaſſion ni pour la veuve, ni pour l'orphelin, qu'on dépouille, viole les loix les plus ſaintes de la nature, pour remplir la vaſte étenduë de ſa cupidité. Delà cette envie d'établir ſolidement ſa famille, & d'élever ſon nom au plus haut point de grandeur, où on puiſſe le porter, au prix des loix les plus ſaintes de la Religion, & de l'Egliſe. Delà les ſacrifices forcez que l'on fait au Seigneur, des enfans qu'on n'aime pas, pour mieux établir ceux que l'on chérit davantage. Delà ces victimes de rebut, qu'on vient égorger ſur ſon autel, ſans conſulter ſa volonté. Delà cette témerité d'établir dans ſa famille un Pontife, qui n'eſt pas appelé comme Aaron, au ſacré Miniſtere. Delà cette hardieſſe d'uſurper le patrimoine des pauvres, & de déchirer, pour ainſi dire, l'héritage de JESUS-CHRIST, pour ne pas diviſer le ſien. *Tiré d'un Sermon du P. Maſſillon.*

Il eſt difficile de guérir l'avarice.

C'eſt un mal dont l'homme ne peut jamais guérir ſans le ſecours d'une grace particuliére. Quand une paſſion ne trouve pas aſſez chez elle dequoi ſe ſatisfaire, elle emprunte d'ordinaire le ſecours d'une autre qui lui prête la main; & alors il eſt aiſé d'en ſortir : la vengeance, par exemple, s'éteint dans le ſang qu'elle a verſé, la mauvaiſe fortune nous guerit d'ordinaire de l'inſolence de l'ambition, la volupté s'affoiblit avec le corps; mais tout cela ne fait qu'augmenter l'avarice. L'ambition la fait agir, la volupté la flatte, le corps du vieillard déja glacé pour le plaiſir, devient inſatiable pour les biens; laſſé de ſa courſe, & déja prêt à décendre dans ſon ſépulcre, il ſe hâte de faire tous les jours de nouvelles proviſions pour les frais d'un voyage qu'il eſt prêt de finir; l'avarice ne ſçauroit quitter le cœur de celui qu'elle poſſede. Un ſeul regard du Fils de Dieu touche Pierre, une parole convertit Paul; l'incrédule Thomas devient fidele, ſi-tôt qu'il a touché les playes de JESUS-CHRIST reſſuſcité : mais ni regards, ni parole, ni baiſer, ne purent convertir l'avare Judas. *Le même.*

Réflexion ſur l'inſatiabilité de l'avarice.

Hé! mon Frere, ſi tu as auprès de toi un petit ruiſſeau qui puiſſe étancher ta ſoif, pourquoi en chercher un autre auſſi grand que la mer, qui ne fera peut-être que t'altérer davantage? Si tu as aſſez de bien, pour fournir à tes beſoins, pourquoi en chercher davantage? Un homme qui brûle des déſirs de cette convoitiſe, a du bien & n'en a pas : il a du bien, parce qu'il eſt déja riche, & qu'il a amaſſé tréſor ſur tréſor; & il n'en a pas; parce qu'avec tout ſon bien, tout lui manque, puiſqu'il garde ſes biens avec une trop grande fidélité; Il vit comme s'il n'en avoit point du tout; & enfin il meurt pauvre, après avoir vécu riche. Ses richeſſes ne lui ſervent donc de rien, puiſqu'il meurt plus pauvre que les pauvres mêmes. *Le même.*

Le Fils de Dieu eſt venu particuliérement pour guérir ce vice.

JESUS-CHRIST n'eſt-il pas venu au monde pour guérir particuliérement cette funeſte & dangereuſe paſſion? n'eſt-ce pas pour chaſſer du cœur des Chrétiens cette cruelle avarice, qu'il a donné à l'amour de la pauvreté le nom & le rang de la prémiére béatitude? & n'eſt-ce pas à deſſein d'en détromper l'homme, qu'il a ſubſtitué les biens du Ciel à la place de ceux de la terre; & que pouvant venir dans une pleine abondance de tous biens, comme étant le maître

maître de toutes choſes, il a cependant voulu naître dans une crêche, & paſſer la plus grande partie de ſes jours dans une boutique, mourir nud ſur une Croix, & établir une Religion, ſimple, pauvre, au milieu du plus groſſier Judaïſme? *Le même P. Maſſillon.*

Des éfets de l'avarice, & des maux qu'elle cauſe à ceux qui en ſont poſſédez.

Voulez-vous encore voir les éfets de l'avarice? Ceux qui en ſont poſſédez s'embaraſſent dans pluſieurs, & dans de grandes douleurs: *Inſeruerunt ſe doloribus multis*: Douleurs pendant le jour; l'Avare ne penſe qu'à amaſſer des tréſors, & à les augmenter: Douleurs pendant la nuit; ſon ſommeil eſt à tout moment interrompu par la crainte de perdre les bieus, dont il eſt en poſſeſſion: *Doloribus multis.* Le jour, voleur ingénieux, & pirate cruël, il ne cherche qu'à prendre & à enlever la vigne de ſon frere; la nuit, timide gardien de ſon argent, il craint lui-même les voleurs & les pirates qui peuvent l'en dépouiller. Ce n'eſt donc que peines & que douleurs. Car que de ſoins pour acquerir ce bien! que de chagrins & que d'ennuis quand on le perd!.. Il eſt vrai, dit l'Ecriture, que les richeſſes ſont des épines, qui picquent la main de ceux qui les ſerrent un peu trop: or l'Avare qui poſſede des biens, ne les ſerre-t'il pas tellement, qu'on ne peut preſque dire quel eſt le plus eſclave, ou de ſon argent, ou de lui? Pendant que nous vivons ſous les loix de cette impérieuſe maîtreſſe de nôtre cœur, elle nous conduit à ſon gré: tantôt le luxe diſſipe ces biens, & tantôt l'intemperance les épuiſe. Un voleur peut s'en emparer à toute heure, & la mort tôt ou tard nous en dépouille: & comme ces richeſſes déchirent tôt ou tard nôtre cœur; afin qu'elles ne le déchirent pas pour le préſent, n'eſt-il pas juſte que nous ne nous y attachions pas? *Le même.*

Comme l'avarice eſt une idolâtrie.

La plûpart des hommes ſont aujourd'hui dans le même aveuglement, qu'étoient certains Chrétiens des prémiers ſiécles, que Tertullien reprenoit fortement. Pourquoi, leur diſoit-il, lorſque vous déteſtez les ſtatuës des Dieux, que les idolâtres adorent, avez-vous dans vôtre cœur l'or & l'argent que vous idolâtrez: *Aurum & argentum in Deos converſum execraris, ſed ipſum aurum & argentum in corde tanquam Deum colis.* Vous vous étonnez de ce que les Payens ont des ſtatuës d'or & d'argent, qu'ils adorent comme leurs Dieux: mais vous devez plûtôt vous étonner de voir que vous commetez une ſemblable idolâtrie dans vos cœurs, en cherchant avec tant d'ardeur l'or & l'argent. Cela fait que vous n'êtes pas véritables adorateurs de Dieu, puiſque de vôtre avarice, vous en faités une divinité: *Avaritiam in templum dedicaſti.* Les Idoles des Payens ſont des Idoles mortes: mais vos Idoles, Chrétiens, ſont des Idoles vivantes dans vos cœurs; & c'eſt en cela ſeulement que vous êtes différens des Payens. *Le même. Sermon du petit nombre des Elus.*

L'Avare ſacrifie ſon repos à ſon avarice.

Il n'y a point d'Avare, ni preſque de riche dans le monde, qui ne ſacrifie au Dieu de l'interêt, ſon repos, ſon honneur, ſa vie, ſa conſcience, & ſon ſalut. Oui, un avare ſacrifie ſon repos au Dieu de l'argent: combien de peines, & de fatigues ne ſe donne-t'il pas pour accroître ſes biens! combien de ſoins pour les conſerver! Il eſt certain qu'il coûte plus aux Avares de ſe conduire comme ils ſont dans la poſſeſſion de leurs biens, que de ſouffrir la privation de ces mêmes biens: *Majori tormento pecunia poſſidetur, quàm amittitur.* Un riche avare tantôt eſt dans la défiance de l'un, & tantôt il doute encore plus de la fidélité de l'autre; & ainſi, par

le déſordre de ſon eſprit, il ne trouve point de repos en lui-même. D'où vient cela ? C'eſt qu'il ſacrifie ſon repos à ſon avarice, & que Dieu ne veut pas que les Avares demeurent impunis : *Ipſa ſibi pœna eſt avaritia*, dit Caſſiodore. *Sermon manuſcrit.*

L'indigence d'un Avare.

Tam deeſt avaro quod habet, quàm quod non habet, dit ſaint Ambroiſe. Un Avare croit par ſon avarice amaſſer bien des tréſors ; mais à la fin il ſe trouve auſſi pauvre que s'il n'avoit rien : non qu'il manque de biens ; mais parce que ſon avarice le ronge tellement, dans le déſir inſatiable qu'il a d'amaſſer richeſſes ſur richeſſes, que dans ſa plus grande abondance, bien loin qu'il s'eſtime heureux, il lui ſemble toûjours n'avoir rien. Ce qui fait qu'il n'oſe uſer des grands biens qu'il poſſede ; & s'il eſt contraint d'en employer une partie, il n'en jouït pas. D'où vient cela ? C'eſt qu'il ſacrifie encore ſon propre plaiſir à ſon avarice. *Là même.*

Un Avare vit ſans honneur.

L'Avare fait bien davantage ; car il ſacrifie encore ſon honneur à cette paſſion ſordide : enſorte qu'il ſe rend infame, aimant mieux faire des actions indignes, que de renoncer à ce maudit intetêt. Il ſe fait mépriſer des étrangers ; il ſe rend inſupportable à ſa famille, & enfin il ſe rend odieux à tout le monde. *Là même.*

L'état d'un Avare à la mort. *Eccli.* 41.

Quel ſera le trouble & le déſordre de l'eſprit de cet Avare à la mort, puiſque, comme dit l'Ecriture, la ſeule penſée même qu'il ne peut éviter d'en avoir pendant la vie, lui eſt ſi amere ? *O mors quàm amara eſt memoria tua homini pacem habenti in ſubſtantiis ſuis !* Ah ! qu'il ſera ſurpris, lorſqu'à la mort il ſera dépouillé de tous les grands biens qu'il poſſédoit dans le monde ! Il croit être bien riche ; mais à la mort il ſe trouvera pauvre, parce qu'il ſera univerſellement dépouillé de tout ; comme celui qui dans ſon ſommeil manie de grands tréſors, mais quand il ſe trouve éveillé, il ne trouve rien entre ſes mains : *Dormierunt ſomnum ſuum, & nihil invenerunt omnes viri divitiarum, in manibus ſuis.* *Pſalm.* 75. *Là même.*

Combien le ſalut des Riches avares eſt en danger.

Il eſt impoſſible, dit le Sauveur du monde, c'eſt-à-dire, extrêmément difficile, qu'un riche entre dans le royaume des Cieux. Ah ! Meſſieurs ! qu'il y a de riches reprouvez, pour n'avoir pas compris cette importante maxime, non plus que celle-cy : Qu'on ne peut être à Dieu & aux richeſſes, & partager ſon culte entre les deux : car c'eſt faire comme les Philiſtins, qui vouloient accorder l'Arche du Dieu vivant avec l'idole de Dagon, & pour cela, les avoient miſes toutes deux l'une proche de l'autre. C'eſt ce que font les gens du monde : ils veulent accorder Dieu avec le Démon de l'avarice. Ils ſe forment des prétextes, afin de n'avoir point de charité pour les pauvres, pour ne pas payer leurs dettes, & pour fruſtrer des créanciers & des domeſtiques de leur juſte ſalaire. Ils s'engagent dans des emplois dangereux pour le ſalut, mettent leurs enfans dans l'Egliſe pour jouïr de grands revenus ; & ce qui eſt étrange, c'eſt qu'ils s'en font un point de vertu, de prudence, & de charité : mais ce n'eſt qu'une illuſion ; car pour en faire un point de vertu & de charité, il faut que Dieu ſoit dans leur cœur, & qu'il y regne tout ſeul, comme l'Arche de Dieu triompha autrefois de l'idole de Dagon. *Là même.*

Le riche avare eſt toûjours pauvre.

On pourroit dire d'un riche avare, que la pauvreté, qu'il s'éforce d'éviter, en amaſſant de grands biens, eſt le juſte châtiment de ſa paſſion ; que la Pro-

vidence le condamne à n'avoir rien, parce qu'il veut tout avoir; qu'il eſt plus pauvre que le pauvre même, parceque ſi pluſieurs choſes manquent à la pauvreté, toutes choſes manquent à l'avarice : enfin, qu'il eſt comme un monſtre qui joint en ſa perſonne la fortune d'un riche, & la condition d'un pauvre. *Le P. Dozenne, dans le livre intitulé, La Morale de* JESUS-CHRIST.

Le déréglement de l'avarice.

Mortifiez la paſſion déſordonnée des biens viſibles, diſoit l'Apôtre, c'eſt une eſpece d'idolâtrie, qui tranſporte à la créature un culte qui n'eſt dû qu'au Créateur. Ne voyons-nous pas en éfet un homme poſſedé par cette paſſion, dérober ſon cœur à la Majeſté divine, pour en faire un ſacrifice à l'interêt ? Ne ſacrifie-t'il pas à cette idole, ſon repos, ſa ſanté, ſon honneur, & ſa conſcience ? ne met-il pas dans les biens de la terre toute ſa foy, toute ſon eſpérance, tout ſon amour ? & ne fait-il pas ainſi de trois grandes vertus, trois vices horribles ? Le commandement de Dieu ne lui eſt rien en comparaiſon d'un profit illégitime ; & il choiſiroit plûtôt de perdre Dieu même, que ce miſérable profit, pour lequel, à l'exemple de Judas, il livre JESUS-CHRIST à ſes ennemis. *Le même.*

L'avarice ſe déguiſe ſous le prétexte de la néceſſité.

Cette cupidité malheureuſe ſe couvre du précieux prétexte de la néceſſité ; car voicy ce qu'on dit communément : Il eſt vrai qu'en qualité de Chrétiens nous ſommes enfans de Dieu, afin d'acquerir la vie éternelle, par le mérite de nos bonnes œuvres ; mais il faut vivre : nous avons de grandes familles ; il faut avoir dequoi nourrir nos enfans, & nos domeſtiques ; pour cela nous ſommes obligez de travailler ; & nous ne ſçaurions ſi bien faire, que nôtre vie ne ſoit traverſée de beaucoup de peines, & nôtre eſprit rempli de ſoins & d'inquiétudes : comment faire autrement ? Voilà l'excuſe la plus ordinaire des hommes, & qui paroît la plus raiſonnable. Mais voicy le mal. Ce beſoin où l'on eſt, attire toutes les penſées de l'eſprit, toute l'affection du cœur, tous les ſoins, & tous les temps de la vie, & l'on ne donne preſque rien à Dieu ; & j'oſe dire que de toutes les tentations, dont le Démon ſe ſert pour nous détourner du ſoin de nôtre ſalut, & de la véritable pieté, cette inquiétude, & cet empreſſement pour les beſoins de la vie, eſt la plus violente & la plus forte. La raiſon en eſt, qu'elle cache une ſecrette avarice, qui tient le cœur comme enchaîné ; en ſorte qu'étant continuëllement agité par la crainte de la diſette, il ſe tourmente & ſe déchire ſoi-méme. Il gémit, il ſe plaint, & murmure, il employe tout aux beſoins du corps ; & au lieu que l'on pourroit ſe contenter ſimplement du néceſſaire, qu'on pourroit acquerir par ſon travail, l'on ne penſe qu'à amaſſer du ſuperflu, & l'on aſpire toûjours à l'abondance, & à l'excès, par l'appréhenſion qu'on a de tomber dans la néceſſité. *Tiré du livre des Homelies Morales. Homelie pour le 14e. Dimanche après la Pentecôte.*

Comparaiſon de la cupidité & de la charité.

Le vrai Chrétien doit avoir le cœur entiérement dégagé des biens de la terre; ſoit que l'on ſoit dans la néceſſité, ou que l'on ſoit dans l'abondance. Que fait la charité ? elle fait un miracle directement oppoſé à celui de la cupidité. La cupidité fait que les riches ſont pauvres & miſérables dans leur abondance; la charité fait que les pauvres ſont riches dans leur pauvreté. La cupidité fait que ceux qui ſont dans l'affluence des biens, ne les poſſedent pas ; mais en ſont poſſedez eux-mêmes ; d'où vient qu'ils ſont nommez dans l'Ecriture: *Viri divi-*

tiarum, les hommes des richeſſes, parce qu'ils ſont eſclaves de leurs biens; ils n'en ſont pas les maîtres, ils n'en jouïſſent pas. La charité au contraire fait que les Saints qui ont tout quitté pour ſuivre JESUS-CHRIST pauvre, poſſedent néanmoins tout. Ce qui a porté ſaint Auguſtin à s'écrier avec admiration : *Magna divitiæ charitatis, ſine quâ dives pauper eſt, cum quâ pauper dives eſt!* Quel eſt le miracle de la cupidité ? *Omnia poſſidentes & nihil habentes*; elle fait que ceux qui poſſedent tout, n'ont rien du tout : mais quel eſt au contraire le miracle de la charité ? *Nihil habentes, & omnia poſſidentes*; elle fait que ceux qui n'ont rien, poſſedent tout, & que rien ne leur manque. *La Morale Chrétienne, du même Auteur, liv. 6. ſect. 1. art. 6.*

Serm. 42. de Temp.
2. Ad Cor. 6.

Les pauvres mêmes ſont quelquefois avares.

Les pauvres courent les mêmes périls que les riches, & leur pauvreté au lieu d'être le fondement de leur ſalut, ſera peut-être le ſujet de leur condamnation, parce qu'encore qu'ils ſoient pauvres, ils ne laiſſent pas, au moins la plûpart, d'être avares, & attachez aux biens de la terre par leurs déſirs inſatiables, autant, & plus que les riches. Et ce que je dis, paroît manifeſtement en pluſieurs d'entre-eux, qui ont dans le cœur une cupidité ſi ardente, que pour un gain ſordide, pour une choſe baſſe & de nulle valeur, ils ſont prêts de violer les Commandemens de Dieu & de l'Egliſe ; car ſouvent il n'y a péché qu'ils ne commettent pour acquerir ; ils mentent, ils jurent, ils ſe parjurent, ils trahiſſent leurs freres, ils vendent à faux poids & à fauſſes meſures ; ils travaillent, & exercent leurs commerces les jours défendus : que ne font-ils point ? L'avarice couverte du faux prétexte de néceſſité, eſt la ſource & la racine de tous ces maux. *Là même.*

Sur le même ſujet.

A prendre le gros & le commun des pauvres, ils pallient preſque tous leur cupidité intérieure du prétexte de la néceſſité. Dela vient qu'ils s'empreſſent, & ſe tourmentent ſi fort pour le gain, que ſous ombre qu'ils ſont obligez de travailler pour avoir le pain qui leur eſt neceſſaire, ils oublient le ſervice de Dieu, & leur propre ſalut. Et c'eſt cet empreſſement que le Sauveur condamne dans l'Evangile ; parce que c'eſt une furieuſe attache au bien temporel, & une avarice pareille à celle des riches du monde ; & il n'y a entre l'une & l'autre, que cette ſeule différence, que celle des riches a pour objet les biens ſuperflus, dont ils cherchent l'accroiſſement par toutes ſortes de voies ; au lieu que celle des pauvres ne tend apparemment qu'à acquerir le néceſſaire. Mais au reſte, les mêmes crimes que les riches commettent pour multiplier leurs tréſors, & acquerir des ſommes immenſes, les pauvres s'y laiſſent inſenſiblement aller, pour des ſommes tres-légéres, & tres-modiques. *Là même.*

Caractere d'un Avare.

Le prémier caractere de l'avarice, eſt une inſenſibilité habituëlle, & une dureté de cœur envers les pauvres. Un Avare n'eſt pas bon à ſoi-même ; nulle apparence qu'il le ſoit aux autres : il ſe refuſe les choſes néceſſaires ; il refuſera aux autres les ſuperflues. Que les pauvres gémiſſent, que leur nombre croiſſe tous les jours, il ſe regarde comme le prémier pauvre ; & ce faux pauvre s'imagine devoir tout refuſer aux véritables. Loin de bénir la Providence, il ſe plaint de l'indigence dans laquelle elle le laiſſe : & regardant avec un œil envieux la proſperité des autres, s'il ne peut jouïr de ce qu'ils ont, il ſe croit diſpenſé de faire charité de ce qu'il a. Selon lui, tantôt ce ſont de faux pauvres, qui ſuppoſent de prétendus beſoins ; tantôt ce ſont des pauvres faineans, qui

pourroient ſans un ſecours étranger, ſe procurer le néceſſaire ; tantôt ce ſont des pauvres importuns, qui fatiguant ſa patience, peuvent trouver d'abondantes reſſources chez des perſonnes charitables, qui ſont plus riches que lui. Quoiqu'il en ſoit ; il leur eſt dur ; & avec toute ſa dureté, il ſe croit innocent aux yeux de Dieu. *Tiré du Dictionnaire Moral. Prémier Diſcours ſur l'Avarice.*

L'avarice produit l'endurciſſement de cœur.

L'endurciſſement de cœur, eſt une autre ſuite de l'avarice, & acheve enfin le malheur des Avares. Ils vivent ſans ſe connoître ; ils meurent pour l'ordinaire ſans ſe convertir. Ils ne connoiſſent ni les circonſtances, ni les triſtes éfets de leur péché : mais quand ils les connoîtroient, ils ſe mettent preſque toûjours hors d'état d'en ſortir. C'eſt ce que fait voir l'exemple de Judas. A conſidéter l'endurciſſement, l'impénitence, & le déſeſpoir de cet Apoſtat, il n'y a rien qui ne nous éfraye ; mais à en examiner de près le vrai principe, il n'y a rien qui ne nous ſurprenne encore davantage. Après avoir vendu ſon Maître a ſes ennemis, il s'eſt pendu lui-même, & a fini ſa vie par ſes propres mains. Si l'Evangile ne nous avoit marqué préciſement le principe d'une ſi déteſtable perfidie, nous aurions regardé Judas comme un homme, qui poſſédé du Démon, & tranſporté de fureur, auroit jetté ſes mains parricides ſur ſon maître : mais non ; Judas n'avoit aucun ſentiment de haine contre Jesus-Christ. D'où vient donc qu'il l'a lâchement trahi ? C'eſt, dit ſaint Ambroiſe, qu'il a préféré l'argent à Jesus-Christ. *Là même.*

Exhortation aux Avares de penſer à la mort, où il faudra tout quitter.

Riches du monde, enfin, après que vous aurez contenté vôtre avarice, & que vous aurez bâti une grande fortune, comme la Statuë de Nabuchodonozor, compoſée des différens métaux de la ſubſtance des pauvres ; enfin, après tant d'injuſtices, il faudra mourir. Cette pierre de vôtre tombeau reduira tout ce riche appareil en pouſſiére & en cendres ; la mort viendra, le glaive à la main, & vous ſéparera de ces richeſſes, pour leſquelles vous avez des attachemens ſi injuſtes, & ſi opiniâtres, qu'il n'y a point de motif ni de machine qui les puiſſe rompre. N'entendez-vous pas déja cette voix impérieuſe, qui vous dit ce que Dieu diſoit à Abraham, quoique d'une différente maniére : *Egredere de terrâ tuâ* : Sors de cette terre, à laquelle tu tiens par tant de liaiſons. O Dieu ! de quels yeux eſt-ce qu'un riche avare mourant, regarde, par exemple, cette maiſon où il expire, qu'il a acquiſe avec tant d'injuſtice ? Qu'eſt-ce que ſon cœur dit à ces ſuperbes bâtimens, pour leſquels il s'eſt privé du palais de la gloire, & qu'après cela, il eſt contraint de quitter ? Sans doute que du moins a ce moment ſon avarice ſe rallentit, & qu'elle quitte l'affection des biens, qu'elle eſt contrainte de perdre. Mais il ne ſera plus temps alors ; ces dérachemens ſeront inutiles ; parce qu'ils viendront trop tard, parce qu'ils ſe feront par contrainte, parce qu'ils ſe feront accompagnez de regret & de déſeſpoir. Ne vaut-il pas mieux faire maintenant avec mérite, ce que nous ferons un jour par néceſſité ? *Monſieur Biroat, dans la concluſion du treiziéme diſcours de l'Avent.*

Geneſ. 12.

Nonobſtant le renoncement que nous avons fait au Batême, la cu-

Jesus-Christ a inſtitué le Sacrement du Batême, où par cette parole ſolemnelle *Abrenuncio*, nous renonçons à ce déſir des biens de la terre, qui eſt né avec nous, & que nous avons apporté avec nous en naiſſant. Auſſi ne falloit-il pas moins qu'un Sacrement, qui agit par la vertu du ſang de Jesus-Christ, pour étouffer la cupidité de nos cœurs. Plus on a, plus on veut

pidité croît toûjours en nous.

avoir ; plus on poſſede, plus on devient ardent dans la poſſeſſion ; au contraire, de toutes les autres paſſions, qui ſe rallentiſſent inſenſiblement par la longue poſſeſſion de leurs objets : & ſi nous n'y prenons garde, ce funeſte amour jette de ſi profondes racines, que nous ſacrifierons plûtôt ce que nous avons de plus cher au monde, même la part que nous avons au Ciel, que de nous en dépouiller. *L'Auteur des diſcours Chrétiens ſur les Dimanches de l'année. Tom. 4e.*

L'avarice nous porte à tous les crimes.

Oui, (Meſſieurs) dès que la cupidité eſt entrée dans un cœur, il eſt capable de commettre tous les crimes ſans honte, & ſans ſcrupule ; il ne peut mettre de fin à ſes péchez, non plus qu'à ſes déſirs. Faut-il entrer dans ce mauvais commerce, prendre ce parti, faire ce faux contrat, ruïner la veuve & l'orphelin, ſuppoſer de fauſſes quittances, vivre de concuſſions & de rapines ? l'on fera tout, pourvû qu'il y ait de l'argent à gagner. *Le même.*

C'eſt inutilement qu'on met ſon argent en reſerve pour les néceſſités à venir.

Saint Baſile ne veut pas que les Chrétiens ayent de l'argent en reſerve pour les accidens inopinez : voicy ſes paroles dans l'Homelie contre ceux qui ne penſent qu'à s'enrichir. Après qu'on a fourni, dit-il, à toutes les dépenſes néceſſaires & ſuperfluës, & qu'il reſte encore beaucoup d'argent, l'on en cache dans des lieux ſecrets, & ſous terre ; & l'on dit pour prétexte : l'avenir eſt incertain ; il faut pourvoir aux néceſſitez, & aux beſoins qui pourroient bien arriver. Mais l'uſage d'un tréſor caché de la ſorte, eſt encore plus incertain que l'avenir. Inſigne folie des hommes ! ils travaillent avec ardeur pour tirer l'or du fond des miniéres ſoûterraines, & après l'en avoir tiré, ils le cachent de nouveau ſous la terre, & ils y cachent leur cœur en même-temps ; puiſque, ſelon l'Evangile, leur cœur eſt là où eſt leur tréſor. *Livre intitulé, l'Avocat des Pauvres, par Monſieur Thiers.*

La ſervitude des Avares.

La ſervitude des mondains, qui gémiſſent ſous l'empreſſement des biens du ſiécle, n'eſt pas moins rude, quoiqu'elle leur ſoit peut-être moins ſenſible, que celle ſous laquelle gémiſſoient les Iſraëlites. Ils étoient ſi fort opprimez du travail ; & l'accablement d'eſprit, où la ſervitude les avoit reduits, étoit ſi grand, qu'ils ne pouvoient écouter Moiſe, qui leur parloit de la Terre promiſe. Tel eſt la ſervitude de ceux qui ne penſent qu'à amaſſer de l'argent : il eſt difficile que dans l'accablement qui ſuit d'ordinaire cet état, ils puiſſent avoir la liberté de penſer à Dieu. C'eſt en vain que l'on parle de Dieu à un Chrétien, qui eſt attaché aux biens terreſtres ; le ſoin qu'il prend pour les acquerir, épuiſe tous les autres ſoins ; cette penſée attire toutes les autres penſées ; elle ne laiſſe rien dans ſon eſprit qu'elle ne tourne à ſon uſage : ſemblable à une mauvaiſe racine, qui attire à ſoi l'humidité, & les parties de la terre qui l'environnent, pour produire & pour augmenter ſon fruit. *L'Auteur des Diſcours Chrétiens. Neuviéme Diſcours, ſur la Profeſſion d'une Religieuſe.*

On corrompt la Juſtice par argent.

Quelques ſéveres & exactes que ſoient les loix, elles n'ont nulle autorité, là où l'avarice domine ; la vérité n'eſt d'aucun poids dans les balances de la juſtice, quand le jugement panche du côté de l'argent. Pauvres ! vous y êtes condamnez, quelque bon droit que vous ayez : orphelins ! on vous y dépouille : veuves ! on vous y ruïne. On va au Barreau, comme à une moiſſon d'argent ; chacun y ramaſſe à pleines mains ; l'Avocat, le Procureur,

le Juge ; plus il y a à gagner dans une cauſe, plus on en multiplie les procédures ; l'Officier s'enrichit, le Plaideur ſe ruïne, & quelque puniſſable que ſoit le criminel, il appréhende peu d'être puni, quand il croit pouvoir par ſes biens racheter le châtiment des crimes qu'il a commis : *Venditur auro juſtitia, nullumque reus pertimeſcit crimen, quod redimere nummis exiſtimat. Le même.*

Il eſt fort ſurprenant de voir qu'il y ait des gens ſi dépourvûs de raiſon, & ſi cruëls à eux-mêmes, que pour ſatisfaire leurs paſſions, ils ſe réſolvent à mener une vie malheureuſe. Quand une diſgrace imprévûë, & un renverſement de fortune ont reduit à la pauvreté un homme riche, & puiſſant, il a du moins cette conſolation, qu'il ne s'eſt pas volontairement attiré ce malheur ; & quand ſa foy vient au ſecours de ſa raiſon, réſigné aux volontez du Seigneur, il lui dit avec une tranquille patience : Vous m'avez donné ces biens, ô mon Dieu ! & vous me les avez ôtez ; vôtre ſaint Nom ſoit béni. Mais qu'un homme, qui pourroit vivre heureux ſelon le monde, ſe précipite aveuglément, & ſans néceſſité dans un abîme d'inquiétudes, & de chagrins ; qu'il ſe creuſe à lui-même la foſſe où il va tomber ; qu'il ſoit le prémier ; & pour ainſi dire, l'unique autheur de ſon ſupplice ; qu'il s'ôte, pour ſatisfaire ſa paſſion, le repos & la liberté ; c'eſt, ſelon les Payens mêmes, la plus haute de toutes les folies : & c'eſt-là cependant, ſelon eux, le triſte ſort des Avares. En éfet, quel repos à des gens, qui ſont dans de continuëlles inquiétudes, dans des défiances mortelles, dans des ſoins accablans, dans des violentes perplexitez d'eſprit ; dans de picquans & amers ſoucis, qui les ſuivent, & les tourmentent par tout, de nuit, & de jour, à la table & au lit ; au milieu des compagnies, & dans le ſilence d'une obſcure retraite ? *Le même.*

L'Avare mene une vie malheureuſe.

Il faut mourir ; c'eſt une nouvelle bien affligeante, à ces riches avares, qui ont mis leurs cœurs dans leurs tréſors. Ils croyoient qu'après tant de peines, ils jouïroient au moins pendant quelques années, des richeſſes qu'ils ont amaſſées, des jardins qu'ils ont cultivez, des charges qu'ils ont achetées, des revenus qu'ils ont accumulez ; mais l'arrêt en eſt prononcé : *Impii de terrâ perdentur, & qui iniquè agunt, auferentur ab eâ.* Les impies ſeront exterminez de la terre, & ceux qui font mal en ſeront arrachez. Que de peine pour déraciner ce gros arbre ? que de coups il faut donner ? Il tient à la terre par autant de racines qu'il a de paſſions, & ces racines ont autant de filets, qu'il a d'engagemens. Cependant l'arrêt en eſt prononcé ; il faut mourir : quels regrets ! &c. *Le même Autheur des Diſcours Chrétiens.*

Un Avare au lit de la mort.

Proverb. 2.

Repréſentez-vous tous les péchez ramaſſez enſemble, comme un grand arbre qui a pluſieurs branches ; l'avarice en eſt la racine. C'eſt elle qui fait faire à ce Marchand de faux ſermens ; qui ronge cet Artiſan d'envie contre ſon Confrere : le dirai-je ? c'eſt elle qui quelquefois ruïne dans les perſonnes conſacrées à Dieu, tout l'édifice de leur ſalut. Elles ne ſont ſujettes ni à l'impureté, ni à la gourmandiſe, ni au luxe des habits, ni à la galanterie ; mais ne ſe laiſſent-elles pas quelquefois dominer par une paſſion d'interêt ; comme un torrent, qui arrêté d'un côté par de fortes digues, s'écoule par un autre endroit, & attire avec ſoi la graiſſe des terres voiſines ? *Le même.*

L'avarice eſt cauſe d'une infinité de crimes.

Combien un Avare eſt à plaindre.

Saint Auguſtin dit, qu'il faut rire & pleurer à la vûë d'un homme, qui eſclave de ſon avarice, ne ſent pas ſes chaînes, parce qu'elles lui lient le cœur; & n'a pas honte de les porter, parce qu'elles ſont d'or; tant il ſe laiſſe ébloüir par l'éclat & la magnificence de ſa miſere: *Calamitatis ſuæ magnificentiâ deceptus.* Il veut, dit ce Pere, que tout ce qu'il a ſoit bon, hors lui-même: il veut avoir de bonnes maiſons, de bonnes rentes; & à ſon égard, il eſt le pire de tous. Il veut s'enrichir pour vivre content; & pour s'enrichir, il faut qu'il ſe tourmente; plus il amaſſe de biens, plus il ſe procure de peines. *Le même.*

Tract. 10. in Epiſt. Joannis.

La cupidité de l'avare & de l'uſurier, leur tient lieu de néceſſité.

L'inſatiable cupidité de l'Avare lui tient lieu de néceſſité, parce que par un juſte jugement de Dieu, ſon cœur eſt en proie à ſes déſirs vagues, qui n'étant jamais ſatisfaits, le picquent, le déchirent, le dévorent ſans ceſſe: *Juſto Dei judicio fit, ut qui cupiditati reſiſtere noluimus ingreſſuræ, jam nequeamus ingreſſæ,* dit un ſaint Pere. Mais quand il ſeroit vrai, qu'il auroit une juſte crainte de tomber dans la pauvreté; ſeroit-ce une raiſon de prêter à uſure, & de s'enrichir par des voyes injuſtes? pouvez-vous penſer, que Dieu qui recommande & qui loüe ſi ſouvent la pauvreté Chrétienne dans les ſaintes Ecritures, ne condamne pas la paſſion déréglée que vous avez de vous enrichir aux dépens de vôtre Prochain? croyez-vous que l'Evangile, qui déclare les pauvres Bienheureux, juſtifie l'avidité inſatiable qui vous poſſede? Telles ſont, je le ſçai, vos injuſtes prétentions; mais je ſçai auſſi que Dieu les condamne, autant que vous les approuvez. Vous craignez de tomber dans la pauvreté, & que ſi vous ne prêtez à interêt, bien-tôt vous ne conſumiez vôtre fond, qui conſiſte dans une ſomme d'argent, dont il faut ſubſiſter. Mais outre qu'il y a d'autres moyens de ſubſiſter, ne voyez-vous pas la foibleſſe de ce prétexte? n'eſt-ce pas le même dont ſe ſervent les ſcélerats, les voleurs, les aſſaſſins? ont-ils coûtume d'en alléguer d'autres, pour juſtifier leurs crimes? *Sermon manuſcrit.*

Pourquoy l'Avare eſt toûjours pauvre.

Un avare eſt toûjours pauvre, par quelque endroit qu'on le regarde; parce-qu'il ne ſe ſatisfait jamais, & qu'il porte dans ſon ſein un feu qui le dévore, & que plus il a de bien, plus il en veut avoir. Or dés qu'il ne ſe contente pas de ſon état, il eſt pauvre & miſerable; & d'autant plus pauvre, que ſes grandes richeſſes ne ſervent qu'à enflâmer davantage ſa paſſion: car comme il y a une pauvreté que la charité produit, il y en a auſſi une autre, que la cupidité entretient. Préſentez en confuſion des viandes à un homme preſſé de la faim; elles ne le raſſaſieront point, à moins qu'il n'en goûte: qu'un uſurier & un avare conſerve ſon argent dans ſes coffres, & qu'il ne s'en ſerve pas, comme il doit s'en ſervir, pour ſon propre ſoulagement; il ſera toûjours famélique, & altéré: plus ſes biens augmenteront, plus il s'eſtimera miſerable; parce qu'étant détournez de leur légitime uſage, ils irriteront ſans ceſſe ſa néceſſité. *Le même.*

Un uſurier ne peut avoir de prétexte raiſonnable.

Un uſurier ne peut pas s'excuſer ſur la néceſſité; car, comme dit ſaint Baſile, s'il n'avoit ni bien, ni argent, ni vin, ni bled, comment pourroit-il prêter? il n'eſt pas même croyable qu'un homme ait ſi peu de ſens, qu'il donnât aux autres, ce dont il auroit abſolument beſoin. Il a donc ſon néceſſaire; il a même au-delà du néceſſaire: mais comme il eſt inſatiable, il étend

étend trop loin ſes prétendus beſoins. Tantôt c'eſt une maiſon qu'il faut encore acquerir, tantôt c'eſt une charge qu'il faut achetter ; aujourd'hui c'eſt un enfant qu'il faut pourvoir, demain ce ſera une famine, ou une maladie, contre laquelle il faudra s'armer. Il fait donc, de la peine de ſa cupidité, un prétexte de ſon uſure : & c'eſt de lui dont parle le Sage, quand il dit, Qu'il y en a qui deviennent plus riches, à proportion qu'ils diſtribuent libéralement aux autres ce qu'ils ont ; & il y en a qui deviennent plus pauvres à meſure qu'ils cherchent d'acquerir par leurs fourberies, & leurs intrigues, ce qu'ils n'ont pas : *Alii dividunt propria, & ditiores fiunt, alii rapiunt aliena, & ſemper in egeſtate ſunt. Là même.* *Proverb. 4.*

Les uſuriers ſont les plus grands de tous les voleurs. Quand les voleurs s'apperçoivent qu'on crie, & qu'on court après eux, ils s'enfuyent, & ſe cachent : & quand un uſurier voit qu'on s'approche de lui, c'eſt alors qu'il attend ſa proye de pied ferme, & qu'il offre ſon ſervice. Ceux-là ont leur temps ; ce n'eſt ſouvent qu'à la faveur des ténebres, & de la ſolitude, qu'ils dépouillent les paſſans : celui-cy n'a point de temps, ni d'heures limitées ; il veille le jour, il veille la nuit ; ſa paſſion toûjours ardente, & toûjours inſatiable ne lui donne point de relâche ; il ſe tourmente pendant le jour, par une inquiette application à ſes affaires ; il ſe tourmente pendant la nuit, par les différens moyens qu'il cherche, pour faire profiter ſon argent, & par mille artificieuſes intrigues qu'il roule dans ſa tête. Les voleurs appréhendent qu'on ne ſe ſaiſiſſe d'eux, & qu'on ne leur faſſe rendre avec la vie, ce qu'ils ont volé : mais l'uſurier ſçait ſi bien conduire ſes affaires, qu'il ſe met à couvert des pourſuites de la Juſtice. Eſt-ce un uſurier public : il ſe fait un front d'airain ; & par une uſure habituëlle, il enchante ſi adroitement ceux qu'il ruïne, qu'il les met hors d'état de ſe plaindre. Eſt-ce un uſurier caché : on ſe défie encore moins de lui ; il déguiſe ſi bien ſes contrats, qu'on ne ſçauroit lui rien dire. Les voleurs enfin emportent de vive force, ce qu'on ne leur abandonne qu'en gémiſſant : mais l'uſurier plus ſubtil, trouve moyen, en prenant le bien d'autrui, de s'attirer des louanges & des actions de graces. Par-là, il ſe fait un plaiſir & un mérite de ſes uſures : un plaiſir, parce qu'elles l'enrichiſſent ; un mérite, parce qu'il croit rendre ſervice à ſon prochain, en le tirant de la miſere, par une prétenduë charité qu'il lui fait. *Le même.* Les uſuriers ſont proprement voleurs.

Qui ſe fût jamais imaginé que l'uſure ſe couvrît de la charité chrétienne ? Il eſt vrai qu'elle imite cette vertu divine ; & c'eſt pour cela qu'elle s'inſinuë dans le ſecret des familles, qu'elle découvre les miſeres d'autrui, & qu'elle offre de l'argent. Mais à quoi ſe termine cette artificieuſe charité ? à ruïner ceux qu'elle feint de ſoulager. Le Saint Eſprit, qui ſeul connoît les fauſſes vertus, & les véritables vices, découvre les fauſſes vertus des uſuriers, par cette belle parole : *Quid gloriaris in malitia, qui potens es in iniquitate ?* Pourquoi vous faites-vous une vertu de vôtre malice, vous qui n'êtes adroit & puiſſant, que pour nuire à vos freres ; qui paſſez les jours entiers à faire des projets d'injuſtice, & pour y mieux réüſſir, cachez vos fourberies, comme on cache le tranchant d'un raſoir affilé, qui fait une cruëlle playe, ſans qu'on s'en apperçoive ? *Le même Sermon manuſcrit.* L'uſure ſe couvre du prétexte de la charité. *Pſalm. 51.*

Il eſt rare que l'uſurier ſe reconnoiſſe criminel, particuliérement, quand ſon uſure n'eſt pas énorme, & qu'elle ne le porte pas aux derniers excès, L'uſurier ne conçoit preſ-

que jamais la grandeur de ſon crime.

Voyez ce Phariſien, dont il eſt parlé dans ſaint Luc : apparemment il pilloit & ruïnoit, comme ceux dont JESUS-CHRIST parle, les maiſons des veuves & des orphelins ; & nonobſtant ſon péché, il rend graces à Dieu, de ce qu'il n'eſt pas injuſte & voleur, comme le Publicain qu'il voyoit devant ſes yeux. Et ſuppoſé que cet uſurier reconnoiſſe ſa faute, il eſt encore plus rare, qu'il ſe réſolve à faire reſtitution du bien qu'il a acquis par ces voyes injuſtes : combien en a-t'on vû, & combien en voit-on encore aujourd'hui qui reſtituent ? Cependant ſans cette reſtitution, quand on peut la faire, il eſt abſolument impoſſible, qu'un uſurier ſe ſauve ; & par conſéquent, comme il n'y en a preſque point qui ſoient dans ces diſpoſitions, je conclus que l'uſure eſt un principe de reprobation moralement infaillible. *Le même.*

L'injuſtice & l'indignité de l'uſure.

Il n'y a rien, dit ſaint Hilaire, de plus inſupportable que d'aſſiſter un néceſſiteux, en telle ſorte, qu'il ait encore plus de néceſſité qu'il n'avoit, & d'accroître la miſere du pauvre, en le ſoulageant. Si vous êtes Chrétien, pourquoi exigez-vous le prix d'un bienfait, de vôtre Prochain qui de cette ſorte reçoit plûtôt un dommage qu'un bienfait? Si vous êtes Chrétien, pourquoi voulez-vous faire un tréſor de la miſere de vôtre frere: Si vous-êtes Chrétien, je vous demande, non que vous donniez abſolument vôtre bien, mais que vous ne le retiriez pas des mains de vôtre frere, en ſorte que vous le dépouilliez du ſien. *Le même.*

Jamais un avare n'eſt tranquille.

L'hydropiſie eſt, ſuivant la penſée de pluſieurs Peres, la figure de l'avarice : car de même que plus un hydropique boit, plus ſa ſoif redouble ; de même, auſſi, plus un Avare remplit ſes coffres d'or & d'argent, plus il en déſire & en ſouhaite. L'Avare, dit l'Ecriture, n'aura jamais aſſez d'argent, & celui qui aime les richeſſes, n'en recueillera point de fruit : quiconque avec cette paſſion, il n'arrivera jamais à jouir de cette tranquillité, qui eſt le but général, où tendent les déſirs de tous les hommes. Et quand l'Avare jouiroit de tous les tréſors du monde, il trouveroit toûjours en lui un vuide, qui ne ſe rempliroit jamais. Il a une ſoif des richeſſes qui ne peut être ni diminuée par la diſette, ni remplie par l'abondance : qu'il ſoit pauvre, qu'il ſoit riche, il eſt toûjours également dans le beſoin. *Autheur moderne. Homelie ſur l'Evangile du ſeiziéme Dimanche après la Pentecôte.*

On ſouffre par avarice, plus que les Saints ne ſouffrent pour Dieu.

On peut dire de l'avarice, ces paroles du Prophete Royal : *Propter te mortificamur tota die. Pſalm.* 43. car pour la contenter, il faut plus ſe gêner, ſe contraindre, ſe mortifier, que pour demeurer fidele au ſervice de Dieu. En effet, faut-il jeûner, s'abſtenir des divertiſſemens les plus légitimes, ſe retrancher le vivre, & toutes les commodirez de la vie : on le fait par le déſir qu'on a d'épargner les dépenſes les plus néceſſaires. On fait donc pour elle ce qu'on ne fait pas pour Dieu. Faut-il veiller, travailler nuit & jour, s'expoſer à mille hazards, & entreprendre les plus grands travaux : c'eſt ce que fait l'avarice ; & il eſt rare qu'on en faſſe autant pour Dieu : *Propter te mortificamur tota die.* On a de la peine à ſe ſoûmettre au joug de l'Evangile, tout léger & doux que le Sauveur l'ait rendu par l'onction de ſa grace ; mais on porte volontiers celui de l'avarice, tout rude qu'il eſt. La croix que le Fils de Dieu nous engage de porter, & la mortification, que ſaint Paul veut que nous portions ſans ceſſe autour de nous, n'ont rien qui approche de la croix, & de la mortification que nous impoſe cette malheureuſe cupidité. *Autheur anonyme.*

La dureté

Avares qui n'avez que des entrailles de fer, vôtre avarice vous a-t'elle jamais

émû ſur les douleurs de ceux qui gémiſſent ? vôtre cupidité qui ne vous rend ſenſibles qu'à vos interêts, ne leur donnera-t-elle pas lieu de vous adreſſer ces paroles de Job : D'humains que la nature vous a faits, vous nous êtes devenus cruëls : *Mutatus es mihi in crudelem* ; ou de vous reprocher avec le Prophete Jérémie, que tous membres qu'ils ſont d'un même corps avec vous, vous leur êtes devenus cruëls comme les Autruches du déſert. *L'Autheur des Diſcours Chrétiens, ſur les Evangiles des Dimanches de l'année.*

des Avares, envers les pauvres.

Job. 30.

La paſſion de l'avarice eſt une ſource d'amertume pour un homme intereſſé. Se refuſer, tour pour amaſſer dequoi pouvoir ne ſe refuſer rien ; ſéchir de faim & de frayeur ſur des monceaux inutiles, que le crime a entaſſez ; ſe priver, afin d'acquerir ce qu'on doit mettre en ſequeſtre pour n'en faire aucun uſage ; c'eſt la vie d'un Avare que ſa paſſion même empoiſonne. Ah Meſſieurs ! il eſt donc vrai, & le Ciel l'a ordonné, que tout eſprit déréglé trouvât ſa punition dans ſon propre déréglement. *Sermon manuſcrit du P. François Catrou.*

Les peines & les chagrins que cauſe l'avarice.

Que l'avarice eſt une étrange paſſion ! qu'elle eſt cruëlle, qu'elle eſt injuſte, qu'elle eſt avide, & inſatiable ! que ſon empire eſt tiranique, quand elle regne ſouverainement dans un cœur ! Il n'eſt point de loi qu'elle ne viole, rien de ſi ſacré qu'elle ne prophane, rien de ſi établi qu'elle ne renverſe ; rien de ſi injuſte, qu'elle ne tâche de couvrir de ſpécieux dehors, & d'une belle apparence d'équité ; point en un mot, d'extrémité où elle ne porte, pour peu qu'on veuille l'écouter. C'eſt l'affreuſe idée que le Saint Eſprit nous donne de cette lâche & aveugle paſſion, quand il parle dans l'Evangile des démarches qu'elle fait faire à Judas, du profond abîme où elle le jette, de l'excès où elle le porte, des funeſtes éfets qu'elle produit dans ſon perfide cœur. Elle tourne tellement ſon eſprit, elle captive tellement ſes inclinations, elle l'aveugle & le poſſede tellement ; qu'après en avoir fait, d'un Apôtre un voleur, d'un Diſciple de Jesus-Christ, un infame Apoſtat ; d'un de ſes amis, un traître, elle lui fait prendre pour zele, l'inſatiable déſir qu'il a de profiter des aumônes qu'on faiſoit à Jesus-Christ. *Le même Autheur anonyme & moderne.*

A quels crimes l'avarice eſt capable de porter une perſonne, dans l'exemple de Judas.

Saint Auguſtin parlant de ce riche de l'Evangile, qui après une riche moiſſon délibere d'abattre ſes anciens gréniers, & d'en bâtir de plus grands ; & que la Sageſſe céleſte traita d'inſenſé, parce qu'il ne penſoit pas à la mort qui étoit fort proche : Saint Auguſtin, dis-je, remarque que ce riche ne penſoit pas ſeulement à ravir le bien d'autrui ; il ne vouloit que recueillir ſes fruits, ſans la moindre penſée, ou de piller les pauvres, ou de tromper les ſimples. Si celui qui garde le ſien, avec attache, eſt traité de la ſorte, que ſera-ce de celui, qui ravit le bien d'autrui ? Il ſe croyoit fort ſage d'aggrandir ſes greniers, d'augmenter ſes biens, ſans ravir, ſans déſirer même ceux de ſes voiſins ; & néanmoins Dieu lui dit : Inſenſé, dans la choſe même où tu penſes être fort ſage, tu mourras cette nuit ; & à qui viendront tous ces préparatifs ? *Le P. Thomaſſin, Traité de l'Aumône.*

L'avarice eſt une véritable folie, quand même elle ſeroit ſans injuſtice.

La vûë d'un gros gain fait bien-tôt diſparoître la délicateſſe de conſcience ; on veut que tout ſoit permis, dès qu'on veut que tout ſerve à nôtre fortune. Quand on fait un commerce chrétien, on a beaucoup de ſoin, d'application, & de prudence dans les affaires ; mais peu d'empreſſement : quelque laborieux qu'il ſoit, on ne frauchit jamais les bornes que la loy de Dieu a preſcrites. L'induſtrie eſt toûjours réglée ſelon l'eſprit & les maximes de l'Evangile : on

L'avarice fait ſouvent paſſer par deſſus les loix de la conſcience dans le commerce.

tâche de profiter de tout ; mais on n'abuſe jamais de rien. Mais dans le négoce, qui fait aujourd'hui la plus ſérieuſe occupation de la plûpart des gens du monde, ſuit-on les mêmes loix, & garde-t'on fort ſcrupuleuſement les mêmes regles ? La paſſion eſt un mauvais guide ; elle conduit toûjours par des voies peu ſûres, & toûjours plus loin qu'on ne veut. Une frivole direction d'intention pallie bien des uſures, mais elle ne les juſtifie pas. On met tout à profit ; prêts, ſervices, bienfaits ; juſqu'aux fleaux mêmes dont Dieu afflige ſon peuple. La diſette des grains qui devroit faire ouvrir les gréniers, les ferme. Un gain raiſonnable ne contente jamais une avarice démeſurée, & veut par le plus exécrable de tous les trafics, s'enrichir du ſang des pauvres, & de la dépouille des riches. Quelle dureté plus cruëlle, plus criminelle ! *Qui abſcondit frumenta, maledicetur ; benedictio autem ſuper caput vendentium.* Cet oracle fait-il beaucoup d'impreſſion ſur un cœur endurci par l'avarice ? Cependant on appelle cela aujourd'hui, avoir du bonheur, & de la prévoyance ; ſçavoir l'art de faire fortune : peu s'en faut qu'on ne le regarde comme un éfet de la Providence, en faveur de la plus déteſtable cupidité. *Le P. Croiſet, Tom. 2. de ſes Réfléxions.*

Proverb. 4.

Le déſir de s'enrichir bien-tôt, fait qu'on tente pour cela toutes ſortes de voies.

L'inſatiable avidité du bien, fait prendre à toutes mains. Pourvû qu'on faſſe valoir ſon argent à gros interêt, on riſque juſqu'aux ſacrez dépôts des orphelins & de la veuve ; à la faveur d'un titre imaginaire, d'un uſage abuſif, d'une palliation étudiée, l'uſure perd dans le commerce, ſa laideur & ſon nom. Tout ce qui favoriſe la cupidité, eſt bien reçû. On veut acquerir de grands biens ; on veut faire une prompte fortune ; on ne penſe qu'à trouver de nouveaux ſecrets de s'enrichir ; qu'à découvrir de nouvelles routes Les ſentiers les plus cachez paroiſſent les plus courts ; mais ſont-ils toûjours les plus droits & les plus juſtes ? *Qui feſtinat ditari*, dit le Sage, *non erit innocens.* Ces fortunes ſi promtes ne ſont pas toûjours les plus nettes ; mais la conſcience eſt peu conſultée là où domine l'avarice. On prend des engagemens de toutes parts, on entre dans tous les partis, on embraſſe toutes les affaires ; à la moindre lueur d'un gros gain, la cupidité ſe réveille. *Le même.*

Perſonne ne veut croire qu'il ſoit avare.

Entre toutes les paſſions, celle qui eſt la plus ignorée de ceux qui en ſont poſſedez, c'eſt l'avarice. Les Avares ne ſe croyent jamais tels. Les uns déguiſent leur avarice, ſous le nom d'œconomie ; les autres, ſous celuy de prévoyance ; quelques-uns, ſous le ſpécieux titre de modeſtie, & de ſageſſe ; & pluſieurs, ſous celui de néceſſité. Cette ſordide paſſion a honte d'elle-même ; elle eſt naturellement ſi odieuſe, qu'elle n'oſe jamais paroître ſous ſon nom. On a honte de s'en voir accuſé. En éfet, il y a de l'imbécilité d'eſprit dans cette inſatiable cupidité. Prendre de toutes mains, accumuler treſor ſur treſor, ſe faire même de ſes ſeules épargnes, de puiſſans revenus ; & crier toûjours famine, & ſe croire toûjours pauvre ; c'eſt une maladie, il eſt vrai, mais ſans remede. Quelle fiévre laiſſe moins de repos, & quelle hydropiſie altere davantage que l'avarice ? Un Avare eſt toûjours pauvre ; il a également beſoin de ce qu'il a, & de ce qu'il n'a pas. Il ne poſſede pas les richeſſes, il en eſt poſſédé : nulle paſſion qui exerce un empire plus tirannique ſur ſes eſclaves ; nulle qui les traite ſi mal. *Le même Pere Croiſet, Tom. 2. de ſes Réfléxions Spirituelles.*

L'avarice eſt une paſſion

Uſer ſes forces & ſa ſanté ; donner la torture à ſon eſprit, pour trouver tous les jours de nouveaux moyens d'épargner, de nouveaux artifices pour

s'enrichir, de nouveaux ſecrets de raffiner ſur la lezine même, c'eſt la ſérieuſe occupation, c'eſt l'étude continuelle d'un Avare ; mais quel plus ſordide trafic, & quel cœur plus mauvais ? Ne rendre que des ſervices lucratifs, mettre à profit juſqu'au ſalaire des ouvriers, trembler ſur la moindre dépenſe, plaindre celle qu'on eſt obligé de faire pour s'empêcher de mourir, au milieu de l'abondance faire preuve de la mendicité ; dur aux autres, auſſi dur à ſoi-même, paſſer ſes jours dans la triſteſſe, dans les chagrins, & dans l'obſcurité : voila les triſtes éfets de cette injuſte paſſion. Et l'on a bien raiſon de dire qu'un Avare n'a rien laiſſé à faire à ſa mauvaiſe fortune ; elle ne lui pouvoit faire pis. Semblables à ces malheureux, qu'on condamnoit aux mines, leur vie s'uſe à chercher, & à tirer de l'or, des pierres mêmes ; leur pain détrempé de leur ſueur, ne leur eſt donné qu'avec meſure. Quelle vie plus triſte & plus obſcure ! mais quel ſort plus à plaindre ! Ce n'eſt pas le luxe ni la bonne chere, ce ne ſont pas les plaiſirs qui les damnent ; c'eſt pour être trop auſtere à ſoi-même, & aux autres qu'un Avare ſe perd. *Le même.*

ſordide & honteuſe.

Que des gens conſacrez au miniſtere des Autels, & engagez par leur état à n'avoir d'autre héritage que le Seigneur, ayent la paſſion d'en laiſſer à ceux qui doivent hériter de leurs ſordides épargnes ; tandis que tant de pauvres leur demandent avec juſtice le revenu de leur patrimoine, que la piété des Fideles leur a mis entre les mains : n'eſt-ce pas là cette funeſte vanité, que le Prophete met avec raiſon, au nombre des abominations qui ſe commettent dans le temple ? n'eſt-ce pas cette folie ridicule, qui doit faire horreur à tous les gens de bien ? En éfet, fut-il jamais imbécilité d'eſprit plus pitoyable ? Des perſonnes que Dieu par un privilege ſpécial, a ſéparez comme pour lui, & dont le Royaume n'eſt pas de ce monde, ne s'occupent que de ce qui peut contribuer à la fortune & à l'aggrandiſſement de leur famille ! Des gens, à qui les aumônes des Fideles ont fait un revenu, & ſouvent même que le ſeul ſervice de l'autel entretient, ſe refuſent le néceſſaire, pour laiſſer à des neveux, ou peut-être à des étrangers, dequoi fournir à leur ſuperflu : des gens plus âpres au gain, plus ardens pour leurs interêts, plus affamez de leur ſalaire que le Laïque même ; toûjours plus pauvres à leurs yeux, toujours plus durs aux pauvres, que ne mettent-ils pas à profit ? *Le même.*

De l'avarice des Eccleſiaſtiques.

L'avarice fait vivre & mourir dans l'indigence ; un Avare paroît pauvre, & il l'eſt en éfet : car que ce ſoit un voleur qui le prive de la jouïſſance de ſon bien ; ou que ce ſoit ſon inſatiable paſſion qui lui en interdiſe l'uſage ; les principes de ſa diſette ſont différens, mais les éfets ſont les mêmes. Un Avare ne tire pas plus de ſecours de ſon tréſor, qu'un pauvre de ſon indigence : *Divites egueurunt & eſurierunt.* Heureux, ſi en faiſant ces réfléxions, il ſe rendoit ſenſible à ſes propres beſoins, & à ceux des autres ! Que la charité feroit honneur à ſes épargnes ! Il trouveroit dans l'autre vie des fonds à gros interêts. Mais de quelle utilité eſt à un Avare mourant, la vûe & le ſouvenir de ſes richeſſes, dont il avoit fait ſon idole ? & combien de gens ne les perdent alors de vûe, qu'en entendant cet épouventable arrêt : *Pecunia tua tecum ſit in perditionem* : Que vôtre argent périſſe avec vous. On diroit certainement qu'il y a de la faſcination & de l'enſorcellement, tant l'attache qu'il a à ſon tréſor eſt déraiſonnable & ſervile. Il faut que la mort lui arrache l'ame du corps,

L'Avare eſt toûjours pauvre, quelque bien qu'il poſſede.

Act. 8.

pour faire déſaiſir le cœur de ſon argent. *Le même.*

L'avarice quoi qu'elle ſe couvre d'un honnête prétexte, eſt la plus forte de toutes les paſſions, & le vice qui dure le plus long temps.

Il n'eſt point de paſſion qui oppoſe de plus grands obſtacles à la grace que l'avarice : parce qu'elle attache le cœur à la terre, & l'occupe tout entier de ſoins inutiles ; on connoît l'extravagance de l'orgueil humain : on rougit en ſecret du vice de l'impureté ; mais l'avarice qui prend le nom de la prudence & du ménagement, paroît n'avoir rien de criminel. L'avarice, eſt une paſſion à laquelle toutes les autres ſervent, & comme l'or & l'argent fourniſſent à l'homme les moyens de ſatisfaire tous ſes déſirs déréglez, il n'eſt rien que l'on ne ſacrifie au déſir de s'enrichir ; parce que l'on ſçait que ſi cette paſſion eſt une fois ſatisfaite, il ſera aiſé de contenter toutes les autres. C'eſt par là que ſe vérifie, dit ſaint Chriſoſtome, cet endroit de l'Apôtre, où il eſt dit que Jeſus-Chriſt a été tenté en tout : *Tentatum per omnia.* Car il ne fut tenté que de gourmandiſe, d'ambition, & d'avarice ; mais cette derniere tentation renferme toutes celles dont le cœur humain eſt capable. Les autres vices ont leurs intervalles : mais l'avarice n'en a point ; elle nous ſuit juſques à la mort, & elle étend ſes ſoins au delà du tombeau. Les autres paſſions s'affoibliſſent avec l'ardeur de l'âge ; mais celle-là croit avec les années ; & l'on a vû plus d'une fois des Avares tenir fortement à leur argent lorſqu'ils ne tenoient plus à la vie. C'eſt ce qui a fait faire à ſaint Ambroiſe cette belle réfléxion ſur le fameux prodige que fit Joſué : ce grand homme eut le pouvoir d'arrêter le ſoleil, & il ne put commander à l'Avarice d'Achan, qui déroba une regle d'or, & un manteau de pourpre contre ſes ordres : *Solem cohibere potuit, avaritiam coercere non potuit. Sol ſtetit, avaritia non ſtetit.* Tome ſecond des Eſſais de Panégyriques. *Paneg. pour le jour de ſaint Matthieu.*

Ad Hebr. 4.

L'avare détruit tant qu'il peut toutes les perfections de Dieu. *Pſalm. 53. Auguſt. in Pſalm. 53.*

Il n'y a point de perfections dans Dieu que l'Avare n'offenſe, & ne détruiſe, autant qu'il eſt dans ſon pouvoir. Il ne reconnoît point ſa préſence divine, parce qu'il n'a devant les yeux que ſon tréſor : *Et non propoſuerunt Deum ante conſpectum ſuum.* Et comment eſt-ce, dit ſaint Auguſtin, que les Avares pourroient regarder Dieu, puiſqu'ils n'ont des yeux que pour les biens de la terre ? *Quomodo proponent ante conſpectum ſuum Deum, ante quorum conſpectum non eſt niſi ſeculum ?* L'Avare ne craint point la juſtice de Dieu, parce qu'il s'imagine que ſon argent le délivrera de toutes ſortes de dangers ; il ne penſe point à ſes miſéricordes, ni à ſes recompenſes, parce qu'il met toute ſa félicité dans ſes richeſſes ; il ne reconnoît point la puiſſance de Dieu, il n'eſt touché que de la ſouveraine puiſſance de ſon or ; il n'a point de confiance en ſa Providence, puiſque toute ſon eſpérance eſt fondée ſur les biens qu'il a amaſſez, enfin il détruit la divinité même, en ne reconnoiſſant point d'autre Dieu, que ſon or, & ſon argent ; c'eſt pourquoi le Prophete Iſaïe a eu bien raiſon de dire, que dès lors que l'on a commencé à aimer l'or & l'argent, le monde a été rempli d'idoles & de fauſſes divinitez ; c'eſt à dire qu'auſſi-tôt que l'avarice eſt entrée dans le monde, elle en a banni le vrai Dieu, & a introduit en ſa place des idoles d'or & d'argent. Et l'Apôtre, entre les vices & les paſſions qu'il ordonne aux Coloſſiens de mortifier, & de détruire, y met l'avarice comme celle qui nous détourne du ſervice du vrai Dieu, pour rendre aux idoles le culte qui n'eſt dû qu'à lui ſeul : *Mortificate... avaritiam quæ eſt idolorum ſervitus.* Eſſais de ſermons pour le Mardy de la prémiére Semaine de Carême.

Epiſt. ad Coloſſ. c. 3.

L'ingratitude de l'avare envers Dieu, en ſe ſervant de ſes biens contre lui.

Le Créateur n'a pas donné à l'homme les biens de la terre, pour s'y attacher & y mettre leur appui comme en une divinité ; au contraire il ne lui a donné les biens temporels, qu'afin qu'il cherche avec plus d'ardeur les biens céleſtes, & qu'une juſte reconnoiſſance le porte à aimer, & à ſervir ſon bienfaiteur avec plus de ferveur & de courage. Mais par la plus criminelle de toutes les ingratitudes, les hommes ſe ſervent de la bonté de Dieu contre lui même : ils ſe font une divinité, une choſe qui ne devroit ſervir qu'à les porter à Dieu. C'eſt le reproche qu'il leur fait par le Prophete Oſée ; *Argentum multiplicavi ei, & aurum : quæ fecerunt, Baal* : Ils ſe ſont ſervi de l'argent que je leur ai donné pour ſe faire des Idoles. *Là même.* *Oſée c. 2.*

Combien l'avarice eſt contraire au culte & à l'amour de Dieu.

Le ſaint homme Job diſoit qu'il avoit toûjours aimé & ſervi Dieu, parce qu'il n'avoit jamais mis ſa confiance dans l'argent : *Si putavi aurum robur meum.* Comme s'il diſoit, ſi j'avois aimé les richeſſes, ſi j'y avois mis mon appui, j'aurois bien-tôt perdu Dieu de vûe, & l'avarice m'auroit bien-tôt rendu idolâtre. Et ſaint Leon dans la même penſée dit que le démon ne pouvant plus ruïner la Religion du vrai Dieu par la cruauté des tirans, a introduit l'avarice dans le monde, laquelle a fait plus d'infideles & d'apoſtats, que n'en ont jamais fait les Tirans les plus cruels : *Terrores proſcriptionum in avaritia mutat incendium, & quos damnis non fregit, cupiditate corrupit.* C'eſt donc avec raiſon que le Sage nous avertit, qu'il n'y a point de pécheur ſi coupable à l'égard de Dieu que l'avare : *Avaro nihil eſt ſceleſtius* ; puiſqu'il s'attaque à Dieu même, & qu'il veut lui enlever ſa divinité. *Là même.* *Job. 31.* *Eccli. 10.*

Un avare ſe hait lui-même, quoiqu'il ſemble n'aimer que ſoi.

Il ſemble que l'avare ne peche que parce qu'il s'aime trop lui-même ; il eſt néanmoins certain qu'il a pour lui-même la haine du monde la plus cruelle ; puiſqu'il ſe procure les plus grands maux, & qu'il ſe prive des plus grands biens : c'eſt un voleur qui ſe fait plus de tort à lui-même qu'il ne fait à tous les autres. Il s'ôte trois ſortes de biens infiniment plus conſidérables & plus précieux que ne ſont les biens qu'il veut enlever aux autres : il s'ôté les biens de la nature, les biens de la grace, & les biens de la gloire. Il s'ôte les biens de la nature, en s'ôtant lui-même la paix & la tranquillité, & s'abandonnant à la cruelle tirannie de la cupidité. Il eſt bien viſible qu'il s'ôte tous les biens de la grace, puiſque n'ayant ni amour pour Dieu, ni charité pour ſon prochain, il s'éloigne entierement de la ſource de toutes les graces, qui n'eſt autre que la charité. Enfin l'avare ſe prive des biens de la gloire ; puiſqu'il fait ſa felicité derniére des biens de ce monde, & qu'il renonce au ciel pour s'attacher à la terre. *Obſtupeſcite cœli ſuper hoc, me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, & foderunt ſibi ciſternas* : O cieux ! ſoyez dans l'étonnement, s'écrioit le Prophete : le Dieu que vous adorez eſt mépriſé ſur la terre ; on le quitte, on l'abandonne, lui qui eſt la ſource du parfait bonheur, pour une félicité de terre & de boue qui ſe diſſipe en un moment ! Quel monſtrueux aveuglement, de préférer des biens qui paſſent en un moment, des biens qui ne font que chagriner le cœur, des biens que l'on n'acquiert qu'avec des peines continuelles, que l'on ne conſerve qu'avec de mortelles craintes, & qu'on ne poſſede que quelques jours : de préférer, dis-je, ces faux biens à des biens éternels, qui ſeuls peuvent faire le bonheur de l'homme, que l'on acquiert ſans peine, & que l'on poſſede avec une félicité parfaite, pendant toute l'éternité ! *Là même.* *Jerem. c. 2.*

Combien l'avare eſt injuſte envers le prochain.

Comme l'avare déſire avec plus d'ardeur ce qu'il n'a pas, qu'il n'aime ce qu'il poſſede, il n'a point de repos, qu'il n'ait enlevé le bien de ſon prochain. Qu'il mette la veuve & l'orphelin à l'aumône, il n'importe, pourvû qu'il augmente ſes richeſſes : il ſe ſoucie fort peu que ſon frere périſſe, pourvû qu'il puiſſe ajoutter quelque choſe à ſon treſor ; enfin il ne fait pas difficulté de ſacrifier l'honneur & le repos de ceux qu'il dépouille, & il ſe fait un ſujet de joie de leur miſere, & de leurs larmes : *Eſt illi prada egeſtas alterius, eſt illi lætitia fletus alienus* : dit un ſaint Pere. Et c'eſt pour cela que ſaint Chriſoſtome apelle un avare, l'énemi commun du genre humain : *Avarus, communis omnium hoſtis.* Là même.

S. Maximus, homil. 2. de avaritia.

Ni les bons ni les mauvais ſuccès ne peuvent guérir l'avarice.

Plus un avare eſt heureux, & plus il réüſſit dans ſes projets ; plus ſa paſſion augmente : c'eſt pourquoi ſaint Auguſtin dit qu'il eſt ſemblable à l'Enfer, qui ne ſe contente jamais d'engloutir, & de devorer : *Avaritia eſt abyſſus inſatiabilis, quæ nunquam dicit, ſufficit, ſemper fameſcit ; ſola avaritia terminum neſcit. O famelica rabies ! ô peſtis interminabilis !* O peſte ſans bornes & ſans limites ! la terre, la mer, le Ciel, l'Enfer, ont leurs bornes ; mais le cœur de l'avare n'en a point. Les mauvais & fâcheux évenemens ne ſont pas plus capables de guerir un avare : s'il ſouffre quelque perte, il eſt acablé de triſteſſe, & pour réparer ce qu'il a perdu, il n'eſt point de violence, point d'injuſtice qu'il ne faſſe. Il retranchera le peu d'aumône qu'il faiſoit, il opprimera les veuves, & uſurpera le bien de l'orphelin, il ne payera point ſes dettes, & il fruſtera ſes ſerviteurs de eur juſte tecompenſe. C'eſt ainſi, dit ſaint Jerôme, que l'avarice ne ſe guérit, ni par l'abondance, ni par l'indigence : *Semper avarus eget cujus avaritia, neque inopiâ neque copiâ minuitur.* Peut-être que l'infirmité & la défaillance de la nature pourront enfin guérir cet avare, peut-être quand il ſera ſur le declin de l'âge, quand il aura la proximité de la mort devant les yeux ; peut-être dis-je, qu'alors ſon avarice diminuera, & qu'elle perdra ſes forces : mais tant s'en faut ; c'eſt alors qu'elle ſe tallumera davantage. De là vient que les perſonnes qui ſont avanées en âge, & qui ſont ſur la fin de leur vie, ſont ordinairement plus avares que les jeunes gens. Ainſi l'avarice augmente ſes forces, quand la nature voit diminüer les ſiennes. Quand l'homme viellit, il devient foible ; mais plus l'avarice viellit, plus elle eſt jeune. *Les mêmes eſſais, dans le Sermon ſuivant.*

Auguſt. vel alius author. ſerm. ad fratres in eremo.

Raiſon pourquoi l'avarice eſt ſi dificile à guérir.

Saint Chryſoſtome fait une belle remarque ſur ce ſujet : il dit que quand Dieu guérit les autres paſſions, il ne trouve de la réſiſtance que du côté du vice contraire à la vertu qu'il veut établir. Par exemple, quand il veut établir l'humilité dans un cœur, il ne trouve de la reſiſtance que du côté de l'orgueil ; quand il veut établir la douceur & la manſuétude, il ne trouve de la réſiſtance que du côté de la colere ; & ainſi du reſte. Mais quand il veut établir le mépris des biens temporels, non ſeulement il trouve de la réſiſtance du côté de l'avarice, mais encore du côté de toutes les autres paſſions, & de tous les autres vices, qui s'oppoſent à l'établiſſement de cette vertu ; parceque l'avarice eſt la ſource, le fondement, & la racine de tous les vices : *Radix omnium malorum eſt cupiditas.* De ſorte que toutes les paſſions & tous les vices viennent au ſecours de l'avarice pour l'appuyer & pour la ſoutenir ; & la grace trouve une réſiſtance ſi forte, qu'elle n'agit point dans le cœur de l'avare. *Là même.*

Le Fils de Dieu ne s'eſt pas contenté de nous faire concevoir la difficulté de

con

convertir un avare, par la comparaiſon d'un gros cable, ou d'un chameau qu'on ne ſçauroit faire paſſer par le trou d'une aiguille : il a voulu que l'Evangile nous ait repréſenté cette vérité ſi terrible dans la perſonne de Judas. Le Sauveur l'avoit mis au nombre de ſes Diſciples, & l'avoit inſtruit du mépris des biens de la terre, & par ſon exemple & par ſa doctrine, les autres Apôtres lui faiſoient voir qu'ils avoient tout quitté ce qu'ils poſſédoient : tout cela n'empêcha pas qu'il ne prît la cruelle reſolution de vendre & de trahir ſon Maître pour un peu d'argent. Le Sauveur ſe ſervit de tous les moyens imaginables pour le convertir, il lui témoigna en toutes ſortes d'ocaſions un excez d'amour, il le reçût à ſa table, il le nourrit de ſon propre Corps. Ah ! miſerable ! quelque avare que ſoit ton cœur, ne doit-il pas être ſatisfait de la poſſeſſion de ton Dieu ? Dans le Jardin des Olives tous les ſoldats tomberent par terre ; mais Judas ne fut point renverſé : Jesus-Christ l'embraſſa & le baiſa ; mais tout cela ne put rien ſur le cœur inſatiable de cet avare, & il préfere trente deniers, à ſon Maître, à ſon ſalut, à ſon Dieu. Saint Pierre tombe dans un péché ; mais un regard de Jesus-Christ le fait revenir à lui. Saint Thomas fut infidéle ; mais l'ouverture du côté du Sauveur lui ouvrit les yeux. Madelaine étoit poſſedée de ſept demons, une parole du Sauveur lui change le cœur. Il n'y a que Judas, en qui, ni les regards de Jesus-Christ, ni ſa parole, ni ſa doctrine, ni ſes miracles, ne font point d'éfet. Tous les avares, dit ſaint Chryſoſtome reſſemblent à Judas : *Avari omnes graviſſimo Judæ morbo laborant* : & ils ont tous ſujet de craindre qu'ayant eu part à ſon injuſte paſſion, ils n'ayent part auſſi à ſa damnation éternelle. On peut prendre de cet exemple, occaſion de ſe repréſenter les déſordres & les maux que cauſe l'avarice, l'aveuglement qu'elle jette dans l'eſprit, la corruption dont elle remplit le cœur, l'inſenſibilité qu'elle inſpire à l'égard de Dieu, & l'impénitence funeſte dont elle eſt la ſource, en metant les hommes dans une morale impoſſibilité de ſe ſauver. Ce ſeroit ſans doute ſe former une idée, & faire un portrait naturel de cette dangereuſe paſſion, ce ſeroit concevoir le malheur dans lequel elle a précipité ce malheureux Apoſtat, dont la memoire ſera éternellement en horreur. *Là même.*

La difficulté de convertir un avare, dans l'exemple de Judas.

Homil. 81. ſuper Marc.

Je veux ataquer ici une des plus dangereuſes eſpeces d'avarice, aprés avoir combatu l'avarice en général. C'eſt l'uſure, ce monſtre cruel, cette peſte de tout le Genre-humain, ce péché qui eſt devenu ſi commun dans le monde, mais qu'on a trouvé le ſecret de juſtifier, & de rendre raiſonnable ; un péché qui flatte l'amour propre ; en un mot, un péché qui eſt défendu par l'eſprit & par le cœur. Otons le voile qui couvre & qui déguiſe ce monſtre, & faiſons en voir toute l'horreur. Je ſçai bien que nous ne vivons plus dans un ſiécle groſſier, où l'on commette le crime par pure brutalité ; l'on ſe pique de politeſſe dans le vice même, & l'on fait tout avec eſprit & avec raiſon. C'eſt ce qui arrive particuliérement aux uſuriers ; car l'on eſt aujourd'hui trop éclairé pour commettre ces uſures groſſiéres, & viſiblement criminelles, qui attirent le mépris & l'indignation de tout le monde : c'eſt, dis-je, ce qui arrive aux uſuriers de ce tems ici, qui ont trouvé le ſecret de juſtifier leurs plus cruelles uſures, & de s'enrichir aux dépens des miſerables par raiſon. Or on connoît aſſez les raiſons ordinaires dont on ſe ſert pour juſtifier l'uſure. L'on dit que l'on craint de tomber dans la neceſſité, ſi l'on ne fait valoir ſon argent ; que l'on ne fait aucune injuſtice à ſon prochain ; puiſqu'on ne l'oblige qu'à ce qu'il veut

De l'uſure la plus dangereuſe eſpece d'avarice.

bien lui-même ; qu'on lui fait plaiſir puiſqu'on le tire de la miſere : & on en vient même juſques là que de dire, qu'on agit par charité chrétienne. Vains artifices, ſpecieux déguiſement, qu'il eſt aiſé de détruire : *Dans les mêmes Eſſais, Sermon pour le Lundi de la Semaine Sainte.*

Réfutation des raiſons qu'alleguent les uſuriers pour ſe juſtifier.

Vous dites que vous craignez de tomber dans la pauvreté, & que ſi vous ne prêtez à interêt, bientôt vous n'aurez pas dequoi vivre ; mais ne voyez-vous pas le prétexte ? n'eſt-ce pas le même dont ſe ſervent les plus grands ſcélerats, les voleurs, les meurtriers, les aſſaſſins, les ſacrileges, les empoiſonneurs ? ont-ils coûtume d'en alléguer d'autres pour juſtifier leurs crimes ? Si les juges demandent aux uns, pourquoi ils ont dépouillé les paſſans ; aux autres, pourquoi ils ont uſé de maléfice & de poiſon ; aux autres, pourquoi ils ont verſé le ſang de leurs freres avec tant de cruauté ; ne répondront-ils pas avec la même hardieſſe que vous, qu'ils n'ont pas eû d'autre deſſein que de ſe tirer de la miſere, & de la pauvreté. Juges de la terre qui tenez la place du Dieu vivant ! vous n'écoutez pas ces vaines excuſes, & vous puniſſez ces crimes nonobſtant ces prétextes : vous ne les écouterez pas non plus dans les uſuriers, grand Dieu ! & vous punirez leurs injuſtices par des ſupplices éternels. *Là même.*

Autre faux prétexte de l'uſure réfuté.

Ne direz-vous point que vous ne faites aucun tort à celui auquel vous prêtez à interêt, parce qu'il le veut bien, & qu'il y conſent tres-volontiers ? Mais prémiérement, il eſt faux que celui à qui vous prêtez, accepte volontiers & avec une pleine liberté la violence que vous lui faites : l'extrêmité ſeule dans laquelle il ſe trouve, l'oblige de conſentir à ce que vous ſouhaitez ; & il vous donne ſon bien comme on le donne à un voleur bien armé, c'eſt à dire qu'il veut bien vous le donner ; parceque vous le forcez à le vouloir. Un voleur de grand chemin, ne ſeroit-il pas ridicule de dire, qu'il n'a fait aucun tort à celui qu'il a volé, parce qu'il a bien voulu lui donner ſon argent ? ce que vous dites n'eſt pas moins abſurde. Mais quand il ſeroit vrai que celui qui vous emprunte de l'argent, conſentiroit avec une pleine volonté, & avec une parfaite liberté à l'interêt que vous prétendez ; vous ne pécheriez pas moins, parceque le péché ne dépend pas de l'intention, ni du conſentement de celui à qui vous prêtez, mais du fond même de l'uſure. *Là même.*

Troiſiéme faux prétexte qu'õ apporte pour juſtifier l'uſure.

L'uſurier ne dit-il pas même qu'il fait un plaiſir ſingulier à ſon prochain, en lui prêtant ainſi de l'argent, & qu'on lui marque même qu'on lui eſt ſenſiblement obligé ? Oui il eſt vrai, que vous lui faites la même grace, & la même faveur, que font les voleurs, quand ils ne tüent pas ceux à qui ils prennent l'argent : vous n'ôtez pas la vie à vôtre frere ; mais vous lui prenez ſon bien. Miſerable que vous êtes ! s'écrie ſaint Chryſoſtome : en faiſant ſemblant de retirer vôtre frere d'un précipice, vous le jetez dans un plus grand abîme : vous lui tendez la main, d'un pott ; mais ce n'eſt que pour l'engager dans un plus triſte naufrage, à travers des écueils qu'il ne découvre pas. *Fœnerator negotiatur aliena diſcrimina, & uberiores quæſtus de alterius infelicitate conſequitur. Et quaſi in portum ex tempeſtate ſuſcipiens, improviſo turbine, in crudelius naufragium demergit.* Perfides ! vous êtes bien plus cruels que les voleurs les plus barbares : car on ſe défie d'eux ; mais on ne ſe défie pas de vous, la crainte des châtimens les retient, & les fait fuir ; mais vôtre déguiſement vous rend intrépides, & cachant la plus lâche trahiſon ſous l'aparence de la plus belle vertu, vous exercez vos cruautez impunément. *Là même.*

Chryſoſt. Homil. 5. ſup. Matth.

AVEUGLEMENT DE L'AME.

ENDURCISSEMENT DU COEUR, Abandon de Dieu, &c.

AVERTISSEMENT.

COmme l'Aveuglement ſpirituël eſt le dernier malheur que les Pécheurs ayent à craindre en cette vie, & cependant le plus ordinaire châtiment dont Dieu les menace; c'eſt auſſi le ſujet d'un des plus puiſſans diſcours qu'un Prédicateur puiſſe faire : Surquoy il faut remarquer

Prémiérement, Que quelque différence qu'il y ait entre l'Aveuglement de l'eſprit, & l'Endurciſſement du cœur, entre l'ignorance affectée du bien, & la malice obſtinée dans le mal; il eſt difficile de ne pas confondre tout cela dans cette Matiére; parceque dans les choſes morales, on ne ſépare gueres l'éfet de la cauſe, ni les circonſtances d'un peché, d'avec le peché même, quand on en veut parler à fond. De maniére que ſoit qu'on traite de l'endurciſſement du cœur, ou de l'aveuglement de l'ame, c'eſt le même état où le pécheur eſt reduit, les mêmes ſuites, le même châtiment, & en un mot, le même ſujet d'un Diſcours.

En ſecond lieu. Comme l'Aveuglement peut être enviſagé, ou comme une circonſtance & l'une des cauſes du péché que l'on commet, parce qu'il faut s'aveugler pour le commettre, ou comme un éfet du péché, ou enfin comme une punition, que la Juſtice divine éxerce ſur les pécheurs; c'eſt ce qu'on doit prendre garde de ne pas confondre. Et ſur tout on doit avoir ſoin d'expliquer dans un ſens orthodoxe, la maniére dont Dieu aveugle l'eſprit, & endurcit le cœur, ou bien, abandonne tellement un pécheur, que celui-ci porte dès-là un caractere viſible de reprobation. Car il importe infiniment de ne pas outrer cette matiére, de peur de donner dans le ſentiment des Hérétiques, qui veulent que Dieu, par une action poſitive, produiſe cet aveuglement dans l'eſprit, & cet endurciſſement dans le cœur.

Troiſiémement. Pour parler ſûrement ſur ce ſujet, & inſpirer aux pécheurs, une crainte tellement ménagée de ce châtiment terrible de la Juſtice divine, qu'on ne les jette pas dans le déſeſpoir; il faut ſe tenir arrêté à ces deux principes, & à ces deux véritez catholiques. 1°. Que cet aveuglement commence toûjours par nous-mêmes, & que c'eſt nous ſeuls qui obligeons Dieu à nous refuſer ſes lumiéres. 2°. Que jamais un pécheur en cette vie, n'eſt tellement aveuglé, ou endurci; jamais tellement abandonné de Dieu, qu'il ſoit abſolument dépourvû de tout ſecours, & qu'il ne puiſſe revenir de ce déplorable état.

PARAGRAPHE PREMIER.

Différens Deſſeins & Plans de Diſcours ſur ce Sujet.

I. EN prenant pour texte ces paroles de l'Evangile du Dimanche de la Quinquageſime : *Cæcus quidam ſedebat ſecus viam, mendicans* ; on peut prendre pour ſujet & pour diviſion d'un diſcours : 1°. Le déplorable état où l'aveuglement de l'ame reduit un pécheur. 2°. Les remedes qu'il faut apporter à ce malheur ; les moyens de ſortir de cet état. Les preuves de ces deux Points ſeront priſes des paroles de cette même Evangile.

Prémier Point. Le malheureux état d'aveuglement ſpirituël, eſt exprimé par ces trois paroles : *Cæcus quidam ſedebat ſecus viam, mendicans.* 1°. Cet Aveuglement rend le pécheur, qui en eſt frappé, incapable de marcher dans les voies du ſalut, & dans les ſentiers de la juſtice, puiſqu'il ferme les yeux aux lumiéres de la grace, qui ne l'éclairent même plus que foiblement ; ce qui eſt marqué par cette parole : *Sedebat* : ſemblable en ce point aux ténebres affreuſes, que Dieu répandit ſur toute l'Egypte, durant leſquelles les Egyptiens ne pûrent ſe remuër de la place, où chacun ſe trouva lorſqu'elles tomberent. Un pécheur aveuglé de la ſorte, ne penſe qu'aux choſes de la terre ; & il y eſt comme fixé, ſans faire une ſeule démarche vers le Ciel. 2°. L'Aveugle de Jéricho étoit le long du chemin, *ſecus viam* ; expoſé non-ſeulement aux injures des temps, à la malice de ceux qui euſſent voulu lui nuire, & aux inſultes gratuïtes de tous les paſſans. Véritable figure d'un pécheur aveuglé, qui eſt expoſé à toutes les tentations & à la cruauté de ſes énemis inviſibles, qui peuvent exercer ſur lui, comme ſur un autre Samſon, toute leur fureur, & lui en faire reſſentir les plus durs éfets ! 3°. Ce même Aveugle de l'Evangile, étoit reduit à la derniére mendicité, *Mendicans* : ce qui l'obligeoit à demander l'aumône. C'eſt encore une vive image d'un pécheur dans l'aveuglement, privé des dons & des graces ſurnaturelles ; pour qui Dieu n'a plus qu'une Providence commune, & qui ne reçoit que rarement des graces actuëlles, telles qu'on les lui donne ; de foibles ſecours, &c.

Second Point. Dans cet état, quelque déplorable qu'il ſoit, il ne faut pas pourtant déſeſpérer : il y a des moyens de revenir même de ſi bas. Voici ceux dont l'Aveugle de nôtre Evangile ſe ſervit, pour recouvrer la vûë. 1°. Il eut recours au Fils de Dieu, par la priére : *Jeſu Fili David, miſerere mei.* La priére eſt la derniére reſſource d'un pécheur aveuglé ; il a toûjours la grace néceſſaire pour cela. 2°. Il s'abandonna à la conduite de ſes guides, qui le menerent à JESUS-CHRIST : *Et juſſit eum adduci ad ſe.* Secret admirable que Dieu a voulu apprendre aux hommes, que celui de ſe mettre ſous la conduite d'un ſage & éclairé Directeur ; non-ſeulement pour les retirer de l'erreur & de l'égarement, où ils étoient ; mais encore pour les conduire à JESUS-CHRIST, & les mettre dans la voie du ſalut ! 3°. *Et ſequebatur eum.* Ce pécheur éclairé doit enſuite être fidele à la grace, par reconnoiſſance ; il doit

répondre à la faveur ſignalée qu'il a reçüe du Ciel, de l'avoir retiré d'un ſi dangereux état.

On peut ſur le même Evangile, & ſur le même Texte, repréſenter les malheurs de l'aveuglement, & en faire les trois parties d'un diſcours, qui aura pour but, d'inſpirer de l'horreur de cet état, & le déſir d'en ſortir au plûtôt. II.

1°. *Secus viam.* Un pecheur frappé de l'aveuglement dont nous parlons, eſt le long du grand chemin, c'eſt-à-dire, dans la voie de perdition; en vivant ſelon les maximes du monde, expoſé à tous les dangers, donnant dans tous les piéges, toûjours dans les occaſions de ſe perdre ſans reſſource: piéges qu'il ne peut découvrir, dangers qu'il n'apperçoit point, puiſqu'il eſt aveuglé; occaſions qu'il ne ſe met point en peine d'éviter, &c.

2°. *Sedebat.* Cet Aveugle étoit aſſis le long de ce chemin. Surquoi l'on peut repréſenter le ſecond malheur d'un pécheur aveuglé, qui eſt le repos dans ſes crimes, ſans être troublé ni par les remords de ſa conſcience, ni par les fâcheux accidens de cette vie, ni par les fleaux, dont Dieu a de coûtume de traverſer les joies des autres pécheurs, pour les dégouter du monde, & les obliger de penſer au Ciel; ce qui fait que ce pécheur aveuglé, ſe plaît dans cet état, y perſévere, & ne peut pas même ſouffrir la penſée d'en ſortir.

3°. *Mendicans.* C'étoit l'état de l'Aveugle de l'Evangile, qui ne pouvant gagner ſa vie, étoit reduit à implorer la charité des paſſans. Mais l'aveuglement d'un pécheur le reduit bien à une plus fâcheuſe indigence; puiſqu'il eſt tombé dans une telle miſére ſpirituëlle, qu'il ne reçoit plus que fort peu de graces & de ſecours du Ciel: il auroit beſoin des plus fortes graces, des plus vives lumiéres, & des plus puiſſans ſecours pour ſortir de ce malheureux état; mais les paſſans c'eſt-à-dire, ceux qui pourroient vouloir être ſes interceſſeurs, n'en ſont pas les maîtres. Leurs priéres peuvent les lui obtenir: & bien lui en prend, ſi quelque ame ſainte s'employe fortement pour lui: mais cela ne vient pas toûjours avec tant de chaleur, ni ſi à propos; & Samuël même ne pût par ſes larmes, rétablir Saül.

1°. L'Aveuglement de l'eſprit, & l'endurciſſement du cœur, ſont l'éfet de pluſieurs crimes que Dieu punit de ce châtiment, le plus terrible que ſa juſtice puiſſe exercer en cette vie. III.

2°. Cet aveuglement, & cet endurciſſement ſont enſuite réciproquement la cauſe d'une infinité de péchez; puiſqu'ils font que nulle honte, nulle crainte de Dieu, ni des hommes, ne ſont plus capables de ramener, ou d'arrêter un pécheur aveuglé.

1°. Il eſt facile de tomber dans l'aveuglement. L'éclat du monde, les biens de cette vie, & preſque tous les objets extérieurs nous trompent, nous ſeduiſent, & nous impoſent: *Faſcinatio nugacitatis obſcurat bona.* Nos paſſions ſont autant de groſſiéres vapeurs, qui obſcurciſſent les lumiéres de la raiſon & de la foy. Nos péchez enfin, & les actions criminelles que nous commetons contre les remords de nôtre conſcience, en étouffent les lumiéres, & attirent la colere & l'abandon de Dieu, qui eſt le plus grand châtiment dont il puniſſe les pécheurs en cette vie; châtiment qui n'eſt que trop ordinaire. IV. *Sapient.* 4.

2°. Il eſt difficile & preſque impoſſible de revenir de cet état, où l'on s'eſt volontairement précipité. Prémiérement, parce qu'un pécheur ne connoît pas ſon aveuglement: en ce point, différent des aveugles de corps, qui ne pouvant

ignorer qu'ils ſont privez de l'uſage des yeux, s'abandonnent à la conduite des autres. Secondement, le pécheur aveuglé, aime ſon aveuglement ; & ainſi loin d'en chercher le remede, il ne veut pas même en ouïr parler. Troiſiémement, tous les remedes même qu'on peut employer pour lui, ſont inutiles ; puiſqu'il a perdu la crainte de Dieu, & des châtimens les plus terribles, qui lui ſont réſervez dans l'autre vie ; il s'en raille, il les regarde comme des contes.

V. Il y a aujourd'hui trois ſortes de perſonnes qui ſont dans l'aveuglement, & qui ne connoiſſent pas leur malheur, & par conſéquent qui ont beſoin de s'addreſſer à Dieu pour lui en demander le remede, & lui dire comme l'Aveugle de l'Evangile : *Domine ut videam.*

Les prémiers ſont ceux qui ſont ſimplement dans l'erreur, comme les Hérétiques de bonne foy. Ils ſont bien à plaindre : ce ſont en quelque maniére, des Aveugles nez, que la naiſſance, qu'ils ont reçûë de Parens hérétiques, que l'éducation, & l'inſtruction, que leur ont donnée d'autres aveugles, qui les ont élevez, & entretenus dans une fauſſe religion, empêchent d'ouvrir les yeux à la lumiére, & de connoître leur erreur. Ce que ces ſortes d'aveugles doivent faire.

Les ſeconds, ſont les libertins, dont l'aveuglement eſt incomparablement plus dangereux que le prémier, & plus difficile à guérir, parce qu'il vient de leur préſomption ; ils croyent avoir plus de lumiére que les autres, qu'ils regardent comme de foibles eſprits, des eſprits ſans pénétration. Mais ces libertins, qui ſont les eſprits forts, s'aveuglent eux-mêmes, en combattant les véritez les plus conſtantes de nôtre Religion. Il eſt aiſé de leur faire voir l'étrange aveuglement, où ils ſont ; quoique il n'y ait qu'un coup extraordinaire de la miſéricorde de Dieu, qui les puiſſe faire ſortir de cet état.

Les troiſiémes, ſont les libertins de mœurs, qui vivent dans les plaiſirs, & que l'amour propre aveugle ; parce qu'ils ne veulent pas connoître leurs devoirs, ni s'en inſtruire, de peur d'être obligez de les accomplir, & de renoncer au genre de vie qu'ils ont embraſſé.

VI. On peut faire ſentir le malheur de l'aveuglement ſpirituël, par rapport aux malheurs ; & aux fâcheux accidens, auſquels on eſt expoſé dans l'aveuglement corporel, & en comparant ces deux états enſemble.

1°. Un Aveugle privé de la vûë, ne voyant pas ce qu'il fait, ne peut réüſſir dans aucun ouvrage, ni dans aucun éxercice, où les yeux ſont abſolument néceſſaires pour ſe conduire ; par exemple, peindre, écrire, travailler de la main : aucun travail de la ſorte ne peut être juſte, & ſelon les regles de l'art, s'il ne part que d'un homme aveugle. Tel eſt le ſort de l'aveuglement de l'ame ; ceux qui y ſont reduits pour leurs crimes, ne font aucune bonne action, pour leur ſalut ; ils ne ſçavent pas même comme il s'y faut prendre ; ils ne peuvent que gâter & corrompre les meilleures actions extérieures, par de mauvaiſes intentions, n'ayant plus ni conſcience, ni religion, du moins quant aux éfets : car c'eſt ce qu'on entend par une perſonne aveuglée ; ſi elle n'a pas abſolument perdu la foy même.

2°. Un Aveugle privé de la vûë du corps, eſt ſans ceſſe en danger de s'égarer, en prenant un chemin pour un autre ; parce qu'il ne voit, ni la route qu'il doit tenir, ni le terme où il veut arriver : c'eſt pourquoi, il a beſoin d'un

guide, n'ayant point d'yeux pour ſe conduire lui-même. C'eſt le malheur où l'aveuglement de l'ame reduit les pécheurs : ils s'égarent toûjours de plus en plus ; ils ne connoiſſent ni le terme où ils doivent tendre, qui eſt leur bonheur éternel, ni quelle voie il faut prendre pour y parvenir. C'eſt pourquoi ils s'en éloignent ſans ceſſe par de funeſtes égaremens.

3°. Un Aveugle eſt toûjours en danger de heurter, & de tomber à chaque pas, en quelque précipice qu'il ne voit point, pour y prendre garde & pour l'éviter. Hé! dans quels crimes, dans quels déſordres ne tombe point ce pécheur aveuglé ? ne peut-on pas dire qu'il tombe de précipice en précipice, en lâchant la bride à ſes paſſions qui l'entraînent, & qui ſont les guides aveugles auſquelles il ſe laiſſe conduire ?

VII. 1°. L'Aveuglement de l'ame, eſt l'éfet de la plus grande malice du pécheur. 1°. Parce qu'il eſt volontaire ; c'eſt bien par ſa faute qu'on y eſt tombé. 2°. qu'il vient ordinairement d'une ignorance affectée, qui le rend inexcuſable devant Dieu. 3°. Parce qu'il eſt accompagné d'opiniâtreté ; on réſiſte aux lumiéres, & aux touches du Ciel : c'eſt en quoi conſiſte l'endurciſſement du cœur, qui eſt inſéparable de l'aveuglement de l'eſprit.

2°. Cet aveuglement dont Dieu frappe le pécheur, eſt le plus terrible éfet de la colere & de la juſtice de Dieu en cette vie ; parce que c'eſt une marque, qu'il a reprouvé un homme, & qu'il le regarde comme une victime de ſa vengeance éternelle ; ainſi que parle ſaint Auguſtin : *Cùm ſervetur in ultimam opportunamque vindictam.*

VIII. Il y a deux ſortes de perſonnes, qui ſont tombez dans cet aveuglement éfroyable par deux voies toutes différentes, & que l'on doit tâcher de retirer de ce malheur par deux différentes voies.

Les prémiers ſont aveuglez, ſi l'on peut parler ainſi, par trop de lumiére : ce ſont les curieux qui prétendent juger des choſes de Dieu, & des véritez de la Religion, par leur raiſon, ne voulant croire que ce qu'ils peuvent comprendre & pénétrer : & c'eſt de ces perſonnes, que parle ſaint Paul : *Dicentes ſe eſſe ſapientes, ſtulti facti ſunt.* *Ad Rom. 1.*

Les autres ſont aveugles faute de lumiére : & ce ſont ceux qui veulent être ignorans pour être vicieux ; qui ne veulent pas voir, pour n'être pas obligez de bien faire : *Noluit intelligere, ut bene ageret.* Or Dieu, pour punir les uns & les autres, retire ſes graces, & les prive de ſes lumiéres ſurnaturelles. *Pſalm. 35.*

IX. De l'endurciſſement du cœur, qui eſt une ſuite de l'aveuglement de l'eſprit ; & quels ſont les degrez & les démarches par leſquelles on tombe en cet état.

1°. On contracte une forte habitude au péché, laquelle nous en fait perdre la crainte & la honte ; & l'on vient par un fatal aveuglement, juſqu'à ſe mettre fort peu en peine de l'éviter, faute d'en connoître la griévété, & le malheur qu'il traîne après ſoy.

2°. On réſiſte fortement aux lumiéres du Ciel, & on combat de même les remords de la conſcience, qui nous reprochent intérieurement nôtre infidélité.

3°. On en vient enfin au comble de l'aveuglement, & dans un endurciſſe-

ment entier, quand on ne reſſent plus les remords de ſa conſciénce, & qu'on vit en repos dans ſes crimes, & comme inacceſſible aux bonnes penſées.

X. Comme l'aveuglement vient du refus que l'homme fait de recevoir les graces, ou que Dieu fait de les donner enſuite; on le peut conſidérer en deux maniéres, qui comprennent ces deux ſortes de refus, & qui feront le partage d'un diſcours.

Prémiérement: Refus que l'homme fait des graces de Dieu; en combien de maniéres il les rebute. Faire voir l'indignité de tous ces rebuts; l'ingratitude dont l'homme paye un tel bienfait, l'outrage qu'il fait à Dieu, &c.

Secondement; Refus réciproque que Dieu lui fait de ces mêmes graces, qu'il retire peu à peu, en punition du mépris que le pécheur en a fait; & c'eſt dans cette ſouſtraction que conſiſte l'aveuglement.

On peut propoſer le même ſujet autrement. 1°. Nous ne voulons pas être éclairez, & nous réſiſtons même opiniâtrément aux lumiéres du Ciel, qui nous mettent devant les yeux nos obligations & nos devoirs; c'eſt ce qui rend cet aveuglement ſi criminel & ſi inexcuſable. 2°. Par une juſte punition, Dieu nous refuſe les lumiéres que nous avons négligées ou rebutées; c'eſt ce qui rend cet aveuglement irremédiable.

XI. Apres avoir montré ce que c'eſt que l'aveuglement de l'ame, & en quoi il conſiſte, on peut en conſiderer les funeſtes éfets, dans les paroles que diſent les libertins, au chapitre ſecond de la Sageſſe.

Prémiérement, il pervertit l'eſprit, en étouffant les impreſſions de la crainte de Dieu, & tous les ſentimens de Religion; en ſorte que perſuadé qu'il n'y a point d'autre vie que celle-ci, on en veut goûter tous les plaiſirs, en s'abandonnant à toutes ſortes de débauches, & de déſordres: *Non eſt qui agnitus ſit reverſus ab inferis, quia ex nihilo nati ſumus, & poſt hoc erimus tanquam non fuerimus, venite ergo & fruamur bonis* Sapient. 2.

Secondement, après avoir étouffé toutes les lumiéres de la Foy, & tous les remords de la conſcience, on commet toutes ſortes de crimes; & on abuſe même pour le faire, d'une autorité légitime, ſi par malheur on en eſt revêtu: *Opprimamus pauperem juſtum, & non parcamus viduæ: ſit autem fortitudo noſtra, lex juſtitiæ.* Ibidem.

Troiſiémement, il ôte tous les moyens de rentrer dans nous-mêmes, & de ſortir de ce malheureux état.

XII. On peut conſidérer cet aveuglement, principalement par rapport aux démarches, par où l'homme s'attire un ſi grand mal.

1°. L'homme commence cet aveuglement par les prémiers péchez: car le péché étant une œuvre de ténebres, il ne peut produire autre choſe que des ténebres dans celui qui le commet.

2°. L'homme enſuite le fortifie, par la fauſſe tranquillité qu'il trouve dans le péché.

3°. Dieu, pour punir l'homme de ſon peché, permet qu'il acheve de mettre de ſa part, tout ce qu'il faut pour ſon aveuglement, par ſa réſiſtance opiniâtre à la grace.

XIII. On peut éxaminer trois choſes dans l'avenglement de l'ame, ou dans l'endurciſſement du cœur.

La

La prémiére : Ce que c'eſt, & en quoi il conſiſte.

La ſeconde : D'où il vient, & ce qui met ces épaiſſes ténebres dans l'eſprit, & cette inſenſibilité dans le cœur.

La troiſiéme : Ce que produit cet aveuglement, & cette inſenſibilité. En trois mots, ſa Nature, ſes Principes, ſes Efets.

XIV. L'AVEUGLEMENT n'étant autre choſe qu'une ignorance des choſes qui ſont utiles ou abſolument neceſſaires au ſalut, on peut diſtinguer trois ſortes d'ignorance.

1°. Une ignorance craſſe, ou de négligence.

2°. Une ignorance affectée & de deſſein, comme parle l'Ecriture : *Qui de induſtriâ receſſerunt à te.* *Job.* 34.

3°. Une ignorance de punition. *Monſieur Biroat, dans ſon Avent.*

XV. 1°. UN aveuglement, qui accompagne le péché, & qui en eſt une circonſtance inſéparable : *Omnis peccans ignorans.* Montrer en quoi il conſiſte, & combien il eſt étonnant.

2°. Un aveuglement qui ſuit le peché, & qui en eſt la peine & le châtiment; montrer combien cette punition eſt terrible.

3°. Faire voir comme l'un & l'autre deviennent enſuite les cauſes funeſtes d'une infinité de péchés. *Tiré du même dans ſon Carême. Sermon ſur l'Evangile de l'Aveugle né.*

On peut tourner autrement cette troiſiéme Partie, & la propoſer ainſi : Un aveuglement qui devient comme le rendez-vous de tous les péchez, ou le ſignal qui les appelle tous.

XVI. LES trois cauſes de l'aveuglement du pécheur.

En prémier lieu, le Pécheur s'aveugle lui-même par la mauvaiſe diſpoſition de ſon cœur.

En ſecond lieu, le Démon, qui eſt le Prince des ténebres, l'aveugle par l'artifice, & par le moyen des objets trompeurs, dont ce monde eſt plein.

En troiſiéme lieu, la Juſtice de Dieu irritée, par la malice du pécheur, l'aveugle en diverſes maniéres. *Carême du P. Texier. Sermon de l'Aveugle né.*

XVII. IL y a un aveuglement qui eſt péché; un aveuglement qui eſt la cauſe du péché, & un aveuglement qui eſt la peine du péché; ſurquoi il faut montrer

Prémiérement : Que l'aveuglement, qui eſt péché, eſt le plus grand obſtacle au ſalut.

Secondement : Que l'aveuglement, qui eſt la cauſe du péché, quoiqu'il ſerve ſouvent d'excuſe, eſt cependant un véritable péché.

Troiſiémement : Que l'aveuglement, qui eſt la peine du péché, eſt le châtiment le plus terrible dont Dieu puiſſe punir le pécheur en cette vie. *Tiré du Carême, imprimé ſous le nom du P. Bourdaloue. Sermon de l'Aveugle né.*

XVIII. ON peut faire voir.

1°. D'où vient cet aveuglement; par quelles démarches, & par quels dégrez on y arrive.

2°. Quelles ſont les ſuites, & les funeſtes éfets de cet état; où l'on n'eſt jamais plus à plaindre, que lorſqu'on ſe croit le plus heureux. *C'eſt le deſſein de l'Auteur des Sermons ſur tous les Sujets de la Morale Chrétienne, dans le ſecond Tome du Carême.*

PARAGRAPHE SECOND.

Les Sources où l'on peut trouver dequoy remplir ces Sujets, & les Autheurs qui en traitent.

Les ſaints Peres.

SAint Auguſtin, *l. de Naturâ & Gratiâ*, parle de l'aveuglement des anciens Philoſophes ; & montre que ç'a été une punition de leur orgueil, & de leurs autres vices.

Le même, ſur ces paroles du Pſeaume 57e. *Supercecidit ignis, & non viderunt ſolem*, montre que l'aveuglement des pécheurs, eſt un juſte châtiment de leurs crimes.

Le même, ſur ces paroles du Pſeaume 68. *Obſcurentur oculi eorum ne videant, & dorſum eorum ſemper incurva*, montre la liaiſon de ces paroles que l'on vient de citer, & la conſéquence d'une partie de la propoſition à l'autre : que cela eſt immanquable ; qu'il faut que ceux qui ſont aveuglez pour les choſes du Ciel, ne penſent qu'aux choſes de la terre, & ſoient toûjours courbés vers elle.

Le même, ſur ces paroles du Pſeaume 147. *Nebulam ſicut cinerem ſpargit*, fait voir que ſouvent ceux qui ſe croyent être les plus éclairez, ſont les plus aveugles.

Le même, *l. Quæſt. ſuper Exod. quæſt.* 28. montre comme le cœur s'endurcit, & en quel ſens Dieu l'endurcit.

Le même, *l. Expoſ. Epiſt. ad Roman.* explique comment un pécheur endurci eſt puni par les crimes mêmes, qu'il commet en cet état.

Le même, Sermon 88. *de Tempore*, montre que Dieu n'abandonne point un pécheur, ſi ce pécheur ne l'abandonne le prémier.

Le même, ſur le Pſeaume 89. montre que jamais Dieu ne punit plus rigoureuſement un pécheur, que quand il l'abandonne à ſa propre conduite, & le laiſſe dans ſon aveuglement.

Le même, dans ſes Soliloques, déplore l'aveuglement dans lequel il a paſſé ſa jeuneſſe, avec des termes fort touchans, & qui expriment admirablement ſon malheur qu'il ne connoiſſoit pas alors.

Saint Gregoire, *l.* 16. *Moral.* expliquant ces paroles du 24e. chapitre de Job : *Ipſi fuerunt rebelles lumini*, montre qui ſont ceux qui s'aveuglent eux-mêmes, & qui demeurent enſuite aveuglez.

Le même, *l.* 7. des mêmes Morales, explique fort au long par des exemples tirez de l'Ecriture, ce que c'eſt que l'aveuglement, & le malheur où il conduit.

Le même, *l.* 34. des mêmes Morales, *c.*3. expliquant ces paroles du Prophete Jérémie, *Ego vir videns paupertatem meam, in virgâ indignationis ejus*, montre qu'un pécheur aveuglé ne connoît pas ſon aveuglement, & ſa propre miſere.

Le même, *l.* 5. *in c.* 1. *Regum*, explique la maniére dont les pécheurs ſont aveuglez.

Le même, *l.* 7e. *in Job. c.* 13. explique comment l'aveuglement ſe forme dans l'ame ; & d'où il vient.

Le même, Homel. 2. ſur l'Evangile, explique comme tous les hommes naiſſent aveugles, enſuite du péché d'Adam.

Saint Jerôme, ſur le 2e. chap. des Proverbes, expliquant ces paroles, *Qui relinquunt iter rectum, & ambulant per vias tenebroſas*, montre la fauſſe ſécurité des pécheurs aveuglez.

Le même, ſur le chap. 38e. de Job, parle de l'endurciſſement des pécheurs.

Saint Ambroiſe, *l. de Cain & Abel*, montre le malheur d'un pécheur qui eſt dans l'aveuglement.

Origene, *l.* 3. *in cap.* 3. *Job.* expliquant ces paroles, *Noctem illam tenebroſus turbo poſſideat*, montre que le Démon nous aveugle, afin de nous porter à toutes ſortes de crimes.

Le même, dans l'Homelie 6e. ſur Iſaïe, expliquant ces paroles du Prophete, *Nequando videant oculis, & auribus audiant*, apporte les différentes cauſes de l'aveuglement ſpirituël, par rapport à l'aveuglement corporel.

Saint Baſile, Homel. 10. ſur le Pſeaume 37. fait voir d'où vient l'aveuglement du cœur ; & ſes éfets.

Livres Spirituëls.

Didacus de la Vega, *c.* 1. *de Peccatis.* §. 8.

Tous ceux qui ont fait des Méditations ſur les Evangiles de l'année, dans le Dimanche de la Quinquageſime, & ſur l'Aveugle né.

Les Prédicateurs anciens & modernes.

Grenade, *Conc. ſer.* 6. *poſt Domin. Paſſionis.*

Le même, *Ser.* 4. *poſt Domin.* 4. *Quadrag. Conc.* 2.

Gaſpar Sanchez, *ſer.* 4. *poſt Domin.* 1. *Quadrag. Diſcurſu* 2.

Le P. De Lingendes, dans ſon Carême.

Le même, *ſer.* 4. *poſt Dominic.* 4. *Quadrag.*

Reina, *Conc.* 25. *Quadrag.*

Mr. Biroat. Sermon pour le cinquiéme Mercredy du Carême.

Le même, en parle encore dans le ſecond Diſcours de l'Avent, de la Condamnation du monde.

Le P. Maimbourg. Sermon ſur l'Aveugle né.

Monſieur Oudeau, dans ſon Avent de l'illuſtre Criminel.

Monſieur Joly, dans le troiſiéme & quatriéme Sermon ſur le Péché mortel, parle de l'aveuglement & de l'endurciſſement du pécheur.

L'Autheur des Diſcours Chrétiens ſur tous les Dimanches de l'année. Second Dimanche de l'Avent.

Eſſais de Sermons de l'Abbé de Bretteville. Sermon pour le Mercredy de la troiſiéme ſemaine du Carême.

Le même, ſur le Mercredi de la quatriéme ſemaine de Carême, a pluſieurs eſſais de Sermons ſur l'Aveuglement.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, a un Sermon ſur l'Aveuglement ſpirituël. Pour le Mercredi de la quatriéme ſemaine du Carême.

Le même, parle de l'endurciſſement du cœur, dans le troiſiéme tome de la Dominic. 9e. Dimanche après la Pentecôte.

Hæc cogitaverunt & erraverunt ; excæcavit enim illos malitia eorum. Sap. 2.

Ils ont dit cela dans l'égarement de leurs penſées ; leur propre malice les a aveuglez.

Laſſati ſumus in viâ iniquitatis & perditionis ; viam autem Domini ignoravimus. Ibid. 5.

Nous nous ſommes laſſez dans la voie de l'iniquité & de perdition ; nous avons ignoré la voie du Seigneur.

Impius cùm venerit in profundum peccatorum, contemnit. Prov. 18.

Lorſque l'impie eſt venu au plus profond des péchez, il mépriſe tout.

Cor durum habebit malè in noviſſimo. Eccli. 3.

Le cœur endurci ſera accablé de maux à la fin de ſa vie.

Recede à nobis ; ſcientiam viarum tuarum nolumus. Job. 22.

Retirez-vous de nous ; nous ne voulons point connoître vos voies.

Ipſi fuerunt rebelles lumini ; neſcierunt vias ejus. Idem, c. 24.

Ils ont été rebelles à la lumiére ; ils n'ont point connu les voies de Dieu.

Ergo erravimus à viâ veritatis, & juſtitia lumen non illuxit nobis ; & ſol intelligentiæ non eſt ortus nobis. Sap. 5.

Nous nous ſommes donc égarez de la voie de la vérité ; la lumiére de la Juſtice n'a point luï pour nous, & le ſoleil de l'intelligence, ne s'eſt point levé ſur nous.

Auferetur ab impiis lux. Job. 38.

La lumiére des impies leur ſera ôtée.

Scivi enim quia durus es tu, & nervus ferreus cervix tua, & frons tua ærea. Iſaïæ. 48.

Je ſçavois que vous êtes dur, & que vous aviez une tête de fer, que vous aviez un front d'airain.

Excæca cor populi hujus, & aures ejus aggrava, & oculos ejus claude ; ne fortè videat oculis ſuis, & auribus audiat, & corde ſuo intelligat, & convertatur ; & ſanem eum. Idem, c 6.

Aveuglez le cœur de ce peuple, rendez ſes oreilles ſourdes, & fermez ſes yeux ; de peur que ſes yeux ne voyent, que ſes oreilles n'entendent, que ſon cœur ne comprenne, & qu'il ne ſe convertiſſe à moy ; & que je ne le guériſſe.

Populus qui habitabat in tenebris, vidit lucem magnam ; habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta eſt eis. Idem, c. 9.

Le peuple qui marchoit dans les ténebres, a vû une grande lumiére ; & le jour s'eſt levé pour ceux qui habitoient dans la région de l'ombre de la mort.

Lucerna impiorum extinguetur. Proverb. c. 13.

La lampe des méchans s'éteindra.

Percuſſiſti eos, & non doluerunt ; attriviſti eos, & renuerunt accipere diſciplinam ; induraverunt facies ſuas ſupra petram, & noluerunt reverti. Jerem. c. 5.

Vous les avez frappé, & ils ne l'ont point ſenti ; vous les avez briſé de coups, & ils n'ont point voulu ſe ſoûmettre au châtiment ; ils ont rendu leur front plus dur que la pierre, & ils n'ont point voulu revenir à vous.

Inſipientes ſunt & vecordes ; ſapientes ſunt ut faciant mala, bene autem facere neſcierunt. Idem, c. 4.

Ils n'ont point de ſens, ni de cœur ; ils ſont ſages pour faire le mal, & ils n'ont point d'intelligence pour faire le bien.

Deſolatione deſolata eſt omnis terra, quia nullus eſt qui recogitet corde. Idem, c. 12.

Toute la terre eſt dans une extrême déſolation, parcequ'il n'y a perſonne qui rentre en ſoi-même.

Palpavimus quaſi cæci parietem, & quaſi abſque oculis attrectavimus ; impegimus meridie, quaſi in tenebris. Iſaïæ 59.

Nous allons comme des aveugles le long des murailles ; nous marchons à tâtons, comme ſi nous n'avions point d'yeux ; nous heurtons en plein midy, comme ſi nous étions dans les ténebres.

Quale gaudium mihi erit, qui in tenebris ſedeo, & lumen Cæli non video ? Tob. 5.

Quelle joie puis-je avoir, moy qui ſuis toûjours dans les ténebres, & qui ne vois point la lumiére du Ciel !

Ambulabunt ut cæci, quia Domino peccaverunt. Sophon. 1.

Ils marcheront comme des aveugles ; parce qu'ils ont péché contre le Seigneur.

Cor ſuum poſuerunt ut adamantem, ne audirent legem... & facta eſt indignatio magna à Domino exercituum. Zachar. 7.

Ils ont rendu leur cœur dur comme le diamant, pour ne point écouter la loy.. & le Seigneur des Armées a conçû une grande indignation contre eux.

Occidet ſol in meridie. Amos 8.

Le ſoleil ſe couchera pour eux en plein midy.

Error & tenebræ peccatoribus concreatæ ſunt. Eccli. c. 4.

L'erreur & les ténebres ſont créées avec les pécheurs.

Oculos habentes non videtis, & aures habentes non auditis. Marci 8.

Vous avez des yeux ſans voir, & des oreilles ſans entendre.

Contriſtatus eſt Jeſus ſuper cæcitate cordis eorum. Idem, c. 3.

Jesus fut affligé de voir l'aveuglement de leur cœur.

Sinite illos : cæci ſunt, & duces cæcorum. Matth. 15.

Laiſſez-les : ce ſont des aveugles qui conduiſent des aveugles.

Excæcavit oculos eorum, & induravit cor eorum, ut non videant oculis, & non intelligant corde, & convertantur, & ſanem eos. Joann. 12.

Il a aveuglé leurs yeux, & endurci leur cœur; de peur qu'ils ne voyent des yeux, & qu'ils ne comprennent du cœur, & que venant à ſe convertir, je ne les guériſſe.

In mundo erat, & mundus eum non cognovit. Joan. 1.

Il étoit dans le monde, & le monde ne l'a point connu.

Dilexerunt homines magis tenebras, quam lucem. Joan. 3.

Les hommes ont mieux aimé les ténebres que la lumiére.

In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident videant, & qui vident cæci fiant. Idem. 9.

Je ſuis venu dans ce monde pour exercer un jugement : afin que ceux qui ne voyent point, voyent ; & que ceux qui voyent, deviennent aveugles.

Væ vobis duces cæci, & duces cæcorum. Matth. 23.

Malheur à vous, conducteurs aveuglez, & qui conduiſez des aveugles.

Dura cervice, & incircumciſis cordibus & auribus ; vos ſemper Spiritui Sancto reſiſtitis. Act. 7.

Têtes dures ; hommes incirconcis de cœur & d'oreilles ! vous réſiſtez toûjours au Saint Eſprit.

Adhuc modicum lumen in vobis eſt : ambulate dum lucem habetis ; ut non vos tenebræ comprehendant. Joan. 12.

Vous avez encore un peu de lumiére ; marchez pendant qu'elle luit encore ſur vous, de peur que les ténebres ne vous ſurprennent.

Obſcuratum eſt inſipiens cor eorum... Tradidit illos Deus in reprobum ſenſum. Ad Roman. 1. v. 21. & 28.

Leur cœur inſenſé a été rempli de ténebres.... Dieu les a livrez à un ſens reprouvé.

Tenebris obſcuratum habentes intellectum, alienati à viâ Dei, per ignorantiam quæ eſt in illis, propter cæcitatem cordis eorum. Ad Epheſ. 4.

Ayant l'eſprit rempli de ténebres, & étant entiérement éloignez de la voie de Dieu, à cauſe de l'ignorance où ils ſont, & de l'aveuglement de leur cœur.

Deus hujus ſæculi excæcavit mentes infidelium ; ut non fulgeat illis illuminatio Evangelii. 2. Ad Corinth. 4.

Le Dieu de ce monde a aveuglé les eſprits des Infideles : afin qu'ils ne ſoient point éclairez par la lumiére de l'Evangile.

Mittet illis Deus operationem erroris. 2. Ad Theſſal. 2.

Dieu leur envoira un eſprit d'erreur ; en ſorte qu'ils croiront au menſonge.

Non obſcuretur quis ex vobis fallaciâ peccati. Ad Hebræos 3.

Prenez garde que quelqu'un de vous ne tombe dans l'aveuglement, ſéduit par le péché.

Faſcinatio nugacitatis obſcurat bona ; & inconſtantia concupiſcentiæ tranſvertit ſenſum ſine malitia. Sapient. 4.

L'enforcellement des badineries, obſcurcit le bien ; & les paſſions volages de la concupiſcence, renverſent l'eſprit même éloigné du mal.

Applications de quelques Paſſages.

L'aveuglement où étoient les Phariſiens, & dans lequel le Fils de Dieu les a laiſſez.

Sinite illos : cæci ſunt & duces cæcorum. Matth. 15. C'eſt ainſi que le Fils de Dieu parle des Scribes & des Phariſiens ; comme de gens, dont le ſalut étoit entiérement deſeſpéré : laiſſez-les, & ne vous en metez pas davantage en peine. Mais, Seigneur, ſi vous les abandonnez de la ſorte, ſans leur parler, ſans les inſtruire de leurs devoirs ; ils ſont perdus, ils periront ſans

reſſource ! C'eſt pour cela qu'il faut les laiſſer ; parce qu'il n'y a plus d'eſpérance. Comme s'il diſoit : Qu'ils périſſent, puiſqu'ils le veulent ; c'eſt leur malice : ils ſont aveuglez, & endurcis dans leurs crimes ; il n'y a plus rien à faire ; & leur malheur eſt ſans remede, parcequ'ils n'en veulent point recevoir.

Difficulté de ſe ſauver dans l'aveuglement.

Qui eripuit nos de poteſtate tenebrarum. Ad Coloſſ. 1. Il faut remarquer, dit un ſçavant Interprete, que l'Apôtre ne dit pas que le Fils de Dieu nous a délivré des ténebres, mais de la puiſſance des ténebres : car quelle plus grande puiſſance que celle qui a autrefois aveuglé les Philoſophes Payens, & les plus ſages d'entre les Juifs, qui aveugle & captive encore aujourd'hui tous les Infideles ; & qui les aſſujetit de telle maniére, qu'il faut une Puiſſance toute divine, pour les retirer de cette captivité ; & les lumiéres d'une grace toute-puiſſante, pour diſſiper ces ténebres.

L'aveuglement d'Adam ; mal qui commença après ſon péché.

Scit Deus, quòd in quocumque die comederitis ex eo, aperientur oculi veſtri. Geneſ. 30. Lorſque le Démon, ſous la figure d'un ſerpent trompa nos prémiers peres, & les porta à violer le commandement de leur Créateur ; il leur promit qu'ils n'auroient pas plûtôt mangé de ce fruit, que leurs yeux ſeroient ouverts, & qu'ils auroient la connoiſſance du bien & du mal. Mais il arriva tout le contraire : car ce fut alors qu'ils furent frappez d'un funeſte aveuglement, qui a paſſé dans toute leur poſtérité ; comme le marque la réponſe qu'Adam fit à Dieu : *Vocem tuam audivi..., & abſcondi me.* Car quel plus grand aveuglement, comme le remarque ſaint Gregoire, que de croire que Dieu lui-méme eſt aveugle, & qu'on peut ſe dérober à ſes yeux, en ſe cachant ? *Ecce peccatoris cæcitatem, qui judicat Deum eſſe cæcum, & ſcelera ejus non videre.* *Geneſ.* 3. *l.* 15. *moral.*

Dieu commence par éclairer les pécheurs, quand il les veut convertir.

Fiat lux : & facta eſt lux. Geneſ. 1. Comme après la création du monde, Dieu produiſit auſſi-tôt la lumiére, ſans laquelle toutes les créatures corporelles euſſent été ſans beauté, parceque de profondes ténebres étoient répanduës ſur la face de l'abime ; Dieu ſe comporte de la même maniére dans la régénération du pécheur à la grace, qui eſt comme une nouvelle création. L'ame de ce pécheur eſt comme un abime tout obſcurci d'épaiſſes ténébres. De là vient qu'il ne voit ni le danger où il eſt, ni les précipices où il eſt prêt de tomber. Il faut que Dieu faſſe luire la lumiére au fond de cet abîme, & découvre à cette ame le miſérable état où elle eſt. C'eſt ainſi que parle ſaint Auguſtin.

Ce que c'eſt qu'un pécheur aveuglé.

Dixit homo, cujus obturatus eſt oculus ejus. Deuteron. 24. C'eſt ce que l'Ecriture dit du faux Prophete Balaam ; & ce que nous pouvons dire parmi nous de tant de perſonnes, qui ne penſent, ni n'y voyent pas mieux. Qu'eſt-ce que cet homme, qui croit & parle de la ſorte ; qui a des ſentimens ſi peu conformes à l'Evangile, & à la droite raiſon ; qui craint ſi peu la vengeance d'un Dieu irrité ? C'eſt un homme aveuglé dans ſon péché, qui va ſe précipiter en aveugle dans un abîme de malheurs, & qui eſt prêt de paſſer outre, malgré toutes les ménaces du Ciel : c'eſt un homme du nombre de ceux dont parle ſaint Jerôme, qui ne craignent rien, parce qu'ils ne voyent rien : *Nihil timent, quia nihil vident.*

Un pécheur

Facta eſt nox : in ipſa pertranſibunt omnes beſtiæ ſylvæ. Pſalm. 10. La nuit eſt

aveuglé ne ſuit que ſes paſſions.

venuë, dit le Prophete, durant laquelle toutes les bêtes farouches, qui ſont dans les forêts, paſſent impunément à la faveur de ces ténebres mêmes. Tandis qu'un Chrétien a l'uſage des yeux, & la lumiére de la grace, les paſſions n'oſent paroître pour le ſolliciter; il prévoit & détourne leur violence; il connoît l'horreur & la laideur du péché: mais dès que la nuit eſt venuë, & qu'il eſt tombé dans l'aveuglement; toutes les paſſions ſe préſentent; & on ſouffre tous leurs déſordres, ſans y faire réfléxion; une injuſtice ſe préſente, on ne la voit pas; une impureté paſſe: on commet enfin toutes ſortes de crimes, ſans difficulté & ſans remords de conſcience. *Cette application eſt de Monſieur Biroat, Sermon de l'Aveuglement, dans le Carême.*

Le temps de la nuit, qui eſt en général l'Etat du péché, eſt encore plus particuliérement l'Aveuglement, qui eſt la ſuite du péché.

Venit nox quando nemo poteſt operari. Joan. 9. Cette nuit, dont parle le Sauveur dans l'Evangile, ſe peut entendre de l'état précis de péché, dans lequel tout ce qu'on fait ne ſert de rien pour le Ciel; mais l'horreur en paroîtra encore bien plus grande, ſi nous l'entendons comme font les Peres, plus particuliérement encore, des profondes ténebres de l'aveuglement, qui ne permet pas à ceux qui en ſont atteints, de voir, ni la voie de ſalut qu'il faut ſuivre, ni la voie de perdition qu'il faut éviter, & dans laquelle ils marchent à grands pas: quoique tout pécheur ne ſoit pas d'abord reduit a un ſi triſte état, & que ces choſes ne lui ſoient pas cachées, puiſqu'elles font même le plus grand ſujet de ſes combats intérieurs, de ſes remords & de ſes troubles, qui ſouvent ſont ſi ſalutaires. Mais dans l'aveuglement tout cela repoſe; & les lumiéres ſont éteintes. On ne fait nulle attention au terme auquel cette vie doit aboutir: on ne connoît ni la beauté de la vertu, ni la difformité du vice; non plus que le mérite de la ſainteté, & la punition qui eſt dûë au crime. Durant cette nuit nous n'appercevons point les piéges qui nous ſont tendus par tout: nous ne faiſons point de bien, en un mot; & il n'y a point de mal que nous ne ſoyons capables de faire.

Le plus terrible de tous les châtimens, dont Dieu punit le péché, eſt l'aveuglement en cette vie.

Facta ſunt tenebræ horribiles in univerſâ terrâ. Exod. 10. C'eſt une choſe aſſez remarquable, que de toutes les plaies, dont Dieu frappa autrefois l'Egypte, il n'y a que celle des ténebres, & de la nuit obſcure qui dura trois jours entiers, que l'Ecriture appelle horrible; quoique d'autres n'ayent pas été moins préjudiciables à cette nation, auſſi injuſte, qu'infidelle. C'eſt pour nous apprendre, dit ſaint Auguſtin, que de tous les châtimens que la Juſtice divine exerce en ce monde ſur les pécheurs, il n'y en a point en éfet de plus horrible, que l'aveuglement, & les ténebres de l'ame; parce qu'elles ſont la marque la plus viſible de leur reprobation, & de l'abandon éternel de Dieu.

L'homme aveuglé dans le péché, ſe plaît dans ſes ténebres.

Impii in tenebris conticeſcent. 1. Reg. c. 2. Les aveugles d'eſprit ſont moins ſenſibles à leur miſere, que les aveugles de corps: car ceux-cy s'en plaignent ſouvent, cherchent & demandent la guériſon de leur mal; comme fit l'Aveugle, qui dit au Fils de Dieu: *Domine ut videam.* Il n'en eſt pas de même de l'aveuglement ſpirituël; ceux qui en ſont frappez ſe plaiſent dans leurs ténebres; & bien loin de demander d'en être délivrez, ils s'y enfoncent toûjours davantage; les uns, parce qu'ils ne connoiſſent pas leur malheur; & les autres, fauſſement perſuadez, qu'ils ont plus de lumiére, que les perſonnes les plus éclairées dans les voies de Dieu. C'eſt pourquoi ils ne conſultent perſonne, &c. *Impii in tenebris conticeſcent.*

Exemples

Exemples de l'Ancien Teſtament.

L'exemple de Pharaon.

Le plus fameux exemple d'aveuglement d'eſprit, & d'endurciſſement de cœur qui ſe préſente dans l'Ecriture, eſt celui de Pharaon, qui pour ſon opiniâtreté aveugle, & rebelle aux ordres de Dieu, a mérité de ſervir d'exemple de ce terrible châtiment ; vû que convaincu par tant de prodiges ſurprenans, que Dieu vouloit qu'il laiſsât aller ſon peuple, jamais il ne voulut ſe rendre, ni aux ménaces de la Juſtice divine, ni aux plaies, dont lui-même fut frappé, avec ſon peuple & toute ſa Cour : *Induravi cor Pharaonis*, dit Dieu dans l'Ecriture : non qu'il lui ait endurci le cœur, par une action poſitive ; mais parce qu'il permit qu'il demeurât dans ſon obſtination, & dans ſon aveuglement, qui lui fut plus funeſte que les ténebres horribles, qui envelopperent durant trois jours tout ſon Royaume. *Exod. c. 4.*

L'exemple des Iſraëlites.

L'aveuglement des Iſraëlites, qui étoient le peuple de Dieu, n'eſt guere moins ſurprenant ; puiſqu'après s'être vûs délivrez de la ſervitude d'Egypte, & de la tirannie de Pharaon, par tant de miracles, ils oublierent le Dieu tout-puiſſant qui les avoit ſi viſiblement protégez, pour adorer un Veau-d'or, par l'aveuglement le plus étrange, & la plus déteſtable idolâtrie. C'eſt ce que Dieu même leur a reproché tant de fois : *Populo ſtulte & inſipiens. Video quod populus iſte dura cervicis ſit, &c.* Auſſi ont-ils été dans la ſuite des temps, entiérement abandonnez : & Dieu continuë encore aujourd'hui de leur donner des marques de ce déplorable abandon, par un aveuglement d'eſprit, & un endurciſſement de cœur, que rien n'eſt capable de vaincre. *Exod. 32. Deuter. 32.*

Exemples de l'aveuglement de quelques perſonnes en particulier.

On ſçait aſſez celui de David, lequel n'eut pas plûtôt ouvert les yeux du corps, pour regarder trop curieuſement une femme, qu'il ſemble qu'il ferma ceux de l'ame à la lumiére Céleſte ; car il ceſſa de marcher dans la voie des commandemens de Dieu, & commença à mener une vie ſans attention à Dieu, & toute déréglée. L'amour d'une fatale beauté, lui aveugla tellement l'eſprit, qu'il demeura un an entier, ſans rentrer dans lui-même : il fallut que le Prophete Nathan usât d'artifice pour le faire revenir de ſon égarement, & lui faire connoître le malheur où ſon crime l'avoit reduit.

L'aveuglement de Salomon.

On n'oubliera jamais l'étrange aveuglement de ſon fils & de ſon ſucceſſeur Salomon, qui du plus ſage de tous les hommes, en vint juſqu'à cet excès de folie, & d'impiété, qu'il fit bâtir des temples, & offrit des ſacrifices aux Idoles des femmes étrangeres qu'il avoit épouſées : tant une folle & ardente paſſion a coûtume de répandre de ténebres dans les eſprits les plus éclairez.

L'aveuglement des vieillards qui attenterent à la pudicité de Suſanne. *Daniel. 13.*

L'aveuglement des infames vieillards, qui attenterent à l'honneur de Suſanne, eſt remarquable entre tous les autres : car dès qu'ils eurent conçû cette criminelle penſée, ils détournerent les yeux pour ne pas voir le Ciel, & l'énormité du crime qu'ils méditoient : *Declinaverunt oculos ſuos ne viderent Cœlum.* Ils s'aveuglerent, pour ne ſe pas voir eux-mêmes, pour ne pas ſe ſouvenir de leur âge, de leur état, & du rang qu'ils tenoient parmi le peuple, &c.

Samſon eſt la figure des pécheurs aveuglez.

Samſon, à qui les Philiſtins créverent les yeux, eſt une image ſans doute bien ſenſible des malheurs que l'aveuglement de l'ame attire à un pécheur. Ce prodige de force & de valeur, ne fut pas plûtôt aveuglé, qu'il devint l'opprobre

de ſes énemis, qui le chargerent de chaînes, s'en ſervirent de jouët dans leurs feſtins ; & enfin, le reduiſirent à ne pouvoir ſe retirer de leurs mains, & ſe vanger d'eux, qu'en ſe procurant la mort à lui-même, accablé qu'il fut ſous les ruïnes de leur temple, qu'il ébranla & renverſa, après avoir recouvré la force qu'il avoit perduë.

Aveuglement des Syriens.

On voit enfin dans l'Ecriture grand nombre de perſonnes, & même de peuples, que Dieu a aveuglez en punition de leurs crimes, & de qui nous pouvons regarder le malheur, pour le mieux connoître, comme aſſez bien peint, dans l'aveuglement même plus matériel arrivé à ce corps de troupes, dont il eſt parlé dans le quatriéme Liv. des Rois, ch. 6. envoyées par le Roy de Syrie, pour enlever le Prophete Elizée ; & qui ſe laiſſerent conduire par ce Prophete même, ſans s'appercevoir ni de quel guide ils acceptoient les offres, ni en quel lieu il les menoit : *Percute obſecro gentem hanc cæcitate : & percuſſit eos Dominus ne viderent juxta verbum Eliſei.* Ils étoient au milieu de leurs ennemis ; & triomphoient de joie par avance, dans la penſée qu'ils auroient bien-tôt en leur pouvoir, celui qui étoit le principal bouclier de Samarie, & ſa défenſe la plus certaine. Mais le Prophete ayant demandé à Dieu qu'il leur ouvrit enfin les yeux, pour voir le danger où ils étoient ; alors ils reconnurent qu'ils étoient dans Samarie même, cette capitale du Royaume avec lequel ils étoient en guerre, dans le plus grand danger d'être mis à mort, où jamais un gros parti ait pû être, ſi Eliſée l'eût ſouffert.

Exemples du Nouveau Teſtament.

L'aveuglement des Scribes & des Phariſiens.

DANS tout le Nouveau Teſtament, il n'y a point d'aveuglement d'eſprit plus marqué que celui des Docteurs mêmes de la Loy, à l'égard du Meſſie, qu'ils ne voulurent point reconnoître, quelques convictions évidentes qu'ils en euſſent. Auſſi le Sauveur les appella-t'il des aveugles, & des conducteurs d'aveugles : *Cæci ſunt, & duces cæcorum.* Leur aveuglement a paru principalement en trois ou quatre rencontres.

La prémiére, fut lorſque les Rois Mages vinrent à Jéruſalem, demander où étoit né le nouveau Roy des Juifs. Ces Docteurs de la Loy répondirent à Herode, qui les avoit aſſemblez, que le Meſſie devoit naître dans la Bourgade de Bethlehem. Ils l'attendoient vers ce temps là, parce que c'étoit celui que les Prophetes avoient marqué ; ils virent l'étoile qui avoit conduit les Mages, & qui devoit être le ſignal de l'arrivée de ce Roi de gloire, ſi long temps attendu, ſi inſtamment demandé ; ils furent troublez à cette nouvelle, & ils avoient tout ſujet de croire qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire dans la naiſſance de l'Enfant que les Mages cherchoient. Quel aveuglement de ne ſe pas mettre en peine d'aller eux-mêmes ſur les lieux, & de ne pas s'en informer davantage !

La ſeconde preuve de leur aveuglement, fut leur conduite à l'occaſion de la guériſon de l'Aveugle né, à qui le Fils de Dieu avoit rendu la vûë. Ce miracle fut ſi inconteſtable, que quelque éfort qu'ils fiſſent, ils ne pûrent empêcher qu'il n'éclatât. Mais ce qui marque combien ils étoient eux-mêmes aveuglez, fut qu'après toutes les tentatives inutiles qu'ils firent pour l'obſcurcir, & le faire paſſer pour un faux miracle, ils n'ouvrirent pas les yeux, pour reconnoître

que l'autheur de ce prodige venoit de Dieu, & pouvoit bien être tel, qu'il ſe diſoit être lui-même, ſçavoir, le Fils de Dieu : mais l'envie & la jalouſie qu'ils avoient conçûë contre lui, les aveugla : *Excæcavit illos malitia eorum.* Sap. 2. 21.

La troiſiéme, & la plus grande marque de cet aveuglement, fut la réſolution qu'ils prirent de perdre le Sauveur, ſur le bruit que faiſoit la réſurrection de Lazare, & ſur la réputation que lui avoit acquiſe, le grand nombre de miracles qu'il faiſoit tous les jours : *Quid facimus ; quia hic homo multa ſigna facit? Videtis quia nihil profecimus : ecce mundus totus poſt eum abit.* Joan. 11. 12. Car ne falloit-il pas être frappé du dernier aveuglement, pour tirer de là une conſéquence ſi contraire au bon ſens, à toute ſorte d'équité, & même à leur propre interêt.

Autres exemples d'aveuglement.

Après cela il n'eſt pas néceſſaire de rapporter l'exemple, ni de Judas, aveuglé par une paſſion d'avarice ; ni des Soldats qui ſe ſaiſirent de la perſonne du Fils de Dieu dans le Jardin, nonobſtant qu'il les eût renverſez par terre d'une ſeule parole : ni des Juges qui le condamnerent à la mort, & qui enſuite voulurent corrompre les gardes qu'ils avoient mis autour de ſon ſepulcre, pour empêcher que ceux-ci ne publiaſſent ſa réſurrection, dont ils avoient été témoins : ni des Juifs enfin, qui demanderent avec tant d'inſtance, la mort de celui qu'ils avoient écouté avec admiration, & honoré comme un grand Prophete.

Comme le Proconſul Sergius Paulus fut éclairé des lumiéres d'enhaut.

Ce qu'il y a plus particuliérement à remarquer ſur ce ſujet, eſt la maniére dont le Proconſul Sergius Paulus fut guéri de l'aveuglement où il étoit en qualité de Payen, & d'un homme élevé dans l'idolâtrie ; & qui eſt rapporté au 13. chapitre des Actes des Apôtres. Cet aveuglement préciſément pris, n'eſt pas tout le même que celui dont nous parlons, conſidéré en ſon entier ; puiſque on peut être Payen, & n'être pas poſitivement auſſi éloigné d'une converſion ſalutaire, que pluſieurs Chrétiens qui n'auront pas même tout-à-fait abandonné la Foi de l'Egliſe. Cependant la maniére dont il fut guéri peut fournir un beau ſujet d'inſtruction en cette matiére. Un aveuglement eſt guéri par un autre. Ce Proconſul ayant vû qu'un fameux Magicien nommé Elymas, étoit devenu aveugle, à la ſeule voix de ſaint Paul, & aux reproches que cet Apôtre lui fit, reconnut la main toute-puiſſante du Dieu des Chrétiens, & ſe convertit à la Foy. Que tant d'exemples donc, que nous venons de rapporter, ne puiſſent-ils guérir nos Chrétiens aveugles !

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Penſées & Paſſages des Saints Peres ſur ce ſujet.

Peccatoris mens tantò altiùs tenebreſcit, quantò nec damna ſua cæcitatis intelligit; unde fit, divino munere, ut flagella oculos delinquentis aperiant, quos inter vitia ſecuritas cæcabat. S. Gregor. l. 6. Moral. c. 17.

Non cor peccantis Dominus obdurat, ſed obdurare dicitur, cùm ab obduratione non liberat. Idem, homil. 4. in Ezechielem.

Plangit eos (Chriſtus) qui neſciunt cur plangantur. Idem, homil. 28. in Evang.

Quid inter membra noſtra præſtantius eſt oculis, qui nobis omnium operum magiſtri ſunt, & duces? S. Gregor. Nyſſen. orat. 7. Cantic.

Quod Sol & Luna in Cœlo, ſunt oculi in homine. S. Ambroſ. l. 6. Hexam. c. 8.

Sicut cæcus non poteſt aſpicere in ſplendorem luminis, ſic non poteſt intelligere homo malignus myſteria pietatis. S. Chryſoſt. homil. 40. in Matth.

Habet hoc infelix conſuetudo peccandi, ut quantò amplius quiſque peccaverit, tantò minùs peccata ipſa intelligat. Euſeb. Emiſſen. homil. 7.

Ira Dei eſt non intelligere delicta, ne ſequatur pœnitentia; ſicut ſcriptum eſt: Dedit illis Deus oculos ut non videant, & aures ut non audiant. S. Cyprian. Epiſt. 3.

Cæcitatis duæ ſpecies facilè concurrunt, ut qui non vident quæ ſunt, videre videantur quæ non ſunt. Tertull. Apolog. c. 9.

Cæcitas eſt cordis, quam ſolus removet illuminator Deus. S. Auguſt. l. 5. contra Julianum, c. 3.

Illa eſt pœna peccati juſtiſſima, ut amittat unuſquiſque illud, quo bene uti noluit; ut qui ſciens rectè non facit, amittat ſcire quod rectum eſt. Idem, l 3. de libero Arbitr. c. 18.

Sic excæcat, ſic obdurat Deus deſerendo,

L'Eſprit du pécheur eſt plongé dans des ténebres d'autant plus profondes, que moins il connoît le mal qui lui cauſe ſon aveuglement. D'où vient que par une faveur particuliére du Ciel, les fleaux & les châtimens ouvrent au pécheur, les yeux, que la tranquillité dont il jouiſſoit dans ſes crimes, lui tenoit fermez.

Le Seigneur n'endurcit pas par lui-même le cœur du pécheur; mais on dit qu'il l'endurcit, lorſqu'il le laiſſe dans ſon endurciſſement, & qu'il ne l'en délivre pas.

Le Fils de Dieu verſant des pleurs, pleure ſur ceux qui ignorent pourquoi ils ſont dignes de larmes.

Qu'y a-t'il entre les membres du corps, de plus excellent que les yeux, qui nous éclairent, & qui nous conduiſent en tout ce que nous faiſons?

Les yeux ſont à l'égard de l'homme, ce que le Soleil & la Lune ſont à l'égard du Ciel.

Comme un aveugle ne peut voir la beauté de la lumiére; de même un méchant homme ne peut appercevoir la grandeur & l'éclat de nos divins myſteres.

C'eſt le propre éfet de l'habitude dans le péché, que plus une perſonne en commet, moins elle en apperçoit la malice & l'enormité.

C'eſt un éfet de la colere de Dieu, de ne pas connoître ſes péchez; de crainte qu'on n'en faſſe pénitence; ſelon ce que dit l'Ecriture: Dieu leur a donné des yeux, afin qu'ils ne voyent point, & des oreilles afin qu'ils n'entendent point.

Il y a deux eſpeces d'aveuglement, qui ſe rencontrent ſouvent enſemble; ſçavoir le double malheur de ceux qui ne voyent pas effectivement, & qui voyent ce qui n'eſt point.

Il y a un aveuglement de cœur, que Dieu ſeul peut ôter, & guérir.

C'eſt un châtiment qui eſt juſtement dû au péché, qu'on ſoit privé de l'avantage dont on n'a pas voulu faire un bon uſage; & que celui qui connoît le bien, & ne le pratique pas, perde le diſcernement de ce qui eſt bon & juſte.

Dieu aveugle & endurcit ainſi les pécheurs,

& non adjuvando : quod occulto judicio facere poteſt ; iniquo non poteſt. Idem, tract. 53. in Joan.

Non obdurat Deus impertiendo malitiam, ſed non impertiendo miſericordiam. Idem, Epiſt. 105. ad Sixtum.

A tenebris ſeminorum excipient eum tenebræ tormentorum. Idem, in Pſalm. 48.

Tollantur alicui oculi corporis ; omnes miſerum dicunt ; perdat oculos mentis, ſed tamen circumfluant omnia temporalia ; felicem appellant. Idem, in Pſalm. 68. Serm. 2.

Cæcus eram, & cæcitatem amabam. Idem, in Confeſſ.

Exhalabantur nebulæ de nebulosâ concupiſcentiâ carnis, & offuſcabant cor meum. Idem, l. 2. Confeſſ. c. 2.

Spargent pœnales cæcitates ſuper illicitas cupiditates. Idem, l. 1. Confeſſ. c. 18.

Væ cæcis oculis, qui te videre non poſſunt, Sol illuminans Cœlum & terram ! væ caligantibus oculis, qui te non vident ! Idem.

Deus neminem deſerit, niſi deſeratur. Idem, lib. de Natura & Gratiâ, c. 26.

Ambulabam per tenebras, & lubricum, & quærebam te foris à me ; & non inveniebam Deum cordis mei. Idem, l. 6. Conf. c. 1.

Exordium pœnarum animæ avertentis ſe à Deo vero lumine, eſt ipſa cæcitas. Idem, Serm. 38. de Verbis Domini.

Via illorum, tenebræ ac lubricum, ait Pſalmiſta. Tenebræ ſunt : quis non horreat ? lubricum : quis non timeat ? Idem, in Pſalm. 34.

Volvebar in tenebris, & per tenebras, ad tenebras ambulabam. Idem.

In hac animâ, ut in Ægypto, trium dierum fiunt tenebræ, id eſt triplex obcæcatio, quæ non videt cæleſtem felicitatem, terreſtrem felicitatem, & inferni acerbitatem. Idem, Serm. 38. de Verbis Domini.

Cùm magnum malum hominet putent oculorum corporalium cæcitatem, quia lux iſta retrahitur : quantam ergo pœnam patitur, qui ſecundis rebus, eò perducitur, ut non ſit Deus in conſpectu ejus ? Idem, in Pſalm. 9.

Hæc eſt inclinatio & caſus miſerrimus, dum animus hominis in ſuis iniquitatibus quaſi proſperatur ; & parci ſibi putat, cùm

en ſe retirant d'eux, & ne les aſſiſtant pas ; ce qu'il peut faire par un ſecret jugement ; mais qu'il ne pourroit faire, ſi ce jugement n'étoit juſte.

Dieu n'endurcit pas le pécheur en contribuant quelque choſe à la malice de ſon cœur ; mais en lui refuſant le ſecours de ſa miſéricorde.

Le pécheur paſſera des ténebres de ſes vûës & de ſes ſonges, à celles de l'Enfer.

Que quelqu'un perde l'uſage des yeux du corps ; tout le monde plaint ſon malheur : mais qu'il perde les yeux de l'ame, dans l'abondance de toutes ſortes de biens temporels ; on l'appelle heureux, & on le regarde comme tel.

Helas ! j'étois un aveugle, & je chériſſois un aveuglement, dont je ne voulois pas ſortir.

Les vapeurs groſſiéres, qui s'élevoient du fond corrompu de ma concupiſcence, obſcurciſſoient & aveugloient mon cœur.

Dieu punit les pécheurs en répandant un aveuglement funeſte ſur leurs paſſions déréglées.

Malheur éternel aux aveugles, qui ne vous voyent pas, ô mon Dieu ! Soleil de vérité, qui éclairez le Ciel & la terre ! malheur à ces yeux qui fléchiſſent la paupiére, & qui ne peuvent pas vous voir !

Dieu n'abandonne perſonne, s'il n'en eſt abandonné le prémier.

Je marchois dans les ténebres, & par des lieux gliſſans, & je vous cherchois, Seigneur, hors de moy ; & je ne trouvois nulle part le Dieu de mon cœur.

Le commencement du ſupplice d'une ame qui s'éloigne de Dieu, qui eſt la vraie lumiére, eſt l'aveuglement même où elle eſt.

La voie des pécheurs, eſt dans les ténebres, & par des lieux gliſſans, comme dit le Pſalmiſte. Ce ſont des ténebres : qui n'en aura horreur ? c'eſt un lieu gliſſant : qui ne craindra d'y marcher ?

Je roulois dans mes ténebres, & de ces ténebres je tombois dans d'autres plus affreuſes.

Dans l'aveuglement d'une ame, il y a comme dans l'Egypte, trois jours de ténebres ; c'eſt-à-dire, trois choſes ſur leſquelles elle eſt aveuglée ; ſçavoir, ſur le bonheur éternel, ſur la félicité de cette vie, & ſur l'horrible malheur des peines de l'enfer.

Les hommes comptent comme un grand mal la perte des yeux du corps ; parce qu'on eſt privé de la lumiére : de quelle peine donc n'eſt pas punie une perſonne, qui dans ſa proſpérité en vient juſqu'à n'avoir plus Dieu devant les yeux ?

C'eſt l'extrémité de la miſére, lorſqu'un homme proſpere dans ſes crimes ; & qu'il s'imagine que Dieu l'épargne, & a quelque égard

excæcetur, & ſervetur in ultimam opportunamque vindictam. Idem. Ibidem.

Cain divinâ voce admoneri potuit, mutari non potuit; jam intus cor ejus reliquerat, qui foris verba faciebat, S.Greg. l. 11. Moral. c. 18.

Quia ſuperbi nolunt facere quod cognoſcunt, hac pœnâ puniuntur, ut nec cognoſcant mala quæ faciunt: quia enim priùs ſciendo rebelles ſunt, poſtea cæcantur ut neſciant. Idem, l. 1. Moral. c. 1.

Odioſa illa duritia eſt, hoc eſt inſenſibilitas cordis, quando homo nec ſe ſentit, nec alium; nec pietate flectitur, nec precibus movetur; exemplis non inducitur, minis non terretur; beneficiis induratur, flagellis non eruditur; frontoſus ad turpia, pronus ad illicita. Richard. à Sancto Vict. c 4. de Amor. inſep.

Meritò obſcuratum eſt inſipiens cor eorum; quia cùm veritatem cognoſcerent & contemnerent, juſto receperunt in pœnam, ut nec cognoſcerent eam. Bernard. Epiſt. 3.

Erit tempus, quando non erit locus, cùm ille fons miſeracionis interminabili ſiccabitur ſiccitate. Idem, Serm. de dilig. Deo.

Cor durum eſt quod ſemetipſum non exhorret, quia nec ſentit; nec pietate mollitur, nec movetur precibus; minis non cedit, flagellis duratur; ingratum ad beneficia, ad conſilia infidum, ad judicia ſævum, invereundum ad turpia, impavidum ad pericula, inhumanum ad humana, temerarium ad divina, præteritorum obliviſcens, præſentium negligens, futura non prævidens... & ut brevi cuncta horribilis mali mala complectar, ipſum ſi quod nec Deum timet, nec hominem reveretur. Id. l. 1. de Conſiderat.

Quæris quid ſit cor durum: ſi non expaveſcis, tuum eſt. Idem. Ibidem.

Vehementer claudit oculum cordis, amor privatus. Greg. homil. 4. in Ezech.

Cura multiplex terrenarum rerum, quia occupat, excæcat. Idem, in cap. 22. lib. Job.

Non videre, pœna peccatoris eſt, adhuc tamen in hoc ſeculo viventis; videre autem non poſſe, eſt mortui impii, in alio jam ſeculo, aternâ pœna damnati. Idem, l. 2. in reg.

Sicut tenebræ oculos, ita delicta mentem claudunt; nec lucem videre ſinunt, nec ſo. Auguſt. in Pſalm. 18.

pour lui, lorſqu'il l'aveugle, & qu'il le reſerve pour s'en venger à la fin de ſa vie, & lorſqu'il ſera temps.

La voix de Dieu put bien avertir le malheureux Cain; mais elle n'eut pas le pouvoir de le convertir: car déja celui dont la parole ſe faiſoit entendre au dehors, étoit ſorti de ſon cœur, & l'avoit reprouvé.

Parceque les ſuperbes refuſent de faire le bien qu'ils connoiſſent, ils ſont juſtement punis de la peine qu'ils méritent; qui eſt qu'ils ne voyent pas même le mal qu'ils font: car comme en connoiſſant le bien, ils ne l'ont pas ſuivi, ils ſont enſuite aveuglez, afin qu'ils ne le connoiſſent pas.

C'eſt une dureté & une inſenſibilité de cœur bien odieuſe, quand un homme n'a égard ni à ſoi, ni à perſonne; qu'il ne ſe laiſſe fléchir par aucun ſentiment de piété, ni par priéres; qu'il n'eſt point excité par les bons exemples, ni épouvanté par les menaces: que les bienfaits l'endurciſſent, & qu'il n'eſt point corrigé par les châtimens; qu'il s'eſt fait le front aux reproches les plus honteux, & que ſon penchant le porte à tous les crimes.

C'eſt avec raiſon que leur cœur inſenſé eſt aveuglé; parceque connoiſſant la vérité, & n'en tenant compte, ils ont reçû pour châtiment le malheur de ne la plus connoître.

Le temps viendra qu'il n'y aura plus lieu d'eſpérer; lorſque la ſource de la miſéricorde divine ne coulera plus pour eux, durant toute l'éternité.

Un cœur endurci, c'eſt celui qui n'eſt, ni briſé par la componction, ni amolli par la piété, ni ému par les priéres; qui ne ſe rend point aux menaces, qui s'endurcit toûjours davantage par les châtimens. Un cœur dur, eſt celui qui eſt ingrat aux bienfaits de Dieu, déſobéiſſant à ſes conſeils; que la penſée de ſes jugemens déſeſpere, que celle de ſa bonté rend plus négligent; effronté dans les ordures, timide dans les périls, malhonnête dans les affaires du monde; négligent en celles de Dieu, oubliant le paſſé, mépriſant l'avenir, &c.

Vous demandez ce que c'eſt qu'un cœur endurci: ſi vous ne craignez pas, c'eſt le vôtre.

L'amour propre aveugle étrangement le cœur.

L'eſprit tout occupé de la multitude des ſoins de la terre, en eſt aveuglé par cela même.

Ne point voir ce qui nous eſt le plus important, c'eſt la peine dûë au pécheur en cette vie; mais être privé de la faculté de voir, c'eſt le châtiment d'un reprouvé dans l'autre monde.

Comme les ténebres empêchent les yeux de voir; de même les péchez ne permettent pas à l'eſprit de voir, ni la lumiére, ni leur difformité.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce que l'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

POut bien conſoitre ce que c'eſt que l'Aveuglement de l'ame, dont Dieu frappe ſouvent les pécheurs; il en faut juger par rapport à l'aveuglement du corps, qui eſt une privation de la faculté viſive, laquelle ne peut appercevoir ni diſcerner les objets préſens, & qui ſont devant les yeux. Car il en eſt de même de l'aveuglement ſpirituël, dont nous parlons ici : c'eſt une dépravation de jugement ; en ſorte que le pécheur, privé des lumiéres de la grace, & de la droite raiſon, ne voit & ne diſcerne plus les véritez néceſſaires au ſalut, & ne ſçait plus ſuivre que ſon caprice & ſa paſſion. Et il faut juger encore de la même maniére, de l'Endurciſſement du cœur, par comparaiſon avec les choſes dures de leur nature, leſquelles réſiſtent aux impreſſions des agens contraires, & qu'on ne peut plier qu'avec violence. Tel eſt un cœur dur. Cet endurciſſement eſt une corruption de la volonté, qui ajoûte à l'inclination naturelle que nous avons au mal, un état & une eſpece d'immutabilité dans le vice : de ſorte que rien ne touche plus un cœur de la ſorte ; & rien n'eſt capable de tourner cette volonté rebelle vers le bien.

Définition de l'aveuglement d'eſprit, & de l'endurciſſement du cœur.

Il ne faut pas confondre dans cette matiére deux ſortes d'aveuglemens d'eſprit ; l'un, qui eſt véritablement péché, & qui, comme parle ſaint Bonaventure, eſt une rebellion, & une réſiſtance actuëlle, dont le pécheur uſe à l'égard des lumiéres de la grace, conformément aux paroles du ſaint homme Job : *Ipſi fuerunt rebelles lumini.* L'autre aveuglement eſt une peine, & un juſte châtiment du péché. C'eſt une ſouſtraction, & une privation des lumiéres que Dieu donne aux autres, & ſans leſquelles un pécheur aveuglé & endurci ne ſe convertira jamais ; quoique Dieu ne l'abandonne pas, juſqu'à ne lui laiſſer abſolument aucune reſſource.

On diſtingue deux ſortes d'aveuglement ſpirituël. *Job* 24.

Quoique nous voyons en termes exprès dans l'Ecriture, que Dieu aveugle les pécheurs ; ce ſeroit une erreur de s'imaginer que Dieu leur ôte la raiſon, ou que par une action poſitive, il produiſe ces ténebres dans leurs ames ; mais il contribuë à cet aveuglement, en ce qu'il retire les lumiéres de la grace, ou du moins en donne de ſi foibles, qu'à moins d'avoir un ſecours plus puiſſant, elles ne leur ſervent de rien, & qu'ils ne ſe convertiſſent point. C'eſt pourquoi, quand ſaint Thomas demande ſi Dieu peut être cauſe de l'aveuglement ſpirituël, & de l'endurciſſement du cœur, il diſtingue : car entant, dit-il, que cet avenglement & cet endurciſſement marque un mouvement de l'eſprit vers le mal, Dieu n'en peut être la cauſe, parce qu'il ne peut pas être la cauſe du péché ; mais entant que c'eſt une privation & une ſouſtraction de la grace, c'eſt par-là qu'il punit ſouvent les pécheurs, & par conſéquent, on ne peut douter qu'il n'en ſoit la cauſe dans ce ſens.

Comment, & en quel ſens, Dieu aveugle les pécheurs.

1. 2. *quæſt.* 79. *art.* 3.

Il faut remarquer avec le même ſaint Docteur, que cet aveuglement ſpirituël ; [& il faut dire le même de l'endurciſſement du cœur, qui ſe forme par la privation de la lumiére divine ;] que cet aveuglement, dis-je, vient de deux

Cet aveuglement vient de deux principes.

principes. Le prémier, eſt la volonté du pécheur, qui met empêchement à la grace ; le ſecond, eſt Dieu, qui ſelon l'ordre de ſa ſageſſe & de ſa juſtice, ſouſtrait la lumiére de la grace à celui qui y met empêchement. C'eſt ainſi que Dieu eſt cauſe en partie de l'aveuglement ſpirituël par accident, ou par la ſouſtraction de ſes lumiéres, à l'égard des pécheurs, qui s'en ſont rendus indignes.

Diſtinction entre l'aveuglement, l'appeſantiſſement, & l'endurciſſement.

L'aveuglement, l'appeſantiſſement, & l'endurciſſement du cœur, ſont trois choſes plus ou moins diſtinctes, ſelon les différens éfets de la grace, laquelle perfectionne l'entendement par le don de ſageſſe, & attendrit le cœur par le feu de la charité : & parceque la vûë & l'ouïe ſervent à l'inſtruction & à la diſcipline : delà vient que l'aveuglement, comme par rapport à la vûë, l'appeſantiſſement ou la ſurdité, comme par rapport à l'ouïe, appartiennent à l'entendement ; & l'endurciſſement, au cœur. Les deux prémiers donc ne différent entr'eux, que ſuivant ces deux maniéres différentes de concevoir un même objet ; mais tous deux different réellement du troiſiéme.

Il y a trois différentes cauſes de cet aveuglement.

L'aveuglement ſpirituël, & l'endurciſſement de cœur, en tant qu'ils ſignifient une ſouſtraction de graces, ont pour cauſe nôtre propre malice, le Démon, & Dieu même ; mais de différentes maniéres. Car nôtre malice eſt la cauſe qui mérite & qui attire cette punition ; le Démon, comme tentateur, en eſt la cauſe, par ſon induction, & ſa ſollicitation ; Dieu par la ſouſtraction de ſa divine lumiére, en eſt auſſi la cauſe ; mais en ce ſens ſeul, que nous avons expliqué.

Dieu n'aveugle pas tous les pécheurs.

Tout péché eſt un aveuglement, dans lequel Dieu pourroit abandonner tous ceux qui le commettent. Il n'uſe pas néanmoins de cette ſéverité à l'égard de tous ; & nous voyons que dans la diſpoſition ordinaire de ſa juſtice, ce châtiment ne tombe que ſur ceux qui ſe ſont fortifiez dans leur péché, par une longue habitude, & par de grands déſordres. C'eſt la réfléxion de ſaint „ Gregoire le Grand, ſur ces paroles de Job : Le Seigneur connoît les œu„ vres des hommes, & il répandra ſur eux les ténebres d'une nuit affreuſe : *Inducet noctem.* Et il ajoûte, qu'il ne les répand que ſur ceux qui trouvant du plaiſir dans le péché, ſe ſervent d'induſtrie, pour ſe retirer de Dieu, & pour ne pas voir les voies qu'il nous enſeigne : *Qui quaſi de induſtriâ receſſerunt ab eo, & omnes vias ejus intelligere noluerunt.*

Job 34.

Nul pécheur n'eſt tellement abandonné, qu'il ne puiſſe ſe corriger.

Il faut encore préſuppoſer avec ſaint Thomas, que c'eſt une erreur contre la Foy, de croire qu'un pécheur aveuglé, pendant qu'il eſt encore voyageur, ne puiſſe plus ſe corriger, ni ſortir de ce déplorable état. Dieu n'a borné ſa miſéricorde, ni à un certain nombre de péchés, ni à un certain temps. Il n'y a point dans le pécheur de nuit ſi ténebreuſe, qu'il n'apperçoive de temps en temps quelque lueur de grace, dont s'il vouloit ſe ſervir ; il en obtiendroit de plus fortes, qui le feroient enfin rentrer dans lui-méme. Il faut donc dire qu'un pécheur, quelque abandonné de Dieu qu'il ſoit, reçoit encore des graces : mais ce ſont des graces plus rares ; des graces éloignees, des graces médiates. Ces graces ſont plus rares ; un pécheur n'eſt plus éclairé, conduit, ni touché auſſi fréquemment qu'il l'étoit. Ces graces ſont éloignées ; ce ſont des éclairs répandus, qui brillent de loin, & qui marquent autant la colere, & l'indignation de Dieu, que ſa miſéricorde & ſa bonté. Des graces médiates,

par

par exemple, la grace de la priére, qui n'eſt jamais refuſée à perſonne: & par le moyen de la priére, ce pécheur peut obtenir la grace de ſa converſion.

Pourquoi Dieu laiſſe quelques pécheurs dans leur aveuglement.

Il y a des pécheurs que Dieu retire de leur aveuglement par des graces fortes, & qui triomphent de leur malice, & d'autres qu'il abandonne aux déſirs de leur cœur, & au déréglement de leurs paſſions: mais c'eſt afin que par ce différent partage, on voye dans les uns, ce que peut ſa grace miſéricordieuſe, & dans les autres, ce que peut ſa juſte vengeance, dit ſaint Auguſtin. Si tous les hommes demeuroient dans la peine de la damnation, qui leur étoit juſtement dûë; la grace miſéricordieuſe du Rédempteur n'autoit paru en aucun d'eux: ſi d'un autre côté, tous avoient été tirez des ténebres du péché, pour joüir de la lumiére de la grace & de la gloire; la ſéverité de la vengeance divine, ne ſe ſeroit fait connoître par aucune marque. Il étoit donc à propos que parmi les hommes, il y en eût que Dieu retirât par un ſecours de ſa miſéricorde, & d'autres qu'il abandonnât à leur propre malice: mais de vouloir ſçavoir, pourquoi plûtôt ceux-ci que ceux-là; c'eſt vouloir pénétrer l'abîme des jugemens de Dieu: *Deus, cujus vult miſeretur, & quem vult indurat.*

Auguſt l. 22. de Civit. Dei.

Ad Rom. 9.

Comme le pécheur s'aveugle lui-même.

La volonté même du pécheur l'aveugle par ſa malice: *Excæcavit illos malitia eorum.* Prémiérement, elle détourne la raiſon de la conſidération des lumiéres ſaintes. Secondement, elle s'applique fortement à tout ce qui peut les éfacer & les éteindre. Troiſiémement, elle éleve du ſein des objets, des vapeurs, qui empêchent la raiſon de voir, c'eſt-à-dire, qu'elle l'engage à ne s'occuper que de choſes qui la ſéduiſent, & qu'une ame ainſi occupée, ſe laiſſe aiſément éblouïr par les dehors du monde, qui la charment, & qui ne lui permettent pas de voir la vanité, & le néant de ce qu'ils lui cachent plûtôt qu'ils ne lui montrent, par leur ſpécieuſe illuſion.

L'aveuglement en général eſt la cauſe & l'éfet du péché.

L'aveuglement n'eſt pas ſeulement la cauſe, mais encore l'éfet du péché, & par une eſpece de cauſalité mutuelle, il le produit & en eſt produit. Dès que le péché entre dans un cœur, ce qui n'arrive point qu'il n'ait été brouillé par bien des nuages, il en chaſſe encore plus la lumiére; & l'homme qui pour pécher s'aveugle, devient plus aveugle, du moment qu'il devient pécheur. Ce qui fait que ſaint Thomas nous aſſûre que tout péché actuël cauſe en chacun de nous les mêmes plaies, que l'originel a fait à toute la nature; dont la prémiére eſt l'aveuglement, & l'obſcurciſſement d'eſprit, qui diſpoſe enſuite à d'autres déſordres. Mais tout cela n'exprime encore que l'aveuglement ordinaire: celui dont nous parlons ici eſt le grand éfet, & la grande peine qui ſuit des péchez précedens, joints à leur aveuglement plus ou moins grand, mais toûjours moins formé & moins étendu que celui-ci.

Le malheur de l'aveuglement ſpirituël.

L'aveuglement plus proprement dit, ou l'aveuglement par état, eſt donc auſſi la peine du péché; mais la plus terrible, encore une fois, & la plus formidable de toutes les peines, en comparaiſon de laquelle toutes les autres doivent être comptées pour rien; parceque toutes les autres, ou ne ſont pas ſi générales comme cette autre peine d'aveuglement plus ordinaire, dont nous venons de parler; ou ſervent même à nous corriger, & à nous

faire penſer à nôtre ſalut. Mais celui-ci eſt la prémiére & la plus ſenſible marque de nôtre reprobation, & nous conduit immanquablement à un malheur éternel, ſans un miracle de la miſéricorde de Dieu, & un coup extraordinaire de ſa grace toute-puiſſante.

Les marques & les ſignes d'aveuglement dans un pécheur.

Les marques infaillibles qu'on eſt venu à cet état d'aveuglement, ſont, Prémiérement, quand on ne rougit plus du vice, & qu'on eſt devenu tout-à-fait éfronté. Secondement, quand on blâme la vertu, & qu'on tâche d'en faire honte à ceux qui la prattiquent, & qui en font une profeſſion déclarée. Troiſiémement, quand on a perdu la crainte de Dieu, & tout ſentiment de Religion : car c'eſt la le plus grand ſigne qu'un pécheur eſt abandonné de Dieu.

Les péchez qui conduiſent à l'aveuglement.

Les péchez qui conduiſent le plus communément à l'aveuglement de l'eſprit, & à l'endurciſſement du cœur, ſont 1°. l'impiété : l'expérience le fait voir tous les jours, que les perſonnes qui ſont adonnez à ce vice, deviennent tous charnels, & abbrutis. 2°. L'avarice & l'attachement aux biens de la terre, qui fait qu'on ne penſe en nulle ſorte a ceux du Ciel. 3°. L'abus des Sacremens ; car rien n'endurcit davantage un cœur. 4°. L'impiété naiſſante, & le libertinage, non conſommé encore en matiére de créance ; car s'il eſt achevé, ce n'eſt plus un acheminement ; c'eſt comme nous venons de dire, un ſigne préſent, & des plus ſenſibles, d'aveuglement & d'abandon.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les Endroits choiſis des Livres Spirituëls, & des Prédicateurs modernes.

QUand l'Ecriture parle de l'aveuglement ſpirituël, c'eſt en des termes ſi contraires en apparence, qu'il ſeroit tres-difficile d'en comprendre le ſecret, ſi elle-même n'avoit pris le ſoin de nous le développer. Tantot elle dit que c'eſt le péché qui aveugle les hommes : *Excæcavit eos malitia eorum* ; tantôt elle attribuë cet aveuglement à Dieu, comme s'il en étoit l'autheur : *Excæca cor populi hujus* ; & tantôt elle en impute la cauſe au Démon, qu'elle appelle le Dieu du ſiécle : *Deus hujus ſeculi excæcavit mentes infidelium.* Tantôt elle traite cet aveuglement d'excuſable, & de pardonnable : *Miſericordiam conſecutus ſum, quia ignorans feci* ; & tantôt elle le condamne, & en fait un grand ſujet de reproche. Voilà, comme vous voyez, une grande diverſité de paſſages, qui fait tomber pluſieurs dans l'erreur, & qu'il eſt important d'expliquer par l'Ecriture même ; qui diſtingue un aveuglement qui eſt péché, un aveuglement qui eſt la cauſe du péché, & un aveuglement qui eſt l'efet, ou la peine du péché. *Dans les Sermons du Carême imprimez ſous le nom du Pere Bourdaloüe. Sermon pour le Mercredy de la quatriéme Semaine.*

La maniére dont l'Ecriture parle de l'aveuglement ſpirituel. *Sapient.* 2. *Iſaiæ.* 6. 1. *ad Cor.* 4. 1. *ad Tim.* 13.

Il y a un aveuglement, qui de ſoy eſt criminel, & que l'Ange de l'Ecole a pris ſoin de nous expliquer, en diſant que c'eſt un aveuglement, que l'homme affecte, dans lequel il ſe plaît & ſe plonge lui-même, dont il ne veut pas ſe défaire, & par lequel il dit : Je ne veux pas être plus éclairé que je ſuis, & je trouve dans mes ténebres un ſi grand contentement, que je ſuis ravi d'y demeurer. C'eſt le péché ordinaire des Libertins & des Athées, leſquels ayant des lumiéres plus que ſuffiſantes pour connoître Dieu, veulent néanmoins, de propos délibéré, s'aveugler, pour ne le pas connoître : *Hæc eſt ſumma delicti*, dit Tertullien, *nolle agnoſcere, quem non poſſunt ignorare.* C'eſt de la ſorte que les Hérétiques de mauvaiſe foi ont agi de tout temps ; je veux dire, ceux qui ne ſont Hérétiques, que parce qu'ils veulent bien l'être : car il y en a, qui, quoiqu'il arrive, ſont déterminez à ne jamais ſe rendre. C'eſt encore le péché des voluptueux du ſiécle, qui pour vivre dans une grande liberté, & jouir plus à leur aiſe des délices de cette vie, ne veulent point entendre parler des véritez éternelles. C'eſt de ces ſortes de gens que le monde eſt plein, & qui ſemblent dire à Jesus-Christ : *Recede à nobis* ; *viam ſcientiarum tuarum nolumus* : Seigneur, retirez-vous de nous ; la ſcience de vos voies nous eſt trop importune : reſervez ces lumiéres pour d'autres gens que nous. *Le même.*

De l'ignorance affectée.

Job 21.

Il y a une infinité de Chrétiens, qui ne veulent pas s'éclaircir des doutes qu'ils ont touchant la Loy ; parce qu'ils ne veulent pas s'acquitter des obligations qu'elle leur impoſe : *Noluit intelligere, ut bene ageret* : Il n'a rien voulu entendre, de peur d'être obligé de bien vivre. Un homme a été dans de

Il y a une infinité de gens que l'interêt aveugle. *Pſalm.* 35.

grands partis, & malgré la misére du temps, il a fait ses affaires : un homme a malversé en rendant la justice : un particulier s'est mêlé de négocier pour les autres ; il y a fort bien réüssi. Si dans quelque temps, ce Marchand, ce Juge, cet homme d'intrigue, entroient dans le détail de toutes ces choses, il est plus que probable qu'ils trouveroient des injustices à réparer, des restitutions à faire, ou bien des promesses à accomplir. Tout cela les embarasseroit trop, parce que cette considération les obligeroit d'y satisfaire. Mais que fait cet homme, il étouffe tout cela ; & pour s'oter cet embaras, il s'en ôte la connoissance : il ne veut pas connoître ses obligations, parce qu'il ne veut pas y satisfaire. Aveuglement volontaire, ignorance affectée ! *Noluit intelligere, ut bene ageret. Le même P. Bourdaloue.*

Il n'y a point de péché plus opposé au salut, que cet aveuglement volontaire.

De tous les péchez, il n'y en a point de plus opposé au salut, que cet aveuglement volontaire ; car c'est celui-là qui est proprement péché, parce qu'il nous arrache la prémiére de toutes les graces, qui est la connoissance. Il faut que Dieu commence par là, pour nous sauver, & c'est en cela que Dieu, tout Dieu qu'il est, est obligé de se conformer à l'ordre de la nature : puisque, comme dans l'ordre de la nature, nous ne pouvons agir sans connoitre ; de meme en celui de la grace, Dieu ne peut pas opérer nôtre salut, s'il ne nous en donne la volonté ; & il ne nous en peut pas donner la volonté, s'il ne nous en donne la connoissance. Que faisons-nous donc, quand nous résistons à cette connoissance ? Nous refusons de faire nôtre salut ; & fuyant cette prémiére lumiére, nous renonçons à toutes les autres graces, qui sont capables de nous sauver. *Le même.*

L'ignorance qu'on peut vaincre, n'excuse point de peché.

Les personnes qui sont dans une ignorance affectée ou vincible, des choses de leur salut, ne sont pas excusables devant Dieu, parce qu'ils agissent, ou contre leurs lumiéres, ou contre leurs doutes. Or Dieu ne reçoit point ces sortes d'excuses. S'il s'agissoit (mon cher Auditeur) de quelque affaire du siécle, vous ne manqueriez pas de lumiéres : il n'y a que pour l'affaire de vôtre salut, que vous n'en avez point. Mais quand vous n'agiriez point contre vos propres lumiéres, au moins agiriez-vous contre vos doutes ; & quand vous n'auriez de lumiére que vos doutes, vous en auriez assez pour pécher. Remarquez bien ceci : dès-la que je doute qu'une chose est péché, & que néanmoins je la fais, dès-là je peche. Je doute si ce bien est à moy, & cependant je le prends ; c'est comme si je le dérobois. *Le même.*

Comment Dieu aveugle un pécheur, & comme il faut l'entendre. *Paral.* 18.

Achab est un impie, dit Dieu ; je veux l'aveugler, & le tromper ; je veux même que ses Prophetes l'abusent, & l'aveuglent : *Dominus dedit spiritum mendacii in ore omnium Prophetarum tuorum.* Ne direz-vous pas par conséquent, que c'est Dieu, qui par une action positive, l'aveugle ? Non, dit saint Augustin ; Dieu, qui est la vérité même, ne peut pas nous tromper ; & s'il nous aveugle, dit ce Pere, c'est par une espece de permission, & non par une action réelle ; c'est en souffrant que nous soyons trompez, & non pas en nous inspirant lui-même l'erreur ; parceque si Dieu aveugloit positivement le pécheur, ce malheureux, dans cet état, ne pourroit accomplir la Loi, & elle lui deviendroit impossible. Que fait donc Dieu, quand il nous aveugle ? Il ne fait rien ; & Dieu ne faisant rien, nous tombons dans l'aveuglement. Il nous voit engagez dans nos désordres ; & il nous retire certaines lumiéres avec

leſquelles nous aurions fait nôtre ſalut : lumiéres privilegiées, lumiéres qu'il donne à ſes Elûs, lumiéres qui nous feroient voir toutes choſes dans leur véritable jour ; lumiéres pénétrantes, qui nous découvriroient la vanité du monde, la fauſſeté de ſes eſpérances, & la fourberie de ſes promeſſes ; lumiéres qui par leurs approches en détacheroient nôtre cœur. Or ce ſont ces lumiéres dont Dieu nous prive, quand il eſt irrité contre nous ; & ce ſont ces lumiéres, qui par leur préſence, ou leur abſence, font nôtre connoiſſance ou nôtre aveuglement. D'où il arrive, que lorſqu'elles nous ſont ôtées, Dieu nous châtie de la plus terrible, & la plus rigoureuſe de toutes les peines. *Le même.*

Combien ce châtiment de Dieu eſt rigoureux.

Toutes les autres peines dont Dieu nous afflige, ou nous punit, hors celle-là, n'ont rien que d'avantageux pour nous ; parceque, quand il ſemble que Dieu s'éloigne de nous par la juſtice de ſes châtimens, il nous reçoit par ſa miſéricorde, & s'en approche par ſa bonté ; il y a un mélange de juſtice & de miſéricorde : au lieu que l'aveuglement eſt l'éfet d'une juſtice toute pure : *Judicium ſine miſericordia.* Quand Dieu m'afflige, quand Dieu m'envoye des diſgraces, quand il me fait ſouffrir des maladies, & des pertes de procès, j'ai dequoi me conſoler : mais quand Dieu m'aveugle, c'eſt un pur éfet de ſa juſtice ; il me punit d'une peine ſemblable en quelque façon à celle des damnez ? Car en quoy conſiſte la peine des reprouvez ? elle conſiſte en ce que plus ils ſouffrent, plus ils ſont obſtinez. Ce n'eſt plus une peine purement temporelle ; c'eſt un châtiment qu'on peut appeler éternel qui commence à la vérité, mais qui ne doit jamais ceſſer : la mort qui termine toutes les autres peines, ne fait que changer celle-là. Car comme un Bienheureux ne fait que paſſer de lumiéres en lumiéres, & de clartez en clartez ; des lumiéres de la grace, à la lumiére de la gloire : de même un reprouvé paſſe d'aveuglement en aveuglement ; des ténebres du péché, aux ténebres de l'enfer : ſi bien que l'on peut dire que l'avenglement n'eſt autre choſe qu'un enfer commencé ; comme l'enfer n'eſt autre choſe qu'un aveuglement continüé. *Le même.*

L'aveuglement des pécheurs. *Sophon.* 1.

Tous les pécheurs ſont véritablement aveugles, parceque l'avenglement eſt la peine du péché, ſuivant ces paroles d'un Prophete : *Ambulabunt ut cæci, quia Domino peccaverunt :* ils ne voyent ni les feux de l'Enfer, ni la gloire du Paradis, ni la beauté de la vertu, ni la laideur du péché. Mais en quoi ils ſont plus aveugles, que l'Aveugle même dont parle l'Evangile : c'eſt que cet aveugle connoit ſon aveuglement, & fait tout ce qu'il peut pour être guéri ; & que la plûpart des pécheurs croyent avoir de bons yeux, & aiment leurs maladies, bien loin d'en chercher la guériſon. *Si vous étiez aveugles*, répond JESUS-CHRIST aux Phariſiens, *vous n'auriez point de péché* ; c'eſt-à-dire, ſi vous connoiſſiez vôtre avenglement, vous ſeriez véritablement éclairez, parceque vous auriez recours au Médecin : *Mais maintenant vous dites que vous voyez ; & c'eſt pour cela même que vôtre péché demeure toûjours en vous.* Car c'eſt comme ſi le Sauveur leur eût dit : parce que vous croyez voir clair, vous ne cherchez point de remede à vôtre aveuglement, qui ne ſera jamais guéri. N'eſt-ce pas ce qui arrive à la plûpart des pécheurs, qui, ſelon le Prophete Iſaïe, diſent que le bien eſt mal, & que le mal eſt bien ? Ils donnent aux ténebres le nom de lumiére, & à la lumiére le nom de ténebres. *Joan.* 9.

Craignons cette diſpoſition, comme la marque la plus évidente de la reprobation. *Prédicateur moderne. Homelie ſur le Dimanche de la Quinquageſime.*

Dans l'aveuglement on eſt agité de toutes les paſſions.

Pendant que nôtre ame jouït des lumiéres du Ciel, nos paſſions ſe tiennent dans le repos, & dans le ſilence : mais la nuit eſt-elle venuë ; il n'y a point de paſſions, qui comme des bêtes cruëlles, ne paſſent & ne repaſſent cent fois dans nôtre cœur. L'avarice, la vengeance, l'impureté, l'ambition, la haine, & l'envie, que les Peres comparent a des lions, à des taureaux, à des tigres, s'emparent d'une ame, & la déchirent cruëllement. Pendant qu'un Chrétien eſt éclairé du jour de la grace, quels monſtres n'eſt-il pas capable de terraſſer, quelles paſſions ne peut-il pas vaincre ? Mais quand il eſt couvert de la nuit de ſes crimes, il eſt comme un Samſon aveuglé ; il perd ſa force & ſon courage ; il s'abandonne à la fureur de ſes paſſions. Dans cet état, il devient le jouët de ſes énemis ; il ſe laiſſe prendre, on l'enchaîne, ou ſe rend maître de toutes ſes puiſſances. En cet état, les Démons, qu'il metoit auparavant en fuite, le font l'objet de leur rage : il roule de ténebres en ténebres ; il s'engage de paſſions en paſſions, juſqu'à ce qu'il ſe ſoit mis dans l'impuiſſance de rompre ſes chaînes. Judas s'eſt laiſſé aveugler par ſon avarice ; en demeurera-t'il là ? Non : la perfidie entrera dans ſon cœur ; & pour ſatisfaire ſa cupidité, il trahira ſon maître, & le vendra à ſes plus cruëls énemis. Il a reçû le prix de ſon iniquité ; en demeurera-t'il-là ? Non : le déſeſpoir & la fureur s'empareront de ſon ame ; il ſera lui-même ſon bourreau, ne pouvant mourir d'une main plus infame que la ſienne : *Facta eſt nox : in ipsâ pertranſibunt omnes beſtiæ ſylvæ. L'Autheur des Diſcours Chrétiens. Sur le ſecond Dimanche de l'Avent.*

Pſalm. 103.

L'aveuglement du pécheur, plus horrible que les ténebres d'Egypte.

C'eſt avec juſtice, que Moïſe raccontant les plaies, dont Dieu frappa l'Egypte pour convertir Pharaon, ne donne le nom d'horrible qu'aux ſeules ténebres. Car en éfet, ni le changement des fleuves en ſang, ni ces armées d'inſectes, qui l'attaquerent juſques dans ſon lit, & qui brouterent tous les fruits de la terre ; ni cette peſte effroyable, qui fit périr toutes les bêtes de ſervice, ni ces grêles qui faiſoient mourir tous ceux qu'elles touchoient ; ni ces tonnerres qui ébranloient les plus forts édifices, n'ont rien d'horrible en comparaiſon de cette nuit épaiſſe, que les Peres ont toûjours enviſagée comme la triſte figure de l'aveuglement d'un pécheur, qui s'eſt fortifié dans ſes crimes, & qu'aucun miracle n'eſt plus capable d'en faire ſortir. *Le même.*

Dieu aveugle le pécheur en le laiſſant dans ſon aveuglement.

Dieu ne met pas dans les ames (dit ſaint Thomas) aucune mauvaiſe qualité, qui faſſe leur aveuglement ; il ne fait que retirer ſa grace, qui eſt leur lumiére : & c'eſt avec juſtice ; car il n'y a rien de plus juſte, que de laiſſer tomber dans l'erreur, & dans la dépravation de ſes penſées, celui, qui a volontairement fermé les yeux à la lumiére, & à la vérité. Dieu ne peut être autheur du péché ; mais il permet que le pécheur acheve par ſon obſtination, ce qu'il a commencé par le déréglement de ſa volonté. L'homme ſe détourne de Dieu ; il eſt juſte que Dieu ſe détourne de l'homme : Il aime les ténebres ; Dieu le laiſſe dans les ténebres : il réſiſte à la grace intérieure, aux miracles, & aux bons exemples ; Dieu n'eſt pas obligé de faire des prodiges, ni de donner de ces graces victorieuſes, pour triompher d'une malice

qui s'oppoſe à ſa bonté, & dont le pécheur fait lui-même, la matiére de ſon aveuglement. *Le même.*

Il eſt vrai que ſi nous naiſſons tous aveugles en qualité d'enfans d'Adam, le ſecond Adam dans le Batême, nous rend la vûë que le prémier nous avoit ôtée : & s'il n'eſt aucun de nous, dont Adam ne puiſſe dire en ſa naiſſance, comme les parens de l'Aveugle né : *Nos ſcimus quia hic eſt filius noſter, & quia cæcus natus eſt* ; il n'eſt aucun de nous qui ne puiſſe dire au ſortir de ce bain ſacré, comme l'Aveugle, après que JESUS-CHRIST eut frotté ſes yeux avec ſa ſalive : *Cum cæcus eſſem, modò video.* C'eſt là en éfet que le Fils de Dieu nous ouvre les yeux, qu'il allume dans nos eſprits le flambeau de la Foy, qu'il en banit toutes les ténebres. Heureux, ſi nous marchions toujours à la clarté de ce flambeau, ſi nous réglions toutes nos démarches par ſa lumiére ! Mais helas ! que nous retombons tôt dans nôtre ancien aveuglement ! que nous étouffons tôt ces divines lumiéres, que la Foi avoit répanduës dans nos eſprits ! Ne diroit-on pas que le prémier uſage, que la plûpart des hommes font des lumiéres de leur raiſon, eſt de s'en ſervir pour combattre, & pour étouffer celles de la Foy ?.. Funeſte & déplorable aveuglement, qui nous fait détenir dans une injuſte captivité toutes les véritez divines, dont nous avons été éclairez, & qui nous en fait faire auſſi peu d'uſage, que les infideles & les ſauvages qui ne les ont jamais connuës ! *Monſieur de la Font. Prône pour le Dimanche de la Quinquageſime.*

Nous nous aveuglons nous-mêmes, après avoir été éclairez des lumiéres de la Foy. *Joan. 9. Ibidem.*

L'aveuglement de l'eſprit & du cœur, eſt la cauſe la plus ordinaire du péché. Tout pécheur eſt aveugle, & il n'eſt pécheur, que parce qu'il eſt aveugle. S'il connoiſſoit Dieu, s'il ſe connoiſſoit lui-même, s'il connoiſſoit le péché ; il ne le commetroit jamais. Pourroit-il, s'il connoiſſoit Dieu auſſi grand, auſſi bon, auſſi juſte qu'il eſt, le mépriſer, le haïr, l'outrager ? Pourroit-il, s'il ſe connoiſſoit auſſi vil, auſſi miſerable, auſſi dépendant qu'il eſt, ſe préférer à Dieu, comme il fait, quand il peche mortellement ? Pourroit-il, s'il connoiſſoit le péché auſſi hortible qu'il eſt, auſſi oppoſé à Dieu, auſſi funeſte à lui-même, l'aimer plus que Dieu ? Pourroit-il, s'il en connoiſſoit les ſuites & les malheurs infinis, en faire ſon ſouverain bonheur ? En vérité le pourroit-il? *Le P. Nepveu, Tom. 1. de ſes Réfléxions Chrétiennes.*

L'aveuglement d'eſprit de celui qui commet un péché.

Le prémier homme fut créé dans l'abondance de toutes les lumiéres naturelles : le péché en lui ouvrant les yeux, pour lui faire voir la honte de ſa nudité, les lui ferma pour les autres objets : pour avoir aſpiré à une ſcience qui ne lui convenoit pas, il fut condamné à l'ignorance & à l'erreur. D'où vient que cet homme ſi éclairé, ſi prudent dans tout le reſte, eſt ſi ignorant & ſi aveugle ſur les véritez, qui regardent ſon ſalut ; qu'il raiſonne ſi pitoyablement, qu'il agit ſi imprudemment ? C'eſt qu'il eſt pécheur : éclairé, habile, par tout ailleurs, c'eſt un enfant, c'eſt un aveugle dans la ſcieuce du ſalut. *Le même. Tom. 4e. des mêmes Réfléxions.*

Sur le même ſujet.

La ſouſtraction de la grace, eſt la cauſe de l'aveuglement, & la peine la plus ordinaire, dont Dieu punit le mépris, ou l'abus de la grace. On murmure quelquefois de la patience de Dieu, à ſouffrir les pécheurs. Helas ! il exerce des vengeances en ſecret, qui pour être moins éclatantes, n'en ſont pas moins funeſtes : c'eſt en retirant aux pécheurs les lumiéres auſquelles ils

Combien ce châtiment de Dieu eſt rigoureux.

ont été rebelles, & en les frappant d'un aveuglement fatal. Que cette peine eſt commune même parmi les Chrétiens ! En éfet, ſi la plûpart n'étoient aveugles, les verroit-on vivre dans un ſi grand oubli de Dieu, dans une ſi grande négligence de leur ſalut ; craindre ſi peu la rigueur des jugemens de Dieu, ſe mettre ſi peu en peine de les prévenir ; s'expoſer tous les jours comme ils font, aux ſuites d'une éternité malheureuſe, pour un plaiſir d'un moment, pour un vil interêt ; ſe faire un ſujet de vanité, traiter de bonne fortune, des actions auſquelles Dieu deſtine des ſupplices éternels : demeurer enfin des années entiéres avec une tranquillité ſurprenante, dans des péchez qui les rendent l'objet de la haine de Dieu, & de ſes plus terribles vengeances ; ſûrs d'un enfer, s'ils meurent dans cet état, & ne ſe pouvant répondre à eux-mêmes qne chaque jour, ils n'y mourront pas ? Qu'un pareil aveuglement paroît incroyable dans un Chrétien ! comment l'accorder avec la Foy ? Et cependant qu'il eſt commun ! *Le même.*

De l'endurciſſement du cœur.

Dieu & l'homme contribuent à l'endurciſſement du cœur : l'homme le commence, Dieu l'acheve : l'homme en commetant le péché, Dieu en le puniſſant ; l'homme en réſiſtant aux lumiéres de la grace, Dieu en retirant ſes lumiéres, pour ſe venger de cette réſiſtance. L'homme eſt injuſte & méchant en s'endurciſſant lui-même ; Dieu eſt juſte & ſaint en endurciſſant le pécheur. L'aveuglement de l'eſprit eſt la cauſe de l'endurciſſement du cœur : l'endurciſſement du cœur eſt la peine de l'aveuglement de l'eſprit. Dans les autres peines Dieu punit en Pere, mais quand il frappe un homme de l'endurciſſement, il punit en énemi. Dans les autres peines, Dieu veut être appaiſé, & elles engagent le pécheur à le vouloir appaiſer ; dans celle-cy, Dieu cherche à ſe venger, & le pécheur ne ſe met pas en peine de l'appaiſer : les autres peines font ſouvent des pénitens, celle-cy ne peut faire que des réprouvez. L'endurciſſement eſt une réprobation commencée : ſi vous ne la craignez pas, malheur à vous ; c'eſt ſigne que vous y avez quelque part. *Le même. Tom.* 2.

Les ſuites & les malheurs qu'attire l'endurciſſement.

L'endurciſſement du cœur a d'étranges ſuites. La lumiére aveugle ou éblouït un cœur endurci ; elle ne l'éclaire pas : les coups du bras de Dieu, qui s'appeſantit ſur lui, le revoltent ; & ne l'aſſujetiſſent pas ; les fleaux que Dieu lui envoye, l'accablent, & ne l'humilient pas ; les miracles l'étonnent, mais ils ne le convertiſſent pas.. Voulez-vous connoître les marques de l'endurciſſement du cœur ? Saint Bernard vous les donne. Un cœur dur, dit-il, eſt un cœur qui ne ſe briſe point par la componction, qui ne s'amollit point par la dévotion, qui ne ſe laiſſe point toucher par les priéres, qui ne cede point aux menaces, qui s'endurcit davantage ſous les coups ; qui eſt ingrat aux bienfaits de Dieu, & infidele à ſes graces. Il ne rougit point des choſes les plus honteuſes, il ne s'éfraye point des plus grands dangers ; il n'a point d'humanité pour ſes freres ; point de reſpect ni de crainte de Dieu ; il oublie le paſſé, il néglige le préſent, il ne prévoit point l'avenir ; enfin, il oublie ſes devoirs, & il s'oublie ſoi-même. Voilà le portrait d'un cœur endurci. Quel horrible portrait ? N'eſt-ce point le vôtre ? Si vous n'en avez pas tous les traits, n'en reconnoiſſez-vous point au moins quelques-uns ? *Le même.*

Le pécheur

Dieu nous a donné trois ſortes de lumiéres pour nous éclairer : la Foy, la Grace,

Grace, & la Raiſon. Le pecheur éteint volontairement ces trois flambeaux ; & il ſe met lui-même dans les ténebres. Il commence par éteindre les lumiéres de la foy : il ne craint plus rien ; l'enfer, la juſtice de Dieu, l'éternité, ne le touchent plus : *Ipſi fuerunt rebelles lumini.* Il ne peut détruire la foy, mais il ſe révolte contre elle ; il ferme les yeux pour ne pas voir ce qu'elle lui montre. Il ajoûte un ſecond aveuglement au prémier, en étouffant les lumiéres de la grace, c'eſt-à-dire, que malgré les plus vives lumiéres de la grace, il demeure toûjours dans l'ombre de la mort, & dans les ténebres du péché. La lumiére de la raiſon n'a pas plus de force à leur égard, que celle de la foy, & de la grace. Car il en eſt de la raiſon à l'égard de l'ame, comme des yeux à l'égard du corps. Les yeux nous ont été donnez pour prévenir les dangers qui menacent nôtre vie. Un aveugle eſt expoſé à mille dangers, ſoit du côté de ſes énemis, ſoit du côté de ſoi-même ; pouvant faire autant de chûtes qu'il fait de pas. Il en eſt ainſi de la raiſon, qui eſt l'œil de l'ame : elle nous eſt donnée pour nous défendre du péché. Un Chrétien privé de cette lumiére, fait des chûtes continuelles, ſes énemis le couvrent de plaies, à coup ſûr, & il eſt la proye de ſes paſſions & du démon. *Eſſais de Sermons, de l'Abbé de Bretteville. Tom. 2. pour le Mercredy de la troiſiéme ſemaine de Carême.*

pour s'aveugler, eteint trois ſortes de lumiéres. *Job.* 24.

Il y a trois ſortes de perſonnes, qui aveuglez pour leur ſalut, ſont malheureuſement éclairez pour voir ce qui n'eſt pas ; ſçavoir, les Sages du monde, les Hérétiques, les Libertins. Les Prudens du ſiécle, ne ſuivent que les maximes du monde, qui ſont toutes trompeuſes & toutes fauſſes : La paſſion & l'interêt ſont deux flambeaux qui les éclairent, & qui leur font voir tout autre choſe que ce qui eſt. Les Hérétiques ſont auſſi de ces clairvoyans aveugles, qui voyent ce qui n'eſt pas : au lieu de s'arrêter au principal, & à la ſubſtance des choſes ; au lieu de s'en tenir aux marques infaillibles de la vraye Egliſe, à ſon autorité ſuprême, & aux déciſions des Conciles, qui ſont les véritables lumiéres ; ils ſuivent à l'écart je ne ſai quelle fauſſe lueur, qui leur fait former quelques miſérables phantômes d'opinions dangereuſes. Les Libertins ſont les plus a plaindre ; ils ſuivent une clarté fauſſe, qui ne leur vient que des flames de la volupté ; qui leur fait voir leur ame mortelle, le plaiſir permis, le monde conduit au hazard ; l'Enfer & le Paradis, comme des inventions politiques pour contenir les peuples : enfin croyant tout voir, & n'apprehendant rien, ils vivent dans une monſtrueuſe intrépidité, juſqu'à ce qu'ils voyent enfin dans les Enfers, ce qu'ils n'ont pas voulu voir ſur la terre. *Le même.*

Il y a des aveugles d'eſprit, malheureuſement éclairez pour leur perte.

Il ſemble que le monde traite ceux qui ſe donnent à lui, comme le Roy des Ammonites traita ces peuples, qui ſe vouloient mettre à ſon ſervice ; il les reçût, à condition qu'on leur créveroit à tous l'œil droit : *In hoc feriam vobiſcum fœdus, ut eruam omnium veſtrum oculos dextros.* Voilà ce que fait le monde : il arrache l'œil droit à ſes Eſclaves ; c'eſt-à-dire, qu'il les empêche de voir les choſes d'une maniére droite & véritable ; ils voyent tout à gauche, tout leur paroit dans un faux jour, & de toute autre maniére qu'il n'eſt en éfet. *Le même.*

Le monde aveugle tous ſes partiſans.

Rien n'eſt de plus pitoyable que les égaremens du pécheur aveuglé ; il ne ſçait où il va, ni même où il veut aller. Il ſe laſſe, il ſe fatigue, il prend des chemins difficiles, il ſuit des routes embaraſſantes, qui n'aboutiſſent qu'a des précipices, & qui le laiſſent dans une mortelle inquiétude : *Laſſati ſumus in*

Le pitoyable état d'un pécheur aveuglé *Sapient.* 5.

via iniquitatis. Mais combien de chûtes fait un malheureux en cet état ? Il trouve des abîmes par tout : & ſans aucun guide, & ſans lumiére, le moyen de n'y pas tomber ? *Fiat via illorum tenebræ & lubricum, & Angelus Domini perſequens eos.* Figurez-vous un homme ſur le haut d'un précipice gliſſant, chargé d'un peſant fardeau, au milieu des ténebres, & pouſſé rudement par un cruël énemi, qui le veut faire périr : voilà l'état du pécheur, lorſqu'il eſt tombé dans l'aveuglement. Enfin, ce miſerable ne ſçauroit plus agir ; il eſt lié par ſa paſſion, ſa liberté eſt affoiblie, & la grace l'abandonne : que peut-il faire en ce pitoyable état ? *Le même. Sermon pour le Mercredy de la quatriéme Semaine.*

Pſalm. 34.

Pourquoi l'aveuglement eſt appelé dans l'Eciture l'Ombre de la mort.

L'aveuglement de l'ame eſt appelé par le Prophete Royal, l'Ombre de la mort : non-ſeulement, parceque comme l'ombre accompagne toûjours le corps, ainſi les ténebres de l'ame ne ſont toûjours que trop au voiſinage de la mort éternelle ; ou parceque comme une image de ce que la mort fait au corps, il prive l'homme de toutes les fonctions de la vie de la grace, la laiſſant ſans mouvement qui la porte à Dieu, ſans ſentiment des choſes du Ciel, ſans action ſurnaturelle, qui donne le moindre ſigne qu'il y ait en ſon ame, quelque reſte de vie : ou bien, parecque comme l'œil, ſelon la remarque des Naturaliſtes, eſt la prémiére partie qui meurt dans le corps, & puis tous les membres conſécutivement meurent les uns après les autres ; de même par l'aveuglement, l'entendement, qui en eſt l'œil & le flambeau de l'ame, s'éclypſe toûjours le prémier, & la volonté ſuit auſſi-tôt ; en ſorte qu'il n'y a plus dans l'homme aucune puiſſance qui tende à Dieu : mais particuliérement, parceque comme la mort eſt un terme de repos & de conſiſtance, où l'on demeure pendant toute l'éternité, tel que l'on eſt ; de même l'aveuglement, qui eſt l'ombre de la mort, eſt un état fixe & arrêté dans le péché, où il n'y a preſque plus d'eſpérance de changement & de converſion. *Copié d'un Autheur anonyme & moderne.*

Dieu abandonne un pécheur aveuglé.

Quand Dieu voit les hommes endurcis dans leurs péchez, & qu'au lieu de gémir de ceux qu'ils avoient déja commis, ils en ajoûtent au contraire de nouveaux, ſans être touchez de crainte ; il fait alors ce qu'il a marqué par tout dans l'Eciture, il ferme le Ciel, il ne laiſſe tomber aucune goute de roſée de ſa grace ; il commande à ſes nuées, comme dit Iſaie, de retenir leurs pluies, c'eſt-à-dire, qu'il ordonne à ſes Miniſtres de retenir leurs Prédications, & d'abandonner ces ames ingrates, qui ont toûjours été inſenſibles à leurs avis. C'eſt alors que l'ame, comme une terre deſſéchée, ne produiſant aucun fruit, n'eſt couverte que de ronces & d'épines, qui ne ſont deſtinées qu'au feu. Elle peut encore garder des apparences, pour ne ſe pas faire horreur à elle-même ; & faire quelques actions qui paroiſſent bonnes aux hommes, & qu'elle ſe perſuade auſſi être telles ; mais en les faiſant, elle n'eſt arroſée d'aucune goute de la grace (qui rende ces œuvres ſaintes & ſurnaturelles.) *Livre intitulé, Vie des Prophetes. Vie du Prophete Elie.*

Sur le même ſujet.

Le Prophete Oſée exprime ce malheur terrible, qu'on ne ſçauroit aſſez appréhender, quand il dit, que Dieu reduira ces ames ingrates en un déſert ; marquant ainſi ce que devient une perſonne, que Dieu abandonne après qu'elle l'a abandonné. Car comme dans un déſert, il n'y a ni habitans, ni demeure, ni nourriture ; de même, une ame qui s'eſt livrée au péché, ſe trouve dé-

pouillée de toutes les graces qu'elle avoit reçûës : ſtérile en bonnes œuvres, & féconde en vices ; poſſédée par ſes paſſions, qui ſont comme autant de bêtes farouches qui la déchirent, elle devient une affreuſe ſolitude, où il ne tombe plus (hors de quelques dons épars & infructueux) aucune goute de la roſée du Ciel, d'où Dieu & les Anges ſe ſont retirez, & qui n'eſt plus habitée que par les Démons. *Le même, Vie du Prophete Oſée.*

Saint Bernard remarque, que pour aveugler le pécheur, le Démon ſe ſert également des ténebres & de la lumiére. Il les aveugle par les ténebres, quand les tenant dans la vie mondaine, occupez de toutes les paſſions, abandonnez à tous les plaiſirs, diſſipez dans toutes les aſſemblées, il leur ôte la vûë du péché, & de la juſtice de Dieu. Car dans ces funeſtes ténebres, les pécheurs ne voyent rien du tout, ou ils ne voyent rien comme il eſt ; excuſant tout, trouvant tout léger, &c. Le Démon aveugle les pécheurs par la lumiére, quand la grace leur ayant découvert ce qu'il leur cachoit avec tant de ſoin, il tâche de leur perſuader, afin de les jeter dans le déſeſpoir, que le mal eſt devenu trop grand, pour être capable de remede. Alors le Démon découvre, une conſcience embaraſſée de mille choſes difficiles à éclaircir, le déſordre d'une ame abandonnée à tous les déréglemens de la volupté, la confuſion d'une vie intriguée en mille ſortes d'affaires injuſtes, l'horreur de certains péchez énormes, extraordinaires, & dont on ne voit preſque d'exemples que dans ſoi-même. Tout cela fait un cahos, également affreux à voir, & difficile à débrouiller. *Le P. d'Orleans. Sermon de la Confiance.*

Combien il eſt facile de tomber dans l'aveuglement.

Il y a (Chrétiens) cette différence entre le chemin de la vérité, & les voies de l'erreur, que dans celui-là on n'avance qu'avec beaucoup de peine, & que dans celles-cy, on court toûjours avec tant de vîteſſe, qu'on ſe voit tomber au fond du précipice, avant qu'on ſe ſoit apperçû de ſon égarement. La raiſon de ceci, c'eſt que la vertu nous eſt devenuë comme étrangére, & le péché familier. Depuis le péché du prémier homme, quelles ténebres ne ſe ſont pas répanduës ſur toute la face de la terre ? N'eſt-ce pas dès-lors que la corruption s'eſt comme enracinée dans nôtre nature, que la concupiſcence nous eſt devenuë comme naturelle, & que pour comble de malheurs, l'eſprit malin & ſéducteur, enveloppe de tant d'attraits apparens, & de charmes extérieures, l'erreur qu'il veut faire embraſſer aux hommes, que c'eſt facilement, & avec joie même, qu'on y donne, & qu'on s'y laiſſe entraîner. *Sermon manuſcrit.*

Du même ſujet.

Tel eſt, Chrétiens, ce torrent où vous courez avec vîteſſe ; peut être qu'au moment que je vous parle, vous n'êtes plus éloigné du précipice, que d'un ſeul pas ; ſi vous le faites, vous y romberez, pour n'en ſortir peut-être jamais. Ecoutez le terrible châtiment que le Prophete prédit à la rebelle Jéruſalem. Tremblez, frémiſſez, & ſéchez de frayeur ; parceque le Seigneur va répandre ſur vons un eſprit d'aſſoupiſſement ; il va vous aveugler : *Miſcuit vobis Dominus ſpiritum ſoporis : claudet oculos veſtros.* Et quand vos yeux auront été fermez par la main de Dieu, vous ne verrez plus que ténebres, & tout vous ſera caché. Ils marcheront à tâtons en plein midy, dit Job, & ſeront auſſi environnez de ténebres en plein jour, qu'en plein minuit. *Et quaſi in nocte, ſic palpabunt in meridie.* C'eſt-à-dire, qu'il eſt encore des Chrétiens auſſi aveugles au grand jour de la Foi qui les éclaire, que l'étoient les Juïfs, & que le ſont

Iſaïæ 29.

Deuter. 28.

les Payens au milieu des ténebres de l'idolâtrie. *Le même.*

Dans l'aveuglement d'un pécheur, il y a des intervalles de lumiére.

Il ne faut pas croire que l'aveuglement & l'endurciſſement d'un pécheur ſoit ſans reſſource : il eſt des intervales de raiſon, pendant leſquels Dieu ne laiſſe pas de jeter quelque lumiére dans ſon ame, pour le faire penſer aux véritez terribles de la Religion. J'appelle intervalle de raiſon, ces momens de ſolitude, où les paſſions aſſoupies pour quelque temps le laiſſent entrevoir ce qu'elles lui avoient caché ; j'appelle intervalle de raiſon, ces frayeurs, ces langueurs, ces retours que l'âge qui s'affoiblit, que la beauté qui s'enfuit, que la ſanté qui s'altere, amenent preſque toûjours ; en un mot, cette ſatisfaction peu durable dans la poſſeſſion de ce que l'on avoit ſouhaité avec le plus d'empreſſement : voila ce que j'appelle intervalle de raiſon. Ah qu'il eſt difficile, du moins dans ces momens d'intervalle, que l'on ne ſente quelque choſe au dedans de ſoy, qui faſſe penſer a ces terribles véritez de la Foi. Et c'eſt auſſi de ces momens que l'on doit profiter pour revenir de ſes égaremens. *Le même.*

Les paſſions & les attachemens criminels nous aveuglent.

Comme les attachemens criminels ont obſcurci l'eſprit aux impies, ils ne verront jamais clair dans les choſes de Dieu, tant qu'ils ne s'affranchiront point de cet eſclavage. Le cœur étant prévenu d'une paſſion violente pour quelque objet, n'eſt pas aſſez déſintereſſé pour juger ſi la Loi qui les condamne eſt juſte ; il eſt déja tout déclaré contre une Religion, qui lui défend la poſſeſſion de ce qu'il aime, il la regarde comme l'ennemi de ſon bonheur : & l'entendement tout offuſqué par les nuages que cette paſſion y répand, n'eſt pas en état d'écouter les raiſons de cette Religion, ni de leur faire juſtice. Ainſi un libertin, de quelque ſecte qu'il ſoit, qui cherche ſincerement la vérité, doit avant toutes choſes, ôter tous les obſtacles qui l'empêchent d'en être perſuadé. Toute paſſion naturellement obſcurcit l'eſprit, & le rend moins propre a percer le nuage qui voile la vérité : mais l'amour des plaiſirs des ſens, a une oppoſition particuliére à la verité de l'Evangile qui les condamne ; & ce ſeroit un miracle, ſi une ame qui en ſeroit poſſedée, pouvoit entendre raiſon ſur ce chapitre. Ainſi la prémiere condition qu'on demande à une perſonne qui eſt en cet état, eſt une vie innocente, honnête, exemte de paſſions & de crime ; c'eſt de commencer par avance à vivre d'une maniére conforme aux loix de l'Evangile. *Le même.*

L'aveuglement eſt une punition de la juſtice divine.

La juſtice de Dieu irritée contre les déſordres & les excès que commettent les pécheurs, punit les paſſions criminelles, auſquelles ils ſe ſont abandonnez, & y répand des ténebres vengereſſes. Cette colere paroît manifeſtement par cette indifférence pour les choſes de la Religion, qui va juſqu'a l'inſenſibilité ; par cette profonde paix pour tout l'avenir, dans laquelle les pécheurs s'endorment, comme d'un ſommeil léthargique ; par cette averſion invincible qu'ils ſentent pour tout ce qui peut troubler ce faux repos, & leur donner quelque inquiétude ; par cette diſpoſition éternelle où ils ſont de rire, de ſe divertir, & de paſſer doucement la vie. Quand l'impie, dit le Sage, eſt tombé au fond du précipice, il mépriſe tout. *Le même.*

Il n'y a preſque plus de remede à un pécheur aveuglé, & endurci.

Helas, en vain, préſente-t'on la lumiére à des aveugles, & parle-t'on à des ſourds ! en vain s'éforce-t'on de diſſiper les illuſions d'un eſprit accoûtumé à l'erreur, & déterminé au mal, & qui, outre qu'il ſe plaît dans ſon aveuglement, s'applique à s'y affermir, & à envelopper ſes ténebres d'autres té-

nébres, comme parle ſaint Auguſtin : *Tenebrans tenebras ſuas.* Car voilà ce que fait le péché, quand il eſt entré dans une ame : alors content du malheureux état où l'on s'eſt reduit par ſa déſobéiſſance, on n'en veut preſque jamais ſortir ; on s'abandonne a l'égarement de ſon eſprit, pour ne ſuivre que la fauſſe voie de ſon cœur ; & l'on ne veut point connoître les obligations que l'Evangile nous impoſe, afin de n'être pas obligé d'y ſatisfaire : on n'a plus en vûë les jugemens de Dieu, la Mort, le Paradis, l'Enfer, &c. *Autre Sermon manuſcrit.*

Quelle eſt la principale raiſon de l'aveuglement d'un pécheur.

Comme il eſt difficile de ſoûtenir long-temps un combat entre la paſſion & la raiſon ; auſſi afin de jouïr avec plus de tranquillité, des ſatisfactions de la vie préſente, on a recours à un déteſtable artifice, qui eſt de détruire ou affoiblir l'une, pour ſatisfaire l'autre ; c'eſt-à-dire, pour ne pas interrompre le cours de ſes paſſions déréglées, on étouffe dans ſon cœur les ſentimens les plus purs de la foy, on ſupprime toutes les lumiéres du bon ſens & de la raiſon. Par-là on s'affranchit des remords importuns d'une conſcience qu'on a tâché de ſéduire, par là on perſévere ſans inquiétude, dans ſon libertinage ; & comme ſi la loy de la paſſion étoit plus douce que la loy de la raiſon & de l'équité, ou bien comme s'il y avoit plus d'attrait & de gloire à vivre en bête qu'en homme, on veut bien ceſſer d'être raiſonnable, pour ne pas ceſſer d'être brutal & criminel. *Le même.*

L'aveuglement eſt un éfet de la juſtice toute pure de Dieu.

Quand Dieu éleve contre nous les orages de ſa juſtice, quand il nous envoye des traverſes & des afflictions, quand il nous accable par de longues & de fâcheuſes maladies, on peut croire qu'en tout cela, il entre quelque choſe de ſa juſtice & de ſa miſéricorde. Nous châtier, c'eſt un éfet de ſa juſtice : mais nous punir dans le temps pour nous faire grace dans l'éternité, c'eſt un éfet de ſa grande miſéricorde ; & trop heureux d'entrer dans ce partage, qui eſt celui des ames prédeſtinées, & de participer ainſi aux douleurs d'un Dieu crucifié, pour avoir part à ſes recompenſes. Mais quand Dieu frappe un pécheur d'aveuglement, c'eſt l'éfet d'une juſtice toute pure, & ſans aucun mélange de miſéricorde : car bien loin qu'un châtiment de cette nature le faſſe rentrer dans lui-même, & le force en quelque maniére de recourir aux remedes de la pénitence, il ne ſert au contraire qu'à le confirmer de plus en plus dans ſa malice, & à l'endurcir dans ſes iniquitez. *Le même.*

L'aveuglement de l'ame eſt comparé au ſommeil.

Saint Auguſtin explique l'aveuglement de l'ame, par la comparaiſon d'un homme qui dort. Quand nos yeux ſont fermez pendant le ſommeil, nous ſommes aveugles ; neanmoins nous voyons quelque choſe : car ſi les yeux ſont fermez, l'imagination eſt ouverte ; nous formons quantité de ſonges, nous croyons être bien riches, nous nous perſuadons être dans le ſein de la volupté & de l'abondance ; en un mot, nous nous figurons cent chimeres. Voila (Chrétiens) nôtre image. Nous ne voyons pas les véritables objets qui ſont devant nous, nous n'entendons pas le langage muët des créatures qui nous portent à Dieu ; mais nôtre imagination ſe repréſente quantité de phantômes : nous croyons trouver les véritables richeſſes dans les biens de fortune ; mais ces richeſſes n'y ſont pas : nous croyons trouver les véritables plaiſirs ſur la terre ; & ces plaiſirs n'y ſont pas. Quand nôtre ame viendra à s'éveiller à la mort, ce ſera alors que nos yeux s'ouvriront, & que nous connoîtrons nôtre.

éfroyable aveuglement. *Tiré d'un Sermon manuſcrit de Monſieur Maſcaron.*

L'aveuglement de David aprés ſon péché.

David nous peut ſervir d'exemple de l'aveuglement, où un pécheur eſt reduir après ſon péché. Ce pauvre Prince fut un an entier ſans ſe reconnoître, après avoir commis un adultere & un homicide ; & lorſqu'il revint à ſoy, il ſe dit à lui-même : Mes yeux où vous êtes-vous arrêtez ? lumiére de mes yeux êtes-vous éclypſée ? *Lumen oculorum meorum & ipſum non eſt mecum.* En éfet, ce Prince étoit ſi aveuglé, que le Prophete Nathan lui diſoit une parabole qui s'addreſſoit à lui ; & encore que d'ailleurs il eût un eſprit fort éclairé, cependant il prononça lui-même ſon arrêt contre lui. Pourquoi cela ? *Lumen oculorum meorum, & ipſum non eſt mecum. Le même dans un autre Sermon.*

Pſalm. 37.

Les maximes du monde nous aveuglent.

Si les paſſions toutes dangereuſes qu'elles ſont, ne ſont pas aſſez fortes pour corrompre le cœur, les maximes du monde viennent au ſecours, & toutes oppoſées aux lumiéres de la vérité, répandent les lumiéres du menſonge dans l'eſprit de ceux qui les ſuivent. Si Jesus-Christ commande dans l'Evangile d'aimer ſon prochain, & ſe préparer à ſe ſacrifier pour ſes interêts ; s'il ordonne de pardonner à ſes énemis, elles conſeillent de s'en venger : ſi Jesus-Christ condamne les richeſſes comme dangereuſes ; elles les regardent comme néceſſaires : ſi Jesus-Christ recommande l'humilité ; elles inſpirent des ſentimens d'orgueil. Ainſi entraînez par l'eſprit du monde, nous devenons contraires à l'eſprit de Dieu, & nous ſuivons ſans réfléxion des maximes qui ne peuvent être vraies, puiſqu'elles ſont oppoſées à celles de Jesus Christ, qui eſt la vérité même. Si même parmi tant de foibles eſclaves, il ſe trouve quelque Chrétien aſſez généreux, aſſez fort pour briſer ſes chaînes ; le monde qui ne peut ſouffrir les vertus qu'il ne prattique pas, n'oublie rien pour s'en vanger, la médiſance n'épargne contre lui aucun de ſes traits ; & la honte des Chrétiens timides & lâches, la crainte de ces diſcours, retarde ſouvent la converſion des pécheurs, qui n'oſent ſe donner à Dieu. *Le Pere de la Raë. Sermon de l'Aveuglement.*

L'aveuglement des pécheurs eſt inexcuſable.

Vous êtes inexcuſables dans vôtre avenglement ; c'eſt pourquoi ne prenez point de là une excuſe, pour demeurer en cet étar, où vous vous êtes vous-mêmes reduit. Quoi ! vous avez rejeté la lumiére de la foy, étouffé celle de la grace qui vous éclairoit, & preſque éteint le flambeau de la raiſon ; & vous voudrez encore vous excuſer ſur vôtre foibleſſe, ou ſur une impuiſſance prétenduë ? Si vous vous êtes égarez de la voie de la vérité & de la vie, ſi vous vous êtes creuſé le précipice, où vous êtes tombez ; ſi vous êtes venus dans cet état d'aveuglement, dont vous ne pouvez ſortir maintenant, que par un ſecours extraordinaire de la miſéricorde divine ; prenez-vous-en à vous-mêmes, & avouëz que vous vous êtes procuré ce malheur. Le plus court maintenant pour vous, c'eſt de ne point chercher à vous diſculper par de fauſſes excuſes. La ſeule voye qui vous reſte, c'eſt de faire un dernier éfort pour ſortir de cet érat déplorable, afin de dire comme l'Aveugle de l'Evangile, guéri par le Sauveur du monde : *Cùm cæcus eſſem modò video.* Oui, mes Freres, vous le pouvez, Dieu vous en propoſe les moyens, & vous avez encore aſſez de lumiére pour cela. C'eſt le dernier éfort de la miſéricorde de Dieu à vôtre égard, je l'avouë ; mais vous devez de vôtre part le ſeconder. Ouvrez les yeux à la derniere lueur du flambeau de ſa grace, qui vous éclaire,

& demandez inſtamment à Dieu qu'il vous faſſe connoître le danger où vous êtes. *Sermon manuſcrit.*

C'eſt une vérité qu'il y a un aveuglement, qui eſt comme la peine dûë à l'énormité de nos péchez : l'Ecriture s'en explique trop nettement pour en douter. Achab eſt un impie, dit Dieu, & la voix du ſang de Naboth s'éleve de la terre juſqu'à moy : Je veux l'aveugler, & je permetrai qu'il ſoit ſéduit ; ſes Prophetes ne parleront que menſonge, l'eſprit de vérité ne ſera point avec eux ; & ce miſérable Prince ſera ſéduit & abuſé par ceux-mêmes qui devoient le conduire : *Nunc igitur ecce dedit Dominus ſpiritum mendacii in ore omnium Prophetarum tuorum*, lui fait-il dire par ſon Prophete. Dire comme cela ſe fait, c'eſt un myſtere, ou plûtôt un abîme que les Théologiens tâchent inutilement de pénétrer. *Sermon manuſcrit du P. Etienne Chamillard.*

L'Ecriture nous aprend que Dieu punit d'aveuglement quelques pécheurs. 2. *Paral.* 18.

Il ſuffit de ſçavoir que ce n'eſt point poſitivement, & par une action phyſique, comme parle l'Ecole, que Dieu nous aveugle ; autrement on feroit Dieu injuſte, & autheur du péché : mais en retirant certaines graces, avec leſquelles il prévoyoit bien que nous aurions fait nôtre ſalut, & qu'il n'étoit nullement obligé de nous donner : en retirant, dis-je, certaines graces privilégiées, ſi j'oſe m'expliquer de la ſorte, & dont le Prophete Roy demandoit d'être éclairé au milieu des embaras de ſa Cour, & du tumulte du ſiécle : *Illumina faciem tuam ſuper ſervum tuum. Revela oculos meos. Illumina tenebras meas.* Or quand Dieu eſt irrité, il nous prive de ces lumiéres, & par conſéquent nous met dans un état d'aveuglement, qui eſt la plus rigoureuſe & la plus terrible de toutes les peines, dont il peut nous menacer en cette vie. Je dis la plus terrible ; car lors même qu'il châtioit ſon peuple de toute autre punition ; ce Peuple éprouvoit encore que Dieu avoit des entrailles de Pere à ſon égard. En vain il paroiſſoit au milieu des éclairs & des tonnerres ; en vain il menaçoit de l'abandonner, & de ne prendre plus un ſoin particulier de ſa fortune : il étoit facile à ce peuple, malgré ces menaces, de voir que Dieu vouloit encore s'approcher de lui, & qu'il lui étoit cher. Pourquoy cela ? C'eſt (Chrétiens) qu'à l'aveuglement près, il y a un mélange de Juſtice & de Miſéricorde dans tous les châtimens de Dieu, que ce ſont des châtimens d'un Pere ; mais que celui-cy eſt la punition d'un Juge irrité, qui fait reſſentir les éfets de ſa juſtice. *Le même.*

De quelle maniére Dieu aveugle un pécheur. *Pſalm.* 118. *Ibidem.* *Pſalm.* 17.

Cet aveuglement eſt accompagné d'une obſtination criminelle; c'eſt pourquoi il s'appelle auſſi un endurciſſement de cœur ; de ſorte que quand un pécheur eſt frappé de cet aveuglement, il ſe plait dans ſon crime, & craint d'en ſortir. Job nous en fait une belle peinture, par ce peu de paroles : *Recede à nobis, ſcientiam viarum tuarum nolumus.* Seigneur, retirez-vous de nous, nous n'avons pas beſoin de vos lumiéres, elles ne feroient que nous troubler dans la poſſeſſion des biens que nous goûtons : ſi nous allions examiner avec exactitude les obligations que nous impoſe le Chriſtianiſme, que d'inquiétudes ? que de ſcrupules nous mettrions-nous dans l'eſprit ? Le croiriez-vous ? on s'étourdit ſoy-même, & on étouffe ſur ce chapitre les ſentimens que nous inſpire la raiſon, & la nature. *Le même.*

L'endurciſſement du cœur accompagne toûjours l'aveuglement d'eſprit. *Job* 21.

Qu'arrive-t'il quand Dieu permet que nous tombions dans la privation de ces lumiéres, & de ces connoiſſances dont je parle ? Ce cœur qui ſe régloit ſur

Les ſuites & les éfets de l'aveuglement.

les maximes de l'Evangile, qui écoutoit & ſuivoit les mouvemens de ſa conſcience, fuit autant qu'il peut, ce qui pourroit lui faire naître quelque doute. A-t'on quelque paſſion criminelle pour un objet périſſable ? eſt-on dans un poſte, où malgré la miſére des temps, on ait trouvé les moyens de s'enrichir ? a-t'on dans le trafic, ſous prétexte d'un double contrat, pallié ſon uſure ? Au lieu de conſulter un habile homme, qui nous découvre juſqu'au mondre pli de de nôtre malice, & de nôtre mauvaiſe foy, pour s'épargner cet embaras, on s'ôte cette connoiſſance, on s'aveugle, on cherche un ami qui nous flatte dans nos déſordres, & qui trouve quelque excuſe à nos crimes : abus qui n'eſt que trop ordinaire, mais qui ne ſervira de rien devant le ſouverain Juge. *Le même P. Etienne Chamillard.*

L'aveuglement des Philoſophes payens.

Saint Paul dans la Lettre qu'il écrit aux Romains, déplore la perte & la chûte des Philoſophes payens, & dit que Dieu les ayant attiré a lui par la connoiſſance de ſa Divinité, & par la ſublimité d'un eſprit vif & pénétrant : *Quod notum eſt Dei manifeſtum eſt in illis ; Deus enim illis manifeſtavit.* Ces miſerables voulurent paſſer pour des ſages du monde, & ſe conduire par les vûës de la chair ; ils connurent Dieu ſans le glorifier comme Dieu ; c'eſt-a-dire, qu'ils mépriſerent ſes lumiéres, qui devoient être leurs guides : mais a peine furent-ils livrez à l'égarement d'un eſprit dépravé & corrompu, qu'ils ſe perdirent dans leurs vains raiſonnemens, & que leur cœur deſtitue d'intelligence, ne fut plus que ténebres. Alors ils furent remplis de toute ſorte d'injuſtice, ils devinrent envieux, vains, ſuperbes, ſujets à des paſſions honteuſes, plongez dans des impuretez abominables : *Propter quod tradidit illos Deus in deſideria cordis eorum, in immunditiam, &c.* Le même.

Ad Rom. 1.

Ibidem.

Combien cet état de l'aveuglement eſt déplorable.

Qu'il eſt déplorable cet état d'une ame infidele, qui ſe retire des mains de Dieu, & qui ſecouë le joug de ſa crainte ! Quand l'impie, dit le Sage, eſt tombé en oubliant Dieu, dans l'abîme des péchez ; rien ne le retient plus : *Impius cum in profundum venerit peccatorum, contemnit.* Ce n'eſt plus un pécheur timide, qui peche en tremblant, & qui ſe défend encore contre le crime ; c'eſt un pecheur intrépide, & qui marche d'un pas hardi dans les voies de l'iniquité : Ce n'eſt plus un pécheur fragile qui tombe & qui ſe releve, & qui du milieu même de ſes égaremens, ſe ménage dans la pénitence, des reſſources à la grace ; c'eſt un pécheur conſtant dans le mal, immuable dans l'habitude du péché, & qui ayant renoncé aux exercices de la Religion, s'eſt fermé tout paſſage au retour. *Tiré d'un Diſcours qui a remporté le prix de l'Académie Françoiſe. Par Mr. l'Abbé Mongin.*

Proverb. 19.

En quel abîme de déſordres tombe un pécheur aveugle.

Autrefois que l'on tenoit encore à ſon devoir par les liens de la crainte, & par la conſidération de la Juſtice divine, que la Religion nous repréſente ſi terrible dans ſes châtimens ; l'image affreuſe des ſupplices arrêtoir le débordement de l'iniquité, la crainte ſervoit de frein aux paſſions, & étoit comme une garde vigilante & ſévere, qui étoit à la porte du cœur, pour en écarter tous les vices. Mais à préſent qu'on n'eſt plus éfrayé par la main qui menace, qu'on ne ſent plus même celle qui frappe, & que les coups du Ciel ſont des coups perdus ; que d'excès, que d'emportemens ! que d'impietez ! C'eſt un torrent qui a rompu ſes digues : un crime en attire un autre, comme des flots qui pouſſent d'autres flots, & qui ſuivent rapidement leurs cours. A chaque

pas

pas qu'on fait, on enfonce de plus en plus dans l'abîme, chaque jour enfante de nouveaux monſtres, on eſt ſoy-même étonné de ſes propres horreurs, on ne ſçait plus ce qu'on a fait de ſa Religion ; on ouvre les yeux, & aucun rayon de lumiére ne luit plus ; on ne voir entre Dieu & ſoy qu'un nuage ſans fin, qu'on ne peut plus percer. Inſenſiblement l'eſprit a fait dans le libertinage, autant de progrès que le cœur ; les erreurs répondent aux paſſions; on a commencé par perdre la crainte, & on finit par perdre la foy. *Le même.*

On tombe par degrez dans l'aveuglement.

Etrange inſenſibilité qui procede de la terrible démarche qu'on a faite en abandonnant Dieu ! Le vice, ainſi que la vertu a ſes degrez & ſes progrès : & comme un homme de bien, un Elie n'eſt pas un ouvrage d'un jour ; on n'eſt pas d'abord une Jéſabel, & un Achab. On commence par de frivoles raiſons, à ſuſpendre plûtôt qu'à appaiſer les orages d'une conſcience éfrayée ; enſuite on perd inſenſiblement le goût de Dieu, & tous les ſentimens de piété ; enfin le cœur raſſûré paſſe de l'oubli des bontez de ſon Seigneur, à celui des jugemens les plus terribles. *Tiré d'un autre Diſcours, qui a auſſi remporté le prix au jugement de l'Académie Françoiſe.*

Dieu proportionne en ce point ſes châtimens aux crimes.

Il y a une proportion & un ordre invariable entre le crime, & la vengeance que Dieu dès cette vie, a coûtume d'en tirer. La paſſion a élevé un nuage entre le pécheur & la raiſon ; il n'a pas ſuivi non plus dans ſa voie, les ſentiers que lui ouvroit la grace : l'eſprit de Dieu pour ſe venger ſe retirera de lui ; & le livrera à ſes erreurs. La vérité, lorſqu'il s'y rendoit attentif, étoit pour lui un grand jour ; elle ne ſera tout au plus qu'une légére & diſparoiſſante lueur, & au lieu des pures lumiéres de la Religion, il n'y trouvera que les ténebres qu'il a tant aimées. Or la plus ſenſible marque de ces ténebres, c'eſt l'ignorance profonde, qui dérobe aux pécheurs la connoiſſance de leur miſere, & de leur abandonnement : ils marchent dans l'ombre de la mort, & ils prennent cette ombre pour la lumiére. Eloignez de Dieu, ils ne ſont plus ſon peuple chéri, & il n'eſt plus leur Dieu : tous les yeux, hors les leurs, ſont ouverts ſur leur état ; & il faut qu'un Prophete leur vienne annoncer les malheurs irréparables dont ils ſont menacez. Ils ont fui le jour, & la nuit les a ſuivis : & parce qu'une ignorance de cœur & de choix a fait leur péché, un aveuglement d'eſprit deviendra leur châtiment. *Le même.*

Les hommes cherchent à ſe tromper eux-mêmes, & à s'aveugler.

Saint Paul fait ce reproche aux Chrétiens de Theſſalonique ; Vous n'avez pas reçû ni aimé la vérité qui vous eût ſauvez ; eh bien, Dieu vous envoiera un eſprit d'erreur qui vous avenglera, & vous fera croire au menſonge. Dans toutes vos autres affaires, vous avez recherché la vérité, afin que vous ne vous trompaſſiez pas, ou que d'autres ne ſerviſſent à vous tromper. Quand vous avez eu un procès de conſéquence, vous vous êtes addreſſez aux Avocats les plus habiles ; vous avez voulu leur en expliquer le fort & le foible : non-ſeulement vous avez pris l'avis de deux ou trois perſonnes éclairées ; vous avez fait de grandes conſultations en forme, & vôtre plus grande joie a été qu'on prévint toutes les objections de vôtre partie adverſe pour y répondre. Si vous aviez pris les mêmes précautions pour l'une des plus importantes affaires, qui eſt la diſcuſſion de vôtre bien, dont la plus grande partie eſt injuſtement acquiſe ; Dieu auroit égard à vôtre bonne foy, & vous auroit

inſpiré de vous addreſſer à des gens capables de vous ramener de vos égaremens. *L'Autheur des Diſcours Moraux.*

L'état déplorable d'un pécheur aveuglé.

Dans cet état rien n'eſt plus capable de nous retenir : on ne compte plus le nombre des péchez, on n'eſt plus arrêté par les circonſtances ; les plus hontenſes perdent pour vous la honte qui y eſt attachée.. Et que s'enſuit-il de cette malheureuſe liberté ? Après cela, il n'y a point d'extrémité à laquelle on ne ſe porte ; une faute en attire une autre, un péché facilite un autre péché, on décend par degrez juſqu'au plus profond de l'abîme. Ce n'eſt plus qu'égarement, que débauche, que corruption ; chaque jour produit de nouveaux monſtres ; ce ſont des raffinemens d'impiété & de libertinage. *Le P. Cheminais. Sermon de la Rechûte.*

Comment & pourquoi les pécheurs s'aveuglent.

Delà vient cet aveuglement volontaire des pécheurs, par lequel ils ferment les yeux à la lumiére, parce qu'elle leur découvre des choſes qui ne s'accommodent pas à leurs inclinations. Ils rejettent une vérité fâcheuſe pour embraſſer une erreur commode ; & veulent bien, pour ſe ſatisfaire eux-mêmes, ſe repaître d'illuſion, & ſe laiſſer agréablement ſéduire. *Monſieur de la Volpilliere. Sermon de la Foy.*

Qui ſont les pécheurs que Dieu aveugle.

Il y a des pécheurs qui de deſſein formé ferment les yeux à la lumiére, & s'éloignent de la vérité : *Inducet noctem, & conterentur, qui de induſtriâ receſſerunt ab eo.* C'eſt ſur ces ſortes de gens que Dieu répandra des ténebres affreuſes, & eux qu'il frappera d'un aveuglement épouvantable. Voyez les Phariſiens de l'Evangile ; Jesus-Christ pouvoit-il allumer plus de flambeaux, pour ſe faire voir & reconnoître de ces miſerables ? Il éclaire un aveugle qu'ils voyoient tous les jours à la porte du Temple ; pluſieurs témoins leur confirment ce miracle, plus ils s'en informent : & malgré tant de lumiéres, leur envie les empêche de demeurer d'accord d'une vérité ſi ſenſible ; & cette paſſion enragée pouſſe même de leurs cœurs mille nuages pour l'obſcurcir. *Monſieur de Fromentiere. Sermon de l'Aveuglement.*

Le Fils de Dieu appelle cet aveuglement, un Jugement.

Le Fils de Dieu dit, que quand il éclaire un pécheur, & qu'il en aveugle un autre, c'eſt un Jugement qu'il exerce : *In judicium, veni, ut qui non vident, videant, & qui vident cæci fiant.* N'ayons donc pas l'inſolence de vouloir juger du jugement d'un tel Juge, dit ſaint Auguſtin ; & ſi nous avons quelque choſe à faire, ajoûte ce Pere, que ce ſoit de trembler : *Non judicium uſurpemus, ſed contremiſcamus.* Apprehendons qu'ayant tant de fois mérité d'être aveuglez de Dieu, il ne nous châtie enfin des peines que nous méritons. *Le même.*

Le danger où eſt un pécheur aveuglé.

Figurez-vous l'état d'un homme, qui pendant une nuit obſcure, ſe trouve engagé dans un chemin glacé, & bordé de précipices : peut-il avancer, peut-il faire la moindre démarche, que le pied ne lui manque, & qu'il ne tombe dans un abîme ? Demandez au ſaint Roy Prophete, quel eſt l'état de ces pécheurs aveuglez : il vous dira que c'eſt celui d'un voyageur égaré, qui ne trouve par tout que des chemins gliſſans, & des ténebres. L'une de ces choſes, s'écrie ſaint Auguſtin, ne ſuffit-elle pas pour perdre un homme ? *Le même.*

Combien il eſt à craindre

Le propre éfet de l'aveuglement ſpirituël, eſt un enchaînement comme néceſſaire de déſordres & de crimes ; & par conſéquent, qui ne croira, que

puiſqu'il attire des ſuites ſi fâcheuſes, il eſt le plus terrible châtiment dont Dieu puniſſe un pécheur ? Mais qui, en le croyant, pourra en même-temps ſe flatter de n'en être pas frappé ? Car ſçavez-vous (Chrétiens) qu'une ſeule paſſion que vous nourriſſez, & que vous laiſſez croître dans vôtre cœur, peut attirer ce fleau ? Conſidérez juſques où ſe porte l'aveuglement des Phariſiens. *Le même.*

dre de tomber dans l'aveuglement.

Afin de vous faire concevoir la grande difficulté, pour ne pas dire l'impoſſibilité morale, qui ſe trouve dans la guériſon d'un pécheur aveuglé ; je n'ai qu'à vous dire qu'un homme en cet état ne connoît pas ſa miſere ; que s'il la connoit, il l'aime ; & que quand il ceſſeroit de l'aimer, il n'eſt pas en ſon pouvoir d'en ſortir par lui-même. Outre qu'il y a quantité de pécheurs, qui, quand même ils connoîtroient leur aveuglement, auroient encore bien de la peine à ſe laiſſer guérir, parcequ'ils aiment leur état, & qu'ils s'y plaiſent. *Cæcus eram, & tenebras amabam*, diſoit ſaint Auguſtin, lequel après avoir reconnu & ſenti ſon mal, fut encore long-temps ſans en vouloir ſortir. J'étois dans les ténebres, dit-il, mais ce qui faiſoit le comble de ma miſere, c'eſt que je les aimois. La raiſon en eſt aſſez naturelle : c'eſt que les pécheurs à la faveur des ténebres, ſe donnent toute liberté de ſatisfaire leurs paſſions ; la lumiére du Ciel troubleroit leurs plaiſirs, leur reprocheroit leur infamie, & les couvriroit de honte. *Le même.*

Combien il eſt difficile de ſortir de cet état.

Quand le cœur eſt prévenu, en vain on éclaire l'entendement : les Juïfs en ſont une grande preuve ; car les Paraboles qui rendent ſenſibles les plus grands myſteres, étoient pour eux des voiles impénétrables qui leur en déroboient la vûë. N'avoient-ils pas vû des miracles ? n'avouoient-ils pas eux-mêmes que le Fils de Dieu en faiſoit un grand nombre : *Quia hic homo multa ſigna facit ?* Et cependant ils continuent : Qu'il faut promptement le faire mourir. C'eſt que leur cœur étoit envenimé de haine contre lui, & étoit cauſe qu'ils fermoient les yeux à tout le reſte. *Le P. de la Colombiére.*

Le cœur aveugle d'ordinaire l'eſprit.

Il y a une cauſe ordinaire de l'aveuglement du cœur : c'eſt Dieu même : *Spargens pœnales cacitates ſuper illicitas voluptates*, dit ſaint Auguſtin. Ce n'eſt pas qu'il aveugle poſitivement le pécheur, mais c'eſt qu'il ne l'éclaire pas : *Auferetur ab impiis lux ſua*, dit le ſaint homme Job. Helas ! que peut avoir l'homme ſans la lumiére du Ciel ? Quelque effort que faſſe ſa foible raiſon, il ne conçoit rien, ſi la lumiére de la grace ne l'éclaire. Mais aſſez ſouvent ſon ingratitude ayant laſſé la miſéricorde de Dieu, il l'abandonne à ſes caprices, & à ſes propres ténebres ; & il l'aveugle dès lors qu'il ne l'éclaire pas. Efroyable punition ! Ah mon Dieu ! vous avez des tréſors de vengeance auſſi bien que de grace : choiſiſſez quel ſupplice il vous plaira pour me punir ; mais ne m'ôtez pas vos lumiéres. *Sermon manuſcrit.*

Miſere d'un pécheur que Dieu aveugle.

Job 38.

Il y a quelquefois juſques dans les maiſons les plus ſaintes, des ames venduës au péché, pour uſer de l'expreſſion d'un Prophete. Il en eſt, que ni les remontrances, ni la vigilance, ni les Sacremens, ni le bon exemple, ni la grace ne touchent plus ; qui s'endurciſſent dès l'enfance, & qui n'ont nul ſentiment de piété. Je ne ſçai quel fond de malignité qui leur eſt propre, les corrompt : quand ils verroient tout le monde converti, ils s'acharneroient à leur perte. Il ſemble qu'ils ayent pris à tâche, pour parler avec l'Ecriture, de s'éloigner

Peinture d'un pécheur aveuglé & endurci.

de Dieu, & d'écarter adroitement tout ce qui peut les rappeler : les diſcours de piété, le commerce des gens de bien, les conſeils les plus ſages ; tout leur devient ſuſpect, dès qu'on les veut ramener à leur devoir : *Qui quaſi de induſtriâ receſſerunt ab eo.* S'il y a quelque ſujet digne de compaſſion, c'eſt de voir un homme de ce caractere ; devenir indocile, froid, inſenſible à tout, s'endurcir, ſe perdre, & ſe damner avec plus de peine, qu'il n'auroit à ſe ſauver. *Le P. Cheminais. Sermon ſur une cérémonie de piété.*

Job 34.

Les erreurs en matiére de morale, qui viennent de l'aveuglement.

Rien n'eſt plus vrai ; qu'ordinairement parlant, la paſſion, quand elle eſt un peu forte, nous aveugle ſur les objets auſquels elle nous attache. C'eſt delà que viennent toutes les fauſſes conſciences ſi communes aujourd'hui dans le monde, fondées ſur de ſpécieux raiſonnemens, dont on ſe fait comme un retranchement, pour ſe mettre à convert, ou de la cenſure des hommes, ou des remords intérieurs. Delà viennent tant d'uſures palliées, tant de contrats illicites déguiſez, tant de reſtitutions négligées : delà cette affectation à éviter certains éclairciſſemens là-deſſus ; que nous ne voulons pas avoir, de peur d'être obligez de rendre un bien qui nous accommode : on traite de ſcrupule des doutes très-bien fondez ; on ne conſulte que des gens, ou foibles, ou lâches, ou intereſſez. Delà viennent tant de ſimonies déguiſées, ſous des titres de reconnoiſſance, ſous des prétextes de dédommagemens imaginaires : delà ces détours d'intention, tous ces artifices de l'amour propre, & d'une paſſion ingénieuſe à nous tromper ; mille maniéres de ſauver les apparences, d'être ſimoniaque avec honneur, & ſans ſcrupule, & de ſe damner en paix, en gardant les formes. Delà tant de liaiſons naturelles, ſenſuëlles, dangereuſes, qu'on traite d'honnêtes amitiez, parceque la paſſion nous empêche de les vouloir rompre ; delà tant de libertés dangereuſes, & même déréglées qu'on ſe permet ; parce qu'elles ſont agréables, &c. *Le P. Nepveu, dans ſes Réflexions Chrétiennes.*

Les graces deviennent inutiles à un pécheur aveuglé.

Placez, ſi vous pouvez, dit ſaint Auguſtin, un aveugle au milieu du ſoleil : à quoy ſerviront ces rayons qui l'environnent, ſinon pour rendre ſon aveuglement plus remarquable ? Il a le ſoleil préſent ; mais ſon aveuglement fait qu'il eſt éloigné du ſoleil. Je veux que l'eſprit de Dieu ne refuſe jamais ſes lumiéres a ces pécheurs endurcis ; je veux qu'un Prédicateur éloquent leur dépeigne les raviſſantes beautez d'une ame qui eſt en grace, & les difformitez hideuſes du péché ; qu'il leur faſſe un tableau raccourci des richeſſes du Paradis, & des horreurs de l'Enfer : tout cela ne ſervira de rien ; c'eſt un aveugle, à qui les lumiéres ne manquent pas, mais les yeux lui manquent ; ils ſont pourris par ſes infames voluptez ; la pouſſiére de l'avarice, ou la fumée de l'ambition les aveuglent. *Le P. Texier. Sermon de la Parole de Dieu.*

Principe général de l'aveuglement de la plûpart des hommes.

Voilà le principe général de l'aveuglement volontaire, & de la ſtupidité opiniâtre des Chrétiens ; ils ont preſque tous une paſſion dominante, ils ont une attache, ou à leur propre ſens, ou à un objet qui les flatte : ce déréglement de leur cœur leur fait rejeter abſolument les véritez de la Foy, dès-lors qu'elles paroiſſent : c'eſt de la ſorte que les libertins baniſſent de leur eſprit toutes les penſées qui les importunent, & qui les fâchent ; ou ce déréglement tient leur eſprit dans une foy flottante, entre les véritez qui ſont trop manifeſtes pour être rejetées, & les paſſions qui ne veulent pas ſe rendre. Les prin-

cipes de la Foy, qui ſont d'intelligence avec les lumiéres, & les inſtincts ſecrets de la nature, repréſentent à ce débauché le danger évident, où il eſt de ſe perdre éternellement ; mais ſa paſſion échauffée pouſſe une vapeur ténebreuſe, qui obſcurcit la clarté, qui commençoit à briller dans ſon eſprit. *Le même. Sermon de l'Aveugle né.*

Comme ſe forme l'aveuglement dans l'ame d'un pécheur.

La volonté ſe détourne librement de la conſidération des principes, que la Foy & la raiſon lui préſentent, comme des flambeaux pour l'éclairer : *Noluit intelligere ut benè ageret.* Outre que la volonté étant ſéduite par la paſſion, applique l'imagination à lui former des images & des idées des objets qu'elle aime ; elle oblige auſſi l'entendement à l'entretenir des avantages qu'elle y trouve : de ſorte que l'ame étant occupée autour des choſes qui flattent cette volonté corrompuë, elle n'a plus de lumiéres pour les conſidérations de la Foy. Ajoûtez que le vice eſt un voile épais, que nous nous metons nous-mêmes devant les yeux. Or comme, quand on a les yeux bandez, non-ſeulement on ne voit pas les objets les plus viſibles, mais on ne voit pas même le bandeau qui nous les cache ; de même quand on a péché, & qu'on a contracté quelque vicieuſe habitude, on tombe dans un aveuglement, qui nous cache juſqu'au vice qui nous l'a cauſé. *Le même.*

Comme il faut accorder les différentes expreſſions de l'Ecriture, ſur ce point.

On peut accorder deux expreſſions de l'Ecriture, qui paroiſſent fort oppoſées : car tantôt elle accuſe le pécheur d'ignorance, de folie, de ſtupidité, d'aveuglement, de marcher dans les ténebres, de ne ſçavoir ce qu'il fait ; tantôt elle le reprend de pécher contre ſes lumiéres, de réſiſter à la vérité qui l'éclaire, d'être condamné par ſes propres penſées, & repris par ſa conſcience. Toutes ces expreſſions ſont véritables, & ne ſe combattent qu'en apparence. Le pécheur voit, & ne voit point : il voit par l'entendement que Dieu lui a donné, capable de connoître la vérité & de le conduire ; il ne voit point par ſon cœur, qui envoye dans la plus haute partie de l'ame des nuages continuels, qui obſcurciſſent l'entendement. *Traité des Diſcours Moraux.*

Les ténebres d'une ame, marquent qu'elle eſt morte par le péché.

La privation des lumiéres du Ciel, marque que l'ame eſt morte à la grace ; comme la lumiére du corps diſtingue un homme mort, d'avec celui qui vit de la vie naturelle. C'eſt pourquoi quand l'Ecriture parle des ténebres de l'Egypte, qui n'étoient qu'une figure des ténebres de l'ame, elle s'exprime en ces termes : *Vinculis tenebrarum, & longæ noctis compediti, tremebundi peribant.* *Sapient.* 17. Quoy donc ? les ténebres qui viennent de la privation de la lumiére córporelle, ſont une marque de mort ; & cet aveuglement de l'ame ne le ſeroit pas ? Celui-là n'eſt plus compté au nombre des vivans, qui ne voit point la lumiére du ſoleil ; à combien plus juſte raiſon doit-on tenir pour mort, celui qui ne jouït point de la lumiére de la grace ? *Oculi, lucis uſu, vitam diſtinguunt à morte*, dit le Naturaliſte : pourquoi ne dirions-nous pas la même choſe des yeux de l'ame ? C'eſt en ce ſens que le Prophete Royal demandoit à Dieu, qu'il lui ouvrît les yeux, & qu'il les éclairât de ſes lumiéres : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte.* *Pſalm.* 12. Hé pourquoi à vôtre avis, le Prophete fait-il cette priére avec tant d'inſtance ? C'eſt que la vûë & la vie de l'ame ſont une même choſe, & que l'une dépend de l'autre abſolument. *Reina. Serm.* 20. *du Carême.*

De l'Aveugle-né de l'Evangile.

Ce pauvre homme me fait pitié (Meſſieurs) & je ne puis ſouffrir la dureté de ceux qui lui défendent de crier, & de ſe plaindre. Il eſt aveugle ; & peut-on

condamner le déſir qu'il a de recouvrer un bien, ſans lequel, au ſentiment du ſaint homme Tobie, il n'y a point de plaiſir au monde ? *Quale gaudium mihi erit, qui in tenebris ſedeo, & lumen cœli non video ?* Pour moi je crois qu'il vaudroit preſqu'autant être privé de la vie, que de la vûë ; & je ne trouve guére de différence entre un mort, à qui l'on a fermé les yeux, & un vivant qui ne les ſçauroit ouvrir qu'aux ténebres, & aux pleurs. Mais quoique ce pauvre homme ſoit digne en éfet de compaſſion, il y en a bien d'autres qui ſont encore plus à plaindre que lui. Vous les connoiſſez (Chrétiens Auditeurs) ; car le monde en eſt rempli maintenant plus que jamais. Ce ſont ceux que l'Ecriture appelle Enfans de ténebres, qui ne ſe conduiſent point par les lumiéres de la Grace & de la Foy : perſonnes en un mot, qui courent aveuglément après les faux biens de la terre, & les vains divertiſſemens du monde, ſans regarder ce qu'ils ſont, & ſans ſe mettre en peine à quoy ils aboutiront. *Tiré d'un Sermon manuſcrit.*

Tob. 5.

L'aveuglement d'un pécheur le rend en quelque maniére ſemblable aux damnez.

Le plus grand malheur du pécheur en cette vie, eſt celui qu'il connoît le moins : il vit dans les ténebres, & il les ignore ; il languit dans une nuit profonde, ſans y faire ſeulement réfléxion. La paſſion a preſque tout-à-fait éteint en lui tons les flambeaux, qui ont coûtume de l'éclairer ; raiſon, grace, foy, conſcience : & l'obſcurité qui eſt répanduë dans ſon ame, eſt ſi épaiſſe, qu'à peine doute-t'il que ces flambeaux ſoient éteints. Triſte, déplorable ſituation du pécheur qui s'endurcit dans ſes crimes ! L'on peut dire qu'il commence ſon enfer dès ce monde ; il ſe prive, de cette lumiére divine, qui fait la beauté du Ciel : la plus grande peine des damnez conſiſte à en être privez. Son mal à la vérité n'eſt pas déſeſpéré ; le Soleil de juſtice caché à ſes yeux, peut encore ſe montrer à lui ; au lieu qu'un damné n'a plus d'eſpérance de le revoir : mais ſi le pécheur ne rentre en lui-même, & ne termine le cours de ſes crimes, il n'y aura guere d'autre différence entre lui & le damné, ſinon que le damné eſt malheureux, parce qu'il ſent ſa perte, & le pécheur, parce qu'il ne la ſent pas. *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

Un pécheur aveuglé & endurci, eſt inſenſible à toutes les choſes de Dieu.

En vain l'on propoſera au pécheur toutes les raiſons, qui peuvent lui perſuader le plaiſir qu'on trouve dans la conſidération des choſes ſaintes, & dans la prattique de la ſainteté ; ce ſera un langage qu'il n'entendra pas, une ſpéculation frivole qui ne l'intereſſera point : à moins qu'il ne faſſe lui-même l'épreuve de ce qu'on lui dit, il demeurera dans l'ignorance & dans l'indocilité. Ce qne ſentent les ſerviteurs de Dieu eſt à lui une expérience inutile, & ne change point ſon ſentiment : ſes préventions, ſes erreurs, ſes inclinations, ſes habitudes le revoltent contre l'idée qu'on voudroit lui inſpirer. Accoûtumé aux plaiſirs des ſens, attaché à la terre, eſclave de ſon panchant, comment lui faire goûter des véritez, & un genre de vie directement oppoſé à telle diſpoſition ? Si le contentement qui accompagne le vice n'étoit abſolument incompatible avec le contentement qui ſuit la vertu, il ſeroit aiſé de le déſabuſer, & de l'inſtruire : mais c'eſt une néceſſité qu'il ceſſe d'être vicieux, pour ſe figurer les ſatisfactions pures & ſolides, dont jouït une perſonne vertueuſe. Un fidele qui a quelque déſir de ſon ſalut doit frémir, s'il pénétre un ſi funeſte éfet du péché. Le péché ne perd point toutes ſes horreurs

à ſon égard ; mais il cache, il éface tous les charmes de la vertu. *Le même.*

On n'eſt point touché des véritez de la Religion, dans l'aveuglement.

Si l'on étoit encore éclairé de la moindre lueur, ſi la Foy répandoit le plus foible de ſes rayons, ou qu'on eût les yeux ouverts pour les appercevoir, ſi on écoutoit même quelquefois la ſeule raiſon naturelle ; il ne ſeroit pas poſſible que le cœur ne fût point ébranlé des véritez de nôtre Religion. On douteroit, & dans ce doute affreux, les réfléxions naîtroient, les craintes ſe réveilleroient, la conſcience crieroit. Mais dans cette nuit profonde où l'on eſt enſeveli, dans ces ombres de la mort, on ne voit rien, on ne penſe à rien, on ne fait attention qu'à ſon péché, & à ce qui ſert à l'entretenir ; on n'eſt touché que de cela. Juſte, mais terrible châtiment de Dieu, qui punit par cela même le pécheur !.. Pourquoy voyons-nous, ſur tout parmi le grand monde, tant de gens qui ne s'étonnent de rien, & qui dans la vie la plus débordée, gardent toute la paix de leur cœur, & toute la ſérénité de leur viſage ? C'eſt que Dieu les a enyvrez du vin de ſa colere, & que cette profonde yvreſſe les tient profondément enſevelis dans le ſommeil. Parlez à un homme endormi ; il ne vous entend pas : montrez-lui le précipice où il va tomber ; il ne le voit pas : & faites retentir aux oreilles de ces pécheurs endurcis les plus foudroyantes menaces du Ciel, & ſes plus formidables arrêts ; ils ne vous écoutent pas : ouvrez l'enfer ſous leurs pieds, faites-leur toucher au doigt ces braſiers ardens, ces feux qui ne s'éteignent jamais ; ils ne les apperçoivent pas. J'en ſerois ſurpris, ſi je n'en connoiſſois pas la cauſe : mais le Prophete m'apprend que Dieu les a aſſoupis : *Miſcuit vobis ſpiritum ſoporis.* *Iſaïe. c. 29.* *Le Pere Giroût dans ſon Avent. Sermon ſur la fauſſe Paix de la Conſcience.*

C'eſt avec juſtice que Dieu en uſe de la ſorte envers les pécheurs.

Cette conduite de Dieu, d'aveugler & d'endurcir ainſi le pécheur, eſt bien rigoureuſe ; mais le pécheur ne peut s'en plaindre avec juſtice : c'eſt une ſuite naturelle de ſes fréquentes revoltes, & de ſon obſtination. Si Dieu ceſſe de le ſolliciter & de le preſſer, c'eſt après lui avoir fait ſans fruit, toutes les inſtances poſſibles, & les plus preſſantes ſollicitations. Mais enfin mon temps eſt venu, dit le Seigneur, & mes recherches ont été trop inutiles juſqu'à préſent pour les continüer. Mes avis vous importunent ; je ne vous les donnerai plus : tout ce que je vous dis, vous chagrine ; je commence à me taire. Vous vivrez ſans trouble, puiſque vous y voulez vivre. Jouïſſez à vôtre gré, de vos injuſtices, de vos uſures, de vos concuſſions, de vôtre fortune, de vos intrigues, de vos débauches ; couronnez-vous de roſes comme l'impie ; paſſez de plaiſir en plaiſir, toûjours content, ou toûjours affectant de le paroître : je ne m'oppoſe plus à ce bonheur prétendu ; vous l'aimez, vous l'aurez ; mais j'en attends la fin. Victime déja condamnée, engraiſſez-vous pour fournir plus de matiére aux flâmes qui vous doivent conſumer ; le bandeau ſur les yeux, approchez-vous de l'autel. Tel ſera le ſort de ce repos apparent que vous goutez. *Le même.*

Un pécheur aveuglé s'apprivoiſe avec le crime.

C'eſt le caractere propre d'un pécheur, qui eſt tombé dans l'aveuglement, de s'apprivoiſer avec l'offenſe de Dieu, juſqu'au point de l'enviſager ſans horreur. Il tombe en de méchantes actions ; quelquefois il les étudie, il s'y prépare,

il nouë de longues intrigues pour y réüſſir, il attend, il ménage de ſang froid le temps & l'occaſion de les éxécuter, il en pénétre l'énormité, il en prévoit les circonſtances & les ſuites, il uſe de diſſimulation, d'artifice, pour en venir à bout à coup ſûr. Les gens ſages condamnent ſon procédé; il ſe met au-deſſus de leurs jugemens : il trouve des obſtacles; il les franchit : ſa conſcience le déchire par ſes reproches; il s'étourdit : il ſe réſoud à pécher; il péche, rien n'eſt capable de le retenir dans le mouvement qui l'emporte. Il ne doute pas, il ne ſçauroit même douter, que l'action à quoy il ſe diſpoſe ne bleſſe la raiſon, & n'offenſe Dieu : en rougit-il ? Nullement : il la fait ſans répugnance, ſans crainte; il la fait avec empreſſement & avec joie ? Peut-on trouver une plus ſenſible marque d'aveuglement ? *Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale. Tom. 3e.*

L'aveuglement de l'ame eſt ſuivi de l'impénitence finale. *S. Bernard. de Grad. humilit.*

Voilà l'état de la plûpart des hommes engagez dans le monde. Après avoir vieilli des vingt & des trente années dans le péché, ils ne ſentent plus rien, & ils meurent auſſi tranquillement, que s'ils avoient paſſé toute leur vie dans les plus pénibles éxercices de la pénitence la plus auſtere : *Hoc non facit amor, ſed ſtupor.* Cette aſsûrance ne vient pas d'un fond de charité; elle vient d'un fond de ſtupidité, dit ſaint Bernard : c'eſt l'aveuglement, l'endurciſſement, l'impénitence, le mépris des loix divines & humaines, qui les reduit dans ce pitoyable état : *His cæcitas dat ſecuritatem.* Ils ſe veautrent depuis pluſieurs années dans leurs ordures, ils ſont prêts à rendre l'ame; ils n'ont ni crainte, ni frayeur : & tandis que les Jérômes & les Hilarions tremblent, ils ſont intrépides, & meurent dans l'impénitence. *Monſieur Joly, dans le troiſieme Prône du Jubilé.*

L'aveuglement de l'eſprit vient aſſez ordinairement des paſſions qui l'offuſquent.

C'eſt de la ſorte que les Scribes & les Phariſiens s'aveugloient au milieu des grandes lumiéres, qu'ils pouvoient tirer des inſtructions & des paroles de grace, qui ſortoient de la bouche du Sauveur, & qu'ils ne pouvoient eux-mêmes s'empêcher d'admirer. Car préoccupez d'une furieuſe envie contre lui, & frappez de la crainte de perdre par le grand éclat de ſa doctrine, le faux brillant de la leur, ils s'appliquerent uniquement aux moyens de le deshonorer & de le perdre; croyant par-là, ſe conſerver dans l'eſtime d'être les plus ſages, les plus éclairez, & les plus vertueux de leurs temps. Cette double paſſion de l'ambition & de l'envie, s'empara tellement d'eux, qu'ils n'eurent plus d'attention pour les véritez importantes que JESUS-CHRIST leur annonçoit. Voila quelle fut la vraie cauſe de leur aveuglement, & de ces ténebres qui les porterent tant de fois à réſiſter aux plus vives lumiéres du Sauveur; & voilà comme les paſſions obſcurciſſent tous les jours l'eſprit de ceux dont elles maîtriſent & poſſedent le cœur : c'eſt par la corruption de l'un, qu'elles trouvent moyen de ſéduire & de corrompre l'autre. *Le P. Champigni, Sermon de l'Aveuglement de l'Ame.*

Portrait d'un pécheur dans l'aveuglement ſpirituel.

C'eſt un grand mal, dit ſaint Auguſtin, que d'être aveugle; mais ſi étant aveugle, on s'abſtient de marcher, on évite au moins le péril de ſe heurter & de tomber; ou ſi l'on ne marchoit que lentement dans une route qui fût égale & ferme, on ne coureroit pas un grand danger. Mais le pécheur dans l'état de ſon aveuglement eſt ſi malheureux, qu'il ne ſe trouve pas ſeulement dans

dans l'obſcurité ; il eſt encore obligé de marcher ſur un chemin gliſſant, environné de précipices : & d'y marcher, non avec cette lenteur, qu'une précaution judicieuſe conſeille ; mais avec rapidité, ſelon la violence d'un énemi terrible ; qui preſſe, & qui ne lui donne pas le temps de reſpirer. Quel moyen, continuë ce Pere, que ce pécheur marchant au milieu des ténebres, ſur un chemin gliſſant, ou ſur le panchant d'un abîme, & pourſuivi par le Démon, qui ſert de miniſtre à la juſtice vengereſſe de Dieu ; quel moyen qu'en cet état il ne tombe ſouvent, & ne roule de crime en crime ; & que ſes chûtes multipliées ne le rendent de plus en plus indigne du pardon. *Traduit de ſaint Auguſtin. Le même.*

L'aveuglement du pécheur eſt comparé à la phrénéſie.

Les Saints Peres reconnoiſſant la grande différence qui ſe trouve entre les maladies de l'ame & celles du corps ; lorſqu'ils veulent repréſenter l'horrible aveuglement du pécheur, ils le comparent aux phrénétiques. La phrénéſie n'attaque pas ſeulement le corps, comme les autres maladies : mais elle attaque l'eſprit ; elle l'obſcurcit, & elle l'agite d'une telle ſorte, que ces perſonnes ſoûtiennent même qu'ils ne ſont point malades : ils ſont prêts de battre leurs médecins, & ceux qui approchent d'eux pour les guérir : *Phreneticus ager morbum amat, & pellit medicum*, dit ſaint Proſper. Ainſi le pécheur étant aveugle dans ſon eſprit, & corrompu dans ſa volonté, non-ſeulement il prend le mal pour le bien, & le bien pour le mal ; les ténebres pour la lumiére, & la lumiére pour les ténebres : mais il aime ſon mal, il s'emporte contre ceux qui veulent le guérir, & n'eſt jamais plus malade, que lorſqu'il croit ſe mieux porter. On n'oſeroit même luy repréſenter l'état où il eſt : car non-ſeulement il ne le croiroit pas, mais il ſe ſoûleveroit contre ceux qui entreprendroient de le guérir ; & ſon opiniâtreté dans le mal le rend entiérement inurable. *Livre intitulé, Inſtructions Chrétiennes. Inſtruction pour le dix-huitiéme Dimanche après la Pentecôte.*

Il ſe trouve des perſonnes aſſez éclairées, qui s'aveuglent elles-mêmes par la corruption de leur cœur.

Il y a des perſonnes qui ne manquent point de lumiéres ; elles en ont même aſſez pour éclairer les autres : mais elles ne s'en ſervent point, & leur cœur eſt tellement corrompu, que bien loin de faire le bien qu'elles connoiſſent, elles en ſont les énemies, & cette connoiſſance ne ſert qu'à les irriter & à les tourmenter. L'impatience où les jette cette peine, leur fait mettre toute leur induſtrie a fermer les yeux à la vérité : de ſorte que ſi elles ont encore quelque vûë du péché qu'elles commettent, c'eſt malgré elles ; c'eſt une vûë foible & imparfaite, qui n'a pas aſſez de force pour empêcher leur chûte. Elles ſe livrent aux fauſſes raiſons de leur amour propre ; la paſſion qui domine dans leur cœur, ne manque jamais d'aſſujetir leur eſprit ; & enfin rien ne les empêche de s'abandonner à tous leurs déſirs déréglez. Delà vient qu'il n'y a rien qui faſſe mieux paroître l'extrême impuiſſance où cet homme eſt reduit, que de voir que quelque lumiére qu'il ait, elle ne lui ſert de rien quand ſa convoitiſe eſt bien forte : car nous voyons tous les jours des gens bien éclairez, n'agir preſque jamais ſelon leur lumiére. *Monſieur de Sainte Marthe. Tom. 1. de ſes Traitez de piété, ch. 3.*

Les crimes & les déſor-

La corruption du cœur accompagne toûjours l'aveuglement de l'eſprit. Comme donc l'Evangile nous aſſûre que dans les derniers temps, à peine

dres qui naiſſent de l'aveuglement.

reſtera-t'il dans le monde quelque étincelle de Foi ; il faut néceſſairement que ceux qui ont fermé les yeux à la lumiére de Dieu, faſſent enſuite des œuvres de ténebres : que ceux qui ont mis le menſonge en la place de la vérité de Dieu, ſoient livrez au déſir de leur cœur, & à des paſſions honteuſes ; en ſorte qu'ils tombent en toute ſorte d'injuſtices, d'impuretez, d'avarice, de malignitez ; qu'ils deviennent envieux, meurtriers, trompeurs, mediſans, calomniateurs, ſuperbes ; ſans affection, ſans foi, ſans miſericorde ; ennemis de Dieu, & des hommes. Il eſt vrai que ſaint Paul attribue ces vices aux Philoſophes payens, qui étoient véritablement aveuglez ; mais il n'en dit pas moins des Chrétiens charnels, qui doivent remplir l'Egliſe dans les derniers ſiécles, quand leurs paſſions les auront fait tomber dans un affreux aveuglement. *Le même.*

2. *ad Timoth.* c. 3.

Nôtre amour propre nous aveugle.

Notre amour propre eſt une ſource de fauſſes lumiéres, & de fauſſes raiſons ; & il a l'induſtrie de nous les faire approuver, quelque extravagantes qu'elles ſoient. Quoiqu'elles ne ſoient que des productions monſtrueuſes d'un eſprit déréglé, nous ne laiſſons pas de les préférer aux véritez les plus claires, & les plus conſtantes : nous les aimons, parce qu'elles ont pris naiſſance dans notre cœur ; & nous nous y ſoumetons, autant que nous les aimons. Quiconque a un ſi méchant caractere d'eſprit, eſt dans un extrême danger de ſe perdre : car à meſure qu'il s'engage dans le péché, les paſſions croiſſent, & font croitre ſes ténebres ; & en croiſſant, elles lui cachent les lumiéres néceſſaires au ſalut, & achevent d'éteindre dans ſon cœur, ce qui peut y reſter d'eſprit de piété. *Le même.*

Pour n'être point inquiété dans nos excès ſcandaleux, par les mouvemens de la grace, on les mépriſe, juſqu'à ce qu'enfin on ait acquis une fauſſe ſécurité de conſcience. On arrive tard à cet aveuglement total, ſi étroitement lié avec la reprobation ; mais comme l'eſprit eſt d'ordinaire ſéduit par le cœur, on ſe fait une érude de ne pas voir ce qu'on ne veut pas faire. Par exemple on n'aime le jeu, ou l'on a quelque attachement criminel : tout ce qui vient troubler nôtre paſſion eſt regardé comme ennemi de nôtre repos. On fait ce qu'on peut pour prendre les remords d'une conſcience éfrayée, pour de fauſſes allarmes... On ſe roidit contre ſa propre raiſon, quand on ſe plaît à être trompé, & toute erreur qui nourrit ou qui flatte la paſſion, a des charmes. *Le P. Croiſet. Dans ſes Réflexions ſpirituelles.*

Combien l'aveuglement eſt commun & général dans le monde. *Pſalm.* 113.

Il n'y a rien que l'on voye plus ordinairement dans le monde, que des hommes qui ſont aveugles & muets tout enſemble. C'eſt une profeſſion preſque univerſelle, & on peut aſſûrer que la plus grande partie des Chrétiens, n'a point d'yeux pour voir, pour connoître la vérité ; ni de bouche pour la dire & pour l'apprendre aux autres : *Os habent & non loquentur, oculos habent & non videbunt.* Les uns ſont ſans déſir de s'inſtruire, & ſans ſe mettre en peine de s'informer des regles & des maximes, dont la connoiſſance leur eſt ſi néceſſaire : les autres les entendent, ils les voyent, elles frappent leurs yeux ; mais comme elles ne font aucune impreſſion ſur leur cœur, & qu'on n'en apperçoit aucune marque dans leurs œuvres ; on ne ſçauroit ne pas regarder ces perſonnes comme de véritables aveugles. Si leurs yeux ſont

fermez, & s'ils n'en font pas l'uſage qu'ils en devroient faire, il faut par néceſſité que leur langue ſoit liée, & qu'ils ſoient ſans parole, comme ſans intelligence : car comment parleront-ils, s'ils n'ont rien appris, puiſqu'ils ne ſçauroient dire que ce qu'ils ſçavent ? Ainſi le monde eſt rempli d'aveugles & de muets : on y garde un profond ſilence ſur les choſes de Dieu. Les maximes des Saints, qui devroient être ſur les levres, comme dans les actions des Chrétiens, qui ont l'honneur de porter le nom du Seigneur, ſont ſupprimées. On cache ce qu'on eſt obligé de publier ; & chacun en ſa maniére par une illuſion déplorable, comme par des interêts différens, ne fait point de ſcrupule de retenir la vérité dans le ſilence & dans l'injuſtice : *Ad Rom. 1. Veritatem Dei in injuſtitiâ detinent.*

AUMÔNE,

MISERICORDE, ET CHARITE' envers les Pauvres.

AVERTISSEMENT.

EN traitant ce Sujet, auſſi utile, qu'il eſt abondant par lui-même, il eſt néceſſaire de le ſéparer tellement des autres Sujets avec leſquels il a beaucoup de liaiſon, qu'on ne le confonde point avec eux, & qu'on ne ſorte point de ſon deſſein. Les Richeſſes, ſans leſquelles on ne peut ſecourir les pauvres, entrent naturellement dans le deſſein qu'on peut avoir de parler de la Charité qu'on eſt obligé d'exercer envers eux; puiſque c'eſt le meilleur uſage qu'on peut faire d'elles. L'Avarice qui empêche qu'on ne faſſe part au prochain des biens que l'on poſſede, y entre auſſi. Et d'ailleurs, comme l'Aumône ſe fait en pluſieurs maniéres, toutes les bonnes œuvres corporelles, par leſquelles on peut aſſiſter les miſerables, ſont encore compriſes ſous ce même titre. Pour faire donc un diſcours juſte & réguliér ſur ce ſujet, il ne faut parler des autres ſujets qui y aboutiſſent, qu'indirectement & par rapport au deſſein principal, & autant qu'il eſt néceſſaire de le faire, pour expliquer l'obligation, la néceſſité l'excellence, ou l'utilité de l'Aumône, qui eſt elle-même renfermée dans la Charité du prochain.

J'ay donc uſé de cette précaution dans ce que j'ay ramaſſé ſur cette matiére: c'eſt pourquoi je ne m'étendrai, ni ſur l'Uſage qu'on doit faire des Richeſſes, ni ſur l'Avarice, ni ſur la Charité du Prochain en général; (Ce ſont tous des Sujets différens, qui ont leur place dans ces Recueils:) & je ne parlerai de tout cela, que par rapport à l'Aumône, & même à l'Aumône corporelle. Car la ſpirituelle, qui eſt encore diviſée en pluſieurs eſpeces, a ſon propre lieu dans la correction fraternelle, le zele, &c. Que ſi on parle en général de l'utilité & de l'importance des œuvres de Charité & de Miſéricorde, ce ſera uniquement par rapport à celles qui ſont compriſes ſous l'Aumône, comme de nourrir, vétir, loger les pauvres, & en un mot, de ce qui tend à ſoulager leur miſere.

Digitized by Google

PARAGRAPHE PREMIER.

Différens Plans & Deſſeins de Diſcours ſur l'Aumône.

ON peut vérifier ſur ce ſujet, la penſée de celui, qui, au rapport de ſaint Auguſtin, promit de dire à chacun ce qu'il avoit le plus à cœur ; qui étoit, de vendre bien cher, & d'acheté à bon marcher. Saint Auguſtin ſoûtient qu'il ſe trompoit, parce qu'en pluſieurs choſes l'expérience fait voir le contraire : mais à la faveur de l'Aumône, je veux vous ſuggerer éfectivement le moyen de faire ce commerce ſi avantageux : 1°. Le moyen de vendre tres-cher des biens de peu de valeur, ce ſera le prémier Point : 2°. Le moyen d'acheter à vil prix des biens prétieux, & d'une valeur ineſtimable. I.

Prémier Point. Ce que l'on donne par aumône eſt bien peu de choſe ; car prémiérement les richeſſes ſouvent ne nous ſont rien en comparaiſon de nôtre ſanté, de nôtre réputation, de nôtre vie, & même de nôtre plaiſir ; puiſque nous les riſquons pour ce ſujet, & du moins que nous les deſtinons à cette fin : ce ſont dans l'ordre des biens, ceux qui tiennent le dernier rang, & dont tous les ſages font le moins d'état ; dont la poſſeſſion ne nous rend ni meilleurs, ni plus vertueux, ni plus heureux. Or c'eſt ce que nous donnons, pour avoir le Ciel dans l'autre vie, & le centuple dans celle-cy. Il faut montrer que bien loin de s'appauvrir en donnant l'aumône, on augmente ſes biens : qu'on fait avec Dieu une ſainte uſure, de cent & de mille pour un ; que quoique ce que nous donnons ſoit peu de choſe, il devient grand, & prétieux, dès-là qu'il eſt donné à Dieu, & pour Dieu ; que Dieu le recompenſe ſur ce pied-là, qu'un verre d'eau devient conſidérable, & que ce qui nous ſeroit de peu d'utilité en ce monde, peut être le prix du Ciel, & d'un bonheur infini. Secondement, les biens que nous donnons ſont des biens caduques & périſſables, que l'injuſtice & la violence des hommes nous peut ôter, & que la mort nous enlevera un jour ; mais par l'aumône nous les metons en aſsûrance pour l'éternité, &c. Troiſiémement, ce ſont ſouvent des biens qui nous perdent, & qui nous ſont plus dommageables, qu'utiles ; au lieu que par l'aumône ils nous ſauvent, comme parle l'Ecriture : *Redemptio* *Proverb. 6.* *animæ viri, divitiæ ipſius.* En quatriéme & en dernier lieu, ces mêmes biens ſont en partie dûs aux pauvres ; car le ſuperflu leur appartient : & cependant c'eſt de ces mêmes biens fragiles, dommageables, que nous tenons de la libéralité de Dieu ; c'eſt, dis-je, de ces biens que nous traficquons avec lui. C'eſt donc avec juſtice que l'Evangile nous exhorte à devenir de bons marchands : *Eſtote boni trapeſitæ.* Heureux commerce ! échange avantageux ! Il eſt vrai que ce que nous donnons eſt préſent, & ce que l'on nous promet n'eſt que pour l'avenir ; mais il n'en eſt pas moins aſsûré, & comme nous allons voir, il n'en eſt que plus avantageux & plus ſouhaitable.

Second Point. Voicy au contraire ce que l'on acquiert, même en cette vie, par le moyen de l'aumône. 1°. Nous attirons les graces du Ciel, dont le prix

eſt infini : elle moyenne l'affaire de nôtre ſalut par les priéres que font les pauvres que Dieu écoute favorablement ; & quand ils ſe tairoient, l'aumône même que nous leur faiſons, ne laiſſera pas de la ménager encore, en priant pour nous : *Et ipſa eleemoſyna orabit pro te.* 2°. L'aumône obtient la remiſſion de nos péchez, & ſelon le conſeil que Daniel donnoit au Roy Nabuchodonozor, elle les rachette ces péchez, & ſatisfait à Dieu pour la peine qui leur eſt dûë. C'eſt ce que nous devrions acheter au prix de tous les biens du monde : & nous le gagnons par des aumônes aſſez légéres. 3°. Nous acquerons dès cette vie la faveur de nôtre Juge, & l'aſsûrance d'un jugement favorable : *Venite benedicti Patris mei, &c.* *Matth. 25.*

II. Sur le précepte de l'aumône, on peut faire voir,

Prémiérement : Qu'il n'y en a point qui oblige plus étroitement : puiſqu'il oblige 1°. ſous peine de damnation : *Ite maledicti... Eſurivi enim, & non dediſtis mihi manducare* ; 2°. ſous peine de la malédiction de Dieu & des hommes en cette vie même ; 3°. ſous peine de voir les biens, dont on refuſe de faire part aux pauvres, ſe diſſiper & s'évanouïr. *Matth. 25.*

Secondement : Qu'il n'y en a point de plus mal obſervé, ni où l'on apporte plus d'excuſes, & de prétextes pour s'en diſpenſer. On veut ſoûtenir ſon état, & l'éclat de ſa dignité ; on veut amaſſer dequoy pourvoir des enfans ; on veut pour ſoi-même, pourvoir aux beſoins de l'avenir, & ſur cela, mettre en reſerve ce qu'on a de ſuperflu pour le préſent, &c. L'on peut employer ce Point tout entier à réfuter chaque prétexte en particulier ; en montrant qu'on eſt obligé nonobſtant cela à faire ce que la néceſſité du pauvre éxige, & que Dieu demande : deux motifs plus preſſans que tous ces prétextes.

III. On peut prendre pour ſujet, de montrer ſurquoy eſt fondée l'obligation que nous avons de faire l'aumône ; & faire voir,

1°. Qu'en qualité d'Hommes nous y ſommes obligez par la loy de la nature : ce qui donnera lieu de s'étendre ſur la dureté & la cruauté de ceux qui refuſent de ſécourir & d'aſſiſter leurs ſemblables.

2°. Qu'en qualité de Chrétiens nous y ſommes obligez par la loy divine, & ſinguliérement par l'Evangile ; puiſque la chariré envers le prochain eſt un des prémiers & des principaux devoirs que le Chriſtianiſme nous apprend ; & que le Fils de Dieu veut bien nous tenir compte du bien que l'on fait aux pauvres, comme s'il étoit fait à lui-même.

3°. Qu'en la qualité de Pécheurs, nous y ſommes obligez par l'engagement que tout péché traîne après ſoi, de ſatisfaire & de payer pour la tranſgreſſion qu'on a faite. Or un des principaux moyens d'obtenir le pardon de nos péchez, & de les expier, c'eſt l'aumône.

IV. Nous remarquons dans l'Ecriture trois Malédictions attachées aux richeſſes, pour le mauvais uſage que leshommes en font ordinairement : ſçavoir, 1°. Une malediction d'Iniquité ; parce qu'elles ſont le plus ſouvent injuſtes & criminelles ; ſoit parce qu'elles ſont acquiſes par le crime, ſoit parce qu'elles y portent naturellement. 2°. Une malediction de ſtérilité ; parce que par une juſte punition de Dieu, elles ſont, ſouvent tout le temps, & toûjours au bout, inutiles, & infructueuſes ; à fort peu de ſatisfactions aſſez vuides près. 3°. Une malédiction de Fragilité & de peu de durée ; comme Dieu en menace les riches avares

par le Prophete Royal. Or il n'y a que l'aumône qui puiſſe ôter aux richeſſes ces trois malédictions, & les changer en autant de bénédictions contraires, en rendant la poſſeſſion de ces biens.

1°. Sainte, juſte, & innocente, & levant ainſi la malediction d'Iniquité.

2°. Utile & profitable pour le temps & pour l'éternité : ce qui eſt contraire à la malediction de Sterilité.

3°. Permanente, en faiſant que ces biens croiſſent, ſubſiſtent, & paſſent à la poſtérité de ceux qui les poſſedent : de maniere que l'aumône change encore en bénédiction temporelle, cette troiſiéme malédiction de Fragilité & de pante à ſe diſſiper, que Dieu ſemble avoir ſinguliérement attaché à ces richeſſes dont on fait un mauvais uſage. Car ou les riches ſans pitié, en voyent la fin avant celle de leurs jours, ou leurs héritiers les diſſipent ; ſi les chicanes ſurvenuës après la mort du poſſeſſeur, les leur ont même laiſſé recueillir entieres.

V. Trois choſes ſont cauſe que la plûpart des Chrétiens manquent au devoir indiſpenſable de faire l'aumône ; (ou bien,) Trois ſortes de Perſonnes manquent de s'en acquitter, ou de la faire comme il faut.

Prémiérement. Les uns la négligent, parce qu'ils ne s'y croyent point obligez : ainſi l'erreur eſt la cauſe de cette négligence qui eſt criminelle ; parce que l'obligation de ſecourir les pauvres, eſt d'un précepte indiſpenſable à ceux qui en ont le moyen, & il n'eſt perſonne à qui cette obligation ſi fort rebattuë, puiſſe être cachée. Les preuves de cette obligation feront le prémier Point.

Secondement. Les autres s'en excuſent & s'en diſpenſent par interêt & par avarice. A ceux-là il faut montrer que l'aumône eſt infiniment avantageuſe, même pour leurs propres interêts : qu'elle attire ſur les biens d'un homme charitable & aumônier, la bénédiction de Dieu, qui les fait croître, & qui les multiplie.

Troiſiémement. La plûpart de ceux qui la font, en corrompent le mérite par la mauvaiſe intention avec laquelle ils la font, ou bien, en manquant aux conditions qu'elle doit avoir pour être ſainte ; qui ſont : Qu'elle doit être faite par chatité ; des biens qui nous appartiennent ; & dans le temps auquel elle peut nous être profitable.

VI. Les riches ſont pour les pauvres, & les pauvres ſont pour les riches : c'eſt l'ordre que Dieu a établi ; c'eſt-à-dire, qu'il a voulu que les riches pourvûſſent aux beſoins, & au ſoulagement des pauvres, & que les pauvres procuraſſent l'avantage des riches. D'où naiſſent deux importantes véritez, qui ſont la diviſion d'un Sermon.

La prémiére regarde l'obligation de l'aumône. Riches vous devez faire l'aumône, parce que vous êtes pour les pauvres les ſupplémens de la Providence divine, les adminiſtrateurs de leurs biens, leurs tuteurs, &c.

La ſeconde regarde ſon utilité. Vous la devez faire, parce que ſans les pauvres, qui vous ſerviroit ? qui travailleroit pour vous ? qui vous nourriroit ? &c. Et ne faut-il pas quand ils ne ſont pas en état, les aider à s'y mettre, à ſe relever quand ils ſont tombez ſous le faix ; prendre ſoin de ceux qui ne ſont pas propres à rendre ſervice, de peur qu'ils ne ſoient encore à la charge de ceux qui travaillent ? &c.

VII. Nous ſommes obligez de faire l'aumône aux pauvres.

1°. Par Juſtice; d'où vient que l'Ecriture l'appelle une Dette. Il faut en apporter les raiſons, & faire voir par quel droit le ſuperflu de nos biens leur eſt dû.

2°. Par reconnoiſſance des biens que nous avons reçûs de Dieu: c'eſt pour cela que le Texte Sacré l'appelle un Sacrifice, & nous ordonne d'honorer Dieu de nôtre ſubſtance: Jesus-Christ n'en a pas beſoin dans ſa propre perſonne, mais il en a beſoin dans ſes pauvres.

3°. Par Charité; puiſque Dieu veut que nous la donnions ſous ce titre même, & que ſouvent nous ſommes dans le cas de ne pouvoir obſerver la loi de la charité du prochain, qu'actuellement nous ne ſoulagions nôtre frere par ce moyen.

VIII. Nous pouvons conſidérer trois ſortes de choſes par rapport à l'Aumône, pour nous exciter à la faire, & à la bien faire.

1°. Le Précepte que Dieu nous en a fait, & combien ce précepte oblige étroitement.

2°. Les Motifs en vuë deſquels il la faut faire: car ce n'eſt pas aſſez d'accomplir une loi, ſi l'on ne s'en acquite de la maniére que Dieu le commande.

3°. Les regles qu'il faut obſerver dans la diſtribution de nos aumônes: quand eſt-ce qu'il faut donner; combien il faut donner; à qui il faut donner; quel choix ou quelle préférence il faut faire des perſonnes; quels beſoins il faut plûtôt ſoulager, &c.

Ces régles cependant ſe peuvent conſidérer par rapport au motif, à la fin, & au principal avantage que l'on retire de l'aumône, & aux beſoins de celui à qui on l'a fait. Car comme c'eſt pour Dieu qu'on la donne, elle doit être ſecrette
Matth. 6. ſelon le conſeil du Sauveur. *Neſciat ſiniſtra tua quid faciat dextera tua.* A moins que le bon exemple ne demande qu'elle paroiſſe. Comme la fin de l'aumône eſt de ſoulager la miſere & la neceſſité du prochain, elle doit être proportionnée à ſes beſoins, & à nôtre pouvoir. Comme enfin ſon principal éfet, ſelon l'Ecriture, eſt de racheter nos pechez. Elle doit être diſtribuée avec joye, & de grand cœur.

IX. Faire voir dans les deux Parties d'un diſcous, les ſervices importans que le pauvre & le riche ſe rendent mutuellement, par le moyen de l'aumône que l'un donne, & que l'autre reçoit.

Prémiérement. Le pauvre contribuë au ſalut du riche, par les graces, les faveurs qu'il attire ſur lui par ſes priéres, & que Dieu accorde en cette vie, & en l'autre, en conſidération de l'aumône que le riche a faite.

Secondement. Le riche réciproquement contribue au ſalut du pauvre, en le ſecourant dans ſa miſere; ce qui l'empêche de murmurer contre la Providence, & ſouvent de commettre des crimes pour ſe tirer de la néceſſité.

X. 1°. L'Aumône fait croître & multiplier les biens de cette vie.

2°. Elle facilite & aſſûre la poſſeſſion de ceux du Ciel.

XI. Premiere Propoſition: Il y a un Précepte de l'aumône. Il faut montrer ſur quoi il eſt fondé: ſçavoir, ſur le Domaine de Dieu, à qui tous nos biens appartiennent, & que nous devons honorer de nôtre ſubſtance; & enſuite ſur la néceſſité du prochain.

Seconde Propoſition: Quelle eſt la Matiére de l'aumône. Car ce n'eſt pas ici un précepte

précepte vague & indeterminé ; il faut une matiére fixe. Et c'eſt le ſuperflu de nos biens, dont il faut faire l'aumône ; & quelque fois même la faut-il faire du néceſſaire.

Troiſiéme Propoſition. Quel eſt l'ordre que nous devons garder dans l'aumône. Car quoique nous la devions à tous ceux qui ſont en néceſſité, il y a cependant des pauvres, auſquels nous pouvons & nous devons avoir plus d'égard. *Tiré d'un Sermon du P. Bourdaloüe.*

XII. POUR exciter les Chrétiens à s'acquitter d'une obligation auſſi étroite & auſſi juſte qu'eſt celle de faire l'aumône, on peut leur propoſer cette obligation, comme fondée ſur les trois devoirs généraux de la charité chrétienne : devoirs qui les y obligent par autant de tîtres preſſans.

Le prémier, eſt l'amour que nous devons à nôtre prochain, & qui nous eſt ſi expreſſément commandé.

Le ſecond, eſt celui que nous devons à Dieu, qui nous demande cette aumône en la perſonne des pauvres.

Le troiſiéme enfin, eſt l'amour & la charité que nous nous devons à nous-mêmes ; puiſqu'en faiſant l'aumône, nous en recevons des avantages infinis. *L'Auteur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne. Dernier Sermon de l'Avent.*

XIII. L'AUMÔNE eſt d'obligation, & refuſer de la faire de ſon ſuperflu, c'eſt, Prémiérement, Pécher contre la Providence de Dieu, parce que c'eſt uſer de nos biens contre l'ordre qu'il a établi ; vû qu'il ne nous les a donnez avec abondance, que pour en faire part aux pauvres.

Secondement, Pécher contre la miſéricorde de Dieu. N'être point touché des miſeres du prochain ; ſentiment dont Dieu a fait non-ſeulement un des principaux, mais un des plus tendres devoirs de nôtre Religion ! Quel moyen d'eſpérer après, que Dieu ſoit touché de la nôtre ?

Troiſiémement. C'eſt encore pécher contre la juſtice ; car les richeſſes étant le fruit de nos iniquitez, ou de celles de nos peres, nous ne pouvons les retenir entiérement, ſans mettre le ſceau à nôtre injuſtice *Sermon de l'Aumône de Mr. Fléchier.*

XIV. L'ON peut reduire tout ce qui regarde l'obligation d'un Chrétien envers les pauvres, aux trois choſes que fit le Fils de Dieu, quand il nourrit de cinq pains, cette grande multitude de peuple qui l'avoit ſuivi dans le déſert : qui furent d'obſerver le beſoin de ce peuple ; d'en être touché ; de le ſoulager.

1°. *Cum ſublevaſſet oculos Jeſus :* Il leva les yeux pour voir la néceſſité dont ce pauvre peuple étoit preſſé. Sur quoy l'on peut faire voir qu'un Chrétien ne doit pas ſe contenter d'aſſiſter les pauvres qui ſe préſentent, ou qui lui demandent ſecours ; mais s'enquêter des beſoins, les chercher ; en aller contempler le triſte étalage dans les hôpitaux, dans les cachots ; s'éforcer de découvrir les miſeres des pauvres honteux, faire attention à leur néceſſité ; trouver enfin ce qui eſt par tout, mais qu'on ne trouve point ſi on ne le regarde : *Beatus qui intelligit ſuper egenum & pauperem !* *Pſalm. 40.*

2°. *Miſereor ſuper turbam.* On doit être touché de leurs beſoins, s'attendrir ſur leurs miſeres, & en être émû de compaſſion. C'eſt pour cela que l'aumône s'appelle Miſéricorde, n'y ayant point de ſentiment plus digne d'un

Chrétien ; comme il n'y a rien de plus odieux à Dieu & aux hommes, qu'un cœur dur & insensible à tout ce que peuvent souffrir des personnes, qui n'ont pas une autre fin que lui, qui souvent valent mieux ; & toûjours, qui sont de même nature.

3°. Il faut enfin ouvrir les mains pour soulager les pauvres ; ce qui est exprimé par ces paroles : *Distribuit discumbentibus* : c'est-à-dire, qu'on ne se doit pas contenter d'une compassion stérile, mais qu'on les doit secourir, & de ses soins, & de ses biens.

XV. L'Insensibilité des Riches envers les Pauvres, est la cause de la perte & de la mort éternelle de ces cœurs durs & impitoyables ; pour deux raisons, qui font le partage d'un juste discours.

Prémiére. Ils s'ôtent par-là un grand moyen de leur salut, que Dieu avoit proportionné à leur état, à leur foiblesse, & à leur condition ; sçavoir l'aumône, & le soulagement des miserables.

Seconde. Ils fournissent à Dieu une cause positive des plus fortes, de conclurre à leur reprobation, parce que le defaut de miséricorde dans un homme riche, le rend indigne de la miséricorde de Dieu, & digne des plus rudes éfets de sa justice & de sa vengeance. *Monsieur Biroat. Sermon pour le troisiéme Mercredy de Carême.*

XVI. Les Riches sont obligez de faire l'aumône : 1°. Par un principe de Religion envers Dieu, pour reconnoître sa puissance par ce tribut, & pour suivre les ordres de sa Providence par cette fidélité à s'acquitter de leur commission ; Dieu leur ayant donné des richesses à cette fin.

2°. Par un principe de Charité envers le Prochain, que nous devons soulager, parce qu'il est nôtre allié dans la nature, dans la grace, & doit l'être dans la gloire, si nous ne nous rendons indignes de l'y accompagner.

3°. Par un principe de Pénitence envers Nous, pour expier les péchez passez ; pour éfacer les présens ; & pour prévenir les futurs. *Le même dans son Avent. Sermon* 14e.

XVII. L'Aumône renferme deux saintes usures : La prémiére, à l'égard des biens du Ciel ; la seconde, à l'égard des biens mêmes de ce monde : ce qui donne occasion de faire ces deux propositions, pour sujet, & pour partage d'un Discours.

La prémiére : Que l'Aumône est le moyen le plus efficace pour acquerir les biens de l'éternité.

La seconde : Que l'Aumône est le moyen le plus sûr pour acquerir les biens de la terre. *Dans les Essais de Sermons de l'Abbé de Bretteville. 2. tom. du Carême.*

XVIII. Il y a deux principales excuses, surquoi la plûpart des fideles prétendent se dispenser de faire l'aumône. Les uns disent qu'ils n'y sont pas obligez, & les autres alleguent qu'ils ne peuvent la faire, parce qu'ils n'en ont pas le moyen. Pour les mettre tout-à-fait hors d'excuse, il faut leur faire voir deux choses.

La prémiére, qu'ils doivent secourir les pauvres, & que c'est un précepte que Dieu a imposé à tous ceux à qui il a fait part des biens de ce monde.

La seconde, qu'ils le peuvent aisément, d'une maniére, ou d'une autre.

Pour ce qui eſt de la prémiere propoſition que nous devons faire l'aumône. Prémierement, c'eſt une obligation fondée ſur le droit naturel. Car c'eſt une loi que la Nature a gravée dans le fond de nôtre cœur, & dont nous ne pouvons étouffer la voix, ſans renoncer à la qualité d'homme. Elle nous apprend cette loi, que tout miſérable qu'eſt le pauvre, il eſt nôtre ſemblable, & n'a rien de moins que nous, à la reſerve de ces biens de fortune, que la naiſſance ne lui a pas donné, ou dont l'injuſtice des hommes l'a peut-être dépoüillé. Certes à moins de faire violence à cette inclination ſecrette que la nature a imprimée dans tous les cœurs, & de ſe défaire de tous les ſentimens d'humanité, nous ne pouvons refuſer à nôtre ſemblable les aſſiſtances que nous lui devons. Et c'eſt la prémiere obligation que les riches ont de faire l'aumône, fondée ſur la loi naturelle. Ce motif quoiqu'il ſoit purement humain, & qu'il ne s'éléve pas au deſſus de la nature, ne laiſſe pas d'être ſi puiſſant, que le ſaint Eſprit même ne fait point de difficulté de s'en ſervir, comme d'un des plus propres à nous toucher le cœur, & à nous inſpirer des ſentimens de compaſſion pour tous les pauvres. Secondement, non ſeulement ce devoir eſt fondé ſur la loi naturelle; mais encore ſur la loi divine & ſur un precepte poſitif, lequel prémierement eſt compris dans cet autre général, qui nous oblige d'aimer nôtre Prochain comme nous-mêmes, & qui renferme par conſequent le précepte de l'aumône: mais de plus, ſur un précepte particulier, exprimé en ces termes: *Propter mandatum aſſume pauperem.* Prenez ſoin du pauvre, à cauſe du commandement exprés que Dieu en a fait. Et c'eſt pour cela que ſaint Paul avertit ſon diſciple Timothée d'ordonner aux riches de la part de Dieu, de s'acquiter de l'obligation de faire l'anmône, comme du plus eſſentiel de leurs devoirs: *Præcipe divitibus facile tribuere.* Troiſiémement nous devons faire l'aumône; parceque c'eſt un tribut, & un hommage, que nous devons à Dieu, pour lui marquer nôtre dependance, & le ſouverain domaine qu'il a ſur nos biens. *Honora Dominum de tuâ ſubſtantiâ.* Ce tribut eſt dû à ce ſouverain Seigneur, qui non ſeulement ſe met en la perſonne des pauvres, pour le recevoir par leurs mains: mais de plus, qui les ſubſtituë à ſes droits, par une ceſſion authentique, en déclarant qu'il tient fait à lui même tout le bien que nous leur ferons. D'où il s'enſuit que l'aumône eſt une dette, puiſque pour cette ceſſion que le Sauveur a fait aux pauvres de ſon droit, nous ſommes devenus leurs créanciers. Je ſçai bien, riches du monde, que vous nierez hardiment cette dette, & que vous ſoûtiendrez qu'on ne peut produire aucun titre, ni aucune obligation, qui faſſe voir que vous leur ſoyez redevables. Non, je l'avoüe, devant la juſtice des hommes; mais au Tribunal de Dieu, voilà vôtre obligation: *Declina pauperi aurem tuam, & redde debitum tuum.* Prêtez l'oreille à la voix du pauvre, & payez lui vôtre dette. Et qu'eſt-ce que je lui dois? c'eſt cet argent que vous dépenſez inutilement à ce jeu ſi exceſſif, & ſi déréglé, c'eſt celui que vous employez dans ces feſtins ſuperbes, dans ces habits ſi magnifiques, dans tant d'ornemens ſuperflus; en un mot, c'eſt ce dont vous pourriez

Eccl. 29.

1. *ad Timoth.* 6.

Proverb. 3.

Eccl. 4.

aiſément vous paſſer, ſans que vôtre famille en ſouffrit, & ſans être eſtimez moins honnêtes gens dans vôtre condition.

La ſeconde propoſition qui eſt que nous pouvons aiſément nous aquiter de ce devoir, a beſoin ſans doute, d'éclairciſſement. Car comment peut-elle être générale, puiſqu'il y a des perſonnes, qui bien loin d'être en état de faire l'aumône, ſont obligez par la néceſſité qui les preſſe, de la demander? Mais il n'eſt pas difficile de montrer que non ſeulement les riches, qui ne ſont obligez en rigueur qu'à donner le ſuperflu de leurs biens dans les neceſſitez communes, & une partie du néceſſaire dans les neceſſitez extrêmes; mais même les pauvres qui ſont dans l'indigence de tout, peuvent s'acquiter aiſément d'un devoir ſi juſte, & faire l'aumône en leur maniere, non pas de leurs biens, à la vérité, mais de leur peine, de leur travail, de leur ſervice, & par cent autres manieres d'aſſiſter leurs ſemblables, dans leurs beſoins: & s'ils s'acquitent de ces devoirs dans un eſprit de vraye charité, ce ſera comme les deux Oboles de la Veuve de l'Evangile, leſquelles furent mieux reçuës de Dieu, & marquerent plus de generoſité que les grandes aumônes des plus Opulens.

XIX. A l'occaſion de l'Evangile de la multiplication des pains: l'exemple de la miſéricorde du Sauveur, eſt la condamnation de celle que la plûpart des riches refuſent aux pauvres. 1°. Sa miſéricorde prévenante, par laquelle il pourvoit aux néceſſitez de cette multitude de peuple, condamne les aumônes tardives que font les riches.

2°. Sa miſericorde magnifique condamne les aumônes modiques de ceux qui ne donnent pas ſelon leurs moyens.

3°. Sa miſericorde accompagnée d'humilité & de modeſtie dans toutes les circonſtances de cette action, condamne les aumônes faſtueuſes & ſuperbes. C'eſt ce qui peut faire la diviſion d'un diſcours. *Eſſais de Sermons pour le quatriéme Dimanche de Carême.*

XX. La dureté, & l'avarice ſont deux vices qui étouffent d'ordinaire les ſentimens de compaſſion qu'on doit avoir pour les pauvres. La dureté ne permet pas de partager les maux d'autrui; & l'avarice nous renferme dans nos propres interêts. Ces deux énemis de la charité chrétienne ſont d'autant plus cruels, qu'ils accompagnent naturellement les richeſſes, qui ſont la ſeule reſſource de l'indigence. Or c'eſt pour attaquer le mal dans ſa ſource que je combatrai dans ce diſcours, la dureté & l'avarice qui en feront les deux parties. L'une fera voir l'obligation qu'ont les riches avares de faire l'aumône. L'autre, l'avantage que les inſenſibles en peuvent retirer. *C'eſt le deſſein du Pere la Peſſe, qui le traite en deux diſcours differens.*

XXI. L'Aumône eſt l'un des ſignes les plus certains de prédeſtination que l'on puiſſe avoir en cette vie, & une marque moralement aſſurée du ſalut de celui qui eſt porté à la miſéricorde envers les pauvres. Trois raiſons feront la preuve de cette conſolante vérité, & le partage de ce diſcours.

La prémiére, parce que la Prédeſtination n'étant autre choſe que la préparation des bienfaits, comme dit ſaint Auguſtin, c'eſt à dire des graces,

par leſquelles ceux à qui Dieu les fait, ſont infailliblement ſauvez ; c'eſt particulierement, par le moyen de l'aumône, que l'on ſe les attire, & à l'aumône qu'elles ſont promiſes, d'où il s'enſuit que l'affection que l'on témoigne à ſoulager les miſeres des pauvres, & les ſecours qu'on leur donne, ſont un ſigne & une marque que Dieu a préparé la gloire à ceux qui font l'aumône ; puiſqu'il leur donne un ſi puiſſant moyen d'acquerir le ſouverain bonheur.

La ſeconde raiſon, qui fait la ſeconde preuve de cette vérité, eſt, que comme la mort dans l'état de péché, met le ſceau à nôtre réprobation, & qu'au contraire une ſainte mort dans l'état de grace, conclut l'affaire de nôtre prédeſtination par la perſeverance finale, qui eſt un don de la pure miſéricorde de Dieu, ce bienfait ineſtimable ſemble être comme attaché à l'exercice de l'aumône. *Beatus qui intelligit ſuper egenum & pauperem, in die malâ liberabit eum Dominus.* *Pſalm 40.*

La troiſiéme, enfin. Parce que la gloire & le bonheur éternel étant l'accompliſſement & la fin de la Prédeſtination, quelle marque plus ſûre d'obtenir cette gloire, que l'aſſûrance que le Fils de Dieu donne à ceux qui l'auront nourri, vétu, viſité, aſſiſté dans tous ſes beſoins en la perſonne des pauvres : que l'aſſûrance, dis-je, que le Royaume de ſon Pere leur eſt preparé. Car pendant que ce ſouverain Juge condamnera aux flâmes éternelles, ceux qui auront refuſé de le ſecourir, c'eſt-à-dire, qui auront été inſenſibles aux miſeres des pauvres ; il reconnoîtra les bienfaits qu'il aura reçu des perſonnes miſericordieuſes ; les invitera de venir prendre part à ſa gloire comme une récompenſe qui leur eſt duë à ſi juſte titre.

XXII. On peut encore prendre pour ſujet, & pour partage d'un diſcours, trois autres marques de prédeſtination, dans les perſonnes portées à faire l'aumône.

Prémierement, ſi la pratique des œuvres de miſéricorde eſt un moyen ſûr pour ceux qui les exercent, d'obtenir eux-mêmes miſéricorde, ſelon la promeſſe du Fils de Dieu : *Beati miſericordes, quoniam ipſi miſericordiam conſequentur.* *Matth. 5.* L'aumône, qui porte le nom même de miſericorde, & qui tient le prémier rang entre les œuvres de charité, ne doit-elle pas être regardée, comme une marque viſible de Prédeſtination, puiſqu'elle eſt un moyen d'engager Dieu à faire miſéricorde à ceux qui l'ont exercée envers les pauvres ? ou plutôt envers lui-même ? Car il ſe met en leur perſonne, & s'en tient obligé comme ſi c'étoit à lui que l'aumône eût été faite ; ſi donc on ne doute point que celui-là n'arrive au terme où il prétend aller, lorſqu'il prend la voye qui y conduit, & ſi l'on ſe tient aſſûré de venir à bout d'une entrepriſe, lorſqu'on a les moyens les plus infaillibles pour y réüſſir. Peut-on juger moins favorablement de l'aumône, qui nous fait trouver miſéricorde auprès de Dieu ? *Eleemoſina facit invenire miſericordiam.* Et qu'eſt ce que trouver miſéricorde auprès de Dieu, ſi ce n'eſt pas être prédeſtiné ? *Tob. c. 4.*

Secondément, c'eſt par le moyen de l'aumône, & par l'exercice des œuvres de miſéricorde, que nous ſommes Enfans du Pere celeſte, & que lui-même nous reconnoît en cette qualité : *Eſtote miſericordes ſicut Pater veſter miſericors eſt : ut ſitis filii Patris veſtri qui in cœlis eſt.* *Luc. 6. Matth. 5.* Or ſi les perſonnes miſéricordieuſes ſont les Enfans du Tres-Haut, n'eſt ce pas une marque, ou plûtôt

une conſequence néceſſaire qu'ils ſont auſſi ſes heritiers ; & par la même raiſon, ſes Elûs & ſes Prédeſtinez.

Troiſiémement. C'eſt une grande, & infaillible marque de Prédeſtination, d'être ſemblable au Sauveur du Monde, qui eſt le prémier & le Chef de tous les Prédeſtinez : *Quos ſcivit & prædeſtinavit Deus, conformes fieri imagini Filii ſui.* Or peut-on lui être plus ſemblable, & imiter plus parfaitement celui qui eſt nôtre modelle, & qui doit être la régle de toutes nos actions, qu'en pratiquant les œuvres de miſéricorde, ſpirituelles & corporelles, particulierement envers les pauvres ?

Ad Rom. 8.

XXIII. On peut conſiderer l'aumône par rapport à Dieu qui la commande, par rapport au pauvre qui la reçoit, & par rapport aux riches, qui la donnent.

1°. Par rapport à Dieu, c'eſt un devoir d'obligation, c'eſt un précepte qui nous oblige, ſous peine de nôtre damnation éternelle.

2°. Par rapport au pauvre, c'eſt un devoir de charité, & de compaſſion.

3°. Par rapport aux riches, c'eſt un devoir de pénitence & de ſatisfaction.

XXIV. 1°. Le Fils de Dieu a fait ce qu'*il y* a au monde de plus fort, pour nous exciter à faire l'aumône.

2°. Il n'y a rien de plus foible que les excuſes, & les prétextes qu'on apporte pour ſe diſpenſer de la faire.

PARAGRAPHE SECOND.

Les Sources où l'on peut trouver dequoy remplir ces Sujets, & les Autheurs qui en traitent.

Les saints Peres.

SAint Auguſtin a parlé de l'Aumône en une infinité d'endroits. Voicy les principaux.

Il en a fait un livre, qui a pour titre, *Liber de Eleemoſyna*; que quelques-uns attribuent à ſaint Cyprien; c'eſt pourquoi il ſe trouve auſſi parmi les Ouvrages de ce Pere.

Le même, dans l'Expoſition du Pſeaume 44. expliquant ces paroles: *Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis.*

Le même, dans l'Expoſition des Pſeaumes 32.42. 51. 75. 90. 125. 146.147.

Le même, au Livre *de decem Chordis*, c. 12. où il refute ceux qui ſe diſpenſent de faire l'aumône, ſur ce qu'ils ont des enfans, qu'ils ſont obligez de pourvoir.

Le même, *in Enchiridio*, c. 77. refute aſſez au long l'illuſion de ceux qui ſe fient ſur les aumônes qu'ils font, & qui ſur ce prétexte vivent licentieuſement.

Le même, dans le livre *de Diſciplinâ Chriſtianâ*, c. 76. parle encore de ceux qui s'excuſent de donner l'aumône ſur le nombre de leurs enfans.

Le même, dans le livre des cinquante Homelies, dit d'excellentes choſes. C'eſt dans l'Homelie 6. 13. 27. 29. 39. 42. 47. 48.

Le même. Liv. 2. *de Sermone Domini in monte*, c. 5.

Le même. Liv. 21. *de Civitate Dei*. c. 27.

Le même, dans les Sermons communs, au 23. & 24.

Le même, aux Sermons *de Verbis Domini*. 5. 25. 30. 41.

Le même, au Traité *de Miſericordiâ*.

Le même, au Sermon 22. *de Verbis Apoſt.*

Saint Jerôme, Epit. 30. *ad Oceanum*, où il rapporte les grandes aumônes que faiſoit l'illuſtre Fabiola.

Le même, ſur le troiſiéme chapitre des Proverbes, en expliquant ces paroles: *Honora Dominum de tuâ ſubſtantiâ.*

Le même, ſur le chap. 13. des Proverbes.

Le même, *Epiſt.* 151. *ad Hedibiam*, où il preſcrit de quelle maniére une Veuve qui n'a point d'enfans doit faire l'aumône.

Saint Ambroiſe, liv. 1. de ſes Offices, ch. 11. où il s'étend ſur les avantages que nous apporte l'aumône.

Le même, au ch. 30. du même liv. preſcrit l'ordre & la maniére dont il faut faire l'aumône.

Le même, au chap. 31. du même livre, montre comme l'on doit être reconnoiſſant des bienfaits de Dieu, par le moyen de l'aumône.

Le même, au liv. 2. montre qu'on ne doit pas ſe déſiſter de faire l'aumône, pour tous les diſcours des hommes.

Le meme, au liv. des Veuves, apporte quelques raiſons pour leſquelles il la faut faire.

Le même, dans l'Expoſition qu'il fait du paſſage de l'Eccleſiaſtique : *Sicut ignem extinguit aqua, ita eleemoſyna extinguit peccatum*, explique comment l'aumône éface nos péchez.

Le même, au Sermon 39. du Jeûne & de l'Aumône, refute les excuſes de ceux qui s'en diſpenſent, ſous prétexte des charges publiques.

Le même, dans le Sermon 81. ſur le Riche de l'Evangile, exhorte à faire l'aumône, & invective contre ceux qui au lieu de la faire, dépenſent leurs biens en ſpectacles, & en ſemblables magnificences.

Le même, au liv. 2. *de Abrahamo*, parle de l'hoſpitalité de ce ſaint Patriarche.

Le même, au liv. *de Nabuthe Jeſraelita*, *c.* 13. parle contre ceux qui ſont magnifiques dans leurs meubles, & qui négligent les pauvres.

Saint Maxime & ſaint Chryſologue ont fait quelques Homelies ſur l'Aumône.

Saint Gregoire de Nazianze a fait une Otaiſon ſur l'amour qu'on doit avoir pour les pauvres.

Saint Clement d'Alexandrie. 4. *Stromatum.*

Origene, *lib.* 2. *in Job*, expliquant ces paroles de l'Eccleſiaſtique : *Beatus vir qui poſt aurum non abiit, nec ſperavit in pecunia theſauris.*

Saint Baſile, tom. 1. homel. 6. exhorte puiſſamment les riches à faire l'aumône, & en apporte tous les motifs.

Le même, dans la ſeptiéme homelie, contre les Riches Avares.

Le même, dans l'Homel. 8. à l'occaſion d'une grande famine qui arriva dans la ville de Céſarée.

Le même, dans l'homel. 2. & dans l'homelie 13. & 23. *In Diteſcentes*, où il montre combien ſont coupables ceux qui ne font point d'aumône, ou qui attendent à la faire à la mort.

Saint Chryſoſtome parle de l'aumône preſque dans tous ſes Ouvrages ; mais particuliérement dans l'Homel. 35. ſur la Geneſe : dans l'Homel. 55. ſur le Pſeaume 95. dans l'Homelie 7. ſur ſaint Luc, qui eſt le 2. Sermon ſur le Lazare: dans l'Homel. 24. ſur ſaint Jean : dans l'Homelie 22. ſur les Actes des Apôtres.

Le même, dans les Homelies 11. & 14. ſur l'Epitre de ſaint Paul aux Romains : dans l'Homelie 10. ſur la Prémiére aux Corinthiens : dans la 21. 30. 34. ſur la même Epître.

Le même, dans l'Homelie 6. ſur la ſeconde Epître à Timothée : dans la 32. ſur l'Epître aux Hébreux : dans le Sermon 21. ſur l'Epître aux Romains: dans l'Homel. 5. de la Pénitence.

Le même, dans les Homelies, ou Sermons au Peuple d'Antioche. 2. 39. 40. 67.

Le même, dans les Exhortations après l'explication de l'Evangile de ſaint Matthieu, 4. 20. 33. 35. 45. 50. 52. 67. 72. 77. 85. 88.

Les Livres Spirituëls.

Grenade a fait un ample Traité ſur ce ſujet.

Le même en parle, au liv. 2. de la Guide des Pécheurs.

Franciſcus Arias. *p.* 2. *Theſauri, Tract.* 6.

Petrus Caniſius. p. 4. c. 20.

Petrus Sanchez, *in Regno Dei. p.* 6. *c.* 4.

Joſephus Manſi. *Tract.* 57. *in Diſcurſibus Moralibus.*

Hieremias

Hieremias Drexelius, en divers Traitez, *David*, *Tobias*, *&c.* mais particuliérement dans celui qu'il a intitulé, *Gazophilacium Chriſti*; où il a ramaſſé tout ce qu'il a trouvé ſur cette matiére.

Monſieur Thiers Curé de Champrond, en a fait un livre entier, intitulé, *l'Avocat des Pauvres*, où il fait voir particuliérement l'obligation qu'ont les Bénéficiers d'aſſiſter les Pauvres.

La Morale Chrétienne ſur le *Pater*, liv. 6. ſect. 1. art. 5. où l'Auteur rapporte les ſentimens de quelques Saints Peres; & a traduits en notre langue de longs paſſages, tres-beaux.

Dom Barthelemi de Catrenza, a fait un excellent Traité de l'Aumône. Et Monſieur de Sainte Marthe Prêtre, ſur la fin du ſecond tome de ſes Ouvrages.

Tant de Livres ſpirituëls ont traité ce Sujet, qu'il ſeroit également difficile & ennuyeux de les rapporter tous.

Les Prédicateurs modernes.

Grenade, en deux Sermons pour le 8e. Dimanche après la Pentecôte.
Faber, dans le Sermon du 4e. Dimanche du Carême.
Le même, dans le Sermon ſur ſaint Matthieu.
Monſieur Fléchier en a imprimé un ſur l'Obligation de faire l'Aumône: & quelques Exhortations ſur ce ſujet.
Monſieur Godeau, un ſéparé, ſur la même obligation.
Le P. Bourdaloue: Sur le Précepte, la matiére, & l'ordre dont il faut faire l'aumône.
Monſieur Maimbourg, ſur l'Evangile du mauvais Riche.
Le Pere Texier, ſur le même Evangile.
Monſieur Biroat, dans le Diſcours 14. de ſon Avent.
Le même, dans ſon Carême. Pour le troiſiéme Mercredy.
Monſieur Lambert, dans le ſixiéme Diſcours de la Charité du Prochain, employe le ſecond Point à montrer quelle eſt l'obligation des Eccleſiaſtiques, de faire l'aumône.
Monſieur Joly. Sermon pour le ſeptiéme Dimanche après la Pentecôte.
Monſieur de Fromentieres. Sermon ſur l'Aumône; & le même. Sermon ſur la Charité envers les Priſonniers.
Le Pere Cheminais a auſſi un tres-beau Sermon ſur la Charité envers les Priſonniers.
L'Autheur des Diſcours Moraux.
L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne, dans l'Avent. 2. tom. Sermon 4e.
Le même, dans la Dominicale. Pour le 4e. Dimanche de Carême.
Il y a peu de Sermonnaires, qui n'ayent un Sermon ſur cette Matiére.

Ceux qui ont fait des Recueils ſur ce Sujet.

Grenade, dans ſes Lieux communs.
Buſée, *in viridario.*
Lohner. *Bibliotheca manualis.*
Labata. *Theſaurus Moralis.*
Dandinus, *l.* 49.
Summa Prædicantium.
Berchorius.
Peraldus, &c.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, Exemples, & Applications de l'Ecriture ſur ce Sujet.

NOn deerunt pauperes in terrâ habitationis tuæ : idcirco ego præcipio tibi, ut aperias manum fratri egeno & pauperi, qui tecum verſatur in terra. Deuteron. 15.

IL y aura toûjours des pauvres dans le lieu où vous habitez : c'eſt pourquoi je vous ordonne d'avoir toûjours la main ouverte aux beſoins de vôtre frere pauvre & ſans ſecours, qui demeure avec vous dans vôtre pays.

Beatus qui intelligit ſuper egenum, & pauperem : in die mala liberabit eum Dominus. Pſalm. 40.

Heureux l'homme qui a l'intelligence ſur le pauvre & l'indigent : le Seigneur le délivrera dans le jour mauvais.

Jucundus homo qui miſeretur & commodat : diſponet Sermones ſuos in judicio. Pſalm. 111.

L'homme eſt heureux, & a ſujet d'être content, lequel eſt touché de compaſſion envers les miſerables ; qui leur prête volontiers : il réglera ſes diſcours avec prudence & jugement.

Tibi derelictus eſt pauper ; orphano tu eris adjutor. Pſalm. 9.

C'eſt à vous que le ſoin du pauvre a été laiſſé ; vous ſerez le protecteur de l'orphelin.

Ne dicas amico tuo : Vade & revertere ; cras dabo tibi : cùm ſtatim poſſis dare. Proverb. 3.

Ne dites point à vôtre ami : Allez & revenez ; je vous donnerez demain : lorſque vous pouvez lui donner à l'heure même.

Qui calumniatur egentem, exprobrat factori ejus : honorat autem eum, qui miſeretur pauperis. Proverb. 14.

Celui qui opprime le pauvre par calomnie, fait injure à celui qui l'a créé ; & celui qui en a compaſſion, rend honneur à Dieu.

Benefacit anima ſua vir miſericors. Proverb. 4.

L'homme charitable fait du bien à ſon ame.

Faneratur Domino, qui miſeretur pauperis, & viciſſitudinem ſuam reddet ei. Prov. 19.

Celui qui fait charité au pauvre, prête au Seigneur à interêt ; & il lui rendra ce qu'il lui avoit prêté.

Qui pronus eſt ad miſericordiam benedicetur ; de panibus enim dedit pauperi. Prov. 22.

Celui qui eſt porté à faire miſéricorde ſera béni ; parce qu'il a donné de ſes pains aux pauvres.

Qui dat pauperi non indigebit ; qui deſpicit deprecantem, ſuſtinebit penuriam. Proverb. 28.

Celui qui donne au pauvre n'aura beſoin de rien ; mais celui qui le mépriſe lorſqu'il prie, tombera lui-même dans la pauvreté.

Qui ſequitur juſtitiam & miſericordiam, inveniet vitam, juſtitiam, & gloriam. Prov. 21.

Celui qui exerce la juſtice & la miſéricorde ; trouvera la juſtice & la gloire.

Miſericordiâ & veritate redimitur iniquitas. Prov. 16.

L'iniquité ſe rachette par la miſéricorde & la verité.

Honora Dominum de tuâ ſubſtantiâ. Prov. 3.

Honorez le Seigneur de vôtre bien.

Qui miſeretur pauperis, beatus erit. Proverb. 14.

Celui qui a compaſſion du pauvre ſera bienheureux.

Noli prohibere benefacere eum qui poteſt : ſi valis, & ipſe benefac. Prov. 3.

N'empêchez point de bien faire celui qui le peut : faites du bien vous-même ſi vous le pouvez.

Qui obturat aurem ſuam ad clamorem pauperis, & ipſe clamabit, & non exaudietur. Prov. 21.

Celui qui ferme l'oreille au cri du pauvre, criera lui-même, & ne ſera point écouté.

Propter mandatum aſſume pauperem, & propter inopiam ejus, ne dimittas eum vacuum. Eccli. 29.

Aſſiſtez le pauvre à cauſe du commandement qui en a été fait, & ne le laiſſez pas aller les mains vuides, parce qu'il n'a rien.

Conclude eleemoſynam in ſinu pauperis ; & hæc pro te exorabit. Eccli. 29.

Eleemoſynas illius enarrabit omnis Eccleſia Sanctorum. Eccli. 31.

Illi viri miſericordiæ ſunt, quorum pietates non defuerunt, cum ſemine eorum permanent bona. Eccli. 44.

Fili, eleemoſynam pauperis ne defraudet, & oculos tuos ne tranſvertas à paupere. Eccli. 4.

Pauperi porrige manum tuam, ut perficiatur propitiatio, & benedictio tua. Eccli. 7.

Ignem ardentem extinguit aqua ; & eleemoſyna reſiſtit peccatis. Eccli. 3.

Ante obitum operare juſtitiam. Eccli. 14.

Benefac juſto, & invenies retributionem magnam ; etſi non ab ipſo, certè à Domino. Eccli. 12.

Cor inopis non afflixerit, & ne protrahat datum anguſtianti. Eccl. 7.

Quomodo potueris, ita eſto miſericors. Si multum tibi fuerit, abundanter tribue ; ſi exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter impertiri ſtude. Tob. 4.

Ex ſubſtantiâ tuâ fac eleemoſynam, & noli avertere faciem tuam ab ullo paupere : ita enim fiet, ut nec à te avertatur facies Domini. Ibidem.

Eleemoſyna ab omni peccato, & à morte liberat, & non patietur animam ire in tenebras. Ibidem.

Fiducia magna erit coram ſummo Deo eleemoſyna, omnibus facientibus eam. Ibid.

Panem tuum, & vinum tuum cum eſurientibus & egenis comede, & de veſtimentis tuis nudos tege. Ibidem.

Ipſa eſt quæ purgat peccata, & facit invenire miſericordiam, & vitam æternam. Tob. 12.

Frange eſurienti panem tuum, & egenos vagoſque induc in domum tuam ; cùm videris nudum, operi eum, & carnem tuam ne deſpexeris. Iſaiæ 58.

Peccata tua eleemoſynis redime, & iniquitates tuas, miſericordiis pauperum : forſitan ignoſcet tibi Deus. Daniel 4.

Miſericordiam & juſtitiam cuſtodi ; & ſpera in Domino Deo tuo. Oſee. 12.

Beati miſericordes, quoniam miſericordiam conſequentur. Matth. 5.

Cùm facis eleemoſynam, noli canere tubâ ante te. Matth. 6.

Renfermez l'aumône dans le ſein du pauvre ; & elle priera pour vous.

Toute l'aſſemblée (des Saints) publiera les aumônes qu'il a faites.

Ce ſont des hommes de charité & de miſéricorde, & les œuvres de leur piété qui ne s'eſt jamais démentie, ſubſiſteront à préſent, avec les autres biens, dans leur maiſon.

Mon Fils ne privez pas le pauvre de ſon aumône, & ne détournez pas les yeux de lui.

Ouvrez vôtre main au pauvre, afin que vôtre expiation, & vôtre offrande ſoit entiére, & parfaite.

L'eau éteint le feu, lorſqu'il eſt le plus ardent ; & l'aumône réſiſte aux péchez.

Faites des œuvres de juſtice avant vôtre mort.

Faites du bien au juſte, & vous en recevrez une grande recompenſe ; ſinon de lui, au moins du Seigneur.

N'attriſtez point le cœur du pauvre, & ne differez point de donner à celui qui ſouffre.

Soyez charitable en la maniere que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup ; ſi vous en avez peu, ayez ſoin de donner de ce peu même, de bon cœur.

Faites l'aumone de vôtre bien, & ne détournez votre viſage d'aucun pauvre ; car de cette ſorte le Seigneur ne détournera point non plus ſon viſage de deſſus vous.

L'aumône delivre de tout péché & de la mort ; elle ne laiſſera point tomber l'ame dans les ténebres.

L'aumône ſera un grand ſujet de confiance devant le Dieu ſuprême, pour tous ceux qui l'auront faite.

Mangez vôtre pain avec les pauvres, & avec ceux qui ont faim, & couvrez de vos vêtemens ceux qui ſont nuds.

L'aumône efface les péchez, & c'eſt elle qui fait trouver la miſéricorde, & la vie éternelle.

Faites part de vôtre pain à celui qui a faim, & faites entrer en vôtre maiſon les pauvres, & ceux qui ne ſçavent où ſe retirer ; lorſque vous verrez un homme nud revêtez-le, & ne mépriſez point vôtre propre chair.

Rachetez vos péchez par les aumônes, & vos iniquitez, par les œuvres de miſéricorde envers les pauvres : peut-être que le Seigneur vous pardonnera vos offenſes.

Gardez la miſericorde & la juſtice ; & eſpérez toûjours en Dieu.

Bienheureux ceux qui ſont miſéricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miſéricorde.

Lorſque vous donnerez l'aumône, ne faites point ſonner la trompette devant vous,

Te faciente eleemoſynam, neſciat ſiniſtra tua quid faciat dextera tua: ut ſit eleemoſyna tua in abſcondito: & Pater tuus qui videt in abſcondito, reddet tibi. Ibidem.

Lorſque vous ferez l'aumône, que vôtre main gauche ne ſçache point ce que fait vôtre main droite; afin que vôtre aumône ſoit dans le ſecret: & vôtre Pere, qui voit ce qui ſe paſſe dans le ſecret, vous rendra la recompenſe.

Quicumque dederit uni ex minimis iſtis calicem aquæ frigidæ tantùm in nomine Diſcipuli, amen dico vobis non perdet mercedem ſuam. Matth. 10.

Quiconque aura donné ſeulement à boire un verre d'eau froide à un de ces plus petits-cy, comme étant de mes Diſciples; je vous le dis en vérité, il ne perdra point ſa recompenſe.

Diſcedite à me maledicti in ignem æternum.... Eſurivi enim, & non dediſtis mihi manducare, &c. Matth. 25.

Retirez-vous de moy, maudits: allez au feu éternel.... Car j'ai eu faim, & vous ne m'avez pas donné à manger, &c.

Date, & dabitur vobis; menſuram bonam, & confertam, & cogitatam & ſuperefluentem dabunt in ſinum veſtrum. Luc. 6.

Donnez, & il vous ſera donné; on vous verſera dans le ſein une bonne meſure bien preſſée, & qui après avoir été ſecouée, ſe répandra encore par-deſſus les bords.

Qui habet duas tunicas, det non habenti Luc. 3.

Que celui qui a deux vetemens, en donne un à celui qui n'en a point.

Date & dabitur vobis. Luc. 6.

Donnez, & il vous ſera donné.

Verumtamen quod ſupereſt, date eleemoſynam; & ecce omnia munda ſunt vobis. Idem.

Après tout donnez l'aumône; & il n'y a plus rien que de pur à vôtre égard.

Omni petenti te tribue. Luc. 6.

Donnez à tous ceux qui vous demanderont.

Date eleemoſynam: facite vobis ſaculos qui non veteraſcunt, theſaurum non deficientem in Cœlis, quò fur non appropiat, neque tinea corrumpit. Luc. 12.

Donnez l'aumône: faites-vous des bourſes qui ne s'uſent point par le temps; amaſſez un tréſor dans le Ciel: un tréſor qui ne périſſe jamais, d'où les voleurs n'approchent point, & que les vers ne peuvent corrompre.

Facite vobis amicos de mammona iniquitatis; ut cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula. Luc. 16.

Employez vos richeſſes injuſtes à vous faire des amis; afin que lorſque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles eternels.

Corneli, exaudita eſt oratio tua, & eleemoſyna tua commemorata ſunt in conſpectu Dei. Act. 10.

Corneille, vos priéres & vos aumônes ſont montées juſqu'à Dieu, & il s'en eſt ſouvenu.

Qui parcè ſeminat, parcè & metet; & qui ſeminat in benedictionibus, de benedictionibus & metet. 2. ad Corinth. 9.

Celui qui ſeme peu, moiſſonnera peu; & celui qui ſeme avec abondance, moiſſonnera auſſi avec abondance.

Religio munda & immaculata apud Deum & Patrem, hæc eſt: Viſitare pupillos & viduas in tribulatione eorum. Jacobi. 1.

La religion & la piété pure & ſans tache aux yeux de Dieu nôtre Pere, conſiſte en ceci: A viſiter les orphelins & les veuves, dans leur affliction.

Si frater & ſoror nudi ſint, & indigeant victu quotidiano; dicat autem aliquis ex vobis: Ite in pace, calefacimini, & ſaturamini; non dederitis autem ea quæ neceſſaria ſunt corpori, quid proderit? Jacob. c. 2.

Si un de vos freres ou une de vos ſœurs n'ont point dequoy ſe vétir, & qu'ils manquent de ce qui leur eſt néceſſaire chaque jour pour vivre; & que quelqu'un leur diſe: Allez en paix, je vous ſouhaite dequoy vous couvrir & dequoy manger, ſans que vous leur donniez dequoy ſatisfaire aux néceſſitez de leurs corps, dequoy leur ſerviront vos paroles?

Qui habuerit ſubſtantiam hujus mundi, & viderit fratrem ſuum neceſſitatem habere, & clauſerit viſcera ſua ab eo; quomodo charitas Dei manet in eo? 1. Joannis 3.

Si quelqu'un a des biens de ce monde, & que voyant ſon frere en néceſſité, il lui ferme ſon cœur, & ſes entrailles; comment l'amour de Dieu demeureroit-il en lui?

Exemples de l'Ancien Teſtament.

Qui ne ſera ravi de voir dans l'Ecriture, la diligence & l'empreſſement d'Abraham, à attendre à la porte de ſa maiſon les Pélerins, pour les y recevoir, à les prévenir, à aller au-devant d'eux, & les prier d'entrer chez lui ? Il étoit comme en embuſcade, pour n'en laiſſer échapper aucun ; pour les inviter de la maniére la plus généreuſe & la plus honnête, comme s'il avoit eſperé d'eux la plus grande grace : *Domine, ſi inveni gratiam ante te, ne pratereas puerum tuum.* Ce ſont les termes dont il ſe ſervoit pour les inviter : Si vous avez quelque conſidération pour moy, ne paſſez pas pardevant la maiſon de vôtre ſerviteur ſans y entrer : qu'on dreſſe la table, qu'on apporte ce que l'on trouvera, qu'on leur donne à manger, qu'on leur fourniſſe abondamment tout ce dont ils ont beſoin. Helas ! les temps, ou plûtôt les eſprits & les cœurs des hommes ſont bien changez ! Bien loin de prévenir les pauvres, pour épargner leur honte ; bien loin de leur témoigner qu'on leur veut faire du bien, on s'endurcit à leurs priéres & à leurs cris. Ils n'oſent frapper à vos portes ; vous les traiteriez d'impudens & d'importuns ; ni ſe préſenter preſque devant vous ; vous les rebutez, vous les renvoyez ; à peine pouvez-vous vous réſoudre de leur donner quelque petit ſecours.

L'exemple de l'hoſpitalité, dans le ſaint Patriarche Abraham. *Geneſ.* 18.

Nous liſons au troiſiéme livre des Rois, que le malheureux Roy Achab voyant la famine dans ſon Royaume, à cauſe de cette grande ſéchereſſe qui arriva, lorſque le Prophete Elie eut fermé les Cieux, & défendu aux nues de donner de la pluye ; au lieu de ſonger à ſon peuple affamé, & de rechercher les moyens de ſecourir un million de pauvres qui n'en pouvoient plus, il n'eut de penſée, de ſoin, ni d'empreſſement que pour ſes chevaux. Il appelle l'œconome de ſa maiſon, & lui dit : Voicy un temps bien rude & bien fâcheux ; je vois la famine qui augmente tous les jours. Ne croiriez-vous pas qu'après cela ce Prince lui va donner ordre d'équiper des vaiſſeaux, pour envoyer chercher du bled chez les étrangers ; qu'il va faire des aumônes publiques, & ouvrir tous les magazins ? Ce n'eſt pas à quoi il penſe : Allez, lui dit-il, viſitez toutes les plaines, & tous les vallons de mon Royaume, pour voir ſi vous n'y trouverez point de fourrage & d'herbes, afin de ſauver nos chevaux & nos mulets : *Si fortè poſſimus invenire herbam, & ſalvare equos, & mulos, & non penitus jumenta intereant.* Ce Prince cruël ſe voit entouré d'une foule de Pauvres, qui d'une voix mourante lui demandent du pain ; & il ne leur dit pas une parole de conſolation. Il voit les rues & les places publiques remplies de ces ſquelettes animez ; il trouve à la campagne des hommes qui broutent l'herbe comme des bêtes : il n'eſt point touché de ce ſpectacle. Voilà ce que font tant de mauvais riches, qui dans les néceſſitez extremes, trouvent dequoi nourrir des chevaux, & n'ont pas dequoy ſoulager les pauvres.

De la dureté d'Achab envers les pauvres durant une famine. 3. *Reg.* c. 7.

Chacun ſçait ce qui arriva à cette pauvre Veuve de Sarephta, qui n'avoit qu'un peu de farine, & un peu d'huile, afin de faire un pain pour elle & pour ſon enfant : après quoi il lui falloit ſe réſoudre à mourir de faim, ſi Dieu ne la ſecouroit par quelque voie extraordinaire. Néanmoins, parcequ'elle employa ce peu qui lui reſtoit de proviſion, pour la nourriture du Prophete Elie,

Comme Dieu recompenſa la charité de la veuve de Sarephta.

3. *Reg.* 17. Dieu recompenſa tellement ſa charité, que ni la farine, ni l'huile ne lui manquerent point le reſte du temps que la ſechereſſe dura. C'eſt ainſi que Dieu multiplie les biens de ceux qui font l'aumône.

L'exemple du ſaint homme Tobie.

Tobie étant captif, ne ſe contentoit pas de viſiter tous les jours ceux de ſa nation qui étoient captifs comme lui, & de les conſoler dans leur affliction: il les ſecouroit de ſes biens, autant que ſes biens le lui pouvoient permettre: il donnoit aux uns de quoi vivre, aux autres dequoi ſe vétir, & procuroit la ſépulture aux défunts. Mais voici l'importante leçon que ce ſaint homme fit à ſon fils, de mœurs déja ſi ſemblables aux ſiennes, dans la penſée qu'il avoit, quoique avant le temps qu'il ſeroit bien-tôt délivré des liens d'une vie qui ne pouvoit plus déſormais que lui être ſi fort à charge, non pas tant pour l'aveuglement & la miſere qui l'accabloient, que pour être obligé d'entendre en ſa maiſon le bruit du murmure & de l'impatience; choſe ſi triſte & ſi nouvelle pour lui: *Ex ſubſtantia tua fac eleemoſynam.* Mon fils j'eſperede voir bien-tôt la fin de mes jours, & que Dieu me fera la grace de vouloir bien ſuivant mes vœux, recueillir en ſa paix un homme, qui ne peut plus auſſi-bien être utile à rien en ce monde. J'ai une choſe de la derniére importance à vous dire; auſſi eſt-ce le dernier avis que je vous donne: profitez-en, mon cher enfant, & qu'il ne ſorte jamais de vôtre mémoire. Faites l'aumône; mais prenez garde de ne la pas faire d'un bien injuſtement acquis; faites-la de vôtre bien, & de vôtre propre ſubſtance. *Et noli avertere faciem tuam ab illo paupere: ita enim fiet ut nec à te avertatur facies Domini*: Et afin que Dieu ne détourne point ſes regards de deſſus vous, prenez garde de ne détourner jamais la vûë à la rencontre d'aucun pauvre. Mais comment ſatisfaire à tous, ſi vôtre bien ne ſuffit pas? *Quomodo potueris ita eſto miſericors*: Faites ſelon vôtre pouvoir, & quand même vous pourrez peu, donner volontiers de ce peu, & le reſte que nous avons déja rapporté ſéparément. Il n'oublia pas de donner le même avis à ce même fils, & à ſes petits-fils, quand il fut éfectivement au lit de la mort. Je vous ai ſouvent porté à faire l'aumône, je vous y exhorte encore à ces derniers momens: & ſouvenez-vous de recommander expreſſément à vos enfans de la faire: *Filiis veſtris mandate, ut faciant juſtitias & eleemoſynas.*

Tob. 4.

L'exemple de Job.

Le ſaint homme Job ne lui cédoit point en charité; & l'on peut dire qu'il lui en avoit donné l'exemple, auſſi bien que de la patience, qu'il pratiqua dans l'affliction dont il plût à Dieu de l'éprouver: & pour cela il ſuffit de rapporter ce que ce miracle de charité & de patience dit de lui-même: *Oculus fui cæco, & pes claudo; Pater eram Pauperum.* Je ſervois d'œil à l'aveugle, & de pied au boiteux, & l'on me regardoit comme le Pere des Pauvres; c'eſt de quoy tous ceux qui en étoient les témoins oculaires, me rendoient témoignage, & tous ceux qui en entendoient parler, me donnoient mille bénédictions, & me ſouhaitoient toute ſorte de bonheur: *Auris audiens beatificabat me, & oculus videns teſtimonium reddebat mihi; eò quòd liberaſſem pauperem vociferantem, & pupillum cui non eſſet adjutor. Benedictio perituri ſuper me; & cor viduæ conſolatus ſum, &c.*

Job 29.

Exemples du Nouveau Teſtament.

Ce que nous devons apprendre de l'exemple du mauvais Riche de l'Evangile, c'eſt que la cauſe de ſon malheur, fut de n'avoir pas donné l'aumône, & d'avoir manqué de ſecourir le pauvre Lazare. Car l'Evangile ne dit pas qu'il fût un blaſphémateur, un homicide, un impudique, un ſacrilege, un médiſant, ou un vindicatif, ni qu'il fût coupable de quelque autre crime: mais ſeulement qu'il étoit vétu de pourpre & de lin, & qu'il ſe traitoit magnifiquement tous les jours; tandis qu'il y avoit un pauvre appellé Lazare, couché à ſa porte, tout couvert d'ulceres, qui cût bien voulu ſe pouvoir raſſaſier des miettes qui tomboient de ſa table, mais à qui perſonne ne donnoit rien; en ſorte que la cruauté qu'il exerça envers Lazare, fut la cauſe de ſa damnation. La cauſe du malheur du mauvais Riche. *Luc.* 16.

Le Fils de Dieu nous a donné lui-même l'exemple de la charité envers les Pauvres, dans le miracle de la multiplication des pains, où il ſemble que les principales circonſtances qui doivent accompagner l'aumône, ſoient marquées. Car il ouvre les yeux pour conſidérer la néceſſité de ce peuple, qui le ſuivoit depuis trois jours ſans avoir dequoy manger dans ce déſert. Non content d'en avoir pitié, touché de les voir en cet état, il fait un miracle de ſa puiſſance, pour pourvoir à leur ſubſiſtance, par la multiplication de cinq pains dans une rencontre, & de ſept dans une autre. On ne peut douter qu'il n'ait voulu confondre par cet exemple, la dureté de ces riches impitoyables, qui manquent d'aſſiſter les pauvres dans leurs plus preſſantes néceſſitez, eux qui ont ſi peu, pour le faire, beſoin de miracle, comme lui le fit alors, parce que le beſoin de ce peuple le toucha, & qu'il pouvoit faire un miracle. Exemple du Fils de Dieu même, dans la multiplication des pains.

Les prémiers Chrétiens étoient ſi charitables, qu'il n'y avoit point de pauvres parmi eux. Ils étoient perſécutez, dépouillez de leurs biens, accablez de tributs. Nul, dit le Texte Sacré, ne conſidéroit ce qu'il poſſédoit, comme étant à lui en particulier; mais toutes choſes étoient communes entre eux: *Ne quiſquam, eorum quæ poſſidebat, aliquid ſuum eſſe ducebat, ſed erant illis omnia communia*, dit ſaint Luc aux Actes des Apôtres. L'exemple des prémiers Chrétiens. *Act.* 4.

Nous avons une admirable leçon de miſéricorde, & de charité en la perſonne de ce Samaritain, dont le Fils de Dieu fait dans une parabole le portrait de l'Evangile. Un pauvre voyageur étoit tombé entre les mains des voleurs, qui non contens de lui avoir enlevé tout ce qu'il avoit d'argent, l'avoient dépouillé, couvert de plaies, & laiſſé demi-mort. Un Prêtre de la Loy, & enſuite un Lévite paſſerent ſucceſſivement par ce chemin, ſans lui donner ſecours, quoi qu'ils l'euſſent apperçu en ce pitoyable état: mais un Samaritain n'en fit pas de même. Car touché de compaſſion, il lui banda ſes plaies, étancha ſon ſang, le mit ſur ſon cheval, & le conduiſit juſqu'au lieu, où on le pouvoit penſer à loiſir, donna de l'argent au maître de l'hôtellerie, & promit de ſatisfaire au reſte qu'il pourroit coûter pour le faire guérir; en lui recommandant d'en avoir bien ſoin. Peut-on voir une aumône mieux placée, plus à propos, & plus charitablement pratiquée? L'exemple du Samaritain de l'Evangile. *Luc.* 10.

Aux Actes des Apôtres, chap. 9. il eſt parlé d'une femme qui demeuroit L'exemple

de Tabitha reſſuſcitée par ſaint Pierre.

Act. 9.

à Joppé, nommée Tabitha, ou Dorcas, remplie de mérites, par ſes bonnes œuvres, & les aumônes qu'elle faiſoit. Elle avoit tellement gagné l'affection des pauvres qu'elle aſſiſtoit, qu'étant morte, ſaint Pierre la reſſuſcita, à la priére des veuves, qui lui montrerent les robes que Dorcas leur avoit données. En ſorte que ſaint Pierre touché de compaſſion pour les pauvres, qui perdoient une mere en la mort de cette charitable femme, & attendri par les larmes de ces veuves qu'elle entretenoit, s'addreſſa à Dieu, pour rendre la vie à cette ſainte aumôniére : ce qu'il obtint, avec la joie de tous les pauvres, & l'admiration de toute la ville.

L'exemple de Corneille le Centurion.

Il eſt auſſi fait mention au chap. 10. des mêmes Actes, d'un homme nommé Corneille, Centurion de la cohorte appellée Italique, homme religieux & craignant Dieu, lui & toute ſa famille, & qui faiſoit beaucoup d'aumônes. Or quoi qu'il fût encore payen, un Ange lui apparut, & lui dit, que ſes priéres & ſes aumônes étoient montées juſqu'au trône de Dieu, & l'avoient fait ſouvenir de lui. Il fut averti de faire venir ſaint Pierre, qui l'inſtruiroit de ce qu'il devoit faire pour être Chrétien ; ce qu'il éxecuta : & ſes aumônes lui attirerent le bonheur d'être éclairé des lumiéres de la Foy: Le prémier de tous les Gentils, à qui par l'ordre du Ciel, le prémier des Apôtres, & le chef de tous les Fidelles, ouvrit ainſi la porte de l'Egliſe.

Les aumônes que les Chrétiens d'une ville envoyoient à ceux d'une autre.

Il eſt encore rapporté dans ces mêmes Actes, chap. 4. que les Chrétiens d'Antioche ayant ſçû par la révélation faite à un Prophete nommé Agabus, qu'une grande & univerſelle famine devoit déſoler toute la terre ; les Diſciples & les nouveaux Chrétiens qui étoient dans cette ville, pour prévenir cette miſere générale, envoyerent des ſecours à leurs freres, qui étoient diſperſez dans la Judée, par les mains de Saül & de Barnabé ; & les addreſſerent aux Anciens pour les diſtribuër ſelon l'occaſion, & les néceſſitez de chacun. Et ſaint Paul au 15. chap. de l'Epître aux Romains, dit que les Fideles de l'Egliſe de Macédoine, en firent autant dans une autre rencontre à l'égard des Chrétiens de Jéruſalem ; & ce grand Apôtre ſe chargea lui-même du ſoin de porter leurs charitez.

L'eſtime que le Sauveur fera de l'aumône au jour du Jugement dernier.

Matth. c. 25.

Mais rien ne fait davantage voir le mérite de l'aumône, & ne nous doit davantage animer à la faire libéralement, que ce que ſaint Matthieu rapporte, que fera le Fils de Dieu au jour du dernier Jugement ; lorſqu'ayant mis tous les Prédeſtinez à ſa droite, & tous les Reprouvez à ſa gauche, tournant vers ceux-ci ſes regards enflâmez de colere & de fureur, il prononcera ces éfroyables paroles : Allez maudits, au feu éternel, qui eſt préparé au démon & à ſes anges. Et pour leur rendre raiſon de ce terrible arrêt, il ajoûtera : *Eſurivi, & non dediſtis mihi manducare, &c.* J'ai eu faim, & vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu ſoif, & vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étois hors de chez moy dans un pays étranger, & vous n'avez pas voulu me recevoir ; j'étois tout nud, & vous m'avez refuſé un méchant habit ; j'étois malade, & tranſi de froid dans la priſon, & vous ne m'avez pas rendu une ſeule viſite : allez maudits, retirez-vous de moy. Pour vous qui avez accompli ma loy, dira-t'il aux Elûs, ſe tournant vers eux : Vous êtes les bénis de mon Pere : venez ; ſon Royaume vous appartient : car j'ai eu faim, & vous m'avez donné à manger ; j'ai eu ſoif, &c.

Applications

Applications de quelques Paſſages.

Divitibus hujus ſæculi præcipe... communicare, theſaurizare ſibi fundamentum bonum in futurum. 1. *ad Timoth. c.6.* Saint Paul appelle la miſéricorde envers les Pauvres, un bon fondement de l'eſpérance que nous devons avoir pour les biens de la vie éternelle. Qui ôte le fondement ruïne l'édifice ; qui ôte la miſéricorde envers les pauvres, détruit l'eſpérance du ſalut. Les mauvais riches n'ont point de miſéricorde ; leur cœur eſt dur & inſenſible pour les miſéres du pauvre, ils n'ont donc point d'appuy pour établir l'eſpérance de leur ſalut.

L'aumône eſt le fondement de nôtre eſpérance.

Dicis quia dives ſum, & neſcis quia tu es miſer, & miſerabilis & pauper. Apocal. 3. Vous dites, je ſuis riche, je ſuis comblé de biens, & rien ne me manque ; & vous ne voyez pas que vous êtes miſérable, que vous faites pitié, que vous êtes pauvre. On peut faire un ſemblable reproche, mais dans un autre ſens aux riches du monde. Vous dites : je ſuis pauvre, quand on vous preſſe de donner l'aumône ; & cependant vous êtes comblé de biens : Vous dites : mes dépenſes ſe montent bien haut, je n'ay pas même le néceſſaire ; & vous ne manquez de rien : vous dites, mes beſoins ſont grands, & vous ne voyez pas que vos revenus ſuffiroient à la ſubſiſtance de pluſieurs familles.

Mauvaiſe excuſe des Riches pour ſe diſpenſer de donner l'aumône.

Qui offert ſacrificium ex ſubſtantiâ pauperum, quaſi qui victimat filium in conſpectu patris ſui. Eccl. 34. Celuy qui fait un ſacrifice à Dieu de la ſubſtance des pauvres, eſt comme un homme, qui prenant un enfant que ſon pere aime, l'égorge en ſa préſence ; c'eſt, dit ſaint Chryſoſtome, ce que font les riches quand après avoir acquis du bien par des voyes injuſtes, ils en donnent une partie en aumône. Ils ont trempé les mains dans le ſang des pauvres, qui ſont les Enfans de Dieu ; il faudroit que Dieu fût bien injuſte pour accepter un tel ſacrifice. L'aumône doit être faite encore une fois de nôre propre bien, & non du bien d'autrui.

Ceux qui donnent l'aumône des biens acquis injuſtement.

Rapina pauperis eſt in domibus veſtris. Iſaïæ 3. C'eſt le reproche que le Prophete Iſaïe faiſoit aux riches, que leurs maiſons étoient remplies du bien qu'ils avoient ravi aux pauvres. Ne croyez pas, dit ſaint Chryſoſtome, que pour être ſujets à ce reproche, il fût beſoin qu'ils euſſent enlevé par force les héritages des pauvres gens, & qu'ils les euſſent dépoüillez du peu qu'ils leur avoient trouvé ; il ſuffit qu'ils ayent manqué de les aſſiſter de leur abondance dans leurs preſſantes néceſſitez, quoique les riches euſſent acquis par des voyes légitimes tous les grands biens qu'ils poſſédoient.

Tout Riche qui refuſe de faire l'aumône, tient le bien d'autrui.

Fili, eleemoſynam pauperis non defraudes. Eccl. 1. Il faut peſer la force de ces paroles, diſent les Peres : & vous verrez que ſelon l'intention de Dieu, ce qu'on leur donne leur appartient, & qu'ainſi c'eſt leur faire tort, & leur ravir, ce qui leur eſt dû, que de ne leur point faire de part des biens ſuperflus que l'on a. Le Texte grec que ſaint Chryſoſtome a ſuivi, porte : *Fili, vitam pauperis ne ſpolies.* N'otez pas la vie au pauvre. C'eſt le tuer en effet, & ſe rendre coupable de ſa mort, ſelon les Peres, de le laiſſer mourir de faim, faute de ſecours.

L'obligation de faire l'aumône eſt de juſtice.

Diſperſit, dedit pauperibus : juſtitia ejus manet in ſæculum ſæculi. Pſalm. 111. Ce n'eſt pas ſans myſtere que le Pſalmiſte appelle la diſtribution que nous fai-

Sur la même vérité :

Que l'aumône est une action de justice.

sons de nos biens entre les mains des pauvres, une action de justice. C'est qu'il nous veut apprendre que quand les riches donnent l'aumône, ils payent justement ce qu'ils doivent ; & que quand ils la refusent, ils retiennent injustement ce qui n'est pas à eux.

Pourquoy les richesses sont appellée du nom de substance.

Qui habuerit substantiam hujus mundi & viderit fratrem suum necessitatem habere &c. 1. *Joan.* 3. Le Disciple bien-aimé, nomme les richesses la substance de ce monde ; non pas qu'elles sont veritablement des substances comme l'or, l'argent, les pierreries, les maisons &c. Car les cieux, les astres, les élemens, sont des Substances, & ne sont pas des richesses : mais elles sont appellées de ce nom, parce qu'elles soûtiennent les accidens, dont le monde fait tant d'état ; sçavoir, la Noblesse, l'honneur, le crédit, la puissance, les plaisirs : toutes ces choses sont appuyées sur les richesses. Mais pour être véritablement telles dans le dessein de Dieu, il faut qu'elles soûtiennent l'indigence & la misére du pauvre. C'est la réfléxion que font quelques Interpretes.

L'aumône est une usure que l'on exerce avec Dieu.

Fœneratur Domino qui miseretur pauperis. Prov. 19. Dieu, dit saint Augustin, défend de donner à un homme à usure, & il commande que l'on luy prête à luy même de la sorte. Il condamne les premiers usuriers, & les envoye au feu éternel : au contraire, il promet la couronne & la récompense éternelle aux seconds. Dieu n'a pas besoin de vôtre argent ; mais le pauvre en a besoin. Donnez au pauvre ; & Dieu le reçoit. Le pauvre ne peut vous rendre ce que vous lui prêtez, il ne peut vous témoigner autrement sa reconnoissance, qu'en priant Dieu pour vous de prendre sa place : Dieu le fait. Considerez quel parti il vous fait, & si l'on peut perdre avec lui, puisqu'il a Dieu même pour répondant : & qu'ainsi c'est Dieu proprement à qui vous prêtez ; Dieu que vous ne devez pas craindre d'appauvrir, & qui ne craint pas que l'on l'appauvrisse ; qui propose & signe le contrat lui-même ; qui vous donne de quoi prêter, & se fait un plaisir libre & gratuit de pouvoir vous rendre.

Dieu multiplie les biens de ceux qui donnent l'aumône.

Cum effuderis esurienti animam tuam, & animam afflictam repleveris, eris sicut fons aquarum. Isaiæ 12. Quelques Interpretes, fondez sur ce passage, comparent l'argent à l'eau des puits, laquelle se desseche & se tarit lors qu'elle n'est point assez souvent tirée ; c'est pourquoi on l'abandonne à l'usage commun ; & engendre dès qu'elle commence à croupir mille sortes d'insectes : au contraire ; elle fournit avec plus d'abondance, quand on en puise souvent. Ainsi l'avarice qui fait reserver les biens sans en faire l'aumône, en fait par cette épargne même dessecher la source ; au lieu que plus on la donne liberalement, plus Dieu a coûtume de multiplier les biens.

Benediction sur celui qui fait l'aumône.

Dispersit, dedit pauperibus. Psalm. 111. Il a répandu abondamment son bien sur le pauvre, dit le Psalmiste ; aussi ne s'écarte-t-il jamais cet homme aumônier des sentiers de la justice & c'est par là encore qu'il s'élevera au plus haut degré de puissance & de gloire, ajoûte le même Roi Prophete : *Justitia ejus manet in seculum seculi, & exaltabitur in gloria.* Il vivra éternellement dans le souvenir des hommes ; sa memoire sera en bénédiction, & sa réputation à l'épreuve des traits les plus envenimez de la calomnie : *Ab auditione mala non timebit.* Que de gens font de grands frais sans gagner autre chose que de se rendre mépriſables au public, & abominables aux yeux de Dieu.

Ibidem.

Ibidem.

Il faut faire

Da altissimo secundùm datum ejus. Eccli. 35. Donnez au Tres-Haut, selon

qu'il vous a donné, dit l'Eccléſiaſtique : Que vos aumônes ſoient proportionnées à vôtre revenu ; & faites vôtre offrande de bon cœur, à proportion de ce que vous avez reçû : *Secundùm datum ejus* : il ne dit pas donnez au Seigneur ſelon ce que vous avez de reſte : tout le monde convient qu'on eſt obligé de donner aux pauvres tout ſon ſuperflu. Mais ne pourroit-on pas dire aujourd'huy que chez les plus riches, la qualité de ſuperflu eſt un titre chimérique ? Peu à qui les plus gros revenus ſuffiſent. On ne connoît plus de ſuperflu, quand la cupidité, l'ambition, ou l'amour du plaiſir dominent. Peut-on avoir quelque choſe de trop quand on dépenſe plus que l'on n'a ?

re l'aumône ſelon ſes moyens.

Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, ut cum defeceritis recipiant vos in æterna tabernacula. Luc. 16. L'aumône eſt un dépôt que vous confiez aux pauvres, & qu'ils conſerveront cherement, pour le découvrir un jour à la face de tout l'Univers. Oüi, tous ces pauvres que vous aurez nourri, tous ces malheureux que vous aurez ſoulagez, tous ces priſonniers que vous aurez viſitez, tous ces malades que vous aurez aſſiſtez, tous ces orphelins que vous aurez protegez, toutes ces veuves que vous aurez défenduës, paroîtront entre vôtre Juge & vous, & ſeront comme autant de témoins qui publieront à haute voix vos aumônes. Quelle conſolation pour vous, dans ce jour d'horreur, & de déſolation univerſelle ? Ah ! mes freres, vous que la Providence a comblez des biens de cette vie ; penſez que la vie ou la mort éternelle ſont entre vos mains, par le moyen de l'uſage que vous ferez de vos richeſſes ; & qu'elles vous peuvent être une ſource ou de bonheur ou de malheur éternel. Vous pouvez entrer dans le Ciel comme les autres, le Seigneur a levé l'obſtacle fatal qui ſembloit vous en rendre l'entrée impoſſible, mais n'eſpérez pourtant d'être admis en ce Royaume bien-heureux quand la mort vous aura rendu égal à tous les autres: ſi les pauvres qui pour lors ne vous craindront pas, & qui ayant pris le devant, garderont ces lieux fortunez, & y auront pris les premiers leur place, ne vous y reçoivent : c'eſt-a-dire ſi vous n'avez accompli le précepte de l'aumône.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Penſées & Paſſages des ſaints Peres ſur l'Aumône.

Superflua divitum, neceſſaria pauperum ſunt : res aliena poſſidentur, cum ſuperflua poſſidentur. S. Auguſt. in Pſalm. 147.

Si potes dare, da : ſi non potes, affabilem te fac. Coronat Deus bonam voluntatem, ubi non invenit facultatem. Idem, in Pſal. 109.

Non eſt ſatis perfecta miſericordia, quæ precibus extorquetur. Idem, lib. de 50. Homil. homil. 49.

Magnum eſt opus Eleemoſyna ; ut homo faciat, quod facit Deus. Idem, ibidem.

Sacrificium Chriſtiani eſt Eleemoſyna in pauperem ; hinc enim Deus propitius fit peccatis : niſi autem propitius peccatis fiat Deus, quis remanebit niſi reus ? Ibidem, Homil. 23. de 50.

De juſtis laboribus juſſit Deus dari ; de rapinis verò prohibuit dari. Ibi, homil. 40. de 50.

Memento quid purpurato diviti contigerit qui non ideo damnatus eſt quod aliena tulerit, ſed quod egenti pauperi ſua non tribuerit : & in inferno poſitus ad petenda minima pervenerit, qui hîc parva negavit. Idem, l. de Conflictu vitior. & virtut.

Qui dat Eleemoſynam ut careat tædio interpellantis, non ut refeiat viſcera indigentis, & rem & meritum perdit. Idem ſuper Pſalm.

Qui petentibus dat, benefacit, qui tacentem intelligit, beatus. Idem.

Hæc eſt ſolatium grande credentium, totius virtutis noſtræ præſidium, munimentum ſpei, medela peccati, corona pacis, quæ promeretur Chriſtum judicem, & Deum computat debitorem. Idem, lib. de Eleemoſynâ.

Date omnibus, ne cui non dederis, ipſe ſit Chriſtus. Homil. 39. inter 50.

Quod periturum erat in terra, ſervatum eſt in cœlo. Idem.

Ideo negatur miſericordia diviti, quia

LE ſuperflu des riches eſt le néceſſaire des pauvres ; on a du bien d'autrui, deſſors qu'on a du ſuperflu.

Si vous pouvez donner l'aumône donnez-la ; ſi vous ne pouvez, montrez-vous doux & affable à ceux qui ſont en néceſſité. Dieu récompenſe la bonne volonté, quand on n'a pas le moyen de donner.

Ce n'eſt pas une miſericorde & une liberalité bien loüable, quand on nous arrache à force de priéres, ce que nous donnons.

L'aumône eſt une grande action ; car alors l'homme imite Dieu même, en faiſant ce qu'il fait.

L'aumône eſt proprement le ſacrifice d'un Chrêtien ; car c'eſt par ce moyen qu'on appaiſe Dieu irrité par nos crimes : & ſi on ne l'appaiſe, on eſt toûjours criminel devant ſes yeux.

Dieu ordonne de faire l'aumône du fruit de ſes travaux, & non de ce que nous avons acquis par des rapines, & des moyens illégitimes.

Souvenez-vous de ce qui eſt arrivé au mauvais riche couvert de pourpre. Il n'a pas été réprouvé pour avoir ravi le bien d'autrui ; mais pour n'avoir pas donné du ſien à un pauvre qui languiſſoit à ſa porte : il eſt réduit dans les Enfers, à demander le moindre ſoulagement, pour l'avoir refuſé aux autres en cette vie.

Celui qui donne l'aumône pour ſe délivrer de l'importunité du pauvre qui demande, & non pour ſoulager ſa faim & ſa miſere, perd ce qu'il donne, & le merite de ſon aumône.

Celui qui donne à ceux qui lui demandent, eſt bien faiſant ; mais celui-là peut être appellé heureux, qui entend la voix & la miſere de celui qui n'oſe même demander.

L'aumône eſt la conſolation de ceux qui ont la foy, l'appui de l'eſpérance chrêtienne, la conſervatrice des vertus, & le remede du peché ; c'eſt elle qui acheve nôtre paix & nôtre réconciliation avec Dieu : elle qui nous rend nôtre juge favorable, & Dieu, nôtre débiteur.

Donnez à tous les pauvres qui ſe preſentent, de peur que celui à qui vous refuſerez ne ſoit JESUS-CHRIST même.

Ce qui eût été entierement perdu ſur la terre, vous eſt reſervé pour le Ciel, quand vous le donnez par aumône.

On ne fait nulle miſericorde au mauvais Ri-

ipſe dum viveret, noluit miſereri. Ideò rogans dives non exauditur in tormensis, quia rogantem pauperem non exaudivis in terris. Idem, Serm. 25. de Verbis Domini, ſecundùm Lucam.

che dans l'Enfer, parce que lors qu'il vivoit, il n'a eu nulle compaſſion du pauvre : on n'écoute point ſes prieres au milieu de ſes ſupplices, parce qu'il n'a point écouté les cris du pauvre ſur la terre.

Ipſe Deus das opes, ipſe accipit, quaſi fœnus trajectitium facit. Idem, Homil. 29. inter 50.

C'eſt Dieu qui nous donne les biens de ce monde : & c'eſt lui qui les reçoit par la main du pauvre comme l'interêt du tranſport.

Iſta verò injuſtisia magna eſt, ut egeat Dominus tuus, & habeas unde luxurietur ſervus tuus. Idem, de Diſcipl. Chriſt.

C'eſt une injuſtice criante, que Dieu dans ſes pauvres manque du néceſſaire, pendant que vos ſerviteurs ſont dans l'abondance.

Quaſi fœnus trajectitium facis : hic das, ibi recipis ; hic das res perituras, ibi recipis res ſine fine manſuras. Idem, Serm. de Verbis, Iſaiæ. c. 6.

Vous donnez vous même vôtre argent à condition qu'on vous en fera tenir ailleurs la valeur avec interêt ; vous donnez icy, & vous recevez dans le Ciel ; vous donnez des choſes périſſables pour en recevoir d'éternelles.

Deus pauperes in hoc mundo eſſe voluit, ut divites peccata ſua redimerent. Idem tract. de recta Converſ.

Dieu a voulu qu'il y eût des pauvres en ce monde, afin que les riches rachetaſſent leurs pechez en faiſant l'aumône.

Crimina Eleemoſynis poſſunt redimi, ſi tamen mutaveris. Idem Homil. 19. inter 50.

On peut racheter ſes péchez par des aumônes, pourvû qu'on change de vie.

Si habes da de tuo : melius nulli dabis, quàm alios ſpoliabis. Ibid. Rom. 7.

Donnez l'aumône de vôtre bien ſi vous en avez ; il vaut mieux ne rien donner que de dépoüiller l'un pour vêtir l'autre.

Superfluum divitis patrimonium eſt pauperis. Idem.

Le ſuperflu du riche eſt le patrimoine du pauvre.

Peccatis tuis venumdatus es : redime te pecuniâ tuâ. Vilis pecunia, ſed preciosa eſt miſericordia. Ambroſ. Serm. de Helia.

Vous vous êtes vendu & livré par vos péchez, racherez-vous par vôtre argent. L'argent eſt mépriſable & vil, mais la miſéricorde eſt une choſe précieuſe.

Miſericordia largior, ubi fides promptior : nihil tam commendat Chriſtianum, quàm miſeratio charitatis. Idem de Officiis.

Où la foy eſt plus vive, la miſéricorde eſt plus abondante : rien ne rend un Chrêtien plus recommandable qu'une miſéricorde charitable.

Quid miſer judici reſpondebit : Parietes veſtis ; hominem non veſtis : equos phaleris ornas ; fratrem tuum laceris amictum panni aſperneris. Idem lib. de Nabuthe c. 13.

Malheureux ! qu'aurez-vous à répondre à vôtre Juge ? Vous tapiſſez des murailles ; & vous ne couvrez pas le pauvre qui eſt tout nud, vous parez des chevaux, de riches harnois, & vous mépriſez vôtre frere couvert de haillons.

Pecuniam habes : redime peccatum tuum. Non venalis eſt Dominus, ſed tu ipſe venalis ; tu peccatis tuis venumdatus es : redime te operibus bonis, redime te pecuniâ tuâ. lib. de Helia & Jejunio.

Vous avez de l'argent : rachetez vos pechez. Le Seigneur n'eſt point vénal ; mais vous l'êtes-vous ; vous êtes vendu en péchant : rachetez-vous par vos bonnes œuvres, & par vôtre argent.

Hoc magnum incentivum miſericordiæ, ut compatiamur alienis neceſſitatibus ; neceſſitatem aliorum quantùm poſſumus, juvemus, & plus interdùm quàm poſſumus. Idem, lib. 2. de Offic.

Voilà un puiſſant motif pour nous porter à avoir compaſſion des miſeres d'autrui : ſecourons-les autant que nous le pouvons, & quelquefois même au-delà de ce que nous pouvons.

Miſericordia non de meritis judicare conſuevit, ſed neceſſitatibus ſubvenire ; juvare pauperem, non examinare juſtitiam. Idem, in Epiſt.

La véritable charité n'a pas coûtume de juger du mérite des perſonnes ; mais ſeulement de les ſecourir dans leurs beſoins ; elle aſſiſte le pauvre, ſans examiner la vérité de ce qu'il dit pour s'attirer la compaſſion.

Nihil tam ſecundùm naturam eſt, quàm juvare conſortem natura. Idem, de Offic.

Rien ne nous doit être plus naturel, que d'aſſiſter celui qui eſt de même nature que nous.

Neque enim majoris eſt criminis habensi

Ce n'eſt pas un plus grand crime d'ôter à

tollere, quam cùm poſſis & abundes, indigentibus denegare. Idem, vel alius quis Author Sermonum eidem attributorum, Serm. de Domin. poſt Pentecoſten.

Eſurientium panis eſt quem tu detines, nuderum indumentum quod tu includis, miſerorum redemptio, pecunia quam tu in terrâ fodis: tantorum ſcias te invadere bona, quantis præſtare poſſis & nolis. Idem, ibidem.

Non ſunt bona hominis, quæ ſecum ferre non poteſt: ſola miſericordia comes eſt defunctorum. Idem, ibidem.

Si non paviſti occidiſti. Idem.

Non memini me legiſſe malâ morte mortuum, qui libenter opera charitatis exercuit: habet enim multos intercedores, & impoſſibile eſt multorum preces non exaudiri. S. Hieronym. Ep. ad Nepot.

Hoc præſtat Eleemoſyna quod & Baptiſmus: propterea tu magis agito gratias Deo, quando dederis, quàm pauper qui accipit, tibi agat gratias. Idem, Comment. in Pſal. 133.

Eleemoſyna redemptoris noſtri oculis illa placet, quæ non de illicitis rebus, & iniquitate congeritur, ſed quæ de rebus conceſſis & bene acquiſitis impenditur. Gregor. Epiſt. 110.

Quidam pauperem contumeliis prius afficiunt, quàm dent eleemoſynam. Videtur ergo quod illata injuria ſatisfactionem ſolvunt, dum dona largiuntur. Idem 22. Moral.

Si nihil habes, collachrima. Magnum eſt infortunato remedium miſeratio ex animo collata. Greg. Nazianz. Orat. de Pauper. Amore.

Nihil tam divinum habet homo, quàm de aliis bene mereri. Fac calamitoſi eſis Deus, Dei miſericordiam imitando. Idem, Ibidem.

Eleemoſyna cum iniquitate acquiſita abominatio eſt coram Chriſto. Baſil. in Admonit. ad Fil. Spirit.

Eleemoſyna magnitudo non in pecuniarum multitudine judicatur, ſed in dantium promptitudine. Propterea Apoſtolus: Si voluntas prompta eſt, ſecundùm id quod habet, accepta eſt. S. Chryſoſt. Homil. 34. ad Popul. Antioch.

quelqu'un le bien qu'il a, que de refuſer de faire part du nôtre à celui qui eſt en neceſſité, quand nous le pouvons, & que nous avons de quoi.

C'eſt le pain de ceux qui ont faim que vous retenez; c'eſt le vêtement de ceux qui ſont nuds, que vous enfermez dans vos coffres; l'argent que vous cachez doit être employé à racheter les miſerables: & ſçachez que vous raviſſez le bien d'autant de perſonnes, qu'il y en a que vous pourriez aſſiſter dans leurs beſoins.

Ce que l'homme ne peut emporter avec ſoy, n'eſt pas proprement ſon bien; il n'y a que la miſericorde qu'on a exercée qui accompagne les morts.

Vous êtes coupable de la mort de ceux qui auroient encore prolongé leur vie, ſi vous n'aviez refuſé de les nourrir.

Je ne me ſouviens point d'avoir lû dans aucun livre, qu'une perſonne charitable ait fait une fin malheureuſe: car elle a pluſieurs perſonnes qui prient pour elle; & il ne ſe peut faire que les prieres de tant de gens ne ſoient pas écoutées.

L'aumône a le même effet que le Baptême: c'eſt pourquoi vous avez plus de ſujet de rendre grace à Dieu quand vous donnez l'aumône, que le pauvre qui la reçoit, n'en a de vous remercier.

L'aumône eſt agréable aux yeux du Sauveur du monde, c'eſt celle qui ſe fait, non des biens mal acquis, mais de ceux que nous avons amaſſez par des voyes légitimes.

Il y a des gens qui chargent le pauvre d'injures, avant que de lui faire l'aumône. Ces perſonnes ne ſemblent-elles pas leur faire ſatisfaction de ces injures en leur faiſant enſuite quelque bien.

Si vous n'avez pas de quoi ſoulager un miſerable, mêlez vos larmes avec les ſiennes. C'eſt un grand ſoulagement à un pauvre infortuné, que la ſincere compaſſion qu'on témoigne lui porter.

L'homme n'a rien de plus grand ni de plus divin, que de pouvoir ſecourir ceux qui ſont en néceſſité. Faites doue en ſorte que vous deveniez en quelque maniere le Dieu des néceſſiteux, en imitant la miſericorde de Dieu.

L'aumône qu'on donne d'un bien acquis par crime & par injuſtice, eſt en abomination au Sauveur des hommes.

La grandeur de l'aumône ne ſe prend pas de la plus grande ſomme d'argent que l'on donne; mais de la bonne & prompte volonté de ceux qui donnent. Ce qui fait dire à l'Apôtre que lors que l'homme a une prompte volonté de donner,

Non ad hoc accepiſti, ut in delicias abſumeres, ſed ut in Eleemoſynam erogares. Idem, ibidem.

Tibi ſuperflua ſunt; ſed pauperes clamant, neſtrum eſt quod effunditur, nobis crudeliter eripitur, quod inaniter expenditur. Idem, in Joannem.

A gehennâ vos nemo eruet, niſi à pauperibus auxilium conſequamini. Idem, Homil. 33. ad Popul. Antioch.

Ibi ſubſtantiam collocа, ubi patriam habes. Chryſoſt. in Matth. 6.

Multò majus eſt eſurientem paſcere Chriſtum, quàm in nomine Jeſu mortuos ſuſcitare: nam illic quidem tu de Chriſto bene mereris, hic autem ipſe de te. Idem, Homil. 36. ad Popul Antioch.

Eleemoſyna in utráque vitâ claros exhibet; in iſtâ famam comparans præclaram; in illa gloriam tribuens æternam. Ibidem.

Ipſamet Eleemoſyna Chriſti adſtat tribunali, non tantùm patrocinans; ſed ipſe etiam perſuadens judici, ut patrocinium præſtet, ferasque pro ea ſententiam. Idem, Hom. 33.

Ars eſt omnium quæſtuoſiſſima. Idem.

Hanc quam in pauperes facis eleemoſynam, fœnus à me accipis. Idem, Homil. de Pœnit.

Excuſari non poteſt, quem fames pauperis accuſabit; videbit diem malum, qui diem judicii ſine advocatione paupertatis intravit. Chryſolog. Serm. 40.

Eleemoſyna celerrimè in cælorum ſedes adducit, advocati optimi loco fungens. Chryſoſt. Homil. 9. de Pœnit.

Qui eleemoſynam non facit, neque cor habet in cœlo, neque ſpem in Deum. Idem, Homil. 6. in Matth.

Bona negociatio, in quâ parvo emitur, & magno venditur. Idem, Serm. de Pœnit.

Vera eleemoſyna eſt, ſic dare ut gaudeas te dare, puteſque te accipere magis, quàm dare. Idem in Serm. de Eleemoſyna.

In quo opere, etſi non eſt omnium æqualis facultas, debet eſſe par pietas: quoniam fidelium largitas, non de muneris penſatur pondere, ſed de benevolentiæ quantitate. S. Leo Serm. 1. de Collectis.

Dieu la reçoit, & ne demande de lui que ce qu'il peut.

Vous n'avez pas reçû ces biens, pour vivre délicieuſement; mais pour en faire des aumônes.

Ces choſes vous ſont ſuperfluës: mais les cris des pauvres vous diſent: Ce que vous employez en choſes inutiles nous appartient; on nous ravit avec la derniére cruauté ce qui eſt employé en folles dépenſes.

Perſonne ne vous pourra garentir des peines de l'Enfer, ſi vous n'avez le ſuffrage des pauvres pour vous défendre.

Placez vôtre bien au lieu où eſt vôtre demeure & vôtre patrie.

C'eſt quelque choſe de plus, de nourrir JESUS-CHRIST dans ſes pauvres, que de reſſuciter des morts en ſon nom: dans l'un vous obligez JESUS-CHRIST, & dans l'autre JESUS-CHRIST lui-même reconnoit vous être obligé.

L'aumône nous rend glorieux en cette vie & en l'autre; en celle-cy en nous attirant la réputation d'être miſéricordieux, & en l'autre, nous acquerant une gloire immortelle.

L'aumône que vous faites eſt préſentée au tribunal de JESUS-CHRIST, non-ſeulement pour vous défendre, mais pour l'engager à vous être favorable.

L'aumône eſt l'art, & le moyen le plus prompt pour s'enrichir.

L'argent que vous donnez aux pauvres en aumône, vous le recevez du Seigneur pour le faire profiter à groſſes uſures.

Celui-là ne trouvera point d'excuſe au jugement de Dieu; tant que la faim & la miſére des pauvres le convaincront de dureté à leur égard, & il verra ce jour mauvais, s'il n'eſt défendu & protégé par les pauvres qu'il aura ſecouru en cette vie.

L'aumône conduit bien-tôt au Ciel, en faiſant à nôtre égard la fonction d'un puiſſant avocat.

Celui qui ne fait point l'aumône, n'a ni déſir qui tende au Ciel, ni eſpérance en Dieu.

L'aumône eſt un commerce avantageux, dans lequel on achete à bon marché, & l'on vend bien cher.

C'eſt veritablement faire l'aumône que de donner avec joye, & croire que l'on reçoit plûtôt que l'on ne donne.

Dans cette action de charité, ſi tous n'ont pas le même moyen de donner, tous doivent avoir le même ſentiment de piété: parce que la liberalité des fideles ne ſe prend pas de la grandeur du préſent que l'on fait, mais de l'affection avec laquelle on le fait.

Unuſquiſque noſtrum anime ſuæ benefacit, quotiès miſericordiâ ſuâ inopiæ ſuccurrit alienæ. Idem, ibidem.

Sibi unuſquiſque id præſtat quod indigentibus tribuit. Idem, ibidem.

Theſaurum ſuum condit in cœlo, qui Chriſtum paſcit in paupere. Ibidem.

Chacun eſt libéral envers ſoi-même, lors que par une action de miſéricorde, il ſoulage la pauvreté d'autrui.

Chacun ſe donne à ſoi-même, ce qu'il donne à ceux qui ſont en néceſſité.

Celui-là amaſſe un tréſor dans le Ciel, lequel nourrit JESUS-CHRIST en la perſonne des pauvres.

Manus pauperis eſt Abrahæ ſinus, ubi quid quid pauper acceperit mox reponit. S. Chryſolog. Homil. de Jejun. & Eleem.

Theſaurus cœli manus eſt pauperis: quod ſuſcipit, ne in terrâ pereat, reponit in cœlum. Ibidem.

La main du pauvre eſt le ſein d'Abraham, où le pauvre met auſſi-tôt tout ce qu'il reçoit.

Le tréſor qu'on amaſſe pour le Ciel, eſt dans la main du pauvre, parce que tout ce que ce pauvre reçoit ſur la terre, il le met en reſerve pour nous en faire joüir dans le Ciel.

Manus pauperis eſt gazophilacium Chriſti; quia quidquid pauper accipit, Chriſtus acceptat. Ibidem.

La main du pauvre eſt le tronc des aumônes, faites à JESUS-CHRIST; parce que tout ce qu'on donne au pauvre eſt accepté de JESUS-CHRIST.

Pauper quidem porrigit manum, Deus autem ſuſcipit quod offertur. Idem, ibidem.

C'eſt le pauvre qui rend la main; mais c'eſt Dieu même qui reçoit ce que l'on donne au pauvre.

Eleemoſyna non æſtimatur ex menſurâ largitionis, ſed ex animi liberalitate. Ibidem.

La grandeur de l'aumône ne ſe regle pas ſur la quantité de ce que l'on donne, mais ſur la libéralité de l'ame.

Nulli parvus eſt cenſus, cui magnus eſt animus; nec de rei familiaris menſurâ pendet modus pietatis. S. Leo, de Apparit. Domini.

Celui qui a le cœur grand, on ne peut pas dire qu'il ait peu de revenu: car la piété ne dépend nullement de la quantité du bien que nous poſſédons.

Semper illi quod largiatur occurrit; cui benevello non deficit. Idem, ibidem.

Celui-là trouve toûjours de quoi donner, qui ne manque point de bonne volonté.

Beatus, qui faneranda pauperi ipſum ſibi judicem præſtitit defenſorem. S. Chryſol. Serm. 14.

Heureux celui qui en donnant au pauvre, fait de ſon propre Juge, ſon défenſeur & ſon avocat.

Qui aliena prorogat, plus dando diripit, quàm furando. Idem, Serm. 54.

Celui qui fait l'aumône du bien d'autrui, commet une plus grande injuſtice que s'il déroboit.

Da homo pauperi terram, ut accipias cœlum; da nummum ut accipias regnum; da micam ut accipias totum; da pauperi, ut des tibi: quia quidquid pauperi dederis, tu habebis; quod pauperi non dederis, habebit alter. Chryſoſt.

Homme, donnez aux pauvres de la terre pour recevoir le Ciel en échange; donnez une piéce d'argent, pour acheter le Royaume du Ciel; donnez une miére de pain, pour être éternellement nourri d'une viande céleſte; donnez au pauvre, pour être liberal envers vous-même.

Noſtrum eſt, pauperes clamant, quod effunditis, nobis crudeliter ſubtrahitur, quod inaniter impenditis. Bernard. Epiſt. 42.

Ce que vous prodiguez en folles dépenſes, nous appartient, crient hautement les pauvres; on nous arrache avec une extrême cruauté, ce qu'on employe à des choſes ſuperflues.

Serò beneficium dedit, qui roganti dedit. Seneca, l. 2. de Benef.

Celui-là a obligé trop tard, qui a attendu à faire du bien qu'on l'en ait prié.

Non tulit gratis, qui cùm rogaſſet, accepit verbum moleſtum. Idem, ibidem.

Celui-là ne ſe tient point obligé, qui aprés quelques prieres reçoit de facheuſes paroles.

Quidquid in pauperes beneficii contuleris, Dominus ſibi aſciſcens, magno cum fœnore tibi rependet. Joan. Damaſc. in Hiſt. Barlaam. c. 15

Tout ce que vous ferez de bien aux pauvres, Dieu le tient comme fait à lui-même; il vous le rendra avec uſure & au centuple.

Qui non habet undè faciat eleemoſynam,

Celui qui n'a pas de quoi faire l'aumône en eſt

libus eſt : quantumcunque dare voluerit tantùm dedit , quia voto & deſiderio dedit. Hieron. in Pſalm. 111.

Dives & pauper duo ſunt contraria ; duo ſunt ſibi neceſſaria. Auguſt. de Verbis Domini.

Cùm neceſſaria indigentibus miniſtramus , ſua illis reddimus , non noſtra largimur ; juſtitiæ debitum potiùs ſolvimus , quàm miſericordiæ opus implemus. S. Gregor. 3. Part. Paſt. Cur. Admon. 22.

Juſtus eſſe non poteſt qui divitias poſſidet ſolus ; ſed tunc juſtus efficitur , ſi eas aliis quoque communicet. Chryſoſt. Homil. 12. in 1. Timoth.

Si pauperibus largiaris , debitorem tibi Deum quadam pietatis fœneratione conſtituis. Amb. in lib. de Nabuthe. c. 7.

Res pauperum tibi ſunt creditæ ; ſive ex laboribus juſtis , ſive ex paternâ hæreditate poſſideas. Idem , Homil. 55. in Geneſ.

Crudeles adimunt pauperi neceſſaria , ut mollia & ſuperflua dent ventri. S. Baſilius.

Quidquid Deus nobis , pluſquam opus eſt dederit non nobis ſpecialiter dedit , ſed per nos aliis erogandum tranſmiſit. Auguſt. Serm. 219. de tempore.

Cùm totum ſuum ſit quod à Deo accipimus , noſtrum eſſe dicit , ut demus. Salvian. l. 4. ad Eccleſi. Cathol.

eſt diſpenſé autant qu'il a eû deſſein de donner , autant eſt-il cenſé avoir donné , parce que ſa volonté eſt réputée pour le fait.

Le riche & le pauvre ſont comme deux contraires ; mais qui ſont mutuellement néceſſaires l'un à l'autre.

Lors que nous fourniſſons aux pauvres ce qui leur eſt néceſſaire , nous leur rendons ce qui leur appartient , & non pas ce qui eſt à nous ; c'eſt un acte de juſtice que nous exerçons , & non un devoir de miſéricorde ou de charité que nous rempliſſons.

Celuy-là ne peut être appelé juſte, qui poſſéde ſeul ſes richeſſes ; mais il devient juſte en les communiquant libéralement aux autres.

Si vous êtes libéral envers les pauvres , vous rendez Dieu en quelque maniere vôtre débiteur, par la pieuſe uſure que vous exercez.

On vous a commis le ſoin d'aſſiſter les pauvres, de vos biens ; ſoit que vous les ayez acquis par vôtre travail , ou que vous les poſſediez comme l'héritage de vos peres.

Les riches cruels ôtent aux pauvres le néceſſaire pour ſe nourrir avec délicateſſe & ſuperfluité.

Tout ce que Dieu nous donne au delà de ce que nous avons de beſoin; ce n'eſt pas pour nous en particulier qu'il le donne , mais pour le faire paſſer aux autres par nôtre canal.

Comme tout ce que nous avons reçû de Dieu lui appartient , il dit auſſi qu'il eſt à nous , afin que nous ayons de quoi donner.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

La définition de l'aumône, & de la miſericorde.

L'Aumône eſt un acte de miſéricorde & de charité, par lequel nous donnons, par compaſſion, & pour l'amour de Dieu, quelque choſe de nôtre bien propre au pauvre, afin de ſoulager ſa miſere. Et ſaint Auguſtin voulant nous donner une idée de la miſéricorde, la definit ainſi : *Animi dolentis affectum cum additamento beneficii.* C'eſt un attendriſſement de l'ame ſur les miſeres d'autruy, & une inclination ſerieuſe à ſecourir les miſerables. Ainſi cette vertu a deux actions qui lui ſont propres ; l'une intérieure qui touche le cœur, l'autre extérieure qui anime la main ; l'une qui attire la compaſſion, l'autre qui attire le ſecours. Enſorte que la compaſſion eſt le principe prochain de l'aumône, & l'aumône le fruit ou l'éfet néceſſaire de la compaſſion : ce qui fait que l'on confond, dans le langage ordinaire, ces deux choſes enſemble, & qu'on ſe ſert indifféremment du même mot pour les exprimer ; quoi qu'au ſentiment de ſaint Gregoire, la compaſſion qui accompagne l'aumône eſt un don plus grand que l'aumône même.

Nous devons porter compaſſion aux pauvres, & les ſecourir,

Nous devons deux choſes aux pauvres, toutes deux marquées dans l'Ecriture, ſçavoir la compaſſion & l'aumône : la compaſſion, ſi nous ſommes pauvres nous mêmes : Je ne ſuis pas en état de vous faire du bien, mais ſi je pouvois vous ſecourir, de tout mon cœur je le ferois ; La compaſſion & l'aumône, ſi nous ſommes riches : Je ſuis touché de vôtre pauvreté ; & parce que Dieu m'a donné du bien, je veux de bon cœur vous en faire part. C'eſt le ſentiment de ſaint Jerôme : N'avez-vous point de bien, dit-il : vôtre bon cœur ſuppléera à vôtre pouvoir, & vous aurez devant Dieu autant donné que vous euſſiez voulu donner. Mais en avez vous : joignez un ſecours effectif à vôtre bonne volonté.

L'aumône eſt de précepte, & non ſeulement de conſeil.

Matth. 25.

Il y a un précepte de l'aumône. C'eſt une vérité qui a toûjours été tenuë pour conſtante dans nôtre Religion. Le Sauveur du monde en a fait une déclaration aſſez authentique, lors qu'il proteſte qu'il aura droit de condamner aux flâmes de l'Enfer ceux qui ne lui auront pas donné à manger ni à boire en la perſonne des pauvres : *Diſcedite maledicti in ignem æternum ; eſurivi enim, & non dediſtis mihi manducare.* Car, comme remarque ſaint Gregoire de Nazianze, Dieu ne reprouve pas les hommes pour n'avoir pas obſervé un ſimple conſeil ; mais pour l'infraction de la loi, pour la tranſgreſſion de quelque précepte : autrement il exerceroit une tyrannie à l'égard de l'homme, en le condamnant pour avoir manqué de faire une choſe qu'il ne lui auroit pas commandée.

Sur quoi eſt fondé le précepte de l'aumône.

Nous devons ſuppoſer deux ſortes de loix établies de Dieu, une loy d'inégalité, une loi d'égalité. Par la prémiére, il étoit de la providence, que les conditions des hommes fuſſent inégales ; parce que s'il n'y avoit eû nulle différence, il n'y auroit eû nulle dépendance, nulle, ſubordination, nul ordre ; tous euſſent été maîtres, tous euſſent été ſouverains ; &, choſe auſſi monſtreuſe dans la ſociété civile, que dans le corps naturel ! tous euſſent été chefs. Il étoit donc de la Providence

divine, qu'il y eût de l'authorité & de l'obéïſſance parmi les hommes ; des maîtres & des ſerviteurs, des chefs & des membres, des ſouverains, & des ſujets ; & pour cela, il falloit qu'il y eût des riches & des pauvres. Mais dans cette diſpoſition inégale, ſi douce pour les uns, & ſi rude pour les autres, il étoit de la Juſtice du Pere commun des hommes, qu'élevant quelques uns de ſes enfans à de hautes dignitez, & leur donnant de grands biens, il fournît aux autres de quoi ſubſiſter dans leur baſſeſſe, & dans leur indigence, c'eſt là auſſi ce qu'il a fait par l'obligation de l'aumône qu'il a impoſée aux riches. Et c'eſt par cette ſeconde loy, qu'il a reduit tous ſes enfans, à une eſpece d'égalité ; afin que, comme dit ſaint Paul, l'abondance des uns fût un ſupplément à la pauvreté des autres.

Ce précepte eſt encore fondé ſur la Providence ſurnaturelle.

Les riches & les pauvres étant faits les uns pour les autres dans l'ordre naturel, qui ne pourroit ſe maintenir ſans cela, Dieu a auſſi fait dans l'ordre de la grace, le riche pour le pauvre, & le pauvre pour le riche : & comme il eſt le Créateur de l'un & de l'autre, ainſi que dit l'Ecriture : *Utriuſque enim operator eſt Dominus* ; il a auſſi voulu que par une correſpondance réciproque ils ſe fuſſent d'un mutuel ſecours pour faire leur ſalut. Il a eréé le riche pour exercer la charité en ſecourant le pauvre ; il a créé le pauvre afin qu'il pratique la patience & l'humilité en implorant le ſecours du riche : & ainſi comme ils s'entraident dans la ſociété civile, ils s'entraident auſſi dans l'affaire du ſalut, les uns par une libéralité honnête, & les autres par une humble reconnoiſſance.

L'aumône eſt commandée dans l'Ecriture.

Trois choſes diſtinguent les commandemens des conſeils : la prémiére lors que l'Ecriture uſe du mot de commander ; parce que cette expreſſion d'authorité marque une préciſe néceſſité d'obéir : la ſeconde, quand elle menace d'un ſupplice éternel, parce que cette condamnation marque qu'il y aura, ſi le cas arrive, une infraction formelle de la loy : la troiſiéme, quand l'éxécution eſt ordonnée à tous indifféremment ; paree que c'eſt une marque d'une obligation dont il n'y a point de diſpenſe. Or, prémiérement Dieu commande l'aumône aux riches en termes formels : c'eſt l'ordre qu'il donne à ſon peuple dans le Deuteronome. ch. 11. *Præcipio tibi ut aperias manum egeno & pauperi.* Secondement il l'ordonne à tous les riches comme ne voulant pas ſouffrir qu'aucun d'eux y manque ; & c'eſt par la puiſſance qu'il a ſur tous les hommes, qu'il établit le droit du pauvre : *Præcipe divitibus hujus ſeculi facilè tribuere &c.* C'eſt ce que ſaint Paul veut que ſon Diſciple Timothée intime à tous les riches ſans exception. Troiſiémement on ne peut douter que Dieu ne commande l'aumône ſous peine de la damnation éternelle, après ce qui eſt rapporté du mauvais riche dans l'Evangile &c. 1. *ad Timoth.* 6.

Quelle eſt la matiére de l'aumône, & de quels biens on eſt obligé de la faire. 2. *ad Cor.* 8.

Comme il y a un précepte de l'aumône, il faut auſſi qu'il y ait une matiére déterminée, & un fond aſſigné de quoi on ſoit obligé de la faire : & voici ce que la Théologie nous enſeigne ſur ce point. Elle nous apprend que dans une néceſſité commune & ordinaire, c'eſt le ſuperflu des riches, qui doit être la matiére de l'aumône : car ſaint Paul veut que l'abondance des uns ſoit le ſupplément de la néceſſité des autres : *Veſtra autem abundantia illorum inopiam ſuppleat.* Or cette abondance eſt le ſuperflu du riche, & par conſéquent c'eſt le néceſſaire du pauvre. Les ſaints Peres ont toûjours parlé de ce ſuperflu, & ont toûjours condamné comme de vol & de larcin ceux qui le retiennent.

Pour ce qui eſt des néceſſitez extrêmes, les Docteurs nous enſeignent qu'on eſt obligé de retrancher de ce qui ſeroit néceſſaire pour ſoûtenir nôtre rang, & nôtre condition, parce que la charité chrétienne nous oblige dans ces occaſions, de préférer la vie du pauvre à l'état de nôtre dignité.

Ce qui doit être ceuſé neceſſaire: & ce qui doit paſſer pour ſuperflu.

Pour ſçavoir au juſte, ce qui eſt ſuperflu, & ce qui eſt néceſſaire par rapport au riche; voici les regles que nous donnent les Docteurs là deſſus. Il y a, diſent-ils, le néceſſaire à la vie; & le néceſſaire à la condition, & à l'état. Le néceſſaire à la vie conſiſte dans la nourriture, dans les habits, & dans le logement: le néceſſaire à la condition & à l'état conſiſte dans des choſes, ſans leſquelles on ne peut pas bien faire les fonctions de ſa charge. De même il y a le ſuperflu de la nature, & le ſuperflu de l'état. Le ſuperflu de la nature regarde tout ce qui ſe trouve au-dela de ce qui eſt néceſſaire pour vivre; & le ſuperflu de l'état, ce qui ſe trouve au-delà de la condition qu'on éxerce, & ſans quoi on ne laiſſeroit pas de faire les fonctions de ſa charge. Or le précepte de l'aumône oblige indiſpenſablement tous les riches, de donner du ſuperflu à leur condition: je dis à une condition chrétienne; autrement ſi un riche veut meſurer ſon bien à ſon ambition, ou à ſes plaiſirs; non ſeulement il n'aura jamais de ſuperflu, il n'aura pas même le néceſſaire. C'eſt donc une condition honnête & chrétienne, en laquelle Dieu l'a mis, qui en doit être ſa regle.

L'aumône eſt une action de juſtice.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'aumône eſt appelée dans l'Ecriture Sainte, du nom de Juſtice: *Diſperſit, dedit pauperibus*; *Juſtitia ejus manet in ſeculum ſeculi*; parce que ce n'eſt pas tant une grace que l'on fait aux Pauvres quand on les aſſiſte, qu'une juſtice qu'on leur rend; ce n'eſt pas tant une charité qu'on a pour eux, qu'une dette dont on s'acquitte à leur égard; & ne pas leur donner le ſuperflu, c'eſt retenir leur bien, c'eſt leur faire injuſtice. Et c'eſt pour cela que l'Ecriture appelle l'aumône une dette, dont on fraude les malheureux quand on la leur refuſe: *Eleemoſynam pauperis ne defraudes... Redde debitum tuum.* C'eſt-à-dire que comme il y a un larcin d'oppreſſion, par lequel on fait des Pauvres, il y a auſſi un larcin de détenſion, par lequel on refuſe d'aſſiſter ceux qui le ſont: ce qui eſt également injuſte, & également criminel.

Pſalm. 111.

Eccli. 4.

On demande ſi les riches ne ſont pas maîtres de leurs biens légitimement acquis. Quelques Saints Peres après ſaint Chryſoſtome, ont crû & ſoûtenu qu'ils n'en étoient que les œconomes & les diſpenſateurs ſelon les ordres de Dieu. Saint Thomas qui éxamine les choſes à la rigueur de l'Ecole, dit qu'ils le ſont, quant à la proprieté; mais quant à l'uſage, ces biens ne ſont pas à eux ſeuls, mais encore à ceux qui ont beſoin d'en être ſuſtentez: ou comme diſent les autres, Dieu les leur a donnez à la condition, d'employer ce qu'ils ont de ſuperflu, à ſoulager la néceſſité des pauvres. A peu-près comme les Seigneurs des terres impoſent certains droits de redevance ſur les fiefs qu'ils donnent à leurs ſujets, pour marque qu'ils les tiennent d'eux: ainſi Dieu, ſuivant ces Docteurs, s'eſt reſervé ſur les grands biens qu'il a donnez aux riches, un tribut en faveur des pauvres, & les a expreſſément chargez de leur faire part de ces biens, après en avoir pris un honnête entretien, ſelon leur état.

2.2. *quæſt.* 32. *art.* 5. *ad* 2.

L'aumône chrétienne pour être agréable à Dieu, doit être proportionnée aux biens des riches, & aux néceſſitez des pauvres, c'eſt-à-dire que ceux qui poſſedent plus de bien doivent donner davantage, & ceux qui en poſſedent moins, ne ſont pas obligez de tant donner, ſelon l'inſtruction que Tobie donna à ſon Fils : ſecondement elle doit être proportionnée aux beſoins des pauvres, c'eſt-à-dire qu'on la doit faire plus largement à ceux qui ſont dans une plus grande néceſſité, & dans les temps plus miſérables.

L'aumône doit être proportionnée aux moyens des riches & aux beſoins des pauvres.

Saint Thomas 2. 2. *quæſt.* 32. *art.* 4. dit qu'encore qu'une aumône priſe en ſa ſubſtance n'ait point d'autre éfet, que le corporel, ſçavoir la réfection du pauvre, & le ſoulagement de ſa miſere, elle en a neanmoins un ſpirituel par rapport aux fruits qui nous viennent de la priére, laquelle le pauvre eſt obligé de faire pour ſon bien-facteur, & par rapport aux graces qu'elle peut nous attirer du côté de Dieu. Le Sage même nous l'aſſûre, & ſoûtient que l'aumône eſt d'un prix qui rachette l'ame engagée à la Juſtice Divine : d'où les Peres ont pris ſujet de reconnoître une eſpece de ſacrifice dans l'aumône ; & il ſemble qu'ils l'ayent appris en termes exprès de ſaint Paul, qui appelle les aumônes, des hoſties propres à ménager nôtre réconciliation avec Dieu : *Talibus hoſtiis promeretur Deus.* Enſorte que l'aumône des pécheurs même obſtinez & déſeſpérez, quoy qu'elle ne puiſſe pas leur mériter la prémiére grace, qui eſt purement gratuite, ſi eſt-ce qu'elle peut ſervir de motif à Dieu, pour les retirer de la miſere, plûtôt qu'un autre pécheur qui ſera ſans compaſſion envers le prochain.

L'aumône a un éfet ſpirituel auſſi bien que corporel, & en quel ſens.

Ad Heb. c. 13.

Il faut être bien perſuadé, que ſi le beſoin que vous pourrez avoir un jour de ce que vous donnerez aux pauvres, eſt incertain, cette incertitude de l'avenir n'eſt pas une légitime excuſe pour ſe diſpenſer de l'aumône. Autrement ce ſeroit en vain que Dieu en auroit impoſé le précepte aux hommes, puiſqu'il n'eſt perſonne, à quelque comble de grandeur qu'il ſoit élevé, & quelques richeſſes qu'il poſſede, qui ne puiſſe déchoir de cette haute élévation, & perdre ces grands biens par cent accidens imprévûs.

Les beſoins à venir s'ils ſont incertains, nenous diſpenſent point du précepte de l'aumône.

Quand il eſt dit dans l'Ecriture que l'aumône rachette les péchez, ce n'eſt pas que l'aumône par elle même puiſſe juſtifier le pécheur ; puiſqu'il ne peut éfacer ſon peché que par le moyen de la contrition, ou par le Sacrement de Pénitence. Quand je donnerois tous mes biens aux pauvres, dit ſaint Paul, ſi je n'ay la charité ou achevée dans la contrition, ou du moins commencée dans la pénitence, toutes mes aumônes me ſeront inutiles. Que veulent donc dire ces Oracles de l'Ecriture & des Peres, par où le S. Eſprit & après lui ces ſaints Docteurs, donnent avec tant d'éloges, cet avantage particulier à l'aumône, de pouvoir éfacer les péchez ? Les éloges & les promeſſes qu'ils contiennent ſont véritables, mais ils pretendent ſeulement nous enſeigner, que c'eſt une diſpoſition excellente pour la juſtification, quand la volonté s'y porte par un acte déja de foi ſurnaturel ; & que Dieu la demande ordinairement pour la juſtification des riches.

En quel ſens l'aumône eſt une preſſante diſpoſition pour obtenir le pardon de nos péchez.

C'eſt le ſentiment des Théologiens que l'aumône faite avec l'Eſprit de la foy mérite la converſion du pécheur, & les graces qui en ſont les diſpoſitions, par un mérite éloigné qu'ils appellent *de Congruo*, fondé ſur la qualité de cette vertu, & ſur les promeſſes expreſſes que Dieu a faites en ſa faveur dans l'ancien

Comment l'aumône merite & attire la converſion du

pécheur.

Teſtament, & que JESUS-CHRIST a confirmées dans ſon Evangile : promeſſes d'où les Peres tirent certaines maniéres de parler extraordinaires pour exprimer ce privilege de l'aumône. Les uns diſent avec ſaint Chryſoſtome, que JESUS-CHRIST devient par ce moyen débiteur des hommes ; les autres ajoûtent que nous achetons comme à prix d'argent, la miſéricorde de Dieu, & les graces de JESUS-CHRIST : *Eſt redemptio animæ, miſericordia*, dit ſaint Ambroiſe. Il y en a qui paſſent plus avant, & qui diſent que nous corrompons en quelque façon nôtre juge, par le moyen de nos préſens ; & faiſons qu'il change en nôtre faveur, les loix de ſa juſtice. Et c'eſt de cette force extraordinaire qui eſt dans l'aumône, & de l'oppoſition extrême que tant de pécheurs, heureux ſelon le monde, paroiſſent avoir au Royaume de Dieu, que ſaint Auguſtin conclud, qu'il y en a qui ne ſe peuvent ſauver que par l'aumône. *Quidam ſine eleemoſynis ſalvari non poſſunt, ita ſunt ſuis cupiditatibus irretiti.*

C'eſt une obligation de juſtice à l'égard des riches, de faire l'aumône. *S. Auguſtin.*

C'eſt l'opinion de pluſieurs grands Théologiens, que le riche dés-là qu'il eſt riche, eſt obligé par juſtice de faire l'aumône au pauvre. Or ce qu'ils appellent obligation de juſtice, c'eſt la néceſſité preſſante & indiſpenſable que nous avons tous de rendre à chacun ce qui lui appartient : *Opus juſtitiæ eſt reddere unicuique quod ſuum eſt.* Ainſi au regard du riche, avoir une obligation de juſtice envers le pauvre, c'eſt être chargé d'une portion de bien qui appartient au pauvre. Ce que prétendent donc ces Théologiens, c'eſt que le pauvre a droit ſur une partie des biens du riche ; que celui qui a, eſt reſponſable à celui qui n'a rien, d'une certaine quantité de ſes moyens ; que le pauvre enfin a un titre de propriété ſur une partie des biens du riche, qu'il en eſt le maître quoi qu'il n'en ſoit pas le poſſeſſeur ; & par conſéquent que de lui ravir cette portion qui le concerne, c'eſt une injuſtice auſſi criante, que d'uſurper ſur ſon frere la partie qui lui revient de l'héritage de ſes peres. C'eſt une déciſion des Théologiens, fondée ſur le ſentiment des Saints Peres, laquelle montre bien qu'ils ne croyent pas que l'aumône ſoit ſeulement un devoir de charité plus néceſſaire, & non une obligation de juſtice étroite.

En quel ſens il faut entendre ce que l'Ecriture dit qu'on doit racheter ſes péchez par l'aumône.

Racheter ſes péchez par les aumônes, ſelon le conſeil que le Prophete Daniel donnoit à Nabuchodonoſor, ce n'eſt pas en éfacer la tache, & en obtenir la remiſſion ; cet effet dans les adultes n'appartient qu'à la pénitence. L'aumône, & la pratique des autres vertus en eſprit de foy, ne ſont pas à la vérité inutiles à un homme qui eſt actuellement en état de péché, parcequ'elles convient la miſericorde divine, par cette eſpece de bien-ſéance, que les Théologiens, comme nous venons de dire, appellent un mérite de congruité, de donner à un pécheur des graces & des ſentimens de pénitence, qui par eux-mêmes éfacent le péché ; ce que ni l'aumône, ni les autres vertus ne font pas. Donc ce rachat, à quoi les ſaintes lettres nous exhortent, ne peut s'entendre en un ſens propre & rigoureux que des peines qui reſtent à ſouffrir après les péchez, d'ailleurs éfacez, par la pénitence.

Pour ce qui eſt de l'ordre de ceux à qui ont la doit faire, du motif, des conditions, des éfets de l'aumône & des avantages que l'on en retire en cette vie & en l'autre, il en ſera aſſez parlé dans le Paragraphe ſuivant.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les Endroits choiſis des Livres Spirituëls, & des Prédicateurs Récens, ſur l'Aumône.

Dieu tout riche qu'il eſt, ne laiſſe pas néanmoins de nous demander : quoiqu'il ſoit au deſſus de la paſſion d'avarice, il ſe plait néanmoins à de ſaintes uſures ; *Nunquam avarus, & uſuras exigis*, dit ſaint Auguſtin : & quoique perſonne ne puiſſe rien poſſéder qui ne lui appartienne, il veut bien cependant devenir le débiteur de ſa créature : *Supererogatur tibi ut debeas*, dit le même. Cela paroît incroyable ; que nous donnions à Dieu plus que nous ne lui devons, en faiſant des œvres de ſurérogation : & il ſemble que bien loin de rendre à Dieu le ſurplus, à peine pouvons-nous nous acquitter de nos dettes envers lui. Toutefois ſaint Auguſtin nous veut icy perſuader, que lors que nous faiſons des œuvres de ſurérogation, Dieu nous en a enſuite obligation ; & que quoique tout ce que nous faiſons encore alors, nous vienne de ſa grace & de ſa libéralité, il prend tout cela comme le ſurplus de nôtre devoir : auſſi nous rend-il enſuite ce qui nous eſt dû, en qualité de juſte Juge. C'eſt ce qui ſe vérifie particuliérement à l'égard de l'aumône, qui de toutes les bonnes œuvres, eſt celle à quoi nous ſommes le plus étroitement obligez. *P. Tomaſſin, ſur les confeſſions de ſaint Auguſtin.*

Dieu ſe plait à nos aumônes, & s'en tient en quelque maniére obligé.

Quoique Jesus-Christ ſoit préſent à tout ce qui s'appelle nôtre prochain, il ſemble néanmoins qu'il ait promis plus poſitivement de ſe trouver dans les miſerables, & de réputer faits à ſa perſonne les traitemens qui leur ſeroient faits. Par exemple, il ne ſpécifie pas dans l'Evangile, qu'il demandera au jour du Jugement ſi on lui aura obéi dans la perſonne des Souverains ; mais ſi on l'aura nourri dans ce miſerable qui avoit faim. En voicy la raiſon : c'eſt que comme les pauvres n'ont d'eux-mêmes, rien qui mérite nôtre recommendation ; qu'au contraire tout ce que nous voyons en eux nous rebute, & nous en éloigne ; il étoit néceſſaire, dit ſaint Chryſoſtome, que Jesus-Christ ſe proposât comme l'objet des devoirs que nous ſommes obligez de leur rendre, & qu'une penſée plus poſitive de ſa préſence ſurmontât toutes les répugnances que nous avons naturellement à nous appliquer à leur ſoulagement. *Monſieur de Fromentiéres, dans un ſermon ſur ce ſujet.*

Le fils de Dieu tient fait à ſa propre perſonne tout le bien qu'on fait à un pauvre.

Nous n'avons, dites-vous, que ce qu'il faut pour ſoûtenir nôtre condition : mais combien d'abus ſous le prétexte de cette condition prétenduë ? Combien de gens dans le monde qui parlent de leur condition ſans raiſon, combien, qui étant ſortis d'une famille obſcure, ou étant élevez aux dépens du peuple, par leurs concuſſions, n'avoient pas, il y a peu d'années, de condition à ſoûtenir ? Mais ſans en venir à ces reproches, ne doit-on pas ſçavoir que la plus belle & la plus ſure condition du Chrétien eſt celle de Chrétien même : mais condition qu'on ne peut ſoûtenir quand on eſt riche, qu'on ne faſſe de grandes aumônes ? J'avoue bien qu'il arrive quelquefois que les perſonnes éfectivement de qualité, ſont les moins accommodez dans le monde, & n'ont que le neceſſaire ;

Prétextes qu'on apporte pour ſe diſpenſer de faire l'aumône.

mais ſi cela eſt, je demande à pluſieurs qui prétendent être de ce nombre-là, s'ils n'étendent pas trop ce néceſſaire, ſi ce n'eſt pas un ſuperflu, & par conſéquent s'il n'eſt point acquis aux pauvres ? *Le même.*

Faux prétexte des mauvais temps.

Vous n'avez (Meſdames) que ce qui eſt neceſſaire ? Et qu'eſt-ce donc que ce luxe prodigieux qui ſe remarque aujourd'hui dans vos habits, dans vos équipages, dans vos meubles ? Saint Chryſoſtome, ferma autrefois dans Conſtantinople, les portes de ſes Egliſes aux riches, à cauſe de leur luxe: mais auroit-il moins ſujet de le faire aujourd'hui ? & ſe pourroit-on encore retrancher ſur le malheur des temps ? Mais qui peut ſupporter mieux ce malheur du temps; ou de ce pauvre qui languit dans une indigence de toutes choſes, qui n'a pas du pain pour demain, & qui eſt accablé de miſeres; ou de vous, qui, quoique vous diſiez, trouvez toûjours de quoi ſatisfaire à vôtre luxe, & à vôtre vanité ? Le temps eſt mauvais; en êres-vous moins ſuperbes dans vos maiſons ? en êtes-vous moins magnifiques ſur vos perſonnes ? en ſcandaliſez-vous moins l'Egliſe par vôtre luxe, & par vôtre folle dépenſe ? Ah ! ne dites donc plus que le temps eſt mauvais, ſi ce n'eſt pour les pauvres. *Le même.*

Occaſion où nous ſommes obligez de donner l'aumône.

S'il ſe trouve, pendant que nous ne manquons de rien, que les pauvres ſouffrent la faim & la ſoif; ſi nous gardons pluſieurs habits, pendant qu'ils demeurent nuds; ſi nous avons des meubles ſuperflus, pendant qu'avec beaucoup de travail ils ne peuvent ſubſiſter; il eſt manifeſte que nous ſommes riches à leur égard, que rien ne peut alors nous exempter de donner l'aumône, & que Dieu nous jugera ſans miſéricorde, ſi nous n'avons de la miſéricorde en ces rencontres. La pratique de la charité eſt ſi néceſſaire pour nôtre ſalut, en parlant en général; que c'eſt le ſeul moyen qui nous reſte de faire de dignes fruits de pénitence, & d'empécher que Dieu dans ſa colere, ne nous arrache de deſſus la terre, comme des arbres morts, qui l'occupent inutilement. C'eſt ce que le grand ſaint Jean Baptiſte enſeigne : *Tout arbre qui ne produit point de bons fruits ſera coupé & jeté au feu.* Et le peuple lui demandant comment on pouvoit faire des fruits dignes de penitence ; *Il leur répondit que celui qui a deux habits, en donne un à celui qui n'en a point, & que celui qui a de quoi manger, en faſſe de même. Autheur anonime.*

Luc. 3.

L'aumône doit être une reſſource & une conſolation pour les riches.

Non, Chrêtiens, ne conſidérez point le précepte de l'aumône comme un joug onereux : car s'il y a quelque choſe qui puiſſe donner de la conſolation à un riche en cet état, c'eſt l'impoſition de ce précepte. Car que feroient les riches ſur la terre pour ſe ſauver, ſi Dieu ne leur avoit pas impoſé cette obligation ? & comment trouveroient-ils le moyen de ſe tirer de la corruption du monde ? Comment flechiroient-ils la colere de Dieu ? comment attireroient-ils ſa miſéricorde ſur eux ? Car enfin comment le peuvent-ils faire, ſi ce n'eſt en pratiquant l'aumône ? *Le même.*

De quoi on doit faire l'aumône.

Pour la matiére de vos aumônes, je ne prend de cet état que ce qui ſert pour fomenter vos crimes & vos déſordres; le ſuperflu de vôtre état. Par exemple, j'appelle le ſuperflu de vôtre état, ce que vous employez à vos débauches : renoncez à cette avidité, & à cette vanité honteuſe, qui ſera peut-être la cauſe de vôtre reprobation; & vous trouverez du ſuperflu. Ce que vous employez au jeu, je dis à ce jeu qui vous attache & qui vous aveugle : quand vous agirez

rez de la ſorte, pourrez-vous dire que vous n'avez point de ſuperflu? Il s'agit donc, que la matiére de vôtre aumône eſt vôtre ſuperflu: c'eſt-à-dire que les viandes qui vous reſtent après vôtre repas ne ſont pas à vous; elles ſont à ce pauvre qui meurt de faim: c'eſt-à-dire que cet habit que vous gardez dans ce cabinet, & qui ſe pourrit, n'eſt pas à vous; il eſt à ce pauvre qui eſt nud. C'eſt ainſi que tous les Peres en ont parlé, & ſur-tout ſaint Ambroiſe: *Famelici eſt panis iſte quem recondis; nudi eſt tunica illa quam in conclavi ſervas. Le même.*

Preuve de l'obligation de l'aumône.

Il eſt de l'eſſence de la charité du prochain, non-ſeulement de lui vouloir du bien, mais auſſi de lui en faire; lors principalement qu'il a beſoin de nôtre ſecours, & qu'il eſt dans la néceſſité: puiſque ſaint Jean nous avertit de n'aimer pas de parole, ni de la langue, mais par des œuvres, & en vérité. Or c'eſt par l'aumône que nous donnons le ſecours au prochain; & c'eſt pour cela, que les Peres de l'Egliſe témoignent que le Fils de Dieu a renfermé l'obligation de faire l'aumône aux pauvres, dans le commandement d'aimer le prochain comme ſoi-même. *Dans un Traité qui a pour titre, l'Avocat des pauvres.*

Le Fils de Dieu en la perſonne des pauvres, a beſoin de tout.

Salvien dit excellemment qu'il y a des pauvres à qui beaucoup de choſes manquent; mais qu'il n'y en a point qui manquent abſolument de tout: que Jesus-Christ eſt le ſeul à qui il n'y a rien qui ne manque; qu'il eſt banni avec ceux de ſes ſerviteurs qui le ſont, qu'il ſouffre le froid avec ceux qui ont froid, qu'il eſt nud avec ceux qui ſont ſans habits; qu'il n'y a que lui qui ait faim avec ceux qui ſont affamez, & qui ait ſoif avec ceux qui ſont altérez; & que dans le ſentiment de ſa compaſſion, il eſt plus néceſſiteux que tous les autres pauvres. Car, ajoûte-t-il, chaque pauvre n'a beſoin qu'en ſoi, & que pour ſoi; mais il n'y a que Jesus-Christ qui ſoit néceſſiteux en tous ceux qui ſont dans la néceſſité, & qui mandie en tous ceux qui demandent l'aumône: *Solus tantummodo Chriſtus eſt, qui in omnium pauperum neceſſitate mendicat.* Salvien. *l. 4. ad Eccl. Cathol.*

A quoi peuvent ſervir aux riches, les richeſſes qu'ils poſſedent.

L'unique avantage que les richeſſes donnent aux riches pour leur ſalut, parmi beaucoup d'obſtacles qu'elles leur forment, eſt de leur fournir le moyen de payer, en les diſtribuant aux pauvres, ce qu'ils doivent à la juſtice de Dieu; & que ne lui doivent-ils pas? de réparer l'attache exceſſive qu'ils y ont eû, l'abus qu'ils en ont fait. Les Iſraélites réparerent leur Idolatrie: en employant à bâtir le Tabernacle, les mêmes richeſſes qui avoient ſervi à conſtruire le Veau-d'or. L'avarice, ſelon ſaint Paul, eſt une eſpece d'Idolatrie: tâchons de la réparer en employant nos richeſſes à édifier les Tabernacles vivans, qui ſont les Pauvres. *P. Nepveu Tom. 1. de ſes réfléxions.*

L'aſſûrance que doit avoir à la mort, un homme charitable envers les pauvres.

Un homme charitable envers les pauvres eſt en aſſûrance quand tous les autres tremblent; c'eſt-à-dire à l'heure de la mort, quand il faudra paroître devant ſon juge. Tout incorruptible qu'il eſt, on le peut gagner par argent; pourveu qu'on le mette entre les mains des pauvres. Un homme charitable trouve dans la perſonne de ſon Juge, & ſon débiteur & ſa caution: doit-il le craindre? Son Juge paroît revêtu de cet habit qu'on a donné à ce pauvre; cela ne doit-il pas inſpirer une grande confiance? Un homme a autant d'Avocats tout-puiſſans auprès de ſon Juge, qu'il a aſſiſté de pauvres. C'eſt en vain que

nos péchez, & le démon nous accuſent, ſi les pauvres nous excuſent : car deſlà JESUS-CHRIST nous juſtifie ; & s'il nous juſtifie, qui peut nous condamner ? JESUS-CHRIST ne peut condamner un homme charitable, qu'en changeant ſon arrêt, ou en ſe contrediſant lui-même : car des paroles mêmes de ſon arrêt, cet homme tireroit une raiſon invincible pour s'excuſer, & pour interrompre ſon juge. *Le même.*

L'abondance du riche, dit l'Apôtre, doit ſuppléer à l'indigence du pauvre; & le ſuperflu de l'un eſt le néceſſaire de l'autre : le lui refuſer, c'eſt en quelque façon le voler. Ce pain qui ſe gâte chez vous, cet argent qui vous eſt inutile, n'eſt point à vous, dit ſaint Baſile. Si le pauvre périt faute de ſecours, vous êtes coupable de ſa mort : *Non paviſti ; occidiſti.* Sa miſére crie vengeance à Dieu contre vôtre dureté, & arme contre vous la miſéricorde même ; & ſi la miſéricorde même vous condamne, où ſera vôtre refuge ? *Le même Tom. 3.*

C'eſt à JESUS CHRIST qu'on fait l'aumône en la faiſant au pauvres.

Saint Chryſoſtome dans une homelie qu'il a faite ſur ce ſujet, & qui ſe trouve au ſixiéme tome de ſes ouvrages, dit que Dieu s'étant incarné, & uni à nôtre nature, s'eſt auſſi uni à la pauvreté, faiſant avec elle une eſpece d'union inéfable ; en ce que le pauvre eſt un tabernacle, où Dieu ſe cache, comme il eſt voilé dans nos ciboires. En ſorte que c'eſt le pauvre qui tend la main ; mais c'eſt Dieu qui reçoit ce qu'on donne au pauvre : c'eſt un Dieu, qui eſt nôtre débiteur ; & le tout-puiſſant, qui veut bien nous être redevable. Par ce moyen, quoiqu'il ſoit abſent de nous, il eſt encore avec nous dans la perſonne des pauvres, il reçoit nos aumônes, & il nous comble de ſes graces & de ſes bienfaits. *Auteur Anonime.*

Comment il faut ſecourir les pauvres honteux.

Le pauvre a quelquefois une bouche pour vous demander ſes néceſſitez ; mais auſſi quelquefois il n'en a point : comme ces pauvres honteux, qui reſſentent leurs miſeres, mais qui n'ont point de hardieſſe pour les exprimer ; la honte les empêche de parler. Ces pauvres honteux ne diſent mot, mais leur diſette ne laiſſe pas de crier bien haut. En ces rencontres donc, ah ! que vous êtes heureux ſi vous pouvez imiter la maniére dont Dieu nous fait du bien ! Il prévient nos demandes pour ſubvenir à nos miſeres ; il entend non-ſeulement nos priéres, mais les diſpoſitions mêmes où nous ſommes de les faire. Ces pauvres honteux ſont ſans voix pour vous expoſer leurs beſoins ; mais leur pauvreté en a une : entendez-la. Ils ſont dans la diſpoſition de vous demander s'ils l'oſoient : prévenez-les, & n'attendez pas qu'ils vous demandent ; mais ſelon la diſpoſition de la néceſſité, où vous les voyez, donnez leur l'aumône. *Le P. Neveu dans ſes réfléxions.*

Il faut ſecourir avec plus de ſoin les pauvres qui ſont les plus vertueux.

A proportion de la reſſemblance que les pauvres ont avec JESUS-CHRIST, & qu'ils en ſont les images plus vives, & plus parfaites, l'obligation que nous avons de les ſecourir eſt plus étroite, parce que cette obligation eſt particuliérement fondée ſur le rapport même & la conformité qu'ils ont avec JESUS-CHRIST. Or dans cet Homme-Dieu, il y avoit deux choſes ; une pauvreté extrême, & une ſainteté infinie. Parmi les pauvres, les uns ſont ſeulement les images de JESUS-CHRIST par la participation de ſon indigence ; & les autres le ſont encore par la participation de ſes vertus. Quand donc l'une & l'autre de ces deux images ſe trouvent enſemble, c'eſt là où l'obligation eſt plus étroite, & à ceux-là que nous devons donner la préference. Car puiſque JESUS-

CHRIST eſt le motif qui nous doit porter à aſſiſter les pauvres, & à les ſecourir dans leurs beſoins, il eſt hors de doute, que plus un pauvre s'approchera de Dieu, plus nous devons avoir de compaſſion pour lui, & de charité pour le ſecourir. *Le même.*

Quelle doit être la miſéricorde qui nous porte à faire l'aumône.

Pour bien entendre quelles ſont les véritables aumônes, ou les œuvres de miſéricorde que nous devons éxercer, il faut ſçavoir de quelle vertu eſt la miſéricorde; puis qu'elle eſt comme l'arbre dont les aumônes ſont les fruits. La miſéricorde eſt le ſentiment de compaſſion, & la douloureuſe tendreſſe dont nôtre cœur eſt touché à la vûe de la miſere d'autrui; ainſi c'eſt-elle qui nous excite à ſoulager, ſi nous pouvons, nos freres, dans leurs néceſſitez, ſoit corporelles, ſoit ſpirituelles. L'Egliſe dit que le propre de Dieu eſt de faire toûjours miſéricorde: & que la grandeur infinie de ſa puiſſance & de ſa bonté éclate davantage en cela, qu'en aucune autre de ſes œuvres. C'eſt ce qui nous eſt marqué par ces paroles du ſaint Roi Prophete: *Le Seigneur eſt plein de douceur & de bonté envers tous les hommes, & les éfets de ſa miſéricorde ſurpaſſent tous les ouvrages de ſa puiſſance.* Auſſi n'y a-t-il rien qui ſoit ſi agréable à Dieu, que la miſéricorde que nous exerçons les uns envers les autres, parce que c'eſt par l'exercice de cette vertu que nous reſſemblons mieux à Dieu. C'eſt pourquoi le Sauveur nous le recommande ſi expreſſément, en nous diſant: *Soyez donc pleins de miſéricorde, comme vôtre pere eſt plein de miſéricorde. Dom Barthelemi de Carranza. Traité de l'Aumône.* *Pſalm.* 144. *Luc.* 6.

Refuſer de faire l'aumône à un pauvre, quand on peut la lui faire, c'eſt être coupable de larcin.

Sans doute, dit ſaint Ambroiſe, ce n'eſt pas un moindre crime de refuſer au pauvre la nourriture néceſſaire qu'on lui peut donner, que de lui arracher le peu de pain qu'il trouve d'ailleurs pour le ſoûtien de ſa vie. Hé peut-on, ajoûte ſaint Baſile, traiter autrement que de voleur, celui qui pouvant revêtir un pauvre qui eſt nud, ne le fait pas? Ce ſont les vêtemens de ceux qui ſont nuds, que vous retenez dans vos coffres; ſçachez que vous volez autant de pauvres, que vous en pouvez nourrir, lors que vous ne le faites pas. Quiconque poſſede des biens ſuperflus, poſſede le bien d'autrui: car le ſuperflu des riches, dit ſaint Auguſtin, eſt le néceſſaire des pauvres. C'eſt pourquoi ſaint Jerôme dit fort bien, que celui-là eſt convaincu de ravir le bien des pauvres, lequel retient pour ſoi au-de-là de ce qui lui eſt néceſſaire. Cette vérité authoriſée par tant de ſaints Docteurs, devroit bien faire rentrer dans eux-mêmes les perſonnes riches, qui ont tant de choſes ſuperflues. *Le même.*

La compaſſion envers les miſerables eſt naturelle à l'homme.

La compaſſion eſt une vertu naturelle à l'homme, dit ſaint Jean Chryſoſtome. Les larmes que nous répandons ſi volontiers, cet attendriſſement de cœur que nous ſentons avec tant de plaiſir, à la vûe des miſeres d'autrui, ſont, dit ce Pere, les reſtes de cette droiture originelle, dans laquelle le Seigneur nous avoit formés: *Ad commiſerationem à naturâ commovemur omnes, nihilque tam bonum eſt in humanitate noſtrâ.* Il ſemble donc que pour émouvoir aujourd'hui les Fideles à une tendre pitié envers les pauvres, que pour perſuader éficacement l'aumône, il devroit me ſuffire de vous expoſer icy une ſcene pitoyable de toutes les miſeres que la diſette répand dans le monde, de vous tranſporter en eſprit, tantôt en d'obſcures priſons, où des malheureux ſouffrent tout à la fois l'indigence & la captivité; tantôt en d'affreux hôpitaux, où le malade languiſſant attend les ſecours du riche charitable; & tantôt en des

cabanes reculées, où de pauvres familles ſont également tourmentées, & par les rigueurs de la pauvreté, & par la honte de l'avouër. Ce ſpectacle ſeroit bien attendriſſant pour nous ; mais après tout, feroit-il ſur vos cœurs toute l'impreſſion que je prétens y faire aujourd'hui ? On s'en tiendroit peut-être à une compaſſion vaine & ſtérile. Il faut quelque choſe de plus preſſant que les ſimples ſentimens du cœur, pour vous obliger à remplir un devoir auſſi eſſentiel qu'eſt celui de l'aumône. *Sermon manuſcrit du P. Catrou.* J.

Du ſuperflu qu'on eſt obligé de donner aux pauvres.

Il faut juger du ſuperflu, par oppoſition avec le néceſſaire : car (Meſſieurs) tout ce qui eſt ſuperflu n'eſt point néceſſaire, & tout ce qui eſt néceſſaire n'eſt point ſuperflu. De-là il s'enſuit que le riche ne doit point aux pauvres, régulièrement ſon néceſſaire : la Providence & le droit des gens l'en ont mis en une poſſeſſion tranquille ; & ſa poſſeſſion prévaut à toutes les prétentions d'autrui. Je dis plus, ce néceſſaire ne ſe borne pas préciſément aux néceſſitez de la vie, il s'étend auſſi aux bienſéances de l'Etat. Car le Seigneur qui a partagé les rangs, a prétendu qu'on pût ſans crime, ſoûtenir ſa dignité par des dehors convenables au lieu où l'on eſt placé. De ces principes, il eſt aiſé de juger ce qu'on doit appeller ſuperflu en chaque état. Ici je veux de la bonne foy : &, ſi le riche peut tromper les yeux des hommes, il n'échapera pas au jugement de Dieu..... J'appelle ſuperflu, premiérement tout ce qu'on donne à la délicateſſe d'une vie molle ; ſecondement tout ce qu'on prodigue en jeu immodéré ; troiſiémement, tout ce qu'on dépenſe en un luxe déréglé. Ainſi tout ce qui ſert à entretenir la délicateſſe eſt ſuperflu : pourquoi celà ? C'eſt qu'il n'eſt néceſſaire ni pour la conſervation de la vie, ni pour la décence de l'état. En éfet cette profuſion dans vos repas, cette recherche de mets, de liqueurs les plus exquiſes, bien loin d'être utiles à la conſervation d'une ſanté précieuſe au public, ne portent-elles pas le poiſon juſques dans vos veines ? Mais que ſert à la bienſéance de vôtre état, cet attirail de molleſſe, qui vous endort dans le ſein de la volupté ? Quoi de plus propre pour retarder les fonctions d'un emploi pénible, d'une charge peſante & laborieuſe ? Ce qu'on répand en des jeux immodérez n'eſt pas plus néceſſaire, ni à la vie, ni à la décence de la condition. Bien loin que le jeu pouſſé juſqu'à l'excès, ſoit un delaſſement ſalutaire, il diminue le néceſſaire par les pertes, & il affoiblit la ſanté par des veilles. Enfin Femmes du ſiécle, ce que vous diſſipez en ajuſtemens précieux, en parures, en ameublemens magnifiques, n'eſt ſouvent néceſſaire, ni à l'état ni à la ſanté. Tout cela eſt donc le bien du pauvre ; c'eſt ce ſuperflu qui leur appartient de droit. Ne diſons donc plus : Je n'ai point de ſuperflu ; & qui en peut avoir en des temps ſi malheureux ? Indiſcrets que nous ſommes ! la vanité nous trahit, & l'amour du plaiſir & de la molleſſe dément toutes nos plaintes. La profuſion a-t-elle ceſſé dans vos aſſemblées de jeu ? l'abondance & la délicateſſe a-t-elle ceſſé d'éclater ſur vous, dans vos ameublemens ? au moment que je parle, un luxe déréglé ne brille-t-il pas ſur vos têtes ? Et vous n'avez point de ſuperflu ? *Le même.*

Comme le nombre des pauvres croit ſans ceſſe.

Les pauvres, direz-vous, ne ſe préſentent plus à nous, & la charité publique a pourvû à leurs beſoins, par des établiſſemens ſolides. Ah ! mes freres ! nous avons ſçû proſcrire la mendicité ; mais avons-nous fait ceſſer la miſere ? Nous ne l'ignorons pas : le nombre des indigens croît tous les jours. Sur-

cela Riches du ſiécle conſidérez-vous vous mêmes,& faites-vous juſtice. Vous avez du ſuperflu : voilà tout le fond de vos obligations. C'eſt donc à vous de les chercher ces malheureux, c'eſt à vous d'augmenter ces fondations que vos Peres ont inſtituées de leur ſuperflu. Les hôpitaux ſurchargez ſçauront multipler la ſubſiſtance des pauvres, quand vous aurez multiplié leurs revenus. Mais n'eſt-il donc qu'une maniére de répandre le ſuperflu ? Que de captifs enchaînez en des climats barbares trouvent dans l'inſenſibilité de leurs freres, un motif nouveau de renoncer leur foy ! Que de pauvres volontaires, qui ſe ſont dépouillez de tout, pour ſuivre JESUS-CHRIST dans les fonctions de l'Apoſtolat ! &c. *Le même. P. Catrou.*

Les Bénéficiers ſont plus obligez à faire l'aumône que les autres.

C'eſt ſur-tout, ſur les biens du Crucifix, ſur les immenſes richeſſes des plus opulents Bénéficiers, que les pauvres ont des droits inpreſcriptibles. Nos Peres plus charitables, ou plus équitables que nous, n'ont point eu d'autres vûes dans ces fondations, qui mettent tout à coup un miniſtre indigent au rang des heureux du ſiécle, que d'aſſiſter les pauvres par le miniſtere d'un riche. Mais, quoiqu'il en ſoit, de l'intention des Fondateurs, l'Egliſe n'accorde l'adminiſtration des biens de JESUS-CHRIST, à ceux qu'elle en met en poſſeſſion, qu'à la condition expreſſe d'en aſſiſter les malheureux. Ainſi s'en explique la veritable Maîtreſſe des biens du Crucifix, l'Egliſe aſſemblée dans le dernier de nos Conciles. Ecoûtez, vous tous, qui regardez un bénéfice comme un héritage ; & le bien de JESUS-CHRIST, comme le bien de vos Peres: *Videant ne ſe, aut conſanguineos ſuos de redditibus Eccleſiæ ditent* : Qu'ils prennent garde de s'en enrichir eux-mêmes, ou d'en enrichir leurs parents. Comme ſi le Concile leur ordonnoit d'oublier toute tendreſſe naturelle, pour ne ſe ſouvenir que de la juſtice ; & de ſacrifier l'interêt à l'équité. *Le même.*

Expoſition des miſeres des pauvres, qui nous doivent exciter à compaſſion.

C'eſt l'humanité, (Meſſieurs,) c'eſt la compaſſion naturelle qui ſert comme de fondement à la charité chrétienne que nous devons aux pauvres. Or je dis que la vûe ſeule de l'indigent doit exciter en nous des ſentimens de pitié, & que ſa miſere nous crie ce prémier principe de la loi naturelle : *Fays à autrui ce que tu voudrois qu'on te fit à toi-même.* Je ne parle pas, au reſte, de ceux que le libertinage a rendus vagabonds, & qui ne font plus de pitié à force d'en vouloir faire : je parle des véritables pauvres, ſemblables à ceux que cette ville cache en des recoins ; des ſains, & des malades, que l'hoſpitalité retient captifs, en des maiſons bâties par les mains de la charité ; de tant de veuves abandonnées, de tant de jeûnes filles expoſées au double péril, de la mort, ou de l'infamie. Mais venons au détail. Dans une priſon rigoureuſe, languit un pauvre artiſan, détenu pour une dette modique, que le ſuperflu du riche pourroit aiſément acquitter. Là que ne ſouffre pas le priſonnier, & que ne fait-il pas ſouffrir à ſa famille déſolée ? D'une autre part je vois un malade étendu prés d'un mort, ou d'un mourant, reſpirer l'air empoiſonné, de la mort, ou de la maladie. A la vérité des mains officieuſes & charitables ſont occupées de ſes beſoins, & s'empreſſent à ſon ſecours, mais le nombre accable enfin les plus zélées ſervantes de JESUS-CHRIST ; & les fonds ſont bien-tôt épuiſez par la multitude des beſoins. D'un autre côté, le pauvre obligé de s'enfermer pour vivre, ſe rachette de la mort aux dépens de ſa liberté. Comme les revenus de ces ſaints établiſſemens ſont modiques, le grand nombre des indigens diminue les

ſoulagemens deſtinez à l'indigence : on y perd la liberté, & on y traîne à peine une vie miſérable. Mais oubliez tous ces genres de malheureux, pour ne faire attention qu'à un ſeul. C'eſt ſur ces pauvres, que la honte empêche de ſe découvrir, que la pauvreté exerce toute ſa tirannie. Quelle confuſion de paroître en public, ſans les marques ordinaires de l'état dont ils ſont déchus ! Quelle appréhenſion d'aller tendre une main honteuſe à des inſenſibles, & de ſouffrir des reproches, ou des refus, après avoir ſouffert toutes les miſeres de l'indigence ! Que de ſpectacles à reveiller ma compaſſion ! Si je dois aimer mon frere, lorſque ſa fierté me le rend inſupportable, que ne dois-je point à mon frere ſuppliant & malheureux ! Ses cris m'attendriſſent, ſes gémiſſemens, ont malgré moi, de la ſimpathie avec mon cœur : *Extende manum tuam inopi, & carnem tuam ne deſpexeris.* Me dit-il par le langage de ſes pleurs. Ouvrez, mon frere, ouvrez une main ſecourable à vôtre égal. Nous n'avons tous qu'un pere commun : je ſuis vôtre compatriote, vôtre concitoyen ; peut-être helas ! vôtre parent que vous méconnoiſſez. Que ces paroles ſont touchantes ! &c. *Le même.*

Iſaïe 58.

La vûe d'un pauvre peut ranimer nôtre foi & nôtre eſpérance.

La vûe du pauvre me fournit encore les motifs d'une charité ſurnaturelle : car c'eſt à le conſidérer que ma foy ſe ranime. Tandis que le malheureux ſe préſente à mes yeux, JESUS-CHRIST en perſonne eſt préſent à ma foy. Je ne m'en tiens pas à des dehors rebutans ; ce ſont des voiles qui me dérobent mon Dieu : je le retrouve ce Dieu ſous ces haillons, ſous cet extérieur dégoûtant. De plus, à conſidérer le pauvre, mon eſpérance ſe réveille. Que de promeſſes de Dieu rappelle-t-il à ma mémoire ! C'eſt à l'aumône, me dis-je à moi-même, que le Seigneur a attaché la grace de la réconciliation, la ſatisfaction pour le péché : c'eſt par elle que je puis me procurer une mort heureuſe, & par la plus grande de toutes les graces, mettre le ſceau à ma prédeſtination. *Le même.*

Pourquoi Dieu a fait un précepte de l'aumône ; & comme les riches regardent ce précepte.

Il eſt étrange, Chrêtiens, que le précepte de l'aumône ſoit regardé de la pluſpart des Fideles, comme un précepte qui ne renferme preſque aucune obligation ; comme ſi un précepte pouvoit paſſer pour un ſimple conſeil. C'eſt une illuſion, c'eſt une erreur qui ſe gliſſe de plus en plus parmi les Riches du ſiécle, qui tâchent d'étouffer en eux ces ſentimens tendres, que la nature même leur a donné, & qui les portent à compatir à la miſere de leurs freres. Car qu'y a-t-il de plus naturel, de plus conforme à la raiſon, que de ſecourir ſon ſemblable, & ſoulager ſon indigence ? Dieu qui connoiſſoit la perverſité du cœur humain, & juſqu'où pouvoit aller ſon inſenſibilité envers le prochain ; pour l'obliger plus étroitement, & pour lui rendre méritoire une vertu, à laquelle il ſemble naturellement ſe porter, a voulu lui en faire un précepte qu'il ne pût plus enfraindre ſans crime, & ſans ſe rendre coupable. Mais eſt-on bien perſuadé de l'obligation de ce précepte ? croit-on que c'eſt un précepte ſur lequel nôtre derniere ſentence ſera prononcée, un précepte dont l'infraction ſera nôtre malheur éternel ? Ah ! ſi on en étoit convaincu, verroit-on tant de cœurs étroits, tant de cœurs durs & inſenſibles, tant de cœurs intereſſez, tant de cœurs attachez aux biens de la terre, dont ils ſont établis les diſpenſateurs par une providence juſte & équitable ? *Sermon Manuſcrit.*

Sur quoi

Le précepte de l'aumône eſt fondé ſur la ſageſſe & ſur l'équité de Dieu.

Car quelle idée (Chrêtiens) aurions-nous de cette ſageſſe & de cette juſtice de nôtre Dieu, ſi dans ce partage inégal, il eût comblé les uns de toutes ſortes de faveurs, & livré les autres à tous les malheurs & les maux que traîne après ſoi la pauvreté ; que la ſubſtance de la terre eût été toute pour les uns, & qu'il n'eût réſervé aucune bénédiction pour les autres ? N'eſt-ce pas ce qui a fait tomber dans de ſi groſſiéres erreurs touchant la Providence, la plûſpart de ces anciens Philoſophes, qui n'avoient qu'une foible raiſon pour guide, & qui marchoient dans l'obſcure nuit du paganiſme ; parce qu'ils ne pouvoient comprendre comment un Dieu ſage, & juſte eût pû laiſſer les uns dans la pouſſiére & dans l'obſcurité d'une vie pauvre & miſérable, dans le denuëment des choſes les plus néceſſaires à la vie, & élever les autres au comble des honneurs, les accabler, ſi je l'oſe dire, ſous le poids de ſes bienfaits ; ſur-tout ſe voyant de même nature, ſujets aux mêmes foibleſſes, & capables des mêmes vertus. N'eſt-ce pas ce qui en a porté quelques-uns à cet excès d'impiété & d'aveuglement de dire qu'il n'y avoit ni Dieu ni Providence, & d'attribuër aux caprices de la fortune & du ſort, ce partage ſi inégal & ſi bizarre des biens de cette vie ? D'autres peut-être moins athées mais auſſi aveugles, ont à la vérité reconnu une Divinité ; mais une Divinité oiſive qui n'avoit aucun ſoin des choſes d'ici-bas. Il n'y a donc que le précepte de l'aumône, qui juſtifie les conſeils d'une providence, qui auroit paſſé dans l'eſprit des hommes, ou pour aveugle ou pour cruëlle : aveugle, parce qu'elle auroit diſtribüé ſes biens au hazard ; cruëlle parce qu'elle auroit pris plaiſir à faire des malheureux, des créatures mêmes qu'elle auroit tiré du néant. Mais par le précepte de l'aumône, elle met tout dans un ordre qu'on ne peut aſſez admirer ; & partage également tous les hommes, en obligeant ceux qu'elle a comblé de ſes faveurs, d'en faire part aux pauvres. Ordre qui devient également avantageux aux uns & aux autres : puiſque le riche trouve dans une libéralité à laquelle il ſe voit obligé, le pardon de ſes iniquitez, ſon bonheur, & le ſeul moyen de ſanctifier ſes richeſſes ; & le pauvre trouve dans la libéralité du riche, ce que Dieu n'a pas voulu lui accorder de ſa main : ce grand Dieu voulant d'une part que les riches fuſſent comme les ſubſtituts, les miniſtres, & les coopérateurs de ſa Providence, & comme autant de tributaires des pauvres ; & de l'autre faire dépendre le pauvre de la charité des riches ; afin que cette dependance fût comme le lien, qui formât entre eux une ſocieté mutuëlle, & fournît à l'un & à l'autre un moyen aſſuré du ſalut. *Le même.*

eſt fondé le précepte de l'aumône.

Rien ne nous fait mieux ſentir l'obligation de l'aumône, que ces terribles reproches, dont le Juge des vivans & des morts ſe ſervira pour prononcer ſon dernier arrêt contre les pécheurs. Ecoutez, & tremblez, vous, qui loin de défendre la Veuve & l'Orphelin, les avez injuſtement opprimez ; vous, qui vous êtes enrichi des depouilles des malheureux ; vous qui vous êtes engraiſſez de la ſubſtance des pauvres, qui avez ſoûtenu, ſans en être touchez, & leurs plaintes & leurs gémiſſemens, qui avez même inſulté à leurs miſeres : vous qui vous êtes ſervis du malheur des temps pour les rendre encore & plus miſérables & plus malheureux, en leur enlevant par un tirannique commerce, & des uſures criantes, le peu qui leur reſtoit : vous tous enfin

L'arrêt que le Sauveur prononcera au jour du Jugement, contre ceux qui auront manqué à faire l'aumône, en prouve l'obligation.

qui avez eu des entrailles de bronze & d'airain pour vos freres : venez entendre le ſouverain Juge prononcer l'arrêt de vôtre condamnation ; heureux encore, ſi tandis que le jour vous luit, ces paroles pouvoient vous changer le cœur : *Diſcedite maledicti* : Retirez-vous de moi maudits. Et où iront-ils Seigneur ? *In ignem æternum* : Au feu éternel. Pourquoi ? Parce, dit le Seigneur, que j'ai eu faim, & vous ne m'avez pas donné à manger : *Eſurivi enim, & non dediſtis mihi manducare* ; j'ai été malade & en priſon, & vous ne m'avez pas viſité : *Infirmus & in carcere, & non viſitaſtis me* ; j'ai ſouffert des beſoins extrêmes dans la perſonne des pauvres, que vous deviez regarder comme mes membres ; & vous n'y avez pas pourvû. C'eſt ainſi que le Seigneur des vengeances, dans le jour de ſa colere & de ſa fureur, à la face de l'univers aſſemblé, forcera le riche impitoyable de ſouſcrire à ſa propre condamnation. Peut-on après cela, douter de l'obligation de ce précepte ; puiſque ce ſouverain Juge ſemble oublier les autres points de la Loi pour juger, pour condamner le pécheur ſur ce ſeul article ! *Le même.*

Quels ſont ceux à qui nous faiſons l'aumône, & en quel rang nous devons les conſidérer.

Conſidérez encore (Chrêtiens) quelles ſont les perſonnes à qui vous devez vos aumônes ; & quelque grands, quelque puiſſans que vous ſoyez, quelque diſtance qui paroiſſe être entre vous & eux, conſidérez quels ſont les malheureux pour qui je vous parle aujourd'hui. Dans quelque triſte état que leur pauvreté les ait reduit, de quelques ulceres qu'ils ſoient couverts, quelque dégoutants qu'ils vous paroiſſent ; ce ſont cependant vos freres, qui portent comme vous l'image & le caractere de la Divinité, puiſqu'ils ont Dieu pour Pere & pour Créateur ; avec leſquels vous êtes étroitement unis par la même grace, par les mêmes Sacremens, par les mêmes eſpérances, par la même religion, & enfin par le même bonheur. Dieu les auroit-il donc créez pour être malheureux, & n'auroient-ils vû le jour, que pour regreter la nuit & les ténebres du néant dont il les a tirez ; puiſqu'il ne l'eût fait en ce cas, qu'en les laiſſant abſolument manquer des choſes les plus neceſſaires à la vie ? Non ſans doute, & Dieu y a pourvû, en vous chargeant de leur faire l'aumône. C'eſt à vous, riches, à juſtifier ſur un tel point ſa Providence. *Le même.*

La vûe du luxe des riches augmente la douleur du pauvre, qui ne demande que ce qui lui eſt néceſſaire pour vivre.

Penſez riches, que c'eſt du bien des pauvres, que vous entretenez vôtre luxe, & ces ſuperbes équipages, dont la vûe ne ſert qu'à augmenter leur miſere & leur douleur. Conſidérez que pendant que vous avez tout en abondance, que pendant que vos tables gémiſſent, pour ainſi parler, ſous le poids de tant de mets ſi délicatement aprêtez, le pauvre languit à vos portes, qui ne demande pas que vous partagiez avec lui ces mets ſi délicats, ni que vous le receviez à une table ſi bien ſervie. Que demande-t-il donc ? De quoi prolonger une vie, qui lui devient par vôtre dureté plus inſupportable que les horreurs du tombeau : il vous laiſſe tout le reſte ; & on lui refuſe ce peu dont il a beſoin ! Cruauté inouïe, traitement indigne des nations les plus barbares ! On ſoûtient tous les jours, ſans ſe laiſſer attendrir, les plaintes, & les gémiſſemens de tant de miſerables ; on entend, ſans en être touché, les cris lamentables de tant de pauvres enfans qui environnent ſouvent une mere déſolée, & qui lui demandent leur ſubſiſtance, avec d'autant plus de juſtice, qu'ils en ont reçû le jour ; mais, helas ! qui ne peut leur répondre que par de triſtes regards, que par des larmes, & des ſanglots. On voit ſans rougir les beſoins preſſans

preſſans de tant de malheureux qui dans la ſaiſon la plus rigoureuſe, n'ont pas de quoi ſe deffendre du froid, & qui ne ſçavent où ſe retirer ; tandis que vous êtes ſuperbement vétus, que vous logez dans de magnifiques appartemens, où l'on voit briller l'or & l'azur, & tant de meubles precieux, Providence de mon Dieu, où êtes-vous ! Ah ! je ne m'étonne plus que la miſere des pauvres augmente tous les jours, voyant les riches porter le luxe & la magnificence à un excès qui confond toutes les conditions, & qui fait qu'on ne peut plus diſtinguer, ni Prince ni noble, ni roturier. *Le même.*

L'étrange dureté dont on uſe ſouvent envers les pauvres.

On ne refuſe pas ſeulement le pauvre, mais on accompagne ſon refus de paroles dures, pleines d'aigreur, & d'amertumes. Allez leur dit-on, vous n'êtes que des vagabons, des faineans, gens énemis du travail. Riches impitoyables qui parlez ainſi, ne conſidérez-vous point que c'eſt Dieu qui les conduit vers vous, ou plûtôt que c'eſt JESUS-CHRIST même qui ſe preſente à vous dans leurs perſonnes ? Peut-il paroître devant vous, d'une maniére & plus ſenſible, & plus touchante ? A qui voulez-vous donc qu'ils s'addreſſent ! Pauvres de JESUS-CHRIST allez aux nations barbares, vous trouverez des perſonnes plus ſenſibles à vos miſeres. Ah ! riches, s'écrie ſaint Chryſoſtome, ſi vous ne voulez pas ſoulager la miſere de vôtre frere ; ne l'augmentez point par le rude traitement que vous lui faites, ſi vous ne voulez pas guérir ſa plaie, ne lui en faites point une nouvelle par vos reproches ſanglants. Faut-il que parce qu'il vous demande la vie, vous lui donniez en quelque maniére le coup de la mort ? Il y en a d'autres moins cruels mais plus délicats qui detournent les yeux avec une eſpece d'horreur, pour ne pas voir les plaies & les ulceres deſſus le pauvre ! plaies qui demandent plus éloquemment que ne feroient leurs diſcours, quelque ſoulagement, &c. *Le même.*

De la diſtinction des néceſſitez extrêmes des pauvres, & des néceſſitez communes.

Il y en a qui ſe diſpenſent de faire l'aumône, par un diſcernement captieux des néceſſitez extrêmes, d'avec les beſoins communs ; & par une volonté déterminée de ne vouloir ſoulager les pauvres que dans les beſoins extrêmes. C'eſt la marque la plus certaine d'une avarice conſommée, & par conſéquent, ne vouloir ſe dépouiller de ſon bien, que dans ces occaſions, qui n'arrivent preſque jamais, c'eſt vouloir le garder toûjours : & c'eſt la marque de l'avarice la plus crüelle, & du plus monſtrueux attachement aux biens de la terre. Vous ne voyez aucune de ces miſeres éclatantes, vous ne voulez pas même vous perſuader qu'il y en ait ; vous ne voyez que quelques vagabons qu'on renferme dans des hôpitaux, à cauſe qu'ils vous importunent : tous les autres ne paroiſſent pas ſouffrir les néceſſitez qu'ils ſouffrent : de maniére que de ne vouloir faire l'aumône que dans les néceſſitez extraordinaires & extrêmes, c'eſt ne la vouloir point faire du tout. *P. de la Rue dans un Sermon manuſcrit de l'aumône.*

Les riches ne croyent pas avoir rien de ſuperflu pour donner aux pauvres.

Avec tout cela, on ne trouve rien de ſuperflu, tout paroît néceſſaire. Vous le croyez de la ſorte (Meſſieurs) : mais un million de pauvres abandonnez, & une infinité de malades ſans ſecours, vous feront ſenſiblement connoître le ſuperflu, à la vûe de ces caroſſes ſi magnifiques, de ces trains ſi leſtes & ſi pompeux, de ces tables ſi délicatement ſervies, & de ces ameublemens ſi riches : tant de miſerables qui meurent de faim, vous montreroient bien ce qui leur appartient, & ce que vous leur raviſſez, par vôtre

dureté & vos injuſtices. Vous nous volez ; vous diroient-ils avec ſaint Bernard, ce que vous employez à des dépenſes ſi inutiles ; c'eſt avec nôtre bien que vous joüez, que vous vous divertiſſez, que vous faites bonne chere, & que vous ſatisfaites vos paſſions déréglées. Voilà ce qui fait le déſeſpoir de tant de pauvres. Terrible comparaiſon ! oſerai-je la faire ? mais pourquoi ne la ferai-je pas ? Bonheur, joyes, feſtins, jeux, plaiſirs d'un côté ; miſeres, faim, nudité, & oppreſſion de l'autre. En vérité qu'ont fait à Dieu ces miſerables pour être reduits à de ſi facheuſes extrémitez, pendant que vous joüiſſez de toutes les commoditez, & de tous les divertiſſemens de la vie ? Voilà le ſujet du murmure des pauvres : & voilà en même temps ce qui fait le péché des riches avares. *Le même.*

La nature nous apprend à avoir de la compaſſion pour les pauvres.

Si nous conſultons les ſecretes inclinations de nos cœurs, nous trouverons qu'ils ſont naturellement tendres, & ſenſibles à la piété, portez à la miſéricorde : nous ne ſçaurions preſque voir les miſeres de nôtre prochain ſans les plaindre, & ſans reſſentir en nous mêmes des mouvemens naturels, qui nous excitent à les ſecourir. Job dit que la miſéricorde eſt née avec lui, & qu'il en a reçû les prémiers ſentimens dans le fond de ſa nature : dont le concile de Chalcedoine tire cette belle expreſſion : que Dieu nous a fait pour les œuvres de miſéricorde ; c'eſt-à-dire qu'ils nous a donné de grandes inclinations pour cette vertu, que nous ſommes obligez de ſuivre : *Ad miſericordiæ opera à Deo facti ſumus. Monſieur Biroat, dans le quatorziéme Diſcours de l'Avent.*

On peut contribuer au ſalut de l'ame des pauvres, par les aumônes qu'on leur fait.

Combien y a-t-il de chrétiens qui ſe damnent, parce qu'ils ſont pauvres ? combien en voit-on tous les jours, à qui la pauvreté eſt une tentation bien dangereuſe, & qui commettent de grands péchez, pour avoir de quoi ſoulager leur indigence ? Une aumône donnée dans ces occaſions, empêcheroit ces crimes, combattroit ces tentations, préviendroit la perte de ces ames, & ſeroit cauſe de leur ſalut. Vôtre charité ſe rencontre à ce moment fatal ; vous donnez à propos ces aumônes. Ah ! vous prévenez la damnation de vôtre frere ; ce ſecours que vous lui donnez ſera la cauſe de ſon ſalut, & un des moyens dont Dieu ſe ſervira pour le conduire à ſa gloire. *Le même.*

On peut vendre juſqu'aux vaſes ſacrés pour ſoulager les pauvres, dans les néceſſitez extrémes.

Saint Ambroiſe répond aux accuſations de quelques Chrétiens, qui le blâmoient d'avoir vendu les vaiſſeaux ſacrez de l'Egliſe, pour avoir de quoi racheter les captifs des mains des Barbares, près de qui ils couroient danger de perdre la foy. Cet éloquent Prélat réfute cette prétenduë prophanation, par ces admirables paroles : *Vere illa ſunt pretioſa vaſa, quæ redimunt animas à morte ; ille verus theſaurus Domini, qui operatur quod Sanguis Domini. Tunc vas Dominici Sanguinis agnoſco, cùm in utroque video redemptionem ; ut calix ab hoſte redimat, quos Sanguis à peccato redemit.* C'eſt maintenant, dit cet Evêque, que ces vaſes ſacrez ſont devenus plus précieux, puiſqu'ils délivroient les corps des chrétiens de la ſervitude, & les ames des chrétiens, de la mort. On peut dire véritablement qu'ils ſont les thréſors de JESUS-CHRIST, puiſqu'ils ſont la fonction de ſon ſang. Quand les Prêtres les tiennent entre les mains, le ſang du Sauveur qu'ils immolent, délivre les hommes du péché ; mais quand je les ai vendus, pour contenter l'avarice des barbares, leur prix a ſervi pour racheter les Chrétiens de la tirannie de ces infideles, & de celle des démons. *Le même.*

Par l'aumône, dit ſaint Auguſtin, nous exerçons à l'égard de Dieu même, une eſpece de reconnoiſſance, qui nous aquitte en quelque ſorte envers lui : Nous trouvons le ſecret de lui payer ce que nous lui devons, de ſes propres biens, & de donner quelque choſe à celui de qui nous avons tout reçû. Car les biens temporels étant un éfet de ſa miſéricorde, nous faiſons remonter ſes bienfaits juſqu'à leur ſource ; puiſque les mains des pauvres portent juſques dans le ſein de Dieu, ces mêmes biens qui en ſont ſortis. Mais ils y retournent avec un degré d'excellence incomparablement plus grand que celui qu'ils avoient dans leur prémiére origine ; puiſqu'ils ſont relevez par les mérites de Jesus-Christ : en ſorte que de biens purement temporels & terreſtres qu'ils étoient, ils ſont devenus des biens céleſtes, & le prix de l'éternité même. *Dans les eſſais des ſermons. Pour le ſixiéme Dimanche aprés la Pentecôte.*

L'aumône eſt une reconnoiſſance des biens que nous avons reçûs de Dieu.

L'exemple que nous donne le Fils de Dieu dans le miracle de la multiplication des pains, c'eſt d'ouvrir nos entrailles de compaſſion ſur les miſéres de nos freres ; de ſoulager les pauvres, qu'il nous a laiſſez pour le repréſenter en ce monde ; d'étendre nôtre charité à proportion de nos forces, au-delà même de nos forces : en quoi ordinairement on ſe flatte. On croit que c'eſt une action de libéralité, & non pas une néceſſité d'obligation : on regarde l'aumône comme un conſeil de perfection, & non pas comme un précepte indiſpenſable de la Loy de Dieu. Pourvû qu'on n'ait pas volé le bien d'autrui, on croit qu'on a droit d'abuſer du ſien : on ſe ſauve ſur la juſte acquiſition, & l'on ne corrige pas le mauvais uſage qu'on fait des biens qu'on a reçûs de Dieu. Je viens aujourd'hui combattre cette erreur. *Monſieur Fléchier. Sermon de l'Obligation de faire l'Aumône.*

L'aumône eſt de précepte & d'obligation.

Puiſque c'eſt Dieu qui donne les richeſſes, il faut conclurre qu'il les donne pour quelque fin, & les deſtine à quelque uſage ; & que c'eſt pour quelque importante raiſon qu'il les accorde aux riches, & qu'il les refuſe aux pauvres. Quelle eſt donc cette raiſon & cette fin ? Eſt-ce pour ſatisfaire aux paſſions de l'homme, & non pas aux devoirs de l'humanité ? eſt-ce pour entretenir l'orgueil & l'avarice des uns, & pour laſſer l'humanité & la patience des autres ? eſt-ce pour fournir de matiére à vôtre luxe, & à vos intemperances, aux dépens de ceux qui ſouffrent la faim, la ſoif, & la nudité ? eſt-ce pour diſſiper vos biens en dépenſes ſuperflues, par une profuſion indiſcrette ; & non pas pour en faire part à ceux qui en manquent, par une diſpenſation charitable ? eſt-ce pour repaître les yeux du peuple de l'éclat de ces richeſſes, que vous lui avez peut-être volées, & pour lui faire voir juſqu'où peut aller la diſſolution d'un prodigue, ou l'inſenſibilité d'un avare ? A Dieu ne plaiſe, que nous ayons des penſées ſi baſſes, & ſi indignes de ſa Providence. Ce ſeroit accuſer Dieu d'aveuglement, ou de préoccupation pour les riches ; d'injuſtice ou de cruauté pour les pauvres, & le rendre reſponſable de la miſére des uns, & complice des péchez des autres. Non, non, l'intention de Dieu, en faiſant des riches, c'eſt de les rendre charitables : il les choiſit pour être les inſtrumens de ſes miſéricordes, & les canaux par où doivent couler ſes graces extérieures ſur ſon Egliſe. *Le même.*

Pour quelle fin Dieu accorde aux riches des richeſſes.

Pourquoi faut-il que dans vos vaſtes & ſuperbes maiſons, ſous des lambris d'or & d'azur, vous vous faſſiez comme un printemps perpetuël dans les

Reproches aux riches,

insensibles aux miseres des pauvres.

faisons le plus rigoureuses ; pendant qu'un pauvre cherche en vain une misérable retraite pour se défendre des injures de l'air ? Pourquoi faut-il que vos buffets gemissent sous le poids de tant de vases précieux, que vous étalez, & qui ne servent qu'à montrer vôtre vanité, & à irriter celle des autres ; pendant qu'un pauvre n'a pas un vaisseau de terre pour l'usage nécessaire de sa vie ? Pourquoi faut-il que vous reposiez dans ces lits, plus richement parez que des autels, où vous sacrifiez à la volupté & à la paresse ; pendant qu'un pauvre, couché sur la dure, peut à peine trouver dans quelques momens de la nuit, à se delasser de ses fatigues, & à se consoler des peines de la journée ? Raprochez-les de vous, raprochez-vous d'eux ; & si vous ne pouvez vous défaire de tant de choses inutiles & superflues, qui contribuent à vôtre félicité imaginaire ; au moins fournissez-leur ce qui peut adoucir leur malheur, & soulager leur pauvreté : autrement vous violez les loix de la Providence, qui vous avoit choisis pour être les dispensateurs de ses richesses. *Le même Monsieur Fléchier.*

On doit s'attendrir sur les miseres des pauvres.

Celui qui a la substance de ce monde, & qui tient ses entrailles fermées à la nécessité de son frere, peut-il croire que la charité de Dieu soit en lui ? Quand sera-t il attendri, s'il ne l'est à la vûë de ce mendiant, qui n'a plus qu'un soufle de vie ; de ces Orphelins, à qui l'on vient de ravir les restes de leur hérirage ; de ces miserables, que la perte d'un procès, & l'iniquité d'un juge ont reduit au désespoir ; d'un débiteur, qu'un créancier impitoyable suffocque, en lui disant : rend ce que tu dois ; d'un malade, en qui la douleur & la pauvreté disputent ensemble à qui lui donnera le coup mortel ? Quelle occasion plus pressante trouvera-t-il pour assister son prochain, que la faim, la soif, l'infirmité, & le péril de la mort, non seulement du corps, mais encore de l'ame ? *Le même.*

La dureté envers les pauvres montre de l'attachement aux richesses.

Vous qui vivez dans le luxe, & la vanité ; qu'il est à craindre que vôtre cœur ne soit où sont vos thrésors ! Comment quitteriez-vous vos biens pour JESUS-CHRIST, puisque vous n'avez pas le courage d'en donner une petite portion pour lui ? comment souffririez-vous la pauvreté, puisque vous ne pouvez vous résoudre à vous retrancher tant soit peu de vôtre surabondance ? Montrez que vous n'êtes point attaché, en donnant généreusement aux pauvres ce que vous avez de superflu. *Le même.*

La malédiction du Fils de Dieu sur les riches, est principalement à cause de leur dureté envers les pauvres.

La plus grande malédiction des richesses c'est d'étoufer ces sentimens de pitié, & de former ces entrailles cruëlles & insensibles, que Dieu maudit dans ses écritures. La raison en est évidente : c'est que ne souffrant aucune incommodité dans la vie, on ne pense pas à ce qui peut incommoder les autres. Cet homme qui s'est trouvé en naissant, dans l'abondance des biens que ses peres lui ont acquis ; qu'on a élevé dans une vie molle & efféminée, accoûtumé à toutes les délicatesses de la vie ; environné de gens qui ne cherchent qu'à le divertir & à lui complaire ; qui ne fait qu'un long divertissement de toutes les heures du jour ; & qui n'a pour toute incommodité que le dégoût & la lassitude de ses plaisirs ; sçait-il ce que c'est que d'être dépouillé de tout, & de traîner des jours malheureux ? Et c'est ce qui fait qu'il n'a nulle compassion des souffrances, & des miseres d'autrui. *Le même.*

L'aumône

Dieu ne se contente pas de vos aumônes, il veut aller jusqu'au cœur, jus-

qu'au fond du cœur, juſqu'à ce que vous avez de plus intérieur, & de plus attaché à vôtre ſubſtance, qui ſont vos entrailles : *Viſcera miſericordiæ.* A la place de ce cœur inſenſible & indifférent aux miſeres de vôtre prochain ; à la place de ces entrailles dures & impitoyables, prenez un cœur compatiſſant & tendre, des entrailles que la piété & la miſéricorde amolliſſent : *Induite vos viſcera miſericordiæ.* Mais ſi étant riches, & ſçachant la miſere de vôtre prochain, vous lui fermez vos entrailles ; comment eſt-ce que la charité de Dieu demeure en vous ? *Monſieur Joli, ſermon pour le Septiéme Dimanche d'après la Pentecôte : de la néceſſité de l'Aumône.*

doit être accompagnée de miſéricorde.

Le Fils de Dieu, au jour du jugement dernier, voyant les Prédeſtinez à ſa droite, & tous les reprouvez à ſa gauche ; tournant vers ceux-cy ſes regards enflamez de colere & de fureur, prononcera ces éfroyables paroles : *Diſcedite à me maledicti in ignem æternum &c.* Rétirez-vous de moi maudits dans le feu éternel. He ! qu'avons-nous fait, Seigneur, pour être ſi rigoureuſement punis ? Qu'avez-vous fait barbares ? *Eſurivi & non dediſtis mihi manducare ?* J'ai eu faim, & vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu ſoif, & vous ne m'avez pas donné à boire : j'étois hors de chez moi, dans un pays étranger ; & vous n'avez pas voulu me recevoir : j'étois nud ; & vous m'avez refuſé un mechant habit ; j'étois malade, & tranſi de froid dans la priſon ; & vous ne m'avez pas rendu une ſeule viſite. Allez, maudits, au feu éternel. Vous m'avez refuſé un morceau de pain, un méchant haillon, un reſte de vôtre vanité, & de vôtre luxe, de vôtre jeu, & de vos débauches ; vous n'avez pas voulu me connoître : je ne vous connois pas non plus : vous n'avez pas voulu me recevoir dans vôtre maiſon ; la mienne vous ſera éternellement fermée. *Le même.*

Comme le Sauveur traitera au jour du Jugement ceux qui auront refuſé de faire l'aumône aux pauvres.

Jesus-Christ, dit ſaint Leon, dans ce fameux & dernier arrêt qu'il prononcera en faveur des Prédeſtinez d'un côté, & celui qu'il fulminera contre les reprouvez d'un autre, ne parle que d'aumônes données, & d'aumônes refuſées, pour en faire comme l'unique fondement du bonheur des uns, & du malheur éternel des autres : pourquoi cela ? Eſt-ce qu'il n'y a point d'autres vertus que celles-là, dans les juſtes ; & d'autres péchez que celui-là, dans les méchans ? Oüi, répond ſaint Leon, il y aura d'autres vertus dans les Prédeſtinez, il y aura d'autres crimes dans les reprouvez : mais au jugement de Dieu, on eſtimera tellement la libéralité de celui qui aura donné, & la dureté de celui qui aura refuſé l'aumône, que la charité ſera comme la plénitude des vertus de l'un, & que la cruauté ſera comme la conſommation des crimes de l'autre. On ne dira pas à Abraham, vous ne m'avez pas obéi dans le commandement le plus difficile que je pouvois vous faire, d'immoler vôtre Fils. On ne dira pas non plus au mauvais Riche, tu as volé les provinces, tu as fait mille concuſſions, & mille injuſtices, tu as commis tant de fornications & d'adulteres, tu as fait tant de crimes par ton ambition, & par tes vengeances. On lui préſentera les pauvres qu'il a laiſſé mourir de faim : c'en eſt aſſez de ce ſeul péché pour ſa condamnation ; quand il n'en auroit jamais commis d'autres, il ſeroit éternellement reprouvé. *Le même.*

Pourquoi on ne parlera que des aumônes données ou refuſées, au jour du jugement.

Vous Bénéficiers, qui par des engagemens encore plus particuliers, êtes obligez de faire l'aumône ; vous qui non ſeulement en qualité de riches, non ſeulement en qualité de Chrétiens, non ſeulement en qualité de Prêtres, &

Les Bénéficiers ſont particuliére-

ment obligez à faire l'aumône.

de Miniſtres du Seigneur, devez aſſiſter les pauvres dans leurs beſoins; mai qui avec de gros revenus qui viennent des offrandes des Fideles, avezéts établis pour être les dépoſitaires & les œconomes des pauvres; ſçavez-vou bien, comme ſaint Bernard vous traite? Il vous appelle homicides & voleurs, ſi vous uſez mal du bien qui vous a été mis en dépôt; ſi au lieu d'en aſſiſter les pauvres, vous le conſervez par une ſordide avarice dans vos coffres, ou ſi vous le diſſipez par des dépenſes déraiſonnables & exceſſives. *Le même Monſieur Joli.*

Réponſe à ceux qui diſent qu'ils n'ont point de ſuperflu, pour donner aux pauvres. *Luc.* 11.

Si vous voulez vous ſauver, ne réglez jamais le ſuperflu de vôtre condition ſur la paſſion, ou ſur la maniére de vivre du monde. N'appelez-vous point ſuperflu cet argent que vous joüez? n'appelez-vous point ſuperflu ces grandes ſommes que vous avez miſes dans vôtre caſſette, au-delà de vôtre dépenſe ordinaire, pendant que les pauvres meurent de faim? Vous n'avez point de ſuperflu, dites-vous: Ou vous ne dites pas vrai, ou JESUS-CHRIST a dit faux, quand il vous a impoſé cette loi: *Quod ſupereſt date eleemoſynam*: aprés que vous avez pris vôtre néceſſaire, donnez le ſuperflu. *Le même.*

Réponſe à ceux qui diſent qu'ils ne connoiſſent pas les miſéres des pauvres.

Vous ne connoiſſez pas la miſere des pauvres, dites-vous. Comment le connoitriez-vous? les pauvre s entrent-ils chez vous? Les compagnons de vos débauches, & peut-être les malheureuſes victimes de vôtre impureté y entreront: mais les pauvres n'y auront point d'accès. Combien de fois vous a-t-on vû dans nos aſſemblées, à la diſtribution des aumônes que des perſonnes charitables y font quelquefois? Au bal, à la comédie, au jeu: voilà où l'on vous a vû: mais dans les aſſemblées de charité; c'eſt là, où vous ne vous trouvez jamais. Allez inſenſibles, allez cœurs de rochers; quelle part pouvez-vous prétendre au royaume du Ciel, qui ſemble n'être donné que pour recompenſe de l'aumône. *Le même.*

Il faut faire l'aumône de ſon bien propre, & non pas de celui d'autrui.

Sçavez-vous, riches, ce que vous faites, quand aprés avoir acquis du bien par des voies injuſtes, vous en faites préſent à Dieu, en donnant quelque ſomme d'argent aux pauvres? Vous avez ruïné peut-être une Ville entiére, peut-être une Province, par vos concuſſions; vous avez élevé aux dépens d'un million de perſonnes, une maiſon obſcure & inconnue, d'où vous êtes ſortis; vous êtes en horreur & en éxécration à ceux qui ſçavent ce que vous étiez, & ce que vous êtes; vous avez ruïné pluſieurs familles par vos procès & vos uſures; vous avez éxigé au-delà de vos droits, & établi dans des emplois des gens, qui pour avoir toûjours vôtre protection, ont commis d'éfroyables injuſtices: c'eſt là la ſubſtance du pauvre. Cependant vous voulez appaiſer quelques remords de conſcience, ou faire croire que vous avez encore un reſte de juſtice; vous envoyez quelques aumônes dans un hôpital; vous ſoulagez quelques miſerables: ſçavez-vous bien ce que vous faites? Vous avez égorgé des brebis, pour me ſervir de l'expreſſion de l'Ecriture, en préſence de leur Paſteur; vous avez trempé vos mains dans le ſang des pauvres qui ſont les enfans de Dieu: & ce ſont les dépoüilles de ces brebis, & la ſubſtance de ces enfans que vous lui préſentez. Il faudroit que Dieu ne fût pas ce qu'il eſt, pour regarder vôtre préſent de bon œil. *Le même dans un autre Sermon, des qualitez de l'aumône.*

Sur le même ſujet.

Quand Judas reporta aux Scribes & aux Phariſiens l'argent qu'il en avoit

reçû pour livrer ſon Maître, ils le renvoyerent ignominieuſement, & ils ſçurent bien lui dire qu'ils n'avoient garde de mettre le prix du ſang dans le thréſor du Temple. Hé ! ſeroit-il bien poſſible, ô mon Dieu ! que vous reçûſſiez de bon cœur ce même prix du ſang, que ces voleurs & ces concuſſionnaires vous offrent ? Ce ſeroit donc en vain que vous auriez dit par vôtre Prophete : Rompez vôtre pain, & faites en part aux pauvres. Ce n'eſt pas un pain qui appartienne légitimement à ces riches ; c'eſt le pain de cette famille, c'eſt le pain de cette veuve & de cet orphelin. Qu'ils diſtribuent leur pain à la bonne heure, qu'ils vous conſacrent, en la perſonne des pauvres, un pain ſur lequel ils ayent droit : mais qu'ils n'ayent pas l'inſolence de vous préſenter les dépouilles, & les habits de ceux qu'ils ont volé. *Le même.*

Sur le même ſujet.

Je ne ſçai ſi dans toute l'Ecriture vous trouverez une douleur égale à celle que reſſentit le Patriarche Jacob, quand ſes enfans lui préſenterent la robe toute ſanglante de ſon cher Joſeph : *Vide an tunica filii tui ſit* ; Nous avons une robe ; voyez ſi c'eſt celle de vôtre Fils : la reconnoiſſez-vous ? Ce Patriarche affligé ayant pris cette robe, & l'ayant reconnue, s'écrie, comme s'il avoit vû ſon cher enfant entre les griffes des bêtes farouches : *Fera peſſima devoravit Joſeph* : Helas ! une bête carnaſſiere a devoré mon fils Joſeph, & il eſt mort. Injuſte uſurpateur du bien d'autrui ! voilà ce que tu fais, quand tu donnes à Dieu l'aumône de ce qui ne t'appartient pas. Quoique tes uſures & tes concuſſions lui ſoient toûjours préſentes, il ſemble néanmoins que quand tu lui offres ce prix du ſang du pauvre, & que tu lui montres la robe enſanglantée de cet orphelin : tu lui remets devant les yeux le temps, le lieu, le jour, l'heure, le moment auquel tu les as dépouillez de leur bien. Et alors, ſi dans l'état de ſa gloire, il étoit ſenſible à la douleur, tu lui percerois le cœur, & il s'écrieroit : *Fera peſſima devoravit Joſeph*, c'eſt toi juge injuſte, c'eſt toi uſurier, concuſſionnaire, qui as devoré mon fils : que peus-tu attendre que les derniéres rigueurs de ma juſtice ? *Le même.*

Genes. 37.

Ibidem.

Il faut faire l'aumône largement pour racheter ſes péchez.

Si vous pouviez ſçavoir au juſte, ce que vous devez préciſément donner pour racheter vos péchez, ſi vous pouviez dire : je dois pour tant de menſonges & de parjures, faire tant d'aumônes ; je dois pour tant de divertiſſemens criminels, que j'ai pris, pour tant de paroles déshonnêtes & injurieuſes que j'ai proférées, pour tant de penſées infames, auxquelles j'ai conſenti, pour tant de mauvais exemples, & de ſcandales que j'ai donnez, pour tant de folles & exceſſives dépenſes en jeux, en meubles, en habits, en feſtins, pour tant de temps que j'ai perdu en menant une vie molle & oiſive ; je dois pour tout cela, donner une telle quantité d'aumônes, & Dieu s'en contentera pour la ſatisfaction des peines dûes à mes péchez : ſi vous ſçaviez tout cela, vous dirois-je, faires vous-mêmes la juſte ſupputation de vos aumônes, & ne vous embaraſſez pas de porter vôtre charité plus loin. Mais comme la choſe eſt impoſſible, & comme vous pouvez encore moins ſçavoir quelle eſt la ſatisfaction que la Juſtice de Dieu en éxige : ne craignez pas de donner largement, abondamment, magnifiquement ; puiſque ce que vous donnerez, ſera toûjours peu, en comparaiſon des péchez que vous devez racheter. *Le même.*

Il faut être liberal envers Dieu en

Ne chicanez point avec Dieu, qui vous donne toutes choſes ſi largement, & ſi abondamment ; ne ſoyez point ſi circonſpects en vos aumônes, ne ſoyez point ſi ſordides dans la diſtribution de vos biens : Ayez un peu de prudence, en la per-

ſonne des pauvres.

mais ayez beaucoup de charité. Quand il faut donner le ſuperflu de vôtre condition, ne demandez pas : en quoi conſiſte mon ſuperflu ? qu'eſt-ce que je regarde comme néceſſaire ? Taxez vous le plus haut que vous pourrez. Ce n'eſt pas ſeulement par rapport à vôtre bien qu'il faut mettre cette proportion ſi néceſſaire ; c'eſt encore par rapport à la miſere, & à l'indigence des pauvres. Elle eſt quelquefois commune ; mais auſſi elle eſt quelquefois extrême : & dans ce dernier cas, donnez non ſeulement vôtre ſuperflu, mais encore quelque choſe de vôtre néceſſaire. La miſere preſſe ; que vôtre charité s'anime & quand cette miſere va à l'excès, faites que vôtre miſéricorde y aille auſſi: *Le même.*

Il ne faut point avoir égard à ce que les pauvres feignent quelquefois leur miſere plus grande qu'elle n'eſt en effet.

Mais quand même ces pauvres ne ſeroient pas auſſi néceſſiteux qu'ils le diſent, quand même ils ſe ſerviroient d'artifices, & d'impoſtures pour attirer vos aumônes ; ne voyez-vous pas, dit ſaint Chryſoſtome, que leur fourberie eſt une évidente preuve de vôtre injuſtice ? *Illorum ſimulatio injuſtitia veſtra eſt.* C'eſt vous mêmes, barbares, qui les contraignez à faire ces triſtes figures qu'ils font. Quand leur pauvreté ne paroiſſoit pas tout-à-fait dans ce triſte équipage, ils étoient des journées entieres, ſans preſque trouver quelques morceaux du pain : leur miſere & leur faim s'augmentant, ils ont voulu amollir par leur paſleur, par leurs cris, par d'apparentes diſlocations de leurs membres, la dureté de vos cœurs. Je ne veux point d'autres marques de vôtre inhumanité, que cet état, où ils tachent de ſe reduire pour s'attirer quelques aumônes. *Le même.*

Des aumônes faites à la mort.

Je n'ai garde de blâmer ces legs pieux, & ces aumônes tardives : je les approuve, je les loüe, & je vous y exhorte de tout mon cœur : mais ſouvent, d'où viennent ces legs, & ces aumônes, ſinon d'un fond de dureté & d'avarice ? Madame laiſſe aux pauvres ce qu'elle ne peut emporter ; car ſi elle pouvoir emporter ſon bien avec elle en l'autre monde, elle ſe donneroit bien de garde de le donner en celui-ci. Monſieur, par ſon teſtament, laiſſe tant d'argent aux pauvres, tant d'argent à l'hôpital, telle ſomme à l'hôtel-Dieu : mais graces en ſoient renduës à l'extrémité où il ſe trouve ; ſans cela, les pauvres n'auroient pas plus de lui, qu'ils en ont eu pendant qu'il s'eſt bien porté. Il donne ce qu'il faut qu'il laiſſe, bon gré, malgré lui. *Le même.*

La compaſſion que nous devons avoir pour les pauvres.

Il eſt vrai que ſi nous écoutions la voix de la nature, elle ſuffiroit pour rendre nôtre cœur ſenſible à tous les maux que ſouffrent nos freres, & pour nous ouvrir les mains à leur faire part de nos biens. Quelque prétexte ſpécieux que nous puiſſions apporter pour couvrir nôtre dureté, cette voix crie ſans ceſſe au fond de nos cœurs ; que ſi nous étions à la place de ces miſerables, nous voudrions être ſecourus, & que nous nous plaindrions de l'inſenſibilité des riches, qui nous laiſſent dans la miſere. Mais comme la pluſpart des hommes ſont devenus ſourds à cette voix de la nature, Dieu pour porter efficacement les riches à reſſentir les maux des pauvres par la compaſſion, & à les ſoulager par la pratique de l'aumône, a ajoûté à cette voix, la voix de l'ancienne & de la nouvelle Alliance & la force de ſon exemple. *Monſieur de la Font. Tome 3. des Prônes pour les Dimanches de l'année. Sixiéme Dimanche après la Pentecôte.*

C'eſt être

Vous êtes coupables, dit ſaint Baſile, de la mort de ceux qui meurent par le

le manquement des choſes abſolument néceſſaires à leur vie, & que vous auriez pû ſi aiſément leur fournir : *Paſce morientem fame : Si non paviſti, occidiſti.* Oui, dit ce Pere, en manquant de faire l'aumône, vous faites injuſtice aux pauvres, & injure à Dieu ; vous vous rendez coupable d'autant de morts, que vous auriez pû aſſiſter & ſecourir de miſerables. Ce n'eſt pas ſimplement manquer à une œuvre de charité, mais à un devoir de juſtice ; puiſque l'Eccleſiaſtique appelle l'aumône une dette ; non un conſeil de perfection, mais une choſe de devoir : *Declina Pauperi aurem tuam, & redde debitum tuum.* Trouvez-vous étrange qu'on ferme la porte du Ciel, à ceux qui ne vivent que de larcins, à ces mauvais juges qui par des arrêts injuſtes, ruïnent des familles entiéres, à ces voleurs publics, qui déſolent des Villes & des Provinces pour l'entretien de leur luxe & de leur faſte ? Cependant ce même jugement condamne ces riches impitoyables qui refuſent l'aumône aux pauvres : enlever le bien à ceux qui en ont, ou n'en faire pas part à ceux qui en manquent, c'eſt, ſelon les Peres, la même choſe. *Le même.*

cauſe de la mort du pauvre, que de ne le pas ſecourir dans ſon extreme néceſſité. *Eccli. c. 4.*

Le Fils de Dieu, pour fermer la bouche aux riches inſenſibles, leur dira : *Quamdiu non feciſtis uni de minoribus his, nec mihi feciſtis.* Où ſont les pauvres, dira-t-il, à ce mauvais riche, à qui tu as fait part de ces grands biens que je t'ai donnez pour être les inſtrumens de tes charitez, & les moyens de ton ſalut ? où ſont les familles néceſſiteuſes, que tu as relevées, ou empêchées de tomber par tes aumônes ? où ſont les pauvres filles que tu as garanties de l'infamie en contribuant à leur ſubſiſtance ? où ſont les priſonniers que tu as tiré de priſon, & les eſclaves que tu as rachetez de la ſervitude des Infideles, qui par leurs mauvais traitemens, & par leurs menaces, les ont ſouvent portez à trahir leur Foy. C'eſt ſaint Ambroiſe, qui fait ce détail : *Commiſſas tibi opes cum quibus egentibus diviſiſti ? quibus neceſſitatem patientibus ſubveniſti ? quos de carceribus, de vinculis, de gladio, profuſâ pecuniâ liberaſti ?* Il ne leur reſtera point de replique à ces demandes : ils n'ont qu'à attendre une irrévocable condamnation. *Le même*

Reproches que le Sauveur fera aux riches impitoyables au jour du Jugement dernier. *Matth. 25.*

Riche impitoyable, qui détournes tes yeux pour ne pas voir l'indigence du pauvre, ſçache que le ſoulagement que tu lui réfuſes, eſt une dette rigoureuſe, dont la providence te charge ; car c'eſt ainſi que le ſaint Eſprit appelle l'aumône : *Redde Pauperi debitum tuum.* Ce n'eſt pas une gratification, ni une libéralité de bienſéance, mais un payement dans la rigueur de juſtice. Ce n'eſt pas du fond de vos biens, que vous tirez ce que vous donnez aux pauvres, c'eſt du fond de la Providence de Dieu ; vos mains ne ſont que le canal des aumônes dont cette divine Providence eſt la ſource : & lors qu'au lieu de faire couler ces eaux ſalutaires ſur les terres ſeches & arides de l'indigence, vous les retenez pour vôtre uſage, ou vous les détournez de leur cours naturel, pour entretenir le fruit de vôtre iniquité, pour vous plonger dans les délices criminelles ; vous péchez viſiblement contre la Providence. *Dans les Eſſais de Sermons. Sermon pour le ſixiéme Dimanche après la Pentecôte.*

C'eſt aller contre l'ordre de la Providence, que de refuſer l'aumône aux pauvres.

La ſouſtraction que l'on fait au pauvre de la portion de bien que ſon Créateur lui veut diſtribuër par vos mains, eſt une injuſtice véritable, & l'aumône qui lui eſt oppoſée, eſt appelée dans l'Ecriture du nom de juſtice : *Videte ne juſtitiam veſtram faciatis coram hominibus.* Il y a un larcin d'acquiſition, par le-

Refuſer de faire l'aumône eſt une injuſtice, & une eſpece de larcin.

quel on fait des pauvres, en uſurpant ce qui leur appartient, & un larcin de retention, par lequel on leur refuſe ce qui leur eſt néceſſaire. Ce pauvre qui manque de pain, de vétement, de ſecours, n'eſt-il pas comme vous, un ouvrage des mains de Dieu ? n'eſt-il pas racheté par le prix de ſon Sang ? Dieu ne doit-il pas remplir à ſon égard les devoirs de Créateur ? Il s'en repoſe ſur vous, & vous êtes le ſubſtitut de ſa Providence. Vous devez vous acquiter de l'obligation qu'il vous impoſe, de nourrir, de ſecourir, de vétir vôtre frere dans la néceſſité : autrement il vous demandera un compte rigoureux des biens qu'il vous à donnez, pour les employer à cet uſage. C'eſt un dépôt, qu'il a mis entre vos mains, pour le faire paſſer en celles des pauvres ; c'eſt un tribut impoſé ſur le bien des riches, par le ſouverain Seigneur de tous les biens. *Les memes.*

Les éloges que le Saint Eſprit donne aux œuvres de miſericorde.

Les éloges que le ſaint Eſprit donne à toutes les autres vertus enſemble ne ſçauroient égaler ceux qu'il donne en particulier aux œuvres de miſéricorde. Dieu nous en repréſente l'obligation, l'excellence, le merite, l'éficace ſous une multitude d'images, qui relevent l'aumône au-deſſus de tous les autres exercices de piété. Tantôt il en fait un commandement exprès : Que chacun de vous, dit-il, faſſe miſéricorde à ſon frere : *Miſericordiam & miſerationem faciat unuſquiſque fratri ſuo.* Tantôt il en fait une beatitude : Bien-heureux les miſéricordieux ; car ils recevront à leur tour la miſéricorde qu'ils auront faite : *Beati miſericordes quoniam miſericordiam conſequentur.* Quelquefois il nous aſſûre que l'aumône expie le péché, comme l'eau éteint le feu : *Sicut aqua extinguit ignem, ita Eleemoſyna extinguit peccatum.* En un autre endroit, il nous la repréſente comme un ſupplément à toutes les autres œuvres, & comme une ſatisfaction éficace pour reparer toutes les mauvaiſes : *Verumtamen quod ſupereſt, date eleemoſynam, & ecce omnia munda ſunt vobis. Les mêmes.*

Zachar. 7.

Matth. 5.

Eccli. 5.

Luc. 41.

On ne vous demande point, riches, au moins avec cette riguenr que vous maceriez vos corps par le jeûne, que vous vous humiliez ſous la cendre, & ſous le cilice ; mais ſeulement que vous étendiez vos mains ſur l'indigent & ſur le pauvre. Cette ſorte de pénitence ne coûte point à la nature, ces grands éforts, dont les perſonnes delicates & infirmes ne ſont pas capables : Il n'eſt rien de ſi facile à ceux qui ont du bien, que d'en faire part à ceux qui n'en ont pas. Il faut que par diſpenſation charitable de leurs richeſſes, elles réparent toutes les fautes attachées à la joüiſſance des richeſſes, à la magnificence des meubles, à la ſomptuoſité des tables, au luxe des habits ; qu'elle trouve le remede au mal dans ce qui en eſt l'origine. *Les mêmes.*

C'eſt par le moyen des riches que Dieu a voulu ſoulager les miſeres des pauvres.

Dieu dans cette inégalité de conditions qu'il a lui même établi dans le monde, & qui fait une partie de la beauté du monde ; il eſt obligé de pourvoir aux néceſſitez des pauvres, autrement ils auroient raiſon de ſe plaindre, & de blâmer ſa providence, ſi elle ne leur avoit laiſſé quelque ſoulagement. Que fait-il pour cela ? il donne aux riches la commiſſion d'y pourvoir ; & afin qu'ils le puiſſent faire il leur donne des richeſſes : & comme dans la nature, il a créé de certaines choſes en abondance, pour ſuppléer aux parties indigentes de l'univers ; ainſi dans le gouvernement politique, il fait des libéralitez plus grandes aux uns pour le ſoulagement des autres. Il a donné aux riches du bien & des commoditez, non pour les tenir renfermées dans leurs coffres, & pour

s'en ſervir pour leur ſeul uſage ; mais pour les répandre ſur les pauvres. *Monſieur Biroat, Sermon pour le trioſiéme Mercredy de Carême.*

Sans l'aumône il eſt impoſſible que les riches faſſent leur ſalut.

Les richeſſes étant une occaſion de beaucoup de péchez, & y apportant une grande facilité, ſont par conſéquent un grand empêchement au ſalut : *Quàm difficile eſt divitem intrare in regnum cælorum* ! Il faut donc pour ôter cette grande difficulté, qui eſt même exprimée dans l'Evangile par le terme d'impoſſible, ou qu'on les abandonne par la pauvreté volontaire, ou qu'on en dégage ſon cœur, & qu'on en donne enſuite une partie libéralement, par l'aumône, qui impetre de Dieu la grace de ſe préſerver du péché, & de ſe convertir. Et ſans cela, un homme riche tombe réguliérement en des grands péchez, par le mauvais uſage qu'il fait de ſes biens, & ne fait jamais pénitence ; enſuite de quoi il eſt reprouvé. *Monſieur Maimbourg. Sermon pour le troiſiéme Jeudi de Carême.*

On peut par l'aumône ſecourir les ames, auſſi bien que les corps.

Si la charité n'eſt pas encore éteinte dans vôtre cœur, ayez pitié de ces corps languiſſans, ulcérez, nuds, incapables de s'aider eux-mêmes : mais principalement ayez pitié des ames, qui ſe perdent ſouvent à cauſe de leur pauvreté, & qui commettent de grands péchez, pour ſubvenir à leurs beſoins. Une aumône les tirera du précipice, & les défendra du malheur éternel. Divin uſage que vous pouvez faire de vos richeſſes, puiſqu'elles peuvent coopérer avec JESUS-CHRIST à la prédeſtination des ames ! Cet Homme-Dieu n'a pas épargné le prix de ſon Sang pour opérer leur ſalut : & pouvez-vous, refuſer une partie de vôtre bien, pour empêcher leur damnation ? Que ſi vous n'avez pas pitié de ces ames qui ſont en danger de ſe perdre pour n'être pas ſecourues ; ayez pitié de la vôtre, qui eſt dans le même péril. L'unique moyen de la ſecourir eſt quelquefois de vous appliquer au ſecours des autres ; parce que vous recevrez le même traittement que vous ferez aux autres ; & que dans l'éternité, il n'y aura point de miſéricorde pour vous, ſi vous n'êtes pitoyables envers vos freres. *Dans les Diſcours Moraux. Sermon de l'Aumône.*

Des pauvres honteux.

Quand en prévenant la miſere des pauvres, il ne s'agiroit que d'épargner la honte, que pluſieurs d'entre-eux ont de demander ; un Chrétien généreux, qui ſuivroit les mouvemens de la grace, ne voudroit pas les y expoſer. Joindre la honte du refus à celle de la demande, c'eſt inhumanité, c'eſt barbarie ; ne ſe pas mettre en peine d'épargner au pauvre cette honte, & néanmoins ne lui pas faire celle de le refuſer, c'eſt une eſpece de miſéricorde permiſe : mais lui ſauver autant que l'on peut la honte de la demande, c'eſt un éfet de la généroſité chrétienne ; ce qui ne ſe fait qu'en prévenant ſa miſere. *Monſieur de Fromentiéres. Tom. 12. du Carême, Sermon de l'Aumône.*

Sur le même ſujet.

Il y a des pauvres que vous pouvez diſcerner vous mêmes, ſans qu'ils ayent la confuſion de vous expoſer le pitoyable état où ils ſont reduits. Que les autres viennent, à la bonne heure, & qu'ils vous demandent ; mais prevenez charitablement ceux-ci, afin qu'ils ne vous demandent pas. Donnez au mendiant ; mais donnez plûtôt au pauvre honteux : celui-la demande, & ſa voix plaintive fait aſſez connoître que vous devez lui donner ; celui-ci ne vous demande pas, & ſa confuſion muëtte vous oblige à veiller pour prévenir non-ſeulement les de-

mandes qu'il pourroit vous faire, mais celles mêmes auſquelles il ne pouvoit ſe réſoudre. Ce ſont les paroles de ſaint Auguſtin. *Le même.*

Comme une aumône prévient, & empêche des pauvres de faire le mal.

Il ne faut qu'une aumône faite à propos pour prévenir, tantôt le larcin de cet homme, tantôt la proſtitution de cette fille; ici la fripponnerie de ce malheureux, là le parjure & le faux témoignage de ce miſerable. Qu'une aumône en de certains momens favorables, a prévenu de murmures, & de blaſphemes contre Dieu! qu'une diſcrette & prompte charité a retenu d'impatiences, d'emportemens; peut-être même de meurtres & d'homicides! Et vous Chrétiens, qui faites cette aumône, quelle gloire n'avez-vous pas? *Le même.*

C'eſt Jesus-Christ qui demande l'aumône en la perſonne des pauvres.

Ecoûtez Jesus-Christ, dit Salvien, écoûtez-le ſe plaindre de la faim dans les uns, de la ſoif dans les autres; de la captivité dans ceux-ci; de la nudité dans ceux-là. Tout manque à ce pauvre univerſel, & ſi chaque pauvre n'a beſoin qu'en ſoi & pour ſoi, Jesus-Christ eſt un néceſſiteux en tous ceux qui ſouffrent de la néceſſité. Or ſi cela eſt ainſi, riches de la terre, pouvez-vous voir aucun pauvre, ſans que vous lui donniez quelque ſecours? *Le même.*

Conſolation que ſentiront à la mort, ceux qui auront fait l'aumône durant leur vie.

Que n'attendriez-vous pas d'un grand Prince que vous auriez eû le bonheur de ſecourir dans une priſon, ou dans un hôpital, où, par une étrange révolution, il ſe ſeroit trouvé? Mais que ne devez-vous pas eſpérer de Jesus-Christ, après l'avoir mille fois retiré de la néceſſité & de la miſere? Car enfin, tout impaſſible qu'il eſt dans la gloire, il ſouffre dans tous les pauvres, qui ſont ſes membres; & l'on peut dire que vous l'aſſiſtez, que vous l'habillez & que vous le nourriſſez en leur perſonne. Ne craignez pas qu'il manque de reconnoiſſance, & qu'il ne vous diſe un jour: *Venite benedicti &c.* Puiſque vous avez eu tant de part à mes maux, entrez en partage de mes biens, &c. *Monſieur de la Volpilliére. Sermon de la bonne Mort.*

Les riches gagnent plus en faiſant l'aumône, que les pauvre qui la reçoivent.

Eſt-ce donc, dit ſaint Auguſtin, quand Dieu nous envoye des pauvres, qu'il ne pouvoit pas les nourrir ſans nous? Il ne les rend pauvres qu'afin de donner aux riches un moyen de faire l'aumône. Que perſonne ne s'éleve en donnant au pauvre, dit ce ſaint Docteur; vous avez plus de beſoin de cette aumône que vous faites, que ce pauvre qui la reçoit: celui à qui l'on donne rend même ſans comparaiſon plus qu'on ne lui donne. On comprend cela, dans ce miracle viſible que fit Elie à l'égard d'une veuve: & on ne le veut pas comprendre dans les aſſûrances que Jesus-Christ donne qu'on le reçoit lui-même dans la perſonne du pauvre! Mais que l'on conſidere ce qu'on reçoit. Nôtre ame peut-être alloit périr, ſi Dieu, par ſa miſericorde, ne nous eût donné une occaſion d'exercer la charité, pour conſerver un reſte de vie: comme cette veuve alloit mourir, ſi Elie ne ſe fût préſenté à elle. Qu'ainſi ceux, à qui Dieu adreſſe quelque pauvre, admirent le diſcernement qu'il fait d'eux, pour leur faire faire cette bonne œuvre. *Dans les Vies des anciens Prophetes. Vie d'Elie.*

L'exemple du ſaint Homme Job.

Le ſaint homme Job ſçavoit que rien n'attire tant les bénédictions de Dieu, que la tendreſſe qu'on a pour les pauvres; & il n'eſt pas croyable juſques où il a pouſſé cette vertu. Il avoue que c'eſt la prémiére de toutes qu'il a cultivée; & il dit qu'elle ſemble être ſortie en même temps que lui du ſein de ſa mere, & qu'à meſure qu'il avançoit en âge, elle ſembloit auſſi prendre de nouvelles forces. Il y a des perſonnes, qui ont de la compaſſion pour les pauvres, ſans

les aſſiſter, & il y en a qui les aſſiſtent ſans témoigner de compaſſion. Ce ſaint alliоit ces deux choſes enſemble; il mêloit ſes larmes royales avec les larmes des plus pauvres: il n'avoit point ce dégoût des hommes communs & des malheureux, que l'on voit ſouvent dans les riches. Je pleurois, dit-il, avec celui qui étoit affligé, & mon ame étoit pénétrée de compaſſion pour le pauvre. Il n'avoit point pour eux ces maniéres languiſſantes, & ſi laſſantes, qui font quelquefois plus gémir qu'elles ne conſolent. .. C'étoit de ſes juſtes revenus qu'il les nourriſſoit; il n'enlevoit rien aux autres par violence, pour le donner enſuite aux pauvres par une cruëlle charité; il n'y avoit que lui qui s'appauvriſſoit en enrichiſſant les autres; qui n'avoient point la douleur de craindre que l'on n'arrachât peut-être à d'auſſi pauvres qu'eux ce qu'on leur donnoit. *Dans la vie de Job, par l'Autheur qui a fait les Vies des anciens Patriarches, & Prophetes.*

De la dureté envers les Pauvres.

La dureté que tant de gens témoignent pour leur prochain vient de la corruption de leur cœur. Il n'eſt pas naturel de voir un homme reduit à une affreuſe miſere, ſans être touché de ſes malheurs: mais un pécheur endurci dans le vice, devient cruël envers ſoy-même, & envers les autres. Dieu nous recommande ſouvent la charité envers les Pauvres; il nous traite comme nous avons traité nos freres, & nous rend les arbitres de nôtre deſtinée: ſi nous avons compaſſion de la miſere des pauvres, il aura compaſſion de nos foibleſſes. *L'Abbé de Bellegarde, ſur les Proverbes de Salomon.*

Celui qui ayant du bien ne fait point l'aumône n'a point de Charité. 1. *Epiſt. c.* 3.

La loy de charité, qui nous oblige d'aimer nôtre prochain comme nous-mêmes, nous oblige par une ſuite neceſſaire à faire l'aumône. Or cette loy eſt manifeſtement violée, lors qu'un Riche voit ſon prochain qui ſoufre, je ne dis pas la néceſſité extrême, mais de grandes incommoditez, ſans vouloir le ſoulager de ſes biens qui lui ſont ſuperflus. C'eſt le raiſonnement de ſaint Jean: *Qui habuerit ſubſtantiam hujus mundi, & viderit fratrem ſuum neceſſitatem habere, & clauſerit viſcera ſua ab eo, quomodo charitas Dei manet in illo?* Celui qui a du bien (remarquez qu'il ne dit pas, celui qui en a beaucoup; mais ſimplement celui qui a du bien); & qui laiſſe ſon frere dans le beſoin, ſans lui en faire part, penſez-vous qu'il ait la charité que Dieu lui commande d'avoir pour ſon frere? Ne dites donc pas, je vous prie, dit ſaint Auguſtin ſur ce paſſage, pourquoi donnerois-je mon bien à cet homme, qui ne m'eſt rien, & que je ne connois pas? faut-il que j'employe mon argent, qui eſt le fruit de mes travaux, & de mes induſtries, pour ſoulager cet inconnu? *Forte dices, quid ad me pertinet? ego daturus ſum pecuniam, ne ille moleſtiam patiatur?* Si vôtre mauvais cœur répond de la ſorte aux ſollicitations qu'on lui fait de ſecourir les pauvres; je vous déclare, que l'amour du Pere Eternel n'eſt point en vous, que vous n'êtes point enfant de Dieu, & que c'eſt envain que vous vous glorifiez d'être chrétien. *Le P. Texier. Sermon pour le Mercredi de la ſeconde Semaine du Carême.*

La cauſe de la damnation du mauvais Riche, eſt de n'avoir pas fait l'aumône.

Ce ne ſont pas les richeſſes en ſoy, qui ſont la cauſe du malheur du mauvais Riche; puiſqu'elles viennent de Dieu; & que c'eſt un éfet de ſa bonté de donner aux grands, pour ſatisfaire à la grandeur de leur condition: non, ce ne ſont pas ſes biens & ſes poſſeſſions; ce n'eſt pas non plus cette grande ſuite de valets dont il ſe voyoit ſuivi; ce ne ſont pas ces viandes exquiſes & délicieuſes, dont on le ſervoit tous les jours, qui l'ont précipité dans les flames.

Quoy donc ? C'eſt, dit excellemment ſaint Chriſoſtome, ce Lazare qui meurt à la porte : voila ſon crime, voila la ſource de ſon déſaſtre. Ce riche eſt la cauſe de la mort du pauvre Lazare par ſon inſenſibilité ; mais ce pauvre Lazare eſt l'occaſion de la reprobation de ce riche : *Non enim quia dives fuerat, puniebatur : ſed quia miſericordiam non exhibuit. Monſieur Biroat. Sermon pour le troiſiéme Mercredy de Carême.*

Les Riches n'ont preſque point d'autre reſſource pour ſe ſauver, que l'aumône.

Je ne m'étonne plus que Moïſe demande au Peuple d'Iſrael ſes richeſſes pour faire le Tabernacle, & qu'il les lui donna d'autant plus volontiers, qu'il s'en étoit ſervi pour commettre un crime d'idolatrie, en faiſant le Veau d'or. Moïſe vouloit le ſauver par les mêmes voies par leſquelles il s'étoit voulu damner : il avoit prophané les richeſſes par le mauvais uſage, il faut qu'il les conſacre à Dieu, pour en corriger les defauts. Ah ! chrétiens ! Dieu vous demande ces richeſſes, que vous avez conſacrées aux idoles de vos paſſions ; & il veut que les inſtrumens de vôtre péché ſervent de moyens à vôtre Pénitence ... Que ſi les riches ne ſe ſervent pas de ce remede, je vous demande s'il y a de l'apparence qu'ils prennent d'autres moyens ; & s'ils ne ſe ſervent pas de ces moyens propres de leur état, comment eſperent-ils de ſe ſauver ? Ils ne prendront pas d'autres moyens ; puiſqu'ils quittent ceux qu'ils ont entre les mains & qui leur ſont faciles. Les jeûnes, les auſtérités, les longues priéres & tout ce que Dieu a inſtitué pour l'expiation de leurs péchez, & pour appaiſer ſa juſtice, leur eſt intolerable : il faut donc qu'ils périſſent, puiſque l'unique remede qui leur reſte leur devient inutile. *Le même.*

Les Eccleſiaſtiques ont une obligation particuliére de faire l'aumône.

Les Eccléſiaſtiques fideles peuvent beaucoup ſe retrancher ; ils n'ont point l'embarras d'une famille : les gens du monde apportent des excuſes ; les Eccleſiaſtiques peuvent-ils les alléguer ? Jamais ils ne ſoûtiennent mieux leur rang & leur caractere, que quand ils ſe retranchent pour ſoulager les Pauvres. Ils ſont les peres & les protecteurs des Pauvres ; un de leurs principaux devoirs c'eſt de preſſer les Riches de les ſecourir : & c'eſt ce qu'ils ne peuvent faire avec fruit ſi l'on ſçait que leur charité eſt reſſerrée, & ſi l'on connoit leur inſenſibilité pour les pauvres. Un Eccléſiaſtique qui a les mains ouvertes pour les ſecourir eſt toûjours favorablement écouté : les pauvres qui prient pour lui, attirent la bénediction de Dieu ſur tout ce qu'il entreprend. *Monſieur Lambert dans ſes diſcours ſur la vie Eccleſiaſtique. De la charité du Prochain.*

Les aumônes doivent être proportionnées aux biens que l'on poſſede.

Vous vous trompez ſi vous croyez vous être acquittez de tout le commandement de la charité, par quelque légéres aumônes. L'Ecriture ſainte nous apprend qu'il faut proportionner nos dons à nos bieus ; que ceux qui ont beaucoup, doivent donner beaucoup ; & que la meſure de nos richeſſes, doit être celle de nos aumônes. Donnez donc d'autant plus abondamment, que vous ne poſſédez que le bien que vous donnez aux pauvres, parce que celuilà eſt employé pour vous, pour vôtre ſalut. Sans cela, vous êtes plus à plaindre que les pauvres mêmes : car ils ſouffrent dans cette vie, qui eſt paſſagere, & vous vous privez de l'autre qui eſt éternelle. Jesus-Christ n'a jamais parlé plus fortement, que contre les riches peu charitables. Il a voulu que leur damnation fût un article de foy, & que leur ſentence fût écrite en termes formels dans ſon Evangile ; parce que fermant les entrailles de leur charité à leurs freres, comme dit ſaint Baſile, ils ſe ferment celles de la miſéricorde de Dieu ; & que traitant ſi cruellement Jesus-Christ en la perſonne des

pauvres, des malades, des priſonniers, ils témoignent par leurs actions, qu'ils aiment mieux l'avoir pour vengeur & pour ennemi, que pour ami, & pour défenſeur, quand il viendra pour juger le monde. Les pauvres de tous côtez implorent le ſecours des riches; ceux que la honte cache, & ceux que la néceſſité produit; les hôpitaux ſont comme accablez; les pauvres qui ſont abandonnez à la campagne, & ceux qui ſont foiblement aſſiſtez dans les villes: & cependant les aumônes non-ſeulement ſont rares, mais encore modiques, &c. *Mouſieur Fléchier, dans la quatriéme Exortation.*

Je voudrois qu'il me fût permis d'écrire ſur la porte de tous ces cabinets, où les riches gardent leur vaiſſelle d'argent & tous leurs ameublemens précieux; ou bien ſur les coffres où ils enferment & retiennent inutilement leurs thréſors, ces paroles de ſaint Auguſtin: *Aliena retinet, qui iſta retinet.* Peut-être qu'ils s'éveilleroient de l'aſſoupiſſement où ils ſont, & qu'ils écouteroient en tremblant la voix des Pauvres, qui crient, comme dit ſaint Bernard, contre le luxe de leurs habits, les excès de leurs tables, & les immenſes profuſions de leurs debauches: que c'eſt aux dépens des pauvres qu'ils ſont prodigues, que c'eſt leur argent qu'ils jouent; qu'ils leur raviſſent avec cruauté, tout ce qu'ils emploient pour contenter une ridicule vanité: *Noſtrum eſt pauperes clamant, quod effunditis; nobis crudeliter ſubtrahitis, quod inaniter expenditis. Le Pere Texier. Sermon de l'aumône, dans le Carême.*

C'eſt un larcin que l'on fait aux Pauvres que d'employer ſes biens à des choſes ſuperfluës.

Beatus qui intelligit ſuper egenum & pauperem! dit le ſaint Roy Prophete. Il ne dit pas ſeulement: Bienheureux ceux qui ſecourent les Pauvres; mais bienheureux ceux qui entendent ſur les Pauvres! Hé; qu'y a t'il à entendre? C'eſt ici une grande, & une profonde Théologie; c'eſt un miſtere inconcevable à la chair & au ſang, dit ſaint Pierre Chriſologue: *Magnum ſanè ac difficile intelligere, quòd ipſe qui cœlum tegit, ſit nudus in paupere; quòd in eſuriente eſuriat ſatietas rerum; quod in ſitiente ſitiat fons fontium.* Dieu! qu'il eſt difficile de concevoir que celuy qui a fait au ſoleil un vétement de lumiére eſt tout nud à nôtre porte; que celui qui remplit tout par ſon immenſité, a beſoin d'être mis à couvert en la perſonne du pélerin: il n'y a que les ſaints qui conçoivent cette Théologie. *Le même.*

JESUS-CHRIST eſt dans les Pauvres à qui l'on fait l'aumône.

Il y a une eſpece de néceſſité, qui pour être cachée, ne mérite pas moins de compaſſion. Telles ſont les incommoditez des Pauvres honteux qui ſont affligez de deux ſortes de maux, dont l'un intereſſe leur fortune, & l'autre leur honneur: le 1°. eſt la pauvreté, le 2°. eſt la honte, qui les empeche d'avoüer leur mal, & d'en demander le remede. Mais il n'eſt point de miſeres qui puiſſent ſe dérober à la charité d'un véritable chrétien; elle a des yeux pour les découvrir en quelque lieu d'une ville qu'elle puiſſe être, & des mains pour les ſecourir. D'un ſeul coup elle ſoulage leur pauvreté & leur honte; leur pauvreté par les aumônes qu'elle leur donne; leur honte par la maniére de leur donner. Elle prévient les voix de leur miſere, elle établit un ordre pour les ſecourir, ſans qu'ils ayent la peine & la confuſion de demander. *Dans une Harangue funebre par Monſieur de Meaux.*

La charité eſt ingénieuſe pour découvrir les beſoins des Pauvres honteux.

Vous voulez attendre à la mort à faire des aumônes. Trafique-t'on après que le commerce eſt ceſſé? ſignale-t'on ſa valeur après la guerre finie? & reçoit-on des recompenſes de piété après que la mort ne laiſſe plus lieu, ni au mérite, ni aux bonnes œuvres? Belle piété veritablement! de ne pratiquer.

Des aumônes faites à la mort.

de bonnes œuvres, & de ne rien faire de louable qu'un teſtament en faveur des Pauvres ! C'eſt-à-dire que vous voulez jouïr de tout vôtre bien tant que vous vivrez, & en mourant vous accomplirez le préceptede l'Evangile. *P. de la Colombiére dans ſes Refléxions Chrêtiennes.*

Les pauvres ſont une eſpece de Sacrement.

Pour être veritablement porté à faire l'aumône il faut ouvrir les yeux de la Foy, & regarder les Pauvres comme les Sacremens de nôtre Religion, qui cachent de grandes choſes ſous de foibles apparences. Quand je regarde le Sacrement de l'Autel, je ne me regle pas ſelon les apparences, je ne m'arrête pas au jugement des ſens ; je ſoumets mon eſprit, je captive ma raiſon, je prens le flambeau de la Foy, & pénétrant à travers de ſes voiles, je le revere, & je fléchis le genou devant cette adorable victime. C'eſt ainſi que j'euviſage le Pauvre ; je renonce aux ſentimens humains : mes yeux, vous me trompez, mes ſens vous êtes des impoſteurs ; raiſon humaine tu es trop aveugle pour en juger ! Je ne regarde pas ces habits déchirez, ces plaies, ces viſages pâles, ces ombres, ces cadavres vivans : je fais comme les Mages, j'adore mon Dieu couvert de pauvres drapeaux, & couché dans une crêche. *Le Pere Nouët. Partie cinquiéme de ſes Meditations.*

Ce que nous employons pour ſatisfaire nos paſſions, ſuffiroit pour accomplir le préecpte de l'aumône.

La Providence divine a pourvu à la nourriture des Pauvres en commandant aux Riches de leur donner dequoy vivre ; c'eſt chez les Riches que Dieu a mis ce fond qui doit ſervir à la ſubſiſtance des Pauvres : mais la difficulté, c'eſt de bien connoître ſur quoy ce fond doit être pris. Eſt-ce ſur le néceſſaire des riches ? eſt-ce ſur le ſuperflu ? Il ſemble que ces mots ayent été inventez par des perſonnes trop ſubtiles pour le repos des Pauvres, afin de fournir des excuſes aux riches impitoyables. Car je ne parle icy que des néceſſitez ordinaires des Pauvres, & je ne décide rien ſur certains cas extraordinaires & bizarres qui n'arrivent preſque jamais. Je laiſſe donc là les termes de néceſſaire & de ſuperflu. Je me contente d'avertir les Riches, qu'ils ſont abſolument obligez de donner aux pauvres ce qu'ils donnent à leurs paſſions. C'eſt ſur leurs paſſions que je veux prendre le fond qui doit nourrir les Pauvres : & je ſuis ſûr que ſi chacun donnoit ce qui ſert à entretenir ſa paſſion, il y auroit de quoy tirer les pauvres de la néceſſité. Si un ambitieux metoit à part tout ce qu'il dépenſe pour paroître aux yeux des hommes, ſi un voluptueux donnoit tout ce qui lui ſert pour entretenir ſes débauches, ſi les femmes mondaines donnoient tout ce qui ne ſert qu'à flatter leur amour propre ; quel tréſor n'amaſſeroit-on pas pour les pauvres ? Que les gens du monde ne me diſent donc point qu'ils n'ont pas le pouvoir de faire l'aumône, & qu'ils n'ont point de ſuperflu : laiſſons ce mot, & voyons ſi vous ne dépenſez rien pour entretenir & pour ſatisfaire quelque paſſion ſecrette. Je mets en fait qu'il n'y a point de riche, pour peu qu'il le ſoit, qui n'employe chaque année pour contenter quelque paſſion, ce qui ſuffiroit pour entretenir un pauvre. *Sermon Manuſcrit d'un habile Prédicateur.*

Juſques où eſt allée la charité de quelques Saints à l'égard de l'aumône.

Neceſſitates aliorum quantùm poſſumus juvamus, interdum, pluſquam poſſumus, dit ſaint Ambroiſe : Nous ſecourons les néceſſitez de nos peuples tout autant que nous pouvons ; quelquefois même plus que nous ne pouvons ; faiſant le poſſible, & quelquefois même l'impoſſible : *Pluſquam poſſumus.* Ce n'eſt pas aſſez d'avoir donné aux pauvres ſon patrimoine, ou la part de ſon revenu, que l'Egliſe

l'Egliſe deſtine à leur ſoulagement : *Quantùm poſſumus* ; il y a plus, il employe tout le reſte de ſes revenus pour contenter les excès de ſa charité : *Pluſquam poſſumus.* Il fait plus qu'il ne peut, au moins plus qu'on n'eſt obligé de faire : *Pluſquàm poſſumus* ; il paſſe encore plus avant, il donne tout ce qu'il a entre les mains : *Quantùm poſſumus.* Mais ce n'eſt pas encore aſſez ; il ſollicite les charités des riches, par tout ſon Dioceſe, afin de faire par leur moyen, ce qu'il ne fait pas aſſez par lui ſeul : *Pluſquàm poſſumus.* Quoi davantage ? Il ne ſe contente pas de donner une partie de ce qu'il poſſede, mais il s'épuiſe, & donne tout ce qu'il a ; juſque-là qu'il jeûne pour épargner pour les pauvres : il ne donne pas ſeulement le ſuperflu, mais il ſe prive du néceſſaire : *Pluſquàm poſſumus. Monſieur Biroat. Sermon de ſaint Nicolas.*

Sur le même ſujet.

Il regardoit avec un amour ſincere ces pauvres, que la fortune tient au-deſſous de tout le monde, qui vivent couverts de la pouſſiére, qui ſont foulez aux pieds de tous les hommes, qui ſe nourriſſent à la ſueur de leur front, comme s'il n'y avoit qu'eux engagez dans la condamnation du prémier homme. N'croit-ce pas une merveille de voir un grand prince compatir ſi tendrement à leurs miſeres, ſoulager leur pauvreté, eſſuyer leurs larmes, les nommer ſes freres, & les traiter comme ſes meilleurs amis ? Il falloit que les yeux de la foi fuſſent bien pénétrans dans ſon ame, & qu'elle vît la gloire de Jesus ſous les haillons de ces pauvres miſerables. Diſons donc que ſa recompenſe ſera grande ; & que ce qu'il a fait au plus petit de ces infortunez ſera eſtimé comme étant fait à la Perſonne adorable de nôtre Maître, puiſque lui-même y engage ſa parole. *Sermon Manuſcrit.*

On ſe diſpenſe ſouvent de faire l'aumône ſous prétexte de ſoûtenir ſa dignité.

Il n'y a rien de plus dangereux dans le monde, que lors que deux vertus ſe combattent, dont l'une favoriſe l'amour propre, & l'autre chocque les inclinations ; parce qu'il eſt croyable que dans ces occaſions, l'amour propre prendra le parti de celle qui lui eſt favorable. Il ſe diſpenſe des obligations eſſentielles qui la combattent, quoiqu'elles ſoient plus preſſantes ; & il ſe perſuade de pouvoir faire légitimement cette injuſte préférence. Voilà ce qui arrive aux Grands de la terre, & même à ceux qui ſont grands dans l'Egliſe. Quand il eſt queſtion de faire l'aumône, il y a deux vertus qui ſe combattent dans cette occaſion : la charité veut qu'ils donnent aux pauvres ; la juſtice ſemble vouloir qu'ils donnent à eux-mêmes, à leur dignité, & à leur caractere : la charité demande qu'ils donnent leurs biens ; la juſtice croit qu'ils les doivent à leur état & qu'ils peuvent les retenir comme néceſſaires. Que fait l'amour propre cependant ? il ſe jette ſubtilement du parti de cette juſtice prétenduë, laquelle ſous prétexte de conſerver la dignité, refuſe l'aumône aux pauvres qui demandent la charité. Malheureux pretexte ! dangereuſe illuſion ! qui cauſe ſouvent tant d'injuſtice. *P. Nouët, ſur la fête de ſaint Charles.*

Il faut conſidérer le Fils de Dieu dans la perſonne des pauvres.

C'eſt ici (Chrétiens) que j'ai beſoin de vôtre foi. Gardez-vous de conſulter les ſens, & de vous arrêter au dehors du pauvre ; toutes les apparences vous le rendront mépriſable : mais regardez-le avec les yeux de la foi ; que vous y trouverez de grandeur, & de dignité ! Faites à ſon égard ce que vous faites à l'égard de la préſence réelle de Jesus-Christ dans l'Euchariſtie : les eſpeces du pain & du vin, qui revoltent les ſens, ne rallentiſſent point la vivacité de la Foi : vous percez au travers de ces voiles ſombres, qui vous cachent la Di-

vinité ; vous l'y trouvez, vous l'y adorez. Telle doit être vôtre conduite envers les pauvres. C'eſt le Sauveur du monde qui ſouffre en eux ; il vous en avertit ; je vous l'annonce encore de ſa part : en faut-il davantage pour vous rendre ſenſible à leurs miſeres ? *P. Cheminais. Sermon ſur la charité envers les Priſonniers.*

L'aumône eſt un moyen de ſe réconcilier avec Dieu, & de ſe convertir.

S'il y a voie qui puiſſe vous ramener à Dieu, c'eſt l'aumône, ſoit qu'il faille attirer du Ciel des graces de converſion pour l'avenir, ou qu'il s'agiſſe de ſatisfaire pour les péchez paſſez. Oui (Chrétiens) on eſt bien prêt de ſe rapprocher de Dieu, quand on penſe à ſe faire auprès de lui des amis : ſouvent de grandes converſions ont commencé par là. Seigneur, lui pouvez-vous dire, je ſçai qu'il n'y a rien dans mes œuvres qui doive me rendre agréable à vos yeux : ſouffrez que je cherche accès auprès de vous. Vous n'aimez pas les pécheurs comme moi ; mais vous aimez, les pauvres : il ne me reſte plus que cet endroit pour aller à vous. Il y a long-temps que je ſuis endurci pour vous ; mais je me ſens encore de la tendreſſe pour eux. Ah ! ſi je ſuis ſenſible aux miſeres de mes freres, peut-être ne ſerez-vous pas inſenſible aux miennes. *Le même.*

Le prétexte des mauvais temps pour ſe diſpenſer de faire l'aumône.

Les temps (me dira-t-on) ſont mauvais ; chacun eſt incommodé, on n'en a pas de reſte à répandre. Eh ! ſi les temps ſont mauvais pour vous, que ſeront-ils pour des gens, qui n'ont ni fond ni revenus ? ſi les riches ſe reſſentent des miſeres communes, à quelle extrémité ſont reduits les pauvres ? Et ſi le principe de l'aumône eſt fondé ſur la néceſſité du prochain, comme nous n'en pouvons douter : plus la néceſſité croît d'une part, plus l'obligation devient preſſante de l'autre. Vain prétexte dont on veut couvrir ſa dureté ! S'il arrive qu'on s'entête d'une perſonne, rien ne coûte ; on ne s'apperçoit point alors que les temps ſoient mauvais. *Le même.*

Pourquoi voulez-vous mettre vôtre dépôt dans la terre ? que ne m'en rendez-vous plûtôt le dépoſitaire ? vous dit Dieu, par la bouche de tant de Saints qui vous en ont donné l'exemple. Le maître de toute la terre ne vous paroît-il pas plus propre pour aſſûrer vôtre bien, qu'un petit morceau de terre ? La terre ne vous peut rendre tout ce que vous lui avez prêté, elle en perd même & en gâte ſouvent quelque choſe : mais Dieu ne vous ôte rien de ce que vous lui avez confié, il a pour vous une bonté infinie ; ſi vous lui voulez donner vôtre argent à uſure, il eſt toûjours prêt de l'accepter. Si vous voulez ſemer, vous dit-il, je vous donnerai un champ où vous recueillirez au centuple ; & ſi vous voulez bâtir, je vous donnerai un fond, où vous bâtirez pour l'éternité. Pourquoi voulez-vous traiter avec les hommes ? Traitez plûtôt avec Dieu. *Sermon manuſcrit.*

Le mauvais uſage que les riches font du ſuperflu de leurs biens.

Puiſque c'eſt une vérité conſtante, qu'on eſt obligé de faire l'aumône, du ſuperflu de ſes biens, ſouffrez que je vous diſe en particulier : *Redde rationem villicationis tuæ* : qu'avez-vous fait des richeſſes que Dieu vous a données, à quoi avez vous employé vôtre ſuperflu ? Car vous ne pouvez nier que vous n'en ayez beaucoup, à voir la ſomptuoſité de vôtre table, la magnificence de vos maiſons, le prix de vos habits, le luxe de vos ameublemens, & le faſte de vôtre train : qu'avez-vous donc fait de cette part, qui devoit être employée au ſoulagement des pauvres ? Je vois bien les grandes dépenſes que vous avez

Digitized by Google

faites pour vôtre plaiſir, pour ſatisfaire vos paſſions, vôtre ambition, vôtre vanité : mais dites moi, qui vous oblige de porter vôtre état plus haut que vôtre condition ne le demande ? Car pour vous parler franchement, je ne vois rien ſur vos parties pour les pauvres ; je n'y apperçois que dureté & inſenſibilité pour les membres de JESUS-CHRIST. Ah ! que ce peu d'aumônes que l'on fait, que cette dureté de cœur, & cet abus de tant de ſuperflu, doit faire frémir les riches avares, auſquels les pauvres peuvent dire par la bouche de ſaint Bernard : Riches impitoyables ! vous nous volez par des larcins criminels, tout ce que vous donnez à vôtre luxe, par des dépenſes éfroyables & inutiles ! *Sermon manuſcrit de Monſieur Soanin.*

Combien le précepte de l'aumône eſt favorable aux riches.

L'aumône eſt un commandement d'obligation indiſpenſable, qui au lieu d'épouvanter les riches, les devroit plûtôt conſoler ; parce qu'il n'y a preſque que la voie de la miſéricorde qui les puiſſe conduire au Ciel. Tout les chemins ſont ouverts aux pauvres, la patience, l'humilité, les ſouffrances, l'abandonnement, le mépris du monde, la pauvreté, l'occaſion de ſouffrir en tout temps, en tout lieu, en toutes choſes : mais toutes les voies du Ciel ſont fermées aux riches, qui ſont dans l'honneur, & dans le plaiſir, dans les dignitez, & dans l'abondance des biens, & de tout ce que l'Evangile reprouve ; il n'y a que la porte de la miſéricorde qui leur eſt ouverte, & par où ils puiſſent entrer au Ciel. Ils ne doivent donc pas éluder la néceſſité du précepte de l'aumône, par de fauſſes excuſes, & de vains prétextes, comme ils ont coûtume de faire. *Le même.*

Faux prétexte de n'avoir point connu les miſères des pauvres.

Examinons un peu plus à fond les prétendues excuſes de ces riches impitoyables. C'a : vous dites prémierement que vous n'avez point connu les pauvres, & ceux qui étoient dans la néceſſité. He ! comment cela pourroit-il être, puiſqu'ils vous importunent ſans ceſſe, & qu'ils ſont à toute heure à vos portes ; que vous les voyez gémir après vous dans les rues, & aux portes des Egliſes, & que même ils ont recours à des plaies artificielles pour émouvoir vôtre dureté, pour ne pas dire vôtre cruauté, *Domine quando te vidimus eſurientem ?* Allez, riches impitoyables, ce n'eſt pas une légitime excuſe, de dire que vous n'avez ni vû, ni connu les néceſſitez des pauvres ; parce que la véritable charité n'a pas ſeulement des mains pour donner ; mais elle a encore des pieds pour aller ſoulager les pauvres dans les hôpitaux, & décendre dans les cachots puants & affreux où ſont renfermez les priſonniers ; elle a des yeux pénétrans & ſaintement' curieux, pour découvrir les beſoins preſſans, mais cachez des pauvres honteux ; c'eſt par-là qu'elle découvre tant de miſerables accablez d'un double poids de honte & de pauvreté. *Le même.*

Autre faux prétexte, pris des Enfans qu'il faut pourvoir & entretenir.

Mais, me dira quelqu'un, ſi l'on étoit ſi libéral aux pauvres, on ſeroit cruël à ſes propres enfans, qui touchent de bien plus près que les pauvres, vagabonds & inconnus. Voilà encore un faux prétexte : car JESUS-CHRIST qui ſe met en la place des pauvres, vous déſabuſe & vous confond, en vous faiſant connoître qu'il vous doit toucher autant du moins que vos propres enfans, *Quandiu feciſtis uni ex his fratribus meis minimis, mihi feciſtis.* Mais il faut appuyer cette vérité par la penſée du grand ſaint Auguſtin, qui dit que dans chaque maiſon chrétienne il faut conſidérer deux ſortes d'Enfans, ceux de la chair, & ceux de la foy, qui ſont les pauvres : vous devez ſecourir les *Matth.* 25.

prémiers par devoir, & les ſeconds par charité. Mais ſi vous prodiguez tout aux enfans de la chair, que reſtera-t-il à ceux de la foy, que reſtera-t-il à JESUS-CHRIST, & à vôtre ame & à l'affaire de vôtre ſalut ? Comptez donc JESUS-CHRIST, c'eſt-à-dire les pauvres, qui ſont ſes membres & ſes lieutenans, pour un de vos enfans. Voilà la regle que ſaint Auguſtin donne à toutes les familles chrétiennes : ſi un de vos enfans meurt, metez JESUS-CHRIST en ſa place. *Le même.*

Prétexte, qu'il faut ſoûtenir ſon état, & ſa qualité.

Mais, me direz-vous, il faut ſoûtenir ſon état, & s'entretenir ſelon ſa qualité : A quoi je répons que la Religion ne defend pas de ſoûtenir ſon état, pourvû que ce ſoit dans les bornes d'une modeſtie chrétienne, & d'une moderation raiſonnable. Si c'eſt Dieu qui vous oblige à relever vôtre état, pour lui pouvoir rendre plus de ſervice dans une charge plus relevée ; relevez-le : mais ſi c'eſt l'amour propre, l'eſprit du monde, & peut-être une envie ſecrette qui vous ronge, de voir audeſſus de vous des perſonnes de mérite ; ſi cela vous empêche de faire des aumônes ; ce n'eſt pas une excuſe légitime. Car c'eſt une erreur, dit ſaint Auguſtin, de s'imaginer qu'il ſoit toûjours permis de relever ſon état, quand les moyens dont on ſe ſert, ne ſont point de ſoi mauvais. Sous ce prétexte, il faudroit que l'avarice & l'ambition fuſſent toujours permiſes ; celle-ci tenant lieu de fin, & celle-là de moyen. C'eſt un abus, encore une fois ; parce qu'il pourroit arriver que vous pourriez monter plus haut que la Providence ne vous veut élever : & ſi pendant que vous vous repaiſſez de ces deſſeins chimériques, de relever vôtre état, vous penſez avoir droit de vous diſpenſer de l'obligation de l'aumône ; il s'enſuivroit qu'il n'y auroit qu'à avoir beaucoup d'ambition & d'avarice, pour en détruire la néceſſité. *Le même.*

Les murmures, & les autres péchez des pauvres, dont les riches ſont la cauſe. *Pſalm.* 49.

Je ſçai que les murmures, les malédictions, & les imprécations, que les pauvres impatiens vomiſſent contre les riches, ſont criminelles : mais auſſi je ſçai que Dieu les reſerve dans les tréſors de ſa juſtice, pour les faire retomber ſur la tête des Chrétiens, qui leur en ont donné occaſion, par leur dureté. *Arguam te, & ſtatuam contra faciem tuam.* Il leur repréſentera en détail les péchez, dont ils ont été cauſe, pour leur fournir un juſte ſujet d'un déſeſpoir éternel. Car ce ver rongeur, qui leur déchirera éternellement les entrailles, leur reprochera ſans ceſſe, que par quelque légére aumone, ils euſſent pû éviter les horribles tourmens qu'ils ſouffrent, & ſe procurer un bonheur éternel. *Le même.*

On eſt obligé de donner l'aumône à proportion de ſes biens.

C'eſt à vous à éxaminer ſi vous donnez l'aumône à proportion des biens que Dieu vous a donnez. Car voilà le grand déſordre du Chriſtianiſme, & ce qui nous doit bien donner de la confuſion devant Dieu : les Chrétiens, meſurent tout ſur le pied de leurs biens, à l'exception de leurs aumônes ; ils veulent être vétus, ils veulent être ſervis, ils veulent être nourris, logez, & meublez, à proportion de leurs biens ; & non-ſeulement à proportion, mais audeſſus même de cette proportion ; car combien d'excès ne leur voit-on pas commettre ? Il n'y a que pour l'aumône, que l'on ne ſe picque pas de cette proportion ; quoique pourtant elle ſoit de néceſſité, & renfermée dans le précepte, qui oblige de donner ſelon ſes moyens. Car remarquez s'ils la font à proportion de leurs dépenſes. Se gouvernent-ils dans l'aumône qu'ils pra-

tiquent, comme dans leur table, dans leurs habits, & dans leur jeu ? les grandes aumônes qui ſe font dans le chriſtianiſme viennent-elles des riches ? Et cependant, il eſt certain que Dieu vous jugera ſelon cette proportion. *Pere Bourdaloue. Sermon de l'Aumône.*

S'il eſt permis d'employer le ſuperflu de ſes biens pour accroître ſon état, & pour s'élever, au lieu d'en faire l'aumône.

He quoy ! me dira quelqu'un, ne m'eſt-il pas permis de me ſervir de ce ſuperflu pour m'accroître, pour m'élever dans le monde ? car voila ce qui perd les riches, de vouloir toûjours s'accroître, toûjours s'élever. Vous me demandez donc, ſi le déſir de croître, & de s'élever dans le monde eſt toûjours criminel. Je vous répons que non : mais conſidérez les conditions que j'y mets. Je veux qu'il vous ſoit permis d'élever vôtre fortune ; mais il faut cependant faire l'aumône. Ce que je mets en fait, c'eſt que vous devez pourvoir au néceſſaire des Pauvres, après que Dieu a pourvû au néceſſaire de vôtre état. Mais ce qui eſt néceſſaire au Pauvre, vous l'employez tout au contraire à l'élevation de vôtre état. Cela eſt-il juſte ? Pendant que vous batiſſez vôtre fortune, & que vous accroiſſez vôtre état, vous inſultez, s'il faut ainſi parler, à leur miſere. Vous devez plûtôt dire avec un eſprit Chrétien : non, Seigneur, il n'en ſera pas ainſi ; il importe peu que je ſois plus grand ou plus petit dans le monde, mais il faut que vos Pauvres ſubſiſtent, & que je ne conſidere le ſuperflu de mes biens, que comme un dépôt que vous avez mis entre mes mains, pour le faire paſſer en celles des Pauvres. *Le même.*

La regle & la meſure des aumônes que les Riches doivent faire.

Si vous voulez ſçavoir vos obligations ſur le devoir de l'aumône ; vôtre ſuperflu en eſt la regle & la meſure. Tout ce qu'on ne doit, ni à ſa ſanté, ni à la bienſéance de ſon état, on le doit à la néceſſité des Pauvres : vos épargnes ſont leur patrimoine ; vos excés leur néceſſaire. Connoiſſez dont bien vos devoirs : & ſçachez que vous retranchez aux membres de JESUS-CHRIST, ce que vous donnez à vôtre cupidité ; & que vous leur dérobez ce que vous accordez à nourrir vôtre ſenſualité, & à flatter vos paſſions aux dépens de leur miſere. Vous leur devez tout ce que vôtre luxe conſume ; vous leur arrachez ces habits inutiles que vous abandonnez aux vers : & vôtre ſuperflu, qui devroit être le ſoûtien des pauvres eſt devenu le luxe des Comédiens, qui vivent dans l'abondance, tandis que les pauvres ont à peine de quoy vivre. *Nulla deſunt hiſtrionibus, & vix neceſſaria habent Pauperes.* diſoit ſaint Chriſoſtome de ſon temps. Si vous voulez en ſçavoir la cauſe, c'eſt que rien ne ſemble ſuperflu chez les riches du ſiécle : ils ſe croyent diſpenſez des grandes aumônes, parce que tout ce qui flatte leurs paſſions leur paroît néceſſaire ; & râchent ainſi de juſtifier leur inſenſibilité par leur ambition. *pris d'un Sermon Manuſcrit.*

Excuſe & prétexte pris de la qualité qu'on doit ſoûtenir.

Voici la préniere excuſe des grands du monde : écoutez-les. Ils vous diſent qu'il faut ſoûtenir leur qualité par de grandes dépenſes. Ils ſongent plûtôt à éblouïr les riches qu'à ſoulager les pauvres ; à ſe diſtinguer plûtôt par ſon luxe, que par ſa modeſtie, & par ſa vertu. Entretenir un train magnifique, des tables délicieuſement ſervies, des mets apprêtez ſelon leur goût ; nourrir une foule de domeſtiques par oſtentation, au lieu de faire ſubſiſter une famille qui eſt dans la néceſſité ; ne rien épargner pour ſoûtenir l'éclat de ſa condition ; & ne rien faire pour en empêcher les abus ; ſacrifier tout à ſa grandeur, & rien preſque à la religion ; paſſer ſa vie dans le tumulte du monde, conſumer ſes

jours dans l'oiſiveté, & ne rien faire pour en expier la molleſſe ; en un mot donner tout au monde, & rien à Dieu : tel eſt le deſordre de l'ambition, & de la cupidité, qui enleve le partage de la charité, & qui l'anéantit parmi les Grands. *Le même ſermon manuſcrit.*

En quel ſens l'aumône s'appelle un deuxiéme Batême. *Eccleſ.* 3.

L'Aumône eſt une reſſource heureuſe pour ceux qui ont perdu leur innocence ; c'eſt un ſecond Baptême dit ſaint Cyprien, qui éteint le feu de nos paſſions entretenues par les richeſſes. C'eſt par l'aumône, que la cupidité, qui s'eſt ſauvée des eaux du prémier, s'eteint inſenſiblement par l'écoulement de la charité : *Eleemoſina extinguit peccatum.* Mais ſi elle eſt le ſupplément du Baptême, elle l'eſt auſſi de la Pénitence : je dis ſupplement, (Meſſ.) car je ne prétens pas authoriſer icy l'erreur de ceux qui entretiennent leur délicateſſe à la faveur de leurs biens, qui veulent mortifier l'eſprit pour épargner le corps, qui trop ſenſuëls ſont prodigues de leurs richeſſes, pour être avares de leurs larmes, & de leur ſang : comme ſi la juſtice du Seigneur pouvoit être vénale, dit ſaint Auguſtin : *Exiſtimantes venalem eſſe Domini gratiam.* Abus (Meſſ.) l'aumône eſt établie pour perfectionner la pénitence, & non pour la détruire : elle eſt la reſſource des fideles, elle ſupplée à ce qu'on ne peut pas ; mais elle ne diſpenſe pas de ce que l'on peut. Comme elle n'oblige pas ceux, qui pour leur pauvreté ne peuvent ſoulager celle des autres, ainſi la Pénitence exempte du bien de ſes pratiques ſéveres ceux qui, pour les infirmitez d'un âge avancé, traînent une vie languiſſante, ou qui d'ailleurs pour leur foibleſſe ſont incapables de la faire ; mais non pas les autres. En un mot, la charité eſt la reſſource des infirmes, & non pas l'aſile des ſenſuëls. *Sermon manuſcrit.*

Excuſe & pretexte des Avares pour ſe diſpenſer de l'aumône.

Il eſt de la prudence (diſent les Avares) d'accumuler des biens, & de prévenir par une ſage précaution, les diſgraces qui nous menacent, de ſe munir par ſes épargnes contre les inſultes de la fortune, qui peut changer .. Je ne condamne pas une ſainte œconomie, comme contraire a la prudence chrétienne : c'eſt ſeulement la prudence de la chair que je combats. Cruelle aux néceſſitez d'autruy, inquiette pour le préſent, timide pour l'avenir ; elle s'effraye par des beſoins imaginaires, & refuſe à des miſeres préſentes ce qu'elle donne pour des malheurs éloignez ; & fortifie ainſi la cupidité ſur les ruïnes de la charité, en accordant le ſuperflu à la cupidité, tandis qu'elle refuſe le néceſſaire à la charité : je veux dire les beſoins des Pauvres. *Le même.*

De toutes les richeſſes, rien ne demeure que ce qu'on a donné en aumône.

Les richeſſes que vous ménagez avec tant de ſoin, ou elles ſe diſſipent pendant la vie, ou elles vous quittent à la mort : mais l'aumône que l'on met entre les mains de JESUS-CHRIST en la perſonne des Pauvres, eſt un tréſor inacceſſible aux voleurs, auſſi bien qu'aux inſultes de la fortune ; & ſur la terre, où tout périt, on ne poſſede rien plus ſûrement que ce que l'on a donné par aumône. Tout vous quitte pendant la vie, ou vous abandonne à la mort ; mais le bien que vous avez diſtribué, vous ſert au delà du tombeau. De ce tombeau fatal où tout va ſe perdre ; plaiſirs, beauté, fortune, ſceptre, couronne ; on n'en verra ſortir que vous, & vos aumônes. Le monde inſenſible ne le comprend pas ; mais la Foy nous l'enſeigne. *Le même Sermon manuſcrit.*

Faux prétexte de ne

Injuſtes ſont ces Peres inſenſibles, qui appellent la nature au ſecours de l'avarice, qui veulent ſe perſuader qu'on ne doit rien donner aux Pauvres

quand on a des Enfans : c'eſt par là qu'ils prétendent ſe ſauver ; & excuſer leur cupidité ſur la charité même. Le ſaint homme Job offroit tous les jours autant de ſacrifices à Dieu qu'il avoit d'Enfans, multipliant ainſi ſes victimes à proportion du nombre des perſonnes qui lui devoient la vie. C'eſt ce que vous devez faire à ſon exemple, Peres de famille, pour attirer ſur vous, & ſur vos Enfans les ſecours du Ciel dont vous avez beſoin, en donnant à JESUS-CHRIST, en la perſonne des Pauvres, ce que vous donnez à l'un de vos enfans; afin de leur laiſſer en eux un Pere & un tuteur éternel. Job cherchoit moins à laiſſer les biens de la terre à ſes enfans, qu'à faire décendre ſur eux les graces du Ciel. Hé ! ſi vous aimiez les vôtres, devriez-vous compter ſur les richeſſes de la fortune plus que ſur celles de la grace ? Si vôtre amour pour vos enfans eſt véritable & chrétien, vous devez moins penſer à les élever au deſſus des autres hommes, qu'à les bien établir auprés de Dieu ; & leur enſeigner que l'héritage que vous luy confiez pour eux, ne pourra périr entre ſes mains ; leur apprendre de bonne heure à aimer moins leur patrimoine, que celui de JESUS-CHRIST. *Le même.*

pas faire l'aumône : Qu'on a des enfans à nourrir & à pourvoir.

Il y a bien des gens qui corrompent l'aumône qu'ils font, & qui afin de paſſer pour charitables, commettent les derniéres injuſtices ; qui retiennent le ſalaire de leurs domeſtiques, & payent de grands & de long ſervices, par de légéres recompenſes ; leur avarice auſſi bien que leur injuſtice devenant ainſi le ſurcroît de leurs péchez ; au lieu que l'aumône bien faite en eſt l'expiation. Que ne puis je confondre le zele mal conceu de ce riche, qui n'eſt libéral que du bien d'autrui, & qui par ſes aumônes, encore aſſez rares, ne cherche qu'à ſe conſoler de ſes larcins continuels ! Dieu ne veut pas qu'on lui offre des victimes dérobées : *Ego dominus ... odio habens rapinam in holocauſto.* Que dirai-je de ceux qui ne ſont libéraux qu'au bruit de la trompette : & qui perdent le mérite de leur charité par leur orgueil ; qui prennent un plaiſir ſecret à paſſer pour charitables & ne donnent pas tant à Dieu leurs biens au dehors qu'ils ſe les donnent à eux-mêmes dans le fond du cœur en les conſacrant à leur gloire : l'exterieur ſeul eſt offert à Dieu, & le cœur au démon, pere du menſonge. *Le même.*

Il y a des aumônes injuſtes; il y en a de vaines & ambitieuſes.

Iſaïe 61.

Tel eſt l'ordre de la Providence du Seigneur : il s'attache dans tout ce qu'il fait, à nous donner des moyens de ſalut. Les richeſſes corrompoient le cœur du riche, ſi la charité ne les épuroit ; l'indigence revolteroit le Pauvre, ſi l'aumone ne le conſoloit : l'abondance feroit oublier les devoirs de la Religion, ſi la liberalité n'en régloit l'uſage ; la pauvreté laſſeroit la patience, ſi les ſecours de la miſericorde n'en adouciſſoient les peines. La charité eſt donc neceſſaire aux Riches, pour faciliter le pardon de leurs péchez ; elle eſt néceſſaire aux Pauvres pour ne pas perdre le mérite de leurs ſouffrances. Appliquez vous donc les uns & les autres à bien concevoir le mérite de l'aumône. *pris d'un Sermon Manuſcrit du Pere Maſſillon.*

L'aumône & la charité ſont néceſſaires aux Riches & aux Pauvres.

Le plus ordinaire prétexte qu'on oppoſe au Précepte de l'aumône, eſt qu'à peine a-t'on le néceſſaire : on a un rang à ſoûtenir, des enfans à établir, des créanciers à ſatisfaire ; des fonds à dégager, une groſſe famille à entretenir, mille frais de pure bienſéance à faire. Or un revenu auſſi médiocre qu'eſt le mien comment pourra-t'il ſuffire à tant de dépenſes néceſſaires ; bien loin

On s'excuſe de faire l'aumône ſur les néceſſitez domeſtiques.

d'avoir de quoy faire l'aumône ? Je ſçai que les bornes ne ſont pas les mêmes pour tout le monde ; que les dépenſes ſont plus grandes pour les uns que pour les autres ; qu'elles doivent augmenter à meſure que le rang, la naiſſance, les emplois, élevent à un plus haut degré de grandeur : mais je vous demande eſt-ce l'Evangile ou la cupidité qui doit mettre des bornes aux diſtinctions, & aux dépenſes des Chrétiens ? Oſeriez-vous défendre que tous ces revenus, dont un uſage inſenſé vous fait épuiſer le fond, ſoit un privilége inſéparable de vôtre condition ; que tout ce qui vous accommode vous ſoit légitimement dû ; que tout ce qui ſert à entretenir vôtre molleſſe, à flatter vôtre orgueil, à nourrir vôtre ambition, & à corrompre vôtre cœur, vous ſoit néceſſaire ? Vous prétendez que ce que vous deſtinez à l'établiſſement d'un enfant, pour l'élever plus haut que ſes ancêtres, par une ambition monſtrüeuſe, ſoit néceſſaire à vôtre rang, & à vôtre état ; que tout ce que vous employez à ce jeu, doit vous être compté pour un honnête néceſſaire ? Vous prétendez que parce que vous êtes ſorti d'un pere échappé de la foule ; que parce que vous êtes héritier du fruit de ſes travaux, & peut-être de ſes injuſtices, il vous ſera permis d'oublier la ſimplicité de vos ancêtres, de marcher de pair avec les plus nobles & les plus grands ; & ſoûtenir avec orgueil le même éclat, parce que vous pouvez fournir aux mêmes dépenſes ? Si cela eſt, qu'il ſoit permis de régler ſon néceſſaire ſur la cupidité, vous n'avez donc qu'à être voluptueux, ſuperbe, prodigue, ambitieux, pour vous diſpenſer de la charité envers vos freres. *Le même.*

Les Riches & les Grands ſont les miniſtres de la Providence comme à l'égard des Pauvres.

Grands, & riches de la terre ! vous n'êtes dans les deſſeins de Dieu, lorſqu'il vous donne des richeſſes, que les miniſtres de ſa providence envers ſes membres qui gémiſſent, & qui ſoûpirent ; vous n'êtes que ces Joſephs prépoſez ſur les tréſors de l'Egypte, pour ſoulager l'indigence des Peuples, fournir de quoy appaiſer la famine, & ſecourir les beſoins de vos freres. Vos grands biens ne ſont que des dépôts ſacrez, que la Providence met entre vos mains, pour mettre à couvert vos freres, de la miſere & du beſoin ; & conſerver plus ſûrement à la veuve & à l'orphelin, une abondance que vous leur devez fournir. Vôtre rang ne vous eſt donné, dans l'ordre de la Sageſſe divine, que pour empêcher qu'on opprime vos freres ; vôtre authorité qu'à prendre leurs interêts, & venger leurs offenſes : vos emplois qu'à les affermir dans le bien, & qu'à les conſoler par vos bons offices dans l'adverſité ; enfin tout ce que vous êtes, vous n'êtes que pour eux. Si dans les places que vous occupez, vous n'avez pas ces vûes & ces motifs, vôtre élevation n'eſt plus l'ouvrage de Dieu, & vous ſerez reprouvez comme des ouvriers d'iniquité. *Le même.*

Combien eſt raiſonnable ce que Dieu exige de nous dans le précepte de l'aumône.

Dieu ne vous commande pas de tout quitter, de renoncer à tout ce que vous poſſédez, & de vendre tout, pour en donner l'argent aux Pauvres ; comme à ce jeûne homme de l'Evangile : il n'exige pas que vous ne poſſédiez rien en propre, que tous vos biens ſoient communs ; comme aux prémiers Fideles : il ne vous frappe pas d'Anathême ; comme autrefois Ananie & ſa femme, pour avoir oſé ſe reſerver une partie de l'argent de leur champ, qu'ils avoient vendu pour aſſiſter les Pauvres : il veut bien ſouffrir que vous tranſmetiez à vos deſcendans les poſſeſſions de vos ancêtres. Il veut ſeulement

que

que de toutes ces dépenſes que vous faites de vos biens, vous en conſaeriez une portion, pour donner du ſoulagement à ces infortunez qui ſouffrent la ſoif & la faim : il veut que pendant que vous portez ſur vos riches vétemens, tant de parures, vous donniez au moins quelque choſe pour couvrir & loger ces malheureux, qui ſont nuds, & qui n'ont pas ſeulement où repoſer leurs têtes : il veut que tandis que vous donnez tant à une ſenſualité, & à un luxe, auſquels les plus exceſſifs revenus peuvent à peine ſuffire, vous aidiez à tirer ces miſerables du déſeſpoir, où les précipite l'horreur de leur indigence & de leur miſere : il veut que pendant que vous riſquez tant au jeu, vous ne veniez point alléguer le mauvais état des vos affaires, la médiocrité de vos revenus, le malheur des temps, & l'inconſtance de la fortune pour vous diſpenſer de ſecourir vos freres. *Le même Pere Maſſillon.*

Excuſe ſur le malheur des temps.

Pour éluder le précepte de l'aumône, on allegue que les temps ſont mauvais, les ſaiſons ſtériles, & qu'on a bien de la peine à vivre. Mais ſi ces temps ſont mauvais pour vous, qui êtes dans l'abondance ; combien doivent-ils l'être davantage pour les Pauvres, qui n'ont de biens ni de poſſeſſions que ce qu'ils attendent de vos charitez ? ſi vous vous ſentez du malheur, & de la miſere des temps, que n'en ſentiront pas le Pauvre & l'indigent, qui, dans les temps les plus abondans, ont toûjours peine à vivre ? ſi les plaies de l'Egypte entrent juſques dans le palais de Pharaon, quel ravage ne doivent-elles pas déja avoir fait dans la cabane du Pauvre ? ſi les Grands d'Iſraël ne trouvent plus rien dans leurs gréniers, & dans leurs preſſoirs, comme parle l'Ecriture, dans le temps de la famine ; quelle ſera la reſſource d'une populace obſcure, qui n'a ni preſſoir ni grénier ? D'ailleurs ces fleaux dont vous êtes frappez ſont peut-être la juſte punition que Dieu tire de vôtre dureté, en ſe vengeant ſur vos biens, de l'injuſte uſage que vous en faites. Ce ſont les cris de ces malheureux que vous ne ſecourez pas, qui attirent la ſtérilité ſur vos campagnes, la déſolation ſur vos moiſſons, qui ferment le Ciel ; &c. *Le même.*

Du même ſujet.

Repréſentez-vous tant qu'il vous plaira, le malheur des temps ; mais faites paroître les prémiers que vous y prenez plus de part que les autres, en retranchant tout ce que les malheurs des temps ne vous permet pas de conſerver. Mais qu'on ne s'apperçoive du peu de part que vous prenez à ces miſeres, ni dans la magnificence de vos ameublemens, ni dans le luxe de vos habits, ni dans la pompe de vos équipages, ni dans la fureur du jeu, ni dans la ſomptuoſité de vos repas : mais que vous vous plaigniez du malheur des temps, tandis que le luxe, les délices, les pompes mondaines, les aſſemblées prophanes, la magnificence des palais & des ameublemens, les plaiſirs, les vanitez, & les réjoüiſſances publiques ſont encore les mêmes pour vous : en un mot, que tout aille le même train dans le cours de vos dépenſes ; que chacun ſe regle toûjours ſur les déſirs inſatiables de ſa cupidité, tandis que Jesus-Christ ſeul eſt mépriſé, & abandonné dans ſes Pauvres ; c'eſt la plus criante de toutes les injuſtices. *Le même.*

Comme les riches impitoyables ſeront ſévérement

Entrailles cruëlles ! Riches impitoyables ! ah ! que le Tribunal des Pauvres qui ſeront un jour vos juges, ſera terrible pour vous ! que leurs accuſations y ſeront preſſantes ! & qu'ils vous reſtera peu d'excuſes, lors qu'il vous reprocheront qu'il falloit ſi peu de ſecours pour les empêcher de mourir, & que

jugez un jour par les pauvres.

vous le leur avez refuſé. Que vous ſerez inexcuſables lors qu'ils vous reprocheront les vains prétextes que vous alléguez, pour vous diſpenſer de faire l'aumône d'une abondance qui ne vous avoit été donnée, que pour vous faciliter les moyens de ſalut ; que c'étoit proprement leurs biens, & leur patrimoine que vous dépenſiez en de ſi mauvais uſages ; qu'hors de vôtre néceſſaire, tout le reſte leur appartenoit ! Et vous verrez alors, que tandis que vous avez multiplié vos biens, vous avez multiplié vos châtimens ; & que de tous ces grands revenus, que vous conſerviez ſi cruellement aux dépens des Pauvres, vous n'aurez plus pour partage que la confuſion, tandis que ces pauvres malheureux que vous avez abandonnez, ſeront couverts de gloire, dans les tabernacles éternels. *Le même.*

Il faut accompagner l'aumône, de douceur & d'humanité.

On accompagne quelquefois la miſéricorde de tant d'aigreur & de dureté envers ceux à qui on la fait ; qu'elle augmente plus leur mal qu'elle ne le diminue. En leur tendant une main favorable, on leur laiſſe voir un viſage ſi ſévere, qu'un refus fait de bonne grace leur ſeroit plus agréable, qu'un amour accompagné de tant de ſéverité : car la pitié, qui eſt touchée de leurs maux les conſole preſque autant que la main, qui ne les aſſiſte qu'en les reburant. On leur reproche leur ſanté, leur force, leur jeuneſſe ; enfin en leur donnant une légére aumône, on achette le droit de les inſulter. Mais ſi le Seigneur n'avoit pas mis dans le cœur de ces malheureux, un certain reſpect pour vous, qui leur ſert de frein, & qu'il leur fût permis de vous répondre ; que ne vous diroient-ils pas à leur tour ? Ah ! ſi les plus coupables étoient les plus malheureux, vôtre deſtinée ne vaudroit guere mieux que la mienne ! Vous me reprochez des forces dont je ne me ſers pas ; mais quel uſage faites-vous des vôtres ? Je ne devrois point manger, dites-vous, parce que je ne travaille point ; mais vous, n'êtes-vous riches que pour vivre toûjours dans une indigne molleſſe ? Addoucîſſez (Meſſieurs) par vôtre humanité le joug affreux de leur indigence, ſi la mediocrité de vôtre fortune ne vous permet pas d'addoucir leur miſere par vos aumônes, addouciſſez les du moins, par vôtre compaſſion, par vôtre tendreſſe. *Le même.*

L'aumône attire les bénédictions temporelles.

Un des avantages de l'aumône Chrétienne, eſt la bénédiction ſur les biens mêmes temporels de ceux qui la font. Les pains que JESUS-CHRIST diſtribue au Peuple qui l'avoit ſuivi dans le déſert ſe multiplient dans la main des Apôtres, à meſure qu'ils les rompent au peuple. C'eſt à dire que les biens que la charité diſtribue, ſont de ces pains de bénédiction, qui portent avec eux un caractere d'abondance : c'eſt cette petite meſure d'huile de la veuve de Sarephta qui ne tarit point ; c'eſt ce levain fécond, qui mis dans la farine, augmente toute la pâte, c'eſt ce verre d'eau, qui donné par aumône au nom de JESUS-CHRIST, multiplie au centuple. Vous vous plaignez que tout vous eſt contraire, que la ſtérilité déſole vos campagnes, que vos maiſons tombent en décadence ; que vos miſeres croiſſent à meſure que vous prenez le plus de ſoin de les diminuër. Voulez-vous y apporter remede, & voir fructifier vos peines & vos travaux, voir fleurir vos maiſons, & rendre vos campagnes fécondes ? Aſſociez vous les pauvres, intereſſez-les en quelque choſe à vos biens, & à vôtre proſpérité : alors Dieu bénira vos travaux, multipliera vos revenus, ſecondera vos projets, conſervera vos moiſſons ;

vous trouverez par tout le Tout-Puiſſant prêt à vous ſecourir *Le même. P. Maſſillon.*

Le Fils de Dieu a voulu particuliérement ſe mettre en la perſonne des Pauvres, & ſe propoſer à nos yeux comme un ſpectacle, & un objet de compaſſion, afin de donner aux hommes un ſujet de mérite, & une occaſion de charité, à ceux qui voudroient, pour ainſi dire, la pratiquer à ſon égard, en cet état : & qu'ils pûſſent dire un jour : C'eſt un Dieu que j'ai nourri un tel jour ; c'eſt à un Dieu que j'ai donné un habit, lors qu'il étoit nud ; c'eſt un Dieu que j'ai ſecouru dans la néceſſité où il étoit, que j'ai obligé, & défendu ; & c'eſt le même Dieu qui eſt maintenant mon remunerateur, & qui pour une légére aumône, me donne une ſi ample recompenſe.. Il eſt vray qu'il n'eſt pas dans les Pauvres, par une réſidence réelle, & par une préſence perſonnelle, comme il eſt dans l'Euchariſtie ; mais il ſe les approprie, & les chérit comme ſes membres, & comme les plus vivantes images de l'état où il a vécu, & qu'il a le plus chéri, qui eſt la pauvreté ; il s'y rend lui-même le garand de la reconnoiſſance que ces Pauvres vous auront. *Pris d'un auteur Anonyme.*

En quelle maniére Dieu eſt dans les pauvres, & pourquoi.

Quel ſera l'état d'un homme riche, qui n'aura uſé de ſes biens durant ſa vie, que pour ſurpaſſer ſes ſemblables en excès, & en dépenſes ſuperflues, lors qu'il paroîtra au jour du dernier jugement devant le tribunal du ſouverain Juge, depouillé du faſte & de l'éclat de ſes richeſſes, abandonné des flatteurs qui ſuivoient ſa fortune, deſtitué de tout ſecours, & n'ayant perſonne qui puiſſe parler en ſa faveur ? Que dira ce malheureux, lors qu'on repréſentera la profeſſion de Chrétien qu'il a fait dans le bâtême, & les loix de la charité, ſuivant leſquelles il doit être jugé ? Les pauvres ſeroient les ſeuls, qui pourroient lui être favorables : mais helas ! les larmes des Orphelins, les gémiſſemens des Veuves, & les cris de tant d'autres pauvres qu'il a dépouillez pour s'enrichir, ou laiſſé mourir de faim, faute de les aſſiſter, s'élevent de tous côtez contre lui ; & il ne lui reſte alors que le déſeſpoir, qui le va précipiter dans les flâmes vengereſſes de l'Enfer, où les bourreaux qui tourmentent les criminels ne ſe laſſent point, & où les criminels qui ſont tourmentez, ne meurent jamais. *Dom Barthelemi de Carranza, Traité de l'Aumône.*

En quel état un homme riche qui n'aura point fait l'aumône paroîtra au jugement de Dieu.

L'Ecriture ſainte eſt ſi remplie de témoignages de l'excellence de l'aumône, & de ſon pouvoir envers Dieu, que ſaint Auguſtin nous aſſûre qu'il s'eſt trouvé des hommes d'ailleurs éclairez, qui ont pris de-là occaſion de dire, que nul, quoique pécheur, ne pourroit être reprouvé, étant libéral envers les pauvres. C'eſt une erreur que l'Apôtre a condamnée formellement par ces paroles : *Quand j'aurois diſtribüé tout mon bien pour nourrir les pauvres, ſi je n'avois pas la charité, tout cela ne me ſerviroit de rien.* Mais ſans donner dans cette erreur, on peut dire avec vérité, que quiconque eſt charitable, & libéral envers les pauvres, ſera ſauvé ; que ſes aumônes le délivreront de la mort & de la damnation éternelle, parce qu'elles lui obtiendront la grace d'expier par la pénitence les péchez par leſquels il pourroit l'avoir méritée. Et ſaint Jerôme dit à ce ſujet, qu'il ne ſe ſouvient point d'avoir jamais lû, qu'aucune perſonne, ayant exercé de bon cœur, les œuvres de charité durant ſa vie, l'ait finie par une mauvaiſe mort ; parce dit-il, que ſes aumônes lui ont acquis beaucoup de

Comment il faut entendre, que l'aumône nous delivre de la mort éternelle. 1. *ad Corinth. c.* 13.

puiſſans interceſſeurs, & qu'il n'eſt pas poſſible que les priéres de pluſieurs ne ſoient pas exaucées. *Le même.*

Les riches qui auront manqué à faire l'aumône, ne pourront alléguer aucune excuſe au jugement de Dieu.

Quelle excuſe pouvons-nous alléguer devant Dieu; & avec quels yeux oſerons-nous le regarder, lors qu'il viendra nous faire rendre compte des biens que nous aurons reçus de lui? Voici les paroles de ſaint Ambroiſe ſur ce ſujet. Repréſentez-vous, o Riches, dit ce ſaint Docteur, que vous étes déja devant le tribunal redoutable du ſouverain Juge, qu'il vous interroge, & vous demande: Qu'avez-vous fait de tant de biens que vous avez reçûs de ma libéralité? où ſont les pauvres, que vous avez aſſiſtez? où ſont les miſerables que vous avez ſoulagez? où ſont les captifs & les priſonniers que vous avez delivrez? où ſont les orphelins à qui vous avez ſervi de pere, & les veuves dont vous avez pris ſoin? Qu'aurez-vous à dire à de ſi juſtes reproches? Dieu ne vous commande pas de donner tout vôtre bien aux pauvres; joüiſſez de vôtre proſpérité, puiſque vous l'eſtimez telle: mais au moins, après que vous avez pris de vos biens pour vos beſoins, ayez ſoin de diſtribuër ce que vous avez de ſuperflu aux autres qui ont beſoin d'en étre ſuſtentez. *Le même.*

On eſt inſenſible aux miſeres des pauvres parce qu'on ne les connoit pas, & qu'on ne les veut pas connoître. *Pſalm. 9.*

Il eſt de la Foi que le pauvre ne ſera pas éternellement dans l'oubli. *Quoniam non in finem oblivio erit pauperis.* Il eſt de même de la Foi, que la patience des pauvres ne périra pas pour jamais; c'eſt-à-dire qu'elle ne ſera pas pour jamais inutile & ſans fruit: *Patientia Pauperum non peribit in finem.* Il eſt néanmoins évident que ces deux oracles du Saint Eſprit, ne ſe vérifient pas toûjours, ni même communément en cette vie. Car combien de pauvres y ſont oubliez? combien y demeurent ſans ſecours & ſans aſſiſtance? oubli d'autant plus déplorable, que de la part des riches, il eſt volontaire, & parconſéquent criminel! Combien de malheureux reduits aux derniéres rigueurs de la pauvreté; & que l'on ne ſoulage pas, parce qu'on ne les connoît pas, & qu'on ne les veut pas connoître? Si l'on ſçavoit l'extrémité de leurs beſoins, on auroit pour eux, malgré ſoi, ſi non de la charité, au moins de l'humanité: à la vûe de leurs miſeres, on rougiroit de ſes excès, on auroit honte de ſes délicateſſes, on ſe reprocheroit ſes folles dépenſes, & on s'en feroit avec raiſon des crimes devant Dieu. Mais parce qu'on ignore ce que ſouffrent ces membres de Jesus-Christ, parce qu'on ne veut pas s'en inſtruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de ſa préſence; on croit en étre quitte en les oubliant, & quelque extrêmes que ſoient leurs maux, on y devient inſenſible. Combien de véritables pauvres, que l'on rebute comme s'ils ne l'éroient pas, ſans qu'on ſe donne, & qu'on veuille ſe donner la peine de diſcerner s'ils le ſont en éfet! Combien de ſaints pauvres, dont les gémiſſemens ſont trop foibles pour venir juſqu'à nous, & dont on ne veut pas s'approcher, pour ſe mettre en devoir de les écouter! Combien de pauvres abandonnez dans les villes, combien de déſolez dans les priſons, combien de languiſſans dans les hôpitaux, combien de honteux dans les familles particulieres! Parmi ceux qu'on connoît pour pauvres, & dont on ne peut ignorer, ni même oublier le douloureux état, combien ſont négligez, combien ſont durement traitez, combien qui manquent de tout! *Le P. Bourdaloüe en ſes véritables Sermons. Second Avent. Sermon du Jugement dernier.*

Les pau-

Propter miſeriam inopum, & gemitum pauperum nunc exurgam, dicit Dominus.

Ces cris des pauvres qui ſont montez juſqu'à moi, dit le Seigneur, me ſolliciteront en leur faveur : & je ne croirai point m'être acquitté de ce que je leur dois, & comme Createur & comme Juge *, que dans ce grand jour, où je prononcerai pour eux un arrêt de ſalut ; tandis que je réprouverai par un jugement ſans miſéricorde, ceux qui n'auront uſé envers eux de nulle miſéricorde. A entendre ainſi Dieu parler dans l'Ecriture, ne diroit-on pas que le Jugement dernier quoi qu'univerſel, ne doive être que pour les pauvres, & qu'il n'ait pour terme & pour fin que de leur faire juſtice ? A voir comment le Fils de Dieu, qui y doit préſider, s'y comportera & y procédera, ne diroit-on pas que tout le jugement du monde doit rouler ſur le ſoin des pauvres ; que de là doit dépendre abſolument & eſſentiellement le ſort éternel des hommes ; c'eſt-à-dire que les uns ne doivent être condamnez que parce qu'ils auront mépriſé les pauvres, & les autres comblez de gloire, que parce qu'ils les auront ſécourus ? Heureux donc, concluoit le Prophete royal, heureux celui qui penſe attentivement au pauvre ! *Beatus qui intelligit ſuper egenum & pauperem.* Pourquoi ? Parce que Dieu, au jour de ſa colere, l'épargnera, & le ſauvera : *In die malâ liberabit eum Dominus. Le même.*

Les pauvres au dernier jugement, demanderont juſtice de la cruauté des riches.

Pſalm. 44.

Pour inſpirer la charité aux riches, on compare leur opulence avec la miſere des pauvres. Le ſpectacle eſt touchant, voir d'une part briller tant de ſuperfluitez : d'une autre part, voir manquer les choſes les plus néceſſaires à la vie ! il faut être bien dur pour n'être pas ému de l'oppoſition de ces deux états. L'on s'y rend néanmoins inſenſible ; & le riche eſt ſouvent aſſez cruel pour ne pas partager avec le pauvre les inutilitez les plus mépriſables de ſon luxe. L'on eſt reduit à comparer les pauvres avec ſes chiens & ſes chevaux. A-t'on commencé de faire la comparaiſon, on ne tarde pas de l'abandonner : elle cauſe trop d'horreur ; & l'inhumain qui ferme ſon ame à la pitié, étouffe auſſi-tôt l'idée, que l'humanité n'a pas permis qu'on lui repréſentât vivement : idée néanmoins qui n'a rien d'outré. Des chiens ne manquent de rien, des chevaux ſont entretenus avec ſoin ; s'ils paroiſſent négligez, ils ſont vangez par la colere du maître. Cependant un pauvre ſerviteur accablé d'infirmité & de langueur eſt oublié, & peut-être n'a à eſperer que ſon congé ; peut-être même ne ſera-t-il renvoyé qu'après avoir reçû des coups, pour avoir négligé le ſoin d'un cheval ou d'un chien. *Livre intitulé : Remarques ſur divers ſujets de religion & de morale.*

Les riches ſont le plus ſouvent inſenſibles aux néceſſitez des pauvres.

Dieu eſt-il injuſte, dit ſaint Ambroiſe ; pour ne nous pas diſtribuër également les néceſſitez de la vie, en ſorte que vous ſoyez dans l'abondance & que les autres manquent de tout ? n'eſt-ce pas plûtôt qu'il a voulu vous faire reſſentir les éfets de ſes libéralitez, & couronner la patience des autres ? Mais après avoir reçû tant de bienfaits de la main de Dieu, vous penſez ne rien faire d'injuſte, de les cacher, de les mettre en reſerve, & de poſſéder vous ſeul les commoditez, ſans leſquelles les autres ne peuvent vivre. Car quelle injuſtice, quelle avidité, quelle avarice n'eſt-ce pas d'enfermer dans vos gréniers, ou dans vos coffres, les alimens d'une multitude entiére ; non pour vôtre uſage, mais pour vôtre luxe, & pour vos delices ? Ce n'eſt pas un plus grand crime de ravir le bien d'autrui, que de refuſer à ceux qui ſont dans l'indigence, ce que nous avons de trop. C'eſt le pain des pauvres que vous

C'eſt voller aux pauvres le bien qu'on leur refuſe dans leur néceſſité.

retenez, ce ſont les habits des indigens que vous tenez enfermez dans vos coffres; l'argent que vous cachez en terre eſt le rachat & le ſoûtien des miſerables. Sçachez donc que vous volez, ce que vous ne donnez pas aux pauvres dans ces néceſſitez des pauvres. Ce ſont les paroles de ſaint Ambroiſe, au Sermon 81. *Le P. Thomaſſin, au Traité de l'Aumône, 1. part. ch. 5.*

La cauſe de la damnation du mauvais Riche eſt de n'avoir pas donné l'aumône.

Le mauvais Riche, dit ſaint Auguſtin, n'eſt pas blamé dans l'Evangile d'avoir calomnié perſonne, d'avoir opprimé les pauvres, d'avoir ravi le bien d'autrui, d'avoir dépouillé les pupilles, d'avoir perſécuté les veuves; rien de tout cela: mais il étoit riche: c'étoit du ſien qu'il étoit riche; il n'avoit rien enlevé à perſonne. S'il l'avoit fait, le juſte Juge qui rapporte ſon jugement dans l'Evangile ne l'auroit pas tû. La vérité éternelle qui parle dans cet Evangile, dit ſimplement, qu'il étoit riche, que ſes habits étoient de pourpre & de lin, & qu'il faiſoit tous les jours grand'chere. Quel étoit donc ſon crime? Lazare couvert d'ulceres à ſa porte, ſans aſſiſtance: c'eſt donc que l'Ecriture dit de lui: qu'il étoit ſans miſericorde. Car ſi ce riche eût fourni du pain à ce pauvre, il ne ſeroit pas dit que ce pauvre eût bien voulu ſe raſſaſier des miétes qui tomboient de la table du riche. C'eſt pour cette ſeule dureté de négliger un pauvre à ſa porte, & ne prendre pas le ſoin de le nourrir, que ce riche mourant fut enſeveli dans l'Enfer. *Ces paroles ſont de ſaint Auguſtin, rapportées & traduites par le même Auteur.*

S. Auguſt. de verbis Apoſt. c. 22

On perd le ſuperflu qu'on ne donne pas.

Dieu a fait ce monde pour les riches, il l'a fait pour les pauvres: le pauvre a donc le même droit de demander ſa refection & ſa part des biens que Dieu a donnez en commun: celui qui nourrit les riches, nourrit auſſi les pauvres. C'eſt à quoi doivent penſer ceux qui ont reçû de grands biens: ils doivent être riches en bonnes œuvres, ſelon l'Apôtre. Qu'ils ſoient faciles à donner, à faire part de leurs biens. Ils craignent de les perdre s'ils les donnent; ils les perdront s'ils ne les donnent pas: cette vie n'eſt qu'un ſonge; ils s'éveilleront, & trouveront leurs mains vuides. *Le même.*

S. Auguſtini lib. 50. homil homil. 13

Le riche eſt fait pour le pauvre, & le pauvre pour le riche.

Iſaï. 12. ad 6. ver.

Le Créateur qui a pourvû à la ſubſiſtance des oiſeaux, & des inſectes les plus vils, a confié (Riches du monde,) à vôtre pitié, des hommes qu'il a deſtinez comme vous à une gloire éternelle. Le forcerez-vous de ſe repentir du choix qu'il a fait de vous, pour être les inſtrumens de ſa providence? laiſſerez-vous périr vos ſemblables, faute de les ſecourir, pendant que ſans vôtre ſecours, les animaux les plus mépriſables dureront? N'oubliez pas ces belles paroles de ſaint Paulin, qui dit que le Créateur ſouverain du riche & du pauvre, a preparé l'un à l'autre; le riche au pauvre, pour être le fond de ſa nourriture; & le pauvre au riche, pour être la matiére de ſa juſtice: *Creator divitem pauperi, & pauperem diviti preparavit, ut abundans egenti, ſubſtantia alimonia ſit, & opulento inops, materia juſtitiæ.* Ce ſeroit une injuſtice bien criante, de vouloir être riche ſans vouloir ſe ſoumettre aux charges que Dieu a impoſées aux richeſſes. *Le P. de la Peſſe. Tom. 1. Sermon ſur l'obligation de l'Aumône.*

Le riche ne peut ſe diſpenſer du précepte de l'aumône.

Ne diſputons point avec le riche pour lui prouver le précepte qui lui eſt impoſé de ſoulager le pauvre de ſon ſuperflu; laiſſons-le penſer comme il l'entendra ſur la néceſſité du pauvre: Mais pour peu qu'il lui reſte de Chriſtianiſme, & d'humanité, il ne ſçauroit refuſer quelque réfléxion ſur ces queſtions. N'eſt-il pas vrai qu'il dépenſe en luxe, & ſouvent en débauche, ce

qui ſuffiroit pour entretenir une famille entiere ? Deſavoüera-t-il qu'il perd dans l'excès du jeu, des ſommes qui feroient une juſte dotte à pluſieurs filles, dont l'indigence met en danger l'honneur & la vertu ? Sera-ce une expreſſion outrée, ſi on lui dit qu'il renferme dans ſes gréniers la ſubſiſtance d'un nombre conſidérable de perſonnes ? Qu'il juge lui-même ſi par le prix des meubles precieux & inutiles, qui brillent de toutes parts dans ſa maiſon, il ne pourroit pas mettre aſſez de pain dans les mains de pluſieurs pauvres pour les préſerver de la faim ? Combien de malades, combien de viellards abandonnez prolongeroient leurs jours, ſi une petite portion de ſes revenus étoit employée à les ſecourir ! Verroit-on certains malheureux inconnus & honteux ſe livrer au déſeſpoir, ſi la charité alloit les déterrer pour les conſoler ? Quand le riche aura examiné durant quelques momens ces demandes, & qu'il s'en ſera fait à lui-même pluſieurs autres ſemblables, je ne crois pas qu'il ſonge à excuſer ſa dureté. *Le même, dans les Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

C'eſt donner & prêter à Dieu, que donner aux Pauvres.

Donner au Pauvre c'eſt prêter à Dieu : l'homme du monde le plus inſenſible ſeroit touché, s'il pénetroit le ſens de cette expreſſion. Forcez de ſubir un jour, un dépoüillement univerſel de toutes choſes ; qui d'entre nous ne déſireroit pas de trouver quelque reſſource à une ſi épouvantable miſere ? Nous ne pouvons pas eſpérer de recouvrer les biens que la mort nous aura enlevez : ſans parler de la qualité des richeſſes que nous pouvons nous préparer & nous aſſûrer en quelque maniére pour ce temps-la, ne doit-ce pas être à nous un ſujet de conſolation de faire fonds ſur d'autres biens, qui nous dédommageront de nôtre perte ? Or la miſéricorde que nous exerçons envers les miſerables, c'eſt Dieu même qui l'emprunte de nous ; & qui s'engage à nous la rendre ; tout ce qui ſortira de nos mains pour tomber dans les mains des Pauvres, ſe retrouvera dans les ſiennes : nous impoſons à Dieu une eſpece d'obligation de juſtice, lors que nôtre charité fait part aux pauvres, du fruit de nos poſſeſſions. Il eſt vrai qu'il eſt le Maître ſouverain, & que tout ce qu'il a la bonté de prendre en prêt de nôtre part, lui appartient : mais il n'en veut être que le dépoſitaire, ſi nous l'employons au ſoulagement des Pauvres. J'ay nourri le pauvre pourrons-nous dire : c'eſt à vous ô mon Dieu à me préſerver de la faim à vôtre tour. J'ay logé le pauvre : vous vous êtes engagé à me loger quand je ſerois ſorti de cette maiſon terreſtre, où je n'habitois qu'en paſſant. J'ai conſolé le pauvre : ne me devez-vous pas la conſolation que j'ai donnée. J'ai partagé mes tréſors avec le pauvre : j'ai acquis quelque droit ſur les vôtres ; vous êtes trop juſte pour fruſtrer mes prétentions. *Le même.*

Les Chrêtiens qui ne font point d'aumônes, abuſent des richeſſes que Dieu leur donne.

Conſultez l'Evangile qui eſt infaillible ; dreſſez là deſſus le plan de vôtre vie, & de vôtre dépenſe, donnez lui toute l'étendue que vous y pourrez raiſonnablement trouver. Vous aſſignera-t'il un fond pour la pompe, & pour les vanitez du monde ? La prémiére promeſſe que vous avez faite à vôtre Baptême, c'eſt d'y renoncer. Vous accordera-t'il la diſpenſe d'employer vos biens au luxe des habits, à la délicateſſe des tables, à la recherche des plaiſirs ? Vous y verrez la condamnation expreſſe d'un mauvais Riche. Vous laiſſera t'il une portion de vos richeſſes, pour acheter les vaines eſpérances de la fortune ; pour nourrir vôtre ambition par des magnificences extravagantes, pendant que vos créanciers meurent de faim ? La loi de Dieu n'au-

thoriſe pas l'injuſtice ni la vanité. Vous conſeillera t'il d'amaſſer des tréſors pour des beſoins incertains, pour des bâtimens, & pour des meubles précieux au dela de toute meſure ? Il vous avertit au contraire d'amaſſer pour le Ciel, des tréſors ſpirituels, qui ne peuvent nous être ravis par la fortune; dont l'acquiſition eſt juſte, la conſervation facile, & la jouïſſace éternelle. Or retranchez de vôtre état ces depenſes profanes & ſuperflues, & reduiſez ces excés de la cupidité, à loi de l'Evangile : vous verrez que les Riches, non ſeulement vivront honorablement, mais auront même, ſans s'incommoder, de quoy faire aux pauvres de grandes aumônes. *M. Fléchier. Sermon de l'obligation de l'Aumône.*

Ceux qui ſe contentent de porter compaſſion aux pauvres, ſans les aſſiſter, pechent contre l'obligation de faire l'aumône.

L'Ecriture ſainte condamne la dureté de ceux qui pourvûs des biens & de la ſubſtance de ce monde, ferment leurs entrailles au malheureux, pour l'abandonner à ſon indigence & à ſon malheur : elle condamne auſſi la charité imparfaite de ceux, qui par les ſentimens d'une piété infructueuſe & paſſagére, ſe contentent de les plaindre, & de leur porter compaſſion, ſans les ſoulager au dehors par les conſolations, & les aſſiſtances néceſſaires. La miſéricorde, dit ſaint Auguſtin, ne ſe contente pas de plaindre : elle aime encore à ſecourir : la tendreſſe n'eſt rien, ſi elle n'eſt ſuivie du bienfait; & comme il n'eſt pas permis de retenir en injuſtice la vérité dans ſon eſprit, lors qu'il s'agit d'inſtruire & d'éclairer les ignorans; il n'eſt pas auſſi permis de retenir en injuſtice la charité dans nôtre cœur, lors qu'il eſt temps de ſecourir des miſerables.. Dieu ne ſe paye pas du fond de ces charitez étrangeres, il nous commande dans l'Ecriture, de l'honorer de nôtre ſubſtance. *Le même. Sermon pour l'Ouverture des Etats de Languedoc.*

Les aumônes doivent être faites de nôtre bien.

Dieu veut que nos victimes ſoient choiſies dans nos troupeaux, & que nos miſéricordes ſoient formées dans nôtre ſein. Il rejette ces aumônes, que la juſtice reproche à la charité, qui cauſent de nouvelles miſeres, en aſſiſtant les miſerables; & qui réjouïſſans les uns, à cauſe du bien qu'on leur fait, affligent les autres, à cauſe du bien qu'on leur ôte. Il faut, dit ſaint Grégoire, ſe dépouiller d'une partie de ce qu'on poſſede, ne point donner par charité ce qu'on arrache par violence; & faire enfin des œuvres de miſéricorde, pour racheter ſes péchez; & ne pas commettre des péchez pour faire enſuite des œuvres de miſéricorde. Que ſi vous trouvez que vos biens ne ſuffiſent pas pour des ouvrages charitables, ménagez-les avec prudence; retranchez un peu ce luxe qui fait trembler vos créanciers, & qui ruïne vôtre famille. Cherchez plûtôt à vous rendre utile, qu'à paroître agréable aux yeux de vos freres; & qu'une humble ſimplicité vous faſſe épargner pour eux, ce qu'une ingénieuſe vanité vous fait trouver mille moyens de diſſiper. Retranchez un peu de ce jeu, & ſongez que vous abuſez en jouant, des dons de Dieu; que vous ſacrifiez à la fortune, les bienfaits de ſa providence; & que vous perdez, tout enſemble, & le temps qu'il vous a donné pour acquerir l'éternité, & le bien qu'il vous a donné pour exercer ſes miſéricordes. *Le même.*

L'amour des Enfans ne doit pas ſervir de prétexte pour ſe diſ-

Pluſieurs ont coûtume de dire qu'ils gardent leur tendreſſe pour leur famille; qu'il faut ſonger au plus preſſé; qu'ils ont des Enfans dont ils ſont chargez, & qu'il faut pourvoir. C'eſt là le prétexte de la pluſpart des Peres, qui s'imaginent qu'ils peuvent être avares pour eux-mêmes, impitoiables pour les pauvres; afin

afin de laiſſer leurs Enfans ſucceſſeurs des grands biens qu'ils auront amaſſez; ſans ſe mettre en peine s'ils en uſeront bien ou mal. Ne voyons-nous pas tous les jours par expérience, que rien ne porte tant la jeuneſſe au déréglemens des mœurs, que cette abondance, qui joint au penchant qu'on a de pécher, la facilité qu'on a de le faire ? Ne ſçavent-ils pas en leur conſcience, que ces richeſſes, qui ont été le fruit de leurs crimes, ſeront la matiére des débauches de leurs enfans ? Ne vaudroit-il pas mieux qu'au lieu de leur laiſſer pour héritage la colere du Ciel, le mépris des hommes, la haine de leurs injuſtices, ils leur euſſent laiſſé l'exemple d'une conduite charitable & chrétienne ? ne vaudroit-il pas mieux attirer ſur eux les bénédictions céleſtes ? *Le même.*

penſer de faire l'aumône.

Un des principaux éfets de l'aumône chrétienne, c'eſt de racheter les péchez, de purifier les péchez, de délivrer des péchez : ſoit parce que la pitié que nous avons de la miſere des autres, nous porte & nous accoutume naturellement à avoir compaſſion de nôtre ame ; & que la charité que nous leur faiſons, nous ſért à obtenir de Dieu qu'il nous faſſe miſéricorde ; c'eſt la penſée de ſaint Grégoire : ſoit parce que l'aumône, que les Riches cachent dans le ſein du Pauvre, prie pour eux, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, afin que Dieu amolliſſe la dureté de leur cœur : ſoit enfin, que les biens étant devenus par nôtre cupidité une partie de nôtre ſubſtance, Dieu recompenſe en quelque façon l'éfort qu'il nous faut faire en les donnant pour lui, par la facilité qu'il nous donne de nous défaire de nos paſſions. Or encore que l'aumône purifie & éface tout, & que la charité couvre ſans diſtinction, la multitude des péchez ; il y a pourtant certaines eſpeces de charité qui répondent plus directement à certaines fautes. Expiez vos vanitez en ſecourant ces malheureux, que la pauvreté & la honte humilient : rachetez vos intemperances, en aſſiſtant ceux qui n'ont pas dequoy ſatisfaire aux ſimples néceſſitez de la nature, &c. *Le même. Seconde exhortation.*

Comment l'aumône rachete les péchez.

Les prémiers Chrétiens regardoient l'aumône, comme une partie de leur vocation : ils conſidéroient comme un ſujet d'admiration & de reconnoiſſance, que Dieu voulût ſe ſervir d'eux pour remédier aux beſoins, & aux miſeres de leurs freres. Comme ils avoient à leur égard la providence du Seigneur entre les mains, ils ne lui étoient pas infideles : ils donnoient non ſeulement avec joye ; mais encore avec reſpect. La raiſon eſt, qu'ils regardoient les pauvres, non pas comme des hommes mépriſables par leur condition, expoſez à toutes les injures & à tous les malheurs de la fortune, portant ſur eux-mêmes la punition de leur mauvaiſe conduite ; mais comme des ſaints, choiſis pour pratiquer la pauvreté de JESUS-CHRIST, & pour exercer la miſéricorde des fideles : Saints, dit ſaint Chriſoſtome, parce qu'ils n'ont aucun des dangers qui accompagnent les richeſſes, & qu'ils ſont patiens par profeſſion, & humbles par néceſſité ; attachez à leur ſalut, parce qu'ils ſont détachez du monde ; & dépendans de Dieu, parce qu'ils vivent ſous ſa providence. Dans ces temps bien-heureux du Chriſtianiſme, on étoit charitable à l'envi les uns des autres ; & c'eſt ce que l'Apôtre a loué dans les Corinthiens : *Vôtre exemple*, dit-il, *avoit allumé le zele de pluſieurs autres.* Plût à Dieu que dans ce ſiécle, où la charité eſt non ſeulement refroidie, mais preſque éteinte ; où l'on croit perdre le bien qu'on donne par aumône ; où l'on a

La charité des prémiers Chrétiens pour ſoulager miſeres, les uns des autres.

ſur la dureté & ſur l'avarice, tant de pernicieux exemples : plût à Dieu, dis-je, ames Chrêtiennes, qui m'écoutez, que prenant en main le flambeau de la charité, vous rallumaſſiez dans tous les cœurs ce feu divin qui brûle dans les vôtres ! En eutes-vous jamais une occaſion plus puiſſante, que celle que tant de pauvres vous préſentent aujourd'hui ? *Le même, M. Fléchier. Troiſiéme exhortation.*

La multitude des excuſes, & des prétextes qu'on allegue pour s'exemter de faire l'aumône.

Quoy qu'il n'y ait aucun précepte de religion, qui ſoit plus conforme aux regles de la raiſon, & à la loi de la nature, il n'y en a aucun ſur lequel on ait tant eherehé de détours. Les uns penſent que ce n'eſt pas une obligation de religion, mais une bienſeanee & un eonſeil qu'il leur eſt libre de pratiquer : comme ſi Dieu avoit abandonné le Pauvre à ſa mauvaiſe fortune, ou à la dureté du Riche. Les autres craignent d'ôter le bien à leurs enfans : comme ſi Jesus-Christ devoit être compté pour rien dés qu'on a famille ; & ſi on étoit diſpenſé d'être Chrétien, dés qu'on eſt Pere. Tantôt on examine ſes beſoins ſelon ſa propre cupidité, & non pas ſelon les regles de l'Evangile : comme ſi l'on étoit maître d'un bien dont on n'eſt que le diſpenſateur ; & ſi l'on pouvoit ſe faire une loi du déréglement de ſes déſirs. Tantôt on ſe plaint des malheurs du temps ; & l'on retranehe de ſes aumônes ee qu'on devroit plûtôt retraneher de ſes vanitez, & de ſon luxe. On ſe fait exeuſe de tout : on aime à croire que le pauvre n'eſt pas preſſé ; on eraint d'entretenir ſon oiſiveté ; on veut jouïr pendant ſa vie, & l'on remet ſa charité à quelque legs de ſon teſtament. Les gens de bien au contraire, donnent ſans trop délibérer : preſſez d'une ſainte & charitable impatienee, ils préviennent & les beſoins & les demandes des pauvres, & ne croyent jamais, aſſez tôt, ni aſſez donner. *Le même.*

Les Priſonniers ſont de tous les pauvres ceux qui ont le plus de beſoin qu'on qu'on leur faſſe la charité.

Il n'y a point de condition expoſée à tant de ſortes de ſouffrances, que celle des priſonniers : on leur a tout ôté, en leur ôtant la liberté ; on diroit qu'ils ſont déchûs de tous les droits de la nature : parce qu'ils ſont ou eriminels ou malheureux ; on ne les traite plus comme des hommes. Tirez du ſein de leurs familles, ils ſont comme livrez à la merci de l'étranger, qui ſouvent s'aecoûtumant à les voir ſouffrir, & devenant impitoyable à force de voir des objets de pitié, leur donne le pain & l'eau par meſure ; ou peut-être les leur refuſant, profite de leur affliction, & s'engraiſſe de la faim & de la ſoif de ces miſerables. Privez des biens que la fortune leur a fait perdre, ou dont la Juſtiee ne leur permet pas de jouïr, ils ont à peine de quoi ſe couvrir, & de quoi repoſer leur tête, appeſantie par les chagrins & par les inquietudes que leur donnent les peines qu'ils ſouffrent, ou celles qu'ils appréhendent. Leurs corps courbez ſous la peſanteur de leurs chaînes, ou eorrompus par les vapeurs d'un air impur & contagieux qu'on reſpire dans ces humides & ſombres demeures, ſont rongez ou par les plaies qui s'y forment ou par les maladies qui s'y contractent. Je ne crains point (Mes Dames de bleſſer vôtre imagination ni vos oreilles délicates : eomment eompatiriez vous à leurs maux, ſi vous n'en étiez informées ? & quel malheur ſeroit-ce, ſi la charité vous ayant iey aſſemblées pour aſſiſter ees miſerables, vous n'aviez pas même le eourage d'ouïr parler de leurs miſeres ? La faim, la ſoif, la nudité, la maladie, & la priſon, ſe trouvant donc comme réünies en la perſonne de ces

Pauvres, vous faites en les ſecourant comme une aumône univerſelle, & vous gagnez toutes les couronnes de la charité. *Le même. Exhortation ſur ce ſujet.*

Continuation du même ſujet.

Quelle calamité eſt comparable à celle d'un priſonnier, & quelles paroles aſſez lamentables pourroient peindre aſſez vivement cette eſpece de miſere? Vous repréſenterai-je ces priſons, comme des régions maudites, où il ne tombe ni pluye ni roſée; où la réputation ſe flétrit, où ſe perdent les eſpérances de la fortune, les conſolations de l'amitié, les commoditez de la vie, & le repos même de la conſcience? Vous decrirai-je ces cachots, ou plutôt ces ſépulchres funeſtes, où l'on enterre des hommes vivans, qui ſe voyant comme livrez à la mort, ou l'attendent par le ſupplice, ou la ſouhaitent par déſeſpoir, ou la ſouffrent déja par leurs peines? Vous repréſenterai-je ces hommes, que la Juſtice a ſéparez du commerce du monde; qui ſont comme échappez à la providence de Dieu, comme parle le Sage; pour qui il ſemble que le ſoleil ait ceſſé de luire, & que la nuit ait pris la place du jour; qui dans une ſolitude affreuſe, ne s'entretiennent que du repentir des crimes qu'ils ont commis, ou de la crainte des ſupplices qu'ils ont méritez; & qui n'ayant pour nourriture qu'un peu de pain trempé dans leurs larmes, ſoûtiennent un reſte de vie, pour ſe reſerver ou à la peine qu'ils doivent ſouffrir, ou à la pénitence qu'ils doivent faire? Vous parlerai-je de leurs familles déſolées; des enfans qui pleurent la captivité de leurs peres, des peres qui pleurent la pauvreté de leurs enfans; quelques ennemis qui leur inſultent, peu d'amis qui les conſolent, point de gens charitables qui les aſſiſtent? *Le même. M. Fléchier.*

Continuation de ce ſujet.

Ce qu'il y a de plus touchant & de particulier, dans la condition des priſonniers, c'eſt qu'ils ſouffrent, & qu'ils ne peuvent demander du ſoulagement; qu'ils ſont néceſſiteux, & que leurs néceſſitez ſont cachées. Il y a tant de pauvres parmi les Chrétiens; helas! diſons-le à la honte de tant de riches: mais encore ne ſont-ils pas tout-à-fait abandonnez. Ils ont la liberté de promener leurs miſeres; quelque miſerables qu'ils ſoient, quelque dureté qu'on ait aujourd'hui, à force de ſe plaindre, ils font qu'on s'attendrit, & qu'on les plaint. Ils viennent juſqu'aux pieds des autels interrompre nos vœux & nos priéres pour exciter nôtre pitié, en nous montrant leurs plaies, ou nous racontant leurs diſgraces. Ils viennent juſqu'à nos portes, par des cris pitoyables, ſolliciter nôtre charité, & maudier nos aumônes. Ils ſe rencontrent ſur nos chemins, où ils étalent les reſtes d'une fortune malheureuſe. Tout cela eſt capable d'attendrir les ames les plus barbares. La langueur, la maladie, les plaies ſont des ſpectacles qui touchent & qui vont des yeux juſqu'au cœur. Soit que la préſence de l'objet nous émue; ſoit que nous ne puiſſions refuſer ce ſentiment à la nature; nous ne pouvons réſiſter à la compaſſion qui nous ſollicite pour les miſeres qui nous ſont connues. Mais les priſonniers ſont dans l'amertume du cœur, & ſouffrent ſans être plaints; & étant hors de la portée de nôtre vûe, ſont auſſi hors de la portée de nos charitez. C'eſt pour cela que Jesus-Christ nous ordonne expreſſément de les viſiter. *Infirmus & in carcere, & non viſitaſtis me.* Il faut avoir pour eux, non-ſeulement une miſéricorde de tendreſſe & de compaſſion, quand on eſt informé de leurs beſoins; mais encore une miſéricorde de curioſité & d'inquiétude, pour les découvrir. *Le même.* *Matth. 25.*

Sur le même ſujet.

Les pauvres, en faveur de qui je parle, ne ſont pas ſeulement recommandables par leur pauvreté; ils ont un titre qui doit encore vous engager à les aſſiſter. Ce ſont de pauvres Priſonniers également dépouillez des biens de fortune, & privez de la liberté qui ſeroit le ſeul remede à leur diſgrace. Non, ce ne ſont point de ces vagabonds, dont la préſence importune vient troubler vos priéres juſqu'aux pieds des autels, ou qui étudient des momens pour vous ſurprendre dans les lieux écartez: ce ſont des miſerables, dont le malheur eſt de ne pouvoir ſe préſenter à vos yeux; ils ont tout ce qu'il faut pour vous toucher de compaſſion, hors le pouvoir de vous approcher.. Ils ſont ſemblables, ſi je puis icy me ſervir de cette comparaiſon, aux idoles des payens, qui ſont ſans mouvement. Ils ont des mains; mais elles ſont liées, & ne peuvent s'occuper ni à la culture de la terre, ni aux fonctions propres de leur vocation: *Manus habent, & non palpabunt.* Ils ont des pieds pour marcher; mais ces pieds ſont chargez de fers, & ils ne peuvent les porter en mille endroits, où l'état de leurs affaires demanderoit leur préſence & leur aſſiduité: *Pedes habent, & non ambulabunt.* Ils ont des yeux pour voir; mais ces yeux avenglez par l'obſcurité d'un cachot, ne percent pas au travers des murs, pour découvrir les piéges qu'on leur tend, les embûches qu'on leur dreſſe, les procédures qu'on fait contre eux: *Oculos habent, & non videbunt.* Ils ont une bouche pour parler; mais à qui ſe faire entendre du fond de ces triſtes demeures, où ils ſont renfermez? *Os habent & non loquentur.* En un mot, ils ont des oreilles pour entendre; mais ces oreilles ſont fermées aux accuſations qu'on forme, aux témoins qu'on ſuppoſe pour les perdre: *Aures habent & non audient. Le P. Cheminais. Sermon ſur la Charité envers les Priſonniers.*

Pſalm. 113.

Combien les œuvres de charité envers les Pauvres, ſont rares.

Que fait-on autre choſe dans le monde (je le dis dans l'amertume de mon cœur) que de refuſer toutes les marques de charité aux pauvres, qui repréſentent le Fils de Dieu, & qu'il veut que nous regardions comme lui-même? Car qui eſt-ce qui s'aviſe de donner à manger à celui qui a faim; de donner à boire à celui qui a ſoif, & de recevoir un étranger dans ſa maiſon; de vétir celui qui n'a point d'habits, de viſiter les malades, & de conſoler ceux qui ſont dans les priſons? Ces devoirs, & quantité d'autres ſemblables ne ſont preſque plus connus, & l'on finit ſa vie ſans y avoir fait attention, ni avoir fait réfléxion ſur ces paroles conſolantes: Autant de fois que vous avez rendu ces ſecours aux moindres de mes freres, c'eſt à moi-même que vous les avez rendus: *Quamdiu feciſtis uni ex his fratribus meis minimis, mihi feciſtis. L'Abbé de la Trape dans ſes Réfléxions Morales ſur l'Evangile de ſaint Matthieu.*

Matth. 25.

B

BAPTÊME.

OBLIGATIONS QUE NOUS AVONS contractées par le Baptême, nom de Chrétien que nous y recevons, & les devoirs à quoi il nous engage.

AVERTISSEMENT.

IL faut remarquer ſur cette matiére du Baptême, & des obligations qu'on y contracte, qu'il y a des choſes dont les Chrétiens doivent être inſtruits, mais qui ſont plus propres d'un Catechiſme ou d'un Prône, que d'un Sermon. Telles ſont les cérémonies qui ſe pratiquent devant & aprés ce Sacrement, les diſpoſitions que les Adultes, qui le reçoivent, y doivent apporter; qui en doit être le miniſtre, & quelle en eſt la matiere & la forme; ce qui regarde plûtôt les Théologiens que les Prédicateurs. Nous ſuppoſerons donc que les Fideles ſont inſtruits de tout cela, & nous n'en dirons que ce qui eſt néceſſaire pour en tirer quelque verité, ou quelque inſtruction morale.

Nous ne nous étendrons pas même tant ſur la néceſſité de ce Sacrement, que les Peres appellent l'entrée au Chriſtianiſme, le fondement, ou la baſe, ſur laquelle tout le reſte eſt établi, ni ſur ſon excellence, que ſur les devoirs auſquels il nous engage, ſur la qualité de Chrétien qu'on y reçoit, & enfin ſur l'obligation de ſoûtenir ce glorieux nom & cette incomparable dignité, par l'innocence, & la ſainteté de nôtre vie: & nous ramaſſerons tout ce que nous avons trouvé de plus propre pour ce ſujet.

PARAGRAPHE PREMIER.

Deſſeins, & Plans de Diſcours ſur ce ſujet.

I. DEs obligations attachées à la qualité de Chrétien que nous recevons au Baptême. Il faut faire voir que les trois avantages, que nous procure cette qualité, nous impoſent des devoirs, qui doivent avoir du rapport avec ces avantages.

1°. La qualité d'Enfans de Dieu que nous recevons dans le Baptéme, nous oblige à l'eſtimer beaucoup, à y répondre par nôtre conduite; à avoir une grandeur d'ame admirable, qui nous faſſe regarder avec une ſainte fierté, tout ce qui eſt moins que Dieu; à nous eſtimer plus honorez de la qualité de Chrêtien, que de toute autre, quelque élevée qu'elle ſoit, à l'exemple de ſaint Louis, qui prenoit le nom du lieu de ſon Baptême, s'eſtimant plus relevé par la qualité de Chrêtien, que par celle Roy. Elle nous oblige à ne la pas laiſſer avilir, par des ſentimens bas; par des actions honteuſes & criminelles, qui nous rendent eſclaves du Demon. Enfin, nous faiſant ſouvenir que Dieu eſt nôtre pere, elle nous fait regarder le Ciel comme nôtre patrie, après laquelle nous devons ſoûpirer; & la terre comme un lieu d'exil, où nous devons continuellement gémir.

2°. La qualité de membres de JESUS-CHRIST, que nous recevons dans le même Baptême, nous engage à conſerver, à quelque prix que ce ſoit, l'union que nous acquerons avec lui, par la foy, & par la grace; à être toûjours animez du même eſprit que lui; à avoir les mêmes ſentimens que lui, à vivre de la même vie que lui, en ſorte que nous puiſſions dire avec ſaint Paul; c'eſt JESUS-CHRIST qui vit, qui veut, qui penſe, qui agit en moi; à éviter tout ce qui peut ou rompre, ou affoiblir cette union; à vivre de la vie de la foy; puiſque nous ne ſommes fideles que par-là; à ne pas des-honorer nôtre corps par des vices honteux, nous ſouvenant que nous ſommes les membres de JESUS-CHRIST, & que l'impureté daus un Chrêtien devient une eſpece de ſacrilege.

3°. En devenant Chrêtiens par le Baptême, nous devenons les temples du ſaiut Eſprit; nous devons donc nous regarder comme quelque choſe de ſaint; comme quelque choſe de conſacré, auſſi ſaint Paul appelle-t-il les Chrêtiens du nom de Saints. Si la profanation des temples, & des vaſes ſacrez, eſt un ſi grand crime, ſi Dieu l'a puni, d'une maniere ſi terrible; avec quelle rigueur ne nous traitera-t-il pas, ſi nous profanons, par le peché, nos ames, qui ſont les temples du ſaint Eſprit? S'il eſt ſi jaloux de l'honneur des temples matériels, que ſera-ce des temples ſpirituels? *Si quelqu'un*, dit ſaint Paul, *profane le temple de Dieu, Dieu le perdra, car le temple Dieu eſt ſaint, & c'eſt vous qui êtes ce temple.* Si le ſaint Eſprit réſide en nous, il eſt en quelque façon l'ame de nôtre ame; nous devons donc ſuivre ſes mouvemens; nous devons craindre de l'étouffer, ce que nous faiſons quand nous reſiſtons à ſes graces, pour obeïr à nos paſſions, &c. *Ce deſſein eſt tiré des Réflexions Chrêtiennes du P. Nepveu. Tom. 2. ſecond jour.*

1. *Ad Cor. 3.*

COMME l'éfet principal du Baptême eſt de conférer la grace, qui nous rend agréables aux yeux de Dieu, d'odieux que nous étions, & des enfans de colere, comme parle ſaint Paul, on peut prendre pour ſujet d'un diſcours 1°. L'eſtime que nous devons faire de cette grace que nous y recevons, qu'on appelle ſanctifiante, ou juſtifiante, parce qu'elle nous rend ſaints & juſtes, de criminels que nous étions : Grace qui nous éleve à la dignité d'enfans de Dieu ; & expliquer comme ſe fait cette adoption divine. En ſecond lieu, elle nous délivre du peché originel, en nous appliquant la vertu du ſang d'un Dieu. Et enſuite s'étendre ſur les dons, & les vertus infuſes, qui ſuivent cette grace, & enfin, montrer le droit qu'elle nous donne à l'héritage du Ciel. II.

2°. Le ſoin que nous devons prendre de conſerver cette grace, & les moyens néceſſaires pour cela, ſont l'obſervation exacte des promeſſes que nous avons faites dans nôtre Baptême.

1°. COMME le Baptême eſt un bain où nous avons été lavez de la tache du péché d'origine, & de toutes les autres ſoüillures, ſi nous en avions contracté avant que de le recevoir ; nous devons éviter avec ſoin les péchez actuels, qui nous ſoüillent, & qui nous font perdre la grace baptiſmale. III.

2°. Comme nous devenons une nouvelle créature, par cette régénération, nous devons quitter les inclinations du vieil homme, & vivre d'une vie toute ſpirituelle, & toute ſainte.

PAR la grace du Baptême nous devenons enfans de Dieu, & tout enſemble enfans de l'Egliſe ; & ces deux qualitez peuvent faire le partage d'un diſcours. IV.

Premier Point. Nous ſommes devenus par le Baptême, enfans du Pere celeſte, qui nous a adoptez, & enſuite deſtinez à être les héritiers de ſon Royaume, & les cohéritiers de JESUS-CHRIST, ſon propre Fils ; ſur quoi on peut faire voir la reſſemblance qu'il y a entre la filiation divine du Sauveur avec la nôtre ; & enſuite la différence qui eſt entre l'adoption de ceux que Dieu choiſit pour ſes Enfans, & celle des hommes, dans les lieux où ces adoptions ſont en uſage. Car celle-cy ne nous rend pas plus parfaite ; au lieu que l'adoption de Dieu nous rend ſaints, nous comble de ſes dons, & nous rend les plus conſidérables de toutes les créatures.

Second Point. Nous ſommes en même-temps enfans de l'Egliſe, qui nous reçoit dans ſon ſein, & qui nous compte au nombre des fideles, & de ſes enfans ; nous devons donc lui obeïr comme à nôtre mere, ſuivre ſes ſentimens, accomplir ſes preceptes, & s'y laiſſer entierement gouverner, comme un enfant obeïſſant, & parfaitement ſoûmis.

UN Chrêtien qui ne mene pas une vie conforme à la profeſſion qu'il a faite au Baptême: V.

1°. Eſt un monſtre dans l'Egliſe, ayant un chef ſi ſaint & lui qui mene une vie ſi déreglée.

2°. Il eſt le ſcandale de tous les véritables fideles, qu'il des-honore par ſa conduite, & par ſes mœurs.

3°. Il expoſe ſa foy & ſon culte à la riſée des Payens & des libertins.

VI. Sur les mauvais Chrêtiens qui ne vivent pas ſelon les maximes de la foy, qu'ils ont reçûë au Baptême.

1°. Ils montrent par leurs actions, qu'ils n'ont pas plus de foy que les Payens, qui s'obſtinent à ne rien croire, malgré tant de preuves convainquantes de la vérité de nôtre Religion.

2°. Ils renoncent à leur foy, & la deſavoüent, après l'avoir reçûë, comme les Hérétiques, qui ont malheureuſement apoſtaſié.

3°. Par leurs deſordres, & leurs déréglemens, ils perſecutent leur foy plus crüellement que les tyrans les plus animés à ſa ruïne. *l'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrêtienne. Sermon 9e. de l'Avent.*

VII. Sur le nom de Chrêtiens que nous avons pris au Baptême, il faut montrer.

1°. Que l'obligation qui eſt inſéparablement attachée à cet illuſtre nom, eſt la ſainteté de vie; en ſorte que celui qui ne s'efforce pas à devenir ſaint eſt un Chrêtien équivoque, qui ne mérite pas de le porter.

2°. En quoy conſiſte la ſainteté qu'on doit acquerir, enſuite des promeſſes que nous avons faites au Baptême. *Le même. Sermon 13e. de l'Avent.*

VIII. 1°. Le Baptême étant la mort de tous les pechez; en le recevant nous devons mourir à tous les vices, à toutes nos paſſions déreglées, à toutes les inclinations vitieuſes, dont nous portons encore le principe dans nous-mêmes, ſçavoir, la concupiſcence, qui nous eſt reſtée aprés le Baptême.

2°. C'eſt auſſi une nouvelle vie, une nouvelle naiſſance, & comme parle l'Ecriture, une régénération, qui nous engage à vivre par les mouvemens de la grace, & ſelon les maximes de l'Evangile, contraires à celles du monde, auſquelles nous avons renoncé.

IX. Un Chrêtien qui s'eſt enrôlé par le Baptême ſous les étendarts de Jesus-Christ, 1°. doit combattre & vaincre, tous ſes vices & ſes paſſions déreglées, qui ſont les reſtes du peché originel.

2°. Il doit ſuivre & imiter ſon Chef, qui eſt Jesus-Christ, au ſervice duquel il s'eſt entierement conſacré.

X. Puisque par le Baptême nous avons fait une profeſſion publique de ſuivre, & d'imiter le Fils de Dieu le plus parfaitement qu'il ſera poſſible, nous devons le repréſenter.

1°. Dans ſa naiſſance temporelle, par la régénération ſpirituelle, que nous avons reçûë, & dont le Baptême eſt une image, comme nous l'avons marqué; nous devons donc mener une vie toute ſpirituelle, & conforme à l'état, & à la dignité où nous ſommes élevez par cette naiſſance.

2°. En ſa mort, dont le Baptême eſt une vive repréſenration, ſelon ces paroles de ſaint Paul, *quicunque baptizati ſumus, in mortem ipſius baptizati ſumus.* Nous devons donc être morts au monde, & crucifiez comme lui; c'eſt-à-dire, inſenſibles à tous les plaiſirs de la terre, porter nôtre croix, & enfin mener une vie ſemblable à la ſienne par une parfaite mortification.

Ad Rom. 6.

XI. Ce que nous devons à Dieu pour la grace du Baptême, que nous avons reçûë à l'excluſion de tant de peuples, & de tant de milliers des perſonnes, qui n'en étoient pas plus indignes que nous.

1°. Nous devons au Fils de Dieu une parfaite reconnoiſſance de la grandeur

de

de ce bien fait, & de tous les autres que nous recevons dans ce Sacrement.

2°. Nous lui devons une exacte & généreuſe fidelité, à executer le deſſein, pour lequel il nous a fait part de ſon eſprit, & de la lumiere de la foy : ſçavoir afin de connoître ſa doctrine, & de ſuivre ſes exemples. Deſſein auquel nous nous ſommes engagez par des Sermens ſolennels.

3°. Nous lui devons une mort myſtique, c'eſt-à-dire, un renoncement parfait, à tout ce qui nous peut empêcher de recevoir les impreſſions de ſa grace. *P. Texier, dans ſon Carême.*

XII. Un Chrêtien élevé par le Baptême à la dignité d'enfant de Dieu, doit faire trois réfléxions importantes ſur le bonheur qu'il poſſede.

Premiere, il doit être perſuadé que ce bonheur incomparable, lui vient de la bonne volonté de Dieu ; & par conſéquent il doit faire un aveu ſincere & fidele, qu'il entre dans l'adoption divine par la pure charité de Dieu ; & concevoir de grands ſentimens d'humilité & de reconnoiſſance.

La Seconde, eſt une haute eſtime des avantages qu'il rencontre dans cette adoption.

La Troiſieme, une réſolution généreuſe de vivre conformément à l'excellence de ſon adoption.

XIII. Sur l'excellence de la grace que l'on reçoit dans le Baptême, ou dans la ſeconde juſtification par la Pénitence.

Saint Thomas dans l'un de ſes Opuſcules, aſſigne à la grace ſanctifiante que l'on reçoit, les trois mêmes effets que l'ame communique au corps qu'elle anime ; ſçavoir, la vie, le mouvement, & le ſentiment. De même la grace donne à l'ame.

1°. La vie ſurnaturelle de la charité, dont il faut faire voir l'excellence.

2°. Le mouvement vers Dieu ; l'ame d'elle-même ne pouvant l'aller chercher, ni s'élever juſqu'à lui, il faut pour cela un principe ſurnaturel.

3°. Le goût & le ſentiment des choſes de Dieu. *Tiré du P. Texier, dans les Myſteres de Nôtre-Seigneur.*

XIV. La Théologie avec ſaint Thomas reconnoît trois principaux effets du Baptême, dont nous pouvons tirer de belles inſtructions morales, & faire le ſujet, & la diviſion d'un diſcours.

Le prémier, eſt la rémiſſion du peché originel dans les enfans, & de tous les autres pechez actuels, dans les adultes, avec toutes les peines qu'ils méritoient ; quel bien-fait ! combien ce remede eſt-il doux & efficace tout à la fois ! quelle reconnoiſſance ne devons-nous pas à Dieu pour cet incomparable bienfait?

Le Second, l'infuſion de la grace ſanctifiante, avec les dons du ſaint Eſprit, & les vertus infuſes qui l'accompagnent.

Le Troiſiéme, l'impreſſion du noble caractere, dont l'ame eſt marquée, pour diſtinguer le fidele, d'avec l'infidele.

XV. Trois propoſitions qui peuvent fournir la matiere d'un diſcours ſur ce ſujet.

Premiere, la grace du Baptême eſt une grace précieuſe, qui ne peut être trop eſtimée, & qui mérite une reconnoiſſance toute particuliere.

Seconde, nous devons penſer ſouvent aux engagemens, que nous avons contractez, en recevant une ſi précieuſe grace dans le Baptême.

Troiſieme, ces engagemens cependant ne doivent point nous effrayer parce que le Fils de Dieu nous accorde enſuite de puiſſans ſecours, pour nous en acquiter. *Monſieur Lambert, homelie ſur la Fête de la ſainte Trinité.*

XVI. On peut encore prendre pour deſſein d'un diſcours ſur cette matiére, la qualité de Chrêtien que l'on reçoit dans le Baptême, & les devoirs auſquels on s'engage. Ce qu'on peut tourner en différentes manieres; par exemple. 1°. La grace du Chriſtianiſme, & la fidelité à y répondre: 2°. Ce que Dieu a fait pour nous, & ce que nous devons faire pour Dieu. 3°. Ce que nous avons reçû au Baptême, & ce que nous avons promis, &c. *Pris du Dictionnaire Moral. Premier Diſcours ſur le Chrêtien, la Religion &c.*

XVII. Nous pouvons encore conſiderer dans un Chrêtien.

1°. La naiſſance, par le Baptême.

2°. Les droits qu'il a deſlors ſur le Royaume du Ciel.

3°. Ses devoirs, & ſes exercices.

PARAGRAPHE SECOND.

Les Sources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

Les SS. Peres. SAint Auguſtin a fait un livre du Baptême des enfans.

Le même, l.4. contre les Donatiſtes, c.25. parle encore des éfets du Baptême ſur les mêmes enfans.

Le même en parle encore contre les Pélagiens, Tom.10. ſerm.14.

Le même a fait un ſermon pour ceux qui ne ſe faiſoient baptiſer que dans une grieve maladie & dans un danger de mort. Serm. 164. de temp.

Le même, l.1. contre Julien. c. 2. parle des dons que l'on reçoit dans le Baptême.

Le même, l.1. *de peccat. merit.* parle de la néceſſité du Baptême & de l'Euchariſtie.

Le même, dans ſon *Enchiridium*, c. 119. & 120. parle de l'efficacité du Baptême.

Le même, au traité 5e. ſur ſaint Jean, parle du Baptême de Jean-Baptiſte, & de celui de JESUS-CHRIST.

Le même, l. 13. c. 7. de la cité de Dieu, parle du Baptême de ſang, qui ſupplée à celui de l'eau.

Et au l.4. *de Bapt.* parle des autres eſpeces de Baptême, ſçavoir, de celui du feu, qu'on appelle *baptiſmus flaminis.*

Le même, dans *l'Enchiridium*, montre comme le Baptême répréſente la mort du Sauveur.

Saint Jerôme *Epiſt.*831. *ad Oceanum*, prouve par pluſieurs raiſons qu'il étoit convenable à la nature & à la vertu du Baptême, que l'eau fût choiſie de Dieu pour en faire la matiere de ce Sacrement.

Saint Ambroiſe, L.1. *de initiandis*, exhorte ceux qui reçoivent le Baptême de s'acquiter fidelement des promeſſes qu'ils y font.

Le même, au l.1. des Sacremens, ſoit que cet ouvrage ſoit de luí, ou d'un autre Autheur, fait la même exhortation.

Saint Cyprien, *de duplici Martyrio ad Fortunatum*, parle du crime de ceux, qui après avoir reçû le Baptême, renoncent à leur foy.

Le même, a fait un diſcours du Baptême de JESUS-CHRIST.

Le même, parle du Baptême que reçoivent les Chrêtiens, dans ſes Epîtres, 67. 70. 73. 76.

Saint Baſile a un ſermon ſur le ſaint Baptême, lequel a été traduit en François par l'Abbé de Bellegarde avec d'autres du même Saint.

Saint Gregoire de Nazianze, *orat.* 40. parle des éfets du Baptême, & des deſſeins de Dieu ſur nous, en nous y appellant.

Saint Chryſoſtome, Tom. 5. a fait une exhortation aux nouveaux baptizés, où il les inſtruit de la vertu de ce Sacrement.

Le même, exhortat. 3e. ſur le 5e. chap. de ſaint Matthieu, fait voir qu'enſuite du Baptême, un Chrêtien doit mépriſer tous les biens du monde, comme étant indignes de lui & rendre ſa vie conforme à ſa foy.

Tertulien a fait un livre du Baptême, & en parle dans ſon Apologetique.

Saint Cyrille de Jéruſalem, dans la Bibliotheque des Anciens Peres, a pluſieurs inſtructions ſur ce ſujet, ſous le titre de *Baptizatorum Catechſes.*

Saint Bernard en parle, *ſerm. de tempore, in Cœna Domini.*

Saint Bernardin, Tom.4. ſerm.14.

Pacianus Barchinonenſis, in Biblioth. veterum Patrum. Tom.3.

Joſephus Vicecomes, a fait un excellent volume, des anciennes cérémonies du Baptême, où il a ramaſſé tout ce qu'il y a de doctrine ſur cette matiere.

Livres ſpirituels & autres Auteurs.

Petrus Caniſius, Tom.3. c.2.

Joannes Vitalis, in ſpeculo morali.

Raynerius de Piſis, en a fait un long traité. *In Pantheol.*

Le P. Coton, dans ſon Inſtitution Catholique Tom. 2. traité des Sacremens, c. 26. parle de la néceſſité du Baptême.

Jacobus Marchantius, in horto Paſtorum, tract.1. lect.1. fait un diſcours de l'excellence du nom de Chrêtien.

Le même, parle fort au long de tout ce qui regarde le ſacrement du Baptême, *in candelabro Myſtico, tract.2.*

Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale Tome 1.

Monſieur de Sainte Marthe, Prêtre, Avis ſur le renouvellement des promeſſes du Baptême.

La Morale Chrétienne ſur le *Pater*, traite en trois articles, l'excellence de nôtre régénétation, la dignité où nous éleve le Baptême, & la liberalité de Dieu à nôtre égard dans ce Sacrement.

Le livre intitulé, le pur & parfait Chriſtianiſme du P. Loüis Camaret, parle dans le ch. 3e. du peché originel, & de ce qui nous reſte du peché d'origine après le Baptême.

Le P. Bonal, dans le livre intitulé, le Chrêtien du Temps, l.3. ch.6. montre par quels dégrez la force de l'Eſprit Chrêtien, & du Baptême s'affoiblit dans le Chriſtianiſme.

Les Predicateurs.

Le P. Matthias Faber, ſermon ſur la Fête de la Trinité, traite des Obliga-

tions du Baptême. *Item*, dans la ſeconde partie du ſermon 8e. ſur le 3e. Dimanche de l'Avent ; & dans le ſerm. 6. du 4e. Dimanche.ª Le même parle des devoirs du Chrétien, qui a reçû le Baptême. *Serm. 5e. de la feſte de ſaint André, & le 7e. ſerm. de la Circonciſion.*

Le P. Texier, ſerm. pour le Vendredy de la prémiere ſemaine du Carême, parle des obligations que nous contractons au Baptême.

Le même, dans le ſermon pour le Dimanche de la Pentecôte, traite de la ſeconde naiſſance du Chrêtien, & de la dignité de ſon adoption divine.

Molinier, ſermon pour le ſecond Vendredy du Carême, fait une comparaiſon de la Piſcine avec le Baptême & la Pénitence.

Monſieur Lambert, homel. 75e. ſur l'Evangile de la fête de la Trinité, parle du Baptême.

Monſieur Sarazin, dans ſon Avent, diſcours 25e. de l'eſprit de religion &c. parle des vœux & des promeſſes du Baptême.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrêtienne, ſermon 13e. de l'Avent, parle du nom de Chrêtien, & des obligations qu'il nous impoſe.

Ceux qui ont fait des recueils ſur cette matiere.

Le Pere le Jeune, Prêtre de l'Oratoire, dans le 6e. Tome a fait 4. ſermons de ſuite, le premier, de la neceſſité du Baptême, le ſecond des cerémonies qu'on y obſerve, le 3e. ſur la matiere & la forme de ce ſacrement, le 4e. ſur l'adoption divine à laquelle il nous éleve.

Louis de Grenade. *Titul. Baptiſmus.*

Berchorius.

Labata, &c.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, Exemples & Applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

EUntes, docete omnes gentes, baptiſantes eos, in nomine Patris, & Filij, & Spiritus ſancti. Matth. 28.

Effundam ſuper vos aquam mundam, & mundabimini ab omnibus inquinamentis veſtris... & dabo vobis cor novum, & ſpiritum novum ponam in medio veſtri. Ezech 36.

Qui crediderit & baptizatus fuerit, ſalvus erit. Marc. 16.

Fuit Joannes in deſerto baptizans, & prædicans baptiſmum pœnitentiæ in remiſſionem peccatorum. Idem. c. 1.

Niſi quis renatus fuerit ex aquâ & Spiritu ſancto, non poteſt introire in regnum cœlorum. Joan. 3.

Ego baptizavi, vos aqua, ille verò (Chriſt.) *baptizabit vos Spiritu ſancto.* Marci 4.

Videte qualem caritatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur & ſimus. Joan. 13.

Pœnitentiam agite, & baptizetur unuſquiſque veſtrùm in nomine Jeſu-Chriſti in remiſſionem peccatorum. Act. 2.

Nunquid aquam quis prohibere poteſt ut non baptiſentur hi, qui Spiritum ſanctum acceperunt ſicut & nos. Ibid. c. 10.

Quid moraris? exurge, & baptizare, & ablue peccata tua, invocato nomine ipſius (*Chriſti.*) Ibid. c. 22.

An ignoratis quia quicumque batizati ſumus in Chriſto Jeſu, in morte ipſius baptizati ſumus. Ad Roman. 6.

Conſepulti ſumus cum illo, per baptiſmum in mortem; ut quomodo Chriſtus ſurrexit à mortuis, in gloriam Patris, ita & nos in novitate vitæ ambulemus. Ibid. 6.

Hoc ſcientes, quia vetus homo noſter ſimul crucifixus eſt, ut deſtruatur corpus peccati. Ibid. 6.

Et hæc quidam fuiſtis, ſed abluti, eſtis, ſed ſanctificati eſtis, ſed juſtificati eſtis in nomine Domini noſtri Jeſu-Chriſti, & Spiritu Dei noſtri. 1. ad Corinth. 6.

Ut illam (Eccleſiam) *ſanctificaret, mun-*

ALlez, & inſtruiſez toutes les nations, les baptiſant, au nom du Pere, & du Fils & du ſaint Eſprit.

Je répandrai ſur vous de l'eau pure, & vous ſerez purifiez de toutes vos ſouillures; & je vous purifierai des ordures de toutes vos idoles.

Celui qui croira & qui ſera baptiſé, ſera ſauvé.

Jean étoit dans le deſert, Baptiſant, & prêchant le Baptême de Pénitence, pour la remiſſion des péchez.

En vetité, je vous dis, que ſi un homme ne renaît de l'eau & de l'Eſprit ſaint, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu.

Pour moy, je vous ai baptiſez dans l'eau *dit ſaint Jean*, mais pour lui, *parlant de* JESUS-CHRIST, il vous baptiſera dans le ſaint Eſprit.

Conſidérez quel amour le Pere nous a témoigné, de vouloir que nous ſoyons appellez, & que nous ſoyons en éfet enfans de Dieu.

Faites pénitence, & que chacun de vous ſoit baptiſé au nom de JESUS-CHRIST, pour obtenir la remiſſion de vos péchez.

Peut-on refuſer l'eau du Baptême à ceux qui ont déja reçu le ſaint Eſprit comme nous?

Qu'attendez-vous donc? levez-vous, & recevez le Baptême, & lavez vos pechez, en invoquant le nom du Seigneur.

Ne ſçavez-vous pas que nous tous, qui avons été Baptiſez en JESUS-CHRIST, nous avons été Baptiſez en ſa mort?

Nous avons été enſevelis avec lui par le Baptême, pour mourir au péché; afin que comme JESUS-CHRIST eſt reſſuſcité d'entre les morts, pour la gloire de ſon Pere, nous marchions auſſi dans une nouvelle vie.

Sçachant que nôtre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du peché ſoit détruit.

C'eſt ce que quelques-uns de vous ont été autrefois: mais vous avez été lavez, & vous avez été ſanctifiez; vous avez été juſtifiez au nom de Nôtre Seigneur JESUS-CHRIST; & par l'eſprit de nôtre Dieu.

Afin de la ſanctifier (l'Egliſe) aprés l'avoir

dans lavacro aquæ, in verbo vitæ, ut exhiberet ipſe ſibi glorioſam Eccleſiam, non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujuſmodi, ſed ut ſit ſancta & immaculata. ad Epheſ. 5.

Quicumque enim in Chriſto baptizati eſtis, Chriſtum induiſtis. ad Galat. 3.

Non omnes qui ex Iſrael ſunt, ij ſunt Iſraelitæ; neque qui ſemen ſunt Abrahæ, omnes filij. ad Roman. 9.

Eramus naturâ filij iræ ſicut & cæteri. ad Epheſ. 2.

Omnes peccaverunt, & egent gloriâ Dei. ad Roman. 3.

Gratias agentes Deo Patri, qui dignos nos fecit in partem ſortis ſanctorum in lumine. ad Coloſſ. 1.

Non ex operibus juſtitiæ quæ fecimus nos, ſed ſecundùm ſuam miſericordiam, ſalvos nos fecit, per lavacrum regenerationis, & renovationis Spiritus ſancti. ad Tit. 3.

Unus Dominus, una fides, Unum Baptiſma. ad Epheſ. 4.

Impoſſibile eſt eos qui ſemel ſunt illuminati, &c. & prolapſi ſunt, iterum renovari ad pœnitentiam. ad Hebr. c. 4.

Voluntariè peccantibus nobis, poſt acceptam notitiam veritatis, jam non relinquitur pro peccatis hoſtia. Ibid. c. 10.

Joannes quidem baptizavit aquâ, vos autem baptizabimini Spiritu ſancto, non poſt multos hos diss. act. 1.

Voluntariè genuit nos verbo veritatis, ut ſimus initium creaturæ ejus. Jacobi. 1.

Quod & vos nunc ſimilis formæ ſalvos facit Baptiſma, non carnis, depoſitio cordium, ſed conſcientiæ bonæ interrogatio in Deum, per reſurrectionem Jeſu Chriſti. 1. Petri. 2.

Melius erat illis non agnoſcere lumen juſtitiæ, quàm poſt agnitionem retrorſum converti. 2. Petri. c. 2.

Satagite ut per bona opera, certam veſtram vocationem. & electionem faciatis. Ibidem. c. 1.

Per quem maxima & pretioſa nobis promiſſa donavit: ut per hæc efficiamini divinæ conſortes naturæ. Ibid.

Vos verò genus electum, regale ſacerdotium, gens ſancta, populus acquiſitionis. 1. 2. Petri. c. 2.

Tria ſunt quæ teſtimonium dant in terrâ, ſpiritus, aqua, & ſanguis. Epiſt. 1. Joan. 5.

purifiée dans le Baptême de l'eau, par la parole de vie, pour la faire paroître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache ni ride, ni rien de ſemblable, mais étant ſimple & irréprehenſible.

Vous tous qui avez été baptiſez en JESUS-CHRIST, vous avez été revêtus de JESUS-CHRIST.

Tous ceux qui deſcendent d'Iſrael ne ſont pas pour cela vrais Iſraélites; ni tous ceux qui ſont de la race d'Abraham, ne ſont pas pour cela ſes vrais enfans.

Nous étions tous par la nature, enfans de colere, comme tous les autres.

Tous ont péché, & ont beſoin de la gloire de Dieu. (*de ſa miſericorde.*)

Rendant graces à Dieu le Pere, qui en nous éclairant de ſa lumiere, nous a rendus dignes d'avoir part à l'héritage des Saints.

JESUS-CHRIST nous a ſauvez, non à cauſe des œuvres de juſtice que nous euſſions faites; mais par ſa miſericorde, par l'eau de ſa renaiſſance, & par le renouvellement du S. Eſprit.

Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foy, & qu'un Baptême.

Il eſt impoſſible que ceux qui ont été une fois éclairez, & baptiſez, qui ont goûté le don du Ciel, &c. & qui aprés cela ſont tombez, qu'ils ſe renouvellent par la pénitence. (*c'eſt-à-dire par le Baptême.*)

Si nous péchons volontairement aprés avoir reçû la connoiſſance de la vérité il n'y a plus déſormais d'hoſtie pour les pechez.

Jean a baptiſé dans l'eau; mais dans peu de jours, vous ſerez baptiſez dans le ſaint Eſprit.

C'eſt lui, qui par le mouvement de ſa propre volonté, nous a engendrez par la parole de la verité.

Ce qui étoit la figure, à laquelle répond maintenant le Baptême, qui ne conſiſtant pas dans la purification des ſouillures de la chair, mais dans la promeſſe que l'on a fait à Dieu de garder une conſcience pure, nous ſauve par la réſurrection de JESUS-CHRIST.

Il leur eût été meilleur de n'avoir point connu la lumiere de la juſtice, que de retourner en arriere aprés l'avoir connuë.

Efforcez-vous d'affermir vôtre vocation à la foi, & vôtre élection, par les bonnes œuvres.

Par lequel, *Dieu* nous a communiqué de grands & de précieux dons; pour vous rendre participans de la nature divine.

Vous êtes la race choiſie, l'ordre du Sacerdoce Royal, la nation ſainte, le peuple conquis.

Il y en a trois qui rendent témoignage dans la terre, l'Eſprit, l'eau, & le ſang.

Exemples ou figures de l'Ancien Teſtament.

Le Baptême étant le prémier Sacrement de la nouvelle Loi, il n'en eſt parlé dans l'Ancienne, que par des figures qui l'ont repréſenté; dont voicy les principales.

La premiere eſt la Circonciſion, que Dieu ordonna à Abraham & à toute ſa poſtérité, pour marque de l'alliance qu'il vouloit contracter avec lui; & comme le caractere qui devoit diſtinguer ſon peuple de toutes les autres nations. Le precepte que Dieu en fit, étoit de même néceſſité que l'eſt à préſent le Baptême, quoi qu'il ne juſtifiât pas celui qui étoit circoncis; mais la foy des parens à l'égard des enfans, & pour les Adultes, la foi actuelle qu'ils avoient au Meſſie qu'ils attendoient, & qui devoit naître de la race d'Abraham. *Maſculus, cujus præputii caro circumciſa non fuerit, delebitur anima illa de populo meo, quia pactum meum irritum fecit.* La Circonciſion figure du Baptême.

Saint Pierre nous aſsûre que le déluge, qui inonda toute la terre, a auſſi été une figure du Baptême, *Quod & vos*, dit-il, *ſimilis forma ſalvos facit baptiſma.* Ce déluge fut univerſel, il purgea la terre de toutes les ordures, dont elle avoit été ſoüillée, & fit comme un monde nouveau. Ce qui repréſente aſſez naivement ce qui ſe paſſe dans le Baptême, que quelques Saints Peres appellent *diluvium peccatorum.* Le Déluge en a été une autre figure. 1. *Petr.* 3.

Saint Paul témoigne encore que le paſſage de la mer rouge eſt une figure du Baptême, & l'on peut dire avec ſaint Auguſtin, que lorſque nous ſommes préſentez à l'Egliſe pour y recevoir le Baptême, nous ſommes ſemblables à ces anciens Iſraëlites, lorsqu'ils furent pourſuivis par les Egyptiens. Dieu avoit affermi les eaux, comme des murailles de part & d'autre, pour leur donner paſſage; ils traverſerent cette mer à pied ſec, & leurs ennemis y demeurerent enſevelis. Les ennemis, qui nous pourſuivent, ſont le demon, & nos péchez; & ils nous pourſuivent juſqu'à la mer rouge, c'eſt-à-dire, ſelon ce grand Docteur, juſqu'aux eaux du Baptême conſacrées par le ſang du Sauveur; lorſque nous y ſommes arrivez, nous paſſons en aſſûrance & nos pechez y demeurent, ſemblables aux Egyptiens, dont il ne demeura pas un ſeul, qui perirent tous, & demeurerent enſevelis dans les eaux: *unus ex eis non remanſit.* Le Paſſage de la mer Rouge.

Si quelqu'un demande quelque figure, qui marque encore plus clairement les éfets du Baptême, il n'a qu'à conſiderer ce que l'Ecriture au 4e. l. des Roys, ch. 5. raporte de la guériſon de Naaman de Syrie, lequel s'étant lavé ſept fois dans les eaux du Jourdain, fut ſi parfaitement guéri de ſa lépre, que ſa chair ſembloit celle d'un enfant. Ce qu'il y a de plus à remarquer ſur ce ſujet, eſt la réflexion qu'un de la ſuite de ce Seigneur lui fit faire, lorſqu'il négligeoit d'éprouver un remede, qu'il lui ſembloit ne valoir pas la peine de l'être venu chercher ſi loin; Seigneur, lui dit-il, ſi le Prophete vous avoit ordonné une choſe plus difficile, certes vous ne devriez pas ſeulement déliberer s'il ſeroit à propos de l'executer; Hé! pourquoy donc douter ſi vous accomplirez une choſe, qui vous coutera ſi peu, comme eſt de vous laver ſept fois dans les eaux du Jourdain? Sur quoy l'on doit: La gueriſon de Naaman reçûë dans les eaux du Jourdain.

admirer la miſéricorde de Dieu, de nous avoir donné un moyen ſi facile & ſi efficace, d'éfacer nos pechez.

Autres figures du Baptême.

Enfin l'on ne peut douter que l'eau ſalutaire du Baptême n'ait été figurée par ces eaux, auſquelles le Prophete Iſaïe invite avec tant de zele, tous ceux qui ont ſoif, de venir boire; par celle qu'Ezéchiel vit en eſprit couler du Temple; & par cette fontaine qui, ſelon Zacharie, étoit préparée pour tous ceux de la famille de David, afin de purifier le pécheur.

Figures & exemples du Nouveau Teſtament.

La Piſcine de Betſaïde.

QUELQUES Peres de l'Egliſe, & entre autres, ſaint Ambroiſe, ſaint Auguſtin, & ſaint Chryſoſtome, diſent que la Piſcine, dont il eſt parlé dans l'Evangile de ſaint Jean ch. 5e. étoit une figure des ſacrez fonts du Baptême. En effet, cette multitude de toutes ſortes de malades qui étoient ſur le bord de cette Piſcine, nous repréſentent tous les hommes malades par le peché d'origine, leſquels doivent recevoir la guériſon, par les eaux ſalutaires du Baptême: Cet Ange, qui donnoit la vertu à cette eau eſt JESUS-CHRIST lui-même; mais il y a pourtant cette différence, que cette Piſcine ne guériſſoit que le prémier qui deſcendoit dedans, après le mouvement de l'eau; mais que l'eau du Baptême plus efficace mille fois, coule pour tout le monde: *Omnes ſitientes venite ad aquas.* Et ce qui eſt ſans doute à remarquer, c'eſt que cette Piſcine, au rapport de Tertulien, a ceſſé d'être une ſource de miracles, aprés la mort du Sauveur des hommes; comme étant bien raiſonnable que l'eau, qui ne guériſſoit que les corps, tarît, lorſque celle qui guérit les ames, a commencé à répandre ſes bénédictions. C'eſt ainſi qu'en parle Tertulien, contre les Juifs: *Piſcina Betſaida uſque adventum Chriſti curando invaletudines deſiit à beneficiis.*

Iſaïa 55.

Le Baptême du Fils de Dieu par ſaint Jean.

Depuis que le Sauveur eut reçû lui-même le Baptême dans le Jourdain, par le miniſtre de ſon Précurſeur le grand ſaint Jean-Baptiſte, l'eau par l'attouchement de ſon corps tres-pur & tres-ſaint, fut conſacrée à l'uſage du Baptême. Le Fils de Dieu qui étoit la ſainteté même, n'avoit pas beſoin de Baptême, pour être lavé des ſoüillures du péché; puiſqu'il étoit incapable d'en contracter aucune; il ſe ſoûmit cependant à cette cérémonie, parce qu'il avoit pris l'apparence d'un pécheur. Il faut pourtant ſçavoir que le Baptême de ſaint Jean n'avoit de ſoi-même aucune vertu pour remettre ou efacer les pechez de ceux qui le recevoient; mais qu'il étoit ſeulement une diſpoſition à recevoir celui que le Meſſie devoit inſtituer, comme ſaint Jean lui-même en avertit les Juifs: *Ego quidem baptizo vos aquâ, ille verò baptizabit vos in Spiritu ſancto & igne.*

Marc. 1.

Le Baptême de l'Eunuque de la Reine Candace.

Il eſt parlé, dans les Actes des Apôtres, particulierement de trois perſonnes, dont le Baptême a été accompagné de quelques circonſtances conſidérables, par leſquelles la miſéricorde infinie de Dieu a davantage éclaté. Le premier fut l'Eunuque de la Reine Candace, baptizé par le Diacre ſaint Philippe, de la maniere qu'il eſt raporté au ch. 8e. La lecture d'un paſſage du Prophete Iſaïe, que cet Eunuque n'entendoit pas, donna occaſion au Diſciple du Sauveur de l'inſtruire des myſteres de la Religion Chrétienne. Le ſaint Eſprit opera intérieurement dans le cœur du Catechumene. Un ruiſſeau ſe trouva tout à propos dans leur chemin, pour le baptizer, & lui accorder la grace qu'il ſouhaitoit;

haitoit ; & le Diſciple du Sauveur diſparut après s'être acquité de ſa fonction. Que de réfléxions il y auroit à faire ſur cette rencontre, qui paroît fortuite, mais que la Providence avoit ménagée pour le ſalut de cet homme, qui ne penſoit à rien moins !

Le Baptême de Corneille le Centurion.

Le Baptême de Corneille le Centurion n'eſt pas moins admirable, par l'avertiſſement qu'un Ange lui donne de faire appeller l'Apôtre ſaint Pierre, afin de ſe faire inſtruire de ce qui étoit néceſſaire pour être ſauvé, & par la viſion myſtérieuſe qu'eut ſaint Pierre, de ne point rebuter les Gentils, que Dieu vouloit appeller à la connoiſſance de l'Evangile. Cette vocation à la foy, & ce Baptême, eſt une de ces graces, & de ces faveurs ſingulieres que Dieu fait à quelques ames choiſies & prédeſtinées, auſquelles il ménage les moyens, & les ſecours néceſſaires pour leur ſalut.

Le Baptême de ſaint Paul.

Mais rien n'eſt plus admirable ſur ce ſujet, que la vocation, & enſuite le Baptême de ſaint Paul. Ce furieux perſécuteur de la Religion, dont il a été enſuite le plus ferme appui, & l'Apôtre par excellence, fut appellé par le Fils de Dieu lui même, ſur le chemin de Damas, lorſqu'il étoit le plus furieuſement animé contre les Chrêtiens, & ne reſpiroit que le ſang, & le carnage. Il fut renverſé par terre, & aveuglé pour un temps ; mais ce fut pour être enſuite éclairé des vives lumieres de la foy. Il recouvra la vûë par le Baptême, & une humeur épaiſſe lui tomba des yeux comme des écailles, pour marque de l'aveuglement profond, dont il étoit ſorti, afin d'éclairer lui-même une infinité de Nations ; auſſi a-t-il été celui, qui a le plus fait valoir la vertu du Baptême, & qui en a parlé le plus noblement.

Applications de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet.

Le Saint Eſprit agit dans le Baptême.

Spiritus Domini ferebatur ſuper aquas. Le Texte Sacré nous aſſûre qu'à la naiſſance du monde l'Eſprit ſaint étoit porté ſur les eaux, qu'il rendoit fécondes pour la production d'une infinité de créatures, qui naiſſent dans cet élement. Tertulien dit que c'eſt parce qu'il prévoyoit que le monde devoit être lavé de ſes ſoüillures, par les eaux du Baptême. Il y a bien de l'apparence que ce divin Eſprit donna alors à cet Element la puiſſance de produire tant de créatures, pour diſpoſer les hommes à croire, qu'il pouvoit les changer eux-mêmes en de nouvelles créatures dans le Baptême, en produiſant la grace dans leurs ames, & par une régénération toute céleſte, & toute ſpirituelle.

Dieu nous conduit au Ciel par le Baptême.

Omnis populus per arentem alveum tranſibat. Joſué 3. A la verité, ſaint Auguſtin, & quelques autres Peres nous aſſurent que le paſſage du Jourdain a été une figure du Baptême ; mais ce qui donne plus de ſujet d'en faire une juſte application, c'eſt que comme Joſué conduiſit les Iſraélites à travers ce fleuve ; qu'il les obligea de paſſer pour entrer en la terre promiſe ; de même le Fils de Dieu conduit au Ciel par les eaux du Baptême ceux à qui il a deſtiné cet heureux héritage. C'eſt une réfléxion que fait *Cornelius à lapide* ſur cet endroit.

Le Baptême eſt la porte & le chemin du Ciel.

Et ecce aperti ſunt ei cœli. Matth. 3. Saint Auguſtin demande pourquoi les cieux s'ouvrirent au Baptême du Sauveur ſur les bords du Jourdain ; & il répond, que ce qui ſe fit viſiblement au Baptême du Fils de Dieu, qu'il voulut bien recevoir de la main de ſon Précurſeur ; ſe fait ſpirituellement & inviſiblement au

Baptême de chaque Chrêtien : car c'eſt alors que le Ciel eſt ouvert pour lui, qu'il a droit d'y prétendre en vertu du ſang & de la mort du Sauveur, qui lui ſont appliquez : d'où vient que ce Sacrement eſt appellé par pluſieurs SS. Peres, la porte du Ciel, la voye qui y conduit, & qui nous y donne entrée. Le même ſaint Auguſtin remarque que de ſon temps les Chrétiens nouvellement baptizés prenoient garde avec une grande précaution de ne toucher la terre en aucune maniere, non pas même des pieds en marchant, & cela durant huit jours entiers, pour marquer par-là, que toutes leurs penſées & leurs affections ſe tournoient vers le Ciel.

Les Chrêtiens ſont le peuple de Dieu.

Populum iſtum formavi mihi. Iſaïæ 43. c'eſt-à-dire j'ai choiſi ce peuple, pour être particulierement devoüé à mon ſervice, & à tous mes interêts. C'eſt ce que Dieu peut dire maintenant du peuple Chrétien, qu'il a appellé à ſon ſervice, par le Baptême, qu'il a conſacré, & qui eſt comme ſon héritage, ſa conquête, & qui lui appartient, par un titre tout particulier ; c'eſt ce que ſaint Pierre a exprimé par ces paroles : *Vos autem genus electum, regale ſacerdotium, gens ſancta, populus acquiſitionis.*

1. *Petr.* c. 2.

Non fecit taliter omni nationi. Pſal. 147. Ce ſont les paroles que tous les Chrétiens devroient ſouvent avoir en la bouche, par un ſentiment de reconnoiſſance. Le Baptême eſt une grace & une faveur qu'il n'a pas faite à une infinité de nations; qu'il n'a pas éclairé des lumieres de la foy, qu'il n'a pas reçû dans le ſein de ſon Egliſe, & en un mot, qu'il n'a pas appellé à la connoiſſance de la vérité. D'où il s'enſuit, que lui ayant des obligations toutes particulieres, nous ſommes par conſéquent obligez à une plus grande reconnoiſſance, à une fidelité plus exacte, à des vertus plus élevées, & enfin à une vie plus ſainte, & plus digne des enfans adoptifs du tres-haut.

Dans le Baptême nous ſommes revétus de Jesus-Christ.

Quicunque in Chriſto baptizati eſtis, Chriſtum induiſtis, ad Galat. 3. Vous qui avez reçû le Baptême, vous avez tous été revétus de Jesus-Christ. Ces paroles ne s'adreſſent pas ſeulement aux religieux, mais à tous ceux qui ont reçû le Baptême, à tous les Chrétiens ſans exception ; tous donc ſans aucune reſerve, doivent être revétus de Jesus-Christ. Or on ne voit pas ce qui eſt revétu dans nôtre corps ; mais ſeulement l'habit qui le couvre ; c'eſt donc Jesus-Christ ſeul qui doit être vû dans les Chrétiens : ainſi il ne faut pas tant les regarder en eux-mêmes, qu'en nôtre Seigneur.

Par le Baptême nous devenons une nouvelle créature.

In Chriſto nova creatura .... ecce facta ſunt omnia nova. 2. *ad Corinth.* 5. Nous avons deux ſortes de naiſſances, l'une dans la corruption du péché, l'autre dans la ſainteté de la grace ; nous tirons la prémiére d'Adam, nous recevons la ſeconde de Jesus-Christ. De-là vient que dans l'Apocalypſe, il eſt appellé le commencement de la créature de Dieu. Le Chriſtianiſme eſt une nouvelle naiſſance ; quiconque eſt baptiſé eſt une nouvelle créature en Jesus-Christ ; c'eſt pourquoi il naît de nouveau ; c'eſt-à-dire comme le remarque un ſçavant Interprete, qu'il faut être refondu comme un vaſe infecté & pénétré par tout de venin ; qu'il faut avoir un nouvel être, une nouvelle vie ; mourir à tout ce que l'on eſt, pour vivre en Jesus-Christ : mais on ne venoit pas ſeulement pour y recevoir la grace du Baptême ; mais pour la vie qui ſuit cette nouvelle naiſſance.

Joan. 3.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages, & penſées des ſaints Peres ſur ce Sujet.

Baptizandi poteſtatem ſibi tenuit, ſervis miniſterium dedit. S. Aug. Tract. 5. in Joannem.

LE fils de Dieu s'eſt reſervé le pouvoir de donner la grace du Baptême ; mais il en a commis l'office & le miniſtere à ſes ſerviteurs qui le conferent en ſon nom.

Baptiſmatis munus contra originale peccatum donatum eſt, ut quod generatione attractum eſt, regeneratione detrahatur. Idem in Enchir. c. 64.

Le Baptême nous a été donné pour remede du péché originel, afin que nous l'ayant attiré par nôtre naiſſance, il nous ſoit remis par cette régénération.

Generat filium pater moriturus ſucceſſurum : generat Deus de Eccleſia filios non ſucceſſuros, ſed ſecum manſuros. Idem. tract. 12. in Joan.

Un Pere qui doit mourir, met au monde un fils pour lui ſucceder ; mais le fils de Dieu donne à l'Egliſe des enfans, non pour être ſes ſucceſſeurs, mais pour demeurer éternellement avec lui.

Optimè putant Chriſtiani baptiſmum nihil aliud quàm ſalutem eſſe. Idem l. 1. de peccat. merit.

Les Chrétiens croyent avec juſte raiſon, que le Baptême n'eſt autre choſe qu'un moyen néceſſaire à ſalut.

Baptiſmus, id eſt ſalutis aqua, non eſt ſalutis, niſi Chriſti nomine conſecrata, qui pro nobis ſanguinem ſuum in cruce fudit ; ideò cruce ipſius aqua ſignatur. Idem. vel incertus author l. de util. pœnit.

Le Baptême, c'eſt-à-dire l'eau qui opere le ſalut, n'eſt point une eau de ſalut, ſi elle n'eſt conſacrée par le nom de JESUS-CHRIST, lequel a verſé ſon ſang pour nous ſur la croix ; c'eſt pourquoy on ſe ſert de cette eau en faiſant le ſigne de la croix, d'où elle tire ſa vertu.

Sicut nativitas ex utero non poteſt repeti, ita nec nativitas ex Baptiſmo. Idem tract. 12. in Joan.

Comme perſonne ne peut naître deux fois du ventre de ſa mere ; on ne peut de même renaître deux fois ſpirituëllement par le Baptême.

Quamvis multi miniſtri baptiſent ſive juſti, ſive injuſti, non tribuitur tamen ſanctitas Baptiſmi niſi Chriſto. Idem tract. 6. in Joan.

Quoy que pluſieurs miniſtres, ſoit juſtes, ou pécheurs, conferent le Sacrement de Baptême, toutefois l'effet & la ſainteté du Baptême n'eſt duë, & ne ſe peut attribüer qu'à JESUS-CHRIST ſeul.

Non eſt Baptiſmus impar propter miniſtros ; ſed par eſt & æqualis propter Chriſtum, de quo dictum eſt : Hic eſt qui Baptiſat. Idem Ibidem.

Le Baptême n'eſt point différent par la différence des miniſtres de ce Sacrement ; mais il eſt toûjours le même, & produit le même effet à raiſon de JESUS-CHRIST, dont il eſt dit : C'eſt lui qui baptiſe.

Nemo fit membrum Chriſti, niſi aut Baptiſmate in Chriſto, aut morte pro Chriſto. Idem de anima & ejus origine c. 9.

Perſonne ne devient membre de JESUS-CHRIST, s'il n'eſt à lui, ou par le Baptême en ſon nom, ou par le martyre, en ſouffrant la mort pour lui.

Baptiſmus extra Eccleſiam quidem eſſe poteſt ; niſi in Eccleſia prodeſſe non poteſt. Idem vel incert. auth. de fide ad Petrum.

Il peut y avoir un Baptême hors de l'Egliſe ; mais il ne peut être utile au ſalut, que dans l'Egliſe.

Mater Eccleſia tibi aliorum pedes accommodavit, ut venires ; aliorum cor ut credas, aliorum linguam ut fatearis ; & quoniam alio peccante pragravatus eras, alio pro te confitente ſalvareris. Idem ſerm. 10. de verb. Apoſt.

Vous êtes entré dans l'Egliſe par le moyen de ceux qui vous y ont porté pour recevoir le Baptême, l'Egliſe cette bonne mere vous a prêté le cœur & la langue d'autrui, pour croire & pour confeſſer la foi : afin que comme

Qui veraciter meminit ſe eſſe Chriſtianum, eo animo accedit ad fidem, ut huic ſeculo non ſolùm verbis renuntiaret. Idem Epiſt. 89.

Non facit generatio, ſed regeneratio Chriſtianos. Idem. l. 3. de peccat. merit. c. 9.

Accedit verbum ad elementum, & fit Sacramentum. Unde iſta tanta virtus aquæ, ut corpus tangat, & cor abluat; niſi faciente verbo, non quia dicitur, ſed quia creditur? Idem in quadam homil.

Chriſtiani nomen ille fruſtra ſortitur, qui Chriſtum minimè imitatur; quid enim tibi prodeſt vocari quod non es, & nomen uſurpare alienum? ſed ſi Chriſtianum te eſſe delectat, quæ Chriſtianitatis ſunt, gere & merito tibi nomen Chriſtiani aſſume. Idem l. de vit. Chriſt.

Sicut per primum hominem, in peccato & morte naſcimur, ita per Chriſtum in juſtitiâ & vitâ æternâ, in Baptiſmo renaſcimur. Idem. l. de Baptiſm.

Sancto Baptiſmo conſonâ ſit vita Chriſtiana, nec cuiquam homini, ſi utrumlibet defuerit, vita promittitur æterna. Idem l. de fide & oper.

Fiunt, non naſcuntur Chriſtiani. Hieron. Epiſt. ad Letam. & Tertul. in Apolog.

Detegeris, & deprehenderis ô Chriſtiane, quando aliud agis, aliud profiteris, fidelis in nomine, aliud demonſtrans in opere, renunciaſti diabolo, & operibus ejus; non hominibus ſed Deo; & Angelis conſcribentibus, tenetur in cœlo chirographum tuum; renunciato non ſolùm vocibus, ſed etiam moribus, non ſolùm ſono linguæ, ſed & actu vitæ S. Auguſt. de Symb.

Nemo Chriſtianus verè dicitur niſi qui Chriſto, moribus, pro ut valet, coæquatur, S. Cyprian 9. l. de 12. abuſib.

Baptiſmus mors criminum, vita virtutum. Idem Epiſt. ad donat.

Confeſſus es bonam confeſſionem in Baptiſmo, renunciando ſeculo, & pompis ejus, coram multis teſtibus, coram ſacerdotibus vel miniſtris, virtutibuſque cæleſtibus. S. Hieron. in Epiſt. 1. ad Timoth.

vous étiez coupable d'un péché commis par un autre, vous fuſſiez auſſi ſauvé par la confeſſion d'autrui.

Celui qui ſe ſouvient qu'il eſt véritablement Chrétien, a embraſſé la foy, à deſſein de renoncer aux vanitez du ſiécle, non ſeulement de paroles, mais encore de cœur.

Ce n'eſt pas la naiſſance qui nous fait Chrétiens, mais la régénération ſpirituelle & divine.

On joint la parole à l'élement de l'eau, & alors ſe fait un Sacrement. Qui eſt-ce qui donne une telle vertu à cette eau, qu'en touchant le corps elle lave & néroye le cœur; ſi ce n'eſt cette parole puiſſante & effectrice, non parce qu'elle eſt proferée, mais parce qu'elle eſt crûe?

En vain celui-là porte le nom de Chrétien, qui n'imite pas JESUS-CHRIST: car de quoy peut ſervir d'être appellé tel, ne l'étant pas véritablement, & de ſe glorifier d'un nom qu'on a uſurpé? mais ſi vous voulez être Chrétien, rempliſſez les devoirs du Chriſtianiſme, & portez à juſte titre le nom de Chrétien.

Comme par le prémier homme nous naiſſons dans le peché, & dignes de mort; nous renaiſſons au Baptême par les merites de JESUS-CHRIST, dans la juſtice, & avec le droit à la vie éternelle.

Il faut qu'une vie toute chrétienne réponde à la profeſſion du ſaint Baptême; car on ne promet à perſonne la vie éternelle, ſi l'un ou l'autre vient à manquer.

On ne naît pas Chrétien, mais on le devient.

Vous qui portez le nom de Chrétien, vous vous faites connoître, & vous découvrez ce que vous êtes, en agiſſant de toute autre maniere que ne marque vôtre profeſſion: fidele de nom, vous faites voir le contraire par vos actions. Vous avez renoncé au demon & à ſes œuvres, & vôtre obligation à laquelle Dieu, les hommes, & les Anges ont ſouſcrit, eſt gardée dans le Ciel. Renoncez non ſeulement de paroles, mais par vos actions, & par vôtre maniere de vie.

Perſonne ne peut véritablement être appellé Chrétien, ſinon celui qui ſe rend, autant qu'il eſt en ſon pouvoir, ſemblable à JESUS-CHRIST dans ſes mœurs, & ſa maniere de vie.

Le Baptême eſt la mort de tous les crimes, & la vie de toutes les vertus.

Vous avez fait en recevant le Baptême, une profeſſion publique de renoncer au ſiécle, à ſes pompes, & à ſes vanités; & cela devant pluſieurs témoins, Prêtres, miniſtres, & en préſence des Eſprits celeſtes.

Si Chriſtianus es, Chriſtum Deum imitare; noli vacuum ferre nomen atque inane, ſed plenum; tanti menſuram nominis imple: imple, inquam, operibus nomine dignis. S. Greg. Nyſſ. de nomin. & profeſſ. Chriſt.

Si vous êtes veritablement Chrétiens, imitez Jesus-Christ vrai Dieu; ne portez pas un nom vuide; mais rempliſſez un ſi grand & ſi glorieux nom, par des œuvres qui vous en rendent dignes.

In Baptiſmo, ſic omnia & originalia delicta, & perperam commiſſa mundantur, ut illi nos reſtituat puritati, in quâ Adam noſcitur eſſe procreatus. Caſſ. ſup. Pſalm. 5.

Dans le Baptême, tous les péchez, ſoit l'originel, que nous avons contracté par nôtre naiſſance, ſoit ceux que nous avons commis par nôtre volonté propre, ſont tellement remis, & effacez, qu'il nous remet dans la pureté & l'innocence, où nous ſçavons qu'Adam a été créé.

Baptiſmus eſt per quem primitias ſpiritus accipimus, & principium alterius vitæ; ut ſit nobis regeneratio, & ſigillum, & cuſtodia, & illuminatio. Joan. Damaſc. 4. ſentent.

C'eſt par le Baptême que nous avons reçû les prémices de l'eſprit, & le commencement d'une vie nouvelle, de ſorte que c'eſt une régénération, un ſeeau authentique, une ſauvegarde, & une lumiere pour nous conduire.

Quis fidelium neſciat Baptiſma virtutum eſſe vitam, criminum mortem, nativitatem immortalem, cœleſtis regni comparationem, innocentiæ portum, peccatorum naufragium? Optatus contra Parmenianum.

Qui eſt-ce entre les fideles, qui peut ignorer que le Baptême eſt la vie de toutes les vertus, la mort de tous les vices, une naiſſance pour l'immortalité, un acquêt que l'on fait du royaume du ciel, un port aſſeuré pour l'innocence, & où tous les péchez ſont naufrage.

Nos piſciculi in aquâ naſcimur nec aliter quam in aquâ permanendo ſalvi ſumus. Tertul. de Baptiſmo.

Nous ſommes comme des poiſſons, qui prenons naiſſance dans l'eau, & qui ne pouvons nous ſauver autrement qu'en demeurant dans l'eau des larmes de la pénitence.

Ab hac fide vita noſtra cenſetur; juſtus enim ex fide vivit. Idem. lib. de monogam.

Nous ne ſommes cenſez à vivre, que depuis que nous avons reçû la vie au Baptême.

Chriſtiani non ſunt aliunde noſcibiles, niſi de emendatione vitiorum priſtinorum Idem, ad Scapul. c. 2.

On ne peut connoître par d'autres marques qu'on eſt Chrétien, que par l'amendement de nos anciens vices.

Dum Sacramentum Baptiſmi impenditur corpori, corpus conſecratur immortalitati Idem lib. de Baptiſmo.

Lorſque l'on applique ſur le corps le Sacrement de Baptême, ce corps eſt conſacré à l'immortalité.

In Baptiſmo Rex, Sacerdos, & Propheta efficimur. Homil. 3. in Epiſt. ad Corinth.

Par le Baptême le Chrétien devient Roy, Prêtre, Prophete tout enſemble.

Excre vires (Chriſtiane,) fortiter dimica.. conſidera pactum, conditionem attende, militiam noſce: pactum quod ſpopondiſti, conditionem quâ acceſſiſti, militiam cui nomen dediſti. Verè delicatus es miles, ſi putas te poſſe ſine pugnâ vincere, ſine certamine triumphare. Idem Serm. de Martyribus.

Çà Chrétien, employez icy tout ce que vous avez de forces; combattez généreuſement: conſidérez l'accord que vous avez fait, & à quelle condition vous vous êtes engagé; connoiſſez en quel genre de milice vous vous êtes enrôlé. Sans doute vous êtes un ſoldat bien délicat, & peu accoûtumé aux fatigues de la guerre, ſi vous croyez pouvoir vaincre ſans combattre, & triompher ſans être entré dans la mêlée.

Chriſtus Baptizatus eſt, non mundari volens ſed mundare aquas, ut abluta per carnem Chriſti quæ peccatum non cognovit, Baptiſmatis vim haberent. Ambroſ. l. 2. in Lucam.

Jesus-Christ a voulu lui-même être batizé, non pour être netoyé de quelque ſouillure, mais pour purifier les eaux; afin qu'étant purifiées & ſanctifiées par la chair pure & innocente du Sauveur elles reçûſſent la vertu de ſanctifier dans le Baptême.

Religionis myſterium ingreſſus es, repete quod interrogatus ſis, recognoſce quid reſponderis. Renunciaſti diabolo & operibus ejus, renunciaſti mundo & luxuriæ ejus, & voluptatibus ejus: non eſt fallere, non eſt negare. Idem l. de iis qui initiantur.

Vous êtes maintenant entré dans les miſteres de nôtre religion, repaſſez dans vôtre eſprit les demandes qu'on vous a faites, & ce que vous y avez repondu. Vous avez renoncé au demon & à ſes œuvres, au monde & à ſes plaiſirs; il n'y a plus de moyen de s'en dedire, ou d'uſer de fourberie.

Tenetur vox tua, non in tumulo mortuorum, ſed in libro viventium. Idem Ibidem.

On tient vôtre parole & elle eſt écrite, non dans le tombeau des morts, mais dans le livre des vivans.

Memor eſto ſermonis tui, & nunquam excidat tua ſeries cautionis. Idem. Ibidem.

Souvenez vous de garder vôtre parole, & de n'oublier jamais le contenu de vôtre promeſſe.

Per aquam Baptiſmi tranſitus eſt de peccato ad vitam, de enlpâ ad gratiam, de inquinamento ad ſanctificationem; qui per hanc aquam tranſit, non moritur, ſed exurgit. Idem l. de Sacramentis, ſive quis alius author.

En paſſant par les eaux du Baptême, on paſſe de la mort du péché à la vie de la grace, & des ſouillures à la ſanctification de l'ame; celui qui paſſe par ces eaux ſalutaires ne meurt point éternellement, mais reſſuſcite pour la gloire.

Illa piſcina in figura fuit, ut credat quod in fontem Baptiſmatis vis divina deſcendat. Idem, de iis qui initiantur.

La piſcine a été une figure, pour nous faciliter la croyance qu'une vertu toute divine deſcend dans les fonts du Baptême.

Agnoſce ô Chriſtiane dignitatem tuam, & divinæ conſors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri converſatione redire. Memento cujus capitis & cujus corporis ſis membrum, reminiſcere quia erutus de poſtate tenebrarum, tranſlatus es in Dei lumen & regnum. S. Leo, Serm. de Nativ.

Reconnoiſſez-vous même (Chrétien) la nobleſſe de vôtre élevation, & devenu comme vous l'êtes, participant d'une nature toute divine, ne retournez point à vôtre ancienne baſſeſſe, par une vie qui dégenere du rang où vous êtes élevé. Souvenez-vous de quel chef & de quel corps vous êtes les membres; ſouvenez-vous qu'ayant été retiré de la puiſſance des ténebres, vous avez été transferé à la lumiere & au Royaume de Dieu.

Chriſtus originem, quam ſumpſit in utero virginis, poſuit in fonte baptiſmatis. Idem, Serm. 2. de Nativ.

Jesus-Christ a attaché aux fonts baptiſmaux la naiſſance qu'il a priſe dans le ſein de ſa Bien heureuſe mere.

Chriſtus dedit aquæ quod dedit matri; obumbratio Spiritus ſancti quæ fecit ut Maria pareret Salvatorem, facit ut regeneret unda credentem. Idem, Ibidem.

Dieu a communiqué à l'eau le privilige qu'il a donné à ſa mere: car le ſaint Eſprit qui lui ſervit d'ombre, & qui lui donna la vertu de concevoir le Sauveur, fait que l'eau régénere le fidele.

Quo Spiritu de intemerata matris viſceribus naſcitur Chriſtus, hoc de ſancta Eccleſia utero naſcitur Chriſtianus. Idem, Ibidem.

Par la même vertu du ſaint Eſprit que Jesus-Christ eſt ſorti du ſein de ſa tres-pure mere; par la même vertu le Chrétien ſort du ſein de l'Egliſe.

Nihil in hac vitâ lex Chriſti nos adjuvat; quin potius accuſat, quòd ſub lege poſiti contra legem omnia facimus. Salvian. 9.

La loy de Jesus-Christ que nous avons embraſſée par le Baptême, ne nous ſert de rien ſans une ſainte vie, mais bien plûtôt, c'eſt une juſte condamnation pour nous, parce qu'étant ſoûmis à une loy ſi ſainte, nous faiſons tout le contraire.

Omnino nihil prodeſt nomen habere ſanctum ſine moribus, quia vita à profeſſione diſcordans abrogat illuſtris tituli honorem, per indignorum actuum vilitatem: cum utique hoc ipſo magis per nomen ſacratiſſimum rei ſimus, qui à ſancto nomine diſcrepamus. Idem, l. 3. de provid.

Il ne ſert de rien de porter un nom ſi ſaint, ſi l'on ne mene une vie ſainte: parce que la vie qui ne répond pas à nôtre profeſſion, nous rend indignes d'un ſi glorieux titre, par la baſſeſſe & l'indignité des actions que nous commettons: puiſqu'au contraire un nom ſi ſaint nous rend coupables, d'être ſi peu dignes de le porter,

Chriſtiani à Chriſto nomen acceperunt &

Les Chrétiens ont tiré leur nom de Jesus-

operoſum eſt ; ut ſicut ſunt hæredes nominis, ita ſint imitatores virtutis. Bernard in ſentent.

CHRIST : & c'eſt une grande charge qu'ils ont à ſoûtenir, ſçavoir que comme ils ſont les héritiers de ſon nom, ils le ſont auſſi d'imiter ſa vie, & ſes vertus.

Ante omnia ſcientes, quia hanc aquam (ſcilicet Baptiſmi) nec effundere licet, nec rurſus haurire. Zeno Veron. invit. 1. ad fontem.

Il faut être perſuadé ſur toutes choſes, que comme il n'eſt pas permis de répandre l'eau du Baptême ſur des ſujets indignes, & mal diſpoſez; il n'eſt pas non plus licite de la puiſer une ſeconde fois ; & de réïterer le Baptême.

Cum omnium aquarum natura ſit talis, ut cùm in profundum ſuſceperit vivos, evomat mortuos ; aqua noſtra ſuſcipit mortuos, & eromit vivos, ex animalibus veros homines factos, ex hominibus in angelos tranſituros. Idem, ad Neoph. poſt Baptiſm. Serm, 2.

C'eſt le propre de toutes les eaux, que ceux qu'elles reçoivent vivans dans leurs abimes, elles les rejettent morts : l'eau du Baptême par un effet contraire, rend de veritables hommes, de brutaux qu'ils étoient ; & d'hommes qu'ils ſont, les rend des Anges.

Quis illa pacta cuſtodit, ad quæ ſe in Baptiſmo voluntariè obligavit ? renuntiaſti diabolo, & ecce ſolum diabolum ſequeris : renuntiaſti omnibus pompis ejus, & ecce ſolùm mundi pompis inſtendis. S. Bonavent. Serm. 16. de S. Steph.

Qui eſt-ce qui obſerve le pacte qu'il a fait avec Dieu, & la condition à laquelle il s'eſt volontairement obligé par le Baptême ? Vous avez renoncé au Demon, & il ſemble que ce ſoit lui ſeul que vous ſuiviez : vous avez renoncé à ſes pompes & à ſes vanitez, & vous ne cherchez autre choſe que la pompe mondaine.

Per Baptiſmatis Sacramentum Spiritus ſancti factus es templum. Noli tantùm habitatorem pravis de te actibus effugare, & diaboli iterum te ſubjicere ſervituti, quia pretium tuum ſanguis eſt Chriſti. S. Leo. Serm. 2. in Nativ.

Par le Sacrement du Baptême, vous êtes devenu le temple du ſaint Eſprit : prenez garde de chaſſer un tel hôte, de chez vous par vos déſordres, & de vous aſſujettir une ſeconde fois à la ſervitude du Demon ; parce que le prix dont vous avez été racheté, eſt le propre ſang de JESUS-CHRIST.

An ad hoc Chriſtianus factus es, ut in ſeculo floreres? S. Auguſt præfat. in enarrat 2.

Vous êtes-vous fait chrétien afin de briller, & de vous rendre conſidérable dans le ſiécle ?

Tibi eſſe, Chriſtianum, ſcimus omni gloriâ glorioſius, & omni ſublimitate ſublimius. Idem Epiſt. 96 novæ editionis.

Etre Chrétien, nous ſçavons que cette qualité eſt au-deſſus de toutes les autres, & que vous en devez faire vôtre principale gloire.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet.

Definition du Baptême.

QUoique les Docteurs donnent pluſieurs définitions du Baptême ; il n'y en a point de plus propre, & de plus naturelle, que celle qui ſe tire des paroles de nôtre Seigneur même dans ſaint Jean, & de celles de ſaint Paul, dans l'Epître aux Epheſiens. Car lors que nôtre Seigneur dit, *que ſi un homme ne renaît de l'eau & de l'eſprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu* ; Et ſaint Paul parlant de l'Egliſe, *qu'elle eſt purifiée par le Baptême de l'eau, par la parole de vie*, ils nous donnent lieu de définir le Baptême : Le Sacrement de la régénération, qui ſe fait en l'eau, par la vertu de la parole : ce qui a fait dire à ſaint Auguſtin, que la parole jointe à l'élement fait le Sacrement.

Différens noms, que les Saints Peres donnent au Baptême.

Les ſaints Peres ont uſé de différentes expreſſions pour marquer ce Sacrement. Saint Auguſtin l'appelle le Sacrement de la foy ; parce que ceux qui le reçoivent y font profeſſion de la foy Chrêtienne : d'autres l'ont appellé le Sacrement d'illumination ; parce qu'on y eſt éclairé des lumieres de la foy. Saint Chryſoſtome dans l'exhortation aux nouveaux baptizés, l'appelle tantôt le Sacrement de purification, & tantôt le Sacrement de la ſépulture de Jesus-Christ : quelquefois le ſacrement par lequel nous ſommes entrez en Jesus-Christ ; & d'autrefois le Sacrement de la croix de Jesus-Christ : en quoi il a ſuivi ſaint Paul, qui donne lieu dans ſon Epître aux Romains à toutes ces expreſſions.

Pourquoy ce Sacrement a été inſtitué ſous le Symbole de l'eau.

Ce Sacrement étant néceſſaire à tout le monde pour obtenir la vie éternelle ; rien ne pouvoit être plus propre pour en être la matiere, que l'eau, parce qu'elle eſt commune, & qu'on en peut avoir facilement par tout : en ſecond lieu parce qu'elle marque parfaitement l'effet du Baptême, puiſque de même que l'eau nettoye les taches du corps, c'eſt auſſi par la grace du Baptême, que ſont effacées les taches que l'ame a contractées par le péché.

Quand le Baptême a été inſtitué.

Saint Thomas 3e. partie queſt. 66e. art. 2. dit que le Baptême entant que Sacrement a été inſtitué lorſque Jesus-Christ fut baptizé par ſon Précurſeur ſaint Jean, comme ſaint Auguſtin nous l'enſeigne ; car alors le Baptême reçût la vertu de produire ſon effet, & de conférer la grace, quoiqu'il n'ait été néceſſaire aux hommes de néceſſité de ſalut qu'après la paſſion, & la réſurrection de Jesus-Christ ; ſoit parce que comme en la paſſion de Jesus-Christ, tous les ſacremens de l'ancienne loy, & leurs cérémonies ayant été terminées & accomplies, le Baptême, & tous les autres Sacremens de la loy nouvelle leur ont ſuccedé ; ſoit parce que par le Baptême, l'homme eſt rendu conforme non-ſeulement à la paſſion de Jesus-Christ, entant qu'il meurt au péché ; mais encore à ſa réſurrection, entant que par le Baptême, l'homme commence a vivre de la vie nouvelle de la juſtice.

Le Baptême eſt un traité

Le Baptême eſt un traité d'Alliance que nous faiſons avec Dieu, par lequel nous ratifions celui que nôtre Seigneur a fait pour nous ſur la croix. C'eſt

ce

ce que nous apprenons des Peres de l'Egliſe, & particulierement de ſaint Gregoire de Nazianze dans le diſcours qu'il a fait de ce Sacrement. Le Baptême, dit-il, eſt un pacte que nous faiſons avec Dieu, de mener une ſeconde vie, dans un état plus pur & plus parfait, c'eſt ce qui nous a été repréſenté en figure dans le premier traité que Dieu fit avec le peuple Juif, par l'entremiſe de Moiſe, & lequel eſt appellé le prémier, & l'ancien Teſtament, c'eſt-à-dire la prémiere ou l'ancienne Alliance.

d'alliance que nous faiſons avec Dieu.

Lors que Dieu inſtitua la circonciſion, voici ce qu'il dit à Abraham : j'établirai mon pacte, par une alliance éternelle entre moi & vous, & ceux qui deſcendront de vous ; & par-là, vous me reconnoîtrez pour vôtre Dieu, vous & vos deſcendans ; & je vous reconnoîtrai pour mon peuple. Or ce que les Juifs faiſoient par la circonciſion, nous le faiſons par nôtre Baptême. La circonciſion étoit une marque par laquelle ils ſe retranchoient, & ſe ſéparoient pour toûjours de la ſocieté des Gentils, & renonçant au culte des Idoles, ils proteſtoient tacitement de ne vouloir déſormais adorer que le ſeul vrai Dieu ; & Dieu reciproquement leur promettoit de les reconnoître pour ſon peuple, de les protéger contre leurs ennemis, & de veiller ſur eux, par une particuliere providence. Le Baptême eſt pareillement l'Allianee ſpirituelle, que nous faiſons avec lui ; par laquelle nous nous donnons entierement à lui, & lui de ſon côté, tout à nous, de ſorte qu'il imprime un caractere ineffaçable dans l'ame d'un Chrétien, qui le conſacre à Dieu d'une façon particuliere. Ce caractere eſt le caractere d'enfant de Dieu & de brebis de JESUS-CHRIST ; caractere d'honneur & de gloire dans le Ciel pour les Chrêtiens prédeſtinez, qui en auront rempli avec fidélité les devoirs pendant leur vie : mais caractere de confuſion d'ignominie & de deſeſpoir dans l'Enfer pour les Chrêtiens reprouvez.

Le Baptême eſt de plus une marque & un caractere qui nous diſtingue des Infidéles.

Comme le texte ſacré nous aſſûre que par le Baptême, nous devenons les enfans adoptifs de Dieu ; pour bien concevoir cette éminente dignité, à laquelle nous ſommes élevez, il faut remarquer qu'il y a trois différences entre l'adoption divine, & l'adoption humaine, dans les lieux où elle eſt en uſage. La prémiere, l'adoption humaine ne met aucune qualité réelle & phyſique dans celui qui eſt adopté, & ne fait aucun changement dans ſa perſonne ; au lieu que l'adoption divine renferme l'infuſion de la grace ſanctifiante, & de la charité, qui nous attache le ſaint Eſprit, lequel eſt lui-même le don du Tres-haut. La ſeconde différence, eſt, que l'adoption humaine n'eſt introduite parmi les hommes que pour remédier aux déſavantages de la fortune, & pour ſuppléer au défaut de la ſterilité du Pere : *Adoptio in remedium fortunæ* ; mais l'adoption divine procede de l'excès de la bonté de Dieu ; de maniere que cette adoption ne regarde pas le ſoulagement de celui qui adopte, mais le bien, & le bonheur de celui qui eſt adopté. La troiſiéme différence enfin, eſt que dans l'adoption humaine, le fils ne peut ſuccéder au pere, que le pere ne ſoit mort, parce que les héritages de la terre ſont ſi bornez, & de ſi peu de valeur, qu'ils ne peuvent ſuffire à l'un & à l'autre : mais l'adoption divine ne demande point de ſucceſſion, parce que c'eſt une participation d'un bien infini. Voilà le bienfait de cette adoption, que le Chrétien reçoit du pere éternel dans le Baptême.

Par le Baptême, Dieu nous adopte pour ſes enfans.

Outre le Baptême ordinaire de l'Egliſe, qui s'opere par l'eau & l'eſprit ; il y a deux autres Baptêmes, dont parle ſaint Thomas, en l'article 11e. de la

Il y a trois ſortes de Baptêmes.

queſt. 66e. ſçavoir l'un de ſang qui eſt le martyre, & l'autre d'amour & de charité. Ce ſaint Docteur en rend la raiſon, & les prouve par l'authorité des Peres & par des exemples de l'Ecriture. Il ſuffit de ſçavoir que ces deux derniers ſuppléent au defaut du prémier, ſuppoſé qu'on ne le puiſſe recevoir, & produiſent la grace, & la remiſſion de tous les pechez, mais n'étant point ſacremens, ils n'impriment point de caractere; & comme ils ſont contenus dans le Baptême d'eau & d'eſprit, cela fait qu'il n'y a qu'un ſeul Baptême Sacrement.

Pourquoy les trois perſonnes de la ſainte Trinité doivent être nommées dans le Baptême.

Lorſque le Fils de Dieu a inſtitué ce Sacrement, il a voulu qu'il ſe fît au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit, & que toutes les perſonnes fuſſent nommées, lorſqu'il s'agiroit de faire un Chrétien; en ſorte que ſi l'une étoit omiſe, le ſacrement ſeroit nul, & de nul éfet. C'eſt pourquoi il a été ordonné dans divers Conciles, que ceux qui auroient été baptizés par différens héretiques, qui avoient des ſentimens contraires à ceux de l'Egliſe Catholique touchant la ſainte Trinité, & qui agiſſant conformément à leurs erreurs, uſoient de certaines formules différentes de celles des Orthodoxes, ſeroient rebaptizez: parce que toute la ſainte Trinité intervient en ce Miſtere, & que le Pere, le Fils, & le ſaint Eſprit veulent unanimement, & d'un commun accord, avoir part à nôtre régénération ſpirituëlle, comme au commencement du monde tous trois indiviſiblement coopérerent à nôtre prémiere création.

Les diſpoſitions néceſſaires aux Adultes, pour recevoir le Baptême.

Outre le déſir de recevoir le Baptême, que doivent avoir les perſonnes raiſonnables qui le demandent, la foy leur eſt néceſſaire, pour être en état de le recevoir; c'eſt ce que le Sauveur nous enſeigne par ces paroles, *qui crediderit, & Baptizatus fuerit, hic ſalvus erit.* De plus ce déſir & cette foy doivent encore être accompagnez du regret de tous leurs péchez paſſez, & de la réſolution de n'en plus commettre à l'avenir: c'eſt pourquoy celui qui demande le Baptême, & qui en même temps, n'eſt pas dans la volonté de quitter ſes habitudes criminelles, ne doit point abſolument être admis à ce Sacrement. Que ſi quelqu'un le recevoit ſans cette diſpoſition, il ne laiſſeroit pas d'en recevoir le caractere, pourvû qu'en le recevant ſelon les formes, & avec les cérémonies de l'Egliſe, il eût deſſein de ſe ſoûmettre à ce que l'Egliſe fait en adminiſtrant ce Sacrement; mais il n'en recevroit pas le principal effet, qui eſt la juſtification.

Les effets du Baptême.

La Théologie avec ſaint Thomas, reconnoît quatre principaux effets du Baptême. 1. la rémiſſion de tous les pechez, de l'Originel, & de l'Actuel, du Mortel & du Veniel, dans les adultes qui le reçoivent, quant à la coulpe qui rend l'ame l'objet de la haine de Dieu. 2. la rémiſſion de ces mêmes péchez, quant à la peine qui leur eſt dûe. 3. l'infuſion de la grace habituelle & ſanctifiante, avec les dons du ſaint Eſprit, & les autres vertus qui l'accompagnent. 4. l'impreſſion du noble caractere, dont l'ame eſt marquée, pour diſtinguer le fidele d'avec l'infidele. Nous comprenons ordinairement tous ces bienfaits ſous le nom de filiation divine, ou d'adoption des enfans de Dieu; car c'eſt principalement dans ce Miſtere, que s'accomplit la parole de ſaint Jean: *Dedit eis poteſtatem filios Dei fieri &c.* Ces effets du Baptême ſont expliquez plus au long dans le catechiſme du Concile de Trente, lorſqu'il parle de ce Sacrement.

Joan. 1.

La concu-

Il faut reconnoître, avec le Concile de Trente, que la concupiſcence de-

meure dans les perſonnes Baptizées ; mais elle n'eſt pas proprement péché. Car comme dit ſaint Auguſtin, la coulpe de la concupiſcence eſt remiſe dans les enfans baptizés, quoique cette même concupiſcence leur ſoit laiſſée pour les exercer. Or la concupiſcence qui vient du péché n'eſt autre choſe qu'un panchant & un mouvement de l'ame, vers le bien ſenſible ; qui n'eſt point proprement péché, lors qu'il n'eſt point accompagné du conſentement de la volonté, ou de négligence. Ainſi lors que ſaint Paul dit, *je n'aurois point connu les mauvais deſirs de la concupiſcence, ſi la loy ne m'avoit dit, vous n'aurez point de mauvais déſirs* ; il n'a pas voulu marquer par ces paroles la concupiſcence en elle même, mais le vice de la volonté.

La concupiſcence demeure dans les perſonnes baptizées.

Il eſt bon de remarquer les cérémonies du Baptême ; parce qu'il n'y en a aucune qui n'exprime l'obligation que nous avons de nous ſanctifier, & de vivre enſuite en véritables Chrêtiens. 1. On interroge d'abord le Catechumene, ou l'enfant en la perſonne des Parrains, qu'eſt-ce qu'il demande ? & il répond, qu'il demande la foy, & d'être reçû dans l'Egliſe Chrétienne, pour avoir un jour la vie éternelle. On lui repond que pour être ſauvé, & pour vivre dans la foy, il faut garder les commandemens de Dieu, & de l'Egliſe ; & il promet de le faire. 2. On imprime la marque du Chrétien, qui eſt le ſigne de la croix, ſur ſon front, & ſur ſon cœur, pour lui apprendre que ſes ſentimens & ſes actions doivent être conformes à la loy d'un Dieu crucifié. 3. On lui met du ſel béni dans la bouche, pour lui dire qu'il doit renoncer aux fauſſes maximes de la ſageſſe charnelle, & ne goûter que les véritez, que la ſageſſe du Ciel lui enſeignera. 4. On touche avec la ſalive ſes oreilles & ſes narines, pour ſignifier que ſes oreilles doivent être ouvertes pour entendre la parole de Dieu, & qu'il doit mener une vie ſi exemplaire, qu'on puiſſe dire de lui, qu'il eſt la bonne odeur de Jesus-Christ. 5. On lui applique l'onction du Chrême ſur la poitrine, ſur les épaules & ſur la tête, pour lui faire part de l'onction du ſaint Eſprit comme à un généreux Athlete, qui doit combatre les ennemis de Dieu, & qui doit préparer ſes épaules à porter le doux joug de ſa loy. 6. On employe les exorciſmes, & les malédictions de l'Egliſe contre le Demon, afin de le chaſſer, & de l'éloigner pour jamais du cœur de ce Chrétien, & que Jesus-Christ ſeul le poſſede tout entier. 7. Il eſt revétu d'une robe blanche, pour marquer l'innocence qu'il a reçüe, & qu'il doit s'efforcer de conſerver, en ſe dépouillant du vieil homme, pour ſe revétir du nouveau. 8. On lui met un cierge allumé à la main pour être la figure du flambeau de cette foy vive, qu'il doit toûjours conſerver ardente, par le feu de la charité accompagnée de l'éclat du bon exemple. 9. Mais ſur tout remarquez qu'on ne donne point le Baptême à ce Catechumene, ou à cet enfant, & qu'on ne lui ouvre point la porte de l'Egliſe, qu'il n'ait à la face des Autels, renoncé au démon, à la chair, au monde, & à ſes pompes. Qu'il y a de belles réfléxions morales à faire ſur tout cela !

Des cérémonies du Baptême.

Saint Thomas, & pluſieurs Théologiens, & même quelques Conciles après ſaint Auguſtin, appellent les promeſſes que l'on fait au Baptême des vœux ; & c'eſt aujourd'hui un langage commun auquel on ne doit pas s'oppoſer, comme ont fait quelques ſçavans Docteurs, pouſſez par un bon zele contre les héretiques des derniers ſiecles, qui pour combatre & anéantir les vœux mo-

Les promeſſes ou les vœux du Baptême.

naſtiques, ont tellement élevé ceux du Baptême, qu'ils ont ſoûtenu que c'étoient les ſeuls qui fuſſent dans la Religion Chrétienne, & que les autres étoient des abus & des ſuperſtitions, qui ne diſtinguoient point l'état des Religieux du commun des fideles. Pour éviter ces deux extremitez, il faut tomber d'accord que les promeſſes que l'on fait à Dieu au Baptême peuvent s'appeller des vœux; mais non pas avec la même rigueur que ceux des Religieux; que c'eſt une ſainte devotion de les ratifier, ou de les renouveler ſouvent, comme des promeſſes faites à Dieu ſelon la loüable coûtume introduite depuis quelque temps; mais que c'eſt une erreur de les confondre avec ceux, que l'on fait dans la profeſſion réligieuſe, & de croire qu'il n'y en a point de plus parfaits. Car ſi le vœu, ſelon ſaint Thomas, eſt une conſécration de l'homme au ſervice de ſon Créateur; il eſt conſtant que la conſécration que les Réligieux font d'eux-mêmes eſt plus entiere, plus étendüe, & en un mot, plus parfaite que celle que fait le commun des Chrétiens, puiſque les promeſſes qu'ils font à Dieu, les obligent à toute une autre rénonciation que les autres, leſquels ne ſont obligez qu'à une rénonciation de cœur, aux richeſſes, aux pompes, & aux plaiſirs du monde; au lieu que les Réligieux s'engagent à s'en détacher d'efet & de volonté, ſans parler des autres différences que les Théologiens trouvent dans la nature de ces deux ſortes de vœux. De maniere que c'eſt une erreur de dire que les promeſſes des perſonnes réligieuſes ne les engagent point à de nouveaux devoirs, ni à des loix particulieres, outre celles que l'on a promiſes au Baptême.

Ce qu'il faut penſer du Baptême conferé au ſeul nom de JESUS-CHRIST. *Act.* 10.

L'opinion de quelques Docteurs, qui ont crû que les Apôtres en adminiſtrant ce Sacrement, ſe contentoient de dire, *Je te baptize au nom de* JESUS-CHRIST: cette opinion dis-je, n'eſt pas communément reçûe, n'étant appuyée que ſur des raiſons peu ſolides. Ce qui lui pourroit donner quelque ſorte de probabilité, c'eſt ce qui eſt dit aux actes des Apotres, que quelques-uns furent baptiſez, au nom de JESUS-CHRIST: *Juſſit eos Baptizari in nomine Domini Jeſu.* A quoi ces mêmes Docteurs ajoûtent, que ce qui obligeoit les Apôtres & les prémiers Diſciples de parler de la ſorte, c'étoit afin de rendre plus celebre ce ſaint & adorable nom, que les ennemis de la religion Chrétienne s'efforçoient de décrier, & de rendre mepriſable: ce qu'ils n'euſſent pû faire cependant ſans une diſpenſe particuliere de JESUS-CHRIST même; mais ce n'eſt qu'une conjecture aſſez foible, puiſqu'il n'en eſt fait nulle mention. Je laiſſe les raiſons, dont les autres Docteurs refutent ſolidement cette opinion, pour repondre après eux, que quand il eſt dit aux Actes des Apôtres, que quelques-uns furent baptiſez au nom de JESUS-CHRIST; c'eſt-à-dire du Baptême inſtitué par JESUS-CHRIST, pour le diſtinguer de celui que ſaint Jean avoit conferé, & que quelques fideles avoient déja reçû.

Les éfets du Baptême ſont exprimez en la forme & par le ſigne exterieur.

Le Baptême efface les taches de l'ame, ce qui eſt ſignifié par l'eau, qui nettoye les ordures du corps; mais comme ce n'eſt pas le ſeul, ni le plus noble éfet de ce Sacrement; les paroles, qui en ſont la forme, marquent qu'il lie heureuſement celui qui le reçoit aux trois perſonnes de l'adorable Trinité d'une maniere, & d'une rélation toute particuliere, exprimée en ces paroles, Au nom du Pere & du Fils, & du ſaint Eſprit: de ſorte qu'il nous fait les enfans adoptifs du Pere, les membres vivans de JESUS-CHRIST ſon fils, les temples, & le ſanctuaire du ſaint Eſprit.

Prémierement, Dieu nous a choiſi entre tant d'infideles qu'il a laiſſez dans le Paganiſme, leſquels l'euſſent mieux ſervi, & lui euſſent rendu plus de gloire, que nous ne lui en rendrons jamais : Nous ne devons donc pas en être méconnoiſſans en vivant en payens. Secondement : Il nous a ſanctifiez en nous faiſant Chrétiens : nous ne devons donc pas nous ſouiller tout de nouveau par des actions criminelles & honteuſes. Troiſiémement, Nous avons reçu la foy, & la connoiſſance du vrai Dieu, & des myſteres du Chriſtianiſme : nous devons donc en pratiquer les véritez. Quatriémement, Dieu nous a fait en même-temps l'objet de ſon amour & de ſa complaiſance, en nous adoptant pour ſes Enfans : nous ne devons donc pas irriter ſa colere par nos péchez. Enfin il nous a donné droit ſur l'héritage du Ciel : nous ne devons donc pas y renoncer ; mais travailler à le mériter, & à l'acquerir.

La grace & la faveur inéſtimable que Dieu nous a faite par ce Sacrement que nous avons reçû.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les endroits choiſis des Livres Spirituëls, & des Prédicateurs regens, ſur ce ſujet.

QUiconque aura lû avec ſoin les Epîtres de ſaint Paul, reconnoîtra en même-temps l'importance de rappeller aux Fideles le ſouvenir du bienfait incomparable d'avoir été appellez au Chriſtianiſme, & d'avoir reçû l'adoption divine par le moyen du Baptême ; pour les exciter à vivre en Chrétiens, & à ſoûtenir, par la ſainteté de leur vie, la gloire de cette nouvelle naiſſance. Ce grand Apôtre, pour rendre recommandables les éfets tout divins que produit ce Sacrement, qui eſt, ſelon lui, l'image de la mort, de la ſépulture, & de la réſurrection de JESUS-CHRIST, dont il veut que toute nôtre vie ſoit une vive expreſſion, non-ſeulement nous en renouvelle ſouvent la mémoire, mais il n'en parle qu'en des termes pleins de majeſté, & tout remplis de l'eſprit de Dieu. Il ſemble même qu'il ne trouve rien de plus puiſſant pour animer les fideles à faire réfléxion ſur eux-mêmes, & à conſidérer avec attention, ſi leur vie & leurs mœurs ſont telles que doivent être celles de perſonnes qui font profeſſion d'être de véritables Chrétiens : mais ſur tout, pour admirer la bonté infinie de Dieu, qui a bien voulu, par un pur éfet de ſa miſéricorde, préſenter aux hommes qui en étoient ſi indignes, un don auſſi divin & auſſi précieux que celui du Baptême ; & faire concevoir à ceux qui en ſont honorez, combien leur vie doit être pure, & éloignée de tout crime. Car par ce moyen, ils verront clairement, que l'état du Chriſtianiſme, dont ils font profeſſion, demande d'eux, qu'ils paſſent chaque jour de leur vie dans les mêmes ſentimens de piété & de religion, que s'ils avoient reçu ce jour-là la grace du Baptême. *Tiré du Catéchiſme du Concile de Trente. Seconde Partie.*

On doit ſouvent retracer le ſouvenir de cet incomparable bienfait.

Tâchons de conſerver la naiſſance illuſtre que nous avons reçûë par nôtre Baptême. Si un Roy de la terre vous avoit trouvé pauvre & mendiant, & vous avoit tout d'un coup adopté pour ſon fils, vous ne penſeriez plus à vôtre miſere paſſée, ni à la baſſeſſe de vôtre cabane ; quoique d'ailleurs il n'y ait

Il faut répondre à la dignité à laquelle nous

avons été élevez par le Baptême.

pas une fort grande différence entre ces deux choſes. Ne penſez donc plus à vôtre prémiere condition, puiſque l'état où vous avez été appellé, eſt ſans comparaiſon plus illuſtre que la dignité royale : car celui qui nous a appellez, eſt le Seigneur des Anges, & les biens qu'il nous deſtine, ne ſont pas ſeulement au-deſſus de toutes paroles, mais même au-delà de toute penſée. Il ne vous fait point paſſer de la terre à la terre, comme ce Roy pourroit faire; mais il vous éleve de la terre au Ciel, & d'une vie mortelle, à une gloire & une vie immortelle & ineffable, qui ne ſera bien connuë de nous, que lorſque nous la poſſéderons. Comment donc étant admis au partage de ces grands biens, nous ſouvenons-nous encore des richeſſes de la terre ? & comment nous amuſons-nous encore à des phantômes, & des images vaines ? Quelle excuſe vous reſtera-t'il, ou plutôt quelle punition ne ſouffrirez-vous point, ſi après avoir reçû une ſi grande grace, vous retournez au prémier état d'où vous étiez ſi heureuſement ſortis ? Vous ne ſerez pas punis ſimplement comme un homme qui peche, mais comme un enfant de Dieu, qui lui eſt rebelle; & l'éminence de la dignité à laquelle vous étiez élevé, ne ſervira qu'à faire croître vôtre ſupplice. *Sermon 12. de ſaint Chryſoſtome, ſur ſaint Matthieu. De la traduction de M. de Marſilly.*

A quoi l'on eſt préciſément obligé par les promeſſes du Bapême.

Il eſt vrai qu'un Chrétien, qui a été enſeveli avec JESUS-CHRIST par le Baptême, & qui a reçû par ce Sacrement, une vie nouvelle, dont l'Eſprit du même JESUS-CHRIST eſt l'ame & le principe, doit être mort au monde, à ſes biens, à ſes honneurs, à ſes affaires, & à ſes plaiſirs; mais il ſuffit pour ſatisfaire à ce devoir, qu'il y renonce par la diſpoſition de ſon cœur: & bien qu'il lui ſoit permis d'en conſerver la poſſeſſion & l'uſage, il doit néanmoins en être tellement dégagé, par un ſentiment intérieur, qu'il ſoit pauvre dans l'abondance, chaſte dans le mariage, temperant dans la bonne chere, & appliqué a Dieu dans le commerce, que la néceſſité de ſa condition l'oblige d'avoir avec les hommes. *L'Abbé de la Trappe. Liv. de la ſainteté & des devoirs de la vie Monaſtique. Queſt. 3.*

Quel doit être un véritable Chrétien qui a reçu le Baptême.

Pour s'acquiter des obligations que nous avons contractées au Baptême, il faut faire ce que dit ſaint Gregoire, lorſqu'il fait le portrait d'un véritable Chrétien, en diſant que c'eſt celuy qui renonce aux voluptez des ſens, qui foule aux pieds tous les déſirs & toutes les inclinations terreſtres, par l'obſervation d'une diſcipline ſainte, qui n'écoute rien de ce qui lui eſt inſpiré par le ſang & par la chair, & qui ſouffre ſans peine tout ce qui combat, & qui peut détruire une vie charnelle: *Qui renuncians voluptatibus carnis, cuncta ſua deſideria per cæleſtis diſciplinæ cuſtodiam calcat; ut nil jam quod caro blanditur libeat, nihil quod carnalem vitam truncidat, ſpiritus perhorreſcat. Le même. Dans la Conférence pour le quatriéme Dimanche de l'Avent.*

A quoi nous nous ſommes engagez par le Bapême.

Faites un peu d'attention ſur ce que vous devez à Dieu en qualité de Chrétiens; vous vous êtes engagez par le Baptême de ſervir uniquement JESUS-CHRIST, de rendre vôtre vie conforme à la ſienne, de l'imiter, de le ſuivre en toutes choſes, comme un diſciple qui s'attache aux ſentimens de ſon maître, comme un enfant qui obéit à la volonté de ſon pere : c'eſt pour cela que vous avez renoncé au monde, à ſes pompes, à ſes vanitez, à ſes plaiſirs; que vous avez en même-temps déclaré la guerre au démon, comme à un en-

nemi irréconciliable. Vous êtes-vous acquitez de tous ces devoirs ? avez-vous gardé à Dieu la fidelité que vous lui avez promiſe ? avez-vous répondu au deſſein que vous n'avez pû ignorer qu'il avoit ſur vous, au choix & à la deſtination qu'il avoit fait de vôtre perſonne ? N'avez-vous écouté en rien la voix de vos paſſions ? vôtre cupidité n'a-t'elle point eu de part à vôtre conduite ? l'orgueil qui domine d'une maniere ſi abſoluë dans le cœur de tous les hommes, n'a-t'il point agi dans le vôtre ? Enfin, avez-vous obſervé les régles de l'Evangile avec l'exactitude & la religion d'un ſerviteur fidele ? *Le même. Conférence pour le cinquiéme Dimanche après la Pentecôte.*

De la dignité d'un Chrétien après le Baptême.

Qu'eſt-ce qu'un Chrétien ? C'eſt un homme qui a un rapport particulier avec Dieu, dont il devient le fils par le Baptême. Quoi de plus élevé, quoi de plus grand ? Ce que Jesus-Christ eſt par nature, le Chrétien l'eſt par adoption. Il reçoit par la régénération ſpirituëlle la reſſemblance de ce que le Verbe reçoit par la génération éternelle : *Nous avons reçû*, dit ſaint Paul, *l'eſprit des enfans d'adoption, en vertu duquel nous oſons appeller Dieu nôtre Pere, comme étant véritablement enfans de Dieu, & ſes héritiers.* La naiſſance de Jesus-Christ dans Marie, dit ſaint Auguſtin, eſt le modele de nôtre renaiſſance, qui ſe fait par le Baptême. Elles ont le même principe, qui eſt le Saint Eſprit : l'une ſe fait dans le ſein de Marie, qui eſt Vierge & Mere ; & l'autre ſe fait dans le ſein de l'Egliſe, qui eſt pure & féconde. Le terme de la prémiére eſt le Chriſt, c'eſt-à-dire un Homme Dieu ; le terme de la ſeconde eſt un Chrétien, c'eſt-à-dire un homme divin. Dieu, dit ſaint Jean, pouvoit-il pouſſer ſon amour & nôtre gloire plus loin, que de faire que nous ſoyons véritablement enfans de Dieu ? Pouvons-nous pouſſer nôtre ingratitude & nôtre indignité plus loin, que de déshonorer cette glorieuſe qualité par une conduite également criminelle & honteuſe ? *Le P. Nepveu, dans ſes Réfléxions Chrétiennes. Tom. 2.*

Auguſtin. de Prædeſtinat.

Le même ſujet.

Un Chrétien eſt un homme qui a un rapport eſſentiel à Jesus-Christ, dont il eſt un membre par le Baptême : quoi de plus glorieux ? Tous les Chrétiens, dit ſaint Paul, ne font qu'un corps, dont Jesus-Christ eſt le Chef, & dont ils deviennent les membres par ce Sacrement, qui les unit avec lui, par une union tres-véritable, puiſqu'elle fait un article de foy ; tres-réelle, puiſque le Saint-Eſprit en eſt le principe ; union tres-intime, puiſque nous ſommes animez de l'Eſprit de Jesus-Christ, nous vivons de la même vie que lui ; union enfin ſublime, puiſque le Sauveur la compare lui-même à l'union qu'il a avec ſon Pere : *Tu in me, & ego in illis.* De ſorte que, comme dit ſaint Pierre, nous devenons par là, participans de la nature divine. Si Jesus Christ, qui nous procure tous ces avantages, ne nous en aſſûroit lui-même, pourrions-nous les croire ? Mais ſi nous les croyons, pouvons-nous n'avoir pas des ſentimens élevez, & une conduite conforme à nôtre créance ? *Le même.*

Un Chrétien par le Baptême, devient le temple du Saint-Eſprit ? Ne ſçavez-vous pas, dit l'Apôtre, que vos corps ſont les temples du Saint-Eſprit qui réſide en vous ? Auſſi ſe ſert-on des mêmes cérémonies dans le Baptême, que dans la conſécration des Temples ; on chaſſe le Démon par l'exorciſme de l'ame de celui qu'on fait Chrétien ; on le conſacre par le crême, figure de

l'onction de la grace, par laquelle le Saint-Esprit se répand dans son cœur; il en prend possession par ce souffle mysterieux du Ministre du Baptême; il devient ensuite le principe & l'objet du culte que le Fidele lui rend dans ce Temple, par les actes de foy, d'espérance, & de charité : c'est cet Esprit saint qui prie dans lui, par ces gémissemens si éficaces. Et c'est pour cela, qu'elles sont d'un si grand mérite, & qu'elles nous peuvent donner un droit certain à la possession de Dieu. Dieu pouvoit-il honorer l'homme davantage, que de le faire enfant de Dieu, membre & frere d'un Homme-Dieu, & temple du Saint-Esprit? Aussi saint Jean nous dit-il, que par le Baptême, nous entrons en société avec le Pere & le Fils, & conséquemment avec le Saint Esprit ? Quelle glorieuse société ! quelle élevation ! quel bonheur ! *Le même.*

On ne peut entrer dans le royaume de Dieu, qu'aprés une seconde naissance.

Il faut renaître pour entrer dans le Royaume de Dieu, & pour être mis au au nombre de ses fideles sujets ; car nous naissons dans l'esclavage, & sous la puissance du démon. Dieu par sa miséricorde nous a donné le pouvoir de changer de condition, & de devenir ses Enfans : mais peut-on le devenir sans une seconde naissance, que ni les désirs de la chair, ni la volonté de l'homme ne sçautoient donner ? *Ce qui est né de la chair & du sang ne sçauroit être que chair & sang*, dit JESUS-CHRIST, & pour devenir esprit, il faut naître de l'esprit. Or nous recevons cette seconde naissance dans le Baptême, où l'Esprit de Dieu, par le moyen de quelques paroles, & de quelques goutes d'eau, fait dans une ame ce que ne sçauroient faire toutes les eaux de la mer, & toutes les forces de la nature. Ensuite nous pouvons faire croître comme par degrez, cette vie surnatutelle, comme la lumiére va croissant depuis le lever du soleil, jusqu'au jour parfait ; & s'il arrive malheureusement que nous perdions une vie si sainte, nous la pouvons recouvrer par la pénitence, comme par un second Baptême. *Le P. Dozennes, dans la Morale de* JESUS-CHRIST, *chap.* 1.

On promet dans le Baptême de changer de vie.

La prémiére chose que l'Eglise éxige de ceux qui demandent le Baptême, est qu'ils promettent de changer de vie, par le triple renoncement qu'elle leur fait faire. Car sans une vie Chrétienne, dit saint Augustin, le nom de Chrétien sera le sujet de nôtre condamnation. Ces étoiles qui tomberont à la fin du monde, sont les Chrétiens, dont on peut dire ce que saint Paul disoit des Israélites, qui ne l'étoient que selon la chair, & non pas selon l'esprit. Tous les Chrétiens portent le caractere du Sauveur, mais tous n'en portent pas la ressemblance ; tous sont sujets de JESUS-CHRIST, mais tous ne seront pas les cohéritiers de JESUS-CHRIST. *Le même.*

Comme un Chrétien, par le Baptême, doit mourir au monde, pour ne vivre qu'à Dieu.

Un souverain Pontife dit un jour de saint François, voyant son corps tout entier dans le tombeau long-temps aprés sa mort: Ce grand Saint étoit comme mort, pendant sa vie, & il est comme vivant après sa mort. Il faut qu'un Chrétien, qui par le Baptême doit porter la ressemblance du Fils de Dieu mort & enseveli dans le tombeau, selon saint Paul ; un Chrétien, dis-je, doit mourir au monde & à soy-même durant tout le cours de sa vie, afin qu'après sa mort il vive éternellement. Nous prenons tant de peines, & nous faisons tant de choses pour entretenir la vie sensuëlle, & la vie civile : une vie sainte & divine, que la profession du Christianisme nous oblige de mener, mérite-t-elle moins nôtre application ? La vie naturelle ne nous vient que de l'ame

vivante

vivante du prémier Adam, pour parler le langage de saint Paul, & la vie spirituelle nous vient de l'esprit vivifiant du second: *Factus est primus homo Adam in animam viventem, Adam novissimus in spiritum vivificantem. Le même.* 1. *ad Corint.* 15.

Tout Chrétien doit imiter Jesus-Christ, ou bien est indigne de porter ce nom.

Nous ne sommes point de vétitables Chrétiens, si nous n'imitons Jesus-Christ, & si nous ne travaillons continuellement à nous rendre semblables à lui. Car enfin, qu'est-ce qu'un Chrétien, sinon un Disciple de Jesus-Christ, c'est-à-dire un homme qui fait profession de le suivre ? Personne, dit saint Cyprien, ne mérite de porter le nom de Chrétien, s'il n'est autant qu'il le peut, le parfait imitateur de Jesus-Christ : *Christianus nemo dicitur rectè, nisi qui Christo, moribus, quoad valet, coæquatur.* C'est pour nous marquer cette obligation que nous contractons en qualité de Chrétiens, que saint Paul nous dit, que tous ceux qui sont baptisez, sont en même-temps revétus de Jesus-Christ : *Quicunque enim in Christo baptizati estis, Christum induistis.* C'est pour cela encore qu'on nous oblige dans le Baptême, de renoncer au démon & à ses œuvres, au monde & à ses pompes, pour ôter les obstacles qui nous pourroient empêcher de nous unir à Jesus-Christ, par un amour sincere, & une parfaite imitation. Il ne faut donc pas s'imaginer que quelques goutes d'eau, qu'on nous verse sur la tête dans le Baptême, nous fassent mériter la qualité de Chrétiens : cela est nécessaire, mais cela ne suffit pas. *Le P. Nepveu. Liv. de l'Esprit du Christianisme.* 1. *Ad Galat.* 3.

Un homme qui a des sentimens généreux, est porté à soûtenir l'honneur & la dignité de sa Religion.

Un homme qui a de bons sentimens n'oublie pas le caractere noble & distingué qu'il a à soûtenir. Une dignité, qui l'expose aux yeux du public, le soûmet aux bien-séances qui lui conviennent. Une place honorable dans la maison, & dans les bonnes graces du Prince, ne lui permet pas de se démentir, jusqu'au point de tomber en des bassesses indignes. Quelle que soit la conduite d'un Magistrat, il ne sçauroit presque perdre de vûe la robe, qui le fait environner de tant de supplians, qui lui attire tant de marques de respect. L'Officier de guerre, dans la tranquillité même de la plus oisive molleſſe, ne laissera pas évanouir de son esprit le pouvoir qu'il a de commander. Un titre qui nous sépare des autres, qui nous éleve au-dessus d'eux, ne s'éface jamais dans nôtre pensée, pour nous faire négliger toute la considération qui lui est dûe, & tous les égards que nous lui devons nous-mêmes. Vous connoissez (Chrétiens) la majesté, la sainteté, la grandeur de vôtre Religion : pensez s'il y peut avoir dans vous, rien de si élevé, que le caractere auguste de Chrétien & de fidele. Vous étes disciple & enfant d'un Dieu, qui s'est fait homme, qui répand ses faveurs sur vous, qui vous traite comme son favori, qui vous a marqué une place dans son Royaume. Je n'ai garde de vous reprocher que vous estimiez rien tant sur la terre, que l'honneur de lui appartenir. Si vous faisiez plus de cas d'une dignité mépriſable, qui vous assujetit d'autres hommes, que de ce nom précieux, qui l'oblige à vous regarder comme son héritier, & comme son frere ; je serois forcé de ne plus vous considérer comme Chrétien. Mais si vous étes persuadé qu'être Chrétien, c'est vôtre plus grande gloire, comment pouvez-vous oublier que vous l'étes? *Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Tout Chrétien doit être

Le Chrétien est comme une monnoye, qui porte l'image de Dieu. Il y a des monnoyes de divers métaux, plus ou moins précieux. Il y a des Chrétiens

une image de la ſainteté de Dieu.

d'une ſainteté inégale ; mais tout Chrétien doit montrer les traits de la ſainteté de Dieu, comme toute monnoye doit repréſenter l'image du Prince. Sans cette image, il ne reſte aux monnoyes que leur prix naturel ; point de cours dans le commerce : ſans les traits de la ſainteté, il ne reſte au Chrétien que les qualitez d'un infidele ; il dément le caractere de ſon Baptême. Quel rang doit-il tenir ſur la terre ? Quelle place pourroit-il avoir dans le Ciel ? *Le même.*

Les prémiers Chrétiens étoient perſuadez de l'obligation de vivre ſaintement après le Baptême.

L'on étoit ſi perſuadé dans les prémiers temps de l'Egliſe, de l'obligation attachée au Baptême, de mener une ſainte vie, que ceux qui ne vouloient point ſi-tôt rompre leurs attachemens, le recevoient le plus tard qu'ils pouvoient. Vous nous preſſez, diſoient-ils, de nous faire baptiſer : pourquoi nous interdire les plaiſirs de la vie, dans le temps, que nous pouvons les goûter, & que nulle loy ne nous les defend : nous ſçavons quelle doit être la régularité d'un fidele, combien ſon caractere doit nous éloigner de toute licence. Laiſſez-nous vivre au gré de nos paſſions, tant qu'il nous eſt permis de les contenter ſans ſcandale : nous connoiſſons nôtre foibleſſe, & nous ne voudrions pas deshonorer le nom de Chrétien. Il vaut mieux retarder l'honneur qu'on nous veut faire, que de vous faire repentir de nous l'avoir fait. Nous voulons ſoûtenir la dignité du Baptême par nos vertus, & nous ne ſommes pas encore diſpoſez à quitter nos vices. Le Catechumene riſquoit ſon ſalut par le delai du Baptême, plûtôt que de s'expoſer à vivre mal, après l'avoir reçû. Il ne pouvoit pas exprimer plus fortement la néceſſité d'être ſaint, dès qu'on eſt baptizé. Le luxe, la molleſſe, les délices, l'amour du monde lui paroiſſoient ſi incompatibles avec la profeſſion de Chrétien, qu'il craignoit de le devenir, de crainte de hâter des renoncemens indiſpenſables. *Le même.*

La ſainteté eſt eſſentielle à la profeſſion de Chrétien.

Le Chriſtianiſme eſt un état, où l'on fait profeſſion de ſainteté : la ſainteté que l'on y profeſſe, eſt marquée dans les commandemens de Dieu, & dans l'Evangile ; elle eſt par conſéquent très-pure & invariable, & tous les fideles ſont obligez de la pratiquer. Cela eſt inconteſtable. Quelques fideles voudroient reduire les préceptes qu'ils ont à obſerver, à un point, qui pût convenir aux mondains : ils interpretent, ils adoucilſent, les maximes ſurquoi ils doivent régler leur conduite ; & leur deſſein eſt d'altérer leurs obligations ſans changer leur croyance. Or je demande, eſt-il permis à des particuliers, qui ont pris parti dans une condition, dans un état, d'en changer la forme & les principes ; d'exiger de ceux qui ont le même engagement, qu'ils s'en tiennent à leurs idées ? Ou n'eſt-ce pas aux particuliers, à ſuivre les réglemens qu'ils trouvent ſagement établis, & religieuſement obſervez par leurs ſemblables ? Quel renverſement ? ſi un artiſan, après avoir embraſſé une vocation, s'aviſoit de preſcrire à ſes compagnons des méthodes différentes de celles des maîtres, & contraires à la fin, que leur propoſe leur métier : ſi un ſoldat, dés qu'il ſeroit ſous l'étendart, entreprenoit de combatre les regles ſûres & expérimentées de l'art militaire, & d'en ſubſtituer de nouvelles toutes propres à faire périr les armées &c. *Le même.*

Quelque condition qu'un Chrétien ait em-

Le Chrétien peut être de toute profeſſion, mais dans toute profeſſion, il a à honorer ſa foy par ſes vertus. Pas un moment dans la vie, où il puiſſe ſans bleſſer ſon caractere, & s'éloigner de ſa fin, dementir ſa croyance, violer

ſes loix : point d'affaire, où le détour puiſſe donner atteinte à ſa droiture ; point de divertiſſement qui lui permette le déréglement, point de ſuccés qui puiſſe déconcerter ſa modeſtie & ſon humilité, point de peine que ſa patience ne doive eſſuyer ſans s'effaroucher. Tout doit ſe ſentir en lui de ſa croyance, ſa croyance doit dominer ſur toute ſa conduite, & ſur tous ſes évenemens. Les fideles qui prétendent avoir des reſſources aux évenemens, dans les tours injuſtes d'une induſtrie intereſſée, une équité arbitraire pour le ſervice d'un ami, ou pour la ruïne d'un ennemi, dss égards, des diſtinctions, des temperamens ſelon les beſoins de leur penchant: tels fideles ſçavent-t'ils ce que c'eſt qu'être Chrétiens ? S'ils ne le ſçavent pas, le ſont-ils ? *Livre intitulé: Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

braſſée, il ne doit jamais démentir ſa profeſſion.

Le Baptême eſt un engagement que nous contractons auprès de Dieu, de mener une vie pure & ſainte ; tout ce qu'on en peut dire par rapport à nôtre conduite, eſt exprimé par là. Sans avoir égard aux loix qui nous ſont impoſées, aux veritez que nous devons croire, aux eſpérances que nous pouvons concevoir, aux maximes ſur quoi nous devons nous régler, aux myſteres que nous avons à adorer : ſans autre conſidération, ſans autre réfléxion, dés-là que nous avons le bonheur d'être baptiſez, nous avons l'obligation de vivre ſaintement. Ne promit-on point de recompenſe à nos vertus ; n'y eût-il point de châtiment pour nos crimes ; ne fuſſions-nous point ſéparez du reſte des hommes par les principes de nôtre croyance, & par les cérémonies de nôtre culte : nous ne pouvons nous diſpenſer d'étudier, & de pratiquer la ſainteté ; parce que nous avons été régénerez à la grace par les eaux ſalutaires du Baptême. Nous y avons pris une naiſſance nouvelle, un corps, & un eſprit nouveaux ; nous y avons été marquez d'un caractere divin, qui nous ſoûmet à un chef, à un maître, à un pere, à qui nous appartenons, & qui ne peut nous reconnoître qu'à nôtre innocence. Tout fidele ſçait cela. D'où vient donc qu'il a beſoin d'être perſuadé en tant de manieres, qu'il viole ſon engagement, s'il ne s'efforce de devenir ſaint ? Il faut lui rappeller dans l'eſprit ſa foy, ſa loy, ſon éternité, tous les éfets les plus touchans de la juſtice & de la miſéricorde de Dieu ; comme s'il étoit néceſſaire de faire reſſouvenir un ſoldat, qu'il doit porter les armes & combattre. *Le même.*

Un Chrétien eſt engagé par ſon baptême à devenir ſaint.

Nous ne naiſſons ni fideles ni Chrétiens, ſans qu'il en coûte, c'eſt à nous à devenir Chrétiens par nôtre travail. Le Chriſtianiſme eſt comme une ſcience, dont il faut étudier les principes, les regles & les conſéquences pour l'acquerir ; comme une profeſſion qu'il eſt néceſſaire de pratiquer, pour s'y rendre habile. L'on ſe plaint quelquefois de ce qu'on n'arrive à la ſainteté que par la peine & par une violence conſtante : l'on voudroit être naturellement au deſſus des paſſions, & des ſentimens humains. Par cette plainte & par ce déſir, l'on déclare que l'on ſent l'obligation de ſe faire des mœurs pures & innocentes : mais, en même temps, l'on marque une idée bien baſſe, bien indigne de la vertu Chrétienne... Nous ſommes tous très-peu diſpoſez à la ſainteté, nous en avons même un grand éloignement : nous avons à forcer nos inclinations pour y arriver ; ſans de rudes combats, ſans une éternelle vigilance, ſans une ſucceſſion de victoires toutes pénibles, toutes fatigantes ; nous ne devons pas eſpérer de l'attendre ; & ce ſera à nous un ſujet d'étonnement & d'impatience,

Nous devons travailler pour devenir des parfaits Chrétiens.

ſi l'indolence & l'oiſiveté, ſi le déréglement même & le vice ne nous conduiſent pas à la ſainteté. Rien de ſi accompli & de ſi difficile que d'être Chrétien. Pécheurs à nôtre naiſſance, portez dans la ſuite de nos années à être toûjours pécheurs, prétendons-nous que le hazard, l'indifference, l'oubli, la cupidité, l'amour du monde nous rendent ſaints ? Si nous ne le devenons, nous ne le ſerons jamais. *Fiunt, non naſcuntur Chriſtiani*, dit S. Jérôme. *Le même.*

La facilité avec laquelle Dieu a voulu que le Baptême nous fût conféré, montre le deſir qu'il a de nous ſauver.

Le Baptême eſt comme le ſceau de Dieu, par lequel il nous diſtingue de ceux qui n'ont pas l'honneur de lui appartenir, & d'être de ſa maiſon. De quelque maniere que ſoit un cachet, quelque main qui l'imprime, il laiſſe la même figure ſur la cire ; comment. Connoîtrez-vous à l'empreinte, s'il étoit d'or, d'argent, ou de plomb ? s'il a été appliqué par une perſonne noble ou roturiere, ſçavante ou ignorante, vertueuſe ou méchante ? elle repréſente toûjours la même image, & les mêmes traits. Qui que ce ſoit qui nous marque du ſceau de Dieu, en nous conferant le Baptême ; s'il le fait avec les conditions communes & aiſées qu'il doit y apporter, nous voilà veritablement baptiſez. Si Dieu nous rend ſi facile un Sacrement, qui eſt comme le fondement de nôtre ſalut, pourrions-nous douter du déſir de nôtre ſalut ? Pourrions-nous croire, qu'il voulût nous refuſer les graces qui doivent ſoûtenir une grace ſi ineſtimable ?.. C'eût été une grande miſéricorde de Dieu de nous favoriſer d'un ſi grand bienfait, quelque choix qu'il eût fait du miniſtre qu'il eût voulu employer : mais une des plus précieuſes faveurs que nous puiſſions recevoir de lui, il l'a miſe entre les mains de toutes ſortes de perſonnes indifféremment, pour le faire tomber ſur nous de leurs mains. *Le même.*

A quelle condition on nous a reçû au Baptême.

Pourquoi penſons-nous, quand on nous a enrôlez dans la milice de JESUS-CHRIST, qu'on nous ait fait renoncer à Satan, & à ſes pompes ; qu'on nous ait imprimé ſur toutes les parties de nôtre corps le ſigne de la croix, qu'on nous ait oint de l'huile ſacrée, ſi ce n'eſt pour nous faire entendre que nous avons ceſſé d'être au Démon, pour appartenir à JESUS-CHRIST ; que la joie du ſiecle n'eſt point faite pour des Chrétiens, que cette vie doit être pour nous une vie de croix & de ſouffrances ; mais que pour les ſupporter avec mérite, & avec joie, le Seigneur nous donnera la force & l'onction de ſa grace. C'eſt donc envain que nous nous ſcandaliſons quand toutes ces choſes nous arrivent ; ne devons-nous pas nous y attendre ? Nous a-t-on trompez en nous les diſſimulant ? C'eſt à cela que nous ſommes appellez : *in hoc poſiti ſumus..., in hoc vocati eſtis. M. de Monmorel. Homel. dans l'Octave de l'Aſcenſion.*

1. *Theſſal.* 3. *Petri.* 4.

La dignité où nous éleve le Baptême.

Un Chrétien eſt dédié & conſacré à Dieu par ſon Baptême ; on le tire de l'eſclavage du Démon, pour le faire entrer en poſſeſſion du Seigneur qui s'en ſaiſit, & qui le regarde comme ſien. Les Chrétiens dit ſaint Pierre, ſont des perſonnes que Dieu a choiſis pour lui, des gens qui compoſent une eſpece de Sacerdoce Royal, qui ſont Prêtres & victimes tout enſemble ; une nation ſainte, un peuple d'acquiſition, pour la conquête duquel, Dieu a répandu juſqu'à la derniere goute de ſon ſang. De plus le Chrétien eſt ſaint par l'infuſion de la grace ſanctifiante, & qui plus eſt, du Saint-Eſprit qui en eſt le principe, je ſuppoſe toutes ces véritez qui ſont inconteſtables, pour en tirer cette conſéquence, que les péchez des Chrétiens ſont plus griefs que ceux des Payens, & par conſéquent plus puniſſables ; parce qu'ils ſont plus élevez en

dignité qu'eux. C'eſt la raiſon de l'éloquent Salvien, qui ſemble avoir triomphé ſur cette matiere. Il eſt conſtant, dit-il, que plus l'état d'un homme eſt élevé, plus les fautes qu'il commet ſont grandes, *criminioſior culpa eſt, ubi honeſtior ſtatus.* Et plus la perſonne qui ſe rend coupable eſt honorée, plus ſon peché a de degrez d'énormité, *ſi honoratior eſt perſona peccantis, peccati quoque major invidia. M. Joly. Prône pour le troiſiéme Dimanche après les Rois.*

Il faut ſouvent rappeller la memoire de ce qui s'eſt fait à nôtre égard au jour de nôtre Baptême, qui a été celui de nôtre adoption, & de nôtre régénération ſpirituelle. Ce jour eſt paſſé, mes Freres, & qui de vous ſe repréſente les engagemens que vous avez contracté alors, pour faire par vous-mêmes ce qui n'a été fait que par la volonté d'autrui, & promis par une bouche étrangere ? C'eſt une ſainte pratique de renouveller ſouvent ces promeſſes, pour reprendre l'eſprit de religion, & pour vous engager entierement à lui. Quand un enfant eſt porté ſur les fonds, c'eſt un enfant de ténebres, mais quand il a reçû la grace du Baptême, c'eſt un enfant de lumiere. C'eſt pourquoi ſaint Denis appelle ce Sacrement, un Sacrement de lumiere ; & ſaint Paul écrivant aux Epheſiens, & voulant faire alluſion à ce qui s'eſt paſſé au jour de leur Baptême, leur dit ces belles paroles : *Eratis aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino.* Si vous ſçaviez (mes Freres) le changement qui s'eſt fait de vos perſonnes depuis le jour de vôtre Baptême, vous en ſeriez ſurpris : avant que vous fuſſiez baptizés, vous n'étiez que tenebres, & obſcurité ; & maintenant que vous avez reçû ce Sacrement, vous êtes tout changez, & étant intimement unis au Verbe divin, qui eſt la ſplendeur ſubſtantielle, vous êtes des enfans de lumiere. *Le même. Diſcours pour la Purification.*

Il faut ſouvent ſe ſouvenir du jour de nôtre Baptême.

La vocation du Chrétien eſt une vocation à la ſainteté, dans le deſſein de Dieu, & un engagement à la ſainteté dans la conduite de l'homme, par la grace qui lui a été donnée par ſon Baptême : grace qui eſt la ſource de toutes les benedictions ſpirituelles, & qu'on ne compte preſque pour rien. Car, qui eſt-ce qui, pour ranimer ſa foy languiſſante, la ramene quelquefois à ſon origine ? Qui eſt-ce qui ſe modérant dans les proſpéritez de la vie, ſe ſouvient que ſon jour heureux eſt celui où il devint enfant de Dieu ? Qui eſt-ce qui, pour mieux connoître & punir plus ſéverement les infidelitez qu'il a faites à Dieu, rappelle en ſon eſprit, ou renouvelle les promeſſes qu'il lui a faites ? Nous portons le nom de Chrétien, ſans réfléxion, & ſans mérite ; c'eſt un avantage que la pieté de nos peres nous a procuré, & que nous n'avons pas ſoûtenu par la nôtre ; l'innocence que nous y avions reçûë n'a duré qu'autant que la foibleſſe de l'age nous a tenus dans l'impuiſſance de la perdre ; les paſſions ſe ſont ſaiſies de nôtre ame ; l'eſprit du monde a prévalu, dés que nous avons été en état de nous conduire, & nous avons ceſſé d'être fideles, ſi-tôt que nous ſommes devenus raiſonnables. *Monſieur Fléchier. Sermon pour le jour de la Touſſaints.*

La vocation d'un Chrétien, eſt une vocation à la ſainteté dans le deſſein de Dieu.

Le Baptême des Chrétiens eſt bien différent de celui des Juïfs, comme l'a remarqué ſaint Zenon de Verone. Le Juïf, qui ſelon l'Apôtre, a été comme baptiſé au paſſage de la mer rouge, ne fut point mouillé de ſon eau. Il marcha toûjours à pied ſec, la Terre promiſe étoit la fin de ſon voyage ; il la devoit avoir continuellement préſente ; mais dans le Baptême Chrétien, où nous ſommes faits enfans de Dieu, on nous lave dans les eaux ; piſcine mer-

Différence du Baptême des Chrétiens & de celui des Juifs, dont parle S. Paul.

veilleuſe ! où tous les objets de la terre paroiſſent dans une eſpece de renverſement ; on y renonce à la vie du péché, pour ne plus vivre qu'à la vie de la grace ; on y eſt dépouillé du vieil homme, pour s'y revétir de l'homme nouveau : & ſans violer ſon ſerment, on ne peut plus s'attacher au monde. *F. S. D. L. V. Religieux Carme. Tom. 4. des actions Chrétiennes.*

On n'eſtime pas aſſez la grace du Baptême ; & pourquoy.

Comme il n'eſt point de bien en cette vie, qui ne ſoit corrompu par le mélange de quelque défaut, ni de condition ſi avantageuſe, qui n'ait quelque diſgrace ; je puis dire qu'il nous arrive, comme à ceux qui ſont riches de naiſſance : parce qu'ils ne ſçavent pas ce que vaut & ce que coûte le bien ; ils ſont ordinairement plus prodigues, que ceux qui ont fait leur fortune, par leur travail. De même, parce qu'on nous a donné la grace du Baptême, ſans que nous fuſſions en état de la demander, & que nous avons trouvé le Chriſtianiſme ſans le chercher, nous n'en connoiſſons point ce ſemble la valeur ; & il y en a bien peu parmi nous, qui s'appliquent avec ſoin à en faire un bon uſage. *Le P. Texier. Sermon pour le Vendredy de la prémiére Semaine du Carême.*

De la régénération qui ſe fait par le Baptême.

Saint Chryſoſtome dit, que ce qu'eſt le ſein de la mere pour former le corps d'un enfant dans ſa prémiére naiſſance, le Baptême l'eſt dans la ſeconde régénération, pour former l'eſprit du Chrétien. Ou bien, comme dit ſaint Leon, JESUS-CHRIST a mis dans les ſacrez fonds du Baptême, une fécondité admirable, ſemblable en quelque façon à celle dont le Saint Eſprit a honoré le ſacré ſein de la bienheureuſe Vierge : *Chriſtus, originem quam ſumpſit in utero Virginis, poſuit in fonte baptiſmatis.* La fécondité de Marie nous donne un Sauveur, dit ce ſaint Pape, & la fécondité du Baptême nous donne des fideles deſtinez au ſalut : celle-là produit le prémier des Prédeſtinez, celle-ci produit les membres du corps myſtique de JESUS-CHRIST, & lui donne des freres : *Dedit aqua quod dedit matri, obumbratio Spiritus Sancti, qua fecit ut Maria pareret ſalvatorem, facit ut regeneret unda credentem : quo Spiritu de intemerata matris viſceribus naſcitur Chriſtus, hoc, de Sancta Eccleſia utero naſcitur Chriſtianus. Le même.*

Serm de Nativitate.

L'excellence de la grace de l'adoption que nous avons reçûë au Baptême. *Tract. 5. in Joan.*

Croyez-moy, mes Freres, dit le même S. Leon, ce don, duquel nous parlons, excede tous les autres dons, & nous ne pouvons rien concevoir de plus grand que cette grace, qui fait que Dieu appelle l'homme ſon fils, & que l'homme peut prendre la liberté d'appeller Dieu ſon Pere : *Omnia dona excedit hoc donum, ut Deus hominem vocet filium, & homo Deum nominet Patrem.* Quel honneur, dit ſaint Auguſtin, que l'enfant adopté ſoit deſtiné à être où eſt le Fils unique & naturel ; & quoi qu'il ne lui ſoit pas égal dans ſa Divinité, qu'il ſoit néanmoins ſon compagnon, & ſon cohéritier dans l'éternité ! Quel honneur qu'en vertu de cette adoption, il ait part à la même couronne, & qu'il poſſede la même félicité ! Hé Dieu ! qu'il y a peu de Chrétiens qui reconnoiſſent cette grace, puiſqu'il y en a ſi peu, qui connoiſſent les grandes choſes que Dieu a faites en leur faveur, quand il les a fait Chrétiens ! Qu'il y en a peu qui entrent dans les ſentimens du grand ſaint Louis, qui faiſoit plus d'état de l'honneur qu'il avoit reçû, ayant été enfant de Dieu par le Baptême, que de la gloire qu'il avoit d'être fils de Roy, & légitime ſucceſſeur du plus floriſſant Royaume du monde ! Qu'il y a de Chré-

tiens qui penſent, avec des complaiſances criminelles, à la nobleſſe de leur ſang, & à la gloire de leurs ancêtres, & qui s'abuſent même par des généalogies trompeuſes ! mais qu'il y en a peu qui ſe ſouviennent avec joye, qu'ils ont l'honneur, en qualité de Chrétiens, d'être d'une extraction divine, d'être Princes du ſang de JESUS-CHRIST, & enfin d'être ſes freres & ſes cohéritiers, s'ils veulent, dans ſa gloire. *Le même.*

Nous ſommes obligez d'imiter le Fils de Dieu, en vertu du Baptême que nous avons reçû. *Ad Epheſ.* 5. 1. *Joan.* 2.

Qu'eſt-ce qu'être Chrétien ? Nous l'avons déja dit ; c'eſt être enfant adoptif de Dieu, & membre du corps myſtique de JESUS-CHRIST. Hé quoy ! en qualité d'Enfans, ne ſommes-nous pas obligez à porter ſur nous les traits de la reſſemblance de nôtre Pere ? *Imitatores Dei eſtote, ſicut Filii chariſſimi.* En qualité de membres du Fils de Dieu, ſi nous ne voulons deshonorer nôtre Chef, & faire un monſtre de ſon corps myſtique ; ne devons-nous pas être vivifiez de la vie de ſa grace, & dans toutes nos actions, agir par le miniſtere de ſon eſprit ? *Qui dicit ſe in ipſo manere, debet ſicut ille ambulavit, & ipſe ambulare.* O devoir du Chriſtianiſme que tu es mal entendu ! *Le même P. Texier.*

Comme, ayant reçû le Baptême, nous devons vivre en Chrétiens ; & ce que c'eſt qu'une vie chrétienne.

Souvenons-nous que dans le Baptême, nous avons été faits Chrétiens. Or qu'eſt-ce, je vous prie, qu'être Chrétien ? C'eſt faire profeſſion de la foy & de la loy de JESUS-CHRIST : en voilà aſſez pour nous confondre ſur cette obligation. Cette foy & cette loy ſont toutes ſaintes, nous faiſons profeſſion de vouloir aimer Dieu de tout nôtre cœur, & le prochain comme nous-mêmes ; nous embraſſons cette morale pure & élevée, que l'Evangile nous enſeigne ; cette vertu héroïque qui ne donne rien à la chair ni au ſang. Vous reconnoiſſez JESUS-CHRIST pour vôtre maître, & vous êtes engagez à ſuivre ſa doctrine. Faites réfléxion ſur les devoirs auſquels cette ſainte profeſſion vous oblige. *Le même.*

De ceux qui renoncent à la foy qu'ils ont embraſſée au Baptême.

Nous liſons dans l'Hiſtoire, qu'un Diacre de l'Egliſe de Carthage ayant appris avec beaucoup de douleur dans la priſon, où il avoit été mis pour la foy, qu'un jeune Chrétien nommé Elpidophore, qu'il avoit tenu ſur les fonts du Baptême, avoit malheureuſement renoncé au Chriſtianiſme, pour retourner à ſon ancienne idolâtrie ; ne pouvant pas l'aller trouver, il ſe perſuada qu'au jour de ſon martyre, cet Apoſtat ſeroit dans l'aſſemblée de ceux qui aſſiſteroient à ſon ſupplice, & qu'alors il pourroit lui faire des reproches. Le jour jour donc de ſa mort étant venu, il prit ſous ſon manteau la robbe blanche dont il avoit revétu Elpidophore au jour de ſon Baptême, & ayant apperçû cet Apoſtat, il lui montra cette robbe, en lui diſant : *Hæc ſunt linteamina, quæ te accuſabunt, dum majeſtas veniet judicantis.* Voilà malheureux, voilà perfide, la robbe dont tu fus revétu, quand tu fus fait enfant de Dieu ; ce ſera cette robbe qui te fera ton procés, & qui te confondra devant le ſouverain Juge. Ces paroles furent prononcées avec tant de force, que ce renegat en fut ſaiſi d'éfroy, écumant & hurlant comme un Démoniaque. Hé Dieu ! ſi un homme ſur l'échafaut, & ſur le point de mourir, confond ſi puiſſamment un pécheur, que ſera-ce d'entendre la voix tonnante de JESUS-CHRIST, qui nous reprochera nôtre ingratitude & nôtre infidelité ? Que répondrons-nous, quand il nous accuſera d'avoir violé les ſermens de nôtre Baptême, & d'avoir foulé aux pieds toutes les graces de ce Sacrement ? *Le même.*

Le myſtere de nôtre régénération eſt difficile à comprendre.

Cette ſeconde naiſſance que le Chrétien reçoit dans le Baptême, & par laquelle il devient enfant de Dieu, eſt un myſtere au-deſſus de tous les éforts de la raiſon humaine. Ce n'eſt pas ſeulement le Docteur de la Loy, Nicodeme, qui en a été ſurpris, lorſque le Fils de Dieu lui fit cette propoſition : *Oportet naſci denuò.* Il faut naître une ſeconde fois ; ceux-là mêmes que Jesus-Christ a plus particuliérement inſtruits de cette naiſſance, ont reconnu la difficulté qu'il y avoit de bien entendre la grace, que Dieu nous a voulu faire. C'eſt pour cette raiſon que ſaint Auguſtin réfléchiſſant ſur le prémier chapitre de ſaint Jean, a obſervé que le bien-aimé Diſciple y traite de trois myſteres inéfables, qui s'éclairciſſent, & qui s'autoriſent l'un l'autre. Le prémier, eſt la génération éternelle du Verbe, dans le ſein de ſon Pere ; le ſecond, eſt la génération temporelle du Verbe dans le ſein de ſa Mere : le troiſiéme eſt la génération ſpirituelle, que les hommes reçoivent dans les eaux du Baptême. Car ſaint Jean prévoyant bien qu'on auroit de la peine à la croire, autoriſe cette régénération de l'homme, par une autre plus difficile : *Et Verbum caro factum eſt, & habitavit in nobis* : Le Verbe a été fait chair, & il a demeuré parmi nous. Pourquoy vous étonnez-vous, dit ſur cela ſaint Auguſtin, de ce que les hommes renaiſſent de Dieu ? Conſidérez que Dieu reçoit une ſeconde naiſſance de l'homme : *Quid miraris quia homines à Deo naſcuntur ? attende ipſum Deum natum ex hominibus. Le même. Sermon de la Pentecôte.*

Joan. 1.

Comme Dieu nous a communiqué ſon eſprit. 1. *Ad Corinth.* 15.

Vous remarquerez une judicieuſe différence que l'Apôtre a miſe entre le prémier & le ſecond Adam : *Factus eſt primus homo Adam in animam viventem, noviſſimus Adam in Spiritum vivificantem.* Lorſque le prémier Adam fut formé de la terre, l'Ecriture nous enſeigne qu'il reçût une ame vivante, c'eſt-à-dire immortelle ; mais quand le ſecond Adam eſt venu au monde, non-ſeulement il eſt venu au monde avec un eſprit vivant pour lui ſeul, mais encore capable de donner la vie aux autres. Et voilà le raviſſant commerce de la chair & de l'eſprit, qui s'eſt fait en la Perſonne de Jesus-Christ, dit ſaint Athanaſe. Le Fils de Dieu a voulu prendre de nous la chair, afin que nous reçuſſions ſon eſprit. *Le même P. Texier.*

Nous devons ſouvent faire réflexion ſi nous vivons en Chrétiens.

Penſez-vous quelquefois que la charité, que Dieu a répandue dans vos cœurs, vous donne la liberté de vous unir intimement à Dieu ? Sommes-nous Chrétiens tout de bon ; c'eſt-à-dire avec connoiſſance de nôtre Chriſtianiſme ? Nous le ſommes, parceque nous ſommes baptiſez, parceque nous entrons dans l'Egliſe, nous aſſiſtons au Sacrifice de l'Autel, nous nous acquitons de certaines cérémonies au dehors : mais avons-nous un entendement Chrétien, une volonté chrétienne ? Penſons-nous, raiſonnons-nous en Chrétiens ? aimons-nous en Chrétiens ? *Le même.*

La penſée que nous ſommes enfans de Dieu, nous doit porter à de grandes choſes.

Saint Auguſtin, liv. de la Cité de Dieu, remarque après un Autheur profane, que les grands hommes des ſiécles paſſez ſe glorifioient d'être décendus des Dieux, & que cette imagination, toute fauſſe qu'elle étoit, leur étoit avantageuſe : *Ut humanus animus velut divinæ ſtirpis fiduciam gerens, res magnas aggrediendas præſumat audaciùs, agat vehementiùs, & ob hoc, impleat ipsâ ſecuritate feliciùs.* Ils ſe flattoient de cette penſée, afin que leur ame ſe tenant aſſûrée d'une naiſſance divine, eût la hardieſſe d'entreprendre de grandes choſes,

choſes, les exécutât avec plus de chaleur, & les accomplit avec d'autant plus de bonheur, qu'ils en croyoient le ſuccès infaillible... Vanité ! phantôme, illuſion ! je vous l'avoue : mais ſi cette créance d'une dignité prétenduë & imaginaire, a fait tant d'impreſſion dans l'eſprit des Princes, quel ſentiment n'inſpireroit pas cette vérité de foy, établie dans l'eſprit d'un Chrétien ! Je ſuis enfant de Dieu, & je dois poſſéder un jour tout le Royaume de Dieu. C'eſt le motif dont ſe ſervoient les Peres, & qu'ils ſuggeroient à ceux qui recevoient le Baptême. *Le même.*

Reconnoiſſance que nous devons avoir de la grace du Baptême.

Je me dois ſouvent demander à moy-même, où eſt ma foy ? où eſt la ſainteté de ma vie ? Qui eſt-ce qui a des ſentimens dignes du Chriſtianiſme ? qui a cette réſolution forte & ſincere, conſtante & généreuſe d'honorer, par la ſainteté de ſa vie, la filiation divine qu'il a reçûe dans le Baptême ? Que de lâcheté ! que d'indifférence ! que de mépris pour celui que nous devons reconnoître pour nôtre Pere ! & qu'il pourroit juſtement renouveler l'ancienne plainte qu'il faiſoit par ſon Prophete, *Filios enutrivi & exaltavi, ipſi autem ſpreverunt me* ! Je leur ai donné la vie & la naiſſance, je les ai élevez juſqu'à la participation de mon être ; mais à meſure qu'ils ont cru, ils n'ont eû pour moy que de la froideur & du mépris. En éfet, quelle reconnoiſſance, quel reſpect, quelle tendreſſe, quel empreſſement avez-vous pour lui plaire ? à quoy pourra-t'il connoître que vous êtes ſes enfans ? *Le même.* *Iſaïa. 1.*

Pourquoi la concupiſcence demeure après le Baptême.

Quoique la concupiſcence ſoit comme paſſée en nature, & qu'elle rende le péché ſi difficile à vaincre ; néanmoins Dieu la laiſſe dans l'ame des fideles après le Baptême, pour exercer leur vertu, pour domter leur orgueil, & pour leur rendre toûjours préſent le ſouvenir de leur malheur. Pendant l'heureux état de l'innocence ; la vertu étoit ſi naturelle à l'homme, qu'elle ne trouvoit point de réſiſtance ; il faiſoit le bien avec plaiſir, & la grandeur du mérite n'étoit point meſurée par la difficulté de l'ouvrage ; ſes paſſions étoient obéiſſantes à la raiſon, ſes ſens étoient fideles à l'eſprit, & le corps n'avoit point d'autres mouvemens que ceux de ſon ame. L'exercice de la piété n'étoit point encore un combat ; la continence & la force n'étoient point contraintes de donner des batailles, pour remporter des victoires. Auſſi faut-il confeſſer que ſi l'homme avoit plus de repos, il avoit moins de gloire que nous ; & que s'il goûtoit plus de douceur, il n'eſpéroit pas tant de recompenſe : car maintenant toute nôtre vie ſe paſſe dans l'exercice & dans le combat, toutes nos vertus ſont auſteres, & toûjours environnées d'ennemis. Ainſi c'eſt pour combattre que nous nous ſommes enrôlez par le Baptême ſous les étendars du Fils de Dieu, c'eſt le chef que nous devons ſuivre : mais ſouvenons-nous que cette inclination au mal, cet ennemi domeſtique, & cette rebellion intérieure que nous éprouvons, eſt la matiére de nos combats, & de nos triomphes. *Le P. Senault, Prêtre de l'Oratoire. Neuviéme Diſcours de l'Homme criminel.*

Ce que nous étions avant le Baptême, & ce que nous ſommes après.

Qui étiez-vous avant vôtre Baptême, & qu'êtes-vous par la grace du Baptême ? Avant le Baptême vous étiez ſous la puiſſance du démon, par vôtre Baptême vous en êtes délivrez ; avant le Baptême vous étiez exclus du royaume Céleſte, par le Baptême vous y acquerez un droit légitime ; avant le Baptême vous étiez eſclave, & par le Baptême, vous êtes tirez de cette captivité, & vous entrez dans la liberté des enfans de Dieu : avant le Baptême, vous étiez

dans l'erreur, & dans la confuſion du péché; par le Baptême vous étés éclairez d'une lumiére d'enhaut, & remplis de grace : non-ſeulement libres, mais ſaints; non-ſeulement ſaints, mais enfans de Dieu, & cohéritiers de JESUS-CHRIST. Comment cela, & par quelle raiſon étes-vous devenus tout d'un coup ſi grands? Je n'en vois aucune, que la pure & gratuite miſéricorde d'un Dieu. *Le Dictionnaire Moral. Prémier diſcours ſur le Chrétien, ſur la Religion*, &c.

Nous avons été appelez gratuitement au Chriſtianiſme.

Nous avons été appelez au Chriſtianiſme par ſort, c'eſt à dire par un bienfait que nous n'avons point mérité, dit l'Apôtre; quand le ſort tombe, c'eſt indépendemment du choix & du mérite de ceux ſur leſquels il tombe. Dans celui de nôtre vocation au Chriſtianiſme, nous n'avons pas plus de droit qu'en ont tant d'infideles, tant de peuples plongez dans les erreurs, & les abominations de l'idolâtrie. Au même jour, & au même moment que nous avons été faits Chrétiens ſur les Fonts de Baptême, que de millions d'enfans ont été privez de cette grace! Le ſort eſt tombé ſur nous; & vous l'avez ainſi voulu, ô mon Dieu, bien différent en cela, de ceux, qui parmi les hommes le jettent, de la volonté deſquels il ne dépend pas de le faire tomber là où il leur plaît. C'eſt entre vos mains que nôtre ſort a été; mais vous en avez diſpoſé comme il vous a plû: heureux de ce qu'il eſt tombé ſur nous, & que vous nous avez fait entrer en participation de celui des Saints! *Dignos nos fecit in partem ſortis ſanctorum. Le même.*

Pour être véritables Chrétiens, ce n'eſt pas aſſez d'avoir reçû le Baptême.

Si pour être Chrétien, il ne s'agiſſoit que de prononcer les promeſſes de ſon Baptême; s'il ſuffiſoit de s'acquitter extérieurement de quelques devoirs de Religion, de croire les véritez revélées, d'acquieſcer à tout ce que l'Egliſe Catholique propoſe comme article de foy, de ſe faire même dans l'idée, un devoir de les défendre au péril de ſa vie; j'oſe dire (Meſſieurs) que le nombre des vrais Chrétiens ſeroit auſſi grand, qu'il eſt aujourd'hui petit; que quelque étroite que ſoit la voie du Ciel, une infinité de gens y marcheroient, qu'il n'y auroit point de ſecte, ni plus univerſellement répandue, ni plus fidele à ſes obligations que la nôtre. Mais quand je me repréſente que cette qualité de Chrétien nous engage à des devoirs preſque infinis, qu'à proportion de l'excellence de nôtre grace, on nous demande d'excellentes vertus; je tremble pour vous & pour moy, trouvant dans l'Arche de Noé moins d'hommes que d'animaux, & dans l'Egliſe moins de véritables fideles, que de faux Chrétiens. *Le même.*

Les éfets du Baptême, & les divers noms qu'on lui donne, par rapport à ces différens éfets.

Le Baptême qui nous fait Chrétiens, eſt, dit ſaint Gregoire de Nazianze, un lien qui nous attache à JESUS-CHRIST, & qui nous rend avec lui, étrangers ſur la terre; un dégagement de nôtre ſervitude, où nos chaines ſont rompus, pour nous rétablir dans une vraie liberté; en un mot, c'eſt le plus excellent don de Dieu, & le plus ſaint épanchement de ſa lumiére. Cette grace du Chriſtianiſme, reçoit différens noms, par rapport aux différens fruits qu'elle produit. *Don.* Elle nous eſt donnée indépendamment de nos mérites; *Baptême.* Nos ames y ſont purifiées. *Onction.* Nous y ſommes conſacrez Prêtres & Rois. *Illumination.* Une inviſible clarté ſe répand dans nos ames, qui en ſont toutes pénétrées. *Vêtement incorruptible.* Nôtre ignominie, & nôtre nudité ſont cachées. *Sceau, & Caractere.* Nous y appartenons à Dieu, c'eſt le ſigne de ſa domination ſur nous. Quand on confére ce Sacrement, les

Cieux s'en réjoüiſſent, les Anges en célebrent la ſolennité avec d'autant plus de joie, que la gloire qui nous y eſt communiquée, nous approche d'eux. *Le même.*

Du renouvellement de l'homme, qui ſe fait dans le Baptême.

Le renouvellement de l'homme s'eſt fait dans le Baptême, dit ſaint Grégoire de Nazianze. C'eſt là, où comme par un déluge univerſel, tous nos péchez ſont noyez; c'eſt-là que les impuretez & les taches que nous avons contractées par le vice de nôtre origine, nous ſont ôtées: & comme nous ſommes compoſez de deux parties, d'une partie viſible, & d'une partie inviſible, de corps & d'ame; qu'a fait Dieu? Il a voulu que deux choſes dans le Baptême y répondiſſent; l'eau qu'on y employe d'une maniére viſible & naturelle, & l'eſprit, dont la vertu produit ſon efet d'une maniere ſpirituelle & inviſible. Ce que l'eau fait au dehors, l'eſprit le fait au dedans; l'eau lave le corps, mais l'eſprit céleſte donne à l'ame les ſecours dont elle a beſoin dans l'état où elle ſe trouve. *Le meme.*

Les devoirs du Chriſtianiſme, que nous avons embraſſé dans le Baptême.

Dans le monde, la plûpart des hommes s'imaginent que le Chriſtianiſme ne conſiſte qu'en quelques cérémonies extérieures qu'on appelle Religion; & que toutes les obligations qu'il impoſe, ne ſont point du tout eſſentielles à la qualité de Chrétien. On appelle Religion, certaines pratiques particuliéres, dont on ſe fait une loy de s'acquitter tous les jours, pendant qu'on ômet toutes les autres; ce n'eſt point là une religion, c'eſt une illuſion. Le devoir d'un Chrétien, c'eſt d'exercer toutes les vertus, & celles principalement qui ſont néceſſaires à ſon état, & à la deſtruction de ſes vices & de ſes paſſions. Vous aſſiſtez réguliérement au ſervice divin; vous communiez tous les mois, vous faites tous les jours quelques aumônes: tout cela eſt bon. Mais ſi avec cela, vous êtes tranquillement vindicatif, ambitieux, envieux, médiſant: vous n'avez que le ſuperficiel de la Religion; la dirai-je? vous n'êtes pas un véritable Chrétien. On ne fait point préciſément ce qu'on eſt obligé de faire, & l'on veut pourtant ſe diſtinguer par tout ce qui fait du bruit; on ne prend les dehors de la Religion, que pour être plus en droit de réformer les autres; c'eſt un voile ſous lequel le vice repoſe en ſureté, & ſous lequel il veut joüir des priviléges de la vertu; on laiſſe le capital de la vertu pour les apparences. *Tiré des Diſcours Chrétiens. Tom. 2. Diſcours pour le ſecond Dimanche d'après Pâque.*

Le Chrétien doit conſidérer ſon état de chrétien, comme un état de mort.

Il faut qu'un Chrétien conſidere ſon état, comme un état de mort, qui lui ouvre le chemin du Ciel, & qui lui ferme celui du monde. Et comme le prémier homme étant ſorti du Paradis terreſtre, ne put jamais y rentrer, à cauſe que le Cherubin que Dieu avoit mis à la porte, en défendoit l'accès; ainſi par une raiſon différente, mais par un éfet tout ſemblable, le Chrétien s'étant, par ſon Baptême, ſéparé du monde, qui eſt le Paradis de l'homme terreſtre; Dieu ne veut pas qu'il y rentre, ni de penſée ni d'affection, & encore moins par ſes actions. Son corps peut bien être ſur la terre; mais ſon ame doit être en Dieu, & ne doit être appliquée qu'à Dieu. Il doit ſe ſouvenir de cette parole de l'Apôtre: Soit que nous vivions, ſoit que nous mourions, quoi que nous faſſions, nous ſommes à Dieu. *Le même Autheur. Diſcours pour le quatriéme Dimanche après Pâques.*

Le Baptême nous

oblige d'être morts avec Jesus-Christ.

mort avec Jesus-Christ ; c'eſt-à-dire de ſe conſidérer dans toutes les choſes de la terre, comme une perſonne morte, qui n'y a plus de part, & qui n'en doit plus avoir de ſentiment, regardant indifféremment les biens & les maux du monde, & n'en étant non plus touché, qu'un mort du bien ou du mal qu'on voudroit faire à ſon corps. C'eſt pourquoi il faut conſidérer prémiérement combien cette inſenſibilité à toutes les choſes du monde eſt une haute perfection, & combien il y a peu de perſonnes qui ſoient vraiement mortes à tout ce qui n'eſt point Dieu. Cependant c'eſt une perfection, à laquelle généralement doivent tendre tous les Chrétiens, comme étant eſſentielle au Chriſtianiſme ; puiſque c'eſt le prémier engagement où l'on eſt entré par le Baptême, comme ſaint Paul le marque expreſſément, par ces paroles: *Quicunque baptizati ſumus, in morte ipſius baptizati ſumus.* On doit donc avoir du moins un vrai déſir d'y ſatisfaire autant qu'on le peut, ſi on ne le peut pas faire autant qu'on le doit. *M. de Sainte-Marte. Tom. 2. de ſes Traitez de piété. Avis ſur le renouvellement des promeſſes du Baptême.*

Ad Rom. 6.

Nous devons être enſevelis avec Jesus-Christ par le Baptême, ſelon ſaint Paul.

Nous avons été enſevelis avec lui par le Baptême, pour mourir au péché, dit l'Apôtre, en l'Epitre aux Romains. Ce qui nous apprend ce ſemble que ce n'eſt pas aſſez à un Chrétien, qui a été baptizé d'être mort avec Jesus-Christ, s'il n'eſt de plus enſeveli & renfermé dans le ſépulcre avec lui. Or la différence qu'il y a entre une perſonne morte, & celle qui eſt dans le ſépulcre ; c'eſt que l'une eſt encore, en quelque ſorte, parmi les vivans, & l'autre en eſt entiérement ſéparée ; que l'une n'a plus de part avec le monde, mais que le monde en a encore avec elle, en ce que l'on s'occupe auprès d'elle pour lui rendre les derniers devoirs; au lieu que l'autre eſt tellement retranchée du commerce des hommes, qu'on n'a plus rien à lui faire, & qu'on ne pourroit plus même la regarder ſans horreur. Ainſi l'état où doit être une perſonne baptiſée, eſt d'être non-ſeulement morte au monde, n'ayant aucun ſentiment de ſes biens & de ſes maux ; mais encore de vouloir bien que le monde la traite comme perſonne morte, & déja dans le tombeau ; qu'il a miſe en oubli, dont il s'eſt entierement ſéparé, & qu'il a rejetée de lui, comme une choſe qu'il ne peut ſouffrir. C'eſt l'état où étoit ſaint Paul, lorſqu'il dit que le monde étoit crucifié pour lui, & qu'il étoit crucifié pour le monde : *Mihi mundus crucifixus eſt, & ego mundo. Le même.*

Ad Galat. 6.

Le Baptême repréſente auſſi la Réſurrection du Fils de Dieu.

Comme ſaint Paul dit, que ſi Jesus-Christ n'étoit point reſſuſcité d'entre les morts, nôtre foy, & nôtre eſpérance ſeroient vaines ; nous pouvons dire auſſi que ce ſeroit envain que le Baptême nous auroit donné part à la mort & à la ſépulture de Jesus-Christ, s'il ne nous avoit auſſi donné part à ſa réſurrection, & à ſa nouvelle vie. C'eſt d'où nait la plus grande obligation d'un homme qui a reçû le Baptême, qui ne doit mourir au monde, que pour ne vivre qu'en Dieu ; qui ne doit être inſenſible à toutes les choſes temporelles, que pour être touché de l'amour des éternelles ; qui ne doit s'enſevelir avec Jesus-Christ, que pour ſe dérober aux yeux & à la converſation des hommes; qui ne doit abandonner la demeure de la terre, que pour habiter dans le Ciel en qualité de reſſuſcité. *Le même.*

Nous ne devons ja-

Reſſouvenons-nous de nôtre baptême ; pluſieurs motifs nous y engagent. Nous le devons par reconnoiſſance, puiſque nous y avons reçû une grace pré-

cieuſe, que nous ne pouvons oublier, ſans une grande ingratitude. Le temps de nôtre baptême eſt la fin de nôtre miſere & de nôtre eſclavage. Mais nous devons ſur-tout penſer à nôtre baptême, pour bien imprimer dans nos cœurs les maximes fondamentales de la Religion, que nous avons promis de ſuivre, dés le moment que nous avons été engagez dans la milice de JESUS-CHRIST. C'eſt un grand bien-fait que nous avons reçû, & nous devons par conſéquent en faire une très-grande eſtime, & être pénétrez de reconnoiſſance pour celui qui nous a donné des témoignages ſi authentiques de ſon amour. Quel don plus précieux que celui de la foy ! Quelle grace plus excellente que celle du Baptême ! Car qu'eſt-ce qu'être baptiſé ? C'eſt être incorporé à JESUS-CHRIST, c'eſt être membre de JESUS-CHRIST, c'eſt être revétu de JESUS-CHRIST, ſuivant ce que ſaint Paul enſeigne. *M. Lambert, Homel. ſur la Fete de la Trinité.*

mais oublier la grace & le bienfait du Baptême.

Tout Chrétien baptiſé eſt eſſentiellement obligé de garder toute la loy ; c'eſt ce qui nous fait voir que beaucoup de Chrétiens ne ſatisfont point à leurs engagemens, & qu'il y en a un très-grand nombre qui ſont aſſez malheureux pour violer les vœux & les promeſſes de leur Baptême : car ceux qui ne ſuivent qu'une partie des commandemens, & ne font pas difficulté de tranſgreſſer pluſieurs préceptes, ſont manifeſtement des Prévaricateurs. Enſuite ceux qui ont la témerité d'expliquer la loy de Dieu ſelon leur ſens, qui l'interpretent par rapport à leur interêt, & à leurs inclinations, ſont encore conſtamment des enfans rébelles, qui agiſſent directement contre ce qu'ils ont promis. C'eſt, par exemple, un devoir eſſentiel de la Religion Chrétienne, de porter la croix, & de ſe mortifier : toutes les cérémonies du Baptême nous font voir de quelle importance il eſt d'obéir à ce commandement. Vous ne pouvez ignorer que quand vous avez reçû ce bien-fait, le Prêtre ne vous ait annoncé en pluſieurs maniéres différentes, l'obligation de porter la croix ; il vous l'a marquée par les ſignes & par les cérémonies, en vous imprimant le ſigne de la croix ſur vôtre front, & enſuite ſur vôtre poitrine. Eſt-il néceſſaire de vous faire entendre ce que veulent dire ces cérémonies : ſi vous voulez encore entendre l'Apôtre ſaint Paul, il vous apprendra que la vie Chrétienne eſt une vie de crucifiement : *Qui ſunt Chriſti, carnem ſuam crucifixerunt cum vitiis & concupiſcentiis.* Or il s'enſuit de là, qu'il n'y a rien de plus oppoſé à la ſainteté du Baptême, à ſes engagemens, à la vie Chrétienne, que d'aimer les plaiſirs, les rechercher, vouloir ſe ſatisfaire, & enflamer la cupidité, en lui accordant ce qu'elle déſire. *Le même.*

Peu de perſonnes ſatisfont aux obligations de leur Baptême.

Ad Galat. 5.

Grand-Dieu ! En faiſant attention à la miſéricorde que vous nous avez faite, lors que vous nous avez marqué de vôtre ſceau, & que vous nous avez mis au rang de vos enfans, nous avons bien ſujet d'entrer dans de grands ſentimens de confuſion. Vous nous avez fait une grace, dont le prix eſt ineſtimable ; & cependant nous l'avons preſqu'oubliée, à peine y avons-nous penſé ; au lieu que nous aurions dû ne pas paſſer un ſeul jour de nôtre vie, ſans nous ſouvenir de vos grandes miſéricordes. Combien de jours ſe ſont écoulez ſans que nous ayons fait aucune réfléxion ſur ce que nous étions, & ſur ce que nous ſommes devenus par la grace du ſaint Baptême ? Si nous méditons les promeſſes que nous vous avons faites, & les loix que vous nous avez preſcrites, nous

Regret d'avoir ſi peu penſé à ce bienfait incomparable.

avons encore beaucoup plus de ſujet de nous confondre en vôtre préſence. Les avons-nous tenues ces promeſſes ? avons-nous obéi à vos commandemens ? Infideles que nous ſommes ! nous avons ſervi celui, auquel nous avons renoncé, & nôtre vie a été une ſuite continüelle de déſobéïſſances à vos ſaintes loix. Nous avons donc beſoin de conſidérer nos prémiers engagemens, pour être convaincus de nos infidélitez. Que ferons-nous, Seigneur, pour éfacer des fautes ſi criminelles ? Vous nous avez appris, qu'il y a un ſecond Baptême, que vous avez inſtitué par un excès de miſéricorde, pour ceux qui ont perdu la grace du prémier. Il n'y a que le Baptême de larmes, qui puiſſe nous rétablir dans l'heureux état d'où nous ſommes tombez. *Le même*

Quelle eſt la dignité où un Chrétien eſt élevé par ſon Baptême.

Par vôtre baptême, vous êtes devenus Chrétiens. Qu'eſt-ce que cela renferme, & comprenez-vous l'étendue de cette grace ? Vous avez été faits Chrétiens, c'eſt-à-dire, que vous êtes devenus enfans de Dieu : ſaint Jean vous l'enſeigne, quand il vous dit : Conſidérez quel amour le Pere nous a témoigné de vouloir que nous ſoyons appellez, & que nous ſoyons en effet les enfans de Dieu. Vous avez été faits Chrétiens, c'eſt-à-dire que dés ce monde, Jesus-Christ conſidere vos ames, comme ſes épouſes : le grand Apôtre nous en aſſûre quand il nous dit : *Deſpondi enim vos uni viro Virginem caſtam exhibere Chriſto.* Vous avez été faits Chrétiens, c'eſt-à-dire que vous êtes devenus les freres de Jesus-Christ, & les temples de Dieu : car ſaint Paul vous dit, que le Sauveur ne rougit point de vous appeler ſes freres ; & ailleurs : Ne ſçavez-vous pas, que vous êtes les temples de Dieu, & que l'Eſprit de Dieu habite en vous ? Vous avez été faits Chrétiens, c'eſt-à-dire que vous participez à la nature Divine, & que vous attendez un héritage, où rien ne peut ni ſe détruire, ni ſe corrompre ni ſe flétrir. O le grand nom que celui de Chrétien ! & que ceux-là ſont aveugles, qui n'en connoiſſent pas le mérite & le prix ! La qualité de Chrétien doit être miſe au-deſſus de toutes les autres ; & quelque élevé que l'on ſoit, on doit toûjours en faire ſa principale gloire. C'eſt ce que ſaint Auguſtin diſoit à un homme qui venoit d'être élevé à une haute dignité, nommé Olimpius. *Le même. Dans l'Homel. ſur ſaint Jean-Baptiſte.*

2 *Ad Cor.* c. 11.

1. *Ad Cor.* c. 3.

2. *Petr.* 4. & 1. 4.

Epiſt. 96. *nova edit. alias* 114.

Comme tous les Chrétiens ſont égaux par le Baptême.

Tous les Chrétiens ſont égaux en un ſens : *Il n'y a parmi nous*, dit l'Apôtre, *qu'un corps, qu'un eſprit, qu'une même eſpérance, qu'un Seigneur, qu'une foy, qu'un Baptême.* Ce qui doit faire nôtre principale gloire ſe trouve également dans tous les Chrétiens. S'il y a quelque différence à faire, elle doit être fondée ſur les principes de la Religion : ſi un Chrétien doit avoir une prérogative au-deſſus d'un autre, ce ne peut être que parce qu'il ſuit avec plus de fidélité les loix de l'Evangile. Le riche qui ſe conduit ſuivant les maximes de Jesus-Christ, eſt au-deſſus du pauvre, non parce qu'il eſt riche, mais parce qu'il eſt fidele à Jesus-Christ. Le pauvre qui ſe ſanctifie dans ſon état eſt infiniment au deſſus du Riche, qui mene une vie contraire à l'Evangile. En un mot, il n'y a rien de plus grand ſur la terre que le nom de Chrétien. *Le même.*

Ce que c'eſt qu'un véritable Chrétien.

Un Chrétien, pour le définir exactement, eſt un homme qui ayant été baptizé, prend l'Evangile pour régle de ſa conduite, & Jesus-Christ pour modele, qui travaille continüellement à devenir la copie vivante de ce divin original, à en exprimer tous les traits en ſa perſonne, afin, comme dit l'Apôtre

que la vie de JESUS-CHRIST paroiſſe dans lui : *Ut & vita Jeſu manifeſtetur in corporibus noſtris* ; de ſorte qu'en le voyant, on croye voir quelque choſe de JESUS-CHRIST, & que ce Chrétien, puiſſe dire avec ſaint Paul, qu'il vit de la vie de JESUS-CHRIST ; ou plûtôt, que JESUS-CHRIST vit en lui. Voilà le portrait d'un véritable Chrétien : eſt-ce le vôtre ? vous reconnoiſſez-vous à ces traits, & pouvez-vous répondre que vous êtes Chrétiens ? Sondez vôtre cœur, examinez vôtre conduite ſur cette regle, & puis répondez. *P. Nepveu. l. intitulé, L'Eſprit du Chriſtianiſme.* 2. *Ad Cor.* 4.

Mœurs des mauvais Chrétiens.

A quoi ſert la profeſſion que nous avons faite au Baptême, d'embraſſer la foy & la loy Chrétienne, ſinon à nous convaincre par nous-mêmes, que ce qui paroît en nous de Religion, n'eſt qu'hypocriſie ; & que donnant au culte divin quelques cérémonies exterieures, nous reſervons nos principaux ſoins au ſervice du monde ? Oui les Chrétiens de nôtre temps, au moins le plus grand nombre, ſont, comme diſoit ſaint Jerôme de ceux de ſon temps, comme un monſtre compoſé d'oppoſitions & de contrariétez ; c'eſt-à-dire de la foy & de l'infidelité ; de la Religion & de l'impiété ; de l'obéiſſance & de la revolte ; de la foy, de la Religion, & de l'obéiſſance en apparence, & de ces autres choſes en pratique. *Le P. d'Ozenne, de la divinité de Jeſus. Partie troiſiéme.*

Nous devons mourir au monde, & mener une nouvelle vie par le Baptême.

Puiſque dans le Baptême nous recevons un eſprit vivifiant, pour nous animer, & pour être le principe de nos actions chrétiennes, & ſurnaturelles, nous devons mourir à tous les principes d'une vie contraire, & oppoſée à celle du ſaint Eſprit ; c'eſt a-dire mourir au monde, & à la chair. C'eſt pourquoi ſaint Paul, dit que le Chrétien doit, dans le Baptême, crucifier le vieil homme, afin que comme le Sauveur a perdu ſur la croix, pour nôtre amour, une vie ſainte & innocente, nous perdions, pour l'amour de lui, une vie méchante & criminelle : *Hoc ſcientes, quia vetus homo noſter crucifixus eſt, ut deſtruatur corpus peccati. P. Texier. Sermon pour le Vendredy de la prémiére ſemaine du Carême.* *Ad Rom.* 6.

Le peu de ſoin qu'ont les Chrétiens de conſerver l'innocence baptiſmale.

Les Chrétiens devroient travailler avec tous les ſoins imaginables à conſerver l'innocence qu'ils ont reçûe au Baptême. Mais ce qui eſt déplorable, c'eſt que la plus part n'y penſent point. L'on voit par expérience, qu'ils dégénerent de la pureté de leur divine régénération preſqu'auſſi-tôt qu'ils atteignent l'uſage de raiſon ; & plus ils ont de connoiſſance, plus l'innocence & la ſimplicité Chrétienne décroit, & ſe diminue en eux : la malice & le péché prenant tous les jours dans leurs ames de nouveaux accroiſſemens, & y jettant de plus profondes racines. A qui doit-on attribüer cette perte de l'innocence baptiſmale dans les enfans qui manquent de fidélité à Dieu preſque auſſi-tôt qu'ils ſe connoiſſent ? Certes c'eſt à la corruption du ſiécle, & à la négligence des peres & des meres, par le ſoin deſquels, ſelon l'ordre de Dieu, la grace devroit ſe conſerver, & croître dans ces petites créatures, car comme les peres & les meres ne vivent pas toûjours chrétiennement, mais ſelon la corruption du ſiécle, & qu'ils n'ont pas ſoin de les bien inſtruire, il ne faut pas s'étonner, ſi leur mauvais exemple fait prendre aux enfans de mauvaiſes habitudes, & les engage peu à peu dans le vice. *Tiré des homelies morales. Homel. pour le Dimanche dans l'octave des Rois.*

Pourquoi les infirmi-

Les infirmitez du corps, les maladies, les douleurs, les mouvemens de la

tez du corps & de la concupiſcence demeurent après le Baptême.

concupiſcence nous ſont laiſſez après le Baptême, afin qu'ils ſervent de matiére à nôtre vertu, & qu'ayant plus d'occaſions de l'exercer, nous puiſſions acquerir auſſi une plus grande gloire, & une plus ample recompenſe dans le Ciel. Ce fut cette raiſon qui fit que Dieu, après avoir délivré les Iſraélites de la ſervitude des Egyptiens, Pharaon & toute ſon armée ayant été ſubmergez dans les eaux de la mer rouge, ne les fit pas neanmoins entrer auſſi-tôt dans cette terre heureuſe & promiſe; mais il les exerça auparavant par pluſieurs & différens évenemens fâcheux. Et même lorſque dans la ſuite il les eût mis en poſſeſſion de cette terre, il en chaſſa bien la pluſpart des nations qui l'habitoient; mais il en laiſſa quelques-unes qu'ils ne purent détruire, afin qu'étant obligez de leur faire la guerre, ils euſſent toûjours des occaſions d'exercer leur force & leur courage. *Les mêmes.*

De ceux qui ayant reçû le Baptême, aiment les pompes du monde, &c.

Je demande d'abord aux perſonnes qui ſuivent les maximes du monde, ſi, lors que dans le Baptême on renonce aux pompes du monde, c'eſt une promeſſe, ou comme parlent les autres, un vœu chymerique, & ſi par cette promeſſe ou ce vœu, l'on ne contracte aucun engagement? Qui oſeroit le ſoûtenir? Et ne ſeroit-ce pas une impiété de prétendre qu'une promeſſe auſſi ſolennelle que celle de renoncer aux pompes du monde, dans le Baptême, ſe reduit à rien; que ce ſont des paroles qui n'ont aucune ſignification; que dans le fond, le Chrétien qui a fait cette promeſſe, n'eſt obligé à aucun retranchement? C'eſt là néanmoins où il en faut venir, ſi on écoute les folles prétenſions des gens du ſiécle. Si leurs ajuſtemens, leurs ornemens, leurs parures, leurs équipages, leurs meubles, leurs appartemens, ne ſont point les pompes du monde; où ſont-elles donc ces pompes du monde, & à quoi avez-vous renoncé dans le Baptême? Que les perſonnes entêtées des maximes du monde voyent les choſes d'un œil bien différent que les véritables Chrétiens! Les uns ne peuvent dire, ni marquer où ſont les pompes du monde, ni en quoi elles conſiſtent; les véritables Chrétiens au contraire les apperçoivent en une infinité de lieux, & n'ont aucune peine à comprendre à quoi ils ſont engagez, lorſqu'ils y ont ſolennellement renoncé. Qui juge plus ſainement? *M. Lambert. Homel. 55. ſur la Fête de la ſainte Trinité.*

Bonheur & avantages des enfans adoptifs de Dieu par le Baptême.

Si les Enfans de Dieu ont cela de commun avec JESUS-CHRIST, qui eſt le prémier né de toutes les créatures, que Dieu les a pour ainſi dire, conçûs dés l'éternité, par ſa pure volonté, & par le ſeul motif de ſon amour, ils ne lui ſont pas moins ſemblables quant à leur renaiſſance ſpirituelle, par la conformité qu'ils ont avec lui, dans le myſtere de ſon Incarnation. Car ce Pere tout-puiſſant, & tout ſage, voulant obliger ceux qu'il adopte pour ſes enfans à ſe rendre conformes à ſon fils, par l'imitation de ſes vertus, & de ſa ſainteté, veut qu'ils renaiſſent ſpirituellement, comme il l'a fait naître temporellement. Chacun ſçait que JESUS-CHRIST a eû deux naiſſances, l'une éternelle dans le ſein de ſon pere, & l'autre temporelle dans le ſein de ſa mere. Nous avons auſſi deux naiſſances, l'une naturelle dans le ſein de nos meres, l'autre ſurnaturelle dans le ſein de l'Egliſe; & celle-cy, dit ſaint Auguſtin, s'appelle, non génération, ou naiſſance ſimplement, mais régénération, ou renaiſſance: parce que la génération nous fait énemis de Dieu, & eſclaves du Démon; mais la régénération nous fait Chrétiens & enfans de Dieu.

l'Auteur.

l'Autheur de la Morale, Chrétienne ſur le Pater. l. 1. ſect. 1. art. 1. & 2.

La profeſſion que vous avez faite au Baptême, dit ſaint Ephrem, eſt écrite dans les regiſtres de l'éternité, & ce ſera cette même profeſſion qui vous ſera redemandée au jour de vôtre mort, & repréſentée au dernier jugement. Car alors on préſentera à chacun le ſceau de ſon Baptême, pour voir s'il n'aura point été rompu, ni violé. On verra ſi la fidelité ſera demeurée entiere; ſi la robbe blanche de la prémiere innocence n'aura point été ſouillée ni déchirée; ſi l'on n'aura point fauſſé cette belle proteſtation, qu'on avoit ſi généreuſement prononcée en préſence de tant de témoins. Les Anges écrivent cette proteſtation à l'heure du Baptême, & la repréſentent à l'heure de la mort. Ainſi nous aurons devant les yeux toute la conduite de nôtre vie; nos penſées, nos deſſeins, nos paroles, & nos actions: l'on confrontera tout cela avec la promeſſe que nous avons faite, & l'on verra ſi tout ſe trouvera conforme, & ſi nous avons été fidelles ou perfides. Cette confrontation, ſans doute, ſera terrible, & pleine de confuſion pour pluſieurs Chrétiens, qui n'ont rien de l'eſprit du vrai Chriſtianiſme; mais dont la vie eſt toute payenne. *Le même; & ſaint Ephrem, liv. du Jugement dernier, chapitre 5e.*

La profeſſion que nous avons faite au Baptême, nous ſera repréſentée à la mort, & au dernier Jugement.

C'eſt en ce point qu'il y a ſujet d'admirer avec quelle magnificence Dieu nous traite, & à quel excès va ſa libéralité; nous nous donnons à lui, & nous nous conſacrons à ſon ſervice; helas! peut-être ſeulement de parole; nous lui prometons de l'aimer parfaitement, & de lui être fideles le reſte de nos jours: & lui ſe confiant en nous, il reçoit nôtre promeſſe, & nous recompenſe dès le moment de nôtre Baptême, comme ſi déja il avoit reçû nos ſervices, quoi qu'il voye bien que la plûpart ne lui tiendront point parole; & pour une ſimple promeſſe, dont il voit le violement, & la rupture à la prémiére occaſion, il ne laiſſe pas de nous faire des largeſſes réelles, & véritables. Il nous donne ſes graces, mais avec une ſi grande profuſion, qu'il n'eſt pas ſeulement libéral ou magnifique, mais même prodigue de ſon amour, de ſes tréſors, & de lui-même; il n'épargne rien pour faire un Chrétien, & l'élever à un degré de grandeur incomparable. *Le même.*

Nous nous engageons à Dieu, & Dieu s'engage à nous dans le Baptême.

Le Baptême eſt appelé par ſaint Pacien Evêque de Barcelonne, *le Sacrement de la paſſion de* Jesus-Christ: parce qu'en ce Sacrement, le Fils de Dieu ſe plaît a répandre tout le mérite de ſon précieux ſang, & tout l'abîme de ſa divine miſéricorde ſur les ames des baptiſez; enſorte qu'étant toutes plongées & noyées dans cette mer de grace, elles ſont entierement renouvelées, & reçoivent cette parfaite innocence qui nous eſt repréſentée par cette robbe blanche, que l'on donnoit autrefois à chacun des nouveaux baptiſez, enſuite de leur baptême. Car l'Egliſe par cette cérémonie, leur faiſoit entendre par la bouche de ſes miniſtres, qu'ils devoient tellement régler la conduite de leur vie, & veiller ſi exactement ſur leurs paroles, & ſur leurs actions, qu'ils conſervaſſent cette prémiere grace, par laquelle ils étoient renouvelez, & cette innocence baptiſmale, dont ils étoient revêtus, pure & entiere, juſqu'au jour du Seigneur, devant le tribunal duquel ils étoient obligez de paroître. *Le même.*

Comme le Fils de Dieu communique la vertu de ſon ſang dans le Baptême.

Ne fuſſions-nous pas tous égaux devant Dieu, & par ſa grandeur infinie de laquelle nous dépendons également, & à qui nous devons les mêmes hommages, & par nôtre neant, que nous partageons tous ſans diſtinction;

Tous les Chrétiens deviennent

égaux par le Baptême; & en quoi.

nous deviendrions égaux par le Baptême. Nous revêtons en quelque maniere JESUS-CHRIST par ce Sacrement, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre : c'eſt ce qui fait, & nôtre reſſemblance, & nôtre prix. Qu'importe que la naiſſance & la fortune nous diſtinguent ? l'éloignement qui peut être entre nous par cet endroit, ne nous rend point différens les uns des autres par rapport à la religion. Nous portons tous l'image du Fils de Dieu ; c'eſt ce qui nous éleve, c'eſt ce qui nous fait grands, c'eſt ce qui attire ſur nous les yeux de Dieu : & nous avons tous la même part à cet honneur. Les autres marques de dignité qui frappent les hommes, & les placent en divers rangs, ne ſont point aſſez ſenſibles, pour nous rendre inégaux aux pieds du ſouverain maître des créatures. Un homme eſt baptiſé : voila ſa gloire ; voila par où il eſt remarquable. Lorſque d'une pierre brute & groſſiere, l'ouvrier a fait une ſtatue, ce n'eſt plus la pierre qui attire nos regards, c'eſt la figure. Tous confondus dans la même maſſe de corruption, nous en ſortons par le caractere d'enfans de Dieu ; & ce caractere n'a rien de plus auguſte dans les uns que dans les autres, il nous égale tous par les traits d'une même grandeur. *Livre Intitulé : Remarques ſur divers ſujets de Religion & de Morale.*

Autrefois Jonas endormi au fort d'une tempête, fut éveillé par la voix d'un Pilote éperdu : voici comme on lui parla. *Cujas es tu ? quæ eſt terra tua ? quod opus, & quò vadis ?* De quel pays venez-vous ? quelle eſt vôtre patrie, vôtre profeſſion ? & où prétendez vous aller ? Le Prophete ne fit point d'autre réponſe à une interrogation ſi peu convenable au temps du danger : *Servus Dei ſum ego, & Deum cæli ego colo* : Je ſuis le ſerviteur de Dieu, & j'adore le Dieu du Ciel ; comme s'il eût voulu dire : Ma profeſſion, ma vocation, la fin de mon voyage ſe reduit à adorer le Dieu du Ciel. Ah (Meſſieurs) permettez moi de vous faire ici la même demande qu'on fit autrefois à ce Prophete : *Cujas es tu ?* d'où avez-vous pris vôtre origine ? j'entens vôtre origine ſpirituelle. N'eſt-ce pas du Ciel, quand vous avez reçu le Baptême ? ſongez-vous à y retourner ? *Quodnam eſt opus tuum ?* Quelle eſt donc vôtre occupation pour cela ? Vous êtes Chrétien, vous êtes ſerviteur du vrai Dieu & vous l'adorez : eſt-ce en eſprit & en vérité ? *Sermon Manuſcrit.*

Jon. 1.

On dément par ſa vie, & par ſes mœurs, la qualité de Chrétien que l'on porte.

La plûpart des Chrétiens démentent leur foi, & leur nom par leur conduite. Embarraſſez dans les maximes du ſiecle, ils combattent les maximes de leur foi ; plongez dans les déſordres, ils deshonorent la ſainteté du chriſtianiſme, & enivrez de la cruëlle cupidité des choſes de la terre, ils étouffent la charité. Comme perſonne n'eſt exempt des obligations du Chriſtianiſme, il n'eſt permis à perſonne d'en retrancher quoi que ce ſoit : c'eſt la robe ſans coûture, que les énemis du Seigneur n'ont pu partager. Mais ce que les bourreaux n'ont oſé entreprendre, à l'égard de cette robe, les enfans de l'Egliſe ont la témerité de le faire à l'égard de cette robe myſtique ; & je puis dire, avec le Prophete, que les véritez ſont aujourd'hui diminuées parmi les hommes ; chacun ſe donne la liberté d'en faire un partage ſelon ſes déréglemens & ſes paſſions. *Le P. Maſſillon.*

Les vertus & le courage des prémiers Chrétiens.

Avec la foi des Miſteres, les vertus les plus éminentes, & les pratiques les plus pénibles ſe ſont répanduës par toute la terre ; les Diſciple de JESUS-CHRIST l'ont ſuivi dans les voies les plus difficiles : ſouffrir tout

pour la vérité a été parmi eux un exercice ordinaire ; & pour imiter leur Sauveur, ils ont couru aux tourmens avec plus d'ardeur que les autres n'ont fait aux délices. On ne peut compter les exemples des riches qui ſe ſont appauvris pour aider les pauvres, ni des Pauvres qui ont préféré la pauvreté aux richeſſes, ni des Vierges qui ont imité ſur la terre la vie des Anges, ni des Paſteurs charitables, qui ſe ſont fait tout à tous ; toûjours prêts à donner à leur troupeau non ſeulement leurs veilles & leurs travaux, mais leur propre vie. L'Egliſe n'eſt pas moins riche en exemples qu'en préceptes, & ſa Doctrine a paru ſainte, en produiſant une infinité de Saints. Dieu qui ſçait que les plus fortes vertus naiſſent parmi les ſouffrances, l'a fondée par le Martyre, & l'a tenüe durant trois cens ans dans cet état, ſans qu'elle eût un ſeul moment pour ſe repoſer. *M. Boſſuët Evêque de Meaux, dans le Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle.*

Nous ne mourons au péché qu'en apparence, au lieu d'y mourir en effet par le Baptême.

La mort au péché, à quoy le Baptême nous oblige, devant être ſuivie d'une autre toute ſainte & Chrétienne, on ſe trompe, en ce que l'on prend ſon ancienne vie un peu déguiſée à laquelle on doit être mort, pour la nouvelle vie, dans laquelle on a dû entrer pour être véritablement reſſuſcité avec Jesus-Christ. C'eſt l'abus ordinaire des gens du monde, qui ſe croyent morts au péché, auſſi-tôt qu'ils ſe ſont approchez du Sacrement de pénitence, qui devroit être à leur égard comme un ſecond Baptême. La vie qu'ils menent enſuite étant toute ſemblable à celle qu'ils menoient auparavant ; ou n'en étant differente qu'à l'extérieur, & non dans le fond, fait voir clairement, ou qu'ils n'étoient morts au péché qu'en apparence, ou que cette mort n'a point été ſuivie d'une vie Chrétienne, ſainte & réguliere, comme elle le devoit. *M. de Sainte Marthe Prêtre. Tom. 2. de ſes Traitez de piété.*

Le Baptême nous donne la qualité d'Enfans de Dieu. *Joan. 3.*

Conſidérez, dit le Diſciple bien-aimé, juſqu'où Dieu a porté ſa bonté à nôtre égard, & quel amour il nous a témoigné, de vouloir que nous ſoyons appelez, & que nous ſoyons effectivement Enfans de Dieu : *Videte, qualem Charitatem dedit nobis Deus, ut filii Dei nominemur & ſimus.* Car enfin n'eût-ce pas toûjours été trop pour nous, quand il nous auroit ſeulement permis de prendre cette qualité ? & ne nous auroit-il pas infiniment plus obligez que nous ne méritons, ſi par une condécendence amoureuſe, il avoit voulu ſouffrir que nous l'appelaſſions nôtre Pere ? Mais ſa bonté va bien plus loin ; car non ſeulement il conſent qu'on nous appelle ſes enfans : *ut filii Dei nominemur* ; mais il prétend que nous le ſommes en effet : *nominemur, & ſimus.* Non ſeulement il veut qu'on nous en faſſe l'honneur au dehors, mais il veut que nous en recevions toute la gloire, & tous les avantages au dedans. Nous nous glorifions, & nous avons bien ſujet de le faire, dit ſaint Paul. *Gloriamur in ſpe filiorum Dei.* Et de quoy, grand Apôtre ? De l'eſpérance des Enfans de Dieu. C'eſt lui, dit ſaint Jacques, qui par le mouvement de ſa pure volonté, nous a engendrez par la parole de ſa vérité : *Ipſe enim genuit nos verbo veritatis* ; qui nous a appelez à la lumiere, qui a fait paſſer juſqu'à nous, par le privilege de ſon adoption, un écoulement de la filiation de ſon Fils, afin que nous ſoyons comme les prémices de ſes creatures : *ut ſimus initium aliquod creaturæ ejus.* Loin donc d'icy les noms pompeux, que l'antiquité a donné à ſes Héros ; loin ces titres magnifiques de grand, de conquerant,

Ad Rom. 5.

Jacobi 1.

Ibidem.

dont on ſe fait honneur ; loin ces rangs diſtinguez, ou ces qualitez perſonnelles, qui nous attirent l'eſtime & le reſpect des hommes : tout cela, quelque grand & quelque auguſte qu'il ſoit, n'eſt rien à beaucoup près, en comparaiſon de la qualité d'enfant de Dieu : & un homme quelque pauvre, quelque mépriſable qu'il ſoit par ſa naiſſance, & par ſes emplois, eſt infiniment plus grand devant Dieu, dés qu'il eſt Chrêtien que ne l'ont jamais été tous les ſouverains & tous les Empereurs Payens ; parce que, dit ſaint Cyrille, c'eſt être arrivé au faîte, & au plus haut point de la vraie grandeur & de la vraie nobleſſe que d'être mis au nombre des enfans de Dieu: *Faſtigium nobilitatis eſt inter Filios Dei computari. Sermon manuſcrit.*

Il eſt ſurprenant qu'on faſſe ſi peu d'état de la qualité de Chrétien & d'Enfant de Dieu.

N'eſt-il pas étonnant que le nom de Chrétien étant le plus beau & le plus grand des noms, il ſoit le plus mépriſé ? que la qualité d'enfans de Dieu, que nous avons reçuë au Baptême, étant la plus ſouhaitable, ſoit celle dont on ſe ſoucie le moins ? Car enfin avec quelle ardeur ne ſe porte-t-on pas à conſerver les autres ? & avec quelle fureur n'en ſoutient-on pas les droits ? ne s'allarme t'on pas quand on nous les conteſte ? & pour une ridicule préſéance qu'on nous diſpute, des familles entieres ne ſe diviſent-elles pas ? Mais helas ! qu'on eſt tranquille ſur ce qui regarde la qualité d'enfant de Dieu ! on l'abandonne ſans aucune peine à celui qui s'en veut faire honneur. Qu'on ſoit riche, qu'on ſoit diſtingué par ſa naiſſance, qu'on ait de la conſidération dans le monde, qu'on y ſoit élevé par un bel employ, c'eſt ce que l'on fait valoir dans ſes titres : mais pour ce qui eſt de la grace du Chriſtianiſme, de l'adoption divine, & de la qualité d'Enfant de Dieu, c'eſt que l'on mépriſe, ou du moins dont on ſe met peu peine d'en faire valoir les avantages : & d'en remplir les devoirs. *Le même.*

Le Chrétien, par le Bapême, devient membre de Jesus Christ

Si je conſidere le Chrétien par rapport à Jesus-Christ, je trouve qu'il a l'honneur d'être un de ſes membres, ſur lequel il a une influence de gloire & de grandeur, qui le met au deſſus de toutes choſes. Mais pour concevoir la force de cette vérité, dont ſaint Paul nous eſt garant, il faut ſçavoir que Jesus-Christ a deux corps ; l'un naturel qu'il a pris dans le ſein de ſa ſainte Mere ; l'autre myſtique qu'il s'eſt aſſocié, & dont il a voulu être effectivement le chef. Et ainſi comme par le Baptême nous entrons dans l'Egliſe, qui eſt le corps myſtique du Fils de Dieu, pour en être une partie, & que d'ailleurs Jesus-Christ, qui par ſa mort a engendré cette Egliſe, a voulu en être le chef, ne devons-nous pas inferer, qu'un Chrêtien faiſant partie de ce tout, nous tenons de près à cet illuſtre Chef, & que chacun en particulier eſt un de ſes membres ? *Vos autem eſtis corpus Chriſti, & membra de membro*, dit le grand Apôtre : vous lui êtes tous unis, & cette union que vous avez avec lui, qui vous eſt ſi glorieuſe, eſt de telle nature, qu'elle eſt parfaite & intime. C'eſt l'effet de la priere que le Fils de Dieu fit à ſon Pere peu de temps avant ſa mort : Je vous demande que ceux qui doivent croire en moy, ſoient en moi, & moi en eux, de même que vous êtes en moi, & moi en vous, par l'union qui nous lie éternellement. *Le même.*

1. *Ad Corinth. 6.*

Nous devons ſoûtenir la qua-

Pouvions-nous monter plus haut ! & Dieu aprés nous avoir unis à ſon Fils comme des membres à leur chef, pour ne faire qu'une même choſe avec lui, pouvoit-il nous honorer davantage ? Et néanmoins quelque éclatante

que ſoit cette gloire que nous tirons de cette étroite alliance, que nous contractons par le Baptême avec JESUS-CHRIST, quel avantage en retirerons nous, ſi nous ne la ſoûtenons par nos bonnes œuvres ? On nous appelle Chrétiens, & lors qu'on nous donne ce beau nom, on nous fait entendre que c'eſt pour nous donner à JESUS-CHRIST, & pour être ſes membres; nous nous en flattons même, & nous regardons cette qualité, comme le fondement de toutes les graces que nous recevons de ſon infinie miſéricorde; nous ſommes à lui, & nous ſommes comme diviniſez en ſa perſonne : & avec tout cela, nous nous relâchons en la pratique de nos devoirs, nous oublions nos obligations les plus eſſentielles, & ſous une vaine eſpérance, nous nous figurons que ce ſeul nom nous ſauvera ! He ! d'où vient que nous nous trompons ainſi nous-mêmes & que nous impoſons aux autres ? Qu'un homme entre dans nôtre famille, & qu'il ſe trouve uni à nous par les liens du ſang, nous ne pouvons le ſouffrir, lors qu'il nous déshonore par ſa méchante conduite ; & nous croirons que JESUS-CHRIST, cet illuſtre chef dont nous ſommes les membres, ſoit moins ſenſible aux injures qu'il reçoit de nous, & que nous prétendons excuſer parce que nous lui appartenons de ſi près ? Aveugles, qui ne voyons pas que c'eſt par là même que nous ſommes plus coupables ; que c'eſt par là que nous attirons nôtre reprobation ; en un mot, que la différence qu'il y a entre nos actions & nôtre qualité, entre nôtre vie & nos titres, nous rend plus criminels, par le plus grand outrage que nous faiſons à Dieu. *Autre Sermon manuſcrit.*

Indigné de Chrétiens par nos bonnes actions.

Ne ſçavez-vous pas que vos corps ſont les membres de JESUS-CHRIST ? écrivoit autrefois ſaint Paul aux Corinthiens, pour leur donner toute l'horreur qu'ils devoient avoir de l'impureté : *Neſcitis quia corpora veſtra membra ſunt Chriſti. Lui arracherez vous donc ſes propres membres, pour les faire devenir les membres d'une proſtituée ?* Diſons à peu prés la même choſe du Chrétien, qui ne repond pas par ſa conduite à la ſainteté de la religion qu'il a embraſſée par le Baptême. Nous y ſommes faits les membres du Fils de Dieu : *Neſcitis quia membra veſtra, membra ſunt Chriſti* ? Les deſhonorerez-vous ces membres, les prophanerez-vous ? les ôterez vous à JESUS-CHRIST par une vie ſenſuelle & payenne, pour les conſacrer à la volupté ? Ah ! quel outrage, mon aimable Sauveur, ne ſeroit-ce pas pour vous, & pour nous ? quelle horrible confuſion, de trouver tant de diſproportion entre les membres & le chef ? Mais oſerai-je à l'avenir me faire honneur du glorieux nom de Chrêtien, quand je me conſidérerai par rapport à vous, quand j'appliquerai la regle de vôtre vie ſur la corruption de la mienne ; quand je concevrai l'excellence de l'état auquel vous m'avez élevé par vôtre union, avec la miſere & la confuſion où mes déſordres m'ont jeté ? *Le même.*

Combien, par nôtre mauvaiſe vie, nous déshonorons le Fils de Dieu, dont nous ſommes les membres en qualité de Chrétiens.

1. *Ad Corinth. 6. Ibidem.*

C'eſt un autre principe qui donne une nouvelle grandeur au Chrêtien, qu'outre que nous ſommes les membres de JESUS-CHRIST, nous ſommes encore les temples du ſaint Eſprit. Et ne croyez pas que je parle ſeulement de nos ames. Qui doute que réconciliées à Dieu par le Baptême ; elles ne ſoient le palais & le ſanctuaire du ſaint Eſprit ? Je parle encore du corps du Chrêtien : ce n'eſt qu'aprés le grand Apôtre que j'avance cette vérité : écoutons comme il s'en explique. Eſt-ce que vous ignorez, dit-il, que vôtre

Par le Baptême, nous ſommes les temples du ſaint Eſprit.

corps, & les membres qui le compoſent, ſont le temple du ſaint Eſprit; qui réſide en vous; & que vos yeux, vôtre langue, vos pieds & vos mains doivent ſervir au ſaint Eſprit, & lui être conſacrez? *Neſcitis quia membra veſtra templum ſunt Spiritus Sancti, qui in vobis eſt*: Et qu'au même moment que nous recevons la grace du Baptême, qui eſt comme la forme qui nous fait Chrétiens, le ſaint Eſprit, qui autrefois ne pouvoit demeurer dans l'homme parce qu'il étoit chair, décend maintenant inviſiblement au dedans de nous, pour y faire ſon ſejour, ſi-tôt que la conſécration en eſt faite dans l'auguſte ceremonie de nôtre Baptême? C'eſt pour cela que ce Sacrement eſt appelé, régénération, renovation, création, juſtification: c'eſt pour cela que ſaint Auguſtin a dit que nous ſommes faits Chrétiens, par le même Eſprit qui a ſanctifié la ſainte Vierge en la rendant Mere de Dieu; & que comme cette admirable créature a porté un Dieu dans ſon ſein, par l'opération du ſaint Eſprit, nous devons le porter dans nos corps, que l'Eſprit ſaint qui réſide en nous, a choiſis pour ſes temples. *Le même.*

Ibidem.

La grandeur & l'excellence de la vocation au Chriſtianiſme.

Ce n'eſt pas ſans ſujet que le grand Apôtre s'écrie, parlant aux fideles: Prenez garde à vôtre vocation; ou bien: conſidérez vôtre vocation: car c'eſt ce que l'on ne peut jamais aſſez conſidérer. Il eſt vray que les grandeurs de cette vocation ne paroiſſent pas à ceux qui regardent les choſes par les yeux de la chair; la vie des Chrétiens eſt cachée avec JESUS-CHRIST en Dieu: elle eſt cachée au monde; car à l'exterieur elle eſt humble, petite, abjecte; elle eſt cachée avec JESUS-CHRIST, comme ſa vie l'a été, & le monde ne l'a pas connu. C'eſt pourquoi dans les prémiers ſiecles, l'on regardoit les Chrétiens comme la lie du peuple, gens ſans eſprit, ſans conduite; qui ſous prétexte de bien imaginaires, c'eſt comme parloient les Infideles, ſe privoient malheureuſement de toutes les commoditez de la vie, & ſouffroient toutes ſortes de maux. Cependant ſi tous les Artiſans apprennent les regles de leur art, & tous les Diſciples la ſcience que leur enſeigne leur maître, à plus forte raiſon, le Chrétien doit s'inſtruire de ſon état, & des obligations de ſon état. *Livre Intitulé, Le Chrétien inconnu.*

Un Chrétien doit mener une vie conforme à celle de JESUS-CHRIST. dont il porte le nom.

Salvian 9. L. 3. de Guber Dei. Luc. 3. Iſaia 9. 2. Petri. Luc. 1.

La connoiſſance de JESUS-CHRIST, dit l'éloquent Salvien, ne doit pas être ſtérile, mais produire un amour effectif; en ſorte que le nom de Chrétien ſans la pratique de ce qu'il ſignifie, n'eſt rien. C'eſt donc une obligation tres-étroite de vivre conformément à ce que le Fils de Dieu nous a enſeigné; c'eſt pourquoi pendant que tous les peuples étoient étonnez des miracles qu'il faiſoit, il diſoit à ſes Diſciples: Metez, vous autres, mes paroles dans vos cœurs. Ces paroles s'adreſſent aux véritables Chrétiens; qui dans la primitive Egliſe étoient appellez Saints. Je dis véritables Chrétiens; car il y en a qui vivent comme s'ils n'avoient aucune connoiſſance de Dieu & de JESUS-CHRIST: c'eſt comme s'exprime cet homme Apoſtolique; & c'eſt ce que nous avons ſujet de dire aujourd'hui à la plûpart des Chrétiens; à ce peuple qui a vû une grande lumiere, appelée par ſaint Pierre, une lumiere admirable; à ce peuple éclairé des lumieres de la Foy, inſtruit des maximes d'un homme Dieu qui a bien daigné ſe faire ſon maître. Et cependant ces Chrétiens, ſi nous jugeons de leur créance par leurs actions, demeurent aſſis dans les ténebres, & au milieu des ombres de la mort. Que ſi on me répond

qu'il n'y eut jamais de ſiecle plus éclairé ; que jamais la parole de Dieu n'a été plus commune, & ne s'eſt fait entendre plus loin : on a ſujet de ſe plaindre, que les Chrétiens ſe contentent d'une connoiſſance ſtérile. *Le même.*

Sur le même ſujet.

Aprés la révelation, qu'il a plu à Dieu, tout bon & tout miſericordieux, de nous faire des véritez Chrétiennes, nous ſommes inexcuſables, ſi ſi nous ne les connoiſſons pas. Mais quelle terrible attente du jugement de Dieu, ſi les ayant ignorées, la grace de nôtre vocation demeure inutile en nous par les ténebres volontaires de nôtre eſprit ! Malheur à nous, qui dans le plein midy des beaux jours de la grace, & lors que le Soleil de juſtice s'étant levé, nous environne de toutes parts, marchons encore dans les ténebres de la mort ! Faut-il que par nôtre aveuglement volontaire, les plus grandes graces de Dieu nous ſervent de juſtes ſujets d'une plus grande condamnation ? faut-il que le Chrétien qui eſt élevé à un état tout divin, ſe ravale juſqu'à être ſemblable aux bêtes par le péché ? faut-il qu'ayant été honoré de la qualité d'enfant de Dieu, & de membre d'un homme Dieu, ayant participé, à la nature divine ; ayant été deſtiné à une couronne immortelle, il ſe prive de toutes ces faveurs, & de tous ces avantages, par une vie ſi peu conforme à ſa profeſſion & à ſa dignité ? *Le même.*

Erreur de ceux qui ne connoiſſent pas les véritables devoirs d'un Chrétien ; & en quoy conſiſte le Chriſtianiſme.

Dans le monde, on reduit le Chriſtianiſme à ne point tomber en des péchez honteux, qui ôtent la réputation d'honnête homme : comme ſont les péchez d'impureté, d'yvrognerie, d'injuſtice, & d'autres ſemblables ; à des pratiques extérieures, à aſſiſter aux Saints Myſteres, à entendre quelquefois la parole de Dieu, & enfin à s'acquitter de certains devoirs extérieurs de religion. Toutes ces choſes ſont bonnes & excellentes ; & bien loin de les improuver, je voudrois pouvoir exhotter tout le monde à les pratiquer : mais la grace du Chriſtianiſme ne ſe reduit pas à ces exercices. Et à quoi donc ? demandez-vous. L'Apôtre ſaint Paul nous l'apprend, en nous expliquant la nature & le myſtere du Baptême : & il dit que nous avons été enſevelis avec Jesus-Christ par le Baptême, pour mourir avec lui, afin que comme il eſt reſſuſcité, nous marchions dans une nouvelle vie ; puiſqu'il eſt certain que ſi nous ſommes entez en lui, (ce ſont les paroles de l'Apôtre) par la reſſemblance que nous avons eue à ſa mort, nous le ſerons auſſi en ſa reſurrection. Ces véritez regardent tous les Chrétiens, puiſque l'Apôtre les applique à tous ceux qui ont été baptiſez. Tous ceux donc qui ont reçu le Baptême, ſont morts au péché, ayant été baptiſez en ſa mort, tous ont été enſevelis avec lui, tous ont été entez en lui ; nous devenons donc un corps avec lui, comme la branche devient une avec l'arbre où elle eſt entée : voila la grace de nôtre vocation, qui nous eſt enſeignée par le ſaint Eſprit même, en parlant par l'Apôtre. Mais il eſt rare de trouver des Chrétiens qui connoiſſent la grandeur, & les devoirs de cette vocation, & qui ſe regardent comme une même choſe avec Jesus-Christ ; car il s'enſuit de la, qu'ils doivent vivre comme il a vécu ; qu'ils doivent être Saints en toute leur conduite, comme celui qui nous y a appelez, eſt Saint ; qu'ils doivent mener une vie toute reſſuſcitée, rechercher les choſes qui ſont en haut, & non pas ce qui eſt deſſus la terre. *Le même.*

1. *Petri.* 1.
1. *Joan.* 3.
Ad Coloſſ. 3.

On s'acquite aſſez

Les perſonnes qui s'engagent dans l'Etat Religieux, en apprennent les re-

ordinairemens des devoirs de la Religion Chrétienne, par habitude & par routine.

gles & les conſtitutions, & tous ceux qui embraſſent un état, ſe piquent d'en ſçavoir les réglemens; & nous laiſſons les ſtatuts de nôtre baptême, les regles de la Religion Chrétienne! Les exercices que nous en faiſons, ſe pratiquent ordinairement par routine & par habitude; il eſt rare de les faire par un eſprit intérieur, & d'une maniére digne de nôtre vocation. On vit de la ſorte, on paſſe ainſi ſa vie. Cependant les ſaints Peres ont appellé ces Chrétiens, ou des Chrétiens imaginaires, ou des Chrétiens maſquez. Ils ont dit, que ceux qui n'étoient pas conformes aux regles du Chriſtianiſme, n'étoient pas de véritables Chrétiens; que le nom de Chrétien ſans la choſe qu'il ſignifie, devenoit inutile; parce que Dieu, dans ſa lumiere infinie, ne juge pas ſelon les apparences: *Ne vous trompez pas*, dit l'Apôtre, on ne ſe mocque pas de Dieu. Il parle avec cette force, pour imprimer dans l'eſprit la néceſſité des bonnes œuvres. A l'inſtant redoutable de la mort, le maſque ſera levé, & les Chrétiens qui auront vécu dans des paſſions déréglées comme les Gentils, ſeront condamnez avec eux aux flammes éternelles. Perſonne, dit encore cet Apôtre, n'eſt à JESUS-CHRIST, s'il n'a ſon eſprit: autrement il ne ſeroit pas enté en lui, & ne ſeroit pas un véritable Chrétien, s'il n'en rempliſſoit les devoirs, ou s'il ne les rempliſſoit que par maniere d'acquit, ſans en avoir l'eſprit intérieur. *Le même livre intitulé, Le Chrétien inconnu.*

Tertul. Apol. 46.

Ad Gal. 6.

Les Chrétiens ſont ſerviteurs & enfans de Dieu.

Si l'on étoit pénétré de la grandeur de Dieu, on concevroit auſſi-tôt que les moindres choſes qui regardent ſon ſervice, ſont préférables à toutes les grandeurs de la terre: car ſi les Officiers des Souverains Monarques ſe font honneur d'être à leur ſervice, la qualité la plus glorieuſe que nous pouvons eſpérer, ſeroit d'être ſerviteurs de Dieu. C'eſt ce que les ſaints de l'une & de l'autre loy, ont ambitionné avec plus d'ardeur: & le grand Apôtre met ſa gloire à ſe dire ſerviteur de JESUS-CHRIST; c'eſt ce qu'il ne ſe laſſe point de repéter dans ſes Epîtres. Mais Dieu même a bien voulu nous honorer d'un titre plus glorieux, en nous élevant à la qualité de ſes enfans; & nous le devenons en effet par le Baptême. Voicy comme en parle l'Apôtre: *Lorſque la plénitude du temps eſt venuë, Dieu a envoyé ſon Fils, qui a été ſoûmis à la loy, afin qu'il rachetât ceux qui étoient ſoûmis à la loy, & que l'adoption des enfans fût accomplie en nous.* Or cette adoption ſurpaſſe infiniment toutes celles que font les hommes: car l'adoption humaine ne peut tranſmettre ni le mérite, ni l'eſprit de l'adoption, dans celui qui eſt adopté, pour être le principe de ſa vie, l'exemple de ſa conduite, & la regle de toutes ſes actions. Mais c'eſt ce que fait l'adoption divine. C'eſt pourquoi l'Apôtre ajoûte: *Parce donc que vous êtes les enfans de Dieu, il a envoyé dans vos cœurs l'Eſprit de ſon Fils, qui crie,* ABBA, *mon Pere;* & par lequel il nous donne la liberté de l'appeler de ce nom plein de tendreſſe. Après cela l'Apôtre conclud, que nous ne ſommes plus ſerviteurs, mais Fils de Dieu. Quel honneur! quelle gloire! d'avoir un Dieu pour Pere! quel avantage, d'avoir un même Pere avec JESUS-CHRIST! *Le même.*

Ad Galat 4.

Continuation du même ſujet; & la grandeur de ce bienfait.

Voyez-vous, s'écrie le Diſciple bien-aimé, voyez-vous quel eſt le don de la charité du Pere envers nous, de faire que nous ſoyons appelez ſes enfans, & que nous le ſoyons en effet! Mais ce don de Dieu ne regarde pas ſeulement quelques-uns des Chrétiens, comme les dons du Saint-Eſprit; ce don de la charité du Pere envers nous, de faire que nous ſoyons appellez ſes enfans, & que

nous

nous le ſoyons en effet, eſt commun à tous les Chrétiens ſans aucune exception. C'eſt encore ce que l'Apôtre, écrivant aux Galates, leur enſeigne par ces paroles : Vous êtes tous enfans de Dieu par la foi qui vient de JESUS-CHRIST. Celui qui a fait le monde, ajoûte le Diſciple bien-aimé, a donné à tous ceux qui ont la foy, la puiſſance de devenir enfans de Dieu. Vérité inconteſtable! puiſqu'elle eſt atteſtée par la vérité même ; mais vérité peu connuë, ou dont les Chrétiens ne ſçavent pas ſe prévaloir ! Car qui eſt convaincu de l'honneur qu'il a d'être enfant de Dieu ? Qui ſçait eſtimer cette qualité comme elle le mérite ? On ſe glorifie dans le monde des moindres petits avantages que l'on peut avoir par la naiſſance, & à peine fait-on état d'être né de Dieu ! on ne ſe ſouvient point que l'on a Dieu pour Pere, & que l'on eſt en vérité ſon enfant! *Le même.* *Ad Galat. 3.*

Des engagemens irrévocables que nous contractons au Baptême.

La pluſ-part des Chrétiens ſe perſuadent qu'ils peuvent ſe diſpenſer d'obſerver toutes les promeſſes qu'ils ont faites à Dieu dans leur Baptême, & qu'ils ont droit d'en prendre, ou d'en rejetter ce qui leur plaît, & ce qui ne leur plaît pas. Mais nos promeſſes ſont univerſelles, & indiſſolubles ; jamais ſerment, jamais proteſtation, jamais engagement n'a été plus ſolemnel, ni plus irrévocable : nulles puiſſances ni dans le Ciel ni ſur la terre, ne les en peuvent diſpenſer ? Quoi j'aurai donc été le déſerteur de ma religion, & le tranſgreſſeur volontaire des obligations de mon baptême ? Et comme dans les procédures ordinaire des hommes, on juge les criminels, en appliquant le cas des loix du païs, qu'ils ont violé, nous ſerons jugez de même, par l'application des loix de la Religion que nous avons embraſſée. *M. Joly. 2. Tom. de ſes Prônes.*

De l'excellence du Baptême, &c.

Le grand Apôtre parlant du Baptême, le regarde comme le Sacrement de nôtre régénération, comme une effuſion de l'eſprit de Dieu ſur nous, comme une communication & une participation de ſa vie. Ce ne ſont pas, dit-il, des œuvres de juſtice qui nous ont ſauvés ; c'eſt la pure miſéricorde de Dieu qui nous a régénérez par l'eau du Baptême, & par le renouvellement du Saint-Eſprit, qu'il a répandu ſur nous, avec abondance, par JESUS-CHRIST nôtre Seigneur : *Non ex operibus juſtitiæ, quæ fecimus nos.* Ce même Apôtre, pour faire connoître aux Corinthiens, qui avoient été baptiſez, l'excellence de la grace qu'ils avoient reçûe, & voulant par là, leur preſcrire la vie qu'ils étoient obligez de mener, leur diſoit : Juſqu'alors vous étiez des idôlatres, des adulteres, & des voleurs, &c. voilà ce que vous avez été autrefois ; *Et hæc quidem fuiſtis.* Et moi, en changeant ſeulement l'ordre de cette propoſition de ſaint Paul, je puis dire : vous avez été autrefois juſtifiez : *Et hæc fuiſtis.* Mais confondez-vous, puis-je dire à la plûpart des Chrétiens, confondez-vous, & rougiſſez de mener la vie que vous menez : vous êtes peut-être des avares, des intemperans, des médiſans, & des blaſphémateurs. *Le même.* *ad Titum 3.* *1. Ad Cor. 6.*

Il faut que nôtre vie réponde au nô de Chrétien que nous portons.

Aut muta nomen, aut muta mores, diſoit cet Ancien à un ſoldat lâche, qui portoit un nom illuſtre. Changez de nom, ou changez de vie ; ou ceſſez de vous appeler Chrétien, ou vivez conformément à la dignité de ce titre, que vous portez Car enfin pendant que vous n'aurez l'Evangile qu'à la bouche, & que vôtre vie ne répondra point à cette doctrine, vous aurez beau prendre

ſa qualité de Diſciple du Sauveur : il ne ſera point vôtre maître, ni vôtre pere, ni vôtre modele. *Tiré des Diſcours Moraux.*

Continuation du même ſujet.

Nous voulons joüir de l'honneur qui eſt attaché au nom de Chrétien, ſans en connoître le prix ; nous nous attribüons cette qualité glorieuſe, ſans nous mettre en peine de ce qu'il faut faire pour la mériter ; & nous nous vantons d'être Chrétiens, ſans ſçavoir même par quel eſprit il le faut être. Ainſi nous perdons les avantages d'une dignité ſi relevée, par le peu de ſoin que nous prenons d'en apprendre les obligations. Il ſeroit donc à ſouhaiter pour remédier à ce malheur, d'enſeigner au Chrétien la nobleſſe de ſa condition, & la ſainteté de ſes devoirs. *Le P. Rapin. Liv. de la Perfection du Chriſtianiſme.*

Le poids, & les obligations du Baptême.

Tertulien appelle les obligations que l'on contracte au Baptême : *Pondus Baptiſmi.* J'avoue que ſa penſée, au ſens qu'il employe ces paroles, n'étoit pas conforme au ſentiment de l'Egliſe, parce qu'il prétendoit par-là, nous faire voir les obligations fâcheuſes & étroites, que nous impoſoit le Baptême, & par la vue de ſes difficultez, nous perſuader de ne le recevoir qu'à la mort : *Si illi Baptiſmi pondus cognoſcerent, fortaſſe conſecutionem timerent, potiùs quàm dilationem.* J'avouë qu'en cela, ſon ſentiment n'étoit point orthodoxe, puiſqu'il authoriſoit un abus, qui ſe commetoit en ce temps-là : mais j'avouë d'autre part, qu'il avoit raiſon, en ce qu'il dit que le Baptême eſt un grand poids ; non pas que ce poids ſoit difficile à porter, car le Fils de Dieu dit lui-même que ſon joug eſt doux ; mais parce que l'obligation en eſt étroite, & qu'il nous accablera un jour de ſon poids ; & ſi nous ſommes du nombre des réprouvez, il ſera nôtre plus grande confuſion. *P. Bourdaloue en l'un des Sermons imprimez ſous ſon nom.*

Lâches Chrétiens, qui déshonorent leur nom par leurs mœurs.

Il me ſemble que le Sauveur crie du haut de ſa croix à tant de mauvais Chrétiens, qui portent ſon nom, & qui le prononcent inſolemment au milieu de leurs déſordres : Miſérables, ne profanez pas davantage le nom que j'ai porté avec tant de gloire ; quittez, quitez ce nom, plûtôt que de ſouffrir qu'il ſoit honteuſement profané en vos perſonnes. Avec ce nom j'ai défait l'Enfer entier ; & vous n'avez pas le courage de ſurmonter une paſſion ; avec ce nom, j'ai humilié les Démons, & réprimé leur inſolence ; & vous n'avez pas le courage de réſiſter aux moindres énemis de vôtre ſalut : avec ce nom je me ſuis ſoûmis toutes les créatures, & vous en affoibliſſez tellement la force, que vous me rendez eſclave de vos péchez : *Servire me feciſtis iniquitatibus veſtris. M. de Fromentiéres, Sermon de la Circonciſion.*

Le Chrétien reprouvé ſera ſans excuſe au jugement de Dieu.

Oui, je confeſſe, dira ce Chrétien infortuné, que je ſuis coupable, & que la miſéricorde du Sauveur, par moy ſi indignement outragée, ne m'a laiſſé aucun moyen de me juſtifier. Les Payens qui ne l'ont point connu, les Juifs qu'il a abandonnez, tant de peuples barbares qui n'ont jamais oüi ſon nom, pourroient peut-être avoir quelque ſorte d'excuſe, de ce que leur vie n'a pas été ſainte : Mais moy, qui ſuis né dans le grand jour du Chriſtianiſme ; moy, qui ai été régénéré dans les eaux du Baptême, & lavé avec le ſang de mon Dieu ; moy, pour qui il s'eſt fait homme, pour qui il a pleuré, prié tant de fois ; moy, pour qui il a ſouffert des ſupplices atroces, & une mort ſi cruelle ; moy, pour qui il a inſtitué des Sacremens, comme autant de ſources de graces & de bénédictions, pour qui il a envoyé ſon Saint Eſprit, pour

qui il a laiſſé ſon corps comme une viande céleſte, & ſa parole, afin de me ſervir de régle & de loy ; je ne ſçaurois juſtifier mes déréglemens par aucune ombre de raiſon. L'ignorance ne me peut ſervir d'excuſe, puiſque je ne ſçavois que trop ce que j'étois obligé de faire. Ce n'eſt ni par impuiſſance, ni par foibleſſe que j'ai peché, ayant eu beaucoup plus de graces qu'il n'en falloit pour réſiſter aux tentations. Je pouvois dans la néceſſité recourir aux remedes de l'Egliſe, je pouvois trouver des forces dans la priére, je pouvois m'exciter par l'exemple des Saints, & d'une infinité de perſonnes de piété. Mais au lieu de profiter de toutes ces choſes, au lieu d'être retenu par tant de conſidérations ſi juſtes & ſi raiſonnables, j'ai lâchement abandonné mon ame au démon, j'ai tâché d'éteindre les lumiéres de la foy pour pécher plus librement ; j'ai renoncé aux eſpérances de l'immortaliré bienheureuſe, pour jouïr des plaiſirs de cette vie. *Sermon manuſcrit.*

Les ſentimens d'un Chrétien, qui ſe ſera damné par ſa faute, & par ſa mauvaiſe vie.

Le pécheur, non-ſeulement en qualité d'homme, mais en qualité de Chrétien, prononcera aſſez hautement l'arrêt contre lui-même ; lorſque découvrant l'état de ſon ame, il y trouvera deux choſes, auſſi oppoſées que le ſont une créance toute ſainte, & une vie toute criminelle ? Qu'eſt-ce que j'ai cru, & qu'eſt-ce que j'ai fait ? Etois-je Chrétien ? ne l'étois-je pas ? A en juger par les connoiſſances que j'ai eues, je l'étois ; mais à conſulter la conduite que j'ai tenue, je ne l'étois pas. Que dis-je ? helas ! je l'étois, le titre de pécheur ne m'avoit point dépouillé du ſaint caractere que j'avois reçû dans mon Baptême. La qualité de reprouvé ne me le fait pas même perdre maintenant : je l'ai porté, & je le porte encore ; mais à ma confuſion. J'étois Chrétien ; mais je l'étois pour trahir l'Evangile, & pour déshonorer la Foi que je profeſſois ; pour déchirer le ſein de l'Egliſe, où j'avois été formé, pour en prophaner les Sacremens par de ſacrileges abus, ou pour les abandonner par une impieté affectée. Je l'étois pour vivre en ſage politique, je l'étois, & je le ſuis toûjours ; c'eſt-à-dire, que je ſuis tout à la fois un Chrétien, & un énemi de Dieu ; un Chrétien, & un infracteur de ſa loi ; un Chrétien, & un vaiſſeau de colere, un ſujet d'abomination. Etoit-ce là les fruits qu'il falloit attendre d'un nom ſi ſaint & ſi auguſte ? *Le P. Girouſt. Sermon du Jugement dernier.*

Les grandeurs & les avantages d'un Chrétien.

Les grandeurs du Chrétien ſont admirables, puiſqu'il a l'honneur d'être au ſervice, & d'être domeſtique de Dieu ; qu'il eſt mis au nombre de ſes favoris & de ſes amis, qu'il eſt fait heureuſement enfant de Dieu, qu'il a part à ſon Royaume éternel, qu'il eſt élevé à faire un même corps myſtique avec Jesus-Christ, dont il eſt l'un des membres ; que dans cette union, il eſt allié divinement avec les Perſonnes adorables de la Trinité, & qu'il entre en participation même de la nature divine. Le Chrétien, a Dieu pour ſon Pere, & il eſt plus certain que Dieu eſt nôtre Pere, & que nous ſommes ſes enfans, qu'il n'eſt vrai que nôtre pere naturel eſt nôtre pere, & que nous ſommes ſes enfans. Le Fils de Dieu nous a appelez ſes Freres, le Pere Eternel nous a donné ſon Saint Eſprit, les Anges, ces ſublimes eſprits, ces Princes du Ciel, ſont à nôtre ſervice. La vie du Chrétien eſt une vie ſurnaturelle, une continuation de la vie de Jesus-Christ. Ce ſont les grandes choſes que le Seigneur fait dans un Chrétien ; ſe peut-on figurer rien de plus glorieux ? C'eſt pourquoy

l'Apôtre appelle la grace du Chriſtianiſme, un myſtere qui a été caché aux ſiécles & aux générations paſſées. C'eſt ce qui fait encore appeler par l'Apôtre, cette grace, les richeſſes incompréhenſibles de JESUS-CHRIST. *Livre intitulé, Le Chrétien inconnu.*

Tout Chrétien doit pratiquer la mortification des ſens.

Tous les noms que l'Evangile donne au Chrétien, montrent aſſez qu'il eſt obligé de vivre dans une mortification continuelle de ſes ſens. Tantôt le Chrétien eſt appelé un homme crucifié, tantôt il eſt nommé un homme mort, & tantôt il eſt appelé un voyageur : en quelque état qu'on le conſidere, ſoit en état de crucifié, ſoit en état de mort, ſoit en état de voyageur, il eſt tout viſible qu'il ne ſe peut diſpenſer de la mortification chrétienne. Un homme crucifié eſt élevé au-deſſus de la terre : il a des yeux, mais il ne voit rien de tout ce qui éblouit les autres ; il a des mains, mais elles ſont immobiles ; il a un cœur, mais il eſt inſenſible. Un homme mort n'a que l'apparence d'un homme, il n'en a ni l'eſprit ni le cœur ; il en a le dehors, mais il n'en a pas le dedans. Figure admirable d'un Chrétien ! Il eſt élevé au-deſſus de la terre, ſes ſens deviennent inſenſibles, rien ne le frappe, rien ne le touche, il n'a que l'apparence & le dehors de l'homme d'Adam ; il a le dedans de JESUS-CHRIST. Enfin, un voyageur, qui fait un voyage fort difficile, fort preſſé, & fort dangereux, ne s'arrête pas à contenter ſes ſens, il ne s'arrête dans aucun lieu avec plaiſir, & il ne penſe qu'à éviter les dangers qui le menacent dans ſa courſe précipitée. *Eſſais de Sermons pour le Carême. Sermon pour le premier Dimanche.*

Obligations qui nous ſont marquées dès le temps de nôtre Baptême.

Auſſi-tôt que nous ſommes revêtus de cet auguſte caractere du Baptême, JESUS-CHRIST nous ordonne d'étudier ſa loy, & d'y conformer toutes nos actions. Et non-ſeulement le Fils de Dieu nous apprend ce qu'il exige de nous, mais nous prononçons nous-mêmes des promeſſes ſolennelles, leſquelles étant bien entendues, renferment les maximes les plus eſſentielles du Chriſtianiſme. Reſſouvenons-nous de nôtre Baptême. Pluſieurs motifs nous y engagent. Nous le devons par reconnoiſſance, puiſque nous y avons reçû une grace précieuſe, que nous ne pouvons oublier, ſans nous rendre coupables d'ingratitude. Le temps de nôtre Baptême, eſt la fin de notre miſere & de nôtre eſclavage. Mais nous devons ſur tout penſer à nôtre baptême pour bien imprimer dans nos cœurs les maximes fondamentales de la Religion que nous avons promis de ſuivre. *M. Lambert, en l'année Evangélique, en l'Homelie 75.*

Le nom de Chrétien doit faire nôtre principale gloire.

Tous les Chrétiens ſont égaux en un ſens. Il n'y a parmi nous (dit l'Apôtre) qu'un eſprit, qu'une même eſpérance, qu'un Seigneur, qu'une Foy, qu'un Baptême. Ce qui doit faire nôtre principale gloire, ſe trouve également dans tous les Chrétiens. S'il y a quelque différence ou quelque diſtinction à faire, elle doit être fondée ſur les principes de la Religion ; ſi un Chrétien doit avoir quelque prérogative au-deſſus d'un autre, ce ne peut être que parce qu'il ſuit avec plus de fidélité les loix de l'Evangile. Le riche qui ſe conduit ſuivant les maximes de JESUS-CHRIST, eſt au-deſſus du pauvre, non parce qu'il eſt riche, mais parce qu'il eſt fidele à J.C. Le pauvre qui ſe ſanctifie dans ſon état, eſt infiniment au-deſſus du riche qui abuſe de ſes richeſſes, & qui mene une vie contraire aux maximes de l'Evangile. En un mot, il n'y a rien de plus grand

ſur la terre que le nom de Chrétien ; & toutes les choſes de ce monde comparées à ce ſaint Nom, ſont d'un ſi petit mérite, qu'elles ne peuvent être trop avilies, & trop peu eſtimées. Puiſſans du ſiécle, vous deviendrez quelque choſe de grand, quand vous mépriſerez tous vos avantages temporels, pour n'eſtimer en vous que la qualité de Chrétien. Pauvres de la terre, conſolez-vous : vous égalez les riches & les puiſſans du ſiécle, en ce qu'il y a de plus conſidérable en eux. Ce que vous n'avez point, n'eſt qu'un néant; Dieu vous a donné tout ce qu'il y a de grand dans le monde, & tout ce qui peut faire le bonheur d'un Chrétien. *Le même.*

Quel eſt l'eſprit du Chrétien, de Jesus-Christ & du Chriſtianiſme.

L'eſprit de Jesus-Christ eſt toûjours le même, & la grace du Chriſtianiſme la même, mais que peut operer en nous cette grace, ſinon ce qu'elle eſt en ſa ſource ? Il eſt bon, il eſt ſaint de fréquenter les Sacremens, de reciter des Prieres, d'aſſiſter aux Offices divins, & de donner du ſecours aux miſerables : mais avec toutes ces pratiques, ſi l'on ne renonce à ſoy-même, ſi l'on a quelque attachement aux choſes de la terre, on eſt encore bien éloigné du royaume de Dieu : le dépouillement, dit ſaint Bernard, eſt le principal caractere du Chrétien, & le principal point de la vie chrétienne:& ſi néceſſaire (dit ce Saint) qu'il nous ſeroit plus expédient de n'avoir jamais été,que d'avoir de l'attachement au ſiécle, & aux deſirs du ſiécle qui nous ſéparent de Dieu, qui eſt le plus grand malheur qui puiſſe arriver à un Chrétien. *Autheur anonyme.*

Un Chrétien doit montrer par toutes ſes actions, qu'il eſt Chrétien.

L'Apôtre veut que nôtre modeſtie ſoit connue de tous les hommes, qu'en tous lieux, & devant toutes ſortes de perſonnes, nos paroles, nos geſtes, nos manieres d'agir,nos habitudes faſſent connoître ce que nous ſommes ; que nous nous diſtinguions des infideles, dont les diſcours, le procédé, les vétemens, ne marquent que vanité. Mais mon Dieu ! qu'il y auroit ici lieu de ſe plaindre, de reconnoître ſi peu Jesus-Christ dans les Chrétiens ! Quelle part a-t'il dans les converſations ordinaires, dans les parties que l'on fait, dans les aſſemblées que l'on tient, dans nôtre conduite, & dans toutes nos actions : par quelle marque pouvons-nous nous diſtinguer des payens & des infideles ? On affecte de vivre, de converſer, d'être habillé, comme eux ; & malgré ce que Jesus-Christ nous apprend, que nous ne ſommes point du monde, nous en voulons être à quelque prix que ce ſoit. *Livre intitulé, Le Chrétien inconnu.*

Comme on fait peu d'état dans le monde de la qualité de Chrétien.

Je me ſens ſouvent preſſé de m'écrier avec le grand ſaint Leon Pape : O Chrétiens, connoiſſez la dignité à laquelle vous étes élevez. Nous ſommes obligez de repéter ſouvent : La plûpart des Chrétiens ne ſçavent ce que c'eſt que d'être Chrétien. Que l'on conſidere ce qui ſe paſſe parmi les hommes, l'on verra généralement parmi toutes les nations une ſenſibilité extrême à l'égard de la qualité que l'on tire de ſa naiſſance ; c'eſt où l'on met le haut point d'honneur, c'eſt dont on ſe glorifie, on plaide, on donne des combats ; on s'expoſe à tout pour ſoutenir cet honneur : mais quelle eſtime faiſons-nous de la qualité glorieuſe de Chrétien ; nous, qui pour parler le langage de l'Ecriture, ſommes la race choiſie, la nation ſainte, le peuple que Dieu s'eſt acquîs ; qui ſommes des Rois, dont la Royauté ſurpaſſe incomparablement celle des plus grands Monarques du monde, dont les grandeurs finiſſent avec la vie, à la difference du royaume des Chrétiens qui n'aura jamais de fin? 2. *Petri.c.2.*

Insensibilité de la plûpart des Chrétiens, qui ne sont non plus touchez de ces grandes & glorieuses qualitez, qui nous sont révélées par le Saint Esprit même, que si c'étoient de pures fables ! Que fait-on pour les soûtenir dignement, & pour n'en pas dégénérer honteusement, & d'une maniere tout-à-fait indigne de l'excellence de nôtre état ? Qu'il seroit aisé de mépriser facilement le point d'honneur du monde, si l'on connoissoit la véritable gloire de la noblesse chrétienne ! C'est de cette noblesse que le Chrétien se doit glorifier, puisqu'il ne doit pas prendre de part à la gloire du monde, sa qualité de Chrétien l'élevant incomparablement au dessus. *Le même.*

Comme on doit s'examiner si nous sommes véritablement Chrétiens.

Puis-je dire avec sincérité que je suis Disciple de Jesus-Christ ? ce divin Maître me reconnoîtra-t'il pour tel ? portai-je ses livrées ? le monde n'a-t'il pas droit de m'avoüer pour sien ? Quels sont mes sentimens sur le mépris des honneurs, sur le vuide des plaisirs, sur la fragilité des biens créez, sur la victoire des passions ; sur toutes les maximes de l'Evangile ? On a renoncé en nôtre nom à toutes les vanitez, & à toutes les maximes du monde dans nôtre Baptême ; avons-nous ratifié ce contract solennel & sacré ? nôtre conduire ne dément-elle pas nôtre foy ? nos mœurs font-elles l'éloge de nôtre Religion ? Nous sommes Chrétiens ; Jesus-Christ est donc nôtre Législateur, nôtre Chef, nôtre guide : d'où vient que nous avons besoin de faire tant de réfléxions pour nous déterminer à le suivre ? d'où vient que c'est toûjours avec violence, ou du moins avec non-chalance que nous le suivons? *Le P. Croiset. Tom. 2. de ses Retraites.*

Un Chrétien par son Baptême doit renoncer, du moins de cœur & d'affection, aux choses du monde.

Les personnes mêmes qui sont engagez dans le monde, s'ils ne font tous leurs éforts pour détacher leur cœur des choses du monde, renoncent à leur Baptême. Il ne leur est pas défendu d'y vivre ; mais ils ne peuvent l'aimer sans commettre une espece de parjure. La vocation au Christianisme, dit saint Augustin, consiste à nous éloigner du siécle, ou en-éfet, ou du moins d'affection. C'est pour cela que Tertullien disoit aux Fideles ; Quelque part du monde que vous soyez, soit dans le desert, soit dans les villes, vous n'êtes plus dans le monde : *Nihil refert ubi sitis ; extra sæculum estis.* Que s'il est vrai que les personnes séculieres doivent faire mourir le siécle en leur ame, qui oseroit dire, que les personnes consacrées à Dieu, & qui en vertu de leur état, doivent en être plus éloignez que les autres, soient dispensez de cette obligation. *Le P. de la Colombiere. Sermon pour une Vêture.*

Un Chrétien est comme un sauvageon planté sur la croix du Fils de Dieu.

Un Chrétien régénéré dans les eaux du Baptême, est comme planté sur la mort de Jesus-Christ, & enté sur sa Croix : *Complantati similitudini mortis ejus.* Mais ce qui se fait de la sorte dans l'ordre de la grace, est bien différent de ce qui se passe dans celui de la nature. Dans la nature, en entant une petite branche sur un sauvageon, on lui fait porter des fruits doux & agreables; & dans la grace, un Chrétien enté sur la Croix, ou la Croix dans un Chrétien, n'en produit que d'amers. Il n'y a ni fleurs, ni fruits en cette vie pour un Chrétien, il n'en peut attendre que dans l'autre: point de plaisir pour lui, il n'y a que des larmes : *Beati qui lugent* ; point d'abondance ici-bas pour lui ; Jesus n'a appelé Bienheureux, que ceux qui sont pauvres d'esprit & de cœur. *Le Dictionnaire Moral. Dans ses Réfléxions sur les Bachanales.*

Sur la pro-

Vous avez renoncé au monde, & à ses pompes par vôtre Baptême. C'est

une promeſſe ſolemnelle que vous avez faite à la face des ſaints Autels ; vôtre foy en a été le garant, l'Egliſe en eſt la dépoſitaire ; & vous n'avez été admis & marqué au nombre des Fideles, que ſur le ſerment que vous avez prêté, que jamais vous n'aimeriez le monde, ni rien qui vienne de lui. Si vous aviez repondu au Prêtre ſur les fonds ſacrez, que vous vous réſerviez le droit d'aimer encore tant ſoit peu le monde, & ſes maximes ; l'Egliſe n'auroit eu garde de vous admettre dans ſon ſein, de vous aſſocier à la communion des Fideles, de vous donner la qualité de Chrétiens ; & elle vous eut laiſſé vivre de la ſorte parmi les infideles, qui n'ont que le monde à ſervir, qui n'attendent leur recompenſe que de lui, & qui ne connoiſſent ni JESUS-CHRIST, ni l'avantage de ſa ſainte Religion. Comme ils ne connoiſſent que le monde, il leur eſt permis de n'adorer que lui ; & voilà pourquoi les Catéchumenes différoient leur Baptême juſqu'à la mort, & n'oſoient ſe réſoudre, pendant leur vie, à prendre des engagemens qu'il eſt ſi terrible de violer. Vous êtes donc obligez de le haïr ce monde ; c'eſt-à-dire de ne pas vous conformer à lui, ni à ſes déplorables maximes ; ſi vous conſervez encore de l'inclination pour ſes biens, ſes plaiſirs, de l'attache à ſes objets, ſi vous ſuivez encore ſes loix, ſes uſages, ſes coûtumes ; vous violez vos promeſſes, & vous abjurez vôtre foy. *Le P. Maſſillon. Sermon du petit nombre des Elûs.*

Meſſe qu'on fait au Baptême, de renoncer au monde & à ſes pompes.

Songez à ce qu'on vous a demandé, lorſque vous étiez hors d'état de le comprendre, & répondez à préſent vous-mêmes, ce qu'on fut obligé de répondre pour vous en ce temps-là. Imaginez-vous quelquefois que le Sauveur vous demande, renoncez-vous au démon ? A ce mot de démon prononcé ſans explication, vous ne balancerez point : mais penſez que le démon eſt le Prince de ce monde, qui invite ſes ſujets à goûter les plaiſirs des ſens, à chercher les richeſſes avec empreſſement, & à franchir toutes les loix de la modeſtie & de la pudeur, pour ne plus ſuivre que celles de l'orgueil & de la volupté. Eh bien, maintenant que vous connoiſſez le démon & ſathan, y renoncez-vous ? C'eſt a luy, & à ſes pompes que l'on a renoncé pour vous ; c'eſt-à-dire aux parures, au luxe, aux modes immodeſtes, à la délicateſſe, & à l'abondance des repas, aux ameublemens magnifiques & ſuperflus : y renoncez-vous ? renoncez-vous aux œuvres du Prince du monde ? Le bal, les ſpectacles prophanes & dangereux, le gros jeu, tout cela eſt une déclaration publique de ſon devouëment au démon ; ce ſont-là ſes œuvres auſquelles vous avez renoncé ſolemnellement, & que vous exercez aujourd'hui publiquement : & avec cela vous croyez vivre en Chrétiens ! & vous vous flattez de l'être, en menant une vie ſi oppoſée à la profeſſion que vous avez faite ! *Autheur moderne.*

Il faut ſe ſouvenir de ce que nous avons promis au Baptême, & le mettre en pratique pour vivre en véritable Chrétien.

Le Chrétien eſt autant au-deſſus de l'homme, que l'homme eſt au-deſſus de tous les êtres inſenſibles, ou irraiſonnables. C'eſt un homme plus qu'homme : un homme ſurnaturel, s'il eſt permis de parler de la ſorte, dont toutes les vûes, toutes les affections doivent être ſurnaturelles, comme toutes les vûes, toutes les affections de l'homme doivent être raiſonnables. Un homme qui n'auroit jamais que des vûes & que des affections ſenſuelles & animales, ne mériteroit pas la qualité d'homme ; & un Chrétien qui n'a preſque jamais que des vûes, que des affections humaines & purement raiſonnables, ne mé-

La dignité & l'élevation d'un Chrétien.

rite pas la qualité de Chrétien. La foy eſt la lumiére ſurnaturelle du Chrétien, comme la raiſon eſt la lumiére de l'homme. Or un homme qui ne conſulte que ſa raiſon dans toutes ſes affaires, qui n'agit que par des motifs humains, qui n'a en vûe, que de s'élever, de s'enrichir, d'acquerir de la gloire, de l'eſtime, & de l'honneur, ſuit-il les lumiéres de la foi ? Eſt-ce la foi qui lui ouvre les yeux pour lui faire voir l'illuſion & la vanité du monde ? eſt-ce la foi qui l'éclaire & qui le conduit dans ſes intrigues, dans ſes prétentions intereſſées, dans la pourſuite d'une fortune temporelle, dans la recherche de ſes plaiſirs ? A-t'il en cela d'autre guide que la raiſon humaine ? a-t'il même toûjours pour guide la raiſon ? ne l'abandonne-t'il pas en mille rencontres, pour ne ſuivre que ſes ſens ? A peine cet homme eſt-il homme : comment ſeroit-il Chrétien ? *Le P. de Valois. Exhortation de la préſence de Dieu.*

Quelles doivent être les actions d'un Chrétien.

Les actions ſurnaturelles & propres d'un Chrétien doivent être faites pour Dieu, faites par le mouvement de la grace de Dieu, faites à l'imitation de JESUS-CHRIST Fils de Dieu; c'eſt-à-dire qu'elles doivent avoir Dieu pour fin, la grace pour principe, & JESUS-CHRIST pour modelle. Or tandis qu'un Chrétien ne penſe point à Dieu, agit-il pour Dieu ? agit-il par le mouvement de la grace de Dieu ? agit-il comme JESUS-CHRIST Fils de Dieu ? Tout pour une fauſſe gloire, pour des plaiſirs prophanes, pour des biens périſſables & mortels : voilà la fin de ſes actions. Tout par humeur, par inclination, par amour propre : voilà le principe de ſes actions. Tout ſelon les maximes du monde, ſelon les maniéres & coûtume du monde : voilà le modele de ſes actions. *Le même.*

BÉATITUDE,

BONHEUR ÉTERNEL, PARADIS, Deſir du Ciel, Gloire des Bienheureux, &c.

AVERTISSEMENT.

AUtant que ce Sujet eſt ample & commun, autant eſt-il difficile à traiter; puiſque tous ceux qui en ont le mieux parlé, avouent les prémiers que cette gloire eſt inéfable, & que ceux-là mêmes, qui jouiſſent de ce bonheur, ne le peuvent comprendre. Mais comme une infinité d'Autheurs nonobſtant cet aveu, en diſent aſſez pour nous donner une haute idée de cette Gloire, & nous animer à l'acquerir, ſon incomprehenſibilité ne m'a pas empêché de recueillir ce que j'ay trouvé de plus ſenſible, & plus propre à mettre en œuvre dans un diſcours du Paradis.

Il faut ſeulement remarquer qu'en parlant du Ciel, & de la gloire du Ciel, on ne prétend point parler expreſſement de la ſainteté, qui eſt le moyen de l'acquerir, ni du ſoin que nous devons prendre de nôtre ſalut; parce que ce ſont d'autres Sujets dont nous parlerons ailleurs: quoi que pluſieurs Prédicateurs, dans la fête de tous les Saints, les joignent enſemble, pour rendre leur Sermon plus moral; & que d'autres traitent ſeulement de la ſainteté, ou de l'exemple que les Saints nous ont donné de travailler pour parvenir à un ſemblable bonheur. Par quelque endroit qu'on enviſage les Saints; ſoit la gloire qu'ils poſſedent, ſoit les moyens qu'ils ont pris pour y arriver, le Diſcours qu'on en fait, ne peut manquer d'être édifiant & fructueux, & il eſt libre d'en uſer comme on juge à propos: mais l'étenduë de la matiére m'a obligé de la partager, & de traiter ces Sujets ſéparément.

Je crois cependant qu'il eſt néceſſaire d'avertir, qu'on trouvera dans ces materiaux aſſez de morale, pour empêcher qu'un Diſcours ne ſoit trop ſpéculatif, trop théologique, ou chargé de raiſonnemens trop abſtraits; puiſqu'on y traite auſſi du deſir d'aſpirer à ce bonheur, de la penſée du Ciel, dont nôtre eſprit devroit être ſans ceſſe occupé, & même des éforts que nous devons faire pour mériter cette recompenſe, qui ſera grande à proportion du travail, & du mérite de chaque Bienheureux.

Enfin, comme l'on diſtingue communément la Béatitude en celle qu'on appelle eſſentielle, qui eſt propre de l'ame, & l'accidentelle qui regarde le corps, que l'on peut méler ou ſeparer, ſelon le deſſein qu'on aura pris, nous fournirons aſſez de matiere pour l'une & pour l'autre dans ce Recueil.

PARAGRAPHE PREMIER.

Différens Deſſeins, ou Plans de Diſcours ſur ce ſujet.

1. *VIDI turbam magnam quam dinumerare nemo poterat, &c. & palmæ in manibus eorum.* Apocal. 7. Ces paroles ſont conſolantes, & c'eſt par là que le Diſciple bien-aimé, ſemble adoucir les maximes ſéveres de l'Evangile de ſon Maître. *Multi vocati, pauci electi. Regnum cœlorum vim patitur. Quàm arcta via eſt quæ ducit ad vitam*, & d'autres ſemblables. Or quoi que de là je ne prétende pas conclure qu'il eſt facile d'aller au Ciel, & d'augmenter le nombre des Bienheureux ; puiſque l'Evangile ſemble dire le contraire ; je veux du moins vous convaincre, qu'il n'eſt pas impoſſible, & même qu'il ne tient qu'à nous ; puiſque ce Diſciple a vû dans le Ciel une troupe innombrable de Saints de tous pays, de tous états, & de toutes les profeſſions. C'eſt ce qu'on peut faire voir dans le prémier Point. Et dans le ſecond, que nous n'aſsûrerons nôtre bonheur dans le Ciel, qu'à proportion de nôtre travail ſur la terre, & de nôtre ſainteté.

Prémier Point. Le libertinage eſt aſſez bizare dans ſes ſentimens, car la plûpart des gens du monde ſe repréſentent le Ciel ſi difficile à acquerir, qu'ils déſeſperent d'en venir à bout, & ſe ſervent de ce prétexte-même pour ſe diſpenſer d'y travailler, & lorſqu'on leur dit qu'on le peut mériter par les actions mêmes les plus communes, ils ne peuvent croire que Dieu donne une ſi grande recompenſe pour ſi peu de choſe. Il faut donc montrer dans ce prémier Point qu'il eſt indiſpenſable d'y travailler, parce que comme dans le Ciel il y a differens degrez de gloire, il y a auſſi differens degrez de mérites, & qu'il ne faut pour cela que s'acquiter des devoirs qui ſont attachez a nôtre condition. C'eſt ce que prouvent ces paroles de l'Evangile : *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat.* Apocal. 7. Car qui ſont ceux que le Diſciple bien-aimé a vû parmi ces Bienheureux ? C'eſt un Abraham à la tête de ceux qui ont gouverné une famille dans la crainte de Dieu, qui ont bien élevé leurs enfans, réſolus de les ſacrifier plûtôt que de déſobéir aux ordres du Seigneur. C'eſt un Iſaac, qui a tenu la même conduite ; un Jacob, qui, par la patience d'un pénible travail, & par ſa fidelité, s'eſt rendu ami de Dieu. C'eſt Joſeph, un Miniſtre d'Etat, qui a adminiſtré prudemment les finances d'un grand Prince, & qui en a uſé pour le bonheur d'un peuple. C'eſt Joſué & Gedeon, des Conquerans, qui des mêmes mains, dont ils ont remporté des victoires, les ont enſuite levé au Ciel, en ſe confondant parmi la foule, pour s'acquiter des devoirs de la Religion, & en parcourant les principaux des anciens Patriarches, pour ſervir de modele en chaque état, il faut conclure que pour aller au Ciel, & être Saint, il n'eſt pas abſolument néceſſaire de pratiquer de grandes auſtéritez, ou de faire de grandes aumônes ; mais de remplir les devoirs de l'état auquel Dieu nous a appellez.

2°. Il ne faut pas nous décourager dans cette entrepriſe, pour nos defauts, ou pour nos pechez, ou pour nôtre naturel : car les Saints ont eû leurs defauts,

leurs imperfections, & leurs obſtacles; mais ils les ont généreuſement vaincus, & c'eſt par la victoire de leurs paſſions, qu'ils ont mérité & emporté le Ciel. Si l'Egliſe en cette fête ne nous mettoit devant les yeux que les Anachoretes & les Martirs; nous pourrions dire que nous ne pouvons pas nous élever ſi haut, mais Dieu a mis ce bonheur, & la ſainteté qui eſt le moyen de l'acquerir, plus à portée; & il n'y a perſonne qui ne puiſſe y atteindre; puiſque ni nos pechez paſſez, ni nos défauts préſens, ni nos vices, ni nos paſſions ne doivent pas nous empêcher d'y aſpirer.

3°. De plus Dieu exige-t-il trop de nous, s'il nous demande que nous faſſions pour le Ciel ce que nous faiſons pour le monde? Que ne fait point un Courtiſan pour gagner les bonnes graces de ſon Prince? un Artiſan pour gagner ſa vie, un marchand pour ſe mettre à ſon aiſe? &c. Auſſi les Réprouvez, au jugement de Dieu, n'apporteront-ils point pour excuſes, qu'ils n'ont point eû de graces ni de moyens; ils ſeroient convaincus qu'il n'a tenu qu'à eux; mais ils s'accuſeront eux-mêmes, en voyant les Saints dans la gloire: *Nos inſenſati vitam illorum æſtimabamus inſaniam &c.* Sapient. 5.

Second Point, nous n'aurons de droit au Ciel, & à la gloire des Saints, qu'autant que nous aurons travaillé à acquerir la ſainteté, qui eſt le moyen de l'obtenir. La raiſon eſt que le Ciel eſt une recompenſe, qui ne ſe donne qu'au mérite, & à ceux qui ont travaillé. Sur quoi il faut remarquer qu'il y a des perſonnes, qui n'aſpirent pas aux prémieres places du Ciel, mais qui ſur ce prétexte ne font rien du tout; menent une vie oiſive; jouïſſent de tous les plaiſirs, s'imaginant qu'il ſuffit d'être Chrétien, pour avoir droit au Ciel & à la gloire: c'eſt un étrange aveuglement, qu'il faut tâcher de guérir. 1°. En faiſant enviſager ce que le Fils de Dieu a fait, & ſouffert pour meriter ce bonheur. Sera-t-il donc vrai que nous aurons pour rien, ce qui a coûté tant de ſüeurs, tant de travaux, tant de ſang au Sauveur, à qui cette gloire étoit düe par tous les titres imaginables? 2°. Il faut conſidérer ce que les Saints ont fait, leurs combats, leurs travaux, leurs pénitences, & leurs mortifications: *Tu non poteris quod iſti & iſta?* 3°. Il faut réfuter ceux qui ſe retranchent ſur l'eſſentiel, & qui ſe contentent de garder les préceptes, ſans ſe mettre en peine des conſeils; c'eſt ce qui trompe une infinité de perſonnes, qui n'arrivent pas même à faire ce qui eſt néceſſaire, &c.

II. On peut en quelque maniére exprimer le bonheur des Saints dans le Ciel, par cette penſée de ſaint Auguſtin, qui nous aſſure que l'amour des choſes que nous aurons le plus chéries, ou le plus ardemment ſouhaitées ſur la terre, ſera conſommé, & perfectionné dans le Ciel. Car ſur ce principe.

1°. Comme ils ont aimé la vérité en ce monde, ils en auront une parfaite connoiſſance, par la vüe de Dieu.

2°. Parce qu'ils ont aimé & recherché la paix, ils jouïront d'une paix inalterable & éternelle.

3°. Parce qu'ils ſe ſont éforcez de détruire le corps de péché, qui fait partie de nous mêmes, & qu'ils ont travaillé pour le ſoûmettre à l'eſprit, ils auront un corps glorieux, dont tous les ſens ſeront entiérement ſatisfaits. Ainſi il y aura une perfection dans l'entendement par la connoiſſance de la vérité: perfection dans la volonté, par la jouïſſance d'une paix & d'une joye éternelle,

& enfin, perfection dans le corps, par les avantages d'une glorieuſe Réſurrection.

III. L'EVANGILE nous repréſente le Ciel, ſous le nom, & ſous l'idée d'un Royaume, pour s'accommoder à nôtre maniére de penſer, & de juger des choſes de ce monde : parce que dans la poſſeſſion d'un Royaume ſont compriſes des richeſſes immenſes, une gloire capable de ſatisfaire nôtre ambition, & enfin tous les plaiſirs. Enſorte que nous ne concevons rien en cette vie de plus grand, de plus glorieux, ni de plus agréable. Or ſur cette idée.

1. Le Ciel eſt un Royaume dont nous aurons la poſſeſſion ; mais un Royaume, où toutes les richeſſes, toute la gloire, & tous les plaiſirs imaginables ſe rencontrent : *Gloria & divitiæ in domo ejus.* *Pſalm. 3.*

2°. C'eſt un Royaume de paix : rien n'eſt capable de troubler la paix dont on y jouit, ni le bonheur qu'on y poſſede.

3°. C'eſt un Royaume éternel, qui ne ſera point ſujet aux révolutions de la terre : *Regni ejus non erit finis.* *Luc. 1.*

IV. ON peut encore, ſous la même idée d'un Royaume, qui eſt le nom que le Fils de Dieu donne le plus ordinairement au bonheur, & à la recompenſe qu'il nous promet, y conſidérer trois choſes.

1°. L'aſſûrance de tous les biens, qui ſeront capables de remplir tous nos déſirs, & parconſequent de nous rendre parfaitement heureux.

2°. La beauté du lieu, & la charmante compagnie, qui rendront ce jour délicieux.

3°. La paix, & l'aſſûrance de ne perdre jamais le bonheur dont nous ſerons une fois en poſſeſſion.

V. ON peut juger combien ſera grande la gloire, que Dieu a préparée aux Saints dans le Ciel, par ces trois choſes.

La Premiére qu'elle remplit de grands déſirs, tels que ſont ceux du cœur humain, dont la capacité eſt infinie.

La Seconde qu'elle couronne de grands travaux, tels que ſont ceux du Fils de Dieu, & des Saints dont elle eſt la juſte récompenſe.

La Troiſiéme qu'elle eſt l'éfet de la magnificence divine, qui éclate particuliérement dans le Ciel : *Ibi magnificus eſt Dominus.* *Iſaïe. 33.*

VI. ON peut diviſer ſon diſcours en deux parties ; en donnant dans la prémiére, une idée de la grandeur de la béatitude du Ciel, & faiſant voir dans la ſeconde l'inſenſibilité des hommes pour cet incomparable bonheur.

Prémiére Partie. On fera juger de la grandeur du bonheur que nous poſſéderons dans le Ciel. 1°. Parce qu'il eſt ineffable, & qu'on ne le peut ni exprimer ni concevoir : *Nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis aſcendit &c.* *1. ad Cor. 2.* 2°. Parce que le bien que nous poſſéderons, fait la béatitude de Dieu-même. 3°. Parce que c'eſt le dernier éfort de la liberalité de Dieu envers les hommes.

Seconde Partie. Il faut faire voir l'inſenſibilité que les hommes ont pour le Ciel. 1°. Puiſque toutes les miſeres de cette vie ne ſont pas capables de nous faire penſer à cet heureux ſejour, dont les maux ſont bannis, & où ſe trouve l'affluence de tous les biens. 2°. Ni l'inclination naturelle que nous avons d'être heureux, nous y faire prendre les moyens d'arriver au véritable bonheur ;

nous le cherchons en ce monde, où il ne peut être. 3. Ni les charmes, de ce lieu de délices, de nous y faire tourner nos vües & nos désirs.

VII. Comme on peut parler de la Béatitude des Saints dans le myſtere de la Transfiguration, qui en eſt une image, on y peut auſſi trouver trois rapports, qui peuvent faire le partage d'un diſcours.

Premier, le Ciel eſt le ſejour des Bienheureux, qui nous eſt repréſenté par la montagne de Thabor. Et l'on peut s'étendre ſur la beauté, les richeſſes, & les délices de cet heureux ſéjour.

Second. Comme ſur le Thabor il paroît transfiguré & découvre un rayon de ſa gloire, Dieu la découvrira toute entiere dans le Ciel par la claire vüe de ſon eſſence.

Troiſiéme. On verra dans le Ciel l'humanité du Sauveur qui eſt comme le vêtement de la divinité. Ce qui eſt figuré par ces vêtemens tranſparens : & ce qui fera la plus grande Béatitude accidentelle des Bienheureux.

VIII. 1°. Le Paradis eſt un lieu de gloire, mais nous ne pouvons y entrer que par l'humilité, à l'exemple des Saints & du Fils de Dieu même ; puiſque cette gloire eſt la recompenſe de ſon humilité.

2°. C'eſt un lieu d'abondance, plein de richeſſes, & qui renferme tous les biens qui peuvent contenter nos déſirs : mais le moyen de l'acheter, c'eſt la pauvreté d'eſprit, & le détachement de cœur de tous les biens de la terre,

3°. C'eſt un lieu de plaiſirs & de délices, mais où la pénitence qu'on pratique en cette vie, & la mortification des ſens & des paſſions nous conduiſent.

IX. Nôtre ſouverain bonheur dans le Ciel eſt de reſſembler à Dieu autant que la créature en eſt capable, & cette reſſemblance conſiſte en trois traits.

Le Premier eſt en la lumiere, qui bannit toutes les ténebres de l'eſprit dans ce bienheureux ſejour.

Le Second eſt en une ſainteté parfaite, qui ne ſouffre aucune tâche dans l'ame, & qui nous donnera une parfaite reſſemblance avec Dieu.

Le Troiſiéme, eſt une joie immüable, qui rendra la volonté & les appetits incapables d'aucune triſteſſe.

X. Le bonheur du Ciel peut être conſidéré dans ſa nature, dans ſa jouïſſance, & dans ſa durée.

Préniérement dans ſa nature, ou dans ſon eſſence. C'eſt un bonheur véritable, ſolide, univerſel, & capable de nous contenter parfaitement.

Secondement, dans ſa jouïſſance. Il eſt ſans degoût, & accompagné d'une joye toûjours nouvelle.

Troiſiémement ſa durée eſt éternelle, & n'aura jamais de fin.

XI. Trois choſes font le bonheur des Bienheureux dans le Ciel.

1°. La grandeur & l'excellence de l'objet, qui fait leur béatitude : il eſt Dieu même ; ce que les Théologiens appellent la béatitude objective.

2°. La capacité du cœur humain, qui eſt infini dans ſes déſirs, & que toutes les créatures ne peuvent remplir ; mais qui eſt parfaitement content dans la jouïſſance de Dieu.

3°. Le goût & la réfléxion que les Bienheureux font ſur l'état où ils ſe trouvent. *Tiré du quatriéme Sermon de M. Joly ſur le Paradis.*

XII. On peut tourner ce deſſein d'une autre maniere, ſçavoir par trois conſidérations, qui nous feront concevoir une haute idée du bonheur dont on joüit dans le Ciel.

La prémiére eſt de l'étendüe du cœur humain, qui doit être parfaitement rempli ; c'eſt le ſujet qui doit être bienheureux.

La ſeconde eſt la nature du bien qui le doit remplir, qui eſt Dieu même, qui fait la béatitude de l'homme dans cet heureux état.

La troiſieme eſt la maniere par laquelle il ſera rempli de Dieu ; ſçavoir en le voyant tel qu'il eſt, & en l'aimant éternellement. *Ce deſſein eſt pris du Carême du P. Texier, Sermon pour le ſecond Dimanche.*

XIII. Ces paroles de ſaint Bernard peuvent faire le ſujet & le partage d'un diſcours ſur le bonheur qu'on poſſedera dans le Ciel. *Deus erit rationi plenitudo lucis, voluntati plenitudo pacis, memoriæ continuatio æternitatis, primum faciet veritas Deus, 2um. Charitas Deus, 3um. Summa poteſtas Deus.*

1°. Dieu éclairera l'entendement de l'homme, & l'élevera par la lumiere de gloire, pour le rendre capable de le voir face à face ; ce ſera la plénitude de lumiere.

2°. Il remplira la volonté de l'homme d'une plénitude de paix, en l'embraſant de ſon amour ; parce qu'il poſſedera par ce moyen le ſouverain bien, qui le rendra parfaitement content.

3°. Il remplira ſa mémoire du ſouvenir de l'éternité que doit durer ſon bonheur.

XIV. Ces deux penſées peuvent faire le ſujet d'un Sermon ſur les plaiſirs du Ciel.

La prémiére: les plaiſirs du Ciel ſont ſi grands, qu'ils ne nous doivent inſpirer que du mépris pour ceux de cette vie.

La ſeconde : les plaiſirs de cette vie nous ſont ſi funeſtes, que ce n'eſt que par leur mépris que nous pouvons joüir de ceux du Ciel. *Tiré d'un Sermon de M. Joly.*

XV. 1°. Le Paradis eſt la Cité des Bienheureux, d'où le péché étant banni, il n'y aura nulle des peines qui ſont duës au peché. C'eſt la prémiére vérité.

2o. Comme le paradis eſt la recompenſe de ceux qui ont ſaintement vécu en cette vie, il n'y aura nulles bornes dans les recompenſes qui ſont promiſes à la vertu. *Pris du P. de la Colombiere. Sermon ſur la fête de tous les Saints.*

XVI. Sur ces paroles. *Merces veſtra copioſa eſt in cœlis.*

1°. C'eſt une recompenſe certaine & qui ne peut manquer; en cela différente de celle qu'on attend des grands de la terre, de laquelle on eſt ſouvent fruſtré.

2°. Une recompenſe abondante, qui ſurpaſſe nos déſirs & nos eſpérances. He ! que nous peuvent donner les Princes & les grands du monde, pour récompenſe de nos ſervices ?

3°. Cette recompenſe eſt encore éternelle, & non de peu de durée. *P. Nepveu. Tome quatriéme de ſes réfléxions.*

XVII. Nous pouvons conſidérer cette gloire des bienheureux en trois manieres. 1°. En elle même. Quel bonheur d'avoir un eſprit capable de joüir de Dieu, & de le poſſeder ! 2°. Par comparaiſon à tous les biens de la terre, qui ne ſont pas comparables, ni pour leur excellence, ni pour leur douceur, ni

pour leur utilité. 3°. Par raport aux travaux, dont cette gloire eſt la recompenſe. *M. Biroat. 2. Sermon pour le ſecond Dimanche du Carême.*

XVIII. On peut renfermer dans ces trois propoſitions, ou ces trois véritez, le bonheur des Saints dans le Ciel.

Prémiére. Ils voyent ce que nous croyons, c'eſt à dire les véritez qui ſont l'objet de nôtre foy ſur la terre.

Seconde. Ils aiment ce que nous craignons, c'eſt-à-dire Dieu : leur amour n'étant plus mélé de crainte, qui fait que nous appréhendons ou de perdre Dieu, ou de l'avoir perdu.

Troiſiéme. Ils poſſedent ce que nous déſirons, c'eſt-à-dire un bonheur éternel, capable de contenter tous nos déſirs.

XIX. Le bonheur que les Saints poſſedent dans le Ciel eſt grand.

Premiérement, parce qu'il remplit parfaitement la vaſte étenduë du cœur de l'homme.

Secondement ; parce que Dieu y ſatisfait lui-même, l'amour qu'il porte aux hommes, & le déſir qu'il a de les rendre éternellement heureux.

XX. Dans le Ciel on joüit 1°. d'un bonheur parfait, où ſe trouve la plenitude de tous les biens, ſans mélange d'aucun mal.

2°. D'un bonheur éternel ſans inquietude, & ſans crainte de le perdre jamais.

XXI. 1°. La vérité de la recompenſe que Dieu nous deſtine & nous promet dans le Ciel : ce n'eſt point une promeſſe vaine.

2°. Sa gradeur, & ſon incomprehenſibilité.

3°. Son éternité.

PARAGRAPHE SECOND.

Les Sources où l'on peut trouver dequoy remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent.

Les Saints Peres.

SAint Auguſtin dans la lettre qu'il écrit à Janvier fait une peinture de l'état des Bien-heureux, & parle de leur action & de leur repos.

Le même, dans la lettre 205e. rapporte ce qui lui arriva à la mort de ſaint Jerôme, qu'il avoit un peu auparavant conſulté ſur la gloire des bienheureux.

Le même dans ſes Soliloques, ch. 35e. décrit les avantages de la vie bienheureuſe qu'on mene dans le Ciel.

Le même, liv. 20. de la cité de Dieu, montre que le bonheur des Saints ſera éternel; & la grandeur de ce bonheur au liv. 22. Au liv. 24. qu'il y aura dans le Ciel un aſſemblage de toutes ſortes de biens.

Le même, dans l'expoſition du Pſeaume 32. parle du déſir que tout le monde a d'être heureux.

Le même ſur le Pſeaume 85e. montre la joye & le plaiſir des Bienheureux; & ſur le 36. la paix dont ils jouïront.

Le même l. 12. *de Geneſi ad litteram*, montre en quoi conſiſte le bonheur des SS. dans cette patrie céleſte.

Le même. *l. de Symbol. cap.* 12. fait voir que dans le Ciel, il y aura une exemption générale de tout mal.

Le même Sermon. 37e. *de Sanctis.* fait un long diſcours du bonheur & de la gloire des Saints & exhorte puiſſamment à l'acquerir.

Le même, au Traité 67. ſur ſaint Jean, montre qu'il n'y aura nulle envie dans le Ciel, mais que chacun ſera parfaitement content.

Le même, *l. de Spiritu & anima*, fait un aſſez ample diſcours du bonheur des Saints, & du déſir dont tout Chrétien doit être animé de le poſſeder.

Le même, ſur ces paroles du Pſeaume 41. *Sitivit anima mea ad Deum vivum. Quemadmodum deſiderat cervus &c.* explique quelle doit être l'ardeur de ce déſir. Il en parle encore dans l'expoſition du Pſeaume 83. *Quàm dilecta tabernacula tua, Domine virtutum.* Et ſur ces paroles du Pſeaume 86. *Fundamenta ejus &c.* Il fait le même ſur ces paroles du Pſeaume 118. *Deſecit in ſalutare tuum anima mea.* Il en parle encore ſur la prémiére Epître canonique de ſaint Jean, & dans une infinité d'autres endroits. Il ſuffit d'avoir marqué ceux où il parle plus au long du Ciel & du déſir de l'acquerir.

Saint Cyprien. *Tract. de mortalitate*, parle du Ciel comme de nôtre patrie, où nos proches & nos amis nous attendent.

Saint Jerôme dans l'oraiſon funebre de ſainte Paule, parle du bonheur des Saints. Dans l'expoſition du Pſeaume 41e. & dans l'expoſition du 2. Chapitre de l'Epître aux Ephéſiens.

Le même, l. 3. ſur le Prophete Zacharie, Ch. 14. & dans ſa lettre à Dardanus montre quelles ſeront les délices dont on jouïra dans ce ſaint Lieu.

Le

Le même dans la lettre 27. *ad Euſtochium*, s'étend ſur les louanges de ſainte Paule, & ſur le déſir qu'elle avoit de mourir pour voir Dieu dans le Ciel.

Le même parle de ce déſir dans l'expoſition du Pſeaume 41. en expliquant ces paroles : *Quemadmodum deſiderat cervus ad fontes aquarum &c.*

Le même dans la lettre 22. *ad Euſtochium*, & dans la prémiére *ad Demetriadem*, les exhorte à penſer ſouvent au Ciel & à méditer ſouvent le bonheur dont on jouït en cet heureux ſejour.

Saint Grégoire, au liv. 4. de ſes morales. chap. 32. & dans l'Homelie 22e. ſur Ezéchiel, parle du bonheur des Saints dans l'autre vie. Il traite encore ce ſujet ſur le Pſeaume 7. Penit.

Le même l. 18. ſur Job. chap. 28. explique de quelle maniere nous verrons Dieu dans le Ciel. Et dans le même endroit il explique la peinture que ce Saint fait de cette heureuſe cité.

Le même l. 4. ſur Job. 32. montre que les Saints ſe ſouviendront de leurs pechez pour louër la miſericorde dont Dieu a uſé à leur égard.

Le même ſur le 4. Pſeau. Penit. fait voir que la gloire qui fait le bonheur des Saints eſt tout à la fois une recompenſe de leurs travaux, & un effet de la miſéricorde de Dieu.

Et dans l'Homelie 4e. *in Evang.* il tâche de faire concevoir la grandeur de ce bonheur.

Le même l. 8. de ſes morales, expliquant ces paroles du chap. 7e. de Job. *Deſperavi, nequaquam ultra vivam*; & au l. 9. des mêmes Morales. chap. 15. au liv. 18. chap. 19. & dans l'expoſition du 3e. Pſeaume, de ceux qu'on appelle penitentiaux, il montre de quelle maniere nous devons aſpirer au Ciel.

Le même, l. 4. de ſes morales, ſur ces paroles de Job, *qui edificant tibi ſolitudines*; au l. 8e. ſur ces autres paroles de, *& ſicut mercenarius præſtolatur finem operis ſui*, & en pluſieurs autres endroits Saints il montre combien il eſt utile & ſalutaire de penſer ſouvent au bonheur du Ciel. *Job. 3.* *Job. 7.*

Saint Chriſoſtome. Homel. 6. ſur le 4. chap. de l'Epître aux Hebreux, montre que tous les biens ſe trouvent dans le Ciel, & que tous les maux en ſont bannis.

Le même, dans l'Epitre 5e. *ad Theodorum lapſum*, apporte pluſieurs conjectures, pour faire voir la grandeur du bonheur dont on y jouït.

Le même Homel. 24. ſur l'Epître aux Hébreux, montre que tous les Saints de l'ancien Teſtament ſe ſont regardez comme des étrangers ſur la terre, & que tous les juſtes doivent aſpirer au Ciel.

Le même dans l'expoſition du Pſeaume 41e. montre quelle doit être l'ardeur de ce déſir, ſur l'exemple du Saint Roy David.

Le même, dans la même expoſition de l'Epitre aux Hébreux, montre que tout ce que nous pouvons faire, & ce que nous pouvons ſouffrir pour mériter le Ciel, eſt peu de choſe.

Le même, dans la lettre à *Theodora*, fait voir le bonheur dont on jouït dans le Ciel, par l'expoſition des maux de cette vie.

Le même, Homel. 24. ſur ſaint Matthieu, montre que ſi l'eſpérance d'une recompenſe ſouvent imaginaire adoucit les plus grands travaux; que ne doit

point faire l'eſpérance certaine d'une éternité bienheureuſe qui nous eſt promiſe ?

Saint Baſile, *l. de Spiritu & animâ*, exprime les avantages de la vie future par rapport aux dangers & aux miſéres de la vie préſente, dont on eſt délivré pour jamais.

Le même, dans l'Homelie 12. ſur le Pſeaume 45. expliquant ces paroles : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* ; & dans l'Homelie 16. ſur le Pſeaume 114. fait une belle peinture du bonheur des Saints : & dans le livre qui a pour titre : *De regulis fuſius diſputatis*, il tâche de dépeindre la beauté du Ciel.

Saint Gregoire de Nazianze, dans l'Oraiſon des loüanges de ſaint Athanaſe, parle du bonheur de l'autre vie.

Origene, Homel. 23. ſur le Ch. 28. du Livre des Nombres, traite le même ſujet.

Saint Bernard. Sermon 5e. pour la veille de Noël.

Le même. Sermon 2. ſur la Fête de tous les Saints.

Le même, au Liv. *de diligendo Deo* ; au Serm. 21. ſur les Cantiques. Serm. 33. & 59. ſur les mêmes Cantiques, au Sermon ſur ſaint Martin, au Sermon *De fallacia præſentis vitæ* ; & en pluſieurs autres endroits, parle du bonheur des Bienheureux.

Les livres ſpirituels.

Saint Thomas. Opuſcul. 63.

Grenade. Dans la Guide des Pecheurs. Ch. 9. &c.

Caniſius. Tom. 3. Ch. dernier.

L'Imitation de JESUS-CHRIST. L. 3. Ch. 47. & 48.

Drexellius. Traité *De æterna felicitate ſanctorum*, traduit par le P. Girard de la compagnie de JESUS.

Bellarmin, dans l'un de ſes Opuſcules traduit par le P. Brignon de la même compagnie.

Le P. Rapin a auſſi fait un Livre, qui a pour titre : La vie des Prédeſtinez dans la Bienheureuſe éternité.

Eſſais de Morale. Tom. 4.

Le P. Antoine de ſaint Martin de la Porte, dans le Livre des conduites de la grace. 4e. partie. Traité 6e. de la grace conſommée, qui eſt la gloire.

Le P. Nepveu dans le prémier & le ſecond Tome de ſes Réflexions.

Le P. Croiſet Tom. 1. de ſa Retraite ſpirituelle pour un jour de chaque mois. Méditations pour le mois d'Avril.

Les Prédicateurs.

Faber. *Conc. 7. in Domin. 2. Quadrageſimæ.*

Le même, prémier & ſecond Sermon ſur la Fête de tous les Saints.

Grénade, ſur la Fête de tous ſes Saints.

Reina. *Conc. 10. Quadrag. Idem Conc. 39.*

Monſieur Joly en a fait quatre Sermons.

Monſieur Maimbourg, dans le 2e. Dimanche du Carême.

Monſieur Biroat. Panegyrique de tous les Saints.

Le même, dans la ſeconde partie du Sermon pour le ſecond Dimanche du Carême.

Le P. Texier. Sermon pour le ſecond Dimanche de Carême.

Le P. de la Colombiere. Sermon pour la Fête de tous les Saints.

Le même, dans ſes Réfléxions Chrétiennes.

L'Autheur des Sermons ſur tous les ſujets de la Morale Chrétienne. Sermon pour le ſecond Dimanche du Carême.

Le P. Duneau. Sermon pour le même Dimanche.

Les Eſſais de Sermons de l'Abbé de Bréteville ſur le même Dimanche.

Dans le prémier Tome du Dictionnaire Moral, il y a deux Sermon ſur la Béatitude, avec pluſieurs Réfléxions.

Labata a ramaſſé en 23. propoſitions qui ſont autant de chapitres, tout ce qu'il a recueilli ſur cette matiére.

Ceux qui ont fait des Recueils ſur ce ſujet.

Buſée dans le Livre des différens états, a un traité ſur l'état de la gloire des Saints.

Reynerius, *In Pantheologia*, *Tom.1. Tit. Beatitudo*, ramaſſe en Théologien tout ce qu'il a lû ſur ce ſujet.

Lohner, dans le Liv. intitulé, *Bibliotheca manualis*, en a auſſi fait un ample recueil.

Hortus Paſtorum, Livré aſſez connu, ramaſſe en 3. propoſitions beaucoup de matiéres, ſur le dernier article du *Credo*.

PARAGRAPHE TROISIE'ME.

Paſſages, Exemples & applications de l'Ecriture ſur ce ſujet.

Ego protector tuus ſum, & merces magna nimis. Geneſ. 15.

Oſtende mihi gloriam tuam. Reſpondit : ego oſtendam omne bonum tibi. Exod. 33.

Pro nihilo habuerunt terram deſiderabilem. Pſalm. 105.

Satiabor cum apparuerit gloria tua. Pſalm. 16.

Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, torrente voluptatis potabis eos. Pſalm. 35.

Apud te eſt fons vitæ, & in lumine tuo videbimus lumen. Ibidem.

Quàm dilecta Tabernacula tua Domine virtutum ! concupiſcit & deficit anima mea in atria Domini. Pſalm. 83.

Quid mihi eſt in Cœlo, & à te quid volui ſuper terram ? Pſalm. 72.

Qui replet in bonis deſiderium tuum. Pſalm. 102.

Adimplebis me lætitiâ cum vultu tuo. Pſalm. 15.

Replebimur in bonis domus tuæ. Pſ. 64.

Unam petii à Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini. Pſal. 26.

Beati qui habitant in domo tuâ Domine ! in ſæcula ſæculorum laudabunt te. Pſalm. 83

Sitivit anima mea ad Deum fortem, vivum : quando veniam, & apparebo ante faciem Dei mei ? Pſalm. 41.

Educ de cuſtodiâ animam meam ad confitendum nomini tuo, me expectant juſti donec retribuas mihi. Pſalm. 141.

Dominus in Cœlo paravit ſedem ſuam Pſalm. 102.

Glorioſa dicta ſunt de te Civitas Dei. Pſalm. 86.

Sancti tui benedicent tibi, gloriam regni tui dicent, & gloriam magnificentiæ regni tui. Pſalm. 144.

Tranſibo in locum Tabernaculi admirabilis, uſque ad domum Dei. Pſalm. 42.

Pars mea Deus in æternum. Pſalm. 72.

Fulgebunt juſti, & tanquam ſcintillæ

JE ſuis vôtre protecteur, & vôtre recompenſe infiniment grande.

Faites-moi voir vôtre gloire, & le Seigneur lui répondit : je vous ferai voir tout le bien.

Ils n'eurent que du mépris pour une terre ſi déſirable.

Je ſerai raſſaſié lorſque vous m'aurez fait paroître vôtre gloire.

Ils ſeront enyvrez de l'abondance qui eſt dans vôtre maiſon.

La ſource de la vie eſt en vous ; & nous verrons la lumiere même.

Seigneur des armées, que vos Tabernacles ſont aimables ! mon ame déſire ardemment d'être dans la maiſon du Seigneur.

Qu'y a-t-il pour moi dans le Ciel ? & que déſirai-je ſur la terre outre vous ?

Le Seigneur qui remplit vôtre déſir en vous comblant de ſes biens.

Vous me comblerez de joie, en me montrant vôtre viſage.

Nous ſerons remplis des biens de vôtre maiſon.

J'ai demandé au Seigneur une ſeule choſe, & je la chercherai uniquement ; c'eſt d'habiter en la maiſon du Seigneur tous les jours de ma vie.

Heureux ceux qui demeurent dans vôtre maiſon, Seigneur ! ils vous loueront dans tous les ſiécles.

Mon ame eſt toute brûlante de ſoif pour le Dieu fort & vivant : Quand viendrai-je, & quand paroîtrai-je devant la face de Dieu ?

Tirés, Seigneur, mon ame de la priſon où elle eſt ; afin que je beniſſe vôtre nom : les Juſtes ſont dans l'attente de la juſtice que vous me rendrez.

Le Seigneur a préparé ſon Trône dans le Ciel.

On a dit de vous des choſes glorieuſes ô Cité de Dieu !

Les Saints vous béniront, & publieront la gloire de vôtre regne, & la gloire magnifique de vôtre Royaume.

Je paſſerai dans le lieu du Tabernacle admirable, juſqu'à la maiſon de Dieu.

Vous êtes mon partage pour toute l'éternité.

Les juſtes brilleront, ils étincelleront com-

in arundineto diſcurrent, judicabunt nationes, & dominabuntur populis, & Regnabit Dominus illorum in perpetuum Sapient. 3.

Juſti in perpetuum vivent, & apud Dominum eſt merces eorum; ideo accipient Regnum decoris, & diadema ſpeciei de manu Domini. Ibidem c. 5.

Filii Sanctorum ſumus; & vitam illam expectamus, quam daturus eſt eis, qui fidem ſuam nunquam mutant ab eo. Tob. 2.

A ſeculo non audierunt, neque auribus perceperunt; oculus non vidit, Deus, abſque te, qua præparaſti expectantibus te. Iſaiæ 64.

Solummodo ibi magnificus eſt Dominus noſter. Idem c. 36.

Lætitia ſempiterna ſuper caput eorum; gaudium & lætitiam obtinebunt, & fugiet dolor & gemitus. Idem, c. 35.

Regem in decore ſuo videbunt oculi ejus. Idem, 33.

Non eſurient neque ſitient, & non percutiet eos æſtus & ſol; quia miſerator eorum teget illos, & ad fontes aquarum potabit eos. Idem, c. 49.

O Iſraël quam magna eſt domus Dei, & quam ingens locus poſſeſſionis ejus! Baruch. 3.

Tunc juſti fulgebunt ſicut ſol in Regno Patris eorum. Matth. 13.

Poſſidete paratum vobis Regnum à conſtitutione mundi. Idem, 25.

Gaudete & exultate; quoniam merces veſtra copioſa eſt in cœlis. Idem. c. 5.

Euge ſerve bone & fidelis, quia ſuper pauca fuiſti fidelis, ſuper multa te conſtituam, intra in gaudium Domini tui. Idem, c. 25.

Ut ſedeatis ſuper thronos, judicantes duodecim Tribus Iſraël. Luc. 22.

Regnum cœlorum vim patitur, & violenti rapiunt illud. Matth. 11.

Amen dico vobis, quod faciet illos diſcumbere, & tranſiens miniſtrabit illis. Luc. 12.

Ego diſpono vobis, ſicut diſpoſuit mihi pater meus regnum. Idem, c. 22.

Beatus ille ſervus, quem cum venerit Dominus, invenerit ſic facientem! amen dico vobis quoniam ſuper omnia bona ſua conſtituet eum. Matth. 24.

In domo Patris mei manſiones multæ ſunt. Joan. 14.

me des feux qui ſouvent courent au travers des roſeaux: ils jugeront les nations, & ils domineront les peuples; & leur Seigneur regnera éternellement.

Les juſtes vivront éternellement, & le Seigneur leur reſerve leur recompenſe; ils recevront de la main du Seigneur un Royaume admirable, & un diademe de gloire.

Nous ſommes enfans des Saints, & nous attendons cette vie, que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidelité qu'ils lui ont promiſe.

Depuis le commencement du monde, les hommes n'ont point entendu, & l'œil n'a point vû hors de vous, MON DIEU, ce que vous avez préparé à ceux qui vous attendent.

C'eſt en ce lieu là ſeul, que Dieu étale ſa magnificence.

Ils ſeront couronnez d'une allegreſſe éternelle; le raviſſement de leur joye ne les quittera point, & les gémiſſemens en ſeront bannis pour jamais.

Ses yeux contempleront le Roy dans l'éclat de ſa beauté.

Ils n'auront plus ni faim ni ſoif, la chaleur, & le ſoleil ne les brûleront plus: parce que celui qui eſt plein de miſéricorde pour eux les conduira & les fera boire aux ſources des eaux.

O Iſraël! que la maiſon de Dieu eſt grande; & combien étendu eſt le lieu qu'il poſſede!

Alors les juſtes brilleront comme le Soleil dans le Royaume de leur Pere.

Poſſédez le Royaume qui vous a été préparé dés le commencement du monde.

Réjoüiſſez-vous, & treſſaillez de joye; parce qu'une grande recompenſe vous eſt reſervée dans les Cieux.

Courage, bon & fidelle ſerviteur; parce que vous avez été fidelle en peu de choſe, je vous établirai ſur beaucoup d'autres; entrez dans la joye de vôtre Seigneur.

Afin que vous ſoyez aſſis ſur des trônes pour juger les douze Tribus d'Iſraël.

Le Royaume des Cieux ſe prend par violence, & ce ſont les violens qui l'emportent.

Je vous dis en vérité, qu'il les fera mettre à table, & que paſſant devant eux, il les ſervira.

Je vous prépare le Royaume comme mon Pere me l'a préparé.

Heureux le ſerviteur, ſi ſon maître en arrivant le trouve veillant de la ſorte! je vous dis en vérité, qu'il l'établira ſur tous ſes biens.

Il y a pluſieurs demeures dans la maiſon de mon Pere.

Regni ejus non erit finis. Luc. 1.

Non ſunt condigna paſſiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis. Ad Romanos. 8.

Unuſquiſque propriam mercedem accipiet, ſecundùm ſuum laborem 1. Ad Corinth. 3.

Videmus nunc per ſpeculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem. Ibid. c. 13.

Habemus domum non manufactam, æternam in cœlis; nam & in hoc ingemiſcimus, habitationem noſtram, quæ in cœlo eſt, ſuperindui cupientes. 2. Ad Corinth. 5.

Quæ videntur temporalia ſunt, quæ non videntur æterna. 2. Ad Corinth. c. 4.

Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis aſcendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. 1. Ad Corinth. 2.

Id quod in præſenti eſt momentaneum & leve tribulationis noſtræ, ſupra modum in ſublimitate, æternum gloriæ pondus operatur in nobis. 2. Ad Corinth. 4.

Nos verò omnes revelata facie gloriam Domini ſpeculantes, in eandem imaginem transformamur. Ibidem, c. 3.

Illi ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam. 1. Ad Corinth. c. 9.

Regnum Dei non eſt eſca & potus, ſed pax & gaudium. Ad Roman. 8.

Percipietis immarceſſibilem gloriæ coronam. 2. Petri c. 5.

In reliquo repoſita eſt mihi corona juſtitiæ, quam reddit mihi Dominus in illa die, juſtus Judex: non ſolum autem mihi, ſed & iis qui diligunt adventum ejus. 2. Timoth. c. 4.

Ut ſit Deus omnia in omnibus. 1. Ad Cor. c. 15.

Reformabit corpus humilitatis noſtræ configuratum corpori claritatis ſuæ. Ad Philip. 3.

Non coronabitur niſi qui legitimè certaverit. 2. Ad Timoth. c. 2.

Ut impleamini in omnem plenitudinem Dei. Ad Epheſ. 3.

Ut ſciatis quæ ſit ſpes vocationis ejus, & quæ divitiæ gloriæ hereditatis ejus in Sanctis. Ad Epheſ. c. 1.

Expectantes beatam ſpem, & adventum gloriæ magni Dei, & ſalvatoris noſtri. Ad Titum, c. 2.

Son regne n'aura point de fin.

Les ſouffrances de la vie préſente n'ont point de proportion avec cette gloire, qui ſera un jour decouverte en nous.

Chacun recevra ſa recompenſe particuliere ſelon ſon travail.

Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir, & en des Enigmes: mais alors nous verrons DIEU, face à face.

Nous avons dans le Ciel une maiſon, qui n'eſt point faite par la main des hommes, & qui durera éternellement. C'eſt ce qui nous fait ſoûpirer après cette maiſon céleſte, dans le déſir d'être revêtus de la gloire.

Les choſes viſibles ſont temporelles, mais les inviſibles ſont éternelles.

L'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu, & le cœur de l'homme n'a jamais conçû ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.

Le moment ſi court & ſi leger des afflictions que nous ſouffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une ſouveraine & incomparable gloire.

Nous tous n'ayant point de voile qui nous couvre le viſage, & contemplant la gloire du Seigneur, nous ſommes transformez en la reſſemblance de Dieu.

Les Athletes gardent une exacte temperance, pour une couronne corruptible; au lieu que nous en attendons une incorruptible.

Le Royaume de Dieu ne conſiſte pas dans le boire & le manger; mais dans la juſtice, dans la paix & dans la joye.

Vous remporterez une couronne de gloire, qui ne flétrira jamais.

Il ne me reſte qu'à atteindre la couronne de juſtice, qui m'eſt reſervée, que le Seigneur, comme un juſte Juge, me rendra en ce jour; & non ſeulement à moy, mais encore à tous ceux qui aiment ſon avénement.

Afin que Dieu ſoit tout en tous.

Il transformera nôtre corps, tout vil & abjet qu'il eſt, afin de le rendre conforme à ſon corps glorieux.

Perſonne ne ſera couronné, qu'après avoir combatu ſelon l'ordre & la Loy des combats.

Afin que vous ſoyez comblez de toute la plénitude des dons de Dieu.

Afin que vous ſçachiez quelle eſt l'eſpérance, à laquelle il vous a apelez; quelles ſont les richeſſes & la gloire de l'héritage qu'il deſtine aux Saints.

Etant toûjours dans l'attente de la béatitude que nous eſperons, & de l'avénement glorieux du Grand Dieu & nôtre Sauveur JESUS-CHRIST.

Coarctor ; deſiderium habens diſſolvi, & eſſe cum Chriſto. Ad Philipp. 1.

Expectabat fundamenta habentem civitatem, cujus artifex & creator Deus. Ad. Hebr. c. 11.

Non habemus hic manentem civitatem, ſed futuram inquirimus. Ibidem, c. 13.

Beatus vir qui ſuffert tentationem ; quoniam cum probatus fuerit accipiet coronam vitæ, quam repromiſit Deus diligentibus ſe. Epiſt. Jacob. cap. 1.

Ut in revelatione gloriæ ejus gaudeatis exultantes. 1. Petri. c. 4.

Scimus quoniam cum apparuerit, ſimiles ei erimus ; quoniam videbimus eum ſicuti eſt. 1. Joan. 3.

Vincenti dabo edere de ligno vitæ, quod eſt in paradiſo Dei mei. Apocalypſ. 2.

Qui vicerit, dabo ſedere mecum in throno meo. Ibidem, c. 3.

Et palmæ in manibus eorum. Ibid, c. 7.

Abſterget (Deus) *omnem lacrymam ab oculis eorum, & mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra ; quia prima abierunt.* Ibidem, c. 22.

Nox ultra non erit, & non egebunt lumine lucernæ, neque lumine ſolis, quoniam Dominus Deus illuminabit illos, & regnabunt, in ſæcula ſæculorum. Ibidem, 22.

Je ſuis preſſé, par le déſir que j'ay d'être avec Jesus-Christ.

Il attendoit cette cité bâtie ſur un ferme fondement, dont Dieu même eſt le fondateur & l'Architecte.

Nous n'avons point icy de ville permanente, mais nous cherchons celle où nous devons habiter un jour.

Heureux celui qui ſouffre patiemment les tentations & les maux de cette vie ; parce que lors que ſa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie, que Dieu a promiſe à ceux qui l'aiment.

Afin que vous ſoyez comblez de joye, dans la manifeſtation de ſa gloire.

Nous ſçavons que lors que Jesus-Christ ſe montrera en ſa gloire, nous ſerons ſemblables à lui ; parce que nous le verrons tel qu'il eſt.

Je donnerai au victorieux à manger du fruit de l'arbre de vie, qui eſt au milieu du Paradis de mon Dieu.

Quiconque ſera victorieux, je le ferai aſſeoir avec moy ſur mon Trône.

Ils tenoient tous des palmes dans leurs mains.

Dieu eſſuyera les larmes de leurs yeux, & la mort ne ſera plus : les pleurs, les cris, & les travaux ceſſeront, parce que ce qui a précédé ſera paſſé.

Il n'y aura plus là de nuit, & ils n'auront point beſoin de lampe, ni de lumiere du Soleil ; parce que c'eſt le Seigneur qui les éclairera ; & ils regneront dans les ſiecles des ſiecles.

EXEMPLES.

L'exemple de la terre promiſe.

Lorsque les Eſpions, que Moïſe avoit envoyé dans la Terre promiſe, eurent fait leur rapport de ce qu'ils y avoient vû, de la ſituation du lieu, des qualitez des habitans, & de la bonté du pays ; & qu'ils eurent expoſé en vûe à tout le camp d'Iſrael le ſep de vigne, & la grappe de raiſin, ſoûtenuë par deux hommes qui la portoient ſur leurs épaules, pour ſervir de montre de la fertilité de cette Terre, ce recit inſpira un tel courage à toute l'Armée, & une telle ardeur dans les Chefs qui la conduiſoient, qu'ils ſe recriérent qu'il en faloit faire la conquête à quelque prix que ce fût : *Aſcendamus, & poſſideamus terram, quoniam poterimus obtinere eam.* Ce fruit qu'ils voyoient, étoit comme un gage de la promeſſe que Moïſe leur avoit faite, de les introduire dans une terre, où ils verroient couler le lait & le miel ; & où ils trouveroient toutes les douceurs, & l'abondance d'une vie tranquille & heureuſe ; d'où ils conclurent qu'elle valoit bien la peine qu'on eſſuyât tant de fatigues pour s'en mettre en poſſeſſion. Ils étoient en réſolution de tenter tout pour venir à bout de ce deſſein ; mais des gens lâches, & ſans cœur troublerent cette favorable diſpoſition par leur murmure, en repréſentant les difficultez & les. *Numer.* 13

Ibidem. obſtacles qu'ils trouveroient dans cette conquête : *Terra devorat habitatores ſuos.* Ils s'imaginerent avoir à combattre contre des Géans, à forcer des villes impénétrables, & ſe figurerent autant de monſtres terribles, qu'il y avoir d'habitans. Leur courage ſe ralentit, les ſentimens furent partagez, la diviſion ſe mit parmi eux, & peu s'en falut, qu'une entrepriſe heureuſement commencée par les ordres du Seigneur, n'échouât entiérement. Peut-on trouver une peinture plus naturelle des lâches Chrétiens d'aujourd'hui ? Nous ſommes appellez & deſtinez à la conquête du Ciel, qui eſt la Terre promiſe ; nous en avons des gages, nous en goûtons déja les fruits ; on nous en fait concevoir la beauté par les ouvrages de Dieu, que nous admirons dans la nature, nous avons les forces & les moyens pour en venir à bout : mais les difficultez nous en détournent.

Le feſtin d'Aſſuerus. *Eſther.* 1. Le ſomptueux & magnifique feſtin que fit Aſſuerus à tous les Grands de ſon Royaume, eſt une autre figure du Paradis, d'autant plus juſte & plus naturelle, que la gloire, que Dieu a préparée à ſes amis, eſt ſouvent repréſentée dans l'Ecriture ſous le ſymbole & l'appareil d'un ſuperbe feſtin. Ce Monarque, le plus puiſſant de l'Aſie, dont l'Empire s'étendoit ſur cent vingt-ſept Provinces, ouvrit les portes de ſon palais, de ſes jardins, & de ſes vergers ; où durant l'eſpace de cent quatre-vingts jours, on vit des tables couvertes de toutes ſortes de mets exquis, & de vins délicieux, dans une abondance ſurprenante ; ſans parler de la ſomptuoſité des meubles, des peintures, des tentes, des lits précieux, ſelon la coûtume de ce temps-là, ni des allées parquetées de jaſpe, d'albâtre, & de porphire, où les tables étoient rangées, ſelon les rangs & la diſtinction des perſonnes : rien n'y manquoit de tout ce que la nature peut fournir, & l'induſtrie de l'art inventer, pour étaler la magnificence, les richeſſes, & la gloire de ce grand Roy. C'eſt, dis-je, une figure du feſtin, que le Roy du Ciel & de la terre a preparé à ſes Saints, puiſque l'Ecriture ne trouve rien de plus grand pour exprimer les délices, la joie, la magnificence, & la gloire qu'il leur deſtine, que de leur dire qu'il les fera aſſeoir à ſa table, & qu'il les y ſervira lui-même.

L'exemple de la Reine de Saba. L'étonnement dont fut frappée la Reine de Saba, après avoir vû la ſageſſe, la gloire, & l'ordre admirable que Salomon faiſoit obſerver dans ſon Palais, nous peut donner quelque idée, & quelque conjecture de l'admiration où ſeront les Bienheureux durant toute l'Eternité, à la vûe de la ſageſſe, & de la magnificence de celui, qui eſt infiniment plus grand que Salomon. Car ſi cette Reine dont parle l'Ecriture, au liv. 3e. des Rois, fut tellement tranſportée de raviſſement, en voyant tant de gloire & de majeſté dans un Prince de la terre, qu'elle ne ſe comprenoit pas ; quel raviſſement ſera-ce, que celui du Bienheureux, quand il verra le véritable Salomon, dont l'autre n'étoit que la figure, dans le palais de ſa gloire, qui eſt le Ciel ! J'avouë, dira-t'il, comme cette Princeſſe, que tout ce qu'on m'avoit dit dans le pays que je viens de quiter, c'eſt-à-dire, ſur la terre ; rien ne peut entrer en comparaiſon avec ce que je vois dans le Ciel. Non, rien n'eſt comparable à la magnificence de vos grandeurs, ô mon Dieu ! ni à l'abondance des délices de vôtre Cour : Et comme cette Reine eſtimoit le bonheur du moindre des ſerviteurs de Salomon, préférable au ſien, un Saint trouvera tous les habitans de ce Royaume

plus

plus grands & plus heureux, que tous les plus grands Rois qui ont jamais regné ſur la terre.

Exemples d'un deſir ardent du Ciel.

On trouve dans l'ancienne Loi même, des exemples d'un déſir ardent du bonheur éternel, que nous eſperons dans le Ciel : car quoi que ce peuple charnel eût plus en vûe les recompenſes temporelles, & la graiſſe de la terre, que la roſée du Ciel, pour m'exprimer en termes de l'Ecriture ; il ne laiſſe pas d'y avoir eu des perſonnes plus éclairées, qui ſe ſont regardées comme des étrangers ſur la terre, & qui entiérement détachez des choſes de ce monde, ont ardemment ſoûpiré après le Ciel. Les Pſeaumes de David ſont pleins de ces traits vifs & enflammez, & nous en avons rapporté les principaux. Nous en voyons dans les Prophetes, & particuliérement dans Iſaie. La Mere des Machabées en étoit pénétrée, & tâchoit de les inſpirer à ſes enfans, afin de les animer à ſouffrir conſtamment pour la defenſe de la Loy. Mais je ne puis omettre l'exemple de Daniel, ce Prophete favori, pour ainſi dire, à qui Dieu fit part de ſes lumiéres dès les prémiéres années de ſon enfance. Il avoit ſi bien vû le néant des plus grands Royaumes du monde, qui ſe détruiſoient les uns les autres par leur ſucceſſion, dans la Prophetie qu'il en fit à Nabuchodonoſor, qu'il ne s'occupoit plus que du Royaume du Ciel, dont il ſe regardoit comme citoyen. Il n'avoit l'eſprit plein que des grandeurs de l'autre vie : tout le reſte étoit devant ſes yeux, comme s'il n'étoit déja plus ; mais ce Royaume éternel étoit ſeul l'objet de ſes penſées, & de ſes deſirs.

Exemples du Nouveau Teſtament.

La Transfiguration du Sauveur.

DANS la nouvelle Loy, le Fils de Dieu ne s'eſt point contenté d'être venu ſur la terre pour apprendre aux hommes le chemin du Ciel ; de leur avoir repréſenté ce Royaume ſous différentes figures, & d'en avoir fait le ſujet le plus ordinaire de ſes entretiens ; il a encore voulu faire paroître quelque éclat, & quelque rayon de la gloire que nous y poſſederons, dans ſa Transfiguration ſur le Thabor. Car voyant l'averſion que ſes Apôtres avoient alors des ſouffrances & des humiliations, qui ſont la voie qui conduit au Ciel, & le ſcandale qu'ils prendroient de ſa Croix, & de l'ignominie de ſa paſſion, il voulut faire briller à leurs yeux quelque rayon de la gloire qu'il leur deſtinoit pour recompenſe de leur fidélité, afin de les animer dans les ſouffrances, par un de ſes traits de lumiére, qui étoit comme un avant-goût de celle qu'il leur promettoit. Mais ce qu'il y a de plus particulier à remarquer, c'eſt que ſaint Pierre en fut tellement ravi, qu'il s'écria tout hors de lui-même : *Faciamus hic tria tabernacula :* Demeurons ici, & y établiſſons trois tabernacles ; ne ſçachant ce qu'il diſoit, tant il étoit tranſporté de joie. *Matth. 17.*

Ce que ſaint Paul dit du Ciel.

On ſçait de quelle maniére parle ſaint Paul de la béatitude du Ciel, où il avoit été ravi : il y avoit vû des choſes ſurprenantes ; mais au lieu de nous en inſtruire, il dit qu'il ne lui eſt pas permis d'en parler. Et certes, quand il lui auroit été permis, il ne l'auroit pu faire ; puiſqu'il aſsûre lui-même, que ni l'œil n'a vû, ni l'oreille entendu, ni le cœur compris ce que Dieu a préparé à ceux qu'il aime. Auſſi quand l'Evangile en parle, il ſe contente de ſe ſervir des noms de gloire, de royaume, de trône, & de ſemblables

expreſſions, pour nous dire que cette recompenſe ſurpaſſe tout ce que nôtre eſprit peut concevoir de grand, de magnifique, d'éclatant, & capable, en un mot, de remplir la vaſte étendue de nôtre cœur.

APPLICATIONS.

Dieu lui-même ſera la recompenſe des Bienheureux.

Ego ero merces tua magna nimis. Geneſ. 15. Dieu ſera nôtre recompenſe dans le Ciel, parceque ce ſera de lui-même immédiatement, que nous recevrons tout le bien que nous poſſéderons durant toute l'éternité. Ce qui fait dire à l'Apôtre, lorſqu'il parle de la Béatitude : *Cùm evacuaverit omnem principatum, & poteſtatem, & virtutem* : Lorſqu'il aura détruit tout empire, toute domination, toute puiſſance. C'eſt-à-dire qu'une grande partie du bien que Dieu nous fait en cette vie, il le fait par le miniſtére des créatures, du Ciel, de la terre, des aſtres, & des Anges, qui ſont deſtinez à cet emploi : mais alors il ne ſe ſervira plus des Anges, ni des autres créatures, il nous combiera de biens par lui-même ; il ſera nôtre joie, nôtre bonheur, notre héritage, nôtre recompenſe : *Ego ero merces tua magna nimis. Lanuza, tract.* 1. *part.* 2.

1. ad Cor. 15.

La grandeur de cette recompenſe.

Altitudinem Cœli, & latitudinem terræ, & profundum abyſſi quis dinumerare eſt? Eccli. 1. Hugues Cardinal explique ces paroles dans un ſens allegorique, mais tout-à-fait ingénieux. Il dit que par la hauteur du Ciel, il faut entendre la recompenſe que Dieu donne aux juſtes, laquelle eſt au-deſſus de nos penſées & de nos eſpérances : par l'étendue de la terre, ſont repreſentez les biens de cette vie, qui ne ſont que comme la terre eſt à l'égard du Ciel ; & enfin par la profondeur de l'abyme, les ſupplices inconcevables de l'enfer. Ce ſont des choſes que peu de perſonnes ſçavent meſurer comme il faut : *Quis dimenſus eſt ?* Pour moy, je crois, que meſurer la hauteur du Ciel, n'eſt autre choſe, que prétendre égaler par des diſcours humains, la grandeur de la magnificence Divine qui éclate dans ce lieu. *Le même, dans le même endroit.*

Dieu donne aux Bienheureux tout ſon Royaume.

Vocavit nos in regnum ſuum, & gloriam. 1. ad Theſſal. 2. C'eſt-à-dire qu'il nous a appelez & deſtinez à la poſſeſſion de ſon royaume tout entier, & de toute ſa gloire. Or quel Prince a jamais promis ou donné tout ſon royaume, pour recompenſe à ceux qui ont expoſé leur vie pour ſon ſervice ? Le plus grand excès où un Souverain ait porté ſa libéralité envers un ſujet, c'eſt celui d'Aſſuerus envers la Reine Eſther, de lui en offrir la moitié : *Etiamſi dimidiam partem Regni mei petieris, impetrabis* ; & la promeſſe qu'Herode pris de vin, fit à Hérodias dans un feſtin, où cette fille mondaine parut répandre une nouvelle joie ſur la fête : *Quidquid petieris dabo tibi, etiam dimidium regni mei.* Voila juſqu'où les Rois de la terre ont porté leur promeſſe, & aucun d'eux n'en eſt même venu juſqu'aux éfets. Mais Dieu nous promet & nous donne ſon royaume tout entier, ſans reſerve, & ſans partage : *Vocavit nos in regnum ſuum & gloriam. Le même.*

Eſther. 5.

Marci. 6.

La gloire du Ciel eſt appelée un poids par l'Apôtre.

Momentaneum & leve tribulationis... æternum gloriæ pondus operatur in nobis. 2. ad Corinth. 4. On pourroit s'étonner de voir que l'Apôtre appelle la gloire, un poids ; ce que le Saint Eſprit appele en d'autres endroits de l'Ecriture, un ſoulagement, un repos, un rafraichiſſement éternel. Mais c'eſt que cette gloire

eſt immenſe, & tellement au-deſſus des forces naturelles de la créature, & même au-deſſus de tous nos mérites ; que ſi l'eſprit d'un Bienheureux n'étoit élevé, & ſoûtenu d'une lumiére ſurnaturelle, il ne pourroit le ſupporter, & en ſeroit accablé comme d'un poids infini.

Combien grande eſt la joie des Bienheureux.

Intra in gaudium Domini tui. Matth. 25. C'eſt avec raiſon que les Peres & les Interpretes nous font remarquer la force de cette expreſſion : car on ne dit pas à un Bienheureux, que la joie entre dans ſon cœur, mais que ſon cœur entre dans la joie, comme dans un océan, où il eſt plongé & abymé. Encore ne dit-on pas ſimplement qu'il entre dans la joie propre d'une créature, quoi qu'elle aille quelquefois juſqu'à tel excès, que l'eſprit en eſt tout hors de ſoy ; mais qu'il entre dans la joie du Seigneur : *Intra in gaudium Domini tui.* Il faut donc que Dieu étende, pour ainſi dire ce cœur, afin de la pouvoir contenir, comme il éléve l'eſprit par la lumiére de gloire, pour le rendre capable de la claire vûe de Dieu même.

Cette recompenſe des Bienheureux paſſe toute meſure.

Menſuram bonam, & confertam, & coagitatam, & ſupereffluentem, dabunt in ſinum veſtrum. Luc. 6. L'Ecriture Sainte dit que la recompenſe eſt donnée aux Saints par meſure : *Menſuram bonam.* Que c'eſt une méſure ſurbondante: *menſuram ſuperfluentem.* Meſure ſans meſure, a fort bien dit ſaint Bernard : *menſuram ſine menſurâ*, puiſque Dieu ne meſure pas la recompenſe de ſes Saints, ni préciſément à leurs travaux, mais à l'étendue de leurs déſirs, & à la capacité de leur cœur.

Menſuram bonam, & confertam, & coagitatam, & ſupereffluentem dabunt in ſinum veſtrum. Luc. 6. On verra dans vôtre ſein une bonne meſure, qui ſera preſſée, entaſſée, comblée. C'eſt dans la perſonne, ou pour mieux dire dans l'état des Saints glorifiez, que cette promeſſe du Sauveur trouve à la lettre ſon accompliſſement. Mais prenant la choſe dans un ſens encore plus moral, & par conſéquent plus propre à faire ſentir la grandeur de la recompenſe qui nous eſt promiſe dans le Ciel : j'appelle recompenſe pleine & abondante, une recompenſe capable par elle-même de remplir le vuide, ou plûtôt la vaſte étendue des déſirs de l'homme, capable de rendre l'homme heureux, & dont il peut enfin être entierement : c'eſt ainſi que ſaint Auguſtin l'a conçuë dans l'expoſition qu'il a faite des béatitudes Evangéliques.

Nos ſouffrances en cette vie ne ſont pas comparables à la gloire qui nous eſt préparée dans le Ciel

Non ſunt condignæ paſſiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis. Ad Roman. 8. Les Saints, en travaillant pour Dieu, ont ſouffert, je le ſçai ; leur vie ſur la terre a été une vie auſtere, pénitente, mortifiée ; mais au milieu de leurs auſteritez, de leurs pénitences, de leurs mortifications, ils ont eu l'avantage de pouvoir dire, auſſi bien que le grand Apôtre : *Non ſunt condignæ paſſiones, &c.* Nous ſouffrons, il eſt vrai ; mais outre que nous ſouffrons pour la juſtice, ce qui pourroit maintenant nous tenir lieu de recompenſe ; outre que nous ſouffrons pour Dieu, & que cela ſeul eſt déja pour nous une béatitude anticipée : ce que nous ſouffrons n'a rien qui ſoit comparable à cette gloire que Dieu nous prépare ; & nôtre grande reſſource eſt, que le moindre degré de cette gloire que nous attendons, nous dédommagera pleinement, & avec uſure de tout ce qu'il y a de plus laborieux, & de plus pénible dans la voie du Ciel.

La poſſeſſion

Ego ero merces tua magna nimis. Geneſ. 15. Oui, moy-même, dit Dieu, à

de Dieu même ſera nôtre recompenſe dans le Ciel.

ſon ſerviteur Abraham ; moi-même je ſuis ton Seigneur & ton Maitre ; je ſerai ta béatitude, & ta recompenſe. Hors de moy, rien ne pourroit l'être, & toute ma gloire ſans moi, ne ſeroit pas aſſez pour toi. Il falloit moi même pour te rendre heureux ; & c'eſt pourquoi je ne te promets point d'autre recompenſe que moi-même ; c'eſt moi que tu poſſederas : *Ego merces tua.* Or il eſt aiſé de concevoir comme la poſſeſſion d'un Dieu peut opérer dans l'homme, l'éfet divin que David s'éforçoit d'exprimer par cette parole : *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* Voilà (mes chers Auditeurs) tout le ſecret de cette felicité incompréhenſible, dont jouïront les Saints dans le Ciel ; ils poſſederont Dieu, ils ſeront pleins de Dieu : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.* Ils ſeront enivrez, ô mon Dieu ! de l'abondance qui remplit vôtre maiſon : *Et torrente voluptatis tuæ potabis eos.* Ils boiront à longs traits dans le torrent de vos délices, dont ils ſeront inondez. Il en rapporte la raiſon : *Quoniam apud te eſt fons vitæ* ; parce que c'eſt en vous qu'eſt la ſource de la vie.

Pſalm 16.

Pſalm. 25.

Ibidem.

On doit juger de la grandeur des plaiſirs de l'autre vie, par les conſolations qu'ils donnent quelquefois aux Juſtes en celle-cy.

Torrente voluptatis potabis eos. Pſalm. 35. Si une conſolation intérieure, ſi une grace d'enhaut fait goûter des douceurs inéfables dans cette région de pleurs, juſqu'à ôter toute l'amertume de nos peines, & à rendre légéres les plus peſantes croix, juſqu'à faire trouver aux Martirs un vrai plaiſir au milieu des plus cruels ſupplices : que doit-ce être dans le Ciel, où les conſolations, les délices ſpirituelles ne ſe donnent pas goute à goute, mais par torrens ? C'eſt un Dieu, à qui l'univers n'a coûté qu'une parole, qui employe ſa toute-puiſſance pour rendre une ame parfaitement heureuſe. Diſons que le Bienheureux nagera dans des torrens de délices, qu'il en ſera inveſti, pénétré, comme enivré : foibles expreſſions ! idées peu vrai-ſemblables. Nous pouvons dire, tout ce que l'eſprit penſe de cette felicité incompréhenſible ; mais nous n'avons rien dit de ce qu'elle eſt. Quand eſt-ce, ô mon Dieu, que ces réfléxions embraſeront mon cœur du feu de vôtre amour ? aurai-je un jour le bonheur de goûter les douceurs inéfables de la felicité que je médite, & que je ne ſçaurois exprimer ? Vous ne m'avez créé que pour cela, vous m'en donnez tous les moyens : j'y ai droit en vertu de la mort du Rédempteur. He quoi, Seigneur, n'y aura-t'il que ma mauvaiſe volonté qui m'en prive ? Ah ! la vûe de cette recompenſe r'anime mon eſpérance, ma confiance, & mon courage ; accordez-moi, Seigneur, vôtre grace pour la mériter.

Quoi qu'on faſſe pour mériter le Ciel, on peut toûjours dire qu'il nous eſt donné pour rien.

Pro nihilo habuerunt terram deſiderabilem. Pſalm. 105. Ils ont eu pour rien une terre ſi ſouhaitable, dit le Prophete Roy, parlant des Iſraelites : tous les travaux qu'ils ont eſſuyez pour ce ſujet, doivent être comptez pour rien. En éfet, la vie chrétienne paroît-elle aux Bienheureux trop auſtere ? trouve-t'on dans le Ciel que le chemin qui y mene ſoit trop étroit ? que le joug du Seigneur ſoit trop peſant, que l'Evangile ſoit trop ſevére ? Se plaint-on alors qu'il en coûte trop pour être Saint ? que le Ciel eſt à trop haut prix, quand on ne le donne qu'à ceux qui ſe ſont fait violence ?

Déſir embraſé d'aller à Dieu, & de joüir de lui.

Domine jube me ad te venire. Matth. 14. Un Chrétien dans le déſir ardent de voir ſon Dieu, plein d'une ſainte confiance, & brûlant d'une ſainte impatience, devroit s'écrier avec le Prince des Apôtres : Commandez que j'aille à vous, mon Dieu : puiſque c'eſt mon unique déſir, je ſuis embarqué ſur la mer

orageuſe de ce monde, je ſoûpire après le port d'une éternité bienheureuſe. Le Juif fend les eaux de la mer pour marcher vers la terre de Canaan, pendant que le Chrétien marchant ſur les eaux pour ſe joindre à JESUS-CHRIST, foule aux pieds le monde entier, tant il a d'empreſſement de poſſeder le ſouverain bien. *Tiré des Eſſais de Sermons. Tom. de l'Avent. Sermon pour le jour de la Touſſaints.*

Torrente voluptatis potabis eos... Et *apud te eſt fons vitæ. Pſalm.* 35. La joie des Saints dans le Ciel eſt exprimée tantôt par le nom de torrent, & tantôt par celui d'une fontaine, pour exprimer deux avantages qui ſemblent contraires ſur la terre dans ces deux ſymboles, mais qui ſe trouvent enſemble dans cet heureux ſéjour : c'eſt un torrent de plaiſirs pour l'abondance qui inonde le cœur des Bienheureux,& c'eſt une fontaine pour ſa perpetuité;puiſque la ſource ne s'en épuiſe jamais, le torrent ſe répand avec impétuoſité, mais il eſt bien-tôt à ſec : la ſource & la fontaine ne tarit point, mais elle ne donne qu'un filet d'eau. Mais dans le Ciel ce torrent de joies & de délices, eſt un torrent qui ne s'épuiſe point, & une fontaine qui eſt abondante & continuelle.

Egredere de terrâ tuâ, & de cognatione tuâ, & veni in terram quam monſtrabo tibi. Geneſ. 12. Sortez de la terre où vous avez pris naiſſance, quittez la maiſon de vôtre pere, dites adieu à toute vôtre parenté ; & venez habiter la Terre que je vous montrerai. C'eſt ce que Dieu dit autrefois à Abraham. Abraham obéir avec une promptitude admirable aux ordres & à la voix de Dieu, & eſſuya de grands travaux & de grandes fatigues dans ce changement de demeure, dans la vûe que cette terre, que Dieu lui montroit, devoit être l'héritage de ſa poſtérité. Dieu lui recommanda ſur tout de la parcourir d'un bout à l'autre, & d'en prendre toutes les dimenſions : *Perambula terram in longitudine & latitudine, quia tibi daturus ſum eam.* Il n'eſt pas difficile de faire l'application de ces paroles, au Ciel qui eſt la véritable Terre promiſe. Quittons, au moins de cœur & d'affection, cette terre, où nous vivons, & où nous avons des poſſeſſions, des maiſons, des parens ; tranſportons-nous en eſprit dans cette terre des vivans, où Dieu nous invite, & où le Fils de Dieu nous a frayé le chemin ; prenons les dimenſions de cette terre, qui doit être nôtre patrie, & où nous devons regner un jour avec lui. Il y a des travaux & des fatigues à eſſuyer ; mais ils nous doivent être bien doux, puiſque qu'après cela, nous y trouverons un repos éternel. *Geneſ.* 13.

PARAGRAPHE QUATRIE'ME.

Paſſages, & penſées des Peres ſur ce Sujet.

FAcilius poſſumus dicere quid ibi non ſit (in Cœlo) *quàm quid ſit.* S. Auguſt. lib. 3. de Symbol.

Non eſt ibi mors, non eſt ibi luctus, non eſt ibi laſſitudo, non eſt infirmitas, non eſt fames; nulla ſitis, nullus æſtus, nulla corruptio, nulla indignatio, nulla triſtitia. Idem, Ibidem.

Non erit aliqua invidia diſparis claritatis, quoniam regnabit in omnibus unitas charitatis. Idem ſuper Joannem.

Hæreditas Chriſti, quâ coheredes ſumus, non minuitur copiâ poſſeſſorum, nec fit anguſtior numeroſitate coheredum; ſed tanta eſt multis, quanta paucis; tanta ſingulis, quanta omnibus. Idem, in Pſalm. 49.

Cum accepta fuerit ineffabilis illa viſio, perit quodammodo humana mens, & fit divina. Idem, in Pſalm. 35.

Si pulchra ſunt hæc, quid ipſe: Si hæc magna ſunt, quantus eſt ipſe? Idem, in Pſalm. 84.

Homo quærit requiem non in regione ſuâ. Idem, in Pſalm. 48.

Qui non gemit ut peregrinus, non gaudebit ut civis. Idem, in Pſalm. 145.

Beatitudo vera non eſt, de cujus æternitate dubitatur. Idem, lib. 2. de civit. Dei.

Ipſe (Deus) *finis erit deſideriorum noſtrorum, qui ſine fine videbitur, ſine faſtidio amabitur, ſine fatigatione laudabitur.* Idem, Ibidem. lib. 22. c. 30.

Quid beatius eo, qui fruitur inconcuſſâ & incommutabili veritate? Idem, l. 2. de lib. Arbit.

Ecce venale eſt regnum Dei; eme ſi vis: tantum valet quantum habes. Noli quærere quod habeas, ſed qualis ſis; res iſta valet tantùm, quantum es tu. Te da, & habebis illam. Idem, lib. de Spiritu & anima.

Ibi vacabimus & videbimus, videbi-

IL eſt plus aiſé de dire ce qui n'eſt point dans le Ciel, que ce qui y eſt, & ce qui fait le bonheur de cet heureux ſejour.

La mort ne trouve nul accès en ce lieu, il n'y a ni pleurs, ni gémiſſement; nulle fatigue, nulle maladie; il n'y a ni faim, ni ſoif, ni chaud ni froid; nulle triſteſſe, nulle indignation ni colere entre les habitans de cet heureux ſejour.

Il n'y aura dans le Ciel ni envie ni jalouſie pour les differens dégrez de gloire qui s'y trouvent; parce que tous les Bienheureux ſeront étroitement unis par les liens de la charité.

L'heritage de JESUS-CHRIST qui nous fait ſes cohetitiers eſt poſſedé de tous ſans partage, ſans en être moindre pour la multitude des poſſeſſeurs, ni retreſſi par la quantité des cohetitiers; il eſt tout entier à chacun; auſſi grand & auſſi ample dans un grand que dans un petit nombre.

Lorſque nous jouiſſons de l'ineffable & beatifique viſion de Dieu; l'eſprit de l'homme tout abſorbé en Dieu, perd en quelque maniére ce qu'il a d'humain, & eſt comme diviniſé.

Si tant d'objets que nous voyons dans le monde nous charment & nous raviſſent; que ſera ce de celui qui en eſt l'autheur? & s'ils ſont ſi grands dans nôtre idée; combien ſera-t-il grand lui-même?

L'homme cherche ſon repos & ſon bonheur dans le lieu, où il ne doit pas éternellement demeurer.

Celui qui ne gémit pas ſur la terre comme un étranger, n'aura pas la joie qui eſt reſervée aux Citoyens de cette céleſte patrie.

On ne peut trouver de véritable bonheur dans un bien dont on ne peut être aſſûré qu'il durera toûjours.

Dieu ſera le terme & le comble de tous nos déſirs: on le verra éternellement, on l'aimera ſans dégoût, on le louera ſans jamais ſe laſſer.

Qu'y a-t-il de plus heureux que celui qui jouït de la vérité immuable, éternelle, & qui ne peut jamais être ni affoiblie ni ébranlée;

Voilà que le Royaume de Dieu eſt mis à prix; il ne tient qu'à vous de l'acheter: il vaut ce que vous avez pour le payer. Ne ſoyez point en peine combien vous aurez pour cela, mais de ce que vous êtes: il eſt de même prix que vous donnez-vous en échange, & vous l'obtiendrez.

Là nous n'aurons point d'autre occupation,

mus & amabimus, amabimus, & laudabimus; ec e quod erit in fine ſine fine. Nam quis alius noſter eſt finis, niſi pervenire ad regnum cujus nullus eſt finis? Idem l. 22. de civit. Dei.

Nemo eſt qui non expectet beatitudinem; quis enim unquam vel poteſt, vel potuit, vel poterit inveniri, qui nolit e, e beatus? Idem, in Pſalm. 118.

Omnem ſermonem, atque omnem ſenſum humanæ mentis excedit deus illud, illa pulchritudo, illa gloria, illa magnificentia, illa majeſtas, Idem. Sermon 37. de ſanctis.

Quod Deus parat diligentibus ſe, fide non comprehenditur, ſpe non attingitur, caritate non capitur, deſideria & vota tranſgreditur; acquiri poteſt, æſtimari non poteſt. Idem. Sermon. 253. de ſanctis.

Si tanta facis nobis in carcere, quid ages in palatio? Si tanta ſolatia in hac die lacrimarum, quanta conferes in die nuptiarum? Idem. Solil. c. 21.

Res iſta, ô homo! id eſt regnum cœleſte aliud non quærit pretium quàm te ipſum; tantum valet quantum tu es; te da & habebis illud. Idem. Serm. 37. de ſanctis.

Regnum Dei pariter ab omnibus totum & à ſingulis poſſidetur; regnum Dei creſcente poſſeſſorum numero non minuitur, quia non dividitur; unicuique integrum eſt, quia concorditer habetur à multis. Idem. Serm. 18. de Verb. Domini.

Beatam vitam quæritis in regione mortis, non eſt hic: quomodo enim beata vita, ubi nec vita? Idem, l. 4. Confeſſ. c. 12.

Beata vita gaudium de veritate. Idem, Ibidem. lib. 10. c 23.

Erit verum omnium ſcientia ſine errore, vel labore, ubi Dei ſapientia de ipſo ſuo fonte potabitur. Idem, l. 22. de civ. c. 24.

Ibi nec deſiderium pœnam generat, nec ſatietas faſtidium parit. Idem.

Tanta dignitatis eſt cor humanum, ut nullum bonum præter ſummum ei ſufficere poſſit. Idem.

Quidquid hic quærebas, quidquid pro magno habebas, illic tibi erit. Idem.

Uno perfruemur, ſed ipſum unum omnia nobis erit. Idem.

que de voir cet objet raviſſant; en le voyant nous l'aimerons, en l'aimant nous le loüerons: voilà ce que nous ferons éternellement à la fin de nôtre vie. Car quelle autre pourroit être nôtre derniere fin, que de parvenir à ce royaume qui n'aura point de fin?

Il n'y a perſonne qui ne s'attende à être heureux; car qui peut, ou qui a pû, ou qui pourra jamais trouver quelqu'un qui ne veuille pas l'être?

Cette gloire, cette beauté, cette magnificence, cette majeſté, qui ſera nôtre beatitude eſt au deſſus de toutes nos paroles, de tous nos ſens, & de toutes nos penſées.

Ce que Dieu a préparé à ſes amis, ſurpaſſe tout ce qu'on en peut croire; l'eſperance ne peut s'étendre juſque-là; la charité ne le peut comprendre; cela va au-deſſus de nos vœux, & de tous nos déſirs: on peut bien acquerir ce bonheur, mais on ne peut jamais aſſez l'eſtimer.

Si vous faites (mon Dieu) tout pour nous, pendant que nous ſommes dans la priſon de ce monde, que ne ferez-vous point quand nous ſerons dans vôtre palais? Si vous nous comblez de tant de conſolations dans cette valée de larmes, de quelle joie nous remplirez-vous dans ce jour de nopces, & de rejoüiſſance!

O homme! ce Royaume céleſte ne ſe peut acheter à un autre prix que vous mêmes; il vaut autant que vous valez: donnez-vous vous même; & vous le poſſederez.

Le Royaume de Dieu eſt la poſſeſſion de tous en général, & de chacun en particulier; il ne diminue point par le grand nombre de ceux qui le poſſédent, parce qu'il ne ſe partage point, & il eſt tout entier à chacun, parce qu'on le poſſede dans l'union de charité.

Vous cherchez inutilement dans une region de mort une vie bienheureuſe; elle ne ſe trouve pas ſur la terre: car comment trouver une vie heureuſe, où la vie même ne ſe trouve point?

La vie bienheureuſe conſiſte en la joie qu'on reſſent en poſſedant la vérité.

Dans le Ciel on aura la connoiſſance de toutes choſes ſans travail, & ſans pouvoir être trompé, parce qu'on y puiſera la ſageſſe de Dieu dans ſa propre ſource.

Là, le déſir du bien ne nous cauſera ni peine ni inquiétude, & la joüiſſance ne cauſera point de dégoût.

Le cœur de l'homme eſt ſi noble & ſi grand que nul autre bien, qu'un bien ſouverain & infini ne le peut contenter.

Tout ce que vous rechercheriez ici avec tant d'empreſſement, & tout ce que vous teniez pour grand, & précieux, vous le trouverez dans le Ciel.

Dans le Ciel nous ne poſſederons qu'un ſeul bien, mais ce bien ſeul nous ſera toutes choſes.

Ibi beata vita in fonte ſuo bibitur : aliquid hic humana vita aſpergitur. Idem.

Là on puiſe dans la ſource même tout ce qui fait le bonheur de la vie : ici on en répand ſeulement quelque goute.

Verum gaudium comparari hic poteſt, poſſideri non potoſt. Idem. Serm. 6. de Temp.

On peut ici bas mériter & acquerir la véritable joie, mais on n'y peut la poſſeder.

Si vis ſuſtinere laborem, attende mercedem. Idem, in Pſalm. 36.

Si vous voulez ici ſouffrir patiemment, penſez à la recompenſe qui vous attend.

Pro quanto labore quantam mercedem accipimus ! Idem, in Pſalm. 73.

Conſiderez combien la recompenſe ſera grande pour un peu de travail.

Oſtendam tibi omne bonum ! Tolle hoc & illud & bonum eſt Deus. Idem, l. 8. de Trinit. c. 3.

Je vous ferai voir tout le bien ! Otez ceci & cela qui le déterminera à une eſpece particuliere de bien, & ce bien eſt Dieu.

Hæc omnia (nempe divitiæ & voluptates) miſerorum ſunt damnatorumque ſolatia, non præmia Beatorum. Idem, l. 22. de Civit. Dei, c. 24.

Tous les biens de cette vie ſont le partage & la conſolation des miſérables réprouvez, & non pas la recompenſe des Bienheureux.

Quid dabit iis quos prædeſtinavit ad vitam, qui hæc dedit etiam eis, quos prædeſtinavit ad mortem ? Idem. Ibidem.

Que donnera-t'il à ceux à qui il a deſtiné la vie eternelle, puiſqu'il donne en abondance ſouvent même aux reprouvez les biens que nous regardons comme quelque choſe de grand?

Quantumlibet ſis avarus, ſufficit tibi Deus. Idem, in Pſalm. 55.

Quelque avare que vous puiſſiez etre, Dieu ſuffit pour remplir tous vos deſirs

Illuc parantur corda noſtra, in omnibus hujus vitæ tribulationibus. Noli mirari quia in laboribus pararis, & ad magnum aliquid pararis. Idem, in Pſalm. 36.

On diſpoſe nos cœurs pour le Ciel par toutes les tribulations & les diſgraces de la vie. Ne vous étonnez pas ſi on vous diſpoſe par de grands travaux : on vous diſpoſe & on vous prepare à quelque choſe de grand.

O regnum beatitudinis ſempiterna, ubi juventus nunquam ſeneſcit, ubi decor nunquam tepeſcit, ubi ſanitas nunquam marceſcit, ubi gaudium nunquam decreſcit, ubi vita terminum neſcit ! Idem, in ſolil. c. 15.

O royaume où l'on jouit d'un bonheur éternel ! où la jeuneſſe ne vieillit point, où la beauté ne flétrit point, où l'amour de Dieu ne ſe refroidit point, où la beauté ne s'altere jamais, où la joie ne diminue point, & où la vie n'a point de fin !

Si conſiderentur quæ nobis promittuntur in Cœlis, vileſcunt omnia quæ habentur in terris ; terrena namque ſubſtantia ſuperna felicitati comparata pondus eſt non ſubſidium. S. Gregor. Homil. in Evang.

Si l'on fait attention à ce qui nous eſt promis dans le Ciel, tout ce qu'il y a ſur la terre nous paroîtra digne de mépris : car enfin tout le bien d'icy-bas nous eſt plutôt une charge qu'un ſecours.

Quid non videbunt, qui videntem omnia videbunt ? Idem.

Que ne verront point les Bienheureux dans le Ciel, puiſqu'ils verront celui qui voit tout ?

Ad magna præmia perveniri non poteſt, niſi per magnos labores. Idem. Ibidem.

On ne peut mériter une grande recompenſe que par de grands travaux.

Quid hoc bono melius, quid hac felicitate felicius : vivere Deo, vivere de Deo ? S. Ambroſ. lib. de Offic.

Qu'y a-t'il au monde de meilleur que le ſouverain bien, qui nous peut rendre plus heureux que ce qui fait la ſouveraine félicité ? que de vivre pour Dieu, & de Dieu même ?

Omnia bona in uno bono. Idem. Epiſt. 11. lib. 3.

Tous les biens ſont renfermez dans ce ſeul & ce ſouverain bien.

Nullus labor durus, nullum tempus longum videri debet, quando gloria æternitatis acquiritur. Hieronym. in Epiſt.

Nul travail ne nous doit paroître trop rude, & nul temps de trop longue durée, pour acquerir une gloire qui ne doit jamais finir.

Summa merces hæc eſt, ut Deo fruamur. lib. de Trinit. c. 33.

Voilà la grande & magnifique recompenſe qui nous eſt reſervée dans le Ciel : c'eſt de jouïr de Dieu.

Nemo beatus eſt, qui eo quod amat, non fruitur. Idem. Ibidem. c. 9.

Celui-là ne peut être eſtimé bien-heureux, qui ne jouit pas de ce qu'il aime, & qu'il déſire ardemment.

Quotieſcumque te vana ſeculi delecta-

Toutes les fois qu'une vaine ambition vous

verit

verit ambitio, quoties in mundo videris aliquid glorioſum; ad paradiſum mente tranſgredere, eſſe incipe quod futura es. Idem, Epiſt. 22. ad Euſtoch.

portera à vous élever,& que vous verrez dans ce monde quelque gloire où il vous ſemble que vous devez aſpirer;portez vos vûes vers le Ciel,& commencez à devenir ici bas, ce que vous ſerez un jour là haut.

Reſpice quod promiſſum eſt, omne opus leve ſolet fieri quando ejus pretium cogitatur, & ſpes præmii ſolatium eſt laboris. Idem, Epiſt. ad Demetr.

Faites attention à ce qui vous eſt promis dans le Ciel; il n'y a rien qui ne paroiſſe léger & très-facile, quand on penſe à la recompenſe, & l'eſpérance du prix qu'on attend, nous conſole de la peine du travail.

Qualis illa cæleſtium regnorum voluptas ſine timore moriendi, & cum æternitate vivendi; quam ſumma & perpetua felicitas! S. Cyprian. lib. de Mortalit.

Quel eſt le plaiſir dont on jouit dans le royaume céleſte, d'être ſans crainte de jamais mourir, & dans l'aſſurance de vivre éternellement! Ce bonheur n'eſt-il pas éternel & dans le ſouverain degré?

Non poſſunt Cœlum aſpicere, quorum mens humi defixa eſt. Lactant. l. 1. de vit. Beata.

Ceux-là ne peuvent lever les yeux au Ciel, dont l'eſprit eſt entiérement attaché aux choſes de la terre.

Quàm ſpecioſa debet eſſe cæleſtis Jeruſalem, ſi ſic fulget Roma terreſtris? Si in hoc ſæculo datur tanti honoris dignitas diligentibus vanitatem, qualis præſtabitur ſanctis diligentibus veritatem? S. Fulgentius.

Combien admirable doit être la céleſte Jéruſalem, puiſque la magnificence brille de la ſorte dans Rome qui n'eſt qu'une ville de la terre? ſi dans ce ſiécle on comble de tant d'honneur & de gloire ceux qui n'aiment que la vanité,que ne réſerve-t'on point aux Saints amateurs de la vérité?

Non totum gaudium intrabit in gaudentes, ſed toti gaudentes intrabunt in gaudium Dei; ſic gaudebunt toto corde, ut totum cor non ſufficiat plenitudini gaudii Sanctus Anſelmus.

Toute la joie dans cet heureux ſéjour n'entrera pas dans le cœur de ceux qui ſe réjouïſſent; mais ceux qui ſe réjouïſſent entreront dans la joie de leur Dieu; ainſi leur cœur ſera de telle ſorte rempli de joie, qu'il ne ſuffira pas pour en contenir la plénitude.

Merces ſanctorum tam magna eſt, quòd non poteſt menſurari, tam copioſa, quod non poteſt finiri, tam pretioſa, quod non poteſt æſtimari. Bernard. de Conſiderat.

La recompenſe que Dieu reſerve aux Saints eſt ſi grande, qu'on ne peut en prendre les dimenſions, ſi abondante qu'elle n'a point de fin, & ſi précieuſe qu'on ne peut aſſez l'eſtimer.

Plenitudo, quam expectamus, non erit à Deo niſi de Deo. Idem,Serm.11. in Cantic.

La plénitude des biens que nous attendons, ne vous ſera pas donnée de Dieu, ſi elle ne contenoit Dieu même.

Quid poterat dare ſeipſo melius vel ipſe? Idem.

Qu'eſt-ce que Dieu, tout Dieu qu'il eſt, nous pouvoit donner rien de meilleur que lui-même?

Promittit mundus temporalia & parva, & ſervitur ei aviditate magnâ; ego promitto ſumma & æterna, & torpeſcunt mortalium corda. Lib. de Imit. Chriſti, l.3.c.3.

Le monde ne promet que des biens temporels, & légers, & on le ſert avec ardeur, & je promets des biens infinis, & je ne puis obliger les hommes à me ſervir.

Vel ſic intelligamus quantùm debeat deſiderari vita illa, quam per vulnera & inæſtimabiles labores videmus inquiri, quam cognoſcimus pretio ſanguinis comparari. Euſeb. Emiſeo. in natal. Apoſtol.

Afin que nous concevions par-là avec quel ardent déſir nous devons ſouhaiter cette vie bienheureuſe, que nous ſçavons que les Saints ſe ſont efforcez de mériter par tant de ſouffrances & de travaux; & qu'on ne doit acheter qu'au prix de ſon ſang.

Avidi & ſemper pleni, quod habent eſuriunt Beati. Petr. Damiani, in hymn. de Paradiſo.

Les Bienheureux deſirent toûjours ce qu'ils poſſedent; ils ont faim & ſont raſſaſiez en même-temps.

Ipſe erit omnia in omnibus, rationi plenitudo lucis, voluntati plenitudo pacis, memoriæ continuatio æternitatis. S.Bernard. Serm.11. in Cantic.

Dieu ſera toutes choſes à tous, il ſera une plénitude de lumiére dans l'entendement, une plénitude de paix dans la volonté, & dans la mémoire une éternité toûjours préſente.

PARAGRAPHE CINQUIE'ME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce ſujet.

Définition de la Béatitude du Ciel. 1. 2. *quæſt.* 5. & *ſeqq.* & *quæſt.* 61.

LA Béatitude du Ciel, qu'on appelle la gloire des Bien-heureux, & le bonheur éternel, eſt, ſelon Boëce, un état parfait, qui renferme tous les biens, & où ils ſe raſſemblent tous : *Status omnium bonorum aggregatione perfectus.* Saint Thomas a adopté cette définition comme la plus juſte. C'eſt, ſelon les autres, un état éternel, aſſuré, & immuable, affranchi de toutes ſortes de maux & rempli de toutes ſortes de biens, de nature, de grace, & de gloire. C'eſt, ſelon ſaint Auguſtin, un état bien-heureux, où l'ame raiſonnable poſſede tout ce qu'elle déſire, & ne veut rien que de bien. C'eſt enfin, ſelon ſaint Bernard, un état, où rien de ce que nous ne ſouhaitons pas ne ſe trouve, & où il y a un heureux aſſemblage de tout ce que nous pouvons ſouhaiter. Toutes ces définitions nous en donnent la même idée, & nous font conclure, que ce bonheur ne ſe trouvant point en cette vie, quoy qu'en ayent dit les anciens Philoſophes, c'eſt uniquement dans le Ciel, que nous devons le chercher & l'attendre, en travaillant pour l'acquerir.

liv. 3. de Trinit. c. 4. & 5.

Il y a une Béatitude eſſentielle, & accidentelle.

Ce bonheur & cette gloire ſe diviſe en la Béatitude eſſentielle, & l'accidentelle. L'eſſentielle conſiſte dans la poſſeſſion de Dieu, par la claire vûe de ſon eſſence, ou par l'amour, ou par la joye & le goût de ce ſouverain bien; ou par tout cela enſemble ; ce qui eſt en conteſtation dans l'Ecole, & inutile de décider dans la Chaire : il eſt ſeulement conſtant que tout cela conſpirera à nous rendre parfaitement heureux. La Béatitude accidentelle, c'eſt-à-dire, qui eſt une ſuite, & un appanage de cet heureux état conſiſte dans les qualitez de l'eſprit & du corps, & dans toutes les autres circonſtances qui peuvent rendre ce bonheur accompli de tout point.

Dieu a deſtiné aux Juſtes de toute éternité, le Ciel pour recompenſe.

Ce bonheur eſt deſtiné & préparé aux juſtes & aux prédeſtinez de toute éternité; comme le Fils de Dieu le dit lui-même dans l'Evangile: *Venite benedicti Patris mei, poſſidete paratum vobis regnum à conſtitutione mundi.* Matth. 25. Mais il eſt inutile d'entrer dans la queſtion, ſi c'eſt devant ou après la prévision de leurs mérites, que cette gloire leur eſt deſtinée. Ce qu'on ne peut mettre en queſtion, & ce qu'on doit ſuppoſer comme inconteſtable, c'eſt que perſonne entre les Adultes ne la poſſedera jamais ſans l'avoir méritée par ſes bonnes actions ; puiſque c'eſt une récompenſe de nos travaux : *Merces veſtra copioſa eſt* ; & que ſaint Paul l'appelle une couronne de juſtice. Ce qui n'empêche pas que ce ne ſoit auſſi un héritage, que JESUS-CHRIST nous a acquis par ſon ſang ; mais qui ne nous eſt promis qu'à condition que nous travaillerons pour l'obtenir.

Matth. 5.

En quoy conſiſte le bonheur des Saints à nôtre égard.

Le bonheur des Saints à le conſidérer par l'endroit qui eſt le plus viſible à nôtre égard, conſiſte en ce qu'ils ne ſont plus ce que nous ſommes. Nous ne connoiſſons point du tout les biens dont ils joüiſſent : mais nous reſſentons les maux dont ils ſont exempts, & ainſi pour nous exciter à déſirer leur

bonheur, il eſt plus avantageux de nous repréſenter les miſeres dont ils ſont délivrez, que les biens qu'ils poſſedent. Et ſi la connoiſſance obſcure que nous avons de ces richeſſes ineffables ne ſuffit pas pour nous faire tourner tous nos déſirs vers le Ciel ; l'eſpérance d'être exempts de tant de maux, dont nous ſommes accablez ſur la terre, nous fera ſans doute ſoûpirer après cet heureux ſejour. Comme la maniere la plus ſûre de connoître Dieu en cette vie, eſt de conſidérer les imperfections dont ſa nature eſt incapable, de même la voye la plus courte & la plus efficace de nous faire connoître la felicité des Saints c'eſt de conſidérer les miſeres dont ils ſont exempts.

Ce que nous devons penſer ici bas du Paradis.

Je ne ſçai pas ce que ce ſera du Paradis, mais je ſçai qu'on y ſera plongé dans la joye, qu'on y verra Dieu en lui-même, que Dieu ne paroit jamais plus Dieu, que dans ce lieu de délices ; que tous les ornemens, dont il a paré le Ciel & la terre, tout ce que l'art peut ajouter à la nature pour nous cauſer du plaiſir, & charmer nos ſens ; que tout cela, dis-je, n'eſt que des ombres, en comparaiſon du Paradis. Je ne ſçai pas ce qu'il y aura, mais je ſçai ce qui n'y ſera pas ; nul mal, ni moral, ni phyſique ; nul peché, nul vice, nulle jalouſie, nul interet, nulle inconſtance ; plus de vertu même qui nous coûte de la peine, plus de foy, laquelle ſera changée en évidence ; plus de crainte, plus d'eſpérance, plus de douleur, ni de pénitence.

De la joye des Bienheureux.

La joye (dit le Philoſophe) eſt l'accompliſſement, & la derniere perfection des mouvemens de l'eſprit, & le repos du cœur, qui a trouvé ſon centre, ou qui s'imagine l'avoir trouvé: *Gaudium eſt complementum motuum animi, & ultima perfectio.* D'où il s'enſuit que c'eſt principalement par la joye que nous trouvons nôtre plénitude, & nôtre ſouverain bien. Ainſi l'on peut dire qu'il n'y a point de vraye Béatitude ſans la joye, qui eſt proprement une ſatisfaction de l'eſprit, laquelle ſe répand ſur le corps, & ſur tous les ſens par la poſſeſſion de ce qu'on aime : parce que c'eſt un amour qui jouït de ce qu'il a déſiré. Mais comme toutes les joyes de la terre n'ont ni rapport ni proportion à celle des Bienheureux qui eſt entierement complette ; il faut inferer qu'il n'y aura jamais de joye pure que dans le Ciel, & qu'on ne ſera parfaitement content que là, où l'on trouvera l'accompliſſement de toutes ſes eſperances, & le raſſaſiement univerſel de tous ſes déſirs.

Nonobſtant la difference des degrez de gloire, tous les SS. ſont parfaitement contens.

Il eſt vray que dans le Ciel, il y a divers degrez de gloire, comme il y a differens degrez de grace & de merite ſur la terre: que les Bienheureux different en gloire, comme les étoiles different en clarté ; & que ſelon la parole de JESUS-CHRIST, il y a pluſieurs demeures dans la maiſon du Pere céleſte : mais cela n'empêche pas que les Bien-heureux ne poſſedent toute la plénitude de la Divinité, ſelon les dégrez de la viſion béatifique plus ou moins ſublimes, auſquels ils ſeront élevez. Tous ces vaiſſeaux d'élection placez dans les Tabernacles du Seigneur ſeront remplis de ce torrent de volupté ; toutes les beautez de Dieu, ſes merveilles, ſes grandeurs, ſes richeſſes ſeront poſſedées par les prédeſtinez ; & il n'eſt aucune partie de ſa felicité à laquelle ils ne participent. Non ſeulement ils poſſéderont Dieu ; mais ils le poſſéderont de la maniere la plus noble & la plus parfaite : par la connoiſſance la plus pure & la plus élevée, par l'amour le plus ardent & le plus enflamé ; & ce qui rendra leur bonheur parfait, c'eſt qu'il ne ſera point troublé par la crainte de le perdre.

Deux choſes néceſſaires pour être heureux.

Deux choſes ſont eſſentielles à la félicité de l'homme; l'action, & la poſſeſſion. S'il poſſede ſans agir, il eſt inſenſible; ainſi il n'eſt pas heureux, puiſqu'il ne connoît pas ſon bonheur : s'il agit ſans poſſeder, il eſt encore moins heureux; puiſqu'il n'a pas ce qu'il déſire. Or c'eſt en Dieu que l'ame agit & poſſede, qu'elle déſire toûjours le bien dont elle joüit, & qu'elle joüit toûjours du bien qu'elle déſire. Ce qui fait dire à ſaint Auguſtin : *Videbis, amabis, vacabis.* C'eſt ainſi que ce ſaint Docteur nous repréſente cette félicité vive & agiſſante, qui dans le ſein de Dieu, eſt toûjours dans un mouvement agréable, & dans une tranquilité parfaite. L'ame délivrée des paſſions qui l'avenglent, & des voiles que les créatures mettent entre Dieu & elle, verra Dieu par la lumiere de Dieu : cette lumiere Divine, dont elle ſera pénétrée la fortifiant, l'élevera juſqu'à la vûe de la Divinité, dont l'éclat l'éblouït, quand elle veut le ſoûtenir avec les foibles lumieres de la nature : *Videbis.* La vûe de Dieu entraîne l'amour, & il eſt impoſſible que l'un ne ſoit dans le même degré que l'autre : *Amabis*; que cette vûe, & cet amour ne produiſe la joye, & cette plenitude de ſatisfaction dans laquelle la véritable félicité conſiſte. *Vacabis.*

Comment on ne ſe dégoutera jamais des plaiſirs du Ciel.

Les Théologiens demandent comment il ſe pourra faire qu'un même objet nous contente toûjours, ſans jamais nous dégoûter, ni nous laſſer; ce qu'ils expliquent en pluſieurs manieres. Les uns diſent que Dieu s'accommode à la nature de nôtre eſprit, qui n'a point d'autre remede pour le dégoût que la varieté; qu'il ménagera tellement ſes beautés dans le Ciel, qu'il les manifeſtera à l'ame ſucceſſivement, les unes après les autres; & comme il a des beautez infinies, il en a ſucceſſivement pour nous occuper durant toute l'éternité. Cette maniere d'expliquer ce raſſaſiement ſans dégoût, eſt condamnée par ſaint Auguſtin, qui dit que nos penſées dans le Ciel ne ſeront point inconſtantes, & qu'elles ne paſſeront point d'objet en objet, comme elles ſont ſur la terre, & que nous verrons en Dieu tout à la fois, ce que nous verrons toûjours. Saint Thomas l'explique autrement. Pendant, dit-il, que l'eſprit eſt dans l'extaſe, & le raviſſement, il n'eſt point capable ni d'ennui ni de dégoût, parce que l'admiration donne du plaiſir, & qu'elle excite la curioſité de l'eſprit à conſiderer ce qu'il admire : or les Bien-heureux ſont toûjours dans l'admiration & dans le raviſſement. Les autres enfin, diſent que toutes les beautez, & toutes les bontez créées nous donnent bien-tôt du dégoût dans la douceur que nous y trouvons : parce qu'elles ſont vuides, légeres, & finies, & par conſequent incapables de donner une pleine ſatisfaction à une ame raiſonnable dont les déſirs vont à l'infini. Mais le ſouverain bien nous contentera toûjours, parce qu'il nous mettra toûjours en poſſeſſion de tout.

De la lumiere de Gloire.

Comme nôtre ſouveraine Beatitude dans le Ciel conſiſte particulierement dans la claire vûe de l'eſſence divine, la Théologie nous apprend que cette claire vûe ſe fait à la faveur de la lumiere de gloire, qui éleve l'entendement humain, & le rend capable de ſoûtenir les éclairs de la divinité, pour ainſi parler, ce qu'il ne pourroit jamais faire par ſes propres forces. De maniere que comme dans cette vie, ſans la grace & la charité, on ne peut l'aimer d'un amour ſurnaturel, & comme il faut pour être Saint & agréable aux yeux de Dieu, on ne peut de même ſans la lumiere de gloire, voir

Dieu parfaitement, & de cette vuë qu'on appelle intuitive. Or cette lumiere de gloire eſt une particuliere participation de la lumiere increée & éternelle, par laquelle Dieu ſe connoît, ſe contemple, & ſe comprend parfaitement lui-même.

Ce qu'il y a plus particulierement à remarquer ſur ce ſujet, eſt ce que la raiſon & la foy nous enſeignent, que nous ſommes créés pour le Ciel, & pour poſſeder Dieu. C'eſt ce que quelques Philoſophes Payens ont ſeulement entrevû par la lumiere de la raiſon. Et certes ce flux & reflux de ſoins, d'inquietudes, & de mouvemens qu'on ſe donne pour être heureux, fait aſſez entendre à ceux qui ne peuvent douter de l'immortalité de leur ame, que nous ſommes faits pour quelque choſe de grand : d'où il s'enſuit que puiſque de tant d'objets qu'il y a dans ce monde viſible, il n'y a rien qui nous contente ni parfaitement, ni long temps ; il faut néceſſairement chercher ce bonheur dans la poſſeſſion d'un bien qui puiſſe remplir nôtre cœur, & ſatisfaire tous nos déſirs, ſelon l'expreſſion de ſaint Auguſtin. Mais la foy nous inſtruit diſtinctement de ce que la raiſon ne nous apprend que confuſément, & en général, que nous ſommes créez pour voir, pour aimer, & pour poſſeder Dieu, & être éternellement heureux par cette poſſeſſion que nous devons acquerir & meriter en cette vie.

La fin de l'homme eſt de poſſeder Dieu dans l'autre vie.

PARAGRAPHE SIXIE'ME.

Les Endroits choiſis des Livres Spirituëls, & des Prédicateurs recens, ſur ce ſujet.

Comme l'homme ſouhaite naturellement d'être heureux & cherche Dieu.

L'Homme déſire Dieu naturellement; de là vient que le cœur le demande toûjours ſous le nom du ſouverain bien. Il ne ſe trompe jamais ce cœur, mais il eſt trompé par nôtre entendement, qui lui préſente des voluptez & de faux biens, comme étant ce bien pour lequel il ſoûpire. Il ne ſe trompe pourtant point; car il n'a pas plûtôt embraſſé ce faux bien, qu'il témoigne par ſon inquiétude, que ce n'eſt pas ce qu'il demande; qu'on a mal interpreté ſes déſirs. On lui offre des richeſſes, & on l'aſſure que c'eſt là ſans doute ce qu'il cherche; il le croit, & cette croyance produit cette ardeur & cet empreſſement qu'il fait paroître pour les acquerir; mais à peine les a-t-il enfin poſſedées, qu'il reconnoît qu'on s'eſt encore trompé, & demande qu'on lui cherche quelque autre choſe: *Inquietum eſt cor noſtrum, donec requieſcat in te.* Ce qui me perſuade que dans la vérité il cherche Dieu ſans le ſçavoir, par un inſtinct que Dieu lui a donné en le créant. Mais comme les créatures ſe préſentent en foule auſſi bien que Dieu, & que nos ſens prennent les créatures pour le créateur, ils lui préſentent ce qu'il ne cherche pas. *Le P. de la Colombiére dans ſes Réflexions Chrétiennes. Réflexion ſur le Paradis.*

Déſir du Ciel.

Immortalité glorieuſe, quand pourrons nous te poſſéder! Devons-nous pleurer ou triompher dans le ſouvenir de tes délices & de tes grandeurs? Devons-nous gémir en nous voyant auſſi loin de toi que la terre l'eſt du Ciel, ou nous devons-nous plûtôt réjouir en nous voyant auſſi près de toi, que nous le ſommes du terme de nôtre éxil? Dieu pouvoit nous y faire naître, nous y porter tout d'un coup, s'il ſouhaitoit ſi fort de nous en faire part. Il le pouvoit, mais il a voulu que nous euſſions le plaiſir & la gloire de l'avoir mérité. Eſt-il poſſible que des hommes qui ſouffrent de ſi grands travaux pour avoir de ſi petits biens, courent hazard de perdre le comble de tous les biens, ſi on laiſſe à leur liberté de l'acquerir; ou de le négliger? N'eſt-ce pas aſſez qu'on vous l'offre? voudriez-vous qu'on vous forçât à le recevoir? *Le même.*

Magnificence de l'ancienne Rom, comparée avec celle du Ciel.

Vous avez oüi parler millefois de la grandeur de l'ancienne Rome: il eſt vrai qu'on n'a jamais rien vû qui ait égalé ni la majeſté de ſon Sénat, ni la magnificence de ſes bâtimens, ni la ſplendeur de ſes triomphes, ni le luxe de ſes jeux & de ſes fêtes publiques. On ne ſçauroit dire combien de Provinces on avoit dépouillé pour embellir cette ſeule ville: on y avoit apporté tout ce qu'il y avoit de rare & de précieux dans tout le reſte du monde; ſes Citoyens étoient parvenus à un ſi haut degré de puiſſance, qu'ils s'eſtimoient autant que des Rois. Saint Auguſtin confeſſe qu'une des choſes qu'il auroit ſouhaité avec plus de paſſion, ç'auroit été de voir cette Capitale de l'Univers en un état ſi floriſſant. Mais pourquoi tant de gloire, tant de richeſſes, pourquoi une ſi grande proſperité? Tout cela (Meſſieurs) ſi nous en croyons, le

même saint Augustin, étoit pour recompenser, je ne sçai quelles vertus morales, dont quelques-uns d'entre eux avoient donné des exemples. Ces vertus n'étoient pour la plûpart que des vices spécieux, & tout au plus que des ombres & des phantômes de vertus, n'étant point animez de la grace. Cependant vous voyez avec quelle profusion de biens temporels Dieu a payé des actions si imparfaites; que fera-t-il donc quand il voudra recompenser de véritables vertus & des vertus surnaturelles & héroïques ? *Le même. Au Sermon de la Toussaints.*

Pensée de l'éternité bienheureuse.

Rien n'est plus capable d'affermir le cœur de l'homme dans les miseres dont il est environné, que la pensée de l'éternité. Car on devient en quelque façon invincible à toutes les disgraces, dès qu'on peut ouvrir les yeux à la lüeur de cette gloire, qui éface tous les objets de la terre, pour ne plus laisser voir que le Ciel. Toute autre consolation est froide en comparaison de celle qu'on reçoit d'une si sainte considération: & ce ne peut être que la vüe de la lumiére de l'autre vie, qui puisse donner la force qu'il faut, pour porter paisiblement les ténebres de celle-cy. *P. Rapin. Dans le Liv. intitulé, la Vie des Prédestinez dans la B. éternité.*

La gloire du Ciel est ineffable.

N'est-ce pas une espece de présomption d'entreprendre de vous entretenir d'un sujet tellement relevé, qu'il n'est pas même permis à l'homme d'en parler, comme nous le dit l'Apôtre ? En effet où prendre des paroles pour exprimer des choses au-dessus de toutes les idées qu'on s'en peut former ? Quel moyen de dire ce que l'œil n'a point vû, ce que l'oreille n'a point entendu, & ce que l'esprit n'a point conçû ? Et comment oser prétendre découvrir quelque trait des beautez de ce Palais admirable, duquel les Saints Peres, qui sont les organes, dont Dieu se sert d'ordinaire pour s'expliquer aux hommes, ne parlent eux-mêmes qu'avec des termes qui en diminuent la grandeur ? ... La Théologie même, qui est la science de nôtre Religion, avec tous ses raisonnemens, & toutes ses lumieres, ne fait que begayer sur un sujet si profond. Seroit-il croyable, dit le Prophéte, que les merveilles, que Dieu operera dans la splendeur de l'autre vie, pussent être connues dans les ténebres de celle-cy? On pourroit ajoûter à tout cela, nôtre ignorance, la foiblesse de nos expressions, & la bassesse de nos termes dans une matiére tellement au-dessus de vos connoissances. *Le même.*

D'où vient l'insensibilité des hommes pour les choses du Ciel.

Cette insensibilité du cœur de l'homme pour les choses du Ciel, ne vient, dit saint Grégoire le grand, que de l'attachement qu'il a pour les choses de la terre. Les hommes, dit-il, prévenus de l'amour des choses temporelles & passageres ne comprennent rien dans les éternelles, ou n'en ont que du mépris après les avoir comprises: au lieu d'élever les yeux vers cette céleste lumiere, & de soûpirer après cette divine patrie qui leur est destinée; ils s'affectionnent à leur éxil, & à ce misérable bannissement auquel ils sont condamnez, recherchant dans leur propre aveuglement le plaisir qu'ils dévroient prendre dans la considération des choses éternelles. Voilà l'état des gens du monde, occupez de leur vanité, & la disposition de leur cœur à l'égard de l'autre vie: ils n'ont de l'empressement que pour les choses présentes, & que de l'indifférence & de la langueur pour les futures. Cette ignorance après tout, & cette insensibilité ne viennent que de l'assoupissement mortel, où l'enforcellement de l'amour du siécle plonge l'esprit de l'homme. C'est en cela que consiste la misere de son

aveuglement : car enfin Dieu, par une conduite digne de ſa ſageſſe, ne fera naître dans nos cœurs les penſées du Ciel, que quand nous y aurons détruit les penſées de la terre. *Le même.*

Il faut méditer ſouvent ce bonheur éternel, pour en concevoir le déſir. *Ad Philip.* 1.

C'eſt de ces fréquentes méditations ſur l'éternité, d'où naiſſent les ſaints empreſſemens que le fidele a pour la jouïſſance de la gloire qui lui eſt promiſe ; c'eſt de ces grandes images de l'avenir bienheureux, que naiſſent ces déſirs & ces impatiences que reſſentoit ſaint Paul, lors qu'il diſoit dans l'ardeur la plus vive & la plus tendre de ſon amour : *Coarctor, deſiderium habens diſſolvi, & eſſe cum Chriſto.* Je ne ſouhaite rien tant, que d'être entiérement détaché de mes liens, pour être avec JESUS-CHRIST. Car le moyen de ne pas ſoûpirer après ce bienheureux repos, dans l'agitation, & le trouble d'une vie auſſi orageuſe, qu'eſt celle que nous menons ſur la terre ? *Le même. P. Rapin.*

On doit regarder la terre, où nous vivons comme le lieu de nôtre éxil.

C'eſt ce qui fait regarder au Chrétien la terre comme un lieu de banniſſement, qui l'éloigne de ſa chere patrie ; & c'eſt dans cette vuë, que ſemblable à un voyageur, il n'a nulle attention, ni nul attachement aux lieux par où il paſſe : tout lui eſt indifférent, parce qu'il ne regarde que le terme du voyage, qui eſt le Ciel, après lequel il ſoûpire comme un eſclave après ſa liberté. Mais il n'y a que la foy dont les lumieres ſoient aſſez vives & aſſez pures, pour nous faire entrer dans les ſentimens de ces véritez. Ce n'eſt qu'elle, qui ſoit capable de nous faire ouvrir les yeux ſur la fauſſeté des choſes humaines, pour en détromper nos eſprits ; ce n'eſt qu'elle qui nous faſſe ſentir comme il faut, cette rapidité inconcevable, avec laquelle la figure de ce monde paſſe, ſans laiſſer aucune trace de ces biens frivoles, que les hommes recherchent avec tant d'ardeur. *Le même.*

Le bonheur de voir Dieu dans le Ciel.

Dieu eſt ſi parfait du fond de ſon eſſence, que les beautez des créatures les plus parfaites réünies enſemble dans le dernier degré de leur perfection, ne pourroient être que des images très-défectueuſes des ſouveraines perfections de cet Etre infini. Ces créatures mêmes ſi charmantes, & ſi accomplies, dont les hommes ſont ſi éperdûment touchez, ne ſeroient tout au plus que des crayons fort groſſiers, & de foibles traits de cette ſupréme beauté, échapez, pour ainſi dire, par hazard, à ſa toute-puiſſante main : & s'il ſe trouve dans les moindres ouvrages de Dieu, & dans les créatures les plus imparfaites, tant d'excellences & de perfections ; combien en a-t-il lui-même, lui qui en eſt l'autheur, & le principe, comme parle ſaint Auguſtin ? *Si pulchra ſunt hæc, quid ipſe ? Si hæc magna ſunt, quantus eſt ipſe ? Le même.* in *Pſal.* 84.

La viſion béatifique produira dans nos cœurs un ardent amour de Dieu.

La claire vuë de Dieu ne ſera pas de ces lumiéres ſtériles, que nous reſſentons ſouvent en cette vie, où nous connoiſſons Dieu ſans l'aimer. Ce ſera une connoiſſance féconde, qui nous fera goûter ce que nous ſentirons ; & qui après s'être répanduë dans nôtre eſprit, par l'effuſion de ſes lumiéres, remplira nos cœurs par l'épanchement de ſon amour, de toutes les douceurs de ſon onction. De ſorte que non-ſeulement nous connoîtrons Dieu, en voyant cette beauté, qui eſt la ſource de toutes les beautez, mais nous l'aimerons ſouverainement. Et cet amour tout parfait qu'il ſera, ſe perfectionnera encore de plus en plus, à meſure que nous entrerons dans la jouïſſance de Dieu, pour pénétrer la vérité de ſes myſteres. L'ardeur de nos cœurs croîtra à proportion des lumiéres dont nos eſprits ſeront éclairez, & nous entrerons dans toutes les douceurs

de

de ſon amour, en entrant dans tous les ſecrets de ſa ſageſſe. *Le même. P. Rapin.*

Quels ſeront les tranſports de cet amour tout céleſte ; quelles en ſeront les délices ; puiſqu'un Dieu revétu de toutes ſes perfections en ſera l'objet, & que la maniére dont on l'aimera, en ſera toute divine ? Quel plaiſir d'aimer quelque choſe de ſi parfait, & de l'aimer ſi parfaitement ; c'eſt-à-dire par tout ce qu'il y aura de plus tendre, & de plus ardent, dans les mouvemens ineffables de l'onction du Saint Eſprit ? O douceur ! ô délices de l'amour des Bienheureux, que vous êtes incomprehenſibles ! C'eſt alors que le Prédeſtiné abandonnant ſon cœur à la joie, s'abandonnera lui-même au raviſſement & à l'admiration : & toute l'éternité ſe paſſera dans des tranſports ſi doux, ſans craindre rien, qui puiſſe, ou les arréter, ou les ſuſpendre. *Le même.* De la joie qui naîtra de cet amour.

Poſſéder Dieu, c'eſt poſſéder tous les biens réunis enſemble ; il les comprend tous, & il les partagera tous avec les Bien-heureux, comme le dit S. Paul ; il ſera tout, & tiendra lieu de tout à tous : *ut ſit omnia in omnibus.* Cela ira encore plus loin ; puiſque ſa joie, ſon plaiſir, ſa béatitude, ſera la joie, le plaiſir, la béatitude du Prédeſtiné, auquel il dira : Entrez dans la joie de vôtre Seigneur. Ce ne ſera point la joie ni la béatitude des Anges, & des puiſſances céleſtes dont Dieu fera part au Bienheureux ; ce ſera la ſienne propre : il ſera heureux comme l'eſt Dieu, puiſqu'il le ſera de la joie de Dieu. Enfin Dieu lui-même avec toute la grandeur de ſa magnificence, & avec toutes ſes perfections ſera le comble du bonheur du Prédeſtiné, & ſa recompenſe, comme il le déclara à Abraham quand il lui dit : Ce ſera moi qui ſera le prix de tes ſervices, & ta recompenſe : *Ego merces tua magna nimis. Le même.* Ce que c'eſt que poſſéder Dieu. 1. *Ad Cor.* c. 15. *Geneſ.* 15.

Du reſte, n'allons point nous figurer dans le détail de ce Palais céleſte, ces vains ornemens, dont le luxe & la vanité des hommes s'occupe à parer les maiſons des grands ; n'allons point nous imaginer un amas confus de ces richeſſes de la terre, dont on embellit leurs demeures ; ces appartemens enrichis de tout ce que l'orgueil de la ſomptuoſité peut inventer de précieux : tout cela n'eſt que terreſtre, corruptible, & peu digne de la grandeur de Dieu. Les idées mêmes les plus éclatantes, que les Saints Peres nous donnent de la beauté de ce Palais, n'ont rien que de vil & de ſombre, en comparaiſon de ce qu'il doit être : c'eſt-à-dire l'ouvrage le plus achevé de la puiſſance de Dieu, où il doit étaler tout ce qu'il y a de plus riche dans ſes tréſors. Ce ſera une architecture d'un autre ordre, & d'un autre eſprit que celui des hommes ; un édifice le plus ſuperbe qu'on puiſſe imaginer ; la demeure d'un Palais, que Dieu, qui a fait toutes les beautez de ce monde viſible, & de ce grand objet qui depuis tant de ſiécles fait nôtre admiration, prépare à ſes Elus de toute éternité. Enfin ce ſera une eſpece de manifeſtation de la gloire du Créateur, que ce ſomptueux ouvrage, & le chef-d'œuvre, pour ainſi dire, de la toute puiſſance, qui ne s'eſt encore proprement déclarée, que par de petits rayons, & par des écoulemens imparfaits de ſon pouvoir, lequel éclatera alors dans ſa plénitude ; & tout répondra à la beauté de cette admirable demeure. *Le même.* La beauté de la demeure des Bienheureux.

Cette compagnie ſera l'aſſemblée la plus belle, la plus choiſie, la plus accomplie, la plus nombreuſe qui ait jamais été. Elle ſera compoſée d'autant de Rois que de Prédeſtinez, qui ſeront les ſujets d'un Roy éternel, comme l'aſ- Des Habitans du Royaume du Ciel.

ſure ſaint Jean : car il n'appartient qu'à Dieu, de n'avoir pour ſujets que des Rois, & des têtes couronnées. Ce ſeront tous les gens de bien de tous les ſiécles réunis dans une même ſocieté, tous les hommes vertueux qui ont vécu dans le monde, les Saints de toutes les nations de la terre, & l'aſſemblée générale de tous les Elûs choiſis de la main de Dieu ; cette multitude preſque infinie d'Anges, & d'eſprits glorieux, qui environneut le Trône du Très-haut ; ce nombre ſi grand, que ſaint Denis, au livre de ſa Jérarchie, la croit innombrable, & que ſaint Thomas prétend ne pouvoir pas même être ſupputée. C'eſt auſſi ce que diſoit le Prophete Daniel, que la cour Céleſte étoit compoſée de mille, de dixaines, & de centaines de millions d'Anges, qui ſervoient le Seigneur. *Le même. P. Rapin.*

De la paix dont on jouit dans le ciel.

Ce doit être auſſi un des bonheurs de cette aſſemblée, que l'union admirable de ceux qui la compoſeront. Ils jouïront tous d'une paix inaltérable, ſans nul différent, & ſans conteſtation aucune, & dont celle que le Prophete promettoit au Peuple de Dieu, n'étoit que l'ombre dans toute l'abondance & dans toute la richeſſe qu'il la promettoit. La paix de ce divin Royaume étant, comme dit ſaint Auguſtin, une union réglée & parfaite pour poſſéder tranquillement Dieu, & pour le poſſéder les uns les autres en Dieu ; ils s'aimeront ſouverainement, ils ſeront tous unis comme les pierres vivantes d'un même édifice, ainſi que parle un Apôtre, qui s'entreſupportent, étant poſées ſur un même fondement, pour former enſemble un temple, où Dieu ſoit éternellement honoré. L'ame de chacun ſera a découvert à tous, d'une maniére, où ils ne verront aucune diverſité de ſentimens, de déſirs, de deſſeins, d'intentions ; ſans nul ombrage, & ſans nul ſoupçon ; parce qu'ils ſeront tous animez d'un même eſprit. *Le même.*

Continuation du même ſujet.

Heureux les ſujets d'un état ſi calme & ſi tranquille, où l'on jouïra d'un repos éternel ! Et quelle gloire pour le Prédeſtiné, de ſe trouver au milieu de ces vaſes d'honneur, que Dieu formera de ſa main, pour ſervir à l'ornement de ce Palais admirable, où il fera éternellement ſa demeure ; puiſqu'au ſentiment de ſaint Auguſtin, chaque Prédeſtiné reſſentira toute la joie d'un autre Prédeſtiné, & qu'il aura autant de compagnons de cette joie, qu'il y en a de ſa béatitude ? Mais outre cette paix générale, qui unira éternellement les cœurs des Bienheureux ; il y aura encore une paix particuliére de chacun avec lui-même, par le moyen de laquelle il ſe poſſédera, en devenant maître de lui, & de tous les mouvemens de ſon ame. Ce ſera une paix du corps & de l'eſprit, des facultez de l'un, & des puiſſances de l'autre ; une paix du cœur, de ſes déſirs, de ſes eſpérances, & de tous ſes ſentimens ; & cette paix entre le corps & l'eſprit, comblera les ſens d'une ſatisfaction univerſelle en toutes choſes. Ainſi il n'y aura plus de dérégleuent dans la volonté, plus de réſiſtance dans l'appetit, plus d'inquiétude dans l'imagination, plus de trouble dans l'entendement, plus de déſordre dans le ſens extérieur ; car le peché qui eſt la ſource de tous ces defauts, ne ſera plus. *Le même.*

On verra dans Dieu la conduite de ſa Providence ſur nôtre ſalut.

Quel ſujet d'admiration & d'étonnement au Prédeſtiné, de voir dans les ordres éternels de ſon ſalut, & dans l'enchainement merveilleux des moyens, dont Dieu s'eſt ſervi pour l'attirer à lui : de voir, dis-je, juſqu'à ſes propres defauts & à ſes péchez mis en œuvre pour ſa ſanctification ! Et quand il recon-

noîtra que cette ſouveraine ſageſſe de Dieu, aura tiré de ſes égaremens, les moyens de le faire revenir dans la voie de la vertu ; que ce ſera par l'orage qu'il l'aura mené au port ; & qu'il ſe ſera ſervi de la bleſſure même du peché, pour ſa guériſon... Quelle ſatisfaction au Patriarche Joſeph de connoître dans l'ordre de cette divine Sageſſe, que ce n'eſt que par la haine de ſes freres, par ſa priſon, & par ſes diſgraces, qu'il eſt parvenu à cette élévation de fortune, qui l'avoit fait ſi grand ! Il verra alors juſqu'à quel point d'abbaiſſement il avoit fallu creuſer les fondemens de la grandeur où Dieu l'avoit élevé, pour en faire un bâtiment ſolide ; il connoîtra combien il étoit néceſſaire que ſa vertu fût éprouvée par la longueur d'une patience invincible, & que ſon humiliation fût aſſez profonde, pour ſoûtenir tout le poids de la gloire, que le Ciel lui deſtinoit. *Le même.*

Suite du même ſujet.

Ce ſera parmi les lumiéres de ces brillantes clartez de l'éternité, que le Prédeſtiné entrera en quelque maniére dans le ſanctuaire le plus ſecret de la divine Sageſſe, pour y admirer l'enchaînement des graces, dont la bonté de Dieu l'a prévenu, & pour y découvrir les reſſorts admirables de ſa conduite. Cette admiration jointe aux louanges & aux bénédictions continuelles qu'on donnera à ce Dieu de miſéricorde, en actions de graces de tant de faveurs, ſera une des plus grandes occupations des Bienheureux. De quelles louanges, ou plûtôt de quelles admirations ce divin Sauveur ne paroîtra point digne à ſes Elûs, qui trouveront ſa conduite, adorable juſques dans les moindres circonſtances de leur ſalut, lorſque le myſtére s'en développera, où tout leur paroîtra merveilleux dans les mouvemens les plus ſecrets de cette importante affaire, en laquelle tout eſt de conſéquence, parce qu'elle a rélation avec l'éternité. *Le même P. Rapin.*

De l'éternité bien-heureuſe.

Dans l'éternité rien ne change, rien ne paſſe, rien ne ſe détruit, tout y étant dans une parfaite conſiſtence, par ce point fixe, dans lequel le futur & le paſſé ſont préſens, comme dit ſaint Auguſtin ; dans lequel il n'y a ni paſſé, ni avenir. Tout y eſt préſent, parce que tout y eſt, comme Dieu y eſt lui-même, dans une ſituation toûjours la même, ſans viciſſitude aucune, ni ſans aucun changement. C'eſt auſſi cet état conſtant & invariable, qui redouble le prix des biens & des plaiſirs de l'autre vie ; leſquels étant infiniment agréables, par la qualité de leur état, & par eux-mêmes, le ſont encore plus par l'aſſûrance que donne cette bienheureuſe éternité, qu'ils ne finiront point. Que peut-on imaginer de comparable pour la ſatisfaction, & pour la tranquillité d'eſprit, qui ſera content, avec une entiére certitude de l'être toûjours ? Ainſi n'attendons point de beau jour en cette vie, ni de moment heureux, que celui qui nous ouvrira l'éternité. *Le même.*

Réflexion ſur cette éternité bienheureuſe.

Quelle conſolation au Chrétien, de ce que l'éternité doit entrer dans le prix de la recompenſe que Dieu lui deſtine pour la moindre de ſes actions ! Mais que d'éternitez perdues tous les jours, auſquelles il pouvoit prétendre, s'il eût été plus vigilant ? & ſi la recompenſe pour les plus petites choſes ſera ſi conſidérable, que doit-on eſpérer des grandes ? Si une larme, un ſoupir, un mouvement de cœur vers Dieu peuvent mériter une gloire qui ne finira point, quelle attention ne devrions-nous pas avoir dans le détail de nôtre vie, pour en ménager tous les momens ; puiſqu'il n'y va pas moins que d'une

éternité, dont la moindre de nos œuvres eſt la ſemence, comme dit ſaint Bernard. *Le même.*

Deſirs du Ciel, & de poſſeder Dieu.

Que vôtre palais eſt aimable, ô Dieu tout-puiſſant ! mon ame ſe conſume du déſir qu'elle a d'entrer dans la maiſon du Seigneur. Ce ſont les ſaints tranſports, & les amoureuſes impatiences du ſaint Roy Prophete ; mais ce doivent être celles du Chrétien, qui ne reſpire que d'être bien-tôt affranchi de la ſervitude du péché, pour entrer en la gloire, & y poſſéder Dieu. Et celui qui ne gémit pas ſur la terre comme un étranger, dit ſaint Auguſtin, n'aura pas la joie de parvenir au Ciel, comme un citoyen de cette divine Patrie. En éfet, quel déplorable endurciſſement eſt-ce de ſoûpirer ſi peu pour un état ſi heureux, quand on eſt parvenu à en connoître le prix, & à en concevoir l'importance ? Eſt-ce, dit ſaint Gregoire, que nous avons le cœur ſi dur, & l'eſprit ſi ſuperbe, & ſi attaché à la vanité, que nous ne pouvons nous réſoudre à quitter de nôtre plein gré, ce que nous perdons tous les jours malgré nous, ou par l'âge qui nous conſume, ou par les divers accidens de la vie, auſquels nous ſommes ſujets ?.. Heureux mille fois, ſi je puis m'occuper d'une ſi ſainte penſée le reſte de mes jours ? Tout ce qui eſt paſſager & temporel ne fera plus d'impreſſion ſur moi. Je n'aurai de ſouhait, ni de prétentions que pour ce qui durera toûjours ; je n'aimerai que cette beauté, qui eſt la ſource de toutes les beautez ; & je m'oublierai plûtôt moy-même, que d'oublier jamais cette divine & céleſte Jéruſalem, qui doit être ma demeure éternelle, l'objet de ma joie, & le terme de tous mes déſirs, & de toutes mes eſpérances. *Le même.*

La violence qu'il ſe faut faire pour aller au Ciel.

Il faut que l'homme s'éleve au Ciel, pendant que le poids de ſa nature l'entraîne vers la terre, qu'il combatte, qu'il triomphe, & qu'il ne ſoit point vaincu ; qu'il terraſſe une infinité d'ennemis, qu'il paſſe par deſſus mille & mille obſtacles, qu'il évite les piéges que tout l'Univers lui tend à chaque pas. Car parens, amis, état, demeure, affaires, emplois, retraite ; tout porte ſon poiſon, & il n'y a rien où nous ne puiſſions trouver une occaſion de péché. Ciel ! eſt-il chemin plus étroit ! & pouvoit-il y avoir une voie plus difficile, que celle qu'il faut tenir pour arriver à cet heureux terme ? Oui, Seigneur! vous avez fait de ce glorieux ſéjour une place de conquête, qu'il faut emporter à vive force. Auſſi, dites-vous vous-mêmes, que vous n'êtes point venu nous apporter la paix, & vous nous avez engagez dans une cruelle & continuelle guerre. *Tiré d'un Sermon manuſcrit.*

Ce qu'ont fait les Saints pour mériter le Ciel.

Si je pouvois vous faire un détail de tous ceux qui ſont maintenant dans cet heureux ſéjour, je n'en trouverois pas un ſeul à qui le Ciel n'ait coûté infiniment, du moins parmi les Adultes. Les uns ont été martiriſez ; c'eſt-à-dire qu'ils ont expiré au milieu des tourmens : car il n'eſt point de ſupplices imaginables, que les tyrans n'ayent fait endurer à ces Héros du Chriſtianiſme ; c'eſt même à leur occaſion, qu'on en a inventé une infinité, qui avoit été juſqu'alors inouïs dans le monde. Les autres ont été Apôtres ; c'eſt-à-dire que l'eſpace de pluſieurs années, ils ont travaillé ſans relâche, ſué, fatigué, pour inſtruire un peuple impoli & ſauvage, qu'ils ſont allé chercher juſqu'aux extrémitez de la terre, malgré les dangers de la mer. Ceux-ci ont été de fervens Religieux, c'eſt-à-dire qu'ils ont jeuné, couché

ſur la dure, maceré leur chair innocente, dit un éternel adieu aux plaiſirs, & aux commoditez de la vie; qu'ils ont refuſé à tous leurs ſens les moindres libertez, qu'ils n'ont ſoûpiré qu'après les croix, les humiliations, les auſteritez. Ceux-là ont été des Anachoretes; c'eſt-à-dire qu'ils ſe ſont enſevelis tous vivans dans des rochers affreux, qu'ils n'ont eu aucun commerce avec les hommes; qu'ils ont mené une vie, qui n'étoit à proprement parler qu'une mort continuelle, tant ils étoient occupez à détruire, & à anéantir leur corps. *Sermon manuſcrit du P. Etienne Chamillard, pour le jour de la fête de tous les Saints.*

Il faut imiter les Saints pour avoir part à leur gloire.

Spectateurs oiſifs de la gloire des Saints, nous ſommes ſi éloignez de les imiter, qu'il s'en faut peu que nous n'écoutions leurs actions comme de pures hiſtoires, comme des choſes auſquelles nous ne devons prendre aucune part. Il ſemble que la ſolennité de ce jour demande ſeulement de nous quelques légéres démonſtrations d'une joie paſſagére, ou tout au plus quelques marques d'un culte exterieur. Hé quoi? ne pourrions-nous point ranimer nôtre foi à la vûe de ces objets céleſtes, élever nôtre eſpérance par le ſouvenir de ce qu'ils ont été, & de ce qu'ils ſont, & conclure ce que nous devons être à nôtre tour. *Le même.*

L'eſpérance d'être un jour bienheureux dans le Ciel.

Je crois mon Dieu! que ſi je vous ſers fidelement en cette vie, je ſerai éternellement heureux après ma mort, & que vous me ferez entrer dans le palais de vôtre gloire, où il y aura tout ce que je déſire, & où il n'y aura rien de ce que je crains; où le bien eſt ſans mal, le plaiſir ſans douleur, la gloire ſans confuſion, la paix ſans guerre, la joie ſans triſteſſe, le repos ſans trouble, & la vie ſans fin. J'eſpere que dans le Ciel je vous verrai, je vous aimerai, je vous poſſederai, je jouïrai de vous; que je verrai la prémiere vérité, que j'aimerai l'eſſentielle beauté, que je poſſederai la ſouveraine bonté, que je jouïrai de la bienheureuſe éternité. Je croi que dans vous, mon Dieu! je verrai tout ce qu'il y a de beau, que j'aimerai tout ce qu'il y a de bon, que je poſſederai tout ce qu'il y a de riche, que je gouterai tout ce qu'il y a de doux, que j'entendrai tout ce qu'il y a de mélodieux & d'agréable. *Le P. Croiſet. Traité de la Foy victorieuſe.*

Tout ce qui n'eſt pas fait pour le Ciel, eſt inutile.

Helas! que vous vous donnez de peine à amaſſer du bien! que vous vous tourmentez le corps & l'eſprit pour réuſſir dans vos affaires! que vous paſſez de mauvais jours, & de mauvaiſes nuits à réver comment vous ſortirez de l'embarras où vous êtes! Pourquoi tant ſouffrir inutilement? Si vous travailliez pour le Ciel, chaque moment de vos ſouffrances produiroit un poids de gloire éternel. Mais parceque vous travaillez pour le monde, vous travaillez beaucoup, & vous ne gagnez rien: vous ſemez du vent, & vous ne recueillez que des tempêtes. Tout ce que vous avez fait & ſouffert ne vous ſervira de rien, tous vos projets ridicules s'en iront en fumée, toutes vos œuvres ſont mortes, & vous mourrez avec elles. *Le même. Tom. 2. chap. 6. ſect. derniere.*

Inſenſibilité pour le Ciel.

La pluſ-part des hommes, ſont du nombre de ceux, qui, comme parle le Prophete, ont réſolu de ne regarder que la terre, & de ne lever jamais les yeux au Ciel, où eſt leur vraie félicité: *Oculos ſuos ſtatuerunt declinare in terram.* Ils comptent pour rien ce ſéjour de délices, qui devroit être l'unique *Pſal. n. 16.*

objet de leurs déſirs. Ils ſont quelquefois frappez des terreurs de l'enfer, mais ils ne ſont jamais attirez par les douceurs du Paradis. Appeſantis par le corps, attachez au monde par mille affections terreſtres, comme par autant de racines ; chargez de liens de l'iniquité, & courbez ſous le fardeau de leurs crimes, vers la créature ; ne ſentant dans leur ame devenuë toute charnelle & animale, aucun mouvement vers ſon centre ; ſe trouvant denués de ces ailes de colombe, que Dieu donne aux ames pures, pour voler ſur la montagne ſainte ; ils regardent avec un déſeſpoir ſecret ces eſpaces immenſes qui ſéparent le Ciel d'avec la terre, & perdent avec l'eſpérance, le déſir de leur ſouverain bonheur : ils ne penſent plus qu'il y en ait d'autre bonheur pour eux, que dans ce monde : *Pro nihilo habuerunt terram deſiderabilem. L'Abbé du Jarry. Sermon de la Touſſaints.*

Pſalm. 105.

Le déſir d'être heureux nous eſt naturel & ſurnaturel.

Le prémier mouvement de l'ame, eſt le déſir de la félicité ; mais outre cela, l'Eſprit divin fait ſentir à l'homme raiſonnable qu'il eſt créé pour une fin digne de la nobleſſe de ſon être, & que ne trouvant rien dans l'univers qui puiſſe remplir l'étendue de ſes déſirs, il doit ſoûpirer pour un objet d'un ordre ſuperieur à tout ce qui eſt dans l'ordre des choſes créées. Cette puiſſance inſatiable qui le porte toûjours à ſouhaiter quelque choſe au-delà de ce qu'il poſſéde, ne peut être une choſe inutile en lui. Il ne ſçauroit l'avoir reçuë de la nature, ſans qu'il y ait effectivement un bien, dont l'excellence proportionnée à ſa vaſte capacité la puiſſe remplir ; ce panchant même ſi naturel & ſi fort, par lequel il cherche même la félicité dans le péché, qui l'en éloigne le plus, doit avoir un terme réel & éfectif, qui lui réponde ; & ſon cœur ſera toûjours dans un état violent & inquiet, pendant qu'il ſera hors de ſon centre, ou de la voie qui l'y peut conduire. *Le même.*

Nôtre Patrie eſt le Ciel, & nous ſommes des étrangers ſur la terre.

Souvenez-vous que vous êtes étrangers, & bannis ſur la terre, & que dans les endroits les plus délicieux du déſert, vous devez ſoûpirer pour la Terre promiſe. Ces tentes myſterieuſes ſous leſquelles les Iſraélites habiterent, cette fête des Tabernacles qu'ils célébroient tous les ans avec tant de ſolennité, cet Agneau Paſchal qu'ils mangeoient les reins ceints, & le bâton à la main avec promptitude, la Pâque qui ſignifie paſſage ; toutes ces choſes ſont de belles & admirables figures de cet état d'éxil, où nous ſommes ſur la terre, comme des voyageurs qui paſſent ſans s'arrêter, & tendent toûjours à leur Patrie. Delà vient que Dieu nous rend le voyage pénible & laborieux, de peur que nous ne prenions la voie pour le terme : il permet que nous ne goûtions aucun plaiſir ſans mélange d'amertume ſur la terre, pour nous mettre dans l'heureuſe néceſſité de chercher le vrai bonheur qu'il nous deſtine. Il faut donc porter avec patience le poids du jour & de la chaleur dans le chemin, pour goûter la douceur du repos dans le terme. *Le même.*

La recompenſe qui nous eſt préparée dans le Ciel nous doit animer.

Ces moiſſons de gloire que les Saints doivent recueillir dans le Ciel, après avoir ſemé ſur la terre dans les larmes ; cette couronne de juſtice, que le Juge équitable promet à la fin de la courſe ; ces brillantes & riches deſcriptions de la Jéruſalem céleſte dans l'Apocalypſe, cette ſérénité inaltérable qui regnera dans ce ſéjour de gloire, ce beau jour qui ne ſera jamais troublé d'aucun nuage, ce Cantique éternel, que les millions d'Anges, qui environnent le trône de l'Agneau, repeteront ſans fin ; toutes ces vives Images, que ſont-elles

autre choſe, dit ſaint Auguſtin, que des échelles ſpirituelles pour élever l'eſprit à Dieu par l'impreſſion des ſens ? C'eſt là comme l'aliment du feu ſacré de l'amour divin, qui en fait monter les étincelles juſqu'à Dieu, par ces déſirs ardens de le poſſéder. Delà viennent les gémiſſemens de la Tourterelle, dont la voix ſe fait entendre dans la ſolitude ; ces plaintes tendres & amoureuſes des ames, qui ſouhaitent avec ſaint Paul, d'être délivrez de leurs liens, pour ſe voir avec JESUS-CHRIST ; ces vives impatiences de voir ſans nuages & ſans voile, cette beauté divine, dont les rayons paſſagers, qui ont brillé ſi ſouvent à leurs yeux dans la contemplation, leur ont découvert l'excellence ; ces élancemens de leur volonté vers Dieu, qui les ſéparent de toutes les choſes créées, & les conduiſant, pour ainſi dire, juſqu'aux portes du Ciel, les font pleurer triſtement ſur les fleuves de Babilone, à la vûe de la céleſte Sion : ces agitations violentes, & ſi j'oſe ainſi parler, ces convulſions de l'ame, qui déja toute purifiée, s'éleve comme une flamme ſubtile vers le Ciel, & ſe trouvant arrêtée ſur la terre par les liens du corps, tombe dans cette langueur de l'amour divin, qui en eſt la derniere épreuve. *Le même Abbé du Jarry.*

Les ardens déſirs de David pour le Ciel.

De quelles vives expreſſions David ne ſe ſert-il point, pour repréſenter la véhémence du déſir qu'il a de poſſéder Dieu ? Un cerf alteré, qui court vers les fontaines, une terre aride & entr'ouverte par la chaleur, qui demande la roſée à un ciel d'airain & de bronze, n'en ſont que de foibles peintures. Tantôt il demande, qui lui donnera des aîles de colombe pour voler & pour ſe repoſer en Dieu ; tantôt il dit que ſes larmes lui tiennent lieu de pain, nuit & jour, pendant qu'il s'en voit ſéparé : là il préfere la place de la maiſon de Dieu aux plus riches palais des pécheurs ; icy il ne veut qu'une choſe du Seigneur, & il l'a demande juſqu'à ce qu'il l'ait obtenuë ; c'eſt d'habiter dans ſa Maiſon pendant l'éternité. Toute la violence de ce deſir amoureux, & de cet amour tranſporté pour ſon objet, n'eſt-elle pas repréſentée par ces paroles ? Ah Seigneur ! que vos tabernacles ſont aimables ! Mon ame tombe dans la langueur & dans la défaillance à force de les déſirer.. Je me ſuis réjoui en entendant les choſes que l'on m'a dites de vous, ô ſainte Jéruſalem ! nous irons dans la maiſon du Seigneur. Ne vous ſemble-t'il pas voir une ame ſainte, qui par des ſaillies amoureuſes & redoublées, ſe jette entre les bras de Dieu ? *Le même.*

Peu de perſonnes ſouhaitent véritablement le Ciel.

Quel étrange aveuglement, qu'une ame rachetée du Sang de JESUS-CHRIST, inſtruite de ſes maximes, élevée dans ſa religion, & qui lui demande tous les jours que ſon Royaume lui arrive, borne néanmoins toutes ſes prétentions aux honneurs & aux richeſſes, & aux commoditez de la terre ? Qu'un Dieu avec ſa puiſſance, ſa magnificence, ſa bonté, ſes graces, n'ait pas l'avantage d'attirer une ame qui n'eſt créée que pour le poſſeder ; & que celui qui a de quoi ſatisfaire pleinement tous les hommes, ne trouve preſque point d'hommes, qui ſe ſatisfaſſent de lui ! Il eſt bien vrai que de temps en temps on penſe au Ciel, & que l'on voudroit y être : mais il n'eſt auſſi que trop vrai, qu'on ne voudroit point y être ſi-tôt, à cauſe d'un malheureux attachement qu'on a au monde. *L'Autheur des Sermons Moraux.*

Dieu, qui eſt le ſouve-

Le Sauveur demandant un jour à ſaint Thomas d'Acquin, quelle recompenſe il déſiroit de ſes travaux, il lui répondit : Seigneur, je n'en veux point

rain bien, est nôtre recompense dans le Ciel.

d'autre que vous-même : *Non aliam, quàm teipſum.* Vous êtes la béatitude de toutes les puiſſances de mon ame : mon entendement ne veut point d'autres lumiéres, ma volonté d'autres flâmes, mon cœur d'autre félicité : *Non aliam quàm teipſum.* Vous êtes le centre de tous mes déſirs, & le comble de tous mes vœux ; je ne veux point d'autres richeſſes, d'autre couronne, d'autre béatitude que vous : *Non aliam quàm teipſum.* Auſſi n'y en a-t'il point d'autre ; & j'oſe dire, mon Sauveur ! que vous êtes reduit à cette néceſſité, ou de me donner trop, ou de me donner trop peu. Si vous vous donnez vous-même, j'avoue que c'eſt trop pour mes ſervices ; mais ſi vous me donnez autre choſe que vous, pour grande qu'elle ſoit, ce n'eſt pas aſſez pour mes déſirs. Vous êtes mon unique & ſouverain bien ; ſans vous je ne ſerai jamais content. *Le P. Nouet, dans la Préface de la prémiere partie de l'homme d'Oraiſon.*

Pourquoi les Chrétiens ſont appelez les Enfans du Royaume. *Matth.* 8.

N'avez-vous jamais remarqué pourquoi les Chrétiens ſont appelez dans l'Evangile, les Enfans du Royaume ? *Filii Regni.* J'ai ſouvent penſé que c'étoit comme les Enfans d'Iſrael, qui encore bien qu'ils euſſent été long-temps en captivité dans Babilone, avoient cependant un déſir extrême de retourner en Judée. Voilà à mon ſens, pourquoi les Chrétiens ſont appelez les Enfans du Royaume du Ciel, *Filii Regni* : c'eſt qu'encore qu'ils ſoient nez ſur la terre, & qu'ils y ſoient comme dans un lieu d'éxil & de banniſſement, ils ont pourtant ſans ceſſe leurs déſirs portez dans le Ciel, qui eſt leur aimable patrie. C'eſt la raiſon pour laquelle on les appelle les Enfans du Royaume. Je ſçai bien qu'on peut dire qu'ils ſont appelez de ce nom, parce que le Sauveur leur a acheté ce Royaume au prix de ſon Sang : mais je ne dois point craindre de dire qu'ils ſont particulierement appelez de ce nom, parce que JESUS-CHRIST veut que nous l'achetions par nos ſoûpirs & par nos gémiſſemens : *Chriſtianus perenniter gemit*, dit un ſaint Pere. Si nous en ſommes là (Chrétiens), ſi nous vivons ſur la terre dans des ſoûpirs & des gémiſſemens continuels pour le Ciel, nous ſommes les enfans de ce Royaume. *M. de Fromentieres. Serm. de l'Aſcenſion.*

L'attachement à la terre empêche de penſer au Ciel.

Il eſt difficile que dans cet accablement de ſoins où nous ſommes ici bas, on puiſſe avoir la liberté d'eſprit qu'il faut pour penſer au Ciel ; comme il paroît dans le Peuple d'Iſraël lequel ne pouvoit autrefois écouter Moïſe, qui lui parloit de la terre promiſe, par l'oppreſſion du travail, & par l'accablement d'eſprit, où la ſervitude l'avoit reduit. C'eſt inutilement qu'on parle au Chrétien de l'autre vie, lorſqu'il gémit ſous les néceſſités de la vie préſente : car l'eſprit de l'homme étant en quelque façon eſclave du corps, & ſe trouvant quelque-fois accablé ſous ce poids, ne peut s'élever vers le lieu de ſon repos éternel : & c'eſt par ce miſerable attachement à la terre qu'on ſe deſacoutume inſenſiblement de lever les yeux vers le Ciel, pour penſer à cette céleſte patrie où ſont les déſirs, & les eſpérances des véritables fideles. *P. Rapin. livre de l' Importance du ſalut.*

Nous ſerons parfaitement heureux & contens dans le Ciel.

C'eſt dans cet heureux ſéjour que cette immenſité de l'eſprit de l'homme, laquelle eſt la marque la plus grande de la nobleſſe, & de la Royauté de ſon ame, ſera entierement raſſaſiée ; c'eſt alors que l'inquiétude naturelle de ſon eſprit qui cherche à ſe ſatisfaire de tout, & qui ne ſe contente de rien, ſera appaiſée, & que l'avidité de ſon cœur ſera remplie, parce que Dieu

ſera

ſera lui-même ſa recompenſe : car il remplira de la plénitude de ſes perfections, cette vaſte capacité de nos ames, qui trouveront en lui ſeul tout ce qu'elles déſirent ; & qu'il tiendra lieu de toutes choſes aux Bien-heureux, dit l'Apôtre ; parce qu'il les remplira de lui-même, dit ſaint Bernard : *Plenitudo quam expectamus à Deo, non erit niſi de Deo. Le même.*

On doit prendre plaiſir à entendre parler du Ciel.

Nous prenons plaiſir à écouter des perſonnes qui ont vieilli dans les voyages, qui ſçavent & qui rapportent exactement la diſtance, la ſituation, la grandeur, & les particularitez des villes qu'ils ont vuës ; & nous autres qui ſommes voyageurs en cette vie, & qui marchons vers le Ciel, nous ne nous mettons pas ſeulement en peine de ſçavoir combien nous en ſommes éloignez ... Si nous nous négligeons dans le chemin qui mene à Dieu, nous en ſommes infiniment plus éloignez que la terre ne l'eſt du Ciel ; mais ſi nous nous hâtons d'aller à cette cité bien-heureuſe, nous nous trouverons bien-tôt à ſes portes : car cet éloignement ne vient point de la diſtance des lieux, mais de la diſproportion de nôtre vie. *S. Chryſoſtome ſur ſaint Matthieu traduit par M. Marſilli.*

Nous ne pouvons rien ſouhaiter en cette vie, qui ne ſe trouve avantageuſement dans le Ciel.

Qu'eſt-ce qu'on peut ſouhaiter ſur la terre, que peut-on rechercher & eſtimer en cette vie, qui ſoit comparable à ce que nous eſpérons dans le Ciel ! la ſanté qui ſe conſume, la vigueur de l'âge qui s'uſe par elle même, la réputation qu'on acquiert quelquefois ſans mérite, & que l'on perd auſſi quelquefois ſans démerite ; des loüanges que le menſonge donne à la vanité, & que la vanité ne recompenſe que par le menſonge ; un eſprit qui s'appeſantit, & s'épuiſe par ſa propre foibleſſe ; une protection qu'on donne par hazard, & qu'on ôte par caprice ; une fortune qui élevée avec beaucoup de peines, tombe tout d'un coup ; des richeſſes qu'on conſume ſoy-même, & qu'on a la douleur de ſe voir ravir ; des amis qui ne ſervent que par interêt, & qui ſont indifferens quand on eſt moins heureux, ſemblables à ces oiſeaux de paſſage, qui vont chercher dans un autre climat, un air plus doux, & une ſaiſon plus temperée ? Ah ! penſez avec quel avantage vous jouïrez de tout cela dans le Ciel, où la ſanté ſera inalterable, la réputation hors des atteintes de la calomnie, &c. *M. Flechier. Sermon de la felicité.*

Idée de nôtre Béatitude dans le Ciel. *Geneſ.* 15.

Pour ſçavoir quelle eſt la grandeur du bien, que Dieu nous a préparé dans le Ciel, adreſſons nous, dit ſaint Bernard, à celuy-la même qui a pris le ſoin de nous préparer ces biens. *Dic nobis, tu qui præparas, quid præparaſti ? Ego merces tua magna nimis.* Ce ſera le ſein de ma divinité qui vous ſervira de palais. Ce ſera ma propre couronne qui ſera vôtre diademe, ce ſera ma propre eſſence qui ſera le fond de vôtre domaine, ce ſera ma puiſſance, ma ſageſſe, ma bonté, ma juſtice, ma miſéricorde & toutes mes perfections, qui ſeront vos poſſeſſions & vos héritages. *Super omnia bona ſua conſtituet eum.* *Matth.* 14. Ecoutez ce que la vérité même dit dans l'Evangile à tous les prédeſtinez. Mes chers élûs, je vous aſſûre que je vous prépare la même félicité que mon Pere m'a préparée, à moy qui ſuis ſon propre Fils : *Ego diſpono vobis, ſicut diſpoſuit mihi Pater, regnum.* *Luc.* 22. Je vous promets, que pour raſſaſier pleinement vôtre ame, je vous ferai ſeoir à ma table : *Ut edatis, & bibatis ſuper menſam meam.* *Ibidem.* Comme donc Dieu ne peut être raſſaſié que de ſoy-même, qu'il faut une vérité infinie pour nourrir ſon entendement, & une bonté infinie pour contenter ſon cœur ; ce ſera cette même verité, & cette même bonté, qui feront la nourriture des Bienheureux. *P. Texier dans ſon Carême.*

La ſeule vuë de Dieu eſt capable de nous contenter. *Luc.* 18. *Pſalm.* 16.

Quand Dieu ſe ſeroit épuiſé, ſi cela ſe pouvoit, à me faire du bien, ſi après tout, il jettoit un voile ſur ſon viſage, s'il me couvroit ſa divinité; je ne ſerois pas heureux, ni ſatisfait: je me plaindrois de lui; & s'il me demandoit comme à cet aveugle de l'Evangile, *quid tibi vis faciam?* que veux-tu que je faſſe pour te contenter? je lui repondrois. *Domine ut videam .. Satiabor cum apparuerit gloria tua*: Faites que je vous voye, c'eſt vous même que je cherche, découvrez moy vôtre viſage; & me voila content. Mais encore que ſouhaites-tu voir? je veux voir ce que vous êtes, je veux voir cet Etre qui a toûjours été, & qui n'a point commencé d'être, je veux pénétrer au fond de vôtre Etre pour y voir ces abîmes de perfections que vous nous cachez, pour y voir la ſource de tous les êtres, & de toutes les beautez poſſibles. *P. Câtillon. Sermon de tous les Saints.*

De l'éternité bienheureuſe.

S'il eſt vrai ce que dit ſaint Auguſtin, que pour joüir de cette félicité ſeulement un jour, il faudroit mépriſer tous les contentemens d'une infinité de nos années, parce que ſelon le ſaint Roy Prophete, un jour paſſé dans la maiſon de Dieu, en vaut mille qu'on paſſeroit dans la maiſon des Grands: que ſera-ce d'en joüir toute une éternité? Oui, un jour en ce lieu-là vaut mieux qu'une infinité de nos meilleures années. Que ſera-ce donc d'un ſiecle, de mille ans, d'un million, & dix mille millions d'années? C'eſt peu dire, ou plûtôt ce n'eſt rien dire: après ce dénombrement de ſiecles ou d'années, je ne ſuis encore ni au milieu ni au commencement. C'eſt toûjours à revenir; car la meſure de cette éternité n'eſt point nôtre temps; mais Dieu ſeul, qui n'a point de meſure en ſa durée non plus qu'en ſon Etre. *Le même.*

Sur la même recompenſe, Dieu ſera nôtre Remunerateur.

Le temps de cette vie eſt court, le travail n'eſt rien, & nous nous laiſſons aller au relachement & à la molleſſe! c'eſt ſur la terre que vous combatez, & c'eſt dans le Ciel que ſera vôtre couronne; ce ſont les hommes qui vous affligent, & qui vous outragent, & ce ſera Dieu qui vous conſolera, & qui vous couronnera de gloire. Vous n'avez à courir qu'un moment, & au bout de vôtre carriere, il vous offre un prix & un repos qui ne finiront jamais; vous combattez dans un corps corruptible, & vous ſerez recompenſé dans un corps incorruptible ... De plus nous avons une ſi furieuſe paſſion de commander à un morceau de terre, qui dans peu de jours nous couvrira, & nous n'avons point d'ambition pour le Ciel, où nous pouvons vivre éternellement avec Dieu; nous ſouffrons tant de fatigues & de peines, nous ſuions le ſang & l'eau, pour avoir quelque rang dans nôtre pays, ou plûtôt dans le lieu de nôtre banniſſement, & nous ne voulons avoir aucune part aux dignitez de nôtre vraye patrie. *Tiré d'un Autheur moderne & Anonyme.*

Les Chrétiens ſont appellez les enfans de promeſſes.

C'eſt une excellente & admirable qualité que l'Apôtre donne aux Chrétiens, de les appeller enfans de promeſſes: *Filii promiſſionis æternæ.* Mes freres, dit-il, nous ſommes enfans de promeſſe de toutes les plus inſignes faveurs que Dieu peut jamais faire à une créature raiſonnable, en nous promettant de ſe donner un jour lui-même pour nôtre héritage & nôtre poſſeſſion éternelle: & par conſequent, ſouvenons-nous de l'obligation que nous avons de nous rendre dignes de telles promeſſes, & de nous comporter comme des perſonnes deſtinées, aprés les miſeres de cette vie préſente, à la joüiſſance d'une glorieuſe éternité future: *ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis.* Qui,

pour parler dans le ſentiment de ce même Apôtre, nous ſommes des creatures, qui attendent que Dieu ſe communiquera un jour à nous d'une maniere ineffable, en nous découvrant ſon eſſence divine, & toutes le beautez de ſa gloire : nous en avons maintenant des promeſſes & des gages, & nous en attendons l'accompliſſement & l'effet. *Nam expectatio creatura revelationem expectat. Livre de la conduite de la grace. Le P. Antoine de ſaint Martin de la porte Carme réformé. Traité. 6.* *Ibidem.*

Nous devons vivre ſur la terre comme des perſonnes qui aſpirent & qui prétendent au Ciel.

Voilà, Chrétiens, ce que vous croyez touchant vôtre derniere fin, & vôtre bonheur éternel ; mais quand eſt-ce que vôtre vie & vos mœurs répondront à vôtre créance ? quand vivrez-vous comme une perſonne qui aſpire à une éternité de gloire ? quand eſt-ce que le Ciel ſera l'unique objet de vos vœux, & que le monde vous déplaira autant qu'il eſt mépriſable ? Reſervez vous de vivre à l'avenir pour celui avec lequel vous devez toûjours vivre, laiſſez les vanitez, & quittez la terre à ceux qui ne connoiſſent & qui n'aiment que la terre, comme ſi ce devoit être leur demeure éternelle. Que ſi vous avez un déſir ſi ardent des richeſſes, des grandeurs, des commoditez, & des plaiſirs ; ſoyez picqué d'une plus noble & d'une plus ſainte ambition, tournez vos déſirs vers le Ciel : il y a des richeſſes ineſtimables, des rangs, des trônes, des plaiſirs, capables de remplir tous vos déſirs, & de vous rendre éternellement heureux. *Le même.*

Ce que les gens du monde font pour une légére recompenſe.

Quelle ardeur & quel courage n'inſpire point l'eſpérance d'une recompenſe aſſez légere, on va à l'aſſaut & à la brêche d'une muraille à travers le feu & le fer, on s'expoſe aux périls des tempêtes, & des naufrages, on eſſuye les fatigues & les travaux d'un long voyage, ſur l'eſpérance d'un petit interêt, ou d'un honneur mondain : Et vous pour acquerir une couronne immortelle, des délices & des biens qui dureront autant que Dieu même, vous vous mettrez ſi peu en peine ? vous plaindrez ce peu de travail, cette gêne & cette contrainte que Dieu demande à ſon ſervice ? vous ne daignerez pas même ſeulement travailler pour le Ciel, & pour celui qui le donne pour recompenſe ? Que dites-vous à cela, mon cher Auditeur ? croyez-vous qu'il y ait un Paradis ? qui vit en vôtre cœur, le Ciel ou la terre ; le temps, ou l'éternité ? Vous croyez cette recompenſe, dites-vous, vous l'eſperez, vous y aſpirez ; car c'eſt à quoy vous oblige la Religion que vous profeſſez : rapportez donc vos actions à l'éternité, faites voir que par vôtre conduite que vous ne bornez pas vos eſperances à cette vie, que vous êtes fait pour quelque choſe de plus grand que tout ce qu'il y a en ce monde. *Le même.*

Peinture du Paradis, priſe de l'Apocalypſe de ſaint Jean.

De tous les éloges que le Saint Eſprit fait du Paradis en divers endroits de l'Ecriture, celui qui m'en donne le plus d'idée, c'eſt le nom de Cité Sainte que je trouve dans l'Apocalypſe. Saint Jean n'oublie rien en cet endroit, pour nous faire une peinture avantageuſe de cette Céleſte Jéruſalem : il y employe tout ce que la nature a formé de plus précieux, tout ce que l'art, tout ce que l'imagination peut ajoûter à la nature. Il n'eſt pas, dit-il, juſqu'aux fondemens de cette grande ville, qui ne ſoient compoſez d'émeraudes & de ſaphirs ; tous les édifices y ſont de criſtal, & de fin or ; l'or y brille juſque ſous les pieds des habitans, les rues & les places publiques en ſont pavées. Elle eſt coupée en divers endroits, d'un canal d'eau-vive, bordé d'arbres toûjours fleuris &

toûjours verts, leſquels portent tous les mois de nouveaux fruits. Enfin un Aſtre infiniment plus beau que le Soleil y répand par tout une lumiére également douce, & brillante, qui ſans bleſſer les yeux, releve admirablement l'éclat de tant de richeſſes. Cet Aſtre y produit un jour éternel, un jour toûjours ſerein, toûjours calme; il n'eſt jamais couvert de nuages, il ne ſe retire jamais pour faire place à la nuit : *Nox enim non erit illic* : Car en ce beau lieu il n'y aura plus de nuit, plus de ténebres. Voilà ſans doute un admirable ſejour, & je ne ſçai comment il nous reſte encore quelque amour pour la terre, pour cette demeure ſombre, & infecte, pour cet égoût de l'Univers, après avoir jetté les yeux ſur une région ſi délicieuſe & ſi riante. Mais ce n'eſt que pour s'accommoder à la portée de nos eſprits, que ſaint Jean parle de la ſorte, puiſqu'il n'y a rien dans le Ciel de tout cela, mais quelque choſe d'infiniment plus beau & plus magnifique, que l'œil n'a point vû, ni l'oreille entendu, & qui ne peut même tomber dans l'eſprit humain, &c. *P. de la Colombiére, Sermon de la Toûſſaints.*

Apocal. 21.

Autre idée du bonheur dont nous jouïrons dans le Ciel.

C'eſt un ſi grand bonheur que celui que Dieu nous promet pour la recompenſe de nos travaux, que tout ce qu'il y a de plus éclatant au monde n'eſt que nuit & qu'obſcurité, & n'a point du tout de lumiére pour nous en faire connoître le prix & la beauté. Ce qui a fait dire à l'Apôtre, qui l'avoit vû dans ſon extaſe : *Oculus non vidit &c.* Tout ce qui ſe peut voir au monde de charmant, tout ce qui ſe peut dire au monde de merveilleux, tout ce que la liberté de l'imagination ſe peut figurer, tout ce que l'entendement peut concevoir, n'eſt rien du tout de ce qu'il faut pour nous faire comprendre la grandeur de la recompenſe que Dieu nous prépare; il faut pour nous en former une image, que nous allions au-delà de tout le monde, dans Dieu même pour y trouver de quoi nous éclairer, & nous faire entrevoir, à la faveur de ſes clartez, ce que rien ne nous peut montrer hors de lui; ſelon cette parole du Pſalmiſte : *In lumine tuo videbimus lumen. M. Maimbourg. Sermon pour le ſecond Dimanche de Carême.*

Pſalm. 35.

L'eſpérance du bonheur, & de la recompenſe qui nous eſt promiſe, nous doit animer à ſoûffrir, & à travailler pour l'obtenir.

Non ſunt condigna paſſiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis. Parmi les ſouffrances & les travaux qui ſont inſéparables de la vie Chrétienne, élevez vos yeux, & le cœur au Ciel; regardez le terme durant tout le chemin, le prix au bout de la carriere, la couronne après le combat, & toute cette infinité de gloire que Dieu vous prépare après les ſouffrances de cette vie. Quand il faudroit toute une éternité de peines & de travail pour un ſeul moment de la gloire qu'il vous propoſe, cette éternité ſeroit peu; parce que cette gloire étant Dieu même, il n'y peut jamais avoir de proportion entre elle, & tout ce qui ſe peut faire ou ſouffrir pour l'acquerir. Que ſera-ce donc maintenant, qu'il ne faut qu'un moment de peine, pour nous aſſûrer la poſſeſſion de cette gloire durant toute l'éternité ? *Momentaneum & leve tribulationis noſtræ æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Eternité ! moment ! Eternité que tu es grande ! & moment que tu es petit ! Que cette petiteſſe produit de grandeur! & que cette grandeur doit être ardemment déſirée, & pourſuivie de tous les hommes, puiſqu'elle ſe donne pour ſi peu ! *Momentaneum & leve. Æternum gloriæ pondus.* Un moment de peine, une éternité de gloire : la croix en cette vie, & Dieu, qui ſera mon bonheur tant que lui même ſera Dieu. Il n'y a

2. *Ad Cor.* 4.

2. *Ad Cor.* 4.

plus après cela, mon Dieu ! de croix & de ſouffrances dans la vie Chrétienne ; parce que les ſouffrances & les croix deviennent bonheur & délices, par l'aſſûrance que vous nous donnez qu'elles nous acquierent la jouïſſance d'une gloire infinie. *Le même.*

L'inégalité de gloire n'empêche pas que tous les Bienheureux ne ſoient parfaitement contens.

Je ſçai bien que nos connoiſſances ſont finies, & bornées, & par conſéquent que dans le Ciel, elles n'auront point de proportion avec l'infinité de l'eſſence, & des perfections de Dieu. Cela n'empêchera pas que nous ne contemplions à découvert cet objet incomparable, & que cette contemplation ne nous rende ſouverainement heureux. Car comme un vaiſſeau plongé dans la mer ne reçoit pas toutes ſes eaux ; mais il en reçoit aſſez pour ſe remplir tellement, qu'il n'y demeure aucun vuide : de même étant abîmez dans l'Ocean de la divinité, quoique nous ne ſoyons pas capables de recevoir & de comprendre tout ce qui fait la félicité & la gloire de Dieu, néanmoins nous en recevrons aſſez pour raſſaſier tous nos déſirs ; enſorte que rien ne manque à la ſouveraine félicité de la créature raiſonnable. *Liv. intitulé, Conſolation contre les frayeurs de la mort.*

Ce que c'eſt que le Paradis.

Qu'eſt-ce que le Paradis ? C'eſt l'invention la plus admirable de la ſageſſe d'un Dieu, le dernier effort de ſa toute-puiſſance, le terme de ſa liberalité & de ſa magnificence, le digne prix du ſang d'un Dieu : un bien ſi grand, que Dieu, tout-puiſſant qu'il eſt, ne peut rien nous donner de meilleur ; car c'eſt lui-même qui ſe donne aux Bienheureux dans le Ciel, & peut-il donner quelque choſe de meilleur que lui-même ? *Quid enim poterat dare ſe ipſo melius, vel ipſe ?* Dit ſaint Bernard. On ne nous demande pour acquerir ce bonheur, qu'un peu de violence à nos paſſions, qu'un ſoûpir d'un cœur contrit & humilié, qu'un verre d'eau donné pour ſon amour : eſt-ce trop nous demander, & ſi nous le refuſons à ce prix, ne méritons-nous pas bien d'en être privez pour jamais ? *P. Nepveu. Tom. 1. de ſes Réflexions Chrétiennes.*

Suite du même ſujet.

Le Paradis eſt un grand bien, puiſqu'il eſt le dernier effort de la magnificence d'un Dieu. Dieu paroît riche & liberal dans tous les autres dons ; mais il n'y a que dans le Ciel, dit le Prophéte, où il paroît magnifique ; la Terre, la Mer, les Cieux, les Aſtres, & tous les ouvrages ſi admirables du Seigneur que nous voyons, font connoître ſa gloire ; mais il n'y a que le Paradis qui faſſe éclater ſa magnificence. Tous les autres biens que Dieu nous communique en cette vie, ne ſont que des goutes de ce torrent de délices, qui inondera les Bienheureux : il les laiſſe pour ainſi dire échapper, pour faire comprendre à ſes ſerviteurs, que ſi dans le lieu de miſére on goute quelquefois tant de douceurs, que ſera-ce dans le lieu de la béatitude ? que ſi le lieu d'éxil a quelque fois tant d'agrément, que ſera-ce de la patrie ? Malheur à nous, ſi nous préferons le lieu de nôtre éxil à nôtre patrie ; nous méritons bien nôtre miſére, ſi nous ſommes aſſez aveugles pour l'aimer. *Le même. Tom. 2.*

Comparaiſon du Ciel, & du Thabor, où le Fils de Dieu, parut tranſfiguré.

Si nous euſſions été du temps que le Sauveur du monde converſoit ſur la terre, il n'y a perſonne de nous qui n'eût tenu à une ſinguliere faveur, de l'accompagner ſur la montagne de Thabor, pour être témoin de ſa Transfiguration. Mais une ſainte mort nous fera monter ſur la ſainte montagne de Sion ; elle nous élevera ſur tous les Cieux, où nous verrons bien d'autres merveilles, que les Apôtres n'en virent ſur la Sainte montagne. Car non-ſeulement nous y

contemplerons ce glorieux Sauveur plus reſplendiſſant que le Soleil, & dont le vétement ſera plus éclatant que la nege ; mais nous y ſerons nous-mêmes transfigurez, & revêtus de gloire. Les trois Apôtres qui jouïrent de ce beau ſpectacle ſur le Thabor ne virent que deux Propheres ; mais nous y verrons tous les Prophetes, tous les Patriarches, tous les Apôtres, & tous les Saints qui triomphent dans le Ciel. Les Apôtres ne virent ce rayon de gloire qui coula de l'ame bienheureuſe du Sauveur ſur ſon corps, que comme un éclair, & ne jouïrent qu'un moment de ce plaiſir céleſte, car ils deſcendirent auſſi-tôt de cette Sainte montagne & furent expoſez à de nouveaux combats, & à de nouvelles miſéres : Mais nous monterons au Ciel, pour n'en deſcendre qu'au jour de la réſurrection, & y demeurer enſuite éternellement. Nous n'aurons plus de combats à ſoûtenir, plus d'ennemis à vaincre, plus de dangers à eſſuyer. *Autheur Moderne & Anonyme.*

Idée que l'écriture nous donne de la Jéruſalem céleſte.

Nous regardons comme une inſigne faveur que Dieu fit à ſaint Jean, de lui faire voir la gloire, les richeſſes, & les divines beautez de la Jéruſalem nouvelle ; mais ce que ce Diſciple bien-aimé ne vit alors qu'en ſonge & en viſion, Dieu nous le fera contempler en effet & en vérité. Entendons maintenant la voix du Seigneur, qui nous crie du haut du Ciel, comme il fit autrefois à ce Diſciple bien-aimé : *Veni & vide* : Vien & voi. Vien ſerviteur fidele, je te montrerai ma Cité pompeuſe, & triomphante ; je te ferai voir le Palais de ma gloire, & toute la grandeur & la magnificence de mon Royaume : *Veni & vide.* Viens, & rends-toi digne d'entrer en ce lieu, & je déploirai devant toi, mes plus riches tréſors, & mes plus précieuſes couronnes. Viens, & je ferai couler devant tes yeux le fleuve d'eau vive qui ſort de mon trône, & les voluptés éternelles qui découlent de ma face, que je te ferai voir à découvert. Et je ne te ferai pas voir tous ces divins tréſors, toute cette gloire céleſte, & toutes ces délices angeliques ſeulement en ſonge, ou en viſion de nuit, ou par quelque extaſe, par quelque ſaint tranſport, ou par quelque raviſſement prophétique ; mais je te les ferai contempler en effet, & en vérité à la faveur d'une lumiére plus pure & plus éclatante que celle du Soleil ; & non ſeulement je te ferai voir & contempler à loiſir tout cela, mais je t'en ferai jouïr éternellement, comme d'un bien qui t'appartiendra en propre. *Le même.*

La recompenſe des Saints dans le Ciel ſera éternelle. *Sapient. 5.*

Il n'y a que la récompenſe des juſtes qui ne paſſe point ; parce que les juſtes, dit l'Ecriture, vivront éternellement, & que leur recompenſe eſt en Dieu, qui ne peut changer : *Juſti autem in perpetuum vivent, & apud Dominum eſt merces eorum.* Il n'y a que cette recompenſe des Elûs qui eſt immuable, invariable, inalterable, parce qu'elle conſiſte, dit Jesus-Christ, dans le bonheur qu'ils ont de voir Dieu, d'aimer Dieu, de poſſéder Dieu. Or éternellement ils le verront éternellement ils l'aimeront, éternellement ils le poſſéderont. Comme le tourment des damnez ſera d'être à jamais privez de Dieu, & d'avoir éternellement à ſentir la perte de Dieu ; la béatitude des Saints ſera de ne pouvoir plus perdre Dieu, de ne pouvoir plus être ſéparez de Dieu, & d'être unis pour jamais à Dieu : *Ecce merces ſanctorum.* Voilà, & c'eſt l'Egliſe même qui le chante ; voilà la recompenſe de ceux qui s'attachent à Dieu, & qui le ſervent. Un Royaume leur eſt préparé, mais un Royaume éternel, où il n'y aura ni ſucceſſion ni révolution ; une couronne les attend, mais une couronne, dont le pri-

Officium plurium Mart. 3 Noct. Antiph. 3.

vilege incommunicable à toute autre couronne du monde eſt la perpetuité. Ils regneront ; mais leur regne, auſſi-bien que celui de Dieu, ſera le regne de tous les ſiécles : *Ecce merces ſanctorum. Le même.*

Quelque accident & quelque affliction qui nous arrive, l'eſpérance du bonheur qui en doit être la recompenſe, nous doit ſoûtenir.

Dans quelque accablement que nous ſoyons de ſouffrances & de peines ; conſolons-nous par ce qui conſoloit ſaint Paul, & appliquons-nous le ſentiment dont il étoit penétré, quand il diſoit : *Momentaneum hoc & leve tribulationis noſtræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Ce moment ſi court des adverſitez préſentes de cette vie, qui ſont ſi légéres ; c'eſt-à-dire cette maladie que Dieu m'envoye, cette injuſtice que l'on me fait, ce mauvais office que l'on me rend, cette perſécution que l'on me ſuſcite, cette perte de biens que le malheur des temps m'attire, cette humiliation qu'il me faut eſſuyer ; car tout cela, dans l'idée de l'Apôtre, n'eſt cenſé qu'un moment court & facile à paſſer quelque ſuite qu'il ait : *Momentaneum hoc & leve* ; toutes ces afflictions temporelles produiront en moi le poids éternel d'une ſouveraine gloire : *Æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Voulez-vous un motif preſſant, touchant, convaincant pour vous animer à la patience Chrétienne ? Ai-je pû vous en donner un qui eût toutes ces qualitez dans un plus éminent dégré que celui-cy ; je veux dire l'éternité de cette gloire qui doit être la recompenſe des Elûs ? C'eſt par-là que les Saints ont triomphé du monde, c'eſt par-là qu'ils ont été invincibles dans les combats. *Le même Autheur Anonyme.* 2. *Ad Cor.* 4.

Priére aux Saints pour implorer leur ſecours, & leur faveur auprès de Dieu.

La vuë de la gloire du Ciel a détaché les Saints de la terre ; il faut qu'elle opere dans nous le même effet. La foy de l'immortalité les a conduits à la ſainteté, il faut que nous y parvenions par la même voie. Et c'eſt ô Bienheureux Prédeſtinez, vous tous dont nous honorons en ce jour la glorieuſe mémoire, ce que nous vous demandons, ou ce que nous vous conjurons de demander à Dieu pour nous. Vous avez été ce que nous ſommes, & nous eſperons être un jour ce que vous êtes ; vous avez ſenti nos miſeres, nous ſoûpirons après vôtre béatitude ? quoique pecheurs nous ſommes vos freres ; quoique ſéparez de vous, nous ſommes unis à vous par le lien de la plus étroite & de la plus intime ſocieté, qui eſt la communion des Saints ; quoi qu'habitans de la terre, nous ne laiſſons pas d'être, en qualité de fideles, vos concitoyens, & les domeſtiques de Dieu : quoique pauvres & gémiſſans dans cette vallée de larmes, nous ne prétendons pas moins que d'être comme vous, enfans de Dieu, vos cohéritiers, & les cohéritiers de Jesus-Christ. Regardez-nous donc comme revétus de ces titres, & par là, comme ſes ſujets, dignes de vôtre charité : regardez nous comme ceux qui doivent remplir avec vous le nombre des Elûs, & dont la ſanctification eſt déſormais la ſeule choſe que vous puiſſiez déſirer. Ecoûtez favorablement nos priéres, & préſentez-les à celui dont vous environnez le trône ; puiſqu'il ſe plaît même à vous éxaucer. Recevez nos hommages & nos vœux, étendez ſur nous vôtre protection & vôtre zele, ſoyez nos patrons & nos interceſſeurs, comme nous voulons être vos imitateurs ; jouïſſez de vôtre félicité, mais ſouvenez-vous de nos beſoins & de nôtre indigence. *Le même.*

La gloire de ce monde paſſe ; celle des Bien-

Tandis que l'Egliſe de Jesus-Christ ſubſiſtera, le culte & l'honneur qu'on rend aux Saints ſubſiſtera. C'eſt ce qui s'appelle un rayon de l'éternité de leur gloire, & comme une anticipation de l'éternité de leur recompenſe : la gloire

heureux ſera éternelle, & commence dès cette vie. *Pſalm.* 9.

des mondains meurt peu à peu, & s'enſevelit avec eux. Ils font pendant leur temps un peu de bruit; mais parce que leur temps eſt borné, leur mémoire, dit l'Ecriture, perit enfin avec ce bruit: *Periit memoria eorum cum ſonitu.* Combien de grands, autrefois les Héros du monde, de qui l'on ne parle plus, & à qui l'on ne penſe plus! Leur gloire qui n'étoit que pour le temps s'eſt évanouïe comme une fumée; celle des Saints ne périra jamais. Tandis que Dieu ſera Dieu, leur mémoire ſera en bénédiction, & en vénération: *In memoriâ æternâ erit juſtus.* Eternellement ô mon Dieu! vos amis ſeront honorez, parce qu'ayant été vos amis, & ne pouvant jamais ceſſer de l'être, ils ne ceſſeront jamais d'être dignes des honneurs que nous leur rendons. *Le même.*

L'homme en levant les yeux au Ciel, conçoit naturellement qu'il eſt créé pour quelque choſe de plus grand que ce qui eſt ſur la terre.

Il eſt difficile qu'un homme conſidérant ces eſpaces immenſes où brillent tant de corps merveilleux, il ne conçoive l'idée d'une région plus heureuſe que celle qu'il habite: qu'il n'entrevoye au-delà de ces eſpaces, un ſéjour plus digne de lui, que le ſejour où il ſe trouve renfermé. Il eſpére en quelque maniére malgré lui, une vie à venir; & quand il ſuit les impreſſions de cette eſpérance, il leve la tête par un mouvement naturel pour regarder le Ciel. Tous les biens que la terre lui offre ne ſçauroient l'empêcher de ſouhaiter, d'attendre quelque choſe de plus. Ces biens lui échappent les uns après les autres, ils ſe ſuccedent mutuellement pour le conſerver, & après les avoir ſenti ſe dérober à lui ſucceſſivement, il ſe ſent tomber lui-même: de ſorte que, & par l'inconſtance de ces objets divers deſtinez à ſon entretien, & par ſa propre fragilité, il eſt contraint de chercher de quoi eſpérer, en attachant ſes regards au Ciel. *Pris d'un Livre intitulé, Remarques ſur divers ſujets, de Religion & de Morale. Tom.* 1. *ſur la Mort.*

Nous pouvons mériter un bonheur éternel, en ſouffrant les miſéres de cette vie.

Si nous ſommes pénétrez du déſir de la gloire, qui doit être nôtre recompenſe, il n'eſt rien ſur la terre que nous ne puiſſions mettre en œuvre pour la mériter; & les miſéres que nous avons à y endurer, nous diſpoſeront encore plus aiſément à y entrer, ſi nous en faiſons un bon uſage. S'ennuye-t-on dans un ſéjour, où il faut néceſſairement habiter, pour s'aſſurer le bonheur que l'on ſouhaite, où l'on trouve les moyens d'y parvenir, & la monnoye, pour ainſi parler, dont on peut l'acherer? Quelque miſérable que ſoit cette terre, elle nous préſente le fond de ce tréſor qui doit nous enrichir pour toute l'éternité: que nous importe qu'elle ſoit plus féconde en maux qu'en biens, ſi tout ce qu'elle a & d'agréable & de fâcheux, peut ſervir à nôtre ſanctification & à nôtre ſalut? *Le même.*

L'eſpérance de la recompenſe que nous attendons dans le Ciel, nous doit animer à ſouffrir & à travailler pour la mériter. 2. *Ad Tim* 1.

C'eſt l'eſpérance de cette recompenſe que nous attendons dans le Ciel, qui a rendu tant de Saints capables de tout faire, & de tout entreprendre, & de tout ſouffrir pour la mériter, *Patior*, diſoit l'un d'entre-eux, plein de cette force héroïque, que la foy d'une vérité ſi conſolante lui inſpiroit; c'étoit ſaint Paul: *Patior, ſed non confundor*: Je ſouffre; mais bien loin de m'en affliger je m'en glorifie: & pourquoi? *Scio enim cui credidi, & certus ſum quia potens eſt depoſitum meum ſervare in illum diem*: Parce que je ſçais ajoûte-t-il, quel eſt celui à qui j'ai confié mon dépôt; & que je ſuis aſſûré, qu'il n'eſt que trop puiſſant pour le garder juſqu'à ce grand jour, où chacun recevra ſelon ſes œuvres. Qu'entendoit-il par ſon dépôt? Le fond des mérites qu'il s'étoit acquis devant Dieu; c'eſt-à-dire ce qu'il avoit fait pour Dieu, ce qu'il avoit enduré pour Dieu, &

dans

dans l'eſpérance de la gloire, dont il ſçavoit que ſes travaux apoſtoliques devoient être recompenſez. J'ai combattu, diſoit-il, encore dans la même Epître à Timothée, j'ai achevé ma courſe, j'ai été conſtant dans la foi : il ne me reſte que d'attendre la couronne de juſtice, qui m'eſt reſervée, & que le Seigneur en ce jour-là, me donnera comme juſte Juge : *In reliquo repoſita eſt mihi corona juſtitiæ, quam reddet mihi Dominus, in illa die, juſtus Judex.* 2. *ad Tim.* 4. Ainſi parloit l'Apôtre de JESUS-CHRIST, & ainſi a droit de parler après lui, tout homme Chrétien ; puiſqu'il reconnoiſſoit lui-même que cette couronne de juſtice n'étoit pas ſeulement reſervée pour lui, mais généralement, & ſans exception, pour tous les ſerviteurs de Dieu : *Non ſolum autem mihi, ſed & iis qui diligunt adventum ejus.* *Le P. Bourdaloue, dans les Sermons nouvellement imprimez, & qui ſont les véritables.* 1. *Avent. Serm.* 1. *de la recompenſe des Saints.*

Le bonheur qui fera la recompenſe des Saints, remplira toute la capacité de leur cœur.

Il eſt de la foy que la recompenſe que Dieu nous reſerve dans le Ciel, remplira toute la capacité, & même toute l'immenſité de nôtre cœur ; Il eſt de la foi que nous trouverons en elle l'accompliſſement de tous nos déſirs ; Il eſt de la foy qu'elle ſera pour nous une béatitude conſommée, à laquelle il ne manquera rien, & qui nous tiendra lieu de tout : En un mot, il eſt de la foy qu'avec cette recompenſe, tout inſatiables que nous ſommes, nous ſerons contens : *Satiabor cum apparuerit gloria tua*, diſoit à Dieu cet homme, ſelon le cœur de Dieu : Je ſerai raſſaſié, quand vous me découvrirez vôtre gloire. Comme s'il eût dit juſques-là, Seigneur, quoique le monde faſſe pour moy, je ſerai toûjours affamé & alteré ; juſques-là ennuyé de ce que ſuis, je voudrai toûjours être ce que je ne ſuis pas ; juſques-là mon cœur, plein de vains déſirs, & vuide de biens ſolides, ſera toûjours dans l'agitation & dans le trouble : mais quand vous m'aurez fait part de vôtre gloire, mon cœur raſſaſié commencera à être tranquille. Je ne ſentirai plus cette ſoif ardente de la cupidité qui me brûloit ; je n'aurai plus cette faim avide d'une ambition ſecrette qui me dévoroit ; tous mes déſirs ceſſeront, parce que je trouverai dans vôtre gloire la plénitude du bonheur, la plénitude du repos, la plénitude de la joie; parce que cette gloire quand je la poſſéderai, ſera pour moy l'affranchiſſement de tout mal, & la jouïſſance de tout bien. *Le même.* *Pſalm.* 16.

L'on eſt parfaitement heureux dans le Ciel, exempts de tous maux, & poſſedant tous les biens.

Le bonheur des Saints dans le Ciel eſt tel qu'on n'en peut aſſez dire pour le faire connoître, ni aſſez faire pour le mériter. Rien ne peut icy bas nous faire concevoir les biens immenſes dont ils jouïſſent ; mais nous ne connoiſſons que trop les maux dont ils ſont exempts. Voulez-vous comprendre quelque choſe du bonheur de l'autre vie ? Penſez qu'elle eſt affranchie de toutes les miſeres de celle-cy. Douleur, triſteſſe, maladies, craintes, inquiétudes, chagrins, tout cela eſt banni du ſéjour des Bienheureux ; rien de fâcheux n'approche de cette ſainte Cité ; une joie pure & pleine, un calme inaltérable regne dans la Jéruſalem céleſte. Eh Seigneur ! qui peut comprendre ſur la terre les douceurs inéfables que goûtent les Elûs dans le Ciel ? Non-ſeulement on y a tout ce que l'on déſire, mais encore tout ce qu'il faut pour ne plus rien déſirer. Le cœur eſt plein, l'ame eſt raſſaſiée. C'eſt un torrent, c'eſt un océan de délices pures, dont les Bienheureux ſont inondez : ce ne ſont pas ſeulement tous les biens enſemble, c'eſt la ſource même de tous les biens, c'eſt la poſ-

ſeſſion de Dieu même, qui fait le fond de cette félicité inimaginable. Ce n'eſt pas proprement la joie du Seigneur qui entre dans le cœur des Saints, l'eſpace ſeroit trop étroit, elle y ſeroit trop reſſerrée : c'eſt l'ame des Bienheureux qui entre, qui ſe perd délicieuſement, pour ainſi dire, dans la joie du Seigneur ; c'eſt-à-dire, dans les délices, dans la béatitude de Dieu même. *Le P. Croiſet, dans ſa Retraite ſpirituelle. Tom. 1. Méditation pour le mois d'Avril.*

Le bonheur que cauſe la claire vûe de Dieu dans le Ciel.

Ce ſera Dieu même qu'on verra dans le Ciel, non plus à travers les ténebres de la foi, mais dans la clarté du jour, & dans le plus bel éclat de ſa majeſté ; non plus en énigmes, & dans un long éloignement, mais de plus près, & face à face. Depuis la création du monde, les Anges ne ceſſent point de le contempler ; & ce ſeroit le ſouverain malheur pour eux, que d'être privez un moment de ſa préſence. Comprenez, s'il eſt poſſible, quelle joie produit cette vûe claire & diſtincte, cette vûe intime de Dieu, & d'un Dieu ami, d'un Dieu pere ; quelle impreſſion elle fait ſur une ame ; & comment l'ame en eſt tellement occupée, ravie, tranſportée.. La poſſeſſion des biens créez dégoute, parce que tout ce qui plaît en eux eſt limité, & à peine les poſſede-t'on qu'ils ceſſent de plaire. Dieu étant d'une perfection infinie, plus on le poſſede, & plus il plait. Nul dégoût dans le ſéjour des Bienheureux, le raſſaſiement éguiſe l'appetit. *Le même.*

Dans le Ciel on eſt aſſûré qu'on ſera toûjours heureux, & que nôtre bonheur ne finira point.

Imaginez-vous ſur la terre tout ce qui peut contribuër à faire un homme parfaitement heureux ; raſſemblez tous les tréſors de l'univers, toute la magnificence du ſiécle, tous les honneurs & tous les plaiſirs ; réuniſſez toutes les couronnes du monde pour faire un ſeul Monarque de tout l'Univers ; éloignez même de cette idée de félicité tout ce qui peut chagriner, quelque inſéparable qu'il ſoit de la vie : vous n'en pourrez jamais ſéparer la certitude de mourir un jour, & de voir finir par la mort une vie ſi heureuſe. Mais dans le Ciel on eſt parfaitement heureux, & on eſt aſſûré de ne jamais ceſſer de l'être : le monde finira, & il y aura des mille & des millions de ſiécles qu'il aura fini ; & il ne ſe ſera pas écoulé un ſeul moment de cette éternité bien-heureuſe. Mon Dieu ! qu'il eſt doux de vous poſſéder ſans crainte de vous jamais perdre, que cette penſée eſt délicieuſe, qu'elle eſt conſolante ! Je ſuis heureux, & je le ſerai toûjours ! j'ai tout ce que je puis déſirer, & rien ne peut déſormais troubler mon bonheur ! mon cœur nage dans une joie pure & parfaite, & cette joie ne doit jamais finir ! Enfin je ſuis ſauvé, je ſuis Saint, je le ſerai éternellement. *Le même.*

Le ſouvenir des dangers de ſe perdre où ſe ſont trouvé les Bienheureux, contribuë à leur bonheur.

Que d'écueils, que de tempêtes ſur cette mer orageuſe du monde, où les mortels ſont engagez ! Les Saints dans le Ciel, comme du milieu du port ſe reſſouviennent avec joie des dangers qu'ils ont couru dans leur vie, & voyent avec un plaiſir d'un nouveau goût, avec quelle bonté le Seigneur les a conduits comme par la main, juſques dans le port. Il n'eſt pas juſqu'aux énemis du ſalut qui ne ſervent de quelque choſe à la felicité des Saints. Que de combats a-t'il fallu donner, que d'aſſauts à ſoûtenir, quelle vigilance, quelle étude contre les ruſes du Tentateur, que de violence pour reprimer la paſſion ? Le poiſon étoit délicieux, la contagion étoit répanduë par tout ; une lâcheté, un peu trop de complaiſance pour de faux amis, un reſpect humain alloit leur coûter la victoire. O s'ils euſſent été aſſez immortifiez pour

préférer leurs plaiſirs à leur devoir, ou aſſez lâches pour ſe laiſſer vaincre ! Mais par la grace du Rédempteur, ils ont réſiſté ils ont vaincu, ils ont été reçûs en triomphe dans le Ciel, les fruits de leurs victoires ſont éternels; Dieu en a fait ſes favoris ; toute la terre admire leur ſageſſe, honore leur mémoire, implore leur ſecours, & porte envie à leur bonheur. Eſt-il doux pour les Saints de penſer qu'on a pû ne pas être heureux, & qu'on l'eſt en éfet ? *Le même P. Croiſet.*

Puiſque le Ciel eſt nôtre patrie, il faut mépriſer les choſes de la terre.

Le Ciel eſt ma véritable patrie ; je ne ſuis donc ſur la terre que comme un étranger, comme un paſſant ; Un voyageur ſe met peu en peine de ce qu'on fait ſur la route: plaiſirs, coutumes, agréables campagnes, ſuperbes édifices, délicieux objets, rien ne l'arrête; il prend ſeulement le néceſſaire : le ſouvenir & le déſir de ſa patrie l'occupe entiérement. Il faut avoir l'ame bien baſſe, & le cœur bien gâté pour ſe plaire dans le lieu de l'éxil, quelque vif que ſoit l'emploi qu'on y fait pour vivre ; & s'y plaire juſqu'à perdre le goût, & le ſouvenir de ſa patrie, quoi qu'on y doive être avec éclat, & que le ſéjour en ſoit charmant. Ne ſommes-nous point dans cette diſpoſition ? La terre nous plaît, quoi qu'elle ſoit la région de pleurs ; & le Ciel, ce bienheureux ſéjour, le Ciel centre de tous les biens, & d'une félicité durable & éternelle, nous eſt indifférent. O que nous nous épargnerions de chagrins ! que nous trouverions du moins dans les chagrins, & les miſeres de cette vie, une conſolation bien douce, ſi nous regardant comme futurs citoyens de la ſainte Cité, comme enfans adoptifs du Dieu vivant, comme héritiers préſomptifs de la gloire éternelle, nous nous ſouvenions que nous ne ſommes dans cette vie que pour être un jour des Saints, & éternellement heureux dans le Ciel ! *Le même.*

Que ne feroit-on point ſi on penſoit ſouvent au Ciel, & au bonheur que nous y eſpérons ?

Il y a un Paradis, c'eſt un article de nôtre foi : mais le croit-on ? Car ſi on le croyoit, ſi l'on penſoit un peu à cette vie heureuſe & éternelle qui nous attend, à cette couronne qui nous eſt préparée; mon Dieu ! que ne feroient point pour aller au Ciel, ces perſonnes qui ſe plaignent ſans ceſſe de l'avarice, du peu de reconnoiſſance, & de la dureté du maître qu'elles ſervent ? que ne feroient point pour aller au Ciel, ceux qui craignent ſi fort de mourir, ceux qui pour vivre un peu plus long-temps, renoncent preſque à toutes les douceurs de la vie ? mon Dieu ! vous nous offrez une vie bienheureuſe & éternelle, & comme ſi nous nous defions de vos promeſſes, ou que nous oubliaſſions nos déſirs les plus naturels, nous continuons de vivre comme s'il n'y avoit point de vie à eſpérer aprés celle-cy. *Le même.*

La penſée & l'eſpérance d'un bonheur éternel, adoucit toutes peines, & les diſgraces de cette vie.

Mépriſé, haï, perſecuté, nul jour ſans inquiétude, nulle voye ſans écueils, ne vivre jamais que les armes à la main ; trouver par tout des pieges tendus à l'innocence ! Mon eſprit m'eſt ſuſpect, mon propre cœur d'intelligence avec les ſens, ſe revolte; quelle vie, Seigneur, plus triſte, & plus dégoutante ! Un peu de patience: le Paradis doit être le terme de tous ces penibles travaux, Dieu lui même ſera ma recompenſe. Je gémis, je ſouffre, je combats depuis pluſieurs années ; il me reſte encore quelques jours à ſouffrir, & une félicité pleine & parfaite, une félicité éternelle eſt mon partage. Je ſuis pauvre, il eſt vrai, mais je ſerai bien-heureux ; je ſuis humilié, maltraité, je l'avouë, mais je ſerai éternellement dans la gloire ! O que cette penſée, ſoûtenuë d'une grande confiance en la miſericorde de Dieu eſt conſolante ! *Le même.*

Les tranſports d'une ame qui entre dans le Ciel.

O le doux moment que celui qui terminant les miſeres de cette vie, commence la bienheureuſe éternité ! Quelle impreſſion fait dans une ame, à ce prémier moment, la vûe claire & diſtincte d'un Dieu, & tout ce qu'elle découvre dans le céleſte ſéjour ! Bon Dieu ! quelle joie, quels tranſports, quand refléchiſſant ſur ſes propres ſentimens, elle ſe dit à elle-même : Je ſuis ſauvée; pleurs, travaux, triſteſſes, combats, tout eſt paſſé ; joie, repos, vie heureuſe, que je goûte maintenant, vous ne paſſerez point : Je ſuis ſauvée ! Que ce moment eſt doux ! Mais tous les autres momens reſſemblent à ce prémier. *Le même.*

Sentimens d'une ame qui aſpire au Ciel.

Eſt-il poſſible, Seigneur, que ſouhaitant tous néceſſairement d'être heureux, & ne travaillant même que pour cela, nous ſoyons ſi attachez à tout ce qui nous empêche de le devenir ? On nous promet un bonheur infini & éternel, & nous le négligeons : quelle contradiction ! Et un homme raiſonnable, un homme qui n'eſt pas énemi de lui-même en eſt-il capable ? Je ne l'ai que trop été juſques icy, ô mon Dieu ! mais maintenant le déſir ardent que j'ai de le poſſeder me fait regretter mon inſenſibilité paſſée. Vous me l'avez mérité cet heureux ſéjour : ne permetez pas que je m'en rende indigne : C'en eſt fait, je ne ſoûpire plus que pour le Ciel.. Aveugles partiſans du monde, attendez-vous à un phantôme qui s'évanouit, & qui vous joüe ; laiſſez-vous prendre à une figure auſſi vuide, qu'elle eſt ſpécieuſe & apparente ; ſuivez l'attrait que vous préſentent les ſens : pour moy, conduit par la foi, je m'éleve bien plus haut ; une ſainte ambition me fait aſpirer juſqu'au royaume de Dieu, je n'ai du goût que pour une gloire éternelle, & la poſſeſſion de Dieu, peut ſeule me raſſaſier. He ! d'où vient, mon Dieu, que nous ſommes ſi froids, & ſi lâches ? Les biens que vous nous prometez, ſont-ce des biens à mépriſer : cette précieuſe immortalité, ce doux & délicieux ſéjour, cette poſſeſſion inamiſſible d'un Dieu qui n'épargne rien pour rendre une ame heureuſe ? Et je ſoûpire pour autre choſe que pour le Ciel, & je m'occupe de vains amuſemens. Non, le Ciel eſt ma chere patrie, je ne regarderai plus la terre que comme le lieu de mon éxil. *Le même.*

Nous ſommes voyageurs ſur la terre ; de quelle maniére nous devons tendre au Ciel, qui eſt nôtre terme.

Un Chrétien n'a point d'autre chemin à prendre pour arriver au Ciel, que celui de la croix, qu'un ſaint Pere appele le chemin royal, *Regia ad cœlum via.* Le Chrétien eſt un voyageur, il eſt vrai : mais quel voyageur ! & qu'il eſt d'un caractere bien différent des autres ! C'eſt un voyageur qui quitte toutes ſortes de plaiſirs, d'amuſemens, & d'attaches : C'eſt un voyageur qui entreprend de courir dans un chemin ſemé d'épines & de ronces, bordé de précipices affreux, où mille énemis mortels croiſent ſans ceſſe ; & pour ſurcroit de peines, au milieu d'une nuit tres-obſcure : C'eſt un voyageur qui ſçait que dans toute ſa vie, il n'aura jamais ni bon temps, ni repos ; mais que ſans être aſſûré du ſuccès de ſon voyage, il lui faut toûjours marcher, toûjours ſe défendre, toûjonrs ſouffrir. Je vous demande ſi un tel voyageur n'a pas beſoin de renouveller ſouvent le deſſein de continuer ſon voyage, de ſe repréſenter ſouvent les motifs qui le lui ont fait entreprendre, de former de temps en temps de nouvelles réſolutions, & de s'animer ſans ceſſe par la penſée qu'il tirera quelque avantage d'un travail ſi pénible ? C'eſt juſtement l'image du Chrétien, & c'eſt en même-temps ce qui prouve combien il lui eſt néceſſaire

de s'animer lui-même à pourſuivre ſon chemin &c. *Livre intitulé, l'Idée véritable de l'Oraiſon, ſeconde partie.*

Soupirs vers le Ciel tirez des Pſeaumes.

Les Pſeaumes ne ſont que des ſoûpirs & des gémiſſemens vers la céleſte Patrie ; & un cœur touché s'abandonne avec plaiſir à des ſentimens qui lui rappellent tout ce qu'il aime. Que j'ai verſé de larmes, diſoit le Prophete, & que j'en répans tous les jours, quand on me demande où eſt le Dieu que je ſers ! Helas ! que je ſuis à plaindre d'être ſi long-temps éxilé, & d'être relégué parmi les habitans de Cédar, où l'on ne connoit point les ſolennitez de Jéruſalem! Je ſuis aſſis à Babilone, ſur le bord d'une riviere, qui eſt l'image de l'inconſtance & de la rapidité de ſes vaines joies : mais je ne m'y ſouviens que de la ſainte montagne de Sion, & ce ſouvenir me fait fondre en larmes. Mon cœur & ma chair attendent avec impatience que le Dieu vivant ſe manifeſte à moi. Mes yeux cherchent à découvrir ſon viſage, & je n'aurai juſqu'à la mort que cette occupation, de le chercher. On me commande d'eſpérer que je le verrai ; on m'aſſûre que j'entrerai dans ſa maiſon : & ces heureuſes nouvelles me comblent de joie. Je le verrai dans la lumiére inacceſſible qui le cache, parce qu'il deviendra lui-même ma lumiére ; & je ſerai plongé dans un torrent de délices, qui nait de lui & qui s'abîme en lui. *Livre intitulé, Traité ſur la Priere publique.*

Nos déſirs pour le Ciel ſont languiſſans, en comparaiſon de ceux des prémiers Chrétiens. *Ad Titum. 2.*

En cela nous avons infiniment dégénéré de la vertu des prémiers Chrétiens, qui n'étoient occupez que de l'eſpérance des biens immortels, de la venue de Jesus-Christ & de ſon attente : *Expectantes beatam ſpem, & adventum gloriæ magni Dei, & ſalvatoris noſtri Jeſu Chriſti* ; Qui ſe hâtoient d'aller au devant de lui, pour joüir plûtôt de ſa préſence : *Expectantes & properantes in adventum diei Domini* ; Qui comptoient les jours, & qui ſe conſoloient à proportion de ce qu'il en reſtoit moins entre-eux & le terme : *Conſolantes, & tantò magis, quantò videritis appropinquantem diem*; qui ſe réjoüiſſoient comme d'un grand bonheur de ce que le ſalut étoit moins éloigné d'eux, après trois ou quatre ans qui s'étoient écoulez depuis leur converſion : *Nunc propior eſt ſalus quàm cùm credidimus.* Cette parole, le Royaume de Jesus-Christ eſt proche, avoit fait ſur leur cœur l'impreſſion qu'elle devroit faire ſur le nôtre. Ils ſe regardoient comme déja ſauvez par l'eſpérance : *Spe ſalvi facti ſumus* ; comme étant déja dans le Ciel, où Jesus-Christ étant entré comme leur précurſeur ; comme déja aſſis avec lui ſur le trône, & revêtus de ſa gloire ; comme délivrez d'un ſiécle corrompu, où ils ne prétendoient rien, & qu'ils conſideroient comme déja condamné. Ils avoient ajoûté au détachement des anciens Patriarches, & à leur eſpérance, une activité & une ardeur que donne le voiſinage du terme. Ils ne ſaluoient pas de loin, comme eux les biens promis, ils en étoient en poſſeſſion pour une partie, & touchoient à l'autre. *Le même.*

Combien il eſt difficile de parler de la Béatitude du Ciel.

S'il y a tant de difficulté à faire connoître la grandeur du bonheur des Saints, il ne faut pas s'en étonner ; puiſque parler de ce bonheur c'eſt parler d'une choſe inviſible & incompréhenſible : & ſi l'Apôtre ſaint Paul, qui avoit été élevé juſqu'au troiſiéme Ciel, a déclaré qu'il y appris des oracles qu'il n'eſt pas permis de découvrir : *Audivi arcana verba quæ non licet homini loqui.* Si ce Diſciple de l'Empirée a confeſſé qu'il a vû des merveilles, qu'on ne peut exprimer que par l'étonnement, & par le ſilence ; s'il a crû que c'étoit aſſez de

nous dire que l'œil n'a jamais vû de ſi belles choſes, que l'oreille n'a jamais ouï parler de ſpectacles ſi charmans, & que le cœur de l'homme n'a jamais conçû de penſées, qui exprimaſſent le nombre & l'excellence des biens que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, & qui le ſervent fidelement ; après cela, je ſerois un téméraire, ſi j'entreprenois de découvrir les délices du Paradis, & de vous expliquer les merveilles de la gloire éternelle. Mais ce que je puis vous dire, c'eſt de promener les yeux de vôtre eſprit, & de vôtre imagination par tout cet Univers ; vous y verrez une infinité de choſes admirables & ſurprenantes : cependant tout cela n'eſt rien, en comparaiſon de la félicité des Saints: *Tiré d'un Sermon manuſcrit de M. Maſcaron.*

De la connoiſſance de Dieu qu'ont les Saints.

La félicité des Saints conſiſte dans la poſſeſſion de Dieu, qui eſt la ſouveraine vérité : c'eſt dans cette connoiſſance, & dans cette contemplation qu'elle conſiſte : *Hæc eſt vita æterna, ut cognoſcant te Deum verum.* Tandis que l'homme eſt dans ce monde, il ne peut connoître cette vérité parfaitemeat & il ne la peut contempler. Dieu habite dans un abîme de lumiere, que les éclairs & les brillans rendent inacceſſible : *Qui habitat lucem inacceſſibilem.* De ſorte que l'eſprit ne peut le regarder, ſans en être ébloui. On ne peut l'avoir parfaite ; les ſens ne peuvent nous en donner aucune idée ; la raiſon nous en peut faire connoître quelque choſe : c'eſt pour cela que le grand Apôtre ſaint Paul dit que par la vuë des créatures, nous nous élevons à la connoiſſance des choſes inviſibles qui ſont en Dieu : *Inviſibilia Dei à creaturâ mundi, per ea quæ facta ſunt, intellecta conſpiciuntur.* Mais cette connoiſſance eſt obſcure ; elle ne fait voir que l'exiſtence divine, elle n'en découvre pas l'eſſence ; & c'eſt pour cette raiſon que les Peres ont dit que les créatures ſont des ombres de la divinité. Comme par les ombres, on juge de la grandeur des corps qu'elles repréſentent, on juge de Dieu par les créatures qui en ſont les images ; ainſi l'ame voit quelques caracteres de Dieu dans les créatures, mais pour en voir clairement la vérité, il faut être dans le Ciel. *Le même.*

Joan. 17.

1. *Ad Tim.* 6.

Ad Rom. 1.

L'honneur que Dieu fait rendre aux Saints dans le Ciel, & ſur la terre.

Dieu fait éclater la gloire des Saints dans le pouvoir admirable qu'il leur donne ſur toutes les créatures, dans les miracles qu'il opere par eux, & dans l'honneur qu'il leur fait rendre par tout où il eſt connu & adoré. On expoſe leurs reliques ſur les Autels, on y montre leurs chaînes, ont met les morceaux de leurs croix, & les inſtrumens de leurs ſupplices dans les tréſors de l'Egliſe ; les cilices dont ils ſe ſont couverts ſont plus eſtimez que la pourpre des Empereurs, les malades viennent chercher la vie & la ſanté dans les cendres de leur mortalité ; les peuples accourent à leurs tombeaux, & les Princes de la terre y mettent bas leurs Sceptres & leurs Couronnes pour leur rendre hommage, & reconnoître le grand crédit qu'ils ont auprès de Dieu. O Seigneur que vous êtes grand ! puiſque vous élevez vos ſerviteurs à un ſi haut point de gloire au-deſſus de toutes les grandeurs mortelles : *Nimis honorificati ſunt amici tui Deus. P. Nouet. Dans la preface du Tome des Saints.*

Pſalm. 138.

Un diſcours ſur le bonheur des Bienheureux eſt capable de nous animer à l'acquerir.

La fin de la triſteſſe, (appanage néceſſaire de l'état malheureux où nous ſommes reduits dans cette vallée de larmes) & le commencement d'une joie qui ne nous ſera jamais enlevée, c'eſt le Ciel (Meſſieurs) ; c'eſt le Paradis qui doit être la recompenſe de nos travaux. Mais de bonne foy, qu'avez-vous ſenti à la ſeule prononciation du mot de Paradis, & quelle impreſſion a fait ſur

vous l'heureux terme de vôtre félicité ? N'avez-vous apporté icy qu'un déſir inefficace pour le Ciel, qu'une langueur timide pour la conquête du Royaume de Dieu ? Pour moi je ne trouve point d'autre moyen de la guérir, qu'une expoſition ſimple du bonheur qui nous attend. Mais quelle peinture vous faire icy du ſouverain bonheur ? comment figurer ce que l'œil n'a point vû, & comment faire entendre ce que l'oreille n'a point entendu ? Sans m'arrêter à ces repréſentations ſenſibles, que les Prophetes nous en ont fait, & ſans vouloir flatter vôtre imagination, je prens d'abord la route de vôtre cœur pour vous inſpirer un ardent déſir du Paradis. Je veux démêler les deux paſſions les plus intereſſantes, qui remuent nôtre cœur & qui l'agitent. Nous ſommes tous entraînez par l'amour de la gloire, ou par l'attrait du plaiſir. J'aurai donc raſſaſié toute l'immenſité de vos déſirs, & rempli l'inſatiabilité de vôtre cœur, quand je vous aurai montré que le Paradis eſt tout à la fois une gloire & un plaiſir ; mais une gloire toute différente de celle du monde, mais un plaiſir tout différent des voluptez ſenſibles. *Pris d'un Sermon manuſcrit du P. Catrou ſ.*

Le Ciel nous eſt repréſenté ſous l'idée d'une gloire pour picquer nôtre ambition a y prétendre & à y aſpirer.

Sans doute que le Seigneur, qui connoiſſoit parfaitement toutes les inclinations du cœur qu'il a formé, ne nous a repréſenté le Ciel ſous des idées brillantes, que pour exciter nôtre ambition, paſſion la plus noble de celles qui nous dominent. Afin donc de tourner à bien cette inclination pour la gloire, qui de ſa nature ſeroit capable de nous entraîner en d'affreux déſordres, le Seigneur lui fournit un objet innocent. Il donne un aliment permis à nôtre ambition, il veut que ſans être coupables, nous tournions cette avidité que nous ſentons pour l'honneur, du côté d'une gloire, qui ſeule eſt capable de contenter nos déſirs. De là ces expreſſions ſi brillantes de Jesus-Christ & de ſes Apôtres, quand ils nous parlent du Paradis. C'eſt diſent-ils une gloire immenſe qui ſe déploira ſur nous : *Ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* C'eſt un poids immenſe d'une gloire ſans bornes : *Æternum gloriæ pondus.* C'eſt un Royaume qui nous eſt préparé & dont la conquête nous eſt deſtinée : *Paratum vobis regnum.* Ce ſont des couronnes qu'on nous deſtine après le combat : *Coronabitur qui legitime certaverit.* Ce ſont des palmes que les victorieux doivent porter à la main : *Et palmæ in manibus eorum.* Ces figures nous marquent aſſez que le Paradis doit être pour nous le terme d'une gloire ſolide, & qui n'aura rien de la vanité de la fauſſe gloire du monde. *Le même.*

Les travaux de cette vie n'ont point de proportion avec la gloire qui nous attend dans le Ciel. *Luc.* 10.

O qu'il eſt vrai que toutes les ſouffrances, toutes les afflictions de la vie préſente n'ont aucune proportion avec la gloire future qui éclatera en nous ! Heureuſes adverſitez, croix précieuſes de cette vie ! Joug du Seigneur doux & léger ; puiſque vous nous produiſez un poids éternel de gloire dans un ſi haut dégré d'excellence, au-delà de toute meſure ! Joie vaine, frivole complaiſance que celle que produit un bien créé ! Mais réjouïſſez-vous, dit le Sauveur, de ce que vos noms ſont écrits dans le Ciel : *Gaudete & exultate.* Ce n'eſt pas aſſez d'une joie ordinaire, il faut être tranſporté d'un plaiſir indicible, & treſſaillir de joie, en penſant à la grandeur de la recompenſe qui nous eſt préparée dans la gloire des Bienheureux. *Le P. Croiſet. Méditation du Paradis.*

Le Ciel & la gloire ne ſe donnera

Au même temps que Dieu nous deſtine à la gloire, il nous engage à la mériter, & nous oblige néceſſairement de prendre la voie pénible pour arriver à cette fin bienheureuſe. C'eſt pourquoi l'Ecriture nous repréſente la gloire tan-

qu'à ceux qui les auront méritez.

tantôt comme une couronne, tantôt comme un prix, tantôt comme une recompenſe. Toutes ces expreſſions montrent qu'il la faut mériter. C'eſt une couronne, il faut donc l'emporter par la victoire ; c'eſt un prix, il faut donc l'emporter par le mérite ; c'eſt une recompenſe, il faut donc la gagner par le travail. C'eſt pourquoi l'Apôtre mêle toûjours à la qualité de rémunerateur celle de juſte ; pour dire que la juſtice ſe trouve toûjours dans la diſtribution de la gloire, & qu'il n'eſt pas moins équitable juge lorſqu'il recompenſe la vertu, que lorſqu'il punit le vice & les crimes des hommes. *M. de la Volpilliere. Diſcours de la gloire.*

On ne peut emporter le Ciel ſans violence, & ſans mortification.

Dans l'Ecriture, le Royaume du Ciel eſt comparé tantôt à un tréſor, tantôt à la terre promiſe, tantôt à la couronne d'un ſoldat, tantôt au ſalaire d'un Mercenaire, tantôt au gain d'un Marchand, tantôt au trône d'un Conquerant, tantôt au port d'un Pilote, & tantôt à la patrie d'un Voyageur. S'il ne falloit rien ſouffrir, rien entreprendre pour l'acquerir, à quel prix pourroit-on l'obtenir ? C'eſt un treſor : *Simile eſt regnum cœlorum theſauro abſcondito* : il faut donc vendre pour l'achepter, il faut donc foüiller bien avant dans la terre, ſüer ſang & eau pour le trouver. C'eſt la terre promiſe ; il faut donc ſoûtenir avec vigueur, & avec perſevérance tous les efforts des énemis, qui s'oppoſent à ſa conquête. C'eſt la couronne d'un ſoldat : il faut donc bien combattre, dit ſaint Paul, & ce n'eſt qu'aprés ce combat, dit-il, que cette couronne de juſtice eſt donnée. C'eſt le ſalaire d'un Mercenaire : il faut donc, conclut le ſaint homme Job, porter le poids de la chaleur & du jour. C'eſt la manne du deſert : mais ſaint Jean m'apprend, que cette manne ne ſe donne qu'à celui qui a vaincu. C'eſt le trône d'un conquerant ; mais le même m'avertit auſſi que nul ne peut y être aſſis avec l'Agneau, ſi par ſon adreſſe & par ſa force, il n'a remporté de grandes victoires. C'eſt le port d'un Pilote ; mais auparavant, il faut avoir évité les écueils, & ſurmonté les dangers d'une ſi facheuſe navigation. Enfin c'eſt la patrie d'un voyageur : mais il faut avoir marché avec ardeur & achevé ſa courſe, dit l'Apôtre pour y arriver. Accordez à preſent tout cela avec la vie oiſive, & inutile, que menent la pluſpart des hommes : & dites qu'elle n'eſt pas oppoſée à la joüiſſance de la Béatitude ; dites qu'on peut trouver un tréſor ſans peine, vaincre ſans combatre, remporter ſon ſalaires ſans travail, monter ſur un trône ſans difficulté, ſe trouver dans ſa patrie ſans laſſitude & ſans fatigues : dites tout cela, & je vous accorderai, qu'on peut emporter le Ciel, ſans ſe faire violence. *M. Joly. Tom. 2. de ſes Prones. Pour le ſecond Dimanche de Caréme.*

Matth. 13.

2. ad Tim. 4.

Jobi 7.

Apocal. 3.

La voye du Paradis dût-elle être encore plus étroite que ne s'imaginent quelques Chrétiens lâches & imparfaits, dés que c'eſt la ſeule voye qui mene au Ciel, y a t'il à deliberer ſi l'on en prendra une autre. Et certes en peut-il trop coûter lors qu'il s'agit d'une éternité ? lorſqu'il s'agit de tout gagner ou de tout perdre, lorſqu'il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur éternel ? Il s'agit cependant de tout cela, & il en coûte peu. Ah ! quand il en devroit couter la vie, l'honneur, la ſanté & tous les biens de cette vie c'eſt avoir tout gagné que de gagner le Ciel, même par la perte de tout le reſte. *Autheur Anonyme.*

Les Saints ont été ce que nous ſommes, & nous pouvons être ce qu'ils ſont. Fut-il

Fut-il jamais un ſort plus heureux que le leur ? tel peut être le nôtre. Leurs déſirs quelque vaſtes qu'ils ayent pû être, ſont abondamment raſſaſiez : ils ont tous les biens qu'ils peuvent ſouhaiter ; ils poſſedent la ſource même de tous les biens : leur bonheur eſt parfait, leur felicité eſt conſommée, il ne leur reſte plus rien à déſirer. Les Saints ſont heureux, ils ſçavent qu'ils le ſeront, & ils ſont ſûrs, qu'ils ne ceſſeront jamais de l'être. Délivrez pour toûjours de ces importunes inquiétudes qui nous fatiguent, & de ces cuiſans chagrins, dont nul n'eſt exempt ; à l'abri de toutes les tempêtes, loin des écueils, ils jouiſſent dans le port de cette inaltérable tranquilité, qui leur fait goûter une joye ſi pure & ſi pleine. Ce n'eſt pas proprement la joye du Seigneur qui entre dans les Saints, elle ſeroit trop retreſſie : ce ſont les Saints eux-mêmes, ſelon l'expreſſion de l'Evangile, qui entrent dans la joye du Seigneur comme dans un ocean de délices ſans fond & ſans bornes ; puiſque leur bonheur eſt parfait & éternel : *Semper pleni & ſemper avidi*, diſoit Saint Auguſtin : toûjours raſſaſiez, parce qu'ils ont la plénitude du bonheur ; & toûjours avides & affamez, parce qu'ils trouvent toûjours dans eur bonheur même, un nouveau plaiſir, en y trouvant toûjours un nouveau goût. *Le Pere Croiſet dans ſes réfléxions ſpirituelles.*

Nous ne pouvons pas comprendre le bonheur des Saints ; mais nous ne manquons pas de grace pour le mériter : ils ſont le ſujet de nos admirations ; quand ſeront-ils le modele de nôtre conduite ? Nous envions leur ſort, & il ne tient qu'à nous d'être un jour ce qu'ils ſont. Les palmes dont ils ſont chargez, naiſſent dans la region où nous vivons : nos ennemis ont été les leurs, nous avons l'avantage de ſçavoir comment ils les ont défaits ; & nous avons les mêmes ſecours & les même armes, nous avons la même carriere ; ils l'ont remplie avec honneur, il ne tient qu'à nous de ſuivre leurs traces. Quelle gloire plus digne de nôtre ambition que la leur ? La couronne qu'ils ont méritée, eſt la même qu'on nous propoſe pour récompenſe de nos travaux ; nous ſervons tous le même maître : ſi nous voulons avoir le même ſort, nous n'avons qu'à ſuivre leurs exemples. *Le même.*

Il faut ſuivre l'exemple des Saints, ſi nous voulons avoir part à leur gloire.

Quelques généreux, quelque fervens que les Saints ayent été, il eſt certain qu'ils n'en ont pas trop fait pour être Saints. Il en eſt même peu qui n'ayt craint, & qui n'ayt eu ſujet de craindre de n'en avoir pas même aſſez fait pour Dieu, qui mérite tout, & pour qui on ne peut jamais aſſez faire. Retraites, ſacrifices, auſtéritez, devotions, tout eſt inférieur à la grandeur de la recompenſe. Et nous qui ne faiſons rien de pareil, qui faiſons même tout le contraire de ce que les Saints ont fait pour le devenir, ſerons-nous Saints ? Sans parler de tant de millions de Martyrs qui n'ont pas cru en faire trop, en donnant leur ſang & leur vie, en ſouffrant les plus horribles tourmens pour ſauver leur ame ; quelle foule innombrable de Saints, de tout âge, de tout ſexe, & de toutes ſortes d'états, qui ont paſſé leurs jours dans la pratique exacte de toutes les vertus, & dans les penibles exercices de la plus auſtere pénitence ? Ces perſonnes ſi ſages & ſi éclairées s'étoient-elles égarées en ſuivant une route ſi differente ? pourquoy marcher par un chemin ſi étroit, s'il y a une voye plus large & auſſi ſure ?.. Ces grandes Ames étoient-elles d'une autre Religion ? avoient-elles un autre Evangile que nous ? Jesus-

Quelque fervens qu'ayent été les Saints, ils n'en ont pas trop fait pour mériter un ſi grand bonheur.

CHRIST, avoit-il fait des préceptes particuliers pour elles ? attendoient-elles une autre recompenſe ? Inſtruits à la même école, & ſous le même maître, nous croyons tous ce que les Saints ont cru, nôtre morale n'eſt en rien différente de la leur ; nous craignons les mêmes châtimens, nous attendons la même recompenſe : mais nôtre vie eſt-elle ſemblable à la leur ? *Le même P. Croiſet.*

Suite du même ſujet.

Depuis quand eſt-ce que le Ciel coûte ſi cher aux uns & ſe donne pour rien aux autres ? ceux là dans l'exercice d'une vie pénitente, obſervent avec une exacte ponctualité toute la Loi ; & ceux-ci la violent dans tous les chefs, paſſent leurs jours dans la molleſſe, & dans les plaiſirs : & par des voyes ſi oppoſées, ils prétendent arriver au même terme ! Certainement, les Saints ont fait beaucoup pour le Ciel ; mais encore une fois, ont-ils du en faire moins ? Quel homme ſage, fût-ce même un Payen, ſçachant qu'il s'agit d'acquerir un bonheur éternel & d'éviter un éternel malheur, ne s'étonneroit pas plûtôt qu'on n'en ait pas fait davantage ? Ils ont paſſé leurs jours dans l'exercice de la pénitence, & dans les croix ; mais pour entrer dans le Ciel, avoient-ils un autre chemin à prendre ? Ils ont eu le monde & ſes maximes en horreur ; mais pouvoient-ils être Diſciples de JESUS-CHRIST & les ſuivre ? Ils ont tout ſacrifié pour Dieu : mais à l'égard d'un Dieu, y a-t'il des menagemens à garder & des refus à faire ? *Le même.*

Rien ne peut nous diſpenſer de ſuivre l'exemple des SS ſi nous voulons arriver à leur bonheur.

Comment pouvons-nous regarder tranquillement & de ſens froid, ces grands modeles, il n'y en a pas un qui ne nous reproche l'horrible diſproportion qui ſe trouve entre nôtre vie & la leur : par quel privilege avons-nous été diſpenſez des préceptes communs à tous ? En vain s'excuſe-t-on ſur la foibleſſe & ſur la malice du cœur humain : les Saints étoient hommes ; le monde étoit alors, comme il eſt encore à preſent, l'ennemi des gens de bien ; rien de plus ſeduiſant que ſes maximes. Il y avoit des impies & des libertins ; les Saints avoient les mêmes obſtacles que nous : nous n'avons pas moins de ſecours qu'eux ; & nous avons par deſſus eux le ſecours de leurs bons exemples. Ils ont cru ce que nous croyons, & ils ont fait ce que nous ſommes indiſpenſablement obligez de faire : leur exemple doit-il être regardé avec des yeux indifférens ? leurs conſeils ſont-ils à mépriſer ? nous repentirons-nous jamais de les avoir pris pour guides & pour modeles ? *Le même.*

Non poteris quod iſti & iſta ? Juſte ſujet de nous picquer d'honneur à la vûe de ces heros Chrétiens ; de nous dire à nous-mêmes, pleins d'une ſainte confiance en la grace : Pourquoy ne pourrois-je pas faire ce que ces perſonnes ſi illuſtres par leur naiſſance, ſi diſtinguées par leur rang, ſi occupées par les devoirs de leur état ; ce que ces jeunes perſonnes de tout ſexe, à la fleur de leur âge, ont fait pour mériter le Ciel ? Avoient-ils plus d'interêts que moy d'être Saints ? ai-je moins de raiſons qu'eux de ne me pas perdre ? Pluſieurs ſortis d'un ſang illuſtre, ont renoncé à tous les avantages de la naiſſance ; comblez des biens de fortune, ils ſe ſont reduits à une extrême diſette ; revêtus des plus belles dignitez du monde, ils ſe ſont cachez dans la plus profonde obſcurité : de jeunes Vierges avec les dons de la nature, & tous les agremens du ſexe, ont préféré le cloître à la fauſſe liberté des filles du ſiécle, & le voile à la plus riche couronne de l'univers, le Ciel étoit l'objet de leurs voeux :

ces grandes Ames regardoient toutes ces actions hêroïques comme des devoirs, & tout leur regret étoit de ne pouvoir pas faire pour Dieu de plus grands ſacrifices : ce n'étoit point erreur ; ils vouloient être Saints. N'avoient-ils pas raiſon de dire avec l'Apôtre, que toutes les afflictions du temps préſent, n'ont aucune proportion avec la gloire future qui éclatera en nous ? *Le même.*

C'eſt une partie de nôtre bonheur d'être délivré des miſeres de cette vie.

Comment ſe peut-il faire que les Juſtes ayent de l'attachement à la vie préſente, ſçachant le bonheur qui les attend après la mort ? Saint Cyprien traite fort éloquemment cette matiére dans un diſcours plein de raiſons tres-fortes & tres-convaincantes. Quelle aveuglement, dit-il, & quelle folie eſt-ce d'aimer les miſeres de cette vie, & de ne pas ſoûpirer après un bonheur qui ne finira jamais ? Cela vient ſans doute de ce qu'on manque de foi, & qu'on ignore quels ſont les biens que Dieu promet à ſes ſerviteurs. Saint Paul le ſçavoit, & vouloit que tous le ſçuſſent, quand il diſoit que l'œil n'avoit vû, ni l'oreille entendu, ni le cœur humain compris ce que ce que Dieu avoit préparé à ceux qui l'aiment. Et c'eſt avec raiſon qu'il croyoit que la mort étoit un gain pour lui, & que c'étoit un grand avantage de n'être point eſclave du monde, ni ſujet aux vices & aux paſſions, d'être libre de la ſervitude du démon, & des inquiétudes du ſiécle. *Le P. Louis Dupont. Livre intitulé, Avantages des maladies, chap. 6.*

1. *ad Cor.* 2.

Ad Philip. 1.

Nôtre bonheur dans le Ciel ſera grand, à proportion de nos bonnes œuvres ſur la terre.

Il y a pluſieurs places dans la maiſon du Pere céleſte ; mais les unes ſont plus élevées que les autres. Ce qui fait cette diſtinction, ce n'eſt ni la puiſſance humaine, ni la fortune, ni les dignitez, ni les emplois, ni l'eſprit, ni la doctrine, ni la faveur, ni le credit. Nous ſervons un Maître qui n'a égard qu'à la ſainteté des œuvres. Par conſéquent c'eſt ſur mes œuvres que je dois compter. Plus je jeterai dans la terre de ce bon grain, plus la moiſſon ſera fertile pour moy ; plus je combattrai ; plus je remporterai de victoires, & plus j'aurai de couronnes. Donnons tout à Dieu, faiſons tout pour Dieu, puiſque rien de tout ce qu'on lui donne, de tout ce que l'on fait pour lui, n'eſt perdu ; ſanctifions-nous ſans meſure, ſi je puis parler de la ſorte, afin qu'il nous glorifie ſans meſure. *Le P. Girouſt. Tom. 1. de ſon Carême. Sermon ſur la ſainteté Chrétienne.*

On eſt parfaitement & éternellement heureux dans le Ciel.

Imaginez-vous tout ce qui peut contribuër ſur la terre à faire un homme parfaitement heureux. Raſſemblez tous les tréſors de l'univers, toute la magnificence du ſiécle, tous les honneurs & tous les plaiſirs ; réuniſſez toutes les couronnes du monde pour en faire un ſeul Monarque de tout l'univers. Eloignez même de cette idée de félicité tout ce qui peut chagriner : quelque inſéparable qu'il ſoit de la vie, vous n'en pourrez jamais ſéparer la certitude de mourir un jour, & l'incertitude du jour que vous devez finir une ſi heureuſe vie. Jamais perſonne ne penſa ſur la terre pouſſer ſa fortune au-delà de la mort ; la fortune qu'on fait pour le Ciel n'eſt pas bornée ; ſa durée c'eſt l'éternité de Dieu même. Dans le Ciel on eſt parfaitement heureux, & on eſt aſſuré de ne jamais ceſſer de l'être. Mon Dieu, qu'il eſt doux de vous poſſéder ſans crainte de vous jamais perdre ! Que cette penſée eſt conſolante ! qu'elle eſt délicieuſe ! Je ſuis heureux, & je le ſerai toûjours, j'ai tout ce que je puis déſirer ; je ſçai que mon ambition quelque vaſte, quelque difficile à contenter qu'elle ait éte, eſt ſurabondamment raſſaſiée, & rien ne peut déſormais trou-

bler mon bonheur ; mon cœur nage dans une joie pure, pleine, parfaite, & cette joie ne peut pas même être alterée ; je ſuis tout ce qu'un homme heureux peut ſouhaiter d'être, & je le ſerai éternellement. *Le même.*

Il ne tient qu'à vous d'acquerir ce ſouverain bonheur, qu'on ne peut acheter trop cher.

Un état où il ne reſte plus rien à déſirer, où l'on a rien à craindre, eſt le ſeul qu'on puiſſe appeler heureux. Nul heureux du ſiécle, nul grand du monde, nul ſouverain de la terre, qui ne voulût changer ſon ſort avec celui d'un Saint dans le Ciel. Cependant il ne tient qu'a nous d'avoir le même ſort; le ſouverain Maitre nous a donné les fonds néceſſaires & ſuffiſans pour cela, c'eſt à nous à les faire valoir. A qui tient-il que nous ne faſſions la même fortune ? Quelle diſproportion entre le bonheur & la gloire dont les Saints jouiſſent dans le Ciel, & toutes les grandeurs mondaines de la terre ! Les grandes ames, ces Heros du Chriſtianiſme l'ont ſentie cette diſproportion, eux qui ont tout ſacrifié pour avoir ce treſor caché, pour trouver cette pierre précieuſe. Les uns chargez de biens de fortune, s'en ſont généreuſement dépouillez; les autres flattez par tout ce que les plaiſirs ont de plus tentant, ont préféré la croix à toutes les douceurs de la vie. Pluſieurs ſont décendus du trône, & n'ont pas cru acheter le Ciel trop cher par le renoncement à la ſouveraineté ; & après avoir tout ſacrifié ; honneurs, dignitez, grandeurs, richeſſes ; nul Saint qui n'ait cru avoir pour rien cette éternelle felicité. *Le P. Croiſet. Tom. 2. de ſes Réflexions Chrétiennes.*

On pourroit être heureux dans le Ciel avec moins de peine, qu'on n'en prend pour l'être dans ce monde.

On ſe conſume à force de courir après une ombre, une chymere : il ne coûte pas tant pour être éternellement heureux ; & en dût-il coûter beaucoup, un bonheur éternel, peut-il être à un trop haut prix ? Il eſt vrai cependant que ce qu'on apelle fortune dans le monde coûte bien davantage ? On aime la gloire ; pourquoi donc ne pas chercher la véritable. On s'aime ſoy-même ; & quand cherchera-t'on ſes véritables interêts ? *Le même.*

De la Béatitude accidentelle pour l'ame & pour le corps dans le Ciel.

Qu'y a-t'il de plus charmant que d'avoir un corps incorruptible, ſouple, agile, ſubtil, qui ſe portera preſque en un moment par des eſpaces immenſes ? Si l'on compte la beauté pour une partie du bonheur ; qu'y a-t'il de plus charmant que d'avoir un corps plus brillant que le ſoleil ? Le commandement a de puiſſans attraits pour les grandes ames : que ſera-ce donc d'être aſſis dans le trône de Dieu même, de commander à toutes les créatures, d'avoir tout l'univers pour ſon royaume ; que ſera-ce encore de jouir pendant toute l'éternité de cet empire univerſel ? Qu'y-t'il de plus agréable que de voir l'univers ſelon tous ſes aſpects imaginables ? de découvrir les cauſes de tous les éfets que nous admirons ? de pénétrer l'art de Dieu qui nous y eſt ſi caché dans les ouvrages de la nature ? On ne peut concevoir une condition plus heureuſe. Cependant tout ce qu'on peut imaginer de cette recompenſe, n'eſt rien en comparaiſon de la vérité ; puiſque l'œil n'a jamais vû, que l'oreille n'a jamais entendu, & que l'eſprit humain n'a jamais compris ce que Dieu a préparé pour ceux qu'il aime. *Le P. Mauduit. Traité de la Religion contre les Athées.*

Un véritable Chrétien ne doit penſer qu'au Ciel.

Une ame chrétienne, ſelon ſa prémiére impreſſion, doit vivre ſur la terre comme ſi elle n'y étoit pas ; ſon eſprit ne doit s'occuper que des choſes ſpirituelles, tous ſes mouvemens doivent tendre vers Dieu, ſes démarches doivent être tournées vers ſon bienheureux terme, ſes penſées ne doivent être que pour l'autre vie : ſon tréſor eſt dans l'éternité, & ſon cœur doit être où eſt ſon

tréſor. Si elle ceſſe de ſoûpirer vers ſa bienheureuſe Patrie, elle ne mérite pas d'y entrer ; ſi elle ſe plaît dans ſon éxil, elle eſt indigne de l'héritage céleſte, qui lui étoit deſtiné. Sa joie doit être les penſées qu'elle éleve vers ſon Dieu ; ſes inquiétudes doivent être bannies & diſſipées par ſes déſirs vers ſa félicité ; ſa conſolation doit être les promeſſes de ſon Dieu, & elle ne doit la trouver que dans l'attente où elle eſt de la poſſeſſion de ſon bonheur. *Le P. Maſſillon, dans un Sermon de la Proſpérité.*

Eſpérance du Ciel & du bonheur éternel.

Vous ne vous contentez pas, Seigneur, de nous faire voir des yeux de la foy, les biens infinis que vous préparez à ceux qui vous aiment ; vous y élevez encore nôtre cœur par l'eſpérance, qui eſt un avant-goût de la Béatitude, & un plaiſir paſſager, qui précede le plaiſir éternel. Mais comment, Seigneur, revêtus de tant de miſéres, oſerons-nous élever nos yeux & nos cœurs vers cette Jéruſalem céleſte, qui eſt vôtre trône, nous qui habitons ſur la terre, qui eſt vôtre marche-pied ? Cependant comme vous avez bien voulu, par vôtre miſericorde infinie, nous faire pour le Ciel, nonobſtant les infirmitez de la chair, qui nous empêchent de participer, autant qu'il ſeroit néceſſaire, à la ſainteté de vôtre Eſprit, vous nous avez commandé de l'eſpérer, de quelques miſeres que nous fuſſions revêtus. Le même eſprit qui nous fait demander vôtre grace, nous fait eſpérer en vous, & comme c'eſt moins nous que nous eſpérons, que vôtre Eſprit ſaint qui nous fait eſpérer, nous devons avoir une entiere confiance. Tout ce que vous avez fait pour nous, tout ce que vous nous faites faire pour vous, tout ce que vous nous avez promis, ſont des motifs tres-puiſſans, pour eſpérer vôtre lumiére divine, parmi les ténebres & les ombres de la mort, dans leſquelles nous vivons dans ce ſéjour mortel. Et nous devons l'eſpérer avec d'autant plus de fermeté qu'il vous a plû de nous engager vôtre parole, & de nous l'engager avec ſerment, & de nous revêtir des mérites infinis de JESUS-CHRIST vôtre Fils. *Autheur anonyme & moderne.*

Fin du premier Tome.

TABLE
DES MATIERES
Contenuës dans ce premier Tome.

A.

ABANDON. Pecheur abandonné de Dieu. *Voyez* dans le titre de l'Aveuglement.

Abnégation de ſoy-même. pag. 400.

Abraham. Modelle de charité envers le prochain. 172. En quoi a paru ſon amour envers Dieu. 207. Son hoſpitalité. 607.

Abſalom. Ses lâches flateries pour s'élever ſur le trône. 77. Ses cruautez. 92. L'exemple de l'amour propre. 389.

Abſence des amis. 183.

Abſurdité. Des Athées & des Libertins. 447.

Achaz, puni de Dieu en devint plus endurci. 14. Son avarice. 494.

Achan. Son larcin & ſon avarice. 493.

Achab. Son extrême avarice. 49. Sa dureté envers les pauvres durant une famine. 607.

Adam. Son ambition. 77. 79. Son aveuglement. 553.

Adoration de Dieu. Elle ne peut être ſans amour. 244.

Adverſité. V. tout le titre de l'Affliction. 1. *& ſeq.* Elle eſt un remede à la plûpart des crimes. 40. 50. Elle eſt l'épreuve des véritables amis. 169

Affaire. Le ſalut de nôtre ame eſt nôtre unique affaire. 152.

Affection. V. le titre de l'amour du prochain, & celui de l'amitié.

Affliction, Souffrance, &c. Ce qui regarde ce Sujet eſt contenu dans le premier titre. p. 1. *& ſeq.* Dequoi il eſt préciſément traité dans ce titre 1. Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 2. *& ſeq.* Les ſources où l'on peut trouver dequoi remplir ces deſſeins, & les Auteurs qui en traitent. 7. *& ſeq.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 10. Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament. 13. *& ſeq.* Applications de quelques paſſages de l'Ecriture. 15. *& ſeq.* Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 19. *& ſeq.* Ce que l'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 24. Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 29.

Définition de la patience, & ſa nature. 24. Différentes occaſions de ſouffrir, & d'où elles viennent. 24. Quels ſont les maux que nous avons à ſouffrir en ce monde. 25. Les principaux actes de patience 25. Différentes ſortes de perſonnes qui ſouffrent. 26. L'acte principal de la force conſiſte à ſouffrir. 27. Le peché eſt la cauſe la plus ordinaire de nos ſouffrances. 40. Elles ne ſont pas toûjours néanmoins des châtimens de nos pechez. 53. Elles ont de différens effets, ſelon les différentes perſonnes. 57. Différence des afflictions que ſouffrent les juſtes de celles des méchans. 54 56. Néceſſité de ſouffrir en cette vie. Il y a à ſouffrir dans tous les états & dans toutes les conditions 54. Les Chrétiens ſont obligez de ſouffrir comme étant enfans du Calvaire. 37. Tous les juſtes & les prédeſtinez doivent boire le calice du Seigneur. 15. Dieu permet que les méchans perſecutent les juſtes. 54. Il y a des afflictions à ſouffrir dans les familles. 63. C'eſt un grand malheur de ne rien ſouffrir. 65.

Deſſeins de Dieu ſur nous quand il nous afflige. C'eſt pour nous éprouver. 51. 52. 53. 56. *& ſeq.* 61. C'eſt le plus efficace moyen dont Dieu ſe ſert pour convertir les pecheurs. 48. 59. 66. C'eſt pour nous faire mériter le ciel & la gloire, dont elles ſont la voye & le chemin. 5. 65. *& ſeq.* C'eſt pour détacher nôtre cœur de l'affection des biens de la terre. 30. 49. *& ſeq.* C'eſt pour épurer la vertu des juſtes. 15. *& ſeq.* Il n'y a point de vertu ſolide, ſi elle ne paſſe par cette épreuve. 28. Les principales raiſons pourquoi Dieu nous envoye des afflictions. 62. 64. C'eſt ſouvent pour punir nos pechez. 62. *& ſeq.*

Avantages pour nôtre ſalut que nous retirons des afflictions. 4. 46. Elles ſont de puiſ-

ſans moyens de nous ſanctifier. 2. Elles nous donneot une aſſûrance motale de nôtre ſalut. 28. Elles nous ôrent le moyen de commettre bien des crimes. 2. 50. 51. Elles nous détachent des choſes de la terre. 2. Elles ſont des moyens de nous attachet à Dieu. 2. 23. 37. 50. Jamais nous ne témoignons plus d'amout à Dieu, qu'en ſouffrant pour lui. 66. Elles nous découvrent la vanité & l'inſtabilité des choſes de ce monde. 2. 17. Elles nourriſſent & fortifient les vertus. 32. Elles nous rappellent à Dieu, aprés que nous nous en ſommes éloignez par nos crimes. 36. 47. *& ſeq.* 61. Elles nous inſtruiſent & éclairent nôtre eſprit. 16. Elles nous apptenoent qu'il ne faut pas mettre nôtre confiance dans les hommes. 49. Dieu ſe trouve d'une maniete particuliere avec ceux qui ſouffrent. 6. 39. Elles meriett les derniers traits de perfection à nôtre vertu. 28. On glorifie Dieu en ſouffrant pour lui. 37. Elles nous peuvent ſervir de pénitence & de ſatisfaction pour nos péchez. 40. *& ſeq.* 45. Elles ſont des marques de prédeſtination. 4. 18. 26. Elles font pratiquer l'humilité. 6. Elles font les grands Saints & les grandes vertus 28. Nous devons mettre toute nôtre gloire dans les ſouffrances. 40. Elles nous rappellent la penſée d'uo Dieu crucifié. 41. Les graces intérieures font plus d'impreſſion ſur nos cœurs dans l'affliction. 50. Jamais la foy n'eſt plus vive que dans les afflictions. 60. Jamais nôtte amout pour Dieu n'eſt plus put. 66. L'affliction eſt une grace & un bienfait de Dieu. 40.

Motifs de conſolation dans nos ſouffrances. 17. 18. 26. 29. 33. Tout ce que nous pouvons ſouffrit en cette vie eſt bien peu de choſes. 3. 30. 60. Raiſonnement de ſaint Auguſtin ſur cette vérité. 27. Les affbctions nous viennent de Dieu, & nous les devons tecevoir de ſa main. 29. 40. 43. 60. Nous ſommes Chrétiens pout ſouffrit. 42. Dieu nous marque ſoo amout en nous affligeant. 32. 34. 65. L'exemple du Fils de Dieu nous doit animer à ſouffrit. 37. Ce n'eſt pas aimet Dieu que de foit des ſouffrances. 38. Elles ſont toûjouts audeſſous de ce que nous avons mérité. 45. La raiſon ſans la foy ne nous peut conſoler dans l'affliction. 46. Dieu eſt le témoin, l'autheut & le témunerateut de nos ſouffrances. 3. 36. Souffrit pour Dieu, c'eſt être véritablement grand devant Dieu. 16. Les ſouffrances nous rendent une parfaite image du Sauveur. 38. Les afflictions de cette vie ſoot de peu de durée. 58. L'eſpérance de la recompenſe les adoucit. 16. 64. 65. Elles ſont un paradis pour les juſtes. 3. Elles ſont la voye la plus ſûre pout aller au Ciel. 5. Les ſouffrances du Fils de Dieu adouciſſent les nôtres. 66. Tout le monde peut ſouffrir pout Dieu, mais tout le monde ne peut pas faire de grandes choſes pout ſon ſervice. 63. Nous faiſons parfaitemeot la volonté de Dieu en ſouffrant patiemment. 59. Dieu a promis un bonheut étetnel à ceux qui ſouffrent pout ſon amour. 65. *& ſeq.*

L'uſage qu'on doit faite des afflictions. Avec quelle diſpoſition d'eſprit il les faut recevoir. 61. 67. Il faut les ſouffrir en Chrétien, c'eſt-à-dire, ſouffrit pout Dieu. 36. Il les faut tecevoir comme venant de Dieu 15. Il les faut recevoir avec ſoûmiſſion à ſes ordres. 55. Réſignation à la volonté de Dieu dans nos ſouffrances. 58. Il faut en remettier Dieu comme d'un grand bienfait. 60. 65. Nous les devons accepter par mortification & par péniteoce. 67. Le mauvais uſage qu'on en fait ordinairement. 4. 57. 64. Elles ſont un enfet anticipé pour ceux qui n'en font pas un bon uſage. 3. Les mechans s'endurciſſent ſous les coups de la juſtice de Dieu. 32. Il y en a qui ſouffrent & qui s'impatientent dans leurs ſouffrances. 51. 55. Les ſouffrances des gens de bien ſont ſouvent des occaſions de murmurer contre la Providence. 62. Malheur à ceux qui uſent mal de leurs ſouffrances. 64.

Quelques autres véritez touchant les ſouffrances. L'affliction a toûjouts l'un de ces deux effets: ou elle convertit le pecheur, ou elle l'endurcit. 30. 66. Elle fait avancer les juſtes dans la voye de la perfection. 32. Elle remédie aux déſordres de la proſpérité. 59. Elle nous fait connoître à nous-mêmes. 34. Elle nous fait penſer à nôtre ſalut, & nous fournit les moyens de le faire. 4. Raiſons pourquoi Dieu afflige les juſtes. 62. Dieu a coûtume d'éprouvet par l'affliction les pécheurs qui ſe convertiſſent. 64. L'amour que nous portons à Dieu dans les ſouffrances lui eſt tres-glorieux. 38. Malheur à ceux qui ne ſouffrent rien en cette vie. 65.

Alexandre le Grand. Son extrême ambition, marquée dans l'Ecriture. 78.

Aman. L'iſſuë funeſte de cet ambitieux. 77. 98. 102.

Ambition. Ce qui regatde ce titre & ce ſujet; & en quoi il eſt different de ceux qui y ont quelque rapport. 68. Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 69. *& ſeq.* Les ſources où l'on peut trouver dequoi templir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent. 72. *& ſeq.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 76. Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Teſtament. 77. *& ſeq.* Application de quel-

ques paſſages à ce ſujet. 79. Paſſages, penſees, & ſentimens des SS. Peres ſur ce ſujet. 82. Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 85. Les endroits choiſis des Livres ſpirituels & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 88.

La nature & les proprietez de l'ambition. Sa définition. 85. C'eſt un peché, & quel peché. 85. 86. Elle eſt le premier peche qui ait été commis dans le monde. 79. L'ambition eſt déréglée en pluſieurs manieres. 85. C'eſt un vice univerſel & inſeparable de l'orgueil. 87. L'ambition eſt inſatiable. 89. Elle eſt entierement oppoſée à l'Evangile. 90. Elle tient quelque choſe de la grandeur. 92. Différentes ſortes d'ambition. 98. Ce vice eſt naturel à l'homme. 92. Elle eſt injuſte & cruelle. 93. Elle eſt contraire à la raiſon. 94. & *ſeq.* Elle eſt artificieuſe. 101. Elle s'étend au-delà de la mort. 94. Caractere de l'ambition. 92. 100. 105.

Les maux & les déſordres que cauſe l'ambition. 92. Elle regne univerſellement dans tout le monde. 79. Elle fait ſortir les hommes hors de l'état où la Providence les a mis. 81. Elle leur fait employer tous les moyens injuſtes pour réüſſir dans leurs deſſeins. 88. Les vains projets de l'ambition. 109. Elle aveugle ceux qui en ſont poſſedez. 104. Elle excite toutes les autres paſſions. 107. Elle fait que chacun s'entête de ſoûtenir ſes droits. 108. Elle fait que l'on riſque ſon ſalut, & qu'on agit contre ſa conſcience. 108. & *ſeq.* Les dangers à quoi l'ambition expoſe. 110. La peine & les chagrins qu'elle cauſe à ceux qui veulent s'élever. 80. Elle ſe trouve ſouvent dans l'Egliſe, & les déſordres qu'elle y cauſe. 90. 96. & *ſeq.* 104. Elle ſe gliſſe quelquefois juſques dans les ſocietez Religieuſes. 101. Combien les premiers Chrétiens avoient horreur de l'ambition. 90.

Ambitieux. L'ambitieux n'eſt jamais content. 80. Il eſt diſpoſé à commettre toutes ſortes de crimes pour venir à ſes fins. 91. 96. On ne peut ſouffrir un ambitieux. 92. Témérité & préſomption d'un ambitieux. 92. 98. 105. Tout ambitieux eſt injuſte & préſomptueux. 104. Tout moyen lui paroît juſte pour s'élever. 93. Il prétend ſe pouſſer & s'élever contre la volonté de Dieu. 95 & *ſeq.* La maniere dont un ambitieux s'éleve. 99. & *ſeq.* Il renverſe l'ordre de la Providence. 100. Il ne joüit jamais du repos & de la paix du cœur. 109. L'ambitieux eſt un véritable eſclave. 100. Combien il eſt malheureux. 69. 82. Dieu prend plaiſir à abaiſſer les ambitieux. 91. L'élévation eſt un précipice pour l'ambitieux. 106. La maniere dont ſe gouverne un ambitieux, quand il eſt parvenu où il ſouhaite. 88. Différence entre le déſir de la gloire, & le déſir de dominer. 87. L'état d'un ambitieux dans l'autre vie. 106.

Ame de l'homme. De quoi il eſt traité dans ce ſujet. 112. Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 113. & *ſeq.* Les ſources où l'on peut trouver dequoi remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent. 117. & *ſeq.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 119. Exemples & témoignages de l'Ancien & du Nouveau Teſtament ſur ce ſujet. 120. & *ſeq.* Applications de quelques paſſages de l'Ecriture. 122. & *ſeq.* Paſſages des ſaints Peres ſur ce ſujet. 125. Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 130. Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 135.

La nature & la dignité de nôtre ame, &c. Sa définition. 130. Elle peut être conſiderée ſelon ſon état naturel. 134. Différence de l'ame des hommes & de celle des bêtes 141. Elle eſt faite à l'image de Dieu 113 & *ſeq.* 115. 138. 148. Sa dignité & ſon excellence. 139. 144. 146. 154. La maniere dont l'homme a été formé, montre la dignité de ſon ame. 120. & *ſeq.* Elle appartient uniquement à Dieu qui l'a créée. 113. 149. 154. Dieu demande particulierement nôtre ame, qui eſt faite à ſon image. 152.

L'excellence & les perfections de nôtre ame. Elle eſt ſpirituelle. 130. 131. & *ſeq.* 146. 154. Elle a la liberté pour apanage de ſa nature. 131. 146. Son immortalité eſt un article de foy. 133. 145. 147. & *ſeq.* 148. C'eſt le fondement de tout le Chriſtianiſme. 121. 145. Preuves morales de ſon immortalité. 132. & *ſeq.* 134. 141. Contre les Athées qui ne croyent point l'immortalité de l'ame. 140. L'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame ſont deux véritez étroitement liées. 148. Sa nobleſſe & ſa principale beauté vient de la grace. 144. C'eſt un tréſor renfermé dans un vaſe d'argile. 123. La dignité de nos ames nous oblige à bien vivre. 135. Tous les dons & les graces ſurnaturelles regardent proprement l'ame. 139. La dégradation de l'ame par le peché. 150. 155. De l'union de l'ame avec le corps, & de la dépendance qu'elle en a. 140. 142. C'eſt la derniere indignité d'aſſujetir l'ame au corps. 146. 152.

Le prix de nôtre ame, & l'eſtime que Dieu en fait. 142. 143. & *ſeq.* L'amour qu'il a pour elle. 124. 138. 153. Regret qu'il a de la perdre. 144. Le prix de cette ame, & ce qu'elle lui coûte. 124. 138. Dieu s'eſt incarné pour la

la ſauver. 137. Et pour la poſſeder.143. Il l'a préférée aux Anges. 143. Il a préféré le ſalut de nôtre ame à la vie de ſon Fils. 543. Sentimens de reconnoiſſance envers Dieu d'avoir tant aimé nos ames. 153.

L'eſtime que nous en devons faire. 114. 154. Le peu d'eſtime que nous en faiſons. 137.151. Combien elle eſt négligée de la plûpart des hommes. 137. 139. Comme on l'avilit toute précieuſe qu'elle eſt, par l'attachement à des choſes indignes. 139. 141.146. & *ſeq.* 150. 151. Le ſoin qu'on en doit prendre. 125.139.142 Nous n'avons qu'une ame à ſauver.123. Il faut uſer de toute ſorte de précaution pour ne la pas perdre. 150. Néceſſité de la ſauver.124. L'importance de travailler au ſalut de nôtre ame.136. Aveuglement de ceux qui préférent les biens de la terre à ceux de l'ame.142. On donne, on vend, & on livre ſon ame pour peu de choſe.151. Exhortation à travailler tout de bon à ſon ſalut. 152. Le ſalut de nôtre ame eſt nôtre unique affaire. 152. Rien ne nous peut dédommager de ſa perte. 140. En quel ſens nôtre ame doit toûjours être entre nos mains, ſelon l'Ecriture. 124. Comme le peché la défigure, & lui ôte ſa beauté. 142. 149. 155. Le ſoin & le zele que nous devons avoir pour l'ame de nos freres.122. On répondra à Dieu de celle du prochain, à la perte de laquelle nous avons contribué.123. De la mort de l'ame par le peché.135

Amitié Chrétienne. Ce qui regarde ce titre & ce ſujet. 156. & *ſeq.* Dequoi il eſt traité dans ce ſujet, & ce qu'il faut obſerver en parlant en Chaire de l'amitié. 156. Différens deſſeins, & plans de diſcours ſur ce ſujet.162. & *ſeq.* Les ſources où l'on peut trouver dequoi remplir ce ſujet, & les Auteurs qui en traitent.162 & *ſeq.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet.164. & *ſeq.* Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament.166. Applications de quelques autres paſſages au même ſujet. 168. Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 170. & *ſeq.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie, & de la Philoſophie Morale par rapport à ce ſujet. 173. Les endroits choiſis des Livres ſpirituels & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 179.

Ce que c'eſt que l'amitié, ſa nature & ſes différences. Définition de l'amitié. 173. Différentes ſortes d'amitiez.174. Différence entre la bienveillance & l'amitié. 173. Différence entre l'amitié chrétienne & la charité. 174. Différence entre l'amitié chrétienne & l'amitié mondaine.184. Ce qui fait & conſtituë la véritable amitié. 178. Combien l'amitié eſt naturelle à l'homme. 185. On peut ſanctifier les amitiez naturelles & raiſonnables.184. La proximité du ſang fait une eſpece d'amitié particuliére. 190. Différence de l'amour & de l'amitié.194. Amitié ſpirituelle. 187. De l'amitié entre les perſonnes de différente condition. 180. De l'amitié entre les perſonnes de different ſexe. 186. & *ſeq.* De l'amitié des mécbans unis enſemble. 192.

Choix des amis. Qualitez néceſſaires dans celui qu'on doit choiſir pour ami.176. Qualitez que doit avoir celui qui choiſit 176.183. 189. Bonheur de ceux qui ont fait un bon choix de leurs amis.181. Epreuve qu'on doit faire d'un ami, avant que de lier avec lui. 185. L'épreuve des véritables amis ſe fait dans l'adverſité. 169. Il y a des gens avec qui on ne peut lier amitié. 180. S'il vaut mieux avoir pluſieurs amis qu'un ſeul. 178. 182. 187.195. Des faux amis. 169 181. Des amis intereſſez.181.194. Différence des vrais & des faux amis. 193. Il y a encore des vrais amis dans le monde. 194. L'idée & le caractere d'un parfait ami. 192.

Devoirs des amis & de l'amitié. 177. 178. 183. Les effets & les marques d'une véritable amitié 179. 183. Confiance que les amis doivent avoir mutuellement. 188. Les amis doivent s'entre avertir de leurs défauts & de leurs vices. 169 185. 196. Il ne faut pas ſervir un ami contre ſa conſcience. 189. Il ne faut pas rompre avec un ami pour une ſeule faute.190. Il ne faut pas abandonner un ami dans l'adverſité. 190. Il ne faut pas aſſiſter un ami dans le crime, & dans ce qui eſt contre la probité. 189.

Conditions de l'amitié, & les défauts qui s'y trouvent. La véritable amitié ne peut être qu'entre les gens de bien. 175 182. Elle ne peut être conſtante, ſi elle n'eſt fondée ſur la vertu. 189. Il ne faut contracter amitié qu'avec des perſonnes vertueuſes 191. Dans le choix qu'on fait d'un ami, il faut avoir plus d'égard à la vertu qu'à l'inclination. 191. Il ne faut lier amitié qu'avec ceux qui peuvent nous aider pour le ſalut; & nous tendre plus ſaints. 184. Le pouvoir qu'a ſur l'exemple d'un ami pour nous porter au bien. 192. Les amitiez purement humaines ſont inconſtantes. 168. Le peu de fond que l'on doit faire ſur les amis en cette vie.168. Et ſur l'amitié fondée ſur les avantages humains. 192. Il y a peu de véritables amitiez chrétiennes. 194. Tres-peu de véritables amis. 196. La flatterie eſt le poiſon de l'amitié. 182. En changeant de fortune on oublie ſouvent ſes amis. 182. Amitiez dangereuſes. 191. Un ami entraîne ſon ami dans le crime. 179. Régles de la vé-

ritable amitié 186. Mauvaiſe amitié 177. 179. On ſe fait complice des crimes d'un ami. 180.

De l'amitié conſidetée en général. L'amitié fait la plus grande douceur de la vie. 186. 189. Elle eſt néceſſaire en cette vie. 193. Son utilité. 195. Les Grands ne ſçavent guere ce que c'eſt qu'amitié. 196. Ce qui peut éteindre ou refroidir l'amitié. 176.

Amour de Dieu. Tout ce qui regarde ce titre & ce ſujet. 198. *& ſeq.* Dequoi il eſt parlé dans ce ſujet, & ce qu'il faut remarquer. 198. Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 199. *& ſeq.* Les ſources où trouver dequoi remplir ces deſſeins, & les Auteurs qui traitent ce ſujet. 203. Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 206. *& ſeq.* Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament. 207. *& ſeq.* Applications de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet. 210. Paſſages des ſaints Peres ſur ce ſujet. 213 *& ſeq.* Ce que l'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 219. *& ſeq.* Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 227 *& ſeq.*

Amour de Dieu & charité en général. Sa définition. 219. Il eſt naturel d'aimer Dieu, & il faut ſe faire violence pour ne le pas aimer. 237. Ce que c'eſt proprement qu'aimer Dieu. 243. *& ſeq.* Nous ne ſçavons pas ſi nous aimons Dieu, non plus que ſi nous en ſommes aimez. 232. Il faut demander à Dieu cet amour. 239. Les ſentimens de l'amour de Dieu ſont différens des actes. 232. Différence de l'amour de Dieu dans les Saints au Ciel, & dans les Juſtes ſur la terre. 223. 242. L'adoration de Dieu ne peut être ſans ſon amour. 244. La cauſe de nôtre amour envers Dieu, eſt l'amour que Dieu nous porte. 224. La plûpart de ceux qui diſent qu'ils aiment Dieu, ne l'aiment que de bouche. 234.

Du précepte d'aimer Dieu. Dieu nous ordonne de l'aimer nonobſtant nôtre baſſeſſe. 237. Le précepte de la charité renferme toute la Loy. 219. Pourquoi ce précepte s'appelle grand. 220 231. Explication des paroles dans leſquelles ce précepte eſt compris. 223. 233. 252. Réflexions ſur ce commandement. 234. 235. Le Fils de Dieu n'a fait que donner un nouveau poids au commandement que Dieu en avoit fait dans l'ancienne Loy. 234. Il eſt étonnant que Dieu nous ordonne de l'aimer. 236. Comme nous pouvons obſerver le précepte d'aimer Dieu. 258. De quelle maniere nous pouvons l'accomplir. 220. Combien ce précepte eſt négligé. 235. C'eſt un précepte, & non-ſeulement un conſeil. 220. A quoi préciſement ce précepte nous oblige 221. 244. Rien ne peut jamais nous diſpenſer de l'aimer 257. C'eſt un précepte naturel d'aimer Dieu. 221. Obligation par conſéquent que nous avons de l'aimer. 216. 229. 245. Les droits que Dieu a ſur les affections de nôtre cœur. 199. 201.

Motifs que nous avons d'aimer Dieu. 199. *& ſeq.* 201. 216. 229 245. Combien Dieu eſt aimable. 248 *& ſeq.* Idée de la beauté de Dieu. 250. Toutes les créatures nous invitent à l'aimer. 252. Nous devons l'aimer par reconnoiſſance 227. 240. 242. C'eſt une grande ingratitude de ne le pas aimer. 232. Combien il mérite d'être aimé 239. Nous devons aimer Dieu, parce qu'il nous aime. 229. 240. 245. Ses bienfaits nous obligent de l'aimer. 238. Nôtre propre interêt nous y engage. 240. Nous n'avons nulle raiſon de lui refuſer nôtre amour. 238. Nous devons l'aimer par inclination. 228. Dieu ſeul poſſede tous les biens qui méritent nôtre amour. 226. Il n'y a que Dieu ſeul qui nous puiſſe rendre heureux en l'aimant 240. C'eſt le plus grand de tous les malheurs de ne pas aimer Dieu. 241. Dieu renferme éminemment toutes les perfections des créatures. 249. Le cœur n'eſt jamais ſatisfait que dans l'amour de Dieu. 247. Conſideration pour s'exciter à l'amour de Dieu. 230. Regrets d'avoir attendu ſi tard à l'aimer. 241. Enfin Dieu eſt jaloux de nôtre cœur, & veut que nous l'aimions 237. Sentimens d'amour de Dieu tirez de ſaint Auguſtin. 246. En quel ſens le motif de la charité eſt indiviſible. 212.

Qualitez & conditions de l'amour que nous devons à Dieu. Quel doit être cet amour. 258. De l'amour déſintereſſé ou de bienveillance. 229. Il doit être unique, & ne peut ſouffrir de partage dans nôtre cœur. 254. 255. 257. Il doit être effectif, & paroître dans nos actions. 226. 234. 236. Il eſt généreux & fait tout entreprendre. 259. Il eſt inſatiable. 229. Il doit être conſtant. 237. Il fait ceſſer toutes les autres paſſions. 239. Combien il eſt indigne de partager nôtre cœur avec une créature. 256.

De quelle maniere il faut aimer Dieu, & obſerver le précepte qu'il en a fait 201 202. 255. *& ſeq.* 277. Nous devons en quelque maniere régler nôtre amour envers Dieu, ſur celui dont lui-même nous aime. 200. De quel amour Dieu veut être aimé. 223. Ce que c'eſt qu'aimer Dieu de tout ſon cœur. 234. 254. Ce que c'eſt que de l'aimer d'un amour de préférence. 223 228. 243. En combien de manieres nous pouvons aimer Dieu. 230. Il

faut l'aimer ſur toutes choſes 243.244. Comme on peut aimer les créatures, ſans préjudice de l'amour de Dieu. 246. 255. Celui qui aime Dieu parfaitement, n'a que de l'indifférence pour tout le reſte 256. Il eſt étrange qu'on mette en queſtion s'il faut aimer Dieu, & comment il le faut aimer. 251.

Excellence de la charité, & les avantages que nous en retirons. Toute la perfection d'un Chrétien eſt compriſe dans l'amour & la charité qu'il a pour Dieu. 253. Comme toutes les vertus ſe reduiſent à la charité. 222. 228. Eloges que les ſaints Peres donnent à à la charité. 256 L'amour de Dieu eſt eſſentiel à la Religion Chrétienne. 225. La charité eſt la premiere de toutes les vertus. 211. L'amour des Juſtes a quelque avantage ſur celui des Bienheureux dans le Ciel. 224. Combien l'amour de Dieu & la charité habituelle nous rend grand devant Dieu. 246. Il faut demander à Dieu cette charité, qui eſt le plus précieux de tous les dons. 259. Elle fait toute la perfection de celui qui aime Dieu. 225. 247. En aimant Dieu, nous ſommes ſûrs qu'il nous aime. 248. 258. L'amour de Dieu fait nôtre ſouverain bonheur ſur la terre. 224 240.

Par quelles marques l'on peut connoître ſi l'on aime véritablement Dieu. 224. 235. Marque ſûre qu'on aime Dieu, c'eſt de penſer ſouvent à lui. 238. La haine du peché qui eſt contraire à l'amour de Dieu, & à la charité. 222. Effet, & le pouvoir qu'a l'amour de Dieu ſur nous. 242. Le courage que cet amour nous inſpire. 242. On ne preſcrit point de régle ni de meſure à celui qui aime Dieu. 252. Toutes les créatures qui nous doivent porter à aimer Dieu, y ſont ſouvent des obſtacles. 254. La charité ſe rallume quelquefois après avoir été éteinte, & étouffée par le peché. 210.

Amour & charité du prochain. Traité ſur ce ſujet. 260. *& ſeq.* De quelle maniere on traite ce ſujet, à quoi l'on ſe borne. 260. Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 261. *& ſeq* Les ſources où trouver dequoi remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent. 267. Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 270. *& ſeq.* Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Teſtament. 272. *& ſeq.* Application de quelques autres Paſſages au même ſujet. 274. Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 277. Ce que l'on peut tirer de la Théologie ſur ce ſujet. 280. Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes. 291. *& ſeq.*

De la charité du prochain en général. La définition & la nature de cette charité. 280. Ce qu'on doit entendre par ce mot de Prochain. 281. *& ſeq.* Différence de la charité chrétienne, & de l'amitié humaine. 283. 316. Celui qui aime Dieu, aime néceſſairement le prochain. 291. *& ſeq.* On ne peut ceſſer d'aimer ſes freres, ſans ceſſer d'aimer Dieu. 335. Cette charité ſe reduit en général, à ne faire jamais de mal à perſonne, & à lui faire tout le bien que l'on peut. 262. On peut encore dire qu'elle conſiſte à ſouffrir les defauts perſonnels des autres, & à ne donner ni ſujet, ni occaſion à perſonne de ſouffrir 265. Ce que c'eſt qu'aimer en Chrétien par une charité ſurnaturelle. 264. Il eſt ſouvent difficile d'aimer Dieu dans le prochain. 292. L'affection naturelle n'eſt pas cette charité que Dieu demande de nous envers le prochain. 310.

Du précepte de la charité & du prochain, de l'obligation de l'obſerver. Le précepte qui nous oblige d'aimer le prochain. 265. Pourquoi ce précepte eſt appellé nouveau. 274. 276. Pourquoi le Fils de Dieu l'appelle ſon Commandement. 276. 285. Pourquoi il a fallu faire deux commandemens différens d'aimer Dieu & le Prochain. 284. En quel ſens l'on peut dire que ce n'eſt qu'un même commandement. 284. Le Fils de Dieu a fait ce commandement, ſelon l'inclination de ſon cœur. 275. Combien ce commandement eſt raiſonnable. 293. Sur quoi eſt fondée l'obligation de l'obſerver. 262. Le Fils de Dieu cede à nôtre prochain une partie des droits qu'il a ſur les affections de nôtre cœur. 297. Celui qui n'aime pas le prochain, n'aime pas Dieu véritablement. 262. Le précepte de la charité ne ſouffre point d'excuſe. 316.

L'excellence de cette vertu, & combien elle eſt parfaite. 289. C'eſt la plénitude de la Loy. 291. C'eſt la marque & le caractere qui diſtingue les véritables Diſciples de JESUS-CHRIST. 390. C'eſt le caractere diſtinctif du Chriſtianiſme. 312. C'eſt la vertu la plus néceſſaire, & qui eſt le plus d'uſage 305. Elle eſt inſéparable de l'amour de Dieu. 281. Nôtre perfection conſiſte particulierement dans cette vertu. 294. Eloges de la charité du prochain. 296. Caractere de la vraye charité. 315.

Motifs que nous avons d'aimer le prochain, & les raiſons qui nous y obligent. 312. 266. 288. Il faut bien examiner le motif qui nous fait aimer nos freres. 299. Dieu doit être le motif, auſſi-bien que le modéle de cette charité. 265. Il faut aimer le prochain en JESUS-CHRIST, & pour JESUS-CHRIST. 263. Les liaiſons ſpirituelles qu'ont enſemble les Chrétiens, les obligent de s'entraimer. 313. Le

motif de nôtre charité envers le prochain doit être pris particulierement de l'amour que Dieu a eu pour nous 301. Il faut l'aimer pour Dieu, & avec Dieu. 292. Il faut regarder JESUS-CHRIST en nôtre prochain pour le trouver aimable. 292. Généralement parlant nous devons conſiderer Dieu dans nôtre prochain. 294. Ce motif s'étend ſur tous les hommes, & eſt indiviſible comme la foy. 284. Conditions que doit avoir la charité du prochain. 233. 265. Il faut que cette charité ſoit ſurnaturelle. 264. Elle doit être univerſelle & s'étendre ſur tous les hommes. 274. 300. 308 311. Elle doit être déſintereſſée. 302. 308. La charité demande que nous ſoyons indulgens envers les autres, & ſéveres envers nous-mêmes. 309. Elle doit ſupporter les défauts du prochain. 312. Elle doit compatir à l'affliction du prochain. 314. 395. Elle doit être conſtante. 316. Elle embraſſe les amis & les ennemis. 337. Elle n'étouffe point les ſentimens de la nature. 293. Elle doit être effective, & rendre ſervice au prochain dans l'occaſion 299. Elle doit être juſte & équitable 304. Elle n'eſt point ambitieuſe. 305. Elle doit être ſincere & véritable. 265. On doit la témoigner par des effets dans les occaſions. 307. Elle ne regarde que Dieu dans le bien que l'on fait au prochain. 304. Elle doit être diſerere. 303.

Les biens & les avantages que nous retirons de cette vertu 266. L'utilité qui revient au monde de ce précepte. 298 Le bonheur des Villes & des Communautez où regne la charité. 307. Le Chriſtianiſme ne peut ſubſiſter ſans la charité & l'union des fidéles 255. Effets de l'union & de la charité entre les fidéles. 266. 274 287. Quelle étoit l'union & la charité des premiers Chrétiens 309. 314 317.

Pratique de la charité envers le prochain, & de quelle maniere on doit l'aimer. Il faut aimer nôtre prochain comme nous-mêmes, & comme nous ſouhaitons qu'il nous aime. 263. 294. Nous devons ſacrifier juſques à nos plus grands interêts à la charité. 307. Nous devons ſouvent préferer les interêts du prochain aux nôtres 298. Ce qu'il faut obſerver quand on rend ſervice au prochain. 299. Les Chrétiens doivent s'entre-aimer comme freres. 276 310. Ils ſe doivent regarder comme tels. 310. Les défauts du prochain ne nous doivent point empêcher de l'aimer. 315. L'amour que nous lui devons eſt une dette que nous ne pouvons entierement eſluyer. 301. Nous pouvons aimer les pecheurs d'un amour de charité, mais non pas leurs pechez. 282. Comme on doit entendre qu'il faut aimer ſon prochain comme ſoy-même. 286. & *ſeq.* 293. Quelle doit être la perfection de cet amour que nous lui devons. 288. La charité nous doit porter à faire à l'égard du prochain, ce que l'amour propre nous fait faire pour nous-mêmes. 263. L'ordre qui doit être dans la charité. 289. 291. Défauts qui ſont contraires à la charité. 295. Les extrémitez qu'il faut éviter dans l'amour du prochain. 296. Si l'on peut pourſuivre ſon droit en juſtice ſans violer la charité 303. 307. Obſtacles à la charité. 306. Il y a peu de gens qui aiment le prochain d'une charité chrétienne & véritable. 265. La pratique des actions de charité, eſt le moyen d'acquerir cette vertu. 306.

Amour de nos ennemis. Titre, où ce ſujet eſt amplement traité. 319. & *ſeq.* Il y a deux préceptes compris ſous ce titre; ſçavoir, aimer ſes ennemis, & pardonner les injures. 319. Divers deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet 320 & *ſeq.* Les ſources où l'on peut trouver dequoi remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent. 328. & *ſeq.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 331. Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament 333. Application de quelques autres paſſages. 336. Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 339. & *ſeq.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie ſur le ſujet de l'amour des ennemis, & du pardon des injures 344 & *ſeq.* Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 350.

Du Précepte d'aimer nos ennemis. La charité embraſſe les amis & les ennemis. 337. Les ennemis étant compris ſous le nom du prochain, la charité doit s'étendre juſqu'à eux. 344. A quoi nous oblige le précepte d'aimer nos ennemis 344 368. Sous quel égard nous pouvons les aimer. 344. Sentimens que nous devons avoir pour ceux qui nous ont offenſé. 355. On ne peut ceſſer de les aimer, ſans ceſſer d'aimer Dieu. 355. En quel ſens celui qui hait ſon frere eſt homicide. 336. L'amour des ennemis eſt proprement la morale de JESUS-CHRIST. 352. Combien cette loy d'aimer nos ennemis eſt juſte. 261. A quoi la Religion nous oblige, en nous obligeant de les aimer. 362. La haine qu'on leur porte eſt injuſte. 363. La ſageſſe de Dieu éclate dans le commandement qu'il nous a fait d'aimer nos ennemis 368. Pourquoi le Fils de Dieu appelle ce précepte ſon commandement. 368. La recompenſe que Dieu donne à ceux qui aiment leurs ennemis. 344. Quelle marque d'affection nous pouvons donner à nos ennemis. 344. Exemples des Saints qui ont aimé

Digitized by Google

799

leurs ennemis. 356. La haine qu'on porte à ſon ennemi eſt inutile. 363.

Précepte du pardon des injures. Le précepte de pardonner les injures n'eſt pas impoſſible, non plus que celui d'aimer uos ennemis. 346. Combien ce commandement eſt juſte. 346. Il faut conſiderer la main de Dieu dans les injures que nous receevons de nos ennemis. 354. Il faut les pardonner à l'exemple du Sauveur. 350. *& ſeq.* Si nous ne pardonnons, il n'y aura jamais de pardon pour nous. 358. 376. Dieu a pourvû à la ſureté publique par ce commandement de pardonner les injures 359. A quel malheur nous nous expoſons, en différant de pardonner. 360. L'autorité d'un Dieu qui nous commande de pardonner, de quel poids elle doit être. 361. 362. Dans le pardon que nous accordons à nos ennemis, nous nous devons régler ſur celui que Dieu nous accorde. 324. Par quelle voye il eſt permis de tirer raiſon des injures. 346. En quelles occaſions on n'eſt pas obligé de prévenir ſon ennemi. 347. Nous ne devons jamais nous laſſer de pardonner. 356.

La pratique de l'un & de l'autre précepte. Il faut aimer ſes ennemis ſincerement, & du fond du cœur 353. C'eſt une action bien agréable à Dieu, d'aimer ainſi nos ennemis. 358. Il faut conſiderer Dieu, & JESUS-CHRIST en la perſonne de nos ennemis. 359. 367. L'amour des ennemis ne peut venir que de Dieu. 368. L'excellence de cet acte de charité. 370.

Motifs qui nous engagent à pardonner les injures. 322. Il faut pardonner avant même qu'on nous demande pardon. 345 Dieu fait paroître ſa miſéricorde & ſa juſtice dans le commandement d'aimer nos ennemis, & de leur pardonner. 323. Rendre le bien pour le mal eſt capable de gagner nôtre ennemi. 380. Pardonner les injures, eſt la plus grande miſéricorde qu'on puiſſe exercer. 338. De quelle maniere nous devons pardonner. 345. Nous ne pouvons demander à Dieu qu'il nous remette des groſſes dettes, en refuſant d'en remettre d'aſſez légéres à nos freres. 364. Dieu revoque en quelque maniere le pardon accordé, à ceux qui ne veulent pas pardonner. 345. On ne peut ſe diſpenſer de pardonner les injures 350. On peut excuſer ſes ennemis dans les injures mêmes, & les perſécutions qu'ils nous font. 353. Le pardon des injures n'autoriſe point les violences, ni ne les introduit point 354. L'exemple des premiers Chrétiens à ſouffrir les injures. 354. Nous obtiendrons ſûrement le pardon de Dieu, ſi nous pardonnons aux autres. 356. 358. Sentiment de ſaint Chryſoſtome ſur le pardon des injures. 357. Pardonner les injures, eſt le plus grand hommage que l'on puiſſe faire à Dieu. 362. Quel eſt le ſens de ces paroles : *Pardonnez-nous, Seigneur, nos offenſes, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſé.* 357.

Sur la vengeance. Renoncer à la vengeance, eſt un ſacrifice extrémement agréable à Dieu. 321. 365. Défenſe que Dieu fait de nous venger. 336. Ce qui fait la grieveté du peché de la vengeance. 347. Combien elle eſt injuſte 348. C'eſt agir contre la raiſon que de ſe venger. 348. Dieu ne défend pas ſeulement les actes extérieurs de la vengeance, mais encore les intérieurs. 358. Dieu eſt intereſſé dans la vengeance que nous tirons de nos ennemis. 359. Il faut remettre à Dieu le ſoin de nous venger. 337. Sentimens que nous devons avoir quand nous ſommes ſollicitez à la vengeance. 376. Combien la violence eſt dangereuſe. 360. *& ſeq.* On groſſit dans ſon imagination l'injure qu'on a reçûë. 364. Combien le déſir de ſe venger cauſe d'inquiétude. 363. 371. Le penchant que les hommes ont à la vengeance. 370. On ſe venge quelquefois ſous couleur de zele. 372. Quel renverſement de juſtice, ſi la vengeance étoit permiſe. 355. Dieu tire vengeance des vindicatifs. 371. Le ſang du Fils de Dieu demande cette vengeance. 376. Par quelle voye il nous eſt permis de tirer raiſon des injures qu'on nous fait. 346. En quel ſens il eſt permis de repouſſer la force par la force. 348. Il faut ſe roidir en ce point contre le reſpect humain. 377. Il faut bien diſtinguer la juſte défenſe de la vengeance injuſte. 366. Le ſalut du vindicatif eſt comme déſeſperé. 361.

Pluſieurs choſes à remarquer ſur l'amour des ennemis ; le pardon des injures, & ſur la vengeance. Le précepte de pardonner eſt de l'Ancienne & de la Nouvelle Loi. 363. La difficulté de ce précepte n'eſt pas une juſte raiſon de nous en diſpenſer. 367. On doit pardonner avant qu'on nous ait fait ſatisfaction. 367. La grande difficulté qu'il y a d'étouffer le reſſentiment des injures, & de les pardonner. 369. 372. Il n'y a perſonne qui ne doive ſe ſoumettre au commandement que Dieu nous fait de pardonner. 369. L'impreſſion que doit faire l'exemple du Fils de Dieu en ce point. 370. 362. 365. 366. C'eſt en cela particulierement que nous devons imiter le Fils de Dieu. 371. Le Sauveur nous conjure par ſes playes de pardonner. 372. Il faut peſer toutes les paroles que le Sauveur dit à la Croix. 373. 374. Vaines excuſes qu'on apporte pour ne pas pardonner. 369. 373. Nous devons

obéïr à Dieu en ce point aux dépens même de nôtre honneur. 375. Nous ſommes obligez à Dieu de nous avoir donné une loy ſi utile. 375. C'eſt par l'amour de nos ennemis, & le pardon des injures, que nous ſommes déclarez enfans de Dieu. 377. Explication de la parabole du Serviteur, qui devoit dix mille Talens. 373. Reproches que le Fils de Dieu fera un jour à ceux qui ne veulent point pardonner. 378. La vengeance n'eſt point une action de force & de courage. 349. Le vindicatif ne peut reciter l'Oraiſon Dominicale ſans prononcer ſon arrêt. 351. La vengeance cauſe un mal irrémédiable. 260.

Amour Propre. Ce qui regarde ce ſujet. 381. *& ſeq.* Ce que l'on traite en ce ſujet, & ce qui lui eſt particulier. 381. Differens deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 382. Les ſources où l'on peut trouver dequoi remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent. 386. Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 388. Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament. 388. *& ſeq.* Application de quelques Paſſages à ce ſujet. 391. Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 394. Ce que l'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 397. *& ſeq.* Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 402. *& ſeq.*

Ce que c'eſt que l'amour propre, ſa nature, & ſa définition. 397. 408. Cauſe du déréglement de l'amour propre 399. Il naît du peché originel. 402. 406. 412. Il eſt la ſource de toutes les paſſions. 405. Il eſt généralement dans tous les hommes. 397. Ce n'eſt autre choſe que la concupiſcence. 398. L'amour propre & la propre volonté ſont ſouvent pris l'un pour l'autre. 398. Il y a deux ſortes d'amour propre, & l'un & l'autre mauvais. 397. Difference de l'amour propre, & de l'amour intereſſé. 389. C'eſt l'idole de tout le monde. 393. C'eſt l'ennemi declaré de Dieu & de nous-mêmes. 385. C'eſt nôtre plus grand ennemi. 382. 417. C'eſt le premier penchant de l'homme. 403. Quel eſt le véritable amour de ſoy-même. 407. L'amour propre eſt une véritable haine de nous-mêmes. 410.

La malice & la malignité de cet amour. Il eſt le principe de tout peché. 339. Il eſt toute paſſion, & tout vice. 399. Il eſt contraire à toutes les vertus. 400. Il ſort de nous-mêmes pour y rentrer. 411. Trois amours qui naiſſent de l'amour propre, qui ſont les trois concupiſcences. 413. Il eſt entierement oppoſé à la charité. 414. *& ſeq.* 398. Il lui eſt cependant ſemblable en ſes effets. 398. C'eſt une eſpece d'idolâtrie. 416. Il eſt injuſte, & quelle eſt ſon injuſtice. 411. 412. Il eſt la ſource de tout le mal que nous faiſons. 420. Le genie & le naturel de l'amour propre. 407. Peinture & caractere de l'amour propre. 402. On ne peut entierement le détruire durant cette vie. 414. Il eſt plus dangereux dans la devotion que dans tout le reſte. 408. Il eſt le plus grand obſtacle à la perfection. 383. Il nous fait préferer nôtre ſatisfaction à tout le reſte. 410. Sans l'amour propre il n'y auroit point de peché. 415. C'eſt enfin la choſe la plus contraire à nôtre ſalut. 417.

Il faut travailler à détruire l'amour propre, & comment. 415. 417. 419. Le Fils de Dieu eſt venu au monde pour la détruire. 390. 412. Il lui a déclaré la guerre durant ſa vie. 392. Il faut vaincre l'amour propre par ſon contraire. 401. En détruiſant l'amour propre, on détruit toutes les idoles du monde. 393. Il faut commencer par la mortification du corps à le vaincre & à le détruire. 411. On ne peut joüir de la paix ſans l'avoir vaincu. 401.

Les illuſions de l'amour propre dont il faut ſe garentir. 400. Il faut toûjours veiller, & être en garde contre les ruſes de cet amour propre. 407. 418. On s'aime ſoi-même, & on cherche par tout ſon propre interêt. 419. L'amour propre ſe rencontre dans tous les âges. 419. Il imite particulierement l'humilité. 406. La charité dans le monde n'eſt preſque plus qu'amour propre. 404. Il eſt ſubtil & difficile à découvrir. 348. Il fait qu'on ſe cherche, & qu'on ſe trouve par tout. 405. Sujets que nous avons de nous défier de cet ennemi domeſtique. 385. Il met ſon adreſſe à rechercher la gloire & l'honneur. 409. Il nous rend ſenſibles à nos interêts. 405. Il nous aveugle & nous empêche de nous connoître nous-mêmes. 403. *& ſeq.* Il prévient nôtre volonté. 406. Il ſe gliſſe preſque dans toutes les vertus, & dans toutes nos meilleures actions, & les corrompt. 406. 409. Il n'y a rien qui aveugle plus l'eſprit, & qui corrompe davantage le cœur. 395. Le moyen de diſtinguer les mouvemens de l'amour propre d'avec ceux de la charité. 418.

Ananias & Saphira, punis de mort, montrent à quel excés d'impieté porte l'avarice. 494.

Apôtres, portez à l'ambition, quoi qu'élevez dans l'Ecole de JESUS-CHRIST. 79.

Antiochus reconnoît la main de Dieu dans l'affliction. 14.

Attachement. V. Amitié. 156.

Athalie. Sa cruelle ambition. 78.

Athées, Impies, Infideles, &c. Titre dans lequel leur impieté eſt amplement refutée. 421. Qui ſont les perſonnes que l'on combat, & la liaiſon que ce ſujet a avec l'exiſtence de Dieu. 421. Différens deſſeins, ou plans de diſcours ſur ce ſujet. 422. *& ſeq.* Les ſources où trouver dequoi remplir ces deſſeins, & les Auteurs qui en traitent. 428. *& ſeq.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 430. *& ſeq.* Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament ſur ce ſujet. 431. *& ſeq.* Applications de quelques Paſſages à ce ſujet. 434. *& ſeq.* Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 436. Ce qu'on peut tirer des ſaints Peres par rapport à ce ſujet. 438. Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 446. *& ſeq.*

Notion de l'Atheiſme, & qui ſont les perſonnes compriſes ſous ce nom. Ses cauſes & ſes différences, &c. Différentes ſortes d'Athées. 438. 454. Il y a peu de véritables Athees. 447. 438. 476. 477. S'il y en a, c'eſt plûtot de cœur que d'eſprit. 450. Quelles gens ce ſont que les Athées. 460. 463. Surquoi eſt appuye leur ſentiment. 448. 452. 462. Le nombre eſt grand de ceux qui parlent & qui vivent en Athees. 439. 453. *& ſeq.* Les Déiſtes ne ſont guére moins impies que les Athées. 443. Les libertins ne peuvent alleguer que des doutes contre nôtre foy. 443. Les cauſes ordinaires de l'Athéiſme. 448. La corruption du cœur, & le libertinage des mœurs produit le libertinage de l'eſprit, & reciproquement le libertinage de l'eſprit, produit la corruption du cœur. 423. Caractere des impies & des libertins. 456. L'Athéïſme & l'impieté eſt une ſuite de débauches. 454. Il y a trois ſortes d'Athéiſme. Sçavoir; d'eſprit, de volonté, & de mémoire: par celui-cy on oublie entierement Dieu. 423. Par quels dégrez on en vient juſqu'à l'Athéiſme & dans l'impieté. 448. 450. 464. Raiſon pourquoi les Athées nient qu'il y a un Dieu. 460. 468. Le mal des libertins eſt dans le cœur. 472. Ce n'eſt pas par le raiſonnement qu'on les convertit, mais en les retirant de leurs déſordres. 558. Tous les athées & les libertins ſont vicieux. 452.

L'état malheureux où vivent les Athées & les Libertins. 470. Ils ſont les plus miſérables de tous les hommes, & pourquoi. 461. Ils ne jouïſſent jamais de la tranquillité d'eſprit, & du repos qu'ils croyent trouver dans leur impieté. 457. Ils ſont toûjours incertains ſur ce qui leur arrivera dans l'autre vie. 461. Juſte ſujet qu'ils ont de craindre pour l'avenir. 467. Le riſque qu'ils courent, ſi nôtre Religion eſt véritable, comme ils en ont de fortes preuves. 467. Avantages imaginaires qu'ils croient avoir ſur les fideles. 472. Ils vivent en ce monde ſans honneur, mépriſez de tous ceux qui les connoiſſent. 452. Ils ſont dans l'état le plus éloigné de leur ſalut. 423. Ils s'éveillent d'ordinaire à l'article de la mort, & dans quelle frayeur des jugemens de Dieu n'expirent-ils pas? 434. 480. Quelle ſurpriſe alors, lorſqu'ils voyent qu'il y a une autre vie. 462. La grande punition des Athées ſera la connoiſſance qu'il y a un Dieu, dont ils ont tâché d'étouffer la créance. 461.

Foibleſſes d'eſprit de ces gens qui ſont les eſprits forts. 452. 471. Combien ils ſont déraiſonnables, eux qui ſe picquent d'avoir plus de raiſon que les autres. 469. Les ſentimens ridicules des Athées & des Libertins, & leurs pitoyables raiſonnemens. 441. 472. Ils prennent les véritez de l'Evangile pour des viſions. 434. Difficultez inſurmontables dans le ſyſtême des Athées. 441. Leurs raiſons refutées. 442. Le ſentiment particulier de quelques libertins n'eſt pas préférable à celui de tant de grands hommes. 446. Ils n'ont pas plus de lumiéres que ſaint Auguſtin, & que tant d'autres qui ont reconnu la vérité de nôtre Religion. 450. Leur peu d'eſprit & leur peu d'étude les rend incapables de juger des choſes de Religion. 479. Comment comprendroient-ils la nature divine, eux qui ne peuvent concevoir la moindre partie des choſes qui tombent ſous leurs ſens. 468. Un Athée eſt pire qu'un inſenſé. 474. L'imprudence ſurpreuante des Libertins & des Athées. 453. Fauſſe maxime des impies; que la Religion eſt l'ouvrage de la politique. 432. En quoi conſiſte la force d'eſprit dont ſe picquent les libertins. 442. Fauſſes raiſons qu'ils alleguent pour ſoutenir leur impieté. 442. Leur ignorance. 478. Leur aveuglement. 450. Les impies & les libertins ſont toûjours incertains & chancelans. 452.

Suites & conſéquences affreuſes de l'Athéïſme. 440. 454. 469. Il produit les derniers excés du vice. 475. Un homme ſans religion ne peut avoir de véritable probité. 455. La raiſon ſeule n'eſt pas capable ſans la foy de contenir les hommes dans le devoir. 440. Maximes impies des Déiſtes. 431. Conſequences pernicieuſes du Socinianiſme. 451. Railleries froides & impies des libertins. 455. Sur ce qu'ils diſent que perſonne n'eſt revenu de l'autre monde. 433. Les mœurs déreglées ſont une ſuite infaillible d'un homme ſans religion. 449. C'eſt une conſéquence infaillible que les Athées & les impies ſoient vicieux. 452. L'Athéïſme nait de l'ignorance, & produit

néceſſairement la préſomption. L'opiniâtreté des Libertins & des Déiſtes. 478.

Raiſons qui doivent détourner tout homme raiſonnable de l'Athéïſme & de l'impieté. 414. Ce qui doit obliger les Athées & les libertins de quitter leur extravagant ſyſtéme. 473. Avant le déluge il n'eſt pas probable qu'il y ait eu des Athées, & pourquoi ? 431. Preuves de l'exiſtence d'un ſouverain Etre. 444. 445. 447. 448. 476. Combien nôtre Religion eſt certaine. 459. L'impie & le libertin eſt cité au tribunal de la nature, où l'ordre de l'Univers les convaine qu'il y a un Dieu. 422. Il eſt accuſé au tribunal de ſa conſcience. 422. Il ſera un jour condamné au tribunal du ſouverain Juge. 413. Combien le procedé des Athées eſt contre la prudence. 462. 464.

Avarice & Avare. Tout ce qui eſt propre de ce titre. 482. *& ſeq.* Ce qu'on prétend traiter dans ce ſujet. 482. Divers plans & deſſeins de diſcours ſur ce ſujet. 483. *& ſeq.* Les ſources où trouver dequoi templir ces deſſeins, & les Auteurs qui en traitent. 487. *& ſeq.* Paſſages de l'Ecriture Sainte ſur ce ſujet. 491. Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament ſur ce ſujet. 493. *& ſeq.* Application de quelques Paſſages à ce ſujet. 495. Paſſages & penſées des ſaints Peres. 498. *& ſeq.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie ſur ce ſujet. 503. *& ſeq.* Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce même ſujet. 509.

La nature de l'avarice, quel vice & quel peché c'eſt. Définition de l'avarice. 503. En quoi elle conſiſte, & ce que ce nom renferme. 503. Deux ſortes d'avarice. 503. Différence entre le ménagement de ſes biens, & l'avarice. 504. Diverſes eſpeces d'avarices. 505. En quoi cette paſſion eſt différente des autres. 505. Différence entre le riche & l'avare. 506. Ce qui eſt défendu en cette matiere. 503. Elle eſt un des vices capitaux. 504. C'eſt la racine de tous les maux. 497. 519. Le déréglement de cette paſſion. 510. Sa laideur ne choque pas tant que celle de quelques autres vices. 516. Les richeſſes ne ſont pas mauvaiſes en elles-mêmes, mais ſeulement le déſir trop ardent d'en amaſſer. 514. Avarice outrée. 509. Pourquoi l'on a tant d'attache à l'argent. 511.

Le genie de l'avarice. 509. Et les proprietez de ce vice. 519. Ce vice eſt commun à toutes les conditions. 511. 515. Il fait employer toutes ſortes de moyens pour amaſſer de l'argent. 515. 534. L'avarice déguiſe les injuſtices. 519. Elle accommode la religion à ſa conſcience. 519. Elle eſt inſatiable. 520. 522. Elle eſt ingénieuſe. 512. C'eſt la paſſion qui eſt de plus longue durée. 518. Elle eſt cruelle 485. Elle eſt la ſource de toutes les injuſtices. 515.

Le malheur & la miſére d'un avare. L'avare eſt injuſte envers le prochain, envers Dieu, & envers ſoy-même. 483. Il met toute ſon eſpérance dans les biens de la terre. 518. Il oublie entierement les biens de l'autre vie. 512. 514. On ne peut être à deux maîtres, ſervir Dieu & les richeſſes. 520. 521. Les avares cherchent leur repos & leur contentement en cette vie, & ne le trouvent pas. 513. Les maux que les avares s'attirent. 485. Les inquiétudes ſont inſéparables des richeſſes. 507. L'avare ſacrifie ſon repos à ſon avarice. 523. L'indigence d'un avare. 524. Un avare vit ſans honneur. 524. La cupidité croit toûjours. 528. La ſervitude des avares. 528. L'avare mene une vie malheureuſe. 529. Combien l'avare eſt à plaindre. 530. La cupidité de l'avare lui tient lieu de néceſſité. 530. Pourquoy l'avare eſt toûjours pauvre. 530. Jamais l'avare n'eſt tranquille 532. On ſouffre pour l'avarice plus que les Saints ne ſouffrent pour Dieu. 532. Les peines & les chagrins que la cupidité cauſe à l'avare. 533. L'avare eſt toûjours pauvre, quelques biens qu'il poſſéde. 535. Le riche & le pauvre ſont également tourmentez de l'avarice. 536. Combien peu de ſatisfaction les richeſſes donnent à l'avare. 539.

Les effets pernicieux de cette paſſion. 498. 525. Elle aveugle ceux qui en ſont poſſedez. 497. Elle aveugle l'eſprit & corrompt le cœur. 484. Il n'y a point de vice qui mette l'homme en ſi grand danger de ſon ſalut. 485. 524. Les vices qui naiſſent de l'avarice. 505. Les ſuites & les effets de l'attachement aux biens de la terre. 510. 511. 512. Le déſir des richeſſes a corrompu les premiers ſiécles de l'Egliſe. 513. C'eſt avec de l'argent qu'on fait commettre tous les crimes. 514. Elle captive le cœur de ceux qu'elle poſſede. 517. Elle étouffe les lumiéres de la foy. 522. Les crimes qu'elle fait commettre. 509. 521. L'avarice produit l'endurciſſement de cœur. 527. Elle porte à tous les crimes. 528. 533. On corrompt la Juſtice par argent. 528. L'avarice fait paſſer pardeſſus toutes les loix de la conſcience. 533. Châtimens de Dieu ſur les avares. 484. 508. L'avare eſt un homme ſans conſcience & ſans religion. 484. C'eſt une eſpece d'idolatrie. 495. *& ſeq.* 407. 494. 505. 510. 521. 523. Combien l'avarice eſt oppoſée à l'amour de Dieu. 518.

De l'Avarice en général. Pourquoy les hommes

hommes attachez aux biens de la terre s'appellent les hommes de richeſſes. 496. Ce qui rend l'avarice odieuſe. 484. Elle eſt particulierement odieuſe dans les Eccleſiaſtiques. 517. 535. Marques ſi on eſt attaché aux biens de la terre. 506. 508. 517. Comparaiſon de la cupidité & de la charité. 525. L'avarice ſe déguiſe ſous prétexte de néceſſité. 525. Les pauvres mêmes ſont ſouvent avares. 526. On vient à bout de tout en promettant de l'argent. 514. Prétexte de l'avarice. 509. Qu'on amaſſe du bien pour ſes enfans. 520. Une des principales cauſes de l'avarice eſt la néceſſité. 511. Caractere d'un avare. 526. L'avarice eſt une véritable folie, quand même elle ſeroit ſans injuſtice. 533. C'eſt une paſſion honteuſe & ſordide. 535. Perſonne ne veut croire qu'il ſoit avare. 534. La dureté des perſonnes avares envers les pauvres. 535. Un avare au lit de la mort. 529. Exhortation aux avares de penſer à la mort. 257. C'eſt ſouvent inutilement qu'on reſerve ſon argent pour l'avenir. 528. Précautions & remedes contre l'avarice. 506. 507. Il eſt difficile de guerir l'avarice. 522. Le Fils de Dieu eſt venu particulierement pour détruire cette malheureuſe cupidité. 522. Un Chrétien doit mépriſer les biens de la terre, dans l'eſpérance de ceux du Ciel. 539.

Aveuglement Spirituel. Titre où l'on traite tout ce qui regarde ce ſujet. Avertiſſement où on déclare la maniere qu'il faut traiter ce ſujet, & les précautions qu'il y faut apporter. Les ſources où trouver dequoi remplir ces deſſeins, & les Autheurs qui en traitent. 548. Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 550 *& ſeq.* Applications de quelques paſſages à ce ſujet. 552. *& ſeq.* Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament ſur ce ſujet. 555. *& ſeq.* Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 558. *& ſeq.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 561. Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 565.

Ce que c'eſt que l'aveuglement ſpirituel, & ſa définition 561. Ce que c'eſt qu'un pecheur aveugle 553. Différens aveuglemens; l'un qui eſt peché, l'autre la cauſe du peché; & le troiſiéme, la peine du peché. 547. 561. Différence entre l'aveuglement, l'apeſantiſſement, & l'endurciſſement. 562. Les marques & les ſignes de l'aveuglement dans un pecheur. 564. L'aveuglement dans l'Ecriture eſt appellé l'ombre de la mort. 572. L'aveuglement de l'ame eſt comparé au ſommeil. 575. Comparé à la phrénéſie. 587. La maniere dont l'Ecriture parle de cet aveuglement. 565. Portrait & caractere d'un pecheur aveuglé. 581. 586.

Malheur de l'aveuglement, & l'état déplorable d'un pecheur aveuglé. 542. 543. 544. 563. 571. 580. 581. Il n'y a point d'état ni de peché plus oppoſé au ſalut que l'aveuglement volontaire. 566. Un pecheur tombé dans l'aveuglement, eſt agité de toutes les paſſions. 568. L'aveuglement du pecheur eſt plus horrible que les ténébres d'Egypte. 568. Dieu abandonne un pecheur aveuglé. 572. *& ſeq.* L'aveuglement de l'eſprit eſt toûjours accompagné de l'endurciſſement du cœur. 577. L'aveuglement des anciens Philoſophes payens. 578. Les graces deviennent inutiles à un pecheur aveuglé. 582. Les ténébres d'une ame montre qu'elle eſt morte au peché. 583. Le pecheur aveuglé eſt inſenſible à toutes les choſes de Dieu. 584. Et à toutes les véritez de la Religion. 585. Un pecheur aveuglé s'apprivoiſe avec le crime. 585. Combien il eſt à craindre de tomber dans l'aveuglement. 580. Il eſt difficile de ſortir de cet état. 543. 581. Cet état eſt en quelque maniere ſemblable à celui des damnez. 584. Combien il eſt facile de tomber dans l'aveuglement. 543. 573. Combien cet aveuglement eſt commun dans le monde. 588.

Les cauſes de l'aveuglement, d'où il vient, & comme il ſe forme. C'eſt l'effet de la plus grande malice du pecheur. 345. Comme l'on contracte cet aveuglement. 545. 583. D'où vient cet aveuglement. 562. Comment & en quel ſens Dieu aveugle les pecheurs. 561. 566. 568. C'eſt un châtiment terrible dont Dieu punit le peché. 554. Il y a trois différentes cauſes de cet aveuglement. 562. Pourquoi Dieu laiſſe quelques pecheurs dans leur aveuglement. 563. Nul pecheur n'eſt tellement abandonné, qu'il ne puiſſe revenir de cet état. 562. L'aveuglement en général eſt l'effet du peché. 543. 563. Qui ſont les perſonnes qui ſont frappez de cet aveuglement. 544. 580. Le temps de la nuit, eſt l'état du peché. 554. Qui ſont les pechez qui cauſent plus particulierement cet aveuglement. 564. Nous nous aveuglons nous-mêmes, après avoir été éclairez des lumiéres de la foy. 569. L'interêt aveugle une infinité de gens. 565. *& ſeq.* Le pecheur, pour s'aveugler, éteint trois ſortes de lumiéres. 571. Le monde aveugle tous ſes partiſans. 571. Dans l'aveuglement du pecheur il y a des intervalles de lumiéres. 574. Les paſſions & les attachemens criminels nous aveuglent. 574. 586. Quelle eſt la principale cauſe de l'aveuglement du pecheur. 575. 582. L'aveuglement d'eſprit eſt toûjours

une punition de la juſtice Divine. 574 575. 577. C'eſt juſtement que Dieu en uſe de la ſorte. 585. Les hommes cherchent à ſe tromper eux-mêmes, & à s'aveugler. 579. Comment & pourquoi les pecheurs s'aveuglent. 580. Le cœur aveugle ordinairement l'eſprit. 581. 587. Nôtre amour propre nous aveugle. 588.

Les ſuites & les effets de l'aveuglement. 546. 577. *& ſeq.* En quel abîme de déſordre tombe un pecheur aveuglé. 578. On tombe par degrez dans l'aveuglement. 579. Erreurs en matiere de Morale, qui naiſſent de l'aveuglement. 582. Les déſordres effroyables qui ſuivent l'aveuglement. 588. L'aveuglement de l'ame, eſt communement ſuivi de l'impénitence finale. 586. Dieu proportionne en ce point ſes châtimens aux crimes. 579. Un pecheur aveuglé ne ſuit plus que ſes paſſions. 554. Le pecheur aveugle ſe plaît dans ſes ténébres. 554.

L'aveuglement de celui qui commet le peché. 539. Le pecheur dans ſon aveuglement eſt inexcuſable. 576. L'ignorance qu'on peut vaincre, & qui eſt une eſpece d'aveuglement, n'excuſe point de peché. 566. L'étrange aveuglement des pecheurs en commettant leurs pechez. 567. L'ignorance affectée augmente plûtôt, qu'elle n'excuſe le peché. 565. Il y a des pecheurs malheureuſement éclairez pour leur perte. 571. Il ſe trouve aſſez de gens éclairez, qui s'aveuglent volontairement, pour commettre le crime. 587. L'aveuglement quel qu'il ſoit, & quelle qu'en ſoit la cauſe, eſt un châtiment de la juſtice de Dieu. 567. 569. *& ſeq.*

Aumône. Titre où il eſt parlé de ce qui regarde ce ſujet. 590. *& ſeq.* Ce qu'il faut obſerver en traitant ce ſujet dans l'Avertiſſement. 590. Différens deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 591. Les ſources où l'on peut trouver dequoi remplir ces deſſeins, & les Auteurs qui en traitent. 601. Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 604. Exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament. 607. *& ſeq.* Applications de quelques Paſſages à ce ſujet. 611. *& ſeq.* Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 614. *& ſeq.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 620. *& ſeq.* Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 625.

Ce que c'eſt que l'aumône, & les éloges de cette vertu. Définition de l'aumône & de la miſéricorde. 620. Eloges que le Saint-Eſprit en fait. 644. C'eſt une ſainte uſure que l'on exerce avec Dieu. 596. 612. C'eſt un dépôt que l'on confie aux pauvres. 613. En quel ſens l'aumône eſt appellée un ſecond Baptême. 656.

Précepte de l'aumône, & obligation de la faire. L'aumône eſt de précepte, & non pas ſeulement de conſeil. 620. 637 Surquoi eſt fondé ce précepte, & l'obligation de l'obſerver. 592. 620. *& ſeq.* 631. *& ſeq.* Ce précepte eſt fondé ſur la providence de Dieu, & comment 621. L'aumône eſt commandée dans l'Ecriture. 621. L'obligation de faire l'aumône eſt de juſtice. 611. 622. 624. Preuves & raiſons de l'obligation de faire l'aumône. 627. Pourquoi Dieu a fait un précepte de l'aumône, & comme les riches le regardent. 632. C'eſt pour cette fin que Dieu a accordé aux riches des biens temporels. 637. Combien le précepte de l'aumône eſt favorable aux riches. 653. Les riches & les grands ſont les miniſtres de la Providence. 658. Il n'y a point de précepte qui oblige plus étroitement. 592. Il n'y en a guere de plus mal obſervé. 592.

Motifs qui obligent les riches à faire l'aumône. 594. La nature nous aprend qu'il faut avoir compaſſion des pauvres. 629 636. La vûë du pauvre peut ranimer nôtre foy & nôtre eſpérance. 632. La vûë ou le recit de ſes miſéres doit exciter nôtre compaſſion. 631. *& ſeq.* L'aumône eſt une reconnoiſſance des biens que nous avons reçûs de Dieu. 637. Il faut conſiderer JESUS-CHRIST en la perſonne des pauvres. 651. Le pauvre eſt une eſpece de Sacrement qui cache autre choſe que ce qu'il paroît. 650. JESUS-CHRIST demande l'aumône en la perſonne du pauvre. 646. C'eſt à JESUS-CHRIST qu'on fait l'aumône, quand on la donne aux pauvres. 628. En quelle maniere Dieu eſt dans les pauvres. 661. Sur quel pied nous devons conſiderer ceux à qui nous faiſons l'aumône. C'eſt donner & prêter à Dieu ce que l'on donne aux pauvres. 667. L'eſtime que le Fils de Dieu fera un jour de l'aumône que nous lui aurons faite en la perſonne des pauvres. 610. Dieu ſe tient en quelque maniere obligé de l'aumône que nous donnons au pauvre. 625. *& ſeq.*

Conditions de l'aumône pour être agréable à Dieu, elle doit être accompagnée de compaſſion. 639. Il faut faire l'aumône de ſon bien propre, & non de celui d'autrui. 640. *& ſeq.* 666. Quelle doit être la miſéricorde avec laquelle nous devons ſecourir les pauvres. 629. L'aumône doit être proportionnée aux moyens des riches, & aux beſoins des pauvres. 623. Elle doit être abondante, ſelon nos moyens. 641. 648. 654. Il faut être libéral envers Dieu. 641. *& ſeq.* Juſques où

eſt allée la charité de quelques Saints envers les pauvres. 650. 667. Régles qu'il faut obſerver dans l'aumône. 594.

Utilité, & les avantages que l'on retire de l'aumône. 594. L'aumône & la charité eſt néceſſaire aux pauvres & aux riches. 657. Par le moyen de l'aumône on vend tres-cher des biens de peu de valeur, & l'on achete pour peu de choſe des biens infiniment précieux. 591. De toutes nos richeſſes rien ne nous demeure après la mort, que ce qui eſt donné par aumône. 656. L'aumône eſt un des ſignes de prédeſtination. 598. Et un fondement d'eſpérance de nôtre ſalut. 611. Bénédiction de Dieu ſur celui qui donne l'aumône. 600. 612. Dieu multiplie les biens de celui qui donne l'aumône. 612. L'aumône eſt une reſſource & une conſolation pour les riches. 626. 627. L'aſſûrance d'un homme charitable à la mort. 627. 646. L'aumône eſt une pénitence qui coûte peu à la nature. 644. L'aumône a d'ordinaire deux effets; l'un ſpirituel, l'autre corporel. Sans l'aumône il eſt impoſſible que les riches faſſent leur ſalut. 645. Par le moyen de l'aumône on prévient le mal que les pauvres pourroient faire, & qu'ils feroient pour ſe tirer de la néceſſité. 636. 645. 646. Les perſonnes riches n'ont preſque point d'autre reſſource de leur ſalut que la pratique de l'aumône. 648. L'aumône eſt un moyen de ſe reconcilier avec Dieu, & de faire une ſincere converſion. 623. 624. 652. Comme il faut entendre que l'aumône délivre de la mort éternelle. 661. Comme on rachete ſes pechez par le moyen de l'aumône. 667. Les malédictions attachées aux richeſſes, ſont changées en autant de bénédictions par le moyen de l'aumône. 503.

Quelle eſt la matiere de l'aumône, & de quels biens on la doit faire. 621. 626. Du ſuperflu qu'on eſt obligé de donner aux pauvres 630. Ce qui eſt cenſé être néceſſaire, & ce qui doit paſſer pour ſuperflu. 622. Réponſe à ceux qui diſent qu'ils n'ont point de ſuperflu. 640. C'eſt par le moyen du ſuperflu des riches que Dieu a voulu ſoulager les pauvres. 644. C'eſt un larcin qu'on fait aux pauvres, que d'employer ſes biens en choſes ſuperfluës. 647. Ce que nous employons pour ſatisfaire nos paſſions ſuffiroit pour s'acquiter des obligations de l'aumône. 650. Le mauvais uſage que les riches font du ſuperflu de leurs biens. 652. *& ſeq.* Si l'on peut employer le ſuperflu de ſes biens à acroître ſon état, au lieu de faire des aumônes. 656. Combien ce que Dieu exige des riches, en ne demandant que le ſuperflu, rend le précepte de l'aumône raiſonnable. 658. On perd tout le ſuperflu qu'on ne donne pas aux pauvres. 664.

Le grand mal que l'on fait, ou dont on eſt la cauſe en manquant au précepte de l'aumône. 595. Ceux qui ne donnent point l'aumône abuſent des richeſſes que Dieu leur donne. 665. Tout riche qui manque ou qui refuſe de faire l'aumône, retient le bien d'autrui. 611. 663. Occaſion où l'on eſt abſolument obligé de faire l'aumône, même du néceſſaire à ſon état. 626. C'eſt être coupable de larcin, que de refuſer l'aumône quand on la peut faire. 629. 643. *& ſeq.* Celui qui ne fait point d'aumône quand il le peut, n'a point de charité. 647. C'eſt être cauſe de la mort des pauvres que de ne les pas ſecourir dans leur extrême néceſſité. 643. Les riches qui refuſent de faire l'aumône, ſont cauſe des murmures des pauvres, & des autres pechez qu'ils commettent. 654.

Les prétextes & les excuſes qu'on apporte pour ſe diſpenſer du précepte de l'aumône. 668. Mauvaiſe excuſe. 651. Les beſoins avenir, mais incertains qui peuvent arriver, ne diſpenſent pas du précepte de l'aumône. 623. 656. Faux prétextes. 625. Prétexte des mauvais temps. 626. 652. 659. Prétexte de ne connoître point, ou de n'avoir point connu la miſére des pauvres. 653. Prétexte des enfans qu'on doit nourrir & pourvoir. 653. 656. 666. Fauſſe excuſe qu'il y a des Hôpitaux, où l'on pourvoit aux beſoins des pauvres. 631. Faux & vain prétexte, ſur ce que les pauvres feignent quelquefois leur miſére plus grande qu'elle n'eſt en effet. 642. Prétexte d'avoir dequoi ſoûtenir ſon état, ſa dignité, ou ſa qualité. 651. 654. 655. Prétexte des beſoins, & des néceſſitez domeſtiques. 657. *& ſeq.*

La dureté & l'inſenſibilité de la plûpart des riches à l'égard des pauvres. 596. 638. 647. On eſt inſenſible aux miſéres des pauvres, parce qu'on ne veut pas les connoître. 662. 663. Reproches aux riches ſur leur inſenſibilité envers les pauvres. 638. Malediction ſur les riches à cauſe de leur dureté envers les miſérables. 638. La vûë du luxe des riches augmente la douleur des pauvres. 634. Comme le Sauveur en uſera un jour envers ceux qui n'ont eu nulle compaſſion des pauvres. 639. 643. L'arrêt que le Fils de Dieu prononcera au jour du Jugement contre ces inſenſibles. 633. *& ſeq.* 659. 661. 662. 663. La dureté envers les pauvres, cauſe de la damnation du mauvais riche. 647.

Quels ſont les pauvres qu'on doit plus particulierement aſſiſter. 628. Il faut ſecourir les

pauvres honteux. 628. 645. La charité eſt ingénieuſe pour les découvrir. 647. De tous les pauvres les priſonniers ont plus beſoin d'être ſecourus que les autres. 668. *& ſeq.* On peut vendre juſqu'aux vaſes ſacrez, comme fit ſaint Ambroiſe, dans les néceſſitez extrêmes. 636.

Ceux qui ſont plus particulierement obligez à faire l'aumône. Tous les riches y ſont obligez. 664. Les Eccleſiaſtiques y ont une obligation particuliére. 648. Les Bénéficiers entre tous les autres. 631. 639. *& ſeq.*

Défaut à éviter dans les aumônes qu'on fait. Il y a des aumônes injuſtes; il y a des aumônes vaines & ambitieuſes. 657. Il y en a de faites ſans douceur & ſans humilité 660. des aumônes faites des biens mal acquis. 611. Des aumônes faites à la mort 642. 647. Ceux qui ſe contentent de porter compaſſion aux miſérables ſans les aſſiſter. 166. En général combien ſont tares les œuvres de charité. 670.

B.

BAPTESME. Titre où il eſt traité des obligations du Baptême. 671. *& ſeq.* Deſſeins & plans de diſcours ſur ce ſujet. 672. Les ſources où l'on peut trouver dequoi remplir ces ſujets, & les Auteurs qui en traitent. 676. Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 679. Figures & exemples de l'Ancien & du Nouveau Teſtament. 682. *& ſeq.* Applications de quelques paſſages de l'Ecriture à ce ſujet. 683. *& ſeq.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 690. *& ſeq.* Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce même ſujet. 695.

Le Baptême en général. Ce que c'eſt, &c. Définition du Baptême. 690 Divers noms que l'Ecriture & les ſaints Peres donnent au Baptême, par rapport à ſes divers effets. 690. 708. C'eſt un traité d'alliance que nous faiſons avec Dieu. 690. *& ſeq.* C'eſt une régénération ſpirituelle qui ſe fait de l'homme. 704. Un renouvellement de l'homme. 709. C'eſt une marque & un caractere qui nous diſtingue des infideles. 691. Pourquoi il a été inſtitué par JESUS-CHRIST ſous le ſymbole de l'eau. 690. Il y a trois ſortes de Baptêmes. 691. *& ſeq.* Neceſſité du Baptême, ſans quoi on ne peut entrer dans le Ciel. 698. Le Baptême eſt le chemin & la porte du Ciel. 683. Diſpoſitions néceſſaires aux Adultes pour recevoir le Baptême. 692. Pourquoi les trois Perſonnes de la Sainte Trinité doivent être nommées dans le Baptême. 692. Ce qu'il faut penſer du Baptême conferé au ſeul nom de JESUS-CHRIST. 694. Des cérémonies du Baptême. 693. Bapteme du Fils de Dieu par ſaint Jean. 682.

A quelle dignité le Baptême nous éleve. 697. 702. 712. 725. 729. Par le Baptême Dieu nous adopte pour ſes Enfans. 691. Excellence de la grace de l'adoption que nous y recevons. 704. 714 722. Nous devenons par le même moyen enfans de l'Egliſe. 673. Nous devenons les temples du Saint-Eſprit. 672. 697. *& ſeq.* 719. Nous devenons une nouvelle creature. 684. Nous ſommes revêtus de JESUS-CHRIST. 684. Nous ſommes membres de JESUS-CHRIST. 718.

La grandeur du bienfait, & de la grace du Baptême, & la reconnoiſſance que nous en devons avoir. 674. *& ſeq.* 695. 707. Les biens que nous recevons avec le Baptême. 675. La facilité avec laquelle le Baptême nous eſt conferé, montre le déſir que Dieu a de nous ſauver. 702. Par le Baptême Dieu nous communique ſon eſprit. 706. Quel eſt cet eſprit de JESUS-CHRIST, du Chriſtianiſme & du Chrétien, communiqué par le Baptême. 727. La vertu du Sang de JESUS-CHRIST nous eſt communiquée par le Baptême. 715. Quelle eſt la grandeur du bienfait de la vocation au Chriſtianiſme par le Baptême 720. Le Baptême conſideré en lui-même eſt un grand bienfait 723. Nous avons reçu ce grand bienfait de nôtre vocation gratuitement. 708. On doit ſouvent retracer le ſouvenir de cet incompatable bienfait. 695. 703. On ne doit jamais l'oublier. 711. On n'eſtime pas aſſez la grace du Baptême. 704 La reconnoiſſance que nous devons avoir de ce bienfait. 707.

Devoirs & obligations à quoi le Baptême nous engage. 672. 674. A quoi l'on eſt préciſément obligé par les promeſſes que l'on fait au Baptême. 693. 696. 726. 728. 729. Un Chrétien doit mourir au monde. 698. Tout Chrétien en vertu de ſon Baptême, doit imiter JESUS-CHRIST. 674. 699. 705. Tout Chrétien qui a reçû le Baptême doit être une image de la ſainteté de Dieu. 700. Comme les premiers Chrétiens étoient perſuadez de l'obligation de vivre ſaintement après avoir reçû le Baptême. 700. La ſainteté eſt eſſentielle à la profeſſion de Chrétien. 700. 701. 702. 703. La penſée que nous ſommes enfans de Dieu par le Baptême, nous doit porter à de grandes choſes. 706. Pour être Chrétien, ce n'eſt pas aſſez d'avoir reçû le Baptême. 708. Un Chrétien qui a reçû le Baptême doit conſiderer ſon état, comme un état de

mort. 709. Le Baptême nous oblige d'être mort en JESUS-CHRIST. 700. *& ſeq.* D'être enſevelis avec lui. 710. Le Baptême repréſente auſſi ſa Réſurrection. 710. Nous devons mourir au monde, & mener une nouvelle vie après le Baptême. 713. Nous nous engageons à Dieu, & Dieu s'engage à nous par le Baptême. 715. Une vie Chrétienne doit être conforme à celle de JESUS-CHRIST. 720. *& ſeq.* Engagemens irrévocables que nous contractons au Baptême. 714. 723. Il faut que nôtre vie réponde au nom de Chrétien que nous portons. 723. *& ſeq.* Tout Chrétien doit pratiquer la mortification des ſens. 726. Tout Chrétien doit renoncer du moins de cœur aux choſes du monde. 728.

Du nom & de la qualité de Chrétien que nous recevons au Baptême. Le nom de Chrétien doit faire nôtre gloire. 726. Le peu d'état qu'on fait dans le monde de cette illuſtre qualité. 718. 727. Il faut ſoûtenir ce nom, & répondre par nos actions à cette dignité. 695. 696. Quelles doivent être les actions d'un Chrétien pour cela. 696. 730. Tout Chrétien qui a des ſentimens généreux doit ſoûtenir l'honneur de ſon nom, & de ſa Religion. 699. 719. Quelque condition qu'on ait embraſſée on ne doit jamais démentir ce nom & ſa profeſſion. 701. On doit faire voir dans toutes ſes actions qu'on eſt Chrétien. 727. On doit ſouvent s'examiner ſi nous portons en vain le nom de Chrétien, & ſi nous ſommes véritablement Chrétiens. 706. 728. Ce que c'eſt qu'une vie Chrétienne. 505. Erreur de ceux qui ne connoiſſent pas les devoirs attachez au nom de Chrétien qu'ils ont reçû au Baptême. 721.

Effets du Baptême. 692. Les effets du Baptême ſont exprimez dans la forme avec laquelle on le confére, & par le ſigne extérieur. 694. L'effet principal de ce Sacrement eſt de conférer la grace. 673. Le miſtere de nôtre régénération & l'effet du Baptême eſt difficile à comprendre. 706. La concupiſcence demeure après le Baptême, & pourquoi? 653. 707. 714. Le Baptême rend tous les Chrétiens égaux, & en quoi conſiſte cette égalité. 712. 716. Changement qu'a operé le Baptême en nôtre vie. 707. Comme les lâches Chrétiens deshonorent le Sauveur, & la qualité de Chrétiens qu'ils ont reçûë au Baptême. 714. Peu ſatisfont comme ils doivent aux obligations de leur Baptême. 711. Le peu de ſoin que pluſieurs ont de conſerver l'innocence Baptiſmale. 713. Une infinité de gens après avoir reçû le Baptême aiment encore les pompes & les vanitez du monde. 714. Combien nous deshonorons le Fils de Dieu, dont nous ſommes les membres, par nôtre mauvaiſe vie. 719. Mœurs des mauvais Chrétiens, par leſquelles ils deshonorent leur nom & leur profeſſion 713. La profeſſion que nous avons faite au Baptême, nous ſera repréſentée à la mort. 715. Regrets qu'on aura à la mort d'avoir ſi peu penſé à ce bienfait incomparable du Baptême, & d'en avoir négligé les obligations. 711. Le Chrétien reprouvé pour ne s'être pas acquitté de ces obligations, ſera ſans excuſe au jour du Jugement. 714. Les ſentimens & regrets inutiles d'un damné, pour avoir violé les promeſſes du Baptême. 725

Béatitude, Bonheur éternel, &c. Titre où il eſt traité du Paradis, du bonheur éternel, & de la gloire des Bienheureux, &c. 731. *& ſeq.* Differens deſſeins, ou plans de diſcours ſur ce ſujet. 732. *& ſeq.* Les ſources où l'on peut trouver dequoi remplir ces deſſeins, & les Auteurs qui en traitent. 738 *& ſeq.* Paſſages de l'Ecriture ſur ce ſujet. 742. Exemples & figures de l'Ancien & du Nouveau Teſtament ſur ce ſujet. 745. Paſſages & penſées des ſaints Peres ſur ce ſujet. 752. *& ſeq.* Ce qu'on peut tirer de la Théologie par rapport à ce ſujet. 755. *& ſeq.* Les endroits choiſis des Livres ſpirituels, & des Prédicateurs modernes ſur ce ſujet. 760. *& ſeq.*

Définition de la béatitude & du bonheur éternel. 757. Il y a dans le Ciel une béatitude eſſentielle, & une béatitude accidentelle. 756. L'homme ſouhaite naturellement d'être heureux, & cherche Dieu. 760. 768. Dieu a deſtiné aux Juſtes de toute éternité ce ſouverain bonheur dans le Ciel. 756. En quoi conſiſte ce ſouverain bonheur. 734. 735. La gloire & le bonheur des Saints eſt ineſtimable. 761. La vûë & la poſſeſſion de Dieu fait le bonheur eſſentiel des Saints dans le Ciel. 762. 784. L'amour que produira cette vûë dans les Bienheureux. 762. La joie qui naît de cette vûë & de cette poſſeſſion de Dieu. 763. Ce que c'eſt que de poſſéder Dieu. 763. Ce qu'on verra dans Dieu. 764. *& ſeq.* La vûë de Dieu eſt capable de contenter parfaitement les Saints. 771. *& ſeq.* 780. On eſt aſſûré qu'on ſera toûjours heureux, & que ce bonheur ne finira point. 780. Combien il eſt difficile de parler de la béatitude du Ciel. 783. *& ſeq.*

Quelque idée du bonheur dont on jouit dans le Ciel. 734. *& ſeq.* 774. La gloire du Ciel eſt appellée un poids par ſaint Paul, & pourquoi. 749. Dieu donne aux Bienheureux la poſſeſſion de ſon royaume tout entier. 748. Tous les Saints ſont parfaitement contens, nonobſtant la difference des degrez de gloire.

757. 770. 771. 775. Ce qu'on doit penſer ici bas du Paradis, & du bonheur des Saints. 757. Tout ce que nous pouvons ſouhaiter dans le monde, ſe trouvera avantageuſement dans le Ciel. 771. L'idée que l'Ecriture nous donne de la Jéruſalem Céleſte. 776. Comparaiſon du Ciel & du Thabor. 775. Le bonheur des Saints remplira toute la capacité de leur cœur. 779. C'eſt une partie du bonheur des Saints dans le Ciel, d'être délivrez des miſéres de cette vie. 789. On eſt parfaitement & éternellement heureux dans le Ciel. 789.

De la Béatitude accidentelle pour l'ame, & pour le corps dans le Ciel. 790. Le Ciel dans l'Evangile nous eſt repreſenté ſous l'idée d'un royaume, & pourquoi? 734. Magnificence du Ciel. 760. La beauté de la demeure des Bienheureux. 763. La paix dont on joüit dans le Ciel. 764. Peinture du Paradis priſe de l'Apocalypſe. 773. Ce que c'eſt que le Paradis. 775. On eſt heureux dans le Ciel en poſſedant tous les biens, avec l'exemption de tous les maux. 779. L'honneur que Dieu fait rendre aux Saints dans le Ciel & ſur la terre. 784.

Déſir & penſée du Ciel. 747. 750. 760. 766. Il faut méditer ſouvent le bonheur du Ciel, pour en concevoir le déſir. 762. On doit regarder la terre où nous vivons comme le lieu de nôtre exil, pour ne penſer qu'au Ciel. 762. 768. L'ardent déſir du Ciel qu'avoit le ſaint Roy Prophéte. 769. Le Ciel étant nôtre patrie, il faut mépriſer les choſes de la terre. 780. Si on penſoit ſouvent au Ciel, que ne feroit-on point? 780. Soûpirs vers le Ciel, tirez des Pſeaumes. 783. Nos déſirs pour le Ciel ſont languiſſans 783. Nous devons vivre ſur la terre comme des perſonnes qui aſpirent au Ciel. 773. La vûë du Ciel nous doit faire concevoir que nous ſommes nez, pour quelque choſe de plus grand que ce qui eſt ſur la terre. 778. Nous ſommes voyageurs ſur la terre, & de quelle maniere nous devons tendre à nôtre terme, qui eſt le Ciel. 782. Le bonheur du Ciel eſt appellé du nom de gloire, pour picquer nôtre ambition. 785. L'inſenſibilité que les hommes ont pour le Ciel. 374. 761. 767. Peu de perſonnes ſouhaitent véritablement le Ciel. 769. L'attachement aux choſes de la terre empêche de penſer au Ciel. 770. On doit prendre plaiſir à entendre parler du Ciel. 771.

De l'eſpérance du Ciel. 767. 791. Le droit que nous avons au Ciel, en qualité de coheritiers de JESUS-CHRIST. 791. La multitude des Bienheureux montre qu'il n'eſt pas impoſſible d'acquerir ce bonheur, & que nous pouvons y eſperer. 731. Nos défauts & nos péchez ne nous doivent pas décourager, puiſque les Saints ont eu leurs défauts auſſi grands peut-être que les nôtres. 732. *& ſeq.* Pourquoi les Chrétiens ſont appellez les enfans du royaume 770. L'eſpérance de ce bonheur nous doit animer à ſouffrir. 774. Elle nous doit ſoûtenir dans nos diſgraces, & dans nos afflictions. 777. Il ne tient qu'à nous d'acquerir ce ſouverain bonheur, que l'on ne peut acheter trop cher. 790. L'eſpérance d'un bonheur éternel adoucit toutes les peines de cette vie. 781.

Le Ciel nous eſt promis & donné à titre de recompenſe. 736. 737. 748. Dieu ſera lui-même nôtre recompenſe. 748. 750. La recompenſe des Bienheureux paſſe toute meſure. 749. Nos ſouffrances en cette vie ne ſont pas comparables à la gloire qui en ſera la recompenſe. 749. Quoiqu'on faſſe pour mériter le Ciel, on peut toûjours dire qu'il nous eſt donné pour rien. 750. La recompenſe qui nous eſt propoſée dans le Ciel, nous doit animer à travailler pour l'obtenir. 768. 778. Cette recompenſe eſt en même-temps nôtre ſouverain bien. 770. Dieu eſt nôtre rémunerateur & nôtre recompenſe. 772 La recompenſe des Saints ſera éternelle. 776. Comme nous pouvons mériter le Ciel & cette recompenſe. 778. Nôtre recompenſe dans le Ciel ſera grande, à proportion de nos bonnes œuvres. 789. Nous n'avons droit au Ciel & à la gloire, qu'autant que nous aurons travaillé pour l'acquerir & la meriter. 733. Dieu ne nous demande autre choſe pour la mériter, ſinon que nous faſſions autant pour le Ciel, que nous faiſons pour le monde. 733. Ce que les gens du monde font pour une légére recompenſe. 773.

Les moyens d'acquerir le Ciel, & ce qu'il faut faire pour être éternellement heureux. Il faut ſuivre l'exemple des Saints, ſi nous voulons avoir part à leur gloire. 767. 787. Quelque fervens qu'ayent été les Saints, ils n'ont pas trop fait pour mériter un ſi grand bonheur. 787. *& ſeq.* La violence qu'il ſe faut faire pour aller au Ciel. 766. Ce qu'ont fait tous les Saints pour mériter ce bonheur. 766. Tout ce qui n'eſt pas fait ou ſouffert pour le Ciel eſt inutile. 767. On ne peut emporter & ravir le Ciel ſans violence & ſans mortification. 786. *& ſeq.* Tous les travaux de cette vie n'ont point de proportion avec la gloire qui nous attend. 785. On peut cependant être heureux dans le Ciel avec moins de peine, qu'on n'en prend pour l'être dans le monde. 790.

De l'Éternité bienheureuſe. 761. 765. 772. La gloire de ce monde paſſe, celle des Bienheureux ſera éternelle. 777. *& ſeq.* Les tranſports d'une ame qui entre dans le Ciel, à la vûë de ce bonheur éternel. 782. Le ſouvenir des dangers qu'on a couru, & des maux qu'on a ſouffert, contribuë au bonheur des Bienheureux. 780.

C.

CAÏN. Le premier qui a été ſans Religion. 432. Exemple de l'amour propre. 389. Et de l'avarice 493.

Charité des premiers Chrétiens. 303. Différence entre la charité & l'amitié. 144 Exemple d'une extraordinaire charité qui parût dans la ville d'Alexandrie, à l'occaſion d'une peſte qui ravagea cette grande ville. 303.

Charité Divine. Voyez Amour de Dieu, & tout ce qui regarde cette matiere. 225.

Charges, & Dignitez. On ne recherche guére les charges que par ambition. 99.

Chrétien. Nom de Chrétien. *V.* le titre du Baptême, où l'on reçoit ce glorieux nom. Le Chrétien doit conſiderer ſon état, comme un état de mort. 709. Les Chrétiens ſont maintenant le peuple de Dieu. 684.

Chriſtianiſme. Nous avons été appellez gratuitement au Chriſtianiſme. 708.

Circonciſion. Figure du Baptême. 681.

Confiance mutuelle, qui doit être entre les amis. 188.

Compaſſion, que nous devons avoir pour les pauvres. 620. Tout Chrétien doit compatir à l'affliction de ſon prochain. 314.

Coré, Dathan, & Abiron, punis de Dieu pour leur ambition. 77.

Connoiſſance de ſoy-même. Comme l'amour propre empêche de ſe connoître. 403.

Conſeil. Conſeil qu'on donne à ſes amis. 183. Ce que peuvent les conſeils d'un ami ſur l'eſprit de ſon ami. 183.

Corneille le Centurien. Sa charité. 610. Son Baptême. 683.

Corps humain. Sa ſtructure nous doit convaincre, que c'eſt l'ouvrage d'un Dieu. 444. 470.

Création du Monde. Elle n'eſt pas plus difficile à croire que ſon éternité que les Athées veulent ſe perſuader.

Créatures Comme nous pouvons les aimer ſans préjudice de l'amour de Dieu. 225. 246.

Concupiſcence. Pourquoi elle demeure après le Baptême. 693. Différence entre la concupiſcence & la cupidité. 507.

Cupidité, priſe pour l'avarice. *V.* Avarice.

Crainte de Dieu. Sans cette crainte on ſe porteroit à toutes ſortes de déſordres. 469.

Croix. V. le titre de l'Affliction. Trois ſortes de croix, ou trois manieres de ſouffrir. 52.

D.

DAVID. Sa douceur & ſa patience. 14. 15. Modéle du pardon des injures. 333. Son amour envers Dieu. 208. Sa charité envers le prochain. 390. Sa clemence préférable à ſa force. 363. Déſir du Ciel, qu'il a témoigné. 769. Son aveuglement après ſon peché. 576.

Déluge. Figure du Baptême. 618.

Déſir du Ciel. V. Béatitude, & tout ce titre.

Déiſtes. Ceux qu'on nomme Déïſtes, ne ſont guere moins impies que les Athées. 443. 451.

Dieu. Exiſtence d'un Dieu. *V.* tout le titre de l'Athéïſme, où les preuves en ſont rapportées. L'incomprehenſibilité de Dieu. 442. 449. Dieu renferme éminemment toutes les perfections des créatures. 249. La connoiſſance d'une Divinité eſt commune à toutes les nations. 446. Connoiſſance de Dieu, différence dans les Saints ſur la terre, & dans les reprouvez en Enfer. 434. On parvient mieux à la connoiſſance de Dieu par le cœur, que par l'eſprit. 473. Le Dieu inconnu qu'adoroient les Athéniens. 433.

Dignitez, honneurs. Quand il eſt permis de les ſouhaiter. 85. Quand, ou pour quelle fin on les doit accepter. 86. Elles ſont ſouvent occupées par les plus indignes. 105. 107.

Diſgraces de fortune. Sont des occaſions de ſouffrir. 85.

Droit. On veut ſouvent ſoutenir ſes droits par ambition. 108.

Doutes des impies ſur la Religion, & ſur les véritez Chrétiennes. 448. 450.

Dureté, dont ſouvent les riches uſent envers les pauvres. 635.

E.

EGLISE. Pourquoi l'Egliſe de Dieu eſt appellée un Edifice. 274. Nous devenons enfans de l'Egliſe par le Baptême. 675. L'ambition qui regne dans l'Egliſe. 90.

Elevation. L'élevation eſt un précipice pour les ambitieux. 106.

Endurciſſement du cœur. Voyez Aveuglement. 570. 577.

Enfans de Dieu. Qualité que nous recevons.

au Baptême, que nous devons ſoûtenir par nos mœurs. 675.

Ennemis. V. Amour des Ennemis. 338.

Eſpérance du bonheur éternel. V. Béatitude. 777.

Eſprits forts. V. le titre de l'Athéiſme. 422. En quoi conſiſte la force d'eſprit, dont ſe piquent les libertins. 447.

Eternité Bienheureuſe. V. Béatitude.

Saint Etienne. Exemple de l'amour des ennemis. 335.

Exiſtence de Dieu. Ses preuves. *V.* Athées & Athéiſme.

Exemple. Le pouvoir qu'a l'exemple d'un bon ami. 192.

F.

FAMILLE. Diſgraces qui arrive dans les familles, & qu'il faut ſouffrir avec patience. 63.

Feſtin d'Aſſuerus. Figure du bonheur du Ciel. 746.

Feu. Le feu, ſymbole de l'ambition. 80.

Flaterie. C'eſt le poiſon de l'amitié. 182. Flateries d'Abſalom pour s'élever ſur le trône. 92.

Foy. Jamais la foy n'eſt plus vive que dans les afflictions. 60. Combien ſeroit extravagant celui qui ne voudroit croire que ce qu'il voit. 474. Il eſt injuſte de ne pas croire une choſe vraye, ſous prétexte qu'on ne peut concevoir comment elle peut être. 473.

Force & courage. L'acte principal de la force conſiſte à ſouffrir. 27. La vengeance n'eſt point une action de force & de courage. 349.

Fortune. En changeant de fortune on oublie ſouvent ſes amis. 182. L'ambitieux n'eſt jamais content de ſa fortune préſente. 108.

G.

GIEZI. Son avarice fût punie de la lépre. 494.

Gloire. Combien le déſir de la gloire eſt violent. 91. Différence entre le déſir de la gloire, & le déſir de dominer. 87.

Grace de Dieu. La grace ſanctifiante fait toute la beauté de nôtre ame. 144.

Grace actuelle. Elle fait plus d'impreſſion ſur le cœur dans l'adverſité, que dans la proſpérité. 50. Les graces de Dieu deviennent mutiles à un pecheur aveuglé. 582. Le refus des graces cauſe l'aveuglement ſpirituel. 546.

Grandeur mondaine. A quoi aboutiſſent toutes les grandeurs du monde. 94.

Guerre. Comme la guerre & les procés ſont permis. 349.

H.

HAINES, & averſions que les gens du monde fomentent. 352. Les ſuites & les mauvais effets de la haine. 378. La haine qu'on porte à un ennemi eſt mutile. 363. Il y a une ſainte haine de ſoi-même 413. Sainte haine de ſoi-même. 413. En quel ſens celui qui hait ſon frere eſt homicide. 336.

Hazard. Le monde ne peut avoir été fait par hazard. 444.

Hérode l'Aſcalonite, étoit un véritable Athée, & un homme ſans Religion. 433.

Homme. Sa dignité, & comme il s'avilit. 138. Grandeur de l'homme entant qu'il eſt l'image de Dieu. 148. La plûpart des hommes vivent comme s'ils étoient tous charnels, & qu'il n'y eût rien en eux de ſpirituel. 151.

Honneur. Quand il eſt permis de ſouhaiter l'honneur, & comment on le doit ſouhaiter. 85.86.

Humilité. Il eſt difficile de la conſerver dans l'élevation. 81.

I.

JACOB. Comme Dieu défendit à Laban de ſe venger de Jacob. 334.

Jalouſie. Les hommes ſont jaloux de leur autorité. 103.

Idolâtrie. Un idolâtre cherche Dieu au-deſſus de lui, & ne pouvant le trouver, il adore l'ouvrage de ſes mains. 475. Chacun ſe forme un Dieu ſelon ſon inclination. 447. L'avarice eſt une véritable idolâtrie. *Voyez* Avarice.

Saint Jean l'Evangeliſte. Modéle de charité dans l'amour qu'il portoit à JESUS-CHRIST. 209. 297. L'amitié particuliere dont le Sauveur l'honora. 167.

Impie, impieté. L'impie condamné au tribunal de ſa conſcience. 422. Les doutes des impies ſur la Religion. 448. Imprudence des impies & des libertins. 453. 462. 464. Par quels degrez les libertins tombent dans l'impieté. 464.

Immortalité de l'Ame. Témoignages de cette vérité. 122.

Ignorance. Ignorance & le vice, deux ſources de l'irréligion. 478. L'ignorance qu'on peut vaincre n'excuſe point de peché. 566. L'ignorance affectée. 565.

Indifférence, en matiere de Religion. 424.

Incrédule. Il y a des incrédules parmi les Chrétiens.

Chrétiens. 472. Il y a des choſes naturelles, que les plus incrédules ſont obligez de croire, quoiqu'ils ne les conçoivent pas. 473. Cauſes de l'incrédulité de bien des gens. 476.

Injure. Pardon des injures. *Voyez* l'Amour des ennemis. Par quelle voye il eſt permis de tirer raiſon des injures. 346.

Interêt, pris pour avarice. *Voyez* Avarice. Charité intereſſée. 315. En quoi nous devons préférer les interêts du prochain aux nôtres. 298.

Job. Le ſaint homme Job, modéle de patience. 13. 38. 47. Modéle de charité envers le prochain. 273. 608. 646. Ses amis le viſitent pour le conſoler dans ſon affliction. 167.

Jonathas. Condamné à mort par ſon propre Pere, & délivré par les inſtances du peuple. 122. Son amitié pour David. 166.

Joſué. Avant que de mourir recommanda au peuple d'Iſraël l'amour de ſon Dieu. 208.

Joſeph l'Ancien Patriarche. Le pardon qu'il accorda généreuſement à ſes freres qui l'avoient vendu. 334.

Irréligion. V. le titre de l'Athéïſme.

Judas. Juſqu'à quel excès le porta ſon avarice. 494. 533.

Juſtice de Dieu. Elle nous eſt plus favorable en nous affligeant en cette vie, que ſa miſéricorde en nous épargnant. 58. Nous ne devons pas nous faire juſtice nous-mêmes. 338. On corrompt quelquefois la Juſtice par argent. 528.

L.

LAZARE. L'amitié que JESUS-CHRIST avoit pour lui. 168.

Liberté. L'uſage que l'ame doit faire de ſa liberté. 149.

Libertinage de Religion. Voyez le titre de l'Athéïſme. Les libertins en matiere de Religion ſont abuſez d'une autre maniere, que n'étoient autrefois les Idolâtres. 435. Ils ſont toûjours incertains & chancelans dans leur créance 452. C'eſt une eſpece d'Athéïſme. 453.

Libertinage de mœurs. Il produit le libertinage de religion. 423. Reciproquement le libertinage de religion, eſt cauſe du libertinage de mœurs. 435. 454. On aime mieux accommoder la Religion à ſes mœurs, que ſes mœurs à la Religion. 479. Reſſource ou remede qui reſte aux impies & aux libertins, de l'une & de l'autre maniere pour ſortir de cet état. 458.

Luxe. La vûë du luxe des riches augmente la douleur des pauvres, & le ſentiment de leur miſére. 634.

M.

STE. MADELAINE. Le changement de ſon amour profane, en un amour ſaint & divin. 209.

Manaſſés, puni pour ſes impietez, & enſuite rétabli dans ſon Royaume. 14.

Martyrs. Témoignage des Martyrs contre les Athées. 463.

Mer. Le paſſage de la Mer Rouge; figure du Baptême. 681.

Miſére des pauvres. V. le titre de l'Aumône. Les miſéres de cette vie ne ſont pas toûjours des châtimens de Dieu, mais ſouvent des épreuves de nôtre vertu. 29.

Moïſe. Modéle de charité envers le prochain. 273. Il recommande au peuple d'Iſraël l'amour de Dieu. 273.

Monde. Ce monde materiel ne peut avoir été fait par hazard. 444. L'ordre de ce monde eſt une preuve invincible qu'il y a un Dieu. 458.

Monde. L'eſprit du monde eſt le plus grand obſtacle à la charité. 306.

Miſéricorde envers les pauvres. Voyez Aumône.

Mœurs des mauvais Chrétiens. 713.

Mortification des ſens. C'eſt par où il faut commencer à vaincre l'amour propre. 411.

N.

NABUCHODONOZOR. Son ambition extrême. 78 88. 432.

Naaman. Sa gueriſon par le moyen des eaux du Jourdain. Figure de celle que nous recevons par le Baptême. 682.

Neutralité. Il n'y en peut avoir eu matiere de Religion. 467.

Nom. Le nom de Chrétien fait nôtre gloire. 626. Les obligations que nous impoſe ce nom. *V.* le titre du Baptême.

O.

L'OR eſt le ſymbole de la Charité. 312.

L'Ordre que nous voyons dans le monde nous convainc qu'il eſt gouverné par une ſouveraine Sageſſe. 458.

P.

PAIN. Multiplication des pains. L'exemple que le Sauveur nous donne par ce miracle. 609.

Payens. Pourquoi les Payens adoroient

volontiers des Dieux vicieux. 460

Pardon des injures. V. le titre de l'Amour des ennemis. 335.

Paſſion. L'amour de Dieu fait ceſſer toutes les autres paſſions. 239.

Partage du cœur, entre Dieu & le monde. 229. 233.

Patience Chrétienne. Voyez tout le titre de l'Affliction. C'eſt un raviſſant ſpectacle aux yeux de Dieu, qu'un homme qui ſouffre patiemment. 15. Le prix de la patience. 16.

Pharaon. Comme il s'eſt endurci ſous les coups de la juſtice de Dieu. 31. Son aveuglement. 555. C'étoit un Prince ſans Religion, & qui ne reconnoiſſoit point de Dieu. 432.

Phariſiens. Leur avarice. 494. Leur ambition. 79. Leur aveuglement. 552. 556.

Saint Paul. Ses ſouffrances & ſes travaux pour JESUS-CHRIST. 15. Son amour pour JESUS-CHRIST. 209. Sa charité envers le prochain. 274. Ce qu'il fit dans l'Aréopage. 433.

Pauvres. Le pauvre eſt une eſpece de Sacrement. 650. La dureté dont on uſe envers les pauvres. 635.

Peché. Tout peché eſt contraire à la charité. 222. Le peché eſt la cauſe de nos ſouffrances. 40. Le peché défigure nôtre ame. 142. 155.

Plaiſir. On peut trouver du plaiſir dans les ſouffrances. 41. 42.

Pénitence. L'affliction fait pratiquer la pénitence dans un ſouverain degré.

Saint Pierre. Son amour envers le Sauveur. 209. Il marqua qu'il n'étoit pas exempt d'amour propre ſur le Thabor. 391.

Piſcine de Betſaïde. Figure du Baptême. 682.

Politique. Fauſſe maxime des impies, que la Religion eſt une invention de la politique. 439.

Prédeſtination. Les afflictions ſouffertes patiemment en ſont une marque. 15.

Priſonniers. Sont de tous les pauvres ceux qui ont le plus de beſoin d'aſſiſtance. 668.

Procès. On peut pourſuivre ſon droit en Juſtice, ſans violer la charité. 303.

Prochain. Charité envers le prochain, & tout ce qui regarde cette matiere. *V.* Amour du Prochain.

Projets. Les vains projets de l'ambition. 101.

Promeſſe. Les Chrétiens ſont appellez par ſaint Paul, les Enfans de Promeſſe. 772.

Providence. Tout ce qui arrive en ce monde, arrive par les ordres de la Providence. 27. L'ordre de la Providence eſt renverſé par l'ambition. 100. Les ſouffrances des gens de bien ſont occaſion de murmurer contre la Providence. 62.

Prudence. La prudence demande qu'on ſuive le parti le plus ſûr en matiere de Religion. 479.

R.

RAILLERIE. Ce qu'il faut penſer des railleries des libertins ſur la Religion. 459

Reconciliation. Ce qui eſt néceſſaire pour une parfaite réconciliation. 320. 326. Il faut ſe réconcilier au plûtôt. 351. Marques qu'on s'eſt réconcilié de bonne foy. 345. La plûpart des réconciliations ſont feintes. 367. Les difficultez qu'on fait naître quand il faut ſe réconcilier. 378. Il y a obligation de ſe réconcilier au dehors. 379.

Régénération, ou ſeconde naiſſance dans le Baptême. 606.

Religion Chrétienne. Combien nôtre Religion eſt certaine. 459. Quelque fauſſe idée que s'en forment les Athées, elle n'en eſt pas moins vraye. 467. On en altere les principes pour favoriſer ſon penchant. 479. La raiſon ſeule ſans la Religion n'eſt pas capable de contenir les hommes dans le devoir. 440. On eſt ſûr de la vérité de nôtre Religion, quoiqu'on ne puiſſe répondre en particulier à toutes les difficultez. 480.

Réprehenſion & réprimande. V. correction fraternelle.

Renouvellement de l'homme par le Baptême. 709.

Riches & richeſſes. Les riches ſont les ſupplemens de la providence Divine à l'égard des pauvres. 593. Ils en ſont auſſi les Miniſtres. 658. Pourquoi Dieu les accorde aux riches. 637. Malédictions qui ſemblent attachées aux richeſſes. 592.

Rome. Magnificence de l'ancienne Rome, donne une idée du Paradis. 760.

S.

SABA. La Reine de Saba ſurpriſe de voir la gloire & la grandeur de Salomon, figure du tranſport de joye, où ſeront les Bienheureux, en voyant la Majeſté du Roy de gloire dans le Ciel. 746.

Salomon. Son aveuglement épouventable en ſa vieilleſſe. 555.

Samaritain de l'Evangile. Exemple de charité envers le prochain. 609.

Sacrifice que l'on fait à Dieu de ſa vengeance. 321.

Samſon. Figure d'un pecheur aveuglé. 555.

Sainteté. Elle eſt eſſentielle à la profeſſion du Chriſtianiſme. 700.
Science. Elle inſpire de l'orgueil & de l'ambition. 106.
Secte. Il n'y a jamais eu de ſecte qui ait nié l'exiſtence de Dieu. 446.
Sergius Paulus Proconſul, éclairé des lumiéres du Ciel, à quelle occaſion. 557.
Services qu'on rend au prochain. Ce qu'il faut obſerver, en les lui rendant. 299.
Socinianiſme. Conſéquence pernicieuſe de cette héréſie. 451.
Stupidité des Athées & des Libertins qui prennent le nom d'eſprits forts. 452.
Superflu. Ce qui doit paſſer pour ſuperflu, & dont on doit faire l'aumône. 622. *V.* le titre de l'Aumône.

T.

TABITHA *ou* DORCAS. Reſſuſcitée par ſaint Pierre, en conſideration de ſa charité envers les Pauvres. 610.
Temples. Nous devenons les temples du Saint-Eſprit dans le Baptême. 672.
Terre de Promiſſion. Figure du Ciel. 745.
Tobie. Modele de patience. 13. Modele de charité envers le prochain 275. 608.
Tribulation. Voyez le titre de l'Affliction.
Troubles, qui agitent un impie à la mort. 460.
Tranſfiguration du Fils de Dieu ſur le Thabor. Figure du bonheur dont nous joüirons dans le Ciel. 735. 745 747.

V.

VEUVE DE SAREPTHA recompenſée de ſa charité. 607.
Vertu. Il n'y a point de vertu ſolide qui n'ait paſſé par l'épreuve de l'affliction. 28.
Vice & vicieux. Quelque affection qu'on ait pour les perſonnes vicieuſes, on s'en défie toûjours. 479.
Vie ſurnaturelle de l'ame. 133. *& ſeq.* Elle ſe perd par le peché mortel. 134.
Vengeance. Voyez le titre de l'Amour des ennemis. 335.
Volonté de Dieu. Tout ce qui arrive en ce monde, arrive par la volonté de Dieu. 27.
Uſure. Il en eſt parlé dans le titre de l'Avarice. 486. C'eſt une eſpece d'Avarice la plus criminelle. 487. Cruauté de l'uſure. 511. 520.
Avis touchant l'uſure. 506. Conduite & adreſſe des uſuriers. 520. La cupidité de l'uſurier lui tient lieu de néceſſité. 530. L'uſurier ne peut avoir de prétexte raiſonnable. 530. Les uſuriers ſont proprement voleurs. 531. L'uſure ſe couvre de prétexte de charité. 531.
L'injuſtice & l'indignité de l'uſure. 532. L'uſurier ne connoît preſque jamais la grandeur de ſon crime. 532.

Z.

ZAMBRI. Sa cruelle ambition & ſa mort funeſte. 78.
Zebedée. L'ambition des deux Enfans de Zebedée. 78.

Fin de la Table des Matieres.

2-7-246

Fautes dans la Preface & dans les Diſcours préliminaires.

Pages.	*Lignes.*	*Fautes.*	*Corrections.*
7. De la Preface.	7.	ſe voyent . .	ſeroient.
5. Du premier préliminaire.	3.	propr . .	propre.
6. Du premier préliminaire.	18.	à la propoſition.	diſpoſition.
7. Du même.	41.	inſinuer . .	inſpirer.
8. Du même.	16.	or s'il eſt . .	ou s'il.
9. Du même.	20.	pas tout . .	par tout.
13. Du ſecond préliminaire.	47.	eux . . .	ceux.

Fautes ſurvenuës dans l'impreſſion de ce premier Tome.

Pages.	*Lignes.*	*Fautes.*	*Corrections.*
7. . . .	Dans le Titre. . .	Paragrache. . .	Paragraphe.
9. . . .	20. . . .	De Fromentier. .	effacez *de.*
12. . . .	3. . . .	Jemp. . .	Idem.
18. . . .	29. . . .	faſte. . .	faire.
117. . . .	16. . . .	Grégoire de Nice. .	de Nyſſe.
122. . . .	8. . . .	vouvelle. . . .	nouvelle.
160. . . .	24. . . .	Saüil. . .	Saül.
283. . . .	19. . . .	après *tandis.* . .	ajoûtez *dis-je.*
323. . . .	23. . . .	après *nous* . .	ajoûtez *ne.*
564. . . .	12. . . .	impieté. . .	impureté.
616. . . .	34. . . .	collacryſma. . .	collacryma.
718. . . .	à la derniere marge.	Planté. . .	Anté.

00564661

Digitized by Google